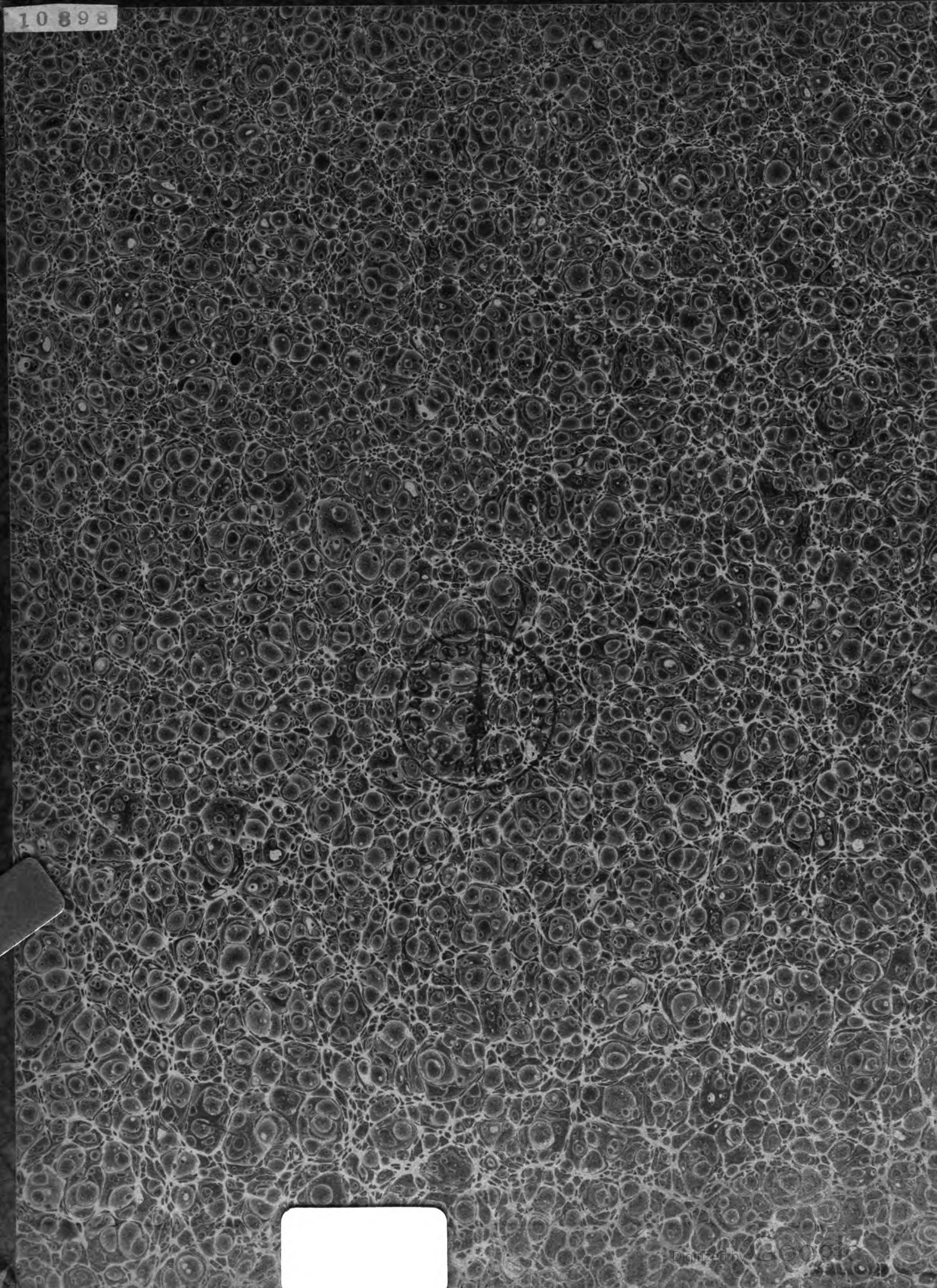
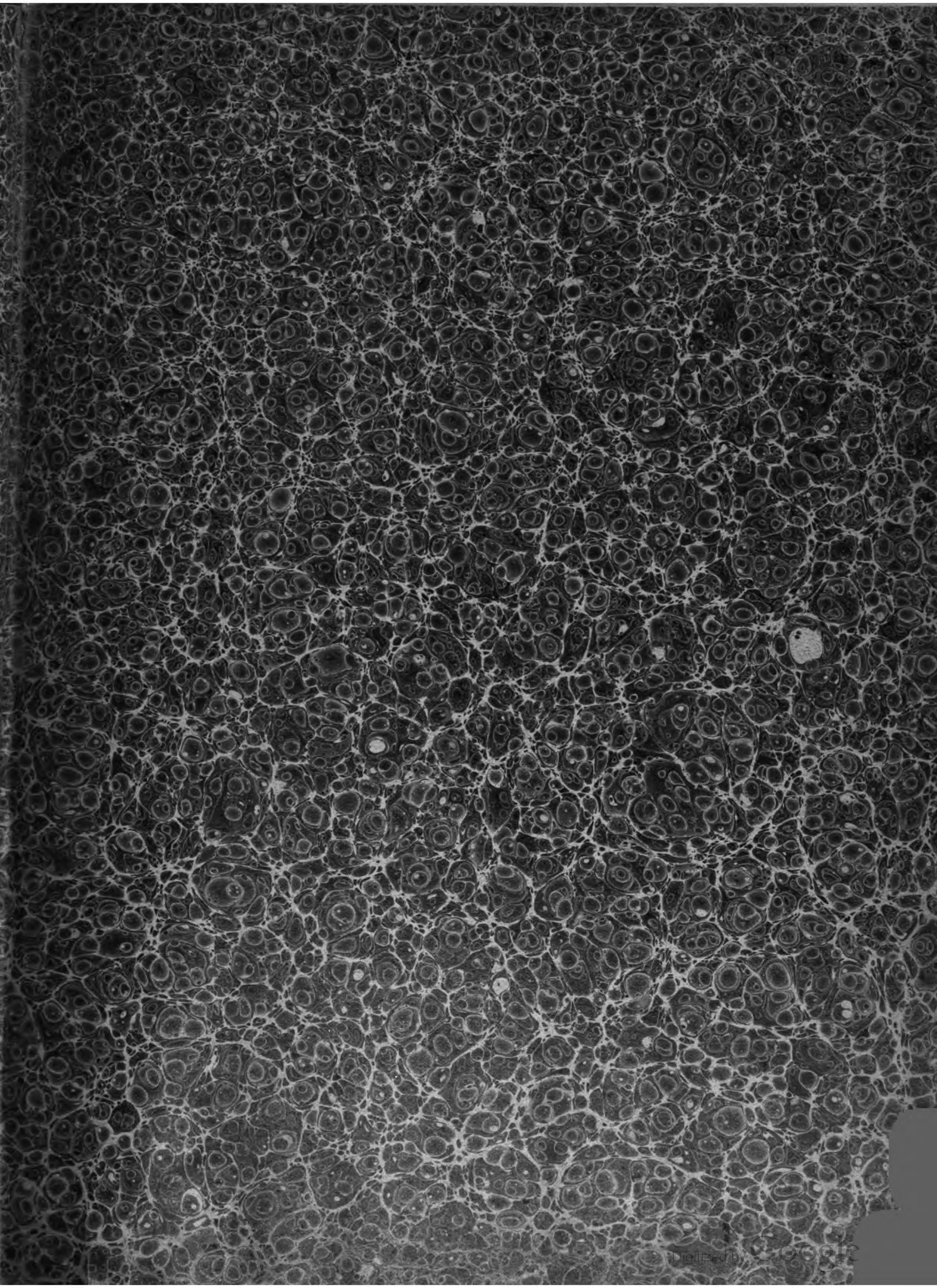



10898

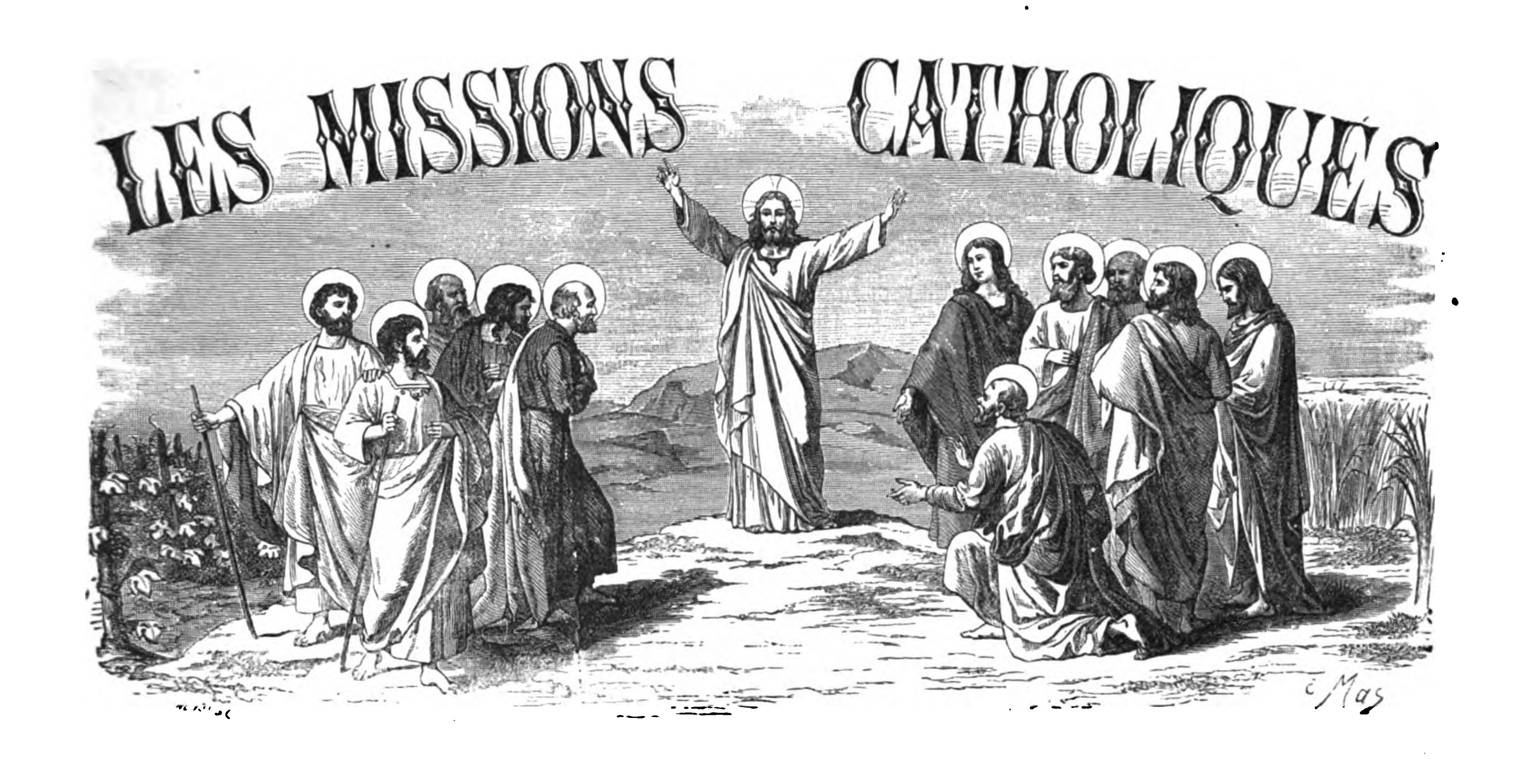


LES
MISSIONS CATHOLIQUES

TOME TRENTE-QUATRIÈME

JANVIER-DÉCEMBRE 1902

LYON, IMPRIMERIE X. JEVAIN, RUE FRANÇOIS-DAUPHIN, 18.



BULLETIN HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ
DE
L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

TOME TRENTE-QUATRIÈME

JANVIER - DÉCEMBRE 1902

LYON

BUREAUX DES *MISSIONS CATHOLIQUES*

14, Rue de la Charité, 14

PARIS

Victor LECOFFRE, Libraire-Éditeur

90, Rue Bonaparte, 90

BRUXELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

16, Rue Treurenberg, 16

1902

LES MISSIONS CATHOLIQUES

BULLETIN HEBDOMADAIRE DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI



NOUVELLE-ZÉLANDE (*Océanie*). — LE VILLAGE DE PARIHAKA ET LE MONT EGMONT; d'après une photographie envoyée par le R. P. COGNET, de la Société de Marie (voir p. 9).

VUE D'ENSEMBLE

SUR LES

TRAVAUX DE L'APOSTOLAT

En 1901

L'heure des grands périls est toujours pour un chrétien l'heure des grandes espérances. Cette pensée de saint Vincent de Paul résume admirablement l'histoire des missions au milieu des réalités du présent et des craintes d'un avenir plus sombre encore. Comme le montrera, en effet, ce rapide coup d'œil, nos tristesses sont accompagnées de longs et réconfortants espoirs.

N° 1700. — 3 JANVIER 1902.

I

Si, dans les pays de l'Europe autrefois fermés à l'Eglise, en Angleterre, en Hollande, en Norvège, en Suède, en Danemark, en Suisse, on accorde généreusement à nos missionnaires les deux seuls biens qu'ils demandent aux chefs des peuples, la justice et la liberté; si, dans les classes lettrées surtout, de glorieux retours viennent les consoler et les encourager, en revanche, l'horizon s'est assombri dans les vieux pays catholiques : jamais la haine, une haine que rien n'explique, que rien ne justifie, ne s'est affirmée plus bruyamment et comme par un mot d'ordre. Jusqu'à cette année, en effet, l'apostolat était, pour ainsi dire, un terrain neutre, sur lequel tous, amis et adversaires, se tendaient fraternellement la

main : à l'envi et de concert on célébrait la gloire des missionnaires, qu'on appelait les vrais civilisateurs, les grands patriotes; leur mort sanglante ou obscure était saluée par le respect et la sympathie de tous, et aucune voix discordante n'aurait osé alors troubler cet éloge; chaque nation rivale enviait le concours toujours désintéressé et intelligent de ces hommes de foi.

Les temps, hélas! en quelques années, ont bien changé; de ce côté aussi, la brèche est faite : dans la presse, dans certaines assemblées politiques, on excite la défiance populaire contre l'héroïsme, hier encore acclamé et incontesté. Et pourrait-il en être autrement, quand Dieu lui-même est discuté, quand toutes les idées généreuses et morales, honneur et sauvegarde des anciennes sociétés, sont niées et bafouées ? Sans doute, de nobles protestations ont retenti et ont soulagé la conscience publique ; les hommes d'Etat les moins suspects de tendresse pour l'Eglise ont rendu solennellement justice au désintéressement, à la charité, au patriotisme des missionnaires ; mais n'est-il pas souverainement triste de constater quel chemin a été parcouru, quelles ruines morales ont été accumulées, quel lendemain présagent toutes ces attaques injustes jetées, comme sur un signal donné, dans les masses populaires ?

Et pendant ce temps, spectacle magnifique et consolant, le blanc et auguste vieillard du Vatican voit les années s'accumuler impuissantes contre la flamme de son génie et de son cœur; de sa voix autorisée et vénérée il loue, au nom de l'éternelle justice, ceux qui, ravis un jour par l'amour du grand Crucifié, soumettent à une règle austère leur esprit et leur corps, leurs passions et leur volonté, assurant ainsi à nos missions lointaines un incomparable recrutement.

II

L'Asie a subi le contre-coup des querelles de l'Europe, et les ruines amoncelées par les événements de l'année dernière seront longues à relever.

Il nous est doux pourtant de constater le mouvement de résurrection qui s'accomplit dans cette terre sainte entre toutes, témoin de la vie, de la mort et du triomphe du Sauveur. Là, en face du schisme et des soldats de Mahomet, des œuvres nombreuses sonnent pour ainsi dire un réveil inespéré. Un rapport de sœur Sion, Fille de la Charité, publié dernièrement par les *Missions catholiques*, raconte, dans un style admirable de simplicité, l'histoire des créations quotidiennes, on peut le dire, des Filles de Saint-Vincent-de-Paul, et cette histoire est celle de tous leurs frères, de toutes leurs sœurs en apostolat. En voyant dernièrement ces phalanges de religieux et de religieuses planter leurs tentes sur ce sol privilégié, on était tenté de dire avec le poète :

> Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
> D'où lui viennent de tous côtés,
> Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?

mais, là encore, un pouvoir étroit et jaloux, qui a ensanglanté l'Arménie, ne permet pas de se promettre le lendemain en toute sécurité ; du moins la France continuera, nous l'espérons, à exercer dans l'honneur son insigne privilège de protectrice.

Grâce aux armées alliées, la crainte a été pour la Chine le commencement de la sagesse; des indemnités consenties par l'empereur et des actes de réparation morale accomplis solennellement par les grands mandarins permettront et permettent déjà à nos missionnaires de *recommencer*, selon la superbe expression de Mgr Favier; le sang de tant de chrétiens, unis à leurs apôtres dans la mort et dans la gloire, n'obtiendra-t-il pas du ciel pour ce grand pays une ère de résurrection?

L'admirable évêque de Pékin, dans une lettre que nous avons publiée, a donné de la situation actuelle un tableau lumineux. Il a de plus répondu par avance à toutes les attaques, à toutes les calomnies, en termes si précis que, dans le Parlement français, nos hommes d'Etat n'ont eu qu'à les reproduire pour démontrer aux yeux les plus prévenus la fausseté et le parti pris des accusations. Pour nous, réunissant dans une même sympathie respectueuse ceux qui, pontifes, prêtres, officiers, chrétiens indigènes, et soldats obscurs, ont succombé sur la terre de Chine, nous leur donnons à tous cet égal et impartial souvenir qu'on appelle une prière :

> Dieu qui les vit mourir, Dieu seul peut les connaître.

Faisons des vœux aussi pour ne plus entendre préférer à ces héros pacifiques morts pour Dieu et pour leur patrie, de sinistres assassins, bourreaux de victimes sans défense. De tels procédés, grâce à Dieu, n'entreront jamais dans les traditions de nos pays toujours chevaleresques.

Le contre-coup des événements de Chine s'est fait sentir en Corée, où le sang chrétien a coulé dans une émeute que l'intervention intelligente du ministre de France a su vite réprimer. En Indo-Chine, l'évangélisation continue et le nombre des catéchumènes croît dans des proportions inespérées.

L'Inde est, hélas! toujours sous le coup de la famine, une famine effroyable, dont les douloureux échos sont répétés chaque semaine par les *Missions catholiques*. Remercions en passant les bienfaiteurs qui nous aident à soulager tant d'infortunes.

Cependant, au milieu de toutes ces tristesses, l'œuvre de Dieu se fait en extrême Orient, écoles supérieures, secondaires et primaires, séminaires,

orphelinats, hôpitaux, dispensaires, léproseries, églises nouvelles, c'est comme une floraison de printemps, c'est comme un arc-en-ciel, comme une aurore, qui perce les ténèbres accumulés par les siècles dans la vaste Asie.

III

En Afrique, un des plus graves événements a été l'expulsion des Lazaristes d'Abyssinie, victimes de la haine d'un lieutenant de Ménélik. La mission d'Alitiéna, à peine fondée, a eu à déplorer le départ des fils de Saint-Vincent-de-Paul. Heureusement la persécution a été de courte durée. Ménélik, le glorieux souverain qui gouverne l'Abyssinie, a, de propre autorité, rappelé les proscrits et contraint son vassal à leur faire bon accueil. Les missionnaires, devenus plus chers encore à leurs ouailles, par suite d'une séparation momentanée, ont repris avec une ardeur nouvelle leur œuvre un instant interrompue. De beaux jours se préparent prochainement pour l'Eglise éthiopienne !

Dans la région du Haut-Nil, le zélé successeur des Comboni et des Sogaro, Mgr Roveggio, continuant à relever de ses ruines la mission si longtemps éprouvée de l'Afrique centrale, a créé près de Fachoda un nouveau foyer d'évangélisation. C'est un poste avancé gagné par la civilisation chrétienne sur la barbarie africaine. Encore quelques stations apostoliques de plus dans l'intérieur du noir continent, et le cœur même du pays de Cham sera conquis à la vraie foi ; les ouvriers évangéliques enserreront d'un océan à l'autre, du Nil au Niger, dans leurs bienfaisantes phalanges, toutes les peuplades des régions équatoriales.

Hélas! un de ceux sur lesquels on était le plus en droit de compter pour cette difficile conquête, le vicaire apostolique du Sahara, Mgr Hacquard, meurt à quarante ans, frappé par un de ces coups de la Providence qui déconcertent la pauvre raison humaine.

Mais le bâton pastoral tombé de sa main est relevé par un de ses confrères, Mgr Bazin, qui se montre le digne continuateur du regretté défunt. D'ailleurs, pour accélérer la marche de l'apostolat, Rome fait deux parts de l'héritage laissé par Mgr Hacquard, donnant le Sahara proprement dit au R. P. Guérin et ne laissant à Mgr Bazin que le Soudan français : l'apanage ainsi réduit est encore au moins trois fois grand comme la France!

C'est également pour imprimer un élan nouveau aux progrès de la foi dans l'Afrique occidentale, que le Saint-Siège érige en vicariats apostoliques et pourvoit d'évêques les missions du Dahomey et de la Côte d'Or. NN. SS. Dartois et Albert, des Missions Africaines de Lyon, sont appelés à diriger, avec le surcroit d'autorité, d'honneur et de grâces que confère le caractère épiscopal, ces Eglises déjà florissantes.

Presque en même temps mourait en Belgique, à la fleur de l'âge, le chef de l'une des nombreuses préfectures apostoliques créées en ces dernières années dans le bassin du grand fleuve Congo, le R. P. Van Hoof, Norbertain, préfet de l'Uellé.

Avant de s'éteindre, il put du moins saluer, avec une joie fraternelle, l'installation dans l'île Sainte-Marie de Madagascar des religieux Prémontrés, appelés par Mgr Corbet, de la Congrégation du Saint-Esprit, à défricher cette portion de son domaine.

D'heureuses nouvelles nous arrivent du Niger. Pendant que le R. P. Zappa, avec un zèle visiblement béni de Dieu, donne une impulsion féconde à la mission d'Assaba, le R. P. Lejeune a la consolation de voir un de ses chrétiens proclamé roi d'Onitcha par le libre suffrage de ses compatriotes.

IV

En Amérique, le Saint-Siège, prenant en considération l'immensité de la mission du Canada septentrional et la difficulté des communications dans ces régions boréales du nouveau monde, l'a, sur le demande de Mgr Grouard, divisée en deux vicariats apostoliques : l'Athabaska et le Mackenzie.

Aux Etats-Unis, le catholicisme ne cesse de grandir, soit par le nombre des fidèles, soit par son influence. Les quatre-vingt-sept diocèses ou vicariats apostoliques qui se partagent la grande république, développent pacifiquement leurs œuvres sous le patronage d'un gouvernement respectueux de toutes les libertés et protecteur de toutes les institutions moralisatrices. La mort du président Mac-Kinley a été vivement regrettée et, bien qu'il ne fût pas des nôtres, le clergé catholique a honoré sa mémoire d'hommages mérités. Juste appréciateur des services rendus par l'Eglise, il n'avait, en effet, jamais varié dans ses sentiments de bienveillance pour elle, et les chrétiennes paroles qu'il prononça en mourant sont d'un grand exemple.

Le Brésil a donné à l'Eglise de Dieu les premiers martyrs du XXe siècle. Le 15 avril 1901, plusieurs missionnaires capucins et des religieuses italiennes étaient, en effet, massacrés à Alto Alegre, par les Indiens à qui ils étaient venus apporter la foi.

V

En Océanie, la nouvelle mission des Salomon se développe rapidement, grâce au zèle des Pères Maristes. Par une coïncidence providentielle, au moment où l'apostolat prend définitivement possession du

lointain et barbare archipel, les missionnaires avaient la consolation de retrouver dans l'île Isabelle la tombe de l'évêque qui arrosa de son sang, il y a un demi-siècle, ces terres inhospitalières, Mgr Epalle.

De leur côté, les Pères des Sacrés-Cœurs d'Issoudun voient avec joie la moisson s'annoncer brillante dans les lointains archipels des îles Gilbert et de la Nouvelle-Poméranie.

***

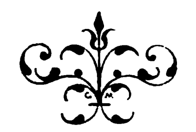
En terminant ce tableau, triste comme les réalités de la terre, mais riant d'espérance comme celles du ciel, qu'il nous soit permis d'adresser un dernier mot à tous les associés de notre grande Œuvre. Leur rappelant la vision de saint Jean dans l'Apocalypse, nous leur montrerons le cavalier noir qui porte entre ses mains une balance. Ce cavalier est la figure de tous ces peuples assis à l'ombre de la mort, et qui se demandent instinctivement si l'heure de la justice ne sonnera pas pour eux et s'ils n'auront pas enfin leur part au grand banquet de la vérité.

Mais voici venir, dans la même vision du prophète, un autre cavalier ; il est blanc, il a sur la tête une couronne, et sur ses armes brillantes, il porte cette fière devise : *Exiit vincens ut vinceret !* Le voilà le vainqueur, il part pour de nouvelles victoires.

Cher lecteur, ce héros, lancé à la poursuite du cavalier rebelle d'abord, soumis et heureux ensuite, c'est le prêtre catholique, c'est le missionnaire. On l'accuse en vain d'être l'homme du passé, c'est au contraire l'homme de l'avenir. Regardez-le, entouré de ses auxiliaires, frères et sœurs de tous ordres ; il offre la sainte Victime sur les plages lointaines, avec ses vêtements blancs et son âme plus blanche encore.

Suivez-le, ce vainqueur. Du foyer béni de la famille et de la patrie, envoyez-lui des offrandes plus généreuses encore, ce sera pour vous le moyen de partager ses travaux, ses mérites et ses victoires. On a dit un jour que la haine était créatrice ; la haine, l'Histoire est là pour affirmer qu'elle n'a jamais produit que des ruines ; l'amour et la charité qui en est la conséquence, sont seuls des créateurs.

Ils partent, ces victorieux, entraînés par le double amour de Jésus-Christ et des âmes ; accompagnez-les de vos prières et de vos aumônes. *Exiit vincens ut vinceret.*



Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Nous commençons l'intéressant travail du R. P. Trilles. Dans le chapitre que nous publions aujourd hui, il nous dira lui-même le noble but de ce voyage de près de deux années accompli pour la gloire de la France avec l'autorisation et sur le désir de son ministre des Colonies d'alors, M. Guillain. La mission dont faisait partie le R. P. Trilles est revenue après mille fatigues, heureuse d'un succès, dont, hélas! on n'avait pas su ou voulu profiter. Quoique souffrant encore, le R. P. Trilles s'est rendu à notre prière et a écrit pour nous, avec sa verve ordinaire, un long récit que nos lecteurs trouveront certainement trop court encore.

PREMIÈRE PARTIE

LES PRÉPARATIFS

CHAPITRE PREMIER

La situation au Congo-Nord. — Le Contesté Franco-Espagnol et ses différentes phases. — Le « pourquoi » de l'expédition.

Les cartes françaises de nos colonies d'Afrique désignent sous le nom de *Congo Français*, un vaste territoire s'étendant de quelques degrés au Sud de l'Equateur jusqu'à 8 à 10 degrés au-dessus, et des rives de l'Atlantique aux sources du Nil.

Evalué à 1.400.000 kilomètres carrés environ, suivant les uns, à 1.800.000 d'après les autres, il représente donc à peu près trois ou quatre fois la France continentale et renferme une population de dix à vingt millions d'habitants, sinon trente, chiffre élastique qni laisse une forte marge aux évaluations les plus fantaisistes et montre qu'en réalité on manque des données les plus élémentaires pour un chiffre tant soit peu approximatif. D'ailleurs, l'occupation du pays commence à peine, d'immenses territoires sont encore inconnus, la plupart des tribus se déplacent avec une désinvolture extraordinaire, une facilité extrême, pour le motif le plus futile, toutes choses fort ennemies de la statistique.

Le Congo français semble appartenir sans conteste à la France. Le nom l'indique, les meilleures cartes le portent, les revues les plus savantes, les journaux les mieux informés le disent. En réalité, il n'en est pas tout à fait ainsi.

Jusqu'à la Convention de juin 1900, conclue entre l'Espagne et la France, les Espagnols revendiquaient sur la Côte Nord, c'est-à-dire dans la partie désignée depuis longtemps sous le nom de Gabon, un droit de possession s'étendant de la Côte de l'Atlantique jusqu'au 14° de latitude est, soit aux rives de la Sanga, et de l'Equateur au 2° de latitude Nord. Cette revendication s'appuyait sur quelques expéditions faites par eux dans l'intérieur du pays, missions Ossorio, de Oca, etc., et n'ayant au reste guère dépassé le 9°, c'est-à-dire bien loin des limites réclamées : elle s'appuyait encore sur la reconnaissance antérieure de la Côte où de nombreux points, en effet, portent encore aujourd'hui des noms espagnols, tels que Campo, fleuve Bénito, cap Estérias, pointe Clara, Cap Lopez, Fernan-Vaz, etc.

En réalité, tous ces points sont français. Les Espagnols n'ont jamais exercé et n'exercent encore sur la Côte que l'occupa-

tion effective d'un territoire de quelques lieues carrées, le Cap Saint-Jean, où ils ont un poste militaire et une mission catholique (1° 10° lat. N., 7° long E.). Quelques lieues plus au Sud, ils possèdent les deux ilots d'Elobey, dont le plus grand est à peu près inhabité : son périmètre ne dépasse guère d'ailleurs un kilomètre de tour. Sur le plus petit, trois ou quatre factoreries, une mission catholique, un poste, la douane, se pressent les uns contre les autres, sans même trouver sur cet îlot désolé, l'eau nécessaire à leur existence eau que les habitants sont forcés d'aller chercher à la grande terre. Aussi la situation des Elobey fait-elle toute leur importance. Ils gouvernent l'entrée du fleuve Mouny, favorisent un mouvement prononcé de contrebande et servent de refuge aux bandits qui, ne se sentant point la conscience nette à l'égard des lois françaises, éprouvent le besoin de franchir la frontière, sentiment bien naturel, même en pays nègre, pour quiconque sent la main de l'autorité prête à s'appesantir sur son épaule.

A quelques lieues au Sud des Elobey, l'Espagne possède encore l'île un peu plus importante de Corisco. La population européenne du Cap Saint-Jean, des Elobey et de Corisco ne dépasse point cent habitants, la population indigène, deux milliers. Quelques dizaines de soldats, une canonnière à faible tirant assurent un ordre fort relatif (1).

En 1899, que l'on nous permette d'insister encore sur ce point, car il a son importance, les Espagnols n'occupaient donc au plus, au Congo français, que trois points sans importance : les Elobey, le Cap St-Jean et Corisco. Ils avaient tour à tour évacué leurs établissements de Bata et Benito, remplacés par des postes français, à la suite d'un accord

NOUVELLE-ZÉLANDE. -- LA RIVIÈRE WAIKATO ; reproduction d'une photographie du R. P. COGNET (voir p. 9).

conclu avec M. de Brazza, Commissaire général du Gouvernement au Congo français, et si de temps à autre, ils rappelaient leurs droits sur l'Hinterland, ils savaient bien que leurs droits étaient des plus précaires et ils ne le réclamaient guère, que pour s'assurer un prétexte à indemnité.

Au lendemain de la guerre malheureuse de Cuba, des bruits persistants avaient circulé. Pour une somme relativement minime, les Espagnols, disait-on, étaient prêts à céder les restes de leur empire colonial, Fernando-Po aux Allemands, le Congo espagnol à la France. Jusqu'ici (mais jusques à quand ?) Fernando Po et le Congo espagnol sont restés à leurs anciens possesseurs.

Les droits éventuels de l'Espagne sur l'Hinterland africain étaient d'ailleurs tellement hypothétiques et si peu admis en France que jusqu'au mois de juin 1900, nos journaux les plus spéciaux, les Revues géographiques ne les signalent même pas.

Néanmoins, par suite d'un accord conclu entre les deux puissances, la France et l'Espagne s'interdisaient mutuellement l'établissement de douanes et la perception des impôts sur la Côte Nord. Elles ne se permettaient l'établissement de postes militaires et de garnisons que pour

(1) Les populations de la Côte n'ont pas un respect très exagéré des forces européennes. Aux dernières nouvelles (octobre 1901) les journaux nous apprennent qu'un caporal et six soldats d'Infanterie de marine viennent d'être *pris* et *mangés* par les Pahouins du Rio-Mouny, en face du poste espagnol. L'ordre est, on le voit, très relatif.

assurer la protection de leurs nationaux et la pacification du pays. Les Espagnols ne profitèrent point de cette convention. La France, au contraire, établit, sans d'ailleurs aucune réclamation, les postes de douanes et de milices du cap Clara, du cap Estérias, de Mondah, du mont Laval et de Ndombo, au sud des Elobey. Sur la Côte Nord, les postes de Campo, près de la frontière allemande du Cameroun, de Bata et de Benito, furent successivement créés. Peu à peu, la perception régulière de l'impôt, les traités signés avec les chefs des tribus de la côte affermirent notre domination, plusieurs sociétés françaises (1) y développèrent notre commerce, quelques colons s'y établirent, le gouvernement y distribua des concessions.

Vingt ans auparavant, M. de Brazza, gouverneur du Congo, avait fait appel au dévouement des missionnaires catholiques pour étendre davantage encore l'influence française. Leur évêque d'alors, Mgr Le Berre, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, entra dans ces vues et lança résolument ses missionnaires en avant. Ils y allèrent, et surent vivre, combattre et mourir pour la France. Grâce à eux, l'influence française se développa de plus en plus, les bornes de notre domination reculaient chaque jour, tandis que se fondaient successivement les missions des Bengas, de Monda, du Mouny, de Benito, de Bata, de Tika, des Oné, de Campo, les unes plus anciennes, les autres datant d'hier.



AFRIQUE OCCIDENTALE. — Chemin dans un oasis au Gabon; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Trilles (voir p. 4).

Le digne successeur de Mgr Le Berre, Mgr Le Roy, aujourd'hui Supérieur Général des Pères du Saint-Esprit, fit accomplir à la question du Contesté Franco-Espagnol, un pas plus décisif encore. D'accord avec M. de Brazza, Mgr Le Roy présenta à la Cour romaine un mémoire important sur la question religieuse au Contesté.

Faisant valoir que si, d'un côté, les missionnaires espagnols réclamaient juridiction sur tout le Contesté, cette juridiction devenait, de fait, toute platonique, par suite de l'impossibilité absolue où ils étaient de l'exercer, et que, d'un autre côté, les missionnaires français avaient plusieurs missions, chapelles, écoles, ainsi que de nombreux adhérents sur toute l'étendue d'un pays, français de fait, sinon de droit *absolu*, et qu'ils parcouraient sans cesse, l'Evêque du Gabon demandait à Rome que, *seuls*, les missionnaires français eussent désormais juridiction sur tout le Contesté, et que les missionnaires espagnols s'en tinssent aux limites du cap Saint-Jean.

Après mûr examen des questions proposées et entente préalable avec l'Espagne, Rome donna raison à l'évêque du Gabon, et dès lors, au point de vue religieux, il n'y eut plus de territoire *contesté*, mais un territoire uniquement *français*.

Quiconque sait la sage lenteur que Rome met en toutes ses décisions et le respect qu'elle professe pour tous les

(1) Flers-Exportation. Compagnie Normande, etc.

droits acquis, admettra sans peine que la question avait fait un pas immense. Pour donner une décision de cette importance, Rome avait dû considérer comme bien faibles les droits de l'Espagne sur tous les territoires contestés.

Mais il importait d'aller plus loin encore pour éviter toute réclamation ultérieure.

M. Guillain, alors Ministre des Colonies, voulut faire faire à la question un pas définitif en mettant l'Espagne en présence du fait accompli.

Un ancien agent de l'Ouest africain, plus tard établi négociant à la Côte Nord, M. Lesieur, avait, jadis, sous le gouvernement intérimaire de M. Dolisie, mort depuis, comme on le sait, Gouverneur nommé du Dahomey, avait, dis-je, acquis de nombreux territoires dans le Contesté et fait signer aux chefs principaux de la Côte, des traités par lesquels ils reconnaissaient l'autorité de la France.

Ces traités furent enregistrés régulièrement à Libreville et à Paris.

***

En 1898, au moment où sévissait, avec tant de force, la fièvre des concessions coloniales, M. Lesieur conçut un projet grandiose. Avec l'aide de plusieurs industriels du Nord, de Roubaix notamment, qui lui donnaient l'aide matérielle indispensable, il jeta les fondements d'une vaste société nommée *Société d'Exploration coloniale*.

Quel était son but :



AFRIQUE OCCIDENTALE. — CAMPEMENT AU GABON, d'après une photographie envoyée par le R. P. TRILLES (voir le texte

Simplement de donner à la France tout le territoire contesté Franco-Espagnol, quelques centaines de mille de kilomètres carrés.

La société se chargeait de tous les frais d'exploration, évalués à plusieurs centaines de mille francs. En revanche, elle obtenait, sous certaines conditions, la cession de tout le pays exploré. Elle devait y tracer des routes, établir des postes et se charger d'y assurer l'ordre jusqu'au moment jugé opportun par le Gouvernement pour y établir sa propre autorité.

En attendant, l'expédition envoyée par la Société devait reconnaître tout le pays, encore à peu près inconnu, en dresser la carte autant que faire se pourrait, lever le cours des fleuves, s'assurer des voies de pénétration les plus favorables, s'établir solidement en payant tous les territoires concédés, et enfin, faire signer à tous les chefs de tribu un traité d'alliance par lequel ils s'engageaient à reconnaître l'autorité de la France, ses lois et ses chefs, à n'admettre aucun étranger à titre de propriétaires dans leurs villages sur leurs terres, à recourir, enfin, en cas d'attaque à l'aide des Français seuls. Un exemplaire du Traité, en bonne et due forme devait rester entre leurs mains, et un Drapeau français qu'on leur donnait également, flotter, en signe de possession, sur la case du chef principal.

En échange, le Ministre des Colonies assurait à l'Expédition l'aide la plus large, et recommandait à tous les agents

français de lui prêter, en cas de besoin, concours et protection de la façon la plus entière.

***

Afin de ne point éveiller de justes susceptibilités, le Ministre demandait une discrétion absolue. Une expédition militaire eût tout compromis : sous le couvert d'une expédition commerciale, on devait réussir. De plus, afin de ne laisser prise pour plus tard à aucune objection, aucune ambigüité, le Ministre des Colonies demanda au chef de l'expédition que tous les traités signés de lui et des chefs, fussent en outre contresignés par deux témoins réunissant les conditions suivantes : être Français, électeurs, personnages honorables et notables et, de plus, connaissant la langue du pays. Aucun doute ne devait être élevé sur leur honorabilité, aucun doute sur la pleine connaissance du Traité qu'ils contresignaient. Sur la foi de leur signature, la France devait pouvoir attester plus tard qu'aucun chef n'avait signé à contre-cœur, sous une pression quelconque ou sans savoir à quoi il s'engageait. De plus ces témoins ne devaient recevoir aucune rétribution pécuniaire, afin d'éviter ensuite jusqu'à l'ombre d'un soupçon de vénalité.

« — Mais, dans ces conditions, s'écria M. Lesieur, jamais je ne trouverai de témoins!

« — Alors, répondit le Ministre, impossible de reconnaître vos traités!

« — Il y a un moyen, cependant, un seul, faire appel au concours des missionnaires, eux seuls réunissent ces conditions, eux seuls parlent la langue du pays.

« — Mais parfaitement, nous ne demandons pas mieux, prenez des missionnaires! Vous me les présenterez avant de partir : cette solution écarte toute difficulté. »

On fit alors appel au dévouement bien connu de Mgr Le Roy, Supérieur Général des Pères du Saint-Esprit qui, depuis longues années, sont établis au Gabon.

Devant l'intérêt supérieur de la France et aussi celui de la Mission qui trouvait là une occasion inespérée de connaître une partie absolument inconnue des terres à elle confiées, devant l'intérêt de la Patrie, Mgr Le Roy ne pouvait hésiter. Il entra pleinement dans les vues du Ministre des Colonies et désigna aussitôt, pour être adjoint à l'expédition, le P. Trilles. Ce missionnaire établi depuis longtemps au Gabon, assez versé dans les langues du pays, lui paraissait autant que possible, par son endurance, son habitude de la brousse et ses qualités diverses, répondre aux conditions exigées. Plus tard, au Gabon, un missionnaire plus jeune lui fut adjoint, le P. Tanguy.

***

Au mois d'août 1899, l'Expédition quittait Libreville : elle ne devait y rentrer qu'en avril 1901.

Dans ce long espace de temps, elle fut en proie à tous les dangers, à toutes les privations. Maintes fois courut à Libreville l'annonce de la mort de tous les explorateurs, maintes fois ils passèrent pour avoir disparu sous la dent des populations anthropophages qu'ils traversaient.

De fait, ils virent plus d'une fois la mort de près.

***

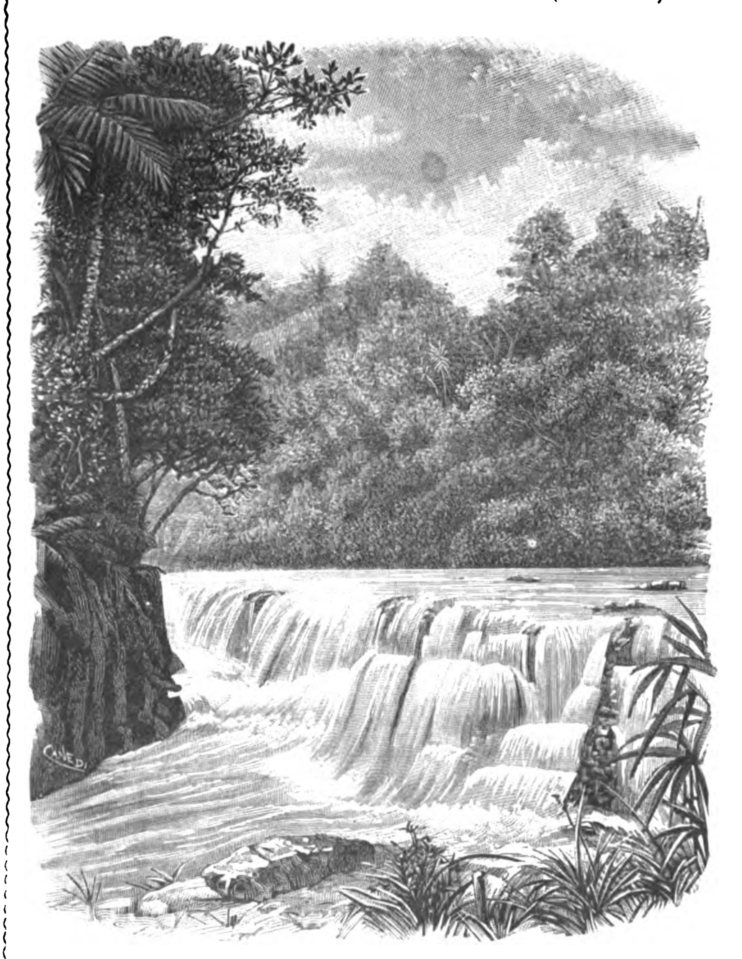
Et après tous les obstacles surmontés, après être demeurés dix-neuf mois sans relations avec le monde civilisé, sans lettres, sans journaux, ils revinrent. Ils revinrent exténués, la santé perdue, mais heureux de n'avoir point failli à leur devoir, d'avoir fait accomplir à la science un pas de plus, d'avoir levé le plan de tous ces pays, scruté leurs langues et leurs coutumes et, bien mieux, de les avoir tous rangés sous l'autorité de la France.

Ils revinrent..... pour apprendre que le ministère dont M. Guillain faisait partie était tombé et qu'avec le ministre Decrais qui le remplaçait, on avait, sans attendre leur retour, cédé à l'Espagne une grande partie du territoire contesté! Sans attendre qu'ils revinssent, sans attendre leurs rapports et leurs levés, sur des données absolument fantaisistes, si bien qu'après la cession on envoie une nouvelle commission pour délimiter le territoire concédé! Le monde à l'envers! Et, qui mieux est, par suite de cette cession, qui nous enlève l'embouchure de tous les cours d'eau, l'intérieur du pays devient inabordable et, pour en exploiter les richesses considérables, il faudra probablement, par un détour de plusieurs milliers de lieues, emprunter la voie Congo-Sanga.

Il est vrai qu'en échange la France a obtenu quelques concessions au Maroc. On ajoute de plus que l'Allemagne ne demandait pas mieux, pour élargir son Cameroun, que d'empiéter quelque peu sur le Congo français et que d'ici quelques années.....

Mais on dit tant de choses!

(A suivre.)



NOUVELLE-ZÉLANDE. — Une cascade dans le district de Wanganui ; d'après une photographie.

CHEZ LES MAORIS

La notice suivante que nous envoie de Rotorua un de nos plus sympathiques correspondants, le R. P. Cognet, donne de pittoresques et intéressants détails sur les fêtes célébrées à l'occasion du passage en Nouvelle-Zélande de S. A. R. le duc d'York.

LETTRE DU R. P. COGNET, MARISTE

Partons ensemble d'Okato et mettons-nous en route pour Rotorua. Notre compagnon de voyage, le joyeux et spirituel P. Delach, ne nous laissera pas dormir en chemin. Sans cesse, il nous rappellera qu'un voyage, pour être utile, doit être fait gaiement et qu'après tout,

C'est la bonne humeur,
Qui fait le bonheur

Munis de cette pierre philosophale, nous nous mettons en voiture à Okato, le 4 juin, à midi, et trois heures après, nous débarquons à New-Plymouth, où nous n'avons que quelques heures à passer.

***

A la nuit, nous sommes sur le quai, où *Le Mapourika*, nous attend.

La plupart des passagers sont des Maoris venant de toutes les parties de la colonie. Et où vont-ils donc ? Eux aussi vont, comme nous, à Rotorna pour y rehausser de leur présence les fêtes données par le Gouvernement colonial aux héritiers présomptifs de la couronne britannique, à Leurs Altesses le duc et la duchesse d'York et de Cornouailles. Ils sont attendus à Auckland pour le 11 juin, et à Rotorna pour le 13. Ce dernier endroit a été choisi par le Gouvernement pour une gigantesque démonstration maorie. Le site étant très pittoresque et les conditions d'approvisionnement assez faciles, on avait décidé de rassembler là, aux frais de la colonie, tous les indigènes de bonne volonté qui voudront s'y transporter.

Naturellement, l'enthousiasme règne à bord ; nos indigènes rient, chantent et s'ébaudissent à qui mieux mieux. Il y a aussi des *blancs* ; mais presque tous se rendent aux fêtes d'Auckland, organisées dans le même but.

Sans aucune secousse, majestueusement et rapidement, notre *Mapourika* nous amène, vers les 8 heures du matin, à l'entrée du port de Manukau, franchit la « barre » sans difficulté et s'avance fièrement vers le débarcadère.

En face de nous, s'étale Onehunga, petite ville aux habitations coquettes. Nous n'avons pas le loisir de l'admirer longtemps ; vite il faut nous occuper de nos bagages, car voici, à deux pas, le train d'Auckland qui siffle et nous invite à nous hâter.

Donc en avant pour la cité souveraine de notre colonie ! Pendant vingt-cinq minutes, nous côtoyons de gracieuses villas disséminées dans la verdure, nous passons d'une rangée de collines sur une autre et, après quelques longues enjambées et un court tunnel, nous entrons au cœur même de la grande ville.

Quelle cohue à la gare ! On ne s'y reconnaît plus. Nous hêlons un *cab* et nous voilà arpentant les rues, en quête d'un gîte de repos pour la journée. Nous nous arrêtons chez MM. Ryan, de vieux amis des Maristes. On nous reçoit à bras ouverts. Après un moment de causerie, nous allons offrir nos hommages aux autorités ecclésiastiques et visiter « les curiosités » de cette belle ville.

***

Le lendemain matin, un train express nous promène toute la journée à travers les bruyères et les prairies du Waikato ; puis, abandonnant le monde civilisé, il nous hisse peu à peu à travers de hautes, splendides et interminables forêts jusqu'au sommet de la chaîne volcanique qui nous sépare du bassin de Rotorua. Arrivés là les gardes du train serrent tous les freins et aussitôt nous voilà lancés, pendant trois quarts d'heure, sur une pente rapide.

Enfin, nous sommes au bord du fameux lac de Rotorua. On nous montre de tous côtés des geysers et des fumaroles en perpétuelle activité. C'est à se croire aux bouches mêmes de l'enfer. Mais le train siffle et s'arrête en gare de Rotorua.

En parcourant la *ville blanche*, nous remarquons partout de la verdure, des drapeaux, des arcs de triomphe. Déjà les charlatans, les chevaux de bois, les tirs de tout genre se sont installés dans les recoins libres ; rien n'est oublié de ce qui figure à nos plus grandes foires d'Europe, pas même les échoppes des marchands fruitiers et bonbonniers, des limonadiers, des saltimbanques, etc.

***

Rien à dire sur les quelques jours qui suivent. Notre grande préoccupation est de surveiller nos chers indigènes. Nous avons grand'peur que la fête en préparation ne dégénère en saturnale. Mais non ! jamais fête n'a si bien réussi. La tempérance, l'ordre, la bonne harmonie, la joie y ont régné sans mélange.

Quatre fanfares maories jouaient de temps à autre pour égayer la multitude. Deux corps de volontaires indigènes, qui avaient figuré à Londres au jubilé de la reine Victoria, avaient aussi pris leur place dans ce vaste et joyeux rassemblement ; l'un d'eux, les Wairarapa Mounted Rifles, avait pour aumônier notre aimable confrère, le P. Delach. C'était là surtout la raison de son voyage ; il venait ici rejoindre son corps de beaux cavaliers, et parader avec eux en faisant escorte au duc d'York durant les fêtes.

Avec quelle allégresse et quelle fierté bien justifiée il les vit enfin défiler en une longue procession dans les rues de notre village improvisé. Après la réception d'usage, on s'occupa de suite à former leur camp et à le pourvoir de tout. En sa qualité d'*officier*, notre confrère fut bientôt nanti d'une belle tente ; je vins m'y installer et nous vécûmes ensemble, au régime militaire, durant ces intéressantes journées.

***

Les paysages pittoresques de Rotorua ont été si souvent décrits dans les *Missions catholiques*, que je crains de devenir fastidieux en insistant sur le cadre vraiment grandiose prêté aux fêtes par la nature. Figurez-vous un vaste cratère de volcan imparfaitement éteint, des collines

assez élevées rangées tout autour ; un lac aux eaux bleues comme l'azur du ciel, dans lequel se mire un coquet village maori, et, de tous côtés des geysers, des salses et des fumaroles. Tel est le tableau que vous offre Rotorua en arrivant, tableau unique par les impressions qu'il évoque.

A côté du village maori et au beau milieu du cratère, une ville blanche est maintenant en formation, comptant déjà une quinzaine d'hôtels, dont le principal figurerait avec honneur, même à Paris. Cette ville est remplie de touristes et de baigneurs pendant toute la belle saison ; c'est le Vichy de la Nouvelle-Zélande. C'est dans ce centre important, où les Maoris pullulent, qu'on s'est décidé à recevoir l'héritier du trône d'Angleterre.

Le 11 juin, au matin, Leurs Altesses le duc et la duchesse d'York débarquent à Auckland, venant de l'Australie. Processions, adresses, coups de canon, cérémonies de tout genre, illuminations le soir, feux d'artifice, bals et banquets, voilà à peu près le programme des fêtes données en leur honneur.

***

Le surlendemain, le cortège ducal se met en route pour Rotorua. Un train spécial les y conduit. Partout, le long du train, ce sont des décorations de bienvenue et des manifestations enthousiastes. Enfin, à 4 h. 1/2 du soir, le prince et la princesse sont à Rotorua. Devant la gare, sont massés un millier de Maoris, enguirlandés de fleurs et de verdure,

NOUVELLE-ZÉLANDE. — Les grandes chutes de Wairoa, vues de face ; d'après une photographie du R. P. Cognet.

parés de leurs plus beaux habits, portant tous à la main la *taiaha* ou le *tao* (insignes des chefs).

Au moment où le prince apparaît, ils entonnent leur chant de bienvenue et se livrent à des danses de joie admirablement exécutées, malgré la pluie qui tombe et la boue qui se forme sous leurs pieds.

Le cortège se met alors lentement et péniblement en marche vers la ville, escorté par la police et par nos volontaires indigènes, très fiers d'être admis à ce poste d'honneur. La foule maorie ne cesse de les entourer et de les suivre en chantant et en dansant dans l'ordre le plus parfait. Chaque tribu a sa place et son tour. Arrivé devant le *grand hôtel* de Rotorua, le cortège s'arrête. Le duc d'York et sa suite descendent de voiture et montent sur le perron.

L'honorable James Carroll, notre ministre des affaires indigènes, s'avance et lit une adresse en maori et en anglais. Le duc y répond, en disant combien il est touché et heureux des sentiments de loyauté exprimés par l'orateur, il félicite les indigènes de leurs progrès en civilisation et leur souhaite la plus parfaite prospérité. Une délégation de chefs vient alors offrir la traditionnelle plume de *huia* ; le duc l'accepte en souriant et la fixe immédiatement à son chapeau aux applaudissements de l'assistance. Une triple bordée de hourras et des danses maories tout autour de l'hôtel terminèrent la journée.

Comme il pleuvait beaucoup ce soir-là, il fut impossible



de faire des illuminations. On se dédommagea le lendemain, et on le fit royalement, comme tout le reste. Il y eut même de magnifiques feux d'artifices.

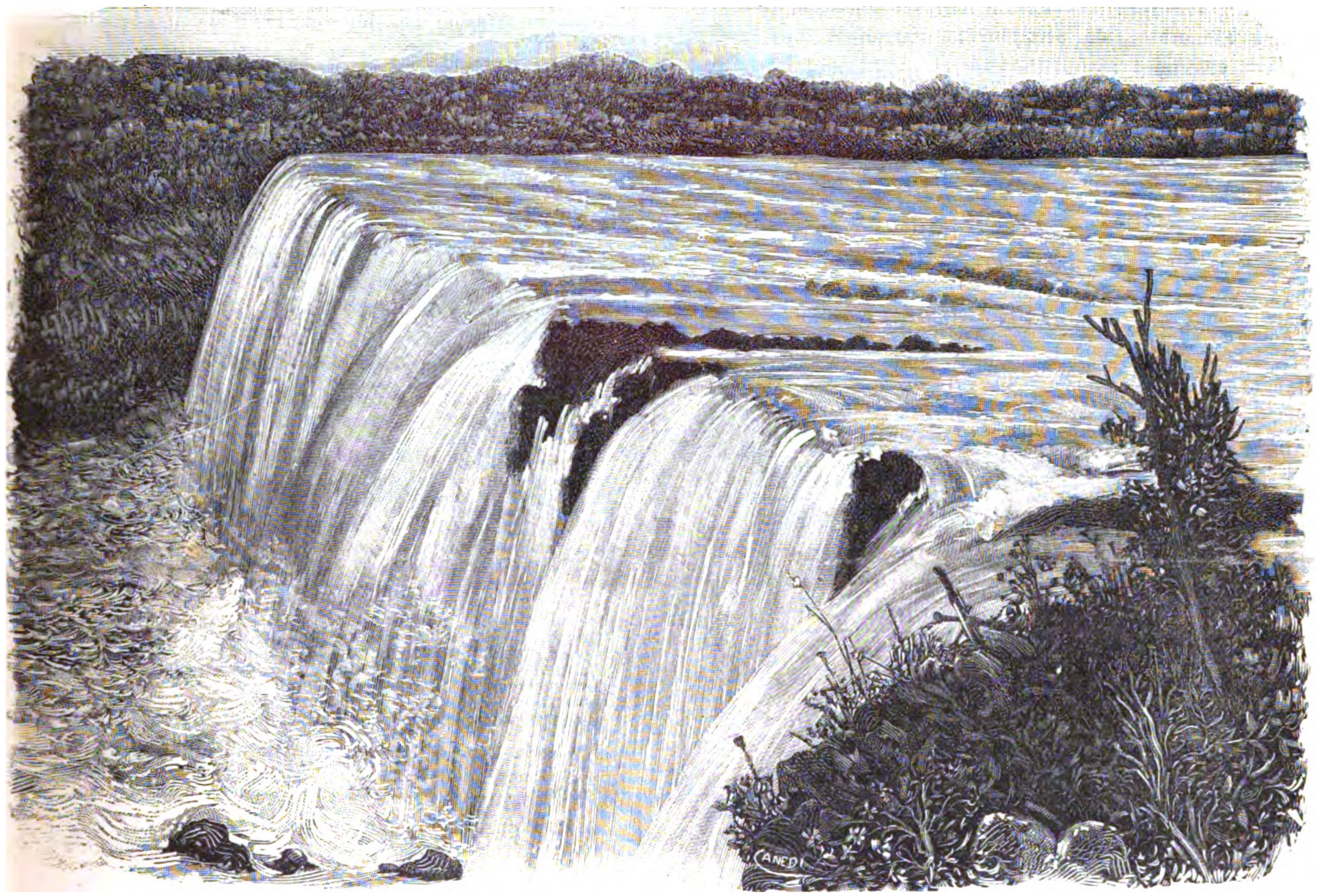
***

A 10 heures du matin, le duc d'York se fit conduire avec toute sa suite au village indigène : là, de nouveau, j'assistai à des danses de guerre et à des solennités qu'il m'est totalement impossible de décrire en détail. Le duc parut charmé de sa visite. On le promena ensuite en bateau sur le lac. On le conduisit aux fameux geysers de Whakarewarewa où un peu de savon dissous dans de l'eau et jeté dans l'ouverture béante provoque en dix minutes une formidable explosion suivie d'un jet d'eau bouillante atteignant 80 pieds de haut. On lui montra aussi diverses curiosités de ce pays étrange. Il ne rentra à son hôtel que bien tard dans la nuit, à la clarté des illuminations et du plus joli feu d'artifice qu'on puisse rêver.

***

Le 15 juin, il se rendit avec tout son entourage au kiosque qu'on lui avait préparé à l'entrée du champ de courses. 9.000 personnes étaient déjà assemblées là et installées sur des gradins disposés tout autour de la piste, à intervalles égaux.

Au centre, et en face du kiosque royal, les tribus maories vinrent se placer, chacune habillée en son style particulier.



NOUVELLE-ZÉLANDE. — Les grandes chutes de Wairoa, vues de coté; d'après une photographie du R. P. Cognet.

C'était un spectacle vraiment extraordinaire. Puis, chaque tribu défila à son tour, donnant une danse ou deux en passant devant le prince.

La plupart de ces scènes avaient été inventées et préparées tout exprès pour la circonstance. Les unes simulaient la sauvagerie d'autrefois et se développaient en une mimique de combat qui attirait tous les applaudissements ; d'autres exprimaient le deuil des Maoris pour leur bonne reine Victoria ; d'autres enfin souhaitaient la bienvenue à leur hôte. Chacune avait un charme spécial pour les amateurs.

Pour moi, la plus remarquable de toutes fut sans contredit la danse des « Arawas » (la tribu même de Rotorua). Vêtus d'habits préparés à cet effet, on les vit s'avancer, se courber, se coucher à terre, se relever, se courber encore et ainsi de suite pendant longtemps, tout en chantant et en dansant : tout cela pour représenter les vagues de l'Océan et les mouvements des peuples vers la civilisation. La *finale* était un « hourrah ! » phénoménal en l'honneur du Duc, poussé par 500 bouches à la fois avec un ensemble étonnant.

Les jeunes filles d'Otaki se firent aussi admirer par la précision de leur *hoi*, danse extrêmement gracieuse.

***

Vers la fin de tous ces divertissements, douze vigoureux *Arawas* apportèrent sur leurs épaules une pirogue sculptée, copie de celle qui amena les premiers Maoris en Nouvelle-

Zélande. Ils la placèrent aux pieds du Duc ; à l'instant les chefs s'avancèrent avec leurs présents et en remplirent la pirogue jusqu'aux bords : *haches* en marbre vert, vêtements maoris riches, objets sculptés ; il y en avait bien pour 50.000 francs. Le duc d'York pourra en faire un musée spécial.

Les offrandes terminées, il s'affubla d'un manteau maori, en fixa un autre sur les épaules de la duchesse et descendit au bas de son kiosque dans une enceinte réservée aux chefs; là, il leur adressa quelques mots de remerciement, leur remit un grand drapeau en souvenir de sa visite et leur serra la main à tous. Puis, il regagna la gare pour s'en aller à Wellington.

Au moment où il tournait le dos pour partir, toutes les tribus assemblées là attaquèrent ensemble une danse d'adieu vraiment assourdissante et monumentale. Le duc se souviendra longtemps de ce tapage. Tel est, en résumé, le compte rendu de ces fêtes inoubliables. Jamais je n'ai été si fier ni si content de nos Maoris !

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Montpellier, demande de prières pour les âmes du Purgatoire .... 600 »
Anonyme du diocèse de Nantes 26 15
Au nom de Mlle Marguerite Boucher .... 2.000 »
Au nom de Mlle Geneviève Boucher .... 2.000 »
Un anonyme du diocèse de Moulins .... 14 »
Un prêtre du diocèce de Versailles .... 5 »
M. de la Belleissue, diocèse de Saint-Brieuc .... 10 »
M. Xavier de Chavaudon, diocèse de Troyes .... 20 »
Un anonyme du diocèse de Bayeux .... 10 »
Un anonyme du diocèse d'Angoulême .... 100 »
Le séminaire Grec Melchite de Sainte Anne, à Jerusalem 155 50
Anonyme de Strasbourg .... 200 »
M. Jean-Baptiste Giraudet, Lyon .... 5 »
Une amie des missions 2 60
M. Louis Bonfils, diocèse d'Aix .... 40 »
Pain de St-Antoine, diocèse de Besançon .... 2 »
M. André Tandonnet, Bordeaux .... 1 »
Un abonne du diocèse de Strasbourg .... 10 »
V. A. et C. R. Lyon 8 80
Un aumônier du diocèse de Lyon .... 10 »
E. B., Lyon .... 20 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Oury).

M. l'abbé Renaud, du diocèse de Saint-Claude 5 55
Anonyme du diocèse de Besançon, demande de prières .... 40 »
M. Ch. Faivre d'Arcier, du diocèse de Langres .... 40 »
Anonyme du diocèse de Metz, prières pour defunts .... 13 »
M. Jardin J., du diocèse de Besançon 1 30
Anonyme du diocèse d'Albi, demandes de prières 11 30
M. J. Daunis, diocèse d'Albi .... 40 »
Anonyme J. M., J. F. .... 300 »
M. Gauzy, Nice .... 10 »
Anonyme de Marseille .... 40 »
M. Pierre Gyickos, Pées, Cinq Eglises .... 18 »
Mme Sœur V., du diocèse de Strasbourg .... 11 »
Une famille alsacienne .... 25 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Jannin, Cochinchine orientale).

Mlle Lemichelet, du diocèse de Coutances 15 20
Mme Justeau, diocèse d'Angers, de demande de prières .... 5 »
M. Frédéric Durand, diocèse de Luçon .... 10 »
M. Raymond Mercat, du diocèse d'Agen .... 10 »
Un abonné de Londres .... 137 »
P. M. G., diocèse de Nantes .... 10 »
M. l'abbé Guitterel, du diocèse de Saint-Brieuc .... 10 »
Anonyme de Troyes, demande de prières spécialee .... 20 »
M. Bourgain, Paris .... 10 »
Anonyme du diocèse d'Angers .... 2 »

Pour les missions françaises les plus nécessiteuses (Mgr Bazin).

P. Q., Laval, demande de prières pour défunts .... 50 »
Anonyme d'Arras .... 5 »
Anonyme de Limoges .... 10 »

Pour les Œuvres d'Orient.

M. Cavaillon, Marseille .... 5 »

Pour les missions du Danemark.

Anonyme de Paris .... 70 »

A Mgr Géraigiry, pour l'église St-Pierre, à Panéas.

En mémoire de Mlle Clarisse Desparmet, diocèse de Bayonne .... 10 »

A Sœur Sion, Jérusalem, pour ses œuvres.

Anonyme du diocèse de Séez .... 20 »
A. R., diocèse de Langres 2 50
Un pèlerin de Jérusalem, du diocèse de Besançon .... 5 »
Mlle Montavan, Les Bois, demande de prières pour défunts .... 5 »

Au R. P. Eugène de Modica, Trébizonde.

M. E., diocèse de Rennes 30

Au R. P. Césaire Kayser, Eski-Chehir (Asie mineure).

M. l'abbé Brunellière, Nantes 5
Mme Klein, née Schmitt, diocèse de Strasbourg .... 10 »

A M. Bonnétraine, Bangalore.

Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle, Angers .... 50 »

A Mgr Pineau, Tonkin méridional.

Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle, Angers .... 50 »

Pour la mission des lépreux les plus nécessiteux (R. P. Beyzim).

Anonyme de Lille, diocèse de Cambrai 16 50

Pour les affamés de l'Inde (M. Millard).

M. l'abbé Arras, du diocèse d'Agen .... 1 »
Un prêtre d'Orléans .... 5 »
Anonyme du diocèse de Chartres, demande de prières .... 5 »

Pour le séminaire St-Louis, Mandalay (Birmanie septentrionale).

Un apôtre Franciscain du Tarn .... 50 »
Des Dames Tertiaires de Saint-François de Bordeaux .... 11 »

A M. Jannin, Cochinchine orientale.

In spem contra spem, demande de prières 2 50

Pour les missions de Pondichéry.

Anonyme du diocèse de Chartres, demande de prières .... 5 »

A M. Millard, Pondichéry, pour les affamés.

Mlle Montavan, Les Bois, demande de prières pour défunts. .... 10 »

A M. Paul Veaux, mission de Mahé (Pondichéry).

In spem contra spem, demande de prières spéciales 2 50
M. J.-C. Fleureton, diocèse de Lyon 2 50
V. A., Lyon .... 14 »
Mlle Félicie Peseux, diocèse de Besançon .... 8 »
Anonyme du diocèse de Séez .... 20 »
Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle .... 50 »

A M. Maurice, Pondichéry, pour ses œuvres.

Mme de Garsignies, Nice .... 20 »
Une famille reconnaissante, en l'honneur de saint Joseph et de saint Antoine de Padoue, diocèse de Langres .... 5 »
In spem contra spem, demande de prières spéciales 1 50
Mme veuve C. B., Montpellier, demande de prières .... 100 »
Mme Thomas, Montpellier, demande de prières .... 50 »
Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle .... 50 »

Au R. P. Léon Gallay (Su-tchuen-méridional).

En mémoire de Mr F. M., du diocèse de Lyon, demande de prières .... 300 »

A M. Poinsot Kong-tchéou, pour les affamés.

Mlle Montavan, Les Bois, demande de prières pour défunts .... 10 »

Pour les missions de Chine (Mgr Lavest).

Anonyme du diocèse de Chartres, demande de prières .... 5 »
Anonyme de Saint-Jouin-de-Marnes, diocese de Poitiers .... 5 »
Un prêtre du diocèse de Nîmes .... 5 »
A. R. M., Palerme .... 37 »
Anonyme de Limoges .... 10 »

A M. Douénel, Thibet.

Anonyme du diocèse de Séez .... 20 »
M. Bouchacourt, du diocèse de Nevers .... 20 »
M. E., diocèse de Rennes .... 20 »

A Mgr Lavest, Kouang-Si.

Mlle Montavan, Les Bois, demande de prières, pour défunts .... 10 »

Au R. P. Curlier, Corée.

Anonyme de Gillois (Jura) .... 50 »

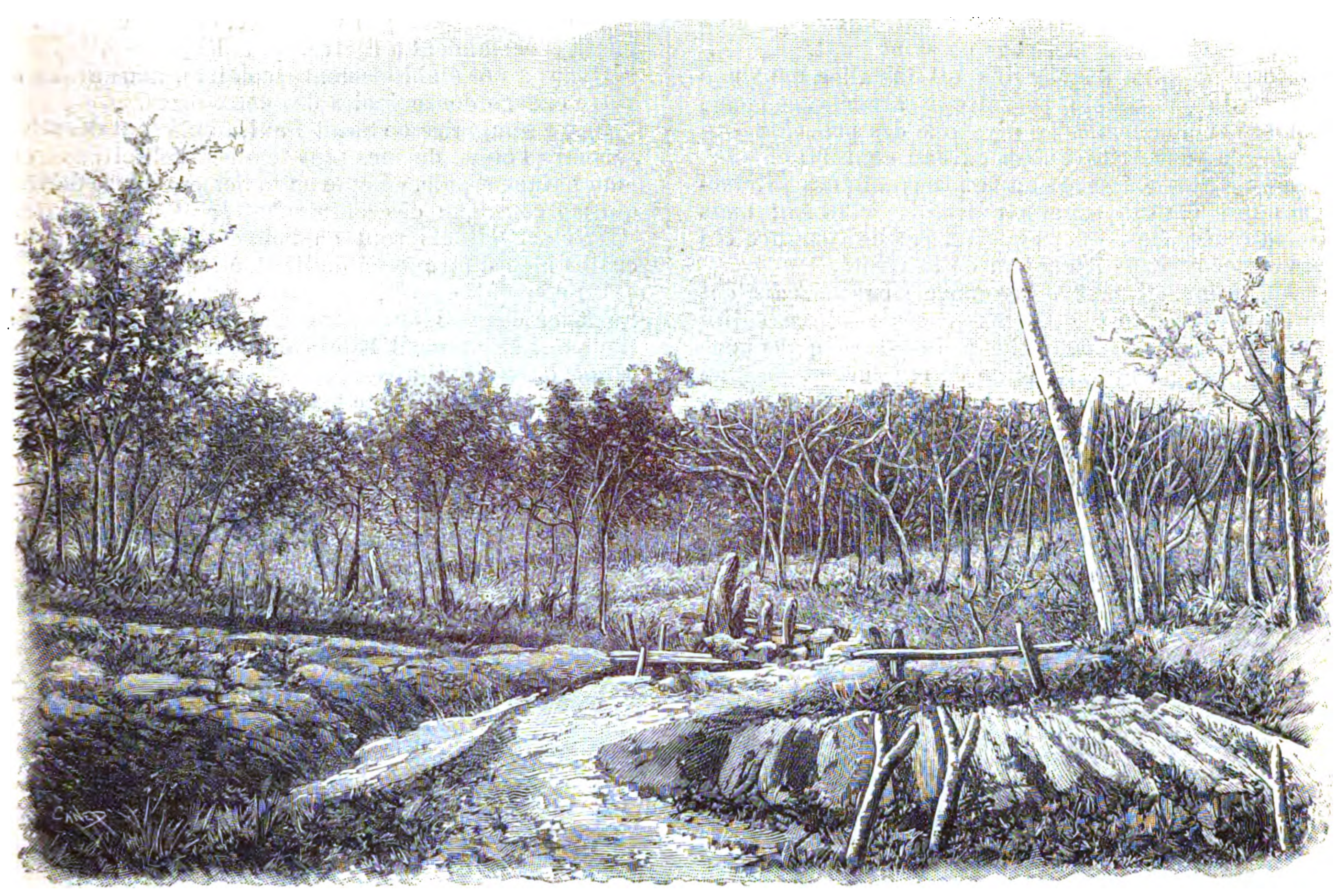
A M. Chapdelaine à Nakatsu (Nagasaki).

Mlle Marcelot, du diocèse de Sens .... 6 »
M. l'abbe Chalubert, Angers 9 25

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



NYASSA. — Une clairière au Bengoueolo; d'après une photographie du R. P. Guillemé (voir p. 16).

MASSACRES EN MONGOLIE

Le R. P. Van Hecke, supérieur général de la Congrégation belge du Cœur Immaculé de Marie, nous écrit de Scheut-lez-Bruxelles, le 6 janvier :

« Je viens de recevoir de notre Procureur à Shanghaï le télégramme suivant :

Van Merhaeghen et chrétiens massacrés ; église Sia-yen-tse incendiée.

Le R. P. Van Merhaeghen était parti pour la Mongolie Sud-Ouest en 1894 ; l'an dernier il fut du nombre des quinze missionnaires de ce Vicariat qui furent obligés de revenir en Belgique par la Sibérie. Au mois de mai il repartit pour sa mission et alla réoccuper son ancienne résidence de Sia-yen-tse, près de Ning-sia-pou : il ne devait pas y être depuis longtemps quand il a été massacré. Ce massacre est sans doute un exploit du fameux Toung-fou-siang qui habitait ces contrées avec les soldats qui lui étaient fidèles. Pourvu que ce massacre ne soit pas le signal d'une nouvelle insurrection contre les missionnaires et leurs chrétiens ! »

ASIE MINEURE

Besoins du diocèse d'Adana.

Mgr Terzian, l'évêque du diocèse qui a la gloire de posséder la ville de Tarse, la patrie de saint Paul, nous envoie cette lettre émouvante. Nous la recommandons à la sympathie et à la générosité de nos lecteurs.

LETTRE DE MGR TERZIAN, ÉVÊQUE D'ADANA ET TARSE, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Les dons des associés de la Propagation de la Foi nous ont permis d'établir, jusqu'ici, six missions dans les localités importantes du diocèse. Mais hélas ! aucune ne possède encore une église digne de ce nom.

Adana, ma résidence, n'a pour cathédrale qu'une vieille chapelle aux murs décrépis et crevassés. Cependant il est touchant de voir les familles pieuses y accourir en foule les dimanches.

Tarse n'a pas encore une église. Le sanctuaire est établi dans une pauvre maison. Les aumônes de quelques âmes pieuses m'avaient aidé à acheter un terrain ; hélas ! les ressources me manquent pour construire. Les bons sentiments du peuple encouragent nos efforts, mais qu'il est pénible de voir nos rivaux profiter de notre pauvreté et déployer eux-mêmes

une activité fiévreuse, pendant que nous sommes impuissants. Les protestants, en effet, ont érigé plusieurs temples dans la patrie de saint Paul.

Notre mission de Mersina est installée dans une maison louée ; cet état précaire paralyse notre bonne volonté et nous empêche d'y faire des progrès.

Sis n'a pour église qu'un caveau converti en chapelle. Le peuple a gardé un bon souvenir des patriarches qui étaient soumis autrefois à Rome; mais notre indigence ne nous permet pas de remettre ces pauvres gens dans le chemin de la vérité.

A Hadjine, de nombreuses conversions nous avaient forcé d'entreprendre la construction d'une église sous le vocable du Sacré-Cœur. Depuis cinq ans nous n'avons pas pu la finir, faute de ressources. Hadjine est une ville peuplée d'une chrétienté de 20.000 âmes dont 2,000 sont à nous déjà.

D'autres missions sont seulement visitées périodiquement faute de prêtres et de sanctuaires. Payas, ville maritime, sollicite un prêtre, et cent cinquante familles demandent à rentrer dans l'Eglise-mère.

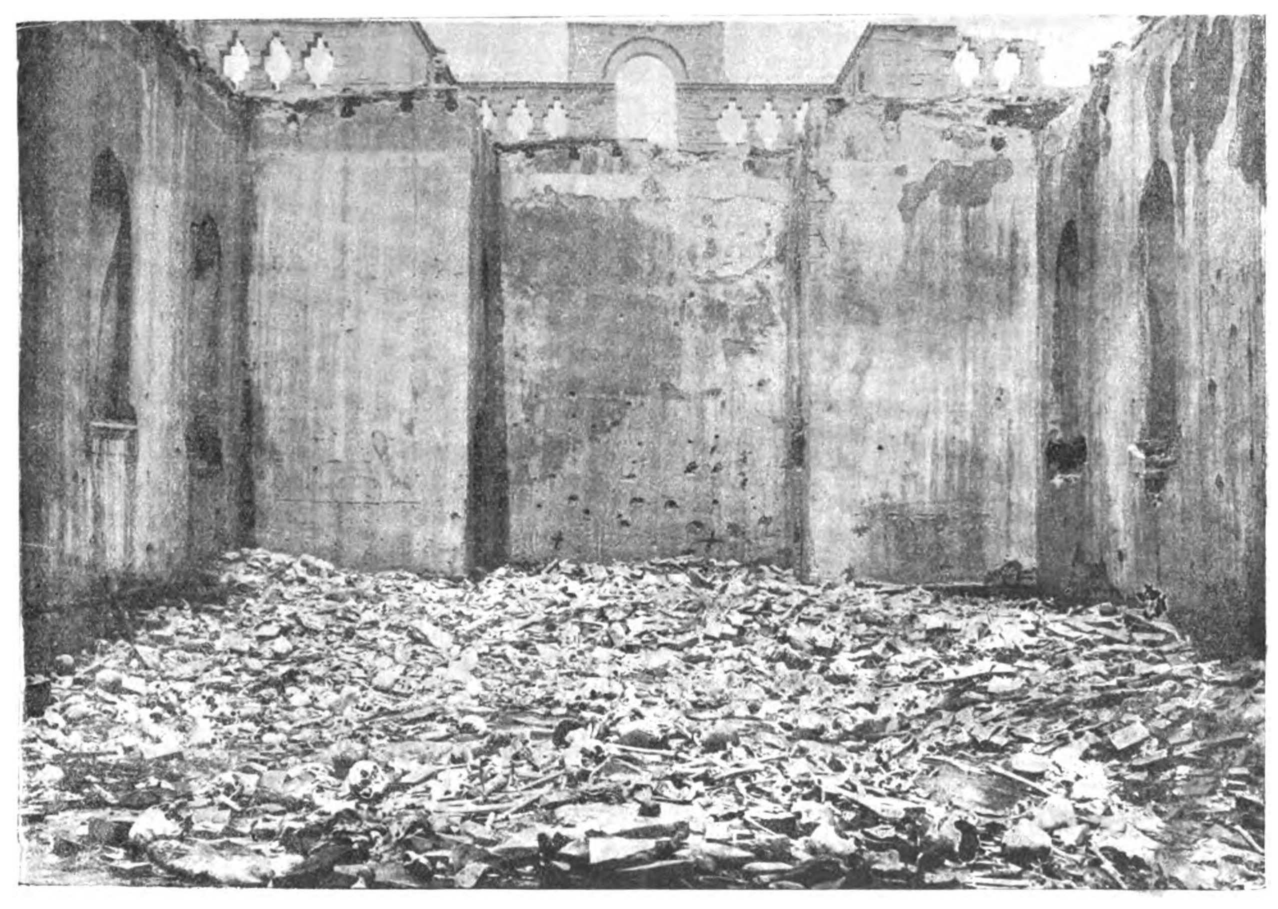
Quant à nos établissements scolaires, nous avons à notre charge douze écoles des deux sexes.

Notre séminaire de Saint-Paul, fondé tout dernièrement, l'objet de mes plus tendres sollicitudes et mon unique espoir, compte actuellement douze élèves qui me consolent dès maintenant par leur conduite.

Nos orphelinats sont en bonne marche; mais je crains bien d'être forcé de limiter leur nombre.

Un couvent de religieuses est fondé à Tarse pour préparer des religieuses indigènes. Toutes nos missions ont absolument besoin du concours efficace de ces dévouées auxiliaires. Mais elles et leurs postulantes sont installées dans une maison menacée de ruine.

Je vous prie de me permettre de faire un nouvel appel à votre générosité.



TCHÉ-LI SUD-EST (*Chine*). — INTÉRIEUR DE L'EGLISE DE TCHOU-KIA-HO, OU LES PP. MANGIN ET DENN FURENT MASSACRÉS LE 20 JUILLET 1900; reproduction d'une photographie prise en mai 1901 et communiquée par le R. P. DESMARQUEST, de la Société de Jésus.

INFORMATIONS DIVERSES

Tché-li sud-est (*Chine*). — Le dernier numéro des *Etudes* contient sous ce titre : *Faux témoins contre les missionnaires*, un important article du R. P. Desmarquest, procureur de la Mission du Tché-li sud-est.

Nous en voulons citer la conclusion, qui répond à l'accusation, trop souvent portée contre les missionnaires, d'être « immensément riches ».

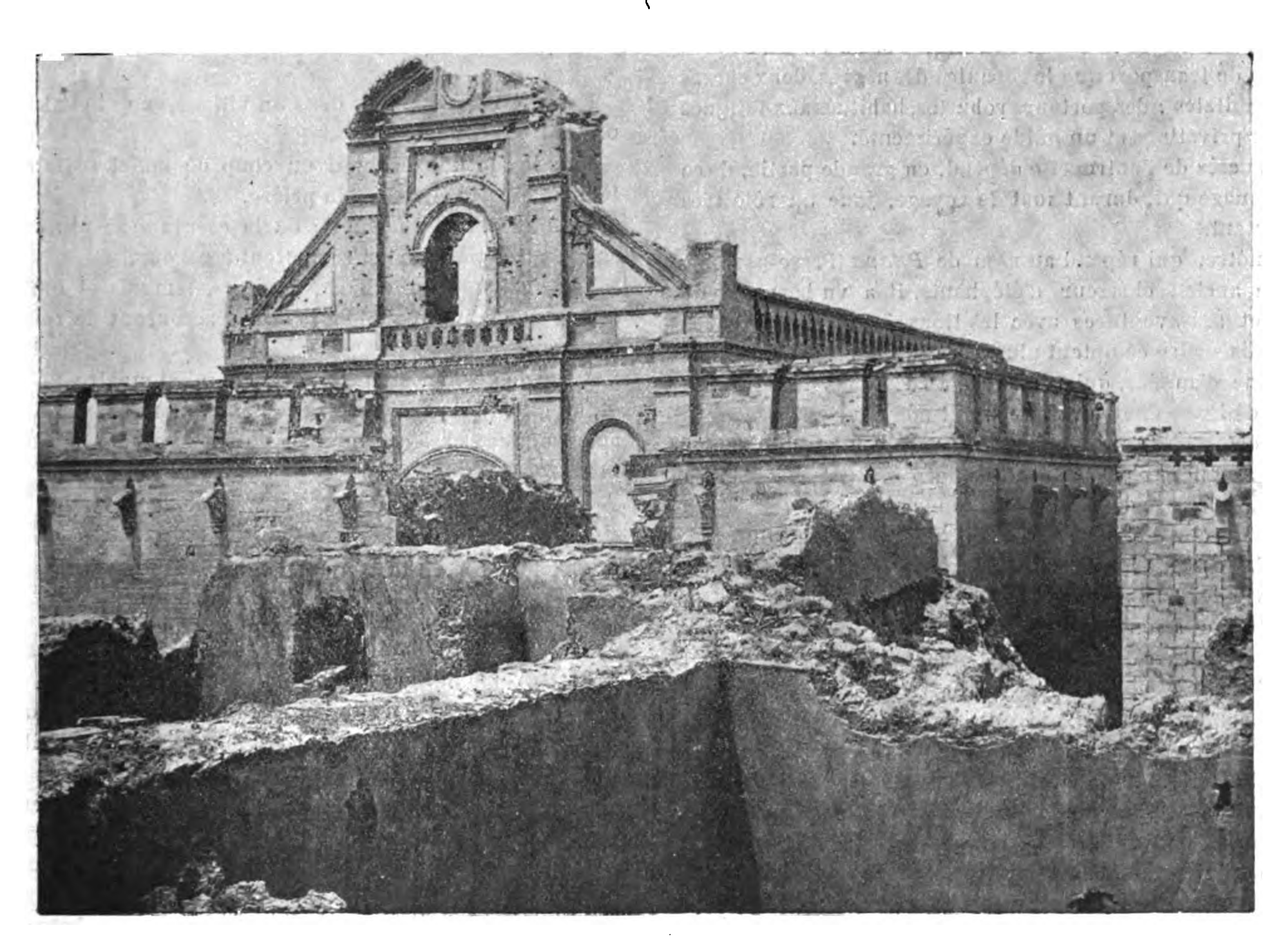
« En tout et pour tout, la mission du Tché-li sud-est possède à Tien-tsin une dizaine d'hectares de terrains. Pourquoi et comment les a-t-elle achetés ? C'est ce que pourraient dire ceux qui ont créé la concession française. Ne trouvant pas d'acquéreurs pour ces terrains et voulant empêcher le tout de tomber aux mains des Chinois, ils pressèrent les missionnaires, les forcèrent presque de se porter acheteurs. Ceux-ci se dévouèrent pour « sauver la face » aux représentants de la France, et, ce qu'on leur reproche aujourd'hui comme un accaparement, fut au fond un acte de vrai patriotisme.

« Que s'ils ont su améliorer ces terrains et en tirer des res-

sources pour leurs œuvres de l'intérieur, qui pourrait leur en faire un crime ? Il suffit d'être de bonne foi pour comprendre qu'à pareille distance de la France, une mission qui compte près de 700 chrétientés, toutes pauvres, périodiquement ravagées par l'inondation, la famine et les rebelles, a besoin de quelques ressources locales.

« C'est encore plus nécessaire, maintenant qu'il faut relever de leurs ruines tous les établissements qu'avaient péniblement créés cinquante années de labeurs et de luttes. Des 694 chrétientés, qui possédaient toutes au moins quelque modeste oratoire, il n'y en a pas 50 où les chrétiens puissent aujourd'hui se réunir. Tout le reste a été incendié ou démoli et les matériaux vendus. Des six collèges de la mission, deux seulement sont restés debout. Il y avait huit orphelinats; cinq ont été incendiés et les orphelines tuées ou emmenées par les brigands. De 430 écoles de villages, il en reste 49 avec 950 élèves au lieu de 4.730. Enfin, les 87 pharmacies-dispensaires, qui distribuaient gratuitement des remèdes à environ 12.000 malades par an, ont dû être fermées. Ne les accusait-on pas de distribuer des remèdes ensorcelés, et d'empoisonner les puits !

« Ainsi la calomnie poursuit partout ces hommes qui ont cru peut-être qu'au loin ils feraient le bien plus librement. Celui qu'ils vont annoncer aux nations ne le leur avait-il pas prédit ? Qu'ils ne s'en étonnent pas ! Aujourd'hui on les accuse en Chine d'être sorciers ; en France, de faire les commerçants ; demain, sans doute, on trouvera autre chose. On essaie de les déconsidérer devant le public, mais au fond ceux-là seuls se laissent tromper qui le veulent bien. Ces prétendus « témoins oculaires » qui n'ont rien vu, laissent toujours passer un petit bout de l'oreille. Les véritables témoins ont un autre accent. Qu'on fasse parler ces 300 soldats français qui ont pris leurs quartiers d'hiver à Hien-Hien, et qui ont vu les Jésuites de près, puisqu'ils vivaient chez eux. Qu'on les fasse parler, ces hommes sérieux, commerçants ou diplomates, qui sont venus en Chine autrement qu'en touristes, et qui n'arrivaient pas avec un parti pris d'avance. Ceux-là sont tous d'accord, et proclament très haut le désintéressement des missionnaires et les services inappréciables qu'ils rendent à la civilisation et à la patrie. »



TCHE-LI SUD-EST (*Chine*). — RUINES DE L'ÉGLISE DE TCHOU-KIA-HO OU LES PP. MANGIN ET DENN FURENT MASSACRÉS ; reproduction d'une photographie communiquée par le R. P. DESMARQUET.

AU BENGOUEOLO

Par le R. P. GUILLEMÉ, des Pères Blancs

Nous sommes heureux de publier cette relation d'une excursion apostolique dans une région des lacs équatoriaux encore peu connue. Les détails inédits donnés sur le pays et les habitants sont non seulement pittoresques et intéressants, mais ils apportent à l'ethnologie et à la géographie de précieuses données nouvelles, et seront justement remarqués.

But du voyage. — Le guide Passe-Partout. — La journée du missionnaire en voyage.

Le voyage, dont nous allons faire le récit, s'est effectué dans le vicariat apostolique du Nyassa, qui comprend la vaste région située entre les lacs Nyassa, Tanganika et Bengouéolo et le Zambèze.

Une partie de ce pays, la région du Bengoueolo, jusqu'ici très peu explorée, attirait notre attention.

Depuis longtemps déjà, nous avions formé le projet de visiter ces contrées marécageuses, où s'est réfugié, pour échapper à ses ennemis, tout un peuple laborieux et pacifique, avec lequel nous désirions faire connaissance, dans le dessein d'établir chez lui une mission.

C'est dans ce but que, vers le milieu d'octobre, je prenais mon bâton de voyage.

Plus habitué à soulever la poussière des chemins que celle de son pauvre bureau, le missionnaire en voyage jette cependant sur son carnet quelques notes prises à la hâte.

Il m'a semblé, en les relisant (est-ce présomption ?) qu'elles pourraient intéresser les bienveillants lecteurs des *Missions Catholiques* et, comptant sur leur indulgence, je me suis décidé à les transcrire.

***

Quand on veut s'enfoncer dans des régions inconnues, où ne se rencontrent ni routes ni voitures et où on n'a d'autre moyen de transport que les épaules des nègres, deux choses sont capitales : des porteurs robustes, habitués aux fatigues et aux privations et un guide expérimenté.

Le succès de l'entreprise dépend, en grande partie, de ce personnage qui, durant tout le voyage, joue un rôle très important.

Le nôtre, qui répond au nom de *Pitana* (Passe-partout) est un ancien chasseur d'éléphants. Il a vu beaucoup de pays, et ses aventures avec les lions, les éléphants et les léopards ne se comptent plus. C'est un homme d'une quarantaine d'années, qui, autrefois, a reçu dans la figure un coup de lance dont un autre serait mort.

Ses cheveux, tressés en ficelles, retombent sur les épaules et le front ; deux petits yeux inquiets, mobiles, éclairent sa figure, sillonnée de balafres profondes.

Le chasseur d'éléphants connaît tous les recoins du pays, jusqu'aux forêts les plus impénétrables.

La vie des bois a pour lui un charme sauvage qui plaît à sa nature et à son caractère aventureux.

Se battre, tuer, s'exposer à chaque instant à la mort, sont pour lui choses communes.

Il devient par suite sombre, dissimulé, taciturne. Toujours sur le qui-vive, même la nuit qu'il passe le plus souvent à la belle étoile, Pitana était le type achevé du chasseur d'éléphants. Il avait donc toutes les qualités d'un bon guide.

Baromètre vivant grâce à ses rhumatismes, il nous prédira la pluie et le beau temps.

Notre caravane comprenait, en outre, une dizaine de porteurs et deux jeunes catéchistes.

Rien de gai et de vivant comme la marche d'une caravane, le matin, au moment du départ.

On rit, on chante ; les uns imitent le chant des oiseaux, d'autres le cri des fauves ou simulent le guerrier en campagne.

A l'approche d'un village, la population sort à notre rencontre ; on échange un salut, quelques mots aimables et l'on passe.

***

Mais le soleil est déjà haut et darde sur nous ses rayons brûlants.

La sueur coule à larges gouttes sur les épaules nues des porteurs.

Plus de cris, plus de chants, c'est le silence dans les rangs. Tous soupirent après le repos du camp.

Un village se rencontre-t-il dans le sentier? On s'empresse de demander une hospitalité, d'ailleurs toujours largement accordée; mais, si l'on se trouve en pays désert, la caravane s'arrête dans la forêt, sur le bord d'un ruisseau.

De suite des branchages sont coupés et disposés en cercle, pour former un rempart contre les fauves.

C'est dans cette forteresse improvisée qu'on allume les feux pour préparer le repas. C'est là aussi que, la nuit venue, les porteurs s'étendent et dorment sur un lit d'herbes ou de feuilles autour de la tente du missionnaire.

Parfois, autour du grand feu, les conversations se prolongent bien avant dans la nuit. Pitana en fait les principaux frais, par le récit de ses prouesses de chasse qui excitent l'admiration de l'auditoire.

***

Lorsque nous campons dans un village, ce qui est le plus ordinaire, la scène change.

Vers le coucher du soleil un coup de sifflet se fait entendre, c'est le signal de la prière.

Aussitôt, tous les membres de la caravane se réunissent sur la place publique et se mettent à genoux.

Les habitants du village, hommes, femmes et enfants, attirés par la nouveauté de la scène, accourent de tous les côtés.

Avant le dernier signe de croix, le missionnaire se lève et, en quelques paroles, explique aux païens le sens de cet acte religieux et, à ce propos, expose les grandes vérités de notre foi.

Pays où les reines épousent encore des bergers. — A l'occasion de la nouvelle lune. — Superstitions.

Deux longues journées de marche nous conduisent à quelques heures du Chambézi, forte et belle rivière, qui, après avoir traversé le Bengwéolo, porte le nom de Lwapula, pour devenir, après sa sortie du lac Mwero, le majestueux Congo. Nous établissons notre camp dans le premier grand village rencontré depuis notre départ.

Le président de cette petite République est une femme colosse qui porte le nom de Kyanda Mukulu. Elle appartient à la famille régnante de l'Ubemba et en cette qualité a le titre de Mamfumer, c'est-à-dire Mère de rois.

Les privilèges attachés à cette dignité sont nombreux. Le plus singulier est que les reines peuvent choisir elles-mêmes leur mari parmi les gens du menu peuple. L'élu devient prince-consort sans participation aux affaires de l'administration. Il doit tout quitter pour suivre sa royale et souvent peu commode épouse. Afin de bien montrer que les droits sont intervertis dans ces sortes de ménages et qu'un homme peut même être changé en femme, la reine prend le nom de *Monsieur* et le mari celui de *Madame*.

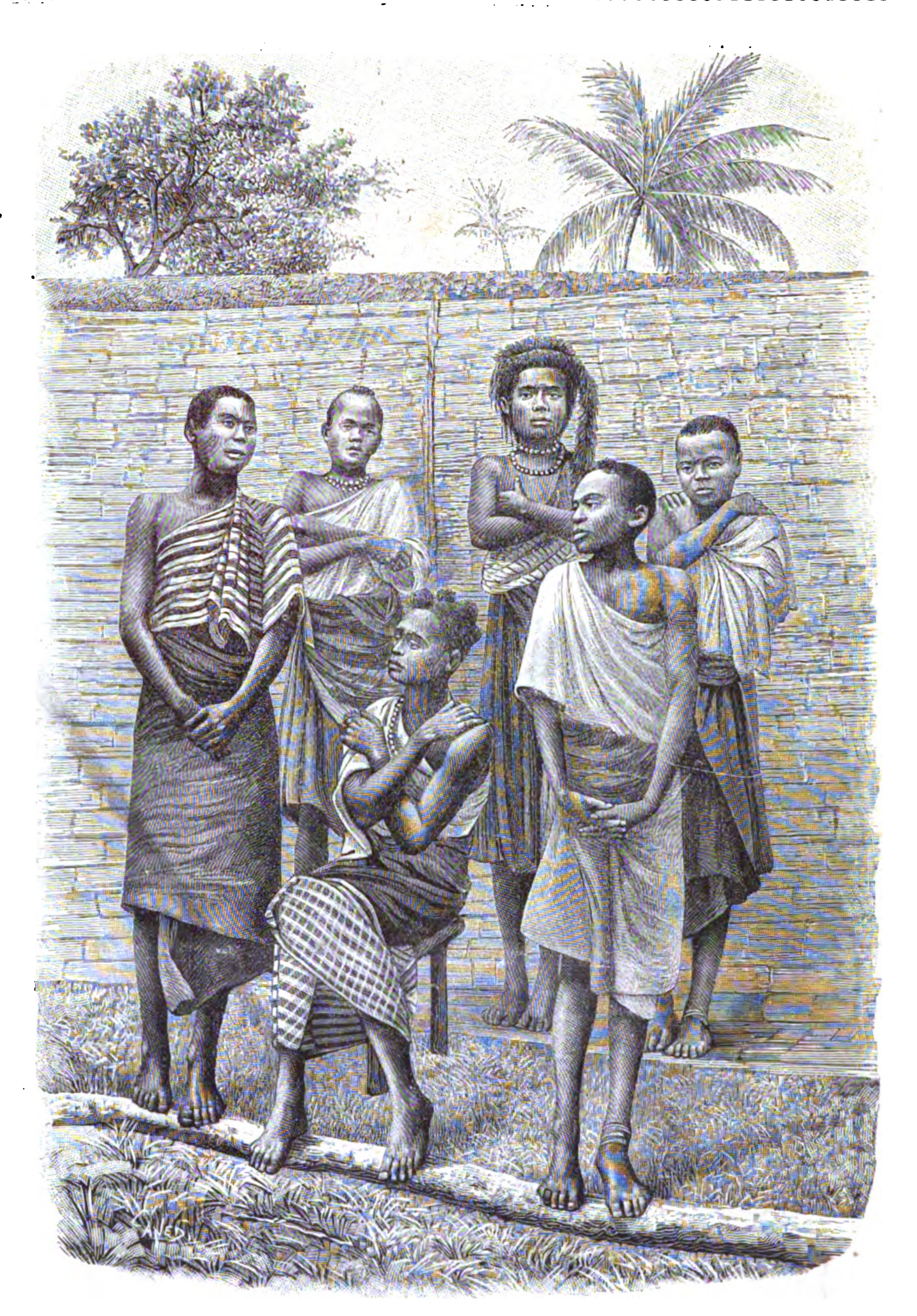
La reine vient me saluer et m'offrir un panier de farine avec des *tozo*, espèce d'arachides très dures, dont le nom scientifique très compliqué est *voandzeia subterreana*. Elle a préalablement fait une toilette soignée en se frot-

tant d'une bonne couche d'huile de ricin. Ainsi l'exigent les convenances, car un noir non huilé a toujours le piteux aspect d'un soulier non ciré. Sa volumineuse personne est ornée d'un nombre infini d'amulettes, contre tous les dangers, toutes les bêtes nuisibles et toutes les maladies, mêlées à une collection complète de verroteries aux couleurs voyantes. Aux pieds, comme signes distinctifs de sa royauté, peut-être aussi pour rendre sa démarche plus grave, elle porte une foule de bibelots de fer et de cuivre, qui font à chacun de ses mouvements un bruit de vieilles ferrailles.

***

Nous sommes au second jour de la lune; tout le village est en liesse. Les tambours qui accompagnent et soutiennent les danses font un vacarme assourdissant. C'est que, chez les indigènes de l'Afrique centrale, la lune joue un grand rôle. Ils comptent par lunes, ils en connaissent les phases et peuvent toujours vous dire combien se sont écoulés de jours depuis son apparition, combien il en reste pour arriver à la nouvelle et à quelle lune les pluies commenceront ou finiront. Pour les danses du soir, elle prête sa douce et fraîche lumière et c'est sans doute pour ce motif que son apparition est toujours saluée par de joyeuses acclamations. D'après une coutume ancienne répandue chez plusieurs peuplades, le jour qui suit l'apparition de la nouvelle lune est un jour de repos pour tous et l'occasion de fêtes tapageuses pour beaucoup.

Dans le village se trouve exposé, ce jour-là, une corne d'antilope grossièrement badigeonnée de terre blanche.



NYASSA.— DIFFÉRENTS TYPES DE WABEMBA ; d'après une photographie.

Ce fétiche, disent les habitants, est possédé d'un esprit et renferme de puissants remèdes qui préservent le village de l'influence des mauvais génies et font descendre sur lui la protection des bons. Pour attirer les faveurs de celui qui habite cette corne, les danses se font en son honneur et des présents lui sont offerts.

***

Il est très difficile d'amener un sauvage africain à s'expliquer sur ses croyances. Il se renferme habituellement dans un mutisme absolu pour tout ce qui touche à ses superstitions, probablement parce qu'il soupçonne le ridicule ou l'immoralité de ses pratiques parfois enfantines et souvent barbares. En vivant au milieu de ces peuples, nous avons pu toutefois, en grande partie du moins, grâce aux révélations des néophytes, déchirer le voile qui cache aux simples voyageurs leurs croyances superstieuses.

Le noir des régions du Bengweolo n'est rien moins que matérialiste. Il croit à Dieu, il croit à l'existence de l'âme et à sa survivance. Il a même l'idée de la récompense et du châtiment après la mort.

L'être supérieur que tous reconnaissent porte le nom de Léza. C'est lui qui récompense les bons et condamne les mauvais, c'est-à-dire les voleurs, les assassins, les adultères et surtout les ensorceleurs, à errer perpétuellement.

Ils croient à la survivance de l'âme et les parents défunts sont l'objet d'un souvenir qui dure, car, si on les oublie, ils

se vengeront. Si au contraire, des libations ou des sacrifices sont faits sur la tombe ou devant les fétiches qui les rappellent, ils prendront à cœur les intérêts de la famille qu'ils ont quittée.

Les Noirs s'acquittent d'autant plus volontiers de ce soin que, dans ces cérémonies, il est permis de joindre l'utile à l'agréable, en mangeant les poules, la farine et en buvant le pombé offert.

***

Quelquefois les âmes des défunts revivent dans l'un des leurs qui prend alors le nom de « Roi de l'Esprit » et devient l'objet de la vénération publique, durant tout le temps que le défunt parlera par sa bouche. Les ventriloques usent avantageusement de leur habileté pour exploiter la crédulité du peuple, et ici, comme ailleurs, il y aura toujours plus de trompés que de trompeurs.

D'autres esprits habitent les forêts, les montagnes, les rivières. Quelques-uns ont leur prétendu domicile dans une calebasse, une pierre, un morceau de bois ou d'autres matières encore plus bizarres : témoin, ce vieux petit chef d'un village où nous campons, qui a pour fétiche principal une bouse de vache.

(*A suivre.*)



S. M. L'IMPÉRATRICE DU JAPON.



S. M. L'EMPEREUR DU JAPON.

LE JAPON

Par M. LIGNEUL, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire à Tokio

L'auteur de ce travail habite Tokio depuis 1880. La connaissance approfondie des hommes et des choses du Japon que, durant ce long séjour, M. Ligneul a acquise, donne une grande autorité aux aperçus contenus dans sa remarquable étude.

Il y a peu de pays au monde dont on ait tant parlé depuis trente ans et d'une manière aussi contradictoire. Avec ce qui en a été dit dans tous les sens, il doit être bien difficile de se faire une idée de l'état de ce pays sans l'avoir vu. Même ceux qui l'habitent et qui l'observent depuis de longues années ont beaucoup de peine à formuler sur ce sujet leur jugement.

A considérer le peuple en lui-même, il est clair que, sur quarante millions d'hommes, comme il y en a de toute figure, il y en a aussi de toute opinion, de toute moralité de toute condition, de toute variété, depuis le plus haut degré de l'échelle sociale jusqu'au plus bas. Voilà pourquoi



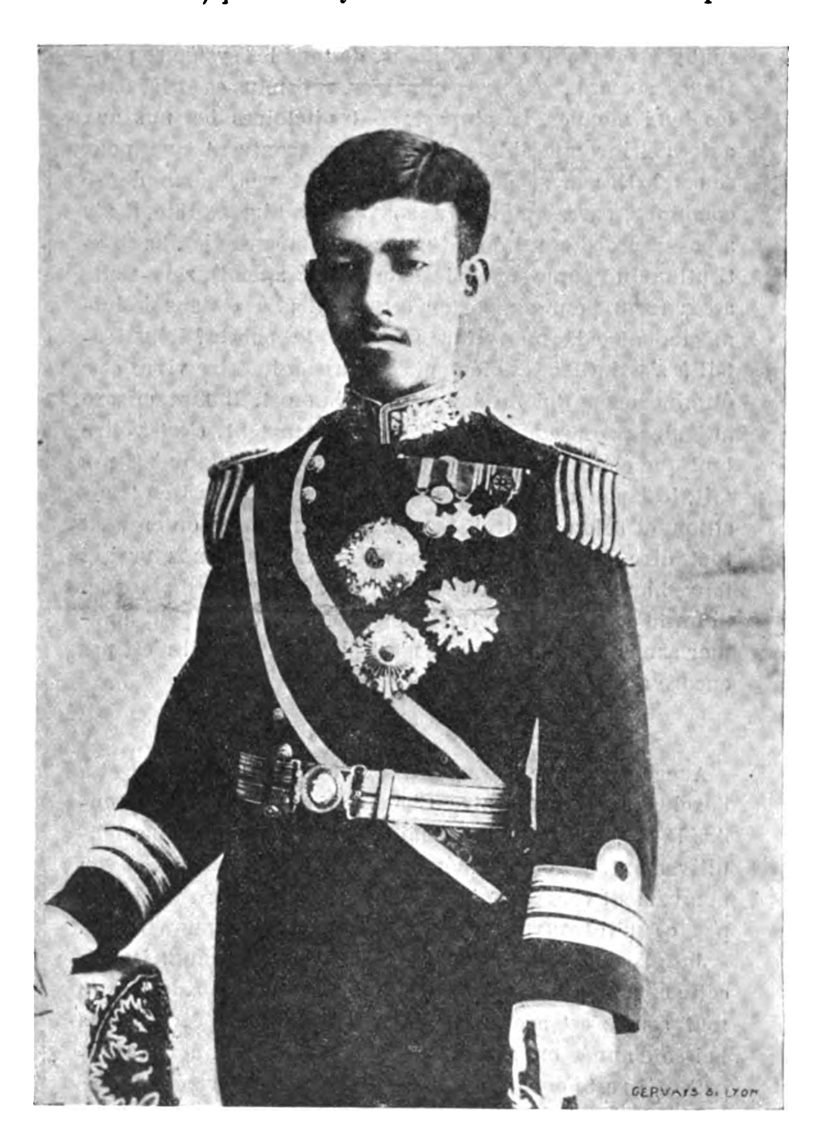
lorsqu'un homme, un voyageur par exemple, parle des Japonais en général et dans son appréciation semble les ranger tous sous une même définition, il est très important de lui demander où il a été et avec quelle sorte de personnes il s'est trouvé en rapport. Car, dans ce cas, ce qu'il dit peut être vrai de ces personnes et de cet endroit, mais ordinairement ne l'est pas du peuple et du Japon tout entier.

Une cause qui contribue à augmenter encore cette variété et même à la porter jusqu'à la confusion, c'est la transformation que subit le pays depuis trente ans. Jusqu'à ce temps, la nation était divisée en quatre castes : hommes d'armes, cultivateurs, ouvriers et marchands. Chacune de ces castes avait ses habitudes, ses coutumes, et recevait une éducation assez différente pour constituer ensemble une nation de quatre peuples subordonnés. C'est, du reste, sous ce nom de « quatre peuples », qu'on les désignait. Les relations entre elles étaient réglées par la loi et l'usage ; la hiérarchie était marquée jusque dans les mots que chacune employait, selon qu'elle était ou plus haute ou plus basse ; passer de l'une à l'autre était difficile. Depuis trente ans, cette distinction des castes est supprimée, les barrières de l'inégalité sont tombées, la même éducation est offerte et donnée à tous sans différence.

Tout Japonais, pourvu qu'il soit intelligent et instruit, peut devenir député et ministre. Un grand nombre en ont l'ambition, plusieurs y réussissent en effet. Il n'est pas



S. A. la Princesse impériale du Japon.



S. A. le Prince impérial du Japon.

rare de voir des hommes, sortis même des derniers rangs de la société, arriver aux premiers emplois de l'empire ; quelques-uns y font une honorable figure, d'autres non ; il faut le temps à tout, même pour devenir un homme de probité et d'honneur.

Enfin, quoique les idées et les mœurs d'Europe se soient propagées au Japon avec une rapidité incroyable, cependant les coutumes et usages séculaires de ce pays n'en ont pas disparu tout d'un coup, ils ne le pouvaient pas. Prendre une redingote, un chapeau, des souliers, une canne et des gants, cela peut se faire en peu de temps, un acteur au théâtre n'y met que quelques minutes, mais un peuple entier ne change pas si vite le fond de sa vie.

En réalité, les vieilles idées, les vieilles mœurs et l'ancien habit se maintiennent toujours dans la famille. Dès qu'un Japonais, même haut fonctionnaire, rentre chez lui, son premier soin est de reprendre l'habit de son pays et de rentrer en même temps dans ses habitudes. Au dehors les

anciens usages se heurtent, se mêlent avec les nouveaux et se modifient peu à peu à leur contact, mais ils ne cèdent pas tout à fait. Il y a eu jusqu'à maintenant et il y a encore dans le pays un parti national actif et ardent qui tient et qui lutte pour le vieux Japon.

Sur les points et sur les questions qui importent le plus à l'existence d'un peuple — la politique, l'éducation, la morale, la religion — la confusion n'est pas moins grande, ou plutôt, tel est l'état des esprits et des choses qu'on dirait un immense laboratoire dans lequel des éléments de toute nature et de toute provenance se trouvent rapprochés et confondus. Les premiers et les plus nombreux sont d'origine japonaise, les autres sont venus de l'Amérique, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, de partout ; ils sont issus de toutes les opinions, de tous les systèmes politiques, sociaux, religieux et autres, répandus çà et là, dans les deux mondes. La plupart, contradictoires les uns aux autres et incompatibles, ils ne se rencontrent que pour se combattre et se détruire ; n'essaient pas même de se combiner, parce que le plus souvent c'est impossible, il n'y a pas d'accord entre oui et non sur le même sujet. La constitution du peuple japonais (son tempérament), sera-t-elle assez forte pour supporter cette lutte au dedans de lui-même, entre la nourriture saine et le poison? Réussira-t-il à s'assimiler les éléments propres à le faire vivre et à éliminer ceux qui lui donneraient la mort. Il faut encore attendre pour se prononcer. Pour le moment, c'est-à-dire tant que ce travail d'assimilation et d'élimination n'est pas fait, le Japon n'a pas son caractère propre, il est en transition, et selon l'endroit par où on le regarde, on en peut tout dire, parce qu'on y trouve en même temps vrai et faux, bien et mal, tout ce qu'il y a dans le reste du monde. Si on le compare avec lui-même, ce que l'on en peut affirmer sans erreur, c'est qu'il n'est plus lui, et qu'il n'est pas encore autre chose.

***

Aucune influence étrangère n'y domine entièrement et à l'exclusion de toute autre. Chacune a eu son tour de prendre le pas sur les autres, mais aucune n'a été exclue définitivement, le point de départ du peuple japonais dans son mouvement vers la civilisation étant de prendre des autres pays ce qu'il trouve bon et de se l'approprier comme il peut.

Jusqu'en 1871, la France était au premier rang. Depuis cette époque de grands revers, à mesure que sa défaite en tout sens s'est accentuée davantage, son crédit aussi a baissé d'année en année. Cependant, de l'influence française, il reste encore de belles traces dans l'armée et dans la législation japonaises.

La langue et la littérature françaises aussi ont repris un peu ces derniers temps. Malgré tout, le peuple japonais aime la France, il ne la méprise pas, il en a pitié. Parmi les étrangers, en général, le Français de France est celui dont le caractère lui est le plus sympathique, celui dont, par tempérament, il serait le plus disposé à recevoir l'action.

L'Angleterre est maîtresse de ce pays par son or et par son commerce (1). La langue anglaise, d'un usage universel en dehors de l'Europe, est nécessaire aux Japonais pour toutes leurs relations avec les étrangers ; aussi est-elle obligatoire dans toutes les écoles d'enseignement secondaire ; avec la langue, la littérature anglaise se trouve naturellement vulgarisée, et sans autre propagande, les idées que cette littérature enferme, passent insensiblement dans l'esprit public du pays, au moyen de l'enseignement et de la presse. Au point de vue religieux, la langue est la principale cause du protestantisme.

L'Amérique, à cause de sa proximité, a prévalu dans l'évangélisation du pays et dans l'organisation du nouvel enseignement public. Le plus grand nombre des ministres protestants au Japon, et des professeurs employés par les Japonais jusqu'à maintenant, sont des Américains. Par la religion et l'éducation, l'influence américaine a été la plus profonde et la plus sensible sur le peuple japonais ; aussi quand on dit que le Japon s'est *européanisé*, on dit une chose vraie, cependant il serait encore plus exact de dire qu'il s'est *américanisé*.

Depuis une dizaine d'années, l'Allemagne domine dans la législation. La politique, l'organisation et la formation des armées de terre et de mer sont à l'instar de l'Allemagne, la langue allemande est beaucoup étudiée ; la science en général, la médecine spécialement, est allemande. L'Allemagne, par sa philosophie, domine les autorités intellectuelles du pays, les Maîtres de l'Université, par conséquent le Corps enseignant tout entier. Moitié américain pour l'*éducation*, l'enseignement japonais, pour l'*instruction*, est en chemin de devenir allemand. Dans les arts, la musique est allemande.

Les autres arts d'Europe sont venus au Japon principalement par l'Italie. Le Japonais est naturellement artiste imitateur par instinct, il manie habilement le pinceau.

La poésie, la danse, la musique, éveillent en lui des sensations profondes, là même où un Européen ne sent rien. Si le réalisme enseigné par système finit par envahir l'art japonais, il tuera ce qu'il y avait de meilleur et de plus aimable dans ce peuple, son culte du beau idéal.

***

Depuis 1889, le monde entier le sait, la forme du gouvernement est constitutionnelle. L'Empereur gouverne par des ministres, qu'il choisit lui-même, avec l'aide d'un conseil privé, et l'assistance de deux Chambres, lesquelles siègent trois mois seulement chaque année. Le chef de l'Etat s'abstient tant qu'il peut d'intervenir directement dans les affaires de la nation. Le prestige de son autorité, le respect religieux dont il jouit dans l'esprit de son peuple, en serait amoindri. Pendant plusieurs siècles, le pays a été gouverné par un shogoun, ou vicaire militaire de l'Empire, responsable. L'Empereur vivait retiré dans son palais, loin du bruit, adoré à distance par son peuple, comme la personnification vivante de l'autorité et de la justice. De longue date, le peuple japonais est accoutumé à ce régime. Il serait difficile et très dangereux de le remplacer par un autre. Le shôgun, il est vrai, n'existe plus; mais à sa place, il y a le président du Conseil des ministres, lequel, bien qu'il ne soit que le bras de l'Empereur, gouverne comme s'il avait toute autorité dans l'Empire.

(1) Le bimétallisme d'une part, de l'autre, la nécessité pour le Japon de presque tout acheter à l'étranger, ont ruiné les finances du pays.

Les plaintes ou récriminations, quand il s'en élève, ne s'adressent qu'au gouvernement du premier ministre, elles n'atteignent jamais la personne de l'Empereur.

Les Japonais d'aujourd'hui sont trop avancés pour croire à la divinité personnelle de leur Souverain, mais ne pas témoigner pour lui un suprême respect, ne serait plus être Japonais, l'opinion et la conscience publique ne permettent pas d'exprimer à son égard d'autre sentiment. De cette disposition même, résulte un grand obstacle à la propagation du christianisme. Beaucoup de Japonais, et ce sont les meilleurs, ne peuvent pas comprendre comment, sans faire injure à leur Empereur, on place publiquement Dieu au dessus de lui. Cependant pour le bien du pays, le respect de l'autorité, mieux éclairé, est le trésor le plus précieux qu'il importe de lui conserver. S'il disparaît, il n'y aura plus rien qui empêche ce peuple de tomber dans l'anarchie.

Le gouvernement constitutionnel a vite produit ses effets au Japon. Partout, sous ce régime, l'opposition est le moyen naturel pour se faire connaître, se rendre important et enfin arriver aux emplois. Dès les premières années après l'inauguration des Chambres, des partis politiques se sont formés « pour le bien de la population et la défense de ses intérêts », si l'on en croit les proclamations des candidats, en réalité, parce qu'en politique surtout l'union fait la force et qu'elle sert pour arriver au pouvoir. D'autre part, comme les hommes qui sont au gouvernement n'y peuvent rester sans avoir avec eux la majorité, de toute nécessité ils sont bien obligés de prendre les moyens de l'obtenir. Au Japon, comme ailleurs, la voie la plus directe et la plus sûre est celle de l'argent et des places. Il est rare que ce procédé échoue. De là, surtout depuis quatre ans, tandis que d'un côté faire de l'opposition ou menacer d'en faire, est devenu le marchepied pour monter, de l'autre, acheter les opposants, résoud le problème de demeurer en place et de gouverner en paix.

De fâcheuses conséquences en sont résultées, la vénalité des politiciens à tous les degrés les a profondément déconsidérés dans l'estime du peuple. En même temps, leur exemple contribue à développer partout un égoïsme inconnu autrefois, du moins à ce point. Le patriotisme, si ardent jadis dans le cœur des Japonais, qu'on l'appelle, dans la langue du pays, « l'âme du Japon », diminue dans la mesure ou l'égoïsme augmente. La vulgaire probité même a beaucoup souffert. En effet, lorsque les personnes les plus haut placées et les plus en vue mettent leur parole et leur personne à prix d'argent, comment demander aux pauvres de la nation d'être dévoués à l'Empire, aux ouvriers, aux marchands de garder la bonne foi dans les relations commerciales, enfin aux particuliers d'avoir de l'honneur quand les hommes publics n'en ont pas ? Sous le rapport de l'honnêteté, le changement qui s'opère en ce moment dans les mœurs, n'est guère moins sensible que celui qui s'est fait dans les usages extérieurs et la politique. Parmi les Japonais eux-mêmes, beaucoup qui ont connu l'ancien Japon et qui voient aujourd'hui le nouveau, en sont justement effrayés.

(A suivre.)

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

PREMIÈRE PARTIE

LES PRÉPARATIFS

CHAPITRE PREMIER

Suite (1)

Le Pays à parcourir. — Ses premiers explorateurs, les races qui l'habitent. — Personnel de l'Expédition. — Arrivée à Bata. — La Mission catholique.

Le but de l'expédition, on vient de le voir.

Quel pays avait-elle à parcourir ?

Partant de Bata, sur la côte nord, elle devait se diriger vers l'intérieur, couper, vers le 10° parallèle, les itinéraires de Crampel et de Fourneau-Fondère, continuer jusqu'au 12°, reconnaître les fleuves Djah, Nkèm et Ivindo, redescendre au Sud et revenir à la côte par une ligne parallèle à celle de l'aller, mais à une centaine de kilomètres plus bas, pour décrire ainsi un vaste quadrilatère. La plus grande partie de ces régions était inconnue, si bien inconnue même que partout nous avons rencontré les Fang ou Pahouins là où on croyait rencontrer les Bakotas.

Nul voyageur encore, ou à peu près, ne les avait en effet visitées, et sur la carte du Congo, le pays que nous devions parcourir était à peu près exclusivement en « blanc ».

⁂

Un mot sur ce qu'il y avait de fait.

En 1858, du Chaillu le premier de tous, remonte le Mouny, franchit les Monts de Cristal, remonte jusqu'à Bombaki, à moins cependant de cent kilomètres dans l'intérieur. Il apprend au monde civilisé l'existence des Fang anthropophages, signale l'existence du gorille, et dans un livre demeuré célèbre, décrit avec un luxe exagéré de détails le féroce animal. Ses relations, véridiques au fond, trouvent de nombreux incrédules ; en France surtout, on n'y ajoute, il faut bien le dire, qu'une foi très relative.

Le lieutenant de vaisseau Serval, en 1862, explore les affluents de droite du Mouny. Il ne dépasse point cinquante kilomètres.

En 1868, Iradier, reprenant l'itinéraire de du Chaillu, le complète et le dépasse de quelques kilomètres, mais s'arrête à Ba, en plein massif des Monts de Cristal.

En 1884, un simple quartier-maître, Guiral, accompagne d'abord la première expédition de M. de Brazza : un livre d'un haut intérêt est le fruit de ses observations. Il rentre en France, mais repart bientôt, vient au Congo Nord, explore le Benito, le remonte jusqu'au lac Ideba, 50 kilomètres au plus, et meurt à la peine.

L'Espagnol de Oca reprend la même route en 1885, re-

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3 janvier.

monte la Neille, affluent de droite du Bénito, et atteint le village d'Enauganyela : il s'est avancé jusqu'à 120 kilomèt.

En 1886, un autre Espagnol, Ossorio, remonte l'Eyo, une des branches du Benito, sinon le fleuve lui-même, le quitte à son affluent Mambé qu'il explore, atteint le Ntèm (ou Rio Campo) par 8° 30' et descend avec lui jusqu'à la côte. Il a parcouru un quadrilatère de 150 kilomètres de côté.

En 1890, l'administrateur des colonies, Pobéguin, dresse une carte sérieuse de la côte, la meilleure que nous ayons.

En 1889, Crampel, dans une expédition demeurée célèbre, prend le pays à revers, remonte le long du 10°, dépasse le 2° de latitude nord et redescend vers la côte en suivant le Ntèm, puis l'Ouellé ou Woleu, autre nom du Benito. Malheureusement, et malgré le bruit fait plus tard autour de son nom, ses connaissances antérieures ne l'ont point encore suffisamment préparé à sa tâche : de plus, il est blessé, malade : ses erreurs sont sans nombre.

En 1890, Fourneau reprend son voyage et s'efforce de démêler le nœud orographique des monts Tembo et de déterminer la ligne de partage des eaux, à la frontière franco-allemande (Congo-Cameroun). Son travail est de beaucoup le plus sérieux de tous ; nous ne regrettons qu'une chose : son itinéraire de retour est presque constamment en pays allemand.

Depuis 1890 jusqu'à notre Expédition, nul voyageur n'a plus parcouru ces régions.

∴

Que reste-t-il donc à faire ?

Du 7° au 8°, sept itinéraires différents donnent un aperçu suffisant du pays: du 8° au 12°, c'est-à-dire jusqu'à la Sanga, deux itinéraires, Crampel et Fourneau, déterminent la ligne Nord ; du 10° au 7°, ces deux mêmes itinéraires remontent le 10° parallèle à quelques kilomètres l'un de l'autre, et..... c'est tout.

Il nous restait donc, en somme, à explorer un quadrilatère de 550 kilom. de côté, dont 450 en pays absolument inconnu. La tâche, on le voit, était vaste.

⁂

Quels étaient ceux que nous devions rencontrer ?

Les races de la Côte sont suffisamment connues. Kombés, Bosyebas, Balenghis ont été décrits depuis de longues années. On présumait que les Bosyebas, les Bakotas et les Fang, tous gens de race Bantou, se partageaient l'intérieur du pays. En réalité, comme on le verra, il n'en était rien : le pays était exclusivement habité par les Fang.

De leurs coutumes, de leurs mœurs, on savait peu de choses, sinon qu'ils étaient tous réputés anthropophages ; en cela, on ne se trompait point: nous en avons trouvé des traces nombreuses. Au reste, deux des explorateurs parlant parfaitement le Fang, il est plutôt heureux que nous ayons trouvé seulement des tribus appartenant à cette race. Les communications se sont établies facilement : entre gens de même « langue », l'accord est aisé !

But et causes de l'expédition, pays à parcourir, races à étudier, le lecteur est maintenant suffisamment au courant.

Il ne me reste plus qu'un devoir à remplir, vous présenter oh ! en quelques mots seulement, les Explorateurs. Au cours de ce Journal vous apprendrez à les connaître, à les juger, à les aimer ou à en faire fi.

« A l'œuvre, on connaît l'artisan. » Volontiers, j'eusse laissé ces lignes de côté, mais cela se doit, paraît-il, entre gens qui se respectent. Bien que « broussards » invétérés, soyons gens de bonne compagnie.

∴

Le Chef de l'expédition est M. Lesieur. Grand, sec, nerveux. Quinze années de services coloniaux l'ont préparé à la dure mission qu'il a courageusement assumée. Les yeux fixés sur le but à atteindre, il saura tout braver pour y parvenir et si la maladie le terrasse, ce ne sera qu'après la tâche accomplie.

Un ancien administrateur du Congo, M. Foret, lui est adjoint : il est chargé de la partie matérielle de l'expédition, ravitaillement, porteurs, etc. A lui de s'aboucher avec les chefs indigènes, et les relations trop faciles, que souvent il aime à nouer avec ces dames, contribuent, prétend-il, à lui faciliter cette tâche. Ce n'est pas l'avis de ses compagnons, les PP. Trilles et Tanguy, chargés de contresigner les traités et d'en affirmer la parfaite bonne foi. Le P. Trilles est en outre occupé à rédiger le présent Journal et à lever la Carte du pays. La photographie, les recherches botaniques, linguistiques et autres occupent ses trop rares moments de loisir.

Cinq à dix ans de séjour aux colonies ont donné à MM. Foret, Trilles et Tanguy la préparation suffisante et nécessaire.

Trois anciens élèves de nos missions sont interprètes. Christophe Ngwa, après une carrière accidentée, est entré au service de M. Foret. Plus tard, nous le verrons s'enfuir après avoir tenté à deux ou trois reprises de tuer son maître. Le vieux Nicolas, jadis cordonnier, usé par l'alcool, est incapable de rendre de sérieux services. Un seul, Fidèle Békale, est en somme le meilleur ou plutôt le seul interprète. Des trois, il n'y eut que lui à rentrer à Libreville avec nous. Son père, chef du Bas-Bénito, me l'avait recommandé : je lui ai promis de le ramener sain et sauf, nous avons tenu parole. Doué d'une intelligence remarquable, il apprend les langues avec une grande facilité : grâce à lui, nous pourrons échanger quelques mots avec la plupart des hommes de l'expédition. Une vraie tour de Babel, notre Compagnie! Jugez-en plutôt : on y parle français, anglais, fang, benga, mpongwé, bosyéba, kombé, molenghi, sousou, mayoumba, flot, ivili, bakélé, bayaka, wolof, bambara, toucouleur, peul, arabe, que sais-je encore ? une vingtaine de langues, et j'en oublie !

Au Sénégal, M. Foret avait été chargé de recruter cent vingt miliciens. Malheureusement, la guerre de Madagascar venait d'enlever les meilleurs sujets : nos hommes avaient en général plus de bonne volonté que de valeur réelle.

Les miliciens, aussitôt dégrossis, devaient assurer les transports, les courriers, la protection des postes et factoreries à établir, la sécurité des explorateurs. Divisés suivant la nation à laquelle ils appartenaient, Wolofs, Toucouleurs, Saracolets-Peuls, en trois compagnies distinctes, marchant sous la conduite de caporaux et de sergents de leur race, nommés à l'élection (système garde-nationale), ils obéissaient tous à un lieutenant indigène, Bayidi-Ali, médaillé du Nicham, fils d'un ancien roi des Toucouleurs, longtemps



insurgé contre la France puis déporté à Ndjolé. Bayidi avait une grande autorité sur ses hommes, la plupart ses feudataires. Elevé à Saint-Louis à l'école des otages, parlant fort bien le français, très dévoué, il nous a rendu les plus grands services et a assuré en grande partie le succès final. Sans lui et son concours absolument précieux, je doute que nous eussions réussi.

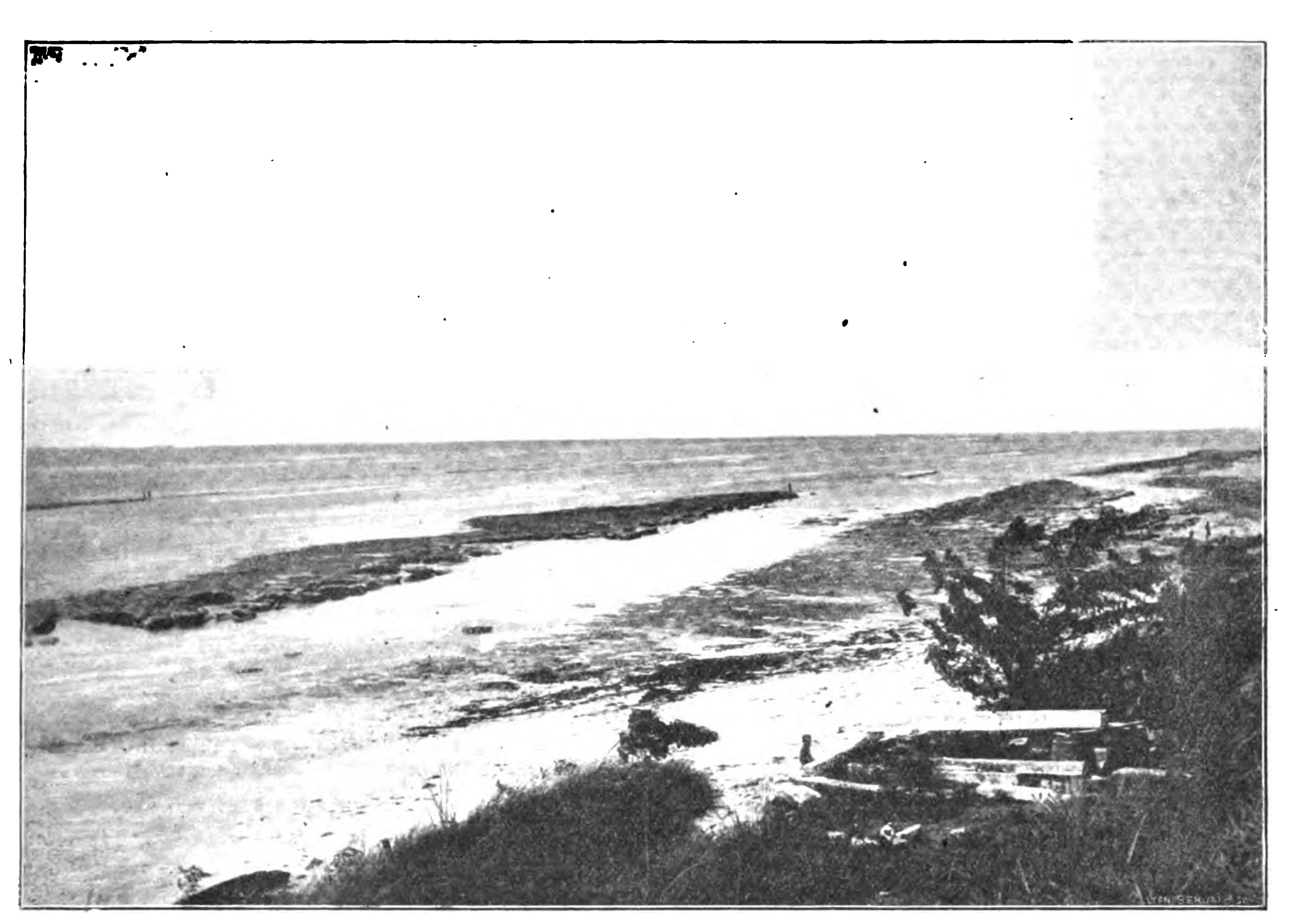
Une centaine de porteurs, dirigés par deux contremaitres, se partageaient les charges. Ils appartenaient à deux nations distinctes, Mayoumbas et Loangos. Ce nombre de porteurs étant absolument insuffisant, il fallut recourir sans cesse, au prix de mille ennuis et de vols incessants, au « bon » vouloir des indigènes. Ce fut trop souvent le « mauvais » vouloir.

Un certain nombre de boys, cuisiniers, charpentiers et autres complétaient le personnel de l'expédition.

***

Au mois d'août 1899, nous quittions tous Libreville pour arriver à Bata, sur la Côte Nord, d'où devait avoir lieu le départ définitif.

La Mission catholique donna asile aux explorateurs, et dans ses longues galeries s'accumulèrent toutes les marchandises nécessaires au ravitaillement, à l'achat des vivres et des terrains, aux cadeaux à faire aux chefs. Par son tact parfait, son aménité constante, le P. Ferré, Supérieur de la mission, les PP. Roulet et Leclerc, à lui adjoints, surent éviter tous les froissements, toutes les difficultés inhérentes



GABON. — PLAGE DE BATA ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. TRILLES (voir le texte).

à une situation pénible, à un long séjour à la mission. Rien n'était prêt encore, les porteurs se recrutaient avec peine, les marchandises n'arrivaient point. L'expédition fut, il faut l'avouer, mal préparée, bien des choses manquèrent, bien des ennuis surgirent de cet état de choses.

Enfin, après quatre longs mois d'attente et de préparation à Bata, l'Expédition fut prête, tant bien que mal ; attendre encore eût été imprudent, les hommes se décourageaient, la grande saison des pluies allait commencer ; à tout prix, il fallait se mettre en route, quitte à hiverner un peu plus tard.

Sur nos instances réitérées, le Directeur donna le signal du départ. Le 28 novembre, nous quittions Bata.

Et maintenant, la parole est à notre Journal de Voyage.

Ecrites au jour le jour, sous l'impression du moment, ces pages renferment bien des inexactitudes, bien des incorrections. Il eût été facile de les rendre plus littéraires. Nous ne l'avons point fait. Habitué depuis de longues années à la « brousse » mal peignée, mal attifée, sans art, nous préférons cependant sa sauvage beauté à nos forêts de France, si belles dans leur désordre voulu, dans leur grand art.

Que nos pages reflètent notre brousse congolaise, c'est ce que nous voulons. Le lecteur y trouvera une saveur plus étrange, plus pimentée, sortant du convenu, de l'ordinaire. Tant mieux, ce sera bien. A des « sauvages », allez-donc demander autre chose... que du « sauvage » !

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Lyon ... 5 »
Transmis par les Sœurs St-Vincent de Paul, la Marmite Lyon ... 200 »
Anonyme de Strasbourg ... 400 »
J., diocèse d'Autun ... 10 »
M. Sennac, du diocèse de Cahors ... 4 70
M. l'abbé Goumas, du diocèse du Mans ... 5 »
A l'intention d'un défunt, J. B., diocèse de Poitiers ... 10 »
A l'intention d'un défunt, F. B., diocèse de Poitiers ... 20 »
M. Lenormand, diocèse de Saint-Brieuc ... 5 »
M. F., Royer du diocese de Tours ... 30 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Terzian).

M. de P., Lyon ... 5 »
Mme Goutte, Lyon ... 5 »
J. M., diocèse d'Autun, demande de prières ... 3 »
Au nom de Saint-Antoine de Padoue, diocèse de Rodez ... 20 »
Mlle Marie-Agnès Molimard, du diocèse du Puy ... 27 »
M. Godefring, Nancy, demandes de prières ... 10 »
Anonyme du diocèse de Langres, demandes de prières ... 20 »
Reconnaissance à Saint-Antoine de Padoue, demandes de prières pour la première communion de Marguerite-Marie Druelle, diocèse de Moulins ... 10 »
M. l'abbé F. Marfoix, Paris ... 6 15
Anonyme de la Gironde, demandes de prières spéciales ... 50 »
Anonyme du diocèse de Laval ... 10 »
Anonyme du diocèse de Rennes, demande de prières ... 5 »
Sœur Saint-Valère, Rouen, demande de prières ... 50 »
Etrenne 1902, Rouen, demande de prières ... 50 »
M. Leduc, Rouen, demande de prières ... 10 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Nouvelles-Hébrides).

Anonyme de la Gironde, demandes de prières spéciales ... 50 »
E. D., Paris ... 200 »

Pour les missions des Pères Lazaristes (P. Picard Abyssinie).

E. D., Paris ... 100 »

Pour les missions des Pères Maristes (R. P. Douceret).

E. D., Paris ... 200 »

A Mgr Fallize, Norwège.

L. M., Versailles ... 200 »
Tourtet-Lifran, St-Remy-en-Provence, demande de prières ... 40 »
M. Becq, diocèse de Nice ... 5 »

A Sœur Sion, Jérusalem.

L. M., Versailles ... 200 »
Anonyme du diocèse de Rennes, demande de prières ... 5 »
P. C., une abonnée du diocèse de Cambrai ... 5 »
H. M., Marseille (pour sa chapelle) ... 5 »

Au R. P. Eugène de Modica, Trébizonde.

Anonyme du diocèse de Bordeaux ... 10 »
Mme Vaugon, du diocèse de Seez ... 2 »
Mme Paul Lafitte, du diocèse de Montauban ... 10 »

Au R. P. Kayser, Eski-Chéhir (Asie-Mineure).

M. l'abbé Boileau, du diocèse de Nancy ... 7 »
Mme de Champ-Repus, Paris ... 5 »
Mme Bourcet-Aubertot, Paris ... 20 »
Mme la marquise de Lur-Saluces, Paris ... 5 »
Mme la Supérieure de la Congrégation de Notre-Dame, Paris ... 5 »
Mme Chauvin, Blois ... 2 »
M. l'abbé Aubert, du diocèse d'Evreux, demande de prières ... 5 »
Mme Langlois, du diocèse de Coutances ... 6 »

Pour l'œuvre des catéchistes (M. Fluchaire).

Anonyme de Viviers ... 5 »

A M. Maurice, à Villupuram, Pondichéry.

M. Al.-Maës, du diocèse de Paris ... 20 »
M. Jean Renard, Le Mans ... 15 »
M. Elisée Babaut, du diocèse d'Amiens ... 40 »

A M. Paul Veaux, mission de Mahé (Pondichéry).

Anonyme du diocèse de Lyon ... 20 »
Mme Damalix, du diocèse de Nancy, demande de prières ... 25 »

Pour l'achèvement d'une église sous le patronage de Saint-Antoine de Padoue (Mgr Deruaz).

R. P. L. R. Paris ... 140 »

Pour les affamés (M. Bertho, Pondichéry).

Anonyme du diocèse de Rouen ... 60 »
Un prêtre du diocèse de Grenoble ... 90 »

Pour les missions de Chine éprouvées (R. P. Urbain).

Mme Viviez du Chattelard, Nimes ... 5 »

Au R. P. Urbain, Chensi septent., pour les affamés.

Anonyme de Madrid, demande de prières pour lui et sa fille ... 7 »

A Mgr Vic, Kiang-si oriental.

Sœur Vincent, du diocèse de Grenoble ... 10 »

A sœur Mac-Carthy, à Kiou-Kiang (Kiang-si septentrional pour ses vieillards.

Mme Vaugon, du diocèse de Séez ... 5 »
M. Jean-Marie Samuel, du diocèse du Puy ... 4 »

Au R. P. Joannès Ching, à Tu-ning-fu (Fo-kien), pour la construction d'une église dans sa nouvelle mission.

Mme Sédille, du diocèse de Quimper ... 20 »
Mme Fouchet, du diocèse de Quimper ... 20 »
Mme Nast, du diocèse de Quimper ... 20 »
Mme A. L., du diocèse de Quimper ... 40 »

A M. Chapdelaine, à Nakastu (Nagasaki).

Mlle Chambard Françoise, Feilleins ... 20 »

A M. Sauret, à Kurume (Nagasaki).

M. l'abbé Jeunhomme, Metz ... 8 »

Pour une mission du Japon (M. Sauret).

Anonyme d'Orléans ... 10 »

A Mgr Oury, Alger, pour son séminaire.

Anonyme du diocèse de Séez ... 20 »
L. M. Versailles ... 200 »
Anonyme de Rennes ... 40 »
Mlle Thérèse d'Yvoire, du diocèse d'Annecy ... 5 »
Mme Bresson, diocèse de Besançon, demande de prières ... 15 »
In spem contra spem, demande de prières spéciales ... 2 50

Au R. P. Libs, Haut-Niger, pour la construction d'une citerne.

A. R., diocèse de Langres ... 2 50
Mlle Marie Garnier, du diocèse d'Autun ... 5 80
Anonymes de Cholet, diocèse d'Angers ... 10 »
P. C, une abonné du diocèse de Cambrai ... 5 »

Au R. P. Ganot, Bas-Niger.

Anonyme de Tours ... 20 »

A Mgr de Saune, Madagascar central.

L. M. Versailles ... 200 »

Pour les sœurs Franciscaines de Marie, pour leur léproserie, près de Tananarive (Madagascar central).

En mémoire de Mlle de Quatrebarbes, demandes de prières pour le repos de son âme ... 30 80

Pour les missions de Madagascar central.

Anonyme du diocèse de Séez ... 20 »

Pour une mission d'Afrique nécessiteuse, R. P. Trilles (Gabon).

Un anonyme du diocèse de Nantes ... 9 »
D. A. C., Belgique ... 58 45

Pour rachat d'esclaves en Afrique (au même).

P. Q., Laval, demande de prières pour défunts ... 50 »

Au R. P. Basile, capucin, mission de Djibouti.

Mme A. B., diocèse de Viviers, demandes de prières ... 4 »

A Mgr Streicher, Victoria Nyanza septentrional.

In spem contra spem, demande de prières spéciales ... 2 50

A Mgr Augouard, à Oubanghi.

Mme Devrez, Arras ... 20 »

A Mgr Vidal, Salomon.

L. M. Versailles ... 200 »

Pour les Pères Salésiens dans l'Amérique du sud (Patagonie septentrionale).

Un prêtre du diocèse de Nîmes ... 10 »

A sœur Marie-Etienne, à Pouébo (Nouvelle-Calédonie).

S. A., de la Chapelle-sous-Aubenas, diocèse de Viviers ... 100 »

Au R. P. Babonneau, îles Salomon, pour sa chapelle.

M. l'abbé Vignardou, du diocèse de Montauban ... 20 »

Pour les missions d'Océanie (au même).

Un prêtre du diocèse de Nîmes ... 5 »

Au R. P. Bertran, Rajpoutana, pour le R. P. Charles.

Mme Vaugon, du diocèse de Séez ... 3 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



GABON. — La mission de Bata; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Trilles (voir p. 32).

Massacres en Mongolie

Le R. P. Van Hecke, supérieur général de la Congrégation belge du Cœur Immaculé de Marie, nous écrit de Scheut-lez-Bruxelles, le 13 janvier :

Conjointement avec le Père Van Merhaeghe dont la mort a déjà été annoncée, a été massacré le R. P. Bongaerts, résidant dans la même chrétienté de Sia-Yin-Tse. Cette dernière nouvelle n'a pu être communiquée avec la précédente, parce que les Chinois ignoraient la nationalité et le nom européen du missionnaire, qui portait le nom chinois de P'êng.

Le R. P. Henri Bongaerts était né à Tongerloo (Limbourg-Belge) en 1874. Il entra à Scheut en 1894, fut ordonné prêtre le 21 septembre 1898, et partit pour la Mongolie Sud-Ouest en septembre 1899. C'est le neuvième martyr de notre Congrégation.

Les autorités chinoises oseront-elles s'emparer de la personne de Toung-Fou-Siang, qui devient un danger non seulement pour les missions, mais encore pour la tranquillité de l'empire. Son exécution pourrait donner lieu à un soulèvement de la part des musulmans si nombreux dans la province du Kan-Sou.

CORRESPONDANCE

PONDICHERY

La mission de Poulichapallam.

Nous n'avons pas besoin de présenter et de recommander l'auteur de la lettre suivante. Ami et protégé de la première heure de notre journal, le vénéré missionnaire a conquis, on peut le dire, droit de cité auprès de nos lecteurs.

LETTRE DE M. FOURCADE, CURÉ DE LA CATHÉDRALE DE PONDICHÉRY

J'ai souvent eu le désir de vous raconter la fondation de Poulichapallam ; mais les préoccupations de la famine m'ont fait différer jusqu'à ce jour.

∴

Entre Pondichéry et Tindivanam, lieux peuplés de chrétiens, s'étendait une vaste zône ténébreuse qui n'avait malheureusement pas un seul catéchumène. Mais la famine est un éloquent prédicateur et, quand elle éclata, l'année dernière, les habitants des campa-

gnes affluèrent à Pondichéry pour mendier. Comme la charité que je faisais pour l'amour de Dieu et du prochain était plus agissante, plus dévouée, plus affectueuse qu'ailleurs, les affamés voulurent adorer le Dieu qui me l'inspirait. J'en ai eu jusqu'à six cents à la fois. Je ne renvoyais personne, par peur de les envoyer à la mort. Les enfants surtout faisaient peine à voir. Quand ils étaient à l'agonie, je versais l'eau sainte sur leur front terreux. Oh! que j'en ai baptisé, alors, de petits Indiens ! Et quand ils avaient pris leur essor vers le ciel, je leur disais :

« — Scintillez, scintillez, gracieuses étoiles, au firmament des cieux, et priez pour celui qui vous procura tant de bonheur. Ah ! que vous êtes heureux ! »

***

Pendant six mois, nous fûmes occupés à catéchiser et à baptiser ces nouveaux enfants du bon Dieu. Les fruits de salut furent magnifiques. Quand la tempête s'apaisa, nous comptâmes trois mille baptêmes. Le soleil de justice illuminait de ses rayons naissants la zône ténébreuse.

Le plus difficile était fait : mais ne fallait-il pas organiser ? Ne fallait-il pas rendre facile à ces nouveaux chrétiens l'accomplissement de leurs devoirs religieux ? Poulichapallam fut le village qui sembla réunir toutes les conditions voulues pour devenir le centre d'un nouveau district.

Le Père Régis fut chargé de l'achat d'un terrain. Il partit pour Poulichapallam. Comme il approchait de cette localité, un païen l'aborda, lui fit une révérence profonde et lui dit :

« — Père, j'ai entendu dire que vous allez bâtir une église, dans ce village. Si vous voulez le coin de terre que voilà, je vous le vendrai, mais en secret seulement ; si les autres païens le savaient, ils s'y opposeraient et je ne me sens pas la force de leur résister. Un créancier me poursuit, vous seul pouvez me délivrer de ses mains. »

« — J'accepte ton offre. Voici ce que tu dois faire. Pour qu'on ne se doute de rien, va-t-en, à l'insu de tout le monde, à la Cour du Gouvernement à Vânour ; c'est mon chemin pour m'en retourner. Là tu écriras le billet de vente, tu feras la renonciation de ton terrain devant le magistrat et je compterai ton argent sur place. »

Ainsi fut conclu ce marché. Si les païens l'avaient su, ils auraient fait mille obstacles, et nous aurions dû payer ce terrain, trois fois plus cher.

***

Peu de temps après, le Père Régis partit pour Poulichapallam. Le jour même de son arrivée, il se bâtit un abri contre le soleil avec les bambous et les feuilles de cocotier qu'il avait apportées de Pondichéry. Un puits fut d'abord creusé : ne fallait-il pas de l'eau pour les constructions projetées ? Marchèrent de front, ensuite, une petite maison et une petite chapelle en terre et en chaume. Une statue de saint Antoine, œuvre d'un potier du pays, fut installée derrière l'autel.

Les néophytes n'avaient pas été suffisamment instruits à cause de leur grand nombre. Mon vicaire les rappela au catéchuménat, et pour les garantir des rayons du soleil leur construisit un grand pandel avec des feuilles de palmier. Là, à l'ombre, on les vit se succéder pendant six mois pour apprendre les prières et le catéchisme. Les deux Pères furent admirables de dévouement pour chasser l'esprit païen de ces gens-là, et mettre à sa place l'esprit chrétien. Ce n'est pas en un jour qu'on arrive à une pareille transformation ; c'est un long travail qui demande toute la patience et la persévérance du prêtre.

Un missionnaire, qui a passé quelques jours à Poulichapallam, ne pouvait retenir ses larmes en entendant la récitation des prières soir et matin.

***

Aujourd'hui, quand le Père Régis et moi voulons nous distraire et nous reposer, nous allons passer un jour ou deux à Poulichapallam. C'est une fête pour nous, pour les chrétiens et surtout pour les enfants ; nous n'oublions pas de leur apporter de petits pois grillés. Comme ils les font croustiller sous leurs dents !

Nous trouvons souvent chez le Père Guanadikam les enfants des villages voisins qui se préparent à la première communion. Pendant le chômage du travail, le catéchiste parcourt le district et emmène au chef lieu les jeunes enfants. Comme ils sont bien pauvres, le Père les nourrit pendant un mois, passe ses journées à les instruire et à les préparer au plus grand acte de leur vie. Comme ils sont aimables et soumis ! Enfin le beau jour si désiré arrive ; fiers comme des princes, ils s'avancent vers la Sainte Table, le front radieux et orné d'innocence. Jamais ils n'ont été si heureux, ni entourés d'une sympathie si cordiale. Si ce n'était pas contre les usages, nous les couvririons de baisers.

Combien il est à désirer que cette chrétienté devienne plus nombreuse ! Mais nous n'avançons qu'à pas lents. Ainsi, pendant la famine de l'an dernier, nous fûmes obligés, faute de ressources, de r
baptême aux païens qui se présentèrent
nombre. Que le bon Dieu éloigne de no
calice si amer ! De pareils refus font sai

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Dans le consistoire secret du lundi 16 décembre, Sa Sainteté Léon XIII a publié les nominations déja faites par Bref, pour les églises suivantes :

« Eglise métropolitaine de *Corfou*, Mgr Polito, promu du siège de *Syra* ; église cathédrale de *Nottingham*, Mgr Brindle, transféré de l'église titulaire d'Hermopolis majeure ; église cathédrale de *Syra*, M. Darmariu, vicaire capitulaire de Corfou ; église cathédrale *d'Alexandrie* (rite arménien), le R. P. Sabbaghian ; église cathédrale de *Césarée* (rite arménien), le R. P. Ghazarossian ; église cathédrale de *Marasch* (rite armenien), le R. P. Muridian ; église cathédrale de *Dromore* (Irlande), M. Henry O'Neill, curé du diocèse ; église cathédrale de *Newarck* (Etats-Unis), M. Jean O'Connor, ancien vicaire général du diocèse ; église cathédrale de *Portland* (Etats-Unis), Mgr Guillaume O'Connel, recteur du collège américain du Nord, à Rome ; église cathédrale de *Bathurst* (Australie), M. Jean Dunne, vicaire général du diocèse ; église cathédrale *d'Alton*, Mgr Garvey, vicaire général de Scranton ; église titulaire de *Theodosiopolis*, le R. P. Barbieri, bénédictin, abbé de Saint-Pierre, diocèse de Pérouse, député vicaire apostolique de Gibraltar; église titulaire d'*Adriani*, le R. P. Albert, vicaire apostolique de la Côte-d'Or ; église titulaire de *Temno*, le R. P. Dartois, vicaire apostolique du Dahomey ; église titulaire de *Tacia Montana*, le R. P. Bazin, des missionnaires d'Afrique, vicaire apostolique du Soudan français ; église titulaire *d'Adramyte*, le R. P. Breynat, des Oblats de Marie-Immaculée, vicaire apostolique du Mackenzie ; église titulaire de *Drusipara*, le R. P. Timmer, des Frères-Mineurs, vicaire du Chan-si méridional ; église titulaire *d'Amathunte*, le R. P. Marquet, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique du Tchè-ly sud-est (Chine); église titulaire de *Tamassus*, M. Muldoon, auxiliaire de Mgr Féehan, archevêque de Chicago ; église titulaire de *Temisonium*, M. Aélen, du séminaire de Mill-Hill, auxiliaire de Mgr Colgan, archevêque de Madras ; église titulaire de *Samos*, Mgr Conaty, recteur de l'Université catholique de Washington. »

Japon — M. Claudius Ferrand, missionnaire au Japon, nous écrit :

« J'ai déjà entretenu les lecteurs des *Missions catholiques* d'une œuvre de grande importance qui me tient au cœur et pour laquelle je me permets de faire de nouveau appel à leur générosité. Il s'agit de la création de Maisons de famille pour les Etudiants. A la place des logements païens, où les jeunes gens sont livrés à eux-mêmes, il s'agit de leur installer des maisons sérieusement tenues sous la direction d'un missionnaire. Là, les étudiants, en dehors des heures qu'ils passent aux diverses écoles, sont logés, nourris, surveillés, soumis à un règlement facile et adapté aux coutumes japonaises. Une instruction religieuse solide et développée redresse les idées fausses reçues au dehors et fait d'eux des chrétiens fermes et pratiquants.

« L'œuvre a commencé très modestement à Tokio, à la fin de 1899, avec l'approbation de Mgr l'Archevêque. Ne possédant ni terrain, ni installation, elle a dû louer une petite maison japonaise. Le nombre croissant des demandes d'admission et les résultats déjà obtenus légitiment de belles espérances. Mais le manque absolu de ressources ne permet pas de la développer comme elle devrait l'être. Il nous faudrait un établissement organisé en vue de son but spécial. En outre, il serait nécessaire de disposer de quelques bourses en faveur des jeunes gens intelligents, mais trop pauvres pour subvenir entièrement aux frais de leur pension et de leurs études. Or nous n'avons ni terrains, ni établissements, ni ressources. Nous espérons que tous ceux qu'intéresse l'avenir social et religieux du Japon voudront bien nous venir en aide. »

AU BENGOUEOLO

Par le R. P. GUILLEMÉ, des Pères Blancs

Suite (1)

CHAPITRE III

Cruautés des chefs. — Mutilations. — Dans le feu. — Sur l'eau. — Exploits de Pitana.

Nous rencontrons aussi dans ce même village quantité de gens qui ont les oreilles, le nez, les lèvres coupées, ou les deux mains amputées. Le plus grand nombre de ces malheureux sont les aveugles, à qui l'exécuteur des hautes œuvres a arraché les yeux avec ses doigts. Tous les genres de mutilation sont représentés à notre station. L'un d'eux est un spectre qu'on ne regarde jamais sans une pénible impression : cette tête sans yeux et sans oreilles, cette figure noire sans nez et sans lèvres, où l'on ne voit que des cavités béantes à fond blanc n'a plus rien d'humain.

L'établissement d'un hôpital serait une œuvre excellente et arracherait ces malheureux à la triste nécessité de devenir, suivant la coutume du pays, musiciens, danseurs ou chanteurs ambulants.

***

Nous partons de bonne heure. Pitana nous fait tout à coup remarquer, vers 10 heures, que nous sommes enveloppés d'un cercle de feu. Quelques instants après, la plaine n'est plus qu'un immense brasier. Les géants vermoulus de la forêt forment des gerbes de feu qui s'étendent vers le ciel avec un grondement sinistre. Devant nous passent, à toute vitesse et côte à côte, lions, zèbres et antilopes. «Suivez-moi », s'écrie Pitana, et, du geste et de la voix, il entraîne après lui toute la caravane. Pendant quelque temps, je suis de mon mieux le guide, qui se fraye un chemin à travers la brousse; mais bientôt mes forces faiblissent, ma course se ralentit. Je me sens incapable de continuer une fuite aussi rapide. Mais le fidèle et dévoué Pitana s'est aperçu de mon état :

« — Père, me dit-il, tu vois ces épaules, elles ont porté des quartiers d'éléphant plus lourds que toi, monte. »

Sa proposition est acceptée avec empressement et nous voilà partis. Quand, une heure après, il me dépose à terre, Pitana me remercie avec effusion de m'être abaissé jusqu'à monter sur ses épaules et de les avoir honorées de tout le poids de ma personne!

***

Nous étions arrivés sur les bords du Chambesi. Là, nous trouvons deux vieilles pirogues dans lesquelles nous nous installons tant bien que mal. A peine avions-nous quitté le rivage que déjà surgissent de nouveaux obstacles. Un rapide périlleux mais inévitable barre le cours du fleuve. Pitana, qui connaît les passes, dirige la manœuvre, donne des ordres, explique comment il faudra agir si nous chavirons, fait un grand signe de croix et lance la barque dans un

(1) Voir le numéro du 10 janvier.



AFRIQUE EQUATORIALE. — DANS L'UBEMBA ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. GUILLEMÉ (voir le texte).

étroit chenal bordé de rochers. Alors, au milieu des eaux écumantes, les pirogues bondissent, plongent dans les flots qui les rejettent et leurs craquements sinistres nous remplissent d'effroi. Quelques minutes d'angoisse et nos pirogues recommencent à glisser doucement sur l'eau tranquille. Pitana s'écrie : « Nous sommes sauvés, Dieu soit béni ! »

***

Le fleuve coule lentement entre deux rives basses couvertes d'une végétation luxuriante ou, sous des berceaux de verdure formés par les arbres géants, qui des deux bords viennent unir leurs cimes et mêler leur feuillage. A droite et à gauche, des plaines herbeuses, où paissent des troupeaux d'antilopes, s'étendent à perte de vue. De petits îlots émergent çà et là au milieu du courant. Des amas d'herbes et de roseaux, emportés à la dérive, descendent avec nous, portant sur leur plancher mobile des hérons méditatifs et sans défiance. Sur des côteaux apparaissent d'anciennes cases, avec leurs toits en forme d'éteignoir, abandonnées à la suite des guerres et des razzias faites par les chasseurs d'hommes. Car, là aussi, l'esclavage a sévi dans toute son horreur.

Les crocodiles pullulent dans les eaux tièdes du fleuve. On les voit, pendant les heures les plus chaudes de la journée, nonchalamment allongés sur les bancs de sable, pendant que des bécassines entrent, sans crainte et comme chez elles, dans leurs gueules largement ouvertes pour en enlever les sangsues qui y ont élu domicile.

Dans l'après-midi, ayant constaté que l'incendie est loin derrière nous, nous cherchons un endroit favorable pour y passer la nuit.

En touchant la rive, nous faisons, d'après les Noirs, une rencontre de bien mauvais augure. Deux serpents se battent sur les bords du fleuve. Ils s'enlacent, se tordent sur eux-mêmes, se déroulent et se dressent avec des sifflements horribles. Instinctivement nous reculons; mais Pitana, se dissimulant dans les hautes herbes, approche de ces terribles bêtes et, au moment favorable, il lance avec beaucoup d'adresse une zagaie qui perce les deux têtes.

Journée du Dimanche. — Ce n'est pas l'odeur que nous mangeons. — Mangé deux fois.

La journée du lendemain qui est un dimanche se passe sur les bords du Chambési. Après la sainte Messe célébrée sous un ficus gigantesque, nos hommes qui ont abandonné leurs provisions de route dans la brousse pour courir plus vite, se mettent en quête de nourriture. Les uns se livrent à la pêche, mais sans succès ; les autres vont cueillir des fruits sauvages, qui généralement flattent l'œil, mais non le palais.

Après une heure d'absence environ, Pitana revient rayonnant de joie. Il a trouvé dans un vieux piège, creusé en terre par des chasseurs, une grande antilope, qui fournira de la nourriture pour toute la journée; mais, ajoute-t-il, il faut, pour l'apporter au camp, des calebasses et la marmite du Père.

Surpris de cette demande, je fais observer qu'il suffit

de dépecer la bête et de la transporter au camp par quartiers.

« — C'est impossible, répond le guide, l'animal s'est tellement débattu pour sortir du trou que tous ses membres sont disloqués et ne tiennent plus ensemble. »

« — Alors la viande doit être mauvaise, il faut la laisser.

« — Excellente, Père ; tu verras toi-même, prête-nous ta marmite.

« — Soit, ne tardez pas à rentrer. »

Toute la troupe, armée d'ustensiles divers, se dirige vers la forêt.

Les hommes reviennent bientôt, portant une bouillie sans nom, infecte et capable d'enlever l'appétit même à des cannibales.

« — Jetez-moi tout cela dans la rivière, leur dis-je avec un geste de dégoût.

« — Ah ! Père, ce n'est pas l'odeur que nous mangeons. Pour une fois que nous trouvons de la bonne viande, ne nous défends pas d'en profiter. »

Sur leur instance je me laisse toucher, à condition qu'ils aillent à cinquante pas du camp faire leur affreuse cuisine.

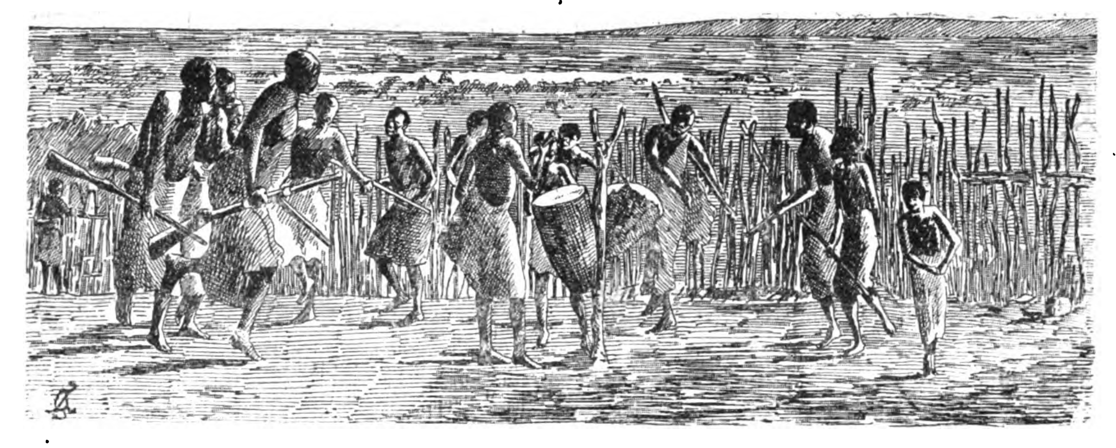
***

Puisque nous voilà sur ce sujet, peut-être un peu trop réaliste, je vais citer le fait le plus extraordinaire dont j'ai été témoin :

Tout le monde sait que les grands serpents font de temps en temps de copieux repas, lorsque l'occasion s'en présente et qu'ils peuvent manger d'un seul coup pour tout un trimestre. Durant ces trois mois de digestion, ils tombent, surtout les premiers jours, dans un état d'inertie et de somnolence dont profitent les indigènes.

Un énorme serpent python venait de faire un de ces pantagruéliques festins, lorsqu'il fut rencontré par des gens de la mission. Surpris, l'animal essaye de fuir, mais vainement ; le corps trop chargé reste cloué sur place comme un chariot embourbé. Assommé à coups de bâton, éventré séance tenante, l'ouverture laisse apercevoir une antilope encore intacte, qui, de son estomac, passe, après un court séjour dans la marmite, dans l'estomac des Noirs.

(A suivre.)



NYASSA. — DANSE ; dessin de M. A. GUASCO.

LE JAPON

Par M. LIGNEUL, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Tokio

Suite (1)

Pendant que toutes nos sciences d'Europe, malgré l'obstacle inimaginable de la langue, sont vulgarisees au Japon, que nos arts y sont étudiés, que les dernières inventions d'Amérique y sont connues et utilisées aussitôt qu'aux Etats-Unis, que les systèmes de la philosophie transcendantale et ceux de la philosophie positiviste et utilitaire y sont familiers à des milliers d'esprits subtils et érudits, il manque cependant aux Japonais une chose essentielle et la première qu'il faudrait connaître, savoir la vérité sur leur origine et leur fin. En d'autres termes, pour empêcher la science de les corrompre, pour servir de base à leurs mœurs, pour porter la famille et la société qui s'écroulent, il leur faudrait une religion prouvée, certaine, qui supportât l'examen de la raison. Ils ont abandonné Confucius comme trop en retard et incomplet. Le Bouddhisme renferme un grand nombre de vérités utiles; mais il les soutient au moyen de fables et d'imaginations erronées qui s'évanouissent tous les jours d'elles-mêmes, devant les données positives de la science expérimentale et de l'histoire. Le Shintoïsme, religion primitive du pays, n'est plus qu'un souvenir des vieux temps de la nation, souvenir intéressant et cher, mais ce n'est plus un culte religieux.

Dans de telles conditions ne semble-t-il pas tout naturel que le christianisme prenne la place vacante et devienne la religion du pays ? Rien de plus naturel, en effet, et il n'y a que le christianisme pour cela. Mais que d'obstacles à surmonter pour le substituer aux cultes anciens ! Dans le paganisme, comme ailleurs, le sentiment et les pratiques de la religion se mêlent à tout dans la vie d'un peuple. Longtemps après que la foi religieuse n'existe plus, les coutumes (1) restent; substituer une religion à une autre n'est pas moins que de former, dans un pays, d'autres hommes, d'autres familles, une autre société. Il y faut du temps; en Europe il a fallu des siècles.

Quand même il n'y aurait contre la religion chrétienne et contre les étrangers qui la prêchent, aucun préjugé,

(1) Voir les *Missions catholiques* du 10 janvier.

(1) Et ces coutumes sont la forme extérieure de son existence.

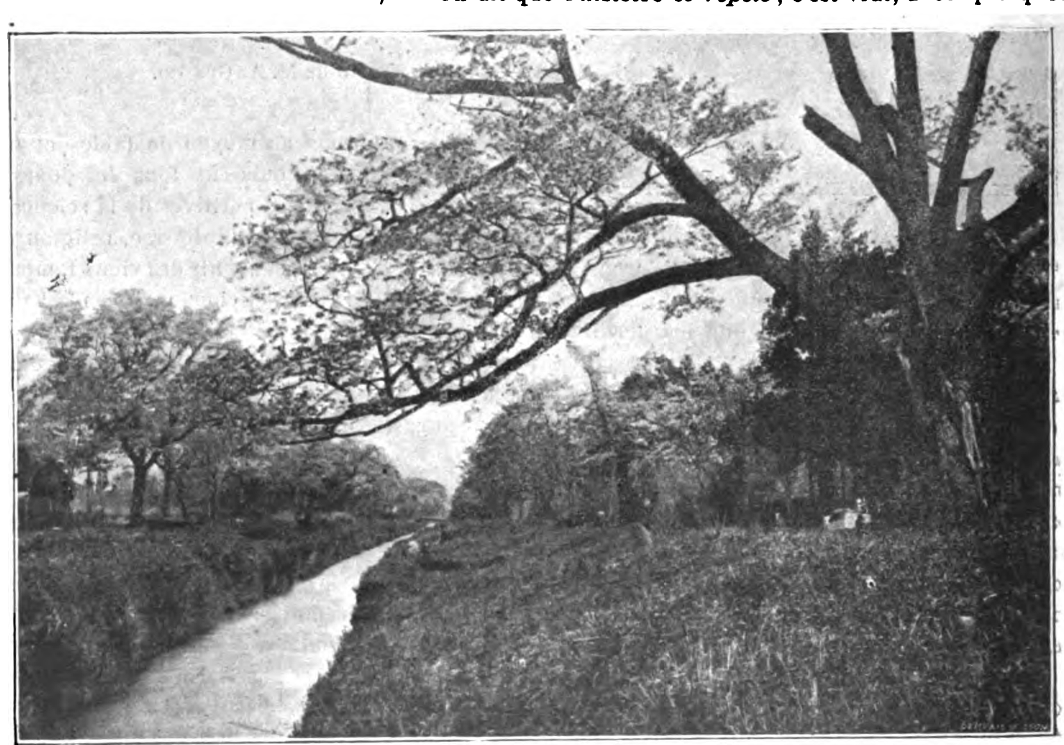


JAPON. — PREMIER TRIBUNAL A TOKIO; reproduction d'une photographie envoyée par M. LIGNEUL.

aucune répugnance de la part du peuple japonais, l'enseignement religieux ne serait pas accueilli pour cela, comme l'est celui d'une science ordinaire : un article du catéchisme expliqué soulève dans l'esprit et dans le cœur de ceux qui l'entendent une résistance que ne provoque pas une leçon de philosophie ou d'histoire. Un discours sur le Décalogue ou les fins dernières n'a pas le même attrait qu'une expérience chimique, ou une hypothèse sur l'origine des mondes. Tout ce qui n'inquiète pas la conscience passe aisément ou même est reçu avec joie; il n'en est pas ainsi du reste.

L'aspect même sous lequel le christianisme se présente au Japon augmente encore, pour les Japonais, la difficulté de se convertir. En effet, toutes les dénominations chrétiennes y sont représentées et s'y heurtent les unes les autres : catholicisme, schisme grec, protestantisme à tous les degrés, depuis la très haute église d'Angleterre jusqu'aux Unitariens d'Amérique. Même avec la volonté d'être chrétien, comment un Japonais ordinaire, qui n'est jamais sorti de son pays, peut-il, au milieu de cette confusion, entre tant de prédications contradictoires, rechercher le christianisme traditionnel et le discerner des modifications arbitraires qu'il a subies dans son chemin. Le plus souvent le temps et les moyens lui manquent pour cela. S'il veut étudier la religion chrétienne pour la connaître, il s'adresse naturellement à ceux de ses représentants qui font le plus de bruit et tiennent le plus de place. Sous ce rapport, la supériorité des protestants est accablante. De plus, si c'est un homme quelque peu instruit, par conséquent qui ait étudié l'histoire de l'Europe, d'après les historiens anglais, l'idée ne lui vient même pas de s'informer du catholicisme. Il est vrai qu'il ne le connaît pas, mais son jugement est formé d'avance, dans son esprit : il n'a aucun doute que là n'est pas le vrai christianisme. Pour s'en rapprocher, il faut qu'il revienne sur ses préjugés d'éducation, qu'il étudie à nouveau l'histoire; or, combien peu en ont l'occasion!

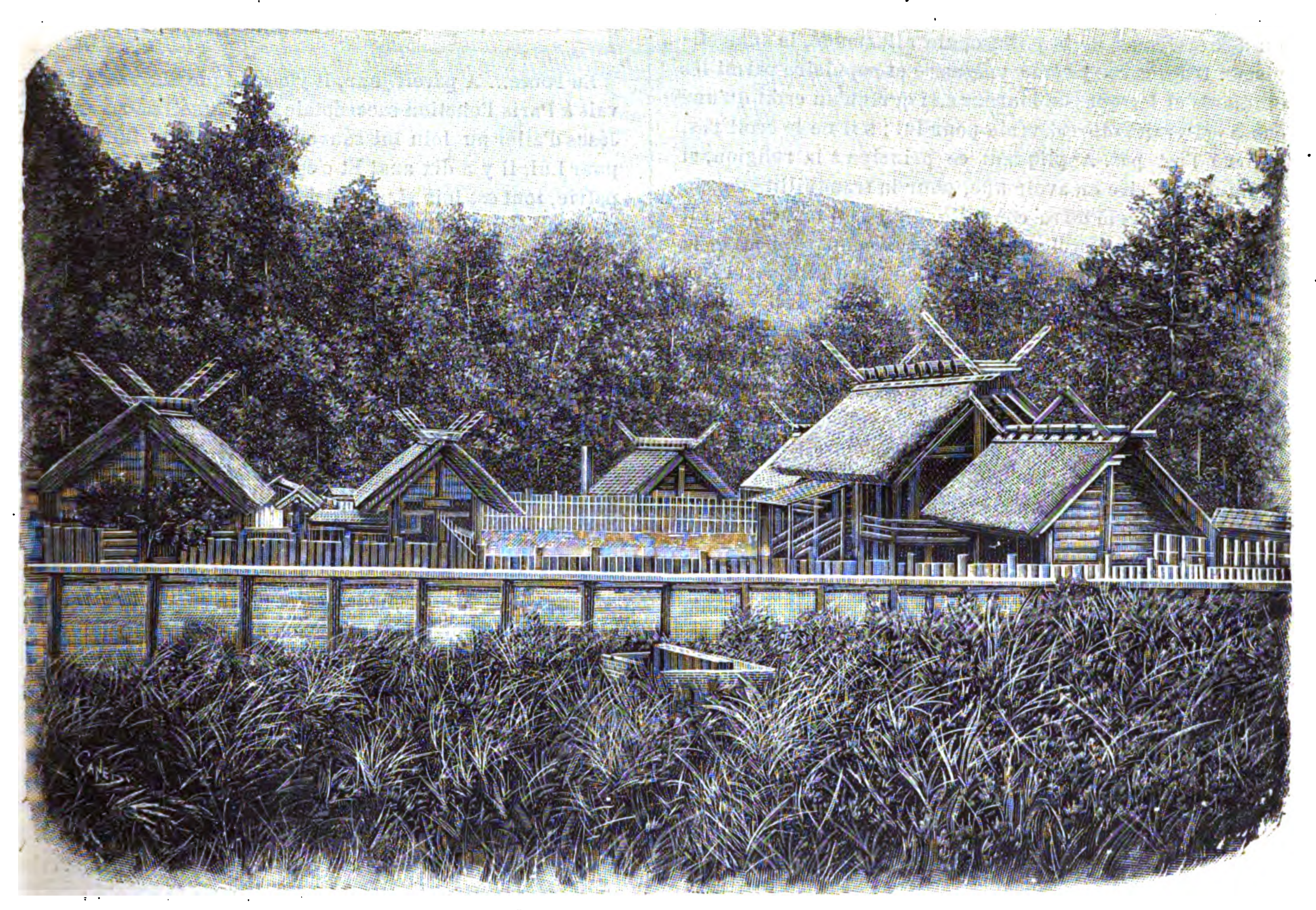
On dit que l'histoire *se répète*; c'est vrai, avec quelques



JAPON. – UN PAYSAGE JAPONAIS; reproduction d'une photographie envoyée par M. LIGNEUL.

nuances, avec la différence du plus et du moins. Ce qui s'est produit en Occident dans des proportions gigantesques à l'époque de la première propagation du christianisme, se produit, en ce pays de l'Extrême-Orient, en raccourci. Au temps de l'Empire romain, la religion de Jésus-Christ trouva en face d'elle deux sortes d'adversaires. Les premiers, par habitude, par intérêt ou par erreur, identifiaient Rome et son empire avec son antique religion et ses vieilles mœurs, croyant, ou du moins affectant de croire qu'on ne pouvait toucher aux unes, sans détruire inévitablement l'autre. Les seconds, au nom de la philosophie, la science de ce temps-là, ne pouvaient pas se résigner à reconnaître que, jusqu'à l'apparition du christianisme, ils avaient été dans l'erreur ou l'ignorance sur un grand nombre de points, pourtant essentiels; surtout ils ne pouvaient consentir à abandonner à l'Eglise chrétienne l'autorité spirituelle, la domination sur les esprits et les consciences. Pendant plus de trois cents ans, le christianisme a dû lutter contre ces deux sortes d'adversaires : les persécuteurs et les philosophes avant de prendre possession de l'empire.

Au Japon, quoique la persécution violente ait cessé, les deux mêmes difficultés se présentent. Beaucoup de Japonais croient aussi que l'existence même de leur Patrie est inséparable au moins de quelques-unes de leurs croyances; y toucher serait ébranler le fondement même de l'Empire, et passer à une religion étrangère, sous la domination spirituelle d'étrangers, c'est être infidèle à son pays. De tous les motifs allégués par les Japonais pour ne pas donner leur nom au christianisme et au catholicisme en particulier, ce dernier est le plus connu et le plus fort.



JAPON. — TEMPLES D'ISE, CENTRE DU SHINTOÏSME ; d'après une photographie envoyée par M. LIGNEUL (voir le texte).

∴

De leur côté, les représentants de la science moderne, les docteurs de l'Université, comme on les appelle, partagent exactement les sentiments de leurs devanciers, il y a deux mille ans. D'abord ils ont monopolisé autant qu'ils ont pu l'enseignement ordinaire, afin de pouvoir le diriger. Ensuite ayant appris de nos savants d'Europe que désormais la science, dans les pays civilisés, doit remplacer la foi, ils se sont mis en travail d'éclectisme afin d'extraire de tous les systèmes qu'ils connaissaient, une philosophie appropriée au Japon et parfaite, destinée à remplacer les religions. L'exemple et le succès de Confucius en Chine les avaient encouragés et séduits : ils ne connaissaient probablement pas l'essai et l'échec des Alexandrins, qui, eux aussi, tentèrent la même entreprise et, malgré leur nombre et leur science, ne purent réussir. Les philosophes japonais non plus. C'était assez facile à prévoir, car, pour pouvoir choisir, sans erreur, entre des systèmes contradictoires, il faut d'abord connaître, de par soi, la vérité ; or c'est précisément ce qui leur manquait.

Cependant la morale japonaise, privée de sa base naturelle, la foi religieuse, ne tarda pas à tomber en ruine; les

pères de famille et les maîtres furent les premiers à se plaindre de l'éducation donnée à la jeunesse. Sous les noms de progrès et de liberté de la pensée, la licence des mœurs n'a plus de frein. Par les résultats déjà obtenus, la nécessité d'une religion s'impose et, de divers côtés, bien des voix déjà se sont élevées pour en demander une. Afin de répondre à ces demandes, et pour qu'aucune part de la souveraineté intellectuelle dans le pays ne passe aux ministres des religions déjà existantes, les mêmes docteurs de l'Université sont en souci d'en trouver une nouvelle, qui réponde au besoin national du moment et qui, pourtant, ne s'écarte pas de leur programme fondamental : la science doit remplacer la foi.

Pour se tirer de ce mauvais pas, ils se sont rabattus sur un des systèmes de la philosophie allemande, le subjectivisme. D'après ce système vulgarisé et populaire parmi les étudiants et lecteurs de journaux, si quelqu'un croit qu'une chose est vraie, elle est vraie pour lui ; s'il ne le croit pas, elle ne l'est pas. Appliquant ce principe à la religion, si quelqu'un désire en avoir une, pour la tranquillité de son esprit et la règle de sa conduite, qu'il s'en fasse une et il l'aura, chacun selon l'étendue de ses connaissances et la portée de son intelligence. S'il fait quelque progrès et que son idéal s'élève, sa religion progressera avec lui. Voilà le stratagème imaginé pour avoir une religion sans sortir de la philosophie, une religion et pas de symbole, ni de cérémonies, ce qu'il faut absolument éviter. On ne peut nier que le procédé ne soit ingénieux ; mais ce n'est qu'une très mauvaise plaisanterie. Le peuple japonais est trop spirituel pour ne pas comprendre qu'une religion n'est pas une conception personnelle, changeable tous les jours à volonté ; agir ainsi n'est pas donner une religion au peuple, c'est le faire rire et se moquer de lui à propos de la religion.

(A suivre).

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

PREMIÈRE PARTIE

LES PRÉPARATIFS

Suite (1)

CHAPITRE II

Départ pour Sendjé. — Un chef de poste sympathique. — Installation provisoire à Sendjé. — Première exploration du fleuve et de ses affluents. — Visite d'un chef indigène. — Un gorille audacieux. — Les chutes Yové.

28 novembre 1899. — Jour du départ, jour impatiemment attendu ! Nous allons enfin accomplir notre première étape, mais celle-là sera facile : elle se fait en chaloupe. Comme je vous l'ai déjà dit, notre quartier général était à Bata ; de là, toutes les marchandises sont transportées à Bénito, puis à Sendjé, au pied des chutes Yové, point où le premier bief du Bénito cesse d'être navigable pour reprendre ensuite en une série d'autres biefs, coupés tour à tour par d'autres chutes, rapides ou cataractes.

Dès le matin, branle-bas général. Déjà les porteurs Loangos et Mayumbas nous ont précédés par terre, ainsi que la plupart des soldats sénégalais ; quelques-uns restent encore à Bata avec M. Lesieur, attendant le paquebot allemand qui doit nous amener d'autres porteurs du sud. Aussitôt la messe dite, je fais fermer les caisses, le déjeuner est expédié sur le pouce, les adieux sont vite faits ; l'Eyo, notre jolie chaloupe, chauffe, impatiente de s'élancer.

***

En route... A pareil jour, il y a quelque dix ans, je recevais à Paris l'onction sacerdotale, je promettais au Sauveur Jésus d'aller au loin lui sauver des âmes, de tout quitter pour Lui. Il y a dix ans ! Et c'est accompli. Parents, famille, patrie, tout est loin, Lui seul demeure. En avant ! A 9 h. 1/2 nous quittons la Mission disant un long adieu à l'hospitalière demeure. Dans un an peut-être nous la reverrons.

***

Notre plan était de gagner Sendjé le soir même, mais bientôt le ciel s'assombrit...

Du fond de l'horizon accourt avec furie la tornade, qui vient presque journellement en cette saison finir en ce « Pot au Noir » du Golfe de Guinée, point terminus où les alizés du Nord et du Sud tournent, se heurtent, se battent et finissent... en pluie de larmes ; la mer se gonfle, les vagues blanchissantes se brisent sur le plat bord de la chaloupe trop peu élevé pour les arrêter, et dans le bout, comme sur nous, l'eau douce et l'eau salée, l'embrun, la pluie et la vague, viennent se heurter et se mêler en un mariage de raison, que nous trouvons fort mal assorti. Huit heures de ce régime, et trouvant la chose suffisante, je donne, en face de l'embouchure du Bénito, le signal d'arrêter.

Une hospitalité toute écossaise nous est offerte par M. Audéma, le sympathique chef de poste, qui nous reçoit de son mieux et s'excuse de ne pouvoir faire ce qu'il désirerait. Il n'a plus ni boy, ni cuisinier ; la farine manque, le service de table est absent, perdu ou cassé, mais la gaieté supplée à tout !

***

Le lendemain matin, après une nuit excellente et une chaude poignée de main au digne chef de poste, nous remontons en chaloupe, le P. Tanguy et moi, et nous partons pour Sendjé.

M. Audéma nous accompagne, ainsi que Fidèle Békalé, mon ancien catéchiste qui va maintenant nous suivre comme interprète de l'expédition. En route, je remarque au passage, après les quatre îles qui coupent en deux le cours du Bénito, l'ancienne Mission américaine ; un pasteur y est resté deux ans, seul d'abord, puis avec quelques enfants ; avec leur aide, il a coupé les arbres, défriché, construit lui-même une case en gros rondins superpo-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3 et 10 janvier et la carte p. 33.

sés. A la fin, malade, excédé de misères, il a dû se retirer, et aussitôt parti, les Pahouins ont tout pillé dans son ancienne demeure.

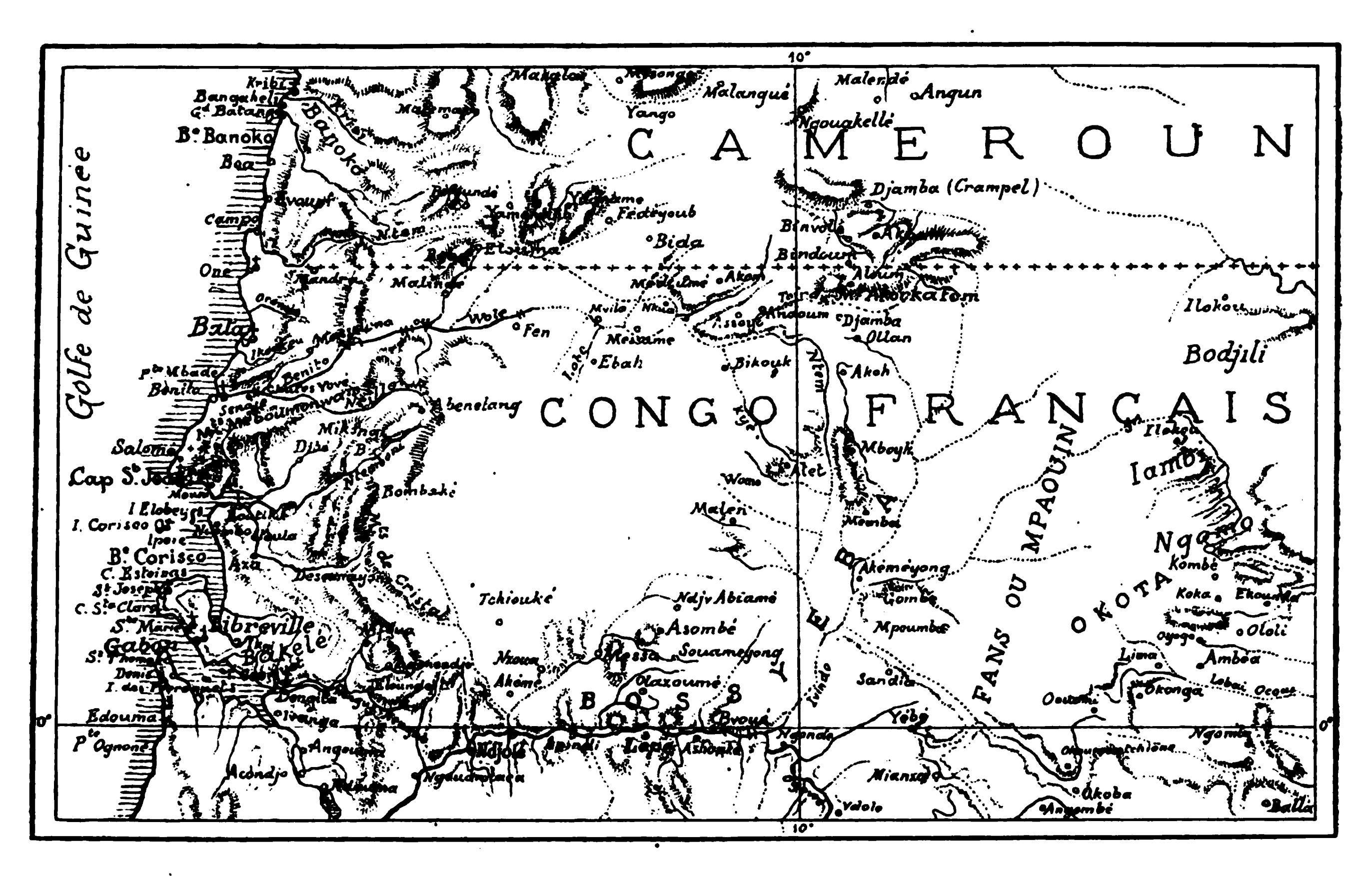
A 2 heures, nous arrivons enfin à Sendjé, au pied de la factorerie nouvelle, et c'est de bon cœur et de grand appétit qu'aussitôt nous prenons place à table.

***

Sendjé est un vaste plateau, situé à 25 mètres environ audessus du fleuve Bénito, à quelques centaines de mètres des chutes Yové.

Une dizaine de villages Ye-mwam, peuplade fang, s'y sont groupés, avec quelques Bossyéba. La position est superbe et domine tout le pays. Dans l'extrême lointain, les monts de Cristal profilent leurs cimes bleues ; plus près, la grande forêt étage ses sombres dômes de verdure, le bruit sourd de la chute se mêle au fracas des arbres qui tombent sous la hache ; de toutes parts, c'est le bruit, la vie, le mouvement....

Nous nous établissons dans une petite case provisoire que M. Foret nous a fait édifier sur le penchant du plateau, non loin de la source où, du roc moussu, au milieu des fougères et des lycopodes, sourd une claire fontaine à l'eau fraîche comme la glace. A côté de nous, dans un petit appentis, j'installe les deux boys. En face de la case, dans une des tentes de l'expédition, nous établissons l'autel portatif où désormais chaque jour nous aurons le bonheur de célébrer la Sainte-Messe. Le soir venu, c'est avec grande joie



Carte pour l'intelligence du voyage du R. P. Trilles.

que chacun prend possession du coin qui lui est destiné : l'expédition est commencée.

***

Le 30 novembre, dès le matin, astiquage général : pas une caisse ne résiste à ces paquets de mer qui, avec une force irrésistible, tombent en masse et forcent les ouvertures les mieux dissimulées. Aussi tout est-il ouvert, passé à l'eau douce, séché, huilé, fourbi... La journée s'écoule dans ces préparatifs et le soir arrive avant que tout soit terminé.

***

Le 1er décembre, nous avons la consolation de célébrer la sainte Messe. Tout est prêt ; aussi, à peine le clairon du réveil a-t-il sonné son joyeux « alerte » que nous sautons hors du lit de camp dressé dans nos cases, et, quelques minutes après, pour la première fois peut-être depuis la Rédemption, Jésus daigne descendre sur cette terre de Sendjé. Puisse le bon Maître faire sienne cette portion de la terre africaine qu'Il nous a confiée, accepter la future Mission que je lui offre. A Lui, à Lui seul, tout et tous, partout et pour toujours !

Après la messe, promenade aux environs. Dans un village voisin, que je traverse à la hâte, je noue connaissance avec un vieux bonhomme dont le corps émacié et la blanche chevelure témoignent éloquemment des années... qui ne reviendront plus. Une feuille de tabac, offerte et acceptée, noue entre nous deux d'amicales relations ; aussi, de re-



tour, à la case, je prie le P. Tanguy d'aller par là faire un tour et entreprendre une conversion urgente et qui paraît facile, ce qui a lieu en effet. A quelques jours de là, mon bonhomme était baptisé.

***

J'aurais voulu partir dès le matin pour visiter la rivière, mais les deux pirogues de la factorerie ont disparu pendant la nuit, enlevées par le courant, volées par les Pahouins coutumiers du fait. *Chi lo sa ?* Peut-être les deux!

A midi cependant, les indigènes nous en ramènent une, moyennant honnête récompense, et nous en profitons pour visiter la première rivière, affluent de droite du fleuve. Mais avant d'y arriver, la journée s'avançant, nous décidons de nous arrêter au village situé à l'entrée et nommé Ofos (1). La population est clairsemée, une centaine d'habitants à peine ; mais la position est superbe, dominant le fleuve dont on suit bien loin le cours sinueux, et ayant une large éclaircie sur la montagne. Si jamais nous établissions par ici une Mission, c'est assurément la première place que je proposerai : le plateau a l'avantage d'être débroussé sur une large étendue, le sol paraît fertile et en face, tout près, les bambous, dont on se sert pour construire les maisons, abondent.

Nous revenons tout doucement par un chemin de terre qui, en trois quarts d'heure, nous ramène chez nous en traversant sept à huit petits villages, dans lesquels nous nous arrêtons, pour faire un bout de causette avec les indigènes. Il faut bien lier connaissance et se faire des amis...

Les pirogues étant aujourd'hui retenues pour le service de la factorerie, nous ne pouvons, le 2 décembre continuer notre exploration de la rivière. Hier, pendant notre absence, un superbe gorille est venu, de l'autre côté du fleuve, inspecter gravement ce qui se faisait. Assis sur son train de derrière, l'animal, immobile, semblait se demander la raison de ce remue ménage et ce que venaient faire ces intrus, installés sans sa permission sur ses domaines.

M. Foret l'ajuste aussitôt, tire, l'animal fait un bond... et détale. « Touché, touché, s'écrie le tireur. » On se presse, on se hâte, on arrive..., d'animal point, de traces de sang, nulle part..., le féroce animal est allé reprendre ailleurs le cours de ses méditations interrompues.

***

Le matin, l'instruction militaire des Sénégalais a commencé : la bonne volonté est grande, mais la science courte, comme chez toutes les recrues du reste. Le costume est assez élégant. Blouse courte, pantalon court, bordés partout, aux manches, au cou et au genou d'un large ruban aux couleurs nationales ; ceinturon, giberne, baïonnette et fusil forment un ensemble qui ne manque pas de coup d'œil. Par exemple, à partir du genou, la tenue est libre et chacun arbore celle qui lui plaît, toujours largement fantaisiste. Beaucoup, jambes et pieds nus, se contentent des guêtres et souliers noirs que la nature libérale leur a distribués gratis ; mais beaucoup aussi, ayant déjà des plaies, portent çà et là chiffons, ouate et charpie, amarrés vaille que vaille en un ensemble pittoresque.

Un sergent, qui a fait la campagne de Madagascar, arbore de magnifiques jambières en cuir, celui-ci a des sandales, celui-là des souliers plus ou moins éculés, cet autre des babouches, le caporal Mahomet se contente de simples chaussettes, trouées encore ! et ses doigts sortent librement par les extrémités. Il en rit le premier. Les hommes marchent, font demi-tour, exécutent les divers mouvements avec un ensemble assez peu satisfaisant. Les escouades s'embarrassent les unes dans les autres, les caporaux crient, les sergents crient, les officiers restent impassibles. On se croirait sur un champ de manœuvres... en Europe.

Le soir, je propose à tous les inoccupés une vaste partie de pêche. Accepté avec enthousiasme. En route !

A une heure d'ici, nous arrivons dans une rivière poissonneuse au possible. Partout le poisson joue et saute : de magnifiques cyprins bleus se glissent entre les pierres : quels bonds, quelles cabrioles ! Vite, en pêche ! Nos hommes, à ce moment, s'aperçoivent qu'ils n'ont oublié qu'une chose, leurs hameçons!

Bah ! les croyez-vous arrêtés pour si peu ! Vite, des tas de terre glaise. Quelques-uns se détachent de la bande. Cinquante pas plus haut, ils descendent dans la rivière, en remuent à plaisir le sol fangeux : l'eau se trouble ; nos hommes sont tous à l'eau ; le poisson étourdi, aveuglé, ne sait plus où donner de la tête ; partout, ce ne sont que cris de triomphe. Vainement les malheureuses bêtes raidissent, entre les doigts noirs qui les étreignent, leurs corps glissants : d'un coup de dent, nos hommes achèvent leur proie, et sur le sable, les victimes s'ajoutent aux victimes.

Le retour est triomphal.

***

Dimanche 3. — La veille au soir, nous avions décidé de célébrer solennellement cette première messe de notre exploration. Sous une tente modeste, encadrée de feuillage, à l'ombre des grands palmiers, l'autel a été dressé.

Avant la cérémonie, les Sénégalais, en armes, sont rangés par section, autour de la tente où se célèbrera le Saint-Sacrifice ; la messe commence, on chante de son mieux, chacun s'efforçant de rappeler les airs envolés et les souvenirs de jadis. A l'Elévation, le clairon sonne, les soldats portent les armes, trois décharges successives saluent l'arrivée du Seigneur et, quand la messe se termine, tout le monde se retire enchanté : les Noirs ont trouvé cela très beau.

Le soir, nous organisons un tir à la cible entre Européens ; le Père Tanguy et moi remportons les premiers prix. Les Noirs, enthousiasmés, voudraient déjà partir à la chasse de l'éléphant. Que de viande devant leurs yeux ! Mais, seulement, par malheur, cette viande court encore !

***

Le lundi, 4, nous aurions voulu partir en expédition dès le matin, mais les pirogues étant occupées, ce n'est qu'à une heure du soir que nous nous mettons en route pour la rivière Méman, dont l'entrée a été reconnue vendredi, rivière

(1) *Ofos*, corruption du mot français « *au poste* » que les Fang ne peuvent prononcer qu'en changeant le P en F. Nombre de villages ainsi situés prennent ce nom. Dans l'intérieur, au contraire, quelques villages prennent ce nom par suite de leur position près des Ofos, arbre dont le fruit est comestible et la graine donne une huile estimée (Hæmatostaphis Bartbri. Anacardiacée).



bien peu importante au reste! Large de plus de cent mètres à l'embouchure, profonde, ayant toutes les allures d'un gros personnage, elle est longue de 7 à 8 kilomètres à peine, les missionnaires protestants de Bénito (1) nous y ont précédés et ont visité avant nous les six petits villages d'Amvom qui l'occupent.

L'accueil est cordial: partout on nous reçoit comme des amis, et, dans le dernier village, surtout remarquable par sa grande propreté, on nous supplie de revenir au plus tôt: les éléphants ravagent tout dans les plantations, déterrant les ignames, renversant, pillant maniocs, cannes à sucre, bananiers. Au moment même de notre arrivée, quelques femmes arrivent tout essoufflées, suant, criant de peur; à une demi-heure d'ici, les éléphants les ont chargées.

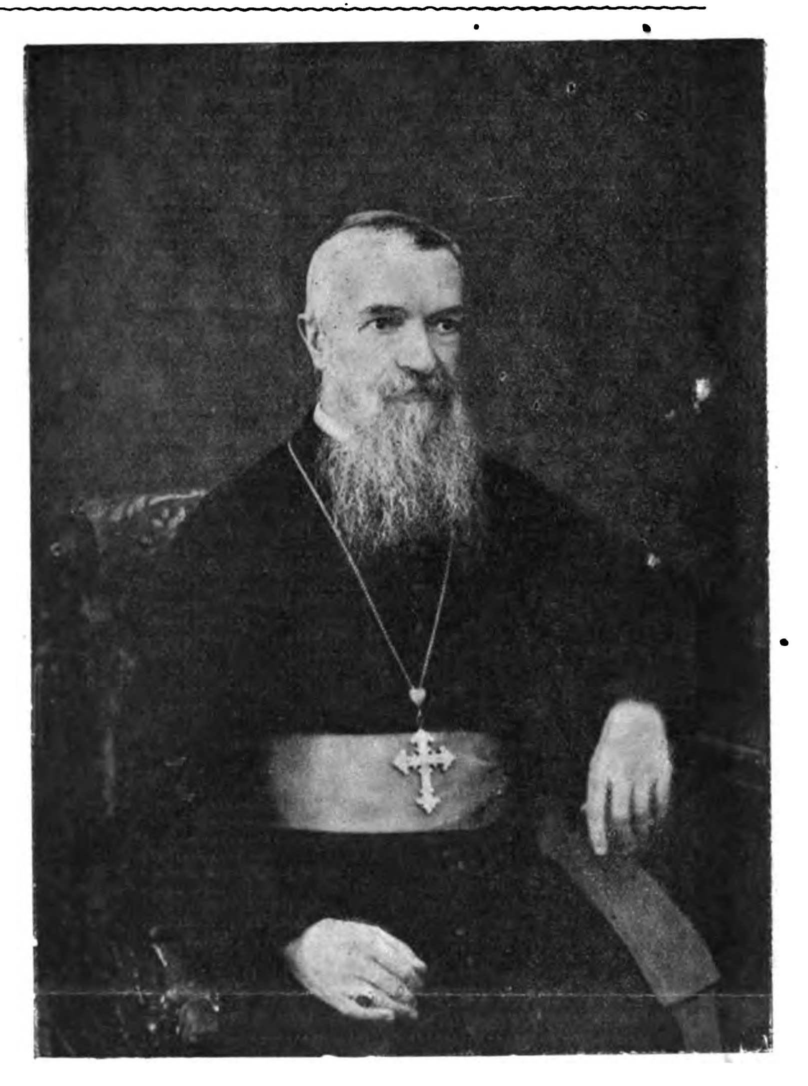
Nous autres, enchantés de cette bonne aubaine, nous nous promettons bien de revenir. Au retour, j'abats un magnifique aigle pêcheur, dont nos pagayeurs se régaleront demain. Les Blancs qui en font fi, le nomment *Charognard*, nom énergique qui me dispense de parler de ses habitudes. Les Noirs, qui n'ont pas, eux, de ces susceptibilités « culinaires », l'estiment viande de haut goût et de fumet remarquable. Laissons leur cette persuasion, au reste indiscutable.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

Mgr Appodia,

Auxiliaire du patriarche de Jérusalem.



Mgr Appodia.

Mgr Paschal Appodia naquit à Subiaco, patrie de saint Benoit, le 26 janvier 1834. Il fut ordonné prêtre le 2 juin 1860, et reçu docteur en théologie et en droit canon. Après avoir demandé au Saint-Siège l'autorisation de partir pour les Missions étrangères, il fut envoyé au Patriarcat latin de Jérusalem où il arriva le 22 janvier 1864. Il y remplit pendant six ans les fonctions de Procureur et alla ensuite au Salt aider M. Morétain, de Lyon, qui, à raison de ses connaissances en architecture, s'était rendu dans cette mission lointaine pour y construire l'église et le presbytère.

En 1872, Mgr Valerga, qui était chargé non-seulement du Patriarcat de Jérusalem, mais aussi de la Délégation apostolique de Syrie, le rappela et l'envoya au siège de la Délégation, à Beyrouth. Mais les événements ne lui permirent d'y rester qu'un an. Le 2 décembre de cette même année, Mgr Valerga mourait et, au mois de mars suivant, Mgr Vincent Bracco, supérieur du séminaire et en même temps évêque auxiliaire, était élu pour le remplacer. Le nouveau Patriarche s'empressa de confier à Don Appodia la direction du séminaire; il la garda jusqu'en 1887. De cette période de sa vie, nous ne pouvons que répéter ce qui a été écrit du Bienheureux Martyr François Clet: « Il est des vies d'autant plus utiles et d'autant mieux remplies qu'elles s'écoulent dans l'accomplissement de devoirs plus obscurs et plus monotones, mais qui, à cause de cela même, n'ont pas d'histoire. Demeurer inviolablement fidèle à toutes les prescriptions d'une règle et à toutes les exigences de la charge de Directeur de séminaire, c'est peut-être assez, selon une célèbre parole de Clément VIII, pour mériter d'être canonisé: c'est trop peu pour offrir la matière d'un récit capable d'attirer et de retenir l'attention; car de telles existences se trouvent racontées d'avance dans le règlement de la maison où elles se sont dépensées. »

En 1880, Mgr Bracco le nomma son Vicaire général. Son successeur, Mgr Piavi, le confirma d'abord dans cette charge, puis il le choisit pour son coadjuteur, et, le 8 mars 1891, il le sacra évêque dans la basilique du Saint-Sépulcre.

Dans les onze années de son épiscopat, Mgr Appodia se montra aussi accessible, indulgent, humble et doux qu'il l'était auparavant.

Le 6 novembre dernier, Mgr Appodia se rendit, selon son habitude, à l'autel du très saint Sacrement pour y célébrer la messe. Lorsqu'il eût récité le *Credo*, on le vit incliner peu à peu la tête vers l'autel; puis aussitôt il tomba à la renverse, frappé d'apoplexie. Les prêtres qui se trouvaient dans l'église accoururent pour lui prodiguer leurs soins et lui donnèrent la sainte absolution. Deux médecins furent appelés. Mais tout fut inutile. Une demi-heure après, Mgr Appodia avait rendu le dernier soupir, encore revêtu de ses ornements sacerdotaux, à l'ombre du tabernacle, sous l'œil du Maître doux et humble qu'il avait si bien imité dans la pratique de ces deux vertus.

« Quel coup Dieu vient de frapper! écrivait ce jour-là le Supérieur d'une communauté; quelle perte pour le Patriarcat! Cher et vénéré Mgr Appodia! Il est mort comme il a vécu, sans bruit, uni à Dieu dans l'acte du divin sacrifice. Il a été l'hostie immaculée, offerte à Dieu, unie à la divine hostie qu'il se proposait d'offrir. Aux yeux de la foi, il ne peut y avoir de mort plus belle. Dieu a voulu récompenser sa vie toute faite d'humilité, de dévouement et de sacrifice. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Au nom de M. Jean Thourode, (du diocèse de Bayeux).......	700 »
M. Benoît de Neuville, du diocèse de Bayeux....................	140 »

(1) Le fleuve Bénito est ainsi nommé parce que les Espagnols l'avaient jadis consacré à Saint-Benoit. Les indigènes lui donnent différents noms: les Balenghis l'appellent Eyo, les Fang, Wolen (Ouellé des cartes).

P. C. D., Paris ... 9 »
M. A. Llenas, Puerto-Plata ... 38 »
Mme de Chateauvieux, diocèse d'Angers ... 10 »
M. et Mme Dcouran, Angers ... 5 20
M. l'abbé Billon, du diocèse de Séez ... 10 »
Un anonyme du diocèse de Bayeux ... 20 »
M. l'abbé Boone, du diocèse de Poitiers ... 10 »
Mlles Bourgeois, du diocèse d'Ajaccio ... 5 50
Une personne charitable, du diocèse d'Ajaccio ... 10 »
J. de Rodez ... 3 10
Sœur Louise, du diocèse de Strasbourg, demande de prières ... 5 »
M. l'abbé L. diocèse de Tarbes, en l'honneur de Saint-François-Xavier ... 50 »
M. Dupard, du diocèse d'Autun ... 20 »
Anonyme de Châlon-s.-Saône, diocèse d'Autun ... 33 »
Priez pour moi ... 3 »
Anonyme du diocèse de Belley ... 100 »
Anonyme du diocèse de Gap ... 5 40
M. l'abbé Lamboley, curé à Provenchère (Hte-Saône) et sa paroisse ... 27 »
Un abonné du diocèse de Périgueux ... 89 »
Offrande d'un cœur chrétien, diocèse de Paris ... 100 »
M. X., diocèse de Besançon ... 2 »
Mme Guenot Thérèse, diocèse de Besançon, demande de prières ... 20 »
Anonyme de Lyon ... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Fourcade)

Mme veuve Marchal, Jemeppe-Hargimont (Belgique) demande de prières ... 15 »
Mlle Louise Collignon, de Jemeppe-Hargimont, demande de prières ... 5 »
Mlle Elise Jacob, à Hargimont, demande de prières ... 10 »
M. John B. Chale, Olga ... 37 »
M. l'abbé Lamy, du diocèse de St-Brieuc ... 25 »
Mlle Miocque, du diocèse de Séez ... 2 »
M. l'abbé Busnel, du diocèse de Rennes ... 5 »
A. J. diocèse d'Arras, demande de prières ... 5 »
M. Dubois, du diocèse d'Orléans ... 25 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Faure)

M. l'abbé Brocard, du diocèse de St-Claude ... 5 »
M. l'abbé Richard, Dijon ... 5 »
M. l'abbé Parison, Dijon ... 26 »
Un prêtre du diocèse d'Autun ... 20 »
M. l'abbé Pélot, du diocèse de St-Claude ... 10 »
M. F. Gruet, St-Claude ... 10 »
Anonyme de Romans, demande de prières pour défunts ... 50 »
M. l'abbé Monnier, du diocèse de Viviers ... 5 »
Anonyme du diocèse de Langres, demande de prières ... 20 »
Anonyme de St-Marcel-d'Urfé, diocèse de Lyon ... 40 »
Anonyme du diocèse de Belley ... 63 40

Pour une mission nécessiteuse (Mgr Vidal)

A. J. diocèse d'Arras, demande de prières ... 5 »
Une famille de Chartres, pour ses membres vivants et défunts ... 180 »

Pour une mission nécessiteuse (M. Ferrand, Nagasaki)

A. J., diocèse d'Arras, demande de prières ... 5 »
Une famille de Chartres, pour ses membres vivants et défunts ... 180 »

A M. Poinsot, Kouy-tchéou,

Un anonyme de la Haute-Vienne ... 20 »

A Mgr Mutel, Corée.

Mme veuve Blaize, à Langon, diocèse de Bordeaux ... 20 »
M. l'abbé B. F., au Momer, diocèse de Bordeaux ... 100 »

A M. Dejean, Thibet.

M. l'abbé B. F., au Momer, diocèse de Bordeaux ... 100 »

A M. Bertrand, pour sa léproserie de Gotemba, Tokio.

A. J., diocèse d'Arras, demande de prières ... 5 »
A. C. M. en mémoire de M. et Mme Chambon ... 100
M. l'abbé Rowicki, Montpellier ... 5 »
Mlle Leclerc, décédée à Paray-le-Monial ... 100 »

A M. Chapdelaine, à Nakatsu (Nagasaki).

M. l'abbé Jacquière, du diocèse de Nancy ... 10 »
M. l'abbé Albert, Gap ... 90 »
M. l'abbé Robillot, du diocèse de Verdun ... 5 »
Mme Guénot Thérèse, du diocèse de Besançon ... 25 »

A M. Faveyrial, à Osaka.

M. l'abbé Pireyre, du diocèse de Clermont ... 5 »

Au R. P. Marie, Osaka.

Premier à compte d'une belle vente à Falaise (Calvados) ... 10 50
Divers par l'entremise de Mlle Plouvier, Steenverck ... 4 50

A Mgr Oury, Alger, pour son séminaire.

M. l'abbé Parison, Dijon ... 6 »
M. Duval, Blois ... 6 »

Pour le baptême de 2 enfants en Afrique sous les noms de Pierre et Jean (Mgr Streicher).

Anonyme de Lyon ... 10 »

Pour rachat d'enfants à baptiser sous les noms d'Agnius et d'Agnès (Mgr Streicher).

Mlle Marie-Agnès Molimard, du diocèse du Puy ... 27 »

Pour le rachat d'esclaves, (Mgr Streicher.)

Anonyme d'A. (Gard) demande de prières ... 10 »

Pour le baptême d'un enfant en Afrique sous les noms de Marie-Joseph-Edouard-Francois (Mgr Streicher).

Mme Edouard de Reynal, Saint-Pierre ... 5 »

A Mgr Charmetant.

Mlle Marie-Agnès Molimard, du diocèse du Puy ... 10 »

Aux Pères Blancs, pour le baptême de sept enfants sous les noms de : Suzanne, Edmonde, Pierre, Paul, Jean et 2 Marie (Mgr Streicher).

Par l'entremise de Mlle M. L. Valentin, Paris ... 7 »

Au R. P. Lacombe, Préfet apostolique de la Hte Cimbébasie.

M. l'abbé Monin, du diocèse de Nancy ... 20 »

A Mgr Cazet, Madagascar central.

M. l'abbé Monin, du diocèse de Nancy ... 20 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour ses lépreux.

A. J., diocèse d'Arras, demande de prières ... 5 »

Au R. P. Ganot, Bas-Niger, pour un catéchiste.

Mme Bertholon, Lyon ... 10 »

Pour le baptême d'un enfant sous le nom de Jules (id)

M. Jules Rousselot, du diocèse de Besançon ... 7 50

Pour le baptême, d'une enfant sous le nom d'Emélie (id).

Mlle Emilie Rousselot, du diocèse de Besançon ... 7 50

Pour le baptême d'une enfant sous le nom de Marie (id).

Mlle Marie Cordier, du diocèse de Besançon ... 2 »

Pour le rachat et le baptême d'enfants sous les noms de : Genevieve, Pierre, Cécile, André, Louis, Henriette, Marguerite, Madeleine, Jeanne, auxquels sera ajoute celui de Marie (Mgr Streicher).

Mlle Marie Lemaire, Châlons ... 23 »

A Mgr Streicher, Victoria-Nijanza septentrional, pour le rachat d'esclaves.

E. G., diocèse, de Versailles ... 100 »
Un prêtre du diocèse de Grenoble ... 15 »
Mme Bertholon Lyon ... 10 »

A Mgr Streicher, pour le rachat de jeunes filles sous les noms de Anaïs et Blanche.

Mlle Griveau-Chevrie, du diocèse de Laval ... 10 »

Pour les missions des Pères Salésiens (Terre de Feu)

Mlle Leclerc, décédée à Paray-le-Monial ... 100 »
Mme Guenot Thérèse, diocèse de Besançon ... 25 »

Au R. P. Babonneau, îles Salomons, pour son église.

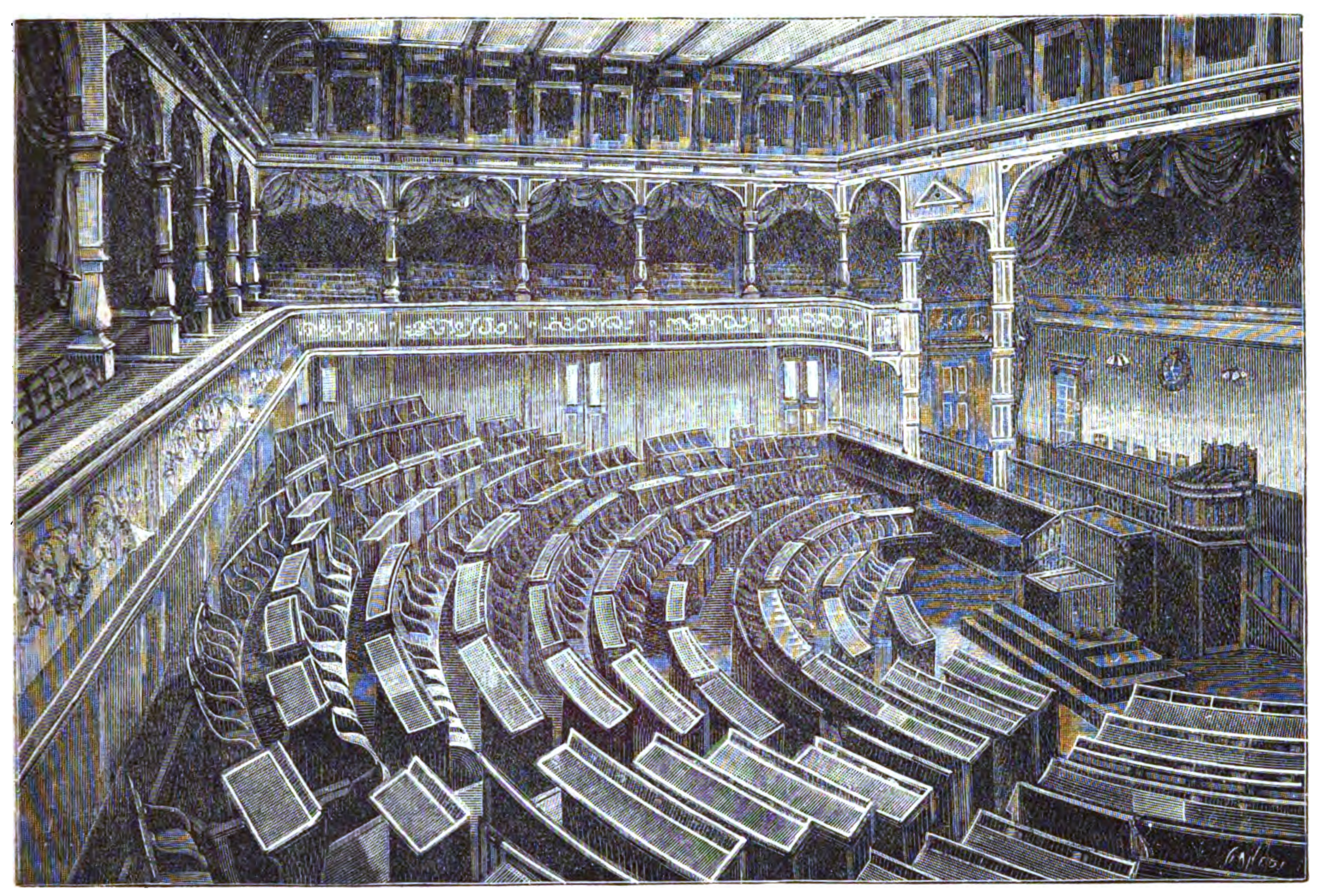
Anonyme de Flassans, diocèse de Fréjus ... 2 50

Mme Debray, du diocèse de Rouen : à Mgr Fallize, pour les sœurs de Saint-François-Xavier, 10; à sœur Sion, Jérusalem, pour sa léproserie, 10; à M. Dillange, pour l'église de Téhéran (Perse), 10; à Mgr Crochet, Nagpore, 10; à Mgr Gandy, Pondichéry, pour l'église d'Ulutur, 10; à M. Maurice, Pondichéry, 10; à M. Flachaire, Kumbakonam, pour un catéchiste, 10; à sœur Marie des missions, Kumbakonam, 10; M. Allys, Cochinchine septentrionale, 10; à M. Jannin, chez les Sauvagnes Bahnar (Cochinchine orientale), 10; à Mgr de Marchi, 10; R. P. Urbain, Chen-si septentrional, 10; à Mgr Hofman, Chan-si méridional, 10; à M. Poinsot, Kouy-yang-fou (Kouy-tchéou), 10; à M. Robert, Taïkou, Corée, 10; à M. Joly, Miyosaki (Japon méridional), 10; à Mgr Oury, Alger, pour son séminaire, 10; au R. P. Chautard, Zagazig (Egypte), 10; à M. Picard, Alitiéna (Abyssinie), 9; à M. Gruson, Alitiena (Abyssinie), 10; au R. P. Briault, Gabon, mission des Pahouins, 10; au R. P. Lecomte (Haute-Cimbébasie), 10; au R. P. Libs, Haut-Niger, 10; sœur Basile, Elmina (Côte-d'Or), 10; au R. P. Ganot, Nsoube (Bas-Niger), 10; à Mgr Streicher, Victoria-Nyanza septentrional, 10; à sœur Marie-Amédée, ursuline, Montagnes Rocheuses, 10; au R. P. Blanc, Nukuralofa (Océanie centrale), 10; au R. P. Babonneau, St-Michel, îles Salomon, 10.

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



JAPON. — LA SALLE DES SÉANCES DE LA CHAMBRE HAUTE, CHAMBRE DES PAIRS, OU SÉNAT, A TOKIO ; d'après une photographie envoyée par M. LIGNEUL (voir p. 43).

NOUVEAUX MEURTRES EN CHINE

Au lendemain presque de la double dépêche de M. le Supérieur des Missions étrangères de Belgique annonçant le massacre de deux Pères et d'un grand nombre de chrétiens en Mongolie, nous recevons le télégramme suivant du vénérable M. Delpech, supérieur du Séminaire de la rue du Bac, à Paris.

Recevons de Hong-Kong la dépêche suivante :

Julien, assassiné avec deux Chinois, le 15 janvier.

DELPECH.

M. Hippolyte Julien était né dans le diocèse de Coutances en 1874, et il était parti pour la mission du Kouang-tong (Chine), en 1897.

Espérons que ces massacres seront le dernier écho de la révolution qui a ensanglanté ce malheureux pays et que Dieu, à la prière de tant de martyrs, lui accordera une paix durable et féconde pour l'apostolat.

CORRESPONDANCE

KOUANG-SI (Chine)

Etablissement d'une mission dans la capitale du Kouang-si.

En nous transmettant cette lettre de M. Renault, Monseigneur Lavest nous fait part des grandes espérances que lui fait concevoir l'installation de ce missionnaire dans la capitale de la province. « Malheureusement, ajoute-t-il, la maison que nous avons pu y acquérir n'est qu'une masure insuffisante et insalubre ; or, dans la pénurie où se trouve la mission, je ne peux répondre à la demande que me fait M. Renault, qu'en lui faisant espérer un secours de la part des âmes charitables qui liront son appel dans les *Missions catholiques.* »

LETTRE DE M. RENAULT, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRO-PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-SI

Parti le 6 août 1901 de Nanning, je n'arrivai qu'à la fin de septembre à Koui-lin.

Les examens de licence battaient leur plein et je dus attendre jusqu'au 6 octobre qu'ils fussent terminés pour obtenir audience du *fou-tai* (gouverneur)

Hier donc, précédé de satellites et entouré de soldats, je longeai la grand'rue, encombrée de curieux. Chose rare et quasi extraordinaire, aucune parole

malsonnante n'a été prononcée sur mon passage. A peine si quelques-uns ont timidement chuchoté une réflexion... honorable : « Quelle longue barbe ! » La barbe fait l'homme en Chine. On est écouté et respecté en proportion de la quantité de poils dont la nature a gratifié votre menton.

***

Aux alentours du palais, dont la façade disparaît sous les tentures rouges et les étendards aux vives couleurs, une centaine de soldats montent la garde, qui armés de l'antique coupe-coupe, qui le fusil sur l'épaule, fort correctement rangés sur deux lignes.

On traverse trois grandes cours bondées de « braves » en casaque rouge. La foule est énorme. Les employés des mandarins, en habits de cérémonie, forment une haie d'honneur.

Sur le seuil de la dernière salle les autorités m'attendent. Le *Fan-taï* (trésorier provincial) me présente le Gouverneur. On se salue suivant le cérémonial chinois, et Son Excellence me fait asseoir à ses côtés, au bout d'une longue table recouverte d'une nappe de couleur voyante et chargée de fleurs et de friandises, le tout disposé avec un goût parfait.

Par ordre de dignité prennent place le *Fan-taï*, le *Nie-taï* (juge criminel), les préfet et sous-préfet, etc.

***

La conversation s'engage par d'inévitables banalités. Le Gouverneur aime à parler. Son langage est d'une grande pureté, ce qui nous a permis de nous entretenir sans recourir à l'interprète.

Je présentai à Son Excellence l'acte officiel m'autorisant à traiter à l'amiable avec les autorités chinoises toutes les affaires concernant la religion, mais nous réservant, au cas de non-entente, le recours aux consuls et ministres de France en Chine.

J'ajoutai que, venant demeurer ici non loin de lui, il nous serait plus facile de nous entendre au cas où de nouvelles affaires viendraient à surgir. Nous n'aurions pas besoin d'importuner M. le Consul pour des affaires de modique importance. Loin des hautes autorités provinciales, le représentant de la France ne peut pas toujours facilement faire connaître sa pensée entière, d'où souvent des malentendus et des retards fâcheux.

« — C'est vrai, dit-il, et, puisque vous parlez notre langue, rien de plus commode. Voici le *Nie-Taï*, qui se fera un devoir de traiter avec vous les affaires que vous lui présenterez. »

Sur ce, nous nous saluons et je monte en chaise. La foule doit se demander quel peut être cet étranger avec qui le Gouverneur s'entretient si longtemps et à qui de tels honneurs sont rendus,

Me voici de nouveau dans mon *home*. Le *Fou-Taï* me manda qu'il déléguait le Préfet et le Sous-Préfet pour me saluer en son nom et aux noms des *Fan-Taï* et *Nie-Taï*, en attendant que, dans quelques jours, ils vinssent eux-mêmes me rendre ma visite.

Je déclinai l'honneur que le Gouverneur me faisait, le priant de ne pas se déranger. Très mal logé et pas du tout installé, je ne pouvais le recevoir dignement.

Les Préfet et Sous-Préfet sont venus ce matin en grande cérémonie.

J'eusse désiré, pour le bon effet qui en serait ressorti, accepter la visite du Fou-Taï, mais lui venant, les Trésorier, Juge criminel, Tao-Taï, etc... devaient l'escorter. C'est l'étiquette. Ils doivent sans cesse être à ses ordres. Or, comment tant de chaises auraient-elles pu circuler dans la ruelle qui conduit à la Mission ? Le détachement de cent soldats qui accompagne le Gouverneur, sans parler des suivants en habits de cérémonie, n'aurait pu venir jusqu'à notre porte qui peut à peine laisser passer un palanquin.

Toutefois la visite que j'ai faite aux autorités et la manière dont la foule compacte, massée partout, même à l'intérieur du palais, a vu que j'étais reçu, n'a pu faire qu'une excellente impression, impression que la visite des deux magistrats de la ville n'a fait qu'accentuer.

On sait, du reste, les raisons pour lesquelles j'ai prié le Gouverneur de ne pas se déranger, et l'on voit maintenant que nous ne sommes pas des hommes de rebut, mais que les hauts mandarins traitent d'égal à égal avec nous.

***

Dans la ville, les uns demandent ce qu'est cette nouvelle religion que je viens leur apporter ; d'autres plus au courant répondent :

« — Cette religion est fort ancienne ; du temps des Ming, elle avait dans cette capitale et dans tout l'empire, de nombreux adeptes. »

De fait, le tombeau grandiose du fameux Vice-Roi Thomas Kiu est un témoignage irréfragable que, sous cette dynastie, le Christ avait des adorateurs dans les plus hautes sphères gouvernementales. Koui-Lin possédait une chrétienté florissante.

En attendant que j'aie visité le mausolée de Thomas Kiu, à 8 *lis* (3 kilom.) d'ici, je m'empresse de vous communiquer une traduction de l'épitaphe :

TOMBEAU ÉRIGÉ PAR LE GOUVERNEUR LEANG
EN TÉMOIGNAGE DE LA FIDÉLITÉ JUSQU'A LA MORT
DU CHRÉTIEN THOMAS KIU CHEU-SEU (KI-TIEN),
ORIGINAIRE DE LA PROVINCE DU KIANG-SOU, MASSACRÉ
DANS LA VILLE DE KOUI-LIN, VERS 1656.
IL NE VOULUT PAS TRAHIR SES SERMENTS ET RESTA FIDÈLE
AU DERNIER EMPEREUR DE LA DYNASTIE DES MING

Je ferai mon possible pour savoir l'emplacement de l'ancienne église de cette ville.

Ce sont là des souvenirs précieux qui nous permettront peut-être de faire revenir la foi dans bon nombre de familles où elle existait jadis, car, dans ces familles qui conservent avec un soin religieux le nom des aïeux, on n'est pas sans savoir que ceux-ci étaient chrétiens, et que, s'ils l'ont été, leurs descendants peuvent marcher sur leurs traces. Ce sera peut-être un moyen de ressusciter cette chrétienté que la persécution a anéantie. *Fiat* !

***

Un certain nombre de Chinois sont déjà venus demander des livres, et nombreux sont ceux qui viennent chaque jour, m'interroger sur notre sainte doctrine.

Deux bacheliers de Ma-Pin-Hien disent vouloir se convertir.

Mon espérance est grande. Malheureusement la maison ou plutôt la masure que nous avons, est absolument inhabitable. J'y trouve à peine de quoi me loger; mon personnel, pourtant bien restreint, niche où il peut.

Je ne me suis pas encore fait à ce triste taudis, ouvert à tous les vents. L'humidité qui y règne me fatigue sérieusement, et je sens peser lourdement sur mes épaules mes trente années de mission.

Avec une telle installation j'appréhende l'hiver. Les murs de côté seuls sont en bon état; les portes ne tiennent que par un prodige d'équilibre. Il fait tellement noir dans cette masure qu'en temps de brume il me faudra allumer ma lampe en plein midi.

L'arranger ?! Je craindrais des dépenses onéreuses et inutiles. De quelque manière qu'on s'y prenne, on ne pourra jamais en faire une résidence convenable.

L'unique moyen serait d'acheter dans une autre rue une maison habitable où je pourrais fonder une école, avoir une modeste chapelle et organiser une résidence pour recevoir honorablement les autorités avec qui je dois traiter les affaires litigieuses entre chrétiens et païens.

INFORMATIONS DIVERSES

Terre-Sainte. — Sœur Sion, Fille de la Charité, Supérieure de l'hospice Saint-Vincent-de-Paul, nous écrit de Jérusalem :

« S'il est des bienfaiteurs qui méritent notre reconnaissance, ce sont bien les chers lecteurs des *Missions catholiques*, toujours heureux de nous secourir. Veuillez donc agréer nos vœux de bonne et sainte année, aussi bénis que vous pouvez les désirer. Dans notre visite d'hommages à l'Enfant de Bethléem, vous n'avez pas été oubliés au grand jour de Noël ou plutôt dans la merveilleuse nuit de ce joyeux événement, dont les collines de la cité de David répètent encore les célestes échos.

« J'ai toujours et beaucoup confiance en vous. Dans quelques mois, il nous faut entreprendre la construction de notre chapelle. Je vous laisse à penser si nous avons besoin de votre charité. Depuis dix ans, c'est une chambre qui nous sert de chapelle, et elle devient de plus en plus insuffisante pour contenir le personnel de l'Hospice qui augmente tous les jours.

« Que la Vierge Immaculée de la Sainte Colline de Fourvière vous conserve, vous protège, vous bénisse pour tout le bien que vous nous avez fait et que vous allez encore nous faire !

Cochinchine septentrionale (*Annam*). — M. Morineau, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Thuy-Duong :

« Permettez à un missionnaire en détresse, de venir, pour la première fois, implorer la charité des bienfaiteurs des *Missions Catholiques*.

« Seul prêtre dans une vallée de l'Annam, à l'extrême sud de la Cochinchine septentrionale, malgré une persécution de trois années et des avanies de toute sorte, j'ai, grâce à Dieu, réussi à fonder un poste. Puis cette année, j'ai dû engager un long procès contre nos persécuteurs, procès qui a eu un grand retentissement dans toute la Mission et dont le plein succès a permis à plus de 600 brebis égarées de rentrer au bercail.

« Cette victoire magnifique n'a néanmoins pas été sans blessures ! Je suis absolument sans ressources, chargé d'une très lourde dette et j'ai à reconstruire trois églises, détruites par les persécuteurs. Il me faut racheter un grand nombre d'enfants ou de jeunes gens qui avaient été vendus à des païens. Il me faut instruire tous mes anciens catéchumènes, et en former plus de cent nouveaux qui attendent le baptême depuis un an. Ces instructions entraînent des dépenses considérables et la Mission ne peut me donner aucun secours ! N'est-ce pas lamentable de laisser des centaines d'âmes se perdre faute de secours pour les instruire ?

« De plus, je me propose de recueillir, dans un tombeau convenable près des ruines de l'église, les ossements d'une cinquantaine de martyrs massacrés en 1883, et dont les corps ont été enterrés çà et là au pied de la montagne. Il conviendrait de transférer ces ossements précieux avec toute la solennité possible pour impressionner la population, surtout au lendemain de la persécution.

« Enfin, je voudrais commencer la construction d'une simple mais solide chapelle où je pourrais conserver le Saint-Sacrement, bonheur dont je suis privé depuis trois ans. Dans mon immense paroisse, je n'ai, pour célébrer la sainte messe, qu'une paillotte, fermée avec des bambous tressés, dont un paysan de France ne voudrait qu'à grand'peine pour remiser ses instruments de labour.

« A proximité de ma pauvre église sont de magnifiques pagodes couvertes en tuiles; le démon a des palais, alors que Notre-Seigneur n'a pas même une écurie pour descendre sur l'autel pendant le saint sacrifice de la messe. En apprenant un tel dénuement, les personnes pieuses et généreuses de France se sentiront émues et me viendront en aide, j'en suis sûr. Daignez donc accueillir favorablement mon humble requête et la recommander aux généreux lecteurs des *Missions catholiques*. »

Tché-Kiang (*Chine*). — Sœur Faure, Fille de la Charité, nous écrit de Tso-fou-pang :

« Plus que jamais, j'ai besoin de me faire mendiante pour la nouvelle mission qui vient de m'être confiée. J'ai quitté les îles de Tchou-San, et me voilà dans les vastes plaines de Kia-Ching. C'est une mission qui n'a que huit ans d'existence et qui promet beaucoup de fruits spirituels. Mais les ressources manquent.

« Il y a bien longtemps que je ne suis venue tendre la main pour mes pauvres Chinois, et surtout pour les pauvres vieillards, qui sont si malheureux dans cette mission. Elle réunit toutes les œuvres : hôpitaux pour les hommes et pour les femmes, orphelinat de la Ste-Enfance, dispensaire, visites à domicile, œuvre des vieillards. Partout il y a beaucoup d'âmes à sauver et nous en sauverons un grand nombre si, par vos aumônes, vous nous venez en aide. Je veux attirer votre atten-

tion surtout sur le dispensaire, les visites à domicile et les vieillards.

« Commençons par le dispensaire. Tous les jours un grand nombre de malades demandent nos soins. Ils viennent de très loin chercher un adoucissement à leurs souffrances. C'est la fièvre qui exerce ses terribles ravages en Chine et fait un grand nombre de victimes. Il faudrait donner à tous ces pauvres gens quelques doses de quinine. Mais nos ressources ne nous le permettent pas. Il en faudrait pour une valeur de 2 fr. 50 par jour, si nous voulions donner à chaque malade ce qui lui est nécessaire. Nous avons le cœur bien triste quand nous sommes obligées de refuser ce médicament.

« Nous allons voir les malades à domicile. On a grande confiance en nos petits remèdes. Quand nous arrivons, on apporte les infirmes dans la principale maison du village. Nous sommes souvent témoins de bien des misères. Mais nous avons la consolation de baptiser un bon nombre d'enfants ; ce sont de petits anges qui s'envolent vers le ciel pour y jouir du bonheur des élus. Peut-être obtiendront-ils pour leurs parents le grand bienfait de la foi.

« L'œuvre des vieillards s'impose d'elle-même. On n'a pas le courage de mettre à la porte ces pauvres gens qui ont déjà un pied dans la tombe.

« Ces jours derniers, on nous amena une pauvre femme que nous crûmes bien malade ; c'était un squelette ambulant. Elle ne souffrait que d'inanition. Son fils ne lui donnait rien à manger, elle mourait de faim. Nous la soignâmes de notre mieux, lui donnâmes une nourriture suffisante et elle est guérie. Voila une malheureuse que nous ne pouvons pas renvoyer et nous n'avons cependant aucune ressource pour ces bons vieillards. Nous aurions besoin de 2000 francs pour cette œuvre, 50 francs suffisent pour l'entretien d'un pensionnaire.

« Nous recevrons avec reconnaissance tous les petits dons qu'on voudra bien nous envoyer. Combien de pauvres vieillards qui, fatigués de souffrir la faim, la mendicité, les mauvais traitements de leurs enfants, mettent fin à leurs jours en s'empoisonnant avec l'opium !

« Oh ! vous qui lirez ces lignes, ouvrez vos cœurs et vos bourses, vous sauverez des âmes par vos aumônes et le bon Dieu vous donnera le ciel en récompense. »

Saint-Boniface (*Canada*). — Le R. P. Valès, Oblat de Marie-Immaculée, écrit de Fort Alexandre (Manitoba), le 8 octobre 1901 :

« Ici, en plein pays sauvage, je serais bien malheureux s'il me fallait tout seul pourvoir à ma subsistance et à toutes les œuvres temporelles de la Mission. Les sauvages, en général, surtout les Sauteux, n'ont pas beaucoup de cœur. Dévouement, abnégation, sacrifice, sont des mots au-dessus de leur intelligence. Que leur prêtre soit dans la plus extrême indigence, ils n'en seront pas émus. Avec de pareils sentiments comment pourrait-on compter sur leur concours? L'hiver dernier j'ai essayé de les mettre un peu à contribution pour réparer notre église qui tombe en ruine. Eh bien ! ces pauvres sauvages, au lieu de m'aider, n'ont fait qu'augmenter mes embarras.

« Pour faire un peu prospérer ma Mission, je ne vois qu'un moyen, c'est de m'adresser directement aux âmes charitables qui habitent le beau pays de France, Lyon en particulier. Puisse mon appel être entendu !

« Dans quelques instants, je vais partir pour aller visiter des sauvages qui demeurent à 100 kilomètres d'ici. Je n'ai pas d'autre voie pour me rendre chez ces chers néophytes que la voie du lac. La navigation est dangereuse à cette époque de l'année, surtout avec une embarcation frêle comme celle dont je dispose : aussi, je me recommande instamment à la protection des Saints-Anges et je vous demande de vouloir bien vous souvenir de moi dans vos prières. Ah ! s'il m'était permis de me procurer un bateau plus solide ! mais à la grâce de Dieu. »

AU BENGOUEOLO

Par le R. P. GUILLEMÉ, des Pères Blancs

Suite (1)

CHAPITRE III

Marche pénible. — La soif. — Remèdes pour le corps et pour l'âme. — On demande de guérir un fusil. — Pitana avocat du diable. — Rats et vermine.

Du Chambési au village le plus près où nous trouverons des vivres, il y a neuf heures de marche, à travers un pays brûlé où l'eau fait absolument défaut. Aussi les hommes ont-ils soin de remplir leurs calebasses. Mais déjà dans les premières heures de la matinée, ils boivent sans mesure ; aussi vers midi, moment où la chaleur nous force à prendre un peu de repos, les gourdes sont-elles à sec et les gosiers aussi. Tous jettent alors des regards d'envie sur mon bidon encore plein, grâce à mon habitude de ne jamais boire durant la marche. Il est certain, en effet, qu'alors plus on boit, plus on a soif et plus on s'épuise par des sueurs abondantes.

Réservant un demi-verre pour l'imprévu, je distribue quelques gorgées à chaque homme, et nous repartons.

A 5 heures du soir, nous arrivons enfin chez Masongo ; la population nous reçoit en amis. Le chef nous apporte un panier de patates douces que les hommes se partagent

A peine installé, on me présente un malade à soigner. Il a à la cuisse une large blessure provenant d'un coup de lance que lui a administré son beau-père, à la suite d'une dispute. Il est à remarquer que chez ces peuples, d'après la coutume, le gendre ne pouvant jamais parler à sa belle-mère, c'est toujours avec le beau-père que les questions intimes se règlent. Je lave l'horrible plaie qui exhale un odeur fétide.

∴

Une foule nombreuse m'entoure et suit tous mes mouvements d'un œil attentif. Tout à coup l'assistance est prise d'une panique étrange et se disperse en criant : « Il meurt, il est mort ». Le jeune homme chargé de ma pharmacie portative, qui lui aussi assistait au pansement, venait de tomber en syncope. Il était là, étendu sur le dos, inerte et les yeux hagards. Je n'ai qu'à étendre la main pour prendre le flacon d'ammoniaque et le lui faire respirer. L'effet est magique : sous l'influence du remède, le jeune noir se réveille subitement, prend son nez à deux mains, se frotte les yeux et palpe sa tête. Voyant qu'il n'y a rien de cassé, il ébauche un sourire de remerciement et va s'asseoir à l'ombre d'une case pour se remettre de son émotion.

L'assistance émerveillée pousse des acclamations frénétique, vante l'intelligence des hommes blancs et la puissance de leurs remèdes.

« — Ces Européens, disent-ils, sont de fameux sorciers pour réveiller les morts en un tour de main. Malades, venez ; on vous donnera des remèdes. »

De fait, la clientèle ne manque pas toute la soirée et les malades imaginaires ou simulés ne sont pas moins nom-

(1) Voir le numéro des 10 et 17 janvier.

breux. Cet épisode, qui a singulièrement grandi mon prestige aux yeux des indigènes, me procure la consolation de baptiser deux petits enfants, dont l'un presque aussitôt s'envole au ciel.

∴

Après cette distribution de remèdes naturels et surnaturels, voici un infirme d'un autre genre pour lequel ma science est mise à contribution. C'est un vieux fusil à guérir ou pour mieux dire à désensorceler. Le propriétaire, tenant son arme d'une main, une poule de l'autre se présente dans la posture la plus humble et me tient ce discours :

« — Blanc, mon Père et mon Maître, je suis ton enfant et ton esclave, toi qui as de l'esprit plein la tête, des biens plein tes caisses et des remèdes plein ta boîte, toi qui sais guérir les malades et réveiller les morts, ne peux-tu pas guérir mon fusil ? Un ennemi jaloux lui a jeté un sort qui l'empêche désormais de tuer le gibier, toi seul, peux l'en chasser. Tiens, voilà une poule, crache dans mon fusil pour le guérir. »

La science demandée étant aux yeux des Noirs une superstition, je ne voulais pas m'y prêter. Le brave homme insiste et promet une chèvre, si je veux asperger son fusil de quelques gouttes de « l'huile de mon cœur. »

Pitana, qui flaire là une bonne aubaine et ne voit qu'une chèvre à manger, intervient dans l'affaire. Il s'approche et me chuchotte doucement dans l'oreille :

« — Père, crache donc!

« — Pitana, tu as grand appétit, je le sais; mais je ne peux pas tromper cet homme, même pour te procurer un bon repas.

« — Père, il ne s'agit nullement de le tromper, mais de lui faire plaisir. »

Le maître du fusil insiste, supplie; Pitana perd patience, me donne des coups de coude significatifs, en répétant : « Crache donc, Père, mais crache donc ! »

Me voyant toujours insensible, Pitana fait un geste de dépit et se retire en disant :

« — Ah! si c'était moi, que ce serait vite fait et demain nous aurions une chèvre à nous mettre sous la dent. »

Le propriétaire du fusil s'éloigne aussi fort mécontent, ne comprenant pas mon obstination.

⁂

Après les fatigues d'une pareille journée, j'espérais une nuit de repos bienfaisant, mais j'avais compté sans les rats et la vermine. Le village est déjà ancien et cette engeance y pullule.

Le soir, les rats poussent la familiarité jusqu'à venir manger avec moi. La nuit, en prenant leurs ébats, ils font force cabrioles sur ma couchette et ma figure elle-même n'est pas respectée. Impossible de fermer l'œil. Pour se compenser des dégâts qu'ils leur causent, les indigènes les mangent, mais sans réussir à les exterminer. Et il n'est pas rare de voir ces hôtes incommodes se multiplier à tel point qu'ils obligent même les noirs à abandonner leurs villages.

Au matin, je m'aperçois que tous les boutons de ma *gandoura* ont disparu et Pitana, à qui je fais remarquer la chose, me répond non sans quelque malice : « Ce qui serait étonnant, c'est que les boutons eussent mangé les rats. »

Outre ces ennuyeuses bêtes, le voyageur trouve encore dans les vieilles cases, des ennemis plus petits, mais non moins importuns, dont il emporte avec lui toujours quelques échantillons. Ce sont les blattes, les tiques et les punaises.

Aussi, le matin avant de se mettre en route, les porteurs, rangés autour d'un grand feu sur la place publique, ne manquent jamais de secouer leurs pagnes au-dessus de la flamme. L'on entend alors comme le pétillement sec que produit une poignée de sel jetée sur des charbons ardents.

Kiomba. — Esprit d'indépendance. — Communisme. — Leçon de catéchisme. — Un point d'interrogation.

L'esprit d'indépendance des indigènes de ce pays les porte à vivre par groupes séparés. Ils n'ont d'autre chef que le père de famille. Les uns recherchent les vastes plaines herbeuses; d'autres, pour être plus tranquilles, se réfugient dans les montagnes ou les îles du lac. Le plus grand nombre s'établissent dans les forêts, près d'un ruisseau, où ils se frayent des chemins connus d'eux seuls.

Si parfois ils se réunissent en grand nombre dans certaines localités où le sol est plus riche, mieux arrosé et la nourriture plus abondante, ce n'est que transitoirement, quand ils ont à redouter l'attaque d'un ennemi puissant; le danger passé, chacun s'isole de nouveau.

Cependant on trouve quelques ambitieux qui cherchent à se créer un petit royaume; mais, s'ils ont le malheur de déplaire, ils ne sont pas renversés de leur trône, leurs sujets les abandonnent simplement; ainsi ils se trouvent rois sans sujets.

⁂

Kiomba, qui nous donne aujourd'hui l'hospitalité, a plus que tout autre éprouvé ces revers de fortune. C'est un noir à la figure épanouie, trapu, la tête enfoncée dans les épaules. Aimable et sage lorsqu'il est à jeun, il noie trop souvent ses qualités dans une cruche de *pombé*, car, disent les mauvaises langues, il ne peut en voir une sans la vider. Ce jour-là son intelligence et sa raison avaient sombré dans la perfide liqueur.

Il se présente avec une chemise pour tout costume et avec les allures d'un clown prêt à faire le saut périlleux. Pour se donner un aspect plus majestueux, il porte sur la tête un plumet multicolore.

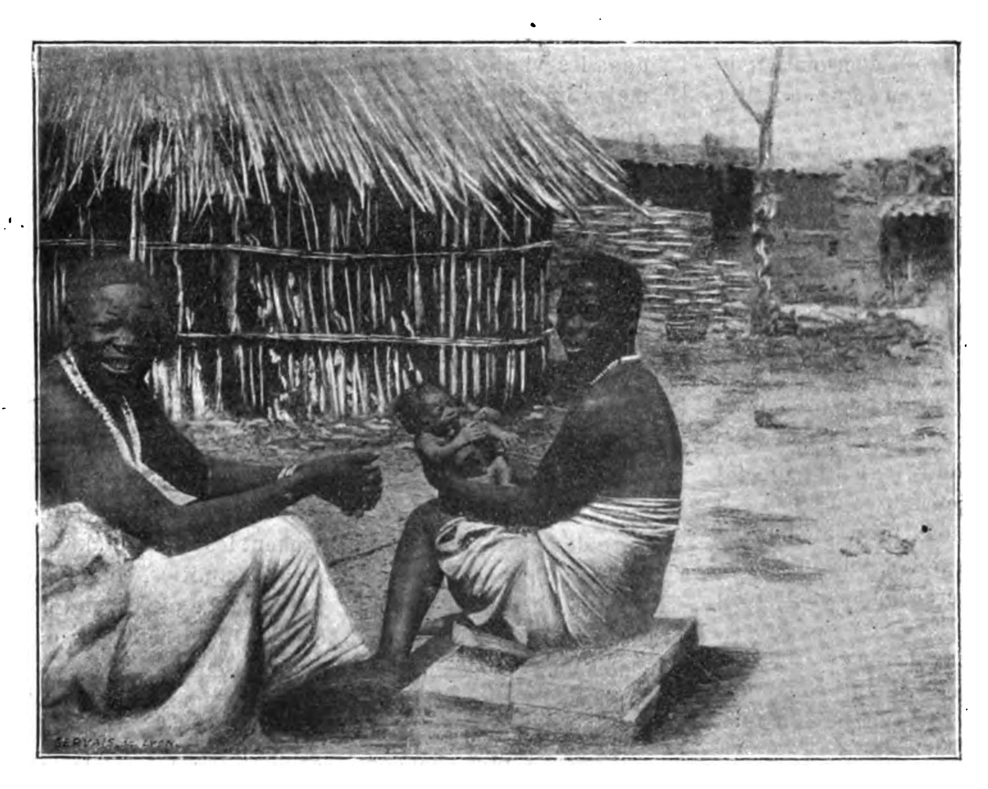
Après avoir toussé, craché et allumé sa pipe, Sa Majesté, avec force gestes, nous dit la joie qu'elle éprouve de nous voir et expose les projets les plus bizarres. Kiomba parle, parle toujours. Les porteurs fatigués l'arrêtent enfin pour lui demander une case. Il commence un second discours qui se termine par cette conclusion :

« — Je voudrais bien en donner une, mais je n'en ai pas. »

Perdant patience, Pitana fait les gros yeux, et nous finissons par obtenir ce que nous demandons. Pendant que nous cuisons la bouillie, Kiomba s'en va faire un somme sur le conseil de sa femme.

⁂

Dans la soirée, Kiomba rentre en scène avec un accompagnement de tambours à rompre les tympans. Il se propose



NYASSA.— TYPES BABEMBA; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. GUILLEMÉ.

d'organiser des danses dont il sera le principal acteur. Mais Pitana qui a reçu des ordres à ce sujet, l'arrête :

« — Mon ami, dit-il, remise tes tambours ; la musique des oiseaux nous suffit. Si tu as des malades, amène-les et le Père les soignera.

« — J'ai mal à la tête, répond Kiomba, donne-moi du remède. »

Pitana, devinant sa maladie, lui présente le flacon d'ammoniaque. Le chef renifle avec force ; instantanément il se trouve rejeté à cinq pas en arrière.

L'effet magique du médicament provoque parmi les assistants l'irrésistible envie de connaître par eux-mêmes l'esprit caché dans la petite bouteille du Blanc. Et l'ammoniaque renouvelle ses prodiges : larmes et contorsions chez les uns, fou rire chez les autres.

Les vrais malades se présentent ensuite. A l'un d'eux, qui se plaint d'indigestion, je donne un vomitif à prendre séance tenante. Il en absorbe immédiatement la moitié et présente le reste à son voisin qui vide aussitôt le verre ; je demande si lui aussi est malade. Sur sa réponse négative, je fais observer que les remèdes sont pour les malades et non pour ceux qui se portent bien.

« Chez nous, dit-il, la coutume veut que nous partagions avec le voisin. »

Un indigène s'approche du guide, prend la croix que celui-ci porte sur la poitrine en qualité de catéchumène, et lui demande ce que cela signifie.

J'en profite pour faire un peu de catéchisme. Dans mon auditoire se trouvaient un grand nombre de vieilles négresses qui m'écoutaient avec l'air de comprendre médiocrement. Quand je vins à parler de la résurrection, je m'adressai directement à elles :

« — Vous aussi, mes bonnes mamans, vous deviendrez, après le jugement jeunes et bien portantes, belles comme un pagne neuf, mais à la condition d'être chrétiennes. »

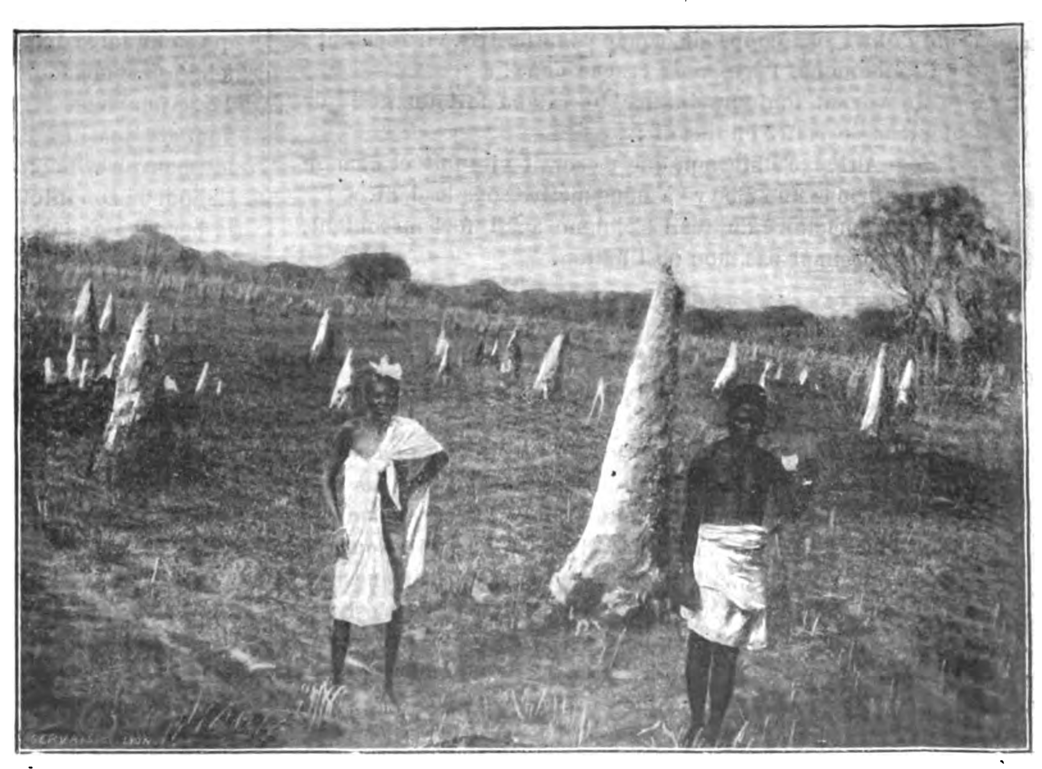
A cette apostrophe, les bonnes vieilles qui ont dressé l'oreille font des signes approbateurs, et leurs figures parcheminées essaient de s'illuminer d'un bon sourire.

Après l'instruction, quelques-unes viennent me consulter :

« — Nous forcera-t-on de nouveau à prendre un mari, qui fera de nous ses esclaves ? »

Ma réponse, qui est celle de Notre-Seigneur au sadducéen de l'Evangile, calme leurs inquiétudes et met le comble à leur joie.

(A suivre).



NYASSA. — TERMITIÈRES; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. GUILLEMÉ.

LE JAPON

Par M. LIGNEUL, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire à Tokio

— SUITE ET FIN —

Pendant ce temps, toute idée religieuse est formellement exclue de l'enseignement à tous les degrés, donné en classe, même dans les écoles libres. La raison de cette défense est que, excepté dans les écoles confessionnelles, toute affirmation ou négation, prononcée par le maître, sur un dogme ou une vérité religieuse, irriterait une partie de ses élèves à cause de la diversité des opinions sur le même sujet. En réalité, toutes les religions dans leur principe même sont combattues indirectement par l'enseignement public, parce que partout il est donné dans le sens du matérialisme.

Là où la certitude fait défaut, le matérialisme l'emporte toujours. Pendant que les théoriciens disputent et se contredisent sur la nature de l'âme et sa destinée, pratiquement l'homme se trouve réduit à un organisme animé, la moralité bornée à la recherche de l'utile, la loi remplacée par l'intelligence de ce qui convient, le monde est livré fatalement aux hasards de la lutte pour la vie, et le droit de triompher reste acquis au plus fort ou au plus adroit. Comme l'homme est un être raisonnable, qu'il agit logiquement même sans y penser, les effets suivent inévitables. Il n'y a pas de pays au monde où une idée quelconque, une fois semée, porte ses fruits avec autant de rapidité.



LE COMTE OKUMA, chef du parti progressiste.



JAPON. — L'AMIRAL ENOMOTO, plusieurs fois ministre.

En France, où le christianisme avait tout pénétré, lois, mœurs, institutions, usages, athéiser et matérialiser exigeaient un travail considérable et beaucoup de temps; aussi des efforts savamment combinés et systématiquement conduits pendant plus d'un siècle n'y ont-ils pas encore réussi tout à fait. Au Japon, les lois, les mœurs, la société étaient loin d'être assises sur une base aussi solide; tout l'édifice national reposait sur quelques beaux restes de vérité, enveloppés dans des fables et mêlés de plus d'une erreur. Aussi n'a-t-il pu opposer la même résistance que la France aux mêmes causes qui ont fini pourtant par la faire tomber de son ancien état de gloire. (Un Français ne peut se résigner à écrire le mot « décadence » en parlant de son pays.) Le changement subi par le Japon est tel qu'en douze ans, sous les mêmes influences, il a fait autant de chemin que la France pendant un demi-siècle.

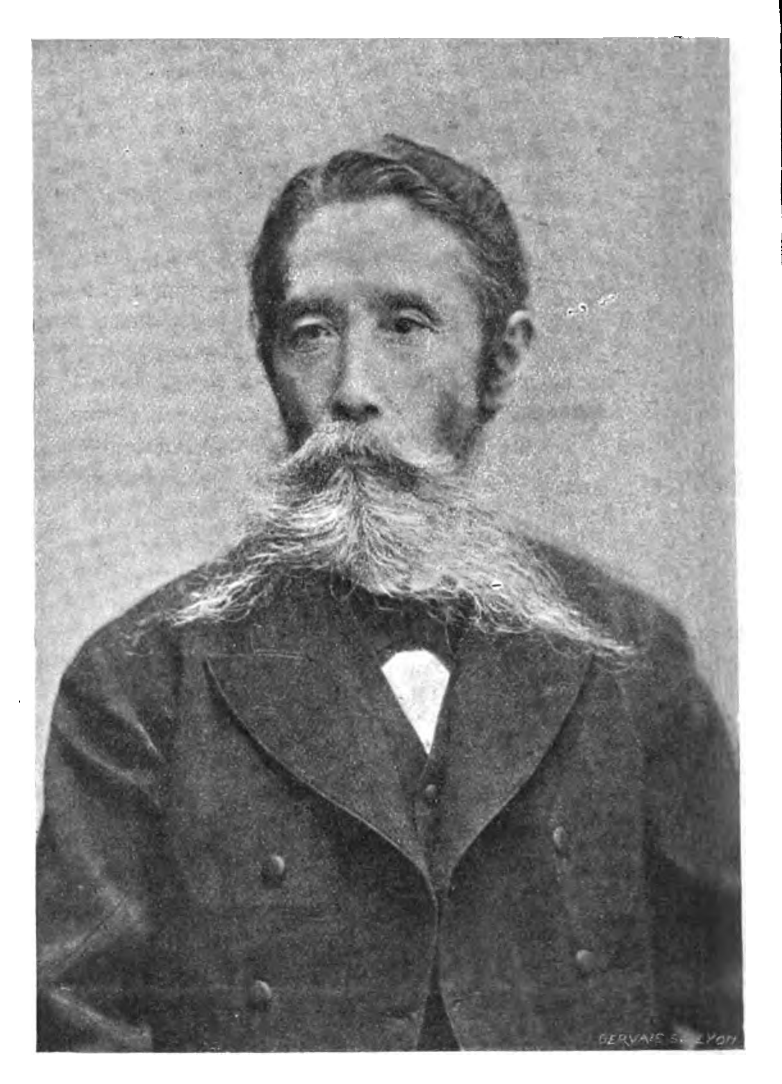
A ce sujet, une pensée se présente d'elle-même à l'esprit. Avec toutes les nouveautés qui ont envahi ce pays, est-ce que les sociétés secrètes n'y ont pas pénétré en même temps? A cette question, la réponse est écrite en grands caractères dans les principales villes ouvertes d'abord aux Européens. Des loges monumentales y réunissent des hommes de toute condition, marchands, ministres, protestants, professeurs, en rapports journaliers avec les Japonais. Quelle action exercent-il sur eux, à tous les degrés de l'échelle sociale? Directement, il est difficile de le constater. Les Francs-maçons anglais, qui sont, paraît-il, en majorité, prétendent n'exercer aucune action mauvaise et qu'au contraire « pour le bien du pays », ce sont les propres paroles de l'un d'eux, « il serait à souhaiter que tous les Japonais fussent francs-maçons. »

Ces paroles ont été prononcées à propos d'un livre publié sur les « sociétés secrètes ». L'auteur y révèle l'existence de la franc-maçonnerie et des sociétés qui s'y rattachent, leur constitution, leur fonctionnement, leur but, leur mode de recrutement. Ce livre exaspéra les francs-maçons européens ; ils protestèrent de leur honnêteté et de leurs louables intentions. Il est possible, en effet, que ceux qui ont parlé ou écrit en ce sens pour se défendre fussent de bonne foi.

Les Japonais, en général, ont été peu impressionnés par cette révélation. Elle leur faisait connaître, pour la première fois, une chose trop étrange pour eux. Il n'y eut de frappés et d'éclairés que ceux qui réfléchissent aux causes de l'état actuel du pays et qui en gémissent. De la part des autres, l'indifférence n'a rien d'extraordinaire, quand nous voyons qu'en France, par exemple, des hommes intelligents ont mis plus de vingt ans pour croire à l'existence de la franc-maçonnerie, et plus de vingt autres années ensuite avant d'être persuadés de sa méchanceté et de son adresse. Quoi qu'il en soit, c'est un fait certain et mis dans tout jour, que les théories et les doctrines antireligieuses et antisociales, les idées fausses et subversives, répandues partout au Japon depuis douze ans, par les journaux, les orateurs, les écrivains les plus en renom, sont manifestement identiques à celles de la franc-maçonnerie; et même la forme qu'elles ont prise en japonais n'est le plus souvent que la traduction de textes et de mots d'ordre publiquement connus comme issus des Loges ou empruntés d'auteurs francs-maçons. Cependant affirmer positivement qu'au Japon la presse, l'enseignement et la politique reçoivent leur direction de la franc-maçonnerie, on ne le peut pas, les preuves palpables manquent pour cela ; mais ce qui est visible à tout le monde, c'est que si la politique, la presse, l'enseignement avaient été sous la main de la franc-maçonnerie depuis douze ans, ils n'auraient pas reçu d'autre direction.

* * *

Tout ce qui précède est-il une raison pour désespérer de l'avenir, comme si la ruine de ce grand Empire était assurée? Non, pas encore. Il y a dans la nature japonaise de trop grandes ressources et des qualités trop précieuses. Comme au temps de saint François-Xavier, le Japonais est curieux d'apprendre, il adore la science; vrai ou faux, il veut tout savoir. C'est cette disposition qui explique comment, en trente ans, le peuple japonais a pu s'assimiler



JAPON. — LE COMTE ITAGAKI, premier chef du parti libéral.

tant de choses. Resté pendant plus de deux siècles sans rapport avec le reste du monde, il le connaît aujourd'hui de telle sorte qu'il n'y a plus rien de nouveau pour lui. Du jour où il a pu aborder les langues, les arts, les sciences d'Europe, il ne s'est plus donné de repos. Son esprit actif et pénétrant cherche sans cesse. Le nombre des étudiants, jeunes gens ou jeunes filles, actuellement à Tokyo et venus de tous les points du pays, dépasse cent mille. Leur conduite est inévitablement ce qu'elle doit être, étant donné une pareille multitude de jeunes gens loin de leur famille, sans religion, sans éducation morale et sans surveillance. Et pourtant ce sont les hommes de demain.

Cependant, à moins qu'ils ne soient entièrement gâtés, ils n'ont pas perdu pour cela leur bonne nature. Les plus hautes vérités de la philosophie, quand elles leur sont présentées par degrés, à mesure qu'ils peuvent les comprendre les ravissent. Les beautés littéraires de nos chefs-d'œuvre, quand ils sont préparés à les saisir, les mettent hors d'eux-mêmes. Le patriotisme, la grandeur d'âme, les sentiments élevés, nobles, chevaleresques leur font verser des larmes. La musique, le chant, les vers, les fleurs, tout ce qui est beau les rend fous. En un mot, par l'intelligence et par le cœur, le Japon est toujours accessible, d'autant plus que

le Japonais professe un véritable culte pour ceux qu'il a admirés une fois, ou qui ont mérité sa confiance. Ce culte de l'homme vivant ou mort, est un des caractères du pays. C'est même une des premières causes de son malheur, car, lorsqu'un Japonais admire ou aime, il ne réfléchit plus, il admet tout de confiance et imite jusqu'aux défauts; or la nouvelle génération s'est souvent prise d'enthousiasme pour des hommes qui ne le méritaient pas.

Ce qu'il faut au Japon, ce sont des maîtres gens de bien, des hommes d'intelligence et de cœur, qui se dévouent à enseigner la science pour faire connaître et aimer la vertu. Par un enseignement élevé et honnête, le mal, déjà fait, évidemment ne serait pas réparé en un jour, mais ce qui reste encore de bon et d'aimable dans ce peuple serait sauvé.

Quels sont donc les desseins de Dieu sur l'avenir et les destinées de ce beau pays ?

FIN

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

PREMIÈRE PARTIE

LES PRÉPARATIFS

Suite (1)

CHAPITRE III

En pays bosyeba. — Visites aux chutes du Benito. — Incidents divers.

Mardi 5 décembre. — Aussitôt la messe dite, nous repartons encore : cette fois, nous visiterons un affluent de gauche, un peu plus éloigné. Chemin faisant, le P. Tanguy abat un magnifique *touraco* bleu, et nous entrons dans la rivière. Plus large que le Mémam, elle est aussi plus rapide, et piquant droit vers le Nord se rapproche sensiblement de Bota. Là, nous ne sommes plus en contrée Fang mais en pays Bosyeba.

Plus sauvages, ces noirs redoutent fort le Blanc. Dès notre entrée dans la rivière, une petite pirogue montée par un homme et trois femmes se sauve à toute vitesse devant nous. Mieux équipés, nous allons la devancer lorsque, tout à coup, elle se jette dans la brousse, les femmes sautent à terre et s'enfuient, l'homme reste et, dissimulé derrière les pandanus qui bordent la rive, nous couche en joue. Heureusement Fidèle, notre interprête, l'interpelle dans sa langue maternelle, le rassure peu à peu, la conversation s'engage et notre homme, moyennant salaire, consent même à nous précéder, criant de toutes ses forces : « Ne tirez pas, ne tirez pas, c'est un bon Blanc qui arrive ! »

Grâce à notre homme, nous faisons dans les trois uniques villages de la rivière une entrée sinon peu triomphale, du moins pacifique. Au premier abord, on nous avait pris pour les collecteurs chargés de recueillir l'impôt; on s'apprêtait à nous en payer un... peu de notre goût. Doux pays!

Dans l'un des villages vit un parfait albinos, type assez fréquent chez les Bosyebas, albinos, qui, comme tous ses congénères, voit peu et mal; de plus, sa peau, couverte de plaies, fait de lui un spectacle peu intéressant. Il semble du reste avoir le sentiment de son infériorité physique et consent difficilement à se laisser examiner.

Là nous avons le bonheur de baptiser une pauvre vieille femme, fleur qui embaume notre retour, dénué d'incidents arrosé par une pluie formidable, qui ne nous laisse pas un fil de sec, mais accélère le mouvement de nos rameurs. Sous l'orage, nos hommes chantent, rient, se secouent, et pagaient avec rage.

« — Hardi, les enfants ! allons, un coup de cœur. »

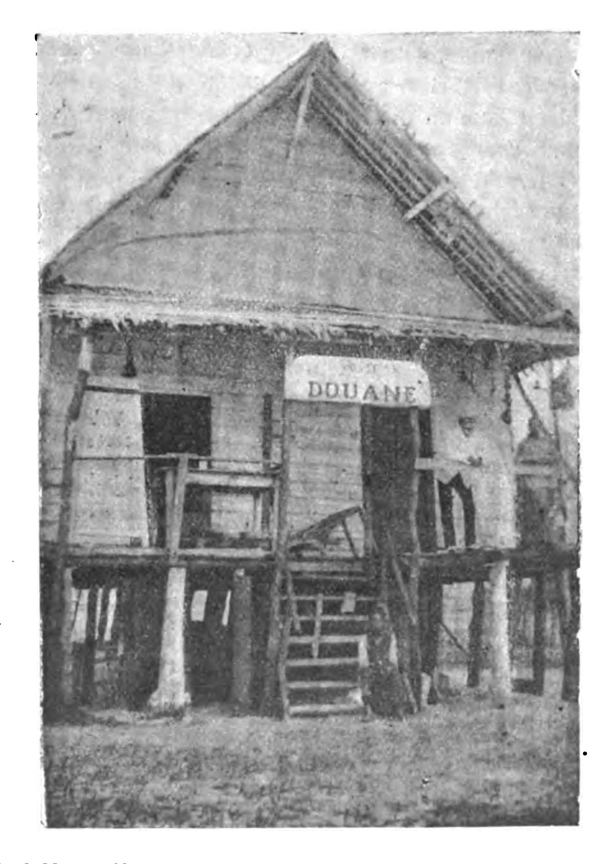
La pirogue remonte rapide le cours impétueux du Benito. Un bon coup de tafia réchauffe notre monde, en arrivant à la factorerie et chacun rentre joyeux chez soi. Au moins, nous avions sauvé une âme.

***

Mercredi 6. — *Farniente* général ; nous parcourons les villages voisins, faisant ça et là un bout de causette.

Un grand chef de l'intérieur nous apporte cette nouvelle que nous ne passerons pas; lui, grand homme, s'y oppose absolument, etc.

Tout doucement, M. Foret a fait sonner l'exercice; les hommes se rassemblent, exécutent la charge, et quand, devant les Pahouins stupéfaits, une volée de balles vient per-



GABON, — UN ÉTABLISSEMENT CONFORTABLE, POSTE DE BENITO reproduction d'une photographie envoyée par le P. TRILLES.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10 et 17 janvier et la carte p. 33.

cer l'arbre qui sert de but, le grand chef commence à dire que, moyennant un léger cadeau, nous pourrons probablement, puis certainement, passer.

Mais certainement, nous passerons, mon ami, et même sans cadeau !

***

Nous avons projeté d'aller visiter le matin du jeudi une chute superbe, haute de plus de 40 mètres, qui se trouve, paraît-il, à deux heures d'ici. Je prends mon appareil de photographie, mon fusil, et en route. Nous escaladons monts et vaux par des chemins impossibles : ici il faut franchir un torrent ; là, s'accrocher aux racines, grimper, descendre, remonter encore. Après deux heures et demie de ce charmant exercice, la troupe

Suait, soufflait, était rendue.....

et de chute point. Nous rentrions piteux quand le chemin de retour nous conduit tout auprès. Mais nous avons juste le temps de rentrer : le ciel, tout noir, se zèbre d'éclairs, l'orage éclate. En voilà jusqu'à demain matin.

***

8 décembre. — Immaculée-Conception ! C'était grande fête jadis au Petit-Séminaire de Séez ; c'est en pensant aux jours de mon enfance et de ma jeunesse, si heureux, si vite écoulés, si loin déjà, que je m'éveille. C'est en remerciant Dieu de toutes les grâces reçues que je célèbre la sainte messe et fais ma méditation...

Après le déjeûner, visite aux chûtes. Mon Dieu, que le spectacle est beau ! Le fleuve, large de 80 à 100 mètres et profond de 20, se précipite d'abord de 6 à 7 mètres environ. L'eau bondit sur les roches, se brise, tombe, rejaillit en gerbes écumantes qu'irise le soleil. Puis elle continue sa course, vient se briser sur les roches du rivage et repart à angle droit avec un fracas épouvantable. M. Foret et moi, nous nous avançons jusqu'au milieu du torrent, passant de roches en roches, sautant ici et là. Les Sénégalais nous précèdent prudemment ; dans l'eau jusqu'au cou, ils nous prêtent la main aux endroits dangereux. Grâce à leur aide, nous arrivons ensemble jusqu'à la roche centrale d'où le spectacle est le plus beau : par moments une vague plus forte monte et vient se briser sur nos pieds, parfois sur nos genoux ; la place est décidément dangereuse et nous nous empressons de la quitter, rassasiés du spectacle.

Pendant que nous étions au milieu du torrent, le P. Tanguy, notre compagnon, avait repris le chemin de la factorerie. Inquiet de ne pas nous voir revenir, il est pris de panique et tire coup de fusil sur coup de fusil sans penser que, dans le bruit de la chute, nous n'entendons rien. Il court ensuite nous chercher dans la forêt, et nous autres nous rentrons tranquillement à la factorerie, sans nous douter de tant d'émoi.

La soirée n'est pas de trop pour se sécher et se reposer. Elle est consacrée au courrier et passe bien vite. C'est vers tous les chers nôtres que s'envole notre pensée, et, dans sa course rapide, moqueuse du temps et de l'espace, le rêve, doux rêve, nous y transporte encore.

***

Samedi 9. — La rive gauche du Benito est parsemée de chûtes sans nombre.

La rivière, en effet, forme plus haut un coude rapide, mais de la branche supérieure, une foule de petits filets, de ruisselets, de cours d'eau sans importance se sont fait jour, ont peu à peu érodé la pierre schisteuse au travers de laquelle le Benito a creusé son lit, puis, s'élançant dans la forêt, joyeux comme des écoliers en vacances, ils vont, viennent, courent, sautent, bondissent et retombent bientôt au bout de leur course effrénée dans la branche inférieure, confondus de nouveau dans le sein de leur mère, prisonniers réintégrés en cellule, d'où ils ne sortiront plus jusqu'à la mort.

La plus belle de ces cascatelles fait presque face à la factorerie, mais un rideau d'arbres en masque la vue.

Le samedi matin, accompagnés de deux Sénégalais, sapeurs à hache, nous montons en pirogue, et en route pour l'autre rive : près d'arriver, un faux mouvement du barreur nous jette brusquement à terre, nous sommes sur le bord ; heureusement chacun se relève plus ou moins contusionné, mais sain et sauf. En avant !

Et nous voilà par des sentiers impossibles, montant ici, descendant là, tantôt dans la boue, tantôt dans l'eau, plus loin dans un fourré inextricable, suant, maugréant et, pour comble de malchance, impossible d'approcher du Benito.

A midi 1/2, nous rentrons au camp, mouillés, exténués, n'en pouvant plus et gros Jean comme devant ; de chutes, de cascades, de cascatelles d'eau tombant, rien, rien, rien, nous avons vu des chutes et beaucoup, mais c'étaient les nôtres... Rien ! Le soir est consacré au nettoyage des armes et vêtements.

***

Dimanche 10. — La messe solennelle est chantee, comme de coutume ; mais la matinée s'annonce longue. Que faire ?

« Un tir à la cible ? » propose l'un de nous. Accepté d'enthousiasme. Un fond de boîte à pétrole formera le but et bientôt les détonations retentissent.

M. Foret obtient le premier prix, j'ai le second, puis nous nous réunissons à la salle à manger commune pour une partie de cartes. Alerte, voici le *boat* qui arrive de Bata. Vite les cartes sont abandonnées ; mais, ô déception profonde, pas de lettres, pas de nouvelles, rien ! le bateau allemand postal n'est pas encore arrivé. N'importe ; la partie commencée ne continue plus, et, comme le *boat* part demain, chacun se retire pour finir son courrier.

***

Lundi 11. — Le bateau part en effet ce matin. Pour moi, je lui confie une trentaine de lettres.

En même temps que la chaloupe, part le mécanicien qui a monté la maison en fer, bâtiment principal de la nouvelle factorerie, Herr Heilècle von Chemnitz, saxon de naissance, grossier, sans vergogne et sans préjugés. Ce Monsieur, qui estime probablement qu'il ne faut point se gêner devant les « Welches », se « tub » sans fausse honte devant nous et rit de bon cœur en vidant les bouteilles et en s'administrant à table des portions formidables qui mettent les plats à sec et nous laissent rêveurs...

Tandis que, le soir, assis à la table commune, gaiement nous devisons, les *boys* se précipitent, hurlant, effarés, dans la salle à manger.

« — Eh! bien, quoi, qu'y a-t-il?

« — Un... un... un... voleur.

« — Où cela? vite!

« — Là, là tout près, au magasin.

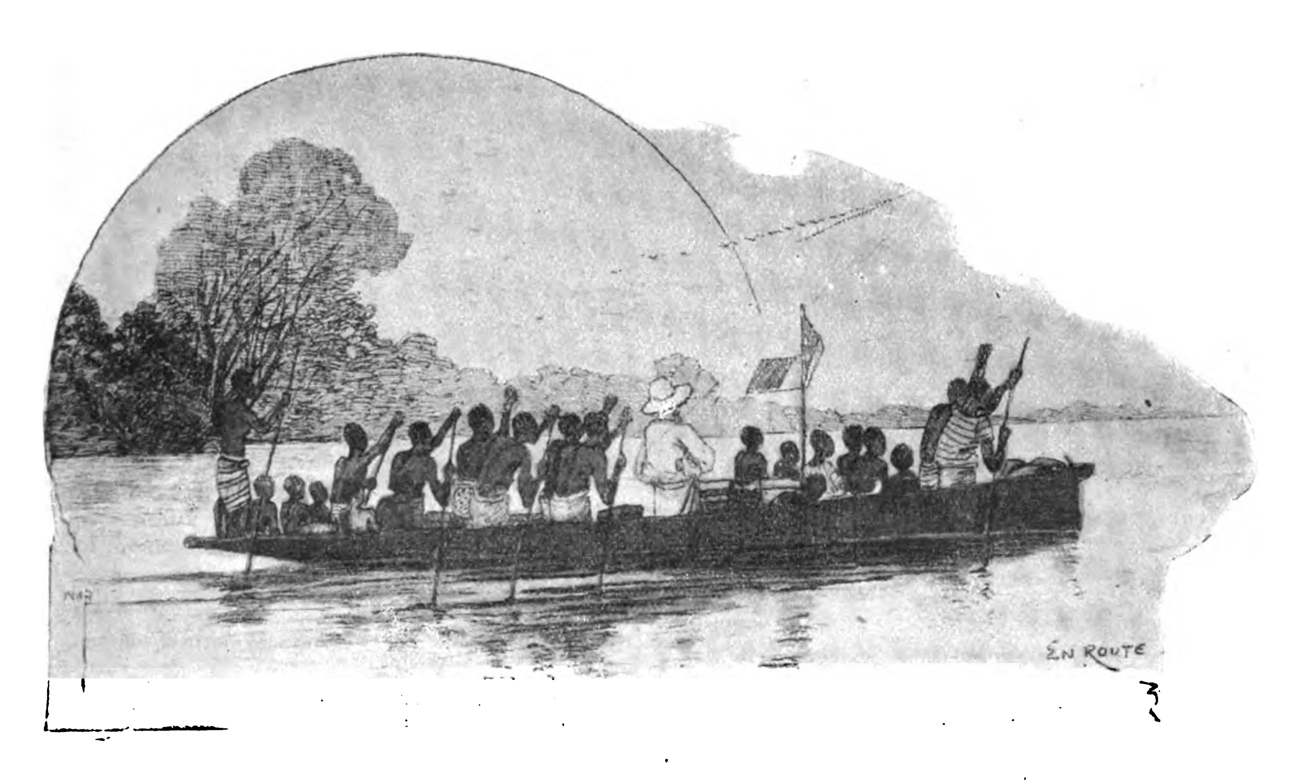
On court, on se précipite, qui armé d'un fusil, qui d'un sabre, qui d'une simple bouteille en guise de massue. De voleur, point, mais ses traces sont toutes fraîches. A côté de nous, dans le magasin contigü à la salle à manger, un pahouin s'est introduit, et déjà, sans vergogne, il a coupé les lianes qui amarrent les bambous formant la clôture provisoire du magasin. Cinq minutes de plus et il était dans le cœur de la place.

L'alerte est donnée, nous courons, les Sénégalais se précipitent, tout le monde parle, crie, hurle, menace, le voleur est mort... si on le voit! Mais on ne le voit pas! Il ne se laissa pas voir, le misérable. Il court et court encore...

***

Le 12, on apprend aux Sénégalais à pointer leurs armes. Recrutés en effet pour la plupart sur les quais de Saint-Louis et de Dakar, beaucoup n'ont jamais touché un fusil et n'en sont pas moins de terribles pourfendeurs! Tristes recrues, et nous augurons mal de l'avenir.

Avec les Pahouins venus de l'intérieur pour voir et admirer les Blancs, la conversation commence, longue et intéressante : peu à peu nous apprenons des itinéraires différents; plus tard, on pourra choisir en connaissance de cause, c'est toujours autant. Dire que, de cet immense pays, on ne connaît rien encore! C'est à peine



GABON. — EN ROUTE; reproduction d'un croquis envoyé par le R. P. TRILLES (voir le texte).

si un ou deux voyageurs en ont effleuré quelques points! Mais nulle part, sur une étendue dix fois grande comme la France, nulle part n'a encore coulé le sang du Christ, nulle part ne s'est fait entendre aux fils de Cham, la parole régénératrice qui leur annonçât un Sauveur, nulle part n'a sonné encore l'heure de la délivrance, du Salut et de la Liberté.

Mercredi 13, le matin, à la visite habituelle des malades, on nous murmure mystérieusement à l'oreille que Joseph, le contremaître à l'œil tors, a besoin de notre secours. Nous y volons, mais le pauvre garçon ne s'explique pas ainsi devant le monde; songez donc, un contremaître loango. Et, retiré dans la case, en un coin isolé, il nous chuchotte à l'oreille :

« — Moi, Père, pauvre moi!

« — Ah! et pourquoi pauvre toi?

« — Çà ne... *cabine* plus! plus! plus!

« — ?

« — Oui, plus *cabiner* du tout! Pas moyen! »

Et un geste expressif complète son dire.

« — Allons bon, maître Joseph, compris, mon brave; *sufficit.* »

Une bonne dose de sel purgatif remet le cœur de Joseph en gaieté et l'envoie bientôt... *cabiner* là où on *cabine!* Et voilà qu'un pauvre Noir, un dégénérescent comme on les appelle, enrichit encore notre belle langue française d'un de ces mots comme les voulait Victor Hugo, de ces mots expressifs, au verbe riche et sonore, où la pensée se cache sous la poésie des choses...

***

Jeudi 14, grand jour pour les Sénégalais, ils vont tirer à la cible. On leur en a fait une avec beaucoup de cercles,

beaucoup de points, et pour comble, le premier aura quatre pagnes, le deuxième une chemise et le troisième un tricot. Prix utiles et confortables.

Les cartouches sont distribuées. Quelle ardeur, quel entrain ! Qui aura le premier prix ?

Le premier tireur s'avance, pan, pan, pan, trois balles ! On court à la cible : où sont-elles ? Le noir central se dresse ironique, intact, et sa circonférence étale tout autour son blanc immaculé, ses noirs virginaux. Pas possible, le fusil ne vaut rien ! mais un second, puis un troisième et bien d'autres obtiennent le même résultat ; à peine çà et là, quelques rares tireurs obtiennent-ils une balle ou deux, en tout cinq ou six bons tireurs et pour achever la leçon, quand M. Foret et moi nous tirons à notre tour, sur cinq, nous faisons chacun trois mouches. Allons, ce n'est pas le fusil qui ne vaut rien ! C'est égal, nous avons là de piètres défenseurs ! En cas d'attaque, je crois que nous aurons surtout à compter sur nous-mêmes ! La rentrée au camp est plutôt lamentable.

Et pas moyen de leur faire une observation : au moindre mot, ces Messieurs se rebiffent, se cabrent :

« — Quoi, toi crier après moi ? Moi, il électeur, moi il avoir élu député, moi, citoyen !

« — Et combien as-tu reçu pour aller voter ?

« — Moi, le patron m'avoir dit : « Te f... icherai à la « porte si tu ne mets pas dans la boîte ce Bulletin de « vote, file et voilà cent sous. »

« — Et qu'as-tu fait ?

« — Tiens, moi, avoir porté le Bulletin du blanc, li bon, li donné cent sous ! Moi, il électeur. »

Bravo, électeur ! Au fond, en France..., mais non. Il y aurait des choses charmantes à dire sur nos élections coloniales. Mais chut, nous sommes en exploration !

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mlle B. L., diocèse de Lyon ... 2.000 »
M. l'abbé Bordes, du diocèse d'Agen ... 10 »
Mlle Annette Hassler, du diocèse de Lausanne ... 1 »
Un anonyme de Paris ... 200 »
Au nom d'un anonyme du diocèse de Besançon ... 150 »
M. J. Privat, diocèse de Montpellier, demande de prières pour défunts ... 20 »
M. l'abbé Marchand, du diocèse de Belley ... 5 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Renault, Kouang si.)

Anonyme de Paris, demande de prières spéciales ... 20 »
Une mère de famille du diocèse de Vannes ... 5 »
M. Sylvain Charria (Tonkin) ... 8 »
Anonyme du diocèse d'Autun ... 20 »
Anonyme du diosès de Nancy ... 50 »
M. l'abbé Labrousse, diocèse, de Nîmes ... 10 »

Pour les affamés nécessiteux (Rajpoutana).

Une anonyme de Roisel, diocèse d'Amiens ... 30 »

A Mgr Terzian, Adana.

M. l'abbé Gaugain, diocèse de Laval ... 25 »
M. Laurent, Rouen ... 10 »
Anonymes de Lons-le-Saunier, diocèse de Saint-Claude ... 5 50

A Mgr Fallize, Norvège.

Mme Guenot Thérèse, du diocèse de Besançon ... 25 »

Au R. P. Eugène de Modica, pour l'église d'Erzeroum.

Mlle Griveau-Chevrie, du diocèse de Laval ... 5 »

A Mgr Charmetant, pour les Ecoles d'Orient.

M. l'abbé Parison, Dijon ... 6 »

Pour les lépreux (R. P. Beyzim).

M. l'abbé Parison, Dijon ... 6 »

A Mgr Michel Mirow, à Toposlari (Bulgarie).

M. l'abbé Rowicki, Montpellier ... 5 »

A sœur Sion, Jérusalem.

Mme Françoise Patin, du diocèse de Dijon ... 2 »

Pour les affamés de l'Inde (Mgr Clerc.)

M. l'abbé Lachassine, du diocèse de Besançon ... 5 »
Anonyme de Champlite, diocèse de Besançon ... 10 »
M. l'abbé Parison, Dijon ... 10 »
Mlle T. Chamayou, Toulouse, demande de prières pour défunts ... 5 »
Mme L. Danton, diocèse de Limoges, demande de prières ... 7 »
E. G., du diocèse de Versailles ... 350 »
Mme Le Zant, Rennes ... 10 »
A. J., diocèse d'Arras, demande de prières ... 5 »

A Mgr Kleiner, Mysore.

Un compatriote, du diocèse de Metz ... 15 »

A M. Maurice, Villupuram, Pondichéry.

En souvenir de Mme Thomassy ... 50 »

A M. Paul Veaux, Mahé, Pondichéry, pour le baptême d'un garçon sous le nom de Jean-Marty, et une fille sous le nom de Anne Pons.

M. l'abbé Marty, du diocèse de Cahors ... 5 »

A M. Paul Veaux, Mahé (Pondichéry).

Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle ... 50 »
E. G., du diocèse de Versailles ... 100 »
E. B., du diocèse de Saint-Brieuc ... 10 »
J. C., à P., du diocèse de Langres ... 40 »

A Mgr Crochet, Nagpore.

M. l'abbé Fournier, du diocèse d'Annecy ... 10 »

A M. Fluchaire, Kumbakonam, pour l'entretien d'un catéchiste.

M. Al. Maës, du diocèse de Paris ... 100 »

A M. Maurice, Pondichéry, pour baptême sous les noms de Edmond, Albert, Yves.

Mlle Griveau-Chevrie, du diocèse de Laval ... 10 »

Au R. P. Bertran, Rajpoutana.

A. J., diocèse d'Arras, demande de prières ... 5 »

Pour une autre mission franciscaine nécessiteuse (R. P. Urbain).

M. Alfred Corman, du diocèse de Liège ... 8 »
A. J., diocèse d'Arras, demande de prières ... 5 »

A Mgr Pineau, Tonkin méridional.

Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle ... 50 »

A M. Adolphe Patuel, à Phuc-Nac (Tonkin occidental).

Un abonné du diocèse de Périgueux ... 100 »

Au R. P. Zimmermann, Kouang-tong.

Un ami, du diocèse de Metz ... 20 »

A. M. Jules Douenel, à Padong (Thibet).

Anonyme du diocèse de Bayeux ... 10 »

A Mgr Maquet, Tché-li sud-est, Chine.

M. l'abbé Robillot, du diocèse de Verdun ... 5 »

A M. Renault, Su-tchuen méridional.

M. l'abbé Jacquière, du diocèse de Nancy ... 7 »

Pour les missions persécutées de Chine (id.)

Mme Carpentier Soetz, du diocèse de Strasbourg ... 12 50
Anonyme de Gray, diocèse de Besançon ... 5 »

Pour les affamés en Chine (Mgr Chatagnon).

E. G., du diocèse de Versailles ... 350 »

A sœur Mac-Carthy, pour le baptême de petits, sous les noms de Albert, Germaine, Anne.

Mlle Griveau-Chevrie, du diocèse de Laval ... 10 »

A sœur Mac-Carthy, Kiang-si septentrional.

E. G., diocèse de Versailles ... 100 »
Anonyme de Flassans, diocèse de Fréjus ... 2 50
Un prêtre du diocèse de Grenoble ... 15 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



GABON. — Le nouveau poste de Sendjé sur le Woleu; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Trilles (voir p. 52).

CORRESPONDANCE

FIDJI (Océanie)

Le Jubilé. — Besoins de la Mission

Nous nous empressons de publier cette lettre, dans laquelle le vénérable vicaire apostolique du lointain archipel des Fidji expose les besoins de sa mission et les consolations que lui donnent le zèle de ses dévoués collaborateurs et la piété de ses fidèles.

LETTRE DE MGR VIDAL, MARISTE, VICAIRE APOSTOLIQUE DES ILES FIDJI

C'est presque une lettre de revenant qui vous arrive aujourd'hui, car si je ne suis pas dans l'autre monde il s'en est peu fallu. Je ne dirai pas que ma guérison est due à un miracle; mais il est extraordinaire que j'aie pu vivre six mois sous le coup d'une dyssenterie aigue, n'ayant à ma portée aucun médecin et aucun remède sérieux; n'ayant pas même

un pied à terre, mais vivant une bonne partie de ce temps, sur un mauvais petit bateau, ballotté par la mer; malgré tout cela, je ne suis pas mort.

Je suis même assez guéri pour reprendre mon travail, sans aller faire de cure en France, ainsi que le voulait le médecin. Je n'ai pu me résoudre à lui obéir, car je désirais mourir les armes à la main, et non durant une saison d'eau. Le médecin me permet de reprendre à peu près mes anciennes occupations. Donc le bon Dieu ne veut pas encore de moi et trouve que trente ans de mission ne m'ont pas suffisamment préparé une place au paradis. Il faudra donc encore travailler et mieux que par le passé.

Ces quelques mots que je tiens à vous adresser seront pour vos lecteurs un cri de reconnaissance en attendant que je puisse faire mieux.

∴

Je ne veux pas cependant laisser partir ce paquebot sans vous dire un mot de notre Jubilé. De tous les districts, nos chers missionnaires m'en donnent des nouvelles très consolantes; partout il y a eu de

nombreuses et sérieuses conversions. Il est vrai que catéchistes et missionnaires se sont mis à l'œuvre avec un dévouement et une abnégation admirables; partout leur zèle s'est multiplié, il y en a qui ont prêché jusqu'à six fois par jour, si bien que quatre étaient épuisés et souffraient d'une complète extinction de voix et que j'ai dû écrire de tous côtés de ralentir un peu ce zèle. Lorsqu'ils ne pouvaient plus prêcher, ils montraient encore le catéchisme en image, ou faisaient chanter des cantiques par leurs écoliers et on faisait pieusement le chemin de la croix pour remplacer le sermon.

⁂

Notre belle petite cathédrale, dont les travaux touchent à leur terme, eut une bonne part au succès de notre apostolat, car il est bien peu de personnes qui ne nous aient donné des offrandes pour ce qui est appelé le *grand monument* de Fidji. Que Notre Seigneur récompense par une grâce de conversion la générosité qui a poussé protestants et païens, aussi bien que catholiques, à nous venir en aide pour cette construction !

L'école des Chefs de Saint-Jean de Cawaci a encore beaucoup contribué à faire disparaître l'orgueil et la haine des sectes hérétiques contre notre sainte religion. Au début on méprisait le catholicisme, parce que nous n'avions aucun membre des castes royales ou princières. Depuis la fondation de ce petit collège, qui a commencé par cinq élèves et qui en compte maintenant plus de soixante, non seulement on a cessé de tourner vers nous des regards de dédain; mais on a bientôt fini par nous porter envie. C'est que les protestants n'ont pu encore parvenir à fonder une école supérieure dans laquelle on apprend aux jeunes fils de chefs à parler les langues européennes et à devenir savants en géographie et en arithmétique. Les examens de chaque année sont toujours un nouveau triomphe pour cette chère école.

⁂

Malheureusement le cyclone du mois de mars passé a ravagé les plantations si nécessaires à la subsistance des élèves et a détruit de fond en comble la chapelle presque toute neuve, dont le collège avait été doté et que nous avions construite à grands frais. Depuis le cyclone, nous avons commencé à relever les ruines; mais il nous faudra encore près de six mois pour mener les travaux à bonne fin, avec une dépense de près de *dix mille francs*.

⁂

Oh! veuillez diriger vers nous quelques-unes des offrandes qui vous sont adressées sans destination particulières, car notre mission a été vraiment l'une *des plus éprouvées* durant cette année qui va finir et sera toujours l'une des plus pauvres, à cause du manque complet de ressources locales, car les noirs ne pourront jamais faire en notre faveur ce que peuvent faire d'autres nations en faveur de leurs missionnaires.

Chez les Noirs d'Océanie nous ne trouverons jamais ni des étoffes pour nous couvrir et couvrir nos écoliers (on n'en fabrique nulle part en Océanie) ni de l'argent pour aider nos œuvres, car aucun royaume d'Océanie n'a encore frappé monnaie. Leur monnaie consiste en dents de chiens, de poissons ou de cochons sauvages, et je doute qu'avec cette monnaie aucun fournisseur français ou anglais veuille nous céder ses marchandises et le matériel nécessaire pour l'entretien de nos écoles ou de nos églises.

INFORMATIONS DIVERSES

Terre-Sainte. — Sœur M. Thérèse Laporte, supérieure des Religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition, nous écrit de Jaffa :

« Il y a bientôt douze ans, sur les instances de la population catholique de Jaffa, j'ai acheté une vieille maison arabe pour y installer une école française de filles. Cette modeste demeure a, depuis, abrité nombre d'elèves qui propagent aujourd'hui, dans leur foyer, notre langue et notre influence. Mais actuellement, cette maison est delabrée et menace ruine. Aussi ai-je résolu de l'abattre et de construire, sur son emplacement, une école qui réponde aux nécessités de l'heure présente. J'ai déjà fait poser la première pierre, mais les travaux se poursuivent très lentement faute de ressources. »

Kouang-tong (*Chine*). — Sœur Angéline du Sacré-Cœur, catéchiste missionnaire de Marie-Immaculée, nous écrit de Canton :

« Nous avons une grande famille. Veuillez me permettre de vous présenter d'abord la plus âgée, « la doyenne de nos vieilles », 97 ans. Encore alerte, elle montre toujours un visage content; mais la tête n'est plus bien solide, elle est un peu en enfance. Il y a sept ans, ses enfants, trop pauvres pour la nourrir, l'avaient abandonnée et nous l'avons recueillie. Elle est venue se joindre à un groupe d'infirmes et d'aveugles que nous logions déjà.

« Quoique ces pauvres Chinoises se contentent d'une très petite place, cependant leur nombre ayant beaucoup augmenté, leur logement est bien insuffisant. De plus, à combien n'avons-nous pas dû refuser l'entrée, ne pouvant suffire déjà à nourrir les premières. L'entretien d'une de ces femmes ne demande pas plus de 100 francs par an. Nous voudrions donner la préférence aux plus malades, aux plus deshéritées, afin de leur faciliter l'entrée du ciel qu'elles ne connaîtront jamais si on les laisse dans leur quartier païen.

« Voici une autre *ancienne*, notre vieille servante qui, malgré ses 70 ans, se rend encore au marché. Elle est entrée païenne à la maison et elle est bien vite devenue chrétienne; mais elle a la douleur de voir sa fille, et ses petits-enfants encore tous païens, son gendre ne voulant pas renoncer aux idoles.

« Nos plus jeunes enfants occupent la nouvelle annexe, c'est de là qu'elles viennent s'ébattre dans la grande allée devant la maison principale. La plupart sont orphelines. Chacune a son histoire; l'une a été recueillie dans les rues de Canton, une autre a été achetée à ses parents païens trop pauvres pour



l'élever; d'autres, qui, toutes jeunes, étaient déjà en service, étant tombées malades par suite des mauvais traitements de leurs maîtres, nous ont été apportées dans le plus triste état; avec de bons soins elles se sont rétablies.

« Mais l'Œuvre qui nous est la plus chère est celle des jeunes filles catéchistes. Quelques-unes sont des enfants de la maison et d'autres nous ont été confiées par leurs parents. Elles sont appelées à aller instruire les catéchumènes au dehors; dans bien des districts les missionnaires manquent de catéchistes et sans elles la conversion des femmes est impossible. Bien des jeunes filles désirent se vouer à l'évangélisation de leurs sœurs païennes, mais il nous faudrait des ressources pour les entretenir pendant quelques années jusqu'à ce qu'elles soient capables de remplir ce ministère. »

Su-tchuen méridional (*Chine*). — M. Gallay, des Missions Etrangères de Paris, écrit à un ami :

« J'aurais dû vous écrire plus tôt, mais j'ai voulu attendre le résultat de quelques expériences afin de pouvoir vous annoncer que j'étais parvenu à fabriquer le fameux fulminate de mercure, que j'avais essayé jadis d'obtenir, mais en vain. Je suis arrivé à un plein succès en employant de l'alcool et de l'acide nitrique suffisamment concentrés et des ballons de verre parfaitement secs.

« Le petit *Livre du jardin potager* que vous m'avez envoyé me sera certainement très utile; je l'ai déjà lu et relu. La dernière poste m'ayant apporté de Marseille des graines, j'ai planté il y a quelques jours des laitues, des oignons, des choux-fleurs, des carottes, de la chicorée, etc. Comme la saison est déjà avancée, tout ne réussira peut-être pas: mais j'espère qu'il en sortira quelque chose. J'ai dans mon jardin quelques plants de vigne qui font l'objet de toute ma sollicitude; lorsque je suis à la maison, chaque jour je vais constater les progrès de mes ceps. Quand elle aura grandi et poussé des rejetons suffisamment nombreux, j'espère la multiplier et la cultiver plus en grand.

« Je nourris des lapins depuis quelques mois, afin de varier ainsi un peu le menu quotidien. La viande de porc est la seule à peu près qu'on puisse se procurer.

« J'élève également des chèvres qui me fournissent du lait et du fromage en quantité plus que suffisante pour mes besoins. J'ai essayé plusieurs fois de faire du beurre, mais sans succès jusqu'ici, parce qu'il fait trop chaud : le lait se gâte avant que la crème ait eu le temps de monter. Mais je ne désespère pas d'arriver tôt ou tard à mon but en mettant à contribution les progrès de la science. Je viens de m'associer avec un de mes confrères, le P. Martin, pour faire venir de Paris une écrémeuse centrifuge, qui, une fois arrivée, résoudra le problème, c'est-à-dire la séparation rapide de la crème du lait; pour la conversion de la crème en beurre, la chose n'offrira aucune difficulté. »

Japon méridional.— M. Lemarié, des Missions Etrangères de Paris, écrit de Yatsushiro :

« Le district d'Yatsushiro, dont je suis chargé, comprend, en dehors de la ville, de gros bourgs où l'on demande à s'instruire. Depuis plusieurs mois déjà, je vais, une fois la semaine, parler de la religion à ces braves païens. On m'écoute bien, et j'espère qu'un bon petit noyau de chrétiens va se former. Je voudrais aller plus souvent les instruire; mais mes occupations me retiennent à la résidence de Yatsushiro. Je n'ai pas de catéchiste, et mes finances ne me permettent pas d'en avoir. L'entretien d'un catéchiste revient à cinq cents francs par an.

« Nous avons en outre ici un dispensaire et un catéchuménat tenus par des Sœurs de Saint-Paul : admirable est le dévouement de ces bonnes religieuses à soigner les malades quant au corps et quant à l'âme. Grâce à elles, combien d'âmes s'en vont peupler le ciel! car elles baptisent un bon nombre de personnes surtout à l'article de la mort.

« Il nous semble que c'est le moment d'agir fermement; car on peut remarquer un mouvement sensible vers la religion catholique dans cette région. Il ne faut pas s'en étonner, puisque le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Or, dans les pays encore adonnés aux pratiques de l'idolâtrie, est-il une terre plus arrosée du sang des martyrs que cette partie méridionale du Japon? Les longues et cruelles persécutions qui ont sévi au Japon n'ont d'égales que celles des premiers siècles de l'Eglise. Si les premiers chrétiens de Rome ont eu à subir la rage des suppôts de l'enfer, le démon n'a pas torturé moins cruellement les premiers chrétiens japonais, dont les descendants, à l'instar des chrétiens des catacombes, devaient se tenir cachés durant plusieurs siècles pour se soustraire à la fureur de leurs persécuteurs. Grâces à Dieu, ce temps d'épreuves est passé. Ce qui a été semé dans la souffrance promet une récolte abondante pour le ciel. Le nombre des fidèles et de ceux qui étudient la religion augmentant de plus en plus, il nous devient impossible de réunir tout ce monde en même temps. C'est la maison du missionnaire qui sert à la fois de presbytère, de salle de catéchisme, d'église. Nous avons entrepris de construire un sanctuaire à nos martyrs. Malheureusement les ressources nous manquent. Il nous faudrait trente mille francs pour élever une chapelle convenable. »

Corée. — M. Pasquier, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Kontjyou, le 24 septembre 1901 :

« Voilà trois ans que j'ai quitté le séminaire de Riong-San, trois ans pendant lesquels je ne vous ai pas donné de mes nouvelles. Ma santé s'étant raffermie. Mgr Mutel m'a envoyé reprendre la direction du district du Tchyoung-tchyengto, que j'occupais avant ma maladie. J'ai donc fixé ma résidence à Kontjyou, capitale de la province.

« Telles sont les vicissitudes, aimables du reste, par où nous fait passer la divine Providence.

« Pendant ces trois ans, la ville de Kontjyou a secoué un peu sa torpeur légendaire. J'ai pu enregistrer l'an dernier une vingtaine de chrétiens nouvellement baptisés; plusieurs autres se préparent à ce grand bienfait. Très nombreux sont ceux qui parlent de se faire chrétiens; mais, quand il s'agit de passer des paroles aux actes et surtout au renoncement des mœurs païennes, il faut faire parmi les candidats un triage malheureusement considérable.

« J'ai fondé une école chrétienne libre, qui m'a procuré déjà le bonheur de régénérer quelques enfants. Peu à peu les parents suivent, en pareil cas, leurs préjugés tombant insensiblement aux récits que leur font leurs enfants.

« Dans le reste de la province, le nombre des néophytes augmente progressivement. L'an dernier, il était de plus de 300.

« Hélas! je suis bien obligé de venir maintenant au sujet principal de cette lettre, et ce n'est que poussé par l'extrême nécessité que j'y arrive. Vous avez sans doute entendu parler déjà de la disette qui afflige en ce moment la Corée. La sécheresse a empêché, cette année, toute plantation et toute récolte. Le prix du riz, en ce moment déjà, a triplé; que sera-ce en janvier, en février, en mars? Le pays est déjà rempli de voleurs. Mes chrétiens, habitant la plupart les montagnes, où ils s'étaient confinés durant les persécutions afin de pouvoir conserver leur religion, sont condamnés par le fait même à la plus stricte pauvreté. Ils sont presque tous cultivateurs de tabac, et sèment aussi un peu d'orge et de millet sur le flanc des montagnes. Or, cette année, à part la récolte de l'orge, qui est déjà consommée dans la plupart des ménages, rien n'a pu réussir; le rare tabac a séché sur pied.

« Il y a quelques jours, j'ai envoyé un chrétien de la ville s'enquérir de la situation de ces malheureux. Voici les paroles navrantes qu'il m'a dites à son retour :

« — Père, tout le monde se prépare à la mort, qui ne saurait « tarder, toutes les récoltes étant perdues et personne n'ayant « de quoi acheter du riz. »

« Etant le père d'une famille de plusieurs milliers de chrétiens, j'estime de mon devoir de venir à leur secours. Or je ne puis, en cette triste occurrence, que frapper à votre porte, la seule que je puisse espérer de voir s'ouvrir. Les prières que

nous et nos chrétiens adressons chaque jour à Dieu pour nos bienfaiteurs sont assurées d'une façon spéciale à ceux dont les aumônes arracheront mes pauvres chrétiens à la mort. »

Kouang-si (*Chine*). — Mgr Lavest, préfet apostolique, nous écrit de Nanning, le 15 novembre 1901 :

« Je pars demain pour une visite pastorale dans le nord-ouest de nos missions. J'aurai le bonheur de bénir solennellement, dans la ville de Si-lin, la chapelle expiatoire élevée en l'honneur du bienheureux Chapdelaine. M. Culliéret, consul de France à Long-tchéou, veut bien m'accompagner et assister à l'inauguration de ce monument dû au gouvernement français. M. Beau, ministre de France à Pékin, malgré les difficultés d'un voyage de plus de 40 jours dans un pays de montagnes, a gracieusement donné l'autorisation de ce déplacement, et Son Excellence Ting, gouverneur du Kouang-si, prévenu officiellement, a promis protection et, à cause des dangers de la route, a fait donner une escorte convenable.

« A mon retour à Nanning, en février ou mars 1902, je me ferai un devoir de vous envoyer un rapport sur cet évènement important dont j'attends un grand bien pour la mission et en particulier pour ce pays du nord-ouest où il y a déjà de nombreux catéchumènes. »

Alger. — Nous extrayons d'une lettre récente de Mgr Oury, archevêque d'Alger, le passage suivant :

« Si l'on se doutait en France de la rude vie de nos prêtres missionnaires, des besoins de nos œuvres, du bien énorme que nous pourrions, avec plus de ressources, faire aux Colons et aux Indigènes, la charité des catholiques nous aiderait plus largement. Il y a, en effet, sur la terre d'Algérie des souffrances qu'on ne soupçonne pas, et travailler à les diminuer, c'est travailler du même coup à la gloire de notre sainte religion et à l'extension de l'influenee française. Aussi j'implore de la divine Providence qu'elle daigne nous envoyer quelques bonnes étrennes au nom du Seigneur Jésus. »

Madagascar Nord. — Le R. P. Pillard, de la Congrégation du Saint-Esprit, rend ainsi compte à Mgr Le Roy des résultats obtenus depuis son installation à Majunga, en octobre 1898 :

« Sous le rapport matériel d'abord. Une partie de notre terrain que nous avons dû acheter et qui n'était que brousse, s'est couverte : 1° de la maison de la Mission ; 2° d'une maison à étage servant de logements aux Sœurs et de classes pour les filles ; d'une maison moins grande destinée à un ouvroir que nous espérons inaugurer au mois de novembre, à l'arrivée d'une Sœur qui nous est annoncée pour cette époque ; 4° d'une autre petite maison semblable à la précédente, dans laquelle le F. Antonin va faire la classe à une trentaine de petits garçons.

« Il a fallu enfin arranger un peu la baraque qui servait d'église, la munir des objets nécessaires au culte, en faire, en un mot, une maison un peu moins indigne de Notre-Seigneur, en attendant que l'église soit construite.

« Ce qui a augmenté nos difficultés ici, c'est que Majunga étant une ville qui se forme, le peu de main-d'œuvre qui s'y trouve est défectueuse et se fait payer bien cher ; comme conséquence, tout ici est d'un prix très élevé.

« Quant au spirituel, à notre arrivée, la partie de la population déjà chrétienne ressemblait à un troupeau qui, n'ayant plus depuis longtemps de pasteur, erre de côté et d'autre. Ces pauvres gens semblaient n'avoir plus de religion, n'ayant guère l'occasion de la manifester, ni les moyens de la pratiquer. Actuellement, ce troupeau épars a repris ses habitudes chrétiennes.

« Parmi la population malgache, notre ministère n'a encore produit que peu de fruits, car malheureusement, à Majunga, ces pauvres gens sont trop en contact avec des éléments divers, plus corrupteurs les uns que les autres. Cependant nous avons fait parmi eux quelques baptêmes et mariages d'adultes ; 7 ou 8 ont même pu être admis à faire leur première communion. »

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

PREMIÈRE PARTIE

LES PRÉPARATIFS

Suite (1)

CHAPITRE III

On décide le départ. — Derniers préparatifs. — On demande un drapeau.

Vendredi 15. — M. Lesieur nous arrive à 11 heures du matin sur une pirogue. La goëlette *la Nouvelle France*, destinée à transporter les marchandises sur la côte, effectue son premier voyage. Arrêtée par un accident de machine, elle est restée en panne à une demi heure d'ici. Mauvais début ! Enfin, n'importe ; elle nous arrive à 3 heures et l'accident n'aura pas de suites funestes.

Le soir, réunis en grand conseil, nous décidons pour mardi le départ définitif : le temps de tout préparer, de jeter un dernier coup d'œil et « en route » ; il n'est pas trop tôt : les hommes s'énervaient et nous aussi. A force d'attendre, de s'user ainsi physiquement et moralement, les meilleures volontés se fatiguent, les caractères s'aigrissent, et vite des paroles désagréables s'échangent. Je suis convaincu que c'est à ces atermoiements qu'est imputable en grande partie l'insuccès de nombre d'expéditions africaines, soleil et climat aidant. Pour nous, impatients d'aller vite, le temps est *tout* ; pour le Noir, *demain* est comme *aujourd'hui*.

***

Samedi 16. — Grande affluence de Pahouins au camp ; les chefs voisins se sont réunis et les prix des diverses denrées sont fixés pour chacune ; il faut discuter, crier, vociférer à qui mieux, mieux : finalement tout se règle et s'arrange et, parmi les diverses marchandises, je cueille les prix suivants :

Caoutchouc brut, 10 fr. le kil. Fusil à pierre, 40 fr. Fusil à piston, 50 fr. Poudre de traite, le kilo 5 fr. Pagnes, 5 fr., 7,50 et 10 fr. Eau de vie, la demi-bouteille, 1 fr. Boutons la carte de 50, 1 fr. Sel, 15 fr. les 25 kil. ou1 fr. l'assiette. Assiettes, verres, 1 fr. pièce. Perles, 50 pour 50 francs.

En somme, le prix est à peine supérieur à celui de la côte ; mais il y a pour les commerçants de l'argent à gagner. En effet, le caoutchouc, acheté 10 francs en marchandises, se vend 6 à 7 en Europe, mais les 10 francs de marchandises représentent tout au plus 1 fr. 50 à 2 francs. On peut vivre ! mais il faut bien remarquer aussi que les frais généraux sont énormes. Si jamais nous établissons une Mission par ici, il y aura toujours la grosse question des transports et ce ne sera pas petite affaire.

Dimanche 17. — La Sainte Messe est célébrée. M. Foret a la fièvre et beaucoup de Sénégalais sont malades. Il est d'ailleurs étonnant que nous n'ayons pas plus d'accès

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17 et 24 janvier et la carte p. 33.

fébriles. Le sol spongieux de Sendjé, qui sue l'humidité par tous les pores, la terre remuée en abondance, les arbres abattus en masse et pourrissant sur le terrain, tout devrait y contribuer. Grâce à Dieu, nous sommes encore indemnes.

***

Pendant que nous tenions conseil, les porteurs, de leur côté, se sont réunis en conciliabule. Divers orateurs ont parlé, harangué la foule, excité les mécontents, poussé les hésitants, finalement les porteurs ne veulent point s'enfoncer dans l'intérieur, ils sont sûrs qu'ils n'en reviendraient pas, et chacun fait un saut, exécute une culbute en se passant la main sur le cou, ce qui signifie : « Plutôt que de me faire avancer, tu me couperas le cou. »

Cependant le rassemblement a sonné, les Sénégalais se réunissent. En présence de tous les Blancs, a lieu la distribution solennelle des galons. Sergents, caporaux, clairons reçoivent le leur et vont l'arborer fièrement. Les deux interprètes réclament : soit ! ils porteront un galon doré à la manche. Les contremaîtres réclament ! on leur attribue deux galons rouges; même le chef marmiton réclame : un demi galon rouge ! c'est un personnage d'importance ! dans la brousse, hautement enviée est sa situation : il y a toujours de ce côté-là un cercle d'admirateurs : à celui-ci un bout d'os, à celui-là une bribe de viande, l'un sauce le plat, l'autre a les tripes de la volaille, ou la tête, ou les pieds, de ces morceaux délicats. dont nous faisons fi.



GABON. — DE BATA A BÉNITO. — UN MOYEN INÉDIT DE LOCOMOTION ; TRICYCLE A VOILE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. TRILLES (voir le texte).

A l'aurore du lundi 18, veille de notre départ, les Pahouins des environs se sont réunis. En grande partie, ce sont des Yemvi, commandés par un vieux chef à cheveux blancs, Onzaganzi, roi de Miséreu. Il porte un lourd diadème de cuivre ciselé ; il a même double couronne ; mais, en pays fang, la coutume veut qu'on porte couronne autour du cou, *sous* et non *sur* la tête ! affaire de mode. C'est moins beau ; mais peut-être plus commode : cela ressemble à un collier; énorme, indéserrable, que partout ailleurs on nommerait : Carcan ! Une vaste redingote, aux pans fripés, aux boutons absents, un chapeau à larges bords, et un sceptre coupé à l'arbre le plus proche complètent le costume royal de cette majesté africaine. Onzaganzi a grand air néanmoins, et en monarque qui se respecte, lui-même ne porte pas la parole : cette charge est dévolue à son frère cadet, premier ministre et orateur disert. Le roi approuve ou désavoue.

Chef d'une armée qui peut bien compter cinquante hommes, lui compris, il est venu nous avertir qu'il faisait défense aux Blancs de passer. Mais, juste à ce moment, nous nous exerçons à la cible, et les balles qui viennent l'une après l'autre frapper le but, lui inspirent sans doute une crainte salutaire. Toutes réflexions faites, après délibération avec son auguste conseil, Onzaganzi nous annonce qu'étant juste et bon, il nous laissera, moyennant honnête tribut, franchir son royaume, traverser sa capitale ! Cependant, croyant nous embarrasser, il nous refuse tout por-

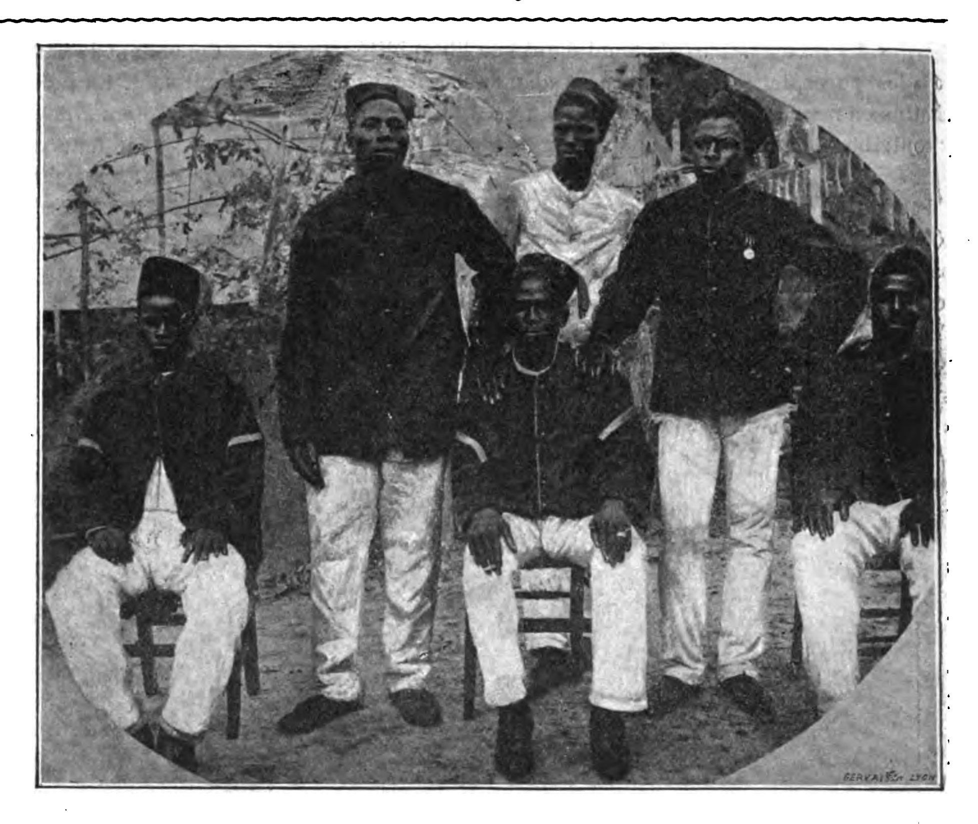
teur. Peu nous chaut : les gens d'une tribu voisine, les Amvom, sont venus offrir leurs services.

Au fond, la conduite du vieux roi est parfaitement logique. De l'intérieur aux factoreries de la côte, la route passe par son village; naturellement les allants et venants paient tribu : la route ouverte, la douane noire est fermée et Onzaganzi perd le plus clair de ses revenus.

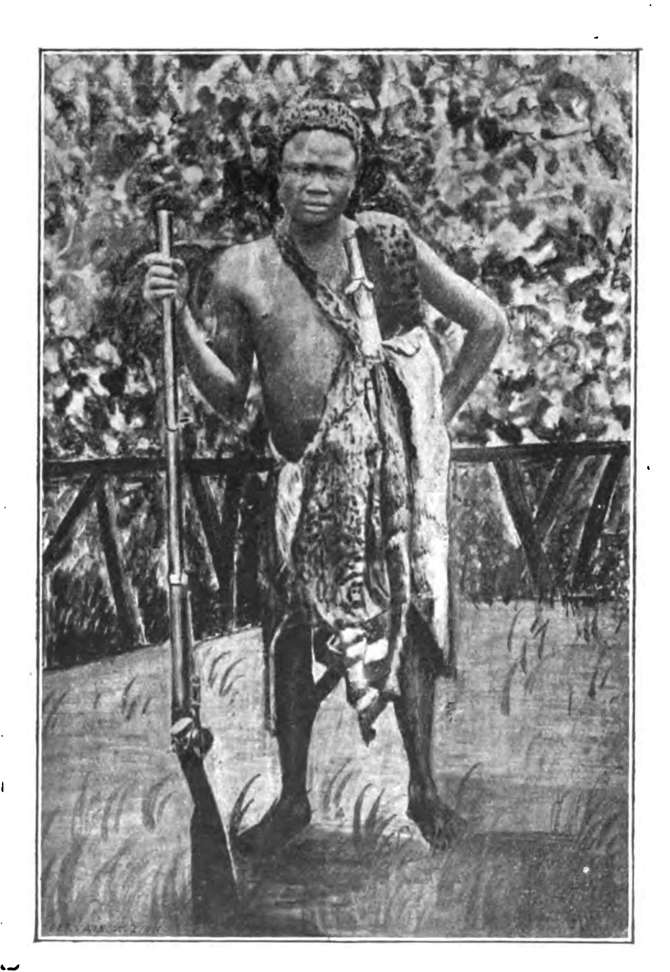
***

Chose plus grave, les Sénégalais, qui devaient porter les 25 caisses de riz destinées à leur ration, se refusent à le faire ; la question est vite tranchée : ils ne les porteront pas ; mais, s'ils ont faim dans la brousse, tant pis pour eux.

Avec tous ces palabres, le soir est arrivé et c'est en pensant au départ du mardi que nous nous endormons une fois de plus à Sendjé.



GABON. — NOS GRANDS SÉNÉGALAIS; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. TRILLES (voir le texte).



GABON. — UN HOMME EN TENUE DE GUERRE.

Mardi 19. — Départ. Enfin ! il n'est pas trop tôt, et pourtant, beaucoup de choses manquent encore ; elles nous rejoindront en chemin, mais il faut convenir que cette expédition est organisée avec peu d'entente des choses africaines : les dépenses dépassent déjà 500.000 fr. La moitié eût suffi ! Beaucoup de marchandises, utiles pour plus tard, inutiles maintenant, sont déjà arrivées : des choses nécessaires manquent, comme par exemple les sacs imperméables destinés au transport des charges, les chaussures des hommes, etc., pour nous, nous n'emportons ni vin, ni farine; l'eau, les bananes et les maniocs suffiront.

Le P. Tanguy partira ce soir même avec les premières charges, des porteurs Loangos et une section de Sénégalais, les Saracolets. Aussi toute la matinée est consacrée aux derniers préparatifs : l'un écrit, l'autre cloue, attache, ficèle. A midi, tout le monde est réuni à table, et au dessert, tandis que le champagne pétille dans les verres, un toast vibrant est porté : « *A notre heureux retour* ! »

Quels que soient les dangers et les fatigues, nul ne faillira : N'est-ce pas pour Dieu et pour la France que nous marchons ? A l'ombre du Drapeau et de la Croix, nous irons à la conquête de ce monde nouveau, fiers de faire œuvre utile et durable, œuvre chrétienne et française. En avant !

***

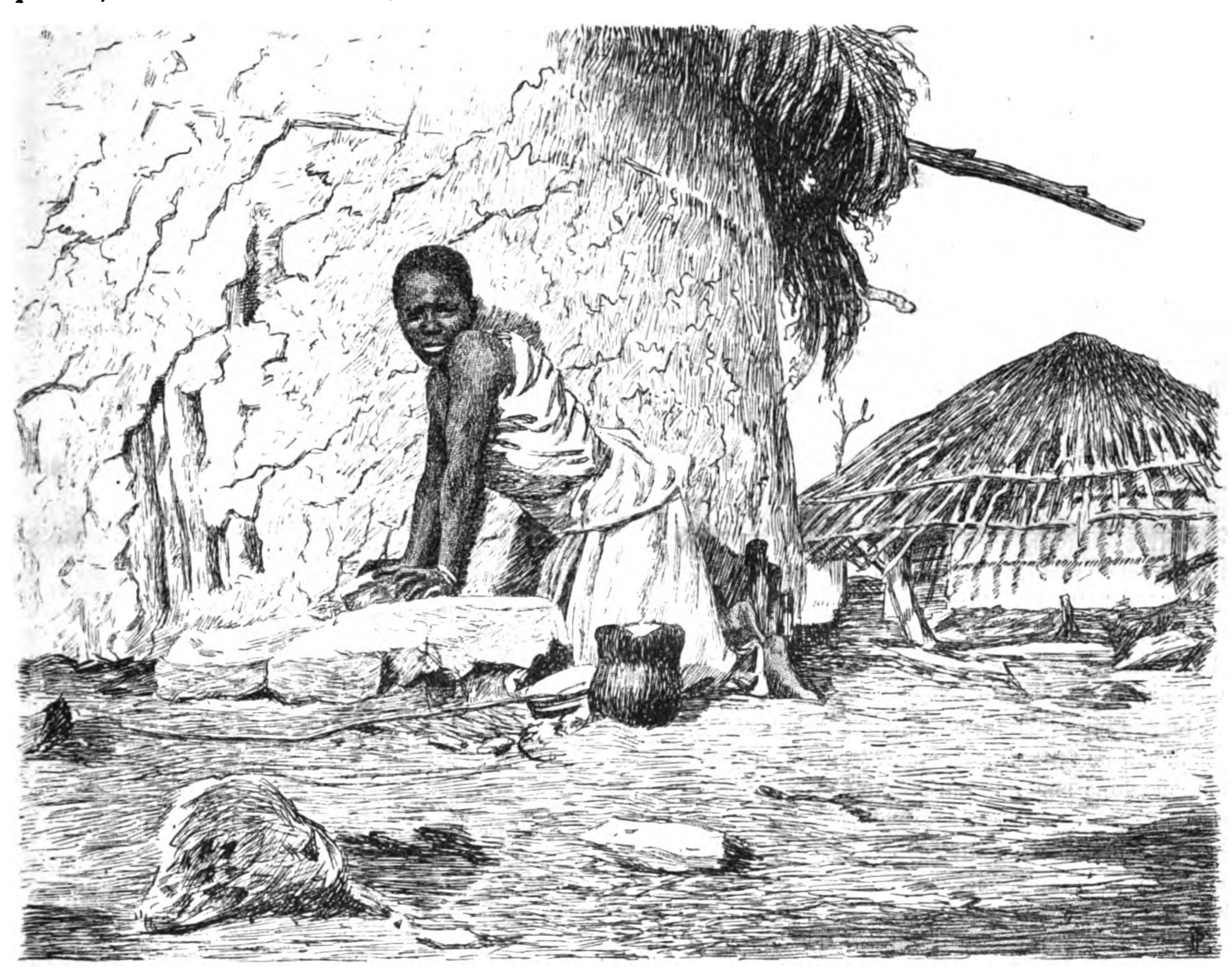
A 3 heures sonnant, le clairon retentit, nous serrons la main au P. Tanguy et en route. Amadoués par quelques cadeaux, les Loangos sont partis de bon cœur et de pied léger. Les Mayoumbas feront de même demain et je profite des dernières heures qui me restent pour baptiser au village voisin une pauvre vieille que nous avions préparée les jours précédents. Tandis que l'eau sainte coule sur son

front, elle pleure de bonheur et me remercie avec effusion. Pauline-Marie-Louise, tels sont ses noms, noms qui me sont si chers, derniers souvenir aux absents. Anges gardiens de la famille, ramenez-nous tous au foyer familial.

⁂

De retour au camp, nous faisons une constatation inattendue, déplorable. Les pavillons sont restés à Bata, nous n'avons point d'étendard. Que faire ? Vite, ouvrons les caisses, là une pièce rouge, ici une pièce bleue, bon ; mais la blanche manque, pas de blanc, pas de blanc ! Aux grands maux les grands remèdes. Vous eussiez pris, vous autres, un drap de lit, une serviette, un rideau, voire même une chemise. Hélas! nous n'avions ni drap de lit, ni serviette, ni rideau, ni chemise blanche. Mais il me restait... oui ... il me restait, souvenir que jadis, en partant du Gabon, me léguait Mgr Le Roy et il m'était dur de le sacrifier, il me restait... une culotte blanche ! Elle était large et longue, solide et de belle apparence! Hélas! elle n'est plus! Sous les ciseau du tailleur, elle a disparu. Coupée en longues bandes uniformes, jointes à ses sœurs rouge et bleue, trinité dans l'unité, elle forme aujourd'hui notre pavillon. Et nous avions un drapeau ! Henri IV ralliait bien ses soldats à son panache blanc. On fait ce qu'on peut en voyage.

(A suivre).



NYASSA. — COMMENT ON FAIT LA FARINE; d'après une photographie du R. P. GUILLEMÉ (voir p. 58).

AU BENGOUEOLO

Par le R. P. GUILLEMÉ, des Pères Blancs

Suite et fin

CHAPITRE III

Mission de Notre-Dame de Lourdes. — Pleine salée. — Dans l'abondance. — Bonne chasse. — Fabrication du sel. — Avantage de savoir écrire.

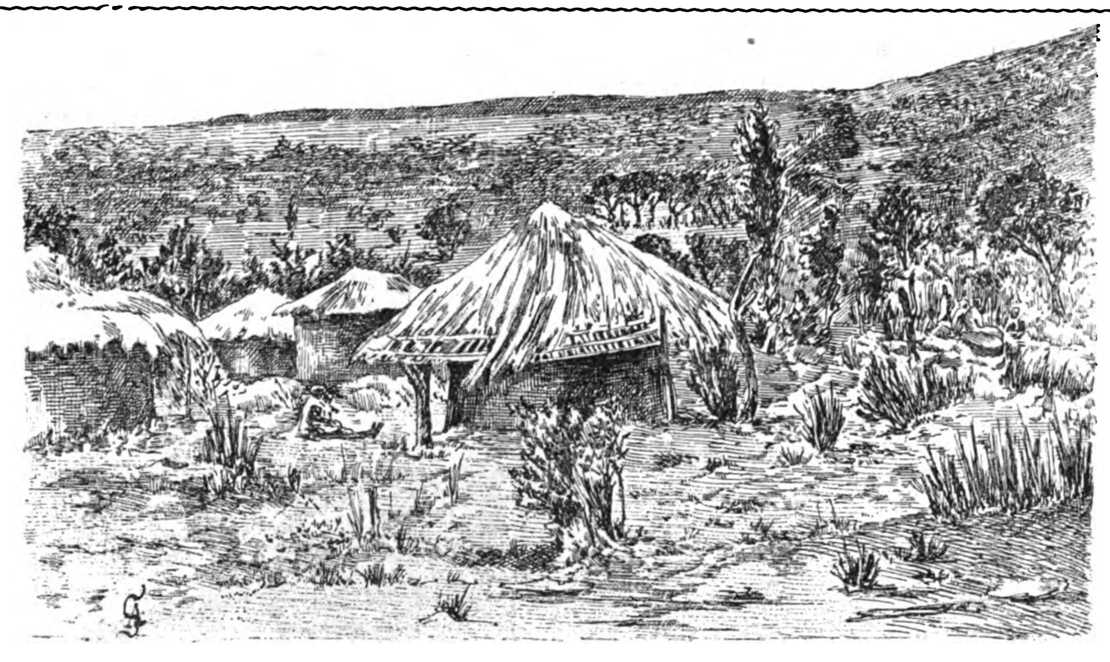
Après neuf jours de marche nous arrivions dans la plaine de Kibwa d'où nous apercevons la mission de Notre-Dame de Lourdes, fondée depuis une année seulement. De loin nous saluons la Croix qui la domine.

(1) Voir le numéro des 10 17, et 24 janvier.

Les montagnes dessinent là un cirque immense. Dans leurs replis prennent naissance une foule de petits ruisseaux qui viennent mêler leurs eaux dans la plaine, pour y former un véritable lac qui se dessèche durant la saison d'été. A cette époque de l'année le sol se couvre d'une couche de sel, blanc comme la neige, que les indigènes exploitent avec profit.

⁂

Le gibier, attiré par la saveur spéciale des pâturages de cette contrée, est là d'une incroyable abondance. Dans la soirée nous croisons des troupeaux d'antilopes variées :



NYASSA. — Un village en formation ; d'après une photographie envoyée par le R. P. Guillemé, dessin de M. A. Guasco.

« — Père, disent les porteurs, si tu pouvais faire passer dans nos marmites une de ces bêtes de la brousse, comme nous serions contents et comme nous chanterions de bon cœur en arrivant à la mission ! »

C'est là une belle occasion d'essayer la justesse de ma carabine, cadeau d'un ami d'Amsterdam, qui me l'offrit pour varier, à l'occasion, le menu habituellement très pauvre du missionnaire.

A cent mètres devant nous, une magnifique antilope de la taille d'une génisse sort de la brousse et nous regarde d'un air étonné. Une balle l'atteint à l'épaule et la fait rouler sur l'herbe. Une seconde antilope, attirée par les cris plaintifs de la première, se montre et a le même sort.

Les hommes font les cabrioles les plus bizarres et se roulent à terre pour exprimer leur contentement. Après une telle aubaine, il ne fallait pas songer à continuer la route; nous campons donc sur place au risque d'être dévorés par les moustiques.

Pendant que quelques hommes dépècent les bêtes, les autres vont couper du bois, chercher de l'eau et de suite les feux s'allument pour rôtir les viandes embrochées dans des tiges de bois vert. Devant les marmites pleines et les rôtis jaunissant, les visages s'illuminent. A la prière du soir, pour prouver que, s'ils ont bon appétit et bon estomac, ils ont aussi bon cœur, ils ajoutent à ma demande un *Pater* et un *Ave* « pour celui qui a payé le fusil. »

⁂

Le lendemain, à 10 heures, nous arrivons à la mission de Notre-Dame de Lourdes, placée sur les premiers contreforts des monts Machinga, qui forment la ligne de partage des eaux entre le Congo et le Zambèze. Inutile de dire l'accueil fraternel que nous recevons de nos confrères et la joie qu'on ressent à se rencontrer si loin de la patrie absente. Notre première visite fut pour l'hôte divin qui habite sous le même toit que ses missionnaires.

De la mission le regard embrasse un horizon sans limite, un pays immense, couvert de forêts où l'activité européenne trouvera des régions fertiles, des terres vierges, lorsque les voies de communication seront ouvertes.

⁂

Au pied des collines se déroule une grande plaine salée, actuellement le rendez-vous de plusieurs milliers de personnes venues de tous les points du pays, pour s'approvisionner. La source est inépuisable et la quantité de sel, abandonnée sur le sol après la récolte, est si grande qu'aux premières pluies, l'eau des rivières qui drainent le pays est absolument impropre à l'alimentation.

En voyant cette foule d'indigènes travaillant avec une activité dévorante pour se procurer quelques pains de sel, je constate une fois de plus que le noir n'est pas, comme on le pense en Europe, naturellement paresseux; mais la nature lui fournissant généralement les vivres nécessaires pour toute l'année, nul besoin pour lui de se procurer des produits en plus grande quantité que le manque de communication ne lui permettrait pas d'écouler. Lorsque la facilité des échanges et le contact de notre civilisation auront éveillé dans son âme le désir du gain et d'un certain confortable, les Blancs trouveront en lui un précieux auxiliaire, actif, industrieux et capable des plus pénibles travaux. Extrême dans ses passions, il deviendra au contraire un danger pour l'Europe, si l'Evangile ne donne à son activité un autre but que celui de se procurer de l'eau-de-vie et des articles de mode.

⁂

D'ici j'ai l'occasion d'envoyer des nouvelles aux confrères restés à la mission de Notre-Dame du Bon-Secours. J'écris quelques lettres pendant que les indigènes assis à mes côtés suivent, avec des regards pleins d'admiration, les lignes noires qui sortent de ma plume. L'un d'eux, plus instruit parce qu'il a plus voyagé, explique à ses compagnons comment mes frères sauront, à l'aide de ce papier, tout ce que j'ai vu et entendu depuis mon départ.

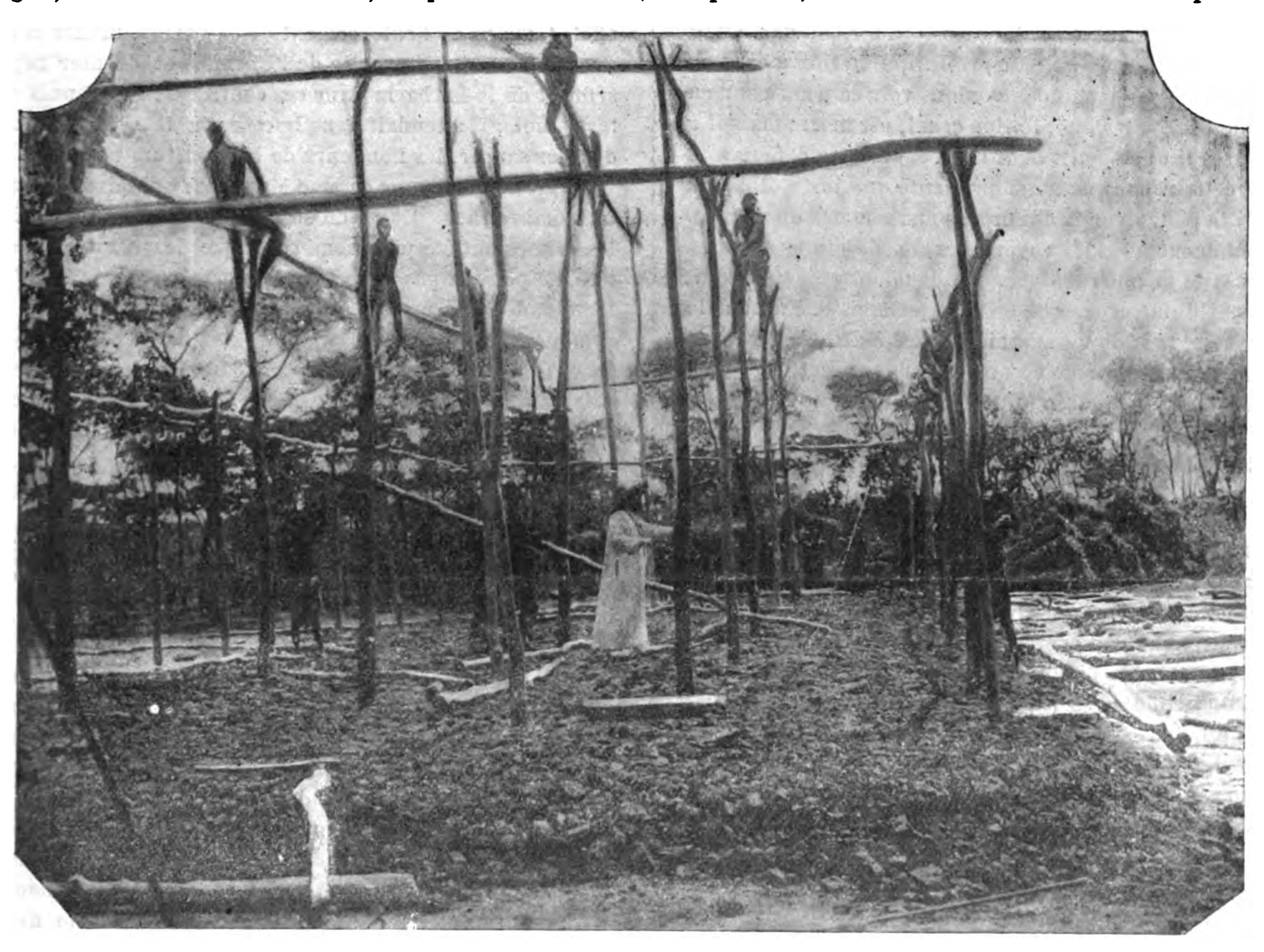
Pays du lac Bengwoolo. — Les habitants. — Sur le lac. — Dans les îles.

Quatre jours de repos à la mission de Notre-Dame de Lourdes ont réparé nos forces et nous permettent de continuer nos pérégrinations dans les régions du mystérieux lac Bengwéolo. Le pays que nous traversons, pour y arriver, n'est ni beau, ni fertile, ni salubre. C'est une interminable série de plaines sablonneuses, tristes et monotones, qui s'étendent à perte de vue, un véritable Sahara avec son sable, sa chaleur, ses tempêtes et ses tourbillons de poussière. Par ci par là, quelques touffes d'arbres maigres, rabougris, aux troncs chétifs et tordus, rompent seuls la monotonie du paysage. De temps en temps, nous apercevons à l'horizon quelques zèbres dont les silhouettes se projettent sur le ciel gris.

***

Pendant quatre jours, nous marchons dans ce désert pour arriver enfin à l'embouchure du Chambezi où nous retrouvons la vie, des villages émergeant dans les bouquets d'arbres, un peuple nouveau pour moi.

La population, qui appartient à la tribu des Babisa, s'est réfugiée dans les îles pour échapper aux razzias régulières que les Babemba, aidés des Arabes esclavagistes, en ont faites pendant de longues années. Ces gens sont doux et hospitaliers, sobres et robustes. Ils vivent des produits de



NYASSA. — Mission de N.-D. de Lourdes, ossature de la maison en construction ; reproduction d'une photographie du R. P. Guillemé (voir le texte).

la pêche et de l'élevage des chèvres dont les peaux leur servent de vêtements. La coutume de se tatouer est, chez eux, très à la mode. A défaut d'habits brodés, ils se bariolent le corps.

***

Maintenant que la sécurité règne dans le pays, ils commencent à revenir sur le continent pour s'y fixer et cultiver ; mais, à la moindre alerte, tous sautent dans les barques et regagnent, au plus vite, leurs îles protectrices. C'est ainsi qu'à notre arrivée, nous trouvons les villages abandonnés et nous restons seuls sur la rive. Ce n'est qu'après deux heures d'attente qu'apparaissent trois indigènes, vêtus à la Robinson et montés sur une petite pirogue, ramant vers la côte, où, sans accoster, ils nous posent de loin ces laconiques questions :

« Qui êtes-vous? — Où allez-vous ? — Que voulez-vous ? »

Pitana répond, et les envoyés, fixés sur notre compte, reviennent bientôt avec six pirogues pour nous transporter dans leur île.

Le chef, un homme à la figure intelligente, me reçoit sur le rivage en serrant, à me briser les os, la main que je lui présente. Cette poignée de main vaut mieux qu'un long discours et tout de suite nous devenons les meilleurs amis.

« — Je te connais, dit-il ; j'ai entendu parler de toi et du bien que tu fais aux Noirs. Plusieurs de mes gens ont

trouvé chez toi asile et protection contre les cruels Babemba. »

Ce brave homme n'aime ni les Arabes, ni les Babemba, ses voisins, qui l'ont toujours pourchassé et pillé ; « mais, ajoute-t-il fièrement, s'ils m'ont forcé à venir me réfugier dans ces îles, s'ils m'ont rendu onze fois veuf, ils n'ont jamais pu me dompter. »

Mes hommes, dont trois appartiennent à sa tribu, lui disent que ces temps malheureux sont passés, que petits et grands peuvent désormais cultiver et voyager en toute sécurité ; que le moment est venu de rentrer sans crainte dans son pays d'origine, où il pourra vivre en paix, grâce au règne protecteur des Blancs.

« — Tout cela est très beau, répond Kabinga ; mais, nous autres noirs, lorsqu'on nous dit que le lion a été tué, nous ne le croyons pas ; nous voulons voir sa peau pour en être bien sûrs. Mwamba, le lion cruel, est mort ; mais il a laissé après lui des petits dont il est sage de se défier. »

Après cette remarque aussi prudente que juste, Kabinga nous quitte pour donner des ordres aux femmes du village. Immédiatement nous les voyons s'armer de pilons ou s'installer près de la pierre à moudre. Pendant ce temps, lui, nous apporte une cruche de boisson fermentée. En nous la présentant, il la bénit à sa manière, c'est-à-dire en crachant dedans, pour bien prouver que son cadeau vient du cœur. Cette étrange bénédiction qui est censée porter bonheur à quelqu'un, préserver des maladies et des maléfices, est très usitée dans ce pays.

***

Les trois jours suivants sont consacrés tout entiers à une exploration en pirogue sur le lac, afin de nous en faire une idée aussi exacte que possible. Mais à notre grand désappointement, nous ne voyons qu'une série d'ilots bas et déserts, séparés entre eux par d'innombrables canaux, où il serait impossible de se reconnaître sans un guide expérimenté. Le nôtre est le fils même de Kabinga. Guidés par lui, nous naviguons sans péril dans ce labyrinthe où des centaines de canaux, qui tantôt se retrécissent et tantôt s'élargissent, ne laissent deviner aucune issue. Les courants eux-mêmes ne sont pas réguliers : dans certains canaux, les eaux coulent vers le Nord, tandis que, dans d'autres, elles vont dans la direction du Sud.

Les herbes aquatiques, qui, chaque année, gagnent du terrain, forment, autour de ces îles, des planchers mouvants sur lesquels il serait très dangereux de s'aventurer.

***

La faune et la flore doivent être extrêmement riches et curieuses. Les eaux, d'une limpidité parfaite, renferment une quantité de poissons d'espèces très diverses, parmi lesquels, pour ne citer que ceux que nous avons pris, se trouvent une carpe et de nombreux poissons chats, à la chair huileuse, qui fait le régal des noirs.

Les loutres, dont les indigènes mangent la chair et vendent les peaux, y sont très communes. On voit partout, au-dessus des eaux calmes, percer leurs têtes noires.

Par contre, les hippopotames et les crocodiles semblent n'avoir jamais habité dans ces parages.

Retour à la mission. — Sépulture de Mwamba.

La saison des pluies qui commence nous avertit que le temps des courses est achevée et que nous devons rentrer à la mission.

C'est aussi le temps de prendre congé du lecteur. Peut-être plus tard, écrirai-je le journal du retour. Pour aujourd'hui je terminerai ces récits, trop longs déjà sans doute, par un événement qui fera époque dans l'histoire de ce pays.

***

En rentrant à Notre-Dame de Kaiambi, nous fûmes en effet, témoins de l'enterrement de Mwamba, maître et seigneur d'une grande partie de l'Ubemba et dernier représentant de la barbarie dans ces contrées. Mort depuis quatorze mois, il attendait dans la case, où il avait rendu le dernier soupir, les honneurs de la sépulture royale.

Un grand monarque comme Mwamba, qui laisse après lui un nombre incalculable de sujets mutilés, un tyran dont les crimes ont été plus nombreux que les cheveux de sa tête, ne pouvait pas raisonnablement s'en aller dans l'autre monde, sans une escorte digne du rang qu'il avait occupé dans celui-ci.

Ne lui fallait-il pas des femmes pour le servir et faire sa cuisine, des esclaves pour chasser les mouches importunes et des courtisans pour lui offrir le tribut de leurs adulations ? Tout ce monde, destiné à composer sa cour là-haut, devait mourir avec lui, être enterré dans la même fosse ou immolé sur son tombeau ; ces derniers sacrifices surtout étaient de véritables tueries. On faisait défiler sur la tombe les victimes amenées de force. Là on leur assénait sur la tête un seul coup de hache ou de massue ; si la victime succombait, c'était le signe qu'elle était agréable au défunt, sinon elle devenait libre. Nous avons à la mission un de ces échappés qui fut laissé pour mort sur la tombe du précédent Mwamba, et qui, après deux jours, réussit à se traîner dans le bois où il guérit et vécut de racines et de fruits sauvages. Comme souvenir de ces temps barbares, il porte encore sur la tête une affreuse balafre.

Heureusement, pour empêcher ces manœuvres ordinaires à la mort des chefs, l'autorité européenne était là attentive et menaçante. Les membres de la famille régnante firent, il est vrai, de nombreuses démarches auprès de l'administration, même auprès des missionnaires, pour s'assurer l'impunité dans le cas où ils feraient des sacrifices humains, mais la réponse fut toujours la même : « Si vous tuez quelqu'un à l'enterrement de votre chef, vous jouez votre tête.

Lorsque, dix mois après la mort du tyran, on leur demandait :

« — Avez-vous inhumé votre chef ? »

Ils répondaient tristement :

« — Comment l'aurions-nous fait, puisque les Blancs nous défendent de lui donner des compagnons ? si nous enterrions Mwamba comme un simple mortel, il se vengerait sur nous en accablant le pays de calamités. »

Cependant une députation tenta auprès de l'administration un dernier effort.

« Mwamba notre chef, dirent les délégués, mort depuis



de longs mois, attend toujours la sépulture; permettez-nous d'enterrer avec lui au moins quelques esclaves.

« — Non.

« — Mais alors au moins quelques femmes?

« — Ni hommes, ni femmes.

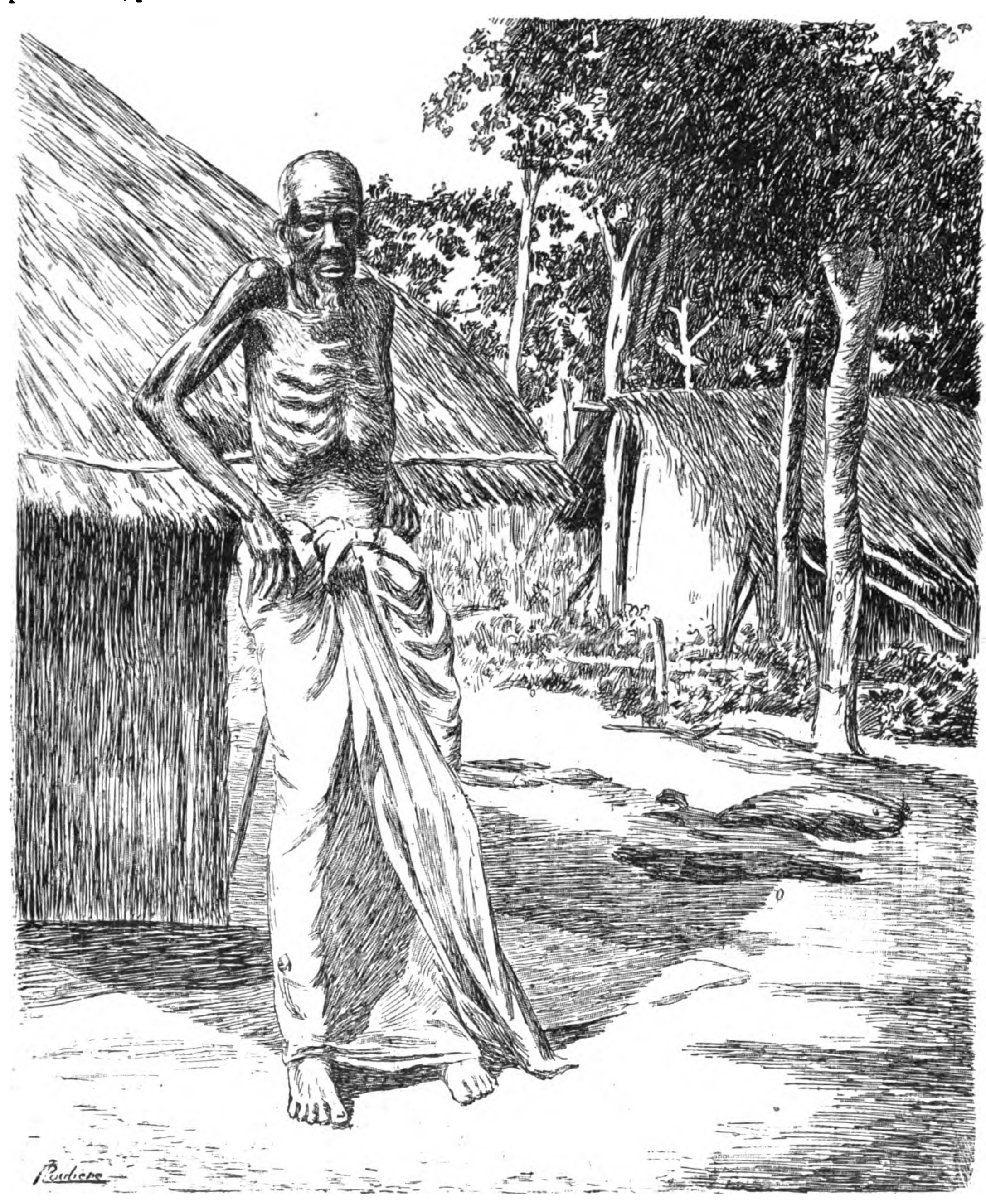
« — Un petit enfant?

« — Non, non; encore une fois, non. »

Il n'y avait donc rien à espérer de l'inflexible volonté du chef européen. Aussi, parmi les Babemba, on commença à croire que leur roi pourrait bien faire seul le voyage de l'autre monde. C'est ce qui eut lieu au grand contentement de la population, mais aussi à la profonde humiliation de la famille royale.

Ce triomphe de l'Evangile sur le paganisme barbare nous fait espérer qu'une ère nouvelle de paix et de sécurité va s'ouvrir pour ce malheureux pays.

FIN



NYASSA. — MON PREMIER BAPTÊME DANS L'UBEMBA; dessin d'après une photographie envoyée par le R. P. GUILLEMÉ.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Au nom de deux familles du diocèse de Besançon	1.500 »
M. l'abbé Gauci, du diocèse de Constantine	9 »
Une personne pieuse du diocèse de St-Brieuc	20 »
Un abonné du diocèse de Périgueux	500 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Vidal).

Au nom de deux familles du diocèse de Besançon	500 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr de Saune).

Au nom de deux familles du diocèse de Besançon	500 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Guillemé).

Au nom de deux familles du diocèse de Besançon	500 »

Pour les missions nécessiteuses (Séminaire d'Alger).
Au nom de deux familles du diocèse de Besançon.......... 300 »

Pour les missions nécessiteuses (M. C. Ferrand, Nagasaki).
Au nom de deux familles du diocèse de Besançon.......... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Ligneul, Tokio).
Au nom de deux familles du diocèse de Besançon.......... 100 »
M. l'abbé Hiriart, du diocèse de Bayonne.......... 78 »
Mlle F. Collot, Nancy, demande de prières.......... 10 »
M. Auguste Mullendorf, du diocèse de Luxembourg.......... 85 »
Anonyme de Paris, demande de prières.......... 20 »
Mlle C. Deschamp, 5 fr.; Mlle Aimée Deschamp, 1 fr.; Mlle Cherdel, 0,50; diocèse de St-Brieuc.......... 6 50
Anonyme du diocèse d'Angers.......... 100 »
Anonyme de Reims.......... 22 40
M. Blanchot, du diocèse de Nantes, demande de prières.......... 2 »

Pour le baptême d'une petite fille sauvage sous le nom de Chantal (R. P. Lejeune).
Mme la vicomtesse de Charpin, diocèse de Lyon.......... 78 »

Pour les missions de l'Asie Mineure (Mgr Terzian).
Mme Durrand, Marseille.......... 10 »

Au R. P. Eugène de Modica (Trébizonde).
Anonyme de Gibles, diocèse d'Autun.......... 5 »

Au R. P. Tranquille, assomptionniste (Nicomédie).
M. l'abbé Gillet, diocèse de Namur.......... 60 »

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie Mineure).
M. Schwindenhammer, du diocèse de Strasbourg, 10; Mme Picquard et Mlle Grouvel, à Wolxheim (Alsace), 10; M et Mme G. Robin Herzog, du diocèse de Strasbourg, 20; Mme Emmanuel F. Dufresne, du diocèse de Strasbourg, 10; M. l'abbé Parison, Dijon, 6; Anonyme de Limoges, 1 20; M. l'abbé Rowicki, Montpellier, 5; de Paris : Anonyme, 1; Mme la marquise de Menou, 2; Mme la comtesse de Mérode Westerloo, 5; Anonyme, 5; M. Martineau, 5; anonyme, 2; M. Georges de Grandmaison, 5; M. Truguy, 5; Mme la vicomtesse de la Rupelle, 5; Mme la comtesse Martin du Nord, 5; Mme la vicomtesse de la Hitte, 5; Mme Albert Delon, 10; M. et Mme Antonin Pagès, 10; Mme Georges Rodrigues, 10; M. Emile Bourgoin, 5; une mère qui recommande ses enfants aux prières, 5; Mme René Henri, 20; Mme la comtesse de Montboissier Canillac, 20; M. du Montille, 20; Mme de Bort, 10; Mme Ducloux, 10; Mme Georges Béjot, 10; anonyme, 0,45; Mlle Nebel, 5; M. Briatte, 20; M. Bonhomme, 10 fr.; Anonyme, 5 fr.; Mme M. Jeoffray, 5 fr.; Mme Demachy, 40 fr.; M. des Chaumes, 5 fr.; Mme Chaper, 5 fr.; Mme Guillennec, 5 fr.; Mlle M. Derouvroy, 10 fr.
Mme Rappard, 100; M. de Saint-Sauveur, 5; M. le Cte de Kerouartz, 10; Mme Corentin Guyho, 5; M. Albert Orgeur, 5; Mme de Maumigny, Nevers, 20; Mlle Le Dennat, du diocèse de Saint-Brieuc, 5; Anonyme d'Uzel, diocèse de Saint-Brieuc, 1; Mlle Rosalie Launay, du diocèse de Saint-Brieuc, 5; M. J. Perrin, du diocèse de Luçon, 10; Anonyme du diocèse de Versailles, 10; M. Henri Charpentier, du diocèse de Cambrai, 20; Mme la comtesse de Beaufort, diocèse de Bruges, 10; M. Suzange, diocèse de Stasbourg, 20; M. Paul Valmont, diocèse de Saint-Dié, 5; M. Heckler, du diocèse de Nancy, 10; Mme H. d'Espinay, Lyon, 5; M. l'abbé Marienval, du diocèse de Meaux, 6; M. l'abbé Renard, diocèse de Reims, 10; M. Lepercq, du diocèse de Cambrai, 10; anonyme du diocèse de Nantes, 2; Mlle Marie Daumas, Montpellier, 5; M. l'abbé Barrière, diocèse de Montpellier, 5 fr.; M. le comte de Pontac, Bordeaux, 10 fr.; Mlle J. Bire, 5 fr.; M. Prudhomme, diocèse de Reims, 5 fr.; Mme Floch, 15; Mme Griois, 5; Mme J. de La Blanchardière, 5; Mme la comtesse de Bréon, 5; Anonyme de Montoir-s.-le-Loir, 5; M. Compaing de La Tour Girard, 5; Mme Cabissol, 5; Mlle Rech, 100; Mlle Anna Mérsy, 5; Anonyme d'Amélie-les-Bains, 5; Mme la marquise de La Mazellière, 5; Mlle Chalaud, 5; Mme Ste-Légère, 10; Sœur Silvine, 30; M. Keller, 6,10; Mme veuve Ferry, 5; M.-J. Aerts, 10.

Pour les affamés des Indes (M. Maurice).
Mlle Louise Dunoyer, du diocèse du Mans.......... 10 50

A M. Morineau (Cochinchine septentrionale).
C. F., chanoine titulaire de Grenoble.......... 5 »

Pour les petits Chinois (Mgr Mérel).
A l'intention de Jean Adt, diocèse de Nancy, demande de prières.......... 10 »

A Sœur Mac Carthy, hôpital de Kiou-Kiang (Kiang-si septentrional).
Anonyme de Gibles, diocèse d'Autun.......... 5 »

A M. Renault, préfet apostolique du Kouang-si.
C. F., chanoine titulaire de Grenoble.......... 5 »

A Mgr Chatron, Osaka.
Un vieil ami et condisciple, du diocèse de Belley.......... 5 »

A M. Bertrand, pour les lépreux de Gotemba, Tokio.
M. l'abbé Besnard, du diocèse de Chartres.......... 30 »

A Mgr Oury, archevêque d'Alger, pour ses séminaires.
E. R. L., Marseille.......... 50 »

A Mgr Hirth, Victoria-Nyanza méridional.
Pour le baptême d'un petit nègre sous le nom de Pierre, M. L. Vallet, diocèse de Metz.......... 5 »

Au R. P. Guillemé, Nyassa.
Rayon X.......... 10 »

Pour le rachat d'esclaves en Afrique (R. P. Guillemé).
Sœur E. M.......... 40 »
Un anonyme (rachat d'enfants).......... 37 70

Pour les missions des Pères Jésuites, à Madagascar.
E. R. L., Marseille.......... 50 »

Au R. P. Lejeune, Gabon, pour aider au rachat d'un enfant à baptiser sous le nom de Guy.
Anonyme du diocèse de Séez.......... 2 50

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour rachat d'esclaves.
M. l'abbé Pommereau, du diocèse de Nevers.......... 10 »

Pour le rachat et le baptême de trois enfants sous les noms de : Albert, Eugène et Rosalie (Dahomey).
Un aumônier de Rennes, demandes de prières.......... 15 »

A Mgr Lechaptois, Tanganika.
Un futur Père blanc, Quimper.......... 5 »

Au R. P. Ganot, Bas-Niger, pour le baptême d'un petit garçon sous le nom de Jean Marty et une fille sous le nom de Anne Pons.
M. l'abbé Marty, du diocèse de Cahors.......... 5 »

A Mgr Grouard, Athabaska.
M. l'abbé Gaugain, diocèse de Laval.......... 25 »

Au R. P. Nicolas, mariste, à Suva (Fidji), pour la construction de sa cathédrale.
Un ami, du diocèse de Metz.......... 15 »

ÉDITION ITALIENNE

4e trimestre de 1901.

Pour l'Œuvre.......... 283 10
— les missions nécessiteuses (Hydérabad).......... 550 60
— les missions nécessiteuses d'Orient (Mgr Piavi).......... 49 25
— les lépreux à Kummamoto (Nagasaki).......... 2028 30
— les lépreux de Chine (M. Clerc-Renaud, Kiang-si oriental).......... 4 95
— les affamés des Indes (Nagpore).......... 68 95
— M. Marie, Osaka, pour l'hôpital du Sacré-Cœur.......... 9 85
— M. Poinsot, au Kouy-tchéou.......... 2 »
— Mgr Otto, Kansou.......... 1 50
— Mgr Cadi, archevêque du Hauran.......... 1 50

Total.......... 3000 »

ÉDITION POLONAISE

Aux Pères Trappistes de Banjaluca (Bosnie).......... 100 10
Au R. P. Antonio de Pettineo, Canée (Crète).......... 400 »
Au R. P. Romano, S. J., Syra (Grèce).......... 400 »
Au R. P. Pasi, S. J., à Scutari (Albane).......... 200 »
Aux Pères Résurrectionnistes à Andrinople.......... 800 »
A Mgr Fallize, Christiana (Norvège).......... 300 »
Au P. Ortred, îles Laaland, Maribo (Danemark).......... 300 »
A l'Orphelinat de Saint-Joseph, à Berlin.......... 105 »
Aux chrétiens persécutés de Chine (Kouang-tong).......... 200 »
Aux lépreux de Chine (M. Clerc-Renaud) Kiang-si or.).......... 10 »
Au séminaire central de Kandy (Ceylan).......... 24 »
A M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki).......... 3625 »
Au R. P. André, S. J., missions d'Arménie.......... 200 »
Au R. P. Fidèle de Trieste, capucin, à Koderbeck (Syrie).......... 200 »
Aux missions de Terre Sainte (Mgr Piavi).......... 70 »
A M. C. Ferrand (Nagasaki).......... 50 »
Au R. P. Wehinger, Mandalay (Birmanie septentrionale).......... 30 »
A Mgr Hurth, Dacca.......... 10 »
Aux Pères Jésuites, au Maduré.......... 100 »
Aux Sœurs du Bon-Pasteur, à Bangalore.......... 100 »
Aux Prêtres polonais exilés en Sibérie.......... 6 »
A M. Robert, Taïkou, Corée, pour son église.......... 100 »
Au R. P. Beyzym, Tananarive.......... 22150 »
Aux missions des Pères Jésuites, Montana (Montagnes Rocheuses).......... 100 »
Aux missions des îles Gilbert.......... 100 »

Total.......... 29680 »

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



GABON. — Dans la forêt; d'après une photographie envoyée par le R. P. Trilles (voir p. 68).

CORRESPONDANCE

NAGASAKI (Japon)

Besoins de la Mission de Saga.

Dans la lettre suivante, Mgr Cousin vient recommander à la charité de nos lecteurs une mission de son diocèse doublement digne d'intérêt, soit à cause du sinistre dont elle a été victime, soit pour les espérances de conversions que font concevoir les bonnes dispositions de la population et le zèle du prêtre japonais qui en est chargé.

LETTRE DE MONSEIGNEUR COUSIN, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, ÉVÊQUE DE NAGASAKI.

Saga, ville de 30.000 habitants, est le chef-lieu du département qui porte son nom. Les premiers essais d'évangélisation tentés dans la ville et les environs, datent d'une quinzaine d'années. Le dernier compte rendu porte à 216 le nombre des catholiques du district dont Saga est le centre, et les baptêmes de l'année s'élèvent au chiffre de 38 dont 35 d'adultes.

Comme partout, les commencements furent pénibles. La Mission n'ayant pas les ressources suffisantes pour acquérir un terrain et une maison convenables, on louait ce qui se présentait et chaque fois qu'on se trouvait à peu près installé, on était vite obligé de déloger, parce que le propriétaire trouvait pour son immeuble des locataires plus fortunés que nous. Cela suffisait pour dérouter les catéchumènes et décourager le prêtre.

Enfin la Providence nous permit d'acheter un terrain assez vaste, sur lequel il y avait une habitation dont on pouvait se contenter provisoirement. Elle n'avait rien de monumental. Couverte en chaume, c'était une construction purement japonaise, avec des cloisons à coulisse en carton et des fenêtres en papier. Mais on pouvait y aménager une salle pour recevoir les visiteurs et faire les instructions, et une autre qui servait de chapelle.

La maison était antique et tout le monde s'accordait à dire qu'elle ne valait pas les réparations qu'il aurait fallu faire pour la mettre en état. Elle se tenait pourtant debout et l'on songeait à d'autres postes encore plus dénués que celui-là. En fait, on regardait Saga comme pourvu pour longtemps.

∴

Hélas ! un incendie vient de réduire en cendres notre immeuble. Aujourd'hui qu'il ne nous reste

plus qu'un amas de décombres, la question change d'aspect. Au Japon, l'opinion ne permet pas à un propriétaire visité par l'incendie de tarder à rebâtir. Ce serait afficher que l'on est sans ressources et sans crédit. C'est malheureusement notre cas; mais la Mission ne peut pas assumer la mauvaise impression qui en serait la suite.

Si j'avais affaire à un missionnaire européen, je lui dirais sans détour : « Vous connaissez l'état de nos finances, la Mission ne peut absolument rien pour vous... Vous avez peut-être quelques ressources personnelles; pour l'amour de Dieu, faites-en le sacrifice; vous avez des amis en France, dites-leur votre détresse. » Mais je me trouve en présence d'un prêtre japonais, qui ne possède absolument que sa bonne volonté et qui peut, encore bien moins que l'un de nous, se mettre au-dessus du qu'en dira-t-on de ses compatriotes.

Inutile donc de lui conseiller de patienter et de chercher une maison à louer après avoir été propriétaire aux yeux du public. D'un autre côté, rappeler le prêtre et supprimer momentanément le poste, c'est rendre illusoire le travail de quinze années et décourager, pour toujours peut-être, des néophytes, qui auront bien vite désappris le chemin de l'église dont on a eu tant de peine à leur faire prendre l'habitude. S'ils ne redeviennent pas boudhistes, il y a au moins le danger de les voir attirés par les protestants, qui ne sont pas loin et qui, je puis le dire, leur feront des avances.

Il faut donc bâtir immédiatement une résidence au moins semblable à celle que le feu vient de faire disparaître; mais c'est une somme de 7 à 8.000 francs. Je ne l'ai pas et le P. Laurent Hirayama non plus ; il ne lui reste pas même, pour le moment, une pierre où reposer sa tête.

C'est pour lui et en son nom que je me permets de faire entendre ce cri de détresse.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père, sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a érigé aux Etats-Unis le nouveau diocèse de Sioux-City; il comprend la partie occidentale du diocèse de Dubuque, à savoir les comtés de Lion, Osceola, Dickinson, Emmet, Kossuth, Palo-Alto, Clay, O'Brien, Sioux, Plymouth, Cherkée, Buena Vista, Pocahontas, Humboldt, Webster, Calhoun, Sac, Ida, Woodburg, Monona, Grawford, Cawoll, Greene et Boone.

— Ont été nommés : évêque de Roseau (Antilles), le R. P. Philippe Schelfast, de la Congrégation du Très Saint Rédempteur, né dans le diocèse de Gand, le 27 septembre 1850, et missionnaire dans les îles de Saint-Thomas et de Sainte-Croix, qui dépendent du diocèse de Roseau.

— Vicaire apostolique du Hou-nan méridional et évêque titulaire de Sinao, le R. P. Jean-Pellegrino Mondaini, des Mineurs Franciscains, né le 15 janvier 1868, à Villa Verucchia (diocèse de Rimini) missionnaire au Houpé oriental.

— Vicaire apostolique du Chen-si et évêque titulaire d'Adraha, le R. P. Odoric Rizzi, des Mineurs Franciscains, né à Udine le 28 avril 1858, provicaire dudit vicariat.

— Vicaire apostolique de l'Etat-libre d'Orange (Afrique) et évêque titulaire de Tiatyre, le R. P. Matthieu Gaughren, des Oblats de Marie-Immaculée, né dans le diocèse de Dublin, en 1844.

INFORMATIONS DIVERSES

Arménie. —Mgr Jean Mouradian, évêque arménien de Marach, écrit de Constantinople, le 18 janvier, à S. Em. le cardinal Coullié, archevêque de Lyon, qui nous communique et recommande vivement cette lettre :

« Il y a cinq mois, je recevais à Ispahan, une lettre de mon patriarche, S. B. Mgr Emmanuelian, m'ordonnant de venir à Constantinople pour être sacré évêque de Marach. Tout ému de cette nouvelle imprévue, je me mis en devoir de faire les préparatifs de ce long voyage. Mais ce ne fut qu'après avoir éprouvé des difficultés de toute sorte que je suis arrivé à destination. D'abord on ne voulait pas me délivrer de passeport; je l'obtins grâce à l'intervention de l'ambassadeur de France. Une fois en route, on ne voulait pas me laisser débarquer, comme venant d'un pays infecté par la peste. Je dus faire quarantaine, puis revenir sur mes pas. Bref, ce ne fut qu'après deux mois d'allées et venues, qu'épuisé de fatigue et à bout de ressources, j'arrivai dans la capitale de la Turquie. C'est là que je reçus la consécration épiscopale le 21 novembre.

« Je suis donc depuis deux mois évêque arménien de Marach. Ce diocèse se trouve dans la plus triste situation. Les massacres dont il a été le théâtre et qui ont eu dans toute l'Europe le plus douloureux retentissement, y ont accumulé les ruines et la plus grande misère. Hélas! c'est moi, pauvre missionnaire, qui dois remédier à tant de maux, et je n'ai, pour tout trésor, que ma bonne volonté. J'ai à pourvoir à la subsistance de douze prêtres et de onze religieuses. Notre orphelinat est rempli de soixante-dix enfants, tristes victimes des horreurs de la guerre civile, qui a plus particulièrement désolé cette région. Ne se trouvera-t-il pas quelques âmes généreuses pour me venir en aide dans ma profonde détresse? »

Syrie. — Le R. P. Michel, de la Compagnie de Jésus, nous écrit de Beyrouth :

« J'aurais voulu que vous fussiez témoin de la procession du Saint-Sacrement qui a eu lieu dimanche dernier dans les vastes cours de l'Université. Il y avait une foule de plus de 3.000 personnes, hommes faits, enfants, vieillards, de toutes les professions et de tous les métiers : portefaix, bateliers, cochers, barbiers, voire même des cireurs de souliers. Tout ce monde défilait dans l'ordre le plus parfait, en récitant le chapelet ou en chantant des cantiques avec un esprit de foi et un entrain qui rappelaient les premiers siècles de l'Eglise.

« Mgr Charles Duval, délégué apostolique de Syrie, portant le Saint-Sacrement, était précédé du clergé latin et maronite; puis venaient les enfants de chœur et enfin le nombreux cortège des premiers communiants de toutes nos écoles primaires; ils étaient revêtus de blanc avec une ceinture bleue; chacun d'eux tenait dans ses petites mains une oriflamme aux couleurs voyantes. La fanfare de la Congrégation, composée en grande partie d'enfants des écoles, faisait retentir ses plus beaux airs pendant que leur bannière de sainte Cécile flottait au vent. Devant les musiciens figurait la Société des Jeunes Gens, dont le plus fort portait fièrement la bannière de saint Louis de Gonzague. En avant de ce groupe défilaient les artisans et les hommes de métiers faisant onduler, eux aussi, leurs bannières. Enfin, tout au premier plan, marchait la croix, suivie des élèves de nos écoles primaires de Beyrouth, ainsi que des jeunes apprentis. Ils étaient accompagnés de leurs maîtres, qui leur faisaient chanter des cantiques à vous ravir, tant ils y mettaient de zèle et de cœur. Le chant



BEYROUTH (*Syrie*). — CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. MICHEL.

de cette masse d'hommes aux accents mâles et robustes contrastait admirablement avec les fraîches voix d'un millier d'enfants qui alternaient avec eux.

« Au milieu de cette foule, composée de représentants de tous les rites et de tous les métiers aux costumes les plus bizarres et les plus variés, se déployait la musique arabe amplement fournie de tambourins, de tam-tam, de chapeaux chinois, clochettes, cymbales, etc. Elle était accompagnée des chantres de la Congrégation, qui s'efforçaient à qui mieux mieux de tenir tête aux bruits assourdissants de cet orchestre.

« Bref, ce concert donnait à la procession un cachet moitié barbaresque, moitié asiatique, sans rien lui enlever de cette piété qui vous saisit le cœur et le remplit d'une foi débordante d'enthousiasme. Dans cette foule immense, la plupart des assistants portaient des cierges allumés. Ils gardaient un silence absolu et paraissaient absorbés dans la prière lorsqu'ils n'étaient pas occupés à chanter. On voyait aussi des boîteux, des aveugles, des paralytiques, des malades de tout genre. On aurait dit Notre-Seigneur traversant la Palestine, entouré de malades et de pécheurs demandant la guérison des corps ou des âmes. Pour moi, je suis persuadé que ce bon Maître aura fait de nombreux miracles, au moins des conversions nombreuses, et qu'il a distribué des grâces de tout genre.

« Je n'ai pas manqué de prier pour mes bienfaiteurs afin que Notre-Seigneur les récompense de leur générosité et leur inspire de nouvelles attentions en faveur d'une Congrégation dont la pauvreté rappelle celle du Sauveur dans la crèche. »

UNE MISSION DOMINICAINE A CUBA

Par le R. P. MOTHON

PRIEUR DES DOMINICAINS DU HAVRE

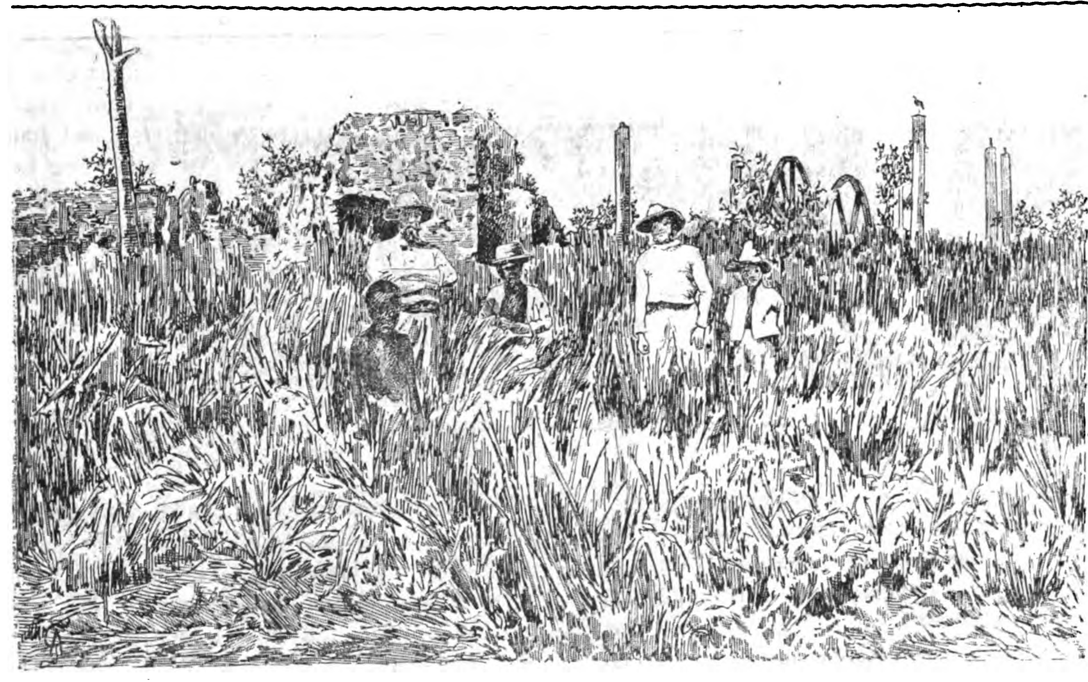
L'autonomie de Cuba vient d'être officiellement reconnue par les Etats-Unis ; « la perle des Antilles » est devenue, depuis quelques mois, une république indépendante.

Le moment est donc bien choisi pour publier cette correspondance où nos lecteurs seront heureux de trouver des détails sur la situation religieuse de la grande île et sur deux missions fondées à Cuba par les Frères Prêcheurs. Mais la pauvreté des Missionnaires est extrême, aussi les recommandons-nous à la charité de nos lecteurs.

Vers la fin de l'année 1899, sur la demande de Mgr Sbaretti, récemment nommé évêque de la Havane, les Pères Dominicains de la province de Lyon ont établi une mission dans une des parties les plus éloignées de ce diocèse, à Cienfuegos, et, quelques mois après, ils acceptaient la charge d'un nouveau district.

***

La population de ces contrées offre au missionnaire un champ immense et plein d'espérance. Les Cubains ont, au fond de leur nature, des instincts religieux, qui, développés dans des conditions normales, pourraient donner d'excellents résultats. Ils sont d'un naturel ouvert, sympa-



CUBA. — RUINE D'UNE SUCRERIE DE TRINIDAD, DÉTRUITE PENDANT LA DERNIÈRE GUERRE ; dessin de M. A. GUASCO, d'après une photographie envoyée par un Dominicain (voir le texte).

thique, un peu enfantins, mais pleins de cœur et faciles à gagner. Depuis deux ans, les missionnaires français en ont déjà fait l'expérience d'une manière frappante. Le jour où ils débarquaient dans l'île de Cuba, ils se trouvaient, en ce qui concerne l'exercice du saint ministère, dans les conditions les plus défavorables. Ils n'étaient que cinq religieux sans aucune ressource financière et, sauf un seul d'entre eux, ne connaissant pas un mot de la langue espagnole. Ils louèrent une petite maison bien modeste et résolurent de commencer humblement leur œuvre d'apostolat, en faisant le catéchisme à quelques enfants nègres. Tout d'abord les habitants éprouvèrent à l'endroit des nouveaux-venus un sentiment de défiance. Mais cette première impression ne dura pas longtemps. Lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils avaient à faire à des prêtres étrangers à leurs divisions politiques, qui ne sollicitaient d'eux aucune rétribution, pas même la plus minime, et ne cherchaient qu'à les instruire et à leur faire du bien, la défiance fit place à la surprise, puis à une sympathie marquée. Quelques jeunes gens, qui s'étaient hasardés près des religieux, rapportèrent à leurs amis ce qu'ils avaient vu et les emmenèrent à leur tour leur rendre visite, si bien qu'au lieu de quelques petits nègres que les Pères comptaient évangéliser, ils virent arriver de tous les environs une foule de grands garçons et se trouvèrent bientôt, sans le vouloir et sans y avoir songé, à la tête d'un véritable collège de plus de cent élèves.

En même temps, à mesure qu'ils se familiarisaient davantage avec la langue espagnole, ils voyaient leur ministère s'étendre. Le manque de prêtres dans toute l'étendue de l'île de Cuba, mais surtout dans la partie dont nous parlons, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Ce n'est pas le lieu de raconter ici les causes multiples de ce triste état de choses, mais on pourra s'en faire une idée quand on saura que, dans la ville de Cienfuegos et ses environs, c'est-à-dire dans une agglomération qui dépasse quarante mille âmes, il n'y a qu'une église et que le clergé de celle-ci se compose de deux prêtres, le curé et un vicaire. Hâtons-nous de dire que ces deux prêtres, tous deux natifs du pays, bien loin de prendre ombrage de l'arrivée des Pères, leur ont constamment témoigné la plus cordiale sympathie, et, avec une grande élévation de vues, ont aidé de tout leur pouvoir au succès de leur ministère.

Au bout de quelque temps, blancs et créoles, vieillards et jeunes filles, une foule de personnes qui ne s'étaient jamais confessées, qui n'étaient ni baptisées ni mariées, et n'avaient sur Dieu que les notions les plus confuses, com-



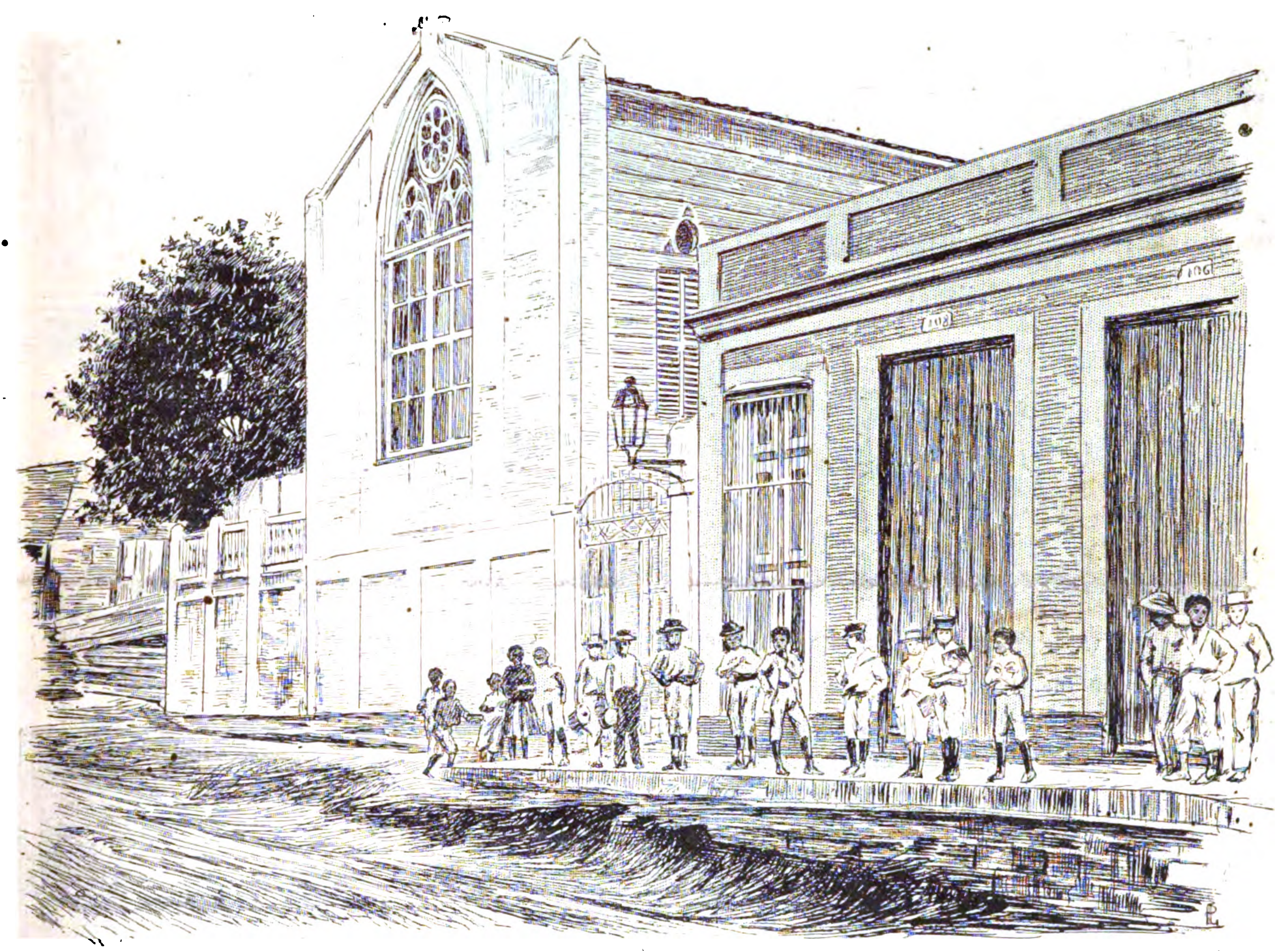
CUBA. — HABITATION ET FAMILLE DE MULETIERS, A TRINIDAD ; dessin de M. A. GUASCO, d'après une photographie envoyée par un Dominicain.

mencèrent à prendre le chemin de la pauvre petite mission. Il fallut songer à une chapelle. Avec quelques fonds empruntés, on érigea une sorte de vaste hangar en bois, du style le plus primitif, mais assez grand pour abriter quelques centaines de personnes. Aujourd'hui, l'humble chapelle des missionnaires se trouve déjà trop petite. Chaque dimanche on y vient entendre la messe et les instructions. Chose inconnue dans le pays, des hommes de toutes les conditions forment une partie de l'auditoire. Des congrégations de femmes et de jeunes filles ont été fondées, ainsi que des catéchismes, non seulement pour les enfants, mais pour les adultes. En un mot, si les progrès continuent, on peut prévoir que cette population sera bientôt complètement transformée.

***

Néanmoins, ces consolants résultats ne s'obtiennent pas sans de grandes difficultés, surtout au point de vue matériel. Les nouveaux missionnaires n'ont pas de paroisse et ne reçoivent absolument rien des fidèles.

« D'ici à quelque temps du moins, nous écrivent les



CUBA. — CHAPELLE ET ÉCOLE DES DOMINICAINS A CIENFUEGOS ; d'après une photographie envoyée par un Missionnaire Dominicain (voir le texte).

Pères, en face des ruines accumulées par la guerre et à cause de certaines extorsions, commises jadis à l'égard des habitants, sous prétexte religieux, nous ne pouvons et ne voulons rien demander. Cette conduite nous est inspirée par la persuasion où nous sommes qu'agir autrement dans les circonstances présentes serait compromettre irréparablement le succès de notre ministère et l'avenir de cette nouvelle mission. Jusqu'ici nous avons vécu à grand'peine de quelques aumônes venues du dehors et des secours que nous fournit généreusement une petite communauté de Dominicaines françaises, détachées de Cette et établies depuis quelques années à Cienfuegos. »

Malgré cela, les ressources sont complètement insuffisantes, et actuellement, après avoir employé toute leur journée au ministère des âmes, les Pères sont obligés de consacrer une partie de leurs nuits à des leçons privées d'anglais et de tenue de livres, afin de pouvoir faire face aux dépenses les plus indispensables et payer leur pain de chaque jour.

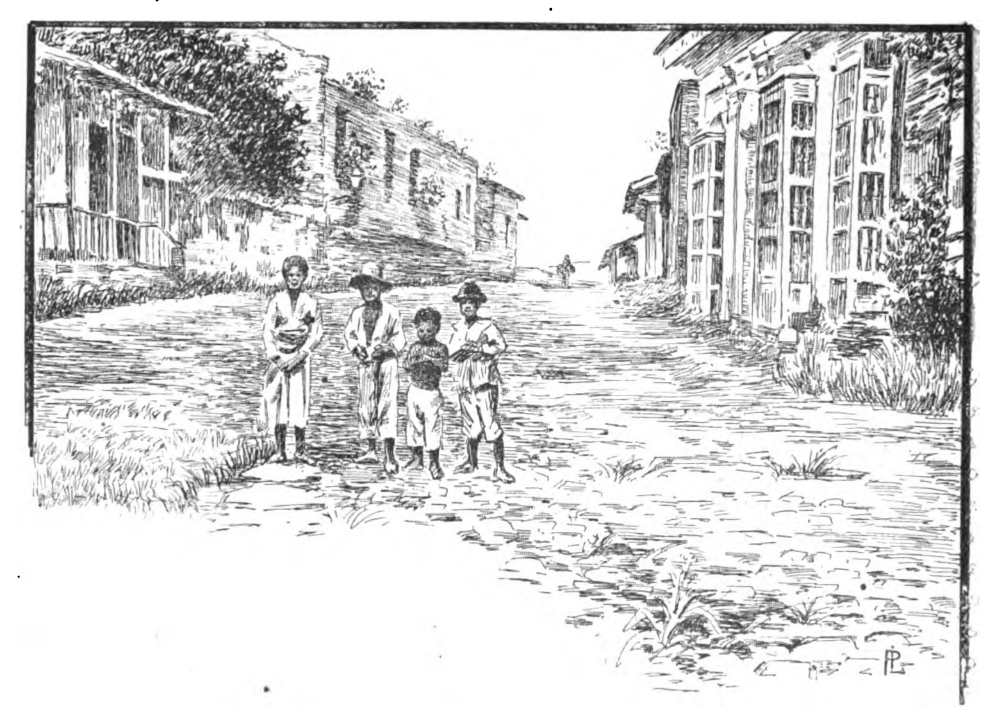
Tel est l'état des choses, à Cuba, dans les villes où, malgré la détresse religieuse et matérielle, il y a encore des ressources. Dans les campagnes, loin des centres et des voies de communications, la situation est bien pire encore et on peut dire qu'il se trouve dans cette île des districts presqu'aussi déshérités, à tous les points de vue, que les tribus sauvages du centre de l'Afrique.

CUBA *(Antilles)*. — Calle San Carlo a Cienfuegos; d'après une photographie d'un missionnaire Dominicain (voir le texte).

Dans le courant de l'année dernière, l'évêque de la Havane, Mgr Sbaretti, se rendant compte du grand bien que faisaient les religieux, leur demanda de prendre entièrement à leur charge, un vaste district situé au sud dans la partie montagneuse de l'île et, jusqu'alors complètement dénué de tout secours. Les Pères n'avaient pour cette nouvelle mission ni hommes ni argent, et refusèrent d'abord ; mais l'évêque insista tellement et la situation qu'on leur dépeignait était si lamentable, qu'ils acceptèrent enfin, se confiant en la Providence.

Ils envoyèrent un premier missionnaire, le Père Germain, qui avait travaillé plusieurs années déjà dans les Antilles anglaises.

Bien lui prit d'être jeune encore et rompu aux fatigues et aux privations de l'apostolat; car il allait avoir à défricher un champ



CUBA. — Une rue de Trinidad; d'après une photographie envoyée par un Missionnaire dominicain (voir le texte).

plus pénible que tous ceux auxquels il avait été employé jusque là. Le district qui forme la nouvelle mission mesure près de 150 kilomètres de tour. Il est situé dans la partie sud-ouest de l'île, et comprend une chaîne de montagnes escarpées qui descendent au sud jusque vers l'océan, dans le voisinage du port de Trinidad.

Dans toute cette vaste région, il n'y a pas un chemin, où puisse s'aventurer une voiture quelconque, et le seul moyen de transport est de traverser à cheval les forêts, les prairies, les rivières et les marécages. Quant à la population, elle est composée en grande partie de nègres et de mulâtres, descendants d'esclaves ou anciens esclaves eux-mêmes, privés de toutes communications avec le reste de l'île et plongés dans la plus profonde misère. Groupés en pe-



CUBA. — Une rue de Trinidad. Marchand de charbons; d'après une photographie envoyée par rn Missionnaire dominicain.

CUBA. — Place principale de Cienfuegos ; d'après une photographie d'un Missionnaire Dominicain (voir le texte).

tits villages ou isolés dans les montagnes, ils habitent généralement des huttes dont la construction est des plus primitives. Quatre troncs d'arbre encore jeunes et hauts de quatre à cinq mètres, sont plantés en carré et forment les quatre angles de la maison; d'un piquet à l'autre, en guise de murailles, on cloue de larges feuilles de palmiers, en ayant soin de laisser des ouvertures qui servent à la fois de portes et de fenêtres. Le tout est recouvert de longues herbes un peu semblables au chaume de nos campagnes. Au centre de l'unique chambre, suspendu à l'extrémité d'une liane, se balance généralement un berceau de branchages occupé par le dernier né. Dans les coins, quelques meubles primitifs et quelques ustensiles de ménage; au dehors un petit fourneau portatif, pour faire l'ordinaire, et au centre de la cabane les jeunes enfants, garçons et filles, complètement nus, se traînent par terre ou jouent en compagnie de poules et de pourceaux.

Les blancs sont dans des conditions un peu meilleures; mais néanmoins leur situation matérielle et morale est encore bien triste, et, prise dans son ensemble, cette mission est certainement une des plus misérables qu'on puisse imaginer.

(*A suivre.*)

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite (1)

CHAPITRE IV

Le départ. — Premières étapes. — Difficultés avec le personnel noir de l'expédition.

Mercredi 20. — Grand remue-ménage dès le matin. Chacun prend sa charge, prépare ses cordes; celui-ci se fait un petit matelas pour les épaules, celui-là un autre qu'il placera sur la tête et Ali, homme de précaution, qui porte son fardeau sur le dos, s'est déjà confectionné un confortable petit pouf, qu'il porte au bas des reins.

A 9 heures du matin, le clairon sonne; c'est le départ. Poignées de main par-ci, poignées de main par-là. M. Lesieur nous accompagne quelques centaines de mètres. En avant, en avant! Adieu, Sendjé. Les heures d'ennui y ont été fréquentes; mais la cordialité toujours prévenante de sir Dautzembert, chef de la forteresse, et de son second, M. Delattre, s'est efforcée de les prévenir. S'ils n'y ont pas réussi toujours, la faute est imputable aux événements, non certes à ces Messieurs. Que mille grâces leur soient rendues! Si jamais ces lignes tombent sous leurs yeux ils sauront que notre gratitude est grande et nos remerciements sincères.

L'expédition est donc en route scindée en deux parties, qui doivent se rejoindre dans deux mois, à la boucle du Wole ou Benito (Benito est le mot espagnol, Wole le nom indigène du même cours d'eau). Elle est ainsi composée. M. Lesieur, directeur, reste à Sendjé : il partira dans un mois par la route qui court le long du Wole; M. Bodier, un Sénégalais, mais de race française (son père est de Châlons-sur-Marne), l'accompagnera avec une cinquantaine de porteurs et la moitié des Sénégalais. L'autre moitié de l'expédition comprend 23 porteurs Loangos, 23 Mayumbas, trois sections de Sénégalais, soit une cinquantaine d'hommes divisés en trois pelotons, d'après leur nation : Saracolets, Wolofs et Toucouleurs. Un sergent et deux caporaux commandent les sections; ce sont Mamadou Issa, Abdoulaye et Bakadi-Diop. De plus, nous avons deux Sénégalais, ouvriers d'art, pour construire maisons, pirogues, canots ou radeaux suivant le cas et le besoin : quarante à soixante porteurs pahouins, recrutés de village en village, enfin le P. Tanguy, votre serviteur et M. Foret, sous-directeur de l'expédition, soit environ 140 hommes, dont 3 blancs.

***

M. Foret s'occupe de tous les détails d'organisation. Chacun sera chargé de la cuisine une semaine tour à tour. Je prends le relevé de la route; vu ma connaissance des indigènes, on me confie, en outre, le service des achats et des distributions de vivres, fonction qui est loin d'être une sinécure. A chaque village où nous faisons étape, un petit marché s'organise, les femmes accourent et les provisions s'accumulent.

Chacun de nous a sa tente montée sur armature en fer, un lit de sangle avec moustiquaire, une couverture, hamac, petite table et un siège, une cuvette et nos deux coffres la garnissent bien suffisamment : munie de sa double enveloppe, elle brave les rayons du soleil et les fureurs de la tornade. Au matin, le tout se replie et s'enferme en deux sacs imperméables : en voilà jusqu'au soir. C'est pratique et commode, pourvu que cela résiste jusqu'au bout.

Mais... en avant! Sendjé, adieu!

***

Je prends la tête avec les Sénégalais et, alertes, nous voilà partis.

Après avoir traversé un des villages de Sendjé, puis d'immenses plantations de palmiers, de manioc et de bananiers, où de nombreuses femmes, houe en main, travaillent et se relèvent pour nous saluer d'un *mbola* (bonjour), nous arrivons à la forêt. Désormais, jusqu'au village suivant, le sentier court à travers le bois, boueux, coupé de fondrières, de trous d'eau croupissante, envahi par les racines, les troncs noueux, les arbres morts, géants séculaires que le temps et non la hache a abattus et qui achèvent de mourir là, envahis par une végétation puissante, fougères, lycopodes, orchidées, vie cryptogamique intense, humus fécond, terre nourricière où la vie triomphe de la mort, victorieuse et fière.

***

Nous franchissons mares et ruisseaux, fontaines et rochers, et à dix heures et demie nous sommes à un petit village en formation, Mbiléfala.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24 et 31 janvier et la carte p. 33.



Le temps de reprendre haleine et nous voilà repartis. Le chemin se fait meilleur ; nous arrivons sur les collines, encore les plantations et nous sommes à Ekouredzal, village Yemvi, de quarante à cinquante cases.

Le chemin tourne brusquement à gauche et nous voilà dans un second Ekouredzal de même race et de même population que le premier; la route continue et à une demi-heure de là, après avoir laissé à droite une petite rivière, nous franchissons une colline que couronne un arbre magnifique, un Ebé séculaire, dont le tronc droit et fort se hisse sur cinq contreforts gigantesques qui lui servent de base et de colonne. D'un contrefort à l'autre, il mesure 8 m. 80, et à 10 mètres du sol, il a encore près de 11 mètres de circonférence. Le temps l'a frappé au cœur, ouvrant entre ses contreforts une immense arcade ogivale d'étrange aspect et le Noir qui passe, regarde et tremble devant l'arbre fétiche, que ses aïeux lui ont déclaré vénérable et roi de la forêt. Malheur à qui l'offense! la forêt lui sera funeste.

Quelques caféiers apparaissent çà et là dans la végétation intense où la famille des Tabernamontanées est surtout représentée parmi les arbustes, familles et genres où fruits et fleurs poussent sur le tronc et délaissent les branches; les fougères tapissent le sol, partout la vie végétale.

Nulle part, sinon représentée par quelques rares insectes, *ngwèlere* ou mille pattes, *yules* ou scolopendres, cigales au cri intense, nulle part la vie animale : à peine un écureuil qui crie et s'enfuit, un oiseau qui traverse l'air, rapide, déjà lointain.

***

A 11 h. 1/4, nous sommes à Evoredhule, dont le nom signifie : (*fatigué on s'arrête*), village de Yemoi; tout près voici Eyûbour (*ici, on a tué des hommes*); village de la même nation; ils groupent à eux deux, trois cents habitants environ. Une demi-heure plus loin, nous arrivons à Adzèbé, (*sépulture, nous y resterons jusqu'à la mort*) où sera notre première étape, notre gîte de la nuit.

Curieux, les habitants nous regardent passer, les femmes mettent le nez à la porte, j'allais dire à la fenêtre; mais il n'y en a point, les hommes sont dans la cour, les enfants partout, craintifs d'abord, puis bientôt entre nos jambes.

Allons, c'est la fête au village; de toutes parts, on vient, on regarde, on s'extasie et c'est nous qui sommes... le spectacle! Nous devons être énormément curieux et jamais je n'aurais cru que manger avec ses doigts et avaler par la bouche fut chose si étonnante : il faut bien le croire pourtant; entendez ces cris d'étonnement, ces exclamations de satisfaction. Peut-être, croyaient-ils après tout que les Blancs mangeaient par le nez : ces Blancs sont des bêtes si étranges!

Le chef nous offre sa plus belle case, case sur pilotis, mais dont les planches, simple lacis de bambous à un mètre du sol, tremblent et vacillent à chaque mouvement que nous faisons. J'aimerais mieux la terre, purement et simplement; mais il faut bien s'habituer aux honneurs!

Tous nos hommes sont casés. M. Foret a dressé sa tente et sous le grand soleil de midi, porteurs et soldats, étendus, dorment à qui mieux mieux, exténués, rendus. Influence de la première étape ! Le chemin est relativement facile et l'étape courte; à peine onze kilomètres ! N'importe : c'est comme le soldat en grandes manœuvres ; il faut s'habituer au sac. Plus tard et par des chemins autrement difficiles, nos hommes fourniront trente kilomètres et ne seront pas si fatigués.

Le P. Tanguy a poussé avec ses hommes un peu plus loin, jusqu'au village de Misèreu, lieu abondant en amones (espèce de roseau à fruit comestible). C'est un gros bourg de 80 à 100 cases, de race Yemvi. Nous allons le trouver à midi et demi et, tous trois, nous revenons déjeuner au premier village. On se conte les premières impressions, les premières difficultés; pour le Père, ce n'a pas été brillant et déjà ses Sénégalais, la section des Saracolets, ont fait grand palabre, un Pahouin ayant volé une babouche; il veut bien la payer; mais l'entêté Sénégalais veut sa babouche ou rien. Tout s'est calmé néanmoins, mais...

***

Caché derrière une case, un de nos boys, Marcel, a assisté invisible à un conciliabule de Pahouins. Ils ont discuté le moyen le meilleur de voler nos charges. Deux heures du matin, la case où j'habite, voilà le lieu et l'heure désignés. A bon chat, bon rat, mes amis!

Le soir, sans avoir l'air de rien, nos Pahouins examinent nos fusils. Pour les encourager dans leur dessein, je tire sur un petit arbre à 60 mètres : les deux balles viennent se loger dans le tronc à égale distance l'une de l'autre; gravement, je m'y rends avec tous les Pahouins présents et, avisant un bonhomme, je le colle au pied de l'arbre; les balles sont à la hauteur des yeux; d'une branchette cassée, je mesure la distance entre les deux balles et la place ensuite sur le nez de mon homme; c'était à peu près cela :

« — Voilà comme nous sommes, nous autres Français ! Un voleur nous attaque, pif, paf, dans les deux yeux, et cours, mon ami ! »

Les Pahouins se retirent, en échangeant de sérieuses réflexions. Conclusion : la nuit fut calme. Tout le monde dormit; les voleurs aussi, ils firent bien!

***

Le lendemain matin, grand palabre dès le réveil. Aujourd'hui, il faut organiser le portage de village en village; il y a là prétexte à de longues discussions, à d'interminables bavardages. Bref, après une heure, nous n'avons réussi à engager que sept porteurs; mais ils iront à Sendjé chercher les caisses laissées en souffrance ; c'est toujours autant de gagné.

Fatigué de tant d'inutile verbiage, je prends mon fusil et vais faire un tour; deux enfants du village m'accompagnent. Après une heure et demie de chasse infructueuse, j'atteins de nouveau le Wole, beaucoup plus large qu'à Sendjé et presque infranchissable. Un petit village Bosyeba, Ngomé, est juste en face. A nos cris, un homme se décide à passer le fleuve : le village n'a pour toute richesse qu'une pirogue, une pirogue informe, grossièrement taillée dans un morceau de bois. De la terre glaise et un peu d'étoffe en bouchent les trous et les fentes les plus larges. L'eau y entre sans cesse et le marinier doit à tout instant lâcher la pagaie pour vider son embarcation. Profitant d'un contre-courant très fort, il est vite près de nous et nous contemple avec

curiosité. Il est vrai que nous en faisons autant à son égard! Il voudrait bien nous transporter à son village; mais ses offres sont poliment déclinées et il s'en va.

Fait digne de remarque : sa pagaie est uniformément percée de petits trous parallèles. Hasard ou industrie? Les deux! Le sauvage a remarqué que cela allait mieux ainsi et, en effet, c'est vrai! Mais, n'est-il pas curieux de constater qu'une loi, aujourd'hui reconnue par le monde savant, est ici appliquée par un pauvre Noir! Nos pêcheurs ont remarqué qu'un trou dans une voile ou qu'une voile vieille, portaient mieux le vent, faisaient mieux filer les embarcations qu'une voile pleine et neuve: bien plus tard, un capitaine italien joint la théorie à la pratique et perce méthodiquement ses voiles. Notre sauvage a fait de même pour sa pagaie et il va plus vite, c'est l'essentiel.

***

Mais, déjà, le soleil se fait haut sur l'horizon : vite nous retournons au camp sans avoir rien tué; mais un bon déjeûner nous attend.

La soirée se passe gaiement; nos rires éclatent souvent en fusées joyeuses, le soir surtout, quand, au moment du pansement, les vieux, ayant appris que la teinture d'iode calme les douleurs, viennent à tour de rôle nous présenter gravement le dos, endroit où doit être appliqué le précieux remède.

Tout s'endort cependant; mais c'est en pleins préparatifs de départ que nous surprend l'aurore.

(*A suivre.*)

LE YELDEZ DAGH

EXCURSION DE SIVAS A TOKAT

Par le R. P. GIRARD

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE EN ARMÉNIE

Le *Yeldez Dagh*, où nous allons faire, en compagnie d'un savant missionnaire jésuite, une rapide excursion, est une montagne de l'Asie-Mineure, une ramification importante de la chaîne Pontique. Son point culminant atteint l'altitude de 2.500 mètres. Les évènements importants dont cette région a été le théâtre, et dont l'histoire ancienne nous a conservé le souvenir, ont fréquemment attiré vers elle les explorateurs; mais bien des problèmes historiques se rattachant au *Yeldez Dagh* restent encore inexpliqués, et c'est dans l'espoir de quelque découverte nouvelle que le R. P. Girard, au cours d'une tournée apostolique, dirigea ses pas vers la célèbre montagne.

Sur la fin du mois d'août, je devais rentrer de Sivas à Tokat, avec le F. Jolly, notre médecin, et son compagnon Oskan. Eux étaient décidés à suivre l'ancien chemin qui passe au pied du *Yeldez dagh* (1), comme qui dirait le Mont-Etoile. Ils voulaient visiter les villages de cette région et procurer aux malades qu'ils y rencontreraient, tous les secours en leur pouvoir.

Je demandai à les suivre. J'étais poussé par la curiosité et désirais voir du nouveau, et escalader la plus haute cîme du pays, voir enfin de mes yeux les ruines qui la couronnent et peut-être acquérir la preuve qu'elles sont bien, — comme je m'en étais persuadé il y a bientôt huit ans, — celles du Kaenochorion de Strabon.

Le R. P. Rougier, supérieur de Sivas, n'y fait pas opposition : on me trouve un voiturier intrépide, rouméliote qui répond au nom de Yahya. Il se charge pour une livre turque, environ 23 francs, de nous faire passer partout où nous voudrions avec ses deux petits chevaux et sa voiture suspendue.

(1) *Yeldez*, étoile. — *Dagh*, montagne.

***

En sortant de la ville, nous saluons la tombe encore fraîche du R. P. Adriano, capucin tyrolien, mort chez nous il y a quelques mois. Nous passons ensuite à la porte du monastère de Sainte-Croix, au-dessus du village et des grottes de Tavra; puis, laissant à droite le moulin que Djèvèd Pacha, premier ministre de l'Empire Ottoman, fit bâtir lorsqu'il était gouverneur de Sivas, nous atteignons la vallée supérieure où sont les sources abondantes et limpides du ruisseau qui prend en ville le nom de Mourdartchaï (les eaux sales).

Nous sommes bientôt à gravir le rude coteau qui se dresse à notre droite. Nous y rencontrons de braves catholiques de Perkenik, qui descendent de leurs montures pour venir nous baiser la main et s'informer avec intérêt du but de notre voyage. Nous atteignons ensuite le plateau désert et presque aride du Mérékum. Imaginez-vous une immense prairie semée de roches dont les plus longues, qui ont parfois deux mètres et des formes bizarres, ont été dressées, tandis que d'autres sont entassées sur le bord des sentiers pour guider les passants lorsque la neige cache tous les chemins.

Nous approchons de l'emplacement d'un village disparu, où les ruines d'un caravansérail attirent notre attention. Nous nous arrêtons pour les visiter; ce ne sont plus, avec quelques pans de murs, que trois voûtes contiguës qui servent encore d'écurie; mais jamais Hercule, ou personne autre, n'a songé à les nettoyer.

Le plateau devenait plus accidenté ; de temps en temps, un ravin l'échancrait et nous permettait de voir une vallée cultivée. Près d'un ruisseau, au delà duquel le chemin passe dans une tranchée profonde, nous rencontrons l'emplacement d'un second village disparu. Il n'en reste plus qu'un édicule, connu sous le nom de *Tekkè* (habitation de derviches). C'est une petite salle presque obscure, dont la partie centrale est occupée par un tombeau. En descendant le versant opposé, mon automédon me fait mettre sur le marchepied de gauche en guise de contrepoids pour maintenir le centre de gravité entre nos quatre roues. Cet exercice de gymnastique dut se renouveler une fois encore le lendemain, où, pour la variété, il eut lieu sur le marchepied de droite.

***

En longeant un autre ruisseau, nous remarquons, à deux ou trois reprises, sur la rive opposée, des grottes creusées dans le rocher et semblables à celles du Tavra et du Kémer; on eût dit des demeures de Troglodytes. Enfin, abandonnant le chemin de Tokat, nous traversons le ruisseau pour prendre la direction du village de Yeldez, situé à l'Est de la montagne du même nom. Nous y arrivons à 2 heures de l'après-midi. Nous devions y trouver de bons amis qui nous avaient souvent invités à aller les voir, et nous avaient assuré que notre visite serait pour eux une joie. Nous ne remarquâmes pourtant chez eux aucun empressement ; on

eût dit des gens surpris que leur invitation eût été prise au sérieux !

***

Nous leur disons notre envie de faire l'ascension de leur montagne. Deux partis se présentaient : ou monter immédiatement, ou renvoyer l'ascension à la nuit. Notre estomac qui sonnait creux,nous eût inclinés vers le second; mais le mauvais vouloir du guide nous fit comprendre que partie remise serait partie perdue. De plus, l'on nous donnait l'assurance qu'il suffisait de trois heures pour atteindre le sommet, ce qui nous décida à nous mettre incontinent en route, en nous affirmant les uns aux autres qu'en montant ainsi sans manger, nous n'en serions que plus lestes.

Il vous eût fallu me voir prendre les devants, examiner la montagne et, à pas de tortue, monter, monter toujours, tâchant de ne pas faire un pas inutile,gagnant du terrain en plaine, en perdant à la montée; mais ne me laissant guère rattraper qu'à mi-hauteur, au milieu d'un bois de bouleaux nains. Je traverse ainsi des coulées de gros blocs de pierres et plus d'un passage en casse-cou. Plus haut nous rencontrons des genevriers rampants où il nous devient assez difficile de nous frayer un chemin. Nous aboutissons enfin à un sentier pavé en dalles brutes, disposées en degrés, qui monte en serpentant jusqu'au plus haut sommet de la montagne.

***

Une fois là, le P. Jolly prend la course au travers des broussailles; il escalade deux ou trois murs de soutènement qui coupent le sentier. Il n'était pas encore 5 heures que déjà il agitait son mouchoir au pied de la pyramide de pierres qui marque le point culminant du Yeldez. Le guide avec les provisions serrait le Frère de près, tandis qu'avec Oskan je suivais de loin et avec peine, m'arrêtant tous les cent pas. J'étais arrivé à un tel degré de lassitude que je m'assis à quelques minutes du sommet,désespérant de fouler de mon pied la fière cime de la montagne. Cependant, après m'être reposé un moment, je cède aux instances de mes compagnons et les rejoins bientôt.

Quel admirable spectacle que celui de l'immense étendue qui se déroulait à nos pieds ! Pourtant le vent soufflait et j'étais à moitié mort de fatigue et de faim. Aussi avec quelle sensualité, couché plutôt qu'assis au pied de la pyramide, je dévorai une croûte de pain, tout en me garantissant de mon mieux contre le vent.

Le pays m'apparaissait comme un vaste océan de vagues tumultueuses. Elles étaient fort élevées au Nord-Est, tandis que,de tous les autres côtés,elles semblaient si basses qu'on avait peine à se figurer que c'étaient des montagnes. Le plateau de Mérékum, que nous avions traversé le matin, se distinguait fort bien, ainsi que la vallée de l'Halyo, le Kezel Ermak actuel. Je n'ai pas eu la pensée de chercher l'Argée qui devait être noyé dans les flots d'or du soleil couchant. On m'a montré le Top tcham des environs de Tokat; au delà nous eussions peut-être pu voir la mer Noire, mais tout l'horizon au nord était garni d'une ligne de nuages.

***

Au fait, ce qui m'intéressait, c'était moins l'horizon que le sommet lui-même du Yeldez et la construction sur laquelle nous nous trouvions. Etait-elle, oui ou non, la forteresse où Mithridate-le-Grand avait enfermé ses trésors pour essayer de les soustraire à la rapacité romaine ?

Nous étions sur une terrasse carrée, d'au moins 6 mètres sur 8, formée à la base, — côté ouest, — d'énormes blocs, quelques-uns de 2 mètres de haut et d'un alignement assez correct. Les intervalles sont comblés avec des blocs de moindre dimension, sans trace de mortier. Je n'en ai remarqué que dans les excavations faites à divers endroits de la plate-forme; mais, sans parler de la foudre, près de 2.000 hivers ont bien pu en faire disparaître tout vestige.

En somme, malgré un puits comblé, qui devait être recouvert d'une voûte grossière et divers autres vestiges qu'on nous montre à proximité, et au milieu desquels aboutit le sentier dallé que nous avons suivi, je me suis trouvé déçu. J'avais rêvé une citadelle dans le genre de celles qu'on attribue à Mithridate et dont je connais un certain nombre ; or, il n'en est rien. Cette construction me rappelle plutôt une ancienne station télégraphique, que j'ai visitée en Savoie, il y a bientôt quarante ans; aussi je me demande avec anxiété si je ne me trouve pas en présence d'un de ces signaux de nuit, que (vers l'an 315 av. J.-C.) Antigone fit établir de tous côtés sur les montagnes.

***

Cependant le temps passait, il était près de 5 h. 1/2. Il fallait songer à la descente, si nous voulions, avant la nuit noire,franchir les coulées de roches et autres mauvais pas. Je cherchai alors à me rendre compte de la configuration de la montagne, dont le sommet ne ressemble pas du tout au cône tronqué qu'on voit lorsqu'on aperçoit le Yeldez des environs de Sivas.

C'est une crête assez courte, qui suit approximativement la direction du S. S. O. au N. N. E. On peut y distinguer quatre points en saillie, auxquels correspondent à l'E. trois ou quatre éperons assez courts et en contre-bas. Si plusieurs de ces points eussent été réunis par des remparts et surmontés de ruines, comme le point où nous étions, avec quelle joie je me serais cru le droit de transformer mon opinion en certitude et d'affirmer que c'est bien là que se trouve le *Kaenochorion !* Aussi comme je les regardais, ces différents points, comme je les examinais, soit en montant, soit en redescendant; mais rien dans ces amas de roches qui présentât un véritable indice du travail de l'homme.

***

Le F. Jolly reste un peu en arrière pour cacher sur la pyramide une petite croix et quelques médailles, souvenirs de notre passage et prière muette pour attirer la miséricorde de Dieu sur toute la contrée. Puis nous reprenons d'un pas alerte le sentier par où nous sommes arrivés. Il se prolonge peut-être plus d'un kilomètre dans la direction du N. E. et ne se perd que lorsque le flanc de la montagne devient tout à fait abrupt. Notre guide nous fait prendre un chemin tout différent de celui de la montée. Il n'est pas plus mal commode; mais nous fait descendre assez loin du village de Yeldez. Heureusement que nous étions éclairés par la lune, « le grand fanal d'Allah le miséricor-

dieux », ainsi que nous disions au montagnard musulman qui nous avait accompagnés. Il y avait deux bonnes heures que le soleil était couché. Il était par conséquent nuit bien noire lorsque nous rentrâmes sains et saufs au village au milieu des hurlements des chiens réveillés dans leur premier sommeil.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Grande carte de la mission du Kiang-nan (*Chine*).— Les Pères Jésuites du Kiang-nan viennent de faire imprimer une nouvelle carte de la mission du Kiang-nan, que nous tenons à la disposition des lecteurs des ***Missions catholiques***. Le prix en est de 1 fr. 25.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Congrégation des Messieurs, Université St-Joseph, Beyrouth	44	20
M. de Kirvan, diocèse de Grenoble	10	»
M. l'abbé Cadiou, du diocèse d'Angers	10	»
Un anonyme de Rouen	10	»
M. Germain Goudeau, du diocèse de Tulle	9	»

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Mouradian, nouvel évêque de Marach.

Un prêtre du Luxembourg belge	20	»
D. A. C., Belgique	277	15
Un anonyme de Rouen	25	»
M. l'abbé Collet, du diocèse de Vannes	5	»
A. C. M., du diocèse de Moulins	100	»
M. Maleugé Débève, du diocèse de Cambrai	24	»
Anonyme de Paris, demande de prières	20	»
De la part d'Elisabeth	40	»
Anonyme du diocèse de Viviers, demande de prières	10	»
M. Jean Dumontet, du diocèse d'Autun	2	»
M. l'abbé Bas, du diocèse de Grenoble	5	»
Un prêtre du diocèse d'Annecy	10	»

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Cousin, pour la mission de Saga).

Mme Tournier, du diocèse de Bordeaux	100	»

A Mgr Fallize, Norvège.

M. le chanoine D., curé de S., Belley	35	»

Pour sœur Sion, Jérusalem.

M. L. Simon, Langres	2	50

Au R. P Tranquille, pour les missions de Nicomédie.

M. l'abbé Paris, du diocèse de Rouen	10	»

A Mgr Terzian, Adana.

La *Semaine catholique* de la Suisse, à Fribourg	33	»

A M. Allys, à Hué, Cochinchine septentrionale, pour la statue du bienheureux martyr Paul Buony.

A. A., diocèse de Rennes	26	»
Madame la comtesse et Mademoiselle Marie de la Selle	100	»

A M. Millard, Pondichéry, pour les affamés.

M. Raymond de Ram, du diocèse de Namur	1	»

A M. Fourcade, Pondichéry.

M. L. Simon, Langres	5	»

Au R. P. J. Batayron, mis. apost., à Jaffna (Ceylan).

C. D. C., diocèse de Carcassonne	50	»

A M. Jannin, Cochinchine orientale.

Une sœur de M. Suchet mort chez les Bahnars, diocèse de Belley.	100	»

A M. Morineau, Cochinchine septentrionale.

M. G. d'Hagerue, diocèse d'Arras, demande de prières	10	»
M. L. Simon, Langres	2	50

A Sœur Faure, Tché-Kiang.

M. G. d'Hagerue, diocèse d'Arras, demande de prières	10	»
M. L. Simon, Langres	2	50

A Sœur Mac-Carthy, Kiang-si septentrional, pour ses vieillards.

Anonyme du diocèse de Chambéry, demande de prières	20	»

A M. Renault, Kouang-si

M. L. Simon, Langres	5	»

A Sœur Angéline, Kouang-tong.

J. G., diocèse de Lyon	5	»

A. M. Robert, à Taïkou, Corée, pour sa chapelle de Notre-Dame de Lourdes.

Anonyme du diocèse de Bayeux	2	»

A M. Pasquier (Corée)

M. E., diocèse de Reims	25	»

A M. Laisné, à Matsuge (Osaka, Japon).

M. le comte de Beaulaincourt, diocèse d'Arras	15	»

Pour la léproserie de Gotemba, Tokio.

M. le Chanoine D., curé de S., Belley	15	»

A M. Claudius Ferrand, Nagasaki, pour ses maisons de famille.

M. Raymond de Ram, du diocèse de Namur	1	»
Anonyme du diocèse de Rodez, demande de prières	49	50

Pour une mission nécessiteuse d'Afrique (Mgr Bazin).

M. Domenech, Paris	100	»

A Mgr Oury, Alger, pour son séminaire.

Anonyme du diocèse de Rodez, demande de prières	49	50
Anonyme de Dijon	100	»

Au R. P. Zappa, Haut-Niger.

Par l'intermédiaire du Père G. D., une personne qui se recommande à ses prières	300	»

Au R. P. Libs, Haut-Niger.

Par l'intermédiaire du Père G. D., une personne qui se recommande à ses prières	200	»

Au R. P. Valès, Saint Boniface.

M. L. Simon, Langres	2	50

Au R. P. Babonneau, îles Salomon.

Anonyme de Lyon	100	»
A la mémoire de Mlle V. Cazalis, Montpellier	50	»

Un abonné de Liège :

A Mgr Terzian, Adana	200	»
A Mgr Favier, Pekin	300	»
Aux missions Salésiennes de l'Amérique du Sud	500	»
A la mission du Congo belge	500	»
A la mission du Bengale occidental	500	»
A la mission de Ceylan, dirigée par les Pères Jésuites belges.	500	»

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie mineure).

Mlle A. de Lihu, diocèse d'Amiens 10 fr.; Mlle Provost, diocèse de Laval, 5 fr.; Mme la baronne Gérard de Montesquieu, diocèse de Bordeaux, 10 fr.; M. l'abbé Brach, diocèse de Strasbourg, 50 fr.; M. l'abbé Michel, diocèse de Grenoble, 10 fr.; E. N., 3 fr.; M. Stanislas la Perche, 5 fr.; Mme d'Auvigny, de Paris, 11 fr.; Mme Bourée d'Epoisses, Langres, 5 fr.

ÉDITION HONGROISE

2e semestre de 1901.

Pour l'Œuvre	828	»
— les missions nécessiteuses (Mgr Roveggio)	274	»
— M. Corre (Nagasaki), pour les lépreux	90	»
— — — pour ses catéchistes	120	»
— le R. P. Wehinger, Birmanie septentrionale ses lépreux	146	»
— les missions d'Afrique (Mgr Albert)	124	»
— les missions de Dakota (E. U.)	22	»
— les missions des Indes (Nagpore)	78	»
— les missions de Chine (Mongolie centrale	170	»
— les missions de Mongolie (Mongolie centrale)	50	»
— les missions du Japon (M. Ferrand, Nagasaki	4	»
— les missions des Pères Jésuites au Zambèze	10	»
— les missions d'Asie (Mongolie centrale)	28	»
— les missions d'Amérique, Patagonie septentrionale	16	»
Total	1960	»

(***La suite des dons prochainement***).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





CUBA. — POLO VIEJO; d'après une photographie envoyée par un Missionnaire Dominicain (voir p. 77.)

ROME

Comme chaque année, nous avons offert à Son Eminence le Cardinal Préfet de la Propagande le volume, année 1901, des *Missions catholiques*. Voici la réponse très gracieuse, très encourageante, que nous venons de recevoir.

LETTRE DE S. EM. LE CARDINAL LEDOCHOWSKI, PRÉFET DE LA PROPAGANDE.

J'ai reçu le volume des *Missions catholiques* de 1901 que vous m'avez envoyé et je vous en remercie.

Les vœux que vous m'adressez par votre lettre me prouvent une fois de plus avec quelle bonté vous vous intéressez à ma santé; en retour je fais pour vous les souhaits les plus affectueux en priant le Seigneur de vous bénir et de combler de ses dons célestes vous et tous ceux qui travaillent à l'accroissement de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

M. Card. LEDOCHOWSKI.

Luigi VECCIA, *secrétaire*.

N° 1706. — 14 FEVRIER 1902.

CORRESPONDANCE

ASIE MINEURE

Les écoles d'Eski-Chéhir.

Eski-Chehir est une ville de 20.000 âmes reliée par chemin de fer à Scutari et à Smyrne. L'importance industrielle et commerciale de cette localité lui a valu d'être choisie pour centre d'une mission qui a pris en quelques années une grande importance. La lettre suivante de sœur Lidwine donne à ce sujet de précieux renseignements.

LETTRE DE SŒUR LIDWINE, SUPÉRIEURE DES OBLATES DE L'ASSOMPTION D'ESKI-CHÉHIR.

Parmi les œuvres multiples de la Mission d'Eski-Chéhir, une des plus belles est l'Œuvre du Dispensaire.

Créée depuis six ans à peine, cette Œuvre a réalisé de tels progrès que le nombre des malades soignés annuellement s'élève à plus de 5.000. Quant à ceux qui reçoivent les soins des Sœurs à leur domicile, nous ne les comptons plus, tellement ils sont nombreux. Soit au Dispensaire, soit à domicile, les médicaments sont absolument gratuits.

Mais c'est surtout de notre école que je veux entretenir les lecteurs des *Missions catholiques*. Elle compte en moyenne de 110 à 130 élèves par an. Un tiers environ est catholique, les autres sont grecques et arméniennes schismatiques.

Est-il besoin de faire ressortir l'importance de cette Œuvre dans un pays où, jusqu'à nos jours, la femme a été considérée comme un être inférieur, incapable et indigne d'instruction ? Tous les voyageurs qui se sont hasardés sur notre plateau ont été navrés de voir, en bien des cas, la femme réduite à l'état de bête de somme. N'avons-nous pas vu une pauvre turquesse attelée avec un âne à une charrue et creuser des sillons ?

Le succès que nous avons obtenu prouve, d'ailleurs, suffisamment que l'émancipation de la femme ne déplaît pas aux habitants de cette contrée. Les chrétiens indigènes sont déjà entrés pleinement dans cette voie ; nous rencontrons beaucoup plus de difficultés chez les musulmans.

∴

Notre école n'a pas un but seulement humanitaire, mais encore religieux et patriotique. Les enfants apprennent notre catéchisme et se familiarisent volontiers avec nos pratiques et cérémonies religieuses : c'est pour nous le motif d'espérer pour plus tard une abondante moisson d'âmes. Car bien des préjugés disparaîtront lorsque ces jeunes filles, devenues mères de famille, apprendront à leurs enfants à respecter et à aimer une religion dont elles ont entrevu les dogmes sublimes.

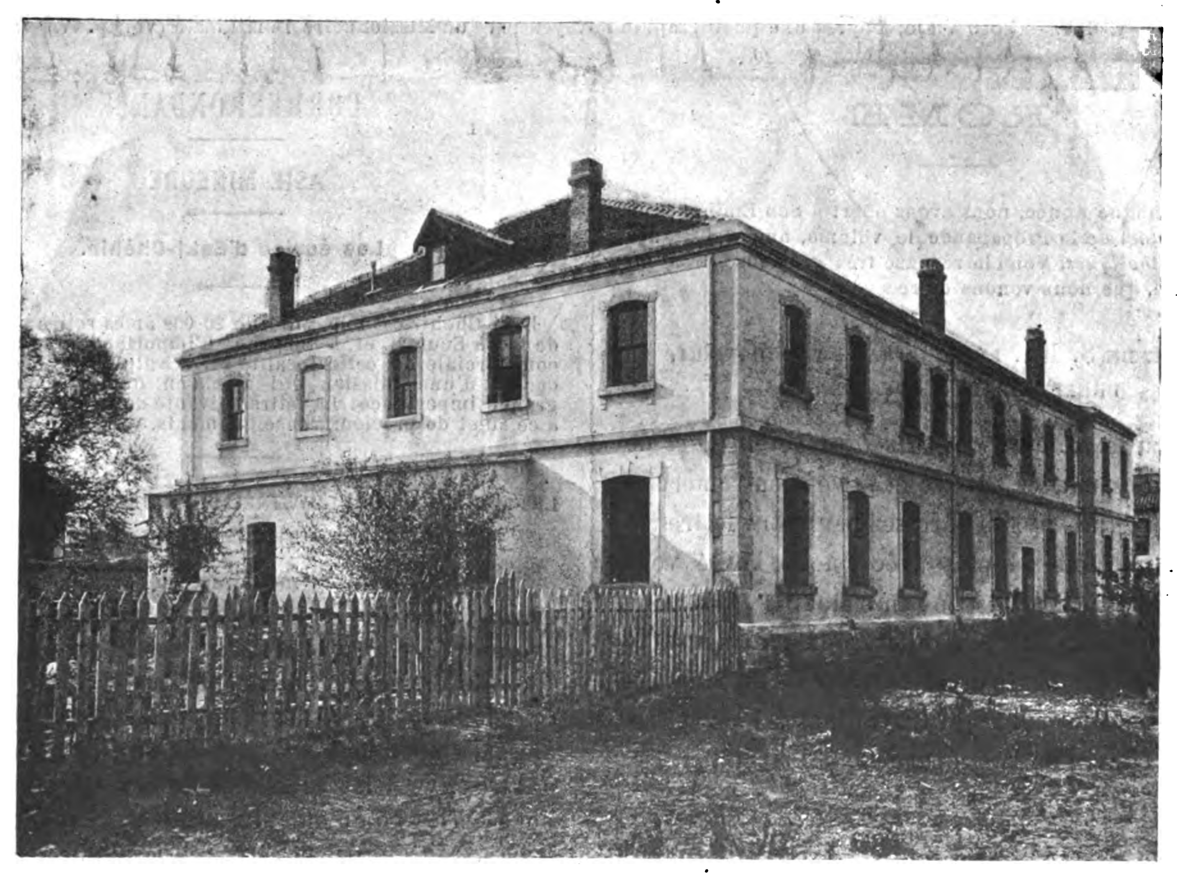
C'est aussi toute une jeune génération d'amis dévoués à la France que nous préparons ; comment ces enfants oublieraient-elles plus tard de faire aimer le pays qu'elles aiment à tant de titres.

∴

Ces multiples résultats n'échappent pas à nos adversaires ; aussi s'efforcent-ils par tous les moyens de contrebalancer notre influence ; au point de vue religieux, ce sont les Grecs, les Arméniens et les protestants, qui créent à côté de nous des écoles concurrentes ; au point de vue politique, c'est l'Allemagne, qui tâche de nous copier afin de substituer l'usage de la langue allemande à celui du français et d'attirer à elle les sympathies de la population qu'elle est jalouse de nous voir accaparer grâce à nos établissements scolaires.

Jusqu'ici la concurrence, étant restée dans les limites de la loyauté et de la justice, ne nous avait fait qu'un tort insignifiant ; mais cette année, devant la stérilité de leurs efforts, nos antagonistes ont résolu de frapper un grand coup.

Pour ne parler que de l'école allemande protestante, que nous appelons ici école de la Compagnie,



ASIE MINEURE. — Couvent des Oblates de l'Assomption a Eski-Chehir ; reproduction d'une photographie (voir le texte).



ASIE MINEURE. — Groupe d'enfants européens de l'École de l'Immaculée-Conception d'Eski-Chéhir ; reproduction d'une photographie.

parce qu'elle est entretenue aux frais de la Compagnie du Chemin de fer d'Anatolie ; nous avons la douleur de voir qu'on exerce la pression la plus odieuse pour la peupler.

Pour ne citer qu'un fait entre mille, tout récemment, l'ingénieur en chef des ateliers de construction fait appeler les parents de certains enfants qui fréquentent notre école :

« — Où vos enfants vont-ils en classe?

« — Chez les Sœurs ! monsieur l'Ingénieur.

« — Comment, chez les Sœurs ! Ne savez-vous pas qu'une circulaire de la Direction oblige tous les employés à mettre leurs enfants à l'école allemande? (Cette circulaire n'a jamais existé). Si, dans trois jours, je ne vois pas vos filles à l'Ecole de la Compagnie, vous serez chassé des ateliers. »

Ces braves catholiques ne pouvant, sans perdre leur gagne-pain, laisser leurs enfants à notre école, ont préféré les garder à la maison plutôt que de les envoyer à un maître impie, qui ne manque pas une occasion de ridiculiser notre sainte religion et ses pratiques. Malheureusement, tous les employés n'ont pas le même courage, et nous voyons avec peine plusieurs enfants perdre peu à peu les principes religieux. Pour remédier au mal, nous avons inauguré un catéchisme régulier deux fois par semaine, à la chapelle de la gare, proche de l'école en question. Mais que peuvent quelques enseignements donnés à la hâte, contre l'exemple pernicieux, qu'elles ont journellement sous les yeux, de l'impiété et de l'immoralité la plus révoltante ?

Nous avons déjà entrepris des démarches auprès des autorités, en vue de faire cesser d'un côté ces mesures coercitives et de l'autre cet enseignement antireligieux dont nous ne sommes pas seules à nous plaindre.

***

Parmi nos cent dix à cent trente élèves, le plus grand nombre sont gratuites, les autres payent une pension de 1 à 2 francs par mois. Nous avons une quinzaine d'internes, la plupart gratuites ; leurs parents sont disséminés le long de la ligne du chemin

de fer Eski-Chéhir-Augora et Eski-Chéhir-Rouieh. C'est une lourde charge pour nous.

Nous avons l'espérance que les âmes charitables nous aideront, par leurs aumônes, à développer ces œuvres si utiles à la gloire de Dieu et au prestige de son Eglise et de notre patrie. Nous leur promettons en retour le secours de nos humbles prières et de celles de tous les malheureux qu'elles auront le mérite d'avoir soulagé dans leurs souffrances. La mission célèbre chaque mardi, à l'intention des bienfaiteurs, une messe à l'autel de saint Antoine de Padoue.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Voici les noms des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée partis en 1901 pour les missions :

Pour les Etats-Unis et le Texas : RR. PP. Horeau (Tours), Le Guyader (Quimper), Hermann (Strasbourg), Fassbender (Limbourg), Fallon (Kingston) et Tessier (Ottawa); — pour le diocèse de Saint-Boniface : RR. PP. Grœtschel (Olmütz), Cordès (Paderborn), Kim (Strasbourg), Beys (Mende), — pour le diocèse de Saint-Albert : RR. PP. Vandendaele (Tournai), Salaün (Quimper); — pour le vicariat du Mackenzie : le P. Eichelsbacher (Würzbourg); — pour le vicariat de la Colombie britannique : PP. Wagner (Metz), Bellot (Le Puy) et Pécoul (Mende); — pour le vicariat de la Saskatchewan : RP. PP. Poulenard (Viviers), Forner (Bresleau); — pour Jaffna (Ceylan) : P. Guitot (Quimper); — pour Colombo (Ceylan) : RR. PP. Thiry (Metz), Albaret (Mende), Lagathu (Quimper), Capitaine (Quimper; — pour le vicariat de Natal : RR. PP. Quinquis (Quimper), Tosquinet (Cologne), Trabaud (Digne), Masméjean (Mende), Delagnes (Rodez); — pour l'Etat libre d'Orange : RR. PP. Langouët (Rennes) et Durand, Daniel (Grenoble), — pour la préfecture apostolique de la Cimbébasie méridionale : RR. PP Hermandung (Cologne), et Veiler (Trèves).

—Se sont embarqués à Marseille, le 5 février, pour le Vicariat apostolique de la Côte-d'Or, les RR.PP. Thuet et Peter et sœur Léon; pour le Vicariat apostolique du Bénin : le R. P. Hauger et les sœurs Daniel, Jucondien et Pantenius; pour le Vicariat apostolique du Dahomey; le R. P. Jolif. Ces missionnaires appartiennent à la Société des Missions Africaines de Lyon.

— Le 9 février se sont embarqués à Marseille, pour les missions dominicaines du Tonkin, les RR. PP. Bertrand Cothonay, Marc Brebion et Ceslas Bardol, de la province de Lyon.

— Se sont embarquées à Bordeaux les religieuses de l'Immaculée Conception de Castres dont les noms suivent : le 25 mars 1901, à destination du Sénégal, les sœurs Agnès, Jean Berchmans, Anatole, Bernardin et St-Boniface; le 15 octobre, pour le Gabon et le Congo, sœurs Ambroisine, Clémentine, Valérien et Marie-Elisabeth; le 25 novembre pour le Sénégal, sœurs Clotilde, Madeleine et Jean-Marie.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Plusieurs journaux ont fait mention, dans ces derniers temps, de l'œuvre de Saint Pierre. Le bulletin hebdomadaire illustré de l'Œuvre de la Propagation de la Foi doit enregistrer tout ce qui intéresse les Missions catholiques dont il est, avec les Annales bi-mensuelles, le principal organe.

L'Œuvre de Saint-Pierre, destinée à aider l'apostolat lointain par la formation d'un clergé indigène, doit sa fondation, en 1889, à Mme Stéphanie Bigard et à sa fille, Mlle Jeanne Bigard. Des indulgences ont été accordées aux associés par rescrits des 12 août 1895 et 16 novembre 1896, et Son Eminence le Cardinal préfet de la Propagande a bien voulu adresser de nombreux encouragements à cette œuvre qui a procuré jusqu'ici l'éducation sacerdotale à un certain nombre de clercs dont trente-quatre ont reçu l'ordination sacerdotale.

La cotisation est fixée à un franc par an. Il y a aussi des membres bienfaiteurs et des membres qui peuvent recevoir le titre de fondateurs; tels sont ceux qui versent la somme nécessaire à la fondation d'une bourse à perpétuité.

Le siège de l'œuvre est à Paris, 6, rue Chomel; Mlle Jeanne Bigard en est la directrice, mais il y a aussi un directeur ecclésiastique, qui est Mgr Péchenard, recteur de l'Institut catholique de Paris.

Kumbakonam (*Hindoustan*). — M. Gastineau, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Vadugarpaty, le 24 novembre :

« C'est merci que je viens vous dire avant toute autre chose, mais, depuis votre si bon envoi, la nouvelle résidence et le couvent de Kumbakonam étant terminés, j'ai quitté la procure et me voici missionnaire pour de bon. Où cela? Dans une vieille chrétienté peuplée de plus de six mille chrétiens et où le travail abonde, Dieu merci.

« Dans ma dernière lettre, je plaidais pour mes vieux et mes vieilles de l'hospice ; cette fois, c'est pour les jeunes. En effet, j'ai commencé les tournées de premières communions; nombreux sont venus les enfants, mais bien plus nombreux viendraient-ils, si je pouvais les retenir complétement près de moi deux semaines au moins; en plusieurs villages, je n'ai pas même une école à cette intention; il me faudrait pourtant un toit, un abri quelconque..... Beaucoup de grands enfants remettent d'année en année à s'instruire et à faire la première Communion, jusqu'au moment de leur mariage. Souvent alors, le temps fait défaut. Avec quelques secours, on pourrait remédier à cet état de choses : une petite école, un professeur intelligent, un bon catéchiste en plus à l'occasion sont un bienfait énorme. Les enfants chrétiens sont mieux instruits en notre sainte religion et les enfants païens sont attirés vers nous et moins défiants.

« J'ai foi en l'avenir de cette œuvre parce qu'elle est de celles qui doivent aller tout droit au Cœur de Jésus; sans craindre de vous lasser, cette fois encore je vous demande de vouloir bien être mon trésorier.

« C'est en la fête de nos Bienheureux martyrs, dont nous disons l'office aujourd'hui pour la première fois, que je vous envoie ma requête et j'ai pleine confiance. »

UNE MISSION DOMINICAINE A CUBA

Par le R. P. MOTHON
PRIEUR DES DOMINICAINS DU HAVRE

Suite et fin (1)

Quelques extraits des lettres du R. P. Germain achèveront mieux que nous ne pourrions le faire, de peindre au vif la situation.

« Au commencement de mars dernier, écrivait-il en date du 24 avril, j'ai trouvé une bonne occasion pour aller à Polo-Viejo. Au jour fixé, à cinq heures et demie du soir, je me présente à l'école de Magua. Personne ! l'école est fermée. Dois-je revenir sur mes pas? Dois-je continuer? Une vieille négresse sort de sa hutte.

« — *Padre !* me dit-elle, le maître d'école habite dans la « montagne ; passez de l'autre côté du village et allez tout « droit ! Sa maison est sur le premier contrefort de la Cor« dillère, et voici le sentier qui y conduit ».

« Il n'y avait pas de temps à perdre, car le soleil baissait à l'horizon. Je me mets donc en route. Au bout d'une heure de marche, je me trouve perdu au milieu des hautes her-

(1) Voir le numéro du 7 février.



reproduction d'une photographie envoyée par un Missionnaire Dominicain (voir le texte).



(*Antilles*). — San Pedro ; reproduction d'une photographie envoyée par un Missionnaire Dominicain (voir le texte).



CUBA. — Le R. P. Germain en tournée ; dessin d'après une photographie.

« manière : les uns glorieux comme le « divin Modèle, les autres pour subir le « châtiment ; les uns pour le ciel, les au« tres pour l'enfer !... En attendant, il y a « une première résurrection religieuse « et morale qui doit s'opérer dans les « âmes et dans toute cette contrée autre« fois si florissante !... »

« Un nègre, qui n'avait jamais entendu tant d'éloquence, se mit à applaudir bruyamment ! J'expliquai ensuite ce qu'il faut faire pour opérer cette renovation morale : « Baptiser les enfants. » Il y en a tout autour de moi, de 4, de 6, de 8 ans, qui ne le sont pas.

« Il faut ensuite que les parents re« çoivent le sacrement de mariage ! Le « mariage civil n'est qu'un contrat, ce « n'est pas un vrai mariage. Vous croyez être mariés ; vous ne l'êtes pas ! »

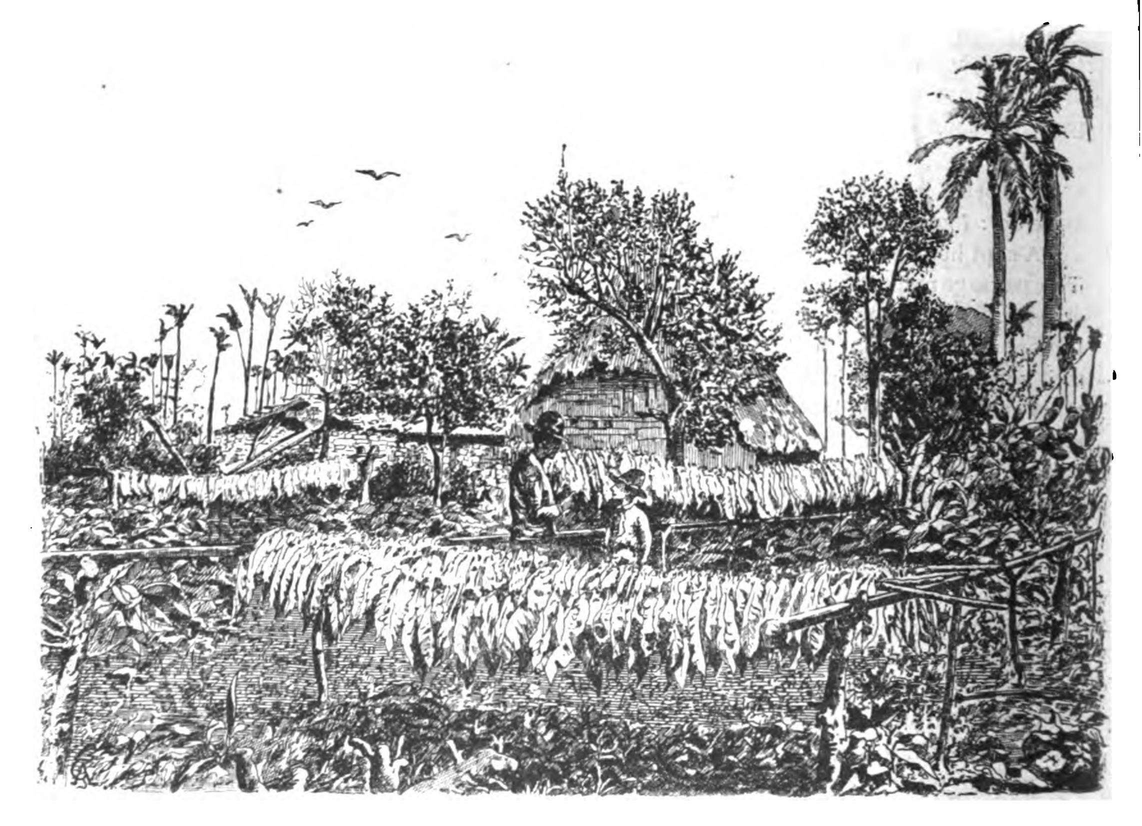
« Sensation dans l'auditoire ! Je mettais en effet la main sur la plaie vive. Le juge local, dans la maison duquel je disais la messe, loin de s'offenser de cette vérité, m'engage à la répéter souvent.

« Le soir, je partais de nouveau pour Caracusay. En arrivant, j'apprends qu'un homme est gravement malade. Je le confesse, le marie, et lui donne les derniers

dront de fervents chrétiens ; mais présentement aucun d'eux ne se confesse. Huit sur dix ne savent pas même ce qu'est la sainte communion. Des images ou des médailles ! tout le monde veut en avoir ! Mais de Jésus-Hostie ! de ce pain de vie ! personne n'en demande ; personne ne sait même ce que c'est. »

« Le jour de Pâques, j'étais à Candado. Là je n'avais pas de local. Appartement, table, pierre d'autel que j'avais apportée avec moi de Trinidad, tout était emprunté. A l'évangile, j'adressai la parole à l'assistance.

« — En ce jour, l'Eglise « célèbre la résurrection « du Sauveur. Tous nous « ressusciterons ; mais « non pas tous de la même



CUBA. — Une plantation de tabac ; dessin de M. A. Guasco, d'après une photographie envoyée par un missionnaire Dominicain (voir le texte).



CUBA (*Antilles*). — Rio d'Ay ; reproduction d'une photographie envoyée par un Missionnaire Dominicain (voir le texte).



CUBA (*Antilles*). — San Pédro ; reproduction d'une photographie envoyée par un Missionnaire Dominicain (voir le texte).

sacrements! C'est le premier malade que je visite ici, la première extrême-onction que j'y donne et, j'espère aussi, le premier de mes paroissiens que j'envoie au ciel. Pauvre homme! Il semblait n'attendre que mon arrivée et le bienfait des sacrements, pour mourir en paix. Les assistants ont été vivement touchés de ce spectacle, et le soir même je célébrais deux nouveaux mariages.

***

« Que Dieu me garde la santé afin que je puisse féconder cette portion si négligée du champ du Père de famille. Mais, pour bien faire, il faudrait au moins deux missionnaires de plus. Les trois quarts de mon temps se passent à cheval ; c'est seulement en allant de hutte en hutte, que je puis aborder ces pauvres gens et les attirer ensuite à l'église. On parle souvent de mission ; je ne crains pas d'affirmer que nul pays ne mérite mieux ce titre que la chaine des montagnes de Trinidad. Il y a autant à faire que dans les pays idolâtres ; car avant de jeter la bonne semence, je dois déraciner maints préjugés !...

« Je suis sans église, sans presbytère. Je demande un peu partout l'hospitalité, heureux de la trouver comme à Magua dans une hutte de branchages. Je partage le riz et les bananes de mes hôtes. Comment dépeindre mon extrême indigence ! Je compte pour rien les fatigues et les privations personnelles, Dieu me les payera au centuple.



CUBA. — CHARRETTE DE TRANSPORT DANS L'INTÉRIEUR ; dessin de M. A. GUASCO, d'après une photographie envoyée par un Missionnaire Dominicain (voir le texte).

Mais être privé souvent d'offrir le saint sacrifice, faute du strict nécessaire... ! l'offrir même avec un calice que seule l'extrême nécessité où je suis m'excuse d'employer, c'est là plus qu'une privation ordinaire. Combien je bénirais le bienfaiteur dont la générosité me doterait d'une chapelle de missionnaire que je pourrais transporter à Magua, Candado, Caracusay, Polo-Viejo, etc... Avec non moins de reconnaissance, je recevrais tout ce qu'on a l'habitude d'envoyer aux missionnaires, images, médailles, livres (en espagnol), soutanes pour enfants de chœur, habillements pour les autres enfants, garçons et filles, qui courent les chemins dans un costume plus que primitif ! Tout, en un mot, est ici nécessaire. Si, en d'autres points de l'île, s'accumulent des richesses, dans mon district règne la pauvreté ou plutôt la misère la plus complète. C'est pour cette raison qu'il a été si complètement abandonné. Quand je me suis mis en route, un prêtre me disait : « — Mais, vous n'y pensez pas ! vous allez mourir de faim ! »

***

Nous espérons que, grâce à la générosité des catholiques de France, cette prédiction ne se réalisera pas et que des secours suffisants permettront au courageux missionnaire de continuer et de mener à bonne fin une œuvre aussi ardue mais si méritante, qui peut être le germe de toute une régénération religieuse sur le sol cubain et qui se recommande particulièrement à la sympathie de tous ceux qu'intéressent la gloire de Dieu et le salut des âmes.

FIN



Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite (1)

CHAPITRE V

Révolte des Sénégalais. — A Sinden. — Premier traité. Noël.

Vendredi 22. — Le P. Tanguy nous envoie express sur express : ses hommes ne veulent pas marcher. Pour comble de malheur, hier nous avons acheté un cabri et partagé la tête entre les Sénégalais ; mais ceux du Père ont été oubliés : ils ont réclamé, à juste titre, mais il n'y avait plus de cabri ! On leur a bien acheté des poules ; n'importe, ils ont le cabri sur le cœur ! Au matin, ils exigent la ration. M. Foret les renvoie à leur village. Le P. Tanguy part avec les porteurs et, à une demi-heure de là, je me mets en route à mon tour. Au village de Miséreu les Saracolets sont restés et tiennent un grand palabre. L'homme aux babouches veut sa babouche : impossible de la retrouver : elle vaut bien 4 sous et il transige enfin pour 10 francs, mais le voleur furieux réclame, lui aussi ! D'abord, en jouant, un Saracolet a froissé la patte de son petit chien : coût 10 francs. On a logé dans sa case, coût 5 francs. On a manqué de respect à sa femme, duègne pourtant peu avenante : coût 15 francs. Je me débats au milieu de toutes ces difficultés. Le chef du village se met de la partie ; le sergent saracolet, Mamadou Issu, excite ses hommes à la révolte et refuse de marcher.

Bref, après de longs pourparlers et bien des menaces, je pars avec ma section de Toucouleurs, les porteurs pahouins et loangos. M. Foret se charge de mettre à la raison les Sénégalais.

Nous franchissons un à un l'étroite poterne ouverte au milieu des troncs d'arbres palissadés qui entourent le village d'une formidable enceinte et nous nous engageons dans un sentier abrupte franchissant sans cesse de nouvelles collines : descentes à pic, rudes montées, arbres énormes, rocs à arêtes vives, rien n'y manque. De temps à autre, une rivière barre le chemin ; on patauge dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Puis l'ascension recommence. Au milieu du chemin un arbre énorme s'est abattu et marque la halte : dix minutes de repos, nous l'avons bien gagné. Puis la marche reprend, plus pénible encore. Il en sera ainsi du reste pendant toute la durée du voyage. Remontant le cours du fleuve, nous franchissons, en effet, successivement toutes les collines de son bassin, toutes les montagnes qui délimitent et partagent ses affluents.

Enfin, après cinq heures de marche où nous avons fait environ onze kilomètres, un dernier ruisseau franchi, un dernier mamelon escaladé, et nous sommes à Sinden (Grande terre), dont le chef, Minzôge Minzéma, nous reçoit en grande pompe. Ce roi suprême gouverne dix cases environ ; ce capitaine ou général a une armée de huit hommes ! Aussi tout le monde ne pourra-t-il pas loger dans les cases : mais nos Sénégalais ont aussi leur tente, sorte de capote qui se partage en deux. Boutonnée et réunie, tendue par deux cordes, elle abrite trois hommes. Nous aussi, nous faisons dresser la nôtre. Les hommes du P. Tanguy, peu habitués à la besogne, y arrivent difficilement ; le pauvre Père sue, souffle, gourmande et se fatigue ; peu à peu tout s'arrange.

M. Foret nous arrive vers quatre heures, et le soir, au souper, nous vidons notre dernière bouteille, finissons notre dernier pain. *All right !*

***

Samedi 23. — Nous allons rester quelques jours à Sinden. Comme nous sommes partis à la hâte, bien des choses nous manquent, et ce n'est que peu à peu que l'on s'en aperçoit. Puis, nous ne sommes pas des voyageurs passant en coup de vent. En attendant M. Lesieur, nous irons lentement, explorant le pays, reconnaissant la contrée autour de chaque village, causant avec les indigènes, curieux des mœurs et des coutumes.

Il faut aussi préparer les traités, et nous entendons que ce soit chose sérieuse. Jadis, d'un trait de plume, Makoko et consorts, rois de quelques dizaines d'hommes, cédaient à M. de Brazza des territoires grands comme la France et dont eux-mêmes souvent entendaient alors pour la première fois prononcer le nom. Nous ne ferons point ainsi : nos traités seront sérieux : chaque chef, en acceptant la suzeraineté de la France, saura ce qu'il fait, comment il le fait et à quelle condition il le fait. L'achat de son territoire sera payé, peu, s'il est petit, plus s'il est grand ; mais il ne cèdera que ce qui lui appartient, et c'est en toute sûreté de conscience que le P. Tanguy et moi nous apposerons au bas du traité notre signature de loyal citoyen, d'honnête homme et de prêtre catholique.

M. Foret nous narre cependant les incidents de la veille. Après notre départ, les Sénégalais refusèrent également de marcher. Il fit alors mettre ses hommes en armes et chaque Saracolet, tour à tour, dut déposer ses armes, cartouches, habits, tout ce qui ne lui appartenait pas. Il arracha lui-même les galons du sergent et des caporaux et renvoya toute cette canaille à Sendjé, sous la conduite de quatre autres Sénégalais en armes. Il faut bien vous dire que Sénégalais de villes diverses ne s'entendent guère entre eux, et c'est pour cela que nous les avions séparés, suivant leur tribu, en trois sections différentes : diviser pour régner.

Nos hommes sont rentrés à Sendjé, nus comme de petits saints Jean et bien honteux de leur équipée. Les mauvaises têtes seront expédiées au Sénégal ; les bons, avons-nous appris depuis, reviendront avec M. Lesieur.

***

En attendant, il nous faut séjourner à Sinden jusqu'à ce que soldats et porteurs reviennent, c'est-à-dire jusqu'à lundi probablement. Aussi, le soir, profitant du répit, nous allons à une heure de là, dans un groupe de trois villages portant uniformément le nom de *Mitoum* (*les troncs d'arbres*) et appartenant, comme Sinden, à la tribu des Amvom.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier et 7 février et carte p. 33.

Eneffet, les Ye-mvi finissent à Miséreu et, pour de longs jours de voyage nous sommes en territoire Amvom, tribu dont je vous parlerai plus loin.

L'excursion de Mitoum est charmante. La route, courant presque toujours à travers les plantations, est presque facile et nous commençons du reste à nous faire « broussards ». *Broussards* de deux jours! observera-t-on peut-être! Oui, c'est vrai; mais de sept ans aussi! Dire que c'est en 1893 que j'arrivais ici! Comme tout cela est loin déjà!

***

Pendant qu'au principal village je cause avec les indigènes, M. Foret et le P. Tanguy ont poussé vingt minutes plus loin pour voir la seconde branche de l'Outondjé dont, à l'entrée du village, nous avons traversé le torrentueux premier bras. Nous sommes ici à ses sources, et la rivière, après un immense détour et des cascades sans nombre, va se jeter à l'entrée du Benito.

Le village a l'air riche; de nombreuses bûches d'ébène sont dans la case du chef. Sur la demande de celui-ci, la factorerie y placera un traitant et les gens nous font en échange cadeau de deux poules et d'un cabri. C'est, en effet, pour eux, une aubaine que la présence d'un traitant. Au lieu de se condamner à plusieurs journées de voyage pour aller au loin porter bois d'ébène, bois rouge et caoutchouc, au lieu de traverser des tribus qui leur font largement payer les droits de douane, les indigènes sont heureux d'avoir un traitant qui leur achètera leurs produits à domicile. Chaque année, le traitant, ou sous-traitant, noir bien entendu, organise une caravane, porte à la factorerie tout ce qu'il a acheté, prend de nouvelles marchandises et repart pour son village où il continuera le trafic. C'est partout la meilleure et la seule manière de faire le commerce par ici. Pour nous-mêmes, nous avons ainsi l'avantage de nous relier continuellement par de petites postes à Sendjé et, tout en causant du traitant à établir, on amène facilement la question du traité à conclure avec la France.

Les hommes de Mitoum viendront demain à Sindèn régler toutes ces questions et nous, nous retournerons doucement à travers la forêt, croisant de nombreuses traces de bœufs. Ils pullulent, paraît-il, dans la région; il faudrait une chasse en régle et le temps manque. Rentrons au logis où nous attend un nouvel incident.

Hier nous avions donné un cabri à nos Sénégalais. Par malheur, la bête n'ayant pas été égorgée suivant les rites, quelques profanes seuls en ont voulu. Aujourd'hui encore, nous en trouvons un; mais, cette fois, instruits par l'expérience, nous le leur livrons vivant. A eux de l'occire selon la formule.

Le dimanche, 24, se lève triste et sombre, et c'est au milieu du tumulte et du vacarme que nous célébrons dans notre tente la sainte messe. Y assistent comme toujours les cinq ou six noirs chrétiens de l'expédition.

***

Cependant les chefs Amvom de ces régions se sont réunis. Après maints pourparlers, le traité est conclu et ils apposent leur signe au bas des clauses qui les lient à la France; un exemplaire du traité reste entre leurs mains, un double est expédié au Ministère des Colonies.

Le chef de Sindèn (1) reçoit 100 fr., prix d'achat de son territoire; celui de Mintoum autant et tout le monde se retire enchanté. Pour nous, ce n'est pas, je l'avoue, sans quelque émotion que nous signons ce premier traité, qui donne à la France un nouveau lambeau de territoire, humble morceau ajouté à tant d'autres, mais aussi sanctifié déjà par le sang du Christ qui y a coulé ce matin, offert au Rédempteur et à Lui consacré avant de l'être à la Patrie.

Puisse-t-elle descendre féconde, la bénédiction de Jésus, sur ces régions inexplorées, où son Nom est inconnu, où nul ne pense à Lui rendre le culte qui lui est dû, à Lui donner l'amour qu'Il demande! Puisse-t-elle attirer vers le seul Bien, le seul Vrai, le seul Beau, ces milliers de sauvages courbés sous l'esclavage du démon!

***

Après la Messe, je me dirige avec les *boys* vers la Mandjanié, qui coule tout près de là, large et profonde, sur un lit de cailloux ronds entraînés des montagnes en son cours rapide.

Sur les bords croît, en abondance, une magnifique gueule de lion bleuâtre, qui, sauf la couleur, ressemble à s'y méprendre à celles que tant de fois, nous avons cueillies en France. Mais les eaux froides de la rivière nous attirent, et bientôt nous voilà tous, pataugeant à qui mieux mieux. Et Fidèle, dont l'œil est fin et la main prompte, nous donne une leçon de pêche inédite, plongeant aux bons endroits et saisissant dans le lacis des racines qui bordent la rive, des écrevisses énormes et des truites savoureuses dont, ce soir, nous apprécierons fort la saveur.

***

Grand tumulte en rentrant au village : un Pahouin a été pris en flagrant délit de vol. Une solide correction lui apprend séance tenante et grave sur sa peau en traits vifs et cuisants que le bien d'autrui et le bien propre sont deux choses qu'il faut bien se garder de confondre.

Les porteurs laissés en arrière arrivent au même instant. Ils devaient ramener notre chien Mac ; mais au dernier moment l'animal s'est enfui. Impossible de le rattraper. Il viendra avec M. Lesieur. J'en ai regret, car un chien est un bon et fidèle compagnon dans la brousse.

Un orage qui s'abat sur le village nous force à passer toute l'après-midi enfermés dans notre tente. Impossible de mettre le nez dehors : on ne se fait pas une idée de la masse d'eau qui tombe au moment des tornades : l'eau ruisselle de partout, les chemins sont inondés, les ruisseaux se gonflent, les rivières s'enflent et en quelques heures montent de plusieurs mètres.

***

Lundi, 25. — Cette nuit, nous nous sommes relevés à minuit pour célébrer nos messes de Noël. A 2 h. 1/2, tout était fini et nous fêtions joyeusement le réveillon en prenant un bol de chocolat (à l'eau). Oh! combien différentes, nos humbles messes, de celles qui partout se célèbrent en cette sainte nuit! Là-bas, ce ne sont que lumières, encens,

(1) Sindèn, la grande terre, la vaste étendue.



cantiques : ici, tout est calme, pauvre, comme dans l'étable de Bethléem ; mais Jésus est là, et dans le concert immense, qui s'élève vers le Ciel, notre petite note a retenti bien modeste. Mais n'importe! Peut-être, mieux qu'ailleurs, le regard de Jésus, qui aime les petits, s'est-il abaissé sur nous, plein d'amour, de bonté, de protection!

(*A suivre.*)

LE YELDEZ DAGH

EXCURSION DE SIVAS A TOKAT

Par le R. P. GIRARD

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE EN ARMÉNIE

Suite et fin (1)

Le lendemain matin, tandis que notre médecin et son compagnon se faisaient conduire dans les maisons du village où il y avait des malades, je restai dans la chambre des hôtes, où le chef religieux et quelques notables vinrent me tenir compagnie. Nous parlâmes assez peu religion, mais beaucoup d'une mission qui était venue, sur leurs montagnes, chercher des mines de charbon ou de pétrole. Il s'agissait du séjour que M. Grenard et un de ses collègues de Sivas avaient fait dans la région. Ils m'apprirent que ces messieurs avaient relevé deux ou trois inscriptions grecques dans leur village.

Je profitai de l'occasion pour leur demander des nouvelles de l'inscription trouvée sur le Yeldez Dagh et pour laquelle M. Maunsell, ancien consul d'Angleterre, avait offert une forte somme d'argent. On m'avait donné tous ces détails à Tokat. Ils me dirent que toutes les inscriptions qu'ils connaissaient provenaient d'un ancien village à une demi-heure de là, sur la route que nous devions suivre. Après avoir regardé celle qui se trouve à la porte de leur mosquée, une pierre tombale assez détériorée, je partis avec un guide pour le lieu indiqué.

***

C'est un endroit fort pittoresque. Imaginez un vallon qui tout à coup se creuse en abîme, entre deux rochers, dont les faces sont presque à angle droit. Le plus considérable, tout percé de grottes, est surmonté de ruines; tandis que l'autre, couvert de végétation, porte dans ses anfractuosités trois moulins superposés. Leur bruit et leur animation ne sont pas sans ajouter beaucoup aux charmes du paysage, certainement un des plus ravissants que j'aie vus en Asie Mineure.

Au loin, on me montre un champ avec de grosses pierres alignées, c'est un ancien cimetière. Plus près, sur les bords du vallon, se trouvait le village dont nous voyons les fondations. Nous les traversons pour arriver sur le bord d'une mare, où un garçon meunier pataugeait dans la vase en train de réparer un barrage. Nous traversons le ruisselet et, au lieu de courir au cimetière, vérifier s'il y avait des inscriptions grecques, turques et arméniennes, comme on me l'avait affirmé, nous allons voir les ruines.

La base d'une grosse tour, sur le bord de l'abîme, des fondations très larges sur le pourtour extérieur, me persuadent que nous sommes sur les restes d'une résidence fortifiée. Comme il n'y a pas ici de position stratégique à défendre, j'élimine l'hypothèse d'une forteresse proprement dite.

J'examinai fort attentivement les roches et les moëllons sans découvrir la moindre trace d'inscription ou de moulure. Le guide qui m'avait précédé, se tenait avec un autre paysan sur le bord du précipice, à l'entrée d'un souterrain, où ils m'invitent à les suivre. Et nous voilà tous les trois, tantôt marchant, tantôt rampant, toujours à la file, dans un étroit couloir, éclairé de temps en temps par de petites ouvertures taillées dans la paroi du rocher. Nous arrivons ainsi à une première salle; puis, en descendant, à une seconde, et à une troisième aussi irrégulière que les autres, mais plus vaste sans avoir pourtant plus de dix mètres carrés. Le sol est creusé de trois excavations parallèles en forme de *loculi*, mais trop courtes pour avoir contenu des morts. Elles sont aujourd'hui remplies de sable.

En remontant, je remarquai que les parois du couloir avaient été polies par le passage de nombreux visiteurs.

J'aurais bien voulu pénétrer dans les autres ouvertures: on me fit faire le tour du rocher pour me les montrer de l'extérieur, en me déclarant qu'on n'en connaissait pas l'entrée.

***

Notre voiturier suivait avec mes deux compagnons. Il fallait monter en voiture. Il y eut alors une scène à laquelle j'étais loin de m'attendre de la part de gens qui nous avaient si souvent invités à aller les voir et dont nous venions de visiter les malades en leur donnant gratuitement tous les remèdes dont ils avaient besoin.

Celui qui m'avait servi de guide me dit tout à coup :

« — Ecoute! à moi tu as donné tant, c'est raisonnable, et je ne demande rien de plus; mais as-tu donné quelque chose à un tel?

« — Oui, je lui ai donné ce qu'il faut.

« — Combien lui as-tu donné?

« — Tant.

« — Cela suffit. Mais n'as-tu pas oublié un tel?

« — Non; je lui ai donné, à lui aussi, ce qu'il faut.

« — Combien?

« — Tant.

« — C'est bien. »

Mon interlocuteur passe ainsi en revue tous ceux qui nous avaient rendu quelque service, sans oublier celui qui s'était offert au Frère pour le conduire chez les malades. Pour un, il trouva que nous n'avions pas été assez généreux.

« — Combien faut-il lui donner encore?

« — Quatre piastres (à peu près 80 centimes).

« — Tiens, les voilà et que tout le monde soit content.

« — C'est bien! bonne chance et au revoir! » nous dit-il en nous saluant à la manière turque.

Là dessus Yahya fouette ses chevaux et nous voilà partis.

***

Nous suivons une longue vallée à laquelle succèdent quatre ou cinq autres, toujours dans la direction du couchant. La dernière nous amène au pied d'une montagne qu'il faut gravir, puis redescendre.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 7 février.

C'est là que se rencontre le village circassien de Batman-tach, un des plus jolis de la contrée. Plusieurs de ses maisons sont construites en pierre et quelques-unes, celles des beys, feraient honnête figure dans nos villages des Alpes. On nous avait proposé d'y passer la nuit, sous prétexte que nous étions encore à huit heures de Tokat.

« — Huit heures, reprend Yahya, pour les autres voituriers peut-être; mais, pour moi, quatre au plus; seulement nous n'avons pas de temps à perdre. »

Nous traversons donc le village sans nous arrêter, nous contentant de donner en passant quelques remèdes.

***

Ce village, il y a vingt à trente ans, était encore habité par des Grecs. Ces pauvres gens, s'étant imaginés qu'ils seraient beaucoup plus heureux en pays russe, prirent une résolution assez aventureuse. Un beau jour, *Pappas* en tête, on les voit sur la route de Sivas, avec leur longue théorie de chars chargés de ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils filent de là sur Erzeroum et passent la frontière, croyant toucher enfin à une terre promise, où, pour eux, tout allait être lait et miel.

L'illusion ne fut pas de longue durée, les autorités moscovites les reçoivent assez mal. On finit cependant par leur donner des terres ; mais il fallait les mettre en culture et nos gens eurent extrêmement à souffrir. Plusieurs meurent à la peine, les autres regrettent amèrement le pays qu'ils avaient quitté. Aussi, sans rien dire à personne, les voilà qui rechargent leurs chars, repassent la frontière et d'étape en étape finissent par regagner Batman-tach. Mais, pendant les années d'absence, des Circassiens émigrés de Russie, avaient été mis en possession de leurs demeures. Aussi, à leur retour, ceux de nos Grecs qui osèrent réclamer leurs maisons et leurs champs, reçurent des nouveaux propriétaires une réponse équivalent à notre « qui va à la chasse, perd sa place. » Ils durent se disperser dans les localités environnantes.

***

Avant d'arriver à Indjé-sou, nous aperçûmes sur le chemin deux hommes dont l'un était étendu par terre. C'était un étameur chrétien et son compagnon. Partis pour exercer leur métier de village en village, l'un d'eux avait pris froid et était tellement malade qu'il désespérait d'aller plus loin. La Providence l'avait amené sur notre route. Deux bons verres de vin lui eurent bientôt remis l'estomac en place ; le Frère ajoute à cela quelques remèdes avec de bonnes paroles, et le désespéré de tout à l'heure se relève et repart en bénissant la Providence.

***

Nous voulons ensuite prendre à travers champ ; mais nous nous égarons dans une prairie marécageuse. Notre Yahya si calme jusqu'alors, regrettant que nous ayons refusé de suivre son idée, qui était de garder le bon chemin, se met à bougonner entre ses dents. Nous rejoignîmes enfin la grande route de Samsoun à Bagdad et arrivâmes à la nuit tombée à Tokat, où notre retard commençait à inquiéter le R. P. Chartron, notre bon Supérieur.

FIN

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. l'abbé J. Grall, du diocèse de Quimper	112 50
Anonyme de Lyon	100 »
Mme veuve Gosset, diocèse de Soissons, demande de prières	20 »
Anonyme de Mantes, diocèse de Versailles	7 »

A Mgr Dartois, vicaire apostolique du Dahomey.

S. E. le Cardinal-Archevêque de Lyon	100 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Mothon, pour Cuba).

Un anonyme de Rouen	25
Anonyme de Paris, demande de prières	20 »
M.-C. Delorme, diocèse de Lyon, demande de prières	5 »
L. L., de Marcilly-d'Azergues, diocèse de Lyon	100 »
M. Le Masson, diocèse de Montpellier	5 »
A. B., diocèse de Verdun	30 »
M. l'abbé Ponsardin, du diocèse de Verdun	10 »
Mme sœur Saint-Laurent Aubert, diocèse de Metz	25 »
Un anonyme du diocèse de Chambéry	100 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Fourcade, pour les affamés).

Au nom de Saint-Antoine, avec demande de prières	150 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Fluchaire, pour les affamés).

Au nom de saint Antoine, avec demande de prières	150 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Lavest, Kouang-si).

Au nom de saint Antoine, avec demande de prières	150 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Pasquier, Corée).

Au nom de saint Antoine, avec demande de prières	150 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Faure, Tché-Kiang).

Au nom de saint Antoine, avec demande de prières	150 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Sion, Jérusalem).

Au nom de saint Antoine, avec demande de prières	150 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Lidwine, à Eski Chehir) :

Au nom de saint Antoine, avec demande de prières	100 »

Pour les affamés (Mgr Crochet).

Anonyme de l'arrondissement de Figeac (Lot)	50 »

Au Frère Evagre, supérieur des Frères des Ecoles chrétiennes à Jérusalem, pour ses écoles.

M. l'abbé Roussillon, Chartres	5 »

A Mme la Supérieure générale des Sœurs du Rosaire, à Jérusalem, pour ses écoles.

M. l'abbé Roussillon, Chartres	2 »

A Sœur Sion, Jérusalem.

M. Nicolas Henry, du diocèse de Strasbourg	50 »

Au R. P. Tranquille, Nicomédie.

M. l'abbé Gillet, diocèse de Namur	60 »

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie-Mineure).

M. Ernest Bohlé, diocèse de Strasbourg, 25 fr.; Mlle Barlier (id.), 10 fr.; M. l'abbe Roussillon, Chartres, 3 fr.; Bénie soit à jamais la pureté de l'Immaculée-Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, 5 fr.; anonyme de Paris, 5 fr.; M. Maxime Blondel, diocèse d'Evreux, 5 fr.; M. et Mme Mainguy, Poitiers, 5 fr.; Mme Delaunay, Moscou, 7 fr. 80; M. le général Humann, Paris, 20 fr.; anonyme de Paris, 5 fr.; Mme Lundeberg, diocèse de Nantes, 50 fr.

A M. Millard, Pondichéry, pour les affamés.

Anonyme Nivernais	20 »

A M. Morineau, Cochinchine septentrionale, pour ses églises.

Anonyme de Clermont-l'Hérault	10 »
Anonyme d'Evreux	20 »

A Sœur Faure, Tché-Kiang, pour ses vieillards.

Anonyme de Clermont-l'Hérault	10 »

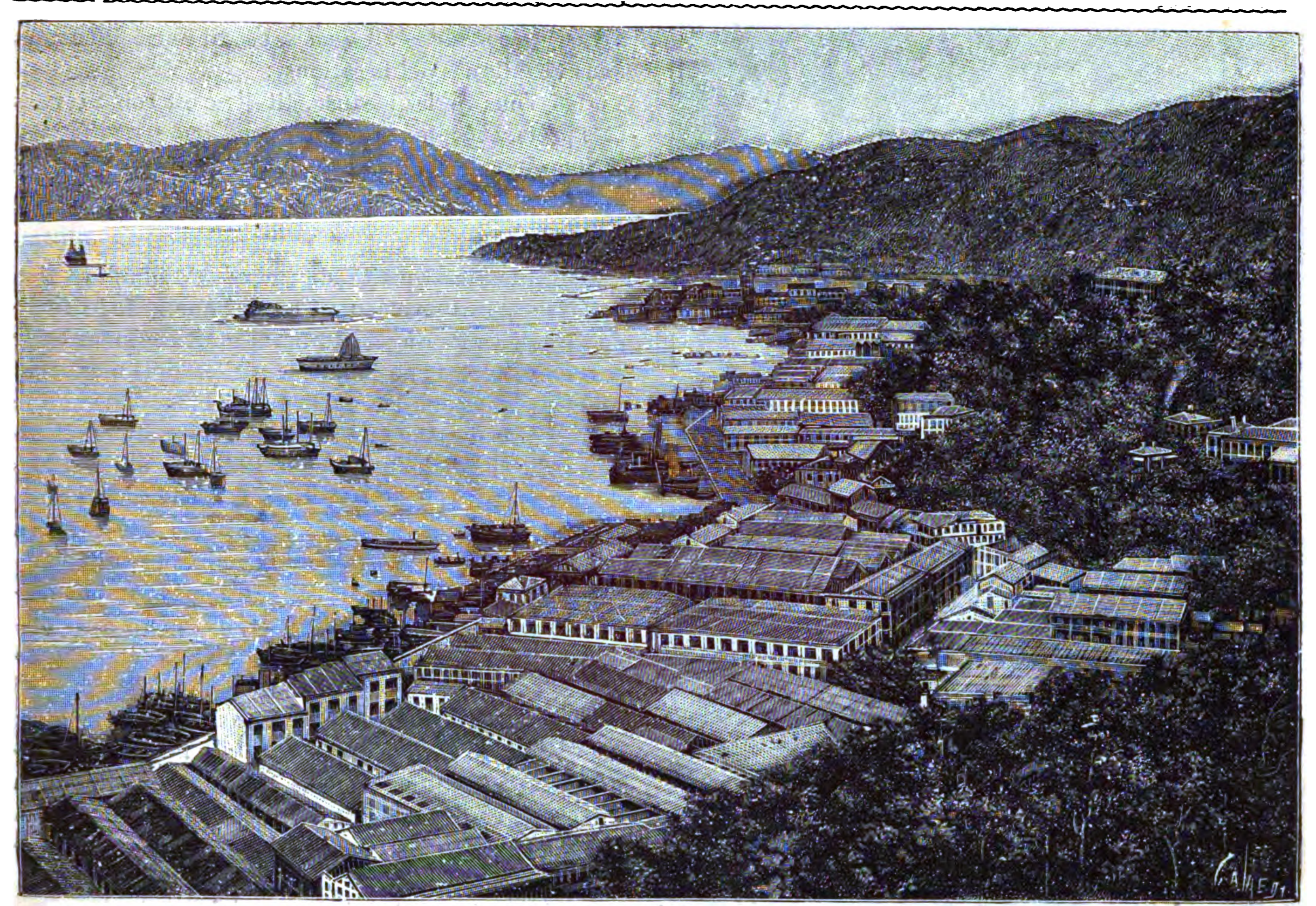
Au R. P. Bianic, à Niigata (Hakodaté).

M. l'abbé Cardinal, diocèse de Quimper	100 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



HONG-KONG (*Chine*). — VUE DU PORT DE VICTORIA ET DE LA PASSE DE CHANG-HAI; d'après une photographie de M. VIAL, missionnaire au Yun-nan (voir p. 89).

CORRESPONDANCE

NOUVELLES-HÉBRIDES (Océanie)

La mission des Nouvelles-Hébrides a été, on le sait, érigée en Préfecture apostolique l'année dernière. Les difficultés de l'apostolat dans ce lointain archipel doivent lui valoir une place privilégiée dans les sympathies et les largesses de nos lecteurs; aussi recommandons-nous à leur pieuse attention la lettre suivante.

LETTRE DU R. P. DOUCERÉ, MARISTE, PRÉFET APOSTOLIQUE

Voulez-vous me suivre jusqu'à Ambrym ? Nous visiterons ensemble la chrétienté de Sésivi, la plus belle assurément de tout l'archipel. Je vais y donner le baptême à 24 adultes et administrer à un plus grand nombre le sacrement de confirmation.

***

Ambrym est une île très curieuse avec ses hautes montagnes, ses cratères depuis peu éteints et son volcan toujours en activité. Le « Lopévi » offre aux touristes un spectacle vraiment féerique, lorsqu'il apparait la nuit projetant vers le ciel des lueurs sinistres et envoyant parfois jusqu'à la mer des rivières de lave brûlante. Trop souvent, hélas ! il lance à des hauteurs prodigieuses des nuages de cendres et de poussière, qui, retombant sur le sol, rendent le pays d'alentour totalement improductif.

***

L'histoire de la conversion de Sésivi est intéressante. Il y a une vingtaine d'années, un petit noir, du nom de Kaïnas, s'embarquait sur un bateau recruteur pour aller, à Nouméa, travailler chez les Blancs. Cet enfant était épris de la civilisation. Le Bon Dieu, qui veut le salut de tous les hommes, avait sans doute fait naître ce désir dans son cœur pour l'attirer à la religion chrétienne et en faire dans la suite un apôtre.

A Nouméa, Kaïnas prenait sur ses faibles gages la somme nécessaire pour payer à un libéré, domestique dans la même maison que lui, quelques leçons de lecture et d'écriture. Il arriva ainsi à parler le français avec une grande facilité.

Après un séjour de quelques années en Nouvelle-Calédonie, Kaïnas revint chez lui. L'usage, un usage auquel nul n'avait résisté jusqu'alors, veut que l'é-



KAINAS ET SA FAMILLE; reproduction d'une photographie.

migrant, de retour dans sa tribu, offre, pour se purifier, un sacrifice aux esprits des ancêtres. Pour la circonstance, il dépose les habits qu'il portait chez les Blancs et reprend le costume national, du reste très peu compliqué, qu'il ne quittera plus désormais.

***

Kaïnas déclara qu'il vivrait en ami, en bon citoyen, mais qu'il ne suivrait plus les coutumes sauvages, qu'il n'immolerait point de porcs, garderait sa veste et son pantalon, gagnerait sa vie honnêtement en faisant du coprah et surtout qu'il ferait cuisine commune avec sa mère. Ce dernier délit était de tous le plus grave. Pensez donc! un homme manger des aliments préparés par une femme : c'est chose inouïe aux Nouvelles-Hébrides.

La chose fit tellement de bruit, que les Anciens du peuple décidèrent la mort du sacrilège. Dans nos îles la justice est expéditive. Un ami heureusement avertit le condamné. Kaïnas se rendit immédiatement dans la salle des délibérations :

« — Vous voulez me tuer, dit-il; c'est bon. Si vous êtes prêts, exécutez la sentence. »

Son air calme et assuré étonna les juges ; ils lui permirent de vivre en profane.

***

De taille plutôt petite, de complexion faible, rien extérieurement ne dénotait en lui une grande force de caractère. Peu à peu Kaïnas acquit cependant sur ses compatriotes une influence réelle, qu'il n'exerça, du reste, que pour leur plus grand bien. Lorsque je le rencontrai pour la première fois, en 1889, il me demanda un missionnaire pour Sésivi. Je ne pus alors donner suite à sa demande. Il ne se découragea point. Il vint pour un temps s'établir dans une mission voisine, apprit les vérités de la religion chrétienne, et reçut le baptême ; puis il rentra dans son pays, se fit catéchiste auprès des siens et, quand un missionnaire fut envoyé à Sésivi, la population était toute disposée à suivre ses enseignements.

Aujourd'hui, l'œuvre de Kaïnas est pour ainsi dire achevée. Le 13 juin dernier, il assistait, faible déjà et souffrant, au baptême des derniers adultes du village. Il reste à peine quelques vieux, chez qui, en dépit de leur bonne volonté, l'instruction religieuse pénètre plus lentement.

Après avoir régénéré dans les eaux du baptême ces vingt-quatre hommes faits ou jeunes gens, je leur administrai le sacrement de confirmation. Pour cette dernière cérémonie, s'étaient joints à eux les néophytes baptisés depuis le dernier voyage de Mgr Fraysse. Une grand'messe, pendant laquelle j'eus le bonheur de distribuer de nombreuses communions, termina cette belle fête.

Quelle journée consolante pour le missionnaire! Et ces bons chrétiens me ménageaient une agréable surprise. Ils me présentèrent onze jeunes gens qui s'offraient avec empressement pour former le noyau de notre école de catéchistes. Ils voulaient payer à Dieu leur dette de reconnaissance, en allant faire ailleurs ce que J.-B. Kaïnas avait fait chez eux.

***

Maintenant faut-il vous décrire l'église dans laquelle se sont déroulées ces diverses cérémonies? Une enceinte de palmiers au stipe svelte et élégant, coupés la veille dans la forêt; au fond, l'autel adossé à un massif de verdure; sous nos pieds, un soyeux tapis de gazon et de feuillage; sur nos têtes la voûte du firmament. Quel magnifique décor, n'est-il pas vrai? Mais le ciel n'est pas toujours clément aux Nouvelles-Hébrides, et, pour abriter leurs réunions, les catholiques de Sésivi n'ont qu'une pauvre case,

bien indigne du Dieu qui daigne y résider et surtout absolument incapable de les contenir tous. Vous comprenez dès lors combien ils désirent une église, modeste, mais assez vaste, car le troupeau s'accroît sans cesse par des conversions d'infidèles du voisinage et par l'arrivée de nombreux petits enfants, que Dieu donne comme sa meilleure bénédiction aux familles chrétiennes.

Déjà ils sont allés, au prix de grandes fatigues, arracher du corail sur le rivage et ils ont coupé de gros arbres pour le brûler et le réduire en chaux. Peu à peu s'entassent des moëllons de pierres volcaniques, du sable et du gravier, et bientôt l'église s'élèverait avec rapidité si nous avions un peu d'argent.

***

Un jour, un bon jeune homme, qui en était à son premier voyage dans nos îles, me demanda si, en mission, nous nous servions d'argent :

« — Trop rarement », répondis-je.

Il sourit et m'offrit généreusement un billet de cent francs. Je ne me rappelle plus à quoi j'employai cette belle image bleue; mais je sais bien que, si je l'avais encore, je la donnerais aux bâtisseurs de l'église de Sésivi.

Qu'il me soit permis d'espérer que d'autres billets viendront remplacer celui-là, depuis longtemps disparu, et que Sésivi sera doté d'une église. Le bon Kaïnas n'aura pas, hélas! la joie de la voir. Le 7 août, il a terminé par une pieuse mort sa vie de zèle et de dévouement; mais, soyez-en sûrs, du haut du ciel, le pauvre noir devenu apôtre bénira ceux qui, par leurs aumônes, auront bien voulu se faire les continuateurs et les soutiens de son œuvre.

INFORMATIONS DIVERSES

Coïmbatour (*Hindoustan*). — M. Tignous, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit d'Erode :

« Erode est une ville de 15 à 20.000 âmes où les catholiques ont une petite chapelle au milieu des nombreuses pagodes, des mosquées aux blancs minarets et des salles de réunions des diverses sociétés protestantes. Les catholiques sont environ 500, la plupart parias.

« Et tout autour, bien loin à la ronde, tout est païen! Combien de temps encore le démon régnera-t-il en maître sur ce pauvre pays? C'est le secret du bon Dieu. Mais, dans sa miséricorde, il a daigné accorder, pendant l'année écoulée, la grâce du baptême à près de 200 infidèles de ce district. Il a choisi les humbles et les déshérités de ce monde. A quelques-uns il a déjà donné place autour de son trône, parmi ses anges.

« D'autres parias demandent, en grand nombre, à suivre leurs frères dans le bercail. Mais comment baptiser ces pauvres gens, aussi dignes de pitié au point de vue moral qu'au physique, sans leur donner, pendant quelques semaines, un peu d'instruction religieuse? car, pendant ce temps, ils doivent suspendre tout travail. Or, ils vivent au jour le jour, et le missionnaire qui les instruit doit prendre leur entretien à sa charge jusqu'au jour du baptême, où il doit remplacer leurs haillons sordides par une toile décente. Mais ceci ne saurait être fait sans des ressources qui me manquent.

« Aussi ai-je le cœur bien gros de me trouver en présence de phalanges de catéchumènes qui demandent à s'instruire et à qui je ne puis que répondre : « Attendez! »

« Attendez! Et, pendant ce temps, de petits enfants mourront sans baptême et jamais leurs yeux ne s'ouvriront aux splendeurs du ciel!

« Attendez! et pendant ce temps les protestants multiplient leurs efforts, jettent l'ivraie à plaines mains, inondent le pays de leurs catéchistes et de leurs écoles !

« C'est désormais une lutte déclarée, surtout entre les luthériens et nous, pour la conquête de ces milliers de parias. Dans quelques années, ces âmes seront conquises par la vérité ou ravies par l'hérésie.

« O frères de France, au secours, venez au secours de ces pauvres âmes! Priez pour que notre Père du ciel leur fasse miséricorde. Et donnez, afin que le missionnaire puisse les instruire. »

Kumbakonam (*Hindoustan*). — Sœur Marie des Missions, catéchiste de Marie-Immaculée, nous écrit du couvent des Saints-Anges, de Kumbakonam :

« Voulez-vous me permettre tout d'abord de vous remercier de votre bienveillance pour notre pauvre mission de Kumbakonam, puisque vous avez eu la bonté de faire un appel pour elle dans la revue des *Missions catholiques*?

« Mais vous ne me trouverez pas indiscrète de venir de nouveau donner des nouvelles de nos œuvres, et tendre encore la main avec plus d'instances, en répétant l'appel pressant que nous ne cessons de jeter vers Notre-Seigneur : Des ressources!

« Notre-Seigneur veut toutes ces œuvres naissantes, cela est sûr; il les bénit, cela est certain; mais, les étendre est de toute impossibilité. Nos mains sont absolument liées en ce moment et, plus nous allons, plus le besoin d'un secours se fait sentir; les âmes sont là et il nous faut contempler chaque jour l'urgence de leur nécessité sans pouvoir y répondre.

« Voici quelques détails sur l'hospice dont je suis spécialement chargée. Comme je vous le disais dans ma première lettre, nous sommes obligées de refuser toute nouvelle entrée, et cependant c'est journellement que nous rencontrons dans nos courses, soit dans la ville, soit dans les villages, de pauvres gens qui demandent à venir auprès de nous pour être soignés. Plusieurs raisons nous contraignent de refuser. Il faudrait pouvoir les nourrir. Mais, où les recevoir? Les deux ou trois pièces qui existent sont si mal organisées pour un semblant d'hospice, que plusieurs préfèrent s'en retourner chez eux lorsqu'ils voient notre pauvreté.

« Il y a quelque temps, une pauvre femme était abandonnée sous une vérandah. Visiblement elle n'avait plus que quelques jours à vivre. Nous pouvions alors l'accepter, puisqu'elle ne devait amener aucune dépense. Nous l'installons dans un bâtiment à part. Vers le soir, sa physionomie s'étant altérée visiblement, vite nous lui donnons une rapide instruction et nous prévenons le Père. La malade est bien disposée, elle demande le baptême et le reçoit dans d'excellentes dispositions. Une heure après, elle perdait connaissance. La nuit suivante, je fus éveillée par une trombe d'eau, comme celles qui tombent dans les Indes pendant la saison des pluies. Ma première pensée est pour cette infortunée. Le bâtiment est si misérable que je redoute que ma mourante ne soit inondée. Je me précipite et que vois-je? La pauvre femme absolument dans l'eau! Vite nous la changeons de place, non sans peine, et la mettons dans un autre coin de la pièce. Un peu de paille nous permet de réchauffer cette malheureuse, qui, du reste, était inconsciente et qui expira quarante-huit heures après.

« Combien d'autres faits, plus lamentables encore, je pourrais vous citer! Dans celui-ci, au moins l'âme a été sauvée; mais combien souvent nous sommes dans la nécessité de refuser l'entrée de l'hospice! Et je ne vous parle aujourd'hui que d'une seule de nos œuvres; toutes cependant souffrent dans la même proportion. »

Kiang-nan (*Chine*). — Nous lisons dans les *Annales de géographie* du 15 janvier 1902 :

« L'un de nos collaborateurs les plus anciens et les plus dévoués, le Père Henri Havret, est mort à Zi-ka-wei, près Chang-hai, le 29 septembre 1901. Né en 1848, il était entré en 1872 dans la Compagnie de Jésus. Arrivé dans la mission du Kiang-nan à la fin de 1874, il resta près de vingt-cinq années consécutives en Chine : il fut recteur du collège de Zi-ka-wei jusqu'en 1898, époque à laquelle il fut remplacé dans ce poste par le Père Henri Boucher. Revenu en France pour essayer de rétablir une santé plus que compromise, voyant qu'aucune guérison n'était possible, il voulut mourir sur le théâtre de ses travaux apostoliques et scientifiques et il retourna à la fin de 1900 à Zi-ka-wei. Sinologue de valeur, le Père Havret aimait les études géographiques. Il suffit de rappeler ici ses Mémoires sur *l'Ile de Tsong-Ming à l'embouchure du Yang-tse-Kiang* (1892) et sur la *Province de Ngan-hoei* (1893), qui forment les deux premiers fascicules des *Variétés sinologiques*, auxquelles il porta, jusqu'à la fin de sa vie, l'intérêt le plus vif et le plus éclairé. »

Tonkin occidental. — M. Bourlet, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire au Laos tonkinois, écrit de Namun :

« Plusieurs lecteurs des *Missions catholiques* ont eu la bonté de m'envoyer un peu d'argent pour m'aider à l'évangélisation des pays Châu Lào. Je les remercie sincèrement et prie Notre-Seigneur de leur rendre ce qu'ils ont fait pour les Tây et les Laossiens, si délaissés encore et si ignorants des choses de Dieu.

« Une personne de Grenoble m'a envoyé 40 francs pour le baptême de deux enfants, l'un sous le nom de Joseph, l'autre sous le nom d'Hélène. Joseph est déjà baptisé; âgé de sept ans seulement, il est très intelligent et très gentil; il sait très bien son catéchisme. Je baptiserai Hélène à la prochaine occasion. »

Nagasaki (*Japon*). — M. Bertrand, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Nagasaki, nous écrit :

« Nous progressons avec une lenteur, non pas désespérante, — car il ne faut jamais désespérer quand on travaille pour la bonne cause, — mais qui porte au découragement. Malgré le désir ardent d'enregistrer un grand nombre de baptêmes, malgré la somme relativement considérable de travaux faits dans le but d'obtenir un résultat plus consolant, nous avons la douleur de ne pouvoir offrir chaque année qu'une toute petite gerbe à Dieu et à l'Eglise.

« Mais, je suis là pour cueillir au moins quelques rares épis, qui sans ma présence seraient perdus. Donc mon ministère n'est pas complètement inutile. Je suis là au moins pour monter la garde devant la maison du seul vrai Dieu; je suis un factionnaire de Dieu dans un poste difficile; c'est une noble tâche. Convaincu que chaque homme ici-bas a sa portion de misères, j'offre à Dieu toutes mes déceptions de l'année et je reprends mon ministère avec une nouvelle ardeur.

« Il est certain que nous pourrions faire beaucoup et obtenir des résultats très consolants, en établissant des orphelinats, des écoles, des hôpitaux et d'autres œuvres de bienfaisance. Nous pourrions, par là, toucher davantage le cœur des païens et nous les attirer. Mais les ressources indispensables manquent. Ici, nous ne sommes plus dans un pays neuf, où, avec de faibles ressources, on peut faire beaucoup, parce que la vie y est facile et les exigences peu nombreuses. Le Japon est un pays ouvert, où la vie est fort chère, de telle sorte que le missionnaire a bien juste de quoi se loger sous un toit, vivre au mois le mois... et c'est tout.

« Que de fois j'ai rêvé la fondation d'un orphelinat pour enfants aveugles, sourds et muets, œuvre qui n'existe pas au Japon! Mon projet... est toujours à l'état de projet. La raison? J'en suis toujours au « fais ce que peux ». Mais je garde une ferme espérance. Car, si c'est là la volonté de Dieu, il m'enverra le nécessaire pour exécuter une œuvre qui servirait à étendre son règne et à procurer sa gloire. »

Corée. — M. Robert, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Taïkou le 2 décembre :

« Nos ouvriers maçons, charpentiers, briquetiers, nous ont quitté, le 25 novembre dernier, ne pouvant plus travailler à cause de la température devenue excessivement froide. Grâce au bienveillant concours des lecteurs des *Missions catholiques*, nous avons pu payer tout notre monde et construire la moitié de notre église, c'est-à-dire en pousser la construction jusqu'à 4 mètres de hauteur. Veuillez en recevoir aujourd'hui nos remerciements sincères.

« La protection de Notre-Seigneur à notre égard a été je dirai presque miraculeuse. En effet, après l'incendie de notre église, il ne nous restait absolument plus rien et je ne sais pas comment la pensée de la rebâtir a pu nous venir à l'esprit. Or, trois jours après le sinistre, une bonne personne me remettait la somme de 25 francs, le fruit des épargnes de peut-être toute sa vie. Elle me dit :

« — C'est pour déblayer les décombres que j'offre à la Sainte « Vierge tout ce que je possède. »

« Le lendemain, l'un de mes confrères m'envoyait 100 francs et l'or de la charité est venu au fur et à mesure des besoins pour être converti en briques, en bois de construction...

« Notre premier semestre de travail est achevé, et notre église commence à avoir bonne mine. Il est vrai que nous y avons mis tout ce que nous avions reçu et qu'il ne nous reste absolument rien; mais la Sainte Vierge qui nous a si visiblement secourus saura bien nous fournir les moyens de parfaire une œuvre qui est toute sienne. »

Nyassa (*Afrique équatoriale*). — Mgr Dupont, des Pères Blancs, vicaire apostolique du Nyassa, nous écrit de Saint-Joseph-de-Thibar :

« Ces jours derniers, j'ai reçu une longue lettre du Père Guillemé. Il me dit qu'il a fondé la cinquième mission et qu'il attend l'arrivée des missionnaires annoncés pour établir la sixième mission, ce qui, avec le poste créé par les Pères de Montfort, fait sept missions dans le vicariat du Nyassa.

« Chaque missionnaire fait 3 ou 4 instructions par jour. Kayambi a maintenant une école de catéchistes. A Kilubula on construit une maison pour des Religieuses, qui s'y rendront cette année.

« Vous voyez que les missionnaires du Nyassa ne restent pas inactifs au milieu de ces peuples qui ne demandent qu'à s'instruire; ils ne mettent à leur zèle pas d'autres limites que celles de leurs forces.

« Je suis impatient de retourner à mon poste. L'état général de ma santé est bon; mais les jambes laissent beaucoup à désirer. »

BIBLIOGRAPHIE

MA VIE

SCÈNES DE LA PASSION

De Gethsémani au Golgotha

Une bienfaitrice de notre Œuvre, abonnée depuis de longues années à notre Bulletin, nous a prié de faire parvenir à nos lecteurs, à *titre purement gracieux*, un opuscule d'une incontestable valeur. Au moment où l'Eglise nous rappelle la Passion du Sauveur, cette brochure est pleine d'actualité.

LES JOIES DU RETOUR

Par M. Paul VIAL

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU YUN-NAN

On verra avec plaisir reparaître dans nos colonnes le nom de M. Vial, dont nul n'a oublié la pittoresque étude sur les Miao-tsé. De belles photographies prises par lui-même ajoutent au charme de son récit et achèveront de lui mériter les sympathies de nos lecteurs.

De Hong-Kong au Tonkin.

Je suis à Hong-Kong depuis le commencement d'octobre et me voici prêt à m'embarquer en compagnie de mon confrère M. Leparoux, pour retourner au Yun-nan. J'ai visité les boulevards de Victoria, ses rues, ses places, son jardin, ses cimetières. J'ai usé de ses pousse-pousse et de son tramway; j'ai exploré ses boutiques, sa bibliothèque, son musée. Tout est triste, morose, guindé; ses Chinois sont tracassiers, turbulents, gouailleurs.

Le dimanche seulement, Victoria se transforme : on ne voit plus d'Anglais, on ne rencontre que d'heureuses familles en quête d'amis, que de frais bambins en quête de jeux. On vous sourit, on vous salue; ce sont des *macaïstes* (descendants de Portugais de Macao) qui reviennent de la grand messe. Et ils sont quatre mille à Hong-Kong.

Et notre Nazareth! Quelle bonne et douce maison de joyeux repos! Quels charmants confrères, en commençant par le P. Lecomte et en finissant... par moi! Placée comme un nid de colombes dans une touffe d'herbes, on y jouit du Bon Dieu et des bons cœurs.

Voulez-vous vous distraire? Adressez-vous au P. Monnier, surnommé « l'artiste »; il vous initiera aux secrets de l'art typographique, jusque et y compris la fonte des caractères, puis aux arcanes de la photographie, de la phototypie, de la photogravure, etc.; et, quand la leçon sera terminée, vous avez, en sus, appris beaucoup d'autres choses.

« *Venite seorsum!* » telle est la devise de ce cher Nazareth. Oh! cela ne veut pas dire : « Venez ici vous renfrogner »; mais, au contraire : « Venez dilater votre cœur et oublier vos peines. »

***

Nous voici donc à l'heure du retour. Mgr Fenouil m'a mandé :

« — Père Vial, puisque vous êtes parti tout seul, vous pourrez bien rentrer tout seul. Allez, débrouillez-vous; mais rentrez, puis avertissez-moi et ceux qui restent ici vous suivront. »

Donc, le 15 décembre, à 1 h. 1/2 du soir, nous nous embarquons.

De Hong-Kong à Haiphong, le trajet, y compris quelques heures d'arrêt devant l'île de Haïnan, dure deux jours, quand la mer est bonne.

En général, les passagers sont rares. J'avais, cette fois, cependant, le plaisir de posséder pour compagnon le consul anglais d'Haïnan.

Au bout de quelques instants de conversation, il m'apprend qu'il n'est ni catholique, ni protestant, mais *agnostique*.

« — Ah! ah! lui dis-je, vous êtes disciple de Spencer?

« — Oui, je suis disciple de Spencer.

« — Et, vous êtes *agnostique*, naturellement parce que votre maître l'est.

« — Non, mais parce qu'il nous a prouvé que ce système est la dernière forme de la vérité.

« — Oh! la dernière forme! Connaissez-vous le *monisme?*

« — Non.

« — Connaissez-vous Hæckel ?

« — Non.

« Alors, cher Monsieur, permettez-moi de vous dire que vous êtes en retard... je veux dire que vous ignorez le dernier ballot de vérités que la *science* (!) nous a envoyés.

« — Je crois, me répondit-il, que tout se transforme et qu'il arrivera un moment où la terre sera la propriété de cinq à six puissances.

« — Je vous trouve bien généreux..... pour un Anglais. Est-ce parce que je suis Français? Eh bien, moi, je crois tout le contraire; je crois que le genre humain finira par ne former qu'un peuple, mais un peuple divisé par petites nationalités. J'ai étudié votre « Evolution », avec la ferme volonté de l'admettre, si elle me paraissait rationnellement démontrée. Or, tout le système est bâti sur de pures hypothèses ou sur des apparences trompeuses.

« — Mais la science moderne est basée sur l'évolution.

« — La science moderne est basée sur l'immutabilité des lois naturelles. Tenez, permettez-moi de vous dire le fond de ma pensée : l'*Evolution* n'est pas autre chose qu'un fusil dernier modèle qui, espère-t-on, vaincra l'armée de l'Eglise. Mais c'est un fusil *qui ne tue pas* et même il finira par éclater entre vos mains. Pour moi, plus j'étudie, plus je connais l'homme, et plus je suis catholique. »

***

Nous voici en face de Hai-Hao, port de l'île d'Hainan. Nous nous serrons amicalement la main et mon compagnon de voyage descend dans la chaloupe de la douane. Nous perdons un jour à débarquer les marchandises et c'est seulement le 20, à 5 heures du matin, que nous jetons l'ancre dans le port d'Haiphong.

De belles rues, des maisons fraîches et coquettes, un peuple à l'air doux et soumis (comme des chats), telle est la ville d'Haiphong, vue par ses dehors.

Du reste, nous ne nous y arrêtons pas, et, le soir même, nous nous embarquons sur le *Tigre* qui nous dépose le lendemain à midi sur les quais d'Ha-Noï.

Le grand et gros P. Charles était là. Vite il me tend les bras de son pousse-pousse; lui-même monte dans un autre et nous roulons vers la mission.

Je viens de Hong-Kong et je suis à Ha-Noï. Il me semble que je dégèle : là-bas, l'Anglais vous ignore et le Chinois vous insulte; ici, à peine débarqué, vous avez le sentiment d'être déjà connu, et l'Annamite lui-même, ce vaincu d'hier, vous traite comme un grand frère. Et l'on dit partout que le Français ne sait pas coloniser! Parfois, hélas! il ne le sait que trop.

***

Nous voici à la Mission.

La Mission d'Ha-Noï est restée ce qu'elle était dès le commencement. Elle forme au milieu de la ville un enclos

compact où il y a d'humbles maisonnettes, de vastes jardins, des étangs, des rizières... Un jour, avec mon Confrère, nous partons pour visiter l'ambulance indigène, située sur le terrain de la Mission, mais à l'autre bout.

Nous prenons un sentier et nous tombons dans une *Kanha;* nous en faisons le tour sans pouvoir trouver une issue. Rebroussant chemin, nous nous engageons dans un embranchement, qui nous conduit à une mare ; enfin, de guerre lasse, nous revenons par les talus des rizières, sans avoir pu visiter l'ambulance. Mais, le lendemain, à l'aide d'un guide, nous pûmes arriver sains et saufs à destination.

Ma chambre, pauvre maisonnette, construite avec les vieux matériaux d'un ancien grenier royal, renferme un lit formé d'une belle planche, avec un oreiller (une planche également), une chaise et une table. Mais, si la couche est dure, les cœurs sont tendres.

Puis que de gaieté ! je dirai même que d'esprit ! Après le fromage, tout de suite avant la pipe, les fusées partent et ne s'arrêtent qu'au son du tambour, c'est-à-dire à l'heure de la méridienne réglementaire (le silence est de rigueur).

***

Entre la ville d'Hanoï et la Mission, il y a la même différence qu'entre un jeune homme de vingt ans tout bouillant d'ardeur, de vie, plein de projets, riche d'espérances,

HONG-KONG (*Chine*). — LES MISSIONNAIRES DE NAZARETH EN PROMENADE, ARRÊTÉS AU PIED DU MUR DE SOUTÈNEMENT DU GRAND RÉSERVOIR ; d'après une photographie de M. VIAL (voir le texte).

et un vieillard calme, sage, réglé dans ses pensées et dans ses actes. Le jeune homme reproche au vieillard d'être routinier et le vieillard lui répond doucement :

« — Mon ami, prends garde aux casse-cous, car c'est moi qui paierai tes frasques. »

J'ai hâte de partir. Je ne parlerai donc ni de la fête de Noël, ni du Carmel, ni de la Sainte-Enfance ; mais j'arrive tout de suite à Son-tay, où m'attend le P. Robert. Le P. Robert me fait visiter la citadelle, le jardin des plantes, les plantations de café, en un mot tout ce qu'un voyageur qui se respecte doit avoir vu. Mais ce que j'admire le plus, c'est le P. Robert lui-même, il est l'artisan de ses œuvres ; église gothique, ambulance indigène, hospice de lépreux, il a tout créé, tout perfectionné. Il se baisse vers les humbles ; mais comme il sait résister aux superbes ! Demandez à certain grand personnage ce qu'il en pense. Il ne répondra pas, mais vous verrez à son geste qu'il en est *découragé*.

Le 1er janvier 1901, nous allons souhaiter la bonne année à M. le Résident. Le haut fonctionnaire, qui ne s'attendait pas à cet acte de courtoisie de notre part, en restait muet de saisissement et je dus faire tous les frais de la conversation. Madame fut invisible ; « elle regretta beaucoup, beaucoup de ne pouvoir nous recevoir. »

(*A suivre.*)



Episodes de la Persécution en Mandchourie

Par M. LAUNAY, des Missions Etrangères de Paris

Au moment où vient de se terminer l'année 1901, où il a été si souvent question des missions de Chine, nous voulons glaner dans les nombreuses lettres que nous avons reçues quelques épisodes de la persécution en Mandchourie. Nous avons relevé les moins connus, ceux qui jusqu'à présent ont été laissés dans l'ombre, mais qui permettront de compléter le tableau, dont nous avons tracé une grande partie.

BATAILLE, FUITE ET MARTYRE

Nous sommes au mois de juillet 1900 à Ing-tse, le port principal de la Mandchourie, situé sur la rivière Lao, à quelques kilomètres de la mer de Chine; les Russes déploient un milier d'hommes de toutes armes au sud de la ville, et délogent les Chinois de quelques fortins qui existent dans la plaine, non loin des remparts.

Du haut de la tour de l'église, le P. Choulet et le P. Letort suivent le mouvement avec un intérêt qui se comprend, et les décharges de l'artillerie les remplissent d'espoir. Le lendemain 27 juillet, c'est à l'est, à Ta-che-tsiao, que les Russes repoussent les Chinois, Boxeurs ou non, qui détruisaient la voie ferrée. Le soir, la vue des nombreux villages qui flambent apprend aux habitants d'Ing-tse la victoire des Russes.

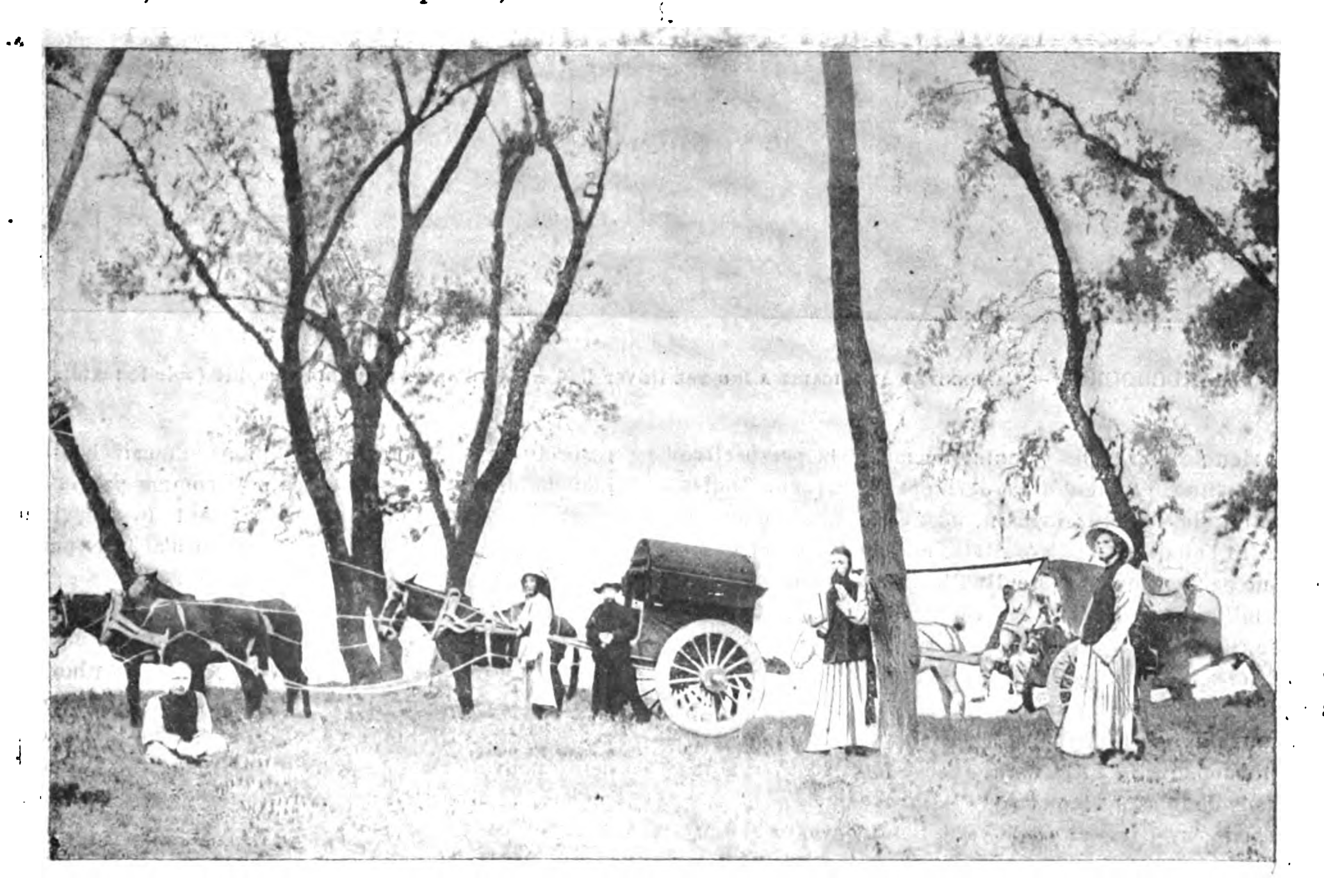
* * *

Le 29, deux cents Cosaques firent leur entrée, baïonnette au canon, dans la concession européenne, et allèrent loger à l'hôpital anglais au sud-ouest de l'église catholique. C'était précisément l'endroit qui, pour les établissements catholiques, ouvrait la route aux incendiaires. Voilà les missionnaires rassurés complètement; désormais, ils n'auront plus besoin de faire la patrouille et ils pourront dormir tranquilles.



MANDCHOURIE. — MISSIONNAIRE EN VOYAGE; d'après une photographie.

Cette quiétude devait être de peu de durée; jusque là, les Boxeurs avaient simplement tâté le terrain; mais, le 4 août, d'assez bonne heure, il leur prit fantaisie de faire une petite démonstration, une sorte de promenade militaire, et de la diriger vers le quartier européen. Un Chinois, monté à l'observatoire de la douane afin de surveiller l'entrée



P. Emonet. P. Vuillemot. P. Lamasse.

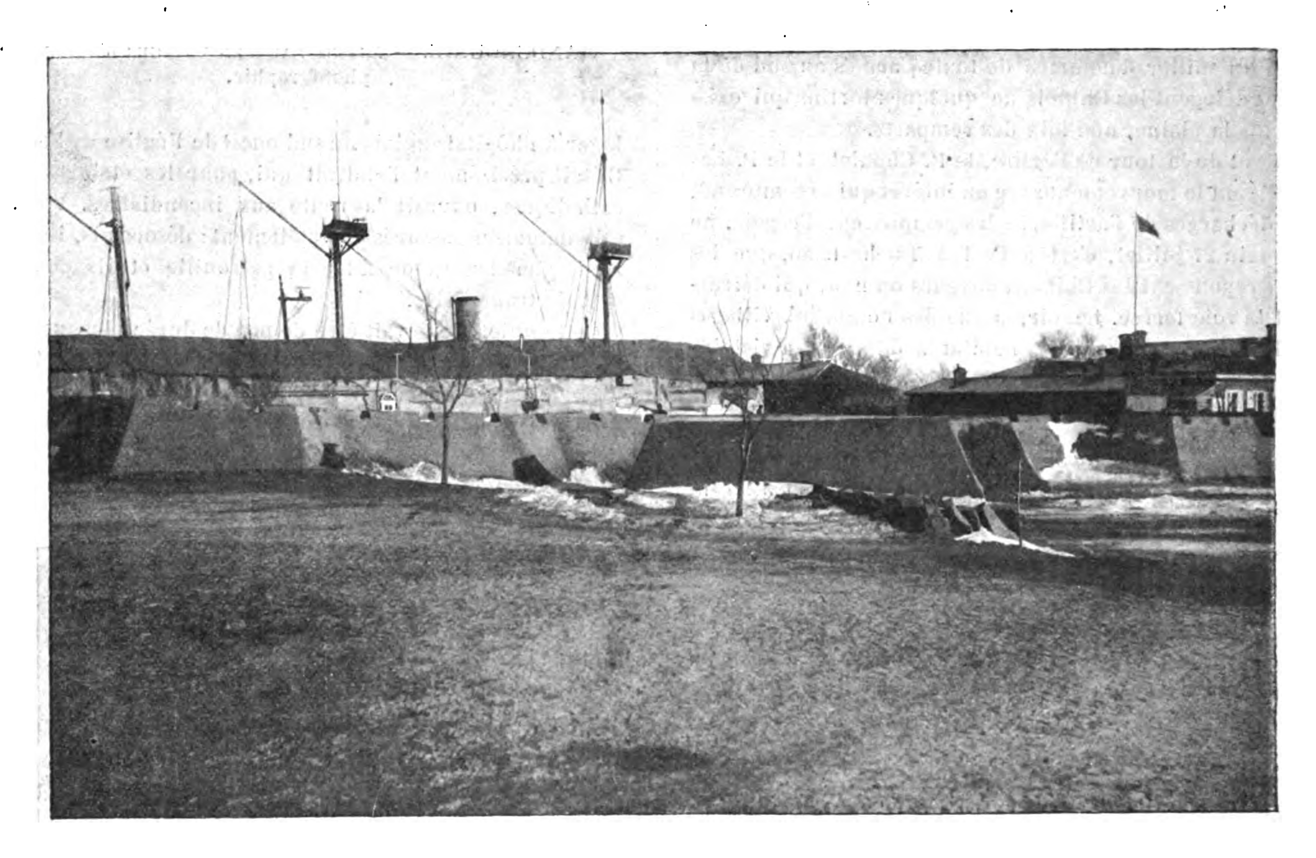
MANDCHOURIE. — UNE HALTE EN VOYAGE SUR LA ROUTE DU TOMBEAU IMPÉRIAL DE L'EST; reproduction d'une photographie.

des navires et afficher de suite leur nationalité, peut, de ce poste élevé, apercevoir le mouvement des assaillants et donner l'alarme.

En quelques minutes, plusieurs résidents, qui se reposaient dans leur lit des fatigues de la nuit, sont sur pied et arrivent derrière la barricade élevée les jours précédents. On est peu nombreux; mais n'importe, l'occasion est trop bonne pour la laisser échapper; on l'attend depuis si longtemps! Environ deux cents Boxeurs s'avancent; voyons si, depuis qu'ils s'exercent, ils sont enfin parfaitement initiés, c'est-à-dire invulnérables.

On y va de bon cœur, et les carabines semblent partir toutes seules. La fusillade éclate, claire et stridente, dans le calme et la fraîcheur du matin, plus vive au bord de la rivière que partout ailleurs. A ce bruit, les Européens, armés, accourent de toutes parts; mais déjà il est trop tard. Sur toute la ligne les Boxeurs fuient en se dissimulant derrière les maisons; treize des leurs gisent sur le carreau, aussi bien tués que peuvent l'être de simples mortels. De plus, on a fait un prisonnier qui déjà escaladait la barricade, et qui n'est autre que le général en chef des Boxeurs. Il est aussitôt livré aux soldats russes, et doit subir un interrogatoire.

Une ou deux volées de mitraille tombent au milieu des barques chinoises, qui s'attardaient encore au rivage, et stimulent leur activité. Alors c'est un empressement sans



MANDCHOURIE. — CANONNIÈRE AMÉRICAINE A ING-TSÉ (hiver 1894-1895); d'après une photographie (voir le texte).

nom; rien ne saurait les retenir, pas même la perspective d'une fortune, et bientôt la dernière a disparu. Toutes remontent la rivière; demain, à 20 et 30 lieues d'ici, on connaîtra l'affaire et ses résultats; missionnaires et chrétiens ne peuvent qu'en ressentir l'heureuse influence.

Au milieu du combat, arrive un nouveau navire de guerre russe, bondé de troupes; il arbore toutes ses couleurs, les soldats sont grimpés partout et applaudissent par les plus formidables hourras.

Avant la fin de la journée, la victoire est complète.

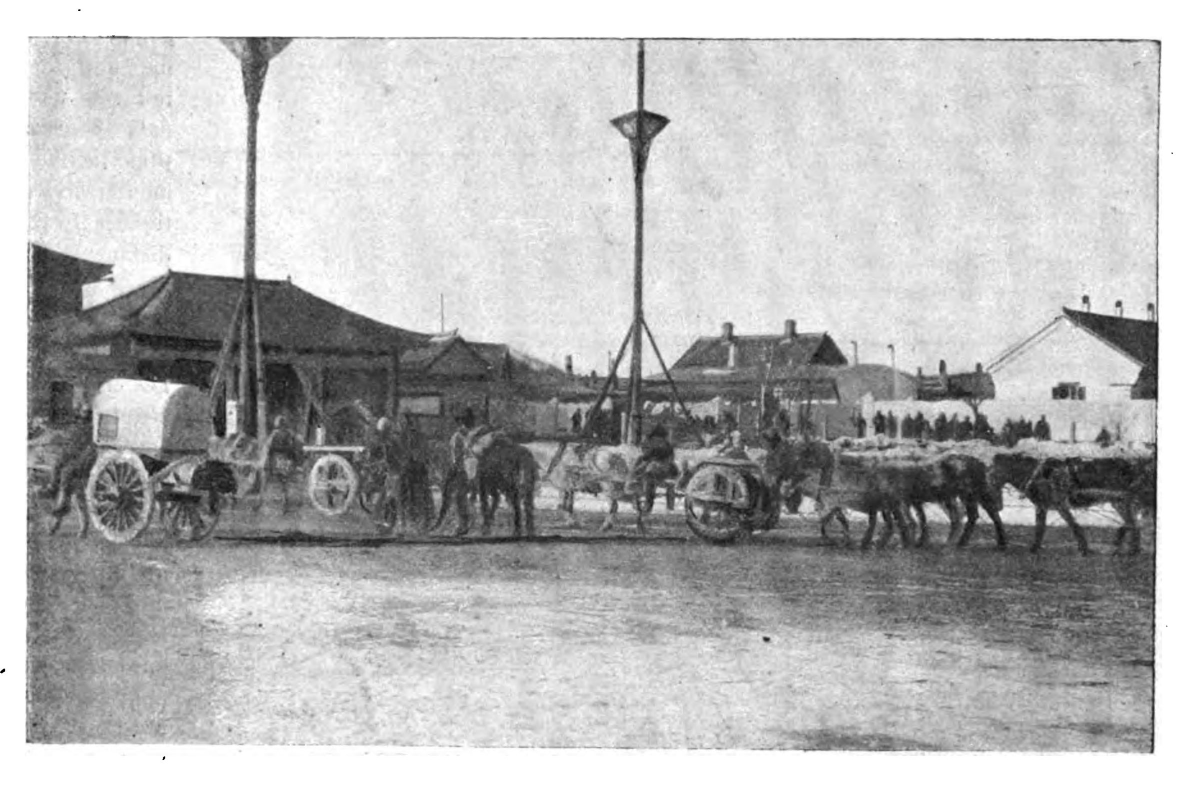
Le lendemain, la ville chinoise est fouillée avec soin; les fusils de toute forme et de toute provenance sont partout saisis; avec les cartouches que l'on trouve, on remplit des voitures; mais on cherche vainement les soldats et les Boxeurs. Ils ont passé la nuit à se déguiser, et sont les premiers à faire aux vainqueurs les salamalecs les plus respectueux, sous l'air béat des plus inoffensifs boutiquiers. Leur haineuse névrose s'est calmée comme par enchantement; le diable, dont ils se disaient les serviteurs, a déguerpi au plus vite, et on s'empresse d'arborer partout le drapeau russe, à la place du fameux « Pai-lai » qui ornait la devanture de chaque maison.

Ah! ce Pai-lai! encore un de ces mots magiques qui devaient arrêter les troupes européennes. Il signifie : venir en vain, et peut s'appliquer soit aux soldats, soit aux chiens noirs enragés (Hei-feung-Keou) que chaque Européen était censé pouvoir lâcher à volonté sur les Chinois, quand lui-même n'était pas désigné par cet aimable qualificatif.

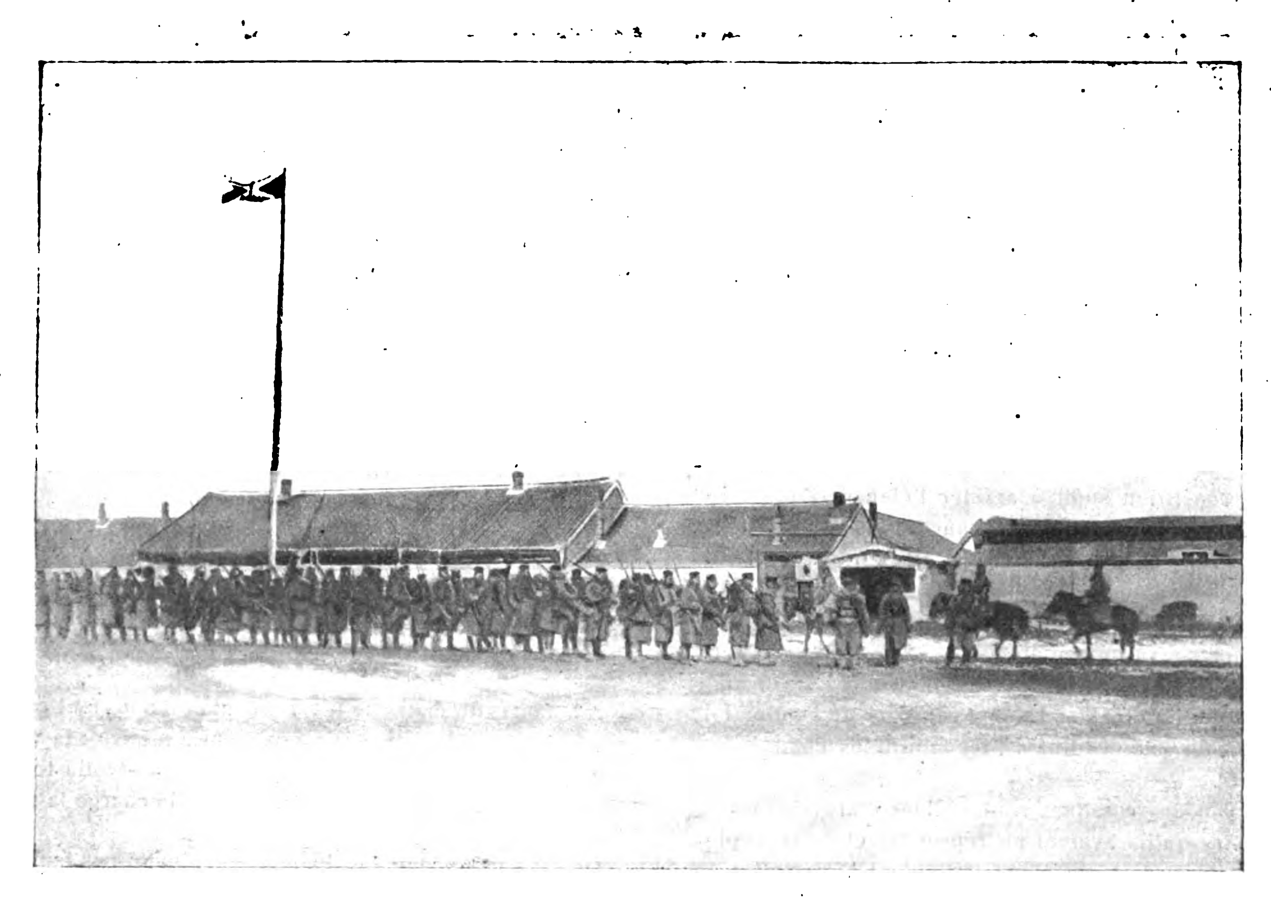
∴

Pendant ce temps, dans le Nord on se bat ferme. Le missionnaire de Tie-ling, le P. Lamasse, accompagné du P. Vuillemot, de deux Religieuses de la Providence de Por-

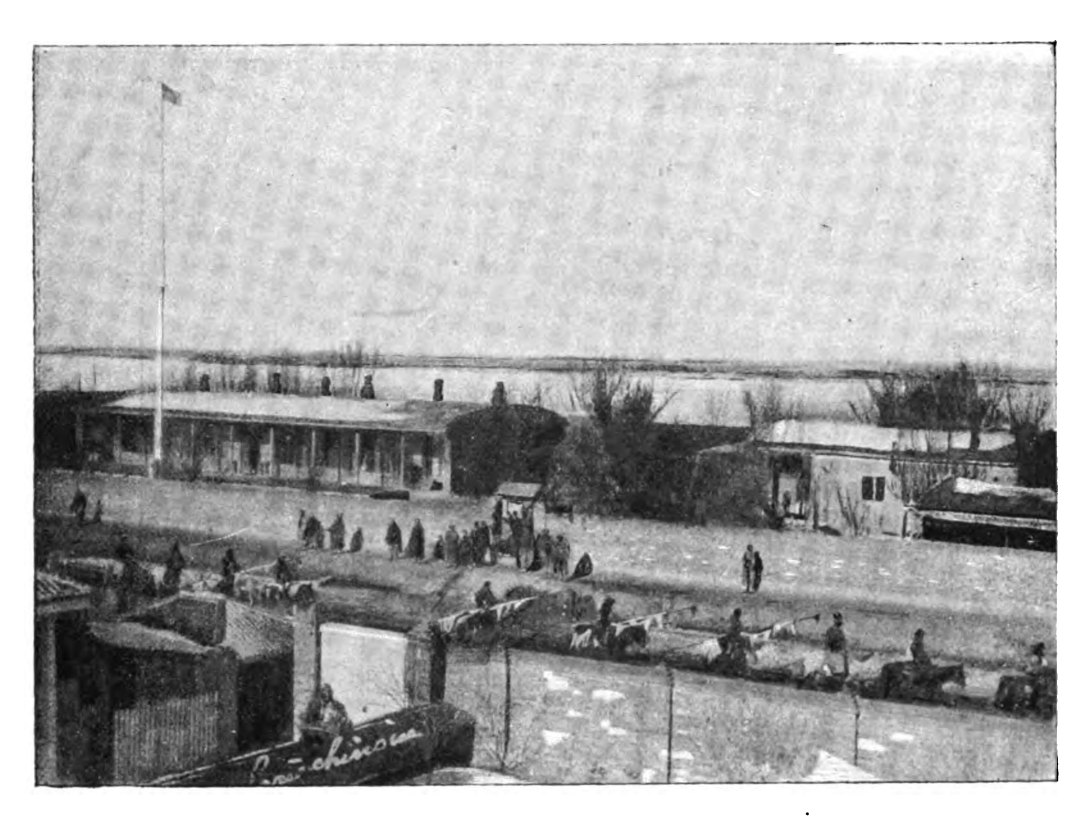




MANDCHOURIE. — Convoi militaire chinois à Ing-tsé (janvier 1895); d'après une photographie (voir le texte).



MANDCHOURIE. — Le général Nodzu et troupes japonaises à Ing-tsé (mars 1895).



MANDCHOURIE. — CAVALERIE CHINOISE A ING-TSÉ ; reproduction d'une photographie.

tieux, les Sœurs Gérardine et Marie, et quelques centaines de cosaques sont en route ou plutôt en fuite vers la Sibérie.

Le 9 juillet, ils arrivent à Svang-miao-tze et ils sont en train de préparer leur repas, quand tout à coup une fusillade épouvantable éclate au dehors ; ils n'ont que le temps de se garer pour éviter les balles. Pas de doute, ils sont cernés par les Chinois, qui ont concentré leur attaque précisément sur la maison isolée où ils se trouvent.

Ils s'attendent déjà à les voir faire irruption dans la cour, lorsque, sur le petit mur d'enceinte de la cour, un cosaque apparaît. Il rampe le long de la crête, car il se trouve au milieu d'une véritable pluie de balles; mais, une fois arrivé à bonne portée, il tire un premier coup de fusil. Il est bientôt suivi d'un autre, puis d'un troisième qui successivement ouvrent le feu.

Bientôt une escouade entière les a rejoints et une décharge à répétition suffit à arrêter l'élan de l'ennemi et l'oblige à se retirer à une distance plus respectueuse. Cependant cette surprise coûte déjà cher. On rapporte des avant-postes trois tués et une dizaine de blessés ; une salle d'hôpital a été improvisée à la hâte au centre du village et le P. Lamasse va immédiatement visiter ces braves gens. Au dehors, la bataille continue. A 4 heures de l'après-midi, le feu est toujours aussi intense, du côté de l'ennemi du moins, car, du côté des Russes, les munitions commencent à s'épuiser.

Peu à peu, les cosaques sont obligés d'abandonner les avant-postes qu'ils avaient pu reprendre et de se replier sur le village. Les chrétiens les aident à le mettre en état de défense. On accumule à l'intérieur et le long des murs tous les objets qui peuvent tomber sous la main : meubles, planches, fagots, etc...., pour former une sorte de plate-forme d'où les soldats pourront tirer plus facilement. Des meurtrières sont pratiquées de distance en distance.

A 6 heures du soir, l'ennemi a entièrement cerné le village. Les Russes en sont réduits à une résistance désespérée. Couchés à plat ventre sur le toit des maisons, ils parviennent encore à maintenir les assaillants à distance; mais le moment semble imminent où, devant le nombre et n'ayant plus de cartouches, ils vont être obligés de céder.

Soudain, une forte clameur retentit au dehors. Ce sont les Chinois qui, voyant la nuit approcher, veulent en finir et se ruent tous ensemble à l'assaut du village.

Cette fois, les cosaques ne ménagent plus leurs cartouches : ils attendent que les Chinois ne soient plus qu'à cinquante mètres des murs, et déchargent sur eux, tous à la fois, leur magasin à répétition, que depuis longtemps ils tiennent en réserve.

L'effet de ce feu bien dirigé est foudroyant. Les Chinois sont arrêtés net, et bientôt ils font volte-face et s'enfuient dans toutes les directions.

(A suivre).

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite (1)

CHAPITRE VI

Un exemple d'amour maternel. — La montagne Békva. — Les chutes de la Mandjanié.

A 5 heures du matin, le réveil a sonné, il nous faut partir ; mais organiser le départ n'est pas petite affaire : la veille, nous avons engagé trente et un porteurs, les voilà tous là et naturellement chacun voudrait avoir la charge la moins lourde.

On dit parfois que les Pahouins n'aiment pas leurs en-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier et 7 février et carte p. 33.

fants : une vieille femme nous donne un bel exemple du contraire. La veille, nous avons engagé son fils, un jeune homme de 18 ans environ ; la vieille mère se désole, pleure, se lamente.

« — Quand reviendra mon fils ? Où va-t-il aller ? Oh ! il sera perdu, jamais je ne le reverrai ! »

Soudain, elle se décide.

« — Va-t-en à la maison, dit-elle à son fils, va finir la case ; moi je porterai ta charge. »

Ainsi fut fait et ainsi fit-elle, jusqu'à la fin fidèle a son engagement.

***

A 8 h. 1/4 le P. Tanguy se met en route. Nous le suivons à une demi-heure d'intervalle et, pour commencer, il nous faut franchir la rivière. Ce bain glacé au début d'une marche fatigue considérablement et, pour employer l'expression populaire, « coupe les jambes » d'étrange façon. Au sortir de la rivière, un chemin ardu nous mène sur le faîte d'une colline à pic, où le chef Menzoum-Ava[1] (tribu Amvom) a élu domicile et bâti le village de Nkôl[2]. Monarque de huit cases, il vit heureux et ignoré dans son modeste royaume, où, chose rare, habite avec lui un vieux petit bossu, affreusement contrefait. Chose rare, ai-je dit. En effet, chez nos Pahouins, on n'aime point les gens de cette sorte, et ceux qui naissent disgraciés de la nature sont impitoyablement sacrifiés.

Un petit ruisseau coule au bas de la colline, arrosant en son cours sinueux d'immenses plantations préparées par le village voisin. Un beau chemin nous conduit sous bois pendant trois quarts d'heure environ, et l'on dirait presque une de nos belles allées de France ; puis le chemin se fait plus difficile : les collines commencent, nous descendons un peu pour remonter beaucoup ; ce sont les premières arêtes des Monts de Cristal qui courent ainsi, parallèles à la côte en trois chaînes successives, du Cameroun à l'Ogowé.

***

Après avoir traversé un plateau, où se dressent d'énormes roches moussues bizarrement contournées, nous nous arrêtons à un petit ruisseau de la montagne qui s'en va bondissant de roche en roche, roulant ses eaux glacées vers la Mandjanié.

Puis commence l'ascension de la montagne *Békwa* (*des sièges*), ainsi nommée d'un arbre immense qui en couronne le faîte et dont les racines énormes, courant à fleur de sol, semblent offrir autant de sièges naturels. Pendant une heure entière, nous montons la Bèkwa, escaladant de rocher en rocher par un chemin épouvantable où les porteurs glissent sans cesse et s'arrêtent tous les dix pas, haletants, épuisés, poussant un long sifflement ; il faut croire qu'ici comme ailleurs, c'est une excellente manière de se reposer, car il me souvient avoir lu jadis dans les *Souvenirs de Chine* du Père Huc, qu'arrivés au sommet d'une haute montagne, les porteurs chinois ont aussi l'habitude de s'arrêter et d'exhaler leur fatigue en un long sifflement.

Mais l'ascension continue. Après une heure encore de ce rude exercice, nous voilà enfin au sommet de la montagne, au pied de l'arbre qui la couronne. C'est un *Nshou*, espèce de poivrier, arbre énorme, dont le bois, fin et serré, prend sous la hache un poli merveilleux ; son odeur fait fuir les insectes et la sève abondante qui découle de son tronc est un vernis magnifique et d'une valeur considérable, rappelant beaucoup la gomme laque. Nos Sénégalais en recouvrent leurs fusils et le liquide sèche immédiatement. C'est réellement un arbre splendide, mesurant à la base 8 m. 50 et dont le fût, parfaitement rond, s'élance d'un seul jet, sans une seule branche, jusqu'à plus de 20 mètres.

***

De cet endroit jusqu'au village suivant, une végétation luxuriante et ne rappelant en rien celle de la côte, couronne les rochers d'où s'échappent une foule de sources, de cascatelles bondissantes, de ruisselets imperceptibles ; ici un ruisseau se dirige vers le Wole, là un autre gagne le versant opposé dans la direction du Mouny.

Un arbuste à fleurs blanches splendides, dont l'épaisse corolle rappelle par l'odeur et la forme celle du *magnolia*, abonde partout. D'arbres en arbres court une liane énorme sans feuilles et à chaque nœud naît une épaisse grappe de fleurs roses à quatre pétales en croix, à étamines blanches, formant un bouquet naturel comme jamais fleuriste n'en sut faire. Plus loin, c'est un *bégonia*, dont la large fleur d'un jaune magnifique tranche étrange, sur le noir velouté de ses feuilles qui l'enveloppent d'une sombre collerette. Et partout ainsi, ce sont fleurs nouvelles, flore des montagnes, que nous admirons sans pouvoir en rassasier nos yeux. Mon Dieu, que c'est beau !

La descente de la montagne commence. A un moment, elle se fait plus raide, plus glissante. Enfin nous voici à *Evordhoule* (*l'endroit où l'on est fatigué de marcher*), le bien nommé. Il n'y a entre les deux villages que quatre heures de marche : mais l'étape a été rude, les porteurs sont épuisés, rien ne nous presse, et nous resterons ici jusqu'à demain.

***

Evorehoule est un village qui ne compte guère qu'une douzaine de cases et dont le chef Esoun-Ngéma est loin d'être sympathique. Petit, de laide tournure, affreusement tatoué, il porte au cou un énorme faisceau de clefs, les clefs qui ferment les coffres où sont renfermées ses richesses.

C'est avec méfiance qu'il voit tant d'étrangers affluer dans son village. Aussi les achats sont-ils difficiles ; ce n'est qu'à force de prières et de menaces que nous arrivons à constituer une demi-ration.

Au milieu d'un cirque immense de montagnes, qui l'entourent de toutes parts, le village se dresse coquet. Au loin, fermant l'horizon, des collines bleuâtres aux sommets boisés ; tout près du village, la Mandjanié coule, large, profonde, très poissonneuse. Ici la vie est facile, l'eau abondante, la terre fertile. Mais comme c'est loin de tout centre d'habitation !

Le bon Dieu s'est réservé ici sa part. Dans une case voisine de notre tente languissait un pauvre hydropique, âgé d'une vingtaine d'années ; malade depuis son enfance, il

(1) *Menzoum-Ava*. *Nzoun* est le nom de l'aubergine sauvage et *Ava* celui d'une labiacée odorante.

(2) *Nkôl*, la colline, le mont.



est réduit à la dernière extrémité. Il accepte les instructions que nous lui donnons et c'est avec bonheur qu'il reçoit le baptême; quelques jours après, nous apprîmes sa mort. Ne semble-t-il pas qu'il n'attendait que ce moment pour s'envoler au Ciel, se délivrer de cette vie de misères où il n'avait connu que la douleur. Oui, il y a de ces âmes prédestinées qui n'attendent que le passage du missionnaire pour s'en aller heureuses et toutes parées de leur innocence baptismale.

***

Mardi 26. — Aujourd'hui, l'étape sera rude; aussi l'aurore n'a pas encore paru que déjà le réveil a sonné. Vite les tentes sont abattues, les bagages pliés, chargés en un clin d'œil; le déjeûner est expédié sur le pouce. En route!

Il est 7 heures du matin et, pour nous rafraîchir, à peine sortis du village, il nous faut traverser la Mandjanié, glaciale, large de 20 mètres, et dont l'eau nous monte jusqu'à la poitrine. Heureusement, nous sommes à la saison sèche; à la saison des pluies, avec son cours torrentueux, elle doit être bien difficile à franchir. Au sortir de la rivière il nous faut escalader une colline à pic, redescendre, traverser un ruisseau, franchir une nouvelle colline, un ruisseau, un morceau de forêt, encore un ruisseau, puis, nous élevant sans cesse, franchir ainsi quatre nouvelles collines, quatre autres ruisseaux, se surplombant les uns les autres.

A dix heures et demie, nous arrivons enfin à la montagne *Méboum Onwam*, dont le nom aussi pittoresque que significatif (*huit ventres à terre*) exprime éloquemment que, par huit fois, éreintés, n'en pouvant plus, nous nous étendrons sur le sol.

Juste à cet endroit, assis près d'un grand arbre, nous trouvons le chef de la rivière Méman, située près de Sendjé, et dont nous avons visité le village.

Superbe, ce chef! Grand, bien fait, la tête énergique, vraie tête de Sicambre comme devaient être nos vieux aïeux les Francs, il porte de magnifiques moustaches, chose rare chez nos Noirs et avec orgueil il en redresse les pointes sur ses oreilles. En guise de cosmétique, pour les forcer à se tenir raides, dans chacune il a enfilé trois énormes perles.

Angoédon, c'est son nom, est venu en ces parages chercher du caoutchouc. La précieuse liane abonde, en effet, dans ces montagnes. Ses femmes qui l'accompagnent en rapportent pleine charge. Suant et haletant sous le fardeau, elles ont grand peur de nous, les malheureuses, et voudraient bien être ailleurs; elles rient, mais sous leur rire perce la frayeur; au moindre mouvement les voilà prêtes à prendre la fuite. Le chef prend congé de nous, en nous offrant un beau canard et en nous faisant promettre d'aller le voir à son village.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mlle Dérély, du diocèse de Cambrai	40 »
Priez pour moi, Lyon	2 »
Mlle B. d'Argouges, du diocèse de Laval	20 80
Priez pour moi	0 50

Pour les missions les plus nécessiteuse (R.P. Doucéré : Nouvelles-Hébrides).

M. l'abbé Choux, du diocèse de Nancy	10 »
Anonyme du diocèse d'Autun, demande de prières	20 »
Un prêtre aveyronnais	5 »
Un anonyme du diocèse de Moulins, en l'honneur de saint Antoine de Padoue, remerciements pour grâces obtenues.... :	10 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales	20 »
Quelques enfants du Pensionnat de Blon, Vire	45 »

Au R. P. Kayser, à Eski-Chehir (Asie-Mineure).

Mlle Dérély, du diocèse de Cambrai, 10 fr.; M. l'abbé Six, du diocèse de Cambrai, 5 fr.; Me Beccard, du diocèse de Meaux, 3 fr.; Mme Fabre-Luce, Paris, 5 fr.; Mme Lefebvre-Tarbé, 5 fr.; Mme Auguste Moreau, 5 fr.; Mme Trani, diocèse de Nancy, 10 fr.; M. Eugène Bardol, diocèse de Strasbourg, 10 fr.; Mlle Peyrusson, diocèse de Limoges, 15 fr.

A Mgr Fallize, vicaire apostolique de Norvège.

Anonyme du diocèse de Malines	125 »

A Mgr Terzian, évêque de Tarse et Adana.

Anonyme de Lyon, demande de prières pour une défunte...	25 »
E. G., à Saint-Germain, diocèse de Versailles	100 »

A M. Maurice, Pondichéry, pour les affamés.

E. G., à Saint-Germain, diocèse de Versailles	100 »

A Mgr Bernard de Jésus, Vérapoly.

Anonyme du diocèse d'Evreux, demande de prières	100 »

Pour les missions de Chine (M. Gallay, Sutchuen méridional).

E. V., Lyon	87 50

A M. Rué, pour son église de Fourvière au Kouang-si.

Anonyme de Lyon, demande de prières pour une défunte...	200 »

A Sœur Angeline, Kouang-tong, pour ses filles catéchistes.

Anonyme d'Evreux	10 »

A M. Douenel, Thibet.

M. Le Masson, diocèse de Montpellier	5 »

A M. Pasquier, Corée.

A. B, diocèse de Verdun	30 »
M. l'abbé Motte, diocèse de Gap	20 »
Anonyme de Nantes	20 »

A M. Poinsot, Kouy-tchéou, pour les affamés.

Mme sœur Evariste, du diocèse de Cambrai	10 »

A Mgr Cousin, Nagasaki, pour la mission de Saga.

M. Bernard Emile, diocèse de Nancy	10 »
Anonyme du diocèse de Lyon	7 »
M. E., diocèse de Rennes	20 »
Anonyme de Paris	20 »

A Mgr Oury, Alger, pour ses séminaires.

Anonyme de Nantes	100 »

Au R. P. Rascalou, à Landana (Congo portugais).

M. l'abbé Rowicki, Montpellier	5 »

Au R. P. Pillard, à Majunga (Madagascar-nord).

A. B., diocèse de Verdun	30 »

Pour la léproserie Saint-Raphaël, à Ambohidratimo (Madagascar central).

Un enfant de Saint-Michel, diocèse de Soissons	10 »

Pour une léproserie confiée aux Pères du Saint-Esprit (Zanguebar).

Famille M., diocèse de Belley, demande de prières	5 »

Pour les Religieuses Ursulines (Montagnes Rocheuses).

Famille M., diocèse de Belley, demande de prières	5 »

Pour les missions Dominicaines à l'Ile de Cuba.

M. E., diocèse de Rennes	20 »

Aux Pères Dominicains de la mission de Cienfuegos (Cuba), pour le baptême d'une petite fille sous les noms de Marie-Gabrielle-Raymonde.

D. C, du diocèse de Carcassonne	20 »

Pour une léproserie confiée aux Pères Maristes (Fidji).

Famille M., diocèse de Belley, demande de prières	5 »

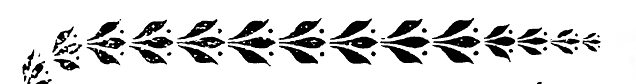
A Mgr Vidal, Fidji.

M. l'abbé Terrien, du diocèse d'Angers	2 90
Anonyme de Lyon, demande de prières pour une défunte...	25 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



3 MARS 1878



3 MARS 1902



JUBILÉ PONTIFICAL

DE

SA SAINTETÉ LEON XIII

GLORIEUSEMENT RÉGNANT

Le 3 mars prochain, dans la basilique géante de Saint-Pierre, à la grande voix des six cents cloches de Rome, aux accents du *Te Deum* de Palestrina, au fracas des trompettes d'argent sonnant au-dessus du tombeau des saints Apôtres, aux acclamations de soixante mille fidèles, Léon XIII célèbrera le 25ᵉ anniversaire de son couronnement.

Lorsque, dans ce cadre merveilleux et unique au monde, l'auguste et blanc vieillard apparaitra comme dans une vision d'apothéose, les chantres de la Chapelle Sixtine résumeront tous les souhaits et toute la fête, par la promesse éternelle *Tu es Petrus !* (tu es Pierre !) et autour de ce souverain sans armée et sans Etat, se presseront respectueux les délégués de tous les princes de l'Europe sans distinction de croyances et de communions, tous acclamant le grand Pontife au jour de ses noces d'argent.

A ce concert de vénération universelle l'Œuvre de la Propagation de la Foi a le droit et le devoir d'unir son humble note d'amour filial. Comme saint Paul, dont le plus beau titre de gloire était d'avoir été l'auxiliaire de Dieu, n'a-t-elle pas été l'instrument providentiel qui a aidé les vastes projets de ce long et glorieux Pontificat ?

Des voix plus autorisées célèbreront cette lumineuse intelligence qui, après avoir parlé au monde dans un latin digne de Cicéron, n'a pas dédaigné de chanter souvent sur la lyre de Virgile ; d'autres rappelleront ces magnifiques et immortelles Encycliques illuminant de splendides clartés l'immense forêt de dogmes dont parle Tertullien, traitant les sujets les plus actuels de nos temps troublés et toujours avec cette prudence, cette sagesse, ce large esprit de pondération et de conciliation qui émeuvent les adversaires eux-mêmes.

Notre rôle à nous, c'est de saluer le Pontife qui, par des appels nombreux adressés au monde catholique, nous a permis de maintenir, au milieu de tant d'œuvres, les ressources nécessaires à la propagation de l'Evangile. Notre joie aussi, en ce jour, est de considérer le gigantesque travail accompli par l'apostolat, pendant ce règne de vingt-quatre années, surtout dans cet Orient, terre vénérable entre toutes, longtemps endormie par le schisme, et qui a été l'objet des prédilections de Léon XIII. Nous croyons être ainsi et sommes certainement les interprètes de la reconnaissance de tous les chefs de mission et de tous les missionnaires qui ont eu le bonheur d'approcher le Saint-Père Quel est celui d'entre eux, en effet, qui n'a pas été ému en voyant avec quel intérêt Il écoutait et provoquait leurs récits ? Lui, le Docteur des Docteurs, le Pontife universel, il ne voulait être étranger à aucun des moindres événements de chacune de leurs Missions ?

D'ailleurs, l'éloquence des chiffres montre que, depuis saint Pierre, jamais, sous aucun Pontife, la hiérarchie catholique n'avait pris un accroissement aussi grand : deux patriarcats et treize sièges archiépiscopaux ont été créés ; vingt évêchés ont été érigés en archevêchés ; trois délégations apostoliques, cent-neuf sièges épiscopaux, soixante-quinze vicariats apostoliques et trente-cinq préfectures apostoliques ont été institués.

Voilà le passé, passé glorieux ; nous voulons pour notre Père un avenir plus merveilleux encore et, pour lui exprimer plus dignement nos souhaits de fête, nous emprunterons les paroles de l'éloquent évêque d'Orléans :

« Dieu daigne conserver longtemps Léon XIII à notre tendre vénération ! Que ses années se multiplient, que son épiscopat universel soit long autant que l'épiscopat universel de Pierre et qu'il soit sinon heureux — c'est probablement trop demander au ciel présentement — au moins consolé par la révérence et la fidélité, les prières et l'amour dont sa famille, l'immense famille catholique, se montrera prodigue au milieu des solennités jubilaires. »





ILES MARQUISES. — CHAPELLE EN PIERRES DE HANAIAPA; d'après une photographie (voir le texte).

CORRESPONDANCE

ILES MARQUISES (Océanie)

Le jubilé à Atuona (île Hivaoa).

Nous publions un peu tardivement cette lettre contenant des détails sur le jubilé prêché, au mois de septembre 1901, aux indigènes d'Atuona. Mais bien que les faits relatés dans cette correspondance remontent à l'année dernière, on verra qu'ils n'ont rien perdu de leur intérêt.

LETTRE DE MGR MARTIN, DE LA CONGRÉGATION DES SACRÉS CŒURS DE PICPUS, VICAIRE APOSTOLIQUE.

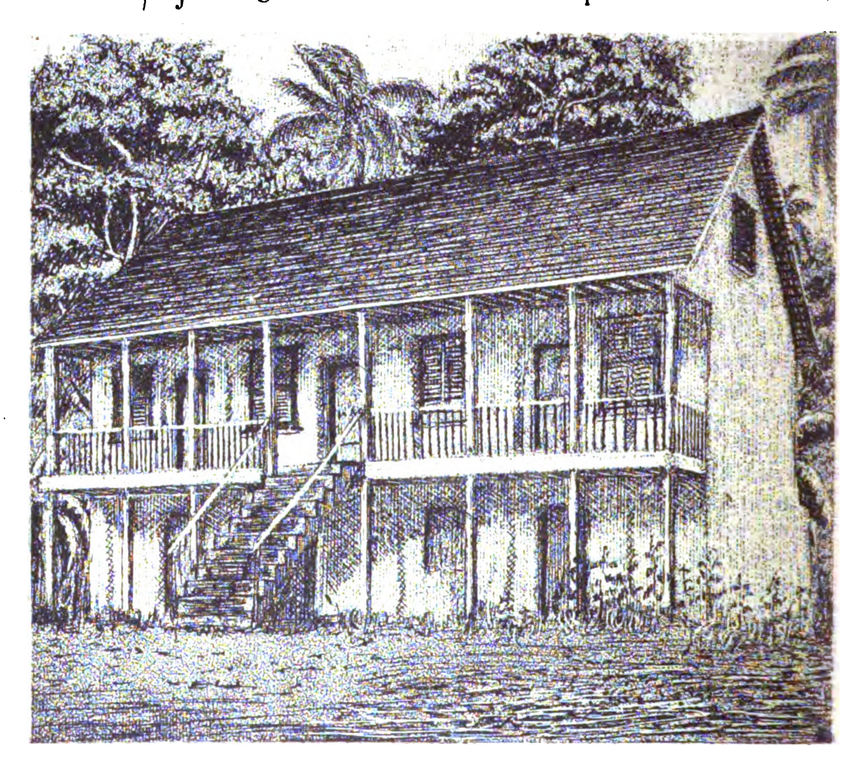
« Soixante visites à faire à l'église durant quinze jours ! qui les fera aux Marquises? » nous demandions-nous. Nous n'avions pas une assez bonne opinion de nos chrétiens, car, durant les quinze jours qu'ont duré les exercices du jubilé, une centaine d'enfants des écoles et quatre-vingts grandes personnes les ont suivis, avec une admirable ponctualité.

A 6 heures, chaque matin, ils étaient à la messe, où ils récitaient en chœur le chapelet ; puis, ils écoutaient la lecture d'une petite méditation et faisaient deux visites; le soir, ils revenaient au salut suivi d'une instruction, et faisaient deux autres visites jubilaires.

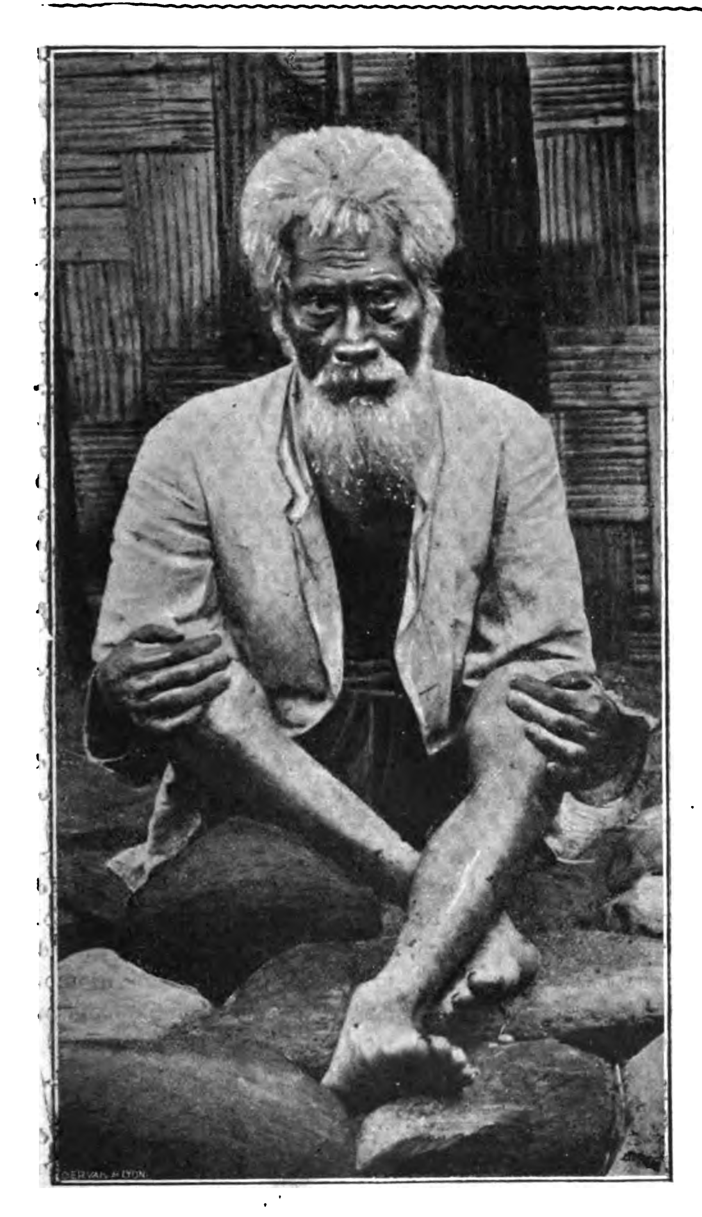
Pendant ces quinze jours, on sentait vraiment que l'Esprit de Dieu animait les fidèles; on le sentait à leur assiduité aux exercices, à leur avidité à entendre les instructions, à leur ardeur à s'approcher du tribunal de la pénitence. C'est à peu près soixante mille *Pater* et *Ave*, qui auront été récités en commun, pendant ces jours, dans la petite église d'Atuona.

Le jour de la clôture, on ne se serait pas cru en pays de mission, mais bien dans un vieux pays évangélisé, en vrai pays de foi.

L'ornementation de l'église, les vêtements de nos chrétiens, les chants français, les cantiques tahitiens et jusqu'aux plus simples prières récitées avec entrain, tout avait un éclat de sincérité et de bonheur. Notre église était pleine. Cent quinze personnes se sont approchées de la Sainte Table. Dans l'après-midi, j'ai administré le sacrement de confirmation à sept grandes personnes; dix-sept enfants l'avaient reçu quelques semaines auparavant. La veille, j'avais béni l'union de deux jeunes gens sortis de nos écoles. Après la confirmation,



ECOLE D'HANAIAPA, DANS L'ILE HIVAOA ; d'après une photographie.



ILES MARQUISES. — LÉPREUX D'ATUONA ; reproduction d'une photographie.

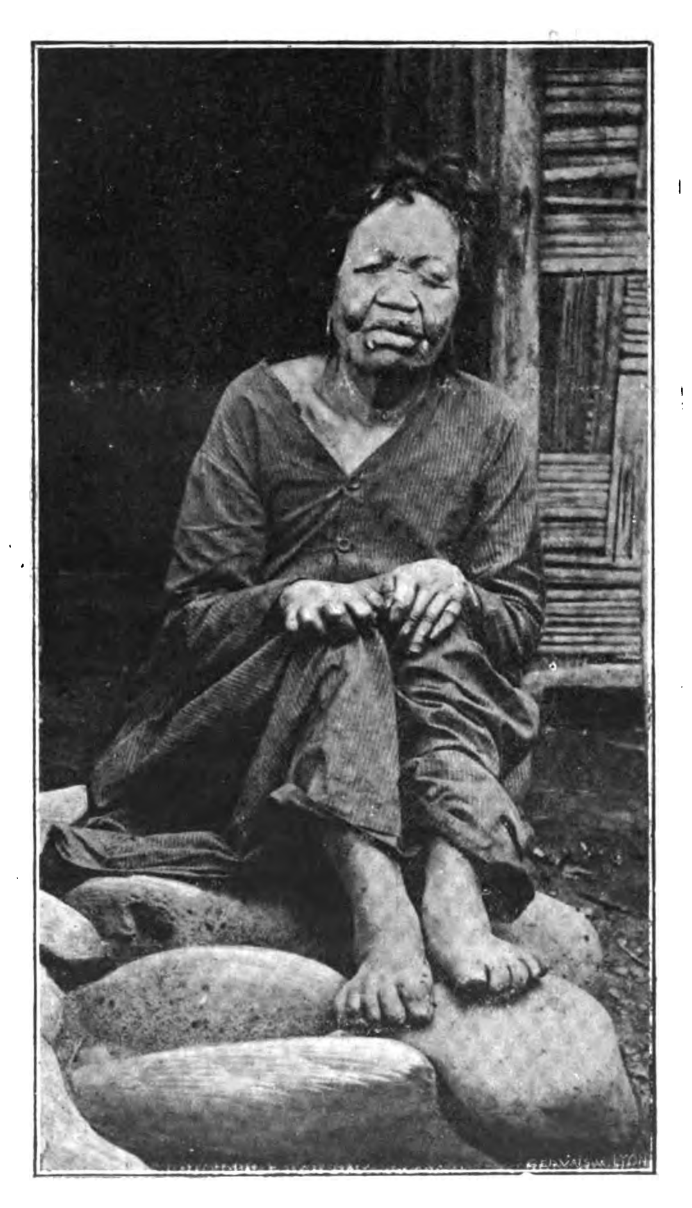
je constatai avec joie l'attachement de nos chrétiens pour les objets de piété : tous vinrent chercher leur souvenir du jubilé, qui un chapelet, qui un scapulaire, ceux-ci un livre de prières, ceux-là une image de la Sainte-Famille.

Le soir, à 7 heures, eut lieu une procession du Saint-Sacrement aux flambeaux. Partie de l'église, qui étincelait de lumières, elle se déroula dans l'enclos de l'école des Sœurs, décoré de centaines d'oriflammes et de lanternes vénitiennes. Devant le dais, les enfants des écoles, un cierge à la main et chantant leurs cantiques ; derrière le dais, les grandes personnes, aussi avec leurs cierges, exécutant des mélodies tahitiennes ; les notables de la localité portant le dais, ou faisant escorte avec des flambeaux ; cela sous un ciel parsemé d'étoiles, sans nuage, sans la moindre brise, au sein d'une riche végétation : quel spectacle émouvant ! Tous ont dit qu'ils en garderaient un impérissable souvenir.

***

Il est un homme cependant que cette fête n'a pas dû charmer : c'est notre ministre protestant. Il n'aime pas nos processions, ni la sainte Eucharistie, ni nos objets de piété. La semaine dernière, l'administration française était informée qu'un grand crime avait été commis à Puamau : « il s'y était fait une procession sans autorisation préalable ! » La gendarmerie fit une enquête ; il ne s'agissait que du port du saint viatique à un malade. C'est un crime aux yeux de notre « pasteur ». Cependant, s'il est vrai qu'il aime Jésus-Christ et ses frères, qu'est-ce qui le pousse donc à vouloir priver un moribond de la suprême visite du Sauveur ?

« Une autre fois, rencontrant un de nos chrétiens



ILES MARQUISES. — LÉPREUSE D'ATUONA ; reproduction d'une photographie.

de Taaoa, qui portait son scapulaire ostensiblement, comme le font la plupart de nos néophytes ;

« — Mets un morceau de bourre de coco à la place, cela te fera le même effet. »

L'indigène se contenta de rire de cette boutade.

***

Dans le groupe Nord-Ouest, des ministres Mormons américains cherchent depuis trois ans à implanter leurs doctrines parmi nos Canaques. Prenant à la lettre tout ce qui est écrit dans la Bible, ils voyagent à pied, sans bourse, sans vivres. Ils s'installent dans une maison et y font la prière, si on veut les recevoir; si on ne les accepte pas, ils s'en vont ailleurs sans se plaindre. Par le même principe, ils exigent dans la vraie Eglise douze évêques seulement. Un colon à qui un de ces Mormons expliquait sa doctrine, lui répondit :

« — Eh bien ! soit, prenons tout à la lettre. Jésus-Christ a dit : « Vous boirez du poison et il ne vous « nuira pas. » Voici une fiole de poison, avalez-la, et je crois en vous ! »

Depuis trois ans que dure cette propagande, aucun de nos catholiques ne s'est laissé gagner. Mais nous avons à surveiller le troupeau ; nous devons surtout beaucoup prier le divin Maître, afin que pas un de ceux qui nous sont confiés ne se perde par notre faute.

INFORMATIONS DIVERSES

Abyssinie. — M. Picard, Lazariste, nous écrit d'Alitiena.

« Vous savez dans quelles conditions nous sommes rentrés dans notre mission.

« Pendant les trois mois que nous avons été absents, notre ennemi le dedjaz Hagos a parcouru les villages et a forcé les gens à apostasier. Vingt familles ont quitté la religion catholique pour se faire coptes. Mais soixante familles se sont exilées pour ne pas apostasier.

« La malédiction est tombée sur le pays. Les pluies ont été peu abondantes; les sauterelles sont arrivées et ont tout ravagé. La famine et la misère règnent partout.

« Nous venons vous supplier de venir à notre secours. »

Vancouver (*Canada*). — Le R. P. Maurus, Bénédictin, missionnaire à Clayoquat, nous écrit :

« Je suis chargé d'un pensionnat pour les petits Indiens et les petites Indiennes à Clayoquat, détroit de l'île de Vancouver. Bâti, il y a trois ans, pour recevoir 25 garçons et 25 filles, contrairement à toutes les prévisions, il est maintenant déjà trop petit pour recevoir tous ceux dont on demande l'admission. Tandis que, dans les débuts, je devais aller aux alentours solliciter l'entrée des enfants, je suis forcé maintenant, à mon grand chagrin, de refuser beaucoup d'admissions désirables, à cause du manque de place et de moyens. Les parents, aussi bien que les enfants, ont perdu toutes leurs préventions.

« Nous sommes d'autant plus peinés de notre impuissance que les missionnaires protestants intriguent pour attirer nos jeunes indiens catholiques dans leurs propres écoles. Pour agrandir notre pensionnat catholique de manière qu'il puisse recevoir tous les enfants qu'on nous offre, je fais un très chaleureux appel aux associés de la Propagation de la Foi. J'estime que la construction nécessaire à nos besoins coûtera environ 5000 dollars (25.000 francs). »

Episodes de la Persécution en Mandchourie

Par M. LAUNAY, des Missions Etrangères de Paris

— SUITE ET FIN —

Le 10 juillet, une nouvelle attaque eut lieu le long d'un ravin. Le convoi s'arrête; que faire ? Cinq minutes s'écoulent, pendant lesquelles les Chinois continuent leur feu tout à loisir, tandis que les missionnaires, les sœurs, les chrétiens, une partie des cosaques s'abritent tant bien que mal derrière les chariots. S'ils avaient eu affaire à de bons tireurs, la caravane eût été anéantie en un clin d'œil, car l'ennemi est à très bonne portée, il est muni d'excellents fusils rapides et si nombreux que le convoi, pris par côté, est d'un bout à l'autre sillonné par les balles. Mais le tir est mal réglé et la rafale passe tout entière au dessus des têtes; ni un homme, ni même un attelage, n'est touché.

Cependant les cosaques, quoiqu'ils n'aient pas encore tiré un seul coup de fusil, ne sont pas restés inactifs. Pendant la fusillade, une trentaine d'entre eux ont tourné le ravin où sont cachés les chinois et, tout à coup, les prenant par le flanc, ils chargent sur eux sabre au clair.

Quelques coups isolés retentissent encore, puis tout se tait. Et peu d'instant après, on donne l'ordre au convoi de reprendre sa marche , la route étant libre et l'ennemi en déroute.

En traversant le ravin, les fugitifs peuvent constater que les cosaques n'ont pas perdu leur temps: il est semé de cadavres et, en un seul endroit, on compte cinquante Chinois sabrés à la même place, sans avoir pu s'échapper. Plus de deux cents fusils ont été pris. Du côté des Russes, ni mort ni blessé; les Chinois ont eu tellement peur qu'ils n'ont pas même essayé de se défendre.

Le 13 juillet, à quelques kilomètres de Ta-pa-kia-tze, il faut encore se battre.

Cachés dans un petit bois qui commande un tournant de la route, les Chinois laissent le convoi s'engager à bonne portée, puis, soudain, ouvrent le feu. Il est trop tard pour reculer. Quoique cette manœuvre rapproche encore les fugitifs de l'ennemi, force leur est d'aller de l'avant et de traverser au plus vite la zone dangereuse pour gagner



MANDCHOURIE. — ENTRÉE DU VILLAGE DE LA TOUR BLANCHE (à 2 lieues de Moukden); reproduction d'une photographie.

un petit hameau qui se trouve devant lui. Les cochers fouettent leurs attelages et tout le convoi passe au grand trot à travers la fusillade ; près de M. Lamasse, un cosaque tombe les deux jambes traversées d'une balle ; ses camarades, tout en courant, le jettent au passage sur un chariot.

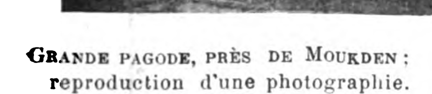
Pendant ce temps, les cosaques ont pris leur position de combat et ils s'élancent à la charge, non sans l'avoir fait précéder cette fois de plusieurs feux à répétition. Pourtant la résistance semble plus sérieuse que l'autre jour et, pendant un quart d'heure, on entend le bruit de la lutte qui se poursuit sur la lisière du bois.



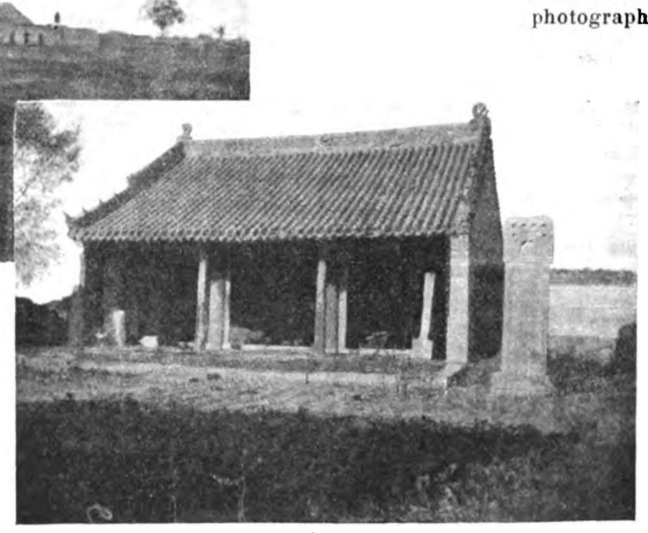
MANDCHOURIE. — RUINES DE L'ÉGLISE D'AN-SIN-TSAI ; reproduction d'une photographie.

LE R. P. LAMASSE SUR LE SEUIL DE L'ÉGLISE D'AN-SIN-TSAI ; reproduction d'une photographie.

Mais les Chinois finissent par fuir ; le colonel qui les commandait ayant été tué, la débandade est générale ; les ennemis ont bientôt disparu, laissant cent quatre-vingt morts, 2 drapeaux et un grand nombre de fusils d'un excellent modèle (Mauser à répétition, comme tous ceux trouvés jusqu'ici entre leurs mains).



GRANDE PAGODE, PRÈS DE MOUKDEN : reproduction d'une photographie.



PAGODE ; d'après une photographie.

Le 18 juillet, les fugitifs approchent du Songari ; s'ils peuvent le passer, ils seront sauvés ; mais il pleut à verse, les bas fonds de la route se transforment en marécages, les chariots peuvent à peine avancer ; si les Chinois venaient l'attaquer, la colonne serait perdue tout entière.

Soudain, entre deux coups de tonnerre, un hurrah a retenti sur le sommet de la colline que l'avant-garde vient d'atteindre. Avec la rapidité de l'éclair, la bonne nouvelle circule de bouche en bouche jusqu'à l'extrémité de la colonne. Le Songari est libre ! Les soldats chinois, qui en défendaient l'approche, viennent d'être battus par 150 cosaques envoyés de Harbin. Le bateau et le chemin de fer fonctionnent. Les fugitifs sont sauvés.

Bientôt ils traversent le fleuve et atteignent Harbin sur le territoire sibérien.

***

Tous les missionnaires de Mandchourie n'ont pas eu une fuite aussi mouvementée ni aussi lointaine.

Le P. Bourlès demeura caché pendant longtemps aux environs de Loung-Ouan. Accompagné de deux chrétiens, il quitta son poste pendant la nuit, comme lui-même le raconte dans une lettre adressée à sa famille.

« La chose se fit sans bruit, personne dans le village ne s'en aperçut : les chiens, semblant comprendre mon malheur, n'aboyèrent pas, et tout le monde continua de dormir tranquillement..

« La nuit était fraîche : il était tombé de la rosée. Halte ! voici la rivière ; c'est ici, tout près, que nous devons nous cacher ; on se glisse dans les herbes et les roseaux, à la recherche d'un endroit favorable, pas trop près du bord pour

ne pas être vus, pas trop loin de la route pour qu'on pût nous retrouver.

« Bientôt nous rencontrâmes un taillis où les roseaux dépassaient de beaucoup la hauteur d'un homme ; il fut résolu qu'on y demeurerait au moins cette nuit.

« Les couvertures furent étendues et on demanda au sommeil un peu de consolation. Mais, ô misère ! l'endroit était infesté de moustiques qui bourdonnaient à nos oreilles comme un essaim d'abeilles. Tout d'abord, je n'y fis pas grande attention, mais il fallut bien compter avec les maudites bêtes. Toutes les parties de notre corps légèrement vêtues en étaient couvertes ; la tête surtout semblait les attirer ; nous fûmes forcés de nous envelopper entièrement.

« Après avoir recommandé mon âme à Dieu, je m'endormis les poings fermés, pas pour longtemps, hélas ! car bientôt il se mit à pleuvoir. Je regardai autour de moi ; mon vieux compagnon dormait paisiblement. Je le secouai :

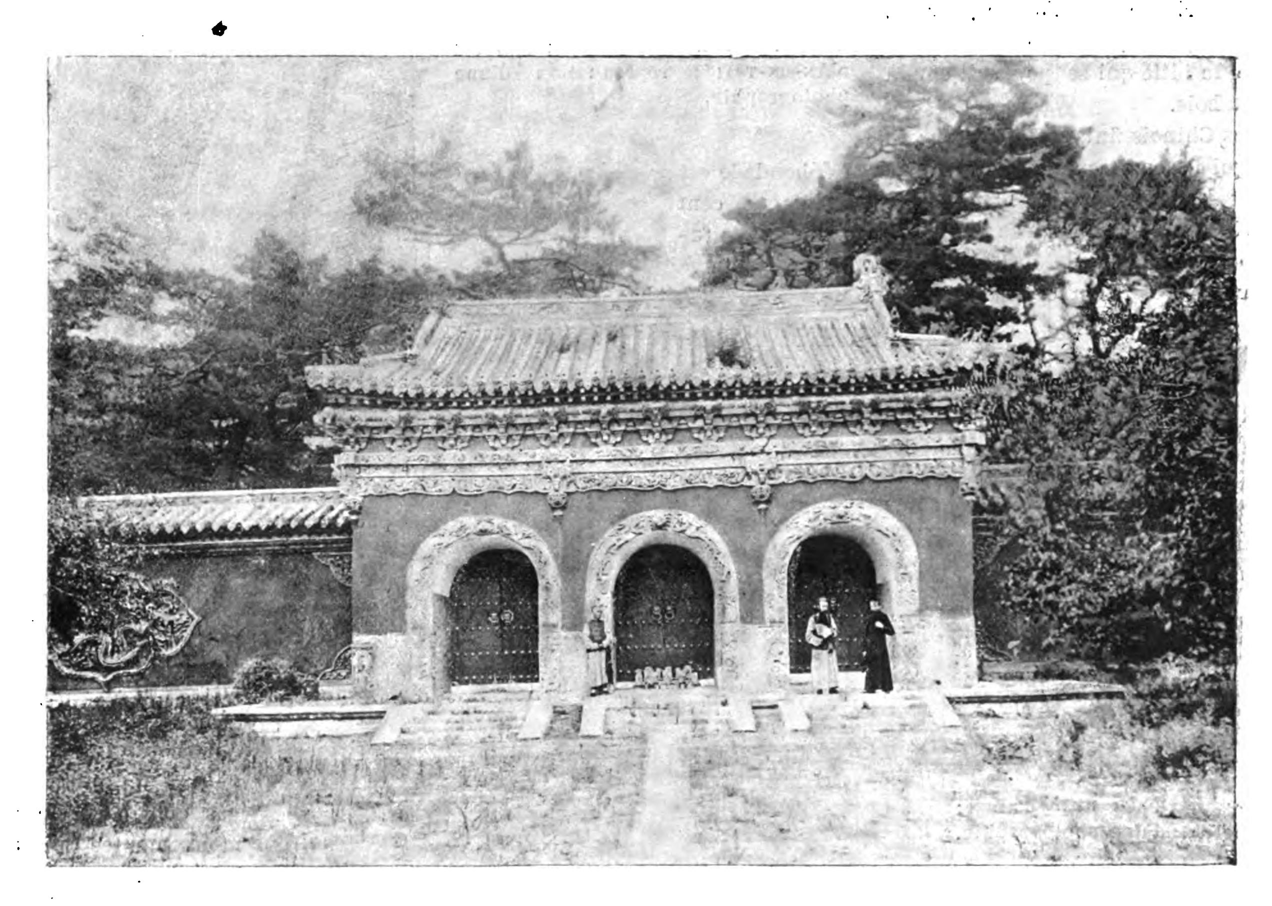
« — Qu'est-ce, Père ?

« — Tu ne sens donc pas qu'il tombe de l'eau ?

« — Ah ! oui, Père, il faut s'ingénier pour s'en garantir. »

« Et aussitôt, il se mit à l'œuvre. Le brave homme avait tout prévu, il avait apporté de la toile pour servir de tente, mais elle était bien loin de suffire.

« Il fallut se blottir, les jambes ramassées le plus possible à la mesure de la toile, et on recommença à dormir. A l'aube je me trouvai dans l'eau ; l'endroit où j'étais couché était



MANDCHOURIE. — Portes du tombeau impérial de l'est, a 12 kilomètres de Moukden ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Launay (voir le texte).

situé en contre-bas et avait formé réservoir. Heureusement le soleil se leva, et il était si chaud dès sept heures du matin, que nos vêtements et nos couvertures furent séchés très vite. Après une courte prière et le déjeuner, la tente fut levée et placée à quelques mètres plus loin, au milieu de roseaux plus hauts et plus touffus ; le sol paraissait plus sec ; par précaution cependant, on y mit une couche de roseaux avant d'étendre les couvertures.

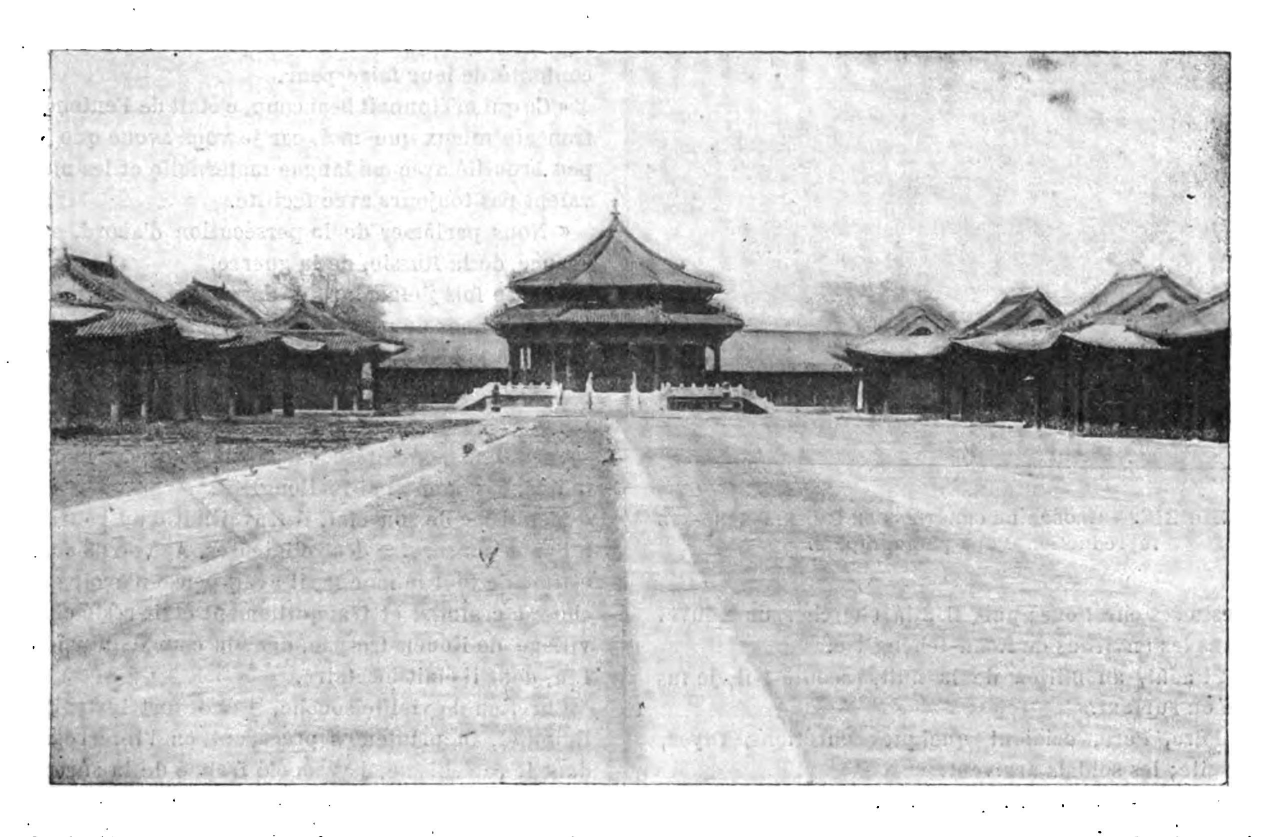
« J'avais avec moi toute une bibliothèque : mon bréviaire, les quatre évangiles en latin, mon cantique breton et le premier volume de la *Perfection chrétienne* en chinois. Ce jour-là, je feuilletai mon cantique breton ; les pages s'ouvrirent sur le cantique à sainte Anne et je fredonnai quelques couplets. Le premier couplet surtout convenait si bien à la situation présente que jamais je n'en oublierai les paroles :

Kurun hay avel foll
Var-n-omp so dirollet,
Hor bro zo vont da goll,
Truez ! Mamm venniguet.

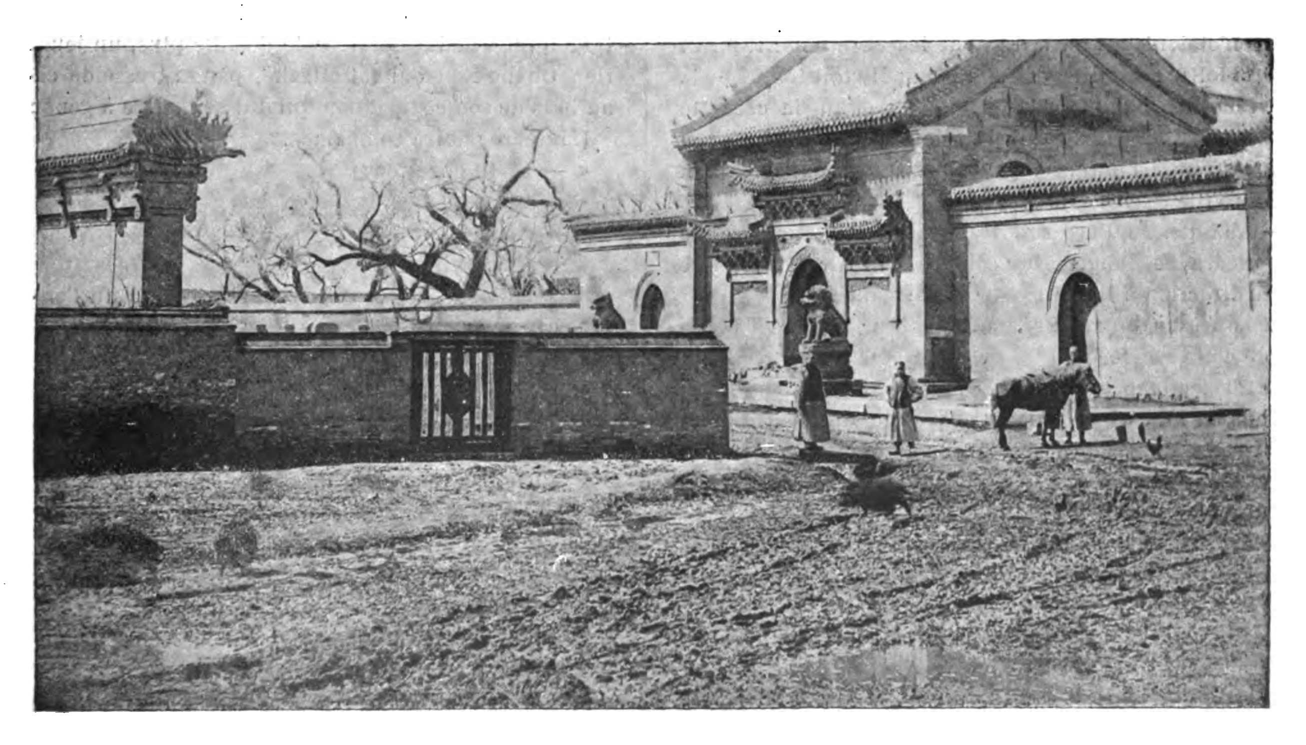
Un orage et un vent violent
Se sont étendus sur nous,
Notre pays court à sa perte.
Pitié ! Mère bénie. »

***

Le Père Bourlès demeura dans sa cachette pendant une dizaine de jours, puis il partit pour Touei-long-chou, où



MANDCHOURIE. — Cour intérieure du palais impérial de Moukden; reproduction d'une photographie envoyée par M. Launay (voir le texte).



MANDCHOURIE. — Entrée d'une pagode a Moukden; reproduction d'une photographie envoyée par M. Launay (v. le texte).



MANDCHOURIE. — GROUPE DE CHRÉTIENS DE PAO-KIA-KANG-TSE reproduction d'une photographie.

il confessa ses chrétiens; puis il alla chercher un nouvel asile dans les environs de Koan-tcheng-tse.

« Le 21 août, au milieu de la nuit, raconte-t-il, je fus réveillé en sursaut.

« — Père, Père, criaient quelques chrétiens, fuyez, « fuyez vite; les soldats arrivent.

« — Les avez-vous vus? répliquai-je.

« — Non!

« — Eh bien! alors je reprends mon sommeil. »

« Et tous de s'écrier :

« — De grâce, que le Père se sauve! que le Père se cache « dans les blés! »

« Ils me pressèrent pendant longtemps; puis, me voyant inébranlable, ils me laissèrent tranquille, se contentant de faire la garde autour de la maison.

« A mon réveil, les soldats n'étaient pas encore arrivés; mais ils n'étaient pas loin, disaient les chrétiens: il fallut donc se blottir au milieu des moissons; il était tombé de la rosée, tous nos habits furent trempés; enfin la cachette trouvée, on se tourna du côté du soleil levant, et peu à peu tout fut séché. La faim vint nous presser, j'envoyai mon guide au village; il revint joyeux.

« — Ah! que le Père soit tranquille cette fois, il n'y a « pas encore de danger, les soldats sont allés dans une « autre direction à la poursuite des brigands. »

« Et là-dessus, on retourna à la maison, où on rit beaucoup de cette alerte.

« Le 20 septembre, les Russes passèrent par Long-ouan; le mandarin alla à leur rencontre avec des drapeaux blancs en signe de soumission. Le 21, ils entraient à Koang-tcheng.

« Deux chrétiens vinrent me demander une lettre pour eux; aussitôt dit, aussitôt fait. Je racontai à ces messieurs quelle avait été ma situation pendant la tourmente, et ce qu'elle était à cette heure, et surtout je les priai de délivrer le P. Lavessière, bien plus exposé que moi.

« Le 24, après mon souper, je vis arriver un cavalier qui me dit précipitamment : « — Les Russes! »

« Aussitôt je m'empressai d'aller au devant d'eux. A la vue du capitaine, je me découvris, et lui, sautant à bas de son cheval, m'embrassa sans façon. Il était tout heureux. Il me raconta qu'il avait été attaqué sur la route à deux reprises, mais qu'il n'avait pas puni les traîtres, qu'il s'était contenté de leur faire peur.

« Ce qui m'étonnait beaucoup, c'était de l'entendre parler français mieux que moi, car je vous avoue que je suis un peu brouillé avec ma langue maternelle et les mots n'arrivaient pas toujours avec facilité.

« Nous parlâmes de la persécution d'abord, puis de la France, de la Russie, de la guerre.

« Cette fois j'étais hors de danger, et je pus même visiter quelques-unes de mes chrétientés jusqu'au retour de notre bon évêque Mgr Lalouyer, que je revis le 16 janvier. »

***

Terminons ces épisodes par le récit du martyre d'un indigène, nommé Pai-In-Heng.

Menuisier de son état, il travaillait d'un bout de l'année à l'autre au service des religieuses. Agé de 63 ans, doux et estimé de tout le monde, il avait pensé n'avoir que peu de chose à craindre et tranquillement était resté chez lui, au village de Kouen-tze-pao, dans la cour d'un païen nommé Lin, dont il était locataire.

Chrétien de vieille souche, il était fort instruit de la religion et, au printemps précédent, en l'interrogeant pendant le catéchisme, j'avais été frappé de la sûreté et de la netteté de ses réponses à des points de doctrine que peu de Chinois sont capables de bien expliquer. Veuf depuis deux ans, il pensait sérieusement à la mort qu'il avait vue de près et sa conduite était irréprochable.

Quand les Boxeurs de Kouen-tze-pao virent que les Russes avaient définitivement la victoire, ils voulurent se venger. Trois d'entre eux coururent chez Pai-In-Heng, qui, avec un autre chrétien, faisait tranquillement la méridienne sur son fourneau. Avant même que les deux hommes fussent réveillés, ils étaient saisis et conduits dehors; on leur lia les mains derrière le dos. De plus, un jeune chrétien Ouang-Nen-Pai fut attaché, par sa tresse de cheveux, au bras de son compagnon qui dut se mettre à genoux.

L'interrogatoire commence.

« — Es-tu chrétien?

« — Oui.

« — Crois-tu en Dieu?

« — Oui, oui, oui! »

A ce moment, un coup de coutelas met à nu l'os de son bras droit.

« — Es-tu toujours chrétien?

« — Oui, je le suis. »

Nouvelle blessure, cette fois sur le cou.

« — Es-tu toujours chrétien?

« — Oui, je le suis, et de vieille date, et ne saurais apostasier; mais je demande un instant pour prier. »

Son oraison finie, il dit en souriant et d'une voix forte :

« — La porte du ciel est ouverte, je vais y monter, achève vite ton œuvre. »

Sur l'ordre du chef boxeur, Tchang-Ten-Tze, un soldat prit son grand coutelas et en asséna un coup violent sur la nuque du patient. Tranchée seulement aux trois quarts, la tête ne tomba pas; mais le chrétien s'affaissa sur le sol, entraînant Ouang toujours attaché à son bras.



Beaucoup de curieux étaient témoins de ce spectacle et, parmi eux, un assez grand nombre d'enfants. L'un de ces derniers s'empara du sabre d'un Boxeur et coupa net la tresse de Ouang. Se sentant dégagé, celui-ci, malgré ses mains toujours attachées, bondit hors de la cour. Tout près, coulait un ruisseau assez profond ; il s'y précipita sans hésiter, faillit se noyer, reprit pied et disparut dans les moissons. Les Boxeurs, chaussés de bottes, ne purent franchir l'eau et ce chrétien fut sauvé, après avoir vu la mort de bien près.

Le martyr, pendant ce temps, avait rendu son âme à Dieu. Le soir, revêtu d'une blouse et roulé dans une natte, il fut enseveli dans un terrain appartenant aux sœurs, par le maire païen aidé de quelques hommes. C'est là qu'il repose en attendant la résurrection glorieuse.

FIN

LES JOIES DU RETOUR

Par M. Paul **VIAL**

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU YUN-NAN

Suite (1)

CHAPITRE II

Au Tonkin. — Chez Mgr Ramond. — Sur le fleuve Rouge

Le 2 janvier, à 5 heures du matin, nous partons en pousse-pousse pour Hung-hoa, résidence de Mgr Ramond, vicaire apostolique du Haut-Tonkin. Route large et unie, fraîcheur délicieuse, paysage de claire verdure et de sombres bosquets, bonnes figures de passants ; des chrétiens et des chrétiennes nous saluent par un humble « *laï Kô* » (salut, Père). Ce n'est qu'une formule et cependant je ne pouvais l'entendre sans éprouver une certaine émotion.

Voilà de simples paysans, de modestes paysannes, qui ne me connaissent pas, qui ne m'ont jamais vu et qui me saluent du nom de « Père »! Que la grâce de Dieu les conduise au ciel où nous pourrons enfin nous connaître et nous aimer, où il n'y aura plus ni Français, ni Tonkinois, mais uniquement des « enfants de Dieu ».

***

Bientôt nous atteignons la Rivière Noire; un passeur nous conduit à l'autre bord et, moins d'une demi-heure après, nous entrons dans Hung-hoa.

C'est une ville morte, célèbre par ses belles rues sans maisons, et ses beaux jardins sans légumes et sans fleurs. Cependant la cathédrale est superbe, et la résidence épiscopale, large et bien aérée.

Nous sommes à la veille de la retraite annuelle et le camp apostolique retentit des voix, des rires et des chants.

***

La mission est nouvelle et les missionnaires sont jeunes. Ah! j'entends parler des *Tho*, des *Man*, des *Meo*, etc. Le P. Granger, de retour d'un voyage d'exploration, étale ses connaissances linguistiques... en quelques mots.

« — Comme ça, lui dis-je, vous avez déjà une maison chez les Thô?

« — J'ai une maison, c'est-à-dire une *ein;* elle a été bâtie en deux jours.

« — Et les Tho viennent vous voir?

« — Oh! non, c'est moi qui vais chez eux. Dernièrement je couchais chez le chef du village, tout le plancher était couvert de fumeurs d'opium...

« — Comment? l'interrompis-je tout stupéfait, les Tho fument l'opium?

« — S'ils fument l'opium ! ils en font même la contrebande.

« — Oh! alors, on n'obtiendra rien d'eux. »

Mais allez donc enlever l'espoir à la jeunesse. Ma prophétie ne fut pas prise au sérieux. Courage donc, cher ami, rien ne résiste à la persévérance.

Je me sentais rajeuni au milieu de ces jeunes missionnaires, dont Mgr Ramond lui-même ne semblait être que le frère aîné.

***

Mais la chaloupe a donné le signal, il faut nous séparer. En route ! Bientôt s'estompent au loin les premiers contreforts des monts de Sannam ; on entre dans une nouvelle région et Yenbay apparaît au coude du fleuve. Le titulaire, le P. Méchet, était à Hung-hoa ; je me donne cependant le plaisir de coucher dans son lit, il est aussi doux que ceux d'Hanoï.

***

Le lendemain, dès cinq heures du matin, nous levons l'ancre pour nous diriger sur Laokai.

Plus de chaloupe, plus de vapeur. A mesure que nous montons, que nous nous enfonçons dans l'intérieur du pays, la civilisation perd de son intensité. Il est vrai que nous avons chacun notre lit, une table, une serviette, un couteau ; mais pas le moindre recoin pour placer une petite valise; nous avons en abondance des choses dont nous pouvons nous passer ; mais les objets les plus nécessaires nous manquent.

Au-dessus de nous, les gaffeurs font un bruit infernal ; il semble qu'ils nous marchent sur la tête; impossible de lire, de parler et même de penser.

Parfois une légère brise rase les flots. Alors les gaffeurs se précipitent sur la voile, l'élèvent à grands renforts de cris et de trépignements ; puis chacun s'accroupit, prend sa pipe et regarde couler l'eau. Mais voici que le vent cesse : on entend gronder un rapide ; vite la gaffe est jetée pour atteindre le bord, on saute à l'eau, la corde se tend et le rapide est franchi avec peine.

Quelle triste vie ! et avec quel amour je regarde les montagnes où je pourrai du moins marcher à mon aise.

Notre embarcation chemine de concert avec deux autres et l'ensemble forme un convoi : 1re 2e 3e classe.

Bientôt nous distinguons un groupe de montagnards ; ils vendent sans doute quelques légumes. Nous accostons et, sans perdre une seconde, je les interroge en chinois, ils me répondent; ce sont des *Man*.

En un clin d'œil je suis au milieu d'eux comme au milieu de mes Lolos. Ils m'invitent à m'arrêter chez eux ; ce n'est pas bien loin, dans le fond d'une gorge. Hélas ! il faut partir.

(1) Voir le numéro du 21 février.

Nous sommes déjà en marche que mon esprit est encore au milieu des Man. J'arrive chez eux, je caresse les bambins ; les portes et les cœurs s'ouvrent. Je suis ému jusqu'aux larmes. Je vois ces braves gens m'accabler de marques de sympathie.

« — Père Vial, daignez bénir mes enfants... Père Vial, entrez donc chez moi... Père Vial, la table est servie. »

Hélas ! c'est un rêve.

« — Mais, me direz-vous, d'où vient cette subite émotion ! »

* * *

Avant d'en donner la raison, je dois au lecteur un petit cours d'ethnographie.

En dehors des Chinois et des Annamites, le Yun-nan et le Tonkin sont peuplés d'un certain nombre de races, que les Chinois appellent d'une manière, les Annamites d'une autre, et qui elles-mêmes se donnent une dénomination différente.

Voici un tableau de quelques-unes de ces races avec leurs trois appellations.

Chinois	Annamite	Langue propre
iao (jen)	*man*	*iou* (mienn)
miao (tsè)	*méo*	*hmong*
pan-y	*tho*	*thai*
chajen	*nhang*	*pouiai*
long jen	*nhuong*	*pou nong*

Je laisse de côté d'autres peuplades, dont je n'ai pas à parler; désormais, dans le cours de mon récit, je n'emploierai que les appellations chinoises, pour plus de commodité.

* * *

Revenons maintenant à mon émotion : c'était en 1899-1900; je venais de passer *deux mois chez les Miaotse*, comme je l'ai raconté. J'avais été frappé de ce mouvement des âmes, tout particulièrement chez les *miaotse* et chez les *poula*.

Certes, je ne me faisais pas illusion ; je sais que les masses et surtout des masses aussi ignorantes que celles-ci se convertissent comme par instinct.

Comme l'aveugle-né, ces gens primitifs viennent à vous sans vous connaître et sans avoir la moindre idée de la route où ils s'engagent. Mais ce qu'il ne savent pas, nous le savons, ce qu'ils ne voient pas nous le voyons. Comme le Divin Maître à l'aveugle-né, nous répondons à la voix de ces pauvres aveugles et la grâce accomplit son miracle. Donc je me disais :

« — Paul, tu as 45 ans ; tu peux encore raisonnablement compter sur dix à douze ans de vie active... au moins. Vas-tu les passer à t'asseoir sur ta chaise? à coucher dans ton lit? à regarder par tes fenêtres? Ton œuvre apostolique chez les Lolos est à peu près terminée ; en dix ans, ne pourrais-tu pas sauver un nouveau peuple? »

C'est dit : j'offre ma démission, j'abandonne tout et je ne demande qu'une chose à Mgr Fenouil : *carte blanche pour chercher de nouvelles âmes*. J'avais mes vues. Les Miaotse et les Long jen étaient entamés. Restait un peuple, les *iaojên* ou *man*. Sur eux je n'avais nul renseignement, sinon qu'ils étaient groupés entre Mongtsé et Laokaï. Mon plan est fait ; je prends Mongtsé comme base d'opération et je pousse des reconnaissances dans l'inconnu. Ou je me trompe fort, ou dans six mois je serai installé chez les *iâojên*.

Château en Espagne, que mon évêque abattit d'un souffle en refusant ma démission.

Or, ce 12 janvier 1901, pour la première fois de ma vie, j'étais en contact avec ce peuple de mes rêves, les *iâojên* !

On comprend mon émotion !

(*A suivre.*)

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite (1)

CHAPITRE VII

Le mont Méboum Onwam. — Dans les fougères arborescentes. — A Mintong.

Chacun part de son côté et nous commençons l'ascension du *Méboum Onwam*. Oh ! la bien nommée ! Pour commencer, la montée est absolument à pic; il faut s'aider des pieds et des mains, car d'énormes rochers forment les gradins de cet escalier de géants. Nous montons, montons toujours; on s'encourage mutuellement, on se pousse, on s'aide, on se prête la main. Par six fois successives, nous traversons la Mandjanié, nous élevant avec elle, la franchissant tantôt sur un tronc d'arbre, tantôt de roche en roche, ici sur une simple liane, là dans le courant lui-même. Puis la montée, plus rude encore, court le long d'un énorme rocher qui surplombe à pic le chemin à plus de 100 mètres de hauteur. Sur la carte, il porte le nom de Moonandjo. Du haut, paraît-il, on voit le Bénito et la mer. D'un côté, c'est un vallon profond, de l'autre, c'est le rocher, droit comme un mur et d'où, de tous côtés, l'eau suinte et s'écoule.

* * *

Quelle végétation splendide! Des mousses appartenant à cinquante espèces, plus délicatement ouvrées les unes que les autres, variant du pourpre métallique au vert noirâtre, occupent l'étage inférieur. Çà et là, une pulmonaire violette dresse sa tête bizarrement sculptée; plus loin, une valériane rose, tachetée de bleu, bordée de pourpre, balance ses jaunes étamines, secouée par la brume incessante qui s'échappe du rocher. Ailleurs, c'est une blanche potentille, ici un lycopode, là une splendide cactée à la tête orgueilleuse dressant une blanche hampe fleurie au milieu du vert clair de ses feuilles. Plus haut, le royaume des *bégonias* commence, bégonias roses, bégonias blancs, bégonias jaunes, bégonias à grappes de fleurs, bégonias à fleur isolée; celui-ci avec ses larges feuilles cerclées de noir; celui-là cerclé de blanc; vert clair celui-ci; blan-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7 et 14 février et la carte p. 38.



châtre celui-là ; noir cet autre ; rouge, ce modeste qui se cache dans la fente du rocher... On dirait que tous, ils se sont donné rendez-vous là, grimpant à l'assaut de la montagne, qu'ils couvrent d'un royal manteau de verdure, montant, se pressant, s'étageant les uns sur les autres, foule pressée, cohue impatiente, folle chevauchée ; c'est le royaume des *bégonias !* Que c'est beau !

Après une légère descente, nous tournons à gauche et la montée recommence. L'aspect a changé ; les fleurs se sont faites plus rares ; les rocs moussus ne se couvrent plus d'une luxuriante végétation, et voici que là, à gauche, du milieu d'une masse de rochers étagés au hasard les uns sur les autres, s'échappe du flanc du roc la Mandjanié, que tant de fois nous avons traversée, et qui, pour inaugurer par un coup de maître, sa course folle, d'un bond s'élance hors d'une large vasque de roc et tombe dans la vallée d'une hauteur de vingt mètres pour s'échapper et bondir plus loin, blanche d'écume.

Un peu avant le faîte de la montagne, les hommes se sont arrêtés. Nous faisons comme eux et c'est avec une vraie volupté qu'étendus tout de notre long, nous contemplons le Ciel et la montagne « aux huit repos ».

Près de nous, un vieil arbre est tombé et, sur son tronc décomposé par l'humidité et la chaleur, un *bégonia* est venu s'implanter, un seul, et il a envahi l'arbre entier. L'entourant de ses rameaux flexibles, partout il dresse ses blanches fleurs et, chose rare dans la famille, elles exhalent un doux parfum, une suave odeur. Attirés, les papillons voltigent en foule autour des corolles délicates, pompant le suc embaumé ; ils sont vingt, cent, mille, tous plus richement vêtus, plus diaprés les uns que les autres, et leur guirlande vivante va, vient, se déroule en méandres capricieux autour des fleurs qu'agite mollement la bise.

La marche reprend. Nouveau changement de décor ; à droite, c'est un lis blanc, strié de fines raies rouges, qui a envahi la forêt ; à gauche, un amaryllis dresse sa hampe au milieu d'une collerette de feuilles rouges comme le sang. Puis les fleurs disparaissent. Le faîte de la montagne approche : pour la première fois, les fougères arborescentes font leur apparition. Hardies, elles lancent à vingt pieds en l'air leurs feuilles effilées, qui retombent mollement en courbe gracieuse inclinée vers le sol.

Les belles et nobles plantes ! Comme on aimerait à vous transporter bien loin, là-bas, où tant d'êtres chers pensent à nous !

***

Mais ne nous laissons pas attarder par ces magnificences répandues par le Créateur sur ce petit coin de terre. Longue encore est l'étape, rude le chemin à fournir.

A midi et demie, nous atteignons le faîte et la descente commence, longue, souvent à pic, rendue dangereuse par la terre glaise qui occupe ce côté du mont et favorise trop souvent les glissades imprévues. Dans un coin de la forêt, un petit village se dresse : un moment, nous espérons que c'est la halte.

Mais non, il faut continuer, descendre, descendre encore, pendant près de deux heures. Au bas, coule une rivière. Les indigènes s'en sont fait un chemin et nous avons le plaisir à leur suite de patauger un quart d'heure dans l'onde glacée. Une autre colline vient ensuite, couronnée de bananiers, vestiges d'un ancien village que nous aimerions trouver encore ici.

Mais l'orage a éclaté. Le ciel s'est soudain obscurci et, d'une sombre nuée que sillonnent d'éblouissants éclairs, s'échappe une pluie torrentielle. Assis stoïquement sous un arbre, nous attendons que le nuage s'éloigne ; c'est l'affaire de quelques minutes. Bientôt le soleil se charge de nous sécher et nous reprenons notre course. A jeun depuis le matin, nous nous sentons des envies féroces de manger n'importe quoi ; les fruits acidulés de l'amone que nous cueillons en passant n'assouvissent que pour un moment notre dévorant appétit : « Mon royaume pour... un morceau de pain ! »

A trois heures enfin, nous arrivons au populeux village de Mintong ; mais impossible d'y séjourner : la plupart des habitants sont atteints de la variole. Le chef nous offre des cannes à sucre et un poulet étique, que nous acceptons sans grande reconnaissance. Il se ravise alors et nous donne une belle poule. Mais allons, en avant : impossible de rester ici : malgré la pluie battante les porteurs sont là, couchés les uns sur les autres. Pauvres gens, ils n'en peuvent plus ! Il faut marcher cependant !

Au sortir du village coule rapide la rivière Mintong. Ses berges à pic sont difficilement franchissables. Semblable aux douves qui protégeaient nos anciens châteaux, elle entoure le village, et le village, ainsi gardé, se rit de ses ennemis et jouit de la magnifique position où il s'est placé, au milieu des montagnes qui l'entourent sans trop l'étouffer.

Le chemin est affreux ; détrempée par la pluie, la terre jaune glisse et s'enfonce sous le pied : nous marchons dans la vase jusqu'aux genoux et arrivons enfin au premier village d'Ebaren'neng. Volontiers, nous nous y arrêterions ; le village est admirablement propre et le chef voudrait bien nous garder, mais le P. Tanguy a poussé plus loin. Continuons. Il est cinq heures et demie quand nous arrivons enfin au deuxième village d'Ebaren'neng, où nous expédions sans tarder un bien modeste souper et... bonsoir. La journée a réellement été écrasante, et nous n'avons certes pas besoin de berceuse.

***

L'aurore du mercredi 27 a depuis longtemps disparu quand, au village, Blancs et Noirs commencent à montrer au dehors une figure encore toute ensommeillée. Peu à peu, chacun se réveille, s'étire, se secoue. Les hommes laissés en arrière commencent à arriver. Plusieurs porteurs et une section entière de Sénégalais sont restés à Mintong, surpris par la nuit. La journée entière sera consacrée au repos.

Au-dessus de nos têtes chante un charmant oiseau que je ne connais pas encore. Il est rouge sous le ventre et ses ailes bleues brillent d'un éclat métallique aux rayons du soleil. J'essaie bien de l'abattre ; mais... je le manque.

Ebaren'neng tire son nom de sa position entre deux chaînes de montagnes. De toutes parts l'orage y accourt, s'y amasse et crève, inondant le village, d'où son nom : « Celui qui crève toutes les pluies. » Ce qui n'empêche pas que l'eau y est détestable, puisée qu'elle est par les habitants au marigot voisin.

Peu agréables, les gens d'Ebaren'neng! Querelleurs et de mauvais caractère, dès notre arrivée ils suscitent palabres sur palabres. Bien que le chef nous eût fait cadeau d'un paquet de graines de citrouilles écrasées avec des pistaches de terre et des crevettes, mets délectable et de haut goût, croyez-moi, il n'en prit pas moins parti pour ses hommes, nous suscitant mainte affaire désagréable.

⁂

Ces Amvon ont pourtant une qualité : ils veulent que leur village soit propre : nul ne doit y déposer d'immondices. Aussi, ont-ils inventé un système que jusqu'ici je n'ai trouvé jamais : les latrines municipales. En un coin retiré de la brousse, le chef ou les chefs du village, ce soin leur incombe, débroussent proprement une place, creusent une immense fosse; dessus, on pose le plus artistement possible deux poutres percées en leur milieu, le tamtam retentit et bientôt tout le village réuni danse à qui mieux mieux, ce qui a le triple avantage d'unir parfaitement la place, d'exprimer la joie commune et de tracer le chemin. A tout étranger qui arrive au village on indique poliment le local.

⁂

Les vivres sont en abondance à Ebaren'neng; aussi le jeudi 28 nous y trouve-t-il encore. D'ailleurs, les chefs de tous les villages voisins se sont réunis; chacun voudrait chez lui factorerie et traitant, source de richesses. Aussi, sont-ils venus, apportant l'un un cabri, un autre des canards, un autre des poules. On en profite d'abord pour acheter leur territoire et leur faire signer le traité qui les lie à la France. Et, ce premier point obtenu, à force de parlementer et de crier, nous arrivons à leur persuader que, la factorerie devant servir à tous, chacun doit laisser ici le cadeau qu'il a apporté et que celui d'entre eux qui a donné le plus et dont le village est au reste le mieux situé, mérite évidemment la préférence. Il faut quatre heures de palabre pour faire admettre ces deux points essentiels; mais nous y arrivons et l'abondance règne au camp.

Fatigué et souffrant, je m'étends alors sur mon lit, tandis que le Père Tanguy pousse une reconnaissance à huit kilomètres de là, vers la montagne Ebéa, où il a le plaisir de retrouver la Mandjanié et de la voir se jeter dans l'Outongo qui, à son tour, rejoindra plus bas le Mouny. Nous sommes, en effet, ici sur la crête des montagnes qui séparent le bassin du Nobu de celui du Mouny.

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

F. G., Paris .... 100 »
M. l'abbé Gailleton, diocèse d'Autum .... 20 »
Une paroissienne de Brinon (Nièvre) .... 10 »
Anonymes de Réjaumot, diocsèse de Tarbes .... 6 »
Marguerite et Jean, diocèse de Rouen, demandes de prières. 5 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Picard, Abyssinie).

Divers anonymes en l'honneur de St-Antoine de Padoue .... 91 »
Un prêtre de diocèse de Grenoble 4 50
M. Blanchot, diocèse de Nantes, demande de prières .... 2 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales .... 20 »

A Mgr Mouradian, Marasch (Arménie),
M. l'abbé Gillet, diocèse de Namur .... 40 »

Au R. P. Kayser, à Eski-Chehir (Asie Mineure).
MM. Zeller frères et Mlles Broc, du diocèse de Besançon .... 10 »

A Sœur Lidwine, suprieure des Oblates de l'Assomption, à Eski-Chehir (Asie Mineure).
Mlle Marie Maréchal, diocèse de Nantes 1 05

Au R. P. Antoninadër, Pondichéry.
M. Huppert, du diocèse de Strasbourg .... 25 »

A M. Morineau (Cochinchine septentrionale).
Anonyme du diocèse de Lyon .... 10 »

A la R. Mère de St-Hyacinthe, religieuse du Bon-Pasteur, à l'hôpital de Ste-Marthe, à Bangalore.
Anonyme du diocèse de Grenoble .... 100 »

à Mgr Pozzi, Krisnagar, pour le R. P. Macchi.
Anonyme de Flénu, diocèse de Tournai .... 3 »

A M. Tignous, Coïmbatour.
Le Puy, un lecteur assidu des *Missions Catholiques* .... 5 »

Pour les missions de l'Inde (M. Tignous).
R. P. Létendard du diocèse de Châlons .... 5 »

A Mgr Ferrant, Kiang-si septentrional, pour baptêmes de néophytes sous les noms de Louis, Jacques, Céline, Marie et Jeanne.
Mme sœur Vincent, du diocèse de Grenoble .... 20 »

A Sœur Faure, Tchi-kiang, pour ses vieillards,
Anonyme de Lyon .... 20 »

A M. Pasquier, curé, pour ses affamés.
Anonyme de Lyon .... 20 »

Pour les lépreux de Gotemba, Tokio.
Anonyme de Lyon .... 20 »
M. Huppert, diocèse de Strasbourg .... 25 »
M. Hessemann, diocèse de Strasbourg .... 25 »

A M. Dalibert, Hakodaté.
Anonyme de Flenu, diocèse de Tournai .... 25 »

A M. Raguet, Kagoshima, Nagasaki.
Anonyme de Flénu, diocèse de Tournai .... 25 »

Pour la mission de Saga (Nagasaki).
Anonyme de Flénu, diocèse de Tournai 5

Pour les missions du Japon (M. Ligneul).
R. P. Létendard, du diocèse de Chalons .... 5 »

Aux Pères du St-Esprit et du St-Cœur de Marie (Sénégambie).
Un prêtre, avec demande de prières spéciales .... 120 »

Aux R. Pères Blancs (Kabylie).
Un prêtre, avec demande de prières spéciales .... 120 »

Aux Pères des Missions Africaines (Mgr Pellet, Benin).
Un prêtre, avec demande de prières spéciales .... 120 »

Aux Pères Maristes, (Mgr Broyer).
Un prêtre, avec demande de prières spéciales .... 120 »

A Mgr Oury, Alger.
Un prêtre, avec demande de prières spéciales .... 100 »

Au R. P. Germain, Cuba, pour sa mission.
A. B. J. R. Versailles, demande de prières .... 10 »
Anonyme de R., diocèse de Toulouse .... 20 »

Au R. P. Doucoré, Nouvelles-Hébrides.
M. l'abbé Choulot, diocèse de St-Claude .... 10 »
Une servante, M. S., du diocèse de St-Claude .... 3 »

Au R. P. Doucoré, Nouvelles-Hébrides, pour le baptême de deux petites païennes sous les noms de Philomène-Rose-Marie et Anne-Marie-Louise.
Anonyme du diocèse de Bayonne .... 10 »

Pour baptêmes en Océanie, sous les noms de François-Paul-Alexandre, Hélène-Jeanne-Marguerite-Marie, Clémence-Alexandrine-Amélie-Augustine-Claire (id.), R.P. Doucoré).
Famille M., diocèse de Belley, demande de prières .... 2 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



P. Agnatios, maître des novices.

LIBAN. — Père Maitre et Novices du couvent maronite de Kfifane ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Angelil, de la Compagnie de Jésus (voir p. 117).

CORRESPONDANCE

SYRIE

Un curieux cas d'hydroscopie.

Le monde savant s'occupe en ce moment avec un réel intérêt d'une jeune Syrienne habitant les environs de Beyrouth et douée d'une faculté singulière. Plusieurs Revues de Paris et de Londres en ont déjà parlé. M. Saliège, Lazariste, missionnaire à Antoura, nous communique sur le phénomène en question les détails suivants.

LETTRE DE M. SALIÈGE, LAZARISTE, MISSIONNAIRE A ANTOURA

L'auteur des expériences d'optique dont j'ai à vous entretenir est une jeune fille nommée Hanné Naïm, âgée de 15 ans. D'un extérieur fort simple, cette enfant n'a reçu aucune culture intellectuelle.

Hanné est, du reste, très pieuse, sans aucun attrait pour le monde, aimant beaucoup et fréquentant souvent son église. Elle habite une modeste demeure d'Azeltoum (mont Liban), gros village du district du Kesrouan sur la route d'Antoura à Beyfoun.

Azeltoun est à neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Son climat est très salubre ; ce serait un délicieux séjour, si on y trouvait de l'eau en quantité suffisante; ses habitants doivent se contenter d'eau de citerne et encore on n'en a pas toujours; l'an passé, les pluies d'hiver ayant été fort rares, les citernes ne purent se remplir et il est difficile d'imaginer ce qu'on souffre de la privation d'eau sous un ciel aussi brûlant que celui de la Syrie.

Les habitants d'Azeltoun cherchaient depuis longtemps un remède à cette triste situation. En septembre dernier, ils firent venir un homme ayant le secret de trouver les sources et, à la grande satisfaction de tous, il en indiqua une, mais à 50 mètres de profondeur.

Hanné entendit parler des travaux qu'on allait entreprendre pour capter cette source et s'écria :

« — Mais certainement il y a de l'eau en cet endroit; je l'ai vue depuis longtemps. »

Fort surpris de cette déclaration, on lui demanda pourquoi elle ne l'avait pas faite plus tôt.

« — Je pensais, répliqua-t-elle, que tout le monde voyait l'eau comme moi. »

Elle nous dit plus tard qu'elle craignait d'être prise pour une sorcière.

Nous fîmes venir Hanné à Beyfoun pour tenter des expériences qui furent favorables. Depuis lors on l'appelle de tous côtés; partout on s'accorde à reconnaître qu'il n'y a aucun artifice dans cette jeune fille. En bien des endroits, on a déjà fait des fouilles sur ses indications et presque toujours on a trouvé l'eau. Nous expliquons plus loin pourquoi toutes les expériences n'aboutissent pas.

Voici comment la jeune fille procède. Il faut que le ciel soit pur : plus le soleil est ardent, mieux l'expérience réussit; aussi préfère-t-elle opérer entre midi et 2 heures. Elle se couvre alors le visage d'un voile noir ordinaire et regarde durant quelques secondes dans la direction du soleil, puis à terre. Parfois elle fait quelques pas, puis elle dit s'il y a de l'eau, s'il y en a peu ou beaucoup et où l'on doit la chercher.

Un mot sur les expériences qui ont été faites au collège d'Antoura : on avait placé des récipients pleins d'eau dans plusieurs salles couvertes par des terrasses. La jeune fille a indiqué le nombre de ces récipients et la quantité d'eau qu'ils contenaient en désignant les endroits où ils se trouvaient. Elle a été conduite dans les cours où passent les canaux d'eau qui alimentent le collège. Les tuyaux ne sont pas à ciel ouvert ; seul le Frère chargé de leur entretien les connaît. La jeune Hanné les a indiqués avec précision et a montré exactement leur direction. Amenée sur une citerne, elle a dit la quantité d'eau qu'elle contenait.



HANNÉ NAÏM ; reproduction d'une photographie.

Il est à remarquer que le verre et les métaux sont opaques pour Hanné, tandis que la terre et la pierre lui paraissent aussi limpides que le cristal.

Cette enfant, n'ayant jamais fréquenté les écoles, n'ayant reçu aucune éducation, ignore complètement les mesures ; aussi se trompe-t-elle souvent sur l'estimation de la profondeur ; quand elle dit : un mètre, trois mètres, la distance est parfois double et même triple, et cela à cause de la transparence pour elle des lieux qu'elle explore. Plusieurs se sont découragés dans les recherches entreprises sur ses indications, précisément à cause de ces erreurs d'évaluation pour les travaux à exécuter.

Pour toutes les personnes sérieuses qui ont examiné la question, il est évident que la jeune Hanné Naïm, voit l'eau à travers les corps opaques.

Nous savons aussi que le regard d'Hanné peut pénétrer à travers le corps humain; mais, à la suite de questions indiscrètes, la jeune fille, sur l'avis de son confesseur, garde son secret pour elle.

Nous trouvons-nous en présence d'une nouvelle manifestation des rayons X de Rœntgen ? Le champ est ouvert aux hypothèses ; pour le moment, nous nous bornons à constater les faits et à en tirer des applications utiles. L'avenir donnera peut-être la clef du mystère.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par décret du 28 janvier 1902, le R. P. Joseph Magalhaès, de la Congrégation du Saint-Esprit, a été nommé préfet apostolique du Bas-Congo, en remplacement du R. P. Pascal Campana, décédé le 26 décembre 1901.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

— Le 16 février se sont embarqués à Marseille, à destination du Tché-li sud-est (Chine), quatre missionnaires de la Compagnie de Jésus, les PP. Louis Tourcher (du diocèse de Metz), Élie Hoosomer et Charles Taranzano (de Cambrai), et le F. Alphonse Litzler, coadjuteur (de Strasbourg).

— Le 23 février, trois missionnaires franciscains se sont embarqués à Marseille pour le Houpé méridional. Ce sont les Pères Damien et Thaddée et le Frère Julien.

— Le R. P. Paul-Joseph, franciscain, de Paris, est parti pour le Chantong septentrional au mois de novembre.

— Sont parties, le 18 février, pour la mission de Lahore, sœur Narcisse de Marteleire, du diocèse de Gand, sœur Achaire Mignolet, du diocèse de Liège, et sœur Balbine Van Roosbeke, du diocèse de Bruges.



INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Dans un récent discours en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, Mgr Le Roy, le distingué supérieur des Pères du Saint-Esprit, prononçait ces paroles qui ont vivement frappé son auditoire et qui peuvent s'adresser à tous les chrétiens :

« Notre-Seigneur Jésus-Christ, disait l'éminent prélat, a fondé la Propagation de la Foi comme il a fondé l'Eglise. Disons mieux : Il a fondé l'Eglise pour la Propagation de la Foi... C'est pourquoi les éléments constitutifs de l'Eglise, pape, évêques, prêtres, religieux et religieuses, fidèles, tout en gardant pour eux le dépôt sacré de la foi chrétienne, doivent chercher à y faire participer autour d'eux le plus d'âmes possible. A plus forte raison, personne, sous le faux prétexte que cet apostolat pourrait nous appauvrir nous-mêmes en hommes et en ressources, ne peut s'en désintéresser. Il n'y a pas de prétexte, il n'y a pas de raison, il n'y a rien à opposer à des ordres aussi catégoriques et aussi clairs que ceux-ci : « Allez, « enseignez toutes les nations, et baptisez-les... » Aussi convenons-en, s'il est dans le monde une tristesse, une humiliation et un scandale, c'est de voir, dix-neuf siècles après que Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort sur le calvaire et a donné ses ordres pour annoncer partout que le ciel est ouvert, c'est de voir 800 millions d'hommes qui n'en savent encore rien!... Est-il une douleur plus profonde et un scandale plus grand? Oui, encore : c'est de voir des chrétiens, de « bons chrétiens », des prêtres même, que ce spectacle paraît laisser indifférents...»

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Darras, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Chetput :

« Permettez-moi de venir présenter mes remerciements aux chers abonnés des *Missions catholiques*. Combien je leur suis reconnaissant d'avoir bien voulu me venir en aide dans les circonstances si difficiles où je me trouvais complètement abandonné!

« N'ayant absolument rien en main pour faire face aux exigences du grand district de Notre-Dame de Lourdes, j'ai bien souffert depuis deux ans pour maintenir les œuvres établies.

« Outre ces difficultés et ces peines, quel crève-cœur de me voir obligé de renvoyer un nombre considérable de païens, qui chaque jour venaient me prier de les recevoir au catéchuménat! Il m'eût suffi de les instruire pour en faire des chrétiens : mais pour cela je devais leur donner la nourriture durant tout le temps de leur instruction. Faute de secours, j'ai dû abandonner au moins sept à huit cents païens malgré leurs instances réitérées. Cela m'était d'autant plus pénible qu'un grand nombre appartenaient à des familles déjà chrétiennes. D'autres étaient les derniers restes du paganisme dans des villages presque entièrement chrétiens.

« Tous mes chrétiens étaient et sont encore dans un état de détresse tel que ceux mêmes qui ont des terres n'ont pas de quoi manger à cause du manque de récoltes de deux années. Tous les jours, des personnes exténuées se présentent à moi pour obtenir de quoi soutenir leur vie. Depuis six mois, plus de cinquante de mes chrétiens sont morts de faim.

« Aussi c'est avec les sentiments de la reconnaissance la plus vive que je viens remercier les donateurs généreux qui ont eu pitié de la détresse du pauvre missionnaire de Notre-Dame de Lourdes à Chetput. »

LES JOIES DU RETOUR

Par M. Paul VIAL

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU YUN-NAN

Suite (1)

Nous dépassons Phulu, Taïnien ; nous ne devons pas être loin de Laokai.

La barque m'ennuie fortement ; aussi je me décide à faire la dernière partie de l'étape à pied. A midi j'arrive à Phomoi, chez le capitaine Gadel. Quel brave homme !

« — Ah ! vous voilà ! tenez, la table est prête, asseyez-vous là. »

Après le dîner je lui dis :

« — Maintenant, capitaine, je vais continuer ma route.

« — Oui, mais à cheval ; car il fait chaud, mon *boy* vous suivra et le ramènera. »

***

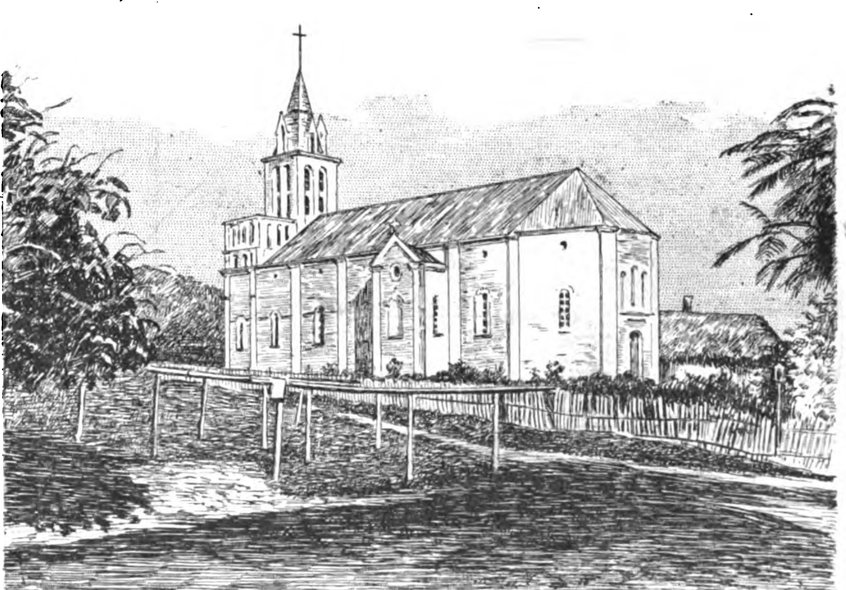
Bref, à une heure, j'arrive chez le Père Girod. Il faisait la sieste, le chef orné d'un bonnet de police.

Je ne lui ferai pas l'affront de le présenter à mes lecteurs. Il vient de terminer son église, qu'un légionnaire peint à fresques. La façade regarde le fleuve, et le Père ne regrette qu'une chose, c'est qu'elle ne soit pas tournée dans un autre sens. Il projette de refaire sa cuisine, d'exhausser sa maison, et d'arranger un cercle pour les soldats. Les plans ne lui manquent pas, vous le voyez.

L'église est gentille et même gracieuse ; malheureusement les chrétiens n'abondent pas. Quelques pauvres hères d'Annamites venus du Delta et quelques rares légionnaires, c'est tout. Ces braves ont d'autant plus de mérite à venir à la messe qu'ils en reçoivent plus rarement l'exemple. Seul le commandant Wandenbergue ne craint pas de se montrer aussi bon chrétien que beau gentilhomme.

« — Que voulez-vous que je fasse? s'écrie le Père Girod ; ici la langue annamite n'a plus cours et je ne connais que cette langue. Tenez, c'est aujourd'hui dimanche, jour de

(1) Voir les numéros des 21 et 29 février.



TONKIN. — Eglise de Laokai ; d'après une photographie de M. Vial.



marché ; venez avec moi, vous verrez des *Tho*, des *Nhang*, des *Man*, mais d'*Annamites*, peu ou point. »

Le marché est à cent mètres de là ; la foule n'est pas compacte, et mon attention est tout particulièrement attirée par un groupe de *Man*, c'est-à-dire de *Iaojên*.

Je m'approche, j'écoute : des *Man* discutent avec des *Nhang* (Chàjên) sur le prix de quelques courges. Or, comme ces deux peuplades parlent chacune une langue différente, elles sont obligées, pour se comprendre, d'employer le chinois, celui du moins parlé au Yun-Nan.

J'ai bien vite fait de me mêler à la conversation et le Père Girod me surprend à bavarder avec les traitants comme avec de vieux amis.

« — Comment ? s'écrie-t-il, vous pouvez parler à ces gens ? Comment faites-vous ?

« — Je leur parle chinois.

« — C'est trop fort, et moi qui les vois depuis cinq ans, je n'ai pas encore pu leur dire un mot !

« — Apprenez le chinois, allez chez eux, faites-vous connaître ; vous avez du temps et des moyens de reste.

« — Eh bien ! c'est ça ! Dès aujourd'hui vous allez me donner une leçon. Mais, comment se fait-il que ces sauvages savent le chinois ici et ne le savent pas chez vous ?

« — La raison en est bien simple. Au Yun-nan, toutes ces races, loin d'être mélangées, habitent chacune un territoire différent. Les Lolos, qui sont les plus nombreux, s'échelonnent par tribus et n'ont pas besoin d'une langue étrangère pour s'entendre.

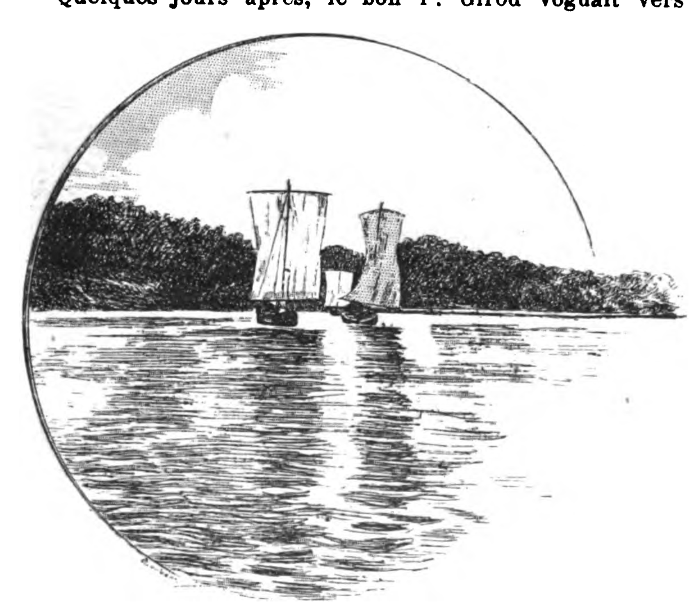
« — Je comprends ; mais ici ?

« — Eh bien ! ici rien qu'au marché de Laokaï, vous avez déjà trois ou quatre races différentes ; comment s'entendre sinon en se servant du Volapuk de l'Extrême-Orient, c'est-à-dire de la langue chinoise ?...

« — A propos, je vais profiter de votre présence pour prendre quelques jours de congé.

« — Hélas ! je suis obligé de me rendre au Yun-nan, selon les ordres que j'ai reçus ; mais le P. Leparoux, qui est avec moi, a toute liberté de vous rendre ce service. »

Quelques jours après, le bon P. Girod voguait vers



SUR LE FLEUVE ROUGE, ENTRE YEN-BAÏ ET LAO-KAÏ.

le sud, d'où il ne revint que bien après mon arrivée à Loù-méi-y.

***

Jusqu'ici mon voyage n'a été qu'une promenade ; j'ai joui de la civilisation, du beau temps et de l'amitié.

Tout passe, et, arrivé au seuil du Yun-nan, je voudrais avoir des ailes pour voler là-bas. O mes enfants, j'arrive ; mais avec quels sentiments m'attendez-vous ?

***

Le 18 janvier 1901, je me rends auprès du mandarin militaire chinois, commandant le poste de Ho-Keou, faisant face à celui de Lao Kaï.

Nous nous connaissions déjà ; aussi me reçoit-il avec bonhomie.

« — Vous vous souvenez, lui dis-je, qu'il y a six mois, un télégramme venu de Mongtsé vous apprenait que le P. *Tén* (Vial) avait été massacré et sa maison brûlée. Moi-même j'ai reçu la nouvelle de ma mort d'une drôle de manière : un de mes confrères, réfugié au Tonkin, essaya d'envoyer un courrier secret pour recueillir des renseignements sur ma fin prématurée. C'est moi qui reçus le messager, atteint lui-même de la fièvre et en danger de mort. Aucun des émissaires que j'envoyai ne put dépasser Mongtse ; je pris alors le parti de venir moi-même.

« — Je me souviens de tout cela, répond le mandarin et, depuis lors, avez-vous fait un bon voyage ?

« — Excellent, je vous remercie ; mais ce n'est pas tout, il faut rentrer en Chine.

« — Vous avez raison... seulement... seulement je n'ose prendre sur moi de vous en donner la permission.

« — Permettez ! je ne vous demande aucune permission. Je viens simplement vous avertir, afin que vous ne soyez pas pris au dépourvu. Dès que j'aurai fixé mon jour, vous voudrez bien me fournir une escorte.

« — Je suis tout disposé à vous rendre ce service. Mais, pour plus de sûreté, permettez-moi de télégraphier au *taotai*.

« — Soit, j'y mets cependant la condition que la réponse du taotai me sera transmise par écrit.

« — Accordé ! Etes-vous seul ?

« — Seul ?... Oui pour le moment ; mais je compte rentrer avec deux ou trois autres missionnaires. Voici nos noms : P. Vial (*Ten*), P. de Gorostarzu (*Kin*), P. Leparoux (*Lou*), P. Kircher (*Ki*).

« — C'est bien. J'espère dans cinq jours vous transmettre la réponse du taotai.

« — Merci d'avance. »

***

Je savais bien que le P. Leparoux ne pouvait pas rentrer avec moi, puisqu'il faisait l'*intérim* du P. Girod, comme aumônier militaire.

Le P. de Gorostarzu, sorti comme les autres au moment de l'exode, n'était pas allé jusqu'à Hong-Kong. Son district au Yun-nan n'étant qu'à quatre jours de la frontière tonkinoise, il s'était installé sur la frontière même, tant pour venir au secours de ses chrétiens, si possible, que pour

essayer d'évangéliser les Longjen ou les Miaotse établis au Tonkin. Mgr Ramond, vicaire apostolique du Haut-Tonkin, lui avait donné tout pouvoir et toute liberté.

Le P. Kircher, après un stage à Hong-Kong, était venu se réunir à lui à Chematong, village distant de deux jours au nord-est de Lao-Kai.

Deux jours pour y aller, deux jours pour revenir, un jour de repos ; j'avais juste le temps d'aller avertir mes confrères et de leur proposer de remonter au Yun-Nan avec moi.

De plus, le désir secret d'élucider plusieurs problèmes me poussait encore. Les sauvages yunnanais établis au Tonkin prospèrent-ils ou dégénèrent-ils ? Y a-t-il ou n'y a-t-il pas espoir de conversion ?

Mais voilà que, la veille de mon départ, une estafette du mandarin chinois m'apporte la réponse écrite du taotai. Excellente ! Le Taotai fait répondre que, non seulement il protègera notre voyage de rentrée, mais encore qu'il va donner des ordres aux mandarins locaux pour que personne ne nous inquiète chez nous. Il nous demande seulement de modérer la joie et, par conséquent, le tapage de nos chrétiens.

Ah ! les temps sont changés et avec le siècle s'ouvre une ère favorable.

Vite, je cours au télégraphe pour donner cette nouvelle à Mgr Excoffier, et, le lendemain, plein de rêves enchanteurs, je pars pour Chematong.

***

Une bonne route, percée dans un fourré impénétrable, me conduit au poste militaire de Ban-lao.

Inutile de dire que je suis reçu presque en frère ; ne suis-je pas aussi un soldat d'avant-garde ? De là je vais coucher à Kécho, dans une immense auberge ouverte à tous les vents et plantée sur un terrain bas, humide et fiévreux.



TONKIN OCCIDENTAL. — LE PÈRE GIROD FAUCHANT SON PRÉ, A LAOKAÏ ; d'après une photographie de M. VIAL (voir le texte).

Les habitants sont rares et tous appartiennent à la race *chajen* (nhang). Cette race doit jouir d'une immunité spéciale contre les fièvres paludéennes, car, au Yun-nan comme au Tonkin, elle se plaît dans les bas-fonds et y prospère ; c'est chez elle que se recrutaient les Pavillons Noirs, et actuellement les pirates. Une moitié de la population est composée de blagueurs, de voleurs, de pillards, de mauvais soldats ; par contre, l'autre moitié est douce, laborieuse et soumise.

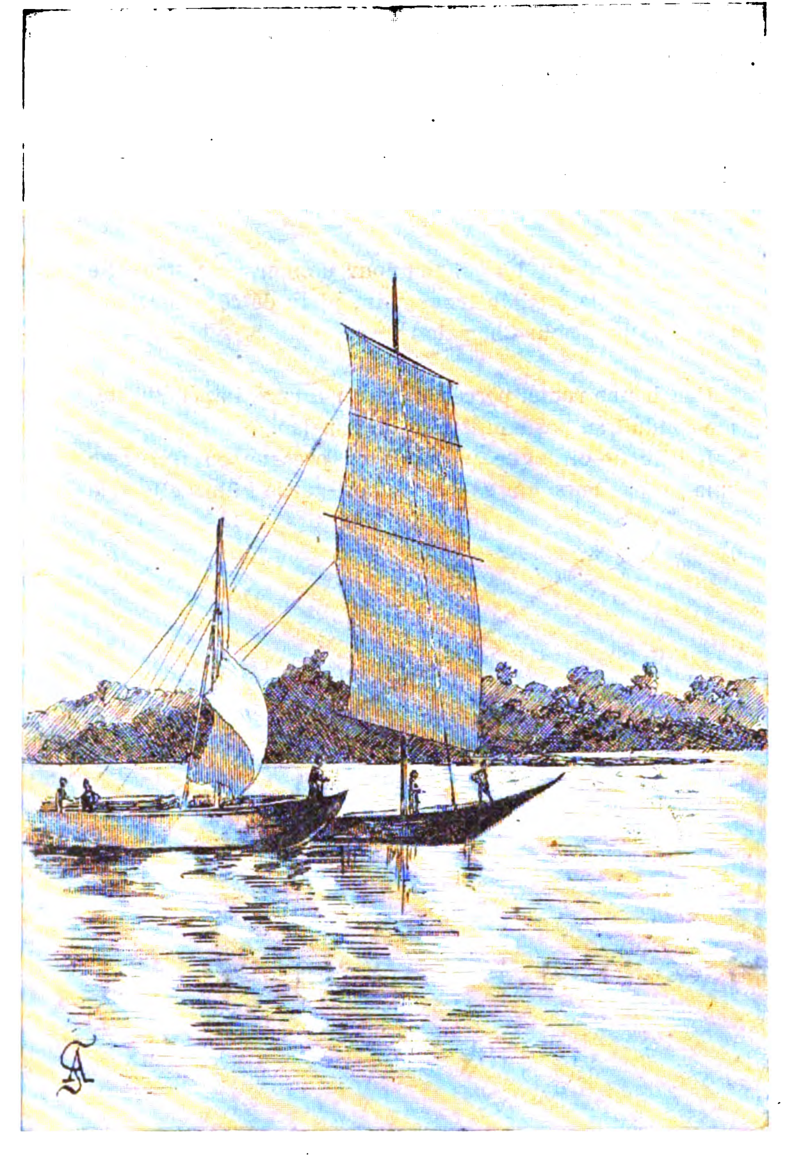
***

De Kécho, la route continue à s'enfoncer dans les replis tortueux d'une gorge sans issue ; pas un brin d'air, pas de vue ; bambous et bananiers ont tout envahi.

Brusquement la route monte en lacets ; on s'élève avec rapidité, enfin on atteint le plateau de Muong-Kong.

Sur un mamelon est établi le poste militaire ; de ci de là d'assez beaux villages de *Longjen* (nuong-pounong), car les *Chajen*, comme les grenouilles, ne sortent pas de la vase. Les *Longjen* appartiennent cependant à la même souche ; mais ils sont aux *Chajen* ce que les poules sont aux canards ; ils n'aiment ni planer dans les airs, ni barbotter dans les mares.

Le plateau de Muong-Kong est historique. Là se trouve une immense caverne dont une issue donne sur le plateau et l'autre est à mi-côte d'un rocher à pic ; c'était un repaire de pirates, une redoute presque imprenable. Certes la position était superbe. J'ignore les détails de l'assaut qui causa sa perte ; maintenant un village Longjen s'étale au pied de la colline à côté de la caverne, et le chef de ce village,



TONKIN. — VOILE AU VENT; dessin de M. GUASCO, d'après une photographie de M. VIAL.

propriétaire d'une belle maison, est fortement soupçonné de n'avoir fait que changer de titre sans changer de caractère. Quand on l'interroge, il répond :

« — Le pirate ! ce n'est pas moi, c'était mon frère. »

Pour sortir du plateau, il faut s'enfoncer dans une gorge profonde, dont les deux parois sont à pic.

Les commandants du poste, aidés des tirailleurs tonkinois et des habitants du pays, sont parvenus à construire une route, tantôt taillée à même dans le roc, tantôt suspendue au-dessus de l'abîme.

C'est un très beau travail ; mais je doute que les habitants en éprouvent la moindre reconnaissance.

En sortant de la gorge, on s'élève encore par des lacets innombrables sur un second plateau dont la flore est toute Yunnanaise.

Les *Longjen* commencent à s'éclaircir et sont remplacés par des *Miaotse*, la race montagnarde par excellence.

Nous sommes, paraît-il, à 1.400 mètres d'altitude, c'est-à-dire à la hauteur de la plaine de Mongtse.

Or, Mongtze est, au Yun-nan, réputé pays chaud; les Miaotse ne peuvent le supporter ; je suis curieux de savoir ce qu'ils deviennent dans cette serre du Tonkin.

Enfin nous quittons la grand'route, qui se dirige ensuite sur les postes de Phelung, Paka et Hagiang. Tout de suite nous entrons dans un col pierreux, par un sentier digne d'être comparé aux plus mauvais du Yun-nan. Bientôt apparaissent une, deux, trois maisons.

Nous descendons toujours, la gorge s'élargit en cul-de-sac ; c'est le pays, c'est le village de Chematong.

***

Mes confrères sont absents ; je m'installe dans leur chaumière. Un quart d'heure après, je les reçois dans leur propre demeure.

« — Eh bien ! leur dis-je, je viens vous chercher ; voulez-vous remonter au Yun-nan avec moi ?

« — La route est-elle libre ?

« — Voici la réponse du *taotai*, elle est excellente ; évidemment les mandarins veulent se créer un *alibi*.

« — Comment cela ?

« — Je suppose qu'ils se disent qu'au moment des comptes, ils feront valoir cet argument que, si on a brûlé des maisons, du moins aucun missionnaire n'a été molesté,



JEUNE FEMME LONGJEN (*nuong* ou *pounong*) ; dessin, d'après une photographie de M. VIAL.

et les comptes se réduiront à une question d'argent. Venez-vous avec moi ?

« — Donnez-nous un jour pour faire nos paquets et nous partirons tous après-demain.

« — Parfait ; mais vos chrétiens ?

« — Quels chrétiens ?

« — Ceux de Chematong !

« — Hélas ! cher Père, il n'y a pas même l'ombre d'une conversion.

« — Pas possible.... depuis huit mois ?

« — Allons prendre le café ; je vous raconterai cela ».

Suis-je bien chez les Miaotse, ces chers Miaotse que j'ai décrits avec tant d'amour ? Où est cette jeunesse ? où sont ces frais visages ? ces gais sourires ? ces paroles gracieuses ? Ici les hommes sont fumeurs d'opium ; les femmes et les enfants sales et déguenillés ; quelle déchéance ! Quel triste pays que celui où les plus douces natures se changent en brutes !

Et cependant on aperçoit encore des éclairs de sympathie ; on surprend même des pleurs dans quelques yeux.

« — Vous verrez, me dit mon confrère, que si, présents, ils nous craignent, absents, ils nous regretteront. »

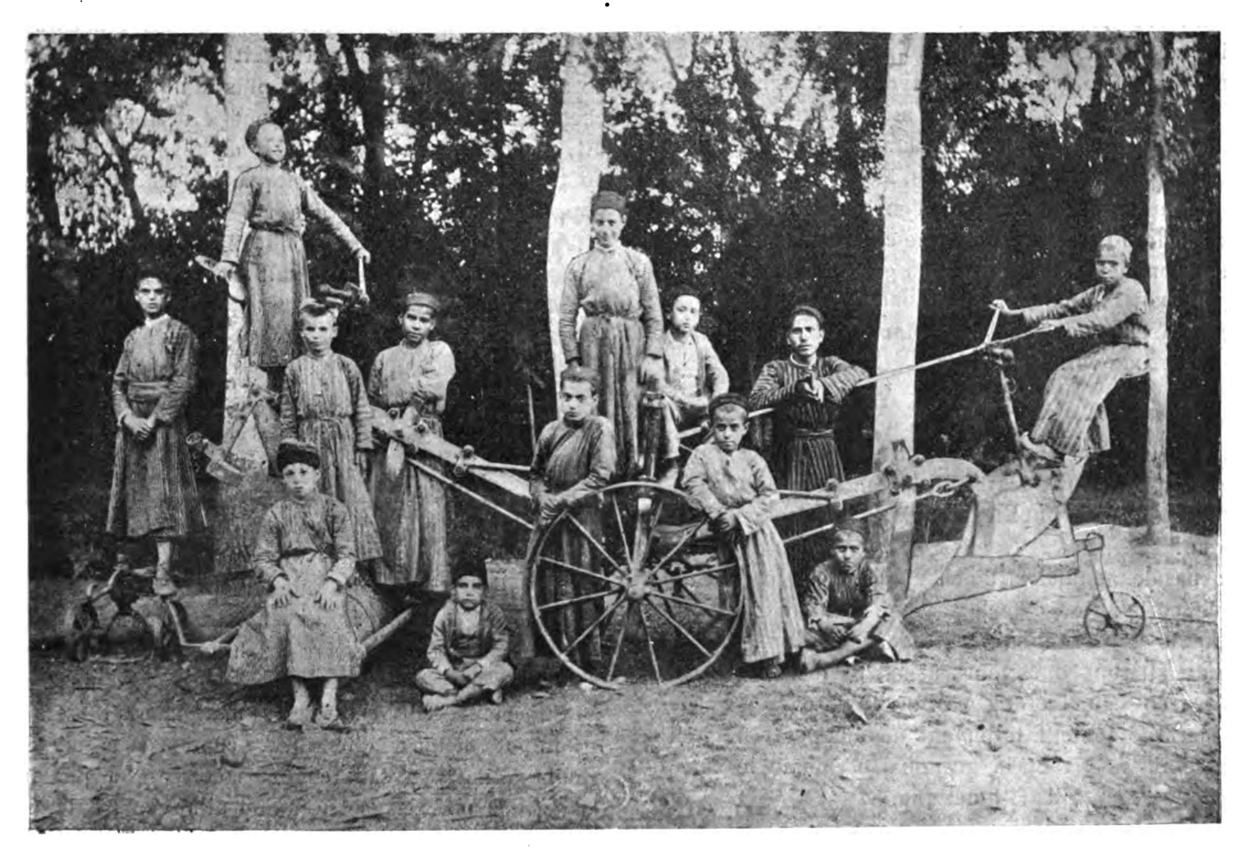
Le lendemain, on fait les malles et le surlendemain, nous prenons tous les trois la route de Laokaï.

Le chinois est parlé dans tous ces pays, au moins comme langue de trait d'union, et l'annamite est inconnu.

Ici tout est trait d'union : la langue, les rivières, les montagnes, les habitants, et je comprends maintenant que cette région soit devenue le refuge de tous les exilés, des opprimés, des malheureux et des brigands.

Enfin nous voici à Laokaï et, du haut de ses montagnes, le Yun-nan nous tend les bras.

(*A suivre.*)



LIBAN. — Groupe de petits orphelins syriens recevant l'instruction agricole a Tanail ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Angelil, de la Compagnie de Jésus (voir p. 116).

ÉCOLES ET COUVENTS DU LIBAN

Par le R. P. ANGELIL

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU LIBAN

Parmi les pauvres populations chrétiennes du Liban, le ministère apostolique s'exerce d'une façon bien touchante et nous sommes heureux de publier sur ce sujet les édifiants et intéressants détails que nous apporte la lettre suivante d'un missionnaire jésuite, frère par la naissance des ouailles dont il est le pasteur.

Vous connaissez le fonctionnement de nos écoles au Liban. Grâce au dévouement de leurs 45 maîtres et maîtresses, elles ont déjà fourni le pain de l'instruction et de la piété à 2.600 enfants pauvres et quasi orphelins. En effet, leurs parents, désespérés de ne point trouver de travail, ont, sous l'aiguillon de la faim, hypothéqué leurs mûriers et leurs maisons et sont allés chercher en Amérique de quoi vivre. Et leurs enfants ! ils les ont abandonnés. Ces pauvres enfants vivotent donc comme ils peuvent, exposés à tous les dangers du vagabondage. Le péril est encore bien plus grand pour les jeunes filles, qui, se voyant sans guide et sans famille, se demandent à quelles extrémités elles doivent se résigner pour gagner leur pain.

***

Le mois dernier, je faisais ma tournée du côté de Jounié et voici qu'au milieu du chemin un jeune garçon de 14 ans,

tout barbouillé de fumée, les habits en désordre, les manches retroussées jusqu'aux coudes, m'accoste d'un air satisfait et me baise la main avec affection — il sortait de la boutique d'un forgeron.

« — Je suis sale, me fit-il, et noir comme un diablotin ; mais je suis votre enfant de l'école de Ghazir. Le patron chez qui vous m'avez placé est très bon pour moi et je commence à recevoir quelque argent. Je travaille bien ; voyez mes mains.

« — Et votre âme?

« — Ah! vous serez content de moi. Je ne manque pas la confession du mois et ma prière chaque soir... Venez voir mon travail. »

Et le brave enfant m'entraîna dans sa boutique.

Au milieu d'une voûte basse et étroite se dresse un petit fourneau en terre derrière lequel un énorme soufflet qu'un enfant fait marcher donne plus ou moins d'air au foyer. Ça et là gisent, sans ordre, des socs de charrue, des barreaux de fenêtres, des pelles et des pioches au milieu d'une quantité de charbon et de fer de rebut. D'instruments perfectionnés ou de machines-outils, il n'y en a pas. Mon petit forgeron me fit les honneurs de sa boutique; l'enclume me servit de siège ; d'une main il me présente une cigarette, de l'autre il saisit ses longues pinces et tire un gros charbon incandescent pour me l'allumer. Il me montre au haut du mur une image de l'Enfant Jésus travaillant à Nazareth et me dit : « — Venez me voir souvent. »

∴

Ce brave petit ouvrier n'est pas un phénomène unique en son genre. Dans tous les corps de métiers on trouve déjà beaucoup de nos pupilles, tant à Jounié qu'à Gebaïl et à Batroun.

Il n'y a pas de menuisier, de charpentier, de maçon, de tailleur, de cordonnier, d'horloger, qui n'ait un ou deux de nos enfants dans leurs boutiques ou leurs chantiers. Les commerçants attirent dans leurs magasins nos élèves les plus habiles en calcul et en calligraphie, et ces petits emplois lucratifs tentent tellement nos jeunes étudiants qu'en classe ils négligent la grammaire, même le catéchisme, pour s'occuper d'arithmétique.

⁂

Nos écoles fournissent aussi des recrues à quelques exploitations agricoles. Quatre orphelins des plus pauvres mais assez intelligents ont été envoyés à l'établissement de Tanaïl, dont le directeur m'a écrit pour m'exprimer sa satisfaction. (*Voir la gravure, p. 115*).

Quelques sujets mieux doués du côté de la fortune et sur qui les parents fondent de grands projets prennent le chemin des petits collèges du pays. Ils en reviennent passablement prétentieux et moins instruits que s'ils étaient restés à leur école. C'est ainsi qu'aux vacances dernières, un enfant de Gebail rentrait chez ses parents après avoir passé deux ans au collège de Mézart; ses anciens condisciples, le voyant bien mis, avec un tarbouche repassé, une ceinture en soie et des souliers luisants, crurent qu'il portait dans sa tête la moitié de la science universelle; s'autorisant de leur ancienne camaraderie, ils l'entourent, le pressent de questions, l'invitent à venir en classe et lui font passer un petit examen.

« — Mais, disaient-ils le lendemain à leur maître, nous l'avons roulé, car ce qu'il a appris cette année, l'année passée déjà, nous l'avions étudié. »

C'est un malheur pour ces enfants d'être ainsi déclassés. Les carrières libérales sont rares en Syrie et rares son ceux qui peuvent y parvenir; beaucoup y prétendent, dépensent de l'argent et sont obligés enfin de reprendre le métier de leurs pères.

⁂

Les enfants de nos écoles entrent volontiers dans les séminaires, où déjà plusieurs de nos anciens nous font honneur.

Quelques-uns se destinent même à l'état religieux.

Un de nos enfants de Batroun se faisait remarquer par sa piété et son zèle. Son père était mort, alors qu'il était au berceau; sa mère, ne pouvant plus le nourrir, avait pris le chemin de l'Amérique. Entré tout petit à l'école, il y grandit, en puisant un grand esprit de dévotion et d'assiduité au travail, que lui communiqua son maître, un véritable homme de Dieu mort en odeur de sainteté.

L'année passée, tous ses condisciples ayant quitté l'école, lui seul était resté et on l'avait chargé des petits. Sa classe réunissait chaque jour plus de 90 élèves.

Il s'acquittait de ses fonctions à la satisfaction générale quand il se sentit appelé à une vocation plus sublime et un beau jour, quittant sa classe sans prévenir personne, il se mit en route pour le couvent de Nesbaï, dans le district du Kesrouan où se trouve le Supérieur général des religieux maronites. Mais ne connaissant pas le chemin, il se perdit dans les bois qui avoisinent Ghosta. Il passa la moitié de la nuit à courir d'une vallée à l'autre et prit enfin le parti de se retirer dans une grotte jusqu'au jour, au risque d'être dévoré par une hyène ou un loup, fauves qui ne sont pas rares sur ces hauteurs. Le lendemain, il arriva de bonne heure au couvent et adressa sa demande au Supérieur. Celui-ci lui mit la main sur la tête en disant : « Bon pour l'état religieux ». Au comble de la joie, Stéphen revint à Batroun sans confier son secret à personne et, deux mois après, sans dire adieu ni à ses parents, ni à ses amis, il partait définitivement pour le noviciat de Kfifane.

Son successeur dans la classe des petits trouva que Stephen avait choisi la meilleure part; il n'entra en charge que dans l'intention de l'imiter et, à Pâques, ayant appris qu'une place était vacante au couvent de Kfifane, il s'y rendit un beau matin sans rien dire, laissant à Dieu la garde de ses enfants.

⁂

Kfifane est un village à une heure et demie de Batroun sur les premières hauteurs du Liban. Il ne se distingue que par la stérilité de son sol, la pauvreté et la simplicité de ses habitants. Sur une colline qui domine le village du côté est, s'élève un couvent maronite, célèbre dans la contrée par les vertus et les miracles d'un religieux qui y est mort, il y a un demi siècle. Son corps, conservé depuis plus de cinquante ans, est placé dans une bière en bois que les visiteurs peuvent ouvrir. Il est revêtu de l'habit religieux et tout à fait desséché; la peau noire forme comme une

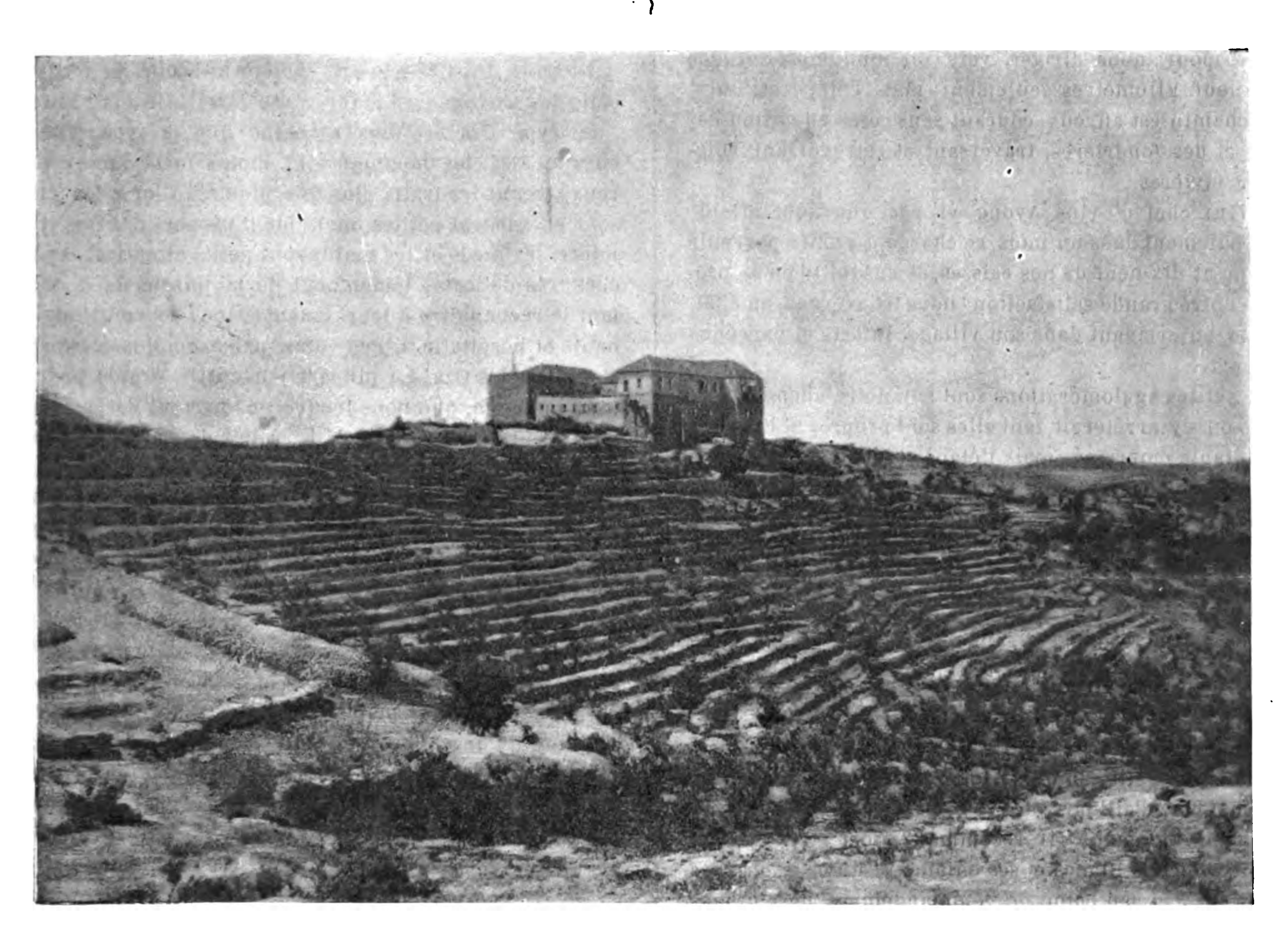
croûte sur les os ; quelques phalanges des doigts sont tombées ou ont été enlevées par les visiteurs.

On attribue à ce saint moine, nommé Maatallah Fardini, des guérisons extraordinaires; mais il n'y en a pas eu de constatation officielle. Je demandai un jour aux religieux pourquoi ils ne prenaient pas la peine de consigner ces faits par écrit, afin de les présenter à l'autorité ecclésiastique.

Ils me répondirent d'un ton qui montrait combien ils avaient en pitié ma naïveté, que, si le bruit de ces miracles parvenait jusqu'à Rome, il était bien à craindre qu'on ne leur enlevât le corps du saint. Préjugé déplorable dont nul argument ne put triompher !

Les novices étaient alors aux champs et le supérieur, en attendant leur retour, me fit les honneurs de la maison, grande et belle maison, refaite depuis quelques années et bâtie en style moitié européen, moitié arabe. Le dortoir des novices, dallé en briques, a 32 lits, ou matelas roulés et placés à terre. Les punaises n'y sont pas rares et causent à ces jeunes gens des insomnies terribles.

La cloche sonne ; voici les novices qui rentrent. C'est dans leur salle qu'ils me reçoivent. Chacun vient à son tour devant moi, fait une inclination profonde, à l'orientale, c'est-à-dire jusqu'à terre, me baise la main, et le maître des novices me fait connaître leur nom, leur pays d'origine,



LIBAN. — COUVENT MARONITE DE KFIFANE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. ANGELIL, de la Compagnie de Jésus (voir le texte).

les particularités intéressantes de leur vie et de leur vocation.

Les novices emploient aux travaux des champs les deux tiers de la journée ; ils ont le chœur trois fois par jour, font une lecture pieuse dans Rodriguez et entendent une instruction. Ils portent sur la tête une toque en poils noirs ; leurs soutanes ont des pièces et des couleurs mal définies ; mais ils ont l'air bien gai.

Cet ordre religieux maronite, malgré ses règles fort sévères, se recrute facilement au millieu d'une population qui a conservé sa foi et ses mœurs antiques.

(*A suivre.*)

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite (1)

Chez les Oza. — Mœurs et coutumes. — Les Goliath. — Une danse. — Partie projetée et remise. — Les Nyourk. — Marais et pandanus.

Le soir du 28, grave incident. Un Sénégalais a proposé un morceau de pagne à une femme : le mari offensé se fâche et, en réparation de l'affront, exige le morceau offert.

Le Sénégalais refuse, le Pahouin s'emporte, la dispute s'envenime, les couteaux sont tirés, les baïonnettes mises au clair, un Pahouin couche en joue M. Foret. Nous nous jetons dans la mêlée; peu à peu tout s'apaise. Comme toujours, chez nos Fang, il y a plus de bruit que de mal. Mais des méfaits trop réels, ce sont les nombreux vols commis : vols de haches, de bidons, de gamelles, etc. Aussi les Sénégalais montent la garde la nuit; précaution bien utile, car, au milieu des ténèbres, un fripon essaie de couper les cordes d'une de nos tentes; mais, en entendant craquer un fusil qu'on arme, il déguerpit vivement.

***

Le vendredi, 29, nous quittons avec joie ce village inhospitalier, pour nous diriger vers Bikoumkouma, village situé à neuf kilomètres seulement; mais l'étape est dure, car le chemin est affreux, courant sans cesse au milieu des marais et des fondrières, traversant et retraversant ruisseaux et rivières.

Le vieux chef d'Evine Ayong, village que nous atteindrons seulement dans un mois, se charge d'y faire parvenir directement dix-neuf de nos caisses, et s'acquitte de sa promesse à notre grande satisfaction : nous trouverons, en effet, nos colis, en arrivant dans son village, intacts et parvenus à bon port.

Deux petites agglomérations sont sur notre chemin. Volontiers on s'y arrêterait, tant elles sont propres et l'accueil des habitants empressé; mais l'étape serait trop courte.

A 11 h. 1/2, nous sommes à Bikoumkouma.

Le mot *Bikoumkouma* a deux significations : d'après les uns, ce terme veut dire : « village où l'on fait beaucoup de bruit », et, de fait, le tamtam y retentit sans cesse; d'après les autres, ce serait : « village à réparer »; les fourmis blanches, dit-on, y mangent sans cesse les piliers qui soutiennent les maisons et toujours il faut surveiller les étais et les remplacer au besoin. Choisisse qui voudra!

***

Le chef est petit, laid et, de plus, borgne, ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de voir clair et de mener son monde énergiquement : il recommande fort à ses gens de ne point voler les Blancs, « ses enfants », sinon « on aura affaire à lui » et son bâton de commandement décrit dans les airs un moulinet menaçant. Il nous a offert sa propre case et nous dormons la nuit, étendus sur ses nattes, protégés par une énorme et double *Biéri*, dont le grimaçant sourire nous fait quelque peu rêver.

Biéri, c'est le dieu national dont le culte, sévèrement interdit aux femmes, est réservé aux seuls initiés. Sa statue est perchée sur la haute boîte contenant les crânes des morts; on lui offre festins et sacrifices. Nul Pahouin n'oserait partir en guerre, entreprendre une affaire commerciale ou voler une femme sans l'avoir invoqué.

***

Quoi qu'il en soit, la natte est dure et la maison vieille, comme en témoignent trop éloquemment les myriades de punaises, qui, la nuit venue, sortent de leur repaire, probablement pour voir si le sang blanc a autant de goût que le sang noir!

Aussi, le lendemain, bien que chefs et habitants nous engagent de leur mieux à rester, malgré le souffle de la brise qui nous caresse sur la crête où s'est installé le village, après avoir signé et paraphé un nouveau traité, nous partons à 9 heures pour aller camper tout près de là, à trois kilomètres seulement, au village d'Oza, où nous arrivons à 10 h. 1/2 par un chemin et un temps affreux.

***

Depuis Bikoumkouma, nous avons traversé deux petits villages Amvom ; puis, quittant pour un temps cette tribu puissante, nous sommes entrés sur le territoire des Oza; nous avons traversé un premier village, et nous campons dans le second.

La tribu des Oza pénètre comme un coin au milieu de celle des Amvom avec laquelle, du reste, elle a fait alliance.

Le type Oza est plus accentué que le type Amvom : chez les Oza, les hommes sont moins forts, moins vigoureux, ils ont les traits plus fins, plus réguliers; les femmes sont en général petites, mais bien proportionnées et fort jolies; les pieds et les mains sont petits et effilés; les attaches très délicates témoignent de la pureté de la race. Il faut le reconnaître à leur louange, tous se montrent avenants et hospitaliers. Peu vêtus, par exemple, Messieurs et Mesdames les Oza! La plupart portent le simple pagne de tissu indigène, que nous trouverons partout désormais; les *dames* ont des quantités de bracelets de cuivre au bras, à l'avant-bras, à la cuisse, au mollet, au cou de pied, au cou, partout où l'on peut s'en mettre. Un fil de cuivre, un anneau ou un fil de perles leur traversent le nez. D'autres morceaux de cuivre, d'autres perles décorent leurs oreilles et beaucoup en ont de tressées dans les cheveux ; en somme, du cuivre et des perles partout, de la tête aux pieds.

Une grande partie de ce cuivre provient du haut pays, les indigènes l'extraient, le fondent et le façonnent eux-mêmes par des moyens bien primitifs, il est vrai. Ils ne connaissent, en effet, qu'une espèce de four catalan; ils alternent les couches de bois et les couches de minerai et enferment le tout dans un cône de terre glaise. Le déchet est énorme; mais peu leur importe, les gisements de cuivre natif sont abondants.

***

Cependant, les femmes, les jeunes mères surtout, se pressent autour de nous, curieuses et timides ; puis, peu à peu, enhardies, elles se hasardent à nous prier de daigner « frotter nos joues et notre front contre le front de leur enfant ». Pourquoi ? Oh ! leur croyance est naïve : on vient beaucoup nous voir, nous admirer! En se frottant à nous les enfants participeront à cette qualité; de loin, on viendra plus tard les admirer!

D'autres, celles-là, ce sont les femmes enceintes, ont un désir différent. Quoi donc encore ? Passer la main dans nos cheveux, si souples, si brillants! Evidemment, au lieu de porter tignasse rude et emmêlée, le bébé naissant aura de jolis cheveux, faciles à tresser, à peigner, à désembrouiller.

C'est si rude affaire pour les pauvres femmes quand il faut se faire belles et un à un tresser les poils de leurs chevelures!



Pendant ce temps, les chefs des villages voisins se sont réunis. Grande affluence de monde! Nous en profitons pour expliquer le but de notre voyage et bientôt les traités sont conclus et signés. Trois nouveaux territoires sont acquis à la France, celui d'Ebaremveng que nous avons traversé hier, de Mebem sur le Wole et de la tribu des Oza où nous sommes en ce moment.

Le dimanche 31, je célèbre la sainte Messe dans ma tente. La dire tous les jours serait un grand bonheur; hélas! il faut bien se résigner à ne la célébrer que tous les huit jours ; le vin ne nous manquerait peut-être pas, mais les hosties sont la grosse difficulté. Une privation de plus à offrir au bon Dieu !

Le chef des Oza est muet, ce qui ne l'empêche pas d'être fort intelligent et d'avoir une grande influence. Jadis, il a travaillé à la côte, chez les Européens, ce que nous sommes assez longs à comprendre : il nous donne ce détail en se tenant le nez. Finalement, tout s'explique : il portait des fardeaux chez les Anglais, « gens à longs nez, longs, plus longs que le sien ».



GABON. — Une réunion de Rois; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Trilles (voir le texte).

Autour du village, soir et matin, c'est un tapage assourdissant. Des centaines de perroquets ont élu domicile dans les arbres tout près de nous. S'en envolant dès l'aube, ils y reviennent le soir et y dorment tranquilles. Cruels que nous sommes, M. Foret et moi, nous troublons cette sécurité séculaire. A l'affût, bien cachés, lorsque les perroquets sont groupés en masse sur une branche... pan! pan! Les oiseaux, effrayés, s'envolent, tourbillonnent étourdis, et nous ramassons notre butin. Chaque soir ainsi, pendant trois jours, nous avons été à la chasse, toujours avec même succès, et notre cuisinier en a été tout fier. Manger du perroquet! quelle horreur! n'est-il pas vrai? un oiseau qui parle! Et pourtant, rassurez-vous, le perroquet est fort bon, mais il faut choisir; dans le perroquet, il y a morceau et morceau! Beaucoup l'ont trouvé coriace, et c'est vrai; mais voici comment on doit s'y prendre. Soulevez délicatement l'aile avec tout son blanc, puis enlevez l'aile et gardez le blanc, vous aurez deux beefteaks magnifiques que l'on prendrait pour du mouton ; un peu petits par exemple, mais on en mange quatre ou huit au lieu de deux et tout est dit. Le reste du perroquet fait un bouillon excellent, la viande est pour le cuisinier et les *boys* et tout le monde est content. Il suffit de s'entendre.

Le village est complètement entouré de pandanus qui lui font une magnifique et verdoyante ceinture. Le pandanus est le séjour préféré des Goliaths, ces énormes coléop-

tères, aux magnifiques couleurs, qui jadis se vendaient couramment 25 francs en Europe.

Relativement rares, on ne les trouve guère que dans la région du Bénito. Ici, dès le soir venu, ils volent de tous côtés, attirés par la lumière et les enfants s'en amusent. Malheureusement, il n'y a que l'espèce brune ici, plus grosse, rappelant beaucoup notre cerf-volant d'Europe, mais beaucoup moins jolie : on m'en apporte de nombreux échantillons, mesurant sept et huit centimètres de long Un enfant m'apporte également un magnifique papillon de nuit, très voisin du *saturnia* de Marche (comme notre grand paon de nuit) et plus large que la main. Mais il est inutilisable, beaucoup trop abîmé, et je le regrette bien.

La journée se passe ainsi, tranquille, au milieu d'une affluence de monde, accourue de tous les villages voisins, et parfaitement accueillie par les Oza. Devant nos tentes, c'est un défilé incessant de figures nouvelles, avides de nous contempler, d'épier nos moindres actions. Un peu fatiguants, ces braves gens, mais au fond si sympathiques! et le chef est si heureux de nous montrer à ses hôtes ! Allons, un peu de patience.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

Mgr Grosgeorge,
des Missions Etrangères de Paris, vicaire apostolique du Cambodge.

Une dépêche que nous communique le vénéré M. Delpech, supérieur du séminaire de la rue du Bac, nous annonce la mort de Mgr Grosgeorge, décédé à Culao-Gieng, le 12 mars.

Mgr Jean-Baptiste Grosgeorge était né dans le diocèse de Saint-Claude en 1846. Il était parti pour la mission du Cambodge en 1870 et en avait été nommé vicaire apostolique avec le titre épiscopal de Tripoli le 28 janvier 1896.

BIBLIOGRAPHIE

Annuaire pontifical catholique de 1902, par Mgr Albert Battandier. — Un vol. in-16 de 620 pages compactes. 132 illustrations. Couverture en couleurs. Broché, 3 fr. 50; port, 0 fr. 60. — Librairie de la Bonne Presse, rue Bayard, 5, Paris, VIIe.

L'*Annuaire pontifical catholique* n'est pas seulement un annuaire, c'est aussi et surtout une encyclopédie *sui generis*. Les cinq volumes déjà parus offrent la solution tant cherchée d'une encyclopédie catholique précise, vivante, très documentée et telle qu'il n'existe rien de pareil.

Elle est l'œuvre d'un des prélats les plus érudits de notre temps, Mgr Battandier.

Aucun volume ne répète les articles du précédent, et chacun contient des renseignements très souvent inédits et toujours groupés de telle façon qu'on lit ce livre avec le même intérêt qu'un journal d'actualité. Des tables très complètes permettent d'ailleurs d'user de ces annuaires comme d'un dictionnaire.

Ce cinquième volume comprend **1240** colonnes de petit texte, sur beau papier, avec **132** illustrations et ne coûte pas davantage que les premiers : **3 fr. 50**, port en sus, soit pour les cinq volumes (Annuaires de 1898, 1899, 1900, 1901 et 1902), **17 fr. 50** (port colis postal).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Guillaume, curé de Chenéville (Canada)........ 38 »
Un prêtre........ 30 »
Anonyme de Chatelus, diocèse de Lyon........ 50 »
Anonyme du diocèse de Chambéry........ 20 »
M. Boucher, Périgueux........ 10 »
Anonyme du diocèse de Versailles........ 100 »
Par l'entremise de Mme O'Mahony, diocèse de St-Claude........ 13 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Angelil, Liban).

Au nom de St-Antoine de Padoue, diocèse de Quimper........ 100 »
A. C. M., diocèse de Moulins........ 100 »
M. Galtier, du diocèse d'Evreux........ 5 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales........ 20 »
M. F. Guibert, ancien curé (Rodez)........ 50 »

A sœur Sion, Jérusalem (pour l'hôpital de Nazareth).

Par l'intermédiaire de Mme O'Mahony, diocèse de St-Claude........ 2 »

Pour les affamés les plus nécessiteux (M. Darras, Pondichéry).

Une anonyme du diocèse de Nancy, pour ses défunts........ 10 »
M. A. P. de Lyon, demande de prières pour défunts........ 10 »
Anonyme du diocèse de Tours........ 21 »

Pour les affamés de l'Inde (M. Darras).

Anonyme du diocèse de Quimper........ 1 »
Mlle E. Charlet, du diocèse de Châlons........ 10 »

A M. Paul Veaux, Pondichéry (pour les affamés).

L. B., prêtre Berrichon........ 10 »

A sœur Marie des Missions, Kumbakonam (pour son hôpital).

Une anonyme du diocèse de Nancy, pour ses défunts........ 5 »

A M. Tignous, Coïmbatour (pour sa mission d'Erode).

Anonyme de la Mayenne........ 10 »

Pour le baptême d'un enfant sous le nom de Joseph (M. Darras).

Anonyme de Tullins (Isère)........ 5 »

Aux missions du Kouang-si.

Une Dôloise, demande de prières........ 5 »

A M. Isidore Séguret, au Kouang-si.

M. l'abbé Souques, du diocèse de Rodez........ 227 »

A Mgr Cousin, Nagasaki, pour la mission de Saga (R. P. Hirayama).

Une anonyme du diocèse de Nancy, pour ses défunts........ 10 »
M. l'abbé Profilet, diocèse de Versailles........ 100 »
A. E., Paris........ 20 »

A M. Claudius Ferrand (Nagasaki).

Anonyme de Nantes........ 5 »

Au R. P. Bouceré (Nouvelles-Hébrides).

M. E., diocèse de Rennes........ 30 »

A sœur Marie Denise (mission des Nouvelles-Hébrides).

Mlle Lemonnier, du diocèse de Lyon........ 10 »

Pour les missions des Pères Maristes (Nouvelles-Hébrides).

Un anonyme d'Onville, diocèse de Nancy........ 10 »

A Mgr Vidal, Fidji.

Anonyme de Lyon........ 10 »

A M. Picard (Abyssinie).

L. B., prêtre Berrichon........ 10 »

Au R. P. Chautard, Zagazig (Egypte).

Une enfant de Marie, Lyon........ 5 »

(*La suite des dons prochainement*).

Th. Morel, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



CHINE. — PASSAGE D'UN RAPIDE ENTRE LAOKAÏ ET MANHAO ; d'après une photographie de M. VIAL (voir p. 130)

Après le Siège du Pét'ang

LETTRE DE Mgr FAVIER

Nos lecteurs se souviennent des séances du Parlement français dans lesquelles quelques députés ont attaqué violemment le grand évêque qui, à Pékin, a été l'honneur de l'Eglise et de la France. De nobles protestations sans doute se sont élevées alors et dès la première heure, pour prendre sa défense et la défense des missionnaires catholiques, mais on demandait à entendre la justification de la mission de la bouche même de son chef. C'est cette parole autorisée que nous pouvons reproduire les premiers, grâce à la bienveillance de M. Bettembourg, à qui la lettre suivante était adressée.

Nos lecteurs remarqueront, comme nous, la noblesse et le calme de ce document épiscopal. Injustement traité, Mgr Favier ne relève aucune des injures dont il a été accablé ; il rétablit simplement la vérité, laissant à Dieu et à la France le soin de prononcer entre lui et les ennemis de l'Eglise catholique.

Péking, 25 janvier 1902.

Devant les attaques dont nous avons été l'objet, et que je viens de lire dans les journaux, je dois rétablir la vérité des faits. C'est le but que je me propose en vous écrivant cette lettre.

I

Les troupes alliées entrèrent à Péking le 14 août au soir et le 15 de très grand matin. Ce jour là, nous fûmes attaqués au Pét'ang, peut-être plus furieusement encore que pendant les deux mois qui avaient précédé; la canonnade, la fusillade, le bombardement ne discontinuèrent pas jusqu'au soir, et même pendant la nuit suivante. Je ne me suis jamais expliqué pourquoi les troupes n'étaient pas venues nous délivrer le 15, car les Légations ne sont éloignées du Pét'ang que de quatre kilomètres. Evidemment il y a eu une impossibilité qui a forcé les généraux de remettre l'expédition au lendemain.

Quoi qu'il en soit, les trois mille quatre cents personnes enfermées au Pét'ang étaient réduites à la dernière extrémité : depuis quatorze jours nous étions rationnés à deux onces de son et de sorgho, mêlés, délayés dans de l'eau. Trois cent-soixante chrétiens étaient morts de faim, et une cinquantaine tués par les balles; plus de trente étaient grièvement blessés. Parmi les Européens, nos Marins qui, malgré la famine, avaient toujours eu leur ration entière, conservaient leur courage; mais cinq des leurs avaient été tués et sept gravement blessés. Sur les onze italiens défendant les Sœurs, cinq étaient morts; un missionnaire, deux Frères Maristes avaient également été tués, et deux blessés, ainsi que plusieurs de nos séminaristes; les bâtiments

étaient effondrés, une brèche de cent mètres était ouverte au Nord-Est et nous n'avions plus que quatre cents livres de la triste nourriture dont j'ai parlé.

***

Telle était la position absolument désespérée le 16 août au matin. Vers 7 heures, des salves lointaines, entendues distinctement, nous redonnèrent l'espoir; les bombes continuaient à pleuvoir sur nous, lorsque les troupes alliées arrivèrent enfin, comme je l'ai raconté dans mon journal. On se battait encore dans les rues, les balles sifflaient de tous côtés, et déjà mes pauvres chrétiens étaient sortis pour se procurer quelques vivres, non pas tant pour eux, peut être, que pour les deux mille cinq cents femmes et enfants couchés inertes un peu partout, et criant la faim. Ils rapportèrent de suite quelques sacs de riz mouillé, dont les Boxeurs s'étaient servis pour faire des barricades, et, chacun, faisant sa petite cuisine, était à peu près rassasié avant midi.

C'est alors que les soldats, noirs de poudre et couverts de boue, entrèrent au Pét'ang au nombre de plusieurs centaines. Vêtus d'un pantalon et d'un habit en simple toile bleue, ils avaient fait les dernières étapes avec un fusil et cent cartouches par homme, abandonnant tout pour arriver plus vite à Péking. N'ayant aucune ration, aucune distribution de vivres depuis plusieurs jours, ils étaient affamés, et, de plus, excités, exténués par un violent combat de quatre ou cinq heures.

Un certain nombre avaient été tués ou blessés; la Résidence épiscopale se changea de suite en cimetière, en ambulance et en restaurant; nous enterrâmes les morts dans notre jardin; nos séminaires reçurent les blessés et les malades, à qui nous donnâmes ce que nous avions de lits; je cédai la chambre épiscopale au capitaine Marty, grièvement blessé; et notre réfectoire ne désemplit pas jusqu'au soir.

On avait fini par trouver de la farine; quelques animaux, fuyant les incendies qui nous entouraient, avaient été poussés dans l'établissement; et vers deux heures, du pain en abondance et des quartiers de viande à peu près cuits étaient sur les tables. Il nous restait deux barriques de vin et du café; tout fut mis à la disposition des soldats qui se succédaient par escouades et mangèrent jusqu'à 8 heures du soir.

***

Le lendemain 17 août, la faim continua à se faire sentir; il fallait, à tout prix, se procurer des vivres, et chacun y avisa. Comment retenir les chrétiens et les soldats dans une telle extrémité!

Aussi, dans toute cette ville abandonnée, les alliés, comme les chrétiens, cherchaient de quoi subvenir à leurs pressants besoins. Ce n'était pas toujours facile; nos chrétiens du Pét'ang, autour même de la Résidence, étaient repoussés par les troupes qui prenaient possession de tout.

J'écrivis au général pour le prier de nous venir en aide et de nous donner une autorisation; les troupes anglaises occupaient alors la Porte Jaune et les environs. Il me répondit :

« Monseigneur, selon votre désir, j'ai demandé au commandant des troupes anglaises de donner des ordres pour que vos missionnaires et vos chrétiens puissent prendre le riz qui se trouve dans les environs de la Porte Jaune; il leur appartient... »

C'est ainsi que les chrétiens purent s'approvisionner.

A quelques mètres en dedans de ladite Porte Jaune, il y avait un magasin de grains appartenant à un brave païen, qui s'était réfugié la veille chez nous, avec sa famille, composée de vingt-huit personnes, et dont nous avons ainsi sauvé la vie. Nous prîmes chez lui une certaine quantité de riz, dont nous lui remboursâmes depuis la valeur, bien qu'il aurait voulu nous en faire cadeau.

II

A quelques pas en dehors de la même Porte Jaune, se trouvait ce qu'on appelle le Palais Ly.

Le prince Ly avait fait cause commune avec le prince Touan et les boxeurs. Dès la fin de mai nous savions déjà que des charrettes remplies de boxeurs arrivaient chez lui; c'est là que se trouvait aggloméré tous les approvisionnements des révoltés, grains, vêtements, armes et munitions de toute espèce.

Ce prince hébergeait et nourrissait tous les boxeurs; c'est de chez lui que partirent, le 15 juin, les bandes qui vinrent attaquer le Pét'ang. Pendant tout le siège, des batteries établies de ce côté nous avaient bombardés sans relâche.

Un arsenal, situé au sud de son palais, était rempli de canons européens; c'est là qu'on puisa pour établir les autres batteries qui nous bombardèrent ensuite sans trêve. Pour se convaincre, du reste, que ce Prince était bien parmi les plus coupables, il suffit de se rappeler que, par un Décret impérial, paru immédiatement après la révolte, il a été cassé de son grade et mis en dehors du Conseil de l'Empire, dont il avait été le Président.

Le 17 au matin, les alliés s'étaient emparés du palais Ly où flottait un drapeau européen : le drapeau français y fut également arboré par nos soldats. Les chrétiens y allèrent pour s'approvisionner comme les autres. On trouva là des grains, des vêtements, des caisses de sabres, de munitions et des caisses d'argent, argent provenant soit du prince Ly, soit des immenses pillages faits par les boxeurs. Personne n'ignore, en effet, que non seulement toutes les maisons des familles chrétiennes avaient été pillées, puis brûlées par eux, mais encore que les boutiques riches avaient toutes été dévalisées, y compris vingt-quatre grandes banques dont les richesses étaient passées entre leurs mains.

J'étais dans une position extrêmement embarrassante, car, outre six mille chrétiens, qui nous restaient dans la ville de Péking, j'en avais vingt mille au moins dans le vicariat, qui n'avaient plus ni maison, ni vêtements, ni rien pour se nourrir. A ceux de Péking, je pouvais distribuer des grains, des vêtements et autres objets nécessaires à la vie; mais, pour ceux de l'extérieur, il fallait envoyer de l'argent, et cela pressait! Ne pouvant permettre de piller, même dans cette nécessité extrême, n'ayant aucun droit d'autoriser même de simples réquisitions, je crus pouvoir, vu l'urgence, prendre des *avances* sur l'indemnité

que devaient nous payer plus tard les Chinois. Attendre cette juste indemnité six mois, un an peut-être, cela était impossible ; pendant ce temps, tous nos chrétiens seraient morts de faim. En laissant prendre ces *avances*, je posai pour condition expresse qu'elles seraient déduites de l'indemnité. J'avertis le Ministre de France de cet engagement, ajoutant que nous lui remettrions le compte, pour que lui même en déduisît le total de la somme qu'il nous verserait comme indemnité, lorsqu'il l'aurait obtenue du gouvernement chinois.

A l'arrivée du général en chef, je lui donnai également connaissance, par lettre, de ce qui s'était passé.

C'est ce que j'ai expliqué à différents rédacteurs de grands journaux de France, qui m'avaient fait l'honneur de m'interroger.

***

On amena du palais Ly 120.000 taëls, ce qui fut fait avec quatre ou cinq charrettes, et non avec une quarantaine comme on l'a dit. Cette somme, d'après mes calculs, était suffisante pour donner, pendant un an environ, 15 centimes par jour et par tête, aux chrétiens absolument dénués de tout. Aussi je n'ai pas voulu qu'on emportât davantage, quoique cela fut facile.

Ces 120.000 taëls, les grains, les vêtements, les objets sauvés des incendies et vendus au profit des chrétiens ; l'argent, les grains, les meubles, pris également comme avance, par les Frères pour faire vivre les élèves de leur grand collège franco-chinois, et les malheureux orphelins échappés au massacre, tout cela a été exactement noté, remboursé aux particuliers à leur retour, ou déduit intégralement du chiffre de l'indemnité chinoise.

J'en ai remis la note exacte à M. Pichon d'abord, puis à M. Beau, ministres de France.

Cette note générale se montait à 203.047 taëls 50 cents. J'ai de plus indemnisé tous nos voisins pour leurs maisons brûlées; j'ai mis de grandes affiches dans tout le quartier du Pét'ang, invitant les païens lésés, à venir se faire payer à notre résidence; enfin, j'ai écrit au Prince plénipotentiaire « que si, malgré mes ordres, malgré mes mandements (1) (que chacun a pu lire dans les journaux d'Europe), nos chrétiens étaient coupables d'une injustice quelconque, on n'avait qu'à me la signaler, je la réparerais moi-même immédiatement. »

Il n'y a plus eu une seule réclamation. Les hauts dignitaires, le Prince en tête, m'ont écrit des lettres élogieuses, et m'ont même demandé 250 exemplaires de mes mandements pour être envoyés aux mandarins de la Province.

Si on relit la lettre que j'ai écrite en octobre, on verra que le peuple n'a pas été moins reconnaissant.

III

Voici maintenant la vérité sur les chèques délivrés par la mission; il est bon de la faire connaître toute entière. Dès que l'argent du palais Ly fut découvert, les soldats s'emparèrent des lingots comme ils voulurent, aussi on les rencontrait dans les rues, ayant des poids énormes dans leurs poches, dans leurs musettes, dans leurs mouchoirs, et ne sachant que faire de leurs richesses : aucune banque n'était, en effet, ouverte à Péking, où ils pussent déposer leurs lingots. Des individus qui se trouvent toujours à la suite des armées, ne manquèrent pas de profiter de l'occasion : ils offraient aux soldats de changer leurs lingots contre des piastres, et ceux-ci acceptaient; mais, ne connaissant pas la valeur de l'argent et voulant se débarrasser, ils cédaient leurs lingots pour ce qu'on offrait.

Le rapport de la piastre au taël est environ ce que 75 est à 100, et un lingot est de 50 taëls ; or, on leur donnait un maximum de 15 à 20 piastres par lingot, souvent même beaucoup moins : il y en a, m'a-t-on dit, qui les ont vendus 5 piastres ! Comprenant vite qu'ils étaient volés, quelques-uns vinrent nous trouver, suivis bientôt de leurs camarades, en nous priant de prendre leurs lingots et de leur remettre, à la place, des bons à toucher en France. Ils savaient bien que, si la mission y consentait, elle leur donnerait un prix équitable.

Notre Procureur m'avertit et je lui dis :

« Je voudrais bien pouvoir aider ces soldats qui viennent de nous délivrer, sans vouloir rien gagner sur eux. Il ne faudrait cependant pas faire perdre la Mission, et je crois qu'en leur donnant 50 piastres pour 50 taëls, nous atteindrons ce but.

« Nous avons, en effet, ai-je ajouté, bien des risques à courir ; car, comme vous le savez, il y a beaucoup d'argent faux ou de mauvais aloi, que nous ne pouvons pas vérifier; la piastre peut aussi dépasser la valeur du taël, comme cela s'est vu pendant l'expédition de 1860. N'importe, nous pouvons bien courir quelques risques pour obliger les soldats : donnez-leur 50 piastres pour 50 taëls. »

Ce qui fut fait ; et le Procureur délivra, dans ces conditions, des bons ou chèques nominaux ou au porteur, pour environ 450.000 francs.

***

Le quatrième jour, si je ne me trompe, un officier d'état-major du général vint me dire de sa part : « qu'il aimerait mieux que nous ne donnions pas de bons, et que lui-même désirait réunir l'argent trouvé, en une masse, qui serait divisée entre les officiers et les soldats, selon les règlements militaires. »

Je répondis :

« — Il me semble que le Général a raison; c'est ce qui a déjà été fait lors de l'expédition de 1860, par le général de Montauban. »

L'officier ajouta :

« — Ayez donc l'obligeance de faire rentrer les bons déjà donnés. »

Je lui répondis :

« — Cela semble difficile, car nous ne connaissons pas les soldats, et beaucoup de bons sont au porteur ; le général pourrait plus facilement avertir la troupe de lui rapporter ces bons; alors il nous les rendra et nous lui remettrons, à la place, d'autres bons, ou tout l'argent, s'il le préfère. »

A partir de ce moment, nous ne délivrâmes plus aucun bon. Le lendemain, un ordre du jour parut pour faire rentrer les chèques qui revinrent aux mains du général pres-

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 11 octobre 1901.

qu'en totalité. En nous faisant remettre les anciens, le général nous fit écrire ceci :

« Désirant que cette question soit réglée, je vous serais reconnaissant de m'envoyer environ six cent cinquante chèques en blanc, que je ferai remplir et que j'apporterai ensuite à la signature du Père Ducoulombier... »

Nous aurions bien préféré rendre les lingots; mais le général nous demanda des chèques en blanc, et nous les lui donnâmes. Puis le Procureur les signa.

A partir de ce jour, tout l'argent trouvé, soit au palais Ly, soit ailleurs, fut porté au Quartier général par les soldats, où une somme de lingots encore plus considérable que celle que nous avions, embarrassa le général, comme la nôtre nous embarrassait. Heureusement qu'une occasion se présenta de nous en défaire des deux côtés ; aucune Banque ne se rouvrant à Péking, un agent d'une Banque de Chang-haï, vint nous proposer d'emporter à Chang-haï, ces quantités d'argent non monnayé, en nous donnant à la place un chèque sur sa Banque. Nous acceptâmes avec empressement des deux côtés, et nous lui repassâmes, à un prix semblable, tous les lingots. Le prix offert, quoique bien inférieur à celui de la piastre, en temps ordinaire, était encore très convenable, étant donné le moment et les circonstances. Pour nous, il y avait un bénéfice de quelques piastres par lingot ; mais ce bénéfice était presque annihilé, parce que l'agent avait choisi les lingots, nous laissant tout ce qui ne lui paraissait pas de bon aloi.

⁂

D'un autre côté, ce que j'avais craint est arrivé, et la piastre a surpassé le taël. Ici la sapèque est l'unité monétaire courante ; cinquante sapèques font ce qu'on appelle un *tiao;* en temps ordinaire, on change un taël pour quinze *tiao*, et une piastre pour onze ou douze, ce qui fait à peu près le rapport de 75 à 100 comme je l'ai dit plus haut. Or, la piastre est montée à quatorze *tiao* et le taël est descendu à douze !

Deux marins et six soldats d'infanterie de marine avaient aidé à recueillir et à accompagner les 120.000 taëls dont j'ai parlé et pour ce motif n'avaient absolument rien pris pour eux au trésor. Nous crûmes devoir reconnaître leur obligeance désintéressée et nous leur donnâmes à chacun un bon de deux mille francs pris sur la caisse de la Mission. Comme nous n'avions rien reçu pour ces derniers bons, le général ayant cru devoir les faire rentrer, quelques-uns lui furent rendus, et il nous envoya, en retour, un chèque de cinq mille francs, ce qui termina définitivement toute cette affaire.

⁂

Dans tout ceci, nous n'avons eu aucune intention, comme vous le voyez, de faire de la banque, aucune idée de lucre, mais uniquement le désir d'obliger nos soldats. De plus, nous avons suivi exactement ce que le général nous avait prié de faire.

Le général ayant les règlements militaires qui déterminent les parts de prise (règlements qui, je crois, sont maintenant rapportés, mais qui ne l'étaient pas alors), a, selon ces règlements, terminé tout cela avec prudence et équité. Nous l'avons aidé de notre mieux.

Je me suis contenté de relater ici, très exactement, ce qui s'est passé ; ces explications suffiront, je pense, à justifier notre conduite, et j'ai tâché de les donner sans manquer à la charité vis à vis de personne. Nous nous sommes efforcés de rendre le plus de services possibles à l'armée française et nous avons été récompensés par la lettre suivante que le général en chef a eu l'extrême bienveillance de nous adresser.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL
1er BUREAU
n° 1773 A
—

Tien-Tsin, le 26 février 1901.

MONSEIGNEUR (1),

« Depuis l'arrivée des troupes françaises dans le Tchély, vous avez bien voulu mettre à la disposition du corps expéditionnaire, des Pères Lazaristes, à titre d'aumôniers auxiliaires.

« J'avais tenu à ce qu'ils fussent traités avec toute la considération à laquelle ils ont droit, et j'avais pris sur moi de leur attribuer, en les assimilant aux aumôniers titulaires, nommés par le Ministre, une solde et des indemnités qui ne sont pas prévues par les tarifs du budget de l'expédition de Chine.

« Le Ministre de la Marine, ayant à plusieurs reprises, appelé mon attention sur la nécessité de n'engager aucune dépense non prévue par ces tarifs, et la période de stationnement dans laquelle se trouve maintenant le corps expéditionnaire, ne pouvant plus permettre de justifier le maintien d'un nombre d'aumôniers supérieur à celui fixé par le Ministre, j'ai dû réduire ce nombre, et ne maintenir à ceux qui voudraient bien encore nous continuer leur concours dévoué qu'une faible indemnité, dont j'espère pouvoir faire approuver l'attribution, en la motivant par les services qu'ils rendent comme aumôniers interprêtes.

« Je suis heureux de saisir cette occasion, Monseigneur, pour vous adresser et vous prier de transmettre aux intéressés tous mes remerciements pour le zèle et le dévouement avec lequel les Pères Lazaristes se sont acquittés de leurs fonctions, et pour les services éminents qu'ils ont rendus au corps expéditionnaire, en toutes circonstances, et notamment pendant la période des opérations militaires.

« Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de ma haute considération et de mon respectueux dévouement.

« VOYRON. »

Inutile de dire que chacun de nous a continué ses services comme par le passé. Toucher une solde n'a pas été et ne sera jamais notre but ; nous n'avons qu'un désir, celui de travailler pour le bon Dieu et pour la gloire de la France.

(1) Mgr Jarlin (je n'étais pas encore de retour de mon dernier voyage en France).



NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sont arrivés à Rome et ont été reçus en audience particulière par Sa Sainteté, NN. SS. François-Xavier de Hornstein, archevêque de Bucharest ; Marc Hudrisier, des Mineurs capucins, évêque de Port-Victoria (Iles Seychelles) ; Emile Hanlon, des Missionnaires de Mill-Hill, vicaire apostolique du Haut-Nil ; Lazare Miedia, évêque de Sappa (Albanie).

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite (1)

Fête chez les Oza. — Curieuses coutumes. — Le 1er Janvier. — Productions du pays.

En attendant, tout se prépare pour un tamtam monstre. Les femmes ont disparu ; elles font toilette.

Ce soir, grande réjouissance au village, c'est la fête, la joie, la bienvenue aux Blancs. Et la fête, c'est le tamtam, la danse, les contorsions les plus bizarres, les poses les plus inattendues, se brodant sur un même thème, se déroulant en une même théorie.

Allons au tamtam !

***

L'orchestre est simple : un tambour unique, mais énorme, une sonnette, quelques grelots, c'est tout ! Sur le tamtam un grand gaillard bat à tour de bras une musique effrénée, tantôt accélérant le rhythme, tantôt le ralentissant, suivant les phases de la danse. La sonnette bat chaque temps, les grelots suivent le mouvement des danseurs.

Ceux-ci sont nombreux, en costume de bal, s'il vous plait. Décolletés jusqu'à la ceinture, ils ont, en plus, une superbe coiffure où les plumes blanches du nkonge, mariées aux plumes rouges des perroquets, s'étagent et se dressent, en un plumet original dont les longues tiges frémissent, s'agitent et se courbent à chaque mouvement des danseurs. Au cou brillent d'épais colliers de cuivre ; les chevilles sont cerclés de grelots, la poitrine couverte de chaînes brillantes.

Tout est prêt. Messieurs et Dames, en place pour le quadrille !

***

La danse des Oza est particulière et assez remarquable. Au début, tous les danseurs sont en rang sur une seule ligne face au tamtam. Le mouvement, peu accentué d'abord, est un simple battu de chaque pied, le corps restant droit. Le mouvement s'accélère peu à peu ; les bras se mettent de la partie, chaque battu de en avant correspondant à un mouvement en arrière des bras repliés; puis la tête suit et bientôt le corps entier. Derrière la ligne, un chef danseur dirige le bal, tantôt plus vite, tantôt moins.

La deuxième figure commence. La ligne est brisée, les danseurs exécutent une espèce de chassé croisé. Placés deux par deux, mais l'un en sens inverse de l'autre, ils tournent en rond autour du cercle, se croisant sans cesse, et chaque danseur conservant le même mouvement et le même pas.

A la troisième figure, tous les danseurs sont face à face, deux par deux, chacun faisant les mêmes mouvements qu son partenaire, mais en sens inverse. Cette figure, simple dans l'ensemble, est plus compliquée comme pas ; un jeté du pied droit, un jeté du pied gauche, un double sursaut successif sur chaque pied ; deux pas de polka, un en avant, un en arrière, en composent l'essence. Le pied droit frappe ensuite huit fois le sol par deux coups répétés ; le pied gauche en fait autant, le premier mouvement recommence, et chaque danseur, se retournant brusquement, fait face au danseur d'un autre groupe.

A la quatrième figure, tous les danseurs sont sur deux lignes d'abord, ils exécutent une série de battus sur chaque pied avec double sursaut ; puis, à un signal donné, chacun se retourne et fait ainsi face à un spectateur, homme, femme, peu importe. Celui-ci exécute alors les mêmes mouvements que le danseur et, à la fin de la figure, entre avec lui dans le cercle, formant la 3e figure, qui se rompt aussitôt pour composer un double cercle comme dans la deuxième.

Et bien longtemps, bien longtemps dans la nuit, la fête se prolonge. L'orchestre ne se lasse pas ; les danseurs non plus, et le tamtam ne se tait que lorsque le luminaire fait défaut, c'est-à-dire quand la lune, plus sage que tout ce monde, juge que c'est assez, et tout prosaïquement s'en va se coucher.

Oh ! la bonne vieille lune ! Et combien j'aurais voulu ce soir-là qu'elle le fît plus tôt !

***

Fatigués par le spectacle et le bruit assourdissant, c'est un peu tard que, le lundi 1er janvier 1900, nous nous réveillons pour nous serrer la main, dès le réveil, en nous souhaitant une affectueuse bonne année.

Chacun pense aux siens. Oh ! combien il voudrait être là-bas, au foyer paternel, au logis de la famille, tout chaud de bonne affection, de franche union, d'amour sans arrière-pensée. Oui, oh ! combien il voudrait y être !

Mais nous sommes ici pour accomplir le Devoir. Nous sommes ici Ouvriers de Dieu et de la France. Cette pensée donne du courage : *Sursum corda !* Bonne année à tous, bien aimés, à vous, chers amis, qui vous intéressez à nous et priez pour l'heureux succès et retour du voyageur. A vous tous bonne année, devant Dieu et devant les hommes ! Ceux d'Oza pensent à vous, vivent aujourd'hui de cœur avec vous.

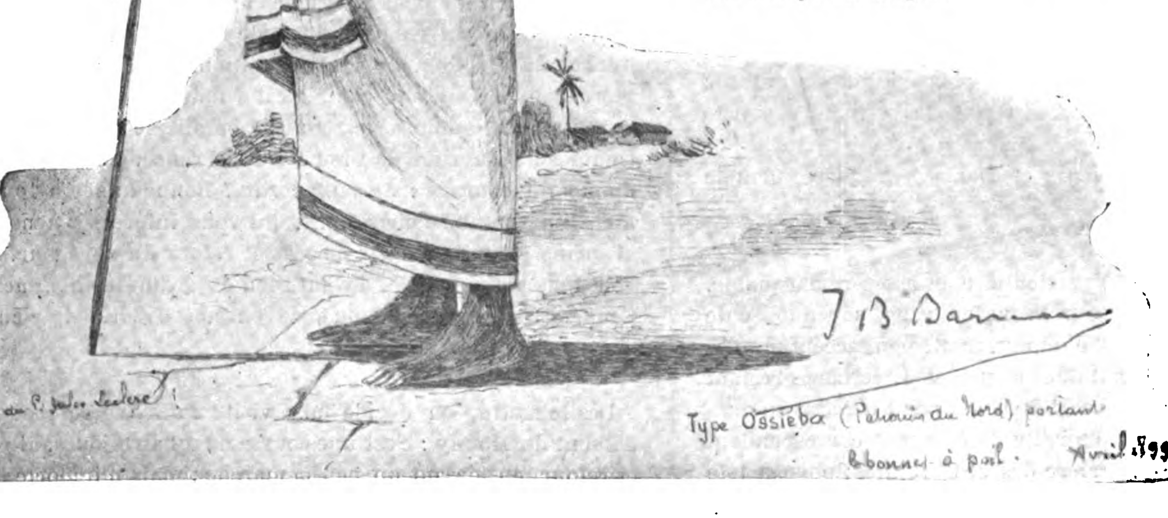
***

Dès le matin, on décida une visite au fleuve Tembony, affluent du Mouny : c'est une course de quatre jours, aller et retour, en forçant un peu la marche ; mais n'importe, le point géographique est intéressant à établir et d'ailleurs nous avons le temps.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21 février, 7, 10 mars et la carte p. 33.

Ce qui n'empêche pas qu'en moi-même, j'admire avec quelle désinvolture nous entreprenons maintenant des courses de quatre journées quand, autrefois, une course de quatre heures nous eût semblé digne de réflexion.

Chemin faisant, j'ai la chance de faire partir devant moi et de tirer au moment où il grimpait dans un arbre, son refuge habituel, un *gnourk*, animal singulier de la taille de nos loutres, ayant trois doigts à chaque patte, et qui, par une bizarrerie de la nature, sur un pelage uniformément gris, porte une simple touffe de poils blancs et plus longs au milieu du dos.



GABON. — GUERRIER PAHOUIN ; reproduction d'un dessin envoyé par le R. P. TRILLES (voir le texte).

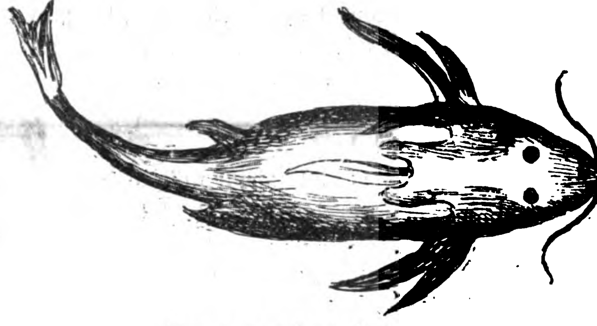
Animal nocturne, il descend des arbres la nuit pour aller manger les feuilles du *myong*, herbe odorante, dont les femmes aiment à se parer les cheveux et à porter des touffes au-dessus des oreilles.

Le cri plaintif du gnourk retentit lugubre dans le grand silence de la nuit : c'est lorsqu'elle est claire surtout que l'on entend ses « houhou » prolongés. La chair est dure, mais bonne à manger. En tout cas, elle vaut bien celle du porc-épic, que l'on nous apporte ce soir. Rôti, l'arrière train du porc épic est tendre et savoureux ; mais la tête et le devant sont horriblement amers, notre cuisinier en a fait de la soupe, mieux vaudrait dans le bouillon jeter de l'amer-picon à pleins verres.

***

Le mardi 2 janvier se lève tout ensoleillé. Nos conducteurs, pour aller au Tembony, sont là, dès le réveil. Ils sont du village de Méban, près du fleuve, et retournent chez eux. Mais, au dernier moment, les pendards se ravisent et exigent une somme folle pour nous conduire.

De dépit, M. Foret ne veut rien entendre, et ordonne le départ immédiat pour Ognoubeu, étape voisine. Nos conducteurs, voyant leur espoir déçu, crient, se débattent, abaissent leurs prétentions. N'importe : l'ordre du départ est donné : pour avoir voulu trop gagner, ils n'auront rien du tout, ou plutôt si, les reproches amers de leurs concitoyens,



AUGWANG, poisson à épines.

Tout cela nous a bien un peu retardés et ce n'est qu'à 8 h. 1/2 que nous nous mettons en marche. C'est bien tard, car l'étape est longue.

déçus dans leur espérance de voir le Blanc, animal rare et particulièrement curieux en ces régions africaines.

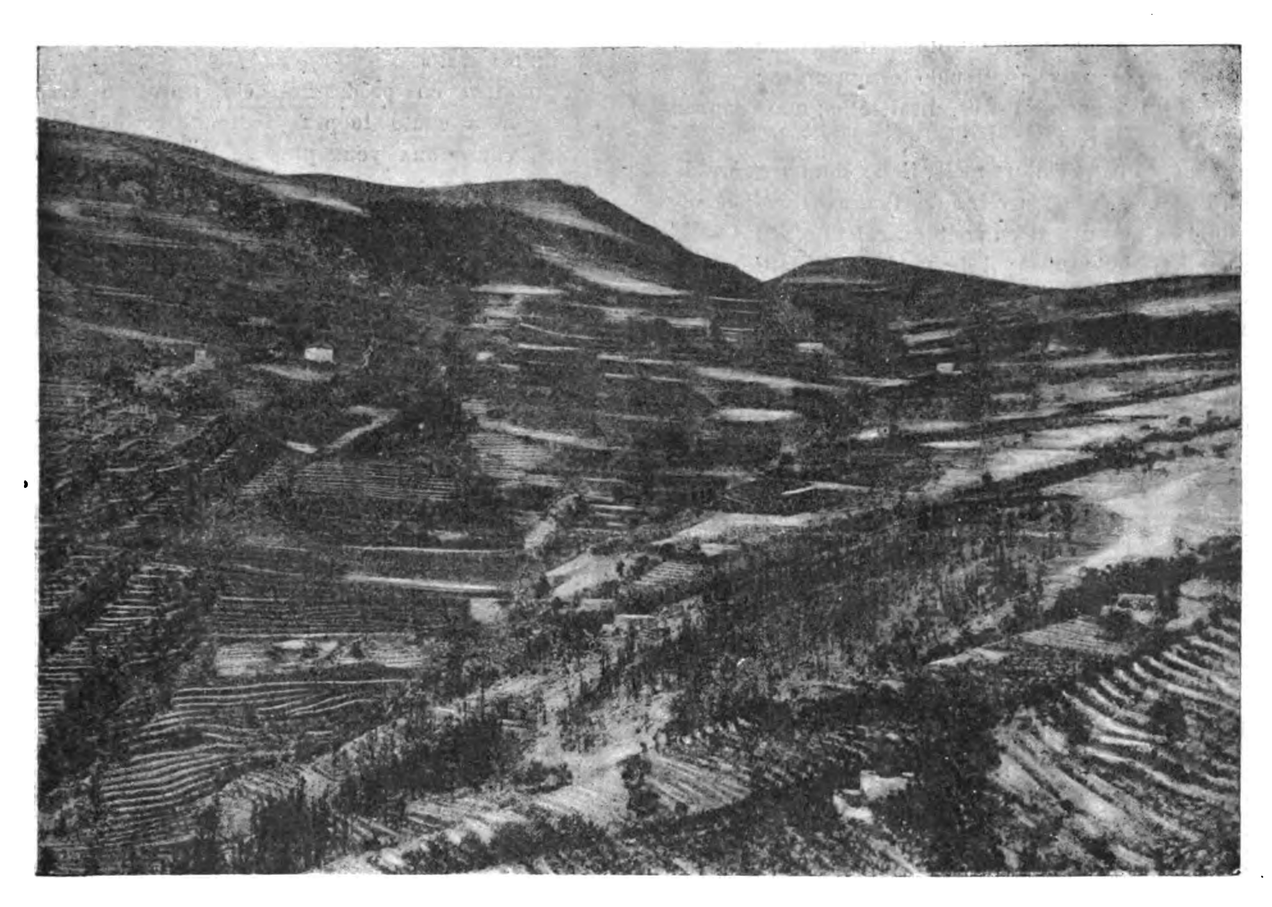
Après avoir franchi la montagne Mékong (ou *des Flèches*) ainsi nommée de ses sommets effilés, nous entrons dans le bassin de la Neille, avec la rivière Mékoure, que nous traversons et qui fuit devant nous vers l'Est. Ça et là, dans la montagne, se sont réfugiés plusieurs petits villages Oza, vrais nids d'aigle. A l'abri de leurs rochers, les gens vivent là, paisiblement près des eaux claires des torrents, rafraîchis par la brise qui souffle soir et matin, au milieu d'une terre fertile où pêche et chasse abondent également. Une vraie vie de paradis ! Oh ! comme c'est le cas de le dire : Trop heureuses gens : *sua si bona norint !*

Hélas ! en dehors de cette terre, ils ne voient rien, n'espèrent rien ! Bonheur d'un jour ! joies éphémères !

Les femmes ont perdu l'habitude de se limer les dents, ce qui, par ici, ne les rend pas plus jolies : leurs dents jaunes, longues, déchaussées, les déparent affreusement.

Par le chemin, on rencontre un rocher magnifique d'où s'échappe en nappe claire un ruisseau qui s'enfuit vers la Neille. Combien je regrette que les appareils photographiques soient enfermés dans leurs caisses ! il y aurait de belles vues à prendre ; mais, en partant, on ne sait pas ce que l'on trouvera et l'on ne peut, dans ces chemins abominables, porter quoi que ce soit à la main.

(*A suivre.*)



LIBAN. — Aspect des montagnes et des vallées qui avoisinent Ghosta; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Angelil, de la Compagnie de Jésus (voir le texte).

ÉCOLES ET COUVENTS DU LIBAN

Par le R. P. ANGELIL

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU LIBAN

Suite et fin (1)

Le ciel a prélevé sa part parmi nos enfants. Laissez moi vous dire un mot des pertes les plus sensibles que nous avons faites cette année.

Un enfant de Sehfide, nommé Tano, âgé de 12 ans, se faisait remarquer par sa piété et par son assiduité à l'école. Un jeudi, au retour des champs, une fièvre maligne le saisit et le cloua sur sa natte. De médecins, il n'y en a pas dans ce pays. Pour remède on lui frotta les pieds et le front avec du beurre, et on lui donna de l'eau de mauve comme tisane. La fièvre augmentait, l'enfant entrait en délire ; il se tournait vers sa mère et disait :

« — Maman, je vais mourir ; mais ne t'attriste pas. Le Père nous a dit que ceux qui meurent jeunes ont plus de chances d'aller au ciel. Ne vaut-il pas mieux que je meure maintenant ? »

Il demanda ses livres, en retira les images qu'il avait gagnées en classe, les regarda longuement l'une après l'autre, les baisa avec affection et les plaça sur son front et sa poitrine. Après avoir reçu le Saint Viatique, il resta plusieurs minutes sans mouvement ; puis il se tourna vers

(1) Voir les *Missions catholiques* du 7 mars.

sa mère et lui dit : « — Maman, à Dieu ! au Ciel ! » Ce fut sa dernière parole. Le pauvre enfant, après une agonie très douce, expira en serrant dans sa main une image de la Vierge. Tous ses condisciples vinrent le voir et pleurèrent sa mort.

***

Dernièrement un événement tragique consterna l'école de Gebaïl. Mansour, un des enfants les plus aimés à cause de sa jovialité et de sa prestesse aux jeux, venait d'expirer, frappé par un coup de fusil. C'était l'aîné d'une nombreuse famille, dont le père, parti en 1895 pour l'Amérique, y était mort de misère. Sa turbulence et son étourderie n'avaient pas permis de le garder à l'école. Placé chez un menuisier, il ne tarda pas à prendre ce métier en dégoût et se mit à courir le pays d'une station à l'autre. Sa mère était au désespoir. Au commencement de l'année scolaire, elle vint tout en larmes nous supplier de le reprendre :

« — Ne m'en laissez que les os, disait-elle ; mais sauvez mon âme et la sienne. »

Pendant les deux premiers mois, il ne donna guère de satisfaction ; mais, à la neuvaine de l'Immaculée-Conception, époque où les enfants entrent en retraite, il fut saisi par un miracle de la grâce ; il demanda la médaille de la Sainte Vierge, prit rang parmi les congréganistes et changea complètement. Son maître était stupéfait de la rapidité de ses progrès et sa mère n'en revenait pas de joie. Cette joie, hélas ! ne dura pas longtemps.

Les vers à soie ayant fini leurs cocons, la mère réclama



LIBAN. — COUVENT MARONITE AU FOND D'UNE GORGE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. ANGELIL.

Mansour pour l'aider dans son travail ; il montra tant d'activité qu'en peu de temps, il assura la subsistance de la famille pour toute l'année.

Son oncle vint le chercher, voulant le récompenser de sa bonne conduite par une espèce de villégiature dans la vallée des chacals où il allait mettre sa vigne en bon état et en chasser les bêtes fauves. Le brave Syrien avait son fusil en bandoulière et montait un mulet turbulent ; il dit à son neveu de sauter en croupe derrière lui ; mais, dans sa précipitation, Mansour engagea le canon de l'arme dans ses habits, la décharge partit et lui traversa les intestins. Il fut reporté demi-mort à sa mère ; on ne put extraire les plombs et une inflammation mortelle se déclara. Quand le pauvre enfant reprit connaissance, il dit :

« — Dieu le veut ainsi ; il m'enlève pour que je ne sois pas un coquin. »

Il mourut en prédestiné. Un proverbe arabe dit : « Ce qui a coûté le plus de peine et de fatigue aux mains, cause aux yeux plus de larmes. » Mansour fut d'autant plus regretté et pleuré qu'il avait causé plus de soucis à ses parents et à ses maîtres.

***

Il y a quelques années, un ouvrier de Sarba me fit appeler à son lit de mort et me montrant ses six enfants, trois garçons et trois jeunes filles, me dit :

« — Vous êtes le père des malheureux. Voilà ce que je vous laisse. Je vous les recommande tous, mais particulièrement Abla ; c'est l'ange de notre famille. »

Abla était la fille aînée ; elle avait soigné son père avec une grande tendresse. Je m'occupai de caser tout ce petit monde. Le champ de mûriers, dernier reste de la fortune, fut vendu et forma la dot des deux sœurs d'Abla ; deux garçons furent placés chez un tailleur de Jounié, le troisième, encore petit, resta à l'école. Abla, pour faire vivre sa mère infirme, entra à la filature ; mais ses quatre piastres de salaire quotidien ne fournissaient pas même le pain de la famille et, en attendant que les garçons pussent gagner quelque argent, il fallait bien s'ingénier. Abla vint un jour me trouver tout en larmes :

« — Père, me dit-elle, nous allons mourir de misère. Voilà six jours que nous nous couchons sans souper. Sauvez-nous ! »

***

L'idée me vint de l'essayer comme maîtresse dans une école et je l'envoyai ouvrir celle de Safra. Safra est un petit village demi-sauvage dans le genre de ceux du Belad-Béchara ; les garçons et surtout les filles y vivaient dans un abandon complet. Abla accepta sa charge avec une frayeur marquée. Sa pauvreté et sa timidité ne plaidaient pas en sa faveur ; certaines gens mal intentionnées cherchèrent à la décourager, alléguant que l'instruction était une nouveauté dangereuse, que jamais les filles du pays n'avaient eu besoin de maîtresse et que ce serait une cause de discorde, même de scandale... On jetait des pierres sur ses fenêtres et sa terrasse ; on empêchait ses élèves de lui porter de l'eau ; bref, elle souffrit le martyre durant une année. Mais les enfants qui lui étaient confiés faisaient des progrès rapides, que je constatais avec joie à chacune de mes visites faites à l'improviste. Aussi je la soutenais de

mon mieux. Sa maigre pension de 20 francs par mois, elle n'y touchait pas ; elle l'envoyait à sa famille et se contentait de ce qu'on lui offrait dans le village. La piété, le silence, la bonne tenue des enfants firent tomber tous les préjugés. Sa classe tripla ; des jeunes filles plus grandes qu'elle vinrent prendre part à ses leçons. Cet état de prospérité dura deux ans. Tout le village se prit d'une sincère affetion pour la maîtresse. Abla ordonnait, et tous, hommes et femmes, lui obéissaient. Elle s'aperçut un jour que deux hommes se gardaient rancune et cherchaient à se nuire ; elle les fit appeler et leur parla avec tant d'énergie qu'ils se pardonnèrent, s'embrassèrent devant elle et le lendemain allèrent communier sous ses yeux.

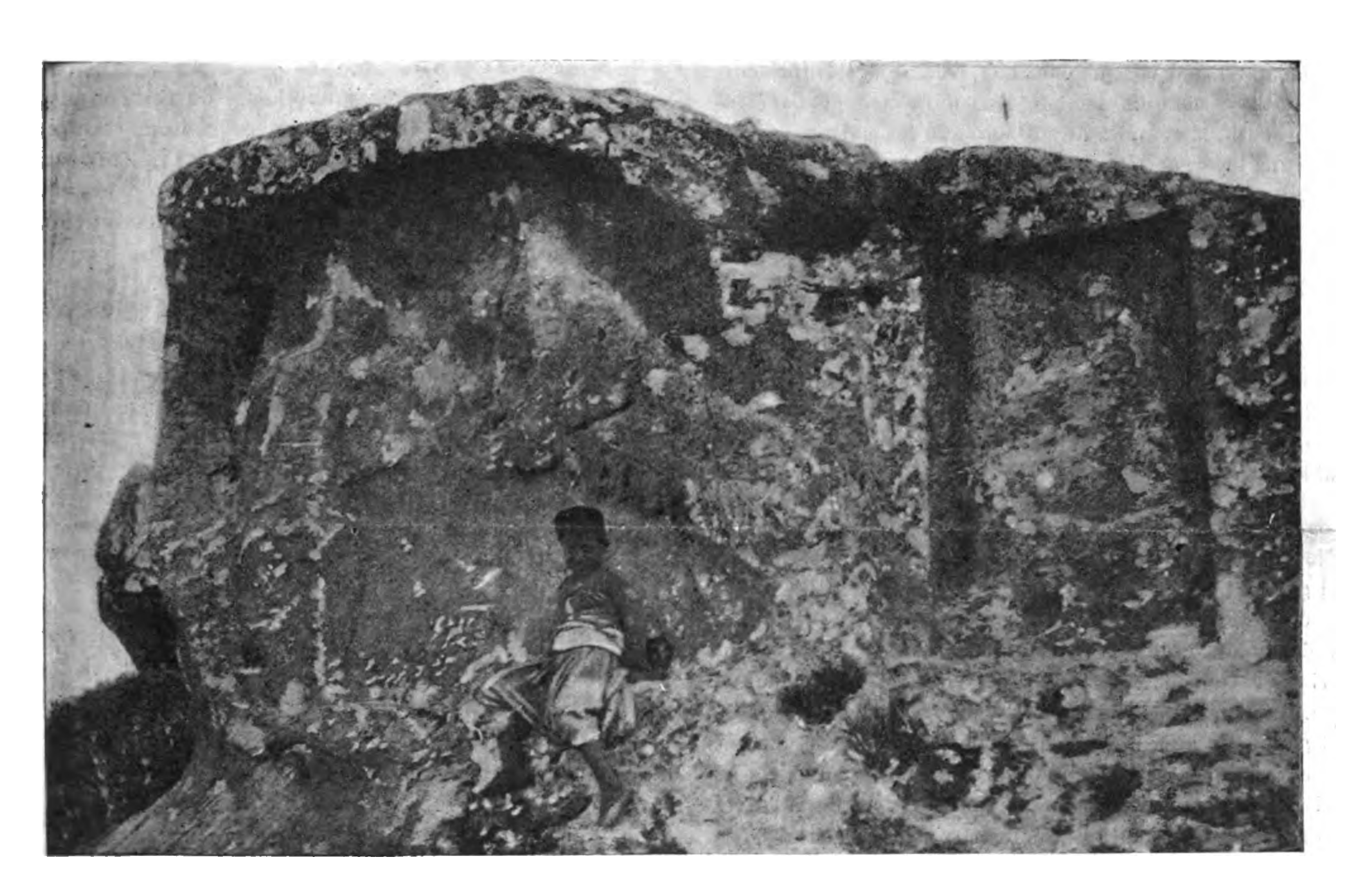
Malheureusement, par suite des privations, des soucis pour sa famille et de l'excès de son zèle, ses forces étaient épuisées ; une fièvre lente la minait. Au mois de mai dernier, elle abandonna tout à coup sa classe et s'en alla retrouver sa mère :

« — Je viens mourir chez vous, lui dit-elle ; je n'ai pas besoin de remèdes, mais de résignation. »

Elle me fit appeler et me dit :

« — Je laisse ma mère et trois frères. Prenez-en soin quand je ne serai plus. Il ne me reste que le chapelet que vous m'avez donné ; qu'on le mette sur ma poitrine dans le cercueil. »

Puis, faisant effort pour ne pas pleurer, elle porta



LIBAN. — Le petit Moussa parti a la recherche de son anesse perdue dans les gorges de Ghiné et se reposant sous les stèles d'Adonis ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Angelil, de la Compagnie de Jésus.

son chapelet à sa bouche, ferma les yeux et resta longtemps en prière.

Le vénérable prêtre qui lui donna la communion me disait :

« — Voilà vingt ans que je suis curé ; jamais je n'ai assisté à une mort aussi édifiante ».

L'estime qu'on avait pour la défunte fit de son enterrement un véritable triomphe. Tout le personnel de la filature où elle avait travaillé et tous les habitants de Safra lui firent cortège ; on l'invoquait plutôt qu'on ne priait pour elle.

∴

Avant de finir, veuillez me permettre une ou deux remarques à propos des écoles. Il est certain que le Liban subit une transformation. Autrefois les habitants de la montagne, s'occupant de leurs mûriers et de leurs champs, gardaient la simplicité des mœurs et le fonds de foi et de religion légué par leurs aïeux. Ils cohabitaient sans trop d'inconvénients avec leurs ennemis les Druzes et les Métoualis ; les bruits du dehors et les révolutions ne les touchaient pas parce qu'ils ne parvenaient pas jusqu'à eux. Mais ils avaient les hérétiques en horreur. Un protestant de Saïda, s'étant avisé d'aller planter sa tente sur la hauteur d'Aïn-Eble, fut chassé par une grêle de pierres et ne s'arrêta dans sa fuite que sur les confins de Tyr. Un anglican

de Beyrouth ayant voulu s'introduire à Bicfaya, fut menacé d'être brûlé dans sa tente s'il y passait la nuit. Un quaker de Tripoli étant venu à Batroun pour y ouvrir une maison, souleva une telle unanimité de réprobation qu'il dût rester la journée sans nourriture, personne ne voulant avoir de rapport avec lui ; il repartit pendant la nuit.

Aujourd'hui c'est bien différent. Si le ministre protestant de Saïda se rend à Aïn-Eble, il est logé dans la plus belle habitation ; à Deble, le cheik lui fait les honneurs de sa maison ; à Cana, vingt demeures s'ouvrent devant lui.

Venez dans la région centrale, dans ces districts où la population est compacte et mélangée de Grecs, de Maronites, de Druses, de Métoualis, à Mouchtara, à Gérine, à Cafarnabrath, les protestants ouvrent avec étalage de splendides palais ; à Metaïn, à Choueïr, à Biscunta et même à Bicfaya, ils sont comme chez eux, comme des vainqueurs dans un pays conquis. Les plateaux qui s'étagent au-dessus de Beyrouth, si remplis de villages que les maisons se suivent sans interruption, sont activement travaillés par la propagande hérétique. Le Kesrouan, le boulevard des Maronites, est déjà mûr pour la perversion ; de même que les districts de Batroun et de Becharré qui, jusqu'ici, n'ont pas été ébranlés.

Au mois d'avril, le Consul général de Russie arriva à Batroun, et fut reçu triomphalement. Cette visite eut lieu au moment où, dans toute la montagne, on ne parlait que des lois édictées, à Paris, contre les congrégations et les amis de la France en éprouvèrent un malaise inexprimable.

***

Nous sommes donc en face de deux ennemis formidables qui gagnent chaque jour du terrain : les protestants et les russes. Il y en a un troisième : c'est l'esprit d'orgueil et d'indépendance, qu'introduisent dans tous les villages les Syriens revenus d'Amérique. Tous n'y meurent pas de misère. Quelques-uns en rapportent une petite fortune qu'ils ont gagnée je ne sais par quels moyens. Cette fortune les place à cent coudées au-dessus de leurs compatriotes ; ils bâtissent des maisons, portent des pantalons et des montres en or, reçoivent quantité de journaux et de brochures. Ils déblatèrent contre les anciennes institutions nationales.

Ces idées mûrissent et deviennent à la mode. Que seront nos chrétiens dans dix ans d'ici, puisque depuis dix ans le mal a tant fait de progrès ?

Pour l'arrêter, le moyen le plus sûr, l'arme la plus efficace, c'est l'école. Nos quelques écoles timides et sans ressources sont beaucoup trop peu nombreuses. On est effrayé, en faisant le recensement des villages chrétiens de la montagne, de voir combien en sont dépourvus.

La question des écoles, c'est la question vitale, question de vie ou de mort pour le pays, et je souhaite que les événements démentent mon opinion. Si l'on ne prévient pas les progrès des plus redoutables ennemis de l'influence catholique et française au Liban, le pays sera, dans quelques années, transformé en province russe ou devenu un fief protestant de l'Angleterre ou de l'Amérique.

FIN

LES JOIES DU RETOUR

Par M. Paul VIAL

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU YUN-NAN

Suite (1)

Passons sous silence tous les préparatifs de départ et mettons tout de suite le pied sur la barque où nous nous trouvons tous les trois réunis le 4 février 1901.

Les colis encombrent l'embarcation, nous nous sommes réservé seulement un petit coin où nous ne pouvons pas même nous étendre. Mais nous sommes chez nous et notre cœur prolonge son horizon bien au-delà de l'horizon des yeux.

***

Donc le lundi 4 février, à une heure du soir, on hisse la voile et bientôt les belles et blanches maisons de Laokaï disparaissent derrière nous les unes après les autres comme un monde qui s'en va.

A droite, c'est déjà la Chine ; à gauche, c'est encore la France jusqu'à Longpo. Voilà Baxat, voici Trintuong, un rapide nous arrête, et le commandant du poste, lieutenant Lavenir nous prie très aimablement de nous arrêter chez lui pour nous reposer.

Aussitôt dit, aussitôt fait : bien plus, je prends le parti d'abandonner la barque qui continuera lentement de monter le fleuve Rouge et nous rejoindra à Longpo.

Après un dîner réconfortant, nous enfourchons un cheval et partons en compagnie d'un sergent et de quatre tirailleurs.

***

Une bonne route nous conduit jusqu'à Longpo, où nous arrivons à cinq heures. Ce poste est situé sur la rive droite du fleuve Rouge dans un angle formé par ce fleuve et la rivière dite de Longpo. C'est là le point extrême du Tonkin.

Pays triste, et sauvage, coupé de gorges étroites et hérissé de montagnes à profil aigu. Le poste est comme un oasis au milieu d'un désert. L'adjudant Pierre nous installe dans sa chambre, nous offre son bureau et nous invite à sa table.

Nous sommes charmés de tant de prévenances.

Le lendemain était jour de marché. Nous nous rendons sur la place en compagnie de l'adjudant :

« — Mais, lui dis-je, qu'est-ce que je vois ? Voici des réguliers chinois en uniformes ?

« — Oui, de pauvres diables qui n'ont pas de quoi manger et qui font un petit commerce de denrées chinoises.

« — Voici des *chajen*, voici des *idojên*. Ah! permettez-moi de lier conversation avec eux. »

Et, m'adressant aux indigènes :

« — Eh bien ! mes amis, comment va le commerce ?... Vous ne répondez pas ? N'ayez pas peur ; je ne suis ni soldat, ni commerçant, mais un missionnaire du Yun-nan.

« — Ah ! me répondent-ils, vous savez le chinois ?

« — Parfaitement, et même le lolo, si vous connaissez

(1) Voir les numéros des 21 et 29 février.



cette langue. Voyons, que vendez-vous ? des courges ? du maïs? des pommes de terre ? du riz.... Etes-vous contents du commandant de poste ?

« — Oh ! oui, très contents. Il nous protège, il nous paie bien. Même, me dit un vieillard, je lui apportais un coq et deux beaux poulets qui valaient bien trois piastres. Je voulais le lui céder pour deux. Malheureusement en route nous avons rencontré des tirailleurs qui reconstruisent un pont; l'un d'eux m'a menacé de me battre si je ne lui donnais pas le tout, pour une piastre.

« — Et tu as cédé ?

« — Que faire ? Les Français ne nous comprennent pas. Ah ! si vous vouliez rester avec nous, nous serions bien heureux ! Nous habitons de l'autre côté de cette montagne. Venez dans notre village; nous vous bâtirons une maison et vous nous instruirez. »

Et c'étaient des *iâojên* qui me parlaient ainsi!

« — Ah! mes amis, leur répondis-je, si je pouvais suivre mon inclination naturelle, je n'irais pas plus loin ; mais il me faut continuer ma route, et je pars aujourd'hui même. Voulez-vous me donner quelques mots de votre langue? »

Après en avoir inscrit un certain nombre, je les leur répète.

« — C'est ça! mais c'est ça! s'écrient-ils. Venez, venez, venez, disent-ils, en me prenant par le bras; vous apprendrez notre langue et nous serons tous avec vous. Nous aimons les Français; mais ils ne nous comprennent pas. »

Le pays me paraissait plus beau, les montagnes moins âpres et, sous l'habit noir de ces pauvres gens, de ces chers Iâojên, j'entrevoyais déjà l'image de mon Dieu! Leur rencontre est une des meilleures joies qu'il m'ait été donné de goûter dans ma vie de missionnaire; mais combien douloureuse et déchirante l'obligation de me séparer d'eux !

J'avise une femme à l'air souffreteux.

« — Es-tu malade ?

« — Oui, Père, j'ai une toux opiniâtre; j'ai des plaies; mais je suis vieille, moi; si vous pouviez seulement guérir ma pauvre enfant. »

Le bon adjudant à qui j'explique le cas, me prie de les amener chez lui. Ah! ils étaient contents, ces braves montagnards, et l'adjudant, et moi aussi.

Je laisse au brave sous-officier le soin de passer l'inspection des plaies, d'y mettre des onguents et des compresses; il termine en leur donnant quelques petits cadeaux.

En revenant sur mes pas, je me sentais triste comme si j'abandonnais mes propres enfants.

***

Notre barque est en vue, et nous faisons nos préparatifs de départ.

Nous descendons, accompagnés de l'adjudant, emportant une hotte de légumes qu'il nous force d'accepter. Une dernière poignée de main, un dernier tour de promenade sur la plage française, et nous entrons décidément en Chine.

« — Eh bien! me dit le P. Kircher, êtes-vous content de votre excursion?

« — Un mot vous le dira: j'ai fait connaissance avec les *iâojên*.

« — Oh ! alors! et qu'en dites-vous?

« — Je crois que leur caractère ressemble beaucoup à celui des Lolos : même simplicité, même familiarité.

« — Sont-ils de la même race?

« Non, certainement, du moins d'après ce que je connais de leur langage. Du reste, nous les reverrons après Sinkai. Mais vous, êtes-vous content de votre voyage en barque?

« — Je n'en ai jamais fait de plus triste.

« — Cependant vous étiez seul?

« — Précisément!... Enfin nous voilà réunis; mais vous me dédommagerez en m'accompagnant jusqu'à Loutoukeu. »

***

Enfin! enfin! Après deux jours de rapides sans nombre, nous accostons à Sinkai, terme de notre voyage par eau.

Mes confrères avaient eu la précaution d'envoyer leurs chevaux par voie de terre et nos hommes nous attendaient avec impatience.

Nous débarquons le strict nécessaire, c'est-à-dire des provisions pour trois jours, car tous les autres colis doivent encore remonter le fleuve jusqu'à Manhao, point extrême de la navigation.

***

Le marché de Sinkai n'a pas grande importance : c'est un ramassis de maisons et de taudis, comme on en trouve au Yun-nan, avec la chaleur en plus.

A 4 kilomètres au sud de ce village débouchent une vallée et une rivière dont la tête et la source s'appuient sur la plaine de Mongtse. C'est la vallée et la rivière de Sin-hién, vallée providentielle qui permettra au chemin de fer d'atteindre le plateau du Yunnan.

Partout ailleurs, ce ne sont que des montagnes entassées les unes sur les autres. Tout le long de cette vallée, qui appartient à la Chine, les Français ont construit une bonne et belle route qu'empruntera la voie du chemin de fer.

***

Revenons à Sinkai. Un mandarin militaire, envoyé par le *taotai*, nous attend depuis deux jours avec quinze soldats. Ils doivent nous accompagner et, au besoin, nous protéger.

Nous avons trois chevaux de selle et deux chevaux de bât. Grâce à l'adjudant Pierre, nous avons pu en louer deux autres sur le territoire de Longpo; leurs propriétaires sont des *Chàjên*, braves gens, mais paresseux.

***

Enfin, le 9 février, nous commençons l'ascension de notre cher Yun-nan.

La vraie route, la route des caravanes, traverse Manhao, qui est à 20 kilomètres plus au nord. Alors pourquoi passer par Sinkai ? On le devine : je voulais voir les *Iaojên*, je voulais donner un corps à mon rêve ou n'y plus penser.

Nous montons donc, nous montons toujours, et nous monterons sans trêve, sans repos, depuis 6 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Nous nous élevons de l'altitude de 200 mètres à 2.000 mètres! Rien que cela! Et quelle route! De tous côtés des précipices sans fond et des rochers sans fin. Et combien ai-je vu de *Iâojên*? Deux:

un homme et une jeune fille descendant au marché de Sinkai.

Si encore j'avais pu leur adresser un mot! mais ils avaient été obligés de se blottir en contre-bas de la route, sur une corniche de rocher, afin de laisser passer nos chevaux dont les pieds frôlaient leurs têtes.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

MGR GROSGEORGE

vicaire apostolique du Cambodge.

M. Raison, vicaire général de Saint-Dié, nous communique la notice suivante sur Mgr Grosgeorge, dont nous avons annoncé la mort dans notre dernier numéro :

Mgr J.-B. Grosgeorge était né à la Voivre (diocèse de St-Dié) le 16 juin 1846. Après avoir commencé ses études de latin chez son vénérable oncle, M. l'abbé Ferry, il entra au petit séminaire d'Autrey en troisième en 1861, et en 1864, au grand séminaire de Saint-Dié. Il reçut la tonsure le 26 mai 1866, les Ordres mineurs le 22 décembre de la même année et le sous-diaconat le 21 décembre 1867. Admis sur la fin de 1868 au séminaire des Missions étrangères, il y fut ordonné diacre et prêtre. Son départ pour le Cambodge eut lieu le 15 février 1870.

« Ce qui le caractérisa comme missionnaire, ce fut l'esprit de renoncement, joint à un ardent amour de Dieu et des âmes. Il ne consentit, en novembre 1869, à revenir quelques jours dans sa famille, que pour rendre les derniers devoirs à sa vénérable mère, et ce fut en vain que les médecins lui conseillèrent de retourner en France pour y refaire ses forces épuisées.

Nommé en 1896 vicaire apostolique du Cambodge, qu'il évangélisait avec le plus grand zèle depuis un quart de siècle il a gouverné durant six années cette grande mission et s'est éteint le 1er mars à Culao-gieng. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Lyon	20 »
Anonyme de Lyon	5 »
Anonyme de la Mayenne	40 »
C. R. de Lyon	5 »
Une famille de Lyon	50 »
Anonyme de Strasbourg	150 »
R. P. abbé de Lérins, diocèse de Nice	50 »
Mme veuve Vernay, Lyon	100 »
Mme Degand, du diocèse de Langres	40 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Culerier, Saint-Albert).

Anonyme de Bayeux, demande de prières pour défunts	100 »
Anonyme de Paris	20 »
M. l'abbé Morin, recteur de Landehen (Côtes-du-Nord)	13 »
Mme veuve Antech, La Rochelle, demande de prières	2 50
Anonyme de Sedan, diocèse de Reims	40 »
M. l'abbé Dupard, du diocèse d'Autun	20 »

Pour les affamés (R. P. Antoninader, Pondichéry).

Un prêtre du diocèse de Grenoble, demande de prières	100 »

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie Mineure).

Mme Perrault, du diocèse d'Autun	5 »
M. l'abbé Conte, Châlons	35 »
M. l'abbé Gaillard, Paris	100 »

A Mgr Fallize (Norvège).

Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus	25 »

Au Frère Evagre (Jérusalem).

Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus	25 »

Pour les Arméniens (Mgr Terzian).

Mme Crétinon-Belmont, Lyon	50 »

Pour les missions nécessiteuses d'Asie (M. Vial).

M. J. Baegert, du diocèse de Strasbourg	100 »

A M. Tignous (Coïmbatour).

M. l'abbé Motte, diocèse de Gap	10 »
M. Al. Maës, diocèse de Paris	10 »

A sœur Marie, des Missions (Kumbakonam).

M. l'abbé Motte, diocèse de Gap	6 »

Pour les missions de la Cochinchine septentrionale (M. Morineau).

Anonyme du diocèse de Rouen	20 »
Une sœur de l'Hôtel-Dieu, Lyon, demande de prières	5 »
Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus	25 »

A M. Bourlet (Tonkin occidental).

M. Al. Maës, diocèse de Paris	10 »

A Mgr Gendreau, à Hanoï.

M. Louis Imbert, Bordeaux	20 »

A M. Darras (Pondichéry).

Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus	25 »

A M. Millard (Pondichéry).

Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus	25 »

A M. Fourcade (Pondichéry).

Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus	25 »

Pour les missions de Chine (Mgr Favier).

Un prêtre d'Orléans	90 »

A Mgr Favier (Pékin).

Anonyme de Dijon	0 60

A M. Robert, pour l'église de Taïkou (Corée).

M. Al. Maës, diocèse de Paris	10 »

A sœur Faure (Tché-Kiang).

Une sœur de l'Hôtel-Dieu, Lyon, demande de prières	3 »

A M. Monnier (Mandchourie septentrionale).

Mme veuve Vernay, Lyon	200 »

A Mgr Cousin, pour la mission de Saga (Nagasaki).

M. Al. Maës, du diocèse de Paris	10 »
Une sœur de l'Hôtel-Dieu, Lyon, demande de prières	5 »
Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus	25 »

A M. Claudius Ferrand (Nagasaki).

Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus	25 »

Pour les missions nécessiteuses d'Afrique (R. P. Lejeune, Bas-Niger).

M. J. Baegert, du diocèse de Strasbourg	100 »

A M. Picard, Abyssinie.

Une abonnée, du diocèse de la Rochelle	5 »

Au R. P. Beyzim, pour la léproserie d'Ambahivoraka (Madagascar central.

M. le chanoine Denjoy (Auch)	50 »

Au R. P. Mothon, Dominicain (Cuba).

M. Al. Maës, du diocèse de Paris	10 »

Au R. P. Douceré (Nouvelles-Hébrides).

J. R. de Lyon, prières spéciales	3 »
Un ancien condisciple, diocèse de Saint-Brieuc	10 »

Pour les lépreux des îles Marquises.

Mme Crétinon-Belmont, Lyon	50 »

Aux Pères Blancs, au Nyanza (pour le rachat des esclaves).

Anonyme de Bayonne	1 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





VICTORIA NYANZA (*Afrique équatoriale*). — MISSIONNAIRES EN VOYAGE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CLASSE, des Pères Blancs (v. p. 136).

ROME

Nous avions, selon l'usage, adressé au Saint-Père, par l'entremise de Son Eminence le cardinal Rampolla, le volume relié des *Missions catholiques* 1901. Voici la gracieuse réponse que nous venons de recevoir de Rome.

LETTRE DE S. EM. LE CARDINAL RAMPOLLA, SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SA SAINTETÉ

Je me suis empressé de remettre entre les mains du Saint-Père le 33e volume des *Missions catholiques* que, selon une tradition louable, vous offrez au Souverain Pontife chaque année, en hommage de filial dévouement. Sa Sainteté l'a accueilli avec gratitude et s'est plu à exalter les mérites de l'Œuvre que ce Bulletin a pour but de faire connaître. Pour marquer sa satisfaction, le Saint-Père vous accorde bien volontiers à vous et à vos collaborateurs la bénédiction apostolique. Après vous avoir fait part de cette faveur, je suis heureux de profiter de cette circonstance pour vous remercier de l'exemplaire que vous avez daigné me destiner.

M., card. RAMPOLLA.

CORRESPONDANCE

BAS-NIGER

Progrès de la civilisation chrétienne. — Abolition de tyranniques et barbares coutumes.

Le R. P. Lejeune voit son zèle et son activité récompensés. Un chrétien, le roi d'Onitsha, nouvellement élu, a pris l'initiative de mesures sanctionnées par le gouvernement anglais et qui sont toutes à l'avantage de l'avenir de la civilisation dans ce vaste pays.

LETTRE DU R. P. LEJEUNE, PRÉFET APOSTOLIQUE DU BAS-NIGER, A MGR LE ROY, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT ESPRIT.

Onitsha, 31 décembre.

Vous avez appris l'élection d'un de nos catéchistes comme roi d'Onitsha. Je suis heureux de vous faire part de quelques mesures prises à son instigation.

En effet, la veille de Noël, une loi a été promulguée qui étonne toute la contrée. Jusqu'à ce jour, le roi ne devait jamais quitter sa résidence, sauf le jour de

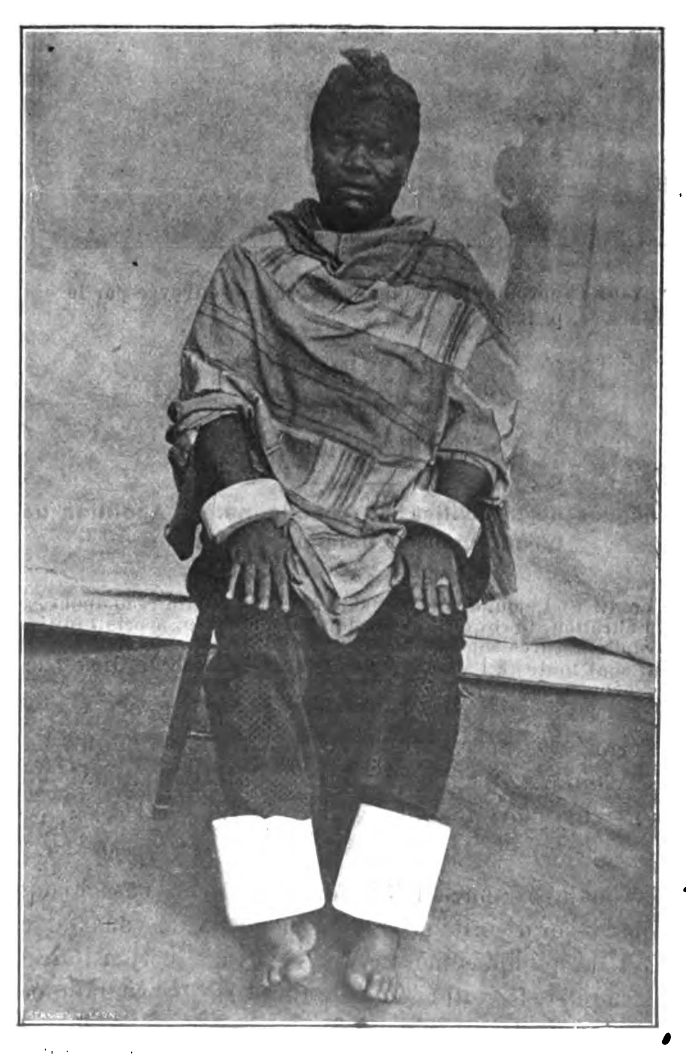
sa fête, où, par exemple, il avait le droit d'entrer dans toutes les maisons et de s'approprier tout ce qui lui faisait plaisir. Comme Sami tenait à pratiquer ses devoirs religieux, il nous avait donné un terrain près de sa demeure, pour y bâtir une chapelle; c'est dans cette chapelle qu'il se rendait une fois par semaine, le jour où on allait y dire la messe; mais il ne venait jamais à Onitsha, l'usage ne le lui permettant pas.

Il fallait arriver à abolir cette étrange et tyrannique coutume. Nos chrétiens, déjà nombreux et influents, ont fait dans ce but des démarches. Sami, lui aussi, a agi de son côté et le 24 décembre, la loi qui permet désormais au roi de sortir à sa guise est proclamée dans tout le pays. Le roi a donc pu assister à la fête de Noël.

***

Une autre mesure des plus heureuses concerne les enfants jumeaux. Aussitôt nés, ils étaient étouffés, jetés au fleuve, ou donnés en pâture aux pourceaux.

Seul, dans tout le Niger, le roi Sami avait déjà résisté à la barbare coutume. A deux reprises, la Providence lui avait donné des jumeaux et chaque



BAS-NIGER.— La reine d'Onitsha ; d'après une photographie.

fois il avait défendu l'accès de sa porte au sorcier, Lui si doux, faible même, avait su se montrer ferme et terrible. La dernière fois, sa cour était remplie de chefs qui voulaient lui enlever de force ses enfants. Il a su les défendre et leur sauver la vie au péril de la sienne. C'est pour cela, sans doute, que Dieu l'a choisi pour l'élever aux honneurs de la royauté.

Sur son initiative, le gouvernement a promulgué une loi qui interdit désormais la destruction des jumeaux, sous peine de mort du père et de la mère, et cette loi a été ratifiée par la cour suprême d'Asaba. Que de centaines de petits enfants cette loi sauvera chaque année!

***

Nous avons aussi à chanter un *Te Deum* d'action de grâces pour une nouvelle loi sur la polygamie, due aux instances du bon roi Sami.

On se rappelle la campagne de presse que j'ai menée l'an dernier en France contre l'exploitation et l'exportation de la femme au Congo français.

Or, voilà qu'une loi vient d'être promulguée dans le *Government Gazette*, qui règlemente les mariages. Elle nomme officiers de l'état civil, les juges, les administrateurs, les chefs de poste, médecins civils ou militaires, enfin les ministres de toutes les religions.

Chaque poste militaire ou civil, chaque église, doit avoir son registre de mariages, sur lequel celui qui fait fonction d'officier de l'état civil consigne la date du mariage, le nom des parties, leur âge, leur profession, leur village, leurs pères et mères, devant deux témoins. Copie de l'acte est délivrée aux époux. Et ce régistre, une fois contresigné par le gouvernement, fait foi. Et il n'est pas dépourvu de sanction!

« Quiconque se rend coupable de bigamie sera puni de cinq ans de prison; quiconque se marie avec une femme déjà mariée et non veuve, sera puni de cinq ans de prison; quiconque produit un faux renseignement dans la célébration du mariage, sera puni d'un an de prison, etc., etc. »

A la bonne heure! Avis aux gouverneurs des colonies françaises, qui ne font rien pour empêcher le dépeuplement de nos immenses territoires!

***

Est-ce à dire que l'horizon est maintenant sans nuages? Non, car nous avons la guerre, et une guerre qui va être grosse de conséquences.

Les journaux financiers de Londres la critiquent vivement. Peut-être, si l'ancienne *Niger Company* n'était excitée par la jalousie, le ton de ces journaux serait-il différent. Cette guerre paraît, en effet, nécessaire, nécessaire pour abolir l'esclavage, les sacrifices humains, l'immolation des jumeaux, l'assassinat des femmes qui ont le malheur de mettre au monde

trois filles de suite, et pour détruire le *Long Juju* des Aros, auquel on offre chaque jour 100 victimes humaines...

N'est-il pas du devoir des puissances européennes d'empêcher, même par la force, de pareilles abominations? Voilà pourquoi 2.000 hommes, divisés en trois colonnes, opèrent en ce moment derrière Onitsha. Souhaitons que leur succès soit complet, pour que, le pays une fois ouvert, nous puissions aussi y pénétrer et par des moyens plus doux, abolir ce qui restera de barbarie.

Mais, de ce côté, tout le monde est affolé, et tout le monde se réfugie dans nos missions d'Agouleri et de Nsoubé. Il y a bien, en ce moment, dix mille fugitifs à Agouleri et autant à Nsoubé. Pauvres gens, qui ont apporté à peine de quoi manger pendant huit jours, que deviendraient-ils, si la mission ne les nourrissait pas? Et comment les supérieurs de ces stations vont-ils s'y prendre pour donner à manger à tant de monde, si des âmes charitables ne leur viennent en aide ?... Il faut les loger, et nous n'avons que des ruines, même au chef-lieu de la Préfecture. Il faut pourvoir à tous leurs besoins, et nos ressources sont si minimes!



BAS-NIGER. — Les Pères de la mission d'Onitsha ; reproduction d'une photographie.

Espérons qu'un rayon de soleil ne tardera pas à se montrer, un de ces rayons divins qui illuminera toute la contrée et y rétablira la paix et le bonheur.

5 février 1902.

On dit que la guerre est finie. Le *Long-Juju*, grand fétiche du pays, est détruit. Le prêtre de l'idole est lui-même entre les mains des Anglais. Sa ville est prise ; mais l'expédition continue ses conquêtes. Il y a eu 40 soldats tués ou blessés. Un grand nombre d'indigènes ont péri.

Cette guerre coûte un prix fabuleux au gouvernement, qui malheureusement se trouve désormais dans l'impossibilité de subventionner nos écoles.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père, sur la proposition de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, a daigné nommer évêque auxiliaire du patriarche de Jérusalem, en remplacement de feu Mgr Appodia, le Révérend Père Louis Picard, curé à Jérusalem, avec le caractère épiscopal et le titre d'évêque titulaire de Capharnaum.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Sur les dons recueillis pour l'abolition de l'esclavage, S. E. le Cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, a attribué:

Au R. P. Michel da Carbonara, capucin, préfet de l'Erythrée .... 10.000 *lire*

A Mgr Dupont, vicaire apostolique du Nyassa. ... 10.000 —

Report	20.000 *lire.*
Au R. P. Lejeune, préfet apostolique du Bas-Niger	10.000 —
Au R. P. Vieter, préfet du Kameroun	10.000 —
Au R. P. Antunes, préfet du Cunène	10.000 —
A Mgr Carrie, vicaire apostolique du Congo-Français	10.000 —
A Mgr Augouard, vicaire apostolique de l'Ubanghi	20.000 —
A Mgr Jarosseau, vicaire apostolique des Gallas.	10.000 —
Au R. P. Lecomte, préfet apostolique de la Haute-Cimbébasie	10.000 —
A Mgr Hirth, vicaire apostolique du Victoria-Nyanza méridional	10.000 —
A Mgr Streicher, vicaire apostolique du Victoria Nyanza septentrional	10.000 —
A Mgr Gerboin, vicaire apostolique de l'Unianiembe	10.000 —
Au R. P. Bucking, préfet du Togoland	10.000 —
Au R. P. Segala, préfet de la Guinée française ..	10.000 —
Au R. P. Magalhaes, préfet du Bas Congo	10.000 —
Total	160.000 —

Paris. — Nous sommes heureux d'annoncer que le R. P. Stanislas Chevalier, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan (Chine), vient d'obtenir le prix Tchihatcheff de 3.000 francs, pour sa carte au 25/000e du Haut Yang-tsé. Depuis 1889, le P. Chevalier se livre en Chine à des études météorologiques et astronomiques et à des levées topographiques.

Terre-Sainte. — Dom Belloni, directeur de l'orphelinat de Bethléem, nous écrit :

« Rempli de reconnaissance pour votre bon accueil lors de mon passage à Lyon, je me fais un devoir de vous donner quelques détails sur le bien réalisé à Bethléem par nos pauvres efforts.

« Nous avons eu dernièrement la consolation de recevoir l'abjuration de plusieurs familles schismatiques. Comme elles se sont adressées à nous pour obtenir l'admission au sein de l'Eglise catholique, nous considérons de notre devoir de les assister de notre mieux. Nous avons demandé à Mgr Geraïgiry un curé pour ces nouveaux convertis. Il nous a accordé, à notre grande joie, un de nos anciens élèves, le P. Pierre Couri, qui, après avoir été maître d'école à notre orphelinat pendant trois ans, passa au Collège Saint-Athanase à Rome et fut ordonné prêtre aux fêtes de Pâques 1901.

« Nous nous recommandons aux prières des lecteurs des *Missions catholiques* pour attirer sur nous les bénédictions du Seigneur et à leur générosité pour procurer à cette nouvelle communauté ce qui est nécessaire pour les offices divins. Nous pourrons par là affermir ceux qui se sont unis à l'Eglise romaine et gagner ceux qui voudraient se réconcilier avec elle et n'osent encore le faire pour diverses raisons. Ce sera un grand pas vers l'union des Eglises, tant désirée par Sa Sainteté le Pape Léon XIII. »

Abyssinie. — M. Gruson, Lazariste, nous écrit d'Alitiéna, le 24 février 1902 :

« Je vous annonce les justes représailles de Dieu. Le préfet de l'Agamié, ce triste *dedjatch* Hagos, qui nous a tant fait souffrir, a été chargé de chaînes et enfermé dans une forteresse. Ménélick a condamné à la même peine quatre complices de notre persécuteur, dont deux généraux : le *fitaourari* Téké et le *fitaourari* Ghebré-Ghiorghis. Le nouveau préfet, le *dedjatch* Desta, nous est favorable.

« Hélas ! tous nos maux ne sont pas finis. C'est la famine aujourd'hui qui nous persécute. Les sauterelles ont tout dévoré. Nos catholiques, hommes, femmes, enfants, nous assiègent littéralement pour avoir un peu d'orge. Comment faire ? je le demande à nos bienfaiteurs.

« Nous pouvons à peine nourrir, et avec quelle nourriture, les élèves de la mission. Laisserons-nous périr les autres ? Ne sommes-nous pas leurs pères, ne sont-ils pas nos enfants ? Je sais la réponse que les âmes généreuses ont toujours faite à cette question... Merci d'avance ! Prêtres et fidèles, nous demanderons tous les jours pour nos bienfaiteurs les récompenses magnifiques promises à la charité. »

DU LAC NYANZA AU LAC KIVOU

Par le R. P. Léon CLASSE

DES PÈRES BLANCS, MISSIONNAIRE AU NYANZA MÉRIDIONAL

C'est dans une des régions africaines les moins connues que va nous conduire le R. P. Classe. Son itinéraire traverse, en effet, le pays mystérieux où puise ses premières eaux la rivière tributaire du lac Victoria qui est censée la branche mère du Nil. La moitié orientale de cette contrée fait partie de l'Est africain allemand, tandis que la moitié occidentale, celle qui confine au lac Kivou, appartient au Congo indépendant. Nous n'avons donc pas besoin d'insister sur l'intérêt de la relation suivante concernant une zône que bien peu d'explorateurs ont parcourue.

En route pour le Bougoyé.

Après la fondation des deux missions du Sacré-Cœur et de Reine des Saints au Rouanda, le Bougoyé, province du même royaume, située à l'extrême frontière Nord-Ouest du Vicariat, ne pouvait être oublié. Au dire des voyageurs, cette région renferme sur ses collines aux verdoyantes bananeraies et dans la petite vallée de la Sébéia, une population dense et laborieuse; on pouvait espérer y établir un centre de mission prospère.

***

Au mois de février 1901, Mgr Hirth, notre vénéré vicaire apostolique, désignait trois missionnaires pour cette fondation, et le 31 mars, dimanche des Rameaux, nous nous mettions joyeusement en route pour le Bougoyé.

En l'absence de la vapeur et de l'électricité, nous prenons simplement le bâton de voyageur. *Procedamus in pace in nomine Domini !*

***

Les caravanes africaines se ressemblent toutes. C'est toujours la longue et monotone théorie des porteurs s'avançant à la file indienne, du même pas uniforme et lent, à raison de quatre kilomètres à l'heure, le long de l'étroit sentier, qui tantôt serpente sur le flanc des collines, tantôt se déroule en mille zigzags à travers les plaines, les marais ou les hautes herbes.

Au départ, l'ardeur est grande, les chants et les cris se font entendre de tous côtés ; mais à mesure que monte le soleil, la charge devient plus pesante, et seuls, les Ouasoukouma continuent à chanter, tandis que les Basoui fument énergiquement leurs pipes. Bientôt le silence se fait et l'on n'entend plus que le bruit des pas, le choc d'une caisse qui tombe, le chant strident des cigales et parfois quelque porteur attardé, qui accourt en criant pour se donner du cœur. Le soir, au camp, les langues se délient, les Basoui rallument leurs pipes, les Ouasoukouma se groupent et, pendant des heures, reprennent leurs chants d'une harmo-

nie étrange, et en parties, s'il vous plaît. La fatigue semble être passée.

***

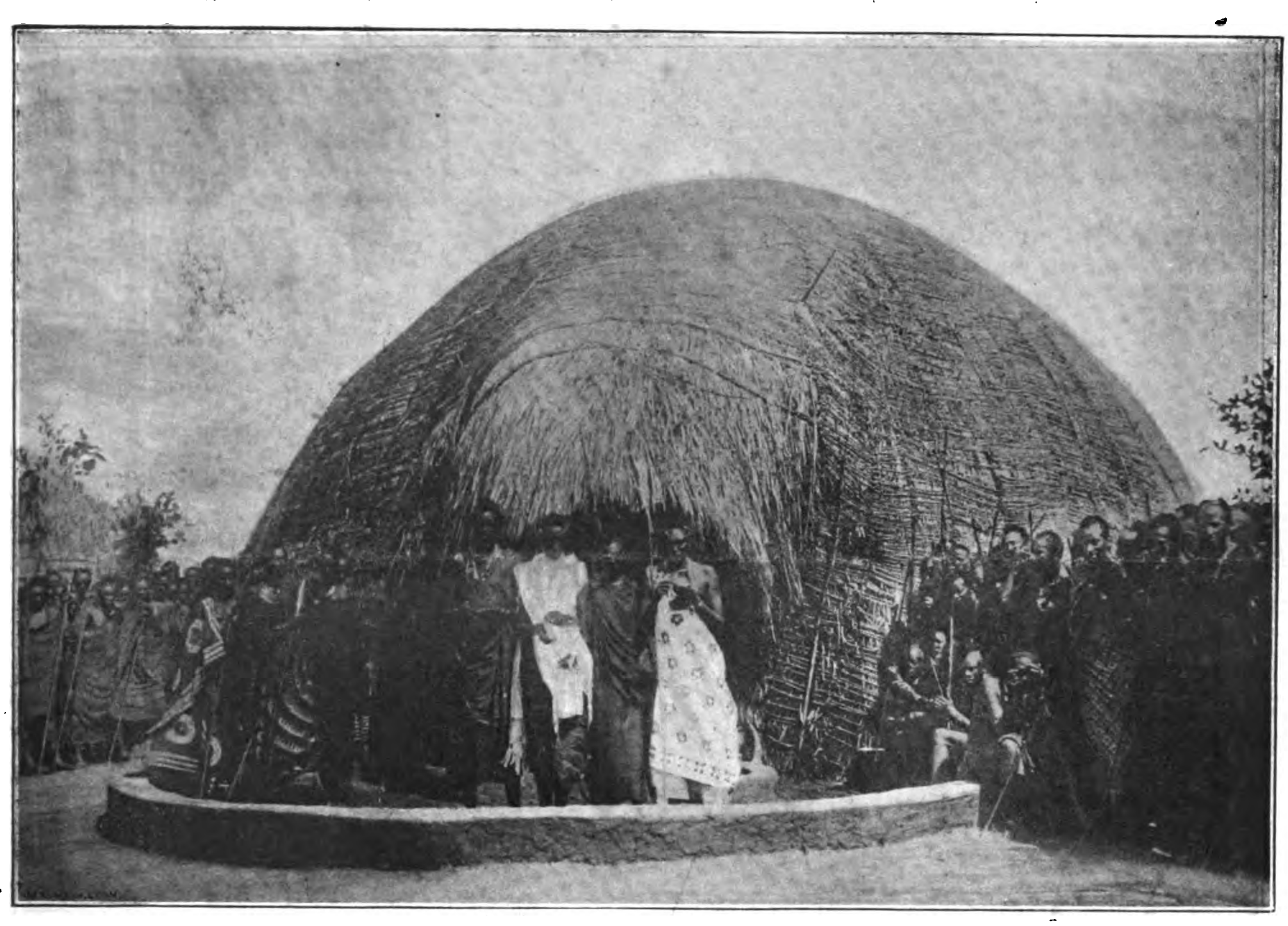
Jusqu'au Bougoyé, nous ne devons plus trouver que des chemins accidentés : ce ne sont, dans tout le Kissaka et le Rouanda, que collines et marais, où nous ne cesserons de monter et de descendre, — ordinairement dans la terre glaise détrempée,— que pour patauger dans les fondrières, car presque aucun jour de notre voyage ne se passera sans quelque ondée torrentielle.

La caravane traverse le Gouyounya et le Bougessera (provinces du Kissaka), où elle défile le long de l'immense enceinte de Kabalé, oncle maternel du Roi et l'un des trois grands chefs du Rouanda. En juin 1900, Kabale était venu s'installer au « Lugerero » (endroit d'où l'on espionne) avec un nombre considérable d'hommes et de... vaches... pour aller faire la guerre aux Baroundi.

En Europe, on se fait suivre d'un chien : ici, un Mtousi qui se respecte ne se met jamais en route sans ses vaches qui, pendant le voyage, lui fourniront le lait dont il se nourrira et le beurre dont il s'oindra le corps.

Les sources du Nil.

Quelques heures de marche nous mènent à la Kagera. que nous traversons lentement dans des pirogues faites



VICTORIA NYANZA. — CHEF MTOUSI ET SES GENS; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CLASSE, des Pères Blancs (voir le texte).

d'un tronc d'arbre, et nous nous dirigeons vers l'Akanyarou, où nous arrivons le lendemain.

L'Akanyarou, comme aussi la Kavarongo, — les deux grandes rivières du Rouanda, — prennent leur source à trois bonnes journées à l'ouest d'Isavi et à la même montagne. L'Akanyarou coule, rapide, entre deux forêts de papyrus. Aussi, le soir, aussitôt le camp établi, nous examinons anxieusement le cours du fleuve. Pourrons-nous passer ? Voilà ce qui nous inquiète.

« — Le gué ordinaire est impraticable ; les hommes n'y ont pas pied, nous dit le chef du pays. Mais, à un autre endroit, où le lit de la rivière est plus large, vous n'aurez de l'eau que jusqu'à la poitrine. »

Traverser le fleuve à la saison sèche n'offre guère de difficultés, car la baisse des eaux permet de se frayer un chemin à travers les papyrus, les herbes et les racines qui encombrent ses bords et, après maintes chutes dans quelques mares boueuses, d'arriver jusqu'au gué. Au temps de la *masika*, le tableau change ; le fleuve, grossi démesurément, déborde dans les plaines environnantes et ne forme plus qu'une nappe immense, d'où émergent les panaches ondoyants des plantes aquatiques, mais dont les bas fonds cachent d'innombrables racines qui se mêlent, s'enchevêtrent comme les lianes des forêts et forment autant de pièges où tombe le malheureux voyageur.

Ces difficultés ne sont pas faites pour arrêter le mission-

naire et le lendemain dès l'aurore, la caravane s'ébranle et s'engage bravement au milieu des papyrus.

Au début, en gens délicats qui tiennent à ne pas salir leurs blanches *gandouras*, déjà éprouvées par les pluies, nous sautons de notre mieux d'une racine à l'autre pour éviter l'eau, tandis que les porteurs, peu gênés par leur pagne, — que beaucoup, d'ailleurs, ont, par précaution, roulé sur leur tête, — rient de nos efforts et parfois de nos chutes. Hélas! impossible bientôt de trouver un endroit sec où mettre le pied; il faut se résigner. Les *gandouras* sont relevées un peu plus haut : l'eau s'obstine à monter. Tant pis pour les vêtements, et en avant avec de l'eau jusqu'à la ceinture! On reprend la marche; mais sans cesse les pieds se heurtent aux enchevêtrements des herbes et des racines; on avance lentement, avec peine. Le soleil se lève à l'horizon; voilà deux heures que nous marchons dans le marais et l'eau monte toujours. Elle nous vient à la poitrine; on avance quand même. Subitement tout le monde s'arrête : impossible d'aller plus loin. Nous sommes arrivés au vrai lit du fleuve. Que faire? On se regarde avec stupeur.

Passage d'une rivière.

A force de chercher une issue à notre situation, quelqu'un de nos gens réussit à découvrir deux misérables pirogues qui ne pourront prendre, par trajet, qu'un homme



VICTORIA NYANZA MÉRIDIONAL. — INSTRUCTION AUX DEUX GUIDES DE LA CARAVANE; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CLASSE, des Pères Blancs (voir le texte).

et deux charges. Et nous sommes plus de cent! Bien plus, l'une des barques fait eau de toutes parts.

Singulière caravane! On ne voit émergeant de l'eau, que les têtes des Noirs et les bras des porteurs soulevant leurs charges le plus possible, de peur que nos étoffes, qui sont la monnaie du pays, n'aient à souffrir d'un bain. Pour tromper la fatigue, ceux qui n'ont pas encore passé le fleuve s'arment de tous les projectiles qui leur tombent sous la main, et s'amusent à faire jaillir l'eau de tous côtés. Grands enfants! Parfois passent devant nous des ilots flottants. On les acclame, on les suit des yeux; mais c'est surtout le retour des barques qui excite la gaieté. Pauvres vieilles barques! elles vont et viennent bravement, menaçant toujours de s'enfoncer; mais qu'importe! A peine sont-elles de retour d'une traversée que nos gens se pressent et se bousculent pour en prendre possession. C'est à qui passera le premier et chacun a des raisons à faire valoir : celui-ci prétend que sa caisse est plus précieuse que telle autre, celui-là qu'il est soldat et a droit de préséance.

Pour ceux qui ont débarqué déjà sur l'autre rive, les misères du voyage dans la boue et les chutes répétées recommencent; mais tout a une fin, même les marais et, vers midi, la tête de notre caravane prend pied sur la terre sèche. Les derniers porteurs ne sortent du marais qu'à cinq heures du soir; ils y étaient entrés vers les sept heures du matin!

A peine les tentes viennent-elles d'être dressées qu'un orage éclate. En un instant, la rafale fait rage : on se cramponne aux poteaux et aux cordes des tentes; peine perdue : le vent arrache tout, et de nouveau nous voici dans l'eau et dans la boue. Nous nous consolons en pensant que demain nous serons à la mission du Sacré-Cœur. Hélas! nous avions compté sans le mauvais temps; le soleil ne parvient point à percer les nuages qui se fondent en une pluie fine et froide et l'argile détrempée rend la marche si lente et si pénible que force nous est de raccourcir notre étape, ce qui nous retarde d'un jour.

(*A suivre.*)

LES JOIES DU RETOUR

Par M. Paul VIAL

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU YUN-NAN

Suite (1)

Le jour de l'an à Lou-tou-keu.

Après avoir passé la nuit à Haotcheti, nous descendons vers un plateau formé par le raccord de plusieurs cols de montagnes; deux villages animent un peu cette solitude; l'un est formé par des Iào et l'autre par des Chinois.

Le plateau traversé, nous entrons tout de suite dans des



YUN-NAN (*Chine*). — BONNE ANNÉE AU PÈRE PAR LES JEUNES FILLES POULA ; reproduction d'une photographie de M. VIAL (voir p. 142)

gorges encaissées où la route n'est tracée que par les sabots des chevaux.

Enfin nous descendons et là-bas, à l'horizon, une large ouverture nous laisse deviner la plaine de Mongtse.

Nous entrons dans la vallée de Sinhien, et la route française se déploie à nos yeux, mais de l'autre côté de la rivière que nous ne franchissons pas.

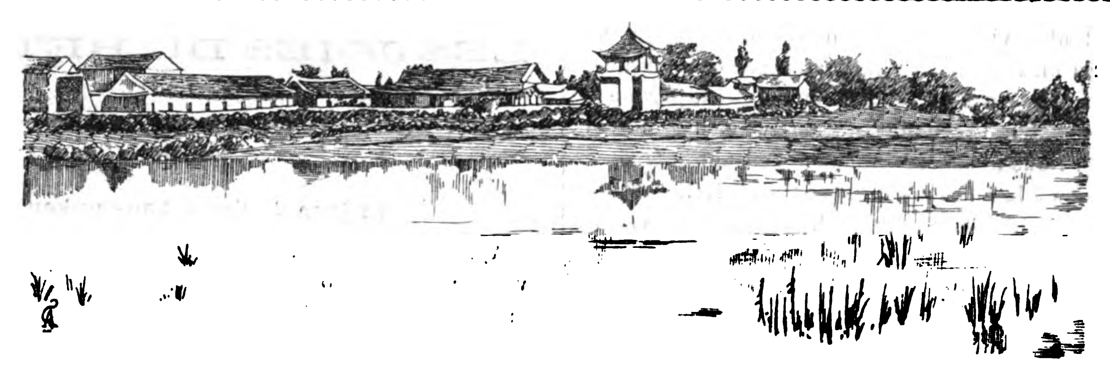
Le paysage s'anime de cultures et d'habitants : des *Chinois*, des *Miaotse*, des *Poula ;* mais pas de *Iâojen!* Je suis bien obligé de constater que, si les *Iâo* existent encore comme race, ils ont disparu comme peuple : ils vivent disséminés un peu partout. Mon rêve s'est envolé. Toutefois, je ne désespère pas encore de les retrouver.

Le marché de Sinhién, qui a donné son nom à la vallée, ainsi qu'à la rivière dont j'ai parlé, est une espèce de place forte où se sont accumulés les produits de la civilisation chinoise. Là, nous mettons pied à terre, et la foule grouillante nous fait regretter les taudis des montagnes.

Mais voici le général, qui annonce sa visite; c'est un Mahométan, comme presque tous les chefs militaires qui gardent la frontière.

Il ne se gêne pas pour nous parler de ses amis Dupuis et Rocher, et il ne semble pas avoir envie de se battre avec les Français. Sa conversation est très intéressante. Il nous quitte, sans nous avoir trop assommés de politesses.

(1) Voir les numéros des 21, 29 février, 7 et 14 mars.



YUN-NAN (*Chine*). — VUE DU QUARTIER EUROPÉEN A MONGTSÉ; d'après une photographie de M. VIAL (voir le texte).

Le lendemain, nous avons le plaisir de voyager sur une route large, unie, la route française.

C'est là que devra passer le futur chemin de fer pour atteindre la plaine de Mong-tse où nous entrons vers midi.

A Siganso, boulevard sud de la plaine, changement d'escorte.

Nous pressons l'allure de nos chevaux. Là-bas, à droite, se dresse la chaîne de montagnes qui cache Loutoukeu et les Miaotse. Le P. Kircher ne peut en détacher sa vue. Plus loin, au nord, j'aperçois la trouée qui me conduira auprès de mes enfants.

Nous passons bientôt sous les murs du consulat gardé par un poste de soldats; nous entrons dans la ville et la procure nous ouvre ses portes. Chacun de nous prend une chaise pour s'asseoir et prêter toute son attention aux paroles du P. de Gorostarzu, maître de céans.

« — Enfin, dit mon confrère, nous sommes chez nous. Il s'agit maintenant de tirer un plan : sept jours seulement nous séparent du jour de l'an chinois; je ne pense pas, Père Vial, que vous puissiez arriver chez vous en si peu de temps.

« — Je ne pense pas non plus, d'autant qu'il me faut attendre mes malles, chercher des chevaux et trouver des porteurs.

« — Alors que pensez-vous faire ?

« — Je passerai le jour de l'an à Loutoukeu, chez nos chers Miaotse; puis je reviendrai ici pour prendre la route de Lou-mei-y.

« — Et vous, Père Kircher ?

« — Je pars après-demain pour Loutoukeu et me propose de ne plus en sortir.

« — C'est bien! Pour moi, je vais d'abord envoyer un télégramme à Hong-Kong à Mgr Fenouil; puis, lorsque les caisses seront arrivées et qu'elles auront passé en douane, je partirai pour Ousetchong, où m'attendent pas mal d'affaires. Je pense que nous allons recevoir la visite du mandarin local, nous lui ferons part de notre projet; libre à lui de nous faire escorter. »

Le mandarin arriva le lendemain; il nous demanda instamment de ne pas partir sans le prévenir, car il avait l'ordre formel de nous faire accompagner.

***

Le Père Kircher prit donc les devants. Arrivé chez lui, il me renvoya ses chevaux, car je n'en avais pas, et, le 17 février, à 5 heures du matin, je me mettais en route pour le pays du printemps et de l'amitié.

A peine étions-nous sortis de la ville que l'un des Miaotse qui m'accompagnaient se rapproche de moi :

« — Père, me dit-il, on vous attendait hier.

« — C'est vrai; mais, de mon côté, j'attendais les chevaux du Père Kircher. Pourquoi me dis-tu cela ?

« — Vous souvenez-vous de votre petit ami ?

« — Minia ? Ah ! si je me souviens de lui ? Bien sûr !

« — Il est marié.

« — Marié, mon petit ami ? Marié si jeune ?

« — Oui, Père.

« — Et avec qui ?

« — Avec Pomei.

« — Pomei ? la sœur de Ponctsai ?

« — Oui, Père.

« — Eh bien ! cela me fait plaisir. Ils sont aussi gentils l'un que l'autre et j'espère que le Bon Dieu les bénira. Où demeurent-ils ?

« — Ils habitent maintenant Chèsopa, à 25 *lis* (10 kilomètres) de Loutoukeu, sur la route de Ousétchong.

« — Je pense bien qu'ils sont venus m'attendre à Loutoukeu ?

« — Oh ! oui, Père ! Mais, hier, voyant que vous ne veniez pas, ils sont repartis à cause du jour de l'an. Soyez tranquille; ils reviendront. Tout le monde sait que vous aimez beaucoup le petit Minia.

« — C'est vrai, je l'avoue; mais crois-tu donc que je ne vous aime pas tous ?

« — Sans doute. Une mère n'aime pas autant ses enfants que vous nous aimez; chacun le sait.

« — Je te remercie. »

Quelle douce chose que d'être aimé ! Quelle plus douce chose que d'aimer !

***

Le pays que nous parcourons est le plus affreux que je connaisse dans tout le Yun-Nan. Au désert, l'aridité du sable est compensé par la douceur de la marche; mais l'aridité de la roche, rugueuse, aiguë, tranchante; l'absence d'eau, d'arbres et de verdure vous rendent triste, hargneux, méchant.

Cependant j'étais heureux : de doux souvenirs se pressaient en foule dans mon esprit et peuplaient d'agréables visions cette affreuse solitude.

Ah ! si j'étais libre, qui m'empêcherait de m'installer



YUN-NAN. — Un diner de jour de l'an ; d'après une photographie de M. Vial.

dans ce village que j'aperçois fait de huttes et qui porte le nom symbolique de « village des pierres » ! Quels braves petits cœurs, quelles belles petites âmes, j'y pourrais cultiver ; la grâce y descendrait en rosée céleste et les fleurs y pousseraient merveilleusement.

Nous franchissons enfin le col de la chaîne ; l'autre versant cache en partie sa nudité sous de maigres broussailles et de tristes arbustes ; d'ici de là quelques champs cultivés ; voici une mare, c'est l'entrée du vallon de Loutoukeu. Une forte détonation se fait entendre que l'écho renvoie de rocher en rocher.

« — Qu'est-ce ? demandai-je à un Miaotse.

« — C'est l'annonce de votre arrivée. Sachant que vous deviez venir aujourd'hui, les enfants ne voulaient pas s'en aller aux champs ; alors on leur a promis de les avertir par un coup de canon ; ils vont ramener les bœufs, revêtir leurs plus beaux habits et accourir à votre rencontre. »

Au même moment j'aperçois le P. Kircher.

« —Vous arrivez, me dit-il, plutôt qu'on ne pensait. Allons doucement pour donner aux gens le temps de se réunir. »

Au bout d'un quart d'heure, nous entendons les cris des enfants : « Père ! Père. » Ils me tirent par les mains, par les habits ; ils se jettent à genoux, s'embarrassent dans mes jambes ; puis ils s'enfuient, en criant : « Voilà le Père ! Voilà le Père ! »

J'aperçois ma bonne vieille *parente* (1), qui se tient debout au seuil de sa maison ; elle m'ouvre sa porte avec tout le respect qu'elle me doit et la fierté qu'elle éprouve de notre homonymat.

***

Même chez les Miaotse, la politesse a ses exigences. Voici les chefs du village revêtus de leurs plus beaux habits. Ils m'installent sur une chaise ; puis, tous en chœur, ils me font majestueusement le triple salut.

Nous sommes à la veille du Jour de l'An chinois et je ne dois pas oublier qu'il y a douze mois j'étais à la même place et je voyais les mêmes figures. Pour les Miaotse comme pour les Lolos, la fréquentation du missionnaire est la meilleure des prédications ; un travail secret se fait dans leur âme, leur intelligence se développe peu à peu ; ils vivent dans une atmosphère de foi religieuse qui les pénètre à leur insu, des habitudes nouvelles chassent les anciennes et un beau jour ils se trouvent chrétiens, presque sans le savoir.

J'ai déjà parlé de tout cela, j'ai décrit ces processions ininterrompues de villages qui viennent souhaiter la bonne année au missionnaire.

***

Tout à coup on vient m'avertir que mon petit ami est en route pour venir me voir, avec sa femme bien entendu. A midi, son frère aîné arrive tout essoufflé :

« — Père, me dit-il, il est à un quart de ly (1 kilomètre) d'ici. »

« — Bien, bien, je te remercie. »

Le P. Kircher rit dans sa barbe et je ne suis pas loin d'en faire autant. On annonce mon petit Minia comme s'il était fils de roi. Mais, bah ! laissons-nous aller au courant de cette simplicité.

Quelques minutes plus tard s'ouvre la porte.

« — Père, Minia est arrivé.

« — Où est-il ?

« — Il est là. »

Et tous les enfants défilent processionnellement et vont se placer dans un coin. Il entre le dernier. Il a grandi, son front s'est développé, toute sa physionomie est éclairée par le sourire de ses yeux.

Il vient s'asseoir à mes pieds, et, très innocemment, il fait signe à Pomei, sa jeune épouse, de se placer à côté de lui.

Je pose ma main sur leur front et, du plus profond de mon cœur, je leur donne ma meilleure bénédiction.

« — Eh bien, mon petit Minia, on se marie sans me le dire ?

« — Père, ne le saviez-vous pas ?

« — Il me semble que ton père m'en avait dit un mot, il y a un an ; mais je ne pensais pas que l'affaire se conclurait si vite.



YUN-NAN. — Miaotsé au sortir du repas ; d'après une photographie de M. Vial.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 28 septembre 1900, pp. 465-466.

« — Que voulez-vous ? répond-il en souriant ; *on* n'a pas voulu attendre.

« — N'oublie pas que vous n'êtes pas baptisés ;... faites-vous vos prières ?

« — Oui, Père... ou, du moins, nous ne les avons pas oubliées.

« — J'aime ta franchise et je te pardonne ; mais je veux absolument vous donner tous les deux au Bon Dieu ; n'est-ce pas, Minia ?

« — Oui, Père, de tout cœur.

« — N'est-ce pas, Pomei ?

« — Oui, Père.

« — A propos, Minia, puisque tu n'habites plus Loutoukeu et que je ne te verrai pas de longtemps, je veux que tu me donnes un petit souvenir.

« — Père, je suis pauvre, et je n'ai rien... Mais si ; ce soir, je vous donnerai quelque chose.

« — Merci. Maintenant, je ne te retiens plus ; va souhaiter la bonne année à tes parents. »

***

Le soir venu, j'avais à peu près oublié ma demande du matin ; mais mon petit ami n'avait pas oublié sa promesse. Il était là avec Pomei et sa mère. Celle-ci s'avance et, me présentant un paquet plié, me dit :

« — Père, voici ce que vous offre mon enfant. »

Je déplie et qu'est-ce que je trouve ? Un petit tablier de coton orné de fleurs faites à la main ; le tout est un peu passé ; mais quel touchant souvenir ! Ce n'est pas tout. Pomei elle-même me tend un mince et léger ornement de cuivre fait en forme d'anneau.

***

Mais l'exemple est contagieux et, le lendemain matin, voilà que tous les enfants du village voulaient me donner leur tablier ! Je fus obligé d'avoir recours à l'autorité du Père Kircher pour faire comprendre que trop de souvenirs se nuisaient les uns aux autres, et qu'il me serait difficile d'emporter tant de pièces de cotonnades.

Cependant, pour les consoler de mon refus, je fis à tous les gens de Loutoukeu, avant de partir, une distribution de perles et de boutons.

A Minia et à Pomei, je donnai une petite couverture de coton peinte de vives couleurs et qui m'avait coûté 3 fr. 50.

Je remarque que je n'ai pas dit un seul mot des Poula ; ce n'est pas par oubli, puisqu'ils ont été aussi assidus que les Miaotse. Ce que j'ai écrit des uns peut s'appliquer aux autres avec la différence propre à chaque race.

***

Comme la première fois, il y a un an, à la veille de mon départ, tout le village vient me tenir compagnie, et ma vieille parente me chante quelques complaintes tout à fait remarquables par l'essence somnifère qui s'en dégage.

Le lendemain, encore ému des marques de sympathie dont j'avais été l'objet, je pars, accompagné de quatre Miaotse et d'un Poula qui me suivront jusqu'à Lou-mei-y.

(*A suivre.*)

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite (1)

A Onoubeu. — Un fétiche nouveau.

Dans nombre de tribus asiatiques ou américaines, voire même chez certains peuples civilisés, existe une coutume assez répandue.

A certains endroits, soit en *ex-voto* funéraires sur la tombe d'un mort, soit en hommage à la divinité du lieu ou toute autre raison, le passant ajoute une pierre aux autres pierres déjà déposées là. Agir autrement porterait malheur.

Pour la première fois, je rencontre ici semblable coutume. Au sommet du mont, sur un arbre dont le tronc fourchu s'écarte largement en une sorte de plate-forme, tout passant dépose une branche feuillée et, les unes sur les autres, elles s'amoncellent en un tas énorme à moitié décomposé. Sans en savoir la raison, tous nos porteurs suivent la coutume et un Pahouin auquel je demande pourquoi il agit ainsi, me répond :

« — C'est pour que les arbres nous soient favorables, que les racines ne nous blessent pas les pieds, que les branches ne nous cassent pas la tête à l'improviste, que les troncs ne nous écrasent pas. Fais comme nous, ou il t'arrivera malheur. »

Je passe. Deux minutes après, je me heurte à une racine, je culbute, et les Pahouins crient : « C'est bien fait ! »

***

A une clairière de la forêt, nous tournons à droite et une percée magnifique s'ouvre devant nous ; séparé de cet endroit par un ravin à pic, s'étage sur la colline voisine le village de Ngôneki. La descente est rude ; un Sénégalais tombe. Un moment nous craignons une fracture ; constatation faite, il n'y a qu'une simple foulure ; mais le blessé doit être transporté et ce n'est pas une petite affaire.

Nous nous arrêtons quelques instants au village de Ngôneki, dont le nom singulier est dû au chef, très habile à fabriquer les entraves (*éki*), destinées à amarrer les femmes qui abandonnent le logis marital et s'en vont courir la prétentaine. Les entraves de ce chef ont une renommée universelle et la femme, qui les a éprouvées de près, est, paraît-il, corrigée pour longtemps. La coutume a du bon et serait peut-être suivie avec avantage dans maint pays civilisé !

***

Après avoir traversé une série de marécages peuplés de pandanus, dont les longues arêtes nous déchirent impitoyablement au passage, nous reprenons la forêt, l'éternelle forêt. Pour la première fois, j'ai cueilli, en ces marais, deux magnifiques fleurs, inconnues partout ailleurs : un

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7 14, 21 février, 7, 10, 17 mars et la carte p. 33.



large *bégonia* à feuilles presque complètement blanches, entourées d'un cercle de poils pourpre et un autre dont les fleurs d'un bleu céleste magnifique contrastent étrangement avec celles de ses congénères.

***

A 4 heures du soir, nous arrivons enfin au village Onôubeu, terme de notre longue étape d'aujourd'hui,

Le village est triste : un homme vient d'être tué encore par les Yemédzim : c'est le cinquième.

Les chefs se font un peu attendre. Ils arrivent enfin, graves, solennels, engoncés dans de longues redingotes noires, qui leur donnent l'air singulier et dont les plis fortement fripés, usés, blanchis, témoignent de bons et loyaux services sur d'autres dos (européens), puis aux devantures des fripiers, et au fond des caisses pahouines, triple campagne dont elles ne se sont point retirées sans blessure ! pauvres vétérans des batailles de la vie !

La table du dîner est dressée au milieu de la cour ; les chefs circulent gravement, bâton en main, s'efforçant d'écarter paternellement les curieux trop empressés. Mais le cercle se rompt, les voilà sur nous : une décision énergique s'impose : M. Foret se lève, agite le bras, fait quelques signes cabalistiques, se rassied sans rien dire. Etonnés, les Pahouins se retirent :

« — Qu'y a-t-il, que nous a-t-il fait ? »

Et notre interprète, en emmenant un à l'écart, lui murmure mystérieusement à l'oreille :

« — Les Blancs veulent être seuls ; alors le Blanc a fait fétiche. »

Et... qu'en résulte-t-il ? Désormais, toute femme qui nous regardera manger, verra un gros bouton lui manger le nez ; tout homme éprouvera un sort plus grave encore. Incertitude et mystère !

Pour être grossier, le stratagème n'en réussit pas moins. Le cercle s'élargit instantanément ; les femmes s'enfuient et, jusqu'à la fin du repas, personne ne passe plus à côté de nous sans détourner prudemment la tête. Quelques malins pourtant glissent bien un regard entre leurs doigts ; mais, somme toute, on nous laisse tranquilles. C'est l'essentiel.

***

Le mercredi se passe tranquillement à Onoubeu.

Avec ces nombreuses haltes, nos hommes ne sont point fatigués et nous-mêmes nous avons ainsi l'occasion de connaître le pays à fond. Traverser le pays en coup de vent, comme maint explorateur l'a fait, ne serait pas difficile ; mais cette façon de voyager ne nous avancerait guère. Crampel, Fourneau et consorts, qui ont agi ainsi, plus ou moins forcément, ont, par là même aussi, trop souvent fait de la haute fantaisie.

Onoubeu est un grand village, qui compte de 70 à 80 cases et tire son nom d'un vieux chef tout blanc, *Noubeu*, qui y vivait jadis. Le village, placé dans une situation très belle sur une petite colline entourée de trois côtés par une rivière, est sans cesse rafraîchi par la brise qui souffle des hauteurs ; aussi les nuits y sont-elles humides et froides plus qu'ailleurs. De hautes collines boisées entourent le village ; à gauche seulement une éminence dénudée dresse ses grandes roches, que, seul, tapisse un sedum à fleurs jaunes et autour desquelles voltigent et planent de nombreux oiseaux de proie qui y ont élu domicile.

L'eau est très bonne dans ce village et les vivres abondants.

Nos hommes s'y régalent d'une huile spéciale, jaune, très épaisse, qu'on obtient ici, en broyant les fruits énormes d'un bambou, le *Raphia vinifera*, le même dont les feuilles et le limbe servent à former toits et couverture et dont la sève, inutilisée ici, fournit ailleurs, dans le Sud surtout, une boisson estimée.

***

On fait également ici beaucoup d'huile d'Aza ou Oréré[1].

L'Aza est un arbre magnifique dont le tronc, très droit, s'élève sans branches aucunes, jusqu'à 30 et 40 mètres, atteignant des proportions énormes. Le bois très fin, à grain très serré, d'un beau jaune, acquiert sous le rabot un poli magnifique et, grâce à l'huile qui l'imprègne, il est inattaquable aux insectes. Depuis longtemps, nous l'utilisons en grand dans nos missions ; il commence du reste à être exporté comme bois de placage. En janvier et en février, il donne en abondance un fruit duveteux rappelant beaucoup le coing mais ayant une odeur et une saveur fortement ammoniacales... A la longue on s'habitue à le manger d'abord, à l'estimer ensuite, comme tous les fruits d'ici à odeur forte, à saveur brûlante, seuls capables d'éveiller des sensations sur des palais blasés. Il renferme un noyau dont l'amande blanche est très riche en principes huileux. Par la pression et la torréfaction il donne une huile très blanche, très onctueuse, mais incroyablement âpre au goût. Il est difficile de l'utiliser en cuisine ; elle resserre les papilles de la langue et contracte le gosier de façon fort désagréable.

***

L'Okoumé[2] et l'Asia[3], arbres précieux grâce à la résine odorante qu'ils contiennent et dont le noir se sert pour fabriquer des torches fumeuses, seul éclairage de sa sombre hutte, ont complètement disparu. Les noirs les remplacent par les tiges longues et sèches de l'Amome[4], sorte de roseau ; elles brûlent avec une lumière vive et brillante, mais bientôt éteinte. Lorsqu'il sort de sa case pour aller de nuit dans la forêt, — chose rare, car il a grand peur des *Békounn* (esprits des morts), fantômes nocturnes qui se plaisent à tourmenter les vivants, — le noir prend une brassée de tiges d'amomes, qu'il allume l'une après l'autre, agitant sans cesse devant ses pieds le brandon enflammé. Il éloigne ainsi les esprits méchants et aussi, chose plus vraie, les serpents et bêtes malfaisantes. L'Amome est une plante bien utile : son fruit rouge renferme une pulpe acidulée qu'apprécie fort le voyageur altéré. De cette pulpe, on extrait un suc qui sert à coaguler le caoutchouc et des graines qui, séchées, remplacent le poivre[5]. La tige, avec ses feuilles tressées, couvre les maisons ; la tige, seule, se transforme en torche et en luminaire ; coupée verte, elle sert de canne dans les passages difficiles ; enfin les femmes placent dans ses feuilles leur manioc, enveloppe incorruptible, qui le conserve en lui communiquant son arôme spécial.

(1) Baillonella Toxisperma Pierre Sapotacée. Le fruit contient 50 % de matières grasses.
(2) Boswellia Klainéana Pierre. Térébinthacée.
(3) Pachylobus sp. Pierre. Térébinthacée.
(4-5) Amomum Melegueta. Zingibéracée, d'où son nom de poivre de malaguete.

Les vivres sont abondants, sauf les poules et cabris. Cette pénurie de viande amène, le soir, un nouveau palabre de nos Sénégalais, vite apaisé du reste : ils sont rassasiés des pommes de terre, maïs, arachides, que je leur prodigue et voudraient autre chose.

Les boîtes de conserves vides commencent à être fortement appréciées ici : leur prix courant est de 5 cannes à sucre; aussi chaque homme peut-il en sucer un morceau long comme le bras, café matinal qu'il prend avant de se mettre en route.

***

Le jeudi 4 janvier, à 7 heures, la colonne s'ébranle. Le chemin, difficile et boueux d'abord, devient ensuite meilleur. Nous traversons de nombreuses rivières affluents de la Neille et, successivement, Boure Ebanzork, Méngèle, Méyange, Nzoum, Méngèle, Mékandang, Ashourk et plusieurs autres nous procurent l'agrément d'un bain forcé, et l'ascension et la descente, plus ou moins rudes, plus ou moins à pic, des collines qui séparent leurs bassins.

Le pays, peu peuplé en somme dans les montagnes, renferme à partir d'ici de nombreux villages. Nôtre route nous fait traverser Adzèbe, Nzéétang, Nzengbour, où la plupart des hommes avaient été tués, d'où son nom (manque d'hommes), Bisün (*les mouches*), Voulaboum (gros ventre), Méyange, Biwoume, Eshong, Anwen (allons-donc, tu veux rire), du dernier mot prononcé par le chef en se séparant d'un autre village pour en construire un nouveau, Amvam (les mouches qui piquent), encore en construction et dont la grande place n'est qu'un vaste brasier, restes des troncs énormes qui l'encombrent. Puis voici le premier village Misérège, Misòl (les herbes qui coupent), séparé du second par les vastes marais que forme la rivière Boure; le deuxième Misérège, perché en nid d'aigle sur sa colline et d'où la vue plonge par dessus la rivière Boure qui coule au pied sur le troisième Misérège où se termine notre étape d'aujourd'hui... Soit, au total, par un soleil ardent, treize rivières, quinze collines, sept heures de marche et quatorze villages groupant de quatre à cinq cents cases, de quoi se reposer longuement après le déjeûner-dîner-souper, qui nous est servi seulement à 4 heures du soir, après que le chef a pris le temps de s'habiller, de nous recevoir en grande pompe, de nous donner des cases et de laisser à notre estomac exténué le temps de soupirer après une provende... absente. L'étape a été de 28 kilomètres.

Après cette journée fatigante, un peu de halte était tout indiqué, ce que nous fîmes consciencieusement.

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

S. Em. le Cardinal Mathieu	100 »
Anonyme de Sens, au nom de ses défunts O. R.	9 40
M. et Mme la comtesse de Loppinot, diocèse de Locarno	5 20
Mme Morel, du diocèse de Bayonne	10 »
Ecole Saint-Ignace, Dijon	116 »
M. Debost, Dijon, aumône de carême	200 »
En mémoire du C. Frere Heldrad, diocèse de Sens	50 »
M. Broquin, du diocèse de Saint-Flour	90 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Lamaze).

M. l'abbé Bernard, du diocèse de Strasbourg, prières pour une défunte	13 »
M. T. Saint-Dié	5 »
Anonyme du diocèse d'Autun	20 »
Un abonné du diocèse de Cahors	10 »
Une dame anonyme de Saint-Céré, diocèse de Cahors	1 »
Mlle Le M..., diocèse de Saint-Brieuc	200 »
Anonyme d'Orleans, reconnaissance à Saint-Antoine de Padoue	10 »

Pour les orphelinats (sœurs St-Joseph de l'Apparition, Jaffa).

Mlle Le M..., diocèse de Saint-Brieuc	200 »

Au R. P. Kayser, à Eski-Chehir (Asie mineure).

M. Sutter, curé de Soultz, diocèse de Strasbourg	15 »
Mlle Le M..., diocèse de Saint-Brieuc	100 »
Anonyme de Vire, diocèse de Bayeux	5 »
M. le baron d'Aboville, du diocèse d'Orléans	20 »
Anonyme de Paris	10 »
Anonyme de Paris	20 »
Mme Baude, Orléans	5 »
M. le comte d'Aubigny, diocèse de Rennes	10 »

Au R.P. Auguste Mosser, Résurrectionniste, à Andrinople.

M. l'abbé C. Rowicki, Montpellier	10 »

Pour les écoles du Liban (R. P. Angelil).

Anonyme de Paris, demande de prières spéciales	20 »

A M. Darras, Pondichéry, pour les affamés.

Anonyme	1.000 »
M. C., diocèse de Paris, prières pour un malade	2 50

A sœur Marie des Missions (Kumbakonam).

M. C., diocèse de Paris, prières pour un malade	2 50

Pour la mission du Maduré.

Mmes les Religieuses de la Visitation, Lyon	10 »

A M. Pasquier, Corée, pour les affamés.

M. J. Eberle, Haguenau, diocèse de Strasbourg	7 50
Mme Adrienne Grivart, du diocèse de Quimper	100 »

A M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki).

Part à Dieu de la récolte recueillie par les Congréganistes de Sourbrodt	110 »

A Mgr Oury, Alger, pour son séminaire.

J. S. Lyon	200 »

Pour le rachat et le baptême d'esclaves (Mgr Hirth).

A. N. D. P. A., diocèse de Lyon	50 »

Pour les Pères Blancs (au même).

Deux tertiaires de St-François, Dijon, demande de prières	10 »

Au R. P. Libs, Haut-Niger, pour une citerne.

Anonyme du Nivernais	10 »

Pour la mission la plus nécessiteuse d'Océanie (Mgr. Vidal.

Anonyme de Rennes	15 »

Au R. P. Babonneau, mariste, île Salomon.

Mme veuve Blanchard, du diocèse de Versailles	200 »
Mlle Guénebault, du diocèse de Tours	200 »

Pour la léproserie d'Atuona (îles Marquises).

Anonyme, par M. le curé de Balleroy, diocèse de Bayeux	40 »

E. G., du diocèse de Versailles. Pour les affamés des Indes :

A Mgr Gandy, Pondichéry	4.000 »
A M. Baulez, pour M. Marin, Coïmbatour	500 »
Aux missions du Bengale occidental	1.000 »
Au R. P. Polycarpe, à Verapoly	1.500 »
Au R. P. Bertrau, à Rajpoutana	2.000 »
A Mgr Crochet, Nagpore	3.000 »
A Mgr Clerc, Vizagapatam	3.000 »

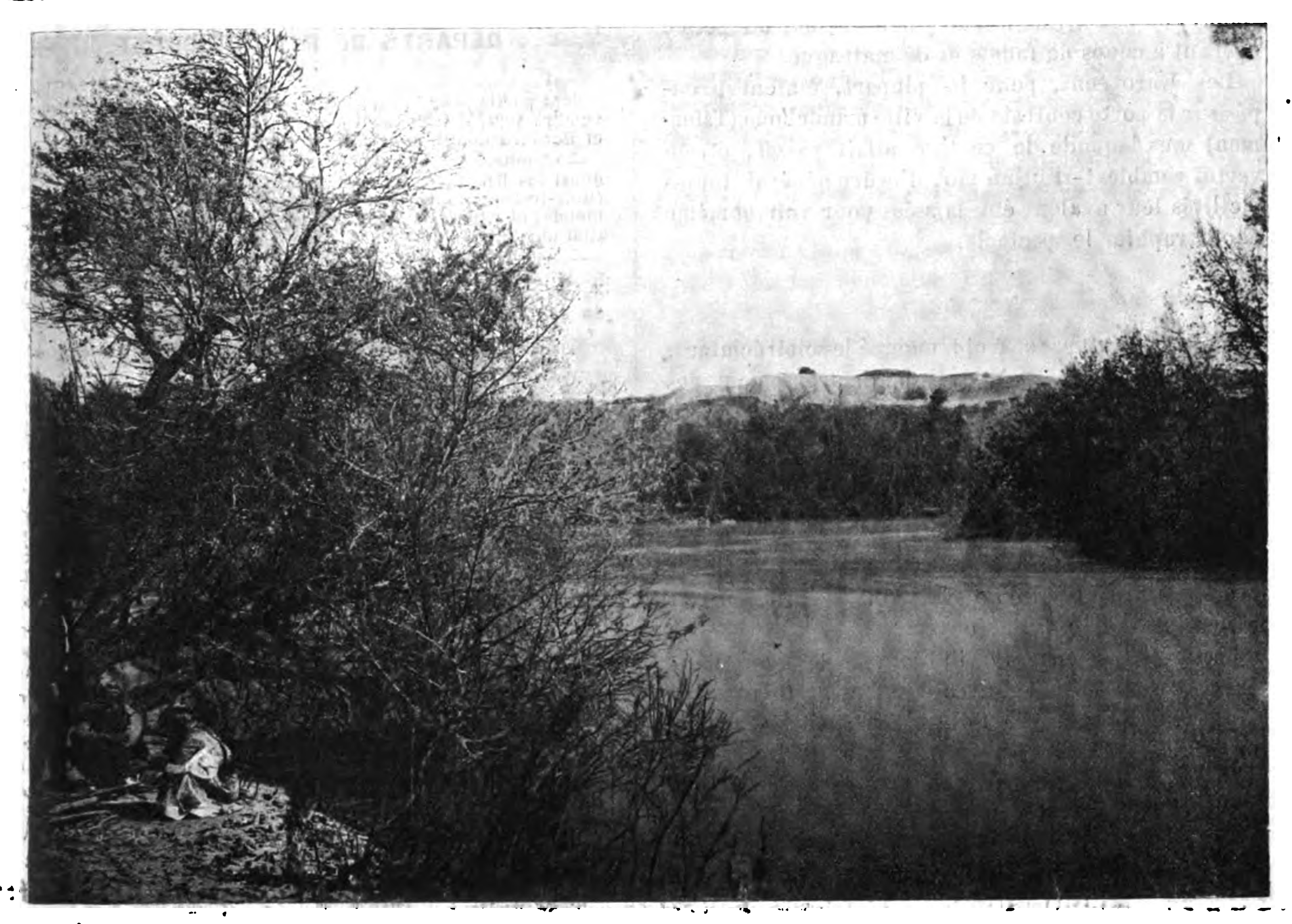
Pour les affamés de Chine.

A M. Poinsot, Kouy-tchéou	500 »
Aux missions de la Mandchourie méridionale	500 »
Aux missions de la Mongolie méridionale	500 »
Aux missions du Kan-Son	500 »
Aux missions du Tché-li sud-est	500 »
Aux missions du Tché-Kiang	500 »
Aux missions du Kiang-si septentrional	500 »
Aux missions du Chan-si septentrional	500 »
Aux missions du Chen-si septentrional	500 »
Aux missions du Chen-si méridional	500 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



TERRE-SAINTE. — COURS DU JOURDAIN. — LIEU DU BAPTÊME DE NOTRE-SEIGNEUR; reproduction d'une photographie (voir p. 152).

CORRESPONDANCE

CHINE

Rentrée de la Cour à Pékin.

Le R. P. Desmarquest, procureur du Tché-li sud-est, reçoit d'un de ses confrères, missionnaire en Chine, et nous communique cet intéressant compte-rendu de la rentrée de la famille impériale à Pékin.

Pékin, 12 janvier.

L'événement tant attendu, et que certains considéraient, il y a un mois encore, comme impossible, le retour de la cour à Pékin, vient de s'accomplir cette semaine sans le moindre incident.

***

C'est le 7 janvier, un peu après midi, qu'a eu lieu, dans la capitale, la rentrée solennelle du cortège impérial. Partis de Pao-Ting à 7 heures du matin par le chemin de fer franco-belge du Lou-Han, les souverains, étonnés et charmés de la rapidité de ce mode de locomotion et des préparatifs faits par la Compagnie en leur honneur, sont arrivés à 11 h. 1/2 à la station de Feng-tai, où ils ont dû prendre un court tronçon de la ligne de Tien-Tsin pour gagner la gare de Ma-Kia-Pou. Ce changement de voie était nécessaire pour arriver plus près de la porte centrale de la ville chinoise. La Compagnie anglaise a exigé que, pour les 6 kilomètres restant à faire sur ses propres rails, le personnel du train et la locomotive fussent changés.

***

A Ma-Kia-Pou, où des tentes jaunes avaient été dressées pour le débarquement, l'Empereur quitta le train pour monter en chaise, ainsi que l'Impératrice douairière et sa première épouse. Le cortège se forma et se mit en marche par la route préparée vers la porte sud de la ville chinoise, distante de 3 kilomètres environ.

De nombreux mandarins étaient réunis sur l'immense esplanade qui s'étend entre le Temple du Ciel et celui de l'Agriculture, et les soldats de Yuen-The-Kai, en tenue de campagne, formaient la haie jusqu'à l'entrée du Palais. Quant au peuple, il était

refoulé en dehors de la rue par les agents de police opérant à coups de fouets et de matraque.

Les Européens, pour la plupart, étaient groupés sur la porte centrale de la ville mandchoue (Tsien-men) sous laquelle le cortège allait passer, et, en vertu, semble-t-il, d'un mot d'ordre général, toutes facilités leur avaient été laissées pour voir et même photographier le spectacle.

***

Le temps était sec et froid, malgré le soleil éclatant, et le « vent jaune » soulevait malheureusement des flots de poussière. Après le défilé des bagages, la tête du cortège apparut vers 1 h. 1/2 ; la cavalerie du général Ma-Yu-Koun et celle de Yuen-The-Kai passèrent successivement, avec les porte-parasols également à cheval. Il fut très remarqué que celui de l'Empereur portait cet insigne replié, alors que le porte-parasol de l'Impératrice, qu'on devait voir ensuite, portait le sien orgueilleusement ouvert.

Les archers à cheval et l'infanterie de Yuen-The-Kai passèrent ensuite, avec d'autres porte-parasols à pied, qui précédaient immédiatement la chaise impériale. Celle-ci s'avançait sur le dos de 8 porteurs, entourés par les princes à cheval.

***

L'Empereur descendit un instant à la porte Tsien-Men pour faire les prostrations rituelles dans l'un des deux temples, qui se trouvent à l'intérieur du bastion défendant la porte.

L'Impératrice douairière, dont le cortège égalait le sien en nombre et en éclat, descendit également pour aller successivement aux deux temples. Au moment où elle en sortait, un des eunuques qui la soutenaient lui fit remarquer les Européens qui l'observaient du haut de la muraille ; elle se retourna vers eux et, après les avoir regardés avec curiosité, leur adressa de la tête un salut répété, qui surprit profondément les spectateurs de cette scène imprévue.

Derrière la douairière, la jeune Impératrice, également en chaise jaune et entourée des eunuques à cheval, passa sans s'arrêter ; puis vint une cohue de soldats, de voitures, de chaises, de bagages, qui s'engouffrèrent à la suite sous la porte centrale du Palais.

A 2 heures, le défilé était terminé.

Après avoir traversé les cours précédant la partie réservée à l'Empereur et qu'on appelle la « Ville Violette ou « interdite », le cortège ressortit par la porte de l'est (Tong-Hou-Men) et les souverains, ayant fait le tour des murailles, rentrèrent dans leur habitation définitive.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Sont partis pour la mission du Cap Oriental, au mois de novembre 1901, MM. Thomas Graham, du diocèse d'Edimbourg, et Bernard Coughlan, du diocèse de Cloyne.

— S'embarqueront à Gênes le 2 avril pour la Mongolie sud-ouest les RR. PP. Pierre Marshal (Malines), Henri Spierings (Bois-le-Duc), Jules Tanghe (Bruges), Jean Terstappen (Ruremonde) et Alphonse Verstraeten (Gand), tous de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie de Scheut-lez-Bruxelles.

— Le 16 février 1902 se sont embarqués à Marseille à destination des Indes (Nagpore et Dacca) deux Catéchistes Missionnaires de Marie-Immaculée : Sœurs Jeanne-Henri et Caroline du Tabernacle.

INFORMATIONS DIVERSES

Cochinchine septentrionale. — M. Morineau, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Thuy-Duong, 23 novembre 1901 :

« Après deux longues années de lutte, je viens de voir rentrer au bercail du Divin Pasteur, tous les néophytes dispersés pendant les trois années de persécution.

« En plus des effroyables ruines morales, que de ruines matérielles à réparer! J'ai trois églises détruites à reconstruire, dont l'une sur le tombeau des martyrs de 1883 ; j'ai de nombreuses familles à aider pour qu'elles puissent rentrer dans leurs villages respectifs et y relever leurs pauvres maisons ; je dois racheter aux païens un grand nombre d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles. J'ai des catéchistes à entretenir pour faire enseigner les prières aux enfants de centaines d'apostats revenus à notre sainte Religion. De plus, il me faut construire deux nouveaux oratoires dans deux centres où j'ai plus de 150 catéchumènes.

« Je voudrais bien aussi couvrir en tuiles la pauvre paillotte qui me sert d'église afin de pouvoir y conserver le très Saint-Sacrement. C'est un bonheur ignoré de mes néophytes et dont moi-même je suis privé depuis mon départ de France.

« Or, non seulement, je n'ai pas de ressources pécuniaires pour faire face à de telles dépenses : mais encore j'ai de lourdes dettes... »

Iles Gilbert (*Océanie*). — Mgr Leray, des Missionnaires du Sacré-Cœur, vicaire apostolique de Iles Gilbert, écrit de Putaritari :

« Vu l'état bien pénible dans lequel nous nous trouvons, faute de ressources suffisantes pour l'entretien des missionnaires et des œuvres dans notre pauvre mission des Gilbert, je viens vous prier de faire un appel en notre faveur..... Il faut faire venir nos vivres de Sydney et à un prix exorbitant. Ajoutez l'entretien des *teachers* (catéchistes), des écoles et des églises; les constructions qu'il faut renouveler tous les 3 ou 4 ans, et bien d'autres dépenses pour la location des terrains, l'achat ou les réparations des canots.

« Les ressources manquant, nous avons été obligés de quitter les Ellices, de vendre notre bateau le *Maris Stella*, et maintenant il nous faut renoncer à notre école de *teachers*, qui commençait à fonctionner. Soyez bien certains que nous évitons les dépenses inutiles et que nous retranchons tout ce que nous pouvons sur la nourriture ; bien souvent les missionnaires ne mangent que le dimanche un peu de pain et de viande. Rarement les légumes apparaissent sur la table ; nous souffrons la faim, la soif ; parfois nos santés en pâtissent ; mais nous ne pouvons pas faire autrement. Si en France on connaissait notre pauvreté, on viendrait davantage à notre aide. La mission des îles Gilbert est la plus délaissée de l'Océanie.

« Sur les cartes géographiques, l'archipel apparaît sous la forme de quelques points et on en conclut peut-être qu'un si minuscule champ d'apostolat ne demande pas trop de ressources. C'est une erreur, parce que le pays ne peut pas nous venir en aide, nos indigènes étant eux-mêmes très pauvres. »

LES JOIES DU RETOUR

Par M. Paul VIAL
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU YUN-NAN

Suite (1)

De Mong-tsé à Lan-gni-tsin. — Chez le P. Liétard.

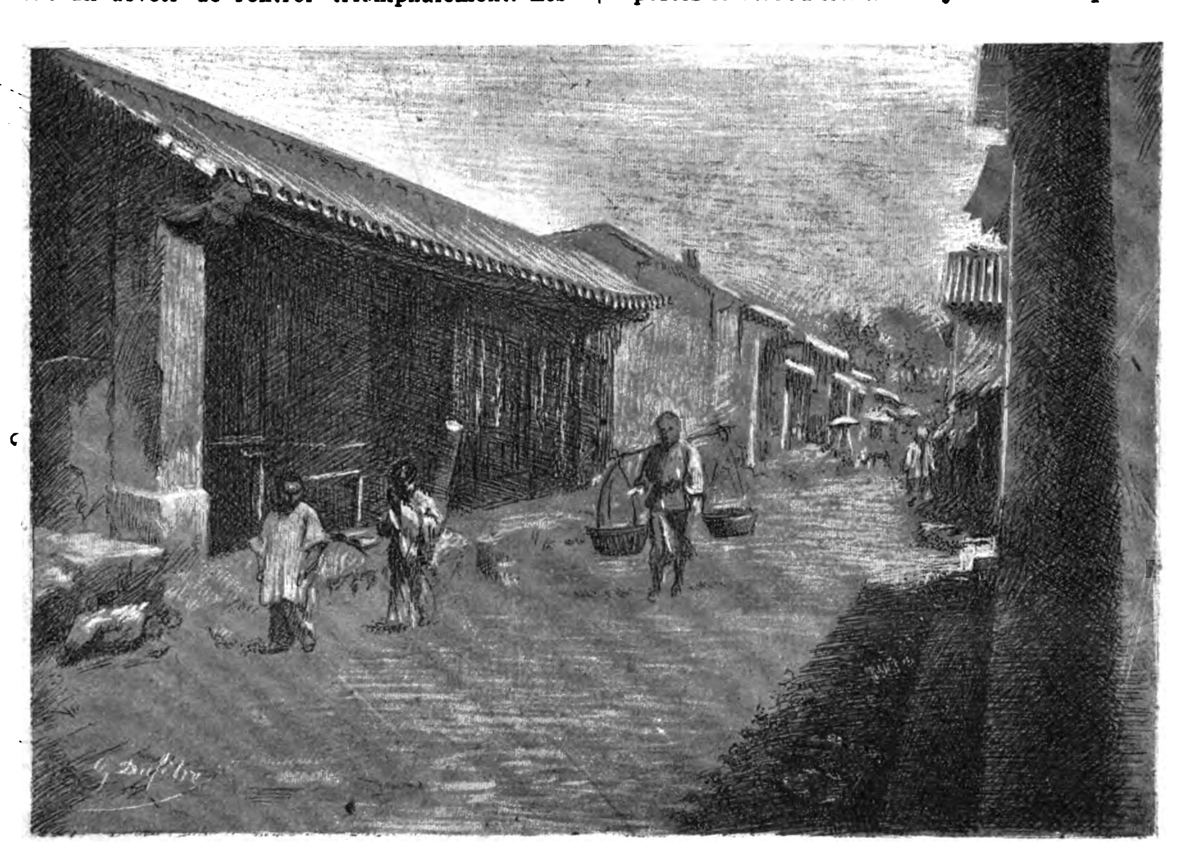
Me voici de nouveau à Mongtsé.

Avec l'aide du mandarin, je trouve bientôt des chevaux pour mes caisses et des porteurs pour mon palanquin.

Je n'aime pas cette manière de voyager et je ne m'en sers jamais; je me soumets, toutefois, aux circonstances qui me font un devoir de rentrer triomphalement. Les Chinois ne jugent que par les apparences; servons leur donc des apparences.

Dès le premier jour, je fais la douloureuse expérience que dans ce triste pays de Chine, la forme vit aux dépens du fond. Plus vous voulez devenir grand, plus vous êtes esclave. Je m'aperçois que l'un de mes porteurs a le bras presque démis (!) et il n'est plus temps de le remplacer. Que faire? Le forcer à porter? mais le brancard tombe de lui-même. et moi avec le brancard. Je marche aux endroits difficiles, je monte en chaise aux endroits faciles, et ainsi nous arrivons à la première étape : Tôan-tchai.

A la vue des soldats qui m'accompagnent, toutes les portes se verrouillent. Oh ! je n'en veux pas à ces pauvres gens; leur défiance ne s'adresse pas à moi, qui reste caché dans mon palanquin.



YUN-NAN (*Chine*). — GRANDE RUE DE A-MI-TCHEOU ; d'après une photographie de M. VIAL (voir le texte).

Après bien des pourparlers inutiles, je me montre.

« — Tiens! c'est vous! dit-on, mais entrez donc; nous vous connaissons bien. »

Le lendemain, nous dinons à Amitcheou, sous préfecture.

***

Il y a six mois, en passant, j'y avais été insulté de loin ; ce qui est le propre des lâches, c'est-à-dire des Chinois.

Je fais arrêter ma chaise au beau milieu de la ville, en plein marché, on m'apporte mon dîner à la même place, et j'ordonne aux soldats d'empoigner le premier qui dira un mot inconvenant. Tenue parfaite!

Au moment de partir, je reproche à la foule son insolence, je défends aux personnes présentes de me suivre et je poste un soldat à cent pas derrière ma chaise pour faire observer la consigne. Silence absolu, soumission exemplaire.

***

Nous arrivons et couchons à Koaitien, sans incident Seulement mon pauvre manchot, ne pouvant plus avancer, s'est couché au beau milieu de la route; j'ai dû continuer mon chemin à pied. Enfin, le lendemain, à midi, on lui trouve un remplaçant!

Le quatrième jour, nous entrons dans la plaine de Milaihien. Derrière la montagne, c'est mon pays, ma patrie, mes enfants! Il me semble les voir me tendre les mains.

Pendant ces six mois d'absence, que sont-ils devenus? Ai-je eu raison de leur imposer cette épreuve?

Nous arrivons à Milaihien, sous préfecture de deuxième classe.

(1) Voir les numéros des 21, 29 février, 7, 14 et 21 mars.

Je n'y étais pas depuis cinq minutes, qu'on m'avertit que des Ahi veulent me voir.

Les tribus des *Ahi* et des *Gnipa* sont les deux peuples que le Bon Dieu m'a donnés en partage. Seulement, autrefois, j'étais seul, et aujourd'hui nous sommes trois missionnaires; les Ahi sont échus au P. Liétard, qui les garde avec une vigilance de mère inquiète, et j'ai cédé une partie des Gnipa au P. Rossillon, dont la houlette frappe hardiment tous les loups qui s'approchent trop de sa bergerie.

Donc quatre ou cinq montagnards font irruption dans ma chambre et se jettent à genoux.

« — Ah ! ah ! je vous reconnais; vous êtes de Gueymi ?

« — Oui, Père.

« — Que faites-vous ici ?

« — Nous venons vendre du maïs.

« — C'est bien. Il faut que l'un de vous parte tout de suite pour Lan-gni-tsin ; je vais écrire un mot au P. Tien (Liétard) et je veux qu'il lui arrive demain de bonne heure.

« — Oui, Père, très volontiers ; mais promettez-nous de ne partir vous-même demain qu'une heure après le lever du soleil.

« — Pourquoi ?

« — Ne sommes-nous pas vos enfants ? Il faut que nous venions vous accompagner.

« — Non, non ; gardez-vous-en bien.



YUN-NAN (*Chine*). — Résidence du P. Liétard, a Lan-gni-tsin ; d'après une photographie de M. Vial (voir le texte).

« — Si, si, Père, promettez-nous.

« — Non, vous dis-je, je partirai demain au point du jour. »

Ah bien ! oui ! les attendre ! Que diraient les Chinois s'ils apercevaient cette foule descendre de la montagne ? Ils croiraient à une attaque.

***

Le lendemain, je presse les préparatifs du départ et je ne suis tranquille que lorsque je me vois enfin seul en pleine campagne.

Nous arrivons à la trouée qui met en communication la plaine de Milaihien avec le plateau de Gnipa et qui a nom Hoâkeou. Nous prenons un moment de repos.

Tout à coup j'entends les sons du hautbois. J'écoute... Ce sont des airs lolos ; est-ce une noce ?... Je regarde... Quelle foule ! Ah ! ce sont les chrétiens, et mon cœur bat plus vite. Les trompettes sonnent, le tamtam éveille au loin les échos, les coups de fusil éclatent de toutes parts, et bientôt je suis entouré de trois cents montagnards qui, joyeux, se prosternent à mes pieds, au milieu de la boue, des pierres et devant les sabots des chevaux.

Mon Dieu, mon Dieu, merci !

Pourquoi est-ce que je ne crains plus les rassemblements ? Tout simplement parce que nous sommes désormais en pays lolo ; partout où peut se porter mes yeux, je suis chez moi.



YUN-NAN. — FEMME ET ENFANT AHI ; d'après une photographie.

Partons au plus vite et sortons de la gorge étroite qui nous enserre.

Avec quel plaisir mes yeux parcourent cette foule !

Quelques vieillards à barbe grise, gauches dans leurs vêtements tout neufs, gravissent lentement le sentier ; des hommes, des jeunes gens aux allures plus vives, aux habits



YUN-NAN. — LABOUREUR AHI AVEC SA HERSE.

courts et voyants, s'étendent des deux côtés de la route et grimpent, pieds nus, sur les rochers et les ronces. Des enfants, heureux et insouciants, voltigent autour de ma chaise et viennent me sourire à travers les fenêtres de mon palanquin.

En marchant, la foule s'augmente de nouvelles recrues qui viennent toutes, les unes après les autres, se prosterner devant moi.

Mais qui les a avertis de mon arrivée ?

Le courrier que j'ai envoyé hier soir au P. Liétard et qui devait faire 20 kilomètres par une nuit noire, lui est arrivé à 2 heures du matin.

En route cet homme a répandu la nouvelle dans tous les villages qu'il traversait et, pendant la nuit, tous les habitants du versant oriental de la montagne ont pu se concerter pour venir me recevoir à l'entrée de leur pays.

Et cependant je ne suis pas encore dans mon district. Sans doute tous ces Ahi ont été mes enfants ; mais actuellement ils sont sous la direction du P. Liétard.

Nous continuons à monter.

A mi-chemin j'entends de nouveau résonner hautbois et trompettes. C'est probablement mon confrère qui arrive. Je descends vite du palanquin et en effet, bientôt les deux missionnaires s'embrassent au milieu de leurs enfants.

***

La vue du jeune P. Liétard me rappelle ma propre jeunesse quand, plein de feu et d'ardeur, je croyais que le monde ne suffirait pas à mon zèle. Mais l'expérience vient vite arrêter notre course et fatiguer nos pas ; nous rencontrons l'indifférence, des habitudes invétérées, les préjugés, la misère ; nous découvrons peu à peu que l'âme païenne s'est encroûtée dans la matière et n'est plus que l'esclave de ses désirs. Que de soucis ! que de patience ! que de temps pour essayer de la dégager peu à peu et de la rendre capable de comprendre qu'il y a une autre vie !

Nous marchons tous les deux côte à côte, autant du moins que le permettent les difficultés de la route. Interrogations et réponses s'entrecroisent. Précédés et suivis d'une foule immense, au son de la musique et des coups de fusils, nous faisons notre entrée triomphale.

A peine sommes-nous installés dans notre chambre commune que nous voyons arriver un groupe de jeunes filles Ahi revêtues de leurs plus beaux habits. Elles ont fait quatre kilomètres pour me saluer et, très-gentiment, elles m'invitent à honorer leur village de ma visite.

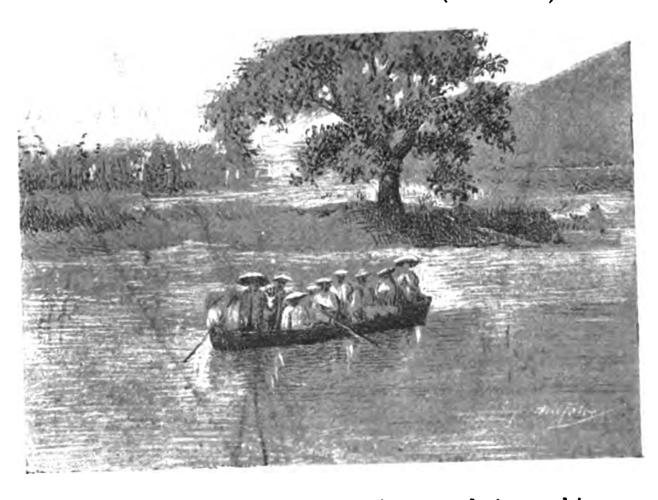
« — Impossible, mes enfants ! il faut que demain j'arrive à Louméi. »

Mon refus s'est adouci par quelques petits cadeaux.

Chez les Lolos il faut toujours avoir dans ses poches des perles ou autres menus objets. Ce sont des talismans qui ouvrent toutes les portes et délient toutes les langues.

Le lendemain, de bonne heure, je me sépare de mon cher confrère, en lui donnant rendez-vous chez moi.

(A suivre.)

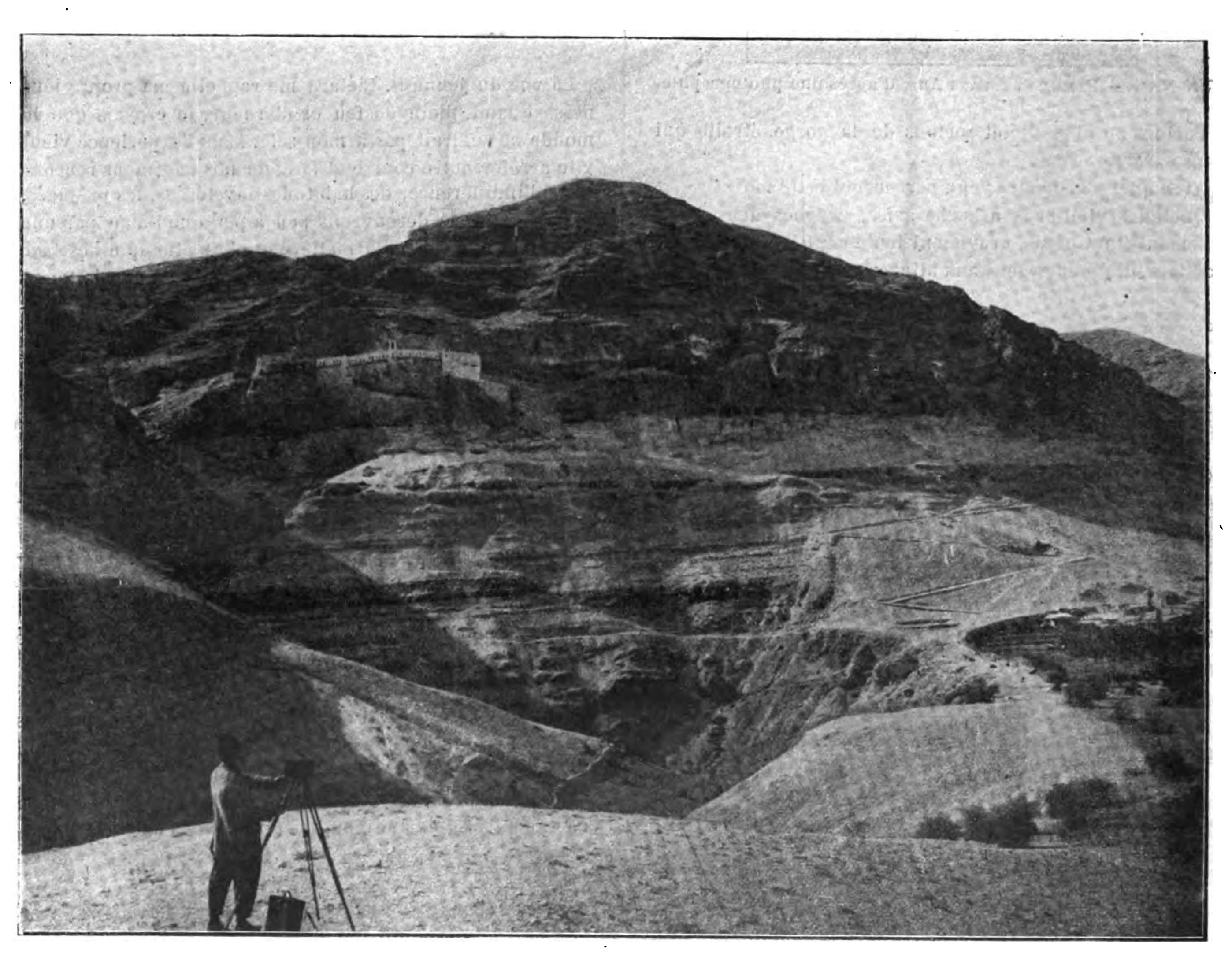


EN BAC, PRÈS DE TCHOUNEN ; d'après une photographie.

JÉRICHO ET LA MER MORTE

Nous avons déjà publié quelques chapitres du journal de Mme V. L. Aujourd'hui que tous les chrétiens dirigent leurs pensées et leurs cœurs vers ces contrées privilégiées où s'est accompli la promesse, nous croyons devoir offrir à nos lecteurs un nouvel extrait des *Souvenirs* de Terre-Sainte avec les photographies appropriées au sujet.

La route qui part de Jérusalem par la porte de Damas a un charme indicible. Pas à pas, elle rappelle la vie et surtout la passion du Sauveur. Le chemin gravit le mont des Oliviers et passe à Béthanie. Là commence la descente de Jérusalem, route magnifique qui va jusqu'à Jéricho et à la mer Morte. Elle est due à un ingénieur français et serait parfaite si le gouvernement turc l'entretenait. Mais cela ne rentre pas dans les mœurs orientales et il est des endroits où les cochers ne peuvent que bien difficilement faire passer leurs voitures entre de hauts rochers et de terribles précipices. Les personnes sujettes au vertige détournent instinctivement la tête.



TERRE-SAINTE. — MONT DE LA QUARANTAINE ; reproduction d'une photographie.

Donc nous descendons en zigzag jusqu'à la fontaine des Apôtres. La route remonte ensuite jusqu'à une hauteur dominée par un château-fort où se trouve le Khan du bon Samaritain. J'ai ri en voyant les quatre vieux murs sans toit que les guides appellent pompeusement : Hôtel du bon Samaritain. Je m'attendais à un vrai hôtel. Quoiqu'il en soit, on s'y arrête pour prendre une tasse de café et les bêtes s'y abreuvent.

Le paysage ensuite reste solitaire et solennel. Nous ne voyons que les crêtes arrondies de cent monticules qui nous entourent. L'effet est si imposant qu'on ne peut le rendre en paroles. On se sent seul avec Dieu dans cette terrible Thébaïde. De temps à autre apparaît un troupeau de moutons blancs ou de chèvres noires. Des bergers, assis par terre, nous font entendre la pauvre et plaintive musique de leurs chalumeaux. Ils sont touchants à voir quand ils chargent sur leurs épaules une brebis malade ou fatiguée et nous mettent sous les yeux la douce image du Bon Pasteur. Si une brebis vient à mettre bas en plein pâturage, ils placent l'agneau nouveau-né dans leur tunique, qui est soutenue autour des reins par une ceinture, et l'emportent ainsi pour le garantir du froid.

Bientôt toute verdure disparaît ; ce ne sont plus que roches pointues, si terriblement découpées, si effrayantes

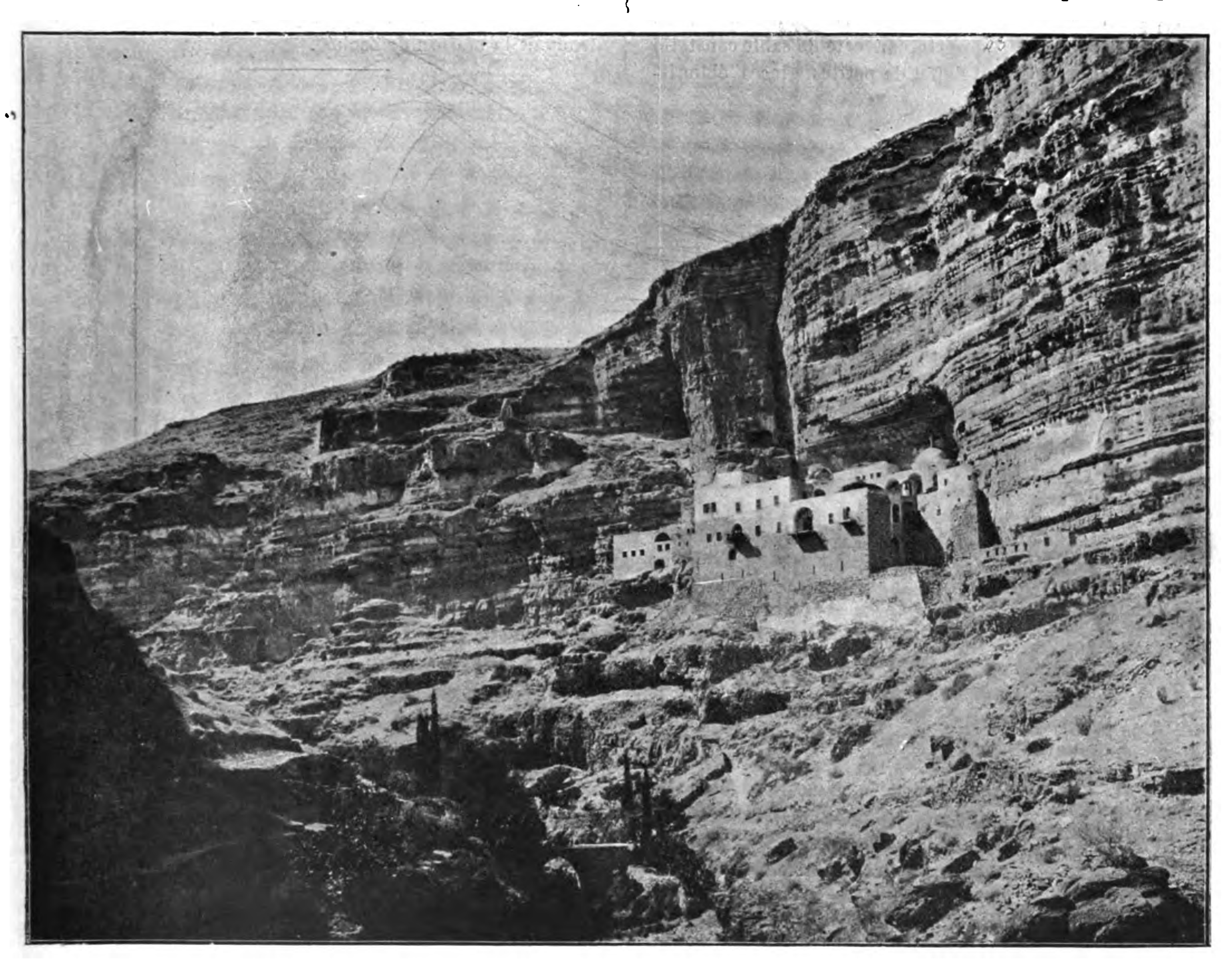
qu'elles ont l'air de s'animer et de venir nous écraser. Un abîme est à gauche de la route et un torrent y bouillonne au fond. L'ensemble forme un désert si sauvage qu'il fait peur en plein midi.

Dans le flanc d'un rocher, au-dessus du torrent nommé Nahr-el-Kelt est le couvent appelé Jean-de-Kosiba (*voir la gravure ci-dessous*), bâti là à l'instar de Saint-Sabas. Il est habité par des moines grecs dont les idées ne sont pas conformes à celles de leur Patriarche. Ils y restent jusqu'à leur entière soumission.

Nos chevaux descendent ensuite rapidement jusqu'à Jéricho, vaste plaine riche et fertile dont la verdure repose la vue. On comprend facilement que cette route solitaire ait été, au temps de Notre-Seigneur, fréquentée par des voleurs. Il n'y a guère que deux ans qu'on néglige de se munir d'armes défensives quand on doit s'y aventurer.

A l'hôtel Belle-Vue, nous trouvons une table d'hôte avec sept convives et un bon dîner européen, mais des lits de pénitents.

Les Franciscains viennent de bâtir une petite chapelle à



TERRE-SAINTE. — LAURE DE KOZIBA. — DEIR EL KELT ; reproduction d'une photographie (voir le texte).

Jéricho. Ils cultivent la vigne et récoltent du raisin qui fait le fond de leur nourriture pendant l'été, alors que la viande laisse trop à désirer et que les légumes sont desséchés. La vigne a ici des grappes de 45 centimètres de long et du poids de quatre kilos.

J'écris ces notes sous un jasmin colossal dont le dôme de verdure couvre une étendue de trente mètres de circonférence. Les fleurs embaument l'air de délicieuses senteurs. La chaleur est excessive l'été ; à Jéricho le thermomètre monte à 45 degrés depuis mars jusqu'à novembre.

Nous partons de bonne heure pour le Jourdain. Nous passons devant l'ancienne ville de Jéricho dont l'aspect est plus que primitif. Les habitants ne demeurent ni sous des tentes, ni sous des huttes ; nous les voyons assis par terre sous d'immenses nattes soutenues par de hautes perches. Hommes, femmes, enfants, animaux, bergers et troupeaux se partagent l'abri. Voilà Jéricho. Et dire que des Anglais veulent mettre des lettres à la poste et demandent où est le télégraphe !

Notre voiture traverse des terrains incultes et des monticules de sable, auxquels les débordements du fleuve ont donné les formes les plus fantastiques.

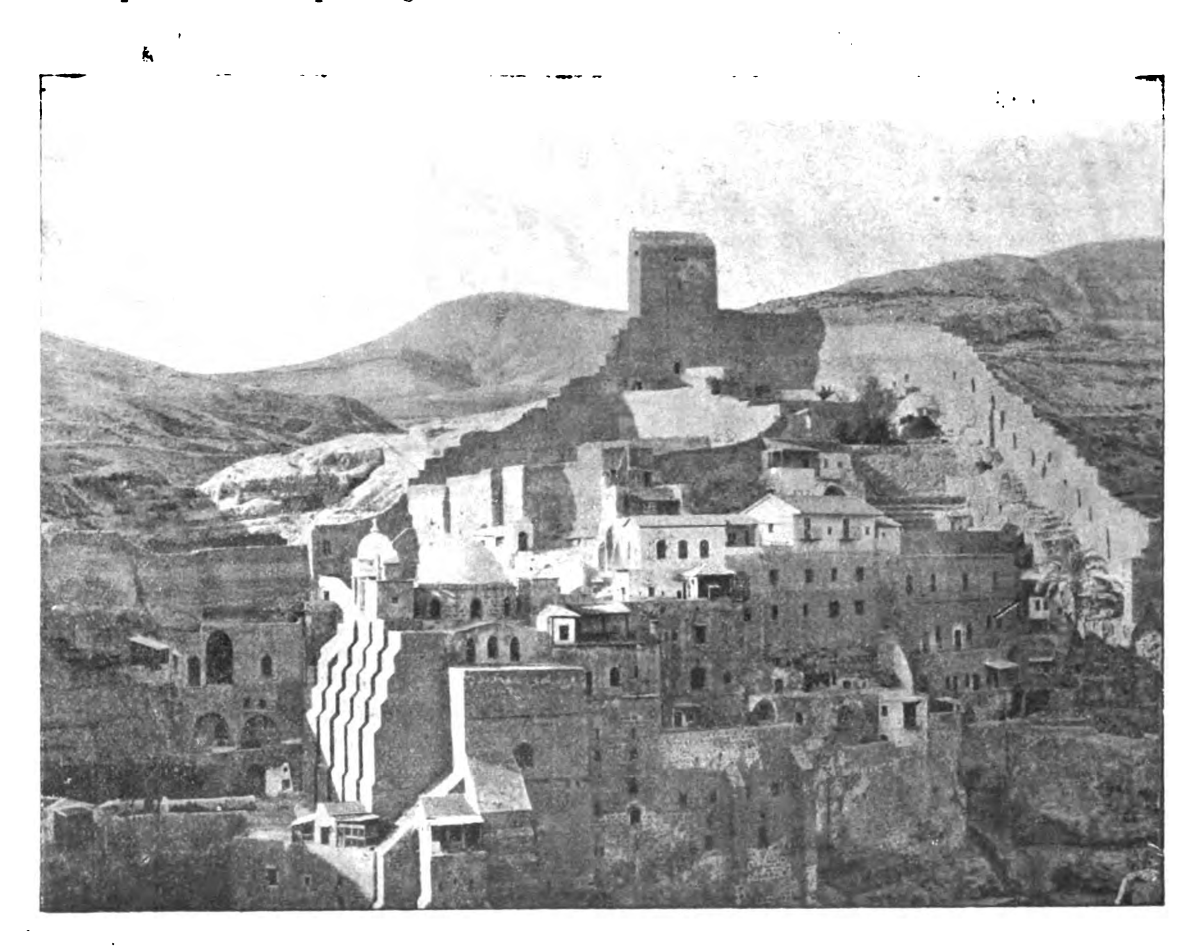
Les eaux du Jourdain sont jaunes et roulent beaucoup de sable. Nous voilà à l'endroit où les Hébreux traversèrent le fleuve sous la conduite de Josué, où passèrent Elie et Elisée, où saint Jean baptisa Notre-Seigneur. L'endroit est recueilli, ombreux. Les Russes viennent s'y baigner, vêtus d'une tunique blanche et couronnés de verdure. Pour eux ce bain est un second baptême. Le courant est ici très rapide.

A une dizaine de kilomètres plus bas, le fleuve se jette dans le lac Asphaltite ou Mer Morte, qui se trouve, comme chacun sait, au fond d'une dépression extraordinaire, à 392 mètres au dessous du niveau de la Méditerranée. La plaine qui y conduit est déserte, couverte de sable constellé de plaques de sel qui font l'effet de petites glaces éblouissantes. Une brume vaporeuse plane sur cette mer étonnante de beauté malgré ses terrifiants souvenirs.

Je ne résiste pas au désir de tremper mes mains dans ses eaux ; mais ensuite c'est en vain que je les essuie avec mon mouchoir. Le savon noir put seul me débarrasser de la couche poisseuse qui les engluait.

Mon guide ramasse un galet et l'allume. Celui-ci dégage aussitôt une odeur de bitume et de soufre si intense que par la pensée nous nous croyons transportées au moment du cataclysme qui a englouti les villes de la Pentapole.

Nous rentrons à Jéricho en passant par l'endroit où se trouvait la maison de Zachée.



TERRE-SAINTE. — COUVENT DE *Saint-Sabas* ; reproduction d'une photographie (voir le texte).

DU LAC NYANZA AU LAC KIVOU

Par le R. P. Léon CLASSE

DES PÈRES BLANCS, MISSIONNAIRE AU NYANZA MÉRIDIONAL

— Suite (1) —

Halte à la mission du Sacré-Cœur.

Fondée il y a dix-huit mois, la mission du Sacré-Cœur est déjà prospère. Même le côté matériel ne le cède pas trop au spirituel. Dans son enceinte en briques séchées au soleil, les indigènes se pressent en foule chaque jour pour se faire instruire ; le dimanche l'affluence redouble. Oui ! les espérances sont grandes, la moisson jaunit sous le chaud soleil de la grâce, secondé par les efforts généreux des missionnaires et dans quelques années, avec l'aide de Dieu et l'esprit de prosélytisme des indigènes, la mission du Rouanda ne le cèdera en rien aux stations les plus florissantes de l'Ouganda.

Isavi n'était pour nous qu'une étape ; mais pourrons-nous continuer le voyage ? En février déjà, le P. Brard avait entrepris une excursion au Bougoyé pour y préparer les voies à la nouvelle mission. Attaqué à Mouhanda au Nord du Bougoyé, il avait dû rentrer à Isavi, après avoir perdu son fidèle Tobie, tombé sous les lances des Bagoyé, et vu un autre de ses hommes, Kabika, blessé grièvement.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 21 mars 1901.



Que faire ? A ces événements il fallait ajouter la surexcitation du pays en partie révolté contre le roi du Rouanda, le peu de faveur qu'avait rencontré à la Cour notre projet d'établissement, la saison défavorable, etc. Mais c'est pour Dieu que travaillent les missionnaires ; il ne saurait les abandonner. Afin de mettre toutes les chances de notre côté, nous imposons à notre caravane un léger détour pour nous rendre jusque chez le Roi.

***

A la capitale, l'accueil est froid : sous les dehors polis et les belles phrases, il est aisé de voir que notre présence est importune et que nos demandes ne sont acceptées qu'à contre-cœur.

La capitale de Rouanda n'est autre chose qu'un vaste *lougo*, ou enceinte, renfermant, outre la case royale, un grand nombre de huttes, pour la plupart bien construites et assez élégantes. Là se pressent autour de leur souverain une partie des Grands du royaume. Les Batousi ou Bahima (au singulier : ***Mtousi***, ***Mouhima***) sont des pasteurs-conquérants qui forment la noblesse du pays. Ils règnent en maîtres sur les Bahantou qui sont les aborigènes. Il s'y trouve aussi quelques Batoua (au singulier ***Mtoua***) ou pygmées, qui auraient occupé cette contrée avant les Bahoutou.

Sur la colline, peu ou point de cultures. L'œil n'y rencontre que les pâturages nécessaires aux nombreux troupeaux qui doivent fournir le lait et le beurre aux maîtres du pays.

***

Quoique le pouvoir soit en réalité exercé par la mère du roi et les trois ministres : Kabaŕe, Lohimankiko et Roudegembya, le vrai roi est Youhi, le plus jeune des fils de Lwabugiri ou Kigeri, mort en 1894. D'après la légende (car les Batousi ont peu d'histoire), Youhi ne serait que le dixième successeur de Kigoua, le fondateur de la dynastie Mtousi au Rouanda.

Il y a de cela cent ou cent-cinquante ans au plus, la terre recevait, dit-on, un cadeau digne d'elle : Kigoua et sa sœur tombaient du ciel. Devant eux ils virent trois vases de lait, l'un destiné aux Batousi, l'autre aux Bahoutou et le troisième aux Batoua ; mais les deux derniers vases se renversèrent aussitôt. Ils virent ensuite deux ***nsambi*** (grues huppées) et des vaches, et de suite ils se dirent : « Possédons les vaches. » C'est pour cela que les vaches sont la propriété des seuls Batousi.

Kigoua eut pour successeurs Kihanga, Ndahiro, Luganzo, Chilima, Kigeri, Mibambge, Gahindero, Lwogera, Lwabugiri ou Kigiri, qui alla un peu partout porter la guerre et voler des vaches, jusqu'au jour où il fut, paraît-il, empoisonné (en 1894) près du lac Kivou. Il eut pour successeur Youhi, actuellement régnant.

***

Le cérémonial de la visite royale est peu compliqué.

Nos tentes sont dressées près du *lougo* du roi. Lohimankiko, Youhi, son premier ministre, et Boushako, chef du Bougoyé, entrent seuls sous notre tente, tandis que les gens de leur nombreuse suite se groupent le long de l'enceinte. Le roi s'assied sur le pliant réservé aux souverains, les deux chefs sur des nattes. Commence alors l'inévitable défilé des cadeaux royaux : miel, pombé, vivres, bois (car ici le bois est rare), puis une soixantaine de chèvres.

On peut causer ensuite ; mais le roi est plus attentif à regarder ce qui se trouve dans la tente qu'à écouter la conversation, dont tous les frais sont faits par Lohimankiko, géant Mtousi, au regard dissimulé, où se devine la haine du Blanc, mais à l'esprit rusé et subtil. Le Père Supérieur demande qu'un Mtousi nous serve de guide, ce qui nous est accordé, et se charge de nous procurer des vivres sur la route. La visite royale est terminée : Youhi se retire.

Demain, après avoir plié les tentes, nous irons à notre tour chez le roi lui offrir, en étoffes, un cadeau au moins équivalent au sien.

Trahison.

La caravane reprend alors sa marche, de colline en colline, de marais en marais et, presque toujours, sous une pluie qui rend les chemins difficiles, parfois presque impraticables. Dès le premier soir, les vivres manquent : un Mtousi jette violemment à terre des œufs que lui demande pour nous un de nos hommes :

« — Voilà pour les Européens ! » dit-il, et il cherche à frapper de sa lance notre porteur.

Mouisa, notre guide, promet tout ce qu'on veut, mais rien ne vient. Il est rejoint en route par Boujinja, un autre Mtousi envoyé, lui aussi, par le roi ; mais les résultats restent les mêmes.

***

Au passage de la Nyavarongo, Mouisa et Boujinja cherchent à nous séparer de notre caravane qui a passé déjà de l'autre côté du fleuve avec le Père Neckerlé.

« — Restez ici, nous disent-ils, et campez, tandis que les porteurs passeront la nuit de l'autre côté. »

Nous refusons et nous traversons le cours d'eau, laissant cinq hommes derrière nous. A peine commencions-nous à gravir la rive opposée, qu'un des hommes restés en arrière était noyé par ordre de Boujinja.

Au camp évidemment pas de vivres, et cependant, Mouisa nous a précédés de plusieurs heures chez Boushanuré, le chef de la Nyavarongo. Les intentions des Batousi apparaissent nettement ; ils ont été envoyés, non pour nous servir, mais pour faire le vide sur notre passage, nous intimider et nous faire abandonner nos projets.

A partir du *Lougo* de Boushako, le désert se fait devant la caravane : tous les villages sont abandonnés, les habitants s'enfuient et vont se cacher dans les hautes herbes pour revenir après notre passage. Point de vivres ! Les porteurs fatigués sont obligés, pour ne pas mourir de faim, d'aller dans les bananeraies et dans les champs cueillir quelques fruits et arracher quelques patates. Plusieurs fois, sur les hauteurs, des groupes menaçants apparaissent, mais personne n'ose nous attaquer.

***

Enfin, après dix jours de marches fatigantes, rendues plus pénibles encore par les ennuis continuels et les difficultés de toutes sortes, la caravane arrive au Nord du lac Kivou et bientôt les tentes sont dressées sur la plage. On était au 25 avril et nous avions quitté Marseille le 10 novembre.

Débuts d'une mission.

Vu des hauteurs qui l'environnent, le lac Kivou est de toute beauté. Ses bords sont dentelés et déchiquetés comme des fiords de Norvège; de toutes parts, ce ne sont que gracieuses baies, abritées par des collines dont les pentes couvertes de bananeraies cachent de nombreux villages; partout aussi émergent de gracieux ilôts, les uns rocheux, les autres verdoyants; enfin, au large, la grande île de Kouijoui laisse voir les cîmes élevées de ses hautes collines.

Le Kivou, c'est le Bougoyé! Nous sommes donc chez nous! Mais il y a encore loin de là à une mission prospère. Les débuts sont toujours pénibles et lents: « La nature, disait saint Vincent de Paul, fait prendre des racines profondes aux arbres avant que de leur faire porter du fruit et, cela même, elle le fait peu à peu. » Avant de s'installer, il faut trouver un endroit, salubre, bien situé, populeux et à proximité d'une source: alors commencent les travaux de défrichement, de terrassement, de constructions.

D'abord, la mission n'est représentée que par deux tentes; puis, bientôt, s'élève une humble case et une pauvre petite chapelle, toutes deux de roseaux et de chaume, et peut-être aussi misérables que l'étable de Bethléem. Qu'elle est grande la joie du missionnaire lorsqu'il peut ainsi offrir dans sa première chapelle la divine Hostie! avec quelle ferveur il supplie le Dieu des miséricordes de faire descendre la rosée de la grâce sur cette terre jusque-là inculte, d'y faire germer des fidèles, d'y faire mûrir la moisson des âmes! Cette pauvreté, ce dénûment, c'est ce qui fait sa force, c'est ce qui grandit sa confiance et augmente son espoir en Dieu.

Tour à tour terrassier, charpentier, briquetier, maçon... le missionnaire doit tout faire pour attirer les âmes à lui et les donner à Dieu. En attendant cette heure, nous demeurons logés à l'enseigne de la Providence et n'avons à compter que sur elle.

(A suivre.)

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite (1)

Guerre civile. — Des voleurs ingénieux. — La circoncision. — Fête des Rois.

Le vendredi 5 janvier est consacré au repos, à la causette, aux renseignements demandés de tous côtés et au travail de la carte.

Le village est en ébullition. La guerre avec les Yemedzim bat son plein: 3 villages contre 5. S'il y avait ici quelque barde, quelque Homère, nous pourrions avoir une nouvelle Iliade! En attendant ce problématique poème, les Yemedzim ont tué 4 hommes aux Amvom et en ont blessé un autre. On nous apporte ce blessé; rien à faire: il a reçu la balle au pied; mais déjà la plaie a été débridée et le projectile enlevé. Ces Pahouins ont vraiment une habileté singulière pour tailler dans la peau; ils savent extraire une balle sans blesser un nerf, une artère, une veine (ils les connaissent bien) et, le projectile une fois enlevé, la guérison n'est plus qu'affaire de temps. Des compresses d'herbes bouillies et d'écorces d'arbre râpées sont appliquées soir et matin: la plaie est tenue hermétiquement fermée, bien à l'abri de l'air, et généralement la cicatrisation va vite.

Cependant, comme cette guerre nous gêne fort pour la marche en avant, un messager est expédié aux Yemedzim pour les prier de venir parler de la paix.

***

Nos porteurs pahouins engagés à Sindèn nous arrivent le soir et veulent repartir immédiatement: très pressés, disent-ils, ils réclament au plus vite leur paiement. Le charpentier vérifie les caisses: elles sont intactes. Bon, on paie; mes gens partent, pied léger, cœur content.

Après leur départ, nous avons par hasard besoin d'ouvrir une caisse; on enlève le couvercle: elle est à moitié vide. Et ainsi de neuf autres. Mes gaillards ont décloué habilement le fond, pillé à leur aise et replacé les pointes bien à leur place. La confiance est une belle chose, mais... elle nous coûte aujourd'hui près de 1.500 francs et allez donc courir après les voleurs: ils ont déguerpi comme des zèbres.

***

Allons nous baigner pour oublier cette mésaventure. La rivière est fraîche; un sable fin en tapisse le fond, l'eau est délicieuse et les petits oiseaux chantent. De la verdure, un pan de ciel bleu, les nuages qui passent, l'esprit qui songe, l'imagination qui s'envole, le corps qui repose et... la fièvre qui vous guette! Rien de plus dangereux que ces bains prolongés; maint voyageur en a été victime. Allons, secouons-nous.

***

Visite au blessé dès le matin du 6 janvier; la plaie a bonne apparence. J'arrive au bon moment: un docteur pahouin renommé est en train de la soigner, et très complaisamment m'indique le nom de chaque plante qu'il applique et les propriétés d'icelle. J'en prends bonne note.

Le pansement terminé, mon docteur m'invite à le suivre. On l'a appelé au village pour une opération importante: la circoncision de quelques enfants. Il y est, paraît-il, fort expert et l'opère en un tour de main avec son petit couteau de pierre. J'aurais volontiers échangé son couteau contre un canif: mon homme hésite un peu, puis refuse. Le couteau de pierre est fétiche et nécessaire. Pourtant le canif lui fait bien envie!

Cette cérémonie est d'un usage général chez les Pahouins. Faite au gré du père de l'enfant, elle est très variable pour l'âge et dépend de chacun; mais plus elle est tardive, plus elle est douloureuse. J'ai vu des enfants circoncis presque à la naissance, d'autres à seize et à dix-huit ans. L'âge ordinaire est de huit à douze. On attend pour ce faire une occasion favorable et c'est aussi le prétexte d'une grande fête. L'enfant entre dans l'adolescence; il devient ainsi jeune

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21 mars, et la carte p. 33.

homme et a le droit désormais de porter fusil. Généralement, les candidats sont réunis ensemble, enfermés dans une case séparée, soumis à un traitement préventif assez sévère. Au jour dit, l'opérateur arrive : après une série de chants et de danses, d'invocations et de prières, l'enfant est amené et l'opération faite. Chaque enfant porte ensuite jusqu'à guérison complète une ceinture d'herbes assez épaisse et non plus le pagne. Ajoutons qu'un jeune homme non opéré trouverait, chez les Fang, difficilement à se marier.

Il y aurait certainement grand intérêt à rechercher les origines de cette coutume et à noter les chants archaïques qui l'accompagnent. D'où viennent-ils? En tout cas, je ne les comprenais pas du tout et mon docteur guère non plus. Il faut d'ailleurs, en général, connaître à fond la langue pour avoir l'intelligence des chants fang, dont beaucoup de mots sont absolument particuliers.

***

Je quitte le docteur pour aller réciter mon bréviaire dans les plantations. Elles sont vraiment magnifiques et très bien entretenues, presque comme nos champs d'Europe : c'est ce qui explique l'abondance de vivres qui règne ici.

Et dire qu'il faut quitter toute cette nature si belle pour retourner au village! Bruit, tumulte, criailleries, visites importunes, voilà notre pain quotidien! Le village est rempli de monde; une quantité de gens d'Abénélang et de Evinayong, grandes localités que nous rencontrerons plus loin, sont là. Le fils du chef d'Evinayong, Mbaméya, s'était porté responsable des gens de Sindèn à lui alliés : il repart avec un de nos hommes pour tâcher de faire restituer les marchandises volées; ce contretemps nous force à séjourner ici quelques jours.

En attendant, les gens sont furieux, car ils n'auront ni factorerie, ni traitant, si le vol n'est pas restitué. Les têtes se montent et l'on cause bien avant dans la nuit; le temps est chaud, magnifique, et tout le monde couche dehors.

***

Dimanche 7 janvier. — *Solennité de l'Epiphanie.* — J'ai élu domicile dans une case non encore terminée. Elle est spacieuse. J'ai fermé le devant avec la double toile de ma tente; dans la journée, je la relève; la nuit ou quand je veux être seul, je la baisse et je suis chez moi, avec de l'air, de l'espace, de la lumière. Nos tentes sont très commodes; mais à midi on y étouffe et c'est si étroit!

Quel pêle-mêle par exemple dans cette pauvre case! Lit, table, caisse personnelle, caisses d'achat, manioc, bananes, cannes à sucre, pommes de terre, poules et canards, s'y mêlent fraternellement. *Laudate Dominum omnes creaturæ*, dit l'Introït de ce matin. Un des coqs semble avoir compris l'invitation du psalmiste; il est impossible de le faire taire pendant la sainte Messe. Le P. Tanguy a beau le frapper, le tourner, lui mettre la tête en haut, en bas, à l'envers, les *cocoricos* éclatants retentissent toujours. Eh! bien: *Laudate Dominum!*

***

J'ai à peine fini le Saint-Sacrifice qu'un tireur renommé vient me proposer un tournoi. Accepté. Nous allons en



GABON. — UN PAHOUIN QUI NOUS FAIT SIGNE; reproduction d'une photographie.

forêt, la foule nous suit. Un bel arbre est choisi : en guise de cible, on fixe au tronc une large feuille de taro, mon homme mesure sa poudre, charge son arme avec grand soin, tout le monde me regarde avec pitié; puis il se campe à 20 mètres de la cible et s'apprête à tirer.

« — Oh! non, pas si près, lui dis-je.

« — Soit, allons un peu plus loin. »

Je compte 80 pas.

Le Pahouin me regarde un peu ahuri.

« — C'est bien loin, dit-il enfin, se grattant l'oreille.

« — Eh bien! approche un peu. »

Il le fait avec empressement. A cinquante pas, il s'arrête, vise longuement, tenant son fusil à bout de bras, comme tous les Pahouins, et fait feu.

Hourra! l'assemblée trépigne d'enthousiasme : l'arbre a été touché, mais trois mètres trop haut. N'importe, ce n'est pas mal.

Je tire à mon tour : pan, pan! la feuille tombe percée de deux balles; mais personne ne dit mot. Sur l'ordre du chef, on va chercher une hache pour savoir jusqu'où avaient pénétré les balles, ce qui nécessite un long travail. Chacun, en s'en allant, disait :

« — Ces blancs-là, il ne fait pas bon leur faire la guerre. »

Au fond, c'est tout ce qu'ils désiraient savoir, je crois.

Ne vous étonnez pas de voir les Pahouins tirer le fusil

à bout de bras. A force d'habitude ils deviennent assez adroits et d'ailleurs, avec les armes de pacotille et la poudre détestable qu'on leur vend, le chasseur est souvent plus en danger que le chassé !

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

Discours choisis et entretiens du R. P. Joseph Tissot, *quatrième supérieur général des missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy* (Paris, librairie Beauchesne et C[ie], 85, rue de Rennes. — Lyon, Nouvellet, 3, avenue de l'Archevêché.)

Voici trois volumes qui vont faire revivre au milieu de nous le regretté P. Tissot, ce prêtre selon le cœur de Dieu, chef d'une famille religieuse qui donne des missionnaires à deux diocèses de l'Inde et dont notre Bulletin a eu la joie souvent d'enregistrer les communications.

Le premier volume est consacré aux sermons ou entretiens sur le Sacré-Cœur de Jésus et sur la sainte Vierge. Le P. Tissot a été appelé l'apôtre du Sacré-Cœur, et, en effet, il se plaisait à développer la doctrine de cette dévotion, dont son cœur était embrasé, à en faire saillir les divers aspects et à en étaler les fruits.

Le deuxième volume contient des panégyriques, des allocutions de vêtures et professions, avec divers entretiens donnés dans des communautés, enfin, un triduum sur l'éducation, prêché aux Frères des écoles chrétiennes de Paris, pour les solennités de la Béatification de saint Jean-Baptiste de la Salle.

Au troisième volume ont été réservés les sermons sur les grandes vérités et les discours de circonstance. Signalons, parmi ces derniers, le beau discours que le P. Tissot prononçait le 23 mai 1894, dans l'église Primatiale de Lyon pour l'Œuvre de la Propagation de la foi. C'était la dernière fois qu'il montait dans la chaire sacrée; trois mois après, il rendait sa belle âme à Dieu.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mme Vve Malnoury, diocèse de Besançon.......... 20 »
M[lle] Isnard, Digne.......... 16 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Fallize).
Anonyme d'Orléans.......... 4 50
Un abonné du diocèse d'Arras.......... 5 »
M. Malengé-Debève, du diocèse de Cambrai.......... 16 »
Un prêtres du diocèse de Vannes.......... 10 »
Anonyme de Nantes demande de prières spéciales.......... 20 »

M. Fallize, Norvège.
M. l'abbé Dupouy, diocèse d'Aire.......... 3 »

Au R. P. Michel, pour les écoles du Liban.
L. B., diocèse de Paris, demande de prières.......... 300 »

Pour le baptême de petits enfants moribonds (Sœur Faure).
Mme Françoise Lacroix, du diocèse de Lyon.......... 10 »

Au R. P. Angelil, Liban.
H. M. de Marseille.......... 5 »

A Mgr Terzian, Adana.
H. M. de Marseille.......... 10 »

A M. Bertho, Pondichéry.
Pour le soulagement d'une personne défunte, diocèse de Nantes.......... 18 »

A M. Maurice, Pondichéry, pour baptême d'une enfant sous le nom de Valérie.
M. l'abbé Servoz, du diocèse de Grenoble.......... 5 »

A M. Tignous, Coïmbatour (pour baptêmes sous les noms de Hugues, Pierre, Georges, Philippe, Madeleine, Adrienne, Françoise).
Anonyme de Lyon.......... 50 »

A M. Allys, Cochinchine septentrionale.
Anonyme du diocèse de Limoges.......... 5 »

A M. Claudius Ferrand, Nagasaki.
Anonyme du diocèse de Limoges.......... 5 »

A M. Gruson, Abyssinie, pour les affamés.
In spem, contra spem, diocèse de Marseille.......... 2 20
H. M., Albi.......... 10 »

Aux Pères Blancs, pour le rachat d'esclaves (Mgr Streicher).
Anonyme de Bayonne.......... 7

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour le rachat d'esclaves.
Mme la comtesse et Mlle Marie de la Salle.......... 200 »

A Mgr Streicher, Victoria Nyanza septentrional, pour le rachat et le baptême de deux petits nègres sous les noms de Joseph et Anne-Marie.
Une abonnée du diocèse de Reims.......... 10 »

Aux Pères Oblats, missionnaires des Boërs.
M[me] la comtesse et M[lle] Marie de la Selle.......... 200 »

Pour la léproserie Saint-Raphaël, à Ambohidratimo (Madagascar central).
Un enfant de Saint-Michel, diocèse de Soissons.......... 20 »

A Mgr Vidal, Fidji.
Anonyme de Lyon.......... 50 »

A Mgr Vidal, Fidji, pour le baptême d'une petite fille sous le nom de Marie.
D. C., Paris.......... 20 »

A M. Picard, Abyssinie.
Anonyme du diocèse de Limoges.......... 5 »

Au R. P. Douceré, Nouvelles-Hébrides
H. M. de Marseille.......... 5 »
Anonyme du diocèse de Limoges.......... 5 »

EDITION ALLEMANDE.

Pour l'Œuvre..........	6 15
— Les missions nécessiteuses en Chine..........	529 »
— les enfants chinois (Sœur Faure)..........	122 75
— les missions de Kouy-tchéou..........	83 80
— — du Tché-ly sud-est..........	4 95
— les inondés du Kiang-si septentrional..........	4 95
— les missions du Chen-si septentrional..........	45 50
— — du Kan Sou..........	3 70
— M. Claudius Ferrand (Nagasaki)..........	272 50
— les lépreux de Gotemba, Tokio..........	26 85
— les Pères Capucins à Erzeroum, affligés par un tremblement de terre..........	316 10
— le R. P. Kayser, à Eski-Chehir (Asie Mineure)	538 50
— les écoles de Beyrouth (R. P. Angelil)..........	99 30
— les missions d'Asie (R. P. Angelil)..........	7 40
— les lépreux de Mandalay (Birmanie septen.) (R. P. Wehinger..........	51 90
— la Rév. sœur Herminie, couvent de la Sainte-Famille, Igatpuri (Bombay)..........	718 20
— les missions d'Afrique (Cameroun)..........	156 10
— — de Togo..........	147 30
— — coptes en Egypte (Mgr Macaire)	73 70
— — — — (avec demande de prières)	42 35
— — — — —	6 15
— — — — —	24 60
— — — — —	22 »
pour la mission de Sina (Zanguebar sept.)..........	61 40
— les missions d'Egypte (Religieuses du Bon-Pasteur, à Suez)..........	86 »
— les sœurs de Charité, à Alexandrie..........	61 40
— les R. P. missionnaires, à Zanzibar, pour le rachat des enfants nègres..........	417 85
— les missions du fleuve Orange et du Namaqualand..........	4 95
— les Pères Oblats au Transvaal..........	124 60
— les missions de la Nouvelle-Guinée..........	61 40
— les lepreux de Molokai (Sandwich)..........	27 »
— le rachat d'enfants païens (M. Vial Yun-nan)	129 50
— — — — à baptiser sous les noms de : 3 Charles, 3 Guillaume, 2 Aloïse, 2 Joseph, Antoine, Georges, Marie-Rose, Lioba, Suzanne, Rosine, Emilie, Anne, 2 Marie, Jean, Pierre, Benno, Agnès, Philippe, Ernest (Nouvelle Guinée allemande)..........	617 »
Total..........	4.894 85

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



VICTORIA NYANZA (*Afrique équatoriale*). — PREMIERS CATÉCHUMÈNES DU BOUGOYÉ ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CLASSE, des Pères Blancs (v. p. 161).

CORRESPONDANCE

THIBET-SUD

La Mission de Padong.

Il y a bien longtemps que nous n'avions pas reçu de nouvelles de la Mission du Thibet. M. Moriniaux nous envoie de Padong un touchant exposé des besoins de cette station et nous nous empressons de publier sa lettre.

LETTRE DE M. MORINIAUX, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

Il y a trois ans, nous adressâmes une pétition au Gouvernement pour obtenir un petit terrain dans un village situé au nord de Padong afin d'y construire une chapelle et une école.

Après une année remplie de difficultés, nous eûmes la joie d'apprendre que notre demande était exaucée. Mais nous n'étions pas à la fin de nos tribulations, car tout ce que nous avons pu faire jusqu'ici a été d'ériger aux quatre angles de notre nouvelle propriété les bornes exigées par le Gouvernement. Faute de ressources, il nous a été impossible d'entreprendre la construction de notre chapelle et de notre école.

Aussi nous trouvons-nous dans une position bien triste, car, après avoir combattu avec acharnement pour obtenir ce terrain, nous ne pouvons rien y construire.

Chaque fois que je descends dans cette vallée, j'entends toujours la même plainte de la part des païens et des chrétiens :

« — Mais, Père, quand donc bâtirez-vous l'école et la chapelle ? »

Je ne sais que répondre, et ces braves gens finiront par croire que nous les trompons.

***

C'est dans ce village que je fis mes premières armes; j'y résidai à plusieurs reprises pendant plusieurs mois : d'abord dans une vieille hutte abandonnée, puis sous la tente et enfin dans une cabane que je fis construire.

Un jour, j'eus la joie de baptiser un petit enfant deux heures avant sa mort et à l'insu de ses parents païens. J'aime à croire que c'est grâce à l'interces-

sion de ce petit ange que nous avons obtenu un certain nombre de conversions dans ce village; nous y comptons déjà plusieurs familles chrétiennes.

***

Un grand mouvement vers le catholicisme semble s'y préparer, surtout parmi la tribu des Lepchas. Plusieurs pensent sérieusement à se convertir et un très grand nombre interrogent les chrétiens sur la religion.

Hier encore, étant allé faire une tournée rapide dans ces parages, je trouvai un païen qui vint me dire :

« — Père, à force de faire des sacrifices au démon, je me suis ruiné sans avoir pu sauver mes enfants de la mort; moi aussi, je veux me convertir avec ma mère, ma femme et la seule petite fille qui me reste. »

Ce village est trop éloigné pour que ces pauvres gens viennent régulièrement s'instruire à la mission. Nous ne pouvons non plus les laisser dans leur ignorance. Il faudrait qu'un missionnaire pût de temps en temps résider au milieu d'eux; il faudrait aussi qu'un maître d'école y soit établi pour réunir les enfants et apprendre les prières et le catéchisme aux nouveaux convertis. Une école et une chapelle sont donc nécessaires.

Mais, pour toutes ces choses, notre désir et notre bonne volonté ne suffisent pas. La Providence veut que nous ayons besoin de quelques subsides afin que les âmes généreuses soient associées à nos travaux.

C'est donc avec confiance et pour l'amour de Dieu et des âmes que je vous tends la main.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a nommé :

Archevêque de Calcutta, le R. P. Brizius Meuleman, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bengale occidental, missionnaire aux Indes depuis plus de quinze ans, né en Belgique, le 1er mars 1862.

— Evêque de Saint-Augustin (Etats-Unis), M. Guillaume Kenny, curé de Jacksonville, ancien vicaire général et administrateur du diocèse, né en 1853, dans l'Etat de New-York.

— Evêque de Clifton (Angleterre), M. Georges Burton, de Salford, vicaire forain depuis 1897, né en 1842.

— Coadjuteur avec future succession de Mgr Osouf, archevêque de Tokio, M. Pierre-Xavier Mugabure, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire au Japon depuis 1874, né à Auch, en septembre 1850.

— Premier évêque de Sioux-City (Etats-Unis), M. Philippe Garrigan, vice-recteur de l'Université catholique américaine, né en Irlande, en 1849.

— Vicaire apostolique d'Arabie (Aden), le R. P. Bernardin, de Londres (Thomas Clarke), des Mineurs Capucins, missionnaire aux îles Seychelles, né à Londres, le 12 novembre 1856.

— Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, M. Damien Grangeon, des Missions Etrangères de Paris, né dans le diocèse de Clermont, le 27 septembre 1857, missionnaire en Annam depuis 1883.

— Vicaire apostolique du Chan-si septentrional (Chine), le R. P. Agapit, de Palestrina (Auguste Fiorentini), né le 27 septembre 1866 et missionnaire en Chine depuis 1895.

INFORMATIONS DIVERSES

Kouang-tong (*Chine*). — D'une lettre adressée par Mgr Mérel, préfet apostolique, à S. Em. le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, nous détachons les détails suivants sur le meurtre de M. Julien, dont nous avons annoncé la mort :

« Le Père Julien, originaire de la Normandie, a été assassiné dans la nuit du 15 au 16 janvier, en haine de la religion chrétienne. Les meurtriers l'ont surpris pendant son sommeil et lui ont fait neuf blessures horribles à la tête, au cou, aux mains. Ils ont massacré aussi les deux chrétiens qui se trouvaient dans la maison avec le Père.

« Le vice-roi de Canton a envoyé le gouverneur nous offrir ses condoléances; mais les mandarins n'ont pas montré une grande activité pour saisir les assassins. M. le Consul de France va les pousser à agir plus énergiquement. »

Océanie centrale. — Mgr Lamaze, de la Société de Marie, vicaire apostolique de l'Océanie centrale, nous écrit de Maofaga, le 25 janvier 1902 :

« Comme vous le savez, je suis parti de Marseille le 8 septembre dernier, et je suis arrivé à destination en novembre. Je revis pour ainsi dire depuis que je me retrouve dans mon vicariat. La traversée de deux mois a été heureuse. J'ai laissé à Sydney et çà et là, sur ma route, les missionnaires destinés à d'autres îles, pour arriver avec un seul dans l'archipel des Amis.

« Nos néophytes ont fêté à l'océanienne, quinze jours durant, notre arrivée; puis ils ont suivi avec ferveur les exercices du jubilé; en ce moment nous préparons au baptême un grand nombre d'adultes. Il y a, dans cette île, un bon mouvement vers nous. L'hérésie s'y disloque en plusieurs sectes. Malheureusement elle a fait passer dans le code la loi du divorce, qui est un terrible obstacle à la conversion de nos chers indigènes.

« Nous venons d'installer à Nukualofa un missionnaire, le P. Blanc. Il nous y faudrait un autre terrain pour une école, un catéchiste et une église. Nos chefs, sous l'influence des protestants, ne se pressent pas de nous donner ce qu'ils ont promis. Ils craignent de nous voir installés trop en grand dans cette capitale, qui nous avait été fermée autrefois. Mais nous y sommes entrés, nous y resterons et, avec la grâce de Dieu, nous pourrons y sauver un grand nombre de personnes. Or, notre petite chapelle ne peut guère en contenir qu'une soixantaine.

« Je recommande cette station et toutes nos œuvres aux généreux lecteurs des *Missions catholiques*.

« Comment vous décrire ma joie quand je vois figurer mon nom sur la liste des dons qu'ils vous envoient chaque semaine. Ai-je besoin de vous le dire ? C'est par cette dernière page que je commence la lecture de votre Bulletin. Et je crois bien que tous les autres missionnaires se rendent coupables de la même faute de curiosité. Aussi, de tous les pays du monde, y compris nos îles lointaines de l'Océanie, on vous dit : Merci ! Merci à toutes les bonnes âmes qui daignent s'intéresser à la belle œuvre des Missions. »



LES JOIES DU RETOUR

Par M. Paul VIAL

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU YUN-NAN

Suite (1)

Chez les Gni-pa. — Réception triomphale.

J'entre enfin chez les Gnipa: je mets le pied dans ma propre tribu. Aujourd'hui, c'est aujourd'hui que je reverrai mes pénates !

Les Ahi ont disparu et je jouis d'un peu de tranquillité.

Plus de crainte, plus d'appréhension; j'avais bien auguré de mes chrétiens et désormais leur droiture, leur sincérité, leur persévérance s'imposeront même aux esprits les plus prévenus. Voyez; là-bas, des têtes paraissent et disparaissent à travers les rochers ; on entend de nouveau le hautbois, les trompettes et les fusils me saluent de loin par des fanfares et des salves. Ce sont les villages qui m'attendent.

Je m'arrête un instant à l'ombre d'un arbre, où je trouve étalée sur l'herbe une petite collation faite de sucre, de noix, de millet et d'eau chaude. Cette modeste réfection prise je me remets en marche.

***

Nous continuons notre route jusqu'au pied de la montagne *Azelou*, qui nous sépare de la plaine de Loulantcheou.

Tout au sommet, des étendards s'agitent au vent. Les hautbois résonnent, les trompettes font vacarme, les pétards éclatent. Voici de nouveaux chrétiens.

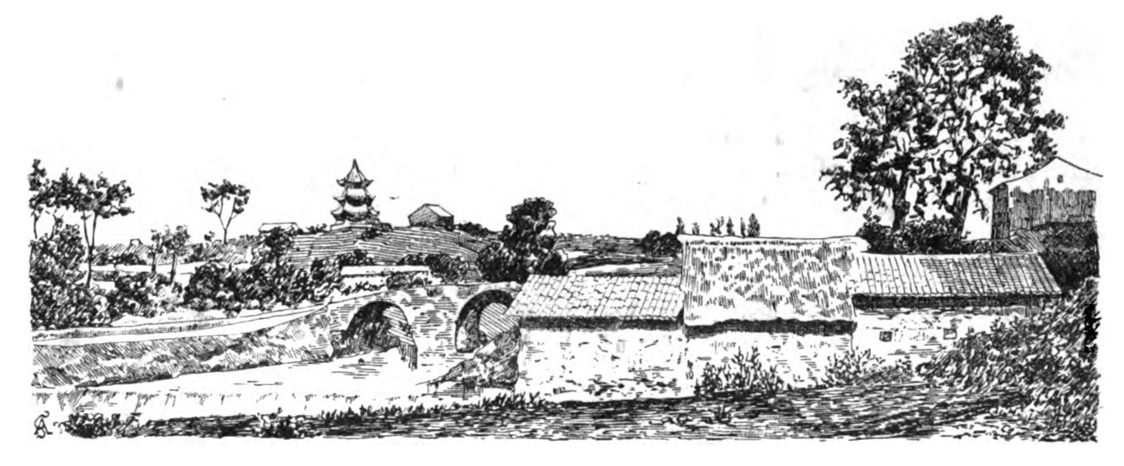
Mais ces étendards? D'où viennent-ils? On m'apprend qu'ils appartiennent à un des chefs chinois de la plaine de Loulan.

Voici Loulan ! On peut apercevoir la foule qui en descend.

Il me reste à traverser la plaine pour atteindre Lou-mei-y, un trajet de dix kilomètres environ. Devant entrer dans plusieurs villages chinois, je renvoyai tous les chrétiens, sauf les porteurs de bannière.

J'avais à peine donné cet ordre que d'autres apparaissent sur le sommet d'une colline qui est devant nous.

De plus en plus fort! Au milieu des bannières, j'aperçois un parapluie rouge, insigne réservé aux mandarins de première et de deuxième classe.



YUN-NAN (*Chine*). — PAYSAGE A CÔTÉ DE LOULANTCHÉOU ; d'après une photographie de M. VIAL (voir le texte).

Est-ce que les Lolos auraient osé?.... Plus de doute. Les chrétiens de Lou-méi-y viennent à ma rencontre et ont voulu me traiter en haut personnage. Bientôt les deux groupes s'accostent et les drapeaux se confondent.

Une petite collation m'est offerte que je goûte du bout des lèvres, car j'ai hâte d'arriver. Les drapeaux ouvrent la marche, le parapluie rouge ombrage mon palanquin et toute la foule, à cheval ou à pied, ferme la procession. Mes pauvres Lolos sont fiers et moi-même je suis heureux de leur joie!

Nous déambulons à travers les villages chinois au grand ébahissement de la population. Point n'est à craindre le moindre cri discordant, car je suis connu et respecté de tout le monde, sinon comme missionnaire, au moins comme ami.

Enfin, le dénouement est proche..., j'aperçois déjà la blanche église qui domine le village et les eucalyptus qui dominent le tout.

Mon bon ange me réservait une dernière et bien douce surprise.

A cinq cents mètres de Loù-méi-y, toutes les chrétiennes depuis les plus vieilles jusqu'aux plus jeunes, m'attendaient joyeuses et parées de leurs plus beaux habits.

Dès que ma chaise fut parvenue au milieu de cette phalange, comme à un signal donné, toutes se précipitent à mes pieds, me tendent les mains et s'écrient (en français) :

« — Bonjour, Père ! bonjour, Père ! »

Les porteurs s'arrêtent interdits devant cette explosion; puis, doucement, lentement, ils avancent peu à peu en faisant glisser ma chaise sur toutes les têtes prosternées.

Nous arrivons à l'entrée du village ; de nouveau la route m'est barrée.

Tous les chefs du pays, chrétiens et païens, lolos et chinois, sont là, devant moi, droits, rigides, fixes, dans leurs habits de cérémonie. Ils me saluent gravement par une prostration, se lèvent ensemble, et, précédant la chaise, ils m'introduisent dans la cour de ma Résidence.

Du haut de mon balcon où je me rends, je ne vois que des figures souriantes, et je n'entends partout que l'écho du plus gai « Bonjour! » que j'aie jamais reçu.

(1) Voir les numéros des 21, 29 février, 7, 14, 21 et 28 mars.

Alors, élevant la main, je bénis tout ce bon, ce cher, ce bien-aimé petit peuple.

∴

Revoir des confrères à qui, il y a vingt-deux ans, on avait cru dire un dernier adieu ; c'est une joie, mais il y a mieux ;... être reçu comme triomphateur, c'est une joie, mais il y a mieux :... c'est de trouver, à ma grande surprise, que la bonne petite famille du bon Dieu, loin de diminuer pendant mon absence, s'est augmentée dans une large proportion.

Quelques jours après mon arrivée, une députation de trois villages, encore païens, vint me prier de les inscrire au nombre des catéchumènes.

Ces trois villages forment un total de 141 familles, soit 850 personnes.

« — Pourquoi, leur demandai-je, vous faites-vous chrétiens?

« — Afin de ne pas rester isolés au milieu des villages qui nous entourent et qui sont tous convertis.



YUN-NAN (*Chine*). — GROUPE DE CHRÉTIENS ET CHRÉTIENNES ATTENDANT L'ENTRÉE DU PÈRE ; d'après une photographie de M. VIAL (voir le texte).

« — C'est bien; toutefois, avant de vous admettre, je veux aller chez vous. »

Je connais déjà tous ces villages. Je les ai tous parcourus, afin d'y ouvrir les cœurs à la grâce de Dieu.

La semence divine a partout germé, et il arrivera un temps où tous ces chers Lolos seront chrétiens. Ce temps même n'est pas éloigné, car, dans le territoire qui forme mon district, je compte trente et un villages lolos et, sur ce nombre, vingt-un adorent déjà le vrai Dieu.

Bien entendu, je ne fais pas entrer en ligne de compte les villages cédés soit au P. Rossillon, soit au P. Liétard, dont je ne m'occupe plus.

∗∗∗

Partons donc et allons prendre possession des nouveaux convertis.

Mon district s'étend sur deux plaines parallèles et séparées, du nord au sud, par une chaîne de montagnes.

La plaine de l'ouest est divisée en petits vallons fort bien arrosés, en sorte que chaque village se trouve chez lui comme un propriétaire dans son enclos.

La plaine de l'Est est toute différente : elle ne possède pas un seul cours d'eau, les collines sont couvertes de pierres de toute forme, de toute grandeur et de toute hauteur ; les fonds sont creusés en forme de cuvette où se recueille l'eau de pluie qui abreuve hommes et animaux. Les villages sont si bien cachés derrière les monticules et

au milieu des rochers, qu'un étranger pourrait parcourir tout le pays sans en rencontrer un seul.

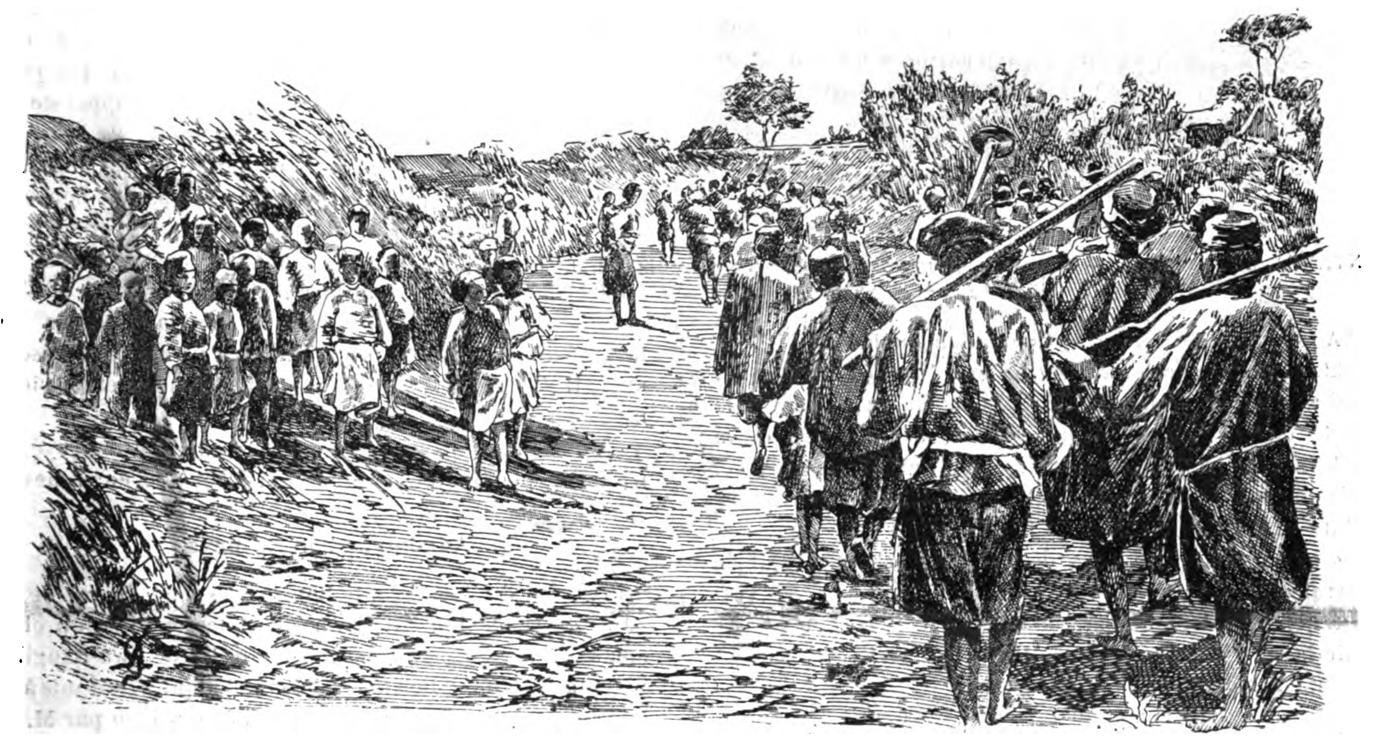
La plaine de l'ouest est mi-chinoise, mi-lolo; les deux races, sans être mélangées, habitent chacune leurs villages; c'est dans cette plaine que se trouve la ville de Loulan-tchéou, ainsi que ma résidence.

L'expérience m'a appris que, pour évangéliser un peuple neuf et primitif, il ne faut pas, tout d'abord, l'attaquer dans son centre, là où les préjugés sont les plus forts, mais sur ses limites, où il se trouve en contact avec une race aux idées moins routinières, plus avancées. Ainsi les Lolos qui habitent la plaine de Loulan, craignant moins les Chinois, sont tout de suite venus à moi, tandis que ceux de l'autre côté, où les Chinois sont très rares, ne m'ont appelé que bien plus tard.

Dès le premier jour de mon voyage, je franchis donc la montagne, et bientôt je me vois entouré d'un peloton de Lolos armés de fusils, munis de trompettes et de hautbois.

Ensemble nous dévalons à travers les rochers et bientôt nous faisons notre entrée dans le village de *Sekèje* (*voir la gravure ci-dessous.*)

(*A suivre.*)



YUN-NAN (*Chine*). — ENTRÉE TRIOMPHALE DANS UN NOUVEAU VILLAGE CHRÉTIEN; d'après une photographie prise par M. VIAL du haut de son cheval.

DU LAC NYANZA AU LAC KIVOU

Par le R. P. Léon CLASSE

DES PÈRES BLANCS, MISSIONNAIRE AU NYANZA MÉRIDIONAL

Fin (1)

Le pays et ses habitants.

Le Bougoyé est borné au nord par une chaîne de grands volcans, à l'ouest par le Kivou, au sud par le Rouanda et à l'est par une vaste forêt vierge.

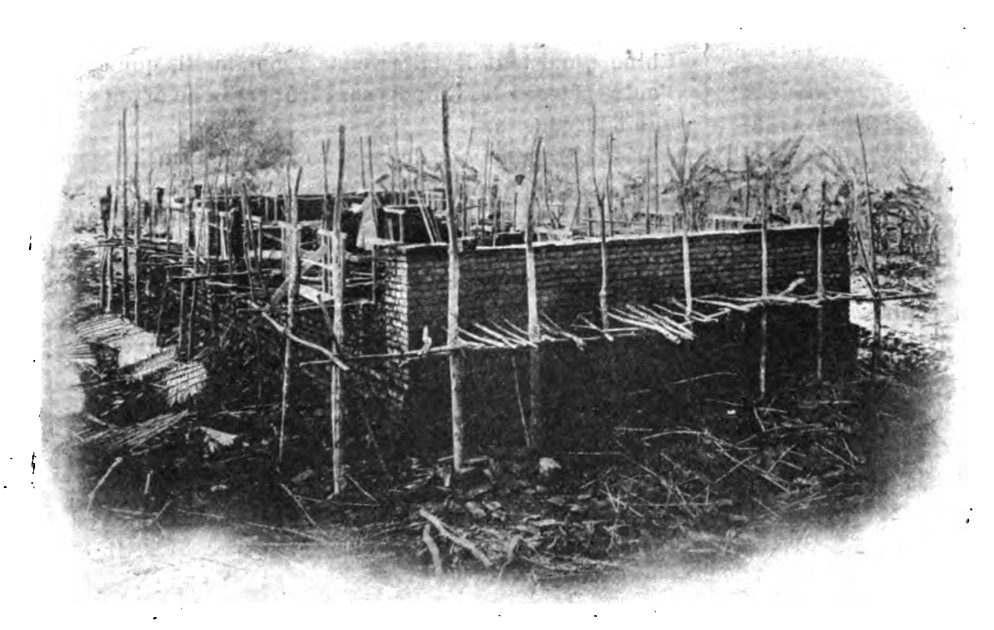
Au Rouanda, ce ne sont que collines; ici, toute la vallée de la Sébéia, qui traverse le Bougoyé de l'est à l'ouest, présente une plaine peuplée, fertile et très cultivée.

Ce qui frappe surtout le voyageur à son arrivée dans ce pays, c'est de voir partout des cultures de bananeraies bien entretenues, indices certains d'une population nombreuse et laborieuse. Au Bougoyé, les huttes, au lieu d'être disséminées comme dans le Rouanda, sont groupées en petits villages dont quelques-uns renferment jusqu'à vingt cases. Ces agglomérations faciliteront singulièrement l'œuvre des missionnaires et celle des catéchistes.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 21 et 28 mars 1902.

A ces avantages, le Bougoyé ajoute celui d'un climat relativement tempéré. Evidemment le soleil équatorial s'y fait aussi sentir; mais l'ardeur de ses feux est adoucie par l'altitude élevée des collines et par un vent d'est qui souvent fait rage et nous semble « glacial ».

Il y a cependant quelques ombres au tableau. L'eau manque; sauf les riverains de la Sébéia, les habitants doivent conserver l'eau dans de grandes cruches. La Sébéia alimente tout le pays et l'on vient de plusieurs lieues à la ronde puiser l'eau à la rivière ou au lac. Au Sud, dans la région montagneuse, on a l'inconvénient contraire : les marais qui séparent les collines ne se dessèchent jamais. Les arbres manquent aussi à la beauté du passage : ici, comme au Kissaka, le bois est rare; à peine de loin en loin voit-on sur le sommet des collines quelques arbres tortueux et rabougris : c'est ce qui explique que dans les cadeaux des Batousi figurent toujours de petits fagots. A l'Est seulement, sur les flancs de hautes montagnes, se trouvent de belles forêts de bambous; mais les noirs préfèrent cuire leurs aliments avec les feuilles sèches des bananiers plutôt que d'aller chercher des combustibles à une journée de marche.



NYANZA MERIDIONAL. — La nouvelle mission du Bougoyé; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Classe, des Pères Blancs (voir le texte).

mée de trois classes différentes : les Batousi, les Bahoutou et les Batoua. Les Batousi sont des hommes superbes, aux traits fins et réguliers, avec quelque chose du type aryen et du type sémitique (certains nez sont absolument caractéristiques). Conquérants et envahisseurs, ils sont à la tête du pays; mais, étant très peu nombreux au Bougoyé, ils sont aussi moins redoutés. Très attachés aux biens terrestres, ils ne seront très probablement pas les premiers à répondre à l'appel de la grâce. Pourvu qu'il possède des vaches, ait du lait et du pombé en abondance, le Batousi est heureux et il ne désire qu'agrandir son troupeau aux dépens des voisins. Si, par malheur, il vient à perdre son bien ou que la vieillesse lui fasse toucher du doigt son impuissance à s'enrichir désormais, il s'estime le plus misérable des hommes et en vient même au suicide.

« — Ici, nous disait un jour un des chefs du Bougoyé, il n'y a à se pendre que les vieux qui n'ont plus de vaches. »

A quel chiffre s'élève la population du Bougoyé? Il est difficile de répondre à cette question. M. le docteur Kandt qui a parcouru le Bougoyé et le Rouanda, étudié et levé la carte de ces régions, donne pour la seule vallée de la Sébeia 1.500 habitants et le chiffre n'est certes pas exagéré. Récemment, M. le lieutenant Von Gravert disait, au retour d'une expédition au Nord du Bougoyé :

« — On croirait le pays désert ; mais chaque repli de terrain fourmille de monde. »

En effet, le soir, du haut de la colline où se trouve établie la mission, on n'aperçoit dans la plaine et sur les montagnes que feux de toutes parts.

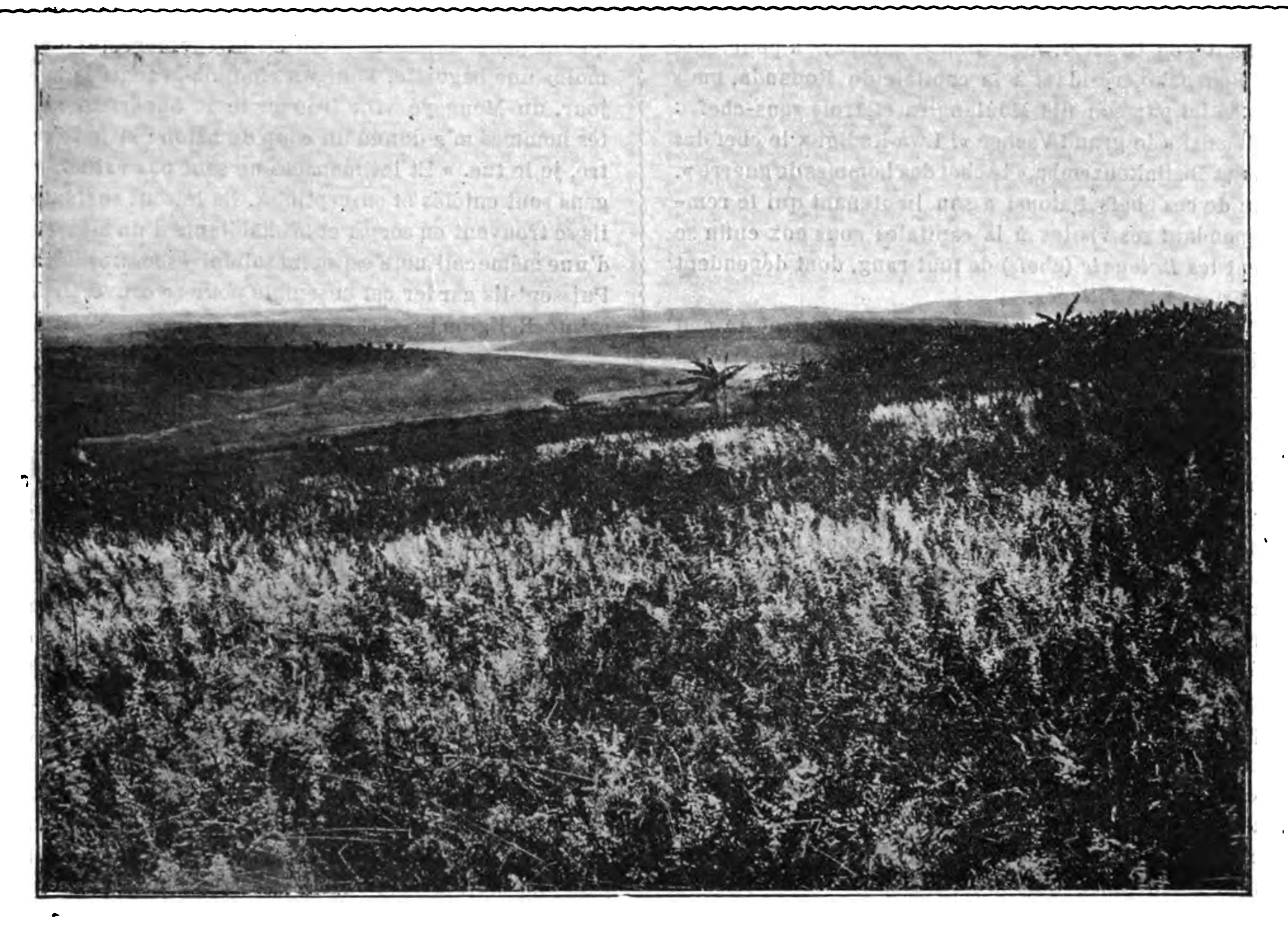
Comme au Kissaka et au Rouanda, la population est for-

Administration du pays.

Province du Rouanda, le Bougoyé dépend du roi de ce pays. Autrefois il formait un royaume soumis à un chef Mouhoutou, qui fut battu et tué par ordre de Lwa Baugiri, père du roi Youhi. Son fils Go-Mayombi, qui s'était mis à la tête des révoltés du Bougoyé, vient d'être vaincu par M. le



VICTORIA NYANZA. — Installation provisoire; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Classe, des Pères Blancs (voir le texte).



VICTORIA NYANZA MÉRIDIONAL. — PANORAMA DANS LE ROUANDA; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CLASSE.



NYANZA MÉRIDIONAL. — TYPES DU BOUGOYÉ: BAHOUTOU; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CLASSE.

lieutenant Von Gravert. Actuellement le pays a pour chef direct Boushako, résidant à la capitale du Rouanda, mais remplacé ici par son fils Moulangira et trois sous-chefs : Lwa-Bousisi « le grand Vacher », Lwa-Kadigi « le chef des terres » et Bizilakouzemba, « le chef des hommes de guerre ». Chacun de ces chefs Batousi a son lieutenant qui le remplace pendant ses visites à la capitale; sous eux enfin se trouvent les *Batouale* (chefs) de tout rang, dont dépendent les collines et les villages.

Au Bougoyé, l'administration diffère cependant un peu de celle du Rouanda, en ce sens que les Batousi, moins nombreux, ont dû céder nécessairement une partie du pouvoir aux Bahoutou ; aussi, la plupart des petits chefs sont-ils de cette race, ce qui n'a pas lieu au Rouanda. Partout la hiérarchie est parfaitement observée et toujours il faut passer par la filière. Le pouvoir des grands chefs n'est que trop effectif; facilement ils donnent un coup de lance ou font tomber une tête. Le peuple n'a qu'à obéir : c'est à lui de faire les corvées que commande le Moutoualé et à lui de faire les frais des cadeaux, — chèvres, moutons, bananes, pombé, haricots, patates —, lorsque le chef en veut offrir.

Chaque année, la province doit envoyer au Roi un cadeau ou impôt consistant surtout en miel et en chèvres. Depuis longtemps le Bougoyé, en partie révolté, n'offrait qu'un maigre présent et les Batousi n'osaient pas réclamer le surplus. Cette année, à la suite de l'expédition de M. Von Gravert, tout le monde a été sage et les montagnes se sont couvertes d'indigènes qui descendaient vers la plaine, portant des cruches de miel. Il n'y aura donc pas disette de miel à la capitale du Rouanda.

De beaucoup moins bien doués que les Batousi, dont le type est absolument spécial, les Bahoutou sont loin cependant d'être dépourvus d'intelligence; ils forment la véritable population du Bougoyé et ont certains traits qui les distinguent de leurs frères des provinces voisines. Grands et bien faits, les Bahoutou du Bougoyé sont en général mieux constitués et d'une taille plus élancée que ceux des autres provinces du Rouanda ; beaucoup ne le cèdent en rien aux Basoukouma. Cette race est aussi d'une moralité un peu supérieure à celle de la plupart des races noires. Une chose peut-être l'a préservée : le travail. Aussi les Batousi, leurs maîtres, disent-ils : « Nous sommes contents de nos Bagoyé : ils cultivent bien. » Le fait est qu'on ne voit partout que cultures et que tous se font un point d'honneur de savoir manier habilement la pioche. Chaque année, lorsque les pluies ne font pas défaut, ils font triple récolte de haricots ; ils ont soin aussi d'en conserver une bonne partie dans de grandes corbeilles de bambous placées sur un échafaudage de bois et gardées près des maisons. Dès l'âge le plus tendre, le Mouhoutou apprend à se familiariser avec la pioche et, quand le bébé pleure, c'est le jouet que sa mère lui donne pour le calmer.

Le revers de la médaille.

Travailleurs, les Bahoutou ont pourtant de petits défauts: batailleurs et légèrement bandits, ils sont toujours prêts à jouer de la lance *(v. la grav. p.* 163). Cette lance ne les quitte guère: chacun a la sienne, même les enfants de dix ans; les bambins la remplacent par un bâton et il n'est pas jusqu'aux poupons encore sur le dos de leur mère, qui n'aient au moins une baguette. Pour un rien, on brandit la lance. Un jour, un Mougoyé vint trouver le P. Supérieur : « Un de tes hommes m'a donné un coup de bâton ; si je le rencontre, je le tue. » Et les menaces ne sont pas vaines, car nos gens sont entêtés et susceptibles. Ils le sont surtout quand ils se trouvent en corps, et les habitants d'un même village, d'une même colline, s'estiment solidaires les uns des autres. Puissent-ils garder cet ensemble pour se convertir à notre sainte Religion !

***

A l'amour de la lance, il faut ajouter celui du pombé et du tabac. Le pombé ! mot magique par excellence pour le noir! Le pombé est de toutes les fêtes, de toutes les grandes circonstances : on se réunit autour du feu et les cruches passent et repassent à la ronde, déliant les langues, échauffant les têtes.

Le *pombé*, ou bière de bananes, se prépare de la façon suivante. Dans un baquet de bois on entasse des bananes, on les broie, on les brasse ; le liquide ainsi extrait donne le « pombé doux », bon pour les Blancs, gens délicats et à la tête faible. Versé dans des cruches, le pombé doux est alors placé dans la hutte, au-dessus du feu : là, bien chauffé et enfumé, il fermente fortement pendant huit jours : c'est le vrai nectar goûté et recherché des Noirs.

« — Nous n'aimons que le *pombé* qui a brûlé, me disait un brave homme; on en boit, en en boit, et on ne voit plus rien ; on marche comme cela. »

Et notre homme de lever les bras et les yeux au ciel et de s'en aller en titubant. Les ivrognes sont de tous les pays et partout les mêmes !

A la qualité, du reste, il faut joindre la quantité. Peu et bon ne leur dit rien; il faut beaucoup. « Deux Batousi, dit-on, viennent à bout d'une cruche de pombé: mais un Mahoutou parvient, à lui seul, à en voir le fond. »

Or une cruche représente cinq litres au moins.

Aussi, le soir, la gaieté n'est pas rare, non plus que les coups de lances et, fort avant dans la nuit, on chante, on se dispute, jusqu'à ce qu'enfin chacun s'en aille tout trébuchant se refaire des idées pour le lendemain.

Après la bière, le tabac.

Boire et fumer, cela va de pair. Le tabac est une si bonne chose, dit-on ! Or, à défaut de pombé, c'est dans le tabac que le Mougoyé cherche l'ivresse. La pipe et la blague à tabac font partie intégrante du costume ; parfois même, — disons-le tout bas, — c'est le seul vêtement, quoique le plus souvent les habitants du pays portent une peau de chèvre et un pagne formé d'une feuille de bananier que l'on effrange.

Au reste, le tabac du Bougoyé est très estimé, les habitants du Rouanda le disent avec conviction, et, au Kissaka, avant notre départ, mes demandes d'informations amenaient toujours la même réponse :

« — Au Bougoyé, ils ont du bon tabac. »

Le Mougoyé ne sort jamais sans être armé de sa pipe; au travail, en voyage, dans les causeries..., la pipe est toujours de circonstance. Quand une famille doit quitter



sa pauvre hutte pour s'en aller loger ailleurs, elle emporte avec elle son humble mobilier : oh! ni compliqué, ni embarrassant! une ou deux ruches, quelques vieilles peaux de chèvres, héritage des anciens, et... la pipe, la fameuse pipe de famille. Elle est bien, en effet, un meuble commun, car il n'y en a généralement qu'une par case. En voyage, dans un groupe de cinq ou six individus, un seul se charge de la pipe, les autres fourniront le tabac. Au travail, même organisation, la bienheureuse pipe s'en va d'un piocheur à l'autre. En route, se rencontre-t-on? celui qui n'a plus de munition dit tout simplement à l'autre : « Fais voir, que j'écoute la chanson du tabac » et le refus est rare. Si ce sont des gens de connaissance, la politesse va plus loin : l'emprunteur garde la pipe et la renvoie après avoir fait une partie de son chemin. Tous fument, grands et petits, et la plupart des marmots sont déjà maîtres en cet art. Ils portent gravement sur le dos leur sac à tabac, costume unique. A la maison, à peine le poupon peut-il se mouvoir honnêtement qu'il reçoit la fonction d'aller mettre une braise sur la pipe familiale et, naturellement, il s'essaie au tuyau.

Un dernier mot sur ce sujet : le Mougoyé dépense peu de temps à préparer son tabac : il choisit pour le cultiver quelque bon endroit, parfaitement nettoyé des mauvaises herbes qui pourraient nuire à la croissance de la plante, et ne s'en occupe plus guère. Les feuilles venues à point sont séchées et mises en petits paquets : c'est la seule préparation. Souvent même, une feuille verte, fraîchement cueillie, s'en va tout droit dans le fourneau de la pipe. Pourquoi être difficile ?

Education des enfants.

Les enfants! Ils pullulent dans le Bougoyé. Malgré les misères qu'entraînent après elle la polygamie et une morale toute païenne; malgré le peu de soins dont les enfants sont l'objet, ce petit monde fourmille. Le bambin pousse comme il peut. Le dos de la mère est son berceau; il y passe sa journée à califourchon, retenu seulement par un lambeau de peau de chèvre, c'est ainsi qu'il va avec elle à la rivière puiser de l'eau et au retour il reçoit plus d'une douche. Aux champs, presque à chaque mouvement de la mère qui tourne et retourne le sol de sa pioche pour en arracher les patates, le bambin pique une tête. D'aucuns disent que ce pourrait bien être la raison pour laquelle les Noirs ont le nez épaté !



NYANZA MÉRIDIONAL. — Bahoutou au travail : reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Classe (v. le texte).

Le mariage.

La polygamie, répandue un peu partout, dans les régions infidèles, est, ici, presque générale. Ils sont rares, les Bahoutou trop pauvres qui n'ont qu'une femme. Les malheureuses épouses sont achetées quatre, huit, dix pioches chez les Bahoutou, et une vache chez les Batousi.

Les cérémonies des noces sont peu compliquées. A la tombée de la nuit, les gens du village se réunissent autour de la maison du jeune homme pour attendre la fiancée, en chantant ses louanges. Celle-ci est amenée par sa sœur ou, à son défaut, par une jeune fille. Le futur s'avance vers sa fiancée, et, en signe de domination, lui crache sur la tête : le mariage est conclu.

Les chants et les cris redoublent, pendant que l'on conduit la mariée dans la hutte qui désormais est la sienne et elle se retire à l'intérieur pour... pleurer. L'époux, de son côté, s'en va, avec les invités, boire, chanter, danser.

Le lendemain, pour clore la fête, les « garçons d'honneur » tuent une chèvre et ils festoient à la santé des nouveaux mariés!

Avenir de la Mission.

En résumé, qualités et défauts s'équilibrent à peu près chez les Bagoyé. S'ils ont dans les veines un sang ardent et s'ils ont l'esprit vif, ce n'est pas sans motifs particuliers de miséricorde que Dieu leur a envoyé ses missionnaires.

Actuellement, la mission naissante commence à s'élever humble et modeste, sur la colline de Nyoundo (le marteau) juste à l'extrême limite sud de la plaine formée par la vallée de la Sebeia. Comme position, nous ne pourrions désirer mieux : au pied de la colline coule la Sebeia ; devant nous, bornant la plaine au Nord, se dressent de grands volcans éteints ; à l'ouest, le lac Kivou étale sa belle nappe d'eau, tantôt miroitante, tantôt agitée par les vents ; au nord-ouest, les hautes montagnes du Congo dentellent l'horizon de leurs crêtes escarpées ; à l'est, la grande forêt, la forêt-vierge, forme comme une barrière infranchissable, tandis qu'au sud s'élèvent de toutes parts des collines couvertes de bananeraies.

Que sera cette mission ? C'est le secret de Dieu, mais nous croyons pouvoir espérer qu'elle a un bel avenir. Malgré les faux bruits et les préjugés répandus contre nous, les indigènes commencent à nous apprécier et à venir en grand nombre à la mission.

C'est par les catéchistes surtout que l'œuvre de Dieu se fera avec le plus de fruits : il nous faudra, le plus tôt possible, former des jeunes gens et les établir dans les villages pour instruire leurs frères ; mais pour cela il faut des ressources : où les trouver ? Nous nous tournons vers Dieu, le suppliant de susciter des âmes charitables qui veuillent bien s'intéresser à cette mission. L'avenir en dépend.

FIN

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite (1)

La fête des Rois. — Encore de graves incidents. — Danses matrimoniales.

A midi, nous nous souvenons que c'est la fête des Rois. Aussi menu grandiose ! Oyez plutôt :

Potage tortue
Poisson aux graines de citrouille écrasées
et cuit au bain-marie façon indigène
Canard aux asperges de bambou
Canard rôti
Purée de taros et ignames
Bitétam (légume) en sauce
Arachides grillées
Bananes frites
Gâteau
Café marron

Au gâteau, on se regarde anxieux. Qui sera roi ? Le P. Tanguy dévore sa part, M. Forêt découpe la sienne en menus morceaux ; rien. Ce sera donc moi ! Mais non ; rien non plus. On appelle le cuisinier ; il comparait :

« — Et la fève ?

« — Mais je l'ai mise dans la soupe !

« — Imbécile ! »

Un fou rire nous prend.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, et la carte p. 33.

« — Allons, mon ami, pour ta peine, tu nous recommenceras un gâteau, et cette fois n'oublie pas la fève. »

Le soir, je vois au gâteau M. Forêt qui éclate de rire ; une minute après, je sens quelque chose de dur sous ma dent et je ne dis rien ; tout à coup le P. Tanguy s'écrie triomphalement :

« — Je suis roi ! »

On l'a bien fêté ; mais on ne lui a pas dit que, cette fois, pour ne pas se tromper, le cuisinier, au lieu d'une fève, en avait mis *trois* !

Pour compléter la fête, voici que dans l'après-midi, le courrier nous arrive : des lettres de France, quel bonheur ! de la joie pour plusieurs jours.

Le soir, au dîner, chacun parle un peu des siens, beaucoup même, et n'écoute guère les autres.

***

Le 8 janvier, la journée fut bien tranquille d'abord.

Le matin, on nous invite à poursuivre une troupe de singes qui gambade près du village. Un chasseur qui nous précède vient d'en tuer un. Nous, nous arrivons en retard et, pendant deux longues heures, la troupe hurlante, qui s'enfuit moqueuse, se rit de nos efforts et saute dans les grands arbres, sans que nous puissions l'approcher à portée suffisante. A une lieue du village, nous la perdons définitivement. Un éléphant nous tente alors par ses traces toutes fraîches ; à sa suite nous franchissons quelques collines ; puis, fatigués, nous nous décidons à rentrer au camp. Vingt fois, il nous faut passer le même ruisseau, Bifla, dont les multiples détours arrosent les plantations du village et dont les bords recèlent une blanche argile, utilisée par les potiers du pays. Nous rentrons enfin au camp et, jusqu'au soir, la journée se passe à attendre les porteurs, à écrire, à dessiner, à étudier le pays.

Nous étions sur le point d'aller nous reposer quand éclate un grand bruit, des cris, des menaces, que sais-je ? Ce sont nos gens qui s'insurgent ; Loangos, Mayoumbas, tous arrivent, gesticulent, hurlent. Ce n'est pas petite affaire que de mettre un peu de calme, de se faire expliquer la chose. Enfin, après bien des questions, on apprend que la querelle se réduit à ceci : un Mayoumba était venu dans le campement des Loangos ; les deux races sont toujours séparées. En causant, le malheureux avait été victime d'un... accident dont, tout confus, il s'excusa de son mieux. Mais ladite chose est réputée chez les Noirs insulte des plus graves. On l'accable d'injures ; poussé à bout, il répond sur le même ton ; on le menace ; il s'arme d'un bâton, d'autres Mayoumbas prennent fait et cause pour lui. Voilà deux partis prêts à s'entr'égorger pour un motif ridicule. Les couteaux sont tirés et un des belligérants reçoit un coup de sabre qui lui fend le pied. Enfin, chacun rentre chez soi. Conclusion : demain tous seront mis au manioc sec, comme des collégiens.

***

Le mardi 9 janvier se passe encore tout entier à attendre les porteurs en retard et pour nous, à courir de côté et d'autre, à visiter les villages voisins, à nouer des relations avec les indigènes, à relever les ruisseaux qui nous entourent. La Neille est à une demi journée de là ; volontiers, nous

irions la retrouver, mais le chemin est très dur et la rivière n'est pas navigable.

***

Le 10 janvier, nous continuons nos visites aux environs. Grâce à ces arrêts prolongés, à ces séjours dans les villages, nous arriverons à connaître la vraie physionomie du pays et à dresser un peu plus qu'un itinéraire hâtif.

Après une journée de fatigues, nous nous attendions à passer une soirée tranquille, lorsque surgit, pour un motif des plus futiles, une grave altercation entre Abdoulaye, sergent wolof, et M. Forêt. Celui-ci, ayant un ordre à faire exécuter, a fait appeler Baïdi-Diop, sergent toucouleur, en l'invitant à le transmettre à son collègue wolof. Un Wolof commandé par un Toucouleur! jamais! Abdoulaye refuse; tous ses compatriotes le soutiennent, la situation se tend, de graves paroles sont échangées, les Sénégalais ont pris leurs armes. A force d'énergie, nous parvenons à rétablir le calme; mais le sergent wolof est cassé de son grade et désormais tous, bon gré, mal gré, obéiront au sergent toucouleur, Baïdi Diop. Celui-ci, homme froid, énergique, très dévoué, a conscience de la situation, il sait la prendre, du moins pour le moment, comme il faut et se faire obéir même des plus malins. Deux ou trois amendes qu'il inflige à propos achèvent de le faire considérer par tous comme leur chef.

***

Le lendemain a lieu une scène bien curieuse, la danse préparatoire au mariage.

Acheter une femme, c'est le rêve de tout jeune Pahouin, mais combien n'en ont pas la facilité! En effet, s'ils sont orphelins et que l'auteur de leurs jours n'ait pas laissé de fortune, ou si leur père, encore vivant, est pauvre et n'a point de filles à vendre pour acheter des femmes à ses fils, il leur est bien difficile de trouver les 7 à 800 francs qui sont exigés pour obtenir une épouse. A la côte passe encore: on peut travailler, gagner, amasser; mais dans l'intérieur! Il n'y a qu'une chose à faire: en voler une.

Voici les dispositions à prendre pour assurer le succès de l'opération. Devant sa case, le jeune homme, avec des branches flexibles, dresse une espèce d'arc de triomphe. Des trophées d'herbes le décorent et le sorcier, passant par là, y ajoute le fétiche qui donnera puissance et efficacité à la chose. Ceci fait, le jeune homme nettoie sa case à fond, opération fort rare et très utile, vous m'en pouvez croire sur parole. Le vol de la femme étant chose presque légale, comme d'ailleurs dans la plupart des tribus sauvages en tous temps et tous lieux, ne provoque aucun étonnement.

Le futur fiancé fait ensuite appel au dévouement d'un ami. Tous deux se barbouillent de rouge; nul autre qu'eux ne doit plus coucher dans leur case, et chaque jour, désormais, vers midi, tous les deux, s'enfermant, dansent pendant des heures entières en chantant une mélopée particulière.

Le futur mari, ayant son *Biéri* entre les mains, danse avec lui, le repose à terre, l'époussette soigneusement, le caresse, le prie, en somme lui fait jouer le rôle de sa future femme. Maintes et maintes fois, il recommence. Puis un beau jour, les deux amis s'en vont le plus loin possible, guettent une jeune fille et l'enlèvent, ordinairement de son plein gré. Le mariage conclu, on s'efforce de s'arranger avec le beau-père. Beaucoup de mariages sont ainsi faits, ce ne sont pas toujours les plus malheureux et, d'ailleurs, la situation des jeunes gens pauvres est telle qu'ici bien souvent je n'ai pu m'empêcher de leur donner raison.

***

Pendant que nos deux jeunes gens dansent et chantent et qu'assis sur le lit de la case, je les regarde et les écoute, dans la maison en face, on est beaucoup moins gai, ou du moins on *semble* être au désespoir. Des gémissements, des sanglots, des cris d'angoisse, s'en échappent à la fois. Qu'y a-t-il? Un accident, un décès, un malheur? Non, rien de tout cela. Il s'agit seulement de commémorer une mort remontant à huit ou neuf mois; on n'a pas bien su nous renseigner. C'est la coutume. Un homme meurt: ses femmes, ses amis, ses proches le pleurent pendant huit jours; puis chacun se remet à ses occupations accoutumées. Mais toutes les femmes, parentes, amies ou même seulement membres de la tribu des femmes du défunt, qui viennent à ce village, doivent exprimer leur douleur à la première visite qu'elles y font, fut-ce six mois après. C'est une obligation de convenance et de politesse.



TENUE DE DEUIL.

Aujourd'hui, les femmes de la tribu des Okas sont venues. On s'est salué d'abord, en se serrant le bras au coude; on a bavardé un peu; on s'est raconté les nouvelles du pays; on a médit de celui-ci, on a calomnié celui-là. Mais on ne peut pas toujours causer. Le pauvre défunt attend le tribut de pleurs traditionnels: il est vrai qu'il le fait bien patiemment. Allons, c'est le moment. Les cris, les sanglots, éclatent; les larmes coulent. Tout le monde a l'air désolé. Une bonne demi-heure se passe: puis soudain tout cesse, chacun s'essuie les yeux, cause et rit de nouveau comme

si rien ne s'était passé. Il était temps d'ailleurs : les jeunes gens d'en face, qui dansent toujours leur *Angong nzork* (danse du mariage), commencent à se fâcher; leur fétiche n'aime point la tristesse, et s'en va quand on pleure devant lui !

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

R. P. CAMPANA

Préfet apostolique du Bas Congo.

Né le 12 janvier 1849 dans un hameau de la Corse, qui porte, comme sa famille, le nom de Campana, c'est dans



ce petit village, haut perché dans les montagnes, que le futur missionnaire passa ses premières années, fréquentant l'école communale avec les enfants de son âge. Un jour — il avait alors dix ans — il courut à la rencontre de Mgr d'Istria, en tournée de visite épiscopale. L'évêque le remarqua au milieu des autres et le prit en croupe avec lui. Le futur missionnaire entra ainsi triomphalement dans le village, excitant sur son passage l'envie de ses petits camarades.

En 1865, il fut envoyé chez un oncle, curé dans la Gironde, qui le fit entrer au petit séminaire de Bordeaux et ensuite, sur ses instances, dans la congrégation du Saint-Esprit. Après sa profession en 1882, il reçut sa destination pour la nouvelle mission de la Cimbébasie.

Ce fut sous la direction de deux missionnaires expérimentés, le Père Duparquet, de vénérée mémoire, et Mgr Carrie, aujourd'hui vicaire apostolique du Congo français, que le P. Campana fit ses premières armes; il le firent nommer supérieur de l'important établissement de Landana (1886) et l'année suivante préfet apostolique du Bas-Congo.

Nature ardente et généreuse, le Père Campana sut donner une heureuse impulsion aux œuvres déjà existantes dans sa mission, et les développer grandement en créant les stations de Louali (1890), de Cabinda (1891), et de Loucoulla (1893), aujourd'hui toutes trois très prospères. C'est dans la station de Cabinda qu'il recueillit l'infortuné duc d'Uzès, revenu mourant de son exploration, et adoucit ses derniers moments par les secours de la religion.

Le gouvernement de Lisbonne voulut reconnaître le dévouement du Père Campana aux Missions portugaises, en le nommant, le 23 janvier 1896, commandeur de l'Ordre royal et militaire du Christ. Le 5 mars de la même année, il reçut également, de Sa Majesté le roi des Belges, souverain de l'État Indépendant du Congo, le titre de chevalier de l'Ordre royal du Lion « pour les nombreux services rendus en mille circonstances aux agents du Congo belge ».

Malheureusement, sa santé fut prématurément compromise par une maladie de cœur et de foie. Déjà, à deux reprises, il s'était vu obligé de revenir en France pour enrayer le mal. Dans son dernier voyage, il avait bien encore l'espoir de retourner bientôt dans sa mission. Mais, après avoir vainement tenté de se rétablir par une saison à Vichy et quelque temps de repos auprès de ses confrères de Bordeaux, il succomba le 27 décembre 1901.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. l'abbé Bidard, Chanoine de la Cathédrale d'Amiens.... 500 »
E. F. M., Versailles.... 60 »
A. M. D. G., Nantes.... 20 »
Un anonyme du diocèse de Valence.... 25 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Moriniaux, Thibet).
M. l'abbé Bellat, du diocèse de St-Claude.... 2 50
Anonyme du diocèse de Lyon.... 20 »
Anonyme de Nantes, demande de prières spéciales.... 20 »

A sœur Germaine Audouard, Jérusalem,
Mlle Françoise Rimaud, Lyon, demande de prières pour sa première communion.... 30 »

Pour les affamés (Pondichéry).
Pain de St-Antoine, diocèse de St-Claude.... 10 »

Pour les affamés de Pondichéry).
Un anonyme du diocèse de Valence.... 5 »

A M. Morineau, Cochinchine septentrionale pour ses églises.
Frère Ingénuin Cyr, diocèse de Versailles.... 5 »

Pour les séminaires indigènes les plus nécessiteux (Abyssinie).
Anonyme de Lyon.... 500 »

A Mgr Hirth, Victoria Nyanza méridional.
Anonyme du diocèse de Lyon.... 50 »

A Mgr Streicher, Victoria Nyanza septentrional.
Anonyme du diocèse de Lyon.... 50 »

Au R. P. Trilles, Gabon, pour le rachat d'un nègre, sous le nom d'Alphonse.
Un anonyme du diocèse de Strasbourg.... 26 »

A M. Gruson, à Alitiéna (Abyssinie).
B. A., diocèse de Versailles.... 10 »

au R. P. Babonneau, îles Salomon
Mlle Yger du diocèse de Rouen.... 25 »
M. Grimaut, Angers.... 50 »

Au R. P. Kayser, à Eski-Chehir (Asie Mineure).
M. J. de Bantel, Paris, 5 francs : M. le Cte de Beaurepaire, Paris, 5 francs; anonyme de Lorient, 20 francs: Mme la baronne de Behr, diocèse de Vannes, 5 francs ; M. le Vte d'Aurelle, 5 francs; M. le Cte de Bourmont, diocèse de Bayeux, 5 francs ; Me Lesforgettes, diocèse de Bayeux, 20 francs; M. l'abbé Raoul, diocèse de Saint-Brieuc, 5 francs, M. Barberon, du diocèse de Blois, 5 francs ; anonyme du diocèse de Langres, 5 francs ; anonyme du diocèse d'Auch, francs; M. le Cte de Balincourt, Nîmes, 5 francs ; Mme M. Desvernay, Lyon, 3 francs; anonyme du diocèse de St Flour, 0 50; Anonyme d'Orleans, 2 fr. ; Anonyme du diocèse de Poitiers, 5 fr. ; M. Bardot, diocèse de Nevers, 50 fr. , Mme Alphonse Saglio, Paris, 5 fr. ; Anonyme de Paris, 5 fr. ; Mme Belime, Dijon, 10 fr. ; Mme la comtesse de Beaumont Dijon, 1 fr. 05; Mme la comtesse de Beaumont, diocèse d'Autun, 5 fr.; M. Edmond Archdéacon, diocèse de Sens, 5 fr. ; Mme Paluraud, diocèse de Limoges, 5.

Pour les *Missions Catholiques* :
Anonyme du diocèse de Rennes.... 40 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



YUN-NAN (*Chine*). — RUINES DU CHATEAU-FORT DE VETZÉ ; d'après une photographie de M. VIAL (voir p. 175).

MASSACRES EN MONGOLIE

Détails sur le meurtre de deux missionnaires belges et de plusieurs chrétiens en Mongolie sud-ouest.

Nous avons publié, dans notre numéro du 10 janvier 1902, un télégramme par lequel le vénérable supérieur du Séminaire des Missions Etrangères de Scheut-les-Bruxelles nous annonçait le meurtre de deux missionnaires de la Mongolie sud-ouest. Voici les détails de ce massacre, accompli le 13 décembre dernier, c'est-à-dire lorsque les traités semblaient devoir assurer à la Chine une ère de pacification religieuse.

LETTRE DE M. VAN-HECKE, SUPÉRIEUR DES MISSIONNAIRES BELGES DE SCHEUT

Scheut, le 7 avril 1902.

Au début de l'année je vous ai donné communication du télégramme que j'avais reçu concernant l'assassinat de deux de nos missionnaires de la Mongolie sud-ouest dans leur résidence de Sia-yen-tzen, près de Ning-Sia. Nous venons de recevoir des détails que je m'empresse de vous faire parvenir.

Le vendredi 13 décembre, à la tombée de la nuit, est arrivée à l'improviste dans la résidence une bande de 30 hommes, dont 16 portaient des habits militaires; les autres étaient des rôdeurs et malfaiteurs vulgairement désignés sous le nom de *Koua-tzen*.

Le Père Van Merhaeghen est tombé le premier, le crâne fendu d'un coup de sabre ; son corps a été trouvé couvert de sang et portant trois profondes blessures à la tête.

Le Père Bongaerts a été laissé pour mort sur le terrain. Son corps ne portait pas moins de 15 blessures ; mais il a pu se relever et a vécu encore dix jours. Trois chrétiens ont été également tués ; la vierge Tchang n'a échappé qu'en éteignant la lampe dans sa demeure, dès qu'elle a entendu du vacarme dans la cour.

La résidence a été saccagée et plusieurs maisons de chrétiens ont été dévalisées. Le Père Bongaerts a été transporté dans la maison d'un chrétien, où il a été soigné par la vierge Tchang. Dix jours après l'événement, une fausse alerte ayant eu lieu, le Père a fait un brusque mouvement, qui, en rouvrant une blessure, a produit une violente hémorrhagie et entraîné la mort.

On attribue le meurtre à la vengeance. Les mahométans de cette contrée, obligés de restituer les femmes et les filles chrétiennes enlevées lors de l'assassinat de Mgr Hamer en 1900, ont soudoyé des malfaiteurs pour tuer les missionnaires. On ignore jusqu'ici, si, dans la bande, il y avait de véritables soldats ou des déserteurs, voire même des bandits ayant endossé des uniformes dérobés.

La triste nouvelle a été apportée aux missionnaires de San-tao-ho par un chrétien de Sia-yen-tzen. Celui-ci leur dissuada de se rendre immédiatement au secours de leur confrère, en leur disant que, d'une part, le Père Bongaerts réussirait à guérir de ses blessures, et que, d'autre part, les malfaiteurs ayant juré de renouveler le même coup à San-tao-ho, la route était dangereuse. Ils ont donc dû se contenter de remettre aux chrétiens les objets qui pouvaient être utiles au missionnaire dans sa triste position.

CORRESPONDANCE

VIZAGAPATAM (Hindoustan)

L'Orphelinat de Vizagapatam.

On nous communique cette lettre intéressante d'un Frère coadjuteur de la mission de Vizagapatam. Nous la publions bien volontiers, car cette petite promenade à travers l'orphelinat, racontée dans un style gracieux et souvent avec une humour charmante, ne pourra qu'attirer la sympathie et la charité sur l'œuvre de civilisation accomplie par nos missionnaires.

LETTRE DU FRÈRE EUGÈNE, DES MISSIONNAIRES DE SAINT FRANÇOIS-DE-SALES D'ANNECY

Les premiers jours du xx[e] siècle ont été marqués par un redoublement d'amour envers Notre-Seigneur, qui s'est traduit dans chaque diocèse du monde par une œuvre spéciale : églises, chapelles, orphelinats, écoles. Chaque mission, même les plus pauvres, ont tenu à apporter leur pierre au grand édifice de la reconnaissance envers le Rédempteur.

A Vizagapatam, malgré le vide de la caisse du Procureur, on n'a pas voulu rester en arrière, et, après maintes hésitations, on a décidé la fondation d'un orphelinat dont le besoin se faisait sentir. Humainement parlant, une telle aggravation des charges du diocèse est une imprudence. Mais, bah ! les missionnaires en vivent. Ce serait d'ailleurs très modeste : un embryon d'orphelinat qui se développerait plus tard.

On se mit aussitôt à l'œuvre ; mais on s'aperçut vite que, pour un petit bâtiment, même dans l'Inde, il faut des fonds, surtout quand tout doit être acheté, depuis l'emplacement jusqu'à la dernière tuile. Enfin, comptant sur la charité et surtout sur la Providence, on est allé de l'avant. On fit l'acquisition du terrain ; les huttes qui le couvraient furent expropriées et, le 1[er] février 1901, quand l'établissement fut ouvert, il se trouvait déjà plein d'orphelins.

L'emplacement est des plus beaux et des plus sains, puisqu'il donne directement sur la mer : précieux avantage en ces pays de forte chaleur où les villes ne sont jamais remarquables par leur propreté.

Une excellente preuve de l'air vivifiant qu'on y respire, c'est la santé de nos orphelins. Regardez la photographie ci-dessous. N'est-ce pas que le bataillon a bonne façon ? L'honneur en revient sans doute au Frère qui en est chargé et... à sa bourse. Il prend un soin extrême de ses pupilles ; il a mis leurs jambes et leurs épaules dans la civilisation, en leur donnant des pantalons et des paletots. Cette toque indienne que vous voyez sur leurs têtes, forme la transition entre le turban et le chapeau. Aussi la trouverez-vous très souvent sur la tête des indigènes instruits et bien rangés, soucieux de ne pas étouffer leurs idées indiennes sous un couvre-chef européen. Nos orphelins sont sans souliers ; en effet, leur suprême plaisir est d'aller pieds-nus. Ils ont raison, et nous encourageons fort cette habitude, la note du cordonnier est vite payée.

Le bataillon compte pour le moment 44 conscrits ayant bon esprit et le meilleur appétit du monde. En voyant ces figures bien remplies et gaies, ne dirait-on pas qu'ils viennent tous de familles aisées ? Comme quelques aunes de cotonnade transforment vite un paria en gentleman ! Certes, ils n'ont pas tous été bercés sur les genoux d'une duchesse, ces pauvres orphelins ! La berceuse de leur enfance, pour la plupart, a été la misère. Un jour, le père est mort et la mère, après avoir lutté quelque temps contre la faim, est venue se jeter aux pieds du Père.

« — *Swami*, je vais mourir ! Voici mes enfants, ils sont vôtres. Tuez-les ou gardez-les ; moi, je ne puis plus les nourrir ! »

Ce sont là des litanies journalières.

D'autres ont perdu leur mère, ou même sont entièrement orphelins.

Il y a encore une autre catégorie plus misérable et, partant, plus intéressante, ce sont les va-nu-pieds ou coureurs de bazars. Ceux-là, s'ils ne sont pas recueillis, sont infailliblement perdus.

Rien de plus nécessaire donc qu'un lieu de refuge pour tous ces délaissés. La plupart de ceux que nous avons jusqu'ici sont de race tamoule ; toutes les castes sont cependant admises, les païens comme les chrétiens, à la condition naturellement que les premiers se feront instruire et baptiser.

***

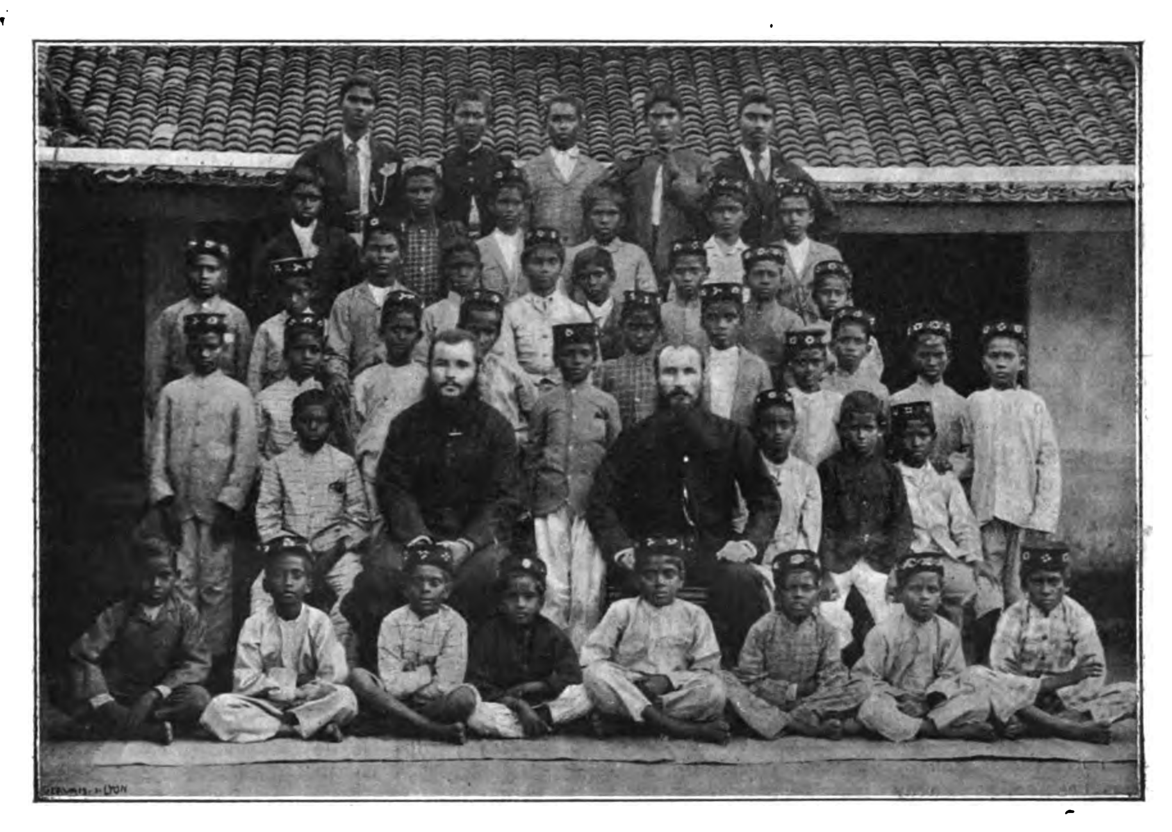
Comme l'orphelinat est attenant au collège, ils vont en classe avec les collégiens, tous *East Indians* ou descendants d'Européens. Comme la race et la couleur ne donnent pas l'intelligence, nos Tamouls occupent de bonnes places. Mais l'instruction à la-

quelle on vise surtout, c'est l'instruction religieuse, sans laquelle l'autre n'est rien. Tous les jours, ils ont messe et catéchisme, puis le chapelet à 6 heures du soir. Une pratique à laquelle on les habitue, c'est la prière pour leurs bienfaiteurs.

Voulez-vous, maintenant, avoir une idée de leur nourriture ? Baissez un peu la tête et entrez au réfectoire. Justement, le couvert est mis pour le déjeûner. Sur la table s'aligne toute une gamme de gobelets en fer blanc : puis, tout près, une autre rangée de morceaux de pains attendent patiemment qu'on les adopte ! Les gobelets se remplissent de thé anglais et l'opération va son train. Cela vous paraît peut-être un peu sommaire ; mais rien de tel que l'appétit pour assaisonner un déjeûner. Les gobelets, pris d'assauts, nos gars lestés font la prière et les voilà contents jusqu'à midi.

A midi, l'établissement se met en dépense et le traditionnel *carry* leur est servi. C'est le plat national pour lequel l'Indien laisserait de côté cailles rôties ou cervelles de paon.

Le soir, seconde édition du plat de midi; prestement expédié, tout simplement avec les mains. Employer la fourchette serait une perte de temps, et l'Indien, qui en a toujours à perdre, trouve celui passé à table trop précieux pour le gaspiller. Le riz est roulé en boulettes qui sont expédiées à destination avec une dextérité remarquable. De cette façon, les frais de vaisselle ne sont pas lourds.



HINDOUSTAN. — L'ORPHELINAT DE VIZAGAPATAM ; reproduction d'une photographie envoyée par le Frère EUGÈNE (v. le texte).

Voulez-vous voir le dortoir ? Vous y trouverez la même simplicité. L'édredon, ou même le lit élémentaire, est encore inconnu. Cependant, comme il n'est pas très sain de coucher sur la terre nue, chacun a un sac qu'il étend le soir et qu'il roule le matin près du mur.

***

A tout considérer, l'entretien de ces orphelins et même leur nourriture ne coûtent pas très cher. Mais quand un porteur a sa charge complète, le plus léger poids additionnel pèse excessivement. C'est ce qui arrive à notre pauvre mission de Vizagapatam chargée déjà de plus d'œuvres qu'elle n'en peut soutenir. Une aumône pour nos orphelins sera donc toujours bienvenue. Et, j'ose le dire, ce n'est pas perdre sa charité que de contribuer à les élever, car ils semblent répondre très bien aux soins qu'on leur donne. Quelques-uns, ayant déjà du vieux sang chrétien dans les veines, sont même édifiants : tous sont animés du meilleur esprit. Une quinzaine d'entre eux ont déjà fait leur première Communion.

Leur séjour à l'orphelinat terminé, nous tâcherons de les faire entrer dans quelques *work shops* ou dans les administrations du chemin de fer et du télégraphe, pour lesquelles ils ont une aptitude mar-

quée. Naturellement, il faut s'attendre à quelques mécomptes; mais, nous en avons la confiance, le plus grand nombre seront sauvés de la misère et du vice et feront honneur à notre sainte religion.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le R. P. Deniau, Mariste, s'est embarqué le 23 mars, à Marseille, pour retourner dans sa mission des Nouvelles-Hébrides. Il était accompagné de cinq Religieuses du Tiers-Ordre Régulier de Marie : Sœurs Marie-Clément (Chambéry) et Marie-Alexis (Saint-Brieuc), pour les Nouvelles-Hébrides; Marie-Clotilde (Nantes), pour Samoa; Marie-Théophile (Le Hâvre), pour Fidji, et Marie-Mathieu (Chartres), pour les îles Salomon septentrionales.

— Se sont embarqués à Marseille, le 5 avril, trois missionnaires de la Société des Missions Africaines de Lyon, pour le Haut-Niger : les RR. PP. Hummel et Friedrich, et pour le Benin : le R. P. Wolff.

— Le 6 avril se sont embarqués à Marseille, pour le Tché-li sud-est (Chine), le R. P. Henri Viot (Reims) et le Fr. Jules-Joseph-Antoine (Langres), de la Compagnie de Jésus.

INFORMATIONS DIVERSES

Grèce. — La R. M. Zoé Guillaume, supérieure des sœurs de St-Joseph de l'Apparition, nous écrit d'Athènes :

« Permettez-moi de vous exposer les besoins de nos œuvres d'Athènes.

« Fondée en 1855, l'Ecole comprend : un pensionnat et un externat payants, un orphelinat et un externat gratuits avec un total de 377 élèves. Elle végéta jusqu'en 1893, faute d'un local suffisant. Depuis l'acquisition de nos maisons actuelles le nombre des élèves n'a pas cessé d'augmenter.

« Ces deux dernières années, la misère des provinces, et surtout des îles a amené dans la capitale un flot d'émigrants dont les plus pauvres sont catholiques; ils se trouvent ici, dépourvus de tout, sans travail, sans asile. Il faudrait recevoir leurs enfants pour les empêcher d'aller chez les Grecs.

« La nécessité d'agrandir l'orphelinat et l'ouvroir s'imposait donc d'urgence. C'est pourquoi, comptant sur la Providence et les secours de notre chère France, toujours si généreuse malgré ses propres besoins, nous avons installé notre orphelinat dans une maison voisine, plus vaste, où déjà une trentaine d'orphelines sont recueillies. Mais, outre l'entretien de ces enfants qui nous incombe entièrement, il faut payer un loyer de 2.400 fr., ce qui surchargera notre faible budget bien alourdi déjà par une dette considérable. Et puis les vivres sont si chers! Comment, avec si peu de ressources, subvenir à tant de nécessités? Et, cependant, en face des œuvres grecques schismatiques, richement dotées, il faudrait un orphelinat catholique plus en rapport avec les besoins de la population. »

Jérusalem. — Sœur Sion, Fille de la Charité, supérieure de l'Hospice Saint-Vincent-de Paul, nous écrit :

« Des dons dus à la générosité des abonnés du Bulletin des *Missions catholiques* sont venus nous réjouir, et je viens vous renouveler mes sentiments de bien vive gratitude. Je suis très touchée de la sympathie que témoignent à nos œuvres les pieux lecteurs de ces pages bénies qui vont porter au loin le résultat de nos petits succès.

« Il me serait bien doux de remercier chaque donateur en particulier, mais je ne puis que recourir, une fois encore, à votre publicité, en vous priant d'exprimer à tous nos bienfaiteurs l'hommage reconnaissant que nous leur devons.

« En échange de leurs aumônes, qu'ils veuillent bien agréer l'écho des joyeux *Alleluia* qui, du Saint-Sépulcre, apporteront à tous la paix du Christ ressuscité. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Giraud, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit :

« Il y a un peu plus d'un an, je vous racontais la fondation de Valayapatur. Vous m'avez beaucoup aidé à convertir ses néophytes. Je vous en remercie du fond du cœur. Je viens aujourd'hui vous raconter la création d'un autre poste.

« Depuis bien longtemps déjà, un ancien chrétien, cordonnier de Madurantakam, scandalisait tout le monde par ses disputes. Un jour même, les gens de sa caste me l'avaient amené de force. Ils étaient on ne peut plus surexcités et, si je les avais crus, j'aurais aussitôt livré le coupable aux gendarmes. La prison étant un moyen de répression que l'apôtre se résout difficilement à employer, je préférai représenter au pauvre égaré combien sa conduite était peu chrétienne.

« — La fête de Pâques approche, lui dis-je ; bientôt il faudra « te confesser et ensuite tu recevras la sainte communion. Si « tu ne te corriges pas, crois-tu que Notre-Seigneur sera bien « heureux de venir dans ton cœur ? »

« Le pauvre homme s'en alla, en disant que jamais il ne remettrait les pieds à Madurantakam. Il partit en effet; mais, au mois de juillet dernier, il revint; cette fois il n'était pas amené de force comme un condamné ; il était tout souriant... D'autres personnes l'accompagnaient, des gens que je n'avais jamais vus.

« Après avoir demandé ma bénédiction, Nayagam me dit :

« — Père, il y a six mois, après avoir écouté vos avis, j'ai eu « honte et je me suis sauvé à Pattalam (à 11 kilomètres au « nord de Madurantakam). Là je me suis loué au service « d'une personne riche et j'ai travaillé à la conversion des « parias. Je vous en amène 36. J'espère vous en amener d'au« tres bientôt. »

« J'adorai la Providence et la remerciai d'avoir bien voulu se servir d'une brebis égarée pour procurer sa plus grande gloire.

« Maintenant Pattalam compte une centaine de néophytes et un bon nombre de païens me demandent encore le baptême.

« Je viens d'acheter un terrain pour y construire une chapelle. Chers lecteurs des *Missions Catholiques*, je recours à votre charité pour donner encore beaucoup d'enfants au Bon Maître. »

Patagonie méridionale. — Don Borgatello, Salésien, écrit de Puntarenas, le 10 juin 1901 :

« Le 1er juin a été terminée la construction de la nouvelle église paroissiale de cette ville, commencée le 28 décembre 1892. Elle est dédiée au Sacré-Cœur de Jésus et à Notre-Dame de la Merci. Les travaux n'ont duré si longtemps qu'en raison du manque de fonds. A mesure que la charité en envoyait un peu, on allait de l'avant. Actuellement, il y a encore un beau chiffre de dettes; espérons que la divine Providence ne nous en fera pas attendre trop longtemps le paiement.

« Le nouvel édifice est à trois nefs, dans le style de l'église de Notre-Dame Auxiliatrice de Turin, sauf qu'il n'y a pas de coupole. Les dix colonnes qui soutiennent la voûte, comme les pilastres, sont de stuc, imitation de marbre ; le reste de l'église est en plâtre blanc.

« La ville de Puntarenas, au milieu du détroit de Magellan, chef-lieu du Territoire chilien de Magallanes, a crû en peu de temps. Il y a douze ans, elle n'avait même pas l'aspect d'une bourgade, on n'y voyait que quelques tentes dans un lieu désert. Et aujourd'hui, elle est des plus prospères. On y a déjà installé la lumière électrique, le téléphone, le télégraphe, un chemin de fer qui conduit à une mine de charbon de terre, et beaucoup d'autres choses, comme dans les centres les plus importants. »

LES JOIES DU RETOUR

Par M. Paul VIAL

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU YUN-NAN

Suite et fin (1)

En tournée apostolique.—Vetzé et ses ruines.— Epilogue.

Le village de Sékéje a dû se morceler en quatre hameaux sous les noms de Tsiéma, Tsiéza, Kaadi et Ponakö.

Toute la population est rassemblée dans celui de Kaadi où je m'arrête.

Pour me recevoir, on a débarrassé une chaumière de tout son mobilier. Famille, animaux, ustensiles, tout est logé ailleurs, et mon lit est placé au beau milieu, en face de la porte.

Tout le monde entre pêle-mêle et vient s'asseoir à mes pieds.

Vous croyez que je vais faire un discours?

Nullement. Dans ces circonstances j'agis toujours comme avec de vieilles connaissances. J'interroge celui-ci ou celle-là sur la pluie et le beau temps, sur les récoltes et les naissances, sur les maladies des enfants et des bêtes. Je les laisse causer. Peu à peu la gêne disparaît, la réserve s'évanouit et me voilà sur le pied d'une bonne familiarité.

Après dîner, lorsque tout le village est encore assis par terre autour des plats, je fais une petite excursion dans les environs. J'ai bientôt découvert le bois sacré, j'y entre, je démolis tout ce qui me paraît suspect, ici et ailleurs, et, à mon retour, j'annonce le dégât que je viens de commettre. Oh! cela ne les émeut guère.

Le soir tout le monde est là et la conversation devient plus sérieuse. En quelques mots, j'expose les premières notions de la religion.

« — Tout d'abord, mes amis, plus de sacrifices dans le bois sacré, plus de *midje* (pierre sacrée), plus de chèvres ou de poules tuées devant un arbre ou une pierre. Nous ne connaissons qu'un Dieu, pur esprit, et nous n'adorons que Lui... Comment? de quelle manière? je vous l'apprendrai peu à peu. Pour le moment, croyez ce que vous dis et défaites-vous de toutes vos fausses croyances. Quand vos enfants sont malades, ne demandez pas aux sorciers de les guérir; le sorcier n'est qu'un farceur : ne croyez ni à l'envoûtement, ni aux mauvais sorts, etc. »

Cet exorde *ex-abrupto* entre très bien dans l'esprit de mes chers Lolos. Sans doute, je ne m'attends pas du tout à ce que les faits suivent les promesses; mais on se cachera désormais pour accomplir les rites superstitieux et on finira par s'en déshabituer.

***

Ah! ah! voici les mamans qui amènent les enfants, et qui font appel à ma générosité :

« — Père, voulez-vous me donner des perles? des cauris? des boutons? »

Et l'on donne à chacun.

« — Merci, Père. Avez-vous des médecines pour les yeux, contre la fièvre? etc. »

On relève les paupières enflammées, on inspecte le pouls, on interroge, on distribue les remèdes voulus. Puis la prière clôt la journée et en se couchant, on remercie Dieu d'avoir trouvé de si belles âmes et de si bons cœurs.

***

Le lendemain je me rends à Gnéje; mais, comme le village est chrétien depuis huit mois, je n'en parle pas et nous arrivons ensuite à Tlélo. Comme d'habitude toute la population, 425 personnes, m'attend sur la route ; mais à peine m'a-t-on cérémonieusement salué, que les femmes et les enfants disparaissent.

Je fais cette remarque, qui m'avait déjà frappé il y a 7 ou 8 ans, c'est que les habitants de Tlélo sont les plus sauvages que j'aie jamais rencontrés.

Durant toute la journée je vais de ci, de là. Le soir arrive; j'ai vu beaucoup de monde, j'ai laissé parler; mais je me suis tenu sur la réserve.

Certes, mon plus grand désir est de recevoir ce beau village dans le sein de l'Eglise ; mais, chez les Lolos, la femme est tout et, là où elle se tient à l'écart, il faut perdre tout espoir d'aboutir.

Voici que les gens se rapprochent de moi. L'un m'apporte un enfant malade; l'autre me demande une médecine pour les yeux de sa femme et tous veulent des perles pour leurs filles.

« — Inutile de continuer à m'importuner, leur dis-je; êtes-vous résolus à vous faire chrétiens?

« — Oui, Père.

« — Tout le village ?

« — Tout le village.

« — Alors, comment se fait-il que je ne vois ici ni femmes ni enfants, sauf ceux que vous tenez sur vos bras ou portez sur votre dos?

« — C'est que, Père, nos femmes n'osent pas venir.

« — Il n'y a pas à tergiverser : ou les femmes viendront, et alors je vous reçois et je vous inscris; ou elles ne viendront pas et alors il est inutile de me déranger pour vous seuls. Je vais attendre une demi-heure; si personne ne vient, je ferme la porte et tout sera terminé. »

Cela dit, je fais une fausse retraite, fausse car je devinais d'avance le dénouement.

Bientôt des torches s'allument un peu partout, des fantômes se précipitent dans toutes les directions, car le village est très disséminé. Au bout de vingt minutes, j'entends des bruits de voix autour de la maison. J'écoute ; on disait :

« — Que faut-il faire?

« — Voilà! expliquait un malin ; vous allez toutes monter là-haut, vous vous précipiterez aux pieds du Père et vous ne vous relèverez que lorsqu'il il aura promis de descendre. »

Au moment où l'avalanche allait se précipiter dans l'escalier, je me présente :

« — C'est bien, dis-je ; inutile d'entrer, la maison est trop petite ; nous allons réciter la prière du soir sur la grande place. »

Et ce fut là, au milieu d'un silence absolu, en face du ciel et des étoiles, que j'offris ces chères âmes à Dieu.

La prière terminée, je fis une distribution générale de perles, cauris, boutons, grelots, etc.

(1) Voir les numéros des 21, 29 février, 7, 14, 21, 28 mars et 4 avril.



YUN-NAN (*Chine*). — Type gnipa ; d'après une photographie.

Le lendemain il pleuvait, et cependant tout le village était présent, et tous, grands et petits, hommes et femmes, voulaient m'accompagner « un bon bout de chemin »

***

En sortant de Tlélo, je suis obligé de traverser un village lolo, mais païen, du nom de Keneu. Les chefs s'empressent d'accourir à ma rencontre, et ils veulent absolument que je m'arrête chez eux.

« — Non, non, leur dis-je, vous êtes païens et je n'ai rien à faire chez vous.

« — Mais, Père, nous voulons nous faire chrétiens !

« — Oui? Eh bien ! ce sera pour une autre fois. Entendez-vous et venez vous faire inscrire à Lou-mèi-y (c'est-à-dire à ma résidence), car il y a certaines conditions à remplir. Mais, pour ne pas vous faire de la peine, je vais descendre de cheval, entrer dans une maison, allumer une pipe, et je ne partirai que lorsqu'elle sera terminée. »

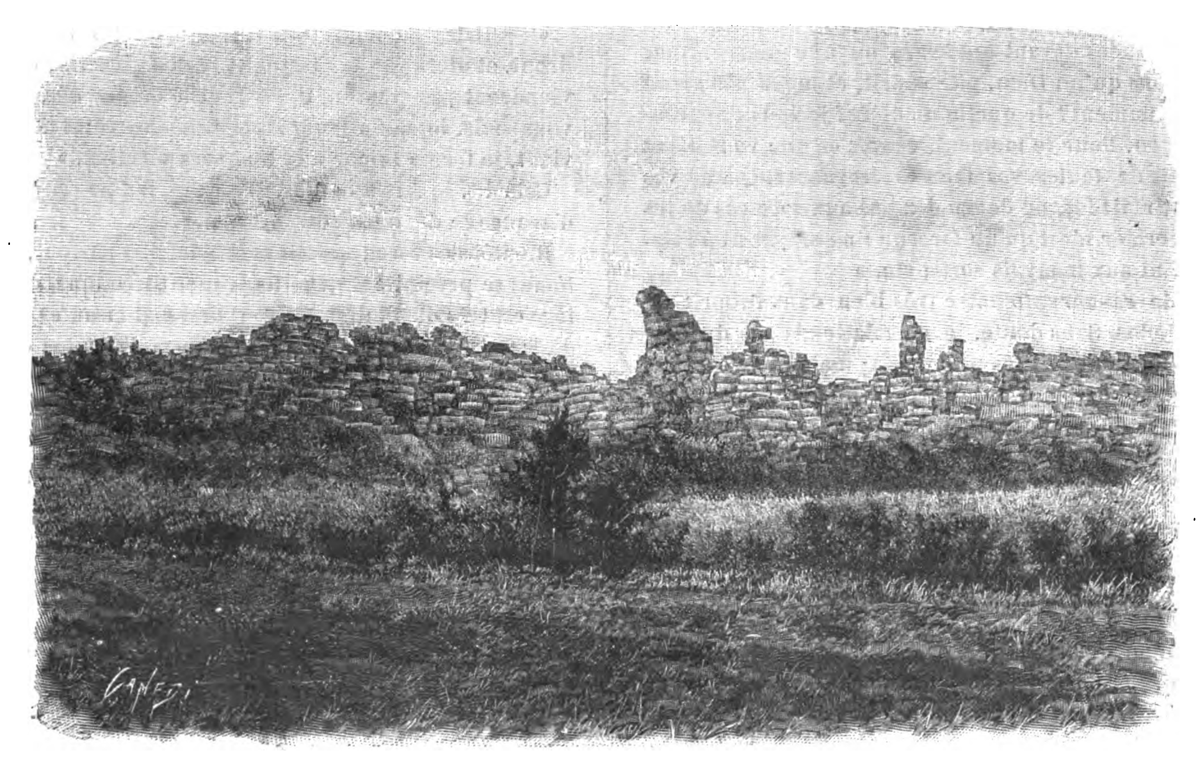
C'est ce que je fais aussitôt.

Pendant que les bouffées de tabac succédaient aux bouffées, on appelait les musiciens et, quand je sortis du village, j'étais précédé par la fanfare et suivi par tous les marmots.

***

Où irai-je maintenant ? En continuant ma route, je sors de mon district pour entrer dans celui du Père Rossillon. Allons donc jusqu'à Hièje, ou demeure mon confrère ; ses chrétiens ne sont-ils pas mes enfants?

Hièje est fort poétiquement assis au pied d'une haute montagne, la *Guepoma*, l'Olympe des Lolos; je l'ai, dans le temps, consacrée au prince de la milice céleste. Alors, le nom même de notre sainte Religion était inconnu. Actuellement les villages qui vivent aux pieds du Saint-



YUN-NAN (*Chine*). — Rochers calcaires près de Vetze ; d'après une photographie prise par M. Vial.

Michel : Jevi, Bouloukè, Chlèmèdou, Hièje, Goké, Semtisezou, Je boudje, etc., sont tous chrétiens.

Au milieu de ces forêts, mon confrère, un Savoyard, se trouve comme chez lui, et même sa rudesse native se fond harmonieusement avec la solitude des bois et le caractère de leurs habitants.

Je reste à Hièje un jour ; puis, revenant sur mes pas, je rentre dans mon district, en passant par Jedje, Dzema et Vetzé.



YUN-NAN (*Chine.*) — GROUPE DE CHRÉTIENS ATTENDANT LA SORTIE DU PÈRE VIAL; d'après une photographie

Nouvollement converti, Vetzé a la bonne fortune de posséder une source fraîche et limpide et quelques lacs très poissonneux. Vetzé est adossé contre un rocher couronné jadis d'un fort dont on voit encore les superbes ruines (*Voir la gravure*, p. 169). Ce fort a été bâti par les Lolos, au temps de la révolte mahométane, pour résister aux Chinois. Là, ils ont tenu bon jusqu'au bout et ils ne se sont rendus qu'après la paix.

On dit, mais c'est une tradition bien improbable, qu'un des descendants de la dynastie des *Min* s'était réfugié là, pendant que les Tartares attaquaient Nankin, dernier refuge de la dynastie déchue.

Revenons à Vetzé. Ce village est placé au croisement de plusieurs routes fréquentées par les Lolos et même par les Chinois. Que de fois ai-je dû le traverser pour me rendre chez mon confrère ! J'enviais sa position et je déplorais son entêtement dans l'idolâtrie : en me résistant, il coupait mon district en deux.

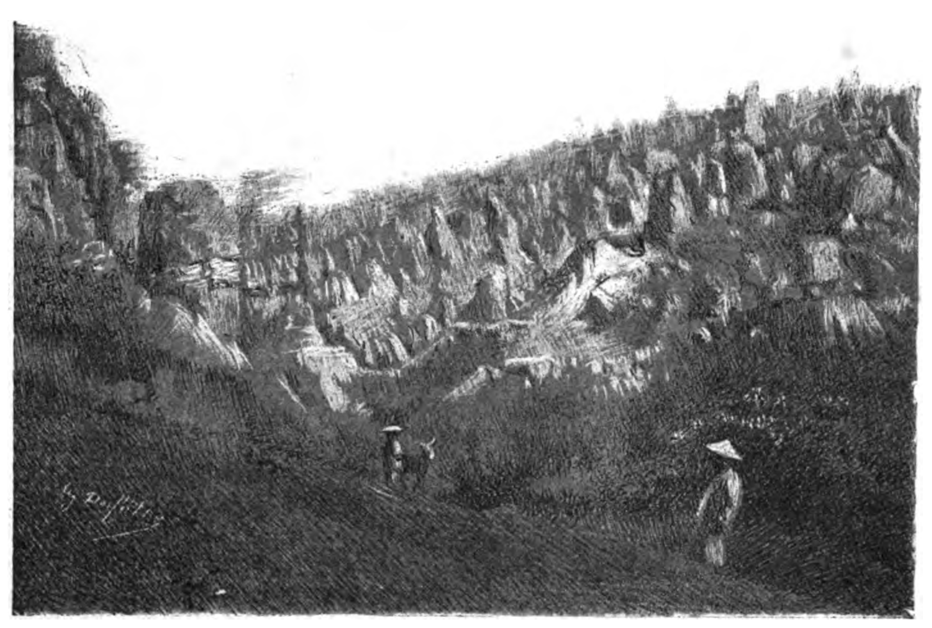


YUN-NAN (*Chine*). — PORTEUSES DE FAGOTS S'ARRÊTANT SUR LE PASSAGE DU P. VIAL ; d'après une photographie.

Enfin, il s'est rendu et, certes, je puis bien dire que, de toutes mes joies, celle-là est la plus grande. Que n'ai-je un compagnon pour l'installer tout de suite dans cette antique forteresse, tout juste à mi-chemin entre Loù-mei-y et Hièje, entre ma résidence et celle du Père Rossillon !

Non seulement, je ne puis songer à diviser mon vaste district ; mais je ne vois pas même poindre le moment où je pourrai activement et pratiquement m'occuper de ces nouveaux chrétiens.

Leur prêcher la doctrine ? Je le fais. Ouvrir des écoles, j'en ai plusieurs ; mais qu'y apprennent-ils ? le catéchisme en caractères chinois dont ils ne comprennent pas un mot. Cela ne suffit pas ; il faut les christianiser dans leur langue, leur prêcher dans leur langue et surtout il faudrait publier un ca-



AU MILIEU DES ROCHERS DE VETZÉ.

biens? N'avez-vous pas tué son porc et plusieurs de ses chèvres? Si vous avez des preuves qu'une famille fait le mal, avertissez-moi et je me charge de la punir. Mais si vous ne vous appuyez que sur le dire d'un sorcier, je vous déclare que cette famille rentrera chez elle et que vous serez obligés de lui rendre tout ce que vous lui avez pris. Je n'irai pas chez vous avant que cette affaire soit terminée. Maintenant vous allez vous en retourner et annoncer ma détermination aux chefs du village. »

Ce jour-là même, j'arrivai à Loumèi-y, heureux d'avoir revu mes chrétiens et d'en avoir augmenté le nombre.

J'étais chez moi depuis deux jours lorsque des envoyés de deux autres

téchisme dans leur langue et avec leurs caractères propres, puisque, par grand hasard, ils en possèdent. Ce n'est nullement impossible; mais... Enfin! on fait de son mieux et le Bon Dieu n'en demande pas davantage.

Seulement, si on veut avoir des chrétiens solides et bien instruits, le temps et la bonne intention ne suffisent pas, il faut y ajouter les moyens propres à obtenir cette fin et les méthodes en rapport avec le génie de ce peuple.

***

Vetzé, que nous venons de visiter, est le troisième village nouvellement converti, les deux autres étant Sekèje et Tlélo.

De là, je me rends à Kare et de Kare à Déheu. Ces deux villages sont placés au pied du versant oriental de la chaîne de montagne qui sépare les deux plaines. Plus loin est un autre village du nom de Saje.

Là les têtes sont ardentes et entichées de superstitions; mais le cœur est excellent.

Les envoyés de ce village chrétien sont venus me trouver à Déheu.

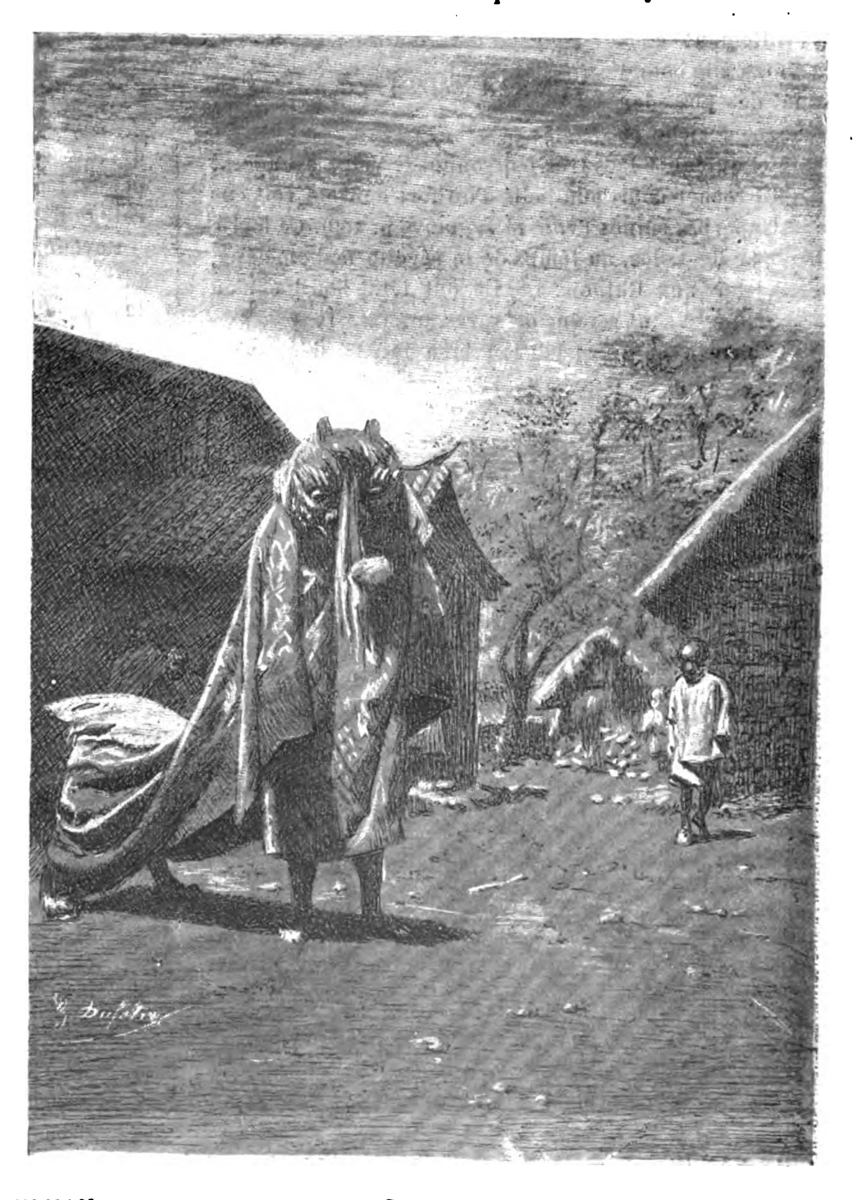
« — Mes amis, leur dis-je, vous venez me chercher sans doute. Eh bien, je me vois obligé de vous dire que je n'irai pas chez vous.

« — Et pourquoi, Père ?

« — Parce que je ne suis pas content de vous.

« — Comment cela, Père ?

« — N'avez-vous pas, à la douzième lune, chassé une famille de votre village, sous prétexte qu'elle a jeté des sorts? Ne vous êtes-vous pas emparés de sa maison et de ses



YUN-NAN. — DANSE DU LION CHEZ LES GNI-PA; d'après une photographie de M. VIAL.

villages païens viennent me déclarer qu'eux aussi veulent se convertir.

« — Très bien, leur dis-je, et naturellement vous désirez que j'aille vous voir ?

« — Oui, Père.

« — Vous auriez pu venir un peu plus tôt et je serais déjà passé chez vous. Actuellement j'ai à m'occuper de certaines affaires qui réclament ma présence ; mais d'ici à dix jours je serai chez vous. »

Ce nouveau voyage allait m'obliger à tourner autour du village de Saje, où je ne voulais pas entrer tant que l'affaire des sorciers n'aurait pas été réglée.

Je réfléchissais à cette difficulté quand soudainement arrivent tous les chefs de famille de Saje, suivis de ceux qu'on avait chassés sous prétexte de magie.

« — Père, me disent-ils, nous vous prions de vouloir bien nous juger, et nous acceptons d'avance votre décision.

« — Acceptez-vous de rappeler la famille injustement persécutée ?

« — Oui, Père.

« — Acceptez-vous de lui rendre sa maison, ses champs ?

« — Oui, Père.

« — Acceptez-vous de lui payer le bétail tué.

« — Oui, Père.

« — Eh bien ! je vous pardonne de bon cœur. Vous allez donc réintégrer cette famille, lui rendre sa maison et ses



YUN-NAN (*Chine*). — DANSE DES SAPÈQUES CHEZ LES GNI-PA : d'après une photographie envoyée par M. VIAL.

champs. Quant au bétail tué, vous ne paierez que le prix du porc ; je vous fais grâce du reste. » Ainsi fut fait.

***

Je vais recommencer une nouvelle tournée apostolique, et ma première station se fera dans ce village de *Saje*. Mais comment nourrirai-je toute cette foule ? Il faudrait me multiplier, multiplier mes forces, mes moyens et mes aides, et je suis presque seul avec cinq pains et deux poissons ! c'est-à-dire avec de bien chétives ressources. Mais Dieu les multipliera ! Confiance donc, et quels que soient la difficulté et le nombre des obstacles, marchons de l'avant !

FIN

Mille lieues dans l'Inconnu

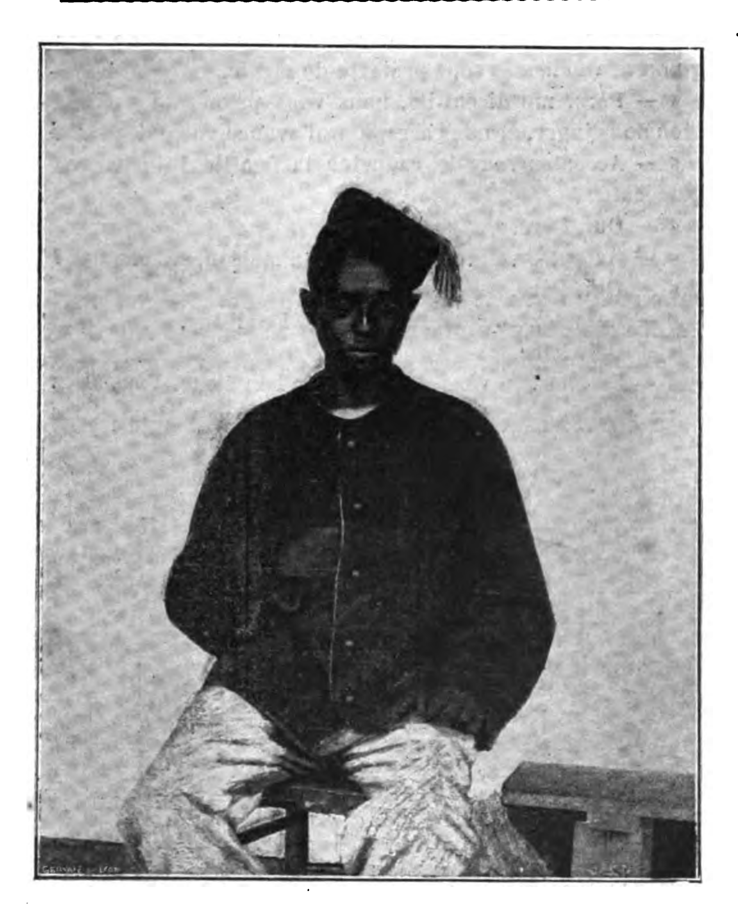
A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite

La femme au pays noir. — Nouveaux incidents. — Suite du voyage.

Nous ne pouvons nous défendre d'une sincère émotion en voyant une enfant de 8 ans qui passe, portant une hotte énorme. J'ai la curiosité de soulever le fardeau : il pèse



GABON. — Un de nos hommes; reproduction d'une photographie du R. P. Trilles.

plus de 20 kilos. Allez vous étonner après cela que les femmes portent des charges de 40 et 50 kilos pendant des journées entières ! J'ai vu de frêles jeunes femmes, presque jeunes filles encore, porter ainsi des caisses que j'avais peine à soulever et cela pendant des étapes de 20 kilomètres!

Hélas! au moral comme au physique, la femme est bien ici une vraie bête de somme! Dix-huit cents ans se sont écoulés depuis que le Christ Jésus est mort pour ces pauvres créatures et c'est à peine si l'aurore de la Rédemption commence à luire pour elles.

***

Attendre ainsi cinq, six jours, est réellement fatiguant et, dans l'énervement de l'expectative, les caractères s'aigrissent peu à peu. Pour nous, l'occupation ne manque certainement pas; mais, pour nos hommes, il n'en est pas de même. Les Sénégalais surtout ne connaissent qu'une chose : manger et rester couchés au soleil! C'est ce qu'ils ont fait aujourd'hui toute la journée, tandis que M. Foret et moi, nous arpentions montagnes et forêts à la recherche d'un éléphant.

Le soir, grave incident à propos de rien. Un Sénégalais avait envoyé un petit Pahouin chercher de l'eau, lui promettant en échange une feuille de tabac. C'est, du reste, l'habitude de ces Messieurs; au départ, on leur a donné leur provision de tabac à fumer pour deux mois et ils l'ont gaspillée en l'employant à se faire servir de mille façons. Aujourd'hui, ils réclament du tabac avec insistance, disant qu'ils veulent fumer.

Le petit Pahouin, séduit par l'appât du salaire convenu, s'en va donc chercher de l'eau ; mais, au retour, il refuse la feuille qu'on lui offre; il la trouve trop petite. Le Sénégalais l'envoie promener; l'enfant réclame son eau, réussit à la répandre à terre et se sauve. Mon homme court après l'enfant, l'atteint et le gifle. Le père du *boy* maltraité vient à la rescousse avec son fusil et assène un coup de crosse sur la tête du Sénégalais, lui faisant une large entaille. Un camarade du blessé arrive à son secours et empoigne l'arme. Un autre Pahouin tire son sabre et fait une estafilade au bras du Sénégalais. Bref, une mêlée générale s'ensuit. Les Sénégalais brandissent leurs fusils, prêts à tirer. Les Pahouins ont une attitude non moins inquiétante. Nous nous interposons, personne ne veut rien entendre. Les Sénégalais sont excités au plus haut point. Songez donc ! un sauvage qui les a frappés ! comment venger pareille offense ? Nous devons parler haut et ferme, menacer, apostropher les deux partis. Finalement les indigènes proposent de transiger. Le sang a coulé; ils paieront : un cabri, six poules, douze œufs, telle est la rançon. C'est peu ; mais nous forçons nos hommes à accepter et, tout frémissants, ils rentrent dans les cases.

***

Cinq minutes après, nouvelle bagarre. Un Sénégalais a percé une case pour voir au dehors et le propriétaire s'est fâché, les fusils sortent encore. Heureusement, nous sommes là tout près.

Soirée malheureuse. Une alerte n'est pas finie qu'une autre éclate. Un enfant, en jouant, lance un morceau de bois à la tête d'un Sénégalais. Celui-ci réclame un châtiment exemplaire. Je lui demande s'il veut qu'on coupe la tête du coupable; pour un peu il acquiescerait!

Puis c'est un autre de nos hommes qui s'est amusé à allumer un grand feu dans une case, au risque de brûler tout le village!

Enfin, avec l'aide du chef, nous réussissons à faire rentrer tout le monde dans les cases. Pahouins comme Sénégalais, personne ne doit mettre le nez à la fenêtre sous aucun prétexte et, nous autres, nous passons les premières heures de la nuit à parcourir la grande-rue du village, prêts, à la moindre agression, à sauter sur le délinquant !

Peu à peu tout s'apaise et nous décidons de partir dès le lendemain matin à la première heure.

Triste nuit!

***

Samedi 13 janvier. — Nos hommes sont plus calmes ce matin; d'ailleurs, sans leur laisser le temps de se concerter, on donne le signal du départ. Je vais en avant avec les Sénégalais ; M. Foret reste en arrière pour organiser le portage, chose difficile, car les indigènes se montrent d'une exigence insensée. Vingt hommes seulement peuvent être engagés et M. Foret part, laissant 27 charges à la garde du chef.

La route est relativement facile. Très mauvaise d'abord, de Misèrege au premier village Alarmitang, elle devient de

plus en plus praticable à mesure que nous nous élevons sur les collines.

Et on monte, on monte, on monte toujours. A midi, nous sommes sur un plateau admirable où la fraîche brise, qui souffle à grand peine cependant, a tempéré les ardeurs du soleil brûlant.

***

Sur ce plateau, nous rencontrons une nouvelle tribu. Les Esékùya, établis beaucoup plus haut sur la Neille, ont poussé jusqu'ici une pointe au milieu des Amvous, et,trouvant la place bonne, y ont bâti quelques petits villages encore en construction. Quelques jeunes gens s'offrent pour aller chercher les charges en retard. Nous acceptons.

Cette offre arrive à propos ; car, ce matin même, au petit jour,les Oza sont arrivés de Sendjé avec toutes leurs charges et sont repartis pour leurs villages, sans aller plus loin, ainsi qu'il était du reste convenu. Constatation faite, ils n'ont rien volé dans les caisses. Ces honnêtes Oza sont les *seuls* à avoir agi ainsi. Ah! certes, le respect de la chose d'autrui n'est pas vertu africaine, ni surtout pahouine.

Avec eux, sont arrivés les émissaires envoyés à Sinden ; ils rapportent une petite, toute petite partie des choses volées. M. Foret nous a rejoints chez les Esékùya. Les derniers incidents lui ont donné une fièvre intense ; il fait pitié ; on ne peut s'imaginer combien il est dur de marcher avec la fièvre.

***

Après le village des Esékùya, nous entrons en pleine forêt. Deux arbres géants dominent surtout, l'*Aza* et l'*Okoumé*, arbres à bois léger qui seul peut servir à faire des pirogues, et dont la sève, blanche, épaisse et visqueuse, donne une lumière fumeuse, unique lumignon des indigènes, à peine inférieur à l'*oribus*, qui, il y a cinquante ans, éclairait seul nos indigènes de Normandie et même d'ailleurs. A la côte on a partout le pétrole; dans vingt ans, nous aurons ici l'électricité.

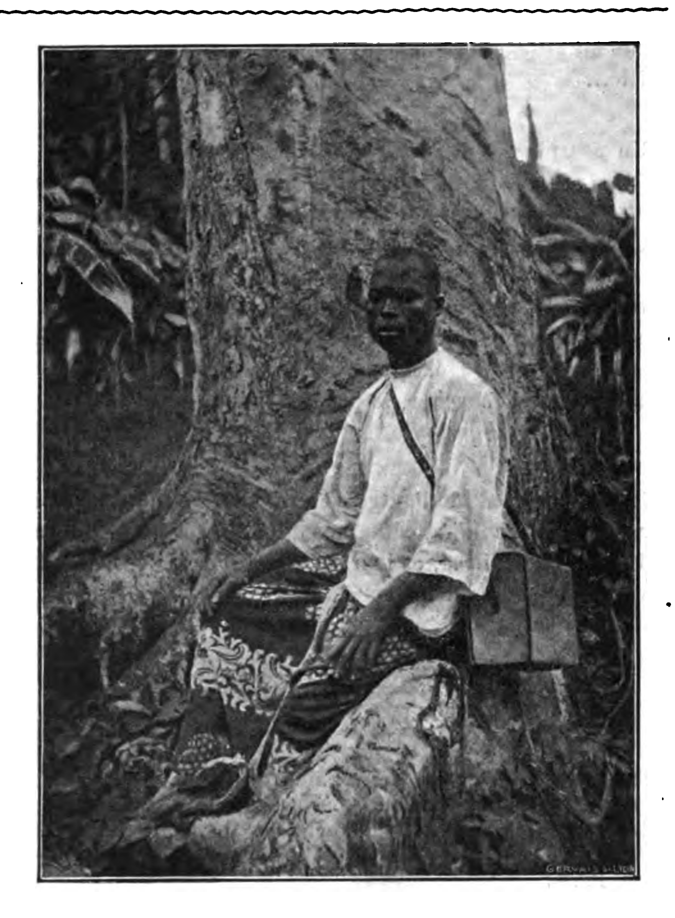
Le chemin se fait de plus en plus dur jusqu'au village d'Asas, situé sur la rivière du même nom, entre deux collines aussi dures à gravir l'une que l'autre. Descente et ascension se font au moyen de solides piquets fixés près du chemin, utile garde-fou, assurément.

Après Asas et sa montée, la route devient magnifique, large, bien frayée, sans obstacles, plane: on croirait marcher dans une avenue de France.

***

Dans le lointain on entend le bruit d'une chute de la Neille, bruit qui augmente sans cesse à mesure que nous approchons. Nous voilà tout près ; une visite s'impose. Nous devalons la colline à pic : deux cents mètres de descente et nous sommes à la chute ! Elle est réellement imposante, mais plus par sa largeur qui dépasse deux cents mètres et le volume des eaux que par la hauteur ; c'est à proprement parler plutôt une suite de roches qu'une chute. L'eau bondit, saute, retombe en flots irisés, s'échappe pour aller se heurter plus loin et continuer une course vite interrompue. Entre les deux biefs, la différence ne doit pas dépasser deux mètres. Néanmoins pour les pirogues, c'est infranchissable.

Remontons: quelques moments de repos sont bien gagnés ;



GABON. — ALBERT, MON *boy*; reproduction d'une photographie du R. P. TRILLES.

il est d'ailleurs plus de 2 heures et nous sommes partis ce matin à 6 heures.

***

Un bel arbre va nous servir de siège. Couché dans la forêt, près du chemin, il a vu de nombreuses générations passer et s'arrêter près de lui. C'est un *Santal*, ou arbre à bois rouge, dont en France on tire une teinture fort estimée.

Bien connu dans la contrée, il est surnommé l'Arbre aux belles, et de loin, les jeunes filles s'y rassemblent. C'est là, qu'assises et causant, elles viennent chercher la poudre rouge dont elles aiment à se barbouiller la figure et le corps tout entier. La poudre rouge, mélangée à l'huile, s'étale en formant un enduit épais et visqueux qui les met à l'abri du froid et des moustiques peut-être, les rend fort jolies à leurs yeux, mais certes pour nous parfaitement hideuses.

Enfin ! chaque pays a ses modes et ses coutumes, et des goûts et des couleurs, il ne faut disputer.

Sur l'arbre, les jeunes filles se fardent donc à loisir et les flancs usés du vieux patriarche témoignent d'un long usage.

Et si, d'aventure, passe par là quelque jeune homme, les rieuses jeunes filles le regardent attentivement et l'appellent, afin de le barbouiller de rouge des pieds à la tête s'il leur plaît, et c'est grand honneur. Leur déplaît-il ? Sans qu'il s'en aperçoive, des raies blanches et rouges s'étalent sur son front, ses joues, son nez, dans un pêle-mêle confus ; il s'en va joyeux et fier, se croyant distingué, et rentre glo-

rieux au village où tout le monde se moque de lui et le raille...

***

Un peu plus loin, nous passons la Mfèm, fort affluent de la Neille, large d'au moins trente mètres. Les noirs ont abattu un gros arbre qui forme pont; mais peu à peu l'arbre s'est affaissé et, en ce moment, il est à quarante centimètres sous l'eau; de chaque côté, la rivière coule, noire, profonde. Je sonde avec un bâton; les Noirs rient : il y a cinq mètres d'eau! Un de nos porteurs, effrayé, reste au milieu de l'arbre, tremblant, perdu, n'osant plus avancer : il faut aller le chercher, le prendre par la main.

***

Immédiatement de l'autre côté de la Mfèm, on traverse un petit bois, quelques centaines de mètres à peine, puis un ruisseau, une colline, et l'on est au village d'Evoredhoule, premier du groupe Niméyong.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Histoire des Petites Sœurs des Pauvres, par M. l'abbé A. Leroy, aumônier des Petites Sœurs des Pauvres à la Tour Saint-Joseph (Maison-mère et Noviciat). Un volume in-8° écu, 5 fr.; *franco*, 5 fr. 50. — Librairie Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris.

Depuis longtemps on réclamait une histoire des Petites Sœurs des Pauvres; nul n'était plus indiqué pour écrire ce livre qu'un des aumôniers de la maison-mère.

Il raconte les touchants débuts de cette œuvre admirable : la première vieille femme recueillie par deux paysannes bretonnes dans un grenier de Saint-Servan, les quêtes miraculeuses venant remplir le panier de Jeanne Jugan qui, sans ressources, hospitalise chaque jour de nouveaux vieillards. Il montre l'œuvre s'étendant partout. A ce titre, l'ouvrage peut trouver sa place dans une bibliothèque de livres intéressant les missions.

Dès 1851, les Petites Sœurs s'établirent en Angleterre, sur l'invitation du cardinal Wiseman et des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. En septembre 1868 s'ouvrit le premier asile des Petites Sœurs aux Etats-Unis, à Brooklyn; puis vinrent les fondations de Cincinnati, de la Nouvelle-Orléans, etc. A la même époque, la congrégation s'établit à Alger, appelée par Mgr Lavigerie. Le 30 novembre 1882, les Petites Sœurs des Pauvres prirent pied sur le grand continent asiatique, en débarquant à Calcutta. Colombo, dans l'île de Ceylan, les reçut en 1887. Enfin, le 5 novembre 1884, elles s'implantèrent en Océanie par la fondation de Melbourne. Vinrent ensuite les fondations d'Auckland dans la Nouvelle-Zélande, en 1888, et de Nouméa, dans la Nouvelle-Calédonie, en 1897.

L'auteur a très exactement mis en lumière les progrès du charitable Institut, suivant pas à pas les documents relatant les événements avec cette simplicité que les Petites Sœurs apportent à l'accomplissement des devoirs de leur sublime vocation.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de la paroisse de Saint-Pothin, Lyon .... 1.000 »
Un prêtre tertiaire de Saint-François .... 1.000 »
En reconnaissance et avec demande de prières, diocèse de Fréjus .... 10 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Sœurs St-Joseph de l'Apparition, Jaffa).

J. F. diocèse de Lyon .... 10 »
M. Parison, Dijon .... 25 »
Anonyme du diocèse d'Autun .... 20 »
Anonyme de Nantes, demandes de prières spéciales .... 20 »
Anonyme du diocèse de Périgueux .... 50 »
Une jeune fille de Paris .... 10 »
M. Bauche, Paris .... 2 »

Pour les affamés (Vizagapatam).

Une anonyme du diocèse de Tours .... 20 »
Anonyme du diocèse de Saint-Claude .... 22 »

A Mgr Fallize (Norvège).

M. de Rabisto, Saint-Etienne, diocèse d'Albi 1 50

A Mgr Terzian, Adana.

M. Engel, Paris .... 30 »

A Mgr Charmetant, pour les écoles d'Orient.

M. Parison, Dijon .... 5 »

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie Mineure).

Mme A. de Dartein, Nancy, 5 francs; M. l'abbé Cadiou, du diocèse d'Anger, 5 francs; Anonyme, 1 fr. 50; M. Amyot d'Inville, diocèse de Bayeux, 5 francs; M. Gustave Champeaux, diocèse de Poitiers, 6 francs; anonyme d'Angers, 2 francs.

A M. Morineau (Cochinchine septentionale).

Mme J. Aimee Viaud-Grand-Marais, Noirmoutier, diocèse de Luçon .... 5 »
En l'honneur de Saint-Antoine, Reims .... 10 »

A Mgr Favier, Pékin, pour baptême de deux enfants sous les noms d Henry et Elisabeth.

M. le vicomte Xavier d'Armagnac, Cahors .... 5 »

A Mgr Chatron, Osaka.

Deux anoymes de S.-J.-s.-R. (Ain) .... 20 »

A M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki).

M. l'abbé Gerbelle (Turin) .... 20 »

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour le rachat des esclaves.

Anonyme de Larochefoucault (Charente) 4 85

Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour ses lépreux.

Mlle Anna Gasc, diocèse de Toulouse, demande de prières speciales .... 5 »

Au R. P. Dautin, supérieur des missionnaires de la Salette à Betafo (Madagascar central).

M. l'abbé Clerc, du diocèse de Grenoble .... 10 »

A Mgr Leray, îles Gilbert.

Mme J. Aimee Viaud-Grand-Marais, Noirmoutier, diocèse de Luçon .... 5 »
M. l'abbe Ruedin, du diocèse de Lausanne .... 5 »
Deux anonyme de St-J.-s.-R. (Ain) .... 40 »
En reconnaissance d'une grâce, Reims .... 6 »
Une abonnée du diocèse de Quimper, demandes de prières .... 25 »

P. O. p. r., Amiens.

A Mgr Jean Mouradian, év. arm. de Marasch (Arménie) .... 50 »
— sœur Thérèse Laporte, Jaffa (Syrie) .... 25 »
— M. Gastineau, Kumbakonam .... 25 »
— M. Tignous, Coimbatour .... 25 »
— M. Morineau, Cochinchine septentrionale .... 25 »
— M. Renault, pro-préfet du Kouang-si .... 25 »
— M. Robert, à Taikou (Corée) .... 25 »
— M. Pasquier, Corée .... 25 »
— Mgr Cousin, mission de Saga (Nagasaki) .... 25 »
— M. Lemarié, Nagasaki .... 25 »
— R. P. Valès, O. M. I. (Manitoba) .... 25 »
— Mgr Vidal, Fidji .... 25 »
— R. P. Douceré, Nouvelles-Hébrides .... 25 »
— Mgr Leray, îles Gilbert .... 50 »

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



GABON (*Afrique équatoriale.*) — LIANE A CAOUTCHOUC; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. TRILLES (voir p. 190).

CHINE

AUDIENCE SOLENNELLE

ACCORDÉE

Par Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice

A Mgr FAVIER

La lettre suivante est une nouvelle et éloquente réponse aux attaques dont a été l'objet le vénérable evêque de Pékin. Elle montre en quelle estime il est tenu par la cour impériale chinoise. Du reste, quelques jours auparavant, Mgr Favier avait reçu le titre de mandarin de premier ordre, dignité accordée seulement aux princes, et très rarement à des Européens.

LETTRE DE MGR FAVIER, LAZARISTE, VICAIRE APOSTOLIQUE DE TCHÉ-LY-NORD.

Permettez-moi de vous communiquer une nouvelle qui vous sera agréable : mon coadjuteur et moi, avons été reçus en audience par Leurs Majestés l'Impératrice Mère et l'Empereur, le dimanche 23 février, à 10 heures du matin. Le représentant de la France, qui avait bien voulu approuver notre demande, a eu la bonté de mettre à notre disposition les deux chaises vertes de la Légation, dans lesquelles nous nous sommes rendus au Palais.

Escortés de mandarins, que l'on avait envoyés à notre rencontre, nous sommes descendus de chaises dans l'intérieur de la porte ouest, où une vingtaine de mandarins de premier rang nous attendait. Ils nous conduisirent dans la salle réservée au prince Ksing, qui devait nous présenter lui-même à leurs Majestés. En soutanes violettes et en manteaux de cérémonie, nous suivimes le prince qui nous introduisit dans la salle du trône. On y a ménagé, à l'aide de tentures, un appartement réservé au grand conseil; c'est là que nous fûmes reçus.

Leurs Majestés étaient assises sur un trône commun recouvert de soie jaune brodée, l'Impératrice Mère à droite et l'Empereur à gauche; une petite table était devant eux. Nous fîmes trois saluts à la française, arrivant ainsi jusqu'à cette petite table, ce qui nous plaçait à moins d'un mètre de leurs Majestés. Je remerciai l'Impératrice et l'Empereur d'avoir bien voulu nous recevoir en audience, les félicitant de leur retour à Pékin et leur témoignant notre gratitude pour les décrets favorables au protectorat des chrétiens.

L'Impératrice, déplorant les troubles de ces dernières années, nous dit à plusieurs reprises qu'ils ne recommenceraient pas. Elle ajouta :

« — Je sais que la doctrine que vous enseignez est excellente, que les Evêques et les Missionnaires sont très bons et portent le peuple à faire le bien. Tous les Mandarins m'ont dit que vous spécialement êtes plein de justice, ayant traité les affaires, depuis tant d'années que vous êtes en Chine, avec une parfaite équité et un amour de la paix qui vous font estimer de tous. Je vous connaissais de réputation et depuis longtemps je désirais vous voir; je suis très satisfaite.

« — Votre Majesté nous a déjà récompensés de notre bonne volonté et de nos faibles efforts en nous donnant de hauts grades mandarinaux, ce dont nous la remercions humblement; nous ne cesserons, comme par le passé, d'exhorter les chrétiens à observer toutes les lois de l'Empire, à vivre en frères avec leurs concitoyens, car ils ne forment qu'un seul et unique peuple, dont l'Impératrice et l'Empereur sont les père et mère ; ils doivent les vénérer et prier pour eux. »

L'Impératrice reprit :

« — Je sais tout ce que vous faites, et vous en suis reconnaissante ; mais, dans le peuple chinois, comme dans les peuples d'Europe, au milieu d'une si grande agglomération d'hommes, il y a des bons et des mauvais ; sur le très grand nombre de chrétiens, malgré l'excellence de la doctrine, malgré votre parfaite direction, votre vigilance et votre sincère amour de la paix, il pourrait se faire qu'il y eût quelques mauvaises gens ; il faut veiller et bien choisir. »

Je répondis :

« — Nous prenons pour cela les plus grandes précautions, faisant attendre souvent deux années ceux qui veulent se faire chrétiens, pour examiner s'ils n'ont pas de procès, s'ils ne sont pas querelleurs et s'ils observent bien les lois de l'Empire ; ce n'est qu'après cet examen que nous les recevons, et, s'ils se montrent mauvais, nous les rejetons impitoyablement. »

L'Impératrice, m'interrompant :

« — C'est très bien, et je le sais. Vous pouvez compter sur ma protection, et la paix ne sera plus troublée. »

J'avais dit à l'Impératrice, dans le courant de l'audience, que le Pape, âgé de 92 ans, m'avait demandé de ses nouvelles ; aussi ses derniers mots furent ceux-ci :

« — Je souhaite que le Pape voit encore de longs jours, pleins de paix et de bonheur. »

***

L'empereur n'avait prononcé que quelques paroles, par respect pour l'impératrice mère, paroles très aimables, du reste, et qu'il accompagnait chaque fois d'un sourire bienveillant. L'audience avait duré près d'une demi-heure. L'impératrice nous a constamment parlé, avec une très grande bonté et une simplicité parfaite, en langue mandarine, que, grâce à Dieu, nous possédons nous-mêmes passablement. Sa Majesté non seulement nous a paru d'une grande intelligence et d'un esprit clairvoyant ; mais, de plus, malgré ses 66 ans, elle semble à peine avoir passé la cinquantaine. L'Empereur est intelligent, son regard est clair et pénétrant : il a l'air de jouir d'une assez bonne santé.

***

Leurs Majestés nous ont laissé la meilleure impression, et la sincérité des bonnes paroles de l'Impératrice ne saurait, du moins pour nous, être mise en doute.

Cette entrevue, toute de politesse du reste, nous donne confiance pour l'avenir.

Je crois que, de son côté, l'Impératrice a été vraiment satisfaite, puisque, dès le lendemain, elle ordonna au prince Ts'in de nous écrire officiellement de sa part, pour nous dire que leurs Majestés élevaient mon coadjuteur au grade de bouton rouge, et ajoutaient pour moi la haute distinction des plumes de paon à ce grade que j'avais déjà.

COCHINCHINE OCCIDENTALE

Inauguration à Saïgon de la statue de Mgr Pigneau de Béhaine.

Quelques jours avant son départ pour l'Europe, M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, présidait, au nom de la France, la cérémonie d'inauguration de la statue de Mgr Pigneau de Béhaine, qui fut en même temps un grand évêque et un grand patriote. Mgr Mosard veut bien nous communiquer l'intéressant récit de cette fête avec les photographies que nous publions.

Le 10 mars 1902, a eu lieu sur la place de la Cathédrale de Saïgon, l'inauguration de la statue de Mgr Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran et vicaire apostolique de la Cochinchine. La première idée de l'érection de cette statue revient à Mgr Colombert (1). Son successeur, Mgr Dépierre (2), qui devait le suivre de si près dans la tombe, n'eut pas la joie de voir la réalisation du vœu si naturel formé par son regretté prédécesseur. Toutefois, c'est sur son initiative que, le 28 avril 1897, une réunion, composée de tous les hauts fonctionnaires de la colonie et présidée par M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, fut organisée afin de délibérer sur l'opportunité et la convenance d'élever un monument à la mé-

(1) Décédé le 31 décembre 1894.
(2) Décédé le 17 octobre 1898.



moire de l'évêque d'Adran. Ce projet ayant été adopté, on fixa pour l'inauguration du monument, la date du 16 décembre 1899, qui devait ramener le centième anniversaire des funérailles vraiment royales que le roi Gia-Long fit à l'évêque d'Adran. De cette première réunion sortit, avec l'approbation du projet, un comité d'action composé des personnalités les plus honorables de la ville, et la souscription publique, en vue de recueillir les fonds nécessaires, fut aussitôt lancée. Les listes firent en très peu de temps le tour de toute l'Indo-Chine française, en passant par la Cour de Hué et par toutes les provinces de l'Annam, et atteignirent le chiffre de 50.000 francs, y compris une somme de 3.000 francs accordée par M. le Ministre des Beaux-Arts, sur la demande de M. Le Myre de Vilers, député de la Cochinchine.

Le Conseil municipal de la ville de Saïgon, s'unissant à ce mouvement de sympathie envers l'Evêque missionnaire et patriote, autorisa, par délibération en date du 8 janvier 1898, l'érection de sa statue sur la place de la Cathédrale.

M. Blanchet, directeur de la Compagnie des Messageries fluviales de Cochinchine, étant en France à cette époque, fut spécialement délégué, afin de s'entendre avec le sculpteur et le fondeur, pour que la statue se trouvât à Saïgon le 16 décembre 1899. Mais des obstacles qu'on n'avait pu prévoir amenèrent des retards, et la statue ne put être inaugurée à l'époque fixée. Il n'est que juste de rendre ici hommage au zèle de M. Blanchet, grâce à qui tout s'est enfin trouvé prêt pour le 10 mars 1902.

∴

Ce jour-là, l'inauguration a eu lieu à 7 heures du matin. L'Evêque d'Adran est représenté debout, plus grand que nature (2m90), sa main droite, tendue, tient le traité de Versailles (28 novembre 1787), que sa diplomatie avait obtenu de Louis XVI, et qui assurait à Gia Long, empereur d'Annam, l'alliance et le secours de la France. Sa main gauche, abaissée, tombe doucement sur celle du prince Canh, son royal élève, qui, debout à ses côtés, semble être présenté par lui au peuple. Le socle, en beau granit rouge d'Ecosse, mesure trois mètres de haut.

Dès 6 heures du matin, les nombreuses délégations des paroisses annamites des environs de la ville sont venues avec leurs bannières et se sont massées autour de la pelouse au milieu de laquelle s'élève la statue.



COCHINCHINE OCCIDENTALE. — Statue de Mgr Pigneau de Behaine a Saigon; reproduction d'une photographie.



DISCOURS DU ROI GIA-LONG EN L'HONNEUR DE L'ÉVÊQUE D'ADRAN photographié sur l'original conservé à l'évêché de Saïgon.

Quelques minutes avant 7 heures, les six cloches de notre belle cathédrale construite par la France, font entendre leur joyeuse sonnerie des grandes solennités. L'Eglise, la France, l'Annam sont réunis là et viennent joindre leurs hommages pour honorer dignement le héros du jour, l'évêque d'Adran, qui sut unir pendant toute sa vie trois amours auxquels il s'était consacré : l'amour de l'Eglise dont il était le réprésentant, l'amour de la France dont il était le fils, l'amour de l'Annam, dont il était le missionnaire et dont plus tard il devait être le sauveur.

A 7 heures précises, M. Doumer, gouverneur général, arrive pour présider la cérémonie. Reçu par Mgr Mossard, vicaire apostolique, M. Cuniac, maire de la ville, M. Blanchet, président du comité pour l'érection de la statue, M. le Gouverneur général, suivi de son état major et de son secrétaire annamite chrétien, va prendre la place qui lui est réservée. A ses côtés se trouvent les amiraux Pottier et Bayle, commandants de l'escadre française d'Extrême-Orient et leur état major, les autorités militaires et civiles de la colonie, ainsi que de nombreux missionnaires.

La cérémonie commence.

M. Blanchet, au nom du Comité, remet le monument à la ville ; le maire l'accepte en son nom. Le voile, qui jusque-là recouvrait la statue, tombe, et, pendant que Mgr Mossard, revêtu du rochet et de la mosette, bénit le monument, la musique militaire entonne le chant patriotique : *C'est la France saluant un de ses illustres enfants.*

En quelques paroles, Mgr Mossart fait voir aux assistants que, dans ce monde même, la Providence fait tendre tous les efforts des hommes vers sa gloire.

Un haut dignitaire annamite, revêtu de tous les insignes de son grade, prend ensuite la parole au nom du peuple annamite pour reconnaître les bienfaits apportés au pays par Mgr Pigneau de Béhaine.

Enfin, une cantate, composée pour la circonstance, est chantée par la maîtrise. Ces voix d'enfants annamites semblaient être des voix d'espérance, célébrant à l'avance les gloires et les belles promesses d'avenir réservées à ce peuple qui, chaque jour plus nombreux, vient se ranger à l'ombre de la croix.

Voici la traduction de l'acte officiel par lequel le gouvernement impérial annamite s'est associé à l'hommage rendu au grand évêque.

Le 26e jour du 1er mois de la 14e année de Thanh-Thai (5 mars 1902).

ORDONNANCE IMPÉRIALE

PUBLIÉE PAR LE CONSEIL SECRET DU GOUVERNEMENT DE L'EMPIRE D'ANNAM

Au commencement de l'établissement de notre Empire, Sa Majesté l'Auguste Empereur, fondateur de notre dynastie, Thé Tô Cao Hoang Dê (Gia Long) a chargé Sa Grandeur l'Evéque d'Adran pourvu du grade de *Thai Tu Thai Pho* (grand précepteur du prince héritier) et du premier titre de noblesse de *Bi Du Cuân Cong*, d'emmener son fils aîné le prince héritier (Dong Cung Anh) Duê comme otage en France pour demander au noble pays un secours de bâtiments de guerre et de soldats. C'est ainsi que Sa Majesté l'empereur Gia Long a pu réoccuper la capitale de Phu-Xuan et enfin se soumettre tous les pays faisant partie de l'Empire d'Annam.

Sa Grandeur le noble Evéque et le Dông Cung ont rendu, en effet, à notre dynastie des services importants. Après l'établissement de l'Empire, on a rédigé des mémoires de tous ceux qui ont servi la cause de notre dynastie ; Sa Grandeur l'Evêque et le Dông Cung y ont été portés ensemble. Maintenant le Protectorat et la Mission, d'un commun accord, ont érigé dans la province de Gia Dinh les deux statues de nos regrettés l'Evêque et le Dông Cung pour transmettre éternellement aux postérités leurs illustres souvenirs.

Nous sommes heureux des marques de sympathie rendues en cette circonstance à ces deux respectables personnages.

Nous ordonnons à notre Trésor Impérial d'envoyer à la Mission de Saïgon, par l'intermédiaire de notre ministre en mission, Nguyên Thân, Khâm Mang Dai Thân, Cân Chânh Diên Dai Lioc Si, Diên Lôc Quân Công, une somme de trois cents piastres pour services rituels ou commémoratifs.

Que ceci soit respecté !

Tel est notre message.

LES CANAQUES

Par le R. P. GUIS
DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-GUINÉE

–

L'étude pittoresque et instructive du R. P. Guis sur les Papous, que nous avons publiée il y a quatre ans, a été si appréciée et a provoqué tant de lettres de félicitations, que nous avons prié le distingué et sympathique missionnaire de vouloir bien gratifier nos lecteurs d'un nouveau travail sur les peuplades inconnues qu'il évangélise. En réponse à notre demande, il nous a envoyé un volumineux et précieux manuscrit accompagné de photographies nombreuses. Nous nous empressons de le publier.

Mort. — Deuil.

Nous avons laissé notre Papou en proie à la maladie (1). Prieurs, sorciers, rebouteurs, remèdes ne peuvent rien pour conjurer le mal; de plus en plus il décline; il ne mange plus, ne fume plus, sa respiration devient pénible : « il a le *chant de la mort* », disent-ils. De tous côtés on accourt; les figures sont tristes. Un à un les arrivants grimpent dans la case, soulèvent la natte qui sert de porte, contemplent un instant le malade et disent tout haut en secouant la tête : « *Ah!...* il va mourir! »

La présence de la mort, en Papouasie comme en Europe, apporte toujours avec elle quelque chose de funèbre et de solennel qui donne froid.

Les Papous ne savent pas trop le *pourquoi* et le *comment* de la mort; ils n'ont pas l'idée qu'elle est un châtiment. L'homme meurt, comme les oiseaux, comme les arbres, comme tout, autour d'eux, finit par mourir. Ces grands enfants de la nature ne raisonnent pas sur la mort; ils la craignent comme une fâcheuse nécessité; mais c'est tout. Ils savent pourtant que c'est la séparation de l'âme d'avec le corps qui fait mourir, et ils sont bien explicites là-dessus quand on les interroge.

***

Une chose qui frappe beaucoup les nouveaux missionnaires, et les vieux aussi, c'est la tranquillité, le calme avec lesquels un Papou trépasse. Je ne parle pas de nos chrétiens, dont la mort est ordinairement le dernier et le plus beau triomphe de la grâce, mais je parle même de ceux qui sont encore païens et ont à peine entendu parler du missionnaire.

Et-ce le calme du stoïcisme? Est-ce la placidité stupide du mouton qu'on égorge? Un Papou meurt, comme il s'endort chaque soir à la fin de sa journée, sans presque plus de soucis, ni de préoccupations. Le passé ne l'inquiète guère; le présent, il y tient assurément, mais il sait que la résistance est inutile. Il ne pense pas à regretter quoi que ce soit. Ses affections n'ont rien de bien fort. La rupture des liens qui l'attachent à des parents, à des amis, à des richesses, ne lui cause que peu de souffrances. Ajoutez à cela la torpeur, l'engourdissement physique et moral. Le futur, bien loin de lui causer de l'appréhension, l'attire plutôt : aussitôt mort, n'ira-t-il pas rejoindre les âmes ou les esprits de ses ancêtres?

(1) Voir les *Missions catholiques* du 27 mai 1898.

Les Papous, je l'ai dit, n'ont jamais eu l'idée que la mort fût un châtiment; cependant ils sont persuadés qu'elle ne vient quasi jamais d'elle-même. D'après eux, un être humain ne peut mourir de mort naturelle qu'à deux périodes de sa vie : dans la toute première enfance et dans l'extrême vieillesse, et ils expliquent cela en disant que le tout petit enfant, avant qu'il puisse parler, n'a pas encore une âme, tandis que, chez le vieillard décharné et quinteux, l'âme est complètement usée. Mais qu'un enfant déjà développé, un jeune homme, un homme fait, un vieillard encore vigoureux, meure, cela ne peut arriver naturellement; un esprit, un sorcier, un *nepu* en est toujours cause.

Dernièrement, un de nos missionnaires se mourait à Yule Island; le chef de son village était là, près de son lit, consterné et sanglotant; tout à coup il lui demande :

« — Missionnaire, qui donc t'a frappé? Est-ce tel *nepu*? »

Le Père eut encore assez de forces pour lui expliquer que sa mort était le fait, non du démon, mais de Dieu qui voulait l'avoir auprès de lui, et que, par conséquent, il ne devait pas accuser le *nepu*.

***

Mais si la pensée de la mort semble ne faire que peu d'impression sur le mourant lui-même, il en va tout autrement de ceux qui l'entourent et assistent à ses derniers moments. Ils ne se rendent compte de rien; mais tout leur être frémit et tressaille devant ce gouffre qui va s'ouvrir et engloutir un parent, un ami. Ils pleurent « comme ceux qui n'ont point d'espérance ».

La mort, c'est le néant, c'est l'impitoyable nécessité contre laquelle nul ne peut réagir, c'est la fin de tout ce qui est bon et désirable; bref, la mort, c'est le mal suprême. Aussi, en face de cette horrible visiteuse, ils se laissent, comme des enfants, aller à tous les excès de la douleur.

Ils n'attendent ordinairement pas que le malade soit réellement mort pour commencer leurs chants funèbres et parler des préparatifs des funérailles. Tout cela doit impressionner désagréablement le moribond, s'il a encore l'usage de la raison et de l'ouïe.

Il arrive souvent qu'après avoir pleuré, gémi et chanté durant plusieurs heures, les gens s'aperçoivent que le *mort* remue ou respire encore. Alors ils se jettent sur lui, l'embrassent, l'étreignent, l'appellent en criant son nom, comme s'ils essayaient de le faire revenir de la voie fatale où il s'est engagé.

***

Quand tout est consommé, a lieu une scène indescriptible. Il faut voir, il faut entendre, la plume est impuissante.

« — *Aizie! Aizie!* Ah! tu es mort! tu es déjà mort!... Lève-toi donc!... mais non, tu es mort!... Tu le vois bien toi-même que tu es mort! Tu ne bouges plus!... Aïe! ta femme sera veuve!... Et tes enfants!... Et ton jardin!... Pourquoi veux-tu aller maintenant à l'*Ario* où il fait si froid..., où tu deviendras mauvais... Parle donc!... Mais non, il est mort, il est bien mort... Son âme s'est échappée! »

Imaginez un concert diabolique, une cacophonie de cris de fauves, de hurlements de chiens, d'imprécations d'hommes en fureur et, sous ces accords discordants, les thrènes lamentables des vieux qui grondent sourdement comme

une pédale ou basse continue, et vous aurez une vague idée de ce que l'on entend en Papouasie autour d'un cadavre. Les plus cuirassés ne peuvent, les premières fois, empêcher un frisson d'agiter leurs nerfs et une sueur froide d'inonder leur corps.

***

Ce n'est pas tout. A ces cris, à cet horrible brouhaha, dont Dante n'a pas entendu l'équivalent dans son enfer, vient s'ajouter pour les yeux un spectacle atroce, dont j'hésite à faire la description. Je vais essayer, cependant : les délicats, les âmes sensibles n'auront qu'à passer les détails qui suivent.

En face de la mort, ces natures brutes descendent jusqu'à la frénésie de l'animal. Les femmes s'arment de coquillages tranchants et se frappent à coups redoublés sur leur crâne rasé, sur le visage, les seins, les bras, le ventre, les jambes. En quelques instants le sang ruisselle, des plaies béantes se montrent partout; la douleur fait faire des grimaces hideuses; mais rien ne les arrête. Elles se roulent par terre dans des contorsions et continuent à se déchirer jusqu'à ce qu'accablées par la douleur et la perte de leur sang, elles tombent épuisées.

Détail horrible et dégoûtant : elles font trève quelquefois à leur fureur et vont se jeter sur le cadavre qu'elles palpent et étreignent. Ce ne sont plus des créatures humaines; ce sont des furies, des bacchantes de la mort.

A côté de ces brutes, les hommes se sont réunis en rangs nombreux et pressés; et tandis qu'on procède à la toilette du défunt, ils sont accroupis tout autour, et, la tête entre les genoux, ils commencent des lamentations qui ne finiront que bien après la sépulture.

Chacun crie ou chante ce qu'il veut et comme il veut. C'est macabre ! L'un appelle le mort, un autre crie contre le *nepu*; un autre injurie le veuf ou la veuve; un autre fait l'éloge du défunt.



NOUVELLE-GUINÉE (*Océanie*). — GRAND CHEF MORT, REVÊTU DE SES INSIGNES; reproduction d'une photographie du P. GUIS.

J'ai quelquefois essayé de m'imaginer comment on pourrait traduire en musique cet intraduisible vacarme; mais le musicien qui nous donnera cette scène de l'enfer n'est pas encore né : Wagner n'avait pas assez de furieuse et sublime folie dans le cerveau, ni assez d'instruments dans son orchestre pour égaler cet orchestre endiablé.

***

Si la veuve ne se frappe pas assez fort, les assistants se chargent de ce soin. Toute la famille du mort tombe sur elle en vociférant : « Ah ! coquine ! tu vas te remarier, hein ? »

Et les coups de pleuvoir sur elle. La pauvre femme supporte tout avec une résignation stupide, s'accusant parfois elle-même. Puis elle se lève, détache son *kiva*, et se ceint les reins avec une longue natte qui lui descend jusqu'aux pieds.

Jusqu'à la fin du deuil, elle ne doit plus se montrer en public, mais rester cachée dans la maison ou dans les herbes, n'ayant que ses larmes pour pain quotidien et, comme ils disent, mangeant l'absence de son mari *(ibuni neana)*. Au lieu de descendre de sa maison, elle se laisse tomber ou rouler en bas. Si elle fait quelques pas, c'est



NOUVELLE-GUINÉE (*Océanie*).— TRIO DE VEUVES ÉPLORÉES; d'après une photographie du R. P. GUIS, missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun (voir le texte).

appuyée sur des bras charitables qui la soutiennent. Si une femme apprend la mort de son mari pendant qu'elle travaille au jardin, l'étiquette lui défend de venir à pied au village; une autre femme doit la prendre et la porter sur son dos, comme on fait pour les petits enfants.

Toutes les proches parentes du mort ont à se soumettre à ces mêmes pratiques.

***

Mais revenons au mort lui-même. Dès qu'il a expiré et que le décès est bien constaté, on lui ferme les yeux et la bouche, et on le porte à la *marea* de son *itzubu*, où on l'expose. On le lave bien, on lui fait une toilette complète : huile de coco, ocre rouge, bracelets, colliers, ceinture, gourde à chaux, avec bétel. Quand tout est fini, on l'étend sur le plancher, la tête sur l'oreiller ordinaire qui est un gros bambou, et contre le poteau d'honneur de la case. Il a la figure tournée vers le village.

Les plus proches parents se tiennent près de sa tête, les pleureurs sont à ses côtés.

(*A suivre.*)



GABON. — ARRIVÉE TRIOMPHALE A ABÉNÉLANG; reproduction d'une photographie envoyé par le R. P. TRILLES (voir p. 189).

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite

A Evoredhoule. — Deux albinos. — Entrée triomphale à Abénélang. — Pourquoi le Noir est paresseux.

Jamais encore les blancs ne sont venus là! Aussi quel empressement, quelle foule! Nous nous arrêtons dans l'*abène* du haut : les femmes nous entourent. A toute force, on veut voir nos cheveux! Nous nous découvrons. Oui, mais il faut les palper.

« — Oh! halte-là, Mesdames, ou bien payez!

« — Combien ?

« — Trois bananes; nos hommes ont faim. »

Une vieille femme se précipite dehors, et revient avec tout un régime. D'autres arrivent, apportant et des bananes et des cannes à sucre! Allons, assez pour aujourd'hui! D'ailleurs, nous couchons là, tout près. Dans la foule, qui nous regarde, je remarque deux albinos, puis une jeune fille de douze à treize ans, à la peau d'un rouge brique; elles se cachent, se dissimulent.

La pluie menace. Vite en route. A quelques centaines de mètres, sur un vaste plateau, que balaye une fraîche bise,

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11 avril et la carte p. 33.

se construit le deuxième village. Le chef du groupe y réside : il voudrait nous y faire rester; mais le P. Tanguy, d'avant-garde, a poussé plus loin. Faisons comme lui.

Le troisième village est peu éloigné; mais, pour y arriver, il faut suivre le cours d'un petit ruisseau et les habitants, qui manquent souvent d'eau, ont construit un vaste barrage. Aussi, nous marchons dans l'eau jusqu'aux cuisses pendant deux cents mètres et l'on boit d'une eau, où tout le monde, bipèdes et quadrupèdes, se baigne, se débarbouille, se frotte, s'ébat tout le long du jour. Les microbes, sans cesse remués, battus, agités de toutes façons, y doivent trouver la vie tellement dure qu'ils n'y restent pas. Mais, à leur défaut, cette eau conserve un goût particulier... et où en trouver d'autre ?

Niméyong, le troisième village, signifie « fin des tribus » et doit ce nom à ce que jadis il était le poste avancé des Fang, qui, de ce côté, n'allaient pas plus loin. L'invasion a, depuis, fait tache d'huile.

A notre arrivée, nous trouvons le P. Tanguy fort en colère : depuis deux heures, on lui refuse cases, place, que sais-je ? Un peu de calme ! tout s'arrange; le village sur le flanc d'une colline, est vieux et sale, les habitants vraiment peu hospitaliers ! Nos tentes se dressent, nous laisserons nos hommes se reposer demain dimanche.

***

Le 14 janvier se passe sans incidents, calme, paisible comme la Neille qui coule assez près du village, profonde, large, mais hérissée de rochers qui rendent toute navigation impossible.

Les Amvous viennent dans la soirée signer un traité avec nous. A la nuit, comme je vois un tamtam se préparer, je confisque aussitôt les trois tambours du village. Mes hommes sont stupéfaits et pas contents. L'un ou l'autre fait un pas en avant vers les chers tamtams ; mais, d'un regard, je le cloue sur place et la nuit est tranquille.

***

15 janvier. — De toutes parts, dès le matin, les Noirs arrivent : le bruit s'est répandu que nous achetions tout : manioc, bananes, cannes à sucre, etc., avec des perles, des ceintures, des pagnes, des boutons, toutes choses que les femmes ont mille peines à se procurer, car, d'ordinaire, cela ne se trouve qu'aux factoreries bien loin, et les hommes, les achetant avec du caoutchouc fruits de leurs travaux, n'en font naturellement pas profiter les femmes. Aussi devant ma tente, c'est une cohue indescriptible.

Les deux albinos d'Evoredhoule sont là, une femme et un enfant. Un peu honteuse, la femme se cache : je la voudrais photographier; mais une maudite vieille, voulant me vendre la première ses denrées, remuant sans cesse, sans cesse trottinant, se place devant elle. A la fin, les albinos disparaissent. Ces albinos d'Evoredhoule ne sont pas de vrais albinos, mais plutôt des albinos accidentels, de même que le *mélanisme*, par exemple, transforme en noirs certains papillons blancs, question longuement et doctement traitée par M. de Quatrefages et sur laquelle je ne reviendrai pas après lui.

En tout cas, cette femme n'est certainement pas belle ; sa peau, d'un blanc sale, tachetée de plaques rougeâtres, couverte de petites ulcérations, de boutons rosâtres, lui donne un aspect répugnant. Les cheveux sont blonds filasse ; les yeux bleus, grands ouverts, regardent bien en face.

La jeune fille rouge qui est également là, est plus intéressante. Elle appartient, si j'en puis bien juger, au type dit erratique et peut-être reproduit-elle le type primitif de la race. Sa taille est bien prise, bien proportionnée. La peau très fine, sans une plaie, est d'un beau rouge brique, un peu clair cependant. La tête est fine, nettement dolichocéphale, d'un ovale fin, un peu allongé. Les yeux sont noirs; noirs également les cheveux, longs et soyeux, mais plantés en petites touffes, en « grain de poivre », comme chez tous ses congénères. En somme, c'est un type élégant, de formes irréprochables. Si c'est l'ancien type de la race, celle-ci est fortement déchue.

Vers 10 heures, les tentes sont pliées, nous partons pour Abénélang, où nous devons attendre M. Lesieur.

De nombreux villages Békissé sont sur notre route, et partout l'accueil est des plus sympathiques. On voudrait tant nous retenir ! Par exemple, ne plaisantons les Békwé, ni sur leurs femmes qui, par une anomalie singulière, sont toutes petites, presque des naines, ni sur leur nom, qui, suivant l'accent que vous y mettrez, signifie tantôt « singes », tantôt « colimaçons. ». Au choix ! Leur nom n'est pas des plus jolis; mais qu'y faire? On trouve bien en France des Messieurs « Cochon », qui n'en sont pas plus fiers pour ça!

Après les Békwé nous retrouvons les Amvous et nous arrivons à Mbyombyo, grand et beau village où M. Foret nous rejoint avec l'arrière-garde après une heure et demie de retard. Mais voici déjà sept heures de marche. Abénélang est encore à 12 kilomètres. Rien ne nous presse ! Cédant aux instances du chef, nous coucherons à Mbyombyo.

***

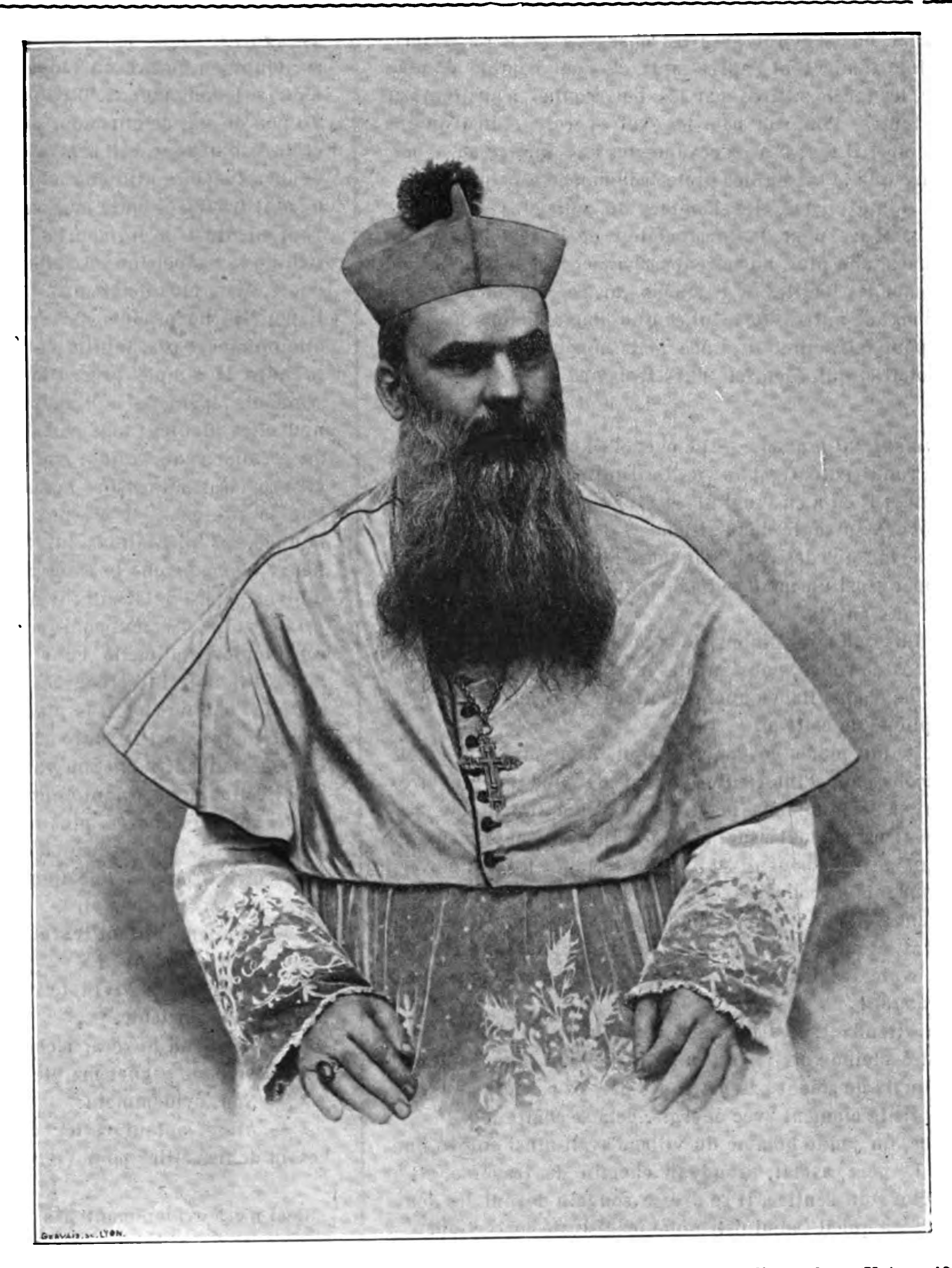
Le 16 janvier, nous partons pour Abénélang de grand matin, à l'heure où les herbes frissonnent encore sous la rosée de la nuit, où un jour incertain commence à peine à luire, heure propice aux réflexions, où l'on s'isole aisément pour se mettre en face de Dieu, Créateur de cette nature si puissante, si belle, si calme en son frais réveil ! Un grand papillon, qui vient étourdiment se jeter sur moi, m'arrache à cette méditation. C'est le magnifique *Saturnia Marchei*, congénère de notre grand paon de nuit, mais deux fois plus large. Je le saisis; hélas ! demain les fourmis me l'auront mangé.

A Mvèle, à 4 kilomètres de Mbyombyo, la route se bifurque; le chemin que je prends fait l'ascension du mont Nkina, mont à pic de ce côté, à descente douce de l'autre. M. Foret et le P. Tanguy prennent l'autre route qui contourne la montagne. Au bas, elle passe par Nkina, village garni d'une triple rangée de fortes palissades depuis sa guerre avec les Oyerk, et tout entouré de fosses profondes, où l'ennemi et le visiteur sans guide risquent fort, de nuit surtout, de se casser le cou ou les jambes. Et qui donc irait le tirer de là ! Quand, il y a quelques mois, les

Oyerk sont venus attaquer le village, signalés de loin par des enfants grimpés dans les arbres, ils sont tombés dans ces fosses, et ont vite reculé sous le feu des Amvoms qui, invisibles, les canardaient à leur aise.

A 10 heures, je suis près d'Abénélang. Une demi-heure après, M. Foret arrive et nous faisons dans Abénélang une entrée triomphale, musique en tête. Après les Sénégalais, les porteurs, puis les interprètes, donnant dans leur corne d'appel des tu-tu à perdre haleine, puis, enfin, nous autres, graves, solennels, dignes, comme il convient..... à des explorateurs ?

Le chef du village, Edoumènge, vieillard à barbe blanche, nous reçoit très cordialement. Pour la circonstance, il a revêtu sa plus belle redingote; ses fils sont près de lui, ses femmes sont derrière. L'accueil est solennel, mais vite la glace est rompue. Chacun trouve sa case et s'installe. M. Foret, près du ruisseau qui sépare le petit village d'Abénélang du grand; le P. Tanguy s'établit à l'autre extrémité; j'élis domicile dans le troisième village à cent pas plus loin. Ainsi nous surveillons tout notre monde. Gare aux délinquants !



Mgr Mossard, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale; reproduction d'une phot. (Voir p. 184.)

***

Mercredi 17 janvier. — A Abénélang, il est convenu que nous attendrons M. Lesieur et établirons un poste. Aussi, dès le matin, M. Foret cherche-t-il l'emplacement le plus favorable pour la factorerie. Tout bien pesé, le terrain est choisi près de sa tente, entre les deux villages, à proximité du ruisseau qui donnera à la fois l'eau potable et l'eau destinée au lavage du caoutchouc. Le P. Tanguy, qui marche depuis quinze jours avec la diarrhée, s'alite décidément. C'est une belle et bonne attaque de dysenterie.

Le 18 janvier, M. Foret est malade à son tour; néanmoins les travaux de débroussage commencent avec entrain; les grands arbres tombent sous la hache des Sénégalais, le terrain s'éclaircit, les indigènes nous aident de leurs courtes pioches en fer forgé par eux-mêmes.

***

Le lendemain, les travaux continuent avec ardeur; hier, le chef d'Aloum était ici, aujourd'hui c'est le chef d'Evin Ayong, village important à 12 kilomètres d'ici. Toujours même demande : une factorerie! une factorerie! Milam, fils

du chef, nous rejoint avec les charges restées en arrière. La pluie tombe tout l'après-midi, et, pour comble de malheur, les tarets, attirés par les bois coupés, s'abattent sur nos tentes. Pour ne pas les voir percées ainsi qu'une écumoire, il faut faire à ces insectes une guerre acharnée. Et dire que la saison des pluies commence à peine !

De toutes parts, les hommes du village vont couper des bambous pour la construction de la factorerie ; nos hommes, non plus, ne restent pas inactifs. Hier ils ont été chercher les feuilles de bambous qui, repliées et attachées les unes aux autres, forment ce que nous appelons des pailles, pour faire un toit mince mais impénétrable à l'eau et au soleil et qui, bien fait, dure trois ans.

***

Samedi 20 janvier. — Le chef d'Okène, village voisin, nous rend visite. C'est un vieillard qui possède encore vingt femmes ; il en a eu vingt fils et vingt-deux filles, ce qui lui a procuré soixante-deux alliances. C'est là, au fond, le secret de la force des chefs. Par leurs alliances, ils arrivent à grouper ainsi un nombre important de guerriers et à faire la loi aux autres.

Tandis que nous dînons, deux hommes passent, tout barbouillés de rouge, poussant des cris qui ressemblent à une sorte de chant. Ils viennent d'enlever une femme, avec la complicité de celle-ci.

C'est un mode de mariage qui, à mesure que nous avançons dans l'intérieur, devient de plus en plus fréquent et parfaitement légal, après l'assentiment des parents. Il est surtout usuel avec les filles de chefs ; ceux-ci, trop exigeants, demandent un prix tellement élevé que les prétendants, découragés, enlèvent la demoiselle, très mûre souvent et, quand elle est loin, le père consent... ordinairement, et on lui paie une dot raisonnable. S'il refuse, on lui envoie des coups de fusil. Il y a toujours moyen de s'arranger !

En attendant, mes hommes continuent de hurler leur chant à pleine voix ; c'est une invocation à leur fétiche afin qu'ils ne soient pas rattrapés par les parents de la future. Ils le clament avec énergie, cela se comprend.

Hier, un jeune homme du village avait ainsi enlevé une fille. Le père, averti, prend un chemin de traverse, et, à un détour du sentier, il se dresse soudain devant les deux fugitifs, à qui il administre une magistrale correction.

***

21 janvier. — La pluie, qui n'avait guère cessé de la nuit, continue aujourd'hui. Aussi, tout le monde se repose, surtout les Noirs, comme c'est, du reste, leur journalière coutume. Actuellement, en effet, ce n'est pas l'époque d'abattre un coin de forêt pour permettre, grâce aux défrichements, de planter le manioc. Ce travail, exclusivement réservé aux hommes, ne dure guère plus de deux mois. Aussitôt qu'il est fini, nos bûcherons rentrent au village. Désormais et de toute l'année, chasser, fumer, se promener, et surtout se reposer, voilà, avec la récolte du caoutchouc, leur grande et à peu près leur seule occupation.

Encore, par ici, la récolte du caoutchouc, toute primitive, est bien plutôt un plaisir qu'une fatigue. Le Noir part à la recherche de la liane précieuse, regarde, inspecte la forêt. Trouve-t-il une liane assez grosse, vite il la coupe, la sectionne en quinze ou vingt tronçons de 30 à 40 centimètres de longueur et, d'elle-même, la sève s'écoule : avec un peu de sel, de citron ou de suc d'amôme, il la coagule et le caoutchouc est prêt à être vendu. Une bonne liane donne plus d'un kilo de caoutchouc. Le kilo se vend sept ou huit francs, et voilà mon noir riche pour longtemps ! En vain voudra-t-on lui apprendre qu'en soignant la liane, au lieu de la couper, on en obtiendrait moins à la fois, sans doute, mais plus longtemps, tandis qu'en coupant ainsi la liane, elle ne produit plus qu'au bout de cinq ans, quand elle ne meurt pas. Inutile également de lui conseiller de prendre la simple précaution de replanter en terre les segments épars de la liane, afin d'en obtenir autant de nouvelles plantes ; tout cela lui importe peu. La forêt est au premier venu. A quoi bon prendre une peine qui peut-être servirait au voisin ? Egoïste de nature, le Noir ne voit que le présent : il n'a pas besoin de greniers. Toute l'année, ses plantations lui fournissent la nourriture, le fleuve, des poissons, la forêt, du gibier ; il ne connaît point d'hiver, guère de disette ; il n'a faim que lorsqu'il le veut.

Et c'est précisément pourquoi la colonisation de ce peuple sera toujours difficile. Pour lui vendre ses produits, le négociant doit lui créer des besoins. De tous, certes, le goût de l'eau-de-vie est le plus facile à lui inculquer et, en même temps, c'est la source la plus féconde en bénéfices. Le négociant introduit son *gin*, le Noir boit, s'abrutit ; plus il boit, plus le négociant s'enrichit ; plus il vient de *mercantis* âpres à la curée, plus le pays *se colonise !*

Que faire ! Ce n'est pas ici le lieu de l'indiquer ; mais bien souvent, ce dialogue d'un Moralisateur et du Sauvage m'est revenu à la mémoire.

« — Mon ami, il faut travailler.

« — Pourquoi faire ?

« — Pour mieux vivre, te mieux vêtir, en un mot être heureux et t'enrichir.

« — Et quand je serai riche, je n'aurai plus besoin de travailler pour gagner ma vie ?

« — Non, évidemment.

« — Alors, autant rester comme je suis ! Je n'ai pas besoin de travailler pour vivre et je suis heureux. »

***

Ceci n'est évidemment pas pour dire que nous devons laisser les Noirs à leur inactivité physique et morale. Le travail est une loi divine, à laquelle tous, Noirs et Blancs, sommes assujettis ; mais, dans ce pays de surproduction, où un mois de travail suffit amplement à préparer douze mois de vivres, encore une fois la solution est difficile.

De Préville a calculé qu'un hectare de bananes produit, quant au rendement, 500 fois plus qu'un hectare de blé. Or, un bananier planté produit durant six mois, et meurt ; mais, de chaque tige mère sont nés sept à huit rejetons qui poussent et produisent à leur tour l'année suivante. Une plantation de bananiers ne demande donc que deux choses : débrousser une ou deux fois par an pour extirper les herbes parasites et enlever les rejetons trop abondants, qui, au reste, servent à faire une nouvelle plantation.

Aussi facile est la culture du manioc. La plante, il est vrai, ne produit qu'au bout de trois ans ; mais d'abord, tant



que le manioc est petit, maïs, épinards[1], doliques, ignames, taros[2] poussent entre les lignes. Plus tard, l'extrémité des tiges de manioc donne un légume[3] apprécié en cas de disette par les indigènes. Nos palais européens se font difficilement au Méyaga, c'est son nom. Quand vient le moment de la récolte, la femme enlève la racine, coupe les deux ou trois tiges qui ont poussé, les sectionne, les plante de nouveau en terre. Trois ans après, il y aura autant de nouvelles racines de manioc, et souvent on en trouve qui pèsent 10, 15, 20 kilos !

Et l'on veut que le Noir travaille! Pour lui, c'est un déshonneur d'abord, une peine inutile ensuite. Avouez qu'il n'est pas facile de résoudre ce problème.

***

22 janvier. — Tandis que se continuent les travaux et que mes confrères s'efforcent de guérir, je regarde mon voisin, fort occupé ; il se fait un pagne. Hier, il est allé couper dans la forêt un *ficus* nommé *ambieng* ; il en a détaché l'écorce et l'a rapportée au village. Aujourd'hui, à petits coups de bâtons répétés, exactement comme chez nous on détache l'écorce des saules pour en faire de rustiques sifflets, il enlève la première écorce pour ne garder que le *liber*, blanc, spongieux. Il le frappe à son tour pour le sécher et en resserrer le tissu, le met au soleil et obtient enfin des bandes larges de 10 à 12 centimètres, longues de 30 à 40. Il les coud ensemble et voilà un pagne neuf. La manière de le mettre est originale : une extrémité se passe sous la ceinture et un large bout retombe par devant ; le reste de la pièce s'enroule entre les jambes, se glisse de nouveau sous la ceinture et le bout restant s'étale et remonte en haut du dos. Quand le tissu est neuf surtout, cet appendice caudal n'est pas sans offrir quelque ressemblance avec la queue d'un coq fièrement dressée. Les Pahouins, eux, l'ont comparé aux petites ailes que le poulet naissant, encore sans plumes, dresse dès le sortir de l'œuf ; ils lui ont donné le même nom de *Mbas*, et les jeunes filles, toujours un peu moqueuses, même en pays fang, aiment à répéter l'ironique refrain, en jouant sur les mots :

Mbas a ka ne ndzin,
O bèrege mbas, wous, wous,
O bèrege mbas,
Mbas a ka ne ndzin.

Le pagne tombe par derrière,
Redresse donc tes ailes, qu'elles fassent *wous, wous*,
Redresse donc ton pagne.
Voilà les ailes en bas.

Aujourd'hui le chef du village Mébam sur le Woleu, chef nommé Ondo, vient nous visiter ; son village n'est qu'à quinze jours d'ici et, si nous l'en croyions, nous partirions tout de suite.

***

Le 23 janvier, les visites continuent d'affluer. Le chef de Mévane, village situé à 3 kilomètres, arrive le matin. Presque tous les hommes et femmes qui le suivent ont une coiffure assez originale : leurs cheveux sont partagés en une multitude de petites tresses, chaque tresse se termine par deux ou trois petites perles bleu clair ; au soleil, cela s'agite, brille, chatoie et n'est pas désagréable.

Après le chef de Mévane, voici celui d'Etsam. On nous l'avait annoncé jadis comme devant prendre la peau d'un Blanc pour en recouvrir un tamtam. Nous lui insinuons la chose en douceur ; il se défend comme un beau diable, nie énergiquement, et, bien qu'il ne faille pas se fier à l'eau qui dort, je crois bien qu'on l'a un peu calomnié.

***

24 janvier. — De tous côtés, on nous apporte cabris, poulets, moutons, pour nous engager à aller bâtir une factorerie dans les autres villages.

Les travaux de la factorerie continuent. En les surveillant, nous atteignons le 25 janvier. Suivant leur habitude, les Pahouins ont pillé en partie les charges à eux confiées à Misérage. Pour eux, voler est un titre de gloire. Allez donc vous fier à ces gens là ! C'est à grand tort qu'on l'a fait depuis le commencement de la campagne !

Avec cela grand remue-ménage au village ; 70 hommes en partent pour aller à Sendjé chercher les marchandises destinées à la factorerie.

(*A suivre.*)

(1) Celosia cristata, donne un produit rappelant les épinards, mais plus acide.
(2) Dolichos Egyptii.
(3) Calocasia esculentia, plante importée.

BIBLIOGRAPHIE

Nankin d'alors et d'aujourd'hui. — *Nankin port ouvert*, par le P. Louis Gaillard, S. J. — Chang-Haï, imp. de la Mission catholique, 1901, in-8 de XII-484 p. (*Variétés sinologiques*, n° 18).

Ce volume qui constitue le tome XVIII des intéressantes *Variétés sinologiques* dues aux missionnaires jésuites de la Chine, est le second d'une série de monographies entreprises sous le titre de : *Nankin d'alors et d'aujourd'hui* — — dans lesquelles le P. Gaillard se proposait « de reconstituer à travers les âges les physionomies diverses de cette vieille capitale du Céleste Empire. »

Si la mort ne lui a pas laissé le temps de mettre au point tous les travaux qu'il avait entrepris sur le chef-lieu du Kiang-sou, du moins tous les matériaux choisis, assemblés et classés par lui de longue date seront-ils mis en œuvre avec un soin pieux par ses confrères, qui tiennent à laisser à celui qui n'est plus, tout l'honneur de l'œuvre dont il avait conçu le dessein et entrepris la rédaction. Nous sommes donc assurés d'avoir, d'ici quelques années, tous les renseignements utiles sur une des plus importantes cités du sud de la Chine. Dans *Nankin port ouvert*, nous trouvons déjà de précieuses informations, beaucoup de rectifications intéressantes et même de digressions ayant leur prix !

Théoriquement ouvert à toutes les nations par le traité de Tien-Tsin de l'année 1858, le port de Nankin n'a été accessible au commerce étranger que le 1er mai 1899, et il attend encore la venue d'un consul français. La France n'y a pas non plus de « concession », puisque le projet du 30 décembre 1865 n'a été suivi d'aucune ratification ; mais du

moins il existe à Nankin, — dont la condition sanitaire n'est ni meilleure ni pire que celle de beaucoup de villes chinoises, — différentes missions, quelques établissements européens, etc.

A propos de la situation légale des étrangers à Nankin le R. P. Gaillard s'est laissé entraîner, dans une longue digression (ch. VI-X) à retracer l'histoire des efforts tentés par les puissances occidentales et surtout par la France, — on pourrait dire en réalité par la France seule, — en faveur de la liberté religieuse.

Cette très instructive digression n'est pas la seule qu'on trouve dans le volume. Sur la cartographie du fleuve Yang-tsé à Nankin, sur le séjour du P. Ricci en cet endroit, sur bien d'autres points encore qui ne se rapportent pas directement au sujet, le travail du savant missionnaire fournit les plus précieuses indications.

Avec sa carte des ports de la Chine, ses reproductions de différentes cartes hydrographiques du Yang-tsé ses deux photogravures, *Nankin port ouvert* constitue un ouvrage du plus vif intérêt, une monographie dont la lecture fait mieux comprendre encore quelle perte est la mort du P. Louis Gaillard, et fait souhaiter de ne pas tarder à lire l'*Aperçu historique et géographique* dont, dès maintenant, la publication est annoncée dans les *Variétés sinologiques*.

NOTRE CARTE PRIME

Carte des Missions du Sud africain, Cap et Natal, Sud-Ouest-africain allemand, région du fleuve Orange et Transwaal, Sofala portugais et Zambèze, à l'échelle de 1/4.000.000e. Tirage en 5 couleurs.

C'est dans la dernière quinzaine du mois de mai prochain que nous pourrons enfin adresser à nos abonnés la grande carte-prime qui doit compléter nos travaux sur l'Afrique. Ce délai a été nécessaire à notre graveur-géographe, M. Hausermann, pour se procurer tous les renseignements exigés pour ce grand et intéressant travail. Il sera complet tant au point de vue géographique qu'au point de vue spécial pour nous de l'évangélisation. Nos lecteurs, nous en sommes certains, nous pardonneront leur trop longue attente.

Un grand nombre parmi eux ont bien voulu répondre à notre prière et nous ont adressé déjà, pour couvrir les frais d'établissement de cette carte, des offrandes dont nous les remercions de tout cœur. D'autres nous ont promis le même concours. Tous comprennent que mettre en lumière les conquêtes de l'apostolat et en décrire successivement et par parties le champ immense, c'est glorifier Dieu et les missionnaires qui sont ses auxiliaires dans l'œuvre de la civilisation des peuples.

Nous remercions vivement les Supérieurs des Congrégations religieuses qui nous ont prêté avec tant d'obligeance et de bonne grâce tous les documents qui pouvaient faciliter notre tâche.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Firminy, diocèse de Lyon........ 0 45
M. le marquis de Ligondès, diocèse de Limoges........ 50 »
Un prêtre lyonnais........ 25 »
Mlle Eugénie Muller, diocèse de Besançon........ 10 25
Par l'intermédiaire de Mlle Léonie Decremps, diocèse de Cahors........ 7 80

Pour les missions les plus nécessiteuses (Sœur Archenault, Tché-Kiang).

Anonyme de Sept-Vents (Calvados)........ 50 »
Un abonné du diocèse de Cambrai........ 50 »
Anonyme de Nantes, demande de prières spéciales........ 20 »
R. P. Létendard, Versailles........ 5 »
Anonyme de Nancy........ 50 »
Anonyme du diocèse de Viviers........ 20 »
M. l'abbé Rowicki, Montpellier, demande de prières........ 10 »
M. F. Bailly, du diocèse de Nimes........ 10 »

Pour les missions nécessiteuses (Frère Eugène, Vizagapatam).

Anonyme C. D. S., diocèse d'Annecy........ 200 »

Au R. P. Girard de Martimprey, Université Saint-Joseph, Beyrouth.

M. X. de V........ 500 »

Pour les affamés de l'Inde (R. P. Antoninader).

E. D., Paris........ 50 »
Anonyme, diocèse de Sens........ 6 »

A M. Morineau, Cochinchine septentrionale.

Anonyme de Clermont-Ferrand........ 50 »

A Mgr Favier, Péking, pour le baptême d'une petite fille sous les noms de Anne-Marie-Célestine-Juliette.

M. Lepetitdidier, Nancy........ 1 10

Pour les missions du Japon (mission de Saga).

Anonyme, diocèse de Sens........ 5 »

A Mgr Cousin (Nagasaki) pour la mission de Saga.

E. D., Paris........ 50 »

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour le baptême d'esclaves, sous les noms de Marie, Jules, Albéric.

Mlle Marie de B........ 200 »

Aux Pères Blancs, pour le rachat d'esclaves (Mgr Lechaptois).

Mlle Marie de B........ 100 »

Pour les Pères Blancs de l'Afrique Equatoriale (Mgr Lechaptois).

M. l'abbé Pradère, du diocèse de Toulouse........ 9 50

A M. Gruson, Alitiena (Abyssinie)

Anonyme de Clermont-Ferrand........ 50 »

A Mgr Leray, îles Gilbert

Anonyme de Clermont-Ferrand........ 50 »
M. l'abbé Chaumet, Paray-le-Monial........ 10 »

A Mgr Vidal, Fidji.

Anonyme du diocèse de Périgueux........ [illegible]
E. D. Paris........ 50 »

A Mgr Lamaze, Océanie centrale.

Anonyme du diocèse de Reims........ 200 »
E. D. Paris........ 50 »
Anonyme de Clermont-l'Hérault, diocèse de Montpellier........ 20 »

A Mgr Lamaze (Océanie centrale), pour le baptême d'enfants sous les noms de Marie, Jules, Albéric.

Mlle Marie de B........ 200 »

Au R. P. Kayser, à Eski-Chehir (Asie Mineure).

M. Henri Gaillard, Paris, 10 fr.; M. l'abbé Chalubert, Angers, 5 fr.; M. le comte de Beaufort, diocèse d'Amiens, 10 fr.; Mme la comtesse d'Aigrepont, diocèse de Moulins, 5 fr.; Anonyme du diocèse de Fréjus, 1 fr. 20; M. Joseph de Malbosc, diocèse de Viviers, 5 fr.; Mme la baronne d'Ailly-Alosse, diocèse d'Orléans, 4 fr.; Mlle Marie Etchepare, du diocèse de Bayonne, 5 fr.; M. le baron d'Auzers, diocèse de Saint-Flour, 3 fr.

Pour les « Missions catholiques » et la carte-prime.

Anonyme du diocèse de Périgueux, 10 fr.; M. Mètra, Chartres 1 fr. 20

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



NOUVELLE-GUINÉE (*Océanie*).— JEUNES PAPOUS ; d'après une photographie du R. P. GUIS, missionnaire du Sacré-Cœur (voir p. 197).

CORRESPONDANCE

PONDICHÉRY (Hindoustan)

La Mission de Mahé.

On sait que Mahé est un des rares points de l'Empire Indien appartenant encore à la France. Cette mission dépend de l'archidiocèse de Pondichéry, bien que située sur la côte occidentale de la grande péninsule brahmanique et séparée par toute la largeur du Dékan de Pondichéry, de qui relèvent, au point de vue administratif et religieux, les autres possessions françaises de l'Hindoustan.

LETTRE DE M. PAUL VEAUX, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

Mahé, seul reste de nos possessions françaises, sur la côte malabare, n'est pas grand : 5.500 hectares environ, c'est toute son étendue, et sa population ne comprend pas plus de 10.000 habitants, dont 9.500 sont païens ou musulmans.

A un petit quart d'heure de l'église paroissiale, s'élève la colline appelée « Fort Saint-Georges » du fort qui couronna jadis son sommet et dont il reste encore quelques ruines. Cette colline, haute d'environ 80 mètres, est séparée de Mahé proprement dit par une rivière et une bande de terre anglaise. On s'y rend par un pont de bois qui relie les deux rives et qui appartient, moitié aux Français, moitié aux Anglais.

Les villages situés au nord de la rivière ont été rétrocédés à la France lors de la guerre de Crimée.

***

La première fois que je visitai les ruines du Fort Saint-Georges, je fus émerveillé de la vue dont on y jouit : infinie du côté de l'Océan, elle est limitée, à l'est, par les montagnes du Wynaad ; au sud, on voit, à ses pieds et à l'embouchure de la rivière qui porte son nom, Mahé, qu'on dirait assis dans un nid de verdure ; des collines ondulent, au nord, à perte de vue.

« Qu'un Calvaire ferait bien ici ! me disais-je. D'ici la croix rayonnerait au loin, de toutes parts, sur ce pays où le démon règne en maître. Il se souvient, ce « singe de Dieu », des sommets où se sont manifestées la puissance et la bonté divines ; il s'empare des hauteurs et y fait dresser ses autels. Il faut l'en déloger. Saint Jean Chrysostome dit quelque part que « la croix est un trophée insultant pour les démons ». Plantons-la ici ! Qu'elle soit en spectacle

aux esprits pervers. A sa vue ils s'enfuiront et rentreront dans l'abîme. »

Dans ce but, j'achetai 30 ares de terrain et j'y creusai un puits pour ceux que la foi ou la curiosité attireraient au pied du signe sacré de notre Rédemption.

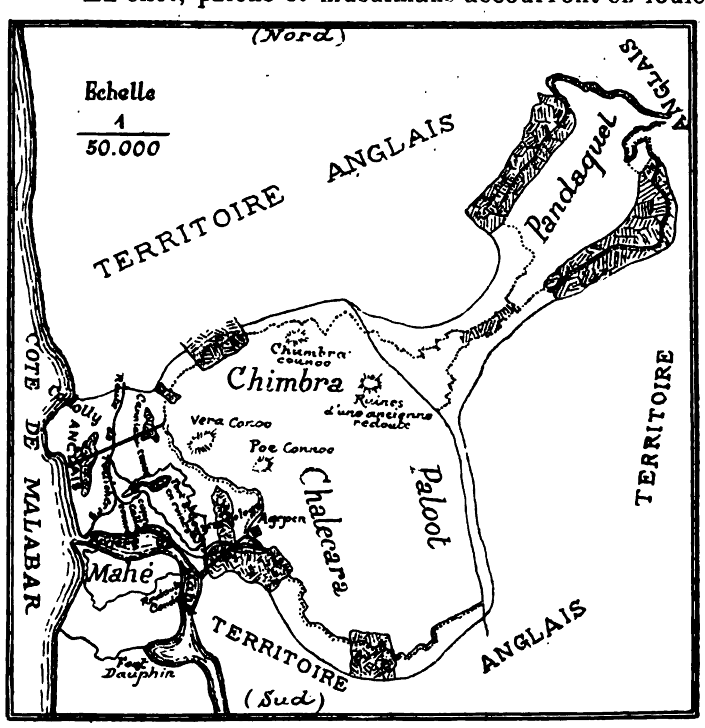
Mais, juste alors, se produisit un mouvement de conversions qui dure encore. Force me fut donc de modifier mon plan et d'en différer l'exécution; car je dus songer avant tout à établir les nouveaux chrétiens et à faire, pour cela, l'acquisition d'autres terrains, tous contigus au premier et formant ensemble une superficie d'un peu plus d'un hectare. En sorte que mes ressources destinées au Calvaire ont été absorbées et au-delà par l'achat de l'emplacement consacré à l'établissement du nouveau village chrétien.

Ces conversions, venues avant la réalisation de mon projet, sont tout à fait providentielles et favorisent merveilleusement mon désir d'étendre le règne du Christ.

***

Une croix, telle que je la conçois, avec un Christ de taille naturelle en fonte bronzée, plantée sur cette éminence, attirera les regards. Mais ce serait l'exposer aux profanations des fanatiques enfants du prophète qui habitent le bas de la colline, que de la laisser seule, dans cet endroit absolument désert. Entourée de chrétiens, elle ne courra aucun danger et sera un puissant moyen d'évangélisation.

En effet, païens et musulmans accourront en foule



LE TERRITOIRE FRANÇAIS DE MAHÉ.

pour contempler cette croix. Le prêtre ou quelque chrétien leur expliquera les motifs de la Passion de l'Homme-Dieu, et plus d'un, j'en suis sûr, s'en retournera en se frappant la poitrine et en se disant : « Cette religion est la vraie! »

Jusqu'ici, l'Evangile n'a pas été annoncé aux Indiens qui habitent en dehors de Mahé, au-delà de la rivière. Cependant, pour qu'ils croient, il faut bien qu'on leur prêche : *Fides ex auditu.*

HAKODATÉ (Japon)

Incendie de l'école de Morioka.

Nous nous empressons de porter à la connaissance de nos lecteurs le sinistre dont vient d'être victime la mission de Morioka. Cette populeuse cité du Nippon septentrional possède une des plus florissantes chrétientés du diocèse d'Hakodaté.

LETTRE DE MGR BERLIOZ, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, ÉVÊQUE D'HAKODATÉ

Le 15 février, à 5 h. 1/2 du soir, un incendie s'est soudainement déclaré à l'école de filles que les Religieuses de Saint-Paul de Chartres tiennent à Morioka, chef-lieu du département de l'Iwati.

Le missionnaire de Morioka, M. Deffrennes, m'écrit que le gardien des salles avait oublié ce jour-là de retirer les *braseros* de l'appartement des professeurs japonais. Bref, lorsqu'on donna l'alarme, le foyer avait pris une extension telle que les pompiers durent borner leurs efforts à protéger les maisons voisines, et, à cause du vent qui soufflait alors, ce n'est pas sans peine qu'ils y réussirent.

Le bâtiment affecté aux salles de classe a été complètement détruit, ainsi que la plus grande partie du mobilier. Au moment où la charpente s'est effondrée, deux pompiers ont été blessés, l'un assez grièvement, et il était sans connaissance lorsqu'on l'a porté à la pharmacie; mais Dieu merci, son état n'inspire plus d'inquiétudes et on espère qu'il sera bientôt guéri.

***

Par quelles transes ont passé nos chères Sœurs pendant cette nuit terrible et, actuellement, quelle n'est pas leur désolation en présence du malheur qui les frappe!

Leur école, qui fonctionnait depuis dix ans, comptait à la fin du dernier exercice 194 élèves, appartenant, pour le plus grand nombre, aux meilleures familles de la ville. La population de cet établissement allait croissant chaque année, à cause de la loyauté avec laquelle on s'y conforme aux règlements

scolaires, à cause aussi de la bonne tenue qui y règne et des beaux exemples donnés par les religieuses. Aussi, au lendemain du sinistre, eut lieu une touchante explosion de sympathies de la part de la population. Les uns apportaient des vivres, les autres des objets de première nécessité ; les élèves elles-mêmes ont voulu recueillir des cotisations, minimes il est vrai, pour les frais de reconstruction. Une dame, païenne encore, a offert une somme de soixante-dix *yên* (195 francs).

On éprouve certes une vive consolation en face de pareils témoignages. Malheureusement ils ne suffiront pas pour relever les ruines. Qu'il me soit permis de signaler la détresse de nos chères Sœurs aux généreux bienfaiteurs des *Missions catholiques!* Nous attendons de leur bienveillance les ressources nécessaires pour reconstruire l'école de Morioka.



JAPON. — ECOLE DE MORIOKA, DIRIGÉE PAR LES SŒURS SAINT-PAUL DE CHARTRES ; reproduction d'une photographie prise par un officier de marine (voir le texte).

INFORMATIONS DIVERSES

France. — Le 12 avril, une cérémonie touchante a eu lieu dans la chapelle de l'hôpital de Berck-Plage (Pas-de-Calais), où S. M. la reine Nathalie de Serbie abjurait solennellement le schisme grec, entre les mains de M. Saulange-Bodin, curé de Notre-Dame de Plaisance, à Paris, spécialement délégué à cet effet par l'autorité diocésaine. Après les cérémonies complémentaires du baptême et les prières liturgiques d'usage en pareil circonstance, la reine Nathalie a signé son acte d'abjuration. Elle doit partir prochainement pour Rome.

Coïmbatour (*Hindoustan*). — M. Picot, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit d'Arsikéré :

« Je voudrais réaliser ici un projet bien avantageux pour les nombreux enfants qui m'entourent.

« Mes deux écoles, celle du jour et celle du soir, vont à merveille. Un des élèves ayant montré pour l'étude des dispositions exceptionnelles, je l'ai adressé au Père Aucouturier et, depuis deux mois, il suit les cours de notre collège Saint-Joseph à Bangalore. Le colonel Burn-Murdoch, agent de la Compagnie du chemin de fer, a eu la gracieuseté de m'aider pour cela en prenant sur sa cassette.

« Quant aux autres enfants d'Arsikere, leur avenir me trouble beaucoup plus qu'il ne les préoccupe eux-mêmes. Que deviendront-ils plus tard? On a créé des écoles partout. Tout le monde veut au moins savoir lire et écrire pour obtenir ne fût-ce qu'une place de 7 ou 8 *rupees* (12 ou 13 francs) par mois. Beaucoup de ces jeunes *savants* restent déjà sans emploi, et leur érudition ne leur donne rien à manger.

« Aussi je me propose d'établir une école d'agriculture où l'on apprendrait, non à égratigner trois pouces de terre, mais à creuser méthodiquement le sol pour en retirer toute la

richesse possible, et où des leçons théoriques et pratiques seraient données sur l'élevage des bestiaux, sur la préparation des fumiers, sur la plantation et l'émondage des arbres, sur le jardinage dans les vallées et dans les hauts terrains, voire même sur l'utilité des fleurs autour des habitations. Ajoutez qu'on tâcherait de découvrir quelques recettes pour passer sans trop de misère certains mauvais quarts d'heure, occasionnés si souvent par des famines répétées.

« Eh bien! pour cela, il me faudrait seulement quelques acres de terre et, pour acquérir ces quelques acres, il me faudrait un modeste subside. Pensez à moi! »

Kiang-si septentrional (*Chine*). — M. Francès, Lazariste, nous écrit de Nan-tchang, le 28 janvier 1902 :

« Dans mon district de Nan-tchang, la persécution, commencée en 1900, n'a pas eu de répit. Après la paix imposée par les armées européennes dans le nord de la Chine, nous espérions jouir de quelque tranquillité; mais il n'en a pas été ainsi.

« D'après le traité entre les alliés et la Chine, les principaux meneurs devaient recevoir une punition exemplaire. Mais ces meneurs étant presque toujours des personnages influents ou des mandarins, il n'a pas été possible de les punir tous. Enfin, dans mon district, ceux qui avaient persécuté nos néophytes avec le plus de brutalité, ont trouvé moyen de se faire protestants et d'obtenir par là une protection puissante de la part des ministres américains. Ils n'ont pas cessé de tourmenter mes ouailles. Il s'en est suivi des démêlés regrettables, car, poussés à bout, nos vaillants catholiques ont dû se mettre sur la défensive pour n'être pas exterminés. Mais leurs persécuteurs ayant subi une signalée défaite, les autorités sont intervenues et ont mis la paix entre les partis en arrêtant beaucoup de monde de part et d'autre. Le résultat final, c'est la ruine et la dispersion de nos néophytes, famille par famille. Traqués injustement, pillés, volés, blessés, mis en prison, ces pauvres gens n'ont jamais murmuré contre la rigueur de leur sort. Dans leur cachot, ils ont continué à étudier leurs prières et à s'exhorter les uns les autres à souffrir avec courage jusqu'à la mort, s'il le faut, pour le nom de Jésus-Christ! J'ai eu la consolation d'en faire baptiser plusieurs, et ainsi ce qui devait tourner à notre déshonneur et à l'extermination du nom catholique, ne sert qu'à affermir nos chrétiens dans leur foi et à procurer la gloire de Dieu

« A tant de haines déchaînées contre la religion, la Providence ne devait pas tarder à répondre par des marques visibles de châtiment. L'été dernier, des inondations, telles qu'on n'en avait pas vu de mémoire d'homme, ont tout emporté dans les plaines traversées par les fleuves, récoltes, maisons, habitants. De là une cherté de grains excessive et une famine cruelle dans les campagnes.

« C'est une calamité publique; aux portes des grandes villes et sur les chemins, les pauvres malheureux meurent de faim et de froid, après avoir cherché en vain leur nourriture. Des milliers de gens exténués sont à nos portes et nous demandent l'aumône du corps promettant en retour de se faire chrétiens. Hélas! je n'ai pas les ressources de Notre-Seigneur sur la montagne.

« Les mandarins font distribuer aux pauvres du riz bouilli, une ration par tête. Le premier jour, des milliers d'affamés se sont précipités aux pagodes où se fait la distribution. Les premiers arrivants ont été bousculés, renversés, piétinés par les autres et beaucoup sont morts écrasés. En ce moment 60.000 personnes sont ainsi nourries par les mandarins de la ville. Mais à la campagne, quelle désolation! »

Afrique centrale. — Mgr Roveggio, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, nous écrit de Fort Berkeley :

« Nous avons inauguré l'année nouvelle par la fondation d'une station presque à l'extrémité méridionale de notre vicariat apostolique.

« Après un voyage long et monotone entre les rives basses du Nil Blanc et du Bahr-el-Djebel, nous arrivâmes à bord de notre *Rédemptor*, dans la région accidentée du Haut-Nil à 2.000 kilom. de Khartoum. L'endroit choisi pour notre nouveau poste est une belle colline près de la cataracte de Bedden, située au 4°40' de latitude nord, dans la tribu des Bari. La localité nous paraît répondre à merveille au but que nous nous proposons : le climat est salubre; l'accès est facile, grâce au voisinage du fleuve; la population semble bien disposée et son dénûment est extrême, car elle a eu beaucoup à souffrir des terribles partisans du Madhi.

« Chemin faisant, j'ai eu la consolation de visiter Santa-Croce des Kie et Gondokoro où vit encore parmi les indigènes le souvenir de nos prédécesseurs ; mais plus rien ne subsiste des œuvres qu'ils avaient établies : depuis si longtemps ces missions sont abandonnées !

« Je me suis arrêté dans les postes belges congolais qui relèvent de ma juridiction et j'ai admiré ce qu'il a fallu d'énergie, de ténacité, de santé physique et morale aux vaillants soldats qui les ont créés.

« Je recommande instamment notre fondation naissante aux prières et à la charité des lecteurs des *Missions catholiques.* »

Iles Fidji (*Océanie*). — Mgr Vidal, Mariste, vicaire apostolique, nous écrit de Levuka :

« Durant la longue maladie dont je relève à peine et mon long silence, les *Missions catholiques* n'ont rien eu à enregistrer pour Fidji. C'est que j'étais mourant... Mais, puisque je revis, je vous serais infiniment reconnaissant de vouloir bien vous souvenir un peu de notre chère mission, beaucoup éprouvée par le cyclone de mars passé. Je vous ai déjà parlé de notre église du Sacré-Cœur des Antipodes, qui nous attire tant de bénédictions. J'aime à espérer que vos lecteurs viendront en aide à un convalescent qui voudrait terminer sa construction avant de mourir. »

Nouvelles-Hébrides (*Océanie*). — Le R. P. Bancarel, Mariste, écrit de Tolomaco (Espiritu Santo), le 20 novembre 1901 :

« La mission de Espiritu Santo est de fondation toute récente; le P. Bochu et moi en sommes les premiers missionnaires. Nous arrivâmes à Tolomaco le 21 avril. Deux Calédoniens et quatre Néo-hébridais, choisis parmi les enfants de l'école de Port-Sandwich, et nous, voilà tout le personnel de la nouvelle station. Le débarquement ne fut pas facile : il tombait une pluie torrentielle et la mer était houleuse. Cependant nous pûmes atteindre le fond de la baie Saint-Philippe et, quelques instants après, nous étions à terre au milieu de nos caisses et de nos provisions.

« Une fois débarqués, notre premier soin fut de nous construire au plus tôt une habitation provisoire, car il pleuvait toujours, et la perspective d'une nuit à la belle étoile nous agréait fort peu. En quelques heures, nos jeunes gens dressèrent une paillotte et, le soir même, nous étions logés.

« Il y a quelque trois cents ans, presque à pareil jour, des Espagnols, conduits par l'amiral Quiros, abordèrent sur ces mêmes rivages. Frappé de la beauté du paysage, Quiros prit possession de cette île au nom du Christ et du roi d'Espagne. On célébra le Sacrifice de la messe et, comme on était à l'époque de la Fête-Dieu, le corps sacré de Notre-Seigneur fut porté processionnellement à travers ce pays infidèle, honorant et sanctifiant par sa présence des lieux depuis longtemps souillés par la barbarie.

« Monter la maison en planches que nous avions apportée de Nouméa était le travail le plus urgent. A cinquante mètres du rivage, une petite élévation nous parut réunir toutes les conditions désirables. Armés de haches, de couteaux, nous débroussâmes avec ardeur pendant trois semaines.

« Les indigènes, instruits de notre arrivée, ne tardèrent pas à nous rendre visite. Il faut les voir avec leurs épaisses chevelures ornées de peignes en bambous, de plumes, de fleurs; au-dessus des tempes trois ou quatre mèches portent suspendus des insectes aux couleurs éclatantes, des coquillages, de petites baies rouges cueillies dans la brousse, etc. Des queues de porc servent de pendants d'oreille; puis viennent d'innombrables colliers et bracelets en perles, en peau de tortue, pattes de crabes, etc., etc.

« Lorsque nous visitons quelque village, le premier qui aperçoit notre soutane donne l'alarme : « Les blancs! voilà les « blancs! » Aussitôt les enfants s'enfuient à toutes jambes; les vieux seuls restent accroupis devant leurs cases. Nous nous arrêtons pour causer un peu avec eux :

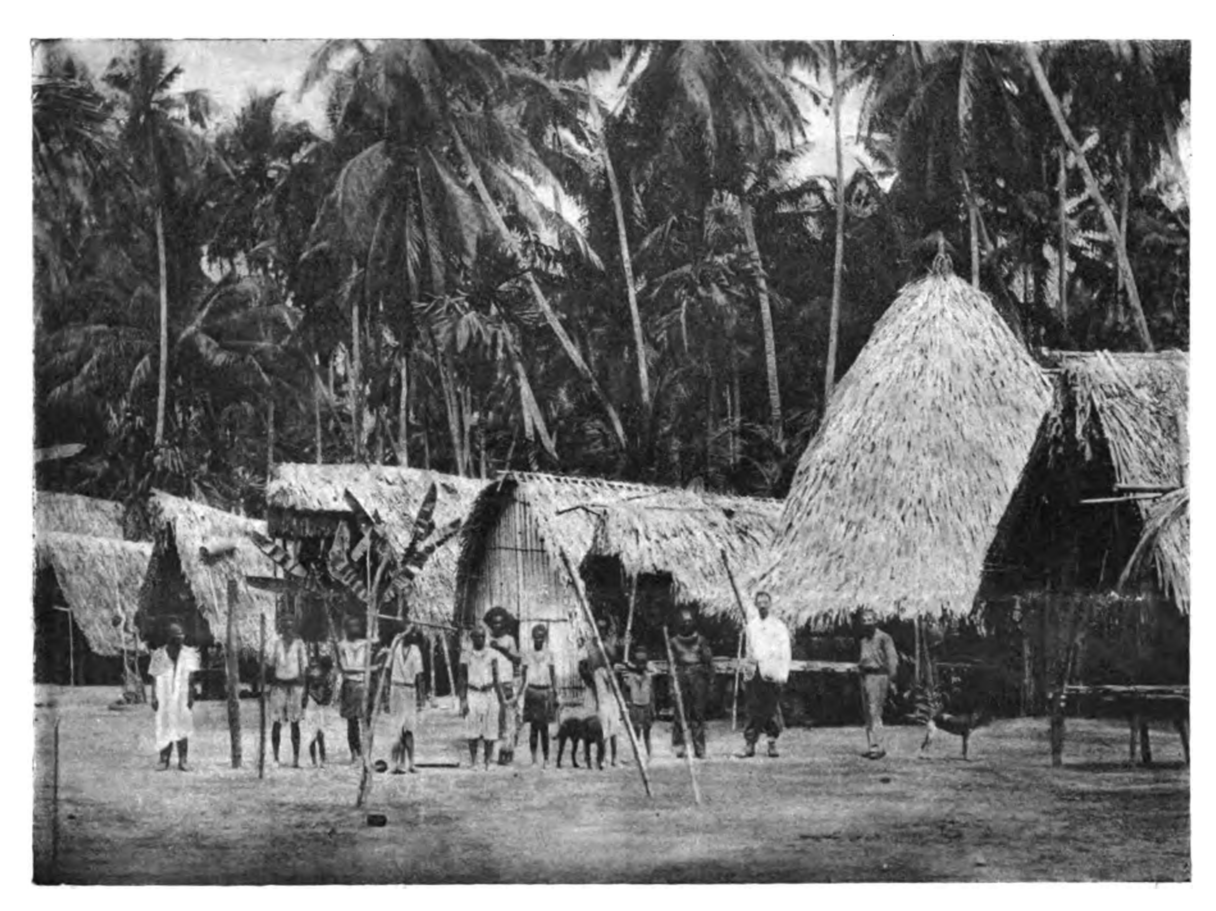
« — Votre maison est-elle terminée? nous demandent-ils.

« — Pas encore; venez donc nous aider à *débrousser*, ce « sera plus vite fini.

« — Nous viendrons, » répondent-ils invariablement. Mais il est rare que la promesse soit tenue. Du reste, nos chers Santos avouent ingénuement leur manque de sincérité.

« — Vous autres, disent-ils, vous n'avez qu'une bouche; « quand vous dites une chose, vous la faites; nous autres, nous « avons plusieurs bouches. »

« Le terrain une fois préparé, le montage de la maison n'eût été qu'un jeu, si la pluie et la fièvre ne fussent venues interrompre nos travaux. Ces loisirs forcés n'étaient pourtant pas du temps perdu : nous apprenions la langue. Etudier une langue sans grammaire et sans dictionnaire n'est pas chose facile. Cependant, avec le secours d'un jeune homme qui répondait à nos questions, nous sommes arrivés en peu de temps à connaître un millier de mots. Déjà nous nous faisons comprendre et petit à petit nous arriverons à parler convenablement. »



NOUVELLE-GUINÉE (*Océanie*). — VUE DU VILLAGE DE KIVORI; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. GUIS.

LES CANAQUES

Par le R. P. GUIS

DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-GUINÉE

Mort. — Deuil.

Suite (1)

Qnand la toilette funèbre est achevée et que les plus proches parents et voisins se sont réunis dans la maison du défunt, commence l'office des morts. Les gens du village, sont les premiers à vociférer les lamentations. Pendant ce temps, des courriers ont été expédiés partout pour annoncer la triste nouvelle et inviter les parents et les amis à venir pleurer. Bientôt ils arrivent et se dirigent non vers la *marea*, mais vers la propre maison du mort, tout comme s'ils venaient lui rendre visite. Mais là on leur confirme la nouvelle : « Un tel est bien mort, il est déjà exposé dans la *marea;* là vous pourrez le voir ». Ils partent en courant envahissent la plateforme, se jettent sur le corps et commencent à leur tour les scènes décrites plus haut.

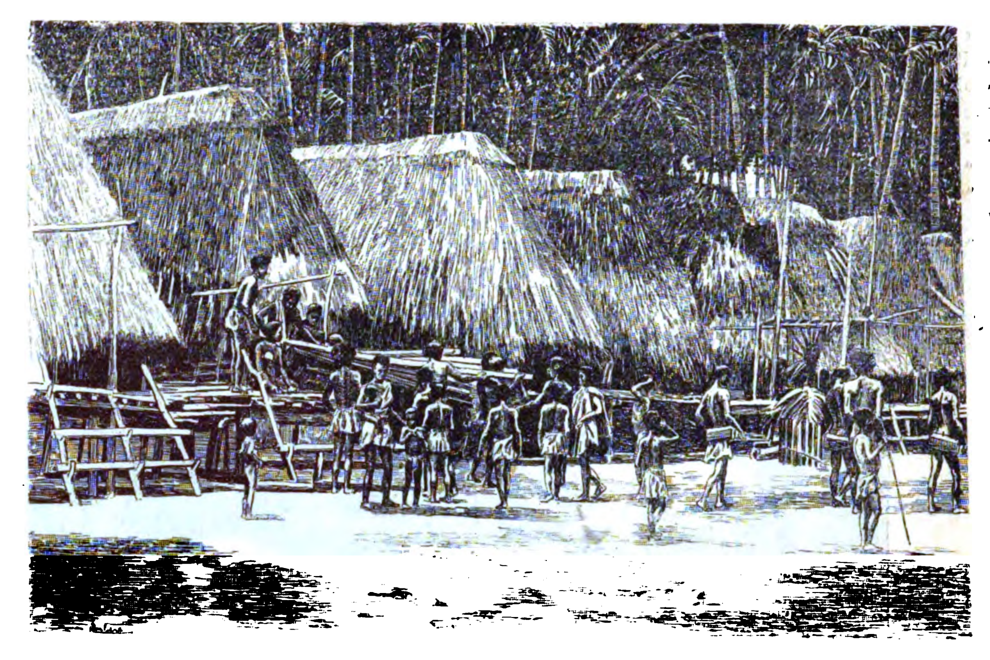
Le premier chœur de pleureurs se retire pour faire place aux nouveaux arrivants et, laissant là leurs larmes, leurs cris et leur douleur, vont fumer et mâcher la noix d'arec un peu à l'écart.

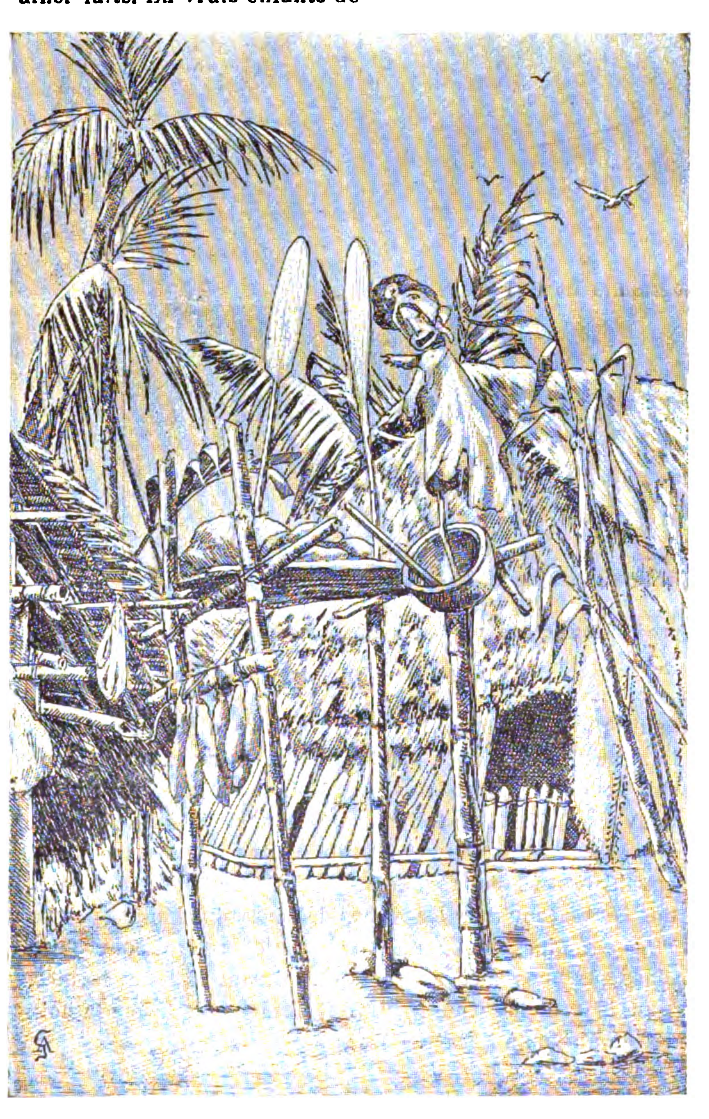
∴

Une chose qui est restée un vrai mystère pour moi, c'est la facilité avec laquelle les Papous passent par toute

(1) Voir les *Missions catholiques* du 18 avril.

la gamme des sentiments. Là, autour du cadavre, ils pleurent de vraies larmes ; leur visage semble refléter la mort qu'ils ont devant eux; leur attitude est celle de l'anéantissement; leur voix rappelle le son macabre que rendraient de vieux os agités dans un sac... Voyez-les, maintenant qu'ils ne sont plus en cérémonie, qu'ils ne sont plus si près du défunt : ils parlent, fument, chiquent, rient, mangent, font toilette tout comme si l'on célébrait une noce. Leur douleur ne serait-elle qu'une grimace extérieure sans aucun écho dans leur cœur, ou dans leur « ventre », selon leur expression? Je ne le pense pas. Ils sont ainsi faits. En vrais enfants de la nature, ils passent comme elle d'un extrême à l'autre, du beau temps à la pluie, du froid au chaud, sans cause explicable.


NOUVELLE-GUINÉE (*Océanie*). — Un enterrement ; d'après une photographie du R. P. Guis.


NOUVELLE-GUINÉE. — Une tombe : d'après une photographie du R. P. Guis.

Nous autres, missionnaires, qui aimons ces enfants comme nos enfants, nous sommes peut-être portés à trop les excuser et à trouver que tout est pour le mieux chez eux. Ceux qui ne pensent pas comme nous disent, et avec raison en apparence, que toutes ces cérémonies funèbres sont de pure comédie et l'occasion pour les gens de vivre quelques jours aux dépens de la famille et du village en deuil; car tous ces pleureurs n'ont à s'inquiéter de rien : tout leur est fourni abondamment. C'est une lourde charge pour les contribuables : à chaque instant de nouvelles bandes viennent déboucher dans la rue du village et remplacer à la *marea* les pleureurs exténués.

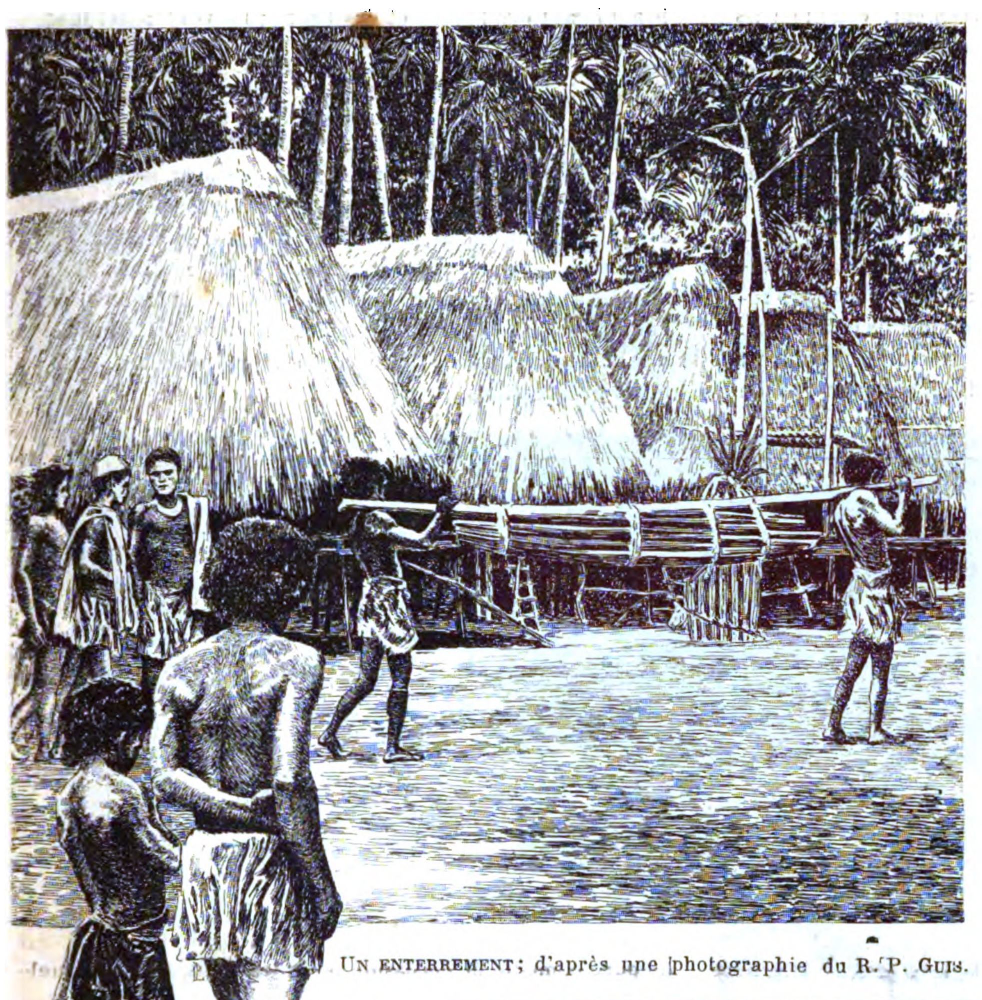
***

Après un, deux ou trois jours, suivant le cas, les hommes influents tiennent conseil et fixent l'heure des funérailles, c'est ordinairement dans la soirée. Puis on procède à la mise en bière. Le mort est dépouillé de tous ses ornements, on lui coupe des touffes de cheveux et ses bracelets en herbe; ces débris seront conservés comme des reliques ou employé comme amulettes.

L'écorce du *oauto* (sorte de palmier) sert de linceul pour la tête et les pieds; le corps est enfermé dans une large écorce d'un autre arbre, le *poa* (à Mekeo). Le tout est solidement ficelé avec des lianes. Tout autour sont liés de longs bambous ou ces morceaux de *poa*; ils servent à maintenir le corps horizontal et à le transporter.

***

Lorsque tous ces préparatifs sont terminés, les cris, les pleurs, les hurlements, les coups redoublent. Deux hommes, toujours des mariés, un à chaque extrémité, saisissent le corps enveloppé dans son primitif cercueil, et, au pas de charge, se dirigent vers le cimetière. La foule suit dans un désordre complet.



UN ENTERREMENT; d'après une photographie du R. P. GUIS.

le poisson. La tête repose sur une pierre ou un morceau de bois. Immédiatement sur le cadavre on étend un lit épais de feuilles sèches: il importe de le préserver du froid ! sur ce tas de feuilles on répand de la terre bien fine (à Roro, du sable de la mer), sans aucune pierre et surtout sans aucune racine : elle lui pousserait dans les yeux ! C'est un travail très long; mais on le fait avec une grande patience et une sorte d'amour. On dirait que nos Papous connaissent la fameuse inscription tombale des Latins : *Terra sit tibi levis !*

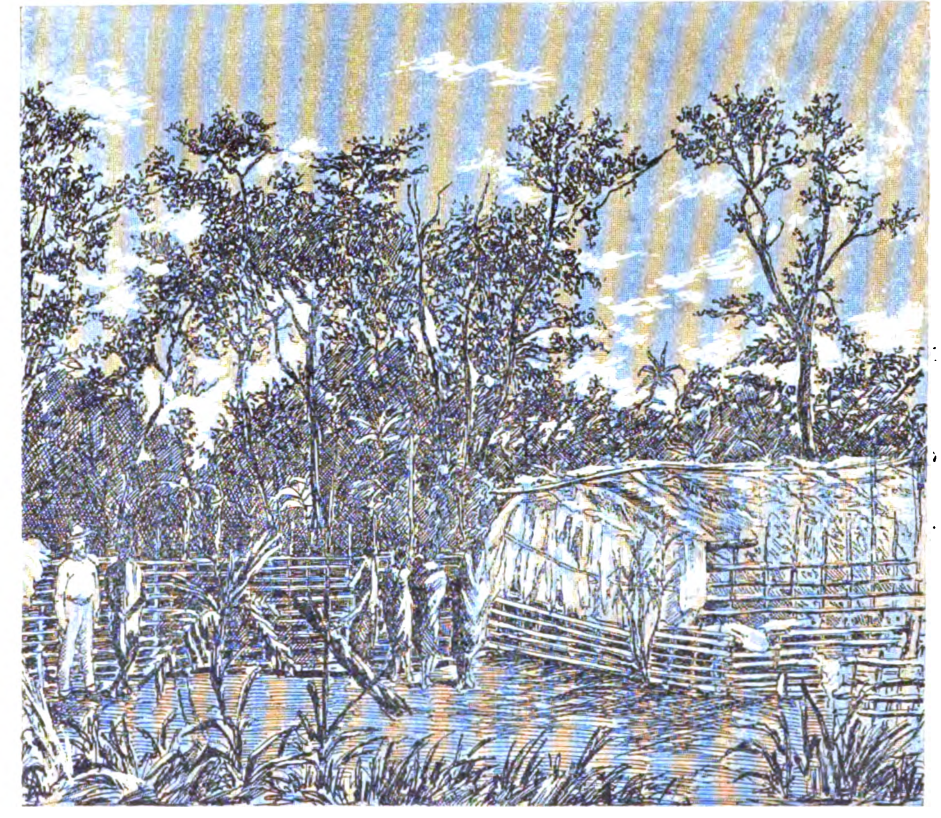
Tout ce temps là, c'est à grand peine que l'on retient les femmes, les filles et les parents, qui se démènent comme des démoniaques autour de la tombe. On les lâche enfin quand le trou est à moitié comblé; ils s'y précipitent, s'y roulent, saisissent la terre à poignées et se la répandent sur la tête et le corps; ils en avalent même. Puis ils se

J'ai parlé de cimetière. C'est une invention récente en Nouvelle-Guinée et une heureuse innovation introduite par le gouvernement anglais. Jusque-là, on enterrait, dans la tribu de Roro, sous les maisons, et à Mekeo, au milieu du village.

***

Suivons le funèbre cortège, et, oubliant ce qui se fait aujourd'hui, examinons ce qui se faisait avant l'arrivée du gouvernement.

Quand la procession arrive, les homme de l'*itzubu* ont déjà creusé la fosse, pas profonde, un ou deux pieds au plus, très régulière et les parois très lisses. On y dépose le cadavre la figure tournée vers la *marea*. A Roro, le corps est orienté vers le *Kobio* (montagne), les pieds en avant, afin qu'il ne puisse descendre à la mer et y effrayer



NOUVELLE-GUINÉE. — AU CIMETIÈRE. — VEUVES PRÈS DE L'ARIAHNA (maison des morts) ; d'après une photographie envoyée par le R. P. GUIS (voir le texte).

couchent et restent là sans mouvement, comme s'ils étaient morts aussi ; on les secoue, on les tiraille, on les menace, mais ils déclarent qu'ils veulent être enterrés avec le défunt. Naturellement on leur refuse cette consolation des bras vigoureux les saisissent et l'on se hâte de combler la fossse avec de la terre grossière, jusqu'à former par dessus un petit monticule.

A Roro, dès que le mort est déposé dans la fosse, deux hommes tenant à la main une touffe de *terune* (basilic sauvage), viennent près de la tombe et, allant à plusieurs reprises de la tête aux pieds, ils font comme s'ils balayaient : ils chassent l'âme. Quand ils l'ont éloignée du tombeau, ils la poursuivent jusqu'au bout du village en criant et en brandissant des bâtons et des tisons ; ils vont ainsi jusque dans la brousse où ils lui lancent leurs dernières imprécations et tout ce qu'ils ont à la main.

* *

Ceux qui ont touché le mort, et les fossoyeurs aussi, dès qu'ils ont achevé leurs funèbres cérémonies, se sauvent à toutes jambes près de la flaque d'eau la plus proche. Là, ils se lavent, se brossent, s'étrillent, puis ils se sèchent en se frottant la peau énergiquement avec des feuilles. Malgré cela ils sont encore *rove* (exclus de la vie ordinaire) pendant deux ou trois jours : toucher un mort, c'est contracter une souillure tenace. Cette coutume rappelle les Juifs et leurs purifications.



NOUVELLE-GUINÉE (*Océanie*). — TYPE DES MAISONS DE LA CÔTE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. GUIS, missionnaire de la Congrégation du Sacré-Cœur (voir le texte).

C'est fini, maintenant. Chacun revient au village en se communiquant ses impressions.

Pourtant un groupe est resté près de la tombe ; ce sont les proches parents et les amis intimes du mort. Sans tarder, ils se mettent au travail et, en quelques heures, ils ont élevé, sur le tombeau même, une petite hutte qui a un double objet : empêcher la pluie de détremper la terre fraîchement remuée et fournir un abri aux solitaires qui vont, pendant des mois, passer leurs jours et leurs nuits sur le tombeau, dans le jeûne, la douleur et les larmes.

Un feu brûle presque continuellement sur le tumulus, du côté de la tête ; c'est afin de réchauffer l'âme qui vient de temps en temps faire une visite à son ancien camarade.

N'est-il pas curieux de rapprocher cette croyance papoue que les âmes des morts ont toujours froid, avec le dire des anciens qui affirment qu'il fait très froid au pays des ombres ? Sans doute, les uns et les autres ont conclu de la froideur glacée du cadavre au froid qui fait frissonner les âmes dans l'autre monde. Aussi quand, pour la première fois, on parle aux Papous du feu de l'enfer, ils répondent qu'on ne doit pas y être si mal, après tout, puisqu'il y fait chaud. Ce n'est qu'après leur avoir bien fait comprendre qu'ils seront cuits, rôtis et brûlés dans ce feu, qu'ils commencent à trouver que ce ne sera pas gai ; mais, un enfer de glace leur produirait un bien autre effet...

(*A suivre*).



Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite

Les sources de la Neille. — Une chasse à l'éléphant.

Le 26 janvier, M. Foret, surmontant ses souffrances, est allé à Evinayong rendre au chef sa visite. Il faut bien être polis ! Le village est à 2 h. 1/2 de marche ; aussi le soir M. Foret nous revient-il bien fatigué !

Le 27 janvier, c'est notre tour de marcher. Le P. Tanguy m'accompagne. Notre programme est compliqué. Visiter, à 10 kilomètres d'ici, le village de Kègne, aller de là à Enanganyela, point indiqué sur la carte, et où s'est terminé l'expédition de Oca, mais en réalité beaucoup plus au S. E. De là, nous voulons remonter aux sources de la Neille.

Au sortir du village, on entre dans le bourbier du ruisseau Bifila ; mais il ne dure que quelques centaines de mètres ; nous faisons ensuite l'ascension du Mont Mékork, qui domine le village et cela presque à pic ; nous traversons de magnifiques plantations, puis la forêt ; enfin nous redescendons la montagne pour arriver à la Neille. La



GABON. — AUX SOURCES DE LA NEILLE; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. TRILLES (voir p. 202).

fière rivière, que nous avons vue si large, si belle en sa course torrentueuse, n'a plus là que deux ou trois mètres de large et ses eaux, à peine profondes de trente centimètres, coulent sur un joli lit de cailloux roses, entre les fougères qui s'inclinent pour la protéger. Aussi joue-t-elle, la paresseuse, courant ici, se reposant là en un lac en miniature qui miroite au soleil !

Cinq fois de suite, nous la traversons en ses détours successifs. Puis elle se dédouble et, passant entre ses deux branches, nous la quittons pour aller à Kègne. Presque tous les habitants sont partis; seulement quelques femmes dans l'*abène*, un chien qui nous aboie aux talons, des enfants qui se sauvent en criant. Continuons.

Sur la crête de la colline, un petit chemin ombreux nous conduit à un deuxième village, également nommé Kègne, presque désert ; puis, à travers la forêt, à Mésa, tout petit hameau dont les habitants sont en grands préparatifs : on balaie, on orne les maisons, on nettoie la grande rue. Il y aura, ce soir, danse et tamtam monstre ! les artistes s'essaient déjà. Plus loin, à la descente de la colline, encore un autre village ; enfin, là-bas, à gauche, sur le flanc d'un autre côté, Nkôl, où nous arrivons à midi.

A dîner.

« — Eh ! Monsieur le cuisinier !

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18 avril et la carte p. 33.

« — Présent ! Que faut-il cuire ?
« — Qu'as-tu apporté ?
« — Rien.
« — Cherche alors ; demande ! »

Finalement on nous propose un beau coq qui se pavane au milieu de ses poules. Prix fait, débattu, accepté ; pan, un coup de fusil, et cinq minutes après, maître Cocorico, vidé, plumé, nettoyé, est sur le feu, rôtissant sur un lit de charbons. Mais il faut se presser. Le cuisinier annonce que tout est prêt et maître Coq est servi. Il était chaud, ce volatile, incontestablement ; mais cuit, c'est une autre affaire. Les sauvages, dit-on, mangent la viande crue ; les Normands, plus civilisés, ont la pudeur de la présenter au feu. Aujourd'hui si nous ne sommes pas sauvages, nous sommes bien Normands !

***

Pousser à Enangendjela était impossible. Depuis que les Blancs l'ont jadis visité et signalé, le village a été détruit ; les Ola en ont reconstruit un du même nom, mais beaucoup plus loin. Revenant sur nos pas, nous traversons de nouveau les deux Kègne, puis un autre petit hameau de 7 à 8 cases et le grand Kègne, beau village d'une cinquantaine de cases dont le chef est venu nous voir.

Nous lui demandons le chemin des sources de la Neille et, après quelques difficultés, un de ses hommes consent à nous conduire. Dans la forêt on marche, on marche, on marche ; nous montons, nous descendons, finalement le guide s'arrête devant un ruisseau : c'est la Neille. Trente centimètres de large, cinq de profondeur ; une ombre de ruisselet ! Salut à la Neille ! Mais la source ? Ah ! elle sort toute blanche, en bouillonnant de dessous une grande pierre, mais c'est encore à deux heures d'ici.

Le soir se fait. Rentrons. Au souper, nous nous retraçions les pérépéties de la journée : 25 kilomètres, une bonne fatigue et la satisfaction d'avoir reconnu et noté les sources de la Neille. Autant de gagné pour la géographie !

***

Le dimanche 28 janvier, grande pluie avec orage. Le lundi 29 janvier, les travaux de la factorerie occupèrent seuls nos loisirs ennuyés. Enfin, le mardi, le R. P. Tanguy et moi repartons de nouveau en expédition, nous dirigeant cette fois vers Mévane, où, à maintes reprises, le chef nous a demandés.

Le chemin ne traverse plus de collines. Sans cesse dans les marais, les ruisseaux, on arrive enfin au groupe Mévane composé de plusieurs petits villages, Eshong, Mévane et autres, tous fortifiés depuis la guerre avec les Oyerk et n'offrant rien de remarquable.

Aussi, après avoir vite expédié le dîner et photographié un bouclier tout particulier, bariolé de rouge et de blanc et servant uniquement aux danses de guerre, nous reprenons le chemin du retour.

Le P. Tanguy, resté dans l'*abène*, a eu froid sous la brise qui souffle avec force, et sa dysenterie, à peine guérie, le saisit de nouveau. Aussi voudrais-je rentrer immédiatement ; mais il tient à continuer l'excursion : je cède à ses instances et nous voilà partis plus loin. Au sortir de Mévane, nous trouvons la Neille ; le chemin d'Eshong, que nous suivons, la coupe juste à l'endroit où elle reçoit son premier affluent, le Bifila, ruisseau torrentueux qui prend sa source non loin de Kègne.

Le chemin court le long de la Neille ; il la traverse, ici sur un tronc moussu, là sur des pierres, plus loin à gué, chemin agréable, sans cesse à l'ombre, toujours près de la rivière qui murmure et clapote sur son lit rocheux.

Après une heure et demie de marche, le village Eshong se présente, petit et insignifiant ; nous dînons dans son *abène* en ruine, puis, nous partons pour Abénélang où nous rentrons à 4 heures.

En somme, depuis quelques jours, nous avons reconnu les sources de la Neille, déterminé son cours sur les quarante premiers kilomètres ; nous l'avons suivie dans sa course sud-nord de la source à Mévane, où elle prend décidément sa direction vers l'ouest. Résultats encore peu importants, mais, qui, joints à d'autres, formeront un ensemble intéressant. Les petits ruisseaux font les grandes rivières. En attendant, nous allons sous peu quitter le bassin de la Neille pour celui du Woleu et compléter ainsi notre carte au Nord.

***

Le matin du 31 janvier, pendant que, tranquillement, nous devisons autour de la table où le déjeuner est servi, deux Pahouins accourent tout essoufflés : ils viennent de voir des éléphants dans les plantations de Mévane, village situé à quatre kilomètres d'ici.

« — Combien sont-ils?
« — Beaucoup !
« — Mais encore?
« — Toute une troupe!
« — Cent?
« — Oh! non, moins.
« — Cinquante?... Dix?
« — Non, trois seulement ! »

C'est une simple famille, une petite famille, Monsieur, Madame et Bébé ; un bébé de jolie venue par exemple et qui doit peser déjà dans les 1.200 à 1.300 kilos. Mais aller ainsi à la découverte sur un simple dire. serait bien naïf. Nous proposons à nos deux hommes l'expédient suivant : ils vont retourner à l'endroit dont ils nous parlent et dès qu'ils auront trouvé les éléphants, l'un d'eux restera sur place, l'autre viendra en toute hâte nous avertir. Marché conclu ; voilà nos deux Pahouins en route et nous n'y pensons plus guère. Midi sonne et le clairon donne le signal du repas : nous commençions à déjeuner quand notre Pahouin du matin arrive tout à coup au grand galop.

« — Vite, vite! nous avons vu les éléphants ! En route. »

Oh! il faut bien déjeuner. Pendant que mon homme, debout près de moi, trépigne d'impatience, j'expédie les bouchées doubles et bientôt nous voilà prêts. M. Forêt reste pour activer les travaux de la factorerie ; le P. Tanguy a pris une médecine le matin ; aller en chasse ne serait peut-être pas prudent. J'irai seul. Trois Sénégalais et deux *boys* m'accompagnent. En avant. Nous sommes bien armés : carabine, winchester, fusils Gras ; les éléphants n'ont qu'à bien se tenir.

La route d'Abénélang à Mévane est franchie au pas gym-

nastique. Une heure de course à travers les marais, fondrières, et, haletants, couverts de sueur, nous sommes au village. Les Pahouins nous attendent. La nouvelle est certaine: les éléphants sont là; le temps pour nos sauvages de charger leurs fusils et nous repartons : un demi-verre de poudre, quatre ou cinq pieds de marmite, voilà la charge ordinaire. J'aurai soin de me tenir à bonne distance : le fusil ainsi chargé étant moins dangereux pour le... chassé que pour le chasseur !

Nous traversons vivement ruisseaux, marécages, vieilles plantations abandonnées, à la suite du guide. Pendant près d'une heure, c'est une nouvelle course furibonde, insensée; on glisse, on tombe, on se relève pour tomber encore.

Chut! Que tout le monde fasse silence, plus un mot..., nous sommes sur la piste. En effet, il serait difficile de s'y tromper : je mesure le pied de Monsieur, trente-deux centimètres de long, près d'un mètre de circonférence; Bébé, plus modeste, n'atteint encore que vingt-trois! et l'intéressante famille, jouant, sautant à qui mieux mieux, s'est tracé ou plutôt s'est défoncé à travers forêts et taillis une route, écrivant sur le sol, en de larges empreintes, profondes de vingt centimètres : « Nous sommes passés ici. »

Mais le guide a senti les traces; sur une des plus fraîches, il a posé la langue et il se relève triomphant : les bêtes étaient là il n'y a pas une demi-heure. En avant et silence profond : une branche qui se casse, une feuille sèche qui se brise, un chuchotement étouffé, un souffle, un rien, suffiraient pour donner l'éveil aux méfiantes bêtes, et elles prendraient la fuite, arpentant à grandes enjambées le sol de la forêt, avalant kilomètres sur kilomètres! Nous approchons, nous approchons toujours, *pianissimo*. Tout près de nous, les éléphants sont là, dans ce fourré, et nous entendons craquer les arbustes; le bruit de leur souffle parvient jusqu'à nous. Avec d'infinies précautions, le fusil armé, nous nous glissons comme des ombres, d'arbre en arbre, de taillis en taillis. Nous voilà tout près, tout près.

Malédiction! une des bêtes nous a probablement éventés : les voilà parties au galop de nouveau et la poursuite recommence. Notre guide a tourné habilement une colline. Hourrah ! les éléphants viennent sur notre sentier ; mais la situation est dangereuse : impossible de retourner en arrière et nous sommes douze massés les uns contre les autres. Mais voilà qu'une autre troupe d'hmmes s'approche, sans défiance, criant, chantant : les éléphants s'arrêtent, renâclent. De nouveau, les voilà en fuite, et nous aussi, de rechef, nous les poursuivons encore ; mais, cette fois-ci, par bonheur, la bande est coupée, le mâle s'est enfui seul : nous le rejoignons. Dans le marais, où il enfonce jusqu'au ventre, il nous entraîne après lui ; après lui, nous marchons dans les ruisseaux ; presque sur lui nous franchissons une colline. La bête s'arrête soudain, écoute ; nous nous arrêtons comme elle. Rassuré, l'éléphant dresse sa trompe, en tire un cri métallique pour appeler le reste de sa famille. De loin on lui a répondu ; nous autres, nous sommes sur le chemin qu'il va suivre, immobiles, sans un geste, sans un cri. Les éléphants approchent. Fidèle me frappe sur le bras; là, à trente pas de nous, un éléphant passe ; mais nous ne voyons que sa trompe énorme, impossible de tirer. L'autre approche, brisant les jeunes arbres ; dans le fourré épais, sa masse se confond avec le feuillage ; mais là, dans cette éclaircie ? entre ces deux arbres? Oui; voici..., oui..., là, voici sa trompe qui se dessine; sa tête s'avance ; nous distinguons ses petits yeux qui cherchent.

J'épaule lentement, je vise à l'oreille..., pan, la bête fait un saut, un demi-tour, vient droit sur nous. Fidèle, en même temps, lâche ses deux coups; un Sénégalais tire aussi. La bête avance toujours. J'ai eu le temps d'armer de nouveau. A vingt pas, je lui tire mon deuxième coup entre les deux yeux ; la charge porte un peu bas, au haut de la trompe. Hourrah! la bête tombe, en une lourde chute. Nous courons sur elle ; elle se relève, fait dix pas, retombe, se relève, retombe encore..... et se relève.., et prend la fuite. Le sang jaillit de toutes ses blessures. Une balle a traversé la cervelle, projetant des débris du crâne. Et la bête court !

Quelque temps, nous la suivons à la trace; mais elle nous entraîne vers le marais. Que faire ? Il est quatre heures. Dans deux heures, le soleil sera couché ; dans la forêt, nous pourrions passer la nuit ; mais dans le marais ! Mieux vaut retourner au village, et demain continuer la poursuite.

***

Chemin faisant, nous arrivons à une place magnifique, immense, pareille à celles où, jadis, s'assemblaient nos ancêtres aux champs de Mai. Autour d'un grand rocher, disposé en gradins, les Amvom ont disposé une trentaine d'arbres énormes, dessinant ainsi un large cirque. Aux jours de réunion solennelle, lorsqu'il faut parler de guerre ou d'alliance pour toute la tribu, c'est là que les Amvom se réunissent. Seuls, les guerriers y assistent. Ils sont trois mille, disent-ils. A tour de rôle, village par village, chaque chef parle, discute, donne son avis, les raisons pour ou contre, et, au bout de trois, quatre, huit jours, parfois, car chacun tient à montrer son éloquence, la réunion se dissout : la guerre ou la paix a été décidée.

***

Mais continuons : là, au détour du chemin, une petite case est construite, un côté est ouvert ; au milieu, appuyé sur un fusil de bois, brandissant un sabre, un grossier fétiche est debout. Le terrible guerrier est chargé de punir de mort quiconque viendrait, animé de mauvaises intentions.

Il y a quelque dix ans, un Oyerk, de tribu ennemie, reçut par là, d'aventure, un coup de fusil qui le mit en piteux état. La nuit était profonde ; le malheureux blessé se réfugia dans la case du fétiche. Le lendemain il était mort! Et les Amvom de crier au miracle!

Quant au misérable Oyerk, il fut, séance tenante, écorché, découpé en morceaux, rôti à un feu superbe, et quand il fut à point... les Pahouins le jetèrent dans la brousse! C'est du moins ce qu'affirme mon guide, grand diable à l'œil tors, aux dents limées, et je vous affirme que j'ai en lui une confiance très... limitée ! Jeter dans la brousse un morceau cuit à point, s'appelât-il jadis « homme ». Allons donc! Je n'en crois rien!

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui, le fétiche est en grande vénération.

***

Encore un ruisseau à traverser et nous voici à Mévane :

il est 6 heures, le soleil est couché : impossible de retourner ce soir à Abénélang. Restons à Mévane.

Dès l'aube, au premier chant du coq, les Pahouins sont à notre porte, fusil en main, nous pressant, déjà impatients de reprendrela chasse.

Et nous voilà repartis, reprenant l'éléphant au pied, là où nous l'avions laissé la veille. La poursuite continue.

Ici, l'éléphant s'est arrêté, là, l'intelligente bête s'est roulée dans la boue pour empêcher le sang de couler, et toujours, maintenant, c'est à la trace du sang qu'elle répand à flots que nous la suivons. A midi, nous croyons être presque sur elle; mais à 1 heure nous ne l'avons pas rejointe ; à 2 heures non plus. A 3 heures enfin, je fais cesser la poursuite, furieux, désolé; mais il y a neuf heures que nous courons : nous sommes à jeun, à 20 kilomètres d'Abénélang! et, ma foi, au fond, tous, nous en avons assez!

Saint Hubert nous ménageait une compensation. Revenir bredouille eût été vraiment malheureux. Tandis qu'éreintés nous cherchions à travers les cépées un chemin praticable, nous tombons au beau milieu d'un troupeau de cochons sauvages. De tous côtés c'est un feu roulant... pan! pan! pan! Deux ou trois sont blessés ; mais comment les poursuivre? Une seule bête est restée sur le terrain, une truie énorme, qui, séance tenante, est depecée et partagée entre tous. Au premier qui a vu le troupeau, la queue et le foie; au premier tireur, le cœur; celui qui a porté le coup mortel prend la tête; celui qui l'a achevée les quatre pieds; les autres se partagent le reste : tout le monde est content, et c'est d'un pas gaillard que nous arpentons ensuite les guérets pour rentrer au village, où l'on nous attendait avec impatience, mais où l'on fut très désappointé! Le bruit avait couru déjà que nous avions tué quatre éléphants! Et nous rapportions un simple cochon !

Demain, après un jour de repos, les Pahouins reprendront la chasse. Au fond, ils ne sont pas fâchés de l'aventure; ils auront certainement la bête, un peu faisandée sans doute, mais les Blancs... n'auront rien. Et de fait, nous apprîmes, beaucoup plus tard, que tel avait été l'évènement.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

Mgr Géraigiry

Patriarche grec-melchite.

S. B. Mgr Pierre Géraïgiry a succombé à une douloureus maladie, dont il avait été frappé il y a quelques mois.

Né à Zahlé (Liban), le 6 août 1841, Mgr Géraïgiry était évêque de Panéas quand, le 25 février 1898, il fut élu par le synode des évêques melchites, réuni au couvent de Sarba. près de Beyrouth, en remplacement du patriarche Grégoire Youssef.

On sait que l'éminent défunt, qui avait étudié plusieurs années parmi nous, gardait pour la France une amitié sincère. Homme de grand talent, il a honoré à plusieurs reprises les *Missions catholiques* de communications remarquées et nos lecteurs ont souvent répondu à ses appels.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. l'abbé Camille Rumpler, du diocèse de Cambrai....... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (pour l'Ecole de Morioka, Hakodaté).
J. T. V., pour la France.......... 200 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Francès, Kiang-Si septentrional.)
J. T. V., pour la France.......... 200 »

Pour les missions nécessiteuses (Nouvelles-Hébrides)
J. T. V., pour la France.......... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Vidal).
Une tertiaire de Rouen.......... 50 »
Anonyme de Reims. 19 20
Plusieurs anonymes du diocèse de Chartres.......... 10 »
Anonyme de Nantes, demande de prières spéciales.......... 20 »
M. Gleize, du diocèse d'Aix.......... 10 »

A sœur Zoé Guillaume, à Athènes.
In spem contra spem.......... 1 »

A Mgr Fallize, Norwège.
R. R. Rennes.......... 30 »

Pour une mission en Indo-Chine française (Mgr Cuaz).
Demande de prières pour les élections.......... 30 »

A M. Giraud, Pondichéry.
Une anonyme de Versailles, demande de prières pour ses défunts.......... 30 »

A sœur Marie des Missions, Kumbakonam.
M. Nenig, Bouzonville, demande de prières pour un enfant 5 »
Une anonyme de Versailles, demande de prières pour ses défunts.......... 15 »

A Sœur Faure, Tché-Kiang.
Anonyme de Nancy.......... 5 »

A M. Pasquier, Corée.
Anonyme de Nancy.......... 5 »

A. M. Robert, à Taïkou, Corée.
Une anonyme de Versailles, demande de prières pour ses défunts.......... 20 »

A M. Jules Douénel, à Padong (Thibet).
Une anonyme de Versailles, demande de prières pour ses défunts.......... 40 »

A M. Bertrand, Nagasaki.
Une anonyme de Versailles, demande de prières pour ses défunts.......... 20 »

A M. Eugène Joly, Nagasaki, pour la construction d'une église.
Mme Pichery, mère, diocèse de Blois.......... 10 »

Au R. P. Beyzym (Madagascar central) pour ses lépreux.
Anonyme landais.......... 5 »

A Mgr Lamaze, Océanie centrale.
In spem contra spem.......... 2 »

Au R. P. Babonneau, mariste, îles Salomon.
Une anonyme de Versailles, demande de prières pour ses défunts.......... 25 »

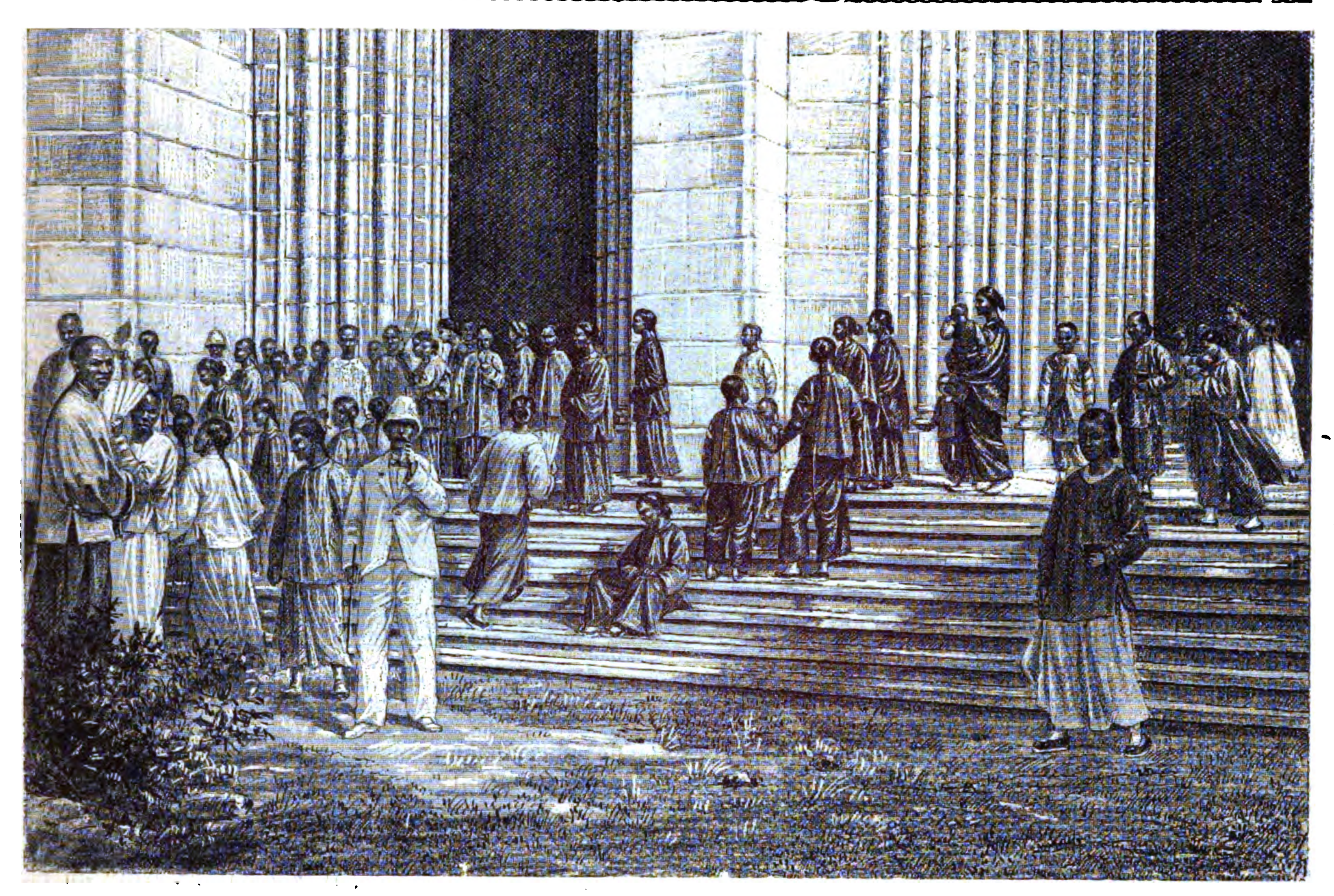
A Mgr Leray, îles Gilbert.
Mme Pichery, mère, diocèse de Blois.......... 15 »
M. C., diocèse de Paris, prières pour un malade.......... 2 50
In spem contra spem.......... 2 »

(La suite des dons prochainement).

Erratum. — Un don de 50 fr. attribué dans le numéro du 11 avril aux Sœurs Saint-Joseph de l'Apparition, comme venant du diocèse de Périgueux, provenait du diocèse de Rodez.

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



KOUANG-TONG (*Chine*). — FIDÈLES A LA PORTE DE LA CATHÉDRALE DE CANTON, UN JOUR DE FÊTE; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr MÉREL (voir *la Correspondance*).

CORRESPONDANCE

KOUANG-TONG (Chine)

Le Séminaire de Canton.

Nous nous associons bien volontiers à cette demande du vénérable évêque de Canton. Le successeur du regretté Monseigneur Chausse appuie, comme son prédécesseur, sur la nécessité des Séminaires dans les pays de mission. Ces Eglises naissantes, en effet, n'auront un avenir assuré que le jour où des prêtres du pays annonceront à leurs compatriotes la Bonne Nouvelle. Créer des séminaires, favoriser les vocations, c'est donc la meilleure manière de travailler à l'évangélisation des peuples.

LETTRE DE MGR MÉREL, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-TONG

La sollicitude des Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, comme celle de saint Paul, s'étend à toutes les Eglises. C'est donc aller au devant de vos désirs que de vous entretenir encore de nos œuvres. Je ne vous parlerai pas de ma mission elle-même, ni des progrès qu'y a faits et qu'y fait l'Evangile ; mon vénéré prédécesseur en a parlé éloquemment et à plusieurs reprises :

« Ce n'est plus, s'écriait-il après la guerre du Tonkin, ce n'est plus le cliquetis des armes, c'est le souffle de Dieu qui passe. Ce sont les pas d'un peuple, qui se précipite vers nos chapelles pour y entendre la Bonne Nouvelle. Ce sont des flots de catéchumènes, qui demandent à devenir chrétiens. »

Ce mouvement extraordinaire dont parlait Monseigneur Chausse se maintient et mes soixante-dix missionnaires et prêtres indigènes continuent de donner chaque année à l'Eglise deux, trois et parfois quatre mille nouveaux chrétiens.

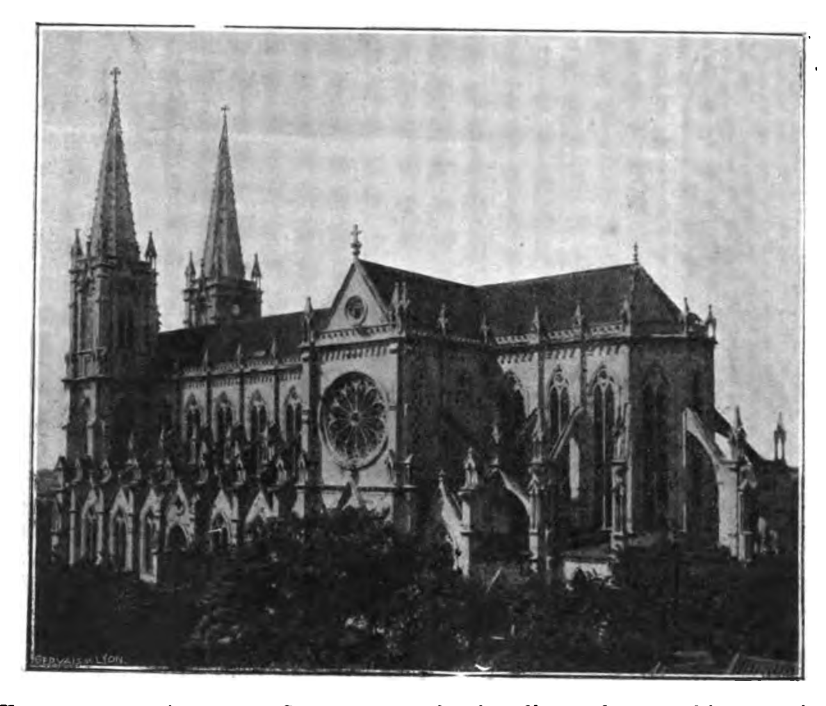
***

Je veux vous parler aujourd'hui du recrutement du clergé indigène. Mes prédécesseurs avaient déjà apporté à cette œuvre une attention extrême. A peine de retour de Rome, où il avait été sacré par S. S. Pie IX, Mgr Guillemin, n'ayant alors pas de séminaire, s'empressa d'envoyer des élèves ecclésiastiques au collège général de Pinang et il considérait comme un des plus beaux jours de son épiscopat celui où il lui fut donné d'élever au sacerdoce les quatre premiers lévites. Le zèle de Mgr Chausse ne fut pas moins ardent. En moins de douze ans, il donna à l'Eglise de Canton dix nouveaux prêtres indigènes. Quelques-uns sont déjà morts, d'autres ont blanchi dans les travaux du ministère.

Tous, animés d'un excellent esprit, travaillent avec zèle au salut de leurs frères. Ces prêtres ont reçu leur éducation cléricale à Pinang. Guidés par des directeurs éminents, tels que les PP. Laigre, Filliatrais, Lemonnier, Thibaudel, etc., pour ne citer que les morts, ils s'appliquent à imiter les exemples dont ils ont été témoins. En 1894, Mgr Chausse bâtissait un séminaire à Canton même.

***

En ce moment, la nécessité de multiplier le clergé indigène est plus impérieuse que jamais. Avec les seuls missionnaires non seulement il ne peut être question d'établir désormais de nouveaux postes ; mais il faut encore renoncer à donner des prêtres à d'anciens postes devenus vacants. C'est ainsi que, depuis quatre ans, le district où a été massacré le P. Chanès reste inoccupé; inoccupé le district du P. Maréchal, mort de la peste au mois de mai 1901; inoccupé pour longtemps aussi le district où le Père Julien a été massacré en janvier dernier. Pour combler les vides faits par la mort ou la maladie depuis le commencement de l'année dernière, pour pourvoir aux nouveaux postes, il me faudrait vingt missionnaires et il m'en est venu quatre seulement du Séminaire de Paris.



Vue de la Cathédrale de Canton ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr Mérel.



Mgr Chausse, ancien préfet apostolique du Kouang-tong.

Pour donner à l'Eglise de Canton ces nouveaux ouvriers évangéliques, il faudrait recevoir un plus grand nombre d'élèves ecclésiastiques et pour les recevoir agrandir le séminaire.

Agrandir le séminaire est chose facile, trouver de nouveaux élèves, est chose facile également. Depuis six mois ils sont arrivés une vingtaine; au premier appel ils accourront en foule de toutes les vieilles chrétientés voisines de Canton.

Mais comment faire face aux nouvelles dépenses? Réserver au séminaire une grande part sur l'allocation de l'Œuvre de la Propagation de la foi est chose impossible, car cette somme suffit à peine au viatique des missionnaires. Mgr Chausse s'était adressé aux lecteurs des *Missions catholiques* et ne l'avait pas fait en vain. Permettez que je le fasse à mon tour, que je vienne aujourd'hui encore intercéder en faveur de ces soixante petits ou grands séminaristes. 100 francs par an, c'est-à-dire 0 fr. 27 par jour, suffisent à l'entretien de chacun. Une bourse de séminaire en France demande un capital considérable; ici 2.500 francs suffisent à fonder une bourse à perpétuité.

C'est de grand cœur que j'appelle les bénédictions de Dieu sur ceux qui se laisseront toucher par ma détresse et m'aideront à donner actuellement à chacun de ces petits enfants le pain quotidien, et un peu plus tard, grâce à eux, à la foule des catéchumènes le pain de la doctrine, que je ne suffis pas à leur faire distribuer aujourd'hui.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père avait envoyé, au mois de février 1901, au nouveau roi d'Onitcha, Samuel Okosi Okolo, pour lui témoigner sa satisfaction et l'encourager à persévérer dans le bien, un magnifique tableau de la Sainte Vierge. Le monarque vient d'adresser à Sa Sainteté une lettre de remerciement dans laquelle il exprime en termes excellents ses sentiments de gratitude, de profond attachement et de filial respect à l'égard de l'auguste Pontife.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués, à Marseille, le 6 avril, pour les Missions d'Extrême-Orient, les jeunes prêtres de la Société des Missions Etrangères de Paris, dont les noms suivent : MM. Cathébras Pierre (Mende), pour la Birmanie méridionale, Petit Emile (Paris), pour le Tonkin maritime, Bonnal Jean-Joseph (Mende), pour la Cochinchine orientale, Deltour Antoine-Jean (Mende), pour le Kumbakonam, Mélizan Pierre-Marie (Marseille), pour la Corée, et Constancis Joseph (Clermont), pour le Kouang-Tong.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon et Paris. — Partout on s'apprête à célébrer solennellement le 80e anniversaire de la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. A Lyon, un sermon sera donné à la Primatiale de Saint-Jean en présence de Son Eminence le cardinal-archevêque et du Conseil central par S. G. Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier. A Paris, c'est à Saint-Roch, le dimanche 4, que se fera la cérémonie du soir, et M. le chanoine Carpentier prononcera le sermon. Le Conseil central y assistera.

Nous remercions NN. SS. les archevêques et évêques et MM. les curés de la solennité qu'ils voudront bien donner partout à cette fête.

Tonkin. — Mgr Marcou, des Missions Etrangères de Paris, vicaire apostolique du Tonkin maritime, nous écrit de Phat-Diem :

« Les *Missions catholiques* ont déjà annoncé la division du vicariat apostolique du Tonkin occidental et c'est le 8 février de cette année qu'a été érigé canoniquement le nouveau Vicariat du Tonkin maritime.

« A peine entré dans les fonctions de Vicaire apostolique, que, malgré mon indignité, le St-Siège m'a confiées, je tiens à envoyer une bénédiction toute spéciale au Bulletin des *Missions catholiques* qui concourt avec tant de zèle et depuis si longtemps à la prospérité des Missions.

« C'est grâce à lui que j'ai pu établir une léproserie à Thanh-Hoa. Après bien des déceptions et des essais infructueux, cette œuvre commence à acquérir un peu de stabilité. Les lépreux arrivent : nous avons déjà dépassé la vingtaine et je recourrai bientôt à vous pour solliciter de nouveaux secours. Je me recommande à vous dès maintenant; l'œuvre est en bonne voie, mais nous avons plus grand besoin de secours que jamais. »

Kouldja (*Chine*). — Le R. P. de Smet, des Missionnaires de Scheut-lez-Bruxelles, nous écrit de Kouldja :

« Il y a longtemps que les *Missions catholiques* n'ont plus reçu de nouvelles de notre mission. Il est vrai que, par ce temps de troubles, pas de nouvelles sont de bonnes nouvelles. Relégués dans le coin le plus reculé de la Chine, nous avons, grâce à la présence des cosaques russes, peu ou point senti les secousses qui viennent de bouleverser cet immense empire.

Mais si la persécution n'a pas pénétré jusqu'ici, ce n'est pas à dire que nous n'ayons que des consolations. Isolés au milieu d'une population cosmopolite, venue des quatre coins du monde : Mahométans fanatiques, Chinois indifférents, Mongols abrutis, nos chrétiens n'ont pas une conduite absolument irréprochable, d'autant plus qu'eux-mêmes sont pour la plupart des aventuriers qui ont choisi Ili comme dernier refuge.

« Cependant c'est une consolation pour nous de penser que ce sont ceux-là précisément qui ont le plus besoin de notre ministère, et qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour 99 justes qui n'en ont pas besoin. Or, comme les Chinois, d'ordinaire, pèchent par faiblesse ou par ignorance plutôt que par mauvaise volonté, il est excessivement rare, qu'au dernier moment quelqu'un refuse les secours de l'Eglise. D'ailleurs, il y a encore de très bonnes familles, descendant de martyrs et d'exilés, qui ont souffert pour la foi et qui sont dignes en tout point de leurs ancêtres par leur conduite exemplaire. »

Dahomey (*Afrique occidentale*). — Le R. P. Monnier, des Missions Africaines de Lyon, écrit d'Athiémé :

« La Mission d'Athiémé compte déjà plusieurs années d'existence puisqu'elle a été fondée par le R. P. Dorgère, d'illustre et regrettée mémoire. Nous sommes trois missionnaires affectés à cette mission ; mais nous avons, en outre, à desservir l'important village de Locossa où une station s'imposerait si on avait les ressources suffisantes pour y construire. Nous avons une école à Athiémé et à Locossa, l'une et l'autre fréquentées par une centaine d'enfants. Vu le climat très meurtrier, le missionnaire a besoin d'un logement confortable. Aussi j'ai été douloureusement surpris en arrivant de voir que les serviteurs étaient mieux logés que le Maître. Mais j'espère que le Maître ne nous en veut pas ; il sait bien, du reste, que la demeure qu'il a n'est que provisoire. Notre église est, en effet, une case construite en terre et recouverte d'herbes sèches. Déjà les quatre murs sont crevassés au point que nous craignons qu'ils ne puissent tenir debout pendant toute la saison des pluies, saison qui commence fin de mars et dure trois et quatre mois.

« Il y a un bien immense à faire dans ces contrées. La population est très dense. Le fétichisme est, pour ainsi dire, la religion de ces pauvres Noirs, qui cependant ne sont pas le moins du monde hostiles à la religion catholique. Au contraire, je connais plusieurs féticheurs qui rendent service à la mission chaque fois qu'ils le peuvent.

« Quand Mgr Dartois est venu il y a quelques jours à Athiémé, toute la population s'est portée à sa rencontre, pour lui souhaiter la bienvenue. A Locossa, l'accueil n'a pas été moins chaleureux, car le chef a fait tirer des coups de fusil en son honneur. Plusieurs notables de chacun des villages voisins ont envoyé au prélat des présents, les uns des chèvres, les autres des brebis.

« La polygamie règne en plein dans le pays. C'est à la femme et à elle seule qu'incombe la charge d'entretenir sa famille comme elle peut. Nous venons en aide aux plus nécessiteuses. Nous sommes assurés alors que leurs enfants viendront à la mission et qu'un jour on les baptisera. On dit : « Qui a l'enfant à l'avenir ; » aussi vivons-nous d'espoir. Déjà même nous comptons plusieurs jeunes gens sortis de la mission que plus d'un curé de France serait fier d'avoir dans sa paroisse. Ce sont, en effet, de véritables modèles de piété. Comme, dans nos écoles, nous enseignons la langue française, plusieurs de nos élèves peuvent ainsi occuper des places de douaniers, d'employés de bureau, d'interprètes dans l'administration. Quelques-uns se dévouent aussi pour nous seconder dans l'enseignement de leurs frères plus jeunes. Aussi peut-on dire que l'œuvre des Missions ici est une œuvre aussi française que catholique. »

Saint-Albert (*Canada*). — Le R. P. Culerier, Oblat de Marie-Immaculée, nous écrit de Saint-Albert :

« Au début, le Séminaire comptait sept élèves représentant les sept langues parlées dans un rayon de vingt lieues autour de Saint-Albert. Des sept élèves de la fondation, il n'en

resto que deux ; mais onze autres sont venus ; un douzième est attendu incessamment et six enfants de 13 à 14 ans se proposent de demander leur admission en août 1902. Les colonies françaises, belges, irlandaises, écossaises, polonaises, russes catholiques, hongroises, de l'Alberta nous fourniraient certainement beaucoup d'autres recrues. Mais, pour les recevoir et les entretenir, les ressources manquent.

« Les parents de ces enfants sont venus ici dans les six dernières années. Les frais de la traversée ont absorbé presque tout leur avoir : le maigre surplus a été consacré à l'achat de chevaux et d'instruments aratoires. Mais il faut à l'homme autre chose que des chevaux, des charrues et des voitures.

« — Donnez-nous des prêtres ! » voilà ce qu'ils nous disent, à nous qui les visitons, tantôt une fois, tantôt deux fois par an, selon les distances. Pourquoi pas tous les mois ? Parce que nous sommes en nombre insuffisant pour répondre aux appels de tout le monde ; parce que notre connaissance des langues étrangères est limitée : six langues européennes sont parlées autour de Saint-Albert !

« N'y a-t-il pas dans tous les pays d'Europe des prêtres qui connaissent quelques-uns de leurs paroissiens expatriés en Alberta ? Les Français du bourg de Saint-Emile sont originaires de l'Allier. Les colons de Ste-Emerance viennent de Belgique. Les Irlandais de Saint-Albert, les Ecossais de Glengarry, les Polonais de Sandy-Lake, les Russes catholiques de Rabbit Hill, les Allemands de Morinville, les Hongrois de Duhamel, les Italiens de Canmores ont laissé en Europe des parents, des amis. Parmi ces parents et amis, ne s'en trouvera-t-il pas qui voudront aider un petit garçon à devenir prêtre ?

« Mgr Grandin a placé deux de ses missionnaires au Séminaire, pour y instruire une douzaine de jeunes aspirants au sacerdoce.

« Sans doute, nous ne faisons pas aussi bien que ceux qui jadis nous eurent pour élèves dans divers Séminaires d'Europe. Mais rien ne sert d'avoir des docteurs ici ; au Canada, il faut des gens capables de manier une pioche après avoir fait leur classe, capables de s'intéresser au suif après avoir exposé l'origine des idées à un apprenti philosophe, des gens décidés à professer toutes les matières parce qu'il est impossible d'avoir un spécialiste pour chaque branche d'enseignement.

« Enfin, rien ne sert de me souhaiter des succès dans l'œuvre du séminaire, si les écus, les piastres, les florins, ne viennent pas établir sous mes yeux la sincérité des vœux faits en ma faveur. A Saint-Albert, le temps est aux œuvres, fort peu aux paroles ; aussi j'arrête ici ma harangue, vous invitant à agir après m'avoir entendu. *Date, et dabitur vobis* ! »

LES CANAQUES

Par le R. P. GUIS

DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-GUINÉE

Mort. — Deuil.

Suite (1)

Voyons maintenant la condition particulière du veuf et de la veuve.

Les misères du veuf commencent au moment même où sa femme rend le dernier soupir. On se jette sur lui, on lui enlève tous les ornements qu'il peut avoir alors. A quoi lui serviraient-ils, maintenant qu'il n'a plus qu'une morte pour épouse ? Les ornements ne disent plus rien aux morts, et le veuf est, bon gré mal gré, voué au célibat à perpétuité. Les parents de la défunte l'accablent d'injures et de coups, sous prétexte qu'il n'a pas veillé comme il le devait sur son épouse, qu'il ne l'a pas protégée contre le *nepu*, qu'il la nourrissait mal, etc. Singulière manière de compatir à sa douleur !... On dévalise la maison, et l'on emporte tout ce qui, d'après le droit papou, appartient à la femme : filets, marmites, batterie de cuisine, chiens, porcs ; tout retourne à la maison des parents de la morte.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 18 et 25 avril.

Le malheureux mari, à la pensée de tout ce qu'il aura à souffrir, plus encore qu'à cause de la mort de sa femme, tombe dans un profond chagrin et n'attend pas toujours le pillage de sa case. Il prend lui-même les marmites et les brise avec fracas au millieu du village en criant :

« — Je ne mange plus maintenant, à quoi bon des marmites ? Voilà ! »

Il s'empare aussi des filets et les met en pièces en disant :

« — Qui portera le filet maintenant ? Qui le remplira de bois ou de légumes. »

Puis il va en sanglotant se coucher à côté du cadavre et ne se relève que pour se mettre à la suite de ceux qui l'emportent au lieu de la sépulture. A Mekeo, c'est toujours au village d'origine ; on doit être enterré là où l'on est né. Il suit donc le cortège, criant, pleurant, défaillant à chaque pas. Des hommes le soutiennent, tandis que les autres le poursuivent de leurs sarcasmes.

Après l'enterrement, il se hâte d'aller se cacher dans la *marea* du village, qui lui servira de demeure ou de prison pendant le jour. La nuit, il ira dormir sur le tombeau, et ainsi jusqu'à la fin du deuil. Il n'a plus rien ; ses jardins sont dévastés, ses cocotiers découronnés, plus personne pour lui faire la cuisine.

***

Le mari veuf doit venir, chaque soir, coucher sur la tombe de sa femme. La veuve, elle, doit passer ses jours et ses nuits sur le tombeau de son défunt mari, pendant un très long-temps. Cet usage a pour but d'empêcher les porcs et les chiens de venir dévorer le cadavre, ou le *nepu*, le sorcier, de prendre certaines parties du corps pour les faire servir à ses philtres diaboliques et à ses sortilèges.

Avec le veuf ou la veuve, il y a toujours quelques proches parents, quelques amis, qui lui tiennent compagnie ; ils travaillent à confectionner des ornements de deuil, et passent le reste du temps à dormir ou à se lamenter.

Rien n'est triste comme les mélopées funèbres qui résonnent dans la case. Si, poussé par la curiosité, vous vous dirigez la nuit à travers les grandes herbes vers l'endroit où les lamentations retentissent, vous croyez tomber au milieu d'une scène d'évocation diabolique. Un feu maigre et pâle flambe au-dessus d'un tertre et se reflète, blafard, contre le toit brun et luisant en feuilles de cocotier. Autour du feu, accroupis, noirs comme des démons, enlacés dans d'étranges ornements en paille jaune tressée, sont les pleureurs. Ils ne font pas un mouvement ; le bruit confus de leurs plaintes semble plutôt sortir de terre que de leurs poitrines ; mais la flamme qui danse paraît agiter et contorsionner leurs figures hébétées par la douleur, la souffrance et les privations. Car, dans cette solitude, ils ont à souffrir du jeûne et des intempéries ; puis, ces scènes lamentables, même si elles sont de commande, ne sont pas faites pour réjouir l'âme ni calmer les nerfs. Une foule d'aliments doivent ne jamais figurer dans leurs repas ; l'eau pure leur est



interdite, même pour se laver, et ils ne boivent qu'une abominable et piquante décoction de gingembre.

On peut bien appliquer ici le mot du poète, en lui enlevant sa note plaisante et satirique : les us et coutumes en Papouasie,

Pour honorer les morts, font mourir les vivants.

***

Rien de plus triste et de plus sombre que les années de veuvage pour un homme ! Par le fait qu'il a perdu sa femme, un homme perd du coup tous ses droits : c'est la mort civile dans toute son horreur. Vieux ou jeune, chef ou plébéien, il n'est plus rien : il ne valait que par sa femme qui le suivait toujours : maintenant il ne compte plus, il n'est plus que veuf... Pour lui, plus de chasse, plus de pêche avec les autres; sa présence porterait malheur, et l'esprit de sa femme viendrait effrayer poisson et gibier. On ne l'entend plus dans les discussions; il n'a plus voix au conseil des anciens ou des hommes influents. S'il y a des *tazu*, il se contente d'en humer de loin le fumet appétissant. S'il y a des danses, il écoutera de loin le son des tambours. Fait-on des jardins, il n'y a pas un pouce de terre réservé pour lui. Plus encore ; si l'un de ses enfants veut se marier pendant ce temps-là, il n'a pas le droit d'intervenir en quoi que ce soit, ni de toucher aucun présent. Il serait mort, qu'on ne ferait pas de lui plus complète abstraction.

Il est devenu un animal nocturne. Défense lui est faite de se montrer en public, de traverser le village, de passer dans les chemins et les sentiers frayés. Comme un sanglier, il doit se contenter de marcher dans les herbes et la brousse. Du plus loin qu'il entend ou voit venir quelqu'un, une femme surtout, il se blottit derrière un arbre, un fourré, une touffe d'herbes, et n'a garde de révéler sa présence.

S'il veut aller seul à la chasse, à la pêche ou à la maraude, il part la nuit. S'il a besoin de consulter quelqu'un, même le missionnaire, il le fait en grand secret et la nuit; il semble avoir perdu la voix et ne parle plus qu'en chuchotant.

***

Il est tout barbouillé de noir de la tête aux pieds; les lèvres et les paupières gardent seules leur couleur rouge vif, ce qui n'est pas pour ajouter à sa beauté. Son crâne est rasé à l'exception de deux mèches de cheveux qui papillonnent sur ses tempes. Il porte continuellement une sorte de calotte en écorce d'*itaburi* battue, qui lui couvre complètement la tête jusqu'aux oreilles et vient se terminer en pointe sur la nuque : d'un peu loin on croirait absolument voir un crâne dépouillé et depuis longtemps blanchi au soleil.

Son ventre, ce pauvre ventre, où viennent, chez le Papou, se répercuter toutes les émotions physiques et morales, est fortement comprimé dans une, deux, trois ceintures en herbe tressée, larges de trois ou quatre centimètres. Ses bras et ses jambes depuis le genou jusqu'à la cheville, sont couverts de bracelets faits de la même matière, et tressés sur le membre même. Son cou est entouré d'ornements semblables.

Il n'a plus le droit de porter de *mahawa* (filet en forme de sac); à la place, il porte, attachés à une ficelle suspendue à l'épaule, quantité de petits sacs infects, faits non plus en ficelle et à mailles, mais en chiffon quelconque; c'est là dedans qu'il loge ses diableries et ses richesses.

Sa nourriture elle-même est soumise aux règlementations des pompes funèbres; mais il ne s'en soucie pas outre mesure, et mange en cachette tout ce qui lui tombe sous la main, qu'il le vole ou qu'il le reçoive.

Son casse-tête l'accompagne partout et toujours; il en a besoin pour se défendre contre les sangliers et aussi contre l'esprit de sa défunte épouse, à qui il pourrait prendre fantaisie de venir lui jouer quelques mauvais tours; car, ainsi que nous le verrons plus loin, les âmes des morts reviennent fréquemment, et leur visite est loin d'être désirée, vu que tous les esprits sans exception sont méchants et ne se plaisent qu'à nuire aux vivants. Heureusement qu'on peut les tenir en respect avec un bâton, du feu, une flèche ou un casse-tête?

***

La condition d'un veuf, si déplorable qu'elle soit, au lieu d'exciter la pitié et la commisération, ne sert qu'à le rendre un objet d'horreur et de crainte. A peu près tous les veufs, en effet, ont la réputation d'être plus ou moins sorciers, et leur genre de vie n'est pas fait pour donner un démenti à l'opinion publique. Ils deviennent forcément paresseux et voleurs, puisqu'il leur est défendu de travailler : pas de travail, pas de jardins; pas de jardins, pas de nourriture; il faut donc voler, et ce métier ne va pas sans un peu d'audace et de méchanceté au besoin.

***

Si fortes et si enracinées sont ces lois et coutumes du veuvage, que, même aujourd'hui, après tous les progrès réalisés par le missionnaire, on n'a pu encore décider les veufs à venir avec les autres à la messe le dimanche. Ces sauvages, qui n'éprouvent aucune répugnance à coudoyer des individus pourris de plaies ou rongés de lèpre, ne pourraient supporter la présence d'un veuf au milieu d'eux.

Un missionnaire, dans un temps où il y avait beaucoup de veufs dans le village d'Inawi, avait institué un service particulier pour eux, vers 3 ou 4 heures du matin, alors que tout le monde dormait encore. Il les instruisait, les confessait, leur donnait la sainte communion. Mais, dès que les premiers bruits se faisaient entendre au village, tous ces pauvres gens se sauvaient dans la brousse.

Il n'est pas étonnant que beaucoup d'entre eux, pris de dégoût pour leur misérable existence, cherchent à y mettre un terme : un arbre, un bout de liane autour du cou, c'est facile et pas cher. C'est le genre de suicide le plus ordinaire. Aussi, au commencement du deuil, les veufs sont étroitement surveillés, et, où qu'ils aillent, un homme est toujours avec eux.

Plusieurs, sans doute, seront étonnés en lisant ces derniers détails. N'a-t-on pas dit et écrit que le suicide est un produit de la civilisation? On voit combien cet aphorisme est faux.

(*A suivre*.)



Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite

Encore nos Sénégalais. — La guerre entre villages. — Suite du voyage.

Le 2 février était vraiment un jour de repos bien gagné et tout le monde en profite largement. La factorerie s'achève, les portes se placent, nos successeurs auront vraiment une maison magnifique.

Tout semble marcher à souhait; mais, le soir, nouvel incident: un caporal sénégalais a été éclaboussé par un enfant qui jouait. Il s'est fâché, a frappé le coupable dont le père arrive aussitôt, armé de son fusil. Le Sénégalais brandit sa baïonnette. Les voisins prennent le parti de leur compatriote et voilà le village en révolution, tout le monde prêt à se battre. On vient devant M. Foret : tout s'explique peu à peu; au fond il n'y a pas de quoi fouetter un chat...

Les Sénégalais sont vraiment très difficiles à mener: il faut pour ces gens-là une discipline de fer. Ce sont, dit-on, d'admirables soldats, grâce auxquels nous avons réalisé toutes nos conquêtes africaines. Oui, c'est vrai ; mais la gloire couvre-t-elle toujours la boue ? Quand, dernièrement, un écrivain du *Figaro,* excusant la mission Chanoine, racontait comment les choses se passent en pays noir, il n'exagérait rien. Trop souvent, dans les razzias, on massacre jusqu'aux enfants ; les femmes seules sont épargnées, parce que les soldats sénégalais savent que c'est leur part de butin, et encore malheur à celles qui ne plaisent pas !

Ici, nos Sénégalais ne veulent pas comprendre que les choses ne peuvent pas se passer ainsi. Pour eux, le Pahouin est l'ennemi, c'est un sauvage, un païen, moins que rien : le Sénégalais est tellement fier de son pays et de sa religion que, pour lui, tous les autres ne valent même pas la boue.

La nuit porte conseil, tout s'arrange, le lendemain matin il n'y paraît plus; mais M. Foret décide d'envoyer les plus mauvaises têtes à Sendyé. Mieux vaut un petit nombre d'hommes, sur lesquels on peut compter, qu'une bande nombreuse d'indisciplinés.

* * *

3 février. — La factorerie est achevée. En somme, les travaux ont marché vite et l'ouvrage est solide. Les Pahouins, peu accoutumés à de pareils édifices, accourent de tous côtés et poussent à sa vue des « Oh! » d'admiration. Le vieux chef Edoumenge ne se sent pas de joie ; c'est sa maison. Ce sont ses hommes, ses blancs, qui l'ont faite.

Heureusement nous allons partir dans deux jours. Il n'est pas trop tôt: au train dont nous allons, l'expédition durerait plus de deux ans et personne n'en a envie !

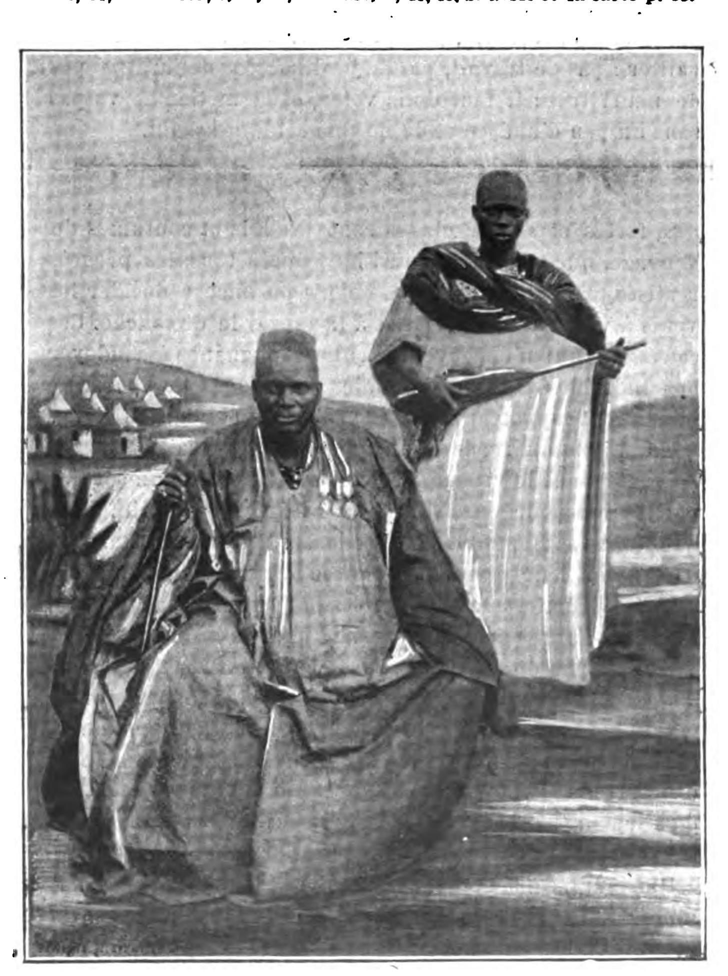
* * *

On n'entend que cris, pleurs, lamentations. Depuis

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril et la carte p. 33.



GABON. — TATOUAGE DE FEMME AMVOM ; d'après une photographie du R. P. TRILLES.



GABON, — DEUX SÉNÉGALAIS ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. TRILLES.



CANTON (*Chine*). — VUE DE KIETYONG ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr MÉREL (voir p. 205).

longtemps, les Amvom sont en guerre avec les Yemedzim. Il y avait récemment presque traité conclu, les morts étaient payés de part et d'autre; seule restait la blessure d'un Amvom qui avait eu le pied traversé.

La guerre a recommencé soudain. Les Amvom, alliés aux Yemvam, ont voulu surprendre les Yemedzim : partis la nuit en grand secret, ils sont entrés dans le village ennemi; mais les Yemedzim, prévenus on ne sait comment, les attendaient embusqués dans leurs cases : ils ont tiré à bout portant sur les agresseurs; les Amwom ont eu 7 tués, 10 blessés; les Yemvam 2 tués et les survivants errent maintenant dans la forêt, traqués par les Yemedzim. Les hommes tués ont été coupés en petits morceaux, rôtis et mangés. Les Yemedzim triomphent et la paix n'est pas près de se conclure, car, pour un tué, il faut un tué. D'ici longtemps ce sera une guerre d'extermination, et si les Amwom sont dix fois plus nombreux, ils ont le désavantage de ne guère s'entendre entre eux!

En attendant, ici on pleure, et là-bas retentissent les chants de triomphe; joie et douleur, victoire et défaite, c'est la vie humaine. Nous avons ici, réduite à d'infimes proportions, l'histoire perpétuelle de l'humanité.

En tout cas, nous avons la chance de ne pas être mêlés à la bagarre.

***



GABON. — Un village de l'intérieur; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Trilles.

Le dimanche 4 février, la maison étant entièrement terminée, nous y célébrons une messe aussi solennelle que possible. Les gens du village ont demandé la permission d'y assister, les hommes d'abord, puis les femmes, étonnées qu'on la leur accorde si facilement.

Le reste de la journée se passe sous une pluie torrentielle : décidément, nous entrons en pleine saison des pluies, ce qui ne facilitera pas précisément le voyage.

***

Le 6 février, M. Foret expédie un courrier à Sendyé, c'est là une nouvelle cause de palabres avec les Sénégalais, dont deux refusent de marcher : l'un se décide finalement, l'autre s'obstine; il est cassé aux gages et privé de viande.

Après conseil tenu entre nous trois, nous décidons de nous séparer. Hier, nous avons vérifié et revu ensemble toutes les caisses; je vais partir en avant pour Evinayong, avec tous les porteurs disponibles; ils reviendront ensuite chercher les autres caisses; le P. Tanguy repartira alors et nous en agirons de la sorte jusqu'au Woleu. M. Foret reste à Abénélang pour attendre les charges en retard, il nous rejoindra ensuite à marches forcées.

***

A midi, après déjeuner, je pars pour Evinayong.

Le chemin est d'abord le même que celui de Kênê; nous nous en séparons au ruisseau Bingang pour traverser en-

suite la Neille, dont le cours sinueux décrit, à partir de sa source, un demi-cercle immense autour d'Abénélang. Elle est large à cet endroit d'une dizaine de mètres et c'est pour la dernière fois que nous la franchissons. Désormais, nous entrons dans le bassin direct du Woleu.

∴

Après la Neille commence l'ascension d'une colline dont le sommet se couronne de roches magnifiques et qui descend à pic du côté d'Evinayong. Il nous faut une heure pour parvenir au sommet. En une heure et demie, après avoir traversé un immense marécage, nous arrivons aux deux villages de Nkoumabeng, composés d'une cinquantaine de cases.

Nkoumabeng est synonyme de *Beauséjour*. En effet, le paysage est superbe ; de là nous apercevons, au loin, les collines Otsiga que nous voyions jadis près de Mbyombyo, Kénê où nous étions dernièrement et loin derrière nous Enanganyela.

De Nkoumabeng nous arrivons à un hameau de 150 cases, *Evinayong* (le village qui méprise les autres), formé de quatre groupes distincts, séparés respectivement les uns des autres par 500 mètres de terrain et quatre rivières, le Mbing, le Bial, l'Efo et le Méka, qui se réunissent au sortir d'Evinayong et vont se jeter dans le Ntshiwo, affluent du Woleu.



GABON. — Gombo-Gombo, arbre a radeau ; d'après une photographie du P. Trilles (v. le texte).

Nous sommes toujours chez les Amwom et l'accueil de la population est sympathique.

Je profite de cette journée pour mettre mes carnets à jour et parler aux chefs du traité à conclure. Impossible de s'entendre. Attendons à demain.

Le P. Tanguy arrive le 8 février à midi, mais très souffrant et ayant eu beaucoup de peine à faire la course. Sa dysenterie et les purgatifs à l'ipéca et au calomel qu'il a dû prendre l'ont bien épuisé. Pourtant, il nous faut partir demain pour Aloum.

9 février. La situation devient difficile. Depuis un mois le chef de l'expédition devrait nous avoir rejoints : nous commençons à peine notre voyage et déjà farine, vin, sucre et café manquent, ainsi que bien des choses qui nous seraient nécessaires en cas de maladie.

En attendant, les Pahouins nous ont dérobé deux boîtes de cartouches de revolver. Gare au voleur !

Les coqs n'ont pas encore chanté que, déjà, il se produit autour de ma tente un grand tumulte.

« — Chut ! chut ! il dort.

« — Eveillons-le.

« — Non, il se fâcherait ; ces gens-là sont terribles.

« — Taisez-vous donc, vous, là-bas !... »

Et, comme, d'ordinaire, en ces circonstances, chacun objurgant son voisin de faire silence et employant pour cela

force cris et gestes, l'assemblée devient des plus houleuses.

Je sors, silence immédiat et général.

« — Qu'y a-t-il donc? »

On m'apporte triomphalement les deux boîtes de cartouches dérobées. Salutaire effet des terrifiantes conséquences que le larcin devait produire. Malheur au voleur, à ses voisins, à ses parents, à ses amis! Ces petits engins étaient extrêmement redoutables, partaient tout seuls, tuaient n'importe qui. Le feu, le tonnerre n'étaient rien auprès. Bref, le voleur avait pris peur et nous rendait notre bien. C'est tout ce que nous désirions.

A trois heures, le P. Tanguy part pour Aloum; demain matin, il me renverra les porteurs, et à mon tour je quitterai Evinayong pour le rejoindre.

Dès le matin du 10 février, je quitte Evinayong et ses quatre populeux villages pour me diriger sur Aloum. Les trois kilomètres qui séparent ces deux villages sont fort peuplés. Après 800 mètres, on trouve Edoume avec ses 30 cases, et Esong, village en construction qui ne compte encore que 5 cases, mais promet de s'étendre fort loin, puis Mbam, Emviga, enfin Aloum, au revers de la colline dont Emviga occupe le sommet.

(*A suivre*).

MISSIONS COPTES DE LA HAUTE-ÉGYPTE

Par le R. P. ROLLAND, de la Compagnie de Jésus.

Nous avons publié l'année dernière une étude très remarquable du R. P. Jullien sur les progrès des Coptes non unis, ou Jacobites, vers le centre unique de la vérité religieuse. Un autre membre éminent de la Compagnie de Jésus, très au courant, lui aussi, des questions relatives à la vénérable Eglise de Saint-Marc, le R. P. Rolland, nous adresse de Minieh (Egypte) la précieuse communication qu'on va lire.

Depuis cinq ans surtout, un mouvement de retour au centre du catholicisme se dessine dans la nation copte. Les résultats dépassent les espérances des plus optimistes. Déjà le nombre des conversions a atteint le chiffre de 11.190 pour la Haute-Egypte, c'est-à-dire pour les diocèses d'Hermopolis et de Thèbes. La Basse-Egypte a, elle aussi, compté un certain nombre de retours; mais le mouvement y est beaucoup moins sensible.

∴

Cette marche ascendante des âmes vers la lumière a son principe en Dieu seul; mais plusieurs causes y ont contribué.

D'abord les protestants n'y sont pas étrangers. Ils ont agi sur l'esprit et le cœur des Coptes par tous les moyens dont ils disposent, et en ont tiré un grand nombre de leur immobilité quatorze fois séculaire, en les faisant changer de religion. Le nombre de leurs adhérents était, d'après leur statistique, il y a deux ans, de 6.163 pour la Haute-Egypte. Or, les disciples de Luther ont détruit une erreur capitale qui avait cours parmi les sectaires de Dioscore : la croyance à l'unité de nature et de volonté en Notre-Seigneur. Ils ont aussi enseigné la Procession du Saint-Esprit par le Père et le Fils, tandis que les schismatiques orientaux admettent la Procession par le Père seulement.

Enfin ils ont donné aux Fellahs obtus et paresseux, l'idée de lire et d'étudier la Bible, de s'instruire et de chercher la vérité. Plus tard, quand les prêtres catholiques sont venus les instruire de la vérité pure, bien des Coptes de bonne foi, qui avaient passé au protestantisme, faute de mieux, ont alors demandé la paix du cœur à la pleine possession de la vérité. Nos adversaires ont déblayé le terrain et préparé des conversions.

⁂

Une autre cause de retour à l'Unité, c'est l'identité de rite : même langue liturgique, mêmes cérémonies religieuses pour la collation des sacrements, mêmes offices et même calendrier pour tous les Coptes de la vallée du Nil. Contrairement à ce qui se passe en Syrie, où l'identité de rite n'est ni l'unique, ni même le meilleur instrument pour ramener les dissidents, en Egypte, cette identité facilite merveilleusement le retour des brebis transfuges au bercail. Les Coptes tiennent, avant tout, à leurs usages. Cela est si vrai, qu'on en voit souvent, après avoir passé au camp protestant, observer encore leurs jeûnes, comme s'ils étaient Coptes, et vouloir que leurs enfants soient baptisés par immersion, contrairement à l'usage de la secte qui administre le baptême par ablution. Or, non seulement le rite catholique est le même que le jacobite ; mais encore les jeûnes (ce point que les dissidents considèrent comme l'essence de la religion) ne diffèrent pas, en soi, dans les deux Eglises : 45 jours avant Noël ; 56 au grand-carême, 3 en souvenir du jeûne de Ninive, de 20 à 45 pour les apôtres Pierre et Paul, et 15 avant la fête de l'Assomption. S'il y a des différences, elles viennent d'indults spéciaux, allégeant, dans certaines localités, les rigueurs du précepte. Aussi quand les jacobites sont témoins des cérémonies de l'Eglise copte unie, qu'ils ne connaissaient pas auparavant, ils disent avec une satisfaction mêlée d'étonnement : « Mais c'est comme chez nous. »

En outre, une chose les frappe : c'est l'ordre et la piété qui règnent dans les assemblées catholiques. Chez eux, tout le monde cause, entre et sort pendant l'office et leur église ressemble à un vrai *souq* (foire ou marché). Chez les catholiques, au contraire, la maison de Dieu est une maison de prière et de recueillement. Les Jacobites en sortent tout édifiés.

⁂

Les prêtres jacobites, voulant enrayer le mouvement vers l'Unité, se sont appliqués à chercher des différences et à les mettre en relief afin de maintenir la séparation.

« Les catholiques, ont-ils dit, n'ont pas les mêmes jeûnes que nous; ils en ont supprimé une partie. En célébrant la Messe, leurs prêtres ne quittent pas leur chaussure. Ils admettent deux natures en Jésus-Christ et nous, une seule. Nous croyons que le feu sacré descend du ciel, au Saint-Sépulcre, le Samedi Saint et eux le nient. »

Il est facile de répondre que les jeûnes pour tous les Coptes d'Egypte sont les mêmes et que l'Eglise catholique ne les a pas abolis. En fait, les évêques et les missionnaires qui travaillent auprès des schismatiques ou des néo-conver-

tis ont soin d'observer scrupuleusement tous les jeûnes avec la rigueur de leur institution primitive. Quant à dire la Messe nu-pieds ou avec des souliers, c'est chose indifférente qui ne touche pas au rite. Saint Paul recommande aux hommes d'avoir, dans le lieu saint, la tête découverte; mais il ne dit nulle part qu'ils doivent quitter leur chaussure. La question des deux natures ne doit pas arrêter, puisque c'est une vérité affirmée par les livres liturgiques, en termes explicites. Enfin croire ou nier la provenance céleste du feu sacré est une chose qui ne touche pas au dogme.

***

Une troisième cause de retour à l'Unité a été le rétablissement de la hiérarchie. Avant cet acte important, les Coptes séparés répondaient à toutes les tentatives de propagande faites auprès d'eux :

« — Où sont vos évêques? Où est votre Patriarche? Vous formez un troupeau sans Pasteur. Pourquoi irions-nous vers vous? »

Quand Mgr Macaire a été élu par Léon XIII évêque et administrateur de l'Eglise Copte, il y a eu un nouvel élan vers l'Unité, parmi les jacobites. Le prélat visita, avec toute la pompe et toute la solennité possible, les diverses localités de la Haute-Egypte. C'était le moyen de frapper les imaginations et de montrer, dans toute sa splendeur, la vitalité de l'Eglise catholique, réduite jusque-là à un rôle effacé, dans cette Thébaïde où elle avait autrefois jeté un si vif éclat.

Partout les réceptions furent brillantes, enthousiastes. Mgr Macaire en profitait pour semer partout le bon grain de la vérité et inviter, d'un cœur plein d'amour, ses frères séparés à revenir se ranger sous la houlette du Bon-Pasteur; 4.500 jacobites répondirent à cette invitation; ils demandèrent, par écrit, à être reçus parmi ses ouailles. Si ce n'était pas encore là une conversion sincère, cette démarche était, du moins, un heureux indice.

A Mgr Macaire ont été adjoints deux autres évêques : Mgr Maximos Sedfaoni, évêque d'Hermopolis, qui réside à Minieh, et Mgr Ignace Berzi, évêque de Thèbes, qui habite Tahta.

Ainsi l'Eglise copte-unie est divisée en trois diocèses: celui du Caire, pour toute la Basse-Egypte, et les deux autres, pour la Moyenne et la Haute Egypte. Le Souverain Pontife, qui a montré tant de bienveillance pour la nation copte, voyant croître le nombre des conversions, a pris en considération la demande faite par les évêques et les notables, et a rétabli le Patriarcat d'Alexandrie. Mgr Macaire a été élu pour cette haute dignité. Les qualités du Prélat, le rôle qu'il avait déjà joué dans la direction des affaires du Rite et sa mission en Abyssinie auprès de Ménélik, le désignaient à cette éminente fonction.

Ce grand acte a jeté l'alarme dans le camp de l'*orthodoxie*, qui a mis tout en œuvre pour paralyser l'heureuse influence du nouveau Patriarche. Le journal schismatique ***Taoufik*** attaqua le discours qu'il prononça le jour de son intronisation, discours aussi beau de forme que riche de fond, où l'orateur montrait les ravages du schisme. Mgr Ignace répondit et cette polémique a eu pour heureuse conséquence d'attirer l'attention sur le haut clergé copte catholique. Les gens sensés, parmi les jacobites, ont fait ce raisonnement : « Il ne peut y avoir qu'un patriarche légitime d'Alexandrie, et il y en deux maintenant. Quel est l'intrus? Comme, d'après les Canons de Nicée, reconnus par tous les Coptes, le patriarche de Rome (le Pape) est le chef des autres Patriarches, le chef de l'Eglise, d'après nos livres liturgiques, il s'ensuit que le Patriarche légitime est celui qui est uni au Pape. Or, seul Mgr Macaire est dans ce cas. C'est donc lui qui est le successeur légitime de saint Athanase et de saint Marc. »

***

Si le Patriarche jacobite n'est pas en communion avec l'église romaine, c'est par sa faute. Bien souvent le clergé copte-uni et les notables de la nation lui ont proposé cette union, promettant de le reconnaître pour leur chef spirituel, s'il se soumettait lui-même au Pape. Ces démarches, dignes d'éloges, n'ont jamais abouti.

Pour éviter l'affront d'être éclipsé par le nouveau patriarche, s'il restait son égal, il a voulu se hisser sur un piédestal de grandeur inconnu à ses devanciers : il a résolu de se faire Pape! Trois patriarches devaient être les satellites de ce nouvel astre. Les prélats, destinés à cette haute fortune, étaient les évêques d'Alexandrie, d'Assiout et d'Esné. Quand le clergé et les principaux de la nation furent réunis pour traiter cette affaire, un laïque influent demanda à l'assemblée délibérante :

« — Croyez-vous que les Rois et les empereurs accréditeront auprès du *Pape* créé par nous, des Ambassadeurs, comme pour le Pape de Rome? »

Cette simple question fit ressortir le ridicule d'un pareil projet : on se hâta de l'enterrer. On s'est contenté de donner à Sa Béatitude le titre de Pape.

Le bruit a couru que ce Pape nominal, appelé Cyrille, apprenant que son compétiteur, Mgr Macaire, venait, lui aussi, de prendre le même nom, a réclamé auprès du Khédive contre une pareille « usurpation ». Son Altesse a, dit-on, finement répondu:

« — Beaucoup de gens prennent aussi mon nom d'Abbas; je n'ai jamais cru devoir m'en formaliser. »

***

Le rétablissement de la hiérarchie chez les Coptes-unis a donc été un grand pas vers la conquête des âmes. Pourtant, les victoires ne seront nombreuses et assurées que le jour où la petite armée des apôtres actuels parmi le clergé indigène, n'aura pas seulement à sa tête de brillants capitaines, mais verra ses cadres se remplir de soldats vaillants qui combattront sous leurs ordres.

***

En attendant, NN. SS. les Evêques donnent l'exemple du zèle apostolique. Ils sont restés missionnaires et parcourent leurs diocèses respectifs pour prêcher des Retraites et s'acquitter de toutes les fonctions du ministère évangélique. Il est difficile de se faire une idée des sacrifices qu'entraîne une pareille vie. Cet apostolat s'exerce le plus souvent dans les campagnes, chez les Fellahs, qui sont toujours heureux et fiers de recevoir leur Evêque, mais qui ne peu-

vent le traiter comme il convient à sa dignité. Ajoutez à cela que le Carême, étant l'époque de l'année la plus propice pour la visite des paroisses, est aussi l'époque du « Grand Jeûne ». Le prélat doit, comme les simples fidèles, se contenter de légumes pendant cinquante-six jours : non seulement la viande et le laitage sont défendus, mais aussi le poisson. Des rigoristes prétendent même que le miel est également interdit, d'après ce principe que le miel vient d'un être vivant, l'abeille, comme l'œuf de la poule.

Quoi qu'il en soit, on ne peut songer à faire comprendre à ces braves gens, catholiques de fraîche date, que

Il est avec le ciel des accommodements.

Si vous invoquez la nécessité, on vous répondra que vous devez attendre après Pâques pour adoucir le régime.

Un Copte influent et fort attaché aux usages antiques, faisait, en ma présence, le plus grand éloge de l'évêque *orthodoxe* de Minieh, Amba Yacobos, mort depuis peu de temps, parce que le Prélat avait répondu à des personnes qui lui conseillaient, dans l'intérêt de sa santé, de ne pas observer la loi du jeûne dans toute sa rigueur :

« — Je préfère mourir plutôt que de violer cette loi ! »

Le jeûne à outrance donne, chez les dissidents, l'auréole de la sainteté !

Au Carême dernier, le régime végétarien auquel il avait été condamné, a tellement fatigué Mgr Maximos, qu'il a dû interrompre ses visites pastorales. En arrivant à Minieh, il a été obligé de garder le lit pendant quelques jours.

Les trois Prélats de l'Eglise copte-catholique parlent le français comme leur langue maternelle, ayant fait toutes leurs études à l'Université de Beyrouth où ils ont été reçus docteurs en philosophie et en théologie. Par leurs talents, leur zèle et leurs vertus, ils font le plus grand honneur aux maîtres qui les ont élevés.

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Au nom de Mme Guinet, diocèse de Lyon........ 62 50
Mmes Dormoy, de Montferrand (Doubs), pain de St-Antoine. 25 »
M. Pierrat (J.-B.), diocèse de Saint-Dié........ 10 »
Priez pour moi, Lyon........ 6 50

Pour les missions nécessiteuses (séminaire de Canton).
A. S. P. T., Rennes........ 163 70
Mme P., de Denain, afin d'obtenir une bonne mort........ 15 »
M. Ledieu-Gérard, du diocèse d'Amiens........ 5 »
Anonyme de Nantes, demande de prières spéciales........ 20 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Rolland pour les coptes de Minieh).
Anonymes du diocèse de Nancy, demande de prières........ 20 »
Un prêtre du diocèse de Toulouse........ 200 »

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie-Mineure).
M. de Chambrun, Nancy........ 5 »

Pour le rachat d'une païenne à baptiser sous les noms de Marthe, Marie, Magdeleine, Elisabeth (Nouvelles-Hébrides).
Anonyme du T. O. S., Laval........ 50 »

Au R. P. Angelil, Liban, pour ses écoles.
Anonyme du diocèse de Clermont........ 50 »
Anonyme du diocèse de Nancy........ 10 »

A Sœur Sion, Jérusalem, pour les malades de l'hôpital de Nazareth.
Anonyme du diocèse de Clermont........ 20 »

Pour le rachat d'une petite païenne à baptiser sous les noms de Françoise-Honorine (Mgr Dupont).
Au nom d'une défunte, M. l'abbé Léchat, diocèse de Laval... 25 »

A Mgr Gandy, Pondichéry, pour son église dédiée à Saint-Joseph.
Anonyme du diocèse de Bayeux........ 50 »

A Mgr Crochet, Nagpore.
Anonyme du diocèse de Bayeux........ 25 »

Au Frère Eugène, pour l'orphelinat de Vizagapatam.
Mme M. L., diocèse de Reims........ 5 »
In spem contra spem........ 1 25

A M. Morineau, Cochinchine septentrionale.
M. C., diocèse de Paris, prières pour un malade........ 2 50
In spem contra spem........ 2 »
Une anonyme du diocèse de Nancy........ 10 »

A Mgr Gendreau, Tonkin occidental.
Mme Béchet, Lyon, demande de prières........ 20 »

Au R. P. Tardivel, Siam.
Anonyme du diocèse de Lyon........ 2.000 »

Pour le baptême de quatre petits Chinois sous les noms de : Antonin, Antonin-Hippolyte, Antonin-Frédéric, Antonin-Daniel, et une petite chinoise sous le nom de Camille (Mgr Favier).
Anonyme de Lyon........ 5 »

A Mgr Favier, Péking.
Mmes Dormoy, de Montferrand (Doubs)........ 10 »

Au R. P. Urbain, Chen-si septentrional, pour les affamés.
Anonyme du diocèse de Bayeux........ 25 »

A M. Moriniaux, Padong (Thibet sud).
Un anonyme du diocèse de Chambéry........ 45 »
In spem contra spem........ 2 »
Anonyme de Paris........ 5 »

A M. Dalibert, Hakodaté, pour l'Eglise de Notre-Dame de la Délivrande.
A F. de Tournai........ 25 »
Deux anonymes, diocèse de Tournai........ 2 »

A M. Dalibert, Hakodaté, pour le nouveau poste de Yamagata.
M. l'abbé A. F., diocèse de Tournai........ 23 »

A M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki), pour ses lépreux.
M. l'abbé Gillet, diocèse de Namur........ 100 »

Au R. P. Bailleul, Côte-d'Ivoire.
Anonyme du diocèse de Lyon........ 2.000 »

Au R. P. Classe, Nyanza méridional.
In spem contra spem........ 2 »

A Mgr Vidal, îles Salomon.
Une tertiaire Mariste, diocèse de Rodez........ 50 »

Au R. P. Babonneau, mariste, iles Salomon.
Une tertiaire Mariste, diocèse de Rodez........ 25 »

A Mgr Lamaze, Océanie centrale.
Une tertiaire Mariste, diocèse de Rodez........ 25 »

ÉDITION ANGLAISE

Pour l'Œuvre........ 36 25
— les missions nécessiteuses (R. P. Culerier, Saint-Albert)........ 137 50
— les missions nécessiteuses de Chine (Mgr Mérel).. 63 75
— les missions de la Société des Missions Etrangères de Paris, en Chine (Mgr Mérel)........ 18 75
— M. Eug. Joly (Nagasaki)........ 27 50
— M. Sauret, à Kurume (Nagasaki)........ 139 35
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki)........ 25 »
— la mission de Sambukulam (Colombo)........ 12 50
— Mgr Hanlon, Ouganda........ 575 »
— les missions du Congo (Mgr Carrie)........ 1 25
— le R. P. Schields (Sierra-Leone)........ 8 75
— le R. P. Lichtenberger, Bas-Niger........ 25 »

Total........ 1.070 60

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



HAUTE-EGYTE. — VUE D'ASSOUAN ET DE LA POINTE DE L'ILE ELÉPHANTINE; reproduction d'une photographie prise de la rive gauche du Nil et communiquée par le R. P. ROLLAND (voir p. 221).

CORRESPONDANCE

DELTA EGYPTIEN

Besoins de la mission de Mahalla-Kébir.

Les Pères des Missions Africaines de Lyon ont fondé dans la capitale de l'Egypte et dans les principaux centres du Delta egyptien des chrétientés florissantes. Nous sommes heureux de publier la notice suivante qui fait connaître les œuvres catholiques établies à Mahalla-Kébir, ville de 30.000 habitants, près de la rive gauche du Nil (branche de Damiette), à cent kilomètres au nord du Caire.

LETTRE DU R. P. VACHERET, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DE MAHALLA-KÉBIR

Nos chrétiens nous donnent de bien douces consolations et notre chapelle est souvent trop petite, car les Maronites du Liban et nos Coptes convertis sont très assidus aux offices. Presque chaque dimanche, et à toutes les fêtes, les missionnaires et les enfants de notre école sont entassés dans une petite sacristie d'où ils ne voient ni le prêtre ni l'autel. Impossible de s'asseoir ou de se mettre à genoux, tellement la salle est étroite.

Les communions fréquentes sont très nombreuses, et, chose digne de remarque, les hommes s'approchent du sacrement de l'Eucharistie au moins à l'égal des femmes. Cependant ce ne sont certainement pas nos pauvres sanctuaires improvisés, ni même nos chants très simples, qui contribuent à attirer cette bonne population orientale à nos cérémonies.

***

C'est en 1894 que le R. P. Dartois, aujourd'hui vicaire apostolique du Dahomey, transféra à Choubra (Caire) le séminaire qui avait été fondé à Mahalla en 1890 par le R. P. Chautard.

Nos religieuses s'établirent avec leur école et leur dispensaire dans l'ex-séminaire, et les missionnaires commencèrent la vie mouvementée des déménagements et les épreuves succédèrent aux beaux jours.

Une modeste école de garçon ne tarda pas, il est vrai, à être créée pour remplacer un peu le vide causé par le départ des séminaristes.

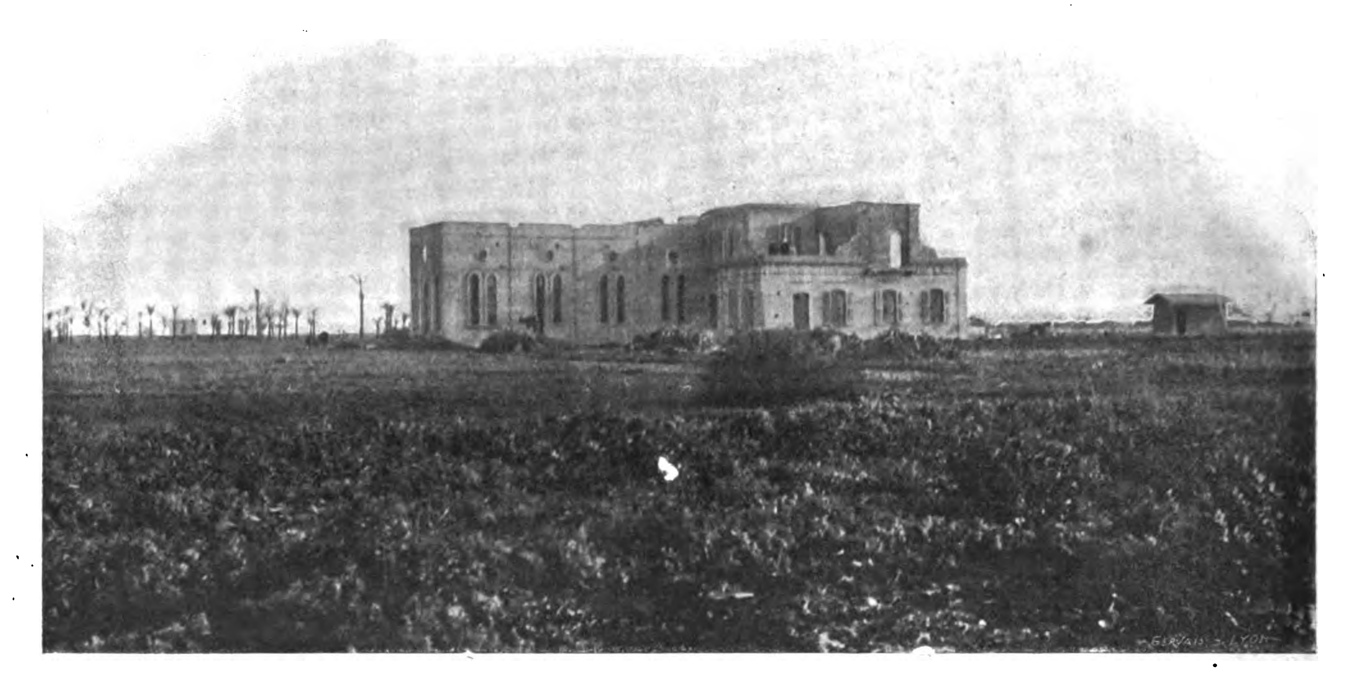
Mais à peine étions-nous installés dans une vieille maison arabe que le propriétaire nous priait de chercher une autre demeure, car son entourage, ses parents et ses amis ne voulaient pas de chapelle catholique dans une maison musulmane.

Pour ma part, j'ai été le témoin de sept déménagements en moins de huit ans et, sauf un ex-palais qui avait servi de résidence à S. A. le Khédive Abbas Ier, oncle du souverain actuel, toutes nos habitations étaient des masures arabes, anciennes, malsaines, avec des fenêtres à guillotine. Encore la lumière et l'air étaient-ils soigneusement arrêtés par des jalousies avec grillage en bois.

Aussi la fatigue et les fièvres nous visitèrent souvent. Dès la troisième année de l'ouverture de notre école, un confrère actif, pieux, dévoué, le P. Charles Kieffer, du Jura, était emporté par une fièvre typhoïde. La veille de sa mort, il disait en ma présence ces belles et chrétiennes paroles : « J'offre à Dieu mes 25 ans pour la mission du Sacré-Cœur de Mahalla et pour Saint-Pierre de Ziftè. » Il avait, en effet, débuté à Ziftè, étant encore séminariste, et il n'avait pas oublié sa première station.

Trois jeunes religieuses ont aussi donné leur vie pour la mission de Mahalla-Kébir. Ce sont : 1° Sœur Généreuse, cousine de Mgr Dartois, de Cambrai ; 2° Sœur Potamienne, Alsacienne, et 3° sœur Antoine, Maronite. Tant de sacrifices nous ont enfin valu des jours meilleurs et, depuis une année, le Sacré-Cœur bénit visiblement la petite mission qui lui est consacrée.

Plusieurs dons provenant des Comités de l'Alliance française de Paris et de Marseille, ainsi qu'une subvention du gouvernement français, nous ont permis de commencer la mission définitive. L'habitation des



EGYPTE. — EGLISE DE SAINTE-LUCIE EN CONSTRUCTION A MAHALLA-KÉBIR ; reproduction d'une photographie du R. P. CHAUTARD (voir le texte).

Pères et l'école ont été terminées le 1er janvier dernier.

Pour le jour de l'an et la fête de l'Epiphanie, notre chapelle provisoire laissait aussi beaucoup à désirer, surtout pour une cité comme Mahalla où nous avons un certain nombre de familles françaises, italiennes, maltaises.

Il n'y avait encore ni vitres, ni peintures, et le soir nous étions obligés de condamner les portes et les contre-vents avec des clous. N'importe ! tous étaient heureux, surtout les missionnaires et leurs élèves ; car, pour la première fois, nous étions enfin chez nous, et, en ce moment, chacun oubliait les difficultés des années précédentes pour remercier Notre Seigneur qui nous permettait de commencer si bien l'année 1902.

Je viens de parler d'une chapelle provisoire. En effet, notre église Sainte Lucie est bien commencée et même très avancée. Mais comme un insigne bienfaiteur breton, qui n'a pas encore voulu se faire connaître, a donné dix mille francs pour cette église, le T. R. P. Duret, préfet apostolique du Delta, a fait un plan vaste, digne de ce don généreux ; mais il nous faudra encore plusieurs milliers de francs pour la terminer.

Deux paroissiens zélés, un Maronite et une jeune Syrienne, m'ont offert leur dévouement et quêtent pour cette œuvre ; ils ont déjà réuni 800 francs, et ont obtenu plusieurs promesses qui se réaliseront avec la grâce de Dieu. Si nous pouvions trouver chez nos chrétiens et même chez les Musulmans influents,

amis de l'école, les ressources qui nous font défaut, combien je serais heureux !

L'école est ouverte depuis le 15 janvier 1902, dans les bâtiments que représente la photographie ci-dessous ; mais elle n'est pas encore inaugurée, car nous avons dû réparer bien des choses cassées ou abîmées par nos nombreux déménagements.

Aujourd'hui les quatre salles réservées aux classes et les chambres des missionnaires sont à peu près convenables pour ceux qui se contentent du strict nécessaire.

Nos élèves augmentent; depuis le 1er mars, ils dépassent la soixantaine.

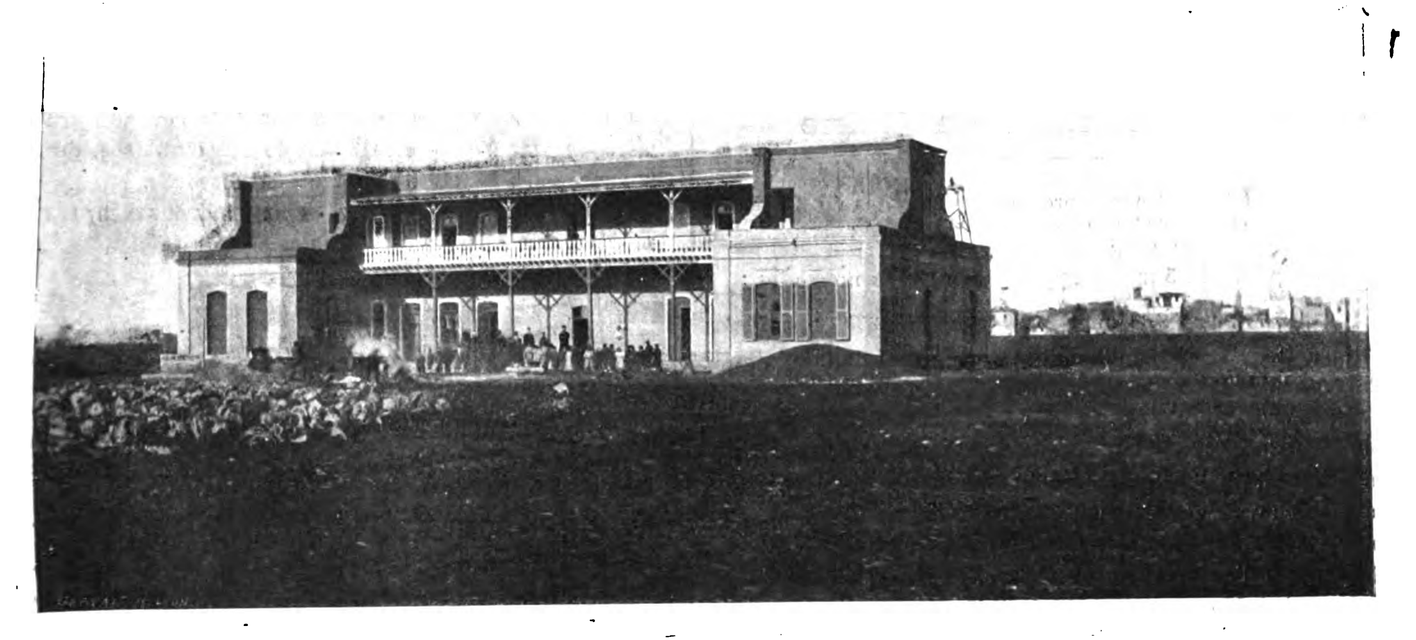
Les plus grands se préparent à représenter une pièce française et les plus petits apprennent des fables en prévision de l'inauguration de l'Ecole qui aura lieu très prochainement.

***

Les dévoués Représentants de la France en Egypte, M. Cogordan, ministre plénipotentiaire au Caire, et M. Pierre Girard, consul à Alexandrie, m'ont promis leur visite pour cette circonstance.

Tous les deux s'occupent activement de nos écoles, et ils font tout ce qu'ils peuvent pour nous aider et nous encourager au milieu des difficultés de l'heure présente.

La France, en effet, ne possède plus l'influence qu'elle avait autrefois acquise et gardée longtemps



EGYPTE. — Résidence et école de Mahalla-Kebir ; reproduction d'une photographie du R. P. Chautard, des Missions Africaines de Lyon (voir le texte).

sur les bords du Nil. La puissance qui occupe l'Egypte depuis 1882 cherche de plus en plus à implanter ici la langue anglaise. Sans doute on peut servir Dieu et l'Eglise dans tous les dialectes ; l'Irlande est un pays foncièrement catholique, et ses habitants parlent l'anglais ; de même, en Amérique et en Angleterre, il y a de nombreux catholiques très fervents. Seulement, comme me le faisait remarquer dernièrement un des premiers représentants de la France en Egypte, ce qui se passe en Europe n'est point possible en Orient :

« — Français, me disait-il, veut dire *Catholique* en Syrie, à Madagascar, en Egypte, etc., et Anglais veut dire *Protestant*. »

De fait, j'ai remarqué que les élèves qui étudient exclusivement l'anglais vont presque tous terminer leurs études à l'Université américaine protestante de Beyrouth et ceux qui apprennent le français vont à Lyon, à Montpellier ou à l'Université des RR. PP. Jésuites de Beyrouth.

Aussi, en terminant, le haut fonctionnaire ajoutait :

« — Vous pouvez faire un cours d'anglais dans votre école; mais il faut que tous vos élèves apprennent avant tout le français. La France et la cause catholique y gagneront toutes les deux. »

Malgré la concurrence protestante, nous avons actuellement plus de 1.200 garçons et filles dans nos écoles françaises de Tanta, de Mahalla-Kebir, de Zagazig, de Ziftè et de Zeïtoun.

Auprès de chaque mission nos Sœurs ont établi l'œuvre des dispensaires. Ici, elles ont, hélas! une installation très primitive. Il n'y a pas même une petite salle pour recevoir le docteur syrien qui offre ses soins gratuits pour les opérations. Une pauvre chambre, humide et étroite, sert à la fois au médecin, aux deux infirmières et aux malades. Ceux-ci viennent très nombreux, de 200 à 300 par jour, ce qui fait un chiffre respectable à la fin de l'année.

Les soins charitables des religieuses font plus d'impression sur les dissidents et sur les musulmans que les meilleures prédications. Aussi le fanatisme diminue rapidement, et déjà une vraie sympathie a remplacé la froideur, pour ne pas dire l'hostilité, des premières années. Les petits enfants surtout doivent d'abondantes actions de grâce à l'œuvre des dispensaires où ils trouvent si souvent un double remède, sinon une double guérison. Puissions-nous créer prochainement un dispensaire plus vaste et plus convenable !

La Persécution en Chine

Au moment de mettre sous presse nous recevons du R. Père Desmarquets, procureur des Missions des Pères Jésuites en Chine, la lettre suivante :

Une dépêche du 5 mai m'apporte ces graves nouvelles :

Centre mission troublé. Lomüller massacré.

Il s'agit de la mission du Tché-li sud-est et de la région du Wei-hien et de Tai-ming-fou.

Le P. Victor Lomüller, jésuite, originaire de Saint-Dié, était âgé de 50 ans, c'était un ancien médecin-major de l'armée française. Il y avait 13 ans qu'il était en Chine. D'après les dépêches anglaises, on aurait promené sa tête sur une pique à travers le pays. Les mêmes dépêches signalent la disparition d'un autre missionnaire, le P. Finck. Nous ne savons rien de certain sur son compte.

Ces soulèvements populaires sont produits par la levée des impôts, dont des meneurs mal intentionnés prétendent rendre responsables les missionnaires.

Tous ceux qui connaissent la Chine avaient prédit, lorsque la France en retira ses troupes, que les anciens Boxeurs ne tarderaient pas à recommencer leurs exploits. La rébellion, dont on parle aujourd'hui comme d'une chose nouvelle, a commencé depuis deux mois; les troupes chinoises ont bien essayé de la réprimer, mais elles en sont incapables.

LA FÊTE DU 3 MAI

L'Œuvre de la Propagation de la foi a célébré avec la solennité habituelle l'anniversaire de sa fondation. A Lyon la messe a été dite, en présence du Conseil central et du Comité diocésain, par Sa Grandeur Mgr de Cabrières, en l'absence de Son Eminence le Cardinal Archevêque, retenu par sa visite pastorale.

Mais, le soir, Mgr Coullié était de retour pour présider la cérémonie solennelle. Le sermon d'usage devait être donné, par une faveur dont nous ne saurions assez être reconnaissant, par le vénérable évêque de Montpellier. Ce magistral discours sera publié bientôt et continuera la série superbe des panégyriques à la gloire de la grande Œuvre qu'ont prononcés tour à tour les orateurs qui honorent le plus la chaire chrétienne. On pourra à loisir admirer cette parole grave, vraiment épiscopale, reflet de l'âme d'un pontife dont l'Eglise et la France sont justement fières à l'époque actuelle.

Après un éloge au Conseil central qui, à plus juste titre que Charles-Quint, désire que le soleil ne se couche pas sur ses conquêtes, après un compliment d'une délicatesse charmante à l'Archevêque de Lyon, son frère et son ami, l'éminent orateur prouve, et avec quel bonheur de citations de l'Ecriture et des Pères de l'Eglise : 1° Que propager la foi est le devoir de tout chrétien qui comprend ce don inestimable, car, lorsqu'on aime vraiment, on désire faire aimer autour de soi l'objet de son culte et de son amour; 2° Que Dieu, désirant que tous les hommes soient sauvés, exige, pour accomplir son œuvre, le concours de ceux qui ont, sans mérite de leur part, été tout d'abord les plus favorisés.

Un salut à l'Eglise de Pothin et d'Irénée, aujourd'hui mère de tant d'évêques, de tant de missionnaires, de tant de martyrs, a couronné ce magistral discours.

Dans notre prochain numéro nous rendrons compte de la même fête à Paris.

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — Avec plusieurs journaux parisiens, nous avons annoncé la mort de Sa Béatitude Mgr Pierre Geraïgiry, patriarche des Grecs melchites.

Nous sommes heureux d'apprendre que cette nouvelle, qui avait été publiée d'abord à Constantinople, est inexacte.

Toutefois, on peut redouter que la maladie du patriarche, actuellement soigné à Zahlé, sa patrie, n'ait bientôt un dénoûment fatal.

Oubanghi (*Afrique équatorale*). — Nous avons déja signalé les misérables calomnies dont Mgr Augouard, le vaillant évêque missionnaire, décoré de la Croix de la Légion d'honneur en 1896, a été l'objet, calomnies qui atteignaient en même temps un officier de la marine française. Mgr Le Roy, évêque d'Alinda, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, a protesté de Rome contre ces calomnies par une lettre adressée au frère de l'illustre évêque, M. l'abbé Augouard et dont voici le texte :

« J'apprends à Rome, où je me trouve, que deux journaux d'Angers, rendant compte d'une conférence, ont osé écrire que Mgr Augouard avait « fusillé une tribu du Congo parce qu'elle refusait de se faire baptiser »!

« Aucune campagne électorale ne peut excuser cette calomnie insensée dont on espère qu'il peut toujours rester quelque chose. Vous avez parfaitement raison de protester avec énergie, et au besoin d'en saisir les tribunaux.

« Informé chaque mois de ce qui se passe dans nos missions, je savais bien que Mgr Augouard a sauvé la vie à beaucoup de pauvres gens, souvent au péril de la sienne; mais j'ignorais tout à fait qu'il l'eût fait perdre à d'autres...

MISSIONS COPTES DE LA HAUTE-ÉGYPTE

Par le R. P. ROLLAND, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

Préliminaires des conversions. — Ignorance des Jacobites. — Retraites à Moukâlafat. — Méthode d'apostolat. — Catéchisme en tableaux. — Cas de conscience curieux. — Epreuves, fidélité et zèle des néophytes.

Voulez-vous avoir un aperçu de nos travaux, connaître le terrain sur lequel s'exerce notre apostolat, les bonnes dispositions des populations et leurs besoins? Voici quelques traits pris au hasard :

Quand un village demande à se convertir, l'évêque, accablé de requêtes de ce genre, doit nécessairement choisir : il n'a pas de prêtres disponibles en nombre suffisant pour faire face à tous les besoins, ni de ressources pour ouvrir partout des écoles. L'école, en effet, est la condition essentielle pour s'implanter dans un pays, y former des catholiques éclairés et faire pénétrer dans les masses le levain du pur christianisme. La conquête religieuse d'une contrée se fait par les enfants. Aussi les protestants ont-ils multiplié ces foyers de prosélytisme dans la vallée du Nil.

L'évêque jette donc son dévolu sur l'endroit où l'apostolat sera plus vaste et plus fécond, remettant à des temps plus heureux l'évangélisation des localités de moindre importance. Un prêtre est ensuite envoyé dans le lieu choisi : il y fera pendant quelques jours des instructions ou bien, si c'est possible, il continuera, par des prédications journalières et durant de longs mois, l'enseignement commencé.

C'est ainsi que le gros village d'Abou-Kerkas, qui compte environ 600 néophytes, est évangélisé, depuis près de trois ans, par le prêtre copte catholique, Abouna-Hanna. Chaque soir, invariablement, il fait une instruction au peuple.

Quand le prêtre catholique vient pour la première fois évangéliser un pays, il est frappé de l'ignorance incroyable des chrétiens qui l'habitent. Tous ignorent généralement combien il y a de personnes en Dieu et ne savent pas faire le signe de la croix. Quelques-uns, plus avancés, interrogés s'ils connaissent leur prière, nous répondent avec fierté pour montrer leur science : *Kyrie eleison*, *Alleluia*, deux mots saisis au vol en entendant les offices ; puis ils font en votre présence le signe de la croix en portant le pouce de leur droite au front, puis au menton et enfin à la joue gauche et à la joue droite. Où ont-ils donc appris cette manière pittoresque et si peu liturgique de se signer? Peut-être de leurs ancêtres anti-islamiques, qui prétendaient affirmer, par l'unique doigt employé, l'unité de nature en Jésus-Christ et voulaient se distinguer des catholiques en ne traçant pas comme eux le signe du chrétien.

Si vous demandez au fellah : « Es-tu chrétien ? » il vous montre, en guise de réponse, une croix tatouée sur le poignet ; c'est le signe caractéristique, quelquefois, hélas ! le seul, qui le distingue du musulman dont il partage les mœurs. Un pauvre vieillard, chrétien de nom, que je visitais dans son misérable taudis en boue desséchée et à qui je demandais s'il savait sa prière, me montra le petit âne qui partageait sa hutte et me répondit :

« — *Abouna* (Père), entre nous deux, il n'y a pas de différence, notre vie se ressemble ! »

A la clôture d'une retraite donnée à Zarrabi, village des environs de Tahta, une femme venait recevoir la communion sans jamais s'être confessée de sa vie. Elle avait bien quelques petits scrupules, car elle crut bon de m'en avertir et s'excusa en disant :

« — J'ai vu les autres communier ; j'ai pensé que je ferais bien d'en profiter moi-même. »

***

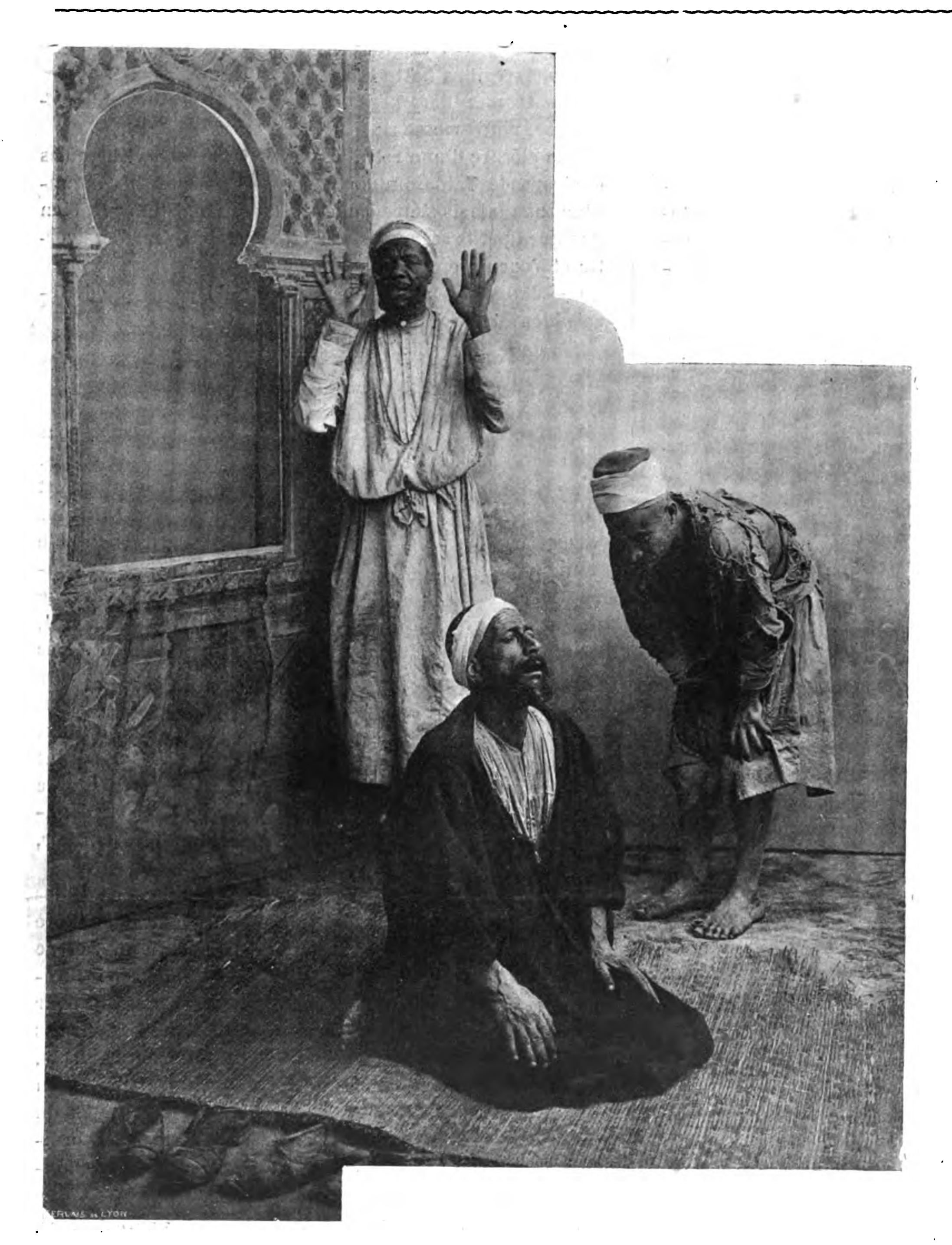
Quelques détails sur les moyens que nous employons pour répandre l'instruction parmi ces pauvres populations.

Le village de Moukâlafat est à 8 kilomètres au nord-est de Tahta. Au moment de l'inondation on ne peut l'aborder qu'en barque. Alors son aspect est charmant, il ressemble à une petite île entourée de palmiers. Leurs têtes couronnées de rameaux aux feuilles lancéolées, forment une majestueuse corbeille de verdure au-dessus de l'onde, tandis que leurs troncs droits et élancés ressemblent à des fûts de colonne et font comme une claire-voie au travers de laquelle l'œil découvre des masures brunes, bâties en briques crues. Grande fut ma surprise en voyant de loin une belle petite église, d'une éclatante blancheur, faisant contraste avec les maisons de boue qui l'entourent. Je trouvai au presbytère un de mes anciens élèves du séminaire provisoire de Minieh ; il me reçut à bras ouverts. Mais, il s'agissait d'attirer à l'église la population.

Trois fois par jour avaient lieu les instructions. Elles furent très suivies grâce à l'exhibition des images du Père Vasseur, représentant les mystères. C'était un moyen de faire pénétrer dans l'intelligence des auditeurs les vérités de la foi, en même temps qu'un attrait puissant pour les amener à l'église. Les braves Coptes ne se lassaient pas de les admirer. Les mamans les montraient à leurs enfants, en faisant les réflexions les plus naïves. On soupirait, on se frappait la poitrine à la vue des scènes parlantes du jugement, de l'enfer, etc., et on faisait entendre des oraisons jaculatoires comme celles-ci : *Naggi-nâ ia*, *Rab* (délivrez-nous, Seigneur).

Ces images nous étaient arrivées de Paris non-coloriées. Le R. P. Kersanté, notre supérieur, eut l'heureuse idée de mettre les personnages en relief, au moyen de couleurs voyantes, dans le goût oriental. Dans le tableau de la bonne et de la mauvaise mort, le prêtre latin, imberbe et en surplis, avait été transformé en prêtre copte, respectablement barbu et revêtu de la *farragié*, manteau de cérémonie, sur lequel apparaissait l'étole à une seule bande usitée dans le pays. Ce qui intéressait vivement les assistants, c'étaient les figures de diables multicolores qui se mêlaient aux autres personnages et formaient des scènes effrayantes. Ils appelaient Satan le *Père aux cornes*. Les damnés et les démons mêlés ensemble dans le tableau de l'*enfer* fournirent un jour l'occasion d'un argument curieux à un catholique contre un protestant qui prétendait que nous adorions les images :

(1) Voir les *Missions catholiques* du 2 mai.



EGYPTE. — ARABES EN PRIÈRES ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. ROLLAND.

« — Nous croyez-vous assez idiots, lui dit-il en montrant ce tableau, pour adorer ces êtres-là? »

Les fidèles s'imaginaient que ces images resteraient comme ornement à leur église : ils y tenaient beaucoup. Aussi le curé, en homme prudent, pour prévenir toute réclamation, les fit enlever, à huis-clos, de grand matin, le jour de mon départ.

***

Plusieurs des néo-catholiques n'avaient pas encore fait le pas décisif de la confession. Il n'est pas toujours facile d'amener un Copte qui adhère au catholicisme à recevoir le sacrement de pénitence. La confession chez les Jacobites est tombée en désuétude. Si parfois leur prêtre va dans quelques familles, à l'époque du temps pascal ou de Noël, pour y entendre les confessions, tout se réduit à une accusation générale, faite à haute voix et qui ne compromet personne. Tous reçoivent en bloc, après cette formalité, l'absolution de leurs péchés. Il n'est pas rare, en outre, de trouver des Coptes qui ont communié sans aucune espèce de confession, imitant en cela leurs prêtres qui se croient dispensés de se confesser : l'absolution qu'ils donnent aux autres, paraît-il, leur profite à eux-mêmes.

A Moukalafat il se rencontrait des hésitants, habiles à trouver des prétextes pour différer, et ils les mettaient en avant avec une certaine bonne foi.

« — Moi, disait l'un, je me confesserais volontiers, mais je pêcherai de nouveau : ne serait-ce pas abuser du sacrement ? »

« — Il y a des gens qui me haïssent, objectait un autre. S'ils refusent de me pardonner, Dieu me pardonnera-t-il ? »

Enfin, voici le *gafir* (garde-champêtre), qui me dit :

« — Tu sais, *abouna*, dans notre métier, malgré soi il faut mentir, car il y a des choses qu'il faut cacher aux chefs pour ne pas compromettre de braves gens. Comment se confesser avec cela ? »

Les femmes avaient aussi leurs raisons pour ne pas venir. L'une avait perdu son mari ; l'autre son enfant ; une troisième son père... Or, l'usage ne leur permet pas, en temps de deuil, de sortir de la maison. Hélas ! elles font parfois durer ce deuil quatre ou cinq ans !

***

Le cas le plus épineux, ou, pour mieux dire, insoluble, qui s'est présenté et qui se présente parfois dans les missions, chez les Coptes, c'est le cas d'un divorce suivi de mariage, du vivant de la première épouse. Les évêques jacobites autorisent un mari mécontent à renvoyer sa femme

pour en prendre une autre (1). Or, deux habitants de Moukâlafat, quand ils étaient schismatiques, avaient profité de cette licence pour se débarrasser de leur première femme et convoler à de nouvelles noces, mais ils étaient peu rassurés. L'un d'eux s'adressa au curé copte, *Abouna* Francis, qui régularisa sa situation. L'autre bigame vint à moi ; je lui déclarai qu'il devait reprendre sa première femme et renvoyer la seconde.

« — Mais ma première femme est mariée à un autre ; comment la reprendre ?

« — Alors, sépare-toi de la seconde.

« — Mais j'ai d'elle des enfants. Faut-il les chasser ?

« — Pour les enfants, on peut s'arranger ; renvoie ta femme actuelle en lui donnant de quoi vivre.

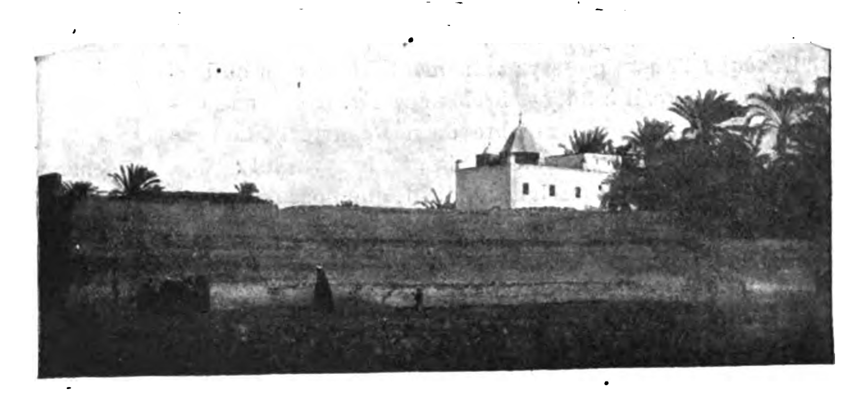
— Tu ne connais pas d'autre moyen ? me demanda-t-il.

— Mon bon ami, ce n'est pas moi qui te donne cette décision, c'est Notre-Seigneur, c'est l'Evangile. »

(1) Un jour, un bon Copte catholique demandait à l'évêque schismatique de Minieh, pourquoi il autorisait le divorce.

« — Chez-nous, ce n'est pas permis, objectait-il au prélat ; or, vous dites que nous avons tous la même religion, les mêmes lois.

— Qu'importe ? répondit l'évêque ; on peut tout concilier : vous autres, vous suivez le Nouveau Testament, où le divorce est défendu ; nous, nous suivons l'Ancien, où il est permis. N'est-ce pas toujours la parole de Dieu qui est notre règle ? »



HAUTE-EGYPTE. — EGLISE COPTE CATHOLIQUE DE KOM-GHARIB ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. ROLLAND (voir le texte).

Les habitants de Moukâlafat ont eu à subir des épreuves dont l'évêque schismatique d'Aboutig fut la cause. Ce prélat, jeune et plein d'ardeur, visita ce village pour tenter de ramener les habitants au schisme dans lequel ils étaient nés. A Tahta, on lui avait fait une réception princière : il avait marché, jusque-là, de triomphe en triomphe. Mais à Moukâlafat, le prélat ne trouva qu'un accueil glacial.

Mgr Ignace, en pasteur vigilant, avait pris ses mesures et envoyé à Moukâlafat pour s'y trouver en même temps que l'évêque jacobite, le R. P. Athanase, alors son grand

HAUTE-EGYPTE. — VUE D'ASSOUAN ; reproduction d'une photographie prise de l'île Eléphantine et communiquée par le R. P. ROLLAND.

vicaire, vrai chevalier sans peur et sans reproche pour la cause de Dieu et ouvrier inconfusible.

L'évêque d'Aboutig essaya vainement de ramener au bercail, à son bercail à lui, ses brebis *égarées*. Il eut une entrevue avec un grand nombre de néo-convertis. Le Père Athanase, qui était présent, prit la parole après lui :

« — Permettez, Monseigneur, dit-il, que nous discutions ensemble un instant, et vous avouerez que les « égarés » ne sont pas les gens de ce village; laissez-les donc dans le bon chemin où ils sont entrés. »

« — Il est inutile de discuter, reprit l'évêque; ce peuple ne comprendrait pas.

« — Pardon, Monseigneur, ces gens comprennent. Croyez-vous que nous les ayons reçus chez nous sans les instruire auparavant? »

Aussitôt la discussion s'engage sur les deux natures en Jésus-Christ et le Père Athanase n'eut pas de peine à triompher. L'évêque monophysite essaya alors d'attirer les néophytes en leur faisant des promesses. Un bon vieillard répondit au nom de tous :

« — Vous pensez à nous quand votre intérêt vous y pousse; vos prêtres ne s'occupent pas de nous quand ils n'ont rien à gagner, tandis que les prêtres catholiques travaillent et se dévouent sans songer à aucune compensation : aussi jamais nous ne les abandonnerons. »

Le *gommos* (archiprêtre) Ph., compagnon de l'évêque, voyant son chef à bout d'arguments, intervint :

« — Qu'on m'apporte un Evangile, s'écria-t-il, et je vous prouverai que l'Eglise catholique trompe les gens.

« — Si le respect dû à votre évêque ne m'obligeait à la réserve, répondit le P. Athanase, je vous démontrerais, moi, que la fausseté et le mensonge ne sont pas chez nous, mais bien chez vous. »

Puis, se tournant vers les nombreux néophytes présents :

« — Je vous ai prêché ce matin : franchement, avez-vous remarqué dans mes paroles quelque chose qui indique le dessein de vous tromper?

« — Non, non, *abouna*, dirent-ils d'une voix unanime; bien plus, nous avons pleuré à votre sermon, en pensant à nos pères qui sont morts schismatiques! »

C'était plus que le faux pasteur n'en voulait entendre. Il ordonna brusquement de préparer les montures pour le retour. On ne l'a plus revu, depuis, à Moukâlafat.

(*A suivre.*)

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite

Séjour à Aloum. — Coiffures et parures. — Un baptême. A Niéfang.

Aloum, grand et beau village de 60 à 80 cases, mérite qu'on s'y arrête. Les habitants nous y reçoivent parfaitement, et, loin de se sauver comme ailleurs, les jeunes filles viennent volontiers causer avec nous. Facilement elles me laissent prendre leurs photographies.

∴

Les coiffures affectent les formes les plus variées; mais changent suivant le sexe. Partout par ici, la tête est, de beaucoup, la portion la plus habillée des individus! Pour les hommes, les cheveux sont relevés sur le haut, tressés sur des bandes d'écorce de façon à former une espèce d'arête de 3 à 4 centimètres de large.

Cette arête se termine en pointe qui surplombe le front, pointe entourée de fils de cuivre ou formant la base d'une dent ou d'une petite corne d'antilope. Elle se relève par derrière dégageant la fosse du cou et s'élargit en même temps. Les côtés de la tête sont fort diversement ornés; les uns, au moyen de perles, se bâtissent deux ronds, semblables à des soucoupes, formés de cercles concentriques et de couleurs variées. D'autres préfèrent protéger complètement les tempes avec tout un édifice de perles. Plusieurs, au lieu de perles, emploient des *cauris*. Presque tous tressent avec leurs cheveux des fils très résistants pour les allonger.

Il n'y a pas que les femmes d'Europe à connaître faux chignons, fausses nattes et faux cheveux! Cheveux et fils sont passés dans des boutons, solidement attachés et le long bout qui reste, est garni de perles bleues de haut en bas. Et toute cette chevelure artificielle s'en va retombant jusqu'au milieu du dos, grésillant, tintinnabulant à chaque pas.

Les rares braves qui ont tué un tigre ou quelque bête féroce, se font, de la peau de la bête, un hideux bonnet, qui les rend cousins germains de nos vieux ancêtres, les Francs. Un cordon de perles ou de boutons leur cercle ensuite le front : une double rangée de perles part de l'oreille, décrit une courbe gracieuse sur la joue, traverse les narines et s'en va s'accrocher à l'autre oreille. Un fil de cuivre plus ou moins tordu, contourné en torsade, traverse également les narines. Autour du cou, un tas de petites cordelettes fétiches supportent, celle-ci une corne, celle-là une dent, cette autre un fétiche quelconque, puis plusieurs rangées de perles et quelques fils de cuivre.

A un large baudrier passé en sautoir, sont suspendus le sabre, dont le guerrier ne se sépare jamais, et un *mfek* (sac de cordes) où vous rencontreriez les choses les plus hétéroclites : poudre, capsules, cuiller faite avec le dos d'un escargot, fétiche, morceau de crâne humain, poudre rouge, etc. Ce sac est couvert de peaux de bêtes, lynx, civettes, écureuils, etc., dont les queues s'en vont balayant la terre. Des grelots, des sonnettes, des ronds de cuivre, agrémentent le baudrier. Une ceinture de liane tressée, recouverte parfois de peau d'iguane, soutient le pagne d'écorce, chargé de couvrir l'individu, fonction dont, hélas! il s'acquitte aussi peu et aussi mal que possible.

Un large anneau de cuivre creux, rempli de petites pierres qui remuent à chaque pas, scandant la marche, cercle la cheville, et voilà, des pieds à la tête, le costume d'un *beau*. Un fusil garni d'autant de clous de cuivre qu'il peut en supporter, complète l'armement ; si l'individu veut se donner la beauté idéale, il s'oint d'huile de palme

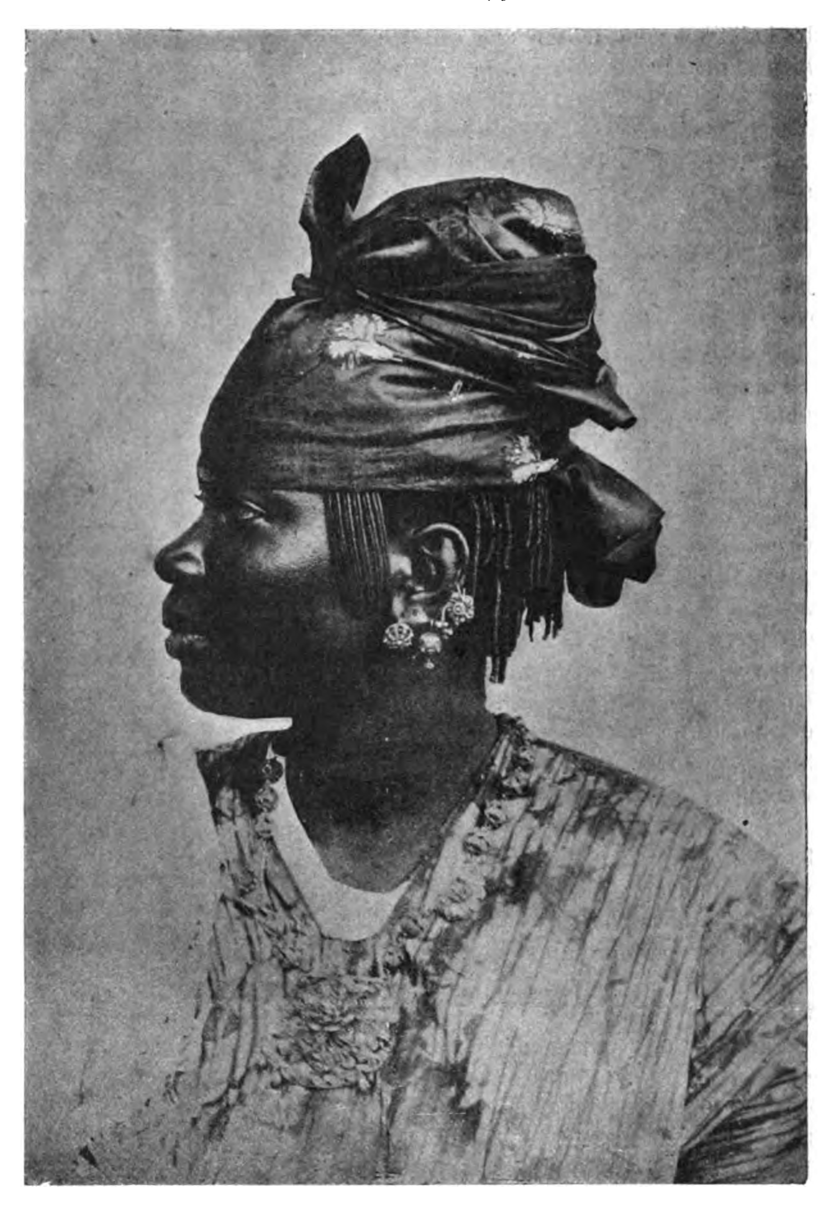
des pieds à la tête, se barbouille tout entier de poudre rouge, et s'en va, fier et... puant. C'est la mode.

Les femmes ont une coiffure fort différente, un costume plus complet. Jeunes filles, elles ne manquent pas de charme. Leurs cheveux, ramenés en avant, tissés dans de toutes petites perles, leur forment un bandeau mobile, une tresse frangée qui retombe au milieu du front, originale et souvent fort gentille. Plus tard, à l'aide de bambous, de cordons, elles allongent leur chevelure et portent, de chaque côté de la tête, deux larges bandeaux, perles, boutons et cheveux, qui ne sont pas sans offrir une grande ressemblance avec les bandeaux de certaines coiffures, de certaines cornettes, de nos bonnes femmes des campagnes normandes.

***

Entre toutes les femmes d'un chef, l'épouse préférée a le privilège de porter au cou les clefs des coffres de son seigneur et maître, ce qui n'est pas un mince honneur, pour peu que celui-ci en ait seulement une centaine.

Les élégantes ont un, deux, trois colliers de cuivre massif, indigène, sculpté au marteau, ou encore une sorte de carreau de fils de cuivre. Ces ornements la forcent à tenir le cou raide, la tête droite comme un cierge. Le haut des bras et le poignet sont ornés de nombreux bracelets ; il en est de même pour le genou et les chevilles, et tel est souvent le poids de ces lourdes parures, que les femmes sont forcées, pour les soutenir, de les rattacher à leur ceinture par une forte ficelle. Un lambeau de pagne et quelques torsades de perles habillent le milieu de leur corps. De même que l'homme, la femme qui veut se faire belle s'enduit de poudre rouge et d'huile, mixture qui les rend étranges au possible.



GABON. — Coiffure au pays d'Aloum ; reproduction d'nne photographie du R. P. Trilles.

Les enfants sont vêtus d'un rayon de soleil et du justaucorps noir que Dieu leur a donné en naissant. Un peu plus tard, vers cinq ou six ans, les filles prendront une rangée de perles, un grelot ou une sonnette ; les garçons, une ficelle, une corne fétiche d'antilope. Une fois circoncis, tout ce petit monde arbore une feuille, une ceinture d'herbes sèches, puis un morceau de pagne. Tous, par exemple, même les plus petits, portent collier et bracelets de perles. Beaucoup, grands ou petits, avec de menues racines odorantes, se façonnent un collier dont les franges retombent sur la poitrine. Odorant !... le premier jour peut-être, mais après...

La partie la plus habillée de leur individu est donc leur chevelure. Mais ainsi tressés, perlés, coiffés, torsadés, ils ne peuvent guère songer à se peigner chaque jour, pas même chaque mois, et dans la chevelure grasse et féconde, il faut l'avouer, les parasites abondent. Le voisin rend bien à la voisine le service d'en saisir quelques-uns, qu'il écrase d'un coup d'ongle ou d'un coup de dent : tout fait ventre ! De temps à autre, une claque, un formidable coup de poing, en fait bien passer quelques-uns de vie à trépas. Mais tout cela ne suffit pas ; il faut recourir aux moyens héroïques. Et le « pouilleux », quand il se sent trop incommodé par la vermine, va dans la forêt, recueille le suc corrosif de l'*etem*, se barbouille la chevelure de la sève caustique et se serre étroitement sur le front un bonnet de feuilles de bananiers. Huit jours après, tous les poux sont morts, asphyxiés ou empoisonnés. Le bonhomme est délivré ; mais, parfois, les cheveux suivent l'exemple des poux. Le crâne nu comme un genou, mon élégant s'en va honteux et tête basse, jurant mais un peu tard...

***

Aloum est un centre hospitalier où, volontiers, nous nous arrêterions plusieurs jours. Hélas, ce n'est point l'heure de planter notre tente ; il faut aller de l'avant.

Une belle rivière, le Ntshiwo, coule tout près du village et c'est à une chute de 3 mètres, facilement utilisable, que

les habitants vont puiser une eau fraîche et limpide. Là même, une autre rivière, la Bishoure, s'y jette, après avoir entouré le village : avec l'eau, vient le poisson et les Aloumois vivent dans l'abondance.

Un chemin conduit d'Aloum chez les Yenkang, mais ce n'est pas cette voie que nous suivrons et le lendemain, 11 février, aussitôt après la messe, le P. Tanguy part avec les porteurs pour Niéfang. C'était une limite de nations, jadis le poste le plus avancé des Pahouins. Ils ont fait du chemin depuis!

*
* *

J'ai profité de mon séjour à Aloum pour instruire avec Fidèle une pauvre vieille femme bien abandonnée. Ce matin, elle reçoit le baptême sous le nom de Joséphine, puis s'en va heureuse.

A force de parler et de me démener, je puis engager assez de porteurs pour partir à mon tour et quitter Aloum.

A dix heures et demie, je suis en route, disant adieu aux Amwom dont la tribu s'arrête ici. Désormais nous entrons chez les Nzoum, ainsi nommés du *nzoum*, légume qu'ils cultivent en grand pour en manger les feuilles dentelées. La purée de *nzoum* rappelle fort les épinards, gardant néanmoins un goût amer auquel on a parfois peine à s'habituer. Adieu, amis Amwom, si vous avez été hospitaliers, vous vous êtes montrés bien voleurs aussi.

Nous arrivons à Niéfang de bonne heure après avoir traversé de vastes plantations, et, chose moins agréable, de vastes fondrières où nous enfonçons jusqu'aux genoux. Volontiers nous pousserions plus loin ; mais nos porteurs ne sont engagés que jusque là ; force nous est bien de nous arrêter : le chef veut d'ailleurs nous garder, nous voir, nous parler. Arrêtons-nous donc.

Niéfang est un village nouvellement rebâti, sur un magnifique plateau et dont les cases provisoires sont jetées çà et là au gré du propriétaire. Le chef nous promet des porteurs si nous restons chez lui demain, et force nous est bien d'accepter.

(*A suivre.*)

LES CANAQUES

Par le R. P. GUIS

DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-GUINÉE

Mort. — Deuil.

Suite (1)

Quand, au lieu d'un vulgaire Papou, c'est un chef de village qui passe au séjour des âmes, on le revêt de ses ornements et on le transporte sous un abri en feuilles, bâti, au milieu du village, exprès pour la circonstance. On le place à terre sur des nattes, le dos et la tête appuyés contre son *kesi* (bouclier), qui repose lui-même contre un des piliers du milieu. Autour de lui sont rangés tous ses insignes de chef.

On sonne la trompe de guerre, on bat le tambour, et tout le monde vient en pèlerinage à cette case funéraire, pour pleurer.

Le corps reste là aussi longtemps que tous les invités, même les plus éloignés, ne sont pas venus. Et même après que l'enterrement a eu lieu, les ornements demeurent exposés une semaine ou deux, comme si, pour se consoler de l'absence de leur chef, ils voulaient du moins se le rappeler par la vue de tout ce qui lui a appartenu.

Aussi longtemps que cette petite case funéraire ne tombe pas d'elle-même, ou n'est pas démolie, après un grand *tazu* (festin), le village doit être comme mort. Il n'est plus permis de crier, de jouer, de faire des discours, excepté en l'honneur du défunt, ni même de travailler, à moins que le plus proche parent du mort ne le permette. Plus de culture au jardin ; on ne tourne plus de poteries; on ne brûle plus de chaux; on ne maille plus de filets. La seule occupation permise est la confection des ornements de deuil, bracelets, ceintures, etc.

Le corps est déposé dans une fosse creusée au milieu de la partie du village (*itlubu*) sur laquelle le chef exerçait son influence.

*
* *

On fait presque autant d'embarras à la mort d'un chef de guerre ou d'un grand danseur.

Comme pour les chefs proprement dits, on bat le tambour près de leur oreille, on les appelle par leur nom, on souffle dans la conque marine. Le deuil est public et solennel.

*
* *

Une horrible coutume exige que les enfants à la mamelle soient enterrés vivants avec leur mère, si celle-ci vient à mourir. J'ai toujours présente à l'esprit une scène dont je fus témoin peu de jours après mon arrivée en Nouvelle-Guinée. Une jeune mère venait d'expirer en mettant au monde une fille. Nous attendîmes longtemps qu'on apportât le corps à l'église. On avait beau presser, prier les parents; ceux-ci trouvaient mille prétextes pour retarder. Sur ces entrefaites, la femme d'un de nos catéchistes manillois vint tout nous révéler : les gens temporisaient ainsi uniquement pour nous faire perdre patience ; aussitôt que nous serions partis, ils auraient roulé la mère et l'enfant dans la même natte, et la même fosse les aurait reçues.

On devine notre indignation. On arracha à grand'peine l'enfant des mains des mégères, et on la mit en sûreté chez les Sœurs. Mais la pauvre petite, qui n'avait reçu aucun soin depuis la mort de sa mère, ne put vivre que quelques jours et s'envola au ciel après avoir reçu le baptême.

Eh bien, le père, les frères et les sœurs de cette petite enfant étaient là, et ils ne trouvaient pas un mot de pitié pour elle; tout ce monde, les vieux surtout, nous regardaient avec une expression de stupide colère, ne comprenant rien à ce que nous faisions.

En Nouvelle-Guinée, comme dans tous les pays païens, le démon s'est toujours montré avide de l'âme et du corps de ces innocentes petites créatures, et on les lui a donnés sans compter. Il n'y a que la foi qui ait réussi et puisse réussir à empêcher ces meurtres d'enfants.

*
* *

(1) Voir les *Missions catholiques* des 18, 25 avril et 2 mai.

Pour les vieillards absolument décrépits, on ne fait absolument rien. On est trop heureux d'être enfin débarrassé de leurs plaintes et de leur toux continuelles. On les roule dans une natte et, vite, en terre! Aucune larme, aucun regret. A quoi bon? Est-ce la peine de pleurer de pareilles ruines? La mort n'est-elle pas un bienfait pour eux? N'ont-ils pas joui de la vie assez longtemps?

Il faut savoir d'ailleurs que le respect dû au grand âge et aux cheveux blancs, est inconnu en ce pays. C'est une des obligations les plus difficiles à faire admettre. Même les plus proches parents, même leurs enfants, affectent de ne pas s'occuper de ces pauvres vieillards, dont la mort est très souvent hâtée par un jeûne forcé et le manque des choses les plus nécessaires. C'est là un des très tristes côtés de nos Papous; il y a des exceptions, mais ce sont des exceptions.

A l'autre bout de l'échelle, c'est aussi la plus parfaite indifférence. Qu'un petit enfant, un nouveau-né vienne à mourir, la mère versera un pleur, poussera une plainte, le père montrera du chagrin; mais, à dire vrai, ils en feraient tout autant pour une marmite cassée.

Si l'enfant a déjà cinq ou six ans, c'est bien différent, tout se passe alors comme pour une grande personne; s'il y a une différence, c'est que la douleur est plus vive et plus vraie. Et si l'enfant est fils de chef et destiné à être chef lui-même, on lui rend les mêmes honneurs que s'il avait déjà été en fonction.

***

La sortie du deuil n'est pas, comme chez nous, fixée à quelques mois après l'enterrement. Le temps ici est réglé non pas d'après le calendrier, mais d'après le nombre et l'embonpoint des porcs. Supposons qu'une épizootie, comme il en arrive souvent, enlève tous les porcs du village, il faudra alors attendre quatre ou cinq ans avant de pouvoir prendre le noir.

Mais comme nos bons Papous ne peuvent se résoudre à remettre si loin l'occasion d'un bon dîner, ils font leur possible pour se procurer des porcs en les achetant dans d'autres villages.

***

Cette cérémonie de la prise du noir constitue une vraie fête, fête funèbre, si l'on veut, mais une fête où l'on mange copieusement, et le fond de ce festin doit être composé de porcs domestiques et non pas de Kanguroos ni de sangliers. Et il doit y en avoir beaucoup. Il faut bien étouffer la douleur en compensant par de grandes mangeailles le deuil, les larmes et l'abstinence qu'on a dû s'imposer jusque-là en l'honneur du mort.

Par raison d'économie, s'il y a eu plusieurs morts au village, on prend le deuil le même jour pour tous. Avec moins de frais, la fête sera plus grande, et quelle gloire pour le village, d'avoir pu exhiber un petit régiment de ces intéressants animaux.

Dès que quelqu'un a été enterré, on commence à s'informer de la quantité de porcs qu'on pourra mettre en ligne au jour de la fête. On en parle au conseil public, qui se tient chaque soir après la soupe avant l'extinction des feux.

« — La famille du mort a bien trois ou quatre porcs; mais qu'est-ce que cela? Et puis ils sont trop jeunes et trop maigres. Attendons cinq ou six lunes et que, d'ici là, la famille se débrouille pour engraisser ces messieurs et en acheter d'autres, car il y a longtemps qu'on n'a pas eu de *tatzu*. Tous les ventres sont vides; il serait temps d'y mettre quelque chose (en disant cela ils ont une manière comique de refouler leur ventre en arrière).

« — Ah! autrefois, de notre temps, remarquent les vieux, quand nous étions forts et nombreux, nous avions des porcs tous les jours; tandis qu'aujourd'hui, depuis telle guerre, c'est à peine si nous avons encore une idée de leur goût. »

***

On attend donc encore quelques mois. Le jour arrive enfin où l'on se dit à peu près content et, sans plus tarder, l'ordre est donné *d'attacher les porcs* (c'est l'expression consacrée). Les gamins de l'endroit se mettent en chasse et bientôt tous les prisonniers de cette petite guerre sont portés triomphalement, pieds liés, devant la *Marea* où les chefs et les anciens chiquent ferme et causent à voix basse.

« — Enfin! on va avoir un *tatzu*... et il ne sera pas si mal!.... Un, deux, trois, dix porcs! C'est presque un festin de grand chef. Voilà qui s'appelle avoir souci du mort!. Allons, les femmes! qu'on se trémousse! que l'on pleure, que l'on chante, et qu'on ne ménage pas sa voix. A l'œuvre. »

A cet ordre, toutes les femmes se rassemblent à la tombée du jour, au milieu du village, et même sur les vérandahs des maisons voisines, quand il y a beaucoup de morts et beaucoup d'invités. Selon leur nombre, elles forment un ou plusieurs groupes, ayant chacun un coryphée qui entonne la mélodie et soutient le chœur. On choisit ordinairement pour ce poste important une vieille, qui soit à la fois énergique, féconde en imagination, habile en l'art d'improviser, et... veuve.

Inutile de dire que, pendant tout le temps que dure l'*aroba*, la famille du mort doit fournir aux pleureuses chique, tabac et nourriture. Il ne faudrait pas croire que ces chanteuses de la mort sont bien tristes : elles ont de la tenue, évidemment; je veux dire qu'elles ne vont pas jusqu'à danser; mais quelqu'un qui n'est pas dans le secret aurait de la peine à savoir si elles chantent de joie ou de douleur. Seules, les vieilles prennent leur rôle au sérieux, et on dirait que leur squelette, visible sous le parchemin ridé qui lui sert d'enveloppe, va se démolir sous le poids du chagrin qui est censé les accabler. D'aucunes même passent de temps en temps le revers de leurs mains sur leurs yeux et essuyent une larme vraie ou fausse. A l'arrivée du jour, on fait une dernière distribution de noix d'arec; cela veut dire : « La séance est levée. »

Alors a lieu une bruyante débandade; les pleureuses courent aux jardins et en reviennent bientôt chargées de fruits et de légumes qu'elles déposent en autant de monceaux qu'il y a de villages invités.

Dès que l'arrivage des provisions a pris fin, on assomme les porcs, on les grille, on les découpe et on en place les quartiers sur chacun des tas de légumes. Le chef fait la distribution en règle, c'est-à-dire qu'il passe solennellement, accompagné de quelques acolytes, devant l'alignement des provisions, puis de sa baguette il touche un des tas et crie

si-haut qu'il peut : « Ceci pour un tel! » Immédiatement, la femme ou les filles de celui auquel la portion est adjugée l'enlèvent prestement. Quand on a fait place nette, toutes les femmes défilent dans le village, emportant les provisions, se dispersent dans les cases et allument les feux.

Pendant que, de tous côtés, se dégage le fumet des viandes grillées et des légumes bouillis, on procède à la prise du noir. Chacun, suivant sa dévotion, se barbouille plus ou moins de noir de fumée délayé dans de l'huile de coco. Les veufs, veuves et proches parents, doivent être entièrement couverts de cette espèce de cirage luisant; les autres en mettent seulement sur une partie du corps. Les jeunes gens se bornent à se noircir, qui le front, qui le nez, le menton, ou une joue...

Une coutume assez répandue consiste à prendre le *maura*. C'est une sorte de serment par lequel on s'engage, en l'honneur du mort, à s'abstenir de tel fruit, de tel légume, de telle pratique. Que de fois j'ai vu des jeunes gens refuser des bananes qu'on leur offrait, en disant : « Non, un tel est mort, je me prive de cette qualité de bananes. » Je n'ai pu découvrir le motif de cette coutume.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Notre-Dame de Fourvière et la Piété Lyonnaise. *Notes et Récits* par M. l'abbé P. Chatelus, chanoine titulaire de la Primatiale, ancien Recteur de Fourvière. — In-8° illustré, de xxiv-456 pages. Prix net : 4 fr., par la poste 5 fr. — Librairie Emmanuel Vitte, Lyon, 3, place Bellecour, et Paris, 14, rue de l'Abbaye (VI°).

Bien que ce travail n'entre pas directement dans le cadre de notre Bulletin, il y a cependant entre Fourvière et l'Œuvre de la Propagation de la Foi de telles affinités que nous ne pouvons nous contenter d'une simple annonce quand il s'agit d'un ouvrage consacré à la gloire de la Protectrice de Lyon.

C'est dans la chapelle bénie de Fourvière, en effet, que les saintes femmes, inspiratrices de notre Œuvre, ont conçu elles-mêmes le plan qui devait plus tard être réalisé si magnifiquement; c'est à Fourvière que les deux Congrégations des Maristes et des Missions Africaines ont prononcé leurs premiers vœux; là aussi que leurs vicaires apostoliques ont reçu souvent la consécration épiscopale.

Quel est le missionnaire, évêque ou prêtre, qui, de passage à Lyon, n'ait gravi la sainte colline et n'ait consacré à la Reine des apôtres ses efforts et ses espérances? Beaucoup, parmi eux, n'ont-ils pas éprouvé le besoin de se refaire un autre Fourvière en Afrique, en Océanie, en Nouvelle-Calédonie, en Chine, désirant retrouver sous tous les climats une imitation de cet air natal qui, vers la vingtième année, nourrrissait leur âme?

Tous aimeront donc à lire et à relire comme un souvenir de la patrie, ces *Notes et Récits*, recueillis pieusement et écrits dans la langue simple de l'histoire par le prêtre distingué qui fut pendant huit ans le gardien du sanctuaire.

Ce livre, comme le dit Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Lyon, est le *Memento* d'un glorieux passé; il perpétuera dans les âmes la vénération séculaire vouée au sanctuaire tant aimé.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

L. L. de Marcilly-d'Azergues, diocèse de Lyon........ 200 »
C. G. de Lyon........ 5 »
M. et Mme Lahaye, diocèse de Séez, union de prières........ 5 »
L. P., diocèse de Grenoble, reconnaissance........ 3 »
F. G., Paris........ 100 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Vacheret, Mahalla-Kébir).
Anonymes de Rully, diocèse de Bayeux........ 200 »
Mme Roy, diocèse de Poitiers, demande de prières pour une défunte........ 90 »

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie mineure).
M. de Gastines, diocèse du Mans........ 5 »

A Mgr Fallize, Norvège.
M. E. Becq, Paris........ 5 »

A M. Jules Marie, Pondichéry.
Anonymes de Rully, diocèse de Bayeux........ 25 »

A M. Giraud, Pondichéry, pour sa mission de Pattalam.
Un agriculteur charentais........ 30 »

A M. Théodore Faucon, Su-tchuen oriental.
Anonymes de Rully, diocèse de Bayeux........ 50 »

A M. Adolphe Grisel, missionnaire apostolique à Canton.
Un ami d'enfance, demande de prières........ 100 »

Pour l'école de Morioka (Hakodaté), tenu par les Sœurs de Saint-Paul, de Chartres.
M. l'abbé Besnard, du diocèse de Chartres........ 100 »

Au R. P. Rolland, pour les Coptes de Minieh (Haute-Egypte).
Anonyme d'Angers, demande de prières spéciales........ 20 »

Au R. P. Picard, Abyssinie, pour les victimes des sauterelles.
Un agriculteur charentais........ 30 »

Au R. P. Lautour, des Pères Blancs.
Anonymes de Rully, diocèse de Bayeux........ 25 »

Au R. P. Classe, Nyanza méridional, pour sa mission chez les Bougoyé.
Un agriculteur charentais........ 30 »

Pour le rachat d'esclaves, région du Nyanza (R. P. Classe).
Anonyme de Bayonne........ 3 »

Pour le rachat d'un esclave (R. P. Classe).
Une famille du diocèse de Metz........ 20 »

A Mgr Lamaze, Océanie centrale.
M. de Saint-Saud, du diocèse de Périgueux........ 20 »

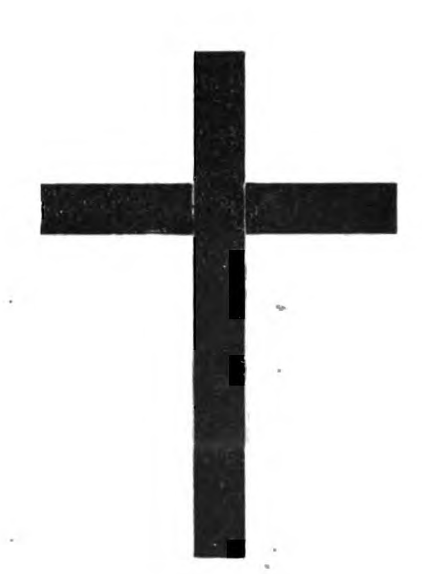
A Mgr Vidal (Fidji).
M. L. L., diocèse d'Albi, demande de prières pour ses defunts........ 10 »

Pour les « Missions catholiques. »
M. l'abbé Lucas, diocèse d'Orléans........ 5 »

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



LE CATACLYSME DE LA MARTINIQUE

Bien que le diocèse de la Martinique ne fasse point partie du domaine soumis à la juridiction de la Propagande et des pays de missions dont l'Œuvre de la Propagation de la Foi subventionne le clergé, nous devons envoyer aux victimes du fléau qui désole la grande île française des Antilles un salut de douloureuse sympathie.

∴

Mgr Le Roy, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, vient de recevoir de M. Parel, vicaire général et administrateur du diocèse de Saint-Pierre et Fort-de-France, et nous communique la liste des Religieux et Religieuses dont on a à déplorer la perte : 13 Pères de la Congrégation du Saint-Esprit, 11 Prêtres du clergé séculier, 33 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, 28 Sœurs de Saint-Paul de Chartres.

Cette première liste funèbre est incomplète, il n'est malheureusement que trop facile de le prévoir. On sait déjà que les Sœurs créoles de Notre-Dame de la Délivrande comptent plusieurs victimes ; mais le nombre n'en est pas connu.

Nous saluons aussi d'un souvenir ému les magistrats, les fonctionnaires et les soldats français, les consuls des puissances étrangères, qui ont trouvé la mort dans l'horrible fléau.

***

Les journaux portent à plus de 40.000 le nombre des personnes disparues. Nous croyons devoir reproduire l'opinion d'une personne compétente, le R. P. Joseph Malleret, supérieur du séminaire-collège de Saint-Pierre, à la Martinique, qui se trouve actuellement en congé dans le diocèse de Clermont-Ferrand, son pays d'origine. Ce Père estime que ce nombre de 40.000 victimes est exagéré, le double du chiffre réel, aussi grand qu'on puisse le supposer. Saint-Pierre et sa banlieue, Sainte-Philomène et le Prêcheur, qui, peut-être, n'ont pas été atteintes, ne représentent que 30.000 personnes, dont 20.000 environ dans la ville même.

∴

Dès la première nouvelle de la catastrophe, Mgr de Cormont, que son état de santé avait forcé à revenir momentanément en France, a demandé au ministre des Colonies l'autorisation de retourner dans son diocèse. Il semble que la Providence a, par une attention spéciale, préservé les jours du prélat, afin de conserver aux malheureux survivants, dans la personne de leur premier pasteur, le plus dévoué, le plus aimant et le plus charitable des consolateurs.



MADURÉ (*Hindoustan*). — QUATRE JEUNES BRAHMES PAÏENS ÉLÈVES DU COLLÈGE SAINT-JOSEPH A TRICHINOPOLY; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr BARTHE, évêque de Trichinopoly (voir la *Correspondance*).

CORRESPONDANCE

TRICHINOPOLY (Hindoustan)

Besoins de la Mission du Maduré.

On ne peut lire sans émotion le touchant appel que nous adresse le R. P. Héraudeau en faveur de la grande mission du Sud-Est de l'Inde, et nos lecteurs auront à cœur de seconder par leurs prières et leurs aumônes le mouvement si consolant qui porte des multitudes d'âmes païennes à embrasser la foi catholique.

LETTRE DU R. P. HÉRAUDEAU, PROCUREUR DE LA MISSION

Je me permets de vous adresser quelques extraits de lettres de missionnaires du Maduré. Ils montrent la position précaire de cette mission et ils engageront, j'espère, vos lecteurs à lui porter secours.

Mgr Barthe, en tournée pastorale au Marava, m'écrit :

« Nous avons besoin de secours pour développer et même maintenir toutes nos œuvres. Pendant cette visite pastorale on me montre partout des chapelles et des maisons à réparer ou à bâtir entièrement. Dans maints endroits les missionnaires n'ont pour logis qu'un misérable réduit où la chaleur les accable et abrège leur vie. Encore n'en ont-ils pas toujours; car dans 1.120 villages on ne trouve pas même d'église.

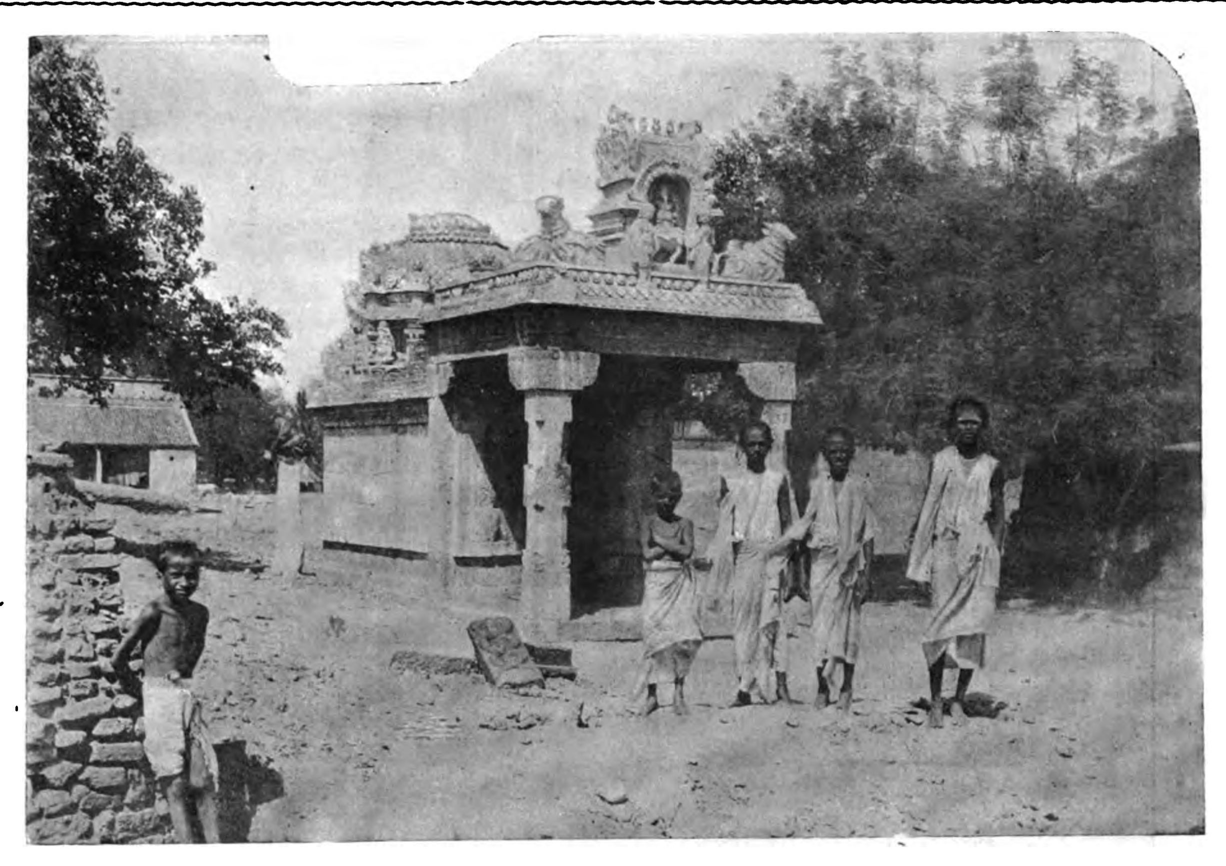
« Il est bien pénible à un évêque de voir de pareilles souffrances et de se sentir impuissant à les soulager. Nos chrétiens, qui sont d'une pauvreté extrême, ne peuvent contribuer à aucune de ces dépenses. De plus, dans plusieurs endroits de la mission, les pluies ont entièrement manqué et la famine augmente chaque jour. Nous sommes donc obligés de venir au secours de nos chrétiens pour les empêcher de mourir de faim.

« La famine grandit de jour en jour dans nos parages; c'est affreux. Dans certains endroits, rien à manger, plus d'eau à boire, on enlève le chaume des maisons pour le donner en pâture aux bestiaux.

« De tous côtés, les âmes affamées de vérité s'offrent à nous. Quelle magnifique moisson nous recueillerions si les ressources ne nous manquaient pour leur bâtir des chapelles, des écoles et leur donner des catéchistes !

« Dans notre impuissance à ouvrir le ciel à tant de païens qui nous tendent les bras, nous élevons nos regards vers le Sacré-Cœur et lui demandons d'inspirer à des âmes généreuses la pensée de nous aider par leurs aumônes.

« Les missionnaires célèbrent le saint-sacrifice et font prier chaque jour pour leurs bienfaiteurs connus et inconnus, vivants et décédés, leur accordant la participation à toutes leurs bonnes œuvres, indulgences et mérites...

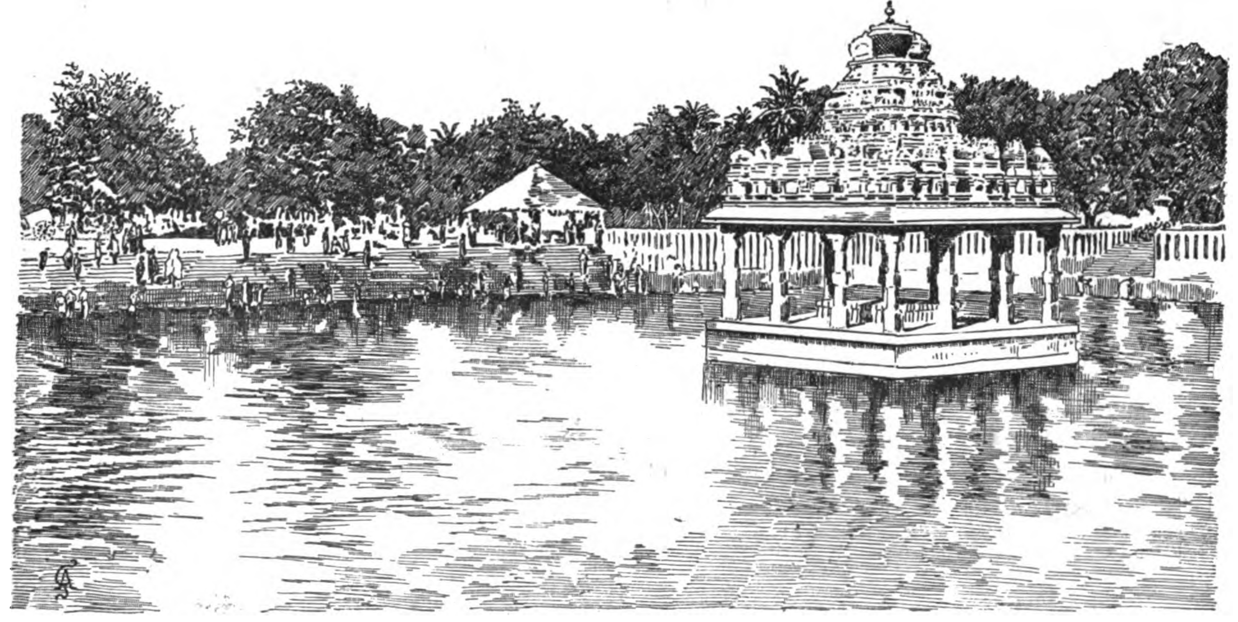


MADURÉ (*Hindoustan*). — UN DES PETITS PAGODINS DE TRICHINOPOLY ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr BARTHE (voir le texte).

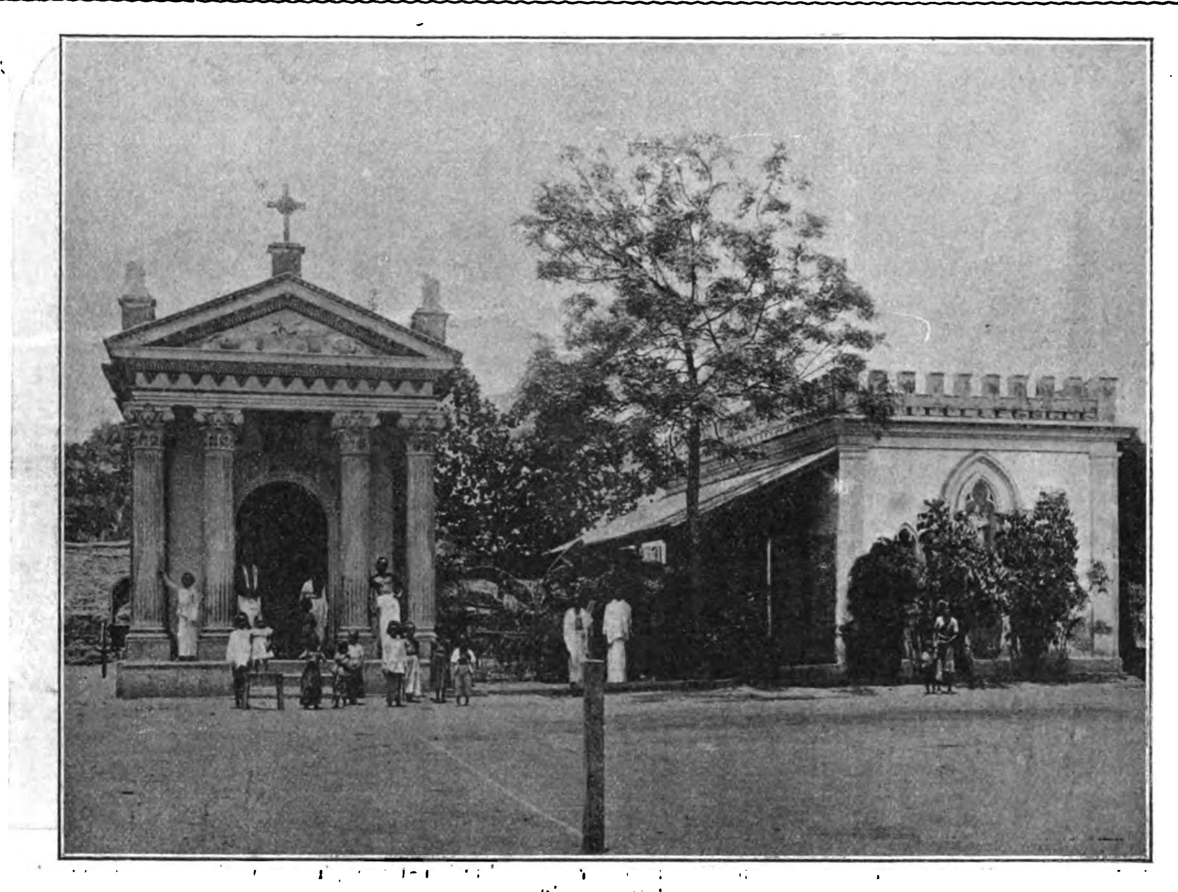
D'un autre côté, le R. P. Lacombe, chargé de la paroisse des *parias* dans la ville de Trichinopoly, m'écrit :

« J'ai sur les bras plusieurs petits enfants que j'ai baptisés et qui ont perdu leurs pères. J'ai vainement mendié pour eux un asile, le nombre des pauvres gens a tellement augmenté !

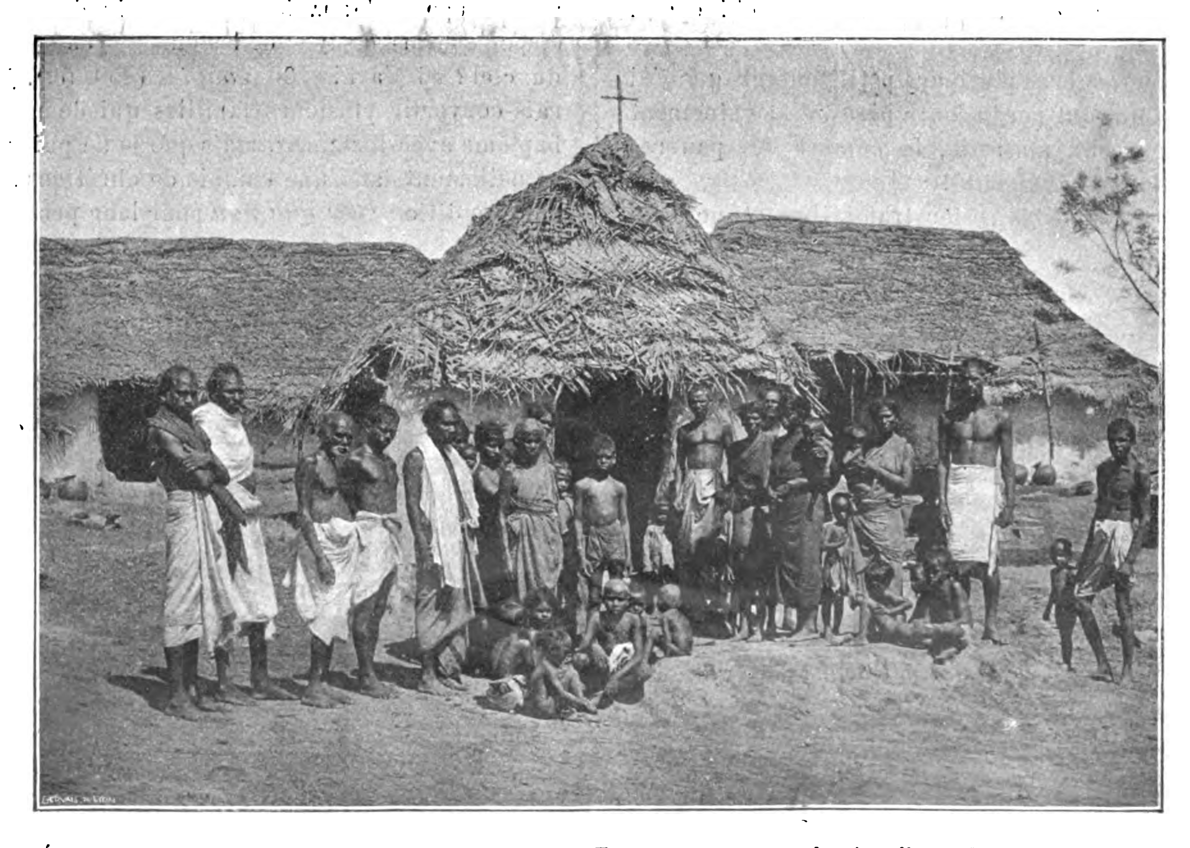
« Si nous voulions rester tranquilles et ne nous occuper que de nos œuvres anciennes, la vie serait assez supportable; mais peut-on voir des âmes bien disposées sans essayer de les engager dans le chemin du ciel ? Si j'avais 100 *roupies* (250 fr.), je pourrais convertir plusieurs familles qui demandent le baptême avec instances, mais que je ne puis recevoir actuellement dans une colonie de chrétiens ; c'est là une condition *sine qua non* pour leur persévérance.



MADURÉ (*Hindoustan*). — ETANG SACRÉ PRÈS DE TRICHINOPOLY ; d'après une photographie de Mgr BARTHE).



MADURE (*Hindoustan*). — CHAPELLE DES BRAHMES CONVERTIS, A TRICHINOPOLY : reproduction d'une photographie envoyée par Mgr BARTHE, évêque de Trichinopoly (voir p. 232).



MADURÉ (*Hindoustan*). — CHAPELLE DE NEOPHYTES PARIAS, A TRICHINOPOLY ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr BARTHE (voir p. 230).

« Je parle de quelques familles seulement ; je devrais dire plusieurs villages, car ils sont bien nombreux les payens qui viendraient à nous facilement si on pouvait s'occuper d'eux, c'est-à-dire payer un catéchiste pour les instruire, leur bâtir une chapelle et les aider un peu. Je puis dire que, dans notre mission du Maduré, chaque franc de dons représente une âme sauvée.

« J'ai aussi à soutenir quantité de pauvres enfants bien doués qui peuvent devenir plus tard d'excellents instruments pour la plus grande gloire de Dieu : des prêtres, des religieux.

« Je n'ai aucune source qui me fournisse ce que je dois dépenser chaque mois. Si vous ne venez à mon secours, je suis débordé et ne pourrai continuer. »

∴

Voilà maintenant le R. P. Billiard chargé de la grande œuvre des *brahmes*, qui ajoute son cri de détresse aux autres.

« Les aumônes venues lors des premières conversions ont été bien vite épuisées ; car il ne faut pas oublier que lorsqu'un Brahme embrasse notre foi, il est dans la nécessité d'abandonner parents, amis, propriétés. Par le fait il tombe à la charge de la mission. A ce prix seulement, l'œuvre se continuera et se développera. Les articles virulents de la presse païenne écrits pour détourner les parents d'envoyer leurs enfants aux collèges tenus par les missionnaires catholiques sont la meilleure preuve de l'excellence de cette œuvre. Les Brahmes païens sentent, en effet, que le terrain leur échappe, que les préjugés contre le catholicisme tombent peu à peu ; c'est déjà un fait acquis que des brahmes convertis peuvent demeurer brahmes tout en devenant catholiques.

« Dernièrement, deux mariages de brahmes néophytes avaient lieu dans leur église de Trichinopoly. Un certain nombre de brahmes païens, leurs amis, assistèrent à la cérémonie et leur tenue fut tout à fait respectueuse. Puis ils se rendirent à la maison des nouveaux mariés et prirent part au repas. Voilà deux faits qui supposent la disparition de préjugés qu'on avait toujours crus irréductibles. »



MADURÉ (*Hindoustan*). — FAMILLE DE BRAHMES PAIENS A TRICHINOPOLY ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr BARTHE.

LA FÊTE DU 3 MAI

Le 80e anniversaire de la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi a été célébré par le Conseil central de Paris, comme il l'a été par celui de Lyon.

La messe a été dite le 3 mai en l'église Saint-Sulpice, par M. Letourneau, curé de la paroisse ; MM. les Directeurs de l'Œuvre, le Président et une délégation du Comité diocésain, les représentants des diverses Sociétés de missions et de nombreux amis de l'Œuvre assistaient à cette pieuse cérémonie.

Le lendemain, 4, un sermon en faveur de l'Œuvre, a été donné en l'église Saint-Roch, à l'issue des vêpres, par M. l'abbé Carpentier, chanoine, missionnaire apostolique. Le prédicateur avait pris pour texte ces paroles, que l'apôtre saint Jean répétait sans cesse autour de lui : « Aimez-vous les uns les autres », précepte de charité que les missionnaires pratiquent excellemment puisque, pour des inconnus et pour des hommes, qui, souvent, répondent si mal à la bonne parole qu'on leur apporte, ils sacrifient foyer, famille, tranquillité, avenir et leur vie même.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sur la proposition de la Propagande, le Saint-Père a nommé vicaire apostolique de la Guyane anglaise, avec caractère épiscopal, le R. P. Compton Dalton, de la Compagnie de Jésus, missionnaire dans ce vicariat apostolique depuis plusieurs années.

— Par décret de la Propagande, la résidence épiscopale du diocèse d'Hakodaté (Japon) a été transférée d'Hakodaté à Sendaï.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 25 avril sont partis pour Madagascar Nord deux Norbertins, le R. P. Gras et le Fr. Reboul.

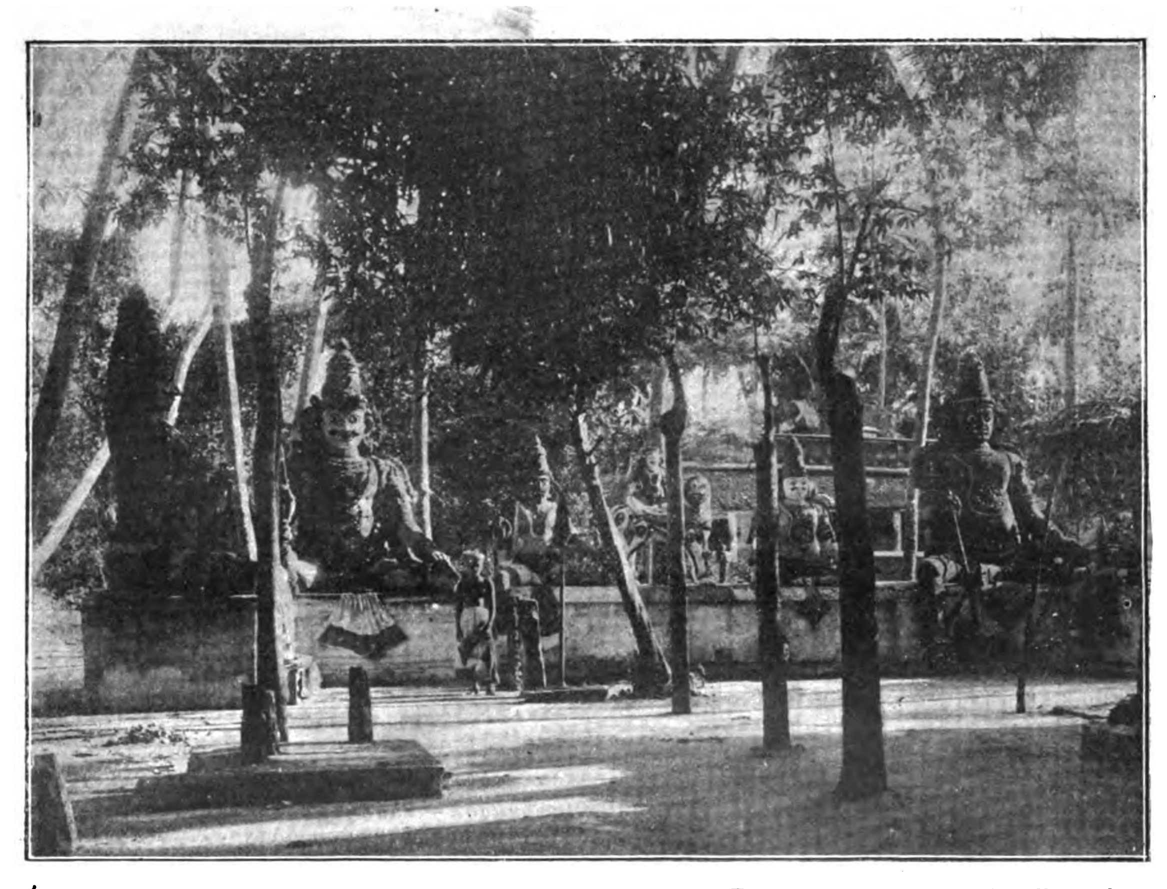
— Se sont embarquées à Marseille, le 5 mai, pour le Dahomey, les sœurs Urbain, Thècle et Iphigénie, des Missions Africaines de Lyon.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Lundi 5 mai, a eu lieu, dans les salons de l'Archevêché, l'assemblée générale de l'Œuvre Apostolique des Missions. En l'absence de S. Em. le Cardinal, Mgr Philippe, évêque de Lari, présidait la réunion, ayant à ses côtés Mgr Pellet, des Missions Africaines, plusieurs membres du clergé, du Conseil central et du Comité diocésain de la Propagation de la Foi.

Après la lecture du compte rendu sur les travaux de l'Œuvre, Mgr Philippe prit la parole et, dans une délicate allocution, félicita les associées de l'Œuvre apostolique des consolants résultats dus à leur activité généreuse.

Dans l'inventaire général nous relevons 350 chasubles, 40 chapes, 10 dalmatiques, 8 ornements orientaux, 8 huméraux, 5 dais, 12 grandes bannières, 200 oriflammes, 120 devants ou dessus d'autels, 135 voiles de ciboires, 200 aubes, 150 nappes d'autel, 10 surplis de prêtres, 80 surplis ou soutanelles, 6 rochets d'évêques, 250 garnitures brodées, du linge d'autel en quantité, 3 autels portatifs, 2 ostensoirs, 20 calices, 9 ciboires, 1 pyxide.



MADURÉ (*Hindoustan*). — BOSQUET SACRÉ AVEC STATUES DE DIEUX HINDOUS A TRICHINOPOLY ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr BARTHE (voir p. 232).

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Chavanol, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Mel Sittâmour, le 25 mars 1902 :

« Les ravages de la variole continuent. Le P. Cadilhac vient, hélas ! d'en être victime ; il a succombé à des douleurs atroces. Ce cher Confrère avait l'ardeur de la jeunesse, la pondération de l'âge mûr. C'est une grande perte pour la Mission de Pondichéry et surtout pour le district de Poloûr dont il était chargé.

« A Tanil les varioleux sont plus nombreux que jamais. Chaque maison en compte un, deux, quelquefois trois. Avec leurs pustules au visage, sur le cou et chez quelques-uns sur tout le corps, ils sont horribles à voir. Et puis, quelle odeur de souris s'en dégage ! elle vous prend à la gorge.

« Il y a quelques jours, je suis allé les visiter, les secourir, les consoler. Journée d'autant plus fatiguante que je sortais moi-même de maladie. Elle n'a pas été sans consolation : j'ai pu baptiser quatre enfants de païens *in articulo mortis*, donner quatre extrêmes-onctions et entendre dix confessions.

« Tout ce travail n'a pas été sans m'occasionner quelques dépenses. Elles me sont d'autant plus sensibles que je n'ai aucune ressource personnelle. Sans la générosité des *Missions Catholiques* je serais, je resterais tout simplement « homme de désirs. » Tout le bien que j'ai pu faire depuis tantôt dix ans que je suis à Mel Sittâmoûr, je le dois, après Dieu, aux âmes charitables de France. Leur souvenir m'accompagne chaque jour au saint-autel. »



MISSIONS COPTES

de la Haute-Egypte

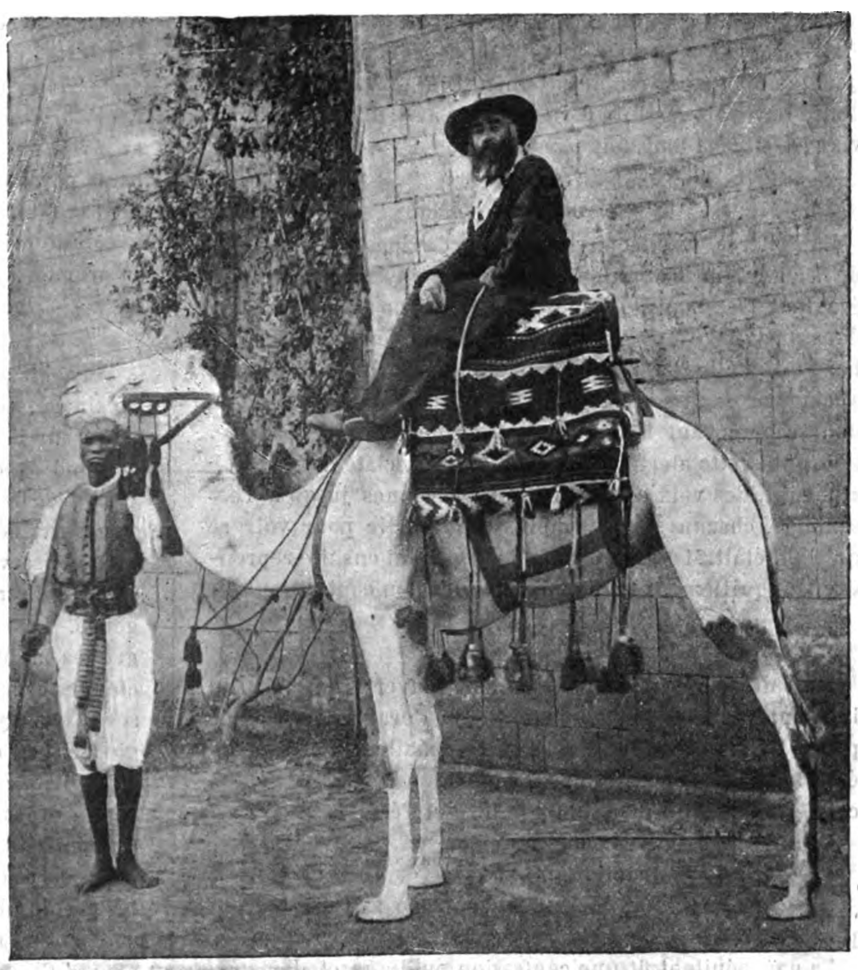
Par le R. P. ROLLAND, de la Compagnie de Jésus.

Suite et fin (1)

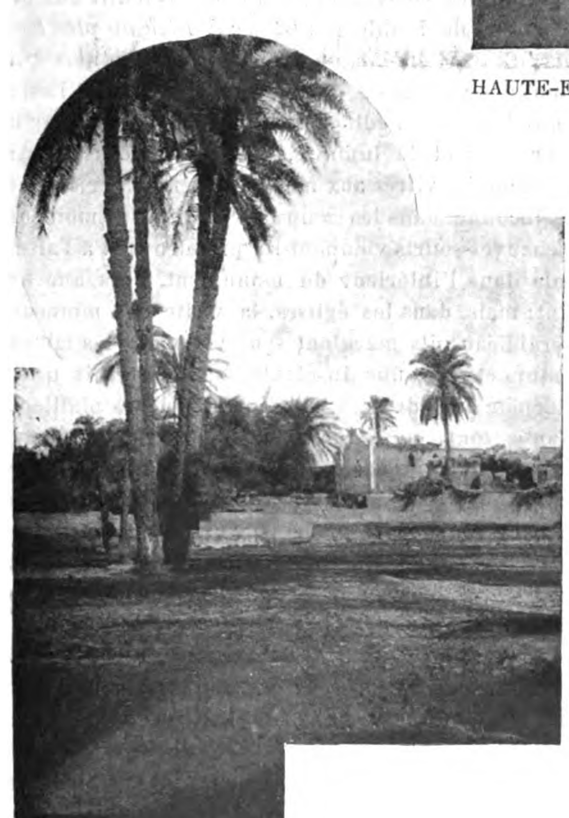
Malgré les déclamations calomnieuses du clergé jacobite, la grande majorité des néophytes de Moukalafat nous reste fidèle. Ils ont été raffermis par une retraite, que je leur ai donnée, avec la collaboration du P. Hanna, converti du schisme et ancien moine de l'un des couvents jacobites de la Haute-Egypte. Il y avait dans ses exhortations aux Coptes pour les convertir, une force spéciale, car il était auparavant un des leurs.

Si nous avions eu un local convenable, assez vaste surtout, les auditeurs, au nombre de trois cents, seraient accourus deux fois plus nombreux. Mais comment décrire l'enceinte où s'entassaient littéralement les fidèles ? Représentez-vous une petite cour emprisonnée par des tourelles qui lui mesurent l'air et la vue et qui servent d'asile à une multitude de pigeons. Dans ce réduit les braves Coptes accouraient deux fois par jour,

(1) Voir les *Missions catholiques* des 2 et 9 mai.



HAUTE-EGYPTE. — MISSIONNAIRE EN VOYAGE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. ROLLAND.



HAUTE-EGYPTE. — EGLISE COPTE CATHOLIQUE DE CHEIKH-ZEIN-EL-DINE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. ROLLAND.

le matin, à la messe, et le soir à la nuit close. L'ordre et le silence étaient remarquables malgré les inconvénients du local.

Un jour que le lecteur étalait le volume où il allait lire l'une des trois épitres en usage dans la messe copte, un pigeon vint endommager la page que l'officiant avait sous les yeux. Ce fut un signal d'alarme : on s'écarta soudain pour être hors de la portée des nombreux volatiles qui roucoulaient sur leurs perchoirs et se mettre à l'abri de leurs injures. La cérémonie n'en continua pas moins avec recueillement. Combien il serait urgent de construire une église! Les fidèles la réclament avec instance.

∴

Un détail, en passant. La messe se célèbre en carême, chez les Coptes, vers midi. Les fidèles ne croient pas pouvoir rompre le jeûne avant la fin de l'office. C'est à cette époque qu'eut lieu la retraite, époque du jeûne le plus strict de l'année. Aussi, après la messe célébrée par le Père Hanna, nous apportait-on un plat de fèves cuites à l'eau comme plat de résistance, et des fèves crues en guise de dessert. Cela ressemblait fort à la xérophagie des premiers fidèles et n'était guère plus confortable que le repas de saint Paul, premier ermite de la Thébaïde, à qui un cor-

beau apportait chaque jour un demi-pain. Mon compagnon était fatigué de pareils mets et nous aurions eu besoin quelquefois du régime du prophète Elie, auquel la Providence envoyait aussi un corbeau, mais avec du pain et de la viande, et cela deux fois par jour.

***

En général, nos néophytes sont fort avides de la parole de Dieu et ne s'ennuient jamais aux instructions qu'ils écoutent avec la plus grande attention. Une fois pourtant, dans un village qui venait d'adhérer au catholicisme, au beau milieu du sermon, je vois mon auditoire se lever et s'échapper de l'église, comme une bande de petits maraudeurs apercevant tout à coup l'uniforme du gendarme. Pourquoi cette alerte? Une dispute avait éclaté dans le voisinage et, des voix confuses étant parvenues jusqu'à l'assemblée, chacun s'était empressé de sortir pour voir ce qu'il en était. Mes grands enfants revinrent ensuite reprendre tranquillement leur place et le sermon continua.

***

Dans un autre village, récemment converti, eut lieu un incident plus édifiant. Pendant que l'orateur, un jeune prêtre copte, plein de zèle, parlait du malheur de l'âme en état de péché mortel, et de la confession comme remède à cet état, soudain un auditeur se lève et s'écrie :

« — *Abouna*, je veux me confesser.

« — Après l'instruction, mon ami.

« — Non, *Abouna*, maintenant; on ne sait pas ce qui peut arriver. »

Le naïf pénitent fit une confession publique et demanda l'absolution! Est-ce assez patriarcal ?

***

Quelques mots seulement sur les retraites données à Zarrobi et à Deïr-Ganadélé. Le premier village, où l'on construit en ce moment une église, est, ainsi que le second, un village nouvellement gagné. La réunion de fidèles y avait lieu tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre.

Dans une visite de condoléance chez un chrétien, visite qui rappelle les récits bibliques sur les morts que l'on pleurait pendant quarante jours, et fait revivre les scènes du livre de Job, je rencontrai, silencieux et pensifs, vingt-deux hommes amis de la famille du défunt. J'en profitai pour faire, sous forme de causerie familière, une instruction sur la mort et sur la patience dans l'épreuve.

***

La meilleure consolation de mon ministère à Zarrobi fut, au moment du départ, la visite que me fit *Abouna* Guirguès, prêtre jacobite, mais catholique de cœur. Ce bon vieillard me déclara nettement qu'il était prêt à faire son abjuration entre les mains de Mgr Ignace. Ce pieux projet a reçu depuis son exécution. Deux autres prêtres furent également convertis du schisme et sont fort heureux de leur retour à l'Unité. Ces trois précieuses conquêtes de la grâce sont le gage de bien d'autres victoires.

Le village voisin, Déïr-Ganadelé, est récemment converti comme le précédent. Le curé Magroufa (Macrobius), qui y travaille avec zèle, est lui-même un ancien prêtre jacobite. Il a lutté avec constance pour se former un troupeau et le défendre contre le prosélytisme protestant et jacobite. En dépit des mensonges et des calomnies, la retraite que j'y ai prêchée a porté ses fruits. Le jour de la clôture, cinq cents personnes assistaient à la cérémonie dans l'église. Sept enfants faisaient ce jour-là leur première communion avec une piété qui frappa tous les assistants, témoins pour la première fois d'une pareille solennité.

***

Permettez-moi ici une petite digression. Allons dans le voisinage, vers le monument qui se dresse majestueusement sur la chaîne lybique et dont la silhouette grise se confond avec la couleur des rochers et le sable du désert.

En face de Déïr-Ganadelé, on voit, en effet, attachées aux flancs ravinés de la montagne, les ruines d'un couvent assez bien conservé (1). On assure qu'en parcourant cette chaîne du côté du nord, on rencontre d'autres ruines du même genre. Les moines, ici comme ailleurs, ont profité des grottes naturelles ou des excavations provenant d'anciennes carrières pour les transformer en cellules, en églises et en diverses pièces nécessaires à une maison religieuse. Les cellules sont encore parfaitement distinctes.

L'église, creusée dans le roc, est dans le style des églises coptes ordinaires. L'*Iconostase* est ornée de peintures presque effacées et garde encore des inscriptions bien lisibles, en copte et en arabe. L'une de ces inscriptions reproduit les paroles du concert angélique qui retentit aux oreilles des bergers de Bethléem : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux!* Elle est en langue arabe; les inscriptions qui rappellent des versets de Psaumes, sont en copte. Les coupoles qui dominent l'édifice sont percées à jour pour laisser passer l'air et la lumière, car l'usage des vitraux aux églises, ou des vitres aux maisons, même des riches, est un luxe inconnu dans les campagnes. Aussi les moineaux est les chauves-souris viennent-ils prendre tout à l'aise leurs débats dans l'intérieur du monument. Personne ne s'en plaint; mais, dans les églises, la visite des moineaux est un vrai fléau : ils maculent sans vergogne les tableaux et les murs et, par une insolente familiarité, ils nichent à l'intérieur de l'édifice. Plus d'une fois leurs piailleries incessantes sont venues me troubler pendant les sermons.

Le couvent que nous visitons porte le nom de *Deïr el Azera* (Couvent de la Sainte-Vierge), et les Coptes du voisinage s'y rendent en pèlerinage une fois l'an. Ce jour-là, il y a foule, tandis que, le reste de l'année, c'est la solitude complète, troublée seulement par la visite des chacals, des renards et parfois des hyènes. Devant la façade du couvent se trouve un puits creusé dans la roche vive, à une profondeur de 22 mètres. On y puise une eau claire comme le cristal, tandis que l'eau du Nil est toujours plus ou moins boueuse.

Dans le pays, les ruines de ce couvent semblent frapper

(1) Les *Guides* à l'usage des touristes qui visitent l'Egypte ne mentionnent pas ces ruines, ainsi que d'autres, de même nature, qui se rencontrent dans ces parages. La raison en est qu'elles sont éloignées des voies de communication que l'on suit pour visiter les ruines gigantesques d'Abidos, de Denderah et de Louxor.



les imaginations; personne n'ose s'y aventurer seul. J'avais plusieurs fois cherché des compagnons pour cette petite excursion. Sans y mettre de la mauvaise volonté, on me répondait selon la formule du pays : *Boukra* (nous verrons; demain). Un beau matin, après l'instruction, j'y allai tout seul.

A mon retour, on s'étonna de me voir arriver.

« — Avec qui étais-tu ? » me demanda *Abouna* Magroufa.

« — Avec mon ange gardien ! »

***

Après la retraite de Deïr-Ganadélé, je devais passer à la résidence de l'Evêque. C'était le temps de l'inondation. Les routes habituelles étaient coupées.

Je demandai au curé qu'il voulût bien me prêter son ânesse pour aller à Zarrobi, village voisin où je pourrais trouver une barque pour Aboutig, station du chemin de fer.

« — Mais pourquoi nous quitter si vite ? dit le bon curé, reste donc encore. »

On n'est jamais pressé dans ces contrées où l'on dit par forme de proverbe : « L'empressement vient du diable. » Il me fallut faire bien des actes de patience avant de me mettre en route. L'ânesse semblait conspirer avec son maître pour me retarder. Impossible de la faire se départir de l'allure pacifique prise au début. Arrivé à Zarrobi, pas de barque pour Aboutig. Il faut alors en louer une; le batelier demande un prix exorbitant. Que faire ? Chercher des montures pour arriver au but par d'interminables détours. A la fin un batelier se montra plus accommodant et nous dit :

« — Montez dans ma barque. »

L'Arabe qui m'accompagne m'assure qu'en un quart d'heure nous serons rendus, vu le vent favorable qui souffle en ce moment. Mais ce n'est qu'après deux grandes heures que nous arrivons à Aboutig, où le train passe sous nos yeux, comme pour nous narguer, quand nous touchons au

***

Le voyage est parfois plus ennuyeux encore; par exemple, lorsque l'inondation commence ou qu'elle est sur le point de finir : il y a trop d'eau pour prendre une monture et aller à cheval au village cerné par les flots; il n'y en a pas assez pour voguer en barque. Les indigènes s'en tirent en marchant à travers une vase profonde, au risque de s'enlizer.

La nécessité rend l'esprit inventif. Les fellahs fabriquent en un clin d'œil un petit radeau avec des tiges de doura (maïs) attachés en paquets par des cordes faites avec les fibres du palmier. Vous mettez alors un pied timide sur cette frêle embarcation qui s'enfonce sous le poids de votre corps et s'arrête heureusement à fleur d'eau. On tire par une corde le véhicule de l'autre côté de la rive et vous voilà arrivé.

On emploie encore un autre système de navigation non moins primif : c'est celui de jarres renversées ou cruches du pays, reliées ensemble par des branches de palmier dépouillées de leurs feuilles et symétriquement disposées, de manière à former une petite plateforme. Il s'agit de rester immobile au milieu de ce radeau d'un nouveau genre pour ne pas chavirer.

***

Une chose qui exerce plus encore la patience du missionnaire en usant ses forces, c'est la chaleur tropicale pendant environ quatre mois de l'année. On se sent littéralement abattu, surtout quand souffle le vent brûlant appelé *Khamsin*. Le thermomètre marque facilement alors de 45 à 50 degrés centigrades, à l'ombre. Il faut prendre, en ce cas, des précautions pour ne pas être frappé d'insolation quand on voyage, en plein soleil, par une pareille température.

Ajoutez à ces difficultés la qualité de la nourriture chez les fellahs. Le seul fait de vivre parmi ces pauvres gens est un sérieux sacrifice. On a souvent des haut-le-cœur, au milieu de la saleté où l'on est condamné à demeurer. On peut invoquer à la décharge du paysan, qui se dispense de veiller à la propreté sur sa personne et dans sa demeure, la nature des habitants partageant son logis : buffle, âne, chameau, brebis, dindes, poules et le reste. Tous ces animaux de la création font bon ménage ensemble et avec les gens de la maison; mais il faut avoir le nerf olfactif atrophié pour vivre en pareille compagnie sans en être incommodé.

Le sacrifice le plus dur, c'est qu'aux fatigues de la journée et aux autres ennuis vient encore s'ajouter l'absence de repos pendant la nuit : mille insectes vous tourmentent et, de leur dard anti-hypnotique, ils chassent loin de vous le sommeil.

Si ces infiniment petits sont terriblement agaçants, du moins, ils ne sont pas dangereux. Le scorpion, au contraire, peut vous prendre en traitre. Un certain soir, j'en trouvai un logé sous la *gargoulette* (1) placée près de la natte sur laquelle je devais reposer. Pendant la saison chaude, ce petit animal est fort dangereux. A Minieh, l'année dernière, huit ou neuf personnes moururent des piqûres de cet affreux insecte. On dit qu'aux Indes, le missionnaire est respecté par le tigre; ici, il semble qu'il soit à l'abri du dard du scorpion. Une nuit, après quelques heures de repos, j'éprouvai comme un pressentiment inexplicable : après avoir allumé une bougie, j'aperçus un scorpion à quelques centimètres de mon chevet. Mon bon Ange m'avait sans doute sauvé; ma confiance en ce fidèle gardien ne put cependant me délivrer d'une appréhension qui troubla mon repos tout le reste de la nuit.

Au milieu de ces labeurs apostoliques et des privations qui leur font cortège, il fait bon se rappeler la parole du Maître : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet.*

Conclusion.

Rappelons ce qui a été dit plus haut que le nombre des conversions, pour la Haute-Egypte, est de plus de 11.000 depuis cinq ans. En 1900, en huit mois, nous avons eu le

(1) Espèce de vase en terre poreuse usité dans le pays pour rafraîchir l'eau.

bonheur d'en compter plus de 1700. Pour répondre aux besoins spirituels de ces néo-catholiques, 22 églises ont été construites depuis cette époque. 57 écoles instruisent les enfant du rite copte, 9 de ces écoles appartiennent aux Evêques, 2 aux Pères du Soudan, 11 aux PP. Franciscains, 2 aux Frères des Ecoles chrétiennes, 33 autres sont dirigées par les Pères de la Compagnie de Jésus. Mais que sont ces 57 écoles en comparaison de ce qu'il faudrait ?

Comme on le voit, pour continuer à faire le bien il nous faut d'abondantes ressources. Or nous avons épuisé celles dont nous disposons. Nous commençons à craindre qu'un jour n'arrive où nous nous trouvions dans la dure nécessité de rétrograder, de fermer des écoles déjà ouvertes. Daigne Notre-Seigneur susciter des âmes généreuses pour nous aider de leurs prières et de leurs aumônes à continuer et à consommer l'œuvre de conversion si magnifiquement inaugurée !

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite

12 février. — Un type intéressant que le chef de Niéfang! Il parle peu, se montre toujours grave, semble jouir d'une grande influence et d'une notable dose de sottise. Son père, chef suprême des Njoum, possédait 146 femmes et environ 500 enfants. Notre hôte n'a encore que 26 femmes et 30 enfants ! Le gaillard promet ! son cadet, qui vit également ici, nous avoue en confidence que n'ayant encore que 4 femmes, il est fort jaloux de son aîné.

Peu à peu les gens s'humanisent et on apprend une foule de choses curieuses !

Les gens admiraient ma barbe. A l'un, qui reste en contemplation devant moi et qui est absolument glabre, grâce au couteau avec lequel il épile les quelques rares poils de son menton, je demande pourquoi il en agit ainsi.

« — Oh ! si j'avais une barbe comme la tienne ! toutes les femmes seraient folles de moi !

« — Alors pourquoi t'arraches-tu le peu de barbe dont la nature t'a gratifié ?

« — Tu ne sais donc pas comment sont les filles de chez nous ! Ah ! elles sont rusées, va !

« — Que font-elles, les filles de chez toi ?

« — Eh ! bien, vois-tu, les filles de chez nous n'aiment pas les vieux ; alors, en s'arrachant la barbe, on peut passer pour jeune. »

***

On constate ici facilement l'existence d'un rite secret, d'une société secrète. Les initiés parlent un langage conventionnel et portent une ceinture de peau de bête dont les bouts, découpés en longues lanières, retombent par devant, En quoi consiste cette initiation ? Il eut été intéressant de le connaitre ; le temps nous manquait pour prendre des informations sur ce sujet.

***

13 février. — Nkô (colline) sera notre étape de ce soir ; la course, un peu longue, est de 16 à 20 kilomètres.

Le matin, le chef nous amène ses femmes. Habituées dès l'enfance à porter les plus lourds fardeaux, elles enlèvent aisément leurs 30 kilos. Plusieurs portent même, en outre, leur petit enfant qu'elles allaitent en marchant.

Je pars le premier ; le P. Tanguy me suit de près. Trois villages en construction se présentent d'abord sur notre route ; puis nous traversons la Ntshiwo. Les indigènes ont jeté sur ce cours d'eau un tronc d'arbre d'une trentaine de mètres de long, pont rustique et glissant, surtout en temps de pluie, et que l'on aurait peine à franchir sans l'appuie-main en lianes qui le borde d'un côté. Au-dessous, la rivière coule, rapide, noire, profonde. Un peu plus loin, il faut encore traverser la Ntshiwo. Cette fois, le pont, légèrement dégradé, est sous l'eau ; le garde-fou manque, le pied glisse. La plupart passent à califourchon, pour plus de sûreté, se mouillant sans vergogne jusqu'à la ceinture. On fait ce que l'on peut !

Après la Ntshiwo, c'est un de ses affluents, le Bivome, qu'il faut, par trois fois, en ses lacets successifs, franchir dans l'eau, jusqu'aux genoux. Nous reprenons le sentier rocheux. A un moment, deux énormes rocs ferment la route ; entre eux, un étroit couloir : on se glisse, et de l'autre côté les roches sont droites comme un mur, toutes tapissées de calcéolaires et de violettes magnifiques, mais sans odeur, se dressant au soleil. Voici une petite rivière encore, qui coule, murmurant, bondissant, sur un lit de rocher ; puis nous gravissons la colline où s'étage le hameau de Bivome : Tous les gens sont aux portes, j'arrive à l'*abègne*. Là, grande dispute. Nos porteurs pahouins veulent tous s'en aller.

« — Eh bien ! allez-vous-en !

« — Et le paiement ?

« — Le paiement de quoi ? Sommes-nous à Nkô ?

« — Allons-nous-en avec nos caisses ! »

Déjà ils replaçent les charges sur leur dos ; mais, au bas du village, quatre Sénégalais ont baïonnette au canon, prêts à faire feu, ce qui engage immédiatement les plus enragés à faire demi tour. Tous prennent au plus vite le chemin de Nkô, où nous arrivons à deux heures et demie et où je procède au paiement des porteurs.

***

Soudain, une bagarre.

« — Allons, quoi encore ? »

Un de nos meilleurs Sénégalais, Idi-Banié, vient me prévenir qu'on l'a volé ; mon *boy* arrive un instant après me déclarer qu'un verre, un couteau et une boîte de conserves, manquent dans notre cantine. On examine, on recherche ; c'est une femme qui portait la charge. Immédiatement, je fais suspendre tout paiement. Tumulte épouvantable : on parle d'enfoncer la case aux marchandises, de se payer soi-même. En attendant, le P. Tanguy et moi prenons le révolver en main ; les Sénégalais mettent baïonnette au canon, les gens du village font cause commune avec nous, et après

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9 mai et la carte p. 33.



avoir beaucoup crié, disputé, hurlé, nos porteurs trouvent plus sage de se réunir derrière les cases et de délibérer sur ce qu'il y a à faire. Ils trouvent d'abord que la femme est innocente, que l'auteur du larcin a profité d'un moment où elle avait déposé la caisse au milieu du chemin pour aller boire une gorgée d'eau.

« — On t'amènera le voleur demain, me dit le chef des porteurs.

« — Bien; qu'on l'amène demain.

« — Alors, viens continuer le paiement.

« — Ah! non. Je solderai vos comptes quand j'aurai ce qu'on m'a volé.

« — Mais puisqu'on te le donnera demain; c'est promis.

« — Bon! Moi aussi, je promets de payer demain. »

Impossible de me faire sortir de là. Le chef revient encore à la charge.

« — Il y a beaucoup de femmes qui ont porté. Elles ont de petits enfants à nourrir, qui réclament du lait (Ici, un geste éloquent et expressif). Elles voudraient bien s'en aller. »

Finalement, je me laisse toucher et les femmes sont toutes payées. L'antienne recommence :

« — Il y a aussi ceux qui ne sont pas du village du voleur: ceux-là aussi voudraient bien s'en aller. »

« — Ah! et combien sont-ils? qu'ils se rangent sur une ligne! »

Tous les porteurs, sans aucune exception, se précipitent en ligne avec une précision admirable.

« — Bien, mes amis, vous voilà trente. Je compte sur vous pour attraper le voleur. A demain! »

Et je disparais. Du reste, un orage épouvantable éclate au même moment avec une violence inouïe. Nos gens se sauvent à la recherche d'un abri; nous aussi, et tout rentre dans l'ordre.

A 6 heures, nous nous mettions à table. C'était notre premier repas de la journée et nous trouvons qu'il était bien gagné. N'est-il pas vrai?

***

14 février. — Les porteurs doivent bien maudire l'infernal coq, qui dès l'aube nous a réveillés.

« — Allons, mes amis, en route pour Ovang. »

Et ils partent sous la conduite de leur contremaître.

Le village de Nko occupe la plus jolie position qu'il soit possible d'imaginer. Bâti sur un plateau élevé qui domine les vallées environnantes, il voit autour de lui se dérouler un horizon immense. A l'Est, ce sont les pics que nous franchirons demain et après-demain. Au Nord et vers l'Ouest, les monts qui séparent le Woleu du Ntèm et, entre ces montagnes et nous, trente kilomètres de plaines, de forêts, de plantations, de vallées, où une nombreuse population humaine naît, vit et meurt. Le soir, le soleil s'en va disparaissant derrière les montagnes qu'il irise et diapre des plus vives couleurs : ici le brun domine, là c'est le bleu, plus loin le rouge et le vert, vaste ensemble qui se fond et se mêle en un tableau immense où le ciel et la terre se confondent, sans que l'on puisse bien distinguer leurs limites précises, spectacle féerique auquel les indigènes, blasés par une habitude quotidienne, n'apportent qu'une faible attention, si toutefois ils en apportent!

Pour la première fois, nous voyons des poteries indigènes. L'industrie céramique est ici l'apanage des femmes. L'argile plastique est abondante partout ; elles vont la recueillir, la pétrissent longuement dans l'eau et en chassent toutes les impuretés. Lorsque la terre est à point, elles façonnent de leur mieux des poteries grossières, des vases à bords arrondis, de petites jattes qu'elles lissent avec soin. On fabrique également des pipes de formes différentes, les unes assez élégantes ; d'autres, énormes, atteignent la taille d'un vrai pot à tabac, couvertes de sculptures grossières, d'incisions, de petits trous placés en dessins plus ou moins réguliers, œuvres enfantines de naïfs sculpteurs. Le tout est placé dans la grande rue du village, bien exposée au soleil chargé d'opérer la cuisson. Les vases sont installés dans des corbeilles d'osier destinées à soutenir leur fragile édifice, tant qu'ils ne sont pas assez secs, et les femmes ont soin d'entretenir au fond des vases, jusqu'à parfaite siccité, une humidité constante au moyen de feuilles fraîches d'*arum* qu'elles renouvellent continuellement. Sans cette précaution, les vases se fendilleraient et deviendraient inutilisables.

La belle position de Nkô ne l'empêche pas d'être un village en ruines et dont pas une case peut-être ne met ses habitants à l'abri de la pluie. Le chef parle toujours de la reconstruire; mais il est vieux et demain est si près d'aujourd'hui!

Au reste, ce vieux chef ne me fait pas bonne impression. Je ne me trompais pas. A quelques jours de là, il réclamait à M. Foret un cadeau pour un mouton et vingt poules qu'il m'avait soi-disant donnés. M. Foret refusa avec empressement et fit bien.

A l'occasion du traité qu'on voulut conclure avec ce vieux chef, eut lieu une bien jolie scène. Tout était prêt, conclu, accepté.

« — Allons, signe », dit M. Foret au vieillard.

Celui-ci s'approche, hésite, fait un pas en avant, deux en arrière, finalement se rassied.

« — Eh! bien ?

« — Appelle mon fils. »

On appelle le fils; il demande :

« — De quoi s'agit-il?

« — Signer; écrire ton nom ici.

« — Jamais de la vie! écrire mon nom! Je serais sûr de mourir. Allons, signe, toi, père.

« — Non, je mourrais aussi.

« — Où serait le mal? Il y a longtemps que tu es ici-bas; s'il faut mourir, c'est bien ton tour. »

Le père se regimbe, crie, dispute; le fils en fait autant et tous deux s'éloignent, laissant M. Foret en plan et le traité aussi!

***

Le 15, nous partons pour Ovang. On voudrait bien nous y garder quelque temps; mais c'est impossible. Le village est pourtant joli, très propre; une magnifique case de fétiches en occupe le centre. A quelque distance se dresse une montagne curieuse, entièrement dénudée, sans un arbre, sans un feuillage, et qu'il serait intéressant de gravir. Ce sera pour un autre voyage. Un peu plus loin, nouveau spectacle. Descente à pic, puis arrivée dans un autre village, que l'on

gravit, et au fond, nous retournant, on voit toute la caravane, là-bas, dans le village qui surplombe et les hommes petits, tout petits, semblables à de gros insectes qui descendent lentement. Et l'on rit sans songer que, tout à l'heure, c'est nous qui étions les insectes.

A 10 h. 1/2 nous sommes à Zéloun, que nous traversons, corne d'appel en tête sonnant à pleins poumons, nous autres fiers et scandant le pas.

Zéloum est vite franchi, quelques plantations, une futaie et nous voilà à la rivière Abia, affluent du Woleu. Large d'une soixantaine de mètres, très rapide et très profonde, elle nous barre le passage.

Assis sur la berge, il me faut payer les porteurs pahouins, car, étant en délicatesse avec les gens de l'autre bord, ils refusent de passer ce Rubicon. L'un demande une ceinture, celui-là deux grelots, cet autre préfère un peu de tabac, ou des étoffes, ou du sel. Bref, peu à peu tout le monde est payé, content, s'en va et le passage s'organise.

Une vieille nacelle qui pourrit sur le bord du fleuve est le seul moyen de transport, primitif s'il en fut. Fortement relevée des deux bords, le milieu s'infléchit à toucher l'eau qui, au reste, s'y précipite au moindre faux mouvement. Deux hommes et trois caisses suffisent à chaque voyage. Dieu aidant, on arrive à bon port. A midi 1/2 tout le monde est sur l'autre berge, où s'est bâti un autre Zéloum.

***

Ce Zéloum est un village magnifique où les cases se groupent au nombre de 200. C'est une population de 600 à 800 âmes qui vit ainsi agglomérée, chose rare chez les Pahouins qui préfèrent vivre en villages petits, mais rapprochés.

Une dizaine d'*Abênes* ou corps de garde, indiquant autant de chefs différents, coupent à intervalles irréguliers la grande et unique rue du village. L'*Abêne* centrale est sculptée, bâtie avec un art réel et les piliers massifs qui la soutiennent, sculptés et percés à jour, ne manquent point d'un certain cachet.

Malheureusement, les gens se montrent assez revêches et ce n'est qu'à grand peine que je trouve quelques porteurs pour le lendemain.

En chemin, j'ai réglé le vol de Nko. On m'a rapporté en triomphe tous les objets dérobés; aussitôt je paie l'arriéré.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Mgr Corrigan,
Archevêque de New-York.

Mgr Michel-Auguste Corrigan, archevêque de New-York, est décédé le 5 mai.

Né à Newark (New-Jersey), le 13 août 1839, l'éminent défunt avait été élu, à l'âge de 34 ans, évêque de ce diocèse le 1er février 1873. Il fut promu, le 1er octobre 1880, archevêque titulaire de Pétra et coadjuteur de l'archevêque de New-York, auquel il succéda le 10 octobre 1885. Il avait, depuis 1895, un évêque auxiliaire, Mgr Jean-Marie Farrey évêque titulaire de Zeugma.

Le diocèse de New-York, créé par Pie VII le 8 avril 1808, fut érigé en archevêché par Pie IX, le 9 juillet 1850. Il compte 1.200.000 catholiques. Le nombre s'est notablement accru sous le pontificat de S. G. Mgr Corrigan, dont la science, la piété et le zèle étaient unanimement appréciés.

Mgr Roveggio,
vicaire apostolique de l'Afrique centrale.

Nous apprenons avec une douloureuse surprise que Mgr Roveggio est mort à la fin du mois d'avril sur le Haut-Nil, entre Khartoum et Le Caire. C'est au cours d'un voyage entrepris pour créer de nouvelles stations dans le sud de son Vicariat apostolique que le zélé prélat a contracté le mal qui vient de l'enlever à l'âge de 44 ans.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait du vénéré défunt avec une notice nécrologique.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Une zélatrice, diocèse de Carcassonne, demende de nouvelles faveurs.......... 2 »
Mon Dieu que votre règne arrive, Lyon.......... 20 »
M. l'abbé Bouligaud, du diocèse de Limoges.......... 6 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Voisin, Siam.)
Mlle P. V., St-Brieux.......... 5 »
Anonyme, diocèse de Poitiers.......... 10 »
Anonyme d'Angers, demande de prières speciales.......... 20 »
Bernard (Emile), diocèse de Nancy.......... 5 »
Anonyme du diocèse d'Autun.......... 20 »
M. l'abbé Peneau, du diocèse de Bourges.......... 10 »

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie mineure).
M. L. Guérin fils, diocèse de Nantes.......... 5 »

Pour une mission française nécessiteuse (Mgr Mossard).
E. B. diocèse de Saint-Brieuc, demande de prières pour un défunt.......... 10 »

A M. Paul Veaux, Mahé (Pondichéry).
Un prêtre de Toulon.......... 50 »

Pour l'Orphelinat de Vizagapatam.
Un prêtre de Toulon.......... 50 »

Pour une mission nécessiteuse de Chine (M. Vial, Yun-Nan).
Anonyme de Dijon.......... 0 75

A M. Vial (Yun-Nan).
Un prêtre de Toulon.......... 50 »

A Mgr Mérel, préfet apostolique de Kouang-tong.
Anonyme du diocèse de Lyon.......... 30 »
Un prêtre de Toulon.......... 100 »

A Mgr Berlioz, Hakodaté.
Un prêtre de Toulon.......... 50 »

Pour l'école de Morioka (Hakodaté).
M. l'abbé Primault, diocèse de Rennes, prières à ses intentions.......... 10 »

Pour l'Œuvre des séminaires en pays infidèle (Laos).
M. Louis Facenaz, diocèse de Tarentaise.......... 3 »

Au R. P. Culerier, O. M. I., Saint-Albert (Canada).
Anonyme du diocèse de Lyon.......... 20 »

Pour les « *Missions catholiques* » et la Carte-Prime.
Bernard Emile, diocèse de Nancy.......... 5 »
Anonyme du diocèse de Nantes.......... 10 »
M. Bonneterre, du diocèse du Soissons.......... 10 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



JAPON. — Novices et professeurs japonais de la Trappe de N.-D. du Phare ; reproduction d'une photographie de M. de Noailles missionnaire du diocèse d'Hakodaté (voir *la Correspondance*)

CORRESPONDANCE

HAKODATÉ (Japon)

LA TRAPPE DU JAPON

Nous sommes heureux de publier cet intéressant rapport sur les origines et les progrès de la fondation de Notre-Dame du Phare. Les illustrations qui l'accompagnent reproduisent des photographies prises par un missionnaire du diocèse d'Hakodaté, M. de Noailles.

LETTRE DU R. P. MARIE-GÉRARD PEULLIER,
PRIEUR DU COUVENT DE NOTRE-DAME DU PHARE.

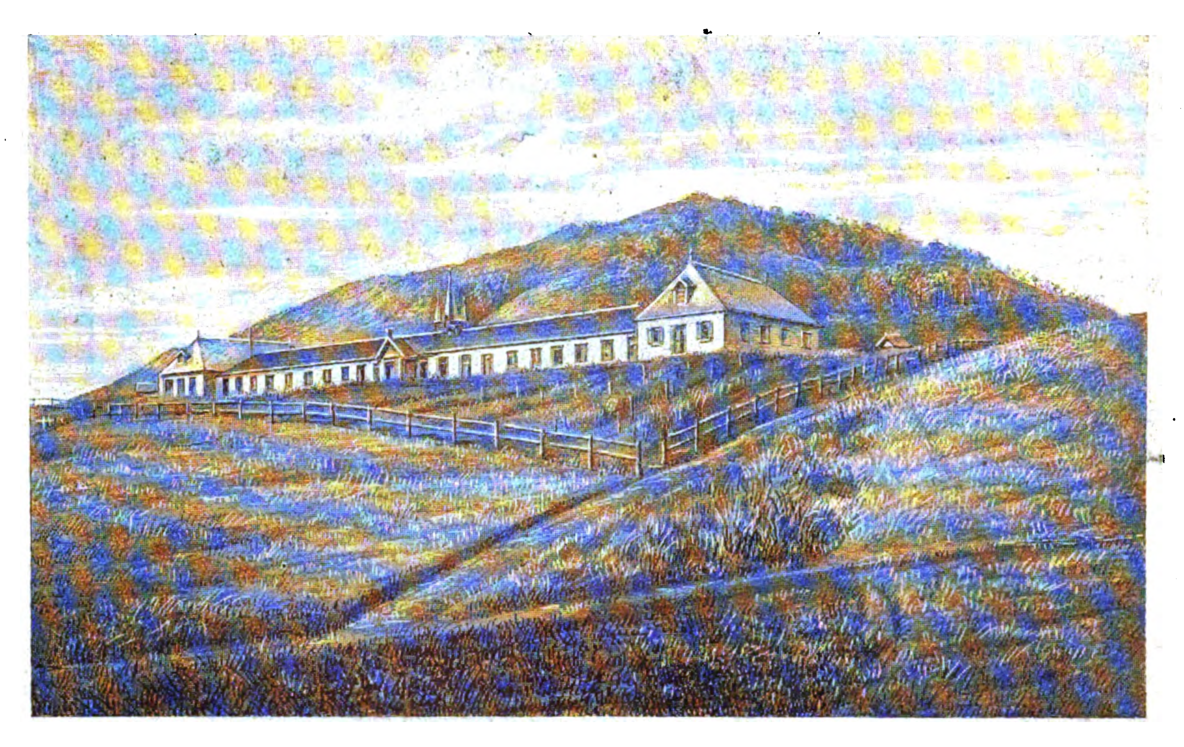
A la fin d'octobre 1896, débarquaient sur le quai d'Hakodaté neuf religieux cisterciens, destinés à la fondation d'un monastère de Trappistes sous le vocable de Notre-Dame du Phare. Les vœux de Mgr Berlioz commençaient à se réaliser. Depuis longtemps, en effet, l'évêque d'Hakodaté faisait des démarches pour doter de cet établissement son vaste et pauvre diocèse.

Pour la réussite d'une fondation de ce genre deux choses sont de rigueur : un terrain suffisant et l'espoir de recruter tôt ou tard dans le pays même des novices. Les terrains vagues ne manquent pas dans l'île de Yeso, un emplacement convenable fut bientôt trouvé et une maison provisoire en bois y fut construite par les soins de Mgr Berlioz.

Les débuts furent extrêmement pénibles. Tout semblait, en effet, conspirer contre nous : la rigueur du premier hiver, la maladie et même la mort, l'hostilité des populations environnantes, des articles à la fois grotesques et malveillants dans les journaux, la défiance du gouvernement, un typhon qui renversa notre écurie, et surtout la pénurie des ressources.

Quant à ce dernier point, c'est par miracle que nous avons pu vivre jusqu'à présent. Bien des fois nous avons été réduits à nous demander s'il ne valait pas mieux retourner en Europe. Mais la vue de nos novices si fervents fut pour beaucoup dans notre persévérance. Bientôt après, nous avions les premières professions d'indigènes. Le mouvement ne se ralentira plus, car le noviciat, de son côté, a un recrutement assuré dans notre école.

Peu à peu, du reste, la plupart des difficultés s'évanouirent. Les villageois de Tobetse et d'Ishibetse, qui jadis nous intentaient des procès à tout



JAPON. — Le monastère de N.-D. du Phare, vu de la mer ; d'après une photographie de M. de Noailles (voir le texte).



JAPON. — Trappe de N.-D. du Phare. — Elèves et professeurs ; d'après une photographie de M. de Noailles (v. p. 243).

propos et menaçaient nos gens de coups de fusil, sont rentrés dans le calme et quand ils nous voient travailler près de l'enclos, ils nous envoient un joyeux *konnichi n'a* (bonjour).

C'est que les dispositions des hauts fonctionnaires à notre égard ont bien changé. D'autant plus inquiet de notre arrivée que les journaux en vogue nous représentaient comme un ramassis d'étrangers de tous pays, le gouvernement avait eu soin de nous faire espionner ; la police secrète nous cernait de près. Au bout de trois ans, les recherches ont définitivement cessé.

« — Ce sont vraiment des hommes du ciel ! » concluait un des officiers dans un rapport à son chef.

Le chef de la police lui-même, en nous rendant visite, exprima l'opinion, quelque peu chagrine peut-être, que nous ne lui donnerions jamais de besogne. Nous l'espérons aussi.

Dès lors les visites affluèrent, depuis la bande volage des journalistes en quête d'articles à sensation jusqu'au président du Sénat et au gouverneur du Hokkaïdo lui-même. Que l'on ne s'y trompe pas cependant. C'est sans doute un honneur pour Notre-Dame du Phare de recevoir entre ses *planches* (j'allais dire ses murs) des personnages de marque ; mais nos ressources n'en augmentent en aucune façon. Les visiteurs, pas plus comme personnes privées qu'au nom de leur gouvernement, ne nous promettent de secours d'aucun genre. Leur séjour est une dépense de plus pour l'hôtellerie, voilà tout.

Nous avons ici trois sortes d'œuvres que nous allons signaler successivement.



JAPON. — À LA TRAPPE DE N.-D. DU PHARE. — LE RETOUR DU TRAVAIL ; reproduction d'une photographie de M. DE NOAILLES.

Nos chrétiens.

Tout en restant appliqués à nos devoirs de religieux contemplatifs, nous n'avons pas manqué d'avoir des rapports avec les païens des environs et nous avons pu donner le baptême à une cinquantaine de personnes, tant adultes qu'enfants. Ces néophytes, qui nous sont tout dévoués, ne peuvent manquer d'attirer à notre sainte religion leurs parents et amis. Déjà il est question d'établir un village chrétien sur notre domaine. Beau rêve, hélas ! qui est bien loin de se réaliser si on ne nous vient en aide.

Outre le bien opéré autour du monastère même, il nous est loisible de l'exercer sur une plus grande échelle au moyen des *granges*.

Quand un monastère cistercien possède un terrain trop éloigné du monastère, des ouvriers ou des frères lais y sont installés pour la culture et on leur adjoint un religieux prêtre pour les besoins spirituels de la localité.

Nos enfants.

Mgr Berlioz, en nous appelant au Japon, avait l'intention de nous confier un orphelinat. Nous avons donc à notre charge vingt-cinq enfants, qui reçoivent, avec l'instruction, la nourriture et le vêtement. Sous peine de voir fermer notre école, nous avons dû nous conformer aux règlements publiés en ces dernières années par le ministère de l'Instruction publique, c'est-à-dire bâtir une école dans les proportions voulues et prendre à notre charge un maître possédant le brevet supérieur. C'est ainsi que ces enfants sont devenus pour nous l'occasion d'une dépense énorme, car on ne peut faire entrer en ligne de

compte le peu de travail manuel qu'ils fournissent.

Mais nous ne pouvons songer un instant à abandonner cette œuvre : elle justifie notre venue dans ce pays-ci plus rempli de défiances et de susceptibilités qu'on ne le croirait. Chacun sait l'engoûment des Japonais pour l'instruction ; l'école nous sauve.

Un autre avantage, c'est qu'elle nous fournit d'excellents sujets pour le monastère. Les demandes d'entrée ne manquent pas ; mais les postulants doivent la mériter par plusieurs années d'une conduite exemplaire. Les enfants qui ne donnent point des marques de vocation sont placés en service selon leurs aptitudes, lorsque leur instruction est terminée. Maintenant que l'école est bâtie, il nous serait possible de doubler le nombre des enfants sans autres frais supplémentaires que leur entretien.

Nos religieux indigènes.

Le but principal de notre fondation a été d'introduire la vie religieuse au Japon. Nous y sommes, en effet, le premier et le seul Ordre religieux. S'il est vrai de dire qu'il vaut mieux faire un prêtre indigène qu'un millier de chrétiens, avec autant de raisons peut-on le dire d'un religieux destiné au sacerdoce. Nous avons actuellement onze Japonais, cinq profès et six novices; trois autres feront leur entrée dans peu de temps. Notre maison provisoire, bâtie pour quinze personnes, en contient déjà vingt-deux... Or, dans les circonstances actuelles, nous ne pouvons songer à bâtir, *prius est vivere*. C'est ainsi que, faute de ressources, tout languit.

* * *

Jusqu'à présent nous avons vécu, au jour le jour, des aumônes venues de France. Mais la source de la charité se tarit, les monastères qui nous soutenaient étant obligés de cesser leurs largesses.

Nous avons fait beaucoup de nous-mêmes. Nos privations, jointes au défrichement partiel de nos terres, nous ont sauvé de la ruine jusqu'à présent. Nos produits et en particulier notre beurre commencent à être connus. Ah ! si nous avions de quoi pousser activement les travaux de défrichement pour augmenter nos produits ! Nous pourrons certes vivre un jour de nos propres ressources, ainsi que le demandent nos constitutions, et voilà ce qui doit encourager les âmes charitables à nous venir en aide.

Le monastère actuel, si les typhons nous épargnent, peut durer encore une vingtaine d'années. En attendant, une aile nouvelle nous permettra d'admettre quelques postulants de plus et d'assurer ainsi la vitalité de notre œuvre principale.

Nous ne serons jamais riches ; mais, le cas échéant, tout le superflu se répandrait en bonnes œuvres sur les populations environnantes. Ainsi, à mesure que nos terres demanderaient plus de main-d'œuvre, nous augmenterions le chiffre de nos chrétiens. L'augmentation de nos produits nous donnerait le moyen d'élever un plus grand nombre d'enfants qui, après une excellente instruction, iraient de tous côtés établir de nouveaux centres de religion, ou s'enrôleraient dans nos rangs pour hâter, par leurs prières et leurs sacrifices, la conversion de leur patrie.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Le dimanche, 1er juin, à 8 heures du matin, dans la basilique de Fourvière, Son Eminence le Cardinal Archevêque de Lyon, assisté de Mgr Lasserre, ancien vicaire apostolique d'Arabie et de Mgr Hudrisier, évêque de Port-Victoria (Seychelles), donnera la consécration épiscopale au R. P. Bernardin-Thomas (dans le monde Edouard Clark), de Londres, capucin nommé, le 14 mars 1902, vicaire apostolique d'Arabie, en remplacement de Mgr Lasserre, démissionnaire pour raisons de santé.

Le nouveau vicaire apostolique est, depuis 18 ans, missionnaire aux îles Seychelles.

Asie. — Le compte rendu annuel des travaux des missionnaires de la Société des Missions Etrangères de Paris vient de paraître. Nous nous empressons de reproduire les premières pages de cet important document qui résument éloquemment les principaux événements intéressant le Séminaire de la rue du Bac, survenus en 1901.

« L'an dernier, au commencement de janvier, nous nous demandions avec anxiété quel sort était réservé à nos missions de Chine, et, nous appuyant sur une expérience deux fois séculaire, dans notre Société, nous exprimions la confiance que, du sang chrétien répandu à flots et des ruines amoncelées en 1900, Dieu saurait tirer sa gloire et le bien de notre sainte religion. Nous avons la joie de vous annoncer, aujourd'hui, que nos espérances commencent à se réaliser.

« En effet, nos confrères de Mandchourie sont rentrés dans leurs deux Missions; ils ont déjà occupé la plupart des anciens postes, et, malgré le désarroi général qui a régné et règne encore dans cette malheureuse contrée, ils ont pu convertir et baptiser 292 païens adultes.

« Dans les autres Missions de Chine, nonobstant les soulèvements locaux et le mauvais vouloir des mandarins, le zèle des ouvriers apostoliques a obtenu des résultats bien consolants. Nous sommes heureux d'enregistrer pour nos trente et une Missions (le Yun-nan non compris) les chiffres que voici :

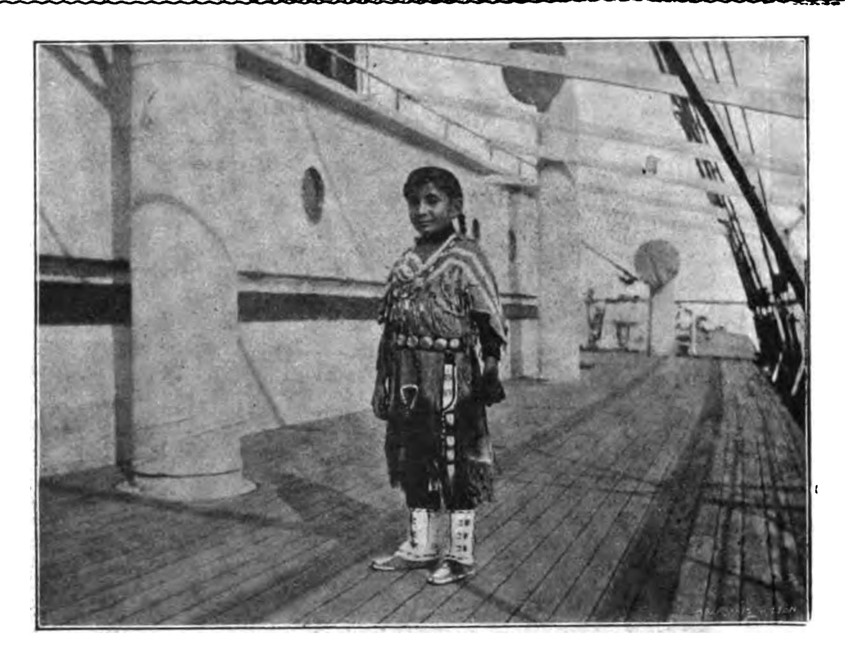
« 32.472 baptêmes d'adultes.
« 607 conversions d'hérétiques.
« 132.790 baptêmes d'enfants de païens.

« A la fin de cet exercice, il y a dans les Missions qui nous sont confiées: 632 prêtres indigènes, 2.474 catéchistes, 5.023 églises ou chapelles, 42 séminaires, 2.812 écoles, 299 crèches ou orphelinats, 401 pharmacies ou dispensaires, et 67 hôpitaux ou léproseries.

« Nous devons signaler, entre les évenements heureux de cet exercice : 1° le sacre de Mgr Mérel, préfet apostolique du Kouang-tong, qui a eu lieu à Canton le 6 octobre, et celui de Mgr Choulet, vicaire apostolique de la Mandchourie méridionale, qui a eu lieu, à Pékin, le 24 novembre, en la fête des quarante-neuf Bienheureux Martyrs de notre Société; — 2° le *Triduum* en l'honneur de nos Bienheureux, qui a été celébré avec la plus grande pompe dans nos Missions : — 3° le Jubilé, qui a donné lieu à des manifestations extraordinaires de foi chrétienne et a produit des fruits admirables de salut dans les diverses chrétientés. »

Laos. — M. Excoffon, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Don-Don, près Savannakhet :

« Depuis quatre ans, mes soucis de tous les jours se portent en grande partie sur mon église en construction. A vrai dire, l'œuvre avance et déjà je puis y célébrer les divins offices ; mais le travail est loin encore d'être terminé et une somme de 2.000 à 3.000 francs est encore indispensable pour tout mener à bien. Je demande donc au bon Dieu d'inspirer à quelques âmes chrétiennes un mouvement de générosité en ma faveur. Mgr Cuaz, notre cher et vénéré vicaire apostolique, est trop pauvre pour me venir en aide; du reste notre mission du Laos est à ses débuts, n'a aucune ressource et doit faire face à d'immenses besoins. »



ÉTATS-UNIS. — PETITE FILLE DU MONTANA, ÉLÈVE DES RELIGIEUSES URSULINES ; reproduction d'une photographie.

Basutoland (*Afrique méridionale.*) — Le R. P. Deltour, Oblat de Marie Immaculée, nous écrit :

« Il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir d'entretenir les chers lecteurs des *Missions catholiques* de notre petite mission de Sainte-Monique, dont je suis chargé depuis quatre ans. Cependant, nous avons fait passablement de progrès pendant ce temps et notre mission s'est considérablement développée. Le registre des baptêmes en octobre 1897 comptait 758 baptêmes et aujourd'hui, 14 janvier 1902, il en compte 1466, soit 708 baptêmes en quatre ans.

« Malheureusement l'accroissement du nombre des fidèles ne fait ni élargir ni allonger notre petite église, qui est devenue absolument insuffisante pour recevoir tous les fidèles. Il me faut donc tendre la main comme toujours aux bons chrétiens de France.

« Nos missions de Basutoland, qui ne font certes pas grand bruit, font cependant beaucoup de bien, et je puis vous assurer sans témérité que ce sont les plus belles de l'Afrique du Sud.

« Dimanche dernier, c'était grande fête au petit village de Sainte-Monique.

« Tous les chemins nous apportaient par centaines des païens, des chrétiens, des protestants, qui venaient assister au baptême de leur Reine Toloana, femme du chef Molapo et fille aînée du grand Masupa, de glorieuse mémoire, mort dans le sein de l'Eglise catholique.

« La reine était accompagnée de soixante-dix-sept autres catéchumènes qui devaient être baptisés avec elle. Notre Préfet apostolique, le T. R. P. Cenez, voulut présider la cérémonie.

« Que Dieu daigne réaliser les espérances que cet heureux événement nous permet de concevoir et vous, âmes chrétiennes, continuez d'aider les missionnaires dans leurs œuvres afin de partager plus tard leur récompense ! »

Héléna (*Etats-Unis*). — La Révérende Mère Marie-Amédée, provinciale des Ursulines des Montagnes Rocheuses, nous écrit de la mission Saint-Pierre (Montana) :

« Permettez-moi de vous parler encore de nos pensionnaires. Nos premiers rapports avec elles furent bien difficiles. Qu'elles étaient sauvages, en effet, nos fillettes! Souvent il leur arrivait de sauter par la fenêtre, pendant que nous faisions l'instruction, et, bondissant comme la biche légère, de gagner le « Witanoé ». Nous les suivions, ces chères enfants, les priant de revenir à la « Maison blanche » (notre couvent). Mais, loin de se laisser fléchir par nos instances maternelles, elles arrachaient les habits que nous leur avions confectionnés avec tant de peine; elles nous les jetaient à la figure et sautaient dans la rivière en s'écriant :

« — Nous n'en voulons plus de tes vilains habits blancs! »

« Elles n'étaient pas perdues pour cela et finissaient par nous revenir. Etait-elle donc perdue notre petite Isewenona, aux yeux bruns, à l'allure gracieuse? Non. Son père *Mieshkon* (l'homme qui n'a qu'un doigt), nous la ramena et petit à petit elle apprit à nous aimer. Le Père la baptisa et lui donna le beau nom de Thérèse. Elle devint bonne chrétienne, épousa un brave jeune homme nommé : « les Cheveux jaunes », elle lui est restée fidèle, et le petit Paul qu'elle a eu de lui grandit maintenant et fait beaucoup de progrès parmi les enfants de la mission Saint-Fabre.

« Les parents, ravis des progrès que faisaient les enfants, arrivaient tous les jours, les *papooses* (bébés) sur le dos, assister à la classe. Muets d'admiration, ils restaient des heures entières, la figure collée contre la fenêtre ; puis, petit à petit, ils se hasardaient à l'ouvrir et quelquefois même à la franchir, tandis que les chefs, en grande tenue et avec dignité, entraient par la porte et se plaçaient près de la maîtresse. La classe finie, Otowokamas (Taureau blanc) se levait, pour dire :

« — Mes enfants, enfants de ma noble tribu ! soyez attentifs.
« Vous avez une bonne maîtresse ! Ecoutez-la! Faites tout ce
« qu'elle vous dira! Apprenez bien, mes enfants, afin que les
« Blancs ne puissent plus tromper les Cheyennes! S'il avait eu
« cette maîtresse quand il était jeune comme vous, le Taureau
« Blanc ne serait pas bête, comme il l'est aujourd'hui! »

Nagasaki (*Japon*). — M. Sauret, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Kurume, nous écrit :

« Les missionnaires catholiques prêchent, luttent contre l'erreur ; mais ils ne peuvent se faire entendre que d'un nombre très restreint d'auditeurs. Dispersés dans les villes principales où ils ont fixé leurs résidences, ils n'abordent les campagnes qu'en passant, y jetant la bonne semence par des conférences dont ils ne peuvent suivre les résultats que de loin.

« Dès lors comment s'étonner des préjugés enracinés dans ce pays contre le catholicisme, surtout quand ces préjugés ont été fomentés et entretenus par la haine et une persécution trois fois séculaire? Dans ces conditions, la prédication par la parole ne suffit plus pour la conversion d'un peuple, si intelligent soit-il; il faut des œuvres durables, qui soient elles-mêmes une prédication continuelle, éloquente, montrant d'une manière éclatante les bienfaits de notre sainte religion. Les païens du Japon civilisé sauront un jour, grâce à Dieu, reconnaître le bon arbre à ses fruits; mais encore faut-il que cet arbre produise des fruits, c'est-à-dire des œuvres de charité, telles que : écoles, orphelinats, léproseries, hôpitaux, dispensaires, etc. Quelques-unes de ces œuvres existent déjà : mais elles sont peu nombreuses.



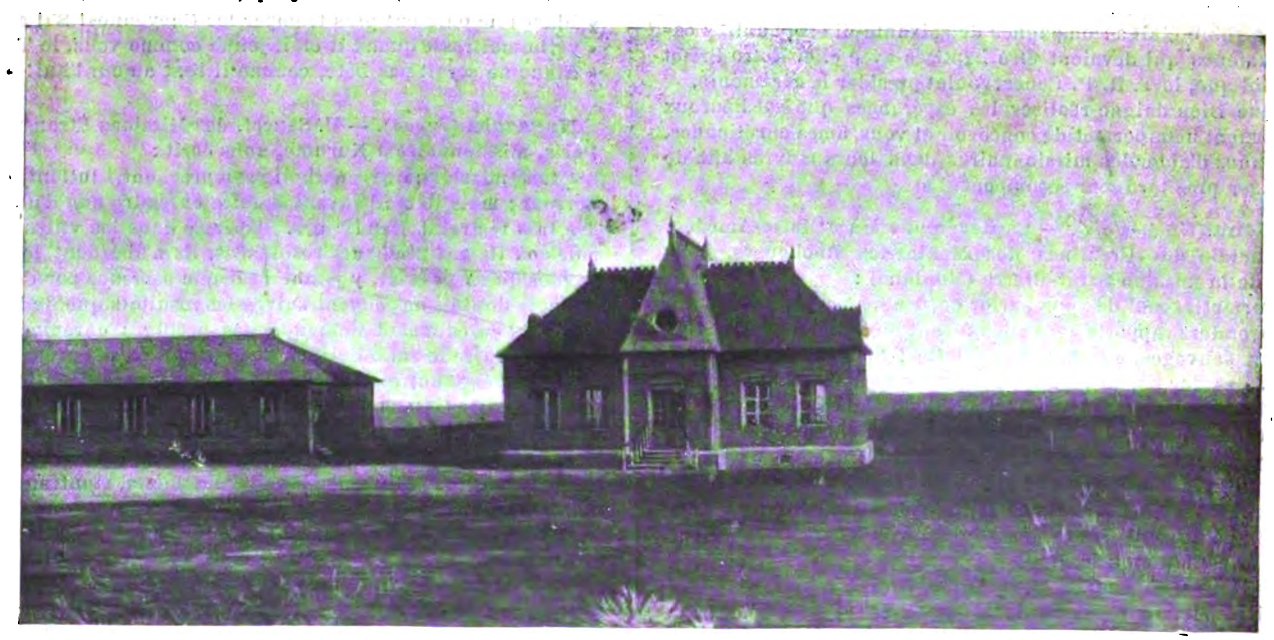
JAPON. — Vue générale du monastère de N.-D. du Phare ; d'après une photographie de M. de Noailles, missionnaire du diocèse d'Hakodaté (voir p. 241).

« Voilà pourquoi j'implore aujourd'hui avec confiance le concours des amis des Missions pour la fondation d'un hôpital catholique dans la ville de Kurumé, ma résidence depuis quinze ans.

« J'ai soumis mon projet à mon évêque, Mgr Cousin, et j'ai obtenu son approbation et ses précieux encouragements. Si Dieu le permet, j'en commencerai la réalisation par l'installation d'un dispensaire où quelques Religieuses, assistées d'un médecin japonais diplômé, distribueront des remèdes aux indigents, puis feront des visites à domicile.

« Les païens riches et influents qui m'entourent voient d'un bon œil cette fondation. Ils me pressent vivement de ne pas la retarder, m'assurant de leur sympathie et de leur bienveillance. De fait, ce dispensaire est commencé depuis quelques mois. Un médecin chrétien, que je rétribue modestement, consacre deux heures chaque jour à l'assistance des malades ; mais il me manque, outre un local convenable, des Religieuses. C'est pour elles, c'est pour leur installation, c'est pour assurer l'avenir de l'œuvre et la développer que j'implore la charité.

« Pour acheter un terrain, y élever les constructions nécessaires, il me faut au moins trente mille francs. Cette somme doublée me permettrait d'établir l'œuvre sur une base solide, sans avoir besoin dans la suite de recourir de nouveau à la charité publique. En tout cas, l'installation une fois achevée, les frais de médecin et de médicaments seront très vite couverts par les offrandes, soit des malades, soit des personnes de la ville plus favorisées que les autres des biens de la fortune, car les Japonais sont généreux pour les œuvres qu'ils savent apprécier, les œuvres qui ont pour but le soulagement des misère est des souffrances de l'humanité. »



JAPON. — Ecole de la Trappe de N.-D. du Phare; reproduction d'une photographie de M. de Noailles (v. p. 243).

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

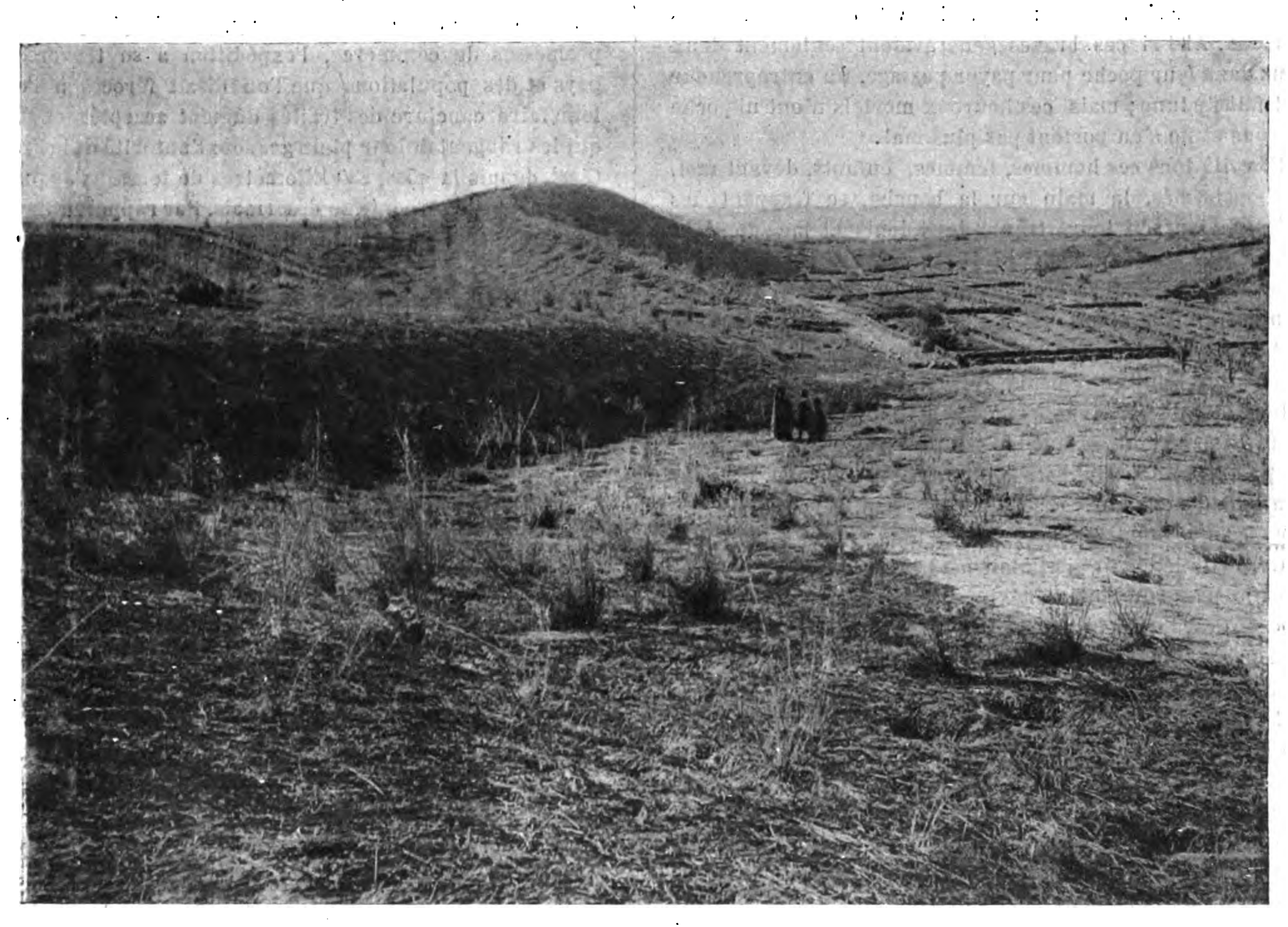
Suite

De Zélbum à Mvila. — Résultats géographiques de la première partie du voyage.

Le 16 février, nous nous mettons en route pour Etsam, résidence du chef qui a juré de prendre la peau d'un blanc pour s'en faire un grand fétiche. Nous verrons bien. Le porteur de mon fusil est resté en arrière, je n'ai donc que mon bâton pour toute arme ; mais je suis bien convaincu que c'est amplement suffisant.

Le chemin est magnifique d'abord, bien supérieur à celui d'hier, tout coupé de marigots où nos hommes enfonçaient jusqu'aux genoux, boue empoisonnée qui cause ou aggrave les plaies. De nombreux et très populeux villages, Nsounha en particulier, sont sur la route. Partout on voudrait bien nous retenir.

Nous traversons des plantations et des plantations, plantations nouvelles où le chemin est relativement facile, plantations anciennes où les herbes envahissantes cachent des troncs d'arbres innombrables qui barrent le chemin,



GABON. — SUR LES PLATEAUX DE NKO; d'après une photographie du R. P. TRILLES (voir le texte).

où le *fafoule*, herbe aux arêtes coupantes comme des rasoirs s'accroche, s'enroule autour des membres, déchirant sans pitié les vêtements, le dessus et le dessous. Puis le chemin se fait mauvais ; on patauge dans un marécage où, pour ne pas être enseveli jusqu'à la ceinture, il faut sauter d'arbre en arbre, sur les traverses mi-pourries que les indigènes eux-mêmes ont jetées tout le long de ce passage dangereux.

A 11 heures passées, nous arrivons au premier village d'Etsam où je décide de nous arrêter. Nos porteurs, exténués, sont incapables de s'en retourner chercher d'autres caisses. J'engage immédiatement des hommes du village qui reviendront ce soir à 6 heures et, tout étant réglé, je profite de la soirée pour aller jusqu'au Woleu et au village de Mvila, situé de l'autre côté du fleuve.

A 800 mètres plus loin on rencontre un deuxième, puis un troisième Etsam qui se touchent. Laissant à droite le village d'Abam, on s'engage dans la forêt. A 500 ou 600 mètres de là, la rivière Nlobé s'en va, large de 8 à 12 mètres, se jeter dans le Woleu. Puis ce sont des plantations d'arachides ; enfin, après 2 kilomètres environ depuis Etsam, nous voici tout à coup en face du Woleu, en un point que nul blanc n'a encore atteint. Le fleuve coule lentement,

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9 mai et la carte p. 33.

large de 150 à 200 mètres à peine, mais profond de plus de 40 mètres. Juste en face de nous, le village de Mvila.

***

Il y a grande fête au village, grande danse et grand tapage : le tamtam résonne ; on célèbre la fin d'un deuil : un homme y est mort, il y a longtemps déjà. Après la danse d'aujourd'hui on ne viendra plus le pleurer et ses femmes seront libres de se remarier. Mais l'annonce de la présence du Blanc a interrompu la fête. Un Blanc! c'est bien plus curieux qu'un mort !

Et de toutes parts on se précipite, on se jette dans les deux uniques pirogues dont les habitants se servent pour passer le fleuve. Va et vient continuel : elles arrivent pleines pour s'en retourner au plus vite chercher d'autres curieux. Ah ! si ces braves gens avaient seulement deux sous dans leur poche pour payer passage, un entrepreneur eût fait fortune ; mais ces heureux mortels n'ont ni poche ni sous et ne s'en portent pas plus mal.

Et voilà tous ces hommes, femmes, enfants, devant moi, enthousiasmés, la main sur la bouche, se frappant les cuisses, riant de leurs trente-deux dents et me suppliant d'ôter mon chapeau, de leur laisser passer la main dans mes cheveux. Je me laisse bien un peu faire, tout le monde est content, tout le monde rit.

A la fin, le vieux chef me supplie respectueusement de m'en aller. Tant que je suis là, personne ne songe à danser, à terminer la fête funèbre, à chanter les louanges du défunt. Et pourtant, il faut bien que ce pauvre mort repose en paix ! Donnons-lui satisfaction, allons-nous-en. On voudrait bien pourtant voir et tâter mes mollets ; mais non.

« — Au revoir, mes bons amis, à une autre fois ! »

Or, voilà le chef qui voulait ma peau !

Et je pars sur cette réflexion d'une femme :

« — Ces blancs sont bien beaux ! Comment Dieu a-t-il pu s'en priver pour les envoyer ici ! »

Jamais encore je n'aurais osé prétendre au prix de beauté ! l'impossible arrive !

Ce sont des navigateurs bien novices que nos Pahouins. Hier encore, c'est en liant ensemble des gombo-gombo (espèce d'arbre-liège) qu'ils passaient des fleuves et des marais, radeau grossier, souvent désuni ou chaviré. Aujourd'hui, ils font des pirogues, canots enfantins dont la structure rudimentaire laisse fort à désirer. On chavire encore ; mais on chavire moins. Deux pagaies, l'une ronde et courte, l'autre longue et plate, leur servent à diriger ces primitives embarcations. Patience : demain, navigateurs hardis, ils s'élanceront en pleine mer. Le nègre tient du singe et de l'enfant : comme eux, il n'invente pas, mais il sait imiter.

***

Le premier but de notre voyage est atteint : c'est ici qu'il faut, pour l'honneur des missionnaires du Saint-Esprit, des trois Français qui ont été les premiers à le faire, mentionner les résultats considérables, obtenus au point de vue français comme au point de vue géographique (1).

Partis le 19 décembre 1899 de Sendjé, nous avons mis près de deux mois à franchir les 200 kilomètres qui séparent la côte d'Etsam, en ligne brisée, ayant marché successivement N.-S, O.-E, E.-N. Ce long espace de temps, loin de nuire à nos intérêts, nous a permis de beaucoup mieux connaître le pays, d'explorer tout autour des villages, de pousser des pointes dans toutes les directions, de relever des rivières entières, de lever une carte du pays dont notre connaissance de la langue indigène nous a fait inscrire tous les noms d'une façon exacte et avec leur étymologie, évitant ainsi les erreurs grossières qui émaillent nos cartes, de faire en un mot plus qu'un simple itinéraire, mais œuvre d'explorateurs et de Français, un travail utile et non un voyage en coup de vent.

Sans verser une goutte de sang, par simple persuasion, promesses de commerce, l'expédition a su traverser un pays et des populations que l'on disait féroces à l'excès, leur faire conclure des traités dûment acceptés et signés, qui les rangent de leur plein gré sous l'autorité de la France. C'est, depuis la côte, 250 kilomètres de terrains acquis, en profondeur, sans conteste désormais. Par rapport à d'autres, le morceau est petit peut-être ; mais, au moins, il est vierge de sang, de vol ou de fraude, et nous continuerons !

Au point de vue géographique, bien des choses à signaler. La Lanya, ou plutôt la Neille, innavigable, sur tout son parcours, a été partout délimitée ; son cours doit être sensiblement modifié et ses sources rejetées plus haut ainsi que celles du Tembony. Sur la carte des colonies, elles se touchent presque ; or, plus de 60 kilomètres les séparent. Abénélang, centre important, est situé à 5mm. S.-E. de l'A final d'Enanganyela (*V. Carte du Congo* de la Société de Géographie) qui n'existe plus. De ce point, nous nous sommes dirigés au N.-E., vers Etsam, situé près du confluent de la Nlobé (Lébé de la carte) avec le Woleu, coupant ainsi l'itinéraire de Crampel, qui n'a laissé de son passage ici qu'un souvenir indécis.

Arrivons à Mvila sur le Woleu. A ce point le fleuve est navigable plusieurs jours en amont et en aval. Nous le relèverons d'ailleurs ; mais, résultat géographique important, le *Woleu* n'est pas le *Ntèm* (1) et toute cette partie de la carte est à modifier. Si nous remontons le Woleu, à trente kilomètres d'ici, après le village d'Afor, le fleuve quitte sa ligne O.-E., en remontant pour prendre celle de N.-S., décrivant ainsi une courbe immense semblable à celle de la Neille. Le Ntèm, au contraire, coulant d'abord E.-O., prend une direction N.-O., reçoit la rivière Medzimewine plus loin la Mwila et va se jeter dans la mer à Campo.

Le Ntèm, navigable sur une grande partie de son parcours, n'est pas le Woleu, c'est le Campo et, à mon avis, la grande artère de pénétration dans ce pays, artère d'autant plus importante qu'elle est appelée, sur une grande partie de son cours, à délimiter probablement notre frontière congolaise franco-allemande. D'Etsam, un chemin S.-N. de quatre jours de marche, 120 kilom. environ, se rend sur le Ntèm.

Le grand espace inexploré existant sur la carte est donc en partie déterminé à l'heure actuelle, et ces premiers ré-

(1) Nous apprenons que la Société de Géographie de Paris vient de décerner un de ses prix à M. Albert Lesieur, directeur de l'expédition "Mille lieues dans l'Inconnu". Comme nous le verrons plus loin, M. Lesieur ne rejoignit l'expédition qu'au mois de mai. Ses collaborateurs ont été laissés de côté, malgré la part qu'ils ont prise à l'expédition et dont nos lecteurs peuvent apprécier l'importance.

(1) Dans son rapport au ministère, M. Bonnel de Mézières, chargé en 1901 d'une seconde exploration dans le Congo Nord, déclare avoir découvert la non-identité du Ntèm et du Woleu. Son assertion est erronée, comme le prouve ce récit et comme déjà du reste l'a relevée le *Bulletin de l'Afrique Française*.



sultats acquis seront continués dans la suite de notre voyage. La rivière Mambé est bien un affluent du Woleu, mais la Médzimévine et le Mvila sont des affluents du Ntêm. C'est vers le 9° longitude et le 2° latitude N. que le Ntèm se dirige vers le Nord, tandis que le Woleu prend la direction N.-S. vers le village marqué Angong sur la carte.

Quant aux erreurs de détail à relever elles sont nombreuses. Le mont Fyelivinge s'appelle en réalité *Fandzibe* (qui donne beaucoup d'ombre). Les plaines indiquées sur la carte ne sont que de vastes plantations. Enanganyela s'appelle Enangandjela, c'est un village de 30 cases à peine, de la tribu Ola. La rivière Lanya est la Neille; Kouembo se nomme aujourd'hui Okwem; le mont Mdouandjo, Méboum onwam (huit repos), etc.

***

Reprenons le récit de l'excursion.

17 février. — Dès l'aube, j'expédie de nombreux porteurs au Père Tanguy. J'aime mieux ce système de prendre les porteurs au village qui se trouve en avant. Au retour, on a le loisir de vérifier les caisses et, s'il y a des vols, les fripons sont sous votre main.

Etsam est composé de trois agglomérations distinctes; la deuxième et la troisième se touchent, un intervalle de 800 pas les sépare de la première. Le chef des trois villages réside au second. Hier, il est venu me faire des reproches pour n'avoir pas logé chez lui. Et moi de lui répondre :

« — Tu vois bien que mes hommes ne sont pas là et que j'ai beaucoup de caisses. Fais-les prendre et j'irai chez toi. »

Dès le matin, tous ses hommes, femmes, enfants, viennent enlever mes bagages et m'emmènent.

Le P. Tanguy arrive à midi, crotté jusqu'aux oreilles et assez fatigué; il était parti à 7 heures du matin et sa dysenterie l'incommode fort.

Le fils du chef se nomme Abàk (pomme de terre): c'est un brave homme au demeurant, mais dont les formes arrondies justifient assez bien le nom. Il n'est pas gros, mais gonflé, boudiné, énorme; avec cela une toute petite voix flûtée, ce qui ne l'empêche pas d'être toujours près de nous, de vouloir nous rendre mille services. Et voici qu'en riant, vers le soir, j'ai, du bout de mon bâton, dessiné sur le sol une énorme silhouette à face de pleine lune, écrivant au-dessous ABAK. Le chef vient me demander ce que cela signifie. Je lui explique que c'est le portrait d'Abak.

Quelques instants après, grand bruit dans l'*abègne*. Le chef, escorté de tous ses hommes, vient gravement s'asseoir devant moi et un colloque s'engage :

« — Tu es venu dans mon village?

« — Oui, parfaitement.

« — Je t'ai donné une belle maison.

« — Oui, assez belle. »

Il n'y a que la toiture !

« — Je t'ai donné à manger?

« — Oui, deux pommes de terre.

« — Tu en auras d'autres demain. En définitive, je ne t'ai fait que du bien ?

« — Oui.

« — Alors, pourquoi me fais-tu du mal ?

« — Moi, du mal?... Mais jamais de la vie!

« — Si!... Pourquoi as-tu dessiné Abak par terre ? Alors, les hommes vont marcher dessus; celui-ci va lui écraser le ventre, celui-là le nez, et Abak va mourir! »

Toute l'assistance approuve et me regarde avec des yeux furibonds. J'ai toutes les peines du monde à prouver que je n'ai aucune haine contre ce cher Abak. Finalement, on efface le dessin et comme, le lendemain matin, Abak se porte aussi bien que la veille, on n'en parle plus.

N'empêche que si Abak avait souffert du ventre la nuit, j'étais bien mal en point. Et c'est ce qui explique pourquoi les Noirs n'aiment pas qu'on prenne leur photographie : ce qu'on pourrait faire à leur image, on le ferait à eux-mêmes! M. de Rochas recruterait par ici beaucoup d'adeptes.

***

Dimanche 18 fevrier. — La sainte messe est célébrée dans ma tente le matin, et, le soir, je vais de nouveau au Woleu avec le P. Tanguy pour y retrouver le même concours de curieux. Le P. Tanguy, avec ses grosses lunettes et ses cheveux courts et raides, leur fait bien un peu peur; aussi se rattrape-t-on sur moi, ce dont volontiers je me passerais. Enfin!

M. Foret, dont nous étions séparés depuis Abénélang, nous arrive le matin du 19 février avec tous ses hommes. Il a bien mauvaise mine : la dysenterie ne lui laisse ni trève, ni repos; il ne mange plus que du riz et des œufs durs! Pour ma part, un accès de fièvre me cloue sur mon lit, accès très fort que je ne coupe qu'à force de quinine.

Les hommes d'Aloum ont suivi M. Foret, impatients d'obtenir leur traité qu'ils ne peuvent avoir sans notre signature. A 2 heures, c'est chose faite; une nouvelle tribu, un nouveau territoire, sont acquis à la France.

Grâce à la fièvre, je suis constitué garde du camp, tandis que M. Foret, avec le P. Tanguy, accompagnés de la plupart des Sénégalais et de tous les porteurs, vont à Mvila, s'occuper de la factorerie future. Loangos et Sénégalais restent; mais les Européens reviennent le soir.

***

20 février. — La quinine n'a pas réussi à couper complètement la fièvre cette nuit; mais je suis bien de l'avis du capitaine Trivier : on ne doit céder à la fièvre que lorsqu'elle vous couche par terre; c'est le meilleur, sinon le seul moyen d'en triompher. En conséquence, M. Foret et moi nous partons dès le matin pour Mvila dans le but de choisir un okoumé, destiné à la construction d'une pirogue. Avec elle, indépendants des indigènes, nous pourrons, à notre guise, remonter ou redescendre le Woleu. Les indigènes nous en indiquent quatre ou cinq; malheureusement les plus beaux ne valent rien, étant creux. Celui qui nous reste donnera une pirogue de 8 m. 50 sur 0 m. 80 de large. C'est peu pour nous tous.

Aussitôt faite, nous en profiterons pour aller explorer la rivière ou plutôt la crique Dédé, affluent ou bras du Woleu, qui va se perdre au N. du fleuve. Là, d'immenses marécages nourrissent, au dire des indigènes, de grands troupeaux de lamantins, d'hippopotames, de crocodiles, etc. C'est bien beau pour y croire ! N'importe, nous irons, nos hommes ont trop besoin de viande !

De retour au village, la négociation s'engage entre les indigènes et nous. Afin d'assurer large place à la factorerie, nous voudrions les décider à émigrer plus loin, à faire place nette. La discussion est un peu longue, mais aboutit finalement et les Loangos se mettent immédiatement à débrousser.

(*A suivre.*)

LES CANAQUES

Par le R. P. GUIS
DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-GUINÉE

Mort. — Deuil.

Suite (1)

Quand la cérémonie de la « prise du noir » doit être très solennelle à cause du grand nombre des décès, les gens des environs invités font savoir officiellement qu'ils danseront le *Pike*, danse des morts. Tenant à la main des branches de *iruba-iruba* (crotone) ils débouchent dans le village, sur deux lignes, et balayent la terre tout en chantant. Les parents des morts se fâchent et font mine de les battre, mais ils continuent sans se troubler et, arrivés à l'autre bout du village, ils déclarent que le grand « froid » a disparu : désormais on pourra danser, mais le Pike seulement.

Les autres danses sont rigoureusement interdites tant que dure le noir. Gare aux enfants qui s'aviseraient de jouer trop bruyamment dans le village ! les veufs ne se gênent pas pour rétablir le calme, même à coups de lance quelquefois. Ils sont tristes, il faut que tout le monde soit triste avec eux; la mort a visité le village et « le village est froid » (*aiara ne ama*), disent-ils. Rien ne doit troubler le deuil; sinon les âmes des morts se fâchent et se vengent, soit en envoyant des maladies, soit en effrayant et frappant ceux qui vont dans la forêt et aux jardins.

***

Voulez-vous connaître les divers attirails dont s'affublent les Papous durant la période du deuil ?

Une grosse ceinture en rotin, tressée à même sur l'individu, se porte pour le deuil du père, de la mère ou de la femme. Cette large et forte ceinture s'appelle *mamau* à Mékéo.

Les hommes ont autour du cou un, deux ou trois colliers en rotin aussi ; tout le haut des bras et les poignets sont encerclés de bracelets de la même matière (*g'uu-g'uu* à Mekeo).

Si l'homme est en deuil de sa femme, ces bracelets sont non plus en rotin, mais en ficelle. Il porte aussi autour du cou un large plastron de forme circulaire (*ivanghi*) comme les collerettes du moyen âge.

Les jarrets et les chevilles ont aussi leurs bracelets en nombre illimité.

Les femmes en deuil ont toutes l'*ivanghi* et affectionnent les bracelets et les colliers en ficelle ; ils sont moins rudes que ceux en rotin. A Roro, surtout, elles ont deux larges bretelles nommées Roro qui se croisent sur le dos et la poitrine.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 18, 25 avril, 2 et 9 mai.

Il y a encore la calotte et les petits sacs, pour les hommes, qui ont aussi une manière différente de porter l'itaburi.

Les jeunes gens non mariés ne prennent jamais le deuil. A Waïma, seulement, ils se coupent quelquefois les cheveux quand un de leurs camarades meurt. Les petits enfants ont simplement un collier et un bracelet en rotin ; ils ne prennent jamais le noir.

Dans chaque famille en deuil, outre les jeunes gens et les enfants qui ne travaillent pas, il y a toujours au moins une ou deux personnes qui ne prennent pas le deuil, afin de pouvoir travailler et faire la cuisine pour les autres ; car ceux qui sont en noir ne peuvent s'occuper du ménage, ils souilleraient tout; ils sont *rove*, sous le coup d'une sorte d'interdit civil.

***

Le deuil dure plus ou moins longtemps, suivant la qualité du défunt et les richesses des survivants. Pour un grand chef, deux ans ne sont pas de trop ; pour un chef de degré moyen ou un homme influent, on se limite à une année ; le simple particulier, lui, doit se contenter de quelques mois. Je parle ici du deuil non pas dans la famille, mais du deuil national, public, officiel ; car les membres de la famille sont quelquefois inconsolables pour toujours.

Cependant il ne faudrait pas croire que le deuil public, chez un peuple qui n'a pas l'idée du temps, soit tellement réglementé qu'il ne dure que juste le temps indiqué plus haut. Non, tout cela est très élastique.

Outre la qualité du mort, il faut aussi, je l'ai dit, tenir compte des richesses du village; et là aussi, comme pour la prise du deuil, les porcs peuvent trancher la question, car ce sont eux qui doivent fournir le meilleur du festin.

***

Parfois, on murmure, au village, qu'il y fait « trop froid », c'est-à-dire qu'on n'y entend plus ni tambour, ni chant, ni danse, ni rien qui mette l'âme en joie et le corps en mouvement ; alors on fait violence aux familles éplorées pour qu'elles consentent à lever le funèbre nuage qui plane sur le village. Mais elles se montrent ordinairement très difficiles et ne cèdent qu'à l'appât des présents.

En attendant qu'on ait réussi à les fléchir, il n'est sorte de détours qu'on n'emploie pour éluder les lois du deuil. On est triste au village, on ne peut y danser ; mais la cour du missionnaire n'est pas le village, c'est un territoire neutre ; là, il ne fait jamais *froid*. Allons demander au missionnaire de nous laisser danser dans sa cour. Et on y va et on s'en donne à cœur joie jusqu'à ce que le couvre-feu ait sonné, vers 9 heures ou 9 h. 1/2.

En outre, on peut prendre part aux fêtes données dans les villages voisins lorsqu'on y est invité ; mais il est juste de noter que beaucoup s'abstiennent de répondre à ces invitations, soit par respect pour le défunt, soit par crainte, ou sympathie pour les familles en deuil, surtout lorsque la mort est récente. Si, par exemple, un village où l'on a encore le noir est invité tout entier à une fête, une députation seulement s'y rendra, dansera une ou deux figures, et présentera les excuses de tout le village dont « le ventre n'est pas à la joie ».

Les jeunes gens qu'aucun lien n'attachait au défunt, ont moins de scrupules, et ne manquent aucune occasion de se dégourdir les jarrets, toutes les fois qu'ils n'ont pas à craindre la mauvaise humeur, les caprices et les colères des veufs.

***

Je me trouvais un jour à Inawi, chez le P. Vitale. Une bruyante troupe de quinze ou vingt gamins, sur la vérandah, nous donnait une représentation passablement gaie. Ils s'amusaient à contrefaire la voix, les gestes, la démarche de tous les étrangers qu'ils avaient vus : missionnaires, voyageurs, agents du gouvernement, et ils y mettaient un tel entrain, une telle adresse et aussi une telle joyeuse malice, leur mimique était si drôle et si réussie que, tous spectateurs de tous grades et acteurs eux-mêmes, nous « riions à mourir », selon leur expression : *tairiri ari*.

Mais notre vacarme n'était pas du goût d'un certain Monsieur qui revenait de la forêt, son casse-tête sur l'épaule. Voilà que tout à coup un bruit épouvantable fait cesser nos rires. Toute la marmaille, en un clin d'œil, bondit et disparaît, comme une volée de pierrots au bruit d'un fusil.

Qu'est-ce que cela signifie ? C'était un veuf qui, passant par le sentier qui borde la haie de la station, avait entendu les cris et les rires des enfants dans notre cour. Il n'admettait pas que les autres eussent le droit de s'amuser et d'être en joie pendant que lui portait le carcan du veuvage et du deuil, et il voulait leur casser la tête.

Les enfants, à l'oreille fine, s'étaient prestement enfuis et cachés. Quant à nous, nous n'avons compris qu'en voyant le bonhomme s'arrêter devant la porte de la cour, brandissant son casse-tête, hurlant comme un possédé, se démenant comme un fou, et barbouillé de noir de la tête aux pieds. Mais il nous aperçoit sur la vérandah, et cette vue l'arrête ; il se contente de vomir des menaces et des injures contre les enfants, et aussi contre nous qui autorisons de pareils scandales. Il va finalement se cacher dans la *Marea*, où, pendant longtemps encore, nous l'entendons donner libre cours à son indignation en frappant rageusement sur le plancher.

Il va sans dire que le P. Vitale eut son tour le lendemain et sermonna d'importance notre sermonneur de la veille.

***

Mais arrivons à la cérémonie de la déposition du deuil : elle est très solennelle.

Lorsque tout est à point, que les porcs sont nombreux, grands et gros, et que les jardins plantés exprès en vue de cette solennité, sont bondés de légumes, on ouvre une chasse aux kanguroos, sangliers et casoars ; elle dure jusqu'à ce qu'on ait amoncelé une grande quantité de gibier.

C'est alors le moment de lancer les invitations dans la forme accoutumée : des courriers sont dépêchés dans toutes les directions, un régime de noix d'arec à la main. On invite beaucoup de monde afin que la fête soit bruyante et animée ; mais, à vrai dire, le seul invité ayant droit, c'est l'*Ufuapie*, ou si l'on veut, le « village frère », celui avec lequel on partage tout, joies et chagrins.

Mais l'*Ufuapie* est loin d'être facile à satisfaire. Quelquefois tous les autres invités sont déjà arrivés et l'*Ufuapie* n'a pas encore paru, malgré plusieurs invitations pressantes. On ne peut pourtant rien commencer sans lui !

Les chefs se rassemblent et délibèrent ; on appelle ceux qui ont porté les invitations :

« — Eh bien ? qu'ont dit les chefs de l'Ufuapie ?

« — Ils ont dit que la tête et le ventre leur font mal ; ils sont fatigués, il ne peuvent pas venir aujourd'hui (ce qui sa traduit : nous n'avons pas reçu assez de cadeaux).

« — Retournez vite chez eux et dites-leur que tout est prêt, les autres invités sont déjà là ; qu'ils viennent donc afin que nous ne soyons point couverts de honte. Portez-leur en même temps ce porc. »

Les courriers partent immédiatement, présentent le cadeau, renouvellent l'invitation ; mais l'*Ufuapie* ne se dérange pas encore.

Il faut recommencer le même manège plusieurs fois et chaque fois donner un nouveau présent. Heureusement tout a une fin, et les chefs de l'*Ufuapie* se déclarent contents.

Deux à deux ou trois à trois ils descendent de la *marea*, et lentement, gravement, majestueusement, se mettent en marche au pas de procession. Ils chiquent avec énergie, et, de temps à autre, font résonner leur *gonde* à chaux avec le *lekelere*. Cela produit un bruit strident et sec, un peu comme ces moulinets en bois dont on se sert dans l'église durant la Semaine Sainte. En entendant ce bruit, tous ceux qui sont sur leur route doivent se garer, se cacher et éviter de faire le moindre bruit.

Les chefs de l'*Ufuapie* ont déjà fait une centaine de pas ; mais leur dignité est si grande qu'elle les accable, et ils s'arrêtent immobiles, silencieux, râclant leur *lekelere*.

Tout le long de la route sont dissimulés des espions qui viennent rendre compte au village des faits et gestes de ces majestés :

« — L'*Ufuapie* est fatigué, il ne marche plus ! »

On sait ce que cela veut dire. Vite, on prend un cadeau : régime de bananes, chien, porc ou casoar, et l'on va le leur présenter en les suppliant de se laisser toucher et d'oublier leur fatigue, pour venir faire honneur au village en deuil. Si les chefs, à la vue du cadeau, se remettent en mouvement, c'est bien ; autrement il faut apporter de nouveaux présents. Et cette comédie se renouvelle tous les quarts d'heure, jusqu'à ce qu'on arrive aux premiers cocotiers du village.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

MGR OTHON ZARDETTI

Ancien archevêque de Bucharest.

Né à Rorschach, canton de St-Gall (Suisse), le 24 janvier 1847, Mgr Zardetti, après avoir achevé ses études au séminaire de cette ville, fréquenta l'Université d'Inspruck, où il fut reçu docteur en théologie.

Ordonné prêtre, il fut d'abord professeur de rhétorique au séminaire de St-Gall, puis directeur de la célèbre bibliothèque St-Galloise et chanoine titulaire de la cathédrale. Parti pour l'Amérique du Nord, il professa la théologie dogmatique au séminaire de Milwaukee jusqu'en 1889. Il fut alors nommé évêque de Saint-Cloud (Minnesota) et gouverna pendant cinq ans ce diocèse. En 1894, le Saint Siège le promu à l'archevêché de Bucharest,

Sur sa demande, le Saint-Père le releva de ses fonctions et le nomma, le 14 juin 1895, archevêque titulaire de Mocesso. Mgr Zardetti résidait à Rome et il était question de l'envoyer au Canada en qualité de délégué apostolique lorsqu'il a été frappé par la mort à l'âge de 55 ans.

MGR ROVEGGIO,
Vicaire apostolique de l'Afrique centrale.

Mgr Antoine-Marie Roveggio, de la Congrégation des Fils du Sacré-Cœur de Vérone, évêque d'Amastri, vicaire apostolique de l'Afrique centrale depuis 1895, vient de mourir au cours du voyage, dont une lettre du regretté prélat nous entretenait tout dernièrement (p. 196).



Le vénéré défunt était parti de Khartoum, à la fin de l'année dernière, avec cinq missionnaires, pour fonder dans la province de Lakouta, à l'extrémité sud de l'immense domaine soumis à sa juridiction, une station nouvelle. A Gondokoro, on le dissuada de pénétrer dans cette province qui était en pleine révolution et on lui conseilla d'attendre que la paix fût rétablie. Durant cette période d'expectative, le climat ayant éprouvé cruellement la plupart des ouvriers évangéliques, tous revinrent à Lul, station extrême du vicariat apostolique, sur le Nil, un peu au sud de Fachoda. En route, le prélat tomba lui aussi malade, mais il eut néanmoins l'énergie et la force de se rendre chez les Noubas afin d'y établir un nouveau poste. Il arriva enfin à Khartoum, mais, se sentant plus souffrant, il se mit en route pour le Caire et c'est au cours de ce voyage de retour qu'il rendit son âme à Dieu.

Mgr Roveggio était né à Cologna-Veneta (diocèse de Vicence), le 23 novembre 1858.

R. P. DEGUERRY
Ancien vicaire général des Pères Blancs.

Nous apprenons avec grand regret la mort du R. P. Deguerry, ancien vicaire général du Cardinal Lavigerie dans l'administration de la Congrégation des Pères Blancs.

Né dans le diocèse de Belley et parent du vénérable curé de la Madeleine, le R. P. Deguerry fut du nombre des premiers séminaristes choisis par le cardinal Lavigerie pour faire partie de sa Congrégation naissante. Par son grand jugement, un tact parfait, une sérénité admirable de caractère, il avait acquis une très grande influence sur l'Archevêque d'Alger. Nous l'avons entendu nous-même proclamer hautement que le P. Deguerry était l'homme le plus parfait qu'il eût jamais rencontré.

Lorsque les circonstances lui firent quitter la Congrégation pour devenir aumônier chez les Dames de Sion à Granbourg, il resta pour elle un ami dévoué; aussi son souvenir demeurera en vénération dans le livre d'or des Pères Blancs.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Jacquemet, du diocèse de Bayonne demande de prières. 2 60
Anonyme du diocèse de Malines ... 14.985 »
En mémoire de M. H. V., diocèse de Lyon ... 250 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Marie-Gérard, trappiste, Hakodaté).
M. l'abbé Jacob, du diocèse de Namur ... 30 »
Anonyme d'Angers, demande de prières spéciales ... 20 »
Un prêtre du diocèse de Grenoble ... 80 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Gandy).
M. Dutheil de la Rochère, diocèse de Fréjus, demande de prières spéciales ... 250 »

Pour les missions nécessiteuses (Nagpore).
M. Dutheil de la Rochère, diocèse de Fréjus, demande de prières spéciales ... 250 »

Pour les missions nécessiteuses (Rajpoutana).
M. Dutheil de la Rochère, diocèse de Fréjus, demande de prières spéciales ... 250 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Lejeune, Bas-Niger).
M. Dutheil de la Rochère, diocèse de Fréjus, demande de prières spéciales ... 250 »

Pour les affamés (Mgr Gandy).
Au nom de saint Antoine de Padoue, plusieurs Chartrains.. 14 »

A Mgr Terzian, Adana.
Un prêtre du diocèse de Viviers ... 50 »

A Mgr Fallize, Norvège.
Mlle Marie Tournier, du diocèse de Rodez ... 10 »

Pour un séminaire indigène (Laos).
Un prêtre du diocèse de Viviers ... 20 »

A Mgr Marcou, Tonkin maritime, pour ses lépreux.
V. A., Lyon, demande de prières ... 40 »

Pour le baptême de deux petites filles sous les noms de Gabrielle et de Marie (Tonkin oriental).
Deux associées du saint Rosaire, diocèse de Tours ... 25 »

Pour la fondation d'une bourse pour le séminaire de Kouang-tong.
Un anonyme du diocèse d'Amiens ... 2.500 »

Pour la fondation d'une mission nouvelle au Centre africain, sous le vocable de saint Jean l'évangéliste (Mgr Bazin).
Anonyme de Grenoble (2e versement) ... 2.150 »

Au R. P. Rolland, pour les coptes de Minieh (Haute-Egypte).
Mlle Marie Tournier, du diocèse de Rodez ... 10 »
En mémoire de M. H. V., diocèse de Lyon ... 250 »

Au R. P. Vacheret, à Mahalla-Kébir, pour la construction de l'église Sainte-Lucie.
Fiat lux ! ... 30 »

A Mgr Leray, îles Gilbert.
Mlle Plumat de Mauuy Saint-Pierre (Hainaut) ... 200 »
Anonyme de Mouscron ... 2 »
Mme Bossu Delanglez et sa fille ... 1 »
Mlles M. et L. Du Bois, Mouscron ... 1 50

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



ARCHIPEL COOK (*Océanie*). — PALAIS DE LA REINE MAKEA A AVARUA, DANS L'ILE RAROTONGA ; reproduction d'une photographie du R. P. CASTANIÉ (voir la *Correspondance*).

CORRESPONDANCE

TAHITI (Océanie)

La Mission des Iles Cook.

L'archipel des îles Cook a été officiellement annexé à l'Angleterre le 8 octobre 1900. Situé au Sud-Ouest de Tahiti, composé de six terres habitées et de quelques îlots déserts, ce groupe renferme une population indigène de sept à huit mille âmes. Il fait partie du vicariat apostolique de Tahiti confié à la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, et a reçu la première visite du missionnaire catholique en 1894. Actuellement on y compte une centaine de néophytes, deux stations avec chapelles, une école tenue par quatre religieuses de Saint-Joseph de Cluny, un catéchiste et un missionnaire.

LETTRE DU R. P. BERNARDIN CASTANIÉ

Au mois de septembre 1900, les principaux chefs des îles Cook avaient envoyé au gouverneur de la Nouvelle-Zélande une pétition par laquelle ils sollicitaient l'annexion de leur archipel à l'Angleterre. La réponse ne se fit pas attendre. Trois semaines après, le gouverneur de la Nouvelle-Zélande arrivait à Rarotonga sur un navire de guerre, et le 3 octobre, vers 10 heures du matin, il descendait à terre avec quelques officiers. Il se rendit immédiatement au palais de la reine Makéa, suivi d'une grande partie de la population. Là, il lut un discours, pour dire qu'il avait reçu une pétition des chefs demandant l'annexion de leurs îles, et qu'il venait s'assurer qu'une telle demande était faite librement :

« Je vais retourner à bord, ajouta-t-il en terminant ; je vous laisse une formule de contrat à signer ; vous la signerez, si vous le jugez à propos, et vous me l'enverrez. »

Après le départ du gouverneur, les principaux chefs signèrent le contrat et le remirent aux mains du résident, qui s'empressa de le porter à bord.

Le gouverneur anglais débarqua presque aussitôt : il était en grand uniforme, accompagné de tout l'état-major du navire et d'une cinquantaine de soldats. Le résident, en tenue de lieutenant-colonel, conduisit le cortège au palais de la reine Makéa, où se trouve le mât du pavillon. Le gouverneur ayant lu une longue proclamation pour annoncer la prise de possession de l'archipel Cook par l'Angleterre, le capitaine de vaisseau hissa le pavillon anglais à la place de celui de Rarotonga, la petite fanfare du

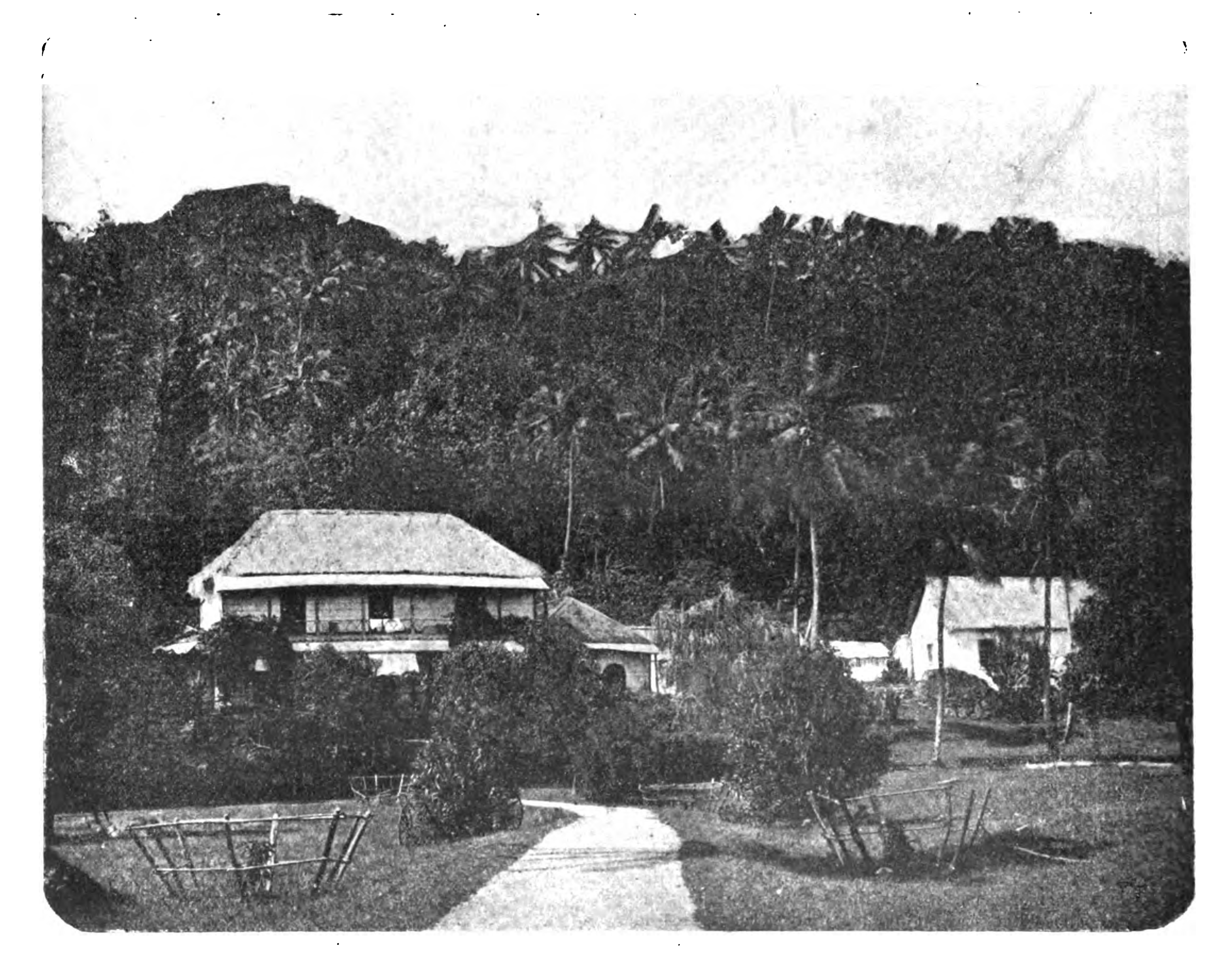
navire exécuta un morceau, les canons tirèrent une salve, et chacun rentra chez soi. Une heure après, le vaisseau avait disparu, ayant à faire le tour des îles et devant aller annexer l'archipel des Tonga.

La population fut un peu désappointée par cette simplicité. Plusieurs disaient : « Si c'eût été la France, il y aurait eu un peu plus de fête! »

∴

Permettez-moi un assez plaisant souvenir rétrospectif.

Lorsque j'arrivai aux Iles Cook, en 1894, une de mes plus grandes surprises fut d'y trouver un calendrier en avance de vingt-quatre heures sur le calendrier de Tahiti et des autres pays du monde. Quand je me croyais au lundi, les indigènes me disaient : « C'est mardi », et si j'avais eu le malheur de balayer ma maison le samedi, tout le village (entièrement protestant) aurait crié au scandale et m'aurait dénoncé comme un violateur du repos dominical, car, ce jour-là, c'était dimanche dans l'archipel!



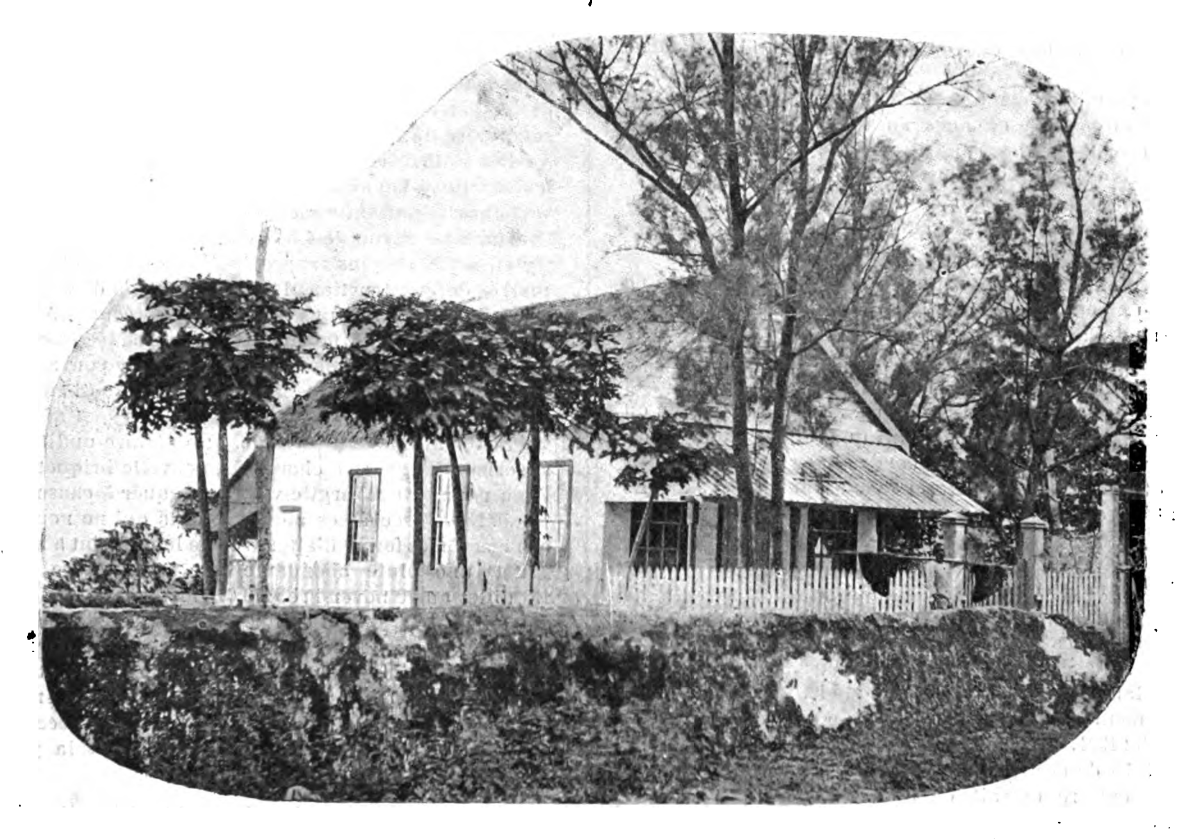
ARCHIPEL COOK. — Mission catholique a Avarua, dans l'ile Rarotonga; reproduction d'une photographie du R P. Castanié.

D'où venait cette différence d'un jour ? Tout simplement d'une erreur, commise, il y a déjà bien longtemps, par les premiers ministres protestants débarqués sur ces plages. Ces braves prédicants n'étaient ni mathématiciens, ni astronomes, ni géographes. Ils ne s'étaient pas aperçus qu'en allant de l'est à l'ouest, ils avaient gagné une douzaine d'heures sur leur point de départ, et que, lorsque les horloges de Londres sonnaient, par exemple, les douze coups de midi du 1er janvier, c'est à peine si celles de Rarotonga pouvaient marquer une heure du matin du premier jour de l'an.

Au lieu de constater cette différence à leur avantage, ces messieurs s'imaginèrent être en retard d'une douzaine d'heures sur l'Angleterre, et comme

ils voulaient, pardessus tout, marcher de pair avec leurs frères d'Europe, ils avancèrent hardiment de douze heures la dénomination des jours de la semaine ce qui, joint aux douze heures gagnées dans le voyage fit aussitôt une avance de vingt-quatre heures, c'est-à-dire d'un jour sur les autres contrées du monde civilisé.

Cette grosse bévue, les indigènes l'avaient acceptée sans contrôle, cela leur était bien égal. Mais moi, je ne pouvais pas distribuer les cendres le mardi gras ni solenniser la fête de Pâques le samedi-saint. J'entrepris donc immédiatement une campagne très active contre une méprise si manifeste, et j'eus — après cinq ans de lutte — la joie de faire triompher la cause du bon sens. C'est seulement en août 1899 que, par *sept* voix contre *cinq*, le Parlement d'Avarua déclara vouloir conformer son calendrier à celui des autres pays chrétiens, et il décida que ce grand acte aurait lieu aux fêtes de Noël, que l'on célébra en double cette année-là.



ARCHIPEL COOK (*Océanie*). — MAISON DE RÉUNION DU PARLEMENT A AVARUA, DANS L'ILE RAROTONGA ; reproduction d'une photographie du R. P. CASTANIE.

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — On nous écrit de Beyrouth :

« Le 12 février, un peu après 11 heures du soir, un violent incendie a complètement détruit la maison des religieuses Mariamettes de Gébaïl. Le feu avait pris au rez-de-chaussée et les Sœurs ne s'en étaient pas aperçues. Par bonheur, des passants se mirent à sonner à grandes volées les cloches de l'église et donnèrent l'alarme. Aussitôt plus de mille personnes entourent la maison et essayent, mais en vain, d'éteindre l'incendie. Il n'y avait pas de pompes. On parvint cependant à empêcher les flammes d'envahir les maisons voisines. Le feu et la fumée pénétraient déjà dans l'étage où les bonnes religieuses se trouvaient emprisonnées ; car l'unique escalier de bois qui communiquait avec le rez-de-chaussée n'existait plus. Des échelles furent appliquées le long des murs, et c'est par les fenetres que les Sœurs ont pu se sauver. De la maison et des écoles il ne reste plus que des pierres calcinées. De charitables familles ont offert l'hospitalité aux religieuses Mariamettes. Sa Béatitude le Patriarche des Maronites a daigné envoyer aux Sœurs éprouvées une lettre pleine de consolations. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Maurice, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit d'Yercaud :

« Le triste état de ma santé m'a obligé à venir chercher un peu de repos dans les montagnes. C'est d'Yercaud que je vous écris aujourd'hui. Mais si je suis loin de Villupuram, mon cœur néanmoins reste toujours au milieu de mes chers nouveaux chrétiens. D'abord ils trouvent que mon congé s'allonge outre mesure. Ils m'écrivent des lettres attendrissantes où la poésie a même une petite place. Il ne faut pas oublier que nous sommes dans l'Inde :

« *Samy*, m'écrivent-ils, voilà bien longtemps que vous nous
« avez quittés. Les oiseaux pleurent votre départ ; comment
« nous, vos enfants, ne pleurerions-nous pas votre absence !
« Plusieurs disent que vous nous avez abandonnés et que plus
« jamais vous ne reviendrez à Villupuram ! Ah ! *Samy!* s'il en
« est ainsi, nous allons écrire à nos bienfaiteurs de France.
« Ils se fâcheront contre vous et ne vous enverront plus rien. »

« Il est certain qu'un pareil argument demande à être pris en considération. Si les lecteurs des *Missions catholiques* m'abandonnent, je suis perdu. Adieu, Villupuram ! adieu aussi les baptêmes de païens ! Mes nouveaux chrétiens le savent et voilà pourquoi ils vont jusqu'à me menacer.

« J'espère que, lorsque cette lettre vous parviendra, je serai de retour au milieu de mes paroissiens. Ce sera le moment de réunir les enfants pour la première communion. Une centaine attendent le jour où ils pourront venir étudier le catéchisme et se préparer au plus grand acte de leur vie.

« J'ai vu, un jour, un enfant pleurer à chaudes larmes et se lamenter, parce que j'avais dit qu'il n'avait pas l'âge pour faire sa première communion. Voyez combien ces pauvres petits désirent recevoir Notre-Seigneur et quel grand acte de charité il y a à leur procurer ce bonheur !

« J'aurai cent bouches à nourrir pendant un mois et, vu leur appétit, il s'en suivra un gros accroc pour ma bourse. Je ne parle pas du modeste *habit*, qu'il convient de donner à chacun des premiers communiants. Il est entendu d'avance que les intéressés en paient la moitié et le *Samy* le reste. Mais souvent, pour ceux qui sont trop pauvres, le *Samy* doit tout payer.

« Avec les premières communions viennent les mariages des nouveaux chrétiens. Il y en aura au moins 30. Il serait trop long de transcrire ici les confidences que je reçois. Je suis leur Père et ils ont confiance en moi :

« — *Samy*, m'écrit l'un, il me faudra 10 francs pour mon « mariage, pour acheter mon habit et celui de ma fiancée. »

« Et cet autre :

« — *Samy*, l'année a été mauvaise; je n'ai rien pu mettre de « côté. Si vous ne me venez pas en aide, il me faudra encore « retarder mon mariage. »

« Les lecteurs des *Missions catholiques* me pardonneront de leur tendre encore ma bourse toujours vide. « Demandez et « vous recevrez », a dit Notre-Seigneur. Je demande donc ou plutôt ce sont mes bien-aimés *bambini* qui vous demandent un sourire pour le jour où Jésus descendra dans leur cœur pour la première fois. Comme ils prieront pour vous et comme ils vous diront merci ! »

Malacca (*Indo-Chine*). — M. Catesson, des Missions-Etrangères de Paris, nous écrit de Seremban :

« Un souffle de bénédiction passe sur les forêts de mon district habitées par les Mantras, l'une des tribus sauvages de la presqu'île de Malacca. Depuis quelque temps, l'évangélisation fait de consolants progrès parmi ceux que les Malais appellent dédaigneusement les « Hommes des Bois. »

« Le 9 juillet 1901, Mgr Fée, évêque de Malacca, avait conféré le baptême à 56 de ces pauvres indigènes. A la fête de Noël, une famille entière entrait dans le sein de l'Eglise et, le 14 janvier, à Batang-Labu, j'avais encore le bonheur de moissonner une belle gerbe de baptêmes et de bénir trois mariages.

« Je fonde le plus grand espoir sur ce mouvement de conversions. En moins de dix-huit mois, il a donné près de cent baptêmes. Parmi ces nouveaux baptisés se trouve le *batin* (chef) de Teki, avec ses adjoints, le *jenang* et le *jerkra*. Ce *Batin* a autorité sur 4 à 500 personnes; je crois que d'ici peu la plupart de ses subordonnés seront amenés à notre sainte foi. Le 14 janvier, j'ai également baptisé un Jenang dépendant du *Batin* de Buket-Siamang. Le *Batin* lui-même a fait demander mon catéchiste mantra et celui-ci est parti pour l'instruire. S'il se décide à embrasser la religion, ce sera un autre splendide coup de filet, car le Batin de Buket-Siamang gouverne de 7 à 800 Mantras.

« L'évangélisation de ces gens au cœur simple me donne beaucoup de consolations; mais, d'autre part, elle demande beaucoup de travail et d'efforts persévérants. En outre, elle nécessite des dépenses relativement considérables. Il me faut près de 50 piastres par mois pour mes catéchistes, mes frais de voyage, mes achats d'habits pour les pauvres enfants de la forêt. Il faudrait aussi des écoles; c'est l'unique moyen d'avoir des chrétiens bien instruits de leur religion.

« Mgr Fée fera tout son possible pour me venir en aide, tant il à cœur le succès de cette œuvre; mais, hélas! la bourse de la Mission est presque toujours à sec! Et pourtant, que de bien je pourrais faire avec des ressources plus abondantes!

« Si les sauvages ne se convertissent pas, ils continueront d'être absorbés par les Malais musulmans. Souvent ils se font mahométans pour échapper à leurs vexations. Souvent aussi les jeunes filles sont enlevées, et les pauvres sauvages n'ont personne à qui porter plainte, car le magistrat malais qui règle ces affaires n'est pas incliné à les défendre.

« En s'occupant de cette œuvre sérieusement, c'est pour le seul territoire des Negri-Sembilan, de 3000 à 4000 personnes qu'on peut amener à la religion catholique. Ces indigènes sont répandus sur toutes les collines et dans toutes les forêts. Pour réussir complètement, il me faudrait au moins un bon catéchiste pour chaque groupe de Sauvages, en suivant les divisions établies pour les *Batins* qui sont au nombre de sept dans ces petits Etats. »

Corée. — M. Robert, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Taikou :

« Grâce aux aumônes envoyées par nos bienfaiteurs de France, nous avons pu réparer en partie le désastre causé par l'incendie de notre église, et rebâtir à peu près la moitié du nouveau sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes.

« Dès le 15 février 1901, c'est-à-dire dix jours après le sinistre, les chrétiens commencèrent à déblayer le terrain, et ce travail dura 15 jours. Le mois de mars fut employé à acheter du bois dans un rayon de 4 à 5 lieues autour de Taikou, puisqu'il n'y en a pas de plus rapproché, à le couper et à apporter des pierres de construction. Pendant le mois d'avril, nous installâmes à grands frais une briqueterie coréenne. A la fin de mai elle nous avait déjà fourni 20.000 briques, lorsque nos dix-neuf ouvriers chinois déclarèrent qu'elles ne pouvaient servir. Il nous fallut donc faire venir de Seoul et de Chemulpo de nouveaux briquetiers.

« Le terrain étant peu solide, on dut faire un lit de béton qui absorba 1.000 sacs de chaux. La nouvelle briqueterie achevée, l'eau pour pétrir l'argile vint à manquer à cause de la sécheresse. Nous creusâmes alors un puits qui ne nous donna rien et nous fûmes forcés d'attendre que le ciel vînt à notre secours. Enfin une pluie abondante mit fin à notre détresse. Du 15 juillet au 20 novembre, 170.000 briques rouges ou bleues ont été fabriquées. Bref l'édifice s'élevait jusqu'à la hauteur des fenêtres, quand l'hiver nous obligea à licencier nos ouvriers. Il nous reste à faire la partie la plus difficile et la plus coûteuse. Mais l'achèvement de l'œuvre ne nous embarrasserait pas, si nous avions sous la main les fonds nécessaires. Nous avons confiance en Marie-Immaculée, dont la protection ne nous a pas fait défaut jusqu'à ce jour. »

Patagonie septentrionale. — Don Bérardi, salésien, écrit de Viedma :

« Dernièrement, un groupe de jeunes filles recevait, des mains de Mgr Cagliero, le voile des Filles de Marie-Auxiliatrice. Tous les regards se tournaient vers Ceferina Yancuché, âgée d'une vingtaine d'années, fille du Cacique des Marzanares et sœur du capitaine Miguel de Comayo. C'est la première Indienne de la Patagonie qui prenne l'habit religieux.

« Son histoire est touchante.

« Mgr Cagliero, Don Milanesio, Don Panaro et le catéchiste Zanchetta, maintenant prêtre au Chili, se trouvaient en 1887 à Chichinal, où ils donnaient une mission aux tribus du Cacique Sayuhuéque, pendant laquelle ils instruisirent et baptisèrent près de 1700 Indiens. Parmi les enfants indigènes, était la fille du Cacique Yancuché, émigré au Chili pour ne pas être fait prisonnier par les troupes argentines. Il avait laissé sa famille entre les mains de son fils aîné Miguel, qui se fit baptiser avec tous ses gens au nombre de trois cents. La petite Ceferina, alors âgée de neuf ans, se faisait particulièrement remarquer par sa piété et aussi par son intelligence bien supérieure à celle de ses compagnes. Sa sœur aînée, Marie, fut la première confirmée et servit ensuite de marraine aux autres. Depuis, nous n'en avons plus eu de nouvelles, tandis que la petite Ceferina et sa cousine Josepha étaient conduites au pensionnat de Notre-Dame Auxiliatrice. Les deux petites indigènes firent bientôt de grands progrès dans les études et dans les travaux manuels. En 1892, elles exposèrent

à Gênes un travail de lingerie très fin, qui fut récompensé en concurrence avec d'autres travaux de jeunes Italiennes. Elles eurent aussi le bonheur d'être présentées au Souverain Pontife.

« Retournées dans la Patagonie, elles y reprirent le cours de leur instruction religieuse et aujourd'hui, voici Ceferina revêtue du saint habit religieux, bonheur qu'envie aussi Joséphа, pour pouvoir aller promptement avec sa cousine évangéliser et instruire les jeunes filles de leurs tribus dans la vaste région de Comayo, au pied des Cordillères. »

Nouvelles-Hébrides (*Océanie*). — Une religieuse mariste, Sœur Marie Tarcisius, écrit de Port-Vila :

« Seule je suis valide pour le moment dans notre petite communauté de Port-Vila ; mes trois Sœurs sont aux prises avec la fièvre... et me voilà, depuis trois semaines, chargée d'une lourde besogne : classe, hôpital, sacristie, voire même cuisine..., etc.

« Je veille en ce moment une malheureuse indigène de dix-sept ans, qui s'en va d'une méningite tuberculeuse. C'est la première malade que nous ayons pu parvenir à faire baptiser dans notre hôpital. Dès le lendemain de son baptême, la pauvre enfant est tombée dans le délire, et actuellement elle se trouve dans un état de prostration complète; bientôt sans doute, le ciel s'ouvrira à cette âme régénérée. Qu'il est misérable, l'hôpital dans lequel nous recevons nos malades, le plus souvent couverts de plaies affreuses et gangrenées! Et pourtant c'est là que nous pouvons faire du bien.

« Croiriez-vous que l'accès auprès des naturels nous est plus facile qu'aux Pères? Les indigènes ont moins peur de nous que des missionnaires. Déjà ceux qui sont employés à la Compagnie des Nouvelles-Hébrides commencent à s'apprivoiser. Nous passons tous les jours devant la case où ils font du *coprah* et nous leur sourions. Ils ont l'air si tristes ! L'un d'eux, Sapeké, qui nous attendait un soir, nous offrit des oranges. L'autre jour, un naturel de Santa-Cruz, qui travaille dans notre jardin, me dit qu'il *désirait manger un peu d'homme*.

« — Oh! fis-je d'un ton de reproche, tu veux nous manger!

« — Non, pas toi, mais lui. »

« Et il me montrait un indigène. Il ne le ferait certainement pas à Port-Vila..., mais dans la brousse...

« Notre grande joie, et aussi notre espoir, c'est de recueillir et d'élever des enfants. Depuis un mois, nous avons une petite Néo-Hébridaise d'un an et demi. Voyez d'ici le joli poupon noir! Ça crie quand on veut la nettoyer! Ça se démène; mais enfin c'est gentil et j'en voudrais beaucoup comme elle.

« Nous avons aussi un gentil bonhomme noir de trois ans, qui sera baptisé bientôt sous le nom d'Augustin. Il rit tout le temps, sauf à l'heure du bain. J'ai rapporté hier soir dans un coin de ma robe, une fillette de deux mois... Oui, oui, lisez bien, deux mois. Je l'ai vue naître ; son père, poitrinaire, est mort il y a quelques semaines; sa mère a la gale et, en l'allaitant, la lui a communiquée. Notre pupille n'est qu'une plaie de la tête aux pieds. J'espère quand même la sauver...

« Le travail, certes, n'est pas toujours facile. Les fatigues, les privations et la maladie sont le pain quotidien du missionnaire. Mais qu'importe ! Souffrir, n'est-ce point là l'idéal de toute âme apostolique? Et puis une pensée nous soutient : l'heure de la grâce est peut-être venue pour ces peuples plongés jusqu'à ce jour dans les ténèbres de l'ignorance, et quelle joie d'être les instruments de la miséricorde divine! »

Nouvelle-Zélande. — Le R. P. Cognet, Mariste, écrit d'Oato au R. P. Procureur des Missions de la Société de Marie :

« Notre mission fait de rapides progrès, mais il est nécessaire d'encourager la bonne volonté des néophytes et de les affermir dans le bien en les dotant de tout ce qui constitue une chrétienté parfaite. Il faut une église à Pungarchu.

« A Opunake, je vais avoir à bâtir couvent, école, presbytère et église. L'église, construite en 1893, n'est déjà plus suffisante pour contenir les enfants de l'école. Que j'ai donc besoin qu'une âme charitable vienne fortifier mon budget ! »

LES CANAQUES

Par le R. P. GUIS

DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-GUINÉE

Mort. — Deuil.

Suite (1)

Tous les danseurs sortent du bois où ils s'étaient retirés pour s'huiler, s'orner, se peinturlurer, et se groupent en une masse compacte à une portée de flèche de l'entrée du village.

Ils sont tous en tenue de gala, et, ma foi, je n'ai jamais rien vu de plus élégant ni de plus beau, que ces plumes artistement arrangées en forme de couronne, de panache, et délicatement agencées d'après leurs couleurs, avec un goût qui ferait honneur à nos plus habiles modistes. Quelques-uns de ces ornements atteignent bien 1m50 de hauteur sur 0m40 de large.

Tout le monde est à sa place, la main gauche tenant le tambour à hauteur des yeux, la droite prête à frapper. Sur un signal du maître de danse, un long roulement éclate, sonore, sous les battements rapides et vigoureux. Trois secondes de silence; puis on bat une marche à deux temps ou à six-huit, et toute la troupe emplumée et enguirlandée s'avance d'un pas léger. Les plumes balancent, ondulent en suivant la cadence; les peaux brunes, abondamment imprégnées d'huile de coco d'une légère teinte d'ocre rouge, luisent à la lueur des torches; les tambours égrènent leurs notes sourdes et régulières et c'est dans cet apparat que le corps de danse fait son entrée au village, où il est accueilli par des hourrahs.

***

Cependant les familles en deuil, encore une fois, font parade de mauvaise humeur. Elles viennent au devant des danseurs, et cherchent à les arrêter en disant :

« —Vous êtes venus, c'est bien ; enlevez le *froid* de notre village, mais ne dansez pas; notre ventre nous fait mal quand nous entendons le tambour. »

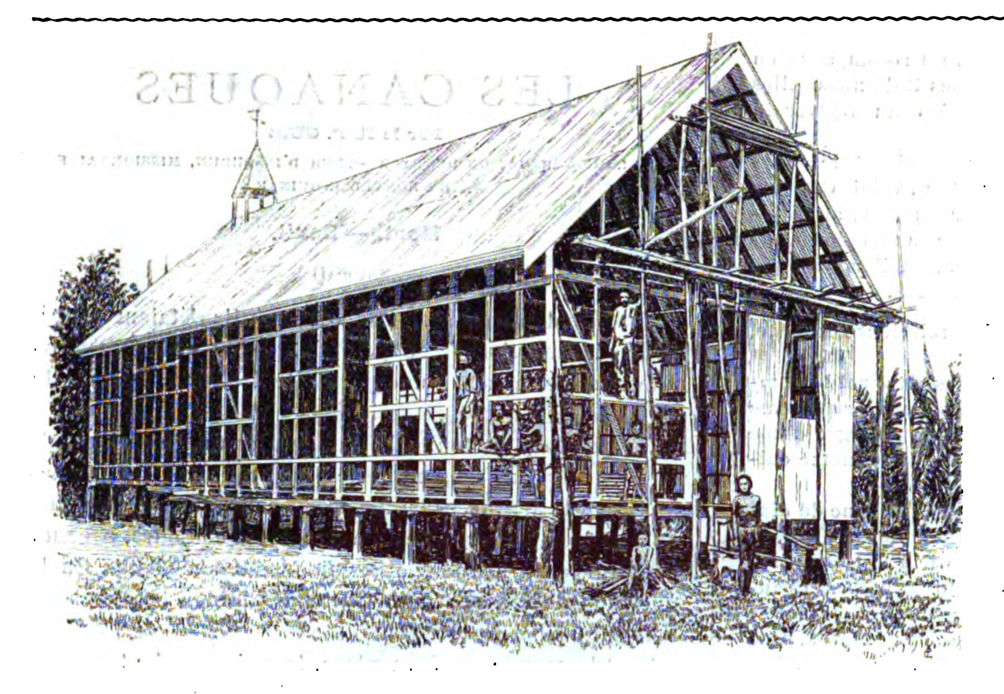
Mais les danseurs, une fois lancés, ne s'arrêtent pas ainsi.

Alors les veufs et les parents se fâchent, frappent les danseurs et cherchent à les arrêter en les menaçant avec des tisons embrasés. Mais peu à peu on les apaise ; sinon les danseurs se retirent, et alors, adieu la fête! Il faudra tout recommencer, depuis les invitations inclusivement, et Dieu sait à quel prix cette fois!

Ordinairement les entrechats continuent, au milieu de centaines de torches en feuilles sèches de cocotier et du va et vient des garçons et des filles qui préparent les pipes et les présentent aux danseurs. Toute la nuit, les tambours grondent, les plumes se balancent, les jambes manœuvrent et les voix fredonnent.

Je dis « toute la nuit », je devrais dire deux ou trois jours, car ordinairement, dans ces grandes occasions, on attache le bout de l'*itaburi* au jarret (l'*itaburi* est cet unique vêtement papou, qui, partant du milieu du ventre, passe

(1) Voir les *Missions catholiques* des 18, 25 avril, 2 et 9 mai.



NOUVELLE-GUINÉE. — Eglise d'Inawaia en construction ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Guis.

gosier européen d'ingurgiter cette farine crue, entourée d'une croûte visqueuse aromatisée avec le parfum des mains qui l'ont pétrie.

Seulement, les danseurs à qui on présente cette boule de farine, n'ont pas le droit d'y donner un coup de dent ; ils doivent la réserver pour payer ceux qui leur ont prêté de quoi composer leur grands ornements. Car ces machines-là sont de beaucoup au-dessus de la fortune d'un particulier et l'ornement qui recouvre si bien la tête d'un seul homme, est en réalité une collection d'ornements prêtés par les amis. Ce sont donc les amis qui mangeront le *kezikezi*.

Cette distribution achevée, les danseurs aux grandes plumes, les fantassins pesamment chargés s'en vont se reposer, pendant que l'infanterie légère, les danseurs aux

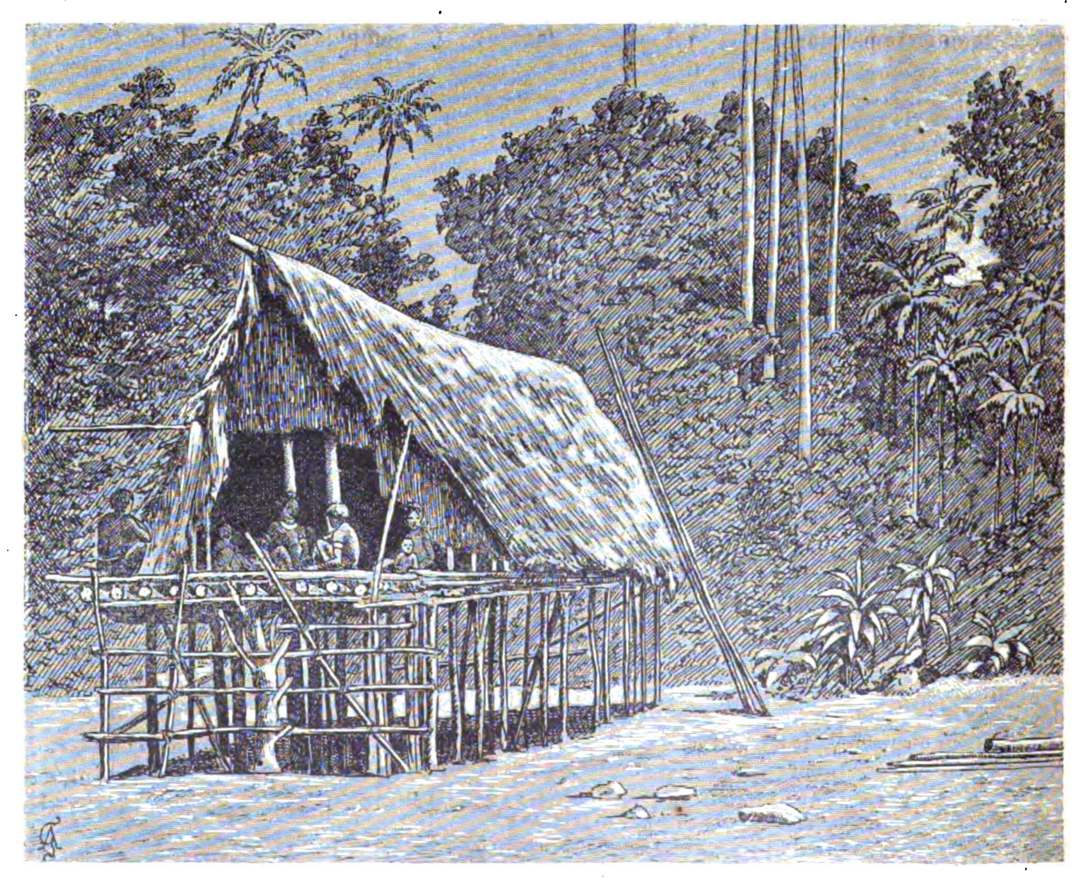
entre les jambes, remonte vers l'échine, s'agrafe à la ceinture et retombe en une longue queue). Attacher l'*itafuri* au jarret au lieu de le laisser trainer à terre, c'est leur manière à eux de jeter le gant, de provoquer, de défier un autre village, ou une autre tribu, à qui dansera le plus longtemps. Celui qui est vainqueur, le village qui tient le plus longtemps (et un seul homme suffit pour représenter un village), est réputé le champion, le roi de la danse, jusqu'à ce qu'un autre vienne lui enlever cette gloire et ce titre.

***

Le lendemain, lorsque le soleil est déjà monté bien haut, il y a un moment de répit pour ceux qui ont les grandes plumes, les grands ornements. On ne pourrait les supporter avec la chaleur, ils sont si lourds ! Mais, avant de les en dépouiller, on leur présente à chacun un énorme *kezikezi*. C'est une sorte de gâteau en *sagou* pétri, roulé en boule et cuit tel quel dans la marmite avec de l'eau : c'est pour eux un morceau de choix ; mais je défie un

petites plumes, continuent à évoluer sur le terrain. Et la danse ne doit pas s'arrêter, tant que le chef qui offre le *taizu* (fête) n'est pas venu lui-même les inviter à se reposer et leur donner des *iabui*.

On est aussi fort occupé aux alentours de la salle de bal. Les femmes et les filles sont en fiévreuse activité autour



NOUVELLE-GUINÉE. — Un ménage de Papous ; reproduction d'une photographie du R. P. Guis.

des marmites; d'autres vont et viennent, apportant cocos et bananes, taros et ignames, bétel et arec.

D'un autre côté, on assomme les porcs. Vers le centre du village, il y a le *kou* (Mékeo) (*tou* à Roro). Le *kou* est composé de deux énormes bambous plantés en terre. On a eu soin de ne pas couper la base des feuilles et les gros nœuds de sorte qu'il y a des crochets auxquels on suspend toutes sortes de victuailles : légumes, viande et poisson. La journée entière est consacrée à ces préparatifs culinaires, assaisonnés de pas mal de cris, de disputes et de commérages.



NOUVELLE-GUINÉE. — TYPES DE MAISONS DU DISTRICT DE MÉKEO ; reproduction d'une photographie du R. P. GUIS (voir le texte).



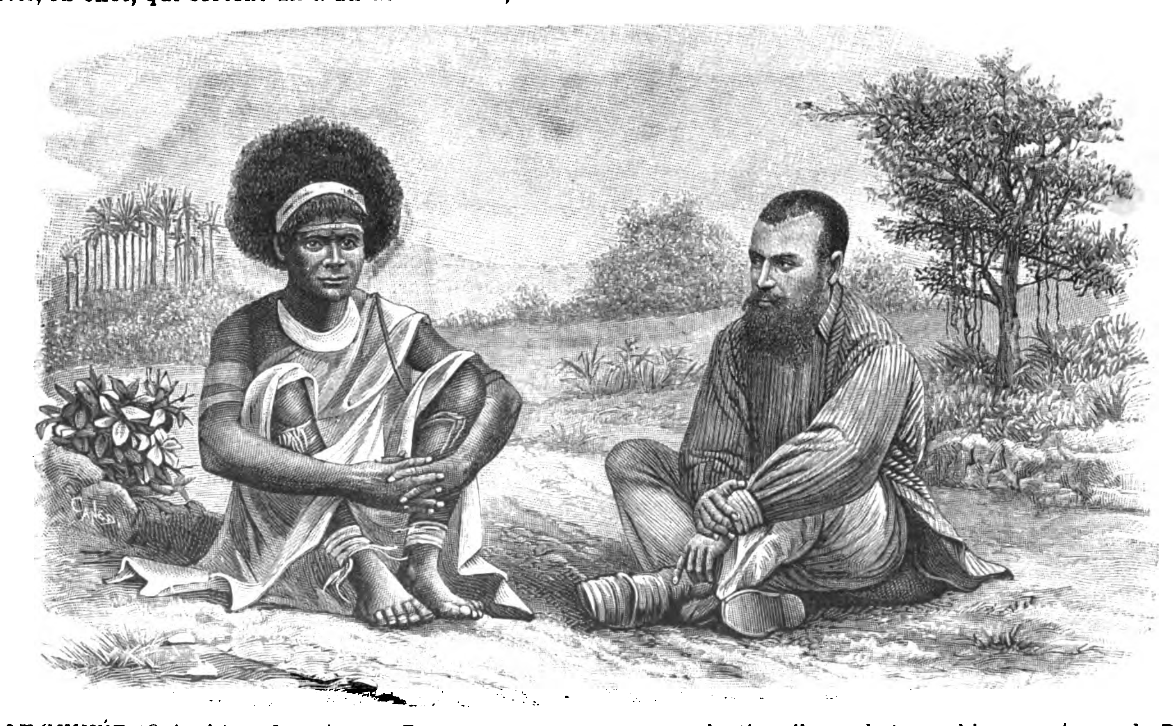
Le soir, sur le tard, le village retentit tout à coup du grincement des *leke-leke*. Immédiatement se fait un grand calme. Toute cette foule bavarde et tapageuse est comme frappée d'un religieux respect.

Cela me rappelait mes jours de caserne. Tandis que la chambrée était dans un tohubohu sans pareil, le cri de « A vos rangs! Fixe! », poussé à l'entrée d'un officier, nous clouait tous au pied de nos lits, comme des poteaux télégraphiques.

C'est exactement la peinture de ce qui se passe dans un village papou en goguette, au bruit du *leke-leke*. Motus! les chefs de l'*ufuapie* vont montrer leurs augustes faces.

Les voici, en effet, qui sortent un à un de la *marea*, chamarrés des pieds à la tête avec des ornements de grand prix. Ils sont encore plus dignes et plus solennels que lors de leur arrivée au village. Ils mettent un long quart d'heure pour faire une centaine de mètres.

C'est un spectacle vraiment imposant, que de voir ces chefs, la plupart d'un âge vénérable, marcher ainsi à pas comptés au milieu d'une foule qui retient même son souffle, de peur de troubler la solennelle gravité du moment. Malheur même au petit enfant qui s'aviserait de crier alors!



NOUVELLE-GUINÉE (*Océanie*). — INDIGÈNE DE RORO ET MISSIONNAIRE; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. GUIS, missionnaire de la Congrégation du Sacré-Cœur (voir le texte).

Les chefs de *l'ufuapie* sont enfin arrivés en face du *kou*. Là, ils s'arrêtent, immobiles comme des statues. Le chef qui donne la fête se présente alors chargé d'un énorme quartier de porc et le dépose à leurs pieds. Il s'en va et revient avec de larges plaques de lard qu'il dépose aussi par terre sur des feuilles de bananier et ainsi fait-il jusqu'à ce qu'il ait apporté tout ce qui est destiné à *l'ufuapie*.

Puis, il prononce un discours à peu près toujours le même.

« Hum ! un tel ! (il dit le nom du premier chef), ha! ha ! un tel! (nom d'un autre chef), ha ! ha ! un tel! etc... Vous êtes venus... notre ventre saute en vous voyant... vous êtes venus, et vous n'êtes pas restés chez vous... Vous êtes venus et notre village est réchauffé. Nous autres, nous étions assis... nous avions froid ; maintenant, vous êtes-là, nous avons chaud. Voilà devant vous, tous nos légumes, tous nos porcs. Nous avons pêché, nous avons chassé, nous avons labouré, c'est tout pour vous. Je sais bien que tous nos légumes sont pourris; nos *oboo* (taros) sont pleins d'eau ; nos *aiu* (ignames) ne sont que de la filasse ; nos *obaoba* (canne à sucre) sont durs et sans jus ; nos *tona* (cocos) sont secs ; les porcs sont petits et maigres ; il n'y a que quelques kanguroos... Nous savons cela, vous le voyez... et nous avons honte... Ne soyez pas fâchés contre nous ; nous sommes



NOUVELLE-GUINÉE (*Océanie*). — Un vieux jardin planté d'arèquiers et d'apanghi ; reproduction d'une photographie du R. P. Guis, missionnaire du Sacré-Cœur.

pauvres et comme des enfants; ayez plutôt de la commisération. Vous mangerez ; mais vos dents vous feront mal et votre ventre ne sera pas plein! C'est pourquoi nous avons honte... Maintenant, j'ai dit. »

Le chef de *l'ufuapie*, d'un air plein d'une majestueuse bonté, lui répond et le console : « Les légumes sont mauvais, le gibier est rare et maigre ; mais, dame on ne donne que ce qu'on a. Il est vrai que, il y a tant de lunes, *l'ufuapie* avait donné 20 porcs et il ne faudra pas oublier d'en donner autant.. dès qu'on pourra. Et voilà. »

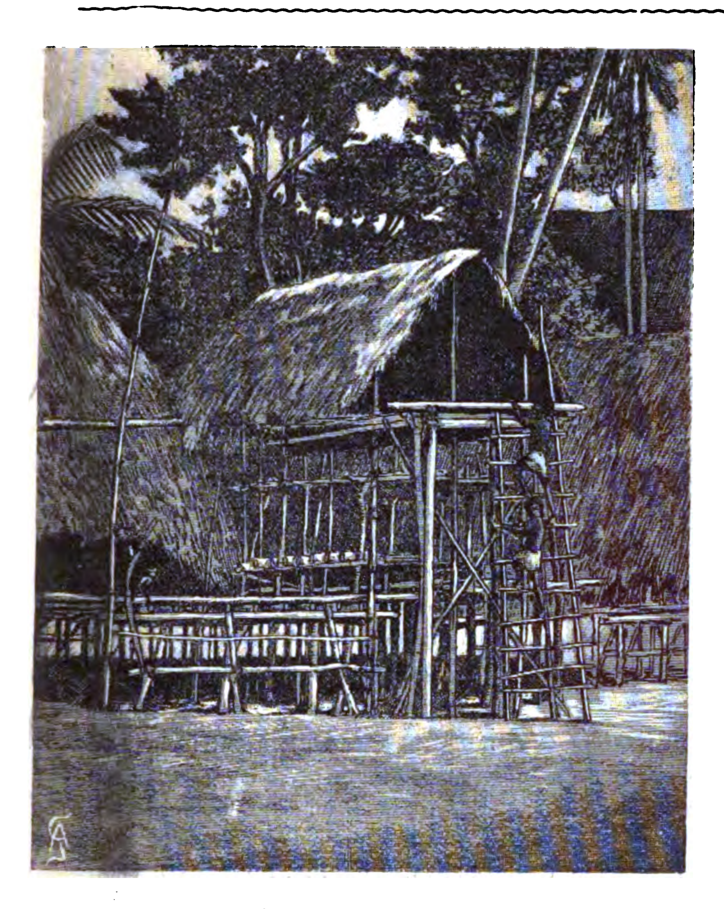
***

Les préliminaires sont achevés. Il est temps de procéder à la levée du deuil. Tous les parents, les alliés, les amis qui ont pris le *maura*, c'est à dire qui ont jeûné ou pratiqué quelque abstinence en l'honneur du mort, viennent se ranger en demi cercle au milieu du village, près du *kou* ; chacun tient en main un échantillon de la chose dont il s'est privé pendant le deuil.

Le premier, je suppose, tient une pipe et trois ou quatre bananes du genre *warupi*. Le chef de *l'ufuapie* s'avance devant lui, prend la pipe, l'allume à un tison qu'un enfant lui présente. Quand elle est pleine de fumée, il la passe deux ou trois fois en rond au dessus de la tête du veuf, et dit :

« — Parce que ta femme est morte, tu as mis la pipe de





NOUVELLE-GUINÉE.— Une *marea*; d'après une photographie du R. P. Guis.

côté, tu l'as oubliée, tu n'as plus mangé de tabac ; désormais, ton *maura* (jeûne) est fini, tu mangeras du tabac. Ho ! Ho ! »

L'autre répond:

« — Je mangerai du tabac ! »

Et, sur ce, il avale une phénoménale bouffée de la pipe à lui présentée par le chef de l'*ufuapie*.

Au tour des bananes *warupi*, maintenant:

« — Parce que ta femme est morte, les warupi et toi, ça a fait deux, tu les a évitées. En voilà, mange ! oh ! »

Les bananes font deux fois le tour de la tête du veuf et viennent s'engouffrer dans sa bouche; après quoi, le chef ouvre une noix d'arec avec ses dents, et la lui présente.

Ce n'est pas encore tout, le chef enlève à notre individu tous ses insignes de deuil, bracelets,colliers, jambières, ceintures, et aussi la collection des cent et un petits sacs qui constituent le bazar des veufs. Quand il est débarrassé de tout son funèbre attirail, que le chef de l'*ufuapie* se réserve pour lui même, on le charge de tous les insignes et ornements que comporte son rang.

« — Désormais, lui dit le chef, tu porteras de nouveau le filet (*Mahawa*) comme les autres, oh ! oh ! »

Et il lui suspend le filet à l'épaule.

« — Désormais, tu porteras sur ta poitrine le *Maïri* (coquille d'huître perlière taillée en croissant), oh ! oh ! »

Et on lui met le *Maïri* au cou.

« — Désormais, tu reprendras ta gourde à chaux, oh ! oh ! »

Et on lui met la gourde entre les mains.

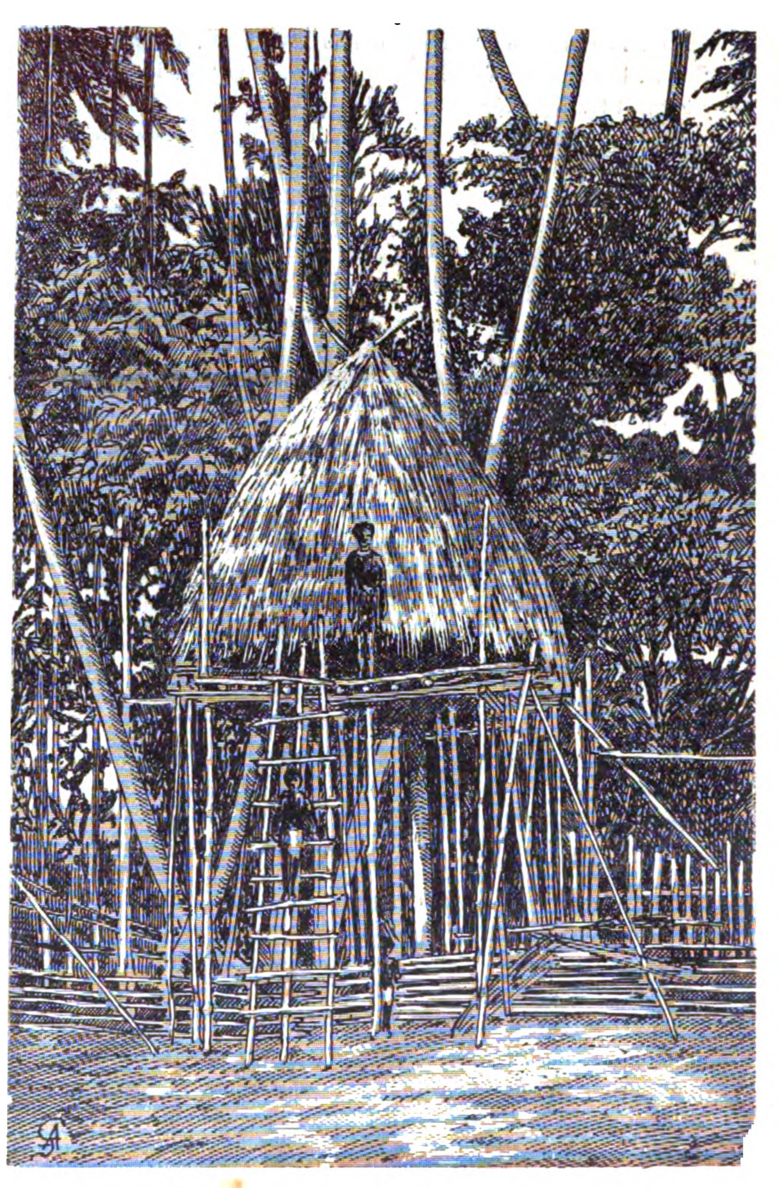
« — Désormais, tu laisseras pousser ta chevelure, oh ! oh ! »

Et on lui arrache son infecte calotte de veuf.

A chaque fois que le chef pousse son *oh ! oh !* l'assemblée lui répond sur le même ton, à mi-voix. Quand la cérémonie est finie pour un individu, le oh ! oh ! de la foule retentit bruyant et prolongé; puis on passe à un autre et ainsi jusqu'au dernier.

C'est fini. Tous ceux qui étaient barbouillés de noir vont se laver sommairement le visage et reviennent entièrement à la vie commune; mais, défense désormais de parler des morts. L'affection s'évanouit avec le deuil; et de fait, c'est bien fini pour les parents et amis trépassés; tout comme s'ils étaient encore à naître. Les veufs et veuves soit disant inconsolables, doivent être consolés et réjouis au moins pour le public, et ont toute liberté de recommencer leur joyeuse vie d'antan, si le cœur leur en dit, et de se remarier, si une occasion se présente.

Ainsi finit pour les Papous la douloureuse tragédie qui a commencé par une mort. (*A suivre*).



NOUVELLE-GUINÉE. — Maison haut perchée des tribus de Kivoi; d'après une photographie du R. P. Guis.



Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite

Pénible attente. — Parties de chasse et de pêche.

22 février. — Tandis qu'à Libreville, la saison des pluies et des orages bat son plein, ici elle semble à peine commencer; les marais sont desséchés et le Woleu est au plus bas de son étiage. Ce serait le moment de traverser les marécages du Haut Ivindo; mais, au train dont nous marchons, quand y parviendrons-nous?

Les chefs de tous les villages sont réunis pour signer le traité d'alliance. Mais bien longs sont les débats : au fond, chaque orateur ne parle que pour se faire admirer.

La scène ne manque pas de pittoresque. Nous autres, Blancs, nous sommes assis sur nos sièges. En face de nous, les chefs noirs se tiennent debout, sauf un, le plus influent, le vieux chef de Nsoumba, qui, à moitié impotent, s'est fait transporter par ses fils.

Ce qui inquiète les indigènes, c'est de savoir où nous allons.

« — Mais où vas-tu? » répète chaque orateur.

La réponse est invariable : « Au Ntèm. »

« — Quoi faire?

« — Voir les hommes.

« — Restez ici. Nous les enverrons chercher.

« — Non, nous voulons y aller nous-mêmes. »

Les gens ont une idée de derrière la tête que le vieux chef nous avoue :

« — Mais vous allez gâter nos prix! »

Toutes les tribus que nous avons visitées sont enchantées de nous recevoir, de lier traité d'alliance, d'avoir une factorerie européenne. Pourquoi? Parce que chacune, jusqu'ici, était tributaire des précédentes qui ne lui faisaient passer les marchandises importées d'outre-mer que fortement majorées. Elles sont désolées de nous voir partir, aller plus loin; chacune d'elles voudrait égoïstement continuer à commercer avec les tribus plus éloignées aux mêmes conditions que par le passé.

Néanmoins, pressé par le désir d'avoir un traité et une factorerie, le vieux, après mainte hésitation, se décide enfin à signer; les autres chefs l'imitent.

***

Le soir, dans ma case, Abak vient me proposer une partie de chasse pour le lendemain. A quelques kilomètres d'ici, il y a, paraît-il, beaucoup d'antilopes. Accepté et à demain! Nous verrons si Abak a menti.

En attendant, nous sommes ici, infestés par la mouche tsétsé, nommée par les Fangs *Osun*. Rayée de jaune et de noir, elle vole silencieuse, se pose sur vous sans bruit et bientôt s'envole alourdie. Une vive douleur vous avertit de la piqûre, la bestiole est déjà loin!

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23 mai et la carte p. 38.

Vendredi 23. — En chasse, en chasse! Le P. Tanguy a voulu m'accompagner : M. Foret, toujours malade, reste ici. Abak a l'honneur de porter mes armes : un fusil, une carabine, une ceinture avec douze cartouches : le tout complète son habillement très sommaire. Chacun peut voir à l'aise qu'Abak a des formes avantageuses...

Nous traversons de vastes espaces à moitié dénudés, marais desséchés que le Woleu remplit aux pluies et qu'on ne parcourt alors qu'en canot. Une heure de marche, et nous arrivons enfin aux plaines signalées. Un long et attentif regard. Déception! pas d'antilopes! Et pourtant, nombre de bêtes ont passé là la nuit. Mes amis, trop tard! Nous parcourons la plaine; tout à coup, au bout, une antilope nous bondit sous le nez, saute dans la forêt et nous laisse... bredouille!

Pour ne pas revenir les mains vides, nous combinons cependant quelque chose : sur notre passage, court un petit ruisseau. Vite, un, deux, trois barrages, comme aux jours de jadis : les mains servent de seau pour vider l'eau et nous rentrons triomphants avec une abondante friture. Faute de grives, on prend parfois... des poissons!

***

Samedi 24. — Comme d'habitude, le service des achats occupe toute ma matinée. Pour la première fois, on m'apporte des haricots (1) du pays. Rouges et de petite taille, ils ressemblent fort à certaines de nos espèces d'Europe. Le grain est dur et de mauvaise qualité. Nous les mangeons néanmoins avec plaisir, privés que nous sommes de tous légumes, et le fait prouve combien, avec ce climat frais et la terre admirablement féconde, nombre de nos légumes d'Europe s'acclimateraient facilement.

La journée se passe sans incidents. Toute la matinée, un cercle de curieux m'a regardé écrire, se remplaçant sans jamais se lasser! Le chef a fait installer une grande barrière, et c'est derrière elle que les gens me regardent. Le palais des singes au jardin des Plantes!

Le soir, les gens du village viennent causer : une dizaine d'enfants s'installent chez moi, juchés sur les caisses, assis sur le lit. Deux ménagères ont apporté leur escabeau et épluchent du *ngon*, absolument comme en France deux bonnes femmes viendraient chez vous faire la causette en écossant des petits pois! Et tout ce monde cause, jabote, bavarde, regarde, interroge : j'en fais autant, et c'est le vrai moyen de connaître la vie intérieure et bien des petits secrets.

Le soir, un indigène vient m'annoncer mystérieusement qu'il a une grande nouvelle à me dire; le coquin se fait prier, prier et finalement me réclame une pincée de tabac pour m'apprendre qu'il a vu le courrier de Sendjé qui arrive et sera là demain matin. Quel bonheur!

***

Dimanche 25. — Fiévreuse attente que la nôtre, après la sainte messe, au déjeûner en commun... Sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Hélas! non! et de désespoir, je vais laver des photographies. Médiocre résultat : il y a trop de paillettes de fer dans le courant et tout se pique.

(1) Ce haricot, déjà connu, n'est pas un haricot (phaseolus) proprement dit : c'est la dolique (Dolichus Abab).



Enfin arrive le courrier. Il faut avoir attendu depuis trois mois pour comprendre la joie commune. Chacun se sauve dans sa tente, emportant son trésor pour le lire et le relire, seul, à loisir. Du bonheur pour toute la journée.

Ma nuit se passe tout entière à mettre mon journal à jour. Demain, de grand matin, le courrier doit en effet repartir. Va, va vite, rassurer tous les miens et leur dire combien je pense à eux et les aime !

***

Le lundi 26 février est le jour du départ pour Mvila. Aussi dès le matin, tout est replacé dans les caisses, mis en ordre et nous attendons les porteurs qui doivent venir nous chercher. Ces messieurs, étant seuls, ne se pressent pas beaucoup, et ce n'est qu'à trois heures que nous pouvons tout faire enlever. Les bonnes volontés des gens du village se sont évanouies comme un feu de paille.

« — ***Minissé, évève*** ! », réclame celui-ci. (***Evève*** veut dire cadeau.)

« — ***Minissé, évève*** ! » cric celle-là.

« — Mais que m'as-tu donné, toi ? Et toi ? Et toi ?

« — Moi, je t'ai aidé à acheter !... Moi je t'ai toujours regardé bien !... Moi, je t'ai donné beaucoup de choses ! »

Bref, il me faudrait, à les écouter, donner quelque chose à tous. Finalement, je m'acquitte envers ceux qui m'ont prêté des cases pour loger mes hommes ; je donne un rien à celui-là, un rien à un autre, une bourrade amicale à quelque quémandeur et renvoie les autres.

Le chef, surtout, s'est fait remarquer par son insistance. M. Forêt lui donne une caisse ; mais il vient vers moi réclamer un pagne, en disant qu'il n'a encore rien reçu. Par malheur, un petit papier l'a devancé.

« — Tu n'as rien reçu encore ?

« — Non, rien du tout !

« — Pas possible ! alors, pour te payer, je vais te donner un pagne. »

Et vite, pendant que je cherche le pagne, j'envoie un de nos hommes quérir la caisse donnée en cadeau. Elle arrive, je tends le pagne au chef. Il le prend et, en même temps, voyant la caisse :

« — Mais cette caisse est à moi.

« — Oh ! non, regarde la marque.

« — Si, elle est à moi ; le commandant me l'a donnée.

« — Comment ? mais tu viens de me dire que l'on ne t'avait rien donné encore, rien, absolument rien ! Vous l'avez entendu, vous autres ?

« — Oui, oui, oui.

« — Alors ? »

Le chef éclate de rire. Mais je lui arrache le pagne des mains et l'invite à déguerpir au plus vite.

Laissons ce vieux fripon et le village d'Etsam. En route pour Mvila, où nous arrivons à 4 h. 1/2. La place est belle, mais la terre est humide ; aussi un grand feu est allumé près des tentes.

***

28 février. — Nous recevons la visite des Ye Bikon. La plupart des indigènes de cette région n'ont jamais vu de blanc ; aussi grande est leur curiosité. Assis en cercle autour de nous, ils ne nous quittent point des yeux, épiant nos moindres mouvements, nos gestes, tout ce que nous faisons, disons et ne disons pas. Jamais je ne me serais cru un animal si extraordinaire !

Le chef offre un spécimen curieux de ces types que de Quatrefages appelle erratiques : sa peau, d'un blanc mat, tranche étrangement sur celle de ses noirs compagnons : à première vue, on le jugerait albinos, et cependant il n'en est rien : non, ses yeux d'un beau bleu, ses moustaches longues et effilées, ses cheveux tirant sur le blond ardent, le rapprochent nettement de l'ancêtre blanc ou plutôt rouge qui fut jadis le type humain. Ses yeux grands ouverts supportent mieux que les nôtres l'éclat de la lumière la plus vive, tandis que tous les autres caractères de sa structure physique empêchent de l'éloigner du type nègre commun. Rares parmi beaucoup de races africaines, ces types blancs sont, au contraire, relativement fréquents chez les Fangs, ce qui apporterait, ce me semble, une preuve de plus à ce que je soutenais naguère dans mon livre sur les Fangs, qu'ils ont une parenté de race et de langue plus étroite, peut-être, que l'on ne pense, avec les peuplades qui jadis habitaient l'antique Egypte.

La journée se passe ainsi, au milieu d'un cercle d'admirateurs plus gênants que gênés, obsédants souvent, parfaitement ennuyeux toujours.

***

Le P. Tanguy, qui depuis huit jours se prépare à pêcher dans le Woleu et se fait une fête de renouveler les prouesses de sa *pêcheuse* enfance, nous quitte vers 5 heures, armé de quatre lignes ; il y en a pour tous les goûts, pour tous les genres de poisson ! Nous nous gardons bien de lui souhaiter bonne chance ; on dit que cela porte malheur. Cela ne l'empêche pas de rentrer vers 7 heures, mouillé, transi, et... bredouille. Heureusement que le cuisinier n'a pas compté sur lui !

***

1er mars. — Le pauvre P. Tanguy, s'il n'a pas pris de poisson, a certainement pris froid. Conséquences : un accès de fièvre cette nuit et, ce matin, la dysenterie qui lui avait fait une première visite à Abénélang, le reprend avec émission de sang. C'est plus sérieux : aussi le mettons-nous à une diète sévère : thé et eau de riz, pas autre chose, jusqu'à nouvel ordre. Triste cadeau que le bon saint Joseph nous envoie pour inaugurer son mois ; mais c'est dans la souffrance que l'on se purifie. Alors et toujours, quoi qu'il arrive, *Deo gratias !* N'est-ce pas là la vraie devise du vrai missionnaire ?

***

En allant visiter les villages voisins, le soir, je prends, comme d'habitude, mon fusil. Tout à coup, dans la forêt, les enfants me signalent une étrange bête, collée au tronc d'un arbre, de la taille d'un chat. Vite, en joue : la bête me voit, grimpe le long du tronc, s'arrête : je tire, l'animal dégringole, touché, puis étend ses ailes et s'envole plus loin ; je tire encore, la bête grimpe plus haut ; au troisième coup, elle meurt mais reste cramponnée au bout d'une branche flexible, au haut d'un arbre, où les enfants n'osent se risquer. Je le regrette, la prise eût été curieuse : c'est l'écureuil volant, assez rare dans nos régions, et dont il est assez difficile de se procurer la fourrure.

(*A suivre.*)



BIBLIOGRAPHIE

Philosophie de l'Histoire, par Paul CHENAVARD. *Tableau de 92 centimètres sur 63. — Imprimerie Rey, rue Gentil, 4, Lyon.* — En vente dans nos bureaux. — *Prix; 5 francs.*

Cette magnifique composition, œuvre magistrale du grand penseur, de l'éminent artiste lyonnais, résume en un seul tableau, des plus pittoresques et de la plus haute expression d'art, la pensée qu'il devait développer, tout entière, sur les murs du Panthéon. Elle devait être exécutée en mosaïque. Peinte en grisaille par l'artiste, elle a été reproduite en couleurs par F. Armbruster, sous les yeux du maître, et cette reproduction est elle-même un chef-d'œuvre, destiné à la vulgarisation et entouré d'un texte explicatif extrêmement soigné et complet.

Cette composition est, en somme, une remarquable synthèse philosophique de l'histoire universelle, constituée tant par le choix des personnages que par leur disposition et leur enchaînement entre eux; elle indique, avec exactitude et impartialité, la marche et les principales étapes de l'humanité à travers les siècles, d'Adam à Napoléon, de Melchisédech aux apôtres, aux martyrs et aux missionnaires modernes, tandis que le Christ, émergeant des quatre Evangiles, brille, dans une croix d'étoiles, au-dessus des hommes et des dieux.

J. S.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. J. Bluzet et Cie, diocèse de Lyon.......... 100 »
Anonyme du diocèse de Besançon, demande de prières...... 65 »
Un anonyme de Dompierre (Doubs).......... 200 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Guis, Nouvelle-Guinée).

M. Poisat, diocèse de Lyon.......... 25 »
Anonyme d'Angers, demandes de prières spéciales.......... 20 »
M. l'abbé Constant, du diocèse de Moulins.......... 100 »
Un prêtre du diocèse de Vannes.......... 20 »

A Mgr Charmetant, pour l'Œuvre des écoles d'Orient.

Un anonyme du diocèse de Limoges.......... 10 »

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie-Mineure).

M. l'abbé Choux, du diocèse de Nancy.......... 5 »
M. Angelhard, du diocèse de Bayeux.......... 5 »

A Mgr Barthe, Maduré.

Un curé du diocèse de Rodez, demandes de prières.......... 50 »

Au R. P. Héraudeau, mission du Maduré.

Un anonyme d'Ayre-sur-la-Lys, diocèse d'Arras.......... 20 »
Anonyme du diocèse d'Angers.......... 150 »
Demande de prières.......... 150 »
M. E. Laurent, Rouen.......... 5 »
H. M., Albi.......... 10 »
Anonyme de Maussane, diocèse d'Aix.......... 2 50
Un anonyme du diocèse de Limoges.......... 5 »
Au nom de deux enfants de Marie, en actions de grâce à Saint-Antoine de Padoue, et demande de prières.......... 10 »

Au R. P. Lacombe, pour sa paroisse des Parias, Trichinopoly.

Anonyme du T. O. S.......... 40 »
Demande de prières.......... 150 »
M. l'abbé Gillet, diocèse de Namur.......... 60 »
M. M., diocèse de Malines.......... 25 »
Anonyme de la Mayenne.......... 20 »
M. E., diocèse de Rennes.......... 20 »
Mme Georges Rodrigues, Paris, demande de pirères pour son petit-fils.......... 150 »
R. R., Rennes.......... 80 »

A Mgr Favier, Pèking.

Anonyme de Metz.......... 5 80

Pour deux baptêmes d'enfants chinois (Mgr Favier).

En l'honneur du B. Perboyre, deux anonymes de Sens.......... 10 »

A M. Sauret, à Kurume (Nagasaki).

M. l'abbé Rouchon, du diocèse de Clermont.......... 3 50

A M. Gruson, Alitiena (Abysinie).

R. R., Rennes.......... 80 »

Au R. P. Classe, Nyanza méridional.

Mlle Marie Tournier, du diocèse de Rodez.......... 5 »

Au R. P. Picard, Abyssinie, pour les victimes des sauterelles.

Mlle Marie Tournier, du diocèse de Rodez.......... 10 »

Pour le rachat d'esclaves en Afrique (R. P. Trilles-Gabon).

Anonyme de Paris.......... 100 »

Pour les missions d'Afrique, pour le baptême d'une petite négresse sous le nom de Marie-Geneviève (R. P. Classe, Nyanza méridional).

Deux anonyme de Sens, demande de prières.......... 5 »

Pour le vicaire apostolique de l'Afrique centrale.

Mlle M. P, de Lyon.......... 100 »

A Mgr de Cormont, Saint-Pierre et Fort-de-France.

E. C., de Lyon.......... 50 »
Un prêtre du diocèse de Lyon.......... 20 »
Mme de la Chesnaye, du diocèse d'Autun.......... 10 »
M. et Mme Le Fur, diocèse de Bayeux.......... 30 »

EDITION ALLEMANDE.

Pour l'Œuvre.......... 11 80
— les missions des Pères Lazaristes (Kiang-si oriental).......... 614 80
— les missions des Pères Lazaristes (Tché-ly oriental).......... 614 80
— les missions des Missions Etrangères de Paris (M. E. Binder, Cochinchine septentrionale).... 1.317 45
— les Pères Lazaristes du Tché-li occidental.......... 105 70
— les missions de Chine (Tché-li sud-est).......... 647 80
— les missions des Pères Jésuites en Chine (Tché-li sud-est).......... 24 60
— les missions du Japon (Mgr Berlioz).......... 148 70
— M. Ligneul, Tokio.......... 3 15
— les Séminaires au Japon (Nagasaki).......... 3 70
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki).......... 279 70
— M. Vigroux, Tokio, pour ses lépreux.......... 22 15
— les Pères Franciscains en Chine (Chan-si méridional).......... 30 75
— les Pères Franciscains en Chine, pour rachat et baptême d'une enfant sous le nom de Marie (Chan-si méridional).......... 25 80
— les Sœurs du Bon-Pasteur, à Bangalore.......... 39 65
— les missions des Indes (Rajpoutana).......... 30 75
— les Pères Capucins du Rajpoutana.......... 3 70
— les missions d'Arménie et de Mésopotamie.......... 62 70
— des Sœurs dans les missions de Mésopotamie.......... 4 95
— Mgr Terzian, à Adana.......... 47 35
— le R. P. André, S. J., à Adana.......... 27 15
— le R. P. Ferrand, en Asie-Mineure.......... 16 »
— le R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie-Mineure).......... 320 50
— le R. P. Salhani, Beyrouth, pour les sœurs Mariamettes.......... 31 15
— le R. P. Michel, Beyrouth, pour le patronage des jeunes apprentis.......... 12 30
— les missions d'Afrique (Cameroon).......... 157 55
— la mission la plus pauvre en Afrique (Togo).......... 24 60
— les missions coptes en Afrique (Mgr Macaire).......... 186 10
— — — — (Mgr Macaire), demande de prières.......... 42 10
— le R. P. Rolland, pour les coptes de Minieh.......... 36 90
— les missions du Fleuve-Orange.......... 57 75
— les missions de Togo.......... 10 50
— le R. P. Claus, à Matomba, Congo français, pour le rachat d'un enfant à baptiser sous le nom de Marie.......... 12 40
— les Sœurs du Saint-Rosaire, à Alexandrie.......... 3 05
— les lépreux de Molokaï (Sandwich).......... 43 70
— les lépreux du R. P. Beyzym (Madagascar central).......... 24 40
— les missions de la Nouvelle-Guinée.......... 3 05
— les missions de Bulgarie.......... 5 25
— le rachat d'enfants nègres (Togo).......... 10 45
— le rachat d'enfants païens (Zanguebar septentr.) 967 50
— — — — (Fleuve Orange).......... 967 50
— — — — (Victoria Nyanza méridional).......... 967 50
— le rachat d'enfants païens à baptiser sous les noms de Jean-Baptiste Théda, 3 Elisabeth, 4 Marie, 4 Thérèse, Georges, Michel, 2 Charles, Antoine, 5 Joseph, Aloyse, François-Xavier, Paul, Anne, Marie-Elisabeth (Terre de Guillaume, Nouvelle-Guinée).......... 737 30

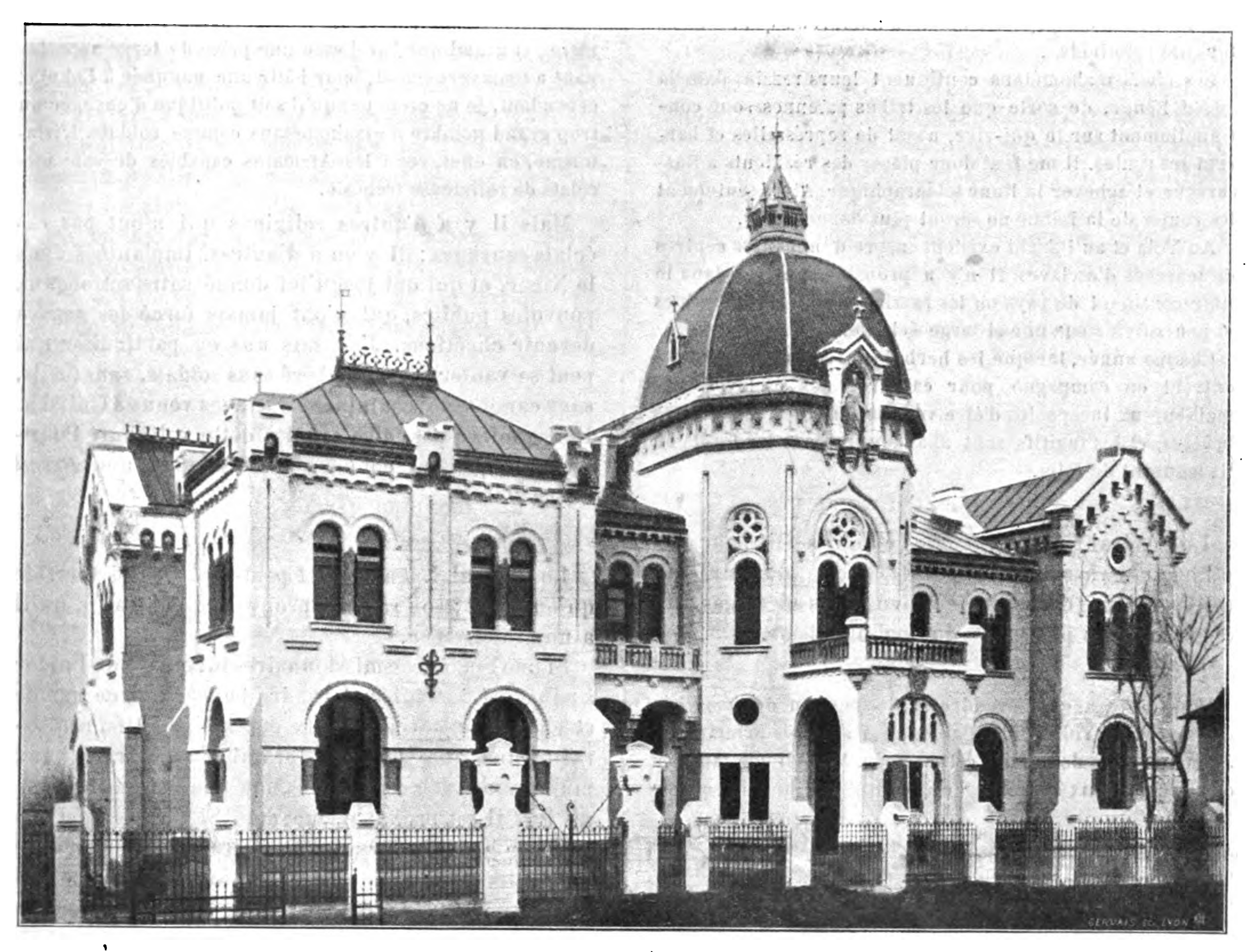
Total.......... 8.705 »

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





ROUMANIE. — RÉSIDENCE ARCHIÉPISCOPALE DE BUCHAREST ATTENANT A LA CATHÉDRALE; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr DE HORNSTEIN, archevêque de Bucharest (voir p. 367).

CORRESPONDANCE

BAS-NIGER (Afrique occidentale)

L'esclavagisme au Niger.

Nous n'avons pas besoin de recommander à nos lecteurs la lettre suivante. Les horreurs dont elle révèle l'existence parlent assez éloquemment. Puisse cette communication du R. P. Lejeune émouvoir leur charité et les engager à seconder généreusement l'initiative du zélé missionnaire!

LETTRE DU R. P. LEJEUNE, PRÉFET APOSTOLIQUE DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

Permettez-moi de vous communiquer quelques extraits du rapport que Sir Frédérick Lugard, gouverneur général de la Nigeria Nord, vient d'adresser au Ministère des colonies de l'Angleterre.

Ce rapport m'a remué jusqu'aux entrailles lorsque je l'ai lu. Il est officiel. Il est loin d'être exagéré ; il confirme toutes les horreurs dénoncées autrefois par le cardinal Lavigerie ; il est le plus éloquent plaidoyer en faveur d'une nouvelle campagne antiesclavagiste.

Rapport de sir Lugard

Le Protectorat de la Northern Nigeria est, en ce moment, dans une situation des plus critiques. Il est nécessaire d'intervenir pour remédier à la rapide dépopulation qui n'est que la conséquence des razzias d'esclaves. La partie orientale de la Nigeria septentrionale va devenir un vaste hôpital de guerre qui sera sa ruine et son dépeuplement. Les Banchi, l'année dernière, ont détruit la grande ville de Guaram, et plusieurs milliers d'habitants ont été massacrés ou emmenés en captivité !... Il est absolument urgent d'affirmer là notre pouvoir et d'y faire régner la paix...

Voici ce qui se passe ordinairement. Un homme portant pantalon et chapeau se présente dans un village, se disant envoyé par les hommes blancs. Il reste là des mois, réquisitionnant chevaux, bœufs, grains en quantités, menaçant en cas de refus de faire exterminer les habitants par les hommes blancs.

Il faut dans ces pays des officiers nombreux qui arrêtent tous ces criminels...

Les chefs mahométans continuent leurs razzias dans la Basse Bénué, de sorte que les tribus païennes sont continuellement sur le qui-vive, usent de représailles et barrent les routes. Il me faut donc placer des résidents à Nassaragua et achever la ligne télégraphique. Alors seulement les routes de la Bénué ne seront plus dangereuses.

Au Yola et au Banchi existent encore d'immenses centres de marchés d'esclaves. Il n'y a probablement pas dans le noir continent de pays où les razzias soient plus terribles et poursuivies sur une si large échelle.

Chaque année, lorsque les herbes sont sèches, des armées entrent en campagne pour capturer des esclaves. Les malheureux incapables d'être vendus sont tués, leurs villes brûlées, et les fugitifs sont abandonnés dans les forêts où ils meurent de faim.

***

Le général Lugard raconte ce qu'il a fait pour empêcher ces razzias; il a livré et gagné plusieurs batailles, déposé des émirs et envoyé des messages aux chefs les plus puissants du mahométisme.

Il ajoute :

Il me reste à entreprendre la destruction des marchés d'esclaves du Yola et du Banchi, qui sont les principaux. Je me propose de le faire cette année. Mais il me faut des officiers. Je veux surveiller ces contrées pour faire cesser la traite.

J'ai trouvé, parmi les esclaves, un nombre considérable d'enfants. Ces enfants, une fois libérés, tombent à la charge de l'Etat, et un problème difficile à résoudre se pose alors. Que faire de ces enfants?

J'ai déjà employé un certain nombre de garçons à divers travaux. J'ai confié les filles aux infirmières; quant aux plus jeunes, je me propose de les placer dans une *Freed Slave Home* (maison d'esclaves libérés) jusqu'à ce qu'elles soient ou rapatriées ou mariées. Je ne forcerai aucun adulte à rester contre sa volonté, et je ne les ferai pas élever dans des pratiques religieuses...

***

Ce rapport n'est pas d'un missionnaire qui pourrait (comme on l'a dit) avoir intérêt à exagérer. C'est le rapport d'un des hommes les plus connus dans le monde colonial. Sir Frédérick Lugard, âgé de 43 ans, qui a servi longtemps aux Indes, en Birmanie, au Soudan, qui a combattu les Arabes esclavagistes au Nyassa, qui s'est acquis une réputation universelle en fondant le Protectorat anglais de l'Ouganda, est aujourd'hui *High Commissioner* (commissaire général du gouvernement) dans la *Northern Nigeria*, et vient d'être nommé général.

***

Sir Frédérick Lugard ajoute une phrase que les coloniaux de tous les pays feront bien de méditer...

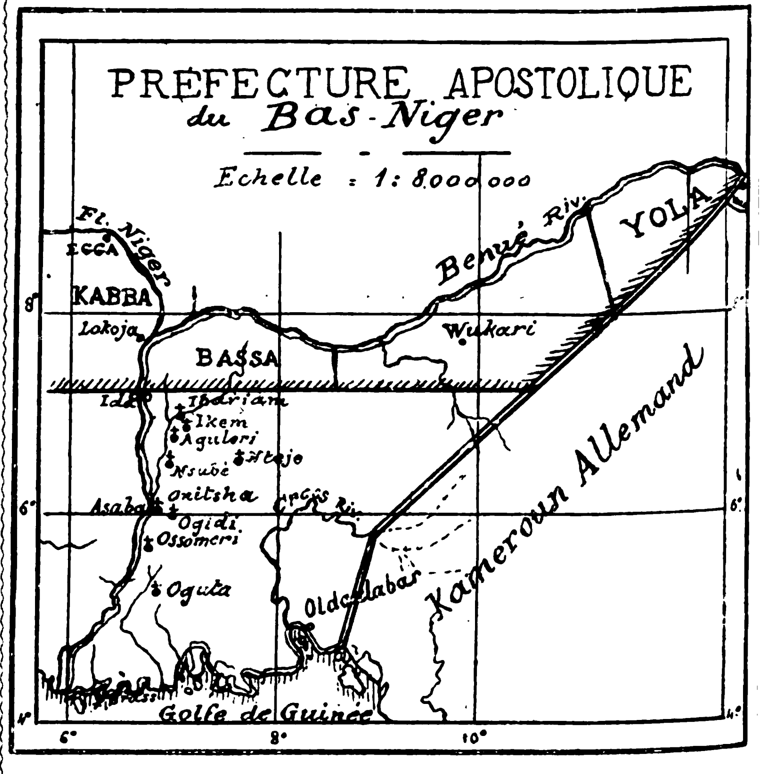
Je professe un grand respect pour la religion musulmane, si grand que j'ai donné une pièce de terre appartenant au gouvernement, pour bâtir une mosquée à Lokoja; cependant, je ne crois pas qu'il soit politique d'engager un trop grand nombre de mahométans comme soldats. L'islamisme, en effet, rend les Africains capables de sauvages éclats de religieuse frénésie.

Mais il y a d'autres religions qui n'ont pas ces éclats sauvages; il y en a d'autres, implantées dans le Niger, et qui ont jusqu'ici donné satisfaction aux pouvoirs publics, qui n'ont jamais forcé les gens à devenir chrétiens. J'en sais une en particulier qui peut se vanter d'avoir libéré sans soldats, sans fusils, sans canons, des centaines d'esclaves venus à Onitsha. Pourquoi ne pas faire appel à cette religion? Pourquoi ne pas lui confier, par exemple, une *Freed Slave Home*?

***

Le général Lugard n'est peut-être pas si terrible qu'on le dit; son rapport prouve, au contraire, qu'il a un grand cœur.

Si une Société de missionnaires lui offrait de l'aider à sauver, à instruire, à rendre heureux en ce monde et en l'autre, ses nombreux enfants adoptifs, refuserait-il une pièce de terre, lui qui n'a rien refusé aux musulmans; refuserait-il même une subvention annuelle? Il est probable que non. Si j'avais de l'argent, je ferais des démarches auprès de lui, car c'est



dans mon immense Préfecture que se passent la plupart de ces horreurs.

Ah! si j'avais l'éloquence et l'autorité du grand



cardinal Lavigerie, j'entreprendrais comme lui une campagne dans tous les pays civilisés; les grandes cathédrales du monde me verraient plaider la cause de ces malheureux, les Séminaires m'entendraient leur réclamer des apôtres... J'aurais peut-être alors la consolation de voir cesser dans les provinces confiées à mon zèle, ces razzias, ces massacres, ces immenses incendies de villes entières!

Du moins, que ce rapport de l'homme le moins suspect de sensiblerie qu'on puisse trouver, de l'homme qui a été toute sa vie en face de l'esclavage, au Nyassa, au Soudan, dans l'Ouganda, qui est, par conséquent, à même de comparer et de juger, que ce rapport, dis-je, soit entendu et compris.

Pitié donc, sociétés antiesclavagistes du monde, pitié, terres de la liberté, France, Angleterre, Irlande, Allemagne, Amérique, Canada, pitié pour ces pauvres populations païennes de la Nigeria! Aidez-nous à faire briller un rayon de la précieuse liberté dont vous jouissez aux yeux de ces pauvres enfants de Cham, qui ont été rachetés comme vous par un Dieu, et qui n'attendent que notre arrivée parmi eux pour secouer leurs chaînes séculaires et se laver dans le sang libérateur du divin Sauveur!



ROUMANIE. — ECOLE CATHOLIQUE DE BUCHAREST; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr DE HORNSTEIN.

INFORMATIONS DIVERSES

Roumanie. — Mgr Xavier de Hornstein, archevêque de Bucharest, nous écrit :

« Sachant avec quel zèle et dévouement les lecteurs des *Missions catholiques* s'intéressent aux progrès de l'Eglise catholique en Orient, je m'adresse à eux pour leur recommander mon diocèse bien éprouvé par la crise financière qui sévit en Roumanie depuis deux ans. Pour soutenir l'honneur de notre sainte religion dans ce pays schismatique, nous avons dû faire des dépenses énormes nécessitées par des œuvres indispensables.

« Permettez-moi de placer sous vos yeux deux photographies représentant la résidence archiépiscopale et l'école catholique que je viens de faire construire à Bucharest. Je n'ai pas besoin de vous dire combien ces nouvelles constructions qui étaient de toute nécessité dans une Capitale, grèvent le budget de ma Mission. »

Chine. — L'*Avenir du Tonkin* écrit, à propos de l'hommage officiel rendu dernièrement par l'empereur et l'impératrice de Chine au vaillant évêque de Pékin :

« Mgr Favier, évêque de Pékin, a reçu le bouton de premier rang. L'œuvre entreprise en Chine par l'évêque est bien l'œuvre de la France, et les quelques millions qu'il vient de toucher, il les a déjà engagés dans l'édification d'hôpitaux, de salles d'écoles, d'une espèce d'énorme établissement qui va être le Collège de Chine pour les Français. Il étudie aussi l'établissement d'une Faculté et d'un institut Pasteur. Enfin, il fait aimer la France par tous les Chinois sans distinction, parce que lui est Français.

« C'est, en un mot, un homme d'action dans toute la force du terme, et dont toutes les pensées appartiennent à la France d'abord, et n'arrivent à la religion qu'à travers le prisme français.

« Cet hommage qui lui est rendu par l'empereur et l'impératrice est aussi un hommage rendu à la France, et c'est un grand plaisir pour nous de le constater. »

Egypte. — Le R. P. Vincent, Franciscain, écrit, le 18 avril 1902, au R. P. Léonard, procureur des missions franciscaines :

« Depuis plusieurs années la vieille église catholique de Fayoum, la seule qui existât dans catte vaste province, menaçait de s'écrouler. Le danger devenant imminent, le gouvernement égyptien ordonna d'abattre l'édifice pour prévenir les malheurs que sa chute aurait pu occasionner. Toute réparation était impossible.

« Pour faire les cérémonies sacrées et célébrer la sainte messe les jours de fête, nous dûmes emprunter le local de l'école de garçons jusqu'au jour où sera élevée une nouvelle église.

« Notre mission est très pauvre; mais, confiant en la divine Providence, je me rendis à Fayoum, le 18 avril, à l'effet de poser la première pierre de la construction nouvelle. A cette cérémonie assistaient de nombreux catholiques et les Sœurs Franciscaines de l'Immaculée-Conception avec leur florissante classe de petites filles.

« Les imposantes prières liturgiques commencèrent et se poursuivirent sous les ardeurs d'un soleil brûlant. Après la bénédiction des fondations et la pose de la première pierre, les assistants se mirent aussitôt à apporter sur leurs épaules d'autres matériaux que le maçon scella immédiatement dans le mur. Même les enfants de l'école et leurs maîtresses voulurent remplir cet office pieux. C'était un spectacle vraiment consolant de voir ces innocentes petites filles porter dans leurs mains les pierres qui devaient servir de base à la maison du Seigneur.

« Il serait difficile de trouver en Egypte les ressources pour mener à bien une œuvre si nécessaire au culte divin. Aussi demandons-nous avec instance aux généreux lecteurs des *Missions Catholiques* de nous venir en aide. En retour, nous les assurons de notre vive reconnaissance et nous leur promettons de ferventes prières. »

CHOSES D'EGYPTE

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus

Nous devons à l'obligeance du vénérable P. Jullien, si au courant des usages d'Orient, ces deux instructives notices, qui, avec beaucoup d'autres parues ou à paraître du même genre et du même auteur, composent toute une intéressante série. Elles jettent une précieuse et vive lumière sur des passages du Pentateuque difficiles à comprendre.

Le chadouf monté.

Tous ceux qui ont traversé les campagnes d'Egypte, serait-ce seulement en chemin de fer, ont vu le *Chadouf* dont se servent les Fellahs pour élever l'eau sur leur champ, quand elle est à un ou deux mètres de profondeur, ce qui est souvent le cas. Figurez-vous deux pieux de la hauteur d'un homme, plantés à un mètre l'un de l'autre et réunis au sommet par une traverse, laquelle porte par un anneau de corde une longue perche faisant bascule. Les bras de la perche sont inégaux ; le plus court est chargé à son extrémité d'un contrepoids, d'une pierre, d'une masse de limon ; le plus long, dirigé du côté de l'eau, se termine par un baquet en peau de bouc ou un simple bidon à pétrole pendu à une corde. Le fellah est au-dessous, les pieds dans l'eau ; il abaisse la longue branche en tirant la corde du vase, plonge celui-ci dans l'eau et l'abandonne au contrepoids, qui le relève au niveau du sol. Il n'y a plus qu'à le verser dans la rigole du champ et à recommencer la manœuvre.

Dans la Haute-Egypte, particulièrement aux environs de Tahta, quand l'arrosage presse, un garçon monté debout sur la traverse accélère le mouvement en pesant du pied alternativement sur la branche du vase et sur celle du contrepoids. Pour ne pas tomber, il se tient à un bâton fixé sur le prolongement de l'un des pieux. C'est ce que nous appelons le *chadouf monté*. (Voir les deux gravures, du tome XXXIII° (1901), page 308).

Ce pauvre garçon fait un métier bien pénible, exposé, presque nu, au soleil, aux moustiques et aux guêpes, dont il ne peut se défendre, tout occupé qu'il est à bien se tenir, à éviter dans le travail de ses pieds tout faux mouvement qui le ferait tomber. Il n'est pas rare que la tige à laquelle il se tient lui fasse une plaie à la main et au bras.

***

Ne serait-ce pas de ce pénible travail que parle Moïse quand, arrivé sur les confins de la Terre Promise, il rassemble le peuple d'Israël et lui rappelle les bienfaits du Seigneur : « Car la terre où vous entrez n'est pas comme la terre d'Egypte d'où vous sortez, et dans laquelle, après avoir jeté la semence, vous l'arrosez avec le pied comme un jardin de verdure », dit-il, suivant le texte hébreu. (*Deut.*, XI, 10).

Moïse parle d'un mode d'irrigation particulièrement pénible qui s'opère par le travail des pieds ; on ne conçoit pas pareil travail sans une machine élevant l'eau par l'effort du pied.

L'arrosage au *chadouf monté*, que nous avons décrit, est tout cela. Le *chadouf* était communément employé par les Egyptiens au temps de Moïse pour élever l'eau sur leurs champs. Il est représenté sur plusieurs monuments de l'époque, par exemple, sur le tombeau du prêtre Apoui, remontant à la XX° dynastie, qui se trouve dans les collines de Deir-el-Médinet, à Thèbes. Une peinture montre des hommes arrosant au *chadouf* une plantation d'arbres. Si le jeune homme monté sur la traverse et travaillant des pieds n'y est pas, c'est que cette manière de manœuvrer à deux n'était pas la plus commune. Encore aujourd'hui le *chadouf* n'est monté qu'en cas d'urgence dans les campagnes de la Haute-Egypte, où les anciennes coutumes se sont le mieux conservées.

Du reste, il n'est actuellement en Egypte aucune autre machine pour l'irrigation qui se manœuvre avec les pieds ; aucune n'est représentée sur les monuments antiques. La noria à roue verticale que le voyageur Niebuhr (1) vit en Basse-Egypte, tournée des pieds et des mains, n'est plus en usage. La machine du même genre dont parle le Juif alexandrin Philon (2) n'existe plus et il est fort douteux que ces instruments fussent connus des cultivateurs égyptiens au temps de Moïse.

(1) *Voyages dans l'Arabie*, t. I, p. 1, XV (1774).
(2) *De la Confusion des Langues*, § 10.



La lèpre des maisons.

Bien des lecteurs de la Bible se sont étonnés des nombreuses prescriptions de l'ancienne loi contre la lèpre des maisons, consignées au *Lévitique*, dans les vingt-quatre derniers versets du chapitre XIV.

On en est moins surpris quand on habite l'Egypte.

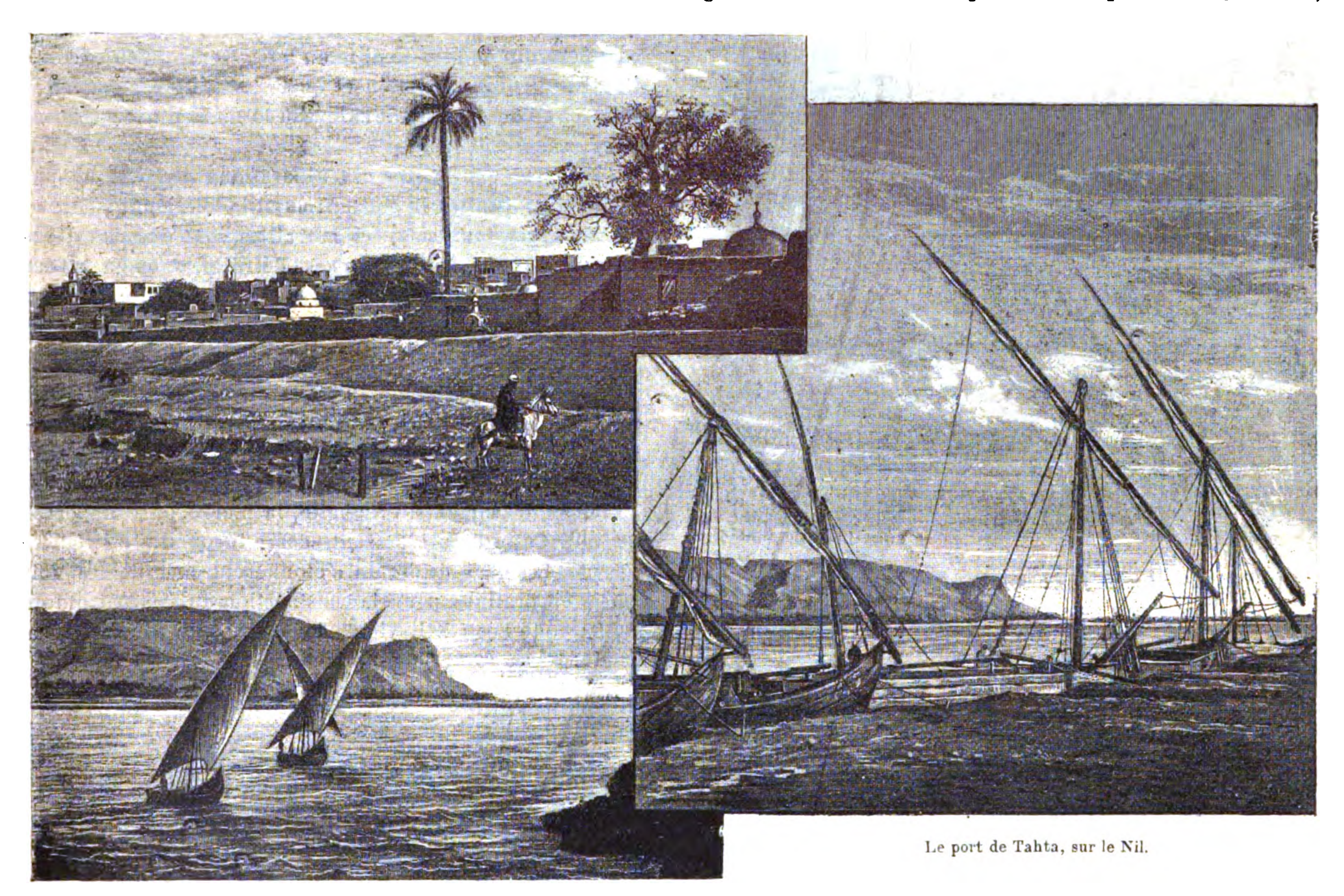
Disons de suite qu'il ne s'agit pas de la lèpre de l'homme, ni même de microbes. Il s'agit du salpêtre et autres sels nitreux qui tachent et rongent les murs, y entretiennent une humidité malsaine, y causent une malpropreté permanente en fixant toutes les poussières, toutes les impuretés qui les touchent.

« Les murailles infectées, dit le texte du *Lévitique*, se reconnaissent à de petits creux, à des taches de toutes les formes, de couleur blanchâtre tirant sur le vert ou le rouge, plus enfoncées que le reste du mur.

« C'est bien là, en effet, l'aspect d'un mur salpêtré et rien ne ressemble mieux à la lèpre humaine. »

***

Les règlements portés contre la lèpre des maisons furent pour les Hébreux une loi d'hygiène, de propreté, peut-être aussi, comme bien d'autres prescriptions de l'ancienne loi, visaient-ils à séparer les Israëlites des Gentils en distinguant leurs maisons. On peut croire que ces règlements,



Tahta, quartier musulman.

Le Nil en face de Tahta. — Le mont el Hâridi, où l'on dit que le démon de Sara fut relégué par l'Ange Raphaël, et où il reste enchaîné.

Le port de Tahta, sur le Nil.

EGYPTE. — ENVIRONS DE TAHTA ; d'après des photographies du R. P. JULLIEN (voir le texte).

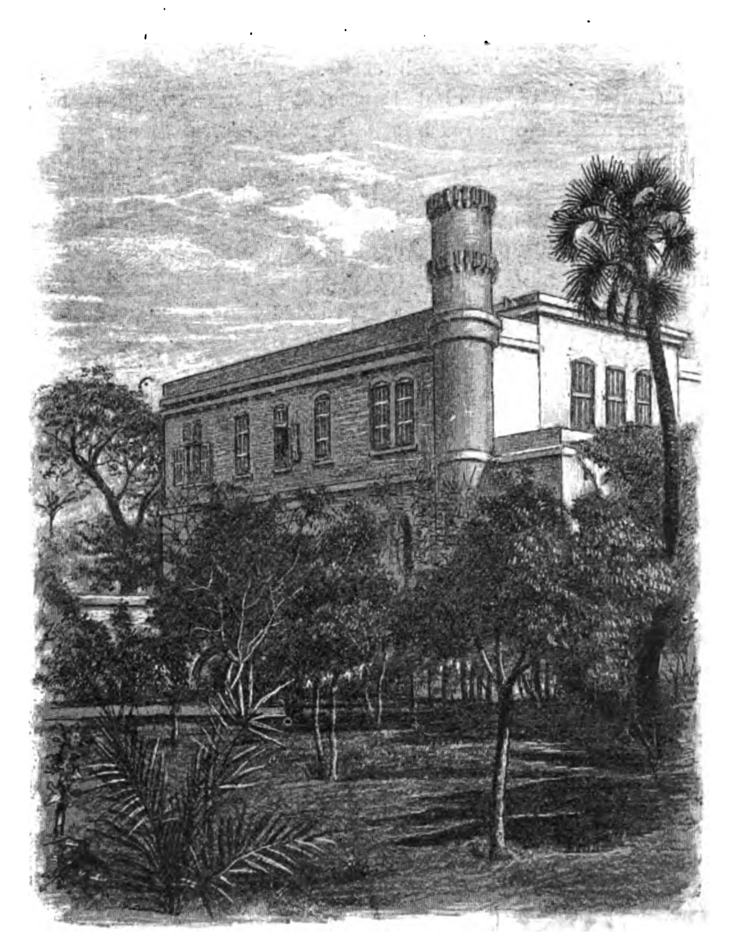
promulgués par Moïse à la veille de l'entrée des Hébreux dans la Terre Promise, ne firent que rappeler ou préciser une loi ancienne que le peuple de Dieu avait pratiquée dans la terre de Chanaan et en Egypte, mais qu'il avait pu oublier après quarante années passées sous la tente au désert.

***

Que cette loi du *Lévitique* serait bonne actuellement en Egypte, où toutes les maisons, même celle des Juifs, tous les rez-de-chaussée du moins, sont salpêtrés à faire horreur ! Le bourgeois n'habite jamais le rez-de-chaussée de sa maison, il n'y loge pas même ses domestiques. Mais les pauvres gens, les Fellahs des villages, que de maladies ils contractent dans leurs maisonnettes sans étage, aux murailles pourries par les sels !

C'est que les sels de soude, les nitrates alcalins se retrouvent partout en Egypte, dans l'eau des puits, dans la terre, dans les pierres de la montagne. C'est que, au temps de la crue du Nil, l'eau baigne les fondations de la plupart des maisons et rend impossible l'établissement d'égouts dans les villes.

A ces causes naturelles s'ajoute, dans une large mesure, l'incurie ou l'ignorance des habitants. Leur maison vient-elle à crouler ; ils laissent les débris sur place pour élever



EGYPTE. — Résidence des RR. PP. Jésuites a Minieh ; d'après une photographie du R. P. Jullien.

sans frais le sol de la maison nouvelle qui la remplacera, sans songer que tous ces débris, par leur fermentation humide, vont engendrer le salpêtre.

Ils emploient dans la nouvelle construction les matériaux souillés de l'ancienne maison et, quand le salpêtre commence à ronger les murailles du nouvel édifice, ce qui ne tarde guère plus de deux ou trois ans, ils ne se donnent pas la peine de renouveler les pierres attaquées et de crépir à nouveau. Qu'ils feraient bien de lire la loi de Moïse et de s'y conformer :

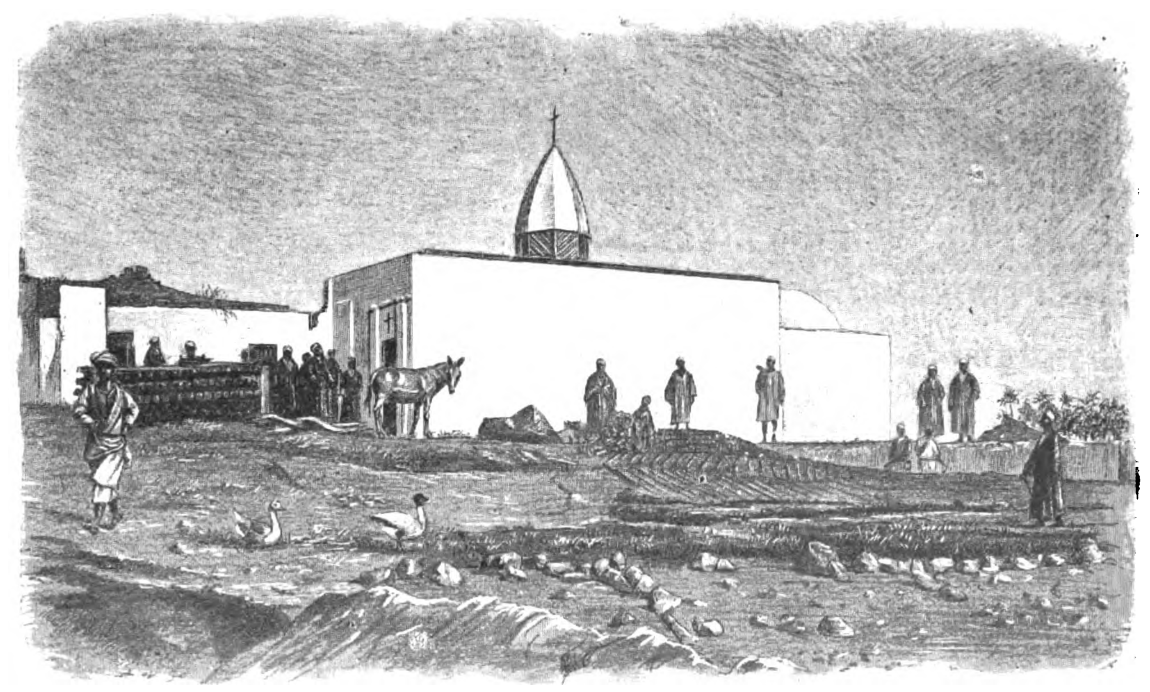
« Qu'on arrache les pierres infectes de lèpre! dit la loi, qu'on les jette hors de la ville dans un lieu impur, qu'on râcle au dedans les murailles de la maison tout autour; qu'on jette hors de la ville dans un lieu impur toute la poussière qui en sera tombée en les râclant; qu'on remette d'autres pierres, aux lieu et place de celles qu'on aura ôtées et qu'on crépisse de nouveau la maison avec d'autre terre. »

Il est vrai que toutes ces réparations peuvent ne pas suffire pour assainir la maison; aussi la loi ajoute :

« Si, après tout cela, les murailles sont encore gâtées des mêmes taches, la maison sera détruite, et on en jettera tous les matériaux et la poussière hors de la ville dans un lieu impur. »

∴

Depuis une quinzaine d'années seulement, les architectes du Caire s'efforcent de garantir efficacement leurs nouveaux édifices contre l'invasion du salpêtre. Ils emploient pour cela toutes les nouvelles ressources de l'industrie du Bâtiment, les ciments, l'asphalte, la pierre dure apportée de loin. Ces précautions sont encore inconnues en Haute-Egypte. Les gens de Tahta s'étonnèrent fort de les voir mises en pratique pour la construction du séminaire dont Sa Sainteté Léon XIII vient de faire don au patriarcat copte; ils n'y comprenaient rien.



EGYPTE. — Nouvelle église copte de El Mokalla, près Téma ; d'après une photographie du R. P. Jullien.

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

Suite

Pêche et poissons. — Miel de fourmis. — La pirogue *Woleu*.

2 mars.—Nous sommes bloqués dans nos cases par la pluie. Le soir, pourtant, se produit une éclaircie. Vite je saisis mon fusil : les singes hurlent tout autour de nous, et la viande est si rare ici que nous n'en pouvons donner à nos hommes que tous les deux jours. Un rôti de singe leur ferait plaisir.

Par malheur, ce rôti gît au haut des arbres et ne se laisse guère approcher. Avec l'aide de Fidèle, l'interprète qui m'accompagne, je réussis pourtant à en tirer un. Le quadrumane dégringole. Fidèle se précipite sur lui ; mais, quand il veut le saisir, le singe fait volte-face et essaie de le mordre ; l'autre de reculer vivement, et l'animal en profite pour décamper au plus vite, courant sur trois pattes et traînant l'autre cassée, ce qui ne l'empêche pas de s'enfoncer dans la forêt, où bientôt nous perdons ses traces.

Quand je reviens, M. Foret est en train de tracer le plan de la factorerie. Les poteaux qui la dessinent sont dressés; pailles et bambous sont tout prêts, ce sera vite terminé.

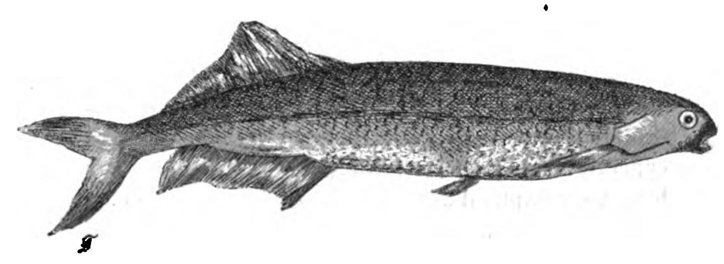
Toujours point de nouvelles de M. Lesieur! Le courrier qu'on lui a expédié d'urgence devrait être de retour aujourd'hui et rien, toujours rien! Nous ne savons que penser! Nous voudrions aller de l'avant; mais M. Foret a pour instructions formelles d'attendre à Mvila.

***

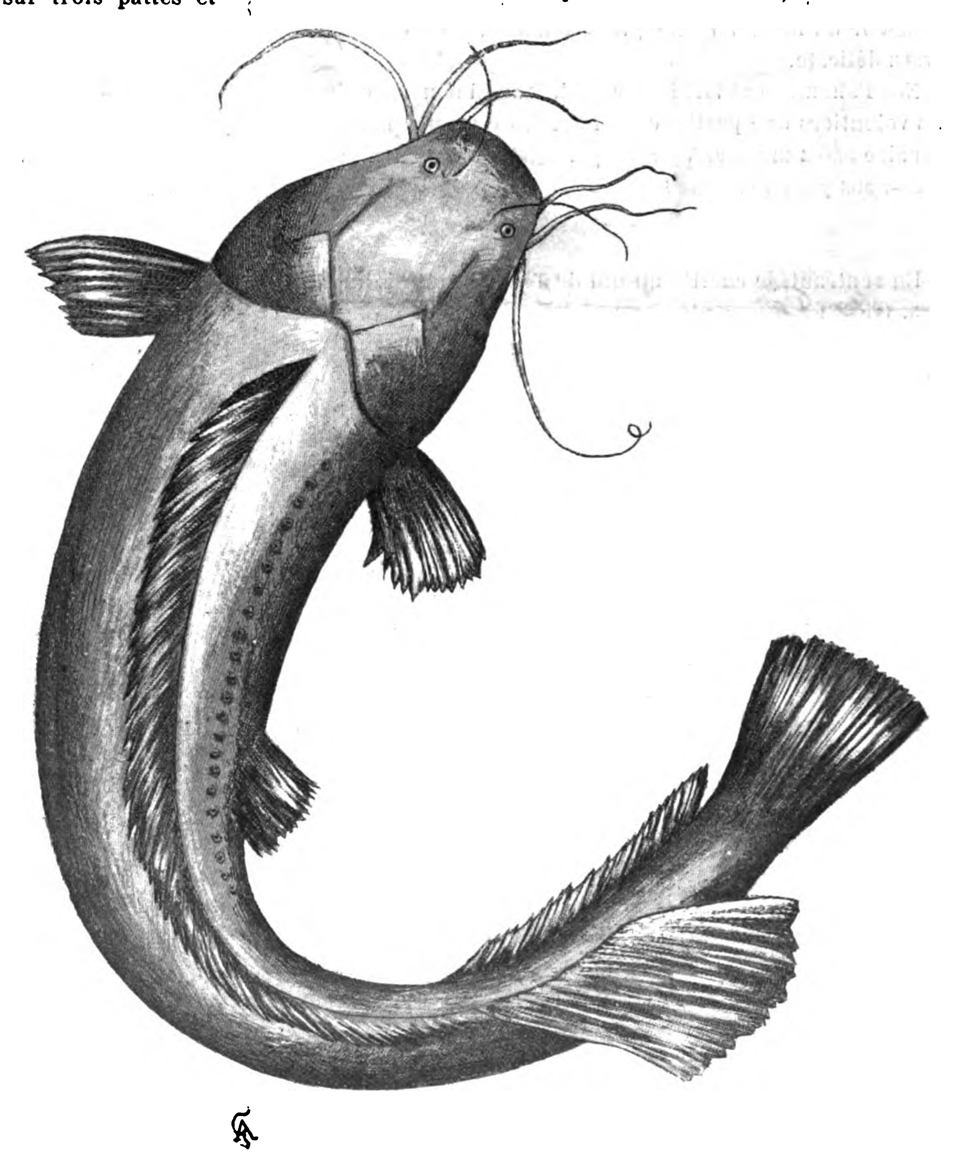
Le 3 mars, j'accompagne à la pêche quelques hommes et femmes du village. Le spectacle vaut la peine d'être vu. Tous les petits ruisseaux, les petites criques qui tombent dans le Woleu, sont bouchés par d'immenses claies en bambous qui n'empêchent point l'eau de couler et les poissons d'entrer, mais arrêtent le menu fretin.

Le lit de ces ruisseaux est creusé partout de trous immenses, au moins de la taille d'un homme, où les Noirs entassent l'un sur l'autre racines et morceaux de bois, jusqu'à la hauteur primitive de l'ancien lit. Dans ces bois, pleins de trous et de cachettes, le poisson se plaît, vit et fraie en temps propice. Chaque noir, chaque famille, possède ses trous, ses petits viviers, que les voisins, du reste, respectent ordinairement, quitte cependant à les piller de temps à autre.

Lorsque la famille, à court de vivres, désire manger un peu de poisson, le chef donne le signal. Chacun prend son paquet : celui-ci une corbeille, celui-là un filet à pêche, et voilà mes gens partis. Arrivés au lieu désigné, ils bouchent avec de la terre le pourtour d'un trou, et en enlè-



GABON. — *Ntentom* ou *Mbamuzork*, POISSON DU WOLEU; d'après un dessin du R. P. TRILLES.



GABON. — LE *Ngol*, POISSON HIVERNANT ; d'après un dessin du R. P. TRILLES.

vent soigneusement les bois; puis les femmes, avec des corbeilles finement tressées, rejettent l'eau, la faisant passer dans leurs filets dont les mailles serrées retiennent les petits poissons. Bientôt tout est épuisé, et dans la vase liquide qui reste seule, le poisson frétille et s'agite. Les cyprins, semblables à nos carpes, y dominent. Leur chair blanche, remplie d'arêtes, est assez ferme ; mais elle a souvent le goût de la vase.

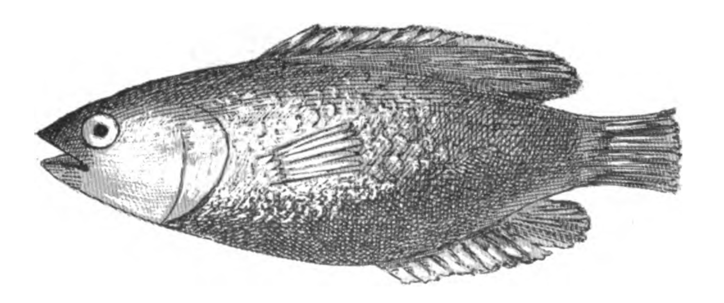
Le *Ngol* se trouve en abondance dans toutes les eaux. Le *ngol* ou *ngó* est un poisson des plus curieux. Sa tête énorme, les longs tentacules qui la garnissent au nombre de six, les espèces de cris qu'il pousse lorsqu'on le tire de l'eau lui font tenir le milieu entre le grondin et la barbue de nos côtes; mais ses habitudes l'en éloignent singulièrement. Le *ngol* hiverne! En saison sèche, lorsque les ruisseaux cessent de couler, le *ngol* s'enfonce dans des trous profonds où jamais l'eau ne pénètre, se met en rond et n'en sort qu'au moment où les eaux montantes le tirent de son assoupissement. Par ces mœurs, il tient donc également de l'anguille et, comme elle, peut vivre impunément hors de l'eau un temps assez considérable. Il atteint souvent la grosseur du bras. Sa chair, très blanche, sans épines, est assez délicate.

Nos Pahouins ont fait bonne pêche : aussi nous en cèdent-ils volontiers une partie, ce qui améliore un peu notre ordinaire assez maigre. Vive le poisson! D'ailleurs ne sommes-nous pas en carême?

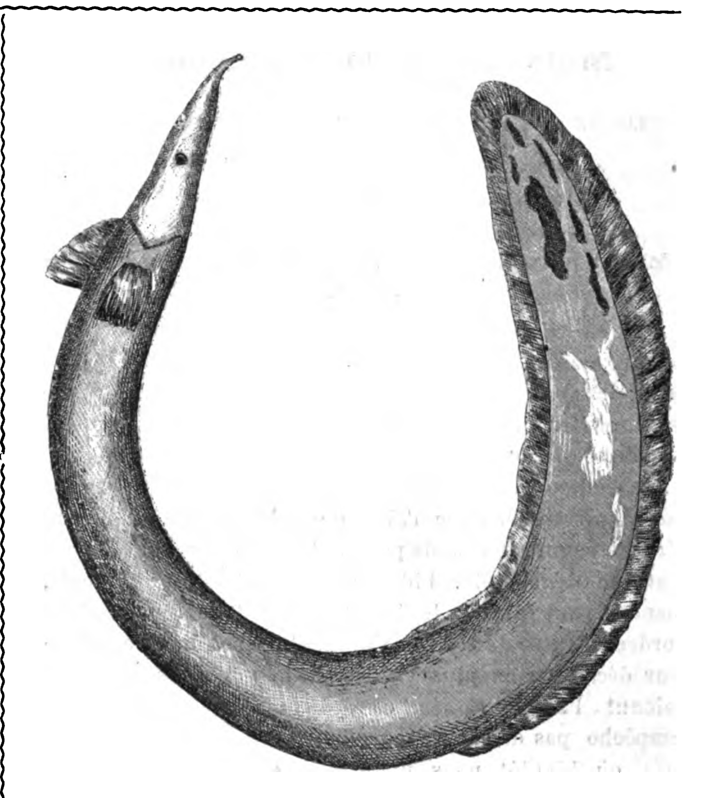
***

En rentrant, je cueille un nid de fourmi collé à un arbre. C'est un *Ekyè minkong*. Il mérite une mention. Si vous saviez combien de propriétés il a, ce merveilleux nid de fourmi! Figurez-vous un pâté, un petit pâté rond, enveloppé d'une feuille de papier brun, collé sur un tronc : voilà l'*Ekiè minkong*. Minkong, c'est le nom des vésicules intérieures qui remplissent le nid : les fourmis le construisent, en effet, un peu comme une ruche d'abeilles et le tapissent, le *scellent*, pour ainsi dire, d'une liqueur visqueuse et sucrée qui s'échappe de leur abdomen. C'est du *miel de fourmis*. Il est blond doré, clair, d'odeur formique assez forte, mais point désagréable. Les Fang le passent sur le feu et le mangent avec délices. J'ai fait comme eux ; mais je goûte peu ce régal.

La feuille de parchemin qui enveloppe le nid est garni de poils très fins, semblables à ceux de l'ortie et qui se détachent avec la plus grande facilité pour se fixer n'importe où.



GABON. — L'*agoum* ; d'après un dessin du R. P. TRILLES.



GABON. — LE *ngong*, SORTE D'ANGUILLE DU WOLEU; d'après un dessin du R. P. TRILLES.

Les Noirs les redoutent fort : « Cela, disent-ils, est très dangereux et donne la gale, ou une maladie éruptive. Il y a peut-être du vrai dans cette opinion : ayant touché à ces petits poils, j'ai éprouvé une sensation persistante et assez désagréable.

Ce poil a d'ailleurs une vertu plus singulière encore. Quand un jeune homme désire épouser une jeune fille et que la demoiselle se montre insensible, le jeune homme prend de ce poil et... il en met tout simplement dans une corne d'antilope, qu'il porte au cou et... la belle est vaincue. Le procédé passe pour infaillible.

***

Retournons au village. Fidèle se plaint fort, d'ailleurs. Je l'ai envoyé me cueillir une orchidée dans un arbre et les fourmis l'ont piqué. Impossible de s'en débarrasser : « Quand ces vilaines bêtes, me dit-il, sont dans les cheveux, elles *croient çà leur case* et ne veulent plus s'en aller. » Dame, les pauvrettes y trouvent vivre et couvert!

Le soir, la pirogue est enfin achevée. Huit jours ont suffi à sa construction ; mais ce n'est pas un chef d'œuvre ? Fidèle la compare irrévérencieusement à un *Mberh* (mortier informe où les femmes écrasent le manioc). Son avant et son arrière sont énormes et la font ressembler à un bac plus qu'à toute autre chose ! Allons l'essayer ! Huit pagayeurs sont à leurs bancs ; M. Foret et moi, au fond.

Nos hommes restés sur le rivage poussent brusquement l'embarcation. Vlan ! l'eau entre dans une embardée énorme : un peu plus et nous coulions à fond. N'importe, en avant ! La frégate roule énormément. Certainement il lui faudra du lest, beaucoup de lest et par conséquent, elle sera très lourde. Tant pis, elle nous servira telle quelle.

***

4 mars. — Ce matin, le P. Tanguy baptise la frégate neuve. Elle s'appellera *Woleu*. Woleu, cela sonne bien !

Salut et longue vie à la nouvelle baptisée ! Pacifique conquérante, conduis-nous aussi loin que te pourront porter les flots du rapide Woleu, ton homonyme. Viens prêter ton aide à la conquête pacifique que nous rêvons. Puisses-tu n'être jamais sur ces rives que l'instrument docile du progrès, n'ouvrir les voies qu'à la liberté, à la France et à Dieu !

(*A suivre*).

LES CANAQUES

Par le R. P. GUIS

DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-GUINÉE

Mort. — Deuil.

Suite (1)

Pour bien comprendre le rôle de l'*ufuapie* dans cette cérémonie, il faut se rappeler que deux villages ainsi alliés et unis doivent faire continuellement un jeu de bascule et d'équilibre. Si le village *ufuapie* A donne aujourd'hui un porc à son *ufuapie* B, ce dernier, tôt ou tard, devra donner un porc en retour.



GABON. — LA PLAINE AUX ANTILOPES; reproduction d'une photographie du R. P. TRILLES.

Tout ce qu'un Papou donne à un autre, n'est jamais *donné* au vrai sens du mot, c'est seulement *prêté*. *Do ut des*, disent les nourrissons du code. Les Papous ne savent pas la formule, mais ils savent et pratiquent bien la chose.

Un indigène vient et, vous offrant un poisson, vous dit :

« — Tiens, missionnaire, tu es mon homme, je suis ton homme, je te donne ce poisson. »

Si vous faites mine de le payer, il refuse, fait le délicat :

« — Non, je ne te vends pas mon poisson ; je te le donne parce que tu es mon ami. »

C'est bien, vous prenez le poisson, en admirant intérieurement la générosité de votre « ami »; mais, prenez garde ; du moment que vous avez accepté (et vous ne pouvez faire autrement), l'individu, d'après le droit Papou, se croit autorisé à tirer sur vous à boulets rouges. Il sera à chaque instant autour de vous :

« — Donne-moi un peu de tabac... Hé, missionnaire, je mangerais bien une banane... Fais-moi goûter ton pain... j'ai faim, donne-moi un coco », etc.

Pour vous débarrasser de ses importunités, vous n'avez qu'à l'imiter, lui offrir un poisson, ou quelque chose d'un prix un peu élevé, canif, miroir, chiffon, et lui dire :

(1) Voir les *Missions catholiques* des 18, 25 avril, 2, 9, 23 et 30 mai.

« — Mon vieux, tiens, prends cela, tu es mon homme, je ne te le vends pas, je te le donne. »

Il doit accepter, vous êtes quittes, et c'est fini... jusqu'à la prochaine fois.

C'est l'histoire de M. Jourdain, dont le père n'était pas marchand de drap, mais en donnait à ses amis pour de l'argent.

La même coutume existe entre deux villages. L'*ufuapie* qui, aujourd'hui se fait payer si grassement ses services, ne fait, en somme, que se faire restituer ce qu'il a donné une ou deux années auparavant. L'année suivante, ce sera peut-être son tour à être en deuil; il devra appeler son ufuapie pour la cérémonie, et on lui fera bien rendre gorge.

Tout est vu, compté et retenu : il y avait tant de porcs, tant de sangliers, tant de kanguroos, tant de plats, de légumes, etc. Si l'autre n'en rend pas au moins autant, on ne se dérangera pas pour aller chez lui. Quelquefois, on se fera la guerre pour cela. D'ailleurs, quand un village a contracté une pareille dette et ne se presse pas pour l'acquitter, ses créanciers viennent planter près de la *marea* un ou deux pieds de crotone, comme un perpétuel avis au public. La vue de cet arbuste leur fait mal : l'arracher serait un cas de guerre. C'est le papier timbré! Celui-là seul qui l'a planté peut l'arracher. Si, malgré le crotone et malgré les disputes, le débiteur ne veut ou ne peut pas payer, alors l'*ufuapie* fait savoir qu'il n'aura plus rien de commun avec lui, et qu'il se fera justice lui-même par violence ou par ruse.

***

Un détail qui a son importance : c'est la femme qui nourrit les porcs, et les porcs sont sa propriété. Aussi y a-t-il toujours un morceau qui lui est réservé : c'est le cou et la poitrine. Jamais en Nouvelle-Guinée on n'entend dire : voilà le porc *d'un tel* ou *d'un tel*, mais le porc *d'une telle*. Un porc n'appartient à un homme que par concomitance; le porc appartient à la femme, et comme la femme appartient au mari, le porc suit la femme tout simplement. Si un porc est acheté, la femme seule en touche le prix; si un porc doit être vendu ou tué, c'est la femme qui tranche la question.

Il en est de même pour les chiens. Et comme les femmes aiment ces animaux avec une vraie passion et que, par nature, elles sont rapaces et âpres au gain, on comprend pourquoi ces quadrupèdes domestiques se vendent si cher.

La femme a aussi l'exclusive propriété de toute la batterie de cuisine, et des meubles et autres objets qu'elle a fabriqués.

Après la mort d'une femme, ses biens à elle ne reviennent ni à son mari, ni à ses enfants, mais à ses propres parents. Un ou deux jours après les funérailles, ceux-ci (les frères ordinairement, si elle en a) viennent au village où leur fille ou sœur était mariée et demandent de ses nouvelles comme s'ils ignoraient sa mort; puis ils vont au jardin du veuf, prennent tout ce qu'il y a de bon à manger, détruisent quelques arbres et finalement retournent à la maison en emportant marmites, filets, nattes, balais, kiva, etc., tout ce qui appartenait à la femme. Si elle avait des porcs et des chiens, ils prennent un échantillon des uns et des autres et s'en régalent sur place; ils laissent le reste à la famille pour les *tatzu* qu'elle devra donner.

***

Puisque nous en sommes au droit de propriété, disons *grosso modo* l'idée que les Papous en ont.

Pour eux, un objet n'est la propriété de quelqu'un que si ce quelqu'un l'a fait, ou trouvé, ou acheté. Vous avez débroussaillé, bêché, planté, entouré un jardin; c'est *votre* bien, c'est *votre* jardin. Vous avez un arc, des flèches, taillés et façonnés par vous; cet arc et ces flèches sont *votre* bien. Une pirogue a été coupée et creusée par deux hommes, la pirogue est *leur* chose. Et le droit qu'on a sur une chose est sacrée; les voleurs sont toujours punis sévèrement. Jusque-là, direz-vous, rien que de très conforme à la raison et à nos coutumes. Oui; mais l'exemple suivant fera voir les conséquences de ce principe poussé à l'extrême.

Un jour, un jeune homme s'amusait, avec son couteau, à taillader des sculptures dans notre table à manger :

« — Hé, Bure, lui dis-je, fais attention, tu coupes la table. Si Mgr Navarre le voit, il sera fâché.

« — Monseigneur Navarre? Comment, Monseigneur Navarre?

« — Mais, oui.

« — Est-ce que cette table est la chose de Mgr Navarre?

« — Parfaitement.

« — Tu plaisantes? Elle est au Frère Henri; c'est lui qui l'a faite. Je le sais bien, moi; j'y étais, je l'ai vu.

« — Oui, le Frère Henri l'a faite; mais elle est à Monseigneur.

« — Monseigneur l'a donc achetée?

« — Mais non!

« — Alors quoi?

« — Eh bien! Monseigneur est le chef du Frère Henri, et toutes les choses du Frère Henri sont à Monseigneur. »

Mon Bure n'y était plus. Il se prit à rêver; ce raisonnement dépassait toutes ses notions en fait de propriété.

« — Et cette maison, dit-il, qui a été construite par un tel, un tel et un tel, appartient-elle aussi à Mgr Navarre?

« — Certainement!

« — C'est trop fort! Moi, si je fais une maison, la maison est à moi et à personne autre; si d'autres viennent m'aider, je leur donne un *tatzu* et c'est fini. »

***

Un objet devient aussi la propriété de celui qui le trouve quand personne ne le réclame. On me dira que c'est la même chose partout. Oui et non. Vous perdez, par exemple, un couteau. Quelqu'un le ramasse et le garde, sachant pourtant qu'il est à vous. Vous le réclamez un beau jour et il vous répond :

« — Mais je l'ai trouvé sur le chemin.

« — Sans doute; mais tu savais bien que c'est mon couteau.

« — Mais non; j'ai pensé que tu n'en voulais plus, et je l'ai ramassé comme une chose de rebut. D'ailleurs, ne te fâche pas. Ce couteau était d'abord à toi; tu l'as perdu. Je l'ai trouvé; il m'appartient. Tu le retrouves maintenant, c'est bien, il est encore à toi, prends-le. »

C'est ainsi que l'on raisonne chez nos Papous.

Plus fort encore. Un gamin possède un coco; n'ayant pas envie de le manger, il le réserve pour plus tard. Or il se trouve dans un jardin étranger; il ne prend pas la peine de le porter plus loin ; il le dépose là, à l'abri d'une touffe d'herbe. Puis il s'en va et l'oublie.

Par un hasard extraordinaire, le coco échappe à la dent des porcs, à la rapacité des maraudeurs et aux incendies périodiquement allumés pour brûler les herbes, et il pousse, il croît, il a déjà un tronc ou tige raisonnable. Notre Papou, en le voyant longtemps après, se dit :

« — Mais, j'avais laissé là un coco. C'est lui qui a produit cet arbre. »

Il fait une marque au cocotier et c'est définitif, l'arbre est à lui pour toujours et passera à sa postérité. Lui seul a droit sur les fruits et personne ne s'avise d'y toucher. Le maître du terrain n'a rien à faire avec ce cocotier. Que la terre passe à un autre propriétaire, même d'un autre village ou d'une autre tribu, le cocotier appartiendra toujours à celui qui l'a planté, tant qu'il ne l'aura pas vendu.

C'est ainsi que, dans nos courses assez loin d'un village, un gamin nous montre parfois un cocotier en disant :

« — Il est à moi !

« — Tu as donc du terrain ici ?

« — Non, c'est le terrain de tel autre village ; mais moi j'ai planté le coco ; l'arbre est à moi. »

Plusieurs fois j'ai été témoin de graves dissensions politiques, surgissant à propos de quelques noix volées par des gens d'un village à des cocotiers plantés sur leur terre, mais ne leur appartenant pas.

On le voit, nos indigènes ne sont partisans ni du communisme ni du socialisme d'Etat. Chacun est bien maître du peu qu'il a et n'entend pas en être dépossédé. Un Papou met une certaine fierté à vous montrer ses richesses :

« — Çà, c'est à moi !

« — Mais ce n'est qu'une guenille !

« — Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère. »
« Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. »

dirait-il avec Molière et Musset, s'il était un peu frotté de littérature.

***

Revenons à notre deuil et concluons ce long chapitre.

Tout bien compté, un deuil est une ruine pour une famille. Il faut d'abord nourrir les parents, les amis et les invités qui viennent pleurer. Et un appétit de Papou — même d'un Papou en tristesse — est un abîme.

Puis il faut entretenir les personnes dévouées qui, à un titre quelconque, s'enferment dans la case élevée sur la tombe et tiennent compagnie au veuf ou à la veuve.

Ce n'est pas tout. Ceux qui ont creusé la fosse, ceux qui ont coupé les écorces pour le cercueil, ceux qui ont porté le mort, tous les personnages importants (et quel homme ne l'est pas au moins un peu en Nouvelle-Guinée ?) qui sont venus pleurer, tous doivent être payés en ceci ou en cela, mais surtout avec les richesses laissées par le défunt. Cette distribution ne va pas sans un petit festin.

Quand il s'agit d'un chef, un festin doit, en outre, accompagner la démolition du *efe-efe*, la petite case funéraire élevée au milieu du village, pour y exposer le corps.

Viennent ensuite les grandes mangeailles de la prise et de la fin du noir.

On se demande comment une famille peut faire face à tant de dépenses. Il est vrai qu'on lui vient en aide, et qu'on lui donne même largement, mais ce n'est qu'après qu'elle s'est complétement ruinée. D'ailleurs, n'oublions pas que ces dons, ses secours, ne sont pas du tout gratuits; rien ne l'est chez les Papous. Il faudra tout rendre jusqu'à la dernière patate et à la dernière queue de porc.

***

Autre détail. Autrefois, en signe de pitié filiale et d'affection, on gardait non seulement les cheveux du mort, comme aujourd'hui, mais encore la mâchoire inférieure, et dans les grandes circonstances, aux danses solenelles, on portait cette relique suspendue au cou, battant contre la poitrine. C'était d'un macabre !

***

Les tribus de Mekeo qui descendent des montagnes, Inavokoa, Eboa, Inawabui ne suivent pas, pour leurs morts, les rites et usages décrits plus haut. Ils ne les enterrent pas; ils les exposent sur des plateformes faites avec des branches dans la forêt.

Inavokoa possède sur son territoire une colline sacrée appelée O'opo; au sommet de cette colline, sur le flanc d'un rocher abrupt il y a une vaste caverne, c'est là que les morts d'Inavokoa sont déposés. L'odeur insupportable qui s'exhale de ce charnier, en a tenu éloignés tous ceux qui avaient résolu d'aller le voir.

Ces cadavres sont lavés ou arrosés chaque matin à l'eau froide, jusqu'à décomposition complète, ou jusqu'à disparition; car il paraît qu'à Eboa et à Inavokoa, une sorte d'iguane énorme, le *Au Anghi Anghi* (mangeur d'hommes) vient, la nuit, dévorer les cadavres.

On a beaucoup discuté sur cet animal; quelques-uns ont nié son existence. Mais aujourd'hui, on ne peut plus mettre en doute la réalité de cet iguane géant; un de nos Frères en a aperçu un sur un grand arbre dans la forêt de *Onghinoveka*. Le P. Coltée, à Inawaia, plaisantait un jour un homme de la peur qu'il avait de ce monstre.

« — L'as-tu vu, seulement ?

« — Si je l'ai vu ? répondit l'autre; je l'ai vu dévorer ma femme !..... »

J'arrête ici ce chapitre qui a pu donner de nos Papous une idée bien étrange. Je n'ai pourtant rien dit qui ne soit la vérité, seulement je n'ai pas *tout* dit : il est si difficile de ne rien oublier quand on écrit de souvenir !

Le R. P. Guis *fait suivre cette remarquable étude de plusieurs autres. Nous les publierons bientôt alternativement.*

NÉCROLOGIE

Mgr Colomer,

Dominicain, vicaire apostolique du Tonkin septentrional.

Une lettre du R. P. Monpeurt, procureur des Missions dominicaines, datée du 28 mai 1902, nous apprend le décès du vénérable vicaire apostolique du Tonkin septentrional.

Mgr Antoine Colomer est mort saintement, le 7 février der-

nier, en Espagne, au couvent d'Ocana, qui avait été le berceau de sa vie religieuse. Le regretté défunt était né à Vich, le 21 janvier 1833. Il avait été élu évêque de Thémyscire et vicaire apostolique du Tonkin oriental le 30 janvier 1870 et transféré au Tonkin septentrional le 1er juin 1883.

Carte des " Missions Catholiques "

DU SUD-AFRICAIN

A l'échelle du 1 : 4.000.000
1m,05 de longueur sur 0,75 de hauteur.

Avec ce numéro, nos lecteurs recevront la belle carte-prime que nous leur avons promise. C'est la représentation de la portion méridionale du Noir Continent depuis le 13e jusqu'au 35e degré de latitude sud.

La guerre épique qui, depuis plus de deux ans, attirait sur ce point du globe l'attention de tous les pays du monde, donne une valeur toute particulière d'actualité à notre prime. Le territoire dont les vaillantes populations boërs ont défendu l'indépendance avec une si admirable tenacité, occupe, en effet, une portion notable de la feuille, enserré de toute part par les diverses colonies composant l'immense domaine britannique de l'Afrique australe. La colonie allemande du Damara-Namaqua et la colonie portugaise de Mozambique figurent aussi tout entières sur la carte.

Cette feuille nouvelle fait suite à nos primes antérieures et forme avec elles une *Carte d'Afrique* à grande échelle, absolument complète, sauf pour quelques points de minime importance. Jamais tableau aussi détaillé des conquêtes de l'apostolat dans le Noir Continent n'avait encore été publié. Les remerciements d'un grand nombre de nos lecteurs nous ont éloquemment prouvé que nous avions eu raison de l'entreprendre et ont été pour nous la plus précieuse des récompenses.

Toute notre reconnaissance à ceux d'entre eux qui ont bien voulu déjà nous envoyer ou qui nous enverront des offrandes pour nous permettre de couvrir les frais de ce beau travail.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Defour-Brun, Firminy, diocèse de Lyon.......... 5 »
Un anonyme de Bruxelles.......... 100 »
De Mgr Lamaze, somme provenant des quatre stations principales de l'île de Tonga tapu : Maofaga, Mua, Hihifo et Nukualofa.......... 160 »
M. Samazeuilh, diocèse de Paris.......... 50 »
Frère Gerin, du diocèse de Lyon.......... 7 »
Mlle Philippe, du diocèse de la Rochelle.......... 10 »
Anonyme du diocèse de Lyon.......... 1.000 »
F. G., Paris.......... 100 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Lejeune, Bas-Niger).
Mlle T., du diocèse de la Rochelle.......... 5 »
Anonyme d'Angers, demande de prières spéciales.......... 20 »
Anonyme du diocèse de Bayonne, demande de prières pour défunts.......... 100 »
Anonyme du diocèse de Viviers.......... 10 »

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie-Mineure).
M. d'Anchaldy, diocèse de Nevers.......... 2 »

A Mgr Barthe, Maduré.
Au nom d'un prêtre de la Maison Saint-Yves, Tréguier.......... 86 »
Un anonyme de Compiègne, diocèse de Beauvais.......... 20 »
Un petit curé du diocèse de Lyon.......... 20 »

A Mgr Barthe, pour le baptême d'un enfant sous les noms de : Anne-Marie-Joseph-Armand.
Anonyme de la Haute-Vienne.......... 5 »

Au R. P. Lacombe, Trichinopoly, pour ses parias.
M. M. S., diocèse de Quimper.......... 200 »

Au R. P. Héraudeau, mission du Maduré.
Pour sauver des âmes, demande de prières, Paris.......... 12 »
M. H. Estève de Bosch, Angers.......... 10 »
Anonyme de Nantes.......... 20 »
M. l'abbé Moyzant, du diocèse de Poitiers.......... 7 »

A Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional.
M. l'abbé Ph., souvenir d'un ancien condisciple, diocèse de Lyon.......... 1.000 »

Au R. P. Marie-Gérard, Trappiste (Hakodaté), pour ses novices.
Anonyme de Nantes.......... 50 »

Pour les missions les plus nécessiteuses des Pères Blancs dans l'Afrique-Centrale, pour rachat d'enfants d'esclaves à baptiser (Mgr Dupont).
Envoi d'un pigeonnier bien pensant.......... 54 40

Au R. P. Libs (Haut-Niger), pour une citerne.
Envoi d'un buveur d'eau.......... 20 »

A Mgr John Metter, Rector of Saint-Joseph's Mission Norman Oklahoma (Territoire Indien).
Anonyme du diocèse de Grenoble.......... 100 »

Au R. P. Maurus, bénédictin, Vancouver (Canada), pour son orphelinat de filles.
Au nom d'un défunt, demande de prières.......... 25 60

Pour Mgr de Cormont, Saint-Pierre et Fort-de-France.
A. F., de Lyon.......... 20 »
M. et Mme Michel Mainfroy, Orléans.......... 50 »
Mlle H. M. M., Orléans.......... 5 »
Mlle Chain, Orléans.......... 5 »

A Mgr Leray, îles Gilbert, pour ses catéchistes.
Anonyme de Nantes.......... 100 »

A Mgr Vidal, Fidji, pour son église du Sacré-Cœur.
M. l'abbé Rowicki, Montpellier.......... 10 »
Mlle Marie Tournier, du diocèse de Rodez.......... 5 »
Anonyme de Maussane, diocèse d'Aix.......... 2 50

A Mgr Lamaze, Océanie centrale.
Mlle Marie Tournier, du diocèse de Rodez.......... 5 »

Au R. P. Limbrok, Terre de Guillaume (Nouvelle-Guinée).
M. l'abbé Chaumet, de Paray-le-Monial.......... 10 »

A Mgr Leray, iles Gilbert.
Un anonyme du diocèse de Limoges.......... 5 »

(*La suite des dons prochainement*).

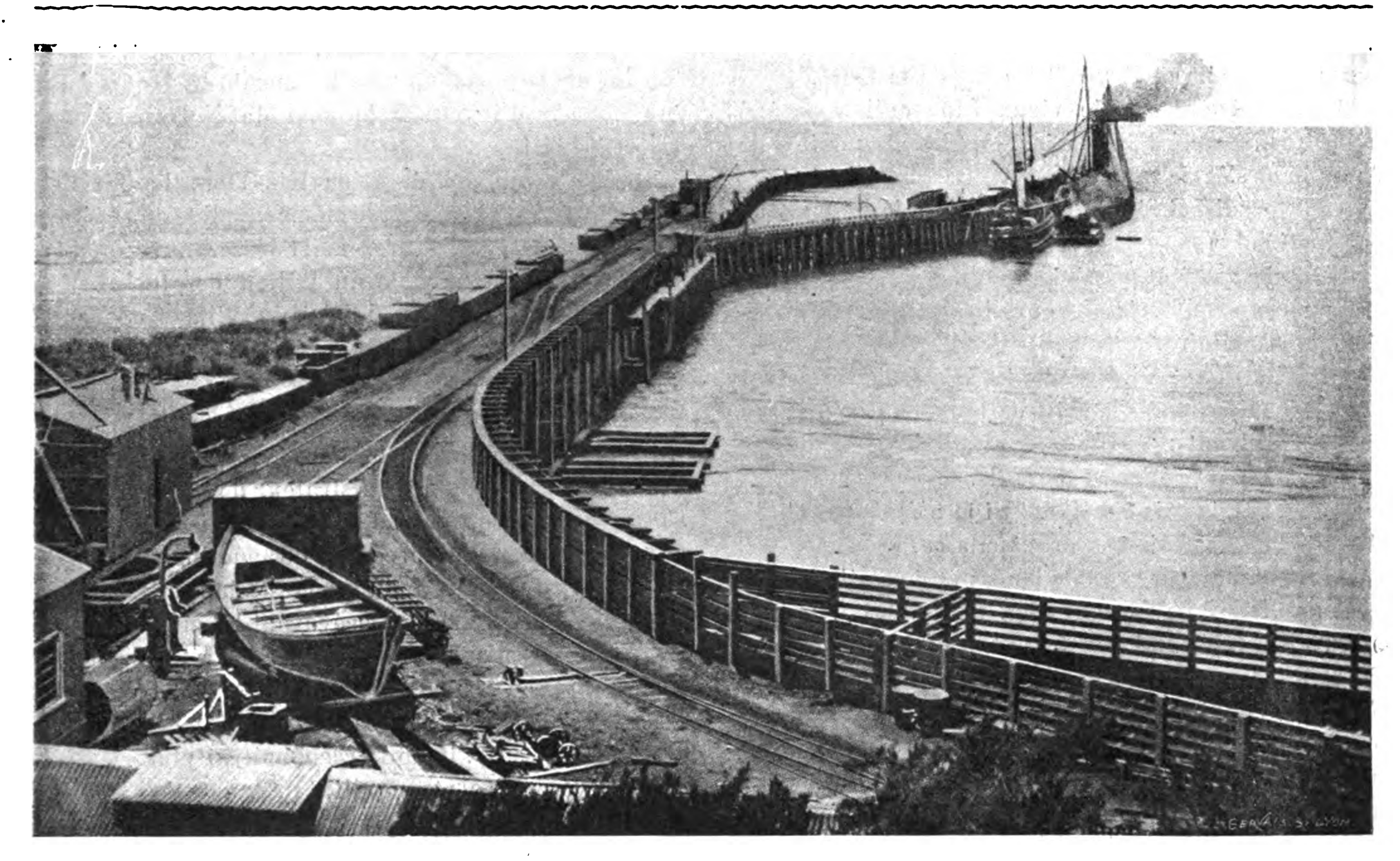
EDITION ITALIENNE

1er trimestre de 1902

Pour l'Œuvre.......... 560 60
— les missions nécessiteuses (Chen-si méridional). 255 60
— le R. P. Corre, à Kummamoto (Nagasaki).......... 945 20
— l'hôpital du Sacré-Cœur, à Tamatsukuri (R.P. Marie, Osaka.......... 1 50
— M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry).......... 11 25
— le R. P. Libs, à Isselé (Haut-Niger).......... 48 75
— Mgr Streicher, Victoria Nyanza septentrional... 1 50
— Mgr Crochet, Nagpore.......... 117 05
— Mgr Passerini, Chen-si méridional.......... 97 55
— Mgr Cousin, Nagasaki.......... 1 95
— le R. P. Beyzym, Madagascar central.......... 1 95
— M. Morineau, Cochinchine septentrionale.......... 11 65
— le R. P. Eugène de Modica, à Erzeroum (Arménie).......... 1 »
— les affamés des Indes (Mgr Crochet).......... 19 50
— le rachat d'esclaves en Afrique (Erythrée).......... 97 55
— les missions d'Afrique, demande de prières (Erythrée).......... 19 50
— M. Veaux, à Mahé (Pondichéry).......... 9 75
— Sœur Mac Carthy, Kiang-si septentrional.......... 6 90
— la mission de Nsubé (Bas-Niger).......... 4 90
— l'Orphelinat de Bethléem.......... 9 75
Total.......... 2.226 40

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



NOUVELLE-ZÉLANDE (*Océanie*). — L'EMBARCADÈRE DE ROTORUA, POINT DE DÉPART DE LA TOURNÉE POLYNÉSIENNE DU R. P. COGNET reproduction d'une photographie (v. p. 281).

CORRESPONDANCE

CHINE

Les Martyrs du Tché-ly Sud-Est.

Du mois de juin au mois d'octobre 1900, environ trois mille chrétiens du Tché-ly Sud-Est ont été massacrés par les Boxers. Beaucoup d'entre eux ont péri, les armes à la main, en combattant avec vaillance contre les bandits; mais combien d'autres, femmes, enfants, vieillards, ont été égorgés ou brûlés dans leurs églises en flammes, uniquement parce qu'ils étaient chrétiens et refusaient de renier leur foi! Ceux-là sans doute ont cueilli la palme du martyre!

Les détails que l'on a pu recueillir, non sans peine, sur les circonstances de leur mort, rappellent les pages les plus émouvantes des persécutions de la primitive Eglise. On en jugera par les extraits suivants.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Au village de Nang-lao-seu, le mandarin rassemble les chrétiens et leur promet la vie sauve, voire même sa faveur et celle de l'Empereur, s'ils veulent apostasier. Par la bouche de leurs administrateurs, ils répondent : « Plutôt mourir que de renier notre foi! » Le lendemain, la bourgade est aux mains des Boxers : tous ces héros tombent sous le fer des envahisseurs ou périssent dans les flammes de leur église incendiée, à l'exception de trois enfants qui furent livrés aux bonzes. Plus tard le mandarin lui-même compta 147 victimes! Un seul avait racheté sa vie par l'apostasie.

A Yang-t'ai, une troupe de femmes et de jeunes filles chrétiennes bravèrent la mort la plus cruelle pour garder leur foi et leur chasteté. Le P. Wibaux atteste que, longtemps après leur massacre, on retrouva dans la fosse commune, au milieu des autres cadavres en putréfaction, leurs corps parfaitement conservés et n'ayant de la mort qu'une pâleur livide.

***

Souvent, à l'approche des bourreaux, quand tout le monde fuyait, des vieillards affaiblis par l'âge, de vénérables vierges et des blessés se faisaient transporter à l'église pour y attendre la mort au pied de l'autel!

Une troupe nombreuse en fuyant de Chang-ts'ounn, est cernée par les Boxers ; les uns sont massacrés sur la route même en récitant le chapelet ; les autres, ramenés au village, y sont égorgés ou même ensevelis vivants avec les autres victimes. Et, parmi ces vrais martyrs, quelques-uns n'étaient encore que catéchumènes!

Invité à sacrifier aux esprits, Raymond Li répond :

« — Je suis un vieux chrétien, je ne puis renier ma croyance ! » et il reçoit le coup de la mort.

A Lang-tzeu-k'iao, le vieux Liou-eull-tauo, âgé de 70 ans, sommé d'apostasier, lève les cinq doigts de la main et s'écrie :

« — Je suis chrétien, chrétien de la cinquième génération ! »

Il tombe aussitôt percé de coups.

Beaucoup sont tués parce qu'ils sont surpris portant le scapulaire. A Tchao-eull-tchoang (district du P. Bataille) Paul Ki, âgé de 19 ans, était resté seul dans la maison après la fuite de tous ses parents. Les Boxers arrivent :

« — Es-tu chrétien? crient-ils.

« — Oui, je suis chrétien ! Si je n'étais pas chrétien, je ne porterais pas ce scapulaire. »

Alors on le tue à coup de lances et de fusils.

Au village de Ts'ao-tchoang, Tchao-Malia, femme d'un chrétien, tombe en fuyant entre les mains des Boxers ; elle portait au cou son chapelet : à cette vue, les bandits lui déchargent sur la tête plusieurs coups de sabre. Plus d'un an après sa mort, son corps, retiré de la fosse où il avait été caché, apparaît intact aux yeux de sa famille qui l'ensevelit avec honneur.

Des mères, imitant l'héroïsme de la mère des Macchabées, présentaient leurs enfants aux bourreaux pour leur faire cueillir sous leurs yeux la palme du martyre. Une chrétienne de Tei-tchao, Marthe Cheu-Teicheu, est surprise par les Boxers avec deux petites filles qu'elle nourrissait encore : déjà blessée, elle refuse d'apostasier pour racheter sa vie, et supplie ses bourreaux de tuer d'abord ses deux petites filles pour qu'elles ne tombent pas entre les mains des païens. Après avoir vu périr sous ses yeux sa vénérable mère et ses deux enfants, elle expira elle-même sous les coups.

Des chrétiens, qui, pendant leur vie, avaient scandalisé leurs frères, saisirent avec joie l'occasion du martyre pour réparer leurs fautes.

∴

Beaucoup de victimes, après avoir confessé leur foi, étaient aussitôt tuées d'un coup de lance ou d'épée ; mais d'autres eurent à souffrir des supplices atroces et prolongés. A Cheu-cia-leou, Ignace Cheu, âgé de 25 ans, fut sommé d'apostasier, il refuse ; on lui enfonce dans le genou un tige de fer qui pénètre jusqu'au pied. La souffrance lui arrache un long gémissement ; alors les bourreaux lui tranchent les deux poignets et lui déchirent tout le corps.

Dans le district du P. Lomuller, martyrisé lui-même il y a quelques semaines, le principal administrateur de la paroisse de Chan-t'a, qui, par son exemple et son autorité, avait fait fleurir dans cette chrétienté la vertu et la piété, est pris par les Boxers : on lui coupe un à un tous les membres, tandis qu'il ne cessait d'invoquer le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dans le village de Lipu-Kia-Yuan le chrétien T'ien-Koung-ming subit le même supplice en répétant ces mots : « Jésus, sauvez-moi ! Jésus, sauvez-moi ! »

Non moins admirable au milieu des tortures se montra le chrétien Paul P'ei du village de Tong-Tzeu-Kie.

∴

Devant les tribunaux des mandarins, nos chrétiens confessèrent glorieusement leur foi.

Ou-Wenn-Yinn, administrateur de la paroisse de Tong-eull-t'eou (district du P. Gaudissart), s'était opposé de toutes ses forces à la destruction de l'église. Le mandarin le fait arrêter. Avant de sortir de chez lui, l'intrépide chrétien, prévoyant le sort qui lui est réservé, s'agenouille devant sa mère et lui fait ses adieux. Cette femme héroïque lui dit :

« — Mon fils, si tu renies ta foi, ne te présente plus à mes yeux : je ne te reconnaîtrai plus.

« — Mère, sois tranquille ! Avec la grâce de Dieu je suis prêt à mourir plutôt que de renoncer à ma croyance ! »

Le mandarin le somme d'apostasier ; sur son refus, il est frappé à coups de bâton jusqu'à ce qu'il tombe sans connaissance. Quand il revient à lui, on lui demande s'il est encore chrétien : il proteste de son invincible fidélité à nos saintes croyances et reçoit de nouveaux coups de bâton ; puis le préfet le condamne à une mort lente et cruelle ; il le fait suspendre par le cou dans une cage de bois.

« — Quand vous verrez mes lèvres remuer, ce ne seront pas des paroles d'apostasie qu'elles prononceront, mais des prières au vrai Dieu ! » dit-il à ses bourreaux.

Quelques instants après la suspension à l'instrument de torture, on lui vit, en effet, remuer les lèvres, puis pâlir ; les satellites le sortirent de la cage et il expira.

∴

Terminons par le martyre de la famille Ki, dans la ville de Ki-tcheou. Cette famille se composait du grand'père, Marius Ki, âgé de 66 ans, de la femme de son fils aîné avec quatre enfants, de son deuxième fils avec sa femme, une fille et deux enfants ; enfin de Madaleina, âgée de 70 ans, mère de la femme du fils aîné avec sa petite-fille.

Le 7 juillet, à 9 heures du matin, les satellites envahissent la demeure de cette famille, arrêtent toutes les personnes présentes au nombre de 13, et les forcent à monter sur des charrettes qu'ils avaient amenées. La plus âgée des femmes refuse de monter :

aussitôt elle est tuée et sa tête coupée est attachée à la voiture pour inspirer la terreur. Quand les chrétiens arrivèrent à la porte du tribunal, l'huissier du préfet leur ordonne de renier leur foi. Ki, au nom de tous, répondit qu'ils étaient d'anciens chrétiens et ne pouvaient abandonner leur religion. Sur cette déclaration approuvée par toute la famille, l'huissier rentra au prétoire et bientôt il revenait, tenant à la main un papier rouge signé du mandarin, et portant la sentence de mort contre tous les prévenus. Il chargea un Boxer d'exécuter la sentence et fit conduire les victimes vers le lieu du supplice, à la porte occidentale de la ville.

En chemin, un des satellites enleva à l'un des néophytes le scapulaire qu'il portait ostensiblement.

« — Rends-le-lui, dit un soldat; quand ils ont cela au cou, les chrétiens meurent plus courageux. »

Quand on fut arrivé à l'endroit fixé, le vénérable aïeul demanda qu'on frappât les autres avant lui. On lui accorda cette *faveur*. Il adressa d'héroïques paroles d'encouragement à tous et les vit sans faiblir affronter la mort pour Jésus-Christ. Lui-même, le dernier, partage leur triomphe.

Les païens émerveillés disaient : « Voyez ces enfants chrétiens, comme ils sont intrépides devant la mort! Sans doute ils ont bu un philtre européen qui aveugle leurs esprits! »

Le philtre qu'ils avaient bu, c'est la foi et la grâce de Dieu, avec l'espoir et le désir du Paradis!

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Par décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, en date du 7 février 1902, Sa Sainteté le Pape Léon XIII a daigné approuver *ad modum experimenti* les constitutions de la Société de Saint-Pierre Claver, « en consideration des lettres de recommandation des évêques qui ont dans leur diocèse des maisons de cet Institut, et vu son état florissant et le bien très grand qu'il a déjà pu opérer pour les missions de l'Afrique ».

La Société de Saint-Pierre-Claver est une Société auxiliaire des Missions d'Afrique. Elle a été fondée en Autriche en 1894 par la comtesse M.-Th. Ledochowska. Les membres actifs de cette Société sont des dames (*missionnaires auxiliatrices*) qui se vouent exclusivement au service des Missions d'Afrique. Elles ne se rendent pas en Afrique, mais secourent de loin *toutes* les missions d'Afrique, leur procurant, au moyen d'une propagande permanente dans tous les pays civilisés, des aumônes, des vocations et en excitant à la prière. Elles sont secondées dans leur activité par des membres honoraires et des zélateurs et zélatrices qui secourent l'Œuvre par une offrande annuelle et par leur action.

La Société publie un bulletin mensuel, l'*Echo d'Afrique*, qui parait en français, en allemand, en italien, en polonais et en bohême. Il sert d'organe à tous les missionnaires du continent noir. La Société imprime aussi gratuitement les livres que rédigent les missionnaires en langues indigènes africaines.

La Société de Saint-Pierre Claver compte trois maisons en Autriche et une en Italie. Elle a plusieurs succursales, entre autres celle de Paris, 31, rue de Fleurus. — S'adresser pour de plus amples informations à la comtesse M.-Th. Ledochowska, directrice générale, à Rome, via Giov. Lanza, 129, où se trouve le centre de l'Œuvre.

Terre-Sainte. — Dom Belloni, directeur de l'Orphelinat catholique de Bethléem, nous écrit :

« On commence à connaître l'orphelinat de Jésus-Enfant, qu'avec le secours de Dieu, j'ai pu fonder à Bethléem, il y a trente-huit ans. Il est destiné à secourir la jeunesse pauvre et abandonnée, et à l'arracher ainsi aux mains des protestants et des schismatiques.

« Vu la grande sècheresse de cette année, il règne dans ces pays une misère extraordinaire. La récolte des céréales et des olives est absolument nulle; les vivres sont devenus plus chers; les ouvriers restent sans travail et, dans Bethléem, qui compte environ 10.000 âmes, plus de 1.500 personnes, poussées par la misère, ont émigré en Amérique ou en Europe.

« En présence de la nécessité extrême dans laquelle se trouvent tant de malheureux enfants, nous nous sommes crus obligés d'augmenter encore de 35 le nombre de nos élèves. Ainsi actuellement, nous avons 125 internes et 210 externes, sans parler du Patronage des dimanches et du Cercle catholique en formation. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — Le R. P. Selvanader, prêtre indigène, nous écrit de Thely, le 28 avril 1902.

« C'est la première fois que je viens solliciter la charité des lecteurs des *Missions catholiques;* aussi, ai-je la ferme confiance qu'ils voudront bien exaucer favorablement l'humble requête que je leur adresse aujourd'hui.

« Le district de Thely, dont je suis chargé, est entièrement de création nouvelle : il a été détaché, il y a quatre ans, de celui de Mogayur, il compte près de 3.000 chrétiens répandus dans plus de trente villages. Dans ce district, composé presque exclusivement de nouveaux chrétiens, tout est à créer. Les chrétiens sont bons et fermes ; mais ils sont aussi très pauvres. Les lecteurs des *Missions catholiques* n'ont point oublié les appels réitérés, qui leur ont été adressés pendant la dernière famine, appels auxquels ils ont toujours repondu si généreusement.

« Aujourd'hui les nombreux néophytes que nous avons baptisés commencent seulement à se remettre de leurs longues privations. Ils ne peuvent donc aider l'humble missionnaire, qui est chargé d'eux.

« A Thely, qui est le chef-lieu du district, je n'ai pas de maison : je suis obligé de loger dans l'église. Quand je dis église, n'allez point penser à un grand et vaste édifice ; il s'agit simplement d'une pauvre hutte avec murs en terre et toit en chaume. C'est tout ce qu'on peut imaginer de plus apostolique.

« Je souffre beaucoup moins pour moi que pour mes chrétiens, qui ne peuvent assister à la messe convenablement et par conséquent perdent une grande partie des instructions que je donne.

« Je ne rêve pas pour mes parias une belle cathédrale. Oh ! non! je demande seulement qu'on m'aide à agrandir et à rendre plus convenable celle qui existe.

« Je serais également bien heureux d'avoir à Thely une petite école. Mais!... il y a tant de *mais* dans l'humble vie d'un missionnaire !

« Pendant que je vous écris ces lignes, les enfants de la première communion arrivent en grand nombre ; il en vient de tous côtés et il faudra bien que je m'ingénie pour les garder auprès de moi tout le temps que durera leur instruction.

« Puis, viendront au mois de mai les mariages de nouveaux chrétiens qui feront eux aussi un accroc considérable à mon trop modeste budget. Les aimables lecteurs des *Missions catholiques* ne doivent donc pas se lasser de donner. Je leur demande de ne pas m'oublier dans la distribution de leurs aumônes. En retour, je leur promets en mon nom et au nom de mes chers paroissiens une prière quotidienne et un fervent souvenir au Saint Autel. »

Birmanie orientale. — Le R. P. Maria, du séminaire Lombard des Missions Etrangères de Milan, écrit de Toungoo :

« Nous avons treize mille chrétiens. Ils ont été convertis du paganisme pendant ces derniers trente-quatre ans. Ils appartiennent à des tribus qui habitent les montagnes et les bois. Ils sont très pauvres; mais le Seigneur est venu évangéliser les pauvres. Les Kariens, tel est le nom de ces tribus demi sauvages, s'ils sont dépourvus des biens de la terre, sont riches de bonne volonté; ils font ce qu'ils peuvent pour faciliter notre ministère. Nos treize mille néophytes sont disséminés dans 150 villages environ. Six missionnaires seulement prennent soin de cette chrétienté si éparpillée ; il en faudrait au moins le double. Trois autres missionnaires sont chargés de la ville de Toungoo où se trouvent l'orphelinat, le couvent, les écoles et une population chrétienne composée d'Anglais, de Birmans, de Kariens, de Malabares et de mulâtres qui parlent généralement anglais. L'argent à notre disposition ne suffit pas pour soutenir toutes ces œuvres. Les édifices religieux tombent en ruine faute de ressources pour les faire réparer. »

Siam. — M. Bernat, directeur au séminaire des Missions Etrangères de Paris, nous écrit :

« Permettez-moi de recommander à la générosité des lecteurs des *Missions Catholiques*, M. Voisin, missionnaire à Tha-Kien. Il y a quelques années, des assassins l'accablèrent de coups et ne cessèrent de le frapper que lorsqu'il ne donna plus signe de vie. Remis de ses blessures, le Père donna un nouvel essor à son zèle. Mais l'enfer n'a pas abandonné la partie. Tout le poste de Tha-Kien vient de brûler. Il ne reste debout que l'église et la maison du Père. Le feu a pris dans le marché payen au-dessus des maisons chrétiennes agglomérées autour de l'église. Le vent était très violent, de sorte que l'incendie s'est vite propagé. Pauvre Père Voisin ! Il doit être dans la désolation la plus profonde : les fruits de vingt-cinq années de travaux apostoliques et de privations inouïes anéantis en un instant ! 6.000 francs ne lui suffiront pas pour réparer le désastre. Où les trouvera-t-il ? »

Mongolie orientale. — M. de Preter, des Missionnaires de Scheut-lez-Bruxelles, écrit de Notre-Dame des Pins, le 3 février :

« Pendant qu'aux environs on se bat ou du moins que tout le monde est sur le qui-vive, ici nous sommes en repos parfait, grâce à nos armes. 120 fusils Mauser à un coup et des munitions nous ont été donnés par les Russes. Le commandant russe de la place de Tzin-tcheou est grand ami du P. Bonard. Celui-ci lui ayant prédit plusieurs événements, qui, de fait, se sont réalisés ensuite contre l'attente de tous, est consulté par lui dans toutes les circonstances importantes.

« La révolution n'a pas arrêté absolument l'élan de nos œuvres. On a construit aux Pins une grande maison pour une soixantaine de vierges, destinées à instruire les femmes païennes qui se convertissent à la foi. Le séminaire n'a que 12 élèves, le collège en a 30. On espère les agrandir bientôt, en attendant qu'on puisse construire un nouveau collège lorsque les églises et les maisons brûlées seront rebâties. »

Haute-Egypte. — Le R. P. Vincent, Franciscain, supérieur de la mission d'Assiout, nous écrit :

« Le 30 mars dernier, saint jour de Pâques, toute la population catholique d'Assiout éprouvait une sainte joie en contemplant sept enfants de l'école des filles, dirigée par les Sœurs franciscaines, qui, pour la première fois, s'approchaient du banquet eucharistique. De ces communiantes, trois avaient été arrachées à l'hérésie eutychéenne. La consolation qu'éprouvait leur cœur innocent se lisait sur leur visage et s'harmonisait avec les blancs vêtements qu'elles avaient revêtus.

« Quand tout fut terminé, l'assistance se massa dans la cour pour voir défiler les communiantes sous la conduite de leurs maîtresses. Parmi le peuple, on n'entendait que des paroles d'admiration et de louanges pour la piété des enfants qui venaient de faire leur première communion, ainsi que pour le zèle des Sœurs et de toute la Mission franciscaine, qui, depuis plus de deux siècles, travaille à ramener les hérétiques et à conserver chez les catholiques la vraie foi. Notre action est malheureusement paralysée par le manque de ressources. Pensez un peu à nous ! »

Haut-Niger (*Afrique Occidentale*). — Le R. P. Zappa, des Missions Africaines de Lyon, préfet apostolique, nous écrit d'Assaba, le 30 avril 1902.

« On nous assiège et on nous tourmente de tous les côtés, et je ne vois d'autre ressource que de vous assiéger et de vous tourmenter à mon tour. Oui, on nous assiège de tous côtés et nous ne savons plus comment nous tirer d'affaire. Un grand nombre de villages attendent impatiemment que nous établissions un catéchiste chez eux et leurs instances deviennent de plus en plus pressantes. Refuser, ce serait manquer de foi ; accepter, ce serait nous jeter tête baissée dans les dettes, car, en plaçant un catéchiste, il faut aussi pourvoir presque entièrement à son entretien, et c'est la grosse difficulté, en effet, quelque modeste que puisse être cet entretien, il constitue une lourde charge pour notre pauvre bourse. Plusieurs catéchumènes de ces différents villages se condamnent à plusieurs heures de marche tous les samedis, pour se rendre à la station la plus rapprochée et assister aux offices. Un petit vieillard, entre autres, déjà courbé sous le poids de l'âge, fait gaiement sa longue course, appuyé sur son bâton, et jamais ni la pluie, ni le soleil n'ont pu l'arrêter. Il a jeté depuis longtemps ses fétiches et attend impatiemment le baptême.

« Tous ces gens nous demandent d'établir près d'eux un chrétien, chez qui ils puissent se réunir et apprendre le catéchisme, et une petite chapelle, où le missionnaire puisse, au moins de temps à autre célébrer le Saint Sacrifice.

« Nous promettons toujours, mais renvoyons toujours l'affaire à la lune suivante, espérant que le bon Dieu voudra enfin venir à notre aide.

« Un vieux féticheur, du nom d'Umunna, fait parfois jusqu'à cinq heures de voyage, lui et sa famille, pour venir à Assaba assister à la Messe du dimanche. En renonçant à son métier il s'est voué courageusement à la misère; il sait qu'il n'a rien à attendre de nous; au contraire il apporte toujours une poignée de cauris pour l'offrir à l'église. Lui aussi, quoique simple catéchumène, insiste pour qu'un catéchiste vienne dans son village. Dernièrement, las de nos vaines promesses et complètement à bout de patience, il réunit ses voisins et tous se mirent à bâtir une chapelle et une cabane. Ensuite il vint nous dire :

« — Cette fois, tu ne peux plus refuser. »

« Le cœur rempli de tristesse, nous dûmes l'éconduire encore avec de bonnes paroles. Quelle épreuve de devoir refuser le pain de vie à tant de milliers d'âmes qui le demandent.

« Daignez prendre en pitié ces pauvres gens! Qu'une petite aumône nous permette de placer un catéchiste dans deux ou trois localités; ce sera déjà un grand bien de réalisé. Si vous trouvez que j'abuse de votre bonté, sachez que la faute en est à nos catéchumènes. »

Patagonie septentrionale. — Don Bonacina, directeur de Fortin Mercédès, dans le territoire de Chubut, donne de consolantes nouvelles de cette mission située sur le Rio Colorado :

« Fortin Mercédès est une oasis de la partie septentrionale de la Patagonie. De notre cour, sise douze mètres au-dessus de la berge du Rio Colorado, on domine la Pampa jusqu'où l'œil peut atteindre. Nous sommes dans un vrai désert, loin de tout bruit du monde.

« Cette maison a été ouverte en 1896, pour servir de résidence au missionnaire chargé de parcourir toute cette partie supérieure de la Pampa patagonne, et vu le bien immense qu'il y avait à réaliser à l'entour, Mgr Cagliero décida d'en faire un vrai centre de Mission. Dès la première année, les familles accouraient visiter la chapelle et nous en profitions pour les instruire. Peu à peu nous avons retenu les enfants chez nous pour les élever et leur donner une éducation chrétienne.

« Cette année, nous avons donné diverses missions de huit ou de quinze jours, et nous avons pu compter, outre de nombreux baptêmes et 20 mariages, plus de 400 communions... »

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste

Nos lecteurs se souviennent de deux remarquables études publiées déjà par le R. P. Cognet, sous ce titre : *Récits Maoris* et *Fleurs des antipodes*. Ils retrouveront dans ce nouveau document les qualités d'écrivain et d'explorateur chrétien qu'ils ont admirées alors. De splendides photographies envoyées par le vénérable auteur nous ont permis d'illustrer son beau travail.

I. De Rotorua à Sydney.

Je suis sûr de ne surprendre aucun de mes amis en avouant que, durant toute ma jeunesse, mon rêve le plus caressé a été celui de parcourir les archipels polynésiens.

***

Semés par la divine Providence au milieu de l'Océan Pacifique; dotés d'une population des plus intéressantes par ses coutumes et ses aptitudes; ornés d'une végétation des plus riches et des plus gracieuses qui rend manifeste la sage et puissante libéralité du Créateur, ces « Eldorados » de l'hémisphère austral ont toujours fasciné l'attention publique et charmé les amis « de la belle nature ».

Qui n'a pas souri de joie ou pleuré d'émotion, en lisant les récits de nos hardis navigateurs, depuis Quiros jusqu'à Dumont-d'Urville ? Qui n'a pas tressailli en partageant leur admiration pour ces rivages enchanteurs et leur compassion pour les peuplades si bien douées qu'ils y rencontrèrent, hélas ! encore endormies dans la nuit de leur ignorance et de leurs ignobles passions, dégradées par le cannibalisme, l'esclavage et l'immoralité. Et lorsque le sang de nos martyrs et les sueurs de nos pionniers évangéliques ont, enfin, fécondé ces terres nouvelles, qui de nous n'a applaudi, dans son cœur, au triomphe du B. P. Chanel à Futuna, aux conquêtes héroïques et admirables de NN. SS. Bataillon et Elly à Wallis et à Samoa; du P. Chevron à Tonga, et, tout dernièrement, des PP. du Sacré-Cœur en Nouvelle Guinée, en Nouvelle-Poméranie et aux îles Gilbert ? Décidément, l'heure de l'Océanie a sonné à l'horloge des divins conseils. Voici que partout, sur chaque plage, les ouvriers de l'Evangile débarquent et se pressent ; voici que tout y respire le sacrifice, le zèle et l'expansion ; voici que la moisson jaunit et mûrit sous l'influence du soleil de l'apostolat. Serait-il donné à notre âge d'achever la rédemption des races polynésiennes, et de les associer aux joies de la civilisation ? Tel est le problème posé par les missionnaires à la charité des races déjà régénérées.

***

Au lendemain des fêtes inoubliables de Rotorua, je fus autorisé par mes Supérieurs à visiter quelques-unes de nos missions polynésiennes. Pendant que nos chers Maoris se préparaient à rentrer dans leurs foyers, je vins leur faire mes adieux et prendre « leurs commissions » pour Hawaïki, leur île d'origine.

Le dialogue suivant s'engagea :

« — Après avoir « bouclé » vos effets et fait vos provisions, leur dis-je, vous allez retourner dans vos lointains villages. Pour moi, je vous quitterai pour me rendre à Auckland, de là à Sydney, et ensuite, s'il plaît à Dieu, à Fiji, à Samoa et à Tonga. »

Les yeux tout brillants d'émotion et de désir, ceux à qui je m'adressais ainsi répondirent :

«—Est-ce vrai ?... Oh ! que tu es donc heureux de pouvoir visiter les îles de nos ancêtres ! Va à Hawaïki, et quand tu y débarqueras, regarde bien sur le rivage. Peut-être y trouveras-tu encore, sur le sable, quelques traces des pas de nos aïeux. Va ! va ! Que Dieu t'accompagne et te ramène sain et sauf au milieu de nous !

« — Si vos bons souhaits se réalisent et que je revienne dans vos villages, j'aurai beaucoup de choses à vous raconter; car j'aurai vu Hawaïki, la terre sainte de vos rêves et de vos souvenirs. Il me tarde de la voir, cette île fortunée, et de vous dire ensuite ce que j'y aurai rencontré.

« — Père, si tu arrives à Hawaïki, et que tu reviennes nous en parler, nous te ferons un grand « *tangi* », et nous te traiterons comme un roi. Car, plus puissant et plus heureux que nous, tu auras vu notre terre d'origine, et tu l'auras saluée pour nous. Ah! si nous pouvions, nous aussi, nous embarquer dans les grands bateaux et te suivre là où ton cœur te mène.....

« — Consolez-vous, chers amis, si vous ne pouvez pas me suivre aujourd'hui dans mes pérégrinations maritimes; mais un jour peut-être sera-t-il donné à quelques-uns d'entre vous d'atteindre et de visiter Hawaïki. Encore quelques années, et ce voyage-là ne sera plus qu'une bagatelle... Laissez-moi vous ouvrir le chemin et vous assurer là-bas une cordiale réception. Je verrai tous les grands chefs d'Hawaïki, et je leur traduirai vos soupirs.....

« — Oui, oui, c'est cela. Dis à ces chefs que nous sommes fidèles à nos traditions et que nos yeux et nos cœurs se tournent toujours de leur côté. Dis-leur aussi qu'ici, en Nouvelle-Zélande, nous n'avons plus de guerres entre tribus, que nous vivons tranquilles et joyeux et que les dieux d'autrefois ont tous disparu, balayés par les missionnaires. Invite-les aussi à venir nous visiter aussi souvent qu'ils le pourront; ils nous trouveront tout aussi hospitaliers qu'au *Whakaotirongi* (l'âge d'or des Maoris). »

Ce fut leur dernier mot. Je leur serrai la main à tous et m'éloignai.

***

Le lendemain matin, un bateau à vapeur m'entraînait à toute vitesse dans la direction d'Auckland où j'arrivai le soir. Une journée se passa en derniers préparatifs, et le 18 juin, à la nuit, le *Mariposa* me recevait à son bord, me secouait durant quatre jours sur les vagues courroucées de l'Océan et, le cinquième, me déposait sur le *wharf* de Sydney.

Mon intention, en venant à Sydney, était d'y prendre le *Manapouri*, un de nos meilleurs steamers néo-zélandais, qui, depuis quelque temps, fait régulièrement la tournée des groupes polynésiens, alternant chaque mois avec son confrère le *Hauroto*, et partant l'un d'Auckland et l'autre de Sydney pour se rencontrer à mi-chemin. Je comptais aussi rencontrer dans la métropole australienne NN. SS. Vidal et Broyer, de retour de leur visite aux missions naissantes des îles Salomon, et j'avais quelque espoir de les suivre lorsqu'ils rentreraient dans leurs vicariats, et

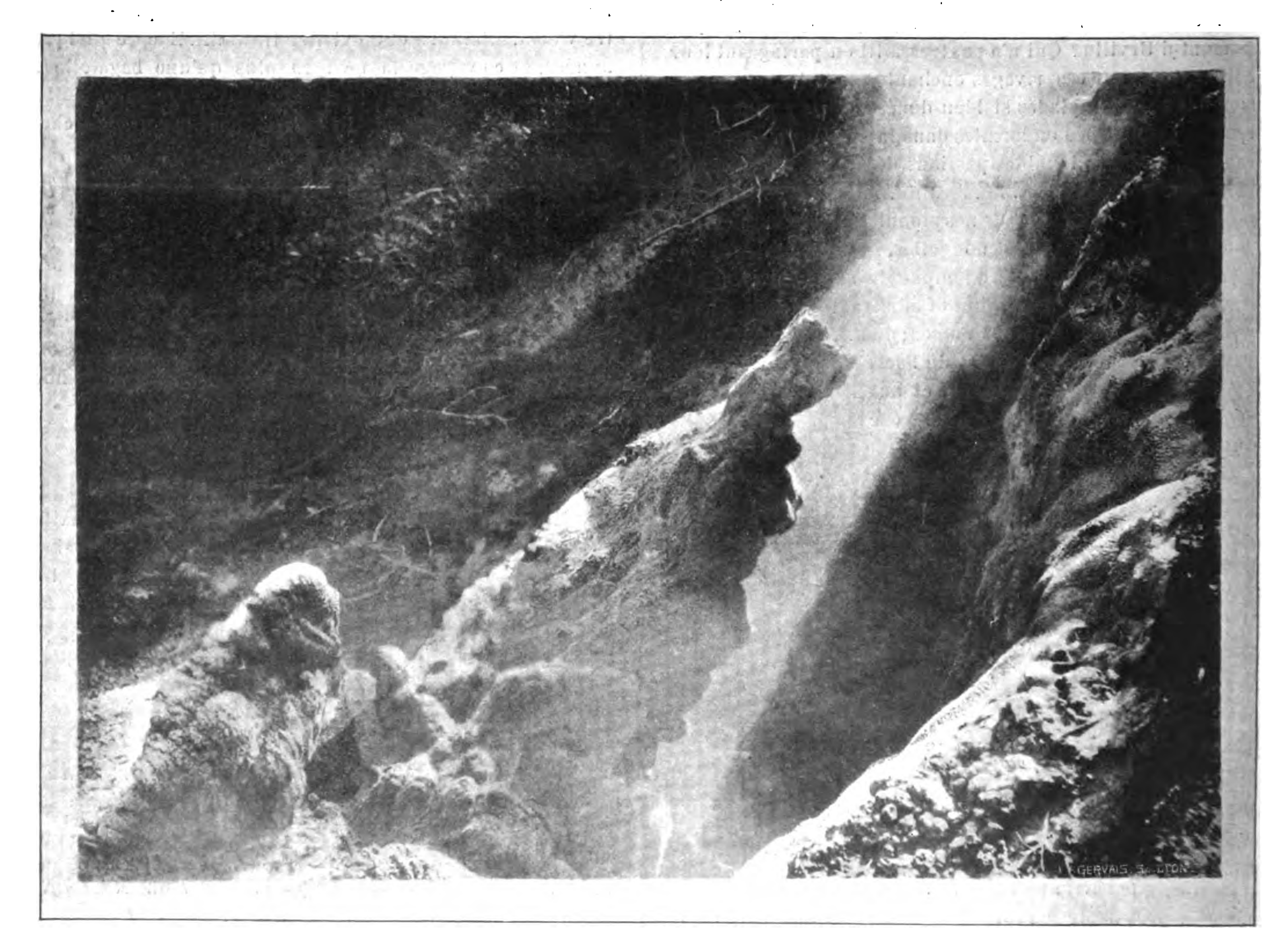
ainsi de me trouver dans les meilleures conditions possibles pour réaliser mon programme d'études.

Mon rêve ne fut pas déçu, du moins quant à l'essentiel. Le lendemain même de mon arrivée à Sydney, le *Titus* jetait l'ancre dans le port, et les deux vaillants apôtres des Salomons, accompagnés du R. P. Forestier et d'une caravane de Fijiens, Samoans et Salomonais, faisaient leur apparition à Sydney.

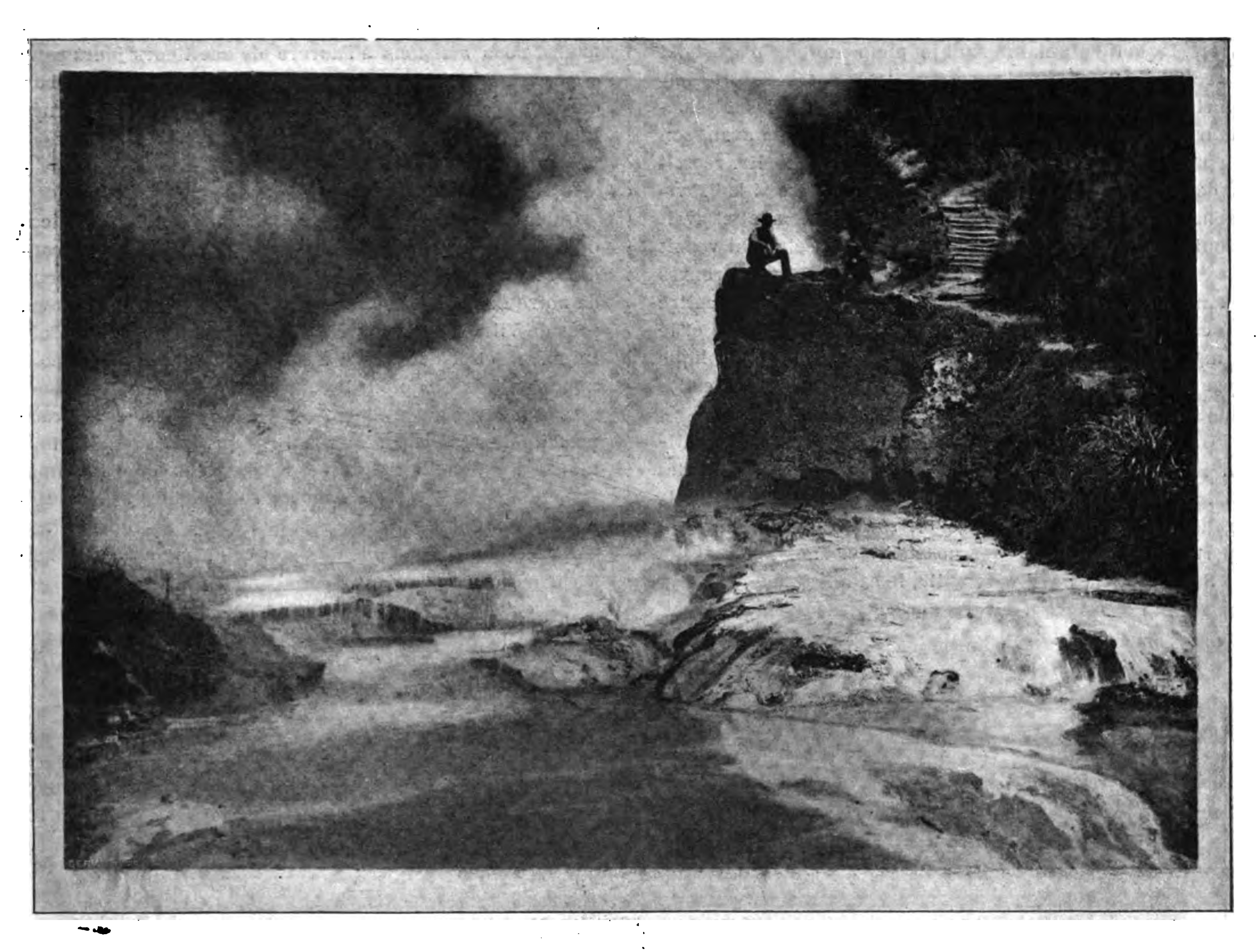
Ces indigènes étaient, pour la plupart, de zélés catéchistes qui avaient suivi les premiers missionnaires des Salomons pour faciliter leur installation sur ces rivages inhospitaliers. Les difficultés du début étant maintenant vaincues et toutes choses ayant pris leur cours ordinaire, ils étaient ramenés à leurs familles. Mais, hélas! la caravane apostolique pendant son séjour aux Salomons, y avait rencontré un terrible ennemi, la fièvre, qui y règne en permanence et maltraite surtout les nouveaux venus. Evêques, prêtres et catéchistes avaient été rudement éprouvés; le voyage qu'ils venaient d'achever sur le *Titus*, en de fâcheuses et pénibles conditions, n'était pas fait pour les réconforter. Il devint bientôt évident que les deux évêques, ainsi que leur zélé et admirable collaborateur, avaient un besoin urgent de soins intelligents et de repos absolu. Grâce à Dieu, ils se relevèrent peu à peu et aujourd'hui tous sont rendus à l'affection de leurs ouailles et amis.

***

Au mois d'avril, le public de Sydney était tout à coup surpris et ravi par un acte des plus audacieux. A l'aube du jour, on vit entrer dans le port un minuscule schooner de 19 tonnes, tout avarié et prenant l'eau. Son nom était l'*Eclipse*; il était commandé par le R. P. Rouillac, Mariste, ayant sous ses ordres un équipage de 3 hommes (dont 2 Fijiens et 1 Salomonais) et 5 enfants Salomonais. Ce qui avait inspiré à notre intrépide confrère son audacieuse résolution, c'était l'impossibilité où il était de réparer son embarcation dans les îles Salomons; il avait à choisir entre un dispendieux sacrifice et le risque de sa vie et de celle de son équipage en amenant son schooner aux docks de la métropole. Ayant pris quelque leçon de navigation, s'étant muni des instruments nécessaires et, je crois, comptant beaucoup sur la Providence, il crut pouvoir s'aventurer sur l'Océan. Notez que la distance à franchir était de 2800 kilomètres et que la côte australienne est des plus dangereuses. Au départ, il sut inspirer aux hommes de son équipage assez de confiance pour obtenir la plus exacte discipline; il



NOUVELLE-ZELANDE (*Océanie*). — LE GEYSIR DE LA BOUCHE DU DRAGON A WAIRAKEI; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET, mariste.



NOUVELLE-ZÉLANDE (*Océanie*). — LE LAC DE CHAMPAGNE A WAIRAKEI ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

leur expliqua même que, s'ils travaillaient avec ardeur, vers le cinquième jour, ils apercevraient les premières lueurs des phares australiens.

Effectivement, cinq jours après, ils étaient en face du Cap Sandy, au nord de Brisbane. Stupéfait de leur audace, le pilote de Moreton Bay leur procura les vivres et les outils dont ils avaient besoin pour continuer leur navigation. Bref, ils entrèrent sains et saufs au port de Sydney, après une traversée de 16 jours. Imaginez, si vous le pouvez, la surprise et l'enthousiasme des pauvres petits Salomonais dans les rues de la grande cité. Leurs yeux semblaient trop petits pour voir toutes ces belles choses.

***

Il est inutile d'ajouter que le public australien répondit avec générosité à l'appel qui lui fut adressé en faveur de l'*Eclipse*. Non seulement les donations spontanées affluèrent, mais un concert donné par Mlle Trebelli, alors de passage à Sydney et dont le produit devait être affecté à couvrir les frais de réparation du frêle *schooner* rapporta 250 livres sterling (plus de 6.000 francs).

Notre courageux confrère put donc se féliciter de son équipée. Durant son séjour à Sydney, il devint le favori de tous les clubs nautiques; de vieux et sympathiques marins prirent intérêt à ses causeries et lui firent accepter de très utiles cadeaux d'instruments de navigation. On pensa même un moment que les autorités du port délivreraient au hardi et habile missionnaire un certificat de *shipmaster*. Toutefois, lorsqu'il voulut repartir pour sa lointaine mission, elles exigèrent qu'un officier expérimenté prît la mer avec lui pour le reconduire. Volontiers, je plaiderais la cause de notre vaillant missionnaire si je savais que sa bourse en ait encore besoin. Je suis sûr que beaucoup de lecteurs seront touchés au cœur par ce simple exposé de ses aventures.

***

Mais si l'*Eclipse*, entièrement réparée et fournie à neuf par les libéralités australiennes, ne requiert plus aucun secours, l'œuvre apostolique à laquelle elle concourt si utilement réclame de larges et abondantes ressources. Les renseignements donnés par Mgr Vidal sur les Salomons méridionales légitiment actuellement les plus belles espérances. La moisson mûrit sous les yeux des ouvriers qui aiguisent leurs faucilles.

Indépendamment de Rua Sura, la station initiale et centrale, laquelle est maintenant en plein exercice d'apostolat avec son école et son dispensaire, trois autres centres importants sont définitivement ouverts à l'action des missionnaires dans les îles Marao et Guadalcanar. Peu avant son départ, le R. P. Rouillac, en visitant l'île Isabelle, réussit à découvrir les restes de Mgr Epalle, comme si la Providence avait marqué son heure pour cet événement et avait voulu en réserver la joie et le mérite à celui qui venait renouer les gloires et les épreuves du passé aux épreuves et aux efforts du présent. Tout, en un mot, semble promettre que la mission des Salomons, née dans les larmes et le sang, va désormais consoler et réjouir l'univers catholique par de brillantes conquêtes, en tout semblables à celles déjà obtenues dans l'Océanie centrale.

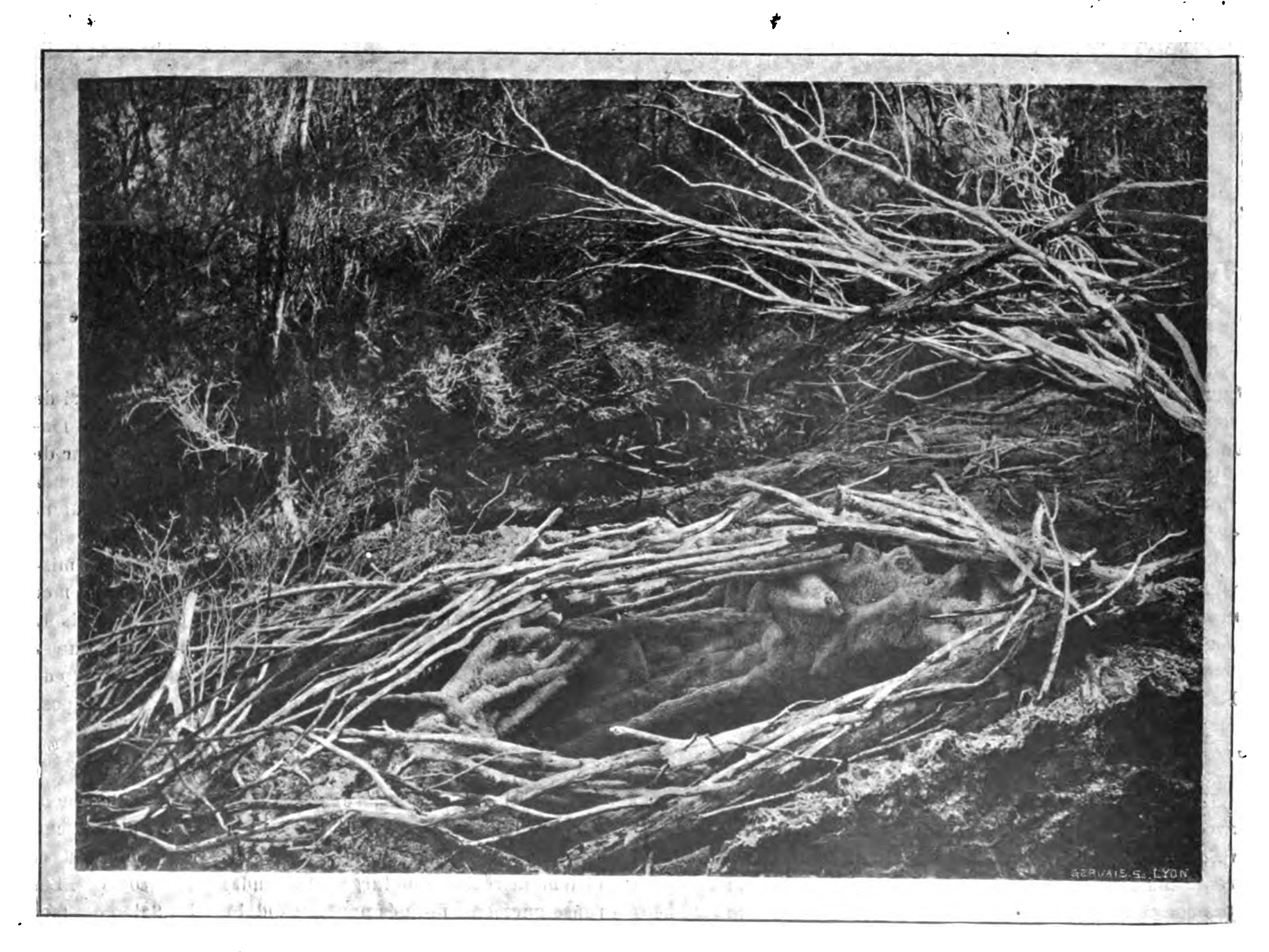
Or il ne s'agit pas ici d'une population de quelques milliers d'indigènes; c'est par centaines de milliers que les Salomonais se comptent. Il s'agit d'une population intelligente, vigoureuse, laborieuse et, sous beaucoup de rapports, aussi bien douée que nos meilleurs Polynésiens.

Sans doute, à l'heure actuelle, le cannibalisme, la polygamie et l'esclavage n'ont pas encore dit leur dernier mot, surtout dans les Salomons septentrionales; mais, néanmoins, nous assistons à l'aurore de meilleurs jours pour cette race oubliée et nous comptons sur l'appui de tout bon chrétien pour développer cette aurore en une journée lumineuse et joyeuse, pleine de prospérités.

***

Quelques jours avant mon arrivée à Sydney, les prémices de notre apostolat aux Salomons étaient présentées au cardinal Moran, dans la nouvelle église érigée en l'honneur de notre Bienheureux Martyr, sur les rivages de Lane Cove, près de Villa Maria. Son Eminence voulut bien les bénir lui-même et les baptiser; à cette occasion, le prélat prononça un très éloquent discours où l'élévation des pensées et la largeur des horizons le disputaient à la grâce parfaite de la forme. Plaise à Dieu que les souhaits formulés par Son Eminence se réalisent et que l'humble Société de Marie puisse achever l'entreprise si glorieusement commencée et poursuivie de l'évangélisation des archipels *polynésiens* et *mélanésiens* confiés à son zèle par le Vicaire de Jésus-Christ !

(*A suivre.*)



NOUVELLE-ZÉLANDE (*Océanie*). — Le nid de l'aigle a Wairakei; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Cognet.

CHOSES D'EGYPTE

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus

Suite (1)

La vigne et le cédrat chez les Juifs.

En visitant les superbes vignobles de la nouvelle colonie juive de Richon, à deux heures de Jaffa, j'appris qu'on n'utilisait pas les fruits de la vigne avant la cinquième année. Les raisins des trois premières années sont coupés et jetés au fumier; ceux de la quatrième année sont offerts au Seigneur.

C'est, en effet, la loi inscrite au Lévitique (XIX, 23 et s.).

« Lorsque vous serez entrés dans la terre que je vous ai promise et que vous aurez planté des arbres fruitiers, vous aurez soin d'en retrancher les premiers fruits par une sorte de circoncision. Vous regarderez ces premiers fruits comme étant impurs, et vous n'en mangerez point. La quatrième année, tout fruit sera sanctifié et consacré à la gloire du Seigneur. Et la cinquième année vous en mangerez les fruits ! »

Cependant je fus étonné. Je croyais que les juifs denotre temps étaient plus attachés au gain qu'aux prescriptions secondaires de leur loi.

***

On cultive dans quelques jardins de Jaffa une sorte d'oranger, que l'on appelle le cédratier des Juifs. Son fruit tient le milieu entre le limon et le cédrat; il est de couleur jaune rougeâtre et se termine par une pointe recourbée en crochet. Les Juifs achètent ce fruit pour leur fête des Tabernacles, et le payent parfois fort cher, pourvu que la petite pointe crochue soit bien formée. On dit qu'ils en expédient à leurs coreligionnaires en divers pays.



EGYPTE. — ÉGLISE CATHOLIQUE ET ÉGLISE SCHISMATIQUE D'EL-GHANAYEM, PRÈS ABOU-TIG; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

L'historien juif Josèphe (*Ant. Jud.*, l. III, c. X., § 4), du premier siècle avant Jésus-Christ, décrivant une fête des Tabernacles, dit qu'on tenait à la main un faisceau de branches de myrte et de saule, des feuilles de palmier et une pomme de Perse. Cette pomme de Perse est bien vraisemblablement le cédrat, que Théophraste, dans son *Histoire des Plantes*, appelle pomme de Médie ou de Perse, du lieu de son origine. Du reste, tout est conforme à la loi réglant la fête des Tabernacles (*Lévitique*, XXIII, 39, 40).

« Depuis le quinzième jour du septième mois, lorsque vous aurez recueilli tous les fruits de votre terre, vous célébrerez une fête en l'honneur du Seigneur pendant sept jours..... Au premier jour de la fête, vous prendrez des fruits de l'arbre *hadar*, des feuilles de palmier, des rameaux de l'arbre *aboth* et des saules du torrent, et vous vous réjouirez devant Jéhovah votre Dieu. »

Les versions syriaque et arabe, la paraphrase chaldaïque,

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 6 juin.

entendent par *hadar* le cédratier, et par *aboth* le myrte.

Ainsi rien d'étonnant que les Juifs modernes recherchent le cédrat pour leur fête des Tabernacles; ils ne font que suivre l'antique interprétation de leur loi. Mais pourquoi attachent-ils tant de prix à la pointe crochue que présente une certaine variété de cédrats? Les Juifs que j'ai interrogés n'ont su que me dire : « c'est l'usage ». Et cet usage, je ne l'ai trouvé expliqué nulle part.

Aurait-il son origine dans la vision du prophète Amos (VIII) :

« Le Seigneur me fit voir encore cette vision. J'aperçus un crochet des fruits (*uncinus pomorum*). Et il me dit :

« — Que voyez-vous, Amos?

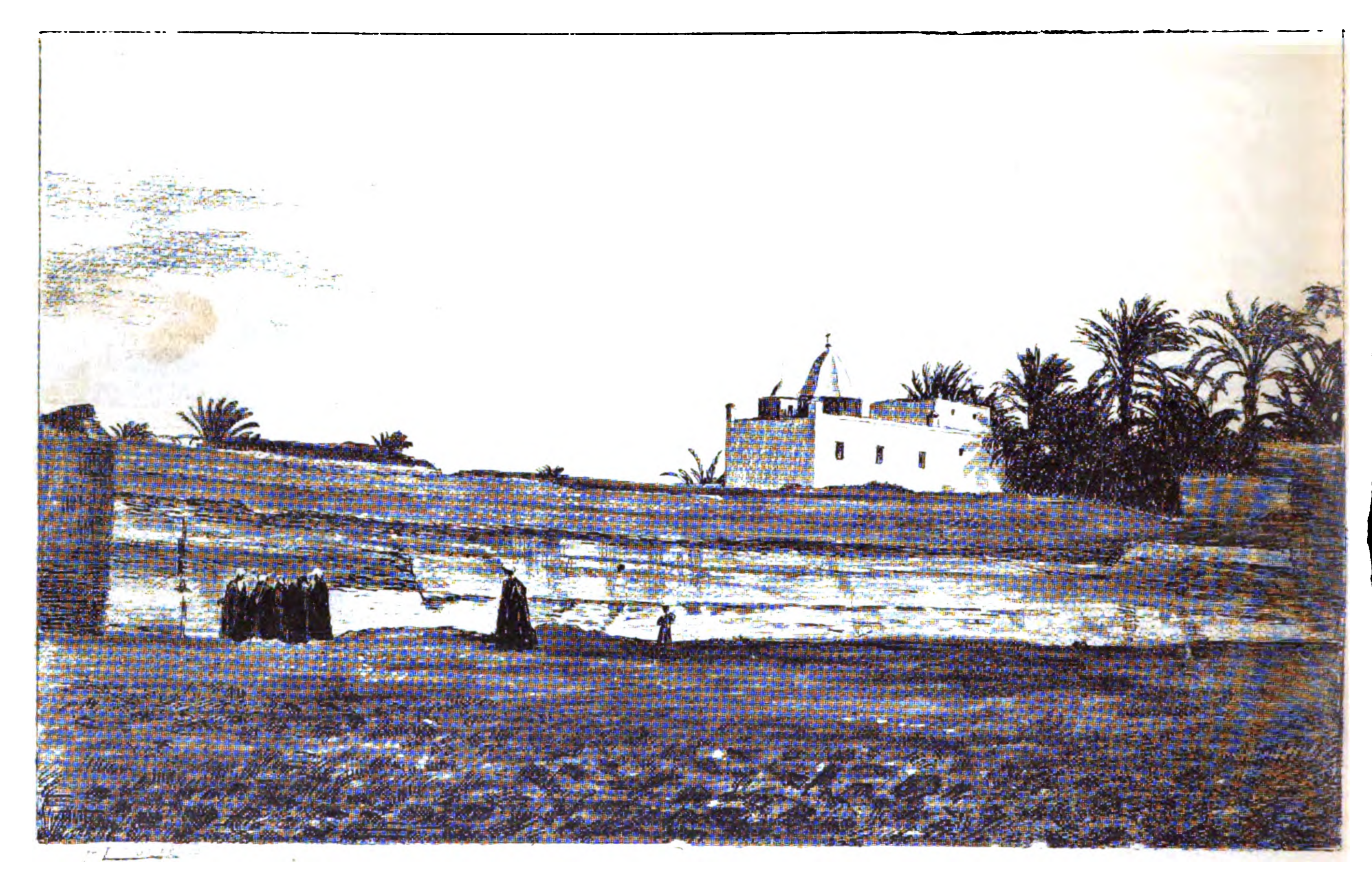
« — Je vois, lui dis-je, un crochet des fruits. »

Et le Seigneur me dit :

« — Le temps de la ruine de mon peuple est venu. »

Le Seigneur, pour annoncer au prophète qu'Israël allait être ravagé en punition de ses crimes et que ses chefs seraient emmenés en captivité, lui montre l'un de ces crochets dont on se sert pour cueillir les fruits les plus élevés, que la main ne peut atteindre. Peut-être la pointe crochue du cédrat rappelait-elle aux juifs, à la fin de la récolte, à l'entrée de l'hiver, le crochet à fruits montré au prophète en signe de la prochaine captivité d'Israël.

(*A suivre*).



EGYPTE. — EGLISE COPTE DE KOM GHARIB, PRÈS TÉMA ; d'après une photographie du R. P. JULLIEN.

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

— Suite (1) —

Navigation sur le Woleu.

M. Foret et moi commençons notre première exploration sur le fleuve. Nous avons résolu d'aller à la rivière Dédé que l'on nous a peinte comme un réservoir admirable d'animaux: hippopotames, canards, caïmans sarcelles, poissons.

Un peu avant neuf heures, nous y sommes ; mais, première déception, notre pirogue n'y peut entrer et il nous faut aller à pied tout le long du bord. La rivière Dédé est à peine une rivière ; c'est une déviation du Woleu, emprisonnant une grande île.

Large d'un mètre à peine à l'entrée, elle s'agrandit ensuite énormément et devient une crique dont plusieurs centaines de mètres séparent les rives, où de paresseux nénuphars dorment au soleil, étalant leurs feuilles glauques qui miroitent à la lumière et leurs blanches tiges fleuries. Partout le poisson saute. Çà et là, un caïman se

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai, 6 juin et la carte p. 33.

chauffe sous les ardents rayons de Phœbus, attentif néanmoins au moindre bruit, plongeant dans l'eau noire pour ne reparaître que longtemps après. Un sentier court tout autour du Dédé, dans la forêt ombreuse, s'ouvrant çà et là sur la rivière tranquille, aux bons endroits que connaissent et aiment les pêcheurs indigènes. Plus loin, le Dédé se rétrécit, redevient un simple ruisseau, puis s'élargit de nouveau pour aller finalement se jeter dans le Woleu, auquel, aux hautes eaux, il sert en somme de déversoir.

Nous cheminons tout autour. D'hippopotames, point, et je ne crois pas qu'ils puissent vivre ici. J'aperçois un caïman et de nombreux canards sauvages volent dans les roseaux. Malheureusement, quantité de Pahouins sont venus avec nous, pour voir les fusils des blancs ! Impossible de les faire partir ! on a beau se fâcher ! Et les canards qui ont l'oreille fine, se gardent bien, les gaillards, de venir de notre côté. Il faut se résigner à les tirer à balle à plus de 100 mètres. M. Foret, qui en abat un, ne peut renouveler son exploit, car les fins volatiles s'envolent au loin et se cachent dans l'impénétrable barrière de roseaux où nous ne pouvons guère songer à les poursuivre.

Nous allons déjeuner au village d'Abongési, au milieu d'un vaste concours de peuple, avide de contempler nos traits.

***

Puis nous voilà en pirogue de nouveau : nous descendons encore le fleuve pour arriver une heure et demie plus loin, aux villages Ngomeu, suite de hameaux très peuplés, au nombre de sept. Comme partout l'accueil est sympathique, chaleureux, et les renseignements que nous demandons nous sont donnés de grand cœur. On voudrait bien nous retenir.

A 6 heures nous sommes en face d'Abongési, près d'Avang, et le chef qui se tient sur le bord nous appelle à grands cris, à grand renfort de gestes. Il nous promet un cabri et deux poules si nous lui faisons l'honneur de coucher chez lui cette nuit. Accepté avec enthousiasme, car nos hommes sont fatigués.

Avang, avec ses larges rues, ses soixantes cases bien alignées, très propres, est vraiment un beau village. Tout le monde est pour nous aux petits soins : le canard fait les frais du souper. On nous offre du vin de cannes à sucre, des taros, des ananas, etc., et c'est en causant du passé, du présent et de l'avenir que la soirée passe et que le sommeil vient.

La nuit eût été bonne sans d'innombrables rats qui poussent d'audacieuses randonnées jusque sur nos figures. Il faut dix fois se relever, bâton en main, pour chasser les intrus. Bientôt les moustiques se mettent de la partie et achèvent de rendre la nuit peu intéressante. Aussi, soupirons-nous avec impatience après l'aurore.

***

Lundi 5 mars. — Reprenons notre voyage. Seuls, les canards et les calaos endormis sur les rives et qui s'envolent pesamment sur notre passage, égaient le paysage et nous distraient un peu. Plus loin, c'est une troupe de singes qui s'enfuient effrayés avec leur petit cri strident : *Kst, kst, kst.*

A 8 heures, nous sommes à Mvila, comptant sur la promesse faite le vendredi précédent. Le chef nous avait affirmé que le lundi, dès le matin, tous ses hommes seraient là, prêts à partir pour Sendjé, afin d'aller chercher les marchandises destinées à la factorerie.

Nous arrivons : personne ! Tout le monde est aux plantations ! Seul, le chef d'Avang se présente. Comme à nous, le temps lui dure ! Nous allons l'expédier ; mais voici qu'une tornade éclate, furieuse ; la pluie tombe à torrents. Le même hangar qui nous abrite, est vite réduit à rien sous l'assaut furieux du vent, et jusque bien avant dans la nuit, nous attendons, stoïques et mouillés, que le ciel veuille bien fermer ses écluses. Triste journée, triste nuit !

***

6 mars. — Nos voyageurs sont enfin là ; mais, pour partir, ils se font joliment tirer l'oreille.

« — Pars-tu, toi ? demande l'un.

« — Non, j'ai mon champ à faire !

« — Et toi ?

« — Moi, ma maison à réparer. »

L'enfant de celui-ci est malade ; la femme de celui-là enceinte, et il lui est interdit de manger du manioc tout le temps de la gestation ; alors comment se nourrir en route ?

C'est, en effet, soit dit en passant, une curieuse coutume fang que celle-là. Tant que la femme n'est pas délivrée, le mari ne peut manger de certaines choses déterminées et que d'habitude il aime fort : l'un sera privé de cabri, l'autre de poule, celui-ci de manioc, celui-là de bananes, de poisson, de tabac, que sais-je encore ? Quand on a 30 femmes, c'est plutôt gênant.

***

Ces mesures prohibitives, dites *éki*, sont, au reste, fort répandues. Les grands chefs ont le droit d'en imposer en certaines circonstances et elles sont scrupuleusement observées.

Ainsi, près de Sendjé, un ébénier, l'unique de la contrée, est *éki* : défense absolue de le couper ! Depuis tantôt trente ans, l'éki dure et l'ébénier prospère. Pourquoi ? c'est justement parce qu'il est unique ! Mais il est sur le bord de la rivière et chaque fois qu'un Blanc monte le fleuve, on ne manque pas de lui faire remarquer cet arbre :

« — Tiens ! un ébénier ! Faut-il qu'il y en ait pour qu'on ne coupe même pas ceux qui sont sur le bord de l'eau ! »

Et le Blanc inscrit gravement sur son carnet :

« Pays riche en ébène ; on en trouve jusque sur les bords de la rivière. » (Textuel.)

La première fois, bien qu'un peu sceptique, j'ai été pris ; le noir avait un air si indifférent ! mais, la seconde fois, négligemment, moi aussi, j'ai dit :

« — Jean-Baptiste, abordons. »

On aborde.

« — Jean-Baptiste, la hache !

« — Pourquoi faire, *minissé* ?

« — Mais pour couper cet arbre ! »

Alors on m'a vite avoué la petite histoire, en me demandant de n'en pas causer. Aussi, chut ! n'est-ce pas ? vous n'en direz rien !

Filles et femmes ont un *eki* sur la viande. Les vieux le leur ont imposé, et cela se comprend ; c'est autant de gagné pour eux. *Eki* sur la viande pour les jeunes gens également, sauf celle qu'ils se procurent eux-mêmes. *Eki* pour l'homme dont la femme est morte, *eki* sur ceci, *eki* sur cela, et enfin *eki* général pour une tribu sur certain animal qu'elle respecte de façon particulière et ne tue jamais !

En somme, c'est absolument le *tabou* polynésien, et il est enfreint rarement. Quand, aux jours de grandes réjouissances, les enfants de nos missions ont du lard ou du bœuf à manger, il en est toujours quelques-uns parmi les « nouveaux » qui luttent héroïquement contre leur ventre et leurs yeux, en l'honneur de l'*éki.* »

Tous les Pahouins respectent, au reste, scrupuleusement l'*eki* du voisin. Aussi est-il bien facile à nos chrétiens d'observer le vendredi : la viande leur est *eki*, ce jour-là.

Pour nous, cette coutume a du bon : c'est ainsi, par exemple, que, pour ma part, en qualité de *minissé*, j'ai un grand *eki* pour les femmes. Les Pahouins le savent, se le répètent et me laissent en paix, bien qu'un pareil *eki* les étonne fort. Oh ! mais j'en ai un bien plus ennuyeux..... pour eux et que maintes fois ils m'ont proposé de faire lever par leurs grands sorciers. Souvent je vous ai dit que nos Fangs sont quémandeurs, mendiants au possible. Eh ! bien, j'ai un *eki*, oh ! mais un formidable! Défense de faire aucun cadeau ! Comme c'est ennuyeux... pour eux !

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

MGR GRANDIN,

Oblat de Marie-Immaculée, évêque de Saint-Albert.

Le vénérable doyen de l'épiscopat canadien, Mgr Vital-Justin Grandin était né à Saint-Pierre-la-Cour (diocèse du Mans), le 8 février 1829. Le 28 décembre 1851, il prenait l'habit religieux dans la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée.

Ordonné prêtre le 23 avril 1854, le R. P. Grandin partait presque aussitôt pour le Vicariat apostolique de Saint-Boniface (Canada), qui embrassait alors tous les territoires comprenant aujourd'hui, grâce aux progrès magnifiques opérés par la foi, les diocèses de Saint-Boniface et de Saint-Albert, les vicariats du Mackensie, d'Athabaska et de la Saskatchewan. Trois ans plus tard, la générosité et l'ardeur de son zèle et sa vive intelligence le désignaient pour l'épiscopat.

Le 21 décembre 1857, à vingt-huit ans, il était nommé coadjuteur de Mgr Taché, avec le titre d'évêque de Satala, et sacré le 30 novembre 1859. Le 22 septembre 1871, à la fondation du nouvel évêché de Saint-Albert, Mgr Grandin en fut chargé. Pendant plus de trente ans le vaillant évêque a gouverné ce vaste diocèse, avec un dévouement qui, sous un climat rigoureux et parmi des labeurs excessifs, usa l'énergie de son corps robuste. Accablé par la maladie depuis plusieurs années, Mgr Grandin a succombé le 3 juin.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Pour les missions les plus nécessiteuses (Tché-ly sud-est).

Dieu soit béni!........ 300 »
Au nom d'un défunt, demande de prières........ 25 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Selvanader, Pondichéry).

Dieu soit béni!........ 300 »
Au nom d'un défunt, demande de prières........ 25 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Vincent, Franciscain, mission d'Assiout, Haute-Egypte).

Anonyme du diocèse de Metz........ 100 »
Au nom d'un défunt, demande de prières........ 25 »
M. Ch. Faivre d'Arcier, diocèse de Langres........ 15 »
Anonyme d'Angers, demande de prières spéciales........ 20 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Crochet).

Au nom d'un défunt, demande de prières........ 25 »

Pour les affamés de l'Inde (Mgr Crochet).

Anonyme de Farbus, diocèse d'Arras........ 2 50

A Mgr Fallize, Norwège.

M. l'abbé Dupouy, diocèse d'Aire........ 3 »

Pour les missions éprouvées par la famine (Mgr Crochet).

Mlle de Gourjault, diocèse de Tours, demande de prières... 22 »

Au R. P. Federlin, des Pères Blancs, pour le Séminaire Sainte-Anne de Jérusalem.

M. Spetz, du diocèse de Strasbourg........ 12 50

A M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry), pour les enfants de la première communion.

M. Nogueira, diocèse d'Angoulême, demande de prières pour un défunt........ 20 »

A Mgr Barthe, Maduré, pour ses chapelles.

H. M., de Marseille........ 15 »

Au R. P. Lacombe, pour sa paroisse des parias, à Trichinopoly.

H. M., de Marseille........ 15 »
Une sœur des hôpitaux, Lyon, demande de prières pour ses défunts........ 5 »
Mlle Marie F. Dufresne, du diocèse de Strasbourg........ 5 »
Mlle Jeanne F. Dufresne, du diocèse de Strasbourg........ 5 »

Au R. P. Héraudeau, Maduré.

Une sœur des hôpitaux, Lyon, demande de prières pour ses défunts........ 5 »
Une anonyme d'A., diocèse de Nancy........ 100 »
Mme la Supérieure du Refuge de Marie, à Gand........ 10 »

A Mgr Lavigne, Trincomalie (Ceylan).

M. l'abbé Astruc, de Pineton, diocèse de Mende........ 10 »
Sœur Julie, de Pineton, diocèse de Mende........ 10 »
Sœur Louise, de Pineton, diocèse de Mende........ 10 »

Pour les affamés de la Chine (Kiang-si septentrional.

Anonyme du Farbus, diocèse d'Arras........ 2 50

Au R. P. Dangy, Su-tchuen oriental.

L. M., diocèse de Poitiers........ 5 »

Au R. P. Marie-Gérard, Trappe de Notre-Dame du Phare, Hakodaté.

Une sœur des hopitaux, Lyon, demande de prières, pour ses défunts........ 10 »
M. l'abbé Chalubert, Angers........ 10 »

Au R. P. Rolland, pour les missions de la Haute-Egypte.

H. M., de Marseille........ 15 »

Au R. P. Trilles, Gabon.

Mlle de Gourjault, diocèse de Tours, demande de prières.... 2 »
M. C., diocèse de Paris, priez pour moi........ 2 50

Au R. P. Dépaillat, à Tabara (Tanganika).

A. C., prêtre de Saint-Sulpice........ 5 »

A Mgr de Cormont, Saint-Pierre et Fort-de-France.

M. Emmanuel F. Dufresne, diocèse de Strasbourg........ 125 »

Au R. P. Cognet, à Oato (Nouvelle-Zélande).

M. E., diocèse de Rennes........ 20 »

Au R. P. Guis, Nouvelle-Guinée.

M. C., diocèse de Paris, priez pour moi,........ 2 50

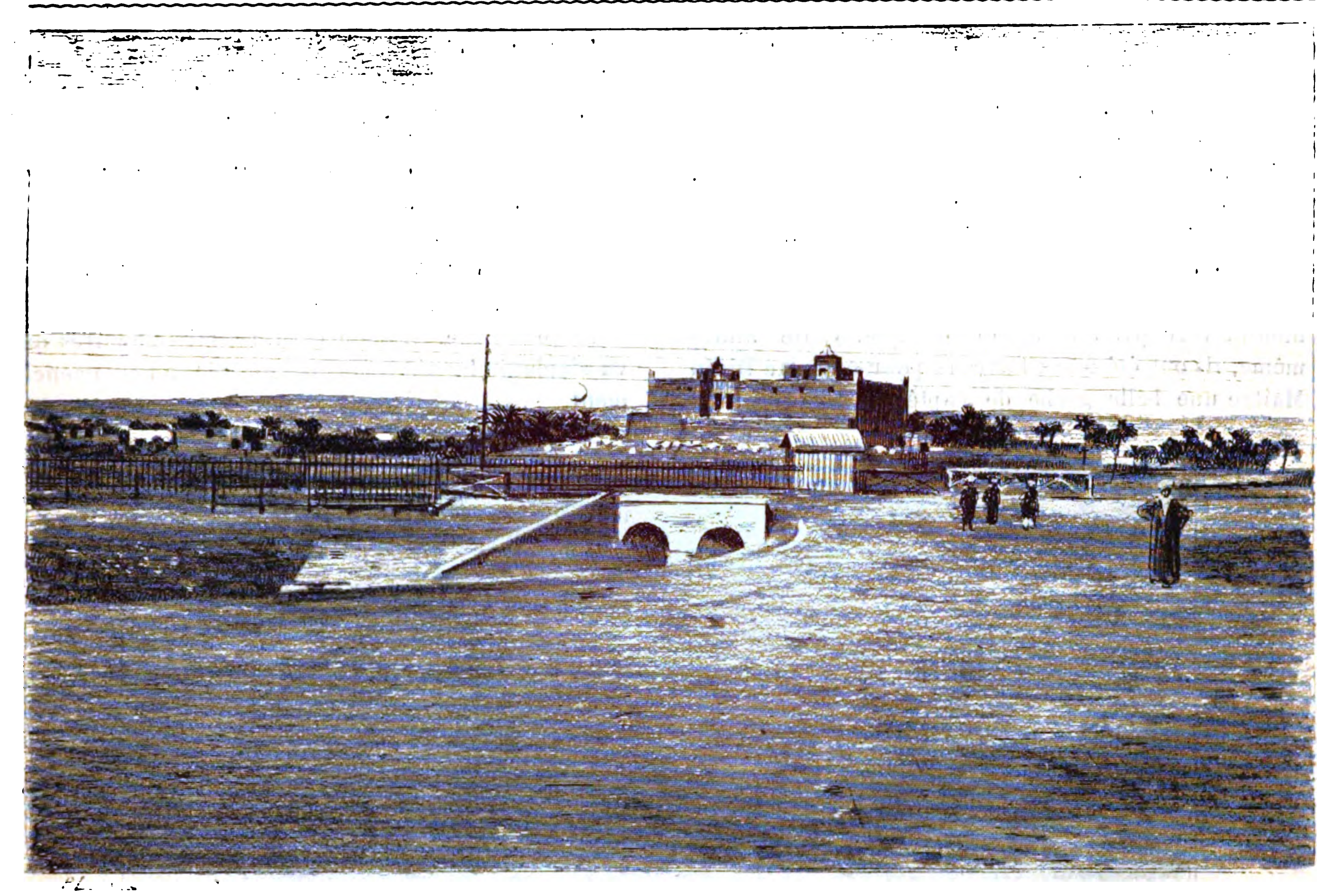
Pour les *Missions Catholiques* et la Carte-Prime.

Anonyme, 50 fr.; M. Ch. Faivre, d'Arcier, 5 fr.; M. Mathé, 5 fr.; Mme Goudé, 3 fr.; M. l'abbé Lejars, 5 fr.; Mme veuve Astinelle, 5 fr.; M. Mainil, 5 fr.; M. Sautereau, 5 fr.

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



EGYPTE. — Couvent schismatique près la gare de Téma; d'après une photographie du R. P. Jullien, de la Compagnie de Jésus (voir p. 294).

CORRESPONDANCE

TANGANIKA

Progrès de la mission.

Rien de plus consolant que la lecture de ce rapport. On verra que les travaux des missionnaires, dans ces régions de l'Afrique équatoriale, continuent à porter des fruits abondants.

Mgr Lechaptois, rentré en France depuis deux ans à cause de sa santé ébranlée et dont on a longtemps désespéré, est complètement et providentiellement remis. A la grande joie de ses missionnaires et de ses néophytes, il reprendra à la fin du mois de juillet le chemin de sa lointaine mission.

LETTRE DE MGR LECHAPTOIS, DES PÈRES BLANCS, VICAIRE APOSTOLIQUE

Il y a dix ans, nous n'avions qu'une seule station, et ne comptions que 500 à 600 chrétiens ou catéchumènes. Aujourd'hui la mission, qui, comme étendue, représente à peu près un tiers de la France, compte un personnel de 16 Pères, 8 Frères coadjuteurs, 11 Religieuses et 43 Catéchistes. Le nombre de nos néophytes est de 2.401 et celui de nos catéchumènes de 9.228. Nous avons 7 stations principales, 3 établissements de Sœurs et une trentaine de postes secondaires occupés par des catéchistes-instituteurs. Ces derniers, avec l'aide de leurs femmes, chargées des écoles de filles, font la classe à 3.317 enfants.

***

La station de Karéma, la plus ancienne de toutes, compte, à elle seule, 1.460 néophytes. Cette chrétienté nous réjouit par sa ferveur et ses bonnes dispositions, qui ne le cèdent en rien à celles des meilleures paroisses de France.

Hélas! nous ne sommes pas sans inquiétude, elle est menacée de la famine. Les sauterelles ont dévoré le sorgho et des pluies diluviennes ont inondé les champs de patates et de manioc, faisant pourrir ces tubercules.

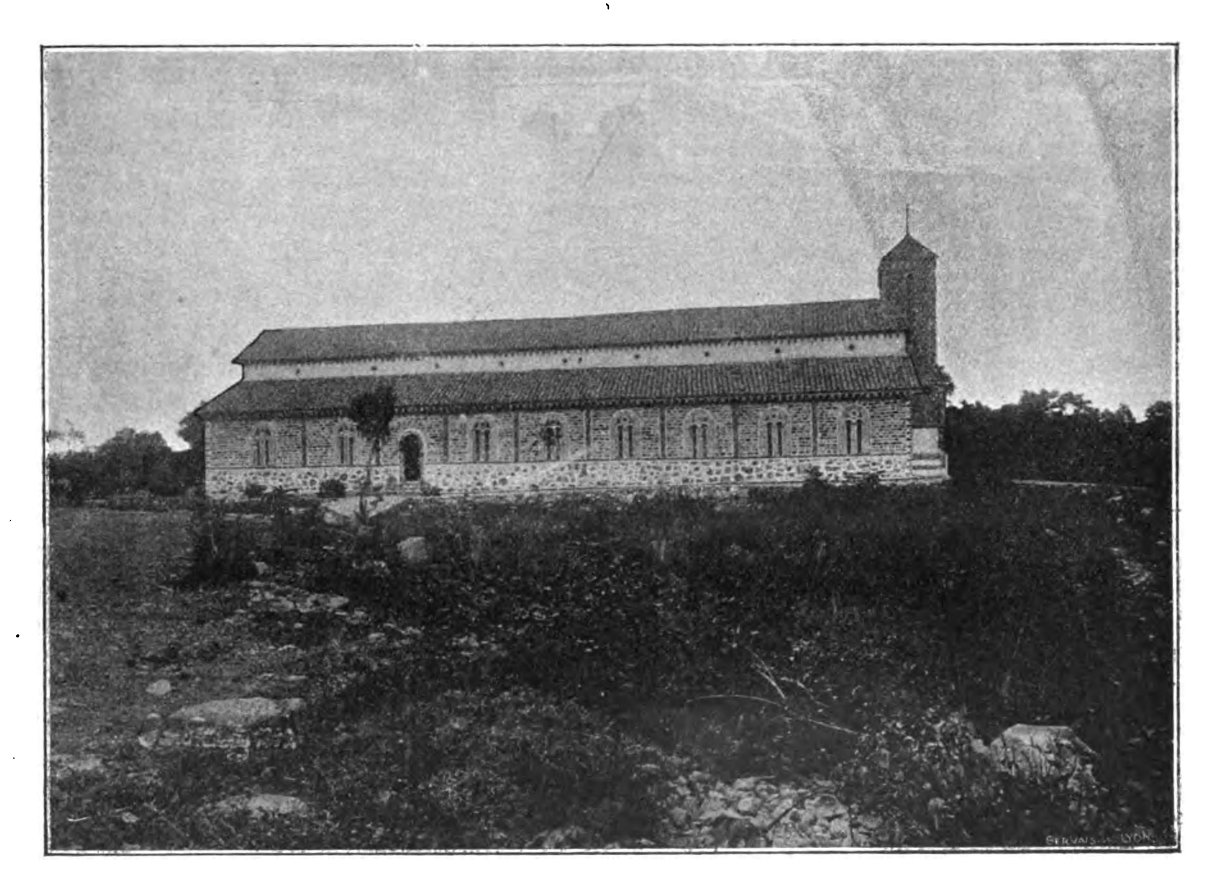
« — Qu'allons-nous devenir ? disent, tous les jours, mes néophytes, nous mourrons de faim, cette année. »

Ils se montrent cependant pleins de confiance en Dieu.

Un fait qui a rempli nos cœurs d'une grande joie, c'est le mouvement des conversions au Kabendé. Ce pays voisin de Karéma était resté rebelle aux instructions des missionnaires; voilà qu'enfin les cœurs se sont laissés toucher par la grâce. Le moment semble venu où nous pourrons y récolter une ample moisson d'âmes.

Jusqu'ici c'était surtout parmi des populations plus douces et plus dociles que l'action des missionnaires s'était fait sentir. Ainsi, la mission de Saint-Pierre et Saint-Paul à Kala, dans l'Urungu, et celle de Saint-François-Xavier à Kirando, dans l'Ufipa, ont, dès le commencement, obtenu un plein succès. Ces deux missions ne comptent qu'un nombre relativement petit de chrétiens baptisés. Mais les catéchumènes sont déjà près de 8.000 et les missionnaires verront bientôt leur petit troupeau décuplé. Cette année même, ils ont été assez heureux pour offrir au Divin Maître une belle gerbe de baptêmes d'adultes. La station de Saint-Pierre et Saint-Paul en a compté 38 et celle de Saint-François-Xavier, 129. Si j'ajoute que, dans ces deux postes, on a baptisé plus de 300 adultes ou enfants en danger de mort, je croirai avoir suffisamment montré que l'œuvre de Dieu s'y fait d'une manière très satisfaisante.

La mission de Saint-Joseph d'Utinta, toute jeune qu'elle est, a déjà apporté sa part d'épis à la gerbe que nous avons le bonheur de déposer aux pieds du Père de famille. Grâce à Dieu, les missionnaires ont vu s'aplanir les difficultés rencontrées au commencement.



TANGANIKA. — Eglise Saint-François-Xavier de Kirando ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr Lechaptois (voir le texte).

Ils ont réussi, en attirant d'abord les enfants, à gagner la sympathie de tout le monde; 52 néophytes, baptisés dans l'année, ont porté à 150 le nombre de leurs chrétiens. En outre, 300 catéchumènes sérieux soupirent ardemment après le baptême.

L'église provisoire de cette station est déjà beaucoup trop petite pour contenir la foule qui s'y presse chaque dimanche. Il serait urgent d'en construire une plus grande et plus convenable. Mais l'état de notre caisse ne nous a pas permis, jusqu'ici, d'entreprendre cette construction.

∴

Il nous faut quitter, maintenant, les bords du Tanganika et nous transporter jusque dans la populeuse vallée du Rukwa, à six journées de marche à l'Est. Là, nous trouvons la station de Saint-Pierre Claver. Ses 48 néophytes sont des chrétiens venus de missions plus anciennes; car, n'ayant encore que 3 ans d'existence, elle ne peut avoir que des catéchumènes, puisqu'il faut quatre années de postulat pour l'admission au baptême.

Plus qu'aucune autre, elle a été marquée du sceau de la Croix; en une seule année, les trois missionnaires prêtres qui y travaillaient sont morts. Elle compte déjà plus de huit cents enfants dans ses écoles et deux cent vingt-deux catéchumènes. Du reste les

Akwa (habitants du Rukwa) se sont toujours montrés bien disposés à l'égard des missionnaires.

A Saint-Pierre-Claver, comme dans nos autres stations, les catéchistes recherchent, avec zèle, les enfants et les adultes en danger de mort, et le chiffre de cent trente baptêmes *in extremis*, enregistrés cette année, témoigne de leur zèle.

∴

Je voudrais pouvoir espérer les mêmes succès de la mission Saint-Boniface de Mkulwe, fondée l'année dernière ; mais cette station passe, en ce moment, par une crise pénible. Dans les premiers temps, les habitants, le chef en tête, se faisaient instruire en grand nombre ; les enfants venaient volontiers aux écoles. Il a suffi du passage d'une sorcière pour faire évanouir les belles espérances qu'inspiraient ces heureux débuts. Cette sorcière a défendu aux Wakulwe de suivre la religion des missionnaires, les menaçant de la petite vérole et de toutes sortes de maux. Ces pauvres sauvages, saisis de crainte, ont cessé, presque tous, d'assister aux instructions. Le chef lui-même, pour s'excuser de ne plus venir à l'église, a prétexté que les Pères avaient jeté un sort au siège sur lequel il s'asseyait.



TANGANIKA. — LE *Santo Karolo*, BATEAU DE LA MISSION DE KAREMA, CONSTRUIT PAR UN FRÈRE DE LA MISSION ; d'après un croquis (voir le texte).

Trois de nos missionnaires, partis pour fonder une nouvelle station dans le pays de Kiwele, ont trouvé la place occupée par des ministres protestants. Pour ne pas avoir à lutter contre ces ministres, protégés d'ailleurs par l'autorité locale, ils ont dû se retirer vers le pays de l'Urori ou Usongo, que l'on dit très peuplé.

∴

Nos écoles progressent merveilleusement et nous donnent les plus belles espérances. Elles sont déjà au nombre de quarante-neuf et comptent trois mille trois cent dix-sept élèves.

L'école Saint-Joseph, où se forment nos catéchistes-instituteurs, est en progrès, elle aussi. Ses élèves, dont nous avions voulu d'abord restreindre le nombre à quarante-cinq ou cinquante, dépassent la soixantaine. Elle pourra nous fournir, désormais, chaque année, une dizaine de ces précieux auxiliaires, en attendant qu'elle nous donne quelques prêtres indigènes.

Les Sœurs Blanches nous aident grandement à faire avancer l'œuvre de Dieu. Dans les trois stations où elles sont établies, elles sont chargées des orphelinats de filles et du soin des malades. Grâce à leur esprit d'abnégation et à un dévouement au-dessus de tout éloge, elles ont pleinement réussi et ont gagné partout l'affection respectueuse et l'entière confiance des indigènes. Deux d'entre elles sont allées, dans l

cours de cette année, recevoir au Ciel la récompense de leurs travaux et de leurs sacrifices.

Si, avec l'aide de Dieu, un peu de bien a été fait, il en reste encore beaucoup plus à faire, et je me demande, non sans inquiétude, où nous trouverons les ressources nécessaires pour soutenir ces œuvres multiples qui vont se développant de plus en plus, chaque année. Je compte surtout sur la bienveillante sympathie des lecteurs des *Missions catholiques*.

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Chavanol, des Missions-Etrangères de Paris, nous écrit de Mel-Sittâmoûr :

« Décidément, l'Inde est la patrie des fléaux. Actuellement la petite vérole décime mon district. Plus de cinquante petits enfants ont déjà succombé.

« Pour faciliter mes visites à mes quarante villages chrétiens, pour aller plus vite à mon peuple malade, famélique, mourant, j'avais un cheval, cadeau d'un de mes confrères voisins.

« Ce n'était ni un pur sang, ni un poney alezan, ni même un cheval du pays; il était de je ne sais quelle race. Mais, tel qu'il était et, malgré son défaut de dévaler trop vite les pentes, de me faire aller quelquefois ventre à terre, il me rendait de grands services en toutes saisons.

« Hélas! il vient d'être victime de son grand âge, de ses vingt-un ans révolus.

« Maintenant je suis missionnaire à pied. C'était bon pour mon jeune temps; à présent les longues courses pédestres n'ont plus le charme d'autrefois. Aussi écoutez une de mes prières quotidiennes :

« Mon Dieu, envoyez-moi quelques roupies pour l'achat d'un « autre bidet ou de deux petits bœufs que j'attellerai à une « voiture. »

« Vénérés bienfaiteurs, nous ne vous oublions point dans nos prières ; de votre côté, veuillez penser aux chrétiens et au missionnaire de Mel-Sittâmoûr. »

Lahore (*Hindoustan*). — Mgr Pelckmans, capucin, évêque de Lahore, nous écrit :

« Depuis quatorze ans que je me trouve aux Indes, l'expérience m'a appris qu'entre toutes les œuvres d'une mission, les deux plus importantes sont le baptême des enfants païens en péril ou à l'article de la mort et le rachat des enfants païens. La première fait des anges et peuple le ciel. La seconde fait des chrétiens fervents et peuple l'Eglise de la terre. Pour la première nous avons créé six dispensaires; pour la seconde, des orphelinats.

« Un mot d'abord sur nos dispensaires. Tous les jours, chacun d'eux reçoit de 20 à 50 malades Hindous ou Mahométans qui y affluent de très loin, ce qui fait au moins soixante mille pauvres souffrants soulagés par an. Chaque jour aussi, un, deux, parfois trois ou quatre enfants païens *in periculo* ou *in articulo mortis* y sont baptisés. Quelles belles pépinières d'anges pour le ciel! Mais où trouver les moyens de fournir les médecines et de couvrir les dépenses absolument nécessaires ?

« Arrivons à l'œuvre du rachat des enfants païens. Les deux dernières famines ont rempli nos trois grands orphelinats de centaines d'orphelins, aujourd'hui tous baptisés et instruits dans notre sainte Religion. Continuer à les nourrir devient pour moi un problème que la charité seule peut résoudre. En outre, il nous sera bientôt donné d'adopter autant de nouveaux pensionnaires que la charité catholique nous permettra de nourrir. Voici comment. La peste, dont le Punjab est resté longtemps préservé, vient d'éclater ici plus furieuse que partout ailleurs. Chaque semaine elle fait ici des milliers de victimes. La semaine dernière, les statistiques du Gouvernement disaient qu'en huit jours 21.389 personnes avaient succombé au fléau dans notre province, et encore ce chiffre est loin d'être exact, car les indigènes cachent leurs pestiférés autant que possible aux agents du Gouvernement.

« Mais comment recevoir de nouveaux orphelins quand il nous est déjà difficile de nourrir les quelques centaines que nous avons à notre charge? La réponse dépend de vous, chers lecteurs. Pour l'amour de Jésus, je vous conjure de nous aider à délivrer du paganisme tant de pauvres enfants : nos Missionnaires en feront de dignes chrétiens, qui à leur tour propageront notre sainte foi. Les missionnaires protestants, aidés de leurs amis d'Angleterre et d'Amérique, remplissent leurs institutions de ces enfants pour en faire des prosélytes. Sera-t-il dit que les catholiques sont moins charitables? Nous laisseront-ils sans secours ? »

Birmanie méridionale. — M. Luce, des Missions Etrangères de Paris, provicaire apostolique, nous écrit de Rangoon, le 19 mai :

« Dans l'après-midi du 6 mai, un terrible cyclone dont les journaux ont dû déjà vous dire tous les dégâts, entr'autres la perte totale de plusieurs steamers, dont l'un, *le Camorta* comptait près de 700 passagers Indiens, venait s'abattre sur les côtes de Birmanie.

« La mission naissante de Ngapiaudow ne fut pas épargnée. M. Cance et son confrère n'eurent que le temps de se réfugier en lieu sûr, mais pour voir tous leurs édifices, chapelle, résidence et école, renversés en un instant, et leurs effets emportés par la bourrasque.

« Il faut bâtir à nouveau et plus solidement. Toujours confiant en la Providence, M. Cance a engagé des charpentiers birmans qui lui promettent d'achever la résidence en un mois de temps. Pour qu'on aide notre jeune confrère à se débrouiller, je viens crier au secours, en attendant que ses récits de début chez les Cariens de ces parages lui amènent de larges aumônes.

« La fondation de nouveaux postes, voilà une œuvre qui se recommande d'elle-même aux amis des missions catholiques. C'est la plus nécessaire en cette jeune et prospère mission de Birmanie méridionale. »

Etats-Unis. — En nous accusant réception d'un subside que nous avions eu la joie de lui faire parvenir, Mgr Kaïrallah Stephan, chorévêque et vicaire patriarcal maronite, nous donne les détails suivants sur les Syriens dont il a la charge spirituelle :

« L'émigration des Maronites aux Etats-Unis date d'une vingtaine d'années, émigration motivée par la pauvreté du Liban. Le nombre des Maronites qui sont venus s'établir aux Etats-Unis est de 40.000 environ. Ils font un petit commerce d'objets de piété, chapelets, croix, livres de prières. Aucun d'eux n'est riche. La plupart habitent New-York et la résidence du plus grand nombre est Washington Street.

« Ils ont grand besoin d'avoir une église pour accomplir leurs devoirs religieux, suivant leur rite, auquel ils sont très attachés. Il leur faudrait aussi une école pour dispenser leurs enfants de fréquenter les écoles protestantes.

« Ayant demandé à Sa Béatitude le Patriarche maronite, un curé pour leur service spirituel, ils ont eu la joie de voir leur supplique favorablement accueillie. Mgr Elie Hoyek m'a envoyé auprès d'eux. Daignez penser à nous, pauvres Maronites du Nouveau-Monde, en vous rappelant que les Maronites ont été surnommés les Français de l'Orient. »

Océanie centrale. — Mgr Lamaze, mariste, vicaire apostolique, de Maofaga (Tonga), nous écrit le 7 avril :

« De temps à autre notre excellent procureur, le R. P. Régis. me transmet, au nom des *Missions catholiques*, des dons qui sont toujours les bienvenus. Je vois que l'on n'oublie pas le pauvre évêque d'Olympe, et j'en suis très reconnaissant, d'autant plus que je ne suis pas le seul à réclamer les charités de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Elle est la mère nourri-



cière de tous les missionnaires du monde. Que de bien elle fait par son intéressant bulletin hebdomadaire! J'en commence la lecture par la dernière page, qui indique la distribution qu'elle assigne aux dons particuliers et je crois bien que tous les autres missionnaires font de même. Nous sommes des enfants, n'est-ce pas? Mais qui ne nous pardonnerait cet enfantillage? Combien on est heureux de voir son nom figurer dans cette liste des dons! Cela chasse le noir et redonne de la vie et du courage.

« Votre Œuvre, si éminemment apostolique, mérite d'être connue dans les plus pauvres missions qui sont à sa charge. Il faut bien exciter la reconnaissance des néophytes, qui en bénéficient, et les amener peu à peu à fournir leur modeste obole, quand c'est possible.

« Je prie le P. Régis de vous remettre la somme de 160 francs, provenant des quatre stations principales de cette île de Tonga Tapu : Maofaga, Mua, Hihifo et Nukualofa.

« Nos autres stations de l'archipel des Amis sont trop pauvres pour songer maintenant à des besoins autres que les leurs. Les deux îles de Wallis et de Futuna vous feront peut-être parvenir une petite offrande. Elles le feront directement. La distance qui nous sépare et le manque de correspondance régulière rendent très pénibles les visites épiscopales.

« Maintenant que la saison des tempêtes est terminée, je vais me diriger sur les deux îles de Niua. Voilà quatre mois qu'on n'en a reçu aucune nouvelle. L'une des deux sœurs indigènes de Niua-foou est morte; l'autre est restée seule. Je vais lui conduire une compagne.

« La moisson est toujours abondante et les ouvriers trop peu nombreux, et, sur ce petit nombre, plusieurs portent depuis de longues années le poids du jour et de la chaleur; affaiblis par l'âge et les infirmités, ils soupirent après l'aide de collaborateurs capables de continuer leurs œuvres. C'est leur prière de chaque jour. Daignent leurs anges gardiens faire entendre à beaucoup d'âmes généreuses l'appel de l'Ange de Macédoine à saint Paul : *Transiens in Macedoniam adjuva nos!* »

CHOSES D'EGYPTE

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus

Suite (1)

Le baisement de main.

Le salut le plus distingué des Orientaux est d'étendre la main vers la terre en s'inclinant, puis de la porter au cœur, aux lèvres et au front en se relevant. Les Maronites terminent le signe de la croix en se baisant le pouce de la main droite.

***

Baiser sa propre main est, en effet, depuis les temps bibliques, le signe du plus profond respect, voire même de l'adoration. Ne lisons-nous pas au chapitre XIX du IIIe livre des Rois (v. 18), que le Seigneur, apparaissant au prophète Elie dans la grotte du Sinaï pour le renvoyer à Damas, lui dit :

« Je me suis réservé dans Israël sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal et qui ne l'ont point adoré en portant leur main à leur bouche pour la baiser. »

Et le saint homme Job, pour se défendre devant ses amis d'avoir jamais adoré le soleil et la lune, ne leur dit-il pas : (XXXI, 26.)

« Si j'ai regardé le soleil dans son plus grand éclat, la lune lorsqu'elle était le plus claire; si mon cœur a ressenti alors une secrète joie, et si j'ai porté ma main à la bouche pour la baiser, ce qui est le comble de l'iniquité et un renoncement du Dieu très haut... »

***

On sait, d'ailleurs, par saint Jérôme, par Pline et d'autres anciens, que déposer un baiser sur sa main, puis étendre le bras vers l'idole, comme pour lui transmettre le baiser, était un acte d'adoration. Le mot même d'*adoration* vient probablement de cet antique usage (*ad ora*, aux lèvres).

Le prix du chemin.

Deux de nos Pères se rendaient d'Antoura à leur résidence de Bikfaya, au Liban, par les affreux sentiers de la montagne. Arrivés à une bifurcation du chemin, ils hésitent. Apercevant un travailleur dans les champs, ils l'appellent :

« — Lequel devons-nous prendre des deux chemins pour aller à Bikfaya?

« — Combien me donnes-tu pour que je te le dise? » répond le travailleur, un chrétien, peut-être schismatique.

L'un des Pères s'indigne d'une telle exigence.

« Mais, observe son compagnon, rien de nouveau en cela. Le jeune Saül, à la recherche des ânesses égarées de son père, ne jugea-t-il pas convenable de donner au moins un quart de cycle d'argent à Samuel pour savoir son chemin? » (I Rois, IX, 6, 8.)

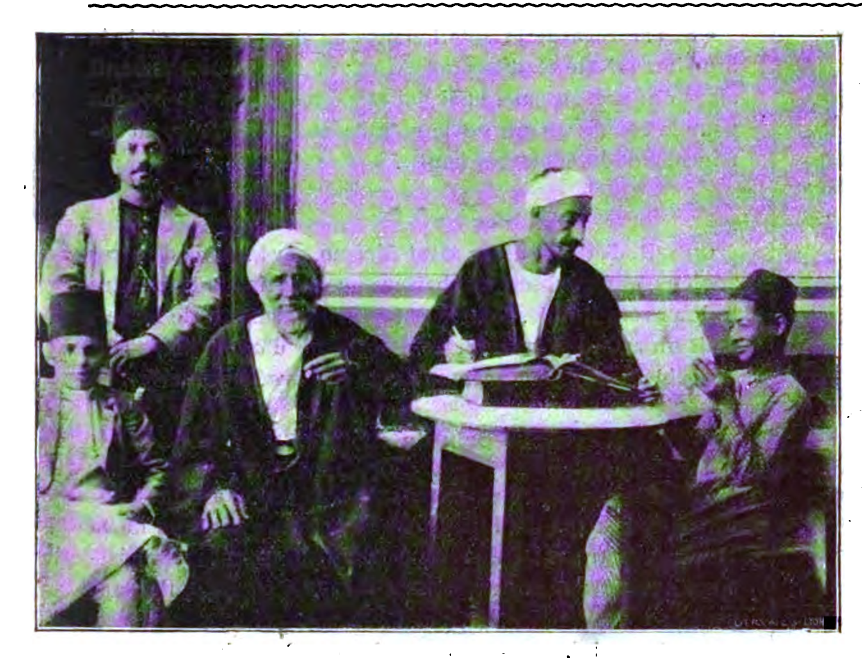
Le lit.

Le lit de l'Oriental de condition moyenne est un mince matelas, une couverture piquée, sur le revers de laquelle est cousu un léger drap en cotonnade, quelquefois un petit coussin de couleur pour oreiller. Ce lit, roulé et entouré d'une ficelle, il le porte en voyage sur les bateaux, sur les voitures publiques, même sur son cheval. Les prêtres libanais, invités aux retraites ecclésiastiques que donnent les missionnaires, y viennent avec leur lit sur le mulet. Les paralytiques de Capharnaüm et de la piscine Probatique, guéris miraculeusement par le Sauveur, trouvèrent sans doute tout naturel que, après les avoir guéris, il leur dise : — Prenez votre lit et marchez. » (Marc, II, 9.— Jean, V, 8).

Les autruches.

Bien des voyageurs, pendant leur séjour au Caire, vont visiter le parc des autruches à Mataryeh. Ils pourront vous dire que, de tous les oiseaux, aucun n'est plus silencieux, qu'au milieu de ces quinze cents autruches de tout âge, ils n'ont entendu aucun cri, aucun bruit, pas même les pas de ces animaux. Les gardiens du parc assurent que les autruches sont tout aussi silencieuses, alors même qu'on les torture pour leur enlever les plumes; que la femelle occupée à couver ses œufs, si on vient à l'inquiéter, se contente de claquer du bec en agitant les ailes; qu'un fauve, s'étant introduit dans le parc, a pu égorger une dizaine de ces oiseaux sans qu'ils aient fait entendre un cri capable d'attirer l'attention.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 6 juin.



EGYPTE. — Un bureau de comptable a Mallan; reproduction d'une photographie.



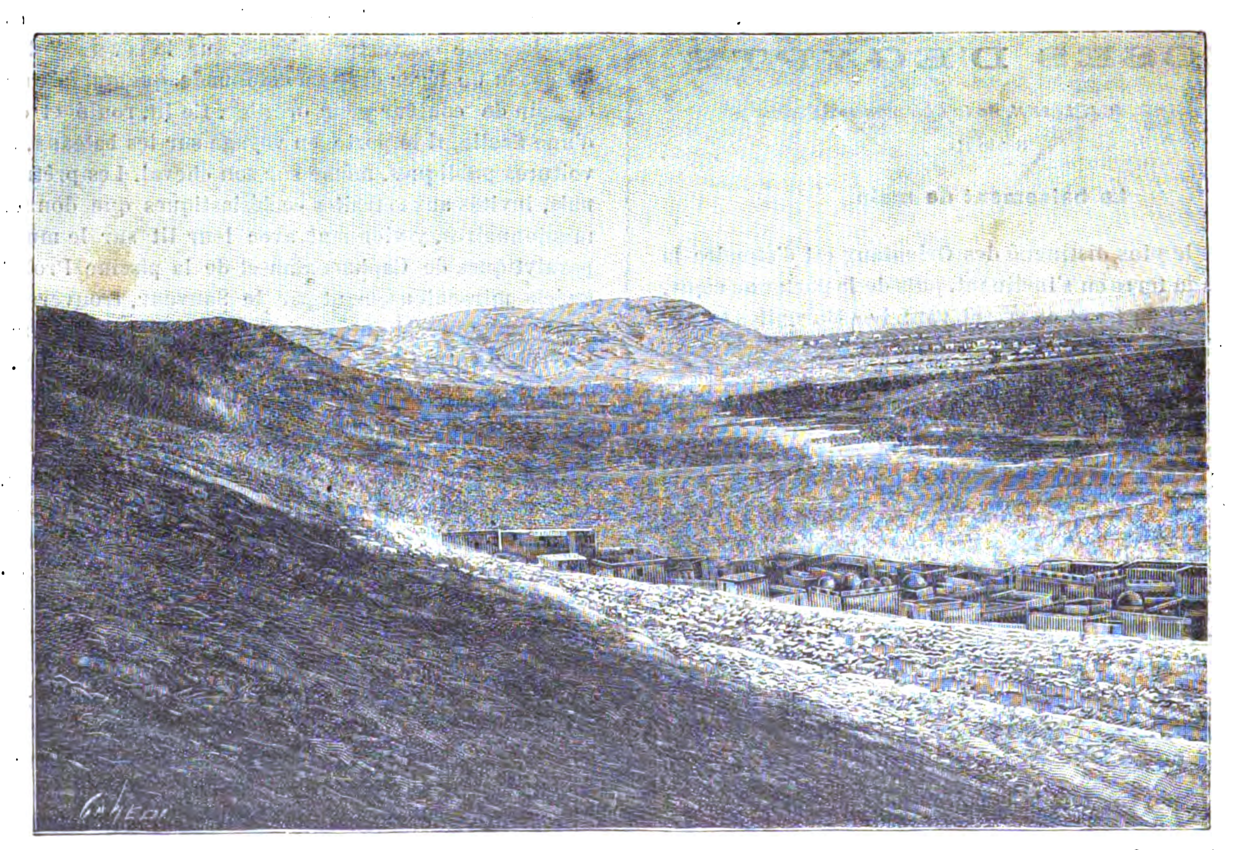
EGYPTE. — Famille habitant un tombeau antique près Assiout, d'après une photographie du R. P. Jullien.

Comment donc le prophète Michée, parlant des vengeances du Seigneur sur Samarie, a-t-il pu dire :

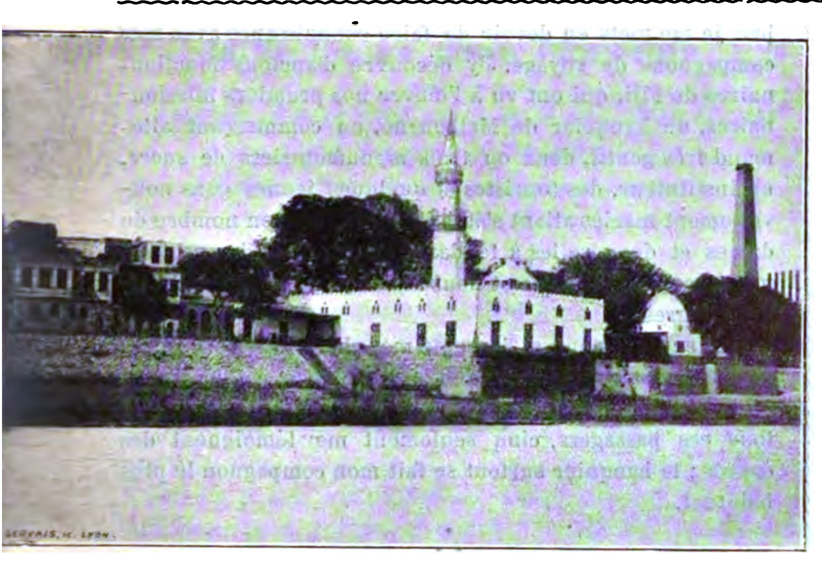
« Je pousserai des hurlements comme les dragons, et des sons lugubres comme les autruches. » (I, 8).

Comment Job (xxx, 29) et Isaïe (XIII, 22), qui, eux aussi, devaient connaître les autruches des déserts de Syrie, ont-ils pu faire allusion aux lugubres cris de ces oiseaux ?

C'est que, à l'époque de la ponte, qui a lieu en hiver, mais seulement alors, le mâle pousse par intervalle des sons graves, plaintifs, sans aucune mélodie, séparés comme les coups d'un glas funèbre, cris qu'il jette, la gorge et le cou enflés, les yeux injectés de sang, comme en proie à une suprême douleur, des cris qui rappellent celui de la hyène,



EGYPTE. — La plaine d'Assiout, vue de Deir Doronka; d'après une photographie du R. P. Jullien (voir le texte).



EGYPTE. — MOSQUÉE AU BORD DU NIL A MINIEH ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. JULLIEN.

le mugissement du taureau, même le rugissement du lion, et prennent, ce semble, au froid de la nuit d'hiver, un timbre plus sauvage, une sonorité plus puissante. Si bien que, habitant Mataryeh à plus d'un kilomètre du parc d'autruches, j'en fus inquiété durant plusieurs nuits, jusqu'à ce que j'eusse appris leur origine.

Quant aux dragons du prophète Michée, je suppose que ce sont les chacals ou les hyènes qui, eux aussi, font entendre au désert de plaintifs hurlements.

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Suite (1)

De Sydney à Suva.

Le 3 juillet, dans l'après-midi, une grande agitation régnait sur les quais de Sydney. Le *Manapouri* chauffait déjà et se préparait à quitter le port.

Tout le monde sait quelle fiévreuse activité règne autour de l'embarcadère et sur le paquebot au moment du départ. Une cohue d'ouvriers et de voyageurs affairés qui se rencontrent, se bousculent et s'injurient quelquefois; une file de voitures pesamment chargées se vidant sur le *wharf*, un méli-mélo de crochets, de poulies et de cordages qui s'emparent de toutes ces marchandises, les hissent en l'air et les laissent retomber bruyamment au fond des soutes; une nuée de clercs, de commis, d'agents commerciaux et d'officiers de tout rang réglant leurs comptes d'expédition; un *pandémonium* de domestiques de toutes couleurs cherchant leurs maîtres à bord pour obtenir une petite gratification à l'heure du départ, courant dans toutes les directions, se heurtant à tous les passagers et faisant le plus de bruit possible; enfin, une nuée de visiteurs et de visiteuses, venus là soit pour flâner, soit pour faire leurs adieux à des amis en partance.

Tel est à peu près l'aspect du *Manapouri*, lorsque, en

(1) Voir le numéro du 13 juin.



AUSTRALIE (*Océanie*). — AUX ENVIRONS DE SYDNEY ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET, mariste.

compagnie de quelques confrères, je viens m'y installer.

Le commandant Crawshaw, un néo-zélandais, est là sur le pont, la montre à la main; je me fais introduire par un ami, et j'apprends que nous allons partir dans une demi-heure. C'est juste le temps qu'il faut pour faire de décents adieux à ceux qui sont venus saluer mon départ. On cherche donc un coin favorable pour entamer une dernière causerie.

***

Pendant que l'entretien se déroule, nos chers catéchistes fijiens et samoans viennent s'asseoir auprès de nous et faire plus ample connaissance. NN. SS. Vidal et Broyer, ne pouvant pas encore continuer leur voyage, me les ont confiés. J'aurai l'œil sur eux durant la traversée, et je m'assurerai qu'ils sont bien traités, car quelques-uns en ont besoin. Bagages, commissions et messages, tout est fixé à sa place.

Un coup de sifflet retentit : c'est le second. Toute la foule des visiteurs se disperse et nous quitte. Les mains s'allongent et se joignent; des souhaits s'échangent pendant que les derniers travaux du bord s'achèvent en grande hâte. Puis, tous les étrangers ayant quitté le pont et regagné le *wharf*, et l'heure réglementaire ayant sonné, un troisième et dernier coup de sifflet se fait entendre. C'est le départ.

Le *Manapouri* glisse lentement le long du quai, s'éloigne peu à peu vers le milieu du port pendant que mille mains et mouchoirs s'agitent et se répondent de part et d'autre. Encore un instant et les collines de la cité australienne s'enfoncent peu à peu dans les eaux bleues de son admirable port; nous tournons une pointe, et nous envoyons notre dernier adieu à Sydney.

***

La veille de notre départ, deux naufrages avaient eu lieu à l'entrée même du Port-Jackson, par suite d'une mer horriblement démontée. On nous avait dit que probablement nous irions nous abriter dans la baie la plus voisine et que nous attendrions là le lendemain. Ceux qui parlaient ainsi ne connaissaient pas le commandant du *Manapouri*. Sans sourciller, il donna l'ordre de sortir du port et d'affronter l'Océan, si furieux qu'il parût. Bien vite les passagers se retirèrent dans leurs cabines, prêts à toutes sortes d'évènements d'ordre essentiellement privé. Mais si Neptune exigea pour un jour ou deux le tribut auquel il est habitué, il se montra assez bon prince.

Je ne connais guère qu'une personne à bord qui ait dû le maudire dans son cœur : c'est la maîtresse d'hôtel du bord. La pauvre créature était constamment mise à réquisition par les enfants et les dames : nuit et jour, il lui fallait être sur pied pour soigner ses clients et clientes. Ah ! si nous, prêtres et religieux, avions à dépenser au service de Dieu et des âmes un quart de la patience que certaines personnes du monde pratiquent dans l'exercice des plus humbles fonctions, quels trésors de mérites ne croirions-nous pas amasser? Sous ce rapport, j'ai toujours beaucoup admiré l'attention, la générosité et la patience des *stewards* et de la *stewardess* du *Manapouri*.

***

Aussitôt que le cœur et l'estomac retrouvent leur équilibre, je me mets en devoir de faire connaissance avec mes compagnons de voyage. J'y découvre d'anciens fonctionnaires de Fiji, qui ont vu à l'œuvre nos premiers missionnaires, un banquier de Melbourne, un commerçant allemand très gentil, deux ou trois manufacturiers de sucre, un instituteur, des touristes et quelques jeunes gens nouvellement mariés allant s'établir à Fiji, un bon nombre de dames et demoiselles à tendances musicales. Chaque soir, un concert s'improvise et nous aide à passer gaîment quelques heures.

Malheureusement, si j'excepte mes chers indigènes, je ne puis trouver sur le bateau une seule âme catholique. Il en sera ainsi jusqu'au terme final de mon voyage. Parmi tous ces passagers, cinq seulement me témoignent des égards ; le banquier surtout se fait mon compagnon le plus habituel.

***

En mer, les jours se suivent et se ressemblent. Néanmoins la monotonie de la vie du bord a aussi ses beaux côtés. Quand la mer est calme et le temps agréable, c'est une vraie fête pour les yeux et pour l'esprit de contempler cette immense étendue d'eau qui vous entoure de tous côtés, et vous fascine par sa grandeur même et son uniforme beauté. On ne s'en lasse jamais ; du repos mental, de la paix dans les nerfs, de la joie dans l'âme résultent de cette tranquille méditation.

Pour atteindre Suva, la capitale de Fiji, nous avons 1.745 milles (3.232 kilom.) à « couvrir ». Cela veut dire que, le septième ou le huitième jour, nous arriverons à destination.

Dans la soirée du cinquième, nous passons très près d'un beau et énorme rocher isolé, appelé par les géographes *Hunjer's Island*. C'est, nous explique-t-on, un volcan autrefois très actif. Aujourd'hui, le cratère qui en occupe le sommet ne vomit plus que de la fumée, et encore à de rares intervalles ; par contre, les 23 habitants qui s'y sont exilés pour en utiliser les produits se plaignent beaucoup d'être souvent secoués par d'affreux tremblements de terre.

Cet îlot se trouve à l'entrée des tropiques; à partir de là, nous remarquons une augmentation sensible dans la température.

Enfin, le 10 juillet, avant l'aube, nous apercevons les lumières de Kandavu ; au matin, nous côtoyons la fameuse île de Mbenga, où des sorciers fijiens se paient encore le luxe de marcher pieds nus sur des cailloux rougis au feu.

Plus loin, à l'ouest et au nord, nous voyons le rivage de Viti-Levu se dessiner peu à peu avec ses sinuosités charmantes, ses sommets tout boisés et aux formes fantastiques et ses nombreux villages à demi dissimulés sous une luxuriante verdure. Puis, franchissant une étroite passe au milieu de récifs menaçants, nous entrons dans le port de Suva. Le spectacle que nous avons devant nous est un des plus gracieux et des plus originaux que j'aie jamais contemplés; mais il me faut renoncer à le décrire aujourd'hui et le réserver pour le prochain numéro.

(A suivre.)



Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

— Suite (1) —

Reconnaissances sur le Woleu.

A 10 heures, nous partons également. Le P. Tanguy, malade, reste au camp; M. Foret et moi, nous allons explorer le Woleu, dont je dresserai en même temps la carte.

Passant rapidement devant les villages visités l'avant-veille, nous nous arrêtons seulement quelques instants pour déjeûner à Ngomeu, et encore le faisons-nous sur le bord du fleuve, sans aller au village, afin de ne point perdre de temps. Bien montés, avec nos six pagayeurs, nous filons environ 5 nœuds, le courant ayant par lui-même un nœud et demi environ.

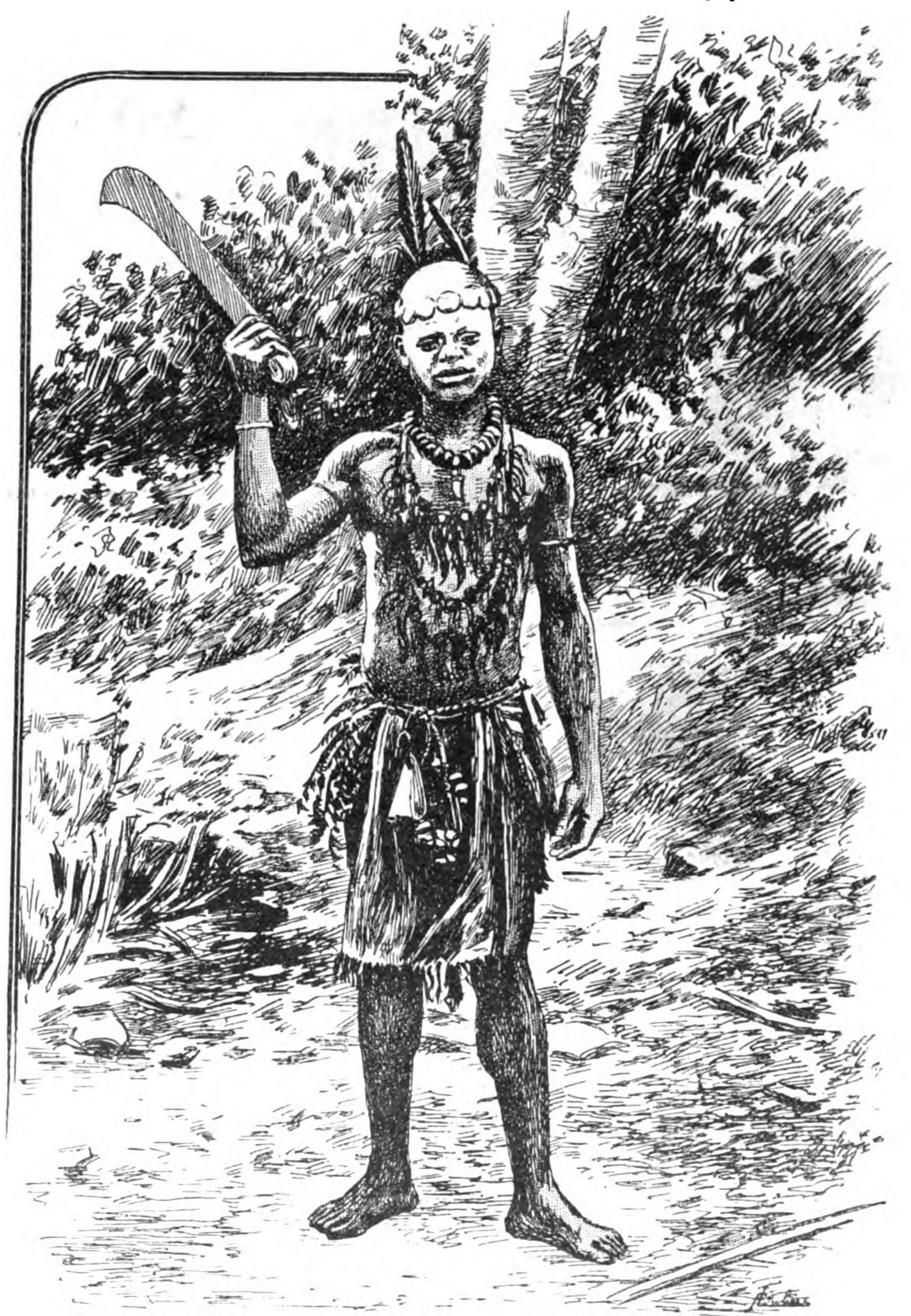
∴

Durant tout ce parcours, le Woleu, coulant dans une vallée profonde, coupe les monts de Cristal, que nous-mêmes avons eu tant de mal à traverser. Ce ne sont que collines après collines, ruisseaux après ruisseaux.

Voici généralement de quelle façon le Woleu procède. Rencontrant un contrefort des Monts de Cristal qui arrêtait sa course impétueuse, il s'est rejeté brusquement à droite ou à gauche, et a trouvé un endroit plus faible où il s'est taillé un passage. Plus loin, nouvel arrêt, nouveau crochet, nouvelle faille et ainsi de suite. Mais la chaîne des monts, très complexe et composée de nombre de collines et monts parallèles, est longue à traverser. Conséquence : le Woleu se dirige au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, partout, et cela par brusques à coups, presque à angle droit. Chaque faille, mal coupée, encombrée de pierres, détermine un rapide et rend toute navigation sérieuse sur le Woleu absolument impossible, du moins dans la région des Monts de Cristal, car, dans son cours supérieur, il est tout entier navigable.

De Mvila, où nous sommes, à Eyen près du grand rapide Fèn, 16 rapides coupent ainsi le fleuve, sur un espace de 35 kilomètres environ. Cependant, sur cet espace, le fleuve est navigable, sans danger sérieux, surtout aux hautes eaux. Le rapide Fèn est infranchissable pour toute pirogue. De Fèn au village d'Akar Neille, au confluent de la Neille, la navigation est possible pendant trois jours et les rapides sont insignifiants. D'Akar Neille à Mébem, le fleuve est impraticable durant un jour. De Mébem, deux heures de navigation en descendant, puis un rapide infranchissable ; deux heures encore de navigation jusqu'à Ngôm, puis une heure au-delà, et un rapide infranchissable ; après deux à trois heures de pirogue, on arrive aux grandes chutes Yové, près de Sendjé, séries de chutes dépassant 20 mètres. Après Sendjé, le fleuve est accessible jusqu'à la mer aux plus grands bateaux.

Du pays en amont de Mvila, nous ne savons rien! Les riverains ne se hasardent point à voyager sur le fleuve, trop novices navigateurs qu'ils sont encore. D'ailleurs, une autre raison les en empêche. Les Yemedzim d'Afor, que nous trouverons à deux jours en amont, sont ennemis jurés des Nzoum de Mvila, qui le sont des Esawong qui leur succé-



GABON. — CHEF FANG EN TENUE DE COMBAT ; dessin à la plume, d'après une photographie du R. P. TRILLES (voir le texte).

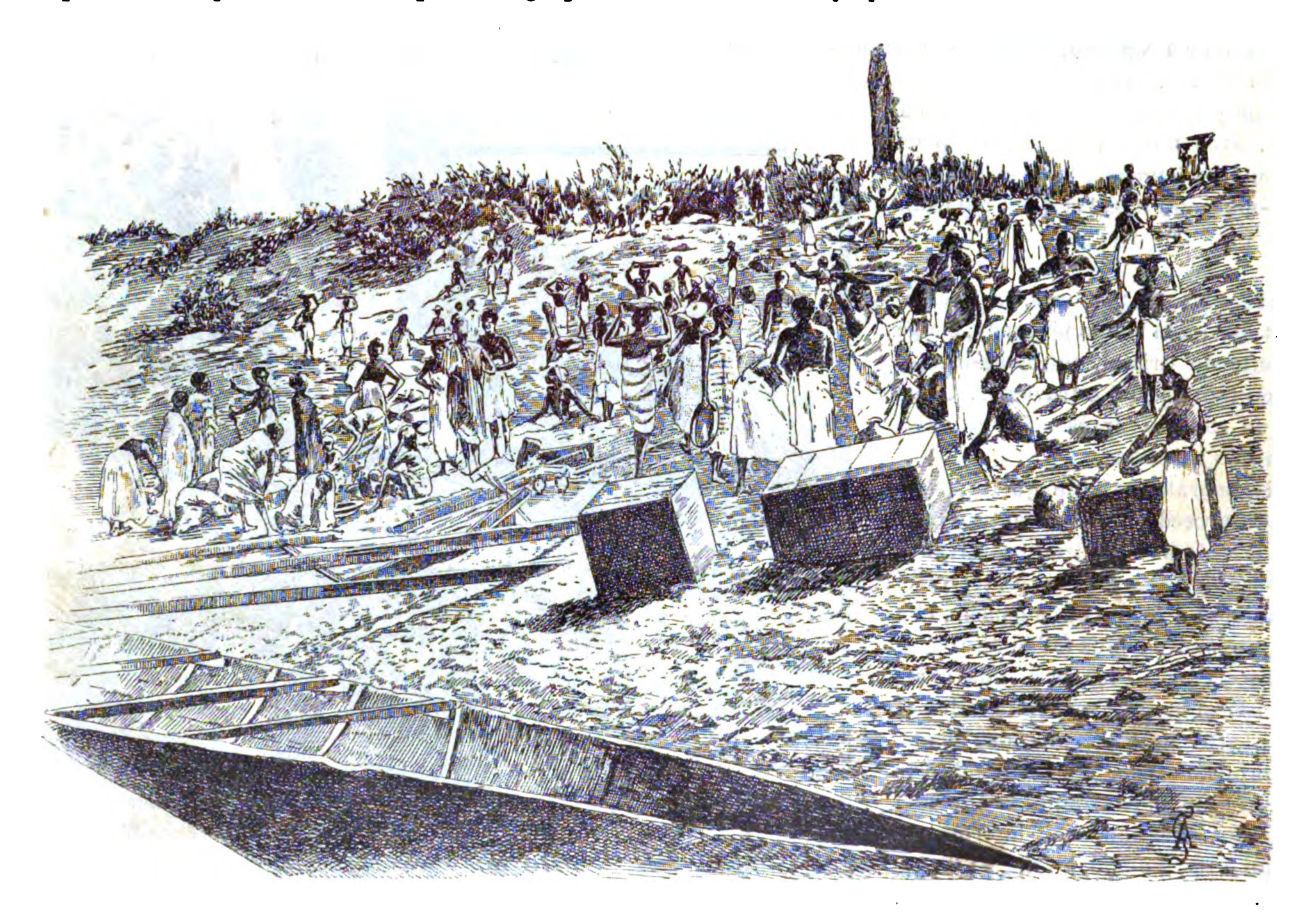
dent, peu amis des Yebikon et des Yemvam qui sont plus loin. Les Oyerk, qui viennent ensuite, en veulent à tous, et cet état de guerre est loin de faciliter la navigation.

Pour en revenir au Woleu, on ne saurait, à mon avis, mieux le comparer qu'à une série de cuvettes superposées légèrement l'une à l'autre et placées bout à bout. La cuvette supérieure remplie, l'eau s'échappe par une faille du bord étroite et peu profonde. La deuxième cuvette a eu le même sort, et il en a été ainsi jusqu'à la mer.

***

Revenons à notre navigation sur le Woleu. Nous passons d'un rapide à l'autre pour arriver à un petit village qu'habitaient jadis les Ebimvoul, mes amis d'autrefois dans l'Ogowé. Les Ebimvoul sont partis je ne sais où et les Yemvam qui leur ont succédé ont, en souvenir d'eux, maintenu leur nom au village. Le hameau ne compte plus aujourd'hui que vingt cases à peine, tombant en ruines, et seule, sa situation pittoresque au sommet de la haute colline Everk le fait encore remarquer et détermine un point topographique important.

Mais reprenons notre route. Il est 3 heures. Le soleil est ardent, et nos rameurs, peu entraînés encore, commencent à demander grâce. Allons, un effort! A 4 h. 1/2, nous sommes en face de l'Abia, la rivière rapide que nous avons traversée déjà pour aller à Zeloum. Entrons dans l'Abia!



GABON (*Afrique équatoriale.*) — Débarquement de la pirogue ; dessin à la plume, d'après une photographie du R. P. Trilles.

Le courant est très fort (cinq nœuds au moins) et la rivière très sinueuse. Nos rameurs se raidissent sur leurs avirons, la sueur ruisselle sur tout leur corps ; mais nous n'avançons guère. Impossible d'arriver au village Mékara, qui est pourtant bien près. L'entrée et la direction de la rivière sont reconnus.

Allons, enfants, en arrière! Chose plus facile à dire qu'à faire. Impossible de tourner! Encore en avant! Enfin, nous réussissons. La pirogue file comme une flèche. Le moment est critique ; le barreur a mille peines : droite, gauche, gauche, droite. Les cris se succèdent sans interruption. A un tournant, nous sommes jetés contre un arbre et roulons pêle-mêle au fond de la pirogue. C'est merveille que nous n'ayons point coulé. *Deo gratias!*

La descente continue, vertigineuse, sans trop d'accrocs, sauf néanmoins près de la roche énorme qui souligne l'entrée de l'Abia. Nous passons je ne sais comment. Cinq minutes après, nous voguions sur le Woleu, à peine remis de notre émoi. Allons, félicitations à l'état-major, à l'équipage, à la frégate! Tout le monde s'est bien comporté!

A 5 heures, nous étions au débarcadère du village Bilong où nous attend une foule pressée (Rive droite). C'est à qui s'empressera de nous aider, de saisir une malle, un paquet, une pagaie! (*Voir la gravure ci-dessus.*)

Une demi-heure plus tard et nous étions installés au village situé sur le haut de la colline, dans une position superbe qui domine le fleuve. Par malheur, la rampe est raide, et il y a un peu loin pour aller chercher de l'eau.

Les achats commencent. Nos hameçons font fureur; pour un, nous avons quatre œufs, les pommes de terre de *pays* (1) abondent, nos hommes ont du poisson en quantité et trouvent le pays charmant. En somme, Bilong, village composé de trois hameaux se faisant suite, de 20 à 25 cases chacun, soit environ 3 à 400 habitants, et habité par les Yemvam, est un endroit assez insignifiant.

***

7 mars. — Nous quittons Bilong à 7 heures pour continuer notre descente du Woleu, et, après plusieurs rapides, arriver en face d'un nouveau village. Le chef lui-même est sur la rive et nous invite poliment à monter chez lui. Son escalier de terre glaise est glissant et à pic; un ascenseur ne serait pas de trop : la colline a bien 100 mètres. Il eût pu choisir une place magnifique sur la rivière; mais tout le pays vient d'être brûlé par les Esingi. Il a préféré s'établir plus loin en pleine forêt. Il a, ma foi, bien raison :

Foin d'un plaisir que la « guerre » peut corrompre!

Le village est neuf, tout neuf, et le chef nous a réservé, dit-il, le grand honneur de le nommer. Merci du peu! parrain d'un village! Foretville, Trillecity, cela ne sonnerait pas mal! Mais non, rengaînons notre vanité, et choisissons quelque chose de moins sonore. On délibère. M. Foret propose *Alarmitang* (la réunion des Blancs); Christophe l'interprète : *Asomélang* (la venue des Blancs) et, entrant dans cet ordre d'idées, je hasarde un *Ayènmitang* (la visite des Blancs) qui a l'heur de plaire aux Pahouins et d'être adopté séance tenante.

Le chef voudrait bien nous faire coucher ici : impossible, il est réellement trop tôt, et à 9 h. 30 la descente recommence. Moyennant un bon payement, un homme du village nous précède, monté sur une petite pirogue, pour nous indiquer le chemin. Précaution utile : car, deux heures plus tard, nous entendons gronder un rapide. Le bruit grossit, grossit; bientôt nous voilà tout près, cherchant vainement un passage. Trois îlots rocheux séparent le lit du fleuve en quatre bras et forment le rapide « Mbong ». Partout, l'eau bondit, furieuse, se brise et continue sa marche blanche d'écume. Impossible de hasarder notre embarcation dans ces détroits! Si, par malheur, elle se brisait, outre une sensible perte matérielle, comment revenir!

Nous nous décidons à amarrer là notre canot, à tout débarquer et à continuer notre route par terre jusqu'au village le plus proche. Là, nous aviserons. Ainsi décidé, ainsi fait. La pirogue est solidement attachée. En route, mes amis! Le chemin court le long du fleuve, à peine tracé, encombré d'herbes, de troncs d'arbres, franchissant sans cesse marigots et fondrières. Nous en avons pour trois mortels quarts d'heure à arriver au petit bourg d'*Ashourk* (ou « des Chutes »), récemment brûlé par les Esingi, et qui, à peine reconstruit, ne compte encore que trois ou quatre cases. Plus agiles que nous dans les sentiers de la forêt, auxquels ils sont rompus dès l'enfance, nos gens nous ont précédés au village.

(1) Ignames de diverses espèces.

Mais, en route, un remords nous a pris. Déchargée complètement, la pirogue passerait peut-être. Essayons, et nous renvoyons nos hommes tenter l'opération.

Nous autres, nous attendons en dînant le long du fleuve, dîner triste, où sans cesse, anxieux, nous prêtons l'oreille. N'avons-nous pas été imprudents? Après une demi-heure d'angoisse, soudain, un cri de triomphe : nos hommes sont là. La pirogue a bien talonné ici et là; mais enfin elle a vaincu l'obstacle, et, orgueilleuse, elle se balance sur les flots du Woleu.

***

Nous remontons en canot d'un cœur léger.

De loin, l'oreille perçoit déjà le bruit des chutes. Nous en approchons. Notre pirogue vole sur le fleuve! Deux heures : nous sommes au rapide. A droite, sur un lit de rochers, l'eau s'étale. Puis, les rochers se rapprochent, se dressent en muraille : les eaux, resserrées, prennent leur élan pour se heurter, frémissantes et furieuses, contre la paroi qu'elles effritent peu à peu, se rejettent en arrière, reviennent à la charge et s'échappent, blanches d'écume, bondissantes, superbes, par l'étroit chenal qu'elles ont pu se tailler. A peine sorties, elles tombent dans une vasque profonde, rebondissent en flots de vapeur, tournent à droite, frappent une nouvelle muraille de rochers et s'enfuient vers de nouvelles chutes, vers l'Océan! C'est le grand rapide *Fèn*. Notre pirogue serait mille fois brisée avant d'en avoir parcouru la moitié, et déjà nos enfants ont peine à résister au courant qui les entraîne, au gouffre qui les attire. Arrière! arrière!!

La muraille de rochers, en se relevant, forme au milieu du fleuve une île boisée, longue de 700 à 800 mètres sur 200 de largeur. La chaîne s'infléchit encore et laisse à droite un nouveau passage au courant. Nous nous dirigeons de ce côté. L'eau, tranquille, glisse doucement. Puis, soudain, elle se précipite à son tour et tourne brusquement, à gauche, en un flot d'une irrésistible violence pour former à son tour un rapide, moins large que le premier, mais plus dangereux peut-être. C'est le rapide *Méyong*.

Notre barque, saisie dans le remous, tourne à droite, à gauche, est rejetée sur la rive, ressaisie de nouveau. Les pagayeurs sont impuissants; nous sommes entraînés. Où aller! Que faire! la barque tourne encore, nous sommes perdus...

A ce moment, en tournoyant, l'avant, rejeté de côté, frôle les rives, une branche effleure le bordage. On la saisit, elle résiste, la barque s'arrête juste au-dessus de la chute...

L'arrière surplombe de plus de deux pieds! Pour moi, qui suis au gouvernail, c'est un spectacle inoubliable... Au-dessous de moi, c'est l'abîme, l'eau qui se brise, un arc-en-ciel qui s'irise au fond; à bref délai, c'est la mort. Enfants, tenez bon!

Brave vieille branche! Grâce à elle, nous en atteignons une autre, puis une autre, nous sommes sauvés!

Les anges gardiens, auxquels le Carmel de Tours m'a si fort recommandé, n'ont pas voulu que nous mourions ici! Quelques instants après, nous mettions le pied sur le sol de l'île et, la parcourant, nous nous félicitions mutuellement du péril auquel nous venions d'échapper.

L'île n'a rien de remarquable ; sur le fond rocheux, les arbres rabougris ont peine à grandir ; mais, sous leur ombre, sans cesse baignée, et dans l'humide atmosphère des chutes, naît, s'étale, monte, chevauche follement une luxuriante végétation de fougères, lycopodes, orchidées, cryptogames, plantes de toutes les familles, de toutes espèces, fraternisant ensemble dans un harmonieux fouillis. Heureux désordre qui n'est point de l'art, mais de la nature, et plaît probablement par là même bien davantage ! Un bégonia superbe attire surtout mon regard. Il a envahi les arbres, monte jusqu'à la cîme, s'enroule, puis, ne trouvant plus de point d'appui, laisse pendre ses longues tiges rameuses, toutes chargées de bouquets de fleurs rouge corail, de graines rouge cerise, qui se balancent et chatoient au souffle de la brise.

La vie est belle !

Revenu en arrière, nous admirons, mais de loin, l'inoubliable spectacle que présentent les chutes et devisons ensemble des travaux énormes qui seraient nécessaires pour rendre le fleuve navigable, rien qu'en cet endroit.

***

Pour repasser le rapide Mbong, il nous faut de nouveau tout débarquer, et nous-mêmes, mettons pied à terre. Le rapide est franchi sans encombre, les hommes sonnent joyeusement de la trompette en signe de triomphe et nous remontons pour arriver à quatre heures et demie au village Enouméfit, sur la rive droite, appartenant aux *Ye Békon* (gens de la vallée des Bananes). Enouméfit, dont le nom signifie : « Qui sent la poudre », sent surtout la vétusté : c'est un village vieux, délabré, et que ses habitants abandonnent peu à peu.

Et pourtant, qu'il est riche en cabris, en bêtes de toutes sortes ! Il regorge d'animaux domestiques, par suite d'une coutume fang. Dans les grands villages, les riches sont fort exposés à perdre leurs animaux. Dans la brousse un cabri, un poulet, changent vite de nom et d'étiquette : les voisins sont nombreux, et les gourmands, légion. Pour y parer, beaucoup confient à un de leurs amis établis dans les tout petits hameaux, qui une chèvre, qui un canard, voire même une simple poule. L'ami les garde, les soigne, et partage avec le propriétaire la moitié du produit. C'est tout simplement et sous la même forme le régime du métayage en France, métayage ingénieux, dicté par la nécessité. Et cela permet aux riches de dire qu'ils n'ont rien, et de partir en voyage, de temps à autre, voir leurs fermes et festoyer avec les parents et amis.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

Deux mois en Terre Sainte, par Mme V. L. — Luxembourg, imprimerie de Saint-Paul. — Fort vol., in-8°, illustré, de 104 p. — 3 francs et 3 fr. 75 envoyé *franco*. — Vendu au profit des Missions.

Sous ce titre, qui indique bien le sujet de l'ouvrage, vient de paraître le très intéressant récit d'un voyage en Palestine en passant par l'Egypte. Les extraits, que, grâce à une aimable communication du manuscrit, nous en avons publiés l'année dernière (voir le vol. XXXIII des *Missions catholiques*, p. 149, 161, 605) et cette année (p. 150) sont encore présents à la mémoire de tous nos lecteurs et inspireront certainement à beaucoup d'entre eux le désir de faire l'acquisition du volume, d'autant plus qu'une délicate et généreuse attention de l'auteur consacre le produit de la vente à l'Œuvre des missions.

Mgr Koppes, évêque de Luxembourg, NN. SS. Livinhac et Le Roy ont honoré des plus flatteuses approbations ce remarquable ouvrage, « dont un délicieux parfum de vrai et solide piété se dégage et qui remplit l'âme de douces émotions. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Congrégation de la Bonne-Mort, Université Saint-Joseph, Beyrouth	46 30
De B., à Lyon	2 »
M. l'abbé Bélorgey, diocèse de Dijon	94 »
En mémoire de Mme sœur Etienne Civier, diocèse de Carcassonne, demande de prières	450 »
Anonyme de Saint-Paul-en-Jarrêt, diocèse de Lyon	5 »
En mémoire de M. l'abbé Blandin, du diocèse d'Annecy	200 »
Anonyme de Chatelus, diocèse de Lyon	45 »
Anonyme de Vendôme, diocèse de Blois	5 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Lechaptois).

Anonyme de Nancy, demande de prières	100 »
Anonyme du diocèse d'Autun	20 »
Mlle Marie Garnier, diocèse d'Autun demande de prières	5 »
Divers anonymes en l'honneur de saint Antoine de Padoue, Lyon	127 »
M. l'abbé Rousset, diocèse du Puy	15 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Lamaze).

Mme A.C. Méplain, du diocèse de Moulins, demande de prières	20 »
M. Malengé-Debève, du diocèse de Cambrai	40 »
Un anonyme de Tourcoing, en l'honneur de saint Antoine de Padoue	30 »
Anonyme de la Rochelle, demande de prières	3 »
Anonyme d'Angers, demande de prières spéciales	20 »
En souvenir de Mlle J. Métivier, diocèse d'Angers	20 »
M. J.-M. Blanchot, du diocèse de Nantes	3 »

A Mgr Terzian, Adana.

M. l'abbé Dillenseger, Paris	10 »

Pour les affamés de Pondichéry (M. Chavanol).

M. Chalelain, Bâle	20 »

Au R. P. Lacombe, Trichinopoly.

M. Al. Maës, diocèse de Paris	100 »
Mlle Charlotte Guélot, diocèse de Meaux	5 »

Au R. P. Marie-Gérard, Trappe de Notre-Dame du Phare, Hakodaté.

Anonyme du diocèse de Chambéry	50 »
Anonyme du Havre, diocèse de Rouen	3 »

A M. Raguet, Kagoshima (Nagasaki).

M. l'abbé Rowicki, Montpellier	15 »

Au R. P. Rolland, pour les coptes de Minieh (Haute-Egypte).

Mlles Guélot, diocèse de Meaux	5 »

Au R. P. Lejeune, Bas-Niger.

A. L. C., Reims	10

Pour la mission de Saint-Albert (Canada).

Anonyme du Havre, diocèse de Rouen	2 »

A Mgr de Cormont, Saint-Pierre et Fort-de-France.

M. l'abbé Bélorgey, diocèse de Dijon	3 »
Mme A. C. Méplain, du diocèse de Moulins, demande de prières	30 »
C. C. i. p. m., Alger	15 »

Pour les *Missions Catholiques* et la Carte-Prime.

M. Emilien Guyon, 10 fr. ; Mme la csse de Jourdan-Savonnières, 5 fr. ; A. L. C., Reims, 5 fr. ; M. l'abbé Bringer, 5 fr. ; M. l'abbé Barré, 6 fr. ; M. l'abbé Bélorgey, 3 fr. ; M. Chatelain, 5 fr. ; M. Carles, 5 fr. ; M. J. Varosy, 5 fr. ; M. l'abbé Rousset, 3 fr. ; M. l'abbé Ferrière, 5 fr. ; Mlle Marie Piraud, 2 fr. ; Mme Bouet, 5 fr. ; Mme sœur Gautier, 10 fr. ; Mme la princesse Raymond de Broglie, 5 fr. ; Mlles Guelot, 5 fr. Mme Durand, 20 fr.

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



ILES FIDJI (*Océanie*). — BATEAUX FIDJIENS DANS LES MÉANDRES DE LA TAMAVIRA, PRÈS SUVA; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET (voir p. 307).

CORRESPONDANCE

ARCHIPEL GILBERT (Océanie)

La mission de Putaritari.

L'archipel Gilbert n'a été érigé en vicariat apostolique distinct qu'en 1897. Dans ces cinq dernières années la vraie foi a fait les plus consolants progrès. La lettre suivante nous fait part des besoins de l'une des stations les plus importantes: elle est accompagnée d'une carte permettant de suivre le missionnaire dans toutes les localités mentionnées dans son récit.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR

Je suis à Putaritari depuis plus d'un an; néanmoins, je me trouve dans toute la préoccupation de l'installation qui demandera encore une année de travail, car les constructions sont toutes à faire...

C'est dans l'intérêt général du Vicariat, que Mgr Leray a décidé la fondation dont il m'a chargé. A Putaritari, en effet, il y a des représentants de trois Compagnies commerciales qui tiennent des comptoirs où l'on peut se procurer bien des articles utiles pour l'entretien des missionnaires et des œuvres; malheureusement tout est vendu à un prix exorbitant.

Chaque mois, Putaritari envoie un ou deux navires qui vont faire le commerce dans diverses terres composant l'archipel Gilbert. Grâce à ces bateaux, il nous sera plus facile de communiquer avec les missionnaires disséminés et isolés dans les îles. Putaritari se trouve donc naturellement désigné pour devenir le centre de nos œuvres.

***

Nous ne sommes encore qu'au début, c'est-à-dire dans la période difficile entre toutes; car, pour fonder un centre important dans des contrées aussi peu fortunées que les Iles Gilbert, il faudrait de grandes ressources. Or, en ce moment, où je dois établir sans tarder les œuvres qui nous permettront de lutter avec avantage contre les protestants, je suis dans la plus extrême indigence.

Mgr Leray, venu m'installer ici en janvier 1901, m'a expliqué ses vues et ses désirs et, deux jours après, m'a quitté pour continuer la visite des îles. J'ose compter sur la charité inépuisable des bienfaiteurs des Missions.

La première œuvre que je dois établir à Putaritari, c'est une école spéciale pour la formation des jeunes filles gilbertines, qui plus tard travailleront avec les

Sœurs et sous leur direction à l'instruction des jeunes filles dans les diverses parties du vicariat. En venant de Nonouti à Putaritari, j'ai amené 12 jeunes filles et 3 Sœurs.

Certes, il eût mieux valu attendre, pour commencer les classes, d'avoir un local convenable ; mais, pour ne pas perdre de temps, nous avons cru devoir installer une école provisoire, et aujourd'hui, l'œuvre est en excellente voie. Les enfants montrent aussi une bonne volonté admirable et leur conduite est vraiment édifiante. Pour la fête de Pâques, elles ont chanté une belle messe à quatre parties. Il est vrai que ces jeunes filles ont été choisies parmi les plus pieuses et les plus intelligentes, et celles que nous recevrons désormais dans cette école spéciale seront choisies également avec grand soin.

Une autre source de graves préoccupations pour moi, c'est l'entretien de cette école : matériel de classe, nourriture et vêtements pour les enfants, tout est à ma charge, et les ressources dont je dispose suffisent à peine pour assurer aux Sœurs et aux missionnaires de quoi ne pas mourir de faim. Avec quelle reconnaissance je recevrais quelques aumônes pour acheter aux enfants et à leurs maîtresses la nourriture de chaque jour, du riz, des cocos, du poisson !

Des pièces de cotonnade en couleur nous seraient également fort utiles pour vêtir décemment les jeunes filles.

***

Au mois d'avril dernier j'ai acheté un modeste terrain pour établir définitivement une maison pour les Sœurs, et une salle de classe pour les enfants ; hélas ! le terrain est acheté, mais quand sera-t-il payé ? C'est à nos chers bienfaiteurs de répondre, car ma bourse est vide. J'ai demandé à Sydney des bois de construction pour construire solidement nos locaux. Quand j'aurai reçu ces matériaux, nous construirons les bâtiments, ainsi qu'une nouvelle église assez vaste pour réunir tous nos catholiques.

Si je pouvais acquérir de vastes terrains et entreprendre des cultures, je serais fort heureux ; mais je suis forcément obligé d'attendre que l'on vienne à mon secours. L'œuvre d'évangélisation devient de plus en plus prospère ; les protestants sont délaissés partout où nous pouvons installer et maintenir nos écoles.

Lors de mon arrivée, il n'y avait pas de maître d'école catholique dans l'île de Makin, située à plus de 10 kilomètres au nord des bancs de coraux qui barrent la lagune de Putaritari. Comme nous avons près de 800 baptisés dans cette île et qu'il n'y a point de missionnaire résidant, j'ai jugé indispensable d'y installer un maître d'école et maintenant il réunit à peu près tous les enfants.

J'ai pu, il y a quelque temps, en établir un autre dans la petite île de Kiepu, située au sud de Makin : dès les premiers jours il a recueilli une vingtaine d'enfants. L'avenir s'annonce donc favorablement pour nous ; mais ces écoles entraînent de nouveaux frais.

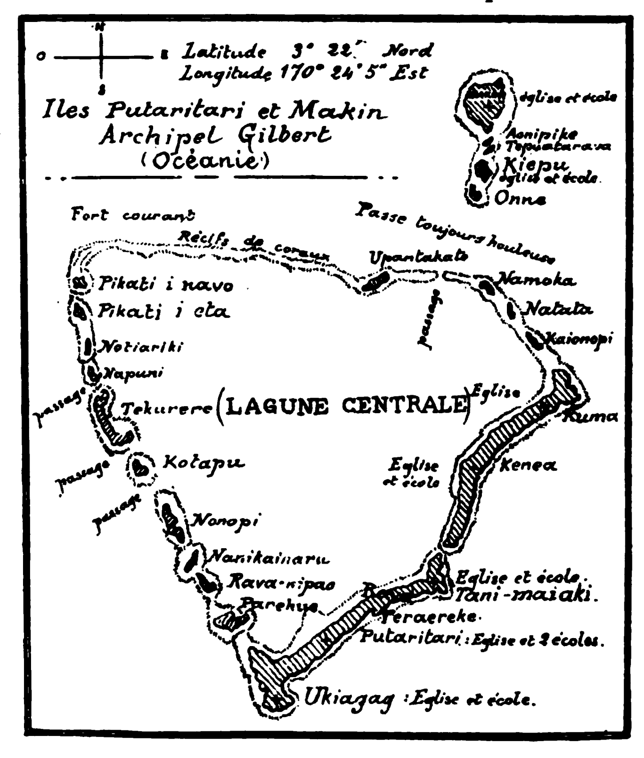
A Putaritari, comme d'ailleurs dans tout le vicariat, l'île n'est point une terre continue, mais une chaîne d'îles et d'îlots, séparés les uns des autres par de larges bras de mer, ce qui nécessite l'emploi de barques pour visiter chaque partie. J'aurais donc besoin d'une bonne barque pour visiter tous mes paroissiens selon leurs besoins.

***

J'ai visité dernièrement l'île de Makin, en profitant du voyage qu'un commerçant y faisait ; mais, comme il n'y resta que deux jours, je me trouvai obligé de m'en remettre à la Providence pour mon retour. Chaque jour je réunissais nos catholiques le matin et le soir, je leur faisais quelques instructions, puis j'entendais les confessions et baptisais les enfants. Dans la journée je parcourais les villages et les huttes isolées dans la forêt à la recherche des malades et des infirmes.

Je visitai de même les îles de Kiepu et d'Onne.

Pour revenir à Putaritari, je fus réduit à m'aventurer sur une petite barque qu'on mit à ma disposition. Comme elle tenait fort mal la mer, j'hésitai quelque peu, car le canal entre Makin et le récif nord de Putaritari est très houleux ; puis, me con-



fiant à la garde des bons anges, je me risquai, avec le Frère qui m'accompagnait, sur cette embarcation si mal famée. Dieu merci, après avoir éprouvé de forts coups de mer et avoir été durement ballottés par les vagues, nous avons pu cependant aborder sains et saufs à Putaritari.

Le lendemain, le Frère repartit de Putaritari sur cette même barque avec le matériel nécessaire pour l'école de Kiepu. Vers le soir, la barque était en vue d'Onne quand soudain éclate un violent orage. Un vent impétueux se lève, la pluie tombe à torrents et un brouillard intense couvre la mer. La violence des coups de vent entraîna la barque au large et la poussa sur les récifs à Upantakato, à Pikati, à Tekurere et à Ukiagag. A tout instant, le pauvre Frère, livré à la merci des flots, se croyait arrivé à sa dernière heure. Enfin, après vingt-quatre heures d'angoisse, exténué et transi de froid, il aborda à la station de Putaritari, après avoir été emporté par les courants tout le long du récif ouest de l'île et avoir failli mille fois faire naufrage.

Puisse ce petit récit vous exciter à prier pour le missionnaire exposé à tant de dangers sur terre et sur mer ! Daignent les âmes charitables venir à notre secours et assurer au moins le pain quotidien à nos enfants !

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués : à Bordeaux, le 19 mai, pour Haïti, le R. P. Etienne Riegert (Strasbourg), le 26, pour La Martinique, à titre de visiteur, le R. P. Joseph Malleret (Clermont) ; — à Liverpool, le 1er mai, pour la Sénégambie, le F. Osmond Healy (Cashel) ; — pour Sierra Leone, le Fr. Agathon Fogarty (Ossory) ; — pour le Bas-Niger, le F. Othrain Casey (Cloyne) ; — pour la Guinée-Française, le 7 février à Oran, le Fr. Marie-Paulin Rasch (Strasbourg) et, le 25 mars, à Bordeaux, le R. P. Jean-Marie Pinolé (Carcassonne) ; — pour le Gabon, à Bordeaux, le 15 février, le R. P. Joseph Tanguy (Vannes), le 15 mars, le R. P. Laurent Breidel (Strasbourg) ; — pour le Congo français, le 21 mars, à Lisbonne, le Fr. Cassius Troesch (Strasbourg) ; — pour le Congo portugais, en janvier, le R. P. René Le Manguen (Vannes) ; — pour l'Oubangui, le 15 mars à Bordeaux, les Fr. Anschar Sander (Cologne) et Nicetas Halby (Bayeux) ; — pour le Counène, le 6 avril à Lisbonne, le R. P. Emmanuel Braz (Braga) ; — pour le Zanguebar, à Marseille, le 10 mars, P. Alphonse Naegel et le Fr Anaclet Rothbletz (Strasbourg) ; — le 26, pour Madagascar, nord, le P. Félix Orinel (St-Brieuc). Tous ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit.

— Le 7 mars, s'est embarqué à Cadix pour la Serena (Chili), M. Juan Lopez Hernandez, prêtre du diocèse de Plasencia, ancien élève du collège de Oltramar de Burgos.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Sur les aumônes recueillies pour le rachat des esclaves, S. Em. le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, a attribué :

Au R. P. Planque, pour les cinq missions du golfe de Guinée	100.000 lire.
A Mgr Van Ronslé, vicaire apostolique du Congo belge	10.000 —
Au R. P. Van Hencxthoven, préfet apostolique du Congo	5.000 —
A Mgr Livinhac, pour les caravanes des Pères Blancs	40.000 —
	155.000 lire.

Mésopotamie. — On nous écrit de Bagdad :

« Les examens publics qui ont eu lieu dernièrement au collège de Bagdad ont permis de constater le développement des études. Le programme de l'établissement est celui du baccalauréat de l'enseignement moderne ; le français et l'arabe étant les deux langues imposées, avec l'anglais et le turc, facultatifs pour les deux premières classes. L'examen sur la langue arabe a eu lieu en présence du chancelier du consulat russe de Bagdad et du consul russe de Bouchir, tous deux arabisants distingués. L'examen oral français a été présidé par M. le Consul de France. Il y avait auprès de lui le consul général de Russie avec son chancelier et le consul autrichien. M. le Consul s'est plu à reconnaître, a-t-il dit, « les grands progrès accomplis. »

« La dernière distribution des prix avait été présidée par M. le Consul de France, entouré de plusieurs autres consuls, de la colonie européenne et d'une assistance nombreuse et distinguée. Les élèves interprétèrent avec succès *La Fille de Roland* ; les quatre actes de la pièce de M. de Bornier avaient été réduits à deux. A plusieurs reprises, les nobles sentiments exprimés par l'illustre auteur et très bien rendus par ces jeunes élèves ont arraché des larmes aux spectateurs ; des applaudissements spontanés ont plusieurs fois souligné les plus beaux passages.

« M. le Consul prit ensuite la parole pour louer le talent et le débit parfait des jeunes acteurs et féliciter les RR. PP. Carmes des résultats obtenus. »

Syrie. — Mgr Zoulhof, archevêque grec de Tyr, nous écrit :

« Depuis seize ans que je suis évêque, c'est la première fois que je me permets de faire appel à la générosité des catholiques de France.

« Tyr n'a plus sa splendeur d'autrefois. Ses habitants ont depuis longtemps perdu le secret de la confection de la pourpre phénicienne, qui faisait la richesse de leurs ancêtres. Eux, dont les labeurs et l'industrie faisaient l'étonnement du monde civilisé des temps passés, sont tombés dans la plus complète décadence. Le commerce actuel de Tyr est insignifiant, comparé à celui de certaines autres villes du littoral où la présence des Européens met le mouvement et la vie. Autrefois Tyr couvrait la mer de ses vaisseaux. Aujourd'hui, nos petits voiliers ne font plus qu'un trafic de cabotage pendant la bonne saison. La moitié de l'année, ils sont obligés de laisser stationner dans le port leurs barques et leurs voiliers, ne trouvant par ailleurs aucune occupation à l'intérieur de la ville. Pendant les mois de dur labeur, ils recueillent à peine le nécessaire pour la subsistance de leurs familles. Aussi la plupart sont-ils dans une pauvreté extrême.

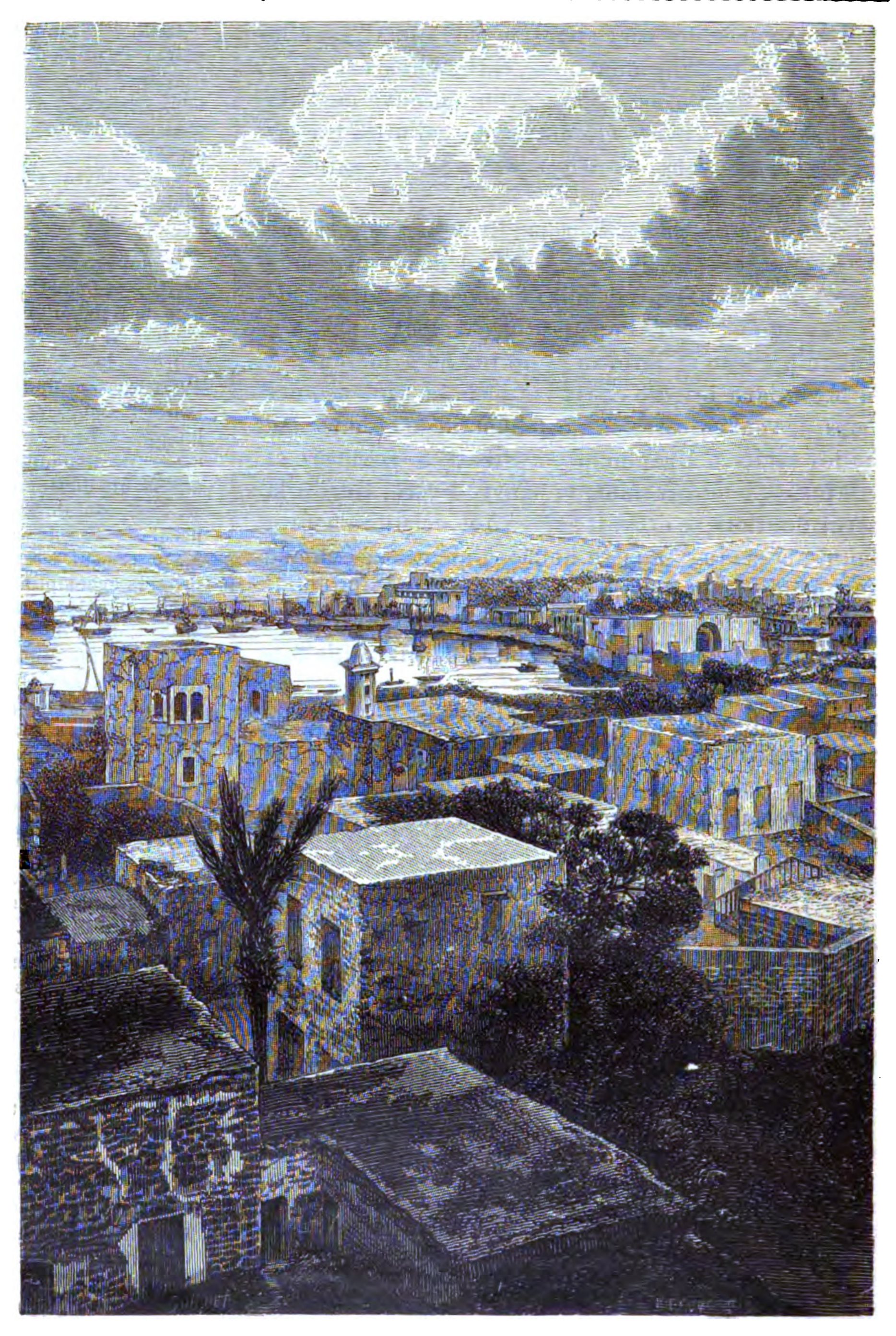
« Tyr compte près de six mille habitants, dont trois mille chrétiens, parmi lesquels deux mille Grecs-Catholiques. Or, la cathédrale suffit à peine pour ces deux mille fidèles. Une autre raison m'impose le devoir de pourvoir à la construction d'une nouvelle église.

« Toutes les familles de marins sont groupées dans un même quartier au bout de la ville, de sorte qu'elles n'ont presque point de relations avec les autres fidèles. D'ailleurs, à cause de leur pauvreté, les femmes de pêcheurs n'osent pas se présenter à l'église cathédrale avec le public, n'étant pas convenablement vêtues. Pour peu qu'on ait fréquenté la Syrie, on sait que, dans les villes où la mode européenne n'est encore pas à l'ordre du jour, les femmes ou les filles nubiles ne sortent jamais de leurs maisons sans être drapées de leur *isare* (grand voile de coton blanc) ou dans leur *habera* (voile de soie

noire), qui les couvre de la tête aux pieds. Mais vous comprenez qu'on ne peut acheter un tel voile quand on a à peine de quoi se nourrir.

« Jusqu'ici, pour procurer à ces pauvres gens les bienfaits des sacrements, je devais envoyer de temps à autre un prêtre dire la messe dans l'une de leurs maisons, les confesser et les communier. Mais c'est vraiment bien peu. Voilà pourquoi j'ai entrepris d'élever, dans leur quartier, sous le vocable de Notre-Dame de l'Annonciation, une église qui leur fût spécialement destinée et où ils pourront à l'aise se réunir sans aucune honte pour remplir leurs devoirs religieux.

« Voilà l'œuvre pour laquelle je sollicite instamment la générosité des âmes chrétiennes. Chers bienfaiteurs, vous pouvez compter sur la reconnaissance des fidèles de Tyr. Ils s'unissent tous à leur Pasteur pour vous dire d'avance leur vive gratitude. Les vœux de tous montent bien ardents vers le ciel pour la prospérité de vos familles. »



SYRIE. — Vue générale de Tyr; d'après une photographie (voir p. 303).

Lahore (*Hindoustan*). — Sœur Regina, supérieure de l'orphelinat de Lahore, nous écrit :

« Il y a cinq ans que le Dieu de charité nous a envoyées à la suite de ses missionnaires dans un pays dévasté par la famine, cinq ans que nous sommes heureuses de consacrer notre vie aux petits êtres abandonnés.

« Dernièrement, nous avions la consolation d'assister à la première communion de 48 de nos orphelines. Elles ont, en ce beau jour, le plus beau de leur vie, adressé au Ciel pour leurs chers bienfaiteurs, de naïves supplications qui, sans doute, ont trouvé accès auprès du bon Dieu.

« Signalons une faveur obtenue déjà. Une des plus petites filles, convertie du protestantisme, il y a un an, avait demandé la conversion de sa mère. Quatre jours après, la pauvre femme vint solliciter l'instruction religieuse et l'admission dans l'Eglise catholique, les larmes aux yeux.

« Autre fait : Une pauvre enfant arrivée ici dans un état déplorable de dégradation physique et morale, après avoir passé à l'Institut quatre années en d'excellentes dispositions, fut mariée au catéchiste d'un village chrétien, et la jeune convertie instruit maintenant les nombreuses fillettes de la grande chrétienté de 2.000 âmes qu'elle habite.

« Notre dispensaire est situé en pleine cité indigène et de nombreux baptêmes sont administrés secrètement par les Sœurs qui s'y dévouent aux soins des malades. En pansant les plaies du corps, en distribuant des médecines, elles appliquent aussi le remède suprême à quantité de petites créatures qui se meurent sur les bras de leurs mères païennes et vont grossir les rangs des élus dans le séjour éternel. Tels sont donc les heureux résultats obtenus par la grâce de Dieu.

« Nombre d'orphelines restent encore sans adoption et un nouveau champ vient de s'ouvrir au zèle des missionnaires : le Punjab est ravagé par la peste. Plusieurs villages chrétiens sont attaqués ! Ah ! que ne pouvons-nous ouvrir largement les portes de notre pieux asile aux pauvres petites que la terrible tourmente privera de leurs parents.

« Un autre pressant besoin se dresse devant nous. L'eau, cet indispensable trésor en pays chaud, va nous manquer si nous ne faisons creuser à la hâte un puits qui ne coûtera pas moins de 1.200 francs. Hélas ! nous ne pouvons disposer pour le moment d'une somme aussi forte. La Providence ne suscitera-t-elle pas un généreux bienfaiteur pour nous venir en aide dans cette nécessité ? »

Kouang-tong (*Chine*). — Mgr Mérel, des Missions Etrangères de Paris, préfet apostolique du Kouang-tong, nous écrit :

« L'élan que mon vénéré prédécesseur, Mgr Chausse, avait donné aux conversions continue. En 1899, nous avions près de 3.000 baptêmes ; en 1900, en dépit de la persécution, près de 2.000, et le courant qui porte vers nous les populations devient

plus fort de jour en jour. Mais, pour affermir dans la foi les néophytes, pour recevoir et préparer au baptême les catéchumènes qui affluent de tous côtés, il nous manque deux choses : des chapelles et des catéchistes en nombre suffisant.

« Un missionnaire m'écrivait dernièrement que, dans une de ses chrétientés qui compte plus de 400 néophytes, il n'a pour chapelle qu'une misérable chambre où quarante personnes ont peine à trouver place et que, le dimanche, les chrétiennes doivent demeurer au dehors, exposées aux intempéries de l'air et plus encore aux grossières plaisanteries des païens qui passent ou que la curiosité pousse aux abords de la chapelle. Ce dont gémit ce missionnaire, vingt ou trente autres le voient se renouveler dans une ou plusieurs de leurs chrétientés.

« Pour conserver et développer le mouvement de conversions, il nous faut aussi des catéchistes. *Quomodo audient sine prædicante* ? Et c'est une de nos plus douloureuses épreuves que de ne pouvoir distribuer le pain de la parole divine à ceux qui le demandent. Pour former ces catéchistes, il nous faudrait au moins trois écoles, une pour chacun des trois dialectes de la province, et ici encore, comme pour les chapelles, les ressources nous font défaut. Quand, avec l'allocation que veut bien nous envoyer l'Œuvre de la Propagation de la foi, j'ai donné à nos soixante-dix missionnaires ou prêtres indigènes leur viatique et payé les dépenses du Séminaire, il ne me reste plus rien. Je dois donc tendre la main à mes amis de France, tendre la main aux âmes chrétiennes qui s'intéressent aux progrès de la vraie foi. C'est parce que je sais l'intérêt que vos lecteurs portent à cette œuvre éminemment catholique que je me permets de joindre mes supplications à tant d'autres qui remplissent chaque semaine les colonnes des *Missions catholiques.* »



CHINE. — Vue du consulat de France a Canton ; d'après une photographie envoyée par Mgr Mérel (voir le texte).

Kumbakonam (*Hindoustan*). — M. Fluchaire, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit :

« J'aime à voir nos chers Hindous, au temps des semailles, enjamber les sillons, le sac à l'épaule, jetant à pleines mains le riz; il me semble alors contempler d'avance la blonde moisson ondoyer à la brise. Cependant il y a souvent bien loin des semailles à la moisson. L'homme compte et... se trompe trop souvent.

« Mais je connais un semeur qui s'en va à grandes enjambées, à travers terres et océans, jusqu'aux extrémités du monde, jetant partout sur ses pas une bonne semence qui produit toujours, infailliblement, au centuple.

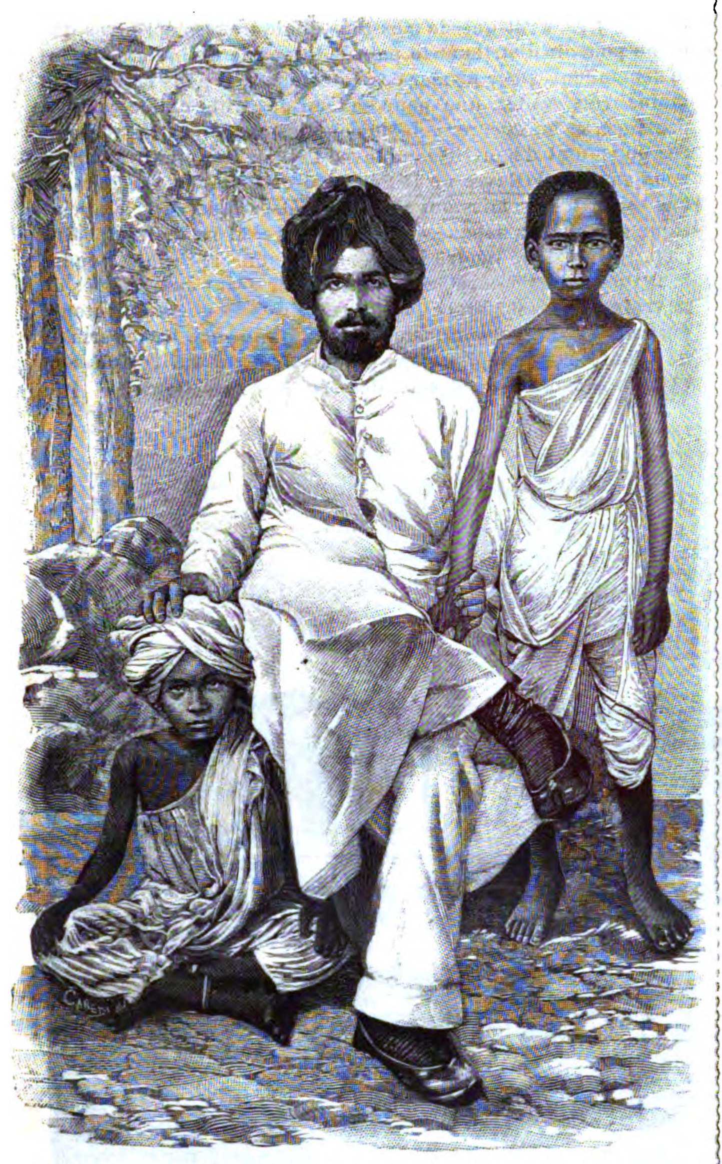
« Et il me semble voir là-haut le Maître suprême compter les pas du semeur et les grains qui tombent de ses mains pour les inscrire au livre de vie. Ce semeur, c'est la Propagation de la Foi, ce sont les *Missions catholiques*.

« Qui pourrait compter les fruits de salut produits par elles dans l'univers entier ? Mais, jusqu'au petit sou du pauvre, tout est inscrit dans le cœur de Jésus. Que Dieu bénisse tous nos bienfaiteurs et leurs familles ! »

Trichinopoly (*Hindoustan*). — Le R. P. Lacombe, de la Compagnie de Jésus, écrit de Maleyadipatti, le 12 mai 1902, au R. P. Héraudeau, procureur de la mission :

« Je reviens d'une expédition pleine de consolations, que j'ai faite avec les séminaristes à Palakunichi.

« Les 500 néophytes de Palakunichi ne voient le missionnaire qu'une ou deux fois par an; la chapelle où ils se réunissent, pour les prières, tombe littéralement en ruines. Il faudrait absolument la rebâtir au plus tôt. Si l'on avait là une église convenable et une maison pour le missionnaire, on



HINDOUSTAN.— TYPES DU MADURÉ; d'après une photographie.

pourrait en faire une station, que fréquenteraient les quinze cents chrétiens des environs.

« Tant que l'Eglise est dans cet état et que la maison du prêtre n'est qu'une cabane sans portes ni fenêtres, il est impossible d'y résider. Comment ai-je pu y rester 9 jours avec mes 11 séminaristes?... C'était la canicule, heureusement. La nuit, nous couchions à la belle étoile; le jour, nous évitions tout mouvement à cause de la chaleur. Les séminaristes allaient sous les arbres (banians et tamarins); moi, je restais coi dans mon petit trou. Ce que j'ai souffert de la chaleur durant ces quelques jours est inconcevable. J'en ai été guéri d'une crise de gastrite dont j'étais atteint depuis deux mois : je l'ai littéralement *suée*.

« Mais je ne vous ai pas encore parlé des consolations que nous avons eues. Elles ont été grandes. D'abord j'ai pu porter les secours et le réconfort de notre sainte religion à ces braves gens! Que n'avez-vous vu la joie peinte sur leurs figures quand, à 2 ou 3 milles de leur village, ils venaient nous recevoir avec tambours, trompettes et oriflammes! Pour moi, je ne pouvais retenir mes larmes. Les séminaristes se sont montrés très dévoués pour les catéchiser pendant notre séjour. Nous avons préparé à la première communion plusieurs grandes personnes dont deux déjà mariées ; j'ai confessé tout le monde de Palakunichi et des villages voisins. C'est vous dire que notre temps fut bien employé.

« Comme *Marungapuri*, chef-lieu du Zémindarat dont fait partie Palakunichi, était tout près, nous y avons séjourné quelques jours. L'un de nos Brahmes convertis, Mahadevaayer, est, vous le savez, l'administrateur officiel de ce Zémindarat. Il nous reçut admirablement et nous procura la vaisselle de la pagode pour faire cuire nos repas. A chaque village traversé, le chef venait m'offrir un bol de lait ou une poule, un lièvre ou quelque autre gibier. Les gens savaient que je suis un *gourou* (prêtre) de Mahadevaayer et voulaient obtenir sa faveur en obtenant la mienne. Vous le voyez, il est utile de convertir des Brahmes. Cette province païenne est donc gouvernée par un chrétien et des meilleurs. Humiliés autrefois, les chrétiens lèvent maintenant la tête et sont heureux. Excellente occasion de faire beaucoup de conversions dans ce pays !

« Deux jours de suite, j'ai dit la sainte messe dans la maison de Mahadevaayer à Marungapuri. C'était une grande consolation pour moi, de faire descendre Notre-Seigneur pour la première fois, dans cette cité païenne. En témoignage de ses grâces, Notre-Seigneur envoya sur Marungapuri une pluis abondante. Et les païens de dire : « C'est le *gourou* de Mahae « devaayer qui a apporté la pluie. » Elle était bien nécessaire, car les étangs étaient à sec. »



HINDOUSTAN. — UN JEUNE MÉNAGE DU MADURÉ; d'après une photographie.

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Suite (1)

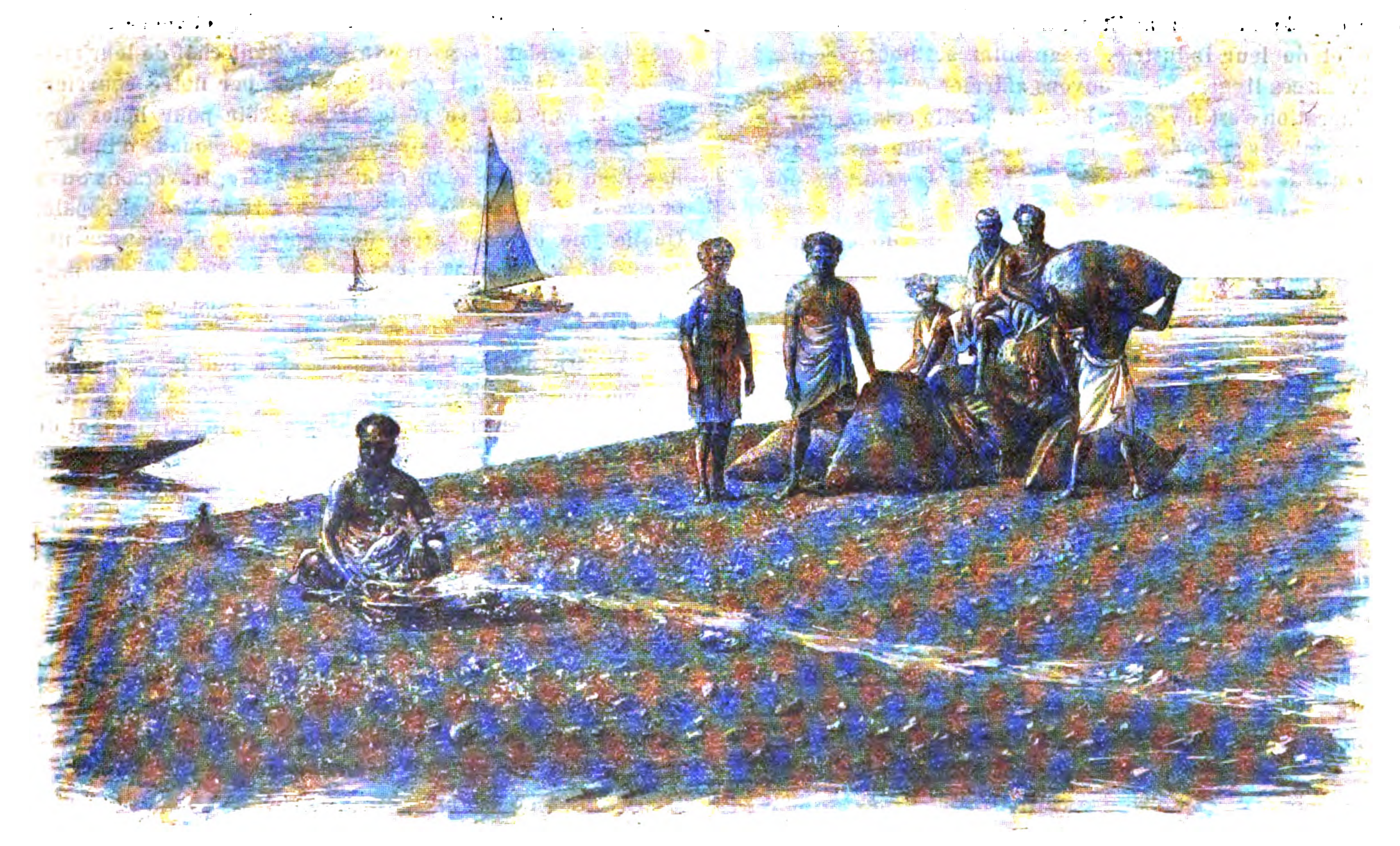
Suva et Rewa.



FIDJI. — INDIGÈNES DE SUVA; d'après une photographie du R. P. COGNET (v. le texte).

Le voilà donc devant moi, ce Fidji, vanté par nos navigateurs, illustré par les sueurs, par les héroïques combats, sinon par le sang, de nos missionnaires ! Pendant que mon regard attiré vers le rivage cherche à satisfaire son impatience, voici que, du fond des ombres du passé, de mâles et puissantes figures se détachent et peu à peu remplissent ma mémoire. Pourquoi ne les nommerais-je pas ? Ce sont les Bréhéret, les Favier, les Mathieu, les Aubry, les Louyot, les Favre, les Montmayeur, les Grosselin, les Bochettaz et tant d'autres dont les prouesses apostoliques ont autrefois rempli les pages des *Annales de la Propagation de la Foi*. Ici, leur souvenir est partout : les œuvres qu'ils ont créées, les florissantes chrétientés qui sont nées de leurs larmes et de leurs souffrances, tout parle d'eux, tout chante leurs louanges.

Ainsi que leur divin Maître et Modèle, ils ont passé en faisant le bien. Humbles et ignorés du monde, ils ont implanté la foi catholique dans le sol fidjien, sol rocailleux, rebelle à toute culture, comme il en est peu au monde. Les coutumes les plus barbares et les plus immondes, l'idolâtrie, la superstition, le cannibalisme et l'immoralité, portés jusqu'à leurs extrêmes limites, tout était réuni pour faire de Fidji une sorte d'épouvantail. Et cependant, comme nos chers lecteurs vont bientôt en juger, ici encore le Galiléen a vaincu son ennemi !



ILES FIDJI (*Océanie*). — SUR LA PLAGE DE SUVA ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET, mariste.

Ouverte en 1844 par Mgr Bataillon et les RR. PP. Bréhéret et Roulleaux-Dubignon, la mission catholique fut d'abord installée sur l'île Lakemba, à l'extrémité orientale du groupe. Avant la fin de cette même année 1844, des persécutions et des difficultés inouïes obligèrent ces courageux pionniers de la foi, à chercher un terrain plus propice à leur action. Ils vinrent à Wiwa, puis à Bau, où le roi Çakobau, le fameux anthropophage, les hébergea et les protégea pendant quelque temps par pure politique, et finalement, en 1851, les obligea à se retirer de ses domaines. Ils se réfugièrent à Levuka, dans l'île Ovalau. Ce fut là que la Providence voulut fixer les efforts de ses hérauts, les seconder et peu à peu organiser leur triomphe.

En même temps que l'île Ovalau devenait ainsi le berceau de l'Eglise à Fidji, les RR. PP. Mathieu, Favier et Michel arrivaient de France et s'installaient à Vunikura, sur les bords de la Rewa, au milieu d'un immense village. Tels furent les débuts. Veut-on savoir quels furent les résultats acquis par ces cinq premiers missionnaires durant les quinze premières années de leur apostolat, c'est-à-dire de 1844 à 1859?

Les voici tels que je les trouve dans leur journal quotidien : Baptêmes : 200 ; communions : 80 ; confirmations : 15 ; mariages : 6 ; Extrêmes-Onctions : 5. C'est tout. Des chiffres aussi faibles décourageraient peut-être ceux qui s'arrogent la prétention de mesurer leurs efforts aux succès obtenus ; mais nos humbles et généreux missionnaires de Fidji savaient que l'heure divine ne correspond pas souvent aux désirs marqués par l'horloge humaine, toujours impatiente et inquiète du lendemain. Ils ont travaillé, pleuré, patienté et souffert pendant un demi-siècle, sans pouvoir se dire que la moisson avait mûri en proportion de leur zèle et de leur industrie. Néanmoins à l'heure où nous écrivons ces lignes, nous pouvons affirmer que l'aube de la régénération s'est levée sur Fidji, et qu'elle éclaire déjà de ses premières splendeurs, les tombes à peine fermées de ceux qui se sont sacrifiés pour en obtenir le salutaire épanouissement.

Ce résumé succint des premières conquêtes de la mission catholique à Fidji a sa raison d'être au commencement de cette étude ; il aidera le lecteur à mesurer l'importance des résultats obtenus.

***

Nous voici donc à Suva, le plus joli port de l'archipel, le chef-lieu de la colonie. Pendant que la « Santé » fidjienne monte à bord du *Manapouri* et fait son inspection réglementaire, j'examine à loisir le spectacle qui se déroule devant moi, et, le dirai-je ? mes yeux ne semblent plus suffire à mon ardeur inquiète.

Autour de notre beau *steamer*, des pirogues se meuvent en tous sens ; de vigoureux indigènes presque nus, d'une couleur brune très foncée, tout reluisants d'huile de coco, la chevelure rougie ou blanchie artificiellement et relevée en large perruque, presque tous respirant une certaine tristesse et une apparente sauvagerie, chantent des *Mékéméhès*, se poussent et se bousculent pour monter les premiers à bord et obtenir du travail. Ce sont là des Fidjiens : qui ne les reconnaîtrait à la silhouette que je viens d'en tracer ? Parfois, des Salomonais et des Hébridais apparaissent parmi eux, cherchant leur part de besogne et de salaire ; mais c'est toujours le même type plus ou moins accentué, plus ou moins dégradé, ou plus ou moins amélioré par nos coutumes civilisées. Pauvres races ! il semble qu'il leur manque un rayon du soleil divin pour illuminer leurs fronts apeurés !

Là-bas, sur le *Wharf*, une population considérable se masse et, à mesure que nous nous rapprochons, les témoignages de bienvenue se multiplient et deviennent plus bruyants. Tous les passagers, appuyés sur les bastingages et armés de leurs jumelles, cherchent à reconnaître leurs amis. Quelques-uns s'extasient devant le paysage qui se développe devant nous : c'est Suva, avec ses vertes et fraîches collines boisées, ses villas nichées dans la verdure et les fleurs, ses magasins et ses avenues. Plus loin, au second plan, de hautes montagnes aux formes variées et pittoresques nous présentent leurs sommets et leurs flancs couverts de puissantes forêts.

Autour de la baie, le rivage multiplie ses gracieux contours et se perd enfin d'un côté vers la pointe de Cuvu, et de l'autre vers le delta de la Rewa. Un officier complaisant me montre l'ilot Nukulau réservé à la Quarantaine des Indiens. Tout près de là, sur le récif, disparut un jour le Père Aubry, emporté par les vagues.

Malgré nos craintes, la Santé Fidjienne se décide à nous accorder la libre pratique. Nous voilà aussitôt préparant notre descente, pendant que le *Manapouri* lentement et soigneusement accoste le *Wharf* et fixe ses amarres.

***

Mes jeunes Samoans ont bientôt découvert dans la foule deux missionnaires, les RR. PP. Nicolas et Bousquet. Ils sont là, attendant sans doute le vaillant chef de leur mission, Mgr Vidal, qui devait rentrer par notre courrier. Hélas ! il leur faut se résigner à n'avoir pour hôtes que leur confrère missionnaire et ma petite escouade d'indigènes. Bien vite nous nous élançons à terre, traversons Suva et escaladons le sentier qui mène à la résidence épiscopale. Quelle joie de rencontrer des confrères, d'échanger nos impressions, de nous réconforter et de nous réjouir mutuellement au récit de nos aventures dans ces missions lointaines !

Pour être fidèles à la tradition et à l'étiquette polynésiennes, nos confrères ordonnent un *kava*. Que les lecteurs se tranquillisent ! Il ne s'agit plus de cette liqueur tant de fois mentionnée par les voyageurs en Polynésie, que des jeunes gens obtenaient en triturant avec leurs dents la racine du kava, et en arrosant le résidu d'une certaine quantité d'eau qu'on filtrait ensuite avec de la fibre de coco. Non ; le progrès a modifié tout cela. Les ingrédients n'ont pas changé, le filtrage est encore un peu primitif ; mais, au lieu de *mâchonner* la racine comme autrefois pour en extraire le suc, nos Océaniens trouvent maintenant plus commode de l'écraser avec un petit pilon dans un mortier. Les amateurs prétendent que l'ancien système était meilleur ; pour moi, je suis très satisfait du nouveau.

Lorsque tout est prêt, un jeune homme puise un peu de ce liquide à couleur de bière gâtée et vient vous offrir la coupe cérémonieusement. A peine l'avez-vous acceptée qu'il



s'assied par terre devant vous, et frappe dans ses mains pendant que vous dégustez le précieux nectar. Tel est le toast polynésien. Si, dans votre enthousiasme, vous épuisez la coupe, n'oubliez pas de faire remarquer qu'elle est vide : ceci équivaut à un cordial merci et passe pour un compliment.

Je n'ajouterai qu'un mot, c'est que le *kava*, malgré la répugnance qu'il inspire au début à quelques novices, est une merveilleuse invention de la Providence pour calmer la soif et alléger les fatigues des climats tropicaux. Quiconque n'en abuse pas n'a qu'à s'en louer.

***

Après avoir fait honneur à la cordiale hospitalité de nos confrères, je me laisse conduire par eux aux principales curiosités de Suva.

A tout Seigneur, tout honneur. Nous voici d'abord à la cathédrale. Cet édifice, encore inachevé, sera le plus beau monument de Fidji : les dimensions, l'harmonie des proportions, le site choisi, l'ornementation intérieure, tout s'y combine pour captiver l'attention. Quels prodiges de vigilance et d'industrie n'a-t-il pas fallu mettre en usage pour rassembler tous les matériaux (la pierre de taille est venue de Sydney), les préparer, les mettre en place! Ce sera la joie et la consolation du Fr. Bourdier d'avoir mené à bien une œuvre si difficile avec des éléments aussi imparfaits que ceux qu'il avait sous la main. Au lieu d'ouvriers de profession, trop dispendieux ici, il lui a fallu se contenter de pauvres indigènes qu'il a dû façonner et former lui-même à leurs rudes travaux de maçons, forgerons, charpentiers, plombiers, etc. Pas une seule pierre de tout ce vaste édifice, qui n'ait passé entre ses mains. Les chapitaux, architraves, colonnes et arcades, les pendentifs et autres motifs de décorations ont été sculptés et fouillés avec soin par cet excellent Frère que la Providence semble avoir amené tout exprès à Fidji pour achever cette belle, mais gigantesque entreprise. Honneur au courageux Vicaire-Apostolique de Fidji pour l'avoir conçue, mûrie, lancée, poursuivie avec zèle et hardiesse, en dépit de mille obstacles et de mille contradictions! Déjà la belle statue du Sacré-Cœur, fixée au sommet de l'édifice, pour bénir de là tout l'archipel, semble encourager au plus vite cette prise de possession, par l'Adorable Maître et Conquérant des âmes, du peuple fidjien tout entier.

O zélés bienfaiteurs de nos missions, combien j'ai souhaité que vous puissiez voir le résultat de vos aumônes et de vos sacrifices! Si l'heureuse transformation de ces peuples est déjà si bien commencée; si nous voyons déjà partout des spectacles à faire pleurer de joie, que nous réserve l'avenir? Encore quelques mois, un an peut-être, et la cathédrale de Suva sera terminée.

***

De la cathédrale, nous passons au Couvent et aux écoles des Sœurs. Là, je rencontre quatre Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Comme partout ailleurs, je constate que tout est admirablement tenu, et que leurs chères élèves, partagées en deux nombreuses classes, semblent heureuses d'être sous leur aimable tutelle.

En sortant des Ecoles, nous nous dirigeons vers une sorte de boulevard qui borde le rivage, et nous le suivons jusqu'aux Jardins du Gouverneur. Rien ne pouvait me charmer davantage que cette promenade à travers un monde végétal presque entièrement nouveau pour moi. Parmi les innombrables merveilles de ce jardin, je signalerai spécialement les *Poinsettia*, magnifiques fleurs radiées du plus pur écarlate et d'un diamètre dépassant celui de tous nos *Helianthus*. Je mentionnerai aussi l'*Arbre des voyageurs*, sorte de palmier-éventail de puissante envergure, dont le tronc contient une sève fraîche et limpide comme la meilleure eau.

Des manguiers, des arbres-à-pain, des avocatiers, des pandanus, des cocotiers de toutes variétés, des *buraos*, et autres essences tropicales remplissent tous les coins et recoins et répandent une ombre discrète tout autour d'eux. Ici et là, le caféier, le cacaoyer, le grenadier, l'oranger, le citronnier, la vanille, le cotonnier, le papayer et cent autres essences fruitières ou commerciales vous offrent leurs produits alléchants; mais vous vous gardez bien d'y toucher, car ceci n'est pas un domaine public.

Nous rentrons ensuite à la résidence. Quelle fête d'y trouver le P. Emmanuel Rougier, un vieil ami, bien connu des lecteurs des *Missions catholiques!* Comme je dois séjourner quelques semaines à Fidji, il se met en devoir d'organiser mon itinéraire à travers l'archipel. Ensemble nous fixons les jalons de mon odyssée, et le lendemain matin, nous partons ensemble pour Rewa.

Quelques heures après, le *Manapouri* continuait sa route vers Samoa et Tonga. Nous l'y retrouverons dans deux mois.

(*A suivre.*)

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le **R. P. TRILLES**, de la Congrégation du Saint-Esprit

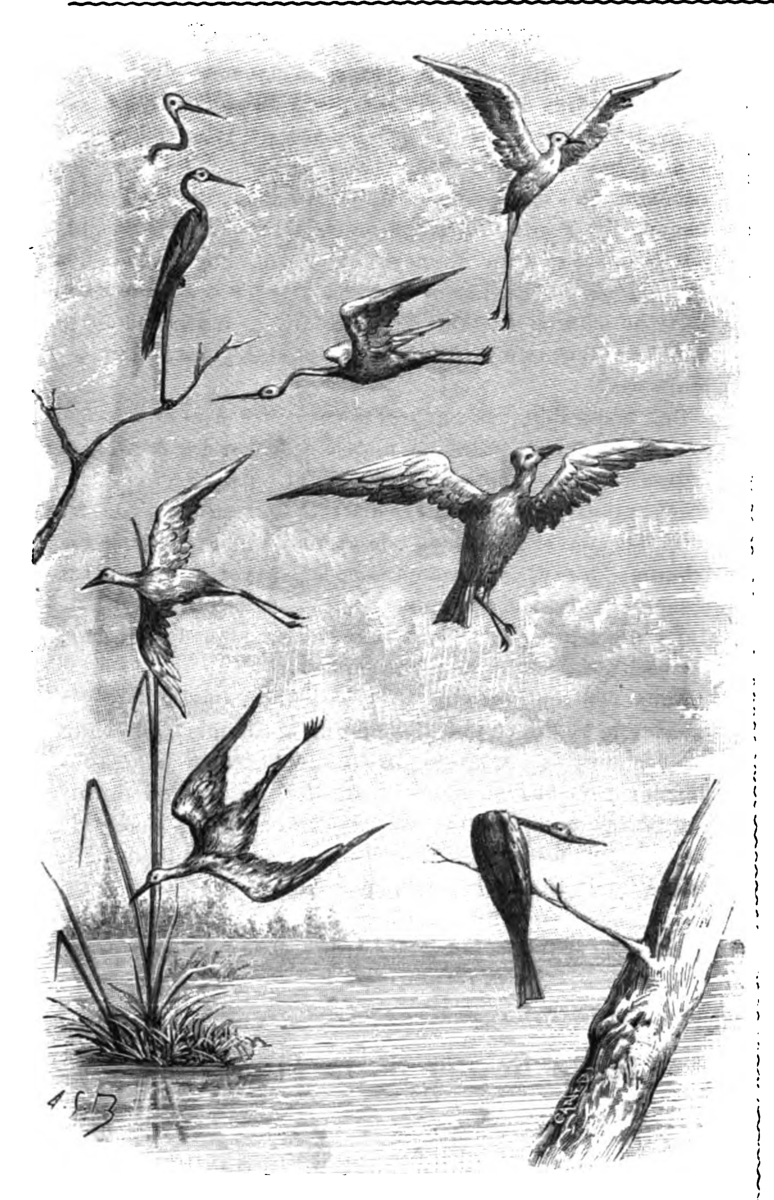
— Suite (1) —

Sur le Woleu. — Le Ngil.

Jeudi 8 mars. — Dès 7 heures, nous sommes de nouveau en pirogue. Oh! l'interminable journée sous le soleil ardent! Nos rameurs, fatigués, battent à peine l'eau de leurs larges pagayes, pesantes au bras. Les rives s'enfuient lentement, et nous avons le temps d'admirer, non, de regarder, un paysage toujours le même, des arbres, des arbres, encore des arbres. Toute la gamme des verts! De temps à autre, dans la verdure, à demi cachée, une noire figure nous regarde passer, grands yeux ouverts. A peine aperçue, elle s'enfuit, légère, pour venir bientôt, plus loin, nous contempler, rassurée, à quelque détour du chemin, ou s'enfuir, effrayée, craintive, dans les fourrés impénétrables. C'est souvent quelque femme, occupée à la pêche, sur le chemin des plantations, qui vient ainsi contempler les violateurs audacieux de l'antique Woleu.

Une demi heure d'arrêt à Ebimvoul, où nous arrivons à

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai, 6, 13, 20 juin et la carte p. 33.



SUR LA RIVIÈRE; d'après un dessin du R. P. TRILLES.

midi, pour laisser souffler nos rameurs fatigués; puis, de nouveau, en route.

Mais voici que le soleil décline peu à peu sur l'horizon, les oiseaux pêcheurs s'endorment sur les branches dénudées qui surplombent le fleuve, perchoirs habituels d'où ils surveillent le poisson et tombent sur lui comme la foudre. De temps en temps, nous tirons, mais la plupart du temps hors de portée, quelque héron au cri strident qui s'envole effrayé, quelque canard sauvage qui s'enfuit à tire d'aile... Enfin, à 6 heures et demie, nous regagnons Mvila, où nos hommes nous reçoivent joyeusement.

10 mars. — Il est heureux que nous ne soyons pas sur la rivière ! Dès le matin, le tonnerre éclate, la pluie le suit de près et en voilà pour toute la journée ! Longs, interminables, ces jours de pluie, sous une tente humide, sur un sol détrempé, avec son bréviaire et son journal pour toute distraction !

A midi, pour la première fois, notre cuisinier nous sert des asperges du pays ! Un homme précieux que notre cuisinier ! Et les Pahouins, qui sans cesse le voient à son feu et à ses marmites, l'ont surnommé *Biki biyène édhoule* (la dot qui marche bien), nom donné parfois aux femmes qui ont coûté cher, mais la paient à leur mari en travaillant à son gré. Donc Biki biyène édhoule nous a servi des asperges du pays (1). Vous ne les connaissez pas ? non ? Tant pis pour vous ! c'est amer, mais bon tout de même ! et on a la satisfaction d'avoir mangé un de ces rotins que vous payez si cher en France : nos asperges ne sont autres que la moëlle encore tendre du rotin ou liane sauvage. Et, avec cela, des haricots, de vrais haricots, rouges, fondants, sucrés ! J'en voudrais rapporter, l'espèce serait intéressante à acclimater en France ; ils n'ont qu'un défaut : leur rareté extrême. On les nomme Ekékoun (2).

***

11 mars. — Dès 8 h. 30, nous voilà de nouveau sur le Woleu, décidés à le remonter aussi loin que faire se pourra !

Le P. Tanguy, encore malade, reste à Mvila avec les hommes pour terminer la station. Nous autres avec 8 hommes, nous allons remonter jusqu'à Aformédzim, à 2 ou 3 jours de là; le Père nous rejoindra à son tour par la voie de terre. Nous relèverons ainsi doublement le Woleu.

Grands adieux ! Quelques femmes, qui nous avaient pris en affection et apportaient chaque jour leur petit cadeau, *ngon* (3), poisson ou pistaches, viennent demander un souvenir. Un miroir est notre cadeau, cadeau bien agréable, que, fières, elles s'empressent de pendre à leur cou ! Les deux chefs reçoivent chacun un chapeau, dont la pointure est le moindre de nos soucis... et des leurs, et on se sépare, enchantés les uns des autres.

Avec les pluies, l'eau du Woleu a considérablement monté, la plupart des roches ont disparu et le courant a augmenté. Une pirogue nous accompagne quelque temps. Sur les bords, d'autres nous escortent, bientôt tous se fatiguent ; de nouveau, nous sommes seuls.

Le Woleu, sinueux à l'excès, est vraiment capricieux : d'abord il coule à l'est, puis au nord, puis au sud, ou à l'ouest; il va dans toutes les directions, fait les coudes les plus imprévus.

Après le village d'Oyale, à une heure de Mvila, une petite île sépare le fleuve en deux : la branche de gauche (en remontant) est la seule praticable ; le courant est violent, mais le passage facile. De Mvila à Oyale, le fleuve, fort rétréci, n'a guère plus de 40 mètres. Au delà, il a de nouveau 80 à 100 mètres et continue ainsi jusqu'à Nzorkagon, village de la tribu des Ntoum où nous arrivons à midi.

Pour ne pas perdre de temps, nous déjeûnons au bord du fleuve, et ensuite M. Foret monte seul au village. Il y reste longtemps, puis revient m'annoncer qu'il a décidé de demeurer ici, qu'Abam est à moitié abandonné, fort loin, qu'on lui a promis de faire un traité. D'ailleurs, les gens nous y engagent fort. Nous ne sommes pas trop pressés. Laissons-nous faire ! Je le regrette un peu, car il est encore bien de bonne heure ! Enfin !

Le village, composé de 60 à 70 cases, est vieux, misérable. A peine trouvons-nous deux cases présentables pour nous

(1) On en mange beaucoup à Lambaréné et dans le sud.
(2) Ces haricots font partie du groupe Soja.
(3) Ngon, pâte blanchâtre obtenue en broyant des pépins de citrouille



Un charognard en expectative ; d'après un dessin du R. P. Trilles

installer, et je profite de cette journée de repos pour mettre mon journal à jour.

Nous partirons demain de très bon matin.

***

12 mars. — L'homme propose et Dieu dispose! Dès minuit, l'orage a éclaté. Pluie torrentielle comme d'habitude! Le pauvre toit de ma case laisse couler l'eau comme un panier et, après quatre tentatives infructueuses pour trouver à mon lit une place un peu plus sèche, je me résigne à attendre que la pluie cesse. Hélas! au matin, il pleut encore et la journée s'annonce triste. M. Foret a comme moi dormi dans un lac. Triste village, tristes gens, triste ciel!

***

La journée du 12 mars se passe tant bien que mal, à écrire, à travailler, à songer aux absents, et mon journal d'aujourd'hui serait bien court si je n'avais pas fait une petite découverte.

Cependant que les chefs voisins, réunis pour le traité, échangent leurs impressions, après signatures données, je m'écarte un moment dans la forêt et, en pénétrant sous bois, dans un taillis ombreux et fort épais, j'ai la chance de tomber sur une case de Ngil. Maintes fois, jadis, je vous ai parlé du Ngil, de son initiation, de son rôle. Le Ngil, en deux mots, est un sorcier qui, après avoir subi des épreuves spéciales, est appelé pour trouver les voleurs, les criminels, les adultères et qui, au cours de ses recherches, parcourt le village, lance en main, blessant, tuant impitoyablement les non initiés, qui ont le malheur de se trouver sur son chemin, sans que ceux-ci puissent résister, sans que leurs proches ou amis aient le droit de venger leur mort.

Lorsque le Ngil vient au village, soit pour rechercher un coupable, soit pour initier quelqu'un à ses rites, il trace dans la forêt un chemin demi-circulaire. A l'entrée un jeune arbre est recourbé en arc-de-triomphe, d'où l'on fait pendre en festons, lianes, racines, longues herbes. Ce pendentif masque l'intérieur, et nul, sauf les adeptes, ne doit le franchir. A quelques mètres du chemin primitivement tracé, le Ngil en trace deux autres, également en arc-de-cercle : l'un est parallèle au premier chemin, convexe comme lui, l'autre, partant du même point, a, au contraire, sa partie renflée tournée vers l'extérieur, de façon à former avec le premier une ellipse allongée. Ces chemins partent d'un même point, embrassent un espace ovale que l'on laisse planté d'arbres, franchissent chacun un arc-de-triomphe pareil au premier, et aboutissent tous les deux à un espace carré, découvert, où l'on bâtit une sorte de hangar, de case, à un seul pan de toit.

C'est la case du Ngil, et le premier chemin aboutit au fond de la même case, dans une vaste excavation préparée d'avance.

A gauche de la maison, une échelle double, de 2 mètres environ, à barreaux grossièrement fixés. Sous l'échelle, une table faite avec de gros rondins.

De chaque côté de la maison du Ngil, gardant l'entrée, se dressent deux grossières statues d'homme et de femme, nommées Bifumfuma. A côté de l'homme, un tigre et un chien, à côté de la femme un serpent et un cochon. Faut-il, dans ces divers attributs, rechercher une idée, un symbole? l'idée de serpent et de cochon rappelle-t-elle pour la femme, en particulier, une idée de servitude, de répulsion quelconque? je ne sais! J'ai demandé parfois : nul n'a su me répondre : l'on fait ainsi, parce que les vieux faisaient ainsi!

Au milieu, à l'entrée, un *Biéri* est dressé, Biéri féminin, ayant à ses pieds une tortue. Dans le *folklore* fang, la tortue, en toute fable ou légende, est l'animal rusé par excellence.

Le fond tout entier de la case est occupé par une figure monstrueuse d'homme, dont les bras, écartés jusqu'à atteindre chaque côté de la case, se rejoignent au nombril ; les jambes, également écartées, entourent l'excavation où se termine le premier chemin. C'est le fameux fétiche Ndongueba, protecteur du Ngil ; à ses côtés, est étendue sa femme Omoge.

Lorsque se fait une initiation de nouvel adepte, celui-ci est couché au fond du trou : les chants commencent, durent fort longtemps, la nuit vient ; les chanteurs, horriblement barbouillés de noir, de rouge, de jaune, absolument méconnaissables, appellent alors l'aspirant. Celui-ci arrive, est aussitôt appréhendé, frappé longuement, cruellement, tandis que le tam-tam bat avec rage, que les chants redoublent, afin d'étouffer ses cris. Laissé à demi-mort, il doit alors se relever, surmonter sa douleur et danser longuement sur chaque degré de l'échelle, conservant un équilibre difficile. C'est là la dernière épreuve, car beaucoup d'autres l'ont précédée. S'il en sort vainqueur, on lui apprend aussitôt ce qu'est le Ngil, c'est-à-dire un homme déguisé, puis, les rites, les danses, les secrets de la corporation. Il a ensuite à prendre part au repas, car, tant que le Ngil est au village, lui et ses adeptes ne se privent de rien. Ces messieurs font bombance ! Pendant la nuit, ils saisissent les plus beaux cabris, les plus grasses poules, les meilleurs régimes de bananes : nul n'a le droit de se plaindre !

Après le repas, le nouvel adepte est couché sur la table étroite placée sous l'échelle et, jusqu'au lendemain, il n'en doit pas bouger.

Si, au contraire, il n'a pu subir les épreuves, il est ren-

voyé honteusement au village, et il est pour toujours déshonoré.

Ailleurs, je vous ai conté mon aventure avec un Ngil, et comment on devient, non pas initié du Ngil, mais Ngil proprement dit ; c'est autrement cruel, ignoble et révoltant.

Un détail que j'apprends ce soir et qui ne manque pas de *piquant*. Pour bien chanter, le Ngil doit avoir une voix profonde, caverneuse, qui n'a rien d'humain! Pour arriver à ce beau résultat, le Ngil avale d'abord de l'eau bien chaude, puis se gargarise avec de l'huile bouillante, enfin, attaché pour résister à la douleur, se fait passer dans la gorge à plusieurs reprises un petit tampon de *sas*, l'ortie brûlante! Après cela, s'il n'a pas la voix rauque!... N'est-ce pas que c'est bien *piquant !*

Et, à part moi, je pense combien le démon asservit ces pauvres gens, se plaisant dans la souffrance et la honte de ceux qui sont à lui corps et âme! C'est bien là, sous une autre forme, le paganisme antique, la haine de l'homme, image de Dieu! Pauvres, pauvres gens : *Veni, o Oriens, et illumina !*

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

Un martyr abyssin. — Ghebra-Michaël, de la Congrégation de la Mission, par M. Coulbeaux, de la même Congrégation. In-12. 2 fr. Librairie Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris.

Ce livre, d'un grand intérêt, a été écrit sur des témoignages authentiques, par un Père Lazariste bien connu de nos lecteurs, M. Coulbeaux, missionnaire en Abyssinie durant trente ans. Il nous raconte la Vie d'un savant moine abyssyn, Ghebra-Michaël, devenu prêtre et membre de la Congrégation de la Mission fondée par saint Vincent de Paul.

Né en 1788, dans le Goggiam, province renommée par ses écoles ecclésiastiques, Ghebra-Michaël se livra à l'étude pendant de longues années et devint un des maîtres les plus connus de toute l'Abyssinie. En 1840, il fit partie de la députation envoyée au Caire par le prince Oubié pour demander un évêque. Le personnage choisi fut Salama, qui plus tard devait être le bourreau de notre martyr. Avec quelques-uns de ses compagnons et guidé par M. de Jacobis, Ghebra-Michaël alla à Rome et à Jérusalem, puis rentra en Abyssinie. Il se convertit au catholicisme en 1844. Cinq ans après, il subit une première persécution, puis, de 1854 à 1855, une deuxième que couronna un glorieux martyre. Il faut lire la longue et dure passion que subit l'héroïque confesseur de la foi : son emprisonnement, ses nombreuses flagellations, sa mort. C'est une des plus belles pages du martyrologe déjà si long de l'Eglise d'Abyssinie.

Dix années au Tanganyka, par M. F. Coulbois, ancien administrateur apostolique du Haut-Congo. — Limoges, imprimerie P. Dumont. — Un vol. de 320 pages illustrées de nombreuses similigravures. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est le récit simple et fidèle d'un séjour de dix ans au cœur de l'Afrique équatoriale. Il s'ouvre par la dramatique relation du voyage du littoral de la mer des Indes jusqu'au Tanganyka, un voyage à pied de 1.600 kilomètres et de trois mois et demi de durée dans un pays dépourvu de routes, coupé de rivières sans ponts, en compagnie de 400 porteurs noirs. Puis ce sont les difficultés des premières installations et les persécutions qui accompagnent toujours et partout les débuts apostoliques. Enfin, Dieu bénissant le travail de ses missionnaires, nous voyons la foi s'implanter chez les peuplades riveraines du grand lac où le majestueux fleuve Congo puise ses premières eaux. Des aperçus sur la faune, la flore, le climat, les coutumes permettent au lecteur de se faire une idée exacte de ces pays lointains et de ces populations sur lesquelles s'est levée si tardivement l'aurore évangélique.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mme Gustave Taillon, du diocèse de Clermont .... 20 »
Anonyme du diocèse de Nancy .... 40 »

A Mgr Terzian (Adana).
S. Em. le Cardinal-Archevêque de Lyon .... 100 »

Pour une mission nécessiteuse (îles Gilbert).
M. l'abbé Richard, Dijon .... 5 »
Anonyme du diocèse de Vannes, demande de prières spéciales. 20 »
E. D., Paris .... 40 »

Pour une mission nécessiteuse (Mgr Mérel).
E. D., Paris .... 50 »

Pour une mission nécessiteuse (R. P. Cognet).
Anonyme du diocèse du Mans, demande de prières pour une guérison. .... 20 »

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie mineure).
Mlle Marie Gellicher, du diocèse de Bourges .... 5 »

Au R. P. Selvanader, Pondichéry.
X..., diocèse de Versailles 3 50
Anonyme de Lyon .... 20 »
Pour la gloire de Dieu, Lyon .... 40 »

Au R. P. Hérandeau, Maduré.
Anonyme de Nantes .... 100 »
Mlle Gérard, du diocèse d'Angers .... 10 »

A M. Girod, Haut-Tonkin.
T, à Talence, près Bordeaux .... 5 »

A M. Voisin, Siam.
X..., diocèse de Versailles 3 50
Anonyme de Lyon .... 20 »

Pour une chapelle dédiée à Notre-Dame de Lourdes (M. Robert, Corée).
Reconnaissance à Notre-Dame de Lourdes .... 20 »

A M. Chapdelaine, à Nakatsu (Nagasaki).
Au nom de F. G., ancien desservant, diocèse de Rodez .... 10 »

Au R. P. Marie-Gérard, trappiste, Hakodaté.
Au nom de Mlle Marie Thomas, diocèse de Tarentaise 3 50

Pour la mission d'Afrique la plus nécessiteuse (Mgr Lechaptois).
Anonyme de R., diocèse de Toulouse .... 15 »

Pour les missions des Pères Blancs, pour rachat d'esclaves (Mgr Lechaptois).
Anonyme de Bayonne 12 20

Au R. P. Lejeune, Bas-Niger.
M. J. Daunis, du diocèse d'Agen .... 50 »

Pour les Pères du St-Esprit (R. P. Lejeune).
Anonyme de Chartres, pour la réussite d'un examen .... 1 »

A Mgr de Cormont, Martinique.
Anonyme du diocèse de Tours .... 30 »
Pour le salut d'une âme bien chère .... 10 »

Pour les *Missions catholiques* et la Carte-Prime.
M. l'abbé Richard, 5 fr.; Mme Tailfer, 3 fr.; Mlle Marie Thomas, 1 fr. 50; anonyme d'Evreux, 3 fr.; anonyme de Versailles, 5 fr.; Me Anne Gaillard, 5 fr.; M. Fontaine, 5 fr.

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



CARTHAGE. — VISITE D'UN PÈRE BLANC A UNE FAMILLE ARABE ; d'après une photographie du R. P. DELATTRE (voir p. 315).

CORRESPONDANCE

CHINE

Le mouvement anti-européen. — Situation actuelle. — Pronostics sur l'avenir.

Les lecteurs des *Missions catholiques* ont encore présents à l'esprit les douloureux événements de 1900, qui ont accumulé des ruines dans plusieurs provinces du Céleste Empire et donné à l'Eglise des légions de martyrs. L'Europe en a été émue, et elle a aussitôt organisé une campagne pour venger le sang répandu; la France, toujours fidèle à son rôle de protectrice des Missions, n'a pas hésité à débarquer 18.000 hommes sur la terre de Chine, et à imposer, de concert avec les autres puissances, ses volontés au Fils du Ciel. La lettre suivante donne d'intéressants aperçus sur les conséquences de cette campagne.

LETTRE DE M. CLERC-RENAUD, LAZARISTE, MISSIONNAIRE AU KIANG-SI

Il ne faut pas s'étonner de la crise chinoise, les esprits clairvoyants l'avaient prévue. Elle n'a été qu'un accès symptômatique de la maladie dont souffre la Chine depuis un demi-siècle. On oublie trop facilement que le Céleste Empire a toujours été et est encore un pays fermé; que sa pénétration, en dépit de l'affluence des étrangers, sera longue, lente, difficile.

Il y a bien les ports ouverts; là, sans doute l'étranger est en sûreté; mais parce qu'il est dans un port de la Chine, il ne s'ensuit pas qu'il la connaît. Les ports n'ont été que des fenêtres, projetant dans l'esprit des Européens un faux jour sur les choses de Chine.

C'est sur des données généralement inexactes, qu'on se risque dans l'intérieur de la Chine. Le missionnaire, lui, vit de traditions et des leçons que l'expérience des anciens lui ont acquises; à cause de cela, il échappe généralement à la critique; il se fait tout à tous, et les Chinois le respectent. Malheureusement, il n'est pas le seul étranger; d'autres y vivent aussi, mais d'une vie bien différente de la sienne : ils introduisent des habitudes choquantes pour les Chinois, froissent leur amour-propre dans ce qu'il y a de plus intime, font même circuler des rumeurs sur la division de la Chine, en un mot, mettent tout en œuvre pour indisposer l'indigène contre l'étranger.

La Chine, fermée, orgueilleuse de son isolement, fière de sa doctrine et de son gouvernement, se sentant envahie, menacée, a voulu résister : de là, la révolte des Boxeurs, fomentée par le gouvernement, mais admirablement bien organisée pour cacher son

jeu, et lui « sauver la face », au cas où son audacieuse entreprise viendrait à échouer. En fait, la Chine a été maladroite; mais elle n'a aucun regret des faits accomplis; au contraire, sa haine de l'étranger, une haine irréductible, n'a fait que croître en intensité! La prochaine fois, elle sera plus judicieuse dans le choix des moyens.

***

Autre conséquence. Les Européens croient maintenant facile l'accès de la Chine. Ils vont y venir en rangs serrés; la Chine deviendra le grand marché économique du monde. On va exploiter ses mines, exporter sa soie, son coton, son thé; en échange, on lui imposera les produits de l'industrie européenne; on fera des chemins de fer; on importera des machines à vapeur, des filatures : mais on ne comprend pas que ce pays subit un tel état de choses, plutôt qu'il ne l'approuve, qu'il lui répugne, que sa civilisation est trop différente de celle des nations occidentales, pour que la fusion se fasse sans secousse. Et alors qu'arrivera-t-il?

Le passé nous édifie sur l'avenir.

Dans dix ans, vingt ans au plus, nous assisterons de nouveau à la lutte de deux civilisations refusant de se donner le baiser de paix : les Européens inconscients et croyant trouver la sécurité en Chine, et les Chinois toujours retors et ne voulant pas de l'Européen. Il y aura choc, cela est certain; et la secousse sera d'autant plus forte, que les éléments seront plus hétérogènes. Il y a, dans la lutte de la Chine contre les étrangers, gradation ascendante; les événements de 1900 seront dépassés à une date que Dieu seul connaît.

Voilà la situation. Ici, l'optimisme n'est pas de circonstance : mieux vaut mettre les choses au point. D'ailleurs, il n'y a rien qui doive décourager le missionnaire. Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous?

***

Et maintenant, chers lecteurs des *Missions catholiques*, je vous adresse une double prière : Intercédez auprès du divin Maître afin qu'il envoie de nombreux ouvriers; la moisson est plus grande que jamais. A la prière, joignez l'aumône. Après les ruines de l'an 1900, inutile de vous dire les besoins des Missions, et, puisque la Chine s'ouvre, il faut la pénétrer de l'Evangile; c'est encore la meilleure civilisation qu'on puisse lui donner. Par vos prières et vos aumônes, vous aurez du moins contribué à la régénération d'un grand peuple.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le 18 juin, est arrivé à Rome Mgr Joseph-Emmanuel Thomas, patriarche chaldéen de Babylone, et il a été reçu, le 21, en audience particulière par le Saint Père.

— Le 24 juin a eu lieu, dans l'église du Collège Urbain de la Propagande, la consécration épiscopale de Mgr Jean Barcia, évêque ordinant de rite grec en Calabre.

— Est arrivé à Rome Mgr Thomas Clark, vicaire apostolique d'Arabie.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — S. M. le roi Mataafa, de l'archipel des Navigateurs (Océanie), a envoyé au Saint-Père une lettre de filial hommage et de félicitations pour son jubilé, avec un album de photographies représentant l'entourage du monarque et quelques-unes des églises catholiques de l'archipel. Le roi Mataafa est un excellent chrétien et favorise de tout son pouvoir l'action des missionnaires Maristes.

Tché-Kiang (*Chine*). — Sœur Ricaud, fille de la Charité, supérieur de l'Orphelinat de Ning-pô, nous écrit le 21 mai 1902:

« Ma digne devancière, Sœur Gilbert, si aimée de vos lecteurs, vous a dépeint bien souvent mieux que je ne saurais le faire la triste situation de nos orphelins, de nos vieillards et de nos petits estropiés. Vous avez répondu à son appel avec une générosité vraiment admirable et grâce à vos aumônes nous avons pu soulager bien des douleurs. Je vous en prie, venez encore à notre secours! Toutes les œuvres de notre maison sont en ce moment bien éprouvées à cause de la cherté des vivres et, si nous n'avions confiance en la divine Providence et aux bienfaiteurs des *Missions Catholiques*, nos pauvres mourraient de faim. Ecoutez donc mon cri de détresse, Dieu bénira votre charité. »

Soudan français. — Mgr Bazin, des Pères Blancs, vicaire apostolique, nous écrit de Ségou, le 9 avril 1902 :

« Comme je l'avais prévu, notre voyage du Senégal n'a pas été sans difficultés; mais, grâce à Dieu, nous sommes tous arrivés à bon port. Ayant été obligé d'occuper les postes que les Pères du Saint-Esprit nous ont cédés sur le Haut-Sénégal, je n'ai malheureusement pu songer, pour cette année, à la fondation nouvelle qui doit être dédiée à Saint Jean l'Evangéliste. Vraisemblablement c'est au Mossi qu'elle se fera, mais après l'hivernage, lorsqu'on m'aura envoyé de nouveaux missionnaires. Je les attends nombreux, car la moisson commence à jaunir au Soudan, et il va falloir beaucoup d'ouvriers.

« Depuis trois mois, la mission de Ségou et sa voisine, celle de Banankoman, sont entrées dans une nouvelle phase. Jusqu'ici nos pauvres Bambaras n'avaient pas apporté beaucoup d'ardeur à se faire instruire de notre sainte religion ; ils étaient plutôt réservés avec les missionnaires, nous n'avions pas gagné complètement leur confiance. Maintenant l'élan est donné de toute part, du Niger au Bani, les indigènes demandent à être instruits, ils appellent les missionnaires dans leurs villages et montrent un empressement extraordinaire à venir aux catéchismes. 42 villages reçoivent régulièrement la visite des missionnaires, Pères ou sœurs et des catéchistes. Une case ou une plate-forme sert de lieu de réunion ; c'est là que, matin et soir, la prière se fait en commun et qu'ont lieu chaque semaine les catéchismes. Tout le monde, du reste, assiste à ces réunions : enfants, jeunes gens et vieillards, hommes et femmes; il faut que chacun soit attentif et sérieux, autrement il se fait rappeler à l'ordre par un membre de l'assemblée. Les chefs de villages, eux-mêmes, quoique polygames pour la plupart, suivent le mouvement, quand ils ne sont pas les premiers à venir, à Segou, demander qu'on veuille les instruire. Dans ces trois

quatre derniers mois, le nombre des auditeurs s'est élevé de mille environ à quatre ou cinq mille.

« Du haut du Ciel, le regretté Mgr Hacquard doit contempler avec une joie bien vive ce magnifique élan de ses chers Bambaras vers l'Evangile. C'est ce que je me disais hier matin, en célébrant solennellement la Messe au jour anniversaire de sa mort. Il a semé dans les larmes, et je vais récolter dans la joie. »

Etats-Unis. — A Baltimore, l'ordination du 21 juin comptait un prêtre de race noire. Le Rév. J. Harry Dorsey a reçu la prêtrise des mains de S. Em. le cardinal Gibbons. Le Rév. Dorsey, qui est âgé de vingt-huit ans, est né à Saint-Paul; il doit évangéliser ses compatriotes.

Déjà en 1891, le 13 décembre, le Rév. Uncles, religieux de l'ordre des Joséphites et nègre comme le Rév. Dorsey, avait été ordonné. Ce sont, croyons-nous, les deux seuls cas de ce genre que l'on puisse citer aux Etats-Unis.

Antilles anglaises. — Un officier américain, M. F.-P. Garretson, ex-major de Newport, vient de publier un ouvrage intitulé : *Quelques instantanés dans les Indes occidentales.* Nous y découpons cette appréciation du rôle des missionnaires catholiques à Castries (Sainte-Lucie) :

« Castries n'est pas une ville intéressante. En dépit de ses 5.000 habitants, c'est une cité morte. L'unique monument remarquable est la cathédrale catholique située au milieu de la ville.

« Bien que, nominalement, l'île soit sous le sceptre britannique, elle est en réalité française. Par suite, bien entendu, les habitants sont catholiques. En flânant dans l'une des principales rues, je remarquai une foule d'indigènes endimanchés se dirigeant dans la même direction. J'en demandai la cause et j'appris que la Confirmation avait lieu ce jour-là à la cathédrale. Je m'y rendis et entrai. La cérémonie était commencée. Autour de l'autel, les jeunes garçons en costume sombre, et les petites filles en toilette sombre formaient un cadre émouvant. Derrière chacun d'eux, leurs parrains en noir et la tête couverte d'un turban se tenaient immobiles. Sur 2.000 personnes présentes, pas une seule n'était de race blanche, si l'on en excepte le prêtre et l'évêque.

« Dans tous les pays du monde, l'Eglise catholique s'est efforcée de placer des hommes intelligents pour y répandre sa doctrine. Chaque fois que nous avons rencontré des missionnaires de cette confession, nous les avons toujours trouvés fort instruits et d'une éducation parfaite. C'est pour cela que les missions catholiques romaines sont si florissantes. Quand donc les protestants le comprendront-ils ? »

Nouvelles-Hébrides (*Océanie*). — Nous extrayons le trait suivant d'une lettre du R. P. Bancarel, mariste, missionnaire à l'île Espiritu Santo :

« Les Santos sont très superstitieux et placent toute leur confiance dans les sorciers. Ceux-ci abondent. Il y a le sorcier qui guérit les maladies, le sorcier faiseur de pluie, le sorcier chargé d'expulser ou de rappeler les moustiques, le sorcier qui a le pouvoir de déchaîner les tempêtes, les cyclones, etc.

« Ce metier lucratif n'est cependant pas sans désagréments. Dans une circonstance récente, notre « faiseur de pluie » dut s'en apercevoir. Des averses diluviennes n'avaient guère cessé de tomber pendant trois semaines. La population manifestait déjà un certain mécontentement; impossible d'aller à la pêche ou de s'étendre sur le sable du rivage. Un beau matin, le chef de la tribu, armé de sa sagaie, quitte sa cabane et avec une conque marine donne le signal du rassemblement. Les jeunes gens se réunissent au milieu du village et on se rend chez le sorcier pour l'assommer purement et simplement. Par bonheur, survint une petite éclaircie; on crut que le sorcier se décidait enfin à faire cesser la pluie et on l'épargna. Notre homme eut donc, pour cette fois, la vie sauve; mais il dut se faire pardonner la persistance du mauvais temps par un tribut de quelques porcs abandonnés aux assaillants. »

Un Pèlerinage aux ruines de Carthage

Par le R. P. DELATTRE
de la Société des Pères Blancs, archiprêtre de Saint-Louis de Carthage
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

Le savant missionnaire qui étudie, depuis plus d'un quart de siècle, avec une compétence unanimement appréciée le riche sous-sol punique, nous adresse, avec de superbes photographies, une nouvelle communication.

L'extrait suivant du compte rendu de la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 14 février 1902,



TUNISIE. — SARCOPHAGE DÉCOUVERT A CARTHAGE PAR LE R. P. DELATTRE ; reproduction d'une photographie.

inséré au *Journal officiel*, montre quelle importance le monde savant attache aux travaux de notre éminent correspondant :

« M. Héron de Villefosse annonce la découverte extrêmement intéressante que le P. Delattre vient de faire à Carthage, dans un puits funéraire, à huit mètres de profondeur. C'est celle d'un sarcophage en marbre blanc orné de peintures, analogue à deux sarcophages précédemment découverts; mais ce qui le distingue et en fait un monument tout à fait précieux, c'est que le couvercle est orné d'une statue de femme voilée, en très haut relief, qui apparaît sur ce monument étendue sur le couvercle comme les gisants du moyen âge.

« Cette femme rappelle par sa pose et son attitude les statues funéraires antiques du quatrième siècle, et en particulier une statue du Louvre, un des plus beaux spécimens de ce genre. Elle est figurée la tête légèrement inclinée à droite, dans une attitude de noble dignité qui exprime en même temps son affliction et sa douleur. Elle écarte son long voile de la main droite, et la main gauche en soutient les plis ramenés à la hauteur de la ceinture. Les pieds reposent sur une base rectangulaire. Il est bien évident que le sculpteur a pris pour modèle une femme debout comme dans le célèbre sarcophage des Pleureuses; on l'a ensuite couchée sur la cuve, ce qui en fait une *gisante*.

« La sépulture avait déjà été violée; la face de la statue parait avoir été mutilée intentionnellement. Les cheveux étaient dorés, les yeux peints et le cou orné d'un collier délicat figuré par une dorure. La photographie jointe à la note (voir p. 315) permet d'admirer cette pièce tout à fait hors ligne. »

Le Panorama.

Avant de quitter Byrsa, le pèlerin aime à jouir du splendide panorama qui s'offre à ses regards du haut de la plateforme qui précède l'entrée du jardin de Saint-Louis ou de la terrasse de l'un ou l'autre des deux hôtels si bien situés en avant de la colline.

Suivant du regard le bord de la mer sans quitter le sol de Carthage, il voit comme à ses pieds les palais arabes qui de droite à gauche se présentent dans l'ordre suivant :

C'est d'abord, près des minuscules bassins, seul vestige visible des anciens ports, au milieu d'un parc planté de grands arbres, l'ancien harem du bey Sadok, successivement devenu lazaret, résidence d'été du général commandant l'armée d'occupation, puis caserne d'artillerie et aujourd'hui caserne d'infanterie.

En ligne droite, au pied de la colline, un vaste parc entoure l'ancien palais de Mustapha ben Ismaïl, curieux personnage musulman, qui, de simple garçon de café, sachant à peine écrire son nom, devint premier ministre de la Régence, bientôt millionnaire, pour retomber ensuite dans un état de misère bien voisin de sa situation première.

Aujourd'hui, son palais est la résidence de Sidi Mohammed Bey, naguère héritier présomptif du trône et aujourd'hui Bey de Tunis. Ce prince y a créé de beaux jardins et en a fait un séjour des plus agréables.

Plus à gauche, le palais inhabité situé au bord de la mer à l'extrémité d'un enclos de figuiers de Barbarie, fut la résidence du dernier ministre de la marine tunisienne.

Immédiatement, derrière l'angle supérieur de l'enclos, vers les citernes, plusieurs tranchées parallèles indiquent la grande nécropole punique de Douïmès, et des tronçons de colonnes replacées sur leurs bases marquent l'emplacement d'une basilique chrétienne.

Sur le bord de la mer, un amas énorme de blocages sans ordre constitue ce qui reste des vastes thermes d'Antonin le Pieux. Tout le quartier, d'ailleurs, depuis le palais de Sidi Mohammed Bey jusqu'à Bordj-Djedid, conserve le nom caractéristique de *Dermèche*.

Au-delà de Bordj-Djedid le regard rencontre ensuite la chapelle de Sainte-Monique et le village si pittoresque de Sidi Bou Saïd, dont le beau phare (1) projette, à grande distance, la nuit venue, les rayons de son puissant feu à éclipse.

(1) Le sommet de la lanterne sous la boule atteint 141m 70 au-dessus du niveau de la mer.

Si maintenant le visiteur jette ses regards sur le golfe et la presqu'île du cap Bon qui le limite, il ne pourra s'empêcher d'admirer la beauté du panorama.

Cette vue, le cardinal Lavigerie la préférait à celle de la baie d'Alger. On peut la comparer à celle de Naples et d'autres lieux renommés. Lorsque le Bou-Kornine se panache de quelque nuage, on dirait le Vésuve.

A certains jours, surtout en été, vers le coucher du soleil, eaux et montagnes reflètent une variété de couleurs d'un aspect féerique. Toutes les nuances de l'arc en ciel s'y retrouvent avec des tons défiant toute description et la palette du plus habile paysagiste. On demeure saisi devant la magnificence d'un tel tableau.

Depuis plus d'un quart de siècle que je suis à Carthage, je ne puis me lasser d'admirer cette vue.

C'est derrière la presqu'île du cap Bon que se lève le soleil.

Du solstice d'hiver au solstice d'été, c'est-à-dire de la fin de décembre à la fin de juin et *vice versa*, le soleil, en ses levers successifs, la parcourt dans une grande partie de sa longueur. Ces levers du soleil ont aussi un charme particulier bien capable d'élever l'âme vers Dieu. Au solstice d'été, le soleil se couche dans l'axe de la Primatiale. A cette époque de l'année, vers les 6 heures du soir, les rayons pénètrent à travers les portes dans la profondeur de l'édifice sacré et vont éclairer de tons de feu le superbe reliquaire de saint Louis et jusqu'à sa statue placée derrière le maître-autel au fond de la chapelle du Saint-Sacrement.

***

Regardons une fois encore la montagne aux deux cornes, ce Bou-Kornine, haut de 589 mètres (1). Jadis, sur son sommet, les prêtres carthaginois allaient offrir des sacrifices au dieu Baâl. C'est ainsi que, sur un autre point de la Méditerranée, sur le mont Carmel, des prêtres phéniciens avaient offert des sacrifices au même dieu, sous le règne de l'impie Achab et de sa perverse épouse, cette femme de même race que les premiers colons carthaginois, la sidonienne Jézabel. Le portrait serait peu flatteur si nous devions juger la femme carthaginoise d'après cette fille d'Ithobaâl, roi de Sidon.

Vis à vis de Carthage on adorait le Baâl cornu dont le nom fait penser à l'Astaroth Carnaïm de la Bible, et les Romains continuèrent à l'honorer sous le nom de Saturne *Balcaranensis*. De nombreux *ex-voto* à ce Dieu ont été trouvés sur la cîme qui regarde Tunis.

Au pied de la montagne, le village actuel d'Hammam-el-Lif, aux sources chaudes émergeant à la température de 49°, voit chaque jour s'augmenter ses coquettes maisons de campagne. On y découvrait, il y a vingt ans, les restes d'une synagogue datant du ve siècle de notre ère. Tout dernièrement encore, dans un des jardins étagés dont la position peut être indiquée par le prolongement presque en ligne droite de la belle église du village, on rencontrait un joli baptistère chrétien, dont la cuve et les gradins sont entièrement revêtus de mosaïques représentant des croix latines pattées et autres motifs symboliques. Le fond même de la cuve baptismale est décoré d'une belle croix grecque

(1) Certains documents lui donnent 639 mètres.



pattée accostée des lettres apocalyptiques, *Alpha* et *Omega*.

Sur la droite du Bou-Kornine, l'œil aperçoit une partie de la crête dentelée du Djebel-Ressas, ou montagne de plomb, aux tons argentés. Le point où cette crête, en s'abaissant, atteint la ligne faîtière du contrefort du Bou-Kornine marque exactement la direction *sud*.

C'est à gauche du Bou-Kornine et de la montagne de plomb que se cachait jadis dans un défilé, le Khanguet actuel ou défilé des pèlerins (1), la ville de Néféris, sous les murs de laquelle Scipion se battit trois années de suite et dont il s'empara après un siège de vingt-deux jours avant de venir attaquer Carthage et de la détruire (l'an 146 avant notre ère).

C'est par là aussi que devait être situé le fameux défilé de la Hache ou de la Scie dans lequel les Mercenaires, au nombre de plus de 40.000, bloqués par l'armée d'Amilcar, mangèrent tous leurs prisonniers et finirent par succomber écrasés sous les pas des éléphants lancés contre eux.

Le dernier contrefort du Bou-Kornine cache le camp français de Fondouk-Djedid. Entre ces dernières collines



CARTHAGE. — ARABES NOMADES ET LEURS TENTES ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. DELATTRE (v. le texte).

et la montagne de Courbès, grand massif haut de 480 mètres, qui s'avance en premier plan dans le golfe comme pour venir à la rencontre du cap de Carthage et dont les flancs abruptes plongent presque à pic dans les eaux, s'étend une vaste étendue de terrain bornée à l'horizon par un cordon de collines aux tons bleuâtres formant le rebord opposé de la presqu'île du cap Bon. Parmi ces hauteurs la montagne de Nabeul, semblable à un bouclier renversé à plat, se distingue par sa forme allongée et régulière, un peu plus élevée au milieu qu'aux extrémités. Son sommet, haut de 211 mètres, porte le nom de Bou-Roukba.

Dans cet immense cirque, des lignes blanches indiquent plusieurs villages. C'est d'abord Krombalia avec sa modeste église dédiée à saint Etienne (1), puis, plus près de la mer, le village arabe de Soliman ; plus loin, au milieu d'une forêt d'oliviers, le village également tout arabe de Menzel-bou-Zelfa.

(1) Les arabes appellent ce défilé *Khanguet-el-Hadjaj*.

(1) Au temps de saint Augustin, le culte de saint Etienne était très en honneur dans la contrée de Carthage. La ville épiscopale d'*Uzalis*, aujourd'hui El-Alia dont les maisons blanches se voient du perron de la Primatiale dans la direction Nord-Nord-Ouest, possédait des reliques du saint et était célèbre par les nombreux miracles qu'il opérait.



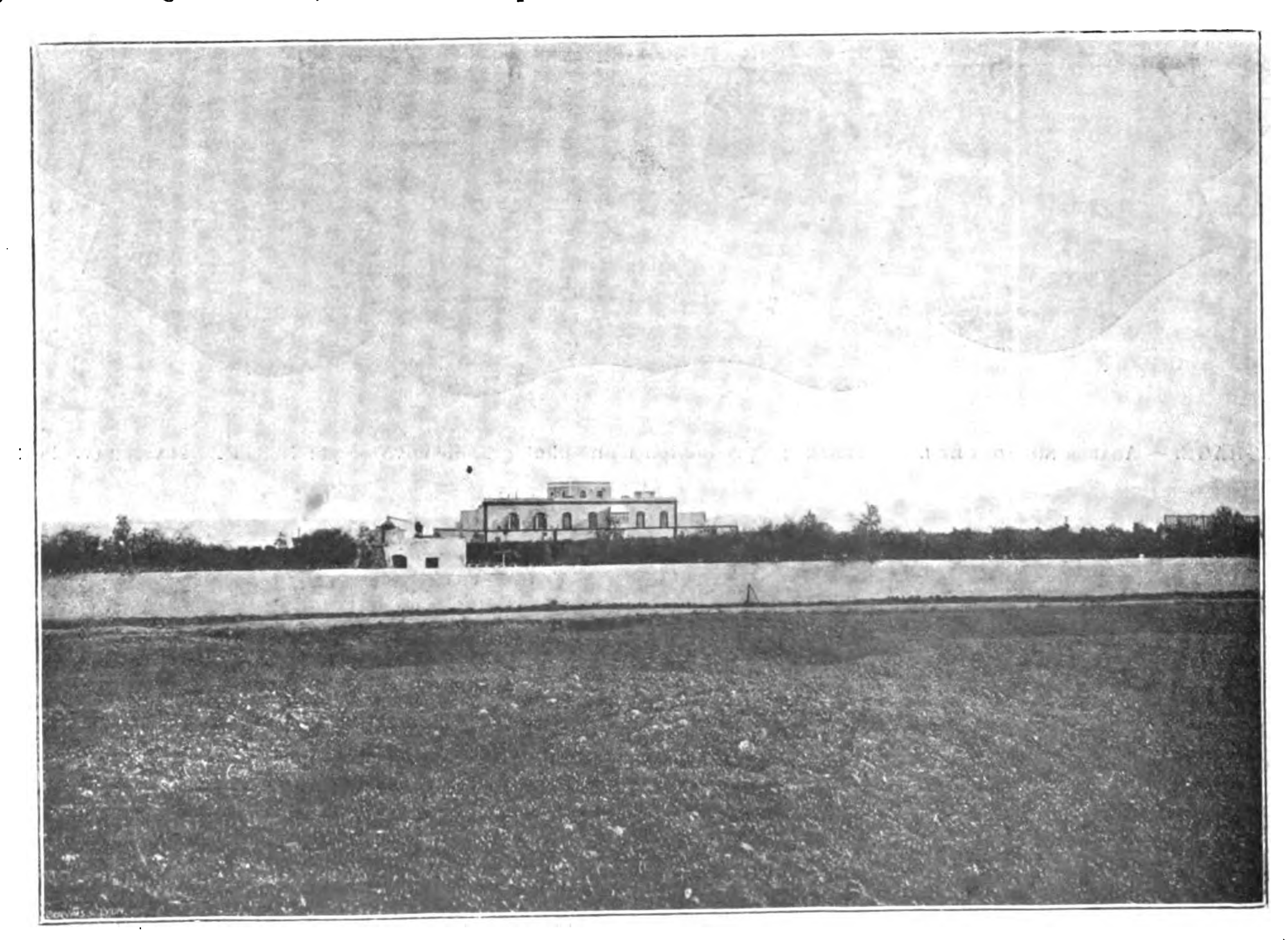
TUNISIE. — Le lazaret, ancien harem du bey Sidi-Ali ; d'après une photographie

Sur le bord de la mer, à la naissance des premières pentes de la montagne de Courbès, le village de Mraïssa a succédé à l'antique Carpi qui était une ville épiscopale. Un peu plus à gauche, au pied d'une gorge, un groupe de maisons blanches construites près de sources thermales, chaudes de 56°, forme le village de Courbès, dont le nom fait penser à *Curubis*, où saint Cyprien subit, en 257, la peine de l'exil. Mais *Curubis*, qui fut aussi une ville épiscopale, était située sur la côte opposée de la presqu'île. C'est aujourd'hui le village de Kourba et son emplacement peut être indiqué par la partie la plus basse du cordon des collines qui bornent l'horizon. C'est là que saint Cyprien eut la vision qui lui fit entendre qu'à pareil jour, un an plus tard, il subirait le martyre.

***

Mais revenons à Courbès; on y voit encore les ruines d'un édifice que les Arabes appellent *Kenizieh*, église.

La pointe extrême du massif montagneux de Courbès forme le cap Fortass. Au-delà, se trouvaient à l'époque chrétienne trois villes épiscopales : 1° *Mizigi*, à Douéla, où se voyait encore, il y a deux siècles, les ruines d'une église dont la façade portait une dédicace au nom d'Adeodatus, qui fut lue par Ximénès et Peyssonnel; 2° *Siminina*, dont l'emplacement n'a pas encore été déterminé d'une façon certaine; 3° *Missua*, aujourd'hui Sidi Daoud-en-Nebi, où a été trouvée l'inscription qui donne son nom et que l'on peut voir au Musée Lavigerie.



ÇARTHAGE. — Le palais du prince Mohammed bey (actuellement bey de Tunis) ; reproduction d'une photographie (v. p. 316)

CARTHAGE. — S. A. LE PRINCE MOHAMMED, BEY DE TUNIS, ET SON FILS AINÉ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. DELATTRE (voir le texte).

Plus loin, vers l'extrémité de la presqu'île, on peut visiter aujourd'hui encore les *Latomies* de Strabon, immense carrière de tuf coquillier qui a fourni la pierre de la première Carthage. C'est là que débarqua Agathocle et qu'il brûla ses vaisseaux.

***

Du côté opposé de la presqu'île, était *Clypea*, l'*Aspis* des Grecs, dont la fondation est attribuée à Agathocle. Elle joua un rôle important durant les guerres puniques et, aux siècles chrétiens, elle devint aussi une ville épiscopale. C'est aujourd'hui la paroisse de Kelibia.

Enfin le cap Bon ou Promontoire de Mercure que, de toute antiquité, les navires de commerce sont venus reconnaître, forme un relief final. Par un temps favorable, avec une bonne jumelle et même parfois à l'œil nu pour une bonne vue, on peut en voir le phare. La tour qui le porte émerge droite de la ligne d'eau, à gauche du musoir qui termine le cap. La nuit, son magnifique feu rouge pourpre, à longue éclipse, peut être aperçu à l'œil nu. Mais il n'est pas toujours facile de saisir l'instant où il paraît.

***

Ainsi se termine la revue du cap Bon. Il reste encore à signaler, à l'entrée du golfe, l'île de Zimbra, ordinairement bien visible, dont le sommet s'élève à plus de 400 mètres et l'îlot appelé Zimbretta que l'on ne peut apercevoir que par un temps exceptionnel. Ces deux îlots sont les *Aeginures*, que les Romains, d'après Pline, considéraient plutôt comme des écueils et dont, d'après Virgile, dans son Eneïde (I. 107), ils avaient fait des autels :

Saxa vocant Itali mediis in fluctibus aras.

***

Mais le pèlerin ne devra pas s'attarder davantage à contempler la belle vue dont on jouit du haut de Byrsa, s'il veut terminer dans sa journée la visite des ruines et des sanctuaires de Carthage. (*A suivre.*)



CARTHAGE. — FAMILLE ARABE SOUS LA TENTE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. DELATTRE (voir le texte).

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Suva et Rewa.

Suite (1)

Pendant que l'*Adi Çakobau*, notre minuscule steamer, traverse la baie de Suva et s'attarde ici et là pour débarquer ou embarquer des passagers, mettons nos loisirs à profit et faisons connaissance avec Fidji. Nous savons déjà que cet important archipel est situé entre les 15° et 22° de

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 6, 13 et 20 juin.

longitude sud, et entre le 177° de latitude Ouest et le 175° de latitude Est. Nous avions même entendu dire qu'on y comptait de 200 à 250 îles (ou îlots), dont environ 80 sont actuellement habitées; le groupe entier forme un carré d'environ 8000 milles géographiques, équivalent à environ 2.375.680 hectares de superficie. Ce qui revient à dire que Fidji seul égale en superficie l'ensemble de toutes les Antilles anglaises.

∴

A l'arrivée des premiers missionnaires, la population indigène était évaluée à environ 220.000 habitants; diverses causes, hélas! trop connues, l'ont abaissée à 110.000. Il est vrai qu'à ce chiffre il faut aujourd'hui ajouter 4.000 blancs, 1.500 métis, 10.000 Hindous, 2.500 Polynésiens et Malais, et peut-être 1.000 Chinois ou Japonais. Telle est l'agglomération fidjienne, aujourd'hui soumise directement (depuis 1874) à l'influence britannique.

Le climat est chaud, mais remarquablement sain; les poitrines faibles s'y réconfortent rapidement. La nourriture y est extrêmement abondante et variée; un vrai repas fidjien ferait vivre une famille européenne pendant une semaine. On y voit de tout : du porc, du gibier, du poisson, des crabes, des coquillages, des taros, des ignames, des légumes, des fruits, différents plats nationaux, etc. Dans le vieux temps, ce menu déjà bien fourni était complété par l'inévitable et horrible *bukalo* (chair humaine); depuis quelques années, cet article de consommation, jadis tout à fait recherché, ne figure plus que dans les souvenirs des Fidjiens.

Les coutumes sociales de ce peuple, féroce entre tous, avaient quelques traits abominables. Comment, par exemple, entreprendre d'expliquer l'odieuse et exécrable habitude qu'avaient les jeunes gens et les hommes faits d'ensevelir vivants leurs vieux parents et de les piétiner jusqu'à la mort ?

Ne parlons pas non plus des sacrifices humains que, comme les Dahoméens, ils offraient au dieu de la guerre au début d'une campagne, ni des malheureuses femmes immolées sur la tombe de leurs maris défunts.

D'autres coutumes plus superstitieuses que cruelles, comme le *baki*, sont encore voilées de mystère. Peu de missionnaires ont pu jusqu'ici en pénétrer les curieuses profondeurs; ce qu'ils en ont pu saisir révèle une sorte d'initiation à des pratiques infernales qui semblent contenir une parodie de la messe et du mystère eucharistique. Maints Fidjiens convertis au catholicisme ont déclaré que c'était précisément l'étroite ressemblance du sacrifice de nos autels avec le *baki* des anciens jours, qui les avait convaincus de la vérité de notre foi, venant combler les traditions du passé et en réaliser la signification.

∴

Pendant que le P. Rougier disserte ainsi avec moi sur les coutumes fidjiennes, l'*Adi Cakobau* atteint l'embouchure de la Rewa. Je devrais dire « les bouches » car, comme le Mississipi, l'Amazone et le Rhône, cette splendide rivière, avant de se jeter à la mer, s'éparpille en un très grand nombre de petites branches qui vont se perdre sous les palétuviers du rivage. Quelques-unes ont été nettoyées et rendues navigables; c'est dans l'une de celles-ci que nous nous sommes dirigés et que nous marchons bientôt à toute vapeur, contournant les méandres et quelquefois nous heurtant à des obstacles imprévus.

Encore quelques minutes, et nous aboutissons à un fleuve de toute beauté, roulant ses eaux entre d'admirables plantations de cocotiers et de cannes à sucre : c'est une des branches principales de la Rewa, celle-là même qui va nous conduire à l'une des stations modèles de la mission catholique fidjienne. La voici déjà qui apparaît à l'horizon : couvent, écoles, presbytère, église et clocher, village, tout se détache peu à peu et apparaît à nos yeux comme une vision du Paraguay.

Quelques enfants nous attendent sur le rivage; nous nous élançons sur le *wharf* et nous voilà au milieu d'eux. Ils nous baisent plusieurs fois les mains, s'emparent de nos bagages, parapluies compris, et nous font la conduite jusqu'au presbytère. Sur le chemin, nous rencontrons la vénérée Mère Marie du Sacré-Cœur, la fille aînée et bien méritante de notre Tiers-Ordre régulier, accompagnée de la sœur Marie-Gertrude. On cause un instant de la France et surtout de la « chère » Bretagne. Pendant ce temps, le Frère Claudius, directeur de l'école, se présente, ne se doutant guère qu'il a affaire à une vieille connaissance et qui est joliment surpris de le constater. Un peu plus loin, c'est le jeune P. Guinard, c'est le Fr. Xavier avec son air mutin; ce sont les FF. Macaire et Jérôme; ce sont enfin des multitudes d'enfants, de jeunes gens, d'hommes, de femmes, qui se pressent autour de nous pour nous baiser la main et nous souhaiter la bienvenue. Un grand *kava* est aussitôt préparé; tous nous y faisons honneur, car c'est l'heure des joies fraternelles. Cela fait, nous nous rendons à l'église, monument en corail bâti par le R. P. Favier. En Polynésie comme en Espagne, les églises n'ont pas de bancs, ni de chaises; de simples nattes en tiennent lieu : on s'assied à la japonaise, en repliant les jambes en dedans.

Je remarque que les vitraux du sanctuaire dénotent une origine auvergnate : saint Austremoine est là représenté prêchant l'Evangile aux Arvernes. A-t-on voulu faire une malice à l'adresse des Fidjiens et les comparer à la postérité du valeureux Vercingétorix. Je suis porté à le supposer, car, entre les deux races, il y a plus d'un trait de ressemblance. Les Fidjiens ont de la vigueur, du courage, de l'opiniâtreté même, beaucoup d'industrie et de savoir-faire. Comme les enfants des Cévennes, ils sont essentiellement débrouillards et se tirent d'embarras là où d'autres ne sauraient que devenir.

∴

En sortant de l'église, je demande au P. Emmanuel combien de néophytes il possède dans ce district. Il me répond :

« — Environ un millier dans Rewa seulement. »

Sur ce, je ne puis m'empêcher de lui dire :

« — Heureux missionnaire ! vous n'avez pas perdu votre temps, ni votre peine. »

En effet, j'estime que des stations comme Rewa (ce n'est pas la seule en Océanie : nous connaissons déjà Wallis, Futuna, Rotuma, Maofaga, Mua, Hihifo, Apia, Leulumoega,

Aleipata, Leone, Lealatele, Safotu, Falealupo, etc.) suffiraient à nous dédommager de tous nos labeurs. Je défie qui que ce soit de venir passer quelques semaines au milieu de ces bons néophytes et de ne pas se sentir profondément édifié et remué par tout ce qu'il verra et entendra. Il semble que la grâce coule à pleins bords dans cette région bénie, comme la majestueuse rivière qui l'arrose.

Le dimanche qui suivit mon arrivée, je fus invité à dire quelques mots à cette chère population. Le P. Emmanuel se chargeant de la traduction, je me laissai persuader et je racontai quelques-unes de mes plus jolies anecdotes sur les Maoris. Vous décrire la tenue de mes auditeurs, leur attention et leur piété, serait impossible : je n'aurais pu rien désirer de mieux en Vendée ou à Lourdes.

Mais ce qui me ravit par dessus tout, ce fut de voir au moment de la communion 350 néophytes se succéder à la Sainte Table. Tous vêtus de blanc, ils s'approchaient méthodiquement, par groupes de 15, et se retiraient dans un ordre parfait. Je passe sous silence la bonne exécution de leurs chants. Qui croirait en France que nos missionnaires ont réussi à former des congrégations de 500, 800, 1.000 et 1.200 personnes à chanter les messes de Dumont en parfaite harmonie ? C'est pourtant ce que j'ai entendu à Rewa et ailleurs.

***

Ainsi que je l'ai donné à comprendre, Rewa est une réduction dans le genre de celle du Paraguay ; tout s'y fait avec méthode et régularité. Le ministère est loin d'y être une sinécure. Quels que soient les travaux qui s'y accomplissent, le missionnaire est toujours à la tête de son monde, inspirant, dirigeant et soutenant. Poussé par la nécessité, le P. Rougier s'est décidé à rebâtir son église qui menace ruine.

Pour simplifier les dépenses, il a fait appel à toutes les bonnes volontés et s'est mis lui-même à la tête de l'entreprise avec l'audace, l'intelligence et le dévouement que ses amis lui connaissent. On a d'abord creusé les fondations; pendant ce temps des escouades de vigoureux jeunes gens s'en allaient avec des pontons sur les récifs de la baie de Suva. Là ils brisaient et amassaient du corail pour en faire de la chaux ou des pierres de taille.

Les enfants s'occupaient du four, c'est-à-dire qu'ils entassaient quantité de bois mort dans une large et profonde fosse et ensuite amoncelaient par dessus les meilleurs morceaux de corail qu'ils pouvaient trouver. Il arrivait souvent que, pendant que la chaux se fondait sous l'action du feu, quelques enfants se laissaient surprendre et sortaient de là les pieds plus ou moins brûlés. Ils ne se décourageaient pourtant pas. Après avoir reçu le pansement convenable, ils revenaient prendre leur place.

Les fondations ayant été consciencieusement remplies, les mêmes escouades de travailleurs se mirent à bâtir les murs. Chaque matin, après déjeuner, je les voyais, sous la direction de leurs missionnaires, se mettre à l'œuvre avec un véritable entrain, et continuer ainsi jusque vers 11 heures. Un répit s'imposait alors, pendant lequel on préparait et on prenait le principal repas. Puis, lorsque le soleil commençait à devenir plus « raisonnable », toute la troupe vaillante repartait joyeuse au travail.

Le Fr. Xavier, qui a préparé les plans de l'édifice, en surveille aussi l'exécution ; de plus, il s'est mis en tête de fabriquer des pierres de taille pour ceindre les portes et fenêtres. A voir Rewa durant le jour, quand tous les travaux sont bien lancés, on croirait se trouver en présence d'une ruche d'abeilles en train d'essaimer. Je souhaite vivement que, parmi mes lecteurs, il y en ait d'assez favorisés de la fortune pour venir en aide au courageux et industrieux missionnaire de Rewa; leurs aumônes seront bien placées et rapporteront des fruits immenses et immédiats.

(*A suivre.*)

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

— Suite (1) —

Sur le Woleu. — Le Ngil.

13 mars. — Avant 6 heures du matin, j'entends déjà M. Foret remuer dans la cour. Bientôt, tout est transporté au débarcadère; mais, hélas! pendant la nuit, les eaux ont monté. Notre canot, engagé sous un tronc d'arbre, n'a pu suivre la crue : il est sous l'eau. C'est longue affaire de le tirer de là, de le vider, de le sécher un peu et de le charger à nouveau. A 8 h. 1/2 seulement nous sommes prêts à partir.

Tous nos hommes ne pouvant prendre place dans la pirogue, nous en louons deux assez grandes pour les contenir tous et ils iront ainsi jusqu'à Abam, puis de là jusqu'à Afor.

Juste au moment où nous partons, le chef d'un village voisin vient nous apporter son petit cadeau, un cabri remuant et indiscipliné! Où le loger? Le problème est si difficile à résoudre que nous y renonçons et le chef se décide à prendre une pirogue et à nous suivre lui-même, lui et son cadeau, jusqu'à Abam.

Au fond, nous nous soucions peu de tous ces cadeaux. Le Fang qui vous offre un cadeau vous tient invariablement le discours suivant :

« — Tu me plais beaucoup. Je suis ton ami ; je t'ai apporté un cadeau : voici. »

Et d'ajouter aussitôt :

« — Mais, toi, que vas-tu me donner? »

Et s'il ne reçoit pas dix fois la valeur de son cadeau, il vous regarde avec dédain et vous appelle : *Dzam abi* (vaurien). Aussi, je n'accepte jamais ; j'achète, c'est préférable.

De Nzorkngon à Abénélang, on arrive en deux heures, après avoir traversé les deux îles pittoresques de *Miba mi bièn* (les deux mollets) et franchi le rapide Bièn déterminé par l'île et le crochet brusque du Woleu. Puis c'est le rapide Beibouleboule, et l'on est au village, composé de 50 cases, à 200 mètres du fleuve.

Les Yemvam voudraient bien nous retenir ; mais l'étape serait vraiment trop courte! Ils se montrent fort complaisants. Nos hommes descendent : on les conduira par terre

1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin et la carte p. 33.

jusqu'à Abam; les canotiers sont payés, et à 11 h. 30 nous repartons pour traverser immédiatement le rapide Bidoua.

Plus loin, à un vaste détour que décrit le fleuve, un petit *mbogo* ou habitation bâtie par les pêcheurs pour se livrer à leur occupation favorite, nous arrête quelques instants. C'est encore un rapide, le rapide Bingoure, et enfin, précisé par une énorme et blanche roche qui s'est détachée de la rive et obstrue le fleuve, le village Abam.

Un paquet de poissons, sentant plus ou moins la vase, et un poulet étique cuit sur les charbons (le dix-huitième en dix-huit jours cuit à cette même sauce, graisse et huile nous manquant) avaient constitué le principal et l'accessoire de notre diner de midi; mais nos hommes, pagayant sans cesse contre le courant, n'avaient pu en faire autant : aussi acceptent-ils avec plaisir l'annonce de notre arrêt à Abam.

C'était, il y a quelques mois, un village de Ntoun, remplacés aujourd'hui par les Yemvam. L'ancien village était populeux; la triple ceinture de bananiers qui l'entoure en témoigne encore. Aujourd'hui, il ne compte plus qu'une vingtaine d'habitants; les cases s'écroulent, les bananiers sont perdus dans une folle végétation de plantes parasites, et ce qui fut jadis la place publique a été envahi par les patates douces formant un immense tapis vert que foulent seuls quelques rares cabris.

Volontiers, néanmoins, nos hommes y seraient restés. Il est 2 h. 1/2 et les indigènes assurent que l'on ne saurait guère atteindre le village suivant avant la nuit. Mais M. Foret, si peu pressé hier à Nzorkngon, l'est beaucoup aujourd'hui : il voudrait atteindre Afor demain de très bonne heure pour ne pas perdre sa soirée. Le départ est décidé. Fatigué par six heures de pirogue, il préfère se dégourdir les jambes et prendre la route de terre; je continuerai le relevé du Woleu.

***

En sortant d'Abam, l'on trouve d'abord le rapide Bitan; puis, un peu plus loin, après avoir dépassé quelques rivières, dont les plus importantes sont Moune, Mvang et Ebvi, nous retrouvons un autre rapide, Bépiarkpiark. Le courant, excessivement violent, entraîne ma pirogue; les rameurs, fatigués, ne peuvent résister. Fidèle, mon barreur, est également trop faible pour vaincre le courant. En une minute, nous sommes emportés, jetés sur la rive, la pirogue presque chavirée!

Heureusement, la Providence a juste déposé là un épais tapis d'herbes, où la pirogue entre, s'engage et se relève ; les hommes se reposent et peuvent ensuite recommencer une lutte dont nous sortons enfin vainqueurs. Il n'est que temps : le jour baisse, le village est... Dieu sait où, là-bas probablement où nous entendons un vague tamtam ! La route continue, la nuit vient, les hommes se découragent. A peine voit-on les rives à la pâle clarté de la lune, à peine avançons-nous.

De guerre lasse, à neuf heures du soir, après 13 heures de pirogue, je donne le signal d'arrêter : une petite crique est près de nous; mais impossible d'aborder ! Dans la pirogue, chacun s'installe tant bien que mal, plutôt mal que bien. Pour moi, je suis couché au fond, c'est atroce, mais j'aurais grand tort de me plaindre. Fidèle dort au-dessus de moi : avec trois pagaies dont la palette repose sur l'arrière et le manche sur un fusil placé en travers, il s'est fait un lit sommaire : s'il n'a pas les côtes rentrées!...

A 10 h. 1/2, j'entends des voix sur la rivière ; on nous appelle. M. Foret, depuis longtemps au village et très inquiet, a envoyé à notre recherche. Je réveille nos pagayeurs, le débarcadère du village n'est pas très loin et à 11 h. 1/4, nous y arrivons; hélas! le village n'est pas là.

Mal éclairés par des torches fumeuses, nous devons encore faire plus de deux kilomètres par des chemins inondés et traverser deux rivières dont les ondes glaciales nous procurent un bain fort intempestif à cette heure. Enfin, nous sommes au village ! Il est minuit et demi. Une demi-heure plus tard, l'eau tombe à torrents, l'orage éclate et dure jusqu'au matin.

Le bon Dieu nous a épargné cette longue souffrance d'une nuit de pluie à la belle étoile, sans feu, sur le fleuve, dans un canot où l'on ne peut se remuer. Qu'il en soit béni !

***

14 mars. — Hier, dans son voyage pédestre, M. Foret, après avoir traversé deux village assez populeux, Ovang et Nôêlang (Yemvam), et admiré, en passant près de la rivière Békoure, un énorme rocher dont les formes frustes rappellent assez bien un hippopotame, a eu peine à arriver au village Mvang (Omvang, 50 cases) à 7 h. 1/2 du soir, par un chemin semé de fondrières.

Il y est tombé en pleine fête. Un homme et une femme y étaient morts il y a un mois et demi et, depuis cette époque, les parents des défunts ne pouvaient plus revêtir de beaux habits, s'oindre le corps d'huile, se barbouiller de rouge, en un mot faire l'élégant. Autour de la tête, les cheveux pendaient lamentablement, plus de fêtes, plus de toilettes!

Quant aux défunts, les malheureux erraient près du village, avides de vengeance, désireux de tuer ceux qui, pendant la vie, leur ont causé vol ou dommage ! Pour les renvoyer au séjour des âmes et éloigner la mort de la cité, il faut une fête, un tamtam monstre, quelque chose qui fasse époque ! Depuis longtemps, les invitations sont lancées. Les filles du village, mariées au loin, viendront avec leurs maris ; les curieux, les amis, afflueront, apporteront poules, canards, cabris, choses de toute sorte, que l'on échangera au village contre les pagnes, les cuivres, les anneaux, etc. Ce sera une foire, un marché, une danse, *Dzèm awou* (la fête de la mort).

Hier, ils étaient ainsi rassemblés un millier au village, costumés, emplumés, empanachés. Le tamtam faisait rage, la danse allait son train, et voici que, pour corser la fête, numéro sensationnel, deux Blancs tombent du ciel dans un endroit où jamais on n'en a vu. Du coup, le vieux chef se sauve dans sa case d'où il n'a jamais voulu sortir pour nous saluer. Le tamtam cesse, et chacun se presse, se bouscule pour voir le blanc!

Aujourd'hui, la fête continue. Le tamtam n'a point cessé; mais l'entrain est tué : quelques enragés continuent, la danse, la poudre parlent sans cesse; mais l'attention est ailleurs : aux Blancs, le succès, le grand succès du jour!

Vers 2 heures, la cérémonie prend fin : deux choses restent à faire : la danse de guerre, la distribution des cadeaux.

Tous les invités se groupent d'abord pour la danse. Elle est à deux parties : la danse des fusils d'abord, celle des lances ensuite. De toutes les danses pahouines, c'est une des plus caractéristiques : quatre par quatre, les guerriers s'avancent, brandissant leurs fusils, faisant le simulacre de tirer, de recharger, de tirer encore, de s'élancer enfin victorieux sur un ennemi en déroute. Puis, c'est la danse des sagaies, plus intéressante encore. Les guerriers sont réunis là, une centaine, ayant pour toutes armes flèches et lances : ils sont encore groupés quatre par quatre. Les deux premiers, cachés par un vaste bouclier qu'ils tiennent de la main gauche, brandissent au dessus leurs flèches, les lancent en avant, les retirent, les agitent à droite, à gauche, se redressent, se rapetissent, se jettent de côté, simulant l'attaque, la défense. Toute la colonne suit les mouvements des deux coryphées et une musique endiablée, le tamtam de guerre, marque la cadence. Le mouvement des pieds a surtout ceci de particulier qu'ils frôlent le sol, sans remuer presque, sans jamais se lever, avançant d'un mouvement silencieux, presque imperceptible, néanmoins rapide.

Le spectacle est sauvage, mais il a sa farouche beauté, sa poésie guerrière, un je ne sais quoi de grand, de naturel, de vrai, devant lequel le ridicule disparaît, pour ne laisser voir que la beauté du jeu de scène, les attitudes sculpturales des acteurs, la vérité de leur jeu qui parfois tourne au tragique.

***

Puis, après la danse, les invités se groupent près de l'*abène*. Ce pendant que le tamtam retentit, chaque parent du défunt apporte son cadeau. Le tamtam cesse : on montre le cadeau à toute l'assemblée : c'est un pagne, un coffre, de la poudre, que sais-je ? Les invités se les partagent, à tour de rôle, commençant par les plus notables. Et chaque fois qu'un invité prend le sien, ce sont des cris, des oh ! la, la, eh ! répétés : les femmes du défunt s'avancent, il leur donne le salut en se serrant le bras mutuellement, les oh ! là, là, eh ! retentissent de nouveau, et le tam-tam recommence, appelant nouveau cadeau.

A 5 heures enfin, tout se termine : le menu fretin des invités a reçu, qui deux fers de lance, qui un morceau d'étoffe, un fragment de cuivre, un rien. Tout est terminé. L'âme du mort s'en va en paix et les femmes pourront de nouveau tresser leurs chevelures incultes, faire toilette, s'oindre le corps d'huile de palme et convoler à de nouvelles et justes noces.

Pour célébrer dignement une telle fête et marquer la joie du village, le tamtam recommence le soir. Il a lieu près de ma case : deux énormes tambours, deux plus petits, un vaste xylophone ou piano de bois forment l'orchestre : jusqu'à minuit, impossible de fermer l'œil. La pluie tombe, on danse, l'orage éclate, on danse, voici le tonnerre, on danse encore, mais un vrai déluge arrive enfin : seuls, quelques enragés s'acharnent à danser : tout le monde se sauve, attend, attend toujours. La pluie redouble, chacun s'en va enfin dépité, et je bénis cette bienheureuse averse qui, sur nos toits et même sous nos toits, jusqu'au matin, roule, roule encore.....

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Priez pour moi .... 2 »
M. Marchand, diocèse d'Angers .... 4 »
M. l'abbé Reuac, diocèse de Nancy .... 40 »
M. l'abbé L., diocèse de Tarbes, en l'honneur de saint François-Xavier .... 50 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Bazin).
Dieu soit béni ! 200

Pour les missions nécessiteuses (M. Clerc-Renaud).
Dieu soit béni ! .... 200 »

Pour les missions nécessiteuses (sœur Ricaud, qui a remplacé sœur Gilbert, à Ning-Po).
M. Panneton, Trois-Rivières .... 25 »
Mlle Pellerin, Nantes, demande de prières .... 50 »
Anonyme, diocèse d'Arras, demande de prières .... 15 »
Anonyme du diocèse de Vannes, demande de prières spéciales .... 20 »
H. C., diocèse de Nancy .... 10 »
Anonyme de Nancy, en l'honneur du Sacré-Cœur, demande de prières pour des défunts .... 50 »

Pour un baptême sous le nom de Jacques (R. P. Lejeune).
Anonyme de Pinzolo, diocèse de Trente .... 80 »

A Mgr Zoulhof, archevêque de Tyr.
Anonyme du diocèse de Lyon .... 50 »

Pour une mission pauvre qui n'a pas d'autel (Mgr Gandy).
M. F.-X. Ducharme, diocèse de Peterborough .... 5 »

A Mgr Gandy, Pondichéry, pour son église de Saint-Joseph.
M. Blaise Hironde, du diocèse de Cahors 4 50

A M. Chavanol, à Mel-Sittamour (Pondichéry).
Anonyme du diocèse de Clermont .... 5 »
Demande de prières, diocèse de Reims .... 200 »

Au R. P. Lacombe, Trichinopoly.
Anonyme du diocèse de Tours, demande de prières .... 5 »

A Mgr Pelckmans, Lahore.
Pain de saint Antoine, Vuisternens-en-Ogoz, diocèse de Lausanne .... 20 »
Une veuve belge, demande de prières .... 25 »
Anonyme du T. O. S .... 25 »

A M. Voisin, Siam.
Une veuve belge, demande de prières .... 25 »

Au R. P. Angelil, pour les écoles du Liban.
Mlle A. G., Nancy .... 5 »

A M. Morineau, Cochinchine septentrionale.
Anonyme de Lécousse, diocèse de Rennes .... 5 »

A Mgr Mérel, préfet apostolique du Kouang-tong, pour la fondation de quatre bourses dans son séminaire.
Anonyme .... 10.000 »

A M. Sauret, pour l'hôpital de Kurume (Nagasaki).
Anonyme du diocèse de Clermont .... 25 »

Au R. P. Zappa, Haut-Niger, pour ses catéchistes.
Une veuve belge, demande de prières .... 25 »
Un enfant de Saint-Michel, diocèse de Soissons .... 3 »
Anonyme du T. O. S .... 25 »
Pour la gloire de Dieu, Lyon .... 20 »

Au R. P. Lejeune, Bas-Niger, pour les esclaves.
Anonyme du T. O. S .... 25 »
Anonyme de Lécousse, diocèse de Rennes .... 5 »

Pour les *Missions catholiques*.
En mémoire de Mme veuve Jacquier-Duclos .... 5.000 »

Pour les *Missions catholiques* et la Carte-Prime.
M. J.-M. Portelli, 10 fr. ; Mlle de Suyrot, 5 fr. ; M. G. Rodrigues, 5 fr. ; H. C., 15 fr. ; anonyme, 10 fr. ; A. G., 5 fr. ; M. Pajel, 5 fr. ; M. Jangey, 5 fr.

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



CARTHAGE. — GROUPE D'ARABES NOMADES ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. DELATTRE (voir p. 328)

CORRESPONDANCE

TONKIN MARITIME

Fondation d'une nouvelle paroisse.

Nous recommandons à la sympathie de nos lecteurs la lettre suivante qui nous parvient du Vicariat apostolique nouvellement érigé au Tonkin et confié à la direction de Mgr Marcou.

LETTRE DE M. SCHLOTTERBEK, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Dông-Chua, 2 avril 1902.

Veuillez permettre à un missionnaire perdu au fond du Tonkin de venir vous intéresser à une œuvre qu'il a particulièrement à cœur.

En 1846, le district de Dông-Chua où je travaille comptait 4.000 chrétiens réunis en une seule paroisse. A l'heure qu'il est, la paroisse primitive a déjà été divisée en trois : celle de Dông-Chua compte 3.640 chrétiens, celle de Lâng Rao, 2.824, et celle de Tuân Du, 1.741. En 1846, il n'y avait qu'un prêtre indigène pour la paroisse, nous y sommes 2 missionnaires et 7 prêtres indigènes. Ces quelques chiffres montrent que, malgré les persécutions qui ont en ce laps de temps comme anéanti la religion, la foi a prospéré lentement mais fermement.

En ce moment, malgré toutes les divisions survenues, les chrétiens de la paroisse de Khoan-Du sont échelonnés depuis Dông-Bâu (1) jusqu'à Yen-Hoà, ce qui à vol d'oiseau représente bien 30 kilomètres; en réalité les chemins comme les fleuves n'étant pas en ligne droite, les distances sont beaucoup plus considérables.

Maintenant encore l'administration des chrétiens, surtout la visite des malades, offre de très grosses difficultés. Quant à nos néophytes qui sont bien portants, ils tiennent Dieu merci, à pratiquer leur religion et ils veulent que le prêtre aille leur prêcher la mission, chrétienté par chrétienté, au moins une fois l'an; plusieurs le réclament même deux fois. Ce ministère est très consolant et on ne peut plus fructueux; mais il est très dur : le prêtre est plus souvent par monts et par vaux qu'il ne le voudrait.

(1) Chrétienté où Mgr Retord se cachait pendant la persécution de Tu-Duc et où il mourut de fièvre et de misère au milieu de la grande forêt.

Mgr Marcou, qui dirige la nouvelle mission du Tonkin maritime, a décidé d'ériger une nouvelle paroisse dans la région de Phù-nho-Quan.

Phù-nho se trouve juste à la sortie de deux défilés qui, tant à cause des distances qu'à cause de l'insuffisance du personnel, n'ont pu être jusqu'ici que fort peu évangélisés. D'un autre côté, les montagnards Muong ne descendent que fort rarement dans la plaine et, quand ils y vont, ils ne dépassent guère Phu-Nho ; jamais ils n'ont entendu parler du christianisme, pour la bonne raison que Phû-Nho n'avait ni église, ni prêtre. Une vieille et affreuse baraque, couverte en paillote et ouverte à tous les vents, servait de lieu de réunion aux chrétiens, pour les jours où, deux ou trois fois l'an, le prêtre était de passage. Ce n'est pas cette hutte qui aurait jamais pu attirer l'attention des Muong. Un chef-lieu de paroisse à Phu-Nho aura l'avantage de mettre la foi plus à la portée des montagnards. Une vraie église paroissiale sera à elle seule déjà une prédication et proclamera la présence du christianisme.

***

Phu-Nho est une sous-préfecture, un centre français, autour duquel rayonnent un certain nombre de colonies fondées par nos compatriotes. Plusieurs de ces planteurs appartiennent à la ville si chrétienne de Lyon, et c'est avec plaisir que je les vois faire 6 ou 7 kilomètres pour venir assister à la messe. Les jours de fêtes, c'est une édification pour les indigènes. Si la distance était moins grande, ils viendraient plus souvent. Mais ils ne sont vraiment pas obligés à faire davantage si on tient compte également du climat et du fleuve à traverser. Ils ont mis longtemps à découvrir ce qui tenait lieu d'église à Phu-Nho. J'ai mis longtemps aussi à connaitre leurs sentiments ; mais, du jour où j'ai pu m'édifier sur leurs bonnes dispositions, j'ai tenu à leur faciliter la pratique de la religion.

Depuis, j'ai acheté un vaste terrain pour y faire un presbytère avec ses dépendances ; j'ai fait de toutes pièces une église provisoire en bois et en torchis, et recouverte en paillote. J'y ai ajouté un petit clocher postiche (en bois aussi et sans cloche) afin que le monument puisse se voir d'un peu loin. Pour donner l'illusion d'une église, j'ai même fait des fenêtres en ogives. La porte.... n'existe pas encore...

***

Le presbytère est un peu mieux apparemment, mais en bois aussi. J'y ai fait un étage qui peut paraître du luxe, mais qui n'en est pas un en réalité. C'est une simple précaution de santé pour les jours de trop forte chaleur. Grâce à cet étage, j'espère pouvoir passer l'été dans ma paroisse et non plus à l'hôpital de Ha Nôi avec la fièvre, comme les années précédentes.

***

Quoique tout ce que j'ai fait ne soit pas luxueux, j'ai néanmoins la douleur de vous avouer que je m'y suis absolument ruiné. J'y ai mis tout mon petit avoir personnel (1.000 francs) et, en plus, j'ai emprunté d'assez fortes sommes à l'une ou l'autre de mes connaissances plus fortunées, et ces sommes, je ne les ai pas encore rendues.

Les chrétiens annamites de la région de Phu-Nho sont si misérables que je n'ai presque rien à attendre d'eux. La mission venant à peine d'être divisée, je n'en obtiendrai pas grand'chose non plus. Il ne me reste plus que la Providence. C'est pour le Bon Dieu que je travaille ; je me jette corps et âme entre ses mains.

Je vous prie donc de vous intéresser à cette mission. C'est une œuvre de propagande en faveur des montagnards Muong de la région de Phu-Nho. C'est aussi une œuvre dont la réussite sera utile aux planteurs français des environs pour ne pas reparler des 2.000 chrétiens indigénes qui demeurent dans la région.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Depuis le 20 juin 1869, était pendante la question de l'introduction de la cause d'un prêtre, de deux évêques dominicains et d'un chrétien indigène, mis à mort pour leur foi au Tonkin en 1861. A la suite des enquêtes canoniques longuement poursuivies, notamment dans les Tonkins Oriental, Central et Septentrional, la Congrégation instituée à Rome pour étudier l'affaire, fut amenée à prononcer, le 22 avril 1902, qu'il y avait lieu d'introduire cette cause, si telle était la volonté de S. S. le Pape Léon XIII.

Le 1er mai dernier, le Souverain-Pontife a, en effet, signé de sa main l'introduction de la cause des quatre Vénérables Serviteurs de Dieu : Jérôme Hermosilla, évêque de Milétopolis, vicaire apostolique du Tonkin Oriental ; Valentin Berrio-Ochoa, évêque de Centurca, vicaire apostolique du Tonkin Central ; Pierre Almato, prêtre-missionnaire, et Joseph Chang, indigène.

Le Vén. Jérôme, Espagnol de naissance, se donna tout jeune à l'Ordre de Saint-Dominique, partit aux Philippines aussitôt après sa profession et, à peine ordonné prêtre, fut envoyé au Tonkin. Peu après, il est nommé vicaire apostolique et sacré évêque. Tout à ses travaux apostoliques, il avait atteint sa soixante et unième année, quand il tomba, par trahison, aux mains des infidèles, fut jeté en prison et, après un semblant de jugement, décapité le 1er novembre 1861.

Le Vén. Valentin, né aussi en Espagne, le 14 février 1827, fit son noviciat à Ocana, partit pour les Philippines, fut, en 1858, envoyé au Tonkin et, presque aussitôt, choisi pour coadjuteur par le vicaire apostolique du Tonkin Central, qui ne tarda pas à être mis à mort par les infidèles, et auquel il succéda. La persécution l'obligea à se retirer dans le Tonkin Oriental. Il y exerçait en secret l'apostolat quand, dénoncé par un médecin païen, il fut pris, quatre jours avant le Vén. Jérôme, chargé de chaînes, attaché à un poteau et mis à mort le 1er novembre.

Le Vén. Pierre, né en 1830 dans le diocèse de Vich et élevé au collège d'Ocana, entra dans l'Ordre, sur le conseil du Vén. Père Antoine-Marie Claret, son directeur, passa aux Philippines et

y fut ordonné prêtre. Son zèle le poussa, en 1855 vers le Tonkin, mais il fut trahi par sa mauvaise santé, et aussi par la persécution, qui ne lui permit de servir la mission que par l'effusion de son sang : s'il ne put partager les travaux des Vén. Jérôme et Valentin, il eut du moins la joie de mourir avec eux.

Quant au Vén. Joseph, né au Tonkin, en 1832, de parents chrétiens, il avait, dès l'âge de treize ans, servi le prêtre Nang et reçu, en échange, les premiers éléments de la langue latine. Attaché ensuite au Vén. Jérôme Hermosilla, et pris avec lui, il fut soumis à des tortures particulièrement cruelles. En vain espérait-on l'amener à renier sa foi et à fouler aux pieds le Crucifix ; ses bourreaux, à bout de patience, le mirent à mort le même jour que les trois autres martyrs.

Tels sont les champions de la foi chrétienne dont les noms, nous avons lieu de l'espérer, resplendiront bientôt au martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Perse. — Mgr Lesné, Lazariste, délégué apostolique, écrit d'Ourmiah :

« A la fin de l'année dernière, nous avons eu la visite du prince héritier qui était venu voir le pays d'Ourmiah. Nous avons accueilli Son Altesse avec toute la pompe due à sa dignité. Le prince a visité nos écoles, les enfants l'ont reçu dans une salle préparée pour la circonstance; ils lui ont fait entendre des chants préparés en son honneur et dont il a paru ravi. Ensuite, deux compliments, l'un en persan, l'autre en français, ont été lus; une copie de ces deux compliments, imprimés sur parchemin, lui a été remise. Nous sommes alors passés à l'imprimerie, qui l'a beaucoup intéressé. Enfin nous l'avons conduit à l'église, qui l'a aussi beaucoup frappé, car, bien qu'elle ne soit pas d'un grand luxe, elle est cependant un monument pour le pays. Nous l'avons ensuite accompagné jusqu'à la grande porte avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.

« De chez nous, il est allé visiter les écoles des Filles de la Charité, dont il a dit être satisfait.

« Le soir même, il nous députait un de ses hommes pour nous assurer de son contentement et, deux jours après, il envoyait cinq cents francs à partager entre les enfants des Sœurs et les nôtres.

« Cette visite princière a eu un grand retentissement dans le pays, soit chez les chrétiens, soit chez les musulmans, surtout parce que Son Altesse a témoigné, tout haut, que, de toutes ses visites, c'était celle à nos deux Maisons qui lui avait fait le plus de plaisir. Cela ne peut que laisser une impression favorable qui nous sera utile pour la prospérité de nos œuvres. »

Indes anglaises. — Le *Catholic Messenger* de Ceylan annonce la fin du schisme des « Jacobites », appelés aussi « catholiques indépendants », dans le diocèse de Jaffna. Ce schisme, comme on le sait, devait son origine à la révolte de quelques Portugais qui avaient refusé de se soumettre au Concordat de 1837. Ce Concordat soustrayait Ceylan à la juridiction de l'Archevêque de Goa. Le coryphée de cette rebellion, le prêtre Alvarès, s'était fait sacrer Evêque par le métropolitain du schisme dans l'Inde du Sud. C'est lui qui, à son tour, ordonna le fameux Vilatte. C'est à peine si aujourd'hui il reste à Colombo plus d'une douzaine de familles encore attachées à cette erreur.

Nagpore (*Hindoustan*). — La Révérende Mère Marie-Gertrude, supérieure des catéchistes-missionnaires de Marie-Immaculée, écrit de Nagpore, le 3 janvier 1902 :

« Notre famille adoptive grandit, grandit toujours. La chère Providence, qui nous envoie ces âmes à sauver, ne nous laissera pas sans le pain quotidien.

« Les orphelins font notre plus grande consolation. Le *Deputy Commissioner* et la police nous confient les enfants des prisonniers et les pauvres petits vagabonds. Ces dons, reçus avec joie, entretiennent des rapports officiels avec le gouvernement, ce qui assure le salut de beaucoup de ces orphelins ou abandonnés. Nous en avons reçu ainsi huit, tout dernièrement.

« Les femmes païennes viennent aussi s'abriter dans nos maisons. La semaine dernière, une pauvre enfant de douze ans, tenant cachée sous sa toile une petite créature de dix ou douze jours, venait supplier qu'on la reçût chez nous. Chassée par ses parents et la caste, la pauvre petite faisait pitié. On lui avait imposé, pour se rapprocher des siens, d'abandonner son enfant; mais l'amour maternel lui avait fait préférer d'aller là où elle pourrait se dévouer au cher petit être. Jugez avec quel bonheur nous ouvrons nos cœurs et nos maisons à ces brebis perdues.

« La jeune mère est si touchée et reconnaissante de l'abri qu'on lui donne, qu'elle promet de se laisser instruire et de devenir chrétienne.

« Nous avons eu encore une grande joie. Nous avions converti une mère avec ses quatre enfants à la Cité. Mais le père de toute cette famille restait païen acharné. Il tomba malade. Sa femme, qui a beaucoup d'énergie et de foi, réussit à l'amener ici, se disant que les Sœurs arriveraient à le gagner et à le faire baptiser. Il fut bien installé à la Poor-House. Il finit par consentir à devenir chrétien : Détail touchant : c'est un jeune prêtre natif, ordonné la veille, qui vint lui donner le baptême. Le néophyte, au comble de la joie, réunit sa femme et ses enfants, et les exhorta à ne jamais se séparer de nous. Le surlendemain, après de courtes souffrances, il allait au paradis.

« Dans notre dernière expédition dans les montagnes, il y a eu 400 baptêmes d'enfants et 6 d'adultes. A Nagpore même, les résultats des visites dans la Cité et les villages sont toujours consolants. Hier, deux adultes ont été munis de leur passeport céleste.

« Le catéchisme est bien notre œuvre spéciale. On nous envoie à instruire des enfants adoptés ou en service chez des catholiques. Nous avons un étrange petit bonhomme, qui demande à lui seul un dévouement spécial. C'est un esprit réfléchi, mais peu facile à convaincre. Dernièrement, Mère Marie de Kostka faisait passer un petit examen aux enfants en préparation pour le baptême. Comme elle leur disait qu'ils deviendraient les enfants du vrai Dieu par leur baptême, le petit frondeur, qui entendait l'être de suite, s'écria :

« — Non, non, non, je ne suis pas l'enfant du démon ! »

« La douceur de l'enseignement finit par le gagner, avec l'assurance du bonheur prochain de recevoir le baptême.

« Un autre jour, une Sœur lui expliquait la bonté de Dieu qui veille aux besoins de tous ses enfants, leur donnant le riz, les vêtements, des parents adoptifs, des *Swamis* (prêtres) pour les instruire, et des *Amas* (sœurs) pour les élever. Cette sollicitude du bon Dieu faisait réfléchir profondément notre jeune catéchumène. Tout à coup, regardant la Sœur avec un air grave et convaincu :

« — Eh bien, dit-il, le bon Dieu doit être joliment fatigué de « penser à tout cela ! »

« Nos enfants ont vraiment une conscience bien formée, de la piété et du zèle. Notre homme de peine nous ayant quittées, ils le sermonnèrent :

« — Tu as tort de quitter les Amas. Ici tu as le vrai Dieu.
« Pourquoi t'en vas-tu ? les Amas étaient si bonnes pour toi !
« Ecoute, quand tu seras malade, il faudra venir auprès d'elles.
« Il ne faut pas mourir païen, vois-tu. Reviens vite alors pour
« recevoir le nom du vrai Dieu et devenir son enfant. »

« L'homme était touché. De fait, il est déjà revenu travailler ici.

« Que de faits seraient à raconter ! Mais la besogne est si pressante, le choléra règne, nous sommes appelées de tous côtés et le travail est considérable... Le temps manque pour relever par écrit mille détails touchants. »

Corée. — M. Robert, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Taikou, le 2 mai 1902 :

« Notre église de Notre-Dame de Taikou monte peu à peu. 32 Chinois y travaillent et, si les ressources le permettent, nous pensons pouvoir achever le tout avant l'hiver prochain. Que le bon Dieu et sa très Sainte Mère nous viennent en aide ! »

Un Pèlerinage aux ruines de Carthage

Par le R. P. DELATTRE
de la Société des Pères Blancs, archiprêtre de Saint-Louis de Carthage
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

Suite (1)

La Chapelle du Carmel.

De Saint-Louis le visiteur se rend à la chapelle des Carmélites, placée sous le vocable de Notre-Dame de Melléha. On y voit un tableau reproduisant une image de la Sainte Vierge, très vénérée dans l'île de Malte. Aussi est-ce un des pèlerinages préférés des Maltais de Tunisie.

La chapelle du Carmel est le centre d'une confrérie qui a pour but la dévotion de la conformité à la volonté divine, sous le patronage de saint *Deusdedit* et de deux évêques de Carthage, saint *Quodvuldeus* et saint *Deogratias*.

Près du monastère existe un cimetière arabe qui entoure la *Koubba* d'Abd-el-Aziz. A l'arrivée des missionnaires, le seuil de cette Koubba était une grande dalle funéraire qui avait abrité les corps de deux prêtres et de deux diacres, *Cyprianus* et *Sextilius*, *Quintus* et *Apronianus*. Cette inscription fait aujourd'hui partie de notre collection d'épigraphie chrétienne.

Les Thermes de Gargilius.

La chapelle et le monastère du Carmel occupent en partie l'emplacement des Thermes de Gargilius, un des plus importants édifices de Carthage, où se tint, en 411, aux calendes de juin, la fameuse conférence qui réunit plus de cinq cent cinquante évêques, catholiques et donatistes, et dans laquelle le rôle de saint Augustin fut si considérable pour mettre fin au schisme, qui, pendant plus d'un siècle, avait désolé l'Eglise.



CARTHAGE. — Vue intérieur des citernes; reproduction d'une photographie du R. P. Delattre (voir le texte.)

L'hypocauste des Thermes a été retrouvé en creusant la citerne de la maison d'été des sœurs de Notre-Dame de Sion, situé derrière la chapelle du Carmel. Dans les ruines mêmes des Thermes, on a découvert un de ces peignes en ivoire, ornés de symboles chrétiens et que l'on croit avoir été des peignes épiscopaux. Ces sortes de peignes étaient en usage dans les cérémonies pontificales. De nos jours encore le peigne est prescrit pour le sacre des évêques.

Du Carmel un sentier conduit directement aux ruines de Damous-el-Karrita, par la *porte du vent*, Bab-el-rich, sur la ligne des anciens remparts, dans la direction de Sidi-Bou-Saïd.

Mais si le visiteur veut terminer par cette basilique son excursion, il peut prendre le chemin qui, des citernes de La Malga, conduit directement à la mer.

L'Institution Lavigerie (Saint-Charles).

Il contourne alors la colline dite de Junon, sur laquelle s'élève un établissement construit par le cardinal Lavigerie et occupé par les Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique qui y dirigent un orphelinat indigène. Sous le



chemin et suivant la même direction, se cache un aqueduc souterrain, long de plus de 900 mètres, qui n'apparaît à fleur de sol qu'à l'angle *Est* de la colline. Il a été parcouru depuis cet endroit jusqu'au point d'arrivée du grand aqueduc, dans les citernes de La Malga.

Pendant que le visiteur a, sur sa droite, l'établissement des Sœurs Blanches, il peut voir, du côté opposé, à gauche du chemin et à une certaine distance, un terrain s'élevant en forme de fer à cheval. Les restes de voûtes inclinées, la disposition même du terrain et d'autres considérations m'avaient fait reconnaître en cet endroit une sorte de théâtre, que je croyais avoir été l'Odéon dont parle Tertullien et dont les travaux de constructions furent exécutés dans les dix premières années du IIIe siècle de notre ère. C'est pourquoi j'ai donné depuis longtemps au plateau contre lequel était adossé le monument, le nom de *plateau de l'Odéon.*

Mais c'est sur ce plateau même qu'on a découvert naguère l'Odéon. Il n'en demeure pas moins évident qu'en avant du plateau existait un théâtre, et c'est l'emplacement de ce théâtre que l'on aperçoit du chemin.

Continuant à avancer, le visiteur arrive à la large et belle route carrossable qui, de la station et du Carmel, conduit aux citernes du bord de la mer appelées par les Arabes *Souterrains des Diables.* On dirait un souvenir des expressions de Tertullien, qui appelait le théâtre la maison du Diable, et le Capitole le temple de tous les Diables, *Capitolium omnium dœmonum templum.*

Mais, traversons la grande voie carrossable. Nous voilà au terrain appelé *Douïmès,* dans lequel nous avons exploré une vaste nécropole punique, datant du VIIe au Ve siècle avant Jésus-Christ. Les tranchées à ciel ouvert et les tunnels que nous y avons pratiqués nous ont fait ouvrir *plus de mille tombeaux,* dans un espace qui n'atteint pas un hectare. Plusieurs de ces antiques sépultures peuvent être visitées. Parmi ces dernières, je signalerai le tombeau d'Iadamelek, dans lequel furent trouvés un sceau égyptien avec des hiéroglyphes signifiant *roi des deux Egyptes,* et un médaillon en or, portant le nom du frère de Didon, Pygmalion. Le mobilier, parfois très varié de ces tombes, a considérablement enrichi le Musée Lavigerie.

Basilique chrétienne.

Dans le terrain contigu appartenant à un Israélite, le service des Antiquités, guidé par nos découvertes et ayant amorcé ses fouilles sur les nôtres, a exploré la suite de cette importante nécropole et, outre les tombeaux, a rencontré, à travers les couches supérieures du sol, de très belles statues romaines, un curieux four de potier et les restes d'une intéressante basilique chrétienne dont le plan a pu être rétabli avec celui de son baptistère. Cette basilique était pavée de mosaïques.

En se rendant de ces fouilles aux citernes restaurées, on aperçoit sur la droite, au bord de la mer, d'énormes blocages, ruines imposantes de *Thermes* construits ou du moins achevés sous le règne d'Antonin le Pieux. Ce devait être les principaux thermes de Carthage, car leur nom a été conservé par les Arabes mêmes qui appellent ces grandes ruines et les terrains d'alentour le quartier de *Dermèche.* Cette expression n'a pas de sens en arabe et il est impossible de ne pas y reconnaître une survivance du mot *thermes* en grec ou en latin.

Si le visiteur veut parcourir ces restes informes et aller se promener le long de la mer, il songera qu'il foule un sable aurifère, chargé non pas de pépites ou de paillettes, mais de bijoux brisés que les vagues font apparaître aux jours de grosse mer, en déferlant sur le rivage.

Au-dessus des citernes des Diables, à gauche du chemin qui conduit de la route de Sidi-Bou-Saïd à la batterie de Bordj-Djedid, existe une construction souterraine composée de plusieurs salles auxquelles donne accès une galerie voûtée s'enfonçant obliquement dans le sol. On y voit encore des vestiges de fresques romaines.

Les Arabes appellent cette construction la *Koubba* de la fille du Roi. C'est sans doute ce qui lui a fait aussi donner le nom prétentieux de *Bains de Didon!*

Arrivé au point où la route, tournant à droite, se dirige vers la batterie, le visiteur, se dirigeant par le sentier opposé à gauche, voit devant lui une colline entièrement remplie de centaines de puits s'enfonçant verticalement à travers le sol et dans le roc jusqu'à une profondeur variant de douze à vingt-six mètres. Dans une des parois de chacun de ces puits, des caveaux funéraires ont été creusés. Cette nécropole punique date du IVe au IIe siècle avant notre ère. C'est de là que sont sortis l'énorme sarcophage en tuf coquillier et les deux beaux sarcophages de marbre blanc que le visiteur aura remarqués au Musée. C'est de là aussi que proviennent les centaines d'ossuaires réunis à Saint-Louis qui ont peut-être contenu, comme je l'ai dit plus haut, les restes des victimes humaines sacrifiées à l'horrible Moloch.

Le mobilier des tombes de cette nécropole, que nous explorons depuis bientôt quatre ans, est exposé dans la grande salle du Musée Lavigerie.

La Chapelle de Sainte-Monique.

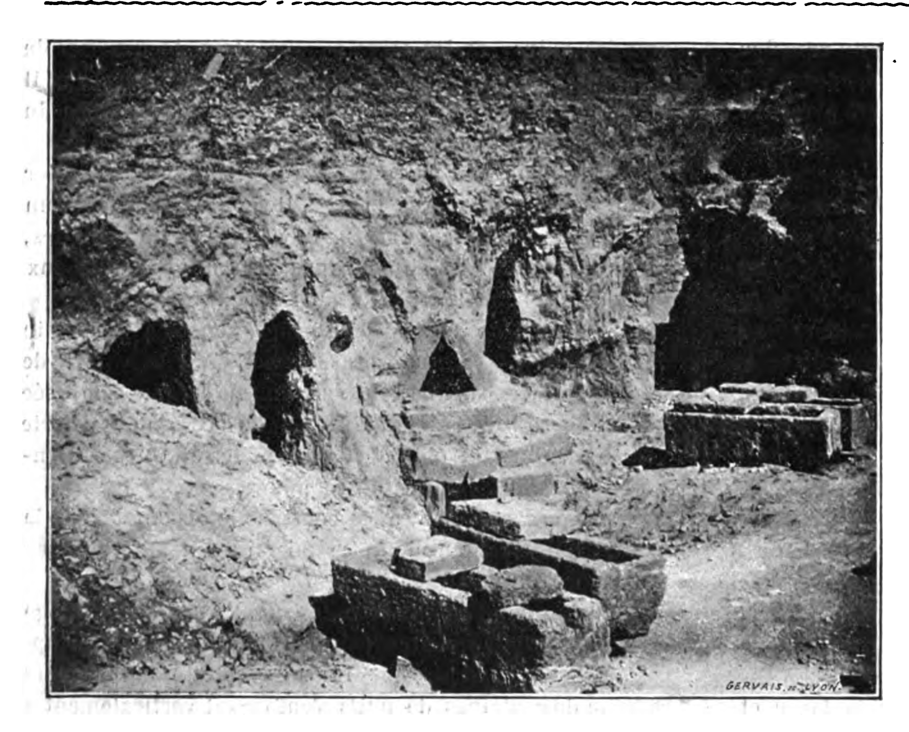
Sur la colline qui suit celle de la nécropole s'élève le sanctuaire de sainte Monique, élevé par les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, conformément au vœu du Cardinal Lavigerie pour localiser le souvenir des larmes de cette admirable mère chrétienne pleurant les égarements de son fils Augustin.

Le vœu du Cardinal sera encore mieux réalisé lorsque, chaque année, la fête de sainte Monique attirera, dans la chapelle construite en son honneur, de nombreux pèlerins et surtout des mères chrétiennes.

***

La première pierre (1) de ce sanctuaire fut bénite, le 4 mai 1895, par Sa Grandeur Mgr Combes, archevêque de Carthage et Primat d'Afrique. Le 5 juillet suivant, je venais de déposer dans la première pierre le procès-verbal de sa bénédiction, lorsque, passant par la nécropole de Douïmès, je trouvai le disque de marbre blanc orné d'une croix qui porte l'inscription : *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

(1) Cette pierre, placée à gauche de l'autel, est un cube de grès provenant des ruines de la basilique de Damous-el-Karita.



CARTHAGE. — Tombeaux puniques ; reproduction d'une photographie du R. P. Delattre.

Ce même jour, quatorze Pères Blancs, ordonnés prêtres en la fête de la Visitation s'embarquaient pour Marseille, la plupart destinés aux missions de l'intérieur de l'Afrique.

***

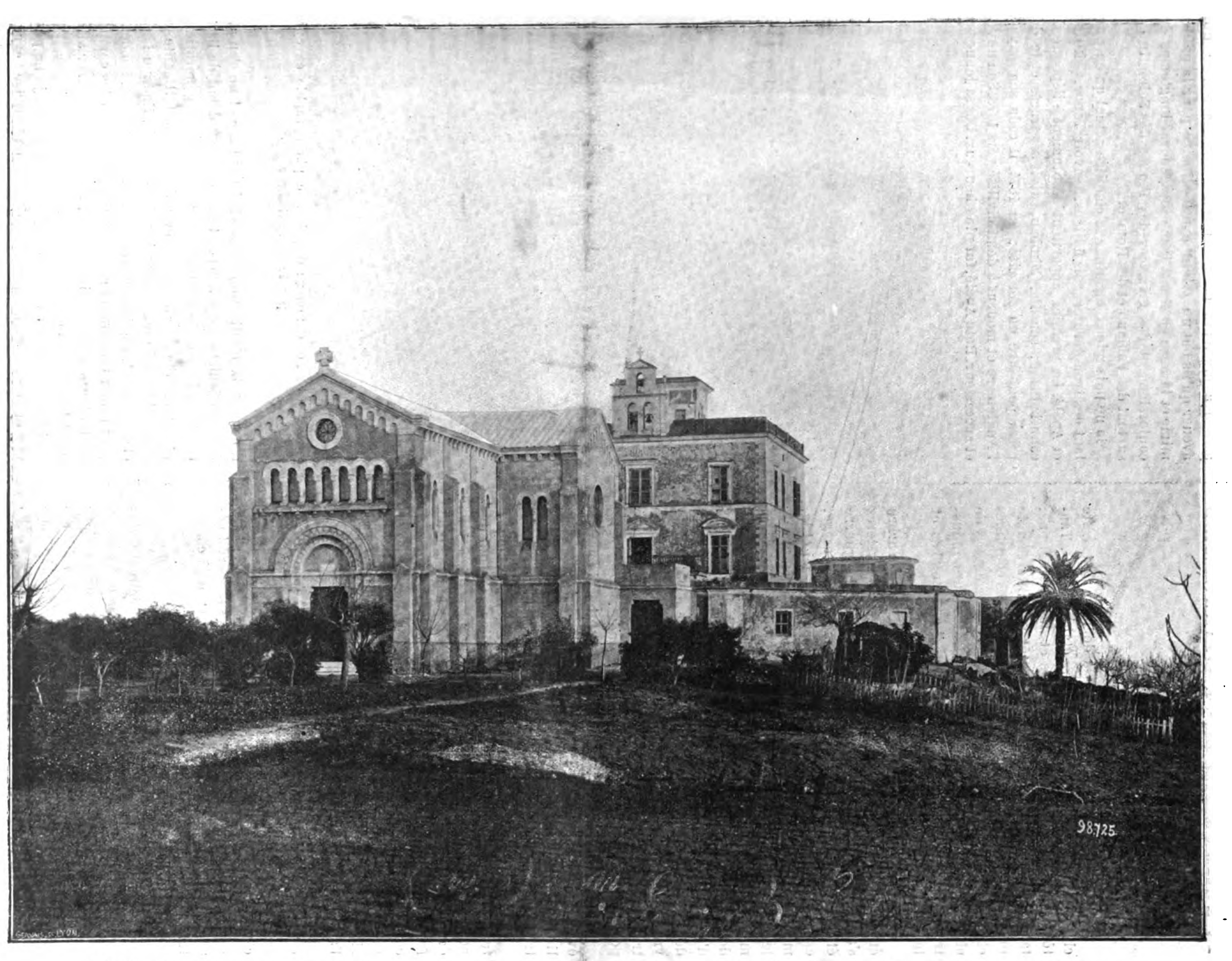
L'année suivante, au jour anniversaire de la pose de la première pierre, pour la fête de sainte Monique, Mgr l'Archevêque bénissait solennellement le nouveau sanctuaire et, dans un éloquent discours, annonçait la création d'une association de Mères chrétiennes pour la conversion des pécheurs.

Chaque jour, le prêtre qui y célèbre le Saint Sacrifice, récite, devant le Saint Sacrement exposé, la prière suivante :

« Sainte Monique, qui, par vos larmes et vos prières, avez obtenu le salut d'Augustin, priez pour les mères chrétiennes qui vous invoquent et pour l'Afrique votre patrie! »

(A suivre.)

CARTHAGE. — Chapelle de Sainte Monique (intérieur); d'après une photographie du R. P. Delattre (voir le texte).



CARTHAGE. — CHAPELLE DE SAINTE-MONIQUE (VUE EXTÉRIEURE); reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. DELATTRE (voir le texte).

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Suva et Rewa.

Suite (1)

Pendant dix jours, je me suis laissé dorloter dans cette chère station. Chaque jour nos plaisirs étaient variés. Tantôt c'était une visite dans les forêts et les plantations; tantôt une inspection des écoles; tantôt une intéressante promenade à travers le village pour observer les coutumes et usages des indigènes, leur architecture, leurs engins de chasse et de pêche, leurs outils de culture, leurs industries textiles, leurs curieuses poteries, leurs tombes et leurs monuments superstitieux.

Nous passâmes devant le fameux *Buré* de Rewa, un arbre énorme, à l'ombre duquel de hideux et sanglants mystères s'accomplissaient jadis, parce que le Dieu de la guerre était supposé y habiter. Ce village, nommé Buré Masaga, est très étendu; les maisons en sont éparpillées ici et là, mais non sans une certaine symétrie; comme partout ailleurs, les manguiers et les arbres à pain se chargent d'y maintenir l'ombre et la fraîcheur. Le dernier gouverneur des Fidji, Sir G. M. O'Brien, dans son désir de conserver et d'améliorer la race fidjienne, n'a reculé devant aucune dépense pour assurer à chaque village des réservoirs d'eau vraiment saine et potable. De plus, il a réglé que chaque tribu devait maintenir quelques têtes de bétail afin de pourvoir de laitage les enfants et les malades.

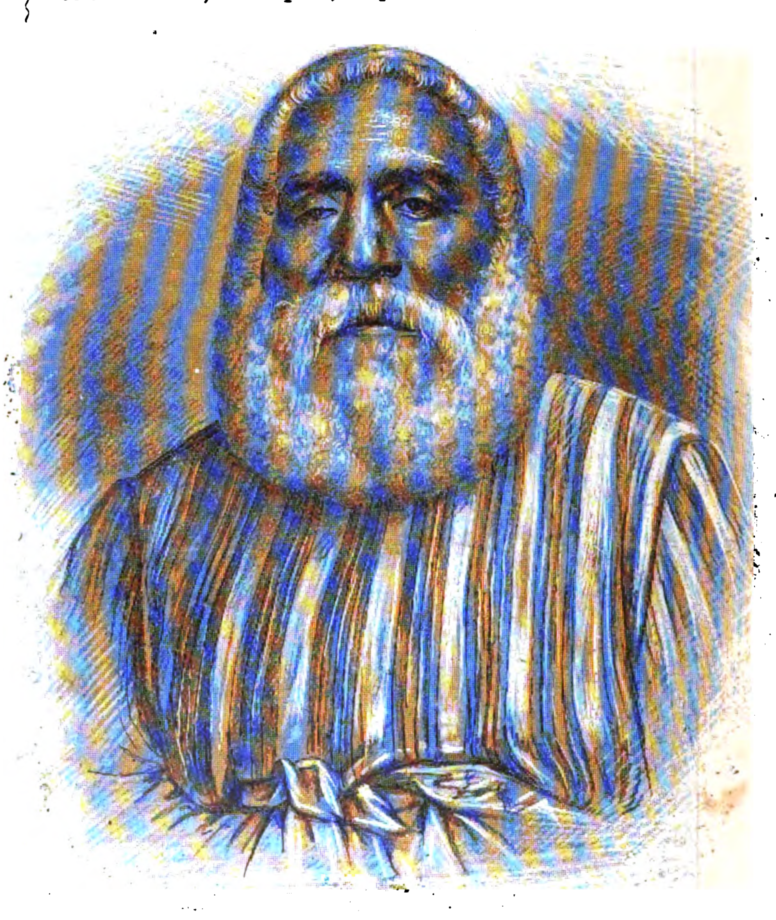
Toutes ces précautions et ce zèle philanthropique sont évidemment très louables; mais rien n'adoucira et ne civilisera le caractère fidjien comme les maximes régénératrices de la foi catholique. On commence à le comprendre.

Une autre récréation qui m'était chère, c'était de m'entretenir avec les hauts chefs ou *Rokos* fidjiens. Ce sont des personnages très marquants; ils remplissent les fonctions de Gouverneurs provinciaux. Fidji en compte huit. Maintes fois, durant mon séjour à Rewa, j'eus l'occasion d'en rencontrer. Trois surtout attirèrent mon attention et ma sympathie : Kadavu Levu (le roi actuel), Tui Sawau et Hone Mandraiwiwi. En ces trois hommes, on peut dire que l'avenir même de Fidji est représenté. A de gracieuses manières et à un anglais irréprochable, ils associent des vues très élevées et une grande énergie pour l'avancement de leur race. Je n'ai qu'un regret en mentionnant leurs noms, c'est de ne pouvoir ajouter que ces chefs nous appartiennent. Toutefois, il semble que leur sympathie nous soit désormais acquise et que nous pouvons d'ores et déjà compter sur leur appui.

***

Le Père Rougier a l'ambition, semble-t-il, d'éclipser Oberammergau. Croiriez-vous qu'il a réussi à former une compagnie de jeunes Fidjiens à la représentation du mystère de la Passion? Après avoir mainte et mainte fois fait ses preuves au foyer, cette compagnie, complétée d'une brillante fanfare, s'est aventurée sur les tréteaux de la capitale, et a fait les délices du public suvien. Quelqu'un a dit que les Fidjiens sont les premiers *singes* du monde. Après avoir assisté à plusieurs de leurs soirées amusantes, je dois avouer qu'ils ont un talent extraordinaire pour la pantomime et la mise en scène. Je me souviendrai longtemps des contorsions et des grimaces des Pio et des Selesetino et surtout des Fabiano et des Romeo.

Je ne puis mieux terminer le chapitre actuel qu'en parlant des trois derniers rois fidjiens, à savoir Tanoa, Çakobau et Apélé. Le premier appartient absolument à l'époque du cannibalisme; son fils, Çakobau, suivit ses traces et le dépassa peut-être en férocité; en 1874, il céda son pays à l'Angleterre et mourut à demi-civilisé vers 1878. Son neveu et successeur, Ratu Apélé, fut plus heureux. Dès sa jeunesse,



FIDJI. — LE ROI ÇAKOBAU; d'après une photographie envoyée par le R. P. COGNET

il connut la civilisation et le christianisme et ne s'en affranchit jamais jusqu'à sa mort survenue au début de l'année 1901. En face de ces trois représentants des générations passées, j'aimerais à graver la silhouette intelligente et sympathique de leurs deux héritiers actuels, Kadavu Levu et sa sœur Adi Çakobau. Ce sont là, assurément, les deux plus beaux types de la génération présente; en les comparant à leurs ancêtres immédiats, l'œil peut mesurer aisément les progrès déjà accomplis.

Si heureux et si choyé que je fusse à Rewa, je ne pouvais m'y éterniser. Le moment était venu d'atteindre Levuka et de visiter Ovalau et les autres îles du groupe. A cet effet, le 21 juillet, je pris passage sur un petit steamer

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 6, 13, 20, 27 juin et 4 juillet.

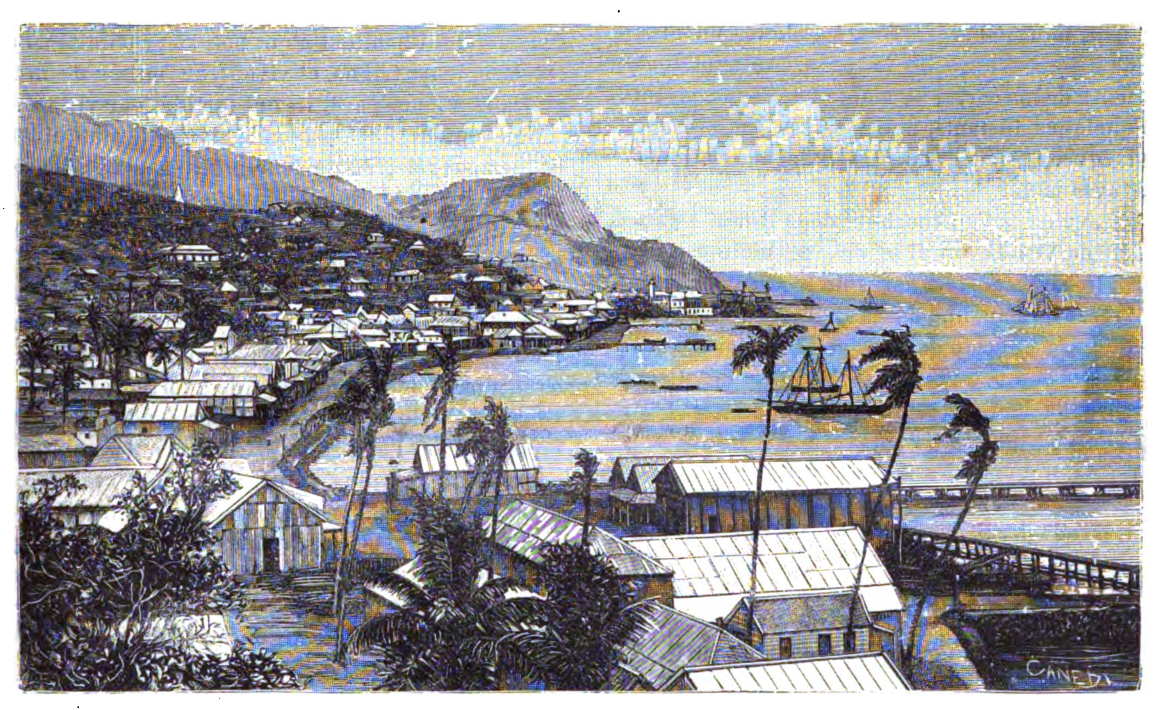
nommé le *Victoria* et m'éloignai pour une quinzaine, me promettant de revenir avant mon départ définitif.

Autour de Viti-Levu.

Le 16 juillet 1901, une animation extraordinaire régnait dans les rues et sur les quais de Suva. Sir G. M. O'Brien, le gouverneur de la colonie, se préparait à quitter son poste pour rentrer en Angleterre : ce jour-là même, il devait s'embarquer sur le *Hauropo* pour aller à Sydney prendre passage à bord d'un de nos paquebots.

Ce philanthropique administrateur, par sa politique conciliante et libérale envers les indigènes, s'était créé de fervents amis et admirateurs, et de non moins fervents ennemis et détracteurs parmi les colons. Quant aux Fidjiens eux-mêmes, ils avaient fort bien compris la portée de ses intentions bienfaisantes, et ils le regardaient comme leur père et protecteur. Aussi, de tous côtés, les indigènes affluaient vers Suva pour y apporter au gouverneur en partance l'expression de leur gratitude et de leurs souhaits. Un bateau à vapeur, le *Victoria*, s'en alla à l'îlot sacré de Bau, où résident les héritiers de la couronne fidjienne, pour les amener, eux et leurs sujets, à la cérémonie du départ.

Le soir du 15 juillet, le *Victoria* passait en face de la mission de Rewa. Par suite de l'obscurité qui ne lui permettait pas d'affronter les méandres du delta, il dut s'arrêter là et permettre à ses nombreux passagers de venir à terre chercher un gîte pour la nuit. Pendant que le menu fretin de cette population se répandait dans le village, les notables venaient se réfugier chez le missionnaire qui les reçut et les hébergea de son mieux. C'est ainsi que je fis connaissance avec Kadavu-Levu, le roi actuel de Fidji,



ARCHIPEL FIDJI. — VUE DE LEVUKA, DANS L'ILE OVALAU ; d'après une photographie envoyée par le R. P. COGNET (voir le texte).

un brillant jeune homme élevé au collège protestant de Sydney, lisant les grands journaux européens et parlant l'anglais à la perfection. Avec lui se trouvaient aussi le fameux Mandruhivi, puis Ratu Colata et Ratu Isoa, vieillards de la famille royale, tous deux à tendances catholiques.

Un *Kava* fut aussitôt ordonné, et pendant qu'on le préparait, le P. Rougier me ménagea un entretien avec ces distingués personnages. La causerie roula presque uniquement sur l'état social et politique des Maoris; elle se prolongea bien longtemps. Lorsque le *Kava* fut prêt, le jeune homme à qui les fonctions d'échanson avaient été attribuées, alla offrir, *comme en rampant*, la première coupe à l'héritier de la dynastie fidjienne. On m'expliqua bientôt que cette attitude humiliante était une relique des temps passés; c'est ainsi qu'autrefois on honorait les chefs fidjiens, en s'aplatissant devant eux.

Le lendemain matin, dès l'aurore, la sirène rappelait tous les passagers à bord du *Victoria*, qui s'éloignait dans la direction de Suva. Dans l'après-midi, sir G. M. O'Brien apparut sur le quai prêt à s'embarquer. La foule lui fit une ovation enthousiaste; des discours furent échangés ; des poignées de mains et des hourrahs complétèrent les adieux. Encore quelques minutes, et le *Hauroto* avait emporté le meilleur gouverneur que Fidji ait encore vu.

Je m'étais arrangé pour prendre passage à bord du *Victoria* lors de son retour à Rewa. Je rencontrai sur le bateau nos illustres hôtes de la nuit précédente ; ils rentraient dans leurs foyers. Pour charmer leur voyage, toute leur suite avait entonné une kyrielle de *mèkès* (chants fidjiens), dont l'harmonie un peu monotone et mélancolique ne semblait guère en rapport avec la gaieté exubérante exprimée par leur visage. Mais tel est le Fidjien : aussitôt qu'il est en compagnie, il faut qu'il chante.

Pour essayer de décrire les ravissants paysages qui se succédaient devant nous à mesure que nous pénétrions plus avant dans la Rewa, il me faudrait le pinceau d'un Watteau ou la plume d'un Delille. Je n'ai encore nulle part vu rien de plus beau et de plus réjouissant. Des plantations de cocotiers, de cannes à sucre, de vanille, de manioc, de taros; des villages immenses disséminés de partout sous l'ombrage épais des manguiers et des arbres à pain; une population très dense et très active; des hôpitaux et des écoles pour la race indigène installés d'espace en espace; des magasins et des huttes d'Hindous et de coolies : voilà ce que l'œil remarque un peu partout.

Il va sans dire que, pendant la première heure, il ne me fut guère possible d'admirer beaucoup les panoramas du rivage. Les quelques chefs dont j'avais fait la connaissance chez le P. Rougier ne laissèrent pas languir la conversation. L'un d'entre eux me servait d'interprète. Malheureusement pour moi, la *Victoria* s'arrêta à Nakelo, un gros village près de l'embouchure de la Rewa. Aussitôt tous mes interlocuteurs de me serrer la main et de déguerpir au plus vite. En quelques instants, notre bateau fut presque vide : seuls quelques passagers de race blanche continuèrent le voyage avec moi.

Nous voici à Navuloa, à l'embouchure de la Rewa. A gauche, c'est la côte de Viti-Levu qui se dessine toute bordée de palétuviers; là-bas, bien loin, près du rivage apparaît le fameux îlot sacré de Bau, une des plus grandes curiosités de Fidji; à droite, c'est l'école de catéchistes wesleyens qui reluit au milieu des bosquets; puis c'est la côte et le village de Kamba, et enfin la haute mer d'où émergent çà et là d'admirables îlots, vrais bijoux de verdure, Tomberua, Viwa, etc. En face, à quelque 50 ou 60 milles, se dresse déjà la fière et montagneuse mais riante Ovalau, un peu dissimulée derrière la gracieuse Moturiki, dont nous allons contourner la pointe.

***

En attendant cet heureux moment, le *gong* nous invite à dîner.

C'est la première fois que j'ai l'occasion de voir comment on traite les voyageurs à Fidji. L'expérience faite, je puis recommander la cuisine du *Victoria* à tous les voyageurs et touristes qui passeront à Fidji. Et quant à la courtoisie et à l'affabilité que j'ai trouvées chez le commandant Vicars, elles m'ont rappelé les meilleures traditions des Messageries-Maritimes; ce n'est pas peu dire.

Donc, en toute conscience, je déclare qu'on peut vivre et voyager à Fidji tout aussi aisément qu'en Suisse ou en Belgique. Il n'y a pas le même luxe d'aménagement; le menu des repas n'est pas aussi varié; mais, après un moment d'observation, on a bientôt reconnu qu'on est en pays civilisé. Rien d'essentiel n'est oublié. La compagnie est un peu mixte : ce sont des Anglais, des Ecossais, des Irlandais, des Américains, des Français, des Canadiens, mêlés quelquefois de sang indien, malais ou japonais. Je ne parle pas des Hindous, qui sont le fléau de Fidji au point de vue moral : ils pullulent, hélas! partout.

(*A suivre*).

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

— Suite (1) —

Sur le Woleu.

15 mars. — Au matin, M. Foret engage sept porteurs et envoie de nouveau les Loangos à la recherche de la pirogue. Il est convenu que je les attendrai ici et irai par eau jusqu'à Afor.

Le village est grand. Hier, nous n'avions pu l'admirer : il compte au moins 120 cases, près de 500 habitants, et toutes les collines qui l'entourent, admirablement défrichées, sont couvertes de maniocs et de bananiers. Mais comme les Omveng qui l'habitent n'ont point à proximité d'autres villages de leurs tribus, et vivent au milieu de nations peu amicales à leur égard, ils ont fortifié leur village.

Non contents de la profonde rivière Dzam qui les entoure en demi-cercle, et de leur position avantageuse sur une colline escarpée, ils ont encore garni leur village d'une forte estacade de pieux énormes, hauts de 3 à 4 mètres inclinés vers l'extérieur. Le soir venu, les portes se ferment, et pour entrer, il faut montrer patte blanche. De plus, dans tous les chemins qui aboutissent chez eux, des trous profonds sont creusés çà et là; le jour, on les évite; la nuit, c'est plus difficile. En temps de guerre, les trous sont dissimulés habilement. Les plus profonds sont garnis d'un pieu pointu : l'agresseur s'empale ou s'embroche, à son choix. D'autres, plus petits, aussi bien cachés, ont seulement, au fond, un petit bambou pointu. Mais le bambou, incliné vers l'extérieur, est presque brisé et sa pointe est trempée dans un poison subtil, l'*oné* ou *strychnos*. L'assaillant, mettant le pied dessus, enfonce, le bambou entre dans le pied, s'y brise et pour en arracher la pointe barbelée, une profonde et large incision est nécessaire.

Dans un de mes voyages avec Mgr Le Roy, un de nos guides, Augustin, mit ainsi le pied sur un bambou; la pointe se brisa. Heureusement, le bambou, oublié là depuis des mois, lavé par les pluies, avait perdu son poison. Augustin, néanmoins, en eut pour de longs mois à se rétablir!

***

Pour me distraire, le soir, je viens à mon tour frapper sur le xylophone, esquisser un *J'ai du bon tabac* quelconque! Les noirs rient : au fond, ils jouent de cet instrument primitif avec une virtuosité que je n'égale pas, tant s'en faut.

Les noirs du Sénégal et du Soudan ont un instrument presque semblable, le *Balafon*, sorte de piano, également formé de tiges de bois et que l'artiste tient suspendu au cou, un peu comme nos orgues de Barbarie. Mais le *Balafon*, plus perfectionné, porte, attachées sous chaque touche, deux ou trois calebasses creuses, plus ou moins grosses, qui font l'office de caisse et renforcent le son. On joue de cet

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4 juillet et la carte p. 33.



instrument au moyen de deux forts bâtonnets, garnis de caoutchouc à leur extrémité. Gulliver jouant du piano à Brobdignac, devant le roi des Géants, m'a toujours paru donner une idée exacte du jeu de cet instrument. Ici, le Balafon porte le nom d'Anzang. Plus primitif que son frère du Soudan, il n'est point portatif et une simple ficelle rejoint les touches et les lie ensemble. Ces touches sont faites d'un bois jaune, très résistant, sonore, et appartenant à la famille des Euphorbes. L'arbre se nomme *Ka*. L'artiste qui veut jouer de cet instrument, s'en va couper un bananier, sectionne la tige en deux, la couche par terre, et sur cette caisse de résonnance primitive, installe son orchestre. En avant la musique! En voilà pour des heures!

De loin, le bruit « bois » disparaît, et l'effet produit est assez agréable.

⁂

Allons, la pluie recommence : voilà mes essais musicaux interrompus! Dommage vraiment! décidément, la saison des pluies est commencée! Au dire des Indigènes, elle est un peu en avance : elle ne doit commencer ici qu'à la dernière lune de mars pour finir avec la première de mai; c'est un peu plus tard et plus longtemps qu'au Gabon!

La pirogue est retrouvée; elle était partie à la dérive jusqu'à Abam; au fond, je soupçonne fort certains habitants du village d'avoir fait le coup, d'autant plus que, d'après la jurisprudence fang, ceux qui retrouvent une pirogue doivent toucher environ le 1/3 de sa valeur. Régulièrement, quand nous étions à Sendjé, la pirogue de la factorerie s'en allait comme çà, toute seule, le soir : le lendemain, un village voisin annonçait qu'elle était chez lui. Paye, mon ami! Finalement, il avait fallu mettre un Sénégalais de garde!

Et de fait, quand hier soir, à l'annonce de la pirogue perdue, des Loangos sont partis, deux individus, qui se tenaient à l'écart, ont tenu un conciliabule; puis, sautant sur leurs pagaies, ont couru à toutes jambes à l'embarcadère. De là.....

Enfin, notre pirogue est retrouvée. Tout est bien qui finit bien.

⁂

16 mars. — De grand matin, nous nous mettons en route. Du village à l'embarcadère, il y a 1.500 mètres et deux fois, nous traversons la rivière Dzam, profonde et rapide. Le pont, un tronc d'arbre moussu et glissant, est à cinquante centimètres sous l'eau. De chaque côté, on aurait de l'eau jusqu'aux épaules, au moins! A cette heure matinale, sans possibilité de changer de vêtements, le bain a des perspectives peu séduisantes!

Nous arrivons à l'embarcadère : pas de pirogue! Nos hommes, plus prudents, l'ont cachée dans la brousse, loin! Un bon point. Embarquons, il est 7 h. 1/2. Avec mes sept hommes, nous ne faisons guère plus d'un nœud à l'heure tant le courant est fort. Je me demande si nous arriverons aujourd'hui! Et avec cela une rivière d'un triste! pas un oiseau, pas un singe... Rien, rien, absolument rien!

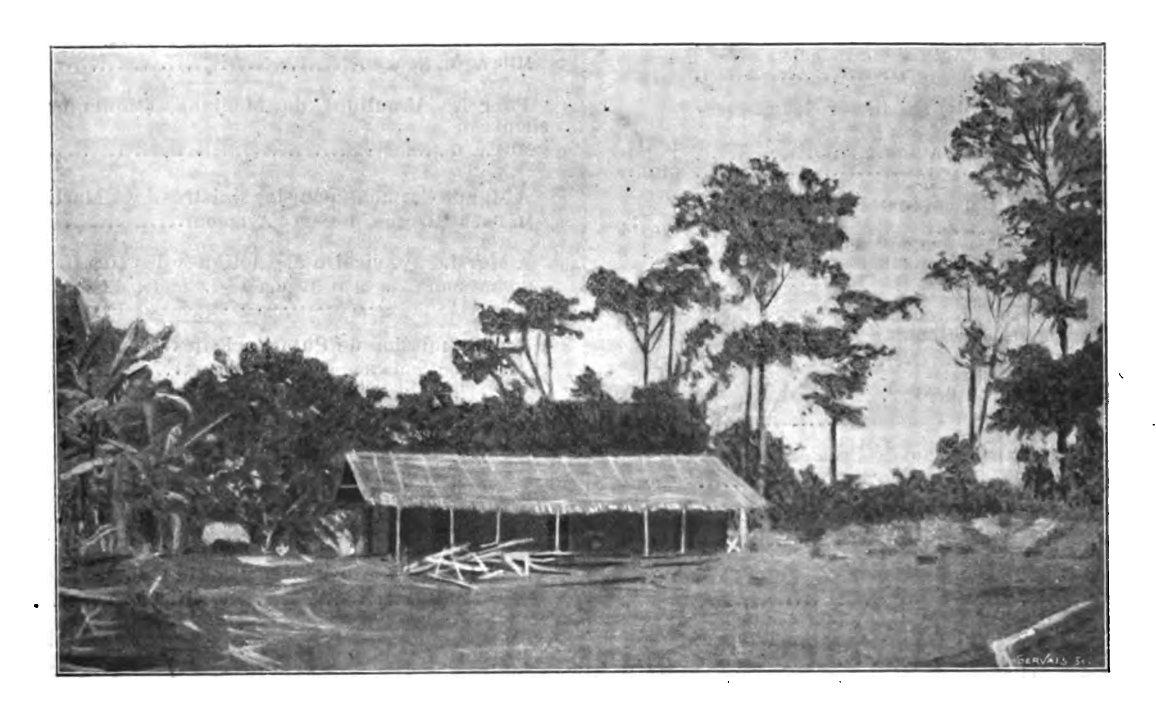
Heureusement, Aformèdzim n'est pas loin : à 11 heures, nous sommes en vue; les hommes redoublent d'efforts : nous arrivons.

M. Foret m'attend au débarcadère, nous montons : j'habiterai la première case du village, face au fleuve.

⁂

17 mars. — Aformèdzim (abondance d'eau) est un groupe de six petits villages, sur une colline qui domine le fleuve de 25 à 30 mètres. Pauvres villages à demi ruinés, comptant au plus environ 200 cases, et dont les habitants émigrent peu à peu, cherchant un sol plus hospitalier.

(*A suivre*).



GABON (*Afrique équatoriale.*). — CASE DU VILLAGE D'AFOR; d'après une photographie du R. P. TRILLES (voir le texte).

BIBLIOGRAPHIE

Mgr André Ræss et l'Œuvre de la Propagation de la Foi. — In-12, de 158 pages. — Rixheim, imprimerie Sutter.

Le glorieux évêque qui mourut plus que nonagénaire en 1887, après avoir gouverné pendant près d'un demi siècle le diocèse de Strasbourg et prouvé son zèle par quantité de créations fécondes, a des titres tout particuliers, mais trop peu signalés à la reconnaissance des missionnaires.

Aussi sommes-nous heureux qu'une plume autorisée entre toutes ait assumé la tâche de retracer le rôle prépondérant que l'illustre prélat eut dans l'introduction et les développements de l'Œuvre de la Propagation de la Foi en Alsace, en Prusse, dans le centre et le sud de l'Allemagne, en Autriche et jusqu'au cœur même de la Russie. On ignore généralement à quelles difficultés délicates fut en butte au début, dans les pays de langue allemande, l'association nourricière de l'apostolat et ce qu'il fallut de zèle persévérant à Mgr Ræss pour l'implanter sur les rives du Rhin, de l'Elbe et du Danube. Ces pages instructives en présentent l'historique détaillé. Nous voudrions qu'elles fussent lues des ouvriers évangéliques qui, dans les deux mondes, recommandent à Dieu tous les matins au saint autel leurs moindres bienfaiteurs : elles vaudraient au grand évêque une place de choix dans ce *memento* perpétuel de la gratitude apostolique.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. l'abbé Veltin, du diocèse de Meaux .... 5 »
M. Njal, à Saint-Dié .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Schlotterbek, Tonkin maritime).

Anonyme de Besançon .... 150 »
Mlle Catherine Poulet, diocèse d'Autun .... 5 »
Mlle Marie Garnier, diocèse d'Autun, demande de prières.. 5 »
Mlle A. Molinard, du diocèse du Puy .... 79 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Marie-Gertrude, Nagpore).

Mlle Catherine Poulet, diocèse d'Autun .... 5 »
Anonyme de Lyon .... 190 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Ricaud, Ning-Po)

Un prêtre d'Orléans .... 100 »
Au nom d'un prêtre du diocèse de Coutances .... 40 »
Anonyme du diocèse de Vannes, demandes de prières spéciales .... 20 »

Pour placer une église sous le vocable de Ste-Elisabeth de Hongrie (M. Morineau, Cochinchine septentrionale).

E. C., du diocèse de Moulins .... 20 »

A Mgr Zoulhof, archevêque de Tyr.

M. l'abbé Ruédin, du diocèse de Lausanne .... 5 »

A Dom Belloni, pour l'Orphelinat de Bethléem.

H. M. de Marseille .... 10 »

A Mgr Charmetant, pour ses Œuvres d'Orient.

M. l'abbé Margan, diocèse d'Avignon .... 5 »

A M. Chavanol, Pondichéry.

H. M. de Marseille .... 10 »

Au R. P. Salvanader Pondichéry.

H. M. de Marseille .... 10 »
Anonyme du diocèse de Rodez .... 75 »

A M. Voisin, Siam.

H. M. de Marseille .... 10 »

A sœur Régina, supérieure de l'Orphelinat de Lahore, pour contribuer aux frais de dépenses d'un puits.

Envoi d'un buveur d'eau .... 20 »

A M. Gastineau, Kumbakonam.

Anonyme, L. D., diocèse de Lyon .... 100 »

A M. Clerc-Renaud, Kiang-si oriental, pour les lépreux.

Anonyme, L. D., diocèse de Lyon .... 100 »

A Mgr Mérel, Kouang-tong, pour la fondation d'une bourse dans son séminaire.

Seigneur, pardon ! Miséricorde pour les âmes du Purgatoire ! Un anonyme du diocèse de Gand .... 2.500 »

A Mgr Mérel, Kouang-tong.

Anonyme L. D., diocèse de Lyon .... 50 »

A M. Pasquier (Corée).

Anonyme, L. D., demandes de prières .... 100 »

Pour les lépreux de Gotemba (Tokio).

M. Lucien Krieger, Vuisternens-en-Ogoz, diocèse de Lausanne .... 4 »

Au R. P. Marie Gérard, Trappe de N.-D. du Phare (Hakodaté).

Anonyme du diocèse de Rodez .... 75 »

Pour l'église de Notre-Dame du Japon, à Kummamoto (Nagasaki).

20 actions de grâce à Notre-Dame du Japon, Paris .... 20 »

A M. Lemarié, Nagasaki.

Anonyme, L. D., diocèse de Lyon .... 100 »

Au R. P. Lejeune, Bas-Niger.

H. M. de Marseille .... 10 »

A Mgr Oury, Alger.

Anonyme, L. D., diocèse de Lyon .... 50 »

A Mgr Corbet, Madagascar-nord.

M. l'abbé Margan, diocèse d'Avignon .... 5 »

Au R. P. Rolland, pour les missions coptes de la Haute-Egypte.

Anonyme de Lécousse, diocèse de Rennes .... 5 »

Au R. P. Vincent, franciscain, Assiout (Hte-Egypte), pour son église.

Anonyme de Lécousse, diocèse de Rennes .... 5 »

Pour les missions dominicaines de Cuba.

Mlle A. G., Nancy .... 5 »

Pour les Ursulines de Montana (Montagnes Rocheuses).

Mlle A. G., Nancy .... 5 »

A Mgr de Cormont, pour les sinistrés de la Martinique.

M. l'abbé Margan, diocèse d'Avignon .... 20 »

A Mgr Leray, vicaire apostoliques des Iles Gilbert.

En mémoire de Mme Stephanie Laprade, d'Issoudun, demande de prières .... 100 »

Pour la mission de Putaritari (îles Gilbert).

M. E., diocèse de Rennes .... 20 »
Anonyme de Cholet, diocèse d'Angers .... 16 »

A Mgr Vidal, Fidji, pour l'église du Sacré-Cœur.

Anonyme du diocèse de Clermont .... 25 »

Au R. P. Babonneau, Iles-Salomon.

En mémoire de Mlle Césarine Parceint, diocèse de Lyon, demande de prières pour une défunte .... 150 »

Pour les *Missions catholiques* et la Carte-Prime.

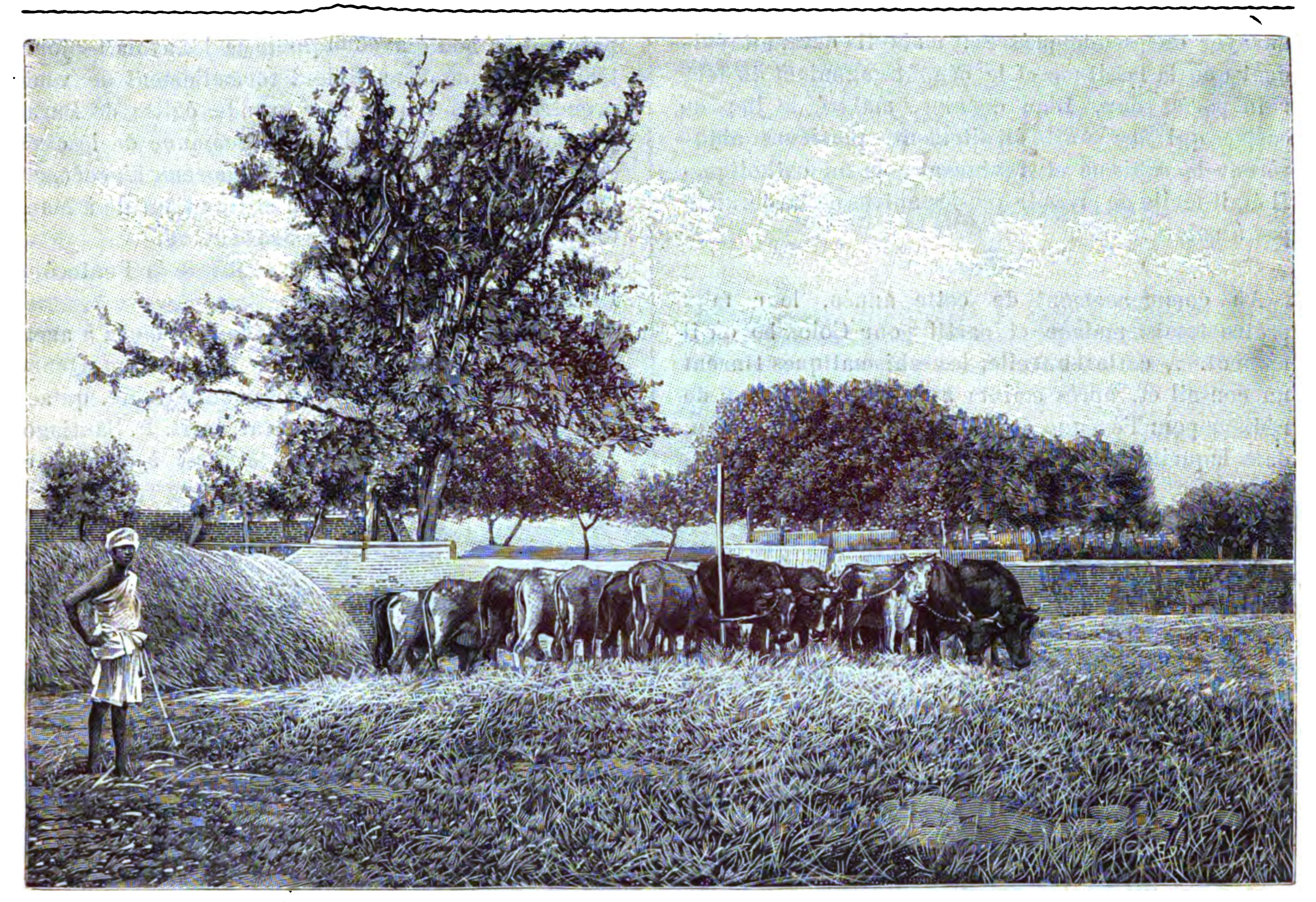
M. de Montille .... 100 »

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





CEYLAN. — Bœufs foulant le blé en guise de machine a battre ; d'après une photographie envoyée par Mgr Joulain, évêque de Jaffna (voir la *Correspondance*).

CORRESPONDANCE

JAFFNA (Ceylan)

Fin du schisme de Mantotte.

Nous avons annoncé sommairement dans notre dernier numéro, d'après le *Jaffna Catholic Guaidian*, la fin du schisme goanais. Une lettre de Mgr Joulain, évêque de Jaffna, nous apporte des détails sur cet heureux évènement, qui met un terme à une situation extrêmement préjudiciable aux intérêts religieux dans l'ile de Ceylan.

LETTRE DE MGR JOULAIN, OBLAT DE MARIE-IMMACULÉE, ÉVÊQUE DE JAFFNA

Depuis plus de cinquante ans le diocèse de Jaffna luttait contre une cause permanente de schisme connue sous le nom de double juridiction. A certains intervalles éclataient de déplorables querelles, qui brisaient l'unité de la foi. En 1887, lors de l'établissement de la hiérarchie, cette double juridiction fut abolie pour toute l'île de Ceylan. Mais les partisans de la juridiction goanaise, refusant de se soumettre à la décision du Saint-Siège, se révoltèrent et appelèrent un prêtre excommunié nommé Alvarez. Le schisme était consommé; de longs et dispendieux procès furent engagés pour recouvrer la possession des églises. Tout fut inutile et ces procès ne firent qu'envenimer la haine des rebelles contre la sainte Eglise de Dieu.

∴

La région de Mantotte en particulier semblait vouée à un schisme sans fin. En 1894, lors de ma première visite pastorale dans cette partie du diocèse, je convoquai les chefs du schisme et ils se rendirent à mon appel. Je leur exposai l'état de la question et le danger auquel ils s'exposaient. Ils répondirent qu'ils ne se soumettraient jamais.

« — En tout cas, leur dis-je, sachez que je vous garde la plus grande affection et que, tant que je serai évêque de Jaffna, ni moi, ni mes missionnaires, nous ne vous molesterons en aucune façon. »

Sur ces mots nous nous séparâmes.

Connaissant le caractère de nos Ceylanais, qui s'obstinent en raison même de la résistance qui leur est offerte, j'étais parfaitement convaincu qu'ils ne tiendraient pas longtemps. Alvarez continua à leur

envoyer de pseudo-prêtres; mais il devenait évident que la lassitude et le dégoût gagnaient du terrain parmi eux. L'an dernier, malgré le lien de caste, qui les unit étroitement, plusieurs abjurèrent le schisme et revinrent à la foi catholique. Il était facile de prévoir que les autres ne tarderaient pas à suivre.

⁂

Au commencement de cette année, leur faux prêtre tomba malade et partit pour Colombo où il mourut. A cette nouvelle, les schismatiques tinrent un conseil et, après maints avis, ils résolurent de rédiger pour l'évêque de Jaffna une lettre collective, dans laquelle, reconnaissant leur égarement et appréciant la bonté avec laquelle je les avais toujours traités, ils me demandaient formellement de venir prendre possession de leur grande église de Parapakandel, laquelle est l'église commune de la caste entière. Je répondis que j'étais heureux d'accéder à leurs désirs et que, durant la visite pastorale à Mantotte, j'irais leur porter ma bénédiction.

Le rendez-vous fut fixé au lundi de la Pentecôte, 19 mai.

A cette date, je partis de Mannar, de façon à arriver à Parapakandel vers cinq heures du soir. Quand je fus en vue de l'église, j'aperçus une foule, qu'accompagnait le missionnaire local, le R. P. Santiago.

A mon approche tous se jetèrent à genoux et



CEYLAN. — Equipage épiscopal de Mgr Joulain, évêque de Jaffna; d'après une photographie (voir le texte).

demandèrent la bénédiction que je leur donnai de grand cœur. De là, ils me conduisirent à la porte principale de l'église, devant laquelle était dressé un arc de triomphe.

Ayant revêtu les ornements pontificaux, je pris place sur une estrade élevée, ayant à mon côté le R. P. Santiago. Aussitôt le chef s'approcha et, au nom de tous, lut une adresse dans laquelle étaient exprimés de profonds sentiments de respect et de soumission. Après cette lecture, je fis mon entrée solennelle dans l'église. Arrivé au grand autel, j'adressai quelques paroles émues à la foule et donnai la bénédiction pontificale.

De là nous rentrâmes au presbytère où, les uns après les autres, tous vinrent baiser mon anneau.

Le lendemain, après avoir purifié l'église, je célébrai le Saint Sacrifice sur cet autel, duquel aucun évêque de Jaffna n'avait pu s'approcher jusqu'à ce jour.

⁂

Le bruit s'étant répandu que les schismatiques allaient faire leur soumission, deux ministres protestants accoururent pour tâcher de pêcher en eau trouble. Peine perdue; ils furent éconduits.

De Parapakandel je me rendis en quelques autres localités et visitai plusieurs églises schismatiques. Partout l'accueil fut des plus sympathiques; c'étaient des enfants qui retrouvaient un Père.

⁂

Le schisme de Mantotte est donc fini; de ce fait 2.000 personnes environ rentrent dans la sainte Eglise. Les lecteurs des *Missions Catholiques*, qui s'intéressent si vivement à la propagation de la vraie foi, se réjouiront avec nous et nous aideront à rendre des actions de grâces à Dieu et à la Vierge Marie, à qui il convient en toute justice d'attribuer cette étonnante conversion. Ce sera le signal de nouvelles victoires à remporter sur le démon du paganisme. *Fiat !*

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués à Marseille, le 5 juillet, le R. P. Galland et sœur Paula pour le Bénin; le R. P. Obrecht et sœurs Marc et Basile pour la Côte-d'Or. Ces missionnaires appartiennent aux Missions Africaines de Lyon.

— Le 10 juillet se sont embarqués à Anvers pour le Kwango quatre missionnaires de la Compagnie de Jésus, les RR. PP. J. Van Hude, L. de Duve, A. Van Naemen et le Frère Lombary.

INFORMATIONS DIVERSES

Trichinopoly (*Hindoustan*). — Le R. P. Couturier, de la Compagnie de Jésus, écrit de Palamcottah, 2 avril 1902 :

« Dans l'Inde, tout n'est pas rose, il y faut bien souffrir un peu et tout d'abord du climat. Habituellement la température est au-dessus de trente degrés, elle monte jusqu'à trente-quatre ou trente-cinq à l'ombre, et même elle peut dépasser ces chiffres. Cela produit une évaporation continuelle sur tout le corps qui affaiblit beaucoup et à certains moments incommode, car, on en arrive à ruisseler littéralement de sueur. Ainsi, durant la Semaine Sainte, après avoir terminé les belles mais longues cérémonies que l'Eglise nous fait faire en ce temps, je devais changer de linge, comme au sortir du bain. Ajoutez à cela le changement de régime tout chargé de sauces piquantes pour stimuler l'estomac qui devient ici trop paresseux; enfin l'ennui d'une langue difficile à apprendre; puis les préoccupations et les responsabilités de l'administration d'une paroisse.



CEYLAN. — ATTELAGE DE BŒUFS ET CHARRUE ; d'après une photographie envoyée par Mgr JOULAIN.

« Dieu, d'ailleurs, à côté des épreuves, sait bien mettre les compensations, et même, humainement parlant, il y a un charme réel dans cette vie de missionnaire, vie aventureuse, vie de chasseur à la poursuite des âmes disséminées à travers champs et bois, vie de grand air et de grand soleil, vie toute de mouvement et d'action dans laquelle on sent qu'on est utile à quelque chose, vie digne d'un prêtre pour qui il ne doit y avoir au monde que des âmes à éclairer, à diriger vers le ciel et à sauver en les arrosant du sang de Jésus-Christ. La santé même se trouve bien de cette vie active, malgré les souffrances et les privations.

« Palamcottah est une ville de trente-neuf mille habitants. C'est le siège des tribunaux civils du district du Sud; il y a plusieurs fonctionnaires européens, trois collèges, dont l'un est sous notre direction et comprend plus de sept cents élèves. Le beau clocher de notre église et la tour pyramidale de la pagode païenne, sont les seuls monuments.

« Je voudrais vous décrire un coin de la vie indienne, mais cela demanderait de longs développements. Voici seulement quelques traits épars observés çà et là.

« Dans l'Inde le temps ne compte pas ; les gens ne sont jamais pressés. Vous donnez, par exemple, une paire de lunettes à arranger (je parle de ce qui m'est arrivé) ; quatre ou cinq jours après, vous redemandez l'objet ; on vous répond que ce sera prêt *naleikkou* (demain); vous attendez patiemment quatre ou cinq jours, rien ne vient. Nouvelle demande, réponse analogue à la première ; ou bien l'on vous dit : « Le patron est allé en voyage. » Il faut vous fâcher, si vous voulez, au bout d'un mois, recouvrer vos lunettes. Souvent ces retards sont voulus. N'ayant pas le sou, pour l'ordinaire, avant d'accepter le travail

que vous lui offrez, il commence par demander une avance sur le paiement, afin d'acheter les matériaux nécessaires pour la réparation. Aussitôt l'argent reçu, il se met à l'œuvre, il démonte l'objet, puis il le dépose dans un coin et n'y touche plus. Lorsque vous envoyez votre commissionnaire, le rusé compère ne le voit pas plutôt venir qu'il met prestement la main sur votre travail, et a l'air de s'en occuper passionnément; mais le commissionnaire sorti, il replace tranquillement l'objet dans son coin et le laisse dormir jusqu'à un prochain rappel. De cette façon, il vous est impossible de vous faire rendre votre objet, parce qu'il l'a démonté et a commencé d'y travailler : il vous est également impossible d'obtenir qu'il termine la besogne. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de patienter, tout en réclamant haut et fort. On a vu des réparations traîner ainsi six mois, même des années.

« Donc, premier trait de mœurs : la lenteur, la somnolence asiatique. Nous Européens, même prêtres, nous scandalisons beaucoup les Hindous par notre empressement, notre exactitude mathématique, par l'impatience que nous témoignons quand des retards surviennent.

« Second trait de mœurs : la sobriété indienne : j'avise deux enfants vers 8 heures.

« — As-tu déjeûné?

« — Non.

« — A quelle heure déjeûneras-tu?

« — A midi.

« — A quelle heure ton second repas?

« — A 8 heures du soir. »

« Ainsi beaucoup d'Indiens ne font que deux repas par jour. A midi, l'immense majorité des Indiens ne mange guère que du riz, et heureux encore ceux qui l'ont à discrétion! Le riz pour un Indien représente ce qu'il y a de meilleur au monde. Comme nous disons en Europe « gagner son *pain* » pour gagner sa vie, l'on dit ici « gagner son *riz* », « préparer le *riz* », pour préparer le repas, etc. Pourvu qu'un Indien ait son riz assuré, il est content comme un prince. Ceux qui ont un peu d'argent ou qui ont quelques champs mettent sur leur table quelques légumes pour accompagner le riz.

« En fait de fruits, les espèces sont nombreuses, mais peu du goût d'un Européen, excepté la banane, qui, légèrement sucrée, se laisse manger sans répugnance et ne fatigue jamais. Les ananas, les pamplemousses, les goyaves, les mangues, les papayes ont beaucoup d'eau, mais sont assez insipides. Quant aux oranges, elles sont si acides, qu'elles font venir les larmes aux yeux; il paraît cependant qu'au bout de quelque temps le palais s'habitue à cette acidité. Il est du reste nécessaire que l'estomac soit excité dans ses fonctions qui se feraient difficilement à la température où nous vivons (33°, 34°, 35°, 36°). C'est pourquoi les Indiens assaisonnent toujours leur riz avec une sauce très piquante appelée « *coulambou* », où entrent je ne sais combien de piments et de fruits amers; et nous, missionnaires, nous faisons comme eux, nous mangeons beaucoup de riz et nous le noyons dans le « coulambou ».

« La viande, les indigènes n'en mangent guère : premièrement parce qu'ils n'en ont pas; deuxièmement pour beaucoup de castes, manger de la viande, surtout de la vache, est un des plus grands péchés qu'on puisse commettre; c'est à peu près l'égal du meurtre d'un brahme. Pour nous, depuis déjà de longues années, nous avons passé par-dessus ces préjugés, et nous mangeons de la viande, ainsi que des œufs. Ce fut un coup de théâtre la première fois qu'un Père demanda un œuf et obligea son cuisinier à le faire cuire. Celui-ci, après bien des hésitations, fut obligé de se rendre, devant le ton résolu du *Souami*. Dans les premiers temps de la mission, en effet, on ne mangeait, selon les rites des castes nobles, rien de ce qui avait eu vie; mais, la mortalité qui s'accentuait de plus en plus parmi les Pères, fit comprendre que la viande est nécessaire. Et, par parenthèse, le mouton et la volaille sont si coriaces, qu'il n'y a guère de gourmandise pour un Européen à en manger. »

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Autour de Viti-Levu.

Suite (1)

Le dîner fini, revenons prendre notre poste sur le pont et continuer nos rêveries poétiques.

En examinant les gracieux contours et la riche végétation de l'île Moturiki, l'imagination songe involontairement à Robinson Crusoë, et se demande ce qu'il aurait pu souhaiter de mieux en fait d'habitation. L'île apparaît toute boisée jusqu'aux sommets; le pourtour est une plage uniforme couverte du corail le plus fin. Pour attiédir mon enthousiasme, un des passagers me raconte que, il y a peu d'années encore, d'affreux actes de cannibalisme étaient perpétrés dans cet Eden en miniature. Quelle horreur!

***

Nous voici maintenant en face d'Ovalau, île volcanique s'il en fut. A contempler ses crêtes bizarres et dentelées, un Catalan pourrait les comparer aux cimes du Montserrat; mais, quand les yeux se fixent sur les ravissantes gorges et vallées qui rayonnent du sommet au rivage, on ne peut plus les en détacher.

Voici Bureta et Levoni, nichés dans la plus riante verdure; plus loin, derrière la pointe, voici Çawaci, avec sa gracieuse baie, son ruisseau, son église, sa résidence, ses écoles, ses plantations.

Je cherche à reconnaître quelques amis parmi la foule qui accourt nous saluer.

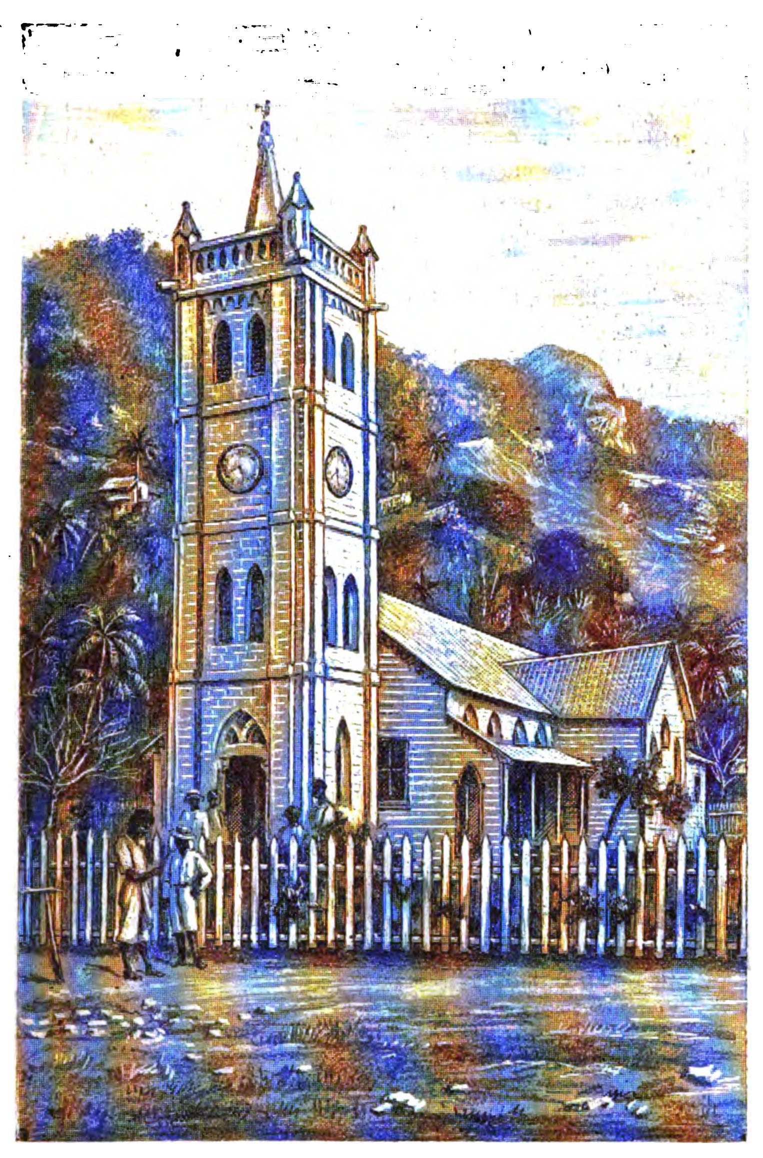
Mais je n'aperçois ni prêtres, ni sœurs; à quelques pas plus loin, deux Frères Maristes se promènent sous les cocotiers : ce sont les Fr. Harvey et Hugon récitant leur office.

***

Nous approchons de Levuka, l'ancienne capitale de Fidji. Les villages se multiplient le long de la côte; de jolies maisonnettes et villas apparaissent çà et là sur les pentes des collines; enfin, après avoir doublé un petit promontoire, toute la baie s'étale à nos yeux. Dans le fond, voici Levuka étageant ses maisons blanches ou rouges jusqu'à mi-montagne. Au centre, l'église catholique, avec sa belle tour carrée surmontée d'une horloge monumentale, semble présider au panorama et commander l'attention (*voir la gravure*, p. 341).

A peine la sirène du *Victoria* a-t-elle annoncé notre entrée dans le port que, de tous côtés, retentit dans la ville le cri bien connu : « *Selo*! *Selo*! » (traduction fidjienne du mot anglais *sail-voile*). Autrefois, c'est ainsi qu'on apprenait aux habitants de Levuka l'arrivée des *voiliers* qui s'y présentaient. Quoique le progrès ait depuis lors substitué la vapeur à l'ancien mode de navigation, les « gamins » qui dans ces pays-ci tiennent lieu de sémaphores et de télégraphes n'ont pas jugé bon de modifier leur vocabulaire. « *Selo*! *Selo*! » crient-ils de tous leurs poumons en se précipitant vers le *wharf*, où nous allons bientôt accoster.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 6, 13, 20, 27 juin, 4 et 11 juillet



FIDJI. — Eglise de Levuka; d'après une photographie envoyée par le R. P. Cognet.

Quelques minutes après, je suis l'hôte du P. Marion qui ne sait comment me témoigner sa joie. Puis ce sont les PP. Thierry, Huault, et Terrien; c'est le dévoué Fr. Sorlin, ce sont les Sœurs Maristes dont plusieurs étaient venues avec moi de France en 1894; c'est enfin la Sœur Marie du Cœur de Jésus, une de nos premières et de nos plus vaillantes Tertiaires. Je me réjouis de me trouver en si bonne et si joyeuse compagnie. De plus, je rencontre ici quelques-uns des jeunes gens fidjiens ou salomonais, que j'avais emenés de Sydney à Suva, à bord du *Manapouri*.

Levuka occupe une grande place dans les annales de nos missions polynésiennes. C'est ici, en effet, que le R. P. Bréhéret s'est immortalisé par son énergie et sa persévérance; c'est ici qu'il a dépensé sa vie, semé dans la prière, les larmes et les efforts de son zèle, la moisson que nous récoltons aujourd'hui. Au lieu des cabanes primitives qui abritèrent ses premières œuvres, nous saluons maintenant une église commode et spacieuse et un beau clocher avec horloge, érigés par l'admiration reconnaissante de ses ouailles blanches. Ce remarquable édifice est dû au talent architectural du P. Marion.

A côté, s'élèvent une modeste résidence, une imprimerie où s'édite le « *A talanoa* » (Revue religieuse) de Fidji, une école de catéchiste et, enfin, un couvent de Sœurs Maristes.

∴

Levuka est donc un tout complet, en plein fonctionnement. Ce que j'y ai le plus admiré, c'est un essai de vie religieuse indigène. Pénétrés de la nécessité de s'associer dans leur apostolat des auxiliaires appartenant à la race fidjienne, nos missionnaires se sont efforcés de cultiver dans quelques âmes choisies les germes de vocation que la Providence y avait déposés. Nous comptons, à cette heure, huit Frères enseignants et une vingtaine de Sœurs indigènes. Je dois ajouter que les choix faits jusqu'ici ont été très heureux. Un de ces Frères indigènes est actuellement à la tête de l'imprimerie et s'en tire à merveille. Tous rendent à la Mission des services inappréciables. Le dévouement semble le trait dominant du Fidjien converti.

Comme en Nouvelle-Zélande, dans la plupart de nos stations indigènes, l'élément blanc réclame à Levuka sa bonne part de soins spirituels. Les catholiques sincères et pratiques sont, il est vrai, peu nombreux et ordinairement pauvres. Au lieu de soutenir les efforts du missionnaire, ils s'attendent à être secourus par lui dans leur détresse.

Quant à la sympathie avouée des quelques juifs et protestants, qui accaparent le commerce fidjien, on sait qu'elle dépasse rarement les limites d'un compliment. Parfois, comme je l'ai observé à Luveka et à Suva, un bon nombre de ces « croyants hétéroclites » se presseront dans l'église catholique pour entendre un prédicateur d'occasion ou assister à une cérémonie extraordinaire; c'est pour eux acte de politesse, de goût littéraire et social, joint à une pointe de bon vouloir envers nos institutions.

Ce qui a créé Fidji au point de vue religieux, c'est l'apostolat catholique soutenu par les aumônes des associés de la Propagation de la Foi; de l'industrie et des sacrifices des missionnaires joints aux libéralités de leurs amis sont sorties toutes les œuvres que nous admirons et qui peu à peu transformeront et régénèreront tout ce vaste archipel.

Ovalau est une île charmante, une des plus gracieuses et des plus civilisées de l'Océanie. Si, au lieu d'une baie ouverte aux coups de vent les plus dangereux et tout émaillée de récifs qui en rendent l'accès difficile, Levuka avait un port commode et sûr, ce serait encore la capitale de Fidji et probablement le centre le plus fréquenté de toute la Polynésie. Au lieu de cela, malgré les avantages dont la Providence l'a entourée et ornée comme à plaisir, Levuka voit ses maisons se vider, ses rues devenir désertes et son commerce diminuer d'année en année. Ces regrettables vicissitudes s'expliquent quand on constate les terribles ravages accomplis par les derniers ouragans. A entendre ceux qui en ont été les témoins, à en juger par les résultats, rien ne fait penser davantage à la fin du monde qu'un jour de cyclone. Souvenons-nous, toutefois, à titre de consolation, que Suva bénéficie en général des pertes faites par sa rivale.

(*A suivre.*)

Un Pèlerinage aux ruines de Carthage

Par le R. P. DELATTRE
de la Société des Pères Blancs, archiprêtre de Saint-Louis de Carthage
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

Suite (1)

La Basilique de Damous-el-Karita

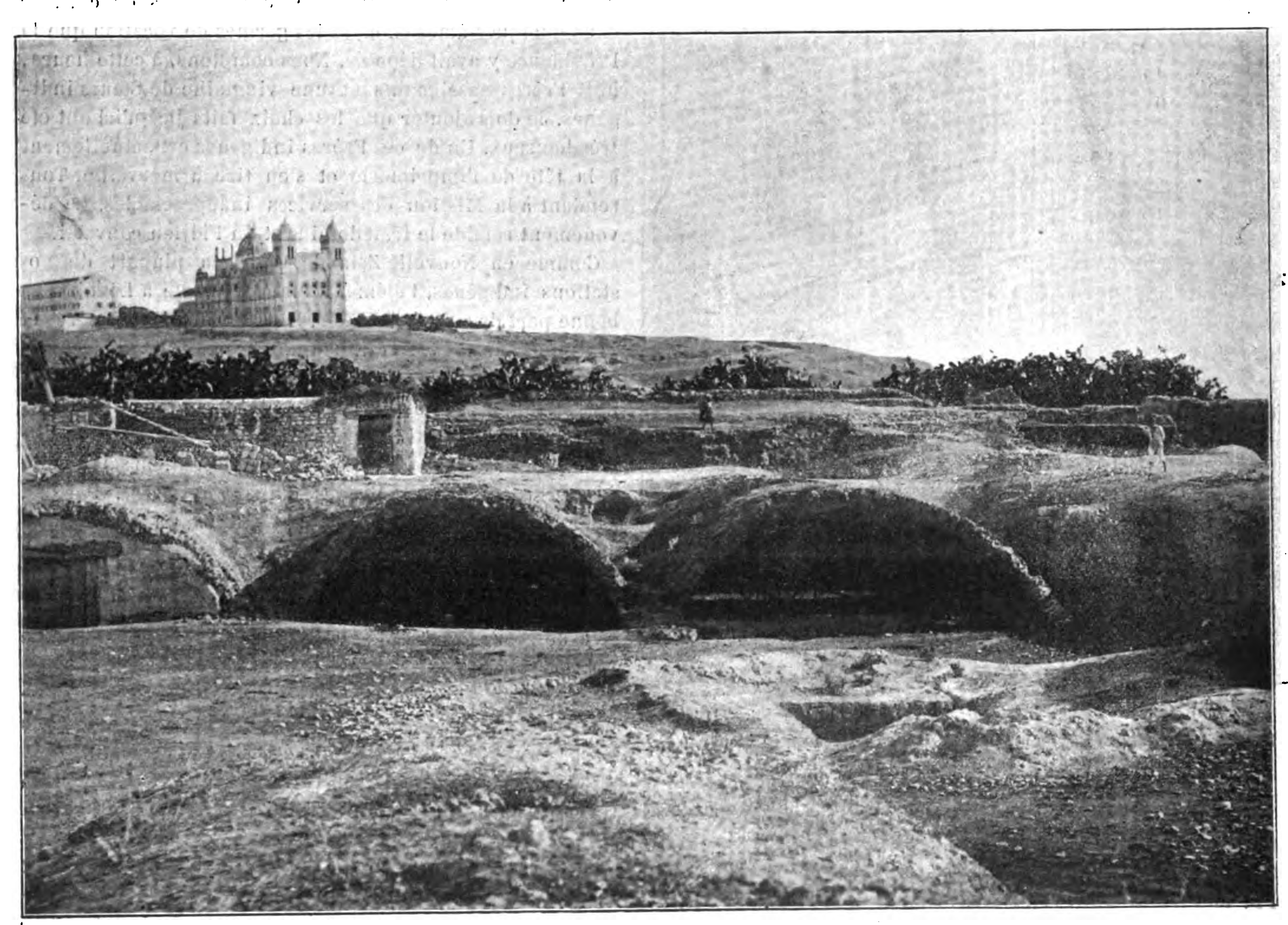
De la chapelle de Sainte-Monique, le pèlerin se rendra aux ruines de la grande basilique de Damous-el-Karita. Il les rencontrera près du cimetière actuel de Carthage, en avant des anciens remparts de la ville, sur le sentier direct de Sidi-Bou-Saïd au Carmel et à la Primatiale.

Découverte de la Basilique.

En 1878, un habitant de Sidi-Bou-Saïd vint un jour me chercher pour aller soigner au village un indigène qui venait d'être à demi écrasé par la chûte d'un mur. Il m'amenait une monture que j'enfourchai aussitôt après avoir pris quelques remèdes, et on se mit en route.

L'Arabe qui m'accompagnait me fit passer à travers champs par le chemin le plus court qui n'était alors qu'une simple piste et qui aujourd'hui est devenu une route carrossable.

Arrivé à 250 pas au-delà des anciens remparts et traversant le terrain de Damous-el-Karita, dont j'ignorais alors le nom, je fus abordé par des bergers arabes qui me présentèrent quelques vieilles monnaies oxydées et sans valeur que je refusai d'acheter.



CARTHAGE. — LES ANCIENNES CITERNES A LA MALGA ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. DELATTRE (v. le texte)

Mais à peine avais-je avancé de quelques pas que j'aperçus à travers les herbes un morceau de marbre portant quelques lettres. Je priai l'Arabe qui m'accompagnait de le ramasser et j'y lus : EVGE.

Les bergers arabes revinrent aussitôt vers moi et me dirent : « *Tu aimes les pierres écrites.* » Comme je leur répondais que ce petit marbre valait mieux que toutes leurs vilaines pièces et qu'en effet j'aimais les pierres écrites, ils me dirent : « Si tu en veux, nous t'en trouverons autant que tu voudras, car le champ en est rempli. »

« — Très bien, leur dis-je, cherchez et quand je descendrai de Sidi-Bou-Saïd, je vous achèterai tout ce que vous aurez trouvé. »

Deux heures plus tard, après avoir pansé mon blessé, je descendais du village et traversais de nouveau le terrain de Damous-el-Karita. Les bergers arabes m'attendaient. Ils avaient déjà trouvé quatorze morceaux d'inscriptions qui étaient tous des fragments d'épitaphes chrétiennes. Je les récompensai et les engageai à continuer leurs recherches. Le soir, ils m'en apportaient encore autant et ils continuèrent ainsi pendant plusieurs semaines.

A cette époque, nous avions à Saint-Louis un orphelinat de nègres rachetés de l'esclavage dans l'Extrême Sud algé-

'HAGE. — CHAPELLE DES CARMÉLITES ET ÉTABLISSEMENT DES SŒURS BLANCHES DE SIDI-BOU-SAID ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. DELATTRE (v. le texte).

rien (1) et, les jours de congé, j'aimais à les conduire dans le terrain de Damous-el-Karita.

Assis sur l'antique voûte qui donnait son nom à tout le terrain environnant et qui était le seul vestige qui émergeât du sol, je les envoyais glaner des *pierres écrites*, leur promettant une récompense pour tout fragment d'inscription qu'ils me rapporteraient. Cette récompense consistait en dattes, figues, raisins secs ou noisettes et était proportionnée au nombre de lettres trouvées.

Grâce à cet appât, je parvins à recueillir en peu de temps et cela sans donner un coup de pioche, quatorze cent quatre vingt-treize fragments d'épitaphes chrétiennes.

Comme on le voit, les bergers arabes avaient raison de dire que le champ en était rempli.

Parmi ces épitaphes, deux cent quatre vingt-treize reproduisaient la formule consacrée en Afrique et spécialement à Carthage : FIDELIS IN PACE. Quatorze portaient la *colombe;* vingt-sept la *palme;* cinq, la *croix*; plusieurs le *monogramme du Christ*; d'autres enfin les symboles très anciens de l'*ancre* et du *vase*.

***

Je m'empressai d'informer le cardinal Lavigerie de cette intéressante découverte, lui disant que j'avais reconnu un foyer de sépultures chrétiennes.

Malgré les apparences, je n'osais pas encore parler de cimetière, encore moins de basilique.

Le cardinal Lavigerie, qui attachait tant d'importance aux souvenirs chrétiens de Carthage, fut très frappé des résultats déjà obtenus et m'ordonna de louer le terrain.

Je m'entendis avec les propriétaires et bientôt je pus faire des sondages. Partout où s'enfonça la pioche, on fit sortir du sol des fragments de dalles funéraires et de bas-reliefs, en même temps que se révélait l'existence de murs, de colonnes et de chapiteaux, indices évidents d'une basilique.

Mais, à l'expiration du contrat de location, il fallut combler tous les trous de sondage et remettre à plus tard l'exploration des ruines de cet important monument.

Le Cardinal résolut alors d'acheter le terrain et ce fut après cette opération toujours longue et difficile en pays musulman, mais surtout à cette époque, que je pus enfin entreprendre des fouilles méthodiques, souvent cependant interrompues par le défaut de ressources, mais toujours reprises et continuées avec suite, chaque fois que l'eau revenait au moulin.

C'était toujours avec joie que les Arabes apprenaient la reprise des travaux. Nos fouilles ont fait vivre et font vivre encore bon nombre de familles. Ces braves indigènes ne sont pas, d'ailleurs, difficiles. Je surpris un jour sur le chantier notre équipe d'ouvriers en train de prendre leur goûter du matin. Un angle de sarcophage brisé leur servait d'écuelle. Ils y avaient versé un mélange d'huile et de vinaigre sur quelques piments et chacun à tour de rôle y trempait dans le creux son morceau de galette d'orge sans se préoccuper des restes humains avec lesquels ce débris de sarcophage avait été mis en contact et sans éprouver la moindre répugnance. La grande quantité d'ossements que les fouilles font exhumer ne leur font guère plus d'impression. Elle fournit cependant au missionnaire l'occasion de leur parler de la mort, du jugement, de la résurrection, de la récompense éternelle des bons et du châtiment des méchants, et de leur faire des réflexions utiles tendant à les éclairer et à les exciter à rechercher la vérité, à pratiquer la vertu et à fuir le vice.

***

Actuellement les fouilles se sont étendues sur tout l'emplacement de la basilique et nous ont permis d'en lever le plan complet. Mais les mêmes bergers arabes qui m'avaient fait découvrir l'emplacement de la basilique, ont pris plaisir à renverser les colonnes les unes après les autres sans qu'il fût possible d'empêcher ce vandalisme incarné qu'ils tiennent de leurs ancêtres. Ceux-ci, en effet, n'ont rien laissé subsister des monuments de Carthage.

(*A suivre*).

(1) Ces nègres, devenus de très bons chrétiens, sont aujourd'hui de précieux auxiliaires de nos confrères dans les missions de l'Ouganda, du Tanganika et du Haut-Congo. Plusieurs sont devenus d'excellents médecins.

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

— Suite (1) —

Pêcheries du Woleu.

La seule ressource d'Aformedzim est la pêche; tout le monde s'y livre avec ardeur. Chaque case a, sur son toit, une, deux, trois immenses nasses artistement tressées, où le poisson une fois pris, l'est bien!

***

Le fleuve, trop profond, ne permet que la pêche à la ligne. D'ailleurs, ses eaux, froides et rapides, sont peu peuplées, ou du moins, les indigènes n'en savent point capturer les habitants. En revanche, toutes les criques, ruisseaux, petites rivières, aboutissant au fleuve, sont barrées, à l'entrée, d'immenses claies à jour, fort bien arrangées. Aux hautes eaux, le Woleu monte, comme actuellement, où, en trois jours la crue atteint deux mètres, les ruisseaux se gonflent, se remplissent, débordent, le poisson entre; puis les eaux baissent, les claies sont là, et le poisson est pris : c'est simple mais très productif (*voir la gravure*, p. 345).

***

Ma journée se passe à sonder le fleuve en amont et en aval. Je trouve une profondeur uniforme de 6 à 7 mètres sur 80 mètres de largeur, avec un courant de trois nœuds; le fleuve a diminué. A Mvila, il a 70 mètres de large, avec 30 mètres de profondeur et 1 nœud 1/2 de courant; mais

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11 juillet et la carte p. 33.

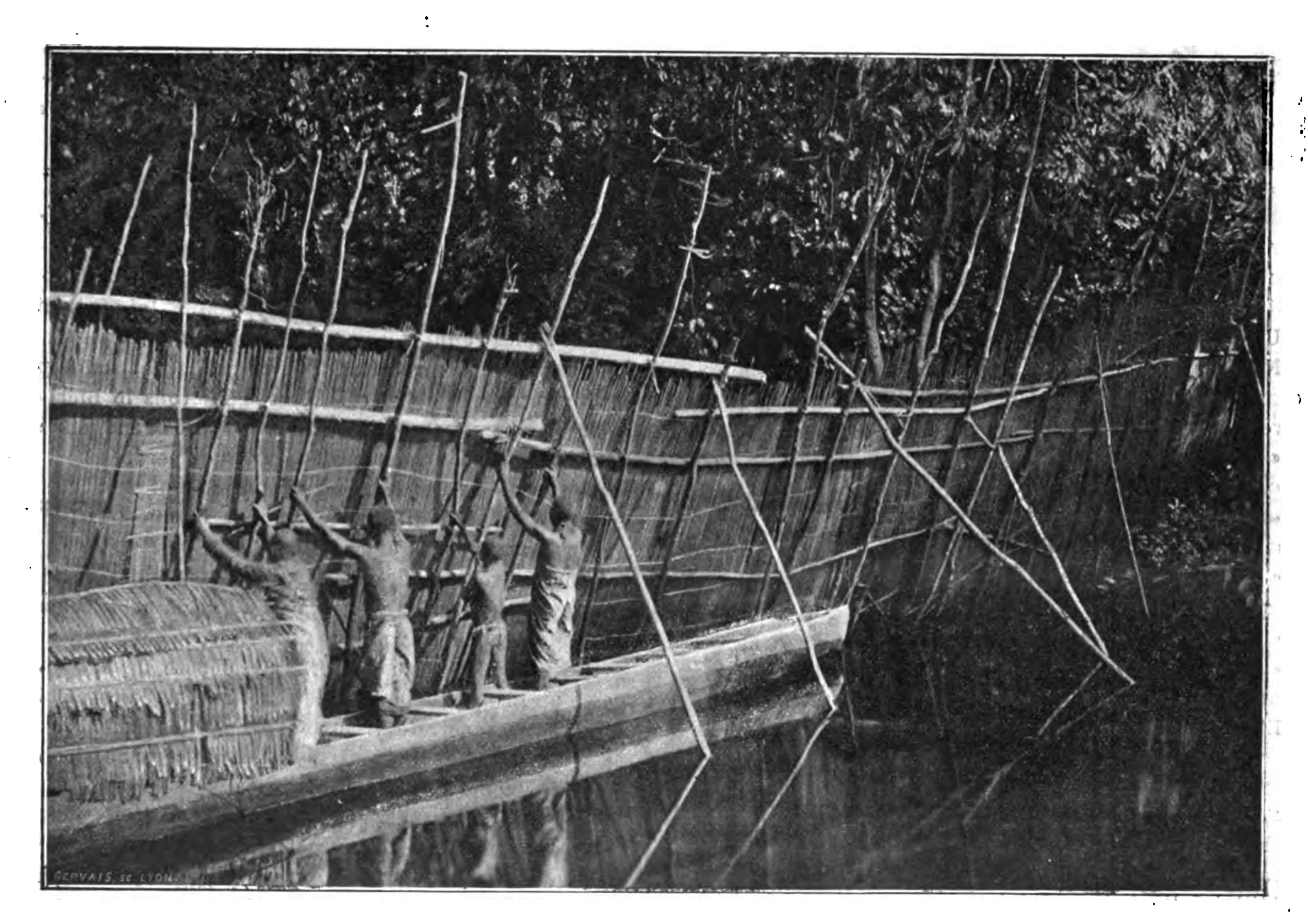


de Mvila ici, on trouve nombre de rivières. Le Dzam, le Ntoure, le Bèmoile, pour ne citer que les principales, ont 2 mètres de profondeur sur 8 à 10 de large. Plus haut, le courant se fait plus rapide encore. On nous annonce qu'il n'y a pas de chutes. S'il en est ainsi, ce sera une voie de pénétration toute indiquée.

***

Je parcours ensuite les villages d'Afor. C'est pauvre, misérable! Chaque case a pourtant son jardinet, où la ménagère cultive 10, 12, 20 pieds de tabac indigène. Ne sachant pas le préparer, les indigènes le fument vert dans des pipes de terre dont une tige de banane, longue de près de 2 mètres, forme le tuyau. Le tabac vert ne pouvant brûler, le fumeur s'assied, pose sa pipe à terre, près du feu, met le tuyau entre ses dents, aspire deux ou trois bouffées et passe au voisin, c'est très fort!

Dans ces villages, on fait également beaucoup de poteries. L'argile, blanchie et onctueuse, est un peu sableuse. Avec elle, on façonne d'immenses vases, grossièrement ornés et dont la forme rappelle parfaitement, mais en plus grand, nos vases de nuit. Minces comme une feuille de papier, ils résistent cependant au feu. Les ménagères y font cuire le manioc, et chaque maison en garde une certaine quantité sur l'*akang* (plate-forme) d'une espèce de grenier, placé au-dessus des lits, et partageant la case en deux.



GABON (*Afrique équatoriale.*). — PÊCHERIES DU WOLEU ; reproduction d'une photographie du R. P. TRILLES (voir p. 344).

18 mars. — Impossible de dire la messe ce matin, l'autel portatif étant resté avec le P. Tanguy. Comme c'est triste, un dimanche sans le Saint-Sacrifice !

J'aurais voulu aller à la rivière Mvik, affluent du Woleu, tout près d'ici. Mais pas de pirogues fang! la nôtre est trop lourde. Puis la pluie vient, nous confine dans notre case! La journée se passe à écrire. Mais comme la nuit est longue! Des régiments de rats parcourent les cases. Partout on les entend courir, grignotter, ronger. Ils poussent l'audace jusqu'à venir hasarder un coup de dent, timide encore, sur nos pieds nus. On se réveille en sursaut; l'impression est fort désagréable!

Avec cela, nous avons retrouvé ici les *fourou*, bestioles imperceptibles, qui, à l'aube et au crépuscule, s'abattent par milliers sur vos têtes, bras, jambes, partout, jusque dans les cheveux et la barbe, pompent une goutte de sang, et s'envolent, laissant une piqûre rouge et cuisante.

***

19 mars. — Fête de saint Joseph! L'univers catholique est en fête. Hélas! je suis le seul à y penser ici! La pluie menace : nous attendons les lettres du P. Tanguy pour envoyer ce courrier. A 5 h. 1/2 du soir, nous soupons ; à 6 heures du soir, la nuit vient, nous n'avons plus ni pétrole, ni bougies. Huile et graisse sont terminées : notre cuisine se fait à l'huile de palme : c'est fort en goût pour ne pas dire autre chose! Heureusement depuis deux jours nous

avons retrouvé les palmiers à huile, les Fangs ignorent l'art d'en tirer le vin de palme. Sans quoi, il n'y aurait plus rien. Et la cuisine à l'eau est d'un fade! Le sucre, le lait, le café, n'existent plus qu'à l'état de souvenir! Des choses d'Europe, il ne nous reste absolumen que du sel... C'est maigre!

Les Esawong arrivent en masse pour me voir. De 5 heures du matin à 6 heures du soir, vous vivez entouré d'un cercle de bonshommes et de femmes avec des yeux! Pour le moment, j'ai seize personnes dans ma case. C'est tout juste si je puis préserver mon lit! Les femmes surtout, toutes reluisantes de graisse et de poudre rouge, vous en mettent partout!

***

Du 19 mars au 22 mars. — Les charges sont transportées de Mvila à Afor au prix de mille difficultés. Beaucoup nous arrivent mouillées, gâtées, perdues; le désordre est indescriptible. Pour comble de malchance, un grand nombre de nos porteurs sont atteints de la varicelle. Bien que cette maladie n'offre aucun danger, les Pahouins, qui la confondent avec la variole, en ont une peur terrible; nos hommes sont chassés de partout, il faut à la hâte leur construire des huttes dans la forêt, les isoler absolument.

Un détail amusant.

Nsark (le Grand Singe), un chef de petit village, s'est chargé de transporter quatorze charges. Au jour dit, il arrive fidèlement. Nous payons ses porteurs.

« — Eh! bien, et moi? s'écrie-t-il.

« — Combien réclames-tu?

« — Combien! mais quatorze paiements, naturellement.

« — Comment, naturellement? mais tu n'as rien porté!

« — Comment, je n'ai rien porté! je n'ai rien porté? Est-ce que je ne conduisais pas quatorze hommes?

« — Oui, eh! bien?

« — Eh! bien, est-ce que je ne portais pas quatorze charges dans ma tête? »

Et Nsark n'a jamais voulu démordre de ses prétentions.

***

23 mars. — Palabre sur palabre! Le chef nous accuse d'abord d'avoir violé à son égard les lois de l'hospitalité en refusant ses cadeaux. Plus grave encore : un voleur nous a subtilisé cette nuit une caisse de riz. Hier on a caché les cabris que nous avions achetés; aujourd'hui, les canards ont disparu. A aucun prix on ne veut nous laisser partir, on refuse de nous prêter une pirogue et la nôtre est retournée à Mvila.

***

Notre seule distraction consiste à parcourir les villages : les choses curieuses n'y manquent pas.

Un arbre, placé au milieu de chacun d'eux, y jouit de soins tout particuliers. On l'appelle « Atsark » et il est fort rare. Il offre une certaine ressemblance avec le cacaoyer et ses fruits sont également à côtes (*voir la grav.* p. 347) C'est le fétiche des voyages.

Lorsqu'un Pahouin va en expédition, heureux est-il s'il peut attacher à son poignet un fruit d'Atsark, tombé à terre au moment précis de la pleine lune et aussitôt recueilli par une jeune fille. Avec ce fruit, il traversera impunément et sans être reconnu les villages où il a des ennemis. Nul ne lui adressera même la parole. Les Pahouins ont grande confiance dans « l'Atsark » et un fruit authentique atteint un prix élevé.

Nombre de maisons sont ici couvertes d'épines et de bambous pointus; c'est le grand préservatif contre les *Biyèm*. Cette superstition rappelle fort nos superstitions du moyen âge relatives aux Goules et aux Vampires.

Les Biyèm sont des hommes qui connaissent le moyen de pénétrer la nuit dans les cases. Couchés près de leurs victimes, ils leur sucent le sang et leur dévorent le cœur tout en restant invisibles. Même lorsqu'ils trépassent, leur mort n'est pas réelle : si on ouvre leur tombe cinq, six, huit jours après le décès, on les trouve gros et gras, sans apparence de corruption; le seul moyen de les détruire est de leur enfoncer un couteau dans le cœur. Etrange, vraiment! Nos pères ont eu les mêmes croyances!

***

En attendant, notre caisse de riz ne se retrouve pas et le chef proteste de son innocence. Dans sa case se dresse un beau Biéri : chaque matin nous voyons sa première femme venir pieusement oindre d'huile la statue, lui offrir divers comestibles et lui recommander en même temps maison, parents, champs, récoltes, tout ce qui la touche de près! Pour recouvrer notre caisse, nous enlevons le Biéri et le gardons dans notre case comme otage. Grand émoi des Pahouins, le chef préfèrerait assurément perdre une femme que son Biéri! Ses hommes se rassemblent en armes, nos hommes ont baïonnette au canon, et la nuit se passe ainsi à s'observer de part et d'autre.

Pour retrouver la caisse, le chef fait faire le fétiche Eloge. Après un long tamtam et d'interminables objurgations au voleur d'avoir à se découvrir, le chef parcourt le village; puis, toujours courant, il dépose devant chaque case un tison allumé. Tous les habitants de la case doivent sortir et franchir le tison; si, pendant ce temps, le tison s'éteint, le coupable appartient à cette case, aussi chacun se hâte, même les moins ingambes.

Tous ayant satisfait sans accident à l'épreuve (c'était prévu), le chef nous déclare que certainement le coupable n'est point d'Afor. N'en déplaise au fétiche, nous sommes absolument persuadés du contraire! Le Biéri n'est point rendu, la situation se tend.

***

24 mars. — Tristes gens que ces païens! Ces jours derniers, j'avais remarqué un malheureux petit boiteux, dont la jambe ankylosée jusqu'au genou et repliée faisait peine à voir. Je lui fis confectionner une jambe de bois par notre menuisier; on garnit la béquille de cuir, de clous dorés; on l'appliqua à l'enfant qui, tout heureux, saisit vite la manière de s'en servir et arpenta gaiement le village, lui qui, jusqu'alors, se traînait à grand peine sur son moignon...

Ce matin, j'aperçois mon petit boiteux sans sa jambe de bois! Je vais aux informations : le père a pris les clous dorés et le cuir; la mère a trouvé dans cette béquille un excellent morceau de bois pour allumer son feu. L'enfant



pleure et réclame en vain ; on le bat, et à mes reproches, le père de répondre :

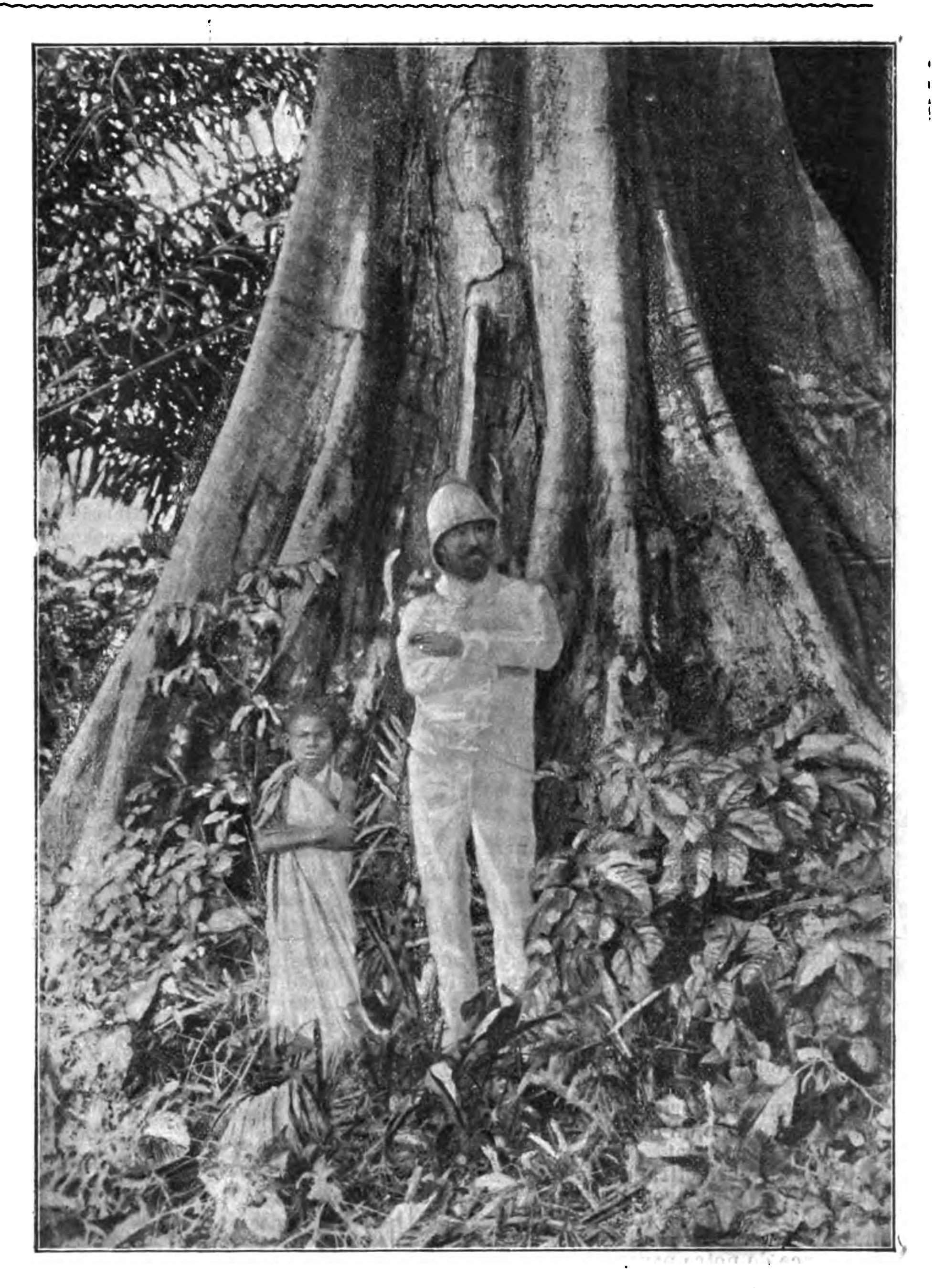
« — Oh ! si tu t'intéresses à lui tant que cela, achète-le moi. Je te le vendrai volontiers, il ne me sert à rien ! »

Et l'on parle d'amour paternel !

***

Comme le sel va manquer, nous en achetons aux indigènes. Ce sel est de qualité fort inférieure : à proprement parler, ce n'est pas du sel, mais un chlorure de potasse. Les Noirs de l'intérieur obtiennent un produit similaire en prenant une plante de marais, le *Pistia stratiotes*, et en extrayant la potasse contenue dans la plante par incinération, lavage des cendres et évaporation par le feu. Le procédé usité ici est presque semblable : la plante seule diffère. On prend la moelle du palmier des marais, une espèce de *Raphia* : cette moelle, calcinée et passée à l'eau, laisse comme résidu un produit grisâtre, prenant vivement à la gorge, d'une saveur toute particulière, et opérant sur les intestins de façon désastreuse. Les indigènes ne s'en servent guère d'ailleurs que pour dissimuler le goût des pâtés de viande hachée qu'ils mangent presque toujours dans un état plus ou moins avancé de corruption. Au bout de quelques jours, nos hommes sont comme nous : ils préfèrent se passer de sel indigène, si raffiné soit-il.

***



GABON. — Au pied d'un *Atsark*; reproduction d'une photographie.

Les dispositions hostiles des gens d'Afor atteignent leur degré le plus aigü. Pour y parer, l'intrerprète Christophe est envoyé secrètement en avant pour solliciter le concours des Békwé et des Yemvam, avec lesquels nous avons déjà fait alliance et dont nous retrouvons les derniers villages sur notre route. Pour ma part, les Oshoum, établis plus haut sur les rives du fleuve, m'ayant proposé de me conduire à leur village, l'offre est acceptée. Nous partirons demain.

A 6 h. 1/4, le P. Tanguy nous rejoint, exténué par une marche forcée de douze heures dans des chemins continuellement inondés. Malgré l'heure avancée, nous arrivons à le loger, lui et ses hommes; l'expédition est de nouveau réunie.

***

25 mars. — Le plan suivant a été décidé : je continuerai à remonter le Woleu pour exécuter le tracé du fleuve jusqu'au point où il cessera d'être navigable. Puis, revenant en arrière par une voie transversale, je rejoindrai l'expédition.

Celle-ci, de son côté, quittant la direction Ouest-Est suivie jusqu'alors, se dirigera en plein Nord, vers le Ntem que nous remonterons ensuite. Cette route est nécessitée par le devoir de tracer la frontière Nord de la Concession. En conséquence, à 8 heures, nous partons avec les Oshoum pour Auzèm. Le fleuve est large, presque sans courant, et reçoit à droite et à gauche de grosses rivières dont la principale est le Mvik. A 15 kilomètres, environ d'Afor, nous arrivons à Auzèm.

Auzèm est un groupe d'une quinzaine de petits hameaux serrés les uns contre les autres, sans aucune importance.

***

Malgré l'accueil sympathique des Oshoum, nous conti-

nuons notre route le 26, promettant d'ailleurs de revenir sous peu. Owôn (la Pistache), le chef du village, nous accompagne. C'est un fort brave homme. A 10 1/2, nous déjeûnons à Mbèt (rive droite), village de la même tribu. Nous traversons Aloum, Mékora, Otoum, pour arriver à un autre Auzèm, groupe de six villages, où nous passerons la nuit. A partir de cette localité, le commerce quitte la voie du Woleu pour prendre la route de terre et rejoindre en neuf jours les autres affluents du Mouny. Aussi toutes les marchandises sont elles ici de provenance allemande.

***

27 mars. — Le courant devient tellement rapide que mes pagayeurs ne suffisent plus. Aussi engageons-nous des hommes de renfort de village à village. La crue n'est cependant encore que de 0 40 c. Elle atteint trois mètres aux hautes eaux.

Les saisons des pluies sont ici fort irrégulières : au dire des habitants, une année sur deux ou trois, elles manquent complètement. Le pays, très arrosé, n'en est pas moins fertile et aussi plus sain.

Dépassant Béngoum à midi, nous nous arrêtons le soir à Métsine.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Les Missions catholiques françaises au XIXe siècle, ouvrage publié sous la direction du R. Père PIOLET, de la Compagnie de Jésus, t. IV. *Océanie* et *Madagascar*. Prix, 12 francs. — Paris, librairie Armand-Colin, rue de Mézières, 5.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs l'apparition du tome IV de cet ouvrage dont nous avons déjà signalé le très grand intérêt et la haute valeur artistique.

Ce volume est consacré à l'Océanie et à Madagascar. Il continue dignement cette magnifique série de chapitres déjà publiés sur le Levant, l'Abyssinie, l'Inde, l'Indo-Chine, la Chine et le Japon. Deux volumes, l'un sur l'Afrique, l'autre sur l'Amérique, compléteront prochainement ce superbe ouvrage, un des plus beaux monuments élevés à la gloire de l'apostolat.

On nous permettra de rappeler le but de cette publication. On s'est proposé de faire connaître ce que les Missions catholiques françaises ont fait et continuent de faire pour la cause de la civilisation, pour l'honneur et la puissance de notre pays.

On a eu en vue le grand public français tout entier. Ce grand public est, d'instinct, favorable à nos Missions : mais il les connaît mal. On a voulu lui faire voir, simplement et en toute vérité, la grandeur et l'importance, au point de vue national, de l'œuvre accomplie dans le monde par les Missionnaires français.

C'est, en un mot, d'une « Histoire » proprement dite qu'il s'agit ici ; on a donc négligé tout ce qui est douteux, vague ou exagéré, pour laisser la place aux assertions contrôlées et précises, puisées aux sources originales ou empruntées à des souvenirs personnels. Les faits parlent d'eux-mêmes, et ils parlent assez haut.

Géographie, ethnographie, légendes et traditions, l'art, l'industrie, les cultures, les particularités significatives ou pittoresques de la vie de chaque jour, du costume, des relations sociales, occupent une large place dans l'ouvrage, qui se trouve ainsi constituer un précieux répertoire de notions variées et précises sur les cinq parties du monde.

L'illustration est d'une richesse et d'une variété exceptionnelles, tout entière originale et documentaire. Elle ajoute à la valeur et à l'intérêt du texte un attrait incomparable.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

En mémoire de M. le chanoine Guerber, Strasbourg......... 241 80
L. L., de Marcilly-d'Azergues, diocèse de Lyon.......... 352 80
M. Larroque, diocèse de Montauban.......... 4 80
J. T. V., Paris, actions de grâces.......... 100 »
Anonyme de R., diocèse de Sens.......... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Cognet, Nouvelle-Zélande).
Anonyme, diocèse d'Arras.......... 495 80
Reconnaissance à Dieu.......... 25 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Régina, Lahore).
Reconnaissanne à Dieu.......... 25 »
M. Fournier, Le Mans, demande de prières.......... 28 »
E. D., diocèse de Bayonne.......... 200 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Ricaud, Tché-Kiang).
Mlle Louise Marthouret, diocèse de Viviers.......... 50 »
E. D., diocèse de Bayonne.......... 200 »

A Dom Belloni, pour son orphelinat de Bethléem.
Une abonnée du diocèse de Quimper.......... 50 »

A Mgr Zoulhof, archevêque de Tyr.
X. Y. Z. .... 50 »

Pour les affamés de l'Inde (Nagpore).
Anonyme de la Charente.......... 107 20

Au R. P. Lacombe, pour sa paroisse des parias, à Trichinopoly.
Mlle Charpentier, du diocèse de Meaux.......... 7 »

Pour les Sœurs Missionnaires de Marie-Immaculée (Nagpore).
E. D., diocèse de Bayonne.......... 200 »

Pour les léproseries les plus nécessiteuses (R. P. Beyzym, Madagascar central).
E. D., diocèse de Bayonne.......... 200 »

Pour baptêmes d'enfants sous les noms de Laurent, Eugénie et Albert (R. P. Lejeune, Bas-Niger).
E. D., diocèse de Bayonne.......... 200 »

A M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry).
Mme veuve Fleury-Colle, diocèse de Fréjus.......... 100 »

Au R. P. Selvanader Pondichéry, pour les enfants de la première communion.
In spem contra spem, diocèse de Marseille.......... 2 50

Au R. P. Zappa, Haut-Niger.
In spem contra spem, diocèse de Marseille.......... 2 50

Pour les missions du Congo français.
Anonyme de la Charente.......... 71 50

Pour les missions Coptes (Mgr Macaire).
X. Y. Z.......... 100 »

A Mgr Corbet (Madagascar-nord), pour ses écoles.
Anonyme du diocèse d'Albi.......... 380 »

A Mgr Streicher, Victoria Nyanza septentrional.
Anonyme de Paris, demande de prières.......... 100 »

A Mgr de Cormont, Martinique.
X. Y. Z.......... 50 »

Pour les missions des Iles Salomon (Mgr Vidal).
X. Y. Z.......... 10 »

Au R. P. Rougier, pour l'église de Rewa (Fidji).
X. Y. Z.......... 100 »

Pour la mission de Putaritari (îles Gilbert, Mgr Leray).
X. Y. Z.......... 100 »
Une abonnée du diocèse de Quimper.......... 40 »

Pour les *Missions catholiques* et la Carte-Prime.
M. Duval Trépied, 5 fr.; M. Desforges, 2 fr.; M. Hémar, 2 fr.; anonyme de Rueil, 3 fr.; une abonnée du diocèse de Quimper, 10 fr.; Mlle Herve du Penher, 10 fr.; M. Alexis Goy, 10 fr.

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



SON EMINENCE LE CARDINAL LEDOCHOWSKI

PRÉFET DE LA PROPAGANDE

Mardi dernier, 22 juillet, à 6 heures du matin, l'éminent prélat que la confiance du Saint-Père avait chargé de la direction suprême des missions du monde et dont la santé était depuis longtemps ébranlée, a succombé à une attaque subite de paralysie.

Miecislas, comte Ledochowski, était né à Gorki (Pologne), le 29 octobre 1822. Il entra au collège des Nobles de Rome, tenu par les Jésuites, et fut ordonné prêtre en 1845.

Successivement Prélat de la Maison pontificale, Protonotaire apostolique, auditeur de la Nonciature de Lisbonne, délégué pontifical auprès des Républiques sud-américaines, il devint, en 1861, nonce du Saint-Siège à Bruxelles avec le titre d'archevêque de Thèbes.

Il occupait encore ce poste lorsque, le 16 septembre 1865, les deux Chapitres de Gnesen et de Posen l'élurent archevêque. Préconisé dans le Consistoire du 8 janvier 1866, le 14 avril de la même année, il prêtait serment entre les mains du roi de Prusse.

Au moment de la persécution religieuse de l'Allemagne, en 1874, il fut condamné d'abord à l'amende; puis interné à Ostrowo, petite ville voisine de la Silésie prussienne, sur son refus de comparaître devant la Cour d'appel de Posen, dont il déclinait la compétence pour les affaires ecclésiastiques. Comme magnifique réponse à cette attitude, Pie IX lui envoya la pourpre dans sa prison.

Au rétablissement de la paix entre le Saint-Siège et l'Allemagne, l'Eminentissime Ledochowski fut appelé à Rome par S. S. Léon XIII et nommé, en janvier 1892, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Confesseur de la Foi, nul mieux que le vaillant Prélat, ne pouvait être placé à la tête de cette héroïque phalange d'apôtres dont le seul désir est de souffrir et de mourir pour Jésus-Christ.

Il apporta dans ces hautes et importantes fonctions son esprit méthodique, une fermeté, une ardeur pour le travail, que les années et la maladie ne purent amoindrir. Il demandait beaucoup à ses collaborateurs parce que lui-même donnait beaucoup.

Grand seigneur, il savait tempérer la majesté intimidante de son extérieur par une grande bonté et la consciencieuse recherche de la vérité et, chose rare, lorsque les explications qu'on lui donnait lui montraient qu'il s'était trompé, il savait le reconnaître et le proclamer hautement.

Le journal les *Missions Catholiques*, organe officiel de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, a été, de tout temps, l'objet de ses paternelles prédilections; il daignait bénir et encourager nos efforts, répondant lui-même à chacune de nos prières par de longues et charmantes lettres écrites entièrement de sa main.

Qu'il nous soit donc permis, au nom des Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la foi, d'offrir nos condoléances à la famille de l'illustre Cardinal et à la grande Institution dont il fut, pendant plus de dix ans, le chef vénéré. Les prières des missionnaires accompagneront devant Dieu l'âme sainte et vaillante de Celui qui, avant d'être leur père, avait été leur héroïque modèle.



AFRIQUE MÉRIDIONALE. — SUR LES BORDS DE LA RIVIÈRE KRANTZ-KLOOF; d'après une photographie d'un Missionnaire Oblat (voir la *Correspondance*).

CORRESPONDANCE

NATAL

L'évangélisation des Cafres.

De retour en France, après un séjour de vingt-deux ans dans le sud africain, le R. P. Mathieu veut bien nous communiquer ce très intéressant rapport qui donnera une idée complète des missions parmi les tribus cafres où il a passé la moitié de sa vie.

LETTRE DU R. P. M. MATHIEU, OBLAT DE MARIE IMMACULÉE

C'est depuis un quart de siècle seulement que l'on a commencé l'évangélisation méthodique des peuplades du Natal proprement dit.

Il y a trois siècles et demi, saint François Xavier se plaignait déjà de ce que les Portugais qui, alors peuplaient les Indes, étaient un obstacle à ses travaux apostoliques. Aujourd'hui nous pouvons dire en toute vérité :

« La population européenne du Natal n'est pas favorable, en général, à l'évangélisation des Cafres; elle y est même trop souvent contraire. Beaucoup ne veulent voir dans le Cafre qu'une bête de somme et ils trouvent que la qualité de catholique lui impose des devoirs religieux dont l'accomplissement est une gêne pour le maître. »

***

La colonie du Natal est la plus belle portion de l'Afrique australe. Si vous considérez son sol, son beau climat, ses productions, elle répond tout à fait au nom que les Anglais lui ont donné de *garden colony* (colonie jardin). Elle ne souffre pas des feux du Zambèse, elle n'est pas éprouvée par les sécheresses du Cap. La température, quoique élevée, sur la côte surtout, est salubre. Le littoral n'a pour ainsi dire pas d'hiver et les mois les moins chauds y sont délicieux. Quel beau spectacle elle offrait avec ses immenses troupeaux errants en de gras pâturages avant l'apparition de la peste bovine qui enleva en quelques mois toute la richesse du Cafre!

***

La population cafre est de beaucoup plus forte dans le Natal proprement dit que dans le Zoulouland. C'est là un des résultats des guerres de Chaka. Elle se compose surtout des restes d'une foule de tribus di-

verses, mais aussi d'une masse de Zoulous qui, pour une raison ou une autre, se sont réfugiés à Natal.

Le gouvernement anglais a maintenu les chefs cafres à la tête de leurs tribus, les dépouillant habilement de toute puissance réelle et s'en servant comme d'officiers subalternes qu'il rétribue et par lesquels il est tenu au courant de tous les faits et gestes des indigènes. Il en a composé une classe de petits magistrats ayant pouvoir de juger les délits de minime importance et dépendant de magistrats européens auxquels sont rapportés tous les procès sérieux.

***

Devant l'envahissement de la population blanche, le gouvernement a cantonné les tribus cafres dans des Réserves spéciales appelées « Locations ».

Actuellement le Cafre, de pasteur, est devenu cultivateur. Cela veut dire qu'il s'est bien appauvri.

On ne se peut faire une juste idée de l'influence néfaste qu'ont eue la *rinder pest* et la disparition du bétail. Habitué à labourer ses champs avec un attelage, le Cafre ne peut se résoudre à prendre le hoyau; il laisse donc cette corvée à la femme qui, elle, affaiblie et dégoûtée d'un surcroît de travail, en fait le moins possible. De là résultent pauvreté et misère, et quand les petits enfants mal nourris crient



NATAL (*Afrique méridionale*). — LA MISSION D'OAKFORD ; reproduction d'une photographie communiquée par le R. P. MATTHIEU (voir le texte).

la faim, les parents leur donnent une espèce de drogue fermentée, faite avec du jus de canne à sucre, qui enivre à demi ces pauvres petits et les calme en les faisant dormir.

***

Les Cafres ont cherché de nouveaux moyens pour se procurer l'argent dont ils ont constamment besoin. Les mines d'or fournissent aux jeunes gens de forts gages. Un Cafre gagne à Johannesburg 100, 125, 150 francs par mois et plus encore; mais cette fortune est pour lui la ruine morale. Autant la richesse en bestiaux lui apportait un vrai confort, autant l'argent comptant lui est, en somme, de peu d'assistance.

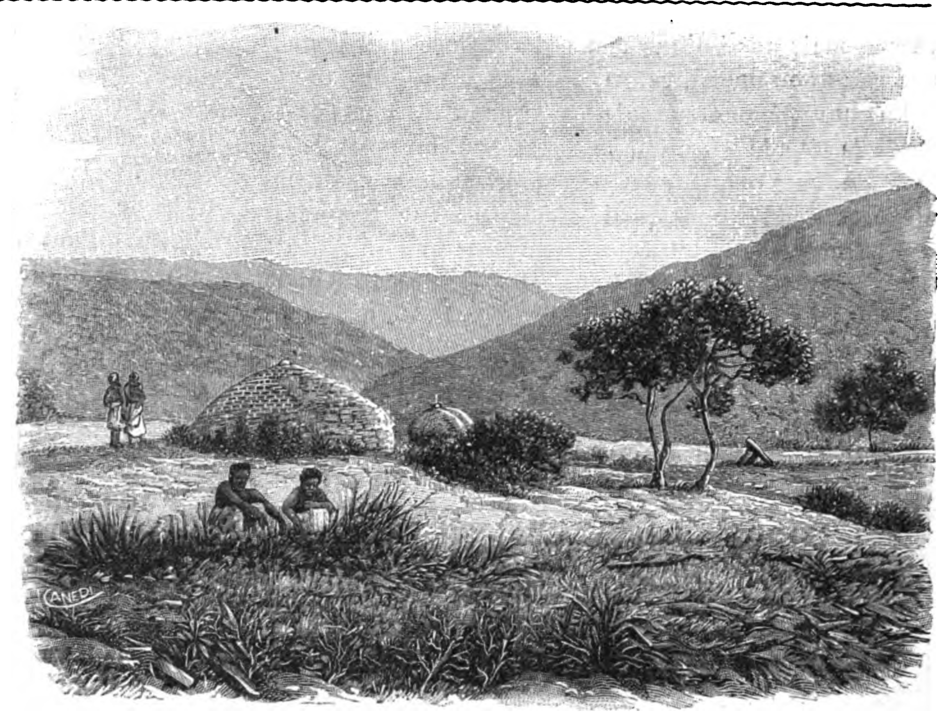
Le mineur, quand il revient au *home* natal, est dégoûté de la vie simple de ses parents, il tourne en ridicule les mœurs primitives de ses frères et camarades qui n'ont pas encore fréquenté la grande cité. La curiosité et la convoitise aidant, ceux-ci partent à leur tour, et à la maison ne restent que les vieillards et les femmes. Tous les travaux de première nécessité se trouvent négligés ; les maisons, qui sont en chaume, tombent en pourriture, les champs demeurent incultes.

La polygamie est un peu moins fréquente. C'est en donnant huit, dix, quinze têtes de gros bétail que le Cafre s'achetait de nouvelles compagnes. La race bovine ayant disparu, ces transactions ont cessé ; mais je ne saurais affirmer que les désordres sont plus rares.

Telle est donc la situation actuelle. Arrêter cette nation sur cette pente fatale, réagir contre les influences démoralisatrices, faire contre-poids au travail énorme de propagande protestante, attirer dans nos écoles la jeunesse, espoir de l'avenir, civiliser, christianiser, évangéliser les tribus, en les éclairant sur le vrai sens de la vie présente, c'est là notre unique ambition, la raison de notre exil volontaire sur la terre d'Afrique.

***

Quand on parcourt ce pays, qui regorge de population, le premier cri qui s'échappe du cœur est le *Misereor super turbam* de l'Evangile. Il faut créer des centres, qui seront comme des phares rayonnant dans ces épaisses ténèbres du paganisme.



ZOULOULAND. — HUTTE INDIGÈNE; d'après une photographie d'un Missionnaire Oblat.

A mon départ du Natal, je me trouvais à la tête d'une mission centrale, Oakford, et de quatre annexes : Saint-Pierre dans le Noodsberg pour les Cafres ; Verulam et Blackburn pour les créoles, et, enfin, Genazzang pour les métis.



GUERRIER CAFRE; d'après une photographie.

***

Deux mots maintenant sur les adultes. Le Cafre n'est point aussi inconvertissable que beaucoup l'ont d'abord prétendu. Le temps des premières passions passé, il devient assez facilement accessible. S'il y a parmi eux de fâcheuses exceptions, je puis hautement affirmer que, pendant ces vingt-deux années, j'ai rencontré des natures d'élite. Tel ce Cafre qui vint m'offrir d'être mon serviteur, sans gage pendant deux ans, à seule fin d'être instruit de notre sainte religion, ce qui équivalait à une offrande de 600 francs, pour obtenir le bienfait de la foi.

Il y aurait un bien immense à faire parmi les femmes cafres. Dès qu'elles approchent de la cinquantaine, elles deviennent libres, par le fait même, et la polygamie, grand obstacle qui s'opposait à leur admission dans l'Eglise, tombe ainsi.

Les écoles cafres du Natal comptent près de deux mille enfants, mais ce sont des centaines de mille qu'il faudrait atteindre.

***

C'est dans l'espoir de pouvoir poursuivre le travail commencé, que je cherche, durant mes quelques mois de séjour en France, à recueillir des secours qui permettront d'élargir le champ d'évangélisation parmi les tribus cafres. Les chers lecteurs des *Missions catholiques* voudront-ils contribuer à cette bonne œuvre ?

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

— Sa Sainteté le Pape Léon XIII a reçu, le 17 juillet, en audience solennelle S. Exc. Mgr Emmanuel Thomas, patriarche chaldéen de Babylone, accompagné de plusieurs prélats orientaux.

Le patriarche a présenté au Saint-Père les vœux et les félicitations de l'Eglise chaldéenne, à l'occasion de son jubilé pontifical.

Mgr Paschal Rubian, du rite arménien, archevêque titulaire d'Amasie, s'est ensuite fait l'interprète des souhaits et des sentiments respectueux de tous les Orientaux résidant à Rome.

Sa Sainteté a répondu en français et en latin pour exprimer la satisfaction que lui faisait éprouver la double démarche des deux éminents prélats et manifester toute sa tendresse pour l'Eglise orientale, ainsi que sa joie du retour à l'Unité d'un groupe considérable de Nestoriens.

Assistaient à cette audience solennelle : Mgr Antoine Savelli-Spinola, secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande pour les affaires du rite oriental, représentant S. E. le cardinal Ledochowski, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande; M. Charles Gallian, consul général de Turquie; plusieurs prélats et prêtres des rites chaldéen, arménien, syrien, maronite et grec; les élèves chaldéens, syriens et arméniens du Collège Urbain de la Propagande et tout le personnel du Collège pontifical arménien fondé par Sa Sainteté.

Après s'être entretenu quelque temps de la façon la plus paternelle et la plus aimable avec le patriarche de Babylone et les prélats présents, le Souverain Pontife termina l'audience en donnant à l'assistance la bénédiction apostolique.

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — Les archevêques et évêques grecs catholiques, réunis en synode électoral à Aïn Traz, viennent de proclamer patriarche grec-melchite Mgr Cyrille Geha, archevêque d'Alep, en remplacement de S. B. Mgr Geraïgiry, décédé au commencement de cette année.

Le 28 juin dernier, à la première session du synode, au moment où l'on apportait aux Pères un télégramme du Souverain Pontife, avec ses vœux et sa paternelle bénédiction, l'assemblée, d'une seule voix, acclama Mgr Cyrille Geha, patriarche d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient.

Quelques instants après, le nouvel élu était conduit processionnellement à l'église, où il recevait la crosse pastorale. Sa Béatitude a pris le nom de Kyrillos VIII. Le nouveau patriarche a montré, en plus d'une occasion, sa sympathie pour la France.

S. B. Mgr Geha est né à Alep, le 26 novembre 1840.

Corée. — La retraite annuelle des missionnaires s'est achevée par une fête bien touchante, la célébration du jubilé sacerdotal du vicaire apostolique, Mgr Mutel, et de deux de ses collaborateurs, MM. Doucet, provicaire, et Robert.

Nous extrayons de l'éloquente allocution prononcée en cette solennelle et joyeuse circonstance par M. Bret, quelques traits empruntés à l'âge héroïque des persécutions, que les trois vénérables jubilaires ont connu.

« La divine semence, germée dans les larmes et le sang, a produit une moisson magnifique; les fleurs des martyrs se sont épanouies et bientôt orneront les autels. Tandis qu'en dix ans, de 1877 à 1887, le chiffre des baptêmes d'adultes ne dépassait pas 3.265, l'année dernière, à elle seule, en a fourni 5.203; d'autre part, la population chrétienne s'est élevée en vingt-cinq ans, de 11.000 à 50.000 et le nombre des missionnaires est monté de 2 à 40, sans compter 11 prêtres coréens.

« Chacun sait comment la grande persécution de 1866 faucha dans les rangs des missionnaires et des simples fidèles. Le vieux régent pensait avoir noyé dans le sang la religion catholique. Mais neuf ans s'étaient à peine écoulés que les PP. Blanc et Deguette, parvenant à tromper la vigilance des garde-côtes, pénétraient en Corée et au mois de septembre 1876 les PP. Doucet et Robert les y rejoignaient. En 1880, Mgr Mutel, retenu trois ans en Mandchourie, finissait par aborder là aussi, sur cette terre des martyrs. Nous nous trouvons à un tournant de l'histoire. Saluons les derniers contrebandiers de l'Evangile, qui, au risque de leur vie, s'embarquent sur des jonques chinoises et se glissent à la faveur des ténèbres dans cette contrée inhospitalière! Désormais les voyages se feront en bateau à vapeur et le visage découvert.

« Arrêtons-nous une minute, si vous le voulez bien, devant la plage de Poiktchyen, sur la côte du Hoang-haito, pour assister au débarquement de nos hardis voyageurs. Le P. Robert, montrant la planche qui unissait la barque au rivage, dit malicieusement à son compagnon :

« — J'ai les jambes engourdies et cette étroite passerelle ne « me rassure qu'à moitié ; Père Doucet, veuillez donc marcher « le premier. »

« Celui-ci, avec la condescendance qui le caractérise, passe sans plus de façon. Une fois à terre :

« — Merci, cher Père Doucet, vous venez de me rendre un « grand service.

« — Comment cela ?

« — Eh bien, dans une mission persécutée comme la Corée, « notre évêque peut être arrêté d'un moment à l'autre; or, « d'après notre règlement, le missionnaire qui entre le pre- « mier dans la mission est censé délégué par le Saint-Siège « pour la gouverner. Je vous salue donc aujourd'hui comme « mon futur... supérieur ! »

« Après avoir fait ses premières armes dans le Nord, le P. Doucet fut transféré dans le Sud. Un jour, sur la route pittoresque qui longe la rive gauche du fleuve Naktong, il arriva à Kantchiouen. Le chemin en cet endroit est resserré entre une montagne à pic et la berge escarpée du fleuve; impossible de s'échapper soit à droite, soit à gauche. Par surcroît de précaution, on y a construit une porte gardée par des satellites dont la consigne était de forcer tous les voyageurs à mettre pied à terre. Comment franchir cette passe? *Audaces fortuna juvat.* Les porteurs de la chaise défilent au pas de course devant les sentinelles ébahies, qui se contentent d'arrêter le domestique à l'allure plus modérée.

« — Quel est, lui demande-t-on, ce personnage qui n'a pas « observé la loi?...

« — C'est un noble de Séoul. Comment pourrait-il avoir con- « naissance d'un règlement local? Il est donc excusable, mais « vous ne l'êtes pas, vous dont le devoir était de l'avertir; vous « aurez à rendre compte de cette négligence. »

« Effrayés, les satellites relâchèrent leur prisonnier.

« La carrière du P. Robert ressemble fort à celle de son compagnon : mêmes courses, mêmes travaux et mêmes dangers. Il est d'abord chargé par Mgr Ridel de rétablir le séminaire que la persécution avait dispersé; mais à peine trois mois s'étaient-ils écoulés que le prélat était arrêté et traîné en prison. Obligé de fuir de poste en poste, le P. Robert envoie ses élèves au Collège général de Pinang et se consacre à l'administration des chrétiens. Il sema ses bonnes œuvres un peu partout en Corée; aussi n'est-il pas d'anciens chrétiens dans les huit provinces qui ne connaissent le P. Kim; toutefois en ces derniers temps, il semble s'être identifié plus spécialement avec la capitale de la province du Kyengsang. Chassé de la ville de Taikou en 1891, grâce à l'énergique intervention de M. de Plancy, il fut réintégré à son poste avec tous les honneurs de la guerre. Dès lors son influence s'établit de jour en jour, à tel point qu'on le désigne couramment sous le nom populaire de « gouverneur inamovible de Taikou ». Récemment encore il donnait un magnifique exemple de résignation chrétienne et de persévérance : sa belle église à peine ache-

vée étant devenue la proie des flammes, sans se décourager, il se hâta d'en rebâtir une seconde. Daigne Marie Immaculée inspirer aux âmes pieuses la pensée de lui venir en aide afin que bientôt nous puissions assister à la bénédiction du nouveau sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes de Taikou! »

Madagascar. — Nous lisons dans le *Journal officiel de Madagascar et dépendances* :

« Le gouverneur général de Madagascar et dépendances a le regret de porter à la connaissance de la colonie la mort du F. Imbert-Stanislas, de la communauté des Frères des écoles chrétiennes, décédé à Tananarive, le 24 avril.

« Le Frère Imbert-Stanislas ne résidait dans la colonie que depuis le 18 octobre de l'an dernier. Sitôt après son arrivée, la direction d'une classe importante lui fut confiée à l'école d'Andohalo; il y fit montre des qualités de cœur et des aptitudes pédagogiques qui lui avaient déjà valu en France les appréciations les plus élogieuses.

« Le F. Imbert-Stanislas a été emporté par un accès pernicieux qui l'a soudainement frappé dans le plein exercice de ses fonctions, alors qu'une constitution d'apparence très robuste semblait lui promettre une longue carrière coloniale.

« Les regrets qu'il laisse derrière lui sont unanimes, tant parmi les membres du personnel enseignant que parmi les élèves. »



CARTHAGE. — FOUILLES DE LA *cella trichora* ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. DELATTRE (v. le texte).

Un Pèlerinage aux ruines de Carthage

Par le R. P. DELATTRE
de la Société des Pères Blancs, archiprêtre de Saint-Louis de Carthage
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

Suite (1)

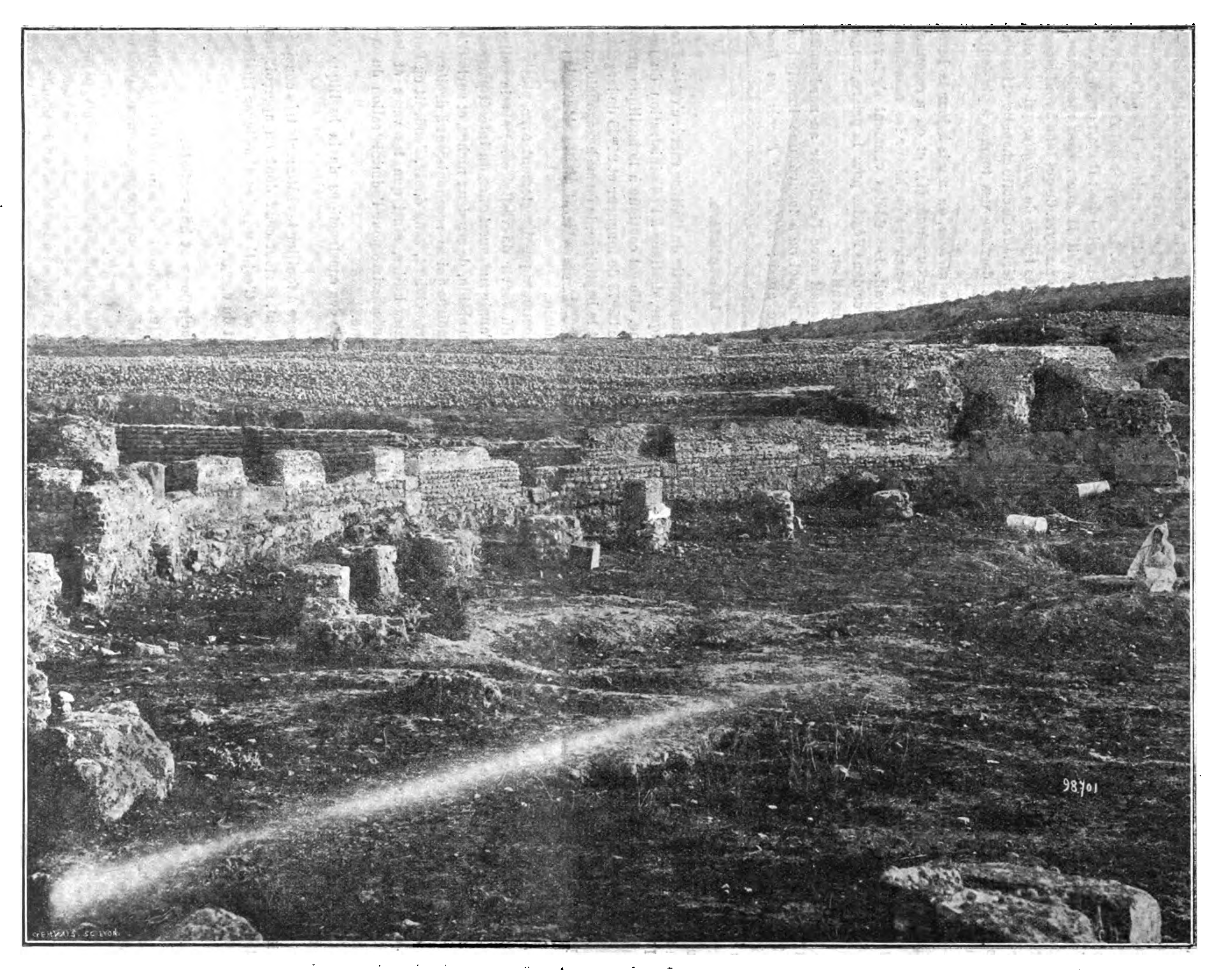
L'ensemble du monument se divise en trois parties bien distinctes :

1° au milieu, la *basilique* proprement dite ;
2° à gauche, l'*atrium* avec son *trichorum* ;
3° à droite, le *baptistère*.

La basilique.

La basilique proprement dite, de forme rectangulaire, avec absides, mesure 65 mètres de longueur et 45 mètres de largeur. Elle est orientée du sud-ouest au nord-est. Sa forme est celle que saint Augustin donne aux basiliques de son temps, c'est-à-dire une aire rectangulaire terminée à une de ses extrémités par une abside.

On n'y comptait pas moins de neuf nefs, séparées par huit rangées de douze piliers près desquels ont été retrouvées les colonnes avec la plupart de leurs chapiteaux.



CARTHAGE. — Vue d'une partie de *l'atrium* de la basilique de Damous-el-Karita; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Delattre.

La principale nef, qui est celle du milieu, mesurait 12^{m},80 d'axe en axe des colonnes.

A l'extrémité *sud* de la grande nef, nous avons déblayé une abside, et nous en avons découvert une autre à l'*est*, à l'extrémité du transept. La première était pavée d'une mosaïque dans laquelle figuraient des vases, des fleurs, et autres ornements de couleurs variées. La seconde était fermée par un iconostase composé de quatre colonnes, taillées chacune avec son stylobate et son chapiteau dans un monolithe de marbre gris. Le chancel de cet iconostase était formé de panneaux de marbre blanc, ornés d'un côté d'une croix latine pattée, avec double tige sortant du pied et, à l'autre face qui regardait l'abside, d'un monogramme du Christ dont l'ensemble imite une rosace à six cœurs. Les fouilles de cette abside firent découvrir une série de tombes placées parallèlement les unes à côté des autres.

En avant de l'iconostase existait une crypte contre laquelle on a adossé, à une époque postérieure, une abside bâtie avec de mauvais matériaux. On y trouva l'épitaphe du lecteur *Deusdedit*.

C'est au point de rencontre de la grande nef longitudinale et du transept, c'est-à-dire au point central de la basilique, que l'on a trouvé les quatre bases et les éléments du *ciborium* qui abritait l'autel. Les colonnes étaient de beau marbre vert. Leur base et leur chapiteau étaient de marbre blanc. L'ensemble de ce ciborium devait produire un très joli effet.

L'autel n'a pas été retrouvé. Mais on sait qu'en Afrique, les autels étaient souvent construits en bois.

***

En entrant par la porte latérale qui regarde l'*ouest*, on voit à droite les restes d'un *trichorum* ou *trifolium*, bâti sur un *columbarium* païen, dont nous avons trouvé en place les urnes funéraires avec les ossements calcinés. Nous avons là une preuve évidente que l'*area* chrétienne primitive n'arrivait pas d'abord jusqu'à ce point, qui se trouva plus tard atteint et recouvert par la construction de la vaste basilique.

Je dois aussi signaler, dans l'intérieur de l'église, plusieurs réservoirs souterrains. A part celui qui est contigu à un des quatre gros piliers du centre et qui était un caveau funéraire paraissant avoir été construit spécialement dans ce but, les autres sont des citernes romaines antérieures à l'élévation de la basilique. Elles ont été conservées et utilisées. Dans l'une d'elles on a recueilli une grande quantité de petits cubes de verre émaillé et doré, provenant de riches mosaïques détruites.

Outre la porte latérale de l'*ouest* et les issues communiquant du côté opposé avec les bâtiments adjacents qui devaient former l'habitation de l'évêque et du clergé, on avait surtout accès dans la basilique par la façade. Cette porte, ou plutôt ces portes, car il y en avait peut-être trois, s'ouvraient sur la cour demi-circulaire ou *atrium*, que j'ai indiquée comme formant la seconde partie de l'ensemble de l'édifice sacré.

L'atrium.

Cette sorte d'*area* ou d'*atrium* semi-circulaire, à ciel ouvert, était entourée d'une galerie couverte, formée par des colonnes. Au point extrême de sa courbe, c'est-à-dire vis-à-vis de la porte centrale de la basilique, l'*area* donnait accès dans un *trichorum*, dont la voûte était revêtue de mosaïques de diverses couleurs et dont chaque absidiole paraît avoir renfermé une tombe. Celle du milieu laissait encore voir la place d'un sarcophage. Le mortier qui l'entourait a conservé l'empreinte des strigiles dont il était orné. M. de Rossi était d'avis qu'il y avait là une *mensa martyrum*, c'est-à-dire un tombeau de martyrs. Ce qui tend à confirmer cette conjecture, ce sont les traces de *graffites* qui ont été remarquées sur l'enduit intérieur de cette chapelle et le soin avec lequel on a groupé derrière des tombes à plusieurs étages.

Au milieu de l'*area* ou *atrium*, on a mis à jour la base octogonale d'un *cantharus* ou *phiala* (1), et on a reconnu les trous dans lesquels venaient s'enchâsser les montants du chancel qui l'entourait. Les fidèles venaient s'y laver les mains avant d'entrer dans l'église pour la prière, usage qui est signalé par Tertullien.

L'*atrium* communiquait avec l'extérieur au nord-ouest par un passage dans lequel on a trouvé une inscription qui peut se traduire ainsi : *Entrée de l'accès au lieu saint.*

Le Baptistère.

Quant à la troisième partie de l'édifice sacré, c'est-à-dire à la seconde basilique, destinée à l'administration du sacrement de baptême, elle est contiguë à la basilique principale. Elle mesure 35^{m}75 de longueur et 24^{m}55 de largeur.

Au centre se voit le baptistère, de forme hexagonale, avec trois degrés sur deux de ses côtés. Il était entouré de colonnes de marbre blanc.

Cette basilique communique directement avec plusieurs chambres qui ont dû servir de vestiaires. Mais la petite chapelle située à l'angle *sud-ouest* offre un intérêt particulier, à cause de son abside, de ses deux niches, et surtout à cause des deux armoires qui se reconnaissent à droite et à gauche. Ces armoires étaient, sans doute, l'endroit où l'on conservait les saintes huiles, ainsi que les vases et les linges liturgiques nécessaires pour l'administration du sacrement du baptême.

Tel est l'ensemble des constructions de la basilique de Damous-el-Karita.

Il nous reste encore à fouiller les bâtiments très considérables qui l'entourent, surtout ceux dont on aperçoit les ruines du côté *sud-est*. C'est là que devait s'élever l'habitation de l'Evêque et du clergé.

Inscriptions et bas-reliefs.

Les fragments d'inscriptions recueillis dans les ruines de cette basilique dépassent quatorze mille, offrant plus de quatre cents noms différents.

Nous avons constaté que le même nom était souvent porté par beaucoup de fidèles.

Les noms les plus illustres du calendrier de Carthage se lisent dans la liste complète que nous avons rédigée et qu'il serait trop long de donner ici.

(1) Cette partie de l'*atrium* s'appelait aussi *nymphœum*.



Des épitaphes portent à la fois deux et plusieurs noms que nous voyons honorés le même jour dans l'Eglise de Carthage. Nous n'avons pu cependant acquérir la certitude que ce sont bien là les pierres tombales de saints et de martyrs. Il doit y en avoir dans le nombre. Parfois il m'est même arrivé, le jour où nous célébrions la fête de tel saint de Carthage, de voir sortir des fouilles une épitaphe portant un nom identique. N'était-ce là qu'une simple coïncidence? Dieu le sait.

Beaucoup de dalles funéraires sont ornées de figures symmboliques. On y voit les différentes formes de monogrammes et de croix, tantôt entre les lettres *alpha* et *oméga*, tantôt entre deux colombes. Les autres représentations sont le Bon Pasteur, l'Orante, l'Agneau, le Poisson, l'Ancre, le Navire, le Phare, l'Etoile, la Colombe, le Paon, la Palme, la Couronne, la Fleur, la Vigne, le Calice, le Tonneau, l'Amphore, le Boisseau, etc.....

Plusieurs de ces épitaphes accompagnées ou non de symboles ont déjà été signalées dans la visite du Musée. Je n'en parlerai pas davantage.

Les bas-reliefs sont aussi fort nombreux. Je rappellerai ici les deux scènes de l'Apparition de l'Ange aux bergers et de la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus. Ces belles pièces ne proviennent pas de sarcophages. Elles devaient orner à droite et à gauche l'entrée de la basilique du côté des bâtiments réservés au clergé.

La plupart des autres bas-reliefs ont appartenu à des sarcophages. Le sujet qui revient le plus souvent est encore le Bon-Pasteur. Les autres représentent Eve après sa désobéissance, Jésus-Christ Docteur ayant à ses pieds le *scrinium* dans lequel se voient les parchemins roulés des Saintes Ecritures, le Miracle de la Multiplication des pains, saint Pierre et le coq, saint Paul dans l'attitude de la prédication, des figures d'Orante, dont une représente peut-être sainte Perpétue.

Enfin des dalles funéraires en mosaïque portent des épitaphes. Une d'elle représente la scène des trois Enfants dans la fournaise avec une inscription indiquant le sujet.

Les principaux bas-reliefs et les principales mosaïques sont exposés dans les diverses galeries du Musée Lavigerie.

(*A suivre*).

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

— Suite (1) —

Ce que Dieu garde est bien gardé.

Le 28 mars figure parmi les plus terribles journées du voyage.

Nous partons à 7 heures après avoir fait, à l'embarcadère de nombreux achats de vivres. Au village Mintoul, nous proposons à deux hommes de monter avec nous pour nous aider à vaincre le courant. Je n'ai en effet avec moi que six jeunes gens, dont l'interprête Fidèle. Lui seul et moi sommes armés : une carabine à répétition, un fusil de chasse, un revolver.

A 10 heures, en face du village Alan, habité par la tribu des Esénaran. Cris d'appel : « Arrêtez-vous! » Suivant notre coutume en pareil cas, nous répondons :

« — Nous coucherons chez vous en descendant ! »

Immédiatement, le silence se fait. Mais une pirogue, montée par deux hommes, se détache de l'embarcadère, nous rejoint à force de rames et s'avance parallèlement à nous. A 15 mètres, un des pagayeurs prend son fusil à pierre et enlève le fourneau qui protège la poudre et le bassinet.

L'homme que nous avions embarqué comme auxiliaire à Mintoul, lui crie :

« — Que fais-tu ?

« — Rien !

« — Pourquoi prépares-tu ton fusil ? Veux-tu tirer sur nous ?

« — Non ! »

L'individu interpellé, replaçant devant lui son fusil prêt à tirer, se rassied et reprend sa pagaie. Sa pirogue nous suit.

Un peu plus haut, une autre pirogue, montée par deux hommes, attend, immobile au milieu du fleuve. En même temps, les Esénaran ont mis à flot une grande et lourde embarcation. Quinze hommes y prennent place : tous sont debout, leur grand couteau dans la main droite, le fusil dans l'autre. Poussés avec vigueur par deux hommes brandissant de longues perches, ils filent du côté opposé au nôtre, le long de la rive du fleuve, large à cet endroit de trente mètres. Ils arrivent à notre hauteur. Au même moment, la petite pirogue, qui se trouve devant nous, oblique à gauche et vient se mettre par notre travers.

Depuis longtemps, nous comprenons le danger que nous courons. Tous mes hommes ont l'œil sur moi. Afin de les rassurer, je continue le relevé du fleuve, comme si de rien n'était.

Retourner en arrière est impossible. A un kilomètre de là, nous avons, en effet, dû franchir à grand'peine un barrage de pêche, établi sur un rapide ; nous y avons perdu une demi-heure. En descendant, le passage, encore plus difficile, nous laisserait sans défense, exposé aux coups des assaillants, menacés à la fois par l'eau et par le feu.

En avant! En avant toujours!

Gagner les Esénaran de vitesse, nous réfugier dans une autre tribu, c'est le seul parti à prendre. Nos hommes ont compris que leur vie dépend de leurs bras ; le canot vole sur les flots.

Quand la pirogue ennemie se met par notre travers :

« — En arrière ! crions-nous, faites place ! »

Les gens qui la montent nous regardent en ricanant. Il n'y a pas à hésiter : notre canot, lancé à toute vitesse, heurte violemment leur bordage et le défonce. Ils coulent au moment où ils nous mettent en joue ; ils veulent se rattraper à notre canot et en saisissent les plats bords. A coups de pagaie sur la tête, nos hommes leur font vite lâcher prise.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18 juillet et la carte p. 33.

La grande pirogue parvient alors à notre hauteur.

« — Tire dans le tas, me crie Fidèle ; ils vont nous aborder; nous sommes morts !

« — En avant, en avant toujours ! Ils ne nous auront pas. »

J'ai ma carabine en main, le revolver à la ceinture : quatorze coups à tirer, c'est plus que suffisant.

« — Sautons à terre ; nous serons plus en sûreté :

« — Non, pas encore, dit Fidèle ; tues-en au moins deux ou trois d'abord. Donne, que je tire.

« — Qu'est-ce que vous allez faire ? » crie un de nos deux auxiliaires aux hommes de la pirogue.

« — Simple de demander cela ! lui réplique-t-on. Saute à l'eau si tu es des nôtres. »

Et moi, de mon côté :

« — Si tu ne pagaies comme un enragé, je te casse la tête, net ! »

Il se retourne. La bouche de mon revolver touche sa nuque. Il rame de toutes ses forces.

« — Traître, traître, lui crient les autres. Sautez, sautez donc à l'eau.

« — Prenez garde, crie l'homme, le Blanc est très fort, il en tuera beaucoup.

« — En avant, c'est le moment, saisissez-les. »

Leur pirogue est par notre travers à moins de dix mètres. Au moment où ils s'apprêtent à sauter, tous mettent le couteau entre leurs dents. Au même instant, leur barreur donne un coup brusque à droite pour amener la pirogue sur nous ; surpris par la rapidité du mouvement, les guerriers chancellent, la pirogue perd son équilibre, trois hommes tombent. Un peu de trouble et de confusion en résulte... Nous sommes passés. Deux petites pirogues joignent la grande. Cris, disputes.

« — Pourquoi ne les avez-vous pas arrêtés ? »

Nous gagnons du terrain.

« — Hardi ! les enfants ! »

Nos deux pagayeurs adjoints veulent s'en aller.

« — Le premier qui bouge est mort. Pagayez ferme, sinon... »

Ils se le tiennent pour dit. Tout n'est pas fini, loin de là. La petite pirogue prend à bord deux hommes armés, deux pagayeurs et continue la poursuite. Les hommes de la grande pirogue rallient la terre.

Devant nous, à 1.500 mètres, une pirogue vient sur nous à toute vitesse ; un seul homme la monte. Entre elle et nous à deux cents mètres à droite, le deuxième embarcadère des Esénaran, noir de monde. Le fleuve, en effet, décrit à cet endroit une vaste courbe, un arc de cercle. Tandis que nous le franchissons, les hommes qui étaient à terre coupent au plus court. Entre l'embarcadère et nous, une pirogue montée par trois hommes.

Les noirs de la petite pirogue crient à ceux de l'embarcadère :

« — Tirez ; mais tirez donc. Tuez-les tous ! »

On nous met en joue ; mais, au même instant, tandis que nous passons, la seconde pirogue est juste entre eux et nous ; ils n'osent tirer :

« — Allez-vous-en donc, allez-vous-en donc ! » crient-ils à leurs hommes.

Et ceux de la petite :

« — Mais sautez donc à l'eau, saisissez-les, ils vont nous échapper ! »

Rien ne me serait plus facile que d'abattre une dizaine d'hommes ; attendons encore ! Nous sommes passés.

La deuxième pirogue nous serre de près ; il n'y a plus à hésiter : je tire ; mais, par un dernier scrupule, je vise seulement une des pagaies qui, sous le choc de la balle, vole en éclats. Retard. La petite pirogue, montée par les deux tireurs, est à 50 mètres derrière nous. La grande suit de loin. Celle qui est en avant, montée par un homme seul, est à 1 kilomètre, attendant. L'embarcadère est dépassé. De tous les côtés dans la brousse, on entend des cris furieux :

« — Tuez-les ! tuez-les tous ! »

Telle est la situation.

La petite pirogue approche toujours. A vingt pas, un des hommes, à figure hideuse, barbouillé de rouge et de noir, un cordon de perle lui traversant le nez (je le vois encore !) prend son fusil, nous couche en joue, tire ; le chien s'abat. La poudre fait long feu, le coup ne part pas...

Je me lève ; je le mets en joue en criant :

« — *Zi wa bo* » (Que fais-tu ?) »

Il se baisse précipitamment ; la barque se rejette vers la rive ; nous gagnons un peu. Laissant le fusil pour la pagaie, j'aide mes hommes qui commencent à se fatiguer. La course continue ; la pirogue nous rejoint. L'homme a rechargé son arme ; à dix pas, il tire, j'entends le bruit sec du chien qui s'abat ; les projectiles sifflent à mes oreilles, au-dessus de ma tête ; deux hommes sont blessés : le sang coule... Une troisième fois il nous couche en joue : je suis manqué encore. . à peu près. A mon tour. C'est trop ! Fidèle, en joue. Les quatre hommes se jettent à l'eau et gagnent la rive à la nage. Il était temps ! Mes deux pagayeurs adjoints, profitant de ce que j'avais le dos tourné, sautent et nagent vers la terre.

Plus qu'un homme devant nous. Effrayé, il s'écarte et nous laisse libre passage. La poursuite continue. Impossible de nous couper par eau : le fleuve court, à perte de vue, droit vers l'Est. Il n'en est pas de même à terre, les Esénaran ont mis des hommes sur les deux rives. Nous entendons les branches se briser derrière nous ; à droite, à gauche, des clameurs menaçantes.

« — En avant ! en avant toujours ! »

Les bras se raidissent sur les avirons. Devant nous, dans la brousse, des figures noires, des armes qui brillent. Des fusils sont braqués sur nous... Amis ?... Ennemis ?... Qui sait ! Impossible de passer ! Faut-il aborder ? Essayons, et s'il le faut, vendons chèrement notre vie ! Une pensée à ceux que nous laissons sur terre, une prière à Dieu et droit à la rive.

« — Qui êtes-vous ? demandons-nous.

« — Yesourk ! »

Peuplade inconnue. Nous jouons notre vie sur un mot.

« — Yesourk, nous venions vous trouver. Les Esénaran nous poursuivent pour nous arrêter. Peut-on aller à vous ?

« — Oui, oui, venez ; nous vous défendrons. »

Nous abordons. Les Esénaran retournent en arrière en proférant d'horribles menaces. Il est une heure de l'après-midi. La crise a duré *quatre heures* ! Quatre heures durant, nous avons eu la mort devant nous. Nous sommes sauvés !



Au début de l'action, j'avais promis à la Sainte Vierge d'aller en pèlerinage à un de ses sanctuaires vénérés si elle nous sauvait. J'accomplirai ma promesse.

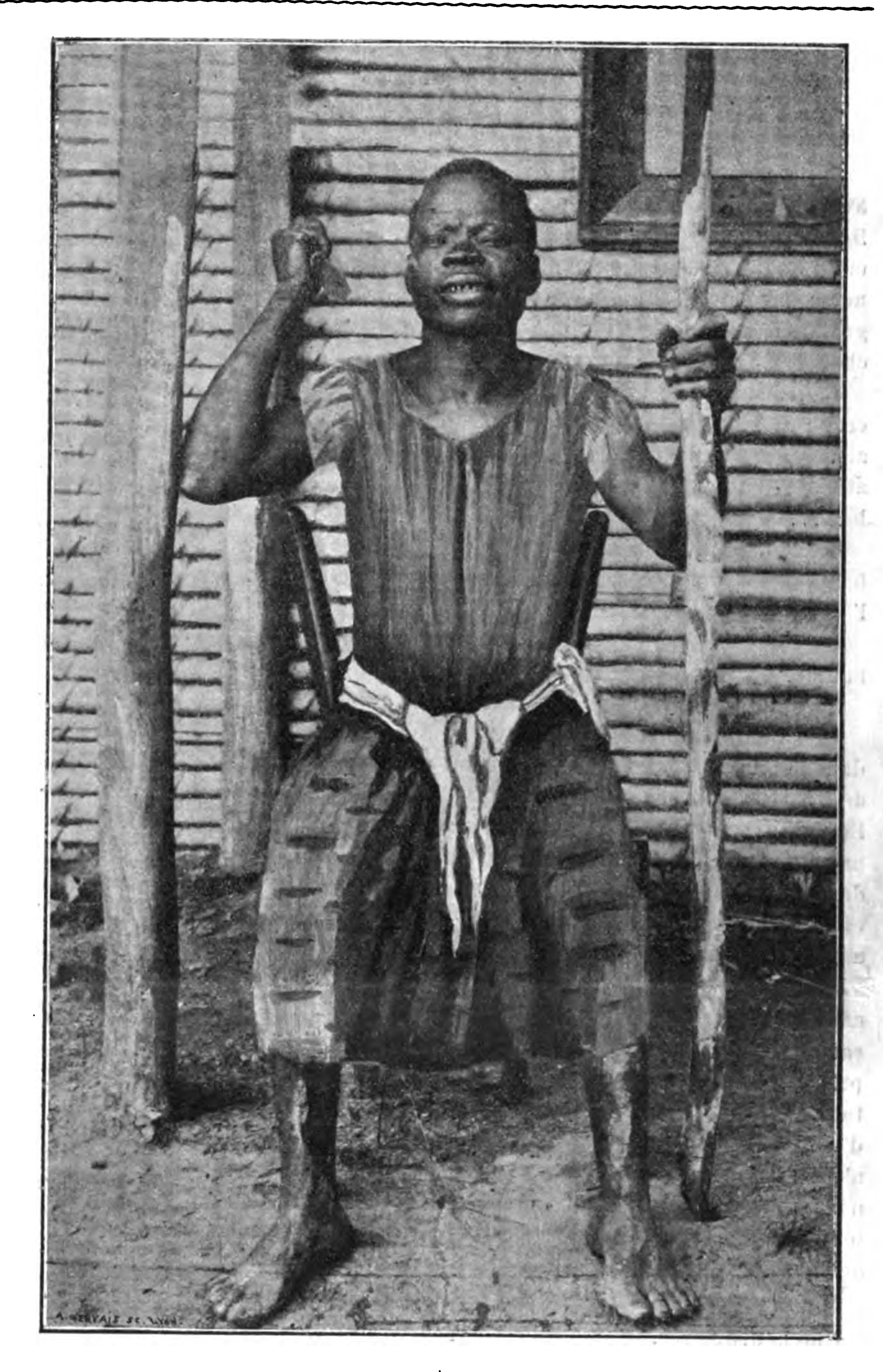
*
* *

Les Yesourk ont envoyé des messagers au village pour annoncer notre arrivée : ils doivent en ramener les femmes pour porter les colis : l'attente est longue, fiévreuse. Quel accueil nous fera-t-on ? Eloignés des nôtres, nous sommes absolument à la merci de ces anthropophages.... On arrive enfin : le village est loin dans la brousse, à quarante minutes au moins. Le chef principal n'est pas là ; en l'attendant, nul ne veut assumer la responsabilité de nous recevoir.

Il vient enfin. Il faut tout lui expliquer minutieusement : nos intentions passées, présentes, futures, quel fétiche nous avons employé pour vaincre les Esénaran, la force de nos armes. Nous lui en donnons un aperçu : à 100 mètres, un arbre est choisi pour représenter un Esénaran ; douze coups lui sont successivement administrés et chacun considère nos armes avec une salutaire frayeur. Le chef consent alors à nous recevoir, mais à une condition expresse : c'est que nous n'irons pas plus loin ; lui-même recevra ici les marchandises des Blancs et les revendra dans l'intérieur. Impossible de refuser : nous avons le couteau sur la gorge.

A 4 heures, nous prenons notre premier repas.

La nuit est pénible : au moindre bruit, je me réveille en criant : « Qui va là ? » Sur qui compter ? Mes hommes couchent dans deux autres cases, je suis seul. Au moins ne serons-nous pas tous tués à la fois.



GABON. — UN CHEF QUI NOUS ÉCOUTE ; reproduction d'une photogr. du R. P. TRILLES.

Devant la porte de ma case, j'ai placé un panier rempli de poules. Pour entrer, il faut nécessairement poser le pied dessus. Vers une heure du matin, un bruit me fait sursauter : les volatiles crient de toutes leurs forces. Je me lève : la porte est grande ouverte et j'entends dans la brousse quelqu'un qui se sauve. Gloire à mes poules ! Autant que les oies du Capitole, de défunte et glorieuse mémoire, elles ont été vigilantes. Hélas, j'ai pourtant eu le cœur de les manger ! O ingrate nécessité !

La nuit s'achève, longue, longue, longue.....

Les sources du Woleu ne sont plus qu'à quatre jours. Pour un misérable obstacle, nous ne pourrons les atteindre !

*
* *

29 mars. — Il est décidé que nous rebrousserons chemin ; mais la route n'est pas libre. Les Yesourk envoient chercher les Esénaran. Ceux-ci répondent qu'ils viendront à l'embarcadère. A 8 h. 1/2, le grand chef des Yesourk arrive. De nouveau, il faut tout lui expliquer minutieusement : un parti important approuve la conduite des Esénaran. Les femmes et les jeunes gens sont de ce côté.

« — Profitons de l'aubaine, crient-ils. Le Blanc est seul. Tuons-le, partageons-nous ses caisses. »

Pendant une heure, Fidèle et moi, nous nous démenons. Les vieux, plus sages, se laissent enfin persuader. Moyennant promesse de revenir bientôt, et avec de nombreuses marchandises, on nous permet d'aller à l'embarcadère. C'est peut-être tomber de Charybde en Scylla : nous allons y retrouver les Esénaran. Nous nous défendrons jusqu'à la mort, s'il le faut. A l'embarcadère, énormément de monde. Les Esénaran sont là, et aussi les Esambira, les Ngon-Yè et bien d'autres.

On discute longuement, d'abord avec les Esènaran.

« — Pourquoi avez-vous tiré sur nous ? demandai-je.

« — Nous n'avons pas tiré!

« — Comment! vous n'avez pas tiré! »

Je précise où et comment ils ont tiré. Ils finissent par avouer, mais en alléguant qu'ils nous ont pris pour des Békoun (1), que nous n'avons pas répondu à leurs appels, enfin qu'un de leurs ennemis mortels s'était caché dans notre pirogue. Tout est retorqué, reconnu faux. Mais le gros de l'assistance est toujours menaçant. Je rappelle au chef des Yesourk sa promesse :

« — Ce sera une honte pour toi de nous laisser massacrer : ne sommes-nous pas tes hôtes, n'avons-nous pas fait alliance avec toi? Tu n'es donc pas capable de protéger tes alliés? Nous allons nous adresser au chef des Esambira... »

L'argumentation réussit. Le chef des Yesourk parle longuement, impose sa volonté ; puis, nous emmenant à l'écart :

« — Mets tes hommes dans ta pirogue. Embarque ton monde. »

En un clin d'œil, c'est fait. Je reste seul avec lui.

« — Bien. Maintenant, écoute. Je vais monter avec toi, dans ta pirogue ; comme j'y serai, nul n'osera tirer sur toi de la rive, mes hommes les « mangeraient ». Tous les Esénaran sont là : ils sont beaucoup et n'ont guère de pagaies; ils ne pourront te poursuivre, et tu passeras indemne devant leurs villages. Ne sachant ce qui a été résolu, on n'osera pas tirer sur toi, tu seras sauvé et tu me donneras un gros cadeau, car sans moi... »

Entendu! Mais, au moment de poser le pied dans mon embarcation, réflexion faite, j'invite le chef des Esénaram à venir voir quelque chose à l'arrière. Un peu surpris, il y consent. Mon canot dérape aussitôt, et nous partons à toute vitesse. Mes deux chefs, stupéfaits de ce coup d'audace, sont à mes côtés; je les regarde froidement, ils n'osent bouger. Les indigènes, surpris, n'osent tirer sur nous, à cause de leurs chefs. Avant qu'ils aient sauté dans leurs pirogues, nous sommes loin d'ailleurs, avec nos deux gardes du corps...

***

Une heure après, je suis à l'embarcadère des Esénaran. Le chef, auquel j'ai longuement causé, veut à toute force que je m'arrête, que nous fassions alliance.

Passer la nuit à son village!

Je le débarque, lui achète quelques provisions, et, dès que ses hommes paraissent à l'horizon, nous filons à toute vitesse : nous étions sauvés.

Et mes lèvres reconnaissantes murmuraient le beau psaume des Laudes : *Benedictus Dominus Deus Israël, quia visitavit et fecit redemptionem plebi suæ !*

Le soir, nous couchions à Ngoum, dans une tribu alliée.

(*A suivre*.

(1) Békoun, c'est-à-dire des revenants, les esprits des ancêtres, qui, la nuit, reviennent dans les villages tourmenter les vivants.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse d'Orléans	10 »
M. et Mme D., à Jersey	93 75
Mlle C. Monpeuret, diocèse de Verdun	4 05
Un nouveau prêtre du diocèse de Nancy	10 »
Une abonnee des bords du Rhône, pour le repos de l'âme de Mlle M. Thomas	15 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Mathieu, Natal).

Anonyme du diocèse de Vannes, demande de prières spéciales	20 »
Anonyme du diocèse de Vannes, demande de prières spéciales	20 »
Anonyme du diocèse d'Orléans	200 »
Anonyme de Reims	28 20

Pour les lépreux (R. P. Beyzym).

M. Ducharme, diocèse de Peterborough	5 »
M. Ambroise Grette, diocèse de Peterborough	2 50

A Mgr Barthe, Maduré.

Mme Maubon, diocèse de Nîmes, demande de prières	20 »

Au R. P. Héraudeau, Maduré, pour sauver une âme.

Anonyme de Paris	1 »

A M. Maurice, (Pondichéry), pour son église.

Mme veuve C. B., Montpellier	100 »

A Mgr Marcou, Tonkin-Occidental.

Mme Malnoury, diocèse de Besançon, demande de prières	25 »

A M. Catesson, Malacca, pour ses catéchistes.

Anonyme, de Nantes	50 »

A M. Paul Vial, Yun-nan.

Anonyme de Dijon, demande de prières	1 50

Pour les Sœurs Blanches en Algérie (Kabylie).

M. Henri Babé, diocèse de Paris	20 »

Au R. P. Zappa, Haut-Niger, pour ses catéchistes.

Anonyme de Nantes	50 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour ses lépreux.

Mlle Dagon de L., Paris	10 »
A. J., Dijon	2 60

A Mgr John Metter, Rector of St-Joseph's Mission, Norman Oklahoma, Indian Territory.

Anonyme du diocèse de Grenoble	200 »

Pour la mission de Putaritari (îles Gilbert).

M. l'abbé C. Rowicki, Montpellier	15 »

Pour les *Missions catholiques* et la Carte-Prime.

M. l'abbé Duplech, 10 fr.; Mme Maubon, 10 fr.; Mlle Pellet, 5 fr.

EDITION ITALIENNE.

2me trimestre de 1902.

Pour l'Œuvre	40 85
— les missions nécessiteuses (Afrique centrale)	222 55
— — — (Chen-si septentrional)	200 »
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki)	104 60
— les affamés en Chine (Mgr Mérel)	5 45
— les vieillards à Ning-Po (Tché-Kiang)	49 25
— Mgr Mérel, Kouang-tong	4 95
— les missions d'Afrique (Abyssinie)	37 95
— M. Gastineau, Kumbakonam	2 »
— M. Tignous, Coïmbatour	2 »
— M. Darras, Pondichéry	1 »
— les affamés des Indes, Pondichéry)	5 »
— les pestiférés à Zagazig (Egypte)	4 95
— les missions de la Nigritie	2 »
— Mgr Fallize (Norvège)	98 50
— une église du Sacré-Cœur (Mgr Vidal, Fidji)	19 70
Total	800 75

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



CARTHAGE. — CIMETIÈRE DES MISSIONNAIRES ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. DELATTRE (v. p. 366).

Son Eminence le Cardinal GOTTI

PRÉFET DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE

Au moment où nous mettons sous presse, une dépêche officielle de Rome nous annonce la nomination de Son Eminence le cardinal Gotti, au poste important de Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

L'Eminentissime Jean-Marie Gotti, est né à Gênes, le 29 mars 1834.

De la Congrégation des Carmes il fut nommé d'abord Provincial, puis Général de son Ordre, puis délégué comme internonce au Brésil et sacré, le 22 mars 1892 archevêque titulaire de Pétra.

Enfin, dans le Consistoire du 20 novembre 1895, il fut créé cardinal prêtre par S. S. Léon XIII avec le titre de Sainte-Marie *della Scala*.

Qu'il nous soit permis d'adresser nos hommages respectueux, au nom des Conseils centraux et de la rédaction de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à Celui qui est désormais notre chef et notre guide, et dont nous nous honorons d'être les auxiliaires dévoués,

VISITE

DU

RAZ MAKONNEN

à la Maison des Lazaristes, à Paris

La presse s'est occupée du voyage, à Paris, d'un des plus hauts et des plus vénérés personnages de la cour de l'empereur Ménélik. Le Raz Makonnen n'a pas voulu quitter la capitale sans donner une marque de sympathie aux Lazaristes et aux Capucins qui représentent auprès du Roi des Rois l'apostolat catholique. Voici le récit de cette visite que nous envoie M. Coulbeaux. Il nous est doux de le publier, car cette marque de déférence fait honneur en même temps et à Celui qui la rend et à ceux qui en sont l'objet.

Le ras Makonnen est désormais connu de toute la France. Je n'ai pas à faire ici son portrait. Je vais relater simplement les détails de son séjour et de ses visites, qui doivent particulièrement intéresser vos lecteurs.

Dès le jour de son arrivée à Paris, le 1er juillet,

Son Altesse m'avait demandé les plus récentes nouvelles de notre mission en Abyssinie. La question dans sa forme fut à la fois pittoresque et délicatement sympathique : « En quel état se trouve actuellement *notre maison?...* » Puis, il fallait s'y attendre, il multiplia les questions sur les retards prolongés, car il se refusait à croire à un abandon complet, de notre expédition projetée vers Addis-Ababa dans le Choa, au sud de l'empire.

« Votre maison principale n'est-elle pas à Paris? fit-il enfin.

— Oui, Altesse.

— J'irai la visiter... En attendant, si vous avez quelques livres de piété en notre langue, prêtez-les moi, afin d'occuper sérieusement les moments libres qui me seront laissés. »

Le lendemain je lui remis l'Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ que les Choans lisent et méditent avec une pieuse avidité.

∴

J'eus l'honneur de revoir fréquemment le ras à l'Elysée-hôtel Palace. Son Altesse amenait la conversation sur les souvenirs de la vie vécue ensemble dans le Tengué, il y a trois ans. Malgré sa présence dans cette province turbulente et non loin de nos stations de Gouala et d'Alitiéna, les chefs agaméens nous causaient alors mille tracasseries et des craintes sérieuses.

Le raz Makonnen m'accueillait toujours par de bonnes paroles : mais nous ne le voyions guère user de répression contre les perturbateurs et les rebelles. A l'effet de nous rassurer contre les menaces et les appréhensions qui nous tenaient jour et nuit sur le qui-vive, sa prudence lui suggéra un de ces moyens à lui, tout à fait inopiné, en dehors de toutes nos prévisions en de telles circonstances.

Un soir, un mulet conduit avec mystère, s'avançait péniblement vers notre maison. La charge, quoique peu apparente, était très lourde. Il portait en deux sacs de cuir des séries de mailles d'or, de la valeur de 300.000 francs. Cet envoi était accompagné de la lettre suivante :

« Je viens de recevoir cet or des Benichangoul en reconnaissance et comme marque de l'attachement qu'ils me conservent depuis la campagne que je dirigeais dans leur région aurifère, il y a trois ans (1896). Je ne puis transporter ces ballots à ma suite, de campement en campement, de Mekélé à Hoazin, Adoua, etc...

« Veuillez me les garder en dépôt dans votre demeure, jusqu'à nouvel ordre. »

Or, il savait que chaque jour, nous étions à la merci des irruptions d'insurgés. C'était donc précisément afin de nous assurer, que, sans que l'on s'en doutât, il veillait sur nous et que notre demeure était aussi sûre que sa propre tente au milieu de son camp; son trésor nous en était garant. Négligemment jeté en manière de coussin au chevet de la margelle qui me servait de lit, j'en avais fait mon oreiller.

Après avoir évoqué ces souvenirs, nous reparlâmes de Mgr Taurin Cahagne, vicaire apostolique de la mission Galla. Il vénérait en lui le meilleur des amis et le conseiller qui avait sa plus entière confiance. La mort, quoique attendue du vénérable évêque, avait laissé en Son Altesse des sentiments de regret bien vifs et de gratitude impérissable. Aussi, le ras me manifesta-t-il l'intention de se rendre à Carcassonne, s'il était possible, et de s'agenouiller sur la tombe de son ami vénéré. Il dut renoncer à ce voyage.

∴

Malgré les fatigues et le surmenage imposé par le programme des courses et des visites quotidiennes, le ras Makonnen ne voulut pas quitter Paris sans avoir fait à la maison-mère des Lazaristes, rue de Sèvres, 95, la visite qu'il m'avait spontanément promise dès le début de son séjour dans la capitale.

Le 23 juillet, en sortant de l'Elysée où le raz venait de prendre congé de M. le Président de la République, deux landaus le conduisirent rue de Sèvres, lui et son escorte composée du commandant Farrus, de M. Blanchard attaché au ministère des affaires étrangères et de ses deux interprètes, Macatibej Gobao et Gabriel.

Son arrivée était annoncée pour 4 heures. Vers 4 heures, en effet, la grande porte s'ouvr, et les voitures pénètrent dans la cour d'honneur entre deux haies formées par la communauté, Prêtres, Etudiants, Novices.

Au fond de la cour est l'entrée principale de la Maison-Mère, au-dessus de laquelle se détache la statue de saint Vincent de Paul. Sur les degrés, M. le Supérieur général de la Congrégation. M. Fiat, entouré de ses assistants, de Mgr Crouzet, ancien vicaire apostolique d'Abyssinie, très estimé du ras Makonnen qui s'était fait une habitude de le visiter chaque soir durant son passage à Massaouah, lors du retour de sa mission diplomatique en Italie (1893); de M. Coulbeaux qu'il avait aussi intimement connu pendant qu'il dirigeait en qualité de Supérieur la renaissante mission de l'Agomée (1898-1899).

Lui furent également présentés Mgr Lesné, délégué apostolique de Perse; Mgr Charmettant, directeur des Œuvres d'Orient ; Mgr Demimuid, directeur de l'Œuvre de la Sainte-Enfance; trois Pères capucins représentant leurs missions au Harrar et dans les terres gouvernées par le ras Makonnen, où ils comptent onze résidences ou stations prospères.

Accueilli avec les marques de la plus respectueuse

déférence, selon le récit du *Gaulois*, le ras est conduit à la salle des reliques, qui sert aussi pour les grandes réceptions pontificales.

Comme il l'a fait voir à Notre-Dame, à Montmartre, à la Madeleine, le ras, pénétré de profonds sentiments de religion, témoigne aussi d'un grand respect pour les ministres du sanctuaire. Il se refusait, avec une humilité marquée, à prendre place au fauteuil de la présidence, isolé sur une petite estrade ; il lutta un instant pour demeurer au-dessous et à droite de M. le Supérieur général.

« Il a fort grand air, continue le *Gaulois*, et promène sur les personnes présentes un regard attentif et sérieux. On sent très bien qu'il se rend compte de la portée de sa démarche et de son acte.

« Le supérieur de la congrégation, M. Fiat, lui adresse les paroles suivantes :

Altesse Sérénissime,

Vous nous faites un grand honneur et vous nous procurez un vrai plaisir en daignant nous visiter.

Nous connaissons la grande bienveillance que Sa Majesté l'Empereur d'Ethiopie et Votre Altesse Sérénissime portent aux missionnaires catholiques, soit aux Révérends Pères Capucins, soit à nos confrères, les Lazaristes, enfants de saint Vincent de Paul.

Aussi, je me suis empressé d'inviter les Révérends Pères Capucins à venir s'unir à nous, afin de vous offrir ensemble le témoignage de notre reconnaissance. Veuillez en agréer le vif et sincère hommage.

Nous vous prions de conserver votre haute bienveillance aux deux missions des Gallas et d'Ethiopie.

Nous garderons un souvenir impérissable de votre présence parmi nous.

Nous prions le Dieu Tout-Puissant et Marie Immaculée de bénir sa Majesté l'Empereur et d'accroître la prospérité de son règne glorieux, et aussi d'accorder à Votre Altesse Sérénissime une vie longue et heureuse.

***

« La traduction de ce discours en langue abyssine est ensuite lue au ras par M. Coulbaux, qui parle l'abyssin comme le français.

« Le Raz se lève alors et répond qu'il est très touché de l'accueil qui lui est fait, et qu'il a tenu, en venant rue de Sèvres, à témoigner aux missionnaires la haute estime et le sincère attachement qu'il professe pour eux. Puis il est conduit à la chapelle de la maison. Il s'incline devant le maître-autel. En sortant de la sacristie, il visite le réfectoire. On le conduit enfin à une petite salle où une frugale collation l'attend sur une table : des raisins, des pêches, des biscuits et du vin. Mais le Raz n'accepte qu'un verre de vin.

« Il s'entretient longtemps avec M. Coulbaux, à qui il exprime le regret de sa longue absence, et à qui il promet d'user de toute son influence pour hâter son retour dans un pays où il a encore tant de bien à faire.

« Puis il se lève et regagne sa voiture, du même air calme et digne, laissant derrière lui la réconfortante impression d'une marque de sympathie, doublée d'un acte de courage. »

***

En rendant cette visite aux missionnaires, le ras a été guidé par une délicate attention envers les Pères Lazaristes et Capucins, et par l'intention formelle de manifester la sympathie et la bienveillance dont ils sont l'objet de sa part dans leur mission respective (1). A l'heure présente, cette démonstration publique du prince chrétien d'Ethiopie, témoigne de son caractère élevé, fort, fier et indépendant, sous la douceur qui semble refléter sur sa figure une sorte de timidité et de réserve. Dans la circonstance, au milieu des tristes événements que nous traversons, cette visite revêtait à ses yeux une importance et une affirmation préméditée de ses convictions religieuses, de ses sentiments de piété et de tolérance libérale, des égards, en un mot, dont sa foi et son respect entourent les personnes consacrées à Dieu.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sa Sainteté sur la proposition de la Propaganden a daigné ériger aux Etats-Unis d'Amérique le diocèse de Lead-City en divisant le diocèse de Sioux-Falls dans le Dakota qui fait partie de la province ecclésiastique de Saint-Paul Minesota.

Le Saint Père a daigné ensuite faire les nominations suivantes.

1° Archevêque de Glascow (Ecosse), Mgr Jean Maguire, auparavant évêque auxiliaire du même diocèse ;

2° Evêque de Cheynne (Etats-Unis d'Amérique), le Révérend Jacques-Jean Keane, prêtre de l'archidiocèse de Saint-Paul ;

3° Evêque du nouveau diocèse de Lead-City, le Révérend Jean Stariha, vicaire général de l'archidiocèse de Saint-Paul ;

4° Evêque coadjuteur, avec future succession de l'Archevêque de Madras, Mgr Jean Aelen, de l'Institut Saint-Joseph, de Mill Hill, déjà auxiliaire du même archidiocèse.

5° Vicaire apostolique du Chan-Tong septentrional (Chine), le Révérend Père Giesen de l'Ordre des Frères Mineurs.

6° Vicaire apostolique du Cambodge, le R. P. Jean-Claude Bouchut de la Société des Missions Etrangères de Paris.

7° Vicaire apostolique du Bénin, Afrique occidentale, le R. P. Josephe Lang de la Société des Missions africaines de Lyon.

(1) Il a exprimé son regret d'être trop pressé par l'heure et les autres visites à faire, et de ne pouvoir pas se rendre à la chapelle des Filles de la Charité, rue du Bac, 140 ; car il professe aussi une grande et déjà ancienne admiration pour ces sœurs, dévouées au service des pauvres, au soulagement de toutes les misères...

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — Le R. P. Marie-Aimé de Sainte-Thérèse, Carme-Déchaussé, ancien directeur de la maîtrise de Bourges et ancien curé dans le diocèse, va partir dans quelques semaines pour la Syrie. Il se rend dans ce pays, avec un autre religieux carme, le R. P. Benoit des Sacrés-Cœurs pour donner une nouvelle impulsion à l'école française d'Alexandrette; il va apporter un précieux concours à ses confrères italiens qui ont depuis de nombreuses années une préfecture en Syrie et qui y ont fait beaucoup de bien. M. Constans, ambassadeur à Constantinople, que le R. P. Marie-Aimé a vu, durant son passage à Paris, a reçu le religieux avec une grande bienveillance et lui a prodigué les plus larges encouragements. Le Révérend Père ne doute pas que les catholiques ne veuillent l'aider dans l'œuvre qui lui est confiée, en face de la propagande que les protestants et les schismatiques poursuivent si vigoureusement en Syrie.

Transvaal. — Le R. P. Laugouët, oblat de Marie-Immaculée, nous écrit la lettre suivante :

« Quand les lecteurs des publications de l'Œuvre de la Propagation de la Foi liront ces lignes, ils auront appris déjà, par les journaux, les heureuses nouvelles du sud de l'Afrique.

« Cette infortunée région, si éprouvée depuis près de trois ans et dont les malheurs ont attiré tous les regards des peuples de l'Europe, vient de voir enfin se terminer une guerre qui a demandé tant de sang, donné lieu à tant d'héroïsme et causé tant de deuil. Que de foyers ont vu partir des êtres qui ne retourneront plus s'asseoir près de la mère qui les pleurait, près des frères et des sœurs qui partageaient avec eux les saintes joies de la famille! Le nom du brave sera encore prononcé sous le toit béni; une lettre de lui sera conservée avec soin por la sœur en deuil, mais le soldat dormira son dernier sommeil sur la terre hâlée de l'Afrique, près du lieu où la mort le frappa, peut-être même sous ce gazon qu'il imprégna de son sang, souvent, mêlant sa poussière à celle du chapelet et du scapulaire que la foi avait gardés sur lui. Grand nombre, en effet, de ces jeunes gens appartenaient à la catholique Irlande, et avant d'aller affronter la mort qu'ils attendaient avec calme, leur premier soin était de préparer leur âme.

« Cette paix, qu'il a fallu payer si cher, apportera avec elle, nous l'espérons, des fruits plus féconds à l'apostolat du missionnaire. Le peuple boër, se trouvant moins concentré dans des limites qui ne sont plus les mêmes, et obligé de se mêler à un élément très souvent catholique, laissera tomber bien des préjugés. Puissent ces espérances, qui naissent en ce moment dans nos cœurs, n'être point déçues, mais trouver dans le secours des saintes prières des abonnés de l'Œuvre, une réalisation attendue par tous les catholiques dévoués à la cause de Dieu !

« Pendant ces dernières années, les travaux apostoliques ont été rendus difficiles et pénibles dans ces régions de l'Afrique Australe. Les nombreux soldats catholiques qui se trouvaient dans les armées anglaises réclamaient un ministère auquel il n'était pas possible de se soustraire, malgré les dangers incessants venant soit de la guerre elle-même, soit des maladies contagieuses qui sévissaient presque continuellement dans leurs rangs. La nécessité d'avoir recours aux prêtres attachés à des missions respectives pour porter à ces infortunés les secours de l'Eglise et les accompagner dans leurs marches, avait considérablement restreint et limité l'apostolat.

« D'un autre côté, la difficulté des communications, causée par l'application de la Loi martiale, nous avait obligés à laisser bon nombre de familles dans la privation de tout secours religieux. Malheureusement la Loi est toujours en vigueur. Mais il est à croire qu'avant peu de temps cette législation, pénible à tous les points de vue pour le missionnaire, sera abrogée et que l'on nous permettra enfin de travailler plus librement à restaurer tant de ruines amoncelées par le terrible fléau de la guerre.

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Autour de Viti-Levu.

Suite (1)

Et maintenant, quittons Levuka pour un jour et allons visiter Loreto, la station voisine.

Voici une bande de jeunes rameurs envoyés pour m'y conduire. Ils ont laissé leur canot à deux pas de la résidence; le plus vigoureux m'installe commodément sur son dos et m'y transporte sans sourciller.

Une fois assis dans l'embarcation, nous nous dirigeons vers la pointe méridionale de l'île. Pour s'exciter et s'égayer, mes rameurs se mettent à chanter. De temps à autre, celui qui est au gouvernail me nomme les montagnes, caps, rivières et îlots, que nous dépassons. Il me montre en particulier une roche aigüe et bizarre, ressemblant à une dent gigantesque, et me donne à comprendre que Loreto est situé exactement au dessous, mais du côté opposé à celui par où nous venons. En effet, nous contournons pointe après pointe, et, décrivant un demi cercle, nous allons aborder en face de la mission.

« — Quel paradis terrestre vous avez formé là! » dis-je au P. Thierry en lui serrant les mains.

En effet, je reste ébahi un moment devant le site idéal qu'occupe la mission de Loreto. (*Voir la grav.* p. 353).

***

Comme cela se présente souvent en Océanie, un rideau de cocotiers marque le rivage. Immédiatement au-delà, c'est le village avec ses huttes alignées; c'est l'école, la demeure des catéchistes, la résidence du prêtre, l'église, le couvent et autres dépendances de la station. Plus loin, de belles plantations de bananiers, de caféiers, de taros, de kumaras, etc.; plus loin encore, c'est la colline, sur les pentes de laquelle s'étage le cimetière où reposent la plupart de nos *braves* de Fidji, les RR. PP. Bréhéret, Montmayeur, etc Là, ils dorment à l'ombre d'une croix monumentale qui domine le paysage. Agenouillons-nous et prions avec ferveur pour ces âmes vaillantes qui nous ont légué de si édifiants et fortifiants exemples.

***

Mais la nuit vient et, selon une sainte habitude, rassemble tous nos néophytes dans l'église. Oh ! comme la prière de ces insulaires, simple, droite et ardente, doit plaire au bon Dieu! Quant à moi, l'harmonie de leurs chants, la piété de leur tenue, la puissance de leur nombre m'édifient et me remuent jusqu'au fond de l'âme. N'est-ce pas la douce réalisation du centuple promis par Dieu à ceux qui ont tout quitté pour servir sa cause ? O chers missionnaires de Fidji, félicitez-vous d'avoir été choisis par la Providence pour défricher cette terre autrefois sauvage, inculte, et où vos sueurs, fécondées par la grâce divine, ont déjà fait lever de pareilles moissons!

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11 et 18 juillet.

Telle fut encore mon impression lorsque, le soir, le village tout entier se rassembla pour me donner un spécimen des chants et danses, comme on les pratique à Fidji. Quelle différence d'avec les horribles fêtes des anciens jours!

Mais le « clou » de la journée fut sans contredit la délicieuse et interminable causerie qui suivit. Ce que le P. Thierry et moi nous échangeâmes de souvenirs mutuels en cette soirée inoubliable serait trop long à raconter!

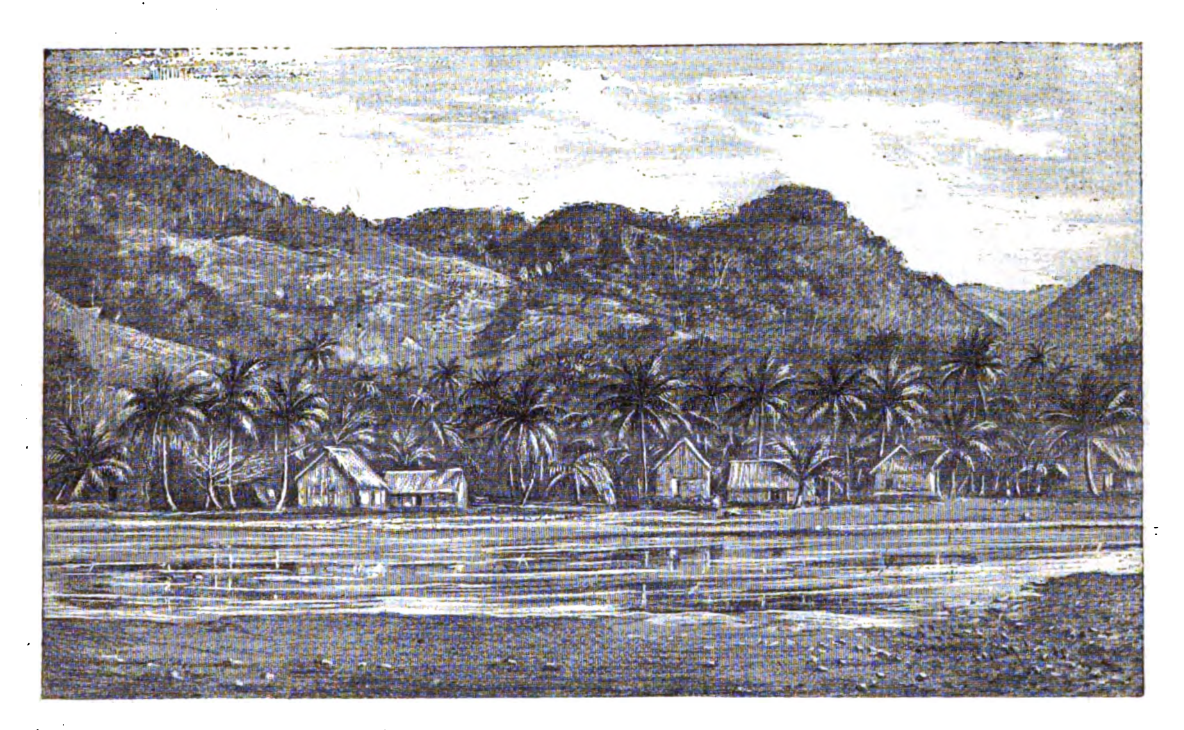
Le lendemain matin, après notre déjeûner, un autre sujet d'édification m'était offert dans les soins délicats donnés par nos Tertiaires à de pauvres patients, qui chaque jour viennent réclamer leur assistance. Les Fidjiens sont sujets à d'affreuses infirmités : abcès et anthrax, plaies et ulcères, lèpre même et éléphantiasis, rien n'y manque.

Je revins à Levuka à pied; le P. Thierry m'accompagna en me faisant admirer les beautés du rivage.

***

Peu après mon retour, un autre canot m'était envoyé pour m'amener à l'autre bout de l'île, à Cawaci où se trouve l'école des catéchistes de la mission. Les PP. Trillot et Huault me reçurent cordialement et me firent les honneurs de la station.

Comme à Loreto, je fus désolé de constater les ravages du dernier cyclone. Des centaines de cocotiers gisaient tordus et renversés, ce qui, dans ces pays, n'est pas une mince perte. Je fus surtout consterné en remarquant les dégâts causés à la nouvelle et belle église que l'on avait commencé à construire. On était arrivé à la hauteur des fenêtres, tous les cadres et châssis étaient déjà en place lorsque



ARCHIPEL FIDJI. — VILLAGE CATHOLIQUE DE LORETO, DANS L'ILE OVALAU; d'après une photographie envoyée par le R. P. COGNET (voir le texte).

l'épouvantable rafale bouleversa les travaux. Depuis lors, rien n'a été fait; l'édifice inachevé est là, attendant de meilleurs jours et de plus amples ressources. Avis aux bienfaiteurs de la mission de Fidji et à ceux qui rêvent de le devenir! Cawaci mérite tout spécialement leur bienveillance; car c'est l'avenir même de la mission qu'on y organise et assure. Là sont rassemblées et gardées pour un temps les meilleures familles de l'archipel. Pendant que les hommes mûrs et les jeunes gens reçoivent une formation complète aux divers ministères du catéchiste, les femmes et les filles, sous la direction des Sœurs Maristes, sont initiées à toutes les connaissances religieuses et pratiques qui feront d'elles d'excellentes épouses et mères de famille. Enfin, à l'écart, comme il convient, les enfants des chefs sont soumis à une discipline et à un programme d'éducation supérieure et spéciale, et confiés aux Petits Frères de Marie.

Pour subvenir aux besoins matériels de cette communauté il faut d'immenses ressources. Jusqu'ici le zèle de nos bienfaiteurs, uni au travail organisé sur la station, a pu suffire; mais, malgré tous les efforts et les plus sages mesures de prévoyance, l'époque pourrait venir où l'équilibre entre les recettes et les dépenses ne saurait être conservé, sans des secours extraordinaires alloués de temps à autre à cette admirable station-école.

En résumé, notre cause est bien représentée à Ovalau; les trois stations qui y sont installées (à Levuka, à Loreto et à Cawaci) donnent les meilleurs résultats. Puisse un prochain avenir compléter l'œuvre du passé et rendre à ces oasis de bénédiction toute la prospérité qu'elles méritent!

(A suivre.)

Un Pèlerinage aux ruines de Carthage

Par le R. P. DELATTRE
de la Société des Pères Blancs, archiprêtre de Saint-Louis de Carthage
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

Suite (1)

Le cimetière des missionnaires.

Le nouveau cimetière catholique de Carthage a été placé, par le cardinal Lavigerie, à l'extrémité nord-est de la grande basilique que nous venons de décrire, c'est-à-dire immédiatement derrière le *trichorum* ou l'*atrium*. Il est rare qu'on y creuse une tombe sans retrouver des sépultures chrétiennes et des épitaphes datant des premiers siècles de l'Église.

***

CARTHAGE. — La croix de Saint Cyprien ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Delattre (voir le texte).

Le 20 juin 1888, en creusant la tombe d'une jeune religieuse missionnaire d'Afrique, on trouvait la dalle funéraire qui avait abrité la dépouille mortelle de deux chrétiennes de Cartaghe, Bonifacia et Félicité.

BONIFATIA FIDELIS IN PACE
FELICITAS FIDELIS IN PACE

Le 26 juillet 1889, en creusant la seconde tombe qu'on rencontre à gauche, à l'entrée du cimetière, on exhumait l'épitaphe d'un chrétien nommé *Castus*.

Le 29 juillet 1890, la mort nous enlevait un de nos jeunes confrères, le P. Maurel. C'était le premier missionnaire prêtre qui mourait à Cartaghe. Sa tombe fit sortir de terre un marbre portant le monogramme du Christ avec la formule *IN PACE*, un autre marbre sur lequel on lisait les premières lettres de *Restitutus* ou *Restituta*, et enfin une belle lampe chrétienne bien conservée. Elle est ornée du monogramme du Christ, enouré de dix X alternés avec huit disques, dont l'un a été marqué d'une croix avant la cuisson.

Cinq mois plus tard, le 21 décembre, nous conduisions à sa dernière demeure, un autre prêtre de nos confrères, le P. Billy, qui avait rendu le dernier soupir dans des sentiments remarquables de piété.

Quelques heures avant sa mort, il me demandait s'il y avait encore au cimetière de la place pour lui, et comme je lui répondais qu'il y avait place pour moi comme pour lui, il me dit :

« Où allez-vous me mettre ? Sans doute à côté des Pères Verrièles et Maurel ? » Et sans me donner le temps de répondre, il ajouta :

« Tiens! nous sommes là trois, tous trois morts à l'âge de 25 ans. »

Le soir, continuant à conserver toute sa connaissance jusqu'au dernier instant, il expirait, après avoir récité le *Miserere* et le *Te Deum*, en disant d'une voix forte qui étonna grandement tous ceux qui l'assistaient : « Mon Dieu, je vous donne ma vie... Je remets mon âme entre vos mains... O Marie, ma sainte mère, je vous avais toujours demandé de mourir saintement, et vous m'accordez cette grâce par les mérites de votre divin Fils... Mon Dieu, je meurs pour vous !... je meurs pour vous !... »

Le lendemain, en creusant la tombe de ce cher confrère, on trouvait les débris d'une épitaphe qui avait porté trois noms, suivis chacun de la formule *IN PACE*.

***

Une autre fois, le 6 février 1895, c'est encore en creusant la tombe d'un de nos confrères, que l'on rencontra une grande dalle





CARTHAGE. — **Montagne et village de Korbès**; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. **Delattre** (voir le texte).

de marbre blanc, entière, longue de 1^{m},19, large de 0^{m},50 et épaisse de 0^{m},9 :

ALEXANDRIA FIDELIS IN PACE DP XÇ I KAL SEPTEMB.

Alexandria, chrétienne baptisée (morte), dans la paix (du Seigneur), a été inhumée le sept des calendes de septembre.

***

Mais le plus souvent ce ne sont que des fragments de sarcophages et d'inscriptions que l'on rencontre en creusant les tombes dans le cimetière.

C'est ainsi que le 27 mars 1898, à l'occasion de l'inhumation d'un novice missionnaire d'Afrique, enlevé bien jeune à l'affection de ses confrères et de ses pieux parents, on vit sortir du sol trois morceaux d'un sarcophage à face ornée de strigiles et plusieurs débris d'épitaphes portant l'un le monogramme du Christ, et l'autre la colombe, symbole de douceur et de simplicité, selon le mot de saint Cyprien, qui appelle cet oiseau « simple et gai, sans amertume dans le fiel », *simplex et lactum nou in felle amarum*. Telles étaient aussi les qualités de celui dont le corps repose dans cette terre deux fois bénite.

Requiescant in pace !

***

CARTHAGE. — VUE DU VILLAGE DE SIDI-BOU-SAÏD ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. DELATTRE.

Pour compléter son excursion à Carthage, le pèlerin pourra aller visiter les ruines des grandes citernes de La Malga ; c'est près de ces bassins, *justa piscinas*, que saint Cyprien fut inhumé dans l'*area* du procurateur Macrobe et que, plus tard, durant la persécution Vendale, le farouche Huméric fit fouler, par sa cavalerie, les évêques catholiques qui attendaient à la porte de la ville le passage du roi pour implorer sa pitié et faire appel à sa loyauté et à sa justice.

Quos ille torvis oculis respicieus, priusquam suggestionem eorum audisset, jussit super eos cum sessoribus equos dimitti. (Victor de Vite).

Si le pèlerin est en voiture, il franchira la porte du Vent sur les remparts, puis suivant le chemin vers la Primatiale, ayant à sa gauche les ruines de l'Odéon, il atteindra bientôt dans la vallée le chemin direct de la mer aux citernes de La Malga.

La croix de saint Cyprien.

Tournant à droite pour suivre ce chemin, le long duquel se cache l'aqueduc souterrain dont il a été parlé plus haut,

il arrive bientôt à la croix de saint Cyprien et aux bassins en ruines dont les voûtes abritent aujourd'hui en partie le village arabe de La Malga. En le traversant dans la direction de l'ouest, il se retrouvera à la station de Carthage et de Saint-Louis et sur la route carrossable de Tunis.

Si le voyageur est à pied, il pourra, à partir de la porte du Vent, prendre à droite la ligne des anciennes murailles et la suivre presque constamment jusqu'aux citernes de La Malga, à peu de distance de la gare du chemin de fer.

Dans cette visite des ruines de Carthage, nous avons laissé de côté les vestiges de la basilique et du baptistère découverts à Bir-Ftouha, près de La Marsa, au lieu, croyons-nous, du martyre de saint Cyprien, et plusieurs terrains auxquels s'attachent des souvenirs chrétiens tels que le *Koudiat-Zateur* qui porte aujourd'hui l'orphelinat Saint-Augustin, dirigé par les Pères de Dom Bosco, tels aussi que *Bir-el-Kenissia*, le puits de l'Eglise, terrain situé près de Douar-ech-chot, dont le nom seul fournit une indication précieuse au point de vue chrétien. Il y en a encore d'autres, mais à part Bir-Itouha, le sol n'y conserve aucune ruine apparente.

Tels sont dans leur ensemble, les principales découvertes réalisées à Carthage durant le dernier quart du XIXe siècle, surtout au point de vue de ses mounments chrétiens. Espérons que ces heureux résultats ne sont que le prélude d'autres découvertes plus importantes encore.

FIN

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

— Suite (1) —

Le Mont Nsas.

Je profite de mon passage à Ngoune pour visiter la montagne Nsas.

Dans les récits des Fang, le Nsas est célèbre. Jusqu'à la côte, dans l'Ogowé, partout on en parle. En haut, paraît-il, existent, creusées dans la pierre, les empreintes de deux marteaux, un gros et un petit, d'une enclume, d'un soufflet de forgeron, le tout à côté d'un siège de pierre. Tout près, un pied humain, colossal, a laissé dans la roche une profonde empreinte.

⁂

Et l'on conte, à ce sujet, le soir au foyer, la légende suivante qui me fut narrée, un jour de pluie, par un vieux à la tête chauve :

« Quand Nzame, le Dieu créateur, eut, aux jours de jadis, fini de forger le monde, il vint ici, sur le sommet du Nsas, avant de s'envoler vers les étoiles, où il demeure maintenant, bien haut, bien haut. Sur le roc dur, il promenait sa main toute puissante, et le roc cédait, telle l'argile sous la main du potier. Dieu fit ainsi un siège et y prit place, ses outils près de lui. Et il appela les fils du premier homme. Ils étaient deux : un noir et un blanc; le noir était l'aîné.

« — Soulève ce marteau, dit-il au Noir, et forge-moi un coin. »

Le Noir souleva le petit marteau, frappa quelques coups, puis le rejeta loin de lui, trouvant l'outil lourd et le travail pénible.

« — A quoi bon se fatiguer de la sorte? s'exclama-t-il, en essuyant la sueur qui couvrait tout son corps. Dormons plutôt.

« — Prends le marteau, dit Nzame au Blanc, et forge le coin. »

Le Blanc prit le gros marteau, frappa, frappa longtemps; il en était rouge et tout en eau; mais il forgea le coin, il le forgea dur et solide.

« — Creuse le roc avec ce coin », ordonna Uzame au Noir.

Et le Noir, en grognant, car Dieu l'avait réveillé, prit le coin, frappa quelques coups et s'arrêta bientôt.

« — A quoi bon creuser une pierre? grommela-t-il tout colère. Est-ce que j'en mangerai les morceaux? »

Et rejetant le coin loin de lui, il prit sa pipe, s'étendit au soleil et fuma, tranquille.

« — Prends ce coin et creuse le roc », dit Nzame au Blanc.

« Et le Blanc prit le coin, creusa longtemps. Il en était tout rouge et avait le corps tout en eau. Le Noir le regardait et riait! Et le Blanc creusa un trou, grand, grand! Par ce trou, Nzame lui fit voir l'intérieur de la terre et tous ses trésors, du fer, du cuivre, de quoi remplir dix villages comme le nôtre...

« — Dix villages, grand'père! »

« Dix villages! et des fusils, et des miroirs, et de la poudre! que sais-je encore, de tout... oui, de tout!

« Comme le Blanc fut heureux! grand-père. Que n'étions-nous là! »

« Et Uzame, appelant auprès de lui le Blanc et le Noir :

« — Allez, leur dit-il, retrouver vos femmes et peupler « la terre. Toi, Noir, tu resteras nu comme maintenant et, « pour châtier ta paresse et ta désobéissance, tout ce qui « devait t'appartenir reviendra au Blanc. Va-t-en! »

« Et le Noir se jeta à genoux en pleurant : il criait, il sanglotait, ses larmes coulaient grosses, grosses, et il disait : *Ah! Nzame, ugougol! ah! Uzam'o ugougol'o! oh! nan'o* (oh! Dieu, pardon, pardon, oh! ma mère!).

« Et Dieu en eut pité, car il était l'aîné, et Dieu est bon!

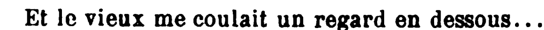
« — Va, lui dit-il, va sans regarder derrière toi, quoi « que je fasse, ne détourne point la tête. Si tu m'obéis, ta « punition n'aura qu'un temps. »

« Et Dieu parla au Blanc.

« — Toi, Blanc, tu m'as obéi, tu as travaillé. Et voici ta « récompense. Tu seras riche, riche plus que tu n'aurais « osé le rêver! Tu sauras creuser la terre, en extraire les « métaux, forger, faire les fusils, les clous, les boutons, les « bracelets (oh! les beaux bracelets! Vous avez vu, enfants, « ceux du Blanc qui est ici?).

« — Nous les avons vus, grand'père, et les fusils et les boutons, et les clous aussi.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18 juillet et la carte p. 33.



« — Bien..... Tu posséderas tout, et quand dans ton pays, il n'y aura plus rien, reviens ici ! Reviens ici! creuse là où je t'ai montré : de nouveau tu posséderas tous les trésors de la terre ; va. Mais lorsque tu verras un Noir, souviens toi bien qu'il est ton frère aîné, et que c'est son bien que je te donne, va, et sois généreux. »

« Et le Blanc partit ! Et depuis ce temps, il sait creuser la terre, faire les fusils, la poudre, les bracelets, tout, tout. Ah ! l'heureux Blanc ! Mais aussi, Dieu lui a dit d'être généreux. Or, écoutez ceci : lorsque le Blanc ne donne rien au pauvre noir, lorsqu'il désobéit à Dieu, fait-il bien, mes enfants?

« — Non, grand-père, il fait mal, c'est un mauvais Blanc.

« — Et si alors les noirs le forcent un peu, un tout petit peu, à donner, à partager, font-ils mal ?

« — Mais non, grand-père, ils le forcent à obéir à Dieu.

« — Bien, mes amis. Quand un Blanc ne veut point partager avec vous, aidez-le à revenir à de meilleurs sentiments, mais... mais, prenez garde. Les Blancs sont très rusés.

Et le vieux me coulait un regard en dessous...

« — Oui, vieux grand-père, très malins, dis-je à mon tour. Mais... continue.

« — Et Dieu, s'étant assis, regardait partir le Blanc et le Noir. Soudain, de grands coups de tonnerre, to, to, to. Dieu s'était envolé. Vite le Noir se retourne. Plus rien ! En hâte, il remonte. Dans le trou du trésor, il trouvera bien encore quelque chose. Plus rien, mes amis! plus rien, que des outils de pierre, la marque d'un pied colossal, et le chagrin d'avoir désobéi une fois de plus.

« Et c'est pour cela que la punition dure toujours, depuis que le monde est monde, le Blanc sera toujours blanc, le Noir toujours noir, le Blanc toujours riche, le Noir toujours pauvre. Ah ! pauvre Noir ! Pour savoir où est le trésor caché, il te faut attendre le Blanc.

« — Mais il est venu, grand-père, il est venu...

« — Chut, enfants... »

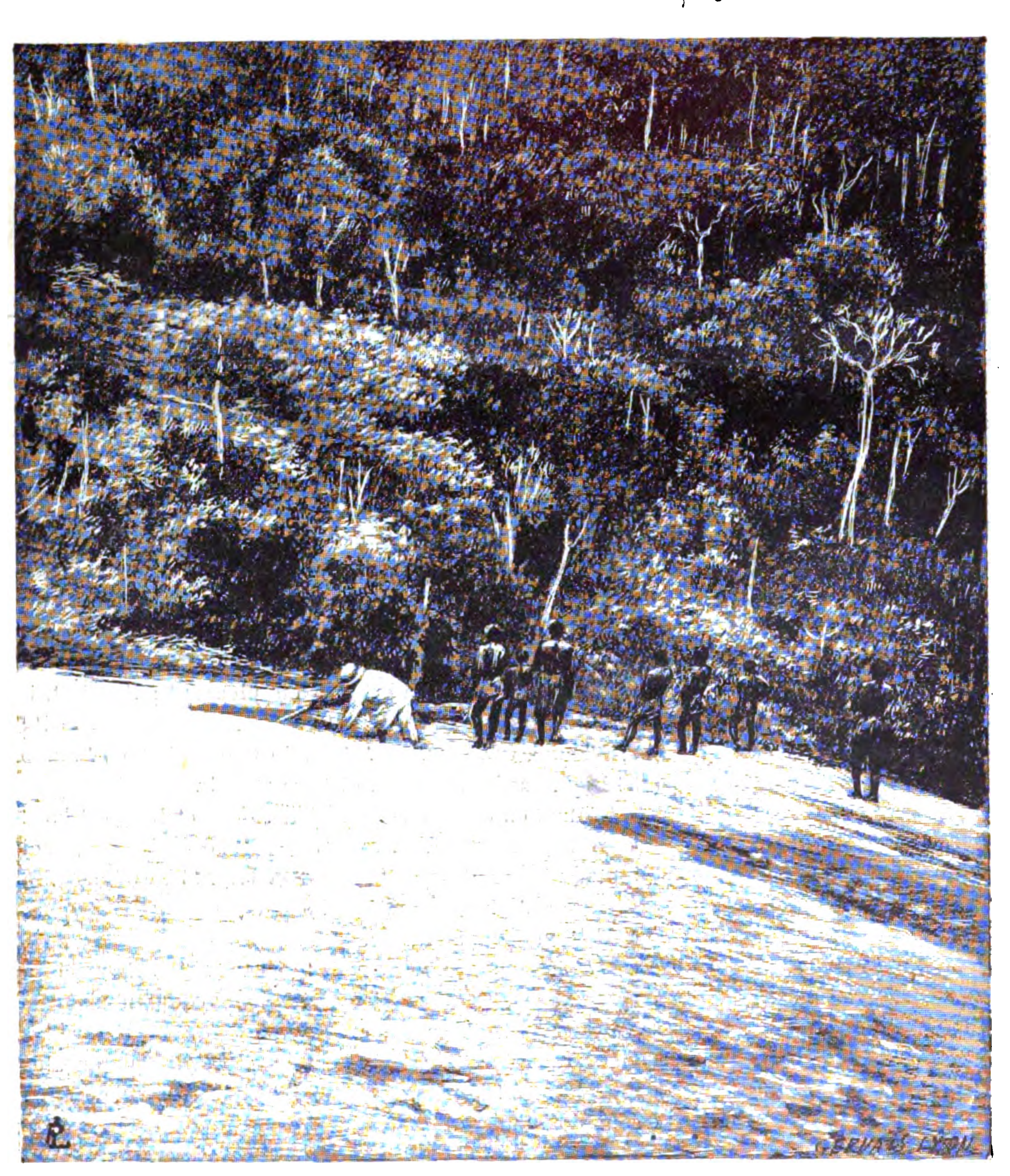
Donc, si je suis venu ici et si je demande à voir la montagne Usas et les objets restés en haut, c'est qu'évidemment je sais où est le trésor et veux l'ouvrir aux Blancs. Bien volontiers donc, on m'accompagnera ; mais quand le trésor sera trouvé, l'air changera de note : « Part à deux, mon ami ! »

∴

30 mars.—De Ugana pour aller au Mont Usas, nous traversons de nombreux villages : Eshouang et Augonifit sont les principaux. Le chef de cette dernière localité doit nous conduire, et il le fait par un chemin détourné, sa tribu étant en guerre avec les Esénarann dont nous retrouvons un village perdu au pied de la montagne. Heureusement, le bruit de notre attaque n'est pas encore parvenu ici !

En route! Le chef a chargé son fusil. Une quinzaine d'hommes nous accompagnent. A 11 h. 1/2, je m'arrête. On m'avait affirmé que la montagne est là tout près et voilà trois heures et demie que je marche par des chemins épouvantables, dans de vieilles plantations abandonnées, la route la plus abominable qui puisse exister sous le soleil.

Une demi-heure se passe. Rien ! Découragé, j'envoie des hommes en avant; ils ne



GABON. — L'ascension du mont Nsas; reproduction d'une photographie du R. P. Trilles.

reviennent pas. Je pars alors avec les deux *boys* qui m'accompagnent : Nous nous trompons de chemin. Soudain, des voix se font entendre tout près. Nos hommes? Non, des Esèvarann. Vite, en arrière!

***

Enfin, nous retrouvons nos guides, atteignons le bas de la montagne et l'ascension commence. Deux faces de la montagne, le nord et le sud, sont absolument à pic. Du côté ouest, la montée est d'abord assez douce ; puis elle se fait de plus en plus rude, de plus en plus escarpée. La roche, brûlée par le soleil, est à peine recouverte par un lichen blanchâtre qui lui donne un air vieillot, misérable, et et l'envahit comme une lèpre. Il craque sous le pied et se réduit en poussière; çà et là une orchidée traçante, à fleurs jaunes; plus loin, une autre orchidée, plus grande, à fleurs blanches, à odeur douce. On se demande comment elles peuvent végéter sur ce sol ingrat.

Après trois quarts d'heure de pénible ascension, sous un soleil de feu, on arrive à un petit bouquet de bois. Une source qui jaillit du roc a créé une petite oasis : quelques gentianes, une valériane bleue, quelques scabieuses se penchent, altérées vers la source qui leur donne la vie. Puis la montagne recommence. Après une heure et demie d'ascension, nous sommes au sommet!

***

Le plateau, long de trois cents mètres, large de deux cents, domine de loin tout le pays, tous les sommets environnants.

Au point de vue topographique, il est du plus haut intérêt; grâce à lui, on peut facilement se relier aux montagnes du Mène et aux massifs du Tembo, à soixante kilomètres de là.

A nos pieds, tout en bas, la forêt avec ses mille dômes, une mer de verdure, un océan de feuillage. Çà et là, un rayon de soleil pique le vert d'une nuance plus claire. Là-bas, dans la feuillée, un village se devine, plutôt qu'il ne se voit, à la fumée qui s'échappe des masures : les ménagères cuisent le repas de midi : les ignames, les taros, les bananes mijotent dans les marmites de terre. Ici, là, plus loin, des taches d'un jaune cru, grandes places d'un village ignoré, où se presque imperceptibles, de petites choses noires remuent, s'agitent, se pressent. Une fourmilière en révolution? Non, des hommes! des hommes qui regardent et se demandent qui a bien pu envahir la montagne sacrée. Sur le bleu foncé du ciel, sur cette montagne dénudée, nos silhouettes en effet se découpent nettes, claires, parfaitement visibles.

***

Au village des Esènarann, au pied du mont, on a battu le tamtam d'alarme, une dizaine de guerriers montent en hâte et, à peine les premières salutations échangées, j'interroge l'assistance :

« — Eh! bien, et ces fameuses marques, où sont-elles?

« — Les marques! quelles marques?

« — Mais les marteaux, l'enclume, le siège de pierre.

« — Mais c'est toi qui sais cela, c'est le Blanc qui connaît le trou du trésor.

« Nous autres, nous ne savons rien! »

Impossible d'en tirer autre chose; impossible de se rien faire indiquer. A un moment donné, une femme va parler, elle étend le bras; mais un geste impératif, un mot, la rappellent à l'ordre : je ne saurai rien!

Çà et là, sur le plateau, quelques rocs énormes, polis, sont comme posés à plat sur le sommet. D'autres, sur la pente, prêts à glisser, semblent retenus par une main invisible. Ils rappellent les blocs erratiques des Alpes, que l'on rencontre dans la montagne, épaves de quelque glacier disparu. Mais ici! faut-il y voir un jeu de la nature, un reste de quelque pleistocène, ou encore des pierres semblables à nos dolmens, menhirs druidiques, ou pierres de sacrifice, avec lesquels plusieurs d'entre eux offrent une ressemblance frappante? Je ne sais!

***

Mais un fait indéniable, c'est qu'il est deux heures et demie, que l'air est vif, le soleil brûlant et que depuis hier nous sommes tous à jeûn.



GABON. — SUR LE HAUT DU MONT NSAS; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. TRILLES.

Nul ne veut nous montrer les pierres fameuses, les Tsènaranu nous affirment que la route de leur village est la plus courte. Descendons.

Au village des Tsènaranu, nous sommes immédiatement inspectés sur toutes les coutures. Le vieux chef nous regarde longtemps, puis fait cette réflexion :

« — Je savais bien que les *Békoun* (revenants) mangeaient et buvaient la nuit ; mais jamais je ne les avais vus de jour et de si près. »

Et impossible de les convaincre que je ne suis pas un Revenant !

Souvent, en nous en allant, nous détournons la tête pour regarder encore les sommets du Usas que dore d'une étrange lueur le soleil couchant, et les énormes pierres du sommet se découpent sur le ciel en arêtes vives, animaux fantastiques, silhouettes bizarres où l'indigène reconnaît ici un éléphant, là un crocodile, plus loin autre chose, monstres de pierre qui s'animent dans ses Légendes et ses Récits, gardiens farouches de trésors invisibles dont après la veillée, on rêve la nuit....

A 7 h. 1/2 seulement, en pleine nuit, j'arrivai au village : une terrible fièvre m'y attendait.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Itinéraire en Orient, par M. l'abbé MARCHAND, curé-doyen de Delle. — 1 vol. in-8 de XVI-468 pages. — En vente chez l'auteur, 3 francs. — *Franco* par la poste, 3 fr. 60.

L'auteur de cet *Itinéraire en Orient* a prévu l'objection que soulèverait chez certaines gens la seule lecture du titre de son ouvrage. « Il existe déjà, dit-il, tant et de si excellentes relations de voyages faits en Orient, qu'il faut une certaine dose de naïveté ou de prétention à celui qui essaie d'en allonger la liste. A entreprendre ce travail, on se donne le ridicule d'un voyageur qui, revenant d'Amérique, voudrait persuader à ses amis qu'il l'a découverte... Mon excuse est d'avoir commencé ma relation en vue des lecteurs de notre petit *Bulletin paroissial*. Au fur et à mesure que j'avançais le récit prenait un développement inattendu. Quelques amis auxquels je communiquai les premières feuilles de mon manuscrit jugèrent qu'il pourrait être proposé avec fruit à un cercle plus étendu de lecteurs. »

Les amis de M. l'abbé Marchand lui ont donné là un conseil qu'approuveront sans hésiter tous les lecteurs de l'*Itinéraire en Orient*. Certes, d'autres ont vu l'Orient avant notre auteur, mais chacun a sa manière de regarder, de comprendre et d'apprécier les choses. M. Marchand est à la fois conteur, historien, archéologue, touriste et pèlerin. Il nous rend compte de son voyage au jour le jour ; il décrit avec aisance et précision ce qu'il voit ; il fait l'histoire des monuments en même temps qu'il en dessine les contours ; prêtre avant tout et pèlerin, il n'oublie jamais d'insister sur les choses qui intéressent une âme chrétienne.

L'*Itinéraire* comprend la Grèce, la Turquie, la Palestine et l'Egypte, donc tout l'Orient civilisé, tout l'Orient classique, pays d'où nous avons reçu, nous autres Occidentaux, et les éléments des sciences et des lettres humaines, et, ce qui vaut mieux, la lumière de la révélation divine.

A l'attrait du sujet s'ajoute le charme d'un style sobre et limpide, de citations choisies avec goût dans les meilleurs travaux modernes sur les pays d'Orient et d'une érudition sûre et bien informée.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Au nom d'un défunt, diocèse de Bayonne........ 685 »
F. G., Paris........ 100 »
Pour le salut des âmes, Lyon........ 20 »
Famille C. de Lyon........ 60 »
Anonyme du diocèse de Saint-Claude........ 20 40

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Benzizer Quilon).
Anonyme F. J. M. G........ 300 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Crochet, Nagpore).
Anonyme du diocèse de Bayeux........ 115 »
M. l'abbé Samain, diocèse de Cambrai, demande de prières 10 »
Anonyme du diocèse de Vannes, demande de prières spéciales........ 20 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Archenault, Tché-Kiang).
M. l'abbé Samain, diocèse de Cambrai, demande de prières. 10 »
Mlle Marcon, diocèse de Fréjus........ 5 »
Anonyme du diocèse d'Autun........ 20 »
E. B. de Lyon........ 20 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Ricaud, Tché-Kiang).
M. l'abbé Samain, diocèse de Cambrai, demande de prières. 10 »
L. A. C., diocèse de Chartres........ 50 »

Pour les affamés (M. Maurice, Pondichéry).
Anonyme de Lyon........ 10 »

Pour la Sœur M. de Saint-Hycinthe, religieuse du Bon-Pasteur, supérieure de l'hôpital Sainte Marthe, à Bangalore.
Anonyme du diocèse de Grenoble........ 100 »

A M. Schlotterbek, Tonkin maritime.
M. l'abbé Martin du diocèse de Chartres........ 3 »

A Sœur Régina, Lahore, pour un puits.
M. l'abbé Martin du diocèe de Chartres........ 3 »

Pour la Rde Mère Marie-Gertrude, supérieure des Catéchistes Missionnaires, à Nagpore, pour baptiser une fille sous le nom de Marie-Claire.
Une Sœur de l'Hôtel-Dieu, Lyon........ 4 »

Pour la mission du Maduré.
Une tertiaire franciscaine........ 6 »

A M. Oscar Chapelain, Corée.
L. A. C. diocèse de Chartres........ 50 »

A M. Robert, Corée, pour son église.
M. l'abbé Martin, du diocèse de Chartres........ 4 »

A M. Jules Reynaud, Hakodaté.
M. l'abbé Raveyre, du diocèse du Puy........ 9 20

Anonyme du diocèse de Saint-Claude, demande de prières.
Pour dom Belloni, pour l'Orphelinat de Bethléem........ 5 »
— le R. P. Billard, Trichinopoly........ 20 »
— le R. P. Lacombe, Trichinopoly........ 15 »
— Mgr Bermyn, Mongolie occ. p. la chapelle de Saint-Benoît........ 5 »
— Mme Felicie, supérieure de la Sainte-Enfance, à Hong-Kong........ 20 »
— le R. P. Abbé de la Trappe du Japon, Hakodaté........ 5 »
— la mission de Saint-Benoît de la Longa (Zanguebar sept.) 10 »
— le R. P. Fontanié, S. J., Tananarive........ 50 »
— R. P. Rolland, à Minieh (Haute-Egypte)........ 25 »
— le R. P. Hawa, S. J., à Beyrouth........ 25 »

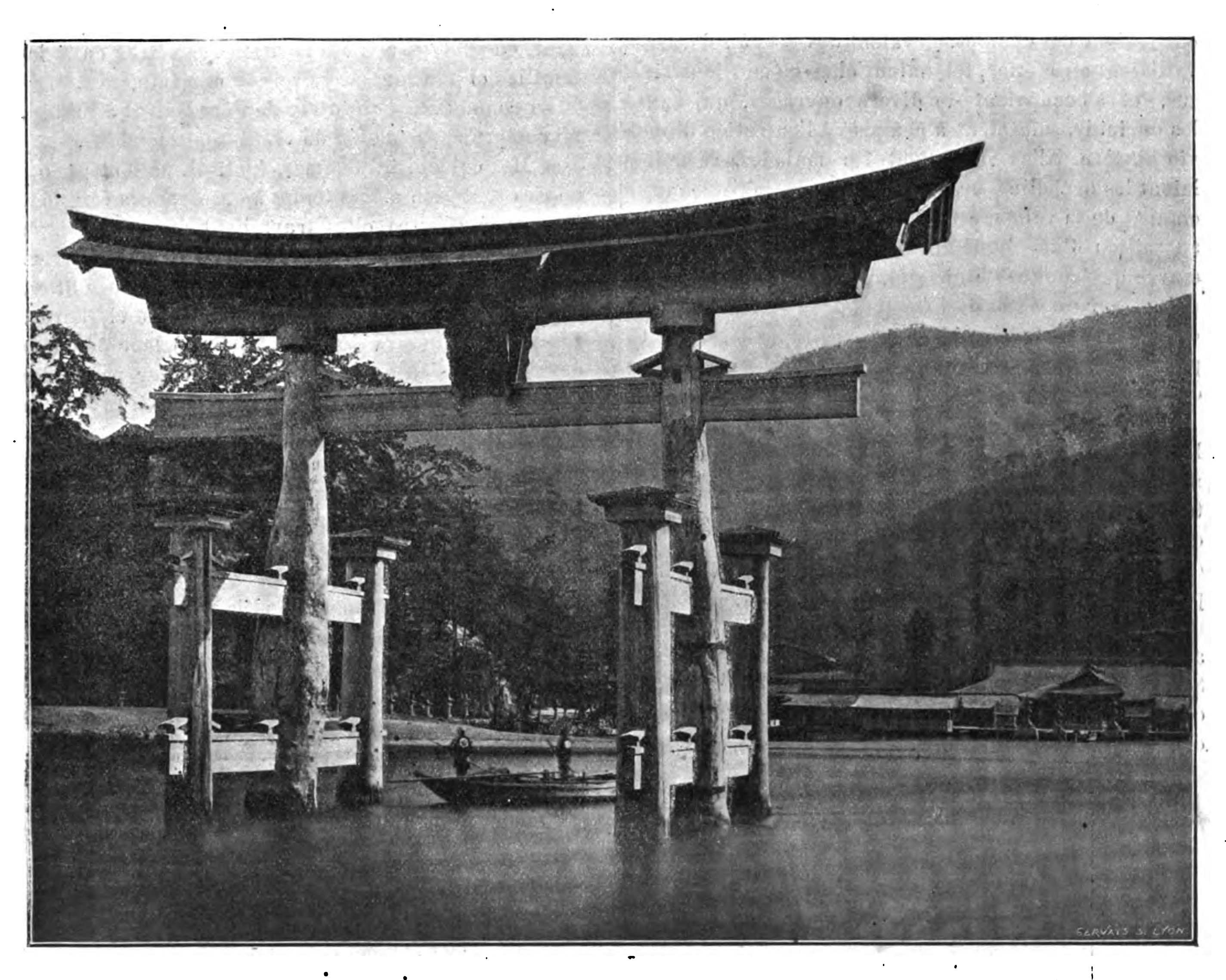
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude.
Pour le séminaire de Sainte-Anne, à Jérusalem........ 5 »
— le R. P. Rolland, à Minieh (Haute-Egypte)........ 5 »
— le R. P. Hawa, S. J., à Beyrouth........ 5 »

P.-S. de M., pour vocations.
Pour Mgr Leray, îles Gilbert........ 20 »
— le R. P. Bertreux, Fidji........ 20 »
— Mgr Mérel, Kouang-tong........ 20 »
— Mgr Girandeau, Thibet........ 20 »
— Mgr Dartois, Dahomey........ 15 »
— le R. P. Fortineau, Fénérive, Madagascar central........ 10 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



JAPON. — Portique gigantesque de Myajima dans la mer ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Marnas.

CORRESPONDANCE

NAGASAKI (Japon)

Les amantes de la croix. (*Sœurs indigènes.*)

M. l'abbé Marnas qui nous adresse la lettre suivante est l'auteur du remarquable ouvrage : la *Religion de Jésus au Japon*. Ses voyages dans l'Empire du soleil Levant, la connaissance qu'il a des besoins des missionnaires dans ce pays, où leur pauvreté contraste tristement avec une civilisation brillante, donnent à ses demandes une autorité que nous sommes heureux d'appuyer auprès de nos lecteurs, de nos prières les plus instantes.

LETTRE DE M. MARNAS, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE VICAIRE GÉNÉRAL HONORAIRE DU DIOCÈSE DE NAGASAKI

Durant mes divers séjours au Japon j'ai eu l'occasion de voir de bien près des œuvres admirables, qui sont l'honneur de l'apostolat catholique. Mais il en est une qui, par son caractère de simplicité et ses résultats, a toujours attiré d'une façon particulière mon attention et très vivement excité ma sympathie ; je veux parler des communautés indigènes de femmes.

Le Père Matrat (1), qui travaille à leur développement dans son vaste district d'Hiedrado, me prie depuis longtemps d'intéresser en leur faveur les lecteurs des *Missions catholiques*. Qu'il me pardonne de l'essayer si tard !

C'est au lendemain de la dernière persécution, il y a trente ans environ, lorsque les survivants des chrétiens emprisonnés pour la foi furent rendus à leurs foyers, que Mgr Laucaigne, de pieuse mémoire, jeta dans la vallée d'Urakonie le premier et très humble fondement de cette institution. Au hameau de Motobari, sous un toit de chaume, il avait réuni quelques pauvres chrétiennes recommandables par leur amour de la prière et leur zèle pour la religion. Elles vivaient en communauté comme de véritables religieuses sous

(1) Le Père Matrat de la Société des Missions Etrangères de Paris est originaire du diocèse de Lyon

le vêtement ordinaire des femmes japonaises. Elles cultivaient des champs, élevaient des vers à soie, travaillaient au métier, teignaient elles-mêmes leur tissus, et s'occupaient de divers ouvrages, qui sans les enrichir, suffisaient à peu près à l'entretien d'une vie austère. Elles soignaient les malades, recueillaient les orphelins, enseignaient le catéchisme aux enfants de la vallée, et soit qu'il s'agit de s'exposer au milieu d'une épidémie ou de se dévouer à une œuvre quelconque de charité, elles étaient toujours prêtes, sur un signe de l'évêque, à se rendre jusque dans les districts les plus éloignés. Lorsqu'on n'avait plus besoin d'elles, elles revenaient humblement à la communauté reprendre la bêche ou la navette.

Aujourd'hui le diocèse de Nagasaki, qui compte à lui seul près de 40.000 chrétiens, possède dix communautés de vierges, menant ce genre de vie, soit au total, 160 personnes. C'est surtout comme catéchistes, que ces vaillantes filles rendent aux missionnaires d'inappréciables services. Ces fonctions ne leur sont point interdites par leur sexe, car, au Japon, les femmes jouissent d'une liberté qu'elles sont loin d'avoir au même degré chez la plupart des peuples orientaux. Sans doute, elles ne font pas de conférences publiques, comme les hommes, mais, sans sortir de leur sphère, elles travaillent avec succès à l'évangélisation de leurs compatriotes. Sous le plus futile prétexte elles peuvent, en effet, nouer des relations, pénétrer dans les familles et à la longue y exercer une influence.

La communauté que dirige le Père Matrat à Tasaki, ne comprend pas moins de vingt-sept membres.

« Mes catéchistes femmes, écrit-il, ne sont pas occupées toutes en même temps à enseigner la religion. La moitié d'entre elles travaillent aux champs, au tissage ou à diverses industries, qui les aident à vivre. Les autres instruisent les enfants, les jeunes filles, voire même les mères de famille et les vieillards. Elles assistent leurs *desni* (disciples) à leur derniers moments, et s'en vont, d'ici de là, glaner parmi les païens des âmes pour le ciel, en les régénérant par le baptême. Sans ces auxiliaires je me demande comment je pourrais me tirer d'affaire avec mes 4.600 chrétiens dispersés. Quelques-uns de mes confrères moins bien partagés que moi ne se font pas faute de crier à l'aide. C'est ainsi qu'une de mes catéchistes réside à Ikitsuki, une autre à Kago Shima, une troisième dans un gros village de séparés (1) comptant environ 500 familles.

« L'esprit de ces catéchistes est excellent : il règne entre elles une grande charité, elles sont toujours

(1) On donne ce nom de séparés aux descendants des anciens chrétiens qui ne se sont point encore ralliés aux missionnaires catholiques.



JAPON. — TASAKI. — COMMUNAUTÉ DES AMANTES DE LA CROIX; reproduction d'une photographie envoyée par M. MARNAS.

disposées à faire ce qu'on leur demande, enfin elles observent avec une parfaite exactitude leur règlement. Monseigneur, de qui elles dépendent, a donné à leur communauté le nom d'*Aikudo* (demeure des amantes de la Croix). Ce titre leur sied à merveille.

∴

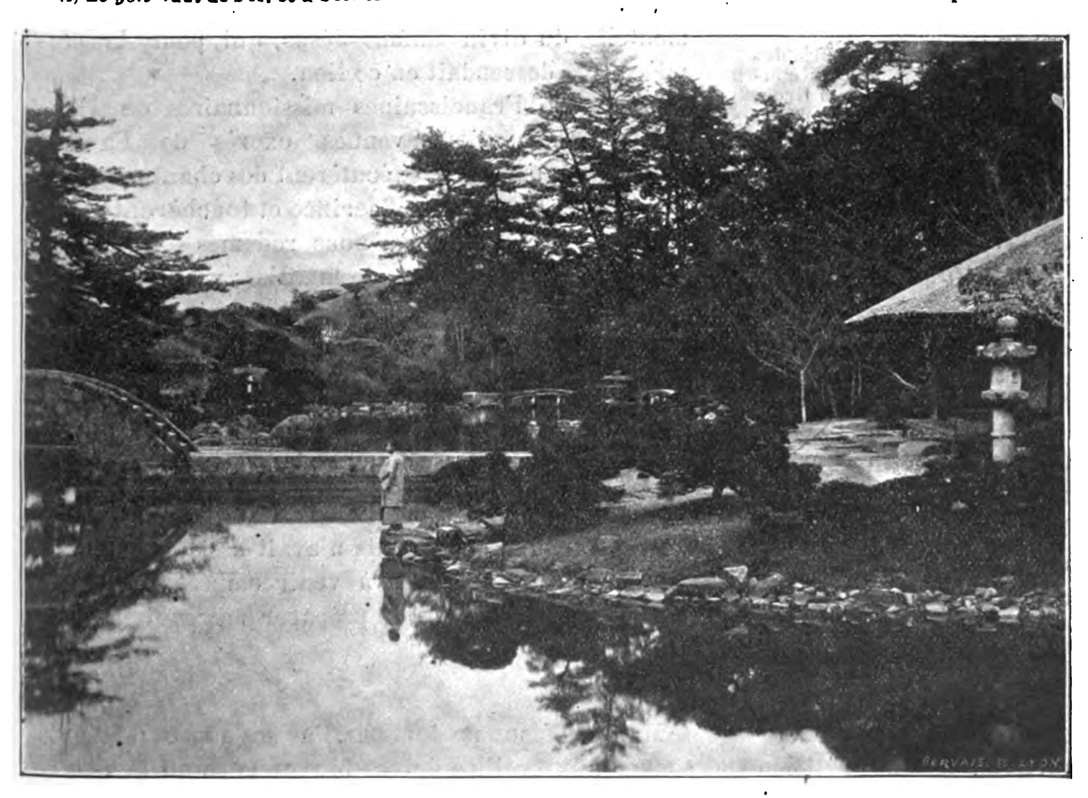
« Si, au spirituel, tout va bien, elles sont pour moi, au point de vue matériel, l'objet de continuelles inquiétudes. Comme leur nombre s'est beaucoup accru dans ces derniers temps, elles n'ont plus assez de champs et de rizières.



JAPON. — CERFS APPRIVOISÉS A MIYAJIMA ; reproduction d'une photographie envoyée par M. MARNAS.

« Pour vivre elles se trouvent obligées d'acheter du blé, du riz, surtout des pommes de terre et des *konkoro* (patates séchées au soleil). Elles ont dû, afin d'avoir de nouvelles rizières, emprunter 600 *yen* (1). Plusieurs années devront s'écouler avant qu'elles puissent rembourser cette somme pour elles considérable. Et, lorsqu'à force de sueurs, à force d'épargne, elles auront pu se libérer de cette dette, elles tâcheront d'acquérir encore d'autres champs, pour ne plus être obligées d'acheter leur nourriture.

« Mais c'est surtout leur maison, qui fait mon désespoir, tant elle est exiguë pour un si grand nombre de personnes. Qu'il y ait parmi elles une ou plusieurs malades, et toutes sont gênées. Les malades surtout sont à plaindre au milieu du bruit des métiers, car on ne peut les arrêter, il faut vivre. Que la maladie soit contagieuse, c'est bien pis : il y a danger pour la communauté entière. Cette misérable maison japonaise doit servir à la fois de salle



JAPON. — PARC D'ASANO, A HIROSHIMA ; reproduction d'une photographie envoyée par M. MARNAS.

(1) Le *yen* vaut de 2 fr. 50 à 2 fr. 60

d'étude, d'école de catéchisme, d'atelier, de réfectoire et de dortoir. Il est nécessaire d'en construire une autre plus grande, à étage, et qui, au lieu d'une salle unique en contienne plusieurs. Mais ce ne sont pas les Amantes de la Croix qui peuvent entreprendre une construction pour laquelle 3.500 *yen* suffiront à peine. Moi-même, seul prêtre européen, dans un district immense et dépourvu de ressources, que puis-je avec mon maigre viatique et mes honoraires de messes? Mon évêque a de trop lourdes charges pour venir à mon secours. Reste la France! Je l'ai quittée il y a plus de vingt ans. Je ne puis songer à y quêter, n'y ayant à peu près aucune relation.

« Mais vous qui connaissez mes catéchistes de Tasaki, qui savez tout le bien qu'elles font, plaidez ma cause et tendez la main pour moi. Aidez-moi à trouver quelques personnes charitables (il y en a tant auprès de vous, à Lyon, mon diocèse!) qui veuillent bien s'intéresser aux besoins de cette œuvre! »

Je me contente de faire entendre, sans le commenter, ce suppliant appel du missionnaire aux lecteurs toujours généreux des *Missions catholiques*, heureux si la dernière page des prochains numéros pouvait enregistrer à son adresse quelques aumônes un peu larges.

HAUTE-EGYPTE

La nouvelle Mission de Tamia.

Nous avons déjà fréquemment entretenu nos lecteurs des efforts tentés par l'apostolat auprès des Coptes, efforts couronnés de succès. Les Pères jésuites de la province de Lyon, les Pères des Missions africaines et les Franciscains secondent avec ardeur le patriarche et les évêques. C'est de la fondation d'une nouvelle mission dans la Haute-Egypte que nous entretient cette correspondance.

LETTRE DU R. P. FORTUNAT, FRANCISCAIN, MISSIONNAIRE A BENI-SOUEF

Dans les montagnes de Tamia, au désert occidental de Lybie, à l'extrémité de la Madériah de Fayoum et sur les confins de celles de Beni-Souef et de Ghiza, tout proche du fameux lac de Méride, vient d'être fondée une station de mission en faveur des Coptes.

Ce sont des chrétiens dégénérés, laissés à eux-mêmes, privés d'église et de prêtre. Leurs notions religieuses sont mêlées d'erreurs monothélistes et protestantes. Ces dernières leur viennent des Américains établis à Sennores, tout près d'eux.

J'avais fait de ces erreurs une réfutation historico-dogmatique. Ces braves gens ayant eu connaissance de mon écrit, m'adressèrent une pétition signée de 80 chefs de familles, me demandant d'avoir une école où serait exposé l'enseignement catholique, se déclarant disposés à embrasser notre foi.

Il y avait longtemps que je cherchais à pénétrer dans ce pays, mais le fanatisme des moines de saint Antoine qui étendent leur domination sur ces contrées, élevait toujours une barrière infranchissable. Je n'eus pas de mal à m'entendre avec notre zélé Supérieur, le R. P. Vincent, de l'abbaye de Saint-Sauveur, à l'effet de répondre aux avances qui m'étaient faites. Je commençai par visiter, en septembre dernier, les pétitionnaires puis, quand je fus bien convaincu de la sincérité de leurs bonnes dispositions, je leur envoyai en qualité de catéchiste, un de leurs compatriotes, nommé Daniel, qui se préparait à Louqsor, à revêtir l'habit de saint François. Il les instruisit, et quand ils furent prêts, le 20 octobre, nous eûmes la consolation d'inaugurer la nouvelle mission.

∴

Tamia est peuplé de paysans qui n'ont d'autres ressources que celles qu'ils se procurent par leur travail. Par suite, pas de maison à louer, rien à acheter. Nous nous estimâmes heureux d'être admis à partager la chaumière d'une des meilleures familles coptes.

Ce fut, dans une misérable chambrette obscure, construite en briques crues, que commença l'œuvre régénératrice. Volontiers, nous nous serions crus dans la grotte de Bethléem, entourés des pieux pasteurs, mais nous étions fortifiés par la présence sacramentelle du divin Enfant Jésus, qui, pour la première fois descendait en ce lieu.

Les sœurs Franciscaines missionnaires de l'Immaculée-Conception, venues exprès de Fayoum pour la circonstance, exécutèrent des chants pendant la célébration du saint Sacrifice et touchèrent l'harmonium. Après la messe, nous reçûmes l'abjuration d'une quinzaine de chefs de familles; nous les rebaptisâmes sous condition, et nous administrâmes le saint baptême à une dizaine d'enfants d'autres familles disposées à embrasser la foi catholique. Plus de 150 personnes ce jour-là, furent inscrites au livre de vie. Commencée à 10 heures, la cérémonie se prolongea jusqu'à 2 heures de l'après-midi.

Je renonce à décrire la joie de cette population simple et bonne qui jamais n'avait assisté à si belle solennité. Elle continua à venir empressée chaque jour pour s'instruire et se préparer à recevoir au plus tôt les sacrements.

⁂

Mais le démon ne dort pas. Par ses suppôts il fit résonner aux oreilles de ces braves gens mille bruits alarmants : « Ils allaient être excommuniés par leur

évêque de Fayoum; ... nous les abandonnerions; ... nous nous emparerions de leurs enfants, etc. »

Dans cette guerre acharnée, se distingua par son fanatisme un certain Michair, dont l'action était d'autant plus à craindre que c'était un des notables. Il envoya au journal officiel de la Société Copte du Caire, *Le Maser*, la relation de notre fête, annonça notre venue et celle des Sœurs à Tamia, nous dénonça comme ayant l'intention de conquérir le pays et d'en extirper le monophysisme. Il terminait en réclamant le concours prompt et énergique du Patriarche et de la Société copte pour empêcher l'établissement régulier de la mission catholique. Ses paroles et ses actes produisirent leurs fruits; on s'émut et l'on envoya du Caire un maître de religion, Itabie Effendi. De leur côté, l'évêque de Fayoum, le curé de Lennores, d'autres prêtres et des notables de la région vinrent à Tamia fatiguer de leurs obsessions nos pauvres néophytes; mais la plupart eurent le courage de confesser énergiquement la vraie foi. Quelques-uns, craignant de faiblir, se tinrent cachés.

Malgré l'insuccès de leurs efforts, les Coptes opposèrent une école à la nôtre, et firent venir un catéchiste pour saper notre enseignement. Ils nous firent chasser de l'habitation qui nous avait reçus et nous obligèrent à nous réfugier dans un réduit en ruines. C'est là que nous résidons en attendant que nous ayons trouvé les ressources nécessaires pour bâtir école et chapelle. Agir autrement serait nous exposer à perdre tout le fruit de nos labeurs.

Actuellement nous préparons d'autres abjurations; nous disposons un musulman à recevoir le baptême et une vingtaine de jeunes gens à faire leur première communion. Mais n'est-ce pas bien osé que d'aller ainsi en avant sans savoir si nous pourrons continuer d'exercer le ministère apostolique?

Cette nouvelle chretienté a donc besoin d'être secourue tant au spirituel qu'au temporel. Nous manquons de tout; mais nous avons confiance en la Providence et nous prions le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour recueillir une récolte qu s'annonce abondante.

A la Propagande

Nous avons annoncé, dans notre dernière livraison, la nomination de Son Eminence le cardinal Gotti.

Nous sommes heureux de pouvoir donner aujourd'hui le portrait de l'illustre Préfet de la Propagande. (*Voir la gravure p. 379*).

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués à Marseille, pour les Missions de l'Extrême-Orient, les jeunes missionnaires de la Société des Missions-Etrangères de Paris, dont les noms suivent :

— Le 27 juillet 1902.

MM. Ouillon Jean-Marie (Le Puy), Hong-Kong; Deneux Eugène (Arras), Corée; Mercatbide Jean (Bayonne), Malacca; Grinand Amédée (Paris), Osaka; Vachon Auguste (Luçon), Kumbakônam; Tranier Denis (Rodez), Pondichéry; Chouvenc François (Le Puy), Pondichéry; Fargeton Alphonse (Dijon), Birmanie méridionale; Thomas Eugène (Rouen), Kouang-Tong; Fortin Oscar (Cambrai), Yunnam; Boucheron Gaston (Séez), Kouang-Tong; Cance Jean (Rodez), Laos; Carrié Jean (Rodez), Siam; Bareille Eugène (Bayonne), Pondichéry; Malfrayt Jean (Le Puy), Kumbakonam; Faisandier, Joseph (Le Puy), Maïssour; Werner Louis (Strasbourg), Kouang-Tong; Vey Jean-Marie (Le Puy), Malacca; Mazoyer Louis (Le Puy), Birmanie-Méridionale; Huss Auguste (Nancy), Tokio; Gouin Ange-Marie (Rennes), Laos; Tournier François (Besançon), Corée; Juéry Joseph (Rodez), Birmanie septentrionale.

— Le 3 août 1902.

MM. Lacquois Isidore (Bayeux), Mandchourie septentrionale; Josson Jean-Baptiste (Cambrai), Mandchourie méridionale; Ambroise Bertrand (Besançon), Su-Tchuen-Occidental; Assézat Louis (Le Puy), Thibet; Lalanne Joseph (Bayonne), Cochinchine orientale; Gros Germain (Chambéry), Kouy-Tchéou; Poitout Léon (Sens), Su-Tchuen-Orient; Soumireu Jean (Tarbes), Mandchourie méridionale; Daval Jean-Pierre (Le Puy), Mandchourie méridionale; Reslinger Jacques (Paris), Tonkin-Occidental; Bertrand Jean-Baptiste (Rodez), Tonkin maritime; Barrès Albert (Rodez), Kouang-Si; Stœffler, Auguste (Strasbourg), Mandchourie septentrionale; Keller Adolphe (Strasbourg), Cochinchine occidentale; Marias François (Rennes), Haut-Tonkin; Monnier Paul (Besançon), Su-Tchuen oriental; Massardier André (Lyon), Tonkin méridional; Teissier Jean-Baptiste (Luçon), Kouang-Si; Gaillard Léon (Lyon), Su-Tchuen occidental; Carrère Jean-Baptiste (Bayonne), Mandchourie méridionale; Sanotuaire Pierre (Clermont), Cochinchine orientale.

— Le 27 juillet, s'est embarqué à La Pallice-Rochelle, sur l'*Oravia*, le R. P. Cyprien Nouet, du diocèse de Mende et de la Congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus), pour aller au Chili.

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — Un pèlerin de Terre-Sainte nous écrit :

« Le souvenir de la fête du 6 juin 1902 reste un des plus beaux et des plus consolants parmi ceux que j'ai rapportés de mon pèlerinage aux Lieux Saints.

« Mgr Louis Piccardi, le nouvel évêque coadjuteur de Mgr le Patriarche latin de Jérusalem, avait daigné accepter l'invitation de son ami M. le chanoine Belloni. Il était arrivé la veille au soir et, avec une bienveillance vraiment paternelle, il s'était mis à la disposition des élèves.

« On sait combien Mgr Piccardi est aimé à l'Orphelinat. Curé de Beitgiallah, il se dévouait la veille des grandes fêtes à entendre les confessions des orphelins. Maintenant qu'il a été élevé à la dignité épiscopale, il n'a pas oublié ses jeunes pénitents : il est devenu leur protecteur; il continue à se montrer l'ami sincère du vénérable prêtre qui se trouve à la tête de l'Etablissement.

« Le 6 au matin, au milieu d'un grand concours de peuple, en présence des enfants des maisons de Beitgemal, de Crémisan et de Bethléem, Mgr Piccardi célébra la messe de communauté et communia plus de 250 personnes. Il assista pontificalement à la grand'messe chantée par un Père du couvent franciscain de Bethléem. Je pus me persuader que les enfants arabes-syriens sont tout aussi capables de formation musicale que

nos jeunes européens. Aux vêpres, bien que ce fût un jour férié, la foule était énorme, l'église était comble. Mgr Piccardi porta lui-même le Saint-Sacrement à la procession. L'ordre fut parfait. A la symphonie des instruments succédaient les chants liturgiques du clergé, les cantiques arabes et français. Les salves de mousqueterie faisaient rage : c'est dans les usages du pays : pas de fête sans force coups de feu! Après l'hymne au Sacré-Cœur et le *Tantum ergo*, Mgr Piccardi fit descendre la rosée des grâces célestes sur toute cette bonne population prosternée devant son Roi. »

Beyrouth. — Nous empruntons à la *Terre Sainte*, Revue de l'Orient chrétien, le récit d'un prêtre sur la mort et les funérailles du patriarche grec, Mgr. Geraïgiry :

« C'est en février et mars que sa santé commença à s'altérer. Au lieu de prendre du repos, jamais il ne voulut rien retrancher de ses occupations et fermer sa porte aux solliciteurs, et comme je lui disais un jour qu'il fallait qu'il ménageât ses forces, il me répondit : « Mon enfant, nous sommes dans un « pays où la justice est opprimée, et le malheur incompris ; si « je repousse les miséreux, à qui donc iront-ils ? »

« Peu à peu la fatigue augmenta et amena un état grave que les médecins consultés ont appelé *aphasie*, affaiblissement cérébral.

« Toutefois je dois dire que souvent dans la journée il avait des éclairs de compréhension, et jamais son intelligence ne fut obscurcie pour ce qui touche à la piété. Visiblement, il sentait approcher sa dernière heure, et ne cessait de répéter le mot de Gethsémani : *Fiat voluntas tua !* ou bien : *Kyrie, eleison !* Souvent, en s'adressant à moi, il disait : « Mon fils, y « a-t-il un plus grand pécheur que moi ? Quoi qu'il en soit j'ai « toujours eu bonne volonté, j'ai travaillé pour Dieu, il ne me « refusera pas son Paradis ». Ou encore : « Hélas ! me disait-il « assez souvent, que de bien j'aurais pu faire ! *fiat !* » On eût dit, dans les dernières semaines, que son intelligence était fermée aux choses de ce monde pour rester ouverte à celles de la vie béatifique.

« C'est le 23 avril qu'il entra en agonie ; elle dura quarante heures ; et le 24 à 11 h. 40 du soir, son visage s'illumina, ses lèvres sourirent et il rendit l'âme avec une paix et une sérénité indicibles.

« Quand pour le parer de ses ornements pontificaux, nous l'eûmes dépouillé de ses vêtements, son corps nous est apparu tellement meurtri qu'on aurait eu de la peine à y reconnaître une chair humaine.

« Pendant trois jours, il fut exposé à la vénération des fidèles, assis sur son trône et vêtu des insignes de sa dignité. Jamais une aussi grande abondance de larmes ne fut versée sur un mortel. Prêtres, fidèles, schismatiques, mulsumans, Druses et juifs, tous venaient répandre des pleurs à ses pieds.

« Les funérailles furent celles d'un roi. Il fut descendu, assis sur son trône, précédé de tous les rites, du Patriarche syrien, de seize archevêques et évêques. Plus de 80.000 personnes formaient le cortège. L'armée turque et le général commandant militaire de la Syrie marchaient en tête ; le gouverneur et les autorités consulaires fermaient la marche. Et Beyrouth, ville de fanatisme musulman, assista à la plus grandiose et à la plus solennelle manifestation catholique, qui fut en même temps la plus spontanée, qui ait eu lieu en notre pays.

« Son corps, toujours assis sur son trône patriarcal, repose maintenant sous le maître-autel de la cathédrale grecque-catholique... »

Sénégal. — Un diacre sénégalais, M. Gabriel Sané, a été ordonné prêtre, le samedi saint, par Mgr Kunemann, dans l'église de Saint-Louis. Le lendemain, jour de Pâques, il a chanté sa première messe, en présence de Monseigneur assistant pontificalement au trône et d'une nombreuse et brillante assemblée de fidèles. M. Gabriel Sané est le dixième prêtre sorti du Séminaire indigène de la Mission du Sénégal. Dix prêtres en cinquante ans ! c'est peu sans doute, et cependant, seule entre toutes les Missions d'Afrique, celle du Sénégal en a fourni pareil nombre.

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Suite (1)

Autour de Viti-Levu.

Ayant ainsi dépensé une semaine à visiter Ovalau, je remonte à bord du *Victoria* pour faire une longue excursion le long de la côte de Viti-Levu. Parti le mercredi matin 2 juillet, nous sommes bientôt près de l'île Wakaya, un autre bijou de verdure ; mais nous nous contentons d'en admirer les contours sans nous y arrêter. Un peu plus loin, nous pouvons de nouveau saluer l'îlot sacré de Bau et jeter un regard furtif sur l'intéressant et singulier village qui en couvre toute la surface. A distance, on nous montre la station de Natovi où le P. Rideau se dévoue à sa rude et sainte entreprise.

Peu à peu nous nous rapprochons de la côte et la suivons jusqu'à Naiserelagi où je comptais passer quelques heures avec le P. Gonnet. Hélas ! le commandant me déclare qu'il ne peut s'arrêter là que 20 minutes, et que ce que je puis faire de mieux c'est d'écrire une note à notre cher confrère pour qu'il puisse au retour du *Victoria*, samedi soir, descendre de son coteau et passer quelques heures à bord avec moi.

***

Naiserelagi (les Couteaux du Ciel) doit son nom aux cimes pointues qui dominent le village. Il est bâti en amphithéâtre sur une pente assez escarpée qui s'élève au fond du port. A l'époque (1874) où l'on cherchait une capitale pour la colonie de Fidji, le nom de Naiserelagi fut prononcé, mais, malgré les avantages de la position et du port, Suva lui fut préféré comme plus commode et plus agréable. C'est un district favorable à l'agriculture et à l'élevage des bestiaux ; on y voit de magnifiques et vastes pâturages.

Ratu Mâra, dont le vrai nom est Honé Mandraiwiwi, en est le *Roko* (gouverneur). Personnage éminent par le savoir, le tact et l'énergie, ce noble Fidjien est un des plus avancés de sa race sur la voie du progrès. Constament en éveil, il semble ne s'accorder nul repos, jusqu'à ce que sa province soit dotée de routes, ponts, écoles, marchés, postes et tribunaux, tout comme un pays civilisé. Il ne lui manque pour être parfait que d'être *catholique*. Comme plusieurs autres chefs ; il semble craindre pour son influence politique, s'il venait à se soumettre à la véritable Eglise. Néanmoins, il ne marchande ni son appui, ni sa sympathie aux missionnaires. Les touristes qui d'occasion le visitent dans sa demeure princière ne tarissent pas d'éloges sur son compte. A l'époque de mon passage, il était à présider les assises de sa province ; je ne pus donc lui rendre la visite que je lui avais promise lors de notre entrevue à Rewa.

D'ailleurs, le « *Victoria* » ne m'en aurait pas laissé le temps. Vingt minutes à peine s'étaient écoulées dans le port de Naiserelagi que déjà il mettait le cap sur Rakiraki et Penang.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18 juillet et 1er août.



SON EMINENCE LE CARDINAL JÉROME-MARIE GOTTI, PRÉFET DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE

Chemin faisant, nous effleurions maintes jolies îles appartenant à des Compagnies financières et appelées *Nananas;* d'innombrables chèvres s'y ébattent en toute liberté. La plus septentrionale sert d'ermitage à un Robinson américain qui s'est installé là, et y vit heureux, loin du tracas et des rumeurs du monde.

Son rêve, c'est de voir un jour le drapeau de l'oncle Sam flotter sur Fidji tout entier.....; mais il y a loin de la coupe aux lèvres!

La côte de Viti-Levu devient tout à fait nue, aride et montagneuse; ni cocotiers, ni verdure aucune n'apparaissent sur le rivage, sauf aux environs de Penang, où un Mauricien, d'origine française, M. Espitalier, administre une vaste propriété au compte d'une société de raffineurs de sucre. De nombreux Hindous sont employés là dans les plantations. Encore une race dont les traits extérieurs inspirent la défiance et la tristesse : point de soleil dans ces âmes abruties par le fatalisme du Coran !

Voici précisément qu'un canot nous amène un *uléma* musulman. On l'installe à bord et on le traite avec de grands égards. Après le coucher du soleil, il monte sur le pont, s'assied deux minutes et me demande de quel côté est le levant. Sans réfléchir à la portée de sa question, je lui montre une direction tout opposée à celle qu'il désire, croyant être dans le vrai. Là-dessus notre *uléma* d'étendre une natte et de commencer ses prières du soir. Je lui entends murmurer une sorte de litanies. Inclinations de tête, génuflexions, prostrations, gestes divers, rien n'y manque. Au bout d'un moment, il a un scrupule et revient me demander s'il est bien dans la vraie direction. Ne voulant pas le tromper, je le renvoie au commandant qui lui indiqua immédiatement les quatre points cardinaux. Sur ce, les prières et les prostrations recommencent de plus belle.

Tout à coup un craquement sinistre se fait entendre, on dirait que nous avons touché sur un récif. Néanmoins, notre *steamer* ne s'arrête aucunement; l'inspection révèle qu'une des hélices s'est brisée. Impossible de songer à faire une réparation, il faut au plus vite atteindre Ba pendant qu'il est jour, car la navigation est ici dangereuse.

Mais tous nos efforts n'aboutissent qu'à un nouvel accident : le *Victoria* va s'embourber à la tombée de la nuit dans les amas de boue qui gisent à l'embouchure de la rivière Ba. Il nous faut plus d'une heure pour nous dégager. Pendant ce temps, la nuit est venue; et ce n'est qu'avec des précautions minutieuses que nous nous aventurons dans l'intérieur pour y décharger une partie de notre cargaison. Après avoir dépassé un village hindou, nous arrivons en face de la mission catholique.

Il est bien tard pour descendre à terre et aller arracher à leur sommeil lss PP. Dupont et Villaine; mais comment négliger l'unique occasion que j'aie de les revoir. Allons donc! *audaces fortuna juvat.*

Le commandant, à qui je confie mon embarras abonde dans mon sens, et promet de revenir me prendre dans quatorze heures. Il fait retentir sa puissante sirène; aussitôt quelques Fidjiens apparaissent sur le rivage. L'un d'eux, un vieillard, vient m'offrir son canot pour aller à terre. Sitôt proposé, sitôt fait : me voilà sur le rivage.

Il s'agit maintenant d'escalader une pente presque perpendiculaire pour arriver à la mission. Plus sûr que moi de ses enjambées, mon bon guide me présente ses vigoureuses épaules; mais je constate tout de suite que son idée n'est pas praticable à cause de la nature boueuse du terrain. Je préfère me risquer tout seul. Deux enfants grimpent devant moi et, arrivés au sommet, me jettent une longue liane qu'ils attachent à un arbre voisin. Dans ces conditions-là, tout se passe bien; je m'élance à l'assaut; poussé par derrière, retenu par en haut, je suis bientôt au bout de mes peines. Voici la mission; mes guides frappent aux portes. Les missionnaires s'éveillent enfin et je vous laisse deviner leur surprise. Néanmoins, pour n'abuser de rien, nous remettons au matin de plus longues causeries, et nous allons tranquillement faire connaissance avec nos couchettes.



FIDJI. — Le plus vieux Fidjien; d'après une photographie.

Ba est le climat le plus singulier de Fidji.

Le jour, il y fait plus chaud que nulle part ailleurs dans l'archipel ; la nuit, la fraîcheur y est telle qu'en toute saison les couvertures y sont nécessaires.

∴

Les missionnaires de Ba sont soumis à de rudes privations et à un isolement très pénible. Les courses apostoliques dans l'intérieur, les voyages aux îles Yasawas, le soin spirituel des *coolies* et des quelques blancs qui sont employés dans les raffineries du voisinage, tout y est diffi-

cile. De plus, par suite de leur isolement loin des centres de la population blanche, il faut se suffire à soi-même, et, pour cela s'ingénier de mille manière pour se créer des ressources et se passer d'ouvriers. Ainsi, j'ai pu admirer le Père Dupont achevant la construction de son presbytère, et formant ses néophytes à la culture de la canne à sucre, du manioc et d'autres produits.

***

Parmi les arbres à fruit les plus remarquables de Fidji, il faut signaler l'*oleti* ou papaye. Cette essence dioïque porte des fruits groupés au sommet de la tige; ils ont la forme d'une poire, la saveur de l'abricot, et atteignent les dimensions du melon. Il a été prouvé récemment que la papaye contient une forte odeur de pepsine. Tous les animaux en sont friands, depuis le chat et le rat jusqu'au cheval; quant à l'homme il peut en vivre pendant des semaines entières sans s'en trouver mal.

Forcé d'abréger mon récit, je passe sous silence la promenade que le cher Père Villaine me procura au milieu de ses Hindous. Elle me révéla des mœurs tout-à-fait corrompues et des dangers effroyables pour l'avenir de Fidji. Lorsque cette population grouillante et sordide aura importé ici toutes les misères et les épidémies de l'Inde, toutes les abominations et toutes les terreurs du brahmanisme que deviendra notre chère Polynésie. Hélas! hélas! *Caveant consules!...*

C'est l'appât du lucre qui pousse les Hindous du côté de Fidji.

***

Dans l'après-midi, le *Victoria* m'emmenait à Lantoka. Là, j'apprenais de singulières nouvelles. Une compagnie australienne de raffineurs de sucre venait d'acheter, à un prix dérisoire (6 francs l'hectare) 26.000 hectares de terrain. Les Fidjiens s'étaient laissé faire. Sur cet immense territoire, on ne verra bientôt plus que de la canne à sucre et des Hindous pour la travailler. En revanche, si le mercantilisme se permet ses franches coudées, il est loin de favoriser la civilisation et la moralité. Ces juifs raccornis qui président aux destinées du commerce fidjien ont décidé qu'ils s'opposeraient de tout leur pouvoir à l'extension du catholicisme dans leur province. Mais..... *videbitur infrà!.....*

Lautoka m'a laissé une agréable impression. Le site est très favorable à divers points de vue. Ce qui m'y a plu surtout c'est l'ardente sympathie de quelques jeunes catholiques qui ont réussi à s'y installer; j'ai eu beaucoup de peine à m'en séparer quoique je n'aie passé avec eux que quelques heures.

Le *Victoria* me ramena le lendemain soir à Naiserelage où le Père Gonnet vint à ma rencontre pour me conduire à sa belle station.

Nous passâmes la nuit entière à nous entretenir de la France, de la Société de Marie, de Lyon, de Saint-Jodard, etc. Impossible de songer à dormir : nous n'en avions besoin ni l'un ni l'autre.

Vers trois heures du matin, le bon Père, accompagné de quelques enfants, me ramena à bord du *Victoria* qui immédiatement leva l'ancre, et rentra à Levuka dans la soirée. J'avais achevé ma tournée autour de Viti-Levu.

***

Pour remplir mon programme, il ne me restait plus qu'à revenir à Rewa pour assister à l'ouverture d'un bazar fidjien tenu par le Père Rougier, pour visiter avec lui le moulin à sucre de Nausori, présenter mes hommages à Mgr Vidal qui venait de rentrer à Suva, et pousser une pointe du côté de Navua chez les P.P. de Marzan et Nicouleau. Cette dernière espérance fut la seule qui ne put être réalisée. On lira dans le prochain numéro comment se termina mon séjour à Fidji, et comment je me transportai de là aux îles Samoa. En attendant, reposons-nous et méditons sur les beautés de la mission fidjienne : elle a de quoi satisfaire toutes les ambitions, même celle qui inspire le sacrifice le plus pur et le plus généreux.

Malgré l'influence d'un climat tropical, il est relativement facile de s'y sanctifier; car nulle part on ne risque d'y rester désœuvré. La moisson y est abondante; les privations, quotidiennes, les marches et voyages, fréquents et difficiles, souvent même pénibles et dangereux. Avis aux jeunes âmes éprises du désir de souffrir et de s'immoler au salut des âmes pour la gloire de Dieu et l'extension de son règne sur les peuples! Elles trouveront à Fidji, et dans toutes nos missions d'Océanie, de quoi combler leurs héroïques et plus sublimes aspirations.

(*A suivre.*)

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

— Suite (1) —

Les danses. — Le chef de Nekort.

31 mars. — Toute la nuit les rats ont couru dans la case, sur mon lit, partout grignottant. Impossible de les chasser, ils sont légion. A un moment donné, je me réveille en sursaut et je pousse un cri : un rat venait de me mordre l'oreille! l'impression est désagréable!

Nous partons sous une pluie diluvienne. A midi, nous sommes à Mbet, chez les Oshoum, dans une situation charmante, et nous pouvons assister à une fête qui ne manque pas de gaieté, la danse dite Békükäa.

Voici en quoi elle consiste :

Un beau jour, quelques danseuses renommées forment le projet d'aller tenter fortune, faire une promenade dans la région : elles sont généralement cinq ou six : un homme les conduit et les protège. La troupe se forme, se barbouille d'huile, de rouge; la tête est ornée d'un casque de plumes; aux bras, à la ceinture, s'agitent de longs pendentifs; l'une prend un panier, l'autre une corbeille; la « di-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er août et la carte p. 33.



GABON (*Afrique équatoriale*). — AU VILLAGE, FEMMES ÉCRASANT LE MANIOC; reproduction d'une photographie du R. P. TRILLES (voir le texte).

rectrice du chœur » brandit un long bâton, surmonté d'un bouquet de feuillage, et la troupe s'en va.

En arrivant dans un village, elles viennent devant l'*abègue*, déposent au milieu d'elles la corbeille et commencent à danser. Tous les habitants se rassemblent. Au bout de quelque temps, elles s'arrêtent, attendant les offrandes: on ne se fait pas trop tirer l'oreille, l'une apporte un manioc, les autres des bananes, un peu d'étoffe, de rouge, de perles, que sais-je? En général, les offrandes sont minimes. Un dernier tour de danse remercie les donateurs, puis les sylphides plient bagage et vont ailleurs déployer leur talent et chercher fortune. Le soir, le butin est partagé, et l'on fait bombance.

***

2 avril. — Une pluie torrentielle arrête mon départ, heureusement d'ailleurs, car le soir, le P. Tanguy arrive soudain, au moment où je m'apprêtais à dîner. Un morceau de sanglier, sec depuis de longues années, une purée de manioc arrosé d'huile de palme en font les frais. Le pauvre Père, affamé, eût désiré mieux ; mais... à la guerre comme à la guerre. On n'a pas trente ans et toutes ses dents pour rien.

M. Foret, inquiet, l'avait envoyé à ma recherche. De tous les côtés, le pays était soulevé contre nous. Le jour de mon départ, M. Foret, laissant une partie des bagages à Afor, part pour Mèngong, chez les Békevé, à 14 kilomètres de là. Ceux d'Afor volent un fusil, des grelots, quelques marchandises, en tout une centaine de francs. Le lendemain, Sénégalais et porteurs reviennent prendre les charges demeurées en souffrance ; on les accueille à coups de fusil. Le mardi, M. Foret, avec ses hommes, veut mettre les pillards à la raison : un homme est blessé, le village brûlé. Finalement, les Pahouins demandent merci, restituent les objets volés et paient le dommage causé. La leçon était bonne.

***

Les jours suivants, je continue ma route de retour par



GABON. — La toilette a Mengong (ornement de tête) d'après une photographie.

un temps affreux. Partout, on voudrait cependant nous retenir. Le jeudi, nous quittons la descente du Woleu, pour remonter un de ses affluents, la rivière Abom, qui nous ramène vers le Nord. Pour la première fois, nous trouvons installés de vastes filets en demi-cercle; ils tournent autour d'un axe et *cueillent* littéralement dans l'eau le poisson qui passe. C'est notre carrelet très perfectionné, et absolument le genre de la Saltarella romaine. La rivière, encombrée d'arbres, est fort difficile. Bientôt nous ne pouvons plus avancer, et, laissant notre pirogue, nous gagnons, à pied, Esoun, groupe de dix villages, de la tribu des Esawong.

Bien que ce village, d'une propreté remarquable, soit le plus beau que j'aie jamais vu, nous le quittons pour rallier au plus tôt l'Expédition, après avoir confié notre embarcation au chef, qui nous promet d'en prendre soin. Pauvre Woleu, nous ne devions plus la revoir!

Le pays est charmant, et les petits villages d'Esam rappellent nos hameaux normands. Au contraire des habitudes fang, chaque maison, isolée, est entourée de splendides bananiers et d'un jardinet où la ménagère cultive quelques pistaches, quelques plants de tabac. Après avoir traversé les deux larges branches de Mvik, les deux villages d'Esoun et une série de marigots, nous arrivons à deux heures, après une étape de 17 kilomètres, à Mèngong, où nous attend le reste de l'expédition et où nous devons séjourner quelques jours.

***

Du 6 au 16 avril nous demeurons à Mèngong, remettant tout en ordre et explorant le pays, assez loin aux alentours. Mengong est, en effet, le centre d'une région fort peuplée, couvert de villages et de petits hameaux dans toutes les directions.

Les gens ont l'air d'y être plus habiles qu'ailleurs : certains poteaux de cases sont gentiment sculptés, les ornements ne manquent pas d'un certain brio.

***

Certains usages sont tout à fait particuliers au pays, celui-ci entre autres. Dès qu'un petit enfant, mais ceux-là seulement qui sont encore à la mamelle, a satisfait à la voix de la nature en évacuant... ce qu'il ne peut s'assimiler, chose que naturellement il opère n'importe où et en présence de n'importe qui, vite, on appelle le chien de la famille, *hou! hou! hou!* Il accourt, la maman lui présente l'enfant et, le bon serviteur, en deux ou trois coups de langue, balaie la place et nettoie son maître.

Toute la journée, les *hou! hou! hou!* retentissent. Je ne vois plus les chiens qu'avec horreur, et dire que chaque jour, on nous en propose à acheter! Les Pahouines de ce pays prisent fort cette viande et, pour rendre leurs chiens plus gras, les traitent comme on traite chez nous les bœufs, les moutons ou les chapons.



GABON. — Abeso, roi du Milong, chef a belle barbe; reproduction d'une photographie du P. Trilles.

Pour se débarrasser des parasites on emploie indifféremment la racine et l'écorce râpée du *Ngône* ou celle du *Pèp* (*monodora myristica*). En vingt-quatre heures, l'opération réussit radicalement. De plus, les fruits de l'arbre donnent un condiment estimé. On ne saurait demander mieux.

***

Tandis que nous demeurons ici, avec un temps absolument détestable, M. Foret achève de régler les palabres pendants, de dépêcher des messagers à M. Lesieur. Celui-ci s'est enfin mis en route; mais il a maladroitement pris le même itinéraire que le nôtre, au lieu d'en tracer un nouveau, ce qui eût été tout avantage. Par suite de son choix malheureux, il hérite de tout le mauvais vouloir qu'une expédition comme la nôtre laisse forcément derrière elle. De notre côté, les vivres commencent à manquer. Aussi le départ est décidé pour le 17 avril.

Nous célébrons de notre mieux le jour de Pâques (15 avril), par une messe solennelle et un *festin*! Dans un coin de cantine, le cuisinier avait découvert un vieux reste de farine jadis mouillée et à moitié dévorée par les charançons. Après l'avoir séchée au soleil, expurgé soigneusement les bêtes malfaisantes, et y avoir mélangé le dernier biscuit que nous possédions, il fit quelque chose qui ressemblait.... à quoi ! grand Dieu! n'importe, nous nous en sommes régalés, nous qui, depuis quatre mois, vivions de maniocs et de bananes et en avions devant nous encore une longue perspective.

***

17 avril. — Cinquante-six nouveaux porteurs ont été engagés. Avec ceux dont nous disposons, nulle charge ne restera en arrière.

A 7 h. 1/2, tout le monde est en route. Naturellement, le chemin est très accidenté; outre de nombreuses collines, il nous faut traverser successivement onze rivières. L'étape, quoique rude, est néanmoins assez courte. A 11 heures, nous sommes à Mékora, où nous nous arrêtons. Il nous faut prendre nos précautions pour ne voyager que le matin. A cette saison de l'année, invariablement le soir, il y a un orage ou une tornade.

De même que Mékong, Mékora est un centre important. Sur une seule route, dans la direction de Mvila, seize villages sont échelonnés sur une distance de dix kilomètres, et tous se touchent ou à peu près. Ils comptent chacun de 150 à 200 habitants en moyenne, sauf Ovang qui en a plus de 500. Le chef de Mékora commande à tout le pays : ses nombreuses alliances (il a plus de quarante femmes) lui assurent une grande influence, et pour nous montrer sa richesse, à toute heure de la journée, il vient à nous, couvert d'un nouveau costume, de pagnes neufs, d'autant plus riches que les étoffes européennes ont très peu pénétré jusqu'ici : le pagne d'écorce, de fabrication indigène, est en très grande majoriié. Nous sommes, en effet, ici, hors des voies de communications habituelles, entre deux grands fleuves, le Woleu et le Ntèm, dont le commerce ne s'écarte guère.

***

19 avril. — Abeso, le chef de Milong (*voir son portrait, p. 383*), est venu à notre rencontre. Son air sympathique et plus encore sa belle barbe le recommandent à l'attention : pour une belle barbe, c'est une belle barbe ; 1 mètre 44 centimètres! elle lui descend presque jusqu'aux pieds : il en est d'autant plus fier qu'il est rare d'en voir une pareille chez les Noirs!

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Un anonyme de Charmauvillers, diocèse de Besançon, demande de prières spéciales	62	»
M. Léon Loucheux, du diocèse de Cambrai	4	»
M. Biette, du diocèse de Cambrai	5	»
Un anonyme d'Iguerande, diocèse d'Autun, à ses intentions.	20	»
Anonyme de Strasbourg, intention particulière	100	»
Anonyme (*Echo de Fourvière*)	2.000	»
J. M. —	500	»
Anonyme de la Ricamarie. —	300	»
A. T. N. T. N. —	120	»
Mme veuve C. B. —	100	»
A. X. —	100	»
Divers anonymes —	260	80

Pour les missions les plus nécessiteuses (Sœur Archenault).

Une abonnée de l'Allier, demande de prières	50	»
Anonyme du diocèse de Vannes, demande de prières spéciales	20	»
M. l'abbé Pradère, du diocèse de Toulouse	4	»

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie Mineure).

Anonyme, diocèse de Poitiers	5	»

Pour les missions de l'Inde (Trichinopoly).

Mlle Marie Doucet, du diocèse de Langres	10	»

Pour les affamés de la mission de Trichinopoly.

Anonyme de Grenoble, remerciements au Sacré-Cœur	40	»

A M. Catesson, Malacca, pour ses catéchistes.

M. E. diocèse de Rennes, demande instante de prières	20	»

A M. Schloterbeck (Tonkin maritime), pour la fondation de la paroisse de Phu-Nho-Quan.

Anonyme de Grenoble, remerciements au Sacré-Cœur	40	»

Pour une petite Chinoise à baptiser sous le nom de Cécille (sœur Ricaud, Tché-Kiang).

Mme de Lapparent, diocèse de La Rochelle	5	»

Pour la léproserie de Gotemba (Tokio).

M. Lepître (*Echo de Fourvière*)	20	»

Pour les missions d'Afrique (R. P. Trilles).

D. A. C., prêtre du diocèse de Malines	138	30
Mlle Brun, de Montbrison (*Echo de Fourvière*)	5	»

A Mgr Bazin, Soudan français, pour la fondation de la mission de Saint-Jean l'Evangéliste.

Anonyme de Grenoble, remerciements au Sacré-Cœur	40	»

Au R. P. Vallès, Fort Alexandre (Manitoba).

Anonyme de Lyon	18	»

EDITION HONGROISE.

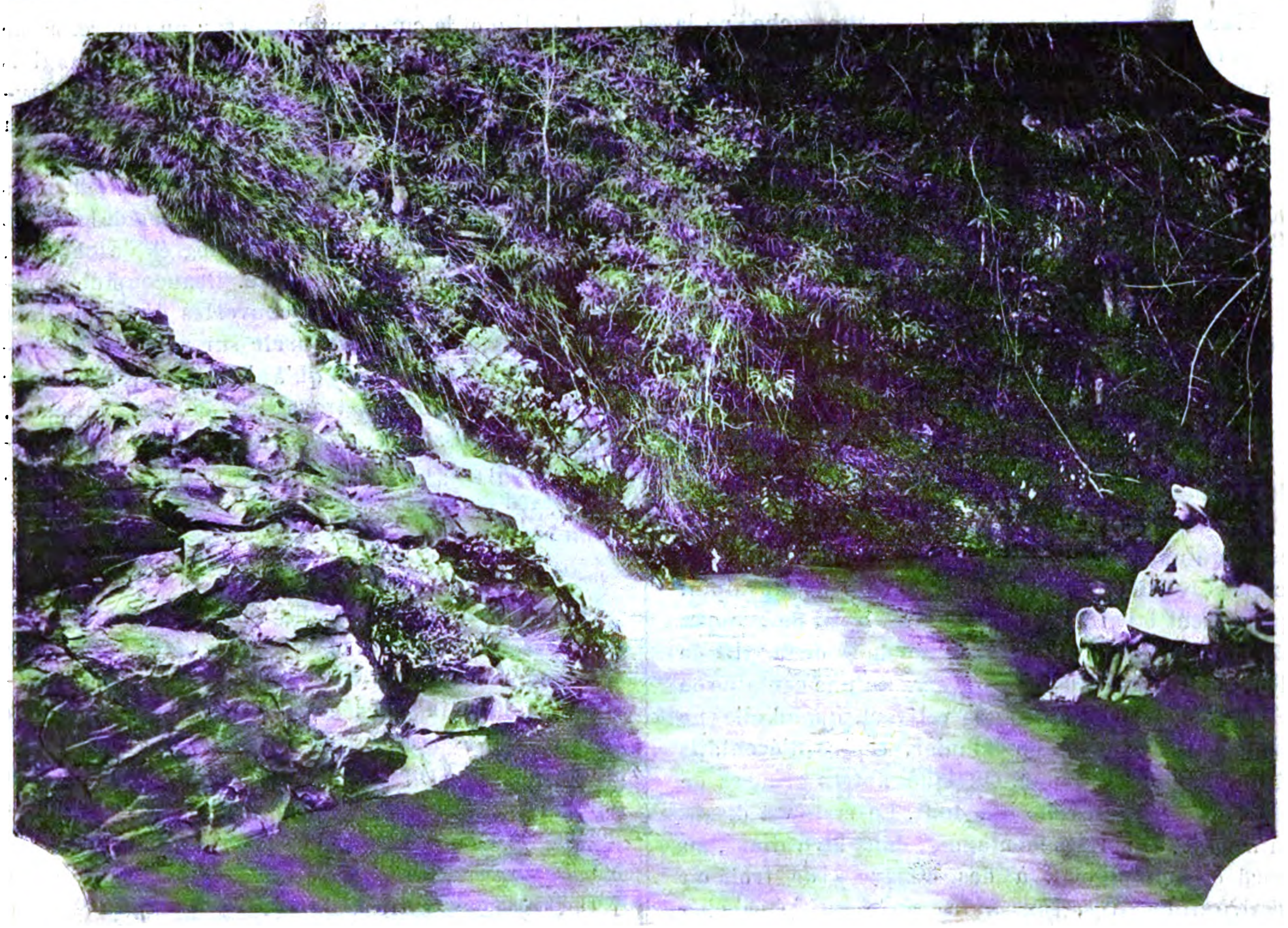
1er semestre de 1902.

Pour l'Œuvre	433	»
— les missions nécessiteuses (Afrique centrale)	82	»
— le R. P. Wchinger (Birmanie septentrional), pour ses lépreux	147	»
— les missions de Chine (Mgr Anzer)	109	»
— M. Corre (Nagasaki), pour ses catéchistes	24	»
— — — lépreux	7	»
— les missions des Indes (R. P. Antoninader)	13	»
— les affamés des Indes —	8	»
— les missions d'Afrique (Zambèze)	16	»
— les missions des Pères Jésuites au Zambèze	5	»
— les missions de la Patagonie septentrionale	6	»
— les missions d'Amérique —	5	»
— le baptême en Afrique, d'une fille sous le nom d'Anne (R. P. Léjeune	12	»
— la mission de la Nouvelle-Nursie (Australie)	3	»
Total	870	»

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



GABON (*Afrique équatoriale.*). — UNE CASCADE DANS LA MONTAGNE — LES CHUTES DE KÉ ; reproduction d'une photographie du R. P. TRILLES (voir p. 390)

CORRESPONDANCE

MISSION DE L'ILE RODRIGUES

Parmi les îles nombreuses qui forment comme une couronne autour de la « grande terre » de Madagascar, se trouve bien au loin, dans l'Océan Indien, un petit ilot, portant le nom de *Rodrigues*. Situé au-delà de l'île Maurice, il dépend de cette colonie au point de vue religieux comme au point de vue civil; il fait donc partie du diocèse de Port-Louis, dirigé aujourd'hui par un digne fils de Saint-Benoit, Mgr O'Neill.

C'est un très petit ilot, avec lequel les communications sont rares et difficiles. On y compte cependant 3.000 habitants, généralement bien pauvres et presque tous pêcheurs. Longtemps ils sont demeurés sans prêtres. Enfin, sur la demande de l'Evêque de Port-Louis, les missionnaires du Saint-Esprit, qui évangélisent depuis longtemps l'île Maurice, se sont dévoués au soin religieux de ces pauvres abandonnés : c'est leur mission spéciale d'aller, partout où on les appelle, au secours des âmes délaissées. Ils sont là deux Pères, exilés volontaires, au milieu de nous, sur un îlot lointain. La lettre suivante adressée à un prêtre de Clermont donnera une idée de leur champ de travail.

LETTRE DU R. P. BOURBONNAIS

Vous vous imaginez qu'à Maurice j'étais assez loin et qu'il ne m'était pas possible de m'éloigner encore. Détrompez-vous, je suis né voyageur sur la terre. Prenez une carte de l'Océan Indien, mettez votre doigt à l'Est de Madagascar sur le parallèle 19° 49', 28", 42"' de latitude Sud, et suivez jusqu'au 61° 17', 20", 24"' de longitude Est, vous trouvez un petit point comme une tache. — C'est Rodrigues.

Sur le globe terrestre, cette petite tache a 20 kilomètres de long sur 11 de large. C'est là que j'habite depuis le 15 août 1901. La flèche de la cathédrale de Clermont-Ferrand, près de laquelle vous êtes, est à 45° 46', 46" de latitude Nord et à 0° 44', 57" de longitude Est. Il y a donc entre nous une différence de 65° 36', 14", 42"' de latitude, vous, au Nord, moi, au Sud, et aussi une différence de 60° 32', 23", 24"' de longitude.

Mais si vous calculez le temps, vous trouverez 4 h. 5m 9s 21t 6/10. Vous êtes en retard et je suis en avance. Ce n'est que juste et il faut bien un dédommagement à mes courses. Si vous vous sentiez trop humilié d'être ainsi en retard, prenez vite le train jusqu'à Marseille, puis le vapeur des Messageries maritimes jusqu'à Maurice ; de Maurice, un voilier, le *Chocolate-Gial*, vous amènera chez nous ; nous vous recevrons pauvrement dans notre habitation, mais royalement dans notre cœur.

Mais regardez de nouveau la petite tache, ne la méprisez point. Elle est perdue, il est vrai, sur la mappemonde, mais c'est ma paroisse, car après tous les grades de la vie de collège, me voici curé-missionnaire, ou missionnaire-curé à votre choix.

Rodrigues, vu de 15 milles en mer, ressemble assez au *Gustave Zédé* à l'état de flottaison. Plus nous approchons, plus les montagnes s'élèvent ; les vallées se creusent, les coteaux se dessinent, les plantations apparaissent sans que l'on puisse distinguer toutefois les chemins.

∴

Il n'y a pas d'autres voies de communication, en effet, que des sentiers de cabris à travers les bois, les roches et la brousse. Ce que l'on décore du nom de route royale n'a pas un mètre et demi de large et n'est qu'une suite de côtes, de fondrières et de précipices rocailleux. « Les montures du club alpin, perdraient ici grec et latin. » Il n'y a pas de groupes de maisons bien importants ; en dehors de la villa de Port-Mathurin, vous ne trouverez qu'une centaine de cases en bois ou en paille de vetivert, quand elles ne sont pas en feuilles de latanier, espèce d'éventails d'un mètre de longueur. Quelques autres groupes de dix et douze cases et c'est tout. Le reste est disséminé partout sur les montagnes, dans les vallons, au bord des précipices, à des distances de trois ou quatre kilomètres, sans autre règle que le caprice, de ces braves gens fort éloignés encore de la civilisation parisienne. Cela ne manque pas de pittoresque ; il n'y a qu'un léger inconvénient : c'est que le bon Dieu a oublié de donner des ailes à ses missionnaires. Depuis longtemps je les réclame, mais je ne les vois pas pousser à mes épaules. Je m'en venge en prenant un gros bâton et, ne pouvant ressembler aux oiseaux, je deviens le tripède que la Chimère, je crois, proposait en énigme aux passants (cela du temps des Grecs).

∴

Mais assez sur ce sujet. La base de l'île Rodrigues est une roche basaltique, très dure et très cassante, qui au feu se brise franc comme du verre. La terre est variée, les chimistes y trouveraient tous les éléments, mais c'est surtout de l'argile noirâtre qui en séchant devient une poudre sans trop de cohésion, impropre à faire des briques et aussi assez pauvre en calcaire ; en certains endroits le sol est du tuf assez friable, mais pas utilisable pour bâtir.

Les montagnes principales sont le Mont Limon qui a 1.408 pieds anglais ; un peu plus bas, le mont Piton, Malartie, puis la grande montagne Gabriel et la Sainte Famille.

L'église et la cure sont bâties sur un contrefort de cette montagne, nous sommes à 886 pieds anglais 269m,639. C'est moins haut que la plaine du Puy-de-Dôme qui est à 388 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La végétation est assez forte lorsqu'il pleut, mais dans l'hivernage, où nous avons manque de pluie et avons jusqu'à 34 et même 35 degrés de chaleur, les plantes dessèchent bien vite. Beaucoup de montagnes sont naturellement couvertes d'un excellent foin. Mais on le laisse pourrir sur pied ; si les animaux le veulent ils n'ont qu'à aller le chercher. Pour le cueillir il faudrait travailler, or, les animaux, pense-t-on chez nous, doivent travailler pour l'homme, et non pas l'homme pour les animaux. Vous êtes en retard de quatre heures en Europe, vous le voyez bien !

∴

Le P. Siméon cultive les choux, les navets, les carottes, les betteraves et autres ingrédients de notre potager. Nous avons en grande abondance d'excellents et magnifiques légumes. Mais nous sommes à peu près les seuls à manger des choux et de la salade. Il faut être Européens pour absorber de semblables choses ! Nos montagnes sont couvertes de hautes herbes. On y voit le thé et surtout l'ayapana. Voilà ce qu'un être humain peut boire ou manger, mais vos légumes d'Europe, ici, c'est, aux yeux de tous, absurde.

Quelle est donc la nourriture de ces braves gens ? Mes hommes mangent du poisson le dimanche, le lundi, le mardi et le mercredi, et pour varier ils continuent le jeudi, le vendredi et le samedi mêmement, et encore du poisson salé et rance.

Mais que fait-on des bœufs et des cabris ? Notre bétail, nous l'embarquons et on va le vendre à Maurice où pour un bœuf on nous donne du coutil. Nous expédions aussi des haricots, de l'ail et du maïs. Nous ne faisons ni beurre ni fromage.

∴

Vous le voyez, les méridiens et les latitudes ne sont pas choses si indifférentes qu'on pourrait le croire. Les idées ne sont pas les mêmes partout. Exemple : J'ai vos photographies devant mon pupitre ; or, Joseph, mon domestique, me disait avant hier, que si, en France, vous étiez nègres et négresses, vous seriez assez jolis !

Notre île a d'autres beautés naturelles. Des récifs de corail l'entourent comme un anneau d'argent. Nous avons encore deux magnifiques cavernes avec stalactites et stalagmites. J'en laisse la description pour une autre fois.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués à Marseille pour le Nyanza septentrional : Le 10 mai : les Pères Grange (Antoine) et Lautour (Joseph); le Frère Dominique; les Sœurs Dosithée, Honorat, Concordia, Xavérine; le 10 août : les Pères Bresson (Eugène), Beauchamp (Eugène), Bringuier (Pierre), Brassac (Adolphe), Cadet (Léon), Dupupet (Célestin), Viven (Philibert) et le Frère Raphael.

Pour le Nyanza Méridional : Le 10 mai : les Sœurs Berchmans, Bibiane et Chrysostome; le 10 août : les Pères Conrads (Aloys), Lecoindre (Charles), Hurel (Eugène), Riollier (Armand) et le Frère Herménégilde.

Pour le Tanganyka : Le 3 juin : le Père Depaillat (Julien); les Sœurs Zoé et Rose; le 29 juillet : Mgr Lechaptois (Adolphe), Vicaire apostolique, les Pères Chapdelaine (Jean-Marie), Le Clainche (Joseph), Philippon (René); les Frères Camille et Théophile.

Pour l'Unyanyembe : Le 10 mai : les Pères Bringuier (Joseph) et Astruc (Paul), les Sœurs Laurent et Longin ; le 10 août : les Pères Martin (Ernest), Baldeyrou (Elie), Bonneau (Henri), Fischer (Nicolas) et le Frère Wiro.

Pour le Haut-Congo : Le 3 juin : le Père Simons (Alphonse) et la Sœur Canisius; le 29 juillet : le Père Maînferme (Joseph) et le Frère Stanislas.

Pour le Nyassa : Le 1er juillet : les Pères Larue (Etienne) et Honoré (Alfred); les Sœurs Monique, Geneviève, Alphonsine et Séraphine; le 29 juillet : les Pères Bellière (Maurice) et Dequeker (Louis), le Frère Sébastien.

Pour le Soudan : Le 5 août : les Pères Buchault (Almire), Hirgair (Joseph) et le Frère Mathurin.

Tous les Pères et les Frères ci-dessus désignés appartiennent à la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs).

Les religieuses appartiennent à la Congrégation des Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique.

INFORMATIONS DIVERSES

Beyrouth. — Nous empruntons à la *Terre-Sainte* les détails suivants sur l'élection du nouveau patriarche grec :

« Le siège patriarcal d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, après un veuvage de deux mois, par suite de la mort de l'Illusme Pierre IV, vient de recevoir un nouveau titulaire en la personne de Mgr Cyrille Géha, archevêque d'Alep, qui a été acclamé patriarche à l'unanimité par les archevêques et évêques de cette nation, réunis à Aïn-Traz, dans le Mont-Liban.



S. B. Mgr CYRILLE GÉHA, Archevêque d'Alep,
Elu patriarche grec-catholique d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem.

« Kyrillos VIII Géha, est né à Alep le 28 octobre 1840, de parents aussi distingués par leur situation honorable que par leur piété et leur attachement à la cause catholique. A l'âge de douze ans, il montrait déjà de l'attrait et des aptitudes si visibles pour le sacerdoce, que l'archevêque d'Alep, Mgr Athanase Toutoungi, l'attacha à sa personne, et voulut lui-même le former au service de l'autel. Il resta à cette école de vertu et de science plus de sept ans. A l'âge de vingt ans, il fut jugé assez mûr pour recevoir l'ordre du diaconat.

« Ordonné prêtre en 1865, il s'acquitta de ses fonctions avec tant de fidélité que l'archevêque le nomma son vicaire général.

« Le 25 mars 1885, il était élu à l'unanimité des voix archevêque de cette ville.

« Lors de la vacance du siège patriarcal, en 1897, Sa Sainteté Léon XIII le nomma vicaire apostolique patriarcal, et, au synode électoral qu'il présida le 20 février, comme un grand nombre des Pères du Synode dirigeaient vers lui leurs pensées pour l'élire patriarche, il s'opposa à leur projet de toutes ses forces et donna sa démission de candidat.

« Ce même siège étant venu à vaquer de nouveau, par suite de la mort de S. B. Pierre IV, d'heureuse mémoire, il fut de nouveau nommé vicaire apostolique patriarcal, avec mandat de convoquer et de présider le synode électoral.

« Ses mérites, sa piété, son esprit d'initiative et sa douceur le montraient comme le plus capable de monter sur le triple siège d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient. Aussi, dès la première séance, il fut pour ainsi dire enlevé par les Pères du Synode électoral, conduit en procession à l'église et acclamé patriarche à l'unanimité et sans procéder au vote par scrutin.

« En moins de vingt-quatre heures, chose inouïe dans l'histoire de nos Eglises d'Orient, Sa Majesté le Sultan daignait lui accorder par télégramme, la reconnaissance officielle et le grand cordon du Medjidié. »

Fidji. — Le R. P. de Marzan écrit de Lomary :

« Jusqu'ici nous avions connu les tempêtes et les cyclones, mais Dieu nous avait épargné les raz-de-marée; depuis quelques jours nous connaissons aussi cette épreuve.

« Le lundi de Pentecôte j'étais allé à Nadrala préparer l'ouverture d'une chapelle dédiée à sainte Anne lorsqu'on vint m'annoncer que les côtes de mon district avaient été envahies par la mer. Celle-ci s'était avancée jusqu'à un demi-kilomètre dans l'intérieur des terres.

« Nous n'avons pas de morts à déplorer parce que le fait s'est produit en plein jour, mais mes pauvres villages n'existent plus : les maisons ont été emportées et les récoltes détruites. Seule, une chapelle dédiée au Sacré-Cœur a été conservée; la vague s'est arrêtée sur le seuil de la porte comme si Dieu avait voulu montrer qu'il protégeait sa demeure.

« De toutes ces pertes, la plus sensible a été celle de ma baleinière. Elle était à terre pendant mon séjour à Nadrale; les flots l'eurent bientôt soulevée et portée avec violence vers le mur d'enceinte du village contre lequel elle se brisa. Comment désormais visiter mes malheureux chrétiens? Ils sont trop éloignés de ma résidence pour que je puisse aller les voir à pied, et, d'autre part, je n'ai plus de ressources, tout ayant été dépensé pour l'installation de mes écoles. N'y aura-t-il pas quelque lecteur des *Missions Catholiques* assez généreux et assez charitable pour venir à mon secours? Je fais appel aussi aux amis du Sacré-Cœur : c'est pour évangéliser des villages qui lui sont dédiés que je leur tends la main. »

UNE FÊTE AUX ILES MARQUISES

(Océanie)

Ce pittoresque récit, avec les photographies qui l'accompagnent, ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs. C'est une étude de mœurs, prise, pour ainsi dire, en instantané. Qui pourrait ne pas aimer ces grands enfants a la joie si franche et si naïve, et ne pas aider leurs missionnaires ?

LETTRE DU R. P. SIMÉON DELMAS, DE LA CONGRÉGATION DES SACRÉS-CŒURS (PICPUS).

Uapou (Iles Marquises), janvier 1902.

Je viens de bénir une nouvelle et belle église à Puamau, dans l'île Hivaoa.

Chargé de remplacer, en cette circonstance, Mgr Martin, retenu par la maladie à Atuona, je quittai mon île Uapou trois jours à l'avance, emmenant avec moi trois barques pleines de chrétiens. Tout en voguant au milieu de la nuit, une de ces baleinières se sépara des autres et, au lever du jour, ceux qui la montaient s'aperçurent avec stupeur que la planche la plus proche de la quille était fendue sur une longueur de trois mètres : l'eau entrait à gros bouillons, les malles nageaient! Ils appelèrent au secours; ce fut en vain, et, pendant dix-sept heures, ils durent lutter, seuls, contre le terrible élément qui, à chaque coup de lame, semblait vouloir les engloutir. Enfin, ils réussirent à panser, au moyen de lambeaux de chemises, la large et délicate blessure de leur esquif, et à 10 heures du soir, ils jetèrent l'ancre dans une anse tranquille d'Hivaoa.

« Nous n'avons pas même pu fumer! » telle fut la première parole qui s'échappa de leur bouche.

Aussi, avant toute autre chose, l'un d'entre eux s'empressa-t-il de frotter vigoureusement un morceau de bois contre le grand mât de l'embarcation pour en obtenir du feu ; ils allumèrent leurs cigarettes, après quoi ils finirent par se rappeler qu'ils n'avaient rien mis sous la dent depuis les premières heures du jour.

Le lendemain matin, 7 janvier, nos trois nacelles de nouveau réunies entrèrent ensemble dans la baie de Puamau, but du voyage.

La vallée et l'église de Puamau. — Réception des invités. — Préparatifs de la fête.

La vallée de Puamau, une des plus grandes de l'archipel, se déploie en amphithéâtre depuis la mer jusqu'à de gigantesques rochers de 600 mètres d'élévation qui la séparent du reste de l'île. Du haut de nos baleinières, elle était vraiment belle à contempler, sous les rayons du soleil levant, avec sa majestueuse église qui nous apparaissait brillante et parée comme une reine en un jour de triomphe.

En mettant pied à terre, nous trouvons le R. P. Jean de la Croix, venu au-devant de nous, ainsi qu'une bonne partie de son peuple, et tous les écoliers du Fr. Pierre de Ploërmel. Chemin faisant, nous admirons les préparatifs de la fête, guirlandes, oriflammes, travaux de terrassement énormes... Mais pourquoi et pour qui ces innombrables régimes de bananes suspendus jusqu'à la cime des cocotiers ? Et ces appétissants jambons placés à chacune des colonnes des hangars qui doivent servir d'abri aux invités?

— Tout cela, ce n'est rien, répondent avec orgueil les *Paahataï*, gens de Puamau. Vous verrez bien autre chose jeudi : cent gros habillés de soie rôtis au four, des tonneaux de popoï, des montagnes de fruits, du pain haut comme la maison !...

— Assez, assez, dis-je, vous m'effrayez ; jamais on ne fut plus généreux... Paahataï, gloire à vous !... Mais allons à l'église.

***

De style roman, surmontée d'un élégant clocher où deux anges adorateurs remplacent une horloge muette, percée de six hautes et étroites fenêtres sur chacune de ses faces latérales et d'une rosace au-dessus de la porte d'entrée, elle réalise l'idéal de nos belles églises des missions. C'est le chef-d'œuvre de nos frères convers, du tahitien Pauro et du peintre Predy, inspirés et guidés par Mgr Martin et le R. P. Jean-de-la-Croix. Deux arcs de triomphe l'encadraient gracieusement.

***

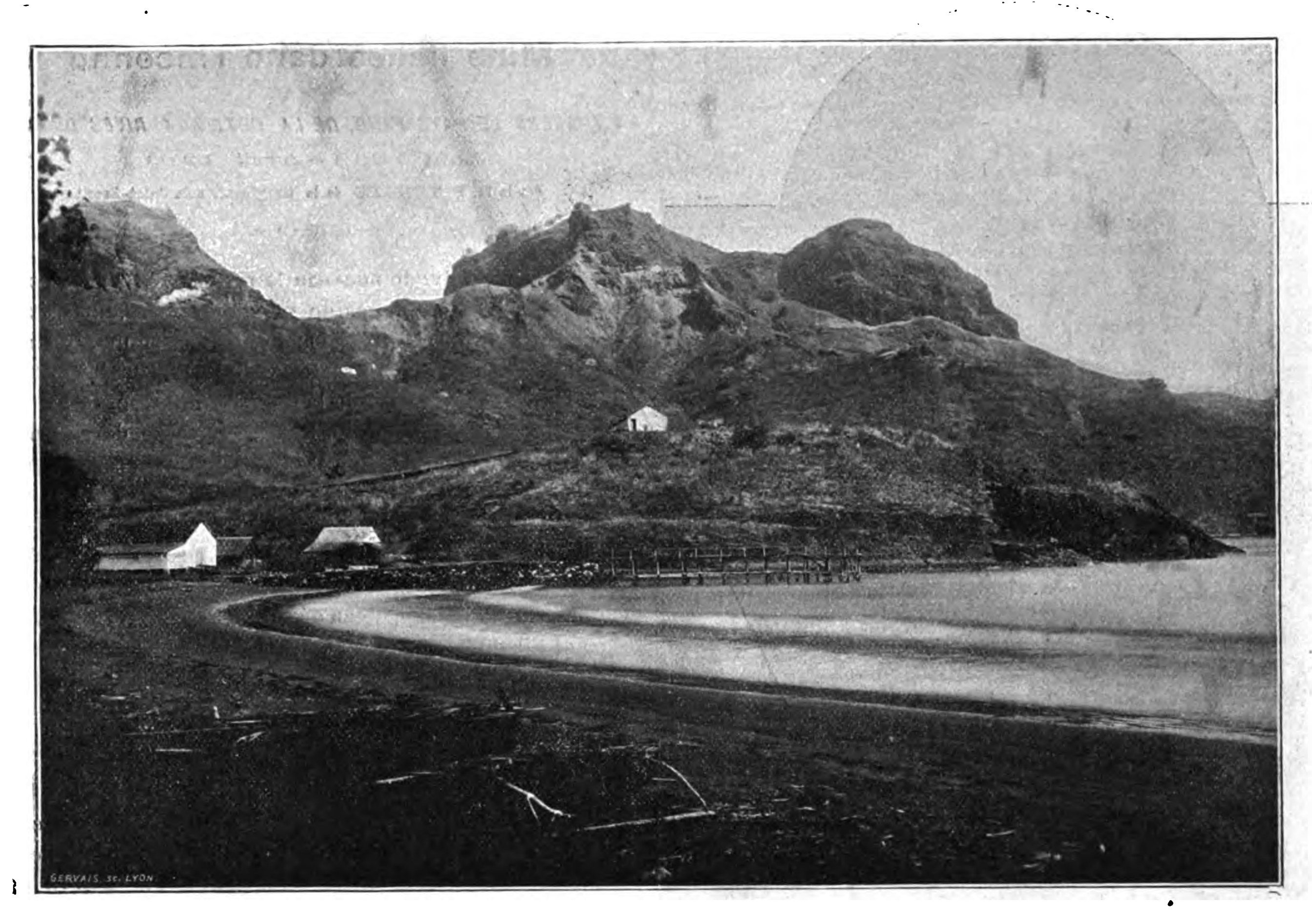
A l'intérieur, mes bons canaques tombent en extase devant les peintures qui décorent les murs et les milliers d'étoiles d'or qui brillent au-dessus de leur tête. Eblouis par tant d'éclat, ils se montrent naïvement les longues bandes multicolores que le soleil, en traversant les vitraux, projette sur leurs personnes et sur le pavé. Pour moi, j'admire la légèreté des quatorze colonnes qui semblent supporter tout le poids de la voûte, j'approuve fort l'installation des tribunes, et je me plais à considérer dans ses détails le maître-autel, où les statues du Sacré-Cœur, de la sainte Vierge et de saint Joseph me représentent les dévotions chères à notre famille religieuse. Levant les yeux plus haut, je remarque avec joie notre blason des Sacrés-Cœurs fixé, comme l'étoile polaire, à la tête de toutes les constellations invitées à rendre ici hommage au monarque des cieux.

Les Paahataï ont vraiment bien travaillé : leur nouvelle église est, sans contredit, la plus belle du vicariat, et ils ont eu raison d'inviter à la fête de sa dédicace tous les néophytes de l'archipel. Ceux-ci arrivent des quatre coins de l'île, conduits par leurs missionnaires ; il en vient même de l'île Nukuhiva, sur quatre embarcations, avec le R. P. Hyacinthe Méjean. A mesure qu'ils débarquent, on les conduit triomphalement à leurs « hôtels » respectifs, où ils ne se lassent pas d'admirer l'énorme quantité de nourriture qu'on leur destine.

Bénédiction de l'église de Puamau. — Offrande des vivres. — Danse de l'oiseau.

Le jeudi matin, 9 janvier, au premier appel de la cloche, toutes les peuplades, endimanchées comme pour un jour de





ILES MARQUISES (*Océanie*). — BAIE DE TAIOHAE (débarcadère) ; d'après une photographie envoyée par le R. P. DELMAS.

Pâques, se réunirent en un clin d'œil dans l'enclos de la mission. Sur la place de l'église, on ne voyait que des têtes serrées comme les pavés d'une rue. Trois à quatre cents chanteurs formant les premières lignes, se tenaient prêts à envahir le lieu saint à l'appel du clergé.

Ils attendirent longtemps, car ce ne fut qu'après avoir contourné l'édifice en l'aspergeant d'eau bénite à l'extérieur et à l'intérieur et chanté psaumes et litanies conformément au rituel, que je leur donnai le signal convenu. Alors les Paahataï en gens délicats et bien élevés, invitèrent leurs hôtes à entrer tout d'abord, au chant du cantique composé pour la circonstance : « *A tomo, a tomo :* entrons, entrons ». Quoiqu'on eût enlevé les bancs pour donner plus de place à l'intérieur, beaucoup de néophytes durent rester dehors : ils s'installèrent à la porte et aux douze fenêtres largement ouvertes, et s'ils ne purent tout voir, du moins eurent-ils la satisfaction d'entendre les magnifiques chants des six chœurs représentant les différents districts, ainsi que les harmonieux accords de la fanfare du Fr. Ancillain, et aussi sans doute quelque chose du sermon que je n'hésitai pas à leur adresser sur la grande solennité qui nous réunissait en ce lieu.

***

A 11 heures branle-bas général dans l'enclos. Les Paahataï s'apprêtent à offrir à leurs hôtes les victuailles du festin. Les voici qui s'avancent en bon ordre, portant, les uns de volumineux régimes de bananes enfilés sur de longues perches, les autres, des barriques de popoï, ceux-ci surtout les femmes et les enfants, des cannes à sucre en guise de palmes, ceux-là — *horresco dicere!* — une inondation de cochons rotis... de quoi nourrir toute une armée de Gargantua! Et il fallait entendre les clameurs de ce peuple en kermesse! Cependant sur le flanc de la troupe, un général se démenait, courait, gesticulait, criait comme un homme préoccupé d'affaires en péril. Tout à coup il s'arrête, lance à ses hommes un regard foudroyant qui les immobilise, et d'une voix de tonnerre, il les apostrophe par des stances bizarres, auxquelles il assure ne rien comprendre, mais qu'il a apprises de ses pères ; puis, quand il a fini, toute la troupe lui répond par un hourra formidable accompagné d'un saut en l'air que tous, même les plus chargés, doivent exécuter en signe de grande joie.

Aussitôt une chefesse entre en scène et commence avec une grâce merveilleuse la *danse de l'oiseau.* Ses mains étendues et ornées de plumes longues et fines représentent les ailes. Elle rode, elle plane, elle voltige, légère, rapide comme l'alouette ou le ramier. On dirait vraiment que ses pieds ne touchent pas la terre et que ses bras seuls la soutiennent en l'air.

Mais le convoi se remet en marche lentement, très lentement, jusqu'au moment où arrivés, tous se précipitent à la fois, jettent pêle-mêle leurs offrandes et se retirent à l'écart.

Après quelques instants d'un silence réputé solennel, les



ILES MARQUISES. — En costume de danse; reproduction d'une photographie.

préposés à la répartition des vivres s'avancent et proclament à haute voix ce qui revient à chaque missionnaire et à ses chrétiens; des majordomes en font immédiatement la sous répartition entre tous les indigènes, et gare à eux, si un seul d'entre eux ne recevait pas son content !..

Le soir, on leur distribua, en outre, 600 pains, 30 touques de biscuits, 30 sacs de riz, etc., etc. C'était beaucoup, mais nos indigènes ne trouvaient pas que ce fût trop : ils ont des estomacs élastiques; puis vraiment ils avaient besoin de bien souper pour se refaire un peu après avoir chanté comme ils l'avaient fait à la procession, au chapelet et au salut qui, avec un bon sermon du R. P. Orens, les avaient tenus en haleine durant toute l'après-midi. De plus ne fallait-il pas qu'ils se disposassent à la grande joute musicale qui devait clôturer cette magnifique journée ?

(*A suivre*).

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. **TRILLES**, de la Congrégation du Saint-Esprit

— Suite (1) —

Après avoir suivi de nouveau la rivière Lô, sur les bords de laquelle nous trouvons de nombreux silex, nous atteignons ses sources et escaladons à grand'peine une colline à pic qui nous amène à un plateau superbe, puis bientôt au village de Mimbamingal de la tribu des Esawong.

La rivière Ké, affluent du Bimvilleu, coule devant nous au fond d'un profond ravin. Suivant l'usage indigène, parfois dangereux, nous la passons juste à l'endroit où elle se précipite d'une hauteur effrayante et forme une magnifique cascade. Les noirs aiment fort utiliser ces sortes de ponts naturels. L'eau y est, en vérité, peu profonde ; mais la roche, usée par la masse d'eau qui passe sans cesse, est affreusement glissante, et de grandes précautions sont nécessaires. Un faux pas... et nous sauterions avec l'eau.

Nous arrivons à Milong, chez les Yebikon, juste à temps pour éviter un orage violent.

***

Milong est assez populeux. Quatre villages et une centaine de cases y sont agglomérés. Les rats y pullulent; nombre de nos hommes ont, durant la nuit, la peau rongée jusqu'au sang : leur sommeil est si profond qu'ils ne s'aperçoivent de la morsure que le lendemain. Leur fatigue et aussi le peu de sensibilité du Noir expliquent ce fait, incroyable au premier abord et que j'ai constaté maintes fois. Malheureusement, ces plaies, envenimées par la boue et les détritus putrides des chemins, deviennent vite de mauvaise nature.

A midi seulement, nous partons pour Endé, chez les Esatop. Après de nombreux villages, encore en construction, et où le maïs balance ses tiges, là où bientôt seront les rues, nous arrivons à notre étape ; les habitants y meurent de faim : les porcs-épics ont tout ravagé.

« — Mais pourquoi ne tuez-vous pas les porcs-épics ?

« — Oh ! nous avons bien essayé; il y en a trop!

« — Alors, mangez-les !

« — Mais nous ne faisons que cela depuis six mois! Tout le monde en a assez. »

Je les crois sans peine : un porc-épic, c'est très bon, mais dix, mais cent, mais tous les jours! Nous autres, qui depuis tantôt six mois, mangeons de la poule à chaque repas, en savons quelque chose !

***

La tribu des Esatop nous propose des porteurs à condition de passer par leurs villages. Comme ce chemin nous rapproche du Ntèm autant que l'itinéraire précédemment choisi, leur offre est acceptée, et nous quittons Endé pour nous diriger sur Andoum. A onze heures, par une route

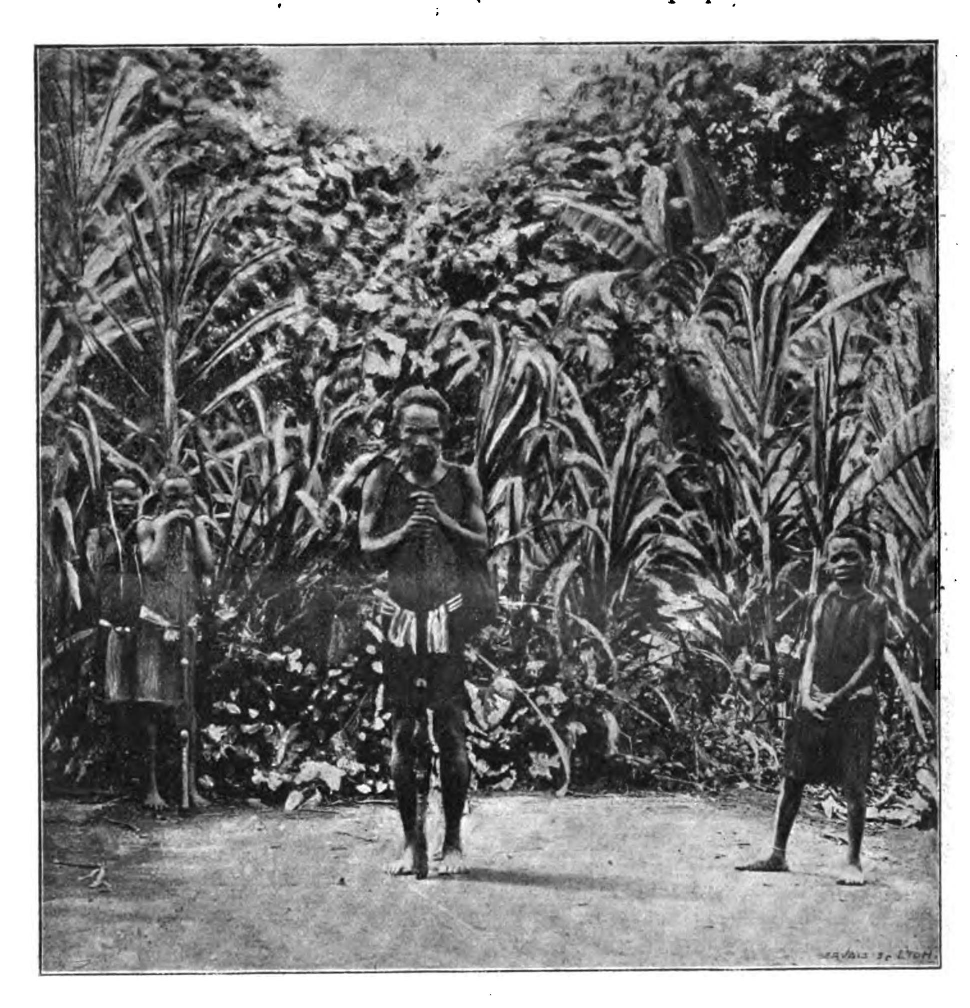
(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8 août et la carte p. 33.

superbe, nous arrivons à Téra, quatre kilomètres plus loin. La halte du déjeuner est décidée : nous allons repartir à midi. Celui qui nous eût dit alors que notre séjour à Téra se prolongerait plusieurs jours, nous eût bien étonnés !

Un des jours précédents, à Mékora, nous avions reçu un message de M. Lesieur, nous avertissant qu'on lui refusait tout porteur, qu'il était arrêté à Evinayoug et que nous devions, coûte que coûte, lui expédier nos propres porteurs et des porteurs indigènes. Comme je l'ai déjà dit, le choix d'une autre route et surtout un peu plus de hâte, d'énergie et de promptitude dans les décisions, eussent pu changer bien des choses. Peut-être le Congo espagnol serait-il demeuré à la France !

Quoiqu'il en soit, chemin faisant, nous nous occupions de lui recruter des porteurs, chose plus difficile qu'on ne le croit, vu la répugnance des Pahouins à s'en aller au loin et surtout au milieu de tribus noires hostiles, du moins peu hospitalières, chercher un Blanc et des charges auxquelles ils croyaient peu ou prou.

Le chef du village de Téra, interrogé s'il peut fournir des porteurs, dit qu'il le peut ; mais auparavant il doit consulter son frère, chef principal d'Andoum et de la famille. Nous l'attendrons donc et nous nous installerons dans ses cases ; avec les orages violents qui éclatent chaque jour, la tente est absolument insuffisante : on y vit dans une humidité perpétuelle.



GABON. — ETUTU, LE CHEF D'ANDOUM ; reproduction d'une photographie du R. P. TRILLES (voir le texte).

22 avril. — Etütü, chef d'Andoum, arrive le soir : c'est un petit bonhomme, à l'air énergique, mais affligé d'un tic nerveux de la bouche qui lui donne l'air de ruminer sans cesse. Ce tic, fréquent, est dû à l'abus de la cola : on en consomme beaucoup ici : la rose est plus estimée que la blanche et les deux sont interdites aux femmes.

Comme nombre d'autres interdictions, c'est simplement un calcul des hommes : ils monopolisent ce qui leur plaît davantage.

Etütü nous promet cinquante hommes : ils seront là dans deux jours, temps nécessaire à la préparation du manioc et de leurs provisions de voyage. Ce « minimum » m'inspire très peu de confiance !

Cette après-midi, ma voisine a mis au monde un superbe bébé : le matin elle était dans les plantations, au travail. Vers midi, sentant sa délivrance approcher, elle est rentrée chez elle, a appelé les matrones, et on l'a conduite, suivant la loi, derrière la bananeraie, à l'abri de tout regard indiscret. L'enfant est venu au monde ; une demi-heure après, je viens lui rendre visite : l'enfant est encore congestionné, un peu violet, non pas blanc comme on dit parfois, mais de couleur café au lait très clair. La mère, assise, travaille : le père est là, heureux. L'enfant a déjà reçu son nom : en mon honneur, on l'a nommé Minissé. A quelques jours de là, je devais l'envoyer au ciel, son nom lui avait porté bonheur !

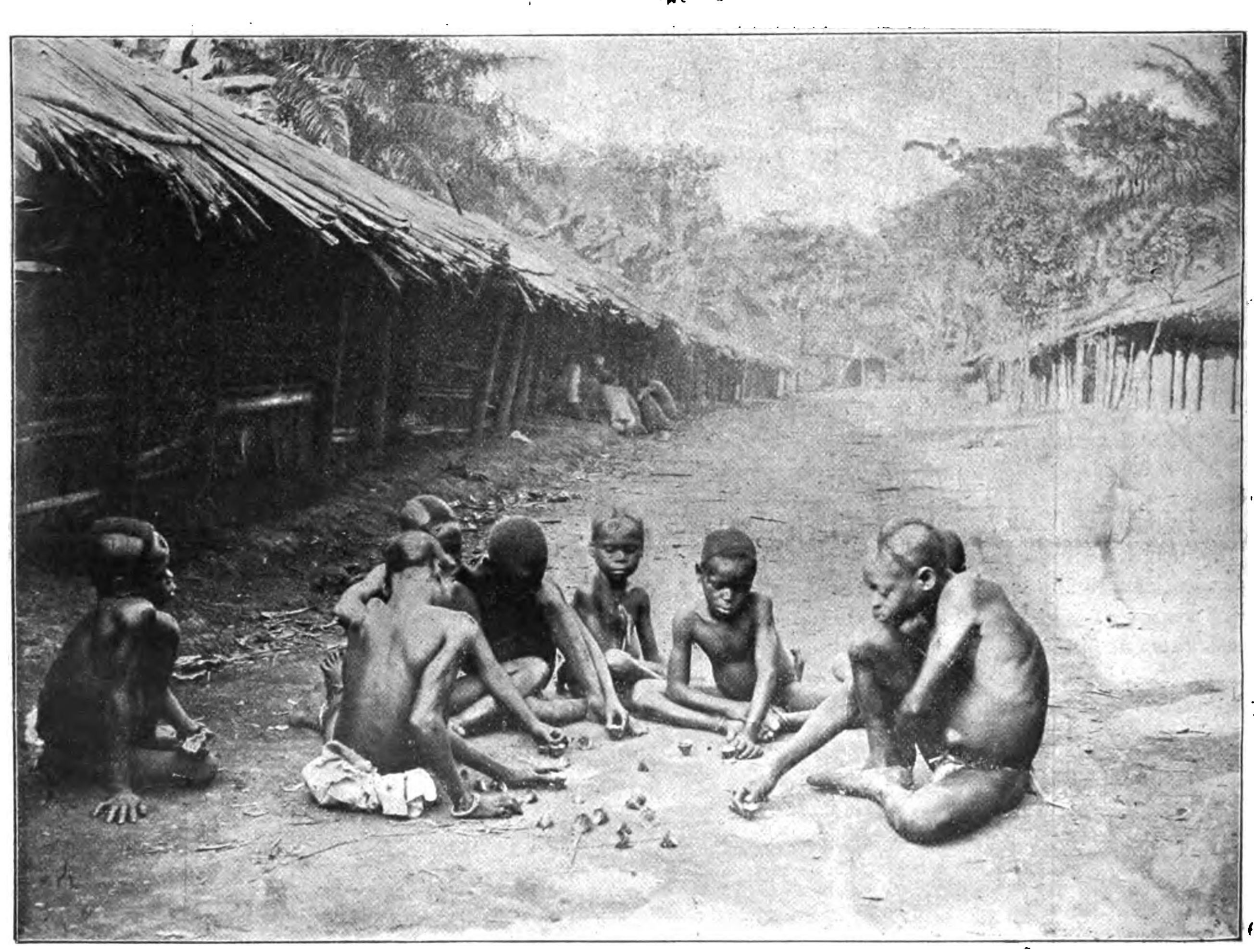
Lundi, mardi, mercredi 25. — Etütü nous arrive le mardi, demandant encore deux jours de répit. Ces délais sont mis à profit par nous pour relever le pays, mettre à jour cartes et journal. Il se fait ici une grande fabrication de cuillers et d'ustensiles en bois, creusés avec un certain art. Les Pahouins emploient à cet usage le bois d'un arbre nommé Ebam et le creusent, tandis qu'il est vert et tendre; en séchant, il prend un beau poli, semblable à celui du buis et devient très dur : un Pahouin ne marche guère sans sa cuiller pendue à son sac. L'Ebam, qui devient fort gros, serait susceptible de fournir un beau bois d'ébénisterie : le cœur de l'arbre devient noir en vieillissant et les veines en sont fort belles.

Toutes nos journées se ressemblent dans leur monotonie : néanmoins, comme nous sommes en pleine saison des pluies et que chaque jour les tornades font rage, nous attendons sans trop d'impatience, parcourant le pays, dressant la carte, notant les coutumes les plus curieuses. Cette manière de voyager est réellement intéressante et fort utile.

***

Hier, un groupe d'enfants jouait, devant une porte, à la toupie.

Le jeu diffère de celui de France et est beaucoup plus tranquille ; pour jouer, les gamins prennent l'extrémité pointue d'un très gros escargot, fréquent dans le pays, et



GABON. — JEU DE TOUPIES A TÉRA ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. TRILLES.

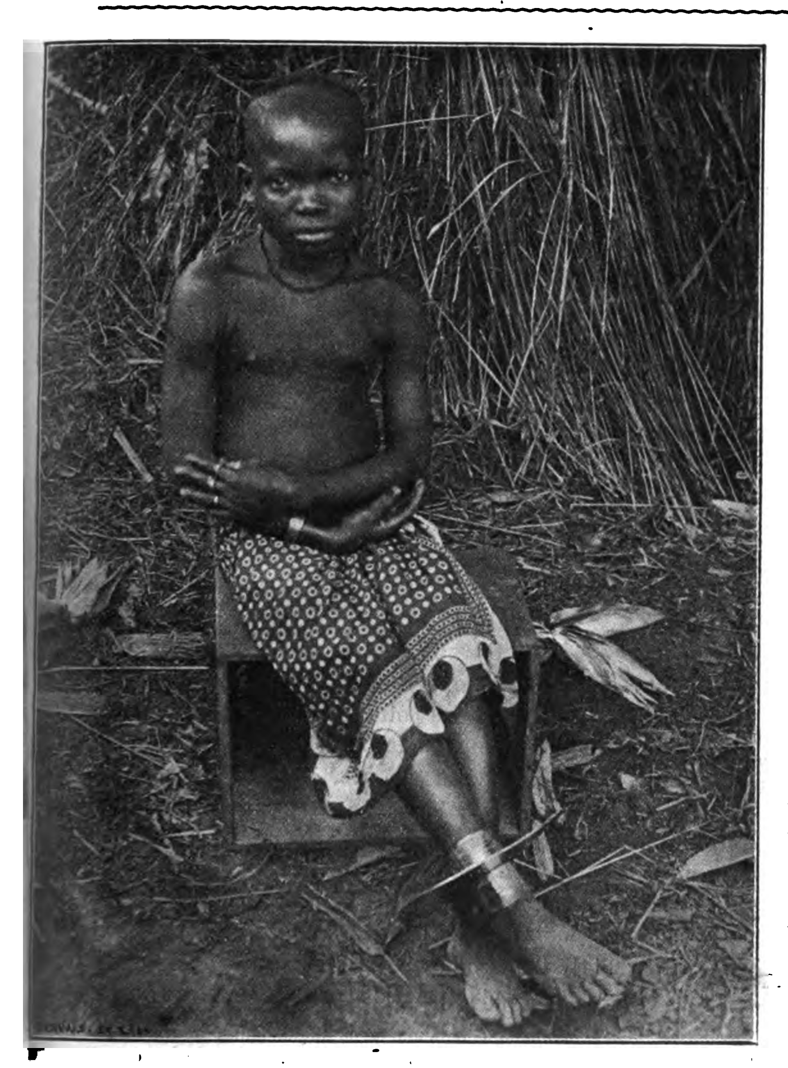
e taillent en forme de cône, long de 3 à 4 centimètres. Chaque enfant en a plusieurs. On trace un grand cercle par terre : d'un coup de doigt habile, un des joueurs lance le petit cône qui s'en va dans le cercle, tournoyant sur lui-même. Le suivant à son tour, lance sa toupie : si elle heurte la première et la chasse du cercle, il prend les deux cônes ; sinon un troisième joue à son tour et ainsi de suite. Mes bambins semblaient prendre à ce jeu un plaisir extrême.

***

Vendredi 27.— Nos porteurs retournent aujourd'hui en arrière chercher M. Lesieur : avec eux, ils emportent un important courrier qui n'est, hélas, jamais parvenu à sa destination.

Voici également notre ami Etütü ; il annonce pour demain l'arrivée de ses hommes, mais malgré toutes ses promesses, au départ il n'en aligne que dix-sept. Nous lui avions pourtant promis un beau fusil et des pagnes s'il accomplissait ses engagements. Mais allez donc vous fier à un Noir ! Nos hommes partis, nous n'avons plus qu'à attendre. En voilà pour au moins quinze jours. C'est énervant !

Un pic isolé domine le village : c'est le Mont Nkéna ; nous en faisons l'ascension. Bien qu'il soit peu élevé, du haut, la vue est étonnamment belle. On domine tout le pays, et en



GABON. — UNE ENFANT DE M'ILONG ; reproduction d'une photographie.

cercle, autour de nous, nous relevons plus de trente sommets, entre autres le Nsas, que l'on aperçoit dans l'extrême lointain. Nous y gagnons de pouvoir déterminer avec certitude les sources et le cours de la plupart des rivières dans un rayon de 20 à 30 kilomètres. Du haut de Nkéna, on croirait voir une immense carte étalée sous nos yeux.

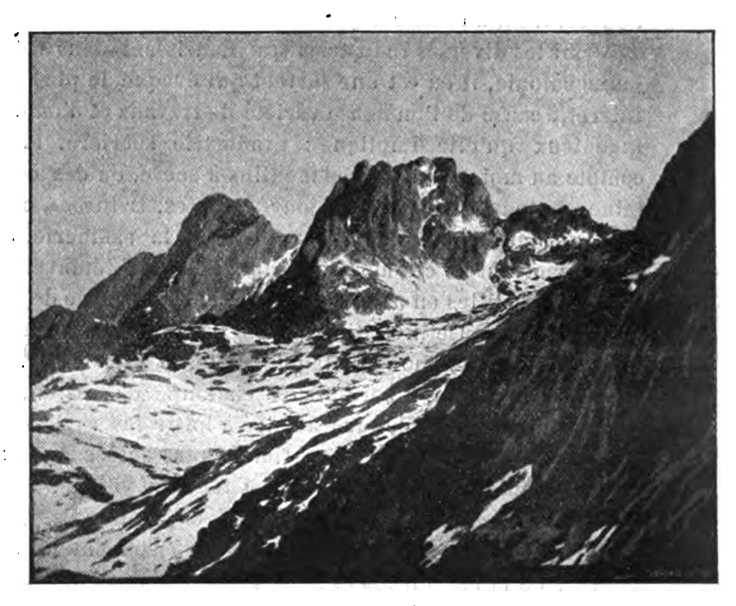
***

Si la vue est magnifique, la flore est particulièrement remarquable et se distingue absolument de la plaine. Pour la première fois, nous trouvons une scabieuse arborescente : Taramékône, le tabac des revenants, haute de trois mètres et plus, usitée contre la toux ; l'Esang-nzik, une liane à énormes bouquets de fleurs roses pressés les uns sur les autres ; le Ngwang, qui par son port et ses fleurs rappellerait un hortensia rouge ; le Nkarane, fougère très rare, à feuilles finement trilobées et que nos hommes recueillent précieusement. La laisser macérer dans l'eau, puis se laver dans cette eau, est un remède infaillible pour plaire aux dames !

Un magnifique cactus, à feuilles blanches veinées de carmin, à la hampe florale pourpre, se dresse sur les pentes les plus escarpées. Pour atteindre cette fleur très rare en nos contrées et perdue, hélas, depuis avec tout mon herbier, nous nous avançons jusqu'à l'extrême bord du précipice, nous traînant sur les pieds et les mains, car se tenir debout serait trop difficile avec une pareille pente. C'est imprudent au possible, mais la fleur est si belle !

Quelques oiseaux attirent également notre attention, les plus remarquables sont, sans contredit, un petit perroquet, habillé des plus vives couleurs, que le P. Tanguy a la chance d'abattre au plus haut d'un arbre ; puis un oiseau gris et blanc, orné d'une collerette rouge ponceau, pêcheur des endroits sombres et que distingue surtout la tête que ne couvre aucune plume, mais une sorte de casque de peau d'un rouge clair, un peu comme le vautour à tête chauve. Les Pahouins d'ici le connaissent peu, et ceux de la côte pas du tout.

Sur la demande instante de M. Foret, le P. Tanguy et moi, nous partirons demain reconnaître la route qui conduit d'ici au Ntèm ; ce relevé complètera bien la première partie de notre voyage. . . . . . . (*A suivre*).



GABON. — LE MONT TÉRA ; reproduction d'une photographie.

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Suite (1)

Adieux à Fidji — De Fidji à Samoa.

Ainsi que toutes les bonnes choses, mon séjour à Fidji fut de trop courte durée. J'aurais voulu visiter Vanua-Levu, Taviuni et Kadavu, comme le reste de l'Archipel ; mais où trouver le temps nécessaire pour une si longue tournée ? Ma vive sympathie pour les admirables confrères qui s'épuisent et se sacrifient dans ces lointaines stations eût sans doute été satisfaite ; mon ambition de voyageur eût cueilli quelques lauriers de plus et, certainement, ajouté à ma gerbe de connaissances géographiques et d'exemples

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18 juillet, 1er et 8 août.

édifiants, quelques beaux épis. Mais je ne pouvais oublier que mes loisirs étaient limités par de pressants devoirs, et que Samoa, l'aimable et délicieux Samoa, réclamait aussi sa part légitime d'attention.

Bon gré, mal gré, il fallait donc me résigner à quitter Fidji. Sans doute, pour me consoler de ne pouvoir achever le tour complet du Vicariat, la Providence me ménagea une fort agréable surprise, à ma rentrée à Suva, le 30 juillet. J'y appris, en effet, que Sa Grandeur, Mgr Vidal, avait revu ce Fidji, auquel il s'est dévoué avec tant de zèle et de courage; que sa santé s'était notablement améliorée; et que, après quelques jours de repos à Levuka, il espérait présider lui-même la Retraite annuelle de ses missionnaires à Loreto. Dès lors, mon programme fut arrêté.

***

Le surlendemain, je me rendais à l'aimable insistance du cher P. Rougier et retournais à Rewa, pour y assister, à l'ouverture d'un bazar fidjien.

Parmi les diverses industries qui fleurissent dans cette jeune colonie, il en est une surtout qui évoque le plus vif intérêt, à cause de l'immense variété de travaux et d'efforts ingénieux qu'elle implique : l'industrie sucrière. Fidji compte au moins *huit* de ces moulins à sucre, où des centaines de tonnes sont chaque jour écrasées, triturées, clarifiées et mises en sac pour l'expédition à la raffinerie. Le plus important de ces moulins, celui de Nausori, étant situé à quelques milles en amont de Rewa, je n'eus garde de négliger la gracieuse invitation qui me fut faite de le visiter. En compagnie de mon distingué pilote, le P. Rougier, je remontai la Rewa, à bord d'une chaloupe d'occasion, et après avoir une fois de plus admiré à loisir les ravissants paysages de cette région, nous fîmes notre entrée à Nausori. C'est plus qu'un moulin ; c'est tout un village, avec ses rues et ses magasins, ses villas et ses jardins. Pendant que nous examinons les alentours, voici justement un ingénieur de la manufacture. Nous lui demandons une permission qui est aussitôt accordée. Nous voilà aux bords du fleuve, devant le moulin. Des pontons chargés de cannes à sucre sont là alignés ; un employé les jauge et mesure le contenu. Cela fait, des ouvriers commencent à jeter quelques cannes sur une coulisse roulante, qui est mue de l'intérieur, et les amène lentement *à l'écraseur*, une énorme machine qui les réduit en pulpe. Les débris sont recueillis pour alimenter les fournaises. A son tour, la pulpe est conduite dans d'immenses cuves, puis distribuée par des pompes dans les divers réceptacles où elle doit être travaillée et rectifiée. Enfin une série de turbines s'en emparent et la réduisent à la densité et à la couleur voulues. Au sortir de là, elle est prête à faire connaissance avec le raffineur qui, à son tour, la triturera jusqu'à perfection. Telle est, en résumé, l'histoire d'un morceau de sucre. Mais, lorsqu'il arrive à sa forme dernière, que de poulies et d'engrenages, de feu et de vapeur, de machines et d'efforts humains, que de soucis et de sueurs il représente !...

Vingt minutes passées dans ce « purgatoire » me parurent longues, tant le bruit y est assourdissant, et la chaleur étouffante. Mais que penser des milliers d'êtres humains, ingénieurs et ouvriers de tout acabit, qui pour un vulgaire appât, se sacrifient ainsi aux plaisirs du genre humain.

Assurément, si Dieu lui-même leur demandait, pour le salut de leurs âmes, les mêmes sacrifices et les mêmes privations qu'ils s'imposent tous les jours pour courtiser Mammon, ils se croiraient indignement traités et insultés. Mais quelle mesure d'esclavage l'homme, Chinois, Hindou, Nègre ou même *civilisé*, n'accepte-t-il pas volontiers quand il s'agit d'une pitance à obtenir, ou de quelques livres sterlings à dépenser follement ?

Telles étaient nos réflexions à notre sortie de cette Babel industrielle où Anglais, Ecossais et Américains emploient à servir leurs fins des brigades de *coolies* qui viennent empester l'atmosphère des Fidji. Encore quelques générations, et ces peu désirables immigrants auront peut-être remplacé, dans ces archipels si souriants jusqu'ici, la noble et puissante race fidjienne ! Oh ! que la divine Providence empêche donc un pareil malheur !

***

Tout récemment, la nouvelle Confédération Australienne, inaugurant une singulière politique, s'est décidée à *écraser* Fidji sous des droits de douane exorbitants. Ce plan nouveau pourra ruiner l'industrie sucrière, et forcer Fidji à se rapprocher de la Nouvelle-Zélande, le seul marché important qui lui reste pour ses produits. Dans ce cas, les *coolies* pourront reprendre le chemin de Calcutta ou de Hong-Kong ; personne, à Fidji ne les regrettera.

Comme nous redescendions la rivière, un Mauricien, établi à Fidji depuis longtemps, nous tint compagnie et nous égaya par ses plaisanteries d'un style nouveau. Nous décrivant toutes les perfections sociales et intellectuelles de sa chère moitié, il était intarissable. A bout de comparaisons et d'hyperboles, il conclut ainsi d'un air solennel : Mes Révérends Pères, pour tout résumer, voyez-vous, ma femme, elle est *grammaticale !!!*

***

A notre retour à la mission, nous y remarquons une animation extraordinaire. De tous les coins de l'horizon, la population afflue apportant des vivres, des nattes, des poteries, des coquillages, des objets curieux. etc., etc.; sous l'ombrage la fanfare s'exerce à jouer ses beaux airs, sous la direction du Frère Macaire ; des groupes de jeunes gens préparent des danses fidjiennes ; la cadence de leur mouvement et leur pantomime sont tout-à-fait caractéristiques. Ici, on installe un tir à la cible ; là, un débit de *Kava* à six sous la grande tasse est improvisé ; plus loin, des jeunes gens vous offrent diverses boissons indigènes, des fruits fidjiens, que sais-je encore ? Bref, c'est le bazar qui s'organise rapidement sous l'œil inspirateur de la Rév. Mère Marie du Sacré-Cœur, des missionnaires et de leurs dévoués auxiliaires, Frères ou catéchistes.

Vers les 2 heures de l'après-midi, à un signal donné, la fanfare proclame l'ouverture du bazar par un air de circonstance ; j'y ajoute quelques mots..... et immédiatement, la grande foire commence. C'est un brouhaha, un tohubohu à humilier même Beaucaire. Dans la salle où a lieu la

vente, on se presse, on s'entasse à ne plus pouvoir circuler ni même s'entendre; néanmoins, il semble que cette apparence de désordre soit favorable aux affaires. Chacun, en effet, se hâte de choisir et d'acheter ce qui lui plaît, et l'emporte bien vite en lieu sûr. Quant aux pauvres Sœurs qui se sont installées à la table, elles sont littéralement assiégées : pas un réel Fidjien n'entend oublier sa tasse de thé et sa quote-part de pâtisseries.

Devinant mes intentions et mon embarras, un jeune catéchiste me montre de suite les divers articles qu'il supposait devoir me tenter, et, aussitôt que j'en ai fait l'acquisition, les met de côté. Puis, il me fait visiter à loisir chaque section du bazar. Je reste stupéfait de l'entrain de ces bons indigènes et de leur savoir-faire. Il est vrai qu'il s'agit de créer des ressources pour leur missionnaire, afin qu'il puisse continuer et achever la belle et spacieuse église qu'il a rêvée pour eux. Ceci explique leur enthousiasme et leur industrie.

***

Néanmoins, l'argent est rare à Fidji et, lors même que les meilleurs efforts seraient couronnés de succès et produiraient 2.000 francs de bénéfice net, que de journées semblables à celles-ci il faudra pour liquider la dette inhérente à leur grandiose entreprise. Mais ceci prouve au moins que nos chers missionnaires de Fidji s'ingénient pour faire fructifier les ressources placées entre leurs mains par leurs bienfaiteurs.

Je n'avais plus que cinq jours devant moi, je les consacrai à Suva même, où le R. P. Nicolas me fournit du travail et d'agréables distractions. Quel heureux site que celui de la résidence épiscopale! Avec la meilleure imagination du monde, il serait difficile d'en rêver un plus pittoresque et plus charmant. Niché au sommet d'une colline qui domine toute la ville et le port, encadré dans la plus luxuriante verdure où les manguiers, les bananiers, les orangers, les lataniers, les fougères, les *vasilis* au feuillage panaché des plus brillantes couleurs, et cent autres espèces se disputent le sol, admirablement organisé à l'intérieur, ce premier pied-à-terre de nos missionnaires de Polynésie est bien calculé pour leur donner, à leur arrivée, la plus agréable et la plus joyeuse impression. Sans doute, ils y retrouveront la simplicité, l'humilité et la cordialité qui sont le cachet des résidences maristes; mais la consolation d'y rencontrer des confrères y sera doublée du *sentiment* des progrès déjà acquis par leur zèle et leur industrie. Cette même mission fidjienne qui, durant les quinze premières années, avait produit de si maigres résultats, la voici maintenant en pleine ère de prospérité, avec son intrépide Vicaire-Apostolique, ses 25 missionnaires et leurs 14 magnifiques stations, ses 23 Sœurs, ses 17 frères enseignants et leurs 6 écoles, sans compter nombre de Sœurs et de Frères indigènes. Vienne le jour où la grâce divine fécondant l'apostolat de ses hérauts, dessillera les yeux des trop nombreux hérétiques qui peuplent ces belles îles et les rapprochera de notre sainte Eglise, nous serons prêts à les recevoir. A vous, généreux associés de la Propagation de la Foi, de hâter ce jour par vos prières et par vos sacrifices!

Nous sommes au 8 août. La veille, au soir, les jeunes gens catholiques de Suva m'ont réclamé une conférence sur les Maoris. Je ne pouvais me refuser à leurs instances, et j'ai, en conséquence, taché de les satisfaire. Toutefois, un « Nestor » quelconque, sans doute offensé par quelques-unes de mes allusions aux tristes exploits du protestantisme dans nos parages, publie une violente diatribe. Des amis entreprennent de me défendre en mon absence; mais le « Nestor » furieux, s'emballe tout-à-fait, et se mettant sous la protection de Voltaire et de Renan (ses deux *auteurs* français favoris), continue de plus belle ses attaques. Le public fidjien ayant flairé d'où venait l'orage ne s'en préoccupe plus, et je fais de même.

***

Voici, au matin, les RR. PP. de Marzan et Nicouleau venant de Lomary et se rendant à Levuka pour la retraite pastorale, Le premier me tiendra compagnie à bord du *Hauroto* qui va arriver de Sydney et se dirigera ensuite sur Ovalau et Samoa. Pendant que je récapitule dans mon esprit les souvenirs que je veux emporter de ma visite à Fidji, ces bons Pères s'efforcent de suppléer aux excursions que je n'ai pu faire, en me fournissant sur leurs districts tous les renseignements désirables. Le Père de Marzan qui s'est fait une spécialité d'étudier les traditions fidjiennes sur les origines du monde, est inépuisable sur ce sujet intéressant. Je puis ainsi établir bien des points de contact avec les traditions maories; et il devient évident pour moi que le Fidjien est une sorte d'hybride entre le Maori et le Papou ou Kanaque. Son langage, sa mythologie, ses coutumes et ses traditions; ses traits physiques et ses dispositions intellectuelles, tout porte une double empreinte.

***

Au milieu de nos dissertations ethnologiques, voici que le « *Hauroto* » entre majestueusement dans le port. Il nous faut bien vite plier nos bagages et faire nos adieux aux aimables confrères de Suva et Rewa. Un dernier « kava » nous permet d'échanger nos souhaits. Au revoir, Suva! au revoir! Puisse ta glorieuse destinée se développer paisiblement sous l'égide du Sacré-Cœur qui va désormais présider à tous tes mouvements et bénir tes vaillants efforts pour la conquête religieuse de Fidji!

Le « *Hauroto* », c'est encore la Nouvelle-Zélande qui l'envoie sur ces rivages!... Chaque mois, il s'y rencontre avec le « *Manapouri* »; l'un est parti d'Auckland, et l'autre de Sydney. Les passagers sont en nombre, et la cargaison des plus respectables. Le commandant Hutton est un type achevé de marin instruit et jovial; il connaît nos missions et nous témoigne beaucoup d'égards. Avec lui, tout honnête homme se sent tranquille et confiant; mais malheur aux coquins et aux « *blagueurs!!* »

En quelques heures, nous franchissons les 60 milles qui nous séparent de Levuka où nous devons nous arrêter deux jours. Ceci me permet d'aller saluer Mgr Vidal et de lui offrir, avec mes plus ardents souhaits pour que sa précieuse santé se rétablisse, mes plus sincères remerciments pour les joies de mon séjour dans ses domaines. A ses cô-

tés, je rencontre le R. P. Ephrem Bertreux, arrivé la veille de Taviuni. Je puis ainsi causer de Waïriki, cette autre mission modèle de Fidji, en tout semblable à Rewa pour l'organisation et les résultats. Une courte visite aux Sœurs Maristes me permet de juger de leurs besoins financiers pour achever leur groupe scolaire. Quelque âme charitable aura sans doute compassion des orphelins et enfants indigènes que ces pauvres Mères cherchent à mieux abriter !

BIBLIOGRAPHIE

Vie de la T. Rév. Mère Marie du Cœur de Jésus, née Euphrasie Barbier, fondatrice et première Supérieure générale de l'Institut des Filles de Notre-Dame des Missions, par M. l'abbé Coulomb. — Librairie Vic et Amat, rue Cassette, 11, Paris.— Un vol. in-8° de 786 pages.

L'Institut des Filles de Notre-Dame des Missions possède de florissantes maisons en Angleterre, aux Indes, en Océanie, en Amérique et coopère aux progrès de l'apostolat en ces diverses contrées par le plus précieux concours. C'est donc pour nous une obligation très douce de signaler à nos lecteurs la publication d'une biographie de la vénérable fondatrice.

Née à Caen en 1829, Euphrasie Barbier éprouva de bonne heure un grand attrait pour la vie religieuse. Elle s'engagea d'abord et demeura treize ans dans la Congrégation du Calvaire et c'est seulement en 1861 qu'elle se trouva amenée, par des circonstances providentielles, à créer à Lyon, sous l'inspiration d'un éminent religieux, le T. R. P. Fabre, deuxième Supérieur général de la Société de Marie, une Congrégation de religieuses missionnaires.

Il faut lire dans le beau volume de M. l'abbé Coulomb les détails si attachants sur les débuts, les développements, les épreuves de l'Institut. Car son ouvrage est non seulement l'histoire d'une âme admirablement sainte que Dieu avait prédestinée à enrichir son Eglise d'une famille nouvelle, mais encore l'histoire même de cette famille qui envoie l'élite de ses membres aux missions de l'Océanie centrale, de la Nouvelle-Zélande, du Bengale oriental et du Canada.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Remilly, diocèse de Metz 12 50
M. et Mme Delmas, diocèse de Perpignan 5 20
Au nom de Mlle Catherine Acbischer, de Saint-Antoine, Fribourg (Suisse) .... 100 »
En souvenir d'une défunte du territoire de Belfort .... 1.500 »
Constant B. de Niort, diocèse de Poitiers .... 5 »
Anonyme de la paroisse de Loup (Rhône) 2.270 35

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Archenault, Tché-Kiang)
Un prêtre du diocèse de Grenoble, en l'honneur de Sainte Philomène .... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (Les Amantes de la Croix, Nagasaki).
Anonyme du diocèse d'Autun .... 20 »
Anonyme du diocèse d'Autun .... 5 »
M. l'abbé Chaumet, de Paray-le-Monial .... 5 »
M. Mellis, du diocèse de Cahors .... 8 »
Mme Guyot de Salins, Nantes, demande de prières .... 10 »
M. Malengé-Debève, du diocèse de Cambrai .... 20 »
Anonyme de Bayeux, demande de prières pour défunts et pour conversions de quatre pécheurs .... 100 »

Anonyme du diocèse de Vannes, demande de prières spéciales .... 20 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. de Marzan, Fidji).
M. Dukalski, Riga 199 05

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie Mineure).
Mme la comtesse Dillon, Auch, demande de prières .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses de l'Hindoustan (Lahore).
M. Secher, du diocèse de Nantes, demande de prières .... 80 »

Au R. P. Héraudeau. Maduré, pour le rachat de cinquante âmes.
Mlle M. Fasné, diocèse de Metz, demande de prières pour défunts .... 50 »

A Mgr Pelckmans, Lahore, pour ses œuvres et ses orphelins.
Mlle M. Fasné, diocèse de Metz, pain de Saint-Antoine en actions de grâces .... 50 »

A Sœur Régina, Lahore, pour son orphelinat.
Mlle M. Fasné, diocèse de Metz 6 75

A M. Schlotterbek, pour l'église de Phu-Nho (Tonkin maritime).
Anonyme, diocèse de Lyon, demande de prières pour un défunt .... 20 »

Pour les Trappistes du Japon (Hakodaté).
Mme de la Chesnaye, diocèse d'Autun .... 7 »

A M. Matrat, pour l'érection d'une maison pour les Amantes de la Croix, à Nagasaki.
M. Chalubert, Angers, demande de prières .... 5 »
M. E., diocèse de Rennes .... 20 »
M. l'abbé Rowicki, Montpellier, demande de prières .... 15 »
H. M. Albi 10

Pour l'Œuvre nécessiteuse des lépreux (R. P. Beyzym).
Mlle Florence Jacob, diocèse de Namur .... 10 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour ses lépreux.
Produit d'une collecte faite à Tomsk (Russie), par Mme Stanislawska 158 15

Au R. P. Rascalou, Congo Portugais.
M. l'abbé Combes, diocèse d'Albi .... 5 »

A Mgr Vidal (Fidji), pour l'église du Sacré-Cœur.
In spem contra spem .... 5 »

Au R. P. Babonneau, îles Salomon, pour sa chapelle.
M. E. Riboud (*Echo de Fourvière*) .... 2 »

Au R. P. Cognet, mariste.
H.-V. L., diocèse de Montpellier .... 10 »

A Mgr Lamaze, Océanie centrale.
Mme Stanislawska (Russie), demande de prières 13 15

Mgr Leray, îles Gilbert.
Mme Stanislawska (Russie), demande de prières 13 15

A Mgr de Cormont, Martinique.
H.-V. L., diocèse de Montpellier .... 10 »

Pour les *Missions Catholiques* et la (Carte Prime).
In spem contra spem 2 fr. — Anonyme, 5 fr. — M. l'abbé Combes, 2 francs.

Edition anglaise:
2e trimestre de 1902.

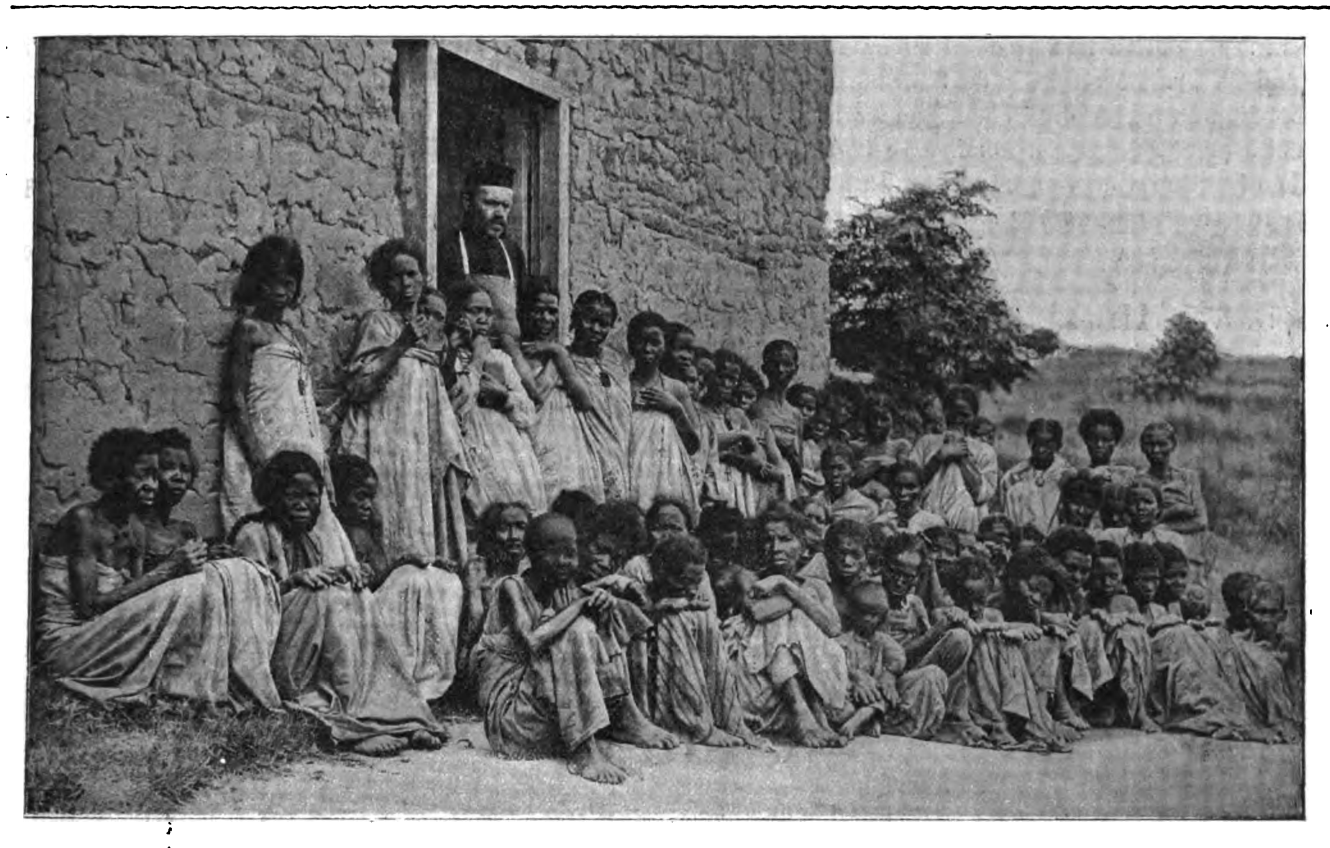
Pour l'Œuvre 653 80
— Mgr l'Evêque de Lahore .... 150 »
— Mgr l'Archevêque de Madras .... 125 »
— Mgr l'Evêque de Quilon .... 25 »
— les missions Etrangères de Paris en Chine (Mgr Choulet) .... 15 »
— les missions de Mandchourie (Mgr Choulet) 1 25
— M. Corre, (Nagasaki) .... 350 »
— M. Sauret, (Nagasaki) 153 10
— les missions de l'Ouganda 23 75
— le R. P. Mathieu, Natal 28 10

Total .... 1.525 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



MADAGASCAR CENTRAL. — LE R. P. BEYZIM, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, ET LES LÉPREUSES D'AMBAHIVORAKA; reproduction d'une photographie (voir p. 400)

CORRESPONDANCE

ASIE MINEURE

L'école catholique de Samsoun.

Ville importante de la côte septentrionale de l'Asie Mineure, à 300 kilomètres à l'ouest de Trébizonde, Samsoun est peuplée de 30.000 habitants, dont plusieurs centaines de catholiques. Aussi les Frères Maristes résolurent, en 1895, d'y créer une école qui donne aujourd'hui les résultats les plus consolants. On sait que tout un quartier de cette grande cité a été détruit, il y a quelques mois par un incendie (voir la grav. p. 399).

LETTRE DU FRÈRE RAPHAEL, DES PETITS FRÈRES DE MARIE

Les *Missions catholiques* ont publié, en 1896, un court rapport sur Samsoun et sur la fondation de l'école française de cette ville. Toutes les œuvres du bon Dieu sont marquées de la Croix! Mais qu'il sait bien ce qu'il fait : il nous envoie l'épreuve aujourd'hui, pour nous bénir amplement demain!

L'initiative de la fondation de l'Ecole catholique de Samsoun est due tout entière à nos respectables supérieurs de Saint-Genis-Laval. Nous n'avons reçu ni allocation gouvernementale, ni secours de personne. Forcés, presque *manu militari,* de quitter notre première habitation, que nous avions trouvée absolument vide de tous meubles : chaises, tables, lits, etc., après deux mois de résidence, et après avoir dû abandonner trois autres locaux en un mois, nous avons fini par nous loger dans un bâtiment que personne ne voulait occuper, et où on nous a laissés relativement tranquilles, durant cinq années, non sans vitres cassées. Aujourd'hui, grâce aux dons de bonnes âmes françaises, nous sommes chez nous, bien modestement logés; mais si nous n'avons pas le confort oriental, nous avons le nécessaire, et il nous suffit.

Au début, en 1895, nous étions 3 Frères pour 17 élèves; actuellement nous sommes 9, et nous avons reçu plus de 100 inscriptions. Un de nos Frères, venant du Cap et d'Aden, où il a séjourné trois ans au sud de l'Afrique et sept années dans l'Yémen, professe ici l'anglais, pour enrayer l'engoûment des Samsounais pour le grand collège protestant de Marsivan.

***

On trouve dans notre école des élèves de toutes les opinions religieuses: 22 catholiques, 65 orthodoxes ou grégoriens, 2 juifs, 2 protestants et 4 musulmans. Tous les élèves chrétiens répondent aux prières faites en classe et, pendant qu'ils les récitent à haute voix, les enfants infidèles ont une tenue très édifiante.

Je vous avouerai que j'aime les Turcs, malgré tous leurs vices, parce que, sans ostentation, ils ont le courage de faire foin du respect humain : ils prient en pleine rue, à genoux et le front en terre. S'ils sont infidèles, ils sont certes bien loin d'être païens, car ils détestent ceux qui ne croient pas en Dieu.

Mes Frères ont eu la bien légitime curiosité d'entrer dans la grande mosquée de Samsoun, et ils ont été fort impressionnés du sérieux que les musulmans mettent à prier; un grand nombre se trouvaient là, sous la direction d'un *imam*, qui récitait les prières et que tous les assistants répétaient après lui.

∴

J'ai trouvé le Coran à la bibliothèque de Samsoun, j'ignorais que les lois de l'Eglise en défendent la lecture aux catholiques; je vous assure que j'y ai relevé d'excellentes maximes, dont je tire moi-même bon profit; ainsi les suivantes :

« La chose qui plait le plus à l'homme est justement celle qui lui est interdite.

« Méfiez-vous de la méchanceté de l'homme à qui vous avez fait du bien.

« La patience est encore plus puissante que le feu.

« Le pardon est le caractère des grandes âmes.

« Le sublime du beau, c'est d'aimer l'âme.

« Le bon Dieu est avec ceux qui souffrent en patience.



ASIE MINEURE. — PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU, A SAMSOUN; d'après une photographie envoyée par le Frère RAPHAEL.

« Il y en a beaucoup qui sèment pour eux ce que d'autres moissonnent.

« L'amitié est un cœur ouvert, où on lit de près et de loin. »

⁂

Le plus consolant pour nous, c'est que, prêchant beaucoup plus par une vie exemplaire que par de longs discours, nous sommes persuadés que nos courts catéchismes font grand bien; nous n'avons jamais été écoutés, nulle part, avec autant d'attention.

Mais, toutefois, nous évitons de faire du prosélytisme à son de grosse caisse et de parler des points de dissidence entre l'Eglise schismatique et la nôtre. Si nous touchions à ces questions, nous serions lapidés ou jetés à la mer par les orthodoxes : ils sont persuadés que nous sommes dans l'erreur, depuis que le *Filioque* a été introduit dans notre *Credo!*

Nos enfants ayant un culte singulier pour la Sainte Vierge et ses images, nous leur en parlons tous les samedis et les veilles de ses moindres fêtes. Nous tâchons de leur donner l'exemple des vertus chrétiennes, de la douceur dans les rapports, de la résignation dans l'épreuve.



ASIE MINEURE. — LE FAUBOURG INCENDIÉ DE SAMSOUN ; d'après une photographie envoyée par le Fr. RAPHAEL (voir *la Correspondance*).

Pauvres enfants! ils n'ont jamais reçu d'instruction de leurs prêtres, très ignorants eux-mêmes; ils n'en reçoivent pas d'autre que celle de l'exemple. Les petits Grecs viennent au monde pour faire tout comme leurs parents, c'est-à-dire pour vivre extérieurement en chrétiens ou en indifférents, selon que ceux-ci pratiquent ou négligent leurs devoirs religieux.

Nous demandons tous les jours au bon Dieu qu'il éclaire de ses lumières ce pauvre peuple égaré et le ramène à la vraie foi, selon le vœu de notre Très Saint-Père le Pape Léon XIII.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le Saint-Père a reçu dernièrement en audience particulière Sa Béatitude Mgr Emmanuel Thomas, patriarche chaldéen de Babylone.

— Le 14 août est arrivé à Rome Sa Béatitude Mgr Ignace Ephrem II Rahmani, patriarche syrien d'Antioche. Il était accompagné de Mgr Michel Baccaoche, archevêque syrien de Damas. S. S. Léon XIII les a reçus en audience le 15 août.



ASIE MINEURE. — ÉCOLE FRANÇAISE DE SAMSOUN; d'après une photographie envoyée par le Fr. RAPHAEL (v. p. 397).

INFORMATIONS DIVERSES

Tché-Kiang (*Chine*). — Sœur Archenault, Fille de la Charité, nous écrit de Hang-Tchéou :

« Dans l'extrême nécessité où je me trouve, vous me permettrez de recourir à votre charité dont j'ai éprouvé les effets en 1897. Après les angoisses de l'année dernière, d'autres épreuves sont venues nous attrister. D'affreuses maladies, de terribles inondations, ont fait d'innombrables victimes et les survivants sont réduits à la plus affreuse misère; le riz et les denrées les plus nécessaires à la vie sont hors de prix par suite de l'exportation pour le nord.

« Sachant combien vous êtes accablé de demandes, j'ai hésité à m'adresser à vous ; mais, c'est bien le cas de le dire, la faim fait sortir le loup du bois, car, sans compter 300 personnes dans la maison, enfants et malades de toutes sortes, que de pauvres nous arrivent !... »

Tonkin central. — Le R. P. de Munagorri, dominicain, nous écrit de Thai-Binh, le 24 mai 1902 :

« Thai-Binh est la ville principale d'une des plus importantes provinces du Tonkin; elle possède plus d'un million d'habitants, en grande majorité boudhistes. Partout on rencontre des pagodes, tandis que le seul vrai Dieu est méconnu.

« La bonne volonté ne manque pas à notre petit troupeau; nos chrétiens sont zélés à propager la gloire de Dieu; mais ils sont pauvres. Jusqu'ici la ville ne possède encore qu'un hangar pour célébrer la sainte messe.

« Je voudrais élever à Thai-Binh une église digne de la ma-

jesté du Divin Maître, pour arracher au démon les milliers d'âmes qu'il tient sous son despotique empire. Elle sera consacrée au Sacré-Cœur de Jésus.

« Nous faisons des vœux pour que la générosité des fidèles seconde nos efforts. »

Madagascar central. — Nous avons publié, l'année dernière, dans notre numéro du 22 mars 1901, une lettre du R. P. Jean Beyzim, jésuite polonais, directeur de la léproserie d'Ambahivoraka. Les touchants détails donnés par le vaillant religieux lui ont attiré des marques de sympathie dont nous sommes heureux et dont nous remercions nos lecteurs. Le nouvel appel que nous faisons en sa faveur et les quatre gravures que nous reproduisons aujourd'hui lui vaudront, nous n'en doutons pas, de non moins précieux témoignages d'intérêt. Les besoins de la léproserie sont extrêmes. Cent cinquante malades sont à la charge du Père. L'entretien de chacun d'eux n'est que de 12 francs par mois, soit 140 francs par an; mais ce chiffre, multiplié par 150, forme un total considérable.

Voici quelques lignes bien émouvantes que nous détachons d'une lettre du R. P Beyzim à l'un de ses confrères :

« Savez-vous que je lis les *Missions Catholiques* avec grand intérêt, mais aussi avec frayeur : de tous côtés on demande des secours; partout la misère se fait sentir. Il y a certainement bien des âmes charitables; mais combien de nécessités! Or, chez moi la misère va croissant, je me creuse la tête pour trouver le moyen d'empêcher mes malades de mourir de faim: Je partage ma portion de riz avec ceux qui en ont le plus besoin; mais c'est trop peu : c'est comme si un chien recevait une mouche pour son déjeûner. Tout cela me fait mal.»

Rappelons les belles paroles par lesquelles le vénérable missionnaire terminait la lettre que nous avons publiée de lui :

« Puis-je espérer qu'on voudra bien venir au secours de mes chers clients en m'envoyant quelques aumônes? Moi, je leur ai tout donné; je me suis donné à eux corps et âme. J'aurai la lèpre, je mourrai; mais la Sainte Vierge leur enverra un autre Jésuite polonais et tout ira toujours. »



MADAGASCAR CENTRAL. — LES ENFANTS DE LA LÉPROSERIE D'AMBAHIVORAKA; reproduction d'une photographie.

UNE FÊTE AUX ILES MARQUISES

(Océanie)

Par le R. P. Siméon DELMAS

Suite et fin (1)

Concours de chant.

Il était déjà nuit, lorsque je m'installai sous la véranda du presbytère, en compagnie des Pères et Frères, des gendarmes et des colons, pour présider à ce fameux concours de chant, le premier sans doute qui ait eu lieu dans nos îles. Du haut de nos tribunes, nous assistâmes à l'embrasement de notre enclos : à mesure que les lampions s'allumaient dans les ténèbres, il semblait que des étoiles fussent descendues du ciel pour venir éclairer la scène.

(1) Voir le numéro du 15 août.

Soudain des voix se font entendre : ce sont les *Naïki*, chargés d'ouvrir le feu ; c'est justice puisque, les premiers, ils ont inauguré les *himénés* dans l'archipel. Après eux, nous entendons les *Tui*, qui se signalent par leur entrain tout guerrier ; puis les *Uaïvi*, non moins dignes d'éloges.

Mais que chantent les *Moéa?* n'est-ce pas un *nani*, mais un *nani* baptisé, un *nani* chrétien, comme qui dirait un « blasphème pieux », une « bacchanale modeste »!... Il y a quarante ans, on jugea sévérement la nature des *nani*, et la sentence fut terrible : *chant superstitieux, démoralisateur!* Avec la transformation qu'on lui fait subir depuis peu, — c'est du moins une tentative — de bonnes paroles sur des airs mal famés, il y a lieu d'examiner à nouveau. Tels poissons ne se laissent prendre qu'à telle amorce, et je connais tels vieux Canaques, insensibles à l'éloquence d'un

Bossuet, qui sortiraient du tombeau aux premiers accents du *nani*. Si, en mordant à l'amorce, ils finissaient par se laisser prendre à l'hameçon !... La question est délicate, quoique au fond je me dise à moi-même : Qu'importe la couleur de la vache, si elle donne du bon lait ?

Viennent ensuite les Paahataï. Ah! du coup, par leur nombre et leur harmonie... honneur à tous les autres; mais à eux la palme ! Mille compliments surtout à Pauro, leur coryphée, le constructeur de leur église !

Les *Moéa*, jaloux, se lèvent et, au nombre de quatre-vingts, provoquent d'enthousiastes acclamations par la brillante exécution d'un magnifique chant français.

« Bis », leur crions-nous de nos tribunes. Mais d'autres protestent que c'est leur tour et, sans tenir compte de nos désirs, commencent bruyamment un *himéné* destiné à les couvrir de gloire. Les *Moéa* se relèvent et, plus vigoureusement encore que la première fois, ils attaquent le chant patriotique qui leur a valu tant d'honneur. Nous nous levons nous-mêmes, électrisés par cet élan de nos néophytes. Malheureusement les trois autres chœurs, se croyant perdus s'ils n'entrent aussitôt en scène, se mettent à chanter, chacun de son côté, produisant une cacophonie, un tintamarre digne de l'enfer. Toutefois, sur un signe des missionnaires, les voix se taisent, le calme se rétablit, chaque district chante à son tour, et nous prodiguons largement les bravos que tous ont à cœur de bien mériter.

Sous le charme de cette sérénade variée, le temps s'écoule rapidement, et lorsque, après avoir applaudi les « Montagnards » allégrement chantés par les Naïki, je consulte ma montre, je constate avec surprise que minuit est déjà passé. Vite, une voix entonne l'hymne à l'Ange gardien ; tout le monde poursuit en chœur ; on ajoute un *Ave Maria*, et chacun se retire pour aller prendre un repos d'autant plus nécessaire que la journée qui suit doit être presque aussi fatigante que celle qui vient de finir.

Funérailles d'une chefesse. — Visite aux lépreux. — Adieux.

Nous eûmes, en effet, le lendemain, outre la messe et l'érection solennelle du chemin de la croix dans la nouvelle église, les funérailles d'une grande chefesse de Puamau, la visite des lépreux du district et le soir, après souper, une seconde séance musicale consacrée aux chants d'adieu.

La présence de cinq missionnaires et de tant de néophytes permit de donner aux obsèques de la défunte une splendeur inconnue jusque-là, ce qui fit la plus heureuse impression. Il semble même que le démon s'en soit un peu ému et qu'il ait essayé de tourner à mal cette manifestation imposante. Comme nous nous rendions au cimetière, des femmes à demi-païennes crurent qu'elles allaient pouvoir exécuter, sous les yeux de nos chrétiens, les danses funèbres autrefois de rigueur en pareille rencontre. Le P. Jean-de-la-Croix les arrêta d'un geste ; mais une protestante continua à se démener et à hurler avec tant de rage que les trois à quatre cents voix de nos chrétiens en prière n'arrivaient pas à dominer ses cris perçants. Arrivés auprès de la fosse, une chrétienne d'Atuona la saisit, lui mit en main le goupillon et l'invita à jeter de l'eau bénite sur le cercueil. Elle obéit gentiment ; mais à peine eut-elle rendu le goupillon, qu'entrant dans le paroxysme de la fureur et s'échappant des mains qui la retenaient, elle se précipita violemment à terre, au risque de se casser le nez ou de s'aveugler. Un chant funèbre, modulé par tous les assistants, finit par couvrir les dernières lamentations absolument factices de cette malheureuse, dont chacun détournait les yeux avec pitié. Des scènes semblables se renouvellent encore de temps en temps dans le groupe Sud-Est.

***

J'ai parlé plus haut d'une visite aux lépreux. Hélas! à côté de la plupart de nos villages, nous trouvons désormais les misérables huttes de ces pauvres infortunés. Il en est ainsi notamment à Puamau. Si près d'eux, nous ne pouvions célébrer notre grande fête, sans songer à les y faire participer. Du reste, Mgr Martin, dont on peut dire, qu'à l'exemple du divin Maître, il sait par expérience ce que c'est que souffrir — *sciens infirmitatem* — n'avait eu garde de les oublier. Ne pouvant venir lui-même à la bénédiction de l'église, il nous avait envoyé différentes offrandes, qu'il nous fut extrêmement agréable de remettre à ses chers amis, dont nous avons ainsi consolé la misère et l'abandon.

***

Le soir, harassé de fatigue et de sommeil, j'aurais bien voulu aller me reposer de bonne heure; mais ce ne fut pas possible. Nos Canaques tenaient trop à nous faire entendre leurs chants d'adieu, il fallut se soumettre. A 11 heures, quand je croyais tout fini, je dus encore me rendre à l'invitation des Naïki et aller les écouter dans leur « hôtel ». Je n'eus pas à m'en repentir. Ils exprimèrent leur reconnaissance, leurs vœux et leurs prières avec tant de grâce, de délicatesse et de sincérité que je me disais tout ému : « Voilà tout de même ce que la religion peut obtenir de ces Marquisiens réputés si sauvages!... Que de bien nous pourrions réaliser encore, si on nous aidait un peu plus!... »

***

Enfin, le lendemain, on se fit les adieux pour de bon. Il y eut des chants, il y eut des larmes. Chaque groupe d'invités s'éloigna avec regret de la belle église, du charmant village et de la généreuse population de Puamau, dont l'hospitalité va devenir proverbiale.

« — Quelle fête! quelle fête! disaient mes matelots après s'être époumonnés pour envoyer à terre un dernier salut. Oui, que de nourriture! que de bananes! que de popoï! que de jambons! oh! que de cochons!!! Mais aussi quelle belle église, quels chants magnifiques! Les Paahataï sont un grand peuple : ils font bien les choses!... Si jamais ils passent par Uapou, nous leur rendrons deux fois plus... »

Pour moi, je remerciais Dieu du succès d'une fête, dont les gazettes marquisiennes — toutes orales — ne vont pas manquer de lancer de mirobolants comptes-rendus jusque dans la dernière vallée de l'archipel, moyen très efficace pour porter le bon grain là où le missionnaire ne peut atteindre et de préparer les âmes à la visite de l'envoyé de Dieu...

MADAGASCAR CENTRAL. — LE R. P. BEYZIM, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AU MILIEU DES LÉPREUX D'AMBOHIVORAKA ; reproduction d'une photographie (voir p. 401).

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Suite (1)

Un dernier mot sur les Fidjiens et les îles Fidji. — Départ pour Samoa.

De graves auteurs prétendent que l'archipel fidjien représente seulement les points culminants d'un ancien continent disparu sous l'océan. Cette supposition n'éclaircit pourtant pas la question de l'origine de cette race singulière. D'après tous les indices que j'ai pu recueillir de la bouche des missionnaires, l'opinion la plus probable est celle qui fait venir l'élément Papou ou Kanaque des bords du lac Tanganika. Entraînés par les moussons favorables, ces émigrants africains auraient abordé dans les îles de la Sonde, du côté de Bali, Florès, Timor, les Moluques et la Nouvelle-Guinée, et se seraient de là répandus dans les archipels voisins en s'y mêlant avec l'élément malais ou polynésien.

***

Mes amis m'en voudraient si je n'ajoutais pas quelques mots sur les ressources végétales de Fidji. Sous ce rapport, des richesses d'une valeur incalculable existent dans l'archipel. Le bois de sandal, le *vesi* (Afzelia bijuga), le *dilo* (Calophyllum inophyllum), le *damanu* (Calophyllum spectabile), le *vaivai* (Serianthes Vitiensis), le *dakua* (Damala Vitiensis) sont des essences forestières de première valeur, tout aussi utiles et aussi appréciées que le fameux *kauri* de la Nouvelle-Zélande. Ce ne sont pas les seules. Le *liquidambar* ou arbre à caoutchouc y est aussi très abondant. Il faut encore mentionner les *plantains*, dont on reconnaît au moins 25 espèces différentes, parmi lesquelles le *Musa textilis* et le *Musa troglodytarum*, qui fournissent une fibre excellente. Des échantillons vendus récemment à Sydney ont atteint de 850 à 1.000 francs la tonne. Et quant aux essences fruitières, sans parler du cocotier, du bananier, du grenadier, du caféier, du cacaoyer, du manguier, du chérimoyer, du vanillier, de l'avocatier, de l'oranger, du citronnier, du cannellier, du giroflier, du muscadier, que tout le monde connait, il y en a quantité d'autres strictement indigènes, comme le papayer, le dilo, le *vika*, le *ndawa*, le *moli*, etc., etc.

***

Au sujet de la *papaye* (appelée *oleti* à Fidji et *esi* à Samoa), je tiens à faire remarquer certaines de ses propriétés, tout à fait dignes de l'attention de nos pharmaciens. On s'accorde à dire que ce fruit renferme un principe très actif semblable à la pepsine. On peut s'en nourrir exclusivement pendant des journées entières sans que le système humain s'en trouve mal. De plus, si on a la précaution de mettre les viandes les plus dures et les plus indigestes dans de l'eau où une papaye à demi-mûre a été placée, on est très agréablement surpris de l'amélioration produite : ces mêmes viandes deviennent parfaitement tendres et se digèrent facilement. Pour obtenir ce résultat, il suffit même de *laver* les viandes avec le jus du fruit. Tous les animaux se régalent de la papaye. Les chevaux, les vaches laitières s'en gorgent volontiers ; les chiens et même les chats en sont friands.

Une autre essence, qui est appelée à un magnifique avenir, est la noix de *dilo* (Calophyllum inophyllum). L'huile qu'on en extrait est le meilleur remède connu par les Fidjiens contre les entorses et les rhumatismes. Dans certains cas, mentionnés par le Cap. Winckler, des cures presque subites ont été opérées sur des matelots. Cette huile merveilleuse est employée par les Fidjiens à diverses fins. Elle sert principalement à oindre leurs corps et à polir leurs armes. Transportée dans des climats plus froids, elle ne se congèle pas; quelques gouttes seulement versées dans un baril d'huile de coco suffisent à la colorer en vert. Aussi l'huile de noix de dilo devient-elle un article de commerce des plus lucratifs. Il y a peu de temps, les ministres Wesleyens de Fidji, ayant obtenu de leurs ouailles les contributions usuelles, ne furent pas médiocrement flattés de constater que plusieurs tonnes de cette huile avaient été ajoutées par quelque chef reconnaissant. Savez-vous ce qu'ils en retirèrent? Eh bien! le premier pharmacien de Sydney qui en eut vent se présenta et en offrit 1.500 francs par tonne. Même à ce prix, il réalisa un bénéfice énorme, car le prix réel courant de cette huile va pour les connaisseurs jusqu'à 2.250 francs. — Il y a là pour nos pharmaciens et droguistes français un champ très vaste et très sûr pour leurs investigations. Je devrais en dire autant du remède appelé *Tonga* et que des maisons de commerce anglaises (Allen et Hanbury) exploitent déjà largement pour le plus grand soulagement des névralgiques.

Quiconque connaît un peu la Polynésie dira toujours que les principales richesses de ces îles sont, avec le *copra*, le sucre, le café, le cacao et les fruits qui y pullulent, les innombrables et précieuses essences médicinales qu'on y rencontre à chaque pas.

***

Je n'essaierai pas de faire diversion dans les champs de la zoologie, de l'ornithologie, de l'ichthyologie, de la conchyliologie et de la minéralogie fidjiennes : ces sciences-là sont encore à l'état embryonnaire en Polynésie. Je n'ai pas eu assez de loisirs pour m'occuper sérieusement de ces branches *collatérales* d'histoire naturelle pendant mon séjour de quatre semaines.

***

Quant à la langue fidjienne, je dirai seulement qu'elle est moins souple et moins musicale que celle des autres archipels polynésiens; mais en revanche, elle a plus de vigueur et d'audace. Les « r » y abondent et y sont articulés avec une volubilité qui dépasse souvent les pouvoirs du gosier européen : les charretiers de la Cannebière n'ont rien à envier aux Fidjiens sous ce rapport. Beaucoup de sons gutturaux et nasaux, des *th* sifflants ou adoucis comme en anglais, de fréquentes roucoulades qui rappellent la tourterelle, voilà ce qui ressort le plus à l'oreille d'un nouveau venu. Bien différents en cela des Maoris et des Samoans, peu de Fidjiens sont orateurs. Leurs qualités et leurs défauts n'appartiennent pas à la même lignée que

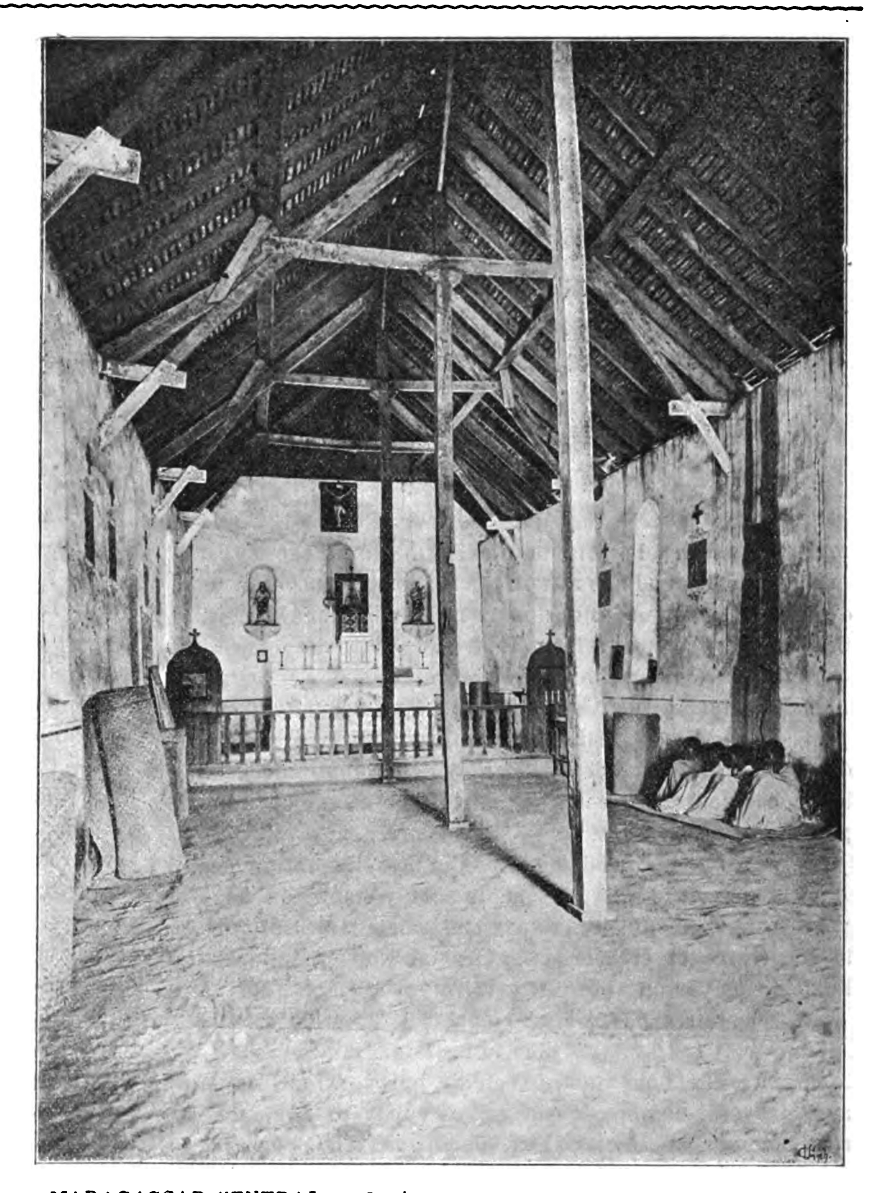
(1) Voir les *Missions Catholiques* des 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18 juillet, 1er, 8 et 15 août.

ceux des autres Polynésiens. C'est un peuple à part, bien doué sous le rapport physique et intellectuel, mais destiné à un tout autre rôle que leurs joyeux et insouciants voisins.

***

Ce qui attire en Polynésie tant d'aventuriers, c'est la facilité relative avec laquelle on peut en quelques années y amasser une large fortune. Deux moyens surtout semblent réussir presque sans réclamer de tracas ou d'efforts : l'industrie du « copra » et celle de la bêche-de-mer ou trépang.

La première exige simplement qu'on obtienne la propriété de quelques centaines de cocotiers. Pour quiconque sait en tirer profit, chaque cocotier rapporte annuellement environ 25 francs ; dès lors, on peut calculer d'avance le résultat de son travail. Point d'ennemis à redouter, sauf les ravages d'un cyclone. Après une croissance qui dure environ sept ans, chaque arbre donne une quantité de cocos. Ceux-ci sont recueillis quand ils tombent, ouverts et partagés en deux ; les chairs sont desséchées au soleil sur des claies de bambou ; la fibre est traitée à sa façon et vendue à part. Quand l'intérieur des cocos a été suffisamment desséché pour pouvoir supporter le voyage, on l'expédie en sacs aux savonniers de Sydney, de Melbourne, de Marseille et de Londres, ou à d'autres industriels qui l'utilisent pour la fabrication du vernis, des huiles à peindre, des colles, etc. etc. C'est ce qu'on appelle le « copra » dont la valeur monte ou baisse selon la saison et les circonstances. Aujourd'hui ce produit se vend 300 francs la tonne ; or, on remarquera que le labeur réclamé est tout à fait minime et facile.



MADAGASCAR CENTRAL. — INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DE LA LÉPROSERIE D'AMBAHIVORAKA; reproduction d'une photographie (voir p. 401)

La récolte de la bêche-de-mer ou trépang ne se fait guère que par les indigènes, car il faut savoir et pouvoir plonger parfois à de grandes profondeurs pour détacher les meilleures variétés des rochers et coraux auxquelles ces singuliers mollusques se sont fixés. Pour une maigre rétribution, les commerçants s'attachent des « brigades » de Fidjiens et autres insulaires qu'ils envoient à la pêche sous la conduite d'un intendant. Quelques jours après, l'expédition revient avec sa cargaison de » trépangs ». Les habitants de l'Empire du Milieu ont le monopole de cet article de commerce; ils en font des plats dont leurs gourmets se délectent. *Trahit sua quemque voluptas.*

***

Pendant toutes nos divagations sur les richesses naturelles de Fidji, le « *Hauroto* » a eu le temps de pousser une pointe intéressée vers la sucrerie de la Rivière Ba, et il en est revenu chargé de sucre pour la raffinerie d'Auckland. Le voilà de nouveau qui siffle, annonçant son prochain départ pour Samoa. Je m'incline donc sous la main paternelle de Mgr d'Abydos et m'éloigne tout pénétré de joie, d'édification et de gratitude pour ce que j'ai vu et admiré à Fidji. Les chers PP. de Marzan et Terrien me font la conduite jusqu'au quai où une embarcation m'attend pour me transporter à bord. Au revoir! bien aimés confrères! au revoir!

Lentement le *Hauroto* se dirige vers le N. E., passant entre les îles Nairai et Batiki; puis, laissant bien loin à l'horizon la magnifique île Koro, il s'approche de la côte de Taviuni. Mais, hélas! il est déjà tard, et nous n'aurons pas le plaisir de promener nos yeux, même un instant, sur les ravissants paysages qu'on nous décrit. Ce qui est pire encore, nous ne pourrons pas saluer le passage du *Manapouri*, revenant d'Auckland par Samoa, emportant vers Fidji le R. P. Arm. Olier, le nouveau Provincial des missions maristes de la Polynésie. Il est nuit et un brouillard humide voile même la lueur des étoiles. C'est tout au plus si nous pouvons apercevoir au loin le phare de Wailaugilala, bâti aux avant-postes de l'archipel. Et lorsque nous

avons dépassé ce point lumineux, nous rentrons dans les immenses solitudes de l'Océan Pacifique. Plus rien à l'horizon, que l'écume des vagues et quelques rares alcyons poursuivant leur proie!!!... Je profite de ces heures de repos pour orienter mon esprit vers l'histoire de Samoa durant ces dernières années. (*A suivre.*)

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

— Suite (1) —

Vendredi 4 mai. — Nous partons pour aller au Ntèm le matin à 8 heures. Personne des habitants du village n'y est encore allé, tous admirent notre courage et beaucoup nous disent adieu, persuadés que nous ne reviendrons jamais. Bah ! nous en avons vu bien d'autres.

Quelques porteurs, le menuisier et quatre Sénégalais nous accompagnent. C'est bien peu, mais les habitants ne paraissent pas trop hostiles. D'ailleurs nous irons et reviendrons vite : beaucoup de décision et de promptitude dans les mouvements déconcerte les malveillants et, en pays noir, plus qu'ailleurs encore.

Arrivé au Ntèm, je déterminerai, après inspection des lieux, l'endroit le plus convenable pour y établir un nouveau poste. Le menuisier et deux Sénégalais resteront pour le construire et creuser une pirogue. Nous rejoindrons l'expédition par un nouvel itinéraire.

A 1.300 mètres de Téra, nous passons un petit village Ntomayar. A 1.800 mètres plus loin, les deux villages d'Aloum, où le chef nous voudrait retenir, puis vers midi, après avoir traversé nombre de collines, de ruisseaux et de marais, nous arrivons à Afarbitom, « le village où l'on règle les palabres ». Après une réfection sommaire, deux épis de maïs grillés et une gorgée d'eau, nous nous arrêtons un peu plus loin chez les Eseng, à Aboum, au pied du mont Atout, que nous avions relevé de Nkina.

Ces épis de maïs sont vraiment une précieuse ressource lorsqu'on est pressé ; nul besoin de s'arrêter : on les grignotte tout en continuant la marche, et ils calment la faim de façon suffisante. Frais, c'est un mets assez délicat ; séchés et boucanés pendant un an au plafond des cases, ils offrent aux dents les meilleures une résistance désespérée, dont, pour ma part, ils sortaient toujours vainqueurs !

Par un chemin épouvantable de fondrières, de marais, de ruisseaux, nous dépassons les deux rivières Abia dont la traversée est particulièrement dangereuse ; le courant est violent, l'arbre glissant qui sert de pont est à 0 m. 50 sous l'eau et vacille d'autant plus que son extrémité est libre, à plus d'un mètre de l'autre bord.

Le chemin qui court à travers le mont Atout, véritable escalier de géants, où il faut sauter d'une roche à l'autre, est plus difficile encore. Nous dépassons au sommet la ligne de séparation des eaux du Ntèm et du Woleu, et enfin, après une longue marche, nous trouvons le ruisseau Misong, premier affluent du Ntèm. Sous une pluie battante des plus incommodes pour relever sa route, nous arrivons au village Anoungome « la bouche du Tamtam » puis des ruisseaux, des rivières, des plantations et enfin Nzorkhouméti, « le village du roi des Eléphants », dont nous dépassons six villages pour nous arrêter seulement au septième.

Il est 5 h. 1/2, nos hommes sont rendus : l'étape était de près de trente kilomètres, huit dans les rochers et un chemin affreux, six sous l'eau et huit dans l'eau.

∴

Samedi, 5 mai. — Au départ, impossible de nous mettre en chemin : le guide est très, très malade.

« — Allons vite voir ce pauvre homme, nous connaissons beaucoup de remèdes.

« — Mais ce n'est pas tout à fait lui qui est malade, c'est son frère ; seulement tu comprends, il faut qu'il le veille.

« — Oh ! naturellement ! la famille, vois-tu ! mais allons voir le frère. Nous le soignerons.

« — Tu es bien bon, mais il demeure loin, loin d'ici. Ton guide a dû marcher toute la nuit.

« — Oh ! alors, c'est très grave ! raison de plus pour partir au plus tôt ! »

Le chef, déconcerté, avoue enfin qu'à défaut du premier, il a un autre guide sous la main, et nous laisse partir.

Notre guide a une mâchoire proéminente et deux incisives qui lui donnent une certaine ressemblance avec les lapins, et tout aussitôt, de fait, le P. Tanguy l'a surnommé « lapin ». Ce lapin l'ennuie du reste considérablement toute la journée : le Père lui a dit en riant qu'il connaissait le secret de faire fortune, et Lapin revient sans cesse à la charge pour acquérir un si beau secret.

« — Oh ! minissé, dit-il, oh ! minissé, dis-le moi, dis, dis-le moi ! »

Et le Père, qui n'a voulu rien dire, est désormais, et pour toujours, perdu dans l'estime de Lapin !

∴

Après trois marais et trois ruisseaux, nous traversons les cinq villages de Niaké, puis Mésa, sur un immense plateau habité jadis par les Nzoum. Une grande bataille s'est livrée sur ce plateau il y a peu d'années. On nous montre en passant l'endroit où a été tué le chef de Mésa, puissant roitelet, qui à lui seul possédait plus de trois cents femmes. Un Etou fétiche, figuier énorme de plus de 3 mètres de tour marque encore la place qu'il habitait et où résident actuellement quelques Eseng, tremblants de peur. Au passage, ils nous conjurent de nous interposer entre eux et leurs voisins, beaucoup plus puissants, et de leur donner le bon fétiche pour ne pas être mangés.

Après le village, nous descendons dans les marais formés par la grande rivière Woreu ou la Paresseuse, que nous passons à peu près à la nage et arrivons aux villages d'Esoun, dans une nouvelle tribu, les Esabang. A trois heures, nous sommes à Ebo, chez les Yeko, où, vu la fatigue générale, la halte est décidée.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8, 15 août et la carte p. 33.

Ebo, grand village de 80 cases, est un centre considérable de fabrication indigène de pagnes d'écorce. Au milieu du village, très large et propre, les habitants ont eu le goût fort rare de disposer un parterre d'un joli effet. Des cannes à sucre, entourées d'amaranthes à feuilles brunes, y ressortent à merveille. On commence à trouver par ici un tabac à feuilles très allongées, réputé supérieur de goût et de force au tabac à larges feuilles qu'on cultive près de lui. On trouve également par ici quelques citronniers. Les Pahouins n'en consomment pas le fruit.

***

Dimanche 6. — Le pays est de plus en plus peuplé. Dans nos 25 kilomètres de route nous traversons 16 ruisseaux, 16 marigots et 11 villages, avant d'arriver à Doumandhü, « le nid d'aigles », où nous sommes à 4 heures. Partout, l'accueil est sympathique. Les villages présentent un aspect particulier : au lieu des deux rangées de maisons habituelles aux Fangs, ils n'en ont plus qu'une et ne sont pas barricadés. On sent un pays tranquille, à l'abri de la guerre. La coiffure des petites filles est fort originale : leurs cheveux retombent sur la figure, mais chaque cheveu étant enfilé dans de toutes petites perles, la face est comme voilée d'un rideau de perles, descendant jusqu'à la hanche, voilette d'un nouveau genre. Elles savent néanmoins, en vraies filles d'Eve, fort bien vous regarder et voir tout ce qui les intéresse.

***

Lundi 7 mai. — Après une heure et demie de marche, nous arrivons à Mékom, groupe de villages installé sur un plateau magnifique, que domine un gigantesque Doum ou fromager et où nous retrouvons les palmiers à huile disparus depuis longtemps.

Après Mékom, nous trouvons les 7 villages Ndoume, puis Abeng que distingue un Aküa ou fonderie de fer. Le procédé est le même que pour le fourneau catalan. Sur des lits de bois successifs, formés par un arbre très dur et qui donne une chaleur énorme, le minerai de fer est déposé. C'est fête alors dans le pays : chacun a contribué à former l'Aküa, chacun en aura sa part. Dès que le feu est mis, on l'active au moyen d'énormes soufflets, et comme, pour activer le tirage, on a bâti au-dessus du fourneau une hutte immense avec un seul trou au sommet, on obtient une chaleur intense. Le fer obtenu, bien que fortement mélangé de scories, est d'excellente qualité.

***

Tandis que nous déjeûnons, dans la case voisine de la nôtre, des plaintes sourdes se font entendre. Qui est là ? qui se plaint ainsi ? Nous allons voir : c'est un pauvre vieux, aveugle, lépreux, couvert de plaies hideuses. Aux premiers mots que nous lui adressons du bon Dieu, sa face cadavéreuse s'illumine; bientôt, il nous prête une attention soutenue, et lorsque, après une heure d'entretien, nous lui proposons le baptême, c'est avec une joie indicible qu'il courbe le front sous l'eau régénératrice qui libère son âme et d'ici quelques heures fera de lui un heureux citoyen de la Patrie céleste. Il n'attendait, ce semble, que le passage du missionnaire pour s'en aller là haut, retrouver le Père...

Combien en avons-nous vu déjà de ces pauvres, non, de ces âmes heureuses, qui paraissent ainsi vous guetter au passage ! Vous allez là, dans ce village ignoré, où rien ne vous appelle ; vous entrez dans cette case, pourquoi ? vous l'ignorez vous-même et c'est un ange gardien qui vous a conduit par la main, c'est une créature humaine qui soupire après votre venue, elle vous écoute, vous bénit et vous inscrivez sur votre livre une traite de plus sur le bon Dieu. Une âme encore de sauvée ! Vos peines ont-elles été inutiles?

Quando... liber scriptus proferetur,

O Jésus, en face de chacune de mes fautes, inscrivez un de mes pas, ils sont à vous, vous le savez bien, et, à cause de ceux-ci, pesez dans la balance et effacez celles-là !

Malgré tout, on se prend à réfléchir, en face de ces baptêmes inattendus, stupéfiants ! Que sommes nous, sinon un pauvre instrument dans la main du Maître !

***

Un peu plus loin, nous traversons Eyèn, puis les dix villages Bifé, et nous arrivons au grand village d'Eyale.

Le chef d'Eyale qui nous sert aujourd'hui de guide, nous demande, chemin faisant, nombre de renseignements sur notre patrie, nos mœurs, nos monuments. Nous croyons l'avoir bien étonné en lui décrivant les grandeurs et les beautés de notre capitale.

« — C'est bien beau, nous répond-il, si toutefois tout est bien tel que vous le dites, mais que direz-vous quand vous verrez Eyale ! C'est bien plus beau encore ! »

Le Noir n'est pas apte à comprendre nos chiffres formidables.

« — Combien votre roi a-t-il de soldats ? demande le chef.

« — Deux millions.

« — C'est beaucoup : il est puissant. Moi aussi, je suis très puissant.

« — Et combien as-tu d'hommes ?

« — Cinq cents ! »

Lorsqu'il y a quelques années, j'amenai un jeune Noir à Paris, une des choses qui l'enthousiasma le plus, fut la tour Eiffel.

« — Alors, c'est beau, cela, Ignace ? lui demandai-je.

« — Oh ! oui, très beau ! trop, même !

« — Et pourquoi cela?

« — Oh ! si elle était dans mon village, combien nous en ferions de couteaux, avec tout ce fer ! »

Voilà exactement le Noir ! La tour Eiffel, mine de couteaux ! Mais quel Blanc eût jamais pensé à cela !

***

De fait, Eyale avec ses deux cents et quelques cases est un des plus beaux villages que nous ayons vus encore. Comme nulle abègne n'en coupe au milieu la perspective, il paraît plus grand encore qu'il n'est en réalité, mesurant néanmoins plus d'un kilomètre de longueur.

L'accueil des gens d'Eyale est peu sympathique : on refuse même de nous y vendre une poule ; mais on nous affirme que le Ntèm, but de notre voyage, est peu éloigné d'ici un homme, assure-t-on, peut y aller et revenir dans la

même journée. Aussi, autant pour punir les gens d'Eyale que pour diminuer l'étape de demain, nous acceptons l'offre du chef de Mésa de nous conduire à son village.

Le chemin n'est que de cinq kilomètres, mais affreusement mauvais, et sans cesse dans un bois épais dont les branches basses nous balaient et nous heurtent le visage. A Mésa, nul ne veut nous donner abri! Il est cinq heures; que faire! Le chef, intimidé par nos menaces, se décide enfin à nous offrir une misérable case, mais à n'importe quel prix ne nous fournit de vivres. Encore une nuit à marquer d'un caillou noir !

* * *

Mardi 8 mai. — La pluie nous empêche de nous mettre en route, car, avec ces torrents d'eau, impossible de lire la boussole, et d'écrire ses relevés. Pour comble de chance, nous avons pu, pour tout viatique, mettre la main sur deux melons d'eau, ou *abôk*. Entre dix affamés, le régal est mince. A 8 h. 1/2, nous quittons Mésa sans regret!

Le premier village sur notre route est Bikoko. Il faut nous en approcher avec les plus grandes précautions ; les habitants, maintes fois pillés, ont semé le chemin de chausse-trappes admirablement dissimulées: au fond de chacune d'elles est piqué un petit bambou empoisonné. Gare au maladroit !

Le chef de Bikoko, fort aimable, nous offre une poule à condition d'expérimenter devant lui la portée de nos armes, ce que nous nous empressons d'accepter, et, en revanche il fait tirer devant nous plusieurs coups de la très curieuse arbalète fang ; les flèches si légères que lance cette arme allaient avec la plus grande facilité s'enfoncer dans un tronc de bananier à 30 mètres de là. Les Fang préfèrent cette arme à toute autre lorsqu'ils vont à la chasse aux singes. L'animal, atteint par la flèche empoisonnée à la strychnine, s'arrête aussitôt, fait quelques mouvements convulsifs et tombe à terre. La troupe qui n'a entendu aucun bruit n'est point effrayée, et plusieurs animaux succombent sans peine sous les coups de l'habile chasseur. Plusieurs de ces arbalètes que nous marchandons en vain sont curieusement sculptées.

Après Bikoko, nous traversons Mékoun, au milieu d'un cercle de collines et du plus bel horizon qu'il soit possible de trouver. Après Mélèn, et son *abègne* tapissée des crânes d'animaux les plus divers, indices certains de chasses abondantes, il ne nous reste plus qu'à franchir Mébo et ses chûtes, puis à gravir les collines du Ntèm pour arriver enfin à 5 heures au groupe des villages Nsan, d'où l'on entend distinctement le bruit du Ntèm. Nous sommes dans la puissante tribu des Esakounam ; nous sommes arrivés.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Le Crucifix dans l'histoire et dans l'art, dans l'âme des saints et dans notre vie, par J. HOPPENOT, beau volume in-folio de 400 pages, orné de 5 chromolithographies, de 200 gravures dans le texte et de 20 gravures hors texte. Edition de grand luxe, prix : 10 francs. — Société de Saint-Augustin Desclée, de Brouwer et Cie, 5, rue Victor-Hugo, Lyon.

Selon la belle parole du cardinal Langénieux, « cet ouvrage montre la Croix dans une splendeur nouvelle, avec son histoire sanglante et son culte dix-neuf fois séculaire, avec ses beautés artistiques, avec sa puissance de sanctification sur les âmes d'élite, avec ses effets merveilleusement salutaires dans notre vie et notre mort. »

Dans ces pages éloquentes, on voit que la guerre à la Croix ne date pas d'aujourd'hui et que, depuis dix-neuf siècles, le Crucifix est vraiment le signe de contradiction. Elles sont illustrées de deux cents représentations de Crucifix artistiques et merveilleux, depuis le *graffito* grossier du Palatin jusqu'aux Christs si parfaitement modelés de Girardon, depuis les ébauches naïves des Catacombes jusqu'aux fresques célestes d'Angelico. Vous admirerez et l'ivoire suppliant de Guillermin et les vieux calvaires bretons, épopée taillée dans le granit, et Van Dyck et Munkacsy, et les icones russes et les Croix chinoises, et joignant son hommage à l'hommage qui jaillit de ces chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les lieux, on s'écrie plein de gratitude : *O Crux ave !*

DONS

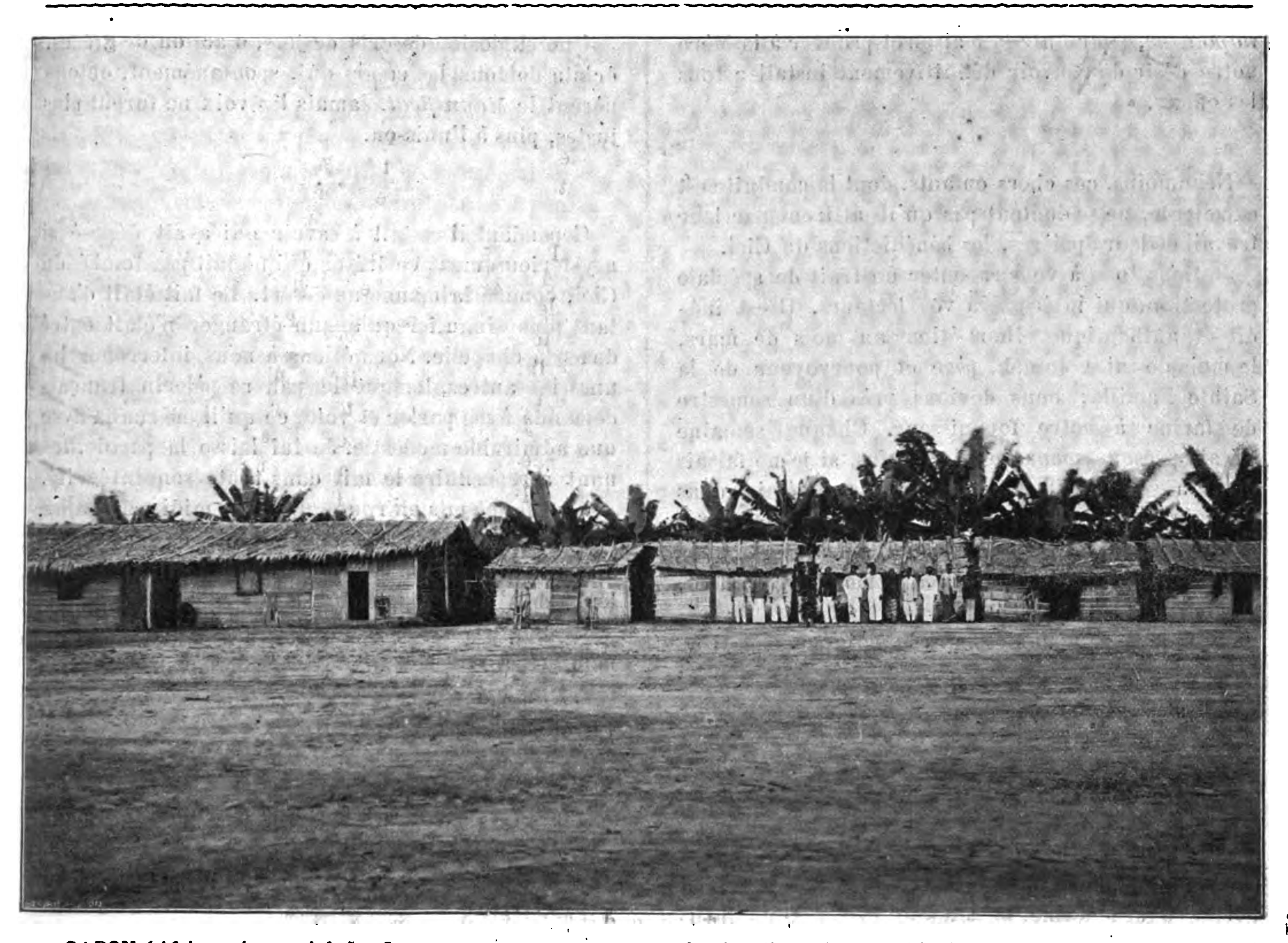
Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Congrégation de l'Immaculée-Conception, Université Saint-Joseph à Beyrouth	60 »
Congrégation de la Bonne-Mort, Université Saint-Joseph à Beyrouth	84 75
Anonyme, du diocèse de Lyon	20 »
Pour les missions nécessiteuses (au Fr. Raphaël, pour l'école de Samsoun),	
Anonyme, du diocèse de Nîmes, demande de prières	10 »
Mlle A. F. de Tours	5 »
Un prêtre de Lyon	25 »
Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie Mineure).	
Anonyme du Mans	2 »
Au R. P. Héraudeau, missionnaire au Maduré :	
Mlles Eugénie et Marie Paquet, de Cellieu, diocèse de Lyon	20 »
Au R. P. Robert de Beaurepaire, à Trichinopoly.	
Anonyme du diocèse d'Amiens	25 »
A M. Matrat, pour l'érection d'une maison pour les Amantes de la Croix, à Nagasaki.	
« Bernard Emile », du diocèse de Nancy	5 »
Anonyme du diocèse de Meaux	5 »
Anonyme de Paris	20 »
Un prêtre de Versailles	25 »
H. V., de Paris	50 »
Pour les missions du Tonkin (M. Girod).	
Anonyme du diocèse de Viviers	489 35
Pour les missions des Pères Jésuites à Madagascar (Mgr Cazet).	
Anonyme du diocèse de Viviers	489 35
Pour les missions de l'Oubanghi (Mgr Augouard).	
Anonyme du diocèse de Viviers	489 35
Pour les missions des Pères Blancs (Mgr Lechaptois).	
Anonyme du diocèse de Viviers	489 40
Pour les missions des Pères du Saint-Esprit en Afrique (R. P. Lejeune).	
Anonyme du diocèse de Lyon	10 »
Au R. P. Lejeune, Bas-Niger, pour le rachat d'une esclave à baptiser sous les noms de Marie-Pauline.	
Anonyme du diocèse de Meaux	5 »
Au R. P. Fortunat, franciscain, pour l'Eglise de Beni-Souef (Haute-Egypte).	
Un prêtre de Versailles	25 »
A Mgr Vidal, Fidji.	
Deux enfants de Marie, du diocèse de Lyon	10 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



GABON (*Afrique équatoriale.*) — Le camp de nos miliciens; reproduction d'une photographie du R. P. Trilles (voir p. 412)

CORRESPONDANCE

JERUSALEM

Retour de Sœur Sion à Jérusalem. — Ses œuvres. — Un don miraculeux.

La lettre que nous publions se recommande d'elle-même. Aucun de nos lecteurs n'ignore la place qu'occupent dans tout l'Orient les Filles de Saint Vincent de Paul, et parmi elles, à Jerusalem, la distinguée Supérieure de l'Hôpital français.

LETTRE DE SŒUR SION, SUPÉRIEURE DES FILLES DE LA CHARITÉ

Mon retour à l'hospice Saint-Vincent-de-Paul a été un jour de fête. Ce fut un heureux moment pour mes compagnes et pour tout le personnel de la maison de nous trouver réunis après quatre mois d'absence. Les bébés de la Crèche m'accueillirent avec les sourires innocents qui se reflétaient sur leurs visages gracieux aux pieds de la statue de saint Vincent, le plus bel ornement de notre jardin. C'est sous son bienveillant regard que j'étais attendue par les petits garçons, les petites filles, que je revoyais avec tant de plaisir, ainsi que par les jeunes filles de l'ouvroir externe qui partageaient la joie commune. Puis, d'un autre côté, nos bons vieillards, les aveugles, les infirmes m'offrirent leurs plus affectueuses salutations de bienvenue. Par les sentiments que cette scène émouvante faisait naître en moi, je me sentais plus que jamais leur mère, et mon dévouement aurait encore grandi, si l'on pouvait ajouter quelque chose à ce qui est déjà plein.

Mes petits métiers et mes ateliers fonctionnent bien; cependant, ils manquent d'outillages nécessaires, tout est réduit à la plus simple expression. On travaille quand même, mais avec moins de succès et plus d'efforts patients et persévérants. Nos jeunes apprentis sont remplis de bonne volonté ; c'est une satisfaction pour nous de les voir à l'œuvre, tous désireux d'apporter à la maison le concours de leurs forces et de leurs modestes talents, pour faire plaisir *à maman Sion*, comme de vrais enfants de famille qui prennent à cœur ses intérêts. On les entend souvent dire entre eux : « Que ne pouvons-nous gagner beaucoup de

N° 1734. — 29 AOUT 1902.

napoléons, pour finir la maison et prouver à la Mère notre désir de pouvoir définitivement installer tous les offices. »

***

Néanmoins, ces chers enfants, dont la conduite est excellente, ne se doutent pas qu'ils attirent par leur travail et leurs prières, les bénédictions du Ciel.

Je tiens donc à vous raconter un trait de spéciale protection, qui intéressera vos lecteurs. Il est inédit et authentique. Nous étions au mois de mars, le mois de saint Joseph, père et pourvoyeur de la Sainte Famille; nous devions près d'un semestre de farine à notre fournisseur. Chaque semaine j'étais presque menacée d'un refus, si je ne faisais droit à ses légitimes réclamations. J'étais dans l'impossibilité de lui donner même le plus petit acompte sur la somme de cinq mille francs que nous devions. Dans quelles angoisses je me trouvais alors, Dieu seul le sait.

Ne prévoyant aucun secours humain pour me tirer d'embarras, je m'adressai à saint Joseph. Je tâchai de communiquer à mes compagnes et à nos enfants l'espoir qui m'animait en leur disant que la prière humble et confiante obtient tout.

Donc, depuis quelques jours, la chapelle, je pourrais dire la maison, retentissait d'*Ave Maria* qui se répétaient avec une angélique ferveur. Comme les Apôtres au Cénacle, nous persévérions dans la prière avec une foi si ferme, si résolue, qu'aucun doute ne venait affaiblir notre confiance.

***

Enfin l'heure de la Providence était venue; c'était au déclin du jour de la fête de saint Joseph, on était à la chapelle. Un de nos vieillards s'y trouvait avec les autres; c'était un pèlerin français, qui était chez nous depuis quelque temps et dont l'air souffreteux et la mise sordide avaient pleinement plaidé son admission dans l'hospice. Il se leva de sa place et dit à une de nos Sœurs :

« Allez donc chercher la Mère, et qu'elle vienne voir à la chapelle et devant saint Joseph, s'il n'y a rien, car, après tant d'invocations et de persévérance, il pourrait s'y trouver quelque chose. »

Ma compagne vint aussitôt me faire la commission. Je me rendis à son invitation plutôt par condescendance, par respect, pour le bon pèlerin que par conviction pour ce qu'il croyait être. Je me dirige vers saint Joseph, et j'aperçus une liasse de papier. La prendre et l'ouvrir fut tout un et je comptai, en me retournant devant tout le monde, un, deux, trois, quatre beaux billets de banque de mille francs chacun. Je n'en pouvais pas croire mes yeux.

Une explosion de cris de joie, d'action de grâces, éclata de tous les cœurs qui, spontanément, entonnèrent le *Magnificat*. Jamais les voix ne furent plus justes, plus à l'unisson.

***

Cependant il restait à savoir qui avait déposé si mystérieusement ce trésor qui n'était pas tombé du Ciel, comme la manne au désert. Le fait était d'autant plus singulier qu'aucun étranger n'était entré dans la chapelle. Nous étions à nous interroger les unes les autres, lorsque le pauvre pèlerin français demanda à me parler et voici ce qu'il me confia avec une admirable modestie. Je lui laisse la parole, tenant à reproduire le fait dans toute son intégrité.

« — Je me mis en route, un après midi, pour aller à Bethléem et, tout en cheminant, je pensais à la somme que je portais sur moi et que je destinais depuis longtemps à l'entretien d'un des sanctuaires de la Ville-Sainte. J'étais venu à pied pour accomplir mon projet et remettre intact le fruit de mes économies, lorsque, tout d'un coup, je me sentis, non pas terrassé, comme saint Paul, sur le chemin de Damas, mais subjugué par une force invisible qui m'arrête aussitôt sans que je puisse lui résister, ni faire un pas de plus vers Bethléem. En même temps, j'entendis intérieurement une voix qui me disait : « Tu « penses à donner tes épargnes à un sanctuaire et « mes membres souffrants manquent de pain. »

« D'abord, je ne me rendis pas compte de ce qui se passait ni de la signification des paroles qui m'impressionnaient. Je n'avais nullement envie de revenir sur mes pas. Il le fallut cependant, et en regagnant la Ville-Sainte, en apercevant l'hospice Saint-Vincent-de-Paul, l'écho de la prière des petits enfants que j'avais entendue tant de fois, vint frapper ma pensée : « Mon Dieu, donne du pain à maman Sion. »

« Ce fut à l'instant toute une révélation. C'était là que je devais consacrer mes économies gagnées à la sueur de mon front. Je revins plus vite que je n'étais parti et, entrant à la chapelle où il n'y avait personne, je déposai le don que vous y avez trouvé. Peu après on vint dire le chapelet; j'étais resté là, pour être, ma Mère, témoin de votre surprise et, voyant que vous ne paraissiez pas, je vous fis appeler, désirant terminer la solennité de la fête de saint Joseph par un triomphe en son honneur. Je remercie le bon Dieu de m'avoir éclairé et si pratiquement inspiré. Acceptez mes 4.000 francs pour nourrir vos enfants, et que cette aumône m'obtienne miséricorde pour l'heure de ma mort! »

Après une pareille ouverture de cœur, dont j'étais plus qu'émue, je remerciai, les larmes aux yeux, notre bienfaiteur, dont les sentiments étaient si grands,

si généreux. Il avait voulu que ce fût secret, et personne ne le sut dans la maison.

Ce n'est pas tout encore. Le lendemain il repartit pour Bethléem, ne voulant pas renoncer à son pèlerinage à la crèche. Mais, ô surprise, arrivé au même point d'où il était revenu la veille, le même saisissement se renouvela et les mêmes paroles. « Tu penses « à donner tes épargnes à un sanctuaire, et mes « membres souffrants manquent de pain. »

« — Ah! me dit-il, à son second retour, j'étais cloué sur place, c'est que j'avais retenu un billet de mille francs que je réservais à mon sanctuaire, voulant satisfaire ma première intention, en donnant des deux côtés. L'homme propose et Dieu dispose. Cette fois encore, je fus vaincu, ramené à l'Hospice, auprès de saint Joseph, pour vider toute ma bourse. »

C'étaient cinq mille francs de farine que nous devions et cinq mille francs que nous avions reçus.

Voilà le fait tel qu'il s'est passé et tel que je l'ai entendu des lèvres de cet étrange pèlerin qui sans bruit, sans ostentation, a fait pour l'amour de Jésus-Christ un acte d'héroïque charité.

Il ne nous reste qu'à bénir la mémoire de ce pieux bienfaiteur qui, à l'exemple de S. Benoît Labre, vivait d'aumônes, de privations, mendiant son pain pendant ses voyages, ce que j'ai pu constater par la grande besace qu'il me donna en arrivant : elle était pleine de vieilles croûtes sèches et moisies dont il se nourrissait. Tout ce qu'il possédait était consacré aux œuvres de charité, il ne se réservait que la consolation de faire du bien aux malheureux.

∴

Puisse la lecture de ces lignes écrites tout simplement comme une conversation familière avec les chers associés des *Missions Catholiques*, qui sont des amis pour nous, susciter un autre pèlerin, pour nous aider à établir une léproserie en règle, dont j'ai eu l'honneur de les entretenir dans ma dernière relation. Car ce sérieux projet nous occupe et nous préoccupe sans cesse depuis notre fondation en Terre-Sainte. L'époque ne peut en être trop différée, nous sommes pressées par les demandes sans cesse réitérées de plusieurs lépreux latins qui désirent sortir de chez les protestants. Ils soupirent après le jour où nous serons en mesure de leur ouvrir un asile où ils se trouveront en famille, libres d'accomplir leurs devoirs religieux.

Je termine en me permettant de rappeler à vos lecteurs que bientôt nous allons poser la première pierre de notre chapelle, et que ce sera un bonheur pour nous, de pouvoir insérer dans cette première pierre, qui est une pierre sainte, les noms des personnes qui nous auront envoyé leurs offrandes.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 11 septembre prochain s'embarqueront à Anvers : pour le Vicariat apostolique du Congo belge : les RR. PP. Léon Lemaire, de Bastogne, diocèse de Namur; Alexandre Stock, de Hoogstraeten, archidiocèse de Malines, les FF. Léonce Kestemont, de Denderwindeke-lez-Alost, diocèse de Gand; François Van den Brande, de Denderleeuw, diocèse de Gand. — Pour la mission du Haut-Kassaï : les RR. PP. Alexis Senden, de Cosen, diocèse de Liège; Louis Lambrechts, d'Anvers; Numa Polet, d'Esneux, diocèse de Liège. Les FF. Louis Van Houteghem, de Waereghem, diocèse de Bruges; Jean Roosendans, de Zele, diocèse de Gand.

Le 17 septembre s'embarqueront à Gênes, pour la Mongolie centrale : Les RR. PP. Conrad Eyk, de Heerlen, diocèse de Ruremonde; Albert Deleu, de Wervicq, diocèse de Bruges; François Meulenbergs, de Strombeek, archidiocèse de Malines; Joseph Van Praet, de Leerbeeck, archidiocèse de Malines. — Pour la Mongolie sud-ouest (Ortos) : Les RR. PP. Joseph Feeraert de Cureghem, archidiocèse de Malines; Arthur De Haseleer, de Leeuw-Saint-Pierre, archidiocèse de Malines; Gérard Greefkens, de Leveroy, diocèse de Ruremonde; Joseph Van Oost, de Bruges. — Pour la Mongolie orientale : les RR. PP. Louis Heyns, d'Oolen, archidiocèse de Malines; Joseph Kervyn, de Bruges; Joseph Verhaert, de Vorselaer, archidiocèse de Malines; Richard Waem, de Beveren, diocèse de Gand. — Pour le Kan-sou : les RR. PP. Léon Van Dyk, d'Anvers; Léon Kerkhofs, de Meeuwen, diocèse de Liège.

Ces missionnaires appartiennent tous au Séminaire de Scheut.

— Le 25 août 1902, les RR. PP. Niobey (Arras), Dubois (Reims), Morel (Lille) et Rabibisoa (Tananarive), tous de la Compagnie de Jésus, se sont embarqués à Marseille pour Madagascar central.

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Maurice, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Villupuram, le 5 juin :

« Après quelques mois d'absence, me voilà de retour à Villupuram au milieu de mes chers nouveaux chrétiens. Le travail ne manque pas. Le modeste hangar, décoré du beau nom de *catéchuménat*, est rempli pour le moment non pas de payens étudiant en vue du baptême, mais de jeunes convertis qui se préparent au mariage.

« Nous faisons faire une petite retraite à ces néophytes avant de leur permettre de contracter mariage. Cette retraite dure huit à dix jours et sert surtout à remettre en mémoire les prières et les instructions reçues à l'époque du baptême.

« Comme vous le pensez bien, un païen ne devient pas un fervent chrétien du jour au lendemain. L'influence de ses frères païens est trop grande pour ne pas affaiblir dans son cœur les bonnes résolutions prises au beau jour du baptême. Il faut donc, aux grandes époques de la vie, que le missionnaire rappelle au catéchuménat ses chers néophytes pour les instruire à nouveau et pour les encourager à la persévérance. La première communion et le mariage sont généralement le moment le plus favorable pour cela.

« Quand les fiancés sont suffisamment instruits, le *Samy* bénit leur mariage avec toute la solennité possible. C'est un beau jour pour les jeunes époux, mais parfois un peu triste pour le pauvre *Samy*. Avec les années de famine que nous venons de traverser, la plupart de nos nouveaux chrétiens ont été ruinés et ils ne peuvent pas toujours acheter même un très modeste *habit de noce*. C'est encore à la bourse du *Samy* qu'ils font appel..... N'avez-vous pas l'heureuse réputation de la tenir toujours bien garnie! Même quand on est très pauvre comme je le suis, il faut donner quelque chose, sans quoi le *Samy* ne serait pas le *Samy* !

« Je recommande cette œuvre des mariages de nouveaux chrétiens à la sympathie des lecteurs des *Missions catholiques*. Elle est méritoire entre toutes, car elle contribuera directement à la formation de bonnes et solides chrétientés. »

Quilon (*Hindoustan*). — Mgr Benziger, évêque coadjuteur de Quilon, nous écrit :

« Dans la mission de Quilon nous possédons actuellement plus de 160 églises et chapelles, autour desquelles se groupent autant de paroisses. Chaque année plusieurs villages païens nous prient de les instruire dans la foi et de les recevoir dans le sein de l'Eglise catholique. Il est donc urgent d'augmenter le nombre des églises.

« Pour administrer ces paroisses si nombreuses et si dispersées, nous n'avons que 29 curés et 7 prêtres auxiliaires. Plusieurs d'entr'eux sont avancés en âge, malades ou moins aptes au saint ministère. Dans la partie septentrionale du diocèse chaque curé dessert 3 ou 4 églises; dans la partie méridionale, où les paroisses sont plus récentes et extrêmement pauvres, il y a en moyenne 9 paroisses sous la direction d'un vicaire.

« Dans de pareilles conditions nous ne pouvons guère satisfaire aux désirs d'un grand nombre de païens qui se sentent attirés vers notre religion, et pourtant nous avons baptisé, l'an dernier, dans ces districts, plus de 700 païens!

« Comment remédier à ces misères? Il faudrait augmenter, doubler le nombre des prêtres. Nous pouvons bien compter sur quelques nouveaux missionnaires qui nous viendront d'Europe, mais il nous faut surtout des vocations sacerdotales écloses dans notre propre diocèse; et nous pouvons y compter. Il y a dans notre diocèse beaucoup de familles honnêtes, mais pauvres, qui permettraient à leurs fils de se faire prêtres; mais elles ne peuvent payer l'école et moins encore les frais d'entretien au séminaire.

« La grande difficulté, puisque les moyens nous font entièrement défaut, est donc d'ériger un séminaire préparatoire (petit séminaire) : là nous recevrions des jeunes gens pieux qui auraient du penchant pour l'état ecclésiastique; il faudrait aussi pouvoir entretenir gratuitement un nombre limité d'élèves dans le séminaire préparatoire, et ensuite dans notre grand séminaire.

« De lourdes charges pèsent sur le diocèse : aucun de nos établissements n'est doté; leur existence dépend des aumônes qui nous viennent d'Europe; une catastrophe européenne les menacerait d'une ruine complète. C'est donc pour nous un devoir de prudence de ne pas fonder de nouvelles œuvres puisque les moyens mis actuellement à notre disposition suffisent à peine à l'entretien des maisons existantes.

« Afin de pouvoir ériger le Séminaire préparatoire qui est d'une nécessité absolue, il nous faut des ressources considérables et nous espérons que votre bienveillante générosité nous aidera à l'ouvrir bientôt et à perpétuer ainsi le jubilé pontifical de Sa Sainteté Léon XIII, qui a spécialement recommandé à tous les fidèles de contribuer à l'éducation d'un clergé indigène dans les Indes. »

Canada. — Le R. P. Bruck, Oblat de Marie-Immaculée, nous écrit de Weywertz, 12 juillet 1902.

« Je viens d'arriver de Prince-Albert (Saskatchewan) envoyé en Europe par mon évêque, Mgr Pascal, dans l'intérêt de nos missions.

« Le nombre des orphelins est de 42; or, nous n'avons que nos quêtes pour soutenir cet établissement.

« Nous avions réussi à ensemencer une bonne partie de notre terrain, et nous mettions beaucoup d'espoir dans une abondante récolte. Mais, hélas ! des pluies torrentielles durant tout le mois de mai et de juin ont détruit complètement tout ce que nous avions semé ; pommes de terre, blé, avoine, tout est pourri. Pour comble de misère, les prairies sont inondées et tout le pays est couvert d'eau, par conséquent nous n'avons pas les moyens d'hiverner nos animaux. La famine avec toutes ses horreurs sera donc notre partage l'hiver prochain.

« J'espère que quelques âmes charitables viendront à notre secours dans cette situation si désolante. »

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

— Suite (1) —

Mercredi 9 mai. — Dès le matin, 6 heures, je suis au Ntèm, large à cet endroit de 250 mètres environ, blanc de l'écume d'une chute supérieure. Le courant est rapide, le fleuve très profond.

Comme d'habitude, le chef vient nous rendre visite et en même temps s'informer de nos intentions et du but de notre voyage. En terminant, il se déclare satisfait, mais nous avertit qu'étant pauvre, il ne peut nous offrir que peu de chose. De fait, il nous donne un demi manioc, un peu d'huile et un morceau de poisson sec. C'est vraiment peu !

Crampel a, paraît-il, passé le fleuve à ce même endroit. Il est difficile, à ce propos, de concilier les dires des indigènes et, les récits de ce voyageur étant plus que sujets à caution, tout reste fort douteux.

A deux heures, je vais aux chutes du Ntèm, accompagné et guidé par le chef. Cinq minutes à travers la forêt suffisent : on débouche brusquement sur le fleuve, en haut d'une falaise de 25 mètres environ à pic.

C'est très beau ! à nos pieds une muraille de roches barre le fleuve. Celui-ci, très haut à cette époque, la franchit d'un bond et retombe de l'autre côté en nappe éblouissante d'écume ; çà et là, des fissures de roc déterminent un courant plus rapide. Un peu plus loin, toujours sur la même ligne, une cinquantaine de petites îles couvertes de bouquets d'arbre ; sur l'une, un pêcheur, çà et là de petites cabanes, partout de vastes pêcheries. C'est pittoresque au dernier point, d'autant plus que le fleuve dépasse un kilomètre ! Après avoir contemplé longuement du haut de la falaise ce magnifique spectacle, nous descendons sur la chute même par un petit sentier pratiqué un peu plus loin et qui aboutit à un roc isolé au milieu des ondes bouillonnantes, surplombant l'abîme. C'est inoubliable.

Cette chute porte le nom de Nyerk ; celle d'amont Ndakour et celle d'aval Ndagouma. Une passe, près de la rive opposée, permet, non sans danger, de les franchir toutes trois.

Ici et dans les derniers villages, on trouve beaucoup de colliers en corail ou imitation, ainsi que de nombreux pagnes d'étoffe. Tous ces objets sont d'importation allemande et remontent le Ntèm. D'après les renseignements donnés, il faudrait d'ici neuf journées pour atteindre les premiers établissements des traitants allemands, aux grandes chutes Mapalamalombé. Jusque-là, toutes les autres chutes seraient franchissables.

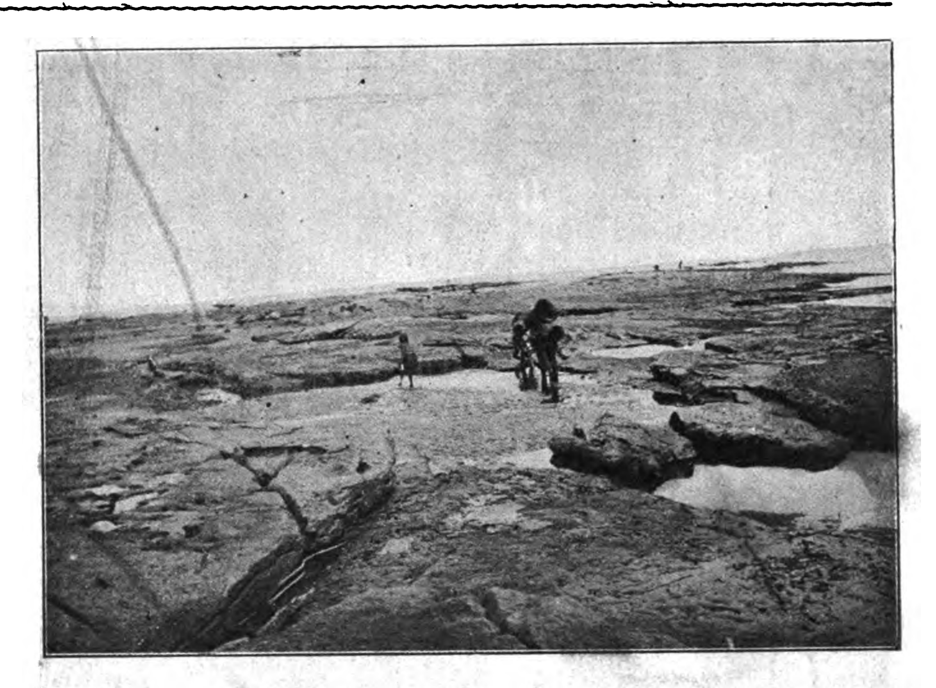
Les Esamengoun ne sont pas des plus traitables. Ce matin, il a été fort question de nous massacrer tous et le chef a arrêté lui-même un individu, au moment où il brandis-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8, 15, 22 août et la carte p. 33.

sait son couteau pour m'en frapper par derrière. On voudrait se débarrasser de nous par simple raison de commerce. Jusqu'ici uniques traitants du fleuve, ils craignent que notre venue ne leur enlève une source de sérieux bénéfices. Le P. Tanguy a lui-même, sans s'en douter, couru ainsi un sérieux danger ce matin.

***

Jeudi 10 mai. — Nous repartons aujourd'hui retrouver nos compagnons, après avoir laissé ici à la garde du chef qui nous promet d'ailleurs de veiller sur eux comme sur ses propres enfants, le charpentier, un interprète et deux Sénégalais. Ils doivent abattre un arbre que nous avons choisi et creuser une pirogue. Par mesure de prudence, nous revenons par le même chemin et nous sommes à Téra, le dimanche 13 mai, après avoir parcouru près de 125 kilomètres par les chemins les plus affreux qu'on puisse trouver. La marche était à ce point pénible qu'en sept jours le P. Tanguy a usé une paire de souliers!



GABON. — Les rochers du Ntem; reproduction d'une photographie du R. P. Trilles.

Toujours pas de nouvelles de M. Lesieur.

***

Mercredi 16 mai. — Après notre déjeûner, le clairon retentit dans le lointain. Nous nous précipitons à la rencontre de notre Directeur. A 3 h. 1/2 la jonction est enfin effectuée.

La soirée se passe en causeries prolongées. Nous avons tant de choses à apprendre! Il faut, comme nous, être privés de toute communication avec l'Europe, depuis tantôt six mois, pour pouvoir bien l'apprécier. A demain les affaires sérieuses!

***

Jeudi 17 mai. — M. Lesieur préfère ne pas aller au Ntèm par la route que nous venons de prendre. Je ne le regrette nullement : ma carte s'enrichira d'un nouveau tracé vers le Ntèm; c'est autant de gagné sur l'inconnu.

Ce que nous regrettons bien davantage, c'est que M. Lesieur n'ait point apporté les vivres et autres objets dont nous avons un pressant besoin. Il a dû tout laisser à Sendjé et à Evinagong, faute de porteurs en nombre suffisant. L'omission est regrettable : sous très peu, nous allons manquer d'énormément de choses de première nécessité, entre autres de sel, de savon, de luminaire et de chaussures. Depuis longtemps, nous n'avons plus ni beurre, ni huile, ni graisse. Et encore si M. Lesieur n'avait pas eu nos porteurs, il n'aurait pu nous rejoindre. Il est vrai qu'il prétend, avec raison du reste, que notre propre passage lui a suscité mille embarras. Mais pourquoi passer sur notre route? Il avait affirmé à maintes reprises qu'il trouverait à la côte plus de porteurs qu'il n'en voudrait, et s'était chargé de notre ravitaillement. De toutes ses promesses aucune ne s'est accomplie, et entre M. Forêt et M. Lesieur, ce sont d'interminables discussions, aussi inutiles que dangereuses.

***

Vendredi 18 mai. — A la suite de ces contestations, la décision suivante est prise. Nous allons partager ce qui doit être à notre usage. Tout compte fait, voici ce qui est attribué à chacun pour faire la campagne : une paire de chaussons de cuir, deux paires de semelles, un peloton de ficelle pour recoudre les chaussures, deux paires d'espadrilles, douze bougies, un kilog. de savon. Les tricots et étoffes, existant en abondance, restent en commun, ainsi que le fil et les aiguilles. Avec ce stock, il nous a fallu marcher 10 mois : comme chaussures surtout et comme savon, c'était au dessous de l'insuffisant.

Le partage fut à peu près régulier : M. Foret s'attribua cependant la part du lion.

***

Samedi 19 mai. — Sur les instances de M. Foret, nos porteurs vont repartir en arrière et rapporter les caisses de vivres et divers objets que M. Lesieur a laissés. Nos hommes trouvent la chose fort dure : ce n'est qu'à force de cadeaux, qu'ils consentent à partir. Une section est dépêchée au Ntèm, chercher les hommes que j'y ai laissés; nous-mêmes nous partirons à petites journées, et notre monde nous rejoindra peu à peu. Nous avancerons à pas de tortue. Enfin!

Pour bien terminer notre séjour à Téra, une grande soirée musicale et dansante est donnée aux habitants.

M. Lesieur dirige l'orchestre, composé de lui, seul exécutant, et d'un accordéon, unique instrument. Sur un air entrainant, par lui composé, il met en branle tous les indigènes, tandis que M. Foret, à notre grand amusement à tous, se livre à des prouesses chorégraphiques des mieux réussies. Le chef est enthousiasmé et a, du coup, offert trois poules!



GABON. — Au bord du Ntèm : un sentier ; gravure communiquée au R. P. Trilles par le *Tour du Monde*.

300 mètres. Pour me distraire, j'en fais l'ascension. Le chemin court longtemps dans la forêt, franchit le Mèze, puis monte presqu'à pic. Après trois quarts d'heure, on débouche enfin sur un espace presque désert. A la lisière du bois, s'accrochant à la pierre, fleurit toute une végétation d'euphorbiacées blanches cactéiformes, hautes de plus de deux mètres et d'un parfum jasminé pénétrant. La pierre est humide, glissante ; l'eau suinte de partout : ce sont les sources du Mèze : partout nous retrouvons de belles orchidées à odeur douce, l'une blanche et à la hampe florale élevée, l'autre, petite, jaune et traçante. Un bouquet de bois couronne le sommet, d'où la vue s'étend fort loin. A gauche, sur le mont Atout, plane un mince nuage noir, effilé, et des éclairs de feu partent sans cesse, se déchargeant sur la montagne. Malgré les observations des guides, je reste longtemps, admirant ce spectacle sans pareil : c'est si beau, un orage sur les hauteurs ! Mais peu à peu, le ciel entier se couvre et s'obscurcit, nous descendons en hâte, pas assez vite néanmoins pour éviter la pluie ; nous n'en sommes plus à un bain près !

***

Au village nous attendait quelque chose de plus intéressant. Le matin, en arrivant, je m'installe tranquillement, sachant que nous en avions pour la journée. Un vieux entre bientôt tout clopinant dans ma case, s'assied, tousse à fendre l'âme, car le pauvre est asthmatique, puis enfin :

« — Blanc, as-tu faim ?

« — Mais..... oui.

« — Alors, viens chez moi, ma femme a préparé une grande marmite de taros, tu en auras ta part! »

Il y a de bonnes gens partout!

Je suis mon hôte : sa « vieille » découvre la marmite et nous voilà en présence d'un superbe plat de taros, tout chauds, tout bouillants. Le taro, ce n'est pas précisément un légume excellent ; mais, pour plaire au vieux...

Puis la conversation s'engage, et, de fil en aiguille, nous voilà sur le chapitre religion. Croiriez-vous que mon individu n'avait jamais voulu participer aux pratiques fétichistes, les trouvant mauvaises ? Dieu récompensait sa bonne volonté. Je passai toute la soirée avec ces braves gens, tout heureux de pouvoir, après leur mort, espérer un bonheur sans fin. Je leur appris même un rudiment de prière et m'éloignai, leur promettant le baptême le lendemain matin. Et ainsi fut fait !

A 8 h. 1/2, 75 nouveaux porteurs s'alignent devant nous et le départ sonne.

Nous dépassons Andoum, village de notre ami Etütü, parti à la rencontre de M. Lesieur nous ne savons où ! La ligne de partage des eaux du Woleu et du Ntèm nous arrête longtemps dans les collines abruptes de Sang et nous arrivons vers trois heures à Bibę, où nos porteurs refusent absolument d'avancer. M. Lesieur continue avec les siens, M. Foret reste avec nous et s'efforce d'arranger les affaires.

***

Dimanche 20 mai. — M. Lesieur continue sa marche, nous envoyant les gens du village de Nsoun où il a couché pour transporter nos bagages : l'étape n'est que de trois quarts d'heure, mais comme les indigènes sont peu nombreux, il leur faut toute la journée pour venir à bout de leur tâche ! Un jour de perdu !

La colline Abat, « la dénudée », domine le village de



GABON. — FOUGÈRES ARBORESCENTES ; gravure communiquée au R. P. TRILLES par le *Tour du Monde*.



GABON. — Deux baptisés : Léon et Marie ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Trilles.

Après la cérémonie, je remarquai que la bonne femme était un peu triste.

« — Eh! bien! qu'y a-t-il donc, Marie ?

« — Oh! ne fais pas attention, dit le vieux. Elle a un peu mal à la tête.

« — Tiens, comment donc ?

« — Oh! voici : figure-toi que, cette nuit, j'ai interrogé ma femme sur tout ce que tu m'avais raconté : elle ne s'en souvenait guère, je lui ai tout répété ; mais elle a la tête dure et m'a répondu : « Laisse-moi donc, je veux dormir ! » Alors, impatienté, j'ai pris mon bâton et lui ai donné.... un petit avertissement.

« — Et voilà pourquoi elle a mal à la tête ?

« — Voilà pourquoi elle a mal à la tête. »

La manière était bien un peu brusque, mais l'intention était si... bonne. J'ai grondé Léon; Marie lui a demandé pardon, et désormais ils m'ont promis de vivre très en paix, sans... aucun avertissement ou rappel à l'ordre. Ah! les bons vieux !

∴

Lundi 21 mai. — Quelques porteurs Yenkang nous emmènent, le P. Tanguy et moi, et à 9 h. 1/2 nous sommes à Nsoum, d'où M. Lesieur est parti ce matin.

Nsoum reçoit son nom d'un mot pahouin qui signifie : le Cou. L'origine en est assez curieuse. Tandis que les Yenkang construisaient ce village, un homme de la tribu des Ntoun, fort redouté pour ses violences, les regardait faire en répétant souvent :

« — *Ye mé wourege nsoum ?* (A qui couperai-je le cou, ici?) »

Un beau jour, un Yenkang impatienté lui déchargea par derrière un formidable coup de sabre, en répondant :

« — A toi-même ! »

∴

Mardi 22 mai. — Evitant la verte montagne Ngoung, qui ferme tout horizon au village, mais l'abrite des tornades, nous partons à l'Est par la vallée du ruisseau Ngoung, puis de Biboloa ou des Piquants, dépassons le Mont Sisi et entrons dans le bassin du Ntèm avec les sources du Bôle. La marche est difficile, tantôt sur l'argile glissante, tantôt sur la terre détrempée où l'on enfonce à mi-jambe. A midi, après le mont Yüle, nous rejoignons M. Lesieur à Bikoumkoura. A 3 heures, nous entrons dans la rivière Mfounga. Ce chemin aquatique nous entraîne près de deux kilomètres, et, bien que marcher ainsi, les jambes dans l'eau et une voûte de feuillage épais sur la tête, soit des plus pittoresques, le gravier quartzeux à arêtes vives qui tapisse le fond de la rivière et une tornade glacée qui nous inonde pendant plus d'une heure, nous font désirer vivement la fin d'une étape longue et difficile. A 5 heures seulement nous sommes à Evès, chez les Esoudoum. M. Lesieur y arrive le premier; mais chacun, par un nouveau et fort mauvais système, doit se « débrouiller » et trouver lui-même sa case. Les premiers sont bien logés; mais les autres ! Décidement, le passé avait plus de bon.

∴

Mercredi 23 mai. — Un nouveau plan de campagne est décidé ; M. Lesieur ira seul en avant jusqu'au Ntèm avec quelques porteurs, choisira l'emplacement favorable pour nu nouveau poste, puis nous enverra un messager et nous irons le retrouver par la même route. En attendant son homme, nous resterons ici où nous rejoindront les hommes détachés ou en retard. A mon avis, le plan est détestable. M. Lesieur, débarrassé du soin de recruter des porteurs et de transporter les charges, ira vite, c'est certain : d'ailleurs il faut bien l'avouer, M. Foret s'entend beaucoup mieux que lui en ces sortes de choses ; mais nous, nous irons forcément très lentement, et beaucoup de temps sera perdu.

M. Lesieur part le 25 mai et nous restons à Evès jusqu'au 7 juin, jour où nous rejoignent les Sénégalais laissés sur le Ntèm. Obtenant sur leur route des vivres abondants, ils ne s'étaient point pressés de rallier la colonne.

Par bonheur, à Evès, le poisson frais et les vivres abondent. Pour une pincée de petites perles, on a une poule ou une grande assiettée de poissons.

Dans cet intervalle arrive le messager de M. Lesieur, nous invitant à le rejoindre au plus vite, mais avertissant en même temps que la route est mauvaise et que l'on n'y trouve pas de vivres. Nous sommes donc d'ores et déjà tout disposés à en prendre une autre. Tout le monde y gagnera d'ailleurs : M. Lesieur a relevé sa route ; nous irons un peu plus au sud et nous en relèverons une autre. J'ai d'ailleurs profité de notre long séjour à Evès pour faire de longues excursions dans tout le pays, me relier à plus de 20 kilomètres aux itinéraires précédents. Au point de vue géographique, c'est donc excellent : au point de vue rapidité..., nous devrions être au Ntèm depuis quinze jours.

(*A suivre.*)

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Suite (1)

Départ pour Samoa. — Un peu d'histoire contemporaine.

Je ne saurais dire pourquoi Samoa exerce une fascination si complète sur les voyageurs qui s'y arrêtent. Bien des causes y contribuent, comme on le verra plus tard. Toutefois, il me semble que c'est surtout la supériorité de la race samoane qui attire l'attention et la subjugue, après étude faite. Ceux qui ont suivi dans les journaux des vingt dernières années le développement de ce petit royaume insulaire, sont déjà accoutumés à lire les noms de Malietoa, Mataafa et Tamasese, et savent ce que ces noms représentent. Ceux, plus heureux encore, qui ont lu dans *les Samoa et Mgr Elloy*, par le R. P. Monfat, S. M., le récit des premiers épanouissements de la foi parmi ce peuple d'élite n'oublieront jamais quel rôle glorieux et attachant y a joué le nom de Mataafa.

Un honnête et charmant romancier, Robert-Louis Stevenson, venu à Samoa pour y prolonger sa vie, a immortalisé à tout jamais l'esprit chevaleresque, la haute et ferme intégrité de mœurs et de caractère qui ont fait de Sosefo Mataafa l'idole vivante de son peuple et le modèle accompli de sa race. Il n'a même point dissimulé que les vertus de ce héros catholique avaient été « l'expansion de son baptême ». Qui ne se souvient de l'épouvantable guerre déchaînée à Samoa par les pouvoirs étrangers qui voulaient s'en emparer? D'un côté, les Anglais et les Américains favorisant leur créature, le pauvre roi Malietoa; de l'autre, les Allemands poussant et soutenant Tamasese ; au milieu, les Samoans ralliés en grande majorité autour de Sosefo Mataafa qui représentait leurs aspirations nationales. Pendant longtemps, le sang avait coulé de part et d'autre ; cependant Mataafa avait autour de lui le *droit*, le *nombre* et la *valeur :* il ne lui manquait que les canons pour achever et affirmer sa victoire. Mais voici que les éléments eux-mêmes se déclarent en sa faveur. Tout à coup, un ouragan d'une puissance inouïe emprisonne et détruit dans le port même d'Apia tous les vaisseaux étrangers; un seul, le *Calliope* réussit à forcer la barre et à s'échapper. Que va faire Mataafa ? Se réjouir de voir ses ennemis réduits à l'impuissance ? Nullement. Sa pensée est toute de charité et d'héroïsme. Il se retourne vers ses légions de braves, commande la cessation de toutes hostilités et les invite à venir avec lui au secours de leurs ennemis en danger. Le voilà à la mer avec ses canots et ses vaillants, disputant aux requins les matelots et les soldats teutons ou anglais, qui tout à l'heure tiraient sur lui à boulets rouges, qui ont tué son fils, dévasté ses villages et ruiné son pays. Il en *sauvera quand même* autant qu'il pourra...

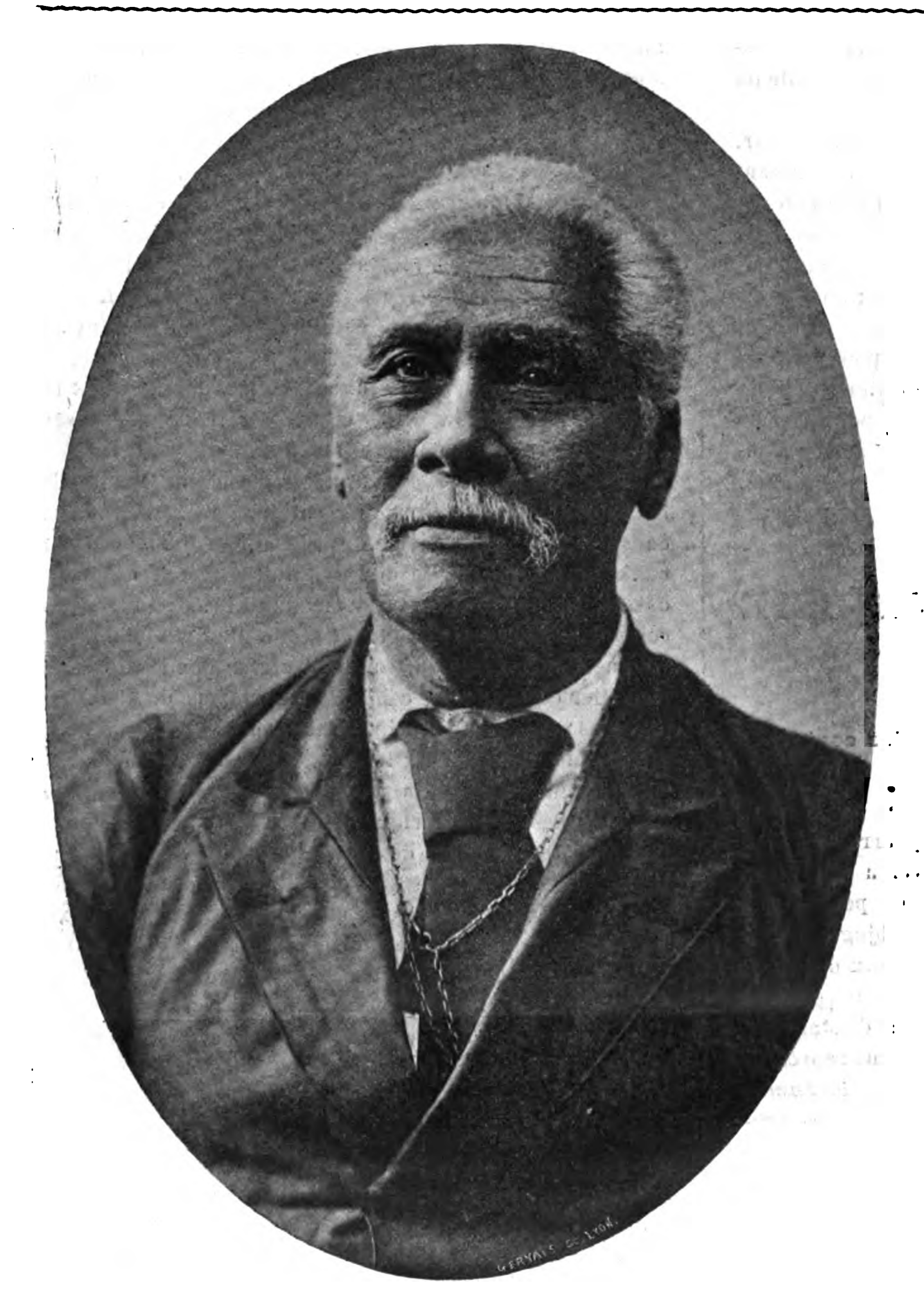
Sans doute son intrépide et noble générosité lui vaudra les applaudissements du monde entier ; mais il n'en a cure. Sans doute, à Samoa même, les bras des Allemands, vaincus et humiliés par ce beau vieillard, seront désormais comme paralysés et ne voudront plus le combattre. Mais cela n'empêchera pas la sotte et ignorante diplomatie européenne, assemblée à Berlin, de décréter l'exil de ce roi-chevalier et de le faire conduire, au mépris de tout droit des gens et de tout principe d'honneur, aux îles de Tokelau où on le gardera dix longues années. Pourquoi ? Tout simplement parce que la protestante Angleterre, soutenue par la protestante Amérique, ne veut pas lâcher le protestant Malietoa, méprisé de son peuple, en faveur du catholique Mataafa dont elle appréhende la puissance et la foi.

L'Allemagne laisse faire... et emmène Mataafa en exil! Il y restera jusqu'à la mort de son rival en 1896. A ce moment-là, les mêmes pouvoirs étrangers rentrent en scène et essaient de susciter de nouvelles difficultés. *En théorie*, les Samoans sont déclarés libres de se choisir un roi; et ils choisissent Mataafa avec un enthousiasme universel. Sur ce, les Anglais et les Américains font la moue, protestent et improvisent, en guise de roi, un enfant de 12 ans que Malietoa a laissé. Les Allemands reprennent leur Tamasese... et voilà la guerre qui de nouveau ravage Samoa. Mataafa se met en marche avec ses troupes; il entoure Apia, cerne ses ennemis et les force à se sauver à la nage. Les vaisseaux de guerre étrangers les reçoivent.

A ce moment, les Allemands changent de tactique; abandonnant Tamasese, ils se réconcilient avec Mataafa et soutiennent sa cause. Dès lors, la guerre est terminée sans aucun profit pour l'Angleterre, qui d'ailleurs n'a laissé à Samoa que des souvenirs peu glorieux. Sawaii et Upolu passent sous le protectorat de l'Allemagne, tandis que les Etats-Unis prennent pied à terre à Tutuila dans le beau port de Pagopago, et s'adjugent aussi la souveraineté des îles Manua, Ofu et Oloséga, à l'extrémité orientale du groupe.

Telle est l'histoire des derniers troubles Samoans, résumée en quelques phrases. Elles suffiront à indiquer au lecteur avec quelles impressions je dus saluer ces îles au renom chevaleresque, lorsque, le 14 août, au matin, je pus discerner dans la brume lointaine la fière silhouette d'Apolima, ce rocher-sentinelle, battu de tous côtés par les vagues, et ensuite l'île plate et verdoyante célébrée dans les annales du peuple Maori sous le nom de Manono. Arrê-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18 juillet, 1er, 8, 15 et 22 août.



MATAAFA, ROI DE SAMOA ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

tons-nous aujourd'hui au seuil de cet Eldorado! La description des sites enchanteurs qu'il offre déjà à nos regards nous entraînerait trop loin.

L'Archipel des Navigateurs. — Arrivée à l'île Upolu. — Débarquement à Apia.

Lorsqu'on franchit le 180e degré de longitude, qui se trouve exactement à l'extrémité orientale du groupe fidjien, on a l'avantage, en allant à Samoa, de doubler un jour.

Partis de Levuka le lundi dans l'après-midi, nous étions devant Upolu, dans la matinée de jeudi. Néanmoins, comme nous commencions à déjeûner, le commandant nous dit :

« Ici, à bord, c'est jeudi ; quand vous descendrez à terre, on vous dira que c'est mercredi. Ne discutez pas : c'est un fait acquis. Arrangez-vous avec les géographes et les astronomes qui nous ont *fabriqué* cette curiosité. »

Voici donc, tout près de nous, Apolima, la sentinelle avancée de l'Archipel. C'est un îlot circulaire et conique, un ancien volcan dont l'Océan a peu à peu éteint les ardeurs et rongé les côtés. Sans cesse, les vagues furieuses viennent se choquer contre ses pentes escarpées et font rebondir leur blanche écume jusqu'à la hauteur des cocotiers qui ornent la falaise. A certaines marées, la vague réussit même à pénétrer jusqu'au cœur de l'île : c'est à ce moment-là, et alors seulement, que les pirogues et canots peuvent s'approcher et même débarquer au fond du lac temporaire ainsi formé. Il y a là un admirable village samoan : rien au monde ne représente mieux l'Eden primitif que ce paysage enchanteur et les mœurs tranquilles et joyeuses de la population qui s'y ébat.

***

Un peu plus loin, et séparée de la grande île par un étroit chenal apparaît la verdoyante Manono, île plate et ovale d'environ 2 kilomètres de diamètre, toute bordée de cocotiers et couverte de la plus somptueuse végétation. Vers le milieu s'élève une colline d'environ 200 pieds de hauteur. Serait-ce là le fameux *Tihi o Manono*, célébré dans les fastes de nos Maoris, autour duquel se sont livrés tant de combats héroïques et qui a inspiré de si nobles chants? Dans ce cas, il faudrait aussi y chercher le village fortifié appelé jadis « Te Uru », et d'où plusieurs pirogues émigrèrent vers la Nouvelle-Zélande.

Quoi qu'il en soit des rapports qui ont pu exister entre les Maoris et Manono, cette île est restée, par excellence, même parmi les Samoans, l'île sacrée des rêves et des souvenirs, une sorte d'Empyrée terrestre où les plus courtoises coutumes se font remarquer. Maintenant surtout que Manono est en grande partie catholique, on peut dire que peu de pays au monde offrent à l'œil autant de charmes et aussi peu d'objets repoussants.

***

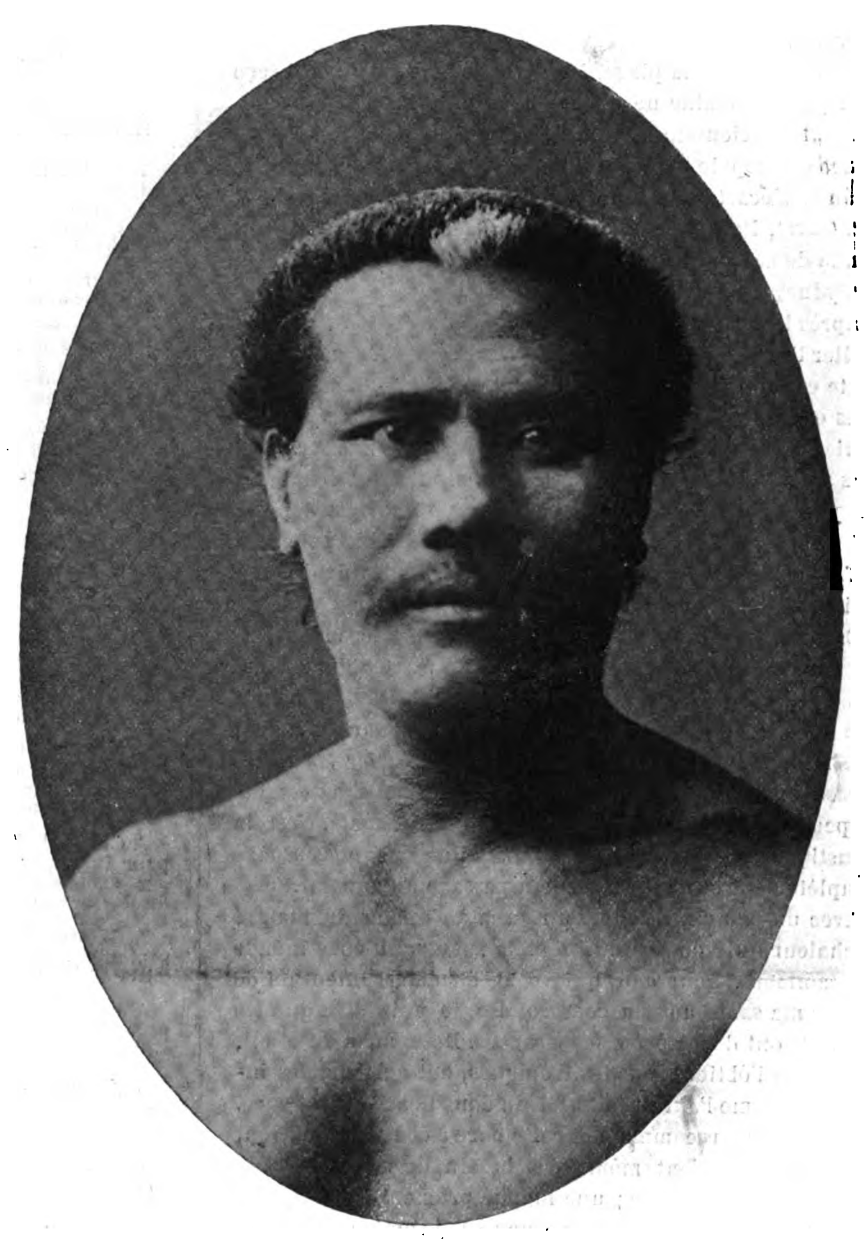
Il est neuf heures du matin. Installé commodément sur le pont du *Haurolo*, les yeux braqués sur le rivage d'Upolu, j'y cherche des traces de vie humaine. Un de mes compagnons de voyage qui connaît Samoa s'empresse de me montrer Leulumoega et toute une kyrielle de jolis villages, tous plus ou moins dissimulés sous la puissante végétation

du rivage. Seule, la fumée des cuisines trahit au loin la présence de ces habitations humaines. Après avoir contourné une pointe, nous nous trouvons en face d'un immense collège ou Université : c'est Malua, la pépinière du protestantisme Samoan. Celui qui me l'apprend, un prédicant baptiste de Philadelphie, ne se gêne pourtant pas pour ajouter que, comparés aux effets produits à Samoa par les écoles catholiques, les résultats pédagogiques et pratiques de l'enseignement protestant sont des plus maigres et des moins durables.

« Je ne sais comment vous vous y prenez, dit-il, mais votre œuvre, dans ces pays-ci, a une très longue et très profonde portée ; vos néophytes vous respectent et vous aiment ; volontiers, ils se dévouent pour votre cause ; rarement, ils vous abandonnent. C'est beaucoup plus que nous n'en pouvons dire nous-mêmes de ceux qui nous suivent. »

***

Pendant cet intéressant dialogue, le *Hauroto* entre sans difficulté dans le port d'Apia. C'est une rade ouverte, sans aucune protection du côté du Nord : le récif s'y avance très loin, arrêtant les plus fortes vagues et ne laissant aux vaisseaux que deux étroites passes pour pénétrer à l'intérieur. Pendant que commandant, pilote, officiers et équipage opèrent leurs manœuvres d'arrêt, je ne me lasse pas de contempler cette terre bénie d'Upolu, où tant de belles choses se sont accomplies durant les deux dernières générations. Les noms vénérés de Mgr Elloy, des PP. Roudaire, Violette, Garnier, Didier et de tant d'autres me reviennent sans cesse à la pensée, me rappelant ce qu'ils ont souffert et me montrant ce qu'ils ont conquis à force d'amour et de zèle. Il me tarde de fouler ce sol que leurs pieds ont sanctifié ; il me tarde de parcourir Apia, de saluer Vaea et Savalalo, de retrouver de bien-aimés confrères dont les mérites me sont connus, de voir enfin ce cher peuple Samoan que l'immortel Stevenson a tant aimé et loué, et pour qui nos missionnaires eux-mêmes se sacrifient si volontiers et avec tant d'espoir. Presque insensible aux beautés naturelles du paysage que mes yeux contemplent, je ne rêve plus qu'à mes confrères et à Mataafa. Venu comme je le suis de Nouvelle-Zélande et apportant sur ce rivage les affections et les souvenirs de mes pauvres Maoris, je sens tout le poids d'une indicible mais délicieuse émotion. Ayant observé un vaste et bel édifice au milieu de la ville, j'y reconnais sans peine la *cathédrale*, encore inachevée, de Mgr Broyer.



TAMASESE, COMPÉTITEUR DE MATAAFA AU TRONE DE SAMOA ; reproduction d'une photographie, envoyée par le R. P. COGNET.

Je fais constater au *douanier allemand*, montant la garde au haut de l'escalier, que je n'apporte ni liqueurs, ni armes à feu, ni poudre : ce sont là à Samoa les seuls articles prohibés. Il se contente de sourire et me laisse descendre en compagnie de deux jeunes indigènes qui se sont emparés de mes bagages. Je m'installe dans leur canot, et les voilà ramant de toutes leurs forces vers la cathédrale.

Enlizé dans le sable, gît l'*Adler*, un des cuirassés allemands qui périrent durant l'affreux cyclone de 1889 : rien, pas même la dynamite, n'a réussi à délivrer le port de cette hideuse relique des guerres passées. Elle reste là comme un monument de l'imbécillité humaine et de la protection accordée par le Ciel à un peuple sans défense. Elle rappellera aussi aux générations futures les prouesses généreuses de Mataafa et de son armée ; car c'est là qu'ils imposèrent silence à tous leurs justes sentiments de haine contre leurs

cruels envahisseurs pour voler à leur secours au risque de leur vie.

Nous voici sur la plage. Mes jeunes Samoans ayant reçu leur petite aubaine ne m'abandonnent point; ils me conduisent gracieusement jusqu'à la porte même de la résidence épiscopale, y déposent mes bagages, me serrent la main et s'écartent. En un instant, je vois arriver les RR. PP. Gavet, Pesneau, Bellwald, Ginsbach, le F. Aimé et une bande de catéchistes, ceux-là même qui m'accompagnèrent de Sydney à Suva.

Après les premières effusions, il fallut, selon la coutume, sceller l'amitié par une copieuse libation de *Kava* prise en toute cérémonie. La journée se passa ensuite dans des visites et des causeries que l'on devine. Les RR. Rémy et Jaboulay descendirent de Vaéa et de Moamoa, et nous trouvâmes ainsi beaucoup de souvenirs et de souhaits à échanger. Jusque bien tard, dans la nuit, nous poursuivîmes notre entretien *de omni re scibili* et *quibusdam aliis*. Et pourtant, la fatigue du jour finit par nous imposer le devoir du sommeil.

On se demandera peut-être en quoi consiste un lit samoan. C'est simplement une couchette ressemblant à nos lits civilisés; au lieu de sommier et de matelas dont on n'a que faire ici, on étend quelques nattes fines sur un cadre; on s'allonge dessus; et, si l'on veut *sauvegarder les apparences*, on s'enveloppe dans un drap, et l'on dort comme on peut. Ce qui importe surtout dans ces climats, c'est la moustiquaire, un voile de fine mousseline qui vous entoure complètement et ne laisse aucun passage à l'ennemi.

Avec un peu d'habitude, on réussit à s'endormir, malgré la chaleur qui vous oppresse et la sueur qui vous inonde constamment. Pour moi, qui voyageais dans l'intention de refaire ma santé un peu compromise, je puis dire que les résultats ont dépassé mes espérances. Deux mois de soleil, comme on l'obtient sous les tropiques, ont agi sur mes infirmités comme l'aurait fait un bain dans l'eau de Jouvence. Je ne puis que recommander cette cure à ceux qui souffrent de la gorge. Ils n'ont même pas besoin de venir jusqu'en Polynésie pour la faire; une longue promenade au Sahara ou en Arabie et, au besoin, une poussée jusqu'au Gabon ou en Abyssinie suffira. (*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

CARTE POSTALE DES MISSIONS CATHOLIQUES
par M. Hamann.

En vente au bureau des *Missions catholiques*, rue de la Charité, 14, à Lyon, par pochette de 12 exemplaires.— Chaque pochette : 50 centimes, prise dans nos bureaux; — envoyée *franco* par la poste, port en sus, soit 5 centimes.

M. Hamann, auteur d'œuvres artistiques bien connues de nos lecteurs et que nous annonçons presque chaque semaine sur la couverture de ce Bulletin, a eu la bonne pensée de faire servir la carte postale illustrée, si fort en vogue actuellement, à la diffusion d'une idée religieuse et apostolique.

La gracieuse vignette qu'il a dessinée représente Notre-Seigneur conviant toutes les nations de la terre à venir puiser la source de tous les biens dans son Cœur Sacré.

Elle rappelle l'invitation évangélique toujours opportune et trop souvent oubliée. Ce sera donc faire œuvre utile à tous que de la propager en s'en servant pour sa correspondance.

DONS
Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme des Halles (diocèse de Lyon)........ 20 »
M. Faure, de Châteauroux, diocèse de Bourges........ 15 »

Pour les missions nécessiteuses (sœur Sion, à Jérusalem).
Anonyme de Paris, demande de prières........ 20 »
A. F., de Lyon........ 20 »
Un prêtre du diocèse de Vannes, demande de prières........ 10 »

A Mgr Fallize (Norwège).
C. C., de Grenoble........ 50 »

A sœur Sion.
Au nom d'un défunt du diocèse de Séez........ 50 »

Au R. P. Kayser à Eski-Chehir.
M. le vicomte du Parc, à Saint-Julien, diocèse de Dijon........ 20 »

Au R. P. Angelil.
Au nom d'un défunt du diocèse de Séez........ 50 »

A Mgr Barthe (Trichinopoly).
Au nom d'un défunt du diocèse de Séez........ 50 »

Au R. P. Royer, S. J., à Batticaloa, diocèse de Trincomalee (Ceylan).
C. C, de Grenoble........ 50 »

A M. Adolphe Klinger (Tonkin méridional).
In spem contra spem. Offrande à l'Immaculée-Conception de Bao-Nham avec demande de prières spéciales. Anonyme de la Nouvelle-Orléans........ 1000 »

A M. Combettes (Tonkin méridional).
Anonyme de la Nouvelle-Orléans........ 25 »

A M. Schlotterbek (Tonkin maritime), pour la construction de son église.
Mme la baronne de Dumast, en souvenir de son fils Marcel, diocèse de Nancy........ 50 »

Au R. P. de Munagorri, Dominicain (Tonkin central), pour la construction de son église de Thaï-Binh.
Mme la baronne de Dumast, en souvenir de son fils Marcel, diocèse de Nancy........ 50 »

A M. Ruppin, missionnaire à Pyinmana (Birmanie septentr.).
R. P. Bernard Bonnet, à Ambialet, diocèse d'Albi........ 100 »

A M. Bazin, directeur de l'orphelinat de Chanthagon, près Mandalay (Birmanie septentr.).
P. P. Bernard Bonnet, à Ambialet, diocèse d'Albi........ 100 »

A Mgr Chatagnon (Su-tchuen méridional).
« L'ancien vicaire de Doizieux-Saint-Laurent, Louis Lagorce, son premier professeur de latin, qui est tout fier de pouvoir ainsi lui rappeler de vieux jours », diocèse de Lyon........ 300 »

A Mgr Mutel (Corée).
C. C., de Grenoble........ 50 »

A Mgr Chatron (Osaka).
C. C., de Grenoble........ 50 »

A M. Matrat, pour les Amantes de la Croix de Nagasaki.
C. C., de Grenoble........ 50 »
Anonyme du diocèse de Metz, demande de prières........ 100 »
De la part de M. Louis, de Lyon........ 5 »

A M. Papinot (Tokio).
C. C, de Grenoble........ 50 »

Aux Sœurs de Saint-Paul de Chartres de Tokio.
C. C., de Grenoble........ 50 »

Aux Trappistes d'Hakodaté.
C. C, de Grenoble........ 50 »

Pour les Missions africaines (R. P. Zappa).
Anonyme du diocèse de Saint-Brieuc........ 20 »

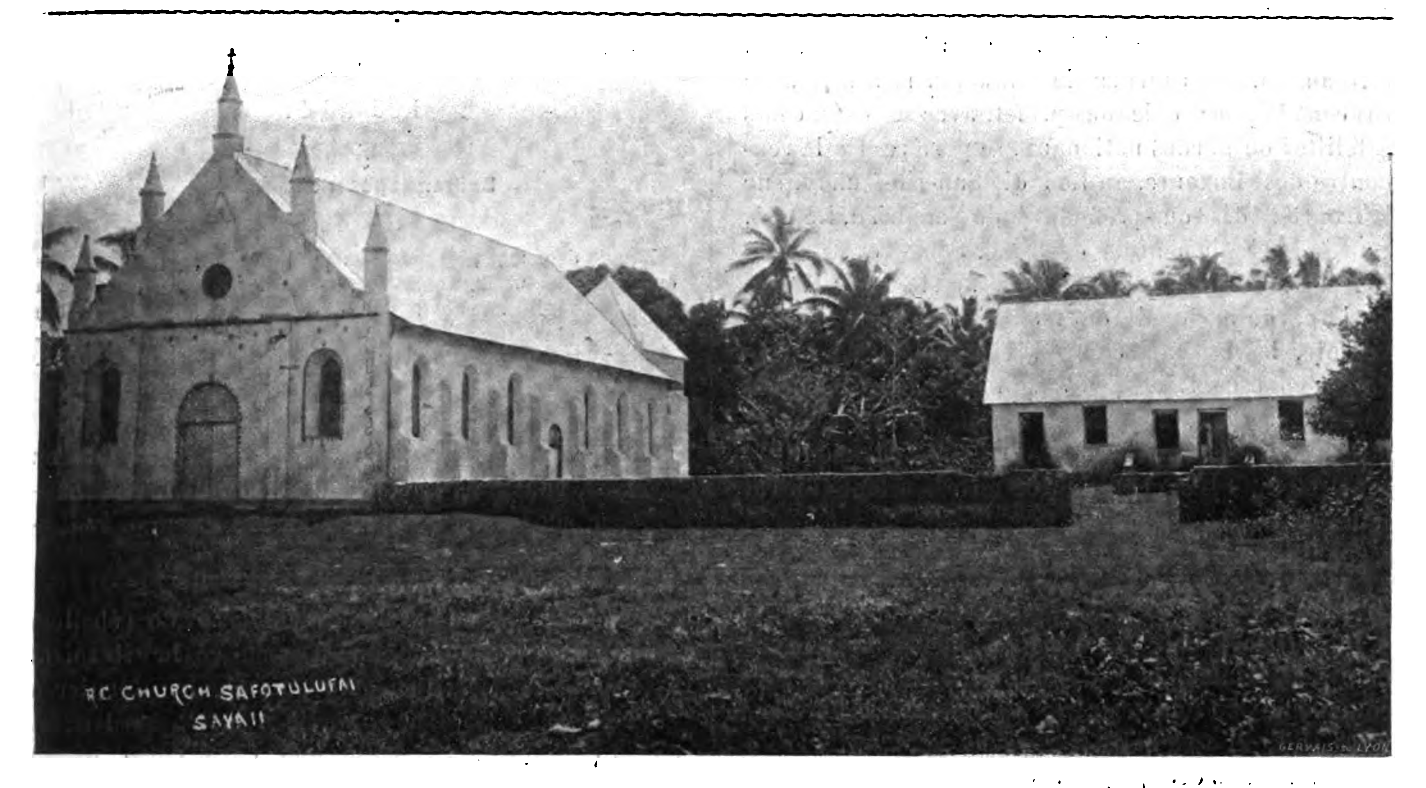
Au R. P. Classe, missionnaire au Victoria Nyanza méridional.
Au nom d'un défunt du diocèse de Séez........ 50 »

A Mgr Cazet (Madagascar central).
C. C., de Grenoble........ 50 »

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



ARCHIPEL DES NAVIGATEURS. — ÉGLISE ET PRESBYTÈRE (en corail) DE SAFOTULAFAI, DANS L'ILE SAWAII ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET (voir p. 424).

LA SITUATION EN CHINE

I

SU-TCHUEN OCCIDENTAL (Chine)

Soulèvement des Boxeurs. — Massacres. — Autres épreuves de la Mission.

La persécution qui a mis à feu et à sang les provinces du Nord-Est de l'Empire chinois ressusciterait-elle dans la partie occidentale, dans la grande province du Su-tchuen ? La lettre suivante mentionne de nouveaux exploits des Boxeurs. Mais l'énergie avec laquelle ce mouvement insurrectionnel a été réprimés par les mandarins permet d'espérer que les fanatiques ne renouvelleront pas leur tentative.

LETTRE DE M. PONTVIANNE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PROVICAIRE APOSTOLIQUE

Le 15 mai, à 4 h. 1/2 du soir, juste au moment où je finissais la récitation du Bréviaire, un courrier de Ngân Yô m'arriva tout effaré et me remit une lettre de M. Piel, datée du 13 mai et adressée à Mgr Dunand, alors en tournée pastorale.

En voici les principaux passages :

Le sang a commencé à couler ; à Ngân-Yô, les Boxeurs ont fait leurs premières victimes dans la journée d'hier ; à Yuen-Yang-Fou, on compte onze morts et dix blessés.

Parmi ces morts, il y a trois païens, tués chez les chrétiens ; les autres sont des catéchumènes massacrés à l'école ou autour de l'école installée à 3 lys du marché de Yuen Yang Pou, lequel marché est à 20 lys de la ville, sur la route de Tchen Tou.

Le massacre est le fait d'une dizaine de forcenés, qui se livraient, depuis plusieurs jours, à quelque distance, à leurs exercices diaboliques. Hier, dans l'après-midi, ils se sont rués sur l'école et ont massacré tous ceux qui n'ont pu échapper par la fuite. De là, ils se sont dirigés sur le marché, où il y a trois ou quatre familles chrétiennes ; heureusement, elles ont eu le temps de se cacher, mais ils ont massacré une femme et deux enfants (païens) qu'ils ont pris pour des chrétiens.

Depuis le matin, je me trouvais dans une station à un kilomètre en deça du marché et, le soir, les Boxeurs s'annonçaient. Je suis rentré en ville aussitôt, pour prévenir le prétoire. En l'absence du sous-préfet, le mandarin militaire est parti avec une centaine d'hommes, et ce matin, après une lutte où quelques satellites ont été blessés, il a pu s'emparer de huit boxeurs. Le chef, qui se dit envoyé par *Yu houang* (divinité chinoise), est au nombre des prisonniers.

∴

Cette lettre reçue, je me hâtai de faire un rapport aux autorités de Tchên-tou. Ce rapport, présenté à 7 h. 1/2 du soir, mit les prétoires en mouvement. Le vice-roi, informé, télégraphiait l'ordre au préfet de Tse Tcheou d'envoyer 100 soldats pour maintenir la paix à Ngan Yo et de poursuivre les boxeurs.

Ce fut le salut de cette région : car, loin de les mâter, la prise de huit de leurs congénères n'avait fait que les exaspérer et ils commençaient à se réunir,

quand le commandant Tsén avec ses hommes arriva à Ngan Yo. Sans tarder, le mandarin militaire avec ses cent hommes et le sous-préfet, avec ses deux cents satellites ou gardes nationaux, se portèrent à la rencontre des Boxeurs, au lieu dit San-Ko-Tchay, sur la frontière des sous-préfectures de Nagan Yo, Lotché, Su Lin, près du marché de Liang-Song-Ten.

Après de nombreux pourparlers, où les chefs locaux de la garde nationale ont montré tout leur mauvais vouloir, les Boxeurs commencèrent le feu. Les soldats répondirent, et, peu après, le Tchay tse (forteresse) était pris ; 27 boxeurs avaient trouvé la mort ; 38 étaient faits prisonniers, mais 14 seulement furent retenus. L'arrivée de 200 autres soldats finira, je l'espère, par ouvrir les yeux à ces fanatiques et les maintiendra dans le devoir.

***

Ici, à Tchen-tou, les autorités supérieures se sont montrées réellement bien disposés. On prépare une colonne de 300 soldats qui sera sous la direction d'un *Tao Tay ;* elle va faire une promenade militaire à travers le pays occupé par les Boxeurs.

Le mandarin de Ngan-Yo, bien qu'il se soit montré dévoué au brave P. Piel, a été rappelé et même dégradé, pour la raison qu'il n'a pas rempli son devoir, en ne dénonçant pas l'existence de cette secte dans sa juridiction, alors qu'il était invité officiellement à le faire. C'est pourquoi il est rendu responsable de la mort des victimes,

***

En ce moment, la main du Bon Dieu semble vouloir s'appesantir d'une manière bien lourde sur cette province du Su-tchuen. Une sécheresse, qui dure depuis plus de huit mois, menace de tarir toutes les sources. Les montagnes autour de la plaine et les champs de maïs sont perdus. Bien des rizières, même dans la plaine, ne peuvent être plantées, à cause du manque d'eau. Si, dans la huitaine, le ciel ne nous envoie pas une forte pluie, c'est la famine et une famine atroce qui, étant donnée la nature brouillonne des Tchua, nous réserve de douloureuses surprises.

***

Notre clergé indigène depuis huit ans, a été bien éprouvé ; 4 prêtres sont morts en un an : les Pères Fang, Tchao, Mathias Ma et Laurent Theu. Bien que Mgr Dunand ordonne tous les ans des prêtres chinois, leur nombre, au lieu de croître, diminue.

En ce moment, trois jeunes gens : Jean Tchao, Laurent Lieou et Pierre Ngan, se préparent à recevoir l'onction sacerdotale au mois de septembre ; mais ces trois nouveaux prêtres ne suffiront pas pour combler les vides.

II

KOUANG-SI

Brigandages et famine.

Depuis deux mois, les journaux publient des nouvelles fausses ou exagérées sur le Kouang-si, tendant à faire croire que la rébellion règne dans cette province. Aussi nous jugeons utile de publier la lettre ci-jointe de Mgr Lavest, que nous communique le vénéré supérieur du séminaire des Missions Etrangères :

LETTRE DE MGR LAVEST, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-SI, A M. DELPECH, SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Nanning, 7 juillet 1902.

Les journaux ont parlé de troubles et de rébellion au Kouang-si. Quoique généralement ces bruits soient assez exagérés, la situation depuis février dernier a été bien mauvaise dans la partie ouest et nord-ouest de la province. Ce n'est que dans cette partie qu'existent les troubles ; mais, depuis mai, nous avons à y déplorer des malheurs qui ne semblent devoir qu'augmenter. Jusqu'à ce moment, il n'y a ni rébellion ni essai de rébellion ; mais un brigandage en grand, exercé par les pirates, dont les bandes nombreuses, bien armées et soutenues par les sociétés secrètes, ont jusqu'ici résisté avec avantage aux réguliers. Ces derniers, au reste, ont passé en grand nombre du côté des brigands, et les autres sont en rapport avec eux. Les autorités de la province sont impuissantes, d'autant plus que de hauts fonctionnaires semblent par intérêt favoriser la piraterie.

Deux mille soldats sont venus du Kouang-tong ; mais, outre que c'est un nombre insuffisant, ils sont plutôt paralysés dans leur action qu'aidés par les troupes du Kouang-si, tous bandits ou amis des bandits. Les hauts mandarins, avec qui j'ai été en rapport ces jours derniers, se taisent sur ce qui se passe, se contentant d'affirmer qu'il n'y a pas à craindre de rébellion.

***

Voici l'état de la mission dans cette partie de la province, la seule troublée jusqu'à présent.

A Si-Long-Tcheou, le 21 mai, nos confrères, MM. Seguret, Epalle et Sifferlen ont dû fuir devant les pirates et se réfugier au Kouy-tchéou. D'après des lettres en date du 10 juin, Ko-haï, résidence et village, était pillé et détruit ; les résidences Tchégai, Chali et même la ville de Sin-Tcheou étaient sérieusement menacées par des bandes de trois à quatre cents brigands en permanence dans la région. Les

païens ne sont pas plus épargnés que les chrétiens; tout est pillé et brûlé. La population ne peut ensemencer, et du reste la sécheresse, cette année, ouvre un peu partout la porte au brigandage. C'est un vrai désastre et la misère noire dans cette partie de la province. M. Baufreton est cerné dans la ville de Si-Lin et je n'en ai plus de nouvelles depuis le 23 avril.

MM. Labally et Ducœur, quoique moins en danger à Sé-Tchen, avaient eu plusieurs alertes en avril et mai et leur position n'a pu encore s'améliorer. Je cherche en vain à les faire revenir ici à Nanning, tellement la voie par le fleuve est dangereuse.

Dans l'Ouest, à Tai-pin, à Chang-se, à Long-Tcheou, les confrères ne courent encore aucun danger en ville, mais les voyages sont impossibles et le ministère également.

Je garde l'espoir que la tranquillité sera rétablie; mais, appauvris comme nous l'étions par les dépenses faites pour divers établissements et le séminaire, nous ne pourrons relever les ruines faites dans le Nord-Ouest.

∴

Un autre missionnaire écrit à peu près à la même date :

La fameuse rébellion du Kouang-si a été faite de toutes pièces par les journaux chinois et anglais. Il n'y a pas eu de rébellion, mais seulement un nombre considérable de brigands ou de pirates, que la faim et la misère poussaient au pillage. La partie du Kouang-si, qui a été la plus inquiétée, a été le Nord-Ouest de la mission.

INFORMATIONS DIVERSES

Cochinchine orientale. — Mgr Grangeon, le nouveau vicaire apostolique, nous écrit de Lang-Sông, 3 juillet :

« Je ne vous annoncerai pas ma nomination de Vicaire apostolique, puisque vous l'avez connue plusieurs jours avant moi, je me fais pourtant un doux devoir de vous offrir, à cette occasion et à ce titre, mes affectueux et reconnaissants hommages. Permettez-moi aussi de me recommander aux charitables prières de vos abonnés; car c'est un lourd fardeau pour mes faibles épaules que la direction de cette vaste mission dans les conjonctures où elle m'incombe. Des besoins nouveaux demandent une organisation et des œuvres nouvelles. Et pour toutes ces créations urgentes, que bien des obstacles viendront entraver, les ressources n'abondent point, pas plus en personnel qu'en argent. Au point de vue pécuniaire, je n'ose plus m'adresser à vos lecteurs, sinon pour les remercier de nouveau de leur grande générosité passée. Il me semble néanmoins que si vous trouviez opportun d'insérer ces lignes dans les « *informations* », leur charité trouverait encore de quoi me faire l'aumône d'une prière. Il n'en serait pas de mieux placée, ni de reçue avec plus de reconnaissance, surtout le 13 août, qui sera, en vertu d'un indult, le jour de ma consécration épiscopale.

« Je compte toujours tenir ma promesse d'un récit sur la persécution de 1885. Mais ce ne pourra être que pour la fin de l'année prochaine. Les occupations de l'heure présente, l'urgence des visites pastorales, ne me permettent pas de faire même un brouillon quelconque. »

Sierra-Leone. — Les renseignements qui suivent sont extraits d'un rapport du R. P. Browne, provicaire apostolique :

« Parmi les différentes Missions de l'Afrique, il n'y en a pas qui ressemble à celle de Freetown. Cette ville, en effet, compte actuellement 76 églises protestantes, avec autant d'écoles; 120 ministres de toutes les sectes sont là aux aguets pour arrêter leurs ouailles, quand ils voient l'une ou l'autre se rapprocher tant soit peu de nous; tous les hôpitaux et les autres œuvres de bienfaisance sont entre les mains des hérétiques. Nous ne pouvons donc avoir la joie de compter d'un seul coup des convertis par milliers.

« Néanmoins, avec la grâce de Dieu, la Mission catholique gagne peu à peu du terrain. Parmi les Blancs eux-mêmes, nous avons eu la consolation de ramener au bercail de Notre-Seigneur Jésus-Christ un certain nombre d'âmes égarées. C'est ainsi que dernièrement une jeune Anglaise, femme d'un agent, est entrée avec son enfant dans le sein de la véritable Eglise. En ce moment, un employé d'une maison de commerce très importante se prépare sérieusement au baptême, qu'il attend avec impatience. Il y a encore un *High Church man* (homme de la Haute Eglise), qui est revenu à la vraie foi.

« Ce qui nous concilie les sympathies, c'est le bien que nous nous efforçons de faire parmi la population, et surtout le dévouement désintéressé avec lequel nous nous sacrifions pour les pauvres gens. Dernièrement, un concert fut organisé en faveur de nos œuvres par un comité de *gentlemen* respectables et l'on demanda au gouverneur de vouloir bien accorder son patronage à cette réunion. Il répondit avec bienveillance qu'il se trouvait heureux de pouvoir donner ainsi à la Mission catholique une marque d'estime et de sympathie, déclarant qu'il trouvait en elle un puissant appui et son meilleur aide pour l'amélioration et le progrès de la colonie.

« Nous voudrions pouvoir multiplier nos catéchistes-instituteurs. Mais nous avons beaucoup de difficultés à en trouver qui consentent à se dévouer à nos œuvres. D'abord, les diverses sectes protestantes, développées et répandues partout, attirent à elles les jeunes gens par les ressources considérables dont elles disposent; elles ont même des sortes de séminaires où elles les forment au ministère évangélique. Puis les Compagnies commerciales de la ville et des rivières offrent des positions très lucratives à ceux qui ont quelque instruction. C'est une concurrence contre laquelle il ne nous est pas facile de lutter. Dès que nos élèves sont formés, ils s'empressent de chercher une place au chemin de fer, au télégraphe, dans les bureaux du gouvernement ou dans les maisons de commerce. »

Congo belge. — Nous empruntons les lignes suivantes à une lettre du R. P. Garmyn, de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie, de Scheut-lez-Bruxelles :

« Ce n'est pas très folâtre que de manger en présence des noirs. On ne vous regarde pas précisément comme les badauds et les enfants le font pour les singes des jardins zoologiques en train de croquer des biscuits et des noix; mais on ne vous contemple pas moins comme une créature très étrange, dont on observe et commente bruyamment les moindres gestes.

« C'est que les noirs se font au sujet des blancs les idées les plus singulières. Partant de ce fait que les rares Européens qu'il avait vus dans ses domaines, entretenaient une lumière durant la nuit dans leur case ou sous leur tente, le chef Kasongo m'a demandé fort sérieusement si nous dormions quelquefois ?

« — Eh bien, brave Kasongo, si tu n'as jamais vu dormir un « blanc, je vais te donner ce spectacle! »

« Sur cette annonce, je m'étends dans mon fauteuil portatif, et, loin des agitations du monde, dans un petit coin silencieux, je me livre aux bons soins de Morphée, et donne bientôt à la foule attentive la démonstration pratique de ma thèse.

« J'étais parti pour le pays des rêves, quand tout à coup je fus éveillé par des cris rauques, terrifiants, poussés à quelques pas de ma couche. En un clin d'œil, je fus debout, tendant l'oreille, écarquillant les yeux. Une seconde après, j'éclatais de rire. Trois énormes cochons, à nous envoyés par Kasongo, avaient été traînés là pour être tués en mon honneur.

« Kasongo-Mulé fut le terme extrême de ma première exploration. Au retour les gens de Tjikaya, ceux de Tsinkute, m'escortent en sautillant d'allégresse à la sortie de leurs villages et ne cessent d'insister pour que j'aille souvent les visiter. Je traverse ensuite le territoire de Bombo-Tjimpanga et celui de ses vassaux, les Bena-Nkongolos, où l'on m'accueille toujours avec la plus joyeuse cordialité. Partout mes leçons sont docilement agréées. Il est vrai que, les petits cadeaux entretenant l'amitié, je ne rencontre guère une famille sans relever mes leçons par... une pincée de sel.

« Eh oui, du sel! Et ce sel opère des merveilles. La première apparition d'un blanc dans un village a toujours pour effet d'intimider la marmaille : et quand ce blanc est porteur d'un visage aussi peu attrayant que le mien, une fuite générale salue son approche. C'était ainsi d'abord; mais j'y ai mis bon ordre. On prend les mouches avec du miel, les négrillons avec du sel, un condiment très goûté dans ces parages. Moyennant une prise pour chaque moutard, prise à peine suffisante pour saler une tasse de soupe, on peut avec une poignée faire beaucoup d'heureux, qui désormais vous accueilleront avec allégresse. C'est bon, le grain de sel croqué sous la dent et fondant sur la langue!

« Les adultes eux-mêmes tendent parfois la main, mais je refuse; tout pour les bambins qui écoutent docilement la leçon de catéchisme, à la seule exception des mioches portés dans les bras de leurs mères. Il faut voir comme ceux-ci se lèchent les babines, et comme les mamans nègres me regardent avec reconnaissance?

« Et ce petit moyen amène des clients à l'Évangile. Deux de nos catéchistes, traversant naguère un des villages en question, furent assaillis par les enfants demandant avec instance une leçon de religion, encore bien que lesdits catéchistes ne fussent pas munis de la précieuse friandise.

« Parlez donc à vos amis de ce sel merveilleux, de ce sel évangélique! Tendez-leur la main pour nous le procurer en abondance, et dites aux jeunes gens assoiffés d'âmes à sauver qu'il nous faudrait des mains plus nombreuses pour le semer sur la terre africaine! Ajoutez à cela l'aumône de vos prières, et nos successeurs verront ici de grandes choses. La moisson que nous semons dans la peine, ils la cueilleront dans l'allégresse, sans exciter d'avance notre envie, car il est dit d'eux dans nos Livres Saints : « Je vous ai envoyés pour récolter ce que d'autres « avaient planté, et la récompense des uns et des autres sera « la même! »

Saint-Albert (*Canada*). — Mgr Legal, évêque de Saint-Albert, a adressé à son clergé, au sujet de la mort de son vénérable prédécesseur, une lettre circulaire à laquelle nous empruntons quelques passages.

« Avant de recevoir le Saint-Viatique, Mgr Grandin voulut nous adresser la parole :

« Je remercie, dit-il, tous ceux qui m'ont aidé à faire le bien « dans nos missions, nos dévoués missionnaires Oblats ou « Prêtres séculiers, les différentes communautés, les bienfaiteurs qui nous ont donné des secours matériels. J'exhorte le « clergé, les communautés religieuses et tous les fidèles à ne « faire qu'un avec leur évêque, pour le développement et le « maintien des œuvres diocésaines.

« Parmi ces œuvres, j'en signale quelques-unes : d'abord l'en« treprise de la Cathédrale. Efforcez-vous d'y contribuer. Je « suis heureux de constater qu'on s'y intéresse. Je demande « que tout le monde y travaille...

« Il y a aussi le Séminaire... et la Propagation de la Foi! « Sans eux la religion ne peut progresser!... Il nous faut des « prêtres et des secours. Je vous recommande l'œuvre du « Séminaire et l'œuvre de la Propagation de la Foi!... Nous « n'avons pu encore les organiser comme il faudrait. Le pays « est si nouveau, les jeunes paroisses à peine établies; pour« tant il faut y travailler... »

« La fatigue se faisait sentir et la parole devenait difficile. Monseigneur s'arrêta donc et de sa main mourante nous bénit tous... »

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Suite (1)

Fête de l'Assomption. — Promenade avec Mataafa.

Nous sommes au 15 août. Combien j'apprécie l'heureux sort qui m'est fait d'assister à la belle fête de l'Assomption, ici même, au cœur de l'Océanie, dans la cathédrale d'Apia, entouré de confrères et de pieux néophytes, au nombre desquels je vais pouvoir compter sa Majesté Sosefo Mataafa! Selon son invariable coutume, il va venir prendre sa place au sanctuaire, en face du trône épiscopal.

Un jeune lévite Samoan, aujourd'hui dans les ordres sacrés, Antelea, vient m'annoncer que Mataafa est déjà arrivé; il me propose de m'introduire. C'est bientôt fait. Nous rencontrons Sa Majesté sous la vérandah, se promenant comme un simple mortel. C'est un magnifique et vigoureux vieillard de 72 ans, portant fièrement sa tête blanchie; sa taille et ses proportions sont au-dessus de l'ordinaire, même parmi les siens; son regard perçant et calme, son sourire qui est d'une bienveillance extrême, son front noble, mais sans prétention, sa moustache blanche, et l'ensemble de son attitude révèle un homme de caractère, dont la droiture et l'énergie s'imposent sans nuire aucunement à son exquise affabilité. Aux premiers mots prononcés par Antelea en ma faveur, la figure de ce roi chrétien s'illumine à la pensée de recevoir chez lui un missionnaire Maori; il me serre et me baise les mains, exprimant son respect et sa foi de voir *enfin* un représentant de la Nouvelle-Zélande aborder à Samoa. Il me demande si j'ai bien souffert pendant la traversée, combien de temps elle a duré, etc., etc.

***

La cloche nous interrompt, convoquant l'assistance à la Messe. Ailleurs, à défaut de cloches, on se sert du « lali, » tronc d'arbre creusé sur lequel deux hommes frappent en cadence à coups redoublés avec des maillets primitifs. Mais ici, au cœur de la civilisation samoane, le progrès s'affirme déjà par des sons plus harmonieux et plus vibrants. C'est un vrai *bourdon* que la cloche d'Apia; en bon Lyonnais, je ne pouvais qu'obéir ponctuellement à un appel qui avait du « Saint-Jean » dans le timbre.

Accompagnant mon honorable interlocuteur, nous nous rendîmes à la Cathédrale. Elle était remplie : 800 Samoans et Samoanes étaient là, vêtus très décemment, quoique légèrement, tous dans une posture irréprochable.

Je pouvais m'attendre à voir de jeunes catéchistes formés par des missionnaires satisfaire honorablement aux diverses cérémonies exigées par le Rituel pour la messe solennelle, Mais je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais vu et entendu, qu'il fût possible de former des centaines, un millier même, de jeunes néophytes à chanter avec succès la musique grégorienne comme on l'appelle ici. Ce qui nous paraît encore impossible en Nouvelle-Zélande et ailleurs, est néanmoins accompli à Samoa, Fidji et Tonga, sans parler de

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18 juillet, 1er, 8, 15, 22 et 29 août.

Wallis et Futuna. Pour nous consoler un peu de la honte que la comparaison nous inspire, nous nous hâterons de constater que les Polynésiens ont un prodigieux instinct musical... S'ils n'avaient que celui-là, passe encore!... mais ils en ont d'autres plus importants et plus pratiques.

Voyez-les, par exemple, assistant au sermon.

Dans n'importe quelle église d'Europe, aussitôt que le prédicateur est en chaire et a prononcé son texte, il faut s'attendre à toute sorte d'impatience ou de somnolence chez les auditeurs. Ici, rien de pareil: tous écoutent la bouche bée, les oreilles dressées...

C'est le R. P. Gavet (*Patele-Kavè*, disent les Samoans), qui célèbre la sainte Messe et qui, dans un langage choisi, élevé, disserte sur le mystère du jour, faisant ressortir tous les titres que possède la Reine du ciel à notre admiration et à notre confiance.

Au moment de la communion, des centaines de néophytes s'alignent et se succèdent à la sainte Table, dans un ordre parfait. Si ce n'étaient les costumes et la couleur des communiants, on se croirait à Fourvière.

Lorsque la messe royale de Dumont est achevée, un grand *Laudate Dominum* vient compléter la cérémonie. Je ne saurais exprimer toute l'édification et la joie que cette première messe a laissées dans ma mémoire.



PRINCESSE FAAMAU, DE SAMOA, EN COSTUME NATIONAL ; reproduction d'une photographie.

***

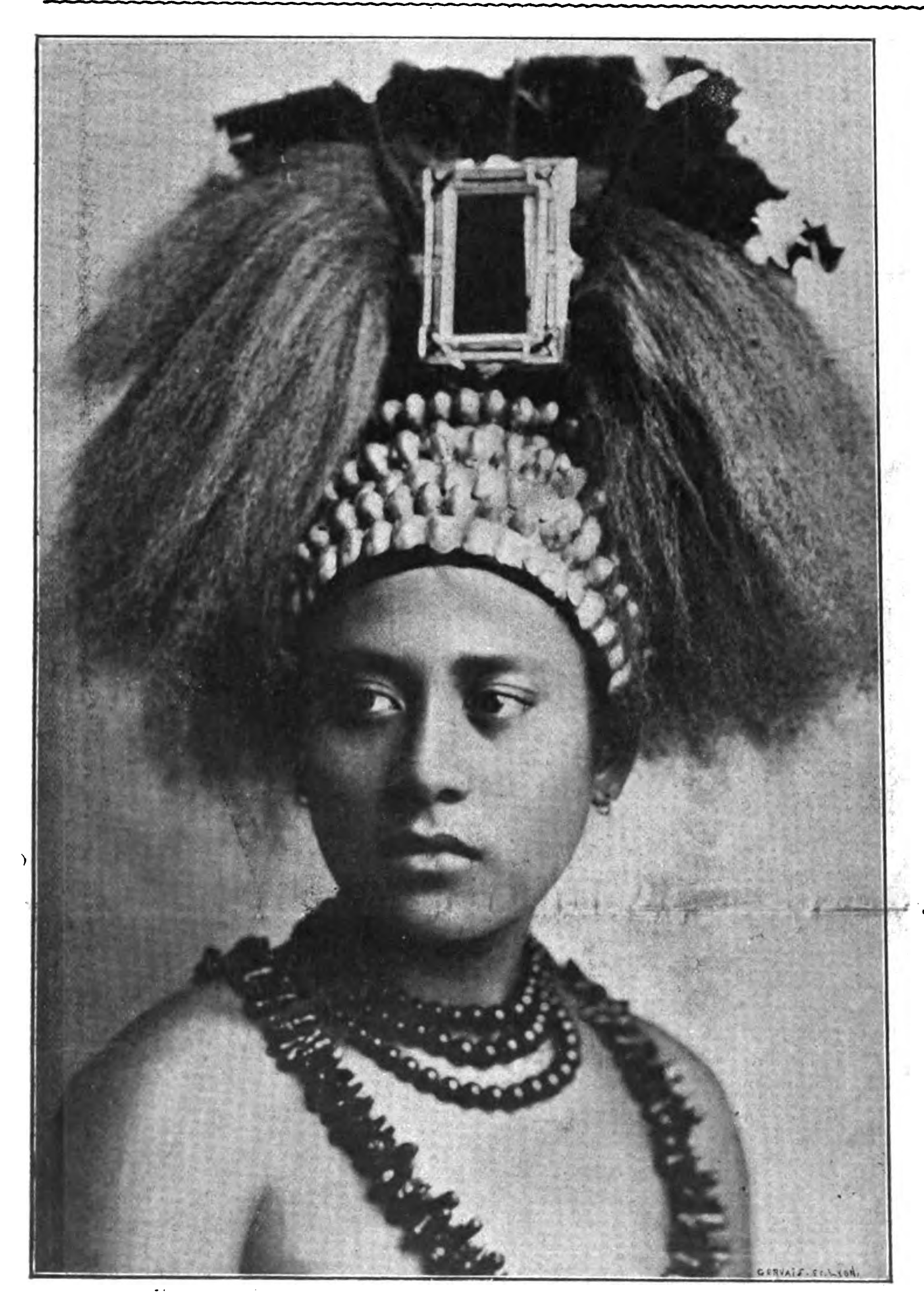
Comme à Fidji, j'admirai là le succès des efforts de nos chers missionnaires, et je me disais que ceux de leurs parents et amis, qui ont déploré leur départ et leur absence du foyer, seraient fiers et heureux s'ils pouvaient comme moi en contempler les résultats.

Ce n'est pas en s'endormant dans le luxe et les commodités de notre civilisation européenne, que de jeunes prêtres réussiront à étendre le royaume de Dieu sur les peuples ; non, c'est en s'exilant volontairement comme ils le font, sur tout rivage où des êtres humains réclament leur parole, que leur zèle et leur industrie, fécondés par la grâce divine, consolent l'Eglise du Christ des déboires et des persécutions auxquels des peuples ingrats l'ont condamnée.

C'est ici même, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Nouvelle-Guinée, à Fidji, à Samoa et à Tonga, que nous voyons déjà poindre une nouvelle Europe civilisatrice, prête à remplacer dans sa noble mission le vieux monde qui s'en va dans l'abîme de son apostasie et de sa décrépitude.

***

Le vénéré P. Gavet se proposait de retourner à Leulumoega et de m'emmener avec lui visiter un bon nombre de villages. Une idée lumineuse se présenta à Mataâfa.



ARCHIPEL DES NAVIGATEURS. — JEUNE SAMOAN DE HAUTE RACE, AVEC SA COIFFURE DE CÉRÉMONIE; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

« — Les Allemands, nous dit-il, viennent de me faire un joli cadeau ; ils m'ont envoyé une voiture couverte. Je ne m'en suis pas servi encore, n'ayant pas de cheval. J'ai envie de me rendre à Leulumoega : cela me donnera une occasion de voir ce qu'on pense dans certains quartiers. »

Or, la Mission possède un bon vieux cheval, patient et calme; il y avait donc moyen de satisfaire Mataâfa et de nous procurer une délicieuse promenade aux environs de sa capitale. Et voilà comment, une heure après, nous roulions sur la route de Leulumoega. Sur le devant de la voiture étaient Sa Majesté *Sosefo* et son inséparable *Salesi* (lui tenant lieu de cocher, de maître du palais, de maître de cérémonies et de *fou*, à la mode des *fous* de cour du moyen âge) ; le P. Gavet et moi, nous occupions l'autre siège. Ainsi nous traversâmes Apia; à tous les postes, les sentinelles présentaient les armes.

***

Laissant la ville derrière nous, nous entrons dans la campagne. Rien de plus poétique, de plus féérique. Le chemin que nous suivons est ombragé sur tout le parcours par les mille cocotiers, bananiers, lataniers et autres arbres et arbustes qui l'entourent et parfois le recouvrent entièrement. Nous avons environ 18 ou 20 kilomètres à faire ainsi, la plupart du temps la route suivant les sinuosités de la plage, et parfois traversant des presqu'îles et des promontoirs. A chaque pas, c'est un village nouveau avec sa petite église en corail (hélas ! trop souvent, je constate que l'ennemi en est le maître), son école, sa case de réception, etc. Nous traversons ainsi Vaimoso, Vainsu, Vailoa, Tuamua, Toanai. Je laisse à penser la stupéfaction avec laquelle les habitants de ces divers villages voient défiler devant eux le landau royal, abritant deux prêtres catholiques aux côtés de leur souverain. Nous passons tout près des fameuses plantations où se livra une des plus chaudes batailles entre Mataâfa et les puissances alliées ; on me montre l'endroit précis où tomba, sous les balles étrangères, le fils bien-aimé de Mataâfa. Et pendant que les siens étaient décimés, mais non battus, le pieux champion de Samoa, ne voulant pas *lui-même* verser de sang pour s'assurer le triomphe, se contentait de parcourir les rangs en disant son rosaire pour ceux qui succombaient. Il méritait la victoire et il l'obtint par ses prières et sa vaillance.

***

Sans nous arrêter à Afega, nous continuons notre excursion jusqu'à Malie, le village où Malietoa grandit et mourut. Sa tombe est là, à deux pas de la route. Trois couches de cailloux superposées indiquent à Samoa une tombe royale : deux couches suffisent aux chefs, et une seule désigne les simples mortels. Ces tombes sont gardées et entretenues avec un louable et touchant respect ; de temps



M. Pontvianne, provicaire apostolique. — Mgr Dunand, vicaire apostolique.

SU-TCHUEN OCCIDENTAL (*Chine*). — PERSONNEL DE LA MISSION DE TCHEN-TOU; reproduction d'une photographie envoyée par M. PONTVIANNE (voir p. 421).

à autre, non seulement elles sont sarclées et nettoyées par les amis ou les héritiers des défunts, mais arrosées d'huile fine et odoriférante. Telle est ici l'expression de la douleur et des regrets. J'en conclus que Marthe et Marie-Madeleine n'auraient pas eu de peine à s'acclimater à Samoa et que notre sainte religion a grande chance de conquérir le cœur de nos Polynésiens par le culte si doux et si consolant qu'elle accorde à ceux que nous pleurons.

Par la mort de Malietoa et le choix du peuple samoan, Mataâfa est devenu, sans contredit, le plus digne et le plus auguste représentant des trois familles souveraines qui, autrefois, se partageaient l'autorité de l'archipel. Quoique appartenant par son origine à la province d'Atua, dont ses ancêtres furent les rois incontestés, les deux royaumes d'Aana et de Tuamasâga lui sont maintenant échus par la volonté populaire. Malie, le village où nous entrons, est la capitale du second de ces royaumes ; Leulumoega, où nous allons, commande le premier. En nous emmenant avec lui dans ces deux sièges officiels de son autorité suprême, Mataâfa avait un but : celui d'y introduire et d'y planter le drapeau catholique partout où l'hérésie a essayé de nous distancer.

***

A peine le landau apparaît-il à l'entrée de Malie, qu'un chef à l'air distingué se présente et salue profondément son souverain, l'invitant à prendre un moment de repos au milieu des siens.

L'idée de nous arrêter et de nous rafraîchir nous paraît opportune, et nous n'hésitons pas.

Nous suivons Mataâfa ; il nous montre les fondations d'une église qu'il veut bâtir ici-même, en face du temple protestant, jadis commencé par son prédécesseur et non encore terminé. De là, nous sommes conduits à la case de réception, une belle case samoane ornée de quelques tableaux religieux.

Le lecteur sait déjà en quoi consiste une case samoane : une série circulaire de pieux solides supportant un toit conique ou ovale, d'où pendent des nattes qui tiennent lieu de murs et d'éventails ; un sol bien tassé, bien nivelé, recouvert du plus fin corail et de nattes quelquefois précieuses ; quelques meubles, des ustensiles de cuisine, des insignes religieux, etc. La ventilation de ces édifices est rarement défectueuse ; la propreté en est irréprochable.

Aussi n'éprouvai-je aucune répugnance à pénétrer, à la suite de mes honorables compagnons de voyage, dans celui qu'on désigna pour notre réception. A peine y étions-nous installés que le chef survient, nous offrant la traditionnelle racine de *Kava* qui passe de main en main et finalement est remise à la *taupo* (vierge) du village. La jeune fille se met immédiatement en devoir de faire honneur à ses hôtes en nous préparant un délicieux breuvage.

***

Pendant cette opération, qui dure environ une demi-heure, l'éloquence va son train. Le chef exprime à Mataâfa sa joie de le voir visiter Malie et forme des souhaits pour que son règne soit heureux et prospère. Connaissant son homme, notre ami répond, d'un ton très insinuant :

« — J'ai toujours nourri un grand désir de voir Malie ; mais, à mon âge, les voyages deviennent difficiles. Il a fallu une occasion spéciale comme celle qui m'amène pour me déterminer à quitter ma résidence de Mulinuu. Sans parler du plaisir que j'ai à parcourir vos villages et à promener mon nouvel hôte, j'ai deux mots à vous dire aujourd'hui. Puisque, par la miséricorde du bon Dieu, notre cher Samoa a été préservé de la ruine et que le gouvernement allemand nous garantit la prospérité dans la paix, ne vous semble-t-il pas que ce qu'il y a de mieux à faire pour nous, c'est de lui rester obéissants et fidèles afin que la joie et la sécurité abondent partout ? En second lieu, puisque nous voilà maintenant au terme de nos dissensions politiques et que la Providence divine nous semble si favorable, le moment ne semble-t-il pas venu de faire cesser aussi toutes nos disputes religieuses et de nous réfugier tous dans l'Arche du salut, dans la sainte et admirable Eglise catholique ? Cette église de Malie, dont la guerre a interrompu la construction, je vais bientôt la faire achever : que ce soit pour vous autres une occasion de réfléchir et de vous décider ! »

***

Dans ce petit discours que je me contente de résumer, on peut remarquer non seulement l'intrépide confiance de Mataâfa, mais encore ces voies souples et adroites, ces formes courtoises et obligeantes, ce calme imperturbable et cette agréable simplicité qui caractérisent l'orateur samoan comme l'orateur maori.

La réplique ne se fait pas attendre longtemps :

« — Tu as raison, dit le chef de Malie. Nous sommes plusieurs, en effet, qui pensons, comme toi, que l'unité serait désirable ; mais nous n'osons pas le dire encore. Attendons qu'une occasion propice mûrisse et fasse éclater nos pensées. Quand le coco est mûr, il se détache et tombe. Ainsi en sera-t-il de ton souhait ? »

A son tour, le P. Gavet prend la parole pour expliquer notre présence aux côtés de Mataâfa et en profite pour offrir à ces braves gens quelques solides vérités.

***

Quand le *Kava* est prêt, on le distribue selon la coutume. A Samoa, l'étiquette veut que le roi ne soit servi que le troisième. Pourquoi cette particularité ? Je me perds en conjectures. Lorsque Sa Majesté a épuisé la coupe, le maître de cérémonies, ou plutôt le *fou* qui l'accompagne, se lève et pousse trois longs hurlements en guise de hourrah. Les échos des alentours répercutent ces cris étranges.

***

Nous revenons ensuite à notre *landau* et continuons notre promenade. Mais notre pauvre « bidet » paraissant fatigué, Mataâfa bientôt suggère à son *fou* de descendre à terre, et de nous suivre comme il le pourra en excitant notre coursier. Je ne sais pas lequel des deux est le plus à plaindre du cheval ou de l'écuyer ? Tous les deux bientôt galopent côte à côte.

(*A suivre*).



Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

— Suite (1) —

Voyage accidenté. — Une heureuse lépreuse! — Nouveaux traités. — La musique pahouine.

Jeudi 7 juin. — Départ d'Evès. Après les nombreux villages des Yebikon, nous traversons le Woreu. Un énorme serpent est caché en cet endroit et a enlevé des enfants.

Notre route est agrémentée par le long marais Enaugni, qu'on traverse à l'aide d'un pont qui nécessite de sérieuses qualités d'équilibriste. Une simple perche, aussi longue que possible, est jetée sur la boue, une seconde lui fait suite, puis une troisième, et ainsi de suite pendant une centaine de mètres. C'est tout! pas d'appuie-main; pas de corde, rien! La perche et c'est tout; au moindre faux pas, on glisse, on tombe, on a de la boue jusqu'au cou, les voisins éclatent de rire! Au petit bonheur! en avant sur la perche gluante; on se traîne comme on peut. Peu de charges échappèrent au bain et nous donc!

A Ngonden, de la tribu des Esasoum, le chemin redevient beau en serpentant sur le flanc des collines Mimbia, au milieu d'arbres magnifiques, et nous arrivons à Aboumnzork, groupe de quatre gros villages. Le P. Tanguy, ayant fait fausse route, est nous ne savons où.

Soutenus par les gens du village, nos porteurs auxiliaires se révoltent, refusent d'aller plus loin, puis veulent enlever les charges et les piller. Immédiatement, nos fusils sont chargés; nous sommes prêts à la résistance. Enfin, la situation se détend; je pars en avant recruter des porteurs.

Après de longues plantations et la rivière Ntô, large de dix mètres, j'arrive aux dix villages Nsieu, où l'on m'apprend que le P. Tanguy est plus loin, au village d'Akam.

La rivière Bôle nous en sépare, la traversée en est dangereuse et des plus pénibles. La rivière est, en effet, partagée en six branches, profondes chacune d'un mètre et demi, large de 30 à 40 mètres et reliées par un marais profond et glissant. Après Bôle, c'est un double affluent. Ndzobe, qui nous offre également le même régime, soit plus de 3 kilomètres à parcourir ainsi dans l'eau jusqu'au cou. En quittant Ndzobe, on trouve encore un ruisseau boueux et à 800 mètres de la rivière, le village Akam, des Efark, où je rejoins le Père. Les charges qui nous ont suivis sont toutes tombées à l'eau : rien à manger, rien pour se changer, rien pour coucher...

***

Un souvenir pourtant embaume cette journée.

Ce matin, dans la brousse, j'avise une case en ruine.

« — Va donc voir ce qu'il y a là-dedans », dis-je à Fidèle. Il entre et ressort aussitôt :

« — Çà sent trop mauvais! Pas moyen de rester!

« — Et qu'y a-t-il pour sentir si mauvais?

« — Une femme! »

GABON. — LE CHEF NSARK; d'après une photographie envoyée par le R. P. TRILLES.

Je l'écarte et j'entre à mon tour. En effet, la puanteur était horrible et le spectacle affreux. Figurez-vous une case, ou plutôt un taudis abandonné, et là, sur un sol fangeux, verdi sous la morsure d'une humidité pénétrante, quelques morceaux de bois à demi pourris. Sur ce grabat infect, quelque chose qui ressemblait à une créature humaine.

***

C'était une femme, jeune encore, rongée par une épouvantable maladie, la lèpre. Les pieds et les mains n'existaient plus, les jambes et les bras, énormes, monstrueux, couverts de hideuses écailles jaune sale. La tête? Horreur... Les yeux, cerclés de rouge, le nez... absent : à la place un trou béant; la bouche : les dents seules restaient; la langue, un moignon informe. La malheureuse ne pouvait plus parler, ses cris seuls témoignaient de sa souffrance. Impossible de demeurer en ce taudis. Fidèle avait dit vrai : ça sentait trop! Du seuil de la porte absente, nous l'instruisîmes. Elle nous écouta; d'elle-même elle demanda le baptême. Mais où trouver de l'eau? Pas de ruisseau aux environs, le village est très éloigné, rien dans nos gourdes. Dans un coin, au fond d'une marmite cassée, croupissait un peu d'eau verdâtre, seule provision de la malheureuse!

La marmite était placée à un endroit où le toit faisait eau. Incapable de se mouvoir, abandonnée de tous, la malheureuse, attendant la mort, trop lente à venir à son gré, ne comptait plus que sur la pluie pour étancher la soif qui la dévorait!

Et je pris cette eau, je la bénis, et sur le front de l'infortunée qui, à tout prix, avait voulu s'agenouiller devant moi, elle coula, régénérant cette âme.....

Et Marie retomba épuisée sur sa couche. Et tandis que, penché sur elle, après lui avoir fait les Saintes Onctions, je l'encourageai à la patience, et lui demandai si elle voulait, si elle désirait quelque chose, de la main, elle me montra la petite croix que je portais au cou. Je la détachai, et la lui remis; son regard s'illumina, et lorsque je lui dis : « A Dieu ! » du geste, elle me montra... le Ciel.

Oh! je vous le jure, à ce moment, je ne songeais plus guère à l'odeur infecte qui s'échappait de ce pauvre corps, une âme blanche l'animait, et je revoyais son geste... le Ciel!

Heureuse lépreuse! Quelle mystérieuse influence, quelle bonne action ignorée de nous, lui avait ouvert les portes du Paradis?

Le soir même, j'appris qu'elle était morte. Dans mes rêves de la nuit, il me sembla, fut-ce une illusion ? voir une forme blanche, impalpable, éthérée, souriante, qui s'envolait là-haut, vers ce Dieu qu'elle avait eu juste le temps de connaître et d'aimer!.....

***

Dimanche 10 juin. — La sainte Messe est célébrée dans une misérable case au milieu d'un brouhaha indescriptible : tous les cabris du village semblent s'être donné rendez-vous ici et impossible d'obtenir le silence au milieu de la cohue de porteurs que nous avons enfin engagés.

La route est peu intéressante! On traverse d'abord toute une série de villages; puis, lorsque nous descendons le long du Bôle, c'est une suite de collines coupées par de profondes vallées.

Le pays est très peuplé et très fertile : partout, sur notre passage, les femmes sont aux plantations : c'est le moment où l'on récolte les arachides. Elles se redressent une minute sur leurs courtes bêches, nous regardent, puis se remettent au travail.

***

A Mékom, nous retrouvons M. Foret.

Le chef du deuxième village m'offre l'hospitalité. Sur le seuil de sa case, il m'a donné une poule et cinq bananes : sa femme m'apporte du maïs.

Signer un traité avec les Ebimvé, puis faire sécher l'une après l'autre toutes nos charges remplies d'eau occupent le lundi et le mardi.

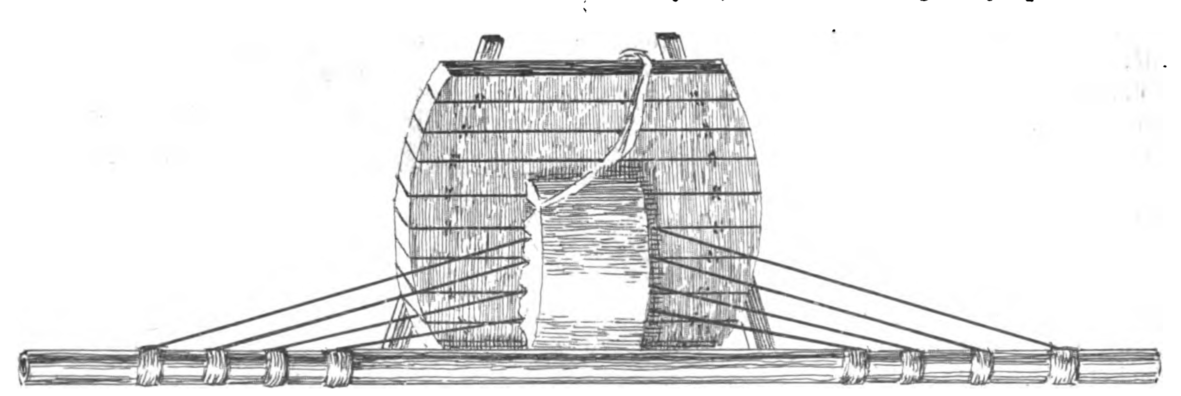
***

Le 13 juin, nous reprenons notre marche, en nous dirigeant sur Agnom, village principal de la puissante confédération des Esandoun.

Le chef d'Agnom lui-même nous sert de guide à travers son magnifique pays.

A 9 heures, nous sommes à son village, sur un vaste plateau tout entouré de plantations. Pour faire plaisir au chef, nous resterons ici aujourd'hui. D'ailleurs Agnom le mérite. Il est bâti sur trois rues très propres (chose rare); les habitants n'y sont pas encombrants et on n'y voit point de chiens, toujours disposés ailleurs à happer nos mollets au passage...

Mais nos porteurs sont si difficiles à recruter qu'au lieu d'un jour, nous restons à Agnom jusqu'au dimanche.



HARPE BAYAGA A DEUX ACCORDS ; d'après un dessin du R. P. TRILLES.

Nous partons pour Oyèm le 17 juin. L'étape est d'ailleurs fort courte : une heure et demie de chemin à peine. Nous avons profité de notre séjour à Agnom pour signer des traités avec tous les chefs des tribus environnantes et, grâce surtout à une longue excursion du P. Tanguy, relevé autour de nous une étendue assez considérable de pays.

A Oyèm, nous sommes chez les Yenkang qui ont groupé là quatre villages. Pour célébrer de notre mieux la Fête-Dieu, un grand festin est ordonné. Nos Sénégalais se chargent de la cuisine, ils nous cuiront un mouton à la façon maure. L'animal, dépouillé et paré, est recousu dans sa propre peau : un grand trou est creusé en terre ; on y dépose la bête, on la recouvre de terre et, pendant deux heures, on maintient au-dessus un immense brasier. La viande cuite à point, conserve tout son arôme et nous nous en régalons vraiment.

***

Lundi 18 juin. — La journée du lundi est consacrée à signer le traité avec les Yenkang, qui sont plus difficiles à convaincre que les autres, et, le soir, nous recevons un message de M. Lesieur, s'étonnant que nous ne l'ayons pas encore rejoint. Il est redescendu à Bibé, à un jour d'ici, et nous attend. Comme je l'avais prévu, le plan adopté est détestable.

A la suite des traités signés, nous avons obtenu ou acheté bon nombre de cabris ; mais, au moment du départ, un incident se produit : mécontent des cadeaux qu'il a reçus, le chef d'Oyèm refuse les porteurs promis : il faut recourir à la force, menacer de brûler le village : heureusement, lorsqu'il s'agit de se battre, nous pouvons absolument compter sur nos hommes. L'affaire s'arrange ; mais chacun de nos porteurs loangos, outre sa charge, doit porter ou traîner un cabri en laisse. Et le spectacle ne manque point de pittoresque. Quand l'homme tire d'un côté, la bête indisciplinée tire de l'autre, la bête crie, l'homme hurle ; finalement chacun prend son cabri sous son bras, furieux et grognant.

La route est heureusement fort belle. M. Foret, qui semble prendre plaisir à tout retarder, décide la halte à Atoul. Ce retard nous vaut d'abord de constater que les fourmis noires adorent le sel. Dans la case voisine de la mienne, on a fait du sel ces jours derniers et, par terre, le sol en est resté imprégné. Depuis ce temps, les fourmis s'y précipitent par bataillons : impossible de les expulser !

***

Nous assistons le soir à une danse très compliquée et agrémentée de cérémonies. C'est le fétiche pour obtenir un heureux mariage, le fameux *Ngongnzork*. Enfin nous écoutons un concert dans l'*abègne*. Si l'exécutant se montre d'une virtuosité remarquable sur sa harpe, son instrument n'en est pas moins fort curieux. Au lieu d'avoir une caisse de résonnance formée d'une peau tendue, c'est une écorce d'Emviang qui en tient lieu, et la sonorité obtenue, plus douce, est néanmoins fort bonne. Bonne note de plus pour l'Emviang : au plaisir de porter de magnifiques fleurs blanches rappelant par leur odeur et leur forme nos camélias, mais dix fois plus grandes, il joint la propriété d'avoir une écorce qui, râpée dans l'eau, donne un vomitif sans aucun goût, très facile à prendre, mais très fort, bien que peu douloureux. Il est à introduire dans notre Pharmacopée européenne.

***

La gamme de la harpe pahouine est un peu différente de la nôtre, elle est ainsi composée : *do, ré mi, fa, si, ré, mi, la, do*. Elle est favorable, on le voit, aux accords mineurs, avec lesquels d'ailleurs sont composés la plupart de leurs chants. Cet accord de harpe est loin d'être pris au hasard : les Pahouins l'ont absolument dans l'oreille : à maintes



GABON. — UN MUSICIEN ; reproduction d'une photographie du R. P. TRILLES.

reprises, il m'est arrivé de détendre les clefs qui serrent les cordes faites en vrilles de vanille : l'exécutant s'en apercevait immédiatement et les remettait aussitôt dans le ton. Avant de commencer un morceau, les vrais chanteurs essaient toujours leur instrument et l'accordent tous de façon uniforme.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

L'Avenir colonial de la France. — Etudes pratiques sur les principes de la colonisation et la situation économique des colonies française et étrangères, par E. Fallot, ancien chef de service du commerce et de l'immigration à Tunis. — 1 vol. in-18, de 550 pages, avec tableaux statistiques. Index alphabétique des noms cités et 12 cartes tirées en 5 couleurs. Broché, 5 francs; toile, 6 francs. — Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

Il n'existait jusqu'à ce jour aucun ouvrage présentant sous une forme concise un tableau d'ensemble complet de notre empire colonial, tel que les récentes conventions internationales l'ont constitué, et des multiples questions que soulèvent son organisation et sa mise en valeur. Les traités de géographie les plus estimés présentent à cet égard des inexactitudes ou des omissions regrettables. Il y avait là une lacune qu'il importait de combler. C'est ce que vient faire ce nouveau volume.

L'*Avenir colonial de la France* est un véritable manuel des questions coloniales à l'heure actuelle. Il renferme à la fois une étude critique des principes sur lesquels repose toute œuvre coloniale (rôle de l'état dans la colonisation, émigration des hommes et des capitaux, crédit, commerce, régime douanier aux colonies), une étude comparative de la colonisation et des méthodes coloniales chez les divers peuples colonisateurs, et enfin une étude géographique et économique de chacune de nos colonies, et de leur situation au moment présent. Ce volume, dans lequel ont été condensés d'innombrables documents, et qui sur tous les points de vue, a été mis à jour d'après les événements et renseignements les plus récents, constitue une mine où pourront puiser en toute sûreté tous ceux, fonctionnaires, publicistes, professeurs, négociants, colons, qui, à un titre quelconque, ont besoin d'informations exactes sur nos colonies en général, sur l'une d'entre elles en particulier, ou sur les questions si complexes et encore si discutées qui touchent à leur administration et à leur exploitation économique. Les jeunes gens qui hésitent sur le choix d'une carrière, et qu'attirent les séductions de la vie coloniale, y trouveront les indications précises et pratiques sur le climat, sur les cultures à entreprendre, sur les capitaux à engager dans chacune de nos colonies. Les capitalistes en quête de placements de fonds rémunérateurs, y apprendront de quels côtés ils peuvent sans imprudence diriger leurs recherches.

Nous n'aurions que des éloges sans restriction à adresser à ce beau volume si la part des missionnaires catholiques dans la grande œuvre colonisatrice de la France n'y était soigneusement passée sous silence. Un mot sur Mgr Pigneau de Béhaine, et c'est tout. Nulle mention n'est faite des Lavigerie, des Puginier, des Douarre, pour ne parler que des plus illustres parmi les défunts. Ceux-là ont pourtant joué en Tunisie, au Tonkin, en Nouvelle-Calédonie, un rôle patriotique des plus glorieux, hautement reconnu d'ailleurs par Gambetta, Paul Bert, Jules Ferry, et il eût été juste de le rappeler au moins sommairement, dans ce livre très complet, qui mentionne tant d'autres *coloniaux* dont l'influence fut très minime en comparaison. Tout en rendant hommage au travail consciencieux de l'auteur, il était de notre devoir de relever cette regrettable lacune.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Belley ... 1.000 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Su-tchuen occidental).

M. Sohy, de Reims, demande de prières ... 10 »
Une lectrice des *Missions catholiques*, de Nantes ... 20 »
Anonyme de Saint-Etienne (diocèse de Lyon) ... 10 »
Anonyme de Sens, demande de prières ... 20 »
Anonyme d'Epernay, diocèse de Châlons ... 24 »
M. Choux, curé de Clayeures (Nancy) ... 10 »

A Mgr Cavadini, évêque de Mangalore.

Les RR. PP. Chartreux (Grenoble) ... 200 »

A Mgr Benziger, pour le séminaire de Quilon.

Anonyme de Carcassonne, en l'honneur de saint François Xavier ... 20 »

A M. Matrat, pour les Amantes de la Croix, de Nagasaki.

« Pour sauver des âmes, » anonyme de Lyon ... 40 »

A M. Ferrand, pour la maison de famille des étudiants de Tokio.

Anonyme de Versailles ... 100 »

Pour les affamés du Kiang-si septentrional.

Mlles Marie et Angèle de B., à Versailles ... 100 »

A Mgr Corbet (Madagascar septentrional).

C. C., de Grenoble ... 50 »

A Mgr Crouzet (Madagascar méridional) :

C. C, de Grenoble ... 50 »

Au R. P. Jean Beyzim, Ambahivoraka, pour les lépreux.

De la part de M. Louis, de Lyon ... 5 »
Mme la baronne de Dumast, en souvenir de son fils Marcel ... 100 »
« Pour sauver des âmes », anonyme de Lyon ... 40 »
M. l'abbé F. M. R. ... 4 »
Mme B., de Toul (Nancy), demande de prières ... 20 »
M. Bugleau, de Mamers (Le Mans), en l'honneur de saint Antoine, à cause d'une grâce obtenue ... 20 »
Une Enfant de Marie du Sarladais (Périgueux) ... 5 »
Anonyme de Clermont-l'Hérault (Montpellier) ... 20 »
M. Renard, curé de Saint-Brice, près Reims ... 20 »
M. Risch, curé de Mascara (Oran) ... 50 »
M. le chanoine Mullendorf, directeur du gymnase de Diekirch (Luxembourg) ... 50 »
Mlle Garnier, de Chalon (Autun) ... 2 »
Anonyme de Provins (Meaux) ... 10 »
Anonyme du diocèse de Bayonne ... 150 »

Au R. P. Vincent, Franciscain, pour l'Eglise de Fayoum (Haute-Egypte).

Anonyme du diocèse de Meaux ... 5 »

A Mgr de Cormont (Martinique).

Anonyme du diocèse de Belley ... 500 »
Mlle A. F. Tours ... 3 »

A Mgr Lamaze (Océanie centrale).

C. C., de Grenoble ... 50 »
Au nom d'un défunt du diocèse de Seez ... 50 »

A Mgr Vidal (Fidji).

C. C., de Grenoble ... 50 »

Au R. P. de Marzan (Fidji).

Anonyme du T. O. S., diocèse de Laval ... 20 »
Anonyme du diocèse de Metz, demande de prières ... 100 »

Au R. P. Douceret, préfet apostolique des Nouvelles-Hébrides.

Anonyme du diocèse de Lyon, demande de prières ... 4.000 »

Au R. P. Pionnier (N. Hébrides).

C. C., de Grenoble ... 50 »

A Mgr Leray (îles Gilbert).

Au nom d'un défunt du diocèse de Seez ... 50 »

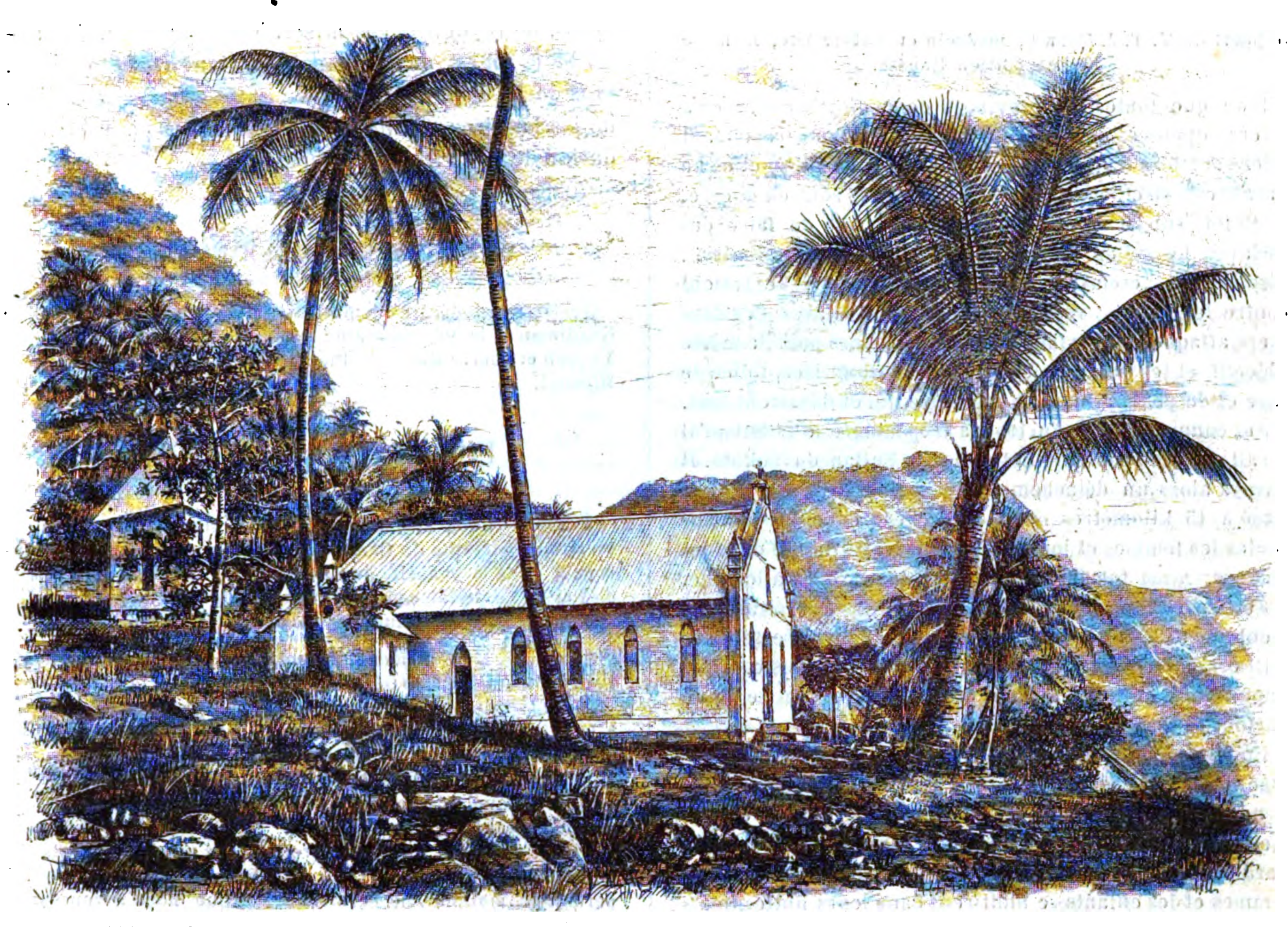
Pour les *Missions catholiques* et la carte prime.

M. Lenail, de Lyon ... 10 »
Anonyme du diocèse de St-Brieuc ... 5 »
M. Alfred Bar d'Ey de Gramans, à Bois-Boudran, diocèse de Meaux ... 5 »

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, ***Directeur-Gérant***

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



ARCHIPEL DES NAVIGATEURS. — ÉGLISE DE N.-D. DU PORT A PAGOPAGO DANS L'ILE TUTUILA ; d'après une photographie envoyée par le R. P. COGNET (voir p. 440).

CORRESPONDANCE

BAS-NIGER

Les horreurs de l'esclavage. — Razzias dans la Nigeria.

Le R. P. Lejeune, le zélé Préfet apostolique du Bas-Niger, continue sa croisade en faveur des victimes de l'esclavagisme. Les détails qu'il donne d'après les rapports officiels des attachés et des explorateurs du gouvernement, montrent l'opportunité de la fondation des *Villes de Liberté*, et, nous n'en doutons pas, nos lecteurs tiendront à encourager une œuvre toute d'humanité et de civilisation.

LETTRE DU R. P. LEJEUNE, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT, PRÉFET APOSTOLIQUE.

Saint-Joseph d'Aguléri, 1er août 1902.

Les *Missions catholiques* ont publié, il y a quelques mois, le rapport du général Lugard au Colonial Office sur l'esclavage dans la Nigeria. Depuis, j'ai envoyé à Mgr Le Roy les témoignages du *Standard*, du *West Africa* et des Revues protestantes. J'ai informé S. Em. le Cardinal préfet de la Propagande du résultat de mon entrevue avec le colonel Plumer, les capitaines Morroh et Robinson, et dernièrement avec le général lui-même, qui est venu tout exprès à Onitcha, pour s'entendre avec moi au sujet de nos prochaines fondations de « villes de liberté » dans la Bénué, sur le modèle de Libreville au Gabon et de Freetown en Sierra-Leone. Tout est arrangé ; nous aurons liberté entière, autant de terrain que nous voudrons et la protection du gouvernement. Déjà je serais parti si les PP. Ganot et Cronemberger n'avaient pas été envoyés en France par le docteur. Leurs remplaçants vont arriver incessamment ; je puis donc partir.

***

En attendant, voici ce que je trouve à Aguléri dans l'*Empire Review*. L'auteur de l'article est le docteur Toukin, témoin oculaire des razzias et des guerres continuelles des Mahométans contre les peuplades païennes. Son article est reproduit par le *West Africa* et le *Wide World Magazine*. Il fera frémir tous les cœurs chrétiens.

Rapport de M. T. J. Toukin, médecin et naturaliste, membre de l'expédition Haussa.

Bien que toutes les provinces de la Northern Nigeria soient supposées dépendre du Sultan du Sokoto, cependant elles sont loin d'être unies entre elles. En réalité, elles ne paraissent être heureuses que lorsqu'elles sont en guerre, et 19 fois sur 20 le but de la guerre, c'est de faire des esclaves. Le sultan du Sokoto guerroie contre ses Emirs... résultat : des esclaves; les Emirs principaux se battent contre les petits... résultat : encore des esclaves. Ces derniers attaquent les tribus païennes, toujours pour le même objectif, et les tribus païennes, sans cesse pillées, folles de rage et de peur, attaquent n'importe qui et dévastent tout.

J'ai connu un Emir qui trouva trop maigre le tribut qu'il levait sur ses propres sujets pour le Sultan du Sokoto. Il envoya alors un détachement de soldats dans un village situé à 15 kilomètres de là, avec l'ordre de lui amener toutes les femmes et jeunes filles qui travaillaient dans les champs. Ainsi fut fait. Il en retint 16 et relâcha le reste.

J'ai traversé un territoire de 5.000 milles carrés absolument dévastés : de grandes villes étaient désertes, des milliers d'acres de fermes étaient couverts de brousse, et des populations entières avaient été anéanties. Ceci se passe partout et journellement.

Un autre Emir envoya ses troupes à l'attaque d'un village. La marche se fit pendant la nuit et, le matin suivant, pendant que toute la contrée était plongée dans le sommeil, les soldats se ruèrent sur leur proie; les plus hardis escaladèrent les murs et ouvrirent les portes. Les femmes et les enfants se blottirent dans leurs huttes, mais bientôt se précipitèrent vers les issues en criant et en se lamentant. Hélas! pas de fuite possible, les portes étaient gardées. Les malheureux retournèrent sur leurs pas... les maisons étaient en flammes. Un par un ils sont retirés de leur cachette. On les inspecte. Les vieux et les vieilles sont renvoyés à coups de pied, à coups de poing. Les jeunes gens ont les membres liés; les enfants sont attachés, les jeunes garçons corps à corps, les filles par le cou. Des gardes veillent sur le troupeau et, si quelqu'un résiste, la lame d'une épée nue brille aussitôt sur sa tête. Les bébés sont ramassés ensemble et entassés dans des sacs.

Alors la caravane se met en route. La marche est continuelle. Le premier et le second jour, pendant que les esclaves sont encore dans le voisinage de leur pays, ils font des efforts désespérés pour se sauver. Souvent ils réussissent à fuir une demi-douzaine ensemble avec leurs chaînes. On ne s'en occupe pas. Ces malheureux, épuisés par les coups, la faim et la fatigue, ne tardent pas à succomber.

Lorsque la caravane est arrivée à destination, on commence le partage du butin. Les esclaves sont jetés en tas dans un étroit espace et enfermés sans possibilité de se mouvoir, et les vainqueurs se livrent sur eux à tous les excès de cruauté.

⁂

Je ne crois pas qu'on puisse trouver en aucun lieu du monde de spectacles plus affreux. Le seul moyen de faire cesser ces abominations, c'est évidemment la force. Au général Lugard de l'employer. A nous, après, de recueillir ces misérables peuplades, de panser leurs plaies, de les nourrir pendant quelque temps, puis de les instruire, de leur apprendre à travailler, de les baptiser. Catholiques, au secours pour la fondation de ces villes de liberté!

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Quatre missionnaires dominicains viennent de partir pour le Kurdistan et la Mésopotamie : les RR. PP. Lecronier pour Mar-Yacoub et Pierre Magnien, Pie Roussel et Louis Caclaries pour Mossoul.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Le 21 septembre prochain, Mgr Bouchut, nommé vicaire apostolique du Cambodge, recevra la consécration épiscopale dans la chapelle du Séminaire des Missions Etrangères de Paris. Le prélat consécrateur sera Mgr Chatagnon, vicaire apostolique du Su-Tchuen méridional.

Syrie. — Mgr Clément Malouf, évêque grec melchite de Panéas, nous écrit de Gédaïdat-Margyoun, le 8 juin 1902 :

« La mort de notre vénéré Patriarche, Mgr Géraïgiry, décédé à la suite d'une grave maladie le 24 avril dernier, a été une grande catastrophe pour notre pauvre nation et un grand malheur pour le diocèse de Panéas, qu'il gouverna avec tant de zèle et auquel, même étant devenu Patriarche, il ne cessait de s'intéresser.

« C'est vraiment une rude épreuve pour moi, qui me vois dépourvu de tout soutien et de tout secours. Mais Dieu, qui a permis ce malheur, ne permettra pas que nous soyons sans appui, ni que nous restions sans consolation.

« Tout ce que nous dépensons pour nos églises, nos écoles, l'entretien de nos prêtres, notre entretien personnel, tout nous vient de nos bienfaiteurs de France. Si leurs secours cessent, nous serons réduits à la dernière misère. »

Egypte. — On nous écrit de Mansourah :

« La ville de Mansourah, qui rappelle la captivité de saint Louis, roi de France, et qui conserve encore la prison du noble captif, compte une population de 40.000 âmes, composée en majeure partie de Musulmans. Les Coptes schismatiques et les Juifs y sont assez nombreux.

« Les catholiques des divers rites arrivent à peine à un millier. Il y a une église paroissiale pour chacun des rites, latin, maronite, grec uni et copte catholique. Il y a un bien immense à faire, tant pour conserver nos pauvres catholiques que pour attirer à nous les schismatiques et les infidèles. Ce bien se fait surtout par les écoles catholiques. Les Frères des Ecoles chrétiennes ont un collège où les enfants des meilleures familles reçoivent une bonne éducation, en même temps qu'une solide instruction primaire. A côté du collège est une Ecole gratuite pour les enfants pauvres. Ces deux écoles comptent près de 300 élèves. Les Sœurs Franciscaines ont également une école pour les filles.

« Des enfants de toutes les religions du pays fréquentent ces écoles et tous apprécient la supériorité de leurs maîtres. Peu à peu disparaissent les préjugés contre le catholicisme et, de temps en temps, nous avons la satisfaction de voir des jeunes gens abjurer l'erreur et entrer dans la véritable Eglise, malgré les persécutions dont ils sont l'objet de la part de leurs coreligionnaires et surtout de leurs parents.

« Nous faisons ici deux processions solennelles extérieures pour la Fête-Dieu, l'une à l'église latine et l'autre à l'église maronite.

« Dans ce pays infidèle, non seulement une liberté pleine et

entière nous est laissée, mais encore la police est à nos ordres et l'attitude respectueuse de la population contribue à faire de ces solennités des jours de triomphe pour Notre-Seigneur

« Cette année, nous avons eu, le 15 mai, fête de Saint-Jean-Baptiste de la Salle, la solennité touchante de la Première Communion. Mgr Bonfigli, archevêque latin d'Alexandrie, a célébré les saints mystères et distribué la sainte Eucharistie à une trentaine de premiers communiants; puis, à l'issue de la messe, Sa Grandeur a administré le sacrement de confirmation à quelques jeunes enfants. A 10 heures, une grand'messe en musique était chantée par les élèves des Frères, et le soir à 4 heures, les premiers communiants se réunissaient de nouveau à l'église paroissiale pour la rénovation des promesses du baptême. Ces touchantes cérémonies, auxquelles nous sommes peu habitués ici, laisseront, je l'espère, une impression durable dans les cœurs de ceux qui en ont été les témoins.

« Le dimanche 13 juillet, avait lieu la distribution solennelle des prix aux élèves du collège Saint-Louis; c'est une cérémonie, qui, quoique profane, tourne à la gloire de Dieu et de la religion catholique. Une assistance nombreuse remplissait la cour de l'établissement. Tous les élèves, grands et petits, se sont acquittés de leur rôle, soit dans les chants, soit dans les déclamations françaises, arabes ou anglaises, à la satisfaction générale de l'auditoire. »

Saint-Albert (*Canada*). — Le R. P. Riou, Oblat de Marie-Immaculée, nous écrit de Blackfoot Crossing, le 24 juillet 1902 :

« Je viens solliciter votre charité en faveur de la plus puissante et de la plus renommée des tribus du Nord-Ouest canadien, la tribu des Pieds-Noirs. J'ai entrepris de leur bâtir une église; mais je n'ai aucune ressource. Or une église est indispensable. Les missionnaires Oblats ont travaillé à leur évangélisation pendant plus de quarante ans, sans résultat, vu qu'ils ne pouvaient exercer parmi eux un apostolat vraiment efficace. On ne pouvait les réunir. On construisit une petite salle, et ils vinrent aux instructions du missionnaire. Les Pieds-Noirs écoutent le prêtre, puis discutent ses paroles. Ils traitent avec lui de puissance à puissance :

« Tu es sage, lui diront-ils, nous aussi; ta religion est bonne, « la nôtre aussi. »

« Ces dispositions orgueilleuses des Pieds-Noirs ne seraient encore qu'un petit obstacle, s'ils ne trouvaient autour d'eux les mauvais exemples des colons blancs émigrés et les prédications des ministres protestants qui leur apprennent les objections ou les banales redites contre la religion catholique.

« Ces causes motivent le peu d'empressement des Pieds-Noirs à embrasser le catholicisme. Ils sont persuadés qu'une vraie religion ne saurait produire tant de divisions, et ils ne se donnent à personne.

« L'apostolat des Pieds-Noirs n'est pourtant pas sans résultat. Depuis 1865, il s'est fait des milliers de baptêmes. J'ai pu aussi unir et baptiser plusieurs ménages Pieds-Noirs. A force de patience, de prières et d'épreuves, j'ai pu orienter vers le bien cette race fière et orgueilleuse. Nos nouveaux chrétiens, par la dignité de leur vie, leur respect vrai du prêtre, leur amour du travail, sont pour les autres une prédication vivante.

« — Notre Grand-mère la Reine Victoria, disait Pied de Cor- « beau, grand chef des Pieds-Noirs, nous donne le pain maté- « riel; mais la Robe Noire fait mieux : elle nous des paroles « de consolation. »

« — Papa, disait à son père un petit enfant qui se mourait, « je vais aller au ciel, le Père vient de me le dire. Tu dois y « venir aussi, va le trouver, fais ce qu'il te dira, obéis-lui et « nous serons heureux ensemble. »

« Oh! si l'on pouvait cultiver et développer les bonnes dispositions des néophytes! Un moyen excellent serait de les réunir à l'église. Ils aiment tant les cérémonies de la messe, de la bénédiction du Saint-Sacrement, les exercices du Mois de Marie. Ces cérémonies provoquent chez eux des réflexions qui valent le meilleur des sermons. »

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Suite (1)

Origine des Maoris. — Suite de la promenade avec Mataafa. — Retour à Apia. — Exoursion à Savalalo et à Vaea.

Reprenons notre causerie sur Samoa. Je réclame du bon P. Gavet quelques explications sur le rôle des *taupo* ou vierges samoanes. J'apprends que, dans chaque tribu et dans chaque village important, on choisit, souvent dès le bas âge, une jeune fille pour remplir ces délicates et hautes fonctions. On lui forme une petite cour composée de tous les infirmes et miséreux de la tribu. Les plus riches vêtements, les nattes les plus fines, deviennent son partage. Si la tribu se forme en procession pour une cérémonie quelconque, ou se met en marche pour la guerre, c'est toujours à cette « Rosière » ou « Vestale » officielle qu'incombe le devoir de figurer au premier rang, entourée et suivie de sa cour. Arrive-t-il qu'elle soit blessée par un trait maladroitement dirigé, c'est une honte extrême, un malheur lamentable, même pour l'ennemi. En temps ordinaire, ses fonctions se bornent à faire les honneurs du village à tout visiteur qui s'y présente. L'honneur et les privilèges qui résultent de leur position rend les *taupo* très jalouses de leur réputation; rarement elles s'oublient. Si elles commettent une faute, elles rentrent dans le commun du peuple, si elles persévèrent dans leur innocence, elles conservent tous leurs privilèges jusqu'au moment où les chefs eux-mêmes pourvoient à leur mariage. Il y a, dans l'institution de ces « vierges de cérémonie », un trait de mœurs qui rapproche les Samoans des Romains, auxquels ils ressemblent sous plus d'un rapport.

⁂

Il me tardait d'entamer avec Mataàfa une sérieuse causerie sur l'origine des Maoris. Le village de Faleula, où nous allions arriver, me procura l'occasion désirée.

Les lecteurs des *Missions catholiques* ont lu, en 1897, un court essai sur les Mystères de Wharekura, sorte d'Université maorie, où les fils des chefs étaient initiés à toutes les connaissances pratiques utiles à leur rang. D'après ce que les maîtres m'en avaient dit, c'est à Samoa, à Tonga et à Tahiti qu'il fallait rechercher l'origine de cette institution. Quelle ne fut pas ma satisfaction de constater que *Faleula*, en samoan, et *Wharekura* en maori, étaient absolument le même mot et comportaient la même signification : *maison rouge !* De plus, j'appris que *Faleula* occupe dans les annales religieuses du passé samoan une position identique à celle de *Wharekura* dans l'esprit des Maoris. On me disait que, non loin de la première Université connue par les Maoris qui émigrèrent en Nouvelle-Zélande, se trouvaient les villages nommés *Mua*, *Wairoa*, *Waiuku*, *Utuariki*, *Whareatui*, *Nohoariki*, *Wairua*, *Tupurere*, et *Leulumoega*. Or, en-deçà et au-delà de *Faleula*, les villages que nous avons traversés ou que nous allons bientôt parcourir portent précisément ces mêmes noms. N'est-ce pas surprenant ?

Cette première observation en appelle d'autres. Je raconte alors, avec l'aide de mon excellent interprète, le cher P. Gavet, ce que je sais des traditions de nos Maoris sur leurs émigrations successives. Aux noms de *Kupe* et de *Turi* (le Colomb et le Vespuce *maoris* de la Nouvelle-Zélande) Mataafa sourit, et me déclare que ces deux noms sont bien connus à Samoa, qu'ils existent encore dans certaines tribus, et que le nom de leurs pirogues (matahourua, totea) appartient évidemment à la langue samoane. Et me montrant au loin la côte méridionale de Savaii, il ajoute :

« D'après tes explications et d'après nos idées à nous, Samoans, voilà d'où les Maoris ont émigré vers le sud : depuis l'île de Manono et la côte que nous suivons maintenant jusqu'à la côte méridionale de Savaii, de Palauli à à Falealupo. C'est là qu'il faut chercher les cousins les plus rapprochés des Maoris. »

∴

Après avoir dépassé Faleula, Utualii et Levii, voici Saleimoa, nom célèbre dans la vie de Mgr Elloy. Maintes fois, ce zélé missionnaire vint s'y mesurer avec les prédicants de l'hérésie ; la chapelle qu'il y érigea est encore là, mais hélas ! réclame d'urgentes réparations et n'est plus visitée que par quelques rares néophytes. Les boulets américains, anglais et allemands, ont singulièrement maltraité



ARCHIPEL DES NAVIGATEURS. — Vue de Leone dans l'ile Tutuila ; d'après une photographie du R. P. Cognet (voir p. 440).

cette région ; çà et là, des maisons écroulées ou trouées, des cocotiers tronqués. Sans aucun respect pour le droit des gens, sans distinguer entre coupables et innocents, simplement pour terroriser un peuple sans défense, des nations civilisées se permirent ici toutes sortes de brigandages et d'excès qui n'ont laissé dans le cœur des Samoans que du mépris pour le nom britannique et américain. Quiconque a lu le fidèle et dramatique récit par R. L. Stevenson des intrigues et des abus de pouvoir qui ont signalé ici les dernières années du *condominium* ne pourra que partager son ardente sympathie pour les généreux Samoans. Quant aux Allemands, si, à l'origine, ils ont fait des méprises, il est juste d'avouer que, depuis lors, ils se sont efforcés de les réparer par une législation sérieuse et bienveillante qui tend à améliorer beaucoup l'état des indigènes.

Nous voici devant Malua, la fameuse Université protestante où sont formées ces légions de prédicants indigènes qui partout contrecarrent l'action catholique. Les deux Révérends Ministres qui la dirigent ont chacun une magnifique résidence, entourée de somptueux jardins et pourvue de tout le *confortable* désirable. Le temple est au milieu de l'institution, qui comprend une série de logements pour couples mariés. Ombrages, fontaines, bains, rien n'y fait défaut. Mais passons.

« — Que signifient ces entailles faites à certains cocotiers et les liens qui les enserrent ?

« — C'est le *tapu* samoan, me réplique-t-on, qui défend

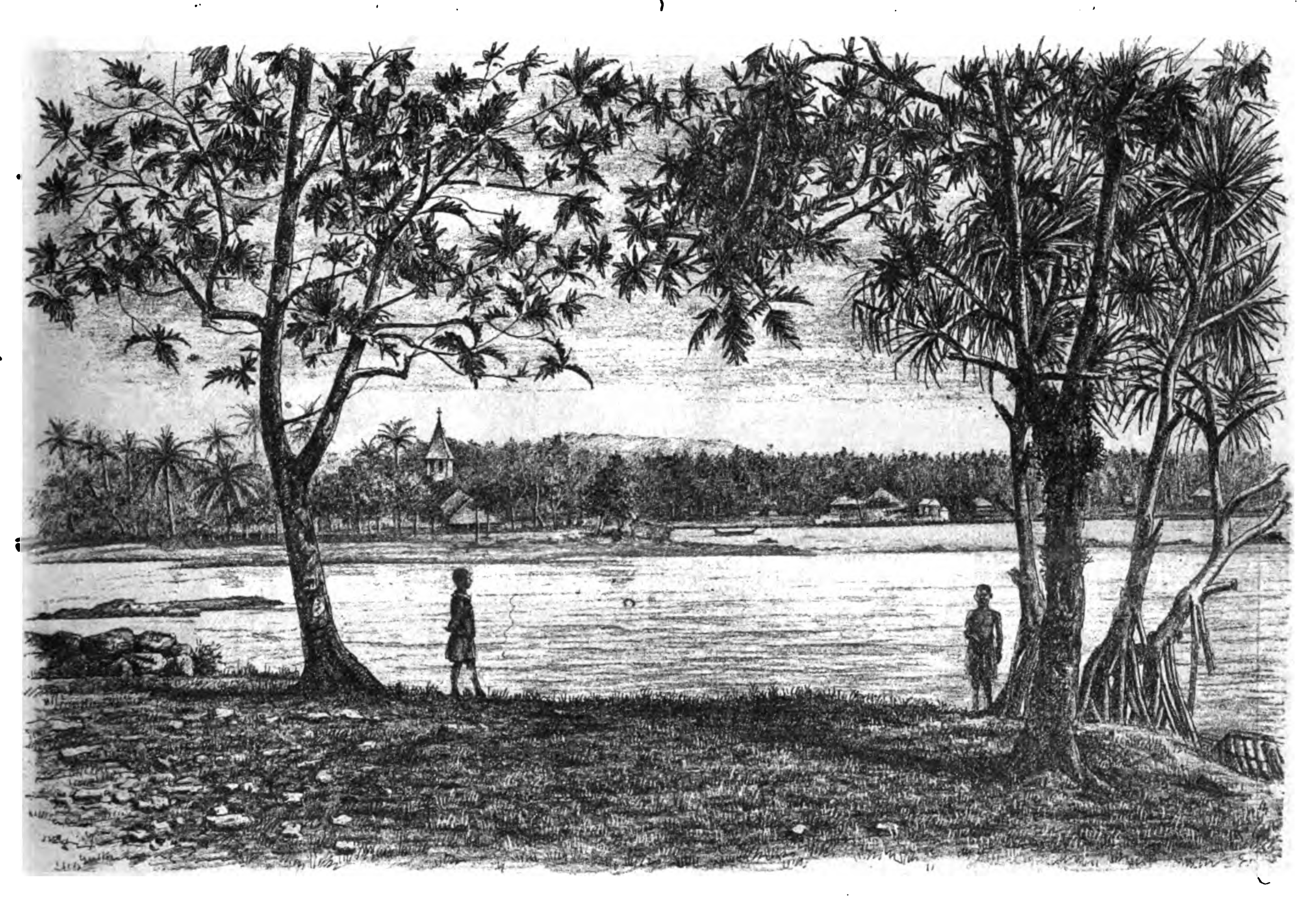
absolument de toucher aux fruits des arbres marqués de la sorte. »

C'est ainsi que ces peuples primitifs protègent leur propriété.

A partir de Faleasiu, le rivage semble tout couvert d'habitations : c'est comme un village à peine interrompu, quoique le nom change à chaque pli de terrain. Beaucoup d'enfants se pressent sur la route pour nous voir défiler et nous saluent en tournant le dos. Les chefs s'avancent et s'inclinent profondément pour nous baiser les mains. Quelques-uns semblent fort étonnés de voir Mataâfa tenir les rênes, et lui demandent avec inquiétude s'il a abdiqué le pouvoir suprême pour devenir notre cocher. Il répond par un sourire, leur demandant depuis quand il est défendu aux rois de se promener avec leurs hôtes dans leurs domaines.

***

Voici enfin Leulumoega au fond d'une belle avenue : c'est un village immense, tout enseveli sous une opulente verdure. Notre première visite est pour l'église, bel et spacieux édifice en corail où j'admire de jolis vitraux. Nous nous rassemblons ensuite sous la vérandah du presbytère où le P. Haller, les sœurs Marie-Ambroise, Marie-Philomène et Marie-Christine nous attendent pour nous souhaiter la bienvenue. Plusieurs chefs viennent nous y rejoindre et, aussitôt que le *kava* a été offert, leurs discours se succèdent sans interruption pendant une bonne heure. De nouveau, Mataâfa réplique par un petit sermon que le bon P. Gavet me traduit en quelques phrases. Il faut être Samoan pour savoir délayer et embellir ainsi l'expression de sa pensée. Le *kava* fini et distribué, on se sépare.



ARCHIPEL DES NAVIGATEURS. — EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE DE LEONE, DANS L'ILE TUTUILA ; d'après une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

Pendant que les chefs retournent à leurs foyers, nous emmenons Mataâfa au réfectoire pour y continuer la fête. Le P. Gavet insiste pour lui faire prendre la place d'honneur : il s'y résigne en souriant, et se met à nous servir en bon patriarche. Sa délicatesse nous charme tous. Nous faisons honneur à l'excellent menu qui nous est offert ; puis nous nous séparons de nouveau, les chefs réclamant la présence de notre royal ami pour toute la soirée.

Pendant qu'ils discourent ensemble et lui expriment leurs affectueux hommages, nous nous livrons, le P. Haller et moi, à un entretien fraternel sur les espérances de la mission de Samoa. Ces espérances sont douces et consolantes. Il est évident que, tant que Mataâfa vivra et règnera, notre cause ici sera pleine d'espoir. Qu'il vive et règne longtemps pour le triomphe de l'Eglise et l'honneur de l'humanité ! Après lui, il est fort possible que son fils Atonio Tupuola lui succède, et, dans ce cas, l'œuvre du père sera sûrement continuée par le fils. Si, au contraire, c'est le parti de Faalata (un neveu) qui l'emporte, nous irons

à l'inconnu; car, sans être du tout hostile au nom catholique, ce candidat ne nous appartient pas.

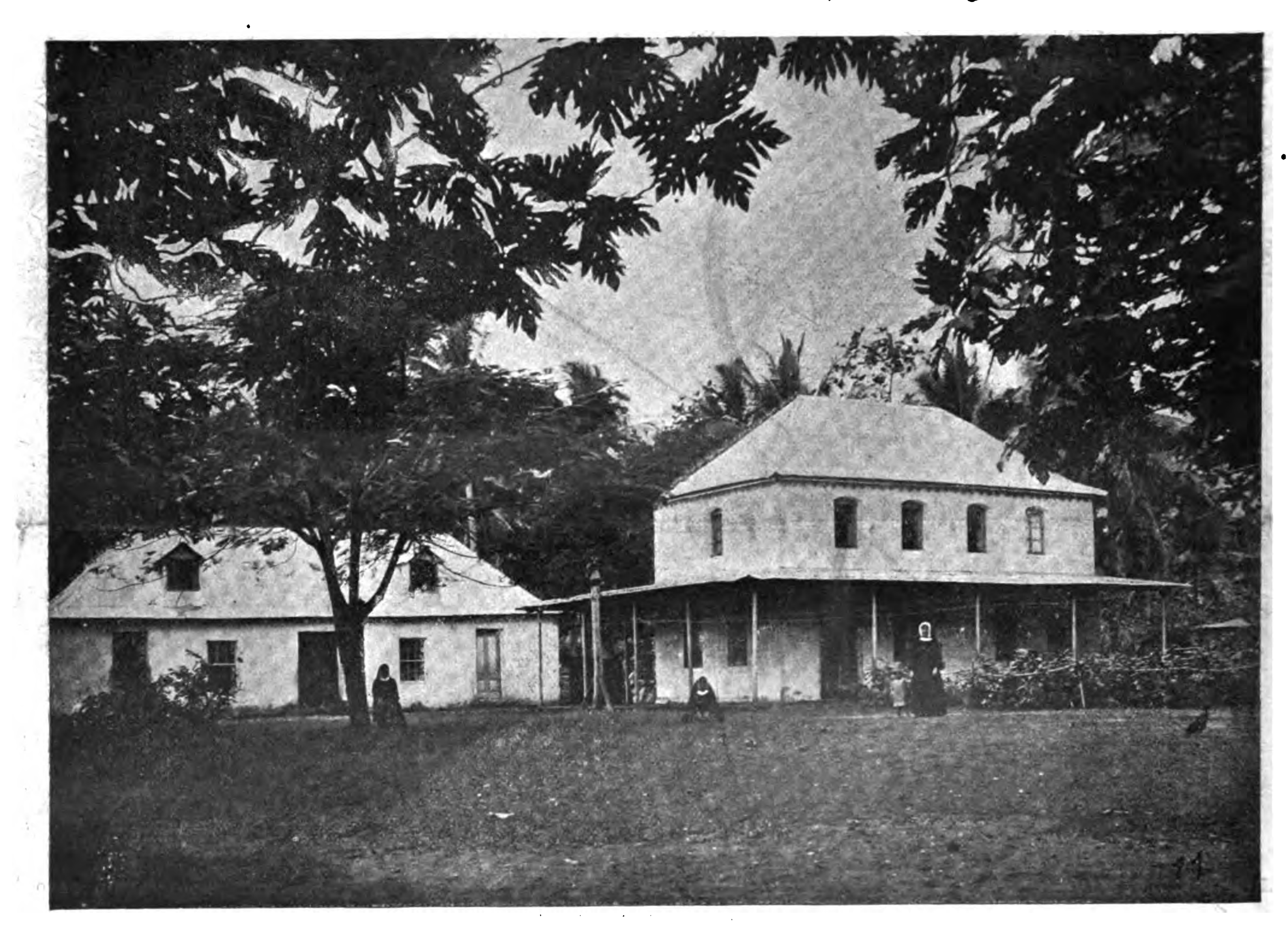
∴

Le lendemain matin, à l'issue de la messe, à laquelle tout le village assiste, je remarque, pendant mon action de grâce, que Mataâfa, au lieu de sortir comme tout le monde, reste tranquillement à son poste de prière, et, après un moment de méditation, se met à parcourir les stations du chemin de la Croix. Appuyant ses 72 ans sur son bâton royal, je le vois s'agenouiller et se relever tour à tour comme le ferait un pieux séminariste. Mais lorsqu'on m'apprend ensuite qu'il en est arrivé à la communion fréquente, je n'ai plus lieu de m'étonner de sa ferveur. De l'avis général, c'est la plus belle âme de tout Samoa. Son lieutenant et ami Suatele, qui remplit les fonctions de juge suprême, pourrait lui être comparé sous quelques rapports,

∴

Notre déjeûner est aussi notre repas d'adieu. Bien vite. il nous faut regagner Apia où nous rentrons dans l'après-midi. Mataâfa me ramène à la résidence épiscopale et ne me quitte qu'après avoir partagé le *kava* du retour, et m'avoir fait promettre de le visiter à Mulinuu avant mon départ final de Samoa.

Le 18 août, deux mariages étaient célébrés : l'un à la Cathédrale, l'autre à Vaea. Après la cérémonie religieuse, je me rendis avec nos confrères au couvent de Savalalo où les réjouissances doivent être organisées.



ARCHIPEL DES NAVIGATEURS. — COUVENT ET ÉCOLE DE FILLES A LEONE, DANS L'ILE TUTUILA; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

Pendant que nous inspectons l'établissement, les jeunes filles étendent par terre de longues nattes et y déposent d'amples provisions. Lorsque tout est prêt, on nous invite à bénir la table et, immédiatement, chacun se met à l'œuvre. Les jeunes mariés sont à la place d'honneur et sont l'objet de l'attention générale. Le repas terminé, les jeunes filles se placent sur plusieurs rangs et commencent leurs exercices chorégraphiques. Tantôt assises, tantôt debout, elles exécutent avec une mesure et une harmonie parfaites des chants et des mouvements forts gracieux et forts variés. Toute cette poésie et cette pantomime ont pour but de fêter le mariage de leur compagne et amie ; paroles et gestes, tout est spécialement approprié à la circonstance; tout a été préparé en secret pendant de longs mois d'exercices. De nombreuses et parfois piquantes allusions y sont faites aux aventures passées du jeune couple; ceux qui les comprennent rient aux éclats.

Aux jeunes filles succèdent les jeunes gens, qui, eux aussi, ont revêtu un costume d'occasion, appelé *liku* ou *piupiu*, consistant en une large ceinture de feuilles et une guirlande de fleurs. C'est vraiment pittoresque. A leur

tour, ces jeunes gens s'efforcent de surpasser leurs émules, et se livrent à des sarabandes très étudiées dont l'effet musical est splendide.

Ces danses de geste, appelées *siwas* en samoan, sont les seules qui aient survécu à l'introduction de l'Evangile : nos missionnaires n'ont pas jugé prudent de chercher à les interdire, tellement elles sont en faveur auprès de ce peuple. Elles sont d'ailleurs parfaitement tolérables : rien n'y choque la décence, surtout à l'époque actuelle. Quant à l'affreuse et licencieuse *pula* des anciens jours, elle est aujourd'hui reléguée dans la nuit du passé, et ce n'est qu'à force de sollicitations que de vicieux touristes ou des matelots en goguette en obtiennent parfois une rapide exécution dans les centres les plus païens, à la faveur des ténèbres et loin de la police.

Durant toutes mes pérégrinations à Fidji, j'ai été très édifié par l'attitude modeste et respectueuse des femmes et des jeunes filles. A Samoa, bien qu'on devine aisément une plus grande légèreté de mœurs, rien non plus ne m'a surpris et peiné. Partout j'ai observé un très grand respect de la dignité sacerdotale et un honorable souci de la modestie.

***

De Savalalo, nous nous dirigeâmes vers Vaéa, notre école de catéchistes, située au sommet d'une belle colline d'où l'on domine toute la rade d'Apia. Le cher P. Rémy y réside



ARCHIPEL DES NAVIGATEURS. — VILLAGE DE MASEFAU, DANS L'ILE TUTUILA ; d'après une photographie du R. P. COGNET.

habituellement et s'y ingénie à y rassembler la meilleure jeunesse de l'archipel ; après quelques années de solide formation, ces excellents catéchistes retournent dans leurs tribus et y font des merveilles. Eglise, presbytère, couvent, magasins de provisions, champs de culture, rien ne manque à cette station modèle.

En l'honneur du mariage célébré le matin entre Savelio et Akenese, des fêtes semblables à celles de Savalalo s'y accomplissent sous mes yeux. Je ne veux les mentionner que pour y remarquer un trait de mœurs bien connu en Nouvelle-Zélande. Au début, nous vîmes arriver un vigoureux Samoan apportant un porc rôti sur ses épaules ; d'autres le suivirent avec des barriques de bœuf salé, du poisson, des ignames, des taros, etc. Toutes ces diverses offrandes furent amoncelées aux pieds du prêtre qui donna bientôt le signal de la distribution. En un clin d'œil, ces provisions furent divisées entre toutes les sections du village; chacun eut sa part et se mit en devoir d'y faire honneur. Tout en admirant l'habileté des Samoans à dépecer leur porc rôti et à enfoncer les barriques de salaisons, je ne pouvais m'empêcher de songer à nos Maoris qui, eux aussi, sont experts en ce genre de travail.

Le jour suivant, un dimanche (18 août), je consacrai mes loisirs à tenir compagnie à un compatriote établi ici

depuis longtemps. Venu à Samoa en d'assez singulières circonstances, M. J. Latapie a su y amasser une jolie fortune. Il possède actuellement un des meilleurs magasins d'Apia et il ne songe plus à revoir les Pyrénées....

Départ pour l'île Tutuila. — Les missions de Leone, de Pagopago et de Masefau.

Durant la nuit du 19 août, un petit steamer, le *Kawau*, quittait le port d'Apia pour l'île Tutuila. Je m'y embarquai avec plusieurs sœurs qui se rendaient à leur couvent de Leone. La mer étant très houleuse, notre frêle esquif eut de grandes difficultés à parcourir les 139 kilomètres qui séparent de Pagopago la pointe d'Upolu. Au lieu des 10 ou 12 heures règlementaires, nous fûmes ballottés pendant 26 heures, qui nous parurent très longues. A l'entrée du port, le vent contraire était si violent qu'il nous fallut retourner en haute mer et attendre un moment propice. Ce ne fut que bien tard dans la nuit suivante que nous pûmes enfin pénétrer dans la rade et accoster le *wharf*.

Quelques minutes après, nous entendions des rames frapper en cadence la surface des eaux et des chants sacrés retentir harmonieusement : c'était le bateau de la mission qui s'approchait de nous pour nous emmener à terre. Une douzaine de vigoureux jeunes gens s'emparent bientôt de nous, de nos bagages, et, aux chants des litanies, se remettent à leurs rames.

En débarquant au rivage, je rencontre le P. Morel, puis le P. Meinadier, à qui je réservais une surprise depuis longtemps. Il y a 16 ans, j'avais le plaisir de l'introduire à La Neylière où il venait commencer ses études classiques; en 1893, je le retrouvai au Grand Séminaire de Lyon; aujourd'hui, nous nous rencontrons aux antipodes. Que de choses se sont dites durant notre entrevue !

Malheureusement une recrudescence de fatigue, causée par le dernier voyage, m'empêcha de jouir, autant que je me le promettais, de mon séjour à Pagopago. Et cependant ce ne sont pas les distractions qui m'y firent défaut. Chaque soir, nous nous rendions dans une des cases de nos catéchistes pour y étudier les usages et la langue du pays. Je m'initiais ainsi à tous les petits secrets des Samoans, et je dois dire que leur manière de vivre et d'agir a bien des avantages.

***

C'est par l'établissement d'une école de catéchistes que les missionnaires ont entamé Pagopago; c'est par le maintien et le développement de cette même œuvre que les PP. Meinadier et Morel comptent assurer l'avenir de l'île. Il leur faudrait des Frères enseignants afin de pourvoir à toutes les nécessités de leur œuvre sans gêner leur apostolat. Hélas! où sont les ressources pour une institution de ce genre? De plus, il faudra, avant peu, abandonner la vieille résidence qui a jusqu'ici abrité leurs travaux; car elle tombe en ruines. Ils en ont commencé une nouvelle qui épuisera toutes leurs ressources. La petite et blanche église qu'ils desservent est dédiée à Notre-Dame du Port. Avis aux âmes pieuses et charitables. Que quelques-unes se laissent toucher et envoient une obole au pauvre missionnaire de Pagopago, pour ses écoles et sa maison nouvelle!

Les Samoans eux-mêmes comprennent si bien l'importance de l'instruction que de grands exemples de renoncement sont offerts par des membres des plus hautes familles: témoin Julio qui, de droit, occupe à Samoa le second rang et néanmoins a abandonné tous ses privilèges pour se faire l'humble aide du prêtre dans l'école de Pagopago. A Samoa, comme à Fidji et à Tonga, la vie religieuse n'a plus de mystères pour les indigènes; jeunes gens et jeunes filles l'embrassent volontiers et y persévèrent. Le sanctuaire même ne les effraie plus et nous pouvons déjà saluer l'apparition d'un clergé samoan capable et zélé.

***

L'île Tutuila est la troisième île de l'archipel. On n'y compte guère que 10.000 habitants, sur lesquels 4.000 sont des nôtres. Depuis que l'Amérique s'en est emparée, les Mormons s'y sont multipliés aux dépens du protestantisme.

Nous possédons à Tutuila deux belles stations : celle de Léone organisée par le zèle industrieux d'un missionnaire qui est devenu depuis évêque (Mgr Vidal) et celle de Pagopago. Une troisième est en voie de création dans un beau village entièrement catholique nommé Masefau.

(*A suivre*).

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

— Suite (1) —

Chez les Obadzom. — Baptêmes providentiels. — Querelles de ménage.

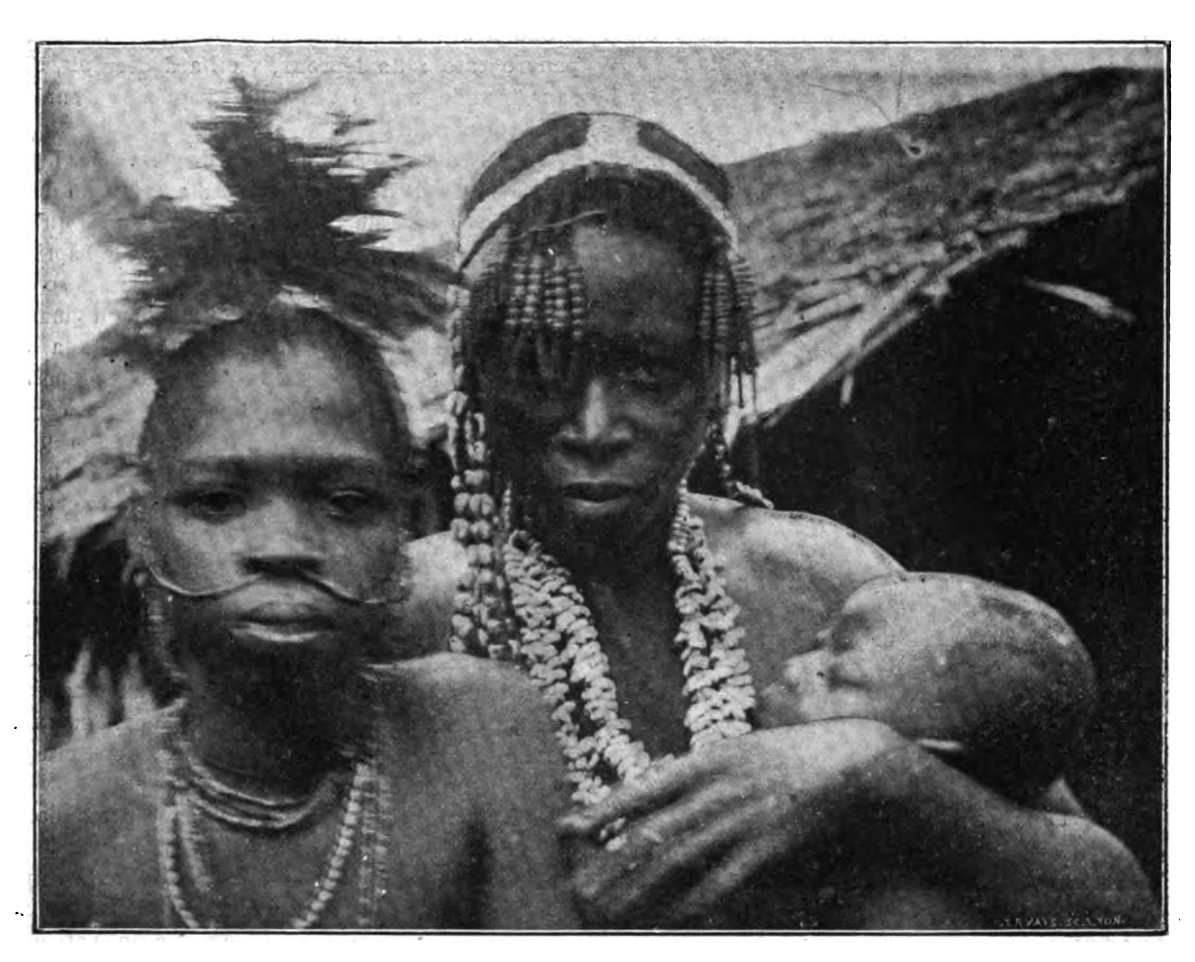
Jeudi 21 juin. — Nous quittons Atoul pour nous rendre à Fong, en faisant un long détour pour passer chez les Angork et les Ozip avec lesquels nous devons conclure alliance. Le soir, nous sommes à Ngong : nouvel ennui : la moitié de nos porteurs s'arrête ici, prétendant ne pouvoir aller à Fong, étant en délicatesse avec les habitants. De guerre lasse, je les renvoie après les avoir payés, sauf un homme convaincu d'avoir forcé une caisse et pris une partie du contenu. Celui-là est amarré sous bonne garde : il paiera deux cabris d'amende. A 4 h. 1/2, M. Foret nous arrive, trempé, affamé. Depuis ce matin, il n'a rien pris; il ne veut point s'arrêter et continue jusqu'à Fong. Cinquante charges demeurent en arrière.

***

22 juin. — Les charges arrivent peu à peu. Après un long palabre, le voleur paie ses cabris, mais l'assemblée devient hostile : toutes les femmes ont disparu, les hommes nous entourent, silencieux.

Un chef a tenu conciliabule derrière l'abègne; sur son ordre, on va chercher, pour nous accabler sous le nombre,

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8, 15, 22, 29 août, 5 septembre et la carte p. 33.



GABON (*Afrique équatoriale.*) — LE PETIT BASILE, LE PREMIER BAPTISÉ DES OBADZOM ; reproduction d'une photographie du R. P. TRILLES (voir le texte).

les hommes du village voisin : prévenu par mon boy, je vais droit à lui, le fais empoigner et condamne à un cabri d'amende. Il s'exécute en grommelant, se promettant d'avoir sa revanche. Sur mon ordre, les porteurs quittent au plus vite le village, et je fais prévenir M. Foret : pendant deux heures, la situation se prolonge menaçante : qui des Sénégalais ou des Fong voisins arriveront les premiers!...

Dans le lointain, le clairon retentit; bientôt les Sénégalais arrivent baïonnette au canon et nous dégagent, les noirs se retirent et nous partons avec toutes les précautions possibles.

Deux blancs et quatre hommes, pendant toute une matinée, devant deux cents hommes en armes, la partie n'était pas égale. Sans notre calme et notre audace, nous étions perdus.

***

Samedi 23 juin. — Le pays de Fong est très peuplé et tout autour de nous, on nous signale de nombreux villages. Comme nous devons nous arrêter ici pour signer un traité, j'en profite pour visiter, à quelques heures de là, une nouvelle tribu, les Obadzom.

Cette excursion, à un moment donné, me force à de véritables prodiges d'équilibres. Il faut traverser d'abord la rivière Bôs. Comme elle est infranchissable à gué, large de plus de 25 mètres et très profonde, les Obadzom ont été forcés d'établir un pont, mais excessivement simple : ils ont disposé dans la rivière des troncs d'arbres en X, en ont mis trois en tout, et sur ces X ont relié simplement une perche de 0,10 de diamètre. Pas de garde-fous ni de lianes, rien! Les Noirs courent là-dessus comme des singes; au-dessous la rivière coule avec rapidité. Je fais bravement comme eux; mais, au milieu de la rivière, l'équilibre me manque et, sans fausse honte je me cramponne des pieds et des mains. On rit, mais mieux vaut être raillé que noyé!

***

Au premier village des Obadzom, j'ai fait une heureuse trouvaille. Au milieu du village, j'avise une feuille de bananier exposée au soleil, rempli de feuilles écrasées.

« — Qu'est-ce cela ? demandai-je à une femme.

« — Des médicaments pour un enfant malade.

« — Où est-il, cet enfant ?

« — Dans la case, là, à côté ! »

J'entre, et, sur les genoux de la mère, je vois un petit garçon de sept à huit ans, pouvant à peine respirer, haletant, toussant comme un malheureux. Je l'examine, rien à à faire : c'est un tuberculeux à la dernière limite.

« — Ne lui fais pas de remède avant d'avoir consulté son père, dit la mère. Je vais l'appeler; il est près d'ici. Tiens, prends l'enfant.

« — Bien, va! »

Le pauvret n'a plus que quelques minutes à vivre, cela



LE LÉPREUX BAPTISÉ.

est évident. Tandis que je cherche un peu d'eau, le père arrive :

« — Sors de ma case, Blanc, sors; tu tuerais mon enfant par tes fétiches. »

« — Mais non, mon ami ; les Blancs ne font pas de mal aux enfants. »

Et, voyant qu'il faut me hâter, déjà l'enfant ferme les paupières :

« — Donne-moi un peu d'eau que je lui lave les yeux. Quand ils seront clairs, je te dirai si l'enfant vivra. »

« — Soit, mais ne le touche pas. »

« — Bien, mon ami, je ne le toucherai pas ! Jean-Baptiste (c'est mon *boy*), prends l'enfant et lave-lui les yeux. »

Et, en même temps, j'ajoute à voix basse :

« — Baptise-le vite. »

Jean-Baptiste, qui, avant d'être mon *boy*, était un de mes meilleurs élèves catéchistes, a compris. Il prend l'enfant, lui lave les yeux et, tandis que l'eau coule, je l'entends murmurer :

« — Basile, je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il »

« — Que dit ton enfant ? me crie le père ?

« — Qu'à son avis, il n'y a plus rien à faire. »

Et me penchant sur le pauvre petit être :

« Du reste, vois toi-même; tu m'as appelé trop tard ! Je ne puis plus rien faire pour lui. »

Je m'éloigne et bientôt le funèbre chant de mort m'apprenait que le grand évêque de Césarée dont nous célébrons aujourd'hui la fête recevait au ciel le premier Obadzom qui jamais eût demandé à saint Pierre les clefs du Paradis.

Une heure après, dans la brousse, je rencontrais une pauvre case : un lépreux, vieillard décrépit, l'habitait : sans trop de mal, ma liste de baptêmes s'enrichit d'un nouveau nom....

Comme tout s'enchaîne dans ces merveilles de grâce de la Providence ! Hier, le bon P. Tanguy fait un détour considérable pour vister deux pauvres malades qu'on lui signale. Il ne peut les décider à recevoir le baptême ; nous allons partir aujourd'hui ; mais nos hommes se révoltent. Le P. Tanguy, blessé au pied, incapable de marcher, me demande d'aller voir ses deux malades de la veille. J'y vais ; mais pour ne pas perdre mon temps au point de vue géographique, j'exécute un immense cercle autour du village : au premier hameau, je baptise mon petit Obadzom, plus loin, mon vieux lépreux. Les deux malades refusent comme hier et je rentre au village, exténué, mais heureux.

O desseins insondables de la Providence ! L'un est choisi, l'autre est rejeté, pourquoi ? Nous nageons en plein mystère de la grâce.

La campagne est pénible : nous souffrons cruellement; mais enfin, de temps en temps, le Sauveur Jésus glisse dans notre bouquet quelque jolie fleur. Au ciel, la couronne, espérons-le, pour être noire, n'en sera pas moins agréable à contempler.

Et si, d'aventure, quelque lecteur se demande pourquoi je ne parle point des baptêmes qu'administre de temps en temps mon compagnon de voyage, il faut l'imputer à sa grande humilité. Au ciel, tout cela se retrouvera. Si nous avons travaillé pour la France, pour la patrie d'ici-bas, elle a trouvé aussi son compte, la patrie de là-haut. La future mission du Congo nord comptera plus d'un protecteur au ciel.

***

Dimanche 24 juin. — Dès le matin, toutes nos caisses, tous nos bagages, sont prêts pour le départ : au dernier moment, plus de porteurs ! La raison de cette grève : une dispute entre une femme et un Sénégalais : les Pahouins ont pris fait et fait pour leur compatriote. Les Sénégalais de même. Tous sont à couteaux tirés, disputant sur la place publique. Une forte pluie contraint tout le monde à rentrer et amène un peu de calme.

Nous pouvons enfin partir le lundi 25, laissant encore quelques charges en arrière. Nos porteurs ont imaginé un moyen de faire la route sans trop de fatigue. Au village où ils couchent, à force de promesses, ils engagent un indigène à se charger de leur colis; puis arrivés à destination, ils l'expédient à grand renfort de bourrades, si le malheureux fait mine de vouloir aller réclamer près du Blanc ; ils menacent de le tuer, s'il hasarde la moindre réclamation. On conçoit que celui-ci n'insiste plus.

Trois heures et demie de route seulement nous séparaient de Bibé, où nous attend M. Lesieur. Le chemin est assez pénible, mais de nombreux villages rompent la monotonie de la marche.

L'accueil de notre Directeur est plutôt froid. A la suite d'une altercation un peu vive, M. Foret donne sa démission, qu'il retire du reste quelque temps après. Les rapports restent tendus. M. Foret, après tant de retards, comp-

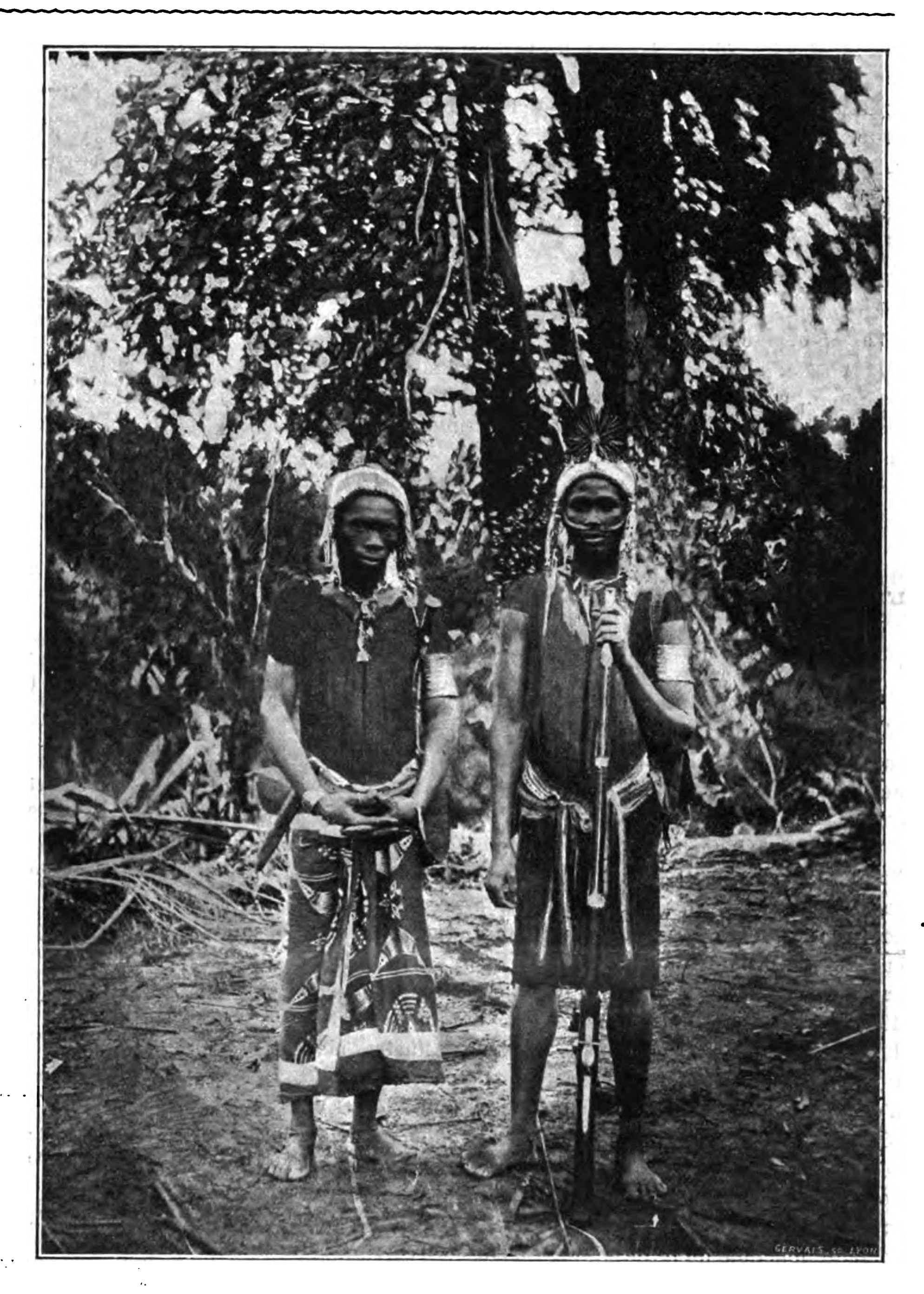
tait, je pense, voir M. Lesieur renoncer à l'expédition et l'exécuter pour son propre compte. Puis la manière d'agir de notre Directeur, l'abandon du poste qu'il avait fait sur le Ntèm, l'ont profondément blessé.

Pour nous, qui devons rester étraugers à ces « querelles de ménage », un fait est certain : de Tera au Ntèm, nous avons mis trois jours et demi ; du Ntèm au nouveau point choisi par M. Lesieur, il faut quatre jours au maximum, soit huit jours. Or, pour rejoindre M. Lesieur, grâce au plan adopté, nous avons mis quarante jours, et nous ne sommes pas arrivés !

A Bibé, l'installation est pénible. Bien que le groupe se compose de trente-deux villages, on ne peut nous trouver que deux cases, et quelles cases ! En attendant que les chefs Efark (c'est la tribu dans laquelle nous sommes entrés) se soient réunis et aient signé le traité, puis envoyé les porteurs promis, il nous faut attendre jusqu'au 28 juin.

***

M. Foret reste à son tour en arrière et nous accompagnons le Directeur. De Bibè, nous arrivons à 3 h. 1/2 à Evounzork, après une étape très difficile accomplie presque tout entière dans les ruisseaux grossis par les pluies des jours précédents. A Evounzork, on ne nous demande qu'une chose : nous en aller au plus vite. On ne nous fournira d'ailleurs rien, ni vivres, ni hommes, ni cases. Nous ne sommes pas les plus forts ; malgré notre fatigue, le mieux est de continuer la route. Une heure après nous arrivons à Nkôlayop, où, bon gré mal gré, nous demeurerons un jour.



GABON. — DEUX OBADZOM ; reproduction d'une photographie du R. P. TRILLES.

***

Causer avec les indigènes est la ressource du soir. Souvent, dans l'*abègne*, je me joins aux indigènes, à leur grand contentement, écoutant leurs récits, leur légendes, les interrogeant sur leurs ancêtres : sur ce point, ils sont réellement extraordinaires j'ai pu remonter avec eux jusqu'à la onzième génération. Les plus petits bambins connaissent leur généalogie. Combien de nos petits Français connaissent leur arrière-grand'père ?

Pendant le jour, j'aime à parcourir les plantations des environs. Grands exportateurs de caoutchouc, ils se sont aperçus qu'à couper la précieuse liane, ils anéantissaient vite la base même de leur commerce. Aujourd'hui ils ont soin de bouturer chaque liane coupée et d'en semer les grains lorsqu'on mange le fruit, dont ils sont très friands et qui est réellement fort bon. Presque tous les fruits des *Landolphia* sont comestibles : la saveur en est acide, le parfum rappelle la marmelade d'abricots.

***

Le caoutchouc est excessivement abondant dans ce pays. Dans notre marche sous bois, pendant un kilomètre et en chemin fréquenté, notez-le bien, j'ai entaillé moi-même près de trois cents lianes, presque une tous les trois mè-

tres : toutes les collines boisées, les vallons surtout en regorgent et, faute de débouchés suffisants, on l'exploite peu. Celui qu'on exploite est bon; il est coagulé à l'eau bouillante et ensuite fumé, ce qui en assure la conservation et la qualité. On paie couramment les prix suivants :

Un fusil à pierre pour 2500-3000 boules,
Une pipe en terre pour 100 boules,
Un chapeau de feutre pour 500 boules,
Un sabre, un couteau pour 200 boules,
Un collier de perles bleues pour 300 boules.

La boule pèse de 20 à 25 grammes, soit de 40 à 50 par kilo; en donnant au kilo une valeur minimum de 6 francs rendu en Europe, il y a encore de la marge pour un bénéfice assez joli. Un couteau de 15 à 20 centimes rapportera de 24 à 30 francs et ainsi de suite...

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

L'abbé Jean-Joseph Rousseille, *ancien supérieur et directeur du Séminaire des Missions Etrangères de Paris*, d'après sa correspondance (1832-1900); par M. l'abbé MANCEAU, curé de Cenon (Gironde). — In-12, de 360 p. — Bordeaux, librairie Feret.

M. Rousseille a occupé une place considérable dans le séminaire et la Société des Missions Etrangères; aussi ne saurait-on trop féliciter un de ses plus anciens et meilleurs amis de le faire revivre dans la biographie que nous présentons à nos lecteurs.

Né à Bordeaux en 1832, entré au séminaire de la rue du Bac en 1854, il partait pour la Chine, en 1856, pour se consacrer non au ministère actif des missions, après lequel il soupirait depuis des années, mais au labeur ingrat des procures. En 1860, il est rappelé au Séminaire de Paris, où il est successivement professeur, puis directeur des aspirants. En 1872, il est envoyé à Rome, comme procureur général de la Société et postulateur des causes des missionnaires martyrs. En 1880, il succède au vénéré M. Delpech qui venait d'achever quatre triennats successifs de supériorat. En 1883, il retourne à Hong-Kong pour fonder une maison de retraite pour les missionnaires et il la dirige pendant près de 15 ans. Rappelé de nouveau en France en 1899, il reçoit la charge du séminaire de Bièvres et c'est dans cette importante fonction qu'il termine sa laborieuse carrière, le 22 janvier 1900, à l'âge de 68 ans.

Ce volume est mieux qu'une histoire; c'est une autobiographie dont le héros se révèle à chaque ligne. Pour le mieux faire connaître, M. Manceau lui donne la parole à lui-même en publiant de copieux extraits de sa correspondance. « C'était, comme le fait remarquer S. Em. le Cardinal Lecot dans sa lettre à l'auteur, le moyen de peindre au naturel cette belle et grande âme, dont toutes les émotions passent dans l'âme du lecteur, à mesure que se déroulent dans le livre les lettres de M. Rousseille, si simples, si touchantes, si spirituellement écrites, et toujours en même temps si empreintes de l'esprit surnaturel dont il vivait. »

Toutes les personnes qui ont connu le saint missionnaire seront heureuses de le revoir peint en quelque sorte par lui-même et les autres trouveront dans ces pages bénies un sujet de puissante édification.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

En souvenir d'Antoinette Hervier de Romans, diocèse de Lyon	1.000 »
Au nom d'un anonyme du diocèse de Grenoble	600 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Lejeune, Bas-Niger).

M. Verchère, du diocèse de Lyon	10 »
M. Heckler, du diocèse de Nancy	20 »
Anonyme du diocèse de Nancy	20 »
Anonyme du diocèse d'Autun	20 »
Mme Marie-Françoise, Versailles	100 »
Anonyme de Sens, demande de prières spéciales	20 »

A Sœur Sion, Jérusalem, pour sa léproserie.

M. l'abbé Vidal, diocèse du Puy	10 »
L. L. à Beaufort, diocèse d'Albi, demandes de prières pour conserver la santé d'un petit enfant	100 »
Anonyme du diocèse d'Angers	100 »

A Mgr Zoulhof, archevêque grec de Tyr.

P. C. D., Paris	5 »

Au R. P. Héraudeau, Maduré.

P. C. D., Paris	5 »

Pour une mission se recommandant à saint Antoine de Padoue (Pondichéry).

M. Duval, du diocèse d'Evreux	5 »

A M. Maurice (Pondichéry), pour un habit de noce.

M. l'abbé Martin, du diocèse de Chartres	2 50

A Mgr Bouchut, Cambodge.

M. C. C. de Grenoble, en l'honneur de son sacre	31 »

Au R. P. Munagorri (Tonkin central).

Au nom d'un anonyme du diocèse de Grenoble	100 »

A Sœur Archenault (Tché-Kiang).

Au nom d'un anonyme du diocèse de Grenoble	100 »

A Mgr Dunand, Su-tchuen occidental.

M. C. C. de Grenoble	33 »

A M. Ferrié, Nagasaki.

M. C. C. de Grenoble	33 »

Au R. P. Matrat, pour les Amantes de la Croix à Tasaki (Nagasaki).

Au nom d'un anonyme du diocèse de Grenoble	150 »
Un prêtre breton	50 »

A Mgr Corbet, Madagascar septentrional.

Anonyme, demande de prières pour un défunt	10 »

A Mgr Crouzet, Madagascar méridional.

Anonyme, demande de prières pour un défunt	10 »

Au R. P. Beyzym, pour ses lépreux.

En l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, diocèse de Lyon	100 »
Un abonné du diocèse de Cahors	3 »
Au nom d'un anonyme du diocèse de Grenoble	400 »
M. F.. Dumas, Paris	50 »
M. Al. Maës, diocèse d'Orléans	50 »
Un prêtre breton	50 »
Anonyme de Tours, demande de prières spéciales	20 »

Pour la mission de Saint-Jean l'Evangéliste au Soudan.

Complément des 5.000 fr. promis par un anonyme du diocèse de Grenoble	700 »

Au R. P. Bruck, Saskatchewan, pour ses affamés.

M. l'abbé Martin, du diocèse de Chartres	2 50

Pour les *Missions Catholiques* et la Carte-Prime.

M. Alfred Bar d'Ey de Cramans, à Bois-Boudran, diocèse de Meaux, 5 fr. Mgr Camilleri, Malte, 12 75.

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



GABON (*Afrique équatoriale.*) — SUR UN VASTE PLATEAU; reproduction d'une photographie du R. P. TRILLES (voir p. 450).

CORRESPONDANCE

OCEANIE CENTRALE

L'archipel de Tonga et ses habitants.

La lettre suivante donne de curieux détails sur les mœurs et usages en honneur dans un groupe d'îles océaniennes placées récemment sous le protectorat britannique. C'est depuis le 8 mai 1899 que l'archipel Tonga, peuplé de 20.000 habitants, a été annexé à l'empire colonial de la Grande Bretagne. Les indigènes sont en majorité protestants ; mais il y a d'importantes stations catholiques à Tonga et c'est dans l'une d'elles que réside le vicaire apostolique de l'Océanie centrale.

LETTRE DU R. P. BLANC, MARISTE, MISSIONNAIRE A NUKUALOFA

Il y a chez les Tongiens deux choses dont on peut tirer le meilleur parti pour le développement de la vie chrétienne : le respect de l'autorité et l'esprit de communauté. Quoique de tendances en apparence divergentes, ces deux éléments vont cependant de pair ici. Bien cultivés et habilement dirigés, ils seront infiniment précieux. Cette culture et cette direction ne peuvent être l'œuvre ni d'un jour ni de l'homme tout seul. Il y faut le temps et la main de Dieu. Le temps, l'aurons-nous? Par le commerce et le protestantisme, l'esprit du monde envahit si largement ce petit pays ! Heureusement la main de Dieu est toute-puissante.

∴

Il faut éviter que le respect de l'autorité ne redevienne ce qu'il était autrefois, du servilisme. Le Tuitonga était alors le maître absolu des Tongiens. Tout ce qu'il y avait de mieux dans le pays, en fait de vivres, de richesses et de femmes, était recueilli à son intention, et personne ne réclamait. Le respect de sa souveraineté allait jusqu'à lui faire rendre des honneurs divins. Cela est fini maintenant et le dernier Tuitonga est mort catholique. Il avait ramené à de justes limites les égards qui lui étaient dus. L'institution actuelle de la royauté a un prestige beaucoup moindre. Mais le respect pour elle et pour tous ses représentants est toujours enraciné profondément dans le peuple. On ne parle pas du roi, ni au roi, avec les termes qui servent pour tout le monde ; de même pour les chefs subalternes. La parole du roi s'appelle *folofola ;* celle de ses sujets *lea*. Son sommeil se dit *tofa ;* celui des chefs *toka ;* celui de tout le monde *mohe*. Ainsi de suite. Si un Tongien à cheval ou en voiture rencontre le roi ou un de ses

« nobélé », il doit mettre pied à terre. Pour un chef ordinaire on devra mettre au pas son cheval. Cette étiquette est observée à l'égard du missionnaire.

Que l'autorité exprime un simple désir, il sera immédiatement satisfait.

La reine Lavinia est morte ce mois-ci. Il a fallu lui construire en deux ou trois semaines un tombeau monumental. Le roi a fait appel aux gens de bonne volonté, car les quelques ouvriers maçons (ce sont de nos catholiques) dont il disposait avaient besoin d'aides nombreux. Ils sont venus de partout. Travaillant comme des nègres et avec plus d'activité que d'adresse, ils me rappelaient par leurs cris et leurs gestes les chargeurs de charbons de Port-Saïd, avec cette différence que ceux-ci étaient payés et affreusement sales, tandis que nos Tongiens restaient propres et ne travaillaient que par *ofa* pour le roi, sans espoir de rétribution.

Oui le Tongien honore l'autorité, et généralement il l'honore par conviction. Il est pourtant une certaine catégorie de gens chez qui l'intérêt remplace ou prime la conviction. Ce sont des têtes qui, ornées d'un vernis quelconque de culture intellectuelle, ont cru entrevoir leur idéal dans le fonctionnarisme. Ceux-là, pour arriver, trouvent que le respect est insuffisant, et ils pratiquent l'adulation, la flatterie, la *fakalapulapu*, comme on dit en tongien. Une mère de famille, dans ce monde-là, donnera sa fille à un protestant de préférence à un catholique, si le protestant est plus chef que celui-ci. Un hérétique qui aura vu la vérité de notre religion restera hors du bercail, parce que le roi n'y est pas encore entré.

A l'intérêt qui égare le cœur se joint ici la faiblesse de l'esprit. On pourra sans trop de peine faire admettre à une intelligence européenne, que le roi, tout roi qu'il est, peut n'avoir pas droit, en certains cas, à la soumission. Mais cette distinction est déjà bien subtile pour un esprit tongien. Pour lui, le roi, c'est le roi, et il ne trouverait rien à redire au *folofola* de Louis XIV : « l'Etat c'est moi. »

Tels sont les écueils où le respect de l'autorité conduit nos tongiens et qu'il faut leur faire éviter en éclairant ce sentiment et en le dirigeant. Il vient alors au secours de l'œuvre apostolique. Le missionnaire en constate avec joie l'influence. La foi, c'est l'hommage rendu à l'autorité de Dieu. Et voilà que cette foi, dès qu'elle s'empare d'une de ces chères âmes, s'y enracine avec une profondeur et une ténacité qui consolent et rassurent. Quand on nous appelle auprès d'un malade, nous lui proposons toujours de se confesser, quel que soit son état. Pour ma part, je n'ai pas encore essuyé un seul refus. C'est même avec la plus franche simplicité que le malade accepte, et sur le champ, il se met en devoir de recevoir l'absolution. Quand le mal devient grave, inutile de prendre des précautions pour faire accepter les derniers sacrements. On dit tout court :

« — Tu sais, la mort arrive bien vite quand on est malade comme toi ; il est bon que tu t'y prépares. »

Et tout de suite le malade y consent. Cette fermeté de la foi se traduit tout aussi nettement sur toute la ligne de la vie chrétienne.

Mais la foi sans les œuvres est une foi morte. Elle doit vivre par la charité. Ici encore le terrain de l'âme tongienne est préparé. C'est Cook qui a donné à l'Archipel de Tonga le nom d'Iles des Amis ; la cordialité que les naturels lui montrèrent avec les splendides réceptions qu'ils lui firent valut à Tonga cette flatteuse dénomination. Le premier mot que l'on apprend dans la langue tongienne c'est *ofa* (amour, amitié, bonté, bienveillance, amabilité), tout ce en quoi le cœur se donne. De fait, on se donne tellement à Tonga que presque tout devient commun et que l'on n'a presque plus rien pour soi.

***

Le travail se fait en commun. Quand le moment du repas arrive, on le prend en de longues conversations autour d'un *kava* qui sera distribué à tous dans la même coupe, pendant que, d'autre part, les cigarettes passeront de bouche en bouche. En Europe, il n'y a d'entrée libre que pour les bazars, et encore pas chez tous. Ici, on pourrait afficher à toutes les portes « entrée libre ». Par contre, l'enseigne du barbier qui promettait : « Demain on rase pour rien », serait très mal venue.

« — C'est un farceur, il n'a pas d'*ofa*. »

« Tu n'as pas d'ofa ! » : il n'y a pas de reproche auquel un Tongien soit plus sensible qu'à celui-là. Pour ne se le point attirer, chacun laisse sa porte ouverte à tout venant, et quiconque la franchira sera le bienvenu.

Quelque importune que soit la visite, vous ne surprendrez jamais le moindre signe d'impatience ou d'ennui chez le maître de la maison.

La politesse tongienne a sur ce point des exigences qui rappellent le raffinement bizarre de certaines civilités chinoises.

Voilà par exemple un brave homme qui aperçoit un individu en train de lui voler des ignames ou des cocos. Vous croyez peut-être qu'il va le menacer de son bâton. Non, regardez-le ; il se détourne et fait semblant de n'avoir rien vu. Le lendemain, c'est vrai, il lui rendra la pareille. Mais, du moins, les apparences sont sauves ; il n'a pas contrarié le bon plaisir de son voisin ; on ne dira pas de lui qu'il est sans *ofa*.

Voici encore deux individus qui se détestent. Dans un tête-à-tête privé, ils ne se gêneront pas pour échanger des injures terribles. Mais s'ils se rencontrent dans une réunion, dans un *kava*, ils se serrent chaleureusement la main et se comblent réciproquement de salutations et de compliments à croire qu'ils se sont juré amitié jusqu'à la mort. C'est qu'ici un mot de travers troublerait la paix de la réunion et scandaliserait la compagnie. Or, quoi de plus cher au Tongien que le *feofoofant*, l'art de répandre l'*ofa* dans les relations de société? C'est par ce terme de *feofoofani* que l'on a rendu dans la traduction tongienne de l'*Histoire de l'Eglise* la belle parole de saint Jean : « Aimez-vous les uns les autres. »

Ces quelques détails montrent suffisamment qu'à Tonga on est porté généralement à s'entr'aimer : ces indigènes, bons enfants, réalisent la parole de l'apôtre bien aimé ; mais cette réalisation est trop superficielle.

Cook ne se félicita peut-être pas longtemps d'avoir choisi pour Tonga la dénomination d'Iles-des-Amis. Après le bel accueil dont il avait été charmé, il n'échappa à la mort que par le manque d'entente des chefs qui avaient comploté sa perte. L'un voulait le massacrer durant le jour, comme il convient, disait-il, à des gens de cœur; c'était Finau, le père ou le grand-père du dernier roi de Vavau. L'autre préférait la nuit; c'était Tukuaho, le grand-père du roi Georges. Leur *ofa* s'était trouvé en faute ce jour-là. Et comment ne le serait-il pas s'il ne subit pas l'influence de l'Evangile?

***

Ah! chers lecteurs des *Missions catholiques*, généreux bienfaiteurs des missionnaires, priez le Seigneur qu'il daigne faire fructifier les germes si précieux qu'il a déposés dans le cœur de nos Tongiens. S'il paraissait au milieu d'eux comme autrefois au milieu des Juifs, il ne rencontrerait presque que des amis, et le bien serait fait en peu de temps. Demandez-lui donc de communiquer sa vertu à ses missionnaires.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 25 septembre s'embarqueront à Marseille, à destination de la Mission Betsiléo (Madagascar central), les RR. PP. Charles Givelet (Reims), Henri Dubois (Reims), Louis Verley (Lille), Alphonse Giethlen (Strasbourg), Ernest Desmidt (Dunkerque), Charles Decès (Reims), de la Compagnie de Jésus.

Le 28 septembre, le R.P. Ferdinand Bonnel, de la Compagnie de Jésus, s'embarquera à Marseille à destination de la mission de Trincomali (Ceylan).

INFORMATIONS DIVERSES

Nagpore (*Hindoustan*). — Mgr Crochet, évêque de Nagpore, nous écrit de Chikalda :

« Le 24 juin j'ai eu le bonheur de donner la confirmation à 73 nouveaux chrétiens de la race des Kourkous, montagnards évangélisés pour la première fois ces dernières années.

« Il y a, à cinq kilomètres d'ici, un fameux fort (Gauvildar) qui fut pris en 1803 par le Général Arthur Wellesley, plus tard l'homme de *Waterloo.* Nous aussi, nous essayons de conquérir ces pauvres montagnards, non pas avec des canons d'acier, mais avec les *canons* du concile de Trente. Vous n'avez guère idée de la joie d'un Evêque missionnaire, lorsqu'il a la bonne fortune de confirmer de pauvres convertis du paganisme. Cette bonne fortune m'a été donnée déjà en maintes circonstances; à Thanna, en avril 1901, 200 orphelins; en novembre 300 à Gogar gaon, et, cette année, 73 à Chikalda. Si je me permets de mentionner ces faits si consolants, ce n'est pas seulement pour exprimer ma joie, mais bien ma reconnaissance à tous nos bienfaiteurs spécialement aux lecteurs des *Missions catholiques*. Je désire exprimer ma vive reconnaissance à ceux qui nous aident à entretenir nos Missions parmi les Païens.

« Ce sont les pauvres qui viennent à nous les premiers; mais, pour aborder les pauvres, il faut des œuvres de charité : orphelinats agricoles, asiles pour la vieillesse et les estropiés en général pour toutes les misères de l'humanité, la lèpre y comprise. Quelle consolation pour ceux qui sont favorisés de la fortune d'aider ainsi les missionnaires à faire connaître Dieu aux *petits* et aux *pauvres* ! Qu'il me soit permis de dire que j'éprouve un grand bonheur d'offrir le Saint Sacrifice aux intentions des donateurs qui demandent des prières spéciales indépendamment des prières journalières qui se disent dans toutes nos maisons pour les bienfaiteurs du diocèse de Nagpore. »

Cochinchine orientale (*Annam*). — M. Perreaux, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Quang-Ngai, près Qui-Nhon :

« Un grand mouvement de conversions se dessine dans le sud de la province du Quang-Ngai, et je m'emploie le plus possible à le seconder. Ce mouvement sera durable si je puis arriver à construire, d'une façon convenable, en chaque village converti, une petite église. Aussi je fais appel à la charité de vos lecteurs.

« Je leur demande des prières d'abord. Nos paroles ne peuvent rien sans la grâce, et ce sont nos chers bienfaiteurs qui nous valent, sans le savoir, toutes nos conversions. Nous le voyons tous les jours et si cette constatation nous rend plus humbles, elle augmente également notre reconnaissance. Si chacun de vos lecteurs disait à l'intention de cette province du Quang-Ngai un *Ave Maria*, un seul, quel bien tous ces *Ave* produiraient!

« Mais il faut aussi des secours, un peu de cet argent, qui, s'il n'est pas la base de nos œuvres, en est du moins le ciment. D'autres vous demandent de façon plus charmante ; mais, soyez-en sûr, nul n'aura davantage de reconnaissance. »

Abyssinie. — M. Picard, lazariste, nous écrit d'Alitiéna le 28 juillet :

« Nous venons de passer une année bien pénible et bien difficile. Les sauterelles ont tout mangé et tout détruit. Les pluies ont manqué et la sécheresse a régné partout. Pour ne pas mourir de faim, on vend les chèvres, les moutons, les bœufs; le manque de pâturage a d'ailleurs fait périr beaucoup de bétail.

« Depuis cinq mois le nouveau gouverneur de l'Agamié est arrivé. Nous l'avons vu ; il nous a très bien reçus.

« — Le roi Ménélik, mon maître, nous a-t-il dit, vous autorise à rester à Alitiéna, à Aïga et chez les Irobes. »

« Il a ensuite fait appeler tous nos catholiques et leur a dit :

« — Le roi mon maître aime les catholiques. Il vous donne « toute liberté. On ne vous enchaînera plus; on ne vous em- « pêchera pas de professer votre religion et d'être heureux « dans votre pays de montagne. »

« Que Dieu soit béni de rendre ainsi la tranquillité au pays et qu'il daigne nous donner une paix parfaite en faisant cesser la famine qui sévit dans les 120 villages que nous évangélisons ! »

Mille lieues dans l'Inconnu

A TRAVERS LE PAYS FANG, DE LA COTE AUX RIVES DU DJAH

Août 1899 — Avril 1901

Par le R. P. TRILLES, de la Congrégation du Saint-Esprit

—Suite (1) —

Vendredi 29. — Après la messe célébrée en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, nous partons pour Bitam, où nous attend Nkoulebèyèm, le chef le plus important de ces régions. La route passe encore et pendant de longues heures dans les ruisseaux et rivières débordés. Laissant peu à droite Mélèn des Esandom, on arrive à trois grandes rivières, le Médzimmfoum, le Mvézé et l'Ebare. Il faut les traverser toutes les trois par de vrais prodiges d'acrobatie sur des ponts qui n'en sont pas. On arrive alors au groupe de Bitam, à Okengakork, où se trouve la résidence du chef Nkoulebeyèm : ce dernier est maître absolu dans son village, où, pour être plus sûr de son autorité, il n'a admis que ses frères et ses fils. Il est vrai qu'à lui seul, il possède vingt et quelques femmes, toutes filles de chef, ce qui lui assure une influence énorme. C'est le grand entrepositaire de caoutchouc de toute la région et, pour le moment, il nous en montre une case toute pleine ; il en a certainement plus d'un millier de kilos. Nous attendrons ici M. Foret.

***

Samedi 30 juin. — Il faut réellement peu de chose pour étonner les Pahouins. M. Lesieur les a stupéfiés hier en produisant l'éclair au magnésium : pour eux, désormais, c'est le maître du feu. Mais le pied de mon appareil photographique les effraie bien davantage. Voir déployer et reployer cet instrument est la grande attraction, d'autant plus que notre interprète les a persuadés que les branches sont les flèches magiques du fameux Ndongneba, personnage célèbre dans leurs légendes : l'une tue dans l'air, l'autre sous terre, la troisième dans l'eau et les trois vous atteignent à des distances incommensurables. La renommée s'en est répandue au loin : dès que j'arrive dans un village, on vient en foule me demander à voir les flèches de Ndongneba et les plus braves reculent dès que les pieds sortent de leur coulisse : « Oh! ces blancs! »

***

Dimanche 1er juillet. — M. Foret nous arrive à une heure et va chez M. Lesieur où il se livre à de violentes récriminations : son but évident est d'arriver à une scission. Tel Achille, il se retire dans sa tente et tient avec les contremaîtres, ainsi qu'avec les sergents sénégalais, de nombreux conciliabules. Notre Directeur a le tort de ne pas se montrer assez énergique. La journée du lundi se passe également à parlementer ; le soir, M. Lesieur n'a plus un homme sur lequel il puisse compter.

Grâce aux efforts du P. Tanguy et aux miens, les porteurs Pahouins, sur lesquels nous avons évidemment une beaucoup plus grande influence, *boys*, interprètes, etc., en tout une vingtaine d'hommes, sont peu à peu ramenés : ils ne nous abandonneront pas.

***

Mardi 3 juillet. — Tous les Sénégalais viennent rendre leurs armes. En vain, M. Lesieur les avertit de la gravité de leur conduite ; ils déposent à ses pieds armes, cartouches, tout leur équipement et annoncent leur intention bien arrêtée de retourner en arrière. Le soir, M. Lesieur fait venir les Loangos; eux aussi veulent s'en retourner. Tous donnent comme raison que l'on ne sait pas où l'on va et qu'avec le Directeur les hommes ont toujours faim, tandis qu'avec M. Foret, les vivres abondaient. Les événements ont malheureusement donné prise à ces accusations.

A la suite de ces faits, M. Lesieur écrit à M. Foret qu'il le considère comme démissionnaire ; il lui reproche d'accomplir une œuvre antipatriotique en voulant faire manquer l'expédition. Il a peut-être raison; mais écrire n'est pas agir et maintenant il est trop tard. M. Foret est inférieur à son chef sous beaucoup de rapports ; mais il est beaucoup plus énergique : ce qu'il veut, il le fait.

***

Une scène curieuse amène une diversion à cette triste journée. On nous donne à juger un palabre assez compliqué, il s'agit de terminer la guerre entre deux villages Esandoun.

Les deux chefs sont conduits devant nous et l'affaire se déroule. Explications données, trois hommes ont été tués de chaque côté. Les pertes ayant été reconnues égales, il n'y a de ce chef rien à réclamer d'un côté ou de l'autre. Un Esandoun, après avoir tué un homme du village ennemi, a pris son fusil. Il le restituera. Mais ici la situation se complique. Celui qui a pris le fusil réclame un collier de cuivre enlevé à sa femme et de plus une femme. Qui a pris cette femme ! les Esandoun ? non, les Esabé ; mais les Esabé ont pris cette femme, lui ont coupé le cou et ont gardé son collier parce qu'un des frères du ravisseur du fusil, marié lui-même à une Esabé, refusait de rendre cette femme ou de rendre le fusil et que les Esandoun le réclamaient aux Esabé. Comprenne qui pourra ! Les Esabé, étant les plus faibles et ayant probablement tort, restituent une femme et un collier. Tout étant arrangé, les deux chefs Esandoun boivent à la même coupe (*v. la grav.* p. 449), un puissant fétiche que nous leur avons préparé avec une pincée de sel, du piment et une bonne dose de quinine : le premier qui fera la guerre mourra indubitablement. Ils boivent, font une atroce grimace et sont absolument persuadés de l'efficacité du fétiche.

Un mot sur ces guerres pahouines fera vite comprendre un système très embarrassant au premier abord. Supposons des tribus françaises éloignées : Les Alsaciens, par exemple, sont en guerre avec les Bretons : les Bretons, ne pouvant se venger sur leurs adversaires, tombent sur les Normands, leur tuent des hommes et les avertissent qu'ils les battent, non pour leur propre compte, mais pour celui des Alsaciens. Ceux-ci, de leur côté, tombant sur les Champenois, ont tenu exactement le même langage. Conclusion :

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8, 15, 22, 29 août, 5, 12 septembre et la carte p. 32.



Normands et Champenois se vengent à leur tour sur les Parisiens, leurs communs voisins et ceux-ci essaient de se rattrapper sur l'un ou sur l'autre. Quand ils auront fini avec eux, Normands et Champenois retomberont à leur tour sur leurs premiers adversaires jusqu'à complète satisfaction. On conçoit que de tels palabres aient chance de durer des siècles. Ainsi se passent les guerres pahouines

Bayidi Diop, le chef des Sénégalais, sérieusement travaillé par nous, revient à de meilleurs sentiments et nous annonce qu'il a ramené à lui un certain nombre de ses hommes. Nous les envoyons aussitôt à M. Lesieur. Afin de ne point paraître trahir ses compagnons, il est convenu qu'ils vont chercher les Sénégalais laissés au Ntèm par M. Lesieur. Quant aux porteurs, bon gré, mal gré ils marcheront. Par une indiscrétion, M. Foret apprend la chose. Sentant que tout lui échappe, il demande une entrevue à M. Lesieur et se réconcilie avec lui. Celui-ci, trop bon, lui concède de s'occuper désormais exclusivement du personnel et aussi des achats de vivres qui, jusqu'alors, me regardaient. M. Lesieur dirigera (!) et fera la carte.



GABON. — LE CHEF DES ESABÈ BUVANT LE FÉTICHE DE RÉCONCILIATION ; reproduction d'un dessin envoyé par le R. P. TRILLES (voir p. 448).

***

Mercredi 4 juillet. — Nos hommes reçoivent l'ordre de partir pour Mékom et nous les suivons à 11 heures. La route est assez bonne pendant 8 kilomètres, jusqu'à Mimbang, pauvre village Esandoun, où nous nous arrêtons pour déjeûner. Nous repartons ensuite ; la route est très mauvaise, coupée de marais et de ruisseaux. A 5 h. 1/2, nous arrivons à Mékom, lieu de halte fixé.

M. Foret, resté au village, a expédié les porteurs sans leur indiquer où ils devaient s'arrêter et, comptant que, le soir, nous leur achèterions la ration, il ne leur a rien donné. En arrivant à Mékom, nous ne trouvons rien ; nos porteurs sont allés plus loin et nous attendent Dieu sait où.

La nuit arrive ; force nous est de rester ici sans bagages et sans vivres dans un grand hangar ouvert à tous les vents. Pour comble de malheur, à la suite des derniers événements, je suis pris d'une attaque de coliques hépatiques. Le foie, très congestionné, me fait horriblement souffrir. A peine puis-je me traîner ! Tout nous manque, surtout le lait, si nécessaire en pareil cas. De l'eau chaude, sans sucre, c'est tout ce que l'on peut préparer. Tant pis, nous ne reculerons pas : si l'expédition échoue, ce ne sera pas de notre faute.

***

Jeudi 5 juillet. — Nos porteurs arrivent vers huit heures, absolument affamés. Hélas! nous n'avons pu leur acheter qu'un quart de ration : le pays est en proie à la disette, plus rien dans les plantations. Impossible de recruter des porteurs ; nos hommes doivent à grand peine refaire l'étape de la veille, chercher les charges et des vivres. La pluie tombe; je ne puis plus marcher, tellement mes douleurs sont vives. Le P. Tanguy a des plaies aux jambes, M. Lesieur, par tout le corps. L'avenir est triste.

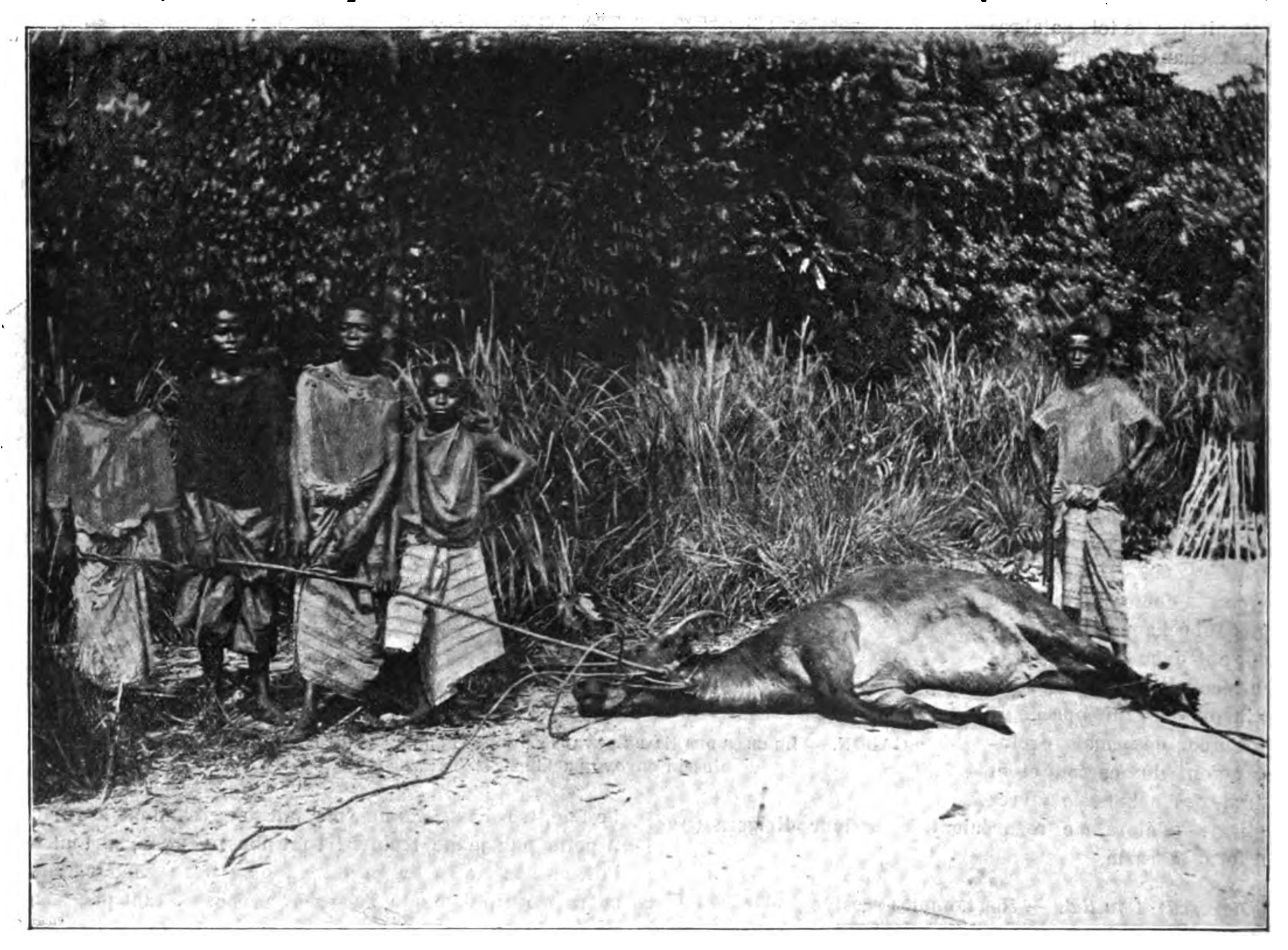
***

Vendredi 6 juillet. — En les payant le triple de leur valeur, nous obtenons ce matin trois régimes de bananes et un petit cabri. Ce n'est pas même une demi-ration et encore

pour les hommes seulement qui sont restés avec nous. Aussi quand, vers une heure et demie, nos porteurs arrivent exténués, sous une pluie battante, et qu'ils se voient contraints de jeûner encore, les plaintes deviennent universelles. Au milieu de la nuit, une tornade violente éclate; il faut réveiller tout le monde pour mettre les charges à l'abri. Il est difficile de se faire obéir : les hommes ont eu juste deux bananes en soixante heures. Nous autres, blancs, à peu près autant. Depuis deux jours, je n'ai pu faire un mouvement; mes compagnons ne sont guère en meilleur état; il faut marcher cependant ou mourir de faim!

Samedi 7 juillet. — Au moment du départ, la pluie redouble, nous ne pouvons nous mettre en route qu'à une heure, par des chemins absolument détrempés. M. Lesieur, qui prétend connaître le pays, affirme que nous serons à Elan entre 4 et 5 heures. Sur la foi de ses promesses, je me décide à partir malgré des souffrances intolérables. Avec le plus grand dévouement, toujours prêt à me soutenir, le P. Tanguy ne me quitte pas d'un pas.

Après avoir, comme de coutume, traversé de nombreux ruisseaux et marais, nous arrivons, par des chemins affreux à travers les amomes qui s'inclinent sur nos têtes,



GABON. — Chasse a Elan ; reproduction d'une photographie du R. P. Tailles (voir le texte).

au village de Bendouma, tout neuf encore. Là, il est impossible de s'arrêter, faute de cases. Les habitants qui veulent, eux, à tout prix nous garder et nous exploiter, refusent absolument un guide. Vainement nous discutons, palabrons, menaçons. Rien. Les fusils vont se mettre de la partie. Par bonheur, le chef d'Agnana, village voisin, arrive sur ces entrefaites et accepte de nous conduire.

Une heure après, nous sommes sur un vaste plateau (*v. la grav. p.* 245), où habitent plus d'une centaine d'éléphants. De fait, nous en trouvons des traces à chaque pas. La nuit vient, nous pressons la marche : plus vite, encore plus vite. C'est pour tomber dans un marais, au milieu des palmiers à épines, déchirés, enfonçant jusqu'à mi-jambe, dans la nuit obscure. Détail typique : pour lire mes directions à la boussole, j'ai placé un ver luisant sur le cadran et cela suffit, à peu près !

Après deux heures de mortelles recherches, on entend enfin des coups de fusil répondre à nos coups de fusil d'appel : des hommes viennent à notre rencontre, avec des torches. A peine arrivé au village, je n'ai plus que la force de m'étendre, sans même toucher aux deux misérables bananes qui composent tout notre souper.

⁂

Dimanche 8 juillet. — La nuit se passe bien mauvaise. Faute de cases, nous avons dû tous nous entasser dans l'*abègne*. Torturés par la faim, le froid, la fatigue et

les moustiques, nos hommes ont allumé de grands feux et content des histoires! Le village est désert. Au matin, nous dépouillons les bananiers; chacun se rassasie comme il peut, et, par une route superbe, nous arrivons aux populeux villages Mékô.

Joie de courte durée. Nous retombons dans le marais le plus dur que nous ayons jusqu'alors rencontré. Pendant plus d'un kilomètre, c'est une boue tenace, où, à chaque pas, on enfonce jusqu'à mi-cuisse. Pour ne pas les laisser en plein marécage, nous sommes forcés de retirer nos chaussures; à chaque flaque d'eau, les sangsues se collent à nos jambes, buvant quelques gouttes de notre sang appauvri. A chaque pas, c'est une branche, une épine qui vient nous faire nouvelle blessure. Nous mettons deux grandes heures à franchir l'atroce marais, et c'est au prix de souffrances indicibles que nous arrivons à Elan, tout près du Ntèm et du poste choisi par M. Lesieur. Le village est tout petit, il est difficile de s'y abriter. Nous renoncerions à la partie si nous ne marchions pas pour la France et pour Dieu!

* * *

Lundi 9 juillet. — Nos porteurs repartent en arrière chercher les charges. A mon avis, je trouve bien mauvais le système inauguré par M. Lesieur : on perd du temps. Je profite de mon séjour ici pour développer les plaques de photographie récemment prises; à mon grand regret, je constate une fois de plus que toutes les plaques Guilleminot sont perdues, tandis que les plaques Lumière ont résisté.



GABON. — CHASSE A ELAN. — INDIGÈNE PORTANT UNE ANTILOPE; reproduction d'une photographie du R. P. TRILLES.

Le pays est giboyeux. Fidèle, notre chasseur, abat chaque jour un singe ou deux; c'est l'unique fond de tous nos repas. Rôti, le singe est généralement passable, malgré son fumet de haut goût. En bouilli ou en ragoût, la saveur se développe étonnamment, et il est presque immangeable. Il est vrai d'ajouter que nous n'avons plus aucune espèce de graisse ou de condiment pour l'apprêter!

* * *

Mercredi 11 juillet. — Les chefs d'ici et d'Andork signent aujourd'hui un traité avec nous. Les alliances ainsi conclues forment une bande continue de Sendjé au Ntèm, très près de la frontière du Cameroun. Dans quelques jours nous-mêmes nous franchirons le Ntèm; mais nos hommes doivent auparavant débrousser le chemin impraticable qui y conduit et fabriquer des radeaux. Les Esambira, qui habitent cette région, paraissent absolument abrutis. Impossible d'en rien tirer. Aussi lorsque, le jeudi 12, les gens de Nkina viennent en masse nous chercher, nous abandonnons avec joie Eloun et ses misérables habitants. Un kilomètre de chemin bien frayé nous amène au bord du Ntèm, que nous longeons ensuite durant deux kilomètres par une piste d'éléphants. Les pachydermes qui nous ont précédés, étaient par malheur couverts de tiques, et nous en héritons. La tique d'éléphant est fort petite, beaucoup plus que celle du chien, mais incomparablement plus agile; en outre, habituée qu'elle est à pincer avec désespoir un cuir horriblement dur, elle oublie maintenant qu'elle a affaire à des chrétiens! Il n'y a qu'une ressource : vite filer dans le bois, se dépouiller et procéder à un nettoyage complet.

En face Nkina, un radeau informe est le seul moyen que nous ayons de passer le fleuve. Avec de nombreux chavirages, beaucoup d'hommes et de charges à l'eau, c'est chose effectuée à quatre heures du soir.

Les porteurs sont payés à un taux extrêmement minime : une boîte d'allumettes, six clous dorés ou une feuille de tabac, au choix. Puis chacun de nous s'installe de son mieux.

***

Un événement heureux signale cette première journée et bénit notre séjour ici. A peine arrivé, mon *boy* me signale, au bout du village, un enfant malade. Je m'y rends aussitôt, et après un court examen, je vois qu'il n'a plus que quelques instants à vivre. Sous prétexte de lui laver la figure, je le baptise sans que nul s'en doute. Le père et la mère me regardent faire et me demandent anxieux s'il guérira. Je les rassure de mon mieux, et leur parle du bon Dieu qui est maître de la vie et de la mort. Pauvres gens! ces choses sont trop au-dessus de leur intelligence, et ils me regardent sans trop comprendre!

N'importe, le petit Jean-Baptiste est désormais chrétien et d'ici peu il ira au ciel rejoindre son saint patron, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, prémices d'une chrétienté qui sera peut-être un jour prospère.

Et ce soir, en lisant dans mon bréviaire, avec toute l'Eglise, les leçons du martyr saint Félix, auquel, sur le

GABON. — FORGERONS INDIGÈNES ; reproduction d'une photographie du R. P. TRILLES (voir le texte).

chemin du supplice, s'était adjoint un chrétien inconnu, nommé plus tard pour cette raison *Adauctus* (l'Ajouté), je pensais qu'il était vraiment *Félix* (heureux), ce petit Ajouté, premier de sa race qui reçut le baptême.

Un peu plus tard, cependant, au même village, le P. Tanguy devait baptiser une vieille femme, et la préparer de son mieux à aller au ciel, elle aussi dans quelques années! Notre séjour ici, n'aura du moins pas été inutile. Deux âmes sauvées, cela ne vaudrait-il pas tout le voyage!

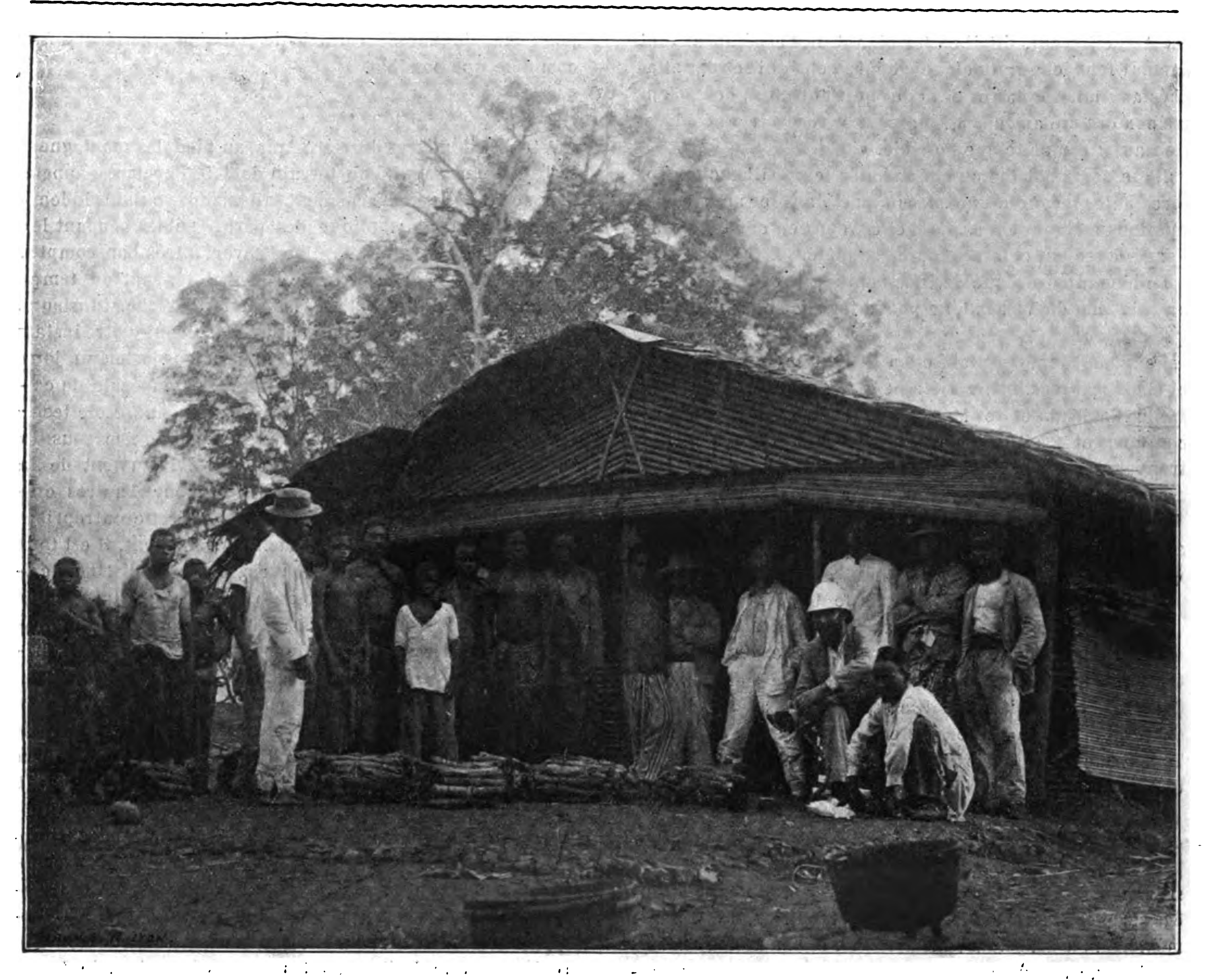
***

Il est décidé qu'un nouveau poste sera établi ici. Tandis qu'on le bâtira, nous prendrons un repos dont nous avons absolument besoin ; puis, quand tout sera prêt, que nous nous serons, tant bien que mal, confectionné de nouveaux habits et de nouvelles chaussures, nous repartirons de nouveau vers l'Est, de façon à atteindre le plus vite possible le 12e degré de longitude ; pour le descendre sur une centaine de kilomètres et revenir enfin à la côte.

Tel est le programme à réaliser, œuvre difficile et qui, pour arriver à bonne fin, nécessite des efforts inouis, une constante union et des santés robustes, toutes choses que nous sommes malheureusement à peine en état de donner ou d'avoir.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE





GABON. — NOTRE CASE A NKINA ; reproduction d'une photographie du R. P. TRILLES (voir p. 452)

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Suite (1)

Derniers jours à Samoa.

Je n'ai guère étudié la faune et la flore de l'archipel samoan. Ce que j'ai vu de sa végétation est réellement admirable. Comme à Fidji, il y a ici des essences forestières de première valeur pour la charpenterie, la menuiserie et la marquetterie. L'une, connue sous le nom d'*ifi*, a la réputation de fournir des planches toutes prêtes : ce sont des protubérances ou contreforts poussant symétriquement hors du tronc principal. Pour les détacher, on n'a qu'à les scier le long de la souche. Une autre, le *Toatoa*, est du grain le plus fin ; on en fabrique surtout des armes de guerre. Beaucoup d'autres mériteraient d'être signalées à l'attention du monde savant et commercial.

Quant aux fleurs, les *Begonias*, les *Gardenia*, les *Hibiscus*, les *Abutilon* et les *Coleus* au feuillage panaché sont ici aussi communs que les pissenlits et les joncs de nos prairies humides. Dans une seule après-midi, me promenant aux environs de Pagopago, le long du port, j'ai pu compter plus de 40 variétés de *Coleus*, toutes du plus bel effet. La *Poinsettia*, avec sa large fleur écarlate, semble l'ornement favori des habitations samoanes.

***

Pendant mon séjour à Pagopago, j'eus le bonheur d'y saluer Mgr Broyer, rentrant dans son Vicariat, après une absence de neuf mois, rendue plus pénible encore à son troupeau et à ses missionnaires par les affligeantes nouvelles qui leur étaient parvenues sur la santé du zélé prélat. Aussi avec quelle joie les pieux habitants de Lepua le virent-ils débarquer et donner sa première bénédiction !

Un *Kava* solennel fut aussitôt préparé pendant que les chefs faisaient assaut d'éloquence en l'honneur de leur hôte vénéré. Dans sa réponse, Mgr Broyer esquissa à grands traits les débuts modestes de la mission des Salomon septentrionales.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18 juillet, 1er, 8, 15, 22, 29 août, 5 et 12 septembre.

« Actuellement, dit-il en terminant, nos espérances sont surtout fondées sur quelques jeunes gens qui se sont attachés aux missionnaires et ne les quittent plus ; deux d'entre eux ont été amenés à Apia pour y recevoir une éducation aussi complète que possible. »

Ils se nomment Uakau et Timbulé ; leurs silhouettes intéressantes méritent une place à part dans les annales des missions mélanésiennes, dont elles représentent le premier épanouissement et la première conquête.

Le bien-aimé évêque de Polemonium, pressé de rentrer au chef-lieu du Vicariat, ne put rester avec nous que quelques heures.

Pour moi, je ne quittai Lepua que douze jours plus tard et consacrai mes loisirs à étudier les points de contact entre les Samoans et les Maoris. Nomenclature, mythologie, coutumes et traditions, je recueillis tout ce que je pus trouver. Deux vieillards parurent s'intéresser beaucoup à mes recherches et me fournirent des données précieuses.

Enfin, le 4 septembre au soir, je me confiai de nouveau au *Kawau*, qui cette fois m'amena en quelques heures à Apia.

Jamais je n'oublierai, ô charmante Upolu, l'impression que firent sur mon esprit les ravissants paysages de Fagaloa, de Falefa, les bruyantes cascades et les cavernes pittoresques de Lufilufi, les gracieux contours des baies de Saluafata et d'Apia, les mille beautés qui apparaissent à chaque ondulation de terrain et à chaque repli du rivage. Terre chérie des poètes, puisses-tu devenir aussi bientôt une île de héros et de saints !

***

Je ne surprendrai et n'étonnerai aucun de mes confrères si je m'aventure à dire que Mgr Broyer était digne à tous égards de recueillir l'héritage de Mgr Elloy, de vénérée mémoire. Par sa science théologique, ses manières affables et dignes, sa prudence et son intime connaissance du peuple, il était *persona gratissima* dans tout l'archipel. Depuis longtemps missionnaires et néophytes s'étaient habitués à sa douce, aimable et intelligente administration ; il était devenu le conseiller et l'ami de Mataafa qui ne lui ménageait pas son appui. Durant les longues années d'épreuves qui affligèrent son peuple, le pieux roi savait où puiser le courage et les inspirations qui lui étaient nécessaires. Ce fut donc avec une joie profonde que les Samoans acclamèrent leur nouveau pasteur, lorsque, arrivant avec l'auréole des pontifes, à Apia, il leur apparut comme le représentant officiel et autorisé de l'Eglise catholique et le guide sincère et habile qui allait les diriger dans la vie civilisée et chrétienne. Bien volontiers, j'exprime ici le vœu que forment tous les jours les cœurs samoans pour leur cher *Moseniolo : Ad multos annos !*

En ma double qualité de Mariste et de Lyonnais, je pouvais bien m'attendre à un aimable accueil lorsque, rentrant de mon voyage à Tutuila, je me présentai à la résidence d'Apia. Néanmoins, toutes mes espérances furent dépassées, et je me sentis tout confus des attentions qui me furent prodiguées. N'ayant que peu de jours à ma disposition, je désirais les utiliser de mon mieux. Tout fut arrangé par Mgr Broyer et nos aimables confrères pour me donner de cette belle mission une idée aussi complète que possible.

***

A trois kilomètres derrière Apia, au pied des montagnes, se trouve un magnifique terrain de 1.500 hectares, appelé Moamoa, que le gouvernement allemand, voulant indemniser la mission catholique des pertes subies pendant les guerres récentes, a cédé à Mgr Broyer, à très bon compte. Ce terrain, jusqu'ici inculte et inhabité, sauf en temps de guerre, est aujourd'hui en partie défriché. Plusieurs œuvres vitales pour la mission de Samoa vont y être installées. Le rêve de Mgr Broyer, c'est d'y transporter un jour sa résidence et d'y avoir, sous la main, son école de catéchiste, ses écoles paroissiales et aussi une école technique d'Arts et Métiers, déjà en plein exercice sous la direction des Frères Maristes. Il y a évidemment de la place pour toutes ces institutions et pour d'autres encore. Le P. Jaboulay, qui s'est dévoué à cette entreprise, est déjà fier des résultats obtenus. En ce moment, il est tout à la joie; car il vient de découvrir, à peu de distance, cachée dans les bois, une puissante cascade qui lui promet des merveilles. On devine déjà tout ce que sa tête industrieuse et pratique va rêver de moulins, turbines et machines de tous genres, scieries mécaniques..., que sais-je ?

Mgr Broyer me propose une visite à Moamoa, et met à ma disposition sa voiture et son dévoué *Palu*. Nous voilà bientôt rendus à destination. Un Frère Mariste Samoan (Frère Dominique) me fait les honneurs de l'institution, et m'introduit chez le P. Jaboulay. Que de joyeuses réminiscences à évoquer ensemble ! Pendant que nous dégustons la bière sambane à notre santé, je remarque, à deux pas de la cabane, un cheval blanc occupé à brouter des papayers. Ne lui parlez pas de foin ou d'avoine, il ne les connaît plus depuis qu'il a goûté à la papaye. Non seulement il dévorera le fruit, mais les jeunes branches, le tronc même : tout y passera. Il n'a pas l'air d'en être incommodé.

Voici le F. Philippe qui dirige l'Ecole technique. Allons la visiter. C'est jour de congé : les élèves sont à courir dans la forêt à la recherche de poules sauvages ; ce soir, ils reviendront. Le bâtiment consiste en deux longues salles superposées, bien solidement construites : au rez-de-chaussée, c'est la classe avec tout ce qu'elle comporte ; à l'étage supérieur, c'est le dortoir. Il va sans dire que le système adopté pour passer la nuit est beaucoup moins compliqué que le nôtre. Quelques nattes étendues sur le plancher, un morceau de bois pour oreiller, un peu de mousseline pour se défendre contre les moustiques, voilà tout ce que requiert un Samoan pour dormir content. La surveillance est presque une sinécure.

Passons au jardin potager. J'y vois de belles laitues, des choux, des radis, des haricots, des melons, des tomates, des navets, des fraises même... En somme, on peut venir à Samoa sans dire adieu à aucun des légumes auxquels on s'est habitué dès l'enfance ; quant aux fruits, c'est différent. La pomme et la poire ne réussissent guère ; l'abricot, la prune, la pêche et la cerise s'acclimateront peu à peu; mais, si quelques-uns de nos meilleurs fruits européens brillent par leur absence, les oranges, les citrons, les bananes et bien

d'autres succulents desserts sont là pour faire compensation.

Selon la coutume des missionnaires, les bons Frères qui organisent Moamoa se sont réservé les plus pauvres cabanes. Quand ils auront terminé l'installation de leur école et bâti une chapelle, alors peut-être songeront-ils à améliorer leur sort. Jusque-là, ils souffriront volontiers...

***

Dans la soirée, les élèves étant rentrés de la chasse, les Frères leur suggérèrent l'idée de m'offrir quelques danses et chants à la mode samoane. Aussitôt les voilà qui se retirent à l'écart pour faire leur toilette. Puis, au signal donné, tous entrent dans la salle d'école, défilent devant moi et se rangent sur deux lignes parallèles. Tous ont le corps resplendissant d'huile de coco; une guirlande de fleurs autour de la tête et une large ceinture bariolée composent tout leur vêtement. Cette jeunesse samoane est magnifique d'allure: démarche, regard et traits du visage, tout exprime une certaine dignité. Où est donc le sauvage d'autrefois? Il a disparu sous l'influence régénératrice du Baptême et de l'Eucharistie.

Je n'essaierai pas de décrire les *sivas* samoanes : ce sont des danses de geste admirablement combinées pour flatter à la fois les yeux et les oreilles. Généralement, les acteurs sont d'abord assis par terre; seuls, leurs corps, leurs têtes et leurs bras se meuvent et se balancent avec une mesure parfaite, faisant la pantomime des scènes ou des récits contenus dans le chant. Le drame ou la comédie se développe ainsi en une série de couplets qui modifient le jeu des acteurs. Puis, arrivés à la conclusion, tous se lèvent subitement pour exécuter la dernière figure.

Ces bons jeunes gens me charmèrent ainsi pendant plus d'une heure. Pour les remercier, je leur racontai quelques histoires édifiantes et terminai par deux couplets de chants maoris qui les amusèrent grandement. Ce fut la fin de la journée. . . . .

Le lendemain matin, à la messe, je fus tout édifié de la tenue et de la ferveur de ces jeunes gens. Puissent-ils, après quelques années passées ici à s'initier à toutes sortes de connaissances pratiques, devenir, au milieu de leurs concitoyens, les catéchistes du travail et de l'industrie en même temps que de la foi et de la vertu.

***

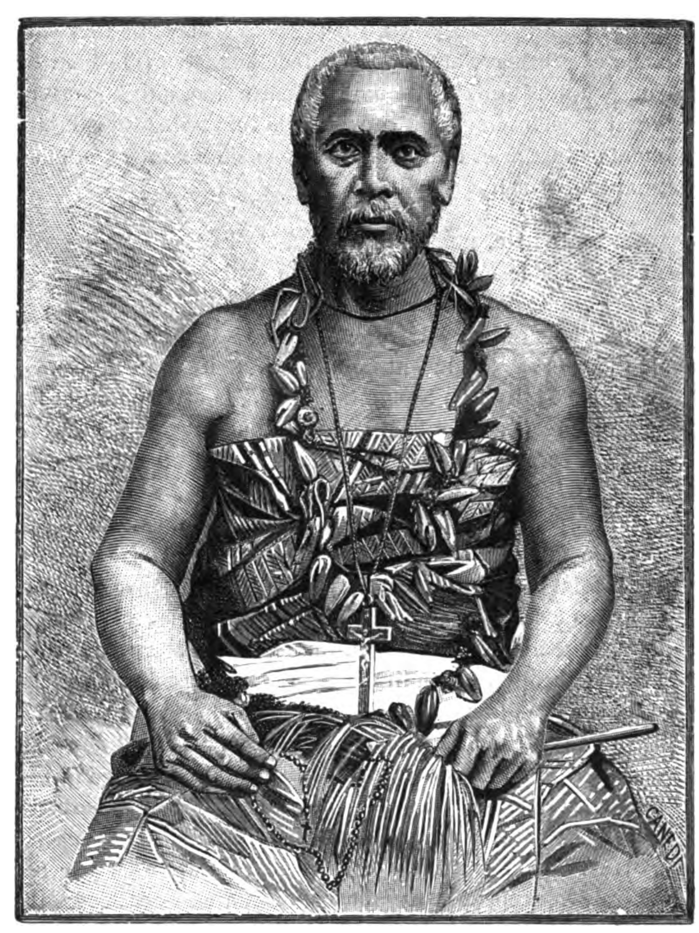
Quelques heures après ma rentrée à Mulivai (nom de la résidence épiscopale d'Apia), le *Manapouri* faisait majestueusement son apparition dans le port et annonçait son départ pour le lendemain soir, 9 septembre. Je n'avais plus que le temps d'aller à Mulinuu, faire mes adieux à Mataafa et lui offrir un souvenir de mon passage.

En compagnie du P. Bellwald, qui veut bien me servir de pilote et d'interprète, me voilà donc cheminant à travers les rues désertes d'Apia. Il pleut à torrents : le temps nous dure d'arriver à Mulinuu et de trouver un abri plus sûr que nos parapluies. Longeant le port jusqu'aux extrémités de la ville, nous nous engageons sur un petit isthme qui relie la péninsule de Mulinuu à la terre ferme. Presqu'au milieu, mon confrère me fait remarquer un monument élevé par la colonie anglaise et américaine aux quatorze soldats qui périrent durant la dernière guerre.

Plus loin, sous un toit, nous admirons à loisir une vieille pirogue double et pontée, comme savaient les faire les anciens Samoans. Cette curiosité polynésienne, un vrai bijou en son genre, est destinée au Musée Impérial de Berlin; mais on n'a pu encore trouver les moyens de l'y transporter. Elle est là attendant un ingénieur et un navire.

***

Nous voici devant le palais royal. Ne vous imaginez pas une somptueuse façade avec pavillons, jardins, fontaines, etc., etc. Rien de tout cela. La royauté samoane, plus simple et moins coûteuse, s'accommode d'une maison ordinaire du pays. L'unique distinction qui la marque aux yeux du public est la présence du drapeau qui flotte au sommet d'un mât. Pour nous conformer à l'étiquette, nous frappons dans nos mains; puis, ayant attendu un instant, nous écartons les claies qui tiennent lieu de portes, et nous voici en présence de Mataafa, qui, sans cérémonie aucune, s'approche et nous serre les mains avec effusion. Mon aimable interprète ayant expliqué l'objet de ma visite, Mataafa sourit et me demande comment j'ai trouvé Samoa. La réponse était facile et agréable à donner. Il me pose ensuite quelques questions sur le progrès religieux et politique de la Nouvelle-Zélande, et m'engage instamment à inviter quelques chefs maoris à venir visiter leur pays d'origine.



MATAAFA, ROI DE SAMOA, en costume indigène; d'après une photographie.

Puis, il me montre ses richesses: le magnifique crucifix doré que lui a envoyé le cardinal Moran, la montre d'or qui lui a été offerte par le consul américain, son ancien ennemi; le fouet, monté en argent, que le *Kaiser* lui a récemment fait parvenir, etc. Mais, de tous ces trésors, c'est évidemment le crucifix qu'il apprécie le plus. Lorsque, par l'intermédiaire du R. P. Aubry, il en devint l'heureux possesseur, sa joie s'exprima par une visible émotion, il ne se lassait pas de répéter ces paroles : « D'où me vient cet honneur que les princes mêmes de l'Eglise songent à moi et m'envoient leurs présents? »

Le moment était venu pour moi de m'exécuter. Sans être ni prince, ni duc, ni baron, j'avais cependant ma petite offrande à lui faire. C'était tout humblement un exemplaire de l'*Histoire de l'Eglise*, publiée en maori, il y a quelques années. Il prit l'ouvrage, et se mit à le feuilleter, examinant surtout les gravures. Le sort voulut qu'il rencontrât son propre portrait au chapitre de la conversion des Samoans. Ceci me fournit l'occasion de lui exprimer tous mes bons souhaits pour que son règne soit non seulement paisible et prospère, mais surtout fructueux pour le bien de son peuple. Il m'offrit alors une natte fine, que je conserverai précieusement en souvenir de lui; après les compliments d'usage et une bonne poignée de main, je m'éloignai tout pensif.

***

En toute hâte, nous rentrâmes à Mulivai, où Mgr Broyer fit préparer le *Kava* d'adieu. Je ne saurais exprimer toute la gratitude dont mon âme était remplie au souvenir des bontés dont on m'avait entouré, et des émotions édifiantes que j'avais reçues durant mon séjour. Sans doute, à Samoa, comme à Fidji et en Nouvelle Zélande, la civilisation et les usages européens sont en train de tout envahir, au risque de tout compromettre; néanmoins, je ne suis pas tenté de plaindre les heureux missionnaires qui se dévouent au salut d'un peuple si bien disposé pour les choses de la foi. Comme mission, Samoa est « une perle ». Les succès de l'apostolat sont ici apparents; il suffit à un nouveau venu, pour les constater, d'assister à une fête religieuse ou même à une assemblée quelconque. Immédiatement on peut voir l'esprit chrétien se manifestant sous toutes ses formes.

Si, comme missionnaire catholique, je ne puis qu'applaudir à la transformation d'un peuple si richement doué, je dois en signaler les principales causes. En dehors de l'influence religieuse qui a présidé à tous les mouvements de cette belle race depuis un demi siècle, il faut aussi reconnaître l'œuvre politique et sociale accomplie ici par les pouvoirs européens. Sans doute, en maintes occasions, ils ont fait de lourdes bévues et trahi leur mandat civilisateur; mais il est juste d'ajouter que, depuis leur prise de possession du protectorat de Samoa, les Allemands se sont efforcés de faire estimer leur autorité par des lois très sages qui assurent la moralité et favorisent le bien-être. Puissent-ils ne jamais faillir aux devoirs de tuteur qui leur incombent et ne jamais s'aventurer dans les dangereuses utopies que la libre-pensée et l'athéisme ne cessent d'ébaucher, au risque de détruire la famille et la société!

(*La fin prochainement.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

A. S. P. — T. T., diocèse de Rennes.......... 500 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Lejeune).
Un abonné du diocèse de Périgueux.......... 250 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Broyer).
Un abonné du diocèse de Périgueux.......... 250 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Bouchut).
Un abonné de Londres.......... 100 »
Anonyme de Sens, demande de prières spéciales.......... 20 »
Anonyme de Paris.......... 20 »
Anonyme de La Rochelle, demande de prières.......... 3 »
A. B., Lyon.......... 10 »

A sœur Sion, Jérusalem, pour ses lépreux.
Mme D. M., du diocèse de Belley.......... 50 »

Pour des lépreux (sœur Sion, Jérusalem).
Anonyme du diocèse de Limoges.......... 5 »

A M. Roy, à Ootacamund (Coïmbatour).
Anonyme de Chatillon-sur-Sèvre, diocèse de Poitiers.......... 5 »

A Mgr Corbet, Madagascar septentrional, pour les lépreux.
M. l'abbé P. M., diocèse d'Avignon.......... 25 »

A Mgr Crouzet, Madagascar méridional, pour les lépreux.
M. l'abbé P. M., diocèse d'Avignon.......... 25 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour les lépreux.
M. l'abbé P. M., diocèse d'Avignon.......... 50 »
M. l'abbé F. M. R., diocèse de Tours.......... 2 »

Au R. P. Babonneau, mariste, îles Salomon.
M. l'abbé Criloux, du diocèse de Laval.......... 10 »

Pour le R. P. Douceré, Nouvelles-Hébrides.
Mme D. M., du diocèse de Belley.......... 50 »

Edition allemande.

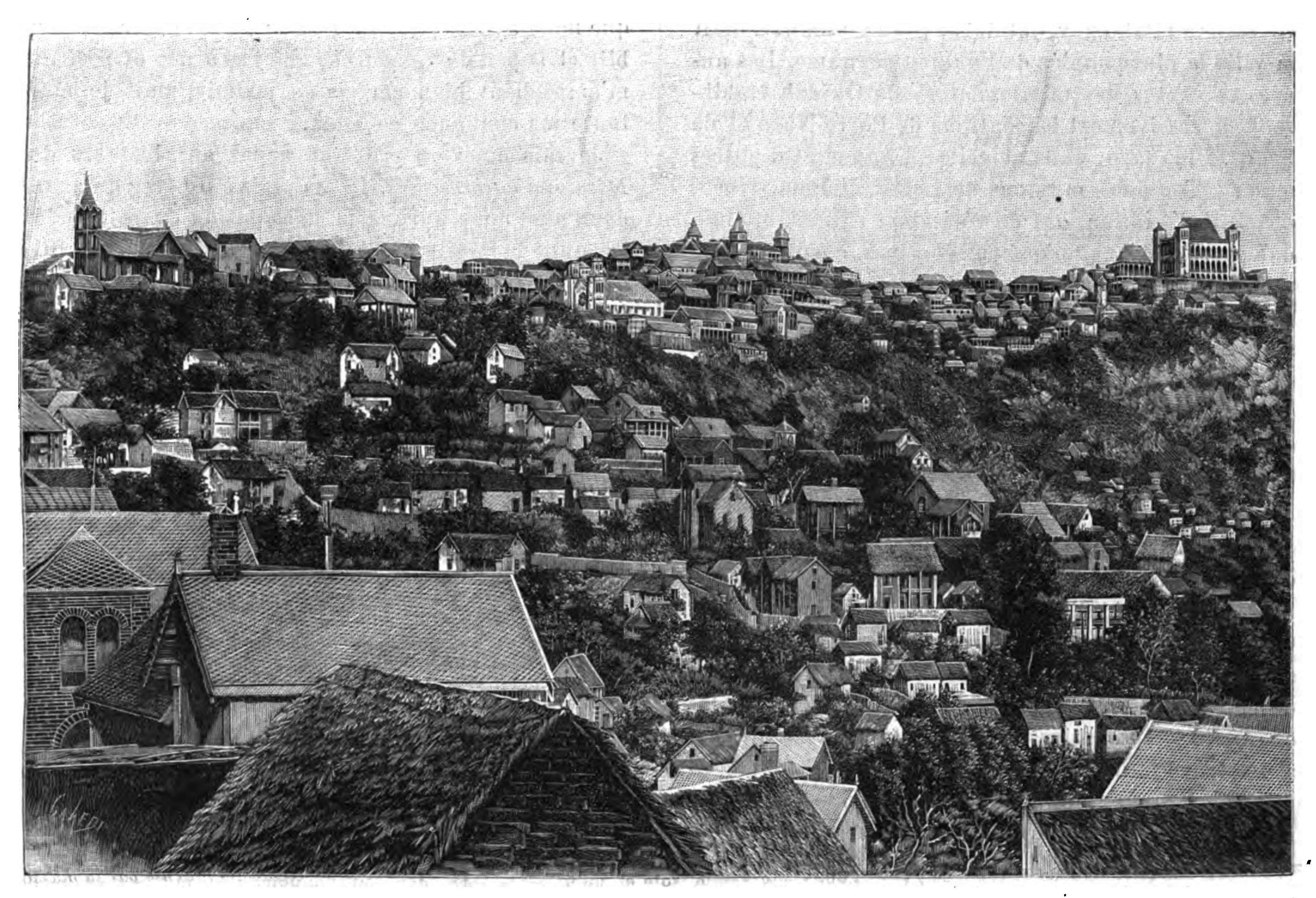
Pour l'Œuvre.......... 24 60
— les missions nécessiteuses des Lazaristes (Mgr Vic).......... 452 25
— les missions nécessiteuses des Lazaristes (Sœur Ricaud (Tché-Kiang).......... 452 25
— les missions nécessiteuses des Missions Etrangères (Mgr Lavest).......... 451 95
— les missions nécessiteuses des Missions Etranres (Mgr Chouvellon).......... 451 95
— les missions de Chine (Mgr Anzer).......... 175 25
— les missions des Pères Jésuites en Chine (Tché-ly sud-est).......... 52 30
— les affamés de Chine (Tché-ly sud est).......... 7 40
— les affamés du Ho-Nan méridional.......... 26 20
— les affamés du Chan-si méridional.......... 26 20
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki).......... 1.028 90
— M. Chapdelaine, à Nakatsu (Nagasaki).......... 177 50
— les Missions d'Arménie (Mgr Terzian).......... 79 25
— le R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie-Mineure).......... 18 90
— les missions parmi les Coptes (Mgr Macaire).......... 22 10
— la mission du Namaqualand.......... 19 05
— la mission du Congo belge.......... 4 95
— les lépreux d'Australie (Molokai).......... 125 20
— les lépreux de Molokai.......... 16 65
— les sinistrés de la Martinique.......... 39 10
— M. Paul Veaux, à Mahé (Pondichéry).......... 125 20
— l'hôpital Sainte-Marthe à Bangalore.......... 36 95
— les Sœurs du Bon-Pasteur à Bangalore.......... 33 40
— le R. P. Wehinger, à Mandalay (Birmanie septentrionale).......... 66 »
— le rachat d'enfants païens (Nouvelle-Guinée allemande).......... 130 70
— le rachat d'enfant païens à baptiser sous les noms de : Antoine, Joseph, 2 Pierre, Jean, Bernard, Crescence, Paul, Max, Sabas, Marie-Vincence, François (R. P. Muenzloher, Assam).......... 305 25

Total.......... 4.369 15

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



MADAGASCAR CENTRAL. — VUE D'UNE PARTIE DE TANANARIVE, PRISE DE L'OUEST ; d'après une photographie du R. P. ROBLET (voir p. 461).

CORRESPONDANCE

DAHOMEY

L'église de Ouidah.

La lettre suivante expose l'urgence de la construction d'une église à Ouidah. Cette importante localité, qui est la résidence ordinaire du vicaire apostolique du Dahomey, n'a pour cathédrale qu'une modeste chapelle-école. Rien de plus légitime que la demande de Mgr Dartois et nous sommes assurés que nos lecteurs lui feront bon accueil.

LETRE DE MGR DARTOIS, VICAIRE APOSTOLIQUE, AU T. R. P. PLANQUE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON

Mes voyages et d'autres soins m'ont empêché jusqu'ici de vous faire part d'une heureuse nouvelle. Le Gouvernement de la colonie vient de nous accorder gracieusement le quartier de la Gorre pour y construire l'église de Ouidah. Ce quartier était autrefois célèbre par son temple fétiche fameux entre tous. C'est là que se trouvaient, il ya dix ans encore, le *Yévogan* (vice-roi) de Ouidah, les Cabécères et les grands chefs qui représentaient le roi de Dahomey; là aussi que, près du temple et des prisons, habitaient les bourreaux et les tout-puissants féticheurs. Que de gens, appelés par les chefs, sont entrés dans son enceinte redoutée et n'en sont jamais sortis ! Que d'autres n'en sont sortis que pour être dirigés sur Abomey, la capitale, d'où ils ne sont jamais revenus ! C'est à la Gorre que les chefs dahoméens et les féticheurs, dans des palabres que suscitait souvent leur *besoin de manger*, condamnaient les missionnaires à de grosses amendes, sous les plus futiles prétextes. C'est là que le R. P. Borghéro, en 1862, fut emprisonné! Dans la suite, les PP. Baudin et Thillier, et le Fr. Jean-Marie y furent exposés au soleil comme des esclaves!

C'est dans ce quartier que nous avons l'ambition d'élever une église en l'honneur du vrai Dieu. La Croix y a été humiliée dans la personne des missionnaires : elle y triomphera.

***

Ouidah est le berceau de nos missions de la côte occidentale d'Afrique. Il y a eu, le 18 avril dernier, 41 ans que les premiers missionnaires envoyés par

vos soins au Dahomey, ont débarqué à Ouidah. C'était la ville la plus peuplée de l'ancien royaume. Les années suivantes, les missionnaires de Ouidah établirent successivement les stations de Porto-Novo et de Lagos. Plus tard, vinrent celles d'Agoué et d'autres encore. Toute ces missions de Lagos, de Porto-Novo, d'Agoué, d'Elmina, ont de véritables églises, et Ouidah, après 41 ans, n'en possède pas encore! Cette mission dut toujours se contenter, pour ses offices religieux, de simples « écoles-chapelles », très insuffisantes pour ses nombreux chrétiens. Je mets « écoles chapelles » au pluriel. Il y en eut plusieurs; en effet, les circonstances et les vexations des chefs obligèrent les missionnaires à changer de résidence quatre fois au moins en quarante ans.

⁂

Quoi qu'il en soit, les temps sont bien changés, et c'est d'une manière définitive, je l'espère, que la mission de Ouidah s'établit dans le quartier de la Gorre. La maison d'habitation pour les missionnaires s'achève. Elle est à trente mètres de l'emplacement de la future église. Le Gouvernement accorde des concessions provisoires. Il se réserve de les retirer, si les travaux ne sont pas commencés après un certain délai. Suivant les conditions qui nous sont faites, l'église doit être terminée en deux ans. Les concessions deviennent définitives quand des travaux d'une certaine importance y ont été exécutés.

Je crois qu'il est impossible d'hésiter, et qu'aussitôt la saison des pluies terminée, on devra se mettre à l'œuvre. Une église est absolument indispensable; la chapelle-école actuelle est insuffisante le dimanche. Nos chrétiens, se comparant à ceux de Lagos, de Porto-Novo et d'ailleurs, sont très humiliés de n'avoir pas d'église, surtout depuis que j'ai choisi Ouidah pour ma résidence habituelle. Ils sont pleins de bonne volonté et nous aideront. Ceux qui ont des ressources nous donneront largement; ceux qui n'ont rien, fourniront des journées de travail. Mais cela ne pourra nous mener bien loin. Il faut faire venir presque tous les matériaux d'Europe; rendus ici, ils nous reviennent à un prix élevé. D'autre part, nos ressources sont bien restreintes. L'agrandissement récent du Vicariat, par l'annexion d'une partie de celui du Bénin, lui a donné de nouvelles charges sans aucun avantage pécuniaire.

Kotonou devient important. C'est le port de débarquement et la tête de ligne du nouveau chemin de fer. Il y a là un certain nombre de chrétiens venus d'ailleurs. Ils m'ont demandé des missionnaires pour eux et leurs enfants. J'ai dû y ériger une mission qui nous servira en même temps de procure. Les besoins sont nombreux, car il y aurait encore bien des missions à ajouter aux onze que nous avons déjà. La pensée de ces œuvres à établir et le peu de ressources que j'ai à ma disposition m'empêchent bien parfois de dormir, mais je mets toute ma confiance en Dieu.

Je fais donc un pressant appel aux lecteurs des *Missions catholiques*. Je me plais à espérer qu'avant deux ans, nous aurons la consolation de prier pour tous nos bienfaiteurs dans la nouvelle église de Ouidah. En attendant, nous offrirons avec joie à Dieu les fatigues et les sueurs que nous coûtera la nouvelle construction tant désirée.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Rome, 16 septembre.

Sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a érigé en vicariat apostolique la préfecture du Zanguebar méridional et nommé vicaire apostolique avec caractère épiscopal, le R. P. Cassien Spiess, de la Congrégation bénédictine bavaroise de Sainte-Ottilie, actuellement supérieur de la station de Peramiho.

— A été nommé archevêque de New-York, Mgr Jean Farley, auxiliaire du regretté Mgr Corrigan.

— Mgr Georges Montgomery, évêque de Monterey et Les Angeles, a été nommé coadjuteur avec future succession de Mgr Riordan, archevêque de San Francisco.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 21 septembre, onze missionnaires de la Compagnie de Jésus se sont embarqués à bord de l'*Annam*, à Marseille à destination de la mission du Kiang nan (Chine). Ce sont les RR. PP. Louail Jean-Marie; Allain Hyacinthe; Courtois Louis; Dahlmann Joseph; Durand Achille; de Lapparent Joseph; Marvint Fortuné; Téteau Louis; Tosten Henri; Richard Louis et de la Vaissière, Emmanuel.

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Chavanol, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Mel Sittâmour, le 24 juillet:

« Notre procureur à Paris vient de me faire parvenir au nom des *Missions catholiques* la somme de 150 francs. Combien je suis touché de cette générosité! O charité chrétienne!

« Dans l'Inde, mai et juin sont les deux mois les plus terribles sous le rapport de la chaleur. Le ciel est d'airain, le soleil brûlant, l'atmosphère embrasée. Tout travail des champs est suspendu, c'est la morte saison.

« Nos Indiens en profitent ordinairement pour contracter mariage. Sous ce rapport, ils se sont distingués cette année. Le Père Godec, mon voisin, a béni 70 unions; moi, je suis arrivé à 23. Vu le nombre de nos chrétiens, ces chiffres donnent la proportion de 1 sur 100.

« Je le dis sans aucun sentiment d'amour propre, c'est là un bon travail, preuve de la vitalité de nos jeunes chrétientés.

« Il en a coûté à N.-S. Jésus-Christ pour nous racheter; il m'en coûte aussi pour préparer tous ces mariages de néophytes. Tout d'abord il faut écarter les projets d'alliance entre proches parents, entre oncle et nièce, entre cousins germains. Ces sortes de mariages sont de mode chez nos Indiens. Puis on fait étudier chaque couple de fiancés pendant 21 jours. Ce n'est pas tout. Leur pauvreté oblige non seulement à les nourrir pendant ce temps de préparation, mais aussi à les vêtir le jour de la cérémonie. Par vêtements n'entendez point un

beau costume, des robes blanches, mais une toile blanche de 4 mètres de longueur pour l'époux, une toile rouge longue de 11 mètres pour l'épouse. Ajoutez le don du *taly*, petit bijou du pays, passé dans un cordon que le mari attache au cou de sa fiancée. Dans l'Inde, c'est l'anneau nuptial, l'indice extérieur du consentement au mariage.

« Malgré toutes ces dépenses, ces peines, probablement même à cause de tout cela, la vie du missionnaire chez les nouveaux chrétiens est pleine de consolation. »

Bangalore (*Hindoustan*). — M. Pessein, de la Société des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Ganjam, le 2 septembre 1902 :

« Venez, je vous prie, au secours de nos pauvres chrétiens et aidez moi à leur bâtir une modeste église qui deviendra un centre où ils pourront se réunir et garder ainsi leur foi. Ce sont de pauvres ouvriers parias convertis par le P. Grandin. Il mourut sans avoir eu le temps de les doter d'une église.

« Lui ayant succédé dans l'administration de ce district, mes premiers soins se tournent naturellement vers ces pauvres et chères petites ouailles sans pasteur. Mais je n'ai point de ressources et, sans vous, sans le bienveillant concours de vos lecteurs, je ne puis rien. Mais j'ajoute que c'est en toute confiance que je leur adresse ma prière, si vous voulez bien vous en faire l'écho et l'interprète. »

Coïmbatour (*Hindoustan*). — M. Robin, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit le 9 juillet 1902 :

« Ma nouvelle église de Saint-Joseph est maintenant à 5 mètres au-dessus du sol et monte un peu tous les jours.

« J'ai eu dernièrement la visite d'un des principaux ingénieurs de la Compagnie du chemin de fer de Madras; il venait tout exprès pour voir mes travaux. Je lui montrai les moules de plomb que j'ai fait faire et dont je me suis servi pour faire les bases des colonnes, les chapiteaux et les corniches, etc., il trouva ingénieux cet expédient imaginé pour avoir quelque chose de convenable dans mon église sans dépenser beaucoup.

« Avec les petites ressources qui me restent, j'arriverai à mettre le toit; mais alors tout ne sera pas fini, il faudra bien crépir et blanchir les murs à l'intérieur et à l'extérieur, élever un maître-autel convenable, faire une table de communion, etc. Tous les matins, durant la sainte Messe, les chrétiens récitent le chapelet pour leurs bienfaiteurs.

« Je désire terminer mon église pour Noël et c'est possible si les secours m'arrivent à temps ; je pourrai alors, par l'entremise de l'enfant de la Crèche, l'offrir comme étrennes du nouvel an à saint Joseph.

« Nous avons à Podanur une magnifique cloche qui se fait entendre à plusieurs kilomètres à la ronde; mais bien misérable est l'abri qu'on lui a donné jusqu'à ce jour. Elle est suspendue à deux pieux fichés en terre. Maintenant que nous allons avoir une nouvelle église, elle a bien droit, elle aussi, à une place plus honorable, à un petit clochor, pour lequel 500 roupies, c'est-à-dire à peu près mille francs en plus, sont nécessaires. »

Tché-Kiang (*Chine*). — Sœur Faure, Fille de la Charité, nous écrit de Tso-fou-pang, le 11 juin 1902 :

« Je viens de nouveau vous prier de recommander notre Mission aux chers lecteurs des *Missions catholiques*. Cette année les vers à soie sont tous morts au moment de faire les cocons. Or, la sériciculture est la principale richesse du pays ; quand la production séricicole manque, les pauvres cultivateurs sont réduits à la mendicité. Un grand nombre se sont déjà empoisonnés ne pouvant pas payer leurs dettes.

« Notre maison a une petite plantation de mûriers et les pupilles de la Sainte Enfance soignent les vers à soie. Mais cette année, nous avons eu une grande déception : après avoir bien travaillé, veillé les nuits pour nourrir les petites bêtes, nous avons eu le chagrin de les voir périr au moment de filer les cocons. C'est une grande perte pour nos pauvres! Tous les ans ce travail rapportait 1000 francs de bénéfice et cet argent nous servait pour acheter le riz. Daignez nous venir en aide afin que nous puissions continuer nos œuvres et gagner les âmes à Dieu. C'est là toute notre ambition ! »

Sénégal. — Le R. P. Gabriel Sané, jeune prêtre indigène, raconte, dans la lettre suivante, les circonstances de son ordination, la première qui ait eu lieu à Saint-Louis :

«... Dès les premières heures, l'église était comble. Chrétiens et musulmans accoururent nombreux. Une foule de curieux stationnait sur la place, l'église ne pouvant les contenir tous.

« Je sentais que j'allais à quelque chose de grand, de sublime et en même temps de terrible ; aussi ce ne fut pas sans une certaine émotion que j'entendis l'*Accedat* du R. P. Limbour, qui faisait fonction d'archidiacre. — « *Scis illum dignum esse ?* Savez-vous s'il en est digne ? » Voilà ce qui m'a le plus frappé. En étais-je digne ? Dieu seul le sait, lui qui m'a donné le courage et la force d'aller jusque-là. Sa conduite, toute providentielle à mon égard, me rassura, et j'avançai, défiant de moi-même, mais confiant en lui...

« Au sortir de l'église, j'entendais les gens se communiquer leurs impressions. Les uns parlaient de l'imposition des mains, d'autres des prières récitées à haute voix. Ils se demandaient pourquoi on m'avait lié les mains après l'onction sacrée. Quelques fillettes ont trouvé la solution de ce problème qu'Archimede n'aurait peut-être pas résolu, et je crois que les Rubricistes ou les Liturgistes n'y ont jamais pensé. Et pourtant c'est bien simple. Ces enfants disaient donc que l'on m'avait attaché les mains et mis à genoux au milieu de l'église parce que... je n'étais pas sage !..

« La prostration a aussi frappé les imaginations. Il parait que... j'ai le sommeil bien robuste, car au moment où Sa Grandeur se levait pour dire : *Ut hunc electum*, etc., j'étais encore prosterné ; et des enfants ont trouvé que je dormais trop bien, « puisque j'étais seul couché lorsque tout le monde était debout ». C'est là sans doute une des causes de ma punition...

« J'ai chanté ma première messe, entouré du R. P. Renault, vieux Sénégalais, et de M. Louis. Monseigneur a bien voulu rehausser l'éclat de cette fête en assistant pontificalement au trône.

« Messe en musique, fanfare de l'école, tout cela pouvait être de nature à me distraire : mais j'avais d'autres préoccupations. J'allais pour la première fois immoler l'Agneau sans tache ; pour la première fois, j'allais faire descendre Dieu sur l'autel. Je pensais à la miséricorde divine et à ses voies incompréhensibles.

« J'allais dire la messe dans cette ville où, vingt ans auparavant, j'aurais dû me rendre pour approfondir l'étude du Coran ! Satan, te voilà battu là où tu devais triompher ! Mahomet perd un adepte et cela irrévocablement. *Unde hoc ?* Dieu seul peut le dire. *Misericordias Domini !* »

Haute-Egypte. — Le R. P. Fortuné de Sienne, Franciscain, écrit au R. P. Léonard d'Estaires, procureur :

« Nos neophytes coptes comptaient sur nous pour la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul à laquelle ils s'étaient préparés par un jeûne rigoureux de 26 jours. Cette solennité, au calendrier Julien que suit cette nation, est fixée au 5 *Abil*, 12 juillet.

« Il avait été convenu que je célébrerais les saints mystères et administrerais les sacrements la veille. Pour qu'il n'y eût pas de malentendu, j'avais envoyé un télégramme de Fayoum pour annoncer mon arrivée. Je fus exact au rendez-vous; mais rien n'avait été préparé. Force me fut donc de me contenter de célébrer la sainte messe et de remettre au lendemain de la fête l'administration des sacrements.

« Dès l'aube, arriva, pour prendre part aux cérémonies sacrées, un grand concours de peuple, au milieu duquel se trouvèrent même des schismatiques; parmi ces derniers figuraient plusieurs familles désireuses de faire leur abjuration, mais que nous remîmes à plus tard afin de mieux les préparer. Nous dûmes prendre la même mesure à l'égard d'un jeune musulman, nommé Abd-El-Aziz, qui aurait pourtant bien voulu être baptisé.

« A cette messe, au cours de laquelle furent exécutés de

chants et des hymnes coptes, eut lieu la première communion. Une allocution de circonstance la précéda. Peindre la joie de ces cœurs innocents, ainsi que celle de leurs parents et amis qui n'avaient jamais assisté à pareille solennité, est chose impossible. La fête pourtant n'eut pas l'éclat de celle célébrée à Beni-Suef le jour du *Corpus Christi*. A Tamia, pas de pompe extérieure, pas de richesse dans les vêtements, rien de remarquable dans l'exécution des chants; les deux lumières, prescrites par les rubriques, perçaient faiblement les ténèbres de la pauvre habitation. Mais la foi suppléait à tout.

« Aujourd'hui que le schisme et le protestantisme multiplient les efforts pour séduire les simples par la splendeur du culte, il serait nécessaire d'avoir un lieu décent pour école et chapelle afin de contrebalancer l'effet produit par ces manifestations! Il y a longtemps que nos chrétiens vivent dans cet espoir. Jusqu'ici, hélas! aucune main bienfaisante ne s'est ouverte pour répondre à ce vœu. Ils se découragent sans que nous puissions remonter leur moral; tout au plus parvenons-nous à leur dissimuler nos inquiétudes sur la possibilité de continuer à leur venir en aide dans leurs besoins spirituels et matériels. Nos cœurs se déchirent en présence d'une telle éventualité. Une âme généreuse, espérons-le, nous permettra d'établir quelque chose de stable et de poursuivre les progrès de la foi au milieu de ce bon peuple.

« En outre, le choléra et la peste règnent en Egypte et ces fléaux commencent à contaminer la province d'Assiout. A Mouca notamment, localité d'environ 8.000 habitants, on compte plusieurs centaines de décès. Malgré les précautions prises, le chiffre des morts, depuis le 16 juillet, s'élève à 906. Si le fléau continue à s'étendre et s'il pénètre à Tamia, où, en 1896, il fit de grands ravages, nous nous demandons avec effroi comment nous pourrons secourir ces pauvres Coptes. Veuille la divine Providence inspirer à quelques personnes pieuses la charitable résolution de nous venir en aide ! »

Gabon. — Le R. P. Monnier, de la congrégation du Saint-Esprit, missionnaire au Gabon, écrit au R. P. Barillec, secrétaire général de la même congrégation :

« Le 11 août 1900, l'école de Lambaréné était détruite par un incendie, mais Mgr Adam en décida la reconstruction. On se mit de suite à confectionner des briques avec ardeur ; les enfants piétinaient l'argile, en s'accompagnant de joyeux refrains; le levier de la machine se levait et retombait en cadence, moulant près de 3.000 briques par jour, de six heures du matin à six heures du soir.

« Le 18 décembre, on donnait le premier coup de pioche aux fondations et le 23, Mgr Adam bénissait la première pierre. Nous étions heureux; mais notre bonheur n'était pas sans appréhension, à la pensée qu'au-dessus de cette pierre, il nous faudrait aligner de nombreuses assises de briques, extraire de la rivière des montagnes de sable pour les cimenter, ajuster ensuite quantité de pièces de bois pour les étages et la charpente...

« En effet, pendant les douze mois que dura la construction, les déboires et les difficultés ne manquèrent point. Enfin, en décembre 1901, nous avions la consolation de voir l'achèvement d'une maison mesurant 43 m. de long, sur 9 de large et 10 de haut, et comprenant un réfectoire, deux salles de classe, une vérandah pour les récréations les jours de pluie ou de fort soleil, et un vaste dortoir de 36 mètres sur 6. De plus, un pavillon d'habitation pour les Frères comprend six chambres ou salles, avec vérandah circulaire, au rez-de-chaussée et à l'étage, de 2 m. 50 de large sur 17 mètres de long.

« Mgr Adam voulut bien quitter un instant ses nombreuses occupations et venir à Lambaréné, pour bénir et inaugurer ces nouveaux bâtiments. Afin de nous témoigner aussi leur sympathie, M. le Chef de poste, commandant de cercle, ainsi que la plupart des Européens de factoreries, s'étaient joints au prélat. Quant à la population indigène, elle était accourue empressée et témoignait par son attitude sa reconnaissance à la mission pour la nouvelle œuvre accomplie au milieu d'elle. A midi, notre modeste table réunissait autour de Mgr Adam dix-sept Européens, ainsi que les chers Frères de Saint-Gabriel, qui, dès le lendemain, ouvraient leurs classes et prenaient la direction de l'Ecole. »

Patagonie septentrionale. — Un missionnaire Salésien écrit de Bahia Blanca :

« Don Carrena et moi, nous revenons d'une excursion, la plus longue qui se soit faite jusqu'ici dans le territoire du Chubut. Nous avons parcouru 1.500 kilomètres, dans des régions où le prêtre n'était jamais passé.

« Partout à l'annonce de l'arrivée du missionnaire, qu'on savait chargé du registre civil, les gens se réunissaient pour faire baptiser leurs enfants et légitimer leurs mariages devant l'Eglise et la loi civile.

« Je me suis malheureusement convaincu une fois de plus que la Patagonie est loin d'être tout entière chrétienne et catholique. Nous avons eu 140 baptêmes, 12 mariages, mais pas une confession, pas une communion. On peut juger de là à quel point d'indifférence sont les gens dans les Cordillères. Et qu'on ne croie pas qu'il y a peu de population. Il y a des vallées, comme celle de Teca, longue d'un peu plus de vingt-cinq lieues, où l'on ne fait pas une demi-lieue sans trouver des habitations. »

Iles Salomon (*Océanie*). — Le R. P. Ferdinand Guilloux, mariste, missionnaire aux îles Salomon, écrivait de Rua-Sura, le 2 avril 1902 :

« Grande fête à Rua Sura, le jour de Pâques. Pensez donc : le Samedi Saint, baptême de sept enfants ; le lendemain, dix premières communions. J'étais contentde leur donner le bon Dieu et de les donner au bon Dieu.

« Jusqu'ici, je travaillais, je semais; et voilà que cela commence à pousser. Jusqu'ici, mes enfants redoutaient le baptême, comme s'il devait les faire mourir ; aujourd'hui, eux-mêmes viennent nous supplier de les baptiser. Hélas ! il en reste un grand nombre encore , et mes paroissiens sont encore en guerre. Vous voyez que je me porte bien au milieu de mes cannibales. Plus je vais et plus je les aime. »

Hélas ! dans cette lettre si touchante et si joyeuse, c'était son *Nunc dimittis* que chantait, sans le savoir, le jeune et zélé missionnaire.

« Le 12 mai 1902, écrit le R. P. Babonneau, seul témoin de ses derniers moments, nous partions tous les deux, avec trois enfants, dans une petite barque, pour travailler à renflouer *l'Eclipse*, bateau de la mission jeté sur les récifs. La mer était grosse ; mais nous suivions le rivage, et nous ne croyions pas au danger. Tout à coup une forte vague nous surprend et remplit l'embarcation : nous étions peut-être à cent brasses du bord ; nous nous mîmes à la nage. Un enfant et moi, nous voulûmes sauver l'embarcation, tandis qu'un autre enfant se mit à aider le Père Guilloux, qui, malheureusement, ne s'était pas débarrassé de ses souliers. Le courant portant en mer était rapide ; aussi je m'aperçus que le Père n'avançait pas. Je lâchai la barque pour aller à son secours. Bientôt je me sentis épuisé moi-même. J'appelai l'enfant qui surveillait la barque et lui confiai le Père Guilloux. Je pus réunir ce qui me restait de force pour nager vers le rivage. J'arrivai sur les récifs, sain et sauf, mais très fatigué. Je me retournai aussitôt, et vis les naufragés qui, ne pouvant dominer le courant, étaient emportés en pleine mer. Je leur donnai l'absolution. Le cher Père disparut, tandis que les enfants, épuisés, se laissèrent aller à la dérive pour se reposer. Je courus au village voisin appeler au secours. Les gens arrivèrent vite, mais trop tard. Nous trouvâmes les enfants au rivage ; l'un était mourant, je le fis réchauffer près d'un gros feu. Ce n'est que deux heures et demie plus tard que nous pûmes retrouver le corps du Père. Il avait été roulé sur les récifs et avait la tête tout en sang. Il était mort. Nous l'avons emporté à la station de Tangararé, où, le lendemain, nous l'avons enterré, après avoir dit la messe pour le repos de son âme. La mission perd en lui un de ses meilleurs missionnaires. »

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES
A TANANARIVE

Nous sommes heureux de publier l'article suivant où sont mis en lumière les éminents services rendus à la cause de la religion et de la France par les fils dévoués de saint Jean-Baptiste de la Salle dans la grande île malgache. C'est une page glorieuse pour ces modestes et si utiles auxiliaires des missionnaires.

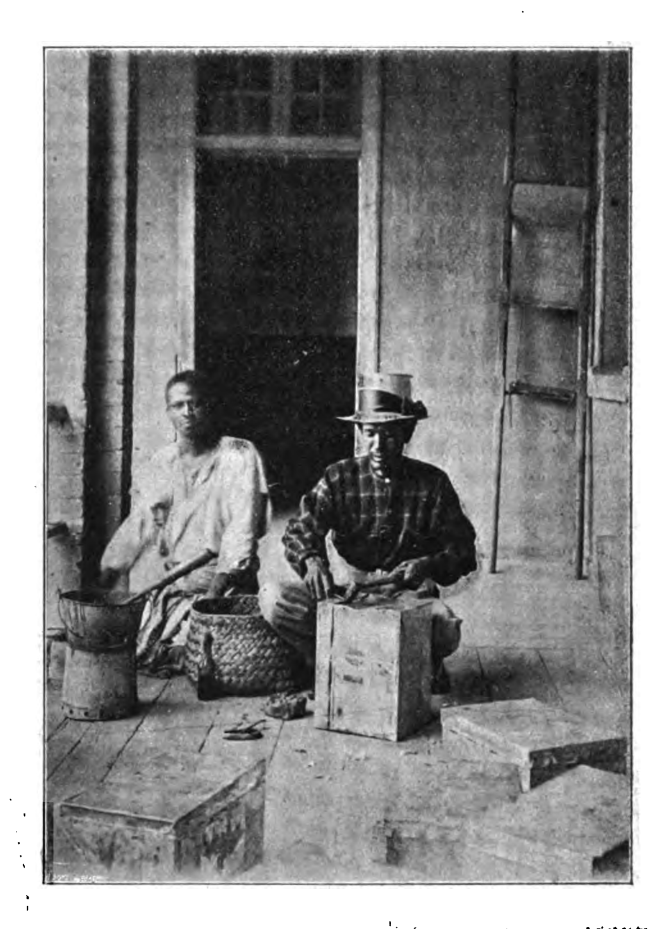
Bien longtemps avant la conquête de Madagascar par la France, les religieux français s'y occupaient de l'évangélisation et de la civilisation des indigènes, entre autres les Révérends Pères de la Compagnie de Jésus et les Frères des Ecoles chrétiennes, qui y avaient plusieurs maisons dont la principale était celle de Tananarive.

L'établissement des Frères dans cette ville date du 24 novembre 1866, et il fût accordé à la demande des Pères Jésuiies, auxquels le T.H. Frère Philippe, supérieur général, consentit à donner trois Frères pour commencer cet établissement ; ce nombre s'est accru depuis cette époque : il est actuellement de trente.

***

Au mois d'août de l'année 1868, 200 Malgaches reçurent le saint Baptême. Dans le courant de ce même mois d'août, la Providence ménagea un incident qui fit grand honneur aux Frères.

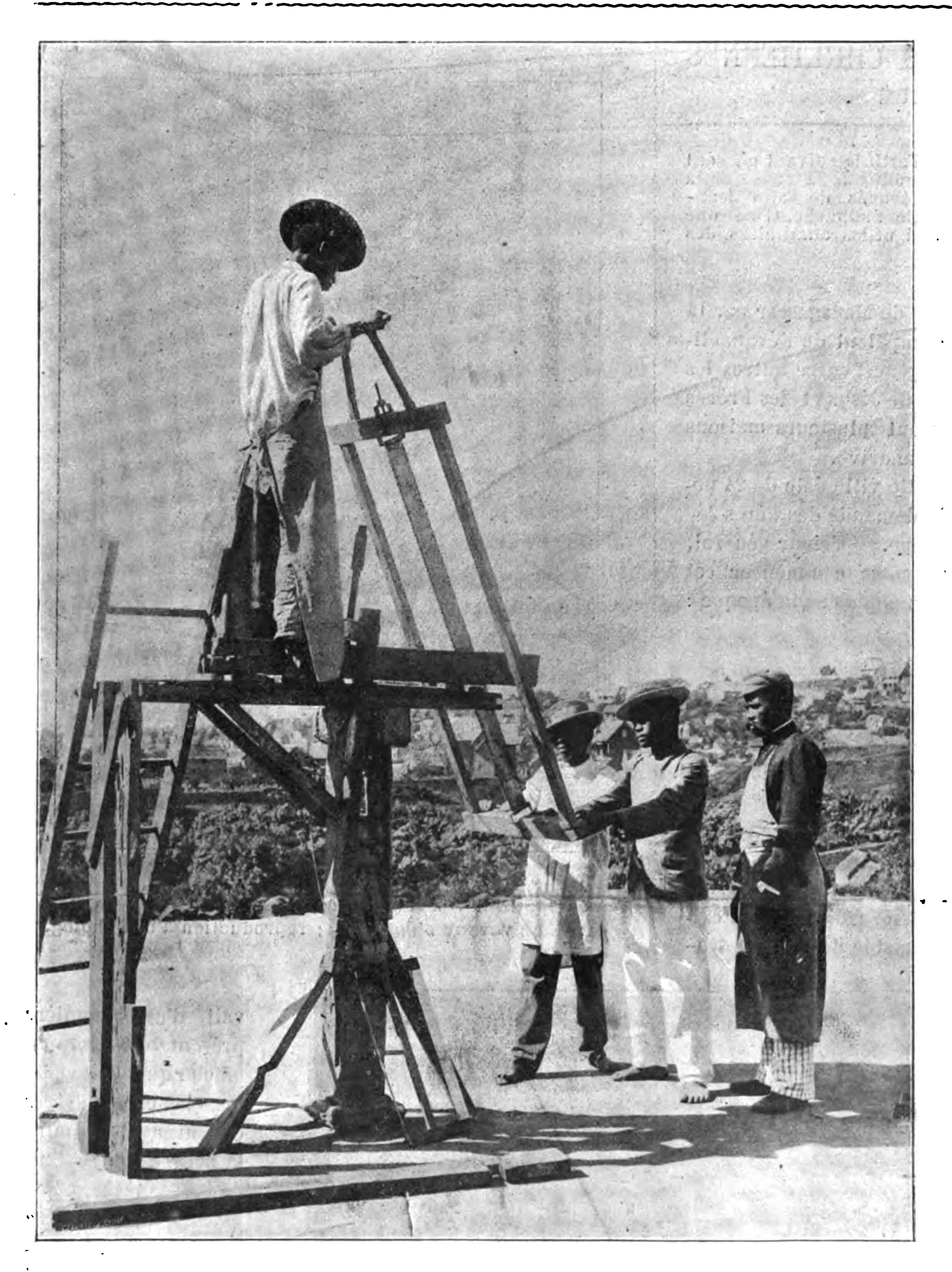
Après la conclusion d'un traité avec la France, on se préoccupa d'en faire faire une longue copie en langue malgache et une en français. Chacun des scribes de Tananarive fut invité à donner un spécimen de son savoir-faire en calligraphie ; mais aucun ne fut jugé capable de faire ce travail d'une manière présentable. Alors un officier qui avait visité les classes des Frères et qui avait admiré la belle écriture d'un de leurs élèves, nommé Rabily Kély, se souvint de lui. Le jeune homme est appelé et on le fait écrire pour voir son écriture. Il commence par tracer quelques lignes de gothique, de ronde, de bâtarde, etc.. A la vue de ces écritures nouvelles pour eux, les spectateurs restent stupéfaits. Marc Rabiby Kély est reconnu premier calligraphe de Madagascar. En cette qualité, il se met à faire la copie et



MADAGASCAR. — FERBLANTIERS DE TANANARIVE SOUDANT LA CAISSE DE VOYAGE D'UN FRÈRE ; reproduction d'une photog.



MADAGASCAR. — ENFANTS EUROPÉENS SE RENDANT A L'ÉCOLE DES FRÈRES DE TANANARIVE ; reproduction d'une photographie.



MADAGASCAR.— ECOLE PROFESSIONNELLE DES FRÈRES DE TANANARIVE. — LES SCIEURS DE LONG; reproduction d'une photographie.

Alors, le premier ministre fait venir le jeune Marc en disant :

« —Voilà le *Panoratra* (Scribe). »

Impossible de décrire l'effet produit et la favorable impression qui se manifesta en faveur des Frères.

Le représentant de la France remit alors 100 francs à Marc et le Gouvernement de la Reine lui en donna 400. De plus, on lui attribua une pension viagère de 12 mesures de riz par an, et on mit deux esclaves à son service.

Plusieurs grands officiers même allèrent, de la part du Gouvernement, remercier les Frères du bon enseignement qu'ils donnent aux Malgaches.

Le succès obtenu par Rabiby Kély fut publié sur toutes les places de la ville de Tananarive par un crieur public.

De plus, la Reine décida que le nom de Rabiby Kély (petit animal) serait remplacé par celui de Rabiby Soua (animal bon ou qui fait du bien).

Jamais pareille chose ne s'était vue à Madagascar ! aussi cet événement eut-il pour résultat de bien disposer le gouvernement de la Reine en faveur de l'enseignement des Frères.

***

Voici ce que le R. P. Jouen, préfet apostolique, écrivait, le 22 mai 1870, au F. J.-Olympe, assistant des Frères des Ecoles chrétiennes :

« Dès leur arrivée à Tananarive, les Frères ont été salués avec enthousiasme par tous nos chrétiens.

« Malgré toutes les menées des protestants, leurs écoles sont très fréquentées. Plusieurs séances publiques où ils ont exposé les travaux de leurs élèves, où les élèves eux-mêmes ont donné des preuves de leur instruction, en présence d'une foule immense, tout cela a produit la plus heureuse impression, surtout auprès des grands officiers de la cour, envoyés par la Reine et le premier ministre... J'oserais même presque dire que je préfèrerais 100 Frères à 100 Pères ; c'est qu'en effet, la mission de vos chers Frères est la formation de l'enfance et toute l'espérance de l'avenir est là. »

comme le temps pressait, il dut travailler une journée et une nuit.

Le moment de la signature du traité étant arrivé, M. Garnier, représentant de la France, en présence de la Reine et des grands personnages de Madagascar, dépose sur la table sa copie en français, parfaitement écrite par le chancelier du Consulat, ancien élève des Frères des Ecoles chrétiennes d'Auch.

Le premier Ministre dépose à son tour sa copie malgache à côté de celle du représentant de la France, en disant :

« — Regardez laquelle des deux l'emporte ?... »

Tous, d'un commun accord, répondent :

« — *Resy ny Vasoha !* (Ils sont vaincus, les Blancs !)



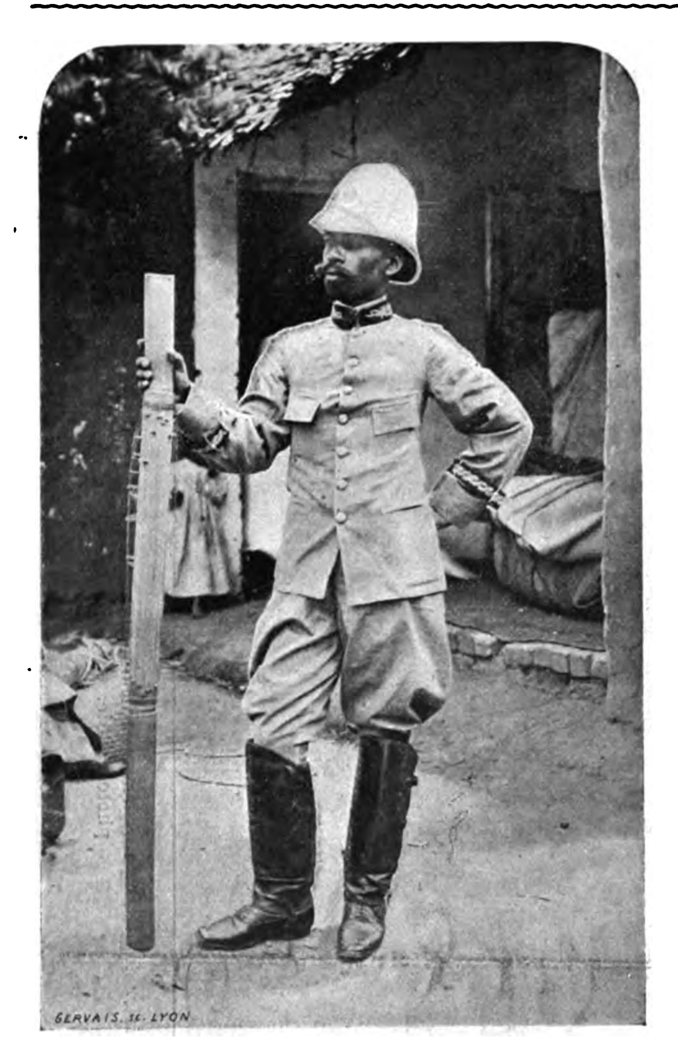
MADAGASCAR. — UNE SCÈNE DE LA PIÈCE *Olivier de Clisson*, INTERPRÉTÉE PAR LES ÉLÈVES DES FRÈRES DE TANANARIVE ; reproduction d'une photographie.

En 1888, l'école des Frères était déjà fréquentée par plus de 350 élèves, nombre qui ne pouvait être dépassé à cause de l'insuffisance des locaux et du manque de professeurs. Parmi ces élèves, ceux qui étaient catholiques et qui n'avaient pas encore fait la première Communion, confessaient chaque mois; ceux qui l'avaient faite, chaque semaine, et 80 de ceux-ci, en moyenne, communiaient tous les dimanches.

Le 17 octobre 1893, M. Larouy, résident général, témoin du bien qu'opéraient les Frères, leur ayant donné un chèque de 500 francs pour leur témoigner sa satisfaction, dit aux Frères qui étaient allés chez lui pour le remercier de ce cadeau :

« Une école chrétienne, à mon avis, vaut mieux dans une localité qu'un Résident. Le Résident se borne à représenter la France; tandis que, en formant la jeunesse à l'esprit chrétien, vous établissez par votre enseignement l'influence française parmi la nouvelle génération, espoir de l'avenir. »

Le but principal que les Pères de la Mission se propo-



MADAGASCAR. — EDOUARD RAKOTOMANGA, INSTITUTEUR A L'ÉCOLE DES FRÈRES DE TANANARIVE, NOMMÉ SOUS-GOUVERNEUR. Musicien distingué, il porte le *valika* (harpe malgache); reproduction d'une photographie.

saient en favorisant les Frères, était la formation de catéchistes et de maîtres d'école, afin d'avoir des coopérateurs dans leur apostolat. Les Frères s'appliquaient de leur mieux à atteindre ce but. C'est ainsi qu'avant la conquête de Madagascar par la France, les écoles des Frères avaient déjà fourni 498 instituteurs, qui, étant catholiques, coopéraient par leur enseignement, dans les milieux où ils étaient placés, à l'extension du catholicisme.

***

Comme le dénote ce qui précède, les Frères ont devancé de 30 ans la conquête française de Madagascar et sont devenus dans cette grande île les plus utiles ouvriers de l'Œuvre d'assimilation nécessaire. Depuis cette conquête, le vaste champ apostolique s'est trouvé ouvert à la mission catholique sous de plus favorables auspices. Aussi le nombre de leurs élèves à Tananarive, qui était seulement de 53 en 1866, année de l'arrivée des Frères, s'élevait-il, à la fin de 1901, au chiffre de 2.370 pour Tananarive, de 378 pour Ambositra, de 397 pour Fianarantsoa et de 257 pour Tamatave.

Ce qui a beaucoup contribué à cette considérable augmentation, c'est que beaucoup d'élèves ont été en état d'être admis à des emplois honorables et sont devenus de précieux instruments de l'autorité française comme écrivains, dessinateurs, interprêtes des officiers ou des colons, etc., rendant, chacun dans sa sphère, de grands services à cette colonie, et contribuant ainsi efficacement à l'action civilisatrice de la France.

***

Le 15 août 1899, les Frères de Tananarive, ayant fait une exposition publique des travaux scolaires de leurs élèves, qui étaient destinés à figurer à l'Exposition universelle de 1900, la population française de la ville presque tout entière vint la visiter, et parcourut les salles de l'école transformées en musée. Le plan en relief de Tananarive surtout attira leur attention; il fait le plus grand honneur aux élèves qui l'ont modelé sous la direction de leurs professeurs.

S'il a été attribué à l'Institut des Frères des écoles chrétiennes, un Grand Prix (classe 1) pour leur éducation de l'enfant, leur enseignement primaire et leurs Etablissements aux colonies et à l'étranger, ce sont principalement les travaux des élèves de Tananarive qui y ont contribué.

Si le même Institut a obtenu une médaille d'or (classe 113) pour la colonisation et l'enseignement indigène, c'est aussi au sujet de l'enseignement et des travaux des élèves de Tananarive qu'elle lui a été décernée.

C'est encore pour la Mission catholique des Frères de Tananarive (Madagascar) qu'une médaille d'or (classe 1) a été obtenue par le même Institut.

C'est également pour la Mission catholique des Frères de Tananarive, au point de vue des carte, plans et reliefs géographiques, entre autres du plan et relief de Tananarive et du plan de la rivière de Betsiléo, qu'une médaille d'argent (classe 14) a été accordée au même Institut.

C'est en même temps pour la Mission catholique des Frères de Tananarive, et au sujet de l'agriculture, qu'une médaille de bronze (classe 5) a été de plus destinée au même Institut.

***

Mais ce qui est bien plus intéressant au point de vue catholique que les admirables résultats de l'enseignement et des Œuvres catholiques obtenus à l'Exposition de 1900, c'est que le baptême est administré chaque année à environ 250 adolescents malgaches, élèves des écoles des Frères de Tananarive, après qu'on les y a préparés pendant trois ans; que plus de 250 élèves de ces écoles font annuellement leur première Communion; que la plupart de ceux qui l'ont faite s'approchent ordinairement tous les dimanches de la Sainte Table, et que ceux qui ne l'ont pas encore faite se confessent généralement tous les mois.

Tout considéré, c'est peut-être à Madagascar, que les efforts des Frères ont donné les résultats les plus magnifiques au point de vue du développement du catholicisme et de l'influence française.

A TRAVERS LA POLYNÉSIE

Par le R. P. COGNET, mariste.

Fin (1)

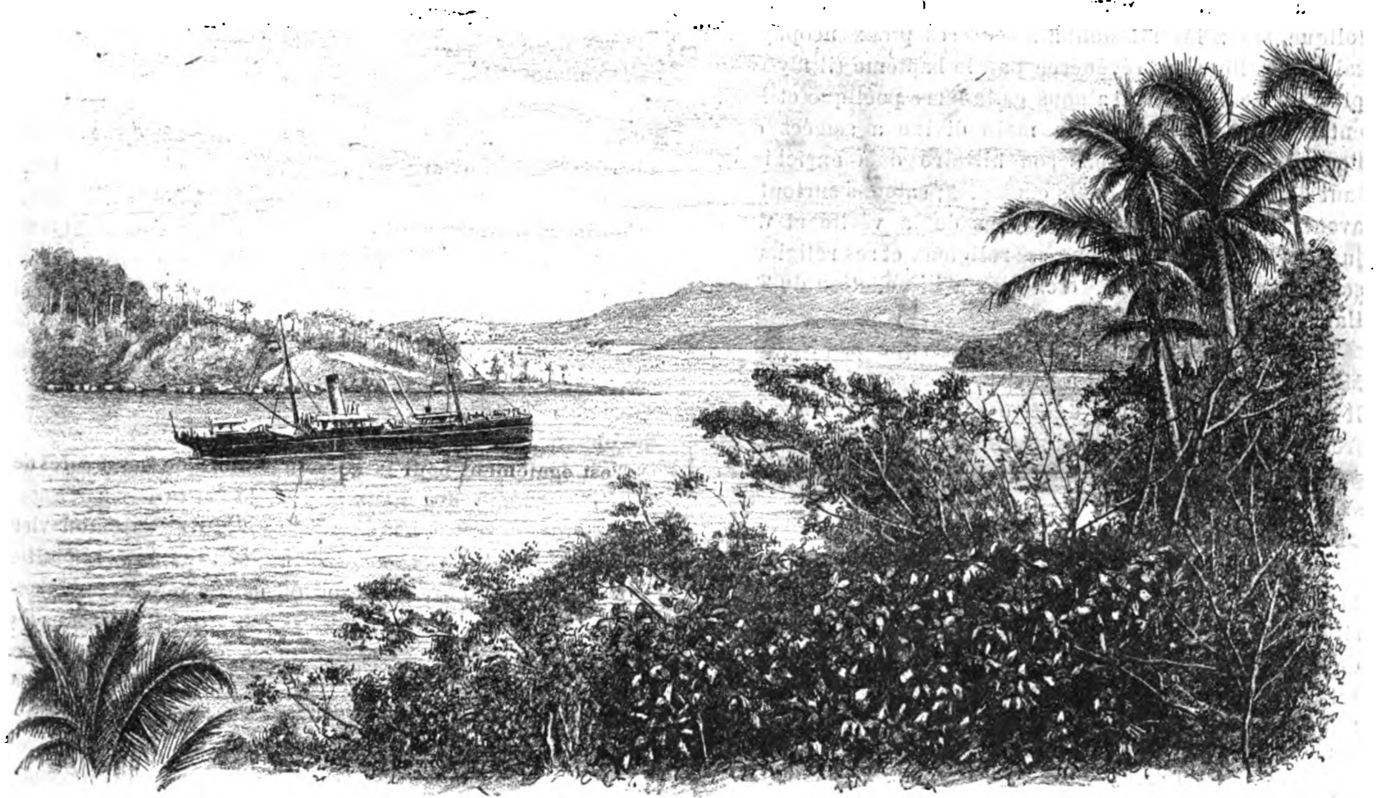
Adieux à Samoa. — L'archipel tonglen. — Conclusions.

Les touristes qui débarquent à Apia sont surpris des belles routes, tracées dans toutes les directions, qu'ils y trouvent. Je les engage à ne pas manquer l'excursion à Leulumoega; ils y rencontreront amplement de quoi satisfaire leurs plus poétiques aspirations. Une visite à Falefa, une semaine de vie de camp aux bords du lac de Lanuto, au centre même de l'île; une promenade sous les ombrages de Safune (Savaii) et enfin une excursion sur les rivages de Tutuila : voilà des souvenirs qu'on oublie pas.

Le chemin qui conduit d'Apia à Moamoa est vraiment idéal. Parfaitement tracé, quoique encore un peu raboteux, il serpente sous l'ombre des grands bois, réservant à l'œil maintes gracieuses surprises. Durant tout le parcours, c'est à peine si le soleil des tropiques réussit à percer, ici et là le dôme de verdure qui abrite le voyageur.

* * *

Une autre route, devenue justement célèbre, est celle de Montolua. Elle conduit à Vailima, où vécut et mourut l'inoubliable charmeur Louis Stevenson. Peu de gens ont, autant que ce romancier, su aimer et faire aimer Samoa. Venu là pour y prolonger ses jours, il y est demeuré immortel dans le souvenir reconnaissant du peuple. On n'oubliera jamais les services rendus par sa plume alerte



TONGA (*Océanie*). — Le steamer *Manapouri* entrant dans le port de Vavau; d'après une photographie envoyée par le R. P. Cognet (voir p. 466).

et vigoureuse à la cause de la justice, alors que les pouvoirs européens cherchaient à accaparer l'archipel. Les catholiques du monde entier se souviendront aussi de l'éloquence avec laquelle il plaida la cause de l'héroïque P. Damien, vilipendé par d'ignobles mercenaires. Tous, mais surtout ses bien aimés Samoans, applaudiront à son mâle caractère, uni aux plus exquis sentiments et au génie littéraire le plus attachant. Quelques années avant sa mort, mus par un sentiment de vive gratitude, les chefs de l'île décidèrent de lui offrir un témoignage pratique de leur admiration. Se mettant au travail avec leurs tribus, pour faciliter l'ascension de sa jolie retraite de Vailima, ils construisirent une belle route à laquelle ils donnèrent un nom significatif : « Le chemin de mille cœurs affectueusement reconnaissants. »

Lorsqu'enfin la phtisie eut triomphé de sa noble victime et que la mort eut achevé son œuvre, un deuil immense s'empara de Samoa. Il sembla que le bon génie de l'île s'était enfui de ses rivages. Pour répondre aux désirs de leur bien aimé *Eusitala*, les Samoans lui firent des funérailles à la façon indigène, et, creusant un sentier sur les flancs du mont Vaea, hissèrent peu à peu ses restes mortels jusqu'au sommet où ils lui élevèrent une tombe digne de lui. Exposée aux brises et aux tempêtes, caressée par l'aurore et le crépuscule, cette tombe réalise le meilleur rêve de celui qu'elle recouvre : être utile à l'humanité, même au-delà du trépas. En effet, elle indique aux vaisseaux naviguant dans ces parages le point exact qui les conduira au port d'Apia.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18 juillet, 1er, 8, 15, 22, 29 août, 5 et 12 septembre.

Pourquoi faut-il qu'un cuisant regret se mêle à notre admiration ? La grâce divine, depuis plusieurs années, semblait avoir marqué ce brillant et noble caractère d'un sceau de prédestination. Il semblait mûr pour la démarche finale qui aurait fait de lui l'une des plus belles conquêtes de l'Eglise. Hélas ! l'heure fatale sonna et sonna trop vite pour qu'aucun secours religieux pût lui être offert. Consolons-nous toutefois à la pensée que la miséricorde divine, qui connaît tout, a dû tenir compte à cette âme choisie de ses généreux désirs tant de fois manifestés, et de ses charitables efforts pour la paix et le bonheur de ses concitoyens.

***

Maintenant, bien qu'à regret, saluons une dernière fois Samoa et son roi idéal, son aimable et digne vicaire apostolique, ses zélés missionnaires et ses pieux néophytes ; saluons cette race régénérée par le baptême (il n'y reste plus un seul païen); saluons cette terre poétique et belle entre toutes celles que la main divine a semées dans l'océan Pacifique; saluons son histoire déjà enrichie de tant d'exploits et d'édifiants exemples; saluons surtout son avenir, tout étincelant des rayons de la vérité et de la justice; son clergé indigène, ses religieux et ses religieuses, ses œuvres d'apostolat, etc. Que la bénédiction du Très-Haut garde et protège Samoa !

Telles étaient mes pensées pendant que la pirogue de Mgr Broyer me ramenait à bord du *Manapouri*. Le dirai-je ? Il m'en coûta beaucoup de dire adieu aux aimables confrères et aux bons jeunes gens qui vinrent m'y tenir compagnie jusqu'au départ. En quelques semaines, mon cœur s'était déjà laissé gagner.

Aux dernières lueurs du jour, nous prîmes le large; et de nouveau, la vie du bord se résuma pour moi en de charmantes causeries ou en méditations en face de l'immensité. On ne saurait croire l'influence que la contemplation de la mer exerce sur l'esprit et les nerfs : rien de plus salutaire et de plus réconfortant !

***

Le 12 septembre, de grand matin, voici devant nous des rochers nus et escarpés qui se dressent comme des sentinelles avancées. Nous les dépassons ; alors, se déroule une vaste nappe d'eau tout entourée d'îles verdoyantes. C'est le port même de Vavau, un des plus beaux qu'on puisse admirer.

Que de fois, en lisant la *Vie de Mgr Elloy* et les lettres de nos premiers missionnaires, je m'étais surpris à rêver à cette ingrate mission de Vavau, où l'héroïque P. Breton se consuma dans des austérités et des efforts inouïs ! Que de fois je m'étais demandé si jamais j'aurais l'occasion de prier sur sa tombe et de cheminer le long des sentiers qu'il ouvrit sur la colline de Fugamisi ! Aujourd'hui, je puis me réjouir; non seulement j'ai pu prier à Vavau et m'édifier en la compagnie des PP. Castagnier et Faivre; mais je me suis même laissé conduire jusqu'au sommet du Talao, monticule pointu, d'où l'on peut contempler tout l'archipel, et où le Bienheureux P. Chanel, NN. SS. Bataillon et Elloy, le P. Chevron et nombre d'autres « illustrations polynésiennes » aimaient à venir respirer le parfum du ciel.

Au point de vue religieux, Vavau est une mission pénible. Le commerce et le voisinage des blancs ont démoralisé les indigènes; de plus, les sectes protestantes depuis longtemps gouvernent à leur aise dans ces parages : comme partout ailleurs, une profonde indifférence succède au fanatisme des premiers jours. Néanmoins, au dire de nos confrères, maints indices d'un revirement prochain apparaissent déjà; il se pourrait que plusieurs récoltes de riches épis soient, d'ici à peu d'années, la consolante récompense du zèle et de l'industrie des missionnaires.

Le défaut de ressources suffisantes pour soutenir leur école a forcé à laisser partir les Sœurs pour des stations plus favorisées. Le couvent est là solitaire ; il s'écroulera bientôt de vétusté... et rien pour le remplacer... Comme l'aveugle-mendiant, je suis tenté de crier : « Une aumône, s'il vous plaît ! »

***

Pendant que je visitais ainsi la mission de Fugamisi, le *Manapouri* chargeait 6.000 caisses d'oranges, toutes destinées à notre colonie. Cela fait, à 11 heures du soir, il s'éloignait lentement; car les récifs qui environnent toutes ces îles commandent l'attention et ne se prêtent guère à une navigation rapide. Au matin, nous côtoyons plusieurs îlots ; au couchant, nous pouvons entrevoir deux grandes îles : c'est Fao et Tufua, dont le cône volcanique se dresse bien haut et se couronne de fumée.

***

Un peu plus tard, nous jetons l'ancre devant Lifuka, l'île principale des Haapai. S. M. le roi Georges II monte bientôt à bord. Ce n'est plus le sévère et solennel vieux roi Georges ; son petit neveu n'a aucun souci de la position qu'il occupe. Toute son ambition est de remporter le prix aux régates qu'il improvise partout où il va. Il est ce qu'on appelle en langage familier « un bon garçon », sans prétentions aucunes. Ce qui l'attire à bord, c'est la présence du Souverain Juge de Tonga, Maireaoaki, qui voyage avec nous, se rendant à Nukualofa, et aussi celle de Finau Ulukalala, le gouverneur de Vavau. A les voir ensemble discutant, je ne puis m'empêcher de les comparer à nos Maoris de la génération présente : ce sont les mêmes traits, les mêmes gestes. Même dans leur langage, notablement plus dur à entendre que le Maori, je discerne nombre de mots et de phrases que je puis aisément reconnaitre.

J'aurais désiré saluer à Lifuka le bon P. Loyer, et son excellente sœur ; mais le *Manapouri*, étant pressé, ne m'en laissa pas le loisir.

***

Après quelques heures de répit, nous reprenions notre marche aventureuse à travers les récifs du groupe. Il fallut s'arrêter plusieurs heures à Nomuka pour y prendre encore un chargement d'oranges. L'opération fut longue et difficile.

Pendant qu'elle s'effectuait, un jeune Tongien catholique s'approche de moi et, m'ayant appris son nom et sa qualité de catéchiste, essaya d'entamer une conversation moitié en anglais, moitié en Tongien. Au bout d'un moment, il s'éloigna et revint avec un panier d'oranges qu'il m'offrit.

« — Ici, me dit-il en souriant, nous ne mangeons pas les oranges ; nous les buvons. »

Et joignant l'action à la parole, il découpa avec son couteau le sommet d'un de ces fruits et se mit à le sucer avec ardeur, m'invitant à faire de même.

Il était déjà bien tard quand nous prîmes le large. Fatigué par la chaleur du jour précédent, je ne soupçonnais pas que notre vaisseau continuerait sa course durant la nuit, et je m'endormis avec la conviction que nous n'arriverions à Tonga que le lendemain au milieu du jour. Quelle ne fut pas ma surprise de constater à mon réveil que nous étions en face de Nukualofa, et que nous allions incessamment débarquer ! L'heure était si matinale que nous ne pûmes accoster tout de suite. Vers les 8 heures, nous étions au *wharf*. Parmi les premiers visiteurs qui se hâtèrent de monter à bord, je remarquai deux jeunes gens à tournure cléricale qui examinaient les passagers. Une sorte d'instinct mutuel nous eut bientôt rapprochés et le dialogue suivant s'engagea :

« — Bonjour, mon Père !

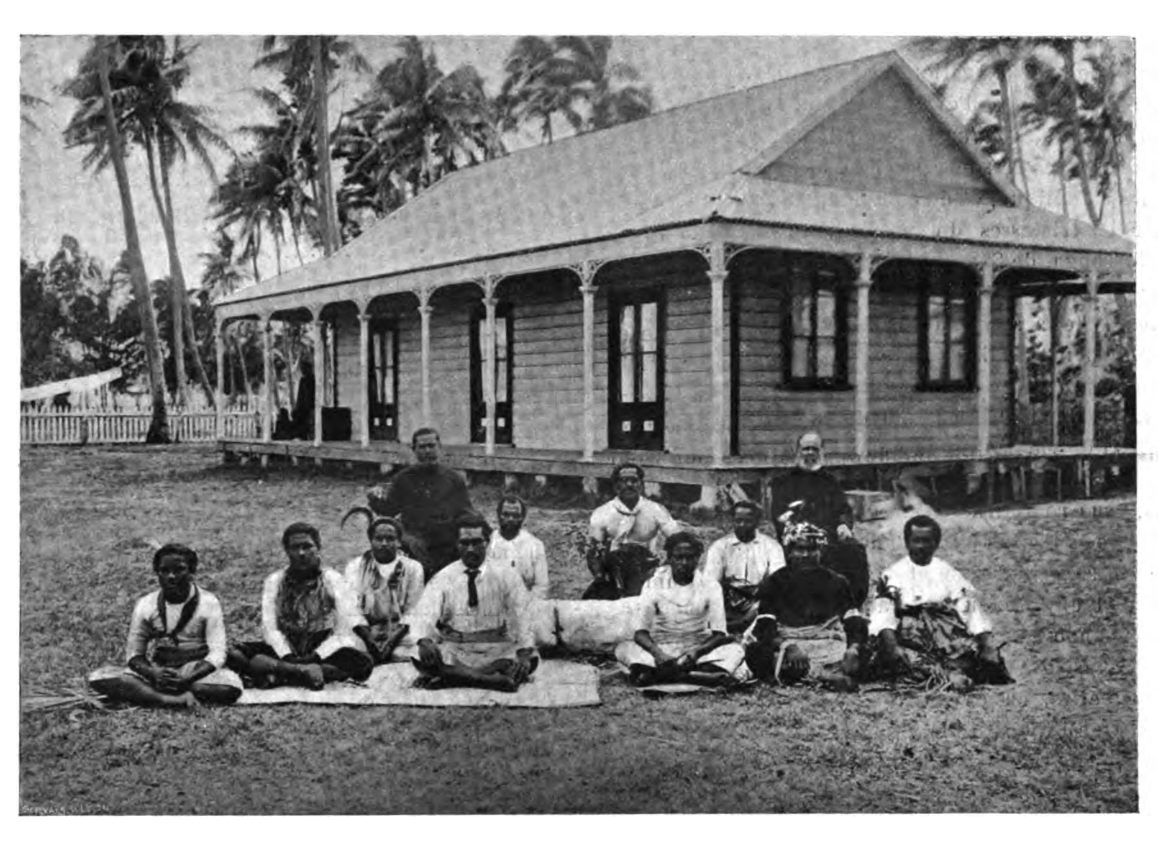
« — Bonjour, mes amis !

« — N'êtes-vous pas le P. Cognet ?

« — Vous ne vous trompez pas ; je le suis. Pourquoi ?

« — Le P. Blanc nous a envoyés à votre rencontre, ne pouvant venir lui-même, à cause de la grand'messe qu'il va chanter tout à l'heure à Maofaga. Il nous a dit de vous amener avec nous à Maofaga où l'on vous attend. »

Et voilà ces aimables jeunes gens (*Petelo* et *Taliena*), qui s'emparent de mon petit bagage et me font la conduite de Nakualofa à Maofaga. Le trajet est achevé en 20 minutes ;



R. P. Kavauvéa, prêtre Wallisien. R. P. Loyer.

TONGA. — Résidence des Missionnaires a Lifuka, et quelques types tongiens ; reproduction d'une photographie.

mais que de choses se sont dites durant ce court intervalle. Mes deux compagnons de promenade se montraient si avenants, si sympathiques ; ils allaient jusqu'à choisir les endroits où je devais passer, pour ne pas trop salir mes souliers à la poussière du chemin.

Nous voici à la station.

Déjà la grande et puissante cloche est en branle convoquant les fidèles à la messe solennelle du Saint Nom de Marie. La cathédrale est littéralement bondée. Je prends un surplis et m'installe au chœur. Me croira-t-on lorsque je dirai que, dans cette belle église de Maofaga, j'ai entendu chanter la messe royale de Dumont en entier par la foule des 800 néophytes qui s'y pressait, sans y surprendre ni désaccord, ni aucune imperfection saillante. Dans le sanctuaire, de nombreux enfants de chœur s'acquittaient avec grâce et dignité des diverses fonctions qui leur avaient été attribuées.

Ce qui m'étonne le plus dans ces manifestations des aptitudes des races polynésiennes, c'est la facilité et la rapidité relatives avec lesquelles elles s'emparent de nos usages, coutumes et connaissances artistiques. Si, après un demi-siècle d'évangélisation, ces tribus sauvages en sont arrivées à de pareils résultats, que deviendront-elles, lorsque la foi catholique, unie à la plus pure civilisation, les aura travaillées et cultivées pendant des siècles ?

Bref, je reste charmé de tout ce que j'ai vu et entendu à Maofaga ; les autres stations sont à l'avenant.

Après la messe et un substantiel déjeûner à *la française*,

le P. Thomas m'emmena au collège de Villa-Maria. C'est un site idéal pour une institution de ce genre. L'œuvre est maintenant bien installée ; il y a un bijou de chapelle, semblable au monument élevé à Futuna pour commémorer le martyre du B. Chanel, une résidence pour le prêtre avec un joli jardin où le laurier-rose tient compagnie aux *Hibiscus* et aux *Poinsettias*, une spacieuse école-université où les branches les plus variées des connaissances humaines sont enseignées.

Ce qui permet à nos missionnaires d'admettre un bon nombre d'élèves, c'est la facilité avec laquelle ces jeunes gens savent se suffire à eux-mêmes. Lorsqu'ils viennent s'installer, ils apportent leurs provisions les plus ordinaires, taros ignames, etc. Chacun d'eux obtient une parcelle de terrain qu'il fait valoir, et d'où il retire au moins sa nourriture. Quant à la viande et aux *extras*, le missionnaire y pourvoit.

Les secours de la Propagation de la Foi développent ici admirablement les œuvres d'évangélisation. Au lieu d'avoir, comme bien d'autres, à *enterrer* en silence, dans un sol pauvre et rebelle, les ressources mises à leur disposition par la charité catholique, et de compter sur l'avenir pour dédommager des tristesses du présent, les heureux missionnaires de Tonga, de Samoa et de Fidji peuvent aujourd'hui semer en toute confiance, multiplier leurs industries et les formes de leur apostolat ; car l'heure de la régénération a sonné pour ces îles bénies où tant de sueurs et tant de larmes ont été versées. Réjouissez-vous donc, pieux et zélés associés de la Propagation de la Foi ; ce que vos prières et vos aumônes, jointes au courage et à la persévérance de vos envoyés, ont déjà réalisé dans les archipels polynésiens, vous remplirait l'âme des plus douces et des plus saintes joies s'il vous était donné de la voir. Continuez l'effort de votre généreuse et triomphante charité ; le jour n'est plus bien loin, où, des Gambier aux Salomon, de la Nouvelle-Zélande aux îles de la Sonde, le Dieu que nous adorons et aimons sera aussi adoré et aimé par des milliers de tribus nouvelles. La civilisation s'empare de l'Océanie tout entière ! Que l'Evangile la guide et la protège partout contre ses vices et ses défaillances !... que la grâce du baptême chrétien, complétée et développée par l'éducation catholique, oriente ces nouveaux peuples vers une vie de ferveur religieuse, de joie intellectuelle et de prospérité morale qui les assimilera à nos meilleures races d'Europe !

* * *

Il fallut dire adieu à Maofaga, à ses missionnaires, aux sœurs, aux catéchistes, et rentrer à Nukualofa. Le P. Blanc et moi, nous passâmes une délicieuse soirée, rappelant nos souvenirs de Provence, et faisant des études de philosophie et de géographie comparées entre Tonga et la Nouvelle-Zélande. Mes deux jeunes amis, Petelo et Taniela, étaient là aussi et ne se lassaient pas de m'intéresser en me fournissant les explications désirées sur leur archipel. Il était bien tard quand nous nous abandonnâmes au sommeil.

Au matin, après avoir célébré la Sainte Messe et pris nos dernières agapes, j'eus encore le temps de parcourir la ville et d'y admirer le tombeau du fameux roi Georges.

Je ne m'attarderai pas à raconter les péripéties insignifiantes de mon retour à Auckland et à mon poste d'Okato. Mais aujourd'hui que je suis de nouveau lancé dans mon ministère usuel, et que je sens mes forces restaurées et décuplées par mon récent pèlerinage, j'aime à en dégager les résultats pratiques pour mon édification et celle de mes amis. C'est pourquoi j'ai écris ces quelques pages.

De plus, ce voyage m'a permis de continuer et de compléter mes recherches sur l'origine ethnographique des Maoris. Certaines données semblent aujourd'hui acquises ; d'autres le deviendront peu à peu. Toujours est-il que le fait d'avoir foulé leur île d'origine et d'avoir reposé mes yeux sur les collines où combattirent leurs valeureux ancêtres sera désormais ma meilleure lettre d'introduction dans tout village maori et mon meilleur titre à l'attention de mes auditeurs.

FIN

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mme Jourdier, du diocèse d'Autun.................... 64 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Dartois).
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales.................... 20 »
Un prêtre belge.................... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Pessein, Bangalore.
Un prêtre belge.................... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Robin, Coïmbatour).
Un prêtre belge.................... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Faure, Tché-Kiang).
Un prêtre belge.................... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Fortuné de Sienne, Haute-Egypte).
Un prêtre belge.................... 100 »

A sœur Sion, Jérusalem.
A l'intention d'une malade, demande de prières, Nancy.... 10 »

Pour une mission française nécessiteuse (Soudan).
E. B., diocèse de Saint-Brieuc, demande de prières pour défunts.................... 15 »

Pour les petits affamés chinois (Sœur Faure).
A l'intention d'une malade, demande de prières, Nancy..... 10 »

Au R. P. Beeker, Tché-ly sud-est.
Sœur M.-Caroline, diocèse de Nancy.................... 20 »

A. M. Léon Gallay, Su-tchuen méridional.
En mémoire de M. F. M., du diocèse de Lyon.................... 200 »

A M. Dalibert, Hakodaté, pour son église de Notre-Dame de la Délivrande.
Mme Debray, du diocèse de Rouen.................... 100 »

A M. Chapdelaine, à Nakatsu (Nagasaki).
M. l'abbé Dukalski, Riga.................... 65 90

Au R. P. Lejeune, Bas-Niger.
M. l'abbé Millot, du diocèse de Châlons.................... 5 »
A l'intention d'une malade, demande de prières, Nancy... 25 »

Pour des catéchistes (R. P. Lejeune, Bas-Niger).
Anonyme du diocèse de Limoges.................... 5 »

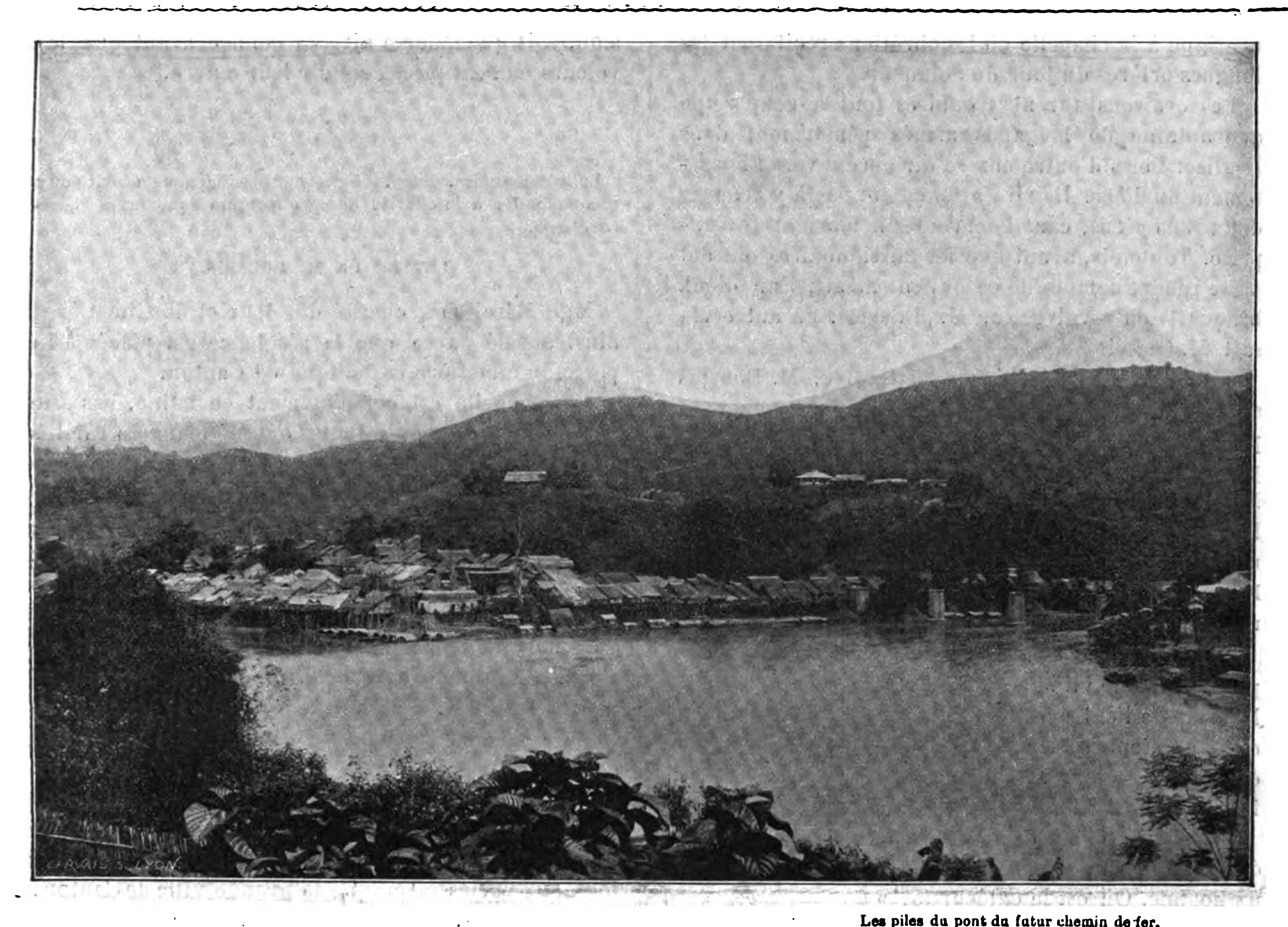
Au R. P. Beyzym, pour la léproserie d'Ambahivoraka (Madagascar central).
Un enfant de Saint-Michel, diocèse de Soissons.................... 3 »
A. F., Tours.................... 5 »
M. l'abbé Rowicki, Montpellier, demande de prières.................... 10 »
Anonyme du diocèse de Lyon.................... 20 »
Un abonné de Wiers, diocèse de Tournai.................... 5 »

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





Les piles du pont du futur chemin de fer.

TONKIN. — Confluent du Nam-thi entre Lao-Kai et Song-Phong, reproduction d'une photographie envoyée par M. Girod (voir p. 473).

CORRESPONDANCE

KOUANG-TONG (Chine)

Brigandage près de Canton.

La lettre suivante montre combien est précaire encore la paix dans nos missions de Chine et combien nos chrétiens y sont encore à la merci d'alertes, que la sagesse des missionnaires et le bon vouloir même des autorités locales ne pourront qu'à la longue arrêter. C'est la suite, en un mot, des terribles événements de 1900.

LETTRE DE M. NICOULEAU A M. DELPECH, SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

Lorsqu'on sort de Canton par la porte de l'Est, on ne tarde pas à rencontrer un camp militaire fortifié. C'est là que le chef fameux des Pavillons Noirs, Lao-y, vint cultiver ses lauriers après la guerre du Tonkin ; c'est là aussi que se réfugient tous ceux qui ont besoin de cacher sous les livrées de serviteur de l'Empire leur titre de malfaiteur de la société.

Un peu au-delà, sur une colline parsemée de tombeaux, une croix monumentale étend ses bras suppliants : c'est le cimetière catholique. A la porte du champ des morts un petit village chrétien s'est formé et se cache derrière les touffes de bambous comme une sentinelle timide.

Le missionnaire du lieu, M. Douspis, avait quitté depuis quelques mois seulement les rudes populations des provinces orientales. Il s'était rapproché de Canton, espérant trouverprès de la capitale le repos que réclamait son état de santé.

Le dimanche 1er juin, M. Douspis, accompagné d'un confrère, M. Grisel, rentra à la mission après une absence de quelques jours. Les chrétiens étaient heureux de le revoir. Les chrétiennes, allant à la fontaine puiser de l'eau, ou revenant du marché avec leurs bébés dans les paniers en place de légumes, s arrétaient pour le saluer. Le Père descendit de sa chaise avec son compagnon pour entrer à la chapelle. Il était huit heures et demie du soir. Les deux missionnaires dirent leur bréviaire dans une chambre

contiguë à la chapelle où les chrétiens récitaient les longues prières du jour du Seigneur.

Les oraisons furent troublées tout à coup : une quarantaine de brigands armés pénétraient dans l'église. Deux d'entre eux se dirigèrent vers l'appartement du Père. Ils ne s'attendaient pas à y trouver deux Européens, car ils eurent un moment de surprise. Toutefois, avant que les missionnaires eussent pu se rendre compte de ce qui se passait, l'un d'eux braquait son revolver sur M. Douspis, un autre visait M. Grisel.

Obéissant à une impulsion instinctive, M. Douspis saisit le bras de son adversaire et vigoureusement le poussa vers la porte. De son côté, M. Grisel se baissa pour éviter le coup qui le menaçait. Le chien s'abattit. Un petit « tac » faible et sec se fit entendre. Le coup avait raté. Alors, se relevant, le Père donna un coup de tête dans la poitrine du brigand et le bouscula. En un clin d'œil, les assaillants étaient rejetés dehors, et la porte refermée.

Pendant ce temps, quelques voleurs s'étaient répandus dans le village ; les autres s'étaient postés à la porte de l'église et barraient la route aux fidèles qui voulaient sortir. On eut même ce spectacle étrange de voleurs, revolver et coutelas au poing, inviter les chrétiens à la prière :

« — Priez donc, disaient-ils, on ne vous fera pas de mal ; mais ne sortez pas. Il nous suffit de prendre un homme. Où est le catéchiste? »

Un chrétien courageux, comprenant qu'un drame se jouait dans la chambre des Pères, essaya de se porter à leur secours ; un coup de revolver le fit tomber à la renverse et il resta sans mouvement sur les dalles.

Il n'y avait qu'à se remettre entre les mains de la Providence. On reprit la prière interrompue, et les *Ave Maria* se succédèrent plus ardents que jamais. Fort heureusement, au dehors, retentit soudain le tam-tam. L'alarme était donnée et les bandits, craignant d'être surpris, se retirèrent en toute hâte.

Les Pères ouvrirent aussitôt la porte et prodiguèrent leurs soins aux blessés. La balle fut retrouvée : elle n'avait pas pénétré dans les chairs et la blessure fut reconnue peu grave.

Un courrier porta à l'évêché la nouvelle de l'attaque, et le lendemain, de bon matin, Mgr Mérel se rendit sur le théâtre des événements. Il y rencontra le sous-préfet. Les constatations légales furent faites.

Grâces à Dieu, on n'a pas de mort à déplorer. Un catéchiste, que l'on croyait perdu, revint aux premières lueurs de l'aube. Entendant les bandits prononcer son nom, il avait réussi à s'enfuir.

Les pertes matérielles sont peu importantes, soit que le vol ne fut pas la raison principale de l'agression, soit que l'alerte ait été donnée avant que les voleurs eussent pu accomplir leur œuvre.

∴

Le missionnaire, victime de cette agression, nous a écrit pour recommander à la charité de nos lecteurs son œuvre et ses chrétiens.

LETTRE DE M. DOUSPIS

Mgr Mérel m'a chargé du district du Cimetière, ainsi appelé parce que la résidence est placée à la porte du cimetière catholique de Canton.

Ma chapelle est complètement en ruine, pas une poutre qui soit bonne ; toutes ont été mangées par les fourmis blanches. La pluie tombe sur le pavé presqu'aussi facilement qu'en plein air.

J'ai pour tout logement une chambre de cinq mètres carrés, juste de quoi mettre ma table, mes deux malles et trois chaises. Il y fait une chaleur suffocante.

Inutile de demander quelques sapèques aux chrétiens, ce sont de pauvres malheureux que mon vénéré prédécesseur, M. Delsahut, a recueillis et logés. Dans tout le reste de mon vaste district, qui comprend quatre sous-préfectures, je n'ai que de nouveaux chrétiens, pleins de bonne volonté, mais qui n'ont aucune ressource.

Il est vraiment honteux que le bon Dieu soit si mal logé, aux portes mêmes de la grande ville de Canton. Tous les jours, au Saint Sacrifice, je me souviendrai de mes bienfaiteurs et mes chrétiens réciteront pour eux le chapelet.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Voici les derniers départs des missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie :

Le 19 juillet 1902, s'est embarqué au Havre pour les Etats-Unis le R. P. Schwab (Fribourg) ; le 25, à Marseille, pour Madagascar nord, le R. P. Rousselière (Nantes) ; le 10 août, à Marseille, pour le Zanguebar, les RR. PP. Lamberty (Cologne) et Balthazar (Strasbourg) ; le 15 août, à Bordeaux, pour le Gabon, les RR. PP. Dubrouillet (Clermont), Auvray (Coutances) et Mézenge, du diocèse de Séez ; le même jour, pour l'Oubangui, les RR. PP. Leprince (Séez), Fréto (Nantes), et Corse (Quimper).

—Se sont embarqués, le 31 juillet, le R. P. Anselme, de l'abbaye de Westmalle (Anvers), et le frère Simon, pour la Mission des PP. Trappistes du Congo. — Pour la préfecture apostolique de l'Uelle, le R. P. Gérard Beynen, Norbertin.

— Cinq missionnaires dominicains, appartenant aux couvents de Toulouse et de Saint-Maximin, viennent de s'embarquer à destination du Brésil. Ils vont évangéliser les tribus sauvages des bords de l'Araguaya. Ce sont les RR. PP. Devoisins, Villanova, Bras, Bigorre et Tournié. Ces deux derniers sont originaires du diocèse de Toulouse.

En même temps, douze religieuses de la Congrégation du T. S. Rosaire de Monteils (Aveyron) partent pour la même destination et vont fonder des écoles de filles chez les Indiens.



— On nous communique la liste des derniers départs des Religieuses Saint-Joseph de Lyon :

Sont parties, le 6 février, à bord du *Saghalien*, Sœurs Elisabeth, pour Césarée; Marie-Suzanne, pour Sivas (Asie-Mineure); Saint-Albert, pour Vathy (Samos). — Le 4 septembre, à bord du *Congo*, pour Sivas, sœurs Marie-Bénédicte, Sainte-Brigitte, Rypsimée, Angèle de la Croix et Saint-Adalbert. — Le 18 septembre, à bord du *Saghalien*, sœurs Stéphane, François-Régis, Sainte-Edmée et Saint-Léon, pour Adana ; sœurs Marie-Philomène et Sainte-Pulchérie, pour Césarée, et sœur Jeanne-Catherine, pour Vathy (Samos).

INFORMATIONS DIVERSES

Kumbakonam (*Hindoustan*). — M. Gastineau, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Vadugarpatty :

« Grâce à votre générosité, cette année, j'ai pu payer en partie un diseur de prières qui, parcourant les villages, réunissant les enfants dans les écoles, dans les églises, sous un arbre, n'importe où, leur a appris le catéchisme et je n'ai eu qu'à passer ensuite pour les préparer directement à la première Communion. Aussi, ce sont plus de 200 enfants qui auront eu le bonheur de la recevoir cette fois. Mais j'aurais pu en avoir 500 si j'avais deux ou trois catéchistes. Sept villages seulement ont été visités et il y en a 22 dans le district.

« La catastrophe de la Martinique avait à peine eu lieu que nos brahmes poussaris trouvaient là une occasion de réveiller la foi endormie de leurs adeptes. Partout, dans les campagnes, le bruit allait se répandant que, dans la nuit du 15 au 16 août, un tremblement de terre viendrait venger les dieux de l'indifférence générale.

« Aussitôt, l'huile est répandue à flots sur les divinités et des dons de toutes sortes arrivent aux mains des poussaris. Nos chrétiens eux-mêmes étaient dans l'attente et, la veille de l'Assomption, ils arrivaient nombreux de tous côtés pour la sainte messe du lendemain. Ils nous posaient des questions inquiètes qui étaient résolues par un bon mot ou un gros rire aux dépens des brahmes et de leurs prophéties. »

Kurdistan. — Mgr Suleiman Sabbagh, archevêque chaldéen de Diarbékir, nous écrit :

« Diarbékir, dont je suis évêque depuis quatre ans, était célèbre autrefois par ses industries ; elle ne l'est plusque par sa misère.

« Mon église cathédrale de Diarbékir n'a, pour l'usage des prêtres qui la desservent, que quelques ornements vieux et rapiécés, à tel point qu'à une ordination que je fis, il y a trois mois, le prêtre à qui je conférais l'onction sacerdotale n'avait pas de chasuble, mais une vieille chape, avec les manipules et l'étole d'un ornement différent.

« J'ai plusieurs églises à construire dans des villages voisins de Diarbékir. Il me faudra ensuite les pourvoir de vêtements sacerdotaux, de vases sacrés et de tapis pour recouvrir le pavé, afin que les fidèles puissent s'asseoir l'hiver durant les saints offices, sans trop souffrir du froid.

« Le dénuement de la plupart des églises du diocèse est indicible ou à peu près. Elles n'ont pas de tapis pour l'usage des fidèles; en fait d'ornements, elles n'en ont chacune qu'un seul vieux et rapiécé. Pour croix d'autel, plusieurs ont un crucifix brisé dont les morceaux ont été recollés tant bien que mal; pour chandeliers d'autel, des chandeliers en verre de grandeur inégale. Quelques-unes n'ont pas de ciboire, de sorte que prêtres et fidèles sont privés de la présence de Notre Seigneur Jésus-Christ.

« En outre, il nous faut une école. J'ai 150 élèves, mais point de local pour les y installer. Je suis obligé, pour le moment, de les loger dans deux chambres de mon archevêché.

« La plupart des élèves sont très pauvres ; aussi, sommes-nous obligés de leur fournir les livres scolaires, parfois même la nourriture et les vêtements. L'autre jour, un professeur demandait à l'un des enfants deux sous, pour le prix d'un livre de français ; car, disons-le en passant, nous enseignons le français. Ce pauvre enfant répondit :

« — Comment voulez-vous que je vous paie, quand je n'ai pas de quoi m'acheter du pain? depuis deux jours je n'ai rien mangé. »

« J'ai dit archevêché, mais quel archevêché! Le plus pauvre curé de France n'en voudrait pas pour presbytère. A mon arrivée, je n'y trouvai pas de meubles, pas un lit, pas de vaisselle, même pas une tasse à café. Cela suffit, à qui veut comprendre, pour faire voir ce que les mots archevêque et archevêché signifient ici. Y a-t-il un archevêque dans le monde entier, qui soit aussi pauvre, aussi malheureux que moi! »

Kiang-nan (*Chine*). — Le R. P. Auguste Pierre, de la Compagnie de Jésus, nous écrit de Shang-haï :

« Vous avez peut-être remarqué qu'il a été question en certains journaux d'une filature, l'*International Cotton Mill*, dirigée par les Jésuites à Shang-haï. Rien de plus faux. Je puis vous assurer que nous n'avons aucun intérêt pécuniaire en cette filature : j'en suis purement et simplement chapelain et ne m'occupe en rien du travail; lequel est dirigé par des Anglais protestants ou sans religion.

« Hélas! au moment où j'étais accusé d'en être le directeur, j'avais bien un hangar où je réunissais les ouvriers chrétiens pour le service divin : maintenant je n'ai même plus ce local.

« Depuis cinq ans, nous nous groupions chaque dimanche dans un très misérable hangar, loué à vil prix à cet effet : mais voilà que des offres avantageuses ont été faites pour ce vaste local, situé tout près de la rivière de Chang-haï et il a fallu l'évacuer le 1er août dernier. Provisoirement, nous nous réunissons dans une salle d'égrénage qu'il faudra abandonner après la nouvelle récolte. Je me vois donc forcé de chercher à bâtir une grande salle non loin de la cité ouvrière; mais, malgré la simplicité de mon plan, je suis bien obligé de constater l'insuffisance de mes ressources pour élever un hangar proportionné au nombre de mes chrétiens. Je dois reconnaître, à la louange de ces pauvres ouvriers, que chaque dimanche l'assistance à la Sainte Messe est très nombreuse. Beaucoup même, après le travail de la nuit du samedi, se font un devoir d'assister au Saint-Sacrifice et quand, à l'usine, un congé coïncide avec nos grandes fêtes, Noël, Pâques..., c'est une vraie consolation pour l'aumônier de les voir par centaines s'approcher des sacrements : ce sont les confesseurs qui font défaut!

« Ne serait-ce pas trop triste de laisser ces pauvres gens sans service religieux! C'est ce qui m'oblige à tendre la main à vos lecteurs en faveur des 1.300 ouvriers et ouvrières chrétiennes employés dans cette grande filature de coton.

« Il ne s'agit pas de leur procurer une aumône corporelle; grâce à Dieu, leur travail leur assure le riz quotidien. Je demande pour eux une aumône spirituelle, la *construction d'un hangar-église*, qui puisse les réunir pour le service religieux.

« Bien que, parmi les Directeurs, pas un ne soit chrétien, l'administration de l'usine consent à me prêter un terrain et même à m'aider; mais jusqu'ici cette Compagnie industrielle a passé par de nombreuses épreuves et il lui est impossible de faire beaucoup pour une œuvre uniquement religieuse. Une souscription a été ouverte parmi les Européens et les Chinois de Chang-haï; les ouvriers apporteront aussi l'obole d'une journée de travail; mais tout cela ne suffira pas et je m'adresse aux âmes généreuses de France pour m'aider à élever, sous le vocable de la Sainte-Famille, patronne de nos ouvriers, un édifice vaste et assez solide pour résister aux typhons de l'Extrême-Orient. »

Tché-kiang (*Chine*). — Sœur Archenault, Fille de la Charité, nous écrit de Hang-Tcheou, le 8 août 1902 :

« Me voici de retour dans ma chère Mission de Chine. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver une affreuse épidémie de choléra! Depuis un mois, plus de vingt mille personnes ont été victimes de ce terrible fléau ; mais, sur un million d'habitants,

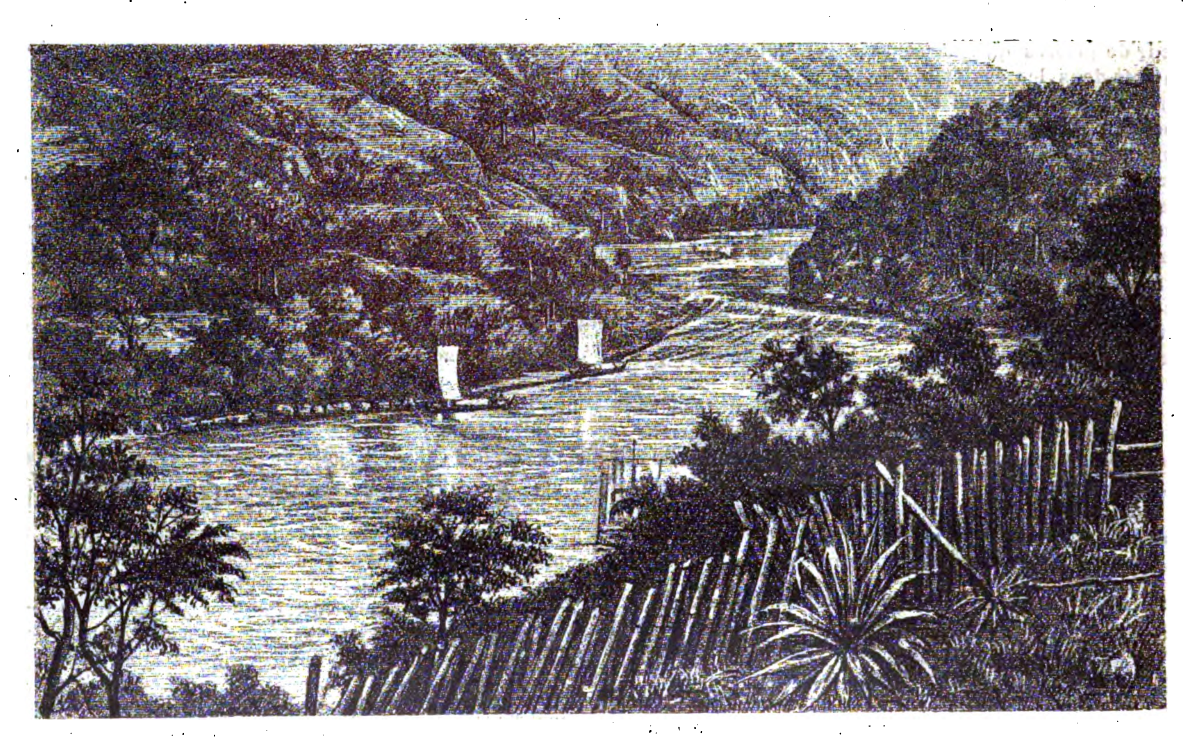
cela ne se connaît guère. Beaucoup d'enfants nous ont été apportés; ces pauvres petits êtres avaient déjà contracté le germe de la maladie; après quelques heures, ils s'en allaient joyeusement au ciel.

« Il y a quelque temps arrivait à l'hôpital un bon vieillard atteint du choléra. Le catéchiste se mit à l'instruire des principales vérités de la foi. L'impression que fit dans son âme cette lumière nouvelle tenait du miracle. Il ne respirait qu'après le Baptême et ne rêvait plus que d'aller au ciel. La mort approchant, le prêtre répandit sur son front l'eau sainte et lui donna le nom de Vincent. Il vécut encore un jour pendant lequel il faisait des projets sur la manière de se présenter devant le bon Dieu, et il disait, dans sa simplicité, que, pour le remercier de l'avoir conduit chez nous, il Lui paierait trois grands diners en arrivant au ciel, ne trouvant rien de mieux pour Lui témoigner sa reconnaissance.

« Un poitrinaire arriva dernièrement à l'hôpital. Il demanda le Baptême; mais, son instruction n'étant pas suffisante, il dut attendre cette grâce quelques jours. Il pleurait, craignant de mourir sans avoir reçu cette grande faveur qu'il obtint enfin.

« Un autre de nos malades avait un abcès au foie, trop avancé pour guérir. Le pauvre malheureux souffrait horriblement, ce qui le rendait intraitable; impossible de lui parler de religion. Les soins empressés de nos Sœurs le touchèrent tellement qu'il finit par accepter l'enseignement catholique et le baptême. Une heure après avoir reçu ce sacrement, il quittait cette terre.

« Pour chacun de nos chers malades, il y aurait une histoire intéressante à raconter; mais je dois me borner à ces trois exemples. Soixante-six de nos pensionnaires sont partis en ces derniers mois pour un monde meilleur; deux seulement ont résisté à la grâce. Ces nombreux élus qui doivent leur fin chrétienne aux aumônes des lecteurs des *Missions catholiques*, prient maintenant au ciel pour leurs bienfaiteurs. Cette pensée n'est-elle pas pour eux une bien douce récompense? »



TONKIN. — Le *Fleuve Rouge* a Long-Po; d'après une photographie envoyée par le R. P. Girod (voir le texte).

Une tournée dans la région située au N.-O. de Lao-Kay

Par M. GIROD

Des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire au Haut-Tonkin

Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas oublié les pittoresques et instructives notices dont M. Girod a prodigalement enrichi les précédents volumes de notre Bulletin, c'est-à-dire tous nos lecteurs, se réjouiront de voir sa signature réapparaître en tête d'un article. C'est dans la zône frontière mi-tonkinoise, mi-yunnanaise, que traverse le Fleuve-Rouge au Nord de Laokay qu'il va nous conduire. Le charme de ses récits est encore relevé par de nombreuses photographies dues à d'obligeantes communications de plusieurs officiers ses amis.

Depuis longtemps j'avais à cœur de faire une petite excursion apostolique dans l'intérieur de la région comprise entre Laokay et Long-Po, sur la rive droite du Fleuve Rouge, région montagneuse habitée par des populations de diverses races, bien plus Chinoises qu'Annamites.

En ma qualité d'aumônier militaire, je devais aussi une visite à mes vieilles connaissances de la 16e Compagnie du 4e bataillon de la Légion étrangère à Ba-Xat et à Muong-hum, sans laisser de côté, bien entendu, la Compagnie des Tirailleurs Tonkinois, qui se trouve aux avant-postes vers la frontière de Chine, à Tring-thuong et à Long-Po. L'arrivée du jeune confrère qui doit me succéder à Lao-Kay, me permit d'entrer en campagne le 31 octobre, juste à temps pour aller célébrer la fête de la Toussaint à Ba-Xat.

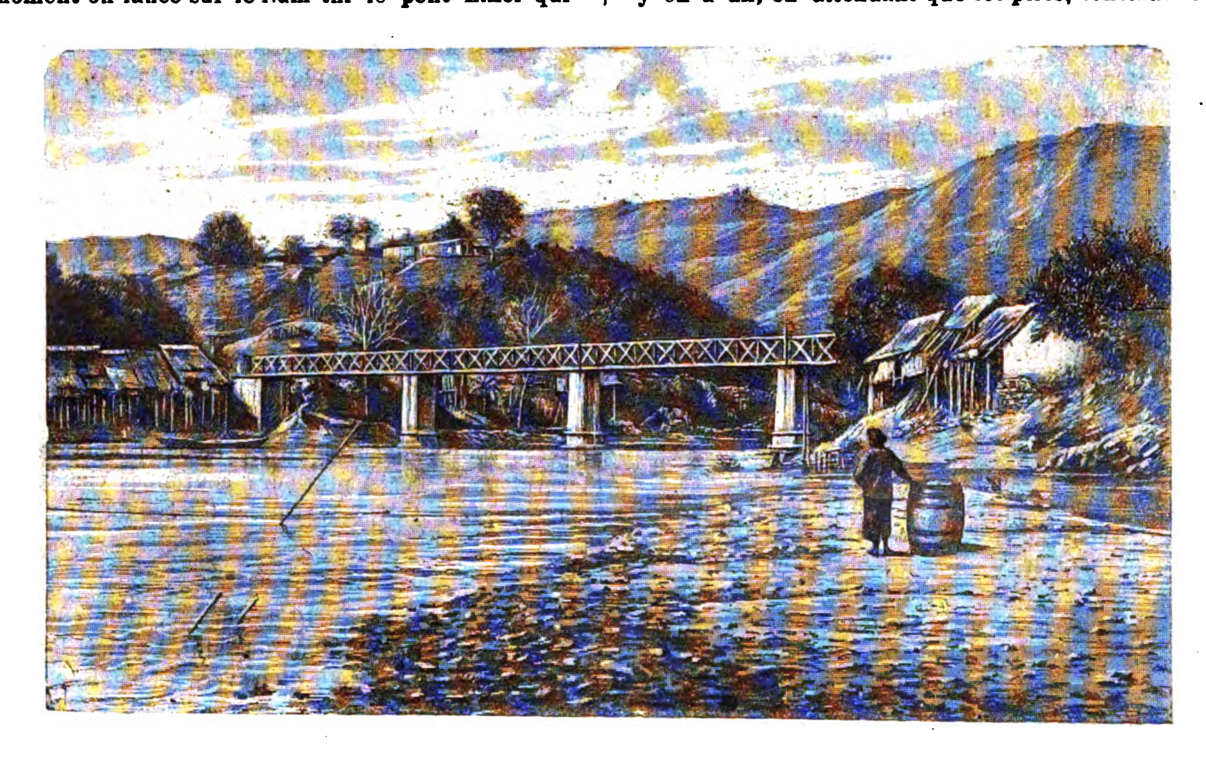
Oh! je n'ai pas à conter des aventures de haut vol et de palpitant intérêt, ni la prétention d'étudier en savant les quatre ou cinq races qui font de ce minime coin du globe un parquet de mosaïque ethnographique. Mais le capitaine de T... et les lieutenants D... et P... m'ont fait cadeau de si belles photographies que je ne puis résister au plaisir

de les faire passer sous les yeux des lecteurs des *Missions*, et comme elles ne sont pas en couleurs, il faut un peu de prose explicative.

Sans plus tarder, je selle mon vieux coursier; sur le dos de son camarade d'écurie, j'installe ma chapelle de campagne et, suivi de mon catéchiste monté sur un troisième bidet, ce jour dit, le 31 octobre, au matin, je m'ébranle en colonne mobile du côté de Ba-Xat où le capitaine de T... m'attend pour déjeûner à 11 heures. C'est dire que la distance à parcourir au pas ne dépasse pas 18 kilomètres.

Libre de toute inquiétude par derrière et par devant, je peux jeter un coup d'œil de l'autre côté du Fleuve Rouge sur le confluent du Nam-thi, rivière qui forme la frontière entre Lao-Kay et Song-Phong (Ho-Kéou), ville chinoise qui va devenir la tête de ligne du chemin de fer du Yun-nan. En ce moment on lance sur le Nam-thi le pont Eiffel qui servira de trait-d'union entre Tonkin et Chine, entre Hai-Phong et Yun-nan-sen, pourvu que Messieurs les Anglais, habitués à croquer les marrons tirés du feu par les autres ne nous jouent point encore quelques mauvais tours de leur façon en nous devançant sur les marchés de la Chine centrale. C'est probablement parce que nous voulons nous hâter de ce côté, que l'on ne s'occupe pas de relier Lao-Kay et Coc-Leu par une passerelle sur le Fleuve Rouge, et cependant il importe que les troupes de la même place puissent facilement communiquer entre elles. Les canons sont d'un côté du fleuve, et les munitions de l'autre... et ainsi de suite.

Allons, Coco, ne nous inquiétons pas de cela, et au petit trot jusqu'au Ngoi-San, arroyo assez fort qu'il faut traverser à gué... quand on peut... ou en radeau, quand il y en a un, en attendant que les piles, construites depuis trois ans, reçoivent enfin le pont en fer (système Eiffel toujours) qui a jadis existé à l'autre extrémité du Tonkin, sur la route de Lang-Son, et que les revirements administratifs ont à grands frais rapporté pièce par pièce, sans oublier la rouille, jusqu'à Lao-Kay. O ponts et chaussées!...



TONKIN. — Pont du Nam-Thi, inauguré le 15 janvier 1902 ; d'après une photographie du lieutenant B. (voir le texte).

Par bonheur, ce matin l'eau n'est pas trop haute : mon cheval n'en a que jusqu'au ventre et moi jusqu'aux genoux. Mais l'eau fraîche raffermit les pieds. Bientôt nous arrivons en face de Nhat-Son, premier village à gauche de la route, à 8 kilomètres au-dessus de Lao-Kay.

***

Voici le moment, sans descendre de cheval, de commencer notre petite étude sur les races qui peuplent l'ancien secteur de Ba-Xat, aujourd'hui subdivisé en deux parties administratives, Ba-Xat et Trinh-thuong. J'avertis une fois pour toutes que je m'aiderai pour cela de la Monographie du secteur faite par les officiers de la région, car ce n'est pas en quinze jours de promenade que je pourrais suffisamment me renseigner en interrogeant les indigènes.

La plus grande partie du Xa (commune) de Nhat-Son est occupée par des gens de race thaï, qu'on appelle aussi improprement Muong et Tho. Ils ne remontent pas plus au Nord.

Descendants des anciens maîtres de la haute région appelés Païs par les Chinois, et venus des rives du Ménam et du Mékong, les Thaïs se divisent en Thaïs blancs et Thaïs noirs. Ces derniers, parents des Laotiens et des Siamois, occupent tout le haut Tonkin et la vallée de la Rivière Noire. Les habitants de Nhat-Son, quoique Thaïs, ne sont ni Thaïs blancs ni Thaïs noirs : ils sont un mélange de sang chinois et de sang thaï. Ils s'habillent comme les Thaïs noirs, ils portent les cheveux comme les Thaïs blancs



CHINE.—Poste chinois de Long-Po, frontière du Yun-nan ; reproduction d'une photographie du lieutenant P.

et parlent le Chinois du Yun-nan. Puis, tandis que les Thaïs blancs et noirs emploient pour leur écriture des caractères alphabétiques, ceux du secteur de Ba-Xat ont recours aux caractères chinois avec la langue chinoise. Ils s'allient facilement avec les Chinois et les *Nhangs*. Les cases à Nhat-Son sont construites sur terre et non sur pilotis comme chez les Thaïs en général.

***

Continuons notre route et notre étude. Plus haut que Nhat-Son, nous traversons une grande plaine couverte de magnifiques rizières bientôt mûres, qui appartiennent au village de Ban-Qua, situé sur notre droite et habité par des *Nhangs*.

Cette race est venue de Chine et s'est installée dans la vallée du Fleuve Rouge de Lao-Kay à Long-Po. Les *Nhangs* portent le costume chinois. Ils habitent de préférence les points favorables au commerce, près des confluents où ils ont installé des marchés. Assez intrigants, ils cherchent à se rapprocher de l'Européen par intérêt. Ils ont employé les armes pour refouler les Thaïs vers le sud et s'emparer de leurs rizières. A l'heure actuelle, la paix règne entre ces races jadis ennemies.

Mais voilà assez d'études scientifiques pour notre première matinée, n'est-ce pas? Depuis trois heures, nous marchons dans une jolie vallée, très large, séparée du Fleuve Rouge par une ligne parallèle de hautes collines.

Laissant à gauche le village de Ban-Vien au pied des montagnes boisées, nous tournons brusquement à droite et, au sortir d'une petite gorge étroite, nous apercevons un carré touffu de grands bambous sur le sommet d'un mamelon qu'on devine à pic sur le Fleuve. C'est le poste de Ba-Xat. Avant d'y arriver, il nous faut encore prendre un bain de pieds forcé dans l'arroyo qui coule au pied du mamelon.

Le brave légionnaire qui monte la garde, baïonnette au canon, n'étant pas plus ennemi du goupillon que du petit verre, ne nous barrera pas le chemin. Du reste, voici le capitaine de T... qui appartient à une famille de preux chevaliers, dont l'un, sergent aux zouaves de Charrette en 1870, a eu l'honneur de tenir l'étendard du Sacré-Cœur à la bataille de Patay, après que ses trois premiers héroïques porteurs l'eurent arrosé de leur sang.

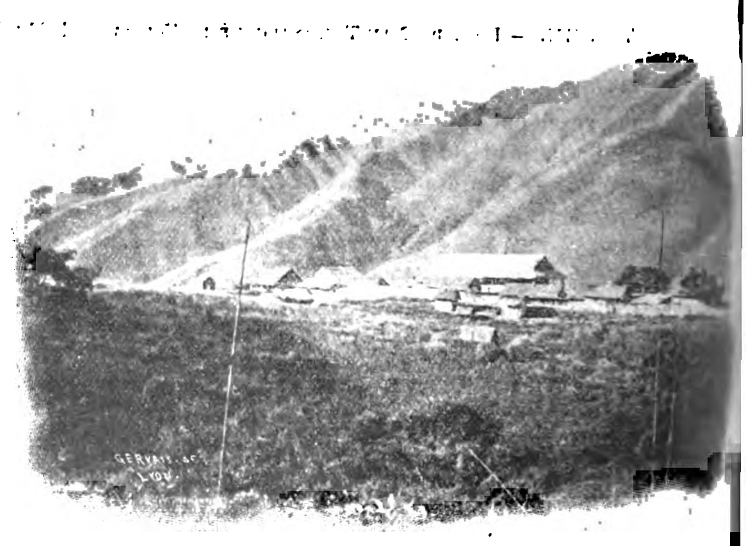
***

L'année dernière, j'ai déjà reçu l'hospitalité du capitaine de la 16e Compagnie, alors à Trinh-thuong, où se célèbre la fête de saint Martin, le vieil évêque patron et protecteur des Francs. Lui aussi fut quelque peu légionnaire en son jeune temps, et le signe de la Croix lui suffisait pour mettre en fuite les bataillons ennemis. Cette année, j'arrivais dix jours plus tôt, pour la fête de la grande armée du Ciel et pour la Commémoraison des défunts. A la Légion, on n'oublie pas les camarades qui ont déjà défilé la dernière parade : le culte des morts est ancré au cœur des survivants. Cela étant ainsi, les hommes de bonne volonté ne manquèrent pas pour préparer et orner le local qui devait servir la chapelle.

Personne ne s'entend mieux qu'un légionnaire à pareille besogne, avec des couvertures et ceintures de troupe, des épingles, du feuillage et des fleurs c'est bientôt fait. Chacun donne son coup de main, son coup de pouce... et aussi son coup de langue. Tout alla pour le mieux, et le matin de la Toussaint, personne ne manqua à la messe et au sermon. Je bénis plusieurs couronnes champêtres, qui, le soir, furent déposées sur les tombes du cimetière.

***

Toute la journée du 1er novembre, nous eûmes ce que l'on appelle un temps de Toussaint. La pluie tombait tristement sur les paillottes à travers les bambous qui pliaient



TONKIN.—Poste français de Long-Po, frontière du Tonkin ; reproduction d'une photographie du lieutenant P.

sous les rafales en balançant leurs têtes échevelées, funèbres comme des cyprès.

« — Avec ce temps, me disait le capitaine, il ne vous sera pas possible de partir pour Muong-hum ! »

Cela me gênerait énormément en dérangeant l'ordre de mes étapes réglées d'avance. Heureusement, à la tombée de la nuit, la pluie cessa et le ciel s'éclaircit tellement que, vers les 9 heures du soir, des étoiles pâlotes apparaissaient au firmament, et il faisait froid, signe de temps sec.

« — Puisque vous tenez absolument à partir, me conseilla le capitaine, arrangez-vous pour dire votre messe avant le réveil. Autrement vous aurez trop de peine pour arriver à Muong-hum ; ne comptez pas avoir beau chemin. »

Nous venions de nous souhaiter le bonsoir, quand le silence de la nuit fut troublé par un bruit étrange, lugubre et prolongé, suivi d'un coup de canon : c'était l'extinction des feux au camp chinois placé en face, de l'autre côté, sur la rive gauche du Fleuve Rouge. Sonnerie vraiment funèbre, mais remplaçant bien tristement les cloches de nos villages de France, qui, en cette nuit du 1er au 2 novembre, invitent les vivants à prier pour les trépassés.

Je récitai mon chapelet à cette intention, et je m'endormis en regrettant de ne pouvoir, le lendemain matin, célébrer



MADAGASCAR. — Membres de l'Union catholique de Tananarive ; reproduction d'une photographie. (voir p. 477).

solennellement l'Office de la Commémoraison des défunts.

En me levant avec le jour, je pus facilement m'arranger pour dire une messe basse dans la case où j'étais logé avec mon catéchiste.

Puisse en avoir profité l'âme d'un malheureux jeune homme, ingénieur des mines, qui, il y a deux ans, dans cette case, mit volontairement fin à ses jours ! Comme il ne mourut pas sur le coup, peut-être aura-t-il eu regret de son crime et crié pardon vers le Dieu des Miséricordes !

(*A suivre.*)

LA SITUATION ACTUELLE
AU
Vicariat central de Madagascar

Par le R. P. THOMAS, de la Compagnie de Jésus.

Le rapport suivant est une étude magistrale sur les débuts, les progrès prodigieux et les résultats de l'apostolat catholique dans la partie centrale de Madagascar. Cette vue d'ensemble donne une idée très nette des difficultés et des consolations que rencontre le missionnaire chez les Hovas, et engagera, nous l'espérons, nos lecteurs à seconder généreusement son ministère par leurs prières et leurs aumônes.

Défrichée à plusieurs reprises sur quelques points du rivage par nos missionnaires et nos colons, Madagascar était

en train de devenir une île anglaise et protestante, lorsqu'en 1847, l'évangélisation en fut confiée aux jésuites français de la province de Toulouse.

Quinze années se passèrent en longs travaux d'approche dans les petites îles voisines de la « Grande Terre » que fermait alors aux Européens la sauvage Ranavalona Ire. Deux essais tentés chez les tribus indépendantes des Sakalaves avaient échoué par la malveillance haineuse des protestants de Maurice. Echec providentiel, car la mort de Ranavalona (1862) allait permettre à tous les étrangers de pénétrer au cœur du pays, et il était urgent de concentrer les efforts sur les peuplades de l'intérieur destinées par leur organisation sociale, leur intelligence et leur goût pour la civilisation, à jouer un rôle prépondérant dans l'avenir de l'île.

Déjà le protestantisme anglais possédait, en Imerina, une grande influence. Seul pendant dix-huit ans, il avait, dès 1817, librement étendu ses œuvres autour de Tananarive. L'exil qui, en 1835, frappa les Européens, n'anéantit pas complètement le fruit de leurs travaux, et lorsque, vingt-sept ans plus tard, Madagascar leur fut rouvert, les pasteurs de Londres pouvaient assez compter sur la sympathie de leurs anciens élèves au pouvoir, pour être certains — malgré les prêtres catholiques, qui, cette fois, montaient avec eux — de devenir bientôt les maîtres. En effet, sept ans après (1869), le protestantisme devenait religion d'Etat. Toute une armée d'évangélistes et de prédicants indigènes se répandait dans les campagnes, organisant partout la « corvée » de la prière. Les statistiques de la London Missionary Society, en 1873, accusent l'existence de 801 postes, où se fait la bagatelle de 315.231 prêches, et leurs 531 écoles comptent déjà 16.584 élèves.

Malgré l'influence des *manamboninahitra* (possesseurs de fleur d'herbe, c'est-à-dire chefs) acquise au protestantisme et largement soldée par l'Angleterre, malgré la législation tracassière des écoles et la pénurie des ressources pécuniaires, la Mission catholique, néanmoins, soutint vaillamment le combat. Après trente ans d'efforts, elle occupait quatre cent quarante-trois postes, distribués dans tout le pays ; plus de vingt mille enfants passaient annuellement dans nos écoles; cent quarante mille Malgaches, c'est-à-dire le huitième au moins des populations de l'Imerina et du Betsileo suivaient assidûment les leçons de nos missionnaires. On était à la veille de la conquête. Les jésuites français, en faisant œuvre religieuse, avaient fait œuvre patriotique : une partie considérable du peuple que nous allions soumettre avait déjà puisé auprès de nous le respect et l'amour de la France ; nous avions ainsi préparé une base solide à l'œuvre de pacification qui devait illustrer le général Galliéni.

Le catholicisme, qui, malgré de continuelles entraves, avait pris sous le régime malgache l'extension que nous venons de dire, ne pouvait manquer de grandir rapidement sous l'ère de liberté qu'inaugura la France. Le travail devenant chaque jour plus abondant en Imerina et au Betsileo, nous devions renoncer à l'espoir d'évangéliser le reste de la grande île. Deux vicariats nouveaux furent donc créés, l'un à Majunga, l'autre à Fort-Dauphin : les Lazaristes, en prenant le Sud de l'île, rentrèrent dans l'héritage que saint Vincent de Paul leur avait légué au XVIIe siècle ; les Pères du Saint-Esprit, en joignant à leur mission de Nossi-Be le soin du nord de Madagascar, ne faisaient qu'élargir le premier champ de leur apostolat.

Tranquille sur l'avenir religieux des régions qu'elle avait dû délaisser jusqu'alors, mais qui ne pouvaient l'être plus longtemps, la Compagnie de Jésus avait encore dans le centre une lourde tâche à remplir.

Nous ne nous dissimulons pas que son œuvre présente encore bien des lacunes; mais il serait injuste aussi de ne pas reconnaître que des résultats très consolants ont été obtenus.

La mission et la colonie française.

Avant d'entrer dans l'exposé des œuvres catholiques auprès des indigènes, nous ne pouvons pas ne pas dire un mot des relations de la Mission catholique avec nos compatriotes que les progrès croissants de la colonisation attirent chaque année plus nombreux à Madagascar.

Par nature, le Français aime à rendre service sans regarder à la peine; mais loin de la patrie cet instinct généreux s'exalte et là où vous n'eussiez trouvé en France que bienveillante politesse, tout de suite vous rencontrez aux colonies le dévouement et l'amitié. Les *Etudes* ont dit le charme pénétrant d'une de ces relations intimes nouées dans les campagnes malgaches entre un brillant officier tombé au champ d'honneur et un jeune missionnaire épuisé avant l'âge par les labeurs excessifs de son apostolat. Jamais la Mission catholique n'oubliera ce qu'elle doit à nos compatriotes de France ou de la Réunion, à M. Laborde par exemple, pour ne citer que le plus illustre parmi les morts. Les missionnaires, chargés des lépreux, des indigents de Tananarive, pourraient raconter bien des traits touchants de générosité où s'allierait aux noms les plus connus celui des colons les plus obscurs. Les représentants de la France aussi nous ont donné bien des fois des marques de leur sympathie et, s'ils ne viennent plus revolver au poing défendre comme autrefois la construction de nos écoles, les Frères des écoles chrétiennes et les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny en particulier, n'ont qu'à se louer de leur concours généreux.

De son côté, la Mission catholique a été heureuse de reconnaître par ses services la bienveillance que la colonie française lui a toujours témoignée. Non contente en effet de lui fournir, en grand nombre, des jeunes gens suffisamment instruits et possédant très convenablement notre langue, elle n'a pas hésité à faire des sacrifices considérables en hommes et en argent pour offrir aux familles européennes un enseignement satisfaisant aux besoins intellectuels de toutes les conditions, bien certains de n'avoir jamais pour balancer les dépenses que l'intérêt général de nos compatriotes et les progrès facilités à la colonisation.

La mission et les Malgaches.

Mais si le Missionnaire est heureux de fournir aux Européens les secours de son ministère, on comprend toutefois que son œuvre principale est la conversion des infidèles.



MADAGASCAR CENTRAL. — LE R. P. GENIEYS ET QUELQUES ÉLÈVES EUROPÉENS DU COLLÈGE SAINT-MICHEL DE TANANARIVE ; reproduction d'une photographie.

53 sœurs de Saint-Joseph de Cluny, 7 Sœurs de la Providence de Corenc et 5 Sœurs franciscaines missionnaires de Marie.

***

Les paroisses organisées dès les premières années de la Mission sont aujourd'hui plus florissantes que jamais. Tamatave a dû agrandir sa vieille église de bois, bien peu digne par son aspect extérieur d'une ville qui ambitionne de détrôner Tananarive. Dans la vieille capitale, qui l'est sans doute encore pour longtemps, les deux églises de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Vincent de Paul, nouvellement créées, portent à 6 le nombre des paroisses. A part la cathédrale, beaucoup trop petite, il est vrai, dont l'architecture élégante fait honneur à la religion, les autres constructions aux murs de terre sont plutôt misérables et font pitié à côté des superbes temples protestants, dont une dizaine élèvent orgueilleusement leurs hautes nefs et leurs grands clochers de pierre.

et la création de chrétientés indigènes. A d'autres de garder les pays depuis longtemps conquis à l'Evangile ; lui, il est l'armée coloniale de l'Eglise et son rôle est d'étendre les frontières de la foi. Suivant la tactique éminemment rationnelle qui, dans l'expansion coloniale de la France en ces dernières années, a donné, à Madagascar comme au Soudan et au Tonkin, des résultats d'une rapidité surprenante, le missionnaire aussi fait « tache d'huile ». Aujourd'hui fortement établi sur un point, demain il en part et, d'un bond vigoureux, il emporte une position plus avancée, élargissant le cercle de son influence. Aussitôt l'organisation suit la conquête et prépare une nouvelle marche en avant. C'est ainsi qu'en partant de Tananarive bloquée par les rebelles, nos soldats, en cinq années d'efforts héroïques, ont, collines par collines et hameaux par hameaux, conquis un pays beaucoup plus vaste que la France. Si, après trente ans d'efforts, nos missionnaires, eux, n'ont pas dépassé les extrêmes frontières de l'Imerina et du Betsileo, c'est qu'ils n'ont jamais été plus de quelques dizaines, tandis que nos soldats étaient plusieurs milliers.

Actuellement la petite armée catholique aux ordres de son vieil évêque, Monseigneur Cazet, compte 54 prêtres, dont 4 appartiennent à la Congrégation des PP. de la Salette.

Œuvres des villes.

Tananarive, Fianarantsoa et Tamatave occupent 22 prêtres, auxquels il faut ajouter 11 scolastiques et 18 coadjuteurs de la Compagnie de Jésus, 41 Frères des écoles chrétiennes,

Mais, si l'église est pauvre, l'assiduité des chrétiens aux exercices de la paroisse est pour le missionnaire un grand sujet de consolation. Il faudrait voir avec quel intérêt grands et petits suivent le catéchisme public chaque dimanche, quelle émulation règne parmi les enfants que le prêtre interroge sous les yeux des parents fiers ou confus suivant la réponse de celui que la langue malgache nomme « la parcelle, la graisse de leur vie » !

***

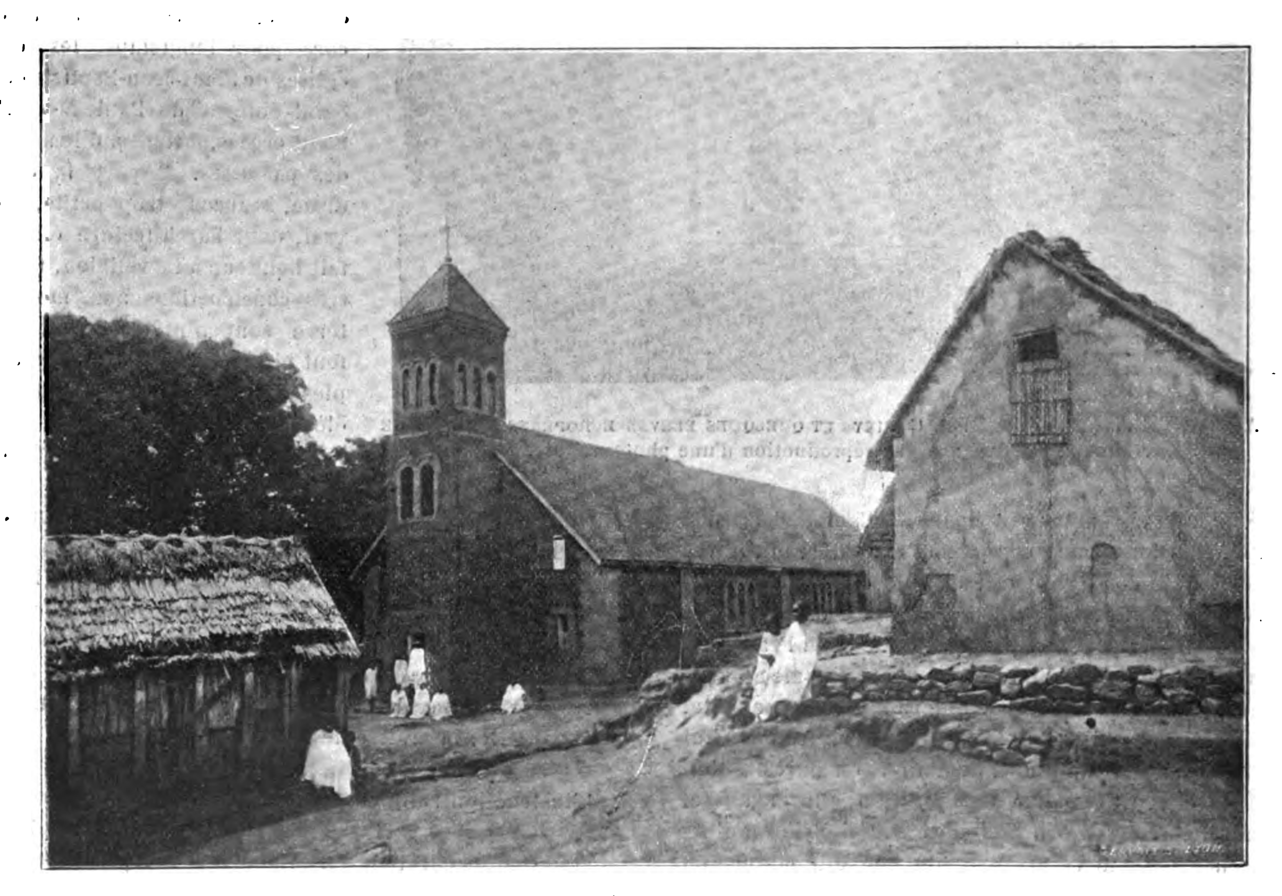
L'instruction religieuse est complétée par diverses congrégations qui se partagent l'élite de la communauté chrétienne (mères chrétiennes, enfants de Marie, congrégations de garçons chez les Frères). Les hommes les plus influents de la ville forment le Comité de l'Union catholique, fondé avant la première guerre. La Mission lui a dû deux fois son salut, car ce sont ses membres qui, pendant l'absence des missionnaires, ont soutenu toutes leurs œuvres, dont ils restent toujours les soutiens dévoués. A côté de chaque église se trouvent deux écoles : l'une de garçons confiée aux fils de saint Jean-Baptiste de la Salle, l'autre de filles dirigée par les vaillantes sœurs de Saint-Joseph de Cluny. La population totale des écoles de garcons s'élève au chiffre de 3.341 et occupe 41 frères ; les filles réparties en 11 écoles sont formées par 47 sœurs.

Outre leurs 10 écoles paroissiales, les Frères ont une école d'agriculture et une école professionnelle. Les Sœurs franciscaines sont chargées de la léproserie officielle et les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, avec les deux grands hôpitaux de Tananarive et de Tamatave, dirigent un ouvroir.

Les loisirs que le travail paroissial laisse à nos curés ne restent pas stériles. A Tamatave, par exemple, quand les confessions viennent à chômer, on monte sur un de ces petits voiliers qui font le cabotage le long de la grande île et l'on s'en va missionner un mois ou deux à la mode du vieux temps. Un peu de linge dans un sac, juste ce qu'il faut pour dire la messe, et vogue la galère ! On débarque à Vatomandry, à Mahanoro, à Mananjary... suivant le temps dont on dispose et l'on revient à pied distribuant le long de la route les secours de la foi aux nombreuses petites familles de colons que la fièvre décime près des lagunes du rivage. A Tananarive ou à Fianarantsoa, après une première messe célébrée au chant du coq, les plus solides vont en dire une deuxième dans quelque poste éloigné des campagnes qui jouissent si rarement du bonheur de l'entendre. D'autres écrivent les ouvrages malgaches les plus indispensables pour les chrétiens et les écoles ; c'est ainsi que le P. Callet écrivit ses précieuses chroniques ou que le P. Malzac a publié ses dictionnaires qui feraient honneur au travail d'un Bénédictin. Certains sont plus spécialement occupés à des études scientifiques, dont la valeur et l'utilité ont été consacrées par les plus flatteuses distinctions de nos académies. Les noms des PP. Colin et Roblet sont en particulier bien connus.

***

En dehors du ministère paroissial, une œuvre importante, encore dans la période d'organisation, occupe déjà un personnel considérable.



MADAGASCAR CENTRAL. — EGLISE EN BRIQUES D'AMBOHIMANAMBOLO, UNE DES PLUS BELLES ÉGLISES DE CAMPAGNE DE MADAGASCAR ; reproduction d'une photographie (voir le texte).

C'est le collège Saint-Michel de France fondé à Tananarive. Il répond à des exigences très variées par un double enseignement. L'enseignement classique et moderne fournit aux enfants européens le moyen de suivre leurs parents aux colonies, sans renoncer pour cela aux carrières libérales dont les examens universitaires ouvrent l'accès, et les enfants malgaches, en qui une éducation plus chrétienne à déposé le germe de la vocation sacerdotale, peuvent en s'asseyant sur les mêmes bancs prendre plus aisément avec la science nécessaire à l'état qu'ils ambitionnent ce cachet de bonne distinction qui devra recommander leur ministère. Mais la masse des enfants indigènes a besoin d'un enseignement plus adapté à leur condition; ils font une étude approfondie du français que couronne la dernière année une étude élémentaire de notre littérature ; le programme scientifique très étendu (algèbre, géométrie, trigonométrie; topographie et nivellement ; physique et chimie ; botanique et histoire naturelle) permet aux élèves d'aspirer à toutes les carrières que peut leur offrir la colonie. Un cours de comptabilité forme des employés pour nos commerçants; un cours théorique et pratique d'agriculture y prépare des auxiliaires précieux pour les exploitations agricoles; enfin une école professionnelle en voie de formation enseigne le travail du bois et du fer.

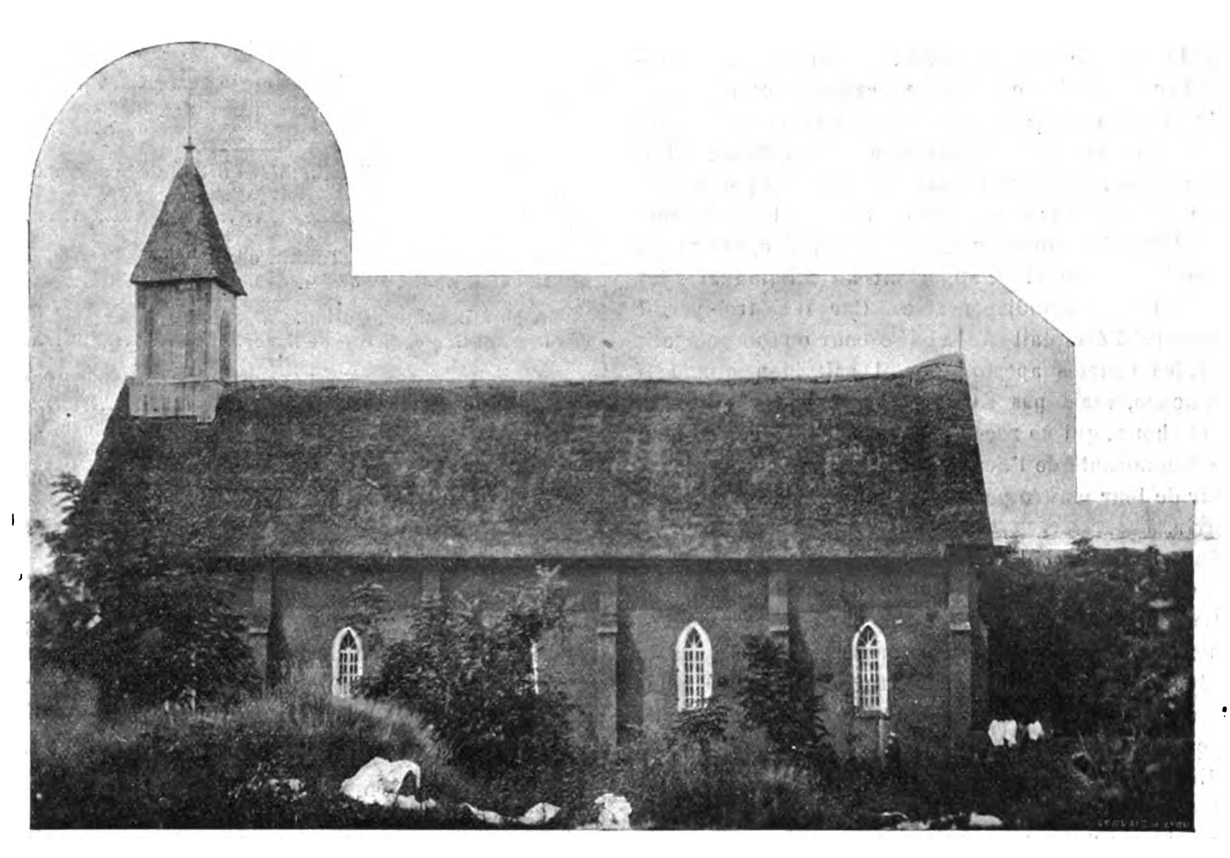
Evidemment l'étude de la religion occupe une place d'honneur au collège. Chaque jour, avant tout autre travail, trois quarts d'heure sont consacrés au catéchisme complété dans les classes supérieures par un véritable cours de théologie qui dure trois ans. Aussi les élèves de Saint-Michel se font-ils remarquer par la netteté et la fermeté de leurs convictions religieuses. C'est parmi eux que la mission recrute ses meilleurs instituteurs.

Œuvres des campagnes.

Mais la grande œuvre catholique au Vicariat central est dans les campagnes. Là, en effet, tandis que, dans les neuf paroisses urbaines, des missionnaires déjà avancés en âge et épuisés par de longs travaux sous les tropiques, suffisent néanmoins à tous les besoins du ministère, les missionnaires les plus jeunes et les plus ardents à la lutte n'arrivent jamais à faire face qu'à la minime partie des besoins spirituels de leur immense district. Pour ne mentionner, par exemple, qu'un seul des multiples objets de leurs sollicitudes, chacun d'entr'eux a dans ses écoles un nombre moyen d'enfants supérieur de plusieurs centaines à celui que se partagent dans les villes les 41 Frères des Ecoles chrétiennes et leurs 38 auxiliaires.

***

Les districts ou paroisses rurales, au nombre de 24, se répartissent à peu près également entre l'Imerina et le Betsileo, au milieu d'une population dont la densité, plus grande que dans tout le reste de l'île, oscille entre 15 et 60 habitants par kilomètre carré.



MADAGASCAR CENTRAL. — UNE ÉGLISE DU DISTRICT DU R. P. GAUCHEY (murs de terre et toit de chaume); reproduction d'une photographie (voir le texte).

Les chefs-lieux de district les plus éloignés sont à une ou deux journées de marche de Tananarive et de Fianarantsoa.

Autour de chacun d'eux se groupe, en moyenne, une soixantaine de postes secondaires dont les écoles et les églises réunissent la population des hameaux voisins. L'étendue moyenne d'un district est à peu près de 3.000 kilomètres carrés ou de la moitié d'un département.

Le missionnaire réside habituellement dans son poste central. C'est là que sont ses œuvres générales; il y a aussi une demeure un peu plus confortable. Oh ! le luxe pourtant n'y va pas loin. Tandis que le pasteur anglais ou l'austère calviniste se crée souvent un petit cottage où il essaie de faire revivre pour sa famille les charmes lointains du pays natal, le prêtre catholique se contente de deux ou trois modestes appartements adossés à son église. Souvent leurs murs de terre se lézardent et, en attendant que le prêtre pétrisse de ses mains la boue pour fermer les crevasses, le vent endiablé qui souffle sur ces hauts plateaux réjouira, en s'y engouffrant, de ses airs monotones les veillées de l'apôtre, tandis que, dans les nuits d'orage, les briques un peu vieilles du toit, s'acquittant mal de leur fonction, l'obligeront — c'est de l'histoire — à dormir sous un parapluie.

Le plancher, fait, à la mode du pays, de bambous recouvert d'argile, saupoudre de poussière livres, meubles et visiteurs tandis que *Toto* fait au-dessus la cuisine. La cui-

sine ! Que ce nom n'aille pas vous faire imaginer un fourneau aux cuivres reluisants, ni une batterie savamment organisée pour préparer des festins de noces. Dans un coin, la couche de terre qui forme le parquet a été rendue plus épaisse. Trois pierres soutiendront la marmite de terre, que chauffent en guise de bois quelques poignées d'herbes coupées sur les collines. De cheminée, n'en cherchez pas ; la fumée n'est pas si grande dame qu'elle ne puisse sortir par où entrent l'air et la radieuse lumière des tropiques. Au reste, le Malgache lui doit de ne pas voir sa maisonnette obscure rendue inhabitable par les terribles propagateurs de la fièvre, les moustiques ; et dans la tribu des Bara, par exemple, loin d'être importuné de sa présence, on installe son lit juste au-dessus du foyer où l'on brûle toute la nuit des herbes humides. Du fond d'une vieille armoire où fusionnent fraternellement bouteilles, pots de graisse, assiettes ébréchées, fourchettes édentées, casserole et marmite, *Totokely* tire un reste de filet acheté depuis quatre ou cinq jours au marché hebdomadaire de la région ; s'il le prévoit trop dur, quelques vigoureux coups de poing l'auront vite assoupli sur son genou devenu un hâchoir pour la circonstance. Heureusement, chaque semaine, une caisse arrive de la grande ville, apportant au missionnaire les provisions les plus indispensables. Car il se tromperait grandement s'il comptait sur sa basse-cour ou son potager ; en effet, les courses apostoliques, il sait bien quand il les commence, mais pas souvent quand il les finira et... poules et choux, qui ne reçoivent pas à temps le grain ou l'ondée bienfaisante de l'arrosoir, n'attendent pas toujours le retour de leur maître pour lui demander la permission de mourir.

Mais aussi va-t-on si loin pour chercher le confortable ? Pourvu que le missionnaire trouve des âmes, il est heureux. Ce bonheur ne lui manque pas dans les campagnes de l'Imerina et du Betsileo. Les dernières statistiques de la mission évaluent en effet son troupeau à 14.000 âmes (chrétiens ou catéchumènes). Ce chiffre montre que, sans s'occuper de la conversion des payens constituant encore la moitié de la population, le missionnaire a déjà plus de travail qu'il n'en peut accomplir. Quel est le prêtre de France qui pourrait porter seul le fardeau d'une telle paroisse dispersée par petits groupes sur l'étendue d'un demi-département ? Ce qui augmente la difficulté, c'est que près de 9.000 sur 14.000 sont encore catéchumènes et exigent une instruction plus soignée qui les prépare au baptême.

Cette instruction est donnée dans les postes secondaires par les instituteurs qui sont en même temps catéchistes et au chef-lieu du district par le missionnaire en personne. Tous les dimanches et plusieurs fois par semaine, les futurs néophytes se réunissent à l'église ou à l'école pour s'y instruire des mystères de la religion et des devoirs du chrétien. Lorsque, dans une région de son district, l'instruction est jugée suffisante, le missionnaire s'y transporte et, par les exercices d'une mission de huit ou quinze jours, les prépare plus directement à la réception du baptême et de l'Eucharistie. Il a ainsi la consolation, chaque mois, de baptiser une quarantaine d'infidèles. A ce travail s'ajoute une moyenne de 12 à 15 confessions par jour.

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Pour les missions nécessiteuses (M. Douspis, Kouang-Tong).

Divers anonymes de Lyon, en l'honneur de saint Antoine de Padoue .... 240 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Sabbagh, archevêque chaldéen de Diarbekir).

Au nom de Mlle Angélique Cramoisy, du diocèse de St-Dié .... 50 »
M. l'abbé Chaumet, de Paray-le-Monial .... 5 »
Un prêtre du diocèse de Grenoble .... 100 »

Pour les missions de Terre-Sainte (Sœur Sion).

Anonyme de Paris, demande de prières spéciales .... 20 »

A M. Girard, pour la construction du petit séminaire d'An-Ninh, près Hué (Cochinchine septentrionale).

Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle .... 500 »

A. M. Allys, à Phu-Cam, pour la chapelle et la statue du B. martyr Paul Buong (Cochinchine septentrionale).

Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle .... 200 »

A M. Perreaux, Cochinchine orientale, pour élever une église dans son district.

Mlle de L., Toulouse .... 5 »

A M. Chevènement, Tonkin occidental.

M. l'abbé André, du diocèse de Besançon 500

A Mgr Benziger, Quilon.

Bernard Emile, diocèse de Nancy .... 5 »

Au R. P. de Munagorri (Tonkin central).

Anonyme de Lécouse, diocèse de Rennes .... 3 »

A Sœur Archenault, Tché-Kiang.

Anonyme de Lécousse, diocèse de Rennes .... 3 »

Pour M. Séguret, Kouang-si.

Mlle Marie Gablzin, diocèse de Rodez, demande de prières .... 100 »

A Mgr Dartois, pour la construction de l'église de Ouidah (Dahomey).

Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle .... 500 »

Au R. P. Julien de Mamers, capucin (Gallas).

Mme la comtetesse et Mlle Marie de la Selle .... 500 »

Pour le rachat d'esclaves au Tanganika.

Anonyme du diocèse de Tarbes .... 3 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour l'entretien d'un lépreux.

En reconnaissance à saint Antoine de Padoue, avec demande de prières spéciales, diocèse de Toulouse .... 17 »
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, grâces obtenues par sa puissante intercession, diocèse de Valence .... 25 »

A Mgr de Cormont, Martinique.

M. Al. Maës, de Clichy, diocèse de Paris .... 100 »

Aux Révérends Pères Dominicains de Cienfugos (Cuba) pour le baptême d'un petit garçon en bas âge sous le nom de Jacques.

Anonyme de Carcassonne .... 20 »

Au R. P. de Marzan (Fidji).

Anonyme de Lécousse, diocèse de Rennes .... 2 »

Pour les missions des Pères Maristes (Nouvelles-Hébrides).

M. Louis Danet, du diocèse de Soissons .... 9 »

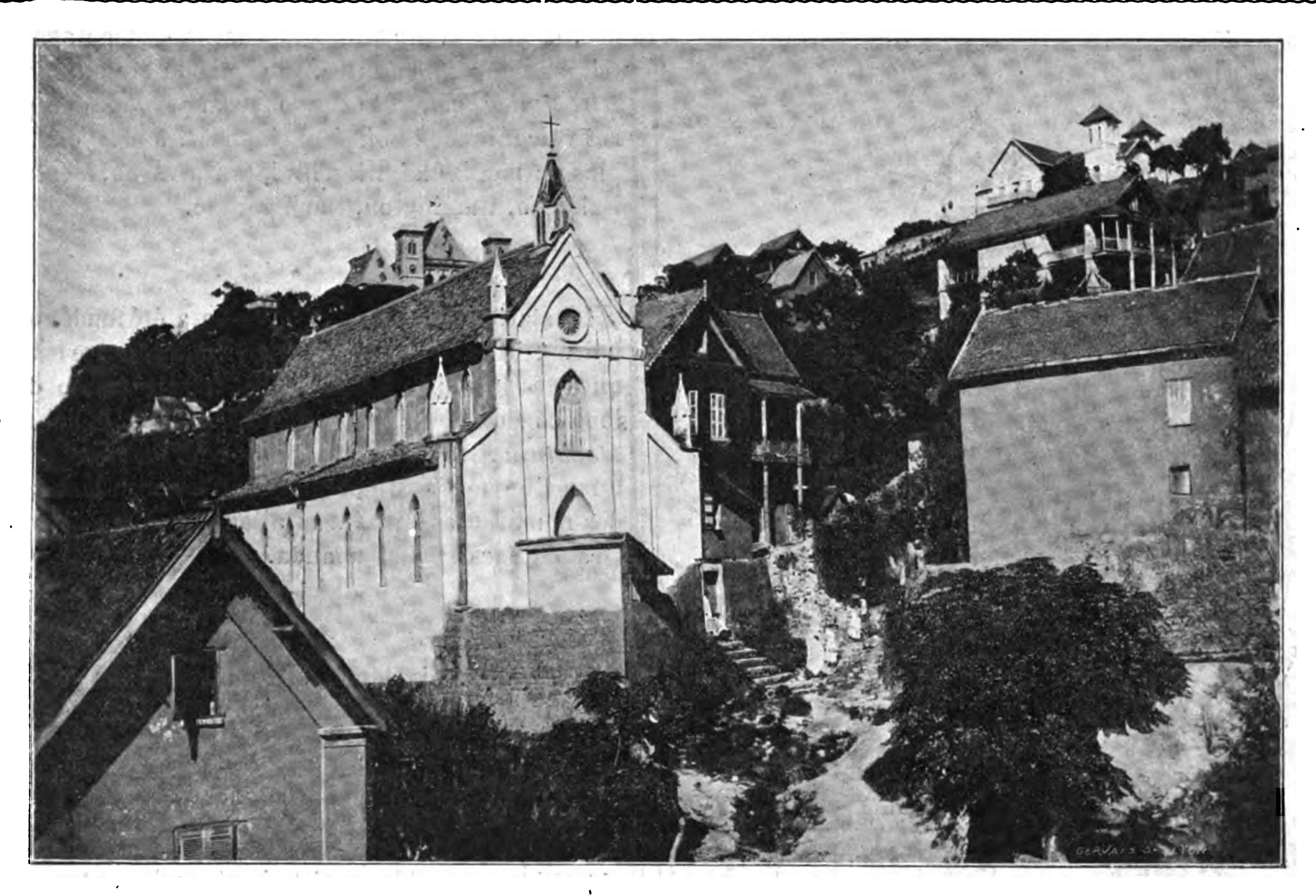
Pour les *Missions catholiques* et la « Carte-Prime. »

M. l'abbé Maillard, 5 fr. Anonyme du diocèse de Soissons, 10 fr.

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



MADAGASCAR CENTRAL. — ÉGLISE EN TERRE DE N.-D. DU SACRÉ-CŒUR DANS LE QUARTIER D'AMBAVAHADIMITAFO, A TANANARIVE ; reproduction d'une photographie (voir p. 490).

CORRESPONDANCE

ZANGUEBAR SEPTENTRIONAL

Une nouvelle Mission au Kikouyou.

A l'ombre du sanctuaire vénéré de la *Consolata*, de Turin, s'est formé récemment, sous l'inspiration et la direction de M. le chanoine Allamans, un nouvel institut de missionnaires, désireux de se vouer à l'évangélisation des Noirs d'Afrique. Les Pères de la Congrégation du Saint-Esprit ont été heureux de les accueillir, avec l'approbation de la Propagande, dans leur Mission du Zanguebar : les ouvriers évangéliques ne seront jamais trop nombreux dans ce champ si vaste du Père de famille. Mgr Allgeyer leur a offert un poste, choisi dans l'une des plus belles parties de son vicariat apostolique et il a voulu aller lui-même les y installer, avec l'un de ses missionnaires, le R. P. Hémery. C'est le récit intéressant de cette nouvelle fondation que nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs.

LETTRE DU R. P. HÉMERY, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

Naïrobi, 18 juillet 1902.

Au Kikouyou, comme partout ailleurs, les missionnaires continuent leur marche en avant. La station de Saint-Austin, à Naïrobi, date de la fin de l'année 1899. A peine sortait-elle de terre, que Mgr Allgeyer, vicaire apostolique, désireux de porter au plus tôt la bonne nouvelle de l'Evangile aux nombreuses populations confiées à son zèle, et enchanté, d'ailleurs, du climat et des habitants de ce haut plateau, songeait à de nouvelles fondations au pays du Kikouyou.

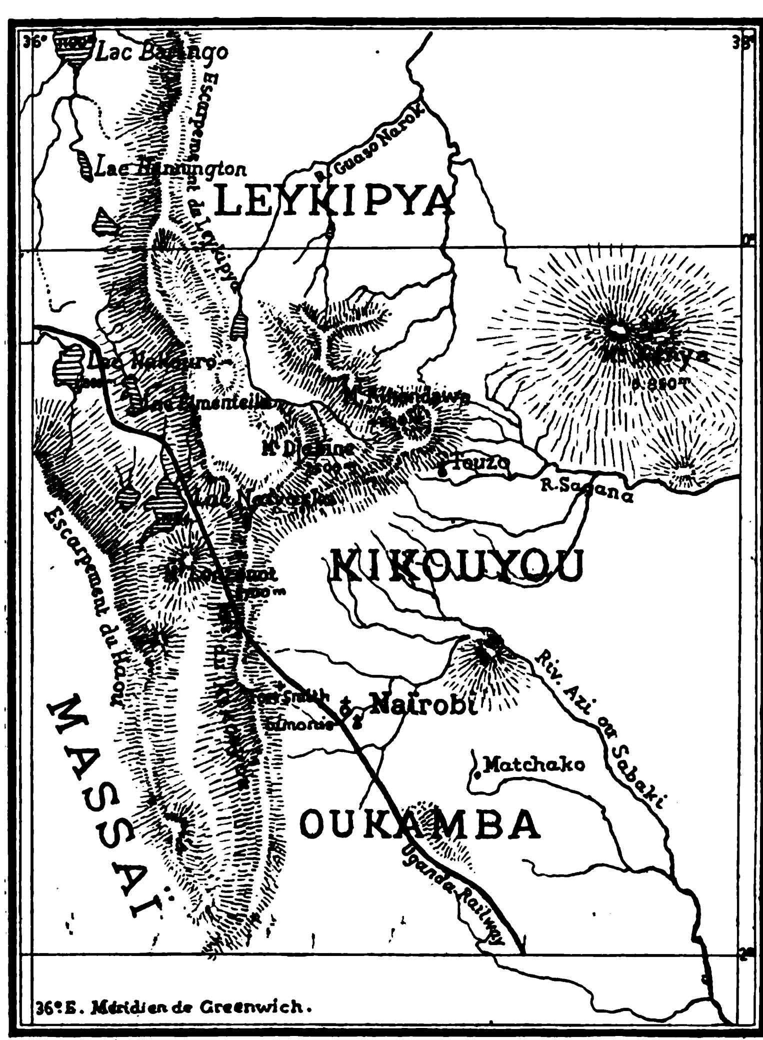
Or, au mois de juin de cette année, arrivaient en gare de Naïrobi, quatre missionnaires de l'Institut de la *Consolata* de Turin, qui nous avaient demandé de venir partager notre apostolat. Après avoir passé une semaine à la mission de Simonis-Naïrobi, après avoir discuté sur l'emplacement de la nouvelle station à fonder et le meilleur chemin pour s'y rendre, Monseigneur opta pour l'endroit dit Touzo, où se trouve un chef du nom de Karolé, très bien disposé en notre faveur.

***

Le 20 juin, la caravane s'ébranla par la voie de Naïvasha, en route vers l'inconnu !

Le 21 au soir, nous étions à Naïvasha, où se trouve une station du gouvernement, avec un sous-commissaire, un officier de district et une cinquantaine de soldats indigènes.

La station militaire, située à 1.800 mètres au-dessus du niveau de la mer, est encadrée d'une ceinture



Carte de la région du Kikouyou (Haut-Zanguebar).

de collines aux roches volcaniques, où paraissent, ça et là, d'énormes cratères aux gueules menaçantes.

A en juger par les profondes crevasses encore apparentes sur les flancs de ces montagnes, et la poussière de cendre dont est couverte une partie de la plaine environnante, les dernières éruptions de ces volcans ne datent pas de très longtemps.

***

De la partie supérieure du fort, le panorama est splendide. A gauche, le cratère de Longonot, mesurant plusieurs centaines de mètres de profondeur, avec des rochers à pente si abrupte, qu'un touriste anglais qui avait osé descendre, fut forcé d'y passer la nuit : il ne put en sortir, le lendemain, hissé à l'aide d'une corde, qu'au prix de mille dangers, le corps couvert de sang et de meurtrissures.

En face, un lac de toute beauté, où s'ébattent joyeusement des milliers d'oiseaux de toute nuance et de toute dimension. A droite, la grande plaine, bordée, d'un côté, par la longue chaîne de montagnes du Kikouyou, et, de l'autre, par celle du Maou : c'est la *Rift Valley*, couverte sur tout son parcours de pierres volcaniques et où s'échelonnent, à des distances plus ou moins éloignées, les lacs Naïvasha, Mentouta, Nakouro, Hamington, Baringo, etc.

***

La station militaire de Naïvasha a été fondée originairement pour protéger les voyageurs contre les attaques des terribles Massaï. Elle faisait partie de ce long cordon de postes militaires, établis le long du *Mackinnon-Road*, à quatre ou cinq journées de distance l'un de l'autre et chargés d'assurer la sécurité des nombreuses caravanes allant de Mombassa aux Grands Lacs et à l'Ouganda.

***

Vu le mauvais temps et le manque de porteurs, nous fûmes obligés d'attendre près d'une semaine sur cette plaine desséchée, où les journées sont chaudes (30° à 35°) et les nuits très froides (5° à 8°).

Enfin le 26, au matin, nous eûmes un nombre suffisant de porteurs (une trentaine) pour prendre les objets indispensables, quitte à laisser les autres charges que nous confiâmes à un marchand hindou du fort Naïvasha.

***

La première journée de marche est une vraie promenade d'agrément. On traverse, par un chemin large et droit, une grande forêt d'arbres élancés, ressemblant à s'y méprendre aux sapins d'Europe. A la première colline, l'attention est attirée par un amas de pierres de différentes dimensions, placées au beau milieu du chemin et avec dessein, car chaque indigène qui passe y jette respectueusement un nouveau caillou, en ajoutant une invocation où je pus distinguer qu'il s'agissait des mânes des ancêtres.

Je demandai l'explication de la cérémonie : il me fut répondu que là avait vécu et était enterrée une femme célèbre, qui avait commandé autrefois aux Massaï et aux Kikouyous. Ayant trop favorisé, tantôt les uns, tantôt les autres, elle avait été la cause de rivalités et de guerres sanglantes entre les deux tribus. Depuis ce temps-là, les Massaï et les Kikouyous sont des ennemis irréconciliables.

***

La première halte de la caravane a lieu dans les environs d'un torrent, dont les eaux, grossies sans doute démesurément durant la saison des pluies, ont

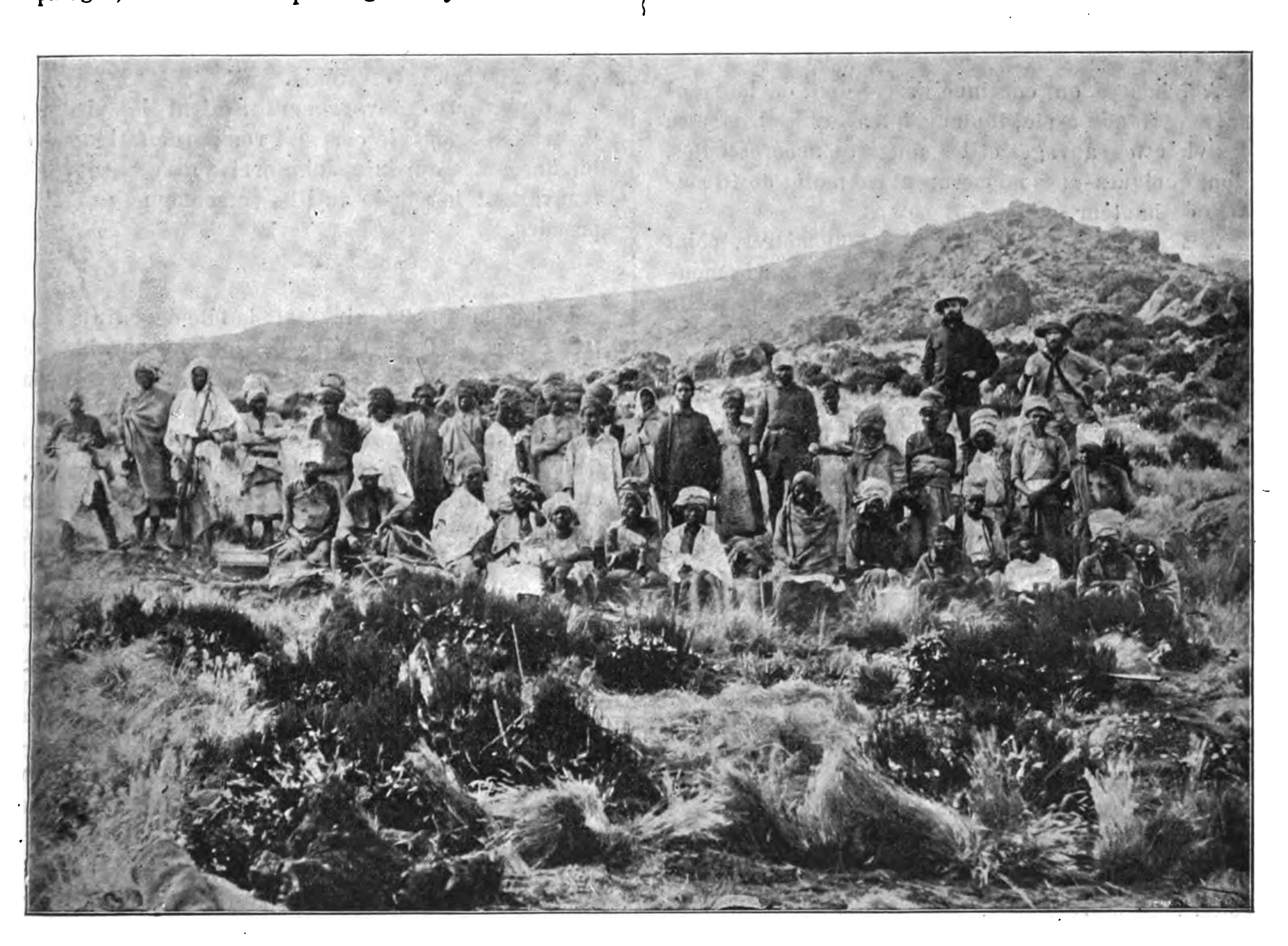
fait d'énormes anfractuosités dans les flancs des rochers qui bordent les deux rives. C'est un abri naturel, où les indigènes se réfugient, la nuit, pour se protéger contre les intempéries de l'air et la dent des hyènes et des tigres.

*
* *

Le lendemain, nous traversons une plaine dénudée, où les troupeaux des Massaï, très nombreux dans ces parages, trouvent des pâturages toujours verts. A midi, commence l'ascension de la montagne dite Djabine. Il faut se frayer un passage à travers une forêt de bambous, par des chemins crevassés, boueux, glissants, où l'on est toujours obligé de prendre garde de ne pas retomber en arrière plus vite qu'on ne s'est porté en avant...

*
* *

A 6 heures du soir, on campe dans une clairière, sur le sommet d'une colline, à une altitude d'environ 2.500 mètres. A 7 heures, le thermomètre marque déjà 5°. Que sera-ce demain matin? Chacun est en quête de nouvelles couvertures.



ZANGUEBAR SEPTENTRIONAL. — La caravane du Kikouyou a 3500 mètres d'altitude (sous l'Equateur) ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Hémery (voir p. 484).

« — Des couvertures ! dit le procureur, le P. Perlo, je n'en ai pris qu'une douzaine, et encore ne sontelles pas de première qualité. Tout le monde disait que, pour aller en Afrique, je me chargeais de trop de choses. On m'a bien parlé de moustiques et de moustiquaires, de chaleur et de transpiration ; mais de froid, de couvertures, jamais ! »

Après avoir soupé d'une cuisse de mouton, arrosée d'une tasse de thé, on rassemble du bois mort, on allume une dizaine de feux, autour desquels les indigènes s'allongent pour passer la nuit, couchés sur leurs charges. Puis, chacun s'enroule dans ses couvertures.

Au bout de deux heures, Mgr Allgeyer avait les pieds gelés, le P. Perlo réclamait un bonnet de nuit, le P. Gays toussait, les deux Frères se plaignaient d'un rhume, et tous de tomber à bras raccourcis sur moi, qui, avec mes deux ans de Kikouyou, devais avoir l'expérience du pays et avertir les voya-

geurs du climat rigoureux de la montagne, de la manière de le braver, etc.

Là-dessus, je rassemble tous les habits disponibles, pour les étendre sur le lit de Sa Grandeur, avec une malle par dessus; les Pères se coiffent d'une serviette; les Frères coupent des bambous pour les placer sur leurs lits; puis, toussant, crachant, maudissant le froid d'Afrique, chacun attend anxieusement que le jour paraisse, afin de regagner un peu de chaleur dans une marche forcée. Le matin, le thermomètre marque 1° au-dessus de 0.

***

A 7 heures, on continue l'ascension de la montagne, presque à pic, toujours à travers les bambous, les violettes sauvages et les fougères arborescentes, dont quelques-unes ne mesurent pas moins de 10 mètres de hauteur.

A 11 heures, nous étions à 3.500 mètres, point le plus élevé que nous devions atteindre sur la montagne Kinandarwa, haute d'environ 4.200. A cette altitude, les bambous ont cessé. Seuls quelques arbres rabougris, couverts de mousse et de lichen, végétent péniblement dans ces régions froides où la brume glaciale qui vous enveloppe, empêche de voir à dix pas au-dessous de vos pieds (*V. la grav. p.*483).

Je montais gaillardement les derniers escarpements, poussant devant moi les porteurs attardés, quand tout à coup trois ou quatre boules de neige, lancées avec force, vinrent s'aplatir sur mon casque au risque de me pocher un œil. C'était, sans doute, le P. Perlo — ou peut-être Mgr Allgeyer — qui bombardait l'arrière-garde. Mais, dès que j'eus grimpé en haut, ce fut à mon tour, et, sur le versant opposé, mes boules de neige allaient facilement s'aplatir, tantôt sur le dos épiscopal, tantôt sur la caisse d'un porteur, tantôt sur le casque arrondi du P. Perlo. Ce fut un sauve-qui-peut général !

Il faut dire que la neige, à cette hauteur, ne se trouve que dans les crevasses de la montagne, où le soleil ne pénètre jamais.

***

S'il est pénible de monter, il est plus dangereux de descendre, surtout quand le chemin est à pic, labouré par les eaux fluviales, humide, glissant, comme celui qui descend à Touzo.

« — J'ai, disait Monseigneur, passé par bien des fondrières à travers les montagnes du Taïta, qui sont passablement raides, à travers les montagnes du Kilima-Ndjaro, coupées de vallées profondes et de collines abruptes ; mais tout cela, vraiment, ce n'était que jeu d'enfants en comparaison. Je n'aurais jamais pensé qu'il y eût des chemins pareils ! »

D'ailleurs, pour s'en convaincre, il n'y avait qu'à examiner l'accoutrement de chaque voyageur. Monseigneur avait une paire de souliers tellement éventrés qu'il fut contraint de marcher nu pieds, pendant plus de cinq heures ; tous les habits étaient en lambeaux, couverts de mousse et de boue ; les chapeaux, à force de rouler par terre, étaient dans un état si lamentable, qu'une vieille femme refusa net celui dont le P. Perlo voulut aimablement la gratifier, une fois arrivé à destination.

Le 28 juin, à la nuit tombante, la caravane atteignit enfin Touzo, l'endroit proposé pour la nouvelle mission. Ce pays est situé à deux journées de marche environ de la base du Kénia.

La plupart des voyageurs avaient les pieds si meurtris et tout le corps si rompu de fatigue que lorsque notre cuisinier John arriva avec sa soupe, il trouva tout le monde au lit ; personne ne put rien prendre.

***

Le lendemain, 29 juin, était la fête des saints apôtres Pierre et Paul. C'est en ce jour mémorable que se fit l'ouverture de la mission de Notre Dame de la *Consolata*, à Touzo (Kikouyou).

Un sommeil réparateur avait rendu chacun de nous frais et dispos. Le matin, à la messe de Monseigneur, on chanta un *Magnificat*, pour mettre la fondation sous la protection de la Sainte Vierge, puis un *Te Deum*, pour rendre des actions de grâces à Dieu qui nous avait accordé un voyage sans trop d'accidents.

On se met ensuite à l'œuvre, pour déballer, déclouer et disposer chaque chose à sa place. Deux ou trois coups de fusil, tirés en l'air, proclament aux quatre coins de la montagne que des Européens sont arrivés dans le pays. De prime abord, les indigènes sont quelque peu méfiants ; nous en savons bien vite la cause : une année auparavant, dans ce même endroit, vivait un Ecossais, du nom de Boyce, qui, sous prétexte d'acheter de l'ivoire, les avait volés, pillés, razziés, terrorisés, jusqu'à ce que le gouvernement, renseigné sur ses méfaits, lui eût signifié de sortir au plus tôt du *British-East-Africa*. Sa maison, couverte en paille, se trouve encore là, assez bien conservée. Elle sera pour nous d'une grande utilité, dans les commencements.

***

Quand on connut le motif qui nous amenait, quand on vit que nous n'avions ni fouets, ni soldats, quand surtout les porteurs qui avaient, quatre jours durant, vécu côte à côte avec nous, eurent répandu le bruit que nous étions justes pour le salaire, bons pour tous, que nous parlions le kikouyou et que nous allions rester là pour instruire les gens, leur apprendre la

parole de Dieu, alors ce fut une procession continuelle à notre camp.

Les femmes nous apportaient du bois de chauffage, des haricots, des patates; les hommes arrivaient avec des moutons et du *tembo* (liqueur du pays); tous les enfants, à deux lieues à la ronde, venaient proposer leur assistance pour mille petits services dont a besoin une communauté naissante.

Le 30 juin, une danse générale des jeunes gens et jeunes filles fêta l'arrivée des *Andu wa Ngayi* (hommes de Dieu) qui apparaissaient, pour la première fois, dans ce coin perdu de l'Afrique orientale.

***

Deux Pères parcoururent le pays en tous sens durant deux journées, pour chercher un emplacement définitif dans l'endroit le plus central, à proximité de l'eau et du bois...

Tout bien considéré, il fut déclaré que l'emplacement choisi autrefois par sir Boyce, convenait le mieux. Tous les avantages y sont réunis : population nombreuse, villages rapprochés, proximité du chef, eau excellente, que l'on pourrait amener facilement par un canal sur la colline où sera bâtie la mission.

Le chef Karolé est en ce moment absent : il prend part aux fêtes du couronnement du roi Edouard. Force nous est d'attendre son retour pour régler la question d'acquisition du terrain.

Plus tard, une nouvelle mission sera fondée à *Teto*, chez le chef Wagnombé ; elle sera le chemin naturel pour parvenir au pays des Gallas, au nord du Kénia. *Fiat* !

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués à Liverpool, le 4 octobre 1902 pour le Bénin, le R. P. Gibbons; pour le Haut-Niger : les RR. PP. Libs, Bannwarth Clément, et Butler. — Se sont embarqués à Marseille le 5 octobre 1902, pour le Benin les RR. PP. Freyburger, Terrien, Dollinger et Hamers, et les sœurs Valérien, Félicissime et Agathon; pour la Côte-d'Or : les RR. PP. Dumoulin et Mutschler et la sœur Julie ; pour la Côte d'Ivoire : les RR. PP. Vacheret, Devirat, Koch, Schmidt, Wœrth et le Frère Théodore ; pour le Dahomey : les Sœurs Théonas et Valère. Ces missionnaires et ces religieuses appartiennent a la société des Missions Africaines de Lyon.

— S'embarqueront, le 19 octobre, pour Galle (Ceylan), les RR. PP. Jean Schaefer, Charles Dupont, et le Frère coadjuteur Achille Roelstraete. — Pour Calcutta, les scolastiques Joseph Gilles, Léon Cadow, Maurice Stas de Richelle, et Henri Van Eesbeeck. — S'embarqueront, le 18 novembre, à Gênes, pour Calcutta, les RR. PP. Grosjean, Adrien d'Hoop, Xavier Delfosse d'Espierres, Corneille Nugens, Victor Christophe et Joseph de Duve. Tous ces missionnaires appartiennent à la Compagnie de Jésus.

INFORMATIONS DIVERSES

Kouang-Tong (*Chine*). — Mgr Mérel, préfet apostolique nous écrit de Canton, le 17 août 1902 :

« J'ai appris avec une grande émotion et un sentiment de très vive gratitude qu'une personne charitable, qui veut demeurer inconnue, fait au séminaire de Canton, pour l'entretien à perpétuité de quatre élèves, la magnifique offrande de dix mille francs. J'ai été également très touché de la générosité de ceux de vos lecteurs qui ont fondé, soit une bourse entière soit une demi-bourse, ou encore ont fait des offrandes aux mêmes intentions.

« Je puis désormais pourvoir à peu près à l'entretien de huit séminaristes, et je considère comme commencée ce que j'appellerai la fondation définitive de mon séminaire. Je me vois délivré d'une de mes plus poignantes préoccupations, celle de me voir, dans un avenir prochain, contraint, faute de ressources, à réduire plus ou moins le nombre des élèves de mon séminaire.

« Ici, à Canton, à cause du grand nombre des conversions annuelles, le recrutement d'un clergé indigène est plus nécessaire encore que dans la plupart des autres pays de mission, les missionnaires trop peu nombreux ne suffisant plus à un ministère qui devient de jour en jour plus accablant. Un bon nombre de ces chers collaborateurs ont à administrer des chrétiens dispersés sur une étendue souvent plus grande que plusieurs départements français. Aussi, sur soixante-dix missionnaires, en avons-nous, en deux ans, perdu neuf, dont un prêtre indigène.

« Nos bienfaiteurs ont part au mérite de toutes les prières faites et de toutes les messes célébrées chaque jour au séminaire. Aux quatre grandes fêtes de l'année, la sainte messe sera dite une communion générale faite à leurs intentions. Chaque bourse fondée, qu'elle provienne d'une seule ou de plusieurs personnes, sera employée à l'entretien d'un séminariste désigné spécialement, qui devra se souvenir devant Dieu de ses bienfaiteurs et prier à leurs intentions chaque jour durant la messe au *memento* des vivants et des morts. Tout séminariste, auquel une de ces bourses aura été attribuée, devra, s'il reçoit le sacerdoce, dire sa seconde messe à l'intention de ses bienfaiteurs et durant toute sa vie leur donner une part du mérite de ses prières, bonnes œuvres et saints sacrifices. Un marbre sera posé dans la chapelle du séminaire où sera inscrite chaque fondation avec la désignation du bienfaiteur, autant que cela se pourra faire. Pour ceux qui veulent demeurer inconnus, on inscrira la date à laquelle l'offrande a été faite et le nom du diocèse.

« C'est de tout cœur que je bénis tous ceux qui me sont déjà venus en aide, ou s'apprêtent à le faire. Je demande à Dieu pour eux durant cette vie le centuple promis par Notre-Seigneur, et dans l'avenir l'éternité bienheureuse. »

Une tournée dans la région située au N.-O. de Lao-Kay

Par M. GIROD

Des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire au Haut-Tonkin

Suite (1)

De Ba-Xat à Muong-kum. — Orographie de la région. — Un transport bizarre. — La montagne des Sangsues. — Muong-hum. — Notes sur les Mans et les Méos.

Contrairement aux fâcheux pronostics de la veille, j'eus la chance d'avoir beau temps et pas trop mauvais chemin. Un légionnaire à cheval m'accompagnait. Tout de suite après avoir traversé le marché de Ba-Xàt, on s'enfonce à l'Ouest dans les montagnes, où il nous faudra pénétrer durant 24 kilomètres pour arriver à Muong-hum.

A l'article « orographie », voici ce que dit la monographie du Secteur sur la région essentiellement montagneuse qui s'étend entre le fleuve Rouge et la rivière Noire.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 3 octobre.

« Cette région présente des crêtes très élevées séparées entre elles par d'étroites et profondes vallées; de nombreux massifs se heurtent, s'entrecroisent, formant un terrain difficile, crevassé et coupé en maints endroits, laissant échapper avec peine des torents impétueux, qui ajoutent encore aux difficultés des communications. Atteignant une altitude de près de 3.000 mètres, dans le massif de Houan-Ngaï, non loin des sources du Long-Po-Ho, au Nord-Ouest de Muong-kum, le sol s'abaisse graduellement vers l'Est, pour venir se terminer, sur la rive droite du fleuve Rouge, par une série de mamelons qui, parallèles à cette rive, sont rarement à plus de 100 mètres au-dessus du fleuve. »

***

Rien n'est plus exact, et, soit à pied, soit à cheval, il faut grimper à l'assaut des premiers contreforts de la ligne de partage des eaux du fleuve Rouge et de la rivière Noire. Le sentier, à flanc de coteau, suit pendant quelque temps la rive gauche d'un arroyo, qui forme une jolie cascade, tombant de 40 ou 50 mètres, en blanche nappe d'eau, trouée, déchirée çà et là, par de noirs rochers. Une heure de cheval au pas, et l'on atteint une vallée encaissée entre des rochers abrupts : ils renferment dans leurs flancs des grottes qu'on dit très curieuses. C'est Muong-Vi.

Mais, qu'est-ce que ce convoi d'allure bizarre, qui vient à nous d'un pas tranquille et lent ? Devant les *ma phu* (conducteurs de chevaux), marchent des espèces de grosses tor-



HAUT-TONKIN. — MARCHÉ DE MANS LAN-TIEN, reproduction d'une photographie envoyée par M. GIROD (voir p. 489).

tues montées sur des échasses. Tout est relatif... en optique surtout ; cela s'approche peu à peu et bientôt je distingue les têtes branlantes de pauvres petits chevaux écrasés sous une charge énorme et plus longue qu'eux-mêmes. Le dos et les flancs en sont complètement recouverts comme d'une carapace. C'est un transport de planches... de cercueils. Ces planches, très épaisses, taillées à coup de haches dans de gros arbres d'essence résineuse, font l'objet d'un grand commerce dans la région. On les exporte en Chine, où tous les gens qui se respectent tiennent à ce que leur je ne sais quoi « qui n'a plus même de nom en aucune langue » soit hermétiquement calfeutré dans une boite en bois de cette espèce et de cette épaisseur. Après tout, c'est bien permis, à condition que la marchandise ait préalablement payé l'impôt à la douane. Vous comprenez bien que celle-ci n'a pas oublié de mettre des droits sur une matière première... ou dernière de cette nature. Cette rencontre et la date du 2 novembre me donnent à réfléchir. Suis-je sûr, moi, d'avoir mes quatre planches en bon et beau bois ? Dans quel coin de la brousse déposera-t-on ma dépouille mortelle? Peu importe ! à Dieu va, pourvu que la patrie du ciel soit à la fin du pèlerinage de cette vie !

Pour le moment, me voici au pied de la montagne des Sangsues, ainsi nommée probablement parce qu'on y a rencontré quelques-unes de ces vilaines petites bêtes, pas rares du tout dans toutes les brousses du haut Tonkin. On m'a prédit là un chemin montant, argileux, malaisé ;... c'est comme les sangsues, je connais cela depuis longtemps.



HAUT-TONKIN.— MARCHÉ DE MUONG HUM. — FEMMES MAN OU GIAO, COIFFÉES DE GROS TURBANS ROUGES, ET VENDANT DES JARRES D'EAU-DE-VIE DE RIZ ; reproduction d'une photographie du lieutenant D.

Mais si nous cassions une croûte ? Mon brave Allemand de légionnaire ne dit pas non ; nous nous lestons avant l'ascension. Nos chevaux en font autant à leur manière.

Onze heures... Nous ne serons jamais à Muong-hum pour midi... car, de fait, le chemin est un vrai casse-cou. Pourvu que le cheval de bât qui porte ma chapelle n'aille pas se cogner contre un tronc d'arbre dans un passage étroit et dégringoler dans le Ngoi-Phot-Hao, rivière qui coule au pied du rocher. C'est un des plus importants arroyos de la région.

Enfin, nous arrivons en haut, et nous commençons à descendre pour remonter ensuite. A travers une clairière, j'aperçois M. D..., à cheval, qui vient à ma rencontre ; mais il nous faut faire encore des zigzags pendant un bon quart d'heure avant de pouvoir nous serrer la main ; puis, ensemble, nous grimpons la dernière côte, sur le versant opposé de laquelle se trouve le poste.



HAUT-TONKIN.— MEO PORTANT SON COCHON SUR UN COUSSINET ; reproduction d'une photographie du lieutenant D.

En sortant du sentier sous bois on débouche au-dessus de la vallée, ou plutôt des trois vallées qui viennent aboutir à Muong-hum, comme des rayons à leur centre. Oh ! le beau pays ! Sous les feux d'un soleil d'or dans un ciel bleu d'une admirable limpidité, on dirait une resplendissante émeraude. Ça et là, sur les flancs et jusqu'au sommet des montagnes, des carrés de terrains cultivés indiquent la présence des Mans et des Meos, populations montagnardes, presque indépendantes et nomades, qui ont le bonheur de jouir du grand air et de la liberté sans avoir à se mêler de politique. Mais, hélas ! les habitants de ces belles vallées ne connaissent pas encore l'Auteur de la nature, le Créateur du ciel et de la terre !

⁂

Muong-hum est un gros marché où, tous les six jours, se réunissent des centaines de personnes de toutes les races de la région, Chinois, Nhangs, Mans, Meos, Poulas. Je n'ai pas eu la chance de me trouver à Muong-hum un jour de foire ; mais les *Missions catholiques* n'y perdront rien, grâce aux belles photographies dues à la complaisance de M. le lieutenant D... Voici une vue



HAUT-TONKIN. — FEMME NHANG PORTEUSE D'EAU ; reproduction d'une photographie du lieutenant D.

d'un coin du marché : femmes mans, vendeuses de vin-de-riz ;... un bon Meo qui, pour ne pas faire maigrir son cochon par un long trajet sur ses quatre pattes, l'apporte lui-même sur son dos, délicatement ficelé dans un panier à claire-voie ;... une jeune femme nhang de Muong-hum qui vient de



HAUT-TONKIN. — UNE JEUNE FEMME POULA ; reproduction d'une photographie du lieutenant D.

puiser de l'eau à la rivière ;...une jeune femme poula avec son ombrelle ;... une noble demoiselle méo en costume de gala ; enfin un bon vieux Diogène qui n'a d'autre souci que de fumer sa pipe consolatrice.

Nous faisons honneur au déjeuner, que nous trouvons servi en entrant au poste en causant tout à notre aise. Vous devinez quels peuvent être les sujets de conversation dans une station perdue au milieu des montagnes du Tonkin entre un jeune officier, aimable, actif, intelligent et un vieux missionnaire à qui il ne reste pas beaucoup des précieux qualificatifs susdits. Mais, quand même, entre prêtre et soldat, sous la paillotte coloniale, cela fait du bien au cœur de sentir qu'on a la même devise : « Dieu et patrie ».

Le dimanche [matin, après la messe, nous faisons une visite au village et dans l'après-midi une promenade dans les environs. De cette façon nous pouvons un peu étudier le pays et les habitants.

∴

Quelques mots sur les Mans et les Meos de cette région du Tonkin.

Les Mans, que les Chinois appellent Yaos, sont originaires du Yun-nan et sont venus au Tonkin il y a une cinquantaine d'années. Ils se sont installés dans des régions analogues à celles qu'ils ont quittées : ils occupent généralement le flanc des montagnes entre 400 et 1.000 mètres d'altitude. D'un caractère timide, ils cherchent le plus possible à s'éloigner de leurs voisins ; ayant toujours eu peu de sympathie pour les maraudeurs et les pirates (qu'ils ont cependant quelque fois secondés), ils aiment à se mettre à l'abri des coups de main en se fixant dans des endroits difficilement accessibles. Ce sont de grands destructeurs de forêts au sein desquelles ils portent le fer et le feu, pour planter leur riz de montagne et leur maïs au milieu des cendres. Plusieurs groupes sont nomades. D'autres, assez nombreux, se sont fixés au pied des rochers et cultivent des rivières irriguées.

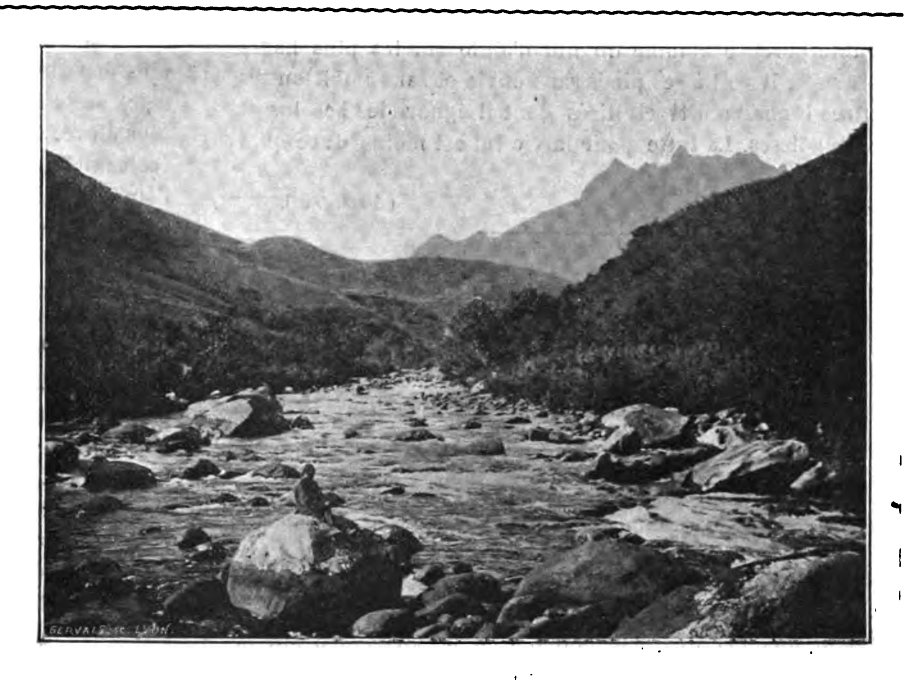
Les Mans se divisent en plusieurs variétés : les deux principales de la région qui nous occupe sont les Mans proprement dits ou Yaos, et les Mans lan-tien.

Le costume des femmes Yaos est des plus curieux. On les remarque tout de suite, dans un marché ou au milieu des champs, à leur énorme turban rouge dont la couleur éclatante tranche vivement sur le bleu foncé de leur costume. Celui-ci consiste en une longue blouse ouverte sur le devant et sur les côtés à partir des hanches jusqu'en bas, et en un large pantalon qui traîne souvent jusqu'à terre. La blouse, comme le pantalon, est brodée sur tous les bords. Elle est fermée sur la poitrine par de grandes agrafes en argent, de forme rectangulaire, et serrée à la taille par une ceinture de couleur voyante. Quelquefois les jambes sont emprisonnées dans des bandelettes de couleur foncée. De grosses boucles d'oreilles, des colliers, des bracelets et des bagues en argent rehaussent le costume féminin. Cet ensemble est d'un effet original, gracieux, en même temps que sévère, et n'a rien qui puisse offusquer ni le goût, ni la modestie.



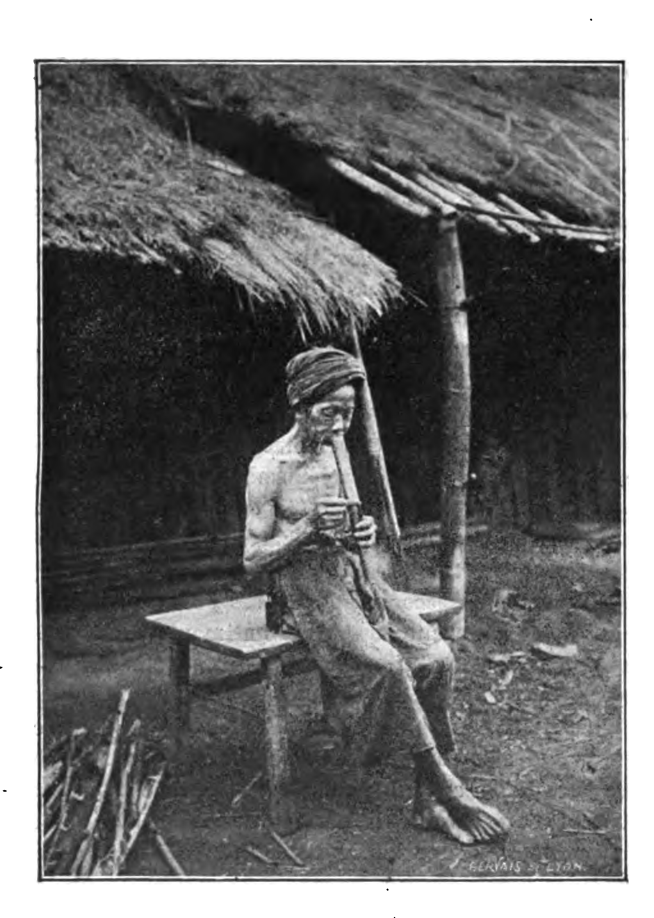
HAUT-TONKIN. — JEUNE FEMME MÉO ; reproduction d'une photographie du lieutenant D.

Les femmes mans sont, en général, fortes et vigoureuses. Si elles portent avec aisance leur beau costume brodé des jours de fêtes, elles sont aussi de rudes travailleuses, et on les voit souvent, la hotte sur le dos, rattachée sous les aisselles par les anses, ou suspendue par une courroie sur le sommet du front. Quant aux hommes, en bons Orientaux, ils sont plutôt fainéants, quoique grands chasseurs et grands buveurs.



HAUT-TONKIN. — Le Ngoi Phat Hao a Muong H.m; reproduction d'une photographie du lieutenant D.

Les Mans Lan-tiên, de beaucoup plus intelligents et plus civilisés que les autres, ne forment que quelques villages dans cette partie du Tonkin. Le costume des femmes, moins brodé et plus simple que celui des femmes yaos, en diffère surtout par la coiffure. Les cheveux, graissés et tordus, relevés à droite et à gauche sur le sommet de la tête, sont enserrés dans une espèce de résille d'étoffe bleue agrémentée de dessins noirs, dont les bouts retombent négligemment sur les oreilles. Sur les marchés, les femmes mans lan-tiên font peut-être moins d'impression que les femmes yaos, mais beaucoup plus d'affaires. Les hommes se promènent les mains derrière le dos, en bons bourgeois.



HAUT-TONKIN — Un philosophe de Muong-Hum; reproduction d'une photographie du lieutenant B.

Passons maintenant en revue les Méos, en chinois Miaotzé. Autant le faire ici qu'ailleurs, puisque nous en rencontrons un peu partout dans le pays.

Chassés de Chine par la famine, paraît-il, ils prirent pied au Tonkin, il y a environ cinquante ans. Ils refoulèrent d'abord vers le sud les Thaïs de la haute région du Fleuve Rouge ; mais bientôt les troupes annamites les forcèrent à grimper sur les sommets. Ils n'habitent jamais au-dessous de 800 mètres d'altitude.

Ils se divisent en Méos noirs et Méos blancs, d'après la couleur plus ou moins foncée de leur costume. Les hommes ont un pantalon court et très large, à *fond perdu* pour ainsi dire, et une petite veste rarement taillée sur mesure. Ils sont en général très mal fagotés. Leur seul luxe consiste en un collier d'argent ou de cuivre, avec chaîne pendante, et en un bracelet de même métal.

Les femmes portent une petite jupe grise, plissée, très courte, qui s'arrête au-dessus des genoux, et une veste de même couleur ouverte sur la poitrine : un large col marin bleu clair, avec liserets rouges et blancs, retombe sur leurs épaules. Un turban haut de forme achève de leur constituer un costume très original. Les femmes riches portent un petit tablier brodé de divers dessins. Elles aiment à se parer de boucles d'oreilles et de bracelets en argent.

Les Méos ont la peau presque blanche ; on en trouve qui ont les yeux bleus et les cheveux blonds. Malheureusement, chez les hommes surtout, la propreté n'est pas exagérée : l'eau pure des torrents n'effleure pas souvent leur visage ni leurs mains. Ils préfèrent l'eau-de-vie de riz à l'usage interne, et je me suis laissé dire qu'ils sont, sous ce rapport, de taille à tenir tête aux plus déterminés ivrognes. Ce vice et aussi l'abus de l'opium sont leurs seuls défauts.

Le Méo est docile, honnête et confiant ; avec sa hotte sur le dos et son fusil au bras, il passe partout : la forêt épaisse et silencieuse n'a pas de secret pour lui. De sa

cahute perchée comme un nid d'aigle sur les plus hauts sommets, il voit à ses pieds sans envie et sans ambition les autres humains dits civilisés dont il ignore les besoins et les angoisses. La lutte pour la vie lui est moins dure qu'à tout autre.

(*A suivre.*)

LA SITUATION ACTUELLE AU

Vicariat central de Madagascar

Par le R. P. THOMAS, de la Compagnie de Jésus.

Œuvres des campagnes.

Suite (1)

Le missionnaire, si actif qu'on le suppose, pourrait peu de chose si son ministère n'était centuplé par l'école. C'est l'école, en effet, qui, dès le début de la Mission, a été le grand instrument de conquête ; c'est elle et elle seule qui maintient la vie chrétienne dans ces régions trop vastes pour que le prêtre puisse exercer sur elles une influence directe. On peut dire que le développement des écoles est la caractéristique du vicariat central de Madagascar. En effet, si nous en croyons les statistiques fort consciencieuses du R. P. Piolet, elles ne contiendraient guère moins du cinquième de la population scolaire des missions catholiques de tout l'univers.

* * *

La France traite princièrement ses petits citoyens; dans les plus modestes hameaux, les écoles sont de véritables palais ; l'enseignement libre catholique tient à honneur de ne pas rester en arrière.

A Madagascar, on ne peut songer à pareil luxe, sauf dans quelques rares écoles que des comités de l'Alliance française ou de généreux bienfaiteurs ont pris spécialement sous leur patronage et considèrent comme leur œuvre, l'utile y fait toujours défaut, et l'indispensable souvent.

Aux murs point d'autre carte que le tableau de l'alphabet, livre commun des enfants qui épèlent. De bancs, il n'en est guère question et de tables encore moins. L'enfant, accroupi sur ses talons, écrit sur son ardoise qu'il tient fixée comme il peut sur ses genoux.

La lumière entre parcimonieusement par la porte ou par une ou deux petites fenêtres qu'on ne fait pas trop grandes, car les vitres sont inconnues pour arrêter le vent et la pluie. Les petits écoliers, naturellement, s'échelonnent à tous les degrés de l'âge et du savoir; tandis que les uns balbutient encore l'a b c, et apprennent à faire le signe de croix, les autres ont déjà fait la première communion et écrivent déjà sans trop de fautes une petite dictée française. A l'instituteur de mettre de l'ordre dans ce chaos, de faire travailler chaque groupe et de se faire écouter au sein de ce vacarme étourdissant qui grandit en proportion de l'ardeur de son petit monde pour l'étude.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 3 octobre.

Mais cette organisation un peu rudimentaire ne suffit plus dans les écoles qui veulent jouir des précieux avantages accordés par le gouvernement à un enseignement plus élevé. Chaque missionnaire a au moins une de ces écoles primaires supérieures. La matinée y est consacrée à l'étude : le français, le calcul, le système métrique, l'histoire et la géographie de France et de Madagascar, l'étude plus approfondie du catéchisme se partagent le temps. Souvent le missionnaire remplace l'instituteur et, par des conversations simples sur les choses courantes de la vie, familiarise les enfants avec notre langue. Le soir se passe en des travaux pratiques qu'a préparés déjà un monde spécial. Suivant les besoins locaux et les connaissances particulières des maîtres qu'on a sous la main, on y enseigne la menuiserie, le tour, la taille des pierres, la fabrication et la cuisson des briques et des tuiles, la cordonnerie, la forge, l'élevage du ver à soie... Partout un jardin d'essais, annexé à l'école, apprend aux enfants la culture rationnelle des plantes indigènes, en même temps qu'il leur fait constater les avantages de certaines cultures européennes.

Des examens et des concours sanctionnent les progrès accomplis et maintiennent l'émulation entre instituteurs et enfants de chaque district.

Des inspecteurs, du reste, surveillent constamment les écoles, comblent par eux-mêmes les déficits qu'ils pourraient constater et tiennent le missionnaire au courant de ce qui s'y passe. Dans chaque district, des postes plus importants sont désignés qui réunissent à jour fixe les instituteurs des environs auxquels le missionnaire ou un ancien élève du collège plus instruit fait une classe de français.

Chaque mois enfin, les voit tous assemblés au chef-lieu du district pour résoudre avec le missionnaire leurs difficultés, recevoir un modique traitement et surtout retremper dans les exercices d'une petite retraite leur esprit de zèle et de dévouement.

Le dévouement et le zèle, ils en ont grand besoin en effet, puisque c'est d'eux seuls à peu près que dépendent la conservation et l'accroissement de la vie chrétienne dans les villages où ils enseignent, le missionnaire ne pouvant au plus y faire qu'une courte apparition de trois ou quatre jours. Ce sont eux qui, le dimanche, réunissent les fidèles, président aux prières qui remplacent la messe, commentent l'Evangile et font le catéchisme à toute la paroisse. Et quand le missionnaire trop éloigné ou trop encombré d'affaires, ne peut aller porter aux mourants le baptême ou l'extrême-onction, c'est l'instituteur encore qui les prépare à la mort et accompagné de ses enfants et des personnes pieuses, excite en eux les sentiments de contrition qui, à défaut d'absolution, leur assureront le bonheur éternel.

L'instituteur est soutenu dans son travail par l'influence des principaux chrétiens auxquels le missionnaire confie une part de son autorité; chaque village a ses *lohafiangonana* et ses *mpitandrina*, chargés de veiller à ce que rien ne trouble la bonne harmonie et l'honneur de la communauté chrétienne qu'ils président et de régler à l'amiable les différends qui viendraient à se produire.

Les mpitandrina et les instituteurs d'une partie du dis-

trict forment entr'eux un comité que le missionnaire réunit quand il y a lieu pour conférer avec eux des intérêts de leur région et décider dans une discussion libre les mesures qu'il convient d'adopter. Le Malgache aime naturellement à parler; le *Kabary* (palabre) est dans sa nature. Aussi il faut voir l'animation qui règne au sein de ces pacifiques parlements. Si la séance n'est jamais orageuse, elle n'en est pas moins toujours intéressante, car toutes les questions vitales sont passées en revue et c'est vraiment dommage qu'il n'y ait pas de chroniqueur pour conserver les délibérations de ces âmes simples et généreuses qui vont droit au bien et ne cherchent que les moyens de le promouvoir plus sûrement.

Il est aussi des volontaires qui viennent porter secours aux postes si abandonnés des campagnes, prêcher des missions, faire des catéchismes, donner l'essor par une sorte de conférence plus solennelle à une œuvre qui bat de l'aile ou qu'on est en train d'organiser. Bien peu de villages, par exemple, qui n'aient reçu autour de Tananarive la visite de Jérôme. Ce serait une histoire intéressante que la vie de ce jeune homme dépensant, depuis le premier jour de sa conversion, tout ce qu'il a d'énergie et de talent à la propagation de la foi. Il n'est pas le seul exemple d'un pareil dévouement. Récemment l'*Iraka* faisait mention d'un jeune homme qui, en deux jours et demi, avait amené à l'Eglise 41 familles païennes ou protestantes. Plus touchant encore est Pierre, l'aveugle de Mahamasina, que les chrétiens viennent chercher parfois des villages les plus éloignés pour entendre de sa bouche les vérités de la religion et apprendre les cantiques qui semblent devenir plus beaux chantés par ses lèvres et joués par ses doigts.

Ce qui reste à faire ou à perfectionner.

Telle est, exposée dans ses grandes lignes, l'organisation qui maintient et développe la vie chrétienne dans l'Imerina et le Betsileo.

Tout n'est point parfait cependant.

Si nos instituteurs, sur qui tout repose en définitive, sont assez instruits de la religion, ils n'ont pas toujours du français une connaissance suffisante. Les missionnaires sont les premiers à le reconnaître et à le déplorer. On ne saurait leur en faire un reproche, car, à moins de miracle, ils ne pouvaient, du jour au lendemain, infuser la science de notre langue aux 2.000 instituteurs, qui venaient, après la conquête, renforcer ceux qui travaillaient jusque-là.

Mais cet état ne saurait durer plus longtemps. Déjà nous avons beaucoup fait pour l'améliorer. On peut dire que notre principal souci est la formation de bons maîtres d'école. Les Missionnaires des campagnes, en vue d'un plus grand bien, n'ont pas hésité à interrompre deux jours par semaine le ministère apostolique pour faire des classes de français à leurs instituteurs en activité de service.

Les écoles normales qui existaient déjà ont été renforcées; de nouvelles ont été créées, portant leur nombre à 7. Chacune, suivant son importance, comprend un ou plusieurs longs bâtiments de terre, partagés en 14 ou 15 chambrettes semblables. A chaque porte, en guise de serrure, un cadenas malgache de 4 sous; une ouverture, sans vitres bien entendu, fait office de fenêtre; dans un coin de la petite pièce, qui mesure (murs compris) 4 mètres de côté, les trois pierres de la cuisine malgache. Une échelle conduit du rez-de-chaussée au galetas, c'est la chambre à coucher du ménage : une fenêtre minuscule suffit pour l'aération, c'est tout ce qu'on lui demande, car on n'a pas besoin de voir clair pour dormir.

***

J'ai parlé de ménages; c'est là précisément ce qui distingue nos écoles normales des écoles analogues protestantes et officielles, qui ne forment, elles, que des jeunes gens assujettis à suivre un vrai règlement de collège.

Notre système a ses avantages. Un jeune homme, en effet si bien formé qu'on le suppose, tant qu'il n'est pas marié, à moins de circonstances exceptionnelles, n'est jamais à l'abri des crises de passion si communes dans les pays païens et n'offre point, par suite, les garanties de dignité, chrétienne nécessaires dans un chef de chrétienté. Une famille, au contraire, formée plusieurs années durant par le missionnaire ou la Sœur de Saint-Joseph de Cluny, présente des garanties autrement sérieuses, et les habitudes de vie réglée et foncièrement chrétienne qu'elle a prises durant un vrai noviciat de trois ans lui donnent sur la paroisse dont elle est la tête une influence autrement profonde.

Mais les inconvénients sont aussi considérables. D'abord dans nos écoles normales, l'esprit n'est évidemment plus aussi ouvert, les lèvres aussi souples, la mémoire aussi prompte à retenir les formes compliquées de notre langue qu'au collège. A cela viennent s'ajouter les soucis du ménage, que charment souvent, mais qu'aggravent aussi, deux ou trois bambins, dont le plus jeune ira, solennellement juché sur le dos de sa maman, agrémenter d'exclamations et de soupirs intempestifs les leçons de la bonne Sœur, trop longues au gré de sa petite tête. Puis c'est, trois ou quatre fois par an, le travail des rizières qui, variant suivant les régions et les années, s'accommode assez mal d'un règlement inflexible. Mais ces difficultés, le dévouement des professeurs et la bonne volonté des élèves en viennent à bout, et les résultats obtenus aux examens officiels sont satisfaisants.

***

Malheureusement, il est une autre difficulté contre laquelle la bonne volonté ne peut rien. La mission compte plus de 2000 instituteurs (hommes). En supposant que chacun d'eux enseigne en moyenne 15 années (ce qui est bien au-dessus de la réalité), chaque année les écoles normales devraient fournir 133 nouveaux instituteurs. Or, dans l'état actuel, elles n'en peuvent donner que la moitié. Les études, en effet, durent trois ans, et nos écoles normales n'atteignent pas les chiffres de 180 ménages. Cette situation, qui tient uniquement à notre pauvreté, nous met, il faut bien l'avouer, dans une infériorité considérable par rapport à l'enseignement officiel et protestant. N'ayant pas les mêmes raisons que nous de préparer des familles d'instituteurs, ils peuvent, à frais égaux, en fournir un bien plus grand nombre. Leurs écoles normales sont de véritables collèges comptant jusqu'à 300 élèves et plus, tandis que les

nôtres, nécessairement organisées en petits villages, ne contiennent pas plus de 60 familles. La conséquence naturelle de cette situation, que peuvent seules changer les générosités des catholiques de France, est que peu à peu la Mission catholique doit infailliblement perdre l'avance qu'elle avait jusqu'ici. En effet, les instituteurs-catéchistes qui lui manquent et que nos écoles normales ne lui peuvent fournir, le missionnaire est forcé de les improviser au petit bonheur, heureux quand il rencontre une famille chrétienne prête à se dévouer dans ce rude ministère auquel rien ne l'a préparée qu'une bonne volonté sans mesure. Parfois aussi, ne trouvant personne, le missionnaire doit retirer de l'école normale après quelques mois seulement d'une formation ébauchée, les familles qu'il eût voulu y laisser plus longtemps. Aussi le nombre de nos instituteurs brevetés est-il inférieur à celui des missions protestantes, et — les conditions demeurant les mêmes, — la différence ira toujours grandissant à leur avantage.

*
* *

Un déficit d'un autre genre, toutefois moins gros de conséquences pour l'avenir de la Mission, quoiqu'il soit à regretter, c'est le faible développement que nous avons pu donner aux œuvres de bienfaisance. Ce n'est pas sans envie que nous voyons la plupart des Missions multiplier les dispensaires, les orphelinats et les hôpitaux.

Pendant longtemps, les charges étant moins lourdes, nous nous sommes servis de dispensaires pour attirer à nous les indigènes et préparer les conversions. Nos missionnaires, avant de quitter l'Europe, tâchaient de se faire un petit bagage des connaissances médicales les plus indispensables et passaient souvent quelques mois dans les cliniques des grandes villes de France. A une certaine époque même, la mission dut louer les services d'un médecin français de la Réunion. Mais, depuis, des besoins plus urgents réclament toutes nos ressources et nos efforts.

Triste nécessité quand les Luthériens de Norvège, par exemple, ont, à côté de nous, 3 hopitaux soignant 270 malades, 7 dispensaires fréquentés par 35.523 indigènes et 3 léproseries abritant 468 lépreux!

Actuellement toutes nos œuvres de miséricorde corporelle se réduisent à l'hospitalisation à Fianarantsoa et à Tananarive de deux centaines de lépreux. Un missionnaire, le R. P. Beyzim, a obtenu de s'ensevelir parmi eux et de se vouer exclusivement au soin de leurs plaies hideuses. Avant que son héroïque sacrifice eût ému la charité de ses compatriotes polonais et des catholiques de France, les infortunés qu'il a adoptés pour enfants ne recevaient de la mission que quelques poignées de riz et le logement (Dieu sait lequel!); pour vivre, ils devaient aller dans les marchés et sur les routes exciter la pitié des passants, constituant un danger perpétuel pour la santé publique. Depuis, leur sort a été un peu amélioré, mais la différence n'est pas bien grande. En supposant en effet deux repas par jour à 4 sous par tête, il faudrait déjà 29.200 francs chaque année, sans parler des remèdes, de l'habillement et des réserves qu'il faut savoir mettre de côté pour la construction d'un hôpital un peu moins misérable.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Vie du P. Albert Mencinski, *de la Compagnie de Jésus, mis à mort au Japon en haine de la foi* (1598-1643), **par le R. P.** Martin CZERMINSKI. — Imp. P. Bagé, à Troyes.

C'est le 17 mars 1643, que le P. Mencinski fut appelé à donner à Dieu le suprême témoignage d'amour. Condamné au supplice de la fosse, il succomba le 23 mars, après six journées de souffrances. La nouvelle de son martyre n'arriva à Macao que plusieurs mois plus tard; aussitôt la population chrétienne de cette grande cité, pour fêter le triomphe du serviteur de Dieu, déploya tout son zèle : illuminations, feux d'artifice, cérémonies religieuses, rien ne fut négligé. Dès le début du XVIIIe siècle, on introduisit à Rome, la cause de sa béatification; mais les maux de toute sorte dont eut bientôt à gémir l'Eglise la firent délaisser. C'est pour la tirer de l'oubli et préparer la glorification de l'héroïque confesseur que le R. P. Czerminski a écrit en polonais et fait traduire en français cette biographie.

Le P. Mencinski n'exerça le ministère apostolique qu'aux Indes, au Cambodge, en Cochinchine et en Chine. Il n'aborda au Japon que pour mourir, ayant été arrêté le lendemain même du débarquement à Nagasaki (21 août 1642). Il languit en prison durant de long mois et ne consomma son sacrifice qu'après avoir enduré les plus cruelles tortures.

Singulier concours de circonstances! C'est le 17 mars 1643 que le P. Mencinski fut pendu la tête en bas dans la fosse et c'est le 17 mars 1855 — 222 ans plus tard jour pour jour — que de pauvres femmes habitant dans le voisinage du lieu où le glorieux martyr avait expiré déclaraient au P. Petitjean qu'elles étaient chrétiennes et lui révélaient que, pendant plus de deux siècles, le vrai Dieu s'était réservé miraculeusement des adorateurs dans ce pays d'où les proscripteurs croyaient avoir banni à tout jamais le christianisme.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Un prêtre breton	100 »
M. l'abbé Cœuret, du diocèse de Bayeux	10 »
Marie Thérèse de Lyon	25 »
Anonyme de Firminy, diocèse de Lyon	0 75
Au nom de Mme Jordan de Montbozon (Haute-Saône)	5 »
Au nom de Mlle Bletry, de Montbozon (Haute-Saône)	5 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Babonneau, îles Salomon):

M. Sedlacek, Smichov	8 45
M. Emile Prost, Rennes, demande de prières	21 »
Un prêtre du diocèse de Vannes	10 »
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, M. Antoine Ravel, à Cavaillon (Vaucluse)	20 »
Anonyme du diocèse d'Autun	20 »

A Sœur Sion, Jérusalem, pour la fondation de sa léproserie :

Mme veuve Vissaguet, du diocèse de Lyon	8 10 »
Mlle Marie Garnier, du diocèse d'Autun	7 »

A M. Jannin, chez les Bahnars, Cochinchine orient.:

De la part d'une sœur du P. Suchet, décédé en 1868, diocèse de Belley	100 »

A Mgr Mérel, préfet apostolique du Kouang-tong, pour fonder une bourse de séminaire à perpétuité.

M. l'abbé Burdin, Bordeaux	2.500 »

A M. Garnier, à Mayumba (Congo français) :

M. l'abbé Garnier du diocèse de Saint-Claude	20 »

A Mgr Dartois (Dahomey), pour son église de Ouidah :

M. Rouyer, du diocèse de Sens.	5 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales	20 »

Pour la mission des îles Gilbert :

Anonyme de Beaugé, du diocèse d'Angers	10 »

Pour les « *Missions catholiques* » :

M. le chanoine Souls, Pamiers	40 »
Anonyme de Lyon	2 60

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



HAUT-TONKIN. — UNE FAMILLE NHANG DE BAN MARCK ; reproduction d'une photographie du capitaine de T... (voir p. 497).

CORRESPONDANCE

BEYROUTH (Syrie)

L'œuvre des écoles primaires.

Le R. P. Michel est bien connu de nos lecteurs. Avec un zèle intelligent et vraiment apostolique il a fondé et dirigé diverses associations d'hommes et de jeunes gens qui, sans respect humain et avec vaillance, portent haut et font aimer, en face du protestantisme et de l'Islam, le drapeau de l'Eglise, dans cette contrée de l'Orient où s'élève, pour la gloire de Dieu et de la France, cette Université de Beyrouth, œuvre des Jésuites. Nos lecteurs, du reste, apprécient les efforts du R. P. Michel; ils ont déjà répondu et répondront encore aux appels qu'il adresse à leur charité.

LETTRE DU R. P. MICHEL, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, DIRECTEUR DE LA CONGRÉGATION DES OUVRIERS ET DES ÉCOLES ET DE L'ŒUVRE DES ENFANTS PAUVRES.

L'œuvre des écoles catholiques en Orient est peut-être la plus fructueuse et la plus apostolique de toutes. Sans doute, les missions et, par dessus tout, les Associations d'hommes ont une importance bien grande ; mais leurs fruits sont loin d'égaler ceux des écoles catholiques quand elles sont bien dirigées.

Ceux qui en ont la direction parlent souvent des difficultés qu'ils éprouvent à les visiter, ils se plaignent aussi du peu de bien opéré dans les milieux éloignés. A mon avis, l'idéal serait de fonder un moins grand nombre d'écoles, mais de les choisir plus centrales, plus influentes, de les établir dans les localités plus spécialement envahies par les établissements hérétiques. Les écoles ainsi réduites quant au nombre, leurs Directeurs pourront les visiter souvent, ce qui est nécessaire pour ce ministère si délicat, si compliqué, si entravé d'obstacles de toutes sortes. Par ailleurs, comme elles s'élèveront dans les milieux populeux et en face même des écoles rivales, le bien opéré n'en sera que plus immédiat et plus fécond.

∴

Beyrouth, centre de l'influence intellectuelle en Syrie, a été exploitée par les ennemis de la religion catholique. Ils y ont multiplié leurs écoles, en y préposant des maîtres trop bien rétribués pour ne pas être habiles dans l'art d'enseigner ; leurs établissements sont magnifiques, leurs méthodes ne man-

quent pas d'intelligence pratique et de brillant ; enfin, ils ont si bien manœuvré qu'ils ont réussi à attirer à eux la jeunesse de Beyrouth à tous ses degrés et à y conquérir le monopole des écoles primaires. Calculez la brèche faite dans la foi par une influence si puissante et si persévérante.

On l'avouera donc : quand on ne dispose, comme nous, que de maigres ressources, il faut une véritable audace pour oser élever école contre école. C'est tout au moins jouer gros jeu : un échec rejaillirait sur la vraie religion et rendrait plus forts ceux qu'on veut combattre. Et pourtant comment ne pas tenter un suprême effort pour garder à Jésus-Christ tant d'âmes précieuses ? Dans ces foyer d'hérésie, leur foi, encore tendre, serait bien vite ébranlée, compromise ; leur dévotion naïve ne tarderait pas à s'éteindre.

***

J'avais un premier moyen d'action. C'était la Congrégation de Notre-Dame des Sept-Douleurs, dont le célèbre P. Fiorovich m'a laissé l'héritage. Elle donnait à la cause catholique, dans les rangs des pauvres travailleurs de Beyrouth, près de 2.000 défenseurs bien déterminés. Mais ce n'était pas assez : la lutte directe par l'école s'imposait.

On me permettra de raconter ce que le Bon Maître qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants », m'a permis de faire pour eux, en quelques années, dans cette grande ville orientale. Car les bienfaiteurs ont le droit d'apprendre que leurs généreux sacrifices ne restent pas improductifs.

Il y a quelques années, quand je reçus de mes Supérieurs la direction des écoles primaires de Beyrouth, comme un complément naturel de l'œuvre d'ouvriers, dont j'étais déjà chargé, ces écoles étaient au nombre de trois et bien misérables. Elles ne pouvaient soutenir la lutte ; les maîtres étaient trop peu rétribués pour avoir une valeur sérieuse, pour mettre du soin et de la constance à leur tâche pénible. Les classes étaient pauvrement installées, parfois dans des maisons d'emprunt, dont il fallait partager la possession avec de bruyants locataires. Je résolus de parler, d'écrire, de tendre la main pour ces enfants déshérités, dont la Providence me faisait le père.

La charité y mit ses dons. Je pus faire les réparations les plus urgentes, assurer l'indépendance des locaux, acheter les meubles scolaires les plus indispensables. Quatre années de sacrifices et de peines inouïes rendirent moins incertain l'avenir matériel. Des aumônes me permirent même de fonder dans un faubourg avancé de la ville, à mi-chemin du Liban, une école qui causa rapidement la ruine de l'école protestante rivale. Dans ces quatre groupes scolaires les enfants se pressaient de jour en jour plus nombreux. Au moment où j'avais pris en mains leur direction, ils comptaient à peine 300 élèves ; aujourd'hui ils en comptent 975 : ils en auront bientôt plus de mille.

***

Dès que je pus regarder l'avenir en face, je me préoccupai de donner une vie plus intense à l'enseignement de nos écoles. Je stimulai l'émulation des élèves et des professeurs eux-mêmes par de grands concours publics, de vraies petites guerres entre les groupes des différents quartiers. Je dus me faire l'arbitre de ces tournois. C'était merveille de voir nos enfants sortir enfin de l'apathie naturelle aux Orientaux, s'ingénier à l'emporter sur leurs adversaires et préluder par ces luttes pacifiques aux chocs plus sérieux qu'il leur faudra plus tard soutenir contre les ennemis de leurs âmes.

Former des hommes de caractère, de solides chrétiens, sur lesquels on pût compter, chaque fois qu'il s'agirait des intérêts catholiques à défendre ou à promouvoir dans les rangs du peuple, tel était, avant tout, mon but. Je m'appliquai donc à établir, dans chaque école, un corps recruté parmi les plus intelligents et les plus énergiques, destiné à entraîner les retardataires.

Ce n'était pas assez cependant pour inspirer à tous, une piété solide. La vraie source de la force chrétienne, c'est l'Eucharistie. Aussi, malgré mes occupations multiples, je parcours chaque semaine, avec un prêtre maronite, que j'ai pris pour auxiliaire, les différentes écoles, et, par une bonne confession, je prépare les élèves au divin banquet. Chaque école a sa chapelle où la messe est célébrée tous les jours. Dans l'école principale, le Saint-Sacrement est à demeure : Notre-Seigneur lui-même préside aux réunions. Le bon Dieu a bien gardé ceux que je lui avais confiés ! Sa présence, au milieu de ces pauvres enfants, fait des merveilles, oui, des merveilles ! Dans tous ces cœurs si purs, il est roi et son amour rayonne en zèle des âmes. Je ne parle pas ici des vocations au sacerdoce, à l'état religieux, que j'ai vus germer dans quelques âmes privilégiées avec une joie que je ne saurais dire ; mais la plupart ne se contentent pas d'être pieux ; ils veulent que les autres le soient. Quels vaillants petits apôtres !

***

Le soir, les plus grands viennent, après le labeur pénible de la classe, faire le catéchisme aux enfants des métiers, qu'ils ont amenés au Patronage à force d'industrie. L'enseignement religieux, que les séminaristes de l'Université leur distribuent abondamment dans les écoles, ils le transmettent à leurs frères plus déshérités avec un naturel, une piété, un

enthousiasme à ravir le cœur. Aussi faut-il voir avec quelle facilité les rudes natures de leurs disciples s'assouplissent entre leurs mains. Comment résisterait-on à leur langage simple et convaincu, brûlant du désir de faire le bien? Parmi ces enfants, il y en a pourtant de bien rebelles, il y en a qui ont senti la flétrissure précoce du vice. Mais au rayon de grâce et de candeur qui reluit sur le front de leurs jeunes apôtres, ces cœurs, longtemps enveloppés d'ombre, s'illuminent enfin.

***

Ces écoles, grâce à Dieu, prospèrent et consolent le missionnaire au milieu de ses fatigues; mais aussi que d'épreuves pour lui! Souvent, ne pouvant, faute de ressources, donner gratuitement des livres il voit de bons enfants passer dans quelque école protestante ou entrer trop jeunes dans un atelier. Des deux côtés, c'est la ruine de la foi et la perte de l'innocence à bref délai. Et de ces âmes qui se perdent ou dépérissent, le missionnaire se sent responsable, même quand il est impuissant. Aussi je viens avec persistance, avec l'importunité permise à l'apôtre, solliciter tous les vrais amis de Jésus. Ils voudront bien m'aider de leur bourse et payer de leur obole la rançon des âmes de mes pauvres enfants Syriens.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 5 octobre, se sont embarqués pour le Soudan : les RR. PP. Louis Coquerel, Louis Bouyssou, Olivier Hervouin, et les sœurs Félicie et Adèle, des sœurs de Notre-Dame d'Afrique. Le 10 octobre se sont embarqués pour le Nyanza septentrional : les RR. PP. Pierre Roche, Joseph Fassino, Michaele Franco, et pour le Nyanza méridional : le R. P. Guillaume Van Heeswyjk. Tous ces missionnaires appartiennent à la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs.)

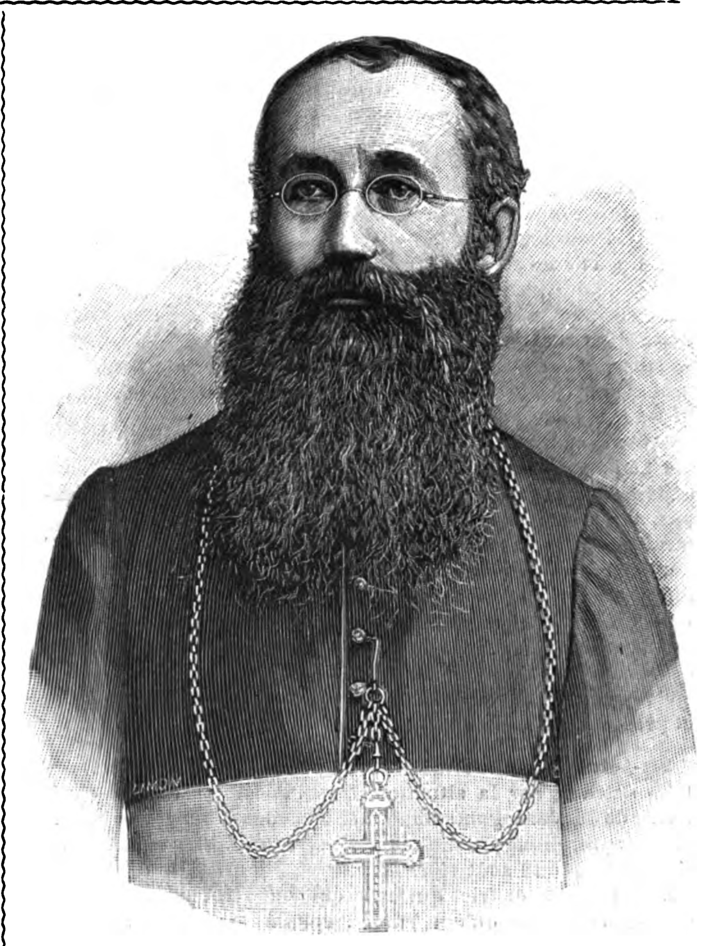
INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Le 21 septembre, fête de saint Matthieu, a eu lieu, dans la chapelle du séminaire des Missions Etrangères de Paris, la consécration épiscopale de Mgr Jean-Claude Bouchut, évêque titulaire de Panémotique, vicaire apostolique du Cambodge.

Né à Saint-Christôt-en-Jarret (Loire), le 4 mars 1860, Mgr Bouchut entra sous-diacre au séminaire de la rue du Bac, en 1881, et partit pour le Cambodge en 1883. Rappelé en France comme directeur du séminaire de l'Immaculée-Conception, à Bièvres, en 1889, il était supérieur de cet établissement depuis l'année dernière. Ses confrères du Cambodge l'ont désigné, et le Conseil du séminaire l'a présenté au choix du Souverain Pontife, qui a signé ses brefs d'évêque et de vicaire apostolique, le 23 juillet dernier.

Le prélat consécrateur était Mgr Chatagnon, évêque titulaire de Chersonèse, vicaire apostolique du Su-tchuen méridional, momentanément en France. Les deux assistants étaient Mgr Benjamin Christiaens, de l'Ordre des Franciscains, ancien vicaire apostolique du Hou-pé et Mgr Le Roy, supérieur général du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Les aspirants missionnaires du séminaire de l'Immaculée-Conception, dont Mgr Bouchut était le supérieur, étaient venus se joindre ceux de la rue du Bac.



Mgr BOUCHUT, vicaire apostolique du Cambodge.

Outre les membres de la famille de Mgr Bouchut, on remarquait dans l'assistance, MM. Hamel, président, et Sallantin, vice-président du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi de Paris, Mgr Demimuid, directeur de l'Œuvre de la Ste-Enfance, M. Lebas, supérieur général de Saint-Sulpice.

Beauvais. — Mgr l'évêque de Beauvais vient d'écrire au Souverain Pontife pour demander l'introduction de la cause de béatification de la Révérende Mère Javouhey, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Mahé (*Hindoustan*). — M. Paul Veaux, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Mahé :

« Déjà, votre excellent journal, la providence des pauvres missionnaires, m'a procuré des secours d'autant plus précieux que jamais peut-être nul n'en eut plus besoin. Aussi ce que je sens au cœur de reconnaissance vive et profonde, Dieu le sait, qui entend mes *memento* de chaque jour.

« Vous le savez, le sort fait, dans ce pays, à ceux qui embrassent notre sainte religion, est particulièrement dur. Pour eux plus de parents, plus de biens, voire plus d'abri.

« La perspective effrayante de l'indigence en fait chanceler quelques-uns, et les remplit tous de la plus vive crainte pour l'avenir. Je me demande, avec une anxiété toujours croissante, si cette belle moisson, que je vois déjà jaunissante et toute prête à être recueillie dans les greniers du divin Maître, ne sera pas bientôt fauchée par l'ennemi.

« Les ministres protestants offrent, en effet, à mes néophytes un travail aisé et lucratif, l'espérance d'une vie douce. Je ne crois pas qu'il y ait de tentations d'apostasie plus fortes que ces offres faites à des gens plongés dans la misère.

« Pour les soustraire aux obsessions continuelles de ces dangereux séducteurs, il importe de grouper, sans retard, toutes les familles nouvellement converties, sur un terrain

assez vaste que j'ai acquis à cet effet, où il sera défendu aux protestants de pénétrer.

« Réunis, mes néophytes seront plus forts. Je pourrai les visiter tous les jours, les conseiller, les encourager, ce qui m'est impossible maintenant, vu qu'ils sont dispersés de tous côtés. Une maisonnette les abritera contre les intempéries de l'air, et un petit enclos, que chacun aura à cultiver, leur fournira une grande partie des choses nécessaires à la vie. Le travail à la journée, dans la belle saison, leur procurera le reste. Ainsi la misère sera conjurée, et les séductions funestes n'auront plus de prise sur eux.

« Déjà quatre familles sont établies. Il m'a été impossible, faute de ressources, de construire un plus grand nombre de cabanes. Quatre puits, qu'il a fallu creuser à une grande profondeur (jusqu'à 29 mètres), m'ont occasionné de fortes dépenses ; mais ces dépenses étaient nécessaires : pas d'eau potable sans puits. Sur cette côte, chaque maison a le sien.

« La mousson bat son plein, mes pauvres néophytes sont exposés au vent et à la pluie, tous les travaux sont interrompus, et partant tous les moyens de gagner. Pour eux, c'est la famine, et cet état de choses doit durer encore trois mois!

« Dieu m'est témoin que je fais l'impossible pour soulager leurs misères, afin de sauver leurs âmes. Mais, vraiment, je n'en puis plus : Vite! à mon aide! Comme saint Paul, « c'est au « milieu de tribulations et d'angoisses cruelles, en répandant « beaucoup de larmes, que je vous écris. »

« Accueillez favorablement, je vous en conjure, mes humbles et pressantes supplications. »

Su-tchuen occidental (*Chine*). — Nous détachons les détails suivants sur la situation dans l'ouest de la Chine d'une lettre de M. Jean Pontvianne, des Missions Etrangères, provicaire apostolique du Su-tchuen occidental. Elle est datée de Tchen-Tou, le 12 août 1902.

« Le premier district qui m'a été confié à mon arrivée en Chine, n'est plus qu'une ruine : églises, résidences, écoles, maisons de chrétiens, tout a été pillé et brûlé. Dans le seul district de Soû-Kia-Oûan, nous comptons *1200* (*douze cents*) martyrs!

« Quant aux massacres du district voisin de Tsy touy ouâ, dans la même sous-préfecture, je ne puis évaluer encore le nombre des victimes.

« Depuis le 23 juin surtout, je ne vis plus. Mon temps est consacré aux visites, démarches, plaintes, lettres, télégrammes, etc. Chaque jour nous apporte des nouvelles plus graves que la veille, nous vivons au jour le jour. Nos chrétiens sont affolés; les honnêtes païens fuient de tous côtés, ceux des campagnes rentrent dans les villes murées, et ceux des villes fuient dans les campagnes.

« Cette année, Dieu nous avait bénis d'une manière sensible. Le nombre des baptêmes d'adultes était supérieur de 200 environ à celui de 1901. Quant aux adorateurs, bien que le catalogue n'en porte que 8.000, le nombre approche de vingt mille. »

Tonkin occidental. — M. Pralong, jeune missionnaire de la Société des Missions Etrangères de Paris, vient de trouver la mort dans des circonstances tragiques, dont nous empruntons les détails à la *Semaine religieuse* du Puy :

« M. Pralong, en résidence à Phu-da, chef-lieu d'un des plus grands districts de la Mission du Tonkin occidental, était installé depuis quelques jours à Trung-tu, où il prêchait la mission que reçoivent deux fois par an toutes les chrétientés. Appelé par son ministère à Mac-Thuong, il partit le mardi 12 août, vers les sept heures et demie du matin, après avoir célébré la sainte Messe. Il fallait traverser le canal de Phuly, au-dessous de Mong-Giang; la barque servant au transport des passagers était conduite par un enfant. Le Père y descendit avec son domestique et son cheval. Le courant, assez rapide en cette saison, rendait la manœuvre difficile; M. Pralong, pour accélérer le mouvement, se mit à ramer à l'avant de la barque. A l'inverse de nos bateliers de France, les Annamites rament debout, le visage tourné en avant, poussant la rame au lieu de la tirer à eux. Le Père poussait donc la rame vigoureusement, trop vigoureusement, car elle se détacha du bord où elle était fixée, et le missionnaire tomba en avant dans la rivière, entraîné par son propre mouvement. Son domestique se jette résolument à l'eau, saisit le Père par la main; mais celui-ci, sentant qu'au lieu de revenir à la surface, il entraînait au fond son impuissant sauveteur, lâcha la main du jeune homme. On appela : les chrétiens accoururent, de nombreuses barques de pêcheurs sondèrent en tous sens le lit de la rivière; mais ce ne fut qu'à deux heures qu'on retrouva le corps du noyé à quelques mètres de la berge. Le corps fut transporté à Phu-da au milieu de la douleur générale. L'enterrement eut lieu le lendemain en présence de sept missionnaires, de huit prêtres indigènes, de tous les catéchistes du district et d'une foule innombrable de chrétiens, vêtus de blanc. Le blanc est la couleur de deuil chez les Annamites. »

M. Florimond Pralong était né à la Faurie, diocèse du Puy, le 29 mars 1873. A dix-huit ans, il entra au Séminaire des Missions Etrangères et à vingt ans et demi il était ordonné prêtre et envoyé au Tonkin occidental.

Tokio (*Japon*). — M. Claudius Ferrand nous écrit de Tokio :

« Rentré à Tokio depuis quelques mois, je profite d'un moment de liberté pour vous envoyer des nouvelles de l'Œuvre des étudiants japonais, à laquelle les *Missions catholiques* se sont intéressées et dont elles ont entretenu plusieurs fois leurs lecteurs. Grâce aux ressources qu'il m'a été donné de recueillir le long de mon voyage de quêteur, j'ai pu enfin réaliser la partie la plus difficile et la plus nécessaire de mon programme. L'Œuvre possède enfin un terrain, suffisamment vaste et bien situé. Il n'y a plus qu'à faire construire. Le nombre de demandes d'admission de la part des jeunes gens qui désirent venir chez nous pour étudier la religion, recevoir une éducation sérieuse et apprendre le français, étant de jour en jour plus considérable, il nous faudrait une vaste maison. Cela viendra sans doute à son heure. Mais pour le moment, comme l'achat du terrain a considérablement aplati mon porte-monnaie, nous serons obligés de nous contenter d'une maison petite, ne pouvant contenir qu'un nombre restreint d'élèves, mais qui s'agrandira dans la suite. Ah! si, d'ici à la fin de l'année, quelques bonnes âmes pouvaient nous envoyer quatre ou cinq billets bleus, ce serait superbe. Enfin l'Œuvre est installée ; c'est l'essentiel. Son développement regarde la divine Providence et je Lui confie l'avenir. »

Iles Gilbert (*Océanie*). — Le R. P. Raynaud, missionnaire des Sacrés-Cœurs, écrit de Putaritari :

« Nous avons été témoins, il y a quelque temps, d'une mort très édifiante. Vous savez que nos religieuses ont fondé à Putaritari un ouvroir et une école, fréquentés par une quinzaine de jeunes filles, qui, tout en se formant à une piété solide, apprennent la lecture, l'écriture, les travaux manuels (couture, etc.). Une de ces enfants, nommée Mei-Emma, originaire de Nonouti, fut atteinte, au mois de janvier 1902, d'une espèce d'influenza qui parut d'abord bénigne, mais qui devait bientôt s'aggraver et avoir finalement une issue fatale. Les admirables dispositions avec lesquelles elle reçut les derniers sacrements, les sentiments de foi, de piété, de résignation, qu'elle montra, ont été pour toute la chrétienté de Putaritari un salutaire exemple.

« Nous avons eu aussi la douleur de perdre au mois d'avril une religieuse venue de Sydney et déjà très souffrante au moment de son départ. Actuellement une autre religieuse est assez sérieusement malade pour donner beaucoup d'inquiétude.

« Les missionnaires vont bien et travaillent avec zèle et succès aux diverses œuvres du ministère apostolique, malgré les difficultés que suscitent le protestantisme et le paganisme. Nous avons encore ici bien des idolâtres attachés éperdument à des superstitions diaboliques. Aidez de vos prières, secondez aussi de vos aumônes notre apostolat, afin que les fruits de salut se multiplient de plus en plus abondants dans cet archipel sur lequel s'est levé si tardivement le soleil de la vérité religieuse! »

Une tournée dans la région située au N.-O. de Lao-Kay

Par M. GIROD

Des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire au Haut-Tonkin

Suite (1)

De Muong-hum à Ta-ho-ti. — Une journée de deuil. — Menus incidents de voyage. — Un peu de climatologie.

Muong-hùm est un village *Nhang*, le dernier sur la route de Phong thô, à trois étapes dans l'intérieur vers l'ouest, dans le bassin de la Rivière Noire. Cette dernière région est occupée par des Thaïs en assez grand nombre. Elle présente un très grand intérêt et je regrette de ne pouvoir aller cette fois que jusqu'au bac du Ngoi Phât Hao, sur la route de Phong-tho, un joli point de vue que M. D... a très artistement reproduit. (*Voir la grav.* p. 489).

Le 4 novembre, après avoir dit au revoir au commandant de Muong-hum, je reprends le chemin de Baxat où j'arrive sans autre incident que la rencontre d'une superbe biche qui, à la descente de la montagne des Sangsues, traversa le sentier à trois ou quatre mètres devant mon cheval. Elle n'avait pas de tigre à ses trousses, comme le légionnaire qui nous accompagnait me conta en avoir vu une quelque temps auparavant.

***

Le 5 novembre, à 6 heures du matin, je continuai ma route en montant à Trinh-Thuong, poste situé à 22 kilom. en amont sur la rive droite du Fleuve Rouge. J'avais hâte et en même temps crainte d'arriver à ce poste où je pressentais que j'aurais une pénible mission à remplir auprès du bon capitaine M..., mon compatriote, qui, huit jours auparavant, m'avait fait part de ses inquiétudes au sujet de la santé de sa femme laissée en France avec un bébé de quelques mois. Quand je descendis de cheval à la porte du poste, le capitaine était là, bien triste; il me tendit la main en me disant simplement :

« — Je viens de recevoir une dépêche..., c'est fini ! »

Et des larmes me vinrent aux yeux en voyant la résignation courageuse de ce cœur brisé, mais soutenu par les espérances chrétiennes. Ai-je tort de donner ici ces détails intimes ? Je ne le crois pas, car si, par hasard, cette relation tombe sous les yeux du capitaine M..., il ne verra là qu'un témoignage de respectueuse affection pour lui, tandis que les lectrices des *Missions catholiques*, qui ont des êtres bien-aimés aux colonies, bien loin du foyer domestique, y trouveront une preuve de plus de la nécessité du prêtre à côté du soldat, pour la vie et pour la mort. Si le missionnaire a tout quitté, parents, amis, patrie, pour se consacrer au salut des infidèles, il n'en est pas moins sensible aux douleurs encore plus qu'aux joies de ceux qui, nés sous le même ciel que lui, peinent et souffrent ici, exilés de leur famille pour le service de la France et de la civilisation chrétienne.

Le mercredi, 6 novembre, je célébrai une messe de *Requiem* pour l'âme de Mme M... Tous les Européens du poste et les tirailleurs catholiques y assistèrent pieusement pour donner à leur capitaine le meilleur témoignage de condoléance.

***

Avant qu'on pût prévoir ce deuil fatal, il avait été convenu que j'accompagnerais cet officier dans la tournée qu'il devait faire à travers son secteur; comme tout était préparé pour cela et que, d'un autre côté, il importait de ne pas laisser le capitaine M..., plongé dans sa morne tristesse au risque de tomber sérieusement malade, la tournée projetée ne fut pas différée. Le lieutenant P..., du poste de Long-pô, vint se joindre à nous, et, le jeudi matin, notre petite caravane se mit en route. Outre le capitaine, le lieutenant et moi, elle se composait de trois tirailleurs et du jeune *pho ly* (sous-maire) de Trinh-thuong, qui avait sous sa direction immédiate deux ou trois partisans armés et les *ma phu*, conducteurs des chevaux de bât pour le transport de nos bagages.

Notre voyage devant durer une huitaine de jours, il fallait avoir quelques provisions de bouche et surtout des couvertures pour ne pas geler la nuit dans les hautes montagnes que nous devions traverser. En effet, pour faire le tour complet du secteur de Trinh-thuong, nous avons à pénétrer dans le gros massif de l'Ouest, en passant de la vallée du Fleuve-Rouge dans celle du Long-pô-ho, que nous redescendrons jusqu'au confluent où se trouve le poste de Long-pô, point extrême du Tonkin sur la rive droite du Fleuve-Rouge. De là, nous rentrerons à Trinh-thuong par terre ou par eau.

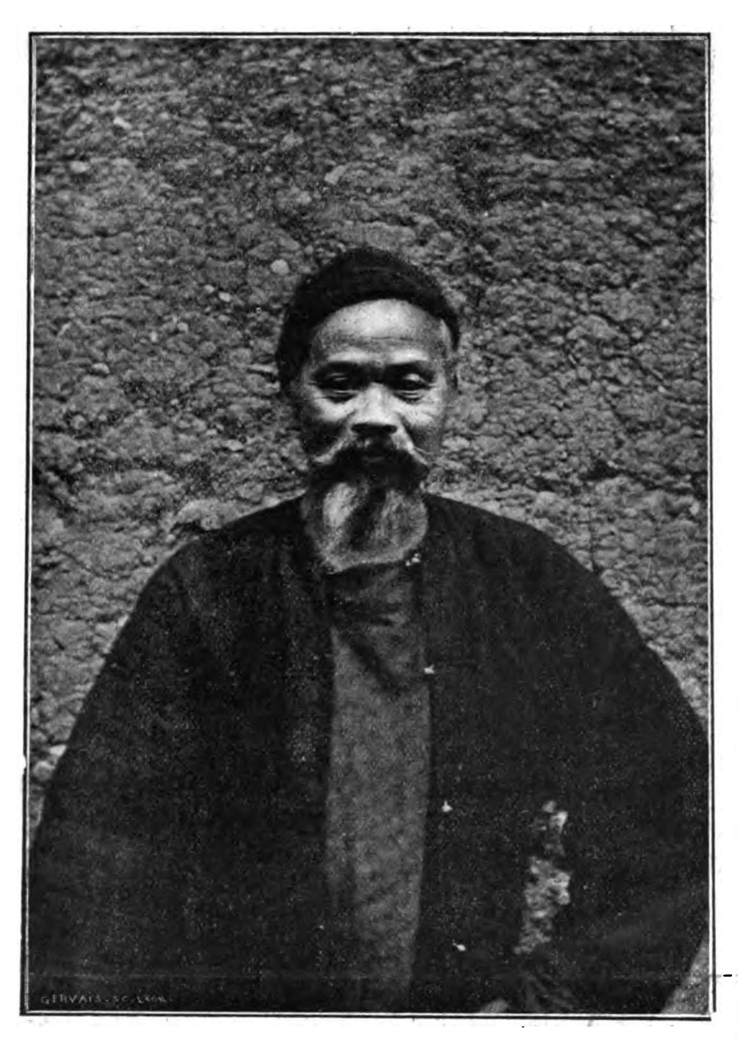
La route de Trinh thuong à Ni Chi, qui fait communiquer les deux vallées, traverse le col de Ngai Cho, dont l'altitude, d'après la monographie du secteur, ne serait pas inférieur, à 2000 mètres. Quand je dis route, c'est un peu à vol d'oiseau qu'il faut l'entendre, car, sur terre, il n'y a guère qu'un affreux sentier escarpé, bien plus difficile encore que les escaliers de la montagne des Sangsues pour aller à Muong-hum ; c'est presque le passage du Petit Saint-Bernard.

***

Notre première étape devait être la plus dure. Tout d'abord cependant nous pûmes rester à cheval pour traverser l'arroyo et les rizières du village de Ban-Marck ; mais, au bout d'une petite heure, commença une ascension digne du Club Alpin pour arriver à Ta-ho-ti, qui se trouve à quelques centaines de mètres au-dessous du col de Ngai Cho. C'est là qu'est installé un colon chercheur d'or qui n'a pas encore découvert de Californie dans ces parages.

Pour ne pas éreinter nos chevaux dès le premier jour, nous fîmes halte à 11 heures du matin sur les bords d'un torrent où nous pensions déjeuner. Mais nous avions compté sans nos *ma phu*, qui, partis un peu devant nous, s'étaient arrêtés au marché de Trinh-thuong pour se bien lester le ventre préalablement. Nous les attendîmes impatiemment pendant une heure et demie et, quand ils arrivèrent, ils s'excusèrent, en prétextant que nous ne leur avions pas dit qu'ils portaient notre déjeuner dans les bagages. C'était vrai : du reste, inutile de les disputer, mieux vaut sur le champ apaiser les criailleries de nos estomacs affamés, car voilà bien longtemps que nous entendons chanter l'eau du

(1) Voir les *Missions catholiques* des 3 et 10 octobre.



HAUT-TONKIN. — TYPE NHANG. — ANCIEN *Pinh Thao* (MAIRE) DE BAN QUA ; reproduction d'une photographie envoyée par M. GIROD.

ruisseau et que nous trompons la faim en fumant convulsivement pipes sur pipes.

Enfin, nous ne sommes pas encore morts de faim cette fois-là, la seule du reste où la vigilance du tirailleur-ordonnance du capitaine, se soit trouvée en défaut.

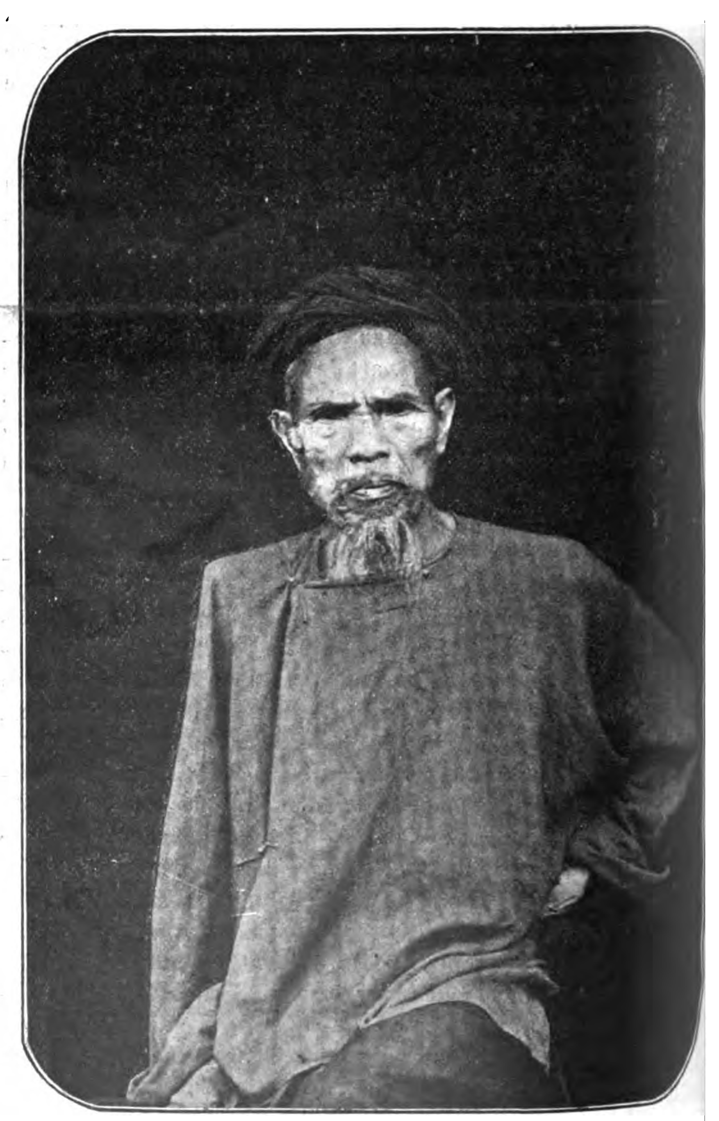
Quel débrouillard que ce brave garçon! Maître d'hôtel, maître-coq, valet de chambre, brigadier d'écurie, chef de convoi, il cumulait toutes les fonctions et les remplissait toutes avec intelligence et zèle sans changer d'uniforme. Le fameux maître Jacques ne lui fût pas venu à la cheville du pied.

Mais, en la circonstance, une chose le froissa vivement. Le capitaine, ayant remarqué que le *pho ly*, qui nous accompagnait, n'avait pas apporté de provisions particulières, l'invita à s'asseoir sur l'herbe avec nous et à partager notre déjeuner. Ce jeune homme, fils du principal notable de la région qui a bien été un peu pirate en son temps, sait qu'il a de qui tenir et joue au petit personnage. Coiffé d'un grand feutre gris, il baragouine sans sourciller quelques mots de français avec un ton de commandement qui promet pour plus tard. Il pèsera un jour sur le dos de ses administrés plus que maintenant sur le dos de son cheval : pendant toute notre tournée, même dans les passages les plus difficiles, il ne mit jamais pied à terre. Bref, le tirailleur, obligé de lever l'assiette de notre jeune hobereau, s'en montra offensé et ne regarda plus le *pho ly* qu'avec l'*oculo torvo* d'Ajax.

***

Notre déjeuner champêtre, lestement expédié avec un appétit formidable, nous nous remîmes à grimper pendant deux heures. Ça montait tout à l'heure, ça monte encore, ça montera tout le temps jusqu'à Ta-ho-ti. Nos pauvres bidets! quels coups de collier, quels coups de reins ils durent donner, malgré les ménagements que nous prîmes pour eux, ne restant en selle que lorsque nous étions éreintés nous-mêmes! Et le soleil, en dépit des bambous, nous dardait sur le dos ses rayons d'été de la Saint-Martin.

Enfin nous pénétrâmes sous l'ombrage épais d'une forêt de grands chênes, de vrais chênes, moins beaux cependant que ceux du pays des Druides. Le sol était couvert de glands et les sangliers de toute la région auraient trouvé là de quoi ne pas mourir de faim, s'ils ne préféraient mille fois ravager avec leur affreux museau les champs de riz et



HAUT-TONKIN. — CHEF DE VILLAGE DE BAN-VIEN, PRES DE BA-XAT ; reproduction d'une photographie du capitaine de T.

de maïs des pauvres gens de la montagne.

Tout à coup, les aboiements d'une meute se font entendre. Bientôt nous nous rendons compte que c'est pour nous que ces chiens donnent de la voix, servant d'éclaireurs à un Européen qui venait à notre rencontre, non pas M. L..., le seigneur territorial de Ta-ho-ti en personne, mais son employé, M. X., lequel nous apprit que son patron, malade, avait été contraint d'aller passer quelque temps à Ha-Noi.

« — Vous serez les bienvenus quand même», nous dit-il gentiment.

Et de fait, nous reçûmes à la ferme de Ta-ho-ti la plus cordiale hospitalité.

***

Il était 4 h. 1/2 quand nous y arrivâmes et le soleil allait bientôt disparaître à l'horizon derrière les hautes montagnes au-dessus desquelles brillait avec majesté son disque d'or. Le lieutenant P... n'a plus que le temps d'armer son appareil pour prendre la photographie de notre petite caravane dans la cour de la ferme (*voir la gravure* p. 500). La grande case du fond est l'habitation du colon, protégée par le *mirador* élevé, sur lequel on pourrait se réfugier en cas d'attaque. Dans la cour inférieure, perpendiculairement à l'habitation principale, sont d'autres cases en pisé pour les passagers... fort rares à Ta-ho-ti.

Ledit castel n'a pas bien brillante apparence, ce qui ne nous empêcha pas de faire honneur, comme de bons montagnards de France, à la soupe au choux et au petit salé, sans parler des autres bonnes choses que nous servit à souper M. X...

Après le repas, pour pren-



HAUT-TONKIN — Trois sœurs Nhangs; reproduction d'une photographie du capitaine de T.



HAUT-TONKIN. — Types nhangs. — Grand'mère et petites-filles; reproduction d'une photographie du capitaine de T.

dre le café, on passa au salon, c'est-à-dire dans la chambre de M. L..., où un grand feu pétillait dans une cheminée de style tout à fait primitif, mais devant laquelle il faisait bon se trouver, car la température, de 28 degrés à midi, était tombée à 7 ou 8 avec la nuit. Nous prenions plaisir à regarder la flamme vacillante, et nous nous sentions vivre un de ces bons moments, comme on en goûte en famille, les soirs d'hiver à la veillée, dans un chalet du Jura. Quand nous sortîmes du coin du feu pour aller nous coucher, le thermomètre ne marquait plus que 4 degrés au-dessus de zéro, et dans le ciel pur les étoiles brillaient d'une éclatante blancheur, qui annonçait un beau soleil d'alouettes pour le lendemain matin. Mais, pour la nuit, nos couvertures de voyage étaient plutôt minces.

Sous le rapport climatologique, dans la haute région, on peut diviser l'année en deux saisons : l'été, d'avril à septembre, saison orageuse, pluvieuse, malsaine ; l'hiver, de novembre à mars, saison très agréable, printemps de l'Est de la France. De septembre à novembre et de mars à avril, temps incertain, inégal. Les observations thermométriques faites sur de nombreux points du pays ont permis de constater une différence habituelle de 8 à 12 degrés entre la température de la vallée du Fleuve Rouge et celle de la région montagneuse située à l'Ouest de cette vallée. Ainsi on a 42°, 45° et 46° à Ban-Qua, Ba-Xat, Trinh-thuong, et à la même époque 30°, 33°, 45° à Muong-hum et à Ni-Chi en été. En hiver la différence est moins sensible, car la température de la vallée du Fleuve Rouge descend jusqu'à 6°.

TONKIN. — La ferme de Ta-ho-ti : d'après une photographie du lieutenant P. (voir p. 499).

D'après le tracé de notre itinéraire, nous ne devions tout d'abord passer qu'une nuit à Ta-ho-ti ; mais M. X... nous ayant fait remarquer que le jour du prochain marché de Ni-Chi ne tombait que le dimanche et que, d'autre part, nous n'avions qu'une petite étape de Ta-ho-ti à Ni-Chi, nous acceptâmes son invitation de rester chez lui le vendredi et nous employâmes notre journée à faire une promenade sur le plateau. J'aurais désiré célébrer la sainte messe sur ce point élevé du Haut-Tonkin ; mais la chose n'était pas bien commode. Je tâchai d'y suppléer par une récitation un peu plus attentive que d'habitude de l'office divin, en mettant mon esprit et mon cœur au diapason de la belle nature pour chanter Dieu et ses œuvres.

Quel dommage que je ne sois pas naturaliste ! je parlerais de la flore et de la faune du plateau de Ta-ho-ti ; simple colon, je dus me contenter de jeter un coup d'œil sur la concession de M. L... et ce fut bientôt fait, car, pour le moment, il n'y avait que quelques hectares de terrain préparés à être ensemencés de pommes de terre. Autour de la maison d'habitation, une petite plantation d'arbres fruitiers d'Europe, sur lesquels une seule pomme, mais si jolie qu'elle aura certainement à l'Exposition d'Ha-noi la valeur métallique d'une pomme de jardin des Hespérides. Un autre genre de culture à laquelle se livre le concessionnaire de Ta-ho-ti, c'est celle des lis, parfaitement, des lis, pas pour l'amour de Dieu ni du roy, mais pour la maison Vilmorin et Andrieux.

(*A suivre.*)



LA SITUATION ACTUELLE
AU
Vicariat central de Madagascar

Par le R. P. THOMAS, de la Compagnie de Jésus.

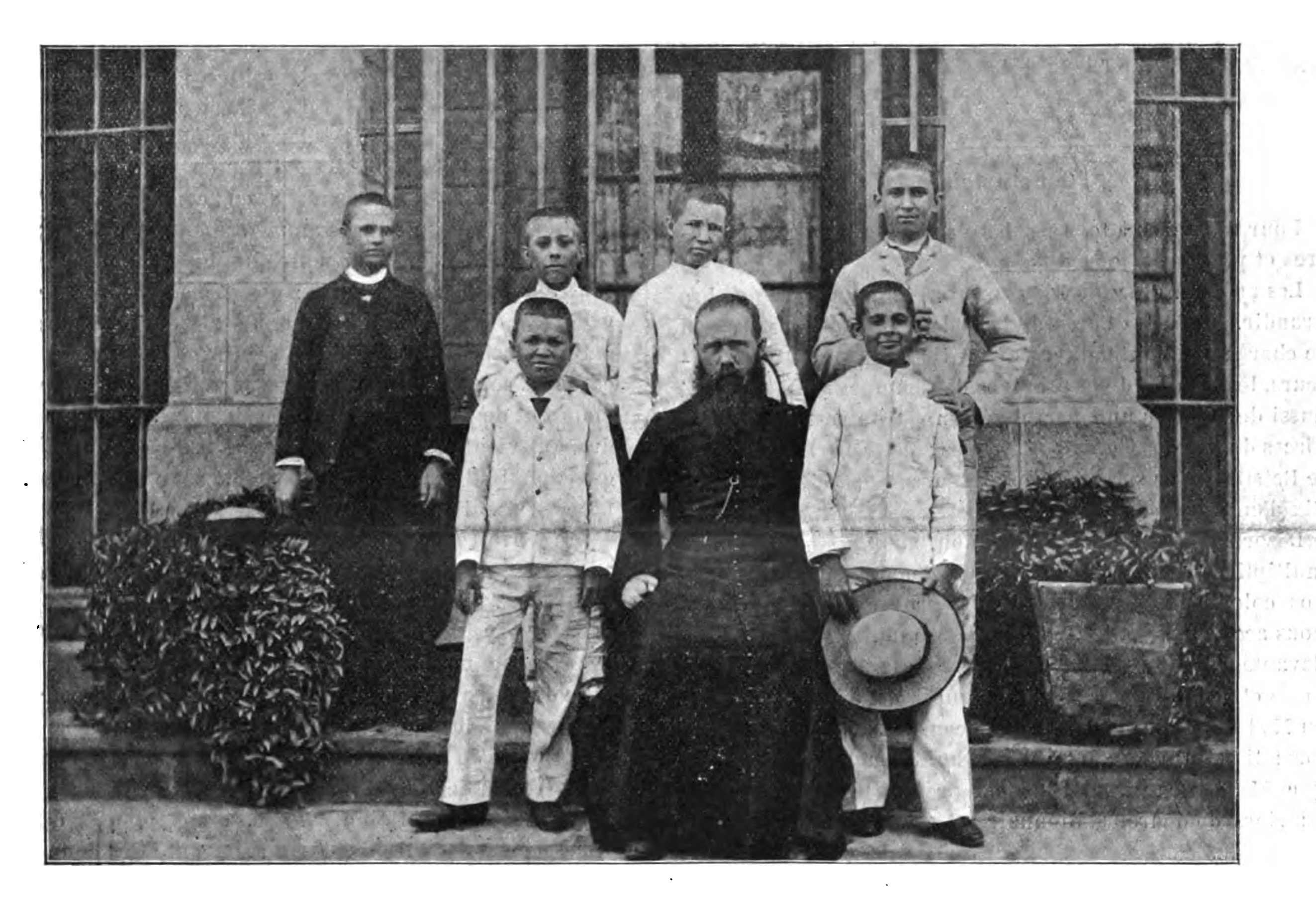
Ce qui nous reste à faire ou à perfectionner.

Suite et fin (1)

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de l'Imerina et du Betsileo. Or ces deux provinces, les plus peuplées, il est vrai, ne forment pas le quart de notre vicariat ; et c'est un déficit aussi de n'avoir pu évangéliser soit les Sakalaves de la côte occidentale, soit les Bezanozano, les Tanala et surtout les Betsimisaraka qui peuplent la côte est, de Tamatave à Mananjary, limites extrêmes de notre mission.

***

Comme l'ont montré les magistrales études de Müntz et Rousseaux, confirmant les expériences de la Mission catholique, les hauts plateaux de l'intérieur ne promettent pas grand succès aux exploitations agricoles. L'avenir de Madagascar est sur les côtes et dans les plateaux d'altitude moyenne. Là sont, en effet, les grandes forêts aux essences précieuses ; là sont les alluvions aurifères les plus nombreuses et les plus riches, là enfin le régime des pluies ne comporte pas cette longue sécheresse de six mois qui, dans le centre et l'ouest de l'île, est un obstacle des plus



MADAGASCAR CENTRAL. — LE R. P. CADET ET QUELQUES ÉLÈVES CRÉOLES DU COLLÈGE SAINT-MICHEL DE TANANARIVE; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. THOMAS.

sérieux à l'agriculture et à l'élevage. Les autorités ont déjà lancé le mot de décapitalisation.

La population indigène, comme les colons européens, se porte de plus en plus vers les régions plus fovorisées de la côte orientale. Au reste, après l'Imerina et le Betsileo, ces régions sont les plus peuplées ; dans la seule étendue de notre vicariat, les Betsimisaraka, en effet, atteignent le quart de la population des hauts plateaux.

Il serait très important d'y prendre au plutôt quelques positions capitales qui deviendraient avec le temps des centres de districts. Le rhum, il est vrai, a déjà fait chez les Betsimisaraka de grands ravages et opposera un obstacle sérieux aux progrès de l'Evangile. Des succès remarquables avaient été obtenus auprès d'eux au point de vue religieux par les Lazaristes de la fin du XVIII[e] siècle.

Déjà le gouvernement possède une école normale à Mahanoro ; les Calvinistes français sont à Sabotsy, à Moramanga et à Tamatave. Les anglicans ont plusieurs milliers d'élèves à Andevoranto, à Beforona, à Mahanoro et à Mananjary. Nous autres, jusqu'à présent, nous occupons seulement deux points, Tamatave et Mananjary, qui sont moins des centres de missions Betsimisaraka que des procures placées à la tête des routes qui desservent l'Imerina et le Betsileo.

***



Mgr de Saune. Mgr Cazet

MADAGASCAR CENTRAL. — LES DEUX ÉVÊQUES ET GROUPE DE MISSIONNAIRES DE TANANARIVE ; reproduction d'une photographie.

Conclusion.

Pour faire face à tous ces besoins, il faudrait plus d'apôtres et plus de ressources.

Les apôtres, grâces à Dieu, verront toujours leur nombre grandir. Après les Pères de la Salette qui ont bien voulu se charger du Vakinankaratra où ils dirigent 494 instituteurs, les Jésuites de la province de Champagne ont accepté aussi de cultiver une part du champ trop vaste pour les forces de nos ouvriers apostoliques ; cette part, c'est tout le Betsileo avec ses 1.359 instituteurs et ses 46.991 élèves. Six d'entr'eux sont déjà partis.

Désormais donc, s'il plait à Dieu, nos missionnaires se multiplieront à Madagascar. Ah ! si nous trouvions dans nos colonies la latitude que la protestante Angleterre nous accorde dans les siennes, ils se multiplieraient bien davantage. Déjà le tiers des prêtres de la province de Toulouse et la moitié de ses scolastiques sont à Madagascar ou au Maduré. Mais le Maduré a pu constituer des maisons de formation qui comptent aujourd'hui 80 scolastiques, tandis que Madagascar voyait jusqu'à présent le nombre de ses ouvriers demeurer stationnaire et plutôt même diminuer.

∴

Mais, avec plus d'apôtres, il faut aussi plus de ressources. Des ressources ! c'est sans doute le cri de tous les missionnaires. Au Vicariat central de Madagascar, ce n'est pas un besoin ordinaire, même un besoin pressant, c'est la détresse qui nous l'arrache. Les lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi* ont peut-être vu avec étonnement l'importance exceptionnelle de l'allocation faite à nos œuvres et ils ont pu penser que nous avions largement de quoi subvenir du moins aux nécessités les plus pressantes. Or, supposons que la somme de 105.000 francs, qui nous est allouée, soit uniquement affectée au traitement de nos 2.711 maîtres d'école, elle fournirait pour solde mensuelle à chacun la fortune de 3 francs 22 centimes, alors qu'il ne leur faut pas moins de 30 francs pour vivre, eux et leur famille, et que les instituteurs du gouvernement, après avoir déjà touché des primes pendant leur formation, reçoivent un traitement mensuel variant, suivant leur classe, de 30 à 70 francs, en sorte que nous ne pourrions donner à nos instituteurs en une année ce que le gouvernement donne au plus modeste des siens en un mois, et que, pour traiter nos instituteurs comme le gouvernement traite ceux de la dernière classe, il nous faudrait non pas 105.000, mais 980.000 francs.

Or le traitement des instituteurs ne constitue qu'une partie des charges de la Mission. Le missionnaire doit vivre, entretenir les écoles et les églises, en bâtir de nouvelles (chaque district en avait 8 en construction l'année dernière) et courir incessamment pour visiter les postes.

Afin de réduire les dépenses le plus possible, nous faisons tout par nous-mêmes : nos frères coadjuteurs dirigent les divers ateliers (menuiserie, forge, fonderie de petites cloches, imprimerie et reliure) nécessaires au Vicariat. A cela ajoutez les prix excessifs de transport qui majorent de 0 franc 80 à 1 franc chaque kilo de marchandise qui vient de France. On verra par là combien faible est l'appui d'une somme qui semble si considérable. Que faire en pareille détresse ?

Il n'y avait qu'à laisser périr la moitié de nos œuvres ou adresser un appel suprême à la générosité de nos chrétiens malgaches. La foi n'est pas définitivement acclimatée dans un pays, tant qu'elle a besoin des secours de l'étranger pour se maintenir : le but constant du missionnaire qui veut faire œuvre durable doit être de vivre sur place, en suscitant du sol qu'il travaille des vocations sacerdotales et en tirant de la charité des chrétiens ce qui est nécessaire à l'entretien de la foi et à sa propagation.

Il en est de la religion, comme de nos plantes d'Europe transportées sous les tropiques : souvent elles donnent des fruits qui ne cèdent en rien à ceux du sol natal ; mais tant que de patientes recherches ne sont point parvenues à leur fournir les conditions nécessaires à l'acclimatation, la fécondité semble s'éteindre en elles et chaque année le colon doit demander à l'Europe de nouvelles semences. C'est parce que la foi n'était pas encore acclimatée dans les pays païens que toutes les œuvres des missions y furent entièrement ruinées quand la révolution s'abattit sur l'Europe à la fin du XVIIIe siècle; et ce n'est pas sans crainte, il faut bien le dire, que les missionnaires d'aujourd'hui pourraient encore envisager l'avenir si les mêmes malheurs revenaient nous frapper.

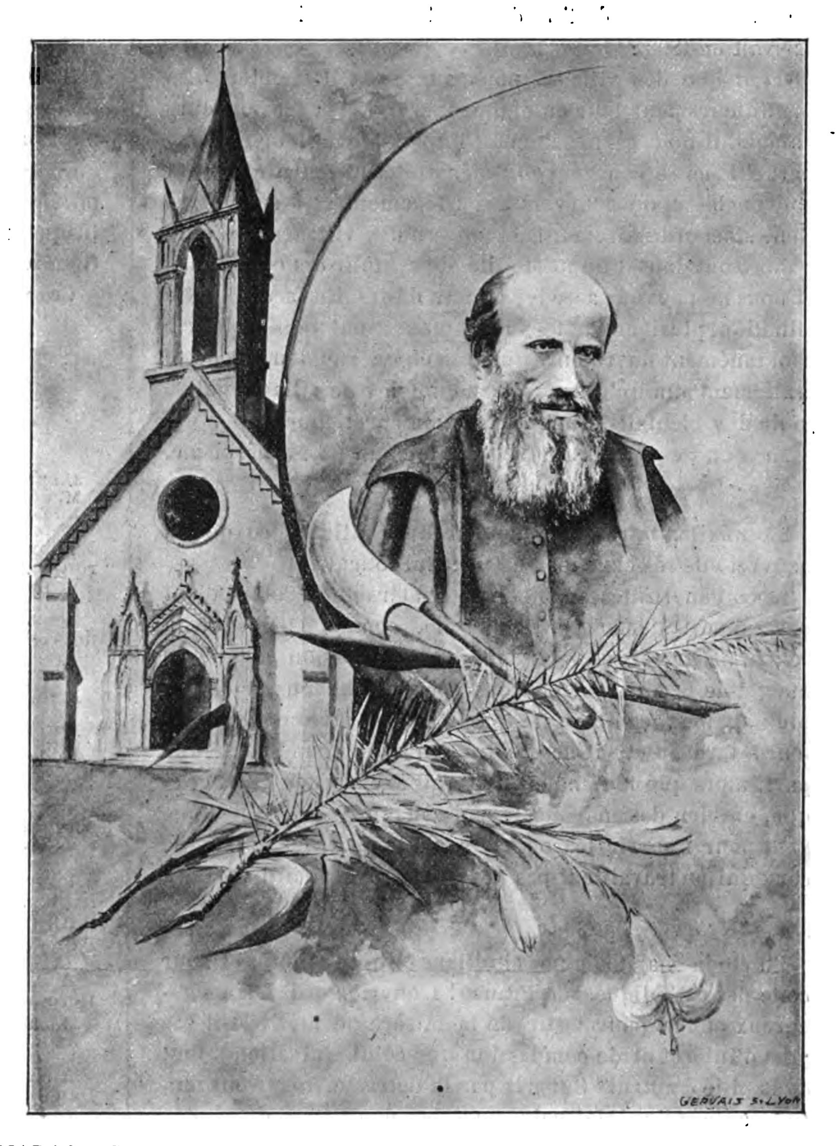
∴

Le rêve de nos missionnaires serait de constituer dans chacune de leurs chrétientés une petite propriété productive, que les chrétiens travailleraient eux-mêmes et qui

suffirait à l'entretien du maître d'école et aux besoins ordinaires de la paroisse. Il est impossible, en effet, de demander à la générosité des catholiques de France le lourd tribut annuel d'un million et demi, qui serait au moins nécessaire pour le seul entretien des œuvres existantes, quand l'Œuvre de la Propagation de la Foi n'en recueille pas sept dans tout l'univers catholique.

Nous avons donc fait appel à nos chrétiens malgaches, et leur générosité a été admirable, vu leurs modiques ressources. Ce fut en juin 1897 que notre premier cri de détresse retentit dans les campagnes de l'Imerina. L'*Iraka* de cette époque nous a conservé l'écho des paroles douloureuses que le R. P. Supérieur prononçait chaque dimanche en tendant la main à quelques chrétientés nouvelles. Il disait ce que les Missionnaires avaient fait pour les Malgaches jusqu'alors, leur impuissance en face des besoins croissants de la Mission, l'espoir que les catholiques français viendraient encore plus généreusement à leur secours, maintenant que Madagascar était comme le prolongement de leur patrie, mais aussi l'obligation de s'aider eux-mêmes.

« Le jour est venu, concluait le Missionnaire, de montrer à Dieu votre amour et à vos *rayaman-dreny* (pères et mères : les missionnaires) votre reconnaissance. Voilà plus de trente ans que les étrangers viennent pour vous sauver, laissant dans leur patrie au-delà des mers tous ceux qu'ils aiment; et vous, vous ne feriez rien pour vos enfants et vos frères malheureux et vous laisseriez vos *mpampianatra* (instituteurs-catéchistes) dans la triste alternative de vous abandonner ou de mourir de faim? Non, ce n'est pas possible, car ce serait ne pas aimer vos enfants et ne pas aimer votre Dieu ! »



MADAGASCAR. — LE R. P. BERTHIEU ET L'ÉGLISE CONSTRUITE EN BRIQUES, EN SOUVENIR DE SON SUPPLICE A ANJOZOROFADY ; reproduction d'un dessin d'un élève du collège de Saint-Michel de Tananarive.

De telles paroles ne pouvaient manquer de toucher profondément les âmes et les premiers sentiments de nos chrétiens furent de s'étonner qu'on eût hésité à leur demander des sacrifices. Ils n'étaient pas riches; mais ils ne laisseraient pas leurs instituteurs dans la misère. De fait, il y eut dès lors un mouvement de générosité fort consolant. Loin d'arrêter les conversions, à une époque où, dans certains villages, les protestants allaient jusqu'à payer 5 francs le retour de leurs anciennes brebis, la vue de notre misère et de notre confiance en eux nous attacha plus fortement le cœur de nos chrétiens et leur générosité les enracina plus fortement dans le catholicisme.

***

Un an après, dans un district du sud de Tananarive, 37 chrétientés avaient donné plus de 100 hectolitres de riz pour leurs maîtres d'école avec 8 hectares de jardins ou de rizières et avaient construit 17 églises ou écoles, avec 900 mètres de murs de clôture. Ailleurs 25 chrétientés avaient bâti 23 églises ou chapelles, autant d'écoles, 18 maisonnettes pour le logement du missionnaire ou des instituteurs et avaient, en plus de leur travail, dépensé 2.000 fr. ramassés sou par sou.

A l'heure actuelle, ce mouvement a gagné toute la mission. C'est à peu près partout qu'ont lieu les *fanaterans-bokatra* et les plus modestes hameaux se font un honneur de disputer à leurs voisins le prix de la générosité.

***

Dans certaines régions plus favorisées, le rêve du missionnaire, qui serait de tout soutenir avec les ressources mêmes du pays, n'est pas irréalisable. Le P. Braud espère en arriver bientôt là et n'avoir plus à émarger en temps ordinaire au modique budget dont nous disposons. Mais son district est unique dans son genre et des plus petits. Il en reste 23 encore et, dans la plupart d'entre eux, les chrétiens sont trop pauvres pour pouvoir donner beaucoup plus que leur travail.

Le Missionnaire de l'un de ces districts moins fortunés écrivait en 1898 :

« Lorsque des villages nouveaux nous demandent des instituteurs pour leur enseigner la religion et former leurs enfants, il nous est absolument impossible de leur en donner, s'ils ne se chargent eux-mêmes de lui fournir le local convenable et de pourvoir à son logement et à son entretien. Mais ordinairement la misère des villages est telle qu'ils sont dans l'impossibilité de remplir ces conditions, et nous ne pouvons accéder à leurs désirs. En face de cette situation, plusieurs de mes instituteurs sont venus m'offrir spontanément de retenir quelque chose sur leur modeste traitement afin qu'un plus grand nombre de villages puisse jouir des bienfaits d'une instruction chrétienne. »

Mais on ne saurait attendre de tous un pareil héroïsme.

∴

Le missionnaire doit donc trouver ailleurs ce que la pauvreté de ses chrétiens ne peut lui fournir.

Leurs générosités, en effet, si considérables qu'elles soient par rapport à leur petite fortune, comme l'obole de la veuve, ne grossissent pas dans une proportion notable le budget de la Mission, et nous nous demandons, toujours plus anxieux, combien de temps nous pourrons porter ce lourd fardeau et s'il ne faudra point en abandonner une part, alors que tout nous inviterait à y ajouter encore, et que, en bien des endroits, la moisson mûre périt faute d'argent pour nourrir les ouvriers, ou tombe sous la faux de ceux qui ne travaillent pas pour le Père de famille.

∴

Puisse la charité de nos chrétiens être un stimulant pour celle des catholiques de France ! L'ouvrier qui fait de généreux efforts pour sortir de la misère ne mérite-t-il pas plus d'intérêt et de compassion que celui qui attend tout de la pitié d'autrui ? Surpris par la détresse, nous vous tendons aujourd'hui la main, non pas pour vous demander un peu de pain qu'avec du travail nous pouvons acheter, mais pour vous demander une rizière et une bêche que nos chrétiens trop pauvres ne peuvent partout nous fournir. Une rizière et une bêche ! et nos chrétiens nourriront leurs instituteurs et ils pétriront l'argile pour bâtir leurs chapelles et leurs écoles, et des chrétientés nouvelles se fonderont où l'on apprendra dans notre douce langue à bénir le Dieu qui aime les Francs et les Francs qui aiment leur Dieu.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Chinois et chinoiseries, par Paul KORIGAN. — 1[re] série. — Un vol. gr. in-8 de 296 pages. — Paris, librairie Arthur Savaète.

L'auteur n'a pas voulu faire un manuel de géographie ou d'histoire sur la Chine, mais seulement un recueil de croquis. Cependant, ces articles, — car la plupart des chapitres ont paru d'abord en article dans l'*Echo de Chine*, journal français de Changhaï, — tout en gardant leur libre allure, pourraient faire plus large place aux renseignements circonstanciés sur les mœurs et les institutions.

Entre beaucoup de pages intéressantes, on remarquera celles où sont établies, pièces en mains, les quatre conclusions que voici : 1° Le missionnaire catholique en Chine n'est pas un agent politique ; 2° Le missionnaire catholique ne force pas les Chinois à se faire chrétiens ; 3° Le missionnaire catholique n'est pas la cause des démêlés politiques ; 4° Le missionnaire catholique est en bonnes relations avec les autorités et ses voisins païens.

Ces simples titres montrent toute l'actualité de l'ouvrage.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Un prêtre lyonnais.................... 25 »
M. l'abbé Fabre, Viviers.................... 6 25
Au nom d'un anonyme du diocèse de Poitiers, C. T. P. C.... 1000 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Michel, Beyrouth).

M. Delorme, du diocèse de Lyon.................... 10 »
Anonyme du diocèse de Tours, demande de prières spéciales 20 »
MM. Votion et Gyselinx, diocèse de Namur, avec demande de prières.................... 100 »

Pour conversions (M. Paul Veaux, Mahé).

F. G., Paris.................... 100 »

A Mgr Sabbagh, archevêque chaldéen de Diarbékir.

M. E., diocèse de Rennes.................... 20 »

A Mgr Sabbagh, archevêque chaldéen de Diarbékir, pour être employé à l'acquisition ou l'entretien d'objets servant au culte.

Anonyme du T. O. S., Laval.................... 50 »

Pour une mission en Indo-Chine française avec trois baptêmes, dont deux au nom de Henri et un au nom d'Antoine (Mgr Ramond).

Un catholique breton.................... 100 »

A M. Douspis, pour sa chapelle du district du Cimetière à Canton.

M. Samuel J.-M., du diocèse du Puy.................... 5 »
Anonyme de Clermont-l'Hérault.................... 25 »

A M. Robert, Taïkou (Corée), pour son église de Notre-Dame de Lourdes.

Mme Jouve, Lyon.................... 20 »

A Mgr Dartois, Dahomey, pour son église de Ouidah.

M. l'abbé Rowicki, Montpellier, demandes de prières........ 15 »
Anonyme de Clermont-l'Hérault.................... 25 »
M. Burdin, Lyon.................... 5 »

Au R. P. Porte, Bechuanaland.

Un ancien abonné des *Missions Catholiques*.................... 10 »

Au R. P. Lejeune, Bas-Niger, pour les victimes de l'esclavagisme.

Au nom de M. Jean Thournude, du diocèse de Bayeux...... 50 »

Au R. P. Beyzim, Madagascar central, pour ses lépreux.

Au nom de Mme Pracros, diocèse de Moulins.................... 5 »
M. H. Mazellier, diocèse de Moulins, demande de prières.... 5 »

Pour le R. P. Riou, Saint-Albert (Canada).

Anonyme de Lyon, demande de prières pour un défunt...... 10 »

M. E. N., diocèse de Rouen, pour les missions où l'on a le plus à lutter contre la propagande protestante :

A Mgr Cazet (Madagascar central).................... 200 »
A M. Paul Veaux, Mahé.................... 100 »
A Mgr Broyer (archipel des Navigateurs).................... 100 »
Au R. P. Douceret (Nouvelles-Hébrides).................... 100 »

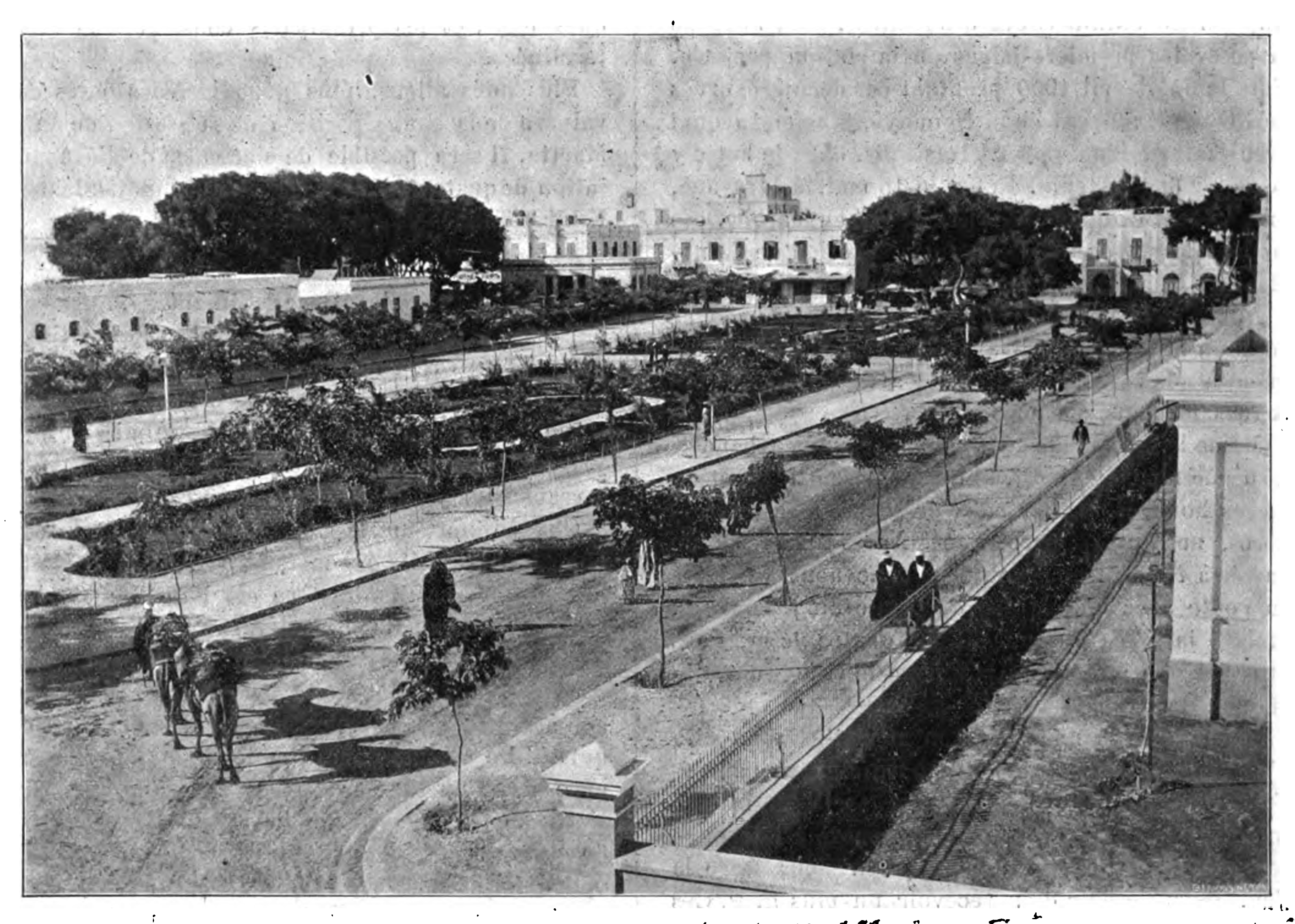
Pour les *Missions catholiques* et la Carte-Prime.

Mme la marquise de Fayet.................... 10 »
M. l'abbé Monin.................... 5 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



HAUTE-EGYPTE. — PLACE CENTRALE DE BENI-SUEF ; reproduction d'une photographie communiquée par le R. P. LÉONARD (voir p. 509).

CORRESPONDANCE

GABON (Afrique Occidentale)

La nouvelle station de Saint-Martin-des-Apindjis.

La Mission du Gabon ou des Deux-Guinées, nom qui lui fut primitivement donné, est la première qui ait été entreprise sur le continent africain dans les temps modernes. Commencée en 1844 par Mgr Bessieux, de sainte mémoire, elle se développa, malgré bien des obstacles, et donna successivement naissance à d'autres Missions, érigées depuis en vicariats ou préfectures apostoliques séparés : Sierra-Léone, Bas-Niger, Guinée française, Congo français, etc. Dans le champ plus restreint qui lui a été réservé, sous l'Equateur africain, la Mission du Gabon compte actuellement douze stations de missionnaires à poste fixe. La dernière de ces stations, dédiée à Saint-Martin, a été fondée récemment dans la Haute-Ngounyé, l'un des principaux affluents de l'Ogowé, au milieu des Apindjis, qui paraissent bien disposés à recevoir l'Evangile.

LETTRE DU R. P. NICOLAS,
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

Il faut un mois de voyage par eau pour se rendre de Libreville à la station de Notre-Dame des Trois-Epis, fondée, il y a trois ans, par Mgr Adam, aux chutes Samba, dans le haut de la rivière Ngounyé. On dépense à peu près le même temps pour aller de là à celle de Saint-Martin, que nous sommes en train d'établir chez les Apindjis.

La rivière Ngounyé, au-dessus des chutes Samba, près desquelles se trouve Notre-Dame des Trois-Epis, est encore navigable pendant plus de 150 kilomètres. Quelques excursions dans ces parages, au cours desquelles on rencontra des populations assez denses, avaient montré l'utilité d'une fondation.

D'un accès impraticable par voie fluviale, sur un parcours de 40 à 50 kilomètres, à partir des chutes Samba jusqu'à celles de Nagoci, cette contrée était restée longtemps inconnue. Depuis un certain nombre d'années cependant, des Sociétés commerciales anglaises s'y étaient établies sans bruit, comme qui a découvert un trésor et veut seul en profiter. Les missionnaires, à leur tour, ne devaient pas tarder à y pénétrer pour y porter la lumière de l'Evangile.

∴

Le 4 novembre 1899, je partis de Libreville à des-

tination de Sainte-Croix des Eshiras, pour aller de là poser les premiers jalons de la station projetée. Vers la fin d'avril 1900, profitant des dernières crues de l'Ovigui, affluent de la Ngounyé, je m'embarquai avec quatre hommes pour Trois-Epis, dans le but d'y recruter des porteurs. Enfin, le 15 mai, la caravane, uniquement composée d'Ivilis, se mit en marche, escortant le personnel de la future station de Saint-Martin : le R. P. Guyader, le F. Hermès et moi.

Aux chutes de Nagoci, nous parvenons à engager pour un mois cinq Eshiras des environs, qui se joignent à nos porteurs Ivilis pour armer nos deux pirogues et nous accompagner.

Même le grand chef de la contrée, nommée Ibondèt, né d'une femme Apindji, finit par consentir, lui et six de ses hommes, à aller nous présenter à ses congénères, nos futurs paroissiens. Après une semaine passée à Nagoci, nous pouvions donc nous remettre en route avec une équipe de trente-cinq hommes. Malgré la force du courant, en quatre jours, nous atteignons la tribu des Apindjis et le village de Guimanga.

La population nous fait bon accueil. En un clin d'œil, nos caisses et tout notre fourniment sont apportés à la case centrale du village (sorte de maison commune pour les palabres). On procède à l'échange des cadeaux. Chacun voudrait bien nous faire le sien, dans l'espoir d'en recevoir un plus gros. Ces visites intéressées et incessantes qu'on nous fait deviennent si fatigantes que, dès le lendemain, nous quittons le village pour aller camper sur le terrain dont on nous a fait la concession : endroit charmant, avec de l'air et de l'horizon. On y est vite installé : à la bohème, s'entend.

Les travaux de défrichement allèrent rapidement; mais marchandises et provisions s'en allaient de même, de sorte qu'il fallut bientôt songer à se ravitailler à Notre-Dame des Trois-Epis.

Le 10 juin 1900, je me mettais en route, escorté d'Apindjis, tassés dans les deux grandes pirogues de la station. Inutile de dépeindre la surprise et l'admiration de tous ces braves gens, à la vue des bâtiments de Notre-Dame des Trois-Epis!

A leur retour à Saint-Martin, une joie intense rayonnait sur tous les visages. Les femmes surtout, apercevant de loin leurs maris, tous drapés dans des pagnes neufs et coiffés d'un bonnet de coton, esquissaient de liesse les sauts et les danses les plus fantastiques. Une d'entre elles alla même jusqu'à m'embrasser bien fort pour me remercier d'avoir ramené tout le monde sain et sauf au village.

***

Les travaux d'installation avancent ; encore quelques mois, et les principales constructions seront terminées.

Plus nous allons, plus nous pouvons nous convaincre de la bonne position de la station de Saint-Martin. Il sera possible de s'occuper de l'évangélisation de quatre tribus différentes : Apindjis, Ishogos, Eshiras-Tandos et Apounos...

***

A coté se trouve le village de Guimanga, qui compte plusieurs groupes de cases indigènes rapprochées les unes des autres. Pour répondre aux désirs de M[me] la comtesse d'Eu, qui, par sa générosité, est devenue la principale bienfaitrice de notre pauvre mission, nous y avons établi le village de Sainte-Elisabeth, destiné à recueillir les esclaves fugitifs ou rachetés.

Chaque jour, un de nous s'y rend pour le catéchisme et la visite des malades. On nous y fait très bon accueil, notre ministère est loin d'être stérile.

Dernièrement, un des principaux chefs et des plus influents, mais déjà âgé, tombait gravement malade. Aussitôt, le missionnaire d'aller le voir, pour l'engager à recevoir le baptême. Ses femmes l'avaient déjà quitté ! De ce côté donc, pas de difficulté. Il écoute avec attention les explications des principaux mystères; de tout son cœur, il demande pardon à Dieu de ses fautes, et l'eau sainte coule sur son front. Une vague inquiétude cependant régnait sur le visage amaigri du moribond : il demande au Père un cadeau, un tout petit cadeau, et il rend le dernier soupir, mourant en chrétien, mais aussi en Apindji !

Grâces aux mille infortunes qui nous entourent — car nous sommes en plein pays d'esclaves, pour la plupart fournis par les Ishogos, — l'hôpital, érigé aussi à Guimanga, est appelé à soulager bien des misères et nous permettra, nous l'espérons, d'envoyer au ciel quelques âmes de plus; là-haut elles ne manqueront pas d'intercéder pour leurs bienfaiteurs.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 28 septembre se sont embarqués, pour le Maduré, les RR. PP. Faseuille, supérieur de cette mission, et Coudry, et les Frères Revel, scolastique, et Azarolla, coadjuteur ; pour Trincomalee (Ceylan), le Fr. Bouvier, coadjuteur. Ces missionnaires appartiennent à la Compagnie de Jésus.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — La loi du 26 juillet 1893 a institué la médaille coloniale, pour reconnaître et récompenser les services rendus par ceux qui se dévouent à l'extension et à l'affermissement de l'influence française dans nos colonies. Cette décoration a été accordée, par décision ministérielle, au R. P. Hyacinthe Jalabert, curé de Saint-Louis et aumônier de l'hôpital colonial. Le R. P. Jalabert s'est distingué par son dévouement durant la

terrible épidémie de fièvre jaune qui, en 1900, désola ce coin de l'Afrique.

Par la même décision et pour les mêmes raisons, les RR. PP. François Rialland, missionnaire à Dakar, et Julien Le Vouédec, missionnaire à Gorée, de la Congrégation du Saint-Esprit comme le R. P. Jalabert, ont été également décorés de la médaille coloniale.

Nous apprenons, d'autre part, que Mgr Prosper Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi (Congo français), contrée qu'il évangélise depuis plus de vingt-six ans, a reçu semblable distinction. Ancien engagé volontaire de 1870, Mgr Augouard a fait beaucoup pour la cause française en Afrique occidentale. C'est pourquoi il avait été déjà, il y a plusieurs années, nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Tché-Kiang (*Chine*). — Sœur Ricaud, Fille de la Charité, supérieure de l'hôpital St-Joseph de Kang-Po, nous écrit le 10 septembre 1902:

« La bonté et la générosité de vos lecteurs me laissent dans un grand sentiment de reconnaissance envers les âmes charitables qui ont bien voulu s'intéresser à nos chers Chinois et, puisque vous voulez bien accueillir nos demandes, nous promettant de les reproduire, même de les accentuer, je me permets de venir en toute confiance vous faire l'exposé de nos deux plus pressants besoins du moment.

« Le premier, le plus fructueux, c'est le baptême des enfants moribonds. Cette œuvre est admirable. Sous forme de visites à domicile, tout en soignant les grandes personnes atteintes de différentes maladies, notre unique but est d'approcher des bébés malades eux-mêmes, afin de leur donner le baptême. Oh! qu'ils sont nombreux, cette année surtout. Chaque tournée dans les villages nous donne un total bien consolant. Ce sont des phalanges de petits anges, qui, dans le Ciel, deviennent les protecteurs de ceux qui leur ont procuré ce bienfait inestimable. Cette œuvre, pour être moins dispendieuse que les autres, ne laisse pas que d'entraîner bien des frais, soit pour les remèdes à donner, soit pour les voyages. La Sœur, en effet, qui va en visite doit se faire accompagner d'un brave homme pour porter les paniers contenant les remèdes et d'une femme chrétienne entendue aux maladies des enfants et qui aidera la Sœur à discerner ceux qui ont vraiment les symptômes de mort prochaine; ce n'est que d'après cet avis que le saint baptême est administré.

« Le deuxième de nos besoins est la dépense des cercueils. Tous les malheureux sont admis à notre hôpital. Plusieurs milliers y passent chaque année: les uns retrouvent la santé, c'est le plus grand nombre; les autres, plus heureux à notre avis, y trouvent leur salut, et des centaines y meurent dans de très bonnes dispositions acceptant volontiers le saint baptême, après les instructions requises; d'autres même le sollicitent et ce n'est qu'après s'être assuré de leurs dispositions, qu'on le leur donne à l'article de la mort. Ce nous est encore une consolation, mais qui entraîne, bien des dépenses, car il nous faut faire les frais de leur sépulture.

« L'Œuvre de la Propagation de la Foi donne une allocation suffisante pour l'entretien courant de nos chers malades; mais la brèche que nous sommes obligées d'y faire pour les enterrements la diminue beaucoup; par suite, nous devons restreindre certaines dépenses bien utiles cependant afin de faire face à tout. Nous voudrions pouvoir, à l'aide d'aumônes, former un capital qui fournît à ces besoins. »

Madagascar Nord. — Mgr Corbet, de la Congrégation du Saint-Esprit, vicaire apostolique, nous écrit de Diégo-Suarez:

« La mission de Madagascar Nord existe seulement depuis 3 ans; néanmoins, et malgré les difficultés inhérentes au début de toute entreprise, elle est en voie de progrès sensible, grâce à Dieu.

« Mon vaste vicariat, qui comprend sept grandes provinces, compte actuellement 21 prêtres, 11 Frères, 49 Sœurs et 18 catéchistes, 20 églises ou chapelles, 26 écoles et 13 orphelinats et ouvroirs de garçons et de filles. Je suis étonné d'avoir réalisé tant de projets et je me demande maintenant comment je pourrai entretenir et soutenir les personnes et les œuvres. Je me trouve absolument sans ressources à présent.

« Cependant quatre chapelles viennent d'être commencées et il faudra bien les terminer. Outre les chapelles de l'intérieur, je voudrais et devrais construire une église convenable au chef-lieu de Diégo-Suarez. Actuellement, nous n'avons qu'une pauvre case pour nos offices divers. Les militaires et les Européens qui passent à Diégo-Suarez sont mal impressionnés de la pauvreté de notre église. « Ah! disent-ils, votre cathédrale « n'est pas digne de la France, surtout quand on voit la Marine « et la Guerre élever, comme par enchantement, des monuments « superbes. » Hélas! ce n'est que trop vrai; mais il n'y a pas un *Ministère des Missions* pour les églises et les écoles catholiques, comme il y a des ministères de la Marine et des Colonies pour construire des batteries et des fortifications. Les missionnaires ne connaissent ni subvention, ni secours d'aucun genre.

« Dans le courant de 1901, nous avons eu 500 conversions de Malgaches, dont un grand chef de village. J'avais lieu d'espérer que tout le village suivrait l'exemple du Chef; mais, au moment où tout semblait très calme, le démon a suscité des divisions inattendues et la moisson des âmes n'a pas répondu à nos espérances. Toutefois, ce n'est que partie remise. »

Mission Franciscaine de la Haute-Egypte

Par le R. P. LÉONARD, d'Estaires
PROCUREUR DES MISSIONS FRANCISCAINES

On lira avec intérêt le rapport suivant que nous envoie le R. P. Léonard. C'est un tableau des providentiels développements de la mission fondée par les Fils du patriarche séraphique sur les rives du Nil pour amener à la vérité religieuse les schismatiques coptes et les sectateurs de l'Islam.

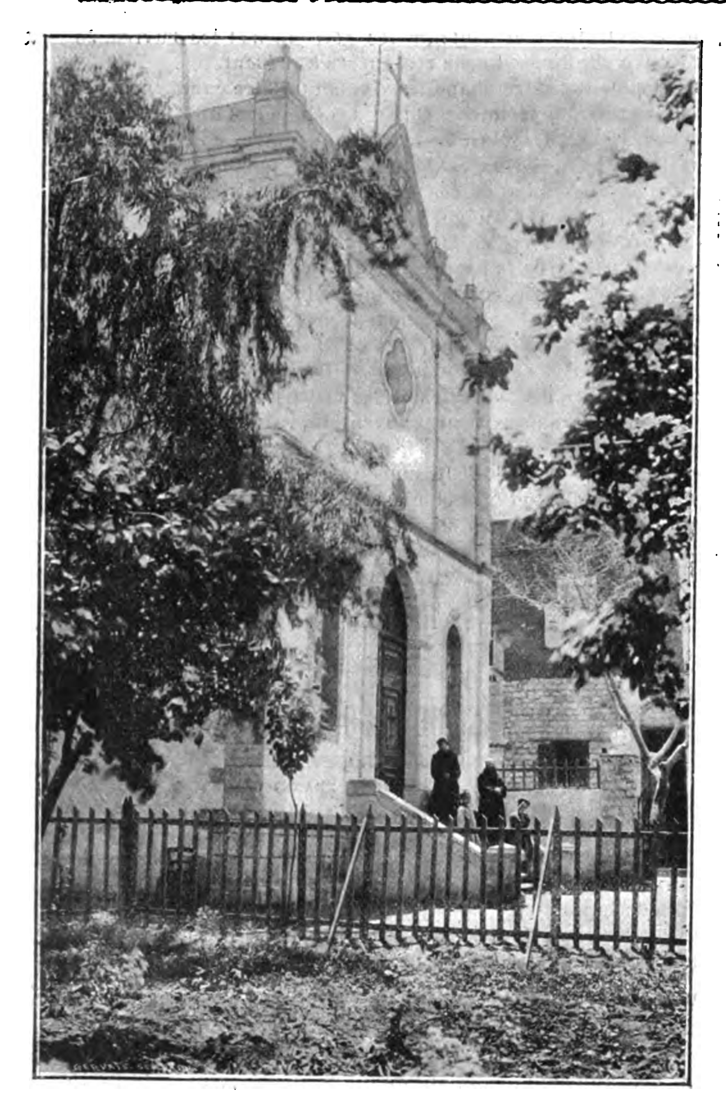
Ce fut à la suite de leur Père saint François d'Assise (1219) que les Franciscains vinrent s'établir en Egypte; ils y furent presque seuls, pendant de longs siècles, à entretenir le flambeau de la foi catholique. Dans la Haute-Egypte, la difficulté des voyages fit que, jusqu'en 1666, ils ne reçurent d'autres visites que celles de leurs frères ou de quelques Jésuites, et seulement à de rares intervalles. C'était, il faut bien l'avouer, une région très négligée, bien que ce fût le centre de la nation copte.

Mais, en 1687, la Sacrée Congrégation de la Propagande y établissait notre mission et lui donnait un vice-préfet dépendant du custode de Terre-Sainte, gardien du Saint Sépulcre, à Jérusalem. Ce vice-préfet était le P. Antoine. Cependant, en 1697, la mission était érigée en préfecture indépendante et recevait pour premier préfet, on pourrait dire pour fondateur, le Père François-Marie.

Les Pères reçurent d'abord l'hospitalité au grand couvent de Terre-Sainte établi au Caire. Cet état de choses dura jusqu'en 1754. A cette date, alors que le Père Jacques gouvernait la mission en qualité de préfet, M. Jean Ferro, consul au Caire pour la République de Venise, lui fit don d'une maison. Cette habitation devint dès lors le petit couvent de Darbel Ghinemat.

***

Jusqu'à ce moment la mission était placée sous la protection de la France. Elle passa alors sous celle de la République de Venise, qui, vers 1797, par ordre de la Sacrée Congrégation de la Propagande, la céda à l'Autriche.



HAUTE-EGYPTE. — EGLISE DE BENI-SUEF; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. LÉONARD.

Maintenant que nous connaissons les débuts de la mission, parlons de chacune des stations qu'elle a successivement fondées.

I. — Le Caire.

Nous avons déjà vu l'origine du Petit Couvent. Contigu au couvent de Terre-Sainte, il fut, en 1900, acquis par lui et incorporé à sa mission. Celle de la Haute-Egypte acheta alors une autre habitation à Daher, près de l'Albayeh. Elle se rendit en même temps propriétaire d'un terrain où elle se proposait de bâtir des écoles et un orphelinat de garçons, établissement dont le besoin se faisait grandement sentir au Caire. C'était tout près de l'hôpital français, inauguré en 1901. Cette intention, elle ne l'a nullement révoquée ; mais le moment où elle pourra en réaliser l'exécution est un problème fort ardu dont la solution dépend d'une foule de circonstances et spécialement de la difficulté de trouver les ressources nécessaires. Pour l'heure, nous devons nous contenter de notre maison provisoire à laquelle est annexée une chapelle publique dédiée à saint Antoine.

Quant à la chapelle du Petit Couvent, dès 1895, elle passait aux mains du patriarche catholique copte, S. B. Mgr Cyrille-Macaire, Patriarche d'Alexandrie. C'est près de ce même emplacement que ce Prélat a construit sa cathédrale, qui fut consacrée le 3 mai 1902.

Jusqu'à ce jour, c'est l'église du Petit Couvent qui en avait fait office. Elle reste, du moins, église du Consulat d'Autriche-Hongrie et à certaines fêtes solennelles, des missionnaires s'y rendent pour les cérémonies religieuses. C'est une situation très gênante qui, du reste, n'est que provisoire. Cet édifice avait été construit sur les ruines d'une chapelle minuscule détruite en 1837 avec une partie du couvent et des archives. Cette dernière datait de 1756. Pour la relever, le Père Pierre-Frédéric, alors préfet, avait envoyé en Europe le P. Louis, de Modène, avec mission de recueillir des aumônes. Parmi les sommes qu'il reçut, figure un don de 3.000 francs, fait par l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; le P. Louis l'envoya au Caire en 1848.

Les frais s'élevèrent à 48.230 francs. Quand les travaux furent terminés, l'église fut bénite sous le vocable de La Fuite en Egypte, le jour de Pâques 1850. Affectée d'abord au service du double rite copte et latin, elle ne tarda pas à donner asile aux autres rites orientaux qui n'avaient pas de sanctuaire spécial, Maronites, Arméniens, Syriens, Grecs-Melchites, etc.

II. — Fayoum.

Cette mission, connue aussi sous les noms de Crocodilopolis et d'Arsinoë, est distante du Caire de 104 kilomètres. C'est comme une oasis au milieu d'un désert qui la sépare à l'ouest de la Haute-Egypte.

Ce fut en 1687 que les missionnaires franciscains s'y établirent. Nous possédons des documents authentiques de leur présence dans cette ville jusqu'en 1770. Les progrès qu'ils y faisaient étant peu sensibles, ils l'abandonnèrent. Les Franciscains de Terre-Sainte y retournèrent en 1827. Mais le local de la mission avait été usurpé par les voisins. Il y eut procès ; les Pères de Terre-Sainte gagnèrent et s'établirent sous la protection de la France, égide sous laquelle tous étaient placés. L'installation primitive se composait d'une série de maisonnettes appartenant à M. Mouchal, de l'Institut de France. C'était un Français venu en Egypte en 1798 avec Bonaparte, puis resté avec Méhémet-Ali pour la plantation du coton et de la canne à sucre.

Mais Fayoum était enclavé dans le territoire assigné à la mission de la Haute-Egypte ; elle lui fit retour en 1878. Ce fut le P. Jacques du Mont S. Savin, en Toscane, qui, en qualité de préfet, conduisit les négociations. En échange, il céda à la Terre-Sainte la station nouvellement créée de Suez ; la mission reçut certains dédommagements.

***

La station de Suez avait pris naissance en 1859, sous l'administration du P. Egide, alors préfet. Elle s'ouvrit avec une maison prise en location ; mais durant les travaux du canal, on construisit une résidence et une église que le préfet, le P. Venance, bénit le 15 octobre 1865, sous le titre de l'Immaculée-Conception. Le tout avait coûté 63.450 fr.

Fayoum, au contraire, ne possédait que les vieux bâtiments des premiers jours, qui comptaient bien deux cents ans d'existence. Restaurés et agrandis à plusieurs reprises, ils menaçaient ruine, si bien qu'il fallut même démolir la petite chapelle construite après le retour des Franciscains en 1827. Le P. Damase éleva donc une résidence près de la nouvelle école de l'Association nationale pour venir en aide aux missionnaires. C'est une fondation du P. Fortuné, en 1888. Actuellement, nous sommes réduits à faire les offices dans une salle de la classe, faute de ressources pour poursuivre la construction de l'Eglise dont le P. Vincent, préfet actuel, a bénit la première pierre le 18 avril dernier.

Il faudrait, en outre, un cimetière convenable. Plusieurs tombes coptes sont en ruine et font pitié. Il est bon de remarquer ici que, sur les instances de Charles V, venu en excursion à Fayoum en 1857, Saïd-Pacha nous donna un terrain destiné à cet usage. Atteint de la vérole noire, le prince fut reçu dans notre résidence et soigné par le Père Athanase.

Observons encore qu'au temps de l'expédition française de Bonaparte et de la bataille des Pyramides, une colonne de soldats se lança jusqu'à Fayoum à la poursuite d'un chef de Mamelucks qui s'était réfugié là. Un certain nombre d'officiers et d'hommes, blessés ou malades, vinrent chercher asile à la résidence des Franciscains. Plusieurs y moururent et furent inhumés dans l'ancien cimetière placé alors dans la cour qui sépare la maison de l'église. En 1878, en transportant les corps dans le nouveau lieu de sépulture hors la ville, on trouva les restes de ces Français avec leurs noms et leur signalement et on les réunit dans le nouvel ossuaire. Mais ce n'était pas à ces braves une sépulture convenable. On fit part de cette situation à M. Allet, consul de France à Minieh, qui en référa à M. Cogordan, agent diplomatique au Caire. On a l'intention d'élever un monument aux héros qui dorment là. Aux cœurs nobles des Français de concourir à l'exécution d'un projet qui touche de près l'honneur national de la France.

A Fayoum sont établies les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée Conception. Ce fut le P. Jules-Marie qui fit cette fondation en 1897. Ces sœurs, filles de Saint-François, dirigent un orphelinat et un externat; elles concourent grandement par là au bien qui se fait dans le pays.

III. — Beni-Suef.

Cette mission, distante de 123 kilomètres du Caire, est située à mi-chemin de Fayoum à Lahoun. Là se trouvent les petites Pyramides et l'antique Labyrinthe, dans le voisinage de la ville de Nilopolis, ensevelie sous les sables près les monts de Lahoun.

La station de Beni-Suef fut fondée en 1888 par le P. Fortuné, qui prit en location une maison pour le compte de l'Association Nationale italienne; cette dernière ouvrit une seconde école de garçons. Ce fut seulement en 1894 que le Père construisit une résidence qui servit de petit couvent aux religieux. En 1897, il y joignit, sous le patronage de la Sainte-Famille et de Saint Antoine, abbé, une église que bénit Mgr Gaudence Bonfigli, archevêque de Cabasa, vicaire et délégué apostolique de l'Egypte et de l'Arabie; ce même prélat en avait posé la première pierre.

En 1893, le P. Fortuné vint en Europe recueillir des aumônes pour la mission. Ce mandat ne lui fit pas oublier son œuvre de Béni-Suef. Les dépenses totales, y compris l'achat et le terrain, s'élevèrent à 37.000 francs. Le supérieur actuel, le P. Vincent, soutient l'œuvre, comme, du reste, toutes les autres stations, en proportion des ressources restreintes dont dispose la mission.

Les Sœurs Franciscaines ont ouvert une école à Béni-Suef, en octobre 1898. Mais il faudrait construire un local convenable. Nous possédons déjà le terrain; quant à l'argent nécessaire pour bâtir, nous comptons sur la générosité de la France, nation protectrice.

Nous avons déjà arraché à l'erreur une centaine de Coptes, en grande majorité si pauvres qu'il faut leur donner des secours; c'est là une nécessité qui s'impose en Orient.

Là non plus, nous n'avons pas de cimetière. Force nous est d'inhumer nos morts avec les schismatiques de Bouche.

***

Bouche est une grosse agglomération où se trouvent deux couvents de moines avec dépendances et un Abbé-Evêque pour chaque couvent. L'un est le couvent de saint Antoine, abbé; l'autre de saint Paul, ermite. Saint Antoine était originaire de Zéitoun, village des environs. Le grand couvent dédié à ce saint et celui de saint Paul, sont bâtis sur les hauteurs de la chaîne arabique.

Le patriarche copte catholique, grâce aux largesses de S. S. Léon XIII, a acquis un terrain à Bouche et y a fondé une station où il a envoyé un curé de son rite. Avec le concours des Franciscains, qui visitèrent ce pays en 1885, sous la conduite du P. Fortuné, alors président du Fayoum, puis de Beni-Suef, avec l'aide ensuite des Pères Jésuites de Minieh, qui avaient là une petite école, plusieurs familles caphtes se convertirent. Mais aujourd'hui l'Evêque de Minieh (Hermopolis) n'a plus le moyen d'entretenir à Bouche un curé à poste fixe; c'est donc Beni-Suef qui a provisoirement la charge des catholiques. Le missionnaire y vient à certaines fêtes; mais les fidèles, contraints d'envoyer leurs enfants à l'école caphte des moines eutychéens, ne se contentent pas de ce service irrégulier; ils réclament l'ouverture d'une petite école.

***

Tamia est une nouvelle station, établie dans les montagnes, près du désert de Libie, proche des confins des Mostérich. C'est l'infatigable et zélé P. Fortuné de Sienne, qui fit cette fondation, en octobre 1901. Il a déjà obtenu la conversion de quinze familles coptes. Ce sont des Fellahs, à qui il est obligé de donner l'assistance matérielle et spirituelle. Il lui faut, en outre, pourvoir à l'instruction des enfants et des adultes. A force de sacrifices de tout genre, il a établi un maître-catéchiste. Les ressources manquant pour construire un local, si exigu qu'on le suppose, c'est dans l'habitation d'un de ces fellahs, qui, tous étant laboureurs et très pauvres, n'ont aucune maison à louer, que nous devons loger, faire les cérémonies du culte et la classe. Cette station, en raison de l'état critique de sa situation et de l'urgence qui s'impose de lui venir en aide, fera le sujet d'une relation spéciale.

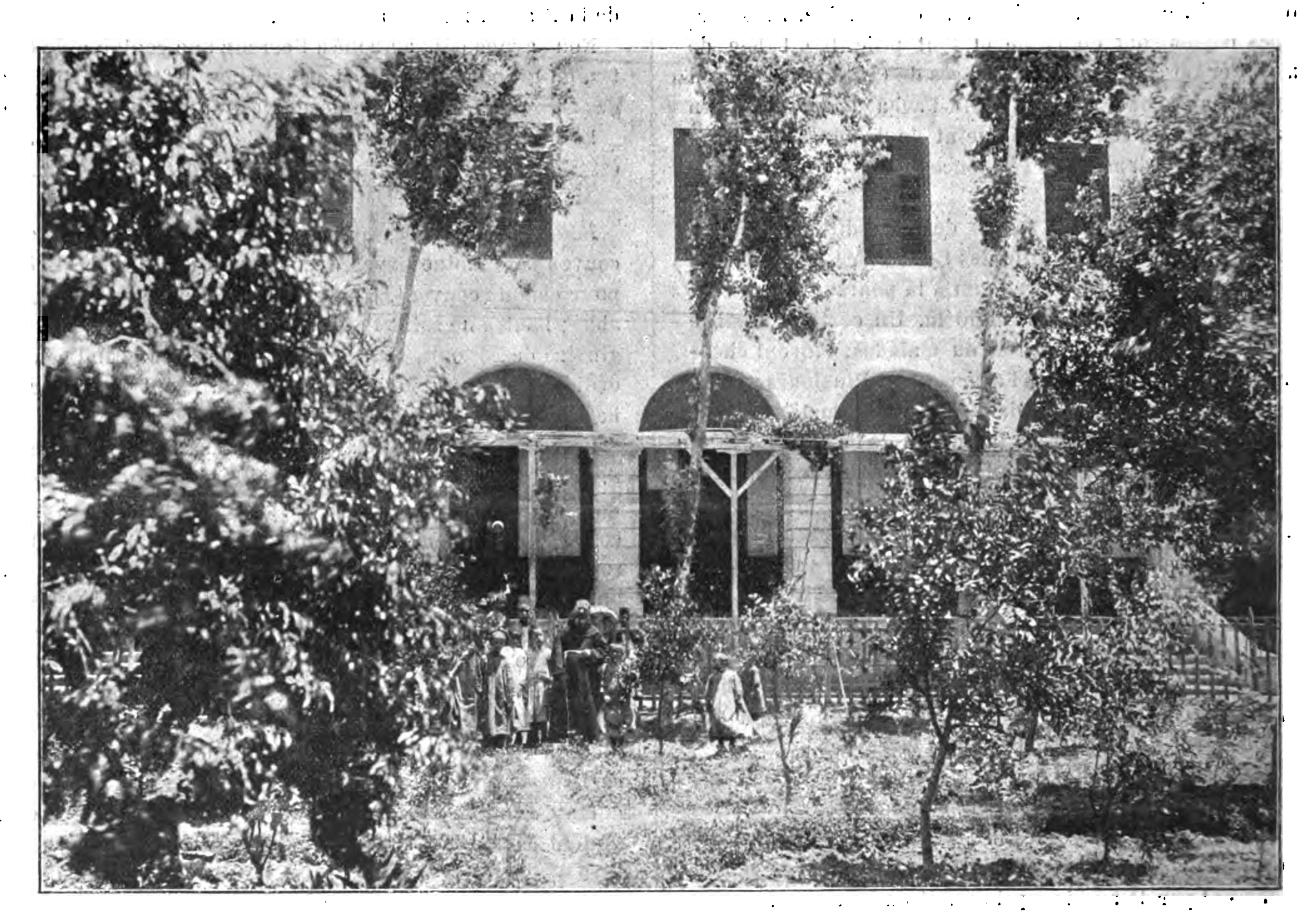
Harrandieh est une autre station, où ne réside pas de missionnaire et que desservent les religieux de Béni-Suef. Ceux-ci s'y rendent aux fêtes principales, ou à la requête de quelque catholique; généralement ce sont des Européens et surtout des Français, employés à la raffinerie de sucre de la Société française Léon Say.

Cette localité est située à 27 kilomètres du Caire, sur la rive droite du Nil, en face et à l'ouest d'Hélouan, près des pyramides de Ghizeh. Maintenant que les catholiques, tous du rite latin, ont dépassé le nombre de deux cents, il serait bien nécessaire d'y avoir au moins un petit local. Aujourd'hui, tout ce que nous pouvons faire, c'est de célébrer les offices divins dans la classe française, et encore c'est une faveur que nous devons à la bienveillance de M. Le Roux de Vence, directeur actuel de la raffinerie. Mais, d'une part, la direction peut être changée ; de l'autre, cette situation ne répond pas aux besoins spirituels de la mission.

Veut-on un exemple ? Un jour, un Père est appelé par télégramme pour assister une Française, mourante ; c'était, il est vrai, une femme fort pieuse. Or, quand le Père arriva, la malheureuse était déjà morte et enterrée dans le cimetière catholique du Caire.

Aux Français donc de venir en aide à leurs nationaux, leurs frères dans la foi.

(*A suivre.*)



HAUTE-EGYPTE. — RESIDENCE ET ÉGLISE DE BENI-SUEF ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. LÉONARD (voir le texte).

Une tournée dans la région située au N.-O. de Lao-Kay

Par M. GIROD

Des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire au Haut-Tonkin

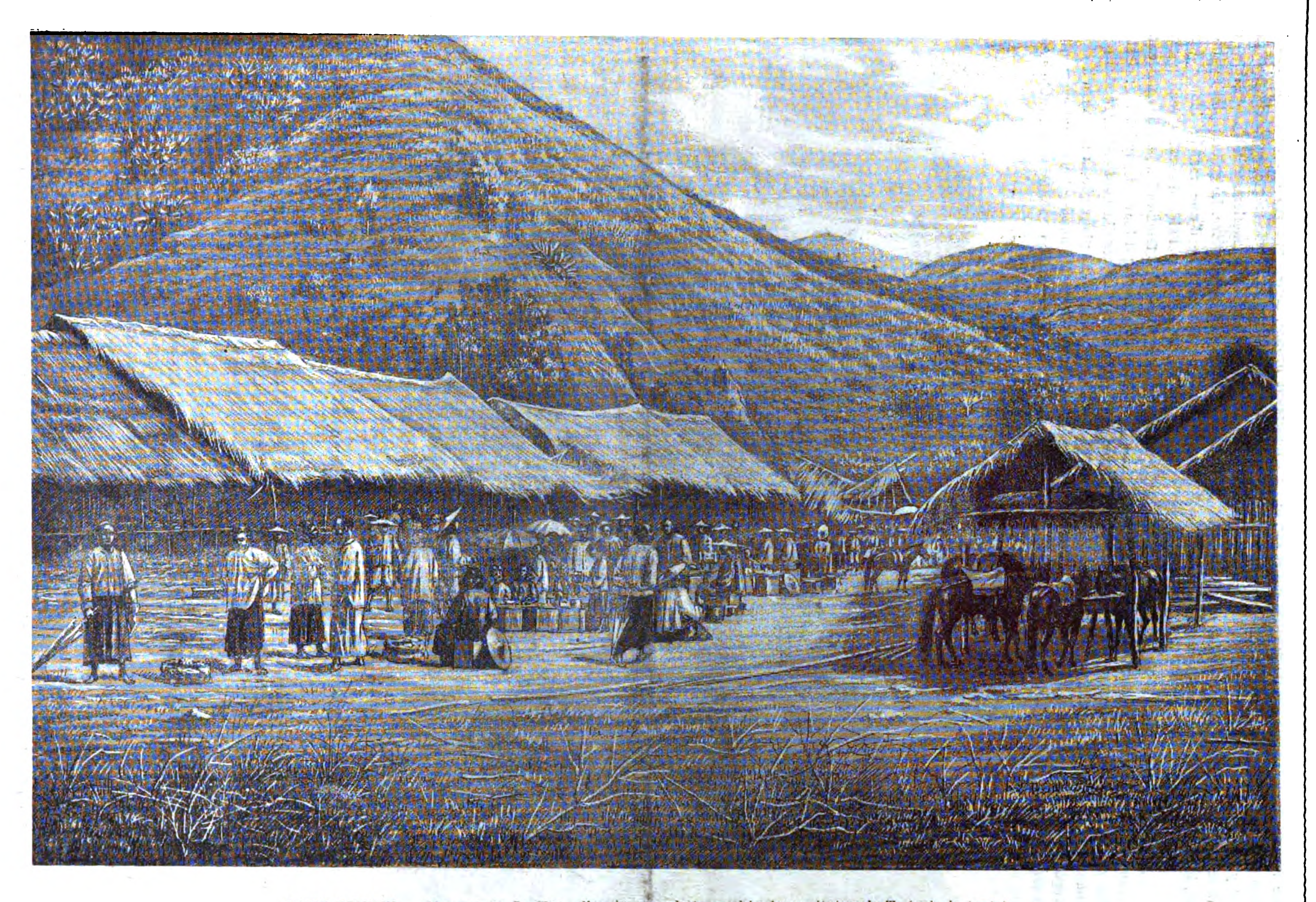
Suite (1)

Départ de Taho-ti. — Les Hunhis. — Graves préventions contre la photographie. — Arrivée à Ni-Chi.

Le samedi, 9 novembre, à 6 h. 1/2 du matin, nous disons adieu à la ferme de Ta-ho-ti et achevons l'ascension du col de Ngaï-Tho. Le temps est superbe; le soleil radieux dans un ciel sans nuages. Quand, vers les 8 heures, arrivés au sommet du col, à près de 2.000 mètres d'altitude, nous aperçûmes à nos pieds la profonde et verdoyante vallée du Long-Pô-Ho, comme plongée dans un bain de lumière dorée, un cri d'admiration s'échappa de nos poitrines.

Attention! Après l'ascension, il s'agit maintenant d'effectuer la descente sans accident; le sentier très étroit se précipite presqu'à pic au fond de la vallée, un simple faux pas et,n i ni, ce serait fini. Mais, grâce à Dieu, tout va à souhait: nos chevaux de bât se tiennent aussi bien et même mieux que nous. Bientôt, après avoir croisé le chemin de Ni-Chi à Muong-hum par le col d'Eukomon, nous voici au village de ce nom; nous y faisons halte pour déjeuner et pour voir chez eux les Hunhis, une race des plus curieuses de la région. Eukomon est leur seul village sur la terre du Ton-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 3, 10 et 17 octobre et la carte p. 515.



HAUT-TONKIN. — Marche de Ba-Xat ; d'après une photographie du capitaine de T. (voir le texte).

kin, avec Sin Chay, qui étale ses nouvelles cases sur le flanc d'un coteau opposé.

Il peut y avoir, tant à Eukomon qu'à Sin Chay une population de 250 à 300 habitants. Avant 1888, les Hunhis étaient, paraît-il, beaucoup plus nombreux dans la région.

***

Les Hunhis sont venus au Tonkin en même temps que les Méos et les Méans. Ils diffèrent essentiellement des autres habitants du pays. Ils ont l'air plus chétif et, quoique bien proportionnés, sont plus petits. Les cheveux sont légèrement crépus, les yeux et les sourcils très noirs, le teint fortement bronzé. Moins propres encore que les Méos, ils sont habillés à peu près de la même façon que les Mans : on les reconnaît cependant facilement à leur costume couleur plus foncée, presque noire. Le costume des femmes se compose d'un pantalon et d'une grande blouse fendue sur le devant et fermée à l'aide d'agrafes rectangulaires en argent, comme chez les femmes Mans. Elles portent sur la poitrine un ornement qui leur est particulier ; c'est une ou même plusieurs plaques d'argent ciselé, rondes et larges à peu près comme une plaque de la Légion d'honneur. Leur coiffure de cérémonie aussi est particulièrement originale : elle consiste en une calotte noire, raide et haute



HAUT-TONKIN. — FEMMES HUNHIS D'EUKOMON ; reproduction d'une photographie du lieutenant P. (voir p. 513).

comme un bonnet de prêtre, dont le tour est piqué de points d'argent formant une espèce de diadème sur lequel se dessinent nettement des croix.

Ce détail m'a frappé et, en voyant quelques-unes de ces bonnes femmes ainsi coiffées, je les aurais prises pour des religieuses chrétiennes d'un ordre oriental. Hélas! il n'en est rien.

A notre arrivée à Eukomon, il nous fut facile de constater que dans les groupes de curieux qui nous mangeaient des yeux, il n'y avait que des hommes, des vieilles femmes et des enfants : pas une jeune femme, pas une jeune fille. La réputation des Européens n'inspire guère confiance, et l'opinion qu'on a ici de leurs vertus n'est pas bien fameuse. A qui la faute ?... Du moins nous fîmes tout notre possible pour ne pas laisser un mauvais souvenir de notre passage à Eukomon.

***

A peine avions-nous mis pied à terre que le capitaine et le lieutenant se mirent à distribuer des sapèques à tous les enfants et même aux grandes personnes qui tendaient la main en riant de bon cœur. Les beaux sous neufs tout dorés eurent du succès.

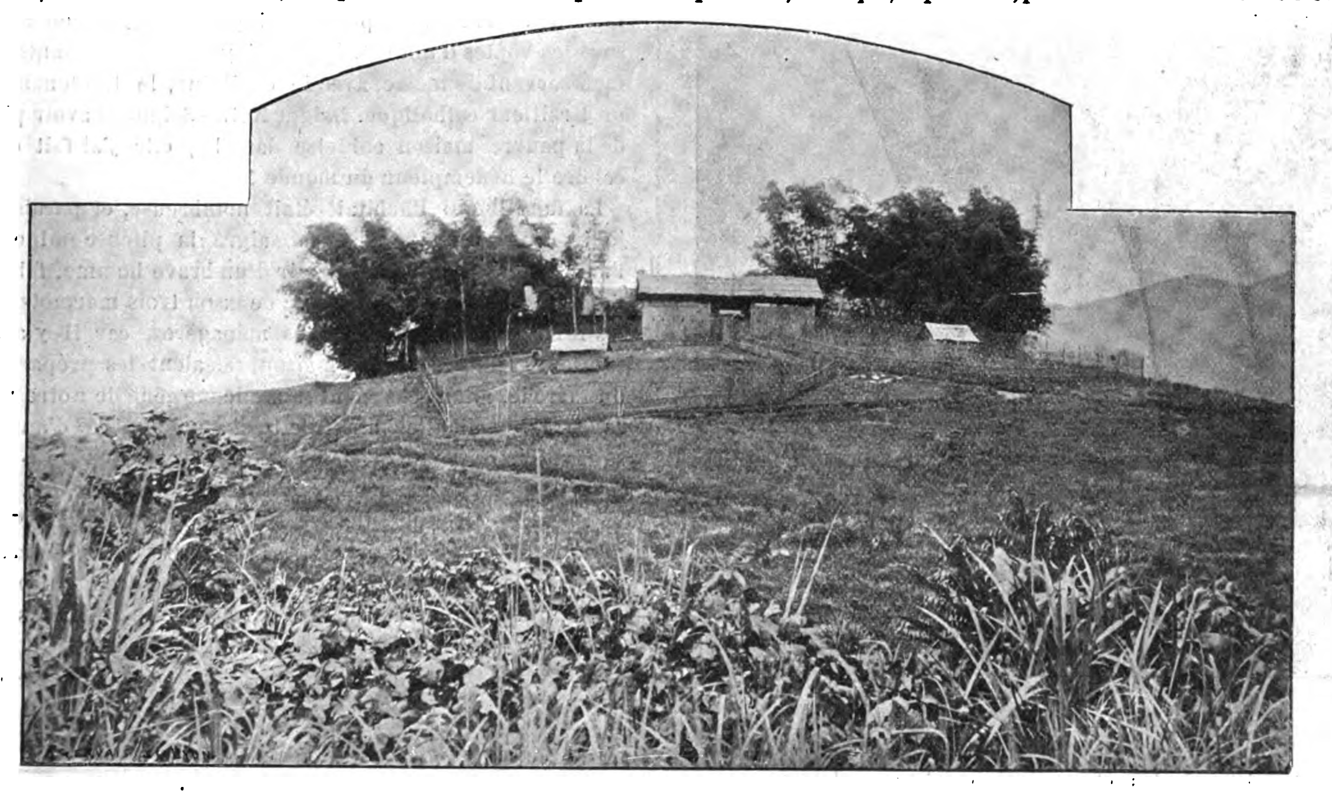
Bientôt M. P... put braquer son appareil photographique sans faire fuir tout le monde, grâce à la jolie pièce blanche qu'il montrait entre le pouce et l'index. Cependant personne ne voulait se laisser mettre en joue, redoutant de

voir tous les maux de la boîte de Pandore s'échapper avec furie de cette machine mystérieuse. Songez donc! l'année dernière, le capitaine de T... a photographié deux personnes qui ont eu la colique depuis! Le *pho ly* nous servit d'interprête pour dire qu'il n'y avait rien à craindre et que j'étais là tout exprès pour empêcher la colique et tous les maux de fondre sur le village. Nos gens finirent par se laisser séduire, sinon convaincre, et trois vieilles femmes poussérent l'héroïsme jusqu'à poser une seconde. L'une porte sa plaque d'argent sur la poitrine et son diadème; sa voisine du milieu trouve que le plus bel ornement de son sexe, à son âge, est une vieille pipe à long tuyau qu'elle allume avec un tison ardent; la troisième enfin, avec ses mèches de cheveux tombant sur les oreilles, les bras pendants, et les mains croisées, campée dans une attitude presque martiale, le pied gauche en avant, se demande si vraiment elle n'a rien à craindre (*voir la gravure* p. 512).

***

Cette importante opération terminée, nous nous installâmes pour déjeûner dans la case du *xeo phay* (maire) et nous pûmes nous rendre compte des particularités que présente l'habitation chez les Hunhi. Elle affecte la forme d'une ellipse au milieu de laquelle un grand rectangle obscur sert de chambre commune : la toiture s'en va en cône plus ou moins régulier. Les parois extérieures sont en treillis de bambous ou quelquefois en mauvais torchis et forment galerie autour du compartiment intérieur.

Notre hôte, accroupi sur le seuil de la porte intérieure, assiste en curieux à notre déjeûner qui n'avait rien de princier, mais qui, cependant, parut lui faire envie. Le lieutenant combla ses désirs avec une bouteille vide et le capitaine versa une forte rasade de tafia. Le *nec plus ultra* pour ce brave homme fut une affaire commerciale de premier ordre : la vente d'un petit chat au lieutenant P... pour la somme énorme de 40 sous; arraché à sa mère et à ses frères et sœurs, le pauvre orphelin, mis en cage, nous fendit, sinon le cœur, tout au moins les oreilles par ses *miaous* désespérés, pitoyables d'abord, puis enragés, pendant quatre jours consécutifs depuis Eukomon jusqu'à Longpô inclusivement.



HAUT-TONKIN. — ENTRÉE DU POSTE DE BA-XAT, VUE PRISE DE LA ROUTE DE LAO-KAI; reproduction d'une photographie envoyé par M. GIROD (voir le texte).

J'ai dit que le *pho ly* m'avait présenté comme un savant médecin. Au moment du départ, une vieille femme me demanda des pilules de panacée. Comme nos bagages étaient déjà partis pour Ni-Chi, cette bonne vieille, amie de la maxime « un bon *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras* », prit son grand bâton de voyage et nous accompagna jusqu'à l'étape voisine, où je satisfis sa confiance. Si j'avais au moins pu lui donner la guérison de l'âme!... Mon Dieu, ayez pitié de ces pauvres gens! Que l'heure du salut sonne bientôt pour eux!...

***

D'Eukomon à Ni-Chi, une petite heure de route, en laissant sur notre droite l'immense muraille de rochers à pic qui surplombent le village de Ngai-Cho.

Arrivés à Ni-Chi vers les 4 heures de l'après-midi, nous installâmes notre campement chez le chef de village sur la place même du marché.

Les habitants de Ni-Chi sont des Chinois, séparés de leurs compatriotes par la rivière-frontière du Long-Po-Ho. De décembre 1895 jusqu'à septembre 1897, il y eut à Ni-Chi un poste français pour protéger les villages de la région



HAUT-TONKIN. — Jeune femme mariée

contre les pirates et garder en même temps la vallée du haut Long-Po.

***

Nous fûmes très-bien accueillis par la famille chinoise. La case n'était pas large, et ses habitants, assez nombreux, conservèrent leur place ordinaire : je me demandais avec inquiétude où je pourrais trouver un petit coin pour célébrer la messe le lendemain dimanche. Le soir, en me couchant, je découvris près de l'écurie un endroit où j'avais juste la place d'ouvrir ma boite de Mission et de me tenir debout.

Tout heureux, j'allai m'endormir en pensant à la Crêche de Bethléem, étendu de mon mieux sur un sac rempli de paille fraîche. Mais j'avais compté sans les petits Chinois qui piaillaient, les chiens qui hurlaient et les oies qui criaient. Pour que la voix de l'homme achevât de compléter le vacarme et perfectionnât le charivari, un individu entra, s'assit près du feu allumé au milieu de la case et, tout en fumant sa pipe, se mit à raconter des histoires, qui devaient être très intéressantes, puisque, sans y rien comprendre et malgré notre mauvaise humeur, nous finîmes par éclater de rire, ce qui coupa la parole au troubadour indigène surpris de notre présence.

Et tout le monde bientôt goûta la douceur du repos.

***

Le dimanche matin, au point du jour, je sautai lestement à bas de ma couchette et, avec l'aide de mon catéchiste. je me mis en devoir d'installer la chapelle en formant un petit réduit fermé avec nos couvertures de voyage. Dans ce tabernacle tout à fait modeste adossé à l'écurie, je célébrai le Saint-Sacrifice avec plus de foi que j'aurais pu en avoir sous les voûtes d'une cathédrale, n'ayant pour assistants que mon servant de messe, avec le capitaine, le lieutenant et un tirailleur catholique. Daigne Notre-Seigneur avoir pitié de la pauvre maison chinoise dans laquelle j'ai fait descendre le Rédempteur du monde !

La famille qui l'habitait était nombreuse, et paraissait jouir d'une certaine aisance malgré la piteuse mine de l'habitation. Le mari avait l'air d'un brave homme, faisant l'office de bonne d'enfants avec deux ou trois marmots sur les bras ou autour de lui. Les ménagères, car il y avait plusieurs femmes dans la maison, faisaient les préparatifs du marché, allant et venant sans aucune gêne de notre présence. En particulier une fillette d'une douzaine d'années se familiarisa si vite qu'elle était toujours autour de nous nous regardant ou souriant malgré un mal d'yeux qui devait bien la faire souffrir. Femmes et petites-filles de douze à quatre ans, toutes avaient les fameux petits pieds, l'horreur admirée des Chinois; mais ce n'étaient que des demi petits pieds, qui ne les empêchaient pas de marcher, tandis que les vraies dames chinoises ne peuvent le faire.

(*A suivre.*)



HAUT-TONKIN. — Au marché de Ni-Chi; photographie du lieutenant P. .



CERCLE de LAO-KAY _ Rive droite

Carte pour l'intelligence de la tournée de M. Girod.

NOS ALMANACHS

ALMANACH DES MISSIONS

Ordinairement, c'est à un membre de l'Académie française que nous demandons notre article inaugural et successivement MM. François Coppée, Jules Simon, Sully-Prudhomme, Henri de Bornier, Pierre Loti, Thureau-Dangin, S. Em. le Cardinal Perraud, ont honoré notre publication d'articles justement remarqués.

Cette année, nous avons frappé, non pas aux portes de l'Institut, mais dans son voisinage immédiat, sur le chemin qui y conduit. Deux Académiciens..... futurs, MM. René Bazin et Léon de Tinseau, ont daigné écrire les premières pages de notre Grand Almanach.

Dans *le Suprême Héroïsme*, M. René Bazin étudie l'âme de l'apôtre à son entrée dans la voie qui a pour terme le martyre; l'éminent écrivain cherche à analyser la force mystérieuse qui détermine cette vocation sublime, et en quelle langue admirable cette psychologie est exposée!

« Je ne connais pas, dit-il, de plus beau drame dans l'ordre moral... Rien ne donne une preuve plus manifeste de la vertu divine du christianisme. Rien non plus ne saurait inspirer à des Français plus de fierté, ni plus d'espérance... L'Œuvre des missions est sans doute universelle, comme la grâce d'où elle naît; mais on peut la dire française deux fois sur trois, française et par le nombre des missionnaires et par le chiffre des aumônes qui viennent de France... La France demeure, entre les peuples, le peuple apôtre .. Nous semblons ne pouvoir échapper à cette gloire... »

M. Léon de Tinseau narre ensuite, avec le tour d'esprit délicat et humouristique qui caractérise son beau talent, le *fiasco* qui marqua la première représentation d'un cirque à Saïgon, l'impresario ayant eu le tort de faire figurer au programme l'exhibition de plusieurs tigres. Quand la cage emplie de ces félins fit son apparition, il n'y eut « pas un mot, pas un cri, pas un murmure, aucun tumulte, aucun trépignement parmi les 2.000 spectateurs, qui n'avaient pas, à eux tous, une paire de souliers. Mais, glissant sous les toiles soulevées, en moins d'une minute, tous avaient disparu dans la nuit. » Dame! si le tigre aime trop l'Asiatique, la réciproque n'est pas vraie.

Après ces deux collaborateurs nouveaux, dont nous ne saurions assez apprécier le concours, nous retrouvons et saluons les vieux amis de notre Almanach : d'abord le R. P. Delaporte, avec son superbe poème : *Départ et adieu;* puis une dame roumaine, qui porte un nom connu de nos lecteurs, Mme Jules Brun, nous a envoyé de Bucharest une légende exquise : *la Fleur de la Reine*, et le R. P. Baulez, de Pondichéry, une page amusante. Sur le feuillet suivant une apologue en quatre tableaux, signée d'un pseudonyme d'ailleurs transparent (A. Normand), est crayonnée avec une verve et une intensité d'expression qui suffiraient à en trahir l'auteur.

Puis c'est le traditionnel sonnet du poète lyonnais JOSEPH SERRE : *Vierge d'espérance*, commentaire inspiré d'un splendide chromo de *Notre-Dame de Lourdes*, qui lui fait face. Nous trouvons ensuite un émouvant épisode de l'insurrection arabe de 1871, *le Premier coup de canon de Mustapha*, par GUY DU VIEUX CHENE, nom de guerre d'un Père Blanc, à qui nous avons de grandes obligations depuis plusieurs années. Une note gaie résonne ensuite : *Tout sert !* par le R. P. TRILLES. Puis une belle *Cantate à S. François Xavier*, paroles et musique de M. le chanoine CONDAMIN. Le R. P. BAULEZ, de Pondichéry, déjà nommé, redemande la parole pour nous raconter, avec sa verve provençale, l'histoire de *Marie Natchattiram*. Avec le R. P. COGNET, nous passons ensuite de l'Inde en Océanie centrale et nous assistons à la messe de l'Assomption dans la cathédrale d'Apia. Avec Mgr FALLIZE, vicaire apostolique de la Norvège, nous nous enfonçons au cœur des Alpes scandinaves, en plein hiver et nous pouvons apprécier ce que sont les frimas polaires en suivant le vaillant évêque dans les rudes étapes de sa tournée pastorale. Puis un missionnaire lazariste de Syrie, M. SALIÈGE, nous signale un fait étrange, *un curieux cas d'hydroscopie*, l'histoire d'une jeune Libanaise douée de la faculté de découvrir les sources d'eau. Nous retournons ensuite en Océanie pour assister, avec le R. P. GUIS, aux funérailles d'un Canaque. Et le mot de la fin est un superbe cri de confiance en l'avenir : *Nous recommencerons !* S'emparant de cette belle parole de Mgr FAVIER, évêque de Pékin, au lendemain de sa miraculeuse délivrance, au milieu des ruines de sa mission anéantie, M. JOSEPH SERRE en fait le thème d'un sonnet tout vibrant de divine espérance :

> Nous recommencerons ! Nous sommes immortels !
> Et tandis que la main d'un Belzébuth immonde
> Jette aux quatre horizons la cendre des autels,
> Dieu de la cendre auguste ensemence le monde.

N'oublions pas de remercier l'aimable secrétaire du Conseil central de Paris, M. GUASCO, qui, depuis tant d'années, consacre son beau talent de dessinateur à l'illustration de nos Almanachs. Son crayon en a couvert les marges de délicates, spirituelles et charmantes compositions et cette collaboration artistique ne contribuera pas médiocrement à leur succès.

BIBLIOGRAPHIE

Un grand évêque. — *Vingt ans de l'Eglise d'Afrique sous l'administration de Mgr Pavy*, par Mgr RIBOLET, Prélat de Sa Sainteté, Vicaire général d'Alger. — Alger, Librairie Jourdan. — En vente dans nos bureaux et chez les principaux libraires catholiques de Lyon et de Paris. — Prix, 5 fr. franco, par la poste, 6 francs.

C'est un beau et bon livre ; c'est l'histoire de la résurrection de l'Eglise d'Afrique, de l'Eglise des Cyprien, des Augustin, des Fulgence, des Victor de Vite.

A la voix de Mgr Dupuch, cette Morte de douze siècles s'était dressée vivante dans son tombeau; sous l'impulsion et la direction de Mgr Pavy, elle reprend possession de cette terre africaine — son antique fief, — elle plante partout la croix du Christ à côté du drapeau victorieux de la France; elle relève les autels du Dieu vivant ; elle fait face à la barbarie et à la corruption musulmanes. Mgr Ribolet nous fait assister à cette « marche en avant », si extraordinaire dans sa rapidité et ses résultats.

De rien ou presque rien, grâce aux efforts, à l'intelligence, au génie, au dévouement sans limites de Mgr Pavy, grâce à son amour si profond pour cette terre africaine, nous voyons surgir un clergé, des églises, près de deux cents paroisses, deux cathédrales : l'une à Alger, l'autre à Constantine; deux diocèses : celui d'Oran et celui de Constantine; un grand séminaire, à Kouba ; un petit séminaire à Saint-Eugène; un noviciat pour les Sœurs de la Doctrine Chrétienne à Mustapha-Supérieur ; des orphelinats, des écoles, une superbe basilique : Notre-Dame d'Afrique, des œuvres de toute nature particulièrement adaptées aux besoins de ce pays. La conquête militaire de l'Algérie a été une véritable épopée. La conquête religieuse, aussi. La Vie de Mgr Pavy le prouve.

Tous les amis des missions, toutes les communautés religieuses de missionnaires, tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'Algérie chrétienne, histoire si intimement liée à l'histoire de la conquête et de la colonisation, tous ceux qui voudront avoir des données justes sur le rôle de la France à l'égard des musulmans, sur la méthode à suivre pour les gagner à Jésus-Christ et par conséquent à nous, tous ceux qui voudront connaître « *Un grand Evêque africain* », celui à qui le Maréchal Bugeaud disait : « Si vous n'étiez pas évêque, je vous ferais général »; tous ceux qui voudront voir à l'œuvre les prêtres d'une si haute valeur intellectuelle et morale qu'il sut attirer en Algérie, ou qu'il forma lui-même, qu'il dirigea, qu'il associa à tous ses labeurs, liront l'ouvrage si remarquable — à tous les points de vue — de Mgr Ribolet.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Njal, du diocèse de Saint-Dié, demande de prières..... .. 5 »
A. B. X., Dijon.. 1 40
Anonyme, du diocèse de Laval........................... 50 »
Au nom de plusieurs personnes, en l'honneur de St-Antoine de Padoue, diocèse de Chartres.......................... 5 »
Au nom de la famille Tardiveau et Ménager, diocèse de Chartres.. 10 »
Anonyme du diocèse de Lyon............................. 5 »
Au nom de la famille Raulin, du diocèse de Laval.......... 1.000 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Ricaud, à Kang-Po).

Anonyme du diocèse de Tours, demande de prières spéciales 20 »
Anonyme de Mausanne, diocèse d'Aix...................... 2 60

A Mgr Sabbagh, archevêque chaldéen de Diarbékir.

Une anonyme de Lunéville, pour ses parents défunts........ 10 »

A M. Chavanol, Pondichéry.

Un prêtre de Toulon.................................... 25 »

Au R. P. Selvanader, Pondichéry.

Un prêtre de Toulon.................................... 25 »

A M. Paul Veaux, Mahé.

Mane nobiscum Domine et custodi nos........................ 10 »

A Mgr Pelckmans, Lahore.

Un prêtre de Toulon.................................... 25 »

Au R. P. Lacombe, Trichinopoly.

Un prêtre de Toulon.................................... 25 »

Au R. P. Maria, Birmanie orientale.

Un prêtre de Toulon.................................... 25 »

A M. Matrat, Nagasaki.

Un prêtre de Toulon.................................... 25 »

Pour le rachat d'enfants nègres en Afrique (R. P. Zappa).

R. P. Dominique, du diocèse de Bruges.................... 25 »

Au R. P. Fortunat, Beni-Souef (Haute-Egypte).

Un prêtre de Toulon.................................... 25 »

Au R. P. Zappa, Haut-Niger.

Un prêtre de Toulon.................................... 25 »

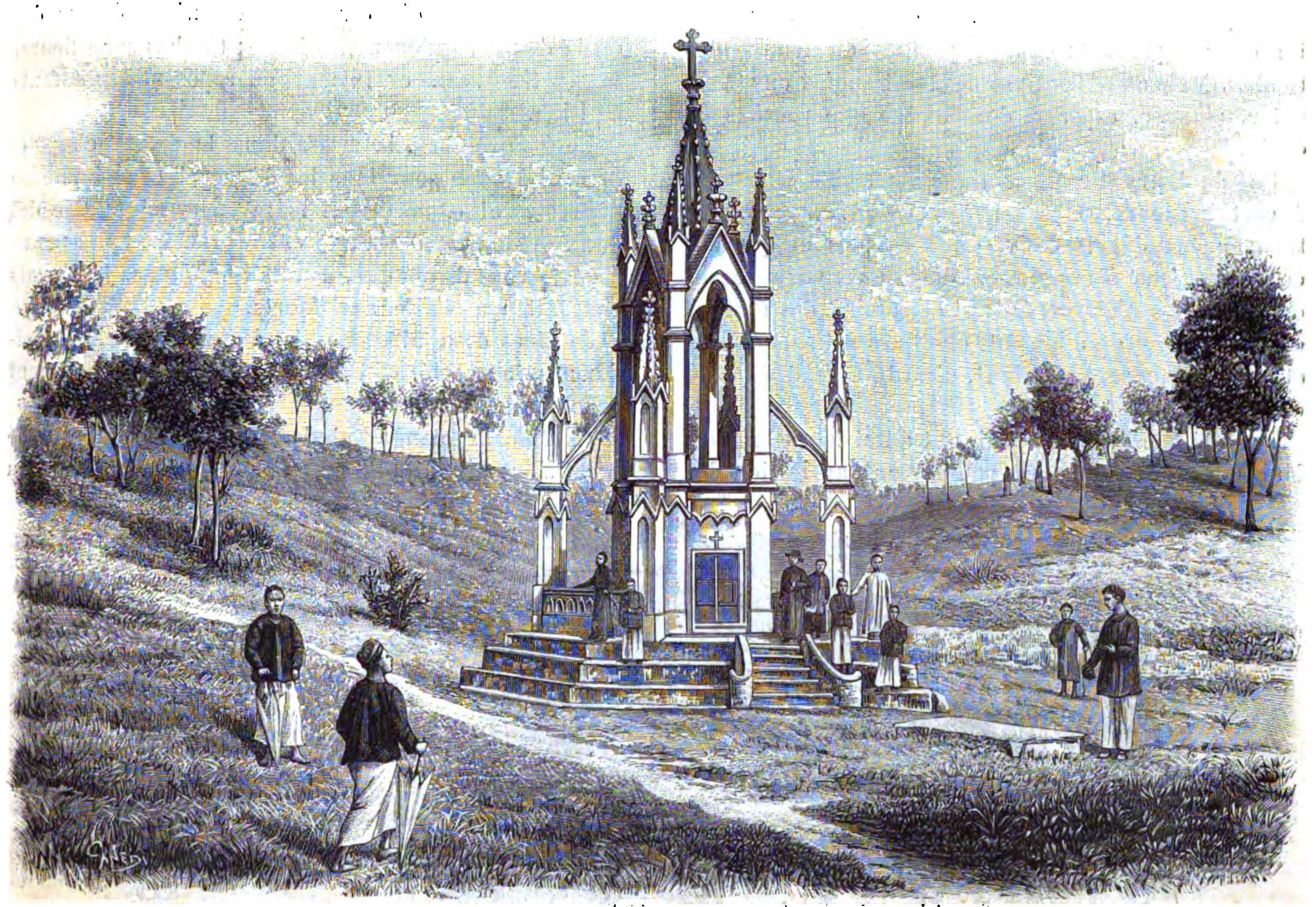
Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour ses lépreux.

Une anonyme de Lunéville, pour ses parents défunts........ 10 »
Pour les membres souffrants de Jésus, Lyon................. 40 »
A. C. M., diocèse de Moulins, demande de prières pour la réussite d'une opération et pour ses défunts................ 10 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



KOUANG-TONG (*Chine*) — MONUMENT ÉLEVÉ EN L'HONNEUR DES SOLDATS FRANÇAIS MORTS A CANTON EN 1862; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr MÉREL (voir la *Correspondance*).

CORRESPONDANCE

KOUANG-TONG (Chine)

La fête des Morts à Canton.

Nous avons reçu depuis quelque temps déjà cette touchante relation. Nous en avons à dessein réservé la publication; elle avait sa place toute marquée, en effet, à la veille des sombres et consolantes fêtes que l'Eglise va célébrer, fêtes qui réunissent dans la même pensée et la même espérance tous les frères dispersés de la grande famille chrétienne.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE

Hier, pour la première fois après bien des années, j'ai fait ma visite aux morts. Jadis, il m'en souvient, je faisais avec mes parents cette promenade triste, consolante, poétique à la fois, par un de ces beaux soleils d'automne, comme on n'en trouve que dans le Midi. Promenade où l'on se rencontre sous les cyprès touffus et toujours verts, s'alignant avec mélancolie et laissant tomber comme des larmes leurs longues ombres sur les allées bordées de tombeaux. Pèlerinage sacré qui, tous les ans, le même jour, réunit dans une même enceinte, autour d'une même croix, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, des croyants et des athées, tous portant des fleurs, des couronnes, des prières ou des souvenirs, des larmes ou des regrets.

On allait voir ses morts. On embellissait les tombes; on faisait belle toilette à l'ange de pierre dont les ailes s'ouvrent comme pour protéger ceux qui dorment à ses pieds. Puis, on jetait des fleurs, des immortelles, des œillets, des chrysanthèmes, tout ce qu'on pouvait trouver avant les premiers froids précurseurs de l'hiver. On en mettait partout, dans les vases, sur la pierre gravée de noms aimés, dans les mains de l'ange, entre les bras du grand christ de fonte, partout.

⁂

Me voilà en Chine, la vaste nécropole où tout est cimetière et où l'on n'en rencontre presque aucun. Ici, chacun dort son sommeil où il veut, ou plutôt là où le veulent les Esprits que l'on a consultés : sur une montagne aride, bien exposée au vent et au soleil, au sein d'une verte rizière, ou sous un grand arbre plein d'ombre et de chants.

Ici pas de fête des Morts. Et cependant on meurt ici comme partout; comme partout on trouve des tombes. Mais ce ne sont pas des tombes, où l'on puisse prier, pleurer, espérer, des tombes que protège la croix.

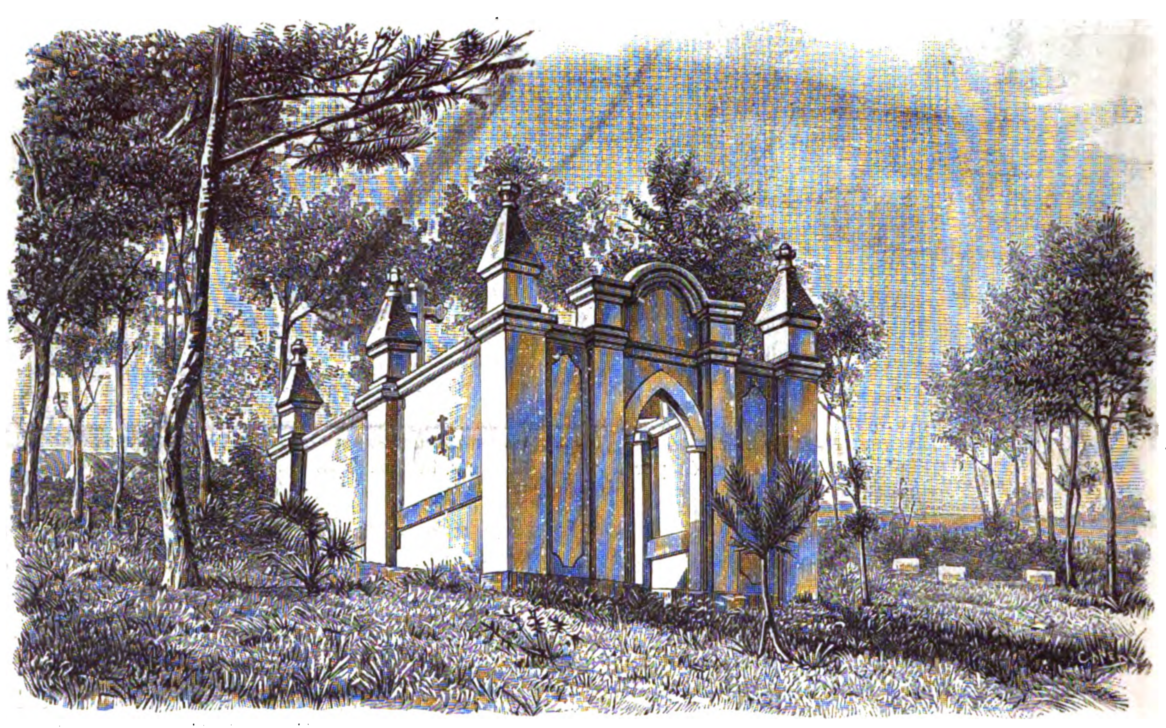
Pas de fleurs sur ces monuments froids et muets. A certains jours, en passant près d'eux, vous pourrez trouver des débris de viandes offertes et que des corbeaux sans scrupules se disputent; vous verrez des bâtonnets d'encens à demi consumés, des feuilles de papier d'or ou d'argent, quelques pétards éclatés et fumant encore, voilà tout, c'est la fête des morts du paganisme.

Nos chrétiens, il est vrai, ont aussi leurs tombes. Mais elles sont semées un peu partout, au milieu des païens, tombes où, d'ailleurs, on n'ose élever des croix de peur qu'on ne les brise; tombes sans fleurs, sans prières, sans croix, mais où reposent des enfants de Dieu.

Le 2 novembre, la messe dans la petite chapelle de sa résidence pour tous les défunts de son immense district, voilà tout ce qui reste au missionnaire des doux souvenirs de la fête des Morts. Et voilà pourquoi je vous disais que, depuis longtemps, je n'avais pas fait ma visite aux Morts.

Je viens d'en faire une hier à Canton, où la Providence m'a appelé, et j'en suis revenu profondément touché, remué, ému.

Canton, la grande Babylone, où pullulent plus de 3 millions d'habitants au milieu du paganisme, du



KOUANG-TONG (*Chine*). — TOMBEAU DE Mme DABRY DANS LE CIMETIÈRE DE CANTON ; d'après une photographie envoyée par Mgr MÉREL.

trafic et du vice, Canton a son petit noyau de chrétiens. Plus heureux que bien de leurs frères de Chine, ils possèdent un cimetière à eux, c'est à la France qu'ils le doivent comme ils lui devront toujours leur baptême. C'est la France en effet qui le leur a obtenu après que son drapeau eut flotté victorieux dans l'enceinte de la grande ville.

Ce cimetière se trouve en dehors des remparts, au-dessus de deux collines qui sourient par-delà une petite vallée.

Juste à l'endroit où les deux collines se rejoignent s'élève une croix monumentale (voir la grav., p. 519), croix de granit taillée à la gothique, et dont la tête se dresse, haute et fière, dominant l'immense plaine de Canton, regardant la ville payenne, étendant ses grands bras pour appeler tous ces peuples infidèles et pour bénir les morts qui reposent à son ombre.

On descend par un escalier gigantesque tout en pierre et l'on arrive au pied d'un élégant monument, superbe piédestal (voir la grav., p. 517), où planait jadis un ange de cuivre, symbole d'espérance et de résurrection et que des vandales chinois, par haine des Européens, enlevèrent pour en faire ensuite de vulgaires sapèques.

Devant se trouve la fosse commune où reposèrent jadis les soldats français. Aujourd'hui le caveau est vide, les ossements ont été dispersés on ne sait où et la grosse pierre tombale brisée.

Près de là on remarque le tombeau de Mme Dabry (voir la grav. ci-dessus). On se rappelle qu'en 1885

les païens descellèrent la pierre du caveau et dispersèrent les ossements. Puis, d'ici, de là, des tombes, des grandes, des petites, des belles, des pauvres, semées sans ordre, un peu partout, au milieu d'arbres rares et qu'on croirait, eux aussi, porter le deuil, tant leurs rameaux sont grêles et indigents.

A l'entrée du cimetière, un hameau de chrétiens s'est peu à peu formé autour d'une modeste chapelle qui soupire sans cesse après de généreuses aumônes pour s'agrandir et s'embellir.

Les chrétiens ont un catéchiste pour les diriger et seconder le missionnaire dans ses travaux de prédication. Car un missionnaire, notre doyen d'âge à tous, est venu là planter sa tente. Et c'est une touchante idée que d'avoir choisi un vieux à cheveux blancs pour être le portier de l'éternité, pour garder ce sacré dépôt. Hélas ! il n'était pas là hier, et en m'asseyant où il s'est assis si souvent, je me disais que la vie est pleine de désillusions, en pensant qu'à la même heure, ce vieillard se mourait à Hong-Kong. Vanité que les rêves ! Aller *dormir* sur une autre terre, alors qu'on avait là, tout près, son petit coin aimé et où il aurait fait si bon sommeiller jusqu'au grand jour de la résurrection.



KOUANG-TONG (*Chine*). — CROIX MONUMENTALE ÉLEVÉE PAR MGR GUILLEMIN DANS LE CIMETIÈRE DE CANTON ; d'après une photographie envoyée par Mgr MÉREL.

∴

Nous étions venus trois missionnaires accompagner Mgr Mérel, tout récemment sacré, et qui avait voulu honorer les morts de sa première visite.

Des centaines de chrétiens nous avaient précédés. Une trentaine de soldats indigènes en grande tenue nous attendaient aussi. A notre arrivée, ils forment vite la haie ; puis, au passage de Monseigneur, retentit un cri qui voulait sans doute dire : « Présentez armes ! », car c'est ce qu'on fit et chacun présenta celles qu'il avait : soit fusil, soit revolver, piques ou drapeaux, tandis que leur commandant chrétien, Paul, fièrement campé sur son coursier, comme un grand chef d'armée, souriait de joie, de bonheur, de fierté, et semblait dire aux siens : « Soldats, je suis content de vous ! » (*Voir les grav. p.* 524 *et* 525.)

Bientôt après, la chapelle se remplit ; la messe de *Requiem* commence, chantée par un jeune missionnaire, le P. Vogel, un enfant de l'Alsace. Les chants sont exécutés par les séminaristes. Mgr Mérel donne ensuite l'absoute, puis le cortège se forme, serré, recueilli ; nous faisons le tour du champ des morts, tandis que Monseigneur bénit les tombes et que des trompettes chinoises tombent lentement des notes longues et graves comme des appels, des supplications et des plaintes.

La cérémonie terminée, chacun se disperse pour aller à ses défunts. Le spectacle était superbe et touchant. Je demeurai là tout pensif à regarder les hommes, les femmes, les enfants, allant et venant, priant à haute-voix, chantant plutôt, tant leurs prières sont mélodieuses, jetant de l'eau bénite en place de fleurs.

Puis, quand on eut bien prié, pleuré peut-être (ce qui est très rare en Chine), le cimetière se vida lentement. Après le recueillement, ce fut le tapage. En avant les pétards, puisqu'il ne peut y avoir ici ni fêtes ni deuils sans bruit de poudre! Et quels roulements! quel vacarme!

***

... Dormez, ô morts! Dormez, là-bas, frères, sœurs, amis, parents, sous le beau ciel de France! Dormez, frères de Chine, qui avez adoré et aimé le Dieu que tant de mères françaises apprirent à connaître à leurs enfants devenus vos missionnaires et vos sauveurs. Dormez! Dans vos longues nuits, pensez un peu à ceux qui pensent à vous, qui luttent au milieu de nuits parfois plus noires, plus froides que les vôtres et qui ne savent encore où ils iront dormir!

E. P.



KOUANG-TONG (*Chine*). — TOMBEAU CHRÉTIEN DANS LE CIMETIÈRE CATHOLIQUE DE CANTON; d'après une photographie envoyée par Mgr MÉREL.

INFORMATIONS DIVERSES

Iles anglo-normandes. — Il y a à Guernesey deux paroisses pour les catholiques de langue française : le Rosaire (Guernesey-Ville et l'Islet (Guernesey-Campagne). La population de ces deux missions, qui dépendent du diocèse de Portsmouth, est en grande partie d'origine bretonne. Chaque paroisse possède une école libre dirigée par les Sœurs de Paramé et la formule du prône qui se lit le dimanche dans ces églises est celle du diocèse de Rennes.

Serbie. — On nous écrit de Nisch :

Le R. P. D. Willibald Czoch, Camaldule du monastère de Saint-Grégoire, à Rome, qui a exercé le saint ministère en diverses missions de la péninsule des Balkans depuis plus de vingt-huit ans, vient d'être transféré par la Sacrée Congrégation de la Propagande de la Mission Beleni en Bulgarie à Nisch (Serbie). Les autorités serbes et les catholiques de cette mission, qu'il a fondée en 1875 et dirigée pendant douze ans, ont fait au zélé missionnaire le plus chaleureux et sympathique accueil.

Cochinchine orientale. — M. Guerlach, des Missions Étrangères de Paris, donne ces intéressants détails sur le sacre de Mgr Damien Grangeon, nommé évêque d'Utine et vicaire apostolique de la Cochinchine orientale.

« Le sacre se fit, le 17 août, à Lang-Song, résidence épiscopale du vicariat. Mgr Grangeon en avait décidé ainsi, afin que la fête se passât en famille et que la plupart des missionnaires, assemblés pour la retraite, pussent y assister. L'évêque consécrateur fut Mgr Caspar, vicaire apostolique de Hué.

« Durant les trois jours qui précédèrent le sacre, les mandarins annamites et de nombreux groupes de chrétiens et de païens vinrent présenter leurs hommages au futur évêque. Mais, le jour de la fête, le séminaire et l'évêché furent littéralement envahis par la foule. Cependant, la procession se déroula sans aucun désordre de l'évêché à la chapelle, en suivant la route extérieure qui longe l'enceinte du séminaire. Des drapeaux et des bannières ornaient les abords du chemin, et les soldats du gouverneur annamite, armés de lances et de grands sabres, formaient la haie de chaque côté. A la suite de la Croix venaient les enfants de chœur, suivis d'une longue théorie de missionnaires et de prêtres indigènes; ensuite s'avançaient NN. SS. Caspar, Mossard et l'élu, sous un dais modestement orné; enfin, M. Dufresnil, Résident de la province, les fonction-

naires français et annamites, et les divers membres de la colonie. Suivant l'usage de nos pays d'Orient, les indigènes allumaient force pétards sur le parcours du cortège, et c'est au son des cloches lancées à toute volée et au bruit assourdissant de nombreuses pièces d'artifice que la procession entra dans la chapelle du séminaire.

« Elle était bien trop petite pour contenir la foule accourue de tous côtés; aussi fallut-il établir un service d'ordre pour empêcher les curieux de faire invasion dans le chœur où avaient pris place le résident de France, les grands mandarins annamites et plusieurs de nos compatriotes venus de Qui-Nhon, le port voisin.

« Après la cérémonie religieuse, un repas fraternel réunit autour d'une même table les évêques, les missionnaires, les prêtres annamites et les honorables invités français ou indigènes présents à la fête du sacre. On comptait 74 convives. Pour la circonstance, le dortoir des élèves avait été converti en réfectoire, des tentures de cotonnade imprimée dissimulaient la rusticité du bâtiment et de petits faisceaux de drapeaux tricolores jetaient la note gaie et patriotique.

« La série des toasts fut close par une cantate que les élèves du séminaire chantèrent.

« Le *clou* de la fête fut une représentation donnée par les Sauvages que j'avais amenés avec moi. Ils exécutèrent les principaux morceaux de leur répertoire sur les gongs et les tam-tam, puis reproduisirent les danses guerrières, luttant avec le sabre et le bouclier. Cet intermède eut un grand succès auprès des Français et même auprès des Annamites. »

Cambodge. — M. Sajot, des Missions Etrangères de Paris, écrit de Marseille :

« Le 12 octobre dernier, s'endormait pieusement dans le Seigneur, à la Procure des Missions Etrangères de notre ville, un saint missionnaire dont la vie apostolique s'était écoulée au Cambodge, M. Coudert.

« Cette mission, l'une des plus meurtrières de l'Indo Chine, comprend, avec le royaume de ce nom, les trois provinces méridionales de notre colonie de Cochinchine. Elle comptait à l'époque où le P. Coudert y aborda, en juin 1888, 17.000 chrétiens, tant Cambodgiens que Chinois, Annamites, Indiens et Européens. Elle en compte aujourd'hui plus de 32.000, soit une augmentation moyenne d'un millier par an environ. C'est peu quand on considère qu'il reste encore dans ce seul vicariat apostolique près de 2.000.000 d'infidèles; c'est beaucoup si l'on réfléchit aux difficultés de tout genre auxquelles vient se heurter le zèle des missionnaires. Sans entrer dans le détail de ces divers et nombreux obstacles, je me borne à observer qu'une partie considérable de la population de ce pays est presque entièrement réfractaire à l'action de l'Evangile. Tandis que l'Annamite vient pour ainsi dire de lui-même se jeter dans les bras de l'Eglise catholique, le Cambodgien se retire au fur et à mesure qu'on approche pour le saisir. C'est du reste, pour le dire en passant, le cas de tous les peuples exclusivement bouddhistes. De cette sorte, sur une trentaine de missionnaires que compte la mission du Cambodge, les dix ou douze qui se consacrent à l'évangélisation des Cambodgiens ne peuvent fournir qu'un apport très minime à la somme annuelle des baptêmes d'adultes et, sur les mille catéchumènes baptisés chaque année, l'élément cambodgien ne figure peut-être pas pour plus d'un dixième.

« C'est précisément sur ce peuple que le P. André Coudert eut à exercer son ministère. Pendant le temps relativement court qu'il passa à Pnom-Pênh en qualité de curé de la cathédrale, il instruisait et baptisait de 50 à 80 catéchumènes par an. Des églises construites, un presbytère et plusieurs catéchuménats édifiés achèveront de donner une idée de son zèle, si l'on veut bien se dire que, de tous ces édifices, il était à la fois l'architecte, l'entrepreneur et parfois même le manœuvre.

« Cette vie de labeurs, de souffrances et de privations finit par avoir raison de sa santé, d'ailleurs assez précaire. Au mois de février dernier, il était obligé de s'aliter, il était atteint d'une maladie de foie. Le mal faisant des progrès rapides, ses supérieurs le décidèrent à revenir demander à l'air natal ce que le climat des tropiques ne pouvait plus lui donner.

« Il était trop tard, hélas! Quand il débarqua au port de Marseille, il n'avait littéralement plus que les os et la peau. Dans le parcours de la Joliette à la rue Nau, les passants regardaient ce vieillard de 39 ans, en cheveux blancs, au front ridé, aux yeux creux, au visage décharné, et qui ressemblait, sous les plis de sa soutane annamite, à un squelette habillé.

« Pendant les trois semaines qu'il passa à la Procure des Missions Etrangères, tout ce que la science et le dévouement purent obtenir fut de soulager les souffrances du pauvre malade. Tout fut mis en œuvre; le ciel et la terre furent sollicités tour à tour; mais la lutte était finie, la couronne prête; Dieu ne voulut pas tarder davantage de la poser sur la tête du jeune vainqueur. »

Tché-ly Sud-Est (*Chine*).— Dans les premiers jours du mois d'août, nous apprenions, par une simple dépêche, la mort inopinée, du R. P. Gouverneur, de la Compagnie de Jésus. Quelques détails viennent de nous parvenir, et ils sont trop édifiants pour n'être pas publiés. C'est en victime de son devoir que ce Père a succombé, et s'il n'est pas tombé sous les coups des païens, il est mort, du moins, martyr de sa charité, en soignant les cholériques. Rien n'est touchant comme le dernier billet qu'il a écrit lorsqu'il s'est senti atteint par le fléau.

« Mon Père, écrivait-il à son supérieur, je suis allé vendredi dernier, à Wankiatchoan, pour administrer un élève du collège, qui, hélas! ne m'a pas attendu pour mourir. J'ai confessé tous les chrétiens, extrémisé deux malades, baptisé plusieurs païens et validé un mariage. Demain, je dois aller à Changkoa; mais il arrive que je suis moi-même frappé. Depuis ce matin, malaise général, maux de tête, vertige et, depuis une heure, j'ai des crampes dans les pieds. N'ayant pas encore eu le choléra, je n'ose dire que je l'ai... J'ai peine à finir ma lettre, je viens d'être pris de vomissements assez violents. Si un Père pouvait venir me voir, je serais très consolé. Sinon, envoyez-moi un char un peu plus rapide qu'un char à bœufs. En tous cas, si le bon Dieu veut me prendre, je demande pardon à tous de mes mauvais exemples et je me recommande bien à leurs prières. »

On envoya aussitôt au malade un Père avec tous les secours disponibles. L'état du missionnaire réclamait un prompt retour à la résidence, où les soins devaient lui être prodigués. Le voyage fut long et pénible : deux fois des syncopes firent croire que le malade ne pourrait arriver jusqu'au bout. Dieu voulait cependant lui donner la consolation de mourir au milieu de ses frères. Il parvint à la résidence dans la nuit du 6 au 7 août. Mais, à 4 heures du matin, après avoir reçu les sacrements, il fut repris d'une nouvelle syncope dont il ne se réveilla pas.

Congo français (*Afrique occidentale*). — Le R. P. Murard, de la Congrégation du Saint-Esprit, écrit de Sette-Cama :

« Dix années de travaux de nos prédécesseurs nous ont dotés des beaux vergers, des plantations et des rizières qui ornent les coteaux de l'île Ngalé. Nous pouvons donc nous livrer entièrement à l'évangélisation des contrées environnantes. Nous sortons, en effet, à tour de rôle, pour aller au loin, chez les Pahouins, les Varamas, les Bavili et les Baloumbou du lac, semer la parole de Dieu parmi les païens, encourager nos anciens chrétiens, installer des écoles en faveur des enfants des villages.

« Le bon Dieu a daigné bénir quelque peu nos efforts; car, outre le retour de beaucoup de chrétiens à la pratique de leurs devoirs religieux, il se manifeste parmi les infidèles un grand mouvement de conversions. Nos registres accusent déjà 118 baptêmes, dont 112 d'adultes, en dix mois, là où auparavant on en comptait tout au plus 60 par an.

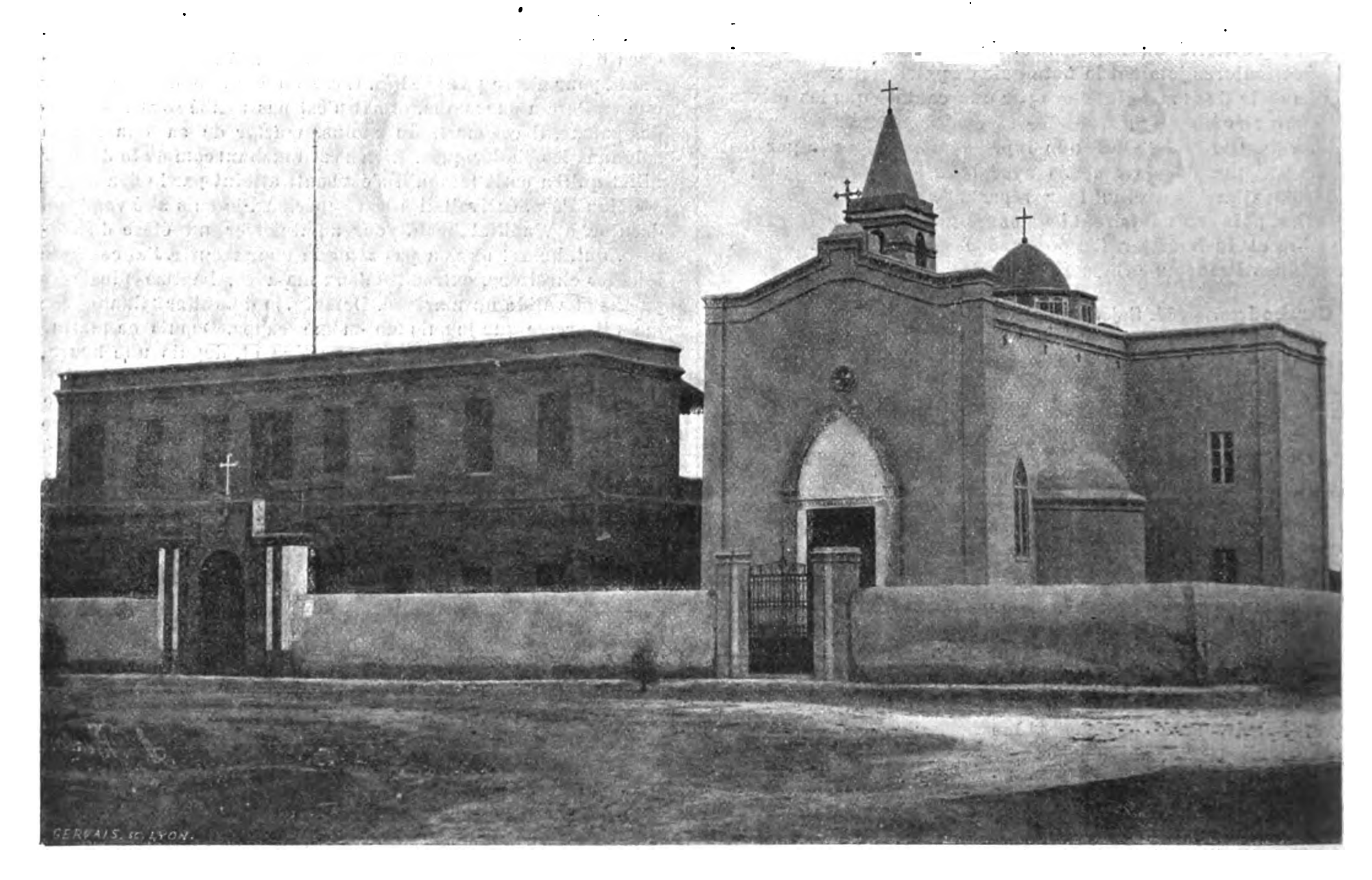
« Malheureusement, le ministère dans les villages se trouve contrarié par beaucoup de difficultés. Pendant les cinq mois de la saison sèche, les indigènes s'en vont dans les forêts à la cueillette du caoutchouc, et ensuite, au lieu de revenir là où ils étaient, ils s'établissent en d'autres endroits. En outre,

comme ils habitent généralement sur les bords du lac, les voyages doivent se faire en pirogue ; et pendant la mauvaise saison, l'on est exposé, dans ces frêles embarcations, aux ardeurs du soleil et à des averses incessantes.

« Depuis quelques années, les Pahouins affluent vers le lac. On a fait de grands efforts et de grandes dépenses pour l'école de Saint-Paul, fondée en faveur de leurs enfants ; mais deux fois l'œuvre est tombée, à cause des guerres qu'ils se font entre eux et aussi avec le poste. L'an dernier, cependant, nous avons eu parmi eux une trentaine de baptêmes d'adultes.

« Au mois de février 1902, une expédition militaire a été lancée contre ces nouvelles peuplades, avec mission de les soumettre à l'impôt établi sur les indigènes; mais elle a dû se replier après un engagement, en laissant quelques morts sur le lieu du combat. Depuis lors, Européens et Camas ont à compter avec ces sauvages envahisseurs, qui affluent par ici en véritables hordes. Pour nous, nous tâchons d'entretenir avec eux de bonnes relations, afin de pouvoir plus tard les gagner à Jésus-Christ. »

Etats-Unis. — Le colonel Mackee, qui vient de mourir à New-York et qui appartenait au presbytérianisme, a légué une partie considérable de sa fortune à Mgr Ryan, archevêque catholique de Philadelphie. Mgr Ryan devra employer toute cette somme en bonnes œuvres, et notamment à bâtir une église dans le village de Mackee (New-Jersey) et un collège à Philadelphie. Ce legs généreux d'un protestant est le plus bel hommage qu'on puisse imaginer, pour glorifier la conscience et la charité d'un évêque catholique !...



HAUTE-EGYPTE. — HOSPICE ET ÉGLISE DE LOUKSOR ; reproduction d'une photographie communiquée par le R. P. LÉONARD (voir p. 524).

Mission Franciscaine de la Haute-Egypte

Par le R. P. LÉONARD, d'Estaires
PROCUREUR DES MISSIONS FRANCISCAINES

Suite et fin (1)

IV. — Assiout ou Syout

Cette ville, connue encore sous les noms de Grande Lycopolis ou Arsinoë, est éloignée du Caire de 378 kilomètres. C'est en quelque sorte la capitale de la Haute-Egypte et la résidence actuelle du supérieur de la Mission Franciscaine. Cette station fut ouverte avec une maison en location en 1830, par le R. P. Rémy. En 1840, on acquit un terrain et l'on construisit une résidence et une église, que le même Père bénit en 1844 sous le titre de saint Ferdinand, parce que l'empereur Ferdinand d'Autriche avait envoyé un beau tableau et un don de 800 thalers. Cependant les bâtiments ayant grandement souffert et l'église menaçant ruines, on en éleva, en 1899, une nouvelle, de forme élégante et munie de trois nefs ; ce fut l'œuvre du P. Tisseur, aidé du P. Cyrille. La bénédiction en fut faite solennellement en novembre 1900, par Mgr Gaudence Bonfigli. A la même époque, la résidence fut restaurée et agrandie. La somme totale des frais atteignit 20.000 francs.

A Assiout, fleurirent autrefois une pléïade de vénérables anachorètes : saint Jean, ermite, qui vécut dans les caver-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 octobre.

nes de la montagne voisine, saint Pierre, martyr, patriarche d'Alexandrie, saints Cosme et Damien, de Syrie. Les reliques de ces deux derniers, ainsi que celles de saint Jean, ermite, se conservent dans une maison voisine de notre église, mais qui appartient au clergé schismatique.

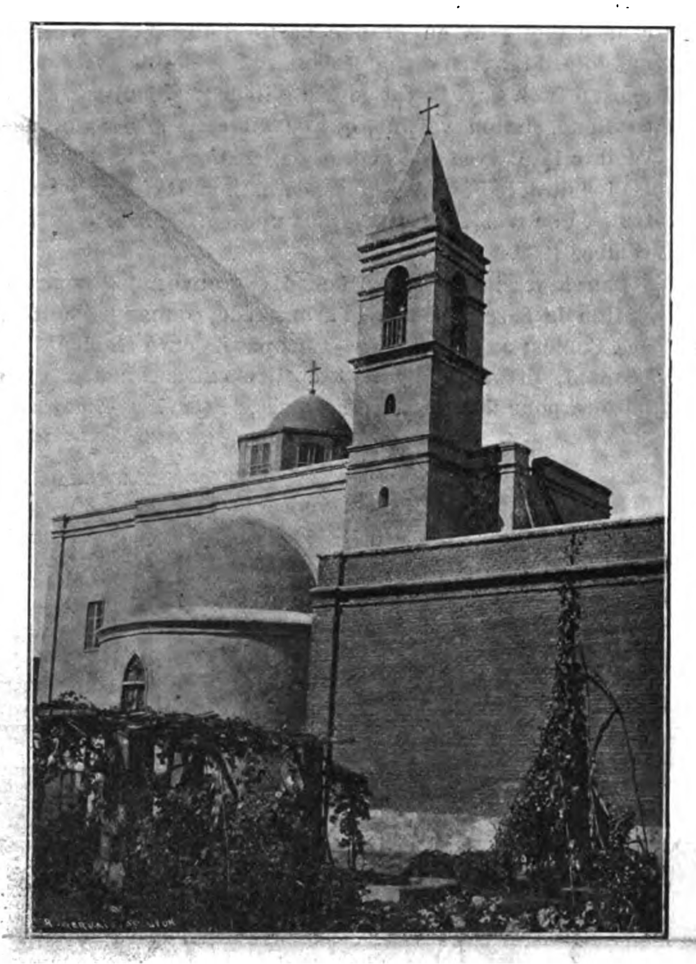
Aujourd'hui, les solitaires ont disparu; à leur place des protestants américains sont maintenant établis; avec le concours de diaconesses, ils ont fondé deux établissements, un pour garçons et un pour filles; ils y ont joint un hôpital et font une grande propagande biblique.

En face d'eux, la mission catholique, toujours à court de ressources, a grand peine à se maintenir. Heureusement, les Sœurs Franciscaines, venues en 1888, ont fondé une école, aujourd'hui florissante, dans les locaux que leur a élevés l'Association nationale; en outre, les Frères des Ecoles chrétiennes, installés depuis plusieurs années, ont édifié, en 1901, un vaste collège.

La population indigène se compose en grande partie de Coptes pauvres, dont plusieurs centaines se sont convertis dans ces dernières années. Il faut à ces néophytes assistance matérielle et spirituelle; il la faut encore à quelques centaines d'Européens qu'attire ici, depuis un certain temps, le barrage du Nil.



HAUTE-EGYPTE. — Portrait d'une des petites filles qui ont fait leur première communion le jour de Pâques; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Léonard



HAUTE-EGYPTE. — Campanile et chœur de l'église franciscaine de Louksor; reproduction d'une photographie.

V. — Girgeh.

Cette station, à 504 kilomètres du Caire, fut fondée en 1720 par le Père Ildefonse. Ce religieux s'était concilié les sympathies des Coptes et des Musulmans par l'exercice de la médecine. Le fanatisme des disciples d'Eutychès lui suscita mille persécutions; il réussit pourtant à louer une maison en 1726.

Ce fut en 1800 seulement que furent construites sur le bord du Nil la première église et la résidence. L'inondation les emporta en 1840; mais le Père Egide, alors président, les releva la même année. Puis, en 1895, lorsque notre mission eut cédé aux Coptes celles de nos stations où ne se trouvaient pas de Latins, le Père Vincent, aidé du Père Cyrille, construisit une autre église et une résidence.

Les Latins et les Latinisants sont en très petit nombre à Girgeh. Si la mission a conservé cette position, c'est à cause de Baliana qui est proche, et afin de pourvoir à l'instruction de la jeunesse groupée dans l'école de l'Association nationale, ouverte en 1895. Les Coptes catholiques, tout en ayant pour leur rite l'ancienne église, témoignent une grande affection aux missionnaires.

Nag-Hamadi, à 556 kilomètres du Caire, compte deux cents catholiques, en grande partie Européens, spécialement des Français, employés aux raffineries de sucre de la maison Léon Say. Ce fut le Père Démétrius, missionnaire de Kéné, station voisine, qui ouvrit cette mission en novembre 1894, avec une maison en location.

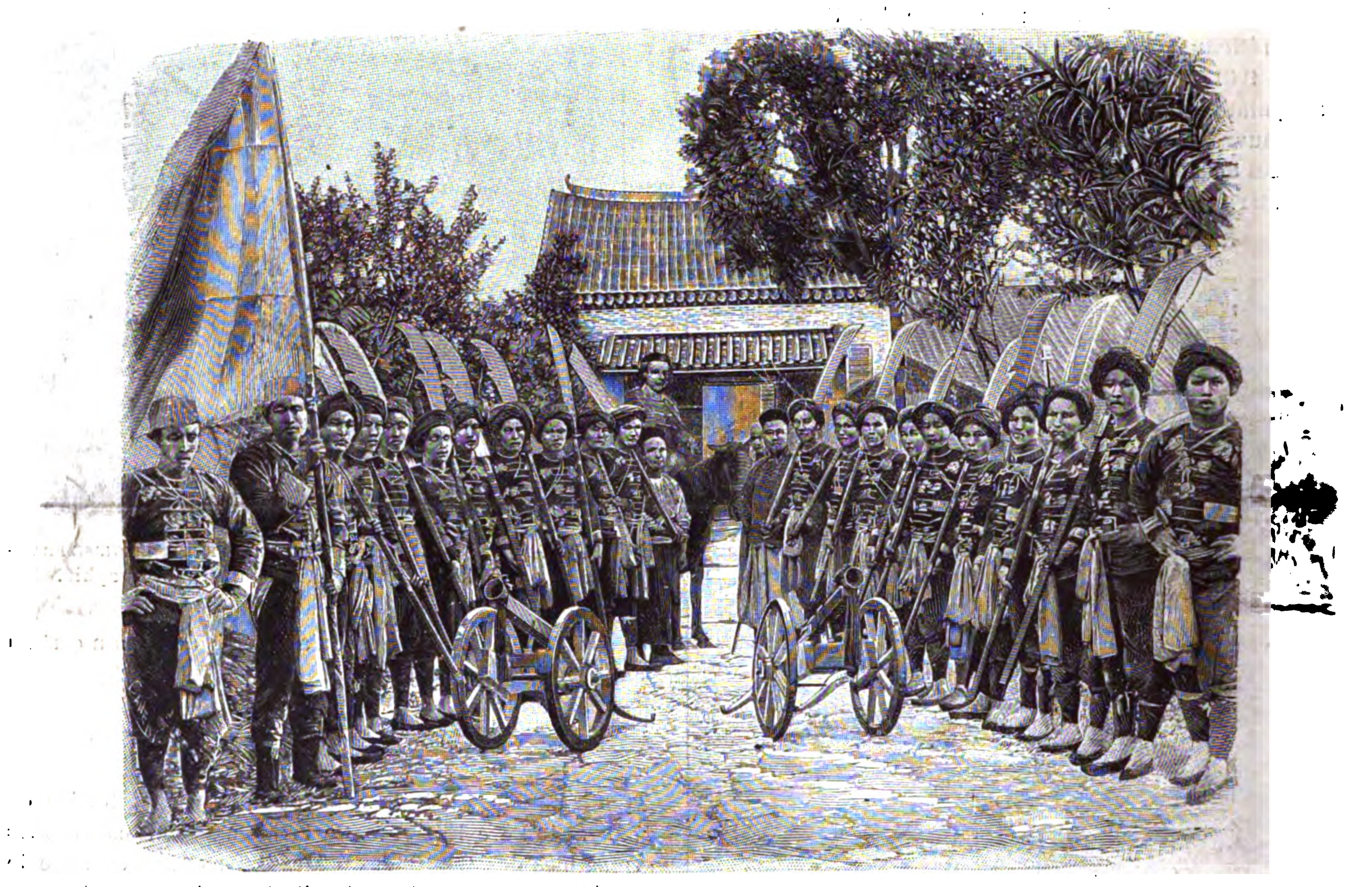
Plus tard, le Père Ambroise, de nationalité belge, y construisit une résidence (1896), puis une église, bénite en novembre 1900.

Dans le voisinage de Nag-Hamadi se trouve notre ancienne station de Farchout. Nous l'avons cédé, comme les autres, aux Coptes; aussi n'y avons-nous pas de curé résident. Cependant, provisoirement et à titre extraordinaire, nous faisons, pour les Coptes catholiques, le service religieux.

VII. — Kéné.

Cette ville, à 611 kilomètres du Caire, est la cité sainte des musulmans d'Egypte; aussi y sont-ils très fanatiques. Ce n'est qu'en 1880 que le Père Egide put élever une résidence et une église qu'il bénit en 1862, sous le vocable de la « Fuite en Egypte. » Une première avait été commencée en 1856 par les Pères Samuel et Louis; mais, une nuit, les musulmans la détruisirent entièrement. Il fallut toute l'autorité de l'Autriche, nation protectrice, et même l'intervention personnelle de l'empereur auprès du Khédive, pour obtenir du gouvernement égyptien l'autorisation de bâtir un nouvel édifice.

A Kéné, les Sœurs Franciscaines nous prêtent leur con-



CANTON. — Le lieutenant Paul passant la revue devant la résidence; d'après une photographie envoyée par Mgr Merel (voir p. 519).

cours en dirigeant une école de l'Association Nationale dans un local appartenant à la mission et que le Père Démétrius a restauré, en mars 1897, au prix de 7.000 francs environ.

VIII. — Louksor.

Louksor (Thèbes), la ville aux cent portes, enrichie d'obélisques et de mausolées pharaoniens, est à 673 kilomètres du Caire.

Ce fut seulement en 1871 que, grâce au zèle du P. Séraphin, une mission catholique y fut établie. Ce Père construisit une résidence avec chapelle, en 1878. En 1888, le Père François Zanabi, qui en avait été président pendant plusieurs années et était alors Préfet de la mission, y édifia une grande école de filles. Ce fut l'Association Nationale qui en fit tous les frais. L'année suivante, les Sœurs Franciscaines apportèrent à l'œuvre des Coptes leur part de dévouement. Les conversions obtenues par le Père Zanabi, avec l'aide des autres missionnaires, dépassèrent 500. Ce nombre demandait une église et une résidence d'une certaine étendue. Le besoin de rebâtir, d'ailleurs, s'imposait d'autant plus que les fouilles, pratiquées par MM. Mariette-Bey et Maspéro, avaient nécessité la destruction des anciennes constructions. La résidence sortit la première de terre en 1892; l'église suivit. La première pierre fut posée en juin 1895 par le Père Vincent et la chapelle bénite par lui

en février 1895, sous le titre de la Sainte-Famille. Le Père Athanase-Richard présida à tous les travaux, qui nécessitèrent une dépense totale de 22.373 francs.

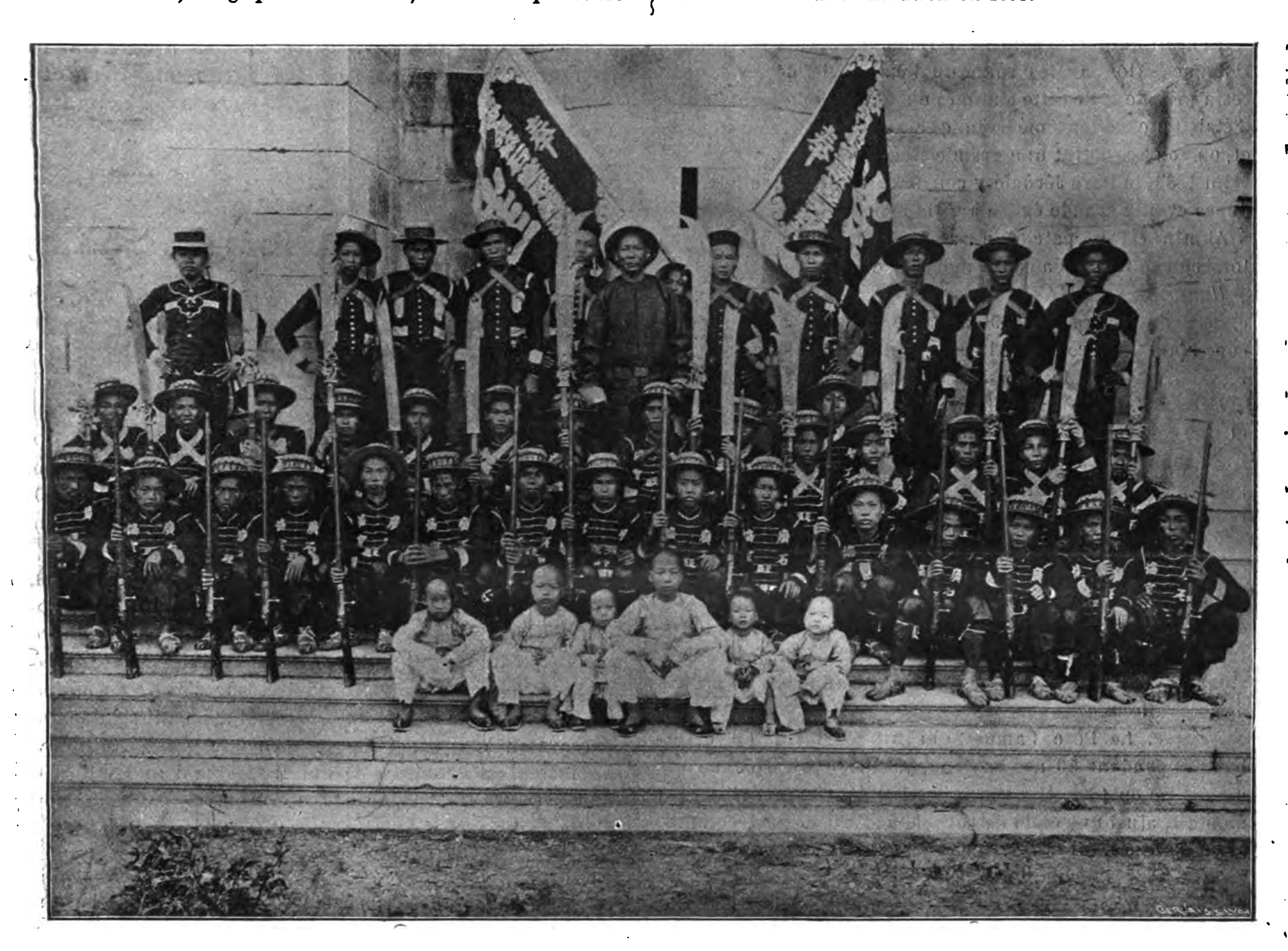
La population de Louksor se compose de pauvres Fellahs. De là, nécessité pour la mission d'avoir des ressources abondantes destinées à secourir les habitants indigents et à attirer des colons dans ces régions fertiles.

A ce premier chef d'assistance matérielle, se joint le service religieux en faveur des nombreux voyageurs qui, d'Europe, viennent hiverner ici.

A *Salamiat*, village près de Louksor, se trouvent plusieurs familles coptes, converties vers la fin de 1899, et que nous devons assister de Louksor. A cette fin, nous aurions besoin d'un local avec chapelle, à titre de succursale.

Le même cas se présente à Erment, où habitent quelques familles catholiques, les unes indigènes, les autres françaises. Elles réclament les soins du missionnaire. La mission a acquis un terrain; maintenant il faudrait un autre local pour école et chapelle ; mais où trouver l'argent ?

Tel est l'état des huit postes restés à la mission, après la division consentie aux Coptes en 1893 et qui eut un commencement d'exécution en 1895.



CANTON. — LIEUTENANT PAUL AVEC SON SOUS-LIEUTENANT, SES SOLDATS ET SES ENFANTS; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr MÉREL (voir p. 519).

Voici maintenant un aperçu des postes qui ont été cédés aux Coptes :

Le Vieux Caire. — Cette station, fondée en même temps que Fayoum en 1687, passa d'abord à la Terre-Sainte avant d'être remise aux Coptes. Au Vieux Caire se conserve la maison qu'habita la Sainte-Famille pendant son séjour en Egypte. Elle est enchâssée dans un église misérable, propriété des schismatiques.

Témé est au-delà d'Assiout et de Tahta. Un copte y avait construit une église et une résidence; mais nos missionnaires n'y restèrent jamais et, depuis 1880, c'est un curé copte qui en a la charge.

Tahta. — C'est présentement la résidence de l'évêque copte de Thèbes; là aussi fut tout récemment bâti un séminaire, grâce à la munificence de S. S. Léon XIII. Tahta fut une des premières stations de la mission; nos Pères s'y maintinrent jusqu'en 1700. Une résidence et une église y furent élevées aux frais de la Propagande, en 1840. Cependant le nombre des catholiques augmentait toujours. Quand il eut dépassé le chiffre de deux mille, le Père Louis de Modène, qui s'entendait en architecture, édifia une nouvelle église. Commencée en 1853, elle fut bénite en août 1854.

Cheh-Zen-El-Din, dans le voisinage de Tahta, fut créé encore par le Père Louis. Il y éleva une chapelle, en 1860.

Akmin, à 470 kilomètres du Caire, l'ancienne Panopolis, dite ville de Cham, fut l'origine et le centre de la mission de la Haute-Egypte. Le vice-préfet, le Père François-Marie, y envoya en 1621 le Père Jacques et le Frère François-Marie. Ces deux religieux, habiles dans l'art de la médecine, gagnèrent les sympathies du prince Mohamed. Ce prince leur assigna, en 1628, un appartement dans son palais et leur fit don d'un terrain sur lequel ils construisirent une maison et une chapelle. Grâce à sa protection, ils purent triompher du fanatisme des coptes schismatiques, de sorte qu'en 1739, après mille tribulations, on construisit une église sous le titre de Notre-Dame des Sept Douleurs.

Il paraît que cette église fut renouvelée vers 1811, sous Mohamed-Alo par les soins du Père Louis, de Nola, qui resta président de cette station pendant près de trente ans. C'était un excellent médecin qui guérit la fille du Chérif et, en retour, obtint une grande liberté d'action.

En 1885, le Père Jérôme y construisit une nouvelle résidence et une grande église à trois nefs.

Akmin est la patrie de saint Pacome, abbé, dont le tombeau se trouve dans son monastère de Tabèn.

Hammas, près d'Akmin, possède une résidence et une église, construites en 1839 par le Père Flaminien. En 1859, cependant le Père Ludovic renouvela l'église que le Père Egide bénit sous le vocable de l'Immaculée-Conception.

Farchout. — Le P. Ildefonse y construisit une résidence et une église en 1738 sur un terrain donné par le prince Hammam. Il fut aidé dans cette œuvre par des négociants grecs auxquels il avait prêté son ministère pendant une peste qui désola le Caire.

En 1847, l'église ayant été brûlée à l'occasion du baptême solennel d'un copte, le Père Jean se mit en devoir de la rebâtir. Le Père Pierre-Frédéric, alors préfet, lui donna à cet effet 680 thalers. Mais, en revenant du Caire, le Père fut volé et, par suite, ne put exécuter son dessein ; les missionnaires durent même s'imposer cette année-là de grandes privations.

Negade. Le Père Samuel, qui fut président de cette localité pendant 50 ans environ, y bâtit une résidence et une église en 1862. Il est à croire que l'ancienne église remontait, ainsi que celle de Girgeh, à 1720, et que, comme cette dernière, elle fut détruite par de fortes inondations du Nil. Depuis ce moment jusqu'en 1841, année de l'arrivée du Père Samuel, aucun missionnaire n'avait paru. Des Coptes catholiques lui rapportèrent que, dans leur cimetière, reposaient deux missionnaires, le Père Basile, mort de la peste en 1779, et le Père Thomas, qui quitta ce monde en 1803. Tous deux avaient mené une vie sainte. Après leur mort, des prodiges se multiplièrent sur leur tombeau et le souvenir en est toujours vivant.

Giaraguês. Une résidence et une église furent construites en ce lieu, en 1862, par les soins du Père Samuel, avec l'aide du Père Venance, préfet.

Gamulah. En 1862 encore, les mêmes Pères bâtirent là également une résidence et une église.

***

Après avoir passé ainsi en revue par ordre chronologique les stations, soit anciennes, soit nouvelles, de la Haute-Egypte, établies par l'activité des Pères Franciscains, il est bon d'ajouter que les principales, au moins, possèdent des écoles de garçons et de filles où l'on enseigne l'arabe et le français. A la suite de la guerre d'Arabi-Pacha et de la venue des Anglais en Egypte (1882), peu à peu l'anglais dut être substitué au français, sauf dans quelques écoles. C'est dans ces dernières années surtout que la substitution a eu lieu dans les écoles qui dépendent du gouvernement égyptien. Actuellement le français ne fait partie du programme que dans les classes des Congrégations et Sociétés françaises. Nous désirerions conserver l'enseignement du français à côté de celui de l'italien, deux langues sœurs ; mais la modicité de nos ressources ne nous permet pas de pourvoir aux émoluments de deux professeurs distincts. Aux Français qui aiment leur pays de nous venir en aide à cet égard.

FIN

Une tournée dans la région située au N.-O. de Lao-Kay

Par M. GIROD

Des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire au Haut-Tonkin

Suite (1)

Au marché de Ni-Chi. — Etudes de mœurs.

L'heure du marché venue, peu à peu les gens arrivèrent de tous côtés, quoique moins nombreux que d'habitude, paraît-il, car c'était l'époque de la moisson et la plus grande partie de la population du pays se trouvait retenue dans les champs.

Le premier personnage remarqué fut un vieux Chinois, abruti par l'opium, marchand d'eau de vie de riz. Il s'étendit nonchalamment sur une natte à côté de sa grande jarre pleine qui lui servait de *bar*. Il n'avait pas l'air préoccupé de l'écoulement de sa marchandise, sûr d'avoir au moins un bon client qui n'était autre que lui-même. Il commença par avaler la première tasse avec une gravité rituelle. Confucius, en l'honneur de qui il la vida d'un trait, dut l'avoir en agréable odeur, car, une heure après, la cruche, d'une contenance d'un hectolitre, était à sec.

***

A côté du marchand de vin, se trouvait son compère, un autre Céleste, dont l'étalage ne consistait qu'en une petite écuelle en terre posée sur une natte à côté de quelques ligatures de sapèques de cuivre. Autour de sa misérable natte, servant de tapis vert, ne tardèrent pas à s'accroupir et à se faire dépouiller les pauvres Méos et Màns amateurs de jeu.

Pendant que les hommes jouent, fument et s'enivrent, les femmes tiennent marché, font leurs échanges et leurs achats. Il y en a de toutes les races de la région, et leurs costumes, si variés, de couleurs voyantes, comme je les ai dépeints plus haut, forment un contraste des plus curieux. Du rouge, du bleu, du noir, du blanc, du gris, du vert.

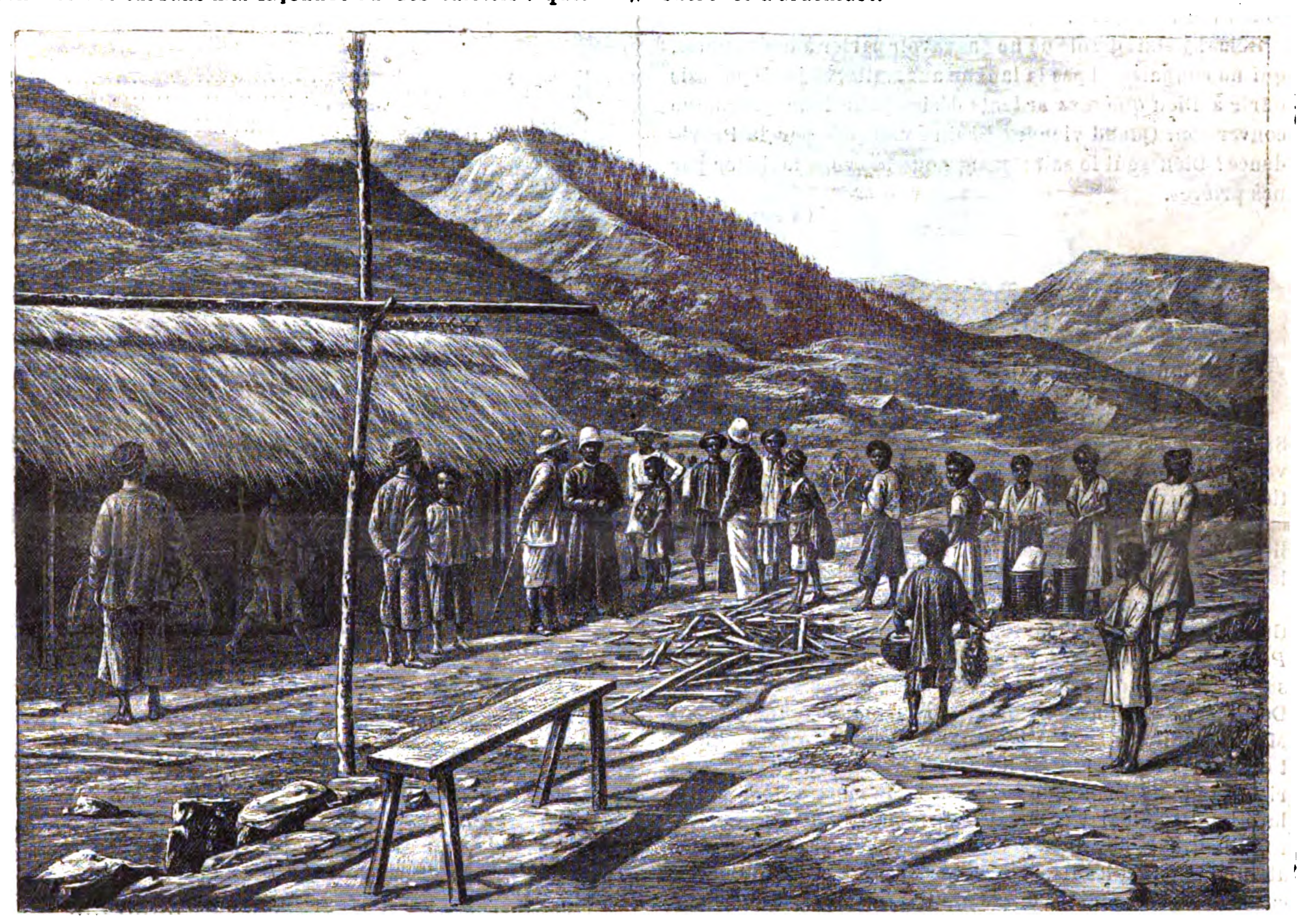
On remarque surtout quelques femmes poulas, race dont je n'avais pas encore vu de représentants. C'est une

(1) Voir les *Missions catholiques* des 3, 10, 17 et 24 octobre et la carte p. 515.



des plus anciennes qui soient venues au Tonkin, vers le xve siècle. Il n'y en a plus que de rares individus dans cette partie du Tonkin. Ils fraternisent et tendent à se confondre avec les Mans. Les hommes portent une veste brodée dans le dos en forme de croix de Lorraine. Les femmes poulas, que nous avons vues au marché de Ni-Chi, avaient un costume tenant à peu près le milieu entre celui des femmes mans et celui des femmes hunhis. Les broderies étaient jaunes et blanches. Détail caractéristique, sur ces broderies étaient cousues en enfilade des graines blanches ou de petits coquillages très serrés formant une espèce de ceinture de cotte de maille. Les femmes avaient pour coiffures des turbans mal façonnés ou des calottes : quelques-unes se distinguaient par une espèce de capeline en laine à longues franges, surchargée de pompons mobiles rouges, blancs, bleus, jaunes, lancés à droite et à gauche aux moindres mouvements de la tête. Plutôt bizarre qu'élégant.

Les gamins et gamines étaient fort nombreux sur le marché, et ils firent ce jour-là une jolie collection de sapèques. Nous leur en jetâmes à la poignée, comme des dragées pour un baptême. Les plus grands allèrent de suite jouer et perdre leur petite fortune avec le vieux croupier chinois, tandis que les plus petits convertirent leurs sapèques en gâteaux de riz ou en nougats de canne à sucre et d'arachides.



HAUT-TONKIN. — AU MARCHÉ DE NI-CHI; photographie du lieutenant P...

En fait de marchandises, le marché de Ni Chi n'était, ce jour-là, guère bien approvisionné : quelques pièces de toile grossière tissées par les femmes du pays dans leurs moments de loisir, un vieux stock de pacotille chinoise, du fil, des aiguilles, des boutons, des souliers en toile avec grosses semelles en papier, quelques denrées alimentaires, et c'est tout. Les jarres de vin de riz, apportées par les femmes mans, avaient plus d'amateurs que tout le reste.

Nous eûmes le plaisir de constater que les femmes meos, tout en faisant le tour des différents étalages pour leurs achats ou leurs échanges, ne perdaient pas une minute, constamment occupées à tiller de gros paquets de chanvre et de ramie qu'elles tenaient sous le bras. La doyenne d'entre elles, une solide matronne de 50 ans, mise très-proprement, nous inspirait confiance par sa mine douce et honnête :

« — Une bonne tête de servante de curé », dit le capitaine.

« — Ah ! mais non, pas tout à fait. J'en sais, moi, des gouvernantes de curé qui ne sont pas toujours douces... et je me rappelle que, pendant ma convalescence dans le Jura, je me vis énergiquement refuser la porte d'un presbytère. M. le Curé étant absent, ce ne fut point aisé de parlementer à travers le judas avec l'honnête vieille demoiselle qu'effrayait sans doute ma barbe embroussaillée. Il fallut des témoins pour certifier de mon identité et m'obtenir le vivre et le couvert dont j'avais un pressant besoin.

Nous voilà loin du marché de Ni-Chi. Revenons à la bonne femme meo qui attire notre attention par ses grandes boucles d'oreilles, d'au moins 30 à 35 centimètres, affectant la forme d'un S, dont la boucle du haut est très petite et celle du bas très grande, de vrais crochets de mousquetaire. Le petit bout est passé dans le trou de l'oreille, tandis que les grandes boucles viennent se rejoindre symétriquement sur la poitrine.

Nous circulâmes sur le marché un peu dans tous les groupes, objet nous-mêmes de la curiosité publique : ma soutane noire attirait les regards et provoquait les réflexions plus encore que les galons des officiers, le *pho ly* m'ayant représenté comme un homme qui causait plusieurs fois par jour avec les esprits.

Hélas! j'étais désolé de ne pas savoir parler à ces peuples, qui ne connaissent pas la langue annamite, et je ne pouvais offrir à Dieu que mes ardents désirs pour leur prochaine conversion. Quand viendra l'heure marquée par la Providence? Dieu seul le sait ; mais nous pouvons la hâter par nos prières.

(*A suivre.*)

NOS ALMANACHS

Petit Almanach de la Propagation de la Foi.

Il s'ouvre par une *Dédicace aux enfants*, de M. Joseph SERRE. A cette délicate poésie succède une délicieuse nouvelle : *les trois Chéchias de Belcassem*, née de la collaboration de deux Pères Blancs, l'un tenant la plume, l'autre le crayon. On retrouve dans ce récit illustré toutes les qualités qui ont depuis bien des années rendu cher à nos lecteurs le pseudonyme de GUY DU VIEUX CHÊNE.

D'Afrique nous passons au pays d'Armor, pour entendre GUILANECK nous dire la touchante et sublime histoire de *Pierre Malek, l'enfant de chœur breton*. Dans les pages suivantes, un auteur dont l'éloge n'est plus à faire, ROGER DOMBRE, raconte la guérison et la conversion d'une pauvre Marquisienne, Aiana, *la lépreuse d'Hivaoa*. Nous ne quittons pas les îles françaises d'Océanie avec le R. P. ALAZARD; rien de plus édifiant que son récit de la mort du bon vieillard tahitien Roui. Les amateurs de musique exotique seront heureux de trouver ensuite un *chant funèbre fang*, absolument inédit; il a été noté par le R. P. TRILLES, au cours du remarquable voyage qu'il a fait récemment dans le Gabon inconnu. C'est dans la région arrosée par le Ndzem que l'excellent missionnaire a recueilli cette mélopée plaintive, d'un rhythme si simple, si mélancolique et si pénétrant.

Encore papa Garcette, de M. BAULEZ, est la suite d'un curieux article justement remarqué dans l'*Almanach* de 1902 (*A quoi servent les puces ?*) Le héros de la première histoire raconte avec une verve toute marseillaise les extraordinaires aventures qui l'ont rendu invalide. *Noir et Blanc*, du R. P. TRILLES, est une curieuse légende populaire au pays fang. *La prière du martyr*, par RENZY, est une poétique traduction des sentiments qui emplissent l'âme de l'apôtre au moment où il va donner à Dieu le suprême témoignage d'amour. Puis UNE SŒUR BLANCHE trace en termes touchants l'histoire d'une gentille petite Arabe, *Aouli Mestpha*. Viennent ensuite quelques pages découpées dans les Actes des Martyrs d'hier, *Mères et enfants durant la dernière persécution de Chine*. Puis le R. P. TRILLES raconte un des incidents les plus comiques de sa vie de missionnaire : *l'examen du Pater*. Un vieux catéchumène, pour s'assurer qu'il est bien *minissé* (missionnaire), exige qu'il récite l'*Oraison Dominicale* et l'*Ave Maria* avant de consentir à se laisser baptiser par lui.

Le dernier récit est emprunté aux fastes de l'esclavagisme. Un des fils du glorieux cardinal Lavigerie, l'apôtre de la croisade en faveur des noirs, a retracé la touchante histoire de Biga. Cette nouvelle, émouvante et consolante à la fois, termine délicatement la série variée des récits dont se compose le *Petit Almanach*.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Un anonyme de Strasbourg........ 8 »
M. l'abbé Souleil, diocèse d'Albi........ 10 »

Pour les missions nécessiteuses (R.P. Murard, Congo français).
Un prêtre du diocèse de Lyon........ 85 »
Anonyme du diocèse de Lyon........ 20 »
Un prêtre du diocèse de Saint-Claude........ 9 »
Anonyme du diocèse de Tours, demande de prières spéciales 20 »
Mlle Picat, du diocèse de Versailles........ 5 »
Allier, pour l'entente dans une famille et un militaire........ 20 »

Au R. P. Michel, Beyrouth.
M. V., diocèse de Besançon, au nom de saint Antoine........ 1 »

A M. Paul Veaux, Mahé.
Anonyme du diocèse de Laval........ 20 »

Pour les missions de l'Inde (au même).
Un elève de seconde du petit séminaire de Tréguier........ 10 »

A M. Douspis, Kouang-tong, pour sa chapelle.
Anonyme d'A., diocèse de Nancy........ 50 »

Pour le Vicariat apostolique du Su-tchuen occidental.
Anonyme du diocèse de Reims, demande de prières pour une défunte........ 100 »

Pour le vicariat de Madagascar-nord.
Un anonyme de Paris........ 20 »

Pour le Vicariat de Madagascar central.
Un anonyme de Paris........ 10 »

Au R. P. Thomas, S. J. (Madagascar central) pour ses écoles.
Un prêtre orléanais........ 100 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour ses lépreux.
E. R. L., Marseille........ 15 »

Pour une mission nécessiteuse de lépreux (R. P. Beyzym).
Anonyme de Nancy, en mémoire de défunts, en l'honneur de la Sainte Famille........ 50 »

Dons transmis par Mlle Pritchard, du diocèse d'Angoulême.
Pour les missions nécessiteuses (R. P. Beyzym)........ 5 »
A Dom Belloni, pour l'orphelinat de Bethléem........ 40 »
A Mgr Zoulhof, pour son église à Tyr (Syrie)........ 30 »
A M. Chavanol, Pondichéry, pour achat de chevaux ou bœufs pour ses voyages........ 20 »
A M. Maurice, Pondichéry, pour l'œuvre des mariages........ 20 »
Au R. P. Selvanader, Pondichéry, pour ses œuvres........ 30 »
A M. Fluchaire, Kimbakonam, pour ses catéchistes........ 100 »
A M. Paul Veaux, à Mahé........ 100 »
A M. Pessein, Bangalore, pour une église........ 10 »
A Mgr Benziger, Quilon, pour un séminaire........ 100 »
A Mgr Pelckmans, Lahore, pour ses orphelins........ 100 »
A la Révérende Mère Marie Gertrude, missionnaire catéchiste à Nagpore........ 50 »
Au R. Père Lacombe, Trichinopoly, pour une chapelle à Palakunichi........ 40 »
A M. Schlotterbek, Tonkin maritime, pour une église........ 35 »
A M. Matrat, Nagasaki, pour les Amantes de la Croix........ 50 »
Au R. P. Vincent, franciscain (Egypte) pur une église........ 50 »
Au R. P. Fortunat, franciscain, à Beni-Souef (Haute-Egypte) 20 »
Au R. P. Zappa, Haut-Niger, pour un catéchiste........ 100 »
Au R. P. Bruck, Saskatchewan, pour ses orphelins........ 100 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



HAUT-TONKIN. — EN TOURNÉE DANS LA VALLÉE DU LONG-PO ; d'après une photographie du lieutenant P. (voir p. 534).

NOS ALMANACHS

DE 1903

Nous avons, selon l'usage, adressé en hommages des exemplaires de nos deux Almanachs aux hautes personnalités, que leur situation dans l'Eglise et dans la presse catholique désigne comme les protecteurs et les amis de notre Œuvre. Quelques réponses nous sont déjà parvenues, et la première a été celle de Son Eminence le Cardinal Archevêque de Lyon. Comme toujours, rien de ce qui intéresse la Propagation de la foi ne devait lui rester étranger.

Lettre de S. Em. le Cardinal COULLIÉ

Archevêque de Lyon.

Je reçois les exemplaires de *l'Almanach des Missions* et du *Petit Almanach de la Propagation de la Foi* pour 1903, charmante surprise que vous m'offrez à la fin de chaque année.

Dessins gracieux, histoires édifiantes, récits intéressants de nos missionnaires, je retrouve une fois encore tous les attraits qui font de ces publications annuelles une œuvre parfaite de propagande.

Je vous remercie de cet envoi et c'est avec une respectueuse affection que j'appelle sur vos travaux toutes les bénédictions de Dieu.

PIERRE, cardinal COULLIÉ,
Archevêque de Lyon et de Vienne, primat des Gaules.

S. Exc. Mgr Lorenzelli, nonce apostolique à Paris, a daigné nous remercier de l'envoi de nos Almanachs par une lettre extrêmement bienveillante.

Le dernier numéro de l'*Art et l'Autel* signale à ses lecteurs, en termes des plus élogieux, nos deux Almanachs « publications très imagées et dignes d'intérêt, faites avec un soin lettré et pieux. »

CHINE

TOUJOURS LES BOXEURS

SU-TCHUEN OCCIDENTAL

Ravages des Boxeurs. — Situation critique.

Des nouvelles désolantes nous arrivent de Chine. Les Boxeurs ont fait encore de nombreuses victimes et la lettre suivante de Mgr Dunand donne sur cette reprise de la persécution de douloureux détails. Dieu veuille faire enfin lever sur ce malheureux pays des jours de bonheur et de paix !

LETTRE DE MGR DUNAND, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE

Tchen-tou, 3 août 1902.

Depuis longtemps les Boxeurs se préparaient, se recrutant partout, s'exerçant au maniement des armes et surtout se livrant aux pratiques mystérieuses des initiations, en vertu desquelles ils sont constitués invulnérables. A défaut de ce résultat, un autre suffisamment redoutable est atteint ; ils sont fanatisés au point de ne plus craindre la mort. Les autorités ne pouvaient ignorer ce qui se tramait; mais le mandarin n'aime pas en général à se créer des embarras et aucune répression n'eut lieu, jusqu'au mois de mai.

Du côté de Gan-io, il y eut alors quelques chrétiens massacrés par les Boxeurs. Le mouvement était prématuré et fut vite comprimé. Mais, à la fin du mois de juin, ils étaient mieux préparés; alors commencèrent les tristes exploits des bandits à Tse-Yang-Hien, à Jen-Cheou, à Pen-Chan ; ils pillent, brûlent, détruisent les maisons des chrétiens et massacrent sans rémission tous ceux qui leur tombent entre les mains. Ils remontent vers la Capitale de la province; leur nombre s'accroissant, leur audace ne connaît plus de bornes. Dejà on redoute de voir la ville tomber entre leur pouvoir. Le 23 juillet, ils sont à Sou-Kia-Ouan, vieille chrétienté, autrefois refuge de nos anciens, aux temps des persécutions officielles. L'oratoire, bâti en pierre et clos de fortes murailles, les arrête. Le curé, M. Dupuis, avec une vingtaine d'hommes déterminés, résiste un jour et une nuit ; mais comment tenir contre plusieurs milliers d'assaillants? Le canon a déjà démoli la façade de l'église. Le P. Dupuis, profitant de la dernière heure d'obscurité, s'échappe, arrive au fleuve ; une barque est là pour le porter de l'autre côté : un brouillard épais le dérobe aux yeux des ennemis : il est sauvé. Deux jours après, il nous arrive à Tchen-tou sain et sauf, mais bien abattu. Pendant ce temps, l'église et le presbytère sont détruits, les maisons des chrétiens livrées aux flammes. Qui pourrait dire les atrocités commises? Tout chrétien découvert est mis à mort avec tous les raffinements de la cruauté. Le vicaire de M. Dupuis, Joseph Houang (1)



Le R. P. Joseph HOUANG.

un jeune prêtre chinois, que j'aimais beaucoup, avait pu se réfugier dans une famille chrétienne; il est découvert, et les bandits, après l'avoir écorché, découpent son corps en morceaux.

La vierge Yang, qui depuis de longues années tenait l'école de filles, subit un glorieux martyre : l'honnête famille payenne qui lui avait donné asile est massacrée. A Soû-Kia-Ouan et à l'important marché de Tchao-Kia-Tou, qui fait partie du même district, le nombre des victimes s'élève à un millier.

Avertis par ce qui vient de se passer à Sou-Kia-Ouan, les chrétiens de Tsy-touy-oua, district voisin, ont le temps de fuir et, pendant que leurs maisons subissent le pillage et l'incendie, beaucoup d'entre eux parviennent à Sin-tchang, où s'organise la résistance.

8 août.

Tsin-tsin-se est ravagé ; mais, là aussi, grâces à Dieu, le curé, M. Maupant, et les chrétiens ont pu se sauver. Bref toutes les chrétientés aux environs

1 C'est Mgr Dunand qui avait baptisé le P. Houang dans les premières années de sa vie apostolique.

de la capitale du côté nord, sont détruites. Les villes murées seules ont été à l'abri jusqu'ici ; mais seront-elles une retraite sûre bien longtemps !

Déjà Tchen-tou a été assiégé pendant plusieurs jours, puis, sur l'avis de leurs *pythonisses*, les bandes se sont portées ailleurs, réservant cette ville pour la fin. Il faut dire que les Boxeurs ont avec eux des femmes et des jeunes filles exaltées qui prétendent être en relation avec les *esprits*, et même se proclament déesses, venues du ciel, pour conduire les fils de l'Empire du Milieu à la victoire et à la félicité ! Il y a donc des *Kouan-in* vivantes pour les animer à tous les excès. Kouan-in est une déesse de l'Olympe chinois, correspondant assez bien à la Vénus de l'Ancienne Rome.

Actuellement la situation est bien peu rassurante. Les Boxeurs sont déchaînés aux cris de : « Mort aux étrangers ! »; les mandarins restent inertes ou pactisent avec eux ; les troupes sont peu nombreuses et surtout peu sûres. Un fils du grand juge de la province dirigeait l'attaque de Sou-Kia-Ouan. Sur quel secours compter ? La panique règne dans toute la mission : les gens des villes fuient dans la campagne, et ceux de la campagne accourent dans les villes où ils se croient plus en sécurité. Tous les jours c'est chez nous une succession de courriers, porteurs de mauvaises nouvelles. Je pense à Job, recevant coup sur coup l'annonce des malheurs qui le frappaient, et mon âme est dans une angoisse inexprimable. *Deus misereatur nostri !*

10 août.

Voici toutefois une nouvelle moins fâcheuse. Un courrier de Han-tcheou nous annonce que les soldats du vice-roi ont attaqué les Boxeurs et en ont fait un grand carnage. Deux marchés ont été incendiés à seule fin d'en faire sortir les bandits et de les tuer au fur et à mesure qu'ils se montraient.

On prend donc enfin le parti d'une répression énergique, qui, pratiquée plus tôt, nous eût épargné bien des ruines ! Le vice-roi est personnellement en bons termes avec nous. Que n'est-il mieux entouré ?

Notre consul de Tchong-Kin, M. Bons d'Anty, doit venir sous peu à Tchen-tou. Nous attendons aussi le commandant Hourst avec un détachement de l'*Olry*, canonnière française, qui a dû remonter la rivière jusqu'à Kiâ-tin. Leur présence ici ne sera pas inutile pour agir sur les autorités.

Au moment où je vous écris, la nouvelle arrivée de Han-tcheou a ramené un peu de joie dans notre pauvre demeure. Nos gens commentent l'affaire.

Outre nos instances, ce qui a pu déterminer l'action vigoureuse du gouvernement, c'est sans doute la maladresse des Boxeurs qui, non contents de tomber sur les chrétiens, pillent aussi les riches païens ; ils en ont même tué plusieurs. Il y a disette et grande disette parmi le menu peuple ; mais les greniers des gros propriétaires regorgent de riz. D'ailleurs la famine ne pourrait, à elle seule, expliquer cette rebellion. A Pékin veut-on sincèrement la paix avec les étrangers ? Tout ce que je vois m'en fait douter fortement.

Le démon est aussi là pour quelque chose. Nous avons cette année un mouvement de conversions extraordinaire. Au lieu de 8.000 catéchumènes nous en aurions 20.000, s'il nous eut été possible de répondre à toutes les demandes. C'est pourquoi l'ennemi de tout bien voudrait noyer dans le sang notre chrétienté du Su-Tchuen occidental ; mais son triomphe momentané sera le couronnement de sa défaite, car, nous en avons l'invincible espérance, le champ du Seigneur, arrosé du sang de tant de martyrs, se couvrira des plus magnifiques moissons. *Fiat, fiat !*

INFORMATIONS DIVERSES

Perse. — M. Dartois, Lazariste, missionnaire en Perse, écrit d'Ourmiah :

« L'œuvre de l'imprimerie dans notre mission a une importance considérable et facile à comprendre : le moyen nous est ainsi donné de publier et de répandre les livres religieux et utiles.

« C'est en 1870 que les premiers essais d'impression furent tentés à Ourmiah par notre confrère M. Salomon, installation modeste et due à un généreux envoi de caractères syriaques non utilisés dans les presses de la Propagande.

« Mgr Lesné ne négligea rien pour donner à l'œuvre de l'imprimerie tout l'essor qu'elle comporte : construction d'un local convenable, acquisition d'ouvrages et de matériel, choix de bons ouvriers, rien n'a été épargné pour assurer les meilleurs résultats ; et, Dieu aidant, nous espérons sous peu, sinon les égaler (nos moyens ne nous le permettent pas), du moins n'être pas trop inférieurs aux ateliers américains protestants.

« La situation actuelle de notre imprimerie, si on la compare au passé, est consolante : il y a des progrès accomplis ; mais, si on envisage les besoins de la Mission, il reste encore beaucoup à désirer.

« Le peuple, soit ignorance, soit difficulté, ne lit guère les ouvrages en langue littéraire et, pour nourrir sa piété, il n'a que le *Manuel de piété*, l'*Imitation* de Notre-Seigneur et l'*Histoire sainte*, déjà publiés. Cette année, on a édité un *Mois de Marie*.

« Il faudrait quelque chose de plus où les fidèles puiseraient un aliment abondant et substantiel en dehors des exercices religieux. Les efforts tentés lors de l'édition du *Guide des pécheurs* semblaient répondre à ce besoin. Malheureusement, le travail fut arrêté à moitié chemin et, actuellement, il est à recommencer.

« Cet ouvrage accompli, il faudra songer aux livres classiques nécessaires. Généralement, les enfants de ce pays sont intelligents et pourraient très facilement, avec un peu plus d'instruction, parvenir à une situation honorable dans leur pays. Les administrations persanes sont dans un état de transformation et en grande partie dirigées par des Belges qui cherchent de bons sujets à employer, et ce serait rendre service à la cause chrétienne en ce pays que de les contenter en cela. D'abord les catholiques modifieraient peu à peu la fâcheuse opinion d'incapacité si habilement répandue par les protestants et nos gens, trouvant une occupation honorable chez eux, laisseraient à d'autres ce goût déplorable de quitter leurs fa-

milles pour courir le monde, trop souvent, hélas! en chevaliers d'industrie. Pour arriver à ce but, il nous faut activer l'étude du persan, la langue officielle du pays, et mettre entre les mains de nos enfants une bonne grammaire et ses accessoires. Le français qu'ils apprennent naturellement leur donne déjà un grand avantage sur les autres. Plaise à Dieu de nous assurer le succès !

« Chaque année, dès le printemps, de la seule plaine d'Ourmiah, près de cinq mille chrétiens, généralement les plus robustes, quittent le pays et s'en vont au delà de l'Araxe gagner quelques sous pour l'hiver, qu'ils reviendront passer au foyer. Là-bas, en Russie, ils font pour ainsi dire tous les métiers, mais surtout ils sont maçons, peintres ou porteurs d'eau. Quelques-uns s'y établissent, se réunissent et forment une colonie comme à Tiflis, à Batoum, à Odessa, etc.

« Si à ces enfants, qui certainement iront dans quelques années apprendre un métier à l'étranger, on pouvait donner la connaissance de la langue russe, ne serait-ce pas encore faire le bien ? Pour cela, un matériel de caractères russes est nécessaire, puis une édition de quelques ouvrages élémentaires et un bon professeur.

« Nous paraîtrons peut-être vouloir beaucoup à la fois; mais nous avons confiance en la Providence. Commençant par le plus pressé, nous accomplirons ces œuvres les unes après les autres. »

Cochinchine orientale. — Mgr Grangeon, des Missions Etrangères de Paris, vicaire apostolique, écrit de Qui-Nhon :

« La Mission de la Cochinchine orientale comprend six provinces annamites, qui s'étendent, sur près de huit cents kilomètres de côtes, de Tourane à la Cochinchine française, et, en outre, le vaste territoire dit des « Sauvages Bahnars » qui sépare, à l'ouest, l'Annam du Cambodge et du Siam. Ce vaste diocèse, découpé en vallées profondes et en plateaux accidentés, manquant de routes, peu propres à la culture, renferme une population d'un peu plus de *trois millions* d'âmes. Sur ce nombre, nous n'avons, hélas! que 78.000 chrétiens... Il faut dire que, en 1885, lors de la guerre du Tonkin, la persécution nous fit plus de 24.000 martyrs, et que, cette année, nous avons enregistré près de 4.000 baptêmes d'adultes.

« Le personnel de la Mission se répartit comme suit : 1 évêque, 51 missionnaires, 30 prêtres indigènes.

« Deux collèges-séminaires pourvoient au recrutement du clergé indigène; ils comptent en ce moment 17 philosophes ou théologiens et 120 latinistes s'échelonnant depuis la huitième jusqu'à la rhétorique. Une école spéciale de catéchistes, annexée à l'un des collèges, nous fournit de précieux auxiliaires pour l'instruction première des catéchumènes et des enfants chrétiens.

« A ces éléments principaux il faut ajouter : 10 couvents avec plus de 200 religieuses indigènes, 11 orphelinats de garçons et 8 de filles, enfin un hôpital tenu par des religieuses françaises.

« De cette notice sommaire ressort cette conclusion : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Oh! oui, la moisson est vaste! plus de *trois millions* d'âmes à convertir, épis immortels à amasser dans la grange, *Congregate in horreum!* Sur bien des points ils sont mûrs; mais les ouvriers sont peu nombreux, *operarii autem pauci;* c'est à peine si nous suffisons à transporter à la grange les gerbes déjà coupées, laissant s'égrainer sur place, en maints endroits, les épis jaunissants. »

Mgr Grangeon fait ici allusion à ses armoiries : d'azur, à la croix alésée d'or, cantonnée de quatre épis de même, avec, pour cimier, une petite grange ou *grangeon* abritant le monogramme des Missions Etrangères et pour devise : *Congregate in horreum.*

Tche-ly Sud-Est (*Chine*). — Mgr Maquet, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique, nous écrit de Hien-hsien, le 1er septembre 1902 :

« Tout le monde sait les ravages commis par les Boxeurs en juin-juillet-août 1900; rien ou à peu près rien n'est resté debout dans le Tché-ly. Mais les missionnaires se sont remis aussitôt à l'œuvre pour relever les ruines matérielles et morales accumulées partout, et c'est notre petite part de bons résultats obtenus que cette lettre a pour but de vous faire connaître.

« Malgré toute espèce de tracasseries et les graves troubles du printemps dernier, neuf nouveaux postes ont été fondés et nos chrétiens ont pu recevoir le bienfait de la Mission annuelle; 1673 baptêmes d'adultes restés fidèles durant la persécution, ajoutés à l'excédent des naissances sur les morts de l'année, ont augmenté de 1.710 le nombre de nos chrétiens que les massacres avaient fait descendre de 50.575 à 15.422, et 5.832 catéchumènes ont été inscrits. Partout où celà a pu se faire, des écoles ont été ouvertes avec 3.894 élèves (2.085 garcons et 1809 filles) dont 600 (410 garçons et 190 filles) sont entrés étant encore païens. Trois écoles-pensionnats, établies au nord, au centre et au sud de la mission, ont pu reprendre leur œuvre de formation d'auxiliaires, de catéchistes ou d'administrateurs de chrétientés. C'est dans ces écoles aussi que se recrutent les aspirants à l'état ecclésiastique, et cette année un petit séminaire a été commencé auprès du grand, avec 25 elèves sortis de notre école principale de Hien-hsien. Enfin, pour l'instruction des femmes, nos deux Ecoles-Noviciats ont pu fonctionner toute l'année avec 80 élèves.

« Il a été impossible, évidemment, de relever partout les ruines matérielles; le temps, les circonstances critiques dans lesquelles nous avons presque toujours vécu, ne l'ont pas permis. Du reste, les indemnités accordées pour cela et reportées à l'indemnité globale de la guerre, n'ont pu encore jusqu'ici être distribuées aux missions. Néanmoins, nous avons pu reconstruire 9 églises, rebâtir ou réparer 45 chapelles et 12 oratoires avec écoles et habitation pour le missionnaire. Mais plus de 400 postes sont encore dans un provisoire très préjudiciable pour la foi et l'instruction des néophytes.

« Cette année, nous avons eu la douleur de perdre quatre de nos missionnaires. Le R. P. Jules Gouverneur, d'Hirson, et un excellent prêtre indigène, Augustin Pàn, sont tombés victimes de leur dévouement auprès des cholériques; un autre prêtre indigène, Joseph Tchang, a succombé à ses fatigues pour ses néophytes. Enfin, le 26 avril, les Boxeurs massacraient le Père Lomuller.



Le R. P. LOMULLER

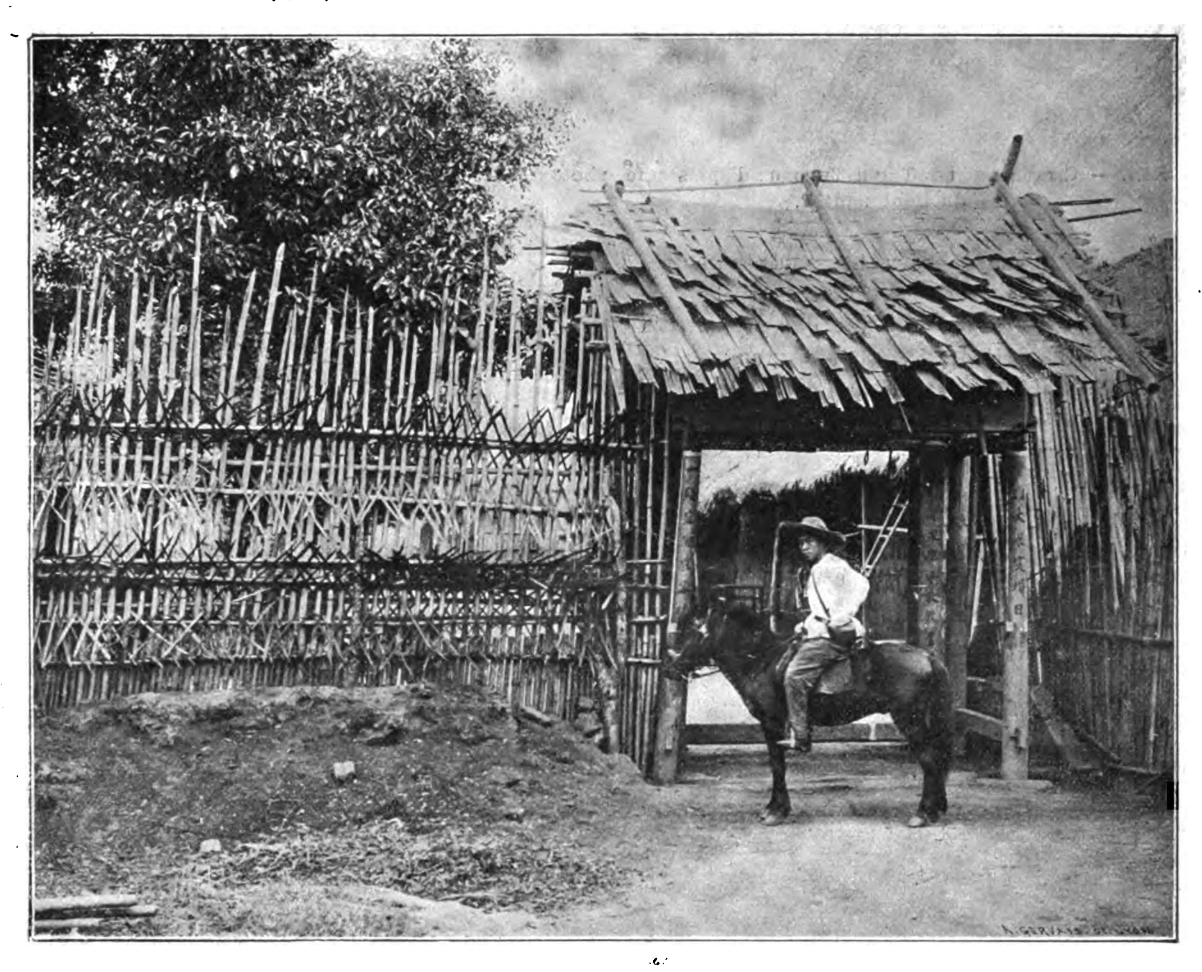
« Le P. Victor Lomüller, du diocèse de Saint-Dié, ex-médecin-major de l'armée française, était entré dans la Compagnie de Jésus en 1884 et était arrivé comme missionnaire au Tché-ly, en 1889. Il allait porter secours à un de ses confrères malades, à Tai-ming-fou, lorsqu'apprenant que sa principale chrétienté était menacée par les Boxeurs, il retourna au plus vite à son poste.

« Comme on lui représentait le danger auquel il s'exposait.

« — Peu importe, répondit-il, je vais où le devoir m'appelle. « A la garde de Dieu! »

« Il tomba entre les mains d'une bande de ces forcenés, qui le massacrèrent avec ses deux compagnons de voyage. Leurs têtes furent portées au bourg voisin, où se trouvait le grand chef de la révolte, pour être offertes en sacrifice à l'idole, puis suspendues en haut de la porte d'entrée. Ils immolèrent à la même idole une jeune femme chrétienne, qui n'avait pas voulu apostasier, et ses trois enfants, qu'ils coupèrent en morceaux.

« On peut dire que le Père Lomüller sauva, par sa mort, le pays d'une révolte déjà organisée et les chrétientés d'une ruine certaine. Sur l'intervention de M. Beau, ministre de France, le gouvernement chinois s'émut fort du meurtre d'un missionnaire français. Le vice-roi envoya sans retard ses meilleures troupes pour étouffer la révolte. Après plusieurs combats, elles finirent par s'emparer du chef, qui fut exécuté avec un certain nombre de ses adeptes. Depuis lors la paix règne dans le pays; mais un autre fléau, le choléra, fait de nombreuses victimes. »



HAUT-TONKIN. — FILS DU LY-THUONG DE TRINH-THUONG; reproduction d'une photographie du capitaine T. (voir p. 537).

Une tournée dans la région située au N.-O. de Lao-Kay

Par M. GIROD

Des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire au Haut-Tonkin

FIN (1)

Dernières étapes du voyage. — Retour à Lao-Kay.

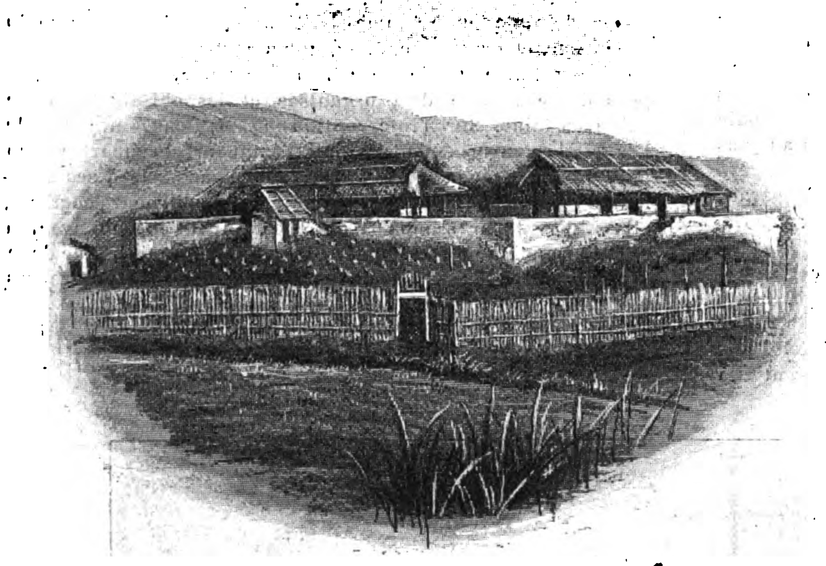
D'une façon générale, on peut dire que les mœurs des populations des montagnards du Haut-Tonkin sont moins légères que celles des Annamites du Delta et moins dissolues que celles des Chinois du Yun-nan. Les habitants mènent ici une existence patriarcale et tout à fait simple et, si la bigamie est en honneur comme en Chine, ce n'est point par dépravation, mais par habitude orientale. D'ailleurs, elle est extrêmement peu répandue et, dans ce cas, il n'y a qu'une épouse véritable, les autres étant des concubines dont le nombre varie avec la fortune.

Quant au boudhisme, s'il est la religion officielle des habitants de la région, il est bien peu connu et encore moins pratiqué. On ne voit nulle part de pagode et personne ne se soucie d'en construire. Boudha n'a donc ici ni temples ni autels.

***

Le dimanche, dans l'après-midi, nous allâmes de Ni-Chi à

(1) Voir les *Missions catholiques* des 3, 10, 17, 24 et 30 octobre et la carte p. 515.



HAUT-TONKIN. — CITADELLE DE TRINH-THUONG; d'après une photographie du lieutenant P.

Ha-Lou-Ngaï-Cho, petite étape de deux heures de route, très intéressante comme paysage. En effet, tout en sortant de Ni-Chi, on jouit du spectacle pittoresque que présente la vallée du Long-Pô-Ho, rivière qui, sur la plus grande partie de son cours, sert de frontière au Tonkin, depuis le massif de Houan-Ngaï, où elle prend sa course, jusqu'au poste de Long-Pô, où elle se jette dans le fleuve Rouge. Sa largeur moyenne est de dix mètres ; son lit profond est parsemé de rochers.

A 1.500 mètres en aval de Ni-Chi, le Long-Pô coule sur une longueur de cent mètres, encaissé dans une crevasse de cinquante mètres de hauteur sur trois seulement de largeur. Cette crevasse est une des curiosités de la région. De l'étroit sentier, où nous chevauchons l'un derrière l'autre, nous la distinguons parfaitement ; elle décrit un arc de cercle creusé dans le roc vif par la main puissante de la nature. Certainement il doit y avoir dans le pays une légende intéressante sur l'origine de cette crevasse et, dans l'imagination des gens de la montagne, ce doit être une épée céleste ou diabolique qui a fait cette entaille gigantesque pour laquelle la Durandal de Roland n'aurait pas été suffisamment trempée. A plus de trois cents mètres au dessous de nous, les eaux furieuses s'échappent en bouillonnant de leur étroite prison de granit.

A quelques centaines de mètres un peu plus en aval, et de l'autre côte du Long-Pô, en plein territoire chinois, un

HAUT-TONKIN. — LE FLEUVE ROUGE A TRINH-THUONG; reproduction d'une photographie du capitaine de T.

superbe torrent, descendant des montagnes en cascatelles successives, vient se précipiter furieux dans la rivière, dont il semble vouloir accaparer le lit pour lui tout seul.

De tous côtés, sur la rive, on voit, au flanc des coteaux couverts de verdoyants paturages, des villages de riant aspect, des cultures bien entretenues, des rizières presque mûres, dorées par les rayons du soleil. C'est un très joli coin de pays, et on regrette qu'il soit en Chine. La commission d'abornement a cru devoir confiner le Tonkin sur la rive droite du Long-Pô, au lieu de prendre toute la vallée. N'ayons pas les yeux plus grands qu'elle et laissons les Chinois chez eux, pourvu qu'ils nous laissent la paix chez nous.

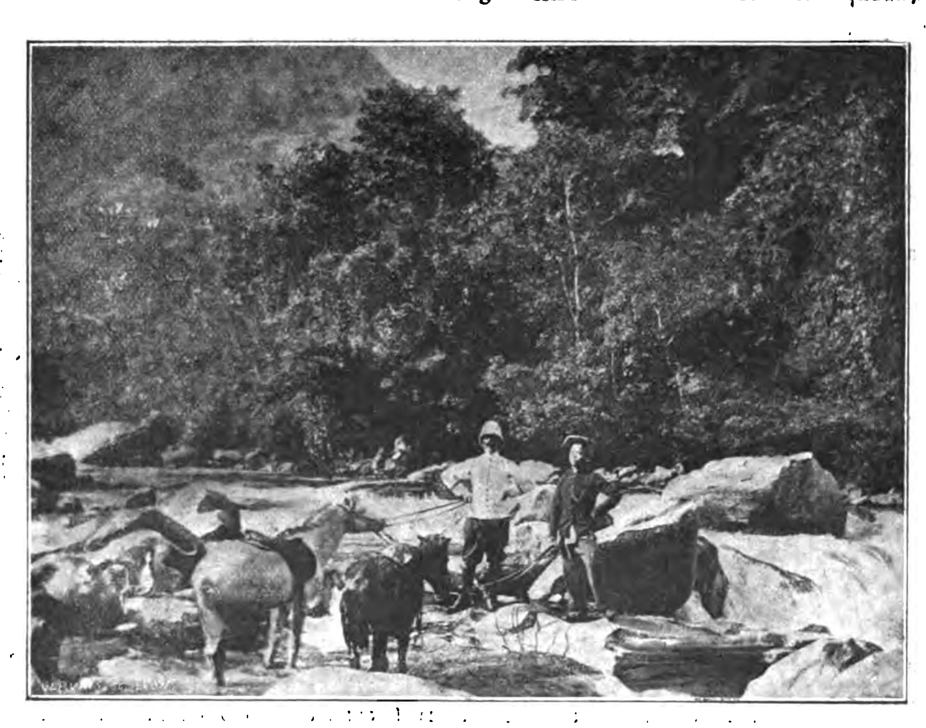
Mais bientôt nous quittons les bords du Long-Po pour rentrer dans l'intérieur, à travers des collines où nous effectuons encore de bonnes grimpettes et de rapides descentes, pour arriver à cinq heures du soir, à Ha-Lou-Ngaï-Cho, village *yao (man)* situé, comme l'indique la dernière moitié de son nom (*Ngaï-Cho*) au pied de hauts rochers. Quant aux deux premières syllabes, *Ha-Lou*, qui précèdent le nom d'une dizaine de villages de ce canton, elles ne sont que l'appellation patronymique d'un riche Chinois qui fut jadis le seigneur féodal de ce territoire, appelé de là le cirque des Ha-Lou.

∴

Pendant que nous procédions à notre installation dans la maison du maire, le capitaine s'informait d'un individu de l'endroit en rupture de ban depuis plusieurs mois. A la suite de l'enlèvement d'une femme du côté de Muong-hum, il s'était remis à faire le pirate en compagnie d'un de ses parents, afin de se soustraire aux poursuites de la justice :



HAUT-TONKIN. — Un Méo fatigué; d'après une photographie du lieutenant D.



HAUT-TONKIN. — Dans la rivière de Long-Po; photographie du lieutenant P.

« Nous nous sommes débarrassés du second, dit le maire; quant au premier, nous tâcherons aussi de lui faire son affaire. »

C'est la justice populaire, la seule possible en certains cas dans ces montagnes.

∴

On en vint à parler de la façon dont se concluent les mariages chez les Mans. C'est tout à fait sommaire : le jeune homme qui désire épouser une jeune fille va trouver le père de celle-ci et lui offre autant de bufles, de cochons et de riz qu'on en peut manger pour la noce. A tous les oncles et cousins, il faut aussi une part pro-



HAUT-TONKIN. — HABITANTS DE PIN-CHAY ; reproduction d'une photog. du lieutenant P.

La-Trai, heureux de ne pas être obligés de faire ce chemin par un temps pluvieux, ce qui, du reste, serait absolument impraticable à moins de se laisser glisser du haut d'une colline de 756 mètres d'altitude jusqu'au fond de l'étroite vallée où se trouvent les cases du village.

Contrairement à l'habitude, cette fois nous ne logeons pas chez M. le maire. Récemment, il a démoli sa maison, située au centre du village pour aller s'installer à un kilomètre de là. La raison qu'il donne de ce déménagement complet est plutôt superstitieuse. Il prétend que, sur l'ancien emplacement, sa femme ne pouvait pas le rendre père.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le village de Phu-La-Tri est malsain et les petits enfants, nom-

portionnelle de ces bonnes choses à se mettre sous la dent. Si la jeune fille ne s'y oppose pas en prenant la fuite, son prétendant lui offre quelques cadeaux ; puis, au jour fixé, on fait l'hécatombe des buffles et des cochons que l'on transforme en mangeaille, on fait une orgie pantagruélique, et voilà, « Mes enfants, vous êtes mariés! »

Ce n'est pas comme cela que l'on procède chez les Méos. Chez ces sauvages, ce ne sont plus les parents qui marient leurs enfants, ce sont les intéressés eux-mêmes qui arrangent ensemble leur petite affaire. Un jeune homme plaît à une jeune fille, et le fluide sympathique est réciproque. Alors la jeune personne prie celui qui l'aime de la faire disparaître pendant quelques jours, ce qui n'est pas bien difficile. Puis, quand les serments ont été échangés, le jeune homme vient prévenir les parents de la jeune fille qu'ils ont un gendre, et la noce commence.

Ci joint, une photographie de M. le lieutenant D... de Muong-hum, représentant deux jeunes mariés m'ans, avec la fille d'honneur. La mariée est affublée d'une sorte de panier tressé en bambou et recouvert d'étoffes rouges qui lui masque le visage, drôle de voilette. Ce n'est pas d'un bel effet, et les ombrelles indispensables un jour de cérémonie donnent aux gens un petit air nègre.

∴

Le lundi, 11 novembre, nous allâmes sans incident notable de Ha-Lou-Ngai-Cho à Phu-



HAUT-TONKIN.—DEUX JEUNES MARIÉS MANS ; d'après photog. du lieutenant D.

breux du reste, n'y ont pas bonne mine. Ceux de la maison où nous étions faisaient peine à voir, tant ils étaient pâles et rachitiques. Les grandes personnes paraissaient mieux portantes et nous faisaient l'effet d'être de bien braves gens, appartenant à la race Nhang.

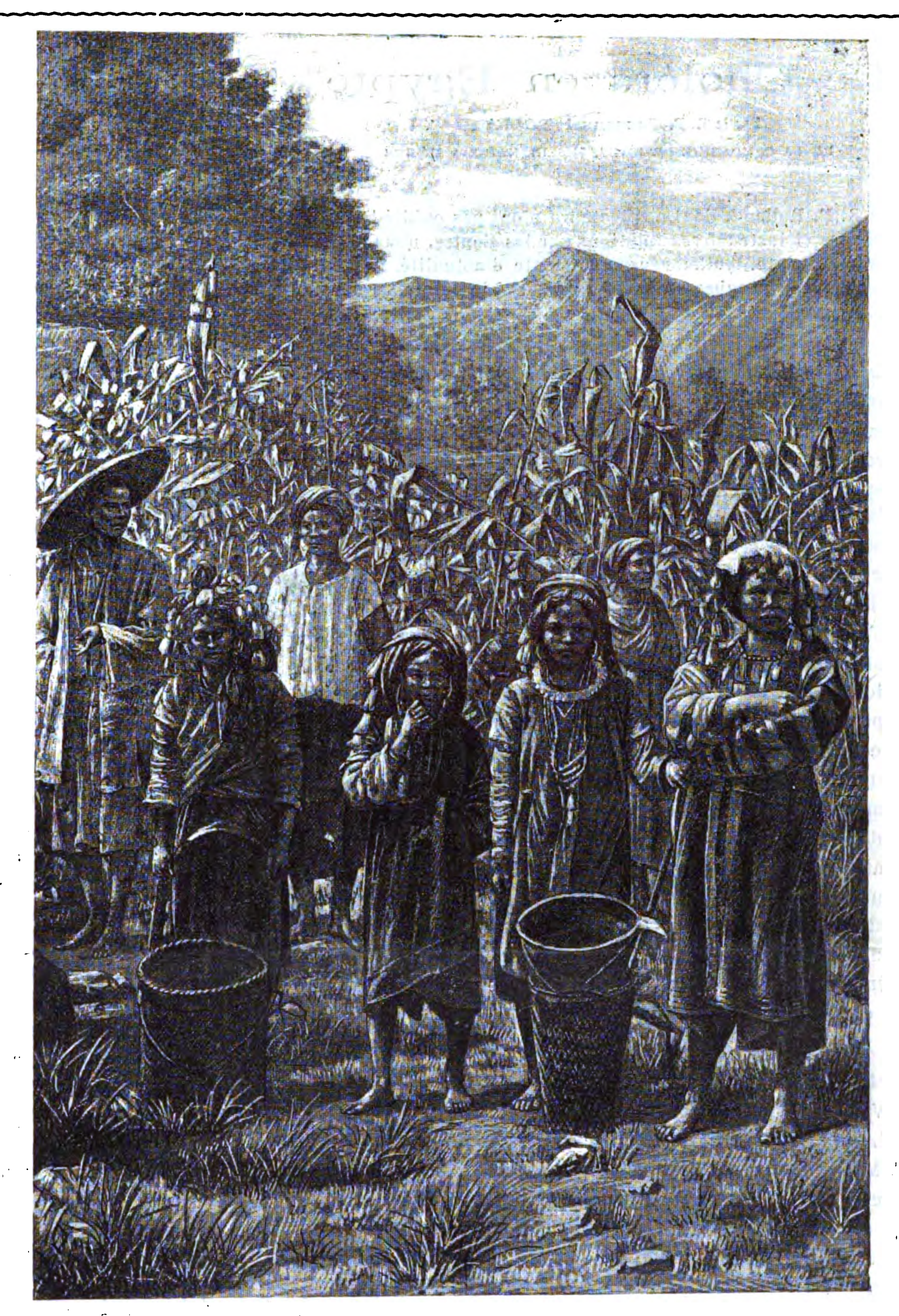
∴

Le mardi 12 novembre, nous fîmes la dernière étape avant d'arriver au poste de Long-pô. Elle fut pénible : 25 kilomètres. En sortant de Phu-La-Trai, une petite heure de chemin nous amena sur les bords du Long-Pô, à Pin-Chay, laissant à gauche le village de Bac-Ta, où autrefois se trouvait un poste militaire, très haut situé sur une colline, et cependant très malsain.

Après avoir dépassé le village nhang de Pin-Chay, la route ne côtoie plus la rivière, dont les bords sont très escarpés. Mais 5 ou 6 kilomètres avant d'arriver au poste, nous retrouvons le Long-Pô, qui nous séduit de plus en plus par sa ressemblance avec nos plus jolies petites rivières des montagnes de France. Il est onze heures du matin. Le soleil chauffe dur : l'été de la Saint-Martin existe au Tonkin. Encore une demi-heure et nous voilà en vue du drapeau français, qui flotte fièrement sur le gentil poste frontière au confluent du Long-Po et du Fleuve Rouge, en face du poste chinois, situé sur la rive gauche de l'arroyo.

« Vous êtes chez vous ; mais c'est à moi de faire les honneurs du poste, disait le lieutenant P... » et il les fit on ne peut mieux.

Quelle bonne après-midi du 12 et quelle bonne journée du 13, nous avons passées dans ce gîte hospitalier ! J'eus le bonheur d'y célébrer la Sainte-Messe, priant Dieu de bénir et de protéger toujours nos braves soldats gardiens de la frontière tonkinoise.



HAUT-TONKIN. — FEMMES POULAS AU MARCHÉ DE NI-CHI ; d'après une photographie du capitaine de T.

∴

Le 14, retour à Trinh-Thuong par voie de terre en suivant la rive droite du Fleuve Rouge. Le 15, je rejoignais en jonque Laokay, emportant de ma tournée un souvenir agréable et reconnaissant pour la franche et cordiale hospitalité reçue dans les quatre postes militaires, que j'ai eu le plaisir de visiter. Une fois de plus, j'ai à dire merci à tous ces Messieurs pour leur bon accueil et leurs belles photographies, et je le fais d'autant plus sincèrement que je vais dire adieu à la vie d'aumônier d'ambulance à Laokay, pour reprendre la vie de missionnaire en campagne du côté de Phu-Yen-Binh, sur les bords du Long-Chay.

A d'autres confrères, plus jeunes et plus heureux que moi, le mérite et l'honneur de porter l'Evangile parmi les intéressantes populations dont je viens de tracer une esquisse imparfaite ! Du moins, il me reste à demander aux lecteurs des *Missions catholiques* une prière pour la conversion de ces pauvres infidèles. *Pater noster,... adveniat regnum tuum !*

FIN

Le Choléra en Egypte

Par le R. P. Emmanuel ROLLAND
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE A MINIEH

Le R. P. Rolland, dont nos lecteurs n'ont pas oublié les pittoresques et instructives relations sur les Coptes, nous envoie l'étude suivante, malheureusement toute d'actualité. Les épisodes dont ce lugubre récit est agrémenté le feront lire avec le plus grand intérêt.

Le 15 juillet dernier, une nouvelle sinistre se répandait d'un bout à l'autre de l'Egypte. Le choléra venait d'éclater dans le village de Moucha, près d'Assiout. On se rappelait avec effroi les ravages causés par le fléau dans des temps rapprochés; c'est ainsi qu'à Minieh, en 1883, il y avait jusqu'à 80 ou 100 victimes par jour; au Caire, à la même époque, 900 cercueils sortirent dans une matinée du quartier fort peuplé de Boulac. Que ne pouvait-on pas craindre de l'épidémie qui venait de faire son apparition?

L'administration du service sanitaire fit afficher les précautions à prendre en face de l'invasion du fléau. Ce zèle si louable ne devait pas empêcher la contagion de s'étendre depuis Assouan jusqu'à Alexandrie, de la chaîne Lybique à la chaîne Arabique. Plusieurs localités situées au pied de la montagne, soit sur la zone déserte qui la côtoie, soit sur les confins de la terre cultivée, n'ont pas été épargnées. Leur éloignement des grands centres et leur air très pur les avaient jusqu'ici mises à l'abri du fléau. Cette année, on ne pouvait se promettre d'abri sûr nulle part. Plusieurs habitants du Caire ont fui jusqu'à Alexandrie et ont élu domicile dans les environs réputés salubres de Ramleh; or, même au milieu des villas de Ramleh, le choléra est venu chercher de nombreuses victimes.

***

Mais quelle est la cause du fléau?

Voici ce que l'on raconte :

Le *Omdeh* (Maire) de Moucha est revenu du pèlerinage de la Mecque où le choléra se trouve d'une manière endémique, à cause des rapports fréquents des pèlerins des Indes avec cette ville. On sait qu'aux Indes cette maladie contagieuse ne disparaît jamais. L'*Omdeh*, en bon musulman, rapporta du célèbre pèlerinage deux outres d'eau puisée à la fontaine vénérée de *Saïedat Zénab*. Par dévotion, chaque disciple de Mahomet voulait avoir de cette eau précieuse. Pour satisfaire à la demande des solliciteurs, notre homme eut une idée géniale : il versa les outres dans divers puits de la localité, communiquant ainsi aux eaux de Moucha la sainteté de celles de la Mecque! L'épidémie s'est déclarée précisément dans le quartier où ces puits étaient situés, tandis que les autres points étaient indemnes. Le gouvernement, dès que le cas fut connu, fit boucher les puits contaminés; d'autres furent creusés pour fournir aux habitants une boisson salubre. De plus, la *Santé* établit un cordon sanitaire autour du village; mais là, comme dans beaucoup d'autres cas similaires, ce cordon ressemblait un peu aux toiles d'araignée qui retiennent les petites mouches et laissent passer les grosses. De gros bonnets, grâce au *bakchiche*, si connu et si efficace en Orient, trouvèrent le moyen de rompre le réseau protecteur, ou de passer à travers ses mailles complaisantes. Le fléau passait avec eux et envahissait les villes et villages voisins, s'avançant de proche en proche. Minieh ne pouvait être épargné. Pour enrayer le mal, le service sanitaire fit preuve d'un grand zèle et déploya une activité extraordinaire. Rues balayées avec soin et arrosées deux fois par jour, huttes des fellahs passées au lait de chaux à l'intérieur et à l'extérieur aux frais de l'administration, rien de ce qui pouvait déloger les microbes du choléra n'a été épargné. Si elles n'ont pas arrêté le fléau, ces mesures ont eu du moins de bons résultats pratiques.

***

Dès la première quinzaine d'août, des cas furent constatés dans notre ville. Il y eut d'abord divergence d'avis entre les docteurs; les uns affirmaient que c'était le choléra, d'autres soutenaient le contraire. Les illusions par lesquelles on cherchait à se rassurer, furent vite dissipées; il fallut se rendre à la terrible évidence. Les familles dissimulaient le plus possible l'invasion du mal; on cachait les malades, mais on ne pouvait aussi facilement cacher les morts; des cris et des lamentations partis de divers quartiers à la fois et à plusieurs reprises pendant la journée et les cercueils qui passaient trahissaient la présence de l'épidémie redoutée.

Beaucoup de personnes restèrent prisonnières dans leur maison; c'était la suspension de la vie sociale : plus de visites, sinon pour affaires urgentes; plusieurs familles chrétiennes n'osaient même plus venir à l'église. Inutile de songer à fuir, puisque le danger existait partout. Plus de commerce : le marché du lundi avait été supprimé et les Fellahs des environs étaient refoulés chez eux afin d'éviter toute agglomération. Dans ce même but, le *moudir* (préfet) avait ordonné la fermeture des écoles. Quand on se rencontrait dans la rue, on ne parlait que du choléra. Vous voyiez un voisin bien portant aujourd'hui, et le lendemain son cercueil passait sous vos yeux. Cette scène poignante, avec des variantes douloureuses, se répétait, aux quatre coins de Minieh, 20, 25 et 30 fois dans une journée.

***

En face de l'épidémie, pouvions-nous rester les bras croisés ou nous contenter de visiter les malades à domicile? N'y avait-il pas lieu de tenter une démarche pour aller à l'hôpital? Au Caire une pareille démarche n'avait pas abouti : l'entrée en avait été interdite au prêtre catholique. Mais, à Minieh, le docteur Mahmoud, chargé du service sanitaire, un très honnête musulman, m'accorda de fort bonne grâce l'autorisation de visiter à volonté les cholériques, sans être astreint de résider au milieu d'eux. Toutefois, je devais prendre les mesures prophylactiques nécessaires : 1° revêtir un long pardessus en entrant à l'hôpital, et l'y laisser en sortant (il était censé recevoir les microbes du choléra); 2° tremper mes mains dans une solution de sublimé dès que j'avais touché un malade. Cette faveur était un précieux privilège; en effet, les infirmiers et les domestiques de l'hôpital ne pouvaient avoir de communication avec le dehors; ils étaient au séquestre, ainsi que les parents autorisés à soigner un membre de leur fa-

mille à l'hôpital. J'avoue que cet isolement pendant toute la durée de l'épidémie m'eût été pénible. Mon vieux manteau est seul resté en quarantaine, tandis que j'allais et venais à volonté vers mes chers catholiques.

La lettre que j'avais écrite au médecin sanitaire eut du retentissement. Ce n'était plus un missionnaire qui demandait à visiter les malades à l'hôpital, c'était le Supérieur des Jésuites qui offrait *tous* ses religieux pour les soigner. *Fama crescit eundo.* Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les missionnaires étaient prêts à cet acte de dévouement.

***

Notre démarche eut l'avantage de faire ressortir un contraste frappant entre le prêtre catholique et le clergé copte schismatique.

Dès l'apparition du fléau à Minieh, l'évêque et les prêtres attachés au service de l'église dissidente avaient pris la fuite et abandonné leur troupeau. De là, un mécontentement général parmi les Coptes non-amis. Le jour même de l'Assomption, fête des plus solennelles dans leur rite, il n'y eut pas d'office à l'église. Les fidèles disaient bien haut que leurs pasteurs imitaient le mercenaire abandonnant son troupeau au moment du danger. De braves Coptes me citaient le mot de l'Evangile : « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis ! » paroles qu'ils avaient le regret de ne pouvoir appliquer à leurs chefs spirituels. Aussi, quand ils me virent visiter leur coreligionnaires, chaque jour, matin et soir, beaucoup me promirent de fréquenter notre église.

Dans un hameau dépendant de Minieh, nous avions essayé de réunir les Coptes dissidents pour les instruire. Un prêtre schismatique nous en avait empêchés. Le choléra l'ayant fait fuir, l'obstacle a disparu. Les Coptes viennent maintenant à nos instructions. La Charité prêchant la Vérité, voilà un procédé pour éclairer le peuple, aussi efficace que respectueux de la liberté de conscience.

***

Visitons, si vous le voulez, le théâtre de mon nouvel apostolat. Il est situé à trois minutes de notre Résidence au sud-est de la ville et à ses portes. C'est une espèce de campement fait avec des nattes ou de grosse toile fixée sur des claies ou des cadres en bois. Les compartiments forment des salles vastes et bien aérées. Le sol est fréquemment arrosé de lait de chaux, comme antiseptique. L'ameublement peut vite se décrire : une natte de deux mètres de long, de un mètre de large, étendue à terre, avec un coussin de toile d'emballage rempli de paille hâchée ; voilà ce que trouve le malade en arrivant. Du reste, le Fellah n'a guère mieux chez lui, et il dort quand même.

Notre voisin, un jour de pluie — fait très rare dans la Haute Egypte — voyant sa cabane inondée, en enleva bravement la porte et la plaça sur le sol ; ce fut le lit de la famille.

On a cependant songé aux Européens ou aux riches indigènes qu'il faudrait recevoir. On leur a réservé deux salles où il y a trois lits à sommier mais sans matelas. La cuisine est une cabane en nattes à ciel ouvert, où l'on a construit en boue un foyer en forme de fer à cheval. Mais, comme l'hôpital est tout près, il pourra fournir un supplément culinaire.

***

C'est le 20 août que je fus introduit par le Dr Mahmoud. Il me fit remarquer un musulman à l'agonie. Que faire pour le salut de cette âme ?... Mais voici trois petits enfants qui vont s'envoler parmi les anges. Pour eux, la mort est un gain ; j'arrive à temps pour leur procurer l'éternel bonheur. Je m'approche ensuite d'un Copte schismatique ; sa langue est embarrassée : nous récitons ensemble le *Pater* et, après une courte exhortation, il fait sa première confession sans difficulté.

***

Les Coptes, surtout parmi la classe pauvre, sont généralement dans la bonne foi. Schismatique ou catholique, le prêtre est pour eux le représentant de Dieu. Aussi n'ai-je eu de peine à faire accepter mon ministère par ceux que j'ai visités au moment de l'épidémie. Aucun n'est mort sans recevoir les sacrements de pénitence et d'extrême-onction. Quant à la communion, les circonstances ne me permettaient pas de la donner d'une manière convenable.

***

Ces braves gens ne transigent jamais avec le précepte du jeûne. J'en ai eu sous les yeux de curieux exemples. Une brave femme refusa obstinément de prendre une potion de lait, aliment prohibé pendant le carême Copte qui précède la fête de l'Assomption. L'infirmier — un bon musulman — ne put lui faire entendre raison. Il me demanda de dissiper les scrupules de la malade. J'essayai inutilement : « elle craignait, disait-elle, de déplaire à Notre-Dame qui la punirait de la violation du jeûne institué en son honneur. » Je n'insistai pas. En Orient le jeûne est presque toute la religion. Un évêque schismatique de ma connaissance est regardé comme un saint par ses ouailles parce qu'il a déclaré au médecin lui conseillant de se dispenser du jeûne, vu la faiblesse de sa santé : « Je préfère mourir plutôt que de violer ce précepte ! » Un de ses prêtres se faisait un scrupule de se laver les mains avant de célébrer le saint sacrifice. Par le même principe pharisaïque il n'est pas permis de dire deux messes successives au même autel. En voulez-vous la raison profonde ? c'est que le prêtre n'étant plus à jeun après avoir pris les ablations, l'autel, par je ne sais quelle union mystérieuse avec le célébrant, est censé n'être plus à jeun lui-même.

Chez les Musulmans, même rigorisme. Pendant le Ramadan, plusieurs évitent de se mettre du collyre dans les yeux. Je leur ait dit plus d'une fois : « Votre scrupule est absurde. Rompre le jeûne, c'est manger, est-ce qu'on mange par les yeux ? » Ce raisonnement ne les convainquait pas : ces observateurs à outrance de la loi craignaient de rompre le jeûne par... imbibition.

***

Les Coptes schismatiques que j'ai visités — car aucun catholique n'a été atteint à Minieh — étaient persuadés que ma présence au milieu d'eux était celle d'un véritable ami qui cherchait uniquement le salut de leur âme. C'est moi seul qui venais prendre de leurs nouvelles et les communiquer à leurs parents, car l'administration, en fait de bul-

letin sanitaire, ne donnait aux familles que l'avis de décès. Aussi leur confiance était gagnée et ils m'ouvraient leur cœur. Dans ces dispositions, il était facile de les instruire et de leur donner les derniers sacrements. Quant au clergé copte, il ne s'occupe pas du soin spirituel des malades, c'est un fait connu. Le contraire est une exception. Pas de viatique : la communion ne doit se donner qu'à l'église. Prières liturgiques et absolution, tout est renvoyé après la mort. C'est insouciance ou ignorance, ou bien les deux choses à la fois. Aussi, pour les Coptes dissidents, voir un prêtre préparer des malades à bien mourir, était un spectacle aussi nouveau qu'édifiant.

***

J'ai eu chaque jour l'occasion de parler religion avec les malades musulmans ; mes paroles trouvaient toujours de l'écho dans leur cœur, car le musulman est naturellement religieux et il invoque Allah en toute circonstance.

Un protestant se trouvait parmi les cholériques :

« — Tu vois, lui disais-je, que le ministre de ta religion ne vient pas te voir ; mais le bon Dieu m'envoie pour t'aider à sauver ton âme. Tu es né Copte : or, les Coptes reçoivent les sacrements, surtout quand ils sont malades. Si tu veux, ce sera l'affaire de quelques instants. »

Il fit un signe d'aquiescement. Que de protestants d'Egypte ne le sont qu'à la surface ! Quand on s'occupe d'eux, ils reviennent à leur foi première ; car ils sont Coptes d'origine.

***

Si aucun Copte n'est mort sans sacrement, il n'en a pas été de même pour les Grecs non-unis. Chez les premiers, il y a eu depuis une dizaine d'années un grand nombre de conversions, tandis que, chez les autres on n'en connait presque pas. Les Coptes accueillaient ma visite avec les témoignages de la plus vive reconnaissance ; les Grecs, au contraire, ne daignaient pas même répondre un mot à mes plus affectueuses avances.

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mme veuve Constant, diocèse de Reims, offrande au Sacré-Cœur 0 50
E. et J. B. de C., diocèse de Saint-Claude, demande de prières pour leurs défunts .... 40 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Dunand).

M. l'abbé Lemarié, Nantes .... 8 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales .... 20 »
Anonyme du diocèse de Vannes, demande de prières pour défunts .... 19 »
Anonyme d'Orléans .... 10 »
M. Laurent Bretaud, diocèse de Luçon .... 10 »
Mlle Fleuriot, du diocèse de Bayeux, demande de prières .... 10 »
Anonyme de Nancy 78 40
M. J. M. Portelli, Port-Saïd 20 65

Au R. P. Kaiser, Eski-Chehir (Asie-Mineure).

Mme Georges Rodrigues .... 5 »

Pour les Frères de la Doctrine chrétienne en Orient (Jérusalem).

Anonyme du diocèse de Limoges .... 10 »

Au Fr. Raphaël, pour l'Ecole de Samsoun (Asie-Mineure).

Mme Bertholon, Lyon .... 5 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour ses écoles.

Mme Bertholon, Lyon .... 10 »
Anonyme de Paris, L. B. .... 400 »
Mlle Derély, du diocèse de Cambrai .... 10 »

A Mgr Sabbagh, archevêque chaldéen de Diarbékir.

Une enfant de Marie, diocèse de Versailles, demande de prières .... 5 »

Pour conversions (Mgr Grangeon, Cochinchine orient.)

F. G., Paris .... 100 »

A M. Paul Veaux, Mahé.

Mme Bertholon, Lyon .... 5 »
Pour sauver des âmes, Lyon .... 20 »
Anonyme de Versailles .... 10 »

A M. Voisin, Siam.

Mlle Antoinette Voisin, du diocèse du Puy .... 20 »

A M. Douspis, Kouang-tong.

Une enfant de Marie, diocèse de Versailles, demande de prières .... 5 »

A Mgr Bottero, Kunbakonam.

A. R. en souvenir de son frère, diocèse de Lyon .... 400 »

A M. Luneau, Osaka.

A. R., en souvenir de son frère, diocèse de Lyon .... 300 »

Pour les besoins du diocèse d'Osaka.

Anonyme du diocèse de Reims, demande de prières spéciales .... 100 »

A M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki).

Part à Dieu des Congréganistes de Sourbrodt, diocèse de Cologne 122 05

Au R. P. Lejeune, Bas-Niger.

Anonyme de Versailles .... 10 »

A Mgr Dartois, Dahomey.

Anonyme de Versailles .... 10 »

Au R. P. Lejeune, Bas-Niger.

Une anonyme de Lunéville, pour ses parents défunts .... 10 »

A Mgr Cazet, Madagascar central,

M. l'abbé Monin, du diocèse de Nancy 9 80
Un anonyme du Puy .... 10 »

Au R. P. Thomas, Madagascar central.

Mme Bertholon, Lyon .... 10 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour ses lépreux.

Mme Bertholon, Lyon .... 10 »
Pour les membres souffrants de Jésus, V. M. Lyon .... 20 »
Mlle Derély, du diocèse de Cambrai .... 10 »

Ad majorem Dei gloriam, diocèse d'Amiens.

Au R. P. Federlin, séminaire Sainte-Anne, Jérusalem .... 5 »
A M. Paul Veaux, Mahé .... 5 »
Au R. P. Selvanader, Pondichéry .... 5 »
A M. Allys, Cochinchine septentrionale .... 5 »
A M. Charles Petit, Siam .... 5 »
Au R. P. Marie Gérard, Trappe d'Hakodaté .... 5 »
A Mgr l'Evêque d'Oran pour son séminaire .... 10 »
Au R. P. Vincent, franciscain, Egypte .... 5 »
Aux Religieuses Ursulines aux Montagnes Rocheuses .... 5 »

EDITION ANGLAISE:

2e trimestre de 1902.

Pour les missions nécessiteuses Mgr Pelckmans) 3 75
— les missions des Indes (Mgr Pelckmans) 1 25
— les missions des Indes ou d'Afrique (Mgr Pelckmans) .... 10 »
— Mgr Pelckmans, Lahore .... 5 »
— Mgr Benziger, Quilon .... 125 »
— le R. P. Muller S. J. (Mangalore) 12 50
— le R. P. C. Reveley, Rawal Pindi (Lahore) 12 50
— les Missions Etrangères de Paris en Chine (Mgr Mérel) 6 25
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki) 187 50
— les missions de l'Ouganda (Mgr Hanlon) .... 125 »
— le R. P. Beyzym, Madagascar central, pour ses lépreux .... 50 »
— le R. P. Luchessi, S. J., Mission Sainte-Croix, Yukon (Alaska) 146 85

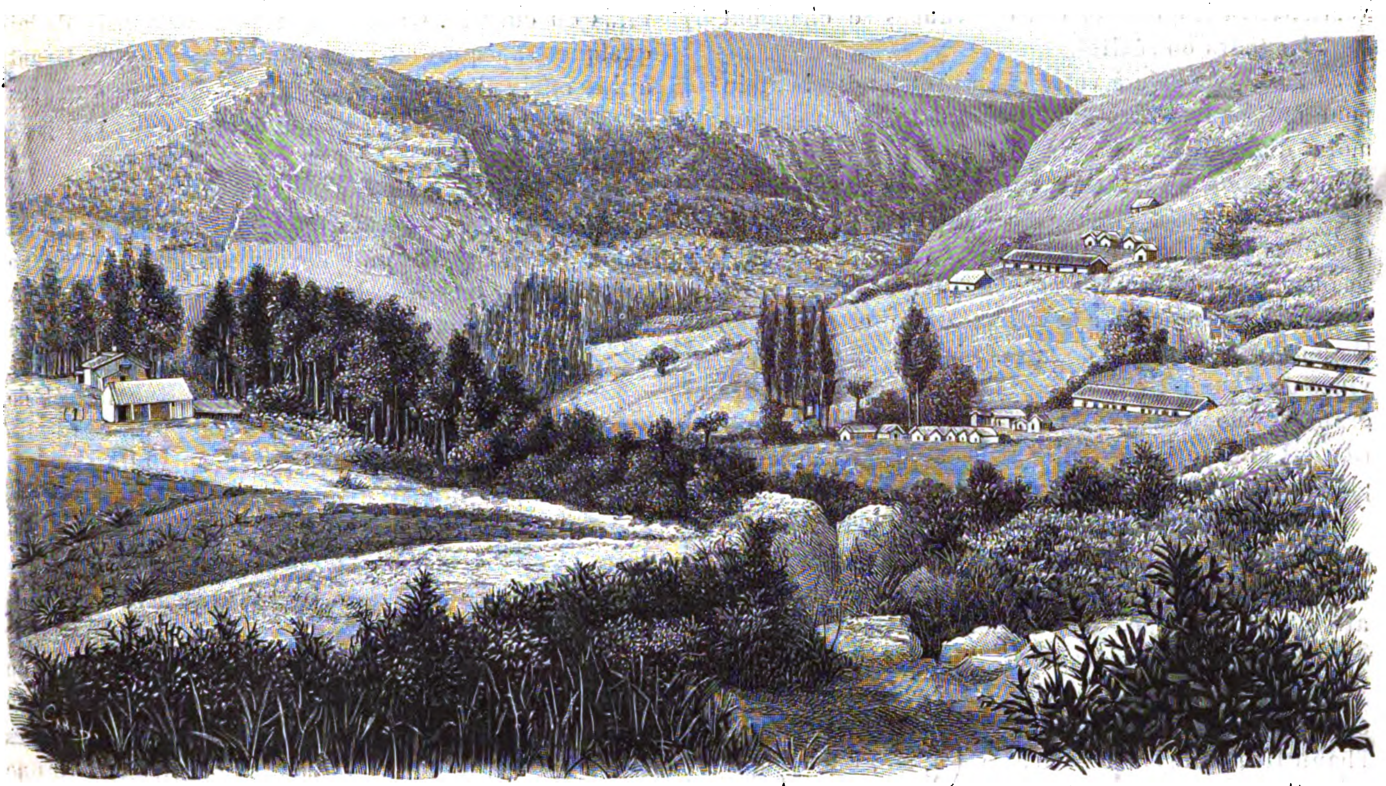
Total 685 60

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*



Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



COIMBATOUR (*Hindoustan*). — *Dans les Nilghiris.* — VILLAGE CHRÉTIEN ET VILLAGE PAIEN ; d'après une photographie envoyée par M. GUDIN (voir p. 548).

NOS ALMANACHS

DE 1903

S. Em. le cardinal Rampolla, à qui nous avions envoyé les premiers exemplaires de nos Almanachs et qui, sur notre prière, a bien voulu faire en notre nom la même offrande à Sa Sainteté, a daigné nous adresser la lettre suivante.

LETTRE DE S. EM. LE CARDINAL RAMPOLLA, SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SA SAINTETÉ

Je vous suis très reconnaissant de l'attention que vous avez eue de m'envoyer un exemplaire des deux Almanachs publiés par l'Œuvre si méritante de la Propagation de la Foi.

Je puis en même temps vous donner l'assurance que j'ai remis au Saint Père les exemplaires qui Lui étaient destinés. Sa Sainteté a été très touchée de cet hommage et, plus encore, des témoignages d'affection et de dévouement qui l'accompagnaient. Elle vous en remercie et, comme gage de sa gratitude particulière, vous accorde une bénédiction spéciale, ainsi qu'à tous les membres qui composent les Conseils de l'Œuvre nourricière des missions catholiques.

Après m'être acquitté de ce mandat du Souverain Pontife, je suis heureux de vous renouveler mes sentiments de considération distinguée.

M. *card.* RAMPOLLA.

Rome, 7 novembre 1902.

CORRESPONDANCE

TONKIN MARITIME

Œuvres de charité en faveur des lépreux et des mendiants malades.

On se rappelle que le vicariat apostolique du Tonkin maritime a été créé, l'année dernière, d'un démembrement du Tonkin occidental. Nous recevons du vénérable chef de cette mission nouvelle la lettre suivante, que nous recommandons à l'attention de nos généreux lecteurs.

LETTRE DE MGR MARCOU, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE

Je suis à la tête d'une grande Mission, nouvellement érigée. Il y a de tous côtés des œuvres à créer, des postes à fonder et les ressources manquent.

C'est surtout par les œuvres d'assistance que nous pouvons faire du bien à ces pauvres populations si ignorantes des choses de l'âme. Il faut les toucher par quelque bienfait sensible, visible, palpable ; c'est alors seulement que nous pouvons espérer les convertir. Et, Dieu merci ! ces espérances se changent tous les jours en réalité.

Je viens recourir à votre charité et tendre la main pour mes pauvres lépreux et d'autres infortunés non moins dignes d'intérêt.

La mission du Tonkin maritime a deux léproseries. L'une, dans la province de Ninh-Binh, assez considérable (plus de 200 lépreux), reçoit quelques secours du Gouvernement, peu importants, mais suffisants pour écarter la misère noire et empêcher les lépreux de mourir de faim. L'autre, dans la province de Thanh Hoà, est appelée à prendre un plus grand développement parce que la province de Thanh Hoa est plus populeuse et compte par conséquent un plus grand nombre de lépreux.

Malheureusement, la léproserie de Thanh Hoa ne reçoit encore aucun secours du Gouvernement et je n'ai pas d'espoir d'en obtenir, tant que je n'aurai pas atteint la centaine. Or, pour en arriver là, il faut des ressources considérables.

C'est grâce à la libéralité des lecteurs des *Missions Catholiques* qu'a pu être établie la léproserie de Thanh-Hoa. Elle commence à se peupler; elle compte actuellement 33 malades. Malgré les vides fréquents que la mort fait parmi eux, leur nombre augmente chaque année et puisque les lecteurs des *Missions Catholiques* leur ont ouvert un refuge, n'est-il pas naturel que je m'adresse de nouveau à eux pour adoucir un peu la vie de tous ces malheureux et aussi pour assurer un petit lit et quelques grains de riz à ceux que cette terrible maladie continue à nous amener ?

Quelle œuvre d'ailleurs plus touchante et plus méritoire devant Dieu ! Procurer à ces déshérités de la vie, avec le secours matériel qui diminue un peu leurs souffrances corporelles si douloureuses, l'inappréciable bienfait de la foi qui leur donne le courage de souffrir et leur ouvre les portes du ciel ! Il est, en effet, très rare qu'au bout de quelques jours passés à la léproserie, le païen le plus endurci ne demande de lui-même à être admis au nombre des catéchumènes.

* * *

Il y a une autre classe de malheureux, bien dignes de compassion, eux aussi : ce sont les mendiants malades. Sur les longues routes du Tonkin et de l'Annam il n'est pas rare de trouver, couchés sur le bord du chemin, de pauvres gens exténués de fatigue, attendant là que la mort vienne mettre un terme à leurs misères. L'Annamite est généreux à sa façon; il donnera quelquefois l'hospitalité à l'étranger, au mendiant valides; mais, dès qu'il s'agit d'un malheureux gravement malade, toutes les portes se ferment ; l'infortuné n'a plus qu'à se coucher sur le talus du chemin. On déposera volontiers près de lui quelques sapèques ou même une écuelle de riz. Quant à lui offrir l'hospitalité ou à lui donner quelques soins, c'est chose à peu près inconnue dans ces pays païens.

Lorsque la mort aura terminé son œuvre, toutes les bonnes femmes qui passent près de là croiront avoir rempli tous leurs devoirs en jetant chacune une motte de terre sur le cadavre; c'est ainsi que les routes sont jalonnées de tertres, indiquant chacun un endroit où a succombé quelque malheureux.

Le gouvernement du Protectorat français fait de louables efforts pour venir au secours de ces indigents ; mais, à côté de l'assistance officielle, limitée à l'étroite enceinte de quelques villes, et impuissante d'ailleurs à soulager tant de misères, quel vaste champ reste ouvert à la charité chrétienne ! Car il n'y a pas que des besoins matériels à satisfaire : dans ce corps épuisé par la misère, dévoré par la vermine, il y a une âme immortelle, créée pour une éternité de bonheur. Et, parmi ces infortunés que les misères de la vie ont si cruellement éprouvés, combien d'âmes qui n'attendent qu'un bienfait accompagné d'une bonne parole pour ouvrir les yeux aux lumières de la vérité ! La souffrance n'est-elle pas toujours et partout la meilleure préparation à l'action de la grâce divine ?

Telles sont les pensées qui me poursuivent depuis longtemps. Je voudrais fonder un hospice pour recueillir tous ces malades abandonnés. Mais où trouver les ressources indispensables ?

Le drapeau français flotte désormais sur tout ce pays. Que les généreux enfants de notre belle patrie m'aident par leurs aumônes à remplir un des devoirs de la nation protectrice envers la nation protégée : le soulagement des malheureux. Donnez donc, pieux lecteurs des *Missions Catholiques*, c'est pour l'amour de Dieu, des âmes et de la France.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués à Marseille, le 5 novembre, pour le Dahomey, le R. P. Douris et sœur Cyrille ; pour le Benin, le R. P. Vogt ; pour la Côte-d'Or, le R. P. Ogé ; pour la Côte d'Ivoire, la sœur Polyane et pour le Haut-Niger, la sœur Pia. Tous ces missionnaires appartiennent aux Missions Africaines de Lyon.

— Cinquante missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit viennent de partir pour différentes missions d'Afrique et d'Amérique :

En septembre, se sont embarqués : le 15, à Bordeaux, pour

la Guinée française, le R. P. Firmin Montels (Rodez); pour le Gabon, le R. P. Pierre Lagarrigue (St-Flour); pour l'Oubangui, le R. P. Léonard Allaire (Evreux); pour les Etats-Unis, le 20, à Anvers, les RR. PP. Jean Haas (Limbourg), Antoine Rachwalski (Gnesen-Posen), et le Fr. Christophore Schweitzer (Cologne); le 26, au Havre, le R. P. Louis Spannagel (Strasbourg); le 21, à Lisbonne, pour la mission de la Lounda, les RR. PP. Emile Callewaert (Bruges), Mathurin Le Mailloux (Vannes), et le F. Eusebio Ribeiro (Braga); pour la Cimbebasie, les RR. PP. Jean Lévêque (Autun), Prosper Lesnard (Vannes), et les Fr. Avelino da Silva (Porto) et Théodulo Martins (Guarda); le 26, à Bordeaux, pour la Guadeloupe, le R. P. Louis Dawaste (Cambrai).

En octobre, se sont embarqués : le 1er, à Queenstown, pour les Etats-Unis, le R. P. William Healy; à Southampton, pour la Trinidad, les RR. PP. Richard Dooley (Ossory), Alphonse Murphy (Dublin), M. Patrich Kett, scolastique; le 3, à Bordeaux, pour le Sénégal, les RR. PP. Hyacinthe Jalabert (Chambéry), Jacques Le Berre, le Fr. Alory Philippe (Quimper); le 5, à Marseille, pour le Congo français, le R. P. Hyacinthe Duclos (Vannes) et le Fr. Symphorien Garin (Lyon); le 6, à Lisbonne, pour le Congo portugais, les Fr. Gregorio Gomes et Jean-de-la-Croix Lopes (Braga); pour la Lounda, le Fr. Aimé Vézier (Rouen); pour la Cimbébasie, les PP. Emile Reidlinger et Bernard Strebler (Strasbourg); pour le Counène, les RR. PP. Victor Mauduit (Coutances), Joseph Siffer (Strasbourg), Charles Belle (Albi) et les FF. Manoel Nogueiras (Guarda) et Masaël Couto (Braga); le 10, à Marseille, pour Maurice, le R. P. Jean Bordes (Bayonne); à Liverpool, pour Sierra-Leone, les RR. PP. Daniel Lynch (Cork) et William Keane (Limerick); pour le Bas-Niger, les RR. PP. Patrick Mac Dermott, Joseph Shanahan (Cassel) et le Fr. Eusèbe Ahearn (Waterford); à Bordeaux, le 15, pour la Sénégambie, les RR. PP. Gabriel Ropars (Quimper), François Rialland (Nantes); Jean-Baptiste Montagnon (Clermont), et Victor Logié (Cambrai); pour le Gabon, les Fr. Dioscore Pfeffen (Strasbourg), Hermès Amyot (Angers), et Rigobert Steichen (Metz); le 19, pour Haïti, les RR. PP. Fernand Schott et Joseph Runtz (Strasbourg); le 25, à Hambourg, pour les Etats-Unis, le Fr. Gottfried Hüber (Munich).

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Le R. P. Procureur des Missions des RR. PP. Carmes en Orient a reçu, il y a quelques jours, cette lettre de Rome :

« Mgr Bernard, archevêque de Verapoly, vient de nous quitter pour se rendre en Belgique. Il doit passer quelques jours à Paris.

« Je ne sais si vous avez appris l'accident épouvantable qui lui est arrivé ainsi qu'à Mgr Aloys Benziger, coadjuteur de Quilon, qui vient de partir pour la Suisse. Leur train est tombé dans un torrent sur la ligne de Madras à Bombay. Il y eut plus de cent morts: les deux Prélats ne se sont sauvés que par miracle. Ils ont tout perdu dans le torrent: vêtements, valises, argent.

« Notre T. R. P. Général a été avisé officiellement que le R. P. Jean Drure, Carme Déchaussé, qui a été appelé à Rome il y a un mois environ, vient d'être nommé archevêque de Bagdad. La consécration épiscopale aura lieu dans quelques jours. »

Haute-Egypte. — Le R. P. Vincent, franciscain, préfet apostolique, nous écrit :

« Dronka est un village à une heure d'Assiout. Trente-deux familles dépendant du couvent copte schismatique se font instruire pour être admises dans le sein de l'Eglise catholique. C'est un total de 120 néophytes.

« Un tel exemple a suscité dans les villages d'alentour une sainte émulation vers le catholicisme. Mais le clergé eutychéen a porté plainte au gouvernement contre nos nouvelles ouailles et une véritable persécution s'en est suivie.

« Nous nous rendîmes à Dronka, le 6 octobre, le P. Cyrille et moi. En arrivant au village, nous trouvâmes tous nos braves fidèles dans la désolation. Leurs enfants avaient été appelés à Assiout pour répondre aux accusations calomnieuses portées contre eux, et ils ne revenaient pas. Le soir, pourtant, ils arrivèrent et ils nous racontèrent toutes les vexations que leur avait fait subir le scheick, gagné par les schismatiques.

« Nous les exhortâmes à persévérer dans la prière, la patience, le mépris des adversités, le pardon des injures, la confiance en Dieu et nous retournâmes à Assiout.

« Le lendemain, 7 octobre, à l'issue de la messe, nous trouvâmes dans la cour de l'église un certain nombre des gens que nous avions visités la veille à Dronka. Ils étaient profondément affligés.

« Hier soir, après votre départ, nous dirent-ils, nous nous « mîmes en devoir de faire la prière en commun. Quand elle « fut terminée et que chacun fût retourné chez soi, se présen- « tèrent les *Gofara* (gardiens de nuit du gouvernement). Ils « s'emparèrent du principal d'entre nous et le maltraitèrent « cruellement. Ils entrèrent ensuite dans trois autres maisons « dont ils frappèrent les chefs. »

« C'était le résultat d'une intrigue ourdie par le scheik des schismatiques de Dronka. Après mille avanies, sept notables avaient été emmenés ligotés au tribunal d'Assiout, sous l'inculpation d'avoir assailli la demeure du scheik. Ce dernier transformait ses victimes en agresseurs.

« Le chef de la police d'Assiout ouvrit une enquête et vint en personne vérifier le bien fondé de la plainte. Il constata que tout était en ordre à la maison du scheick : pas de portes enfoncées, rien de brisé. Les habitations des pauvres captifs, au contraire, avaient subi un assaut en règle.

« Je me rendis chez le *Mudir* (préfet) d'Assiout, je lui exposai le motif de toutes ces vexations; je le priai de prendre l'affaire en mains, de faire punir les coupables et d'empêcher le scheick de persécuter le troupeau fidèle. Le *Mudir* me promit tout ce que je voulus; il retint pourtant encore un jour sous les verroux les neuf incarcérés.

« Le scheick produisit alors d'autres fausses accusations et fit emprisonner sept autres hommes qui avaient témoigné contre lui. Les jours suivants furent pour nous des jours d'angoisse. Les pauvres gens, encore restés libres, abandonnaient leur village dans la crainte de nouvelles persécutions. Tous, hommes, femmes et enfants, se réfugièrent près de nous, demandant asile jusqu'à la libération des malheureux prisonniers La mission leur fournit des vivres. Mais, le premier jour, tous s'imposèrent un jeûne rigoureux pour obtenir de Dieu l'élargissement de leurs frères et la cessation de la persécution. Nous nous rendîmes près du chef de la police pour le prier de hâter la conclusion de cette affaire. Enfin, après deux jours et demi d'attente, les prisonniers furent relâchés.

« Aujourd'hui, ces braves gens nous demandent une église et une école. Rien n'est plus légitime que cette requête. Mais que faire? Ma pauvreté ne me permet pas même de terminer l'église commencée de Fayoum. Dans cette extrémité, je ne vois d'autre ressource que de me tourner vers les lecteurs généreux des *Missions catholiques*, de leur tendre la main et de les conjurer de venir en aide à la détresse de leurs frères persécutés. »

Bas-Niger. — Le R. P. Lejeune, de la Congrégation du Saint-Esprit, préfet apostolique, écrit le 24 août :

« Je pars demain pour la Bénoué; il me faudra de 18 à 25 jours pour atteindre Ibi (au milieu du cours de cette rivière). Je prends avec moi deux enfants d'Onitsha pour me servir la messe, et c'est tout. Je préfère aller en pirogue, afin de voir les villes et villages situés sur le parcours et de me mieux renseigner.

« Le général Lugard m'a envoyé des lettres de recommandation pour les résidents d'Ibi, Murin, Donga, etc., en leur donnant ordre de me bien recevoir. Il est maintenant à Wutshishi, où il va établir son quartier général : c'est un poste qui se trouve sur le Caduna, affluent du Niger.

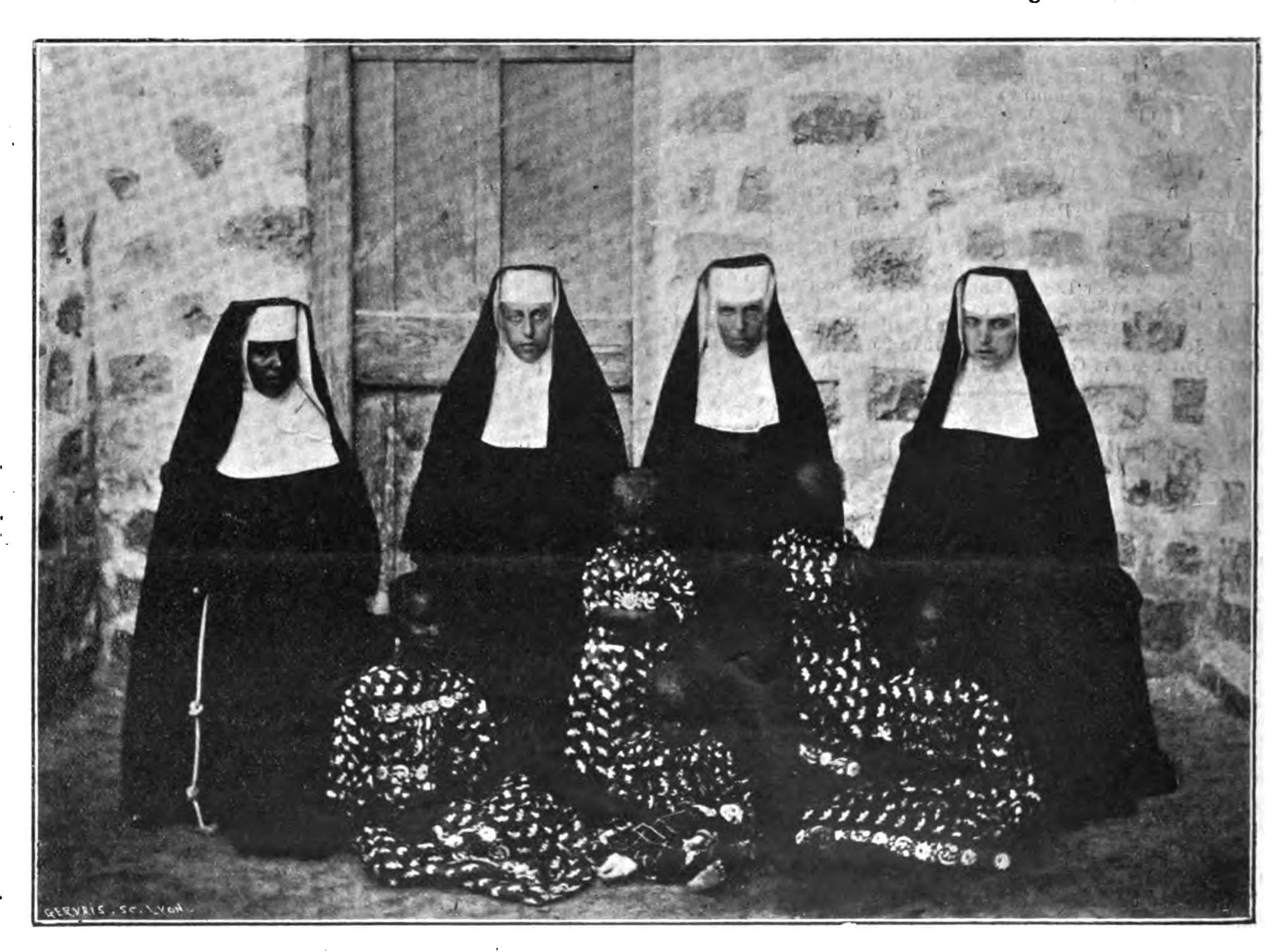
« Je ne sais ce que nous réserve la Providence; mais j'ai grand espoir d'arriver à fonder une belle mission dans ce pays des Muntshis, entièrement païen, anthropophage, etc., M. Cuningham, un Irlandais catholique, me dit que c'est parmi ces sauvages qu'il faut aller; j'y vais... Priez pour la réussite de mon entreprise. »

AU PAYS DES SOMALIS

Par le R. P. ÉVANGÉLISTE, Capucin,
MISSIONNAIRE A BERBERAH

La relation dont nous commençons la publication mérite d'attirer l'attention de nos lecteurs, car elle donne des détails circonstanciés et inédits sur un mouvement insurrectionnel qui, depuis plusieurs années, désole le pays somali et qui est à l'état aigu. Le 18 octobre dernier, en effet, un télégramme d'Aden annonçait que les Anglais venaient d'essuyer une grave défaite et avaient dû se replier devant les forces du Mullah, après avoir perdu un colonel, un capitaine et cinquante hommes.

On sait que la partie de la contrée somalie, soumise au protectorat anglais, fut annexée à la mission d'Arabie vers 1891. Une première station, fondée en 1892 à Berberah, sur la côte du golfe d'Aden, ouvrit à l'évangélisation ce pays mystérieux, qui jamais n'avait vu de missionnaire. Les débuts furent modestes et, disons-le, très pénibles. N'ayant pour compagnons que deux jeunes Somalis formés à Aden et destinés à lui servir d'interprêtes, le missionnaire, désigné pour établir cette œuvre, avait à lutter contre l'hostilité des Musulmans, contre les préjugés des indigènes et même contre la défiance du gouvernement local. Tout se liguait pour former une opposition humainement insurmontable à cette tentative d'évangélisation.



SOMAL ANGLAIS.— SŒURS DE BERBERA ET PETITES FILLES SOMALIES; reproduction d'une photographie du R. P. LAURENT (v. le texte)

Mais l'apôtre n'est jamais seul. Ce que les hommes jugent irréalisable, Dieu sait l'exécuter quand il lui plait. Une année s'écoula et, malgré les oppositions, les difficultés, les déboires sans nombre, la mission prit racine sur cette terre ingrate. Un second ouvrier vint aider à défricher ce sol désolé. A la défiance et à l'hostilité des premiers jours succédaient peu à peu la sympathie et la confiance. Le soin des malades et la charité envers les malheureux avaient attiré les cœurs. Maintenant les malades venaient en foule, les enfants étaient confiés aux missionnaires, il importait de songer à faire une œuvre stable.

Dieu aidant et aplanissant les obstacles, le gouvernement du protectorat se décida enfin à nous concéder un terrain suffisant pour y établir une résidence. Dans le courant de la quatrième année de notre séjour sur la côte somalie, nous avions le bonheur d'installer notre petite famille dans la nouvelle demeure élevée rapidement grâce à la sollicitude paternelle de notre vénéré Vicaire apostolique, Mgr Lasserre.

C'était la prise de possession définitive de cette terre infidèle et comme une première réponse victorieuse faite à tous ceux qui prétendaient que le peuple Somali était inconvertissable. Bientôt il fut démontré que des Religieuses devenaient nécessaires pour s'occuper des petites filles et prendre soin des malades. Ne sont-elles pas des auxiliaires indispensables auprès des femmes et des jeunes filles? Ap-

pelées en 1897, les Sœurs Franciscaines de Calais voyaient s'élever rapidement leur résidence et pouvaient commencer leur ministère de charité et de dévouement.

La connaissance de la langue somalie qui, au jour de notre arrivée, n'avait pas même d'écriture, a contribué à faire grandir notre influence parmi le peuple. Commencé dès la première heure et poursuivi avec ténacité pendant des années, le *Dictionnaire du langage Somali* pouvait être publié à Londres en 1897 et était bientôt suivi des éléments d'une *Grammaire pratique* fixant les règles du langage parlé. Dans le même temps, une traduction en langue Somali du *Catéchisme* anglais de Butler, donnait aux missionnaires la possibilité d'exposer et d'expliquer à nos enfants les vérités de notre sainte Religion. Les Somali s'étonnaient d'entendre les *Padri* s'exprimer en leur propre langage et venaient à nous avec plus de confiance. Nous n'étions plus des étrangers, nous devenions comme des concitoyens.

***

Mais les œuvres de Dieu doivent passer par l'épreuve.

Depuis plus de trois ans, un faux prophète jette la désolation dans le pays.

Mohamed Abdileh naquit de parents pauvres, petits pasteurs habitant le Sud du Somaliland, connu sous le nom de *Ogaden* ou pays du sud. (*Ogo* en Somali signifie sud, d'où l'on fait *Ogada*, le sud, *Ogaden*, notre sud). Dès son adolescence, il fut, dit-on, initié chez les *Dankali* ou *Danakil* aux sciences occultes et apprit d'eux les pratiques de la sorcellerie. Cette tribu, qui a quelque parenté avec les autres Somalis, est renommée par le grand nombre de ses sorciers et charmeurs. Il grandit à l'école des *wadad* (marab outs) qui lui enseignèrent les prières du Coran et l'écriture arabe. Jeune encore, il songea à faire le pèlerinage de la Mecque et il le renouvela trois ou quatre fois afin de mériter plus que les autres le titre de *hadji* (pèlerin).

Après son dernier pèlerinage, Mohamed Abdileh aborda à Berbarah, le grand centre commercial du pays Somali. Malgré son titre de *hadji* et ses allures inspirées, il ne réussit pas à faire des prosélytes dans la ville et ne fut, en dépit de ses efforts pour s'élever, qu'un pauvre *wadad* mendiant. Il se retira alors chez les *Dulbakanteh*, puissante tribu située au Sud-Est de Berberah et s'établit dans la vallée du Nogal. Là, il s'intitula *Mullah* (prêtre et envoyé de Dieu) et même *Mahdi* (prophète). Par ses dehors de sainteté, par l'air imposant et assuré avec lequel il proférait ses prophéties et ses menaces, Mohamed eut bientôt conquis un ascendant redoutable. Les gens ignorants et crédules, dominés par la crainte superstitieuse qu'inspirait un homme dont le pouvoir s'étendait jusqu'à communiquer soit avec Dieu, soit avec le démon, le comblèrent de présents : des chameaux, des chevaux, des troupeaux de bêtes à corne, des moutons, etc... En peu de temps, l'ancien *wadad* mendiant de Berberah était devenu le plus riche de la puissante tribu et apparaissait comme un prince. Son autorité grandit au point que son orgueil ne connut bientôt plus de bornes. Il fit brûler tous les exemplaires du Coran qui se trouvaient entre les mains des autres *wadads* répandus dans la vallée du Nogal, disant hautement qu'il était lui-même le Coran vivant et qu'on devait lui obéir comme au nouveau prophète envoyé de Dieu. Ceux qui ne voudraient pas se soumettre devaient être massacrés.

Au mois de mai 1899, des hordes nombreuses envahissaient les territoires des tribus voisines de cette ville pillant, massacrant tout sur leur passage.

Grande fut la terreur de la population de Berberah et des environs quand on sut, au mois d'août, que le *Mullah*, avec son armée, était déjà sur les hauteurs de la chaîne des Gollis, à moins de 100 kilomètres de la ville et que des bandes nombreuses approchaient. Rien n'était préparé pour repousser les envahisseurs, le gouverneur intérimaire n'avait en effet qu'une poignée de soldats auprès de lui. Heureusement Aden envoya deux vaisseaux de guerre. Devant ce déploiement de forces, le Mullah jugea prudent de se retirer de l'autre côté des montagnes. Tout en continuant ses déprédations et ses pillages, il se replia lentement sur l'*Ogaden*, réclamé par Ménelik comme une portion de son vaste empire, et il se mit ainsi à l'abri de la poursuite des Anglais.

***

Pendant que le *Mullah* était campé sur ce vaste territoire de l'Ogaden, le pays le plus fertile du Somaliland, il réussit à soulever la grande masse des tribus qui l'habitent et à les pousser à l'attaque des Abyssins, l'ennemi héréditaire du Somali. Dans le courant de l'année 1900, les hordes nombreuses du *Mullah* s'avancèrent donc vers le Harrar. Le gros de son armée se tenait toujours sur le territoire placé sous le protectorat abyssin ; mais, en même temps, de fortes bandes détachées faisaient des incursions fréquentes sur le terrain du protectorat anglais, pillant et ruinant les tribus fidèles à l'Européen. La misère commença dès lors à se faire sentir ; il n'y avait plus de sécurité, le commerce était ruiné.

La panique s'empara des populations du Harrar. Mais le Ras Makonnen veillait ; il eut bientôt levé une armée et



LE RAS MAKONNEN.

en confia le commandement à un de ses plus habiles lieutenants.

Les deux troupes se rencontrèrent sur la frontière du pays Galla et du pays Somali entre Djidjiga et Milmil. Le combat fut terrible. Le Mullah avait promis à ses hommes qu'ils seraient invulnérables, disant que les balles, tirées sur eux, se changeraient en eau, ou même qu'elles se retourneraient contre ceux qui les avaient lancées.

Fanatisés par ces promesses, les Somalis se précipitèrent avec fureur sur les Abyssins. Mais, loin d'être invulnérables, ils laissèrent plus de deux mille morts sur le champ de bataille.

***

Après cette sanglante défaite, le *Mullah* s'enfuit dans l'intérieur de l'Ogaden. Les Abyssins ne purent le poursuivre longtemps, car il avait, dans sa fuite, fait boucher tous les puits.

On crut pendant quelques mois, que le Mullah, démoralisé par cet échec, n'oserait plus poursuivre la lutte. C'était peu connaître le caractère de cet homme dévoré du désir de dominer et disposé à briser tout ce qui s'opposait à ses desseins.

(*A suivre.*)



COIMBATOUR. — Village païen de Badonguers dans les Nilghiris; reproduction d'une photographie envoyée par M. Gudin.

DANS LES MONTAGNES BLEUES DE L'INDE

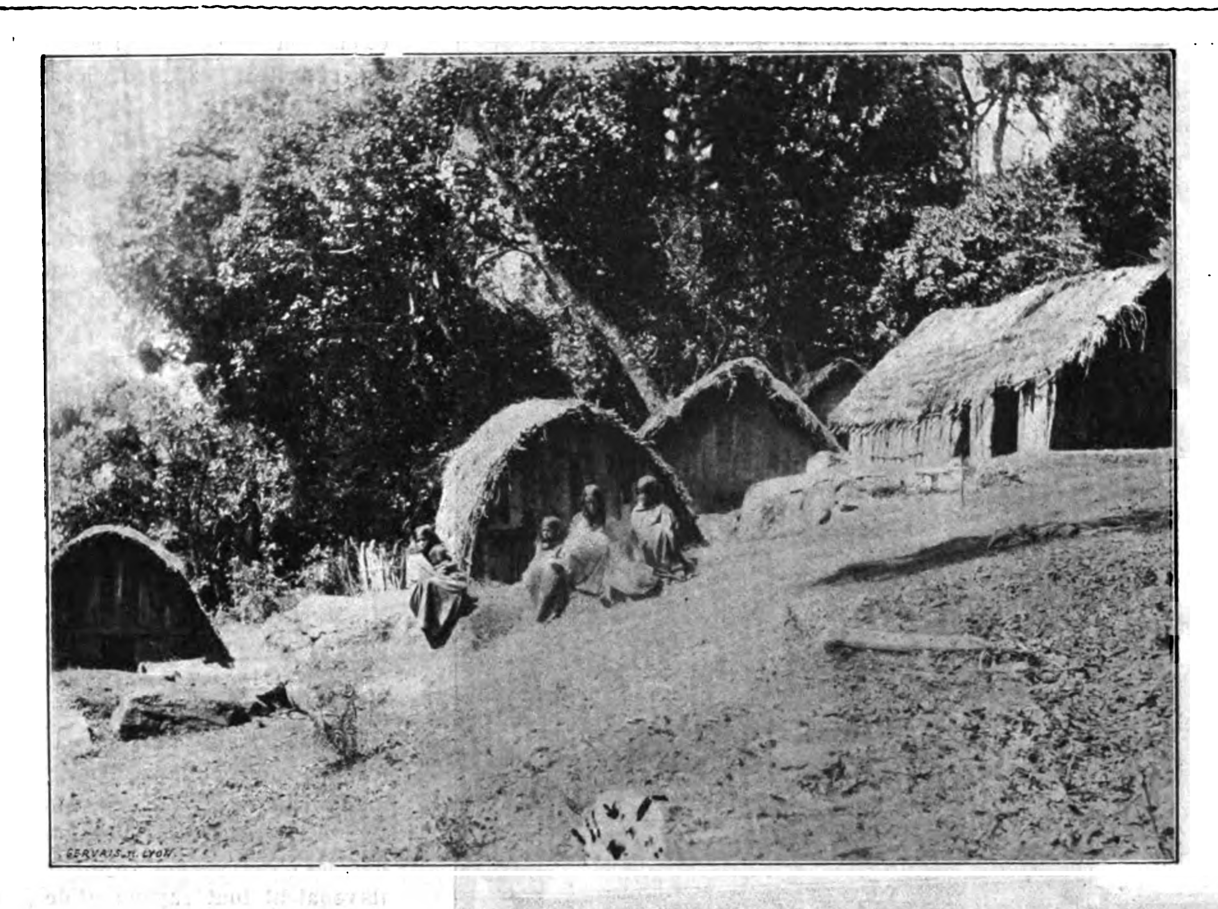
Nous avons reçu du Coïmbatour la relation suivante et de curieuses photographies qui font connaître un des districts les plus intéressants de cette partie du Sud de l'Inde, la région des Nilghiris ou Montagnes Bleues, où les Anglais ont établi le fameux *sanatorium* d'Ootacamund.

LETTRE DE M. GUDIN, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU COÏMBATOUR

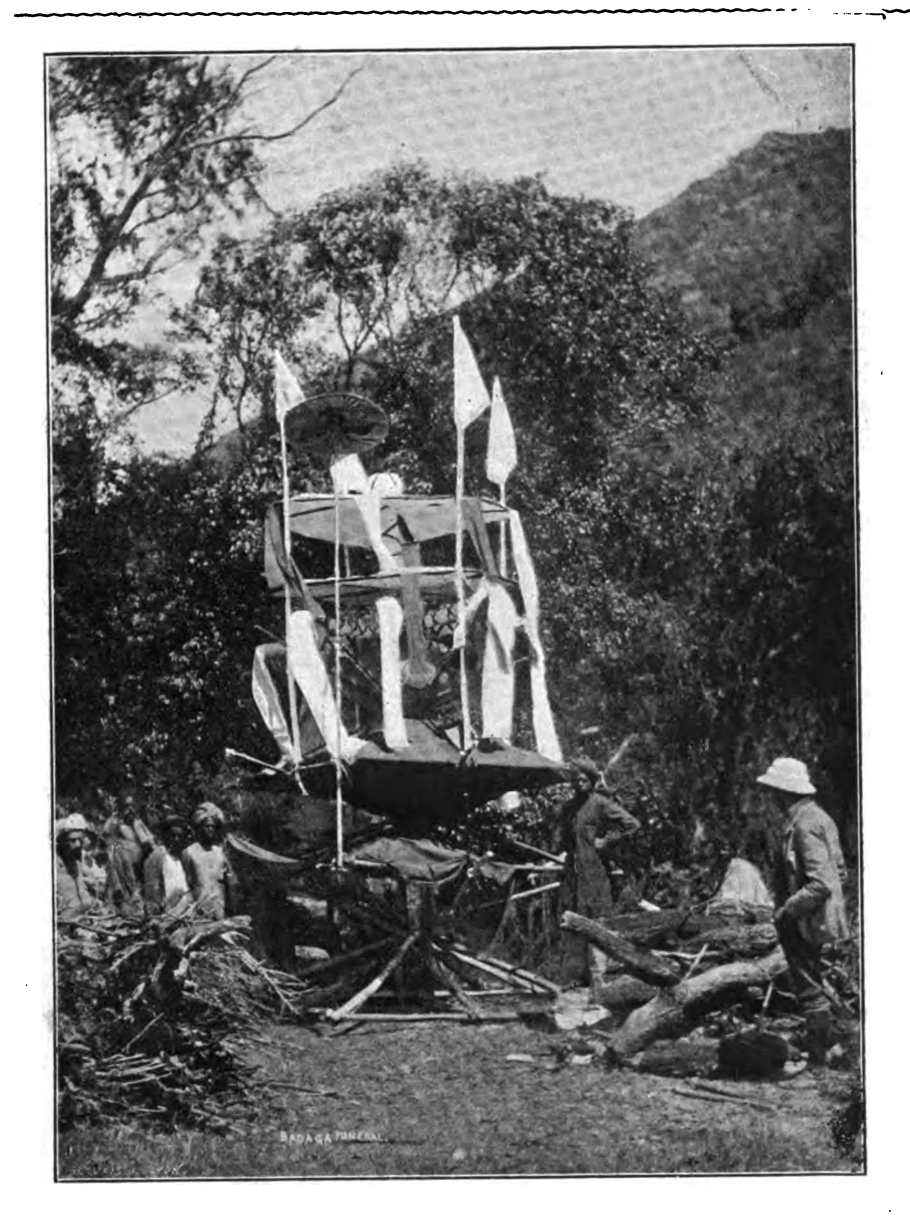
Actuellement le théâtre de mon ministère est Naduvattam, dans les Nilghiris ou Montagnes Bleues. On appelle les Nilgiris, Montagnes bleues, parce qu'en novembre, fleurit dans ce pays un bel arbuste, dont les rameaux se couvrent de pétales azurés, qui donnent au paysage entier une délicieuse couleur bleue de ciel.

Ici, j'ai une maison et une église. A côté de ma maison se trouve une école de garçons. Les chrétiens sont disséminés d'un côté et d'autre. Le dimanche, il viennent régulièrement à la messe. Tout près est une grande plantation de cinchonas (arbres à quinquina), appartenant aux Anglais, et une manufacture où l'on fabrique la quinine, Lorsque j'ai la fièvre, je n'ai pas besoin d'aller bien loin pour avoir une dose du précieux fébrifuge.

Les environs de Naduvattam sont couverts de plantations



COIMBATOUR (*Hindoustan*). — *Dans les Nilghiris.* — HUTTES DE BADONGUERS PAIENS. — FAMILLE DE BADONGUERS CHRÉTIENS



COIMBATOUR — BUCHER POUR LA CRÉMATION D'UN MORT CHEZ LES BADONGUERS PAIENS; reproduction d'une photographie envoyée par M. GUDIN.

de thé. Le pays est trop haut et trop fr ais pour le café ; le caféier prospère seulement dans le Winaad, dont l'altitude est de 700 à 800 mètres moins grande.

Comme il fait bon se promener sur les collines aux alentours! On entend chanter les coqs sauvages; le tigre attrape bien de temps en temps une vache, un poulain, mais n'attaque pas l'homme. De ma maison, je vois quelquefois passer un grand cerf, un mouton sauvage ou un sanglier sur la colline qui est en face.

***

Dernièrement, je suis allé saluer Mgr Bardou, mon évêque, qui était venu donner la confirmation à Ootacamund, à 30 kilomètres d'ici. Pendant que nous étions ensemble, une dépêche arriva, annonçant la mort d'un vénérable missionnaire, qui venait de s'éteindre à Conoor, à 20 kilomètres d'Ootacamund. Nous allâmes tous à son enterrement. Monseigneur présida aux funérailles. La foule était nombreuse et recueillie. Le lendemain, évêque et missionnaires, les uns à pied, les autres en voiture, partaient chacun de leur côté.

***

Parmi les nombreuses chrétientés dépendant de ma station centrale, une m'est particulièrement chère. Elle se trouve dans une immense vallée, couverte de plantations de thé et de café, Il y a quarante ans, alors que les colons anglais faisaient défricher les forêts pour commencer les cultures, parmi les Hindous qui accoururent de tous côtés pour exécuter ces travaux, se trouvaient un certain nombre de chrétiens. Le missionnaire visitait ces parages et disait la messe, tantôt dans une maison, tantôt sous une tente. Un des colons anglais, M. Murray, bien que protestant, bâtit pour le missionnaire une église qui fut dédiée sous le vocable de Notre-Dame de la Vallée.

Pendant treize ans, à peu près une fois par mois, j'allais célébrer la sainte messe dans l'église de Notre-Dame de la Vallée. Quand, le samedi, dans la matinée, les chrétiens me voyaient arriver, ils venaient tout rayonnant de joie me saluer, et quand, à 5 heures du soir, la grosse cloche faisait résonner les échos de la vallée et annonçait que la semaine de travail était finie, les braves néophytes accouraient à l'église pour se confesser.

Le lendemain, dès 8 heures du matin, l'église était remplie ; à 9 heures, je commençais la messe. Après l'Evangile je me tournais vers mes chères ouailles et leur disais :

« Mes enfants, le monde ne vous connaît pas, et vous ne connaissez du monde que votre misérable chaumière, vos champs de cultures, votre église et votre missionnaire. Vous ne possédez rien, vous vivez au jour le jour; mais Dieu vous donnera son paradis. C'est à vous, qui êtes pauvres et humbles, et non pas à vos maîtres, riches et orgueilleux, qu'il montre la voie du ciel. Vous semez dans les larmes et la peine, vous récolterez dans la joie. »

Je voyais alors des larmes couler de bien des yeux.

Après la messe, je baptisais les nouveau-nés; j'en ai eu jusqu'à 12 à la fois. Puis il fallait distribuer les chapelets, les médailles et les scapulaires; je n'en avais jamais assez. Ensuite mes bons paroissiens me présentaient les païens qu'ils avaient convertis; il fallait les interroger, les examiner, les préparer. Bref, la journée était trop courte pour faire face à tout. C'était beau, trop beau pour pouvoir durer.

Notre ami et protecteur, M. Murray, vint à mourir; il fut remplacé par un méchant homme sans principes reli-

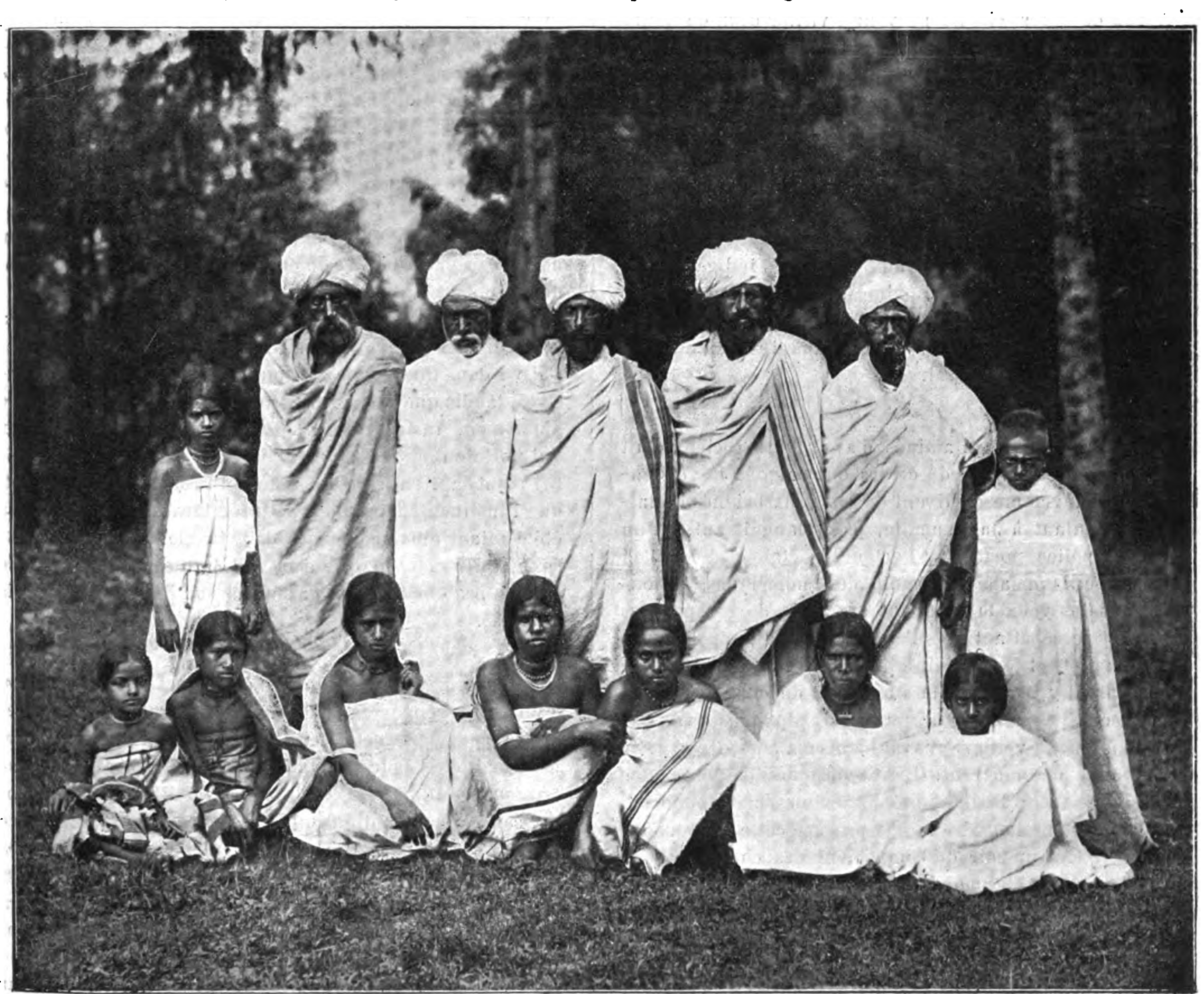
gieux, n'aimant guère plus les protestants que les catholiques, n'ayant d'autre but dans ce monde que d'acquérir une fortune.

Il vit de mauvais œil une église catholique dans sa plantation, et il fut effrayé que tant de chrétiens vinssent à la messe. Me chasser légalement n'était pas chose facile, la loi anglaise protège les temples de toutes les dénominations. Pour me forcer à partir, il me fit toutes sortes de vexations et, après avoir consulté mon évêque, je dus m'éloigner pour mettre fin à une situation devenue intolérabl

Les autres colons anglais m'ont envoyé des lettres de sympathie. L'un d'eux m'a promis un terrain dans sa plantation ; mais je dois faire les frais de la bâtisse. Notre-Dame de la Vallée m'obtiendra les secours nécessaires pour ériger une église. Il me faudrait à peu près 2.000 fr. pour cette œuvre.

***

De nombreuses castes païennes vivent dans les Nilghiris : les Todas, les Burghers, les Cothers, les Iroulers, les Corombers, les Badonguers. La plupart de ces groupes ont des types, des idiomes, des usages et des rites religieux qui diffèrent singulièrement de ceux des autres Hindous.



COIMBATOUR (*Hindoustan*). — HOMMES ET FEMMES TODAS ; reproduction d'une photographie (voir le texte).

Plusieurs hypothèses ont été mises en avant pour expliquer la présence de ces races hétérogènes dans la péninsule britannique. L'accord ne s'est pas encore fait parmi les savants de Calcutta qui ont étudié cette question délicate. Pour nous, sans nous inquiéter de savoir si ces païens descendent des Carthaginois ou des Romains, nous tâchons de faire pénétrer parmi eux la Bonne Nouvelle et de les agréger au royaume de Dieu.

Le Choléra en Egypte

Par le R. P. Emmanuel ROLLAND

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE A MINIEH

Suite et fin (1)

La visite d'un hôpital de cholériques et le séjour au milieu de ce foyer d'infection produisent une impression de crainte bien naturelle. On se sent au milieu du danger ; en dépit de toutes les précautions, les salles dégagent une odeur nauséabonde. L'atmosphère est viciée et la vue de la mort ou

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6 novembre.

de l'agonie qu'on a sans cesse sous les yeux n'est point faite pour rassurer. Plusieurs fois, en arrivant à mon poste, je voyais dans la salle mortuaire deux ou trois cadavres qu'on lavait au sublimé avant de les ensevelir. Parfois, m'approchant d'un cholérique pour lui parler, je me trouvais en face d'un mort : il avait rendu le dernier soupir sans que les infirmiers s'en fussent aperçus.

Les musulmans étaient très édifiés en me voyant entrer à l'hôpital.

« — Voyez comme les chrétiens s'aiment entre eux ! » disaient-ils d'un air étonné.

Aucun de leurs cheiks ne venait visiter ceux de leurs coreligionnaires que le fléau avait frappés.

Un matin, je me rencontrai avec l'Inspecteur anglais, un gentleman à la tenue un peu raide et à l'air autoritaire. Il adressa quelques mots bienveillants aux malades en passant près d'eux. Comme je ne lui avais pas été présenté, je ne me permis pas de lui adresser la parole ; mais, avant de sortir, il demanda au chef infirmier qui j'étais. Celui-ci le mit au courant et il parut satisfait. La manière de faire de ces inspecteurs impose aux employés indigènes et, s'ils n'étaient pas toujours aimés, ils étaient du moins redoutés. Pendant l'épidémie, ils ont dû déployer une certaine vigueur pour obliger les Fellahs insouciants aux mesures d'hygiène nécessaires.

***

La séparation des contaminés d'avec toute société, était une rude épreuve. Que de cœurs ont saigné ! Je vois encore une pauvre mère suivant de ses yeux baignés de larmes, son enfant à la mamelle, pâle, languissant, qu'un agent de police portait au Docteur. Il était classé parmi d'autres petits malades au camp des cholériques. J'ai encore sous les yeux le poignant spectacle de ces pauvres créatures se débattant sous l'étreinte du mal, appelant par leurs sanglots et leurs plaintes une mère absente ! Ah ! si, du moins, il y avait eu là une Sœur de charité pour la remplacer ! Le matin, je ne retrouvais plus tous ceux que j'avais laissés la veille. Sur vingt-trois malades, dix-neuf de ces enfants succombèrent. Il est consolant de penser que ces tendres fleurs brillent, là-haut, d'un éclat immortel. La main du missionnaire leur a procuré cette gloire.

En revenant un soir du campement des cholériques, je rencontrai le Dr Mahmoud. Il me dit d'un air satisfait :

« — Grâce à Dieu, le fléau diminue. Trois malades viennent de sortir guéris de l'hôpital.

« — Vous voyez, lui répliquai-je aussitôt, que la présence d'un prêtre ne gâte rien ; au contraire. Vous êtes médecin, vous savez combien le moral influe sur le physique ; or notre vocation à tous deux est de relever le courage des malades et de les animer à la confiance, tout en cherchant à guérir, vous le corps et moi l'âme. Nous sommes donc bien faits pour nous entendre.

« — C'est vrai, c'est vrai, me répondit-il avec un bon sourire. Venez donc quand vous voudrez, vous serez toujours bien accueilli. »

***

On continue à prendre, en ville, des précautions contre l'épidémie, qui revient après avoir fait mine de nous quitter. On désinfecte tous les puits en y versant une certaine quantité de chaux et d'acide phénique. Le puits de notre jardin, quoique bien protégé, est censé contaminé ; on le désinfecte comme ceux des voisins. La Santé veut obliger tout le monde à faire exclusivement usage de l'eau du Nil. Mais défense de puiser cette eau dans le grand canal Ibrahimieh qui traverse la ville ; pour plus de sûreté, on doit aller au Nil lui même.

Il est également interdit de se baigner dans les canaux voisins, sacrifice considérable dans ce temps de chaleur, pour les Fellahs surtout. L'opinion des médecins, c'est que le choléra se propage par l'eau. Aussi faut-il la faire bouillir pour la stériliser et éviter de contaminer les canaux. Plusieurs familles aisées se sont condamnées à boire de l'eau bouillie, c'est-à-dire une eau fade, désagréable, indigeste, afin d'échapper au choléra. Mais les Fellahs routiniers, en dépit des prescriptions de la science, ont continué à faire usage de l'eau du fleuve telle que la nature la fournit, c'est-à-dire avec le limon qu'elle tient en suspension. Nous nous contentons, à la Résidence, de filtrer notre eau dans nos récipients en terre poreuse, c'est-à-dire que nous n'avons rien changé à notre régime.

La transmission du choléra par l'eau est admise par la science. Mais l'air n'en serait-il pas aussi bien le *véhicule*? J'ai vu dans une même maison plusieurs victimes successives, tandis que des voisins isolés étaient indemnes. Autre phénomène instructif. Les oiseaux, surtout les moineaux qui pullulent en temps ordinaire, ont fui la ville. N'y a-t-il point dans l'air quelque chose d'insolite, de malfaisant, que l'instinct leur révèle ? Cette émigration des oiseaux a été d'autant plus remarquée dans la Haute-Egypte, qu'ils sont familiers jusqu'à l'effronterie, comme cette hirondelle qui, un beau matin, vint gazouiller sur l'autel où je disais la messe.

***

Les lamentations des femmes à la mort d'un parent ou d'un voisin renouvelaient à chaque instant les premières impressions de terreur. Ici les grandes douleurs ne sont pas muettes, et leurs bruyantes manifestations ne se renferment point dans le cercle de la famille ; amis et connaissances se mêlent au lugubre concert : on pleure avec ceux qui pleurent, et cela non seulement le jour de la séparation, mais pendant plusieurs semaines. Les enfants se mettent de la partie. Derrière la petite voiture qui transporte les cholériques et parcourt la ville, les bambins crient à tue-tête : « Choléra ! choléra ! » Ce mot est matière à un rythme monotone et cent fois répété. Tant pis pour le malade si ce refrain ne l'amuse pas !

***

Non seulement Minieh fournit son contingent de malades à l'hôpital des cholériques, mais il en vient d'autres localités. Le chemin de fer même en amène. Un voyageur est-il atteint par le mal en route, on le dépose dans l'une des villes qui sur la ligne possède un hôpital. Aussi ai-je trouvé, un jour, parmi ces malades un riche personnage musulman du Caire, lequel avait été attaqué subitement pendant un voyage dans la Haute-Egypte, et qui mourut deux jours après.

Chaque matin, les abords de l'hôpital provisoire étaient envahis par une foule de personnes que maintenait à distance un agent de police. Comme j'avais seul le privilège d'entrer, on s'empressait autour de moi pour me recommander un parent, un ami, et, au retour, on m'accablait de questions. Comme j'avais écrit le nom de mes clients sur mon carnet, je pouvais donner des renseignements précis. Que de remerciements, que de bénédictions j'entendais alors! Le vocabulaire arabe en est si riche!

***

Les cholériques en voie de guérison souhaitaient ardemment de retourner dans leur famille et me suppliaient de plaider leur cause auprès du docteur.

« — Ce n'est pas pour moi, me disait un des malades, c'est pour les miens que j'ai hâte de sortir au plus tôt. J'ai là-bas des enfants qui meurent de faim, car mes bras seuls les faisaient vivre. »

« — J'ai laissé chez moi deux jumeaux que j'allaitais, répétait une pauvre mère; que sont-ils devenus? De grâce, qu'on me laisse partir. »

Elle se désolait. Quelle épreuve pour une mère!...

J'allais visiter les chrétiens sortis de l'hôpital. Leur famille était en fête.

« — C'est une Résurrection! »

Tel était le refrain des parents et des amis accourus nombreux pour féliciter le *ressuscité*. Je leur disais :

« — Allez à l'église remercier Notre-Seigneur de cette faveur. Vivez en bons chrétiens pour réjouir le cœur du prêtre qui vous a consolés.

« — Oui, oui, *Abouna*, mille mercis à toi; c'est par tes prières que notre cher malade est guéri.

« — C'est Dieu qui a tout fait ; il faut lui rendre grâce.

« — Mais, me disait-on souvent, n'avais-tu pas peur du choléra quand tu allais visiter l'hôpital?

« — Peur?... Pourquoi ? Le bon Pasteur ne doit-il pas donner sa vie pour ses brebis? Du reste, le ciel aurait été ma récompense si j'étais mort en soignant les malades. »

Tel était le fond des conversations dans les différentes visites aux familles où je trouvais un malade guéri. Le convalescent, revêtu de ses plus beaux habits, faisait les honneurs de sa maison à ses hôtes, leur offrant café, cigarettes, douceurs, comme en un jour de noce. Chaque sortie de l'hôpital était accompagnée par la musique de la ville, ses notes joyeuses réveillaient la confiance.

***

Aux derniers jours d'août, la ville semblait renaître. Presque plus de cas signalés. J'entendis plusieurs fois alors cette remarque significative :

« — Les oiseaux sont revenus, adieu le choléra! »

Le soir surtout, au coucher du soleil, les moineaux faisaient un bruyant ramage sur les touffes d'arbres avoisinant le grand canal. On croyait que l'épidémie cesserait avec le mois d'août, car en septembre la température se rafraîchit et l'expérience jusque là a montré que le choléra cède après les grosses chaleurs. Déception : les premiers jours de septembre furent très chauds et il y eut recrudescence du fléau. Le fils même de notre jardinier était frappé devant notre maison.

La lugubre voiture reprenait ses courses à travers la ville.

Le 7 septembre, elle recueillait un individu trouvé malade chez lui. Croyant que la civière roulante était synonyme de corbillard, le malheureux criait à tue-tête, en écartant les rideaux du véhicule :

« — Au secours! au secours! on veut me tuer..., je ne suis pas malade... »

Dans un cas identique, au Caire, un cholérique, emmené par un agent de police, affirmait avec énergie qu'il n'avait pas de mal et pour prouver à l'agent qu'en réalité il était plein de vigueur, il lui administra une volée de coups et s'enfuit à toutes jambes.

Mais pourquoi les contaminés ont-ils une si grande horreur du lazaret? C'est qu'un préjugé populaire assimile la route de l'hôpital à celle du cimetière. Plusieurs se figurent qu'on empoisonne les malades. Un cholérique souffrant de violentes coliques se plaignait un jour devant moi au Docteur que l'infirmier lui avait administré une potion de sublimé. J'eus grand'peine à faire entendre raison au pauvre patient victime de préjugés absurdes.

Un autre faisait semblant de boire ce qu'on lui présentait ; mais il n'avalait pas une goutte du breuvage :

« — Il croit que je veux l'empoisonner », me dit l'infirmier. Et la boisson présentée était un peu d'eau et de cognac.

***

Si, dans les petites localités, l'installation et le soin des malades laissaient à désirer, à Minieh, du moins, il y a le nécessaire. Les hommes de service, les infirmiers, sont experts et en nombre suffisant. Aussi la proportion des guérisons à Minieh est de beaucoup supérieure à la moyenne des guérisons observées dans toute l'Egypte. Les journaux du 15 septembre ont relaté 2.588 guérisons sur 26.680 cas de maladies depuis l'apparition du fléau, un peu moins du dixième. Ici, sur 95 cas, il y eut 36 guérisons, un peu plus du tiers. Le nombre des villes ou villages où le choléra a sévi est de plus de 1.500; chaque jour on signale quelque nouvelle localité jusque-là épargnée.

Pendant l'épidémie il y eut des cas foudroyants, mais des cas exceptionnels; ordinairement la maladie se prolongeait plusieurs jours. Après le 15 septembre, la moyenne des guérisons pour toute l'Egypte est toujours allée en augmentant.

Les premiers symptômes de l'épidémie se manifestaient par des vomissements, la diarrhée, des crampes, l'aphonie et le refroidissement cutané.

Pour ramener la chaleur animale on avait eu recours à des frictions énergiques et à des sudorifiques. Quand on ne peut réussir à faire transpirer le malade, il y a ralentissements et arrêt de la circulation du sang, dont le sérum s'écoule avec le flux cholérique, le sang des veines et des capilaires se coagule, et la température du corps s'abaisse parfois jusqu'à 29° : c'est la mort.

***

Vers la mi-septembre, Minieh avait repris son aspect ha-

bituel. Les indigènes n'étaient pas pourtant rassurés. Au Caire, non plus. On interrogeait les gens réputés savants pour savoir quand le choléra doit finir. Cette question n'est pas aussi naïve qu'elle en a l'air. Bien des gens simples, en effet, croient que ce sont les médecins qui, par un calcul intéressé, amènent le fléau, car alors ils sont grassement payés par l'administration. A eux donc de l'enlever !

Le 12 septembre, il y eut un cas dans l'école même de Téma. Le frère du professeur fut pris de vomissements et le 28 il expirait.

Le P. Habib, se sentant lui aussi indisposé, a quitté Tema il y a quelques jours et il est venu à notre résidence. Quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu'en sortant de sa maison, pour prendre le train, il se trouve en face d'une autre victime du choléra. Plus loin, il voit un groupe de gens mornes, et silencieux : c'étaient les parents et les amis d'un homme qui venait d'expirer. Quelques pas encore et voilà de nouveau un mort. Bref, il arrive à la gare par une avenue de cercueils ! Aussi quelle désolation ! La vie, les affaires, tout est suspendu. Il a fallu, on le comprend, fermer plusieurs de nos écoles, et attendre pour les rouvrir des temps meilleurs. Nous sommes au 28 septembre et le choléra règne encore dans plus de 1.000 localités.

Ce qui a été frappant pour Alexandrie, c'est le grand nombre d'Européens qui ont succombé, tandis que les cas parmi les indigènes sont relativement beaucoup moins nombreux. A d'autres époques, le fléau sévissait surtout parmi les indigènes. La cause en était attribuée à l'insalubrité de leurs habitations, à la malpropreté et à l'absence d'hygiène. Cette année, au contraire, le choléra s'est attaqué de préférence aux villas de Ramleh et aux beaux quartiers de la place des Consuls. Là, il a fait choix de victimes nombreuses et distinguées.

***

Finissons par Moucha, dont nous avons parlé au début, car c'est dans cette localité que le choléra a fait sa première apparition. Ce village joue de malheur. Le choléra semblait l'avoir définitivement quitté. Les habitants, si cruellement éprouvés au début, ne s'attendaient pas à une nouvelle visite du fléau dans la même année. Leur imprudence a amené une récidive. Ils ont voulu donner à leurs morts une sépulture honorable dans le cimetière. Ils les ont donc retirés du lieu où on les avait enterrés à titre provisoire, pendant l'épidémie. Mais cette exhumation a eu pour effet immédiat de rappeler le fléau disparu et il sévit en ce moment. Quelle malencontreuse idée de remuer des cadavres confiés à la terre depuis deux mois seulement !

***

Un autre fléau s'est joint au précédent. La crue du Nil est insuffisante : l'inondation n'a pas lieu partout ; la plupart des terrains manquent d'eau et c'est au prix de peines inouïes et de dépenses considérables que les Fellahs devront suppléer à l'irrigation naturelle. Pour beaucoup, c'est la misère, la ruine. Les œuvres de la mission en ressentiront le contre-coup. Mais nous comptons sur la Providence. Elle ne permet l'épreuve que pour faire briller davantage son action mystérieuse.

FIN

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Malengé Debève, du diocèse de Cambrai .... 8 »
Mme Roberjot, Autun .... 35 »
Merci à saint Antoine, une Enfant de Marie de Bayeux .... 20 »
Une anonyme du diocèse de Bayeux .... 15 »
Anonyme de Tours .... 200 »
M. J.-B. Moreau, du diocèse de Saint-Brieuc .... 40 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Marcou).

Anonyme de Tourcoing, à l'intention de défunts 10 55
Une anonyme du diocèse de Bayeux .... 5 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales .... 20 »
Anonyme de Saint-Rambert-l'Ile-Barbe, diocèse de Lyon .... 10 »
Anonyme du diocèse d'Autun .... 20 »
Un prêtre du diocèse de Grenoble, demande de prières .... 100 »

Pour une mission nécessiteuse (M. Allys, Cochinchine septentrionale).

Une anonyme du diocèse de Bayeux .... 5 »

Pour une léproserie nécessiteuse (Madagascar central).

Une anonyme du diocèse de Bayeux .... 5 »

Pour une chapelle dédiée à Notre-Dame des Victoires (Pékin).

Anonyme de Bordeaux .... 5 »

Pour une mission se recommandant à saint Antoine (Kanei. Pondichéry).

M. G. Duval, du diocèse d'Evreux .... 5 »

Au R. P. Kaiser, Eski-Chehir (Asie-Mineure).

M. l'abbé Bernard, du diocèse de Chartres .... 5 »

Au R. P. Angelil, Liban.

Anonyme de Nancy .... 5 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour ses enfants.

Anonyme du diocèse de Metz .... 10 »
Anonyme de Nancy .... 10 »

A sœur Sion, Jérusalem, pour sa léproserie.

Anonyme du diocèse de Metz .... 8 »

Pour l'Œuvre du Saint-Sépulcre.

Anonyme de Bourg-Bigorre, diocèse de Tarbes .... 5 »

A M. Paul Veaux, Mahé.

Anonyme du diocèse de Metz .... 10 »
Anonyme de Nancy .... 5 »

A Mgr Grangeon, Cochinchine orientale.

Anonyme du diocèse de Carcassonne .... 25 »

A Mgr Mérel, Kouang-tong, pour fonder une bourse de séminaire à perpétuité.

En l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie-Immaculée; en mémoire de défunts et pour obtenir la grâce d'une sainte mort; anonyme du diocèse de Metz .... 2.500 »

A M. Robert, Corée, pour une chapelle dédiée à Notre-Dame de Lourdes.

Anonyme de Bordeaux .... 20 »

A M. Séguret, Kouang-si, pour ses nouveaux baptisés.

N. V., de Saint-Etienne (Aveyron) .... 10 »
V. R., de Vezins (Aveyron) .... 8 »
A. S., d'Oullins (Rhône) .... 2 »

Au R. P. Marie, à Hiroshima (Osaka).

MM. Louis et Edouard Plouvier, à Steenwerck, diocèse de Cambrai .... 500 »

A M. Chapdelaine, à Nakatsu (Nagasaki).

Les Sœurs de Notre-Dame, Charleroi .... 5 »

Au R. P. Beyzym, pour un lépreux (Madagascar central).

Un pensionnat religieux de Paris .... 100 »
M. E., diocèse de Rennes .... 20 »
M. C., diocèse de Grenoble .... 10 »

Aux RR. PP. de la Salette (Madagascar central), pour l'entretien d'un lépreux.

Anonyme d'Orléans .... 30 »

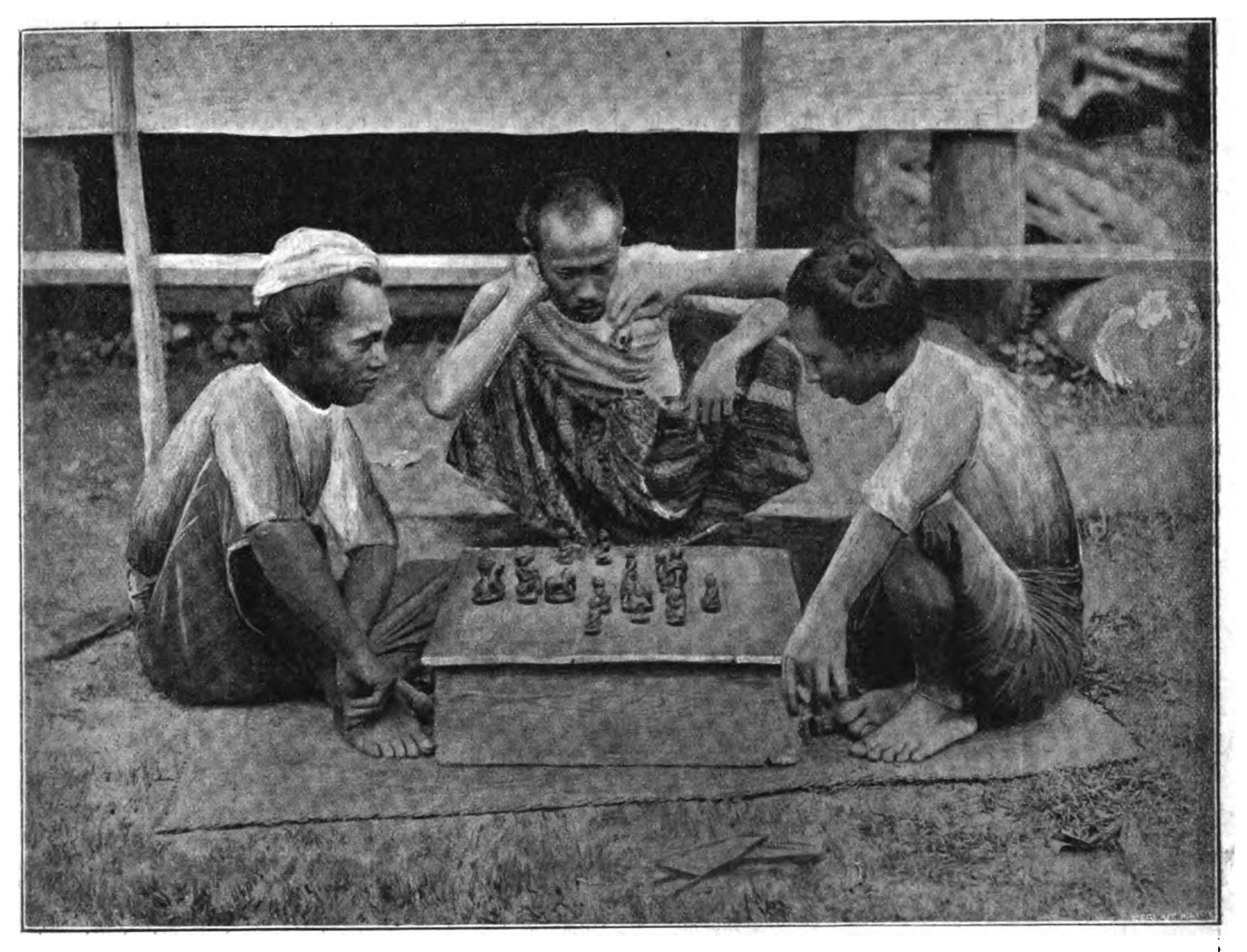
A Mgr Leray (îles Gilbert), pour la mission de Puritari.

Une enfant de Marie, diocèse de Versailles .... 5 »

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



BIRMANIE. — CARIANS JOUANT AUX ÉCHECS; reproduction d'une photographie de M. CANCE (voir p. 557).

CORRESPONDANCE

BANGALORE (Hindoustan)

Le district de Magghé.

Depuis bien longtemps nous n'avons rien publié sur la mission de Bangalore; aussi nous empressons nous de reproduire cette lettre touchante de l'un des plus anciens missionnaires du Maÿssour, M. Bonnétraine, qui l'évangélise depuis trente-cinq ans.

LETTRE DU F. E. BONNÊTRAINE, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU MAÏSSOUR.

L'autre jour, je faisais quelques emplettes au bazar à Bangalore; entre les deux rangées de magasins où l'on vend de tout ce que produit l'Orient ou l'Occident, circulaient des files de mendiants implorant la charité publique. Il y en avait de tout âge, de toute langue et de toute tribu, et c'était à qui ferait, parmi eux, étalage de sa misère et de ses infirmités pour exciter la pitié. Franchement ils étaient tous malheureux et l'on aurait voulu être riche pour soulager tant d'infortunés.

Quand on parcourt les colonnes des *Missions Catholiques*, n'est-ce pas le même spectacle qui vous frappe? Missionnaires, religieux, prêtres indigènes, orphelins, pauvres, affamés, vieillards abandonnés, etc., enfin, toute tribu, toute langue, toute nation, tout âge, viennent chaque semaine de tous les coins du monde faire entendre leurs cris de détresse à leurs frères plus heureux et tâchent d'attirer leur compassion. Et c'est pourquoi, bien qu'on ait soi-même besoin, devant tant d'infortunés on hésite à tendre la main pour obtenir un petit secours. C'est la raison qui m'a empêché jusqu'ici d'exposer ma misère à vos lecteurs.

***

J'ai été placé par mon évêque à la tête d'un grand

district, si grand qu'il formerait par son étendue un beau diocèse en Europe. Il renferme 6 stations principales, dont l'administration nous occupe toute l'année, mon vicaire et moi. Dans chaque localité je voudrais bâtir chapelle et presbytère. J'ai déjà réussi pour deux villages. Je viens de terminer l'église de mon chef-lieu, Magghé, où j'ai 750 chrétiens à soigner. Dès que les pluies auront cessé, il me faudra y achever le presbytère dont les murs sont à moitié de leur hauteur. Je devrais être à ce moment à Dasapura pour y terminer l'église et la résidence que j'ai commencées l'an dernier. Là aussi les murs sont élevés à moitié, et j'ai tous les matériaux nécessaires pour l'achever, mais point d'argent pour payer la main d'œuvre; pourtant la chose est urgente, car la petite chambre (si on peut donner ce nom à l'espèce d'écurie qui sert d'habitation) est bien misérable et menace ruine ainsi que la vieille église. Ensuite il me faudrait entreprendre un presbytère à Hassan, une église et une résidence à Sannanhally. Il est difficile d'imaginer plus pauvres ruines que ce qui sert habituellement dans ces derniers endroits de chapelle et de presbytère. Quand il pleut, on doit disputer ses hardes et ses livres à la pluie; vienne le soleil, il faut garder son chapeau sur la tête pour s'y défendre des insolations. La nuit, point n'est besoin d'ouvrir la fenêtre (du reste il n'y en a pas) pour faire de sa couche des observations astronomiques; la carte du ciel passe sous vos yeux à travers les tuiles cassées ou disjointes d'une toiture qu'on ne peut plus réparer, tant elle est vieille.

Pour tous ces travaux, notre évêque n'a pu m'allouer que la moitié de ce que je demandais. La construction de l'église de Magghé a tout englouti. Un ami m'a donné de quoi finir le presbytère du même village. Je me suis endetté de plus de 600 francs pour Dasapura et j'ai encore à élever deux chapelles et deux résidences.

Mes chrétiens m'aident beaucoup et, sans eux, je n'aurais pu achever certains travaux commencés. Pour Magghé seulement, qui m'a coûté plus de 7.000 francs, mes parias m'ont donné 1.300 francs. C'est merveilleux quand on connaît leur pauvreté. Un certain nombre ont quelques rizières; mais il n'y en a pas un seul qui puisse vivre de sa seule récolte. Tous vont travailler durant la plus grande partie de l'année dans les plantations de café des environs. Ils y trouvent heureusement de l'ouvrage qui leur permet d'acheter un peu de millet et des vêtements. Quand je vois le dénûment de beaucoup d'entr'eux, j'ai honte de leur demander.

Combien parmi eux n'ont jamais goûté au pain ! Un peu de riz, ou plutôt du millet broyé en farine, cuit à l'eau et assaisonné de poivre, de sel, d'ail et de piment, quelques herbes, des racines de la forêt, des pousses de bambou, quelquefois des poissons, voilà l'ordinaire, deux fois par jour « quand tout va bien »; mais presque toujours « ça ne va pas bien » et alors c'est seulement une fois par jour que le millet se mange délayé dans une eau abondante! L'huile ou le beurre, le lait ou la graisse, sont inconnus dans beaucoup de maisons.

Tout le monde couche sur la terre nue ou sur une vieille natte. Les cases sont petites et servent aux animaux

BANGALORE (*Hindoustan*). — FAÇADE DE L'ÉGLISE DE MAGGHÉ; reproduction d'une photographie envoyée par M. BONNÉTRAINE.

de labour comme aux gens. Aussi, quelle odeur ! quelles ténèbres dans cette unique chambre éclairée par une porte basse, enfumée par le feu de la cuisine qui se fait dans un coin, empestée par les hardes malpropres, les animaux, les enfants et, quelquefois, des malades qui ne sortent pas! Quant au mobilier, il n'y en a pas. A part quelques paniers, des outils d'agriculture, des lignes ou des nasses à prendre le poisson, ces pauvres gens n'ont rien qui puisse leur faire regretter les biens de la terre quand le bon Dieu les appellera à lui. Eh bien! ces déshérités de la fortune m'ont donné de 5 à 25 francs par maison. Notez qu'un homme gagne de 9 à 12 sous par jour et une femme de 6 à 8. Aussi ce qu'ils donnent pour leurs églises et leurs écoles se paie par de dures privations. Et pourtant cela est bien loin de suffire aux besoins du culte.

***

Le 27 avril dernier, M. Baslé, vicaire général, accompagné de six confrères, venait bénir solennellement cette chère église de Magghé qui m'avait demandé trois ans de travail. Mais en ce beau jour le passé était oublié; prêtres et chrétiens, nous étions tout à la joie. Et quand, avant la messe, je rappelai aux chrétiens qu'il fallait prier spécialement pour nos bienfaiteurs de France, je vous assure que ma voix émue trouva un facile écho dans ces cœurs simples et droits, qui unissent la France et la religion dans un seul amour.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le 19 octobre, le Saint-Père a reçu en audience solennelle, Monseigneur Ignace Ephrem II Rahmani, patriarche syrien d'Antioche, accompagné de Mgr Savelli-Spinola, secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande pour les affaires du rite oriental, et plusieurs évêques orientaux, NN. SS. Michel Baccasc, archevêque syrien de Damas, Basile Kandelaff, évêque syrien de Jaffa, Paschal Rubian, archevêque arménien d'Amasie, Mounian, recteur du collège arménien, Chedad, recteur du collège maronite, Baladi, procureur des Basiliens d'Alep.

Sa Béatitude le patriarche syrien lut une adresse en latin où les sentiments de vénération, de dévouement, de fidélité filiale envers le Souverain Pontife étaient exprimés en termes des plus touchants. « A l'exemple de nos aïeux les saints rois Mages, a dit en terminant l'éminent prélat, nous sommes venus apporter au monarque du Vatican nos hommages et nos présents... Ce que nos prédécesseurs ont proclamé de Saint Léon le Grand au concile de Chalcédoine, nous le répétons ici : Oui, Pierre parle infailliblement par la bouche de Léon XIII. Fidèles à ses enseignements, nous consacrerons jusqu'à la mort toutes nos forces à la réconciliation des Jacobites avec la sainte Eglise Romaine. »

Dans sa réponse, le Saint-Père rappela quel bien précieux avait procuré dans les premiers âges l'union fraternelle de l'Orient et de l'Occident et quelle joie lui inspiraient les promesses que le vénérable patriarche venait de lui exprimer.

Parmi les dons offerts à Sa Sainteté figuraient de riches échantillons de l'art oriental : meubles, soieries, tapis et un Album artistique contenant des adresses de tous les diocèses syriens.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Sept missionnaires franciscains viennent de partir pour les missions de Chine. Ce sont les RR. PP. Wilfrid, Winande, Longin, Victorien, Anselme, Mathias et le Fr. Antoine.

INFORMATIONS DIVERSES

Mongolie orientale. — Nous détachons le trait suivant d'une lettre de M. Conard, de la Congrégation belge du Cœur immaculé de Marie de Scheut-lez-Bruxelles, missionnaire à San-tsouo-t'a :

« J'ai failli dernièrement être témoin d'une scène digne des sauvages les plus sanguinaires. Rentrant en ville par la porte de l'Ouest, je vis un énorme rassemblement de gens de toute classe, entassés en un cercle au centre duquel on allait décapiter sept brigands. Je me hâtai de passer outre. Les milliers d'yeux bridés, lançant des lueurs fauves, suivaient, les sauts des têtes abattues par le sabre, et le jet de sang, s'élançant des nuques tranchées, était salué par les plus grossières facéties de la part des assistants.

« Cette fois, d'ailleurs — je l'appris plus tard — leur instinct natif de cruauté devait avoir pâture plus friande que d'ordinaire. L'un des condamnés avait assassiné presque tous les membres d'une famille. Aux côtés de ce misérable se tenait debout l'un des survivants. Il recevait sans broncher, les savourant même, les dernières malédictions du meurtrier et immédiatement après la décapitation, repoussant la tête d'un violent coup de pied, il maintint le tronc du supplicié pendant que le bourreau, largement payé pour cette besogne extralégale, fendait la poitrine et en arrachait le cœur, les poumons et le foie. Le cœur, tout sanglant et palpitant, fut broyé séance tenante sous les dents du Chinois ivre de vengeance. Les poumons et le foie furent emportés pour être déposés par morceaux sur les tombes des victimes de l'assassin.

« Ah! un peuple païen, des cœurs païens, des mœurs païennes! Qu'a donc de plus féroce le tigre de la forêt? Mais chassons le souvenir de ces horreurs! Dieu nous a donné parmi ces peuples cruels la plus noble des tâches : que la remplir soit notre paradis sur la terre! On nous annonce que quarante novices entrent à Scheut en septembre. A travers les continents et les mers, nous envoyons à ces vaillantes recrues le salut de leurs aînés; puisse surgir parmi ces conscrits des armées de Dieu, ne fût-ce que la moitié d'un saint François Xavier! »

Cochinchine septentrionale (*Annam*). — M. Allys, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Phu-Cam (Hué) :

« Quelle triste année que cette année 1902! Plus de cinq mois de sécheresse et de chaleur si grandes que presque tout le riz a séché sur pied. Quatre mois d'un choléra continu et tellement violent que des milliers de personnes sont mortes, laissant beaucoup de familles désorganisées et de nombreux orphelins sans ressource.

« Comme si ces fléaux n'avaient pas suffi pour éprouver les Annamites et en réduire un grand nombre à la plus profonde misère, le 25 septembre, un terrible typhon a passé sur plu-

sieurs provinces d'Annam et a causé, notamment à Hué, des dégâts incalculables.

« Les quelques pieds de riz, qui avaient résisté à la sécheresse, ont été noyés sous l'eau. Le prix du riz est déjà très élevé et le nombre des malheureux qui demandent des secours pour vivre ou pour relever leurs paillottes, est énorme et ira certainement en augmentant avec la mauvaise saison qui ne fait que commencer et qui durera jusqu'au mois d'avril de l'année prochaine.

« Pendant six mois, je vais donc être accablé de demandes et assiégé par les malheureux! Et dire que je n'ai absolument rien pour soulager tant de misères et subvenir à de si nombreux besoins! J'espère que des personnes émues par tant de malheurs, viendront à mon secours. »

Abyssinie. — M. Gruson, lazariste, supérieur de la mission d'Abyssinie, nous écrit d'Alitiéna, le 15 octobre 1902:

« Après avoir pris part à nos souffrances, il vous sera sans doute agréable d'apprendre que le séminaire d'Alitiéna, notre école de jeunes filles, nos résidences d'Alitiéna, de Gouala, de Maï-Brazio, de Haïga, en un mot, tout ce qui avait été renversé par la tempête s'est relevé par la miséricorde de Dieu, tout refleurit et donne les plus belles espérances.

« Le récit de ma visite au jeune gouverneur de l'Agamié, dedjatch Desta, vous montrera la sympathie dont nous jouissons actuellement. J'allai lui porter mes félicitations pour ses récents exploits. A la tête de trois mille hommes, il vient, en effet, de parcourir en vainqueur les trois provinces de l'Enderta, du Tembien et d'Adoua. Les rebelles,très nombreux et armés, eux aussi, de bons fusils, avaient été taillés en pièces ou dispersés.

« Le jeune général me reçut en ami. Après les salutations interminables qui sont de mode en Abyssinie, les autres généraux se retirèrent et je restai seul avec lui. Il me demanda des nouvelles d'Aba Johannès (M. Coulbeaux) et des autres missionnaires. Il me parla de nos œuvres d'évangélisation et voulut bien me dire qu'elles excitaient au plus haut point son intérêt, etc.

« Puis l'heure arriva de se mettre à table à la façon abyssinienne. Un soldat portant une aiguière se présente. Nous nous lavons les mains. Je tire mon mouchoir pour les essuyer. Le *dedjatch* Desta trouve plus commode d'essuyer les siennes avec le manteau d'un de ses officiers. Le repas, je devrais dire le supplice, commence... Une esclave apporte dans une grande corbeille d'osier de molles galettes de *tief* et sur ces galettes un affreux mélange de viande hachée, de lait caillé et de cet atroce *berbéré*, auprès duquel le poivre a la douceur du miel. La vue de ces mets suffit pour couper l'appétit le mieux disposé... Après mon *Benedicite*, je commence à manger... par pure politesse, car je ne me sentais pas faim du tout... Je comptais bien, d'ailleurs, causer le plus possible... Hélas! le trop aimable gouverneur me présentait dans sa main une nouvelle bouchée dès que j'avais reçu la précédente. J'avais beau lui dire de ne pas tant s'occuper de moi, de manger lui-même, etc... Peine inutile, bon gré mal gré il fallait accepter... J'avais la bouche en feu.

« — N'est-ce pas que c'est bon? me disait-il; il n'y a que « les grands chefs qui mangent de ce plat... »

« Je m'inclinais en souriant.

« Quand le festin fut terminé, je vis entrer dans la salle une mule superbe.

« — C'est la mule dont l'empereur Ménélik m'a fait cadeau, « me dit le gouverneur : je vous l'offre en présent. Veuillez « accepter aussi deux vaches, deux veaux et dix chèvres. »

« Je me confondis en remerciements et lui offris une croix et une médaille bénites par le Saint-Père. Il les reçut avec joie.

« Quand je pris congé, le *dedjatch* voulait m'accompagner lui-même avec une escorte de soldats. Comme le pays est sûr, je le priai de s'en dispenser.

« En terminant, je prie les lecteurs des *Missions catholiques* de ne pas oublier la tribu des Irob. Pauvres chers sauvages! L'an dernier, c'étaient les sauterelles, cette année, c'est la sécheresse qui les prive de leur récolte. Pitié pour eux! »

Sierra-Leone. — Le R. P. Bisch. de la Congrégation du Saint-Esprit écrit le 2 septembre:

« La nouvelle station de Moyamba se développe rapidement; elle est admirablement bien placée sous tous les rapports; c'est un grand centre donnant un accès facile à beaucoup de villages.

« Dernièrement, dans une excursion, le P. Flek et moi nous avons fait une visite à un bon vieux chef de Koyéma. Très digne et sympathique, il nous a fait le meilleur accueil. Comme Yoyéma se trouve assez rapproché de Moyamba, nous fîmes une petite halte pour mieux examiner le pays. Après quelques heures de délibération, il fut convenu, à la grande satisfaction du vieux chef et de son peuple tout enthousiasmé, que nous commencerions de suite une école et que le Père viendrait de temps en temps pour les instruire. Il fallait trouver un catéchiste: pour le moment, le maître d'école de Moyamba a été envoyé à Yoyéma, et le Fr. Agathon, avec un enfant de la Mission de Freetown, a été chargé de l'école de Moyamba. Puisqu'il faut de toute nécessité des catéchistes, à défaut de grands, on prend des petits. »

COMMENT ON FONDE UN POSTE CARIAN
EN BIRMANIE

La relation suivante nous conduit dans un pays nouveau et nos lecteurs se réjouiront en voyant que l'infatigable activité des missionnaires a encore reculé les frontières du royaume de Dieu. Les Carians forment, on le sait, une portion considérable de la population indigène de la Birmanie et sont particulièrement nombreux dans les montagnes situées entre le Sittang et le Salouen. Les missionnaires italiens de la Birmanie orientale comptent, eux aussi, beaucoup de Carians parmi leurs néophytes.

LETTRE DE M. G. CANCE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE EN BIRMANIE MÉRIDIONALE

Un jour,— il y a trois ans de cela,— Mgr Cardot me dit:

« Tandis que le delta de l'Irrawady est parsemé de nombreuses et florissantes chrétientés, la région qui s'étend des montagnes du Pégu-Yoma aux frontières du Siam est encore à défricher; j'ai l'intention d'y ouvrir le plus tôt possible de nouveaux postes. Quelques missionnaires ont déjà visité le pays, leurs rapports s'accordent à constater que les Carians y sont fort nombreux; or, dans notre mission, partout où nous rencontrons des Carians, nous pouvons compter réussir, et je ne doute pas que le succès ne couronne là aussi vos efforts. C'est vous que j'ai choisi pour cette mission. »

Cette offre me remplit de joie : j'étais appelé à l'honneur de commencer le défrichement d'une terre vierge et d'y jeter la divine semence : j'en remerciais Dieu.

***

Quelques mois après : j'étais à Kyank-Kyi, situé sur un des plus gros affluents du Sittang, peuplée de marchands birmans et chinois, Kyank-Kyi est un centre important; les Carians des montagnes voisines viennent y apporter les productions de leurs jardins : le missionnaire se trouverait ainsi tous les jours en rapport avec eux et, en leur offrant un asile lors de leur passage,pourrait gagner peu à peu leur confiance et leur annoncer la Bonne Nouvelle.

Le missionnaire peut se promettre la réussite partout où il rencontre des Carians, mais à la condition que ceux-ci ne soient point mêlés aux Birmans et n'en aient point encore adopté le genre de vie, les habitudes et surtout les pratiques religieuses. Simple, honnête, foncièrement hospitalier, le Carian, laissé à lui seul est porté par nature à embrasser le christianisme; mais s'il va s'établir parmi les Birmans, il en prend vite les défauts sans jamais en acquérir les qualités : il devient joueur et s'adonne à la boisson. Dans ces villages mixtes, le missionnaire pourra rencontrer des âmes bien disposées, quelques familles même pourront embrasser la vérité; mais rarement un village tout entier se convertira comme il arrive souvent quand il s'agit de localités exclusivement Carianes.

***

Je m'aperçus bientôt que les Carians des environs étaient presque partout mêlés aux Birmans. Je ne rencontrais pas chez eux cette généreuse hospitalité qui est l'apanage de leur race, et ils ne montraient aucune disposition à entendre parler de notre sainte religion. Ceux qui ont encore conservé leurs mœurs et coutumes se trouvent assez éloignés de Kyank-Kyi et n'y font tous les ans que de courtes apparitions vers la fin des pluies.

Dans ces conditions, je crus avantageux de changer le lieu de ma résidence pour m'établir dans un milieu offrant moins d'obstacles à la prédication. Je prévoyais aussi les difficultés que j'éprouverais à aller à Kyank-Kyi à dix ou vingt milles de distance par l'administration de mes nouveaux chrétiens surtout pendant la saison pluvieuse.

L'insalubrité du poste acheva de me décider. Kyank-Kyi est par sa position une place très malsaine. Aux premières pluies, plusieurs de mes serviteurs tombèrent sous les coups de la fièvre des bois, j'en fus même atteint et forcé bientôt de me réfugier à Rangoon où je restai trois longs mois. Pendant ce temps les orphelins que j'avais recueillis se dispersèrent. L'année précédente j'étais arrivé seul à Kyank-Kyi, accompagné d'un serviteur. Après treize mois de séjour, je me retrouvais là seul avec lui : tout était à recommencer.

J'exposai à Mgr Cardot les raisons qui paraissaient m'engager à me fixer ailleurs et Monseigneur m'autorisa à choisir un pied à terre plus favorable.

***

Dès les premiers jours de janvier, j'entrepris une tournée d'exploration. A cette époque de l'année, la chaleur est assez tempérée pour permettre de voyager la plus grande partie du jour. Avec un catéchiste et un serviteur chargé de mon léger bagage, je m'avançai jusqu'à soixante milles au sud de Kyank-Kyi. A mi-chemin se trouve la ville de Schwegyin où les Baptistes se sont établis. Ils ont une école d'une centaine d'élèves, mais je n'ai rencontré aucun de leurs chrétiens dans les villages environnants. Le ministre a l'intention, m'a-t-on dit, de transférer sa résidence à Nyaung-lebin, centre carian plus important. Entre Kyankkyi et Schwegyin le terrain ne peut se prêter à la culture du riz, ni se transformer en jardins potager. Dans ces parages les villages sont clairsemés et aucun ne compte une population tant soit peu importante. Sur une longueur de trente milles, la grande route ne traverse qu'une immense forêt.

***

A Schwegyin je trouvai M. Beale, le sous-préfet du district, auquel je fis connaître l'objet de mon excursion. Il me donna d'utiles indications.

« — Entre le Sittang et la voie ferrée, me dit-il, l'élément birman domine; vous trouverez là peu de villages carians ; mais, sur toute la rive gauche du fleuve, se rencontrent des collines exclusivement peuplées de Carians. »

Il me remit pour les chefs de villages échelonnés le long du Sittang des lettres par lesquelles il les invitait à mettre à ma disposition chars, guides, et en général tout ce dont je pourrais avoir besoin.

***

Un bateau à vapeur fait le trajet quotidien entre Schwegyin et Wempodaw. Je descendis le Sittang jusqu'à Nyoungtchetoung, situé à trente milles au sud de Schwegyin. Là, je présentai au chef la lettre de M. Beale, et aussitôt il me donna un guide pour me conduire au village carian le plus proche. J'arrivai vers trois heures au hameau de Chitaw; à quelques milles de là se trouve Tanlyatchoung; le guide voulait m'y conduire, mais, après 7 heures de voyage, la fatigue et la faim commençaient à se faire sentir, nous nous arrêtâmes et il ne nous fut pas difficile de trouver un gîte pour la nuit.

Le chef de Tanlyatchoung était par hasard dans la maison où je m'installai. Ses manières respectueuses m'engagèrent à lui demander quelques renseignements. Le soir, un bon nombre de Carians, attirés par la curiosité, vinrent se ranger autour de nous et prendre part à la conversation.

Le chef me dit :

« — Comme religion, nous professons le Boudhisme ; mais, à vrai dire, nous en connaissons peu la doctrine. Nous avons donné beaucoup pour la construction des pagodes et monastères des environs; mais les Birmans ne nous en ont aucune reconnaissance : quand ils peuvent nous nuire, ils n'en manquent jamais l'occasion. Dans quelques villages, nous avons appelé des *Ponghis* (moines boudhistes) pour instruire nos enfants; mais l'instruction qu'ils donnent est presque nulle et d'autre part les enfants sortent de chez eux sans avoir reçu aucune éducation; les missionnaires baptistes sont venus fréquemment nous voir, nous promettant d'ouvrir des écoles, mais sans résultat. »

Quant à la religion catholique, les Carians n'en avaient jamais entendu parler et ils furent tout surpris quand je leur appris qu'il y a en Birmanie des Européens gardant le célibat religieux comme les *Ponghis* birmans.

Un Birman, qui avait dernièrement laissé l'habit jaune du monastère, se trouvait au nombre des assistants. La fantaisie lui prit de discuter religion avec mon catéchiste Une lutte intéressante s'engagea entre les deux champions au milieu du plus religieux silence ; mais, comme le Birman répondait en Pali (langue sacrée) aux objections du catéchiste, celui-ci le reprenait sans cesse, vu que ni lui ni les assistants n'entendaient le Pali, et les Carians s'amusaient fort aux dépens de notre Birman qui ne pouvait

réussir à rendre clairement dans sa langue maternelle ce qu'il comprenait si bien en Pali.

Le chef de Tanlyatchoung m'avait invité à aller passer quelques jours chez lui ; il me fit une si cordiale réception que j'engageai mon catéchiste à lui exposer l'objet de notre voyage.

« — Si vous désirez, répondit-il, vous établir parmi nous, vous y serez très bien reçus et, moi-même, je ferai mon possible pour vous venir en aide. »

Il nous invita à visiter les terrains environnants et à en choisir un. Près du village, je remarquai un magnifique emplacement sur un plateau entièrement défriché. Mais comme je n'en étais encore qu'à la première étape de mon voyage, je ne pris aucun engagement. Je le remerciai chaleureusement de sa générosité et lui promis de revenir.

***

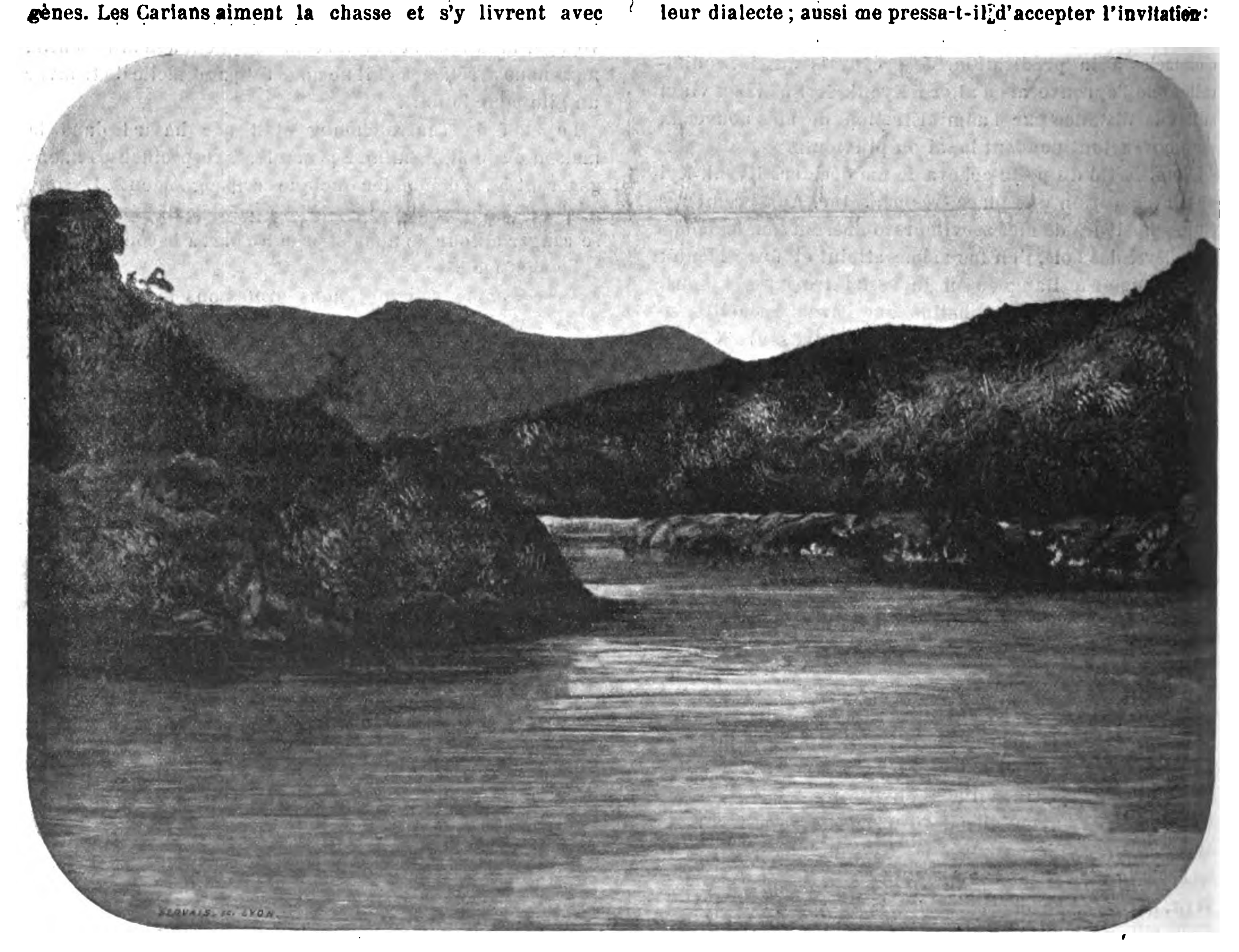
De Tanlyatchoung je me rendis à Moung Bwa. Là, s'élève un monastère boudhiste. Inutile de s'établir dans son voisinage, car les Ponghis s'efforceraient par tous les moyens d'éloigner de nous la population.

D'ailleurs, les dispositions des Carians étaient loin d'être ici aussi favorables. Le fusil que portait mon serviteur était la seule chose qui attirât l'attention des indigènes. Les Carians aiment la chasse et s'y livrent avec passion. Ceux de Moung Bwa ne parlaient à peu près que de poudre ou de gibier. Mon catéchiste ne pouvait les entretenir cinq minutes de choses plus sérieuses sans être interrompu par une observation relative à son fusil. Je consentis à prolonger mon séjour au milieu d'eux pour leur donner l'occasion de tirer un cerf. Les Carians sont à ménager, et le meilleur moyen de se les attacher est de condescendre à leurs désirs raisonnables.

***

La nouvelle de mon voyage se répandit rapidement de village en village. Je recevais chaque jour des invitations, dictées, bien entendu, par la curiosité de rencontrer un étranger. Ces collines étant peu fréquentées des Européens et, d'autre part, la subdivision du district (Schwegyin) étant assez éloignée, il n'est pas facile aux Carians d'avoir recours aux tribunaux contre les injustices auxquelles ils sont en butte de la part des birmans ; aussi l'Européen devient bien vite pour eux un protecteur.

Un soir, je reçois une délégation Karennis (Carians rouges) du village de Ngapiaudaw qui venaient me prier de ne pas rentrer à Schwegyin sans m'arrêter quelques jours chez eux. Mon catéchiste avait déjà travaillé au milieu des Karennis avec les Pères de la Birmanie Orientale et parlait leur dialecte ; aussi me pressa-t-il d'accepter l'invitation.



BIRMANIE. — Rivière de Shwegyin ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Cance.



BIRMANIE. — VILLAGE DE PÊCHEURS SUR LES BORDS DU SITTANG ; reproduction d'une photographie envoyée par M. CANCE.

« — Peut être, me dit-il, quelques-uns me connaissent déjà et beaucoup d'entre eux ont déjà vu des missionnaires ; d'ailleurs, ajoutait-il, les Karennis sont bien plus faciles à amener à la verité que les Carians de ce pays (les Birmans-Carians). Allons donc les voir. »

Je me trouvais alors à Kyatchoung et, pour me rendre à Ngapiaudaw, j'avais à revenir sur mes pas; néanmoins j'y allais de bon cœur. Je devais profiter de l'occasion que la Providence m'envoyait.

Les Birmans-Carians m'avaient donné partout des marques sensibles de respect; j'avais rencontré chez eux une aimable et généreuse hospitalité ; nulle part cependant je ne leur avais trouvé des dispositions assez rassurantes pour me déterminer à séjourner au milieu d'eux. A Ngapiaudaw, tout arriva comme le catéchiste l'avait prévu : plusieurs le connaissaient, plusieurs se souvenaient des missionnaires catholiques, quelques-uns même avaient reçu jadis le baptême. La réception de ces braves gens fut toute de cœur. Loin de leur pays, émigrés au milieu d'autres Carians, avec des coutumes nouvelles et ne parlant pas leur langue, ils étaient tout réconfortés par la vue d'un prêtre catholique qui leur rappelait leur pays et mille souvenirs du passé.

Les Karennis ont avec les Birmans-Carians des différences de caractère assez frappantes. Ceux-ci, timides, d'une naïveté peu commune, restent toute leur vie plus ou moins comme des enfants par leur simplicité et se laissent dominer et exploiter. Les Karennis, au contraire, sont des hommes pleins d'ardeur, gais et bruyants dans leur conversation, d'un caractère franc et ouvert, mais ayant au besoin une volonté tenace.

Non loin de Ngapiaudaw se trouvent deux autres villages exclusivement peuplés de Karennis qui vinrent, eux aussi, solliciter de nous une visite. Convaincu de la sincérité de leurs dispositions, je leur promis qu'au mois de mars je viendrais fixer définitivement ma résidence à Ngapiaudaw, le plus grand des trois villages Karennis.

∴

La se terminait mon voyage. Après une longue année passée *in terrâ desertâ et inviâ*, je rencontrais des âmes de bonne volonté. Cette pensée que désormais j'aurais des catéchumènes et qu'une chrétienté grandirait autour de moi me faisait oublier quinze mois de déceptions et d'épreuves. J'en étais largement récompensé !

(*A suivre.*)

AU PAYS DES SOMALIS

Par le R. P. ÉVANGÉLISTE, Capucin,
MISSIONNAIRE A BERBERAH

Fin (1)

Dès le commencement de 1901, des bandes nombreuses et bien armées commencèrent à opérer des razzias dans le Protectorat anglais ; puis, quelques semaines après, une armée de plusieurs milliers d'hommes s'avançait menaçante vers les montagnes qui dominent Berberah et la côte du golfe d'Aden. Les Anglais se hâtèrent de faire appel aux Somalis menacés et ils formèrent rapidement un corps d'armée, dirigé par des officiers anglais sous la conduite du colonel Swayne. Dans le mois de juin, les deux armées se rencontrèrent non loin du Nogal. Une fois encore les hordes du Mullah furent défaites, bien qu'il commandât en personne ses troupes. Il réussit à s'échapper et se réfugia sur les territoires qui font face à l'Océan Indien, dans

(1) Voir les *Missions catholiques* du 14 novembre.



ENFANT SOMALI DE BERBERA ; reproduction d'une photographie.



ENFANT SOMALI ; reproduction d'une photographie.

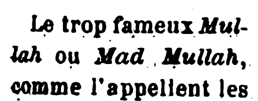
la partie du pays somali placée sous le protectorat Italien à la suite de la convention de 1891.

De graves difficultés, survenues sur ces entrefaites, empêchèrent les Anglais de profiter de leur victoire. L'armée nouvellement formée fut même licenciée en partie et on ne garda que quelques fortins pour protéger l'intérieur du pays.

Mais, à la suite de ces excursions des hordes du *Mullah*, la misère noire s'était étendue sur le pays et des tribus entières, privées de leurs troupeaux, souffraient la famine la plus horrible. De plus, les populations de l'Ogaden, s'étant associées au Mullah, restaient en état de révolte et n'amenaient plus à Berberah leurs caravanes chargées des produits de l'intérieur.

Le commerce considérable, qui se faisait autrefois, était presque anéanti ; et pourtant des troupes d'affamés affluaient à la côte, espérant trouver dans la ville, grand centre d'approvisionnements, du riz ou des dattes. Beaucoup venaient frapper à la porte de la mission, demandant un secours et offrant leurs enfants, garçons et filles, insistant pour qu'on les reçût, seul espoir qui restât de les ar-

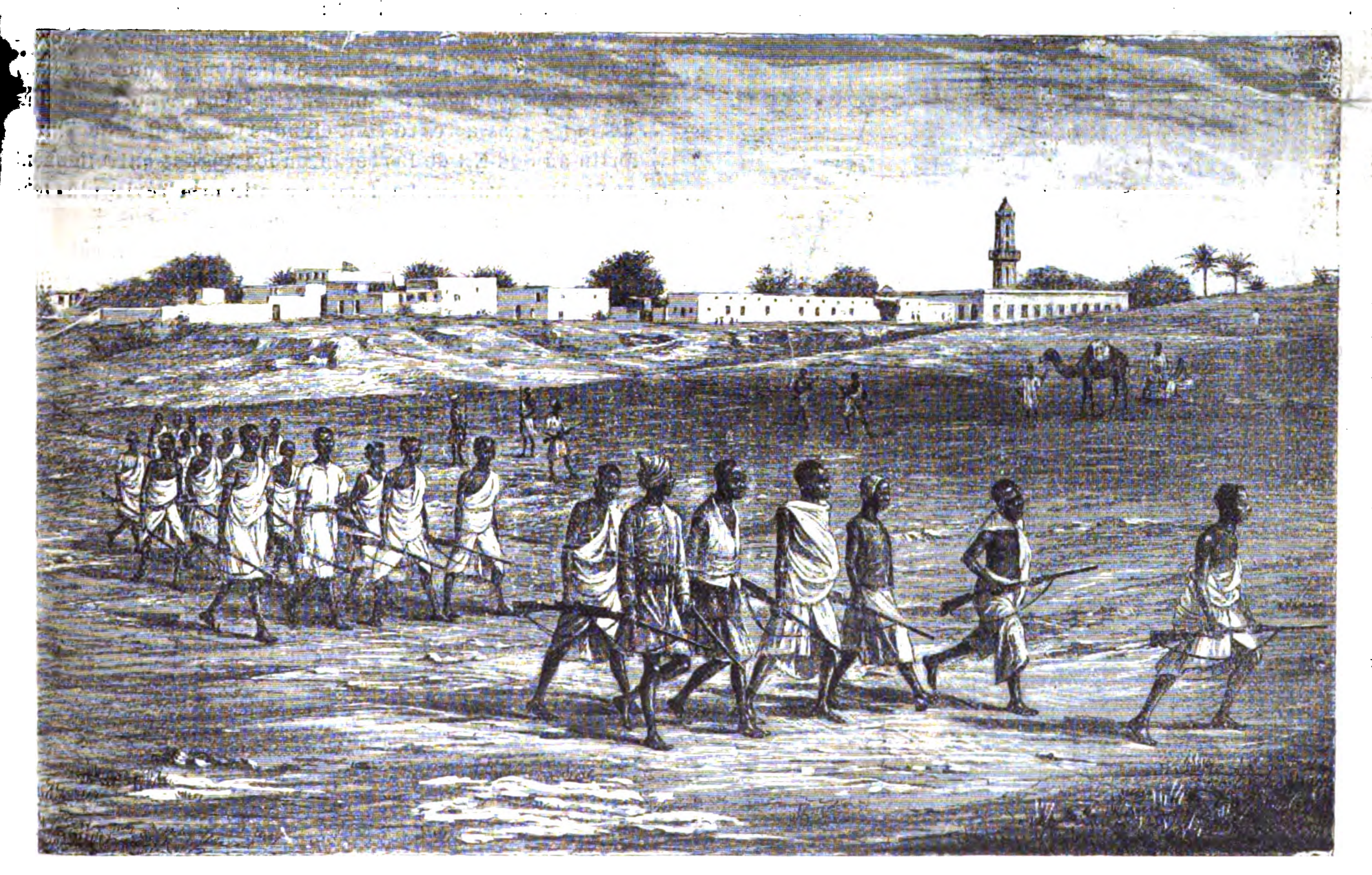
racher à une mort certaine. Hélas ! les missionnaires pouvaient à peine pourvoir à l'entretien de ceux dont ils avaient la charge. Le cœur saigne devant la nécessité de rejeter ces pauvres petits qui seraient devenus chrétiens sous notre tutelle paternelle. Oh! comme, à ces heures de détresse, nous voudrions être riches et pouvoir donner à tous le secours qui les arracherait à la mort. Mais, trop souvent, le missionnaire, n'a que la pauvreté pour compagne.



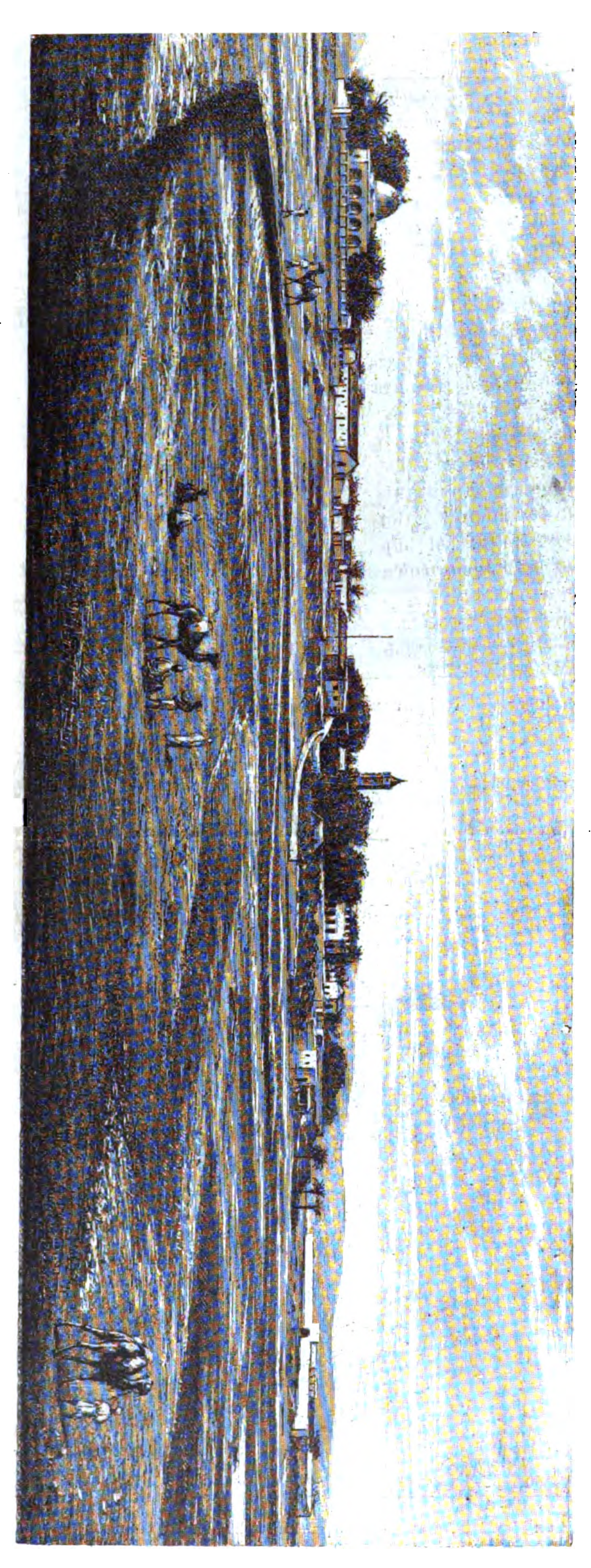
Le trop fameux *Mullah* ou *Mad Mullah*, comme l'appellent les



SOMAL ANGLAIS. — MISSIONNAIRE A CHAMEAU ; d'après une photographie.



SOMAL ANGLAIS. — SOMALIS SE PRÉPARANT A LA GUERRE CONTRE LE MULLAH ; d'après une photographie communiquée par le R. P. ÉVANGÉLISTE.



SOMAL ANGLAIS. — VUE DU *Serhal* (habitation du Gouverneur) DE BERBERA ; d'après une photographie communiquée par le R. P. EVANGELISTE.

Anglais, à l'abri d'un coup de main sur le territoire du protectorat italien et entouré de ses guerriers fanatisés, continuait à prêcher la guerre sainte et à soulever les populations. Les tribus de l'Est du pays Somali, c'est-à-dire les *Midjourtin*, les *Warsanguéli*, les *Noleis*, qui sont la terreur des navigateurs sur cette côte inhospitalière de l'Océan Indien, se rangèrent sous l'étendard du nouveau prophète. La terreur inspirée par cet homme, qui n'avait pas reculé devant le massacre de toute une tribu réfractaire, contribua grandement à lui recruter des partisans.

En moins de six mois, il avait pu réunir une armée de plus de dix mille hommes ; des Européens, au mépris des conventions stipulées par les nations, lui fournissaient des armes et des munitions de toutes sortes, et il allait maintenant se venger de ses premières défaites sur les tribus restées fidèles au protectorat anglais.

Dès les premiers jours de 1902, Berberah apprenait avec stupeur que des hordes immenses menaçaient tout le territoire. Des fugitifs affolés, mourant de faim, annonçaient que le Mullah et ses guerriers avançaient rapidement, n'épargnant rien sur leur passage. Les troupeaux étaient enlevés, les hommes, les femmes et les enfants massacrés, tout le pays était impitoyablement dévasté. Les tribus sans défense ne pouvaient résister à ce torrent destructeur et tous ceux qui n'étaient pas surpris s'enfuyaient épouvantés vers la côte. Bientôt la ville fut encombrée de fuyards affamés, qui imploraient avec larmes un peu de nourriture pour ne pas mourir d'inanition. Vers le milieu de février, le bon P. Etienne m'écrivait :

« Il m'est absolument impossible de trouver une expression propre à vous faire comprendre toute l'horreur dans laquelle est plongé presque tout le Somaliland. Les pillages et les massacres se sont étendus jusque près de *Burao*, fortin au Sud-Est de Berberah, où les Anglais entretiennent une petite garnison. La famine continue à sévir plus terrible que jamais. Beaucoup succombent.

« Le Mullah a partagé en deux parties sa nombreuse armée. La seconde section a été lancée dans la direction de l'Ouest, vers le pays du *Haoud*. Lui, avec la première section, opère près *Burao*. Si les Anglais ne se décident pas à prendre les moyens nécessaires pour couper le mal dans sa racine, on verra de bien mauvais jours.

» Les Somalis commencent à croire que c'est Dieu qui protège le *Mullah* et le rend invulnérable, parce qu'il prêche la guerre sainte. Il a dans Berberah même des disciples et partisans en si grand nombre que les Anglais ne sont pas du tout rassurés. Son lieutenant est un homme terrible ; c'est un ancien interprète d'un bateau de guerre britannique qui est allé offrir ses services au Mullah, afin de se venger des Anglais dont il a eu à se plaindre. »

***

Le 8 mars, le même Père m'annonçait encore que des multitudes de malheureux venaient frapper à la porte de la mission et implorer son assistance. Mieux que toutes les paroles, le fait suivant donnera une idée de la situation :

« Dimanche dernier, dit-il, on a découvert une femme et une fille qui se repaissaient de chair humaine. Elles dévo-

raient le corps rôti d'un enfant... L'attention avait été d'abord éveillée par la découverte d'entrailles humaines répandues à travers les ordures de la ville. Tout Berberah fut bouleversé, à cette nouvelle ; on criait de toutes parts : « Cannibales ! Cannibales ». C'est bien la plus horrible preuve de l'intensité de la famine en vérité ! D'ailleurs des milliers d'individus la portent écrite sur leurs membres décharnés. Ce ne sont plus que des squelettes ambulants. »

« Comptant sur la Providence, nous avons reçu des enfants en grand nombre, malgré la pénurie de nos ressources. »

***

Les Anglais, effrayés des ravages commis et des ruines accumulées par les hordes du Mullah, organisèrent alors une expédition contre cet imposteur, qui menaçait leur prestige et leur autorité. Le gouvernement de Londres déplaça le gouverneur général du protectorat de la Côte Somalie. Tout en étant intelligent et savant, il avait, durant les trois années de son administration, laissé grandir et s'affermir la puissance du faux prophète qu'il eût été facile de terrasser à la première heure. On le remplaça par le colonel Swayne, qu'un décret du 11 mars 1902 nomma commissaire général du Somaliland. Cet officier avait, douze ans auparavant, en compagnie de son frère, dressé la carte générale du pays Somali et il avait le commandement des troupes qui, l'année précédente, avait battu et obligé le Mullah à se replier sur le territoire du protectorat Italien. Cette nomination fut accueillie avec joie et l'on se reprit à espérer, comptant sur l'énergie bien connue du nouveau gouverneur.

***

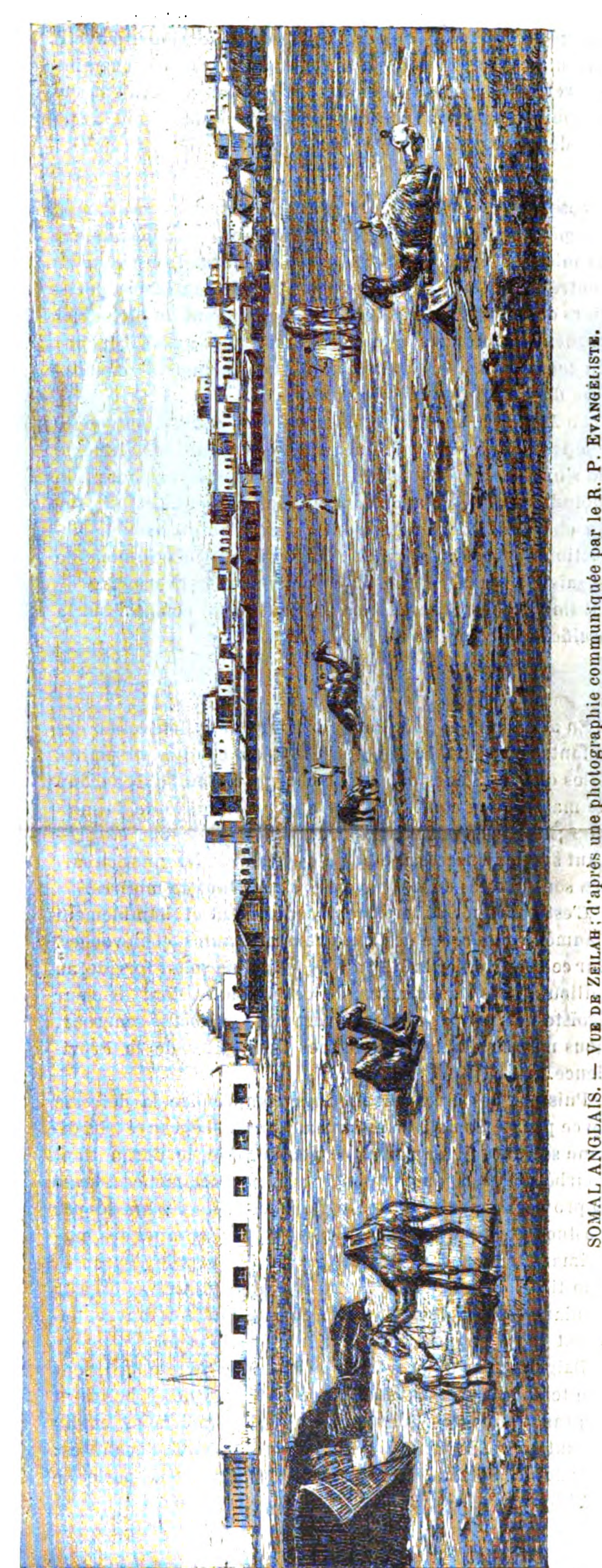
D'ailleurs les événements ne permettaient plus d'hésitation; il fallait une décision prompte et énergique, et une action vigoureuse contre le Mullah.

« Au commencement de mars, m'écrivait le P. Etienne, les Somalis, constatant le peu de souci que l'administration prenait de la défense de leur pays et l'incurie qu'on apportait à secourir les affamés, s'émurent. Toutes les tribus, tous les *rers* encore fidèles déléguèrent les *Agals* (chefs) et les *anciens* pour parler au gouvernement.

« Messieurs, dirent-ils, *protectorat* signifie protection.
« Cependant nous ne voyons pas que vous ayez grandement
« à cœur de nous protéger contre les envahissements des
« hordes du Mullah. Est-ce donc en vain que nous vous con-
« sidérons et que nous vous respectons comme nos Maîtres
« et Seigneurs ? Si vous nous laissiez libres de prendre les
« armes, nous défendrions nous mêmes notre pauvre pays.
« Mais vous nous l'interdisez... »

Le gouvernement promit de ne rien négliger pour exterminer le Mullah. Le colonel Swayne se hâta d'organiser une expédition sérieuse contre l'envahisseur. Toutes les tribus étaient appelées à fournir un contingent d'hommes et de bêtes de somme, pendant qu'on réclamait au plus vite des soldats anglais et des officiers pour encadrer toutes ces troupes en formation.

Pendant ce temps on continuait à vivre au milieu de la plus affreuse détresse et parfois de vives alertes venaient jeter l'effroi parmi la population affolée. Un de nos grands



SOMAL ANGLAIS. — VUE DE ZEILAH ; d'après une photographie communiquée par le R. P. EVANGÉLISTE.

jeunes gens, interprête auprès des officiers établis à *Burao*, obligé de venir à Berberah, dans les premiers jours d'avril, racontait que, sur son passage, il avait vu les chemins couverts de morts et de mourants. Les arbres avaient été dépouillés de leurs feuilles et de leur écorce ; tout avait été dévoré.

***

Jusqu'à cette heure, la situation reste à peu près la même pour la mission écrasée sous le poids de tant de misère. Sans doute, l'expédition se poursuit avec vigueur contre le Mullah ; peu à peu les Anglais, aidés des guerriers de toutes les tribus fidèles, reprennent le dessus et gagnent du terrain sur les hordes ennemies ; mais il faudra du temps pour réduire les révoltés et amener la pacification du pays.

Le *Mullah* a une armée puissante. Ses soldats ont eu le temps de se procurer des armes et des munitions et même de s'exercer au tir. Cet homme a des espions partout ; à la moindre alerte, il lance en avant ses guerriers et lui, sur un cheval extraordinairement rapide, s'enfuit dans la direction opposée au péril. Il sera vraiment bien difficile de se saisir de sa personne. Et cependant, sans la capture de cet imposteur dangereux, on ne peut guère compter sur la pacification complète du pays.

***

En attendant, la mission doit pourvoir à l'entretien des enfants recueillis, 80 garçons et 60 jeunes filles et petites filles que les Sœurs ont à leur charge. En outre, beaucoup de malheureux continuent à frapper à la porte de la mission ; ils sont épuisés et mourants de faim et tout en prenant sur leur nécessaire pour les secourir, les missionnaires sont désolés de ne pouvoir soulager tant de misères.

C'est pourquoi ils implorent ardemment et humblement l'aumône généreuse des âmes compatissantes et dévouées. Sur ce sol aride et brûlé par les feux d'un soleil torride, au milieu de ces musulmans, de ces infidèles dont le cœur égoïste ne s'est pas encore ouvert aux sentiments généreux, nous n'avons d'autres ressources que celles de la Providence.

Puissent les âmes chrétiennes comprendre la détresse de ce peuple Somali si intéressant, mais si éprouvé ! La divine semence jetée parmi ce peuple, que le Coran tient courbé sous son joug depuis cinq siècles, commence à lever et promet des fruits pour l'avenir. Les préjugés amassés par l'astuce et la perfidie des *Wadad* et par la haine des musulmans tendent à s'évanouir ; sous le coup de l'épreuve, l'hostilité et la défiance font place à la sympathie et à la confiance et par dessus tout la charité fait son œuvre, ouvrant peu à peu les cœurs à la lumière de la foi.

Daignez nous aider à faire du bien à ce peuple, qui, sous son tempérament sauvage, laisse entrevoir de si belles et si grandes qualités. Souvent je me redis à moi-même, maintenant que je le connais par une expérience de dix années : le peuple Somali, une fois converti, serait la perle de l'Afrique.

FIN

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Collège de Mongre, diocèse de Lyon .... 310 »
Anonyme de Montpellier .... 2 »
Anonyme du diocèse de Luçon 2 80
Mlle Marie Robert, diocèse de Montpellier, demande de prières pour ses défunts .... 100 »
Famille C., de Lyon .... 10 »
M. l'abbé Guillermain, du diocèse de Dijon 15 20

Pour une mission nécessiteuse (M. Bonnétraine, Maïssour).
Anonyme de Lyon .... 3 »
Au nom de deux enfants de Marie, diocèse de Lyon, demande de prières .... 5 »
Anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières .... 100 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales .... 20 »

Pour une mission nécessiteuse (M. Gruson, Abyssinie.)
Anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières .... 100 »

Pour une mission nécessiteuse (R. P. Evangéliste, Somalis).
Anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières .... 100 »

Pour une mission nécessiteuse des colonies françaises (Tonkin Maritime).
Mlle Chassaigne, du diocèse de Clermont .... [illegible]

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie-Mineure).
M. l'abbé Cadiou, du diocèse d'Angers .... 5 »

A sœur Sion, à Jérusalem.
Pour nos parents défunts J. R. A. B., Versailles .... 10 »

A Mgr Marcou, Tonkin maritime, pour les lépreux.
Anonyme du diocèse de Lyon .... [illegible]

A Mgr Volonteri, vicaire apostolique du Ho-nan méridional.
Anonyme du diocèse de Grenoble .... [illegible]

A M. Corre, à Kumamoto (Nagasaki) pour ses lépreux.
E. A. J. diocèse de Malines .... [illegible]

Pour le rachat de deux esclaves à baptiser sous les noms de Pierre et Pauline (R. P. Lejeune, Bas-Niger).
Un prêtre du diocèse de Grenoble .... 50 »

A Mgr Dartois (Dahomey), pour la cathédrale de Ouidah.
Au nom d'un enfant que recommande son père .... 2 »

Au R. P. Thomas, S. J. (Madagascar central).
J. G., diocèse de Lyon .... 5 »

Au R. P. Beyzym (Madagascar central), pour ses lépreux.
M. V. A., Lyon, demande de prières .... 40 »

Au R. P. Trilles, Gabon.
Une abonnée du diocèse de Sens, demande de prières pour un défunt .... 5 »

Pour l'achat d'une chapelle portative pour des missionnaires d'Afrique (R. P. Trilles, Gabon).
Une famille de tertiaires de Saint-Sever-sur-l'Adour .... 250 »

Pour l'achat d'une chapelle portative pour des missionnaires d'Afrique (Mgr Dupont, Nyassa).
Une famille de tertiaires de Saint-Sever-sur-l'Adour .... 250 »

A Mgr de Cormont, Martinique,
Anonyme de Bourg .... 5 »
Anonyme de Coutances .... 10 »

Au R. P. Bruck, Saskatchewan.
Anonyme du diocèse de Metz .... 10 »

Pour la mission de Saint-Albert (Canada).
Anonyme de Nancy .... 10 »

Au R. P. Babonneau, mariste, Iles Salomon, pour aider à la construction d'une chapelle.
Mlle Grandin, du diocèse de Laval .... 100 »

Pour les *Missions catholiques* et la « Carte-Prime. »
Mlle Deléglise, 12 fr. 75 ; Visitation de Bordeaux, 5 fr. ; M. Damé, 7 fr. ; M. C., diocèse de Grenoble, 10 fr. ; Mme Roberjot, 5 fr.

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



BIRMANIE. — SUR LA ROUTE DE NGAPIANDAW ; reproduction d'une photographie de M. CANCE (voir p 569).

CORRESPONDANCE

SASKATCHEWAN (Canada)

Une visite pastorale.

Le Vicariat apostolique de la Saskatchewan est immense ; il mesure plus de 2000 kilomètres du sud au nord. Naturellement les chrétientés ne sont un peu nombreuses que dans la zône méridionale, et c'est dans la région lacustre voisine de Prince-Albert (la ville épiscopale) que nous conduit la lettre suivante de Mgr Pascal.

LETTRE DE MGR PASCAL, OBLAT DE MARIE IMMACULÉE, VICAIRE APOSTOLIQUE.

Nous sommes aux premiers jours de juillet. Deux grands chalands, chargés de l'approvisionnement des missions du district Cumberland, sont à l'ancre et n'attendent que les passagers pour partir.

L'heure est arrivée, les chalands sont poussés au large et le courant impétueux du fleuve Saskatchewan les entraîne. On se salue encore une fois ; puis les voyageurs récitent les prières de l'Itinéraire : *et dirigat nos Dominus, et angelus Raphaël comitetur nobiscum in via.* Les eaux sont très hautes ; aussi allons-nous à grande vitesse. Nos jeunes missionnaires, que les beautés de la nature ravissent, sont pleins d'enthousiasme. Ils chantent tour à tour les airs de France et du Canada, et les échos des deux rives les redisent. Voilà les premiers rapides ; nous les passons sans le moindre danger.

Après trois jours et trois nuits de navigation, nous arrivons à la rivière Esturgeon et nous laissons le grand fleuve pour entrer dans le lac Cumberland. Ici la terre a disparu. Le pays est tout submergé. Nous voyons seulement la cime des arbres et les branches des saules. Quand vient la nuit, on amarre les bateaux aux arbustes afin de dormir sans danger. Hélas! des myriades de maringouins sortent alors des feuillages à la fraîcheur du soir et descendent en nuées épaisses. C'est une vraie bataille. Nous avons bientôt les mains et la figure toutes boursouflées. Nos jeunes apôtres voient maintenant que les récits des missionnaires ne sont pas exagérés et que, si la vie apostolique a ses charmes, elle a aussi ses croix.

⁂

Aux premières lueurs du jour, nous partons sans

regret. Arrivés sur le lac, nos chalands volent sur l'onde, le vent enfle les voiles et vers quatre heures du soir, nous distinguons la mission St-Joseph. Le R. P. Boissin, qui de loin a vu le drapeau du Sacré-Cœur flotter sur nos bateaux, réunit son troupeau et en débarquant, je bénis les fidèles agenouillés sur la grève.

La mission Saint-Joseph du Cumberland possède une vaste église où, durant une semaine, le R. P. Boissin réunit ses ouailles matin et soir. Je leur prêche la mission en français que beaucoup comprennent et le P. Boissin traduit fidèlement en langue crise la parole de Dieu. Le dimanche, les offices sont magnifiques : messe de communions, messe de confirmation et vêpres pontificales.

∴

Cependant les eaux hautes de la Saskatchewan ont réussi à faire monter le niveau du lac. L'inondation menace chaque jour. Le 15 juillet une tempête effrayante est déchaînée. Le tonnerre, la pluie, le vent font rage toute la nuit. Le matin nous avons six pouces d'eau dans la maison ; les jardins ont disparu, une petite mer entoure le presbytère, les clôtures tombent et sont balayées par le roulis. Que faire dans cette arche !

Nous partons en canot pour le lac Pelican. Le voyage est pénible à cause du courant furieux. Le samedi soir, nous voyons dans le lointain une bâtisse blanche surmontée d'un beau clocher sur lequel est installée une croix magnifique. C'est la nouvelle église de Sainte-Gertrude au lac Pélican. Elle est due au zèle des Pères Charlebois et Rossignol. Ce dernier nous fait les honneurs de la réception. La charité fraternelle préside à tout. Nous ne séjournons pas longtemps dans cette mission, car le rendez-vous est donné aux Indiens pour le 15 août à notre retour du lac Caribou.

∴

Nous partons le mardi, 22 juillet, pour la mission Saint-Pierre. Le 25, nous sommes à l'entrée du lac, au milieu d'une station de plusieurs familles de pêcheurs bien heureux de nous revoir. Nous exerçons un peu de ministère parmi ces braves gens. Le lendemain nous sommes sur le Grand-Lac et, le 30 juillet, nous arrivons en face de la belle mission Saint-Pierre. Le R. P. Turquet et le Frère Welsh nous ont reconnus de loin. Aussi se hâtent-ils de hisser les drapeaux, de suspendre les oriflammes pour recevoir dignement le « Grand Priant ».

Les six jours passés dans cette mission ont été une semaine de prière, de joie et de consolation. Les bons sauvages sont religieux et fervents. Leur vie pénible semble les pousser vers le Bon Dieu. Les chants et les prières prolongés font leurs délices. Ils écoutent avec avidité la parole de l'évêque et du prêtre. Le dimanche suivant, je distribue la sainte communion à 190 fidèles et 34 reçoivent le sacrement de confirmation. 600 Indiens Montagnais visitent ce poste.

Hélas! que n'avons-nous les moyens et le personnel requis pour établir des stations aux environs de Churchill, parmi les nombreux Esquimaux qui habitent le littoral de la baie d'Hudson! C'est le rêve du Père Gasté qui a dépensé quarante ans de sa vie apostolique dans ces missions.

∴

Le 6 août est arrivé; c'est le jour du départ. Nous donnons un dernier mot d'encouragement aux chers missionnaires qui se dévouent avec zèle dans ces climats inhospitaliers; nous les pressons sur notre cœur et en route! Les Indiens sont tous là, hommes, femmes et enfants. Ils veulent encore une fois baiser l'anneau épiscopal. Les chasseurs, armés de leurs fusils, saluent l'évêque par une salve bien nourrie. C'est du délire! Adieu, chers et vaillants apôtres, continuez à prêcher la Bonne Nouvelle aux populations de ces régions arctiques. Votre couronne sera au Ciel!

Le 15 août, nous sommes de retour au lac Pélican. On nous attend; les drapeaux sont déployés, les cloches sonnent, les Indiens réunis de tous les postes éloignés sont là. Un arc de triomphe est dressé et une bordure de sapins verts forme la haie du port à l'église. Je bénis le nouveau sanctuaire et une cloche de 250 kilos. Le dimanche, à la messe pontificale, les communions sont nombreuses et nous comptons 54 confirmations. Les Indiens Cris, au nombre de 400 à 500, hier encore protestants ou païens, ne le cèdent en rien, pour la piété, aux Montagnais du lac Caribou.

La retraite est clôturée le lundi par un grand festin et des amusements : courses, tir, etc. Enfin, aux approches de la nuit, le R. P. Rossignol nous gratifie d'un superbe feu d'artifice qui enthousiasme ces pauvres sauvages.

∴

Le mercredi 20 août, nous descendons rapidement à Saint-Joseph. Le R. P. Charlebois et un sauvage seront désormais mes seuls compagnons de voyage. Nous retrouvons le grand fleuve Saskatchewan. Après cinq jours de navigation en canot, nous arrivons à la mission Saint-François-de-Sales, au Pas; nous traversons le lac Bourbon ou lac des Cèdres et nous voici à la mission Saint-Alexandre, au Grand-Rapide, sur les bords du lac Winnipeg.

Les catholiques nous attendaient et nous consacrons dix jours à les instruire. Ils élèvent la charpente d'une belle église. Ils sont encore peu nombreux ; mais les conversions qui s'opèrent chaque année nous promettent une belle mission.

Je laisse le R. P. Charlebois à la garde de son troupeau et prends place sur un voilier qui part pour Norrway-House, où nous rencontrons le bateau à vapeur de Selkirk. Le vent d'abord favorable devient plus fort et finit par une tempête effrayante. Nous luttons durant quatre heures contre les flots irrités et il est vraiment miraculeux que nous n'ayons pas été engloutis. Le 18 septembre, j'étais enfin de retour à Prince-Albert, heureux de pouvoir jouir d'un peu de repos.

Revenu en basse Saskatchewan, j'ai pu constater les rapides progrès de l'immigration dans les vastes plaines du Sud de mon immense Vicariat. De toutes les parties de l'Europe et des Etats-Unis nous arrivent chaque semaine des milliers de colons dont un grand nombre sont catholiques. De tous côtés on nous demande des prêtres, des églises, des écoles. Nous avons en ce moment quinze centres en formation et sept chapelles en construction. En face de pareils besoins, mon cœur est en proie à mille angoisses. Que faire et où aller sans argent et sans ressources ! Les secours de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance suffisent à peine à notre entretien. Comment faire face à tous ces besoins pressants ? Voilà le problème que seule la charité chrétienne peut résoudre.

***

Ames généreuses, daignez vous intéresser à nos œuvres ; vous recevrez les bienfaits promis par le Rédempteur. Le pauvre missionnaire portera chaque jour votre souvenir au pied des saints autels.

FÊTE DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER

PATRON DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Mercredi 3 décembre, l'Œuvre de la Propagation de la Foi célèbrera solennellement dans tout l'univers catholique, la fête de son patron, saint François-Xavier.

A Lyon, Son Eminence le Cardinal-Archevêque offrira, dans l'église Sainte-Croix, le saint sacrifice de la messe en présence du Conseil central et du Comité diocésain. Une allocution sera prononcée par M. l'abbé Protière, curé de Saint-Bonaventure.

A Paris, la fête se célèbrera, selon un touchant usage, dans la chapelle du séminaire des Missions étrangères. La messe sera dite par Mgr Potron, évêque de Jéricho, ancien procureur des Missions franciscaines. Le Conseil central, le Comité diocésain et les délégués de toutes les maisons de missions, y assisteront.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Parmi les ouvrages que vient de couronner l'Académie française, dans sa séance publique annuelle, figure le livre publié par le R. P. Martial de Salviac, missionnaire capucin, sous ce titre : *Un peuple antique ou une colonie gauloise au pays de Ménélick, les Galla.* Nous avons rendu compte l'année dernière (8 mars 1901) de ce beau volume, enrichi de gravures et d'une carte. Il est en vente dans nos bureaux au prix de 6 fr. : par la poste, port en sus : 1 franc.

Congo français (*Afrique occidentale*). — Le R. P. Murard, de la Congrégation du Saint-Esprit, écrit de Setté-Cama :

« Dix années de travaux de nos prédécesseurs nous ont dotés de beaux vergers, des plantations et des rizières qui ornent les coteaux de l'île Ngalé. Nous pouvons donc nous livrer entièrement à l'évangélisation des contrées environnantes. Nous sortons, en effet, à tour de rôle, pour aller au loin, chez les Pahouins, les Varama, les Bavili et les Baloumbou du Lac, semer la parole de Dieu parmi les païens, encourager nos anciens chrétiens, installer des écoles en faveur des enfants des villages.

« Le bon Dieu a daigné bénir quelque peu nos efforts ; car, outre le retour de beaucoup de chrétiens à la pratique de leurs devoirs religieux, il se manifeste parmi les infidèles un grand mouvement de conversions. Nos registres accusent déjà 118 baptêmes, dont 112 d'adultes, en 10 mois, là où auparavant on en comptait tout au plus 60 par an.

« Malheureusement, le ministère dans les villages se trouve contrarié par beaucoup de difficultés. Pendant les 5 mois de la saison sèche, les indigènes s'en vont dans les forêts à la cueillette du caoutchouc, et ensuite, au lieu de revenir là où ils étaient, ils s'établissent en d'autres endroits. En outre, comme ils habitent généralement sur les bords du lac, les voyages doivent se faire en pirogue et, pendant la mauvaise saison, l'on est exposé, dans ces frêles embarcations, aux ardeurs du soleil et à des averses incessantes.

« Depuis quelques années, les Pahouins affluent vers le lac. On a fait tout le possible en efforts et en dépenses pour l'école de Saint-Paul, fondée en faveur de leurs enfants ; mais deux fois l'œuvre est tombée, à cause des guerres qu'ils se font entre eux et aussi avec le poste. L'an dernier, cependant, nous avons eu parmi eux une trentaine de baptêmes d'adultes.

« Au mois de février 1902, une expédition militaire a été lancée contre ces nouvelles peuplades, avec mission de les soumettre à l'impôt établi sur les indigènes ; mais elle a dû se replier après un engagement, en laissant quelques morts sur le lieu du combat. Depuis lors, Européens et Camas ont à compter avec ces sauvages envahisseurs, qui affluent par ici en véritables hordes. Pour nous, nous tâchons d'entretenir avec eux de bonnes relations, afin de pouvoir plus tard les gagner à Jésus-Christ. »

Soudan. — Le R. P. Menoret, des Pères Blancs, écrit de Ségou :

« Après avoir passé quelques jours avec Mgr Bazin, à Kayes, j'ai été envoyé par lui à Ségou, mon ancienne mission. Je l'ai retrouvé mieux installé ; les vieilles cases rondes sont remplacées par des bâtiments rectangulaires assez vastes ; notre pauvre petite chapelle a cédé la place à une grande. Tout cela est bâti en terre et couvert en paille, mais donne l'illusion de bâtiments européens.

« La mission a progressé aussi au spirituel et, la grâce de Dieu aidant, elle prend depuis quelques mois des développements aussi rapides qu'intéressés. De nombreux chefs de village sont venus eux-mêmes ou ont envoyé de leurs hommes nous demander d'aller les instruire.

« Nous nous sommes mis à l'œuvre avec ardeur et, en ce moment, presque tous les villages à 20 et même 25 kilometres de Ségou ont un catéchisme au moins tous les quinze jours ; les plus rapprochés en ont un tous les huit jours. C'est un plaisir

de voir les braves Noirs écouter le missionnaire. Ils ont bien la tête un peu dure, mais quelle bonne volonté ! Les vieilles elles-mêmes sont pleines d'ardeur pour apprendre le chemin du ciel.

« L'une d'entre elles disait, il y a quelques jours, à une de nos religieuses :

« — Viens donc dans notre village tous les huit jours ; tu ne « viens que tous les quinze jours. Quand tu reviens, nos pau- « vres têtes ont tout oublié ce que tu as dit la fois precédente. »

« Nos religieuses nous rendent de très grands services pour l'instruction des femmes. Quatre ou cinq fois par semaine elles montent à cheval et vont faire le catéchisme tantôt dans un village, tantôt dans un autre.

« Nous n'avons encore de chrétiens que parmi les Noirs qui nous entourent ; mais déjà des examens ont été subis par les autres, et un certain nombre sont reçus parmi les catéchumènes. A la fin de l'année prochaine, s'ils persévèrent, nous commencerons à récolter et nous aurons un certain nombre de néophytes, surtout parmi les jeunes gens. Les jeunes filles suivront peu après. Quant aux vieux, il faudra attendre ; hélas ! la polygamie règne encore parmi eux. Les obstacles ne manquent pas, mais la grâce de Dieu en triomphera. »

Etats-Unis. — Le successeur de Mgr Corrigan sur le siège de New-York est Mgr Farley. Comme son prédécesseur, Mgr Farley est un Irlandais dont les parents vinrent s'établir aux Etats-Unis et y prospérèrent; comme son prédécesseur, il se fit remarquer par son intelligence vive, son jugement et son énergie ; mais à cela se bornent les ressemblances. Autant Mgr Corrigan était l'homme de cabinet, passionné pour l'étude, fuyant toutes les distractions bruyantes, autant Mgr Farley est l'homme de l'action, du mouvement, de l'effort.

Nous trouvons dans un journal de New-York quelques détails intéressants sur la jeunesse du prélat. Ils émanent d'une source sûre et bien renseignée, de Mme Mitchell, sœur de l'Archevêque.

« Notre famille, dit-elle, est venue d'Irlande. Tout jeune, mon frère avait un goût prononcé pour les sports. Il n'avait pas son pareil pour la course, la lutte et le pugilat. C'était le meilleur joueur de billes de l'école et, à ce sujet, je puis vous raconter un trait qui indique bien la tournure de son caractère à cette époque.

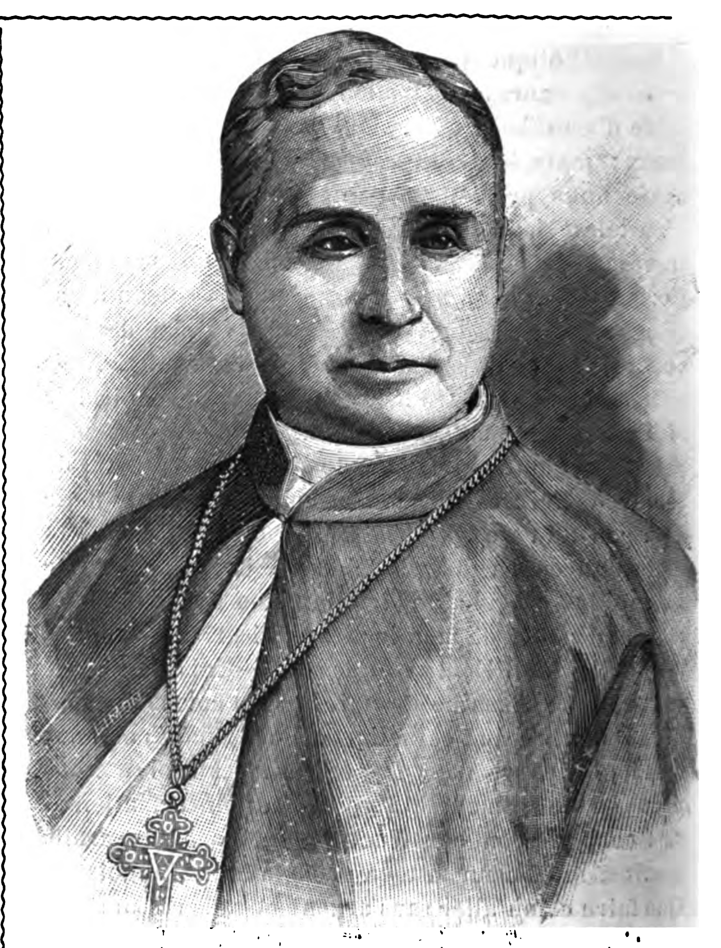
« Grâce à sa connaissance parfaite du jeu, il avait gagné toutes les billes de son adversaire; il en avait plein ses poches. Le vaincu en fut si marri qu'il chercha querelle à mon frère; John, — c'est le prénom de l'archevêque de New-York, — accepta le défi. Ce fut une bataille en règle. John eut le dessus ; mais il n'eut pas plutôt été déclaré vainqueur que, jetant toutes ses billes à terre, il dit au vaincu :

« — Prends-les, puisque c'est pour elles que tu m'as cherché « querelle; c'est par elles, peut-être, que tu seras consolé de « ta défaite ».

« Boute-en-train, s'il en fut jamais, mon frère n'aimait rien tant que les aventures, et c'est ainsi qu'à l'âge de dix ans il faillit perdre la vie dans un incendie en accomplissant un sauvetage des plus émouvants. A quatorze ans, au cours d'une partie de plaisir en bateau et au milieu de l'affolement général, il n'hésita pas à prendre la barre du gouvernail et à ramener à Fire-Island l'embarcation qui menaçait de sombrer sous l'effort d'un vent terrible.

« Cependant, sous des dehors tapageurs, mon frère cachait un grand fond de recueillement. Il devenait grave dès qu'il s'agissait d'un acte sérieux. Il remplissait ses devoirs religieux avec une régularité et une dévotion qui surprenaient chez un enfant primesautier et impulsif comme lui. C'est ainsi qu'à l'âge de sept ans, il observait déjà strictement le carême et cela de sa propre volonté, un peu même contre l'avis de nos parents.

« Un jour, il n'avait alors que huit ans, il eut l'occasion d'être présenté au primat protestant, lord Beresford, qu'un accident de voiture avait forcé de s'arrêter sur la route, en face de chez nous. Le primat fut tellement frappé de la gravité de



Mgr FARLEY, archevêque de New-York.

John et de l'élévation de ses sentiments que, lui mettant la main sur la tête, il lui dit :

« — Mon enfant, soyez toujours ce que vous êtes aujour- « d'hui, et vous ferez votre chemin dans le monde. »

La prédiction a été dépassée. Mgr Farley est chargé de tracer aux autres leur chemin, le chemin du salut. Il n'est pas seulement le voyageur en avance sur les autres, il est leur guide.

Mgr Farley est né en Irlande en 1842 et il vint aux Etats-Unis en 1861, c'est-à-dire à l'âge de dix-neuf ans. Son entrée dans les ordres date de 1878, après quatre années de théologie faites à Troy, puis à Rome.

Colombie. — Des fêtes émouvantes ont eu lieu dernièrement dans la République de Colombie.

Au mois d'avril, Mgr Herrera Restrepo, archevêque de Bogota, adressait, dans une lettre pastorale, un pressant appel à tous les Colombiens pour le rétablissement de la paix, les invitant à chercher dans le Sacré-Cœur le remède à leurs maux.

Cet appel fut entendu. M. Marroquin, vice-président de la République, chargé du pouvoir exécutif, décréta que le Gouvernement concourrait à l'édification de l'église qu'on bâtissait à Bogota en l'honneur du Sacré-Cœur et qu'une fête religieuse nationale serait célébrée le 22 juin.

Cette fête eut lieu au milieu d'un éclat extraordinaire. Tous les hauts fonctionnaires de la République étaient présents : le vice-président, les ministres, la suprême Cour de justice, le Conseil d'Etat, le procureur général de la nation, la Cour des comptes, le gouverneur avec ses secrétaires, le maire avec le conseil municipal, l'état-major de l'armée, le corps professoral, enfin les chefs et directeurs de toutes les corporations et de tous les collèges.

Un acte de consécration fut prononcé, du haut de la chaire, par Mgr l'archevêque de Bogota, puis répété par le vice-président de la République et par tout le peuple.





BIRMANIE. — Paysage aux environs de Kyank-Kyi; reproduction d'une photographie de M. Cance (voir le texte).

COMMENT ON FONDE UN POSTE CARIAN EN BIRMANIE

LETTRE DE M. G. CANCE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE EN BIRMANIE MÉRIDIONALE

Suite (1)

Je rentrai à Kyank-Kyi à la fin du mois de janvier et, quelques jours après, le catéchiste vint m'annoncer qu'une chapelle provisoire s'élevait à Ngapiaudaw et que les Karennis m'attendaient à Kunseik le 9 mars.

« Une centaine de personnes, ajoute-t-il, ont tous les jours régulièrement suivi mes instructions. »

Kunseik est exclusivement peuplé de Birmans et de Chinois. Ce centre important est situé sur le penchant de collines qui tombent brusquement sur la rive gauche du Sittang. Du sommet de ces collines, le spectacle est splendide : de l'autre côté du fleuve qui serpente à leur pied, d'immenses rizières couvrent de leurs nappes de verdure une plaine qui va se perdre à l'horizon. A trois milles de là, dans la direction du Nord-Est, Ngapiaudaw est relié à Kunseik par une route praticable toute l'année, même pendant la saison des pluies.

Sous bien des rapports, j'aurais été mieux à Kunseik que dans un village Carian situé à plusieurs milles du Sittang ; mais je n'avais aucun désir de rééditer l'histoire de Kyank-Kyi et je me décidai sans hésiter pour le village Carian.

Pendant les premiers mois de mon séjour en Birmanie, j'avais eu l'occasion de visiter quelques chrétientés d'un accès parfois difficile. Les vieux missionnaires, se fixant pour ouvrir de nouveaux postes dans des endroits où les voies de communications offraient quelques difficultés alors qu'ils auraient pu se trouver mieux placés à quelques milles de là, me faisaient l'effet d'hommes d'un autre âge. Quand j'eus, comme mes aînés, à ouvrir une chrétienté sur un sol où, à mon arrivée, je ne devais trouver que le paganisme, je m'aperçus que les vétérans ne s'étaient pas établis là où ils auraient voulu, mais bien là où ils ont pu.

Si je m'étais fixé à Kunseik au lieu de Ngapiaudaw, il est probable qu'au lieu de compter une centaine de chrétiens, je me bercerais aujourd'hui des rêves de futures prouesses.

C'est même du voisinage de Kunseik que me sont venues les plus sérieuses difficultés et les plus grands obstacles.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 14 novembre.

Les pagodes et monastères de Kunseik ont été construits et sont encore entretenus avec l'argent des Carians. Le voisinage d'un missionnaire était pour les Boudhistes une menace sérieuse ; les aumônes pour l'entretien de leurs *Ponghis* allaient sûrement, sinon cesser, du moins arriver plus rares et moins généreuses. *Inde iræ*.

Le missionnaire s'attend à ces haines ; elles ne le surprennent ni ne l'étonnent ; ce fut le sort de la vérité d'être haïe depuis le jour de son apparition dans le monde ; mais il n'en est pas de même des néophytes, il faut les rassurer.

La rapidité avec laquelle je vais m'installer ne leur laissera pas le temps de revenir sur leurs bonnes intentions ; ma présence au milieu d'eux à l'époque où la haine des Boudhistes se déchaînera, les mettra à l'abri des vexations.

Dès le lendemain de mon arrivée, je visitai ma nouvelle famille. Le village est en fête, la joie générale, la gaîté peinte sur tous les visages. Dans quelques maisons languissent des malades, je vais les voir, leur donner quelques remèdes et j'ai le bonheur de baptiser un enfant qui, la nuit suivante, monte au ciel, pour tenir lieu d'ange gardien à la future chrétienté.

Le dimanche suivant trois familles m'apportent leurs enfants à baptiser.

Je m'absente alors quelques jours pour venir à Rangoon porter à Mgr Cardot connaissance de ces premiers succès. Quelque courte que fut cette absence, elle n'en donna pas moins lieu à un incident regrettable. Le chef de Ngapiaudaw mourut subitement. Les Birmans de Kunseik, me sachant absent, s'y rendirent avec un Ponghi pour faire l'enterrement. Le Birman est toujours courageux quand il ne voit pas le bâton dans la main de son adversaire. Ce Ponghi revenait de Kyank-Kyi. Il reprocha aux Carians de m'avoir appelé, leur raconta que j'étais resté un an à Kyank-Kyi sans réussir à me faire des disciples, et comme péroraison, les menaça de maux prochains.

A mon retour, je remarquai que le courage de mes Carians était quelque peu ébranlé. Ils ignoraient qu'il entre dans les desseins de la Providence de placer une croix à la base de tout ce qui se fait pour sa gloire. Mais, bientôt leurs craintes se dissipèrent. Quinze jours après cette alerte trois nouvelles familles me demandèrent le baptême pour leurs enfants. L'assiduité des adultes aux instructions quotidiennes et aux offices du dimanche me rassura sur la sincérité de leurs bonnes dispositions et j'ai tout lieu de croire qu'en juillet prochain la plupart de mes adultes, pourront être régénérés.

***

A huit milles au nord-est de Ngapiaudaw se trouve la

BIRMANIE. — Restaurant en plein air ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Cance (voir le texte).





BIRMANIE. — UNE AUBERGE ; reproduction d'une photographie envoyée par M. CANCE.

hameau très important de Kyôntchoung. Là, j'ai toute raison d'espérer que la grâce fera bientôt de sérieuses conquêtes. Le chef s'est engagé à construire une chapelle aussitôt après les récoltes.

« — Je suis pauvre, me disait-il dernièrement, et l'ai toujours été parce que j'ai toujours été bon pour les Carians placés sous mon autorité. Je suis pour eux un père et ne me suis pas enrichi à leurs dépens comme tant d'autres l'ont fait ailleurs. »

Un chef remplit généralement ici les fonctions de percepteur des impôts ; c'est lui qui règle aussi les petits litiges qui s'élèvent dans le village et, s'il y a lieu d'en référer aux tribunaux supérieurs, c'est lui qui, après l'instruction de la cause, devra y renvoyer les parties. Il est donc facile à ces juges de paix de se faire une petite fortune, et la pauvreté relative du chef de Kyôntchoung est à mes yeux le meilleur certificat d'honnêteté.

Dans le village de Kyantan, je rencontrai un autre personnage, jouissant également d'un renom de probité. C'était aussi le chef de la localité. A notre première entrevue, il me demanda des nouvelles de ma santé, de ma famille, et cela avec l'intention visiblement sincère de m'être agréable. Ces marques d'affection données à un étranger par un Carian des montagnes m'impressionnèrent profondément. Sur son visage, dans ses paroles, se reflétaient la même expression d'honnêteté qui m'avait frappée chez le chef de Kyôntchoung. Au moment de le quitter, il me pria de revenir :

« — Il est venu ici, me dit-il, beaucoup de prédicateurs, des Baptistes, des Boudhistes. Il est difficile de savoir où est la vérité; mais, revenez, je réfléchirai, car je désire connaître votre religion. »

Apprenant qu'il y avait à Ngapiaudaw un prêtre Carian, (le Père Andréas venait d'arriver), il me pria de lui remettre de sa part quelques petits présents en témoignage d'affection.

***

A Kyadwen, un des villages qui nous donnent aussi les plus sérieuses espérances de succès, notre première visite fut marquée d'un incident curieux. Nous arrivons vers 4 heures du soir et, après nous être installés dans une maison carianne, nous attendons vainement jusqu'à la nuit que nos hôtes veuillent bien nous offrir quelque nourriture ou au moins prennent part à notre conversation. Vers 7 heures, nous nous adressons à un Carian, qui paraît être le chef de la maison et qui jusqu'alors s'était fait remar-

quer par son silence et même son indifférence à notre égard. Nous lui demandons de vouloir bien réunir chez lui les habitants du village pour entendre une instruction :

« — Si vous le désirez, me répondit-il, je le ferai ; mais n'espérez pas trouver ici des disciples, nous ne sommes ni boudhistes, ni adorateurs de quoi que ce soit. Couper des bambous, défricher, planter le riz, voilà notre religion. »

Le ton et la franchise de cette brève profession de foi provoquent un rire général. Une conversation plutôt plaisante que sérieuse s'ensuivit. Quand arrive le moment de prêcher, mon catéchiste se lève gravement et, d'un ton sérieux qui devient bientôt solennel, expose avec clarté et chaleur les premiers éléments de notre sainte religion ; puis, voyant qu'il a gagné l'attention de son petit auditoire, il s'assied pour expliquer les vérités qu'il vient d'énoncer. Bientôt mon hôte a changé de ton ; il ne parle plus de couper des bambous ou de planter du riz, mais gracieusement il nous invite à manger et fait préparer le dîner.

Les apparences nous avaient déroutés au début. En réalité, cet homme était plus simple qu'il ne l'avait paru d'abord. Arrivé au village par une pluie battante, j'étais entré chez lui tout ruisselant de la tête aux pieds et je compris qu'il était plus que surpris de se trouver en face d'un Européen en cet accoutrement.



BIRMANIE. — Char a bœufs ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Cance.

Au cours de ces tournées j'ai fait mille fois la même expérience : sur les âmes simples et honnêtes, la prédication produit ses fruits, tandis que la bonne semence rencontre toujours une terre ingrate dans les natures orgueilleuses.

***

Non loin de Ngapiaudaw se trouve un village carian qui a à sa tête un de ces hommes décorés du nom honorifique de *Kyoungtaga* (celui qui a construit un monastère). Deux Carians m'invitèrent un jour à m'y rendre : ils avaient un malade alité depuis sept mois et ils étaient décidés, ajoutèrent-ils, à embrasser le christianisme si je réussissais à le guérir. J'y allai... Le malade souffrait d'un abcès au côté ; après l'avoir examiné, je promis de le sauver.

Le lendemain, j'allais envoyer mon catéchiste renouveler le pansement quand arriva un homme dépêché par le chef pour me prier de ne pas revenir.

« — Mais ce malade a déjà été négligé, lui dis-je ; il ne tardera pas à mourir s'il n'est pas mieux soigné.

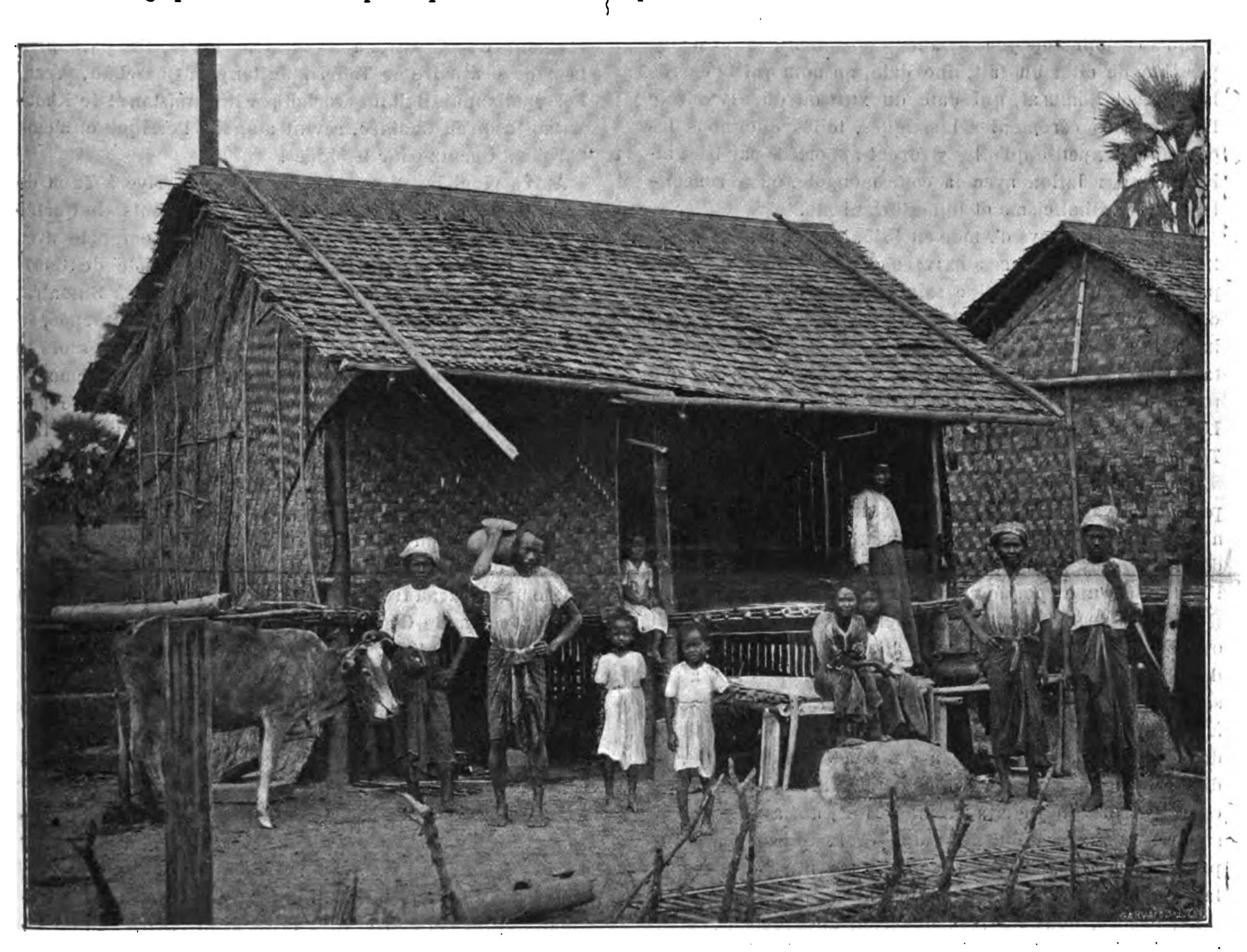
« — Eh bien ! laissez-le mourir, » me dit-il.

***

A quelque temps de là, la nouvelle se répandit que le *Kyoungtaga* avait été victime d'un vol habilement perpétré par des Birmans auxquels il avait donné l'hospitalité. Le catéchiste, pensant que ce malheur avait rendu notre homme plus sage, alla le trouver :

« Depuis des années, lui dit-il, tu mets ta bourse à la disposition des *Ponghis,* les birmans ont toujours été les bienvenus dans ta maison, et, hier pour la troisième fois, tu t'es vu allégé par eux de tout ce que tu possédais. Crois moi : le Birman ne nous flatte que pour nous exploiter ; en réalité, il nous méprisera toujours. »

Parole et peine perdues. Le *Kyoungtaga* l'écouta ; mais il resta muet. Il faisait plus facilement le sacrifice de sa fortune que de son nom de *Kyoungtaga*. Chez combien de ces hommes, hélas ! la vanité et l'orgueil sont l'unique jouissance ! La gloriole dont les entoure leurs concitoyens, les enivre. Je suis sûr qu'un grand nombre de pagodes et de monastères boudhistes seraient en ruines ou n'existeraient pas si leurs donateurs ou bienfaiteurs devaient ensevelir leurs noms sous le voile de l'anonyme. L'humilité prônée par l'Evangile est un sentiment inconnu en pays païen.



BIRMANIE. — MAISON BIRMANE A KUNSEIT ; reproduction d'une photographie de M. CANCE,

***

Le village Karenni de Yedwenkong, à deux milles d'ici, sur la route de Ngapiaudaw à Kunseik, est administré par un de ces hommes auxquels le Dieu qui résiste aux superbes refusera sa grâce. Cet homme se déclare ouvertement contre nous et, en raison de son opposition, plusieurs Carians veulent émigrer ici l'an prochain pour se soustraire à son ascendant et embrasser notre religion.

(*A suivre*).

Notes sur l'évangélisation du Thibet

AVANT LE XIX SIÈCLE

Par M. Adrien LAUNAY, de la Société des Missions Etrangères

M. Launay, le savant historiographe du séminaire des Missions Etrangères de Paris, dont plusieurs travaux ont été couronnés par l'Académie française, doit publier dans les premiers jours de 1903 un nouvel ouvrage sur le Thibet. Il a bien voulu nous donner la primeur de son travail et nous en envoyer quelques pages intéressantes.

I— Le B. Odoric de Frioul, 1328-1329.

Les premiers missionnaires qui pénétrèrent au Thibet, furent assez surpris de trouver au centre de l'Asie, avec

des monastères nombreux, certaines analogies extérieures entre les cérémonies religieuses du bouddhisme et celles du catholicisme ; ils essayèrent d'expliquer leur existence en considérant le lamanisme comme une sorte de christianisme dégénéré, et les traits qui les avaient frappés comme autant de vestiges du séjour que les sectes syriennes auraient fait autrefois dans ces contrées.

Cette opinion parut à quelques-uns d'autant plus plausible que, la présence de Nestoriens dans l'Inde et en Chine étant absolument certaine, leur passage ou leur séjour au Thibet n'avait rien d'improbable. Cependant elle n'a été jusqu'à ce jour appuyée sur aucun document, et il est impossible de citer un fait, une date, un nom qui la corrobore. Abel Rémusat, qui date du XIII[e] ou du XIV[e] siècle l'origine des cérémonies lamaïques, telles que nous les connaissons, pense qu'elles y furent apportées par les Thibètains en relation avec la cour mongole, où se rencontraient le catholicisme et le nestorianisme.

Traversant le pays d'Amdo en 1845, M. Huc a recueilli la tradition de la présence au XIV[e] siècle d'un lama d'Occident prédicateur d'une doctrine sainte. Ce lama d'Occident ou ce missionnaire aurait été le précepteur du fameux Tsongkaba, le fondateur de la secte des lamas jaunes et l'importateur à Lhassa de rites et de costumes religieux ayant des ressemblances avec les nôtres. Quel était ce missionnaire? L'historien du *Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet* ne le dit pas.

Le prêtre de la Société des Missions Etrangères qui, le premier, évangélisa le Thibet au XIX[e] siècle, M. Renou, n'est pas éloigné de penser que la vénération très ancienne des Thibétains pour la croix, prouve la prédication de l'Evangile à une époque reculée, mais qu'il ne précise pas.

« A quelque secte qu'ils appartiennent, écrit-il, les lamas ont toujours au moins une croix attachée à leurs chapelets de 108 grains. Quelquefois on en voit huit ou dix étalées sur leur poitrine en forme d'ornements. Ils aiment surtout à se faire des habits d'une sorte d'étoffe qui est émaillée de croix. Tous attribuent à la croix la vertu de chasser le diable et de préserver de tous dangers. Aussi, quand un enfant va au loin pour la première fois, un lama lui peint sur le front, avec de l'encre, une croix qui le protégera pendant la route. Tout ceci pourrait me faire croire que la religion catholique a été connue autrefois au Thibet. »

Là, encore, nous ne trouvons rien de précis et, pour avoir des documents certains sur les plus lointaines tentatives d'évangélisation au Thibet, il nous faut arriver au Bienheureux Odoric, de l'Ordre de Saint François d'Assise.

***

Ce religieux naquit en 1285 selon les uns, en 1286 selon les autres, à Pordenone dans le Frioul, d'où lui est venu le double nom sous lequel il est connu : Odoric de Pordenone et Odoric de Frioul. Il fit sa profession religieuse vers l'année 1300, dans le couvent de la ville d'Udine.

Soit sur sa demande, soit par le choix de ses supérieurs, Odoric fut l'un des Franciscains désignés pour se rendre en Asie et augmenter, s'il était possible, les succès obtenus par Monte-Corvino et ses collaborateurs. Pendant ses voyages, tout au moins pendant quelques-uns, il eut pour compagnon un Frère de nationalité irlandaise, nommé Jacques, qui lui survécut.

A cette époque deux routes s'offraient pour se rendre dans l'Asie Orientale : l'une, plus courte et moins sûre, par terre ; l'autre, par terre et par mer, à travers la Perse et l'Océan Indien, plus longue, mais présentant plus de ressources et permettant de rencontrer des chrétientés sur le parcours. Odoric choisit la seconde. Il quitta Padoue en avril 1318 et s'embarqua à Constantinople, à Péra, disent quelques textes ; il traversa la mer Noire et arriva à Trébizonde, d'où il suivit la route d'Arménie par Erzeroum et le mont Ararat jusqu'à Tauris. En Perse, ils parcourut la voie ordinaire de Tauris, Sultanyeh, Quaschân, Yezd, Persépolis ; puis il fit un crochet par le Farsistan et le Khouzistan jusqu'en Chaldée, revint au golfe Persique et s'embarqua à Ormuz pour les Indes.

Après vingt-huit jours de traversée, il arrive à Tana de Salsette en 1321 ; il y recueille les ossements de quatre Franciscains récemment martyrisés et les emporte avec lui ; de la côte de Malabar, il passe à la côte de Coromandel, s'arrête à Méliapour, aborde à Ceylan, à Sumatra, à Java, touche à Bandjermasin dans le sud de Bornéo, se rend dans la partie de Cochinchine qu'on appelait alors le Ciampa, et enfin parvient à Canton en Chine. Il n'y demeure pas longtemps ; il visite successivement les ports de Fokien, entr'autres Zaitoun, où il laisse les reliques qu'il a recueillies dans l'Inde, pénètre dans la capitale du Tchekiang, à Hang-tcheou, passe à Nan-king, à Yang-tcheou, et, par la voie du canal impérial, se rend à Khanbalic, la capitale du grand Khan, aujourd'hui Pékin, dont Monte-Corvino était alors archevêque.

Odoric séjourna trois ans dans cette ville, puis il revint en Europe par le Chan-si, le Su-tchuen et le Thibet, où il passa en 1328 ou 1329 ; il était de retour en Europe en 1330.

De son séjour au Thibet, qu'il appelle Riboth, nous savons fort peu de chose ; de son apostolat et des succès qu'il obtint ou non, absolument rien.

Rentré en Italie, et obéissant aux instructions de son supérieur, le frère Guidotto, ministre de la province de Saint-Antoine, dans la Marche Trévisane, Odoric dicta, au mois de mai 1330, dans le couvent de son Ordre à Padoue, le récit de ses voyages au frère Guillaume de Sologna.

Quelques mois plus tard, il partit pour se rendre à Avignon, auprès du Souverain Pontife Jean XXII, afin de lui demander son aide et l'envoi de cinquante missionnaires dans l'Extrême-Orient ; mais, arrivé à Pise, il tomba malade ; étendu sur sa couche, il vit apparaître saint François d'Assise, qui lui ordonna de retourner sur ses pas, lui annonçant qu'il mourrait quelques jours plus tard.

Odoric obéit aussitôt ; il regagna son couvent d'Udine, où il mourut, en effet, le 14 janvier 1331, âgé d'environ 45 ans.

On lui fit des funérailles solennelles, on lui éleva un monument ; de nombreux miracles ne tardèrent pas à faire de la sépulture du religieux un lieu de pélerinage. Après plusieurs translations dans différentes églises, son corps repose aujourd'hui dans la *Chiesa del Carmine e San Pietro*, (église des Carmélites), 49, via Aquilea, à Udine. Enfin le Souverain Pontife Benoît XIV ajouta à son nom un titre glorieux : le 2 juillet 1755, il rendit un décret de Béatification en son honneur.

II. — Le P. d'Andrada et ses compagnons.

Le P. Grueber. (1624-1661)

Près de trois cents ans s'écoulèrent sans qu'aucun prédicateur de l'Evangile reprit la route du Thibet. Enfin, au XVII° siècle, des caravanes de l'Inde, trompées sans doute, comme quelques historiens, par les analogies qui se remarquent entre les cérémonies catholiques et lamaïques, racontèrent qu'il y avait des chrétiens au Thibet. Leurs récits excitèrent le zèle des missionnaires, qui tournèrent leurs regards et bientôt leurs pas vers ces pays lointains.

L'un d'eux, le P. d'Andrada, jésuite portugais, habitant l'Inde depuis plusieurs années, forma le projet d'aller à Lhassa et de s'y établir. Le 30 mars 1624, il partit d'Agra avec le P. Marquez pour accompagner le Grand-Mogol qui se rendait dans le nord. Arrivés à Delhi, le P. d'Andrada suivi « d'un Frère et de deux valets », se joignit à une caravane de dévots boudhistes et se dirigea vers la ville de Srinagar. Après plusieurs semaines de route au milieu de montagnes escarpées, de riantes vallées que fertilisent des rivières et des fleuves, qu'il faut traverser sur d'extraordinaires ponts de corde, lui et ses deux compagnons entrent sans difficulté dans la capitale du Kachemir, dont ils craignent bientôt de ne pouvoir sortir. Les autorités de la ville, en effet, se préoccupent de la présence de ces étrangers; elles leur font subir un interrogatoire sévère pour connaître leur nom, leur condition et le but de leur voyage.

« Nous ne pouvions, dit le missionnaire, nous faire passer pour des marchands, puisque nous n'avions pas de marchandises. Je me contentai donc de répondre que j'étais Portugais, que j'allais chercher un de mes frères, que l'on croyait perdu, mais que j'avais appris qu'il pouvait être au Thibet depuis plusieurs années. En visitant nos hardes, ils trouvèrent nos soutanes noires, ce qui les surprit beaucoup et ils nous demandèrent ce que nous voulions en faire. Je leur dis que, dans le cas où j'aurais le malheur d'apprendre la mort de mon frère, je m'habillerais en deuil à la mode de mon pays. Ils ajoutèrent foi à nos discours et nous laissèrent aller au bout de cinq jours. »

Les voyageurs continuent leur route au milieu des montagnes couvertes de neige.

« Nous traversâmes le Gange plusieurs fois, non pas sur des ponts de corde comme auparavant, mais sur la neige qui le couvrait. Ce fleuve roule dessous cette neige avec un grand fracas; il est surprenant qu'il ne l'entraine pas, étant aussi rapide. »

Plus de deux mois après son départ de Srinagar, après avoir visité une pagode célèbre qu'il nomme Badid, le Père d'Andrada et la caravane à laquelle il s'est joint s'arrêtent sur les frontières extrêmes de l'Inde, au village de Mana, « à l'entrée d'un vaste désert qu'il faut traverser pour aller au Thibet ».

« On ne peut s'y engager que durant deux mois de l'année écrit le missionnaire ; le reste du temps, les chemins sont entièrement obstrués et impénétrables. Ce désert est coupé d'énormes montagnes qu'on ne peut franchir en moins de vingt jours. On n'y trouve ni habitations, ni arbres, ni herbes, rien en un mot que des rochers presque toujours couverts de neige. Pendant les deux mois où les chemins sont praticables, on n'est pas pour cela délivré de la neige; mais elle est dure et solide comme du marbre. Les chevaux mêmes ne laissent pas dessus les traces de leurs pas. Des estafettes furent envoyées pour s'assurer si la route était libre.

« Tandis que nous attendions la réponse, disposés à partir avec la première caravane, continue le Père d'Andrada, le roi de Srinagar envoya des ordres pour qu'on se saisit de nos personnes et qu'on nous amenât vers lui pieds et mains liés, Alors je résolus de partir secrètement et de traverser ce désert, quoique ce ne fût pas encore le moment. Après avoir pris tous les renseignements nécessaires, je laissai mon compagnon dans le village, avec la certitude qu'on ne lui ferait aucun mal, et me mis en chemin avant le jour, avec deux serviteurs chrétiens et un homme du pays pour nous servir de guide. Nous avions chacun un manteau pour nous couvrir, et une besace où étaient quelques comestibles. Nous marchâmes deux jours et hâtâmes le pas le plus qu'il nous fut possible, les neiges commençant déjà à nous donner bien de la peine. Le matin de la troisième journée, nous vimes arriver trois hommes envoyés par le



FEMMES THIBÉTAINES; illustration des *Missions catholiques françaises*, par le R. P. PIOLET.



gouverneur du lieu d'où nous étions partis. Ils nous dirent que nous n'avions qu'à retourner sur nos pas, si nous ne voulions pas nous exposer aux plus grands châtiments ; et, se retournant vers notre conducteur, ils lui annoncèrent que sa femme et ses enfants étaient en prison, qu'ils y mourraient, que sa fortune était déjà confisquée ; ensuite ils m'adressèrent des menaces terribles et ajoutèrent que je mourrais immanquablement de fatigue au milieu des déserts.

« On se doute bien que notre guide ne nous fut pas longtemps fidèle, il rebroussa chemin. Quant à moi, qui savais celui que je devais suivre, je passai outre avec mes deux valets, et les émissaires n'eurent pas le courage de nous en empêcher. Alors, nous nous engageâmes dans le désert, avec d'autant plus de difficulté, que de temps en temps nous enfoncions dans la neige, tantôt jusqu'à la poitrine, et tantôt jusqu'aux épaules.

« Pour l'ordinaire, nous en avions jusqu'aux genoux ; souvent nous fûmes obligés de nous traîner de notre long sur la neige, comme si nous nagions ; de cette manière, nous enfoncions infiniment moins. Tels étaient les travaux du jour ; la nuit n'était pas propre à nous reposer. Obligés d'étendre un de nos manteaux sur la neige, nous nous couchions dessus, et nous nous couvrions des deux autres le mieux que nous pouvions.

« La première journée il neigea si fortement depuis 4 heures de l'après-midi jusqu'à la pointe du jour, que nous ne pouvions pas nous voir, quoique nous fussions tous trois côte à côte. Pour ne pas rester ensevelis sous la neige, nous étions obligés de nous lever et de secouer nos manteaux. Nous avions perdu le sentiment dans différentes parties du corps, principalement aux pieds, aux mains, au visage. Une fois en voulant prendre quelque chose, il me tomba un morceau du doigt ; je ne le sentis pas et ne m'en aperçus qu'en voyant le sang couler le long de ma main. Nos pieds s'enflèrent et devinrent si engourdis, que nous n'aurions pas senti un fer chaud. En outre, nous n'avions plus d'appétit et nous manquions d'eau. Il y avait bien quelques fontaines, et la rivière Ganga n'était pas loin ; mais tout était couvert et, pour étancher notre soif, nous fûmes obligés de manger de la neige. Quand le soleil paraissait, nous la faisions fondre dans un plat d'airain. Nous cheminâmes de cette façon jusqu'à ce que nous arrivâmes au sommet de toutes ces montagnes où se voit le lac d'où sortent la rivière de Ganga et une autre qui arrose les terres du Thibet. Nous avions alors presque perdu la vue ; mais j'avais moins souffert que mes deux valets, grâce aux soins que j'avais pris. Cependant je restai plus de vingt-cinq jours sans pouvoir lire une lettre de mon bréviaire. »

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Laval, reconnaissance à Saint-François-Xavier .... 10 »
M. l'abbé Samain, du diocèse de Cambrai, demande de prières 23 50
M. La Boissière, du diocèse de Viviers .... 15 »
M. le chanoine Sénequier, diocèse de Fréjus 7 65
Anonyme de Lyon, demande de prières pour les âmes du Purgatoire .... 50 »
Anonyme de Lyon 39 50
M. l'abbé Gérard, du diocèse de Séez 10 10
M. l'abbé Lacapère, du diocèse d'Agen 2 15
Mlle Célinie Vasselle, du diocèse de Reims .... 9 »
Une anonyme de Nantes .... 25 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Pascal).

L. R., Le Mans, demande de prières .... 5 »
Un prêtre et sa sœur, diocèse de Saint-Brieuc .... 200 »
Divers anonymes de Lyon en l'honneur de saint Antoine de Padoue .... 42 »
M. Gardon, du diocèse de Lyon 2 85
M. l'abbé Choux, du diocèse de Nancy .... 5 »
Un prêtre du diocèse de Vannes, demande de prières .... 13 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales .... 20 »

Pour une mission se recommandant à Notre-Dame de la Salette (Madagascar central).

Mme veuve Bliard, du diocèse de Coutances .... 10 »

Pour une mission sous le vocable de saint-Joseph et pour le baptême d'un enfant sous ce nom (Tocpo).

M. l'abbé Journoud, du diocèse de Clermont .... 5 »

A sœur Sion, Jérusalem, pour ses lépreux.

M. G., diocèse de Clermont .... 40 »

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie Mineure).

M. l'abbé Choux, du diocèse de Nancy .... 5 »

Au R. P. Clément, maison Sainte-Barbe, Ismidt (Nicomédie).

Anonyme du diocèse de Grenoble .... 100 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour les petits cireurs de souliers.

Mme Wéry, du diocèse de Reims .... 4 »

A Mgr Marcou, Tonkin maritime, pour ses lépreux.

Un prêtre du Puy .... 10 »
Anonyme de Clermont-l'Hérault, demande de prières pour ses défunts .... 20 »

A M. Schlotterbeck, Tonkin maritime.

Anonyme de Paris .... 1 »

A. M. Girod, Haut-Tonkin, pour le rachat d'un enfant païen.

Anonyme du diocèse de Strasbourg .... 24 »

Pour les missions du Tché-ly sud-est.

Mlle Pellerin de la Vergne, Nantes .... 25 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central.

Au nom de M. l'abbé Denjoy, Auch .... 500 »

A Mgr Corbet, Madagascar-nord, pour le rachat d'un enfant païen.

Anonyme du diocèse de Strasbourg .... 24 »

Derniers dons et dernières volontés d'une jeune enfant de Marie, mourante, diocèse de Séez.

Pour M. Chavanol, pour le mariage de ses néophytes .... 5 »
— Mgr Clément Malouf, évêque de Panéas .... 5 »
— Mgr Marcou, pour ses deux léproseries .... 10 »
— sœur Faure, Tché-kiang, pour les filles de la Sainte-Enfance .... 5 »
— le R. P. Lejeune, pour la fondation de ses villes libres .... 10 »
— Mgr Dartois, pour son église de Ouidah (Dahomey) .... 5 »
— le R. P. Thomas, Madagascar central .... 5 »
— Mgr Grouard, Athabaska .... 5 »

EDITION ITALIENNE :

3e trimestre de 1902.

Pour l'Œuvre 130 35
— les missions nécessiteuses (Hong-Kong) 100 25
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki, pour ses lépreux 355 20
— Mgr Mérel, Kouang-tong 153 25
— la mission d'Alitiena (Abyssinie) 49 75
— les missions des îles Fidji 49 75
— les missions dss Nouvelles Hébrides 49 75
— les missions des îles Gilbert 49 75
— les missions du Maduré 19 90
— un séminaire et catéchiste indigène (Mgr Mérel) 3 95
— les missions italiennes (Hong-Kong) 9 95
— les missions Coptes (Mgr Macaire) 99 50
Total 1.071 35

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



BIRMANIE. — DÉBARCADÈRE SUR L'IRRAWADDY; reproduction d'une photographie de M. CANCE (voir p. 579).

CORRESPONDANCE

COTE D'IVOIRE (Afrique occidentale)

La fièvre jaune à Grand Bassam.
Mort du Père Grosjacques.

Le fléau qui fit tant de victimes à Grand-Bassam il y a trois ans, vient d'exercer de nouveaux ravages sur ce point de la côte d'Afrique et a enlevé un missionnaire plein de zèle et de mérites. Le R. P. Grosjacques, resté courageusement à son poste de dévouement, comme on le verra par la lettre suivante, a payé de sa vie son héroïque fidélité aux devoirs de sa charge. Peu de jours avant sa mort, il nous avait envoyé une longue relation sur les débuts de l'épidémie.

LETTRE DU R. P. RAUSCHER A MGR PELLET

Grand-Bassam, le 2 septembre 1902.

Permettez-moi de vous transmettre à la hâte quelques nouvelles, concernant la terrible épidémie, dont vous avez appris la réapparition à Grand-Bassam.

Inutile de rappeler à votre souvenir les noms des regrettés missionnaires, morts lors de l'épidémie de 1899, et les épreuves qui ont arrêté la marche d'une mission prospère et féconde.

Relevée de ses ruines avec bien des difficultés, la station de Grand-Bassam a continué à agrandir son domaine spirituel, en augmentant d'année en année le nombre des conversions parmi les infidèles. Mais, les œuvres apostoliques se font lentement, et, si leur marche devient trop rapide, Dieu lui-même se charge parfois d'en ralentir le mouvement pour des raisons mystérieuses.

***

Le 24 juillet au matin, le P. Réguillon et moi, nous étions occupés à refaire l'escalier en bois de notre pauvre église, quand un domestique de l'infirmerie vint nous prévenir qu'à l'hôpital un Blanc était bien malade. Immédiatement je cesse le travail de charpentier, je cours à la sacristie pour pren-

que les saintes huiles et me transporte à la hâte auprès du mourant. Hélas ! le pauvre homme venait de rendre son dernier soupir C'était le premier cas de fièvre jaune.

Le docteur Rousselot, chef du service de santé à Grand-Bassam, après avoir constaté le décès, en informa aussitôt M. le gouverneur Roberdeau, alors de passage dans l'ancien chef-lieu de la colonie. L'ordre fut donné de procéder le plus vite possible à l'inhumation du défunt.

A partir de ce jour, tous les Européens sentaient leur moral s'affaiblir et une inquiétude générale se dessinait sur la physionomie de chacun d'eux.

***

Le deuxième cas de fièvre jaune ne se fit pas attendre. Le 25 juillet au soir, j'allai, comme d'habitude, faire une tournée en ville. En rentrant à la mission, un Sénégalais catholique, employé de l'administration, m'aborde timidement, me souhaite le bonsoir et m'annonce la mort d'un autre Européen.

Le 28 au matin, tout était calme et triste dans la ville de Bassam. Les maisons de commerce restaient fermées, tandis que l'école des Pères et celle des Sœurs fonctionnaient encore comme à l'ordinaire.

Etant libre dans la matinée jusqu'à neuf heures, j'allai trouver le directeur de la santé pour savoir ce que nous allions devenir.

« — Quittez Bassam le plus tôt possible, me dit le docteur, et surtout ne manquez pas de faire partir les Religieuses ; il y en a de bien jeunes parmi elles. Je m'attends à une forte épidémie ; deux Européens sont déjà morts et quatre autres sont atteints. Vous voyez, il est grand temps, partez vite. »

Il était 10 heures du matin. J'expédie aussitôt un enfant de la Mission à Moousso pour annoncer à mes confrères que la fièvre jaune est officiellement déclarée et qu'il nous faudra évacuer Grand-Bassam aujourd'hui même. Comme nous n'avions ici aucun moyen de transport, il fallut demander au R. P. Perraud une pirogue et une équipe de pagayeurs. Ceux-ci ne tardèrent pas à venir et à embarquer nos colis, ainsi que les provisions suffisantes pour aller passer la quarantaine dans la brousse à Bonoua, où la Mission possède une maison d'habitation à peu près passable. Il se trouvait par hasard à Bassam une chaloupe à vapeur en partance pour la même direction. Un homme qui aime toujours à rendre service aux missionnaires prit les religieuses à bord de ce petit vapeur, et les voilà tous en route. Les Pères de la station, sauf le P. Grosjacques, qui par dévouement s'offrit à rester, s'embarquèrent à bord de la pirogue venue de Moousso.

Arrivés à Bonoua le 29 juillet vers midi, nous nous sommes installés de notre mieux dans cette station abandonnée depuis 3 ans. Le dessous de la maison a été vite transformé en chapelle. L'autel d'autrefois s'y trouvait encore et nous pûmes offrir le Saint-Sacrifice et conserver le Saint-Sacrement.

***

Nous étions là bien tranquilles dans la splendide région de Bonoua et isolés loin du foyer de l'épidémie. (Bonoua est à 20 kilomètres de Grand-Bassam). Mais cette tranquillité, cette quiétude, apparente plutôt que réelle, ne devait pas durer longtemps.

Le 4 août une lettre du P. Perraud resté à Moousso m'annonce la maladie du Père Grosjacques. Une fièvre bilieuse s'était déclarée cinq jours après notre départ de Bassam, et le Père avait demandé à être transporté à l'hôpital. Là il recevait tous les soins désirables.

Je quittai Bonoua le 7 août et descendis directement à Moousso. Le lendemain de mon arrivée j'écrivis au docteur pour lui demander l'autorisation de rentrer à Bassam ; car en temps d'épidémie on n'est pas libre d'aller où l'on veut. Par ordre du Gouverneur, toute la ville avait été mise en quarantaine, Grand-Bassam était gardée comme un fort en temps de guerre. De nombreux miliciens et tirailleurs sénégalais étaient postés, bayonnette au canon, aux quatre coins de la ville. Impossible d'y pénétrer, impossible d'en sortir.

***

Le 9 août, je reçois cette note du médecin-chef :

« Serais désireux vous voir rester à Moousso encore deux ou trois jours, jusqu'au moment où je délivrerai des patentes nettes. Le 12, le P. Grosjacques a été atteint de la fièvre paludéenne ; ne vous inquiétez pas de lui. »

Le 11 août au soir, m'arrivait au lieu d'une patente nette, cette autre note :

« J'ai le regret d'informer le P. Rauscher que le P. Grosjacques me paraît maintenant atteint de fièvre jaune et que par conséquent je ne puis l'autoriser à revenir à Bassam pour le moment. Si l'état du Père s'aggrave, je ne manquerai pas de vous prévenir. »

Le lendemain matin, 12 août, l'interprète du Gouvernement arrive à Moousso et me remet un pli de la part du directeur de la Santé. Une frayeur inexplicable s'empare de moi, j'ouvre le pli en tremblant de tous mes membres et lis cette triste nouvelle :

« J'ai le profond regret d'informer le P. Rauscher que le P. Grosjacques est décédé à l'hopital ce matin à 4 heures. Hier la journée a été relativemen bonne. Vers 9 heures du soir il fut pris subitement de vomissements noirs; puis il tomba dans le coma où il resta plongé jusqu'au moment de sa mort. »

La mort d'un confrère est toujours douloureuse pour ceux qui restent. Mais à côté de l'épreuve il y a une bien grande consolation: Comme tant d'autres missionnaires, le regretté P. Grosjacques est mort victime de son devoir et de son dévouement. Il sera pour nous, nous en sommes persuadés, un puissant protecteur au ciel.

Pour remplacer le P. Grosjacques, je demandai au Gouverneur l'autorisation de rentrer et, le 20 août au matin, je quittai Moousso pour rejoindre mon ancien poste encore contaminé. La tristesse et la mort planaient sur la ville. Tout était lugubre, morne et silencieux. Le soleil ne se faisait plus voir ; un brouillard dense et continuel rendait le ciel sombre et nuageux. La quatorzième victime du terrible fléau venait de succomber. C'était la dernière perte, mais aussi la plus sensible pour toute la colonie. Cette victime était Charles Carrère, commissaire principal de police. Le Gouvernement a perdu en lui un de ses plus anciens et de ses plus zélés fonctionnaires. Tous ceux qui l'ont connu, particulièrement les Pères, garderont de lui le durable souvenir d'un homme de devoir et tout dévoué à la colonie.

* * *

Actuellement l'état sanitaire de Bassam est bon. Les Européens, disséminés dans la brousse, rentrent les uns après les autres. Les Pères et les Sœurs quitteront Bonoua en bonne santé la semaine prochaine. Ennuyés d'un si long isolement, ils sont heureux de rallier leur poste à Bassam, où tous nous espérons travailler encore longtemps à la conversion des infidèles.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Le 16 novembre a eu lieu, dans l'église de la maison généralice des Carmes déchaussés (Corso d'Italia, 39) le sacre de Mgr Jean Drure, en religion T. R. P. Jean de la Sainte-Famille, missionnaire à Bagdad, récemment nommé archevêque de Babylone, siège devenu vacant par la démission de Mgr Altmayer. S. Em. le cardinal Gotti, préfet de la Propagande, prélat consécrateur, était assisté de Mgr Steyaert, archevêque de Damas, et de Mgr Zannechia, évêque-prince de Téramo, tous, comme le nouvel élu, fils de sainte Thérèse et se trouvant en cette heureuse circonstance présents à Rome.

Angleterre. — Un fait sans précédent vient de se produire en Angleterre. Le roi Edouard VII a envoyé à un religieux, le P. Hecht, Oblat de Marie, la décoration de Saint-Michel et Saint Georges.

L'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges ne compte que deux cent cinquante membres. Il est réservé aux princes du sang royal ou aux grands dignitaires de la cour d'Angleterre.

En y faisant entrer le P. Hecht, le roi Edouard a voulu donner un témoignage de la reconnaissance de l'Angleterre pour le dévouement avec lequel les Oblats de Marie-Immaculée ont soigné les blessés pendant la guerre du Transwaal.

COMMENT ON FONDE UN POSTE CARIAN EN BIRMANIE

LETTRE DE M. G. CANCE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE EN BIRMANIE MÉRIDIONALE

Suite et fin (1)

Epreuves. — Conversions. — Espérances.

Pendant que nous nous occupions de l'instruction des Karennis, quelques épreuves venaient jeter un peu de variété sur la monotonie de nos beaux jours. Au mois de mai, une épidémie de petite vérole se déclare. Grâce aux précautions que nous faisons prendre, trois membres seulement d'une même famille en sont atteints; mais aucune mort à déplorer.

« — Partout où j'ai vu se dessiner un bon mouvement de conversions, me dit à cette occasion mon catéchiste, des malheurs ou des épidémies sont toujours venus se mettre de la partie. »

Quoi d'étonnant! Le démon peut-il assister indifférent à l'attaque de son royaume? Le paganisme rejeta sur les chrétiens des premiers siècles la cause de toutes les calamités publiques. La tactique du démon n'a pas varié : qu'une épidémie se déclare, qu'un grand malheur arrive dans un village à la veille de se convertir ou récemment converti, les païens croient triompher en répétant : « C'est la vengeance des divinités abandonnées, ce sont les représailles des esprits auxquels on ne sacrifie plus, etc... »

* * *

Dès qu'un cas de petite vérole se déclare, les habitants se hâtent de construire une hutte dans un endroit retiré, souvent à un demi-mille des maisons, et le malade y est transporté sans retard par sa famille qui emporte en même temps la quantité de riz dont elle aura besoin jusqu'à la complète guérison. L'entrée du village sera interdite à tous les membres de la famille qui se trouvaient sous le même toit le jour où la maladie s'est déclarée. D'autre part, les habitants de la localité devront immédiatement prendre leurs précautions pour se suffire à eux-mêmes jusqu'à ce que tout danger ait disparu. Ils seront à leur tour consignés dans le village, d'où ils ne pourront sortir. Sur toutes les routes ou sentiers qui y aboutissent, le passage sera obstrué par des barrières de bambous ou de broussailles pour avertir le voyageur que le village est contaminé.

En ce moment, Kyadwen est dans ce cas. Si je veux visiter les malades, je dois me cacher; autrement mes chers Carians pourraient mettre en quarantaine ma maison d'abord et ensuite mon école où les enfants ne se rendraient plus.

Dans ces conditions, une épidémie de petite vérole ou d'autre maladie contagieuse n'offre rien d'attrayant. Que serait-ce donc si j'étais moi-même la victime d'un de ces fléaux? Que feraient mes dévoués Carians pour se mettre à l'abri du danger et en même temps me rester fidèles?....

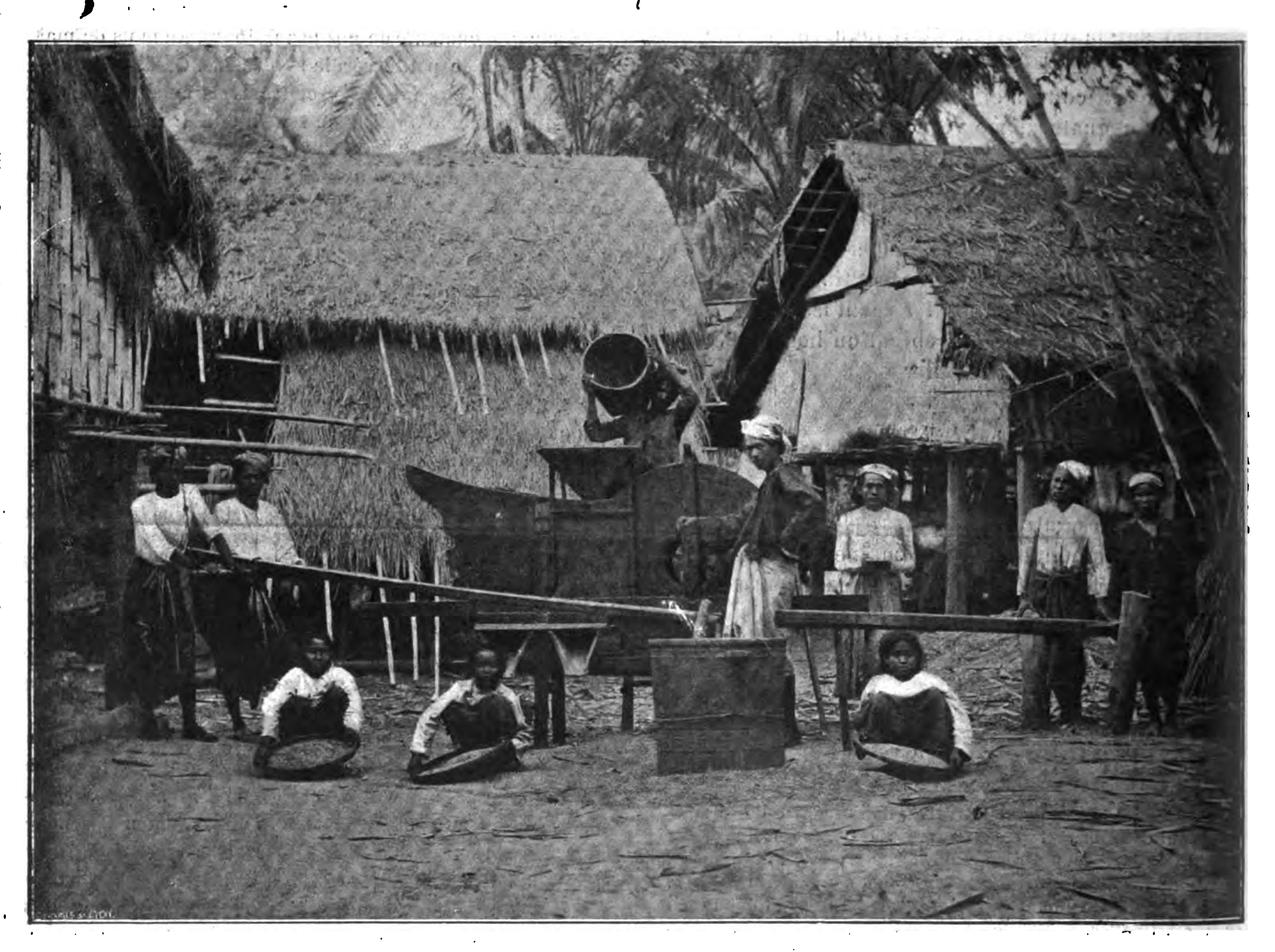
(1) Voir les *Missions catholiques* des 14 et 21 novembre.

Quelques jours après cette aventure, j'étais le témoin d'un fait que je ne puis passer sous silence. Une de mes catéchumènes, ayant négligé une plaie envenimée, était atteinte du tétanos. Le mal avait, en peu de jours, fait des progrès rapides. Un soir, les Carians s'étaient rendus chez la malade, comme ils ont coutume de le faire quand ils prévoient que le dénoûement fatal est proche: moi-même j'étais là. Tandis que mon catéchiste s'entretenait avec la mourante pour la disposer au baptême, je l'interrompis pour lui dire (en anglais, afin de n'être compris que de lui) de ne pas laisser d'illusion à la malade sur la gravité de sa situation, car il est inouï que le tétanos ne soit pas mortel. Il me répondit :

« — Père, ce que nous ne pouvons faire, Dieu le fera. »

Devant cet acte de foi, je restai muet. Or, le lendemain, la malade était hors de danger..... et j'ai la conviction qu'elle doit sa guérison à la foi de mon catéchiste.

Le mari de cette femme était boudhiste. Quelques jours auparavant, il m'avait demandé le baptême pour son enfant, mais aussi fait entendre qu'il était trop avancé en âge pour brûler ce qu'il avait si longtemps adoré. Le soir du jour où, rangés autour de la pauvre malade, nous



BIRMANIE. — VANNAGE DE RIZ; reproduction d'une photographie de M. CANCE (voir le texte).

la préparions à la réception du sacrement, il nous dit :

« — J'ai beaucoup réfléchi..... Il y a chez vous de la charité; vous vous intéressez aux souffrances du prochain, vous cherchez à les soulager sans l'espérance d'aucune rétribution. Je veux, moi aussi, le baptême. »

Aujourd'hui, toute la famille fait partie de mon premier noyau de chrétiens.

***

Le 21 juillet, j'avais l'honneur de recevoir la visite de Mgr Cardot et du Père Freynet, le directeur de l'asile des lépreux de Rangoon. Faire dans les montagnes la visite d'un poste, en pleine saison des pluies, offre peu d'agrément, surtout, quand, pour arriver à destination, il faudra user de tous les moyens de locomotion : chemin de fer, char à bœufs, barque, bateau à vapeur et enfin, pour couronner l'agréable voyage, se délasser en faisant trois milles à pied à une époque de l'année où il est d'usage d'essuyer une bonne averse quand on sort de chez soi.

Je tenais cependant à la visite du prélat. De jeunes chrétiens ont besoin d'encouragements : ceux qui les premiers ont le courage de rompre avec le paganisme se sentent faibles en raison de leur petit nombre. La présence de l'évêque les mit au comble de la joie, surtout lorsque Mgr Cardot leur apprit que Ngapiaudaw serait la résidence permanente d'un missionnaire, car les Birmans de Kunseik avaient dit à mes Carians que ma présence ne serait

ici que temporaire, comme elle l'avait été à Kyank-kyi.

Ce jour là, mes Karennis des deux villages de Ngapiaudaw et de Pieukadokong recevaient enfin le baptême et je méditais sur les voies admirables de la grâce dans le choix et la conversion des âmes. Une âme, dans ses étapes de l'erreur à la vérité, avant de voir se dissiper les ténèbres qui l'environnent, reste plus ou moins de temps tourmentée, assiégée de doutes, en proie à diverses appréhensions. C'est là le sort du grand nombre. Quelques-unes seulement, plus privilégiées, à la première rencontre du missionnaire, ont eu comme une intuition qu'il annonçait la vérité et n'ont éprouvé dans la suite aucune ombre de doute ou d'incertitude.

Quand j'arrivai à Ngapiaudaw, parmi les émigrés de la Birmanie orientale, se trouvait une femme qui insista si vivement auprès des Carians pour qu'ils consentissent à me recevoir chez eux, que c'est peut-être à elle que je dus de m'établir si facilement à Ngapiaudaw et de gagner si vite le cœur des Carians. Les premiers jours qui suivirent mon arrivée, elle mit sa provision de riz à ma disposition et, plus tard, quand je me fus assuré des moyens de subsistance jusqu'à la future récolte, je lui offris d'acquitter mes dettes; mais elle refusa généreusement. Depuis, elle n'a pas passé un jour sans m'apporter quelque petite offrande. Elle et les siens sont d'une fidélité admirable à assister aux offices et aux instructions. Je puis même ajouter que, par sa charité à l'égard du prochain, cette famille peut servir de modèle à mes nouveaux chrétiens.

BIRMANIE. — MÉTIER A TISSER ; reproduction d'une photographie envoyée par M. CANCE.

Maintes fois, j'ai pu constater aussi que tous les enfants avaient reçu une excellente éducation.

Un jour, j'eus la curiosité de leur demander ce qu'ils adoraient avant mon arrivée :

« — Nous n'adorions rien, me dirent-ils; vous pouvez voir qu'il n'y a à la maison aucune trace de pratiques superstitieuses. »

Voilà donc des gens qui, comme le Carian de Kyadwen, n'avaient d'autre religion que de couper des bambous, de planter le riz... et qui embrassent la vérité sans difficulté aucune; leur âme est un sol où il n'y a ni à détruire, ni à arracher, mais seulement à édifier et à planter.

***

Je mentionnerai un autre fait.

Un soir, mon catéchiste baptise une enfant malade dans le village de Pieukadokong. La grand'mère demande



quelle est la médecine qu'on administre à sa petite fille. Le catéchiste profite de l'occasion pour lui parler du sacrement, de ses effets, de sa nécessité, et la grand'mère demande pourquoi on ne lui donne pas aussi le baptême.

« — Dans quelques mois, répond le catéchiste, Monseigneur viendra et il te le donnera, parce qu'alors tu connaîtras mieux ta religion.

« — Quelques mois, c'est bien long! Je suis avancée en âge... pourquoi ne me baptiseriez-vous pas dès ce soir?

« — C'est que pour recevoir le baptême, il faut avoir déjà renoncé aux superstitions... »

La grand'mère promet tout, insiste; mais malgré ses prières, on l'ajourne; or, le 21 juillet, jour de la cérémonie, elle manquait à l'appel. Quelques jours après, je me rendis à Pieukadokong pour donner le baptême à ceux qui n'avaient pu venir le recevoir ici le jour de la cérémonie, et j'entendis la grand'mère dire à mon catéchiste :

« — Vous n'avez pas voulu me donner le baptême quand je le désirais; je devais le recevoir quand Monseigneur viendrait et, quand Monseigneur est venu, mes enfants et mes petits-enfants l'ont tous reçu à Ngapiaudaw, et j'ai dû rester ici pour garder la maison. Et maintenant, quand le recevrai-je? »

Je lui administrai le sacrement séance tenante.

BIRMANIE. — LE LABOUR; reproduction d'une photographie envoyée par M. CANCE.

Aujourd'hui, le nouveau poste de Ngapiaudaw compte une centaine de chrétiens. Que nous réserve l'avenir? Des circonstances imprévues, des difficultés plus sérieuses, pourront peut-être surgir. Mais un bon mouvement de conversions est commencé, et notre nouvelle chrétienté laisse les plus belles espérances.

***

Je terminerai cette relation en disant un mot du palais que j'habite. C'est une cabane en bambous recouverte de chaume. Elle a vécu presque une saison; c'est beaucoup. Après quelques mois de pluie, la toiture a perdu presque entièrement sa chevelure et les rayons du soleil, aussi bien que la pluie, y trouvent un passage facile. Le vent de son côté a tout ébranlé.

***

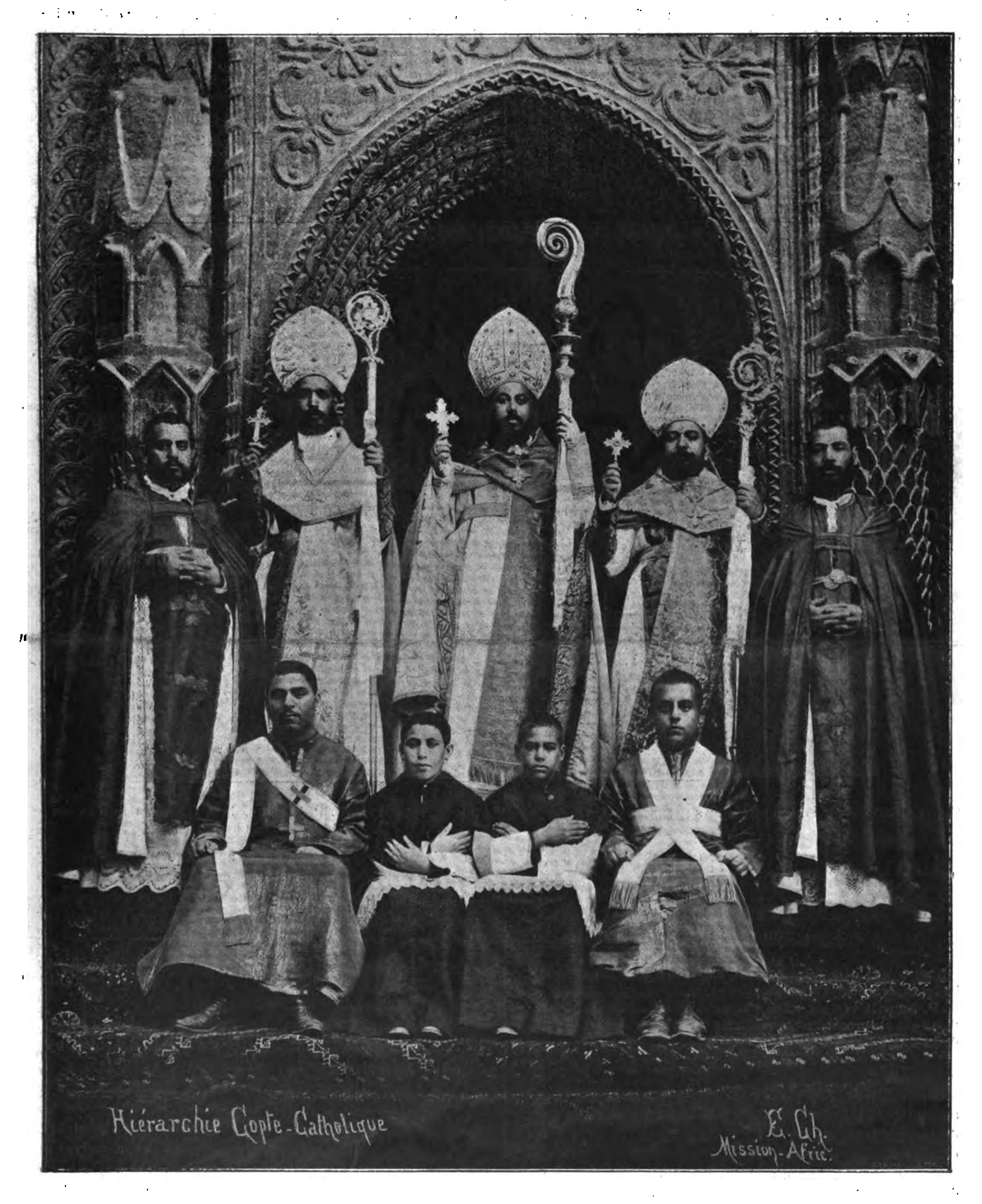
J'ai lu dans un auteur ancien qu'un pauvre solitaire répondit à un roi dont il recevait l'aumône :

« — Sire, Dieu vous le rendra. »

Le roi, à la fois très chrétien et fortement gascon, répartit :

« — Si ton Dieu peut me rembourser, pourquoi ne t'a-t-il pas enrichi? »





La hiérarchie copte catholique, Mgr Macaire, patriarche, et NN. SS. Sedfaoui, évêque de Minieh, et Berzi, évêque de Thèbes; reproduction d'une photographie du R. P. Chautard, des Missions Africaines de Lyon.

« — Sire, mon Dieu, comme vous l'appelez, m'a donné pour trésor la bienfaisance des âmes généreuses et la pitié des bons cœurs. »

Dans mes inquiétudes au sujet de l'avenir, j'ai souvent pensé à ce solitaire des vieux temps, et comme, en France, âmes généreuses et cœurs charitables seront toujours nombreux, j'ose, comme lui, tendre aujourd'hui la main avec les mêmes vœux sur les lèvres à l'adresse de tous ceux qui me viendront en aide.

Pour évangéliser la vallée du Sittang, le nombre des missionnaires s'augmentera chaque année; bien des églises et des écoles deviendront nécessaires. Les apôtres de la France ne reculeront pas devant ces entreprises parce qu'après Dieu ils compteront toujours sur l'aumône généreuse de ces âmes pleines de foi qui tiennent à placer quelque argent sur la banque éternelle! « Dieu le leur rendra. »

FIN



HAUTE-EGYPTE. — SŒURS ET NOVICES ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. NOURRIT, de la Compagnie de Jésus.

Dans la Haute-Egypte

APERÇU SUR LA SITUATION RELIGIEUSE

Par le R. P. Eugène NOURRIT, de la Compagnie de Jésus

Nous avons déjà fréquemment entretenu nos lecteurs des belles espérances qu'offre l'Eglise copte. Le travail suivant du R. P. Nourrit résume admirablement l'état actuel du mouvement qui rapproche de la véritable Eglise nos Frères séparés de la Haute-Egypte.

Salut, Minieh, vraie terre de missions et de conquêtes apostoliques ! Je te reviens après quatre ans d'absence, désireux d'aider de tout mon pouvoir à l'union de tous tes enfants chrétiens !

Naturellement, à mon arrivée, ma première pensée est de me demander où en est la situation religieuse dans la Haute-Egypte. Y a-t-il progrès, y a-t-il recul ?

Voici le résultat de mes investigations.

Il n'est pas question, cela va sans dire, quand on parle ici de propagande religieuse, des musulmans si nombreux dans le pays, et tellement obstinés dans leurs croyances, que ce serait perdre son temps, et compromettre l'apostolat que de s'occuper d'eux.

Il ne s'agit que de la propagande auprès des 600.000 chrétiens coptes, d'autres disent un million, qui se trouvent répandus surtout dans la Haute-Egypte.

C'est là la matière assimilable non seulement au catholicisme, mais aussi, hélas ! à toutes les formes du christianisme, représentées par le protestantisme.

Cette masse flottante s'était assez bien conservée à travers les siècles sous la direction d'un patriarche et d'une douzaine d'évêques, de sorte que, jusqu'à ces derniers temps, en dehors des individus, qui, tentés par la polygamie, désertaient vers l'islamisme, aucun agent extérieur ne l'avait entamée. La foi y sommeillait doucement. La pratique chrétienne, en dehors du baptême, de l'assistance aux offices les jours de grande fête, du jeûne surtout qui

fut toujours très rigoureux, était à peu près nulle, et rares étaient les fidèles qui usaient de loin en loin de l'Eucharistie et de la Pénitence.

Cette Eglise était véritablement dormante, et c'est elle, avec une poignée de Coptes catholiques et quelques rares chrétiens européens ou syriens, qui représentait ici la foi au Christ.

Vers la fin du règne de Méhémet Ali, l'arrivée de diverses missions protestantes et le renforcement de l'élément catholique par la venue de plusieurs congrégations et de nombreux chrétiens syriens, vinrent tirer l'Eglise copte de sa somnolence, et des conversions dans un sens ou dans l'autre commencèrent à se produire.

Naturellement le mouvement se manifesta d'abord dans la Basse-Egypte et ses deux principales villes, le Caire et Alexandrie. Là et aussi dans les villes secondaires du Delta, des missions protestantes et des congrégations s'établirent en assez grand nombre et n'ont cessé depuis de faire des prosélytes.

Le tour de la Haute-Egypte ne vint que plus tard. Ce pays où l'Européen était une rareté, ne comptait, en fait de chrétiens, que des Coptes, soi-disant orthodoxes, et quelques catholiques coptes groupés autour de sept à huit résidences des Pères Récollets, qui, de concert avec quelques prêtres coptes, desservaient quelques milliers de fidèles. Depuis le Khédive actuel, la situation s'est bien modifiée.



HAUTE-EGYPTE. — L'Ouvroir des Sœurs a Minieh ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Nourrit.

La Haute-Egypte, où le chemin de fer pénétra d'abord à Minieh, puis jusqu'à Siout, ensuite jusqu'à Guirgueh, enfin jusqu'à Louxor et Assouan, devenait plus abordable, et les temps dont me parlait une vieille dame Maltaise, où l'on restait 47 ans dans un village du Saïd, sans descendre une seule fois au Caire, étaient définitivement passés.

La ligne ferrée, avec le coton et la canne à sucre, emportait bien de vieux usages, bien des préjugés contre tous ces chrétiens d'Occident, que les Coptes ignorants regardaient avec une défiance égale à celle des musulmans.

Les *Frangis*, c'est-à-dire les Européens, ces terribles initiateurs en toutes choses, aperçus un instant à la suite des régiments du *Sultan Juste*, du brave et loyal Desaix, revenaient cette fois d'une façon plus pacifique et faisaient sur tous les points du pays surgir des fabriques de sucre ou de coton.

On les regardait avec une surprise mêlée de défiance; puis comme, après tout, leur présence servait les intérêts du pays et faisait affluer l'argent sur tous les points où ils étaient fixés, on acceptait leur présence et l'on se faisait à l'idée qu'ils représentaient une race moins maudite qu'on ne l'avait cru d'abord, et qu'en religion, non moins que dans l'industrie, dans le commerce, dans la guerre, il pourrait peut-être y avoir quelque chose à prendre d'eux.

C'est au milieu de ces dispositions des esprits, que débarqua à Siout, point extrême alors de la voie ferrée, le premier convoi des missionnaires américains : un ministre presbytérien, sa fille et quelques acolytes. Ils parlaient de la Bible et du Christ à des gens qui ne vénèrent que cela au monde. Ils eurent l'habileté, eux, les derniers venus au christianisme, de leur faire croire que, jusqu'ici, l'Egypte, la terre des anachorètes et des Saints Pères, la patrie des Origène, des Athanase, des Cyrille, avait ignoré la sainte Ecriture; que c'étaient eux, les ministres presbytériens, qui avaient gardé le livre sacré et qu'ils venaient en révéler l'existence aux fils de saint Marc. Tel était l'état d'abandon religieux de ces bons coptes, telle était l'ignorance du clergé schismatique que tout ce qui à Siout se piquait de christianisme et de progrès, se jeta entre leurs bras.

Aussi c'est là qu'ils ont établi, depuis près de cinquante ans, le centre de leur apostolat; c'est là qu'ils ont des établissements florissants, où vient se former le personnel très actif qu'ils emploient dans le reste de la Haute-Egypte.

Leur situation a peu changé depuis. Ils ont aujourd'hui comme alors un grand établissement pour les filles (150 élèves), un grand pensionnat de garçons (560) et des écoles spéciales sous le nom de grands séminaires, qui préparent aux frais de la mission les trois catégories d'auxiliaires, sur lesquels ils s'appuient pour leur propagande dans le reste du pays : les maîtres d'école, qu'ils ont répartis entre près de deux cents centres; les *moubachérins* (prédicateurs) soit permanents, soit temporaires. Ces derniers sont des séminaristes entièrement à la charge de la mission et qu'on utilise même durant leurs études, en les envoyant prêcher, de deux à trois mois chaque année, dans les différents endroits qui leur sont assignés et où l'on a au préalable annoncé leur arrivée. Enfin il y a les *prêtres*, qui, à tous les cours suivis par les autres catégories d'étudiants, ont joint un cours de controverse ou plutôt d'objections historiques et scripturaires contre l'Eglise catholique, ses sacrements, sa hiérarchie, etc... Voilà le principal établissement protestant de la Haute-Egypte, celui qui, à un moment, a paru en passe d'attirer à lui presque tout l'élément chrétien du pays.

Le groupe catholique avait peine à se maintenir et se bornait alors à un travail de conservation et de préservation.

***

Les sectes sans nombre de protestantisme, ignorant sans doute qu'il existât sous le ciel un pareil terrain de culture, laissaient le champ libre aux presbytériens qui s'en donnaient à cœur joie et célébraient déjà leur triomphe.

Ils s'étaient trop hâtés. La véritable Eglise se préparait en silence à revendiquer sa part des âmes, en formant au Caire et à Beyrouth des séminaristes instruits.

Puis des sectes protestantes, plus étranges les unes que les autres, commencèrent à apparaître, élevant autel contre autel. Il y a quatre ans, on entendait parler que d'une seule, celle des *Balmusiens*, qui avait éclaté comme une bombe au milieu de la citadelle presbytérienne.

Depuis lors, la liste s'est accrue. La Haute-Egypte compte déjà des Balmusiens ou frères de Plymouth, des *Sabbatins* ou partisans du Sabbat, des *Va-nu-pieds* qui prétendent qu'à l'exemple du Sauveur, nous devons tous aller pieds-nus, des Parfaits, des Davidiens.

***

Voilà le spectacle attristant que j'ai sous les yeux à mon retour dans la Haute-Egypte. Bien que les choses religieuses doivent toujours être envisagées d'une façon sérieuse, on ne peut s'empêcher de sourire tristement en face des excentricités, où se porte l'esprit humain, même tourné vers Dieu, lorsqu'il est privé de frein et de guide. Chacune des mille sectes du protestantisme s'essaye à construire une petite église, y appelle l'univers entier et ne cesse de crier jusqu'au jour où la mesquine construction s'abat sur elle et l'écrase.

C'est ce qui se passe en ce moment pour les Presbytériens de Syout. L'immense édifice, élevé avec tant d'activité et à si grands frais, commence à craquer sous les coups des attaques de sectes, hier encore inconnues et qui aujourd'hui se dressent en rivales, sous les coups aussi des œuvres catholiques, dont il me reste à faire un examen rapide.

***

Jusqu'en 1887, sauf le clergé copte catholique et huit résidences-paroisses des RR. PP. Franciscains, il n'y avait dans la Haute-Egypte aucune de ces institutions religieuses déjà si nombreuses dans la Basse-Egypte : missions, Frères des Ecoles chrétiennes. Il manquait également une forte organisation du clergé copte.

Les familles chrétiennes des divers centres catholiques, au moment où Sa Sainteté Léon XIII en 1879 confia aux Pères Jésuites la création au Caire d'un séminaire exclusivement copte, fournirent de nombreux candidats qui, au Caire d'abord, à Beyrouth ensuite, parcoururent toute la filière des études littéraires et sacrées, et commencèrent enfin, vers 1890, à fournir ces générations de prêtres pourvus pour la plupart de leur double titre de docteurs en philosophie et en théologie.

Avec ces éléments le Saint Père reconstitua la hiérarchie copte, et deux évêques, sous la direction d'un patriarche, administrèrent l'Eglise copte catholique.

Désormais le rite copte était fortement constitué, et était à l'abri d'un coup de main protestant. On pouvait dès lors envisager l'avenir sans crainte. De plus, le clergé était jeune et actif.

Des renforts précieux, celui des RR. PP. Jésuites établis à Minieh en 1887, des sœurs indigènes, dites Mariamettes, des Frères des Ecoles chrétiennes, étaient survenus. Les Jésuites, outre des missions données un peu partout, se mirent à fonder de nombreuses écoles.

Les Sœurs indigènes, recrutées sur place, grâce au fonctionnement d'un noviciat à Munich ouvrirent, après leur maison-mère à Minieh, des maisons à Tahta, à Mallaoui, et elles se disposent à en établir dans d'autres endroits. Enfin les Frères, après avoir construit un bel établissement à Tahta, finissaient par prendre pied à Syout, et ouvraient dans cette dernière ville un établissement d'instruction de premier ordre. Il s'élève au sein de la citadelle protestante.

Assurément ce tableau n'est pas complet et, à mesure

que je verrai les choses de plus près, bien des points s'éclairciront encore. Mais dès à présent je suis heureux de constater que la cause copte n'a pas reculé; loin de là. Elle a gagné du terrain, affermi les positions conquises, multiplié ses adhérents, achevé l'organisation des cadres de la hiérarchie catholique indigène, développé les écoles de village, multiplié celles des Frères et des Sœurs. Un chiffre est là pour prouver le progrès : en huit ans, le rite copte catholique s'est élevé de quatre ou six mille fidèles à vingt mille.

Notes sur l'évangélisation du Thibet

AVANT LE XIXe SIÈCLE

Par M. Adrien LAUNAY, de la Société des Missions Etrangères

Suite (1)

Après avoir cité quelques-unes de ces lignes, M. Huc, le missionnaire lazariste qui pénétra à Lhassa en 1846, ajoute cette appréciation

« Le lecteur trouvera peut-être ce tableau un peu exagéré, chargé de couleurs trop sombres. Pour nous, qui avons parcouru les mêmes contrées et subi, plus d'une fois, les inconvénients d'un semblable voyage, nous savons par expérience que le récit du Père d'Andrada est encore au-dessous de la réalité. Il est des misères et des souffrances que nulle expression ne saurait rendre ; pour en avoir une idée exacte, il faut les avoir éprouvées soi-même. »

En face des difficultés et des périls que présentait la route, le Père d'Andrada voulut renvoyer ses domestiques au village de Mana ; mais ceux-ci refusèrent d'y consentir, à moins que le missionnaire ne les accompagnât. A force d'instances, ils l'y décidèrent et tous revinrent sur leurs pas. Quelques jours plus tard, ils retrouvèrent la caravane, partie elle-même de Mana et venue s'établir dans un nouveau campement où elle resta un mois et demi.

Enfin, après la fonte des neiges, on se mit résolument en route et l'on suivit le chemin que le Père d'Andrada avait déjà parcouru avec si peu de succès, mais qui était alors plus praticable. Un courrier avait, selon l'usage, précédé la caravane pour avertir de son arrivée le souverain du royaume où elle allait entrer et lui donner des renseignements sur les voyageurs. Le missionnaire fut sans doute désigné comme le personnage le plus important de la troupe, car on lui envoya des chevaux pour lui et pour ses deux compagnons.

« Ils ne pouvaient, dit le religieux, venir plus à propos, car à notre arrivée dans la ville, le peuple se précipitait en foule autour de nous et toutes les femmes étaient aux fenêtre pour nous voir, comme des objets extrêmement rares et curieux. Le roi ne se montrait pas ; mais la reine était sur un belvedère de son palais; nous lui fîmes une profonde révérence en passant, et nous descendîmes dans une maison disposée pour nous recevoir. Le roi s'imaginait que nous étions des marchands ; on lui avait dit que nous apportions des bijoux d'un grand prix ; en outre il était loin de penser qu'il y eût un autre motif que le gain, capable de nous déterminer à entreprendre un voyage si pénible; cependant il fut bientôt détrompé, ce qui apaisa un peu l'excès de sa joie, et il différa deux ou trois jours de nous donner audience. Néanmoins il nous fit demander quel était le motif de notre voyage.

« Je répondis que je n'étais pas venu au Thibet pour vendre ni pour acheter, puisque je n'étais pas négociant ; que j'étais très reconnaissant des offres qu'on m'avait faites de sa part, avant mon arrivée, mais que je le suppliais de m'accorder une heure d'audience, pendant laquelle je lui exposerais les raisons qui m'avaient amené dans ses Etats ; je l'assurais d'avance qu'il les apprendrait avec la plus grande satisfaction. »

***

La ville dans laquelle venait d'arriver le P. d'Andrada est nommée par lui Caparangue.

« Cette ville, dit M. Huc, ne se trouve mentionnée sur aucune carte de géographie, et jamais nous n'en avons entendu parler durant notre séjour au Thibet. »

Mais, grâce à certains détails donnés par le P. d'Andrada sur les fruits que l'on y vendait, particulièrement sur les raisins et les pêches, le missionnaire lazariste pense que Caparangue devait se trouver entre le Kachemir et le Ladack, vers l'extrémité nord de la chaîne des monts Himalayas et à l'ouest de Lhassa. Parlant ensuite du nom du roi de Caparangue, qui s'appelait à cette époque Tsan-pa-han, il ajoute :

« C'est peut-être son nom qui, par une mauvaise transcription, a servi à désigner la ville qu'il habitait. Les Etats de Tsan-pa-han comprenaient une grande partie du Thibet jusqu'aux sources du Gange. »

Cette explication de M. Huc n'a soulevé aucune objection ; elle paraîtra d'ailleurs assez plausible à ceux qui ont étudié les relations des anciens missionnaires et qui sont habitués à leur manque fréquent de précision géographique. Cependant le roi ne tarda pas à exprimer le désir de voir le P. d'Andrada ; il lui fit l'accueil le plus affectueux, et s'entretint assez longtemps avec lui par l'intermédiaire d'un interprète musulman du Kachemir.

« Je lui dis, raconte le missionnaire, que je m'étais déterminé à braver les fatigues et les dangers d'un long voyage pour savoir par moi-même s'il était chrétien, ainsi que je l'avais entendu dire, et comme il était très possible qu'il s'éloignât maintenant de la foi de ses pères, je m'empressais de lui annoncer, ainsi qu'à son peuple, la vraie religion. (1) »

Le souverain prolongea l'entretien afin que la reine, cachée derrière un rideau, pût écouter la conversation.

« Mais, ajoute le Père, cédant au tourment de la curiosité, elle envoya dire au roi qu'elle voulait absolument nous voir, et bientôt elle parut ; elle nous parla toujours, et depuis ce moment assista régulièrement à toutes les audiences qui nous furent accordées. Elle nous témoigna combien elle était fâchée de ce que nous ne savions pas la langue du pays. Enfin, on nous congédia, en nous disant qu'on voulait traiter de ce sujet avec plus d'étendue et de commodité. Le lendemain, je fus appelé de bonne heure ; un Gentil nous servit d'interprète, et après une longue

(1) Voir le numéro du 26 novembre.

(1) *Voyages*, etc., pp. 22-23.

conversation, le roi ordonna qu'on me laissât librement entrer chez lui, à quelque heure que je me présentasse.

Cependant le P. d'Andrada ne séjourna pas longtemps à Caparangue. Il déclara qu'il avait promis d'aller rejoindre le Grand Mogol, dont il s'était séparé pour entreprendre ce voyage et craignant de trouver plus tard la route obstruée par la neige, il demanda son audience de congé; on le pressa beaucoup de rester dans le pays, et on ne consentit à le laisser partir qu'autant qu'il s'engagerait par serment à revenir l'année suivante.

Le missionnaire le jura, mais en stipulant cinq conditions que le roi accepta et qu'il consigna dans un décret dont voici le texte (1) :

« Nous, roi du grand royaume du Thibet, ayant éprouvé un plaisir extrême de l'arrivée du Père Antoine, Portugais, pour enseigner la sainte loi dans notre pays et, le regardant comme notre maître, lui octroyons pleine et entière puissance et faculté de prêcher librement et enseigner à nos peuples ladite loi, défendons à qui que ce soit de le troubler dans cet exercice.

« Ordonnons de plus qu'il lui sera accordé un emplacement pour y construire une église. Consentons que, s'il arrive chez nous des marchands étrangers, ledit Père et ses compagnons ne se mêlent ni de leurs achats, ni de leur vente, afin qu'ils ne fassent rien d'incompatible avec la dignité de leurs fonctions.

« Promettons, en outre, de n'ajouter foi à aucun des rapports qui pourraient nous être faits sur leur compte par les Mores, étant bien certain que ceux-ci suivent une loi pleine d'erreurs, et que leur plus doux plaisir est de contrarier ceux qui professent la vraie religion.

« Nous demandons surtout avec les plus vives instances au grand-père provincial de nous envoyer de nouveau ledit Père Antoine, pour l'instruction de nos sujets.

« Donné à Caparangue, scellé de nos armes. »

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Lyon .... 20 »
M. Degand, du diocèse de Langres 20 80
M. J.-B. Giraudet, Lyon .... 5 »
M. Brossy, Lyon, promesses sur ventes .... 20 »
Priez pour moi .... 2 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Cance, Birmanie).

Anonyme du diocèse d'Annecy .... 300 »

Pour les missions nécessiteuses, Grand-Bassam (Côte-d'Ivoire).

M. Paulus, du diocèse de Saint-Dié .... 2 »
M. Garibotti, du diocèse de Gênes .... 7 »
Un prêtre du diocèse de Bourges .... 25 »
Mlle Molinard, du diocèse du Puy .... 40 »
Anonyme de Reims 10 15
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales .... 20 »
M. Julien Piard, du diocèse d'Angers .... 103 »

Pour les missions nécessiteuses (sœur Ricaud, Tché-Kiang).

Un prêtre du diocèse de Bourges .... 25 »
Mlle Molinard, du diocèse du Puy .... 40 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Fallize, Norvège).

Un prêtre du diocèse de Bourges .... 25 »
Mlle Molinard, du diocèse du Puy .... 50 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Nougrit, Minieh).

Mlle Molinard, du diocèse du Puy .... 50 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Pascal).

Mlle Molinard, du diocèse du Puy .... 50 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Grouard).

Mlle Molinard, du diocèse du Puy .... 50 »

Pour les missions nécessiteuses (R.P. Douceret, Nouvelles-Hébrides).

Mlle Molinard, du diocèse du Puy .... 50 »

Au R. P. Vincent, Franciscain, Haute-Egypte.

Mlle V. A., Lyon, demande de prières .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Gruson, Abyssinie).

Mlle Molinard, du diocèse du Puy .... 50 »

Pour baptêmes d'enfants païens (Mgr Vidal).

P. R., Ecully, diocèse de Lyon .... 100 »

Pour Mgr Fallize, Norvège.

Un prêtre du diocèse de Bourges 8 15
C. C., Grenoble .... 100 »

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie-Mineure).

M. l'abbé Martin, du diocèse de Chartres .... 5 »

A Mgr Charmetant, pour les écoles d'Orient.

Mlle Molinard, du diocèse du Puy .... 10 »

A sœur Sion, Jérusalem, pour sa léproserie.

M. V. A., Lyon, demande de prières .... 10 »

A Mgr Marcou, Tonkin maritime, pour ses lépreux.

Une lectrice des *Missions Catholiques*, diocèse de Lyon .... 5 »
M. V. A., Lyon, demande de prières .... 10 »
Anonyme de Nîmes pour demander la guérison d'une personne malade .... 5 »
Anonyme du diocèse de Limoges .... 3 »

A Mgr Marcou, pour l'œuvre des mendiants malades.

M. V. A., Lyon, demande de prières .... 10 »
Anonyme de Nîmes pour demander la guérison d'une personne malade .... 5 »

A M. Allys, à Phu-Cam (Cochinchine septentrionale).

Anonyme du diocèse de Limoges .... 4 »

Au R. P. Bonnétraine, Maïssour.

Un anonyme du diocèse d'Orléans .... 4 »
J. F., Paris .... 100 »
M. E., diocèse de Rennes .... 20 »
M. Alex Grandjean, du diocèse de Lausanne .... 6 »
H. M., Albi .... 5 »

Au R. P. Charles Néouanic, capucin (Rajpoutana).

Une âme dévouée au Sacré-Cœur de Jésus .... 100 »

Au R. P. Théodore Monbeig, Thibet.

M. l'abbé Chabot, Marseille .... 5 »

A Mgr Mutel, Corée.

C. C., Grenoble .... 100 »

A M. Ferrand, Tokio, pour sa chapelle.

C. C., Grenoble .... 200 »

A Mgr Chatron, Osaka.

C. C., Grenoble .... 100 »

A M. Chapdelaine, à Nakatsu (Nagasaki).

Mme la Supérieure des Sœurs, Hougaerde, diocèse de Malines .... 40 »
Les Dames de Saint-André, Bruges .... 10 »
Par l'entremise de M. le chanoine Beauvois, Auvers .... 40 »

Au R. P. Lejeune, Bas-Niger, pour le rachat d'une petite esclave à baptiser sous le nom de Geneviève.

L. L., à Beaufort, diocèse d'Albi 7 65

A Mgr Dartois, Dahomey, pour la cathédrale de Ouidah.

Un enfant de Saint-Michel, diocèse de Soissons 1 50

Au R. P. Evangéliste, Somalis, pour l'orphelinat.

Un enfant de Saint-Michel, diocèse de Soissons 1 50
J. F., Paris .... 100 »
En reconnaissance à saint Antoine, pour une grâce reçue, diocèse de Liége .... 100 »
H. M., Albi .... 5 »
Anonyme du diocèse de Limoges .... 3 »

A M. Hervé Boucher (Gabon).

Une âme dévouée au Sacré-Cœur de Jésus .... 100 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour ses lépreux.

M. V. A., Lyon, demande de prières .... 10 »
M. C., diocèse de Paris, au nom d'un défunt .... 3 »

A Mgr Fraysse, Nouvelle-Calédonie.

C. C., Grenoble .... 100 »

A Mgr Lamaze, Océanie centrale.

C. C., Grenoble .... 100 »

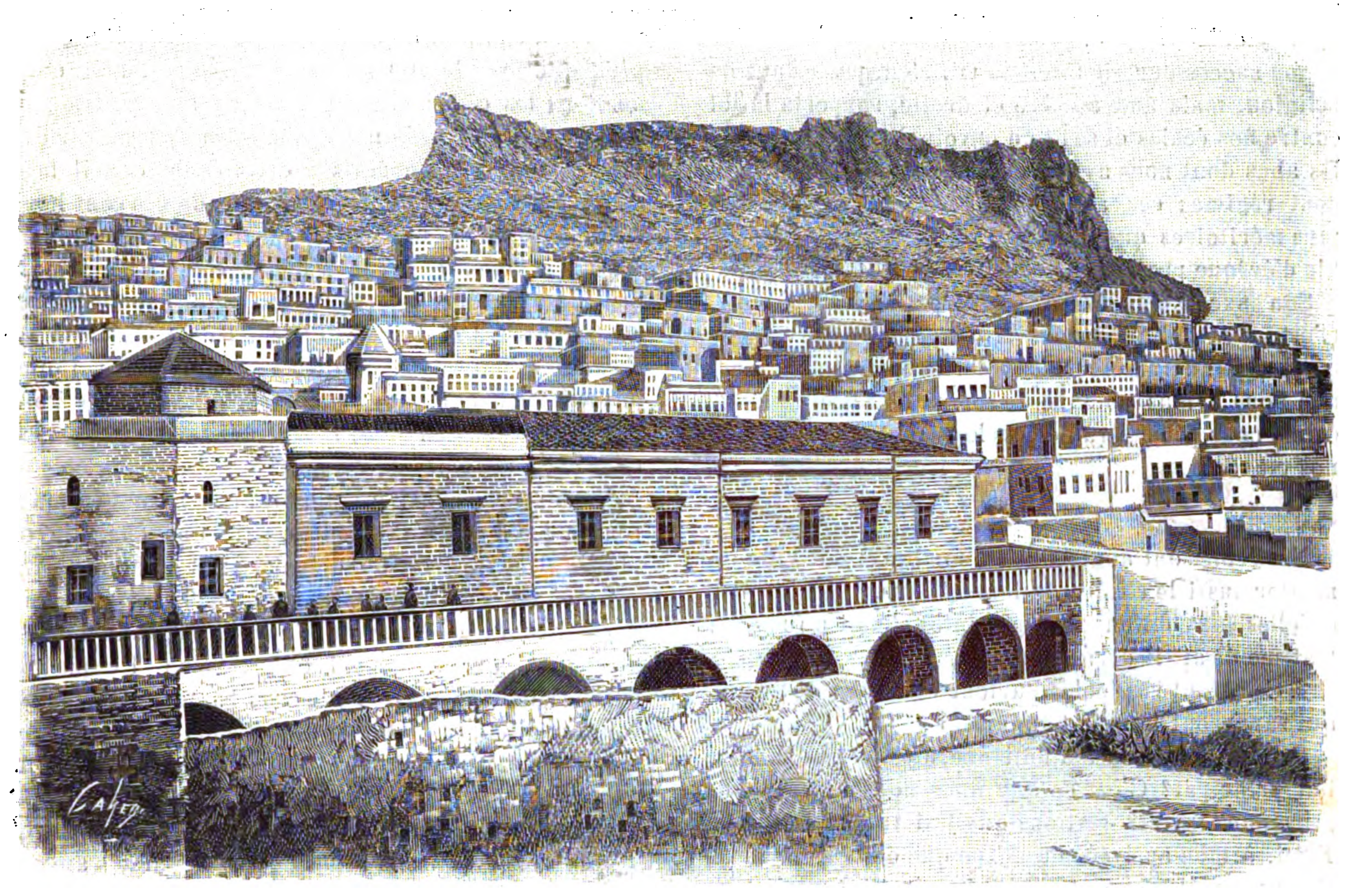
A Mgr Vidal, Fidji.

C. C., Grenoble .... 100 »

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



MÉSOPOTAMIE. — ETABLISSEMENT DE LA MISSION DES PÈRES CAPUCINS A MARDIN : d'après une photographie (voir p. 596).

CORRESPONDANCE

FIDJI (Océanie)

Epreuves et progrès de la Mission.

Après avoir passé par une période de dures tribulations dont Mgr Vidal rappelle brièvement les principales dans la lettre suivante, le vicariat apostolique des îles Fidji jouit actuellement d'une paix féconde et peut développer librement ses œuvres et accroître le domaine de son influence bienfaisante. Nos lecteurs entendront bien certainement le touchant appel du vénérable évêque de ce lointain archipel et voudront, en contribuant par leurs aumônes à la fondation nouvelle qu'il entreprend, avoir part aux fruits de bénédiction qu'elle produira.

LETTRE DE MGR VIDAL, MARISTE, VICAIRE APOSTOLIQUE

Quinze années se sont écoulées depuis que le Saint-Siège m'imposa la charge de ce Vicariat apostolique. Pendant longtemps, les tracasseries ont été le pain presque quotidien de la mission. Maintes fois, je fus le témoin attristé de cette persécution et je m'en plaignis un jour au Gouverneur de ce temps-là. Je lui citai des faits. Je lui avouai que lui-même était accusé d'avoir détourné plusieurs chefs de se faire catholiques et qu'il avait enlevé la médaille que j'avais moi-même placée au cou de l'un d'eux sur son désir bien manifesté de se convertir. Mes justes réclamations n'eurent d'autres résultats que d'augmenter les vexations dont nous avions à souffrir.

*
* *

Ce gouverneur, sir J.-B. Thurston, chercha à ruiner nos écoles de Suva et de Levuka, en déclarant gratuites les écoles publiques protestantes. Il croyait ruiner nos établissements; mais nous avons soutenu la lutte et nous avons eu la joie de les voir prospérer et se multiplier.

Il inventa une loi draconienne d'après laquelle nous ne pouvions admettre dans nos écoles aucun enfant, même né de parents catholiques, à moins qu'il n'apportât une permission écrite constatant qu'il en avait reçu la permission de son maire de village, du sous-préfet de district et du préfet de la province, ainsi que de son Conseil. L'affaire était si grave que je partis pour l'Europe et allai plaider, en Angleterre, la cause de nos enfants. Mes démarches réussirent et, de Londres, on mit des limites au zèle anticatholique de sir J. B.Thurston, qui, du reste, mourut peu après,

assez tristement durant un voyage qu'il faisait entre Sydney et Melbourne.

Son successeur, sir Georges O'Brien, protestant de religion, mais âme austère et droite, rapporta la loi contre nos écoles et se fit un devoir de redresser tous les abus dont nous avions eu à souffrir sous le précédent régime; ces actes de justice étaient d'autant plus méritoires que celui qui en était l'auteur était fils d'évêque protestant.

Son successeur vient d'arriver, il y a un mois. C'est un catholique sincère. Nous sommes convaincus qu'il continuera à nous accorder la liberté religieuse que nous avions obtenue de son prédécesseur. Et ce calme nous permettra de développer et de consolider nos œuvres.

***

Nos écoles ont augmenté en nombre et ont vu augmenter aussi le chiffre de leurs élèves. On peut dire qu'elles sont devenues florissantes. Aussi un magistrat me disait-il dernièrement :

« Ce seront vos écoles, surtout vos écoles de Sœurs, qui sauveront la race fidjienne. »

Sauver la population fidjienne, n'est-ce pas là notre but principal? C'est ce que nous nous efforçons de faire dans les six stations que j'ai trouvé établies à Fidji, à mon arrivée; de même que dans les dix stations nouvelles que nous y avons fondées depuis que j'ai pris la charge de ce vicariat.

***

Mais voici que s'impose la création de deux nouvelles missions, l'une dans la province de Namosi, l'autre dans la province limitrophe de Colo East, où s'opère en ce moment un mouvement de conversions bien consolant.

C'est déjà un fait accompli que la conversion de la tribu de Namosi. Elle compte plus de onze cents catholiques déclarés durant le mois qui vient de s'écouler. Près de 400 enfants ont été déjà baptisés et plus de 20 catéchistes indigènes parcourent les villages de cette tribu, catéchisant les néophytes pour les disposer au baptême. C'est la première fois qu'une conversion en masse se déclare dans cet archipel. Cette population de montagnards est une population vigoureuse et saine, qui augmente d'année en année, au lieu d'aller s'étiolant, comme dans quelques autres provinces.

Déjà nous avons distribué à ces néo-convertis des chapelets et des médailles et tous les portent avec dévotion. Deux de leurs temples, quoiqu'un peu délabrés, ont été bénis et transformés en chapelles. Mais là encore nous avons épuisé tout ce qui nous restait de vases sacrés et ornements. Et que faire maintenant?

Evidemment nous allons travailler à installer une mission au milieu de cette province. Un colon européen qui possède 100 hectares de bonne terre, offre de nous les céder. C'est parfait comme position et comme fertilité; cela nous permettra de recevoir environ deux cents enfants à cette école, car il faut qu'ils puissent s'y nourrir. Le prix de ces cent hectares sera de 6.000 francs, 60 francs l'hectare. Ce n'est pas bien cher; cependant c'est une somme considérable pour moi. Notre grande église du Sacré-Cœur de Suva et la belle chapelle de Saint-Jean de Cawaci m'ont réduit à la dernière indigence. Donc, je vous tends la main et mon cœur vous crie : « Donnez; venez-nous en aide! Il faut une nouvelle mission dans cette province de Namosi. »

Nous allons acheter le terrain et y bâtir une maison ou presbytère provisoire, puis une chapelle en planches et une maison d'école. Tout sera prêt dans deux ou trois mois; j'espère qu'à Noël nous pourrons y chanter le cantique du Sauveur nouveau-né, en attendant qu'au Samedi Saint, selon l'usage de l'Eglise, nous ayons de nombreux baptêmes d'adultes. Ce jour-là, si nous avons une cloche, elle résonnera à travers ces montagnes et leurs vallées; elle chantera l'*alleluia!* Cet *alleluia*, nous le chanterons nous-mêmes avec nos chers néophytes régénérés. Et ceux qui nous auront aidés de leurs charités auront bien certainement une large part à la récompense promise par le Seigneur.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Sont partis pour le Chen-si méridional, le 2 novembre, Mgr Passerini, vicaire apostolique, et les RR. PP. Louis Floridi, du diocèse de Frosinone; Louis Rossi, du diocèse d'Alexandrie, Roger Perrotti, du diocèse de Vigévano, et Humbert Bugigalupo, du diocèse de Tortone. Ils appartiennent tous au séminaire des saints apôtres Pierre et Paul, de Rome.

INFORMATIONS DIVERSES

Pays-Bas — De grandes fêtes ont eu lieu dernièrement en l'honneur de Mgr Hamer, à Nimègue, sa ville natale. Le 28 septembre, sous la présidence de Mgr Van de Ven, évêque de Bois-le-Duc, on a inauguré dans cette ville la statue de cet héroïque évêque, membre de la Congrégation de Scheut-lez-Bruxelles, vicaire apostolique de la Mongolie Sud-Ouest, et qui, le 25 juillet 1900, a couronné par un glorieux martyre un apostolat de trente-cinq ans en pays infidèle.

Nimègue était pavoisée magnifiquement; des milliers de catholiques avaient considéré comme un devoir de venir en cette ville protestante, qui, prodige inconnu jusqu'à nos jours, allait dresser un monument public en l'honneur d'un prêtre, d'un évêque catholique.

La cérémonie de l'inauguration débuta par une allocution que prononça, devant les invités à la fête, le R. P. de Groote Dominicain, professeur à l'Université d'Amsterdam. Aussitôt

après, le cortège, ne comprenant pas moins de trente sociétés alternant avec des corps de musique, se dirigeait, par les artères principales de la ville, vers l'immense place de Charlemagne, où la statue voilée se dressait, entourée déjà par une multitude innombrable.

Dès l'arrivée de Mgr Van de Ven et des notables, des chœurs entonnent la cantate composée pour la circonstance. A la dernière note, le voile tombe, et la foule salue d'applaudissements enthousiastes l'image du martyr, imposante dans ses majestueuses dimensions. Œuvre d'un sculpteur d'Amsterdam, M. Bart van Hove, et sortie des ateliers de la Compagnie des bronzes de Bruxelles, la statue ne mesure en effet pas moins de 3m15 de hauteur. Elle est portée par un socle de granit, dont la partie supérieure est ornée de trois médaillons en bronze reproduisant les traits des RR. PP. Dobbe, Japers et Zylmans, missionnaires originaires également du diocèse de Bois-le-Duc et appartenant, comme Mgr Hamer, à la Congrégation de Scheut, et morts pour la foi vers la même époque.

Cependant, les clameurs triomphantes de la foule tombèrent tout à coup quand apparut sur une estrade Mgr Schaepman, le tribun catholique de la Hollande, qui, d'une voix puissante, en un discours vibrant d'enthousiasme, célébra l'héroïsme de l'évêque martyr, et souleva dans l'assistance une nouvelle explosion du patriotisme chrétien.

Ce furent ensuite des scènes plus douces, plus attendrissantes. Un délicieux groupe de fillettes et de garçonnets, tous vêtus à la chinoise, vinrent déposer sur le socle des palmes et des fleurs. Les différentes sociétés du cortège et des groupes de prêtres, d'anciens amis des Pères missionnaires, offrirent, à leur tour, de magnifiques couronnes. Enfin, les membres du comité qui s'était chargé d'organiser les cérémonies ayant fait remise du monument aux autorités de la ville, un chœur imposant clôtura cette belle fête.



PAYS-BAS. — STATUE DE MGR HAMER, A NIMÈGUE; d'après une photographie.

Pondichéry. — Mgr Gandy, des Missions Etrangères de Paris, archevêque de Pondichery, nous écrit le 27 octobre 1902:

« Je viens de terminer une visite pastorale qui m'a procuré de grandes consolations. J'ai visité d'abord Kadapoukam dans le district de Cheyour. Cette station très ancienne a été fondée par Mme Dupleix, dont la pieuse générosité fit tant d'honneur à la France vers le milieu du 18e siècle. Elle céda aux missionnaires le village de Kadapoukam et les aida à batir une église très belle et très solide. Mais Tipou-Saïb la fit détruire à coups de canon et emmena les fidèles en captivité à Mysore.

« Il y a quelques années, je fut fort attristé en voyant les débris de cette belle église, attestant qu'autrefois, il y avait là une chrétienté florissante. Il n'y restait plus qu'une famille que Mgr Bonnand avait amenée de bien loin pour garder les cocotiers et cultiver la propriété.

« Durant cette visite, quel ne fut pas mon bonheur en voyant que M. Grandjanny avait relevé non pas les ruines matérielles, mais l'Eglise spirituelle en baptisant 350 païens. Dieu aidant, ce nombre ira en augmentant et la station de Kadapoukam retrouvera son ancienne prospérité.

« Je me suis rendu ensuite à Cheyour, chef-lieu du district, qui contient plus de 2.000 chrétiens. Beaucoup d'entre eux ont été baptisés par M Grandjanny durant ces cinq dernières années. J'ai eu la joie d'y donner 882 confirmations. M. Grandjanny prépare les materiaux pour batir un dispensaire qui fera certainement beaucoup de bien dans ces parages païens. Il rêve même une future léproserie.

« J'ai ensuite visité le district de Tatchour-Poudour, que dirige M. Guéraud. Ce missionnaire a réussi à provoquer un mouvement de conversions qui donne de très belles espérances. J'ai donné 685 confirmations dont 480 de nouveaux chrétiens.

« A Valeiapatou, j'ai passé deux journées délicieuses dans

une hutte couverte en feuilles de palmiers. Elle sert d'église non seulement aux néophytes du village, mais à ceux des environs. J'ai été très édifié de leur bonne tenue à l'église et de leur entrain à réciter les prières tous ensemble durant le saint Sacrifice. Valeiapatou est appelé à devenir un centre important, peut-être même le chef-lieu d'un nouveau district ; mais il faudrait une résidence et une église convenable.

« Les nombreuses conversions des dernières années nous ont imposé de grands sacrifices et nous ont laissé aussi de très lourdes charges. Les néophytes s'imaginent nous avoir fait un grand honneur en venant à la religion et, pour obtenir des secours, ils croient avoir un argument irréfutable en disant : « Je suis un nouveau chrétien. » Nous avons aussi à multiplier les districts, à bâtir des églises paroissiales, des chapelles locales dans les villages éloignés et à augmenter sans cesse notre personnel de catéchistes et de maîtres d'écoles. Daignent les généreux lecteurs des *Missions Catholiques* continuer à nous assister dans nos besoins si nombreux et si grands! »

—M. Félix Clément, missionnaire à Minnur près Tindivanam (S. Arcot), nous écrit le 18 novembre 1902 :

« Après un an et demi de séjour dans l'Inde, je fus chargé par Monseigneur l'archevêque de Pondichéry de fonder le district de Minnur. Tindivanam, trop étendu et trop peuplé, ne pouvait plus être administré fructueusement par un seul prêtre. Il fallait donc le diviser. Le partage eut lieu et je devins premier titulaire de la partie Est. Les commencements furent difficiles ; car, au chef-lieu de mon nouveau poste, il n'y avait rien, tout au plus une maisonnette en terre qui servait de résidence et de chapelle. Il fallait courir au plus pressé. On éleva un presbytère en briques et, quelques mois après, une église en terre. C'est de cette église que je veux vous entretenir.

« Nous sommes en ce moment à l'époque des pluies. Sous ces latitudes elles tiennent lieu d'hiver. Cette année, elles sont assez abondantes dans ma région. Je dis «dans ma région» car la répartition est assez capricieuse. Dans tel *taluk* (département) il pleuvra à souhait. Dans tel autre, les jours auront beau succéder aux jours, les semaines aux semaines, pas une goutte d'eau. Présentement, quand les nuages surgissent de l'océan comme des fusées dans un feu d'artifice et viennent crever sur Minnur, le spectacle est assez pittoresque. A perte de vue, le pays paraît transformé en étang. Les maisons ressemblent à des habitations lacustres et les bouquets d'arbres à des îlots de verdure. C'est ravissant comme aspect. Le côté pratique l'est moins. Le riche voit emportées par les eaux les semences confiées récemment à la terre et avec elles l'espoir d'une bonne récolte, le paria gémit dans sa hutte au sol détrempé et le missionnaire tremble sur le sort de son église en terre. De niveau inférieur à l'étang voisin, l'intérieur s'est métamorphosé en marécage et, à la base, les murs bâillent d'une manière plus qu'inquiétante. Les fourmis blanches fuyant l'humidité ont gagné le haut et, infatigables ouvrières, n'ont pas laissé une place exempte de leur travail destructeur. En un mot l'état en est pitoyable. Oh ! vous, qui avez le bonheur de prier sous les voûtes de nos belles églises de France, j'ose faire appel à votre générosité pour que je puisse bientôt élever au bon Dieu une autre demeure moins indigne de lui. »

Kiang-si septentrional (*Chine*).— Mgr Ferrant, Lazariste, coadjuteur de Mgr Bray, écrit de Nan-tchang :

« La mission de Nan-tchang est presque à ses débuts. Œuvres d'évangélisation et de charité, tout est à faire, tout à créer. Nous avons un bon noyau de néophytes, environ un millier de catholiques baptisés, et les catéchumènes abondent. Mais tous, comme du reste c'est l'ordinaire, au commencement d'une mission, sont pauvres et vivent au jour le jour du produit de leur travail. Ils sont, par la force des choses, obligés de placer leurs enfants en apprentissage chez des étrangers. En attendant que nous ayons, parmi nos catholiques, un certain nombre de chefs de maison, de magasins, d'industries, d'art divers, qui puissent recevoir comme apprentis les enfants des autres familles chrétiennes, il nous faut aviser à quelque moyen de former nous-mêmes la jeunesse ouvrière.

« C'est pourquoi nous nous proposons de fonder une petite imprimerie chinoise. A côté de cette imprimerie, viendront peu à peu s'organiser d'autres industries encore plus usuelles, plus pratiques. Les circonstances nous guideront dans le choix des arts les plus utiles.

« Si l'œuvre prend des proportions considérables, mon intention est de la confier à quelque communauté de Frères. Seuls, des religieux pourront faire prospérer une grande œuvre industrielle, visant non seulement à un but matériel, l'apprentissage d'un métier, mais encore et surtout à un but moral et spirituel. De par leur vocation, ils sont formés à ce ministère, et les grâces de leur état font d'eux, non seulement des maîtres émérites, mais aussi de vrais pères et de vrais apôtres pour leurs élèves. Tel est mon rêve. Assurément la réalisation est encore loin de la simple conception. Il faudra auparavant bien des années d'efforts et de travaux pour organiser et constituer les divers ateliers. Puis, le concours d'une communauté de Frères ne pourra s'obtenir que moyennant des sommes considérables. Mais l'avenir est à Dieu. »

Tokio (*Japon*).— M. Claudius Ferrand, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Tokio :

« Les lecteurs des *Missions catholiques* seront heureux sans doute d'apprendre que l'œuvre des Etudiants Japonais vient de faire un pas décisif dans l'avenir. Elle possède à l'heure actuelle un terrain de 3.000 mètres carrés. Sur ce terrain a été construite une maison japonaise avec étage, dans laquelle pourront loger une soixantaine de pensionnaires. Vous le savez, notre but en entreprenant cette œuvre a été de façonner au catholicisme l'âme du plus grand nombre possible d'étudiants japonais, qui viennent de toutes les parties de l'Empire suivre les cours des écoles de Tokio, et de former avec eux une élite de chrétiens savants et convaincus, capables d'exercer plus tard une influence précieuse dans les divers milieux où les placera la Providence. Cela est le but principal de l'œuvre. Le but secondaire est d'apprendre à tous ces jeunes gens notre belle langue française, véhicule des idées catholiques, comme la langue anglaise, parlée dans tout le Japon, est le véhicule des idées protestantes.

« Depuis sa fondation, l'œuvre des Etudiants Japonais a conquis au catholicisme et fortifié par une solide éducation chrétienne trente et un jeunes gens. Elle en aurait eu beaucoup d'autres, si le local ne nous avait pas fait défaut jusqu'ici.

« Grâce à Dieu, cette lacune est comblée. L'Œuvre est enfin propriétaire et par conséquent définitivement assise. Elle a une maison vaste, et cette maison ne demandera pas mieux que de s'agrandir encore pour abriter encore plus d'âmes.

« Mais il est une lacune considérable qu'il nous tarde de faire disparaître. Nous avons une maison ; mais pas de chapelle. L'église paroissiale est éloignée d'une demi-heure de marche ; outre cet inconvénient, il nous est impossible de faire en famille nos petites cérémonies religieuses. Il nous faudrait un sanctuaire. Pas de chapelle dans une communauté où l'on se forme à la vie chrétienne ! Les lecteurs des *Missions* comprendront combien cette lacune est regrettable, et je suis persuadé qu'ils entendront et exauceront mon appel. »

Carthage. — Notre savant correspondant, le R.P. Delattre, des Pères Blancs, archiprêtre de Saint-Louis de Carthage, a fait dernièrement d'importantes découvertes archéologiques dont l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres a reçu communication dans sa séance du 5 décembre. Les fouilles dirigées par l'éminent missionnaire archéologue ont mis au jour des sarcophages anthropoïdes.

Un prêtre est étendu sur un de ces sarcophages. La tête est entourée d'une bandelette : il porte à l'oreille gauche un anneau doré. Un autre sarcophage est celui d'une prêtresse. La tête est de très beau style ; le costume est égyptien. Il se compose d'une pièce d'étoffe légère et symétriquement plissée.

Ces sarcophages avaient malheureusement été déjà visités. Chaque couvercle porte, en effet, un trou par lequel des malfaiteurs anciens ont dû enlever les objets précieux contenus dans la sépulture.

La découverte du R. P. Delattre est de la plus haute importante pour l'histoire de l'art antique.

Nouvelles Hébrides. — Le R. P. Suas, ancien missionnaire de l'île Ambrym, aujourd'hui missionnaire à Melsisi, île Pentecôte, écrit de Port-Vila, le 31 août 1902 :

« Il y a un an, je me trouvais à Olal (Ambrym). Nous entreprîmes de faire un chemin en pente douce de la Mission à la mer, en ligne droite. Il y avait une pente à pic d'environ 15 mètres, à une distance de 25 mètres de la mer. Après avoir enlevé une couche de cendre volcanique d'environ un mètre d'épaisseur, nous rencontrâmes une couche de terre rouge très dure, à tel point que nous étions forcés de la couper avec des haches. Nous travaillâmes huit jours pour arriver au fond de cette couche qui avait environ quatre mètres d'épaisseur. A cette profondeur nous rencontrâmes une couche de sable volcanique presque sans mélange.

« Un mètre plus bas nous trouvâmes, toujours dans le sable, deux tombeaux recouverts de grosses pierres, sous lesquelles nous trouvâmes des ossements humains. D'après la disposition des os des jambes, il était facile de voir que ces hommes avaient été enterrés accroupis, dans des trous circulaires, et non pas comme on les enterre aujourd'hui, couchés horizontalement dans des fosses de 30 ou 40 centimètres de profondeur.

« Tous les indigènes des environs vinrent voir ces tombeaux, et me dirent sans hésiter :

« Ce sont les hommes d'autrefois, ceux qui fabriquaient les « marmites en terre dont nous retrouvons quelquefois les dé« bris.... Cette terre rouge, c'est le volcan qui l'a crachée un « jour en ensevelissant dessous tous ces hommes industrieux. « Nous ne sommes venus qu'après, et personne n'était plus là « pour nous dire où l'on trouve la terre pour faire ces mar« mites, et comment on peut les faire. »

FÊTE DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER

Patron de l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mercredi 3 décembre, l'Œuvre de la Propagation de la Foi a célébré la fête de son patron, saint François Xavier.

A Lyon, la cérémonie a eu lieu en l'église Sainte-Croix.

S. Em. le cardinal archevêque a offert le saint Sacrifice en présence des membres du Conseil central et du comité diocésain et de nombreux fidèles. Après la messe, M. l'abbé Protière, curé de Saint-Bonaventure, a prononcé le sermon d'usage dans lequel il s'est attaché à mettre en lumière le rôle modeste mais si utile des chefs de dizaines de l'Œuvre, qui, en réunissant les aumônes des fidèles et en cherchant sans cesse de nouveaux associés, deviennent les collaborateurs des missionnaires et participent à leurs mérites en subvenant à leurs besoins. Il a vivement encouragé ces auxiliaires si dévoués de la Propagatien de la Foi, et il a invité les fidèles à faire toujours bon accueil à leurs pieuses sollicitations. La cérémonie s'est terminée par la bénédiction du Saint-Sacrement qui a été donnée par Mgr Pellet, des Missions Africaines de Lyon, ancien vicaire apostolique du Benin.

***

A Paris, la cérémonie a été plus intime, mais cependant bien touchante. La messe a été célébrée dans la chapelle des Missions Etrangères, par Mgr Potron, ancien procureur des Missions franciscaines, évêque titulaire de Jéricho, et chantée par les aspirants missionnaires du séminaire de la rue du Bac. Comme à Lyon, le Conseil central et le Comité diocésain y assistaient au premier rang. De nombreuses Congrégations d'apostolat étaient représentées à cette belle cérémonie.



MÉSOPOTAMIE. — Costumes de la province de Mardin; reproduction d'une photographie (voir p. 596).

LA MISSION
DES
RR. PP. CAPUCINS EN MÉSOPOTAMIE
EN CES DERNIÈRES ANNÉES

La relation suivante qu'à notre grand regret, nous sommes obligés d'abréger, montre quelle influence, au double point de vue religieux et français, exerçent dans les missions d'Orient, les Capucins de Mésopotamie, et dans quelle estime les tiennent les autorités musulmanes. En ce moment où toutes les nations d'Europe se disputent la prééminence, nous sommes heureux de proclamer le bien accompli par les fils de Saint François d'Assise.

La mission apostolique des Frères Mineurs Capucins en Mésopotamie compte plus de deux siècles et demi d'existence. Un hospice fut fondé et une église érigée à Bagdad, en 1628, par le P. Juste de Beauvais ; à Mossoul, près de Ninive, en 1636, par le P. Michel-Ange d'Oran ; à Diarbékir, en 1667, par le P. Jean-Baptiste de Saint-Aignan. Actuellement la mission se compose de six stations principales : Diarbekir, Mardin, Orfa, Malatia, Karpouth et Mezéré, que nous allons passer en revue successivement.

Les RR. PP. Capucins sont vaillamment secondés dans leur apostolat par des Religieuses dévouées. Les Sœurs du Tiers-Ordre de Lons-le-Saunier dirigent d'importantes écoles de filles à Diarbékir, à Mardin et à Orfa ; c'est en 1882 que fut fondé le couvent des Franciscaines de Diarbékir ; il donne



MÉSOPOTAMIE. — ETABLISSEMENT DE LA MISSION DES RR. PP. CAPUCINS A DIARBEKIR ; d'après une photographie (voir le texte).

l'instruction et l'éducation à 290 enfants et, depuis vingt ans qu'il prospère, il a rendu à la mission de signalés services. La maison des Franciscaines de Mardin est plus importante encore. A Malatia les écoles sont dirigées par des Sœurs arméniennes de l'Immaculée-Conception.

Nous empruntons les émouvants détails que l'on va lire à un historique détaillé qu'ont bien voulu nous communiquer les RR. PP. Capucins.

DIARBEKIR

La ville, qui, depuis l'époque des Califes babyloniens, porte le nom arabe de Diarbékir, est l'ancienne Amida des Romains, aujourd'hui capitale du Kurdistan. Située dans la haute Mésopotamie, elle est bâtie sur la rive droite du Tigre, à l'extrémité du plateau formé par les versants du mont Masius, ramification de la grande chaîne du Taurus.

Le chiffre de sa population est des plus incertains, ce qui n'a rien de surprenant pour une ville orientale. Quelques auteurs lui donnent 40.000 habitants ; d'autres, seulement 20.000 ; d'autres, au contraire, 60.000.

Le côté de la ville regardant le Tigre est bâti sur des rochers. Au delà du fleuve, le regard se repose agréablement sur la côte toute couverte d'une luxuriante végétation et sillonnée de ruisseaux qui courent porter au fleuve le tribut de leurs ondes. A droite, une petite rivière baigne les murs de la ville, tandis que, du sommet des rocs, taillés

à pic, une cascade se précipite dans un profond abîme. Au milieu du paysage se dressent des murailles de pierre qui soutiennent les tours à demi ruinées de l'antique cité. Çà et là, apparaissent les minarets surmontés du croissant, quelques clochers au faîte desquels brillent la croix et les coupoles des mosquées recouvertes de plomb. Vue d'autres points, Diarbékir a l'aspect sévère et mélancolique d'une ville du moyen âge.

***

La conduite des Missionnaires Capucins de Diarbékir pendant les sanglantes journées du mois de novembre 1895, mérite une mention spéciale. L'extermination des chrétiens et principalement des Arméniens avait été préparée de longue main dans la capitale ottomane. La question, qui avait été agitée, des réformes à introduire dans l'empire en faveur des chrétiens, avait fourni un prétexte au déchainement des haines de race, exaspérées par le fanatisme religieux. Le plan conçu était aussi simple qu'expéditif : exterminer les adultes et faire passer au mahométisme les femmes et les enfants. On supprimait ainsi, de fait, l'importune question arménienne dans les provinces intérieures de la Turquie. Dieu ne permit qu'en partie l'exécution de cet atroce dessein.

Dès que le signal convenu pour les massacres arriva de Constantinople au gouverneur de Diarbékir, les chrétiens en eurent connaissance. Ils fermèrent les boutiques du bazar et ils assiégèrent la demeure du Consul français. M. Meyrier, en implorant secours. Celui-ci se présenta chez le gouverneur Ani-Pacha et lui demanda la cause de l'épouvante répandue parmi les habitants. Le perfide gouverneur protesta qu'il ne savait rien, et donna sa parole d'honneur qu'il n'arriverait rien de fâcheux aux protégés du consul. Celui-ci rassura donc les chrétiens et leur conseilla de vaquer tranquillement à leurs occupations.



MÉSOPOTAMIE. — COSTUMES DE FEMMES CHRÉTIENNES DE MARDIN; d'après une photographie (voir le texte).

Deux heures après, de tous côtés, s'élançaient dans les ruelles du bazar, des musulmans avides de carnage et de sang. Ils pillent, ils massacrent, ils donnent l'assaut aux habitations et y mettent le feu. Dix-huit cents maisons furent saccagées. Hommes, femmes, enfants, évêques, prêtres catholiques et schismatiques, tous s'enfuirent épouvantés et se précipitèrent vers la demeure des Missionnaires et la résidence du Consul français. Cinq mille personnes y trouvèrent refuge et salut. Eglise, couvent, école, corridors, escaliers, cloîtres, autel même, tout était rempli d'une foule en proie à la terreur, qui demeura ainsi entassée pendant onze jours consécutifs. Le P. Jean-Baptiste de Castrogiovanni, Président de la Mission, sut maintenir l'ordre parmi cette multitude et trouver le moyen de la nourrir.

Le Consul était hors de lui, en songeant à la trahison du gouverneur. Il envoya dépêches sur dépêches à l'Ambassade de Constantinople pour réclamer une intervention diplomatique. Hélas ! la politique de l'Occident avait résolu de garder le silence. 1.200 victimes périrent par le fer ou le feu, pendant les trois jours que le massacre dura en ville. Aux environs, le nombre des pillages, des incendies, des hommes tués, des femmes et des enfants ravis ou dispersés, échappe à tout calcul. Les Missionnaires prirent également soin des blessés et organisèrent des distributions de secours pour ceux qui restaient sans pain et sans asile.

Peu de temps après, le gouvernement de la République française reconnaissait, par l'envoi d'une lettre d'éloges et d'une médaille d'argent, l'admirable conduite des Missionnaires.

ORFA

Orfa est l'ancienne Calliroe, bâtie à une époque bien reculée, non loin de Haran (Carres), où le patriarche Abra-



MÉSOPOTAMIE. — Costumes de la province de Diarbékir ; reproduction d'une photographie (voir le texte).

ham, qui avait quitté sa patrie sur l'ordre de Dieu, habita jusqu'à la mort de Tharé et jusqu'au second commandement du Seigneur, l'invitant à se rendre dans la Terre promise. En changeant de maître, cette antique cité changea aussi de nom dans le cours des siècles. Appelée Edesse sous les Séleucides, elle garda ce nom jusqu'à la destruction (1214) de la principauté latine des Croisés, fondée par le comte Baudouin. Son premier apôtre fut S. Thaddée, l'un des 72 disciples de J.-C.

⁂

Pendant les lugubres journées des 28 et 29 décembre 1895, Orfa a été le théâtre du plus féroce, du plus épouvantable de tous les massacres. Les musulmans de cette ville étaient de longue date ennemis acharnés des chrétiens. Ils saisirent avec joie cette occasion de donner impunément cours à leur haine. Le quartier arménien vit d'indiscriptibles scènes de sauvagerie. Les chrétiens étaient dépourvus de tous moyens de défense ; quelques jours plus tôt, on leur avait enlevé leurs armes sur l'ordre du gouverneur.

A midi, le drapeau vert fut hissé sur le minaret de la mosquée principale ; c'était le signal du massacre. Des soldats, des Turcs, des Arabes, enfoncent les portes des maisons et les inondent de sang. Le Derviche turc Maulaviseck-Seeid Ahmet massacra, à lui seul, en cette journée, 120 chrétiens ; il les égorgeait comme des moutons.

L'église arménienne regorgeait de gens épouvantés, surtout de femmes et d'enfants, qui s'étaient réfugiés dans les tribunes. Les émeutiers commencèrent par tuer les hommes ; puis ils abattirent à coups de hache les colonnes en bois qui soutenaient les tribunes ; elles s'écroulèrent et la foule qui les remplissait roula sur les cadavres amoncelés en bas. On inonda de pétrole les victimes à moitié écrasées et on livra le tout aux flammes. Tandis qu'à l'intérieur, des cris déchirants montaient vers le ciel, au dehors les enfants et les femmes turques poussaient des clameurs de joie et de triomphe. Dans l'espace de quelques heures, 4.000 personnes périrent à Orfa.

Les chrétiens, qui habitaient en dehors du quartier arménien, se réfugièrent chez nos Pères, et ils eurent la vie sauve. Après le massacre, des centaines de gens blessés, nus, affamés, coururent se jeter dans les bras des missionnaires et des sœurs Franciscaines qui leur prodiguèrent tous les soins de la charité chrétienne.

MARDIN

Mardin est située à une altitude de 1.000 mètres sur une montagne couronnée de remparts en ruines. Elle domine la grande plaine de la Mésopotamie. C'est un panorama merveilleux, célèbre par sa magnificence et ses souvenirs historiques. Là se déroule le cours sinueux du fleuve Chabour (le Chobar de l'Ecriture), sur les bords duquel le prophète Ezéchiel eut ses visions. Dans cette immense plaine se sont accomplis les événements les plus mémorables du genre humain. Elle fut la terre d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; là s'élevaient Ninive et Babylone.

⁂

Depuis 15 ans, la mission de Mardin a pour administra-

teur, le P. Daniel de Monopolo, religieux très versé dans la langue arabe.

C'est à lui surtout que Mardin est redevable de son salut, au cours des sinistres évènements de 1895.

Les hordes des Kurdes s'étaient déjà engagées dans les chemins et les lacets de la montagne abrupte, au sommet de laquelle se trouve Mardin et qui domine les hauteurs environnantes. Mais, prévoyant le danger, le P. Daniel s'était entendu avec un chef de tribu, redouté et estimé des Kurdes. Mettant donc à profit l'amitié qu'il avait nouée avec lui depuis un certain temps, il lui promit une récompense de la France s'il voulait se charger d'assurer le salut de Mardin. Cet homme réunit des gens de confiance, et descendit avec eux à la rencontre des bandes qui montaient à l'assaut. Le respect ou plutôt la crainte qu'il inspirait empêcha le massacre de Mardin. On sut bientôt de quel côté le salut était venu et les chrétiens comblèrent les Missionnaires de toutes les bénédictions dont le vocabulaire arabe est si richement pourvu.

En ces jours de terreur, la résidence de la Mission abrita plus de 2.000 personnes.

Les villages chrétiens de la province n'eurent pas un sort aussi heureux. Ils furent saccagés, dévastés, réduits en cendres. Des hauteurs de Mardin on apercevait la lueur sinistre des incendies allumés dans la plaine. Tell-Armen, village situé à 20 kilomètres de Mardin et habité exclusivement par des Arméniens catholiques, fut détruit par les flammes.



MÉSOPOTAMIE. — Costumes de femmes chrétiennes de Diarbékir ; reproduction d'une photographie (voir le texte).

La France accueillit la demande du P. Daniel et décora d'une médaille d'or le chef de tribu qui avait sauvé Mardin.

(*A suivre.*)

Notes sur l'évangélisation du Thibet

AVANT LE XIX[e] SIÈCLE

Par M. Adrien LAUNAY, de la Société des Missions Etrangères

Suite (1)

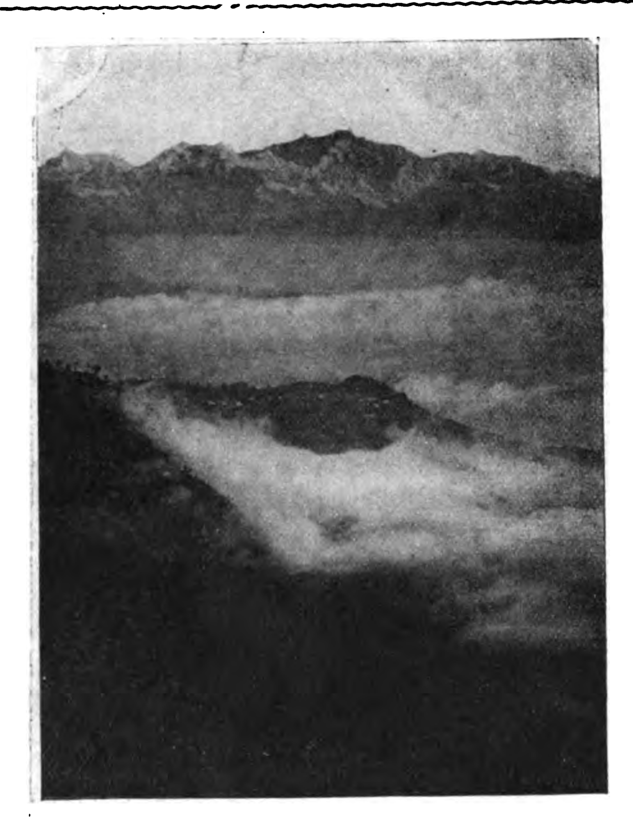
Le roi remit ensuite au P. d'Andrada plusieurs lettres de recommandation pour les princes de Kachemire, d'Agra et de Lahore. Il donna ordre qu'on le fît voyager dans tous ses Etats, « exempt des impositions et taxes dont on est écrasé ». En retour de ces bienfaits, le missionnaire lui fit cadeau d'un tableau peint sur cuivre représentant la Vierge et l'Enfant-Jésus.

« Il était aisé de voir, écrit le religieux, combien le roi et toute sa cour étaient fâchés de notre départ ; en nous disant le dernier adieu, il nous recommanda de revenir le plus tôt possible parce que « nous emportions son cœur avec nous ».

***

Le P. d'Andrada repartit pour Agra, où il arriva sain et sauf, après un voyage qui, tout entier, depuis le départ jusqu'au retour, avait duré sept mois. Il raconta à ses confrères les péripéties de son aventureuse expédition, le bon accueil qu'il avait reçu du roi et les espérances de conversion que les Thibétains lui avaient fait concevoir. Ce récit inspira aux religieux le désir d'aller évangéliser des hommes qui paraissaient si bien disposés à recevoir la parole de vérité. Les supérieurs du P. d'Andrada l'autorisèrent à

(1) Voir le numéro des 26 novembre et 5 décembre.



Le Ko-chin-yn-nya (8560 m.) Gravure extraite des *Missions catholiques françaises*, publiées sous la direction du R. P. Piolet.

retourner à Caparangue et à se faire accompagner par un autre membre de la Compagnie de Jésus, le P. Gonzalès de Souza.

Les deux apôtres se mirent en route au commencement du mois de juin 1625.

« Nous eûmes, écrit le P. d'Andrada, bien des obstacles à surmonter, quoiqu'ils ne fussent pas comparables à ceux de notre premier voyage. Pour comble de malheur, on nous enleva la plus grande partie de notre petit bagage, malgré les lettres du roi de Mogor (le grand Mogol) quiordonnait aux rois des montagnes de favoriser notre passage. Enfin nous arrivâmes au Thibet dans le courant d'août.

« Notre retour fit un grand plaisir au roi, car il envoya, à quatre journées au-devant de nous, des hommes et des chevaux chargés de présents, avec des ordres pour qu'on nous reçût avec honnêteté dans tous les lieux où nous devions séjourner.

« Arrivés à la ville de Caparangue, nous fûmes logés dans une maison voisine de celle du fils du roi, et où l'on avait apporté du palais toutes les commodités possibles. Trois jours après notre arrivée, le roi se vit obligé de partir pour une guerre importante. Le jour de son départ, il nous fit appeler et, après un long discours, il se jeta à nos pieds, en nous priant de lui donner notre bénédiction. Il nous recommanda d'aller voir la reine pendant son absence, au moins une fois par jour. Il ne prit congé que de nous, sans parler à qui que ce fût et gagna ensuite la porte de la ville, où sa suite l'attendait.

« Cette expédition dura un mois et demi ; dès qu'il fut de retour, il résolut de s'instruire des principaux points de la religion chrétienne, mais il fallut attendre que nous sussions la langue du Thibet. »

En attendant, le prince autorisa la construction d'une église dont la première pierre fut posée le 11 avril 1626, en sa présence et avec beaucoup de cérémonies.

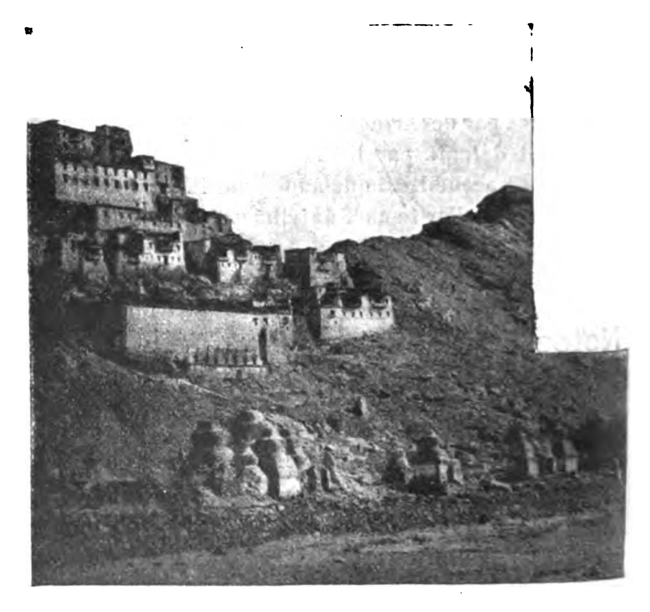
« Le monarque vient souvent chez nous, dit le P. d'Andrada, quoiqu'il n'aille dans la maison d'aucun particulier. Aussitôt qu'il est arrivé, il va à l'église faire sa prière et me répète souvent que, dès qu'il sera suffisamment instruit, il veut se faire baptiser et embrasser la religion chrétienne. »

Cette résolution alarma les ministres de la religion bouddhique, c'est-à-dire les lamas, que nous voyons, dès le début de cette histoire, s'opposer à la prédication de l'Evangile. Aussi tinrent-ils une assemblée générale où deux des principaux membres de la hiérarchie lamaïque, dont l'un était le frère même du roi et l'autre son oncle, furent chargés, au nom de la religion de Bouddha, d'user de leur influence pour le détourner du christianisme et lui faire abandonner sa résolution de recevoir le baptême.

« Ils lui ont représenté surtout, raconte le missionnaire, combien il serait honteux qu'un étranger à peine arrivé depuis six mois le déterminât à quitter la religion de ses pères, pour en embrasser une dont il ne pouvait avoir les premières notions ; mais leur principal argument, et le plus fort sans doute, était le péril auquel il exposait ses Etats. Etant en guerre avec trois petits rois de ses voisins, il risquait encore de soulever contre lui les lamas de ces contrées, qui sont très nombreux, qui ont un absolu pouvoir sur l'esprit des grands et du peuple.

« Le voyant imperturbable dans sa résolution, ils l'engagèrent à passer une retraite avec eux, pour réfléchir mûrement sur cette affaire.

« Enfin, ce prince consentit à passer deux mois chez son frère, l'un des chefs des lamas, et deux autres des leurs. Lorsqu'ils le crurent suffisamment prémuni contre mes insinuations ou mes arguments, ils demandèrent à entrer



Monastère bouddhiste dans la vallée de Zanskar; gravure extraite des *Missions catholiques françaises*, publiées sous la direction du R. P. Piolet.

en lutte avec moi et à disputer en sa présence. Je me bornerai à une très courte analyse de nos conférences.

« Je les questionnai d'abord sur Dieu. Ils me répondirent que c'était un être à la fois triple et unique, que le premier dieu lama se nomme Conioc, c'est-à-dire la première personne ; la seconde, Ché-Conioc, c'est-à-dire grand livre ; la troisième, Sanguya-Conioc, c'est-à-dire voir et aimer dans la gloire. Je leur démontrai qu'il y avait entre nous moins de dissentiment qu'ils ne se l'imaginaient : « Nous reconnaissons, comme vous, leur dis-je, la Trinité en un seul Dieu. La seconde personne que vous nommez Conioc ou livre, est la parole de Dieu, non morte, mais vivante, engendrée éternellement de l'intelligence du Père éternel, mais non pas un livre sans sentiment, nous l'appelons fils de Dieu. » Je leur expliquai ensuite, autant que mes faibles connaissances de la langue me le permettaient, le mystère de l'incarnation et de la résurrection du Sauveur; j'ajoutai que Sanguya-Conioc (voir Dieu et l'aimer en sa gloire) est l'Esprit divin qui procède des deux personnes du Père et du Fils. »

Une conférence eut lieu sur Dieu et sur la création ; mais, pas plus que la première, elle n'aboutit ni à convaincre ni à toucher les lamas.

***

D'autres missionnaires rejoignirent les PP. d'Andrada et de Souza ; ce furent : en 1626, les PP. Stephano Cacella et Giovanni de Cabral; en 1627, les PP. Giovanni de Olivayre, Alano dos Angios et Antonio Pereyra; en 1629, le P. Manuel Diaz; en 1631, les PP. Francesco de Azevedo, Dominico Capece, Francesco Morando.

Sur ces entrefaites, le promoteur et le principal ouvrier de l'évangélisation dans le pays de Caparangue, le P. d'Andrada, revint dans l'Inde. Il mourut à Goa, le 6 mars 1634, et le bruit courut qu'il avait été empoisonné.

Quelques autres missionnaires se rendirent encore près de Tsan-pa-han ou du moins dans son pays : en 1635, les PP. Caldeira et Pietro de Freitar ; en 1640, le P. Tommaso de Barros; en 1641 et les années suivantes, les PP. Stanislas Malpichi, Ambrosio Correa, Bonaste Godigno, Emmanuel Marquese, Bartolomes Fontebona, Faustino Barreiros et Emmanuel Monteyro. Malheureusement, nous ne connaissons rien de leur apostolat.

***

Quant au roi Tsan-pa-han, M. Huc pense qu'il embrassa le christianisme et que sa conversion fut la cause de sa perte, par suite de la jalousie et de la haine qu'elle excita dans la classe des lamas. Il appuie cette double opinion sur l'assertion des historiens tartares, disant que ce prince avait abandonné la loi des lamas, qu'il voulait la détruire et y substituer une religion étrangère, et que, pour cette raison, le typa ou premier ministre du royaume s'entendit avec le Dalaï-Lama, afin de s'opposer aux projets de Tsan-pa-han.

Tous les deux appelèrent à leur secours Kouche-han, prince des Mongols du Koukounoor entièrement dévoué au boudhisme. Celui-ci rassembla aussitôt une armée considérable et livra une bataille sanglante à Tsan-pa-han, qui fut vaincu et tué. L'auteur d'un Mémoire sur le Thibet,



FEMME THIBÉTAINE. Gravure extraite des *Missions catholiques françaises*, publiées sous la direction du R. P. PIOLET.

publié dans les *Lettres édifiantes*, partage à peu près l'opinion de M. Huc, puisqu'il écrit : « Le texte de l'histoire tartare comparé avec celui du P. d'Andrada fait voir que Tsan-pa-han, ou se fit chrétien, ou voulut embrasser le christianisme. »

Si ces conjectures sont exactes, ce fut sans doute à la mort du roi et lors de la révolution qui la suivit, que les missionnaires quittèrent le Thibet au milieu d'une persécution, en 1652, disent les chroniques des Capucins. Ils laissaient une œuvre dont il nous est impossible d'apprécier l'étendue et qui, sans doute, fut très modeste et disparut bientôt.

***

Dix ans plus tard, un autre Jésuite, le P. Jean Grueber, accompagné d'un religieux de la même Compagnie, Albert Dorville, se rendit au Thibet ; mais, au lieu d'y aller par l'Inde, il y pénétra par la Chine, où il était missionnaire.

Le P. Grueber et son compagnon quittèrent Pékin le 13 avril 1661. Trente jours de marche les conduisirent à Si-ngan-fou, trente autres jours à Si-ning-fou, d'où ils mirent trois mois pour arriver à Lhassa. Ils s'y arrêtèrent un mois et « se seraient flattés de pouvoir convertir un grand nombre d'habitants, s'ils n'eussent trouvé des obstacles de la part du Grand Lama, qui impose la peine de mort à tous ceux qui lui refusent leurs adorations. » Cependant ils furent traités fort humainement par le peuple et par le roi même. Au point de vue de l'évangélisation, cette bienveillance n'eut aucun résultat. Les deux jésuites s'éloignèrent de Lhassa sans avoir fait aucune conversion, et se dirigèrent vers l'Inde ; Dorville mourut à Agra et Grueber revint en Europe.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Deux ans en Chine, par le R. P. M. Bertrand Cothonay, des Frères Prêcheurs. Un beau volume in-4° de 600 pages, illustré de 60 grandes similigravures, 7 fr. 50, net 4 fr. — Demi-reliure amateur, tranches dorées, 12 fr. 50. — Alfred Cattier, éditeur à Tours.

Aujourd'hui que l'Europe entière a les regards tournés vers la Chine, hier encore le théâtre de guerres et de combats meurtriers, notre esprit désire connaître de plus en plus cette terre lointaine, ses habitants, leurs mœurs, leurs coutumes. Le livre du R. P. Cothonay est rempli des plus pittoresques et des plus instructifs renseignements; aussi arrive-t-il à son heure. Ajoutons qu'il est de nature à intéresser le lecteur par les documents, les anecdotes et les réflexions judicieuses qui en sont la conséquence.

Jean-Marie de la Mennais (1780-1860), *fondateur des Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel et des Filles de la Providence de Saint-Brieuc*, par le R. P. Laveille, prêtre de l'Oratoire. Deux volumes in-8° écu, de 580 et 680 pages, imprimés sur très beau papier, avec deux portraits en héliogravure et un autographe. Prix : 10 fr. *Franco* 11 fr., Librairie Ch. Poussielgue. 15, rue Cassette, Paris.

C'est l'histoire d'un homme qui, venu au monde parmi les ruines accumulées par la Révolution, a passé sa vie à les relever, pièce à pièce, d'une main aussi diligente qu'infatigable, et n'est mort qu'après avoir raffermi en France, aussi bien qu'en Bretagne, l'édifice des croyances chrétiennes. Ce prêtre au zèle de feu et au courage de fer est un admirable modele de patience, d'espérance indomptable, d'action énergique et joyeuse, au milieu des plus graves difficultés.

Après avoir, dans le diocèse de Saint-Brieuc, établi ou restauré écoles presbytérales, petits séminaires, petites écoles de campagne, il fonde, en faveur des enfants pauvres, deux admirables congrégations, les Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel et les Sœurs de la Providence de Saint-Brieuc. Plus tard, c'est aux esclaves de nos lointaines colonies qu'il envoie des légions de missionnaires, et, à ce titre, les *Missions catholiques* devaient signaler l'apparition de sa biographie.

Une phrase résume l'impression de tous ceux qui l'ont lue « Je ne crains pas, écrit au R. P. Laveille Mgr de Cabrières, je ne crains pas l'indifférence du public pour votre bel ouvrage. On ne le lira pas seulement avec plaisir, ce sera avec passion. et, l'ayant éprouvé, je puis en rendre témoignage. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. l'abbé Girardet, du diocèse de Saint-Claude........ 11 70
M. de Balanda, diocèse de Perpignan........ 40 »
M. Alexis Lefèvre, Nantes........ 5 »
M. l'abbé Dubeauclard, du diocèse de Fréjus........ 3 15
M. Njal, du diocèse de Saint-Dié, demande de prières........ 5 »

Pour les missions nécessiteuses (Fidji) :

Un nouveau chevalier de la Légion d'honneur........ 100 »
Anonyme du diocèse de Nancy, pour ses défunts........ 10 »
M. Fleureton, du diocèse de Lyon........ 10 »
M. J. Gros, du diocèse d'Aix........ 2 »
Anonyme de Montferrand (P. de D.)........ 10 »
M. Carrel, de Toulouse........ 1 »
V. B., diocèse de Bourges........ 100 »

Anonyme du diocèse d'Autun........ 50 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales........ 20 »
Mlle M. Raffin, du diocèse de Bayeux, demande de prières pour tous les membres défunts de sa famille........ 15 »
M. Guinedot, du diocèse de Blois........ 5 »
Anonyme, Marie-Françoise, Versailles........ 40 »

Pour une mission française nécessiteuse (Tonkin occidental).
M. l'abbé Restif, du diocèse de Rennes........ 20 »

A Mgr Fallize, Norvège.
M. l'abbé Dupouy, du diocèse d'Aire........ 3 »

A Dom Belloni, Jérusalem, pour son orphelinat.
Communauté anonyme, Rouen........ 40 »

A M. Girod, Haut-Tonkin.
M. l'abbé Dupouy, du diocèse d'Aire........ 3 »

A M. Bonnétraine, Maïssour.
M. E., du diocèse de Saint-Claude........ 3 »

A M. Mignery, Pondichéry.
En souvenir d'Antoinette-Marie Bour, diocèse de Lyon........ 5 »

A Mgr Pelckmans, Lahore.
Anonyme du diocèse de Grenoble........ 100 »

Au R. P. Heraudeau, Maduré.
L. A., diocèse de Bayeux, demande de prières........ 5 »

Au R. P. Royer, S. J., à Batticaloa (Trincomalee).
C. C., Grenoble........ 50 »

Au R. P. Marie Bernard, Trappe Notre-Dame de Consolation, près Péking.
C. C., Grenoble........ 50 »

A M. Papinot, Tokio.
C. C., Grenoble........ 50 »

Au R. P. Marie-Gérard, Trappe Notre-Dame du Phare, Hakodaté.
C. C., Grenoble........ 50 »

Pour les missions du Japon (Mgr Berlioz).
Un catholique breton........ 100 »

Pour les missions d'Indo-Chine ou du Japon (Tonkin central).
Anonyme d'Indre-et-Loire........ 184 »

Au R. P. Marie-Gérard Prieur de la Trappe de Notre-Dame du Phare (Hakodaté).
Communauté anonyme, Rouen........ 40 »

A M. Matrat, pour les Amantes de la Croix (Nagasaki).
Communauté anonyme, Rouen........ 40 »

A Mgr Oury, Alger, pour son séminaire.
Communauté anonyme, Rouen........ 40 »

Au R. P. Vincent, Franciscain, Haute-Egypte.
Anonyme, diocèse de Bayeux, demande de prières........ 25 »

A Mgr Hirth, Victoria-Nyanza septentrional.
C. C., Grenoble........ 100 »

Pour rachat d'esclaves au Victoria-Nyanza (Mgr Hirth).
Anonyme du diocèse d'Aix........ 8 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour ses lépreux.
M. W., du diocèse de Reims........ 3 »

A Sœur Marie de Sainte-Philomène, léproserie de Saint-Raphaël, Ambahidratimo (Madagascar central).
M. de Quatrebarbes, diocèse de Laval........ 30 80

Au R. P. Pionnier, Nouvelles-Hébrides.
C. C., Grenoble........ 50 »

Pour les *Missions catholiques*.
M. Broquin, diocèse de Saint-Flour........ 90 »

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



ARMÉNIE. — VUE DE TOKAT, COTÉ OUEST DE LA VILLE; d'après une photographie envoyée par les RR. PP. Jésuites (v. p. 603).

CORRESPONDANCE

COTE-D'OR (Afrique Occidentale)

La mission de Salt Pond.

On sait que les missionnaires de la Société des Missions Africaines de Lyon, chargés depuis vingt-trois ans de l'évangélisation de la colonie anglaise de la Côte-d'Or et du protectorat ashanti, ont fondé déjà six stations importantes sur cette partie du littoral guinéen encadré entre le Togoland et la Côte d'Ivoire. L'une de ces stations est Salt-Pond, dont la lettre suivante va nous entretenir.

LETTRE DU R. P. VAISSIÈRE,
DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, AU R. P. DESRIBES.

Salt Pond, ville de 10.000 habitants, est un des centres commerciaux les plus importants de la colonie de la Côte-d'Or. Située au bord de la mer, elle est entourée, au nord, d'un cercle de collines qui forment, de loin, comme une couronne de verdure, brousse épaisse, impénétrable, qu'aucune main humaine n'a encore essayé de faucher.

Une lagune divise à peu près en deux parties Salt-Pond et, à l'est, sépare la Ville Haute de ce que nous appelons la Ville Basse.

La Ville Haute compose la partie importante. Deux grandes et larges rues, venant de l'*hinterland* le plus éloigné, la traversent et sont les deux grandes artères qui déversent sur son marché les produits commerciaux si recherchés : le caoutchouc, l'huile et la noix de palme, la noix de cola, l'ivoire même. Telles sont les denrées précieuses que chaque navire emporte d'ici sur les marchés du vieux monde, en retour des nombreux articles de la civilisation européenne.

* * *

Autrefois, on faisait aussi dans notre ville le commerce de la poudre d'or, qui était apportée par les caravanes ashanties. Mais, par suite de certaines manipulations frauduleuses que favorisait la mauvaise « barre », cette branche du commerce a bien décliné; la quantité de poudre d'or qu'on exporte est très minime. Du reste, la dernière guerre et, depuis deux ans, l'établissement, en Ashanti, de nombreuses

Compagnies minières, sont une autre cause de la cessation de commerce sur la Côte.

Il y a ici neuf grandes factoreries, qui font toutes de bonnes affaires, et une multitude de boutiques indigènes, car tout Nègre est né marchand. La population blanche compte quinze personnes, y compris le Commissaire du District et le docteur, un Irlandais catholique.

⁂

Pendant longtemps, la ville était réputée malsaine. Ces dernières années, cependant, cette réputation un peu surfaite s'est améliorée. Grâce à certains travaux d'assainissement entrepris par le Gouvernement, elle n'est pas plus insalubre que les autres villes de la côte de Guinée ; elle l'est même moins que certaines d'entr'elles. La température y est certainement moins humide qu'en beaucoup d'autres endroits et, de l'aveu général, la ville est plus propre et surtout moins chaude que Cape-Coast, par exemple.

Et ici, ma pensée se reporte en arrière, aux années 1895 et 1898, et je compte les Pères qui dorment leur dernier sommeil, là-bas, sous les ombrages de notre petit cimetière.

Les pauvres Pères n'ont pas eu, comme nous, la bonne fortune d'avoir une habitation saine et convenable. Quand les ressources font défaut, on fait ce que l'on peut : aussi nos devanciers ont-ils été obligés, dans leur pauvreté, de se contenter d'une masure étroite et malsaine.

⁂

Depuis que la charité nous a mis à même d'obtenir un emplacement sain et d'y construire une maison qui répond aux besoins hygiéniques de nos pays, les conditions de vie sont tout autres et les épreuves du passé ne se sont plus reproduites.

Lorsqu'on est à bord d'un *steamer*, en vue de Salt Pond, on aperçoit, à l'ouest de la ville, le long de l'Océan, une épaisse plantation de cocotiers. C'est derrière ce rideau de verdure que se trouve la nouvelle mission, dont le toit de feutre, blanchi à la chaux, perce agréablement à travers les branches touffues des arbres.

Notre maison est située à 200 mètres environ de la mer : elle comprend un rez-de-chaussée, qui sert de classe et qui jusqu'ici nous a également servi d'église, et l'étage supérieur, habité par les Pères. Une véranda, de près de 2 mètres de large, court autour de la maison et la protège des ardeurs du soleil. Là, nous sommes en quelque sorte isolés de la ville, au milieu d'un vaste terrain qui nous appartient et que nous cultivons en grande partie.

Notre habitation actuelle fut commencée par le P. Wade qui mourut à la peine. Continuée et presque finie par Mgr Albert, elle fut parachevée par le P. Méder, supérieur actuel de la station.

Le 21 août 1898, il y dit la première messe et s'y installa définitivement. Désormais les Missionnaires avaient leur *home* et les choses ont changé de face. Depuis avril 1901, la fièvre, cette visiteuse toujours mal venue, n'a pas paru à la Mission.

Près de la mission, se trouve un grand jardin où la flore d'Europe et la flore d'Afrique se sont donné rendez-vous. Fruits et légumes de toutes sortes réjouissent l'œil. Le papayer, le manguier, l'ananas, le bananier, l'oranger, le citronnier, voire même le dattier et le figuier, nous donnent leurs fruits, pendant que les choux, les haricots, les aubergines, les radis, les salades, viennent chaque jour varier notre ordinaire. Les légumes frais sont en Afrique un soutien et un bienfait pour les santés.

Nos enfants de l'école nous aident dans la culture du jardin et s'habituent ainsi au travail de la terre si peu en honneur dans le pays.

Tel est Salt-Pond, au point de vue matériel.

⁂

Et le spirituel? Là encore le Ciel bénit nos peines. Depuis quelques années surtout, le progrès de notre religion est sensible. Naturellement, comme partout, le bien se fait lentement. Les difficultés, par ailleurs, ne manquent pas. Mais, depuis dix ans, la semence jetée par nos devanciers s'est levée en une belle moisson et notre chrétienté compte aujourd'hui 700 membres et 80 catéchumènes; 60 d'entre eux ont reçu le baptême le 31 août.

Avec Salt Pond, nous avons une annexe à Anamaboë, qui compte près de 300 chrétiens. Il y a dans cette petite ville un catéchiste qui fait l'école et préside les prières le dimanche. Nous y allons de temps en temps dire la messe et entendre les confessions.

⁂

Comme partout, l'école nous aide beaucoup. Les 350 enfants, qui viennent y chercher l'instruction, y trouvent en même temps l'éducation et le salut de leur âme. J'en ai vu quelques-uns, âgés de 15 à 16 ans, venir nous dire spontanément :

« — Pères, je voudrais être baptisé. »

Le protestantisme, établi ici bien avant nous, voilà encore un obstacle. C'est une religion si large ! Les noirs y trouvent une liberté entière pour leurs coutumes, et pour leurs passions une tolérance facile. Cependant un certain nombre de protestants sont revenus à notre sainte religion. Les âmes droites et cherchant la vérité, sont tôt ou tard attirés par nos œuvres de charité, les splendeurs du culte et nos dogmes immuables.

Il y a deux mois environ, un de nos maîtres d'école accourt à la mission :

« — Père, dit-il, mon oncle est gravement malade. Venez, il vous demande! »

La maison est à deux pas. Le Père y court; arrivé dans la hutte du mourant, il commence à l'instruire.

Quelques minutes après, le moribond était baptisé. Il était tout rayonnant, il tenait dans ses mains la croix que le Père lui avait donnée, et à 2 heures du matin, il expirait.

Il était allé voir l'autre côté du Ciel.

Heureuse âme, qui vois Dieu maintenant, prie pour tes frères, prie pour nos bienfaiteurs, prie pour ceux qui travaillent sur cette terre de Salt Pond!

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père a nommé délégué apostolique aux Etats-Unis, Mgr Diomède Falconio, archevêque titulaire de Larisse, précédemment délégué apostolique au Canada; — délégue apostolique au Canada Mgr Enee Sbarretti, archevêque d'Ephèse; — archevêque latin de Bagdad, le R. P. Jean Drure, des Carmes Déchaussés, qui a reçu la consécration épiscopale des mains de S. Em. le Cardinal Préfet de la Propagande.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués à Marseille pour l'Extrême-Orient les jeunes prêtres de la Société des Missions étrangères de Paris dont les noms suivent :

Le 16 novembre, MM. Milliet Jacques-Maurice (Annecy), pour le Kouang-tong; Goarzin J.-M. (Quimper) pour Pondichéry; Thomas Marie-Louis-Albert (St-Dié) pour le Cambodge; Pouliquen Jean-Marie (Quimper), pour Pondichéry; Le Roux Prosper-Guillaume-Marie (St-Brieuc), pour le Su-tchuen méridional; Hedde Jean-Marie-Joseph-Auguste, (Le Puy), pour le Coïmbatour; Dubois Jean-Marcel (Bordeaux), pour le Su-tchuen méridional; Pierrel Eugène-Joseph (St-Dié), pour le Su-tchuen méridional; Lozey Charles-Emile-Henry (Bayeux), pour le Cambodge et Rault Gilbert-François-Marie (St-Brieuc) pour le Kouang-tong.

Le 23 novembre, MM. Montagu Emm. (Laval), pour Hakodaté; Deivaux Marie-Adolphe (Luxembourg), pour la Cochinchine, septentrionale; Pirot Joseph-Marie-Louis (Bourges), pour le Tonkin maritime; Decoopman André-Edouard-Stanislas, (Cambrai), pour la Cochinchine occidentale; de Cooman Albert Joseph-Marie (Gand), pour le Tonkin occidental; Raineau Michel (La Rochelle), pour la Cochinchine orientale; Delalande Léon-Marie-Joseph, (Rennes), pour le Tonkin méridional; Barbier Victor-Hilaire-Marie-Jean (Rennes), pour le Tonkin méridional; Cotrel Pierre-Louis-Marie (St-Brieuc), pour Nagasaki; Delavet Alfred (Clermont), pour le Tonkin maritime.

— Dix-neuf missionnaires de la Société des Missions Etrangères de Saint-Joseph de Mill-Hill, près Londres, se sont embarqués pour diverses missions :

Le 3 septembre, MM. J. Merkes (Harlem) et J. Aelen (Bois-le-Duc), pour Madras. — Le 18 octobre, Mgr J. Aelen, coadjuteur de l'Archevêque de Madras et évêque titulaire de Themisonia, précédemment recteur du collège de Saint-Joseph, à Roozendaal (Breda), s'est embarqué pour Madras. — Le 3 novembre, MM. J. Krezelmans (Ruremonde), J. van Diepen (Harlem), J. Bus (Utrecht), E. Firman (Harlem), E. Hartman (Utrecht), S. Keet (Harlem) et J. Stouten (Harlem), sont partis pour Madras. — Le 5 novembre, M. B. Kreymbord (Utrecht) s'est embarqué à Londres pour la mission maorie du diocèse d'Auckland (Nouvelle-Zélande). — Le 3 décembre, MM. C. van Drepen (Harlem), D. Kuss (Westminster), J. Wohlfartstaetter (Brixen), sont partis pour Madras. — Le 5 décembre, MM. V. Ibalder (Brixen) et V. Weber (Brixen) sont partis pour Sarawak (Borneo). — Le 6 décembre, Mgr H. Hanlon, vicaire apostolique du Haut-Nil, et MM. Bouma (Utrecht), M. Condom (Salford), J. Wall (Waterford), avec six Sœurs Franciscaines, sont partis pour le vicariat apostolique du Haut-Nil.

— Douze missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit, sont partis en novembre 1902 :

Se sont embarqués à Marseille : le 5 novembre, pour le Sénégal, le P. Dominique Tranquilli (Subiaco), et le F. Didier Bronner (Lugano); le 10. pour le Zanguebar, le F. Albertin Kastner (Fribourg); le 25, pour Maurice, le P. Emile Gruffat (Annecy); à St-Nazaire, le 9, pour la Martinique, le P. Henri Vanhaecke (Cambrai); à Bordeaux, le 25, pour la Sénégambie, les PP. Joseph Wieder (Strasbourg), Pierre Gobbé (Rennes) et le F. Mélan le Stat (Vannes); pour la Guinée française, les PP. Michel Leclerc, Raymond Lerouge (Coutances) et le F. Marie-Marcel Tuloup (Rennes); pour l'Oubangui, le P. Charles Le Gouay (Vannes).

INFORMATIONS DIVERSES

Turquie. — Mgr Paul Terzian, évêque arménien d'Adana et Tarse, nous écrit de Constantinople le 3 décembre 1902 :

« Une épreuve aussi rude qu'imprévue m'a obligé cette année à rester éloigné de mon diocèse et à en diriger les œuvres de loin. J'ai dû, depuis huit mois, quitter mes ouailles sur de calomnieuses imputations tendant à me représenter comme hostile au gouvernement impérial. Je ne me suis jamais occupé de politique : j'ai toujours prêché aux chrétiens de toute nationalité leurs devoirs envers Dieu et Sa Majesté Impériale le Sultan, notre auguste souverain, et mes conseils n'ont pu inspirer que la fidélité et l'obéissance au Gouvernement de Sa Majesté et à Son Auguste Personne, d'après les commandements de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'Evangile : « Rendez à Dieu tout ce qui appartient à Dieu, et à César tout ce qui appartient à César. » Aussi ai-je la ferme confiance que mon innocence, qui n'a pas tardé à éclater au grand jour, sera connue de tous et que les cœurs chrétiens me demeureront attachés et ne cesseront de s'intéresser à mes œuvres. Nommé en 1892 évêque de la patrie du grand apôtre saint Paul, j'ai travaillé sans relâche, durant dix années, à en faire un diocèse prospère grâce au concours précieux de généreux associés de la Propagation de la Foi.

« A l'approche de la sainte fête de Noël et du Nouvel An, je me fais un devoir d'exprimer mes sincères souhaits de bonheur à tous nos chers et nobles bienfaiteurs, qui contribuent généreusement à l'augmentation de la gloire de Dieu et à la propagation de notre sainte religion. Nous prions continuellement à leurs intentions, et nous sommes sûrs qu'en échange de leurs bontés, Dieu accordera à tous ses bénédictions et ses célestes faveurs et qu'ils seront heureux dans ce monde et dans l'éternité. »

Arménie. — Nous extrayons d'une lettre d'un missionnaire jésuite récemment arrivé à Tokat d'intéressants détails sur le pays et la mission :

« Tokat est à l'extrémité d'une plaine de 40 kilomètres. On n'aperçoit pas la ville, avant d'en être tout près : elle est de côté, dans une vallée, et lance ses maisons à l'assaut de deux montagnes opposées, tandis que, du haut d'un rocher à pic, la vieille citadelle démantelée jette un regard de dédain sur ces bicoques de torchis qui ne l'atteindront jamais. Notre maison est à mi-côte, et de ma fenêtre j'ai le coup d'œil de la ville noyée dans la verdure des arbres (*voir la gravure*, p. 601). Cinq fois le jour, j'entends la voix sonore du *muezzin* de la mosquée voisine, qui, du balcon de son minaret, invite à les dévots à la prière.

« Par l'abondance de ses eaux et la fertilité du sol, Tokat pourrait être un paradis terrestre ; mais ici les gens sont économes de leur travail. Tout ce qui ressemble, même de loin, à la culture intensive est inconnu.

« Comme centre commercial, Tokat n'est plus que l'ombre d'elle-même. Autrefois rendez-vous des caravanes de l'Orient et de l'Occident, elle était à la fois une hôtellerie et un entrepôt immense. Depuis l'invention des bateaux à vapeur, les commerçants trouvent plus commode de porter leurs marchandises sur les bords de la mer Noire ou du Golfe Persique : de là le transport se fait plus facilement et plus sûrement que par terre. Et que sera-ce donc, lorsque les fameux projets de chemins de fer seront réalisés ? Alors adieu, messieurs les âniers et les chameliers : il vous faudra chercher d'autres métiers! C'est

sans doute pour cette raison... et pour d'autres que les paysans des environs d'Adana appellent le chemin de fer : *cheytan arabase* (la voiture du diable).

« Tokat possède de nombreuses mosquées, au moins sept églises schismatiques, deux temples protestants, une synagogue, une église arménienne catholique et notre chapelle. Parmi les catholiques de marque, se trouve un Allemand, directeur de la régie, et le *moavin*. Le moavin (fonctionnaire créé après les malheurs de 1896) est l'adjoint du moutessarif pour les affaires des chrétiens ; il va sans dire que son rôle est réduit autant que possible. Mais il ne restreint pas ses services à ses seuls coreligionnaires ; les pauvres campagnards musulmans, dont les affaires traînent sans fin dans les bureaux, lui doivent souvent de la reconnaissance. Le moavin vient à notre messe de 8 heures, le dimanche ; il est à une place d'honneur, en avant de tous les autres assistants, sur un prie-dieu orné de draperies.

« Notre école de Tokat est peu nombreuse. Rien d'étonnant: les Arméniens unis ont leur école à eux ; nous, nous avons surtout des enfants schismatiques.

« Je n'ai pas encore soufflé mot du dispensaire. C'est le Fr. Janin qui l'a établi et le Fr. Jolly qui lui a donné son développement. Le Fr. Janin, plusieurs fois l'année, faisait le tour des villages voisins pour soigner les malades. Aussi a-t-il laissé un profond souvenir. Il était impressionnant avec sa grande barbe blanche. On lui a donné jusqu'à 120 ans. Un jour, entre autres, il était consulté pour un malade. Il prenait quelques renseignements : «— Quel tempérament a-t-il ?... Quel âge ? » On hésitait. Le Frère précise : « — Est-il vieux comme moi ? « — Oh non ! s'écrie vivement le visiteur, il a tout au plus « 75 ans ! » Après la mort du Fr. Janin, le Fr. Jolly recueillit son héritage. Accompagné d'un jeune homme qui l'aide à la pharmacie, il visite, lui aussi, la campagne. Les guérisons ne manquent pas. Les bons Turcs témoignent parfois leur reconnaissance en envoyant un plein mouchoir de pommes ou une corbeille de raisins... »

Su-tchuen occidental (*Chine*). — M. Laurent, des Missions Etrangères de Paris, écrit de Man-tchang, le 2 octobre 1902 :

« Nous avons subi en ces derniers temps des assauts bien terribles et même maintenant la paix n'est pas encore revenue.

« En quelques mots, voici les récents faits et gestes des bandits connus sous les noms de : *hong-ten-kiao* (Lanterne rouge) ou de Boxeurs. J'ai entre les mains un de leurs drapeaux, un chiffon rouge maculé de sang avec des caractères chinois signifiant : mandat descendu du ciel. Le jour de l'Assomption, ils entouraient Tchen-Tou, au nombre de 30.000 environ. Les soldats du vice-roi en ont tué plusieurs milliers. Malgré cela les brigands ont détruit au moins 6 districts et 2.000 chrétiens ont scellé leur foi de leur sang. Après quelques alertes, je pensais m'en tirer intact, grâce à un bon mandarin, lorsque, tout à coup, le 27 septembre, les bandits arrivèrent à quelques kilomètres de mon oratoire, si bien que la nuit on voyait la lueur des incendies des chrétientés voisines. Mon oratoire était plein de chrétiens en armes, tandis que d'autres faisaient des rondes au dehors. Le mandarin, voyant que je ne voulais pas monter en ville, m'envoya des soldats. Tout était préparé : meurtrières, mitrailleuses chinoises, etc. S'ils étaient venus nous attaquer, il n'en serait pas échappé un seul. Mais, le dimanche matin, je n'ai pas osé commencer la sainte messe, craignant de ne la pouvoir finir. Pendant ce temps, les bandits se mettaient à table ; les soldats les attaquèrent et les mirent en fuite après en avoir tué ou blessé beaucoup. On a fait quelques prisonniers, entre autres une espèce de sorcière, dont le procès sera vite instruit. Mes chrétiens auraient bien voulu être attaqués par les bandits: ils se sentaient en force et, le soir, un d'entre eux disait à sa lance : « Quel dommage ! pas moyen de manger de « la viande aujourd'hui ! »

« Espérons que tous ces troubles finiront bientôt et que nous pourrons reprendre notre tâche interrompue et relever les ruines. En attendant la famine sévit. Un petit secours, s'il vous plaît ! »

Corée. — M. Pasquier, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Kongtjyou le 19 octobre 1902 :

« Au nom de mes pauvres chrétiens, auxquels les *Missions Catholiques* ont contribué par leurs aumônes à conserver l'existence, je remercie tous nos généreux bienfaiteurs.

« Dieu soit béni ! Grâce à ces secours, aucun de mes chrétiens n'a souffert l'horrible mort par la faim, quoique beaucoup en aient ressenti le douloureux aiguillon. L'année présente, sans être une année d'abondance, ayant amené de meilleures récoltes, mes chers fils spirituels verront désormais des jours moins cruels.

« La Corée a été visitée cette année par un autre fléau, non moins meurtrier, dont on ne prononce le nom qu'avec terreur: le choléra. La capitale, Séoul, les ports ouverts et les provinces extrêmes Nord et Sud ont surtout été éprouvés. Un de nos confrères, le P. Rault, a été enlevé par le fléau en une nuit, à Fusan. Dans ma paroisse, je n'ai eu que quelques cas isolés, et aucun chrétien n'en est mort.

« A Kongtjyou, capitale de la province où je suis, et dans les environs, de nombreux païens viennent chaque jour se faire admettre comme catéchumènes. J'en ai inscrit plusieurs centaines depuis ce printemps, et le mouvement augmente toujours. Depuis le mois de mai, j'en ai baptisé une trentaine seulement (adultes). A cause des travaux des champs, les nouveaux convertis n'ont pu encore apprendre toutes les prières et le catéchisme. Ce sera surtout en hiver que je pourrai les régénérer en plus grand nombre. »

Haute-Egypte. — Un missionnaire franciscain nous écrit :

« Les lecteurs des *Missions Catholiques* ont encore présentes à la mémoire les vexations dont viennent d'être victimes, de la part des schismatiques, nos néophytes de Der Dronka. A peine ce douloureux conflit fut-il apaisé, que, confiants en la charité de généreux bienfaiteurs, nous résolûmes d'inaugurer solennellement la mission. La date de la cérémonie fut fixée au 19 octobre.

« Dès l'aube, quelques-uns de nos convertis se rendirent à Assiout pour nous accompagner à leur village. Nous nous mîmes donc en route. Avec nous se trouvaient M. Tewfick-Hanna, procureur de notre église, qu'entouraient quelques catholiques, et sœur Emilie, supérieure des Franciscaines. Nous cheminions avec la ferme confiance que Dieu allait bénir nos travaux et fortifier dans la foi la chrétienté nouvelle. Les résultats dépassèrent nos espérances.

« Nous venions à peine de passer le village et le cimetière de Dronka, quand nous rencontrâmes, venant au-devant de nous, de nouveaux habitants de Der. L'allégresse était peinte sur leur visage. Un peu plus loin, les enfants de l'école nous souhaitent la bienvenue en chantant des cantiques et nous escortent jusqu'à la demeure d'un des nouveaux convertis. De leur côté, les femmes, se tenant sur les terrasses de leurs maisons, faisaient retentir l'air de cris de joie, de chants, de démonstrations bruyantes, comme elles ont coutume de le faire aux jours d'événements heureux et de réjouissances publiques.

« Quand les saluts eurent été échangés, nous nous mîmes en devoir d'exercer notre ministère apostolique.

« Vint enfin le moment solennel d'abjurer l'hérésie et de faire la profession de foi catholique. Pour accomplir ce grand acte, hommes et femmes furent réunis. Le Supérieur de la mission revêtit les ornements sacrés et adressa à l'assemblée une courte instruction; puis, tous ensemble, récitèrent avec une grande ferveur la profession de foi prescrite, et le Père Cyrille rebaptisa tout le monde sous condition.

« Notre cœur débordait de joie ; il en était de même chez nos nouveaux fidèles ;

« — Maintenant, nous disaient-ils, que nous sommes vraiment « vos enfants, procurez-nous une petite église et une école ! »

« Nous les exhortâmes à persévérer, à conserver précieusement le don de la foi, à bien observer les lois de l'Eglise : puis nous rentrâmes à Assiout, en compagnie de plusieurs d'entre eux qui ne voulurent pas nous laisser partir seuls. »

Dahomey (*Afrique occidentale*). — Le R. P. Michel Shuh, des Missions Africaines de Lyon, nous écrit :

« Je viens vous demander l'hospitalité pour un appel modeste en faveur de nos morts. Ce n'est pas souvent qu'on demande pour les morts : je suis cependant persuadé que j'entreprends une bonne œuvre, qui fera du bien aux vivants : d'abord à ceux qui donneront et ensuite à ceux qui sur cette côte d'Afrique verront l'emploi de ces dons. Les païens de ces pays ont le culte des morts. Or, voyez dans quelle humiliation je me trouve vis-à-vis d'eux ! Notre cimetière contient près de 250 tombes. Des prêtres et des religieuses y dorment le dernier sommeil au milieu des Noirs qu'ils ont convertis, et ce cimetière est un terrain banal, ouvert de tous côtés, exposé aux incursions des animaux. Il faudrait le fermer, on me le fait remarquer souvent. J'ai exposé à Mgr Dartois le désir général de la population. Il l'a compris; mais il lui a été malheureusement trop facile de me démontrer l'impossibilité où il est de m'aider pécuniairement.

« Il y a des chrétiens en Europe, et j'ai pensé que les amis des missions ne me refuseront pas leur obole. Devant de nouvelles réclamations, j'ai promis que le cimetière serait entouré. J'ai calculé qu'il me faudra 2.000 fr. Je suis passé chez nos chrétiens : j'ai recueilli 600 fr., somme merveilleuse, à mon avis, vu le peu de ressources de nos gens, et je commence les travaux. Par l'intermédiaire de votre bienveillant Bulletin, je vous demande la permission de passer aussi chez vos nombreux lecteurs pour recueillir de quoi mener à bonne fin les travaux commencés. Aussitôt qu'ils seront terminés, une messe solennelle sera dite pour les parents défunts de tous ceux qui auront bien voulu penser au cimetière d'Agoué. »



PETITE-ARMÉNIE. — ECOLE DE GARÇONS DE MALATIA ; reproduction d'une photographie (voir le texte).

LA MISSION DES RR. PP. CAPUCINS

EN

MÉSOPOTAMIE ET PETITE-ARMÉNIE

EN CES DERNIÈRES ANNEES

Suite (1)

MALATIA

La moderne Malatia, ville de l'Arménie-Mineure, est située non loin des ruines de l'ancienne Mélitène, qui fournit à l'Eglise, pendant les premiers siècles, tant de martyrs et d'illustres confesseurs de la foi.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 12 décembre.

Malatia est située au fond d'une vallée, que d'innombrables sources d'eau vive arrosent. Des jardins potagers et des vergers, plantés de peupliers, de mûriers, d'abricotiers (1) et d'arbres fruitiers de toute espèce, entourent les maisons et donnent à cette cité un aspect grandiose.

En l'année 1895, les pillards, venus par milliers pour voler, tuer, incendier, eurent beau jeu à travers ces plantations. Cinq cents maisons chrétiennes devinrent la proie des flammes, une fois que leurs habitants eurent été dépouillés et mis à mort. Plus de mille Arméniens furent tués, et ceux qui survécurent furent réduits à la misère noire.

Le gouverneur de Malatia, exécuteur impitoyable des

(1) L'abricotier est originaire de Mélitène. Le parfum et la délicatesse de son fruit font qu'il est très recherché dans les provinces de l'empire.



PETITE-ARMÉNIE. — COSTUMES DE FEMMES DE SUSSURI (VILLAGE DE KARPUT) ; reproduction d'une photographie (voir p. 608).

ordres de son gouvernement, ne fit rien pour protéger les Missionnaires. Les Kurdes s'approchaient menaçants ; les PP. Célestin, Benoît, et le Fr. Isidore, après avoir, dans ce pressant danger, consommé les Saintes Espèces en viatique, s'enfuirent à la garde de Dieu. Le long de la route, ils eurent à subir toute sorte d'insulte et, finalement, furent relégués dans la caserne militaire, avec quantité d'autres chrétiens. On avait, paraît-il, formé le projet de se débarrasser d'eux. « Il faut, disait-on, se débarrasser de ces Français ; ce sont les seuls étrangers qui puissent mettre l'Europe au courant de nos faits et gestes. »

Mais Dieu veillait sur ses serviteurs. L'ambassadeur français à Constantinople, M. Cambon, se rappela que la France avait des Missionnaires à protéger à Malatia. Par dépêche télégraphique, il s'informa de leur situation et, sur son injonction, le gouverneur, effrayé, ordonna de les conduire chez Mustafa-Aga. C'était un noble musulman, au cœur généreux et plein d'humanité, qui avait donné l'hospitalité à trois cents chrétiens. Il garda les Pères chez lui pendant dix-sept jours, leur rendant toute sorte d'honneurs et de services ; puis il les escorta avec une troupe de soldats jusqu'à Mamouret-Ul-Aziz (à deux jours de marche) et les présenta lui-même, sains et saufs, au supérieur de la Mission. La France décora de la médaille du mérite cet homme de bien, dont le nom doit être soigneusement conservé.

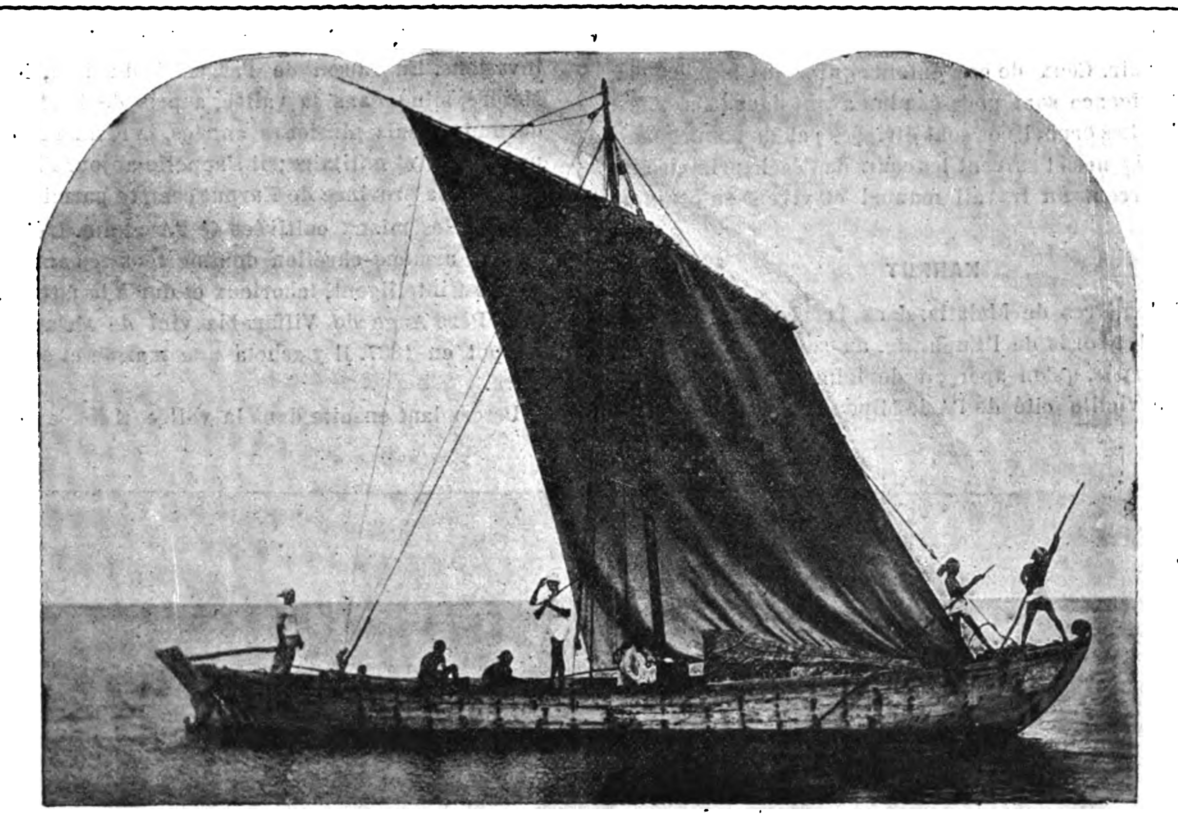
***

Dès l'année qui suivit ces douloureux événements, une paix relative s'étant rétablie dans le pays, on se mit à réparer les ruines des pillages et des incendies. Le P. Célestin de Desio releva d'abord la résidence et les écoles, attendant, pour reconstruire l'église, des ressources suffisantes. Elles lui furent offertes par les RR. PP. Bénédictins de Marseille, propagateurs infatigables de la dévotion à saint Expédit, martyr de Mélitène. Ces religieux confièrent aux Capucins de Malatia la charge de lui ériger un sanctuaire dans cette ville.

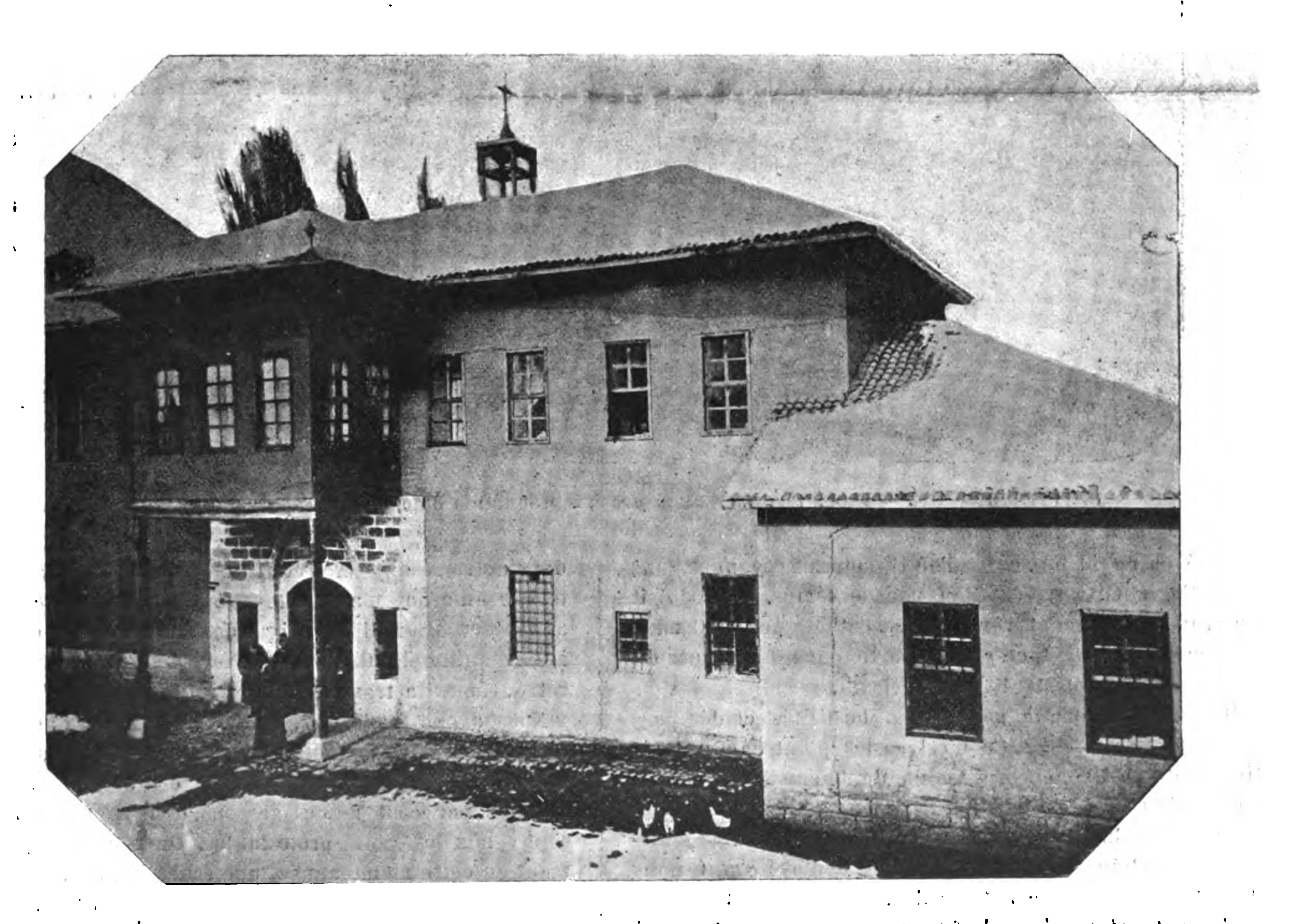
Cette proposition ne pouvait être faite dans des circonstances plus opportunes. On n'avait ni église ni ressources pour en construire ; d'un autre côté, les autorités ne réclamaient pas contre la reconstruction de nos établissements détruits. On se mit donc à l'œuvre avec activité, afin de ne pas laisser à la malveillance le temps de soulever des obstacles contre l'exécution de ce projet et, de cette façon, on eut, au bout de quelques mois, une modeste chapelle. Daigne saint Expédit obtenir de Dieu le retour au sein de l'Eglise catholique, des Arméniens dissidents de Malatia !

Le P. Célestin entreprit encore à Malatia une autre œuvre de zèle et de charité. Des orphelins et des orphelines étaient restés à la charge de la Mission après les massacres. Il les plaça dans de bonnes familles et dédommagea ces dernières des dépenses faites pour leur entretien. Puis il proposa à l'ambassadeur de France la fondation d'un orphelinat catholique. M. Cambon, généreux soutien des Missions, envoya un secours et promit d'appuyer l'œuvre de tout son pouvoir. La résidence nouvellement bâtie ouvrit ses portes à





PETITE ARMÉNIE. — Le bateau de la mission ; reproduction d' une photographie (voir p. 608).



PETITE ARMÉNIE. — Résidence des Missionnaires Capucins, a Malatia ; reproduction d'une photographie (voir p. 606).

ces orphelins en attendant l'achèvement des locaux destinés à les recevoir. Ceux de ces enfants qui se distinguent par leur intelligence sont poussés plus avant dans la carrière des études. Les orphelines sont dirigées par de bonnes maîtresses indigènes et suivent les cours de l'école primaire où elles s'exercent au travail manuel et vivent en communauté.

KARPUT

A 90 kilomètres de Malatia, dans la région montueuse qui longe les bords de l'Euphrate, au sommet d'une montagne escarpée, qu'on aperçoit de loin, s'élève Karpouth. C'est une vieille cité de l'Asie Mineure, dominée par des remparts qui, en d'autres temps, la protégeaient contre les invasions. En raison de l'aspérité du lieu, le bourg de Mézeré, situé dans la vallée, a pris de l'extension; il est devenu, depuis plusieurs années, la résidence du gouverneur civil et militaire; il s'appelle aujourd'hui Mamuret-ul-Aziz. La province de Karput compte parmi les plus peuplées et les mieux cultivées de l'Anatolie. L'élément agricole et arméno-chrétien domine tous les autres. L'Arménien est intelligent, laborieux et dur à la fatigue.

Le Père Ange de Villarubia vint de Malatia se fixer à Karput en 1867. Il y acheta une maison et ouvrit un oratoire.

Descendant ensuite dans la vallée, il fonda la Mission de



PETITE-ARMÉNIE. — ECOLE DE FILLES DE KARPUT; reproduction d'une photographie (voir le texte).

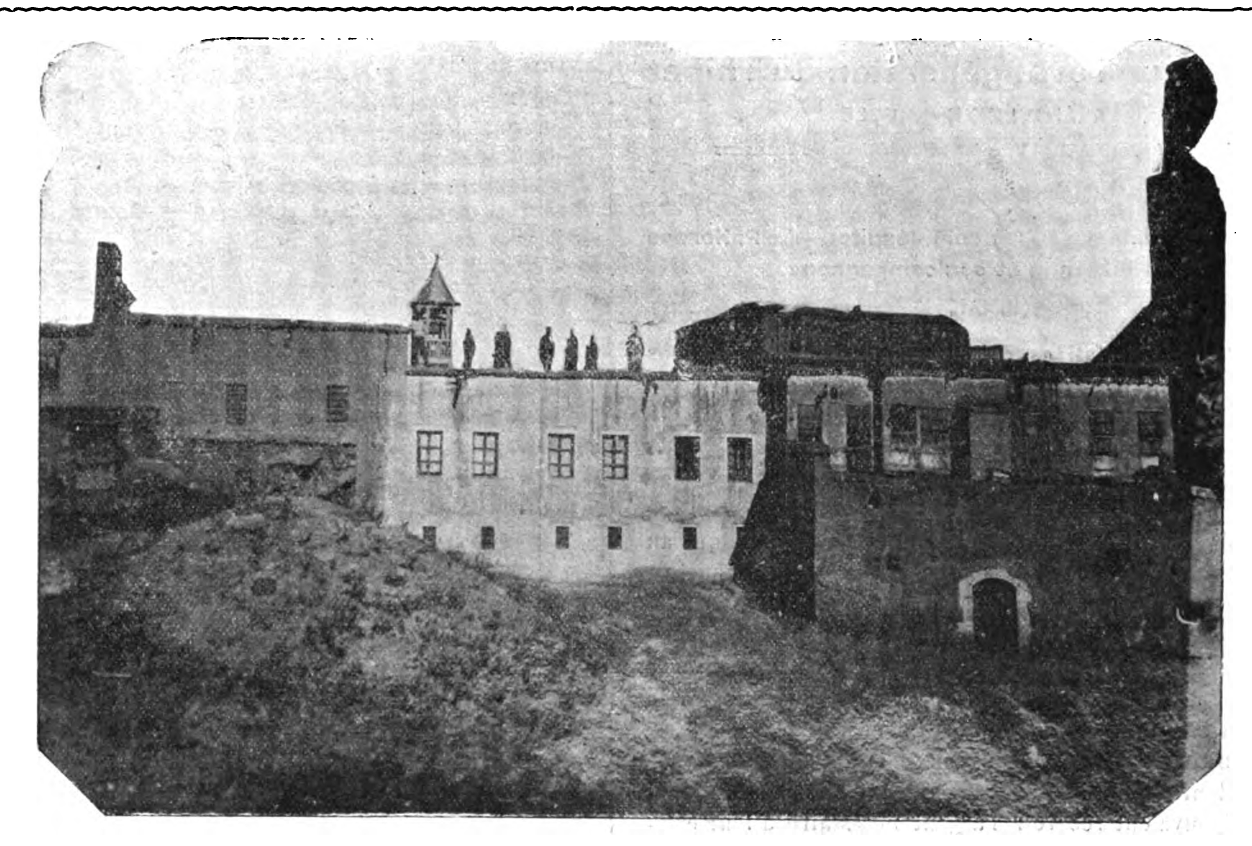
Mézeré et en fit un centre d'où il pourrait rayonner dans les villages circonvoisins. En peu de temps, se produisit un grand mouvement vers l'Eglise catholique. Il fut malheureusement ralenti en grande partie par les intrigues du schisme et du protestantisme américain.

Depuis deux ans, la période des hostilités et des persécutions paraît close. Ce n'est certes point par un sentiment de justice, encore moins de bienveillance, qu'on a cessé de recourir à tous les moyens capables d'affaiblir notre action, là, précisément, où celle des protestants jouissait d'une pleine liberté; mais le zèle déployé contre nous devint le principe de notre salut. On ne craignit pas de violer notre domicile et de fermer l'école qui se trouvait dans notre résidence. C'était une violation flagrante des traités internationaux; elle provoqua, en notre faveur, une intervention diplomatique de l'Ambassadeur de France à Constantinople. Grâce à cette efficace intervention, nous retrouvâmes la tranquillité.

Nous avons fondé à Karput, à la fin de l'année dernière, une nouvelle école, dirigée par deux missionnaires et trois instituteurs laïques. Elle est actuellement fréquentée par cent jeunes garçons, dont un grand nombre sont venus des écoles protestantes. On a ouvert pareillement, en cette même année, une école de filles.

(*A suivre.*)





PETITE ARMÉNIE. — Résidence des missionnaires Capucins a Karput; reproduction d'une photographie (voir le texte).



PETITE-ARMÉNIE. — Ecole de garçons de Karput ; reproduction d'une photographie (voir le texte).



Notes sur l'évangélisation du Thibet

AVANT LE XIX[e] SIÈCLE

Par M. Adrien LAUNAY, de la Société des Missions Etrangères

Suite et fin (1)

Les Capucins. — Le P. Desideri, Jésuite. — Le P. Horace della Penna et ses compagnons.

(1656-1741)

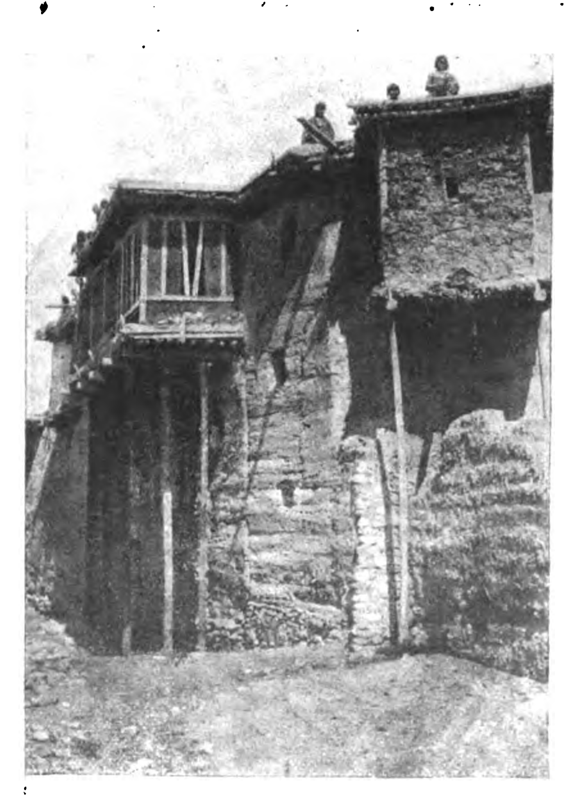
Toutes les tentatives d'apostolat au Thibet, que nous venons d'esquisser, avaient été, sauf celle du B. Odoric de Frioul, faites par des religieux de la Compagnie de Jésus.

De leur côté, les Capucins d'Italie avaient eu le désir de porter la foi dans cette région lointaine. En 1704, la Propagande nomma, pour dix ans, missionnaire apostolique au Thibet le P. Félix de Montecchio, de l'ordre des Capucins, sous la direction du P. Jean-François de Camerino, préfet.

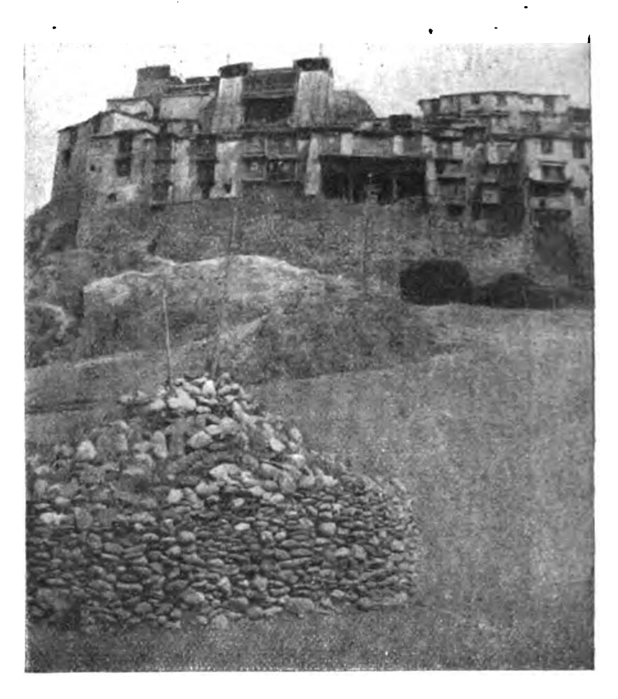
Plusieurs Capucins, parmi lesquels le P. Dominique de Fano et le Père Michel-Ange de Bourgogne, partirent avec le P. Félix pour le Thibet. Ils arrivèrent à Lhassa le 19 juin 1707 et y fixèrent leur résidence.

Malheureusement, les nouveaux missionnaires manquèrent bientôt de ressources. Sans relations avec l'Europe, ils ne pouvaient recevoir l'argent nécessaire à leur existence et à leurs œuvres. Plusieurs d'entre eux, sinon tous, ayant à leur tête le Père Dominique de Fano, résolurent de venir à Rome exposer leur situation critique au Souverain Pontife.

(1) Voir le numéro des 26 novembre 5 et 12 décembre.



TYPE DE MAISONS THIBÉTAINES A TCHOU-MO. Gravure extraite des *Missions catholiques françaises*, publiées sous la direction du R. P. PIOLET.



THIBET. — UNE LAMASERIE. — Gravure extraite des *Missions catholiques françaises*, publiées sous la direction du R. P. PIOLET.

⁂

Pendant que le Père Dominique revenait à Rome, et y traitait avec succès les affaires de sa mission, deux jésuites se mettaient en route pour le Thibet. L'un d'eux, le P. Desideri, a écrit la relation de cette expédition :

« — Je partis, dit-il, de Goa le 20 novembre 1713 et j'arrivai à Surate le 4 janvier 1714. Le 26, je pris la route de Delhi et j'y parvins le 11 mai. J'y trouvai le P. Manuel Freyre qui était destiné à la même mission, et ce fut le 23 septembre que nous commençâmes ensemble notre marche vers le Thibet.

« Nous passâmes par Lahore, et nous eûmes la consolation d'y administrer les sacrements à quelques chrétiens privés de pasteur. Nous en partîmes le 19 octobre et, en peu de jours, nous nous trouvâmes au pied du Caucase. »

Le « Caucase » du missionnaire est évidemment la chaîne des Himalayas. Le P. Desideri et son compagnon la traversent ; ils y endurent les mêmes souffrances, y supportent les mêmes privations et sont exposés aux mêmes dangers que leurs prédécesseurs : des neiges, des glaces, d'impétueux torrents, des sommets presque inaccessibles, telle se présente la route aux voyageurs qu'accablent le froid, la faim, des marches rudes et continuelles.

Enfin, le 30 mai 1715, ils entrent dans un pays qu'ils appellent le grand Thibet et qui n'est autre que le royaume de Ladak ; le 25 juin, ils sont à la capitale, où ils séjournent

quelque temps. Puis le P. Desideri partit pour Lhassa, où il arriva le 18 mars 1716.

Quelques années plus tard, il fut rejoint par plusieurs religieux Capucins, ayant pour supérieur le P. Horace della Penna.

Parti en 1719, le P. Horace arriva à Lhassa en 1722; il fut reçu par le roi et lui exposa les motifs qui l'avaient conduit au Thibet. Le prince l'autorisa à bâtir une église. Mais, malgré sa bienveillance, les religieux ne firent que peu de prosélytes.



ASIE CENTRALE. — TYPES KACHGARS DE LA FRONTIÈRE DU THIBET. — Gravure extraite des *Missions catholiques françaises*, publiées sous la direction du R. P. PIOLET.

En 1741, la capitale du Thibet comptait seulement une soixantaine de néophytes, dont vingt baptisés. Hélas ! les lamas allaient bientôt soulever contre ce petit troupeau une persécution cruelle. D'autre part, les missionnaires étaient grandement attristés de la presque inutilité de leurs efforts.

Voyant la haine des lamas toujours grandissante et la bienveillance du roi se changer en hostilité, ils se demandèrent s'ils ne feraient pas mieux d'abandonner Lhassa et d'aller dans une autre région où leur zèle obtiendrait plus de résultats. Après avoir longuement réfléchi, ils ne voulurent pas prendre immédiatement une mesure radicale. Le P. Horace écrivit à la Propagande pour l'informer du peu de résultats obtenus et du peu d'espoir qu'offrait l'avenir. A la fin de 1744, il en reçut une réponse qui le laissait libre de partir ou de rester, et en même temps un bref que le Pape adressait au Souverain du Népal pour lui demander d'accorder l'autorisation aux missionnaires de s'établir dans ses Etats.



THIBET. — LAMA THIBÉTAIN TENANT SON CHAPELET. — Gravure extraite des *Missions catholiques françaises*, publiées sous la direction du P. PIOLET.

***

Ne voulant pas abandonner les rares chrétiens qu'ils avaient baptisés, les missionnaires leur proposèrent de les emmener. La proposition fut acceptée; elle paraissait de réalisation d'autant plus facile que le roi du Népal consentait à les recevoir et à leur donner des terrains à cultiver.

Mais le gouvernement thibétain s'opposa au départ de ses sujets, dont l'éloignement, dit-il, diminuerait la recette des impôts. Malgré cette défense, qui lui causa une vive douleur, car il pouvait aisément prévoir le malheureux sort réservé à ses néophytes, le P. Horace résolut de partir. La situation devenait plus mauvaise ; la haine, comme une marée montante, grandissait chaque jour, menaçant de tout ruiner; le Préfet craignit de perdre la possibilité de revenir plus tard, ce qui serait arrivé si les missionnaires avaient été chassés par un édit royal.

Les Capucins réunirent dans leur église leurs chrétiens, alors au nombre de vingt-quatre. Ils les exhortèrent à garder leur foi avec courage et persévérance, entendirent leur confession et leur distribuèrent le pain de vie, afin de les fortifier pour les luttes futures. Après les avoir embrassés et renvoyés en pleurant, ils sortirent de Lhassa. C'était le lundi de Pâques, 20 avril 1745. Un seul catholique, un Népalien, suivit les exilés qui arrivèrent à Bettiah, le 4 juin.

***

A peine avaient-ils quitté la capitale du Thibet, que les lamas en grand nombre allèrent trouver le roi et obtinrent l'autorisation de démolir l'établissement des religieux et d'en prendre les pierres pour réparer les digues du fleuve. Ils exécutèrent aussitôt leur œuvre de haine et détruisirent la résidence et l'église. Cela ne leur suffit pas; ils demandèrent que l'on envoyât des soldats pour saisir les étrangers et les ramener à Lhassa, où on leur infligerait un châtiment en rapport avec leurs crimes. Le roi, qui, au fond, connaissait la perfidie des lamas, objecta qu'on ignorait quel chemin ils avaient pris.

« — Nous le connaissons, nous, s'écrièrent les lamas ;

c'est la route de la montagne parce qu'elle est la plus courte. »

Le prince, qui savait le contraire, jugea qu'il pouvait donner des soldats sans danger pour les missionnaires. Les satellites partirent immédiatement; mais la piste qu'ils suivirent était fausse, puisque les Capucins avaient pris la route du Sud.

Le P. Horace della Penna se rendit au couvent de son Ordre à Patan; il y mourut bientôt, en juillet 1745. Ses frères en religion lui firent élever un tombeau hors les murs de la ville, et un brahme, qui lui avait enseigné le thibétain, lui érigea aussi un monument, sur lequel on plaça son épitaphe en latin et en sanscrit.

On dit que le souvenir des Lamas *Gokhar* (européens) n'a pas complètement disparu de la cité thibétaine et que les habitants montrent dans le quartier Hokia des restes de l'ancien couvent, occupé aujourd'hui par des marchands et des restaurateurs. Il paraît aussi qu'on voit non loin de là quelques tombeaux surmontés d'une croix, qui demeure le témoin irrécusable des labeurs de l'apostolat.

Puissent les pierres de ces tombeaux devenir un jour les premières bases des églises que la foi catholique élèvera à Lhassa, quand la liberté aura permis aux missionnaires de reprendre l'œuvre de ceux qui, depuis si longtemps, dorment solitaires dans la capitale du bouddhisme !

FIN

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Perreau, Lyon ... 1 »
Anonyme de Lyon ... 700 »
M. le chanoine Dupont, diocèse de Séez ... 7 »
Une enfant de Marie d'Alsace ... 100 »
Mlle Fanny Four, du diocèse de Besançon ... 10 »
M. Viollet-Roze, Tours ... 40 »
Une anonyme du diocèse de Lyon ... 500 »
Une anonyme du diocèse de Lyon ... 500 »
M. l'abbé Boudringhin, du diocèse d'Arras ... 50 »
M. Leguicheux, diocèse de Laval, demande de prières pour défunts ... 74 »
R. L. à Bordeaux ... 8 »
Deux Tertiaires Franciscains de Pommiers, diocèse d'Arras ... 40 »
Anonyme du diocèse de Nantes ... 15 »

Pour les missions nécessiteuses (Côte-d'Or).
Un curé de l'Indre ... 13 »
Bernard Emile, diocèse de Nancy ... 10 »
Anonyme du diocèse de Quimper ... 5 »
M. Malengé Debève, diocèse de Cambrai ... 50 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales ... 10 »
Anonyme, diocèse de Quimper ... 9 »
M. Delorme, du diocèse de Lyon, demande de prières pour parents défunts ... 5 »
Mme Goutte, Lyon, demande de prières pour défunts ... 5 »
Anonyme du diocèse d'Albi ... 7 65

Pour une mission nécessiteuse (sœur Sion, Jérusalem)
M. Delorme, du diocèse de Lyon, demande de prières pour parents défunts ... 5 »

A Mgr Charmetant, pour les écoles d'Orient.
Anonyme du diocèse d'Evreux ... 4 »

Au R. P. Tranquille, Ismidt (Nicomédie).
M. Gillet, diocèse de Namur ... 50 »

A Sœur Sion, Jérusalem.
Un lecteur assidu des *Missions catholiques*, (Alsace) ... 1 50

Au R. P. Kayser, Eski-Chehir (Asie-Mineure).
Anonyme du diocèse d'Aire ... 5 »
Mme Beccard, du diocèse de Meaux ... 5 »

Pour les Oblates de l'Assomption, Eski-Chehir (Asie-Mineure).
Une enfant de Marie de Lyon ... 50 »

Pour les affamés (Nagpore).
Promesse faite à St-Antoine, diocèse de Lyon ... 20 »

Au R. P. Symphorien, capucin, Mission de Kourdah (Rajpoutana, pour le baptême d'un petit païen.
En souvenir du pèlerinage français à Rome, septembre 1902 ... 9 »

A M. Escande, Pondichéry, pour deux enfants baptisés au commencement de 1899 sous les noms de Paul et Pauline.
Anonyme du diocèse de Paris, demande de prières ... 50 »

A M. Paul Veaux, Mahé (dioc. de Pondichéry).
Un lecteur assidu des *Missions catholiques* (Alsace) ... 2 »

A Mgr Usse, Birmanie septentrionale, pour la pension d'un séminariste.
En souvenir de deux petits enfants, demandes de prières spéciales ... 150 »

A M. Cance, Birmanie méridionale.
Un lecteur assidu des *Missions catholiques* (Alsace) ... 2 »

A Mgr Grangeon (Cochinchine orientale).
Un lecteur assidu des *Missions catholiques* (Alsace) ... 2 »

A M. Allys, à Phu-Cam (Cochinchine septentrionale)
Envoi de M. P., demande de prières pour une amie défunte ... 100 »

Pour les Pères Carmes (Vérapoly).
Anonyme de Lyon ... 200 »

Pour les Pères Jésuites (Mgr Lavigne, Trincomalée.)
Anonyme de Lyon ... 100 »

Pour les Pères Jésuites, (Tché-ly sud-est).
Anonyme de Lyon ... 100 »

Pour les Pères Jésuites (Madagascar central).
Anonyme de Lyon ... 100 »

Pour une mission française nécessiteuse de Chine ou Indo-Chine (M. Girod, Haut-Tonkin.).
Anonyme de Paris, demande de prières ... 50 »

A Mgr Favier, Péking.
Anonyme du diocèse de Metz, demande de prières ... 181 20

A M. Corre, à Kummamoto, pour les lépreux.
Anonyme du diocèse d'Evreux ... 2 »
M. Gillet, diocèse de Namur ... 40 »

A M. Claudius Ferrand, à Tokio.
M. Pierre Sauvage, Paris ... 100 »

Pour le rachat d'enfants à baptiser sous les noms de : Prosper, Jules, Henri, Marthe, Thérèse, Marie. (Mgr Hirth).
Deux jeunes mariés, diocèse de Moulins ... 50 »

Pour une mission nécessiteuse d'Afrique (Mgr Crouzet)
Anonyme de Paris, demande de prières ... 50 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour les lépreux.
Anonyme du diocèse d'Evreux ... 2 »
Une tertiaire franciscaine, diocèse de Bordeaux ... 4 95
Un lecteur assidu des *Missions catholiques* (Alsace) ... 2 »

Au R. P. Evangéliste, pour l'Orphelinat somali.
Anonyme du diocèse d'Evreux ... 1 10
En mémoire d. Mgr Taurin Cahagne, anonyme du diocèse d'Evreux, demande de prières ... 100 »
Envoi d'un agriculteur charentais, demande de prières pour ses défunts ... 100 »

Pour le vicariat apostolique de l'Ouganda.
M. le chanoine Camut, Châlons ... 12 »

A M. Gruson, Abyssinie.
Un lecteur assidu des *Missions catholiques* (Alsace) ... 2 »

Pour la mission éprouvée du Grand Bassam.
E. P. de Tours ... 20 »

A Mgr Gaughren pour les sœurs de la Sainte Famille en faveur d'un enfant orphelin à la suite de la guerre (Orange).
Anonyme de Lyon ... 50 »

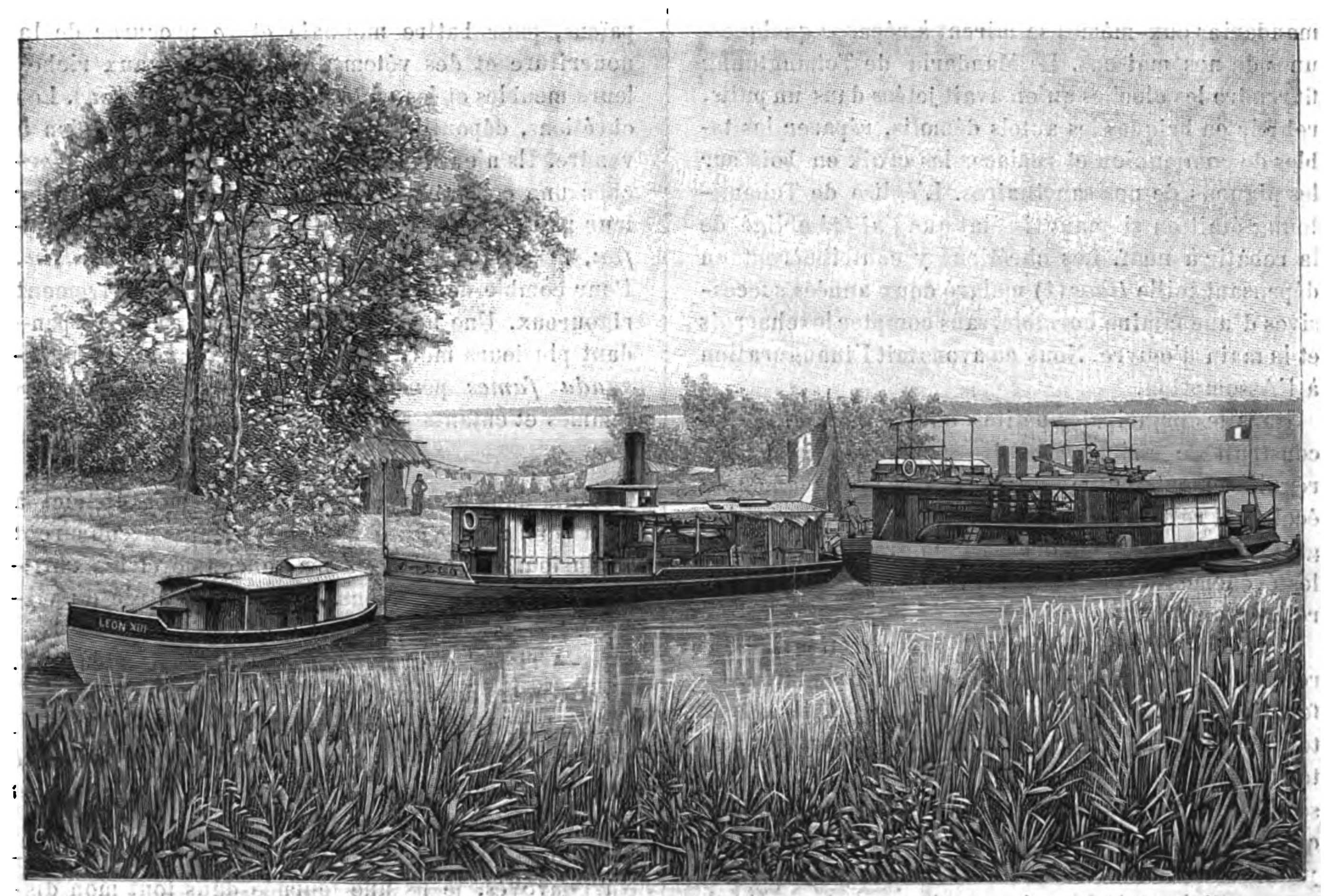
Pour les sœurs de la Sainte-Famille, en faveur d'un enfant orphelin à la suite de la guerre (Transvaal),
Anonyme, de Lyon ... 50 »

Pour les missions du Transvaal et de l'Etat d'Orange.
Mmes Dormoy, en l'honneur de Saint-Antoine de Padoue ... 30 »

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



OUBANGHI (*Afrique équatoriale*). — PORT DE BRAZZAVILLE. — LE *Léon XIII* ET UNE CANONNIÈRE FRANÇAISE; d'après une photographie envoyée par MGR AUGOUARD (voir p. 615).

A NOS LECTEURS

Un grand nombre de nos lecteurs nous ont adressé, avec leur souscription annuelle, des souhaits, des félicitations et des encouragements dont nous sommes heureux et fiers. Que tous reçoivent ici un merci respectueux et que Dieu exauce les vœux que nous formons du fond du cœur pour les amis de notre Œuvre. Qu'Il écoute aussi nos prières reconnaissantes pour les missionnaires, ces vrais rédacteurs du Bulletin. dont nous ne sommes que les échos. Au milieu de nos temps troublés, ils donnent au monde le spectacle le plus fortifiant : répondant à la haine par l'amour, il est beau de les voir sans crainte du danger, porter, sinon dans la joie, du moins dans la paix, à des peuples inconnus les bienfaits de la vérité.

Nous ignorons ce que nous réserve l'année nouvelle dont nous saluons l'aurore, mais nous savons bien que l'apostolat, au milieu de bien des tristesses peut-être, écrira encore pour l'Eglise des pages de gloire et de résurrection. Ces luttes, ces triomphes, nous serons heureux d'en faire chaque semaine le récit à nos lecteurs toujours fidèles et plus nombreux que jamais.

N° 1751. — 26 DÉCEMBRE 1902.

CORRESPONDANCE

TCHELY SUD-EST (Chine)

Résurrection de la Mission. — Relèvement des ruines matérielles et morales

Les nouvelles que vient de recevoir du Tchély Sud-Est et que nous communique le R. P. Desmarquest sont trop consolantes pour que nous ne nous empressions pas d'en faire part à nos lecteurs. C'est, espérons-le, le commencement d'une ère nouvelle de prospérité qui s'annonce, due bien sûrement à l'intercession des milliers de martyrs que la Chine a envoyés au ciel durant la dernière persécution.

LETTRE DU R. P. HŒFFEL, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

L'année qui vient de s'écouler a été employée tout entière à relever quelques-unes des ruines matérielles et spirituelles. Au point de vue matériel, elles étaient grandes, ces ruines ! Sur environ trente-cinq postes établis dans mon district, il n'en restait debout que quatre. Encore, ce qui restait était-il très fortement endommagé.

***

Quand la tranquillité commença à revenir, les

mandarins eux-mêmes se mirent à réparer quelques-unes de nos maisons. Le Mandarin de Tchangtoung fit rendre les cloches qu'on avait jetées dans un puits, rebâtir en briques les autels démolis, réparer les tables de communion et replacer les croix en bois sur les pignons de nos sanctuaires. L'église de Tchang-toung était en si mauvais état que j'ai été obligé de la rebâtir à neuf. Les chrétiens y contribuèrent en dépensant mille *tiaos* (1) malgré deux années successives d'une famine horrible, sans compter les charrois et la main d'œuvre. Nous en avons fait l'inauguration à l'Assomption.

Dans les principales petites chrétientés, on a reconstruit le strict nécessaire pour pouvoir donner régulièrement la mission et réorganiser quelques écoles. Il reste une dizaine de postes, diminués singulièrement par la mort et l'émigration. J'attends les événements pour juger, s'il est à propos de les relever ou non.

Au Kin-tcheou, la plupart des chrétientés sont restées debout, grâce à l'habileté du Mandarin. Ce fonctionnaire, prévoyant bien qu'à la fin, les choses tourneraient mal pour les Chinois, se transporta dans tous les villages où il y avait des chrétiens, mit les scellés sur tous nos immeubles et déclara aux notables qu'il les rendait responsables des dégâts qu'on pourrait y faire.

« — Si les missionnaires reviennent, leur dit-il, nous les leur rendrons ; s'ils ne reviennent plus, ces établissements appartiennent au gouvernement, et l'on n'a pas le droit d'y toucher. »

De cette manière, les chapelles, oratoires et écoles n'ont eu à subir qu'un pillage accompli avant l'arrivée du Mandarin ; les murs au moins restaient debout supportant le toit.

***

Quant aux chrétiens, ceux de mon district ont eu particulièrement à souffrir. Point de massacres comme ailleurs, il est vrai ; mais des épreuves d'autant plus terribles qu'elles ont duré plus longtemps. On enlevait leur bétail, leurs meubles, leurs vêtements, leurs provisions ; on démolissait leurs maisons.

A toutes ces épreuves vint encore s'ajouter la famine. Elle avait déjà duré une année à cause de la sècheresse. La pluie que l'on attendait ne tomba qu'à la fin d'août. C'était trop tard pour confier à la terre autre chose que du sarrazin. La semence se vendait à un prix exorbitant. A peine le sarrazin fut-il en fleur que tout fut raflé en une nuit par une gelée blanche précoce. Plus d'espoir. Alors commença une débandade générale. L'hiver approchait ; pas d'abris, pas de vêtements, pas de vivres. Les païens, pour battre monnaie et se procurer de la nourriture et des vêtements, vendaient aux riches leurs meubles et les matériaux de leurs maisons. Les chrétiens, dépouillés de tout, n'avaient plus rien à vendre. Ils n'eurent d'autres ressources que de chercher une contrée mieux favorisée pour y mendier leur pain. Ils s'en allèrent, les uns à *Tcheng-ting-fou*, les autres au *Chansi*, au *Honan*, à *Tientsin*. Pour comble de malheur l'hiver fut excessivement rigoureux. Une neige épaisse couvrit la terre pendant plusieurs mois. C'est alors surtout que la *malasuada fames* poussa tant de familles à vendre femmes et enfants pour ne pas mourir de faim.

***

Voilà dans quel état je retrouvai mon district à mon retour du *Kiang nan*. Les enfants accoururent à plusieurs kilomètres à ma rencontre et les chrétiens me reçurent solennellement à l'entrée du village. Les païens se disaient avec dépit :

« — Tiens ! c'est comme si on n'avait rien fait ; c'est comme auparavant. »

Pendant deux jours ma chambre ne désemplit pas ; on avait tant de chose à se dire ! On était si étonné de se retrouver en vie, après tant d'événements et une séparation si longue !

Escorté de quelques soldats que le mandarin m'avait envoyés, je fis une tournée dans tout mon district, afin que chacun sût bien que les Pères revenaient officiellement. Partout même accueil.

J'avais apporté quelques centaines de *tiaos*, ajoutés aux 1000 *tiaos* que les Mandarins m'accordaient comme acompte sur les indemnités futures : ils empêchèrent un grand nombre de pauvres gens de mourir de faim.

Je dus procurer la semence à bien des chrétiens. Quant aux animaux de labour, on dut s'en passer, un grand nombre de personnes s'attelèrent elles-mêmes à la charrue et au semoir à la place des bœufs qu'on ne pouvait se procurer.

***

On entend souvent dire que les Chinois n'ont pas de reconnaissance, et que nos chrétiens ne nous sont pas attachés. Pendant les troubles, nous avons pu, en maintes occasions, constater le contraire. Témoin le néophyte Tchang-chou, de Tchang-toung. Après mon départ, le bruit s'était répandu que j'avais été massacré sur les bords du *Iü-ho* (Canal impérial), ce pauvre homme courut jusqu'à *Puo-là* (à 20 lieues de Tchang-toung) pour demander de mes nouvelles ; à son retour, il mourut de fatigues au bout de quelques jours. Autre fait, le catéchiste Litinghien, ayant appris la triste situation du P. Finck et de ses compagnons poursuivis de cachette en cachette, trouva le

(1) Le *tiao* vaut 500 sapèques, c'est-à-dire 1 fr. 40.

moyen, avec trois chrétiens dévoués d'aller chercher les Pères et les ramener à travers mille dangers jusqu'à *Lien-Tchoi*, son village, où il les cacha et pourvut à leur subsistance.

Chaque fois que les chrétiens apprennent la mort d'un missionnaire, ils en sont attristés comme si on leur annonçait la mort d'un des membres de leurs familles et récitent pour lui les litanies des âmes du Purgatoire durant plusieurs jours.

Lors des massacres de Tchou-Kia-ho (20 juillet 1900) où périrent les PP. Mangin et Denn, avec plus de 2.000 hommes, femmes et enfants, on offrit la vie sauve aux chrétiens s'ils consentaient à livrer les deux missionnaires. Tous préférèrent mourir en les défendant. Comme les premières balles tirées dans l'église se dirigeaient sur le P. Mangin, une femme vint se placer devant lui pour lui faire un rempart de son corps et tomba la première à ses pieds.

∴

Je me suis occupé de rapatrier les enfants et les jeunes femmes tombés entre les mains des païens durant les troubles. Il m'en revint une cinquantaine du Choeun-tée-fou par l'entremise de M. Morelle, Lazariste, dont je ne pourrai jamais louer assez la charité et le dévouement. Les RR. PP. Menicatti et Corbonari m'en firent revenir du Houpé une dizaine. Plusieurs autres missionnaires français me renvoyèrent du Chan-Si et du Chan-tong des femmes, des petits garçons et des jeunes filles. On voit par là comment les missionnaires de tous Ordres sont unis dans la charité et poursuivent le même but, le salut des âmes. En somme, une centaine de femmes et d'enfants furent ramenés au bercail. Ce n'est pas une chose de peu d'importance qu'une centaine de bonnes chrétiennes en plus ou en moins dans un district.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 26 août 1902, le R. P. Raphaël Estrade, du diocèse du Puy et de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, s'est embarqué à Bordeaux, pour Huaras dans le Pérou.

— Le 28 octobre, les RR. PP. Wenceslas Brüning, du diocèse de Münster, Réginald Uzendoorn, du diocèse d'Utrecht, et Télesphore Faase, du diocèse de Gand, tous trois de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, se sont embarqués à Anvers pour les îles Hawaï.

— Le 11 novembre 1902, Mgr François-de-Sales Ezéchiel Soto, de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus et évêque de Huaras (Perou), s'est embarqué à Barcelone pour rentrer dans son diocèse de Huaras.

— Le 27 décembre 1902, les RR. PP. Athanase Hermel, du diocèse de Rouen, Caprais Cavaignac, du diocèse de Rodez, et Félix-Joseph Alazard, du diocèse de Rodez, et le frère coadjuteur, Marie-François Augée, de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, s'embarqueront au Havre sur la *Lorraine* pour la mission de Tahiti. — Le même jour, les RR. PP. Eloi Serres, du diocèse de Rodez, et Victorien Saltel, du diocèse de Mende et de la même congrégation de Picpus, s'embarqueront au Havre pour la mission des îles Marquises (Océanie).

— Se sont embarquées à Lisbonne, le 4 octobre, pour la Zambézie le R. P. Louis Gonzaga Dialer (Tyrol) et deux frères coadjuteurs de la Compagnie de Jésus.

INFORMATIONS DIVERSES

Kurdistan. — Le R. P. Bonte, supérieur de la résidence des missionnaires dominicains à Seert, écrit le 23 octobre :

« Notre région de Seert est dans un bien triste état. De tous côtés on pille, on tue, on brûle. Après les villages chaldeens de Telmachar et de Pingouf, trois autres villages ont été brûlés. Ces jours derniers, deux Chaldéens du village de Sadak ont été tués dans leurs champs. »

Le vicaire patriarcal de Seert écrit de son côté :

« Les Kurdes se sont jetés sur l'important village de Telmachar, ont mis le feu aux habitations et ont incendié les moissons. Les pauvres villageois sont sans abri et sans pain.

« Hier soir (24 septembre), un habitant de notre village de Kotmos a été attaqué, dévalisé, tué par les Kurdes et jeté dans la rivière. Après l'incendie de Telmachar, les Kurdes ont attaqué le village de Pingouf. Nos pauvres chrétiens n'ont eu que le temps de fuir dans les montagnes. Aidez nous à secourir ces infortunés. Nos prêtres, au nombre de 20, sont, tous, sans messes ; ils accumulent dettes sur dettes, car ils n'ont aucun autre moyen de vivre que leurs honoraires de messes. »

Bas-Niger. — Le R. P. Lejeune, de la Congrégation du Saint-Esprit, préfet apostolique, nous écrit :

« Je vous ai déjà parlé d'une loi portée par le Gouverneur anglais de la Nigeria, pour réglementer les mariages indigènes, et mettant les missionnaires au nombre des officiers de l'état civil. Le secrétaire général du gouvernement ayant fait ensuite rapporter cette disposition, j'ai vivement réclamé auprès de sir Ralgh Moor, d'abord par écrit, puis de vive voix. Le résultat en est que nous avons reconquis les prérogatives accordées tout d'abord. Les *Districts Commissionners* crient bien un peu à l'empiètement clérical ; mais c'est officiel !

« Malheureusement, nos anciens protestants convertis, avec les meneurs de la mission anglaise, prêchent maintenant contre l'union légitime, disant que cinq ans de prison pour polygamie, faux renseignements fournis, etc., c'est trop. C'est que plusieurs ont déjà mérité cette pénalité !

« Laissez moi signaler une autre victoire sur le fétichisme. Notre plus vieille chrétienne, Mami, était morte à l'hôpital de la Mission, où elle était depuis quinze ans. Pendant la nuit les fétichistes sont venus voler son cadavre, voulant l'enterrer avec leurs cérémonies païennes, Je demandai alors des soldats : on m'en donna et le P. Vogler alla avec eux reprendre le corps de la pauvre vieille, qu'on rapporta triomphalement à la Mission. Plus de deux mille personnes sont venues à son enterrement, pour nous féliciter,

« On avait joué le même tour à la mission protestante, dont on avait triomphé. »

Oubangui. — La Mission de l'Oubangui compte actuellement huit résidences de missionnaires : une sur le Congo, Brazzaville, résidence du vicaire apostolique; trois sur l'Alima, Sainte-Radegonde à Sambikio, Saint-François-Xavier à Boundji, l'Immaculée-Conception à Lékéti; une dans le Haut-Ogôüé, Saint-Hilaire à Franceville ; trois sur l'Oubangui, Sainte-Louis à Liranga, Saint-Paul-des-Rapides à Bangui, la Saint-Famille des Banziris. Voici sur l'ensemble de ces stations un aperçu que nous extrayons d'un rapport de Mgr Augouard.

« Brazzaville est loin d'être ce qu'on est convenu d'appeler une ville, ce n'est pas non plus un village ; c'est un ensemble d'une douzaine de factoreries ou de maisons de commerce répandues sur un espace de 5 à 6 kilomètres, Chaque factore-

vie a ses dépendances, ses agents blancs et ses ouvriers noirs; c'est dans ces factoreries que se concentrent l'ivoire et le caoutchouc que l'on descend du Congo ou de ses affluents.

« A un certain moment, Brazzaville comptait près de 300 Blancs et de 2 à 3.000 Noirs; mais caoutchouc et ivoire se font rares, et l'on diminue le personnel pour faire des économies, de sorte que maintenant il n'y a plus guère que 80 à 100 Européens et de 1.000 à 2.000 Noirs. Cela suffit à occuper un missionnaire. Le P. Malessard parcourt toutes les cases à la recherche des malades et des moribonds. On y rencontre des chrétiens du Sénégal et de toute la côte occidentale. Quelques-uns remplissent leurs devoirs religieux; mais il faut avouer que la plupart imitent l'Européen en tout ce qu'il a de moins estimable.

« Au commencement de 1900, l'établissement de Saint-François-Xavier était fondé au milieu de l'Alima. C'était le dernier anneau qui devait relier entre elles les deux stations de Notre-Dame et de Sainte-Radegonde, et en même temps les Missions de l'Ogôüé et du Congo. L'arrivée des concessionnaires dans cette rivière de l'Alima a malheureusement chassé les populations riveraines et a fortement excité celles de l'intérieur, qui étaient pourtant bien douces et bien disposées à nous recevoir

« Dans l'Oubangui même, nous maintenons nos positions; les populations s'adoucissent, l'influence chrétienne s'étend peu à peu; on dirait que le massacre du F. Severin porte ses fruits. Ce n'est pas encore le moment de la moisson; mais ce n'est pas peu de chose que de s'être fixé dans ce milieu anthropophage et le peu de ministère que nous y faisons compense déjà largement nos efforts. — A Saint-Louis de Liranga, on voit toujours des esclaves venir demander la liberté en fuyant la mort. — A Saint-Paul-des-Rapides, les Bondjos apprennent le catéchisme et font plusieurs jours de pirogue pour assister à la messe du dimanche; seulement leur calendrier n'éta



OUBANGHI (*Afrique équatoriale*). — ENFANTS DE BRAZZAVILLE DÉPEÇANT UN ÉLÉPHANT; d'après une photographie envoyée par MGR AUGOUARD (voir le texte).

pas encore perfectionné, ils arrivent quelquefois deux jours d'avance. — A la Sainte-Famille des Banziris, est une ferme modèle, en même temps qu'une école chrétienne; 300 petits garçons ou petites filles apprennent la religion catholique et s'amusent joyeusement en oubliant leurs tribulations passées, car tous ont été délivrés de l'esclavage. De nombreux troupeaux venus du Chari et du Haut-Oubangui augmentent les ressources de l'œuvre et contribuent à sa prospérité.

« Sur le *Haut-Ogôüé*, perdu au milieu des montagnes, se trouve Franceville. Autrefois M. de Brazza y avait établi un de ses centres les plus importants ; aujourd'hui, il n'y a plus que la Mission catholique pour faire flotter le drapeau français aux sources du fleuve gabonais! Dans ce petit coin, Notre-Seigneur commence à régner ; ce sont les jeunes enfants qu'il appelle à lui. Catéchisés dans leurs villages, il n'hésitent pas à faire plusieurs heures de marche pour assister aux offices du dimanche, et si le féticheur a assez d'audace pour vouloir les empêcher de remplir leurs devoirs religieux et leur barrer le chemin, ils ne craignent pas de s'armer comme de vieux guerriers pour combattre les suppôts de Satan. Dans nos diverses stations, de 1888 à 1898, on avait conféré 1.000 baptêmes environ. De 1899 à 1901, on a déjà presque atteint le même nombre. Nous pouvons compter de 1.000 à 1.200 catéchumènes.

« Mais si le Vicaire apostolique de l'Oubangui jette un regard au-delà de ses stations, il est navré de voir encore d'immenses régions sans missionnaires. C'est la Sangha, qui a de 600 à 800 kilomètres; de nombreuses peuplades habitent ses rives; les commerçants y sont depuis dix ans, et pas un missionnaire n'y a encore mis le pied! C'est le Haut-Oubangui, si longtemps occupé par nos troupes, car c'est là qu'est passé Marchand, et pas un missionnaire n'a encore pu s'y rendre. C'est le Chari; c'est le Tchad, qui se trouve à près de 1.000 kilomètres de la

Sainte-Famille ; des populations nous y attendent pour les défendre contre l'Islam ; et pas un missionnaire pour voler à leur secours !

« Un officier écrivait dernièrerement : « Le péril musulman « est grave dans ce pays (le Tchad), et je crois que la force sera » impuissante contre lui. Il faudrait établir une ligne de Mis- « sions et endiguer ainsi cette vague montante de l'Islam, op- « poser idée à idée, idéal à idéal. »

« Partout le missionnaire est nécessaire, partout on le réclame ; or, si nous nous comptons, nous trouvons que nous sommes 37 missionnaires, 6 religieuses ; depuis trois ans, nous avons perdu 8 missionnaires et une religieuse. Quel petit nombre d'ouvriers pour tant de travaux ! »

Gabon (*Afrique occidentale*). — Le R. P. Gautier, de la Congrégation du Saint-Esprit, écrit de Lambaréné, le 22 juillet 1902.

« Je ne sais si, au pays de France, on parle de guerre ; ici, c'est à l'ordre du jour. La gent pahouine semble avoir lancé son ultimatum. Histoire sans doute de faire la mauvaise tête et de regimber contre l'impôt. C'est une chose qui ne peut pas entrer dans la tête des Pahouins. Leur conscience (lisez estomac, car chez eux, c'est tout un) s'accommode encore assez facilement du'un festin de chair humaine, mais se refuse à accepter l'impôt. Voilà pourquoi ils se sont mis en tête de mener la vie dure aux gens du gouvernement et aux commerçants établis parmi eux.

« Déjà, l'année dernière, à Ndjolé, poste situé à trois journées de pirogue de Lambaréné, l'affaire faillit tourner au tragique. On vit deux ou trois cents Pahouins se promener en vrais grenadiers, fusil sur l'épaule, et intimer à tous les commerçants l'ordre de fermer boutique. Une seule pirogue avait droit de passage dans la rivière, c'était celle de la mission. Un Européen, en demandant un jour la raison, reçut cette réponse :



PETITE-ARMÉNIE. — ÉCOLE DE GARÇONS DE HUSSENICK ; reproduction d'une photographie (voir p. 618).

« — Mais tu sais bien que le Père, c'est un « pahouin », et « qu'il parle pahouin comme nous. »

« Je connais un Père qui fut très flatté de pareil honneur, mais qui nie toute ressemblance lorsqu'on ose lui dire qu'il a une conscience de Pahouin !

« Après bien des perplexités de la part des Européens ainsi menacés, le gouvernement finit par envoyer des miliciens sénégalais. Alors commença une vraie chasse à l'homme où une trentaine de personnes perdirent la vie. Un matin, dès l'aube, un garde principal de milice brûlait un village. Debout au milieu de la cour, il donnait ses ordres, sans se douter qu'à deux pas de lui, à travers la claie en bambous d'une case, un fusil triplement chargé était braqué sur lui. Une seconde encore, et l'homme invisible allait presser la détente.

« — Ne tire pas, lui dit tout bas son vieux père, c'est le blanc ! »

« L'homme ne tira pas et disparut dans la brousse.

« — Père, disait-il peu après au missionnaire à qui il contait « ce fait, Père, tu vois, nous, les Pahouins, nous ne sommes « pas si méchants que les Blancs. Et pourtant on brûlait « mon village ! »

« Ce qui s'est passé l'année dernière, va se renouveler encore cette année. Pour nous, nous sommes tranquilles. Dans tous les voyages que je puis faire, je suis à me demander où sont les révoltés ; tous les villages nous reçoivent avec empressement comme par le passé. Ce que nous avons à craindre pour le moment, c'est de voir plusieurs des peuplades qui nous entourent prendre momentanément le chemin de la forêt. Mais espérons que le Bon Dieu arrangera toutes choses, afin que nous puissions continuer l'évangélisation de ces pauvres gens qui ont certes besoin d'être éclairés !

« J'ai insinué au début de ma lettre qu'ils étaient encore

anthropophages. Rien de plus vrai. Écoutez à ce propos l'histoire d'un de mes enfants.

« J'étais en tournée au lac Ejangué, lorsqu'un jour, un peu fatigué, j'abordai à une factorerie où un brave commerçant français me reçut avec cordialité.

« — Père, me dit-il, vous arrivez bien, j'ai un cadeau à « vous faire. »

« Je m'attendais à quelque coupon d'étoffe. Mais on m'amène un enfant d'une dizaine d'années, qui, devant moi se mit à trembler comme une feuille.

« — Père, continua-t-il, voici : c'est un enfant que je viens « d'arracher à la marmite des Pahouins Ebikalas. Il allait être « mangé, lorsque j'en fus informé par je ne sais quel hasard. « J'offris un cadeau et on consentit à me le céder, je vous le « donne. »

« Je pleurai de joie. Regardant alors l'enfant, je remarquai à son cou un chapelet. Je lui demandai s'il était chrétien. Il me répondit que non.

« — Mais alors, lui dis-je, d'où vient ce chapelet ?

« — C'est, me répondit-il, celui de mon frère qui, au moment « où j'étais pris par les Ebikalas, me l'a fait parvenir en me « disant de me le mettre au cou et d'avoir confiance. Depuis ce « moment, je l'ai toujours porté. »

« Pauvre enfant ! Pour moi, pas de doute, c'est ce chapelet qui l'a sauvé !

« Et maintenant, me voici réduit à vous exposer mes ennuis. Oh ! soyez tranquille, ce n'est pas la crainte de passer à la marmite des Pahouins, mais c'est... que je n'ai plus de chapelets, plus de scapulaires. Et enfin j'ose encore demander ... ce dont Notre Seigneur a tant conseillé de se débarrasser afin de se faire des amis au ciel ! »



PETITE-ARMÉNIE. — T. R. P. GIANNANTONIO, PRÉFET APOSTOLIQUE, ENTOURÉ DES MISSIONNAIRES ET DES PROFESSEURS DE LA STATION DE MAMOURET-UL-AZIZ ; reproduction d'une photographie (voir le texte).

LA MISSION DES RR. PP. CAPUCINS
EN
MÉSOPOTAMIE ET PETITE-ARMÉNIE
EN CES DERNIÈRES ANNÉES

Suite et fin (1)

MAMOURET-UL-AZIZ

Parmi les quelques villes dont la population arménienne échappa au pillage et à l'incendie en 1895, il faut compter Mamouret-ul-Aziz. Cinquante villages de ce district subirent le même sort que les autres provinces; mais la ville fut préservée. Pendant plusieurs jours consécutifs, une horde de gens armés répandit la terreur dans la fertile vallée de Mamouret-ul-Aziz, pillant et incendiant le pays, mettant à mort les villageois, sans armes pour se défendre.

Le 10 novembre, cette bande dévastatrice arriva au bourg de Hussenik, distant de 3 kilomètres de Mamouret-ul-Aziz et situé au pied de la montagne sur laquelle est bâtie l'antique cité de Karput. Cette dernière ville domine la vallée et a en face d'elle, du côté du midi, Mamouret-ul-Aziz.

Le première victime égorgée à Hussinik mérite un souvenir spécial. La Mission possède, en ce lieu, une station, deux écoles et compte 25 familles Arméniennes, ramenées

(1) Voir les *Missions catholiques* du 12 décembre.

depuis assez longtemps, à l'Eglise catholique. Nos missionnaires y venaient de Mamouret-ul-Aziz, les jours de fête, prêcher, célébrer les divins mystères et expliquer le catéchisme dans les écoles. Un prêtre arménien schismatique, Der Waran, s'était fait catholique depuis quelques années, ainsi que toute sa famille, et célébrait chaque jour la sainte Messe dans la chapelle de la Mission. Son fils aîné Jacques, jeune homme intelligent et bon, était le maître de notre école. Voyant les Kurdes s'avancer, Der Waran accourut à notre résidence de Mamouret-ul-Aziz pour s'entendre avec nous sur les moyens d'échapper au péril. On lui conseilla de retourner à sa demeure en toute hâte pour en ramener sa famille à notre résidence. Il était trop tard. Les assaillants le rencontrèrent, lui et son fils aîné, et leur donnèrent à choisir entre l'apostasie ou la mort. Tous les deux répondirent à cette sommation, en faisant le signe de la croix; au même instant, ils tombèrent sous le cimeterre des forcenés.

La maison des deux victimes fut envahie ensuite; la femme du prêtre (1) et son autre fils Niscian furent couverts de blessures et laissés pour morts.

Une fillette de neuf ans, Warter (Rosina, Rosette), eut, au milieu des horreurs de ce massacre, la présence d'esprit de soustraire à la rapacité des Kurdes une custode d'argent où était conservée la divine Eucharistie. Elle avait vu quelquefois le prêtre, son père, cacher cette boîte dans sa poitrine pour porter aux malades le saint Viatique.

Dès que sa mère fut revenue à elle, elles prirent ensemble le chemin de notre résidence. Arrivée à notre porte, l'enfant, se dégageant du bras maternel, accourut ma rencontre avec un air mystérieux :



PETITE-ARMENIE. — Costumes des femmes de Bisbicham, station dépendant de la résidence de Mamouret-ul-Aziz ; reproduction d'une photographie (voir le texte).

« — *Abuna*, me dit-elle, *Surputium ghetirdim* (Père, je t'apporte le très Saint-Sacrement) », et elle me remit la boîte d'argent qu'elle tenait cachée dans son sein. Je la portai au tabernacle et la trouvai vide. Le trésor que l'enfant y avait supposé caché n'y était pas contenu en réalité.

L'héroïne de ce touchant épisode se trouve maintenant à notre orphelinat de Mamouret-ul-Aziz. D'une intelligence très vive et d'une conduite très édifiante, elle est résolue à se faire religieuse.

***

Après avoir saccagé Hussenik et y avoir fait couler des flots de sang, les pillards s'engagèrent dans les sentiers qui conduisent à Karput, afin d'y renouveler les mêmes scènes.

(1) L'Eglise permet aux prêtres schismatiques qui sont mariés de continuer à vivre, après leur conversion, avec leur femme et leurs enfants.

De la hauteur, les habitants avaient contemplé, les jours précédents, les incendies allumés dans la vallée et ils attendaient leur sort en tremblant. Notre résidence, les écoles, l'église, étaient remplis de 2.000 Arméniens consternés par la terreur et implorant notre protection. Leur épouvante était augmentée par les cris, le tumulte et la fusillade. Les assaillants couvraient la place qui s'étend devant notre résidence et les sentiers du rocher qui domine notre maison. Au milieu de ce sauvage appareil de guerre, le chef de la ville se présente et déclare aux Pères son impuissance à garantir plus longtemps leur sécurité. Il les invite à se retirer sous l'escorte d'une troupe de soldats. Ceux que nous abritions poussent alors une clameur désespérée :

« — Si vous partez, c'en est fait de nous. »

« — Non, répondit le R. P. Adrien, il ne sera pas dit que nous aurons abandonné ces malheureux au massacre. Nous mourrons les premiers ; mais nous ne déserterons pas le poste que Dieu nous a confié ».

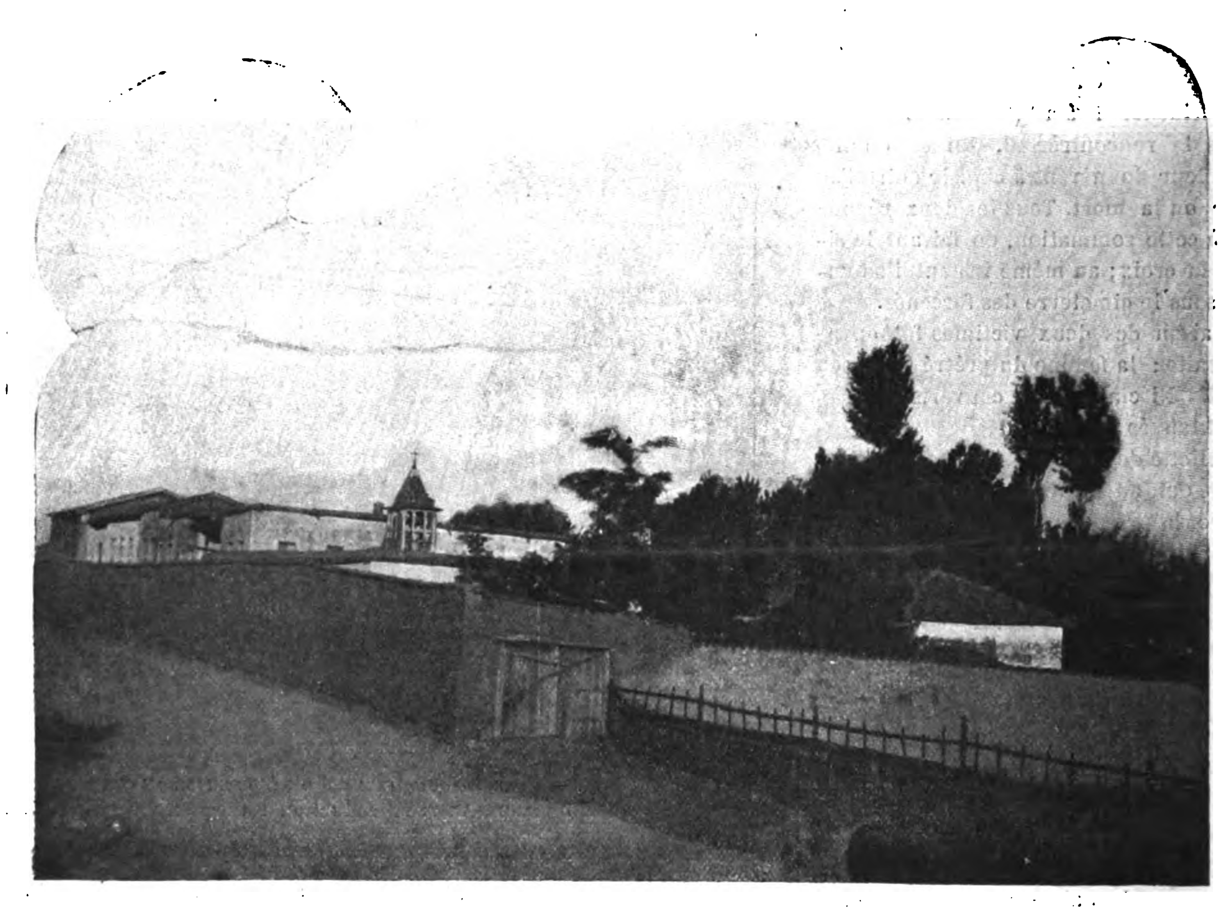
Le colonel, commandant la place, qui était un homme de cœur, fut touché par la détermination des Missionnaires et il donna des ordres sévères pour repousser les Kurdes qui se préparaient à monter à l'assaut. (1) Ceux-ci abandonnèrent la place et se précipitèrent vers le quartier des protestants. Il le dévastèrent et livrèrent aux flammes le temple, le collège et les écoles.

***

De la résidence de Mamouret-ul-Aziz, on voyait les flammes s'élever du magnifique quartier des protestants américains de Karput. Le bruit de la fusillade et les grondements du canon augmentaient l'épouvante des gens de Mamouret, persuadés que le même sort les attendait. Mustapha-Pacha, commandant de la place, sut heureusement empêcher l'entrée des Kurdes dans la ville. Les Missionnaires lui demandèrent d'accorder pleine liberté à qui voudrait se réfugier dans leur demeure. Plus de 500 personnes, l'évêque, le clergé, les Sœurs arméniennes, quelques prêtres dissidents partagèrent le pain des Missionnaires, en ces jours de terreur. On eut dit que les temps de la primitive Eglise étaient revenus.

***

Des villages voisins on apportait les blessés à notre résidence et on les soigna pendant plusieurs mois dans un



PETITE-ARMÉNIE.— Résidence des Missionnaires Capucins a Mamouret-ul-Aziz; reproduction d'une photographie (voir le texte).

hôpital improvisé. Ceux des Arméniens dissidents qui succombèrent à leurs blessures moururent tous en professant la foi catholique.

***

Ces évènements douloureux, permis par Dieu, ont contribué à sauver plus d'âmes que ne l'auraient fait (humainement parlant) un travail assidu de plusieurs années et ils ont mis en évidence l'efficacité de l'œuvre des Missions apostoliques pour le bien spirituel et temporel des populations orientales. Le nombre des personnes sauvées dans nos résidences s'élève à 10.000 environ. Le feu, le sang, le meurtre, la dévastation ont purifié des milliers d'âmes qui sont montées au ciel en confessant la foi de Jésus-Christ. Et quoique, théologiquement, le titre de *martyr* ne convienne qu'aux enfants de l'Eglise catholique, cependant, dans un sens large, il a été mérité par tous ceux — et jamais on n'en saura le nombre — qui ont préféré la mort à l'apostasie. Nés dans le schisme, ils vivaient dans la bonne foi et appartenaient par conséquent à l'âme de l'Eglise.

FIN

(1) Le capitaine Sciahad-Bey, qui se signala pour notre defense, reçut de la France la médaille du mérite.







PETITE ARMÉNIE.— Les élèves de Mamouret-ul-Aziz; Ecole de garçons, école de filles; reproduction d'une photographie (voir le texte).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Cette, diocèse de Montpellier	5 »
Anonyme de Six-Fours (Var)	200 »
M. Antoine Roux, Marseille	40 »
Anonyme de Paris, demande de prières pour l'âme d'une bonne mère	100 »
E. D., Paris	100 »
Mme Gontier, du diocèse de Lyon	60 »
M. l'abbé Pivert, diocèse de Laval	331 50
M. Ceyte, Autun	10 »
P. C. D., Paris	10 »

Pour une mission nécessiteuse (Tché-ly Sud-Est).

E. D., Paris	50 »
Anonyme du diocèse de Poitiers	20 »
D. S., Nantes	10 »
Mme veuve L. C., Reims	20 »
Mme veuve Cattois, le Mans	100 »
Un prêtre de Fougères (Ille-et-Vilaine)	4 10
Mlle Jeusset, du diocèse de Rennes, demande de prières	10 »
P. C. D., Paris	5 »
Mme Mettez, diocèse de Paris	10 »
M. Touraille, diocèse de Clermont, demande de prières	39 »
Un prêtre du diocèse de Valence	10 »
M. l'abbé Renaud, diocèse de St-Claude	5 25
M. Gauzy, Nice	10 »
M. Henri Cazal, Toulouse	10 »
Un prêtre de l'Ardèche, diocèse de Viviers	4 50
Anonyme du diocèse de Clermont, demande de prières spéciales	20 »
Une anonyme du diocèse de Metz	7 »
Mme sœur Vincent, diocèse de Strasbourg	5 45
Mme Pène, du diocèse de Tarbes	8 45
M. l'abbé Dupard, diocèse d'Autun	20 »
M. l'abbé Puech, diocèse de Rodez	22 »

Pour une mission nécessiteuse (Nouvelle-Calédonie).

E. D., Paris	50 »

Pour l'Œuvre des Ecoles d'Orient.

E. D., Paris	100 »

Pour un hôpital ou une léproserie (Sœur Ricaud, Tché-Kiang).

P. C. D., Paris	5 »

A M. Paul Veaux, Mahé.

M. l'abbé L. Ch., diocèse de Saint-Claude	5 »

A M. Jean Pontvianne, Su-tchuen occidental.

M. l'abbé L. Ch., diocèse de Saint-Claude	5 »

A M. Ligneul, Tokio.

M. l'abbe Barbery, diocèse de Chartres	19 20

Au R. P. Vincent, Franciscain (Haute-Egypte).

Anonyme de Clermont-Ferrand	33 30

Pour la mission la plus nécessiteuse de Madagascar (Mgr Crouzet).

Un abonné du diocèse de Reims	30 »

A Mgr Cazet, Madagascar central.

M. Margerin, Paris	15 »
Mlle Cloarec, du diocèse de Saint-Claude	100 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour l'entretien d'un lépreux.

M. l'abbé Denjoy, Auch	500 »
Au nom de M. l'abbe Denjoy, Auch	2000 »
Mme veuve Pelegry-Laporterie, diocèse de Carcassonne	50 »
Mlle B. A. G., du diocèse de Tarbes	100 »

Au R. P. Pinel, Ounyanyembé.

M. l'abbé Daudeville, du diocèse de Bayeux	10 »

A Mgr Vidal, Fidji, pour les missions de Namosi et de Colo East.

Mlle B. A. G., du diocèse de Tarbes	100 »

Pour les missions des Pères Maristes (Nouvelle-Calédonie).

E. D., Paris	200 »

A Sœur Marie-Etienne, Pouébo (Nouvelle-Calédonie).

S. A., La Chapelle-sous-Aubenas (Ardèche)	100 »

Au R. P. Babonneau, mariste, îles Salomon, pour sa chapelle.

M. l'abbé Lorber, du diocèse de Strasbourg	244 60

A Mgr Augouard (Oubanghi), pour le rachat et le baptême d'enfants nègres, sous les noms de Pierre et de Léonie.

Une amie des Missions, H. M. M., Orléans	5 »

Au R. P. Marichelle, à Loang (Congo français.)

L. R. à E. (Somme)	8 »

A Mgr Pascal.

Un prêtre du diocèse de Lyon	9 40

Au R. P. Germain, Dominicain, Cuba.

Une enfant de Marie, de Lyon	50 »

A Mgr Vidal, Fidji.

Un prêtre du Puy	10 »

Pour une mission française nécessiteuse d'Océanie (Nouvelle-Calédonie).

Anonyme de Paris, demande de prières	50 »

Au R. P. Babonneau, îles Salomon.

Un lecteur assidu des *Missions catholiques* (Alsace)	1 50

EDITION ALLEMANDE.

Pour l'œuvre	1 25
— les missions de Chine (Mgr Anzer)	44 84
— les missions du Japon (M. Matrat, Nagasaki)	217 50
— M. Corre à Kummamoto (Nagasaki)	319 70
— les missions de Corée	1 25
— les missions d'Arménie (Mgr Terzian)	12 30
— Mgr E. Thomas, patriarche chaldéen de Babylone	117 40
— Mgr. Terzian, Adana	12 30
— le diocèse de Tyr, avec demande de prières	4 90
— les Pères Oblats du Namaqualand	19 85
— les missions parmi les Ibos (Bas-Niger)	20 90
— les missions Coptes en Egypte (Mgr Macaire)	165 95
— les Pères Capucins de Bettiah et Nepal	61 45
— Mgr Peelkmans, Lahore	219 90
— le R. P. Wehinger, Mandalay, Birmanie sept.	152 40
— Mgr Benziger, Quilo	26 25
— Mgr Crochet, Nagpore	37 50
— les missions de Pondichéry	2 50
— Mgr de Cormont, Martinique	1 25
— les missions allemandes de la Nouvelle-Guinée	184 40
— l'Eglise St-Joseph à Tumléo	6 15
— les lépreux de Molokai (Sandwich)	75 65
— les lépreux de Smyrne	30 75
— le P. Kayser, Esky-Chehir (Asie mineure)	304 75
— le rachat d'enfants païens (Togoland)	1000 »
— — — — (Mgr Roelens)	1000 »
— — — — (Mgr Anzer)	1000 »
— — — — (Mgr Broyer)	834 »
— — — avec baptême sous les noms de Louis, Paul, Pauline, François d'Assises, 3 Joseph, Marie, Anne (Mgr Allgeyer)	228 90
— le rachat d'enfants nègres (Mgr Allgeyer)	3 70
— les missions des Pères du St-Esprit (R. P. Gommenginger, au Kilima-Ndjaro, Zanguebar	782 80
— les missions des Pères Maristes (Mgr Fraysse)	784 50
Total	7675 »

EDITION ESPAGNOLE.

Pour l'Œuvre	158 »
— les missions nécessiteuses (Cuba)	500 »
— — — (Fokien)	500 »
— — — (Tonkin central)	500 »
— — — (Port-d'Espagne)	500 »
— — — (Mgr Vic)	500 »
— — — (Fernando-Po)	500 »
— — — (Mgr Reynaud)	400 »
— — — (R. P. Trilles, Gabon)	400 »
— les victimes d'Arménie (Mgr Terzian)	59 60
— les missions d'Arménies (Mgr Terzian)	11 20
— les Saints-Lieux (Mgr Piavi)	37 40
— Mgr Pelkmans, Lahore	367 05
— l'apostolat de la prière dans les Indes (Mgr Pelckmans)	37 40
— le rachat des enfants (R. P. Lejeune)	18 70
— les missions franciscaines (Chang-tong septentrional)	0 40
— les enfants chinois abandonnés (Chang-tong septentrional)	18 70
— les chrétientés de Chine (Sœur Ricaud)	207 85
— la mission de Dukansu (Chan-tong-septentrional)	4 »
— la mission de Pei-sic-Tuang (Chang-tong-septentrional)	7 50
— les missions de l'Oubanghi (Mgr Augouard)	1 50
— le rachat des esclaves en Afrique (Mgr Augouard)	7 50
— les missions de Mgr Pellet, Benin	187 »
Total	4.923 80





NÉCROLOGE DES MISSIONS

1901

NOMS ET PRÉNOMS	Naissance	PAYS OU DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉS	Départ	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
ÉVÊQUES							
Sinibaldi (Mgr Cajetan)	1844	Bologne.	Capucin.	1871	Allahabad.	Allahabad, 5 janvier.	Noyé dans le Fleuve impérial.
Gaughren (Mgr Ant.)	1849	Irlande.	Obl. de Marie-I.	1»67	Freestate.	Kimberley, 15 janvier.	Evêq. tit. de Priène.
Pagnucci (Mgr Aimé)	1833	Lucques.	Frère-Mineur.	....	Chine.	Chen-si, 29 janvier.	Ev. tit. d'Agathonique.
Marchi (Mgr P. P. de)	1838	Concordia.	—	....	—	Chan-tong, 30 août.	Ev. tit. de Sura.
Hacquard (Mgr Augustin)	1860	Nancy.	Pères Blancs.	1894	Soudan français.	Ségou, 4 avril.	Ev. tit. de Rusicade.
Biet (Mgr Félix)	1838	Langres.	Mis. Etr. Paris.	1864	Thibet.	St-Cyr, près Lyon, 9 sept.	Ev. tit. de Diana.
Van Camelbeke (Mgr F.-X.)	1839	Nantes.	—	1863	Cochinchine orient.	Qui-Nhon, 9 novembre.	Ev. tit. d'Hierocésarée.
MISSIONNAIRES							
Van Heef Jérôme	1879	Wert (Hollande).	Norbertin.	1898	Congo.	Tongerloo, 4 juillet.	Préf. ap. de l'Uellé.
Barnabé	....	Apiniano.	Frères Mineurs.	....	Terre-Sainte.	Nazareth, 17 janvier.	
Jules	....	Milan.	—	....	Egypte.	Milan, 26 février.	
François	....	Espagne.	—	....	Terre-Sainte.	Jérusalem, 27 février.	
Antoine	1826	Tivoli.	—	1869	Alexandrie.	Alexandrie, 19 mars.	
Joseph	....	Italie.	—	....	Terre-Sainte.	Jérusalem, 26 mars.	
Denys	1841	Frosinone.	—	1866	—	Bethléem, 7 avril.	
Sébastien	....	Italie.	—	....	—	Jérusalem, 22 avril.	
Herbert	....	Allemagne.	—	....	Chine.	Chine, 3 mai.	
Joseph	....	Italie.	—	....	—	— 9 mai.	
Pie	...	—	—	....	—	— —	
Cassien	....	Allemagne.	—	....	—	— 1er juin.	
Arnold	....	—	—	....	—	— 9 juin.	
Oreste	....	Italie.	—	....	Bolivie.	La Paz, 17 juin.	
Fabien	....	—	—	....	Terre-Sainte.	Jérusalem, 20 juin.	
Ferdinand	....	—	—	....	—	— 23 juin.	
Philippe	....	Bosnie.	—	....	Montenegro.	Podgorizza, 12 août.	
Meinrad	....	Saxe.	—	....	Terre-Sainte.	Aix-la-Chapelle, 14 août.	
Joseph	1843	Imola.	Capucins.	1886	Araucanie.	2 février.	
Paschal	1»39	Pologne.	—	1873	Pernambouc.	Pernambouc, 18 mars.	
François	1868	Syracuse.	—	....	Brésil.	Fleuve-Jaune, 12 avril.	
Théodose	1819	Pise.	—	1851	Trébizonde.	Trébizonde, 15 mai.	
Jéséraldo	1878	Milan.	—	1901	Brésil.	Maranhao, 2 juin.	
Bonaventure	1835	Haute-Savoie.	—	1869	Seychelles.	Port-Victoria, 22 avril.	
Démétrius	1833	Italie.	—	1870	Rhétie.	Brixia, 5 août.	
Alexandre	1839	Rome.	—	1878	Allahabad.	Allahabad, 19 juin.	
De Bruyn Alphonse	1863	Hollande.	Dominicains.	1889	Curaçao.	Pietermadi, 11 mars.	
Etchevarria Grégoire	1833	Espagne.	—	1858	Philippines.	Ocana, 12 juin.	
Slattery Dominique	1840	Irlande.	—	....	Trinidad.	Chacachare, 30 novembre.	
Meunier Paul	1833	France.	—	1885	Jérusalem.	Jérusalem, 25 décembre.	
Sauval Bernard	1848	—	—	....	Etats-Unis.	Fall-river, 1er mai.	
Govea François	1839	Espagne.	—	1861	Philippines.	Manille, 17 mai.	
Gaiffier d'Emmeville Joachim	1872	Belgique.	—	1900	Trinidad.	Scarborough, 16 août.	
Bisquey Victor	1853	France.	—	1886	—	Port-d'Espagne, 17 février.	
Guillet Siméon	1851	—	—	1883	—	— 6 janvier.	
Charland Vincent	1862	Canada.	—	1886	Canada.	Ottawa, 12 juin.	
Auli Joseph	1844	Espagne.	—	1866	Philippines.	Ocana, 14 janvier.	
Trebat Joseph	1840	—	—	1864	—	Valence, 28 mars.	
Brun Joseph	1854	Fontvieille.	Compagnie de Jésus.	1882	Syrie.	Moms, 6 avril.	
Guillard Louis	1860	Aix-les-Bains.	—	1900	Egypte.	Le Caire, 20 avril.	
Meillet Pierre	1831	Monteux.	—	1865	Syrie.	Alep, 14 mai.	
Dillemann Henri	1855	Laon.	—	1879	—	Alep, 8 septembre.	
Clairet Etienne	1829	Montbrison.	—	1890	—	Ghasir, 16 octobre.	Ancien provincial.
Favier Clément	1869	Lyon.	—	1901	Egypte.	Alexandrie, 17 octobre.	
Engbert Florent	1838	Munster.	—	1868	Syrie.	Beyrouth, 7 décembre.	
Lisfeoghe Edouard	1848	Bailleul (Nord.)	—	1891	Chine.	Tchély, 2 mai.	
Ménestrel Paul	1844	Bruyères (Vosg.)	—	1872	—	31 juillet.	
Baumert Eugène	1865	Paris	—	1891	—	Changhai.	
Le Bèle Charles	1850	Le Mans.	—	1890	—	—	
Havret Henri	1848	Langres.	—	1874	—	—	
Faipoux Toussaint	1852	—	—	1880	—	—	
Bouteland Georges	1849	Angoulême.	—	1884	Maduré.	Paris, 13 janvier.	
Larmey Jules	1836	Montauban.	—	1869	—	Trichinopoly, 30 janvier.	
Valès Hippolyte	1835	Mende.	—	1869	—	Bordeaux, 5 avril.	
Labeucarie Louis	1836	Cahors.	—	1873	Madagascar.	Tananarive, 3 mai.	
Autefage Joseph	1838	Toulouse.	—	1880	Egypte.	Le Caire, 19 septembre.	
Meloney Jean	1837	Irlande.	Lazaristes.	....	Etats-Unis.	Baltimore, 14 février.	
Chiha Antoine	1874	Syrie.	—	1890	Syrie.	Beyrouth, 4 juin.	
Chevalier Pierre	1831	Amiens.	—	1857	Brésil.	Fortaleza, 15 juin.	
Dyer Martin	1840	Etats-Unis.	—	....	Etats-Unis.	Los Angeles, 27 juin.	
Tong Pierre	1864	Péking.	—	....	Chine.	Tché-ly nord, juillet.	
Heyes Daniel	1858	Colombie.	—	....	Colombie.	Tunja, juillet.	
Lacet Antoine	1819	Clermont-Ferr.	—	1845	Levant.	Constantinople, 1er août.	

NOMS ET PRÉNOMS	Naissance	PAYS OU DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉ	Départ	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
Carrell Patrice	1841	Irlande.	Lazaristes.	....	Etats-Unis.	Brooklyn, 12 août.	
Banda Juste	1851	Pérou.	—	1886	Chili.	Trujillo, août.	
Bollero Ange	1872	Italie.	—	1897	Madagascar.	Gênes, 4 août.	
Arias Juvénal	1863	Costa-Rica.	—	....	Colombie.	Gabal, octobre.	
Blanché Fernand	1859	Carcassonne.	—	1887	—	Buenaventura, octobre.	
Serralonga Jacques	1834	Espagne.	—	....	Iles-Philippines.	St-Marcellin, décembre.	
Delaunay Justin	1839	Châlons-s-Marne	—	1866	Chili.	Santiago, décembre.	
Bedinier Emile-Marie	1842	Laval.	Miss. Etr. de Paris.	1865	Kouy-tchéou.	Kouy-yang, 2 février.	Provicaire apostolique.
Tessier Alexis	1841	Angers.	—	1866	Tonkin méridional.	Vinh, 3 mars.	
Riensen Antoine-Cyprien	1833	Rodez.	—	1858	Kumbakònam.	Cadamangalam, 9 mars.	
Bidan François-Marie	1867	Saint-Brieuc.	—	1891	Su-tchuen oriental.	Plaintel, 12 mars.	
Lemarchand Julien-François	1830	Laval.	—	1857	Coimbatour.	Wellington, 20 mars.	
Moysan Yves-Marie	1869	Saint-Brieuc.	—	1894	Birmanie septent.	Plougonver, 16 avril.	
Legardien Eugène-Léon	1849	Coutances.	—	1875	Su-tchuen occident.	Tien-Lim-ichang, 1er mai.	
Coufment Joseph	1871	Cambrai.	—	1893	Yun-nan.	Tchen-fong-chan, 6 mai.	
Gilles Jules	1876	Orléans.	—	1899	—	Tai-hut, 8 mai.	Noyé au Tonkin.
Maréchal Louis-Antonin	1859	Bourges.	—	1883	Kouang-Tong.	Chek-cheng, 19 mai.	
Cottin Auguste-Joseph	1863	Rennes.	—	1886	Osaka.	Hong-Kong, 30 mai.	
Saby Jean-Marie	1844	Le Puy.	—	1872	Kouy-Tcheou.	Kouy-yang, 7 juin.	
Déjean Joseph-Jean-François	1834	Lyon.	—	1867	Kouang-Tong.	Hong-Kong, 17 juin.	
Delaleix Jean-Marie	1873	Annecy.	—	1897	Nagasaki.	Nagasaki, 2 août.	
Triest Joseph-Ernest	1878	Rouen.	—	1901	Kumbakònam.	Pondichéry, 4 septembre.	
Marut Jean	1869	Tulle.	—	1895	Kouan-si.	Ta-ou-tang, 3 novembre.	
Delsahut Jacques	1831	Cahors.	—	1858	Kouang-Tong.	Hong-Kong, 18 novembre.	
Fourment Constant-Julien	1846	Le Mans.	—	1869	Cochinchine orient.	Saïgon, 19 novembre.	Provicaire apostolique.
Beha François-Xavier	1867	Strasbourg.	—	1893	Birmanie méridional.	Rangoon, 10 décembre.	
Bitauld Pierre-Marie	1876	Rennes.	Saint-Esprit.	1899	Oubangui.	Sambikio, 4 janvier.	
Ritter Eugène	1874	Strasbourg.	—	1899	Bas-Niger.	Agouléri, 25 février.	
Cadic Jean-Marie	1858	Vannes.	—	1892	Ile-Maurice.	Rodrigues, 30 avril.	
Stoffel Barthélemy	1836	Strasbourg.	—	1861	Gabon-Réunion.	Chevilly, 1er août.	
Bouges Emile	1862	Rodez.	—	1892	Sénégambie.	Mur, 4 septembre.	
Brunetti Jules	1831	Annecy.	—	1854	Martiniq. et Madag.	Ste-Marie, 22 septembre.	
Schaal Charles	1832	Strasbourg.	—	1859	Martinique.	Langonnet, 10 novembre.	
Tanguy Jean-Marie	1860	Quimper.	—	1849	Sénégal et Maurice.	St-Ilan, 14 novembre.	
Paulus Pierre	1860	Metz.	—	1889	Counène.	Huilla, 18 novembre.	
Kernmann Joseph	1853	Strasbourg.	—	1885	Zanguebar.	Moshi, 25 novembre.	
Schmitz Edouard	1853	Cologne.	—	1881	Etats-Unis.	Tarentum, 16 décembre.	
Schaller Joseph	1848	Strasbourg.	—	1882	Cimbébasie.	Campo-Maior, 23 décembre.	Ancien Préfet apostol. de la Cimbébasie.
Picarda Louis	1848	Vannes.	—	1874	Martinique et Haïti.	Langonnet, 26 décembre.	
Campana Pascal	1820	Ajaccio.	—	1882	Bas-Congo.	Bordeaux, 26 décembre.	Préf. ap. du Bas-Congo.
Peureux Joseph	1823	St-Dié.	—	1849	Gabon-Paris.	Langonnet, 31 décembre.	Ancien Procureur général de la Congrég.
Sneppé Eleuthere	1818	Lambeck.	S.-Cœurs de Picpus.	1854	Chili et Iles Marq.	Hivaoa (Iles Marquises).	
Perreault Oscar	1864	Canada.	Oblats de Marie.	1890	Saint-Albert.	St-Albert, 20 décembre 1900.	
Sylvestre Jean-Baptiste	1871	—	—	1896	Texas.	San Antonio, 14 janvier 1901.	
Joyce William-David	1856	Irlande.	—	1876	Etats-Unis.	Lowel, 22 février.	
Tertel Adolphe	1826	France.	—	1846	—	— —	
Enck Adolphe	1872	Allemagne.	—	1895	St-Boniface.	Winnipeg, 15 mars.	
Saint-Geneys Adrien	1828	France.	—	1851	Jaffna.	Jaffna, 24 avril.	
Rémas René	1823	—	—	1851	St-Albert.	St-Albert, 10 juillet.	
Gagnon Pierre	1860	Canada.	—	1885	Etats-Unis.	Lowell, 12 août.	
Michel Germain	1846	France.	—	1867	Texas.	San Antonio, 19 août.	
Souchon Adolphe	1843	Grenoble.	Oblat St-Fr.-de-Sales	1866	Nagpour (Hindoust.)	Kamptee, 3 janvier.	
Avrillon François	1828	Thônes.	—	1853	Visagapatam (Hin.).	Berhampore, 3 janvier.	
Chervier Claude	1833	Lyon.	Maristes	1860	Nouvelle-Zélande.	Blenheim, 29 janvier.	
Ollivaux Alfred	1848	St-Brieuc.	—	1874	Wallis (Océanie c.).	Nouméa, 3 avril.	
Pestre Jean-François-Régis	1837	Le Puy.	—	1888	Nouvelle-Zélande.	Washington, 3 août.	
Guittet Joseph-Marie	1871	Nantes.	—	1895	Ile-Salomon mérid.	Cawaci, 20 juin.	
Joyce Jacques	1858	Nouvelle-Orléans	—	....	Louisiane.	Algiers, 20 novembre.	
Gente Emile	1847	Viviers.	—	....	Mexico.	Bagnères, 21 septembre.	
Rossi Hugues	1869	Vaprio.	Miss. Etr. de Milan.	1893	Ho-Nan septent.	U-ngan, 26 mars.	
Baldovini Ange	1860	Udine.	—	1886	Birmanie oriental.	Methelcho, 30 avril.	
Scurati Jacques (Mgr)	1831	Milan.	—	1859	Hong-Kong.	Milan, 31 mai	Ancien miss. en Chine, directeur du Sémin. des Miss. Etrangères de Milan.
Vigano Bernard	1837	Monticello.	—	1865	—	Monticello, 26 juillet.	
Demerlé Jean	1869	Metz.	Miss. Afric. de Lyon.	1897	Bénin.	Lagos, 30 avril.	
Venau Alphonse	1876	Strasbourg.	—	1900	—	Ibadan, 14 juillet.	
Voit Jean-Baptiste	1857	St-Gall, Suisse.	—	1885	Haut-Niger.	Asaba, 18 août.	
Zyimans Joachim	1841	Hollande.	Cœur Imm. de Marie.	1872	Mongolie centrale.	Si-Wam-tse, 23 juillet.	
Delvaux Louis	1874	Belgique.	—	1899	Mongolie orientale.	Pakeou, 25 novembre.	
Chappel Georges	1878	—	—	1901	Haut-Kasai.	Sur le Sankuru, 24 octobre.	
Van Merhneghe Remi	1869	—	—	1894	Mongolie sud-ouest.	Sia-yin-tse, 13 décembre.	
Bongaerts Henri	1874	—	—	1899	—	— 23 décembre.	Massacré.
Ficheux Victor	1866	Arras.	Pères Blancs.	1894	Soudan.	Ségou, 17 mai.	
Barbé Paul	1871	Nantes.	—	1898	—	Ouagadougou, 17 juillet.	
Daull Emile	1872	Strasbourg.	—	1898	Tanganika.	St-Joseph d'Utinta, 10 juin.	
Mahiet Paul	1858	Séez.	—	1895	Soudan français.	Ségou, 10 novembre.	
Zenone Giuseppe	1868	Novare.	Salésien de Turin	1895	Terre de Feu.	Puntarenas, 19 octobre.	
Spelgen Nicolas	1875	Allemagne.	Missionn. de Steyl	1899	Nouvelle-Guinée.	Leming, 2 mars.	

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TRENTE-QUATRIÈME DES MISSIONS CATHOLIQUES

JANVIER-DÉCEMBRE 1902

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

N

O

P

Q

R

S

T

V

W

Y

Z

GRAVURES

PUBLIÉES DANS LE TOME TRENTE-QUATRIÈME

Janvier-Décembre 1902

ÉGLISES ET MONUMENTS

VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

Asie-Mineure.

VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

(Suite.)

Syrie.

Mésopotamie.

Hindoustan.

Ceylan.

Birmanie.

Cochinchine.



VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

(*Suite*)

Tonkin.

Thibet.

Kouang-Tong.

Hong-Kong.

Sutchuen.

Yun-Nan.

VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

(Suite)

Mandchourie.

Japon.

Carthage.

Egypte.

VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

(*Suite*)

Somal Anglais.

Zanguebar.

Madagascar.

Gabon.

VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

(*Suite.*)

Natal.

Nyassa.

Victoria Nyanza.

Oubanghi.

Bas-Niger.

VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

(Suite)

Etats-Unis.

Cuba.

Australie.

Nouvelle-Zélande.

Nouvelles-Hébrides.

Archipel Cook.

Iles Marquises.

Iles Fidji.

Samoa.

Océanie Centrale.

Nouvelle-Guinée.

VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

(*Suite*).

PORTRAITS

CARTES ET PLANS

ERRATA

Page 135, *colonne* 2, *ligne* 6, *au lieu de* : Picard.......... *lire* : Picard*i*.
— 363, — 2, — 31, — Cheynne.......... — Chey*e*nne.
— 471, — 1, — 37, — *arménien*.......... — *chaldéen*
— 507, — 1, — 16, — *Kang*-po.......... — *Ning*-po.

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.

